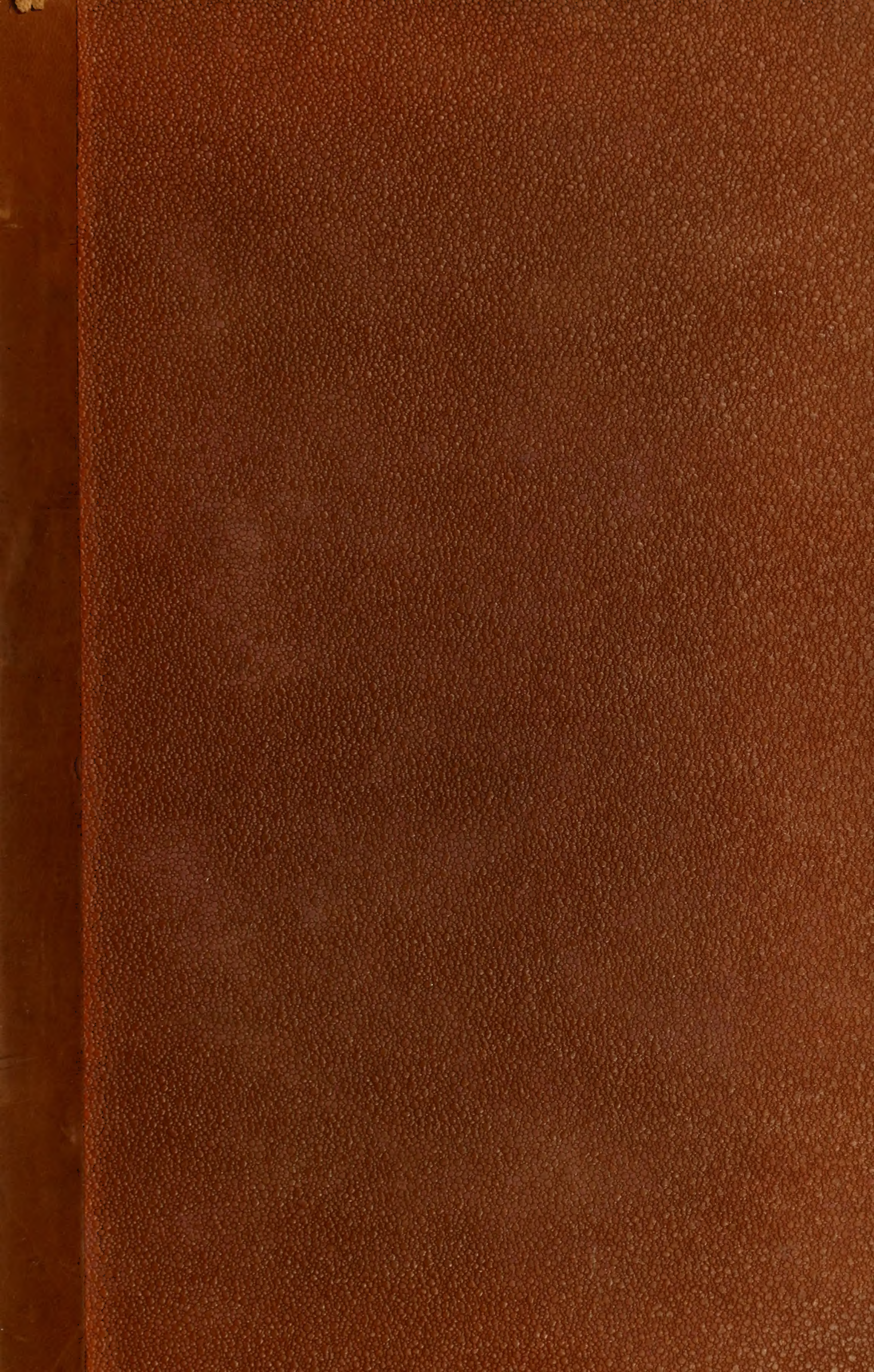
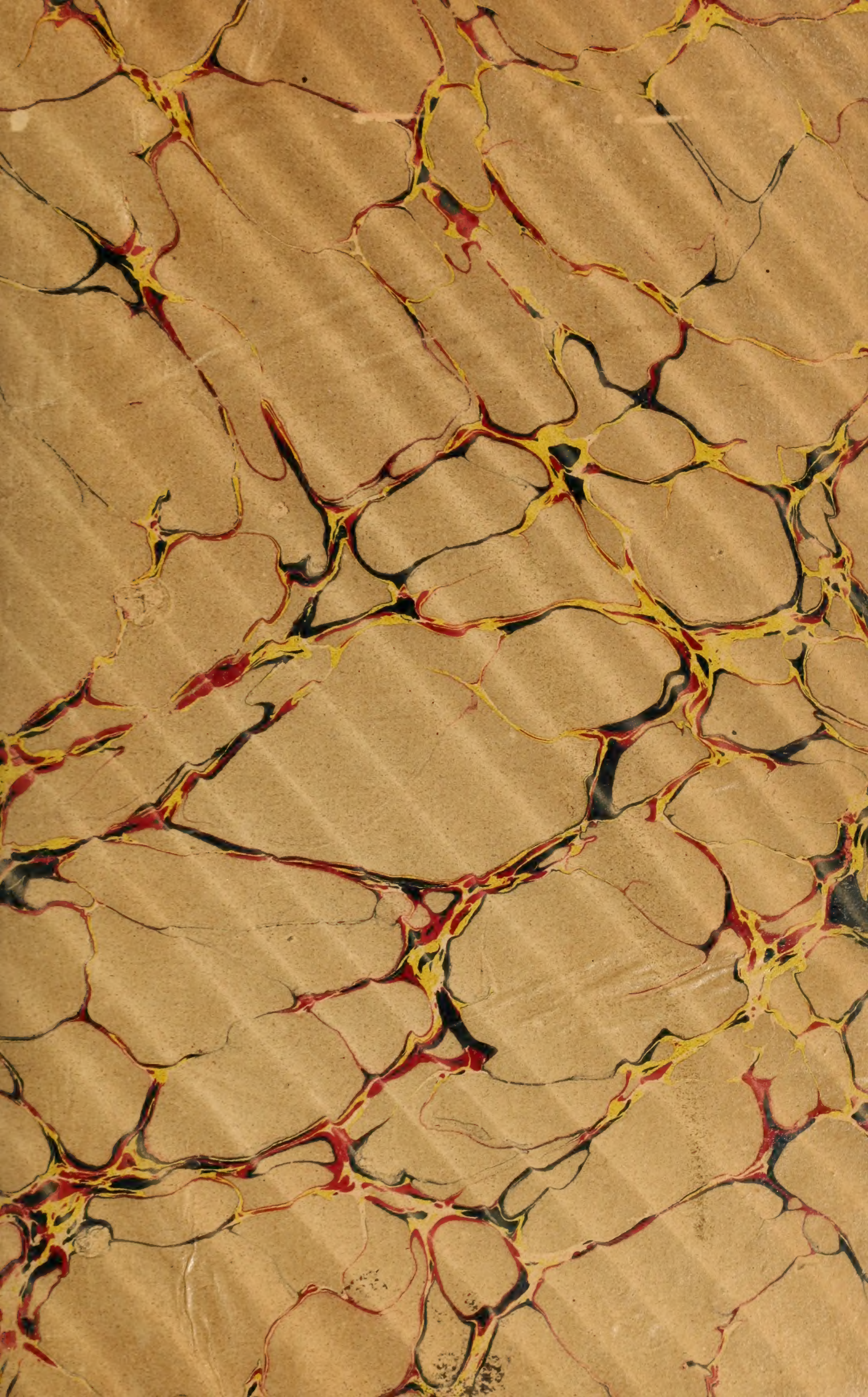
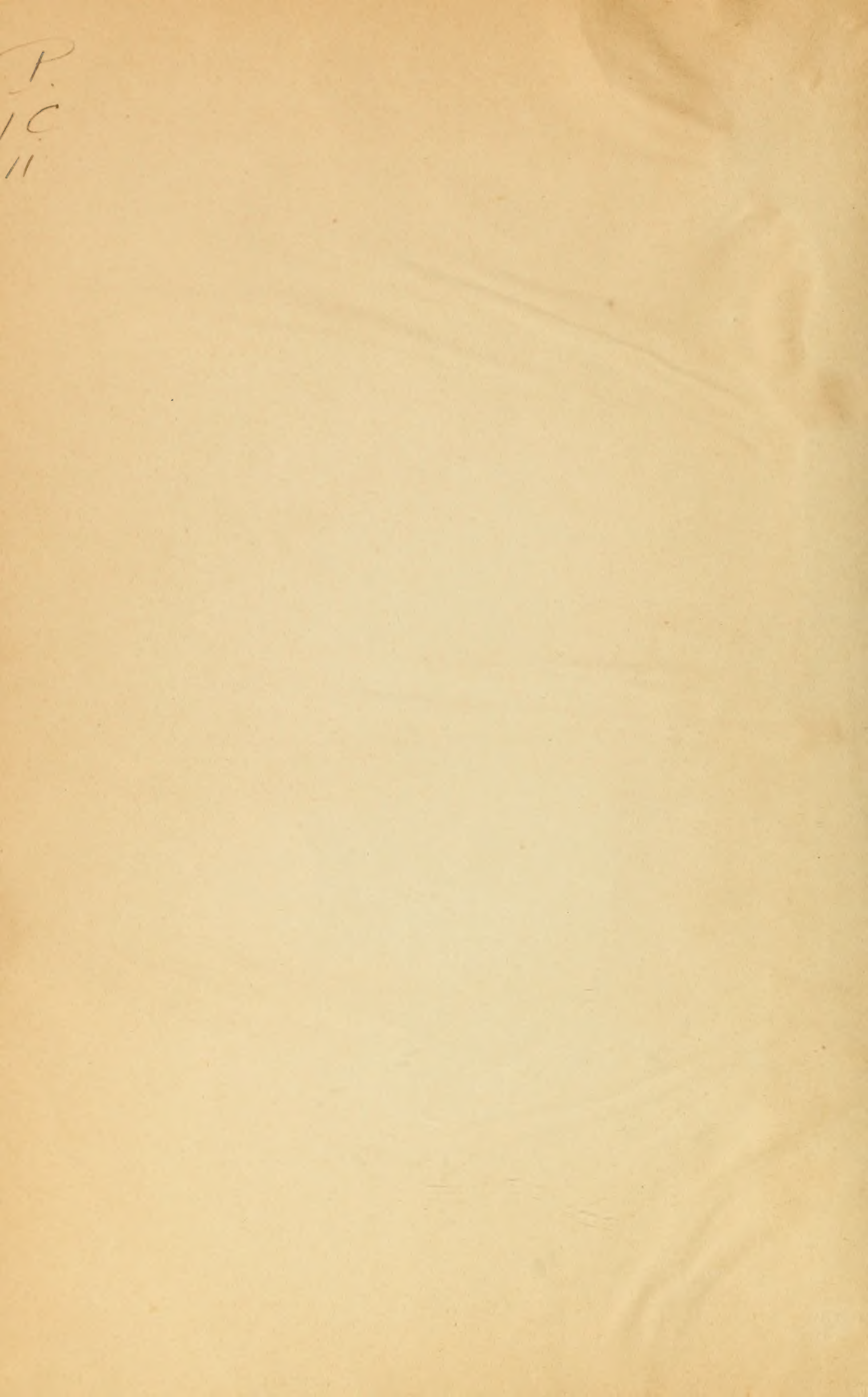





P.
1C
11

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

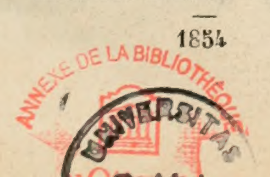
60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTE-QUATRIÈME,

CONTENANT LES SERMONS CHOISIS DU P. J.-B. MOLINIER, ET LA PREMIÈRE PARTIE DES SERMONS COMPLETS DU P. GASPARD DUFAY.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME.

LE P. J.-B. MOLINIER.

LE P. GASPARD DUFAY.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR J.-B. MOLINIER.

Molinier (le P. Jean-Baptiste), prédicateur, prêtre de l'Oratoire, naquit à Arles en 1675 et mourut à Paris le 15 mars 1745. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1700 et en sortit en 1720 pour aller prêcher avec succès à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Ses *Sermons choisis sur les mystères, les vérités de la religion et différents sujets de la morale chrétienne*, ont été imprimés sans nom d'auteur; Paris, 1730 et années suivantes, Lemercier et Lottin, 14 volumes in-12. Ils paraissent avoir été imprimés tout autrement qu'ils n'ont été prêchés. « Ils sont d'un tour et d'une expression neuve, vive et énergique », dit l'auteur des *Mémoires de Trévoux* (juillet 1731). En général, l'auteur brille par l'imagination, la force, la dignité et le naturel, mais son style est négligé, chargé de répétitions et déparé de temps à autre par des termes communs. Malgré les travaux de la chaire auxquels il se livra toute la vie, on a encore de lui : des *Cantiques spirituels;* Paris, Lottin, 1727, in-12, en société avec l'abbé Goujet, le P. Boyer, l'abbé de Fourquevaux et quelques autres. — *Exercices du pénitent*, avec l'office de la pénitence ; in-18. — *Extraits de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury, *sur l'arianisme;* 1718, in-8°; la critique contraignit l'auteur à en retirer les exemplaires. — Une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. — *Instructions et prières pour soutenir les âmes dans les voies de la pénitence*, pour servir de suite au *Directeur des âmes pénitentes*, du P. Vauge. — Barbier lui attribue *les Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques sur les Anglais*, de Voltaire; Paris, 1735, in-12. — *Prières et pensées chrétiennes.* — *Psaumes de David*, interprétés *selon l'hébreu*, avec des réflexions morales prises dans le sens littéral; Paris, Witte, 1717, in-12.

La présente édition est un choix des sermons contenus dans les quatorze volumes dont nous avons parlé plus haut; ce choix nous était imposé par les nécessités de notre cadre et aussi par le désir de ne conserver que ce qui de nos jours pouvait encore être de quelque utilité

SERMONS CHOISIS

DU

P. JEAN-BAPTISTE MOLINIER

SUR

LES MYSTÈRES, LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

ET

DIFFÉRENTS SUJETS DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

SERMON Ier

Pour le jour des Rois,

SUR L'AFFAIBLISSEMENT ET LA CORRUPTION DU CHRISTIANISME.

Memores estote quod aliquando vos gentes in carne, eratis illo in tempore sine Christo; alienati a conversatione Israel, et hospites testamentorum, promissionis spem non habentes, et sine Deo in hoc mundo. (*Eph.*, II, 11, 12.)

Souvenez-vous qu'étant gentils par votre origine, vous n'aviez point alors de part au Messie; vous étiez entièrement séparés du peuple d'Israël; vous étiez étrangers à l'égard des alliances; vous n'aviez point l'espérance des biens promis, et vous étiez sans Dieu en ce monde.

Souvenez-vous, mes frères, et souvenez-vous avec joie de l'état où la grâce vous a fait passer, en vous retirant des ténèbres et de la corruption du paganisme. Jour heureux! Jour à jamais mémorable, où l'Eglise rappelle les transports des prophètes anciens au sujet de la miséricorde qui s'est accomplie en elle au milieu des siècles; où l'Eglise est en joie, et comme au jour de ses noces avec celui qui, se souvenant de ses promesses, l'a épousée dans la fidélité! Jour saint où l'Eglise excite elle-même ses entrailles, je veux dire ses chers enfants, à la plus tendre et à la plus vive reconnaissance envers celui qui les lui a donnés après une longue stérilité. Chrétiens qui m'écoutez, vous savez, si nos solennités ne vous sont pas tout à fait étrangères, que c'est cette alliance de Dieu avec l'Eglise qui se solennise aujourd'hui dans la joie de toute la terre;

mystère que Dieu avait tenu si longtemps dans son secret, et qui nous a été découvert par Jésus-Christ, pour s'accomplir en lui; mystère où Dieu commence à paraître le Père et le Sauveur de tous les hommes; où sa bonté, jusque là comme captive, triomphe de sa justice, et s'élève au-dessus de toutes ses œuvres. Mystère où Dieu fait son peuple de celui qui n'était pas son peuple; ses enfants bien-aimés, de ceux qui avaient toujours été ses ennemis; son épouse chérie comme son âme, de celle qui avait été la mère des superstitions et des abominations de la terre.

Oui, chrétiens, en ce jour nous avons eu un Dieu, nous qui n'en avions point; nous l'avons eu pour Père, nous qui étions les enfants du démon; nous nous sommes approchés de lui, nous qui en étions si loin; nous l'avons trouvé, nous qui ne le cherchions pas; nous sommes passés à son admirable lumière, nous qui étions assis dans les ténèbres et tout couverts des ombres de la mort; nous sommes venus à la grâce, nous qui avions été laissés dans nos péchés. Encore une fois, mes frères, réjouissons-nous sur cette miséricorde, et que cette miséricorde, qui est le grand ouvrage du Seigneur, le loue elle-même.

Et pour la troisième fois, réjouissons-nous à cette lumière qui se lève aujourd'hui sur les gentils pour les aller éclairer jusqu'aux extrémités de la terre, et les amener en foule dans l'Eglise. Que ce peuple, et c'est nous qui le sommes, que ce peuple qui a toujours été devant les yeux du Seigneur, que ce peuple qui devait naître, et que le Seigneur a fait, que ce peuple réuni à lui, et ramassé de l'orient et de l'occident, de l'aquilon et du midi, loue aujourd'hui le Seigneur! Que tout en nous bénisse son saint nom, et élève jusqu'aux cieux ses miséricordes!

Mais quoi! suis-je donc destiné à troubler toujours la joie de nos saintes solennités, et ne pourrais-je pas, détournant les yeux de dessus ces temps plus fâcheux qui ont suivi, m'arrêter au point où l'Eglise paraît comme sortant de terre, si belle et si éclatante; où l'Eglise vraiment descendue du ciel d'auprès de Dieu, cité sainte, nouvelle Jérusalem, se trouve remplie d'hommes admirables, plutôt des anges par l'élévation de leurs pensées, que des hommes par la bassesse de leurs désirs dans un corps mortel? Hommes dignes de porter le nom de chrétiens, parce qu'ils exprimaient dans leur vie la doctrine et les exemples de Jésus-Christ. Vrais chrétiens, dont il ne nous reste que le nom et les obligations. Ils étaient chrétiens en tout, nous ne le sommes presque en rien. Leurs pensées étaient celles de l'esprit de Dieu, leur langage celui de la foi, leurs désirs, les désirs de la piété, leurs dispositions, celles de Jésus-Christ, leurs mœurs, dignes de Dieu; leur extérieur faisait honneur à leur vocation sainte, et toute leur vie rendait témoignage à la pureté de leur cœur, vrai sanctuaire de la grâce. Malheur à nous, en qui tout est faible, bas, terrestre, humain et impur! Malheur à nous, en qui la race des chrétiens semble avoir manqué!

Sainte Eglise! vous avez vu multiplier vos enfants, et vous avez senti diminuer votre joie. De siècle en siècle les vérités se sont affaiblies dans les esprits; les mœurs se sont altérées, et, à la fin des temps où nous vivons, le christianisme n'est plus, pour ainsi dire, que sa propre ombre. Adultères de notre foi! Infidèles travestis, méconnus de notre mère, et pleurés de cette Rachel comme morts, sans qu'elle sache si elle doit espérer une résurrection de la mort à la vie! Je n'accuse pas ici toute la multitude des fidèles : si Dieu ne s'était réservé au milieu de nous quelques-uns de cette race des saints, il y a longtemps que nous aurions péri. Nous subsistons à la faveur de ces justes : le bras de Dieu n'est pas raccourci; et nous pourrions, disait une grande sainte dans ces derniers siècles, nous pourrions revenir à l'ancienne piété de nos pères. C'est pour nous y exciter, à la vue de l'état d'où nous sommes tombés, que je vais vous mettre devant les yeux l'affaiblissement, et, s'il faut le dire, la corruption du christianisme. Voici les deux parties de ce discours.

Le christianisme, corrompu dans ses idées.

Le christianisme, corrompu dans ses mœurs.

Comme en vous exposant la corruption du christianisme dans nos jours, je vous montrerai la sainteté qu'il porte en lui-même, et qui s'est trouvée dans les fidèles des temps anciens, vous verrez, mes frères, qu'en tournant ce discours à la morale, je ne sors pas aujourd'hui de l'esprit d'une si grande solennité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus nécessaire, pour vivre d'une manière digne de Dieu et de l'Evangile, que de penser dignement de l'un et de l'autre. Je l'avoue, mes frères, couvert de honte, et mettant la main sur le visage, nous ne vivons pas toujours comme nous pensons. Mais, si bien vivre et bien penser ne se suivent pas toujours, mal penser et bien vivre ne se suivent presque jamais. Je regarde donc comme une des principales causes de cette religion pure et parfaite des premiers chrétiens, la grande idée qu'ils avaient du christianisme, et je m'imagine que si l'on pouvait ramener les chrétiens à ces premières idées de leur religion, il serait aisé de les ramener aux premières mœurs. Mais, hélas! tout est renversé dans nos idées; tout est perverti dans les esprits. L'ancienne illusion qui s'était dissipée, à la lumière de l'Evangile, *vetus error abiit* (*Isa.*, XXVI, 3), semble être revenue. Tout est digne du paganisme et des dieux qu'on y adorait, et tant d'erreurs dont Jésus-Christ était venu délivrer le monde se sont répandues de nouveau dans le monde.

Attachons-nous à trois où peuvent se ré-

duire toutes les autres. Nous sommes du monde, nous ne sommes pas des saints; nous sommes des hommes faibles et pécheurs. Voilà le langage qu'on entend sortir de toute bouche. Faisons voir, à tous ceux à qui il reste quelque teinture de christianisme, quoiqu'ils parlent ainsi, qu'un chrétien n'est pas du monde; qu'un chrétien doit être un saint; qu'un chrétien ne doit pas être pécheur d'une certaine manière.

Entendez parler le monde, et il agit conséquemment. Le monde se sépare lui-même du christianisme, en séparant les chrétiens en deux classes qui ont chacune leurs lois, chacune leurs règles, chacune leurs usages. Cependant le christianisme est un : *Une foi, un Seigneur, un baptême* (*Ephes.*, IV, 5); et ceux, encore une fois, qui, parmi les chrétiens, se disent le monde, se séparent eux-mêmes du christianisme.

Dans notre religion tout prêche contre le monde et ses vanités; tout nous arme contre le monde et nous en éloigne, de quelque figure qu'il soit revêtu. Le nom des terres consacrées aux démons et de leurs adorateurs n'est pas plus odieux dans notre religion que le nom du monde et de ses amateurs. Ouvrez l'Evangile, écoutez Jésus-Christ; entendez ses premiers disciples; rappelez les promesses et les vœux du chrétien; examinez toutes ses obligations; entrez dans l'esprit de la piété évangélique. Tout cela condamne le monde, tout cela le réprouve, tout cela met une barrière insurmontable entre le monde et les chrétiens; tout cela nous fait voir le vrai christianisme aussi opposé à la vie du monde, que les ténèbres le sont à la lumière, la corruption à la sainteté, le culte des idoles au service du vrai Dieu. La preuve de tout ceci va suivre.

Dans l'Evangile, le monde est maudit de Dieu, il est réprouvé de Jésus-Christ, il est anathématisé avec son esprit qui est l'esprit même du démon; avec ses maximes qui sont des erreurs, avec ses coutumes qui sont des scandales, avec ses œuvres qui sont des iniquités, avec ses plaisirs qui sont des crimes, avec ses passions qui y sont mises au même rang que l'impiété. Dans l'Evangile, le monde est regardé comme une région de ténèbres, comme un lieu de tentation, comme un pays de séduction, comme une terre de perdition. Dans l'Evangile, le monde est représenté comme ne connaissant pas Dieu, et ne pouvant souffrir les siens; comme haïssant Jésus-Christ, et étant haï de lui; comme n'étant pas dans son partage, et ne pouvant pas y être; comme un rebelle que l'esprit de vérité ne peut vaincre, comme un ennemi avec lequel la piété ne peut se réconcilier, comme quelque chose de si contagieux et de tellement empoisonné, qu'on ne peut en approcher sans s'infecter et se souiller. Jésus-Christ n'instruit ses apôtres et ne les exhorte que pour leur apprendre qu'il ne les a retirés du monde que pour les porter à haïr le monde. En un mot, en ne priant pas pour le monde, en se séparant du monde, et en séparant avec lui tous ceux qui sont à lui, il nous a laissé, pour notre esprit particulier, toute son horreur pour le monde.

Voulez-vous entendre saint Paul? *Ne vous conformez pas au siècle présent, vous n'avez pas reçu l'esprit de ce monde...* (*Rom.*, XII, 2). *Jésus-Christ est venu nous apprendre à vivre en ce monde avec justice, piété et tempérance, renonçant aux passions du monde.* (*Tit.*, II, 12.) Voulez-vous écouter saint Jean? *Le monde entier est dans le mal* (I *Joan.*, V, 19), il y est enfoncé... *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde et tout ce qui est dans le monde, car tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* (I *Joan.*, II, 15, 16.) Voulez-vous croire à saint Jacques, il dit : Que *la religion pure et sans tache est de se conserver pur de ce monde* (*Jac.*, I, 27), pur de l'air qu'on y respire et des œuvres qu'on y fait.

Pleins de cet esprit de l'Evangile, frappés de cette crainte que leur Maître leur avait inspirée pour le monde, et le haïssant de la même haine, les premiers fidèles faisaient profession publique de n'être pas du monde, et y mettaient la gloire du christianisme. Ils se préservaient du monde et de tout ce qui s'y faisait comme de la corruption; ils s'éloignaient de ses usages comme du mal même; et s'ils l'eussent suivi dans ses voies, s'ils eussent pris part à ses fêtes et à ses spectacles, en s'y laissant entraîner par complaisance, en y allant par un certain goût, et les autorisant seulement par leur présence, ils eussent cru, ces véritables chrétiens, abjurer leur christianisme et rompre le sceau sacré de leur baptême : *Nonne rescindimus? Nonne ejeramus?* (TERTULL.)

D'autres idées, et qui ne souffrent plus de contradiction que dans les chaires et dans les livres, ont succédé à cette première manière de penser des chrétiens. Quand on a un certain nom dans le monde, qu'on y a un rang, qu'on y a des richesses, qu'on peut y être avec agrément, qu'on espère d'y être souffert, qu'on a du goût pour le monde, sans avoir toujours un certain mérite du monde, on se croit né pour le monde, on s'annonce pour être du monde; et, quand on est du monde, on se croit permis tout ce que le monde a jamais fait, et tout ce que notre siècle et notre nation ont ajouté aux anciens excès du monde. On laisse à ceux qui ont quitté le monde, mais qui y seraient peut-être propres, la liberté de n'être pas du monde; on impose à ceux et à celles que le monde rejette comme chose vile et méprisable, la nécessité de n'être pas du monde. Tout le reste, dans ces idées nouvelles, appartient de droit au monde, et, étant du monde, doit en avoir l'esprit et en faire les œuvres. Ce n'est donc que pour les religieux et pour les prêtres, que ce que l'Evangile dit du monde a été écrit et prêché dans tout le monde? Ce n'est donc que pour faire haïr le monde à ceux que le monde haïrait, et pour en séparer ceux que le monde rejetterait, que Jésus-Christ a élevé sa voix avec tant de force contre le monde, et avec lui

ses saints apôtres, et après eux tous leurs disciples, et jusqu'à nos jours tous les maîtres dans l'Eglise?

Non, chrétiens, et l'erreur est trop grande et nous hésitons trop à le dire, un chrétien n'est pas du monde, ou il n'est pas chrétien. Un chrétien a renoncé au monde dans son baptême, ou, s'il est du monde après son baptême, il renonce à son baptême : *Nonne rescindimus? Nonne ejeramus?* (TERTULL., *De spect.*, c. 4.) RENONCEZ-VOUS *à Satan, et à toutes ses œuvres, et à toutes ses pompes*, nous dit-on dans le baptême? Voilà le monde bien désigné avec la vie qu'on y mène, et c'est à quoi le chrétien renonce par la même action où l'Eglise le marque du caractère sacré. Voulez-vous quelque chose de plus exprès et de plus marqué? C'est l'ancienne formule du baptême, telle qu'on la trouve dans saint Ambroise : Renoncez-vous au siècle, et à ses vanités, et à ses plaisirs? *Abrenuntias sæculo, et luxuriæ ejus, et voluptatibus ejus?* Voilà ce qu'on apprenait déjà aux catéchumènes en leur donnant les premières instructions de la foi; voilà ce qu'on leur disait en les recevant au sacrement. Ils le comprenaient bien, et c'était là ce poids du baptême, comme parlaient les anciens Pères, *pondus baptismi*, qui effrayait tant de gens, qui en a tant fait reculer en arrière. Et, en effet, le renoncement au culte des idoles dont ils connaissaient la vanité, et le renoncement aux suites de l'idolâtrie qui étaient les grands crimes, ne les aurait pas tant effrayés : c'est cette vie du monde à laquelle leur cœur tenait, et à laquelle il fallait renoncer en renonçant au siècle, qui leur faisait prendre un aussi malheureux parti que celui de retourner à leurs divinités.

Le siècle signifiait donc le monde idolâtre; je ne prétends pas en disconvenir. Mais, encore une fois, dans ce monde idolâtre, auquel on renonçait tout entier, il y avait deux choses : le fond de l'idolâtrie qui était le culte des dieux et l'imitation de leurs vices; l'esprit de l'idolâtrie qui était une vie toute selon les passions de ce monde, que saint Paul, sous le nom d'impiété, joint à l'idolâtrie à laquelle il dit que Jésus-Christ est venu nous apprendre à renoncer. C'est visiblement sur cet endroit de l'Apôtre, où il met la vie du monde sur la même ligne que l'adoration des idoles, que l'Eglise avait pris le modèle des renoncements du baptême. Je dis donc : L'idolâtrie est passée quant au fond, qui est cette grossière adoration des simulacres; l'esprit de l'idolâtrie est demeuré, qui est cette vie du monde, sujet éternel de dispute et de combat entre les chrétiens et les païens.

Rappelons ici ces disputes, telles que Tertullien nous les rapporte. Laissons-là nos dieux et votre divinité, nos temples et vos mystères, disaient les infidèles; mais pourquoi ne vivez-vous pas comme nous? Pourquoi, répliquaient les chrétiens? Parce que nous ne sommes pas de ce monde : *Non sumus de hoc sæculo*: et, dès là, nous ne pouvons pas vivre comme vous, comme vous ne pouvez pas vivre comme nous : *Non possumus discumbere vobiscum, sicut et vos nobiscum* (TERTULL., *De spect.*, c. 28).

Et certes, s'il n'avait été question que du culte des dieux, les chrétiens n'avaient qu'à ne pas prononcer le nom de ces ridicules divinités, à ne point entrer dans leurs temples, à ne point prendre de part à leurs sacrifices abominables; mais, du reste, ils auraient pu, selon vous, avoir l'esprit des païens, se conformer à leurs usages, être de leurs assemblées et de leurs divertissements. Or, c'est ce que les chrétiens ont protesté mille fois qu'ils ne pouvaient pas faire, non pas parce que c'était là le culte des dieux, mais parce que c'était la vie du monde, et que les chrétiens n'étaient pas du monde. C'est-là ce que les chrétiens, sollicités, maltraités par les païens, ont toujours refusé. Nous ne le pouvons pas : *Non possumus.* Mais au reste, ajoutaient les chrétiens, nous faisons ici chacun ce qui nous convient; car, comme le sérieux de notre vie ne saurait être de votre goût, vos divertissements ne peuvent nous plaire : *Quo vos offendimus si alias præsumimus voluptates? Reprobamus quæ placent vobis : nec vos nostra delectant* (*Apol.*, c. 38).

S'il eût été question de crimes, les chrétiens auraient dit : Nous ne pouvons pas faire ce que vous faites, parce que vous êtes, à l'exemple de vos dieux, des hommes impurs, injustes, vindicatifs. Mais c'est précisément sur cette vie du monde, de laquelle on sépare les grands crimes, que les chrétiens disaient avec tant de constance : *Non possumus*; nous ne le pouvons pas.

Et certes, que serait devenue cette sainteté du christianisme, si la vie du monde en faisait la partie même imparfaite? A qui serions-nous devenus semblables, après n'avoir rien eu pendant si longtemps qui nous fût égal, ou plutôt qui ne nous fût si inférieur? Dites-moi, mes frères, croyez-vous qu'un infidèle qui se trouverait parmi vous eût bien de la peine à suivre avec vous la vie du monde, et qu'il fût forcé, en voyant vos œuvres, de s'écrier : Certainement Dieu est au milieu d'eux, et c'est la loi sainte et seule véritable qui leur a été donnée? Ah! plutôt, vous voyant semblables à lui sur la volupté, sur la vanité, toutes choses auxquelles vous avez renoncé dans votre baptême et que sa religion lui permet, il vous insulterait dans son cœur. Se trouvant aussi exact observateur de certains points de sa loi, que vous êtes hardis violateurs de la vôtre tout entière, il s'affermirait dans sa religion, méprisant la vôtre; et il s'en retournerait, publiant qu'il a vu, non pas des anges, mais des hommes que leur religion n'élève en rien au-dessus de l'homme. Je ne vous présente peut-être pas ici des choses si éloignées. Il n'est donc pas permis de mener la vie du monde, puisqu'une telle vie, sans y ajouter tant de crimes, ferait blasphémer le nom de Jésus-Christ, désho-

norerait sa doctrine et mettrait sa loi au-dessous de celle de Mahomet.

Un Romain, non pas de ces temps austères de la république, mais de ces jours où Rome s'était si fort relâchée, qui entrerait dans nos assemblées, serait-il frappé de cette gravité des mœurs chrétiennes qui étonna le monde? Sentirait-il ici cette divinité de notre religion qu'on faisait alors sonner si haut? Ah! plutôt, plein d'une joie maligne, il s'écrierait : Est-ce-là ces chrétiens dont le nom a rempli toute la terre, dont la sévérité a si fort effrayé Rome? Eh! ils sont semblables à nous, et bien inférieurs à nos pères.

Mes frères, je le dis à regret, et je le vois avec peine : les mêmes traits qui ont peint les sages du paganisme, peignent encore aujourd'hui nos honnêtes mondains. Hors de leurs temples, et après leurs cérémonies sacriléges, il étaient ce que vous êtes hors de nos églises, et après l'auguste sacrifice de nos autels. Ils faisaient ce que vous faites. Amateurs de ce siècle, renfermés dans les choses présentes: voilà leur caractère, et c'est le vôtre. Dans l'intérieur de leurs familles, c'était le même esprit du monde, qui dirigeait tout, qui présidait à l'éducation des enfants, qui réunissait le mari et la femme dans les mêmes vues.

Leurs jours, comme les vôtres, dans un continuel amusement, étaient encore marqués chacun de quelque plaisir; et les saisons, comme parmi vous, distribuées plutôt en différents divertissements qu'en occupations diverses, ou en divers offices de religion. Leurs entretiens, comme les vôtres, roulaient sur la gloire du monde, sur les plaisirs de la vie, sur les affaires de la terre. Leurs assemblées, comme les vôtres, étaient la ressource des gens oisifs, le rendez-vous des personnes des deux sexes qui cherchaient à se voir : ce qui animait ces assemblées, ou ce qui les faisait languir, c'est précisément ce qui rend les vôtres animées ou languissantes. Dans un commerce plus particulier, c'était la même passion qui les liait, et l'honneur mondain les arrêtait aux mêmes bornes où il vous arrête (si toutefois il leur permettait d'aller si loin). Leurs spectacles, comme les vôtres, ne mettaient pas toujours sous les yeux des adultères et de semblables horreurs. Ils représentaient plus souvent des choses gaies, mais d'ailleurs honnêtes dans leur gaieté, *grata quædam;* des faits héroïques, *fortia quædam* (Tertul., *De spect.*, c. 27); des actions qui avaient un air d'innocence et une couleur de vertu, *honesta quædam.* Mais tout cela, comme parmi vous, y était animé de ce que les passions ont de plus vif, et relevé de tout ce qui peut enchanter les sens. On y courait, comme parmi vous, pour y voir le monde et toutes ses pompes étalées, et y faire soi-même une partie du spectacle. Dans leurs festins, comme dans les vôtres, la débauche n'était consacrée que dans les propos : l'amour et l'ivresse n'y étaient célébrés qu'en chants : on n'y goûtait qu'une certaine joie des sens; et en un mot, on ne pensait qu'à s'y divertir en honnêtes gens. Et c'est cette vie du monde dans laquelle le paganisme n'influait qu'indirectement, que les chrétiens avaient en horreur, parce qu'ils étaient chrétiens, et ils en parlaient comme de ce qu'il y avait de plus interdit pour eux. Et c'est cette vie du monde que vous ne pouvez pas mener en d'autres temps, parce que dans tous les temps le christianisme subsiste avec toutes ses obligations. Et c'est cette vie du monde que les directeurs de vos consciences ne peuvent pas vous permettre; parce que, quoique engagés dans le monde, vous n'êtes pas du monde, dès-là que vous êtes chrétiens. Et c'est contre cette vie du monde que les prédicateurs de l'Evangile doivent crier à pleine voix, de peur qu'une erreur nouvelle ne prescrive contre cette vérité aussi ancienne que la religion. Un chrétien n'est pas du monde, comme Jésus-Christ n'a pas été du monde, et a déclaré à tous les siens, dans la personne de ses apôtres, qu'ils n'en étaient pas.

Nous avons entendu trop souvent un langage qui tient de l'infidélité. Nous serions des saints, dit-on, si nous vivions selon qu'on nous prêche dans les chaires et que nous lisons dans les livres. Vous seriez des saints ! Et qu'êtes-vous, si ce n'est des saints, si vous êtes vraiment chrétiens? Vous êtes des chrétiens, et vous ne prétendez pas être des saints! Et depuis quand sépare-t-on ce qui n'a jamais fait et ne peut jamais faire qu'une même chose? Nous n'y pensons pas. La sainteté nous est imposée de toutes parts. Notre règle, notre modèle, nos lois, la dignité de notre être, notre descendance, l'éminence de notre vocation, la hauteur de notre récompense, tout cela demande de nous que nous soyons saints. Notre règle c'est Dieu, la sainteté véritable et immuable : Saints comme il est lui-même saint. Notre modèle c'est Jésus-Christ, le saint de Dieu. Nos lois ne sont qu'amour et sainteté; sainteté, sans laquelle nul de nous ne verra Dieu : *Sanctimonia, sine qua nemo videbit Deum.* (*Hebr.*, XII, 14.) La dignité de notre être, nous sommes nés *non de la chair et du sang, mais de Dieu* (*Job*, I, 13), pour vivre de la vie de Dieu. Notre descendance, *nous sommes les enfants des saints.* (*Tob.*, II, 18.) L'éminence de notre vocation : *Dieu nous a appelés à être saints.* (*I Thess*, IV, 7.) La hauteur de notre récompense, tout est au-dessous de nous, destinés que nous sommes au royaume des cieux. Ramassez dans les Ecritures tous les noms qui sont donnés aux chrétiens, tous expriment formellement la sainteté, ou tous reviennent là.

Nous sommes hommes, mais un chrétien doit être tellement homme, qu'il soit aussi un saint. Qu'est-ce en effet que le christianisme, si ce n'est la réformation de l'homme en nous pour y former le saint ? Non, vous n'êtes pas un homme comme les enfants des hommes, mais comme les enfants de Dieu ; un homme en qui le vieil homme doit mourir et se détruire de jour en jour, jusqu'à ce que le saint soit formé en nous, ce que saint

Paul appelle *la formation de Jésus-Christ en nous.* (*Gal:* IV, 29.) Voilà, mes frères, l'idée que la religion nous donne, et qu'il faut avoir d'un chrétien ; et non pas l'affaiblir, cette noble idée, par tout ce que les sens ont attaché de bas à la qualité d'homme. Nous le portons à regret en nous cet homme, témoin le grand apôtre, loin de le laisser prévaloir en nous.

Mais enfin, si être chrétien ce n'est pas être saint, dites-moi ce que c'est? Est-ce avoir été baptisé, et après cela paraître quelquefois dans les églises? Est-ce croire de certains mystères, de certaines vérités, sans vivre conformément à la dignité des uns et exprimer la sainteté des autres dans nos mœurs? Est-ce, après avoir porté toute sa vie le caractère du monde, mourir avec quelques signes de christianisme, et laissant son cœur à ce même monde tant maudit de Jésus-Christ, laisser son corps dans une terre bénite? Est-ce, omettant tout ce qu'il y a d'essentiel et de grave dans la loi, pratiquer quelques petites dévotions, et garder assez exactement les cérémonies extérieures de la religion, sans rendre le dedans aussi religieux? Non, mes frères, tout cela est trop petit et trop charnel pour faire un chrétien.

Etre chrétien, selon toutes les idées de la religion, c'est quelque chose de grand : *Magna res est esse christianum.* (S. Ignat.) Etre chrétien, c'est l'être comme l'ont été ces grands hommes qui ont dit du christianisme une si grande parole : purs comme les anges de Dieu, ces véritables chrétiens croyaient leur religion encore plus pure ; doux et humbles de cœur jusqu'à représenter la douceur et l'humilité de Jésus-Christ, ils ne se regardaient que comme des images bien défigurées de ce divin sauveur ; mortifiés en tout, pénitents presque jusqu'à l'excès, ils se croyaient bien au-dessous de la mortification et de la pénitence que prêche l'Evangile; hommes admirables, dont la sainteté effrayait en quelque sorte; vrais prodiges de la grâce, ils se regardaient comme les exemples de la faiblesse humaine, digne objet de la compassion de leurs frères, dont ils ne cessaient de solliciter les prières. Ceci va vous étonner, ils ne commençaient à se croire disciples de Jésus-Christ, et par conséquent chrétiens, que quand ils n'étaient plus touchés des choses visibles et de rien d'appartenant à ce monde. Ils honoraient leur christianisme, et Dieu était comme visible en eux, qu'ils craignaient encore de n'être chrétiens que de nom, tant il leur paraissait grand d'être chrétien en effet : *Ut non tantum dicar christianus, sed et inveniar.* (S. Ign.)

Une foi prête à tout entreprendre, prête à tout souffrir, incapable de craindre l'homme, capable de tout vaincre pour Dieu. Un amour de Dieu, vif, agissant, à l'épreuve de ses rigueurs, toujours content de lui, et fort comme la mort. Un amour du prochain qui embrassait tout, qui s'abaissait à tout, qui s'étendait à tous; aux méchants et aux ingrats, aux persécuteurs et aux tyrans, comme aux amis et aux bienfaiteurs : voilà la foi et la charité selon les anciennes idées. Une patience infatigable dans les peines de la vie, supérieure aux mauvais traitements, plus forte que les souffrances. Un détachement de toutes les choses de la vie, et de la vie elle-même plus que de tout le reste. Un désir ardent du ciel, une vue continuelle de Dieu, de la ferveur dans la piété, de l'amour partout : voilà les vertus chrétiennes, telles que les fidèles des premiers temps les avaient dans l'esprit; et sans ces vertus ils ne se seraient pas jugés dignes du nom qu'ils portaient, tant ils étaient frappés de cette grandeur du christianisme : *Magna res est esse christianum.*

Et aujourd'hui il faut rougir, il faut s'étonner et il faut gémir de voir avec quoi l'on se croit chrétien, ce qu'on mêle aux vertus chrétiennes, ce qu'on en sépare, hélas! ce qu'on leur préfère.

Aujourd'hui la grande règle pour juger de son christianisme, ce n'est pas l'Evangile, qui est la règle de tous les chrétiens et la voie de la vérité; c'est la coutume, qui est l'ennemie de l'Evangile, l'adversaire de la vérité, la règle de l'erreur et de l'égarement. Quand on vit selon la coutume, on croit vivre selon la raison, et le monde ne sépare pas la raison de la piété. Quand on vit selon les passions de son âge, de son sexe, de sa condition, on croit vivre selon la règle, et par conséquent être à couvert des reproches de l'Evangile. Aujourd'hui la grande règle pour juger de son christianisme, ce n'est pas le fond de son christianisme, c'est la comparaison avec d'autres : on se croit bon dès qu'on en voit de plus méchants que soi. Aujourd'hui la crainte qu'on a, quand on s'est retiré de la vie déréglée du monde, c'est d'aller trop loin dans la piété; et le grand reproche que le monde sait faire à ceux qui s'éloignent un peu plus de ses usages, et qui dès là sont un peu plus chrétiens, c'est qu'ils sont excessifs. On leur demande s'ils se croient chrétiens eux seuls, et que les autres ne le soient pas : *Nimius es : nunquid alii non sunt Christiani?* (*Aug.*) Aujourd'hui, quand on est demi-chrétien, demi-mondain; qu'on fait une partie de son devoir et qu'on laisse le reste; qu'on a quelques vertus qui se perdent dans une foule de vices, on croit avoir porté la vertu au point où Dieu l'a mise pour les gens du monde. Une femme parmi nous est toute fière de sa vertu, parce qu'il y a un vice qu'elle n'a pas. Cette probité mondaine, cette sagesse exacte à tous les devoirs de la vie civile, et jusqu'à un certain point, aux devoirs extérieurs de la religion, se fait trop valoir dans le monde. Elle se met bien au-dessus de la vertu chrétienne, qu'elle prend à tâche d'humilier par les noms odieux qu'elle lui donne, et par les travers qu'elle lui prête, ou dont elle lui fait des crimes, s'ils ont quelque chose de réel. L'illusion devient si puissante, que nous touchons peut-être au moment où les vertus humaines, les vertus enseignées au théâtre,

passeront pour les seules vertus qui puissent se souffrir dans le monde. Mais déjà, pour se faire souffrir dans le monde, ne faut-il pas que la vertu chrétienne se couvre de quelque chose de mondain? O sainte religion!

Toute la vertu du monde consiste à n'être pas impur, et à n'être pas injuste : et ce que l'on appelle dans le monde n'être pas impur, c'est l'être selon la religion en mille manières toutes criminelles : en chants, en lectures, en discours, en expressions vives d'une passion qu'on veut toujours croire innocente, quand on ne la pousse pas à ce qu'il y a de plus criminel. Et ce que l'on appelle dans le monde n'être pas injuste, c'est souvent l'être selon l'Evangile, et dans l'acquisition et dans l'usage de ses biens.

On ne connaît rien d'étranger à la vertu qu'il faut avoir dans le monde, que la vertu même. L'orgueil, cette profonde corruption du cœur humain, cet odieux amour de soi-même passe dans le monde pour le fond de la vertu plutôt que pour un vice. Le monde ne connaît de vice que dans le dernier excès des passions. Dans le luxe et dans le faste, pourvu que le citoyen n'égale pas les grands de l'Etat, pourvu que ceux-ci ne portent pas la magnificence plus loin que les princes, pourvu que l'homme sans biens ou demi-ruiné ne veuille pas faire les mêmes dépenses que l'homme riche ou l'homme aisé, le monde ne voit pas en quoi le luxe et le faste, autorisé de la coutume, peut être condamné. Pourvu que la dépense de la table n'aille pas jusqu'au dérangement des affaires, et que les plaisirs ne soient pas accompagnés de certaines circonstances odieuses; pourvu que dans les ajustements et la manière de se mettre, on ne passe pas les femmes les plus décriées, ou les plus folles; pourvu que le jeu ne soit pas ou continuel, ou ruineux; pourvu que l'avarice ne soit pas cette honteuse épargne, ou cette insatiable cupidité détestée de Dieu et des hommes; pourvu que l'ambition se retienne sur ces crimes qui l'accompagnent d'ordinaire, et dont la société ne souffre pas moins que la religion; pourvu qu'on ne soit colère et emporté que par accès, qu'on ne soit pas ennemi furieux, cruel dans ses vengeances; pourvu qu'en malignité et par esprit d'envie on ne soit pas une bête féroce déchirant tout : et en un mot, pourvu que sur tout cela on se tienne dans une certaine mesure, que le monde élargit autant que la religion la resserre, on se croit chrétien. Aller plus loin ce serait être un saint, et on ne veut pas l'être; et on ne se croit pas dans l'obligation de l'être, quand on est du monde; et on se moque de ceux qui le sont, si ce sont des gens engagés dans le monde. Avec tous ces vices, dès là qu'on s'est renfermé dans une mesure, qu'on ne va pas si loin qu'on pourrait aller et que d'autres vont en effet, on ne croit pas sortir des bornes de la vertu qui doit sauver les gens du monde. Etrange vertu, qui se trouvera formée de ce que l'homme chrétien abhorre, de ce que la religion condamne, de ce que la droite raison ne peut souffrir, et enfin de mille choses que le paganisme lui-même aurait mises au rang des vices! Etranges chrétiens! Ils le sont à la faveur de la diminution des vérités parmi les enfants des hommes; ils le sont à la faveur de ces grossières illusions que nos mœurs ont jetées dans nos esprits; ils le sont dans les vues basses et terrestres d'un peuple charnel. Mais dans les idées de Dieu, qui ne changent pas, ce ne sont pas ici des chrétiens, parce que ce ne sont pas des saints. Mais sur la règle invariable du christianisme, qui est l'Evangile, ce ne sont pas ici des chrétiens, ce sont des mondains qui auront leur partage avec le monde. Mais, dans les pensées des saints, qui seules égalent la sainteté de la religion, ce sont ici des usurpateurs du nom chrétien, et non pas des chrétiens en effet et en vérité.

Voulez-vous connaître quelle est l'illusion des femmes et des filles de nos jours au sujet de la piété chrétienne? Ecoutez les anciens. La piété chrétienne ne permet aux femmes de se parer quelquefois, *Nonnunquam ornari*, qu'autant que de certains maris l'exigent, et cela pour leur plaire : *Quæ in conjugem minus continentem incidunt, ut marito suo placeant.* (CLEM. ALEX., *Pedag.*, l. III, c. 11.) Plaire à leurs maris et à leurs maris seuls : voilà la mesure : *His constituatur eis terminus.* (*De cultu femin.*, c. 4.) Mais un mari, dit Tertullien, qui demande de sa femme la chasteté avant toutes choses, trouvera que sa femme ne lui plaît qu'autant qu'elle néglige de plaire aux autres; que c'est une chose contraire à notre discipline et indigne d'une chrétienne, de se faire un autre visage : *Quam a nostris disciplinis aliena sunt, quam indigna nomine Christiano, faciem fictam gestare!* (*Ibid.*, c. 5.) De s'étudier à paraître belle, quand on ne doit penser qu'à être chaste : *Speciem exercere, quibus studium pudicitiæ est.* (*Ibid.*, c. 3.) Cela ne fait rien dit-on, aujourd'hui, au fond de la chasteté et à l'essentiel de la vertu. Ecoutons toujours les anciennes maximes qui sont les bonnes. Il ne suffit pas à une femme chrétienne d'être chaste, il faut aussi qu'elle le paraisse : *Pudicitiæ Christianæ satis non est esse, verum et videri.* (*Ibid.*, c. 13.) Elle doit être si remplie de cette vertu au-dedans, que la plénitude s'en répande sur tout le dehors: *Tanta enim debet esse plenitudo ejus, ut emanet ab animo in habitum.* (*Ibid.*) Elle dira qu'elle sait bien qu'elle est chaste jusque dans ses désirs. Cela ne suffit pas : il faut que ce qu'elle sait au dedans d'elle, paraisse de même aux yeux des autres : *et eructet a conscientia in superficiem.* (*Ibid.*) Vous êtes devenue chaste, et vous êtes toujours habillée comme celles qui ne le sont pas, ou du moins qui ne sont pas censées l'être; cela est contre la nature de la piété chrétienne et tient de l'ancien scandale. En un mot, rien au dehors que de convenable à la profession d'une vertu, rigide surtout sur la chasteté; voilà les anciennes idées du christianisme. Aujourd'hui l'air le moins chrétien,

les apparences les plus mauvaises, ce qui confond avec les femmes du théâtre, avec les femmes qui ont fait naufrage à la vertu, c'est ce qu'on justifie, ce qu'on croit convenable à une femme et à une fille du monde; et son christianisme s'en accommode comme il peut. Déplorons de telles erreurs, et voyons-en de plus grandes.

On cherchait autrefois des crimes aux chrétiens, et on ne les trouvait coupables que du nom qu'ils portaient et de la religion qu'ils professaient. Comment pourrions-nous, disaient-ils, nous rendre coupables de crimes, nous qui prenant Dieu et sa sainteté pour la règle de nos actions, ne pouvons pas nous permettre le moindre péché? Nous ne voudrions pas même sauver notre vie par un mensonge : *Nolumus vitam tueri mendacio.*

Il y a longtemps que cette belle règle des mœurs chrétiennes n'est plus devant nos yeux : Dieu et sa sainteté, et sa volonté bonne et juste. L'honneur de Jésus-Christ, l'édification de l'Eglise, un certain plaisir que donne la vertu pure et sans tache, la crainte d'une peine assez grande, quoique moindre : tout cela est trop faible pour nous faire éviter le péché, et ne nous défend pas de ceux que nous appelons petits, quand peut-être la crainte d'un éternel supplice nous préserve des grands crimes. On consulte pour savoir si un péché est de ceux qui damnent pour l'éternité; et quant il ne s'agit plus de perdre son âme et de la précipiter dans les flammes éternelles, on méprise les autres péchés, on ne les compte plus, on ne les distingue pas entre eux; à peine les distingue-t-on d'avec les bonnes œuvres?

Non, mes frères, ni pour le bien de la religion, ni pour des intérêts de famille, ni pour obéir au monde, ni pour suivre les autres, ni pour se satisfaire soi-même, ni pour se retirer d'un fâcheux engagement, ni sérieusement, ni en badinant, ni par complaisance, ni par faiblesse, il n'est permis d'offenser Dieu, ni dans les grandes, ni dans les petites choses. Et, en un mot, les principes de la vie chrétienne ne reconnaissent qu'une nécessité, qui est de ne pas offenser Dieu. Quelle erreur cependant règne là-dessus dans le monde, et des gens pieux n'en sont pas exempts! La différence qu'il y a d'eux aux mondains, c'est que les uns étendent à tout la nécessité de pécher, et les autres se renferment dans ces péchés qui ne perdent pas. Les gens du monde à qui tout paraît plus respectable et plus sacré que la loi de Dieu, plus important et plus heureux que le salut, voient partout des nécessités de faire des choses que la loi de Dieu défend. Les autres restreignent la nécessité de pécher à ces occasions où la justice n'est pas ouvertement violée, ni le salut évidemment engagé.

Ce n'est pas une nécessité de conserver sa santé, son bien, sa liberté, sa vie par une infidélité à Dieu, quand elle est petite : mais c'est une nécessité d'abandonner à la providence de Dieu sans pécher tout ce qui ne pourrait se conserver que par une infidélité : *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* (TERTUL., *De cor. mil.*, c. 11).

Ce n'est pas une nécessité de se mettre à couvert du mépris et de la malignité des hommes : mais c'est une nécessité de ne rien faire de mauvais par la crainte du mépris, des railleries et des mauvais traitements des hommes : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité de plaire aux hommes et de se conserver dans leur amitié par une complaisance pour leurs faiblesses, par une condescendance pour leurs volontés injustes : mais c'est une nécessité de ne pas déplaire à Dieu par ces sortes de connivences au péché : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est un grand de la terre, de suivre les autres grands de la terre, de faire ce qu'ils font, quand ils s'écartent de la loi de Dieu et des règles du christianisme : mais c'est une nécessité, quand on est chrétien, quoiqu'on soit un grand du monde, de ne pas sacrifier l'Evangile aux coutumes du monde et aux illusions des grands : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est riche, de vivre à la manière des riches du monde pour se faire un certain honneur de son bien, ou plutôt pour s'en faire à soi-même un certain plaisir : mais c'est une nécessité, quoiqu'on soit riche, quand on est chrétien, de n'être ni vain, ni superbe, ni voluptueux; de n'être point tel que l'Evangile doive nous condamner avec le mauvais riche : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est homme de guerre, homme d'épée, de repousser une injure; de mourir, ou de tuer un ennemi : c'est là une loi du monde; mais c'est une nécessité, quand on est chrétien, de quelque profession qu'on soit dans le monde, de ne pas violer une des plus belles lois du christianisme : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est pauvre, de se procurer les choses de la vie par toutes sortes de voies : mais, pauvre ou riche, quand on est chrétien, c'est une nécessité de ne rien faire d'injuste et de défendu : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est marchand, ouvrier, etc., d'employer le mensonge, d'user de petites supercheries, parce que les temps sont mauvais, et que les hommes sont difficiles; mais dans tous les temps et dans toutes les circonstances, il ne faut rien faire qui puisse être repris par la justice divine : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est père de famille malaisé et chargé d'enfants, de prendre du bien à toutes mains pour établir l'un, avancer l'autre, pour les faire subsister tous, et se soutenir soi-même dans le monde avec un certain honneur : mais il est

nécessaire, se déchargeant sur Dieu de toute inquiétude, *parce qu'il a soin de nous* (I *Pet.*, III, 7), de ne charger ni sa conscience, ni sa maison d'aucune iniquité : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est mère de filles qu'on ne peut pas établir, ou qu'on ne veut pas marier si tôt, de les consoler de cette disgrâce, ou de les dédommager de ce retardement par une liberté qui peut dégénérer en libertinage, et qui est toujours occasion de beaucoup d'offenses : mais c'est une nécessité, quand on devrait les mortifier et les affliger, de ne point leur donner lieu, en péchant soi-même, de violer en tant de manières les saintes lois de la piété : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, quand on est fille d'une certaine naissance, ayant déjà quelque âge et peu de bien, de souffrir ou de chercher ce qui n'est pas permis : mais c'est une nécessité dans les situations, même les plus fâcheuses pour ce monde, de se conserver pure de toute tache devant Dieu et de tout soupçon devant les hommes : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, de peur de passer pour un stupide ou pour un dévot, de faire dans le monde le personnage de tous les autres jeunes gens; personnage de libertin, toujours si odieux pour un chrétien : mais c'est une nécessité, en s'éloignant du monde, de ne pas s'exposer à cette espèce de renoncement de sa religion; et quand on se trouve engagé dans le monde, de ne pas rougir de Jésus-Christ et de son Evangile, ce qui est trop criminel : *Una est necessitas non delinquendi.*

Ce n'est pas une nécessité, pour n'être pas rejetée de la compagnie des filles du siècle, ou pour ne pas passer dans leur esprit pour une fille sans esprit et sans grâces, de prendre leurs airs et leurs manières, d'imiter jusqu'à l'immodestie de leurs ajustements, et quelquefois jusqu'à la liberté de leurs discours : mais c'est une nécessité de paraître en tous lieux et en toute occasion fille chrétienne, et de n'offenser en rien la pudeur et les saintes règles de la modestie : *Una est necessitas non delinquendi,*

Je le répète donc, et il ne me serait pas pénible de le répéter encore plusieurs fois, parce qu'il vous serait utile de l'entendre mille, pour ne l'oublier jamais et l'avoir toujours présent : pour sauver tous les inconvénients humains, pour remédier à tous les désordres de la terre, pour faire quelque bien, ou éviter quelque mal que ce puisse être, il n'y a jamais de nécessité d'offenser Dieu ; et il y a au contraire toujours nécessité de ne pas l'offenser : *Una est necessitas non delinquendi.*

Mais quelle fureur (car ce n'est plus ici de simples erreurs) s'est emparée des esprits au sujet de ce que nous appelons le vice! Ah! que diraient les infidèles s'ils entendaient parler de ce vice odieux, si inconnu à nos pères, sur le ton que nous en parlons aujourd'hui? Ils diraient bien : Vous êtes donc devenus semblables à nous; et cette religion tant vantée pour sa délicatesse sur la pureté, n'a pas même conservé la bienséance des pensées et du langage? Les anciens fidèles sortis la plupart des ténèbres du paganisme changeaient d'idée en changeant de religion; et dans leurs idées nouvelles, ils regardaient la moindre flétrissure de la chasteté, dans les hommes ainsi que dans les femmes, comme quelque chose de plus malheureux et de plus cruel que les plus tristes et les plus cruelles morts : *Omni morte atrocior* (Tert.). Ces hommes détestables qui attaquent la chasteté dans les femmes par mille artifices ou comme à force ouverte, ils les regardaient comme des monstres plus redoutables que les bêtes les plus farouches : *Timemus magis lenonem quam leonem* (Id.). Ce dessein d'inspirer les passions comme inséparable du désir de plaire, ils le regardaient, dans les femmes et dans les filles, non pas comme une faiblesse pardonnable, comme une légèreté de leur sexe, ou comme une agréable folie, mais comme une disposition digne d'horreur et d'exécration : *Appetitionem sui non tantum non appetendam, sed execrandam* (Id.).

L'auriez-vous cru, véritables chrétiens, qu'il viendrait un temps où ce dessein que vous traitiez d'exécrable dans les personnes de ce sexe, serait réduit en art ; et que dans cet art on se croirait d'autant plus habile et plus heureuse, qu'on réussirait mieux à se perdre soi-même en perdant les autres ? L'auriez-vous cru qu'il viendrait un temps où des gens qui porteraient votre nom regarderaient à peine comme une faute dans les femmes la perte entière de cette vertu ; et où, par rapport aux hommes, on regarderait l'innocence longtemps conservée comme une tache, un dessein criminel manqué comme un malheur, et une séduction comme un triomphe ! L'auriez-vous même soupçonné qu'après vos jours, où un crime de cette espèce déshonorait pour le reste de la vie, il viendrait un siècle où il faudrait se prêter de ces sortes de crimes qu'on n'aurait pas faits, pour se donner du relief dans le monde ! où en effet, O horreur et comble de l'horreur ! un homme serait estimé et envié selon qu'il aurait le détestable talent de séduire plus de vierges, de corrompre plus de femmes, de jeter plus d'inquiétude dans les mariages, plus de désordre dans la société humaine, se faisant plus redouter dans la religion ! Où pouvait conduire une telle corruption de pensées? A une corruption de mœurs encore plus grande. Vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tel est le sort des choses humaines, elles ne sont jamais dans un état de consistance. Petites dans leur origine, elles s'accroissent et deviennent grandes par des progrès insensibles. Grandes et saintes dans leur naissance, elles dégénèrent plus vite, et se corrompent enfin tout à fait quand cette corruption entière est possible. Fallait-il que ce fût-là le double sort de la religion chré-

tienne? D'abord petite pour le nombre et la qualité de ceux qui la professèrent, alors elle fut grande en vertu: elle s'accrut pour la quantité et le rang de ses sectateurs, et alors elle diminua en piété.

Quand ce fut la religion des rois des peuples, ce ne fut plus bientôt qu'un reste d'elle-même et une ombre du christianisme.

O mon Dieu! comment avez-vous ainsi abandonné votre Eglise au sort des choses humaines, la préservant seulement d'une corruption entière et universelle! Ne cherchons pas, mes frères, à pénétrer dans ces conseils divins dont la hauteur nous accablerait: contentons-nous de comprendre que Dieu n'a permis une si grande altération de mœurs dans le christianisme, que pour nous faire souhaiter plus ardemment à tout ce que nous sommes de chrétiens l'état d'incorruptibilité où la religion sera dans le ciel.

Les mœurs ont suivi les pensées. Ainsi, nous allons voir les mœurs chrétiennes corrompues par rapport à la vertu, par rapport aux passions du monde, par rapport au crime.

Un infidèle se convertissait à la foi chrétienne, et il avait quelquefois des raisons pour cacher son changement, lorsqu'il se trouvait trahi, pour ainsi dire, par sa nouvelle religion. Un homme sujet à tous les vices paraissait tout d'un coup un homme orné de toutes les vertus, à qui on ne pouvait rien reprocher dans le monde, sinon qu'il était devenu chrétien; et on ne voyait pas que c'était parce qu'il était devenu chrétien qn'on ne pouvait lui reprocher que son christianisme: *Bonus homo, tantum quod Christianus.* (TERTUL.)

Nous n'avions pas respiré cet air infecté du paganisme, et nous avons eu le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise chrétienne, instruits de la vérité, et formés dès l'enfance aux bonnes mœurs. Cependant, qui suivrait notre vie d'âge en âge, qui nous examinerait aujourd'hui avec des yeux curieux, avec ces yeux malins des païens, ne trouverait-il autre chose à dire en nous, sinon que nous sommes chrétiens; *tantum quod Christianus?* Hélas! il ne trouverait en nous de bon que notre foi. Encore qu'est-ce que notre foi!

Véritables chrétiens, seuls dignes de ce nom, selon que vous avez pensé, vous avez parlé, vous avez agi, vous avez craint, vous avez espéré et vous avez désiré! Tout devenait chrétien en vous par votre foi: et en nous, mes frères, qu'opère notre foi? Quelle part a-t-elle à nos sentiments et à nos démarches? Que retenons-nous de notre foi dans le commerce ordinaire de la vie; et hors certaines occasions où il faut paraître fidèles ou abjurer solennellement le christianisme, en quoi paraissons-nous chrétiens? O foi! O foi! qu'es-tu devenue? O foi! qui dois nous faire vaincre le monde, t'es-tu changée en infidélité et en servitude à l'égard du monde? Le Fils de Dieu en trouvera-t-il au milieu de nous quand il viendra juger la terre? O foi de tant de gens, tu te bornes à croire les vérités, et dans les autres tu te bornes peut-être à les prêcher! O foi des moins infidèles, tu es aujourd'hui si faible, si languissante, tu tiens si peu de la foi ancienne, qu'on peut te demander à toi-même si tu es la foi chrétienne? *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.)

Et l'espérance chrétienne est-elle autre chose de nos jours qu'une pensée tout humaine de la bonté de Dieu, qu'une confiance sans règles en sa miséricorde, qu'une folle et aveugle présomption d'être sauvé sans avoir rien fait pour le salut?

Et cette charité qui est la vertu des chrétiens et la gloire du christianisme, où est-elle? Où est celui qui l'a mise dans son Eglise avec son Esprit qui la forma? *Ubi est qui posuit in medio ejus Spiritum sancti sui?* (*Isai.*, LXIII, 11.) Où est, mon Dieu, cette charité telle que vous la répandîtes dans le cœur de vos apôtres, telle qu'on la vit longtemps dans vos disciples, telle que vos saints nous l'ont prêchée? Cette charité douce, humble, patiente, qui souffre le mal et ne le fait pas, et ne le croit pas: cette charité qui résiste à tout, la même dans les différentes épreuves, plus forte qu'elle-même dans les tentations plus grandes: cette charité qui ne brûle que de vous voir, qui ne respire que de souffrir quelque chose pour vous, qui ne demande que d'être attachée à la croix avec vous, pour ne plus se séparer de vous ni à la vie, ni à la mort: Où est-elle cette charité? Où est celui qui l'a mise au commencement dans son Eglise avec son Saint-Esprit? *Ubi est qui posuit in medio ejus Spiritum sancti sui?*

On disait de nos pères: Voyez comment ils s'aiment, comme ils s'entre-secourent, comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres! Les chrétiens, étonnés de cet étonnement des infidèles, leur répondaient: Est-il étonnant que ceux qui ont le même Père dans le ciel, la même mère sur la terre, qui ont respiré l'air commun de la vérité, qui ont sucé le même lait de la grâce, qui vivent sous les mêmes lois, qui mangent à la même table, qui aspirent au même héritage, qui ne font en un mot qu'une famille, n'aient que le même bien, que les mêmes intérêts; qu'ils soient toujours prêts à donner leur vie pour ceux qu'ils jugent plus utiles à la mère commune?

On disait de nos pères: Voyez comment ils s'aiment, comme ils s'entre secourent, comme ils sont toujours prêts à donner leur vie les uns pour les autres! Et on pourrait dire de nous: Voyez comment ils se haïssent, comment ils se nuisent, comme ils se déchirent, comme ils sont toujours prêts à se détruire les uns les autres! Voyez comment parmi eux chacun se renferme dans sa famille, dans ses proches, dans ses amis; comment parmi eux le pauvre souffre, sans que le riche l'assiste de son abondance; comment parmi eux le malheureux est opprimé, sans que l'homme puissant le soutienne de son crédit; comment parmi eux l'homme innocent est maltraité, sans que

personne ose ouvrir la bouche pour le défendre! Voyez comment parmi eux, pour des intérêts de rien, les haines sont plus vives, les inimitiés plus longues, les divisions plus scandaleuses entre ceux d'une même maison! Voyez comment parmi eux, avec ces beaux noms de frères, de membres d'un même corps, il n'arrive point de mal à l'un d'entre eux, que presque tous les autres ne s'en réjouissent ; et il n'arrive point de bien à quelqu'un, que presque tous les autres ne s'en affligent !

Un chrétien, disait-on anciennement, n'est ennemi de personne, ni avec raison, ni sans raison. Et c'est là une bonté qui nous est propre. *Christianus nullius hostis : hæc est propria bonitas nostra.* (TERTUL.) Ne semble-t-il pas que ce beau caractère soit effacé de dessus nous, ou que cette belle vertu soit rayée de nos devoirs ? Y a-t-il plus d'inimitiés, y en a-t-il autant parmi les infidèles que parmi nous? Il y a tel chrétien qui n'est pas seulement ennemi de ses ennemis, mais qui est l'ennemi de ses amis, qui est l'ennemi de tous les hommes; il y a telle femme qui n'est pas seulement ennemie des femmes de qui elle est enviée, ou de qui elle a été maltraitée; mais qui est ennemie de toutes les femmes qui l'emportent sur elle par quelque endroit.

Aujourd'hui on hait qui nous hait : on sait rendre le mal pour le mal, et on peut passer les autres en malice, loin de penser à les vaincre à force de bonté. On prévient les mauvais desseins d'un ennemi souvent imaginaire, et on s'en fait en se jouant. Que de mauvais offices sourds on sait rendre à un ennemi couvert! Quel déchaînement contre un ennemi déclaré! Que de mouvements il faut se donner, que d'artifices il faut employer pour engager une réconciliation entre les chrétiens! et qu'est-ce aujourd'hui qu'une réconciliation? Une entrevue froide et forcée, qui aboutit quelquefois à ne plus se voir, presque toujours à l'indifférence pour le reste de la vie. Il a dit du mal de moi, il a voulu m'en faire, il m'en a fait, grande raison! Et les anciens fidèles pouvaient dire : Ils me haïssent à plaisir, ils me calomnient sans sujet, ils me persécutent outrément, ils me rendent la vie amère et cherchent à me l'ôter. Ils pouvaient montrer des yeux arrachés, des mains coupées, des chairs déchirées, des corps qui n'étaient que le reste des supplices.

Si je ne pensais qu'à vous effrayer ou à vous faire rougir, je vous mettrais ici devant les yeux ces vrais chrétiens connaissables à la pâleur de leurs visages, portant la mortification de Jésus-Christ dans tout leur corps, séparés de tous les plaisirs des sens, et ne goûtant d'autre plaisir sur la terre que celui d'être ainsi séparés des plaisirs sensibles. Mais du moins faut-il faire voir entre eux et nous de certaines différences essentielles. Les enfants, parmi eux, étaient élevés dès ce premier âge à une vie dure et pénible : on nous élève dans l'oisiveté et dans la mollesse. Les fidèles de ces temps anciens ne connaissaient pas tant de commodités de la vie, elles leur auraient été à charge : nous les avons épuisées, et elles nous sont devenues nécessaires. Tous ces raffinements de volupté, dans le boire et dans le manger, étaient des choses ignorées ou odieuse parmi eux; et c'est ce qui est si commun parmi nous, que personne ne se le reproche plus, ni même ne s'en aperçoit. Là, travail assidu, longues prières, jeûnes fréquents et austères, nul amusement; tout ce qui resserre l'homme et pèse à la nature. Ici, peu de travail, moins de prière, point de jeûne ou une ombre de jeûne, toutes sortes d'amusements, rien de ce qui contraint et de ce qui gêne. Si nous avions entrepris de décrier les anciens fidèles, et de renverser l'ancien christianisme, qui est le bon, vivrions-nous autrement?

Ce n'est pas que les chrétiens, dans ces premiers temps, fussent ennemis de la joie pure et innocente d'un repas chrétien. Ces repas, qui réunissaient les chrétiens entre eux, et dont Tertullien nous fait une peinture si touchante, seront à jamais célébrés dans l'Eglise. C'est la religion, dit-il, qui nous y invite; c'est la religion qui nous y assemble; c'est la religion qui en fait la joie; c'est la religion qui en est la gloire; c'est la religion qui en a le fruit. Nous y portons un esprit tranquille, un cœur tout plein de Dieu, car nous y allons après l'instruction et la prière. L'oraison les commence, les saints entretiens les remplissent, nous nous y conduisons comme des gens qui doivent repasser de là aux exercices de la piété; jamais on n'y dépouille la gravité des mœurs chrétiennes, et enfin tout y est de Dieu.

Et dans nos repas, dans les festins, surtout de ce jour, qu'y a-t-il qui soit de Dieu? Qu'y a-t-il qui se ressente du christianisme, qui en puisse être regardé comme la bonne odeur? Hélas! tout y ressemble à ces débauches des païens que Tertullien leur reproche tant en leur opposant les festins des chrétiens. C'est les mêmes dieux qu'on y chante et qu'on y célèbre, les mêmes folies qu'on y dit, les mêmes extravagances qu'on y fait; les mêmes excès en font l'agrément, les mêmes plaisirs les suivent. Qui est-ce qui s'y souvient qu'il est chrétien? Qui n'y oublie qu'il a passé cette même journée dans des exercices pieux, et qu'il l'a peut-être commencée par des communions? C'est donc un jour privilégié pour la débauche, pour l'oubli de Dieu, pour la profanation de son christianisme, que le jour consacré à l'action de grâces pour avoir été faits chrétiens?

Il y a un attachement aux choses de la terre, qui n'est proprement ni l'avarice, ni l'ambition : nous allons voir ce que c'est. On est père de famille, on a une charge, on est engagé dans un emploi, on est homme de négoce; en voilà assez à une infinité de gens pour n'être occupés que de cet emploi, de cette charge, de ce négoce, de ce travail pour le vêtement et pour la nourriture qui périt. En voilà assez à une infinité de gens

pour se faire des affaires sérieuses des plus petites choses, pour s'accabler d'affaires sous le poids desquelles on ne respire pas, pour lesquelles la journée est trop courte et la vie n'est pas assez longue, au milieu desquelles on oublie qu'on est chrétien, à la faveur desquelles on se croit dispensé des obligations communes du christianisme, et pour lesquelles malheureusement on perdra le royaume des cieux, qui est l'héritage des chrétiens.

Les anciens fidèles étaient dans les mêmes engagements de famille, et peut-être dans de plus grands embarras que nous ; aussi étaient-ils assidus au travail ; mais ils savaient l'interrompre pour la prière, parce qu'il étaient chrétiens ; mais, comme ils ne l'interrompaient que pour la prière, ils suffisaient à tout. Comme ils se réservaient pour les offices essentiels de la charité, et qu'ils ne connaissaient point tant de bienséances nouvelles, tant de cérémonies du monde, le temps ne leur manquait pour rien de sérieux. Ils étaient attentifs aux devoirs de la vie civile, appliqués à leurs fonctions humaines, soigneux de leurs affaires domestiques; mais, comme il n'entrait rien ici de ces inquiétudes de la terre, de cette cupidité qui nous possède, au milieu de ces soins, leur esprit se tenait élevé à Dieu, et leur cœur demeurait fixé aux choses célestes. Et, en un mot, tout ce qui les aurait trop retirés de l'affaire unique de l'homme sur la terre; tout ce qui leur aurait fait perdre de vue cette patrie d'en haut, et les aurait empêchés de chercher avant toutes choses le royaume des cieux, ils le regardaient comme étranger à leur profession de chrétien.

Rien ne leur paraissait moins convenable à leur nom, moins propre à leurs vues, et en un mot, moins l'affaire d'un chrétien que les affaires publiques : *Nihil a nobis tam alienum quam res publicæ.* (TERTULL.) Aussi les abandonnaient-ils aux infidèles. Ils laissaient ces hommes, dont les noms sont écrits sur la terre, aspirer aux charges, chercher les honneurs, les poursuivre, les briguer, y employer à leur gré les voies iniques et les bons moyens. Ils les laissaient se surprendre, se traverser, se renverser pour arriver aux premières dignités. Pour eux, sans bruit, sans mouvements inquiets, au milieu de ce monde comme n'y étant pas, ils bornaient toute leur ambition à parvenir au royaume éternel ; et toutes leurs brigues tendaient à y solliciter auprès de Dieu une place : *Christiani, candidati æternitatis.* (ID.)

Cette belle ambition s'est perdue dans le christianisme, et celle des païens y est entrée avec toute sa suite d'embarras, de déplaisirs et d'iniquités. Loin qu'avec leur exemple nos pères nous aient laissé leur ardeur pour le royaume des cieux, au mépris des honneurs et des places élevées de la terre, on dirait qu'ils nous ont abandonné, comme à une nouvelle secte d'infidèles et d'enfants étrangers, la gloire et les ditinctions de ce siècle. Ames mondaines et ambitieuses, incapables de modération et de règle, quand il s'agit de s'avancer dans ce siècle, qu'y a-t-il, en effet, qui nous paraisse aujourd'hui mériter moins nos soins et nos empressements que ce royaume du ciel qui, au temps de nos pères, épuisait tout en eux? Qu'y a-t-il de plus remuant en nous et parmi nous, que cette passion pour la gloire du monde? Vit-on jamais tant d'intrigues? Se donna-t-on jamais tant de peines pour parvenir à ce qui mérite plutôt le nom de peine que celui de bonheur et d'établissement? Vit-on jamais tant de bassesse, moins d'honneur pour parvenir aux honneurs? Le martyre, pour arriver à la gloire céleste, serait-il plus dur que celui auquel une infinité de gens se dévouent pour la perdre? Ah ! si je vous faisais voir cet homme qui, n'étant rien dans le monde, veut y devenir quelque chose ; et celui-ci, qui y ayant déjà fait un pas, veut aller plus loin ? Courtisan assidu, demandeur importun, flatteur méprisable, honteux adorateur de celui qui veut le servir, et de celui qui peut le placer. Si je vous le faisais voir mal accueilli des domestiques, malgré les caresses qu'il leur prodigue et les honneurs qu'il leur prostitue ; maltraité du maître et lui servant longtemps de jouet avant que lui-même lui serve de protecteur; si je vous le faisais voir se consumant d'ennui et de chagrin dans une antichambre, l'œil attaché sur ces portes qui ne s'ouvrent pas pour lui ; renvoyé de l'un à l'autre, partout essuyant des rebuts, quelquefois des insultes publiques, et lui ne se rebutant pas, et se tenant peut-être honoré de ce qui ne lui a été dit que pour le mépriser; si je vous montrais les portes où il frappe, et si je vous nommais les femmes qu'il emploie, votre indignation contre l'ambitieux ne tiendrait pas, et vous seriez étonnés de tout ce que peut faire et de tout ce que peut souffrir l'ambition parmi les chrétiens.

Qu'elle paraisse ici cette mère dévote, et qu'elle paraisse avec tous les tours qu'elle sait donner à son ambition, et les couleurs dont elle la pare. Ambition plus étudiée, plus persévérante que celle d'une femme du monde ! Voyez-la, non pas supplier, mais adorer quand elle demande pour l'un de ses fils les premières places de l'Eglise, et pour l'autre les premières places de l'Etat : *Adorans, et petens* (*Matth.*, XX, 20). Voyez-la retourner des hommes à Dieu, et le prier, en l'adorant, d'être favorable à son ambition. *adorans, et petens.* Comme si Jésus-Christ, venu dans l'abaissement, et, pour mieux dire, dans l'anéantissement ; comme si Jésus-Christ qui a tant marqué et tant inspiré de mépris pour tous ces biens, objet de l'ambition humaine, était devenu le Dieu des ambitieux ; comme si Jésus-Christ, qui a tant humilié l'ambition quand elle a paru devant lui et qu'elle a voulu se mettre à sa suite, s'était enfin réconcilié avec elle et l'avait appelée auprès de lui et dans son Eglise ! O siècle perverti ! O chrétiens, s'il faut leur donner ce nom, quand ils s'éloignent si fort des mœurs de leurs pères, et

qu'ils cherchent plutôt à ressembler aux infidèles, ou même à les surpasser dans ce qu'il y a de plus contraire au christianisme!

Les premiers fidèles étaient pauvres pour la plupart, et c'était pour eux un sujet de gloire plutôt qu'une infamie : *Quod plerique pauperes sumus, non est infamiæ nostræ, sed gloriæ* (MIN. FEL.) Ils étaient pauvres, parce qu'ils ne se mettaient pas en peine d'être riches. Ils ne se mettaient pas en peine d'être riches, parce qu'ils n'avaient pas à faire tant de dépenses pour le luxe, tant de dépenses pour la sensualité, tant de dépenses pour le jeu, tant de dépenses pour les fêtes mondaines, tant de dépenses en choses vaines et de fantaisie. Ils étaient pauvres ; mais, dans leur pauvreté, ils étaient riches, parce qu'ils avaient peu de désirs et peu de besoins. Ils étaient riches de leur modération : *Veræ divitiæ nostræ paupertas cupiditatum et contemptus earum.* (CLEM. ALEX.) Ils étaient pauvres ; et, dans cette pauvreté, ils étaient plus riches par ce peu de désirs et ce peu de besoins, que ceux qui, avec de grandes richesses, ont de plus grands désirs encore et de plus grands besoins. *Num ille magis eget, qui, cum plura habeat, majora desiderat!* Ils craignaient les richesses, parce qu'ils savaient qu'elles apportent souvent tous les vices dans une maison, et que l'âme se relâche comme nécessairement dans l'abondance : *Animus luxu solvitur* (I *Tim.*, VI, 9.) Ils craignaient, avertis par l'Apôtre, ce desir d'être riche, qui jette les hommes dans tous les piéges du démon. Ils avaient des enfants; mais leurs enfants, élevés comme eux dans l'esprit et dans la pratique du christianisme, avaient plus besoin de foi que de biens ; et c'était aussi l'héritage précieux qu'ils leur laissaient.

Aujourd'hui où les pauvres sont un sujet de honte pour tout le monde, triste rebut de la nature entière, je ne suis pas surpris que personne, même parmi les chrétiens, ne veuille être pauvre. Aujourd'hui où les riches sont les dieux de la terre, que tout est sous eux, que tout est pour eux, que tout est à eux, je ne suis ni surpris qu'on veuille être riche, ni étonné des mouvements que l'on se donne et des moyens que l'on prend pour le devenir en peu de temps. Aujourd'hui, où l'on se fait des besoins de tout ce que l'esprit de vanité, d'accord avec l'esprit de mollesse, ont pu imaginer d'excessif, je ne suis pas surpris qu'on ne soit jamais riche avec tant de richesses. Aujourd'hui, où les enfants sont élevés dans toutes les passions de leurs pères et de leurs mères, et où l'on ne peut satisfaire toutes ces passions sans de grandes richesses, je ne suis pas surpris de cette avarice qui garde tout, de cette cupidité qui jette les yeux sur tout, de cette avidité qui porte les mains à tout : mais, ce qui me surprend, c'est que nous ayons de telles mœurs, et qu'avec de telles mœurs nous nous disions hardiment chrétiens.

C'est pour ceci, mes frères, qu'il faut avoir réservé et un plus grand étonnement et des larmes plus abondantes. C'est ici, où après avoir vu quels étaient autrefois les chrétiens, de l'aveu même de leurs ennemis, qu'il faut nous demander à nous-mêmes si nous sommes encore chrétiens.

Vous savez, mes frères, la rigoureuse perquisition que l'on faisait autrefois des mœurs chrétiennes, pour pouvoir maltraiter les chrétiens et humilier le christianisme. Vous comprenez l'intérêt qu'avaient des courtisans ambitieux de trouver des crimes à des hommes que leurs maîtres voulaient absolument trouver coupables pour pouvoir les perdre. Vous voyez tout d'un coup combien il était aisé de tirer un aveu désavantageux à la pureté du christianisme, de la bouche des apostats de cette religion, ou des esclaves à qui on donnait la torture pour leur faire déclarer les prétendus crimes secrets de leurs maîtres. Cependant, ces perquisitions ne découvraient que des vertus dans les chrétiens ; et ces courtisans, quand ils se sont trouvés d'ailleurs hommes droits et pleins d'honneur, ont rendu un témoignage si glorieux aux chrétiens de ces premiers temps, que, quoiqu'il soit aujourd'hui notre honte, l'Eglise ne l'oubliera jamais et s'en fera comme une fête en un jour comme celui-ci. J'ai fait d'exactes perquisitions des mœurs des chrétiens, écrivait Pline le jeune à l'empereur Trajan, j'ai entendu ce qu'ont déposé contre eux ceux qui sont sortis d'avec eux : j'ai fait donner la torture à quelques-uns d'entre eux, qui devant moi ont renoncé Christ; et tout ce que j'ai pu apprendre de la vie des chrétiens, c'est qu'ils s'engagent par serment à ne point commettre des crimes, et ils sont fidèles à ce serment. Le défi que faisait Tertullien aux persécuteurs n'est ignoré de personne. Vos prisons, leur disait-il, sont remplies de chrétiens : Voyez s'il y en a un seul qui soit coupable d'autre chose que du nom qu'il porte, et qu'il n'a pas voulu désavouer. S'il y en a de véritablement coupables de crimes, ce ne sont plus des chrétiens : *Jam non est christianus.* (*Apol.*) Et ailleurs il leur dit avec cette assurance que donne la notoriété d'un fait : Voyez si quelqu'un peut reprocher à sa femme, à son fils, à son serviteur, à son ami devenu chrétien, les mêmes désordres dont il se souillait quand il était parmi vous. Nous seuls menons une vie innocente : c'est là partout la marque du christianisme : *Nos soli innocentes.*

L'innocence, caractère distinctif des chrétiens ! Et où est aujourd'hui ce beau caractère? La société entière du peuple de Dieu le porte-t-elle encore sur le front, et est-elle connaissable entre toutes les autres religions à cette noble marque? Je le demande à toute créature vivante, s'il n'y a aujourd'hui que de l'innocence parmi les sectateurs de l'Evangile? Je vous le demanderais, si vous pouviez le dire, à vous qui entendez le secret des consciences : N'y a-t-il point de crimes parmi les chrétiens? Je vous le demande à vous qui jugez la terre, et à vous qui êtes jugés : N'y a-t-il ni forfaits ni injustices sur la terre? N'y en a-t-il point jusques

dans le lieu du jugement? Je vous le demande, époux consterné, femme désolée : N'y a-t-il plus d'infidélité dans les mariages? Je vous le demande, pères et mères tristes et accablés : N'y a-t-il que de l'innocence dans les mœurs des enfants? Je vous le demande, femmes et filles : N'y a-t-il que des désirs réglés et des vues chastes dans les hommes? Je vous le demande, hommes : N'y a-t-il qu'une vertu austère et à l'épreuve de tout parmi les femmes et les filles? Je vous le demande, vous qui voyez les hommes et vous qui les entendez, vous qui vendez et vous qui achetez, vous qui travaillez et vous qui faites travailler, vous qui prêtez et vous qui empruntez : N'y a-t-il ni usure, ni fraude, ni tromperie parmi les chrétiens? Je le demande à toute la nature qui en est effrayée, et à toute créature qui en gémit : N'y a-t-il ni blasphèmes, ni jurements, ni excès de vin, ni horreurs parmi le peuple? N'y a-t-il point des iniquités et des excès d'une autre espèce parmi les grands et parmi les riches? Je le demande à l'Eglise qui en est couverte de confusion et en verse des larmes : Les œuvres et les ouvriers d'iniquité sont-ils tout à fait bannis de la maison de Dieu?

Et y eut-il plus de crimes chez les infidèles? Y en eut-il jamais tant sur la terre, et de plus noirs, et de plus odieux? Les chercha-t-on jamais avec tant de fureur? Les commit-on jamais avec tant de goût? Les commit-on jamais avec tant de bruit? S'en fit-on jamais moins de peur à soi-même? S'en fit-on jamais tant d'honneur devant les autres? Et enfin, que nous manque-t-il pour ressembler à ce qu'il y eut jamais, parmi les peuples anciens et nouveaux, de plus irréligieux, de plus injuste, de plus impur et de plus pervers?

Sans joug comme les enfants de Bélial, autant ou plus impurs que les nations, presque aussi corrompus que notre religion est sainte, et peut-être aussi méchants que des hommes peuvent l'être, nous reconnaîtrez-vous, mon Dieu! pour la race de vos saints, pour les enfants de votre Eglise, pour les disciples de votre Fils? Nous reconnaîtrez-vous pour l'ouvrage de votre grâce? En quel rang ressusciterons-nous? Que ferez-vous de nous dans votre jugement? Que deviendrons-nous, quand il faudra que chacun soit traité selon ses œuvres et selon vos grâces?

Ah! mes frères, Jésus-Christ rougit en nous, Jésus-Christ souffre en nous; sa religion perd en nous ce qu'elle a gagné dans nos pères : *Patitur in vobis Christus opprobrium, et religio christiana detrimentum.* (Aug.) Mais Jésus-Christ se vengera; mais la religion, outragée et si indignement violée, nous accablera de son poids. Car enfin, ce n'est pas seulement avec nos pères, c'est avec nous, qui vivons aujourd'hui, comme avec ceux qui vivaient il y a tant de siècles, que Dieu a fait son pacte sacré en nous donnant la religion qu'il a ôtée aux Juifs, et qu'il n'a pas donnée à d'autres nations, mais qui vont peut-être recueillir ce que nous méritons de perdre. Les vœux de nos pères ne furent pas plus solennels, ni leurs obligations plus grandes. L'Eglise ne nous a pas reçus à des conditions plus mitigées; elle ne nous a pas recommandé avec moins de force de conserver la sainteté de notre baptême. Dieu ne change pas, Jesus-Christ est toujours notre modèle, l'Evangile notre règle; l'esprit qui anime le corps des fidèles ne peut pas être opposé à lui-même. C'est nous, c'est nous qui avons rompu la règle et qui avons violé le pacte; c'est nous qui avons changé les mœurs des chrétiens, et qui, par ce changement, avons tellement défiguré le christianisme (qu'on confond avec nos mœurs) que nous en avons fait un sujet de risée pour les profanes.

Ah! mes frères, des Juifs entendant autrefois des reproches moins vifs, et qu'ils n'avaient pas tant mérités, s'écrièrent d'une même voix : Nous avons péché, nous avons agi injustement, nous nous sommes conduits follement, nous sommes des méchants. Et aussitôt confus, tout tremblants, fondant en pleurs, ils renouvelèrent pour eux l'alliance que leurs pères avaient faite avec le Seigneur : *Et fecerunt habitatores Jerusalem juxta pactum Domini Dei patrum suorum.* (II *Paral.*, XXXIV, 32.) Qu'un tel exemple serait beau à suivre! Mais plutôt, comme on le rapporte de ces peuples qui, ayant abandonné depuis longtemps leurs lois, se rassemblaient une fois l'année, en entendaient la lecture, pleuraient un peu, et se retiraient, reprenant la vie dans laquelle ils avaient été élevés; je crains, dis-je, plutôt que nous n'entendions aujourd'hui dans le même esprit ce qu'on nous dit de la sainteté de nos règles, et de l'ancienne fidélité des chrétiens à ces lois saintes. Nous aurons été confus, nous aurons été émus, nous aurons été touchés jusqu'à un certain point de cette différence que quelques siècles ont mise entre nous et nos pères; nous aurons été frappés de nous trouver si différents de ce que nous devons être selon notre nom, et de ce que nous avons promis quand nous avons reçu ce nom saint : demain, nous oublierons ce que nous avons entendu, et le jour d'après nous serons les mêmes. Aujourd'hui nous pleurerons la corruption du christianisme, et demain nous vanterons encore les douceurs de la vie mondaine et les pernicieux attraits du péché.

PRIÈRE.

O mon Dieu, c'est à vous que s'adressent aujourd'hui nos vœux avec nos larmes. Jettez les yeux du haut du ciel (non pas pour vous mettre en colère, mais pour vous exciter vous-même à la compassion) sur l'état où est aujourd'hui le genre humain. Voyez l'état où se trouve aujourd'hui votre peuple, presque tous marchant par des voies égarées, après avoir quitté les anciens sentiers, presque tous faisant l'abomination, et presque personne parmi nous ne faisant le bien. Nous avons assez compris jusqu'où

peut s'égarer l'esprit humain, jusqu'où peuvent se corrompre les mœurs chrétiennes ; nous avons assez connu tout ce que peut notre faiblesse : faites-nous maintenant connaître et sentir tout ce que peut votre grâce, tout ce que peut sur l'homme la force de Dieu. Serait-ce trop, Seigneur, que de vous demander, pour la gloire de votre nom, le renouvellement de votre Eglise sur le modèle des premiers temps? *Innova dies nostros sicut a principio* (*Thren.*, V, 21), et faut-il nécessairement que le christianisme même se ressente de sa vieillesse? Mais du moins, nous crierons tous les jours vers vous avec votre Eglise : « Donnez, Seigneur, donnez à tous ceux qui portent ce saint nom de chrétien, et font profession de la doctrine de votre Fils, d'éloigner de leurs mœurs tout ce qui est opposé à la sainteté de cette profession, et d'embrasser constamment tout ce qui est digne de ce nom saint. » *Amen.*

SERMON II.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum exierit immundus spiritus de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem ; et non inveniens, dicit : Revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.*, II, 24.)

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos ; et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

Faut-il donc, mes frères, qu'un nom, qui ne devrait jamais sortir d'une bouche chrétienne, se trouve aujourd'hui sur les lèvres d'un ministre sacré? Faut-il qu'une langue destinée à raconter les justices du Seigneur, expose aujourd'hui les désordres d'un peuple criminel? Et la parole de Dieu, chaste, purifiée jusqu'à sept fois, sera-t-elle employée à décrire les corruptions de l'amour profane? Mais aussi, faut-il que l'esprit immonde profite de notre silence, et que nos craintes servent à étendre encore son empire, hélas! déjà trop étendu? Ce vice a à peine conservé son nom; nous en voyons tous les jours diminuer l'horreur avec l'idée, nous le voyons tourner à gloire, nous l'entendons mettre au rang des félicités de la vie ; il fait des jaloux et des envieux, et plusieurs en font tout leur mérite. Dans cette dépravation des mœurs chrétiennes, nous est-il permis de dissimuler? L'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, les mauvais exemples, les mauvais conseils, tout nous pousse de ce côté. De part et d'autre on court aux occasions, et on ne connaît plus le danger. La sagesse mondaine, la piété chrétienne, toutes les conditions vont échouer contre cet écueil. Il ne nous manque presque plus rien pour être semblables à ces nations chez qui ce vice malheureux était consacré. Et nous, frappés de je ne sais quelle crainte, préoccupés de je ne sais quelle prudence, par une mauvaise délicatesse et par une religion mal entendue, contents de gémir sur une si grande iniquité, nous la laisserons régner dans ces mêmes lieux, où elle ne fut pas autrefois connue? Laissons donc mourir dans l'impénitence ceux qui ne craignent pas de vivre dans ce péché! Laissons donc profaner des temples plus saints que ceux où nous adorons! Laissons donc entièrement déshonorer la religion, après l'avoir vue briller dans le monde par la vertu contraire à ce vice! Vive le Seigneur! je ne me tairai pas; et si je me taisais, les pierres même de ce temple crieraient. Je parlerai donc aujourd'hui contre ce vice, qui est le vice de presque toute la terre. Je parlerai contre ce péché, qu'il ne fallait pas nommer devant les chrétiens quand les chrétiens vivaient en saints. Je parlerai contre cette iniquité, qu'il ne fallait pas peindre dans les chaires évangéliques quand les enfants des saints étaient formés de bonne heure aux mœurs de l'Evangile. Je parlerai de ce crime et des voies qui y conduisent; ce qu'il ne fallait pas faire dans ces temps où l'on osait à peine parler de la pénitence qu'il faut faire après l'avoir commis, de peur que quelqu'un n'entendît par là qu'on peut le commettre. Mais je me souviendrai, Dieu de pureté! que c'est en votre présence que je parle. Saints autels, où coule le sang de l'Agneau sans tache, vous ne rougirez pas. Temple auguste, vous serez toujours devant mes yeux. Ministère sacré, vous serez traité avec la décence convenable. Ames saintes, votre innocence n'aura ici rien à craindre, ni votre pudeur rien à souffrir. Ames purifiées, j'éviterai de vous retracer des idées ou perdues, ou presque effacées. Hommes coupables de ce péché, et qui en aimez le discours, ne vous attendez pas de trouver ici des peintures scandaleuses et des récits presque impurs; ma voix n'est pas destinée à réjouir les libertins et les vicieux. Rassurez-vous donc, chrétienne assemblée, je m'observerai dans toutes mes paroles, et je parlerai chastement de l'impureté. Je tâcherai de la faire éviter aux uns, d'en retirer les autres, d'en inspirer de l'horreur et de la crainte à tous. Et pour cela, je ferai voir ce qui conduit à ce péché et où ce péché conduit; combien il est aisé, dans le cours ordinaire de la vie du monde, de tomber dans ce vice; combien il est difficile, dans le cours ordinaire de la grâce, de s'en retirer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est aisé de tomber dans le vice dont je parle, qui ne le sent mieux qu'on ne peut le lui persuader? et le moindre usage du monde ne nous l'apprend-t-il pas tout autrement que les livres et les discours? Il ne faudrait avec cela qu'ouvrir les yeux pour voir les causes prochaines et immédiates de cette corruption où toute chair est tombée de nos jours, et par où le genre humain, qui a péri une fois tout entier par les eaux, court risque de périr presque sans réserve par les flammes. Mais on veut s'étourdir, pour s'épargner sans doute des remords et pécher avec moins de crainte. On n'accuse que la nature, qui est certainement moins coupable. On charge de tout l'esprit immonde, qui

ne peut rien contre nous que par nous-mêmes. On s'en prend à je ne sais quelle fatalité, quand les causes naturelles sont toutes visibles.

La nature est profondément gâtée à cet égard : Qui a entrepris de le nier? Mais, si l'éducation chrétienne corrigeait de bonne heure les inclinations de la nature au lieu d'achever de les pervertir, ce vice serait aussi rare parmi les enfants des saints, qu'il est commun parmi les enfants des hommes.

L'esprit immonde a apporté ce feu fatal du fond des enfers, et il ne cherche qu'à l'allumer sur la terre : mais il y épuiserait son art et sa malice, et il ne travaillerait ici qu'à sa honte, si nous ne nous étions des satans les uns aux autres.

Enfin, quelle fatalité peut-on alléguer, quand on voit la liberté du commerce, les usages, les plaisirs, en un mot toute la vie du monde conduire naturellement, et comme par la main, à ce vice? Reprenons tout cela, et plût à Dieu qu'il me fût donné de vous toucher, comme il me sera aisé de vous persuader!

Avouons-le encore une fois avec la douleur dans l'âme et la rougeur sur le visage : Nous apportons tous du sein de nos mères de funestes dispositions à ce vice : Une âme tendre et sensible, un cœur facile à s'enflammer, et trop accessible par l'amour propre; un esprit qui reçoit toutes les impressions d'une imagination gâtée, des sens déréglés, un corps corrompu dans tous ses organes. Conçus et nés dans le péché : voilà les hommes. Vous le savez, pères et mères, puisque vous êtes hommes vous-mêmes. Vous le voyez dans vos enfants cet homme pécheur se développer même avant les ans. Vous voyez toutes leurs inclinations se tourner de bonne heure de ce côté, et on nourrit sous vos yeux, et vous nourrissez vous-mêmes ces inclinations perverses, par mille pernicieuses caresses! Déjà plus rien n'est innocent que vous voulez croire que rien ne peut encore être sérieux. Vous négligez ce qui devrait vous alarmer, vous fomentez ce que vous pourriez corriger, vous faites un jeu de ce qui vous coûtera peut-être un jour tant de larmes. A cet âge où se forme le caractère qui demeure, où se prend ce premier pli qui souvent ne se perd plus, où l'homme entre dans sa voie pour la suivre presque toujours jusqu'à la fin : on détourne tout à fait la vue de dessus les enfants, et on les laisse à des gens sans éducation et peut-être sans mœurs; à des personnes dont on ne connaît point la vertu, et dont on soupçonne peut-être le vice. Faute capitale : faute dans les fondements de l'édifice, qui pour l'ordinaire ne se répare plus.

Un peu au-dessus de ce premier âge ne croit-on pas pouvoir et devoir même confier l'innocence des jeunes gens à la liberté qu'on leur donne? Et en effet, la perte de cette précieuse innocence embarrasse peu le père et la mère. Grand Dieu! Est-ce vous qui avez ainsi réglé les choses entre les deux sexes dès le commencement? Est-ce vous, par votre loi éternelle? Est-ce votre Eglise, par quelqu'un de ses respectables décrets, qui a réglé qu'en ce genre de vice, ce serait le sexe le plus fort et le plus obligé à l'exemple, qui serait le moins coupable, et qui, pour ainsi dire, ne le serait pas? Mais ce sexe pour qui on craint davantage ce vice, comment l'élève-t-on aujourd'hui à cet égard?

L'honneur est un beau nom, mais qui dans la bouche des gens du monde ne signifie que l'orgueil. C'est donc à l'orgueil qu'on confie la chasteté, quand on la confie à l'honneur avec tant de leçons. La chasteté commise à la garde de l'orgueil! Et l'orgueil est le corrupteur secret de la chasteté : et l'orgueil livre presque toujours la chasteté à ceux qui l'attaquent par l'orgueil : et l'orgueil, Dieu qui le punit si volontiers ne manque guère de le punir par la perte de la chasteté!

On fait des leçons d'honneur à une jeune personne, tandis que, pour la conservation même de cet honneur, il faudrait pousser la crainte et l'horreur à tout ce que la religion défend sur ce point; et sur ce point la religion défend tout. Car enfin, l'honneur mondain se fait des règles, mais elles sont bien relâchées : l'honneur mondain se renferme lui-même dans des bornes, mais ces bornes sont bien étendues. Et à ce point si licencieux où l'honneur mondain se permet d'aller, l'honneur mondain nous retient-il toujours? A ces bornes déjà si étendues que l'honneur mondain s'est marquées à lui-même, l'honneur mondain s'arrête-t-il toujours? En a-t-il toujours la force? En a-t-il toujours la volonté?

Vous faites des leçons d'honneur à une jeune personne, tandis que pour ne pas manquer, vous, à vos plaisirs, et vous, à vos dévotions, vous l'abandonnez à elle-même, ou à des domestiques qui sauront lui faire des leçons bien différentes des vôtres, et qui pourront lui rappeler jusqu'à vos anciens exemples. Vous faites des leçons d'honneur à une jeune personne, tandis que, pour revivre en elle, et ne voulant pas vous bannir vous-même du monde, vous la conduisez dans le monde où tout est écueil, où tout est piége dressé contre l'honneur. Vous lui faites des leçons d'honneur, tandis que par un goût du monde, qui ne vous quitte pas, vous lui apprenez l'art de plaire, qui n'est que trop souvent l'art de perdre l'honneur; tandis que par une folle passion pour cette fille, vous serrez vous-mêmes les premiers nœuds d'un engagement qui ne peut être que fatal à l'honneur; tandis que, pour flatter votre vanité, songeant peut-être aussi à votre intérêt, vous appelez auprès d'elle, sous le nom d'époux futur, le séducteur et la séduction; tandis que par faiblesse et par condescendance vous lui souffrez des assiduités et vous lui permettez ces conversations particulières, où la chasteté même risquerait, et où il faut que l'honneur mondain fasse tôt ou tard naufrage.

On fait des leçons d'honneur à une jeune

personne, tandis que de l'autre main on renverse tout ce qui sert de rempart à l'honneur, la raillant, et peut-être même l'insultant sur un air trop modeste, sur des manières trop réservées; lui faisant comme honte de sa pudeur; la rassurant contre toutes les peines que peut lui faire sa conscience sur une certaine manière de se mettre; la fortifiant là-dessus contre les règles de la vie chrétienne, par l'exemple de celle-ci et de celle-là. En un mot, dans l'éducation que l'on donne aujourd'hui à de jeunes personnes, on ne pense qu'à former d'honnêtes mondaines, et on fait trop souvent des filles sans mœurs, des femmes sans front, des pestes publiques. Ici un triste avenir s'ouvre devant moi; et je vois sortir de ces éducations, où la religion n'est point entrée, un déluge de crimes et une foule de maux. Je vois une mère se désoler la première, un père marcher avec la rougeur sur le front, un mari réduit à se cacher, réduit à tout craindre. Pères et mères, laissez prendre des forces aux inclinations de la nature, ne vous opposez pas aux commencements de ce vice, ne faites pas entrer la piété dans l'éducation de vos enfants, et rien de tragique dans les annales du monde, rien de monstrueux dans la société, rien d'énorme dans la religion à quoi vous ne puissiez vous attendre.

Nous portons tous au fond de notre être un désir de plaire aux personnes du sexe différent. Désir qui n'est pas un crime, mais qui prépare de loin les crimes et les facilite dans l'occasion. Désir qui, lors même qu'il est inconnu à lui-même et comme involontaire, nous expose à tout par l'impression qu'il fait sur les autres. Désir qui, quand il se déclare aussi ouvertement qu'il ne se retient plus sur les anciennes bienséances, qu'il s'accommode au goût des hommes, et les étudie; désir qui, quand il va au devant de ce que pourraient demander les plus vicieux, qu'il va à attirer aux femmes, de la part de ces hommes, des railleries qui sont de vraies corrections, ne peut que multiplier les crimes à l'infini; désir, en un mot, qui, quand il est poussé au point où il ose aujourd'hui se montrer, doit rendre un siècle, de tous les siècles, le plus gâté, et une nation, de toutes les nations, la plus déréglée. O mon Dieu! fallait-il que cela fût réservé pour nos yeux! Faut-il que, déjà si fort portés à ce vice par notre faiblesse propre, nous y soyons encore engagés, nous y soyons comme entraînés, et aujourd'hui comme forcés par les faiblesses des autres!

Personnes du sexe, souffrez que je vous adresse ici la parole; non pas pour vous confondre, mais pour vous instruire; non pas que je veuille vous croire plus coupables, mais parce que je vous juge plus dociles. Souffrez donc qu'avec la sainte liberté du ministère je vous prenne comme à partie de tous les désordres de la terre. Ces hommes, séducteurs dès le commencement, plus déréglés que vous dans leurs mœurs, quelquefois plus emportés que vous dans leurs passions, seraient cependant forcés, en quelque sorte, d'être chastes, si vous changiez de manière à leur égard.

Vous vous récriez sur leur audace et leur peu de respect; et chez vous leur sagesse passerait pour stupidité, et leur retenue pour goût antique. Cette manière de se défendre de leurs témérités, qui les rend plus téméraires; ce faux ton de colère, plus propre à nourrir leurs espérances et à allumer leurs désirs qu'à les réprimer; cette complaisance pour des saillies qui devraient armer toute votre pudeur et toute votre religion..... Je m'arrête et je veux être plus retenu dans mes paroles que le monde ne l'est dans ses actions.

Vous vous plaignez que les hommes ne s'appliquent qu'à séduire votre innocence : ils font les mêmes plaintes de vous au sujet de leur cœur. Vous dites qu'ils emploient mille artifices : et en ont-ils besoin, quand vous les rendez si forts contre vous, en leur montrant vos faiblesses si à découvert? *Docuisti eos adversum te, erudisti eos in caput tuum.* (*Jerem.*, XIII, 21.

On veut plaire : les hommes le savent, les hommes le voient. Jamais l'affectation de plaire ne parut tant; elle devient fade. Les hommes commencent à s'en dégoûter; et nous espérons, ciel, quelle ressource! qu'à force de vouloir leur plaire on leur déplaira et qu'enfin on les rendra chastes par les piéges mêmes que l'on tend à leur chasteté.

On veut plaire : c'est la passion d'une personne du sexe; l'âge ne l'emporte pas, et la difformité elle-même ne la guérit pas. On veut plaire : c'est en secret l'étude des personnes du sexe; c'est leur profession en public. Ne point plaire est pour une personne du monde l'excès du déshonneur; et c'est un malheur dont la piété elle-même ne console pas entièrement. On veut plaire, et une imagination trop féconde en artifices sert trop ce coupable désir. De là ces parures éblouissantes, ces modes immodestes, et dont l'immodestie fait passer par-dessus l'incommodité; de là ce soin curieux et, quand la nature a été peu favorable, cette transformation de toute la personne; de là cette jeunesse artificielle, cette prodigieuse altération du visage, qui rend une femme inconnue aux personnes de sa connaissance, étrangère à ceux de sa maison; qui la fait méconnaître de son propre mari; qui en fait un monstre dont elle aurait peur elle-même, si ses yeux ne s'y étaient enfin accoutumés. On veut plaire : et de là cet air enjoué, ces manières ouvertes, ces démarches libres, ces avances devenues aujourd'hui si communes.

Il y a, dit-on, à tout cela bien plus de légèreté et de vanité que de dessein de séduire, ni même de désir de plaire. Qu'importe : ce sont les mêmes airs, les mêmes façons, les mêmes artifices, les mêmes tentations et ce sont aussi les mêmes suites.

Notre siècle s'est entêté de la liberté du commerce entre les deux sexes; et, foulant aux pieds à cet égard les lois divines et

humaines, méprisant tout et ne craignant rien, on a poussé cette liberté à un point où on n'aurait jamais cru que tant d'intérêts, soutenus par les bonnes règles, pussent la laisser établir, ou du moins que tant d'inconvénients et tant de malheurs pussent la laisser subsister. Cependant, si on en croit ceux qui vivent dans cette liberté, c'est ici l'honneur du sexe, la gloire de la nation, le lien des familles, la sûreté des mariages et un secours même pour la vertu. Mais de tels paradoxes, quand la bouche ose les prononcer, la conscience ne les dément-elle pas, et l'expérience leur laisse-t-elle quelque couleur de vérité? La liberté du commerce est la gloire du sexe, la sûreté des mariages, le lien d'une honnête société! Dites-le nous... Mais à qui m'adresserai-je? Ils sont tous coupables, et ils ont tous intérêt de paraître innocents! Je le dirai donc moi-même : O liberté de notre siècle! vrai libertinage, et tout au plus le voile du mal que tu fais!

Et en effet (laissons les lieux, laissons les heures, laissons ces parties secrètes de plaisir, laissons, en un mot, tout ce qui est suspect au monde même) : être perpétuellement les uns avec les autres dans les conversations enjouées, dans tous les amusements de la vie du monde, sans gêne, sans contrainte, c'est là comme on vit quand on est libre du joug du mariage, ou quand on est libre dans le mariage; c'est là une complaisance qu'un mari croit devoir à sa femme; c'est une condescendance à laquelle le père et la mère se croient obligés à l'égard de leurs enfants. Fasse le ciel qu'on n'en fasse pas bientôt une bienséance et comme un devoir à ceux qui ne sont point du monde!

La liberté du commerce est un secours pour la vertu! Grands saints! illustres vierges! ou vous avez été trop timides pour en faire l'expérience, ou vous n'avez pas connu ce rare secret des gens du monde. A quoi bon tant de veilles, tant de jeûnes, tant de macérations et cette austère retraite? Pourquoi tant de précautions et tant de vertus pour en conserver une? Vous auriez, selon ces gens-ci, été plus chastes, vous auriez été moins tentés dans un commerce plus fréquent et plus hardi avec les personnes de l'autre sexe.

Eh! mes frères, dans un commerce assez rare, mais peu nécessaire, l'homme de bien sauve à peine sa vertu, rarement il la sauve toute entière : et des gens du monde, sans fond de piété, sans ces secours que Dieu ne donne pas à ceux qui le tentent; et des gens du monde, soutenus seulement par les passions de l'esprit; et des gens du monde, déjà si disposés à ce vice, avec un corps fragile, avec un esprit prompt, avec un cœur tout ouvert et trop susceptible, dans la licence de ce commerce se conserveront purs! *Ah! plutôt*, dit saint Chrysostome, *on verra le miracle de la fournaise se renouveler. Plutôt*, dit saint Jérôme, *on verra un mort ressusciter par le voisinage d'un autre mort. Plutôt*, dit le Saint-Esprit, *on marchera sur les charbons ardents sans se brûler le dessous des pieds.*

Dans le fond de mon désert, où je n'ai pour compagnie que les scorpions et les bêtes farouches, usé par le travail, desséché par la pénitence, glacé par le froid de l'âge, toujours tremblant, comme si la trompette du jugement frappait déjà mon oreille; dans cet état, le souvenir de ce que j'ai vu dans ma jeunesse vient me troubler. La tentation s'attache à moi, courant avec moi dans ce désert et me quitte à peine aux pieds de Jésus-Christ, où je viens tomber demi-mort et presque vaincu. Voilà ce qu'a éprouvé Jérôme. Retiré dans mon cloître, seul avec moi-même, je me suis un péril et presque un sujet de chute à moi-même, disait saint Bernard. Et nous, au milieu des objets, dans les occasions, qui seules pour l'ordinaire manquent à nos mauvais penchants, nous nous croirons en sûreté! nous présumerons de nous-mêmes! Présumez donc de vous-mêmes dans cet usage libre du commerce du monde, et vous vous trouverez vous-mêmes : *Invenit se, qui præsumpserat de se*, disait saint Augustin. Présumez de vous-mêmes, et vous vous trouverez non pas un grave magistrat, mais un homme faible; non pas une personne digne de votre rang, mais une femme fragile comme la femme du peuple; non pas une fille fière et insultant au vice, mais une fille dont le vice triomphera, et que peut-être le crime n'humiliera pas : *Invenit se, qui præsumpserat de se.*

N'ouvrira-t-on jamais les yeux sur cette faiblesse de la nature humaine? Mes frères, disait le même saint Jérôme, sur un vice qui habite en nous, et n'est jamais bien loin de nous; sur une passion qui ne cesse pas de nous persécuter, et qui n'est jamais soumise de bonne foi, ne vous fiez à quoi que ce soit : *Ne confidas*. Ne vous fiez ni à vos cheveux blancs, ni à la froideur de votre tempérament, ni à la sainteté de votre profession, ni à vos principes d'honneur, ni à vos sentiments de religion, ni à vos victoires passées, ni à vos malheurs encore trop récents : *Ne confidas*. On veut donc se le dissimuler à soi-même, et en se le dissimulant, tomber et se perdre? Quoi! le plaisir que vous sentez en allant dans la maison de cette femme, le goût que vous trouvez à son entretien, la peine que vous avez à vous en séparer, tout cela ne vous avertit pas du danger que vous courez auprès d'elle? Ensevelie dans la tristesse ou dans une profonde rêverie, vous ressuscitez à l'apparition de cet homme, vous vous sentez transportée aux moindres paroles flatteuses qu'il vous dit, vous ne l'avez vu aujourd'hui que pour être plus ardente à le revoir demain; et vous ne vous voyez pas sur le bord du précipice? Criez, Jérôme. Tous les saints du Seigneur, criez, et que ma faible voix ne fasse ici que se joindre à la vôtre : ne vous fiez à qui que ce soit : *Ne confidas*. La beauté porte avec elle son venin, on s'accoutume à la laideur; la sagesse n'a que trop d'attraits, et l'impudence plaît quelque-

fois : ne vous fiez à quoi que ce soit : *Ne confidas.* La passion naît de rien et elle prête des charmes à celui à qui la nature a tout refusé. Le nom d'homme, les plus petites choses; que dis-je? le caractère fou, les plus grands vices tiennent lieu de mérite à un homme auprès d'une infinité de femmes, et les transportent : *Ne confidas.*

Après vous avoir montré, comme en courant, dans les Écritures, les chutes les plus étonnantes, et vous avoir dit avec le même saint Jérôme : Vous n'êtes ni plus fort que Samson, ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon, je vous rappelle tout d'un coup à l'histoire du monde qui vous est plus connue : c'est l'histoire des faiblesses du genre humain. Chaque état fournit ses exemples, chaque jour apporte ses preuves. Tous les jours, dans tous les états, ce vice, ou plutôt les occasions triomphent de ceux et de celles que le monde aurait jugés moins capables, je ne dis pas de péché, mais de tentation. Et nous croirons que ce qui a nui dans tous les temps, ne doit plus nuire aujourd'hui? Et nous nous persuaderons que seuls nous ne périrons pas où l'on a vu périr tous ceux, faibles et forts, qui s'y sont exposés, ou seulement qui n'ont pas assez craint? Mes frères, entre un tel danger et nous il n'y a jamais assez de distance. Contre un tel ennemi, quand il vient nous attaquer, nous n'avons pas trop de toutes les armes de Dieu pour nous défendre; mais quand nous l'allons chercher et comme pour le braver, tout est faible, nos efforts et nos précautions. Seigneur, élevez ici ma voix pour crier à tous ceux qui m'entendent (et plût à Dieu que je pusse être entendu de toute la race humaine!) ici la vertu consiste à craindre, et la force à fuir. Gens d'église, gens du monde, jeunes et vieillards, hommes et femmes, ne craignez pas, ne fuyez pas, vous tomberez. Usez de cette liberté du commerce établi dans le monde, et vous vous trouverez bientôt engagés dans le péché du monde.

Je vais dire ceci, peut-être avec moins de sagesse : *In insipientia dico* (II *Cor.*, XXI); mais c'est pour votre instruction, souffrez-le : *Sed et supportate me.* (II *Cor.*, XI). Hommes revenus des passions de la jeunesse, n'avez-vous, dites-moi, jamais porté vos mauvais désirs et vos espérances criminelles dans la maison de vos proches? N'avez-vous jamais lié exprès une amitié avec quelque Abraham en vue de sa femme? N'avez-vous jamais trouvé trop de complaisance pour vos passions dans celles de qui vous en attendiez le moins, et qui devaient en avoir plus d'horreur? N'avez-vous jamais commencé par la bienséance et fini par le crime? Et vous, femmes autrefois du monde, n'avez-vous jamais dans ce commerce libre trouvé des téméraires, des emportés qui ont attaqué en vous la sagesse même? Je m'arrête; mais, et de ce que je dis, et de ce que vous sentez bien que je supprime tirez des conséquences.

Il y a, dit-on, des assemblées où dans une manière de conversation plus générale, la chasteté ne saurait risquer. Quoi! dans ces maisons où la corruption, qu'on respire ailleurs comme en plein air, est pour ainsi dire concentrée; dans ces lieux où chacun apporte ou ses mauvais desseins ou ses mauvaises dispositions; dans ces cercles où l'on se souffle de près les étincelles de l'amour impur, où tous les entretiens roulent sur la tendresse, où toutes les manières tendent à séduire, où l'on débite et où l'on permet mille folles cajoleries, où l'on hasarde et où l'on souffre mille saillies peu convenables; où enfin, sous quelque bienséance superficielle de paroles, et le plus souvent sans garder de bienséance, l'on se dit les uns aux autres les choses les moins honnêtes, et dont l'idée demeure gravée, la chasteté ne risquera rien? Ah! c'est de là que l'on sortira tout renversé, et la vertu ne tenant plus à rien. C'est ici qu'on conçoit ces premières inquiétudes, qui bientôt enfantent la passion, et ensuite le crime. C'est ici que tout s'arrange et que tout se dispose prochainement aux plus grandes iniquités.

Cette liberté de tout lire qu'on se donne aujourd'hui, n'est-elle pas une des sources de la corruption de notre siècle? On cherche dans ces lectures l'amusement, et on y trouve le poison. On y cherche peut-être les leçons d'une vertu mondaine : on y trouve les exemples du vice les plus dangereux. Oui, jeune personne, la description naïve du progrès d'une passion profane vous alarmerait et vous garantirait : une folle fiction de vertu vous séduira et vous perdra. Sans expérience et sans usage du monde comme vous êtes, vous croirez les hommes faits comme ces héros fabuleux, vous vous croirez vous-même du sang et du caractère de ces héroïnes imaginaires; et vous trouverez les hommes aussi licencieux dans le commerce, qu'ils sont représentés respectueux dans ces livres; et vous vous trouverez aussi faible que ces prétendues femmes ont été imaginées fortes. Ces lectures, qu'on prétend former l'esprit, et qui ne font que le gâter, corrompent du moins le cœur; et d'un cœur corrompu se forment aisément des mœurs impures. Ignorons, s'il se peut, qu'il y a des livres qui ont imprimé une tache éternelle à leurs auteurs, et qui leur ont donné un déplaisir mortel, quand leurs yeux ont été ouverts; des livres qui, par leurs traits même les plus délicats, offensent grossièrement la pudeur. Malheur à ceux qui les lisent! Malheur à ceux qui les conseillent! Malheur à ceux qui les débitent! Malheur à ceux qui les souffrent! Et malheur à notre siècle, qui les a produits! Des livres dans un autre goût que ceux-ci, mais pleins du même esprit, flattant davantage la curiosité, insinuant plus ouvertement le poison de l'amour profane, couvrant mieux la corruption, joignant à tout cela des traits subtils d'impiété; de tels livres, dis-je, pour lesquels on a de la fureur, et qu'on aurait honte d'ignorer, ne peuvent qu'achever de

pervertir les mœurs en ébranlant tout à fait la religion dans les esprits.

Je ne me représente qu'avec les dernières frayeurs une jeune personne dans un bal : vive, faible, avec les pensées de son âge et les désirs de son sexe, au milieu des objets agréables, et dans une espèce d'enchantement. Dans ces assemblées et dans ce divertissement où l'on respire l'esprit du monde avec tout son venin; où l'on voit le spectacle du siècle dans toute sa perversité, ainsi que dans toute sa pompe; où la vertu est attaquée par tout ce qui est capable de l'ébranler; où les passions sont excitées par tout ce qui est propre à les allumer; où l'occasion de plaire est si favorable et l'entrée dans le monde si flatteuse; dans ce lieu, dis-je, et dans ce divertissement, il faut que la vertu, s'il y en a encore et qu'elle veuille résister, souffre beaucoup. Il faut qu'une jeune personne en sorte frappée, émue, inquiète, ardente pour y retourner; qu'en y retournant, elle se passionne tout à fait pour cette sorte de plaisir; et qu'enfin ce plaisir tant condamné par les saints et reconnu si dangereux par les gens du monde même, la jette dans les derniers excès de la passion.

On va aujourd'hui au théâtre comme à un divertissement innocent, peut-être comme à une des occupations des jours de fête; et c'est courir au péril; et c'est aller à un plaisir qui est la profanation même du christianisme. J'allais faire entendre les Pères de l'Eglise, quand le monde me crie de toutes parts : Ce n'est plus cela ; le théâtre est aujourd'hui bien purgé, et on aurait tort de l'appeler, comme dans ces anciens temps, *une école d'impudicité.*

Quel est donc ce théâtre purgé? Ce n'est pas celui d'où, de dessein formé, par règles et comme par état, une rigoureuse pudeur est bannie; dont la licence sera toujours le fond, dont des obscénités mal déguisées sont l'agrément; où en effet ce qu'il y a de moins honnête se montre quelquefois à découvert, parce que la corruption de notre siècle le souffre; et paraît plus souvent sous une mince enveloppe, parce que la bienséance du monde l'exige. Théâtre dont l'esprit est de divertir les gens dégoûtés de ce qui peut paraître moins impur et plus sérieux aux autres spectacles; dont l'action est l'infamie même; dont les bons mots sont de sales équivoques, qui demeurent dans l'imagination avec leurs idées impures, et dont tous les repas et toutes les assemblées du monde retentissent. Ce théâtre trop pernicieux pour les bonnes mœurs, mérite sans doute tous les outrages que les Pères ont faits aux spectacles, tous les anathèmes dont les saints canons les ont frappés; et il ne paraîtra jamais supportable dans le christianisme, qu'à ceux qui ignorent que les chrétiens sont appelés, non aux vices impurs, mais à la sainteté de l'esprit, du corps et de tout leur être.

Ce théâtre, purgé et moins dangereux, ce n'est pas celui où la corruption des mœurs est réduite en maximes, où, sous le nom de plaisirs de la jeunesse et d'usage de la vie, on est perpétuellement invité au crime. Ce théâtre où l'action passionnée d'une actrice, qui sent elle-même trop la passion, la fait passer jusqu'au fond du cœur, où la beauté du spectacle la fait entrer par les yeux, où la mollesse du chant, échauffée par les sons de la musique, jette dans l'âme, déjà trop amollie, tout ce qu'un acteur et un auteur y ont voulu jeter de trouble, d'inquiétude, de sentiment, d'intérêt pour la passion représentée, et, en y jetant tout cela, y jette la passion même. De tels spectacles ne sont pas encore purgés et ne peuvent l'être. De tels spectacles, de quelque manière qu'on les déguise, ne sont propres, en amusant la curiosité et flattant la mollesse, qu'à nourrir la corruption des peuples et à séduire l'innocence des âmes chrétiennes par le masque même de sagesse qu'on y sait mettre sur le vice. Que l'innocence, si jamais elle est entrée dans un tel lieu, nous dise en effet combien elle s'y est sentie agitée et pressée de se rendre aux attraits d'une passion qu'on lui représentait aussi innocente que douce ? Que l'innocence nous dise comment elle est sortie de ce théâtre? et si l'innocence en sort si peu innocente. comment en sortira la corruption? On est ennuyé, ou plutôt indigné d'entendre dire aux gens du monde : Je n'ai jamais fait de mal aux spectacles et ils ne m'ont jamais fait de tort. Réponse courte et vérité certaine : c'est que vous ne connaissez pas ce qui est mal ou que vous vous êtes bien naturalisé avec le mal.

Ce théâtre purgé, c'est donc le théâtre tragique, purgé peut-être des obscénités de l'un, des leçons grossières et trop découvertes de l'autre? Mais est-il purgé de ces passions, sans lesquelles on ne croit pas même qu'il puisse subsister et sans lesquelles, en effet, il serait abandonné? Est-il purgé de ces passions, qu'il n'est pas séant à un chrétien de nommer, et qu'il est encore plus mauvais de sentir? Et qu'est-ce qui empêche qu'on ne les y sente? A-t-on prétendu en le réformant que nous ne les sentissions pas? On a prétendu nous les faire sentir plus délicatement, et par là plus dangereusement. On a prétendu les faire couler dans notre âme, à la faveur de cet épurement, et par là, en effet, elles s'y coulent plus aisément. On a rectifié ces passions ; mais nous en a-t-on caché et ces douceurs séduisantes et ces fureurs quelquefois plus touchantes? On a rectifié ces passions, en mettant de la vertu dans les faiblesses; mais une vertu qui se défend si mal contre la passion, une passion qui s'excuse si bien envers la vertu ; une vertu qui cède, mais qui ne cède que malgré elle à l'empire que la passion a pris sur elle : un tel jeu, dis-je, en faisant plaindre la vertu, ne fait-il pas aimer la passion ? et en faisant aimer une passion qu'on nous montre vertueuse, au moment même qu'elle est entraînée, ne nous emporte-t-on pas dans tous les excès où peut conduire la passion, qui n'est elle-même d'a-

bord conduite que par la vertu? Faibles adoucissements! trompeuses amorces! épurements artificieux et pleins de l'esprit de satan, qui laissent au théâtre tout le fond de sa corruption! théâtre en effet si corrompu, même dans ses plus grands épurements, que quand il a voulu nous représenter des saints, il en a fait des saints pleins de l'esprit du théâtre, pleins de l'orgueil romain et non de la vertu chrétienne; des saints en qui l'amour conjugal n'est qu'un voile transparent qui laisse voir, et surtout aux gens accoutumés au théâtre, tout le fond de l'amour profane. Une seule pièce (*Athalie*) représentée sur le théâtre sent toute la majesté de la religion et en exprime les beaux sentiments. Mais c'est pour cela même qu'elle ne devrait point être entendue sur le théâtre, où une pièce sainte contracte je ne sais quoi d'impur, en passant par des bouches si impures, et étant représentée dans un lieu où il n'y a rien de Dieu et où rien de ce qui est à Dieu ne doit se trouver. Voilà, mes frères, au naturel et sans exagération aucune, le danger et la corruption du théâtre.

Théâtre d'autant plus dangereux et plus mauvais, ainsi purgé, qu'on y est conduit au vice par un chemin semé de fleurs et par des voies plus détournées. Mais, enfin, qui écouterons-nous sur une matière où la religion parle d'une façon et le monde d'une autre, si ce n'est cet homme (1) qui sait mieux que personne de quel esprit les comédies sont animées? Après cela, je ne crains pas de dire: Défenseurs du théâtre, vous êtes les ministres de l'esprit immonde; amateurs du théâtre, ou vous êtes déjà, ou vous serez bientôt la proie de l'esprit impur. Pères et mères qui conduisez vos enfants au théâtre, maris qui y menez vos femmes, vous devriez être punis comme les corrupteurs de vos familles.

Je ne fais que toucher légèrement trois causes de ce vice qui nous sont devenus propres : l'orgueil, l'oisiveté, la vie douce dans l'abondance. Voilà les trois causes de l'iniquité de cette ville, qu'une bouche chrétienne craint de nommer et qui se trouve, hélas, notre sœur! *Hæc fuit iniquitas Sodomæ sororis tuæ; superbia, otium ipsius, saturitas panis et abundantia.* (*Ezech.*, XVI, 42). La superbe, le faste, la magnificence, tout cela a tant de liaison avec la mollesse des mœurs, et la mollesse des mœurs est toujours si proche de la corruption qu'il faut que le vice règne chez un peuple qui vit dans l'éclat et dans la pompe : *superbia.* Il y a longtemps que l'expérience devrait avoir appris aux personnes qui y sont intéressées, que les parures, qui ne sont d'abord que l'amorce du péché, en deviennent bientôt le prix. Il y a longtemps que les saints nous ont dit que de la vanité à l'iniquité il n'y a qu'un pas. Il y a longtemps que les Pères de l'Eglise nous ont appris à regarder cet appareil fastueux, cette manière de se mettre (même dans la médiocrité des habits), pleine de vanité, relevée d'un air hardi et presque effronté, comme la marque d'une chasteté perdue, ou comme le signe d'une innocence qui cherche à se perdre. Mais comme il était réservé à notre siècle d'outrer les ajustements et de savoir mieux les mettre aux usages du péché, aussi notre siècle sera-t-il compté parmi les siècles pour le plus impur : *superbia.*

Otium ipsius, son oisiveté. David, qui veut demeurer oisif dans son palais, pendant que les autres rois sont à l'armée et que ses sujets combattent pour lui : voilà la cause de la chute de David, marquée dans l'Ecriture. Augustin, laissé sans occupation en attendant qu'un mariage plus avantageux se présente : voilà la cause des déréglements d'Augustin qu'il nous a apprise lui-même, le reprochant à son père et à sa mère. Je le citerai encore une fois, ce grand maître de la continence, Jérôme, qui disait à Héliodore : *Que Satan vous trouve toujours occupé.* On le trouve lui-même, cet esprit immonde et qui n'est pas oisif; on le trouve partout dans ces courses de maison en maison, dans ce cercle d'amusements qui composent la vie oisive. Dans cet état oisif, l'esprit d'un jeune homme tout à ses pensées, son cœur tout à ses désirs, ses sens tout ouverts, il faut que la tentation entre de toutes parts; que la tentation étant entrée, l'iniquité soit bientôt conçue; et que l'iniquité étant conçue, l'enfantement de la mort ne tarde pas. Voilà, voilà où conduit l'oisiveté ! *otium ipsius.*

Saturitas panis et abundantia : la vie molle et douce dans une certaine abondance. Amateurs des voluptés de la terre, vous qui vivez dans les délices, vous qui coulez vos jours dans les festins et les autres plaisirs que fournit l'abondance, si vous vous conservez purs jusqu'à la fin, vous serez une chose nouvelle sur la terre, et si vous entrez jamais dans le ciel, vous serez les premiers de la troupe des voluptueux qui y serez entrés avec la palme de la chasteté. Mes frères, ne vous abusez pas vous-mêmes, et ne croyez pas nous tromper. Les saints, sous le poids des travaux du jour et des veilles de la nuit, affaiblis, usés par la pénitence, vivant à peine, n'ont été chastes qu'avec peine. Dès qu'ils laissaient respirer leur corps, ils le sentaient rebelle ; dès qu'ils flattaient un peu plus leur chair, ils ne pouvaient plus en être les maîtres. Et vous, dans un long et délicieux repos, au milieu des aises de la vie, avec une chair contentée dans tous ses désirs sensuels, avec un corps engraissé, des entrailles embrasées par les liqueurs, la moitié de la vie dans les fumées de la table, vous serez chastes! vous le serez sans travail et sans efforts ! Que de tels prodiges soient contés à qui ne connaîtra pas l'homme et la malheureuse pâte dont il est formé! Vous avez dû voir combien il est aisé de tomber dans ce vice et ce qui nous y conduit. Voyons maintenant où ce péché

(1) RACINE, *Préface sur Athalie*, page 340. *Prolog. d'Esther*, page 352.

conduit, et combien il est difficile de s'en retirer.

SECONDE PARTIE

A Dieu ne plaise qu'adoptant ici les idées pieusement cruelles de l'austère Tertullien, je fasse du crime d'où je voudrais vous retirer, le péché que Dieu ne veut pardonner ni dans ce siècle ni dans l'autre. Je sais, mes frères, et je le prêcherai toujours, qu'il n'y a point de péché qui dégrade plus l'homme, qui déshonore plus le chrétien. Je dirai volontiers avec cet auteur, que ce crime est devenu bien plus grand depuis que notre chair est devenue bien plus sainte dans la personne d'un Dieu fait homme. Je dirai presque avec lui, que c'est une aussi grande faiblesse de renoncer ainsi Jésus-Christ dans les délices, que de le renier dans les tourments. Mais après tout, la miséricorde divine surpasse infiniment toutes nos iniquités; et j'assure après tous les Pères de l'Eglise, qu'il n'y a point de péché véritablement irrémissible, que celui de ne vouloir point la rémission de ses péchés. Je ne viens donc pas, malheureux pécheurs, en vous fermant la porte du retour à Dieu, vous ouvrir celle du désespoir, pour vous précipiter de là dans tous les abîmes de ce vice. Mais je viens, en me proposant de vous alarmer salutairement et dans la juste mesure, vous faire voir que si votre péché n'est pas trop grand pour ne point mériter de pardon, il n'en est point qui conduise plus ordinairement à l'impénitence de la vie. Et pour cela je n'ai qu'à vous mettre naturellement devant les yeux, selon que nous le voyons tous, et que trop de gens l'éprouvent, les effets que ce péché produit dans l'esprit, les dispositions où il met le cœur, les impressions qu'il fait sur le corps.

C'est le langage de tous les temps, c'est un consentement de toutes les nations, et comme une pensée de tous les hommes, que le péché dont je parle porte avec lui-même l'aveuglement. On dirait que ce malheureux péché a détruit l'homme dans de certains hommes; qu'il a substitué à cette lumière que Dieu a mise en eux en les formant, cet instinct brutal qui emporte les animaux sans raison vers les plaisirs sensibles. Vice infectant, qui ne laisse rien de pur dans nos idées sur la religion! Vice détruisant, qui renverse souvent toute la religion dans nos esprits!

Qui a enfanté ces monstres de divinités que nos pères ont adorées, et dont nous rougissons encore après tant de siècles; et à quoi doivent-elles le culte qu'on leur a rendu avec tant de pompe et tant d'attachement, si ce n'est aux passions charnelles? Le nom d'infâmes était le titre général qu'on donnait aux premiers hérétiques, et c'était le caractère de leurs mœurs. Presque tous les chefs de secte ont abjuré la religion de leurs pères dans les bras de quelque Priscille. Les dernières erreurs ne se sont ouvert les cœurs des peuples et les cours des princes, et elles ne se soutiennent qu'à la faveur de leur indulgence pour la chair. Dans un siècle comme le nôtre, où il y a tant de lumières et tant de science sur tout le reste; où il y a tant de secours pour s'assurer de la vérité de la religion et s'y affermir; d'où viennent tant de gens qui ne croient rien, ou qui ne croient qu'à demi; tant de gens qui souffrent à peine que quelqu'un croie, si ce n'est de l'intérêt malheureux que tant de gens ont de ne rien croire? Les mœurs corrompues gâtent le cœur: le cœur gâté séduit l'esprit, et l'esprit séduit enfante tous ces raisonnements sur la religion, qui font pitié, et tous ces discours qui font horreur: *Ut quod contra fidem creditur, id de consilio cordis impii os eloquatur*, dit saint Hilaire.

Un crime contre notre propre corps, comme parle saint Paul, ne produit pas d'abord l'aveuglement dans notre esprit; mais il faut enfin ou perdre la lumière, ou renoncer à ce péché. On aime ce péché, on perd la lumière. Peu à peu les lumières quittent l'homme impur, et les ténèbres se forment. Ce sont d'abord des vues douteuses, où il n'y a pas de doute, et où l'on n'avait jamais douté: vues douteuses, qui deviennent bientôt des illusions fermes et présomptueuses, qui se changent enfin *en cet esprit d'erreur si efficace*, qui fait *qu'on croit au mensonge* (II *Thess.*, II, 10), comme si c'était la vérité. Et ceci conduit à l'extinction de toute pensée raisonnable au sujet de la Divinité qu'on ne veut plus craindre, et sur le péché qu'on aime et qu'on veut commettre autant de temps qu'on le pourra.

Alors Dieu ne paraît plus aux yeux dans sa majesté, dans la sainteté et dans la dignité de son Etre: c'est un Dieu tout changé. Ce n'est plus le même Dieu que le pécheur a cru jusque-là: ce n'est plus Dieu tel que la droite raison doit le concevoir, et tel qu'il s'est représenté lui-même dans les Ecritures. C'est, en un mot, un fantôme, je frémis de le dire, un monstre de Divinité, une idole stupide, un Dieu sans justice et sans vérité, un Etre dont toutes les perfections se bornent à une lâche indulgence et à une indigne complaisance pour les faiblesses des hommes. Que l'homme impur, si je lui impose, ou si j'excède, me démente ici hautement.

Dans les jours de leur innocence, la foi pure leur servant de flambeau, et la raison y joignant ses lumières, cette jeune fille, ce jeune homme auraient regardé le crime dans leur personne avec horreur, et le regardaient en effet dans les autres avec indignation. Après y être tombés par quelqu'une de tant de voies qui y précipitent la jeunesse, ils le regardent à la vérité comme un malheur, mais comme un malheur ordinaire, et presque inévitable dans le monde: ils le regardent comme une faiblesse, mais qui a été la faiblesse des grands hommes; ils le regardent comme une fragilité, mais qui a été la fragilité de bien des femmes illustres. On avance dans l'aveuglement, et alors on donne à ce péché des noms honorables. On y attache son mérite et on en fait son bon-

neur. Selon le sexe, ou l'on en triomphe en secret, ou l'on s'en glorifie en public. Les ténèbres enveloppent tout l'esprit, alors on pense tout à fait en païen. On invoquerait pour le crime des divinités criminelles, et l'on dresserait des autels à un Jupiter adultère, à une Vénus mère des impudicités de la terre. Si toutefois ce n'est pas avoir déjà dressé des autels aux dieux impurs et en avoir établi le culte au dedans de soi, le professant en quelque sorte au dehors, que d'aimer si fort ce qu'ils ont aimé, de pratiquer si fidèlement ce qu'ils ont enseigné par leur exemple, et enfin de protester en tant de façons qu'on voudrait de tels dieux, au lieu de la sainte et pure Divinité que la religion chrétienne fait profession d'adorer.

Un homme engagé dans une passion criminelle en fait un jeu. Il en regarde peut-être les fautes comme des chutes, mais dont il se relèvera quand il voudra et comme il voudra. Il en regarde peut-être les actions comme des choses défendues par la loi de Dieu ; mais au reste comme des plaisirs de l'âge, qu'on quittera dans les dernières années, et dont on aura tout le temps de faire pénitence : *Juvenis sum : faciam quod delectat, postea pœnitentiam agam.* (S. Chrysostome.) C'est ainsi qu'il est donné, et comme réservé à ce péché de tromper l'homme en le rassurant. Imbu de cette forte illusion, ce pécheur avance de crime en crime, il avance d'années en années, s'enfonçant dans l'abîme, approchant de la mort, et toujours se promettant de lui-même de faire pénitence ; toujours se promettant d'un Dieu qu'il se figure si bon, toute sorte d'indulgence pour un péché qu'il se figure si digne de pardon.

Or je dis que cette idée que l'impudique a de son péché et de l'indulgence que Dieu lui doit, ruine en lui toutes les dispositions qui pourraient attirer sur lui la miséricorde divine.

Je dis après le Saint-Esprit, que le pécheur qui irrite le plus Dieu, c'est celui qui, comme l'homme impur, dit si facilement en lui-même : Le Seigneur ne se vengera point de mes crimes : *Propter quid irritavit impius Deum, dixit enim in corde suo : Non requiret.* (*Ps.* X, 13.)

Je dis après saint Augustin, que cet aveuglement où tombe l'homme livré à cette passion, et où il mérite de tomber, est le commencement de ces ténèbres éternelles, et de ces autres peines auxquelles il est réservé pour le jour de la vengeance : *Initium pœnarum cæcitas.*

Je dis après saint Basile, qu'à moins d'un miracle de la grâce, celui-là mourra sans pénitence, qui, comme l'homme coupable de ce vice, aura péché dans l'espérance de faire une courte pénitence ; après avoir joui le plus qu'il aura pu des plaisirs criminels. *Peribit sine pœnitentia qui peccavit spe pœnitentiæ.*

Ce n'est pas encore dans l'esprit que l'impureté fait ses impressions les plus malignes, c'est dans le cœur. Beaucoup dans leur péché ont conservé toute leur raison et toutes leurs lumières. Mais à quoi servent pour l'ordinaire à ces déplorables pécheurs et la raison la plus saine et les plus belles lumières de la religion, qu'à les agiter, qu'à les fatiguer, qu'à nourrir en eux de noires pensées et une tristesse sourde ; qu'à leur faire chercher à perdre leurs remords à force de crimes, et souvent à les pousser à ce désespoir brutal qui se livre avec fureur aux iniquités ? Et en effet, point de pécheur que son crime tourmente plus, point de pécheur qui se lasse moins, point d'état d'où il y ait plus d'occasions et plus de raisons de se retirer, point d'état d'où l'on sorte moins, point de pécheur dont les désirs soient plus stériles, les protestations plus frivoles, les efforts plus vains, les serments plus faux, les larmes plus suspectes, les trêves avec le vice plus courtes, les rechutes plus fréquentes. Il y a sur tout cela des exemples sans nombre. Mais pour laisser cette vérité plus profondément imprimée dans vos esprits, je vais vous représenter l'impudique dans tous les états où son péché peut le mettre, avec un cœur endurci, avec un cœur sensible, avec un cœur dégoûté, avec un cœur touché ; et vous verrez si j'ai eu raison d'avancer que rien n'est plus difficile, par rapport à la disposition de son cœur, que la conversion d'un impudique.

Qu'est-ce qu'un cœur endurci ? C'est celui qui, comme le vôtre, homme déréglé, femme vicieuse, n'a pas horreur de lui-même ; c'est celui qui, comme le vôtre, ne sent plus les touches accoutumées du Saint-Esprit remuant une âme ; c'est celui où le péché ne laisse ni trouble ni tristesse, ni dégoût ni amertume, ni crainte ni confusion ; y laissant plutôt la joie, la complaisance et un nouveau goût pour le mal. Qu'est-ce qu'un cœur endurci ? C'est celui qui, comme le vôtre, s'est accoutumé à ses propres remords, aux remontrances d'un complice, aux reproches secrets de Dieu, aux censures publiques des hommes ; qui se joue et de la multitude et de la qualité des crimes, et qui s'est enfin familiarisé avec les choses saintes : *Temerarium ad divina.* Ce cœur dur, ou se forme tout d'un coup, et alors quel préjugé de réprobation ! ou ne se forme que peu à peu, à force de progrès sur la pudeur naturelle et de victoires sur la grâce, et alors quelle espérance de conversion !

David, ce prince si religieux jusqu'au jour fatal où il vit Bethsabée, tombe dans un adultère ; il y tombe froidement, il y demeure tranquillement. Sa conscience ne crie pas : son ancienne piété ne se réveille pas : l'excès de son iniquité ne le trouble pas : les exercices accoutumés de sa religion ne le rappellent pas à lui-même : les bienfaits de Dieu ne le touchent pas : le péril ne l'alarme pas. Est-ce là David ? Oui : mais c'est David impudique. Il demeure une année entière en paix avec lui-même, odieux pécheur ; lui qui ne pouvait habiter un seul jour dans sa maison avec les méchants de la terre. Est-ce là David ? Oui ; mais c'est Da-

vid impudique. Il lui faut un prophète envoyé exprès pour le tirer de cet état léthargique · mais souvenez-vous que c'est en faveur de David que Dieu fait ce prodige

Après votre premier crime, vous portiez l'amertume dans votre sein : vos yeux se remplissaient quelquefois de larmes : l'inquiétude qui s'était attachée à vous a failli mille fois trahir votre secret. Vous n'avez pas perdu si tôt la répugnance pour le mal : de longs regrets ont suivi la perte de votre innocence : vous en avez maudit le jour, accablant vos séducteurs des mêmes malédictions. Mais enfin, après des années et à force de crimes tous vos remords se sont évanouis avec vos regrets : la tranquillité est revenue, et vous commettez maintenant votre iniquité du plus grand sangfroid : ***Frigidam fecit malitiam suam.*** (*Jerem.*, VI, 7.) Vous écoutez nos menaces comme vous entendriez une fable bien contée, vous vous riez de nos frayeurs, vous méprisez nos censures; et peut-être à ce moment préparez-vous quelque fade et misérable plaisanterie sur un discours qui devrait vous couvrir de honte et vous faire sécher de frayeur, si la honte et la frayeur ne s'étaient retirées de vous. Dieu peut-il vous tirer de cet état? Qui peut en douter? *An possit, quis dubitat*, dit saint Bernard! Il n'a, dit-il, qu'à vous ôter ce cœur de pierre, et vous en redonner un de chair. Mais la question est de savoir s'il le voudra: *An velit, quæstio est.*

La question est donc de savoir, ô mon Dieu! si vous voudrez faire un prodige pour ces pécheurs, hommes morts à tous les bons sentiments? *Nunquid mortuis facies mirabilia?* (*Ps.* LXXXVI, 11.) La question est de savoir, céleste médecin! si vous voudrez ressusciter des morts de quatre jours, qui sont sous la pierre et qui exhalent déjà l'infection : *Et medici suscitabunt?* La question est de savoir, divin médecin! si vous voudrez guérir des malades dont le mal est de ne vouloir pas guérir. Les autres malades de l'Evangile, figure des autres pécheurs, demandent avec de grands cris leur guérison. Les possédés, figure des pécheurs en qui l'esprit impur domine souverainement, crient aussi; mais c'est pour n'être pas guéris. Qu'avez-vous à faire à nous, Jésus Fils de Dieu? *Quid nobis et tibi, Jesu Fili Dei?* (*Matth.* VIII, 29.) Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps : *Venisti ante tempus torquere nos.* Deux choses dans ces paroles des possédés, qui font le caractère des impudiques : la crainte d'être guéris, le délai quand on les presse. Lumière incommode, retirez-vous; grâce importune, cessez de nous presser; prédicateurs fatiguants, laissez l'esprit immonde en paix au milieu de son royaume. Pourquoi vouloir me guérir malgré moi d'une passion qui fait toute la douceur de ma vie? Pourquoi vouloir rompre des chaînes que je fais gloire de porter? Le temps pourra venir, mais il n'est pas encore venu : cessez de nous tourmenter : *Quid venisti ante tempus torquere nos?* Il n'est pas encore temps! Mais ces chaînes aujourd'hui de bois, demain seront de fer. Mais cette maladie aujourd'hui aisée à guérir, demain sera incurable. Mais le médecin passe aujourd'hui et demain, faisant ses guérisons, et le troisième jour il disparaît. C'est toujours avant le temps: *Ante tempus.* Et voilà ces délais d'âge en âge, d'année en année, qui fatiguent Dieu et les hommes, et qui partent de l'endurcissement du cœur dans le mal. Qu'arrivera-t-il? Ou la mort viendra pendant tous ces délais, et alors ils sont perdus; ou le médecin céleste si souvent rebuté, traitera ces malades selon les désirs de leur cœur déréglé : *Qu'il vous soit fait comme vous le voulez.* (*Matth.* XV, 28.) Parole qui a guéri les malades qui voulaient leur guérison, et qui rend incurables ceux qui ne veulent pas être guéris.

Voulez-vous savoir comment avec un cœur sensible, toujours facile au bien comme au mal, on ne revient pas du malheureux engagement dans ce péché? Je vais vous l'apprendre. Le naturel sensible a été l'écueil de l'innocence de ces personnes; le naturel sensible sera l'écueil de leur conversion. Le cœur tendre a été la cause de leurs premiers crimes; ce même cœur tendre sera la cause de leur rechute. Nous touchons ces personnes comme à notre gré, nous les alarmons quand nous voulons; elles s'attendrissent pour Dieu comme pour l'objet de leur passion. Des mêmes yeux coulent presque aussi facilement des larmes de pénitence et des larmes d'iniquité; elles se savent mauvais gré de leur faiblesse, et nous le croyons; elles disent qu'elles souhaitent se convertir, et elles disent vrai; elles promettent, et leurs promesses sont sincères; elles veulent enfin, et nous croyons voir cette disposition jusqu'au fond de leur âme. Nous les consolons, nous les encourageons, nous les aidons, nous les soutenons, nous y épuisons notre art. Après bien des soins et des preuves raisonnables, les croyant guéries, nous leur disons, comme Jésus-Christ au paralytique et à la femme adultère: *Allez, mais ne péchez plus.* (*Joan.*, VIII, 4.) Ce sont là leurs résolutions, et tout commence bien. Qu'arrive-t-il? Elles ne s'exposent pas, parce qu'elles se sentent faibles; on leur livre des assauts, parce qu'on les connaît faciles; elles ne courent pas au péril, mais les occasions se présentent; le démon ne se presse pas, mais elles se lassent. Après les commencements, Dieu leur retire ses goûts sensibles; et leur cœur à qui il faut du sensible, repasse sans s'en apercevoir à ses premières passions, et de là court bien vite à ses anciennes iniquités. Voilà le malheur de ces cœurs sensibles; voilà l'histoire de bien des gens, nous y sommes trompés tous les jours; ils y sont trompés les premiers.

En un mot, le commencement de la vie de ces personnes n'a été qu'un continuel désordre. Le milieu de leurs jours a été un retour perpétuel du crime au repentir et du repentir au crime. La mort les surprendra

dans leurs rechutes, et alors elles tombent dans la condamnation; ou elle les trouvera dans quelque bon intervalle, mais avec un cœur toujours préparé à retomber, et alors comment Dieu les jugera-t-il? dans sa justice ou dans sa miséricorde? Je n'en sais rien.

La Providence de notre Dieu a tellement tempéré les choses humaines, qu'il faut que l'homme trouve des peines quand il cherche des plaisirs défendus; qu'il soit humilié pour ses iniquités, et qu'il sente la colère de Dieu quand il provoque sa jalousie. Il est donc réglé par cette sage Providence que toutes les passions déréglées soient le supplice d'une âme qui s'y abandonne; mais cette peine est singulièrement attachée au crime dont je parle, parce qu'il attaque Dieu plus directement dans le commandement de son amour. Ceux qui se figurent dans cette passion tant de douceurs sont trompés par les chants et les discours du vulgaire insensé. Elle est nourrie de dégoûts et d'amertumes, mais les dégoûts sont plus faibles qu'elle, et les amertumes servent seulement à la rendre malheureuse sans pouvoir la rendre libre. C'est le propre de ce péché d'ôter à ceux qu'il possède l'empire sur eux-mêmes. Dans des moments de dégoût, l'impudique cherche son cœur; il court après son cœur, mais son péché le lui a enlevé. Dans la colère, on fait mille vains serments, on se laisse aller à des emportements ridicules, on en vient aux derniers éclats; à la moindre lueur de raccommodement tous les projets s'évanouissent, toute la colère s'apaise. Sans être rappelé, plein de confusion et de repentir, vil esclave, on vient aux pieds de cette idole lui reporter un cœur qu'elle fait semblant de rejeter. Oui, malheureux Samson, cette Dalila ne te fera plus un mystère de ses infidélités, que tu n'auras plus la force de la quitter. Tout ton chagrin s'exhalera en reproches, tu seras jusqu'au bout le jouet de la Philistine, et tes ennemis viendront enfin te prendre entre ses bras!

Faiblesses de l'autre sexe plus grandes encore. A mille occasions de dépit, la jaloulie, les mauvais traitements concourent à dégager cette malheureuse créature; mais il y a des mesures à garder avec un homme qui a notre réputation entre ses mains; il y a d'autres intérêts à ménager. Je comprends que ce sont ici de grands obstacles pour ces sortes de personnes, mais ce ne sont encore que les prétextes; la raison véritable, c'est qu'elles ne sont pas maîtresses de reprendre leur cœur et de le garder. Ainsi, déplorable créature, elle souffre le mal sans l'aimer; et à moins d'un prodige, après avoir vécu dans une indigne et triste servitude, il faudra mourir dans une impénitence encore plus malheureuse, parce que la fornication lui a ôté son cœur, selon l'expression des prophètes.

Que voit-on autre chose dans le monde que des personnes de ce caractère, libres d'une passion qui a été leur supplice, respirer à peine, et courir se remettre sous un nouveau joug plus dur que le premier? C'est qu'il faut à leur cœur une passion qui le domine; et qu'à cette passion, quand on l'a accoutumée au crime, il faut des crimes : *Fornicans fornicabitur.* (*Osee*, I, 2.)

Enfin, quelque impression que le péché ait faite sur le cœur; las, fatigué, effrayé, on pense à se convertir, et on est touché. Alors l'homme entre en guerre avec l'homme; le cœur combat contre le cœur, on veut et on ne veut pas; on demande et on craint d'obtenir; un nouveau désir se trouve tantôt plus fort et on avance, tantôt plus faible et on recule. En un mot, on passe des années, et quelquefois la vie entière, à former des projets et à les rompre, à commencer et à ne pas finir, à se relever et à retomber. Augustin ne se lasse pas; il lutte de nouveau contre lui-même, si souvent vaincu par lui-même; enfin, après bien des années, après bien des efforts, après bien des larmes, Augustin enfante la chasteté dans les douleurs et dans la violence. De cet exemple d'Augustin, je conclus tout ce que j'ai avancé. Peu d'impudiques voudront aussi sincèrement qu'Augustin, peu poursuivront leur dessein aussi constamment, peu feront tout ce qu'a fait Augustin, peu auront été aussi retenus dans leurs désordres, peu auront autant de force d'esprit. Ainsi avec des efforts, inférieurs seulement en quelque chose, ils pourront bien, comme Israël, n'en venir que jusqu'au point de l'enfantement, et manquer de force pour mettre au jour l'esprit de salut.

De tous les péchés, celui qui coûte plus de combats à l'homme pour s'en défendre, et contre qui l'homme aime moins à combattre, c'est le péché dont je parle. De tous les vices, celui qui coûte plus de violences pour s'en délivrer, et qui laisse à l'homme et moins de pouvoir et moins de volonté de se faire violence, c'est le vice, dit saint Jérôme, qui est dans le fond de la nature. Quand l'habitude et une longue habitude vient à se joindre aux inclinations de la nature, c'est cette passion très-forte et très-invincible dont parle saint Chrysostome : *Robustissimam et invictissimam cupiditatem.* Quand à force de suivre une passion on en est venu à ce degré, qui n'a point d'autre nom que la fureur, on est alors dans cette espèce de nécessité dont parle si souvent saint Augustin; et dans cet état, dégoûté tout à fait de son péché, on ne peut ni le souffrir ni le quitter. On peut alors se défaire des autres passions, mais celle-ci se renforce du débris des autres. Toutes les autres passions peuvent subsister avec celle qui est dans le corps; mais alors il faut qu'elles fassent toutes la volonté de la chair: *Facientes voluntatem carnis.* (*Ephes.*, II, 3.)

L'orgueil a beau gémir de la honte attachée à ce vice, des continuels affronts où il expose, du ridicule que l'on se donne à un certain âge, ou dans de certaines places, on laisse gémir l'orgueil, et il faut qu'il obéisse: *Facientes voluntatem carnis.* L'avarice a beau se plaindre des dépenses que ce vice traîne

après lui; elle a beau représenter la décadence des affaires, faire entendre les cris de toute une maison et les murmures de toute une ville, on laisse l'avarice faire ses plaintes et ses représentations, et il faut qu'elle suive en esclave : *Facientes voluntatem carnis.* L'ambition a beau crier qu'on se rend par là son propre ennemi, qu'on se condamne soi-même à une vie obscure et méprisable, qu'on détruit sa fortune de ses propres mains, on laisse l'ambition pousser des cris, et il faut qu'elle cède : *Facientes voluntatem carnis.* La raison et la religion ont beau réunir leurs forces, leurs forces réunies sont trop faibles; il faut qu'elles suivent traînées par la passion charnelle : *Facientes voluntatem carnis.* L'amour du repos n'est pas seulement écouté, il faut qu'il vienne humble et soumis, s'attacher au char : *Facientes voluntatem carnis.* Le corps lui-même, qui s'aperçoit de sa ruine, s'alarme et veut penser à sa conservation; mais après une faible résistance, on le fait consentir à se détruire lui-même plutôt qu'à se passer de ses plaisirs accoutumés : *Facientes voluntatem carnis.*

Criez donc, anges du ciel; criez, anges de la terre : Celui qui a une fois péché en ce genre, péchera encore : *Fornicans fornicabitur.* Celui qui a commencé à se souiller de ce vice, se souillera toujours davantage : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc.* (*Apoc.*, XXII, 11.) Et vous, prophètes du Seigneur, en son nom et pour le justifier, dites ce que vous avez fait et tout ce que le Seigneur a fait lui-même pour purifier ce pécheur et guérir cette pécheresse. Ministres du Seigneur, nous avons perdu nos travaux et nos sueurs pour purifier cette âme criminelle; la rouille était trop forte, elle était entrée trop avant dans cette âme, et elle en était toute couverte : *Multo labore sudatum est; non exivit de ea nimia rubigo ejus.* (*Ezech.*, XXIV, 12.) J'ai voulu la nettoyer et la guérir, dit le Seigneur, mes soins et mes remèdes ont été inutiles, l'eau et le feu n'y ont rien fait. J'ai voulu la guérir par ces remords, ces craintes, ces inquiétudes; par ces soupçons et ces bruits sourds qui commençaient à se répandre : inutilité des remèdes doux : *Neque per aquam.* J'ai voulu la guérir par le mépris et les mauvais traitements de ceux qu'elle aimait, par l'infidélité de ceux qui l'avaient aimée, par le triomphe insultant de ses rivales, par les piquantes railleries que l'on a lancées contre elle de toutes parts : inutilité des remèdes forts : *Neque per ignem.* J'ai voulu la guérir par les représentations douces de cette mère, par les reproches encore pleins d'amitié de ce mari : inutilité des remèdes doux : *Neque per aquam.* J'ai voulu la guérir par les fureurs de ce père, par ce froid marqué de ses anciennes amies, par l'abandon déclaré de tout le monde, par la diffamation et un opprobre public : inutilité des remèdes forts : *Neque per ignem.* J'ai voulu la guérir par ces diminutions insensibles de sa beauté, par cet accident qui lui a enlevé un reste de jeunesse : inutilité des remèdes doux : *Neque per aquam.* J'ai voulu la guérir par la décadence entière de ses affaires, par l'humiliation dont je l'ai abreuvée : inutilité des remèdes forts : *Neque per ignem.* J'ai mis le feu dans les os de ce pécheur par cette violente maladie, par cette langueur cruelle; et le péché vit encore dans ces os consumés : *Neque per ignem.* La vieillesse a desséché la peau de cette pécheresse, et le péché est encore tout vivant dans ce corps flétri et sous cette peau desséchée : *Neque per ignem.*

Voici de nouvelles difficultés : tous les crimes que ce péché a coûtés pour le commettre, tous les crimes qu'il a coûtés pour le cacher, toutes les iniquités qui tiennent à cette iniquité. Concussions, fraudes, rapines, injustices, confusion de naissances et les suites, homicides anticipés. Peut-être y aura-t-il des Josephs calomniés, des Jean-Baptistes massacrés, des Uries enlevés par le fer ou par le poison.

Je m'arrête, de peur qu'en voulant réprimer la licence et la présomption, je ne favorise contre mon dessein le désespoir. Non, mes frères, et quoique je vous aie parlé ainsi, j'ai cependant je ne sais quelle confiance meilleure à votre sujet : *Confidimus de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur.* (*Hebr.*, VI, 9.) Sous un Dieu bon, et dont la miséricorde entre jusque dans sa colère, on peut espérer après les plus grands crimes. Sous un médecin tout-puissant, nulle maladie, quelque maligne et quelque invétérée qu'elle soit, n'est incurable; et souvent les plus grandes sont celles où il se plaît davantage de montrer son art divin avec tout le fond de sa clémence. Je me fais horreur, et je me fais également peur à moi-même, mais puisque Dieu n'a pas ôté de moi ma prière, je veux penser qu'il n'en a pas retiré la miséricorde.

Prière.

Du fond de l'abîme où je suis descendu de crime en crime, où votre juste vengeance m'a conduit comme par degrés, je pousse des cris vers vous : écoutez, Seigneur, ma triste voix : *De profundis clamavi ad te, domine : Domine, exaudi vocem meam.* (*Ps.* CXXIX.)

Ce n'est peut-être pas encore ici le cri de la piété, c'est le cri de la misère; c'est le cri d'un malheureux qui souffre et qui craint tout de son péché. Ne détournez pas cependant, Seigneur, votre oreille de lui et de sa prière : *fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* (*Ibid.*)

La lumière n'est plus dans mes yeux : mes mains ne savent où vous chercher dans ces épaisses ténèbres, mon cœur n'est plus à moi, mes sens se sont révoltés contre les nouveaux désirs de mon esprit. Je n'ai plus que mes lèvres, et qui ne s'ouvrent même que par intervalles. A ce moment je les sens s'ouvrir, et je crie vers vous : *De profundis clamavi ad te, Domine.*

Si vous faites périr tous les hommes coupables de ce péché; qui sera sauvé? Si vous examinez de près cette iniquité si vous en

pesez toutes les circonstances, si vous ramassez toutes les iniquités qu'elle renferme, si vous la chargez de toutes les suites; qui en soutiendra le poids, et quel pécheur dans ce genre trouvera grâce auprès de vous? *Si iniquitates observaveris, Domine: Domine, quis sustinebit?* (*Ps.* CXXIX)

Mais il y a en vous un penchant à pardonner, un fond de compassion pour l'homme, qui me rassure. Vous connaissez l'homme : vous savez qu'il n'est que chair dès son enfance, que tout en lui l'emporte vers ce vice, et que tout hors de lui l'y attire : *Quia apud te propitiatio est.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas moi qui me le dis à moi-même, et qui pourrais me tromper moi-même. C'est vous, mon Dieu, c'est votre vérité qui me défend le désespoir. C'est votre loi qui me commande d'espérer en vous, malgré la multitude de mes offenses, quand j'ai cessé de vous offenser : *Et propter legem tuam sustinui te, Domine.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas sur les promesses des hommes et sur de fausses idées de la Divinité offensée, que j'appuie aujourd'hui mon espérance : c'est sur la parole expresse du Seigneur. C'est sur cette promesse solennelle de miséricorde qu'il a faite à tous ceux qui reviendraient à lui de tout leur cœur après leurs péchés : *Sustinuit anima mea in verbo ejus, speravit anima mea in Domino.* (*Ibid.*)

Oui, mon âme, du moment que la lumière du Seigneur a lui sur toi, du moment que tu t'es réveillée de ton assoupissement mortel, jusqu'au jour où tu entreras dans la nuit du tombeau, espère au Seigneur : *A custodia matutina usque ad noctem, speret Israël in domino.* (*Ibid.*) Si c'était un homme que j'eusse offensé de cette sorte; si c'était contre un ami, contre un père que je me fusse emporté à cet excès, je n'espérerais point de rémission, mais c'est le Seigneur, qui est Dieu; et j'espère : *Speret in Domino.*

En l'homme il y a malice pour offenser son semblable, et haine implacable quand il en a été offensé, c'est son fonds. Mais en Dieu il y a miséricorde : c'est sa nature, c'est son être : *Quia apud Dominum misericordia.* (*Ibid.*) Il y a miséricorde en Dieu et en son Fils, Dieu comme lui, il y a une grâce qui surabonde sur nos péchés. Il y a en son sang une rédemption plus étendue que toutes les iniquités de l'homme : *Et copiosa apud eum redemptio.* (*Ibid.*)

Oui, pécheurs, si nous crions au Seigneur, touchés de notre état; si nous ne manquons pas de confiance en lui, parce que, quoique pécheurs, nous sommes encore à lui, nous sommes encore de son peuple, le Seigneur nous délivrera de tous nos péchés, et de toutes les suites malheureuses de nos péchés : *Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus.* (*Ibid.*) *Amen*

SERMON III.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRETIENNE.

Utique dicetis hanc similitudinem : Medice, cura teipsum. Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua. (*Luc.*, IV, 23.)

Sans doute que vous m'alléguerez ce proverbe: Medecin, guérissez-vous vous-même; faites ici dans votre pays toutes ces merveilles qu'on nous a dit que vous avez faites à Capharnaum

Les Juifs demandaient des miracles, le Seigneur leur Dieu les y avait accoutumés dès les temps anciens, et c'était à ces prodiges au haut du ciel ou du fond des enfers, qu'ils reconnaissaient que le Dieu de leurs pères leur parlait, et qu'il était au milieu d'eux. Mais Jésus-Christ a tant fait de miracles : il en a fait de si grands : il en a fait où la nature de Dieu bienfaisant et ami des hommes, était si bien marquée, que les Juifs, indépendamment de toutes les autres choses divines qui éclataient dans la personne de cet Homme-Dieu, ne devaient pas résister à cette preuve de la vérité de sa doctrine. Pourquoi donc les juifs n'ont-ils pas cru? C'est qu'ils étaient de la terre, toutes leurs pensées attachées à la terre et tenant de la terre; c'est qu'ils étaient avares; c'est qu'ils étaient superbes; c'est qu'ils étaient pleins des espérances et des désirs du siècle présent; c'est qu'ils étaient enflés des grâces mêmes de Dieu; c'est qu'ils étaient attachés à leur religion, non par religion, mais par amour-propre. Voilà donc les anciennes sources de l'incréduiité et la cause marquée dans l'Evangile de l'infidélité des Juifs : les passions du cœur, les préjugés de l'esprit. Nous y avons ajouté la corruption des mœurs, et je ne sais quelle fausse gloire au sujet de l'incrédulité. Est-il surprenant qu'il y ait parmi nous, malgré la lumière qui nous environne de toutes parts, tant d'incrédules qui ont entièrement fait naufrage à la foi; tant d'autres qui sont prêts à perdre le peu qui leur en reste, tant de gens qui doutent, parce qu'ils cherchent à douter ; et enfin tant d'hommes qui ne savent pas s'ils croient ou s'ils ne croient pas, parce qu'ils n'entrent jamais avec eux-mêmes en raison là-dessus, tant la foi avec tout ce qui en dépend leur est indifférente.

Et certes, il faut bien que la cause de l'incrédulité soit en nous. Car enfin que manque-t-il à la religion chrétienne pour se faire croire?

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, porte visiblement l'impression d'un ouvrage divin. Cet ouvrage, c'est cette religion elle-même, qui dans toute la terre depuis tant de siècles, subsiste sur ses fermes fondements, n'ayant jamais rien changé à sa doctrine, et ne souffrant pas la moindre altération dans ses principes.

Il y a sur toute la face de la terre un peuple dispersé, singulièrement misérable; qui, par son état, qui dure depuis dix-sept cents ans en punition de la mort du premier auteur de notre religion, rend un témoignage

bien haut à cette religion, et lui fournit en même temps sa plus belle preuve par les prophéties que ces mains ennemies présentent à tout l'univers.

Il y a le grand événement des siècles qui dépose d'une manière bien éclatante en faveur de la religion chrétienne : cette conversion des gentils, ces milliers de peuples que tout éloignait d'une religion si pure et si sainte, et qui l'ont embrassée, comme à la première parole qui leur en a été dite : *Populus quem n n cognovi servivit mihi : in auditu auris obedivit mihi.* (*Ps.* XVII, 41.) Plusieurs l'ont quittée depuis, assujettis par la force, et en suivent une autre, guidés par l'ignorance. Mais cette première et soudaine conversion du monde porte encore son témoignage plein et entier.

Je cherche ce qui manque à notre religion, et je trouve plutôt une surabondance de raisons de croire, qu'un manque de preuves. Je les vois naître plus belles du fond même de la religion. J'en vois qui viennent comme du dehors, et qui sont plus éclatantes. Je les vois se multiplier et se fortifier avec les siècles. Je les vois toutes s'appuyer mutuellement et former ensemble l'évidence même.

Que la religion chrétienne en se montrant dans le monde n'ait pas frappé les esprits, et qu'elle ait été d'abord mal reçue, cela n'est pas surprenant. Elle se présentait, pour ainsi dire, la croix à la main. Elle s'annonçait par un Dieu crucifié, et au bout de trois jours ressuscité, et c'était là un scandale pour les Juifs, et une folie aux yeux des gentils. Elle avait un air de nouveauté qui choquait les simples. Elle renversait tout dans les principes des sciences humaines; et cela offensait les philosophes. Elle divisait tout dans une même maison : elle paraissait tout bouleverser dans la république; et cela blessait les politiques. Elle voulait s'établir sur la ruine totale de la religion ancienne; et cela soulevait les peuples. Elle amenait je ne sais quelle austérité de mœurs, à la place des jeux et des plaisirs qu'on avait toujours fait entrer dans la religion; et cela révoltait le monde entier. Les prophéties alors ne s'accomplissaient que l'une après l'autre. L'impression des miracles était affaiblie par de forts préjugés en faveur de la magie. La sagesse de la loi chrétienne ne pouvait pas tout d'un coup être mise dans tout son jour. Les Juifs, peuple dont la religion avait été dès les temps anciens respectée des peuples mêmes qui ne la suivaient pas, criaient de toutes leurs forces contre les chrétiens, et n'étaient pas encore eux-mêmes une des preuves du christianisme.

Mais qu'aujourd'hui, où la religion chrétienne a ramassé toutes ses preuves, où sa vérité a été portée au plus haut point d'évidence: Fondée sur l'accomplissement visible de prophéties certaines, sur des miracles sans nombre et incontestables; scellée du sang de mille milliers de martyrs; reçue et pratiquée depuis dix-sept siècles par tout ce qu'il y a eu de grands hommes; qu'aujourd'hui, dis-je, il se trouve des hommes, et des hommes peut-être estimables par d'autres endroits, qui cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée; que cette religion trouve des contradicteurs, et que les incrédules soient des hommes qui se piquent d'esprit, qui se mettent eux seuls en possession de la raison, et s'honorent du nom de sages : vous en êtes surpris, mes frères, et toute créature en est étonnée avec vous. Qu'ont-ils donc vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres hommes? Ils ont vu les mêmes difficultés que nous voyons : mais au lieu que voyant ces difficultés, qui se perdent dans la foule des grandes preuves, nous les méprisons; les voyant, et ne pouvant s'établir au-dessus, ils y succombent : en nous ôtant cette religion si consolante, si autorisée, si liée avec les principes de la conscience, et nécessairement vraie dans les principes mêmes de la raison, nous donnent-ils une meilleure espérance? Nous proposent-ils un système de religion mieux entendu, plus lié, plus clair? Rien de tout cela : ce sont des idées en l'air, des chicanes plutôt que des raisonnements, des objections mille fois rebattues et autant de fois résolues. Evitant de suivre les autres hommes, ils ne se suivent pas eux-mêmes; et pendant que leur vanité les flatte de s'être mis au rang des gens désabusés, un reste de lumière leur fait voir qu'ils n'ont rien trouvé de certain, et un reste de bonne foi leur fait quelquefois avouer qu'ils pourraient eux-mêmes se tromper dans le parti qu'ils ont pris.

Esprits orgueilleux et forts seulement de cette force que donne l'orgueil! Esprits inquiets et amateurs de la nouveauté dans une chose qui ne la souffre point! Esprits dont la témérité effraie; dont l'ignorance surprend, jointe avec tant de présomption; dont la hardiesse révolte, jointe avec tant d'ignorance : car ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et en effet, ont-ils étudié ce qu'ils avancent? Ont-ils réfléchi sur ce qu'ils hasardent? Entendent-ils toujours ce qu'ils disent? Ils peuvent, ce qui est assez ordinaire aux hommes, se mentir à eux-mêmes : et ils sont capables d'en imposer aux autres par cet air de mépris qu'ils affectent pour la simplicité, et par ce ridicule qu'ils tâchent de donner à notre prétendue crédulité. Dans la crainte en effet d'être eux-mêmes trop crédules, ils se roidissent contre l'autorité, ils se rendent inaccessibles à tant de raisons de croire, et s'affermissent ainsi, non-seulement contre la foi, mais contre la raison. Qu'il serait aisé de les confondre, ou même de les convaincre, si faibles et présomptueux, ils ne dédaignaient d'être instruits, en même temps qu'ils craignent d'entrer avec nous comme en combat réglé! Mettons-les du moins hors d'état de séduire par cette seule chose qui leur reste à dire, non pas contre la religion et contre ses preuves, mais contre nous, en nous faisant passer pour ces gens simples qui ne savent que croire, et croire des choses impossibles. Nous

croyons, mes frères, non pas légèrement, mais sur les plus évidentes raisons de croire. Nous croyons, non pas pieusement, au sens que le disent de nous les incrédules, mais parce qu'il serait insensé de ne pas croire après tant de preuves qui sont de vraies démonstrations. Mais pour ne pas vous tenir plus longtemps en suspens : voici mon sujet. La vérité de la religion chrétienne prouvée par son propre fonds, et par la manière toute divine dont elle s'est établie dans le monde.

Caractère de vérité dans la doctrine de la religion chrétienne.

Caractère de vérité dans son établissement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand que ce que la religion chrétienne nous enseigne de Dieu ; rien n'est plus raisonnable que ce que la religion chétienne prescrit à l'homme ; rien n'est plus beau que l'ordre que la religion chrétienne établit dans le monde.

Voilà les trois preuves de sa vérité que la religion chrétienne tire de son fonds : simples, mais lumineuses ; et qui ne pourraient paraître faibles qu'autant qu'elles seraient mal présentées.

Que l'incrédule, qui veut cependant bien reconnaître un premier être pour ne pas révolter le genre humain, et pour n'avoir point à se reprocher à lui-même un aveuglement trop visible, ne pense pas avoir tout dit, et avoir appaisé l'indignation des autres hommes, quand de ce ton hardi, qui fait toute sa force, il aura prononcé qu'il est indifférent à ce premier Etre de quelle manière on pense de lui ; et que toutes les religions qui sont sur la terre, pourvu qu'en général on le reconnaisse, lui sont également bonnes. Non, mes frères, et une telle pensée, qui ne trouve presque pas de place dans les esprits, n'entrera pas aisément dans le vôtre. Vous verrez au contraire tout d'un coup que cette religion seule doit plaire à l'Etre suprême, et est la véritable, qui donne de la Divinité une idée digne en tout ; telle en un mot, que rien dans la nature, à commencer par la raison humaine, ne puisse la désavouer. C'est ce que fait la religion chrétienne.

Dieu est celui qui est. C'est un pur esprit, infiniment grand, souverainement parfait, qui n'a besoin de rien. Être indépendant, son nom est le Tout-Puissant : son singulier privilége est l'immortalité ; sa nature est la bonté ; son caractère est la sainteté. Dans toutes ses paroles il est la vérité. Dans tous ses desseins, il est la sagesse. Dans toutes ses œuvres, il est la justice. Du reste, retiré dans son incompréhensibilité, et Dieu vraiment caché dans la profondeur de ses jugements. Il a créé de rien tout ce qui existe ; il anime tout ce qui respire ; il conserve tout ce qu'il a fait ; il ordonne de tout ce qu'il a créé. Il voit tout, il sait tout : plus intime à nos volontés que nos volontés ne le sont à elles-mêmes ; n'inspirant pas les mauvaises, mais les dirigeant à ses fins secrètes. Il remplit tout de son immensité ; il fait tout selon le conseil de sa volonté. Tenant du haut du ciel les rênes de tous les empires, ayant en sa main toutes les choses humaines avec le sort des hommes ; il dispose, il change à son gré. Auteur de tous les changements, sans changer en lui-même : s'il aime, c'est sans passion ; s'il hait, c'est sans colère, s'il récompense et s'il punit (comme il le fait, et comme il le doit faire, étant juste et aimant la justice), c'est dans la tranquillité et dans sa souveraine immutabilité. Seul sage, seul puissant, seul terrible, seul aimable, seul possédant la gloire, et souverainement heureux de lui-même aux siècles des siècles : Tel est le Dieu que la religion chrétienne enseigne aux hommes ; et l'homme, quoique étonné d'abord de tant de grandeur, reconnaît cependant que s'il y a un premier Être, il doit être tel qu'il nous est ici représenté ; et que la religion chrétienne connaissant si bien ce premier Être, il faut que ce soit lui-même qui se soit découvert à elle.

Mais y a-t-il un Dieu, dira peut-être quelque esprit plus déréglé et plus hardi que l'incrédule ordinaire ? Mais quelqu'un doute-t-il sérieusement de cette première vérité ? Ce doute sera-t-il jamais autre chose qu'un souhait caché dans le cœur de l'impie, qui ne peut monter jusque dans l'esprit ? Quoi qu'il en soit, si quelqu'un cherchait à le penser, ou même pouvait le croire, nous allons le confondre par la croyance de tous les philosophes, par le témoignage de toute la nature.

Parcourez tous les temps, souvenez-vous des anciens peuples. Suivez, l'une après l'autre, les nations qui sont aujourd'hui sur la terre, et celles qui ont disparu les dernières, toutes si différentes de mœurs et de génie. Partout, toujours, le genre humain a cru la même chose : et une seule chose dans la révolution de toutes choses n'a pas changé dans le monde : c'est la créance de quelque divinité. Vous trouverez que tous ces peuples auront plutôt cru les plus grandes absurdités que de ne point croire d'Etre suprême ; qu'ils se seront fait des dieux de tout, plutôt que de renoncer à avoir des dieux. De cette créance constante et de ce consentement universel du genre humain, je conclus que l'esprit de l'homme ne peut, sans se renoncer lui-même, renoncer à la créance d'une divinité. On criera tant qu'on voudra : à l'illusion, au préjugé. C'est la crainte, c'est la politique, c'est l'amour profane qui a fait les dieux. C'est tout ce que vous voudrez qui a fait ces misérables dieux qui n'en méritaient pas le nom : mais rien de tout cela n'a formé cette créance universelle de quelque divinité : tout cela la suppose. Ce qui ne naît pas avec nous n'est jamais si uniforme : ce qui dépend des préjugés et de l'opinion des hommes change avec les pensées continuellement changeantes de l'homme.

Nommez-moi, parmi les philosophes des temps anciens, un homme de quelque nom qui ait été pur athée. Presque tous se sont exprimés diversement sur la nature de Dieu ;

mais tous reconnaissent quelque divinité. Les plus habiles se sont moins trompés au nom et à la chose. Ils n'ont cru, comme nous, qu'une seule divinité, et l'ont revêtue des mêmes perfections. Comme nous, il auraient cru détruire la divinité en multipliant les dieux, ou en supposant à Dieu quelque défaut. S'ils ont cru par complaisance ou par crainte devoir parler au sujet des dieux, et devoir agir comme les peuples, se conformant à la religion de l'Etat, cela n'établit rien contre nous. Ils étaient impies par politique : ils étaient religieux par connaissance et par sentiment. Les Socrates, les Platons, les grands philosophes ont été, pour ainsi dire, chrétiens sur l'existence de Dieu, et sa nature spirituelle; et vous prétendez que nous ne sommes pas philosophes, parce que nous sommes chrétiens à cet égard?

N'interrogez pas les hommes, dites-vous, ils sont tous prévenus, et tous menteurs, ou tous politiques. Interrogez donc toute la nature : et dans la nature ce qu'il y a de plus petit, ce qui échappe aux yeux et à l'anatomie la plus délicate : jusqu'à un ciron qui dit, et plus haut peut-être que la baleine, si on sait entendre : Je suis son ouvrage; sa main industrieuse m'a fait, et elle seule m'a pu faire. Ainsi Dieu n'est caché dans la nature que pour ceux qui ferment les yeux à tout, et ne raisonnent sur rien.

Laissez ces atomes et leur concours fortuit auteurs du monde; ce hasard qui après avoir arrangé tout cet univers comme nous le voyons, le soutient dans cet arrangement, et le fait marcher depuis si longtemps dans le même ordre : choses que vous n'entendez pas en les disant, que vous ne ferez pas entendre en tâchant de les expliquer, que vous ne persuaderez à personne en les répétant; auxquelles j'ai, peut-être moi-même, donné trop de poids en les nommant, et qui n'étaient, en effet, dignes que d'être méprisées: *Risu digna, ne gravitate adorentur.* (Tertul.) Ouvrez les yeux qui vous ont été donnés pour voir. Raisonnez, puisque la raison ne vous a pas été donnée en vain, et vous comprendrez, après avoir d'abord admiré. Ce spectacle si magnifique de l'univers : cet astre brillant et échauffant dont la course uniforme fait les années, dont la lumière réjouit, et dont la chaleur ranime et rend féconde toute la nature : cette planète dont l'inconstance forme les mois et les semaines, et dont la clarté si douce fait de la nuit même un si beau jour; cette succession éternelle de lumière et de ténèbres, qui en produit une autre de travail et de repos; ces saisons qui viennent si régulièrement l'une après l'autre, apportant chacune sa beauté, et tous les ans les mêmes biens; faisant dans la nature continuellement mourir et renaître mille choses; ces sources éternelles qui arrosent la terre; cette mer, qui depuis le commencement respecte ses bords : tant d'animaux pour les différents usages de la vie humaine; et tous qui ont reçu pour leur conservation ou la force, ou l'adresse ou l'agilité. Venons à l'homme : cette structure merveilleuse du corps humain, où tout est pour la nécessité ou pour l'ornement; cette façon admirable de naître; ce miracle d'être tous semblables et de ne l'être pas : voulez-vous encore une fois donner tout cela au hasard? et vous n'oseriez donner à ce hasard, ou à quelqu'autre puissance aussi aveugle, l'ouvrage un peu composé de l'artisan? Je ne cite que la montre et la pendule. Que l'impie ne se croie pas quitte envers le genre humain, pour nous avoir donné des noms tels que le hasard : pour nous avoir débité des absurdités mille fois plus difficiles à croire que les choses qu'il nie; des erreurs mille fois plus incompréhensibles que celles qu'il prétend détruire, en détruisant la religion!

Mais l'homme, qui ne s'est pas fait lui-même, qui ne s'est pas donné à lui-même ce qu'il y a en lui qui pense, qui veut et qui aime; ce qu'il y a en lui de caché aux yeux, et qui est bien plus lui-même que ce qui se voit; ce qu'il y a en lui qui lui donne cette excellence et cette noblesse au-dessus des animaux et de tout le reste des êtres créés; mais l'homme qui n'a pas établi en lui-même ce concert admirable entre ce qui pense et ce qui veut en lui, et ce qui agit; qui n'a pas formé cette dépendance mutuelle et si intime des deux parties de son être de nature si différente, et qui ne peut détruire ces rapports qu'en se détruisant lui-même : cet homme, dis-je, ne sent-il pas sur lui une main qui l'a fait, et qui l'a fait une chose si admirable? Cet esprit qui conçoit et qui compare : ce fond de raison, quoique bien altéré, ne porte-t-il pas encore l'empreinte d'un modèle plus parfait à l'infini? Et qu'est-ce que ce modèle, dont l'homme, par son esprit se trouve l'image, si ce n'est la divinité, que la raison conçoit nécessairement comme un Être qui est esprit, raison et intelligence?

Qui est-ce qui a mis l'homme dans le monde, et qui est-ce qui l'en ôte? Qu'est-ce qui le fait passer par toutes ces successions d'âges, par ces diminutions et ces altérations de son être insensibles et sensibles tout à la fois, et pour ainsi dire par cette mort en détail? Qui est-ce qui dispose si souverainement de la santé et de la vie de l'homme? Si ce n'est pas un souverain maître et une suprême volonté, qu'on me dise ce que c'est? La nature? Autre nom. Autre chose qu'on n'entend pas en la disant, et qu'on ne dit que parce qu'on ne sait que dire.

Le cours de ce monde va-t-il de lui même; et s'il est dirigé, qui est-ce qui le dirige? Aussi ne va-t-il pas bien, nous dira l'impie. Il y a sous le soleil des choses qui vont autrement qu'elles ne devaient aller originairement. La chose est certaine : mais ce désordre peut avoir une cause secrète et plus haute que les pensées des hommes. N'ayons pas cependant recours au secret impénétrable de Dieu et à son souverain domaine. L'impie triompherait, s'il nous avait poussés jusque-là; quoiqu'il ait besoin lui-même, et bien plus que nous, de recourir au secret de la nature et de se sauver dans des suppo-

sitions bien plus absurdes, que l'incompréhensibilité des voies de Dieu, et l'impuissance de voir le fond de sa sagesse. Disons donc tout d'un coup que ce désordre du monde depuis le péché devient un ordre manifeste. Le péché! Et pourquoi, réplique l'impie, y a-t-il eu de péché dans le monde? C'est ici la force de l'impiété; mais dans sa force même elle est bien faible, puisqu'il faut qu'elle réponde à Dieu. Dieu s'est réservé la sainteté immuable, d'être bon sans changement et sans diminution. L'homme a pu changer par une suite de son être créé et défectible. Il a changé en mal, parce que Dieu n'a pas dû par sa toute-puissance empêcher cet usage de la liberté que sa sagesse et sa bonté avaient donnée à l'homme. Mais les suites du péché sont si étranges! Le péché a dû avoir ces suites, et le péché est lui-même une suite de la liberté de l'homme. Ainsi la difficulté en demeure là : Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme libre? Si l'impie trouve que Dieu aurait mieux fait de ne pas créer l'homme libre, tous les autres êtres qui sentent la supériorité de l'homme par cet endroit, crieront à l'impie qu'il se trompe. Et l'homme lui-même, toujours jaloux de sa liberté, malgré la peine qu'il porte du mauvais usage qu'il en a fait, sera le premier à se révolter contre celui qui trouve mauvais que Dieu l'ait créé libre pour le mal, comme pour le bien.

Comment Dieu a-t-il pu permettre le mal? Il l'a pu, et il l'a dû puisqu'il l'a fait. O homme, qui êtes-vous pour demander à Dieu raison de sa conduite? Dieu a-t-il dû créer l'homme, prévoyant le malheur où il allait se précipiter? Dieu l'a fait. Il faut mettre sa main sur sa bouche : *Obmutui, quoniam tu fecisti* (*Psal.* XXXVIII, 10); ou attaquer ouvertement la Divinité, ce que l'impie seul osera faire : mais il le fera à la honte de la raison. Que l'impie ne se fatigue donc pas inutilement : tous les raisonnements de l'esprit humain n'entament pas ce raisonnement si simple : Dieu l'a fait, donc cela est bien. Que l'impie ne s'avise pas de dire : Cela est mal, donc Dieu ne l'a pas fait. Car par là il se jette dans un autre embarras, qui est de prouver, ou qu'il n'y a point de Dieu, et alors il sera accablé des preuves du contraire; ou que quelque chose qui est la cause du dérangement de toutes choses s'est fait sans que Dieu y ait eu part, ce qui est la seconde absurdité presque égale à la première; ou que Dieu n'a pas pu empêcher le mal, ce qui est l'extravagance même, et en ce genre le dernier excès de l'esprit humain.

Mais enfin Dieu est-il ici absolument impénétrable dans ses conseils? N'y a-t-il pas, outre ces raisons qui demeureront toujours cachées à l'esprit humain, qui seront toujours élevées au-dessus des pensées de l'homme par la hauteur des pensées de Dieu? outre ces raisons, dis-je, n'y a-t-il pas quelque raison connue de cette permission du péché, et quelque raison tout à fait digne de Dieu? Qu'a-t-il paru sur la terre après le péché qui puisse être la solution de cette grande difficulté? Jésus-Christ est la solution de toute la difficulté qui embarrasse tant l'esprit fort, et avec laquelle il prétend nous embarrasser : *Christus solutio omnis difficultatis.* (TERTUL.) Jésus-Christ et les suites de l'Incarnation d'un Dieu sont un si grand bien, que Dieu a jugé qu'il valait mieux qu'un tel bien arrivât, que d'empêcher qu'il y eût du mal. C'est le solide raisonnement des saints Pères. Si l'impiété ne le goûte pas, la droite raison le goûtera, et vous vous en servirez, mes frères, contre toutes les pensées que l'impie pourrait vous suggérer, lorsque nous vous aurons fait connaître une fois Jésus-Christ et le mystère de sa chair.

Ce Dieu en trois personnes, ce Dieu un et indivisible, qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit, est un mystère, dit-on, auquel la raison se refuse, et la piété seule dans sa simplicité peut s'y prêter. On veut donc faire croire au monde qu'il n'y a que la piété, cette piété qu'on traite si volontiers de faible et d'imbécile, qui puisse croire le mystère de la Trinité. Et pour ne pas voir ce mystère, il faut que l'homme se détourne de lui-même, et pour ne pas le croire, il faut que l'homme ne se croie pas lui-même? Appliquez-vous, enfants de la foi, qui sur cet inébranlable fondement cherchez à élever vos connaissances jusqu'à l'Etre de Dieu. Soyez ici tout en vous-mêmes, et faites absolument taire les sens. Dans la même âme, son être, son entendement, sa volonté. Trois choses distinctes entre elles, qui sont l'âme même, et une même âme : trois choses distinguées dans l'homme réellement, sans séparer l'homme de lui-même, et en faire trois hommes. Voilà dans l'homme l'image de la Trinité qui a créé l'homme *à sa ressemblance.* (*Gen.*, I, 26.) La voici plus développée, cette belle image. Il y a dans l'homme un autre lui-même, qui est lui-même, qui naît de lui-même, en qui il voit, en qui il se comprend, avec qui il parle, avec qui il arrange ses projets, par le conseil de qui il dit tout ce qu'il dit, et il fait tout ce qu'il fait, quand il agit avec réflexion : voilà dans une claire image en nous, le Père et son Verbe ou son Fils. De ce nous-même ou de ce fond de notre être, et de cette belle idée qui est en nous cet autre nous-même, sort nécessairement un amour de nous-mêmes, et de notre belle idée ou de notre bon conseil : et cet amour est un troisième nous-même dans la même âme; voilà le Saint-Esprit dans la Sainte Trinité, et son image en nous. Voilà donc ce mystère, qui d'abord révolte tout dans l'homme (parce que l'homme, faute de s'étudier lui-même, d'entrer dans lui-même, ne se connaît pas lui-même) qui se trouve exprimé dans l'homme même. Voilà l'image de l'Etre divin fortement gravée et visiblement empreinte dans l'âme humaine. Et quand les traits en seraient encore plus affaiblis, il faut toujours que l'incrédule se détourne de lui-même, pour ne pas y découvrir des traces d'un mystère qu'il ne veut pas croire, qu'il veut faire

croire incroyable, et qu'il veut faire passer pour absurde pour jeter après cela cette absurdité sur toute la religion.

Mais enfin ce mystère serait-il incroyable, quand Dieu ne se serait pas laissé dans l'homme même ce témoignage si évident de lui-même? A mon sens tout en nous rend témoignage, et un témoignage égal à ce mystère : cette force de l'intelligence de l'homme et la faiblesse de ses lumières. Homme imbécile! Les plus petites choses dans la nature te passent : tu te passes infiniment toi-même, et tu veux comprendre, non-seulement tout ce que Dieu peut faire hors de lui, mais tout ce qu'il est en lui-même; et si tu ne le comprends pas, tu dis que tu ne le croiras pas, et tu croiras avoir raison de ne le pas croire! Et moi, au contraire, je ne vois rien de plus certain, rien de plus nécessaire que l'incompréhensibilité de l'Etre de Dieu par l'homme. Je ne vois rien de plus simple et de plus raisonnable dans la croyance humaine, que de supposer comme une chose incontestable, que Dieu peut être, ainsi qu'il peut faire quelque chose que l'homme ne puisse pas comprendre. Du moins saint Augustin posait ce principe, et supposait que Volusien, tout infidèle qu'il était, ne le contesterait pas, comme il ne le contesta pas en effet. Je ne vois rien de plus évident dans les principes mêmes de la raison, que l'obligation de croire de la part de Dieu les choses les plus incompréhensibles, quand on peut s'assurer qu'il les a révélées, qu'il les a dites de lui-même. Voilà donc l'incrédule amené par les principes mêmes de la raison, amené malgré lui sur les mystères les plus incompréhensibles, à cette discussion de fait : Dieu a-t-il révélé ce mystère? ne l'a-t-il pas révélé? Et quand il n'y aura plus que ce point entre l'incrédule et nous (savoir si Dieu a révélé clairement le mystère de la Trinité dans l'Evangile, et si l'Evangile est un livre divin), nous prendrons pour juge qui on voudra.

Elevons nos yeux faibles et tremblants à Jésus-Christ. Mais que dis-je? Mortels, notre faiblesse peut maintenant soutenir l'éclat de la majesté. Ce n'est plus ce Dieu qui habite les lumières inaccessibles, ce Dieu tout enveloppé dans sa grandeur : l'éclat de la gloire est ici tempéré et comme couvert par un voile de chair. Ce Verbe de Dieu : Fils éternel de Dieu, Dieu de Dieu, Dieu en Dieu; pour nous autres hommes, et pour notre salut s'est fait homme. *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous : Et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité : Et nous avons vu sa gloire, qui est celle du Fils unique du Père.* (*Joan.*, I, 14.) Divin composé : tellement Dieu qu'il est homme; tellement homme qu'il est Dieu. Nos yeux encore une fois peuvent soutenir cette vue; et entrant dans ce mystère, loin d'en être accablés, nous en soutenons également la hauteur et l'abaissement. Dans cette union de Dieu et de l'homme, qui est le fond du mystère, Dieu s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, et s'abaissant jusqu'à nous, me montre tant de grandeur, et en même temps tant d'amour, que je conçois de Dieu tout ce que je voulais en concevoir, pour pouvoir tout à la fois admirer et aimer; et par là l'idée que j'ai de la Divinité se trouve remplie. Loin donc de refuser, à l'occasion de ce mystère, de croire tout le reste; tout le reste, à la faveur de ce mystère, me devient et croyable et comme visible.

Ce que nous pourrions craindre de l'esprit fort au sujet de ce mystère, ce n'est pas sa curiosité : c'est son ignorance grossière, c'est son peu de soin d'approfondir ce mystère; c'est cette espèce de respect, comme il dit, qui l'empêche d'en approcher trop, de peur d'y perdre ce qu'il peut avoir encore de foi. Qu'il ne craigne rien de pareil : qu'il daigne voir le fond, l'économie, le dessein, l'exécution, les suites de ce mystère; ce qui l'a produit de la part de Dieu, ce qui en est revenu aux hommes; et il trouvera que tout y est grand, que tout y est beau, que tout y est digne de Dieu et de ses pensées. L'esprit fort se trompe lui-même, et en impose aux autres par sa science ignorante. Il sait que la Divinité ne peut ni s'abaisser, ni changer, ni souffrir, ni être humiliée : nous le savons mieux que lui. Mais ce qu'il ignore, et que nous apprenons aux enfants, et les enfants le savent parmi nous; c'est que sans perdre la nature de Dieu, sans souffrir la moindre altération dans sa nature de Dieu, sans se changer en homme, Dieu s'est fait homme. Il s'est uni à l'homme sans faire perdre à l'homme sa nature d'homme; mais il s'est uni à l'homme d'une manière si étroite et si intime, que de Dieu et de l'homme, il n'a fait qu'une même personne. Homme-Dieu, Dieu-Homme : Voilà Jésus-Christ; voilà Jésus-Christ en qui Dieu a ses propriétés, et l'homme a les siennes. La nature humaine a souffert, et la nature divine a donné le prix aux souffrances. Rien ne s'est fait à part, parce que tout s'est fait dans un même sujet et dans une même personne : et parce que c'est une même personne, on peut, et on doit dire que Dieu a souffert, sans penser, à Dieu ne plaise, que Dieu ait pu souffrir dans sa nature de Dieu. Comme en Jésus-Christ le Verbe préside à tout, qu'en lui l'homme est absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'élève à soi; avec des actions humaines, puisqu'il est homme, il n'y a en Jésus-Christ que des pensées et des mouvements divins. En Jésus-Christ tout étant animé par le Verbe, tout étant conduit par le Verbe; tout, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, est digne du Verbe, c'est-à-dire, de la Raison même, de la Sagesse même et de la Vérité même.

Voilà donc l'art divin et la chose singulière qui est sortie de Dieu. Et ce mystère ainsi entendu et ainsi enseigné ne nous met plus devant les yeux que la plus magnifique gloire de Dieu, que la plus infinie bonté, qu'une sagesse au-dessus de toute expression et de toute pensée.

Oui, mon Dieu, jusqu'ici vos voies étaient

si hautes, que l'esprit humain n'y pouvait atteindre; celle-ci est accessible par sa simplicité, et elle vous découvre comme tout entier par sa grandeur. Tous vos autres ouvrages sont marqués du caractère de votre sagesse; ici je vois cette sagesse comme se surpasser elle-même. Quelle chose nouvelle et quelle voie plus sublime! Quel moyen plus heureux et plus convenable pour tirer le bien du mal, pour allier la miséricorde avec la justice! Quel moyen plus propre pour nous instruire de nos devoirs, pour nous guérir de nos faiblesses, pour nous communiquer vos grâces, pour nous soutenir dans le bien, pour nous exciter à la vertu, pour sanctifier nos âmes! J'admire, j'adore, je crois. Celui qui dit qu'il ne peut pas croire, parce que la chose est extraordinaire et trop grande, me paraît un homme qui se joue quand il nous dit qu'il croit en un Dieu tout-puissant. Je me tais sur ce mystère, ô mon Dieu! ne sachant comment exprimer tout ce que je sens ici de vous et tout ce que je sens ici pour vous. Mais croyant ce mystère par la même foi qui me fait croire à votre toute-puissance, je le crois encore par la même foi qui me fait croire à votre amour. Ce mystère en lui-même serait incompréhensible que je le croirais, parce que je puis croire et que je crois à un amour incompréhensible, amour incompréhensible qui doit avoir des effets incompréhensibles Et celui qui dit qu'il croit en vous et ne croit pas ce mystère, ne croit pas véritablement en vous, parce qu'il ne croit pas à un amour qui est au-dessus de celui des hommes, parce qu'il ne peut pas croire en vous un amour incompréhensible. Voilà donc les deux raisons de croire que nous avons ici (et rien ne rend un mystère plus croyable): la puissance de celui qui l'a fait, *potentia facientis* (Aug.), et son amour si grand pour le monde, *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III, 16.)

Loin de passer à l'esprit fort que du moins la croix de Jésus-Christ porte un caractère de faiblesse qui révolte contre notre religion, je veux faire voir, et à l'esprit fort lui-même malgré lui, que la croix est la force et comme le sceau de la vérité de la religion chrétienne. Dans la croix du Sauveur et dans tout le cours de sa Passion, je sens en Jésus-Christ l'homme et j'y découvre Dieu. Confirmé par-là dans la croyance du mystère d'un Dieu incarné, tout le reste n'a plus même de difficulté pour moi. Jésus-Christ paraît sensible aux souffrances et épouvanté de la mort; cela est de l'homme. Il souffre et il meurt, parce qu'il le veut; cela est de Dieu. Conduit à la croix par sa vertu après tant d'humiliations et tant de contradictions, il souffre la mort de la croix comme personne n'a souffert ni les grandes ni les petites tribulations de la vie, sans orgueil et sans faiblesse. Un philosophe aurait trouvé ici le juste parfait, et Platon l'y a vu ne pouvant pas voir plus loin. Le chrétien y voit Dieu lui-même, mais ce Dieu fait homme qu'il a déjà tant admiré dans le cours de sa vie.

Jésus-Christ ne trouve ni équité dans ses juges, ni fidélité dans ses amis, ni reconnaissance dans un peuple qu'il a comblé de ses bienfaits, ni d'humanité dans personne. Trahi par son homme de confiance, renoncé par le premier de ses disciples, abandonné de tous les autres, abandonné de tout secours, ni sa patience ni sa douceur ne l'abandonnent. Allant à la croix, des femmes pleurent sur lui; sur la croix, ses ennemis l'accablent d'outrages et triomphent à son sujet; et lui ni ne s'émeut, ni ne se trouble, ni ne s'attendrit de cette manière humaine, ni ne s'afflige, ni n'ouvre la bouche pour se plaindre des hommes. Abandonné de son Père même, parce qu'il est chargé de nos péchés, il se retire en lui-même, et, s'abandonnant à la volonté de ce Père saint et juste, mais par sa justice même inexorable, il meurt. Oui, il meurt, et cette mort prédite, cette mort soufferte avec cette paix et pour cette cause, cette mort soufferte parce qu'il l'a voulu, ne nous épouvante pas. Oui, il meurt; mais il meurt au milieu des miracles, et ces miracles ne sont rien moins que le renversement de toute la nature, et ces miracles, l'incrédule les trouvera dans les annales du paganisme comme ils sont écrits dans nos histoires. Jésus-Christ meurt comme homme, mais avec tant de signes de la Divinité, qu'il faut que l'officier romain qui a été présent à sa mort s'écrie: *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu.* (*Matth.*, XXVII, 54.)

Il est attaché à une croix. Oui, il est attaché à une croix; mais, sur la croix, il a réconcilié le monde avec Dieu qui est en lui; il dépouille l'enfer de son injuste empire, il détruit la force du péché. A la place de tant de victimes impuissantes, il apaise et il surmonte la justice divine, il s'unit les élus pour l'éternité et laisse à la croix une vertu qu'il faudra que l'impie lui-même admire bientôt.

Il meurt sur une croix. Je veux bien que la croix, tant que Jésus-Christ y est attaché, demeure couverte d'un voile épais, qu'elle soit un scandale pour les Juifs et qu'elle paraisse une folie aux gentils. Mais Jésus-Christ, au sortir de la croix et des horreurs du supplice, vainqueur de la mort, vainqueur de la malice de ses ennemis, vainqueur de la faiblesse des siens, vainqueur de l'incrédulité d'un peuple dur; mais Jésus-Christ, au sortir de la croix, adoré de tant de milliers de Juifs qui l'avaient mis sur la croix, bientôt recherché de ces gentils qui ne le connaissaient pas, et enfin reconnu pour le Sauveur de tous les hommes, cela est-il divin?

Mais Jésus-Christ, connu dans le monde par sa croix, vainqueur du monde par sa croix, gouvernant le monde, commandant les rois, subjuguant ces maîtres du monde, attirant tout à lui du haut de sa croix; cette vertu de la croix qui a tenu lieu d'éloquence et de force de raisonnement à ceux qui l'ont prêchée; cette vertu de la croix qui a détruit des préjugés si anciens, des erreurs si flatteuses, une religion en même temps si com-

mode et si puissamment soutenue, cela est-il faible? Mais la vertu de la croix, qui a rompu tous les liens qui attachaient les hommes à leur religion, à leurs biens, à leurs proches et à eux-mêmes; cette vertu de la croix qui a fait faire des choses si grandes, qui en a fait souffrir d'inouïes à tant de milliers de chrétiens, et avec autant de douceur que de courage, cela tient-il de l'infirmité? Mais Jésus-Christ, par l'infamie de la croix, élevé à une gloire qui efface celle des plus illustres conquérants, élevé à une gloire qui dure depuis tant de siècles, sera-t-il encore un scandale pour le libertin et une faiblesse dans notre religion? C'est pour moi la force même d'un Dieu qui m'attache à cette religion qui enseigne et qui adore un Dieu crucifié par l'amour infini qu'il a porté aux hommes.

Une religion vient de Dieu et est la véritable religion, qui donne une profonde et exacte connaissance de l'homme et lui prescrit des devoirs convenables à son état; c'est le caractère de la religion chrétienne, et un caractère qui lui est propre.

Cette vaine philosophie qui a tant raisonné et qui a disputé sans fin sur l'homme, ou l'a honteusement dégradé jusqu'à la condition des bêtes, ou l'a follement élevé jusqu'à la Divinité. La religion chrétienne montre l'homme à lui-même, tel qu'il est et tel qu'il se sent, comme un reste, mais précieux d'un magnifique ouvrage, comme un composé de grandeur et de misère, et elle lui fait connaître l'origine de l'un et de l'autre.

Quand la raison humaine a voulu fouiller dans cet embarras, débrouiller ce chaos qui enveloppe l'homme de toutes parts, et dire quelque chose de ce qu'elle ne connaissait pas, elle a enfanté des monstres; elle a dit des choses plus étonnantes que cet embarras même qui est dans l'homme. Cette circulation des âmes du pythagoricien, ce double principe du manichéen, ces pensées certainement extravagantes sont peut-être cependant ce qu'on a dit de moins extravagant sur l'homme quand on n'a pas été guidé par la révélation divine, ou pour l'avoir rejetée, ou pour ne l'avoir pas connue. La révélation là-dessus n'entre pas facilement dans le sens humain, je l'avoue. Mais quand cette raison de l'homme n'a rien de plus raisonnable à opposer, et qu'il faut qu'elle oppose à ce qu'elle veut appeler une vision et une chose incompréhensible de plus visibles et de plus incompréhensibles erreurs, n'admet-elle pas avec raison le péché originel? Le péché originel ne paraît pas à la raison la plus épurée une chose évidente en elle-même, aussi la religion ne propose-t-elle pas à la raison le péché originel comme une chose évidente; elle lui prête les preuves et l'appuie de l'évidence de tout le reste de la religion. Quand tout le reste est vrai, et vrai démontré, un point de la religion auquel tout le reste se rapporte ne peut pas être faux, quoique demeurant obscur en lui-même et enveloppé de nuages.

La raison humaine se frappe au péché originel; mais enfin, en rejetant ce péché, que devient l'homme à ses propres yeux, ce prodige dans la nature, cet assemblage monstrueux de tous les contraires? D'où lui vient, dès la mamelle et toujours en croissant, cette malignité de son cœur, ce désordre des passions, cette étonnante révolte de ses sens, ce combat perpétuel de lui-même contre lui-même? Sous un Dieu bon, sous sa main bienfaisante, pourquoi ce ciel si rigoureux, cette terre si ingrate pour les déplorables enfants d'Adam? D'où prennent leurs cours tant d'afflictions qui se répandent sur la vie humaine, et cette mort plus misérable qui met fin à tant de misères? La raison se perd en tout cela si elle ne trouve dans le péché originel un fil qui la conduit partout où ce malheureux péché a répandu sa malignité.

La difficulté que la raison humaine se fait à elle-même sur l'imputation de la faute du premier homme à toute sa postérité est levée en partie, et presque tout entière, par les règles de la justice humaine qui dégradent, qui dépouillent, qui punissent dans un père coupable des enfants qui ne sont pas encore nés ni près de naître. Et enfin en supposant un Dieu juste dans tout ce qu'il fait, la raison bien suivie consent à passer sur ce qui reste d'incompréhensible dans le péché originel par rapport à l'imputation, et elle se fonde encore sur ce raisonnement, que sans ce péché incompréhensible à l'homme, l'homme est encore plus incompréhensible à lui-même; et sur celui-ci : qu'en rejetant le péché originel, il faut renoncer à raisonner jamais sur rien; au lieu qu'en l'admettant, on voit tout et la raison de tout.

L'homme est un composé d'âme et de corps. Le corps meurt pour ressusciter un jour; l'âme a été créée immortelle, et selon que nous aurons fait le bien ou le mal dans ce corps mortel, nous serons éternellement heureux ou malheureux avec ce corps dans le siècle à venir. Voilà la foi chrétienne qui incommode l'impie, qui le choque, qui l'inquiète, parce que, dans la nécessité de mourir, il voudrait que l'homme en lui mourût tout entier. Mais malgré lui son âme, naturellement chrétienne sur ce point, se rend témoignage en mille manières à elle-même. Il voit à regret dans les erreurs et les fables même du paganisme que cette immortalité est la plus universelle de toutes les créances, et comme la première tradition du genre humain. Chose donc nouvelle sur la terre que les impies.

Aveugles! furieux! Où se perdent-ils? où cherchent-ils à s'abîmer? L'espérance, plutôt que la créance ferme du néant, voilà leur ressource. Dans cet abîme de pensées qui se combattent, trouveront-ils le repos, je ne dis pas de leur conscience, mais de leur esprit? Au milieu de ces doutes et de ces conjectures qui se détruisent l'une l'autre, trouveront-ils quelque chose qui satisfasse leur raison? Leur esprit subtil et inquiet, fouillant et cherchant partout, en lui et hors de lui, au-dessus et au-dessous de lui, trouvera-t-il de quoi établir ce néant auquel ils

mettent leur dernière espérance, et pourront-ils s'assurer ce partage, tout malheureux qu'il est? Ne trouveront-ils point un Dieu après cette vie? S'ils en trouvent un, ce qui leur paraîtra toujours le plus vraisemblable, que deviendront-ils? Chose horrible à penser et à entendre!

Preuve que la créance du néant ne tient pas à l'esprit, c'est ce qu'on voit tous les jours. A la mort, l'impie honteux et tremblant abjure son impiété. Que si c'est la faiblesse, comme on le publie, qui fait à la mort ce renversement dans l'esprit et dans le courage des libertins, d'où vient que, dans ce même état de faiblesse, personne, du moins qu'on sache, n'a jamais rétracté l'opinion de l'immortalité de l'âme?

Un Dieu comme le nôtre ne serait donc que le Dieu des morts. Cela ne répond ni à la majesté d'un Dieu immortel, ni à ce qu'il a fait en nous, ni à ce qu'il a fait pour nous. Non, mes frères, l'homme entièrement mortel ne serait pas un ouvrage digne de l'attention que Dieu y a donnée, et de la complaisance avec laquelle il l'a fait. La félicité de la vie est trop courte, elle est trop petite, et, pour mieux dire, trop misérable, pour renfermer tout ce que Dieu a voulu nous marquer de bonté en nous créant et nous rachetant. Ce bonheur infini que nous promet la religion répond seul aux espérances et aux désirs que l'auteur de notre être a mis en nous; seul il répond à ce que la religion et la raison demandent de l'homme sur la terre.

Un bonheur éternel, qui n'en voudrait? qui refuserait de le croire? Mais des peines éternelles, dit le socinien séducteur, adoucissant tout, ou retranchant tout, cela est trop rigoureux. Et pourquoi pas éternelles, vu la grandeur de l'offensé, la bassesse de l'offenseur, et tant d'odieux caractères de l'offense? Et pourquoi pas éternelles, attendu la volonté éternelle de pécher que Dieu voit dans le pécheur? Et pourquoi pas éternelles et infinies de la part d'une justice infinie, qui en a tant menacé les hommes, et dont le pécheur s'est trop moqué? Et pourquoi pas des peines éternelles pour ceux qui auront voulu faire le mal; lorsqu'en choisissant de faire le bien, il y aurait eu pour eux une éternelle félicité? Ils font profession de croire à l'Evangile, et ils nient l'éternité des peines. Quel prodige de séduction!

Si la résurrection de nos corps, pour participer au bonheur et au malheur de nos âmes, faisait une assez grande difficulté, je l'aurais bientôt prouvée à nos incrédules par les rêveries mêmes du paganisme. Platon, parmi les philosophes, Plutarque, parmi les historiens, nous rapportent des résurrections de morts. Sans doute, encore une fois, que ce sont des fables qu'ils nous content; mais la vérité ou la fausseté de ces faits prouve également que les plus grands hommes du paganisme n'ont pas cru la résurrection des morts impossible. Et, en un mot, c'est trop abuser de la liberté qu'on a prise de borner la toute-puissance de Dieu, que de l'arrêter à la résurrection de ce qu'il a créé de rien, et avec une seule parole.

Voilà en abrégé la belle philosophie des chrétiens touchant l'homme : philosophie devant laquelle il faut que toute l'antiquité se taise, demeurant couverte de sa honte. Si la nouveauté a quelque chose de mieux à nous dire, qu'elle parle; nous écoutons tout. Mais si elle ne fait que rajeunir les vieilles erreurs, si elle ne fait qu'ajouter aux anciennes extravagances, et enfin si elle n'a rien à proposer de plus spécieux et de plus vraisemblable touchant l'homme, nous continuerons d'entendre ce que la religion chrétienne nous en dit, et nous proposerons tout de suite avec complaisance ce qu'elle lui prescrit. Ecoutons; c'est la sagesse elle-même qui parle dans les lois chrétiennes.

La première chose que nous impose la religion chrétienne, et sans quoi elle nous déclare que nous ne verrons pas Dieu, c'est la pureté de mœurs, la sainteté de vie : *Sanctimonia sine qua nemo videbit Deum.* (*Heb.*, XII, 14.) Il faut rougir, quand on voit l'impureté à peine regardée comme une faiblesse dans le paganisme. Il faut frémir d'horreur, quand on y voit ce crime, en ce qu'il a de plus contraire à la société, transformé en divinité; cette divinité ayant ses temples, ses autels, ses fêtes, ses sacrifices, ses prêtres et ses prêtresses : tout cela digne d'elle; protectrice du crime, l'exigeant de ses adorateurs, le recevant en hommage de religion; la plus chantée de toutes les divinités; réclamée dans les malheurs publics, et alors apaisée par les prières de ces malheureuses victimes de l'impudicité publique. On ne croit point ce qu'on entend, lorsqu'un Platon vient nous mettre parmi les bonnes lois d'une république les dernières abominations en ce genre. On ne sait si l'on rêve, quand on voit un Aristote, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepter celles des dieux qui veulent être honorés par ces infamies. La religion chrétienne condamne ce péché dans les actions, dans les désirs, dans les regards, dans les discours; tout ce qui le présente à l'esprit, tout ce qui peut le mettre dans le cœur, tout ce qui peut y conduire. Vraiment pure, pure jusqu'à la délicatesse, elle condamne ici les apparences du mal comme le mal même.

Des philosophes célèbres, sujets aux excès de la table, et d'autres plus graves qui les permettaient, du moins aux fêtes de leurs dieux, nous font voir combien la philosophie a été indulgente et bizarre sur un point où la discipline évangélique est si sévère et si uniforme. Les lois humaines ont défendu le parjure, mais elles se sont arrêtées là; les lois chrétiennes, dans la crainte du parjure, défendent le serment dans le commerce de la vie. Elles ne permettent que le OUI pour assurer, et le NON pour nier; mais elles supposent que toute la vie, ainsi que toute la religion d'un chrétien, réoond du oui ou du non qu'il dit.

Nommez le moindre vice, le plus petit

péché que l'Evangile ne condamne point, à la vérité comme de moindres fautes; bien différent en cela de cette vaine philosophie qui fait tous les péchés égaux. Les plus sages du paganisme ont cru qu'on pouvait mentir et tromper pour l'utilité de l'Etat; les chrétiens ne croient pas qu'on puisse le faire pour l'intérêt même de la religion. Qu'on consulte là-dessus la conscience : il y a je ne sais quoi en nous qui répugne au mensonge et à la tromperie, et c'est sur ces sentiments profonds de la conscience que la religion chrétienne est formée.

Toutes les passions se plaignent de la rigueur de l'Evangile. Tous les autres systèmes leur ont été en effet bien plus favorables ; mais la religion chrétienne ne paraît-elle pas en ceci inspirée et dirigée par la raison souveraine? L'Evangile pourvoit ici à la dignité de l'homme et à son repos. Toutes les passions ou déshonorent l'homme, ou le tyrannisent; il ne faut donc épargner aucune passion. Tout ce qu'on accorde aux passions sert moins à les apaiser et à les éteindre qu'à les nourrir et à les allumer davantage; il faut donc retrancher tout aux passions.

Il y a des désirs justes et raisonnables : la loi de Jésus-Christ ne les interdit pas; mais elle en réprime la vivacité, elle en modère tous les excès. Les excès, même dans le bien et dans la vertu, la religion chrétienne les blâme, parce que c'est ou humeur, ou passion; et tout ce qui est humeur ou passion est blâmable, au jugement même de la raison.

Les passions du cœur, pour avoir un plus beau nom et être plus naturelles, n'en sont pas moins déréglées, n'en portent pas moins l'inquiétude avec elles, et ne traînent pas moins après elles mille suites fâcheuses. Une loi sage doit condamner de telles passions, et la loi chrétienne les condamne.

Un Dieu infiniment aimable, et qui est le souverain bien; un Dieu qui nous a donné l'être, qui nous conserve la vie, qui nous comble de ses grâces, dont les châtiments sont eux-mêmes des faveurs; un Dieu qui nous a rachetés par le sang de son Fils veut être aimé de nous; il nous fait de cet amour le premier de ses commandements, et le plus essentiel de nos devoirs. Qu'y a-t-il dans cette ordonnance, mise à la tête du livre de la Loi, qui ne soit grave, qui ne soit plein de raison, qui ne soit avoué de toute la nature? Si les autres amours ne peuvent subsister avec celui-ci sans l'affaiblir, sans l'altérer ou même le détruire, où serait la sagesse de les souffrir ou de les dissimuler?

Le second commandement, semblable à celui-là, c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Et voici l'ordre que la religion chrétienne établit dans cet amour : notre âme, celle du prochain; l'âme du prochain, notre corps et nos biens temporels; notre corps et nos biens temporels, le corps et les biens temporels du prochain. Que toute la raison de l'homme applaudisse à cet ordre de la charité, qui fait une des grandes beautés du christianisme, dont il découvre toute la sagesse.

L'Evangile seul condamne l'homme à se haïr lui-même. L'homme n'est-il pas, en effet, bien haïssable? Ce fonds de malignité et de corruption, ce désordre de nos sens, ce déréglement de tout notre être, tant de vices incorporés à nous, odieux à Dieu et aux hommes, ne méritent-ils pas toute la haine que l'Evangile veut que nous nous portions à nous-mêmes? Ce que la religion chrétienne attaque en nous, et contre quoi elle nous met à nous-mêmes les armes à la main, c'est un mauvais amour de nous-mêmes. Cet amour-propre, auteur de discorde entre les hommes; cet amour-propre qui se rapporte tout à lui-même, jusqu'à la vertu; cet amour-propre le plus grand de nos maux, la plus profonde de nos plaies, et en même temps le plus visible de nos déréglements : tout l'avait respecté, et la raison humaine l'érige encore en vertu. La philosophie l'avait adoré, il en était l'âme, menant à son gré et ces hommes qui voulaient si fort s'élever au-dessus de l'homme, et ceux qui abaissaient si fort l'homme au-dessous de lui-même. Il était réservé à la religion chrétienne de connaître et de persécuter en nous sans relâche et sans pitié ce principe de la corruption humaine, et c'est ici un des grands caractères de sa vérité.

Un détachement de la terre qui nous en fasse regarder le séjour comme un exil, ce que nous y possédons comme n'étant pas notre bien, ce que nous y faisons comme n'étant pas notre affaire, ceux à qui nous tenons par les liens de la chair comme ne nous étant rien; qui nous fasse en un mot avoir une femme et des enfants comme n'en ayant point, user de ce monde comme n'en usant pas : voilà où l'Evangile porte des hommes qui viennent du ciel et qui y retournent, des hommes qui doivent un jour posséder Dieu. C'est du côté de cette cité permanente et de ce souverain bien que l'Evangile tourne tous nos vœux, toutes nos démarches, toutes nos espérances, l'homme tout entier.

L'Evangile élève nos pensées, nos désirs, nos sollicitudes aux biens éternels : il nous détache de ceux de la terre, comme étant trop au-dessous de nous, comme partageant trop nos esprits et nos cœurs, comme divisant trop nos espérances et nos craintes; mais il ne nous défend pas un certain soin de nos affaires temporelles. Il nous ordonne même le travail pour les besoins du corps, et en sépare seulement l'inquiétude, comme trop injurieuse à cette Providence divine que nous faisons profession de croire.

L'humilité, cette vertu si convenable, si nécessaire à l'homme, si aimable dans l'homme, la philosophie païenne ne l'avait pas connue : elle l'aurait méprisée, elle n'aurait pas pu la supporter. Que l'humilité, qui peut-être révolte le sens humain, paraît belle quand on l'approfondit! Qu'elle paraît grande, quand on la suit jusqu'à son principe! Qu'elle est admirable, et qu'elle est au-dessus de l'ambition même, quand elle se

règle sur l'esprit de l'Evangile et sur le modèle qui lui a été donné, cette alliance qu'elle seule sait faire des sentiments les plus bas en apparence, et des dispositions en effet les plus héroïques! Le monde trouve un chrétien humble et petit en quelque sorte, quand il le flatte, quand il lui offre ses frivoles honneurs; mais il le trouve bien grand, lorsqu'il le menace de sa colère et de ses disgraces; il le trouve plein d'un noble orgueil, quand il s'agit de cette gloire immortelle, seule digne d'occuper les pensées de l'homme, et seule capable de combler ses désirs. Ce mépris en nous de ce qu'il y a en nous de bas et de terrestre, avec l'estime de ce qu'il y a de grand et d'élevé; ce mépris du corps qui doit retourner à la terre, avec l'estime de cette âme qui doit retourner à Dieu; ce mépris en nous de l'homme avec ses défauts et ses vices, avec l'estime du chrétien formé de tant de graces de Dieu! L'humilité chrétienne, ainsi formée et ainsi présentée, est-elle donc indigne de la majesté de la religion chrétienne, et forme-t-elle un préjugé contre sa vérité, ou en sa faveur? Cette humilité armée de la foi qui fait vaincre à un chrétien le monde entier, est-elle donc un caractère équivoque de la vérité de notre religion?

Si nous passons aux conseils de l'Evangile, quelle éminence de vertu, avec quelle sagesse! Quel rapport admirable des moyens à la fin! Mais il faut tout abréger.

L'Evangile nous prescrit à tous la pénitence. La nature appuyée de la raison humaine crie contre un tel précepte. Mais pour avouer ici et la nature et notre faible raison, il faut tout nier. Il faut effacer de nos titres la qualité de pécheur. Si c'était la destruction entière de nos corps pour la réparation du péché que l'Evangile demandât; mais il demande seulement que nous fassions servir à la justice ce qui a servi à l'iniquité, que nous fassions de nos corps un sacrifice raisonnable; et la religion chrétienne fait bien plus consister le sacrifice de justice dans la mortification du cœur et de l'esprit, que dans les macérations du corps.

Il manquerait sans doute quelque chose d'essentiel à l'économie de la religion chrétienne, si, en nous ordonnant d'éviter jusqu'au moindre péché, de réprimer toutes nos passions, de pratiquer tant de vertus, elle ne nous donnait pas le moyen de pouvoir faire ce qu'elle nous commande avec tant de rigueur. Ces moyens ne sont pas en nous : nous n'y trouvons au contraire que révolte et impuissance pour le bien, que penchant et facilité pour le mal. Ce secours n'est pas attaché au commandement; mais on nous enseigne qu'il descend d'en haut, et que la prière l'obtient; et là-dessus une loi expresse nous est faite de prier en tout temps, de prier dans le sentiment de notre faiblesse et dans la confiance en la bonté de Dieu.

Quelle fureur te possède, incrédule, si tu ne veux pas ouvrir les yeux à une vérité si manifeste! Quel aveuglement est tombé sur toi, si en effet tu ne la vois pas! Vous l'avez vue, esprits réglés et dociles, cette éclatante vérité de la religion chrétienne dans son second caractère qui est ce qu'elle prescrit à l'homme. Elle n'est pas moins visible dans le troisième qui est l'ordre qu'elle établit dans le monde.

Oh! que les hommes s'étaient éloignés des premiers desseins du Créateur! Qu'ils s'étaient écartés des vrais principes de la société! Quelle confusion et quel chaos dans le monde! Tous frères, comme sortant d'un même sein de la nature, et venant originairement d'un même père, les hommes devaient s'aimer, s'entr'aider, s'adoucir mutuellement les peines qui s'étaient introduites dans la vie humaine. Ils auraient trouvé ces principes au dedans d'eux-mêmes; mais tout y étant comme effacé, ou rien ne les appliquant à ce qui y était écrit du doigt même du Créateur, ils étaient divisés, ils se nuisaient, et se rendaient les uns aux autres la vie et plus amère et plus dure encore que la vengeance divine ne la leur avait rendue. Un certain amour de la patrie, une certaine jalousie de la liberté dans la Grèce, une certaine gloire du nom romain : tout cela a pu réunir des hommes contre l'ennemi commun; mais rien ne les réunissait entre eux : et il en sera ainsi de toute société qui n'aura pas pour règle les lois chrétiennes.

Toutes les conditions de la vie humaine ont été établies de Dieu, et l'ordre par conséquent y devrait régner; mais l'homme a porté le désordre partout où il s'est porté lui-même. De certains hommes plus éclairés ou plus hardis ont entrepris quelquefois de régler le monde, mais ces lois ressentent toutes l'homme qui les a faites. Les unes ne font que des marchands, les autres ne font que des soldats; plusieurs pourvoient à la probité des hommes, qui ne pensent pas assez à la modestie des femmes; aucune ne prévoit tout, aucune ne met ordre à tout. Ce n'est pas là votre loi, ô mon Dieu! *Non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII.) Il y a de ces lois des hommes où se montre tout l'aveuglement et toute la corruption du cœur humain : et toutes avaient reçu une trop forte impression de ces temps d'ignorance et de dépravation. Il y en a qui ne respectent rien dans la société : et elles étaient faites pour la rendre douce, et sans doute respectable. Ce n'est pas là votre loi, Seigneur! *Non ut lex tua.* Défectueuses sur de certains points, excessives sur d'autres : ce qui paraît de raisonnable et de beau dans ces lois des hommes, a été emprunté de votre loi, Seigneur! mais ce n'en est pas encore là le fonds. C'était plutôt votre loi défigurée, que votre loi dans toute sa beauté : *Non ut lex tua.* Cette loi même que vous donnâtes par le ministère de Moïse à un peuple qui n'était encore que dans l'enfance de la religion ne réunissait pas assez (et il le fallait ainsi dans vos desseins), ne réunissait pas assez les hommes, et ne perfectionnait pas assez

les conditions de la vie humaine. La loi seule que vous avez donnée au peuple parfait par Jesus-Christ votre Fils réunit tout à fait les hommes; et achevant de perfectionner les conditions, met dans le monde, quand elle est observée, un ordre admirable, où éclate de toutes parts la vérité de votre religion.

Quelle religion est en effet plus propre à rectifier les premiers penchants de l'homme, à faire tout rentrer dans les premiers desseins du Créateur, et à donner au monde tout l'éclat qu'il peut avoir? C'est ce misérable amour-propre, hautain, désordonné, inquiet dans l'homme, qui, irritant les uns, blessant les autres, faisant de la peine à tous, n'ayant égard qu'à ses intérêts et se sacrifiant à lui-même comme à sa divinité, trouble tout dans la société, et fait, selon l'expression d'un prophète, qu'au lieu de vivre amis et hommes ensemble, nous habitons au milieu des scorpions : *Cum scorpionibus habitas.* (*Ezech.*, II, 6.) Or c'est à réprimer et à détruire cet amour-propre, principe vivant d'inimitié parmi les hommes, que la religion chrétienne s'attache singulièrement. Tout ce qui est capable d'exciter cet amour-propre, comme ces leçons pleines d'orgueil de la philosophie, rend les hommes haïssables, et dès là augmente le désordre dans le monde. Tout ce qui ne fait que couvrir l'amour-propre ou lui donner une autre forme, comme les lois de la politesse du monde, ne va pas jusqu'à la profondeur du mal; et empêchant seulement que les hommes ne soient ennemis en face, met réellement plus d'aversion dans les cœurs : et la société souffre trop de ces aversions secrètes

Qu'est-ce qui peut altérer la paix parmi les hommes, et par conséquent troubler le monde? C'est l'intérêt : la religion chrétienne, commençant par défendre de prendre jamais ce qui ne nous appartient pas, veut que nous soyons disposés à donner, s'il le faut, ce qui nous appartient, à donner notre manteau à qui nous demande notre habit. C'est le défaut de complaisance : la religion chrétienne veut que nous cherchions réciproquement à nous faire plaisir, prêts à faire deux mille pas avec celui qui nous demande d'en faire mille. C'est la diversité des opinions : la religion chrétienne veut que nous n'ayons tous dans la même maison de Dieu qu'un même sentiment et un même langage. C'est un mépris vrai ou apparent des autres hommes : la religion chrétienne veut que nous nous prévenions mutuellement par toute sorte de témoignages de respect et d'estime. Ce sont des défauts choquants : la religion veut que nous nous supportions mutuellement dans nos défauts; et elle ne recommande rien tant. Ce sont de certaines faiblesses sur de petites choses : la religion veut que nous agissions avec un esprit particulier de douceur envers ceux qui sont ainsi faibles. C'est le manque d'égards pour les autres, et ce désir secret d'amener tous les hommes à nos volontés, à nos pensées, en un mot, d'en être les tyrans; la belle règle de l'Evangile là-dessus est d'en user en toutes choses envers les hommes, comme nous voudrions (quand nous voulons, conformément à la droite raison et à notre religion) qu'ils en usassent envers nous. Qu'on me montre dans toutes les lois des hommes et dans toutes les règles de la philosophie, quelque chose d'aussi beau et d'aussi réunissant. *Non ut lex tua.*

La religion chrétienne serre bien autrement les nœuds de la société que tous les systèmes humains. Elle nous unit par la charité qui est le lien doux et fort tout à la fois; qui est le *lien parfait* (*Col.*, III, 14), comme l'appelle saint Paul. L'Evangile ne nous prêche que de nous aimer les uns les autres. Il est des hommes peu aimables : il faut aimer en eux leur caractère de chrétien avec la nature d'homme. Il y en a qui nous haïssent sans sujet : ceux-là mêmes, il faut les aimer, travaillant à vaincre leur malice à force de bonté. Il y en a qui nous calomnient et qui nous persécutent sans raison : ceux-là mêmes, il faut les aimer en priant pour leur changement, et y donnant lieu. On nous offense, il faut pardonner. On nous offense encore, il faut pardonner encore, et toujours, afin qu'il nous soit pardonné. Ces hommes, ou méchants ou injustes, sont capables de revenir à eux; il faut leur représenter leur faute d'eux à nous. Ils cherchent à se réconcilier, il faut leur ouvrir les bras. Nulle vengeance, et pour ne pas imiter le mal que nous voulons punir, et parce que la vengeance particulière est trop nuisible à la société. Il est des hommes avec qui il est difficile d'avoir la paix, parce qu'ils ne l'aiment pas : avec ceux-là mêmes la religion chrétienne veut que nous tâchions d'avoir la paix et que nous ne renoncions avec eux à une certaine union extérieure, que lorsque nous la trouvons impossible ou que nous la jugeons nuisible, et alors il faut nous retrancher à des dispositions intérieures d'amour et de paix.

L'amitié que la religion chrétienne nous prescrit n'est pas une amitié de compliment et de cérémonie, un amour d'apparence et de parole. C'est un amour qui part du cœur et passe aux effets. C'est une amitié de frères, une union de membre à membre, qui rend communs les biens et les maux, la joie et la tristesse. C'est une amitié secourable, et tellement bienfaisante, qu'elle ne doit laisser sur la terre de malheurs et de misères que ce que la Providence divine veut en laisser : et alors la charité, secourable en ce qu'elle peut, cherche à adoucir ces peines. Cette amitié des chrétiens doit être secourable, et de telle sorte que, si la religion était pratiquée, il n'y aurait plus d'opprimés, plus d'hommes dépouillés, et dès là peu de méchants et peu d'injustes, quand on ne pourrait plus l'être impunément; il n'y aurait plus de pauvres, plus de ces gens obligés de gagner leur vie avec des travaux accablants, sans cependant détruire cette

différence des conditions qui entre dans l'ordre du monde, et en fait une des principales beautés. On verrait alors seulement cette dépendance mutuelle et si admirable que Dieu a établie parmi les hommes. Oh! qui nous donnerait de voir le monde réglé par les lois du christianisme! Ce serait alors, mon Dieu! ce serait alors que l'incrédule ou se rendrait, ou se cacherait dans la terre, pour n'être pas accablé de la malédiction des autres hommes. En un mot (et ceci porte son impression divine), deux lois de notre religion, l'amour de Dieu et celui du prochain suffisent pour régler la république chrétienne mieux que toutes les lois de la politique.

Passons aux différentes conditions de la vie humaine. Un ordre admirable y régnerait si elles étaient réglées par la loi de Jésus-Christ. Oh! combien, sur le fondement de la charité (sur laquelle tout s'élève) la religion chrétienne perfectionne tous les états de la vie humaine! L'état commun des hommes, c'est l'état du mariage : vous savez peut-être comment le plus sage, sans contredit, des philosophes en avait déshonoré la dignité. Quelles idées grossières en ont encore tous les peuples de la terre qui ne connaissent pas notre sainte loi! Parmi ceux qui connaissent l'union conjugale, quelles horreurs sous ce beau nom! Quel trouble, quelle amertume, quelles inquiétudes jetait dans les mariages ce divorce établi par les lois romaines. A cause de la dureté des cœurs la loi de Moïse avait été obligée de l'établir parmi les Juifs cet odieux divorce, suivi de trop d'inconvénients, malgré les sages précautions que la loi avait prises. Et cette pluralité des femmes, nécessaire alors à l'accroissement du peuple de Dieu, ornait-elle beaucoup le monde? et l'orne-t-elle en effet dans ces terres où elle est passée avec la partie la plus grossière du judaïsme?

Le mariage ramené, par la loi de Jésus-Christ, à sa forme primitive: un seul homme mari d'une seule femme, point d'autre fin à cette union que celle de la vie; voilà le lien de l'amour conjugal, de l'affection réciproque des pères et des enfants, et enfin la paix des familles. Le lit nuptial sans tache, un honneur mutuel et un respect de religion pour les corps l'un de l'autre : voilà ce que le mariage des chrétiens porte avec lui. Le mari, maître, sans être tyran, doit avoir pour sa femme un amour respectueux. La femme, soumise, sans être esclave, doit avoir pour son mari un respect d'amour.

Les enfants, dociles à toutes les volontés du père et de la mère qui ne blessent pas les droits sacrés du Seigneur, voilà l'Evangile.

Les supérieurs, parmi nous, ont appris, de notre maître commun, qu'ils ne sont pas préposés sur nos têtes pour nous faire sentir leur domination, ou pour s'y complaire; mais qu'ils doivent plutôt se regarder comme les serviteurs des autres, comme des hommes dévoués au bien public.

Les inférieurs reconnaissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, et cette pensée les tient eux-mêmes dans l'ordre, en même temps qu'elle leur adoucit toutes les peines de la sujétion. Les serviteurs doivent obéir à leurs maîtres comme au Seigneur même. Ils doivent supporter ceux qui sont fâcheux; et les grands avantages que la religion chrétienne leur fait voir dans cette obéissance si difficile, font qu'elle ne leur est pas fâcheuse. Les serviteurs, et tous ceux qui par leur profession servent le public, doivent servir, non pas parce que c'est pour eux une nécessité, mais parce que c'est leur devoir et leur état. Ils doivent faire leur travail non pas comme étant éclairés de près, ou comme pouvant tromper les hommes peu attentifs ou moins habiles, mais comme étant sous les yeux de Dieu. Oh! loi magnifique du Seigneur! ordonnances admirables de notre sainte religion! non, rien n'en approche dans les lois des hommes : *Non ut lex tua.*

Voici quelque chose de plus beau encore. Une religion qui, pour l'ornement de ce monde, et conformément à la loi suprême qui a établi les empires, consacre la majesté des souverains. Une religion qui attire à ces secondes majestés (Tertullien appelle ainsi les rois) un respect de religion, qui n'est inférieur qu'à celui qui est dû à la première majesté, qui est Dieu, seul au-dessus d'eux : *solo Deo minor.* (TERTUL.) Une religion qui, pour la tranquillité de ce monde, commande la fidélité aux sujets d'un prince infidèle, et défend la révolte contre les souverains qui pourraient agir en tyrans. Une religion, qui pour sa propre gloire, gloire qui rejaillit sur le monde, ne voit rien de plus inviolable que les liens qui attachent les rois aux peuples, et les peuples aux rois; qui a rendu ces liens si respectables et si sacrés, qu'elle s'est défendu à elle-même, sous aucun prétexte, de les relâcher ou de les rompre. « Et c'est ainsi que Jésus-Christ ne permet pas qu'on le défende lui-même; qu'il reprend saint Pierre d'avoir frappé à cause de lui, et qu'il guérit par un miracle la blessure que ce disciple avait faite à un exécuteur des ordres injustes que la puissance publique avait donnés contre son maître. » (AUGUST. *contr. Faustin.*, 22.)

Oh! que l'ordre du monde est bien mieux confié à la religion des peuples qu'aux craintes et aux précautions de la politique! Qu'ils paraissent maintenant, ces fidèles et inviolables observateurs d'une loi si belle! Maîtres de substituer quelque empereur chrétien à des princes ennemis du christianisme, les fidèles de ces premiers temps en ont-ils jamais eu la pensée? Pouvant se prêter aux occasions, et profiter du malheur de ces princes, les chrétiens ont-ils jamais eu la moindre part à toutes ces révolutions de l'empire? Qu'avaient de plus brave dans leurs armées ces empereurs? que trouvèrent-ils de plus ferme dans leur service, que ces chrétiens si haïs et si maltraités? Entre les mains de qui la vie de ces princes cruels

était-elle plus en sûreté qu'entre les mains de ceux dont ils étaient et les persécuteurs et les bourreaux? Les chrétiens savaient résister à des ordres impies, mais toute leur résistance aboutissait à se laisser égorger, pouvant se défendre.

Une chose manque a notre religion pour donner leur dernier éclat à toutes ces preuves; c'est de notre part une vie aussi sainte que notre loi. A la faveur de cette lumière, et cette beauté de l'ordre que la religion chrétienne établit dans le monde, et cette raison qui se trouve dans ce qu'elle prescrit à l'homme, et cette dignité qu'on sent dans tout ce qu'elle enseigne de Dieu; tout cela, dis-je, éclaterait bien davantage. A cette lumière l'aveugle verrait, et l'esprit de l'incrédule peut-être s'ouvrirait. Cette preuve a été autrefois bien brillante, et elle n'a pas tout à fait manqué. Mais enfin, quand nous serions tous, ce qu'à Dieu ne plaise, des prévaricateurs de notre religion, notre attachement seul à une religion qui nous couvre de confusion et qui nous condamne, sera toujours une des preuves de sa vérité. Voyons maintenant la preuve peut-être la plus sensible de la vérité de cette religion sainte dans son établissement.

SECONDE PARTIE.

Un peuple se vante de la plus ancienne origine. Il nous dit qu'il fut autrefois florissant, favorisé du ciel, maître d'un beau pays, redouté des nations voisines, respecté des autres peuples, égal en nombre aux étoiles du ciel et aux grains de sable de la mer, qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable reste de lui-même, vagabond sur toute la face de la terre, rien ne le suivant que sa misère et la haine des hommes : vraie image du malheur même, et du malheur le plus constant. Qu'as-tu donc fait, peuple misérable, qui ait pu attirer sur toi une vengeance d'en haut aussi cruelle et aussi durable; car tu es dans cet état depuis dix-sept cents ans? Qu'as-tu fait qui ait pu t'ôter jusqu'à ta religion et ton espérance, ô Israël? Tu as crucifié Jésus de Nazareth. C'était ton Roi, c'était ton Messie. Tu l'as renoncé devant Pilate; tu ne cesses de le maudire dans toute la terre : son sang est sur toi et sur tes enfants.

Mais laissons le Juif renoncer Jésus et le maudire, portant toujours la peine de son renoncement et de ses blasphèmes, en attendant, selon les promesses, que Dieu, à cause de leurs pères, ait fait miséricorde à ce qui sera resté de cette malheureuse nation. Ils l'ont crucifié, ils ne le nient pas. C'est de ce Jésus crucifié par les Juifs que nous tirons notre origine, nous autres chrétiens. Notre nom le dit : on ne nous le dispute pas, et nous en faisons gloire. Comment une religion qui a pour auteur un crucifié, qui ne parle que de croix, a-t-elle pu s'ouvrir une entrée dans le monde? Comment a-t-elle pu s'y établir et en demeurer enfin la maîtresse? Je vais vous l'apprendre. En paraissant dans le monde, la religion chrétienne excite la haine publique et y trouve un mépris égal à la haine : *Cum odio sui simul cœpit esse veritas : tot inimici quot extranei.* (TERTUL.) Opposée à tout, tout s'oppose à elle. Autant d'obstacles qu'il y avait de passions dans les hommes; autant d'ennemis qu'il y avait de gentils et de Juifs; autant de persécuteurs qu'il y a eu de gens en état de la persécuter; autant de persécutions qu'elle en a pu souffrir sans être détruite : voilà les commencements de cette religion, voilà la cause de ses progrès, voilà ce qui l'a répandue de tous les côtés, et en a fait enfin la religion des empereurs et de l'empire, la religion de toute la terre. Le mahométisme doit sa naissance à l'indulgence qu'il a eue pour les faiblesses de l'homme : il doit ses succès au bonheur de ses armes : il doit tout à des moyens humains et comme invincibles. Le christianisme ne doit rien qu'à des moyens qui devaient naturellement et le décrier et le détruire : il doit tout à la guerre qu'il a faite aux inclinations humaines et aux persécutions qu'il a souffertes de la part des hommes puissants. Soyez attentifs, mes frères, je vais vous faire l'histoire toute simple de ces commencements et de ce progrès de la religion chrétienne; et plût à Dieu que nous eussions aujourd'hui entre les incrédules et nous, des infidèles mêmes pour juges! Pour vous, chrétiens, suivez-moi, et ne laissez perdre, s'il se peut, aucune de mes paroles, je les ai toutes ménagées en preuves.

Tout le reste de l'univers, tranquille dans son erreur et dans ce long oubli de Dieu où il était tombé, ni n'attendait, ni ne demandait de changement dans la religion. La Judée seule connaissant le vrai Dieu, et enseignée de lui par le ministère de ses prophètes, attendait du ciel, sous le nom de Messie, celui que Dieu lui devait envoyer. Ce Messie, la Judée l'attendait dans l'éclat et dans toute la puissance du siècle. Sous lui elle se promettait non-seulement le rétablissement du royaume d'Israël, mais de devenir la princesse des nations et peut-être la maîtresse du monde. Et ce Messie qu'elle attendait dans cet éclat, et sur qui elle fondait de si hautes espérances, elle le voit naître, comme peut-être personne n'est jamais né : dans une étable, de parents alors sans nom, et dont on avait oublié l'illustre origine. Tout servait à cacher la grandeur de Jésus de Nazareth, et tout préparait les esprits à s'opposer un jour à sa doctrine. Fils, à ce qu'il paraissait, d'un vil artisan, il exerça lui-même cette profession basse. Au bout de trente ans, sortant de la poussière d'une boutique, il se donne pour le Messie : ce Messie, je le répète, attendu dans la pompe et la majesté du siècle. On lui oppose aussitôt et sa naissance et son métier : *Nonne hic est faber... fabri filius?* (*Matth.*, XIII, 53.) Il dogmatise : et d'une même voix on s'écrie avec encore plus d'indignation que d'étonnement : N'est-ce pas là cet homme élevé au milieu de

nous dans l'ignorance? où a-t-il donc appris ce qu'il débite ? *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?* (*Joan.*, VII, 15.) Il veut se faire des disciples ; et pour les attacher à sa suite, il leur déclare qu'il faut se renoncer soi-même, et porter tous les jours sa croix après lui. Quel attrait ! Douze hommes se dévouent à lui plus particulièrement, remplis cependant des idées et des espérances de la nation : il les détrompe, leur déclarant que pour eux il n'y aura que de plus grands travaux à embrasser, et de plus violentes persécutions à souffrir. Quelle politique! Il forme le plus grand dessein qui ait jamais été conçu; et pour l'exécuter il jette les yeux sur ces douze hommes : et ces douze hommes sont ce qu'il a de plus grossier, de plus ignorant, de plus faible, de moins propre à tout ce qu'il veut faire par eux. Quelle idée! Ils ne paraissent pas être devenus plus habiles, plus capables des grandes choses, pour avoir été trois ans à l'école de leur Maître. Enfin, rien n'est encore proprement commencé, lorsque Jésus-Christ meurt lui-même sur un infâme gibet. Quel coup ! Tout doit en être renversé, l'œuvre et le projet.

En effet, le Maître meurt, et avec lui s'éteint l'espérance de ses disciples. Nous espérions, disent-ils, dès le second jour : *Nos sperabamus.* (*Luc.*, XXIV, 21.) Ils ne pensent peut-être qu'à l'oublier dans son tombeau, et à perdre un reste de créance qu'ils ont en lui, lorsque tout d'un coup tout ressuscite en eux. C'est qu'ils disent que leur Maître lui-même est ressuscité, et qu'ils l'ont vu avec tous les signes d'une résurrection véritable. Encore quelques jours, et les voilà d'autres hommes, autant et plus courageux qu'on ne les a vus lâches et timides : c'est qu'ils disent qu'une vertu est descendue d'en haut sur eux, qui les a transformés en ces hommes hardis qui ne craignent plus rien que de manquer à leur Maître. En effet, pleins de cette nouvelle force, ils prêchent la résurrection de Jésus de Nazareth, au milieu de Jérusalem. Ils annoncent Jésus-Christ comme prince et Sauveur d'Israël, à cet Israël qui vient de le crucifier comme un scélérat. A des hommes entêtés de la loi, ils prêchent une religion qui va se substituer à la loi, et tout cela avec des progrès rapides et étonnants. Car on n'y compte déjà plus ceux qui croient, tant il y en a de milliers.

Ils ont recueilli dans la Judée et aux environs tout ce qui doit croire : le reste est armé contre eux, et révolté contre la sainte doctrine qu'ils prêchent. Ils sortent de cette contrée. Tout l'univers s'ouvre devant eux, qui suffit à peine à leur zèle. Ils pensent à le conquérir tout entier à leur Maître, et s'en font entre eux le partage. Quelle pensée ! Quelle entreprise pour des hommes qui n'ont d'autres moyens humains pour réussir que de n'en avoir point ! Les voilà déjà répandus dans les principales villes de l'empire, dans les plus célèbres écoles des philosophes. Partout ils trouvent les mêmes préventions. Partout ils rencontrent l'erreur et la superstition. Partout on les contredit, et on veut leur fermer la bouche ; et c'est de cette contradiction dans tous les lieux où ils paraissent, qu'on forme un argument contre la religion qu'ils prêchent : *De secta hac notum est, quia ubique ei contradicitur.* (*Act.*, XXVIII, 21.) Mais si ces obstacles n'ont pas empêché la prédication de l'Evangile; si ces contradictions n'ont pas retardé le progrès de la religion chrétienne, et n'ont servi au contraire qu'à l'établir de plus loin en plus loin, et enfin dans tout l'univers : qu'y a-t-il de plus marqué de l'impression de la main toute-puissante de Dieu ? Mais pour mieux faire sentir la divinité de cet établissement de la religion parmi tant de contradictions, et malgré tant d'obstacles, il faut peindre ici le caractère des philosophes, le génie du peuple, et les mœurs de l'empire.

Le fonds d'un philosophe était l'orgueil et l'arrogance. Dominer sur les esprits, décrier avec les marques du dernier mépris tout ce qui ne venait pas de leur école, assujettir tout à la voie du raisonnement, et d'un raisonnement conforme à leurs principes, voilà la folie des philosophes. A des hommes de cette espèce, que je ne craindrai pas d'appeler après les saints Pères, des animaux insatiables de gloire, on déclare qu'il faut commencer par se mettre eux-mêmes au rang des disciples, qu'il faut redevenir enfants, et soumettre la raison à l'autorité. On leur annonce un mystère comme celui de l'Incarnation. On leur prêche sans déguisement, sans affaiblissement Jésus-Christ crucifié. Que faites-vous, apôtres du Seigneur? Ne savez-vous pas...? Ils savent tout : ils savent que la prédication de la croix est un scandale et une folie; que la prêcher aux sages de ce monde, c'est les révolter et exciter en eux cette dérision qui est le dernier excès du mépris, et qui marque la plus extrême opposition à croire. Mais si ce moyen leur réussit ; si la croix paraît bientôt la sagesse et la vertu de Dieu pour abattre toute hauteur qui s'élève contre lui, pour persuader, pour captiver, en un mot, pour renverser la philosophie et attirer les philosophes à la religion chrétienne, que dira l'incrédulité ? Elle nous demandera s'il est vrai que les philosophes aient reçu la foi de Jésus-Christ ; mais nous lui demanderons à notre tour, où sont maintenant, et depuis tant de siècles, les philosophes. Qu'ils cherchent dans le monde de ces chercheurs des sciences de ce monde, ennemis par état de la religion chrétienne. *Ubi sapiens? Ubi scriba? Ubi conquisitor hujus sæculi?* (I *Cor.*, I, 20.)

Qui connaîtra le génie du peuple, comprendra sans peine, n'y ayant point ici de violence, que quelque chose de divin a dû le captiver sous la religion de Jésus-Christ. Le peuple croit par coutume et suit le torrent sans réflexion. Il retient avec simplicité ce qu'il a reçu sans examen : toute discussion en matière de religion lui paraît suspecte. Les plus beaux caractères de di-

vinité, quand ils ne frappent que l'esprit, sont des preuves perdues pour le peuple. La multitude ne conçoit rien que de corporel, n'aime rien que de sensible. Attachée par goût à la superstition, folle des spectacles de religion; et quand ces spectacles sont les plaisirs les plus touchants, et que les voluptés sont elles-mêmes des vertus et font partie du culte sacré : quel lien pour attacher le peuple! Quel homme entreprenne de toucher à une religion si conforme au génie du peuple et en même temps si commode: et il sentira combien le peuple y tient. Qu'on entreprenne de substituer à cette religion de chair et de sang une religion qui est esprit et vérité; une religion sans faste, et alors sans dehors: une religion qui abolit tout et renouvelle tout; une religion qui ne parle que de privations et de violences : et douze pêcheurs sans lettres l'ont entrepris, et l'entreprise a réussi. Et notre religion, dans leur bouche grossière, a triomphé de toutes les oppositions que la nature a mises dans le peuple. Certainement le doigt de Dieu est là.

Vous vous souvenez sans peine de cette Grèce voluptueuse et toute consacrée au crime. Personne de vous n'ignore la licence et la corruption des mœurs de l'empire romain aux temps dont je parle. Mais c'est à Rome même que l'on pense à planter la foi chrétienne. A Rome, le centre de l'erreur et du libertinage, la source et l'asile de toutes les superstitions de la terre. A Rome, où toutes les nations apportant leurs vices, venaient apprendre des crimes inconnus. Rome au temps de Néron! Temps où Rome ne connaissait plus Rome dans les jours de la république, et où Rome si licencieuse travaillait tous les jours à se surpasser elle-même. Temps de Néron! Temps où tout ce qu'on voyait demandait qu'on fermât les yeux; où tout ce qu'on entendait ne méritait que d'être oublié; où l'on ne pouvait sans infamie dire ce qu'on ne pensait pas, ni sans péril dire ce qu'on pensait. Rome au temps de Néron! Temps consacré aux plaisirs; et où les plaisirs étaient des horreurs, parce que les horreurs étaient le goût du prince. Temps de Néron! Temps où la crainte de paraître vertueux empêchait qu'on ne le devînt; où les vertus en effet des anciens Romains conduisaient au précipice, comme les vices de Rome tombée de toute sa gloire élevaient à tous les honneurs. Et Rome, telle que je viens de vous la représenter d'après tous les historiens, reçoit avidement l'Evangile, et avec tant de bruit, que bientôt tout l'univers en retentit. Et le palais d'un empereur tel que Néron, c'est tout dire, se remplit de chrétiens. Et l'on voit de jour en jour la face de l'empire changer par les mœurs chrétiennes qui s'y établissent. Qui ne reconnaît point la vérité de la religion chrétienne à ces prodiges est lui-même un trop grand prodige.

Représentez-vous donc la religion qui entre dans un pays où elle trouve toutes les passions soulevées contre elle; où elle a à combattre, et à se défendre contre la coutume, la politique, la superstition liguées ensemble. La religion chrétienne commence à faire du bruit, et tout frémit autour d'elle d'une même colère. Chacun court aux armes. Le philosophe prend la plume; le prince tire l'épée; le sénat donne des arrêts ; l'orateur déploie toute son éloquence contre cette nouveauté qui s'introduit; le prêtre va de tous côtés semant la haine et l'alarme; le Juif qui survient allume le feu de toutes parts; la populace s'émeut et entre en fureur; le sexe le plus humain, oubliant sa douceur naturelle, ne sait plus comment exprimer sa rage. Tout s'excite à la vengeance des dieux; et cette vengeance, c'est le meurtre et le carnage, ce sont les morts les plus affreuses après les supplices les plus cruels. On se fait une gloire d'obéir à cette haine furieuse qu'on a conçue pour cette espèce de gens qu'on méprise, et que peut-être on craint. On se fait une religion de détruire le christianisme, et le nom chrétien devient un crime. Chose nouvelle sur la terre! Inouïe fureur! L'ami trahit son ami. L'homme passionné immole l'objet de son amour. La nature elle-même se tait. Que dis-je? le sang s'arme contre le sang, et en ceci se vérifie l'Evangile. Le frère a horreur du frère; la sœur maudit sa sœur; la femme livre son mari; le mari traîne sa femme devant les juges; la mère sacrifie son fils unique; le père conduit sa plus chère fille au supplice, et se refuse à peine à lui-même d'en être le bourreau. Enfin, il n'y a qu'un cri dans toute la terre, et il semble n'y avoir plus qu'un même intérêt pour tous les hommes : la mort des chrétiens et la destruction du christianisme. Non, non, elle ne sera pas détruite, cette prétendue impiété. Celui qui dans le ciel tient cette religion de sa main forte ne craint pas qu'aucune puissance la lui arrache, qu'aucune force la lui ravisse. Vains efforts qui ne font qu'exciter la risée du Seigneur qui habite ces lieux hauts! Vains complots qu'un souffle de sa bouche détruira! Que l'enfer donne sa force à la terre, et que la terre seconde l'enfer; puissance de l'abîme, réunis-toi à l'empire, et prête lui tes profondes machinations! Empire, ramasse toutes tes forces avec celles de l'enfer contre cette faible secte; et ce sera ta honte, et ce sera le triomphe de cette religion qui a le ciel pour elle! *Congregamini, et vincimini : Confortamini, et vincimini : Accingite et vincimini : quia nobiscum Deus.* (*Isa.*, VIII, 9.)

Les empereurs mettent donc leur gloire et leur sûreté à détruire ces ennemis de leurs dieux. Tout a cédé à ces conquérants qui savaient également l'art de gagner et les moyens de vaincre; et ils ont cédé à la fin eux-mêmes à cette religion ennemie. Les nations les plus fières, les peuples les plus belliqueux sont enfin venus tomber aux genoux de ces maîtres du monde; et ce peuple chrétien, d'abord si faible, et qui dans la suite devenu plus fort ne voulait et ne pouvait pas selon ses lois résister et se dé-

fendre, est demeuré par sa patience victorieux de la haine publique, de la haine armée de toute la puissance de ce monde. Mais à quoi a résisté la religion chrétienne dans les commencements? Vous en seriez encore épouvantés après tant de siècles, si je savais peindre les tentations et présenter aux yeux la séduction. La religion chrétienne a résisté à tout ce qui peut gagner, à tout ce qui peut lasser, à tout ce qui peut intimider, à tout ce qui peut tromper. Honneurs, plaisirs, richesses, proscriptions, pertes de biens, exils fâcheux, prisons dures, supplices longs, tourments cruels, haine du peuple, caresses des grands, conjurations des amis, larmes des proches, tout fut mis en usage pour pervertir les chrétiens. Que voyait-on partout? Des chrétiens persécutés, des chrétiens maltraités, des chrétiens qui n'étaient que le reste des tortures. Partout le fer, partout le feu, partout les croix. Rome, Alexandrie, Nicomédie nagent dans le sang chrétien; les ruisseaux en sont grossis, la couleur des rivières en est changée; la terre en est abreuvée, et l'univers presque inondé.

Ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité, ni les richesses, ni le mérite, ni les services; rien ne met à couvert de ces lois barbares. Tient-on aux empereurs par les liens les plus sacrés, le christianisme rompt tout. L'Etat dût-il être ébranlé par la perte de ses plus fermes soutiens, ces têtes précieuses seront abattues. Il faut d'illustres victimes: on les va chercher jusque dans le palais, jusque dans le lit, jusque dans le cœur des princes. Où sont-ils, encore une fois, ces ennemis des dieux? Qu'on les arrache de tous les asiles, qu'il n'en échappe pas un seul au glaive tiré de Dioclétien. Que ce prince si glorieux dans l'empire, remplisse sa destinée, en remplissant l'inscription qui lui est déjà préparée comme au destructeur du christianisme, qui a purgé la terre de ces hommes odieux. Que quatre empereurs, et deux Césars plus furieux qu'eux, chacun dans une contrée de l'empire, travaillent de concert à cette destruction. Et quel ouvrage d'homme aurait tenu contre tant de violences? Quelle religion aurait résisté à tant d'artifices, et subsisterait encore? Et notre religion, ô prodige! subsiste parmi ses débris, se ranime dans le feu, renaît de ses cendres, croît sous le fer. D'un chrétien retranché naissent mille rejetons de christianisme: *Quoties demetimur, plures fimus.* (TERTUL.) Du sang des chrétiens dont la terre est trempée, il naît des chrétiens sans nombre: *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Le peuple persécuté s'accroît des désertions du peuple persécuteur. Soutenue par les empereurs qui la regardent comme le soutien de l'empire, l'idolâtrie languit, elle s'affaiblit, elle s'ébranle de toutes parts, prête à se renverser sur elle-même. Les temples sont abandonnés, les solennités tombent dans le mépris, les autels ne fument plus, les victimes respirent, les prêtres deviennent inutiles, les idoles se couvrent de rouille ou de poussière, le fer tombe de la main des tyrans, les empereurs appelés d'en haut viennent, suivis de leurs princes et de leurs peuples. La religion chrétienne monte sur le trône: et l'univers entier, ennemi du nom chrétien, est étonné de se voir chrétien.

Qu'est-ce donc que ceci, incrédules? Une religion toujours proscrite et toujours subsistante; persécutée avec fureur pendant trois siècles, et à la fin victorieuse de la persécution et des persécuteurs par la patience! Qu'est-ce que ceci, incrédules? Une religion qui sans armes et sans intrigues, remue tout et renverse tout dans le monde! Une religion qui, sans attraits de chair, destituée de toutes les forces humaines, vient à bout de tout ce qu'il y a de plus fort dans le monde, passions, préjugés, superstition, politique! Une religion qui, en se jouant des règles de l'éloquence, en insultant à la science de ce monde, a captivé les grands et les petits esprits; a tout dompté, savants et ignorants! Une religion qui, par les voies de l'humilité, et de la pénitence, est entrée dans les palais des sénateurs, et est montée sur le trône des Césars! Une religion qui, traînant après soi le mépris, la haine, toutes les croix de la vie et des morts affreuses, a gagné tout l'univers à un Crucifié, a fait briser dans toute la terre ce qu'on y avait adoré jusque-là, et y a fait adorer ce qu'on avait brisé! Les tyrans sont bien loin, les peuples ennemis ont disparu, l'empire persécuteur a péri, et notre religion subsiste! C'est donc l'ouvrage de Dieu. Et la traiter encore d'ouvrage de l'homme, c'est une extinction de la raison, c'est un délire, c'est la fureur brutale de quelques païens, qui a passé dans nos incrédules.

Qu'une pareille fureur nous épouvante, mes frères, et que l'excès de leur iniquité nous serve d'instruction. Qui sait comment ils sont parvenus là, quels crimes leur ont ouvert l'abîme, quelles fautes contre la religion l'ont creusé, et enfin quelle dernière chute et quelle plus grande infidélité les y a précipités? La lumière rejetée s'éloigne, les ténèbres viennent, appelées par le vice, la nuit se forme, et la foi s'éteint. La dérision suit, après quoi il n'y a plus que ce jugement si redoutable qu'un Dieu moqué prépare aux moqueurs. Sont-ils cependant désespérés? Non, mes frères, et il y a encore des grâces pour ce dernier excès de l'infidélité Dieu peut faire luire de nouveau sur eux la lumière. Une grande miséricorde, par des voies secrètes et ineffables, peut les rappeler des extrémités de l'égarement. Mais qu'ils n'abusent donc plus de la patience divine. Ils ont entendu aujourd'hui cette voix de Dieu qui les rappelle, qu'ils n'y endurcissent pas leur cœur. De ce faible discours est peut-être sortie pour eux une faible lueur: qu'ils s'avancent de clarté en clarté jusqu'au plein jour. Qu'ils n'attendent pas que toutes les difficultés soient levées, il y en aura toujours dans le fond de nos mystères, et

pour ces esprits accoutumés aux difficultés, et qui les ont cherchées toute leur vie, il y en aura plus que pour les autres hommes. Qu'ils ne s'attendent pas à quelque voie extraordinaire, quand il y a la voie ordinaire de l'instruction. J'oserai parler encore un coup de celle-ci, et je parlerai avec encore plus de confiance de celle que leur présentent tant de livres qu'ils ont lus peut-être, mais trop négligemment. Qu'ils ne se reposent pas sur la bonne foi, ils n'y sont pas; car s'ils avaient voulu croire, ils croiraient. Mais enfin qu'ils sachent que la bonne foi ne sauvera personne, mais la foi. S'ils voulaient véritablement croire, je trancherais le mot, et je leur dirais sans plus hésiter que la chose ne tient plus qu'aux mœurs. Qu'ils vivent mieux, ils auront intérêt que la religion tout entière soit véritable, et dès qu'y ayant intérêt, ils le désireront, tout d'un coup le voile tombera, et la lumière paraîtra à découvert. C'est ce que saint Augustin ne cessait de dire à ceux qui disaient, comme on le dit peut-être aujourd'hui Nous voudrions bien croire, mais cela n'est pas en notre pouvoir. Sans nouveaux miracles, sans de plus longs éclaircissements, les bonnes mœurs vous conduiront à la persuasion intime, et à une connaissance claire de la religion : *Mores perducunt ad intelligentiam.*

Pour nous, mes frères, qui avons le bonheur de voir et de croire, malgré peut-être ces mêmes péchés qui ont fait perdre la lumière à tant d'autres ; tremblant pour nous, pleurons sur eux et prions pour eux. Otons du milieu de nous, en nous déchargeant de nos péchés, ce malheureux principe d'incrédulité. Honorons notre foi, vivons selon notre foi, afin de parvenir aux récompenses promises à la foi. *Amen.*

SERMON IV.

SUR LA VIE MOLLE

Erat autem quidam homo ibi, triginta et octo annos habens in infirmitate sua. Hunc cum vidisset Jesus jacentem et cognovisset quia jam multum tempus haberet, dicit ei: Vis sanus fieri? (*Joan.*, V, 5, 6.)

Or, il y avait autour de la piscine un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit: Voulez-vous être guéri ?

Un malade dont la maladie est de ne pas sentir son mal : un état de langueur et de faiblesse ; une impuissance à toutes les fonctions de la vie humaine et à tous les devoirs de la société ; un homme inutile à tous les hommes, ainsi qu'à lui-même, couché sur son lit avec plus d'insensibilité, et en quelque sorte plus de mollesse que de douleur et d'inquiétude; un tel malade, ou plutôt son état, si nous voulons le tourner à l'instruction de nos mœurs, est bien propre à nous représenter cette ancienne maladie du genre humain, qui ne l'a pas quitté depuis la dépravation de la nature, mais qui de nos jours a repris avec plus de force, n'épargnant aucun état, n'épargnant presque personne, mettant en danger tout le peuple de Dieu.

Maladie de nos jours, et surtout du peuple au milieu duquel nous habitons. Maladie qu'on ne sent pas dans le temps qu'on la contracte ; maladie dont on s'alarme moins à mesure qu'elle augmente; maladie à laquelle on s'accoutume, qu'on aime quand elle est entrée jusque dans les moelles ; maladie qui passe dans le monde pour la santé même, et dont les gens de bien sont eux-mêmes si peu frappés, qu'ils ne s'empressent pas auprès de Jésus-Christ pour obtenir la guérison de leurs amis et de leurs proches qui en sont atteints. En sorte que, si la guérison de ces malades tenait à avoir quelqu'un qui, touché de leur mal, vînt les porter devant les pieds du Sauveur du monde, ou les jeter dans la piscine, ils pourraient dire comme le paralytique de notre évangile : Je n'ai personne qui me rende le service nécessaire pour pouvoir être guéri ! *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 6.)

Vous comprenez, mes frères, que c'est contre cette vie molle et inutile qu'on mène aujourd'hui dans le monde, au mépris du christianisme, à la honte de l'humanité, au grand scandale de l'Eglise, au grand malheur du siècle même, que j'ai dessein de vous parler. Cette vie, qui semblait être le singulier partage de ce sexe élevé avec plus de délicatesse, et destiné par la nature à des occupations plus douces, n'est-elle pas, par une malheureuse conformité d'inclinations et de mœurs, n'est-elle pas contre les lois de la nature et toutes les bonnes règles, devenue parmi nous la vie des hommes, et d'une infinité d'hommes appelés à des soins importants, appelés à la vie la plus pénible ? Cette vie, qui n'était autrefois que la vie des grands et des riches de la terre, ne la voyons-nous pas par la malheureuse contagion de l'exemple, et au scandale du monde même, s'établir dans les conditions les plus basses et dans les fortunes les plus médiocres, s'introduire jusque dans les professions les plus saintes, et se glisser dans l'état de la pénitence? Et sans les tribulations dont Dieu exerce aujourd'hui la vie humaine, sans cette dureté des temps, dont il faut que quelqu'un sur la terre porte le poids; cette vie molle et sensuelle, cette vie oisive et inutile serait aujourd'hui la vie de toute la terre.

Jésus-Christ n'est pas venu enseigner une telle vie aux hommes. Il est venu au contraire en guérir la nature humaine, ainsi que de ses autres passions ; il est venu en préserver la terre, ainsi que de ses autres corruptions; premièrement par son exemple, ensuite par ses instructions, enfin par sa croix qui est tout à la fois l'abrégé et la force de ses instructions et de ses exemples. Il est entré dans le monde par les souffrances, il a vécu dès sa jeunesse dans les travaux et dans la peine; pouvant choisir la vie douce et agréable, il a choisi la croix, et y est mort. Tous ses discours et toutes ses maximes attaquent le fond de cette vie, et en établissent une tout opposée, dont elles font une loi à tous ses disciples, et une loi rigou-

reuse, et une loi plus particulière que toutes les autres. Mais aujourd'hui on a tout oublié, on a tout ôté de devant ses yeux : instructions, exemples du Sauveur, sa croix plus que tout le reste, les lois de son Evangile, les mœurs des anciens fidèles, et une vie qui est le renversement de la piété, la dégradation du nom de chrétien, la contradiction visible de la doctrine de Jésus-Christ, l'ennemie déclarée de sa croix, passe pour une vie indifférente, à couvert de tout reproche, et plusieurs en font leur vertu et leur sagesse.

Je sais donc ce que le monde pense là-dessus; aussi je sens ce que j'entreprends en attaquant la vie de la plupart des gens du monde, et d'une infinité de gens qui ne paraissent pas être du monde, qui n'en sont pas en effet pour tout le reste ; une vie qui semble se défendre par elle-même, pour qui la nature combat de toutes ses forces, que la raison, sous tant de formes qu'elle prend, s'efforce de justifier; que la coutume veut autoriser, à laquelle de certaines lois du monde paraissent assujettir les gens du monde. Une telle vie se présente d'abord par des endroits assez favorables, et cette même vie, à la plus simple exposition des principes de la foi, va paraître non-seulement mauvaise, mais le désordre même aux yeux de la foi. Cette vie molle et douce, pour laquelle la probité humaine se déclare d'abord avec tant d'assurance, je veux la faire condamner par la sagesse mondaine elle-même, quand j'en aurai bien marqué toutes les prévarications.

Un murmure secret qui part de vos cœurs s'élève parmi vous, et le respect du lieu saint vous retient à peine, quand vous voudriez me dire d'une même voix : Quel paradoxe! Une vie sans crimes, qui sera criminelle! On veut donc nous faire un même partage avec les impies? On veut donc nous jeter dans l'enfer avec les voleurs, avec les adultères, avec les blasphémateurs, nous dont toute l'iniquité est de jouir doucement de la vie? Et par quelle règle tout sera-t-il ainsi confondu? Ce n'est pas moi, mes frères, qui répondrai à cela, c'est votre religion. Sans subtiliser, sans outrer les principes, sans forcer les conséquences, par des raisons simples, prises dans le fond de la religion, par les plus expresses paroles de l'Evangile, je veux vous faire voir que cette vie molle, sensuelle, oisive, inutile, est criminelle, que rien ne peut la rendre permise à quiconque fait profession de la loi chrétienne. Voici comme je vais traiter mon sujet.

J'établirai les principes par où la vie molle et inutile est criminelle.

Je combattrai les raisons par où on veut la justifier. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne pas confondre deux sortes de vie qui sont un peu différentes, et ne pas donner lieu à des hommes qui sont seulement moins criminels, de se croire entièrement innocents, je m'explique d'abord au sujet de la vie molle. Mener une vie molle et inutile, ce n'est pas remplir tellement ses jours de plaisirs, ou couler de telle sorte sa vie dans le repos, que la vie entière ne soit qu'un long repos et un divertissement continuel, sans autre dégoût que ce qu'en produit nécessairement le trop de repos, sans autre peine que ce qu'il en naît de la multitude ou de la continuité des plaisirs. Vivre ainsi, disait saint Bernard, ce n'est pas vivre en homme, c'est faire rougir en soi l'humanité : *Non est vivere, sed vitam confundere.*

Je n'appelle pas mener une vie molle, s'abandonner à la volupté en voluptueux de profession, la chercher en tout, la mettre de tout, en faire sa science, son état, et en quelque sorte son mérite. La philosophie a autrefois désavoué pour hommes ceux qui s'étudiaient à vivre ainsi.

La vie contre laquelle je m'élève aujourd'hui n'est pas précisément cette vie du monde, dont le déréglement est, pour ainsi dire, la règle : vie agitée et tumultueuse, dont le corps porte à peine le poids, qui par là devient cette vie difficile dont les réprouvés se plaindront un jour dans l'enfer, et où ils ne peuvent présentement se soutenir que par *cet enchantement de la bagatelle* dont parle le Sage : vie du monde, où l'on ne sent plus les plaisirs à force de les goûter; vie du monde, où entre un profond oubli de Dieu, une égale distraction de soi-même, un entier abandon des devoirs de la religion, presque toujours par un fond de mépris pour la religion même; vie en un mot, qui étonne ceux même qui la mènent, et qu'ils n'ont pas pour l'ordinaire le courage de justifier.

La vie que j'attaque est une vie bien moins agitée, une vie moins déréglée, avec le fond cependant du déréglement : je nomme ainsi tout ce qui est contraire à la règle des mœurs chrétiennes. Les personnes dont je veux parler dans ce discours sont des hommes presque également éloignés du vice et de la vertu; aussi négligents et aussi indolents sur l'affaire de leur salut que sur leurs obligations domestiques et sur les fonctions d'une charge : hommes qui ne connaissent pas le devoir, qui ne craignent que la peine, qui ne cherchent en toutes choses que le repos, quoique le repos les fatigue quelquefois. Ce sont des femmes ennemies du travail, encore plus de la mortification; moins dans le goût des plaisirs fatigants et emportés, que dans l'habitude de s'amuser et dans la recherche de leurs aises ; et sur cela seul elles connaissent l'inquiétude, et sont capables de mouvement : aussi occupées de leur corps et de leur santé, qu'elles sont indifférentes pour leur âme, et peu touchées de tout ce qui regarde les autres hommes. En un mot, ce qu'on appelle les honnêtes gens du monde, mille gens que le monde ne regarde pas absolument comme siens, plusieurs dont il fait des saints, parce qu'il ne les voit pas engagés dans les mêmes iniquités : voilà les personnes que j'attaque dans ce discours. Une vie oisive, inutile,

douce, sensuelle jusqu'à un certain point : voilà la vie que je dois vous faire voir mauvaise et criminelle : mauvaise, selon toutes les idées du mal; criminelle, parce qu'elle viole les obligations naturelles de la piété, parce qu'elle renverse toute l'économie de la religion de Jésus-Christ, parce qu'elle n'accomplit pas les devoirs particuliers de l'Etat.

Ne nous faisons pas des idées chimériques de la piété, n'en pensons pas en infidèles, n'en raisonnons pas tout à fait en hommes. Point de crimes, une probité exacte dans la société civile; avec cela quelques vertus de tempérament : cela fait un bon païen. Ajoutez la profession de la religion véritable, une certaine fidélité à quelques-uns des exercices de cette religion qui ne fatiguent ni ne gênent trop : cela fait tout au plus un demi-juif dans le christianisme, quoiqu'il plaise au monde d'appeler cela avoir beaucoup de religion. L'aveuglement du monde est trop grand là-dessus, et nous serions nous-mêmes dans les ténèbres du monde, si nous ne comprenions que la piété renferme tout ceci : s'élever au-dessus de l'homme dans la profession d'une religion toute divine; être attaché de cœur à cette religion; en espérer les biens; en aimer le grand et digne objet, le servir avec fidélité, travailler sur nous-mêmes pour nous rendre dignes de Dieu ; enfin être utiles à nos frères selon les moyens que nous en avons. C'est sur ce plan de piété, que la droite raison ne peut désavouer, que je vais établir le mauvais et le criminel de la vie molle et inutile.

Qu'on subtilise tant qu'on voudra, on ne peut trouver dans la vie molle que la chair et le sang : chair et sang, qui, selon saint Paul, ne posséderont point le royaume des cieux. Rien de surnaturel, rien de divin dans la vie molle. Ni effort, ni violence; rien de tout ce que la vertu doit coûter à l'homme vicieux et déréglé par nature. Vie basse, vie animale, vie des sens. Pour mener cette vie, il ne faut que s'aimer beaucoup soi-même, il ne faut que se laisser aller aux inclinations de la nature; la nature, unique principe de cette vie ; et pour supposer qu'en la menant on peut se sauver, il faut supposer que la nature est sainte, juste, droite dans tous ses penchants. Dans cette sorte de vie, tout est humain, tout est de l'homme, et rien ne s'y trouve de ce qui fait le chrétien, rien de tout ce que font les chrétiens. Ni cette élévation des sentiments aux choses celestes, qui est la marque de l'homme ressuscité avec Jésus-Christ ou le caractère du chrétien ; ni ce détachement de la terre et ce renoncement à soi-même, qui est le fond de la doctrine du Sauveur; ni cette foi et cette patience qui sont les vertus des saints ; ni cette croix portée après Jésus-Christ, qui est l'obligation la plus marquée dans l'Evangile, et la loi qui est la plus propre. Encore une fois, si une pareille vie sauve nos âmes, c'est donc qu'on est chrétien aux yeux de Dieu sans christianisme.

On pourrait douter avec fondement si des personnes, dont la vie est le renversement de l'Evangile, croient véritablement à l'Evangile; si des gens qui, comme ceux-ci renferment tout l'homme dans la vie presente, sont fortement persuadés d'une vie future. Je veux cependant supposer qu'ils croient selon la religion qu'ils professent; mais enfin la foi n'est pas seulement cette confession de bouche de la croyance catholique, cette créance facile de la vérité de la religion chrétienne. La foi est dans la disposition intime de l'âme au sujet de cette divine religion. Or quelle est dans cette vie toute selon les sens, l'attachement du cœur à une religion toute spirituelle? Quel est l'attachement de ces gens-ci à une religion qui leur retranche tout ce qu'ils aiment, qui leur interdit tout ce qu'ils cherchent, qui veut leur faire pratiquer tout ce qu'ils détestent, et dont ils n'ont aucun usage? J'interroge ici leur conscience : qu'ils la laissent répondre.

S'il fallait absolument vous déterminer, et que l'Eglise ne voulût plus vous souffrir dans son sein qu'à condition que vous mèneriez désormais cette vie austère des premiers chrétiens, cette vie crucifiée de l'Evangile ; et que, d'un autre coté, une religion sensuelle vous tendît les bras, vous faisant espérer en l'air qu'on peut se sauver dans toute religion, pourvu qu'on adore l'Etre suprême : que feriez-vous? Laissez répondre votre conscience. S'il s'élevait aujourd'hui des persécutions dans l'Eglise, comme dans les temps anciens, et qu'il fallût ou renoncer la foi chrétienne, ou souffrir de longs et cruels tourments dans cette chair que vous idolâtrez, et que vous avez accoutumée à ne rien souffrir : que feriez-vous? Ici je réponds pour vous. Vous renouvelleriez à l'Eglise la cruelle plaie que lui firent, et le triste spectacle que lui donnèrent autrefois, au rapport de saint Cyprien, des hommes de votre trempe. Nous verrions les publicains et les femmes de mauvaise vie remporter la palme du martyre, tandis que vous, qui n'êtes ni injustes, ni impurs, je le suppose, céderiez lâchement à la douleur, et peut-être n'attendriez pas les supplices. Je le dis d'eux à regret, mes frères; ils sont chrétiens par coutume, par le bonheur de leur naissance : ils seraient d'une religion plus douce par goût et par choix. Ils sont dans l'Eglise, parce qu'on ne les inquiète pas sur la vie qu'ils mènent : ils passeraient chez les infidèles, si on les forçait de vivre en chrétiens. Ce qu'il y a de religion en eux est précisément cet édifice de l'Evangile sans solidité et sans fondement, qui ne tiendrait pas contre les vents impétueux, contre les tentations un peu violentes. Et avec une religion qui ne tient à rien au fond du cœur, on demande pourquoi on ne serait pas compté parmi les justes du Seigneur?

Je cherche ici l'espérance des chrétiens. Quelle espérance dans le siècle à venir auraient donc des gens qui ne vivent que pour le châtiment, et qui du moins ne peuvent

pas se persuader que leur vie soit trouvée digne de récompense? Leur espérance n'est pas dans les biens éternels qu'ils ne connaissent pas, qu'ils croient à peine, pour lesquels ils ne se sentent ni amour ni désir. Leur espérance n'est pas dans ce partage des enfants de Dieu, auquel ils renonceraient pour le partage des enfants étrangers, ce partage tout pour la terre dont parle le Prophète. Leur espérance n'est pas dans la gloire des saints, voyant bien qu'ils ne travaillent pas à la mériter comme eux, et n'ayant aucune pensée de l'acquérir au même prix qu'eux. Des gens qui certainement voudraient vivre éternellement en ce siècle, n'ont pas en eux *la bienheureuse espérance* des chrétiens, *cette attente de l'avénement glorieux du grand Dieu notre Sauveur.* (*Tit.*, II, 13.) Leur espérance serait plutôt dans le néant s'ils pouvaient véritablement l'espérer, si quelque chose pouvait leur assurer ce misérable partage, ou y laissait seulement entrevoir quelque chose de douteux. Leur espérance est véritablement dans le mensonge, dans cette erreur où ils sont, et où ils veulent être, qu'il en sera autrement de Dieu, et de sa justice, et de sa miséricorde que les hommes ne le prêchent, que les livres ne le disent, que Dieu lui-même ne les en menace, et ne le leur assure dans son Evangile : *Posuimus mendacium spem nostram, et mendacio protecti sumus.* (*Isa.*, XXVIII, 15.) Voilà l'espérance qu'enfante la vie molle : espérance qui se confond avec l'irréligion ; espérance qu'on peut appeler la folie du monde; espérance qui n'est autre chose que cette détestable présomption qui couvre la terre d'iniquité et de tromperie, et à laquelle le Sage demande son origine : *O præsumptio nequissima! unde creata es, cooperire aridam malitia et dolositate illius?* (*Eccli.*, XXXVII, 3.)

Il n'y a ici point de foi, il n'y a point d'espérance, et il n'y a point d'amour. Peut-on aimer Dieu quand on s'aime tant soi-même, et de cet amour qui n'a aucun rapport à Dieu? Quand on est si fort enfoncé dans la chair, peut-on aimer un Dieu qui est esprit, et qui veut qu'on vive de la vie de l'esprit? Peut-on l'aimer pour des grâces qui ne touchent pas les sens, pour des biens qui ne regardent que la vie future, et qu'il veut même nous faire acheter aux dépens des douceurs de la vie présente? Je comprends que des hommes charnels comme ceux-ci peuvent craindre un Dieu qui les menace des supplices éternels s'ils n'obéissent à sa loi sainte; qu'ils sont capables de haïr un Dieu qui ne leur ordonne que des privations et des violences, d'être en colère contre un Dieu qu'ils regardent comme l'ennemi de leur bonheur et le persécuteur de la nature. Mais encore une fois, ils ne l'aiment pas; ils ne peuvent pas l'aimer, aimant la vie qu'ils mènent, et y étant aussi fortement attachés. Or y a-t-il de disposition plus criminelle que de ne pas aimer Dieu, et de vivre de telle sorte qu'il faille nécessairement n. l'aimer pas?

La piété n'est autre chose que le service de Dieu. Mais de bonne foi, avec ce que vous faites pour Dieu, vous croyez-vous un serviteur de Dieu? Et celui qui vous servirait comme vous servez Dieu, le regarderiez-vous comme votre serviteur? lui en donneriez-vous le nom? lui en payeriez-vous le salaire? le garderiez-vous longtemps à votre service? Voilà comme il faut se convaincre soi-même par des raisonnements d'autant plus forts qu'ils sont plus simples; et non pas, parlant au hasard et sans principes, dire toujours : pour moi, j'aime Dieu et je compte le servir. Quelque faible idée que vous ayez du service de Dieu, vous conviendrez peut-être en général que servir Dieu, c'est vivre pour Dieu. Or par quel endroit de votre vie pouvez-vous vous persuader à vous-même que vous vivez pour Dieu, que du moins le gros de votre vie est pour Dieu? Que faites-vous pour Dieu, à qui il faudrait tout donner, et que faites-vous pour ce vous-même, à qui il faudrait tout retrancher? Que faites-vous pour Dieu, pour lui plaire, pour obéir à sa loi? et que faites-vous pour vous satisfaire vous-même, obéissant à votre goût et à vos penchants? Qu'est-ce que Dieu peut prendre pour lui dans une de vos journées? Ramassez tout : qu'est-ce que vous aurez à lui présenter à la fin de votre vie?

Vous croyez qu'il y a un Dieu : vous faites bien; mais à cela se borne presque toute votre religion envers Dieu. Et en effet, êtes-vous occupé de Dieu? Vous sentez-vous quelque zèle pour sa gloire? Vous donnez-vous quelque mouvement pour ses intérêts, et ne dites-vous pas comme les autres : Qu'est-ce que tout cela nous fait, à nous autres gens du monde? Vous voit-on souvent au pied de ses autels? Méditez-vous sa loi sainte? Etes-vous assidu à sa parole? L'entendriez-vous si quelque attrait de chair ne vous y conduisait quelquefois? Y venez-vous en effet quand la peine est égale au plaisir? Qu'y a-t-il de plus importun pour vous que les jours saints, de plus incommode pour vous que les exercices de la religion? Quelle répugnance, quelle peine pour venir dans nos temples! Quel ennui, quels murmures quand on vous y retient trop longtemps! Ainsi ce que la coutume et un reste de bienséance vous fait observer du service de Dieu aux yeux des hommes, tient plus de l'irréligion que de la piété; et votre état ne vous paraît pas mauvais!

Vous avez une âme : je veux croire que vous le croyez, et que vous ne bâtissez pas sur le fondement des impies, quoique ce soit à peu près le même système de conduite. Mais enfin, si vous avez une âme : qui a reçu son âme en vain, si ce n'est vous? Si vous n'en aviez point, ou si c'était l'âme d'un étranger, en seriez-vous moins occupé? Si c'était l'âme d'un ennemi, la laisseriez-vous dans un autre état? S'il n'y avait ni récompenses à espérer, ni supplices à craindre pour cette âme, travailleriez-vous moins à lui procurer les unes, et à lui faire éviter les autres? S'il n'y avait ni vertus ni vices, se

riez-vous plus indifférent à cet égard? Quels moyens employez-vous pour acquérir la vertu? Quelles prières adressez-vous au ciel pour obtenir ces grâces qui rendent l'homme vertueux? Quels efforts faites-vous pour déraciner les vices de votre âme? Quelles précautions prenez-vous pour leur en fermer l'entrée? Savez-vous rappeler de temps en temps ses besoins, et gémir quelquefois sur ses misères? Quand la sainte solennité des chrétiens, qui par là vous est à charge, vous amène à nos tribunaux, est-ce pour purifier votre âme, ou pour la souiller encore davantage par ces confessions hâtées et superficielles, par ces confessions sans douleur sur la vie qu'on mène, sans résolution de la changer, avec un repentir bien faible de ce qu'on peut avoir commis de plus criminel? Quand il faut prendre sur votre repos ou sur vos plaisirs; voulez-vous entendre parler de quelque bonne œuvre? Quand il en coûte quelque chose au corps, avez-vous le courage d'entreprendre quelque chose pour votre âme, ou n'avez-vous pas la lâcheté de l'abandonner? C'est donc ce corps qui mérite toute votre attention, qui doit épuiser votre tendresse; mais votre âme, encore une fois, vous l'avez reçue en vain; et les portes des tabernacles du Seigneur seront fermées à quiconque aura reçu son âme en vain.

A quoi est-on bon pour les autres, et se croit-on en effet au monde pour quelqu'un, quand on est si rempli d'un certain amour de soi-même? A quoi servez-vous dans la société civile et dans celle du peuple de Dieu, vous à qui s'adresse ce discours? Vos frères sentent-ils que vous êtes chrétiens? Les hommes s'aperçoivent-ils que vous êtes hommes? Vos proches, du moins, et vos amis reçoivent-ils quelque bien de cette liaison? Rien n'est plus dur, quant à la dureté effective, que ces âmes amollies par une certaine vie des sens, et toutes réduites à elles-mêmes. On dit pour l'ordinaire de ces personnes, qu'elles ont un fonds de bonté et de compassion; mais c'est une bonté qui, par la mollesse de la vie, mollesse qui entre dans les sentiments, devient dure et cruelle. Dans la crainte de s'attendrir et de souffrir de cet attendrissement, elles évitent de connaître les misères, de voir les misérables, de savoir et de penser qu'il y a des gens qui sont dans le besoin et dans la peine. Que tout souffre, que tout manque dans des maisons connues et même amies; on fait si bien qu'on l'ignore, par cette crainte de s'attendrir, et de s'attendrir encore davantage que pour ceux qui sont tout à fait étrangers. Ainsi donc, tout le genre humain est étranger à celui et à celle qui s'abandonne à la vie molle : hommes, chrétiens, amis, parents. Non, quels que puissent être vos préjugés en faveur d'une vie si commune dans le monde, et si naturelle à l'homme, vous n'y verrez pas l'accomplissement des devoirs naturels de la piété, que je n'ai point certainement chargés. Nous y verrons bientôt le renversement de la religion de Jésus-Christ.

Du reste, ne croyez pas pouvoir faire de votre vie une vie chrétienne, en y ajoutant ou en y diminuant de petites choses : vous êtes trop loin du royaume de Dieu. Ne comptez pas sur ce pacte que vous faites avec vous-même; pacte où le plaisir cherchant à s'accommoder avec le devoir, pour vous permettre toutes les commodités et toutes les douceurs de la vie, vous vous imposez pour chaque jour une certaine mesure de travail et de soins domestiques, mais si petite, qu'elle n'empêche pas le vide de la journée. Ne comptez pas sur ce pacte, où la nature composant, pour ainsi dire, avec la religion, vous vous chargez d'un tribut réglé de prières auquel vous êtes assez fidèle, pour vous délivrer du scrupule bien mieux fondé de vivre d'ailleurs sans piété. Si là-dessus votre conscience se tranquillise, votre conscience vous séduit. Si là-dessus le public vous regarde comme une personne de piété, l'opinion publique vous trompe. Ne vous rassurez pas sur quelques aumônes, peut-être plus abondantes que celles de bien des gens qui vivent d'ailleurs dans la piété. Ce sont les péchés quittés qui sont rachetés par l'aumône, et non la vie contraire à l'Evangile, qu'on mène actuellement et qu'on ne veut pas quitter.

Si je voulais remonter à l'origine des choses, après vous avoir montré en passant le travail parmi les obligations mêmes de l'homme innocent : *Posuit Deus hominem in paradiso voluptatis, ut operaretur, et custodiret illum* (*Gen.*, II, 19), je vous ferais voir, dans l'arrêt prononcé contre notre premier père, toute son infortunée postérité condamnée sur la terre à une vie dure et laborieuse; ce qui, dans un langage familier aux Ecritures, est exprimé par cette parole si connue : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.* (*Gen.*, III, 19.) Je vous ferais voir différentes peines distribuées par la justice de Dieu dans les différentes conditions de la vie humaine. Développant ensuite toute votre conduite à vos yeux, et vous y faisant voir le renversement entier de l'ordre établi de Dieu après le péché, je vous demanderais si ce renversement entier de l'ordre établi de Dieu peut être innocent, quand nous définissons la vertu dans la religion chrétienne, par l'*amour de l'ordre*.

Mais je m'attache aux règles établies pour les chrétiens. Toute la religion chrétienne peut être ramassée dans ce seul point : *imiter Jésus-Christ*. Voilà une règle abrégée pour juger de la piété ou de l'iniquité des personnes dont je parle. Sont-elles conformes à Jésus-Christ? Ont-elles quelque ressemblance avec Jésus-Christ? Travaillent-elles à lui ressembler? Ennemis de la croix de Jésus-Christ et non pas ses disciples et ses imitateurs : voilà ce qu'il faut dire d'eux, et le dire en pleurant avec saint Paul : *Flens dico, inimicos crucis Christi.* (*Phil.*, III, 18.) Des monstres et non pas des chrétiens, et non pas des membres d'un Dieu couronné

d'épines : voilà ce qu'il faut dire avec saint Bernard. Un christianisme trop doux et trop commode, faut-il dire avec saint Augustin, ce serait celui-là : *Delicatius in Christum crederetur*. Il serait trop doux, en effet, et trop commode d'être chrétien, si on l'était en cherchant toutes ses commodités, et prenant tous ses aises : *Delicatius in Christum crederetur*. Il serait trop doux et trop commode d'être de la religion de Jésus-Christ, si, après une vie exempte de souffrances et remplie de plaisirs, on passait, à la faveur de quelques vains regrets à la mort, à la participation de la gloire de Jésus-Christ, et à une éternité bienheureuse avec ses saints : *Delicatius in Christum crederetur*. Non, mes frères, il est écrit en trop d'endroits, et d'une manière trop expresse : *Si toutefois nous souffrons avec lui, pour régner avec lui, et être glorifiés avec lui*. (*Rom.*, VIII, 17.)

La vie d'un chrétien, si elle est formée sur sa religion, dit le même saint Augustin, est une croix et un martyre. Or, si la vie molle est un martyre, c'en est un d'une espèce bien nouvelle. *Novum martyrii genus*, s'écrierait saint Ambroise ! Ou la vie molle n'est pas une vie chrétienne, ou tous les saints se sont trompés et nous ont séduits ; ou tous les saints se sont fait tort à eux-mêmes, et sont coupables envers nous. Saints du Seigneur, vous avez été bien injustes, bien cruels envers vous-mêmes, de vous refuser tant de plaisirs innocents, de vous persécuter en mille manières, si vous pouviez vous sauver par une complaisance aveugle pour tous les désirs de votre chair qui n'étaient pas des crimes! Si nous pouvons nous sanctifier dans la même condition par les aises et les douceurs de la vie, par l'indolence, la paresse, l'inutilité; pourquoi tous, comme de concert, ne nous avez-vous laissé que des exemples d'une vie dure et laborieuse? Avez-vous donc voulu tendre un piége à notre faiblesse ? Et vous, fidèles des temps anciens, si vous avez pu humaniser votre vie, sans blesser votre religion sainte ; quels reproches n'aurait pas à vous faire cette religion d'avoir empêché par là ses progrès? Ce n'était pas les preuves qui lui manquaient : elle en avait qui frappaient les infidèles. Ce n'était pas votre charité qui les éloignait de la religion chrétienne : ils l'admiraient. Ce n'était pas votre détachement des biens du monde : ils en étaient étonnés. Ce n'était pas votre patience dans les maux et ce mépris pour la vie : ils en auraient plutôt été touchés. Ce n'était pas l'innocence de vos mœurs : ils se reprochaient dans le cœur de n'être pas semblables à vous en cela. C'était la pâleur de vos visages et la maigreur de vos corps. C'était de croire que vous viviez sans plaisirs en ce monde, de ne vous voir jamais de leurs divertissements ; de vous entendre dire que vous ne pouviez pas mener comme eux cette vie douce, et que votre plus grand plaisir sur la terre était de vous priver des plaisirs sensibles. C'est là, chrétiens, c'est là, au rapport des anciens Pères de l'Eglise, ce qui effrayait la probité païenne et ce qui a retardé la conversion du monde entier. Oui, ce monde, qui n'est venu chrétien que lentement, le serait devenu tout d'un coup, s'il n'avait fallu pour être chrétien que changer de créance et renoncer aux grands crimes.

Que tardons-nous d'ouvrir l'Evangile ? Vous croyez bien, mes frères, que tout ce que cet Evangile condamne ou ordonne est ordonné ou condamné de Dieu ? Vous croyez bien que Jésus-Christ, qui parle dans cet Evangile, n'exagère rien, n'outre rien, comme vous voulez croire que nous faisons dans la chaire évangélique ? Or, prenez cet Evangile entre vos mains. Pressez cet Evangile, vous n'en exprimerez que mortification et pénitence. Méditez cet Evangile, c'est trop vous demander. Ouvrez et lisez: *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*. (*Luc.*, XIII, 5.) *Oh! que la voie qui conduit au ciel est étroite !* (*Matth.*, VII, 14.) *Faites effort pour entrer par la porte étroite*. (*Matth.*, VII, 13.) *Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume des cieux*. (*Matth.*, XI, 12.) *Qui ne porte pas sa croix après moi ne peut pas être mon disciple*. (*Matth.*, XIV, 27.) Voilà l'Evangile du Seigneur : montrez-moi dans votre vie la moindre trace de cet Evangile ; à moins que par la pénitence vous n'entendiez ces tribulations de la vie, ces malheurs personnels que vous ne souffrez pas en chrétien ; à moins que vous ne confondiez avec la croix de Jésus-Christ ce que votre délicatesse vous fait souffrir jusque dans vos plaisirs ; à moins que vous ne preniez pour la voie étroite les amertumes attachées à une vie qui n'est pas dans l'ordre ; à moins que vous ne regardiez comme les efforts évangéliques ce qu'il peut vous en coûter de soins et de peine pour parvenir au but de votre indolence. Une pareille illusion serait trop grossière. Vous convenez donc que vous n'êtes pas conformes à l'Evangile ; or, qui n'est pas conforme à l'Evangile est opposé à l'Evangile; et qui est opposé à l'Evangile est-il innocent ? Je dis plus : rien n'est plus directement opposé à l'Evangile que la vie molle. Pour comprendre cette vérité, faites, s'il vous plaît, cette réflexion avec moi. Remarquez que l'Evangile semble bien moins attaquer les désordres criants que la vie molle et sensuelle, et c'est une sage disposition du législateur. Le crime porte avec lui-même son horreur, et comme sa preuve de crime ; aussi Jésus-Christ ne s'est pas arrêté dans l'Evangile à crier contre les grands péchés et les grands pécheurs; mais comme la vie molle se justifie à ses propres yeux par je ne sais combien d'endroits, c'est cette vie qu'il fallait attaquer partout ; c'est contre cette vie qu'il fallait lancer tous les anathèmes ; c'est au sujet de cette vie qu'il a fallu que l'Evangile se soit exprimé d'une manière qui ne souffre ni interprétation ni exception.

Mais enfin il faut détruire l'Evangile ; il faut effacer tout ce qui a jamais été écrit, et contredire tout ce qui a jamais été prêché ;

il faut en un mot renverser toutes nos idées sur la religion, si, après des crimes, une vie qui est l'impénitence même n'est pas criminelle. Non, après l'innocence perdue, on n'a jamais connu dans l'Eglise d'autre ressource que la pénitence. Et qui a conservé aujourd'hui cette innocence, qui se perd presque par rien et en tant de manières? Comme je pense bien moins à vous effrayer qu'à vous instruire, et que je me réduis à ce qui est de rigueur et absolument nécessaire, je ne vous ferai pas le portrait d'un pénitent d'après Tertullien ou saint Cyprien. Je n'irai pas chercher dans la plus reculée antiquité, ou au fond des déserts de Nitrie, des règles et des exemples de pénitence. Je ne vous ferai pas absolument un crime de n'avoir pas gardé la plus exacte proportion, et enfin je ne vous condamnerai pas, si, naturellement trop faible, ou malheureusement trop affaibli, vous ne pouvez pas porter la pénitence des forts. Mais n'y a-t-il pas la pénitence des faibles, dont rien ne peut dispenser, et sur laquelle nul homme ne peut légitimement s'excuser? N'y a-t-il pas mille retranchements sensibles à l'amour-propre, et dont tout souffre en l'homme; mille renoncements à soi-même qui affligent l'homme plus que l'effusion du sang; de certaines mortifications de l'esprit et du cœur qui coûtent plus à la nature que toutes les macérations du corps? N'y a-t-il pas une vie de retraite, de silence, de prière? Au défaut des victimes sanglantes, n'y a-t-il pas ces larmes du cœur, ce gémissement secret, ce sacrifice d'un cœur abattu et humilié, que Dieu aime mieux que tous les holocaustes?

Ne demandons pas, si vous voulez, de grandes pénitences aux gens du monde, eussent-ils été de grands pécheurs. Mais enfin quelle loi, si ce n'est cette loi des sens à laquelle ils sont accoutumés d'obéir, peut les exempter de la loi naturelle de la pénitence, de cette loi établie par toute la tradition: Se refuser bien des plaisirs permis, pour s'en être accordé tant de défendus? Ah! que les innocents mènent une vie bien plus douce, disait un ancien Père (saint Pacien, *Paræn. ad pœnit.*) au nom des vrais pénitents, c'est là leur privilége! *Ista felicibus! Ego deliqui in Dominum.* Mais moi, qui ai péché contre le Seigneur, et que le Seigneur a chargé de le venger sur moi-même, par quelle loi jouirai-je de toutes les douceurs de la vie qui ne seront pas de nouveaux crimes? *Ego deliqui in Dominum, periclitor in æternum perire.* Mais à moi, qui suis engagé par la divine justice à me punir moi-même dans le temps, si je veux éviter les châtiments dans l'éternité, comment me sera-t-il permis de continuer une vie d'impénitence sous un nom de conversion? A quel titre entrerai-je donc dans le ciel? La couronne immortelle ne pouvant être le prix de mon innocence, ni le fruit de ma pénitence, serait donc la récompense de ma sensualité? Voilà, mes frères, les absurdités où l'on pousserait celui qui voudrait soutenir l'innocence de la vie molle, même après des crimes.

Enfin la vie molle et inutile est criminelle, parce qu'elle ne peut s'allier avec l'accomplissement des devoirs de l'état particulier, quel qu'il soit. Jusqu'ici j'ai parlé contre la vie molle, mais je n'ai pas éclaté, mais j'ai retenu une juste indignation contre les excès où nous voyons au milieu de nous que les choses ont été portées. Tous les ordres du monde font ici des plaintes, qui se joignent aux censures et aux cris de la religion. A qui comparerai-je notre nation à cet égard, et singulièrement les habitants de cette grande ville? Je les comparerai à ces Assyriens noyés dans les délices de Babylone, incapables de songer à autre chose qu'au plaisir, au milieu même du péril, et au moment même de la désolation. Je les comparerai à ces Perses, occupés de leur beauté et de leur parure comme des femmes, à qui il fallait, jusque dans les camps, tout ce faste, toutes ces commodités, tout cet attirail de sensualité auquel ils étaient accoutumés dans leurs maisons. Je les comparerai à ces voluptueux habitants de l'opulente et délicieuse Corinthe, qui se reprochaient le temps qu'ils donnaient aux affaires. Je les comparerai à ces oisifs et curieux Athéniens, qui, dans une souveraine indolence sur les malheurs de leur pays, ne s'occupaient qu'à apprendre et à débiter ce qui se passait de nouveau dans le monde. Je les comparerai à ces femmes romaines que les poëtes de ce temps-là nous représentent dans un entier oubli des devoirs, dans une cessation des fonctions de la vie humaine, dans un amollissement, en un mot, qu'on n'oserait présenter aux yeux, et qu'on craindrait de faire entendre à des oreilles chrétiennes. Mes frères, nous copions et nous passons peut-être tout cela. Indigne mollesse! Mollesse de nos jours et de notre nation, qui fait de nous des hommes dont une république païenne, mais bien policée, ne se serait jamais accommodée, et que la république chrétienne rejette encore plus loin d'elle! Mollesse de nos jours et de cette grande cité, qui fait de mauvais pères, de mauvaises mères, des sujets à charge, d'inutiles citoyens! Inutile poids de la terre, que la terre en effet porte à regret, pendant que toute créature assujettie malgré elle à leur mollesse, ainsi qu'à leur vanité, s'en plaint et en gémit attendant sa délivrance; pendant que mille voix les accusent au tribunal des hommes, ainsi qu'au tribunal de Dieu! Rien n'est exagéré dans des paroles si fortes; et ce que plusieurs feront passer ici pour une déclamation n'est qu'une naïve exposition des excès de notre siècle et de notre nation.

Non, mes frères, je ne crains pas d'en appeler ici même à ce tribunal de complaisance, où le monde juge la vie du monde. La vie molle appartient au monde, aussi le monde lui fait-il grâce, quand il l'envisage par tout autre endroit; mais quand il s'agit des obligations et des bienséances de

l'état violées; de porter un nom de sollicitude, et de mener une vie d'indolence; d'être chargé des affaires publiques, et de vouloir jouir de toutes les douceurs d'un état privé; d'être engagé à mille soins domestiques, et de les négliger tous : alors la sagesse humaine se pique d'être aussi sévère que l'Evangile. Et en effet, nous entendons quelquefois le monde crier aussi haut que la religion contre le désordre que jette dans tous les états la vie molle, indolente et paresseuse de tant de gens du monde. A cet égard nous voyons le mari faire des reproches à la femme, la femme s'élever contre le mari; les enfants se plaindre du père et de la mère, le père et la mère s'emporter contre les enfants; l'ami censurer et blâmer son ami, et en un mot le monde condamner le monde.

Il me semble que j'entends ici un de nos sages mondains, qui dit à quelqu'un de ces ministres des autels qui savent jouir de toutes les douceurs de leur état, sans en vouloir prendre les peines : Que faites-vous sur la terre, et qu'êtes-vous dans le monde? Vous êtes la chimère de votre siècle, la lumière du monde sans l'éclairer, le sel de la terre sans la préserver de corruption; une sentinelle de Jérusalem sans veiller; un ouvrier de la vigne sans travailler; un soldat des armées du Seigneur sans combattre; l'homme de Dieu sans agir pour lui; le ministre de Jésus-Christ sans l'annoncer, son coadjuteur sans l'aider, le co-rédempteur des âmes sans vous embarrasser de leur salut ou de leur perte. Portant un grand nom sans le remplir; mangeant les péchés du peuple sans les porter sur vous, et vous présenter devant Dieu pour les pécheurs; ne connaissant et n'estimant votre dignité que par les endroits qui flattent ou l'orgueil ou la mollesse. Nous ne sommes pas des juges bien sévères; mais cette contradiction de mœurs et de devoirs est si choquante, que nous la jugeons tout à fait criminelle. Ainsi les enfants du siècle seront un jour, et sont déjà nos juges, domestiques de Dieu, par qui le jugement commencera.

Mais jugeons à notre tour les enfants du siècle. Il n'est ni de mon sujet ni de mon dessein de vous mettre ici devant les yeux un juge corrompu et corrompant lui-même la justice, tantôt par intérêt, tantôt par vaine gloire, tantôt par une lâche complaisance pour les volontés des grands, allant au-devant du bien qu'il en peut attendre; tantôt, par une crainte encore plus faible de leur pouvoir, prévenant le mal qu'ils lui peuvent faire; quelquefois par indifférence pour la justice; souvent par déférence pour l'amitié, en mille rencontres par cette autre passion à laquelle il fait tout servir, et dont il a rendu également le bon et le mauvais droit tributaire. Je n'ai pas précisément à vous faire voir ici, et en quelque sorte à vous faire sentir les fondements de la terre ébranlés, c'est-à-dire, ces grandes lois qui servent de soutien à la société humaine violées, le bel ordre d'un état troublé, les fortunes des particuliers renversées par ces jugements au hazard que prononce l'incapacité, ou par ces jugements tout à fait injustes que peut prononcer l'ignorance. L'homme dont la religion se plaint ici par ma bouche, et contre lequel le siècle s'élève avec la même force, c'est ce magistrat homme de plaisir, cet homme en place qui aime le repos et la vie douce. Avec un fonds de probité, avec un certain amour de la justice, avec de belles lumières naturelles, mais dominé par son penchant, cet homme laisse régner le crime et la licence par tout où il peut et où il doit la réprimer; il néglige la science de son état; il ne donne aux affaires dont il est chargé que des moments pressés, que les restes courts de ses divertissements ou de son long repos. Ne suivons pas cette iniquité à droite et à gauche, n'abandonnons pas un tel homme au jugement de ceux qui ont souffert de son indolence, de son amour pour le plaisir; de ceux dont il n'a pas voulu connaître la cause, parce qu'il n'a pas voulu se donner la peine d'en examiner le fond, d'en suivre le fil, d'en démêler les difficultés. Jugez-le avec nous, vous qui ne prenez ici d'autre intérêt que celui de l'ordre du monde. Un tel homme est-il sans reproche, et peut-il éviter la condamnation ?

Vous savez mieux que je ne pourrais vous l'exposer ce qui se passe dans une famille dont le père est un homme indolent, endormi, un de ces hommes dont on dit qu'il ne fait tort qu'à sa famille; dont la mère est une de ces femmes élevées dans le sein de la mollesse, oisive par habitude ou par vanité, tout occupée de son corps ou de son plaisir. Le désordre dans les affaires, la division entre l'époux et l'épouse, le libertinage des enfants, les déréglements les plus grossiers parmi les domestiques : telles sont les suites de la vie molle, oisive et inutile. Les mauvais exemples, les leçons du vice ne feraient pas plus de ravage dans une maison. Et vous vous justifiez une pareille conduite, quand la sagesse mondaine s'accorde avec toutes les lois divines pour la condamner ! Mais écoutons plus en détail ces justifications, ou plutôt commençons à les combattre; ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Chrétiens et pécheurs, nous nous justifions une vie que condamnent toutes les règles du christianisme et les lois de la pénitence. Nous nous justifions une vie inconnue aux saints, une vie que ces femmes illustres, les Paule, les Marcelle, les Mélanie, qui l'avaient menée quelque temps au milieu de Rome, ont pleurée le reste de leurs jours au fond d'un désert, ne croyant pas pouvoir assez l'expier. Chrétiens et pécheurs, nous nous justifions une vie, qui, quand il faudra quitter la vie pour en aller rendre compte à Dieu, nous effraiera; nous désolera, nous paraissant alors tout ce qu'elle est aux yeux de Dieu. Heureux si nos regrets et nos désirs se trouvent alors sincères, et si Dieu veut accepter, comme

la pénitence d'une vie si impénitente, la douleur inutile que nous en aurons dans ce dernier moment ! Dans l'ensorcellement de la vie, et trop pleins de ce nom de gens du monde, nous vivons donc à la manière du monde; et parce que nous l'aimons, nous nous justifions une vie qu'il faudra condamner, qu'il faudra détester, qu'il faudra pleurer; lorsque nous voyant mortels et comme déjà morts, nous commencerons à penser sérieusement que nous étions chrétiens, et condamnés par tant de raisons à la pénitence. Mais encore une fois, pendant qu'on jouit de la vie, et si agréablement, on s'étourdit, pour ne pas se troubler soi-même dans cette jouissance agréable. On se croirait ennemi de soi-même, si on allait, comme la lampe à la main, examiner le fond de cette vie; et en un mot on se fait des raisons, telles qu'elles puissent être, pour ne pas condamner ce qu'on ne veut pas quitter. Ces raisons, les voici telles qu'on les entend tous les jours sortir de la bouche des gens du monde : il n'y a point de crime dans cette vie, notre état nous la permet, nous en avons contracté l'habitude.

Que les gens du monde cessent de dire, pour nous rendre odieux ou ridicules, que nous leur faisons un crime de ne point faire de mal; que nous leur reprochons, comme une énorme prévarication de tout l'Evangile, des choses si petites, qu'on ne peut les appeler un grand mal sans un excès de sévérité. Souffrez, gens du monde, que pour votre instruction j'emprunte ici vos raisonnements, et jusqu'à votre langage.

Est-ce donc un si grand mal, nous disent les gens du monde, de s'accorder certaines douceurs de la vie, qu'on a, pour ainsi dire, sous sa main, et que personne dans le monde ne se refuse? Est-ce un si grand désordre de faire ordinairement bonne chère, quand c'est sans intempérance, que ce n'est aux dépens de personne, et que la licence est entièrement bannie de la table? Est-ce une chose si criminelle de prendre un plus long repos, lorsque c'est pour la santé; et, quand ce serait par paresse, quand c'est sans un certain péril pour la vertu? Où est l'iniquité de se divertir en honnêtes gens, de donner chaque jour au jeu un temps réglé, et même assez considérable, quand c'est sans emportement et sans grande perte? Le temps que l'on perdra dans les assemblées et aux conversations les plus inutiles, pourvu que la réputation du prochain y soit épargnée, et que la pudeur n'y soit offensée en rien : ce temps perdu sera-t-il donc un crime pour des femmes dont les occupations sont pour l'ordinaire si peu de chose, pour des hommes qui ne seront pas absolument redevables de leur temps à des affaires plus sérieuses?

Avant que de répondre à des raisonnements spécieux, et qui couvrent si bien le mauvais fond de la vie que je combats comme contraire au christianisme tout entier, je devrais peut-être examiner si cette oisiveté, cause ordinaire et source naturelle de tant de vices, n'en produit point ici de capital. Je devrais peut-être, les règles d'un côté et votre conduite de l'autre, examiner et voir si dans ces conversations, ces assemblées, ces jeux, ces amusements, toutes choses si voisines du crime, si favorables au crime, il ne s'en trouverait point en effet quelqu'un. Je pourrais enfin entrer dans une discussion plus exacte sur cette sagesse et cette retenue en toutes choses que vous vous êtes attribuées. Mais comme je n'ai besoin de rien qui soit marqué en particulier du caractère de crime, pour prouver que le fond de votre vie est criminel, je suppose tout sans vous rien accorder.

Qu'il soit donc vrai qu'on ne saurait trouver dans votre vie aucune action qui soit un crime marqué. Mais enfin, et vous en conviendrez avec moi, votre vie est un tissu d'actions qui n'ont rien que d'humain : ce détail d'actions tout humaines forme une vie qui certainement n'est pas chrétienne : et une vie qui n'est pas chrétienne, dites-moi ce qu'elle est, si elle n'est pas criminelle? Imaginez une espèce de jugement pour une vie qui n'est pas chrétienne, si Dieu ne doit pas la juger comme la vie païenne? nommez-moi dans le siècle à venir un autre lieu que l'enfer où Dieu placera ceux, qui, avec le nom de chrétien, auront mené une vie qui n'est pas chrétienne? Trouvez quelque endroit dans l'Evangile qui dise ou qui insinue que ceux qui n'auront pas mérité la récompense des saints par une vie sainte, ne seront pas pour cela toujours trouvés dignes du châtiment des réprouvés pour l'impénitence de leur vie?

Non, et je vous le répéterai tant de fois, que vous l'emporterez peut-être avec vous pour ne plus l'oublier, non, chrétiens, ce n'est pas de ne point faire de mal que nous vous faisons un crime, c'est de ne point faire de bien. Et pour vous convaincre que ne point faire de bien c'est faire un grand mal, ouvrez l'Evangile. L'arbre qui ne porte point de fruit n'est-il pas coupé et jeté au feu, comme celui qui en porte de mauvais ? Le serviteur inutile et paresseux n'est-il pas jeté dehors et précipité dans les ténèbres, comme le serviteur méchant et débauché ? La porte du ciel n'est-elle pas fermée aux vierges dont les lampes n'étaient pas garnies, c'est-à-dire qui n'avaient pas une certaine quantité de bonnes œuvres, comme à ces femmes qui en ont tant commis de mauvaises? Ce ne sera peut-être pas d'une de vos habitudes prise séparément que nous vous ferons un crime : mais plusieurs de ces habitudes ensemble forment la vie molle; et cette vie molle, je crois avoir assez prouvé qu'elle est criminelle. Ce ne sera pas pour deux, trois plaisirs pris en passant, et avec la retenue que vous avez marquée, que nous vous jugerons dignes des peines de l'enfer; c'est pour ce goût, cet attachement au plaisir et à la vie douce; pour cette recherche des aises et des commodités de la vie, que nous vous jugeons indignes de la récompense éternelle. C'est ainsi, et cela se passa en figure, que ceux des soldats de

Gédéon qui avaient pris de l'eau en passant, pour se désaltérer, ne furent pas renvoyés comme indignes d'aller à la défaite du peuple de Dieu, mais ceux-là seulement qui s'étaient arrêtés au plaisir.

Me direz-vous que votre conscienee, qui est votre règle, ne vous reproche pas cette vie comme absolument criminelle? Ah! je me doutais bien, à votre tranquillité et à vos raisonnements, que votre conscience était gagnée, qu'elle était pervertie. Mais ne vous a-t-elle jamais reproché, et peut-être avec de grands cris, ce qu'elle semble autoriser aujourd'hui par son silence? Vous l'avez donc réduite à se taire à force de lui résister? Ne vous endormez pas sur ce repos de votre conscience : ce repos de votre conscience serait plus effrayant et plus inquiétant pour vous que ses cris et ses inquiétudes, si vous saviez entendre, et si vous vouliez comprendre ce que c'est que le silence et la tranquillité d'une conscience qui ne fut autrefois ni muette ni tranquille. Votre conscience ne vous a jamais fait de reproches là-dessus. C'est donc que l'ignorance de votre religion règle les mouvements de votre conscience; c'est donc que votre conscience s'est formée sur de mauvais principes.

Mais enfin, quand vous seriez d'accord avec votre conscience, il faut encore être d'accord avec la Loi. Car, selon tous les principes de la théologie, il faut ces deux choses pour n'être point coupable : le consentement de la conscience, la conformité avec la Loi. Vous êtes d'accord avec votre conscience; mais il faut être d'accord avec la vérité, contre laquelle ni la coutume la plus ancienne, ni la prévarication la plus universelle ne peuvent prescrire : l'erreur, quand nos passions l'ont produite, ne servant de rien qu'à nous rendre plus coupables. Vous êtes d'accord avec la conscience : mais il faut être d'accord avec la règle des mœurs, qui ne change pas avec les pensées variables et toujours changeantes des hommes. Vous êtes d'accord avec la conscience : mais il faut être d'accord avec la parole de Jésus-Christ, qui ne passera pas quand les cieux et la terre passeront; or la parole de Jésus-Christ, qui est l'Evangile, condamne par toutes ses comparaisons, condamne par toutes ses maximes, condamne en termes exprès la vie molle et inutile, sans lui attribuer d'autre crime que cette mollesse même et cette inutilité.

Mais les directeurs de votre conscience, après lesquels vous ne croyez pas devoir examiner, n'ont jamais été si fort alarmés de cette vie. Après vous en avoir fait quelques reproches d'une manière assez vague, ils ont passé par-dessus; et enfin ils ne vous ont jamais exclus, pour cette vie qui nous offense tant, de la participation des choses saintes : preuve certaine qu'ils ne regardent pas cette vie comme absolument criminelle. Que dit-on de vous, ministres de la pénitence, qui en êtes peut-être les exemples, qui vous en êtes peut-être rendus les victimes? Mais non, je ne croirai jamais que des hommes qui se dévouent eux-mêmes à toutes les rigueurs de la mortification chrétienne, qui pratiquent là-dessus jusqu'aux moindres conseils de l'Evangile, aient tellement renoncé pour vous à l'esprit de l'Evangile, qu'ils puissent en regarder dans vos personnes le violement entier, et la prévarication la plus marquée comme un relâchement qui n'est pas essentiel, et qu'on peut tolérer dans les gens du monde, sous le nom d'imperfection. Il faut que vous les ayez trompés en ne leur parlant pas du fond de votre vie, ou qu'eux-mêmes se soient trompés au tour favorable avec lequel vous la leur avez exposée. Mais, après tout, ce n'est pas aux martyrs de la pénitence à dispenser les chrétiens de la pénitence : ce ne sont pas les martyrs qui font l'Evangile, mais l'Evangile qui fait les martyrs. Et quand un ange, vous dira saint Paul, viendrait du ciel pour prêcher un autre Evangile que celui de la mortification, il faudrait dire anathème à cet ange, et à lui-même Paul, s'il vous prêchait cet Evangile adouci. Enfin, mes frères, souvenez-vous de l'aveugle conducteur et de l'aveugle conduit.

Ce ne sont pas les gens d'une fortune médiocre et d'un rang inférieur qui nous allèguent la condition ou les richesses pour raison de la vie molle et inutile qu'ils mènent : ils veulent imiter la vie des grands et des riches, croyant se donner par là un relief dans le monde; mais ils ne la couvrent pas du prétexte de la bienséance, et en quelque sorte du devoir. C'est donc à ceux qui ont des richesses dans ce monde, ou qui y sont dans l'élévation, que le privilége de vivre au gré de leurs désirs sensuels, que le privilége de s'affranchir des peines de la vie, ou plutôt d'en goûter toutes les douceurs est accordé? Mais où sont les titres qui déchargent ainsi les grands et les riches du monde du joug des enfants d'Adam, qui les déchargent de cette obligation de porter la croix, imposée à tous les chrétiens? Où sont écrits ces priviléges, et en quels caractères? Est-ce dans cet endroit de l'Evangile : Si vous ne faites pénitence vous périrez tous? ou dans cet autre : Il disait *à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive?* Est-ce dans celui-ci : *Malheur à vous, riches, qui êtes maintenant dans les consolations, parce que vous serez alors dans les pleurs?* Est-ce dans l'histoire, ou dans la parabole, si vous voulez, du mauvais riche, de ce riche qui après avoir reçu ses biens en ce monde, en y vivant voluptueusement, fut jeté, en cessant de vivre, au fond de l'enfer, pour y souffrir éternellement ce que l'Evangile appelle ses maux, pour y éprouver cette révolution du bonheur au malheur, comme Lazare éprouvait dans le ciel sa révolution du malheur au bonheur; car, dit Tertullien, le sort des hommes est disposé sur cette révolution : *Vicibus disposita res est?*

Sur quoi les grands et les riches de ce monde s'appuient-ils, quand ils se dispensent de la pénitence commune? Est-ce sur

l'innocence de leur vie? Eh! ce sont souvent les plus grands pécheurs de la terre, les plus hardis violateurs de toutes les lois de Dieu: *Optimates et magis hi confregerunt jugum, ruperunt vincula.* (*Jer.*, V, 5.) Est-ce sur les bienfaits de Dieu dont ils doivent jouir? Oui, en jouir selon ses lois : ses lois aussi austères pour les grands que pour les petits, quant au fond de la vie. De quoi servirait donc d'avoir amassé tant de richesses? Peut-être aussi n'en fallait-il pas tant amasser. De quoi servirait d'en avoir tant hérité de ses pères, et d'en avoir tant reçu de Dieu? Tout l'Evangile vous le dit, à quoi devraient servir ces richesses dont Dieu vous a rendus les distributeurs et les économes; et Dieu vous le dira un jour bien plus haut dans son jugement.

Sur quoi s'appuient les riches, pour ne penser qu'à vivre et à vivre délicieusement? Est-ce sur ce qu'ils sont des hommes importants, nécessaires au monde? Je le dirai encore une fois : ils sont à charge à la terre; tyrans de la nature entière, qui, selon la pensée de saint Paul, ne cherche qu'à être délivrée de leur tyrannie. Est-ce sur ce qu'il est naturel de s'affranchir ainsi des travaux et des misères des autres hommes? Mais, en s'affranchissant ainsi des peines des autres hommes, on se retire de dessous la main de Dieu, on se retire de la voie des chrétiens.

Les grands et les riches du monde sont sans inquiétude et sans crainte au sujet de la vie molle et inutile qu'ils mènent : mais sur quel fondement? Est-ce sur les peines qui peuvent se rencontrer dans leur état : peines qui, à leur sens, sont de justes compensations des douceurs qu'ils goûtent dans la vie : peines, en un mot, qui, selon eux, doivent faire leur pénitence? Mais quelle proportion y a-t-il entre les peines réelles que les grands et les riches souffrent dans leur état, et les plaisirs qu'ils s'y procurent? Quelle proportion y a-t-il entre les heures que les grands et les riches donnent à des occupations sérieuses, et le temps qu'ils passent ou à ne rien faire, ou à faire ce qu'ils ne devraient pas faire? Quand ils connaîtraient les privations, qu'ils se retiendraient sur de certaines choses, quelle proportion y a-t-il entre les choses qu'ils s'accordent par sensualité, et celles qu'ils se refusent par esprit de piété?

Mais la cause de ces peines des grands et des riches du monde, loin d'en faire des martyrs et des pénitents évangéliques, en fait des hommes qui auront à rendre compte de leurs peines mêmes, et qui en seront punis. Leurs peines viennent de leur mollesse même, de leur délicatesse, de leur orgueil, de cet esprit qui veut tout dominer; de cette habitude de ne manquer de rien, de ne rien souffrir, d'être prévenus dans tous leurs désirs. Une des grandes peines des riches et des grands, c'est de sentir bien plus les moindres maux, les moindres contradictions, les moindres disgrâces. Une de leurs grandes peines, c'est de ne trouver plus rien de bon, à force de manger et de boire ce qu'il y a de plus délicieux et de plus exquis; c'est de ne trouver plus rien de doux et de commode, à force d'avoir goûté les douceurs de la vie, et d'en avoir épuisé les commodités; c'est de n'avoir rien à souhait, à force de souhaiter tout dans l'excès ou de la magnificence ou de la sensualité, à force de souhaiter vivement les plus petites choses, et de les vouloir dans l'instant; c'est de n'être presque jamais contents, parce qu'ils veulent presque toujours forcer la nature et faire violence à l'état présent des choses humaines. Vous leur entendez dire à toute heure qu'ils sont bien misérables, et plus malheureux que ceux à qui mille choses nécessaires manquent. La grande peine de la vie, pour les grands et les riches, c'est d'accorder leurs passions entre elles; celle, par exemple, qui les pousse à dépenser, et celle qui les porte à épargner. Les peines de ces dieux de la terre sont les agitations de la colère, les mouvements et les intrigues de l'ambition, les chagrins que leur attire leur superbe, les dégoûts que leur procure la jalousie qu'ils excitent, et l'envie qu'on a naturellement contre eux, mais qu'ils fomentent. Les peines de l'état des grands et des riches, c'est ce qu'on souffre, non pas en faisant le bien, mais en faisant le mal; non pas en obéissant à l'Evangile, mais en faisant ce que l'Evangile condamne. Voilà vraiment des peines bien dignes de former la vie pénitente et crucifiée d'un chrétien! Voilà cependant ce que les grands et les riches veulent nous donner pour la pénitence de leur état. Mais je ne sais si quelqu'un, dans la plus grande passion de plaire aux grands et aux riches, a entrepris sérieusement d'accorder leur vie, cette vie dont je parle, avec les règles du christianisme sur la mortification. Je ne sais si quelqu'un, dans la plus grande licence des commentaires sur l'Evangile, et à force de raffinements, a trouvé ici la pénitence évangélique; et c'est celle-là seule qui sauvera.

Les riches et les grands s'autorisent d'un exemple ancien et d'une coutume générale dans leur état Mais où est-il dit dit que Jésus-Christ jugera quelqu'un selon la coutume, lui qui, selon la remarque de Tertullien, ne s'est pas appelé la coutume, mais la vérité; lui, qui, selon la parole du Prophète, jugera la terre et les peuples, non selon les règles de la terre et les coutumes des peuples, mais selon son équité et sa vérité? Où est-il dit que la coutume délivrera quelqu'un, comme il est dit de tous les délivrés que la vérité les délivrera? Où est-il écrit qu'on suivra la multitude, et qu'en marchant sur les pas des errants, le nombre des égarés les sauvera tous? Heureux qni le reconnaît maintenant pour son salut avec Augustin, et qui n'attend pas de le reconnaître et de le crier inutilement dans l'enfer avec tant de mauvais riches : « Je ne connaissais pas les règles de votre justice, qui ne juge pas les hommes selon la coutume, ô mon Dieu ! »

Jetez donc, grands et riches du monde, jetez donc les yeux du côté où sont allés tant de gens, qui, dans la même situation, ont

vécu comme vous, parce qu'ils ont pensé comme vous. Vos amis et vos frères demandent peut-être à venir vers vous pour vous donner un avertissement salutaire sur la vie que vous menez, afin que vous n'alliez pas vous-mêmes avec eux dans le lieu des tourments : mais il leur est dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent; ils ont l'Evangile, qu'ils y croient. Et vos pères eux-mêmes, qui vous ont laissé l'exemple de cette vie, exemple sur lequel vous fondez votre droit, où sont-ils? *Patres vestri ubi sunt?* (*Zach.*, I, 5.) Croyez-vous qu'ils soient dans le sein d'Abraham avec Lazare, qui a tant souffert sur la terre? Croyez-vous qu'ils soient dans le ciel avec ces martyrs, avec ces anachorètes, avec ces saints pénitents, avec ces vierges dures et comme cruelles à elles-mêmes, avec tous les disciples de Jésus-Christ qui, selon que saint Paul le déclare à tous ceux qui sont à Jésus-Christ, auront crucifié leur chair avec ses désirs sensuels, comme avec ses inclinations vicieuses? *Patres vestri ubi sunt?* Où sont vos pères? Si ce que vous dites d'eux est vrai, et qu'il faille croire à l'Evangile; ils sont dans l'enfer avec le riche sensuel et voluptueux. Ils sont pour l'éternité dans le lieu des pleurs et des grincements de dents pour avoir vécu dans les délices et dans les aises pendant leurs jours, si courts sur la terre : et du fond de l'enfer ils vous crient, ne pouvant pas venir vers vous, de n'aller pas vers eux en vivant comme eux. Puissiez-vous l'entendre aujourd'hui de leur bouche et de la mienne, cette parole qui est le fond de l'Evangile : La vie molle jette dans l'enfer!

Riches, déplorables victimes des coutumes du siècle et de vos propres pensées! riches, qui, comme un troupeau stupide, vous suivez tous et vous poussez tous, comme pour arriver tous ensemble, comme pour arriver tous plus tôt au précipice! Ah! si au milieu de cet étourdissement et dans l'impétuosité de votre course, vous pouviez vous arrêter un moment pour vous demander à vous-mêmes où vous allez, et où peut aboutir cette voie que vous avez prise, sans trop interroger et sans trop examiner! Si au milieu de ces palais enchantés, si à cette table délicieuse, si dans ces lits préparés par la mollesse, si dans cette abondance et cette surabondance d'aises, de plaisirs, de douceurs, de commodités, vous vous disiez quelquefois à vous-mêmes : Où se terminera tout ceci? Cendre, poussière, vers, pourriture; voilà pour ce corps tant flatté, pour cette chair nourrie dans les délices. L'enfer, le lieu des tourments; voilà pour l'âme, cette âme qu'on a rabaissée à l'unique soin, à l'unique amour du corps. Le feu éternel; voilà pour l'homme tout entier, quand ce corps sera ressuscité pour avoir part à ce qu'aura fait l'homme tout entier dans les jours de sa vie mortelle. Vous mourrez, grands et riches du monde, *vous mourrez comme les hommes* (*Ps.* LXXXI, 7); et *alors* non-seulement *toutes vos pensées périront* (*Ps.* CXLV, 4), mais si vous vivez à la manière des grands et des riches, vous périrez vous-mêmes, ensevelis dans l'enfer : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* (*Luc.*, XVI, 22.)

Enfin, pour justifier comme on peut cette vie douce et molle, on nous dit que c'est une habitude qui est passée en nécessité. Il est malheureux de s'être fait une longue et forte habitude de la vie molle, habitude d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle est plus douce; mais le crime, s'il y en a eu d'abord, ne cesse point ici en continuant. Si, à force de mal faire, le mal disparaissait et changeait de nature, quel privilége aurait donc le vice? Il faudrait, par la même raison, que la vertu suivie longtemps, et changée en heureuse habitude, perdît le mérite du bien, et ne fût plus la vertu. Je vous plains, riches, grands, hommes et femmes; je vous plains de l'éducation qu'on vous a donnée à cet égard, des exemples qu'on vous a mis de bonne heure devant les yeux, des leçons que la sagesse humaine, amie de la chair, a pris soin de vous faire. Je vous plains d'être nés dans un siècle et au milieu d'un peuple où cette vie molle est comme naturalisée, où elle est portée aux derniers excès, où on la trouve dominante partout, et n'écoutant plus rien. Je vous plains du malheur que vous avez eu d'être si heureux en ce monde, que vous n'ayez pas pu vous refuser à cette heureuse jouissance de la vie et de ses biens; mais enfin je puis encore appeler ici tout contre vous, la religion et la raison.

Et, en effet, est-ce ici une habitude que la passion pour la gloire ou pour les richesses ne pût pas vaincre? Pourquoi le désir du salut et de la couronne immortelle ne pourrat-il pas en triompher? Est-ce une habitude que l'amour de la vie présente ne pût pas surmonter? Pourquoi la crainte de la mort éternelle ne pourrait-elle pas la vaincre? Est-ce une habitude plus longue et plus forte que celle de certaines personnes de votre état, de votre âge, de votre connaissance, peut-être de votre famille, qui auront embrassé les instituts les plus rigoureux? Est-ce une habitude qui ait résisté aux derniers efforts? Qu'avez-vous fait pour la déraciner? Avez-vous seulement essayé vos forces contre elle? Est-ce une habitude sur laquelle la grâce elle-même ne puisse rien? L'avez-vous seulement demandée, commençant par vouloir véritablement cette grâce avec laquelle l'homme peut tout? Vous la redoutez cette grâce puissante; vous l'éloignez, vous la conjurez de ne pas vous tourmenter, de ne pas vous presser, de ne pas vous faire ce que vous regardez comme une violence.

Quand ce serait ici cette impuissance dont parle saint Bernard, quand ce serait cette nécessité dont parle si souvent saint Augustin; ce ne serait jamais qu'une impuissance de nom, qu'une nécessité qui vient, non de la nature, mais de la volonté; nécessité que vous pourriez vaincre, si vous le vouliez comme vous voulez contenter vos

autres passions, comme vous voulez céder à celle-ci, comme vous voulez tant de choses dans la vie, et qui réussissent en effet. C'est ici cette nécessité où se supposait Augustin à l'égard des plaisirs impurs, auxquels, dit-il, j'étais lié, non par une puissance étrangère, mais par ma volonté de fer : *Ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate.* Chaîne de fer, qu'il put rompre quand il y porta une main ferme et hardie; nécessité qu'il put surmonter quand il y déploya toutes les forces de sa volonté. Ainsi pourriez-vous surmonter l'habitude dont vous vous plaignez. Vous le pourriez, si vous aviez autant de désir de changer de vie qu'Augustin; si vous vous faisiez pour cela les mêmes violences; si vous vous armiez des mêmes motifs; si vous adressiez des prières à Dieu avec la même ardeur et la même persévérance; si, au lieu de porter une main faible et tremblante sur quelqu'une de vos habitudes, vous vous faisiez tout d'un coup un effort généreux, mettant, pour ainsi dire, la coignée à la racine de l'arbre. Mais vous l'aimez, cette vie douce et commode, l'habitude vous en est chère; que dis-je? vous en aimez jusqu'à la nécessité; et ce n'est qu'en paroles, vous trompant vous-mêmes, que vous vous en plaignez quelquefois. Elles vous ont persuadé, ces voluptés, comme d'autres plus criminelles l'avaient persuadé à Augustin, que vous ne pourrez jamais vous passer d'elles; et qu'enfin la mort vous serait plus douce qu'une vie sevrée de pareilles douceurs. Non, mes frères, et ne poussez pas l'erreur jusqu'à résister à toutes les lumières de la piété; ne poussez pas l'entêtement jusqu'à ne vouloir pas croire un homme tel qu'Augustin qui en a fait l'heureuse épreuve : *Crede homini experto.* Pour un homme converti, dit-il, les plaisirs ne sont pas perdus, ils sont seulement changés : *Homini converso non subtrahuntur deliciæ, sed mutantur.* Ce n'est pas quand on a vieilli dans le bien, ce n'est pas après bien des années qu'on s'accoutume enfin à se passer de ces douceurs accoutumées; c'est tout d'un coup qu'on aime à s'en priver, et qu'on aime cette privation plus qu'on n'a jamais aimé les plaisirs mêmes : *Quam subito mihi dulce fuit carere suavitatibus nugarum!*

Certes, c'est un trop grand entêtement de ne vouloir pas croire à l'expérience d'un tel homme; mais c'est une trop grande folie, c'est l'excès de l'incrédulité de ne vouloir pas croire aux promesses de Dieu : *Crede saltem Deo promittenti.* Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous tous qui êtes accablés sous le poids de la vie que vous menez. Une vie chargée de crimes doit être un poids plus accablant; mais enfin, tant qu'on a un reste de foi à l'Evangile, toute vie manifestement contraire à l'Evangile est un poids lourd par les remords qu'elle cause, par les inquiétudes et les frayeurs qu'elle donne. Venez donc, vous, dit Jésus-Christ, vous qui êtes accablés et vous qui êtes chargés, et vous trouverez le repos de vos âmes. Qu'on mette ensemble toutes les douceurs de la vie dont je parle; ces douceurs ne sont pas si douces que le repos de l'âme; et on trouve ce repos dans la piété. *Et invenietis requiem animabus vestris* (*Matth.*, II, 29.) Qu'on ne laisse à une vie qui n'est pas dans l'ordre qu'une seule amertume, qu'on les en sépare toutes, le repos de l'âme dans la piété, malgré les peines qui l'accompagnent, est incomparablement plus doux. Le service de Jésus-Christ est un joug, ni je ne crains ni je ne rougis de l'appeler ainsi; mais ce joug est doux, quand on aime une fois Jésus-Christ. C'est lui qui le dit : *Jugum enim meum suave est.* (*Matth.* XI, 30.) C'est un fardeau que les exercices de la vie chrétienne; la nature n'aime pas à le porter; mais c'est un fardeau que la grâce de Jésus-Christ rend léger, quand elle le porte avec nous : c'est Jésus-Christ qui l'assure : *Et onus meum leve.* (*Ibid.*)

Oui, mes frères, en changeant de vie on change de force. Avec la grâce on peut tout. Avec l'onction du Saint-Esprit, les croix elles-mêmes ne pèsent pas. Avec l'amour de Dieu dans le cœur, tout est aisé, tout est aimable. Du reste, chrétiens auditeurs, chaque chose a son tour et sa révolution; comme le disait Tertullien aux infidèles, et ainsi que je l'ai déjà moi-même remarqué, *Vicibus disposita res est.* Les plaisirs de la terre et les supplices de l'enfer, c'est le partage des infidèles, et parmi les chrétiens, le choix des insensés. Les peines de la vie et la félicité éternelle, c'est le choix des sages et l'heureux sort des chrétiens aimés de Dieu, et qui, croyant, obéissent à son Evangile. Je vous le souhaite. Au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON V.

Pour le deuxième mardi du Carême.

SUR LA VÉRITABLE ET LA FAUSSE PIÉTÉ.

Secundum opera eorum nolite facere..... Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus...... Amant primas cathedras in synagogis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi. (*Matth.*, XXV, 3, 5, 6, 7.)

Ne faites pas ce que font les docteurs de la Loi et les pharisiens.... Car ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes.... Ils aiment les premières chaires dans les synagogues, ils aiment qu'on les salue dans les places publiques et qu'on les appelle maîtres.

Les dignes maîtres, qui, enseignant bien lorsqu'ils s'appuyaient sur Moïse, et très-mal quand ils débitaient leurs propres traditions, se conduisaient par ces traditions qu'ils avaient eu soin d'ajuster sur leurs passions! Les dignes maîtres, qui ne pouvaient servir de règle de mœurs qu'autant qu'on était attentif à faire le contraire de ce qu'ils faisaient! Et en ce sens, leur iniquité, selon qu'un illustre martyr s'est exprimé depuis, était l'instruction des peuples : *Eorum iniquitas mea doctrina est.* (S. IGN.) Les dignes maîtres, contre lesquels Jésus-Christ n'a cessé de s'élever, dont il a fallu qu'il ait fait connaître la folie, qu'il ait démasqué l'hypocrisie, qu'il ait montré au doigt l'a-

veuglement! Les dignes maîtres, aussi jaloux de prendre ce nom de maîtres et d'en recevoir les honneurs, qu'ils étaient peu soigneux d'en remplir les obligations! Les dignes maîtres, qui, cherchant à s'attacher à eux-mêmes les hommes, et non pas à la Loi, faisaient de leurs disciples des hommes doublement dignes de la peine du feu! Les dignes maîtres, qui, enseignant la piété, ne connaissaient pas l'esprit de la piété; qui, en faisant l'œuvre extérieure de la justice, et la portant même au delà des termes de la Loi, ne cherchaient, au lieu de la gloire de Dieu et de leur propre sanctification, que les différentes récompenses des hommes!

C'est contre cette fausse piété qui a si souvent excité l'indignation de Jésus-Christ, et qui nous est venue des pharisiens, que je vais m'élever aujourd'hui avec force. C'est contre cette piété superstitieuse et toute extérieure, qui a passé en partie de la Synagogue dans l'Eglise, que j'entreprends aujourd'hui d'ouvrir les yeux du peuple fidèle : mais en même temps je donnerai des instructions saines et précises sur la piété véritable, telle que doit l'être la piété des chrétiens. Et en effet, faut-il dans l'Eglise du Seigneur laisser ce levain des pharisiens, sans dire seulement aux enfants de Dieu : Prenez-y garde, le mal est au milieu de vous : *Cavete a fermento pharisæorum?* (*Matth.* XVI, 6.) Faut-il laisser cette corruption gagner comme la gangrène, sans oser seulement y apporter le remède de la parole? Parce que le faux dévot irrité dira dans sa colère : Il y a déjà assez peu de dévotion dans le monde sans crier encore contre les dévots, et que le mondain se joindra au faux dévot pour nous censurer, faut-il laisser l'un et l'autre dans l'erreur et dans la mauvaise voie? Car le mondain même croit vivre dans la piété à sa manière; et tel d'entre eux se croit plus religieux que le meilleur chrétien. Non, mes frères, et l'on ne doit pas toujours écouter les cris du mondain et du faux dévot. Mais il faut, avec cette sagesse qui doit assaisonner tous nos discours, et qui convient singulièrement à celui-ci, faire voir une fois qui sont ceux qui marchent dans les voies droites de la justice, et qui sont ceux qui s'écartent ou à droite ou à gauche. Je vais donc attaquer aujourd'hui non-seulement la piété judaïque, mais la vertu mondaine; et je commencerai par celle-là, en opposant à l'une et à l'autre la véritable piété : c'est tout mon sujet, et vous en avez vu toute l'économie.

La vraie et la fausse piété. La vraie piété opposée à la vertu mondaine : ce sera le sujet de ma première partie. La véritable piété opposée à la piété judaïque; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur a regardé du haut du ciel, de dessus son trône il a examiné sur la terre les enfants des hommes pour voir s'il y en avait parmi eux quelqu'un qui connût Dieu et qui le cherchât : il les a vus tous égarés du droit chemin, tous inutiles, attachés à la vanité, occupés des choses de la terre ; pas un, pas un seul ne faisant le bien. Alors Dieu a envoyé son Fils dans le monde, et pour parler le langage de saint Paul, alors la grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes pour leur apprendre que, renonçant à l'impiété et aux passions de ce monde, ils doivent vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, attendant notre bienheureuse espérance, qui est l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ.

Voilà une idée toute tracée de la véritable piété que nous allons opposer à une première espèce de fausse piété du monde. Nous en attaquerons une seconde à laquelle nous en opposerons aussi une prise dans l'esprit du christianisme, et recueillie de différents traits des livres saints.

Que le genre humain ait entièrement oublié le Dieu qui l'avait fait; que le genre humain ait été possédé si longtemps et si violemment d'un esprit étranger au sujet de la Divinité; que les hommes se soient fait des dieux de tout, excepté de Dieu même, dont ils ne pouvaient seulement souffrir l'idée, c'est de quoi nous humilier, c'est de quoi encore aujourd'hui confondre tout notre orgueil. Mais après tout on est bien moins étonné de cette longue et opiniâtre erreur du genre humain, quand on connaît l'homme, la profonde corruption de son cœur, son penchant à tous les vices, les différentes passions qui l'agitent. L'idolâtrie flattait tout cela, le favorisait et le nourrissait. En effet, des dieux impurs, ivrognes, voleurs, avares, ambitieux, colères, vindicatifs, adonnés à tous les plaisirs, livrés à toutes sortes de désirs déréglés, uniquement appliqués à les contenter, mettant tout le bonheur de la divinité à pouvoir être vicieux facilement et impunément ; de tels dieux, qui n'étaient au fond que les faiblesses humaines travesties en divinités, ne pouvaient qu'apprendre le vice aux hommes, les animer au crime, les autoriser dans leurs déréglements. En vain la philosophie avait entrepris de corriger par des leçons ce que la religion établissait par des exemples et de tels exemples : il fallait que les peuples, qui n'aiment pas à philosopher dans la religion, fussent tels qu'avaient été leurs dieux, tels qu'on les chantait, et qu'ils le fussent par religion.

Le monde avait donc vieilli dans le crime en vieillissant dans l'idolâtrie. La vérité, descendue du ciel avec la piété, a combattu contre cette erreur, à laquelle tenaient tous les vices, il l'a poursuivie longtemps, lorsqu'enfin il l'a vaincue. Enfin selon que J.-C. était venu l'apprendre aux hommes, et son Saint-Esprit l'opérant, le monde a renoncé à son ancienne impiété : *Abnegantes impietatem.* (*Tit.*, II, 1.) Mais prenez garde, cette impiété avait deux parties : le culte grossier des idoles, et les passions du siècle qui tenaient à ce culte. Le grossier de l'idolâtrie, cet entêtement pour des dieux de bois et de

pierre, ces honneurs qu'on leur rendait, ces sacrifices qu'on leur offrait, tout cela est bien loin, et vraisemblablement on n'en entendra plus parler parmi nous. Mais l'esprit de l'idolâtrie, ces passions du siècle, vices et caractère des dieux qui ont régné si longtemps dans le monde, cela nous est demeuré ; les hommes, qui y ont tant de penchant, y sont revenus ; le monde, qui y avait vieilli, y est retourné. Cependant c'est là une partie de l'ancienne impiété à laquelle il faut renoncer comme à la première : *Abnegantes impietatem et sæcularia desideria.* (*Ibid.*) C'est une partie de l'impiété qui ne peut subsister avec la vraie piété, ou le vrai culte du Dieu saint.

Je viens donc reprendre le monde, ce monde d'aujourd'hui, de péché, parce que le monde n'a renoncé qu'aux sacrifices solennels que l'on offrait à des dieux impurs et débauchés ; que dis-je ? cette partie de l'ancienne impiété subsiste encore. On chante encore l'impureté et la débauche de ces dieux coupables : cela fait un des grands plaisirs du monde, et par là le monde sacrifie encore aux dieux, et marque du moins le regret qu'il a d'avoir renoncé à de telles divinités. Laissons, s'il le faut, les chants ; mais les mœurs? Ne vit-on pas dans le monde comme ont vécu ces dieux, et comme leurs profanes adorateurs, qui l'avaient appris et imité d'eux, croyaient pouvoir vivre? Que le monde se flatte donc d'être hors de l'impiété ! Il y est tout entier, il est tout plongé dans le mal, selon l'expression de saint Jean, et il faudrait encore lui dire avec cet apôtre, au lieu de ces instructions si hautes que nous lui donnons quelquefois : Gardez-vous du culte des idoles. Laissons le crime, mais ces passions du siècle ne sont-elles pas toutes vivantes dans le monde? N'y sont-elles pas aussi animées que si l'exemple des dieux les échauffait encore? N'y sont-elles pas aussi justifiées par les règles du monde, que si la conduite des dieux les autorisait encore? Combattons donc ici une illusion aussi grossière que celle des Juifs quand ils disaient : Le temple de Dieu est au milieu de nous, nous sommes saints. Nous avons embrassé le christianisme, et le christianisme sans œuvres chrétiennes, malgré nos œuvres païennes, nous sauvera. Voilà, dis-je, une erreur du monde et sa grande erreur.

Vous connaissez le seul Dieu vivant et véritable, et J.-C. son Fils qu'il a envoyé ; vous respectez la religion dans laquelle vous êtes né, vous en révérez jusqu'aux moindres cérémonies ; vous n'avez jamais écouté les discours des libertins, et vous croyez tous les points de la foi chrétienne sans hésiter sur un seul ; vous avez été baptisés dans l'Eglise catholique, vous voulez y vivre, vous voulez y mourir. Que manque-t-il à votre christianisme? Les mœurs des chrétiens. Montrez votre renoncement à cette ancienne impiété du monde par le renoncement à tout ce qui tient de cette impiété, à tout ce qui en fait partie, par le renoncement à ces passions qui sont ce que l'Evangile appelle le monde ; monde aujourd'hui plus coupable avec ces passions, et en un sens plus impie, parce qu'au lieu que les païens, en vivant selon les passions de ce monde, vivaient conséquemment à la religion qu'ils professaient, et conformément à l'exemple des dieux qu'ils adoraient ; le monde, en vivant aujourd'hui selon ces mêmes passions, vit d'une manière contraire à tout ce qu'il croit, opposée à tout ce qu'il fait dans les temples, et ne peut vivre ainsi qu'au mépris du Dieu saint qu'il reconnaît, et de la religion pure et sans tache qu'il suit; car, encore une fois, la religion pure et sans tache, ou la vraie piété, consiste à se conserver pur de ce siècle. *Religio munda et immaculata*, dit saint Jacques (I, 27), *hæc est... immaculatum se custodire ab hoc sæculo.*

Vous n'êtes pur ni dans vos pensées, ni dans vos désirs, ni peut-être dans vos actions : vous n'êtes pas chaste dans vos chants, dans vos discours, dans ces vues de plaire, dans cette manière de vous mettre et de vous montrer aux yeux des hommes. Tout cela est du siècle : tout cela, quand vous auriez d'ailleurs une foi encore plus pure, est incompatible avec la vraie piété, qui consiste à se conserver pur des passions de ce siècle : *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* Il faut être pur du siècle tout entier, l'être en tout.

Vous passez votre vie au jeu et dans les amusements : vous errez de plaisir en plaisir, du théâtre aux fêtes mondaines : sensuel, voluptueux, vivant dans la mollesse. Tout cela est du siècle, c'en est le fond et le mauvais fond ; et la piété, qui consiste à se conserver pur de ce siècle, est étrangère à cette vie : *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* Il faut être mortifié et pénitent.

Vous êtes un ambitieux, tout occupé de vos vues de fortune, ne cherchant en ce monde que les honneurs et les places élevées, vous étant proposé dans votre cœur d'y arriver par toute sorte de voies. Cela est tout entier du siècle, et la piété ne le souffre pas, quand vous seriez plus retenu sur l'injustice des moyens. Il faut tourner ses principales vues et ses premiers soins du côté de l'éternité bienheureuse.

Vous êtes un homme absorbé dans vos affaires de ce monde, jusqu'à ne vous laisser pas le temps de vaquer aux choses de Dieu, de travailler à l'affaire de votre salut. Tout cela est du siècle; et, sans qu'il y ait d'autre iniquité dans votre vie, vous n'êtes pas dans la vraie piété. Il faut chercher en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice.

Vous êtes un homme colère, emporté, violent, vindicatif déclaré, obéissant en cela aux lois du monde. Tout cela est du siècle ; et vous n'êtes pas dans la voie de la piété avec votre profession de christianisme et votre assiduité dans les temples. Il faut avoir appris de l'exemple de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur; et de sa doctrine à pardonner tout, et toujours.

Vous êtes un grand du monde, superbe,

méprisant, aussi jaloux de la gloire de votre nom que vous l'êtes peu de celle de Dieu et de votre religion, à laquelle vous prétendez cependant être attaché jusqu'à prendre parti pour elle. Tout cela est du siècle, et part d'un esprit ennemi de celui de la piété. Il faut dans la grandeur avoir l'esprit de l'humilité chrétienne.

Vous êtes un riche qui donnez dans tous les travers des riches, à cela près que vous ne l'êtes pas devenu par les concussions et les rapines : vous outrez la magnificence et la dépense, ce qui vous rend du moins injuste envers les pauvres que vous n'êtes plus en état d'assister selon vos biens. Tout cela est du siècle ; et, quand vous ferez d'ailleurs quelques bonnes œuvres, vous ne seriez pas dans la piété. Il faut être riche en Dieu, être riche en bonnes œuvres, être riche selon les règles de l'Evangile.

Vous êtes une personne du monde peu appliquée à la dévotion, vous ne vous en piquez pas; peu scrupuleuse pour vous retenir en toutes choses dans les bornes de la modération évangélique, vous en convenez, peu soigneuse de garder cette grande règle de la justice chrétienne : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas que les autres vous fissent*, cela est visible dans vos mœurs. Vous êtes de ce siècle, vous en avez l'esprit, vous en faites les œuvres : en attendant votre dernière condamnation avec ce monde, vous êtes déjà jugée de Dieu avec le monde, parce que vous n'avez pas appris de la grâce de Dieu notre Sauveur, en renonçant aux passions du monde, ainsi qu'à l'impiété, à vivre en ce siècle avec tempérance envers vous-même, avec justice envers le prochain, avec piété envers Dieu. Vous n'êtes pas dans la vraie piété, quand vous seriez attaché à l'Eglise catholique; quand vous passeriez dans le monde pour un dévot à la faveur de mille petites dévotions, à la faveur de quelques pratiques solides, prières, bonnes lectures, assiduité aux instructions du salut et au service divin; parce que la vraie piété ou la religion pure et sans tache consiste à se conserver pur de ce siècle : *Religio munda et immaculata, apud Deum et Patrem, hæc est... immaculatum se custodire ab hoc sæculo.*

Mais que dis-je? l'idolâtrie en ce qu'elle a de plus réel et de plus malin subsiste au milieu du monde lavé dans les eaux du baptême. L'idolâtrie, avec ce qui en fut l'origine et en est le fond, vit au milieu de votre cœur : et les objets de cette idolâtrie sont, non pas une seule chose, mais tant de choses que vous aimez dans ce monde avec fureur : *Hoc colitur quod amatur* (Aug.); et le principal objet de cette idoâtrie c'est vous-même. Ainsi quand on dit d'une femme du monde qu'elle est idolâtre d'elle-même; qu'on dit de cette fille qu'elle cherche à être l'idole du monde, on ne fait qu'appeler les choses de leur vrai et propre nom.

Que personne donc ayant dans le cœur l'amour du monde et vivant selon ses passions ; que personne faisant profession d'être du monde et en faisant peut-être gloire, ne croie être dans la véritable piété, dans la piété aux yeux de Dieu ; quand d'ailleurs il se conserverait pur des grandes iniquités du siècle. *Quiconque a sur soi le sceau du monde, est marqué du caractère du prince du siècle, du dieu de ce monde;* vous savez qui est celui que saint Paul appelle de ce nom. Mais ceux-là seulement sont marqués du caractère des enfants de Dieu ou de la véritable piété, qui dans les engagements du monde, au milieu des exemples du monde, usent de ce monde, dit saint Paul, comme n'en usant pas, réprimant et faisant violence en eux-eux-mêmes à ce que cet apôtre appelle les désirs ou les passions de ce siècle : *Abnegantes sæcularia desideria.* (*Tit.*, II, 12.)

Que le monde se rende ici justice à lui-même : qu'il nous dise s'il ne se sent pas animé de l'esprit du paganisme et possédé de cette fureur des païens qui allait à briser le joug de Jésus-Christ qu'on voulait leur imposer, et à le jeter loin d'eux : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* (*Ps.* II, 3.) Que le monde nous le dise, s'il ne mettrait pas en pièces l'Evangile et ses ministres, quand on lui propose les vertus de l'Evangile comme le premier de ses engagements; quand on lui propose la vie évangélique comme le seul moyen pour entrer dans le royaume des cieux. Voyez en effet quels noms ils nous donnent, comme ils nous déchirent et l'Evangile lui-même, sous un nom de sévérité de doctrine. Sainte loi du Seigneur, vos plus grands ennemis sont encore au milieu de nous; et si vous pouviez périr dans l'Eglise, si vous pouviez périr de la bouche des prédicateurs, ce serait par la fureur du monde que vous péririez !

Ceux-là seulement sont vraiment pieux et véritablement chrétiens dans le monde, qui portent la vertu au delà des vues et des actions même bonnes et louables en elles-mêmes que faisaient les païens. Car Jésus-Christ a d'un seul mot retranché de la véritable piété et dépouillé du nom de chrétiens ceux qui bornent leur vertu et le christianisme à faire ce que font les païens : aimer leurs amis, faire plaisir à ceux qui leur en font, voir ceux qui les voient, et rendre honneur à qui leur en rend : *Nonne et ethnici hoc faciunt?* (*Matth.* V, 47.) En un mot, renfermer la vertu dans les devoirs de la vie civile, et ne l'étendre pas au delà de la probité humaine, c'est ne pas connaître le christianisme; et c'est un second défaut de la vertu mondaine. Suivons toujours les rapports du monde avec l'idolâtrie, et nous trouverons aujourd'hui dans le monde, au sujet de la vraie piété, une seconde illusion plus commune et plus dangereuse que la première.

Il y avait bien des gens dans le paganisme qui, ne prenant ni les dieux pour modèle, ni leur religion pour règle, se faisaient à eux-mêmes des lois plus conformes aux principes de la raison ; et suivant ce qui reste à l'homme de lumière naturelle, vi-

vaient moralement bien. C'était, au culte extérieur près de leurs divinités, dont leur sagesse ne leur permettait pas de s'écarter, d'honnêtes gens, des femmes sages, des magistrats intègres, des marchands droits dans leur commerce, des ouvriers irréprochables pour la fidélité, des riches et des grands du monde capables d'assister le pauvre, de protéger le malheureux, de rendre service à tous, autant qu'ils le pouvaient, de faire de leur bien et de leur puissance un usage noble et utile à la république; c'étaient, en un mot, des gens de différents états qui, tous vivaient avec l'approbation et l'applaudissement du monde.

La philosophie était venue par-dessus, et parmi de certaines choses qui ressentent encore trop la corruption de l'homme et les temps d'igorance, comme parle saint Paul, elle établissait mille bonnes règles, qui pouvaient faire des hommes estimables, et dans la société humaine, et dans la religion telle qu'ils la connaissaient. Quelle était donc la corruption de cette espèce de religion dans le paganisme? La corruption de cette espèce de religion, indépendamment du culte des dieux, qu'elle tolérait et qu'elle prêchait même par des raisons de politique et d'une sagesse toute mondaine, c'était de ne chercher qu'à se plaire à elle-même et à être applaudie des hommes : c'était de faire ce qu'elle faisait de bon par des raisons toutes prises de l'homme et de ses misérables intérêts, et de ses passions plus couvertes : c'était de s'acquitter des devoirs de religion et des devoirs de la société humaine par des raisons de bienséance et de convenance.

Les pharisiens, qui étaient une espèce de philosophes dans le judaïsme, avaient entièrement adopté cette religion; ils étaient pleins de cet esprit et le communiquaient autant qu'ils pouvaient à toute la nation. Jésus-Christ ne cessa de le leur reprocher, et dit nettement à ceux qui pensaient à être ses disciples (et c'est comme s'il nous le disait encore à nous) : ***Si votre justice ne passe celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.***

Jésus-Christ est donc venu détruire une pareille doctrine, et combattre cette vertu humaine comme corrompue dans son principe et manquant dans sa fin; et le Saint-Esprit en a bien mis une autre dans le cœur des fidèles, en y mettant la charité. Mais hélas! ce paganisme honnête, cette religion des philosophes et des pharisiens, cherche à ressusciter au milieu du christianisme. Ne le serait-elle point déjà? Ne s'avance-t-elle pas sourdement? Ne se coule-t-elle pas doucement? Ne s'insinue-t-elle pas adroitement sous le beau masque de vertu? Que dis-je? elle se montre à visage découvert, elle a ses partisans déclarés, elle a ses maîtres échauffés à la soutenir, qui la proposent en particulier, qui l'enseignent publiquement; et, cette vertu qu'on peut apprendre au théâtre comme dans l'église, dont on peut s'instruire dans les romans comme dans l'Evangile; cette vertu, qu'on peut pratiquer les cartes tout le jour dans les mains, comme un bon livre devant les yeux; cette vertu qui ne dérange rien aux plaisirs et ne touche aux passions grossières que par des raisons de chair et de sang; cette vertu qui satisfait l'homme et contente le monde; cette vertu qui adopte toutes les manières et les usages du monde; cette vertu qui, dans le courant de la vie, a aussi peu de rapport à Dieu et à Jésus-Christ, que si l'on ne connaissait ni Dieu ni Jésus-Christ (car on ferait la même chose dans une autre religion) ; cette vertu, dis-je, ainsi proposée et enseignée, le libertin ne la rejette point, s'il ne la pratique pas; la femme livrée au monde ne s'en moque pas, et en fait même sa ressource pour le dernier âge; la femme qui veut être dévote sans être mondaine, lui tend les bras; le peuple, qui ne creuse point dans le fond de la religion, l'adopte sans peine; le sage du monde qui s'en trouve flatté, la loue et en fait la principale partie de sa sagesse; l'homme, parce qu'elle est de l'homme, la préfère à celle qui vient de Dieu; le monde entier l'élève au-dessus de la vertu évangélique, en fait la seule vertu convenable à des gens du monde et supportable dans le commerce de la vie.

Voilà ce qu'on entend aujourd'hui de toutes les bouches, voilà comme cette gangrène gagne l'Eglise du Seigneur! Sainte Sion, voilà l'ennemi qui vous assiége et qui vous serre de près; voilà l'erreur qui cherche à entrer par toutes vos portes. Posez des sentinelles de près en près, tout le long de vos murailles, et recommandez-leur de veiller le jour et la nuit, et recommandez-leur de crier de toutes leurs forces au moindre bruit de cette doctrine perverse. Et vous, qui prêchez et qui enseignez dans l'Eglise du Dieu vivant, fidèles à ce ministère, regardez-vous comme ces sentinelles posées par l'Eglise même pour n'y rien laisser passer contre la doctrine de la vertu évangélique. Elevez votre voix comme une trompette en Sion, pour réveiller les pasteurs et mettre tout en garde contre cette religion humaine et toute mondaine; et si quelqu'un vous dit : Pourquoi criez-vous ainsi? Vous lui répondrez : C'est que l'ennemi est à nos portes, et que nous ne sommes pas des chiens muets dans la maison de Dieu. La corruption des mœurs est abandonnée sans contradiction à la malignité de la satire; cette doctrine du monde, qui est la corruption même de la doctrine de Jésus-Christ, doit être abandonnée au zèle de la prédication.

Et, en effet, peut-on s'élever avec assez de force contre une religion, si c'en est une, qui s'élève hardiment elle-même contre la religion, qui la déshonore dans sa substance, qui la dégrade jusqu'à la mettre au rang des choses humaines; qui, ne craignant pas de prendre un ton de religion, et se couvrant du nom de chrétienne, rend la religion méconnaissable à ses propres enfants, méprisable aux étrangers, faible et impuissante contre ses ennemis; qui, sachant se parer de quelques belles couleurs et superbe en paroles,

rend ridicule la religion véritable, quand elle veut se montrer sous sa figure naturelle, et excite ainsi contre elle ou la risée ou la révolte?

Ici, mes frères, vous qui entendez, encore plus souvent que nous dans le monde, cette sagesse du monde se mettre elle-même à la place de la vertu chrétienne, et vouloir attirer à elle tout le respect qui est dû à la religion, entrez dans notre juste indignation, et tous ensemble, pour la couvrir de la honte qu'elle mérite, écrions-nous : La belle religion, en effet, qu'une religion qui, dans les choses de la vie, oublie Dieu; qui, dans les choses de Dieu, cherche moins Dieu qu'elle ne se cherche elle-même, et qu'elle ne cherche l'homme! La belle religion que celle qui, dans les choses de la religion, obéit plutôt à la raison humaine qu'elle ne consulte sa religion! La belle religion que celle qui se prêche à elle-même et enseigne aux autres qu'il faut bien vivre, parce que cela est honnête; qu'il faut quitter le vice pour son repos et pour son honneur; qu'il faut être respectueux dans le temple, y paraître prier avec recueillement, parce que cela est séant; qu'il faut assister à la messe et au service divin les jours de fête, communier à Pâques, parce que c'est la règle; venir dans sa paroisse aux grands jours, parce que c'est un usage dans la religion qu'on professe; qu'il faut bien parler de sa religion, marquer de l'estime de ses cérémonies, parce que cela est bien reçu dans le monde; qu'il faut n'être pas injuste et être même charitable, parce que toutes les lois de la société défendent l'un, et que l'humanité tout entière demande l'autre; mais, quant aux divertissements et à la manière de vivre du monde, que la religion n'est pas assez petite pour interdire de pareilles choses, et seulement y entrer!

Certes, une telle religion était-elle digne que Dieu l'ait si longtemps annoncée et que les hommes l'aient si longtemps attendue? Une telle religion était-elle digne d'être enfin venue du ciel avec le Fils de Dieu, d'en être descendue avec son Saint-Esprit; que pour elle Dieu ait rejeté la loi ancienne; qu'il ait renversé le monde pour l'établir; qu'il ait fait tant de miracles, et le grand miracle de l'avoir conservée pure dans ses dogmes depuis tant de siècles? Une religion ainsi humaine et toute de ce monde, était-elle digne que tant d'illustres personnages l'aient enseignée, que tant d'hommes graves l'aient professée, que tant de saints l'aient répandue par leurs travaux, que tant de martyrs l'aient scellée de leur sang? Fallait-il que les Paul, les Pierre, les Matthieu parussent dans le monde? Les Socrate, les Platon, les Zénon l'auraient suffisamment instruite. Fallait-il qu'un Dieu mourût sur une croix pour former une telle religion? Elle ne devait pas seulement coûter la vie à un homme de bien. Notre religion, en effet, n'est digne d'aucun des grands noms qu'elle porte, si elle ne s'élève pas au-dessus de cette vertu philosophique, au-dessus de cette sagesse du monde qui est la même sagesse des païens. Les païens auraient fait exactement tout cela dans leur religion. Et, quant aux cérémonies, comme c'était moins la religion que la raison qui les y assujettissait, ils les auraient quittées pour prendre les nôtres, si la raison, ce qui renferme la politique et la coutume, l'avait demandé d'eux.

Examinons de plus près par ce dernier endroit cette religion toute mondaine que je combats ici comme quelque chose de si pernicieux dans la religion, loin d'être elle-même la vraie piété. Cette religion, ouvrage de la raison, qui n'a ôté à ce paganisme honnête et philosophe que son nom et ses cérémonies, que laisse-t-elle à la religion chrétienne de ferme et de solide, de certain et d'invariable? Que laisse-t-elle, si ce n'est de suivre en esclave la religion des conquérants et la religion des souverains? Que laisse-t-elle à la sainte doctrine de la vérité, qu'une dépendance entière des temps, des lieux, des usages et même de tous les intérêts humains? Que laisse-t-elle à la vertu, qu'un assujettissement bas et honteux, sous le nom de raison, aux caprices, aux folies, aux changements du monde? Si elle se suit dans ses principes, cette religion du monde, il faut être chrétien dans le temps du christianisme; mais il aurait fallu être païen dans les temps du paganisme; changer de religion, quitter celle qu'on avait prise, reprendre celle qu'on avait quittée, selon la fortune des empereurs et leur religion; être chrétien et catholique sous Constantin, arien sous Constance, idolâtre sous Julien, politique sous Maxime et sous Eugène, et enfin chrétien déclaré sous Théodose; il aurait fallu être hérétique en Orient sous Valens, et catholique en Occident sous Valentinien. Dans cet esprit et ce goût de religion on pourrait être idolâtre dans les pays où règne encore l'idolâtrie; infidèle dans ceux que l'infidélité a conquis sur l'ancien héritage de Jésus-Christ; luthérien dans ce royaume; calviniste dans cette république; socinien dans ces terres plus éloignées; de quelle religion on voudra dans cet Etat plus voisin où toutes les religions sont souffertes. Dans cette religion du monde et de ses sages, il faut changer de maximes en changeant de lieux, changer de règle en changeant de temps, croire et professer aujourd'hui une chose, prêt à en croire et à en professer demain une autre. Dans cette religion, qui est l'irréligion elle-même, on aurait pu dissimuler sa religion devant les tyrans, renoncer sa foi au dehors en la tenant cachée dans son cœur; dans cette idée de religion, il n'y a rien de grand et de saint qui ne cède à l'utile pour ce monde; et alors cela est regardé comme une chose nécessaire, comme c'est une faiblesse selon cette idée de respecter quelque chose dans la religion, quand il y a à perdre ou à souffrir.

Sentez-vous maintenant, mes frères, le faux de ce que le monde appelle, dans quelques-uns des siens, avoir beaucoup de religion, quand ils n'ont pas même le fondement de la foi? Sentez-vous et comprenez-vous combien cette sagesse du monde, qu'on

préfère à la vertu évangélique, tient de la religion de l'honnête homme et du philosophe païen, et à combien de devoirs de la religion elle est opposée? Sentez-vous et comprenez-vous comment le monde, ne voulant pas se ployer au christianisme, ramène le christianisme au monde? Mais aussi combien est basse, faible, peu digne de Dieu et de l'Evangile, cette vertu du monde qu'une légère superficie de christianisme couvre, et ne couvre cependant pas si bien qu'on puisse s'y tromper et qu'on ne voie le fond du vil métal, semblable, si j'ose faire cette comparaison, à ces bassins de cuivre mal couverts d'une feuille d'argent! Après cela, mes frères, vous tremblerez, quand vous entendrez dire de cet homme, de cette femme du monde, après sa mort : il avait un fonds de religion. Après cela, vous n'entendrez parler au monde de sa sagesse, qu'il honore du nom de bon christianisme, qu'avec surprise et avec colère. Qu'une femme du monde, en effet, a bonne grâce, au milieu de tout ce qui compose la vie du monde, et fait par conséquent une mauvaise chrétienne, de venir nous dire : La piété ne consiste pas dans toutes ces vertus fastueuses, à être toujours dans l'église, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre; à courir les instructions et suivre les assemblées de charité : il faut être bonne chrétienne! Vous avez raison : il faut être bonne chrétienne; mais l'êtes-vous? et qui l'est moins que vous? Ah! celui qui est bon chrétien, et de qui tout le monde le dit avec fondement, craint de le dire lui-même, et demande plutôt à Dieu, avec un grand saint (S. Ign., mart.), d'être véritablement, et à ses yeux, ce que chacun dit de lui : *ut non tantum dicar, sed inveniar christianus.* Et vous, parce qu'il y a un vice que vous n'avez pas, et un autre, qui est la médisance et l'envie contre le prochain, que vous ne croyez pas avoir, vous vous dites bonne chrétienne, avec ce peu de christianisme que je viens de remarquer dans votre vie, et cette irréligion que je viens de faire apercevoir dans votre cœur? Ah! quittez cette présomption! et apprenez aujourd'hui ce que c'est que la véritable piété dans le monde, comme dans le cloître et dans le sanctuaire.

La vraie piété est celle qui tient à sa religion et à tout ce qui en fait une partie essentielle, comme à sa racine; celle qui ne connaît point toutes ces craintes, toute cette politique, toutes ces mauvaises raisons du monde, pour se conformer au monde et à tout ce qui tient de ce siècle; celle qui demeure dans la vérité et dans la justice; qui adore Dieu, comme le prophète le recommandait à l'ancien peuple, tandis qu'autour d'elle tout fuit Babylone et se prosterne devant ses idoles. La vraie piété est celle qui sert sa religion autant qu'elle peut et de tout ce qu'elle peut; qui la sert de ses prières, de ses exemples, de son bien, de son crédit, de son autorité. La vraie piété est celle qui accomplit d'abord toute la loi de Dieu et s'exerce ensuite, selon son état, aux différentes œuvres de la piété, se rapportant elle-même, avec ses œuvres, à Dieu qui est la fin de toute vertu, ou toute vertu est fausse. La vraie piété est celle qui s'attache, selon l'esprit de l'Evangile, à combattre les vices intérieurs et qui s'éloigne des passions mondaines, au mépris de tout ce que le monde en pensera et pourra faire contre elle. La vraie piété enfin est celle qui, dans les vrais devoirs de la vie civile, se distingue et par sa fidélité à les remplir, et par la manière édifiante dont elle les remplit. La vraie piété, dans le chrétien, n'est pas sans de certains défauts de l'homme; ces défauts sont quelquefois en grand nombre, et cette vertu peut être faible elle-même par la faiblesse de l'homme; mais le fond en est toujours l'esprit de l'Evangile, l'esprit de Jésus-Christ, à quoi la vertu du monde est directement opposée : et c'est cet esprit du monde qu'un chrétien n'a pas reçu, qui rend la vertu du monde fausse et sa religion irréligieuse.

Qu'on ne vante donc pas tant l'honnête homme du monde, dans l'église de Dieu; que la bouche des ministres de l'Evangile soit fermée pour louer leur prétendue vertu : la religion ne peut pas s'y fier. Je ne sais si la société civile, dans laquelle ils brillent tant, peut compter davantage sur eux; car, en général, qui n'est pas arrêté par les lois de la conscience; qui n'est pas contraint par les liens de la religion; qui n'a, pour toute vertu, qu'une politique soumise à je ne sais combien de passions, est tous les jours sur le point de s'échapper et peut s'échapper à d'étranges choses. Ils sont honnêtes gens, incapables de bassesse et de lâcheté, je le veux; je consens à tout, pouvu qu'on ne veuille pas, s'ils ne sont qu'honnêtes gens, selon le monde, en faire de bons chrétiens : à quoi, ministres de la loi chrétienne, nous nous opposons en son nom, sans crainte d'être désavoués d'elle, ni blâmés de personne, si ce n'est du monde lui-même, qui se complaît et s'applaudit dans ses sages.

SECONDE PARTIE.

Les Juifs, enseignés par de faux maîtres charnels et terrestres eux-mêmes, portés naturellement à la superstition, mettaient la piété où elle n'est pas; et, croyant marcher dans les voies de la justice, ils s'égaraient, en effet, de la voie de la vérité et ne pouvaient pas arriver au terme de la véritable récompense. J'excepte toujours, vous le savez, mes frères, un petit nombre de justes en Israël, pour qui Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, s'était levé par avance pour luire dans leur cœur et conduire leurs pas dans la voie de la sainteté et de la justice aux yeux de Dieu. Tous les autres, et c'était l'esprit de la nation, choquaient grossièrement les premières règles de la piété, ne connaissaient pas le fond de la piété, se détournaient de la fin de la piété : je m'explique plus clairement. Le Juif s'attachait plus volontiers à des doctrines et à des pratiques humaines qu'à la Loi même; il s'en tenait à la lettre de la Loi pour l'observer en es-

clave; il se proposait les choses de la terre pour la récompense de sa fidélité à la Loi : trois caractères de fausseté dans la piété judaïque, auxquels il faut opposer les trois dont la véritable piété est marquée parmi les chrétiens.

Certes, disait Jésus-Christ, parlant des scribes et des pharisiens, ces gens-là m'honorent bien, proposant aux peuples les doctrines et les traditions des hommes et les suivant eux-mêmes! Il leur a fait mille fois le même reproche. Tel était l'esprit de cette secte orgueilleuse et qui, cherchant avant toutes choses à dominer dans la religion, n'oubliait pas son intérêt et son profit : car, dit l'Evangile, ils étaient avares; ils débitaient fastueusement qu'ils avaient la clef de la science et ne permettaient à personne d'être savant qu'à eux. L'ignorance du peuple étant utile à leurs vues, ils la favorisaient. Jaloux du nom de maîtres, et voulant l'être à meilleur titre qu'à celui de disciples eux-mêmes de Moïse, il fallut ajouter à la Loi, où cependant tout était écrit jusque dans le moindre détail, il fallut interpréter la Loi, qui cependant était bien claire, et lui donner des interprétations utiles à leurs intérêts, qu'encore une fois ils n'oubliaient pas. N'enseigner que ce qu'on avait enseigné de tous les temps dans la nation, en lisant Moïse plutôt qu'en l'expliquant, leur parut une faiblesse dans la doctrine. Une entreprise qui leur sembla digne de l'esprit et de la science qu'ils s'attribuaient, et de la réputation qu'ils avaient en effet parmi le peuple, fut de faire comme une nouvelle loi, tant ils avaient altéré l'ancienne; et dans cette nouvelle discipline des mœurs de faire entrer toutes sortes de pratiques, petites et superstitieuses, en les substituant à la sainteté et à la gravité des préceptes du Seigneur.

Que faut-il à un peuple, et à un peuple surtout comme les Juifs, que des choses nouvelles, frivoles, qui retirent l'homme de son cœur et qui ont cependant une apparence de piété; tout cela prêché par des maîtres habiles, couverts du manteau de la piété, et pratiquant eux-mêmes les premiers, et avec ostentation, ce qu'ils enseignent aux peuples? Aussi cette piété superstitieuse s'établit-elle dans toute la nation et y régnait tellement que, quand Jésus-Christ parut dans la Judée, il ne trouva que cela. Il s'en prit particulièrement aux maîtres; mais il n'épargna pas le peuple, traitant les premiers d'aveugles conducteurs, les autres d'aveugles conduits, qui tomberaient ensemble dans la fosse.

Malheur à nous! au milieu de qui cet esprit est passé avec ses œuvres, et au milieu de qui il faudrait que Jésus-Christ parût de nouveau pour réprimer la hardiesse des uns et instruire l'ignorance des autres! car, pour nous, nous prêchons et on ne nous écoute pas; nous attaquons la fausse piété, pleins de respect pour la véritable et ne cherchant qu'à l'établir; et on dit presque que nous en voulons à la religion. On nous croit peut-être poussés d'un esprit de jalousie et coupables de singularité, quand nous ne suivons que les routes tracées par nos pères, et que nous ne pensons qu'à vous dégager du piége où vos pieds sont enveloppés. Nous le dirons pourtant, et avec toute la force que demande la grandeur du mal : au lieu de la piété enseignée de Jésus-Christ et laissée à son Eglise comme un riche dépôt, on n'y voit que la piété autrefois prêchée par les pharisiens et introduite dans les synagogues pour en être la ruine, après en avoir été la honte. Que voit-on, en effet, aujourd'hui, comme au temps où Jésus-Christ parut dans la Judée, que des gens à qui Jésus-Christ reprocherait encore de sa bouche, et à qui aussi son Evangile le reproche; qui, laissant ce qu'il y a de grave, d'essentiel, de sanctifiant dans la loi, s'attachent à mille petites pratiques de dévotion, dont ils composent leur piété, dont ils disent, s'en faisant gloire : C'est ma dévotion; petites dévotions! auxquelles ils sont fidèles jusqu'au scrupule, qu'ils pratiquent à temps et à contre-temps, pour lesquelles ils s'échauffent jusqu'à regarder, à peine comme chrétiens, je ne dis pas ceux qui méprisent ces pratiques, mais ceux qui ne s'y assujettissent pas?

Qu'importe au démon, pourvu qu'il trompe les hommes et qu'enfin il les perde, de quelle manière il le fasse? Mais rien n'est plus sûr pour ses desseins que de nous faire couvrir d'un peu d'extérieur de piété le défaut des vertus chrétiennes et l'iniquité de la vie. On laisse ce qu'il y a d'important, de vraiment sanctifiant et d'expressément commandé dans la religion, *reliquistis quæ graviora sunt legis* (*Matth.*, XXIII, 23), pour des choses peut être bonnes en elles-mêmes, mais qui ne sont pas commandées par la loi; pour des choses qui seraient saintes pour des saints, mais qui ne servent de rien à ceux qui ne le sont pas. Laissant ce qu'il y a de pesant et de dur à la nature dans la loi, comme la pénitence et la vie laborieuse, sans quoi cependant on n'entrera pas dans le royaume des cieux, et sans quoi par conséquent on n'a pas la vraie piété, *reliquistis quæ graviora sunt legis*, on s'attache à de petites pratiques et on les multiplie; laissant là, au grand scandale du public, les devoirs de son état, où il y aurait beaucoup de bien à faire, *reliquistis quæ graviora sunt legis*, cet homme suit un genre de piété que la religion ne lui demande pas et que son état ne souffre point.

Des gens sans esprit de miséricorde, *reliquistis misericordiam* (*ibid.*); des gens qui avec beaucoup de biens ne donnent rien ou donnent trop peu, qui par conséquent laissent souffrir le pauvre, laissent toutes les œuvres de charité languir et les établissements de miséricorde tomber; des gens sans esprit de miséricorde, qui laissent opprimer le faible, qui ne prennent pas en main la cause du juste et de l'innocent par cette mauvaise raison du monde qu'il ne faut pas, pour servir les autres, se nuire à soi-même et se faire des ennemis; des gens qui ne savent ce que c'est que de donner aucun secours spirituel à leurs frères, cherchent à se cacher

à eux-mêmes ce fonds mauvais par quelqu'une de ces pratiques qui sont belles aux yeux des hommes. Des hommes cruels jusqu'envers leurs pères et leurs mères mettront leur dévotion, comme ceux qu'instruisaient les pharisiens, à faire des dons aux autels. O prodiges de séduction!

Des gens qui violent en tout la justice, *reliquistis judicium* (*ibid.*), des hommes qui prêtent à usure, des gens qui vendent à un prix excessif, ce qui est une excessive injustice et un vol public, des gens qui trompent en tout ce qu'ils peuvent lèveront l'étendard d'attachement à quelque confrérie, à quelque assemblée qui aura un air de piété, et persévéreront dans cette dévotion ainsi que dans leur injustice jusqu'à la mort. Des hommes qui retiennent le bien de celui-ci et de celle-là, qui ont fait entrer ce bien dans leur négoce ou dans l'acquisition de leurs terres, feront à de certaines heures des lectures dans leur cabinet et réciteront tous les jours des prières en l'honneur de plusieurs saints; des femmes qui ne paient ni marchand, ni ouvrier, ni domestique, qui font souffrir leurs créanciers et s'en font maudire, qui se laissent traîner à tous les tribunaux avec mille clameurs contre la dévotion et les dévots, auront leur confesseur déclaré et connu entre les célèbres, seront dévotes à la confession et à la communion de tous les huit jours, cela accompagné d'une prière plus longue dans le temple et terminé par une aumône fastueuse au sortir de l'église.

Des gens qui auront, pour ainsi dire, abandonné la religion, *reliquistis fidem* (*ibid.*): cet homme décrié pour ses débauches, cette femme trop connue par ses intrigues, cette autre qui passe sa vie au jeu et dans les divertissements du siècle, et celui-ci homme du peuple sans mœurs et sans honneur, auront chacun leur dévotion qui fera dire d'eux au jour de leur mort: Il avait une certaine piété, Dieu lui aura fait miséricorde, pendant qu'il sera mort dans le crime, et dans un crime de toute sa vie. Enfin presque tous les gens du monde cherchent à compenser leur peu de piété et leur vie toute mondaine par de certains exercices de piété qui coûtent peu et éblouissent beaucoup. Exercices de piété, comme d'entendre la messe tous les jours, d'assister souvent au salut, dont je recommanderai certainement la pratique à tous les fidèles, mais dont je dirai avec Jésus-Christ à ceux qui ont des oreilles pour entendre: Il faut faire ces choses et ne pas omettre les autres: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Ibid.*)

Le genre humain fut toujours porté à la superstition. Les hommes, vains et frivoles par nature, courent, en matière de dévotion comme dans tout le reste, après le vain et le frivole. Nous avons pris une trop forte teinture du judaïsme et il nous est trop resté de l'esprit du paganisme, pour ne pas goûter, en matière de religion, ce qui frappe les sens plutôt que ce qui purifie le cœur. Nous pensons si superficiellement sur la piété, nous avons si peu de soin de nous instruire des règles et des principes de la vie chrétienne, que tout ce qui est superficiel nous attire, tandis que tout ce qui va au fond des mœurs nous rebute. Et pour dernière raison, mais qui renferme toutes les autres, c'est l'indévotion de la vie qui donne tant de cours aux dévotions extérieures. Ce sont les passions de ce siècle qui coûtent trop à détruire et auxquelles nous ne voulons pas toucher du bout du doigt, qui nous font adopter tout ce que nous croyons pouvoir faire dans notre vie une compensation de bien et de mal, compensation à la faveur de laquelle on veut croire que l'homme du monde se sauvera sans qu'il lui en ait trop coûté. Ah! que ceux qui, sur les traces des pharisiens, nous prenant tous pour des Juifs, prêchent tant les dévotions extérieures et préférablement celles qu'ils ont imaginées, connaissent bien les hommes, et surtout les gens du monde! On ne veut pas perdre son corps et son âme pour l'éternité, on veut tenir par quelque endroit à la religion qu'on professe, et ce qui flatte sur l'un, ce qui calme sur l'autre, sans que les passions humaines en souffrent, sera toujours bien reçu des hommes. Ces doctrines et ces pratiques de l'homme tiennent tellement au fond du cœur des hommes, que quiconque entreprendra de les combattre à titre de fausse piété, courra risque d'être lui-même accusé d'impiété, et Jésus-Christ en a perdu la vie.

Ce ne sera pas vous, mes frères, qui nous accuserez devant les hommes ou qui recevrez d'eux, sur ce sujet, des accusations contre nous. Vous vous souviendrez que nous respectons toutes les pratiques de piété établies dans l'Eglise, que nous attachons à toutes une vertu qui opère dans les âmes quand on s'y porte par piété et dans l'esprit de l'Eglise, que nous les recommandons pour l'édification à ceux qui vivent déjà dans la piété, et encore à ceux qui pensent à y vivre; que nous les regardons comme un secours pour tous, et que nous ne les craignons que pour ceux qui abusent de tout et qui, par amour de ce siècle, cherchent à se tromper sur la piété, ou si nous craignons encore quelque chose pour de certaines personnes, c'est que trop de dévotions extérieures n'épuisent en elles tout le fonds de leur piété. Enfin, mes frères, vous vous souviendrez, et pour votre instruction et pour notre défense, que nous avons tout réduit à cette parole de Jésus-Christ: Il faut faire ces choses, mais ne pas omettre les autres, qui sont la miséricorde, la justice, la pénitence, en un mot, ce qu'il y a d'essentiel et de commandé dans la loi, *Hæc oportuit*, etc. (*Matth.*, V, 20.)

Qu'il est à craindre qu'en ce qui est de l'observation de la loi et de l'œuvre extérieure de la religion, notre piété n'aille pas même jusqu'à celle des scribes et des pharisiens et du commun des Juifs, loin de la passer, comme Jésus-Christ le demande de la justice chrétienne! La Loi avait été donnée aux Juifs sur le mont Sinaï avec de si grandes démonstrations de la puissance de

Dieu pour punir les prévarications, et des défenses si rigoureuses d'approcher de la montagne terrible, que Moïse lui-même en était tout effrayé et le peuple tout tremblant. Cette impression de frayeur demeura dans la nation. Ceux qui l'avaient vu, se souvenant de cette montagne fumante, de cette multitude d'éclairs et de ces horribles coups de tonnerre, tremblaient encore. Ceux-ci le peignirent vivement et l'apprirent à leurs enfants, qui l'apprirent de même à ceux qui naquirent d'eux, et ainsi de race en race. Ainsi le Juif, dans toutes les générations suivantes, voyait toujours le Dieu grand et terrible, voyait le Seigneur en Sinaï. Outre cela, la loi portait une peine de mort prompte et irrémissible contre plusieurs transgressions; elle les punissait toutes sévèrement; la vengeance céleste suivait souvent les infidélités du peuple et des particuliers. Ainsi le Juif observait les préceptes de la loi et les cérémonies du culte; mais alors même, selon l'expression du prophète, leur cœur n'était pas droit devant Dieu; la crainte qui dominait en eux pour leur faire observer la loi n'était par la crainte d'offenser un Dieu bon et aimable, la crainte de déplaire à un Dieu que tout engage à servir; mais la crainte d'être punis et de se rendre malheureux eux-mêmes en violant cette loi terrible. Tel était l'esprit juif.

Vous savez, mes frères, loin de vouloir bannir et détruire cette crainte au milieu de nous, combien de fois je l'ai prêchée, combien de fois je l'ai souhaitée, parce que du moins avec cette crainte il n'y aurait point d'adultères, point de ces crimes publics et connus; il n'y aurait point d'usures, on n'entendrait point de blasphèmes, on ne verrait pas ces infractions ouvertes de la loi du jeûne et de l'abstinence, on ne serait point parmi nous si hardi pour tout violer et pour être chrétien sans aucun signe de christianisme. Mais enfin cette crainte, qui retiendrait les esprits et empêcherait tant de violements de tous les préceptes, ne suffirait pas pour être dans la véritable piété. Que la crainte des supplices de l'enfer dont l'Evangile menace retire celui-ci du crime et celle-là de sa vie mondaine, cela est bon; que cette même crainte, en retirant l'un du crime, l'autre d'une vie qui n'est pas innocente, les mette l'un et l'autre dans la pratique des lois de l'Eglise et dans un certain train de dévotion, cela est bon, mais cela ne suffit pas: il faut passer de l'état d'esclave à l'état d'enfant; il faut, après avoir commencé par l'esprit de crainte, finir par l'esprit d'amour; c'est la substance de la religion, c'en est le fond; c'est toute la justice de l'Evangile et la vraie piété aux yeux de Dieu.

Je dis donc deux choses: que pour être dans la justice évangélique et vraiment pieux aux yeux de Dieu, il faut ne point violer les préceptes de la loi et vivre dans la piété par l'esprit de la piété. Quelle idée a-t-on de la piété quand on en fait honneur à des gens qui mènent une vie comme celle du monde, opposée à tous les devoirs de la piété, si d'ailleurs une personne se conserve pure des grands crimes et qu'elle ait avec cela une vertu connue, comme d'être charitable envers les pauvres ou de n'être pas médisante? Quelle idée a-t-on dans le monde de la piété quand on l'accorde jusqu'à des gens qui sont engagés dans un crime, si d'ailleurs ils paraissent respecter le reste de la loi et qu'ils joignent à cela un peu plus de fréquentation du temple et des saints exercices? Comme si la piété chrétienne souffrait un seul crime, quand ce crime serait sans suite, et qu'il ne fût pas écrit dans la loi évangélique que quiconque viole cette loi sainte dans un seul point essentiel est coupable du violement entier de la loi: *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) Ainsi, si vous êtes impur, si vous êtes injuste, fussiez-vous d'ailleurs charitable, bienfaisant aux pauvres, bien parlant de tout le monde, disposé à pardonner une injure, et outre cela assidu au service divin, cherchant les occasions de faire encore mieux, vous êtes, par cette seule tache de votre vie, un violateur de la loi de Dieu bien éloigné de la piété: *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* Vous n'êtes ni médisant, ni emporté, ni vindicatif; mais vous avez, homme du peuple, une faiblesse, qui est de boire avec excès ou de proférer à tout propos de ces paroles dont saint Paul a dit qu'elles ne conviennent pas à un chrétien; la loi chrétienne se plaint encore de vous comme d'un transgresseur, et il n'y a point pour vous de rang dans la piété, même le plus bas, quand avec cela, comme il n'est pas rare, vous auriez de bons sentiments et une continuelle pensée de vous corriger de ce que vous appelez votre faiblesse: *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

Vous n'êtes ni l'un ni l'autre aussi éloignés du royaume de Dieu que ceux qui ont plusieurs vices à la fois, ni que ceux qui, avec un seul vice, n'ont ni ces bons sentiments ni ce penchant à la piété; mais vous n'êtes pas écrits parmi les justes: il faut pour cela garder toute la loi.

Ce n'est pas en vous un mauvais fonds, un amour pour le crime, un goût pour le vice; c'est votre tempérament, que vous retenez encore en bien des choses; c'est une faiblesse, dont vous êtes même assez fâché; c'est une coutume, dont vous travaillez même à vous corriger; et il vous semble que la piété dans de certaines choses ne vous coûte rien. Ce que vous appelez, en adoucissant les termes, *coutume, faiblesse, tempérament*, dès que vous en suivez l'impression en des choses de conséquence qui sont contre la loi de Dieu, ne permet pas qu'on vous range parmi les serviteurs de Dieu. Quand vous vous serez corrigé, vous faisant plus de violence et vous servant pour cela du goût que vous avez pour la piété dans tout le reste, alors votre nom sera écrit dans le livre de vie et parmi les justes du Seigneur.

Ce n'est ni votre tempérament, ni une faiblesse habituelle en vous, ni absolument votre coutume; c'est l'occasion, c'est un mal-

heur, c'est une certaine facilité, c'est un engagement du monde qui vous entraîne de temps en temps dans quelque débauche, dans les choses licencieuses et criminelles pour tout dire ; mais vous vous en repentez le moment d'après, mais vous vous en confessez autant de fois, avec une bonne résolution, ce vous semble, de n'y plus retourner; vous compensez chaque fois ces fautes par quelque bonne œuvre, n'est-ce pas là avoir de la piété? Non, la vraie piété ne souffre point ces alternatives, tant elle est corrigée de ces faiblesses. Toujours capable de se laisser aller au mal, (car quel homme ne l'est jusqu'à la fin?) cela ne lui arrive pas néanmoins, parce qu'outre qu'il fuit les occasions et qu'il prend toutes sortes de précautions, l'habitude, avec l'amour du bien qui est en lui, le préserve de ces chutes. Et si, par un effet de la faiblesse humaine, la piété, dans quelque occasion, s'est tout à fait écartée des sentiers de la vertu, elle y rentre bientôt et en fait pénitence pour n'y plus retourner.

Mes frères, nous avons une idée trop basse et trop charnelle de la justice chrétienne, de croire qu'elle se conserve parmi toutes ces prévarications, parmi toutes ces chutes et ces rechutes. L'Evangile ne nous donne pas lieu de penser de cette sorte, et on n'en pensait pas, en effet, ainsi dans les temps plus anciens; mais avec le relâchement des mœurs est venue l'erreur, et l'erreur, sur ce point, nous a possédés. On donne aujourd'hui le nom de la piété non-seulement à ceux qui n'en font pas toutes les œuvres, mais à celles qui ne prennent pas même la peine de paraître pieuses; on leur fait honneur de rejeter ce nom, et on dit de cette prétendue modestie : Voilà la vraie piété, en voilà le vrai modèle pour des personnes du monde. Le nom de la piété est donné, dans notre siècle, à tous ceux qui sont moins méchants, mais qui, avec le peu de piété qu'ils ont, étant moins méchants, auraient été autrefois sévèrement repris dans les assemblées du peuple de Dieu, et enfin en auraient été mis dehors. Le nom de la piété est aujourd'hui en proie à quiconque veut faire, pour l'avoir, une seule des œuvres de la piété. Pensons mieux, mes frères, en pensant par principes, et nous décidant par les règles.

Je déclare d'abord que je pense favorablement de tous ceux qui font l'œuvre extérieure de la piété; je les en congratule au nom de l'Eglise qu'ils édifient et qu'ils consolent de l'irréligion de tant d'autres. Mais c'est à eux de voir avec eux-mêmes s'ils s'éloignent du mal et s'ils font le bien dans l'esprit judaïque, qui est la crainte seule, ou si c'est par l'esprit des enfants de Dieu, qui est l'amour. Voyez encore une fois quel esprit vous porte à observer les préceptes. Quand vous vous défendez de violer la loi de Dieu et les commandements de son Eglise, voyez si c'est la crainte d'offenser un si bon Père, si c'est la crainte d'affliger une si bonne Mère, ce qui appartient à l'amour. Voyez, quand vous vous éloignez des vanités et des plaisirs du siècle, et, en un mot, de la vie du monde, si c'est moins la crainte de périr avec ce monde que le goût pour la piété. Voyez, en effet, si, en servant le Seigneur, vous le goûtez, et tout ce qui est de son service. Examinez, dans les tentations de la vie, ce qui vous a déterminé à ne point commettre d'infidélité, si c'est la crainte des peines du péché, même dans cette vie, ou si ce sont les engagements de religion que vous avez avec Dieu. Voyez, dans ces affaiblissements, dans ces dégoûts qui prennent de temps en temps à l'homme, si ce qui vous ramène ce sont plutôt les promesses que les menaces de Jésus-Christ, si c'est plutôt le ciel ouvert que l'enfer mis devant vos yeux. Voyez si vous craignez de n'avoir pas ce cœur droit devant Dieu, et si, dans cette crainte, vous demandez à Dieu avec David, homme évangélique avant l'Evangile, de vous éprouver, de sonder votre cœur, de vous interroger lui-même par quelque affliction, pour voir si, croyant être dans les voies de la justice chrétienne, vous n'êtes pas en effet dans la voie des justices de la loi. Voyez si, quand il vous arrive quelque affliction pour le service de Dieu, ou de quelque autre manière, loin d'être ébranlé, vous ne sentez pas une certaine consolation à souffrir ainsi quelque chose pour Dieu, ou de la main de Dieu. Voilà, mes frères, les caractères certains de la vraie piété, et selon que nous les trouvons plus ou moins en nous, notre piété tient plus ou moins de l'incertitude du fond des cœurs.

En parlant de la crainte et de l'amour, je ne dis pas que dans l'amour même il ne faille pas se servir quelquefois de la crainte. Notre faiblesse a besoin de tout, et Jésus-Christ lui-même la recommande dans son Evangile : *Craignez*, dit-il, *celui qui peut perdre en même temps le corps et l'âme dans le feu de l'enfer.* (*Matth.*, XVI, 28.) Mais ce qui sert à nous réveiller dans de certains temps d'assoupissement; ce qui, dans de certains emportements, sert à nous retenir, ne doit pas être l'esprit qui domine en nous sur l'injustice

La piété a encore une chose à craindre : (car la piété est-elle véritable qui ne craint pas ce qui est caché dans le cœur?) craignons ce que Jésus-Christ dit aux pharisiens : Vous autres, pharisiens, vous avez grand soin de laver le dehors du plat et d'embellir la face du sépulcre, tandis que le dedans est plein de toute sorte de corruption. Nous observons l'extérieur de la loi, et la religion n'a rien à nous reprocher touchant ce qui est vu des hommes; mais Dieu qui voit le fond des cœurs n'y découvrirait-il point un fonds de vanité capable de produire tout cet extérieur de vertu, qui ne serait alors qu'hypocrisie? Dieu n'y voit-il point, comme dans les pharisiens, un fonds d'envie et de jalousie, un fonds de malignité contre le prochain, ce qui détruirait la piété jusque dans ses racines? Encore une fois, je juge favorablement de tous ceux qui ont les dehors de la piété, parce que les hommes doivent juger selon les apparences; mais

chacun doit se juger soi-même comme Dieu le jugera, c'est-à-dire par le cœur.

Le caractère le plus propre des Juifs, c'était d'être des hommes de la terre; là se bornaient leurs espérances; là était leur cœur. Nul sentiment élevé ne les poussait, nulle vue du royaume des cieux ne les animait. S'ils observaient fidèlement les cérémonies du culte de ces temps-là, c'était pour les récompenses terrestres qui étaient attachées à cette fidélité; s'ils gardaient exactement les préceptes de la loi, c'était pour les bénédictions de la loi; s'ils évitaient de violer ses défenses, s'ils portaient, instruits par les pharisiens, leur attention là-dessus jusqu'à des précautions ridicules, c'était dans la même vue d'éloigner d'eux les malédictions de la loi qui étaient pour la terre. Une chose trompait le Juif charnel, c'était la lettre de la loi qui parlait en effet bien davantage des biens de la terre que de ceux du ciel, et les inculquait plus fortement. Je vous ai expliqué plus d'une fois ce mystère. Mais enfin ceux qui étaient trompés, c'étaient ceux qui n'avaient pas en eux l'esprit de la piété; car les justes et les saints de la loi, élevés par l'élévation de leur cœur à Dieu, ne cherchaient que lui au ciel, et son royaume. Les justes de la loi et des temps plus anciens, témoins David et les patriarches, au milieu de l'abondance des choses de la terre, cherchaient la cité permanente et le vrai repos.

Appartenons-nous sur ce point à la loi ou à l'Évangile? Sommes-nous juifs ou chrétiens dans les vues et les fins de notre piété? Que ce soient nos discours et nos œuvres elles-mêmes qui nous le disent; que ce soient nos sollicitudes, nos agitations, les différents mouvements que nous sentons en nous qui nous apprennent ce qu'il en est; *car*, dit le Fils de Dieu, *celui qui est de la terre parle des choses de la terre, goûte les choses de la terre, et les cherche.* En servant Dieu selon les règles de notre religion, cherchons-nous, je ne dis pas uniquement, mais en premier lieu, le royaume des cieux et sa justice, et ne nous proposons-nous pas tantôt l'utilité et le repos de la vie, et tantôt les honneurs même de la dévotion? On accuse la piété de nos jours de chercher jusqu'aux plaisirs de la terre, et de ne rejeter que les voluptés grossières et les divertissements trop indécents; on accuse la piété de notre siècle d'être plus ambitieuse, de chercher à la suite de Jésus-Christ, mais d'une manière plus dévote, les premières places de l'Église et de l'État pour ses enfants, d'en faire le principal objet de ses prières; on accuse la piété de nos jours d'être plus attachée à ses intérêts, d'être plus avide de toutes les espèces de biens de la terre, plus ingénieuse à les amasser, toujours par des raisons tirées de la piété; on accuse la piété de notre siècle d'être aussi attachée au siècle présent, aux biens qu'elle y possède, à des enfants, à une famille; d'être aussi attachée à la vie par les commodités dont elle y jouit, et par les douceurs qu'elle a su s'y procurer. Si ce sont là les défauts de notre piété, avec de la piété, en avons-nous? ou notre dévotion est-elle autre chose que la piété juive?

La piété juive, dans l'affluence des biens de la terre, disait : *Heureux celui qui a toutes ces choses!* (*Ps.* CXLIII, 75.) La piété, chrétienne par avance dans les temps du judaïsme, disait au milieu de tous ces biens : *Heureux celui dont le Seigneur est le Dieu!* (*Ps.* LXXII, 25.) Et en effet, la piété véritable, dans tous les temps, a été réduite à Dieu au ciel et sur la terre, comme David le disait et le sentait. Enfants de Dieu à meilleur titre que ces justes mêmes des temps anciens; enfants de Dieu, à qui il n'est plus parlé que du ciel et de Dieu dans le ciel pour récompense; enfants de Dieu dont la religion leur prêche le mépris des biens de la terre, leur en interdit les consolations, leur en ôte jusqu'à la vue par la foi qui nous transporte dans les choses qui ne se voient point encore; enfants de Dieu, dont la religion a toutes ses espérances dans la vie future; si avec cela nous aimons la vie présente, attachés par ses biens; si nous y avons établi notre repos; si nous y mettons notre bonheur; si nous craignons tant d'en sortir; si nous nous y trouvons bien, jusqu'à donner, pour y demeurer heureux et comblés de biens, notre portion de l'héritage céleste, nous manquons à notre religion tout entière, nous n'en avons pas l'esprit. Si nous n'aimons que la terre, nous n'avons point de part à la promesse divine, nous n'en aurons point à l'héritage des enfants de Dieu. Comment aurions-nous de la piété, même avec tout l'extérieur de la piété? Non, mes frères, en cherchant ainsi les choses de la terre dans notre piété, nous ne sommes pas les citoyens des saints, les domestiques de Dieu, ses héritiers, cohéritiers de son Fils. Au milieu de l'Église, avec un nom de piété, nous sommes enfants étrangers, comme était la race charnelle d'Abraham.

Comprenez-le une fois, mes frères, et comprenez-le tous. L'écorce de la piété, ce sont les vertus qui paraissent aux yeux des hommes, qui trop souvent cherchent la récompense des hommes. Le fond de la piété chrétienne, en faisant le bien et fuyant le mal, c'est l'espérance avec le désir du siècle à venir et de la récompense qui nous y attend. Un continuel désir de cet état du ciel, où ce que nous sommes et qui ne paraît pas encore, paraîtra à découvert; où ce que nous espérons et ce qui nous a été promis et montré de loin nous sera donné; où nous serons enfants parfaits; où, dans le bien et hors du mal pour toujours, nous louerons Dieu sans fin, nous le verrons sans nuage, nous l'aimerons sans mesure, nous le posséderons sans partage; un désir continuel et comme impatient de cet état futur, nous regardant sans cela comme les plus misérables des hommes; jusque-là nous regardant comme de tristes exilés qui cherchent leur patrie, comme des enfants hors de leur maison, qui la regrettent, et ont toujours les yeux tournés de ce côté; nous

regardant comme cette veuve qui, au milieu des biens mêmes et des consolations, se trouve abandonnée, et attend hors de la terre sa réunion avec son époux : voilà la piété.

La veuve, ou l'âme chrétienne qui aime la terre, avec la réputation d'être en vie à cause de ses œuvres de piété, est réellement morte : *Vivens, mortua est.* (I *Tim.*, V, 6.) La piété qui ne se propose pas pour fin la vie future, avec ses récompenses, est un nom qui éblouit, mais qui ne remplit pas la mesure de la grâce chrétienne.

Israël, apprenez aujourd'hui la justice. Peuple de Dieu, discernez entre le saint et le profane, et que chacun de nous, mes frères, voie dans quelle voie il marche ; car il y a une voie qui paraît droite et qui cependant conduit à la perdition, et y conduit d'autant plus sûrement qu'on y est béni des hommes et qu'on se flatte soi-même jusqu'à la fin, trompé par des ressemblances. Cette voie, c'est la piété judaïque, soit qu'elle consiste à quitter l'important et le pénible de la loi pour de petites dévotions, le plus souvent frivoles et superstitieuses ; soit qu'elle consiste à garder la loi et l'extérieur de la piété, par tout autre esprit que celui de la religion chrétienne, ou qu'enfin on manque par le fond du christianisme, qui est de tendre au siècle futur, en travaillant à s'en rendre digne.

Que nos yeux soient ouverts, qu'ils soient ouverts sur cette sagesse du monde qui s'honore elle-même du nom de piété, et cherche à s'établir en religion au milieu de nous ! S'il y a, en effet, quelque chose contre quoi Jésus-Christ se soit élevé dans son Evangile ; si quelque chose a résisté à la parole de la vérité et a retardé les progrès du christianisme dans le monde ; s'il y a quelque chose de méprisable aux yeux de Dieu ; s'il y a enfin un mal incorrigible au milieu du peuple fidèle, c'est cette sagesse du siècle. Et elle s'érigera arrogamment des trophées ! et elle jouira tranquillement de la gloire de la vertu ! et elle séduira si facilement les enfants de Dieu ! Non, mes frères, connaissons cette sagesse qui fait la religion du monde, et craignons-la en la méprisant.

Quant aux passions mondaines et à cette visible impiété qui règne dans le monde, mais dont le monde s'aperçoit si peu qu'il y met même la piété ; après en avoir averti les gens du siècle, déplorons-la, détestons-la, défendons-nous-en, nous et tout ce qui nous environne, comme de l'idolâtrie, elle-même, prenant pour nous et pour eux cette parole du prophète que j'ai déjà indiquée : Quand vous verrez en Babylone la foule devant et derrière vous, adorer des dieux d'or et d'argent, dites dans votre cœur : C'est vous, Seigneur, qu'il faut adorer : *Visa itaque turba de retro, et ab ante adorantes deos aureos, et argenteos, dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine.* (*Baruch*, VI, 3.) Et vous adorer, Seigneur, c'est vous servir de corps, d'esprit et de cœur : *Te oportet adorari, Domine.* Vous adorer, Seigneur, c'est pratiquer la loi de votre Fils dans le même esprit que vous l'avez donnée, et que vous nous l'avez donné lui-même : *Te oportet adorari, Domine.* Vous adorer, Seigneur, c'est vous obéir plutôt qu'aux hommes ; prendre notre règle de vous, et non pas du monde : *Te oportet adorari, Domine.* Vous adorer, Seigneur, c'est faire dans votre Eglise des œuvres dignes de vous et de votre Evangile : *Te oportet adorari, Domine.* Vous adorer, grand Dieu, c'est vous glorifier dans le temps par Jésus-Christ, pour vous glorifier en lui et par lui avec toute la cité rachetée dans les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON VI.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR LA RECHUTE.

Cum immundus Spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem; et non inveniens, dicit: Revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.*, XI, 24.)

Lorsque l'Esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos ; et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

Les sollicitudes de l'esprit immonde sont grandes pour entrer dans nos âmes, et nos précautions, pour lui en défendre l'entrée, sont bien faibles. Un défaut d'attention pendant que l'ennemi veille avec soin, un oubli de Dieu d'un moment, une erreur de l'âge, une occasion malheureuse nous jettent dans le crime ; le torrent de l'iniquité, qui traverse le monde, entraîne une âme dans la vie licencieuse du monde, aussitôt le démon est en possession de cette âme. Il y ravage, il y détruit, il y ruine jusqu'aux premiers principes de la piété, et il y fortifie le penchant au mal : plus il y séjourne, plus il y forme des intelligences pour y retourner, s'il en est jamais chassé; plus il y laisse du sien quand il est forcé d'en sortir.

La grâce de Dieu survient, qui combat dans cette âme contre le démon, et elle est la plus forte ; elle lui ôte ses puissantes armes, cet amour du plaisir, ce goût pour le monde ; elle le lie, et enfin elle le chasse de cette âme, qui était devenue sa maison. L'esprit impur ne se tient point en repos, il tourne autour de son ancienne maison ; il épie cette âme comme un lion du fond de sa caverne ; il lui rappelle les mêmes objets qui l'ont autrefois tentée ; il excite contre elle les mêmes choses qui l'ont fait tomber ; il emploie ces anciennes ruses qui depuis le commencement lui ont presque toujours réussi ; et si ces moyens sont trop faibles, il va prendre au fond de l'enfer ce qu'il y de plus fort pour tromper et pour abattre ; il cherche dans toute la nature ce qu'il y a de plus capable d'éblouir et d'entraîner. Avec tous ces stratagèmes, il rentre dans une âme, il y rentre avec sept autres esprits plus méchants que lui ; et le dernier état de cette âme, dit notre évangile, est pire que le premier.

Ceci est aisé à comprendre. La volonté est plus attachée au mal, le corps y est plus assujetti, l'esprit en est plus rempli et plus in-

fecté; la plaie est plus profonde et plus malaisée à guérir; la chaîne est plus forte et plus difficile à rompre; la rouille est entrée plus avant dans cette âme, et on a bien plus de peine à la purifier; enfin sept autres démons avec le premier, et plus méchants que lui, se défendent bien mieux dans leur fort. C'est de ce terrible et funeste état de la rechute que je dois vous parler aujourd'hui, mes frères. Dans les heureux jours du christianisme, il fallait à peine parler de la pénitence aux chrétiens, parce que les crimes après le baptême étaient rares. Que dis-je? on avait de la peine à leur parler de la pénitence, comme si l'on avait craint de leur ouvrir la voie du péché en leur montrant celle de la réconciliation. Mais dans ces siècles déplorables, où l'on ne compte guère de parler à des âmes innocentes, ni seulement à des gens qui ne soient tombés qu'une fois; mais dans ces siècles malheureux, où l'on fait un jeu des seconds comme des premiers crimes, où l'on ne fait plus que tomber et retomber, et où l'on demeure tranquillement dans cet état, comme s'il n'était ni si criminel, ni si dangereux, il ne faut plus parler que des rechutes, pour tâcher d'en faire comprendre le mal et d'en faire sentir le danger.

Vous avez commis des crimes et vous les avez multipliés : pleurez et tremblez. Vous êtes tombé, mais vous vous êtes relevé, la grâce de Dieu vous tendant la main; espérez de cette miséricorde qu'elle conservera en vous son ouvrage et vous préservera de nouvelles chutes jusqu'à la fin. Vous êtes retombé, vous retirant de dessous la main de cette miséricorde; vous retombez encore, et toujours, ne craignant point assez, et méprisant peut-être ce que vous regardez comme une suite de la faiblesse de l'homme. Je vais, si je puis, vous troubler dans votre fausse paix, et vous épouvanter en vous faisant voir dans les deux parties de ce discours : Le danger de la rechute. — Le mal de la rechute. *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui plaint l'homme autant qu'il est à plaindre de vivre dans un corps de péché, où il fait comme malgré lui le mal qu'il ne veut pas, et ne fait pas le bien qu'il veut; dans un corps de péché où habite une loi contraire à la loi de l'esprit de Dieu, qui, tantôt lui fait désirer ce qui n'est pas bon, tantôt lui fait faire ce qui n'est pas saint, et presque toujours le fait agir en homme, ce qui est agir contre les saintes règles de la piété? Malheureux homme, qui, quand il connaît l'homme, qu'il est attentif sur lui-même, et qu'il se juge sur ces saintes règles dont je viens de parler, se surprend lui-même à tout instant dans des fautes : le plus saint comme les autres, parce qu'il est homme! Heureux dans son malheur, s'il gémit de ses innombrables péchés, s'il travaille à les compenser par de bonnes actions, s'il a soin de s'en purifier par les larmes et la confusion devant Dieu! Ce n'est pas de ces fautes où tombe si souvent le saint et le juste que j'entends parler ici, c'est de la rechute dans des crimes, ou d'un nouvel engagement dans une vie comme celle du monde, qui est criminelle; et je dis trois choses de cette sorte de rechute : Elle renferme une ingratitude monstrueuse envers Dieu, un indigne outrage envers Jésus-Christ et sa grâce, une dérision ouverte de toute la religion.

Plaignons encore ici l'homme, ou plutôt élevons notre voix bien plus haut. Malheureux homme, en qui habite le péché, et que la corruption, qui est comme son fonds et sa nature, domine, presque au moment que quelque chose peut le dominer! A cet âge où l'on ne s'aide point de la foi, où l'on ne tire aucun secours de l'expérience, où la raison ne parle pas encore assez haut, où l'on méprise les règles, où l'on n'envisage pas les suites, où l'on n'écoute et où l'on ne craint rien; à cet âge si téméraire, si fragile et si exposé, on tombe dans le crime, ou l'on s'engage tout à fait dans la vie du monde, qui n'est pas innocente. C'est un malheur que cette première chute; mais, l'excuser trop, ce serait outrager la grâce du baptême, qui, après tout, n'est pas oisive dans une âme où elle habite avec le Saint-Esprit, et où elle défend sa propre vie. Mais après s'être retiré du mal, retourner au péril, et dès là retomber dans le crime; après avoir été lavé de nouveau dans le sang de Jésus-Christ, y avoir été purifié, y avoir été sanctifié, se replonger de nouveau dans la saleté en bête immonde; après avoir rejeté l'iniquité comme de sa bouche, reprendre, dit saint Pierre, comme un chien ce qu'on a vomi, c'est porter l'ingratitude envers Dieu trop loin.

La grâce du baptême est plus abondante; mais elle est en quelque sorte moins gratuite que celle de la conversion. La grâce du baptême tombe sur des enfants qui sont coupables pour être nés d'un père coupable, mais qui ne sont pas moins malheureux que la justice divine leur ait imputé ce vice de leur origine. Dieu se laisse donc bien plus facilement toucher pour des créatures qui n'ont pas péché contre lui par un acte de leur volonté, mais qui ont seulement péché en autrui. Au lieu que pour donner la grâce de la pénitence à celui qui l'a offensé le voulant bien, et le connaissant trop; qui l'a offensé, et qui, en l'offensant, a bien su qu'il violait ce qu'il y a de plus saint, et faisait ce qu'il y a de plus indigne, il faut que Dieu ne s'écoute que lui-même, car tout lui crie hors de lui de se venger; il faut que Dieu se surmonte lui-même, parce que tout en lui, hors son amour, lui demande justice de ce pécheur. Dieu s'est donc ainsi écouté; Dieu s'est donc ainsi surmonté lui-même quand il a été vous chercher bien loin, et qu'il vous a retiré de vos premières iniquités, déplorable pécheur! La gratuité de cette grâce, l'excès de cet amour devaient certainement vous attacher à Dieu pour toujours : et vous l'avez quitté de nouveau! et vous avez rompu une seconde fois des liens aussi étroits qu'ils étaient sacrés : ô prodige d'ingratitude!

En vous attirant à lui de cet éloignement où vous aviez cherché à vous perdre; en vous recevant dans sa maison à votre retour, et vous y recevant avec tant de joie et tant de démonstrations de tendresse, comme nous le vîmes hier, il vous a fait rentrer aussitôt dans tous vos droits; il vous a rendu toute la dignité d'un enfant de Dieu; il est redevenu votre père, l'Eglise est redevenue votre mère, les justes sont redevenus vos frères. Le ministre du Seigneur, qui vous a redonné par ses ordres votre première robe, vous a dit, en la remettant sur vous : Gardez-la pure et sans tache avec plus de soin que vous n'avez fait la première fois; il vous a dit : Gardez ce second baptême : *Custodi baptismum tuum;* et vous ne l'avez pas mieux gardé que la première fois! Fils ingrat et méchant, vous êtes sorti pour la deuxième fois de la maison de votre père, vous éloignant encore plus de lui; pour la deuxième fois vous avez dissipé ses biens, vous les avez consumés en crimes; pour la deuxième fois vous êtes nu et misérable, ne sachant que devenir, vous attachant à tout, pourvu que ce ne soit pas à Dieu, vivant avec de sales animaux et cherchant à vous rassasier de leur pâture, pensant bien moins que la première fois à revenir à votre père, et craignant bien plus la nécessité de ce retour! Arrêtez maintenant les yeux sur votre état, levez-les vers le ciel, et dites-moi vous-même s'il se peut rien faire de plus indigne contre un père qui est en même temps notre Dieu; et si la bonté qui avait couvert votre première faute n'est pas devenue la mesure de votre ingratitude.

Voyez sa bonté envers vous, et voyez sa justice sur tant d'autres. Voyez donc, et vous souvenez que, sans autre crime que celui de leur naissance, tant d'enfants ont péri pour l'éternité; que pour une partie des crimes que votre conscience vous reproche, Dieu en a précipité une infinité d'autres dans les flammes éternelles; qu'à l'égard d'un grand nombre, après les avoir laissés marcher quelque temps dans les voies où vous courez depuis tant d'années, Dieu a perdu la patience; qu'à l'égard de plusieurs qu'il laisse errer comme à leur gré dans les voies où ils sont entrés dès la première jeunesse, Dieu semble avoir oublié sa miséricorde; et à votre égard, Dieu n'a oublié que sa colère et sa justice. Dieu vous a épargné, il vous a conservé comme la prunelle de son œil au milieu de tant de dangers où vous vous êtes jeté; il a veillé sur vous sans dormir ni sommeiller; il vous a poursuivi avec la verge de sa miséricorde; et, enfin, il vous ramène, brebis égarée, comme sur ses épaules. Il vous a mis auprès de lui, vous faisant goûter mille douceurs, comme dans son sein. Et vous, oubliant ce que Dieu a fait pour vous, et qu'il n'a pas fait pour tant d'autres, bientôt, fatigué de ses caresses, et comme las de lui, ne pouvant plus souffrir son joug et les saintes règles de la piété, vous avez tout abandonné, vous avez tout rompu pour vous remettre dans les liens de l'iniquité. Cherchez dans les terres les plus sauvages et parmi les animaux les plus féroces un monstre d'ingratitude pareil à vous.

C'est après avoir été abandonné de vous lâchement et indignement que Dieu vous a cherché. C'est après avoir souffert de vous ce que n'aurait jamais souffert un homme, ce long abus de sa patience, ce mépris constant de sa bonté, ces refus opiniâtres, ces renvois éternels, que Dieu vous a encore pressé, et qu'enfin il vous a touché; sa grâce vous a converti dans le temps que vous lui demandiez pour toute grâce de ne pas vous troubler dans votre funeste repos, de ne pas vous ôter vos misérables plaisirs, de ne pas toucher surtout à cette passion qui vous séparait tout à fait de lui; lorsque vous le conjuriez, avec ces possédés de l'Evangile, de ne pas vous tourmenter en vous pressant avant le temps. La grâce vous a suivi pas à pas dans ces routes perdues, elle a été vous chercher dans ce lieu d'horreur, dans cette affreuse solitude où vous étiez enfoncé, et Dieu vous a ramené, comme Israël, par des détours admirables, qui étaient autant de formes de sa grâce. Sa grâce vous a trouvé dans un aveuglement et dans un endurcissement dont on n'espérait plus rien, dans une habitude du mal si longue, dans une corruption si profonde, qu'on n'a pas été moins étonné de vous voir retiré de là qu'on le fut autrefois de voir Lazare sortir de son tombeau.

Un cœur comme le vôtre paraissait si inaccessible aux insinuations et aux attraits mêmes de la grâce, que quand on l'a vue victorieuse de vous et entrée en vous, on s'est écrié de toutes parts : Comment êtes-vous entré dans ce cœur, ô mon Dieu? *Quomodo insinuasti te pectori illi.* (AUG.) La grâce vous a peut-être pris les armes à la main contre elle, et lorsque vous couriez avec fureur à quelque nouveau crime. Dieu vous a peut-être touché dans son temple où vous veniez l'insulter et tendre des piéges à ses saints; par sa parole dont vous vous étiez fait un divertissement; par ses ministres, qui furent longtemps l'objet de vos railleries ou de vos censures; au milieu de ces saints exercices dont vous vous étiez fait un masque ou un voile. Vous comprîtes et vous sentîtes la grandeur et la gratuité d'une telle grâce. Reconnaissant devant Dieu ce qu'il avait fait pour vous, vous ne croyiez pas pouvoir assez faire pour Dieu; et tournant les yeux du côté des grands modèles, après les avoir imités ou même surpassés dans leurs égarements, vous vous proposâtes de les imiter dans leur conversion, et vous raisonniez en vous-même à peu près en cette sorte :

David a péché; mais à la parole du prophète, David a confessé contre lui-même son iniquité au Seigneur; David a fait pénitence le reste de sa vie, préparé de cœur aux fléaux et à toutes les rigueurs de la justice divine. Saul a persécuté Jésus-Christ et les siens dans l'incrédulité et dans l'ignorance; mais quand il a été éclairé d'en haut,

que n'a-t-il pas fait pour Jésus-Christ, et que n'a-t-il pas souffert pour son Eglise? Pierre a renoncé Jésus-Christ; mais après un regard de miséricorde que Jésus-Christ jette sur Pierre, Pierre pleure amèrement, et il s'excite à une nouvelle ardeur pour son maître. La pécheresse obtient le pardon d'un grand nombre de péchés; elle pleure abondamment, elle fait des sacrifices de tout ce qui avait servi à son péché, elle aime selon la mesure de la grâce qu'elle a reçue. Madeleine est délivrée par Jésus-Christ de sept démons: elle s'attache à Jésus-Christ avec une fidélité constante, et par un amour que la mort même n'avait pas rompu. Jésus-Christ se fait connaître à la Samaritaine, et aussitôt cette femme, quittant ses désordres, sortant de son erreur, devient l'apôtre de Jésus-Christ dans son pays, et l'évangéliste de sa grâce. Augustin a été pécheur; mais il a été plus loin dans l'amour saint, quand il en a été touché, qu'il n'avait été dans l'amour phofane, quand il s'y était abandonné.

Il y a des conversions au-dessous de ces grands modèles, et peut-être aviez-vous pensé à y borner votre piété: ne croyant donc pas, peut-être par un sentiment d'humilité, pouvoir aller jusqu'à la pénitence des forts, vous vous proposiez d'imiter du moins la conversion des faibles. Dans ce degré faible, c'étaient des regrets d'avoir offensé Dieu, de l'avoir offensé si longtemps; des regrets de l'avoir connu, de l'avoir aimé, de l'avoir servi si tard; c'étaient des regrets, et quelquefois des larmes; tous les sacrifices de justice, des œuvres de miséricorde, et, en un mot, de bonnes actions, avec quelque proportion aux péchés de votre vie passée: voilà votre état pendant un peu de temps. Comment ces larmes se sont-elles taries? Comment ces regrets se sont-ils dissipés? Comment avez-vous, peu à peu, abandonné vos premières œuvres, et perdu votre charité? Comment, une chose après l'autre, avez-vous repris tout ce que vous aviez sacrifié au Seigneur pour votre péché? Ce n'est pas tout. Comment êtes-vous retombé dans vos crimes? Comment avez-vous repris votre première vie, lasse de servir Dieu, et si dégoûtée de la piété qu'il n'y a pas lieu d'espérer que vous la repreniez jamais? Je vous le dis, cet outrage que vous faites à Dieu en le quittant pour le monde une seconde fois, est plus grand que si vous n'aviez jamais quitté pour Dieu la vie du monde.

En vous convertissant, le Seigneur vous avait guéri de vos maux, il vous avait délivré d'une honteuse servitude et d'une dure tyrannie. En vous convertissant, Dieu vous avait fait trouver le repos de votre âme, et même une certaine gloire devant les hommes: et vous vous êtes hâté de vous remettre sous la main du démon; vous avez su mauvais gré au médecin qui vous avait guéri de tant de maux; vous vous êtes plaint de la grâce qui vous avait fait tant de bien; vous vous êtes reproché à vous-même votre injustice et cette cruauté envers vous-même, de vous être privé sitôt de tant de plaisirs pour vous attacher au service de Dieu. Qu'est-ce donc que ceci, dit le Seigneur, s'adressant à son prophète et lui demandant raison de cette conduite de son peuple? Qu'a donc trouvé en moi ce peuple, pour se repentir ainsi de s'être attaché à mon service en rompant les liens qui l'attachaient à l'iniquité? Qu'ont-ils trouvé en moi de fâcheux et de rebutant, pour m'abandonner ainsi et retourner à leurs idoles? *Quid invenerunt in me iniquitatis, quia elongaverunt a me, et ambulaverunt post vanitatem?* (*Jer.*, II, 5.) Le monde est-il un meilleur maître? Le joug du démon est-il moins dur? Et avec les mêmes peines, si toutefois elles ne sont pas plus grandes, trouve-t-on à son service les mêmes consolations? Que ce peuple me le dise encore une fois.

Qu'a donc trouvé ce peuple en moi qu'il n'ait pu souffrir, et qui l'ait porté à me quitter une seconde fois pour courir encore après ses folles divinités? *Quid invenerunt in me iniquitatis, quia elongaverunt a me, et ambulaverunt post vanitatem?* Demandez-le-lui en mon nom, vous qui êtes mes prophètes. Seigneur, il n'y a de Dieu que vous; personne n'est bon comme vous, et il n'y a de bon que de s'attacher à vous; vos voies à l'égard de ce peuple ne sont que miséricorde et douceur. Mais c'est ce peuple qui est mauvais pour lui-même; c'est ce peuple qui aime à changer et *à remuer les pieds* pour sa ruine. Ce que cette femme, qui retourne à sa vie du monde, a pu trouver en vous qui l'ait dégoûtée de vous, c'est cette facilité de vous quitter et de vous reprendre. Ce que ce pécheur, qui retourne à ses désordres, a trouvé en vous qui l'a comme invité à ces nouveaux crimes, c'est votre bonté elle-même, cette bonté qui invite les autres pécheurs à la pénitence, et qui les y attire. Votre bonté en a fait des méchants; votre bonté en a fait des ingrats. Malheur à nous, malheur à nous qui retombons ainsi, comme poussés par la bonté de Dieu! Si nos péchés pardonnés et expiés ne revivent plus, notre seule ingratitude, dit saint Bernard, nous rend plus criminels devant Dieu, et nous sera plus pernicieuse que tous nos anciens vices et nos premiers péchés: *Væ tibi si perniciosior vitiis et peccatis successerit ingratitudo.*

Vous avez passé votre vie dans le crime, parce que vous ne connaissiez pas Jésus-Christ, disait-on autrefois à ceux qui embrassaient la foi chrétienne dans un âge d'homme; vous avez suivi les passions de ce monde, parce que vous étiez les hommes de ce monde. Mais maintenant, disait saint Paul, vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés dans les eaux du baptême: *Hæc quidem fuistis: sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis.* (I *Cor.*, VI, 11.) Mais maintenant vous êtes devenus les enfants de Dieu, et vous devez vous regarder, disait saint Pierre, comme des enfants qui viennent de naître,

comme des enfants qui sucent le lait de la piété, dans laquelle et de laquelle ils doivent vivre le reste de leurs jours. Qu'il vous suffise donc, ajoutait cet apôtre, d'avoir vécu jusqu'ici dans les passions de la chair; mais que le reste de votre vie se passe dans la justice et dans la sainteté : car il n'y a point en Jésus-Christ d'instabilité, de passage du mal au bien, et de retour du bien au mal.

Voilà, mes frères, la vertu du baptême dans les âmes bien exprimée, et les engagements qu'on y prend avec Jésus-Christ bien marqués. Mais comment ce sacrement, qui opérait une justice si stable dans des hommes qui avaient vieilli dans le mal, n'opère-t-il aujourd'hui dans des enfants, en qui il ne trouve que le péché de leur premier père, qu'une sainteté pour l'ordinaire si courte et si fragile? N'est-ce point que l'air qu'on respire aujourd'hui au milieu du christianisme est plus empesté? Car la vertu du saint baptême ne peut pas en elle-même être affaiblie.

Déplorons ici, pour la troisième fois, les commencements de la vie humaine. Comme si Dieu n'avait pas mis en nous son Saint-Esprit; comme si la nature était demeurée en nous plus forte que la grâce; comme si nous n'avions pas en nous la vie, et la vie abondante, nous nous portons, aussitôt que nous sentons et que nous connaissons, à ce qui est de notre origine charnelle, et nous cherchons la mort. Avec le germe de la sainteté en nous, nous commençons presque tous par la vie et les actions de la chair. Dans ce premier âge, le péché, qui nous domine de toutes parts, nous attire doucement, nous entraîne violemment et nous séduit misérablement. A cet âge, où l'on s'étourdit si volontiers, où l'on s'oublie si facilement, où l'on se dérange à plaisir, où l'on se jette dans le péril sans vouloir rien entendre et toujours sans rien craindre, on se trouve dans le mal avant d'avoir cru qu'on y pût tomber, et sans avoir seulement pensé à s'en défendre. O déplorables enfants d'Adam! O malheureuse corruption de la concupiscence qui est dans le monde, qu'il semble qu'on ne puisse pas aujourd'hui fuir! J'ai presque dit : O faiblesse de la première grâce! quand c'est visiblement notre malice.

Mais après la seconde grâce; mais après qu'on est revenu des erreurs et des passions de ce premier âge, et qu'on est comme las de l'iniquité; mais après avoir éprouvé que le monde n'est que vanité, et le péché, dans sa trompeuse douceur, une des grandes afflictions de la vie; mais après avoir pleuré les déréglements de sa jeunesse; après avoir connu Dieu, après l'avoir goûté et les consolations qu'on trouve dans son service; après avoir promis à Jésus-Christ une fidélité inviolable, et avoir mille fois renouvelé cet engagement, quitter Jésus-Christ une seconde, une troisième fois, et pour vous donner à quel maître? quelle insulte! Vous retirer de sa grâce comme d'un état qui ne serait ni bon ni heureux, pour vivre encore dans l'iniquité, qui est une misère trop grande, c'est un outrage envers Jésus-Christ et sa grâce dont je voudrais vous faire sentir ici toute l'indignité.

Tertullien est bien fort dans ses expressions; il l'est dans ses pensées, et quelquefois son zèle, se joignant à la chaleur de son imagination, l'a emporté au delà du vrai; mais en ce que vous allez entendre, quelque force qu'il y ait dans l'expression, il n'est qu'exact dans sa censure et juste dans ses reproches. Pécheurs retombés, en vous retirant de Dieu pour vous donner au démon, dit-il à ceux qui ont été baptisés, vous êtes un sujet de joie à cet esprit ennemi : *Exsultationem te ejus facis.* (*Lib. de Pœnit.*) Vous lui faites remporter un trop beau triomphe sur son Dieu, et vous lui donnez lieu de l'insulter amèrement : *Et adversus Deum suum gaudet.* Vous lui donnez lieu d'insulter à son Seigneur, en lui disant : Vous êtes leur maître légitime; ils ont trouvé le repos et mille douceurs dans votre service; vous leur promettez une récompense éternelle, s'ils demeurent attachés à vous, et ils vous quittent. Je suis leur ennemi, je suis leur tyran; je ne leur donne que du tourment et du chagrin; ils ne trouvent que dégoût et qu'amertume sous ma domination; je leur réserve pour la fin des supplices éternels, et ils viennent d'eux-mêmes se donner à moi. C'est ainsi qu'en retombant dans le péché vous réjouissez le démon, et vous lui livrez, en quelque sorte, Jésus-Christ pour l'insulter et l'outrager. *Exsultationem te ejus facis, et adversus Deum suum gaudet.* Ne semble-t-il pas qu'on a voulu faire la comparaison des deux, et qu'on a jugé le meilleur et le plus digne d'être servi celui à qui on a mieux aimé se donner encore une fois? *Comparationem videtur egisse, et judicato pronuntiasse eum meliorem, cujus se rursus esse maluerit.* Ils font pénitence, continue le démon, pour vous avoir abandonné; ils vous en ont fait satisfaction : maintenant ils font pénitence de cette pénitence; ils font satisfaction au diable, pour cette satisfaction qu'ils ont faite à leur Dieu : *Per aliam pœnitentiæ pœnitentiam diabolo satisfacit.* O chose horrible à dire, et qu'il faut dire néanmoins pour préserver les âmes de cette odieuse préférence du démon à Dieu! *Diabolum Domino præponit : dicere periculosum, sed ad ædificationem proferendum est.* L'oreille, en effet, a comme refusé d'entendre de pareilles choses, et ce n'est cependant que l'exacte vérité, si même des paroles si fortes peuvent exprimer tout l'outrage que la rechute fait à Jésus-Christ et à sa grâce.

Suivons cette pensée de Tertullien. Il faut donc, puisque vous faites pénitence de votre pénitence, et que vous faites satisfaction au démon pour l'avoir quitté, que Dieu se repente de vous avoir donné la grâce de la pénitence? Il faut donc que l'Eglise se repente de vous avoir invité à la pénitence, de vous en avoir ouvert les voies? Il faut qu'elle se repente d'avoir facilité votre retour au crime, en facilitant votre pardon. Il faut que

Jésus-Christ se repente de vous avoir attiré à lui, de vous avoir appliqué, dans le sacrement de la réconciliation, la vertu de sa mort et de sa résurrection.

Ignorez-vous donc ce mystère et le fond de la grâce de la conversion, vous qui retombez dans le péché; ou, si vous ne craignez pas de déshonorer en vous les mystères de Jésus-Christ, d'outrager sa grâce et de l'humilier lui-même? Oui, mes frères, dans le sacrement de la réconciliation, c'est la vertu même de la mort de Jésus-Christ et la vertu de sa résurrection qui opèrent dans une âme, qui y opèrent la mort au péché pour toujours, et la résurrection à la grâce aussi pour toujours : en sorte que Jésus-Christ ne doit pas être plus véritablement mort pour nos péchés pour ne plus mourir, que Jésus-Christ ne doit pas être plus véritablement ressuscité par la vertu de Dieu pour notre justification pour vivre toujours, qu'une âme qui a reçu en elle la vertu de ces deux mystères pour se relever du péché, doit être morte pour toujours au péché, et ressuscitée aussi à la justice pour y vivre toujours. C'est tellement là la grâce de la conversion, que saint Paul regarde comme une chose hors de toute apparence, et qui même ne se conçoit pas, de vivre encore dans le péché, après y être mort avec Jésus-Christ. *Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* (*Rom.*, VI, 2.) Saint Paul regarde comme une chose si naturelle, dans l'ordre de la grâce, la constance dans la vie nouvelle après la résurrection de l'âme, que la vie de Jésus-Christ, après sa résurrection corporelle, ne doit pas être plus exempte d'une seconde mort : *Ita et vos existimate vos quidem mortuos esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* (*Ibid.*, IX, 10, 11.)

N'ignorons donc pas ce mystère, et comprenons par la même règle que retomber dans le crime après une vraie conversion, c'est communiquer à la grâce les faiblesses de la nature ; c'est montrer Dieu moins puissant sur nous que le tentateur ; c'est rendre Jésus-Christ en qui il n'y a ni variation, ni ombre de changement, variable et changeant en nous.

La gloire de Jésus-Christ et de sa grâce ne doit pas, dit-on, dépendre des variations de l'homme. L'homme est faible : c'est dans un vase bien fragile qu'il porte la grâce de la conversion, comme celle de l'innocence. L'homme est faible et inconstant ! C'est donc dans les voies de Dieu, car dans les voies de l'homme il est souvent la constance même, et il n'a que trop de force. Qu'y a-t-il de plus soutenu que de certaines amitiés humaines? Qu'y a-t-il de moins changeant et de plus semblable à soi-même, que la vie des gens du monde, hommes et femmes? Voyez si l'avare s'écarte d'un point de ces voies dures et austères qu'il s'est marquées à lui-même. L'ambitieux suit de même ces voies difficiles, et quelquefois humiliantes, où l'ambition l'a d'abord engagé. Cette femme qui n'éprouve que dégoûts et qu'amertumes dans les voies du monde, les suit pourtant avec un courage qui nous étonne, mais que son ancien amour pour le monde lui donne. Voyez ce jeune homme qui ne cède ni aux chagrins que lui attire sa passion, ni au peu d'utilité qu'elle lui apporte ; voyez-le résister à tout, aux reproches et aux menaces de toute une famille, à la colère et à la haine d'un père et d'une mère ; assez fort et assez hardi pour ne rien craindre de tout ce que l'homme peut craindre en ce monde. Voyez la même passion, de l'autre côté, se soutenir malgré les déplaisirs qu'elle traîne après elle, malgré l'opprobre dont elle se couvre et les malédictions dont elle se charge ; voyez-les, en un mot, l'un et l'autre fidèles à la promesse mutuelle d'une fidélité à toute épreuve. Eh ! y aurait-il tant d'amertumes à dévorer, tant de combats à soutenir, tant de violences à se faire, tant d'obstacles à forcer pour demeurer fidèle à Jésus-Christ et à sa grâce jusqu'à la fin? Ce n'est donc pas la force qui manque, c'est la bonne volonté. Ce n'est pas tant l'inconstance, quoiqu'il y en ait beaucoup dans l'homme ; c'est la lâcheté, c'est la témérité, dont il y a encore plus en nous que de tout le reste.

Oui, c'est lâcheté, c'est témérité, c'est parce que nous ne prenons pas pour persévérer dans la démarche que nous avons faite, les mêmes précautions que prennent contre elles-mêmes les passions dans lesquelles il est arrivé du changement. Dans une rupture qu'on veut soutenir, parce qu'on le veut, ou qu'on y a un grand intérêt, la passion prend, comme je viens de le dire, des précautions contre elle-même. Se connaissant faible, elle craint le danger, elle évite l'occasion, elle fuit la personne ; et si elle ne s'en croit pas assez séparée par la longueur d'une ville, elle met de plus grands espaces entre sa faiblesse et ce qui a encore trop de force contre elle. Quand on veut véritablement soutenir une rupture et un changement, on évite plutôt de parler d'une personne qu'on ne cherche à en dire du mal ; on évite des reproches dont on a senti la puissance ; on évite des larmes qui pourraient être encore trop touchantes ; on évite d'être témoin d'une tristesse vraie ou fausse, à laquelle on pourrait céder ; en un mot, on met toute sa force à fuir, et on n'est attentif qu'à oublier. Voilà les précautions que la sagesse humaine sait prendre, et par où la passion se trouve en effet plus forte que les tentations, plus forte qu'elle-même. Et que demanderait-on de plus, avec la prière, de tous ceux qui ont fait une rupture avec le monde et avec le péché, pour assurer les bons désirs qu'ils ont conçus, les bons propos qu'ils ont faits, les engagements qu'ils ont pris avec les prêtres, les promesses qu'ils ont faites à Dieu, pour fixer en eux la grâce des sacrements ? Mais il faut faire cet outrage à la grâce, et ce ne serait pas assez de l'avoir reçue en vain. O horreur ! il faut donner cette joie au démon contre Jésus-Christ son vainqueur ; il faut, disant toujours que l'homme est faible, et agissant comme s'il

était fort, comme s'il était invincible, c'est-à-dire, ne priant point, ne veillant point sur soi-même, ne prenant aucune précaution, ou même courant au danger, retomber en effet dans le crime, retourner à la vie du monde, et par cette rechute déshonorer la piété, couvrir Jésus-Christ de confusion et faire mal parler de sa grâce.

J'ajoute, Messieurs, que la rechute renferme la dérision manifeste de ce que la religion a de plus sérieux et de plus sacré. Je déclare d'abord à ceux qui pourraient l'ignorer, qui évitent de le voir, ou qui craignent de le penser, que je ne regarde point ici comme la fin de l'iniquité et un retour à Dieu, ces apparences de piété qui, par une ancienne coutume, et comme par un pacte avec soi-même, ne doivent durer qu'autant que durera la solennité; cette interruption des plaisirs qui n'a jamais duré plus longtemps que les jours saints; cette interruption de la vie du monde pendant la fête, qui se fait de concert avec le monde; cette séparation convenue entre deux coupables pour pouvoir communier à Pâques avec moins de scandale et moins de révolte de la conscience, c'est là un semblant de conversion, et non pas la conversion effective des mœurs : *Apparet, et non est pœnitentia.* (S. Greg.) C'est là une pénitence nécessairement fausse, puisqu'elle n'a pas été suivie du changement de vie : *Pœnitentia necessario falsa, ubi emendatio nulla.* (*Ibid.*) C'est là la comédie du temps pascal, et non pas un retour sérieux à Dieu pour toujours : *Theatralis pœnitentia.* (S. Chrys.) C'est là une profession solennelle de ne jamais se corriger, et non pas une profession publique d'être à Dieu : *Professio non emendantis.* (S. Cypr.) C'est ici une dérision de la religion tout entière, et non pas la pénitence chrétienne : *Irridentes et non pœnitentes.* (S. Ces.) Les vrais pénitents aujourd'hui ne sont distingués des moqueurs, et ne sont connaissables, comme autrefois les vrais chrétiens, qu'à la correction persévérante de leurs mœurs anciennes : *Christiani non aliunde noscibiles quam de emendatione pristinorum vitiorum.* (Tertul.) Tout ce qui ne s'est pas corrigé après la confession et après l'absolution de ses péchés, est demeuré dans la mort, et s'y est engagé plus avant par la profanation des choses saintes.

Quant à ceux qui s'étaient véritablement relevés de leur chute, et qui retombent, quels personnages veulent-ils faire dans la religion? Que font-ils de la religion tout entière? Est-ce un jeu de l'esprit humain que la religion chrétienne? Est-ce quelque chose qu'un philosophe ait rêvé, qui soit dirigé par la politique, qui soit appuyé sur des intérêts qui changent, qui ait pour objet de plaire aux hommes ou de se satisfaire soi-même? Est-ce quelque chose d'arbitraire que la religion chrétienne; sans fondement dans les principes de la conscience ou dans le respect de la Divinité; sans lois stables, sans des engagements supérieurs à tous les caprices et à toutes les passions de l'homme? On dirait, en effet, à voir comme on tombe et comme on retombe dans le crime en se jouant, que la religion n'est dans le fond qu'un jeu de l'esprit humain et quelque chose d'arbitraire, de libre même dans ce qu'elle a de plus saint. Non, pécheurs, la religion n'est pas un jeu; et le Dieu qu'elle sert, le Dieu de qui elle reçoit des lois, et avec qui elle s'engage, n'est pas un Dieu dont on se moque : ne vous y trompez pas. *Nolite errare : Deus non irridetur.* (*Gal.*, VI, 7.)

La pénitence est une grande grâce, Dieu ne l'a pas donnée aux anges : des mille milliers de réprouvés ne l'ont ni reçue ni demandée : tant de pécheurs qui l'ont demandée avec larmes, comme Esaü, ne l'ont pas obtenue, parce que c'étaient des larmes de dépit et de colère, non pas contre le péché, mais contre de tristes suites du péché. Vous avez reçu cette grâce précieuse, cette grâce si peu commune, et vous la perdez comme en vous jouant.

La réconciliation est à prix dans l'Eglise, et Dieu, dit le même Tertullien, l'y a mise à un grand prix : *Hoc pretio Dominus veniam addicere instituit.* Mais, voulant l'avoir pour rien, vous êtes allé chercher ceux qui la vendent, ou plutôt ceux qui la donnent ainsi. Vous l'avez donc eue pour rien, et vous avez méprisé ce qui vous avait coûté si peu : j'oublie que vous n'êtes pas dans le cas de la rechute, mais dans celui du sacrilége. Mais vous qui avez trouvé des prêtres fidèles, qu'ont-ils exigé de vous? Que leur avez-vous promis? Vous avez promis à l'Eglise, entre les mains de ses ministres, que vous faisiez un divorce éternel avec l'iniquité et la vie du siècle; et ce n'est qu'à vos promesses réitérées et confirmées par des signes et des commencements de pénitence, que l'Eglise vous a accordé la réconciliation. Elle a cru, cette bonne mère dont la charité croit tout, qu'après avoir été longtemps le sujet de ses pleurs, vous alliez être sa joie, et édifier au milieu d'elle, selon que vous aviez scandalisé. Elle n'a eu à votre sujet d'autre crainte que celle que donne la fragilité humaine et la violence des tentations. Mais si l'Eglise eût cru que vous dussiez violer un jour toutes vos promesses, que vous dussiez presque aussitôt exposer la grâce de la réconciliation à un second naufrage comme certain, et en effet il est arrivé, elle aurait retenu cette grâce, et ne l'aurait pas abandonnée à vos mépris.

C'est faiblesse; non, c'est mépris : *Despicit porro.* C'est un malheur; non, c'est un mépris que d'embrasser de nouveau ce qu'on avait quitté : *Despicit porro resumens quod jam fugit.* C'est un outrage fait au don de Dieu : *Dei dono contumeliam facit.* C'est rejeter celui qui a donné que d'abandonner son don; *Respuit datorem cum datum deserit.* C'est renoncer le bienfaiteur que de ne pas faire plus d'honneur à son bienfait : *Negat beneficum cum beneficium non honorat.* Quel jeu en effet dans la religion, et quel spectacle dans l'Eglise que ces réconciliations aus-

sitôt suivies de rechutes, et ces rechutes toujours suivies de réconciliations! Quel jeu dans la religion que ces alternatives de vie et de mort, de paix et de guerre avec Dieu! Il a été un temps, comme je l'ai déjà remarqué, où les Pères n'osaient presque parler de la pénitence, de peur d'ouvrir les voies du crime en laissant voir qu'il y avait encore une ressource après l'avoir commis: *Piget secundæ, imo ultimæ jam spei subtexere mentionem.* Personne ne l'ignore ou ne doit l'ignorer dans l'Eglise: la pénitence canonique n'a été accordée aux pécheurs, pendant plusieurs siècles, qu'une seule fois. Ce n'est pas que l'Eglise ait jamais exclu aucune sorte de pécheurs de la miséricorde de Dieu, mais elle n'en présumait pas facilement à l'égard des pécheurs retombés, et elle voulait en même temps marquer son horreur pour les rechutes. Aujourd'hui, sans changer d'idée sur la rechute, l'Eglise se trouve forcée par le malheur des temps de changer de conduite à l'égard des pécheurs qui retombent. Elle ne ferme jamais ses entrailles aux pécheurs, elle les réconcilie autant de fois qu'elle a lieu de les croire convertis. Tendresse de l'Eglise, qui lui coûte aujourd'hui les mêmes larmes que sa juste sévérité coûtait autrefois aux pécheurs! Condescendance de l'Eglise, dont le pécheur abuse pour sa perte et au déshonneur de la religion! Il se relâche de l'attention sur ses mœurs, parce que l'Eglise s'est relâchée de la vigueur de sa discipline; il est plus méchant, parce que l'Eglise est devenue plus compatissante; il ne se lasse point de pécher, parce que l'Eglise ne se lasse point de lui pardonner. Faut-il, mon Dieu, que nous voyions le crime toujours se renouveler par l'assurance qu'a le criminel de n'être jamais rejeté? Faut-il que le retour à la vie du monde soit devenu si commun et si aisé, parce que le retour prétendu à votre grâce ne coûte plus rien chez tant de ministres? *Facile itur ad culpas, ubi est venalis nocentium gratia.* (S. CYPR.)

Grands évêques, vous l'aviez bien prévu que la facilité du pardon serait comme une amorce du péché: *Incentivum libidinis* (*Ibid.*), et une espèce d'invitation à la rechute! Blâmerons-nous la loi, disait saint Paul, parce qu'elle donne lieu à l'abondance du péché? A Dieu ne plaise, répond cet apôtre: *Absit.* (*Rom.* VII, 7.) Blâmerons-nous l'Eglise, parce que sa discipline présente semble favoriser les rechutes? A Dieu ne plaise. *Absit.* L'Eglise, n'accordant le pardon qu'à ceux qu'elle a lieu de croire rentrés en grâce avec Dieu, ne fait rien que de juste. L'Eglise forcée de se relâcher de sa sévérité par le grand nombre et la faiblesse des pécheurs, ne fait rien que de sage en accordant plusieurs fois le pardon aux plus criminels, quand elle les a éprouvés, et qu'ils paraissent touchés. Mais c'est nous qui, tantôt trompant l'Eglise, et toujours nous trompant nous-mêmes, abusons de la bonté et de la sagesse de l'Eglise pour la couvrir de honte par nos rechutes, et déshonorer notre religion tout entière par tant de rechutes. L'innocence de la vie était dans ces premiers temps le caractère distinctif des chrétiens. Quelquefois un crime, voilà où allait alors la faiblesse humaine pour ceux qui étaient dans l'Eglise. L'innocence rare, les rechutes fréquentes, l'iniquité mise sur l'iniquité depuis le commencement de la vie jusqu'à la fin; ce cours d'iniquité interrompu, ou plutôt entremêlé de sacrements, voilà les mœurs des chrétiens de nos jours. O sainte religion! à quoi êtes-vous devenue semblable? Mais il est temps, après avoir montré le mal de la rechute, d'en faire voir le péril.

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur du monde qui était venu prêcher la pénitence aux hommes, qui a commencé par là la prédication de son Evangile, a paru encore plus appliqué, dans le cours de son ministère, à faire éviter la rechute aux pécheurs qu'il avait délivrés de leurs péchés, qu'à leur prescrire de justes satisfactions pour ces mêmes péchés. Il tire une femme adultère des mains de ceux qui voulaient la lapider, et il lui dit. Je ne vous condamne pas non plus à la peine de la loi, mais pensez désormais à ne plus pécher: *Vade, et jam amplius noli peccare.* (*Joan.*, VIII, 11.) Il remet les péchés à un paralytique, en même temps qu'il le guérit dans le corps; et sans lui parler non plus de satisfaction et d'œuvres de pénitence, il se contente de lui dire: Vous voilà guéri; mais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire, *Ecce sanus factus es: jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* (*Joan.*, V, 14.)

C'est ainsi, mes frères, que nous ne disons pas toujours aux pécheurs sur le ton de Jean-Baptiste: faites de dignes fruits de pénitence; que nous ne leur disons pas incessamment avec les anciens Pères: Pleurez vos péchés, vengez Dieu sur vous-mêmes, exercez-vous à la pénitence selon que vous avez commis l'iniquité; mais, comme Jésus-Christ, nous paraissons encore plus soigneux de leur faire éviter la rechute dans le crime. Vous voilà guéri de votre passion criminelle, disons-nous à cet homme, prenez garde de vous engager de nouveau dans le mal. Vous voilà retirée de l'iniquité, disons-nous à cette femme, prenez donc garde de retomber; ce dernier état serait pire que le premier. Comment cela? Par ces trois endroits: par l'inutilité des ressources ordinaires de la conversion; par le refroidissement de Dieu, suivi de la diminution de sa grâce; par l'empire bien plus grand que le démon prend sur une âme. Appliquez-vous.

La plupart des gens du monde sont entrés dans l'erreur comme au sortir du sein de leur mère: ils ont été nourris dans le mensonge, ils aiment les ténèbres, ils haïssent la lumière, ils craignent la vérité, ils négligent l'instruction; le commerce du monde les a remplis de préjugés et d'illusions; ils ont la faiblesse de chercher et le malheur de

trouver des prophètes qui voient pour eux des visions folles et fausses : *Viderunt tibi falsa et stulta.* (*Thren.*, II, 14.) Aussi les vérités ordinaires qu'ils entendent ou qu'ils lisent ne les frappent pas. Rassurés par les erreurs, ils avancent dans leurs voies, qui sont celles de la perdition. Mais une grande lumière vient-elle à se lever pour ces hommes assis dans les ténèbres et tout couverts des ombres de la mort; les vérités leur sont-elles prêchées avec une certaine force ; ces aveugles voient des choses nouvelles, ils en sont frappés; le trouble se met dans leur âme ; leur cœur est touché; ils s'instruisent à fond; ils demandent ce qu'il leur faut faire pour être sauvés; ils se rangent sous la diciplìne d'un bon maître et ils se convertissent; c'est qu'ils n'avaient pas connu la vérité.

Mais vous qui connaissez la vérité, qui y avez été nourri, qui en aimez au moins la lueur, qui dans un besoin serviriez de lumière aux autres, et qui, après cette connaissance de la vérité qui vous avait délivré la première fois, avez encore péché ; vous, qui pouvez dire : je sais mes devoirs; je connais mon péché, j'en vois les suites, et qui malgré cela l'avez commis et le commettez encore, vous n'avez pas la même ressource du côté de la lumière. Les lectures et les prédications ne vous apprennent rien ; les plus grandes vérités vous sont familières, et par là même font peu d'impression sur votre âme. Ah ! il vaudrait mieux pour vous, c'est l'Apôtre qui le dit, que vous n'eussiez jamais connu la vérité; elle n'aurait pas perdu sa vertu sur votre esprit et sa force sur votre cœur. Il serait meilleur pour vous que vous fussiez aveugles : si vous l'étiez, le péché tiendrait bien moins dans votre âme, et en quelque sorte il n'y tiendrait pas : *Si cœci essetis, peccatum non haberetis!* (*Joan.*, IX, 41.) Mais parce que vous pouvez dire : je vois; je sais ma religion, je connais mes obligations; et malgré cela, je suis retombé dans mon péché ; votre péché tient plus fortement en vous, et il y demeure comme dans son fort : *Nunc vero dicitis quia videmus : peccatum vestrum manet.*

Le goût de la piété, quand on l'a perdu, ne se reprend plus guère, il ne renaît plus comme de lui-même. Dirai-je, dans les termes de l'Apôtre, que c'est ici une chose impossible : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati,..... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam?* (*Hebr.*, VI, 4, 6.) Non, mais en interprétant les paroles de l'Apôtre, selon l'analogie de la foi, qui ne nous permet pas de rien trouver d'impossible à Dieu, je dirai que rien n'est ni plus difficile, ni plus rare que de reprendre le goût de la piété quand on l'a perdu, et surtout pour la seconde fois.

Dieu attire un pécheur dans son cœur pour lui parler; et en lui parlant au cœur, il le touche et le convertit. Mais le pécheur dont je parle, qui n'évite rien tant que d'être avec lui-même, qui ne craint rien tant que d'être dans son cœur avec Dieu, et de l'entendre parler au dedans de lui, ferme lui-même à Dieu cette ressource et cette voie ordinaire de conversion.

Dieu a mille moyens cachés et ineffables de ramener un pécheur à lui-même et de le convertir. Tout peut instruire, tout peut étonner, tout peut ébranler, tout peut alarmer et conduire à la conversion un pécheur ordinaire : des avis salutaires, de bons exemples, des malheurs personnels, des disgrâces domestiques, des exemples de la vengeance divine sur d'autres pécheurs. Si cela a produit une fois son effet sur le pécheur, et qu'après cela il soit retombé, cette ressource, dans le cours ordinaire des miséricordes de Dieu, devient encore inutile. Le sel qui a servi une fois a perdu sa force, et n'est plus bon à rien. Le trait n'a qu'un coup; quand il l'a porté, il en demeure émoussé et ne va plus jusqu'au cœur.

La parole dans la bouche des ministres de l'Évangile est la vertu de Dieu pour exciter de bons sentiments dans les âmes, pour les toucher et les convertir; nous le voyons tous les jours, et nous en donnons à Dieu la gloire. Cette parole fait de vives impressions sur le juste même; que dis-je? elle le trouble et l'alarme bien plus qu'elle ne trouble et qu'elle n'alarme le pécheur. Elle fait cependant son effet sur lui, et quelquefois elle attendrit les cœurs les plus durs. Une pécheresse, après s'être défendue de toutes ses forces, après avoir résisté longtemps aux douces insinuations et aux impressions fortes de la sainte parole, vient enfin tomber à nos pieds fondant en larmes, y apportant tout ce qui a servi à son péché, et y brisant tout ce qui pourrait l'attacher encore à son crime. Une femme adultère y paraît avec un visage couvert de confusion et l'âme serrée de douleur. Une Samaritaine, après avoir déclaré dans le secret tout ce qu'elle a jamais fait, irait volontiers publier de tous côtés ses désordres pour se couvrir encore davantage de honte. Un publicain demeure à nos genoux, humilié, et avec un cœur tout pénétré. Un prodigue y est sans voix, et il le faut rassurer sur ses frayeurs trop vives et ses défiances trop grandes. Mais nous avons souvent observé que ceux qui viennent ainsi touchés, et portant avec eux toutes les marques d'un véritable repentir, et les espérances d'une parfaite conversion, sont des pécheurs de toute la vie; des femmes qui furent toujours ou pécheresses ou mondaines : et comme il n'est pas si difficile de faire sur ces personnes les premières impressions dans la chaire, il est moins rare d'achever leur conversion dans le tribunal.

Ne dissimulons rien. La parole n'a pas perdu toute sa force sur les pécheurs retombés ; elle nous les renvoie quelquefois étonnés, effrayés et demi-touchés; mais nous trouvons que tout se dissipe ici plus aisément, comme tout y a agi plus faiblement; nous trouvons ici bien plus d'obstacles, bien plus de résistance, bien plus de mauvaises raisons, bien plus d'odieux artifices. Ou ils se déguisent et ils nous sur-

prennent, ou ils nous amusent et se trompent eux-mêmes par des espérances qu'ils nous donnent et des promesses qu'ils nous font, et enfin le pécheur disparaît, las de se contraindre; nous sommes obligés de nous séparer de la pécheresse, sans avoir rien gagné ni sur l'un ni sur l'autre; et sans que nous espérions trop de les revoir.

Dirons-nous à ces pécheurs, quand ils se séparent de nous : ne revenez plus? A Dieu ne plaise. Venez-y, pécheurs. Revenez-y, pécheresses, tant qu'il vous restera quelque bon désir, et ne craignez pas de lasser notre patience. Mais ce qu'il y a à craindre, c'est que vous ne cherchiez de ces confesseurs aussi indulgents pour les rechutes que pour les premières fautes. Ce qu'il y a à craindre pour vous, ce sont ces absolutions arrachées par force, accordées par faiblesse; ces communions qu'un ministre ignorant ou prévaricateur ordonne comme des préservatifs contre les rechutes, et qu'un pénitent aussi aveugle a souhaité comme des remèdes.

La rechute rend inutiles les ressources ordinaires de la conversion, et par-dessus cela, elle refroidit Dieu à l'égard du pécheur, ce qui est suivi de la diminution de sa grâce.

Une seconde trahison envers le prince, une seconde insulte à un homme en place, une seconde perfidie à un ami, une seconde infidélité à un époux, une seconde sortie de la maison de son père, un second affront à un homme de qui on n'a reçu que des civilités, ou même des services essentiels, sont des outrages qui ne se pardonnent pas parmi les hommes, et selon les lois du monde. Heureusement Dieu n'est pas un homme, et ses pensées ne sont pas les pensées des mondains. Dieu est le meilleur de tous les pères, le plus indulgent de tous les maîtres, le plus tendre de tous les amis, le plus facile à revenir de tous les époux. Êtes-vous contents de cette idée de Dieu, pécheurs? Voulez-vous faire un Dieu insensible à l'ingratitude, sans ressentiment pour les outrages les plus énormes; un Dieu dont on se puisse moquer tant qu'on veut, et comme on veut? Et à quel titre porterait-il donc les noms de Dieu saint, et qui n'aime point l'iniquité; de Dieu juste, et qui aime la justice; de Dieu jaloux, de Dieu des vengeances? N'est-ce que pour le bruit? n'est-ce que pour l'appareil et pour la décence de la Divinité qu'il prend tous ces noms, et du reste est-il semblable aux dieux sans vie et sans colère? Dieu est toujours compatissant pour les faiblesses de l'homme, connaissant sa fragilité et la substance dont il est formé. Il n'y a donc qu'à pécher toujours, et à toujours dire : Seigneur, j'ai péché, mais pardonnez-moi? Il n'en est pas ainsi.

Mais pour ne rien hasarder au sujet de Dieu sur les conjectures de l'homme, cherchons dans les Ecritures, et commençons par l'Evangile. Y voyons-nous le même malade guéri deux fois, le même mort deux fois ressuscité par Jésus-Christ? Ce seraient des figures de ce que pourrait attendre le pécheur retombé. Jésus-Christ est-il allé chercher ou dans la Galilée, ou dans la Samarie quelque pécheresse qu'il eût déjà convertie une fois, mais qui fût retournée à ses désordres? Ce qu'il dit au paralytique et à la femme adultère : Gardez-vous de pécher encore, est-il dit sans une raison particulière, et cet avertissement ne renferme-t-il pas une menace? Mais la menace de n'exercer plus la même miséricode n'est-elle pas expresse dans cette parole qui suivit l'avertissement donné au paralytique : De peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire? Et cette parole de notre évangile : Le dernier état de cet homme devient pire que le premier, n'est-elle pas encore plus forte que tout le reste? Y a-t-il dans toute les promesses que Jésus-Christ fait aux pécheurs dans l'Evangile, quelque chose qui ait rapport à des pécheurs qui eussent déjà reçu la grâce de Dieu, et qui l'eussent après cela volontairement perdue? Tout y regarde des pécheurs pour qui la grâce était nouvelle avec la lumière.

Les anciennes Ecritures nous représentent partout Dieu las des infidélités réitérées de son peuple, et ne pouvant plus les souffrir; un Dieu transporté de colère contre Israël toujours également porté au crime et au repentir. Lorsque Dieu parle à Jérusalem sous le symbole d'une jeune vierge qui a commis une première faute, ou d'une épouse aimée de son époux, qui a commis une première infidélité, rien n'est plus tendre que le Dieu d'Israël, rien n'est plus touchant que ce qu'il dit, rien n'est plus étonnant que ce qu'il fait. Voyez dans tous les prophètes quelles avances il fait à Jérusalem sous cette image; par quelles douces paroles il l'attire; quelles espérances il lui donne; par quelles promesses il la rassure; par quels serments il s'engage à la recevoir dans ses bras, si elle veut revenir à lui. Ah! c'est alors que Jérusalem n'a qu'à vouloir, elle n'a qu'à tendre les mains à son Dieu, elle n'a qu'à l'appeler; il est près d'elle, et il vient la relever lui-même, fatiguée de son égarement et toute brisée de sa chute; il la guérit, il la console, il la réchauffe dans son sein, il lui fait reprendre des forces; il la tient auprès de lui, et ne la laisse plus aller.

Mais lorsque, sous la figure d'une prostituée (qu'on me permette une seule fois ce terme tant répété dans les Ecritures), il parle à Jérusalem toujours dans la rechute, ou toujours préparée aux rechutes; à Jérusalem dont la conduite n'était qu'un retour des idoles à lui, et de lui aux idoles; alors il ne respire que la vengeance, il ne parle que par menaces, il jure la perte d'un peuple qui l'abandonne ou le reprend selon ses caprices ou ses intérêts. Alors il insulte Jérusalem quand elle paraît repentante, il la rejette quand elle semble vouloir revenir, il paraît l'inviter lui-même à la rechute qui doit suivre de près cette démarche vers lui. *Revertimini ad antiquitatem vestram.* (*Ezech.*, XVI, 55.) Alors il défend à ses prophètes de lui parler en faveur de Jérusalem qu'il a tant

aimée, et il dit que toute l'herbe de Borith, que tous les médicaments ne la guériront pas; que la rouille est entrée trop avant, et que ni l'eau ni le feu ne la nettoieront pas. Alors il dit ces quatre paroles à Jérusalem : Je perdrai toute ma jalousie à ton endroit; je ne me mettrai plus en colère contre toi; je me tiendrai en repos; je garderai le silence. Tu auras beau me piquer par tes infidélités commises devant mes yeux, je les verrai sans jalousie : *Auferetur zelus meus a te.* (*Ezech.*, XVI, 42.) Tu auras beau m'exciter à la colère par la nature et la multitude de tes forfaits, je ne me mettrai plus en colère : *Nec irascar amplius.* (*Ibid.*) Tu auras beau t'élever contre moi, je me tiendrai en repos : *Quiescam.* (*Ibid.*) Tes désordres multipliés et réitérés auront beau crier vengeance, je me tairai, et je serai comme si je ne voyais pas : *Ego tacens, et quasi non videns.* (*Isa.*, LVII, 11.)

Dans ta première faute j'ai eu pitié de ta jeunesse, je te croyais encore capable de m'aimer, et cela entretenait ma jalousie. Tant que tes premiers désordres ont continué je n'ai pas rougi de paraître jaloux, parce que je te regardais encore comme mon épouse qui pouvait revenir de ses folles passions; et je t'ai reçue en effet lorsque tu es revenue, ce que ne fait pas un époux ordinaire. Mais après tes infidélités réitérées, je te vois commettre tes crimes sans en être ému, parce que j'ai perdu tout reste d'attachement pour toi, et toute ma jalousie m'a quitté : *Auferetur zelus meus a te.*

Tes premiers crimes m'ont affligé et m'ont ensuite mis en colère. J'ai levé ma verge sur toi, je t'ai châtiée moi-même, je t'ai livrée à une main ennemie qui t'a frappée rudement; c'était moi qui frappais, et à force de coups je t'ai ramenée; tu t'es échappée de ma main, et tu as repris tes iniquités, je ne me mettrai plus en colère contre toi : *Non irascar amplius.* Dans ton premier égarement, j'ai couru après toi jusqu'à me lasser; je t'ai trouvée dans ta solitude et je t'ai parlé au cœur; tu as été couchée et tu t'es laissé prendre par la main pour me suivre. Tu as rompu une seconde fois le joug, tu es rentrée dans ton ancienne route où tu cours plus que jamais; je me tiendrai en repos, te laissant courir : *Quiescam.* Quand tu m'as quitté pour la première fois, et que tu t'es attachée à la vanité, j'ai crié, j'ai tonné du haut du ciel, j'ai rempli la terre d'Israël de mes cris, et mes prophètes à force de crier après toi t'ont arrêtée sur tes voies; tu as renouvelé tes crimes, tu as ajouté aux premiers; je me tairai et je serai comme si je ne voyais pas : *Ego tacens et quasi non videns.*

Quoi, Seigneur, vous ne parlerez plus à cette âme au dedans et au dehors! Vous ne lui parlerez plus par la voix de son péché et de sa misère! Vous ne lui parlerez plus par la voix publique! Ce que vous lui direz par vos ministres ne sera plus un cri effrayant : ce sera de l'air battu, un chant mélodieux, un son flatteur à l'oreille! Je demeurerai dans le silence, les yeux fermés : *Ego tacens et quasi non videns.* Quoi, Seigneur, vous ne courrez pas après cette brebis qui se perd! Vous ne la ferez pas chercher par tous vos serviteurs! Vous ne renverserez pas le lit sur lequel ce pécheur est tranquillement endormi! Vous ne poursuivrez point le péché dans cette âme, vous n'y combattrez point l'esprit impur, vous le laisserez en paix au milieu d'elle! Je me tiendrai en repos : *Quiescam.* Plus de colère, Seigneur, quelle colère! Humiliations, revers, infirmités, châtiments de toute espèce, tout cela ne sera plus employé contre ce pécheur! Vous remettrez votre épée dans le fourreau pour ne la plus tirer contre ce pécheur, jusqu'au jour que vous la tirerez tout à fait pour ne plus l'y remettre? Je ne me mettrai plus en colère : *Non irascar amplius.* Quoi, Seigneur, plus de cette jalousie qui inquiète le pécheur dans ses passions déréglées, qui le trouble dans son crime, qui le tient dans de vives et continuelles alarmes! J'ai perdu toute cette jalousie : *Auferetur zelus meus a te.*

Prétends-je donc marquer ici à mon gré des bornes à la miséricorde de Dieu, et à la faveur de ces quatre paroles, arrêter tout à fait le cours de ses grâces à l'égard des pécheurs retombés une fois, et cent fois? Prétends-je, parce que le Seigneur a dit par un de ses prophètes : *Après le troisième péché je lui pardonnerai encore, mais après le quatrième je ne le convertirai pas*, fixer à une quatrième rechute le terme de l'iniquité? Prétends-je, parce que les Pères ont parlé d'une mesure comble à laquelle le démon nous pousse de crime en crime : *Impellunt delictis augere delicta et cumulum facere peccatorum*, établir à un certain point d'infidélité le comble des péchés, après lequel il n'y a plus de secours à espérer du ciel? A Dieu ne plaise, mes frères, que je sorte ainsi de mesure; mais je pense à vous effrayer avec mesure, selon la mesure de vos crimes renouvelés, et selon la mesure de votre sécurité dans cet état, certainement pire que le premier. Je ne borne donc point la miséricorde de Dieu; mais elle s'est peut-être bornée elle-même, et d'autant plus qu'elle s'est plus répandue. Vous ne croyez pas que Dieu puisse se lasser de souffrir un pécheur, et Dieu nous crie par tous ses prophètes qu'il se lasse, et qu'il est las. Vous ne croyez pas que Dieu, après avoir employé inutilement tout ce qui pourrait guérir le pécheur, puisse abandonner sa guérison, il l'a pourtant fait à l'égard de Babylone. Vous ne croyez pas que Dieu puisse arrêter les pluies volontaires de sa grâce; l'Apôtre a pourtant écrit que Dieu le ferait.

Ne prêchons pas l'abandon entier; mais vous sentez l'augmentation de votre faiblesse, et vous ne devez pas douter, dans l'ordre ordinaire, de la diminution du secours de Dieu, à proportion de vos rechutes. Or, si Dieu diminue son secours après une première rechute dont vous avez eu tant de peine à vous relever; s'il ne vous donne pour vous relever d'une seconde rechute

que le même secours qu'il vous a donné pour la première, votre corruption étant augmentée, vous relèverez-vous? Et qu'importe après tout que l'on périsse par l'abandon entier, ou par la soustraction de tout le secours qui est nécessaire à un pécheur épuisé à force de tomber et de retomber?

Enfin, par la rechute, l'âme dont Dieu s'était remis en possession, comme à force de combats, retombe sous la puissance du démon son ancien maître. Te voilà donc redevenue la conquête de ton ennemi, âme misérable! Tu ne t'es pas gardée, tu n'as pas veillé, tu n'as pas craint, tu n'as pas fui, tu as laissé approcher la tentation et le tentateur, tu as cherché le péril, tu as ouvert toi-même la porte à l'esprit impur qui rôdait autour de toi, et qui t'assiégeait le jour et la nuit : Te voilà dans ses filets! Te voilà dans ses fers! Dis maintenant, comme Samson, âme malheureuse : Je me dégagerai des Philistins cette fois-ci comme tant d'autres : *Egrediar sicut ante feci et me excutiam.* (*Judic.*, XVI, 20.) Et tu ne sais pas, *nesciens*, que le Seigneur s'est retiré de toi : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.* Et tu ne sais pas que les ennemis sont venus en plus grand nombre; et que sept autres démons, avec le premier, et plus méchants que lui, sont en possession de toi.

Sept démons plus méchants que le premier, quelle idée de la rechute, mes frères! sept démons! C'est-à-dire que cet homme à qui avant son retour on ne pouvait souhaiter qu'une vertu, est maintenant un homme sujet à tous les vices, un libertin de profession. Sept démons! C'est-à-dire, que cette femme, cette fille, à qui, dans son premier engagement, on ne pouvait reprocher que sa passion, et qui même gardait tant de mesures, est livrée dans le second à toutes les fureurs du crime, et qu'elle fait gloire jusque de son impudence.

Sept démons avec le premier, et plus méchants que lui! On est à demi touché, mais on ne croit qu'à demi : on serait épouvanté, mais on ne croit point : voilà le démon de l'aveuglement. On croit, mais on ne craint point et on ne sent rien : voilà le démon de l'endurcissement. On méprise tout : on se rit de nos frayeurs, on badine de nos menaces, on fait des jugements de Dieu et des supplices éternels le sujet de ses railleries sacriléges, et de ses chansons dans la débauche : voilà le démon de l'impiété. Dans le premier état on voulait cacher son péché, mais on n'aurait pas voulu le couvrir d'un plus grand crime, le cacher sous un voile saint; dans le second état, le temple, le tribunal, l'autel, la table sacrée, on se sert de tout pour tromper les hommes, et on se joue de Dieu : voilà le démon de l'hypocrisie. Une chute enhardit à une autre chute, un engagement qu'on a rompu jette dans un autre plus difficile à rompre; on avance toujours dans le crime, on diffère éternellement, se promettant de Dieu et de soi-même de se convertir un jour, sans que ce jour arrive jamais : voilà le démon de la présomption. On est trop enfoncé dans l'abîme, et on se croit perdu; on se dit alors qu'on ne périra pas moins pour avoir fait un peu moins de mal; et on se livre à tous les excès de la débauche, et on cherche à force de crimes à perdre tous ses remords : voilà le démon du désespoir. A force de commettre l'iniquité on perd toute pensée et tout reste de goût pour la piété, on conçoit plus d'aversion pour la vie chrétienne, et avec la crainte de la conversion, une vraie horreur de la pénitence : voilà le démon de l'impénitence. Et ces sept démons se joignent au premier, qui a été lui seul si difficile à chasser! Le dernier état de cette âme est donc pire et plus malheureux que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (*Luc.*, XI, 24.)

Sentez-vous, mes frères, toute la justice de Dieu dans cet état de la rechute? Sentez-vous le danger où s'expose celui qui veut retomber ainsi entre les mains du démon? Ah! mes frères, quand nous saurions que Dieu doit être plus porté à la miséricorde que nous ne l'avons dit, ne soyons pas méchants parce qu'il sera meilleur, et ne l'offensons pas autant de fois que nous le croyons prêt à nous pardonner : *Nemo idcirco deterior sit, quia Deus melior est, toties delinquendo quoties ignoscitur.* (Tertul.) Echappés une fois du péril, ne nous y exposons plus, quand nous croirions pouvoir encore nous en tirer : *Evasimus semel, hactenus periculis nosmetipsos non inseramus, etsi iterum evasuri videmur.* Plusieurs qui sont échappés du naufrage honorent ce bienfait de Dieu par le souvenir du péril auquel ils ne s'exposent plus : *Dei beneficium memoria periculi honorant.* Louable crainte! Juste respect! Ils ne veulent plus être importuns et comme à charge à la miséricorde divine : *Nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse.* La crainte du péril qu'ils ont couru de la part de la justice de Dieu leur demeure, et cette crainte rend honneur à Dieu : *Testatio timoris Dei honor est.*

Et pour vous, mes frères, qui, connaissant la malice du démon, et que sa rage n'est jamais plus animée que quand une âme lui est échappée, auriez bien dû prendre des précautions pour ne plus retomber sous sa puissance, devez-vous, y étant en effet retombés ou par faiblesse ou par témérité, désespérer entièrement; et, désespérant de votre salut, vous livrer aux crimes, et courir en furieux à votre perte? Non sans doute : arrêtez-vous donc, et voyez s'il n'y a pas quelque moyen de chasser de vous ces huit démons; voyez s'ils résisteront aux jeûnes, aux larmes et à la prière; voyez s'il n'y a pas encore quelque moyen d'appeler en vous celui qui est plus fort que tous les démons ensemble, qui les enchaîne, qui les chasse, leur commandant avec autorité. Affermissez-vous dans cette résolution, armez-la de tout ce qui peut la rendre victorieuse de votre faiblesse. La crainte des supplices de l'enfer peut vous y servir

beaucoup ; vous en porterez l'image en vous-mêmes dans ce trouble, ces agitations, ces déchirements, ces alarmes d'une conscience criminelle. Que sera-ce que ces pleurs, ces grincements de dents et ces feux éternels? Puisse la grâce du Seigneur entrer par là dans votre âme, et après vous avoir disposés à la parfaite conversion et à une véritable pénitence, vous en faire porter des fruits de vie éternelle! *Amen.*

SERMON VII.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR L'HUMILITÉ.

Tu quis es? Et confessus est, et non negavit : et confessus est . Quia non sum ego Christus. (*Joan.*, I, 19, 20.)

Qui êtes-vous ? Et Jean confessa, et il ne le nia pas ; il confessa, dis-je, qu'il n'était point le Christ.

Singulière modestie! Rare humilité de saint Jean! Il rejette les honneurs que lui fait la Synagogue à la vue de tout le peuple ; il se refuse à une gloire flatteuse qui vient le chercher de si loin. Toute la Judée le prend pour le Messie, tant il est saint dans sa vie, tant il paraît grand dans toute sa personne, et il dit qu'il n'est point le Messie. Il le dit de cette manière simple, qui, en refusant les honneurs qui ne sont pas dus, ne cherche pas, comme en dédommagement, la gloire de ce refus. Il dit qu'il n'est pas ce qu'on croit, et il le dit de cette manière unie qui efface en effet tout d'un coup toute l'idée avantageuse qu'on avait d'un homme : Je ne le suis pas : *Non sum.*

Il est plus que prophète par son ministère de précurseur ; mais parce qu'il ne l'est pas comme Elie, comme Isaïe, de cette manière qui était singulièrement honorée des Juifs, il dit qu'il n'est pas prophète, et il le dit sur le même ton qu'il venait de dire qu'il n'était pas le Christ. Qui êtes-vous donc, lui dit-on enfin, et que dites-vous de vous-même? Tentation délicate! Piége inévitable pour un homme qui eût été moins humble. Que ne pense pas en effet de lui-même celui de qui tout le monde pense avantageusement, que le peuple admire, que les grands paraissent respecter ; qui, dans l'opinion des uns et des autres, passe pour ce qu'il y a de plus saint et de plus élevé parmi les hommes? Que n'aurait pas à dire de lui-même celui qui, par un reste de modestie et de pudeur, n'osant pas tout à fait dire qu'il est ce qu'en effet il n'est point, voudrait cependant, par cet orgueil qui est si naturel à l'homme, se conserver et s'élever même dans l'estime des hommes par tout ce qui est capable de relever l'homme ? Saint Jean aurait pu insinuer que s'il n'était pas lui-même le Fils de Dieu, il était le plus grand entre les enfants des hommes. Il aurait pu dire : je ne suis pas moi-même le Messie, mais je lui suis intimement uni par le sang et par l'amitié : je ne suis pas prophète, mais je suis au-dessus des prophètes par la fonction dont je suis chargé. Saint Jean se caractérise par ce qu'il y a de plus petit et de plus faible dans son ministère. Je suis, dit-il, la voix qui crie dans le désert, et c'est tout ce qu'il dit de lui-même.

C'est ainsi que le saint le plus élevé en grâce et en gloire devant les hommes, accomplit toute justice en se rabaissant lui-même, non-seulement devant Jésus-Christ, à qui il se reconnaît si inférieur, mais devant le reste des hommes, à qui il voudrait cacher sa supériorité. Apprenons l'humilité d'un tel exemple, nous à qui l'humilité serait si convenable, nous à qui l'humilité est si nécessaire. Apprenons ici à être humbles selon que nous sommes grands devant Dieu et devant les hommes, et comprenons que la mesure de notre humilité, qui est celle de notre grandeur aux yeux de Dieu, l'est aussi de notre vertu devant lui.

Humilité, vertu des saints! Humilité, la première, la seconde, la troisième vertu du chrétien, et ainsi jusqu'à l'infini! Comment une vertu dont nous avons de si grands exemples et dont nous avons un si grand besoin, est-elle donc si peu connue et si mal pratiquée? Comment cette vertu que tout nous prêche avec tant de force, et dont il y a tant de raisons en nous, est-elle si difficile? C'est que l'orgueil, né avec nous, a jeté en nous de trop profondes racines. L'orgueil, détesté de Dieu, parce qu'il s'élève contre Dieu ; odieux aux hommes, parce qu'il trouble tout dans la société humaine ; insupportable à lui-même, parce qu'il porte en lui-même l'inquiétude et l'amertume ; l'orgueil, vice qui fut le commencement du péché, qui entre dans toutes nos fautes, qui anime toutes nos passions, qui corrompt toutes nos vertus ; l'orgueil, vice si opiniâtre, qu'il résiste à tous nos efforts et ne meurt jamais en nous avant nous : voilà, mes frères, ce qu'il faut aujourd'hui humilier en nous, en élevant la vertu contraire. Et pour donner à mon sujet toute son étendue, je vais vous faire voir dans les trois parties de ce discours : les raisons, — les caractères, — les avantages de l'humilité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'état présent de l'homme, la qualité de pécheur, la dignité du chrétien, voilà, Messieurs, les trois motifs d'humilité que je vais vous mettre devant les yeux. Et quel orgueil peut tenir contre ces trois raisons d'être humbles, qui parmi nous se trouvent toujours réunies dans le même sujet?

De quoi t'enorgueillis-tu, cendre et poussière? C'est de l'homme que je parle : car enfin qu'y a-t-il qui soit plus propre à l'homme que cette poussière d'où il sort et en laquelle il rentre? Une même origine, le même commencement de vie, les mêmes misères dans l'enfance, les mêmes nécessités qui nous abaissent aux mêmes soins, les mêmes infirmités qui nous affligent, les mêmes accidents qui nous menacent, la même fin qui nous attend. En un mot, la vanité de notre être, ou, comme parle le Prophète, le néant de notre substance réduit tous les hommes à la même bassesse et doit les tenir tous dans l'humilité. Si quelque

chose pouvait élever l'homme en lui-même, et lui donner une complaisance un peu fondée, ce serait certainement d'avoir été fait, selon l'âme, à l'image de Dieu. Mais cette gloire même, la poussière de son corps la réprime entièrement : *Quos imaginis Dei dignitas extulerit, eosdem pulvis deprimat*, dit un Père de l'Eglise. (GREG. NAZ.)

Que si la dignité de l'âme est si fort rabaissée dans l'homme par l'infirmité de son corps, quelle gloire lui reste-t-il, que la poussière du tombeau ne détruise par avance? Naissance, dignités, richesses, beauté, sagesse, esprit, savoir, valeur, élévation suprême, places d'où l'on regarde les autres hommes de si haut, hommes que les autres hommes regardent de si bas ; la mort détruit tout ; la mort égale tout ; la mort anéantit toutes ces différences si flatteuses : la mort fait de nous tous une même cendre: la mort ne laisse que quelques ruines de notre nom, quelques débris de notre état humain; et en peu de jours elle ne laisse rien de nous-mêmes. Orgueil, vanité humaine, il faut, si tu as tenu contre tout le reste, que tu viennes te briser contre cette poussière ! *Eosdem pulvis deprimat.*

Dans les plus beaux jours de sa gloire, au plus haut point de sa complaisance, au comble de ses désirs ; quand l'homme se contemple dans son élévation, qu'il s'applaudit de son bonheur, qu'il dit : je vais jouir de moi-même, tout lui promettant en effet une longue vie, la mort vient troubler cette paix, et déranger cette jouissance. La mort, d'une main dure et souveraine, vient abattre cet homme heureux, cet homme évanoui dans ses pensées, qui a à peine le temps de dire en descendant dans le tombeau : Je vais maintenant dormir dans la poussière avec les grands et les hommes fameux de la terre, et si demain on me cherche, on ne me trouvera plus : *Ecce nunc in pulvere dormiam; et si mane me quæsieris non subsistam.* (*Job*, VII, 21.) Que cette mort, que cet anéantissement de nos pensées, que cette destruction de notre être, que cette poussière qui ne nous laisse plus rien de l'homme, réprime donc l'orgueil de l'homme le plus heureux, de l'homme le plus distingué entre les hommes, de l'homme qui possède en ce siècle la grandeur et la gloire.

La grandeur et la gloire! Vaine fumée qui obscurcit le bon sens. La grandeur et la gloire! Son flatteur à l'oreille ; grandes paroles par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour ne pas apercevoir son néant. Mais il faut que la poussière de la mort, le lui mettant malgré lui devant les yeux, humilie malgré elle la grandeur et la gloire humaine : *Eosdem pulvis deprimat.* La fortune et les richesses! Figure éblouissante, mais vide, de ce monde qui passe; grands noms qui remuent tout ce qu'il y a d'orgueil et de vanité dans l'homme; mais qui perdent tout leur éclat, mais qui perdent tout leur être dans le souvenir de la poussière du tombeau, à laquelle il est donné de mortifier et d'abattre toute la vanité de l'homme : *Eosdem pulvis deprimat.* Esprit, science, mérite, beauté! Choses plus personnelles, mais attachées au fond de l'être, et l'être lui-même n'est rien. Esprit, science, mérite, beauté! Choses (si toutefois ce sont des choses et non pas des noms) qui pourraient nous élever, si la nature ne nous avait mis si bas, si le fondement de tout cela n'était ruineux, si la substance avec laquelle tout cela périt n'était pas mortelle elle-même; et, en un mot, si notre poussière ne devait nous tenir dans la poussière : *Eosdem pulvis deprimat.* Imaginations de l'homme, illusions du siècle, qui favorisez tant la vanité, qui êtes la vanité elle-même, cédez donc toutes à la vérité! Cédez à l'humilité qui naît du fond de l'homme, de cette poussière dont l'homme est composé, et en laquelle il doit rentrer : *Eosdem pulvis deprimat.*

Certes, s'écrie David, tout homme vivant est une vanité universelle : vanité dans l'incertaine et courte durée de sa vie, vanité dans le fond de son être; vous venez de le voir. L'homme est une vanité universelle : vain dans ses pensées, vain dans ses discours, vain dans ses désirs, vain dans ses démarches, vain dans ses espérances, vain dans ses craintes, vain dans ses joies, vain dans ses tristesses. Vain quand il paraît solide, vain quand il se donne pour sage, vain quand il se dit grand, vain quand on le croit heureux; et peut-être vain quand il passe pour vertueux, tant la vanité est mêlée dans la substance de l'homme, tant il est vrai que la nature, sans la grâce, n'est que vanité. Homme vain et changeant, peu assuré de lui-même, peu sûr aux autres, moins fidèle à Dieu ; homme vain et frivole, ne sachant d'où il vient, ni où il est, ni où il va, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut; ne voulant plus le soir ce qu'il a voulu le matin ; voulant à la fois mille choses contraires; tentant tout, et n'achevant rien ; occupé de tout, et ne s'occupant de rien, surtout de rien de sérieux ; dévot, mondain; ami, ennemi ; défendant la justice, l'abandonnant; s'attachant à ses intérêts, les oubliant; toujours contraire à lui-même, et presque toujours opposé à la raison : *Universa vanitas omnis homo vivens.* (*Psal.* XXXVIII, 8.)

L'homme, en effet, a-t-il tant de raison qu'il se l'imagine, et que nous le supposons quand nous l'appelons un être raisonnable? Vanité qu'un si beau nom! L'homme est en effet pour l'ordinaire si peu raisonnable dans le fond de sa conduite ou dans ses manières d'agir, qu'il suffit de lui montrer, dans la personne d'un autre homme, ce qu'il fait lui-même pour le faire éclater de rire sur le ridicule. Exposez-le par ces mêmes endroits à la vue des autres, vous allez le faire dégrader du bon sens par ses plus particuliers amis. L'homme a-t-il tant d'esprit? L'a-t-il si droit? L'a-t-il si juste? En a-t-il tant du bon et du solide? Son esprit le sert-il au gré de sa vanité? Son esprit se déploie-t-il toujours au gré des autres, et selon sa profondeur? En a-t-il autant à toutes les heures? En a-t-il également dans tous les âges de la

vie? En a-t-il assez pour l'appliquer à diverses choses, et y réussir? Après cela, ô homme! refuse de t'humilier, et dédaigne d'être humble!

Est-ce le cœur de l'homme qui doit le rendre si vain? Je ne parle encore ici que des défauts humains. Certainement les défauts de son cœur sont encore plus grands que ceux de son esprit, et ses vices plus humiliants, pour ne pas dire plus odieux. Le cœur nous fait tout ce que nous sommes, et donne le prix à tout ce que nous faisons; et c'est par là que nous pouvons dire que nous ne sommes rien, et que presque tout ce que nous faisons de grand ou de bon au dehors ne mérite ni la complaisance que nous en avons, ni les louanges qu'on nous en donne. Le cœur de l'homme est petit par ses petites vues, et cela est humiliant. Le cœur de l'homme est susceptible d'une grande vanité pour les plus petites choses, et cela ne doit pas rendre l'homme orgueilleux. Le cœur de l'homme est plein de dissimulation et de fourberie; cela n'est ni grand ni flatteur pour l'homme. Il y en a qui ont le cœur si mauvais, qu'ils feraient horreur au genre humain s'ils étaient connus, et se feraient peur à eux-mêmes s'ils pouvaient soutenir la vue d'eux-mêmes. Mais le cœur bon lui-même est bon par faiblesse, plutôt que par noblesse et par générosité. Et, en un mot, dans le seul amour-propre, nous trouverons, si nous nous entendons et si nous nous suivons nous-mêmes, mille sortes de faiblesses et mille sortes de malices. Que l'homme soit donc humble, l'homme qui porte au milieu de lui une si grande humiliation: *Humiliatio tua in medio tui.* (*Mich.*, VI, 14.)

Des misères bien plus humiliantes doivent certainement abattre notre orgueil. Tristes et malheureux enfants d'Adam, nous sommes pauvres, misérables, dépouillés, aveugles, faibles, corrompus, méchants, capables de toute méchanceté. Et si nous disons que nous sommes riches, que nous n'avons besoin de rien, que nous voyons que nous sommes forts, que nous sommes bons, incapables du moins de certains forfaits, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité, qui pourrait nous humilier, n'est pas en nous.

Le Prophète se reconnaît partout pour un pauvre: *Ego sum pauper* (*Psal.* LXVIII, 23), mais il le sentait vivement: *Et dolens;* et, selon qu'il le sentait, il en était humilié. Pour nous, nous sommes pauvres sans le sentir, et presque sans le croire. Nous croyons et nous sentons que nous sommes pauvres; mais le croyons-nous et le sentons-nous au point que nous le sommes? Le plus affreux dénuement des biens de ce monde ne nous présente que très-imparfaitement et très-grossièrement notre misère spirituelle. Nous sommes la pauvreté même. Notre fonds, comme parle saint Augustin, est un fonds de stérilité où il ne croît rien que des besoins toujours nouveaux; une région d'indigence où il faut périr de faim et de misère, si rien ne nous est donné d'ailleurs. Et un pauvre de cette espèce sera superbe! Un mendiant fier sous ses haillons! Un misérable qui ne peut s'enorgueillir que de sa misère, enflé d'orgueil! Voilà notre folie, folie encore plus humiliante que notre pauvreté.

Sages, prudents dans les affaires de la terre; éclairés, habiles dans les voies de l'homme; savants dans les vaines sciences de ce monde, dans l'affaire du salut, dans les voies de Dieu, nous ne sommes qu'ignorance, que ténèbres et que présomption. Ignorant sa voie, son sort, sa destinée, la disposition profonde de son cœur; aveugle, et jamais plus aveugle que lorsqu'il croit voir; jamais plus enfoncé dans les ténèbres que quand, à la lueur de la sagesse de ce monde, il croit marcher dans la lumière: voilà ce qu'est l'homme, cet être si glorieux. Sans cette lumière de Dieu, l'homme, guide infidèle et présomptueux, se conduit lui-même au précipice. Sans cette lumière de Dieu, autant de démarches de l'homme sont autant d'égarements. Sans cette lumière de Dieu, nous faisons quelquefois de grands pas, dit saint Augustin, mais c'est hors du chemin: *Grandes passus, extra viam.*

Un homme ordinaire, un sage du monde, peu attentif à ce que nous appelons dans la religion les misères de l'humanité, ne voit rien que de bon, ne sent rien que de droit en lui; et il parle de lui-même avec un orgueil égal à son ignorance. Un tel homme, loin de déplorer ce funeste penchant au mal et cette malheureuse opposition au bien qui sont dans l'homme, exalte toujours l'homme, et par ces endroits mêmes qui l'humilient si étrangement. Homme chrétien: vous-même, Paul, grand Apôtre, homme favorisé des plus grandes grâces du ciel, homme renouvelé jusqu'au fond de l'âme, dépouillé, s'il en fut jamais, du viel homme et de toutes ces tristes suites du péché, dites-nous ce qui est resté en vous de l'homme; et, en le déplorant, apprenez-nous combien ce qui reste de misère humaine au plus juste et au plus saint est humiliant! *Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort, qui dérègle, qui infecte tout ce qui est en moi; de ce corps où habite une loi de péché, qui s'oppose sans cesse à la loi de mon esprit? Je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je ne veux pas: je fais ce que je condamne, je fais ce que je hais. Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais il y a en moi une autre loi qui me tient captif sous la loi du péché. Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?* C'est saint Paul qui parle ainsi de ses misères.

Sommes-nous plus privilégiés que ce grand homme, que cet homme singulièrement saint? Faisons-nous le bien sans répugnance? Evitons-nous le mal sans effort? Ne trouvons-nous pas toujours nos penchants opposés à nos devoirs? Ne sentons-nous pas cette loi plus impérieuse que la loi de Dieu, cette loi plus souveraine que notre raison, que notre piété, qui nous soumet au péché, comme malgré nous? *Non volens.* A quels vices ne nous sentons-nous pas portés, et quelle force invincible à toute autre puis-

sance qu'à celle de la grâce, nous y entraîne! Ah! mes frères, si ce qui était en ce saint apôtre un reste de la misère humaine, est en nous la plénitude et l'excès de cette misère, déplorons encore plus haut notre malheureux sort, déplorons-le avec une humiliation égale à notre douleur. Et si quelque chose dans notre vie voulait nous élever, quand la nature dépravée nous abaisse tant, abaissons-nous nous-mêmes par cet étrange contrepoids. Tout en nous combat contre la vertu et pour l'iniquité.

Cet homme qui n'est que vanité, pauvreté, aveuglement, opposition au bien, penchant au mal, a encore au fond de son être et dans le plus intime de lui-même, une corruption qu'il ne connaît peut-être pas. Les passions plus déréglées, plus furieuses dans certains hommes, sont assez vives et assez malignes dans tous, pour nous être à tous un sujet de craindre, et par conséquent une raison de nous humilier. Que manque-t-il à des passions longtemps retenues, qu'une tentation un peu plus forte, ou des occasions plus favorables? Que manque-t-il aux passions les moins animées, pour s'emporter aux derniers excès, que d'être laissées à elles-mêmes? Le plus scélérat, le plus détestable, le plus affreux de tous les hommes, n'a point conçu et n'a point enfanté d'iniquité, dont tout homme ne soit capable, s'il n'en est continuellement préservé par celui qui a fait l'homme. Vous connaissez tous cette parole, qui est de saint Augustin. Quelle accablante pensée! Point d'impiété dont l'homme le plus religieux, le plus craignant Dieu ne soit capable, dès là qu'il est homme; point de forfaits auxquels le plus honnête homme n'ait des dispositions secrètes, dès là qu'il est homme; point d'horreurs, point d'abominations dont le prêtre le plus saint et la vierge la plus chaste ne porte en soi la semence, dès là qu'ils participent à la nature humaine; point de crime inconnu, évité avec soin dans notre jeunesse, où nous ne puissions, dès là que nous sommes hommes, nous laisser aller, à cet âge même où l'on est comme dans l'impuissance de commettre des crimes, et où il est si honteux d'être encore capable d'en avoir la pensée. L'homme résistera-t-il à un si pressant motif d'humilité? Qu'il résiste donc encore à celui qui naît de la qualité singulière de pécheur!

O homme, rappelez aussitôt votre origine criminelle, quand vous sentez des pensées d'orgueil monter de votre cœur. Pécheurs, enfants de colère par nature, toutes les eaux du baptême en effaçant cette tache, toutes les grâces de Dieu en couvrant cette iniquité et réparant ce malheur, n'en ont point effacé l'humiliation. Humiliation toujours présente, ou toujours prête à se présenter quand nous voulons y avoir recours, contre les faiblesses et les inquiétudes de la vanité humaine.

Ce fonds criminel, cet amas de péchés pour lequel nous portons si justement le titre honteux de pécheurs, en nous affligeant et en nous faisant craindre, doit nous humilier, et nous humilier tout autrement que l'obscurité de la naissance, que la bassesse des emplois, que la pauvreté, que les défauts naturels, que les disgrâces de la fortune, que les malheurs de la vie n'humilient les enfants du siècle. Il n'est rien en effet de plus humiliant que le péché. Il n'est rien de plus vil qu'un pécheur ordinaire, si ce n'est un pécheur plus grand.

Nous nous confessons tous les jours pécheurs devant Dieu, nous le reconnaissons sans peine devant les hommes, nous le sentons bien en nous-mêmes. Un peu plus d'attention sur notre vie et sur notre cœur nous découvre en nous bien des fautes et bien des misères que ne voient pas en eux ceux qui ne savent et qui ne veulent ni rentrer dans le cœur, ni suivre leur vie. Mais que savons-nous si ces vertus souillées de tant d'amour propre, de tant de complaisance en notre vertu, ne sont pas quelque chose de pire et de plus odieux aux yeux de Dieu que les vices mêmes des gens du monde; vices dont ils sont du moins humiliés, s'ils n'en sont pas affligés? Que savons-nous si ces passions spirituelles que le monde nous reproche, et dont nous nous cachons à nous-mêmes une partie, ne renferment pas plus de malignité que les passions les plus grossières et les désordres les plus criants. Que savons-nous si en cessant d'être pécheurs, et croyant être devenus pieux, nous ne sommes pas, par un fonds d'orgueil, plus pécheurs dans notre piété que nous ne l'étions dans l'état de notre péché? Que savons-nous si en cessant de pécher par de certaines raisons humaines, nous ne continuons pas d'être pécheurs, selon la règle des jugements divins? Dès là que nous nous reconnaissons pécheurs, craignons de l'être plus que nous ne le paraissons. Dès là que nous avons été de grands pécheurs, et que nous avons pu dire de nous avec quelque vérité: Je suis le plus grand des pécheurs, craignons d'être encore tout ce que nous avons été, parce que l'iniquité se ment souvent à elle-même. A cette incertitude attachée à la qualité de pécheur, attachons l'humiliation avec l'humilité, et selon que nous serons humbles, jugeons que le péché nous a quittés, parce que l'orgueil habite où est l'iniquité.

Le péché, source de tous les maux qui sont dans le monde, et de tous les malheurs qui le menacent, qui par là devrait être si odieux au monde, s'y montre cependant avec audace. Il y est couvert par le rang ou par les richesses, par les qualités du corps ou par les agréments de l'esprit; il y plaît, quand il sait changer son nom, sous sa propre forme; lorsqu'il est accompagné d'un certain mérite du monde; il y prévaut sur la vertu; une infinité d'hommes en tirent leur prix, et il est pour tant de femmes la seule raison de vanité qu'elles puissent avoir. Vérité éternelle, qui avez déjà jugé le monde touchant le péché, vous le jugerez encore plus rigoureusement un jour là-dessus!

Connaissons le péché. Ce qu'on peut ima-

gner de plus injuste, de plus odieux, de plus vil, de plus misérable, c'est un pécheur dans l'état de son péché. Tomber dans le péché, et n'être plus rien aux yeux de Dieu, c'est la même chose. Soyez toujours honoré pour votre rang, considéré pour vos richesses, respecté pour votre nom, redouté pour votre puissance, flatté pour votre crédit; soyez toujours adorée pour votre beauté, admirée pour votre esprit, aimée pour les qualités de votre cœur, recherchée pour vos manières, estimée et révérée pour cette ancienne piété dont la perte n'est pas connue des hommes, et que vous ignorez peut-être vous-même, parce que la perte n'en a pas été sensible, et, sans le savoir, vous n'êtes plus rien aux yeux de Dieu: *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.* (*Psal.* LXXII, 22.) Vous pouvez être devenu plus grand et être regardé comme plus heureux au jugement de la vanité, et vous avez tout perdu, et vous n'êtes plus rien, et vous êtes un monstre dans la société chrétienne, au jugement de la Vérité: *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.*

Un pécheur dans l'état de son péché n'est plus digne de rien. Il n'est plus digne d'adorer, de chanter les louanges de Dieu, d'enseigner sa loi, d'annoncer ses justices, de défendre sa vérité. Il n'est plus digne, selon que l'Evangile le met dans la bouche du prodigue, d'être appelé l'enfant de Dieu, d'être reçu dans la maison de son Père comme fils. Il n'est pas digne de lever seulement les yeux vers le ciel contre lequel il a péché; et s'il demande encore miséricorde, comme il doit la demander, c'est parce que la miséricorde elle-même lui ouvre la bouche. Car pour lui, encore une fois, son état est de n'être pas digne, et sa prière est celle-ci: *Seigneur je ne suis pas digne.* Quel état! La foi peut-elle en soutenir la vue sans s'abîmer dans l'humiliation? Une âme ainsi dépouillée de la justice, comme autrefois Jérusalem dépouillée de sa gloire, pourrait dire à tous les passants: Voyez et examinez combien je suis devenue vile: *Vide, et considera quoniam facta sum vilis.* (*Thren.*, I, 11.) Et comme Noémi dans l'affliction disait à ceux qui la flattaient sur son ancienne beauté: *Ne m'appellez plus belle, mais affligée.* Ainsi une âme dans le péché, qu'on voudrait flatter de cette même beauté, ou de quelqu'autre avantage de ce siècle, doit dire, humiliée en elle-même. Ne m'appelez plus aimable, estimable, respectable; mais vile, odieuse et méprisable.

Vous avez cessé de pécher, mais les raisons d'être humble ne cessent ni avec votre péché ni avec votre pénitence. Rappelez cette ancienne conduite de l'Eglise à l'égard des pénitents, elle tendait tout entière à faire sentir au pécheur combien il était devenu vil et misérable en offensant Dieu. Ils le sentaient bien eux-mêmes quand ils entraient dans l'esprit de la pénitence chrétienne. L'humilité devenait la compagne fidèle de leurs travaux, leur unique amie; la regardant comme leur plus sûre ressource, ils la prenaient pour leur singulier partage. Ils abandonnaient aux justes les honneurs de la religion et la gloire du siècle, ils laissaient aux justes les louanges et les applaudissements des hommes, ils laissaient aux justes ces faveurs du ciel qui honorent les hommes sur la terre: *Ista felicibus.* (S. Pac.) Et pour eux qui avaient péché, ils croyaient n'avoir droit qu'aux dernières places partout. Ils croyaient ne mériter que les mépris et les outrages des hommes, et non pas même les services que la compassion humaine nous fait rendre. Ils croyaient n'être dignes que de ces châtiments du ciel qui portent l'humiliation avec eux. *Ego autem deliqui:* j'ai péché. Voilà une réflexion qui doit mettre le pécheur sous les pieds de tous ceux qu'il a lieu de croire innocents, qui doit l'abaisser au-dessous de ces viles créatures qui, par le défaut de raison, sont incapables d'offenser Dieu. J'ai péché en toutes manières, j'ai péché comme le démon. Voilà une pensée qui doit mettre le pécheur dans son esprit au rang de ces odieuses créatures qui emploient tout leur esprit à pécher, qui n'ont d'autre occupation et d'autre plaisir que celui de porter les hommes au péché.

Voyez un roi pécheur, toujours humilié, toujours tremblant, toujours abattu, toujours anéanti devant Dieu, s'il ne sent qu'il a besoin de se relever le courage et de s'animer par la confiance. Voyez-le opposer son péché à tous les sentiments d'orgueil qui peuvent ou naître de son fonds, ou lui venir de la vanité qui l'environne. Voyez-le opposer ce péché à toutes les impatiences de la nature, à tous les murmures de la chair, à tous ces désirs de vengeance qu'inspire le rang et la majesté méprisée, à toutes ces délicatesses sur la réputation qu'inspire l'orgueil, surtout dans les places auxquelles l'honneur est dû singulièrement. David qui ne voyait que l'image de son péché, qui n'entendait au dedans de lui que le cri de son péché, qui sentait toute la grandeur de son péché, était muet et sourd à tous les outrages qu'on pouvait lui faire; on ne pouvait si fort l'humilier, qu'il ne s'abaissât encore davantage en lui-même. De la part d'un sujet vil, de la part d'un ami de confiance, de la part d'un fils plus tendrement aimé, il souffrait les plus énormes traitements avec une humble patience. Il sentait l'ingratitude et la révolte, mais se souvenant aussitôt comment il s'était lui-même élevé contre Dieu, combien il avait été lui-même ingrat envers Dieu, il s'abattait sous la main puissante de Dieu, et s'y tenait humilié.

David pécheur se croyait digne des calomnies qu'on faisait contre David innocent; David pécheur croyait mériter tous les fléaux qui tombaient sur David pénitent; David pécheur se regardait comme la seule cause de tous les maux qui arrivaient aux autres pécheurs, se croyait la première cause de tous les malheurs qui arrivaient en Israël; et c'est dans cet esprit qu'il s'écriait: C'est moi qui ai péché. Qu'ont fait ces bre-

bis? *Ego sum qui peccavi : isti qui oves sunt, quid fecerunt?* (II *Reg.*, XXIV, 17.) David fut donc en quelque sorte heureux d'avoir été pécheur, puisqu'il devint si humble après son péché. Mais pour nous, que tant d'iniquités ne peuvent rendre humbles, de quoi nous servira d'avoir été pécheurs, que de l'être encore davantage par cet orgueil qui suit nos péchés ?

Enfin, c'est de la dignité du chrétien que je tire la troisième raison d'être humble, fondé sur cette maxime du sage : *Plus vous êtes grand, plus il faut vous humilier en toutes choses.* Oui, je voudrais qu'un chrétien ne perdît jamais de vue la grandeur de son origine, la noblesse de son état, se souvenant toujours de quel père il est le fils, de quel chef il est un membre, à quel esprit il appartient, au nom de qui il a été consacré. Je voudrais qu'un chrétien n'oubliât jamais à quelle gloire il a été appelé, quelles grâces il a reçues, combien de vertus il a à pratiquer, à quelle sainteté il est engagé, à quelle perfection il doit s'élever. Je voudrais qu'un chrétien comprît qu'être chrétien ce n'est pas seulement en porter le nom, ce n'est pas toujours être un dévot de profession, ce n'est point du tout être ce que le monde appelle un honnête homme; mais quelque chose de plus grand que tout ce que l'esprit humain peut se figurer, et tout ce qu'on a pu voir de grand dans les hommes. Je voudrais qu'un chrétien fût bien convaincu qu'être chrétien c'est l'être en tout, dans les discours et dans les œuvres, dans l'extérieur et dans le cœur, dans la vie civile comme dans les exercices de religion, et qu'enfin tout est plein d'indignes chrétiens, de faux chrétiens, de demi-chrétiens. Un homme qui aurait tout cela devant les yeux, n'aurait pas besoin qu'on lui prêchât tant l'humilité, il serait humble, comme malgré lui, parce que personne ne verrait tant de raisons de l'être.

Oui, mes frères, plus on est persuadé que la vocation au christianisme est gratuite de la part de Dieu, et qu'on peut croire qu'un autre sorti de Tyr ou de Sidon aurait mieux soutenu cette vocation; plus on est humble. Plus on connaît les engagements du christianisme, et plus on sent la difficulté de les remplir; et combien en effet on les remplit mal, plus on est abaissé devant Dieu et anéanti en soi-même. Un chrétien est le serviteur du Dieu vivant, un enfant de Dieu, un saint, un homme qui n'est plus de la terre, mais tout élevé aux choses célestes. Or qui peut connaître ce qu'un tel homme devrait être par l'esprit de la foi, et sentir ce qu'il est par l'infirmité de la chair, sans être humilié jusqu'au centre de la terre? Plus on est élevé en grâce, plus on approche, par la perfection de la vie, de l'état où l'homme chrétien sera dans le ciel; plus on est véritablement humble par la vue plus distincte de ce qui manque à l'homme de bien sur la terre. C'est ainsi que l'humilité, toujours inséparable de la charité, est dans le ciel la vertu des anges et des saints. Un saint plus élevé est plus humble que les autres saints, l'ange plus humble que les saints, les anges du premier ordre plus humbles que ceux des ordres inférieurs, et ainsi en approchant de Dieu, parce que, soit dans le ciel, soit sur la terre, plus on est près de Dieu, plus on se prosterne sur le visage, plus on est abaissé sous le poids de cette majesté, de cette sainteté, auprès de laquelle on voit que rien n'est ni grand ni saint. Que le chrétien ne s'enorgueillisse donc, ni de ses œuvres, ni de la grâce de Dieu; car enfin, qu'a l'homme chrétien, et le plus vertueux de tous les chrétiens, qu'il n'ait reçu de Dieu, et qu'il ne puisse perdre par la faute de l'homme? Que nul chrétien ne se flatte d'être monté jusqu'à la hauteur du christianisme, mais plus il sera élevé, plus il découvrira la grandeur du chrétien, et alors il se trouvera bien petit. Car, encore une fois, plus on est saint, plus on est humble. Il n'y a que ceux qui voient superficiellement ou qui pensent grossièrement sur la religion, qui toujours s'applaudissent, toujours s'encensent; qui cherchent partout des admirateurs, et souffrent au moins ces fades et éternels panégyristes de leur prétendue vertu. Ainsi les petits esprits se trouvent de grands hommes, ils se persuadent facilement qu'ils ont rempli toute la dignité de la nature humaine; tandis que les génies élevés se voient bien petits, et toujours bien au-dessous de la grandeur naturelle de l'homme.

Etudions donc notre religion sainte, mes frères, avançons à la faveur de la piété dans la connaissance de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ, sortons de toutes ces pensées humaines au sujet des engagements du christianisme, et les raisons d'être humbles naîtront en foule de nos découvertes; elles naîtront du même fonds où l'homme peu instruit, où l'homme chrétien de nom et mondain en effet, puise son orgueil et sa complaisance en lui-même. Après les motifs de l'humilité, voyons-en les caractères.

SECONDE PARTIE.

La différence est grande entre avoir la vérité et le fond de la vertu, et n'en avoir que les apparences. Il faut donc avant toutes choses, faire cette recherche en soi-même; et cette discussion est ici d'autant plus nécessaire, qu'il n'est point de vertu dont il y ait tant d'imitations que de l'humilité, parce que l'humilité est aimable au monde même. Oui, Messieurs, il y a à cet égard des apparences qui sont des mensonges, des ressemblances de vertu qui sont des vices, c'est ce que nous verrons d'abord. Il y a une demi-humilité qui n'est pas l'humilité chrétienne; je le prouverai. Enfin de tant de dispositions qui paraissent tenir à l'humilité, ou même en avoir la substance, une seule est véritablement cette vertu que Jésus-Christ nous a enseignée dans son Evangile, dont il nous a laissé l'exemple dans sa personne, à laquelle Dieu a promis toutes ses grâces, et qu'il couronnera un jour de toute sa gloire.

La fausse, la demi, la vraie humilité : développons tout cela.

Il règne dans le monde, et surtout dans le grand monde, une mauvaise honte de paraître vertueux, et presque chrétien. On s'y cache, pour garder les simples bienséances de la religion, avec plus de soin que pour en violer toutes les lois. On s'y défend avec plus de chaleur d'une bonne œuvre qu'on aura faite, qu'on ne se défendrait d'un crime qu'on n'aurait pas commis. On s'y donne pour plus méchant qu'on n'est, parce qu'on sait que dans le monde cette espèce de méchanceté tournera à gloire, ou du moins qu'elle y sera reprise d'une façon moins humiliante que les louanges mêmes que l'on y donne à l'innocence de la vie. Tel est l'esprit du monde : pour ne pas faire le bien devant les hommes, on ne le fait point du tout. Ce serait faire outrage à l'humilité que d'en donner le nom à cette espèce de renoncement à sa religion.

Il y a une fierté d'âme qui tient presque à déshonneur les honneurs vulgaires; qui refuse, avec autant d'opiniâtreté et plus de dédain que la véritable piété, les louanges des hommes; qui cherche presque le mépris des hommes, par mépris pour les hommes. Ce serait tout confondre que de donner à un vice odieux le mérite de la plus aimable des vertus.

Il y a une lâcheté et une indifférence pour le bien qui ne sait que céder et ne résiste jamais aux méchants, sous le spécieux prétexte de la paix avec les hommes. C'est là un grand vice dans la société même, et non pas la vertu des hommes évangéliques.

Il y a une stupidité de naturel qui n'a pas plus de sentiment, au sujet de la gloire humaine, que l'humilité la plus parfaite; une paresse de tempérament qui se conduit, à l'égard des choses élevées, comme la plus scrupuleuse modération. Gardons-nous bien de nous tromper à ces ressemblances; gardons-nous bien, si notre modération n'a que ce principe secret, de dire à Dieu avec David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont pas élevés plus haut. Je n'ai point marché dans les voies éclatantes, et je ne me suis point porté à des choses au-dessus de moi. Vous savez si je n'ai pas eu des sentiments humbles et bas de moi-même, et si mon âme a porté ses pensées dans l'élévation.*

La politesse de ce monde, quand elle est dirigée par un amour-propre fin et bien entendu, n'emprunte-t-elle pas de l'humilité chrétienne sa modestie, son silence sur soi-même, ses discours obligeants à l'égard des autres? Mais quand cette politesse du siècle n'aurait pas ses racines dans une vanité plus délicate que la vanité ordinaire, et plus maligne que la vanité grossière : quand elle serait aussi aimable pour la société, que celle-ci est odieuse, l'esprit du monde ne sera jamais l'esprit de l'Evangile, ni une qualité toute humaine la vertu que Jésus-Christ nous a dit d'apprendre de lui.

S'il est aisé de tromper les autres, et si l'on peut enfin parvenir à se tromper soi-même, c'est par cet art détestable qui fait les hypocrites. Une vanité qui connaît aussi bien le langage et le ton de l'humilité, qui sait aussi bien prendre l'air et les manières de l'humilité, que l'humilité elle-même; une vanité si bien contrefaite, que l'humilité, qui croit tout, ainsi que la charité, y est trompée la première, et, abusée qu'elle est, se confie à l'hypocrite et l'aide à faire sa réputation; cette affectation de se mépriser soi-même, et presque de se rendre méprisable, quand on s'estime plus que tout le reste des hommes, et qu'on voudrait être adoré du monde; cet artifice de dire du mal de soi, pour mettre les autres dans la nécessité d'en dire du bien; cette attention à refuser les premières louanges, pour en recevoir de plus délicates, ou pour avoir la gloire du refus; cette adresse singulière à attirer les yeux sur soi, quand il semble qu'on veut les attacher sur les autres; à jeter le discours sur les vertus de quelqu'un, afin qu'il tourne insensiblement sur nous, et qu'il s'y arrête; ces éloges perpétuels de ses bonnes qualités et de ses bonnes œuvres, quand on dirait, aux termes dont on se sert, qu'on ne veut parler que de ses défauts et de ses péchés, cette science de gagner des gens, d'avoir des amis et comme des flatteurs à gage, qui déchargent notre amour-propre de la peine de toujours parler nous-mêmes de nous-mêmes, de la honte d'en dire tout le bien que nous voudrions qu'on en crût; ces détours adroits pour rabaisser sous de beaux prétextes les hommes surtout qui pourraient nous offusquer, et qui sont nos concurrents dans le même genre de gloire; une espèce d'ambition qui, par le secours de la piété, s'élève insensiblement de la poussière, cherche sans bruit ce qu'il y a de plus grand, s'avance toujours dans les honneurs, protestant toujours contre l'ambition et décriant les honneurs; cet amour de la gloire si profondément dissimulé, tandis qu'on la poursuit, mais qui, quand on s'y croit bien établi, sait la défendre comme la gloire même de Dieu; voilà, mes frères, une humilité pleine d'orgueil; cette humilité impie dont parle le Sage : ***Est qui nequiter humiliat se.*** (***Eccli.***, **XIX, 23.**) Voilà, non pas l'accomplissement de toute justice comme Jésus-Christ le dit de son humilité quand il reçut le baptême de Jean, mais une fiction de la justice, que les saints ont regardée comme une double injustice; voilà une imposture qui ne saurait être trop humiliée en ce monde, et qui sera trop punie en l'autre. O mon Dieu! jusqu'à quand les pécheurs joueront-ils la religion? Jusqu'à quand souffrirez-vous, ô Dieu! que l'hypocrisie, par une fausse ressemblance, dérobe à la vertu la gloire qui lui est due, et que l'homme vertueux, par une méprise trop aisée, soit tous les jours chargé des outrages qui ne sont dus qu'à l'hypocrite?

Il y a une humilité fausse, il y en a une

qui n'est pas pleine. L'homme, ne pouvant se méconnaître entièrement, et n'aimant pas cependant à se connaître, évite de se voir, il n'a garde de s'étudier ; il craint de savoir et d'entendre ; il s'étourdit sur ce qu'il sent, et par cette ignorance de lui-même, plus coupable que malheureuse, s'entretient et s'accroît tous les jours en lui cet orgueil qui lui tient lieu de sa grandeur perdue. Quiconque peut supporter la vue de soi-même, quiconque cherche à se connaître soi-même, quiconque sait écouter ce que lui disent incessamment mille voix amies et ennemies ; quiconque enfin a le courage de s'arrêter sur lui-même pour sentir ses misères intérieures, tous ces fâcheux restes du péché, ne peut que se mépriser lui-même, et presque se haïr. Se mépriser ainsi, si on ne va pas plus loin, est-ce donc l'humilité chrétienne? C'en est l'ombre ; c'est, si vous voulez, le fondement de l'humilité, c'est une disposition à l'humilité, c'est ce que j'appelle une demi-humilité ; mais ce n'est pas la vertu que je prêche. Pourquoi cela?

Parce que cette disposition peut être dans les méchants, qu'elle a été dans les païens, qu'elle est dans le démon ; parce que dans cette disposition se trouve le propre caractère du vice, et que du moins elle ne renferme pas l'essentiel de la vertu ; je ne fais que montrer tant de choses.

Si vous en exceptez l'impie qui se fait valoir par son extravagance, qui nourrit son amour-propre et sa vanité secrète de son impiété déclarée ; si vous en exceptez encore certains hommes que l'humanité abhorre; quel est le méchant, qui, se voyant si pervers, si mauvais pour lui-même, si injuste, si ingrat envers Dieu, si inutile, si pernicieux dans la société humaine, n'aurait pas honte d'avoir bonne opinion de lui-même, et ne serait pas humilié de ses vices? Ainsi, hors un petit nombre d'hommes appelés insensés dans les Ecritures, qui mettent leur gloire dans la confusion, les autres méchants se méprisent. L'homme impur, l'homme injuste, l'homme dérangé ; l'envieux, l'emporté, le vindicatif, s'estime meilleur, plus juste, plus sage que celui qui sert Dieu, qui marche dans la droiture et dans la vérité à l'égard des hommes, qui ne fait tort à personne et qui s'abstient du crime. La femme vicieuse et entièrement mondaine s'estime meilleure et plus sage que celle qui vit selon les règles austères de la vertu, qui se conduit de telle manière que personne n'en dit du mal dans le monde. Ainsi pensent d'eux-mêmes les méchants ordinaires ; et dans l'occasion cet aveu leur échappe, comme à Saül à l'égard de David : *Vous êtes plus juste que moi, mon fils David.*

Qui a plus méprisé l'homme que de certains philosophes? Qu'on lise ce qu'ils ont écrit sur la folie et les faiblesses de l'homme ; sur ce que l'homme pourrait faire en suivant la raison, et sur ce qu'il fait en s'abandonnant aux passions ; et on trouvera l'homme plus humilié dans ces écrits profanes que dans les livres saints. On verra l'homme plus dégradé dans l'imagination de ces philosophes qu'il ne l'est dans la vérité. Ces philosophes ne pouvaient que se mépriser eux-mêmes comme hommes, mais ils s'estimaient, et par cette connaissance qu'ils avaient de l'humiliation de l'homme, et par le mépris qu'ils savaient faire d'un être aussi méprisable qu'ils se figuraient l'homme. Si c'est ici notre caractère, notre humilité n'est que celle des philosophes, et qui n'est humble que comme les philosophes, est plus orgueilleux, avec un certain mépris de soi-même, que ces pécheurs mêmes qui par aveuglement s'estiment le plus. Qui n'a des saillies d'humilité? Qui ne dit du mal de soi, plutôt que de n'en rien dire? Qui ne dit de soi dans des mouvements passagers de dévotion, ou plutôt dans de certains dépits d'amour-propre ; qui, dis-je, ne dit de soi, de sa légèreté, de sa faiblesse, de sa malice, les choses les plus odieuses, les choses les plus humiliantes pour l'amour-propre? mais tout cela par amour-propre, mais tout cela en philosophe chagrin, plutôt qu'en chrétien humble et humilié. Or, encore une fois, qui ne s'humilie qu'en philosophe, n'est humble que par orgueil, n'est humble que par un excès d'amour de soi-même.

Je dis plus : cette humilité de l'esprit peut n'être que la disposition des démons. Leur esprit, comme le nôtre, ne se ment pas à lui-même ; leur orgueil, comme le nôtre, ne leur dérobe rien de ce qu'ils sont aux yeux de Dieu ; leur aveuglement, comme le nôtre, ne leur fait pas paraître bon ce qui est mauvais ; du milieu de leurs ténèbres, une lumière importune, qui est leur supplice, les montre à eux-mêmes dans toute leur difformité et dans toute leur corruption. Par là ils sont humiliés, mais non pas humbles ; ils se méprisent, mais en frémissant de rage de ne pouvoir pas s'estimer. Ils sont abattus et écrasés ; ils le sentent, et c'est leur désespoir. Car pleins du même orgueil dans leur humiliation, ils voudraient encore, comme ils le pensèrent d'abord, s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et monter jusqu'au trône de Dieu. Loin de vos serviteurs, ô mon Dieu, une humilité si inutile, une humilité si criminelle!

J'ajoute, Messieurs, que dans un certain mépris de soi-même se trouve souvent le propre caractère du vice. Que l'amour-propre est subtil, et que l'orgueil sait prendre en nous de formes différentes, quand il y prend jusqu'à celle de l'humilité, jusqu'à celle de la plus haute piété! Dans cet amour-propre si bien déguisé et cette dévotion spiritualisée, on se plaint de soi-même, mais moins de soi-même que de Dieu ; moins de soi-même que de la grâce, qui ne nous fait pas avancer dans la vertu, qui nous laisse dans nos faiblesses et dans nos défauts. Se plaint-on en effet ainsi de la grâce, ou de soi-même, si vous voulez, par un grand amour pour Dieu, par une émulation du prochain dans le bien, par zèle pour son propre avancement? On se plaint de cette

imperfection, parce qu'elle nous met au-dessous de celui-ci et de celle-là. On se plaint de ses défauts, parce qu'ils nous rabaissent à nos propres yeux. On se plaint de ses faiblesses, parce qu'elles nous humilient devant les hommes. Ah! qu'il serait bien plus humble, sans cependant cesser de travailler à la correction de nos mœurs, de nous supporter nous-mêmes dans ces défauts qui nous aident à combattre notre amour-propre, la plus dangereuse de nos tentations; de nous supporter nous-mêmes dans ces défauts qui nous mettent à couvert de l'orgueil, notre mortel ennemi! Qu'il serait bien plus humble, après avoir fait nos efforts pour surmonter ces faiblesses, sachant que Dieu y a attaché notre sureté, que la grâce veut en nourrir notre vertu et en faire croître notre force, comme il fut dit à saint Paul, de nous retrancher dans un humble acquiescement aux voies de Dieu sur nous! Qu'il serait bien plus humble, après avoir demandé à Dieu, comme saint Paul, de nous retirer de certains états humiliants pour la vertu, sachant que la grâce de notre conversion a besoin de ces humiliations, de nous tenir là-dessus dans la main de Dieu, soumis à Dieu, contents de lui! Ce serait là véritablement l'humilité; le reste n'est qu'inquiétude, qu'agitation d'esprit, vaine recherche de nous-mêmes dans la piété, dépit d'amour-propre, raffinement d'orgueil. Non, encore une fois, ce prétendu zèle, qui, dans son vrai chagrin, ne cesse de s'affliger et de se maltraiter soi-même au sujet de la piété faible et imparfaite, n'est pas cette vertu douce, tranquille, patiente, toujours soumise et s'accommodant de ce qu'il y a de plus bas; qui sait faire des humiliations qui viennent de l'homme, et de celles mêmes qui viennent de vous, ô mon Dieu! l'exercice de sa piété présente, ou le remède de ses iniquités passées.

Enfin je dis que l'humilité qui s'arrête aux paroles ou même aux pensées désavantageuses de soi-même, qui s'arrête à des apparences humbles, ne renferme pas l'essentiel de cette vertu. On n'est pas humble pour dire de soi, dans la crainte du ridicule, si l'on parlait franchement, ce que tous les hommes disent franchement d'eux-mêmes. On n'est pas humble pour penser de soi-même, pressé par la conscience, forcé par l'évidence, les choses les plus désavantageuses. On n'est pas humble pour savoir s'abaisser devant Dieu de cette manière qui est approuvée des hommes. On n'est, dis-je, pas humble pour tout cela, quand toutes ces paroles, toutes ces pensées, toutes ces apparences se trouvent démenties par une vanité réelle, qui du fond du cœur se répand dans toute la conduite, quand on est plein de son nom, vain de ses titres, glorieux de son rang, enflé de ses richesses, entêté de son mérite, arrogant dans le ton, fier dans les regards, dédaigneux dans les manières; quand on est superbe dans ses habits, fastueux dans ses meubles, éclatant dans ses équipages, magnifique dans sa table, curieux en toutes sortes de petites vanités; quand on est vif, impétueux, colère, ne pouvant souffrir d'être contredit, d'être surpassé par quelqu'un dans les choses de l'esprit, ne pouvant souffrir que le public ou les égale à nous ou nous les préfère.

Croire qu'on est fait pour être inconnu et pour vivre dans l'obscurité, c'est l'humilité d'esprit : aimer à être inconnu, consentir à vivre obscur, c'est l'humilité de cœur. Tel est plein de mépris pour soi-même, qui est plus offensé qu'un autre quand on le traite comme lui-même juge par ses propres lumières qu'il mérite d'être traité. Tel parle sincèrement mal de soi, qui est plus outré de colère quand il sait qu'on dit de lui les mêmes choses qu'il en dit lui-même. Un homme, et il pense comme il prie, dit à Dieu dans toutes ses prières qu'il est digne de toute humiliation, qui ne veut cependant jamais prendre de lui-même l'humiliation; qui la repousse avec hauteur, quand elle lui vient de la part des hommes; qui la rejette avec horreur, lorsqu'elle lui vient de la part même de Dieu. A ces traits vous ne reconnaissez certainement pas un homme véritablement humble. Il faut maintenant tâcher de la découvrir où elle est cette humilité véritable.

Ne vous figurez pas, Messieurs, l'humilité chrétienne comme une vertu pleine de bassesse, et presque sans sentiments d'honneur et de courage; comme une vertu qui ne mérite en effet que le mépris du monde. Dans la modestie de ses discours et la simplicité de ses actions, l'humble de cœur est plus grand et plus magnanime que le plus orgueilleux des enfants du siècle, et est en effet plus estimé et plus respecté du monde même, quand le monde pense et agit avec réflexion. L'homme humble est celui, non pas qui parle mal de soi, mais qui n'en parle point, qui en détourne même le discours. L'homme humble est celui à qui son humilité dérobe la connaissance de ses autres vertus, et cache surtout qu'il est humble. Le superbe aime la réputation et méprise la vertu; l'humble aime la vertu et néglige la réputation. Dans les actions qui sont vues des hommes, l'orgueil cherche à plaire, l'humilité pense à édifier.

La philosophie ôte tout à l'homme, et ne lui laisse que son orgueil; mais en lui laissant son orgueil, elle lui laisse tout, ou du moins de quoi se dédommager de tout. Le philosophe qui s'est dépouillé de ses richesses, ou qui n'a jamais daigné en amasser; qui est descendu des places élevées, ou qui n'a jamais pensé à y monter; qui se sépare de la société des hommes et se prive des plaisirs du monde par mépris pour les hommes et pour les plaisirs, jouit fastueusement de son mépris; son orgueil qui l'a mis si bas, lui fait regarder d'en bas les autres hommes avec un dédain superbe qui révolte les hommes, et leur fait mépriser à leur tour cette arrogance philosophique. Sa vanité, qui lui fait porter courageusement les

privations de la pauvreté ou les peines de la médiocrité, lui tient encore lieu des douceurs d'un état aisé et des avantages d'un état opulent. Chose grande devant les hommes que cette philosophie ; mais bien petite aux yeux de Dieu, et que Jésus-Christ a bien abaissée !

L'Evangile laissant tout à l'homme, ne lui ôte que son orgueil ; mais en lui ôtant son orgueil, il lui ôte tout; il le réduit, au milieu des honneurs, au milieu des richesses, et dans toutes les situations heureuses selon les sens, à se renoncer soi-même ; et ce renoncement, qui est l'humilité elle-même, est le fond de l'Evangile. Roi, prince, grand, riche en ce monde, on peut donc être humble ; et l'humilité, si elle est rare, si elle est difficile dans ces places si honorées et ces situations si respectées des hommes, n'y est point impossible. Un humble de cœur, c'est donc un grand, un prince, un roi de la terre tremblant et anéanti sous la majesté de Dieu ; qui se regarde avant toutes choses par les endroits qui l'égalent aux autres hommes, ou par ceux qui le mettent au-dessous de plusieurs d'entre eux ; qui sait descendre de sa grandeur, quand le bon exemple le demande et que l'ordre le permet ; c'est une personne de condition qui n'a pas la fierté de son rang, l'entêtement de son nom ; qui ne confond pas la satisfaction de sa vanité avec le soin de sa dignité, qui gémit sous l'appareil de sa gloire comme sous un poids accablant ; qui dans ces états a les hommes pour admirateurs de sa modestie, et Dieu pour témoin de sa peine secrète. Telle était sur le premier trône de l'univers, cette Esther dont l'humilité, ainsi que le courage, n'est inconnue à aucun de nous. Tel était ce grand empereur Théodose, à qui le rigide censeur de ses fautes et de ses défauts (à ces mots vous reconnaissez Ambroise) n'a pas craint de dire : *Vraiment Dieu a été favorable à l'empire romain de lui avoir donné un prince, qui au milieu de la gloire où la puissance d'un si grand empire, jointe à tant de triomphes, l'a porté, montre une si grande humilité, qu'il ne surpasse pas moins les évêques mêmes en cette vertu, qu'il surpasse les empereurs précédents en magnanimité et en courage !*

Un homme humble, c'est un riche qui ne se glorifie pas de ses richesses, qui n'y met pas sa confiance, qui ne sait et ne fait connaître qu'il est riche que par ses abondantes aumônes ; c'est un pauvre, qui fait de sa pauvreté, sans bruit et sans faste, l'exercice de sa foi et de sa patience ; c'est un homme content de la médiocrité où le ciel l'a fait naître, qui s'accommode d'un état au-dessous de celui de ses pères, quand la Providence l'y a fait descendre.

Un homme humble, c'est celui qui sentant son indignité, craignant sa faiblesse, se tiendrait toujours aux places les plus basses, et qu'il faut porter en effet avec quelque violence aux honneurs du siècle, qu'il faut élever malgré lui aux dignités de l'Eglise. Ce n'est donc pas, mes frères, l'élévation en elle-même qui est contraire à l'humilité chrétienne ; mais le désir de l'élévation, mais l'intrigue et les mouvements pour s'élever. Car comme on peut par un attachement à son sens, qui n'est qu'orgueil, refuser opiniâtrement les places élevées ; on peut y monter par humilité, quand on y monte en déférant à la pensée des sages, et cédant aux dispositions marquées de la Providence.

Un homme humble, c'est celui qui par la retraite et la séparation du monde, dérobe au monde la connaissance de son mérite, sans lui dérober tout à fait l'exemple de sa vertu ; qui sait par son silence, lorsqu'il se trouve parmi les hommes, cacher ce qu'il sait et ce qu'il est, au hasard de passer pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour un homme sans naissance, pour un homme sans nom, pour un homme sans science ; pour une femme de peu d'esprit, pour une femme sans aucun des agréments de son sexe, pour une femme sans connaissance des choses du monde. Un humble de cœur, c'est un homme d'esprit, qui n'est pas plus vain pour des avantages qui ne rendent pas meilleur ; un savant qui n'est pas enflé de sa science ; un ministre de la parole que ses talents épouvantent, que les louanges fatiguent et que les succès humilient.

Une personne humble, c'est une fille modeste dans son extérieur, simple dans ses discours, unie dans ses démarches ; qui dans son esprit ne se dédommage par rien de ce que la nature lui a refusé, ou de ce que la fortune lui a ôté ; qui ne se console pas elle-même en se disant à elle-même : Si je n'ai pas de la naissance, j'ai des biens de ce monde ; si je ne suis pas riche, j'ai de la beauté ; si je n'ai pas les avantages du corps, j'ai le mérite de l'esprit. C'est une vierge consacrée à Dieu, qui oublie ce qu'elle a été dans le monde, qui ne parle point de ce que ses proches y sont, qui ne publie pas les sacrifices qu'elle a pu faire, pour se mettre par là au-dessus de ses sœurs ; c'est une vierge, qui se croyant moins fidèle et plus imparfaite dans sa haute vocation, se met au-dessous de bien des femmes du siècle, qu'elle juge plus fidèles à Dieu, et plus parfaites dans l'imperfection de leur état.

Une femme vile à ses propres yeux par cette imperfection de son état, quand cette pensée influe dans toute sa conduite, est véritablement humble. Mais cette femme, fière de sa vertu, parce qu'il y a un vice qu'elle n'a pas ; cette femme, qui à l'ombre de cette orgueilleuse chasteté se pardonne tout à elle-même, et condamne tout dans les autres, n'est certainement pas de ces âmes humbles que nous cherchons. Heureuse, si sa prétendue vertu, aliment de son orgueil, ne la perd pas !

Un pécheur que le souvenir de sa vie passée humilie devant les hommes, que la vue de sa lâcheté présente confond devant Dieu ; un pécheur, qui loin de jamais se plaindre de ce qu'il peut souffrir, se croit également digne et de ce qu'il souffre justement de la part de Dieu, et de ce qu'il

souffre injustement de la part des hommes, parce qu'il regarde ses péchés comme la juste cause de tout ce qu'il souffre : voilà un homme doux et humble de cœur, tel que Jésus-Christ est venu en former par ses exemples et par sa grâce.

Un humble de cœur, c'est un juste qui croit manquer de tout quand il a tout; qui craint tout de lui-même quand il a tout à espérer de Dieu; qui se confond par l'humilité, qui s'imagine tout voir, sur ce que dit à son sujet, ou la charité qui croit tout, ou la flatterie qui loue tout. C'est un juste qui est persuadé qu'il n'est rien que par la grâce, et qui est convaincu qu'avec la même grâce tout autre serait meilleur que lui. Un juste enfin, qui, par ses penchants se croit plus mauvais que le mondain ne l'est par ses passions, et qui est plus humilié de ses défauts que le pécheur ne l'est de ses crimes.

Ce portrait d'un humble de cœur vous effraie, justes du Seigneur; et il suffit d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire humbles, pour ne pas vous reconnaître aux caractères de l'humilité. Que ne puis-je lever ici tous les voiles qui vous cachent à vous-mêmes, et vous rassurer pleinement? Vous sentez de l'orgueil : cet orgueil, dans les vues de Dieu, doit vous conserver dans l'humilité et servir de contre-poids à vos autres vertus. Vous avez de l'orgueil : c'est que vous êtes hommes. Tant que nous tiendrons par un fil à l'humanité, l'orgueil remuera en nous; et l'amour-propre nous agitera, s'il ne peut nous dominer. Mais pourvu qu'en effet l'orgueil, cette suprême injustice, ne nous domine pas; que nous gémissions de cette corruption de la nature, que nous en désavouions les saillies, que nos mouvements réfléchis et consentis soient des mouvements d'humilité; et en un mot, que nous ne soyons orgueilleux que comme malgré nous : nous sommes humbles aux yeux de Dieu. Que cela suffise pour tranquilliser l'homme de bien.

Ces deux traits achèveront les caractères de la vraie humilité. L'humilité n'est pas dans le chrétien une bassesse d'âme, une lâcheté dans la foi, qui, sous prétexte d'honorer la puissance qui vient de Dieu, mais au fond par des désirs ou des craintes de ce monde, nous soumet aux injustes volontés de l'homme superbe, et nous le fait adorer lui-même. L'humilité consiste ici, au contraire, dans un noble orgueil. Et Mardochée, plein de ce noble orgueil, sait bien prendre Dieu à témoin de son humilité, quand il refuse d'adorer le très-superbe Aman : *Scis quia non pro superbia fecerim hoc, ut non adorarem Aman superbissimum.* (*Esth.*, XIII, 12.)

L'humilité chrétienne n'est pas une lâcheté de courage qui nous abat à la vue des tentations, qui nous éloigne de tout ce qui nous paraît au-dessus de nous, jusqu'à résister à Dieu. L'humilité est compatible avec la magnanimité; que dis-je? elle accroît en nous cette force de la foi qui nous fait entreprendre pour Dieu les grandes choses, et nous fait exposer pour lui aux grands périls. Magnanime, courageuse sans présomption et sans arrogance, parce qu'elle sait de qui vient toute la vertu; d'autant plus portée à se confier en la force de Dieu dans les choses qui lui paraissent au-dessus d'elle, qu'elle se défie davantage de sa faiblesse dans les choses où l'homme présume si facilement de lui-même. Telle est l'humilité chrétienne qui a fait des vierges, qui a fait les martyrs, qui a fait les hommes merveilleux dans notre religion, qui a fait de notre religion elle-même l'admiration de toute la terre. Mais il est temps de passer des caractères aux avantages de l'humilité

TROISIÈME PARTIE.

Tous les biens qu'on peut se promettre ici-bas de la vertu, la philosophie et le christianisme, d'accord en ce point, les réduisent à être tranquilles en nous-mêmes, à vivre doucement avec les hommes, à être favorisés de la Divinité. Voilà en effet tous les bonheurs de la vie, et ce sont les trois fruits de l'humilité. Fruits aimables d'une aimable vertu, qu'il faut exposer ici d'une manière propre à faire naître en nous le désir d'être humbles. Je le répète, être en paix avec nous-mêmes; être aimés des hommes; avoir Dieu favorable; ce sont les trois avantages de l'humilité que je vais exposer.

Dites au juste : *Bien.* Voilà la parole que je porte de la part de Dieu à l'humble de cœur. Parole courte, mais qui renferme des promesses magnifiques. Je dis à l'orgueilleux de la même part : *Mal.* Parole également abrégée, mais qui dit de même en mal de grandes choses. Bien à l'humble; mal à l'orgueilleux : cela se vérifie trop et se démontre suffisamment.

La vanité n'est jamais contente de ce qu'elle a reçu de Dieu dans l'ordre de la nature; quelque chose manque toujours à ses désirs, de là l'inquiétude et les murmures à temps et à contre-temps. La vanité se déplaît toujours dans la situation où elle se trouve; de là ces agitations éternelles dont l'homme se plaint encore plus que de sa situation même. Mais dans une situation véritablement triste selon les sens, c'est la rage et le désespoir. L'homme humble qui ne désire que peu de choses, qui les désire peu; l'homme humble qui ne veut avoir que ce que Dieu veut lui donner, qui ne veut être que dans l'état où Dieu le veut tenir, est toujours satisfait de ce qu'il a reçu, toujours content de l'état où il est; de là la tranquillité au fond de l'âme, et les actions de grâces en tout temps.

La vanité n'est jamais contente de ce que Dieu a fait pour elle dans l'ordre de la grâce. Elle n'a jamais assez de vertu, assez de moyens de la pratiquer, ou plutôt assez d'occasions de la faire paraître. La vanité qui veut trop s'appuyer sur elle-même, n'a jamais assez de confiance en Dieu, et elle se manque à elle-même; de là ce trouble dans l'âme, ces dépits, ces dégoûts dans la dévotion qui en empoisonnent toutes les dou-

ceurs, qui la rendent triste, ennuyeuse, insupportable à elle-même, souvent odieuse et terrible aux autres. L'humilité au contraire est toujours contente de Dieu sur ce point, ainsi que sur tout le reste; et parce qu'elle est toujours contente de Dieu, sans être satisfaite d'elle-même, elle goûte cette paix de Dieu qui passe tout sentiment, parce qu'elle s'appuie sur Dieu, et que Dieu ne lui manque pas, elle vit parmi les soins et les efforts (car elle n'est pas oisive) dans la joie du Saint-Esprit.

La vanité, sous un nom de zèle pour la justice, pour la vérité, pour la gloire de Dieu, tandis qu'elle se cherche elle-même et qu'elle ne pense qu'à ses intérêts, se tourmente et s'irrite de mille choses auxquelles elle ne peut point apporter de remède. L'humilité, qui se dépouille de tout intérêt propre, qui sait que rien n'arrive de malheureux et de véritablement affligeant que par la volonté de Dieu, ou par sa permission, ne s'afflige jamais que modérément, et du moins ne se trouble pas comme la vanité.

La vanité, sous les noms connus d'ambition et d'émulation, se dévoue à mille peines et aux plus cuisants chagrins, de sorte que dans le langage même du monde, elle est appelée une croix et un martyre. Travestie en cupidité, en ce désir d'amasser qu'on croit à couvert de tout reproche devant Dieu et devant les hommes, la vanité s'accable de soins et de travaux. Dieu lui suscite des obstacles; elle veut les forcer : efforts inutiles qui enfantent les accès furieux. L'humilité, qui ne connaît point l'ambition, est exempte des chagrins qui la suivent. Dans les mouvements qu'elle se donne pour les choses nécessaires à la vie, elle est toujours peu empressée, et moins inquiète sur le succès de ses soins, parce qu'elle jette toute ses sollicitudes dans le sein de Dieu, sachant qu'il a soin de nous; elle est en repos en travaillant. Si dans quelqu'une de ses entreprises elle trouve Dieu opposé à elle, elle n'a garde de lutter contre Dieu, et on est toujours en paix quand on sait céder à Dieu. Dans les revers qu'y a-t-il de plus malheureux que l'âme orgueilleuse? C'est dans ces malheurs que paraît tout le bonheur de l'humilité, qui enfante la patience.

La vanité produit l'impatience et la colère, et l'homme colère et impatient est semblable à une mer toujours émue. L'humilité et la douceur ne se séparent point : *Mitis et humilis corde* (*Matth.*, XI, 29); et un esprit doux est dans un calme continuel qui surprend les hommes et irrite les superbes. Que conçoit-on de plus triste et de plus à plaindre qu'une femme impuissante pour se venger selon sa vanité, si ce n'est de la langue? Qu'y a-t-il de plus misérable qu'un homme livré par son orgueil aux fureurs si souvent inutiles de cette même vengeance? Saül en sera à jamais la triste preuve. Après ce qu'il en peut coûter à l'humble de cœur, parce qu'il est homme, pour réprimer à cet égard les premières impétuosités de la nature, le plaisir de s'être vaincu pour Dieu et pour l'Evangile est peut-être trop sensible. Quelle satisfaction de conscience, quand on peut, à cette occasion, dire à Dieu avec David : *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa douceur!*

La vanité est envieuse, et qui porte l'envie dans son sein y porte un feu dévorant et un ver rongeur. La vanité est jalouse, et combien la vanité fait-elle par là de malheureux? Dans ce monde vain et jaloux on s'irrite de tout ce qu'on entend, on souffre de tout ce qu'on voit. Le bonheur d'un seul, et c'est souvent un bonheur imaginaire, fait le malheur et le désespoir de tous les autres. La gloire d'une seule, la préférence que le monde lui donne (si c'est surtout dans le même état, encore plus si c'est dans la même famille) rend le commerce du monde insupportable, et presque la vie ennuyeuse à toutes les autres. Pour cela un père hait son fils, une mère ne peut souffrir sa fille, la maltraite et en fait sa victime en la cachant dans une retraite, ou même en l'immolant à Dieu malgré elle. Aimable et mille fois plus désirable pour le repos de la vie, que tous les biens objets de l'envie et de la jalousie, cette humilité qui prévient la jalousie, qui réprime l'envie; cette humilité qui voit d'un œil tranquille les uns s'élever, les autres se soutenir; qui, avec la paix du cœur et la sérénité sur le visage, voit celui-ci honoré pour son mérite, celle-là recherchée pour son esprit, cette autre louée pour sa sagesse, et mêle de bonne foi en faveur de celui qui réussit, de celle dont l'humeur est goûtée, ses éloges et son plaisir avec les éloges de la multitude et le plaisir public! Encore une fois, je m'écrierai avec saint Ambroise (Ep. 84) : Heureuse humilité, qui fait, et que notre propre bonheur ne nous enfle point de vanité, et que la félicité des autres ne nous brûle point d'envie! *Nec felicitas aut inflat propria, aut urit aliena.*

Le second avantage de l'humilité est de nous faire aimer des hommes. Que les justes ne s'alarment pas de voir l'humilité exposée par ses avantages mêmes à une des plus séduisantes tentations de la vie humaine. Quand être aimé des hommes, ainsi que de Dieu, ne serait pas un éloge sorti de la bouche même du Saint-Esprit, et une récompense promise sur la terre à la vertu, je ferai voir le bon usage que l'humilité sait faire de l'amour qu'elle s'attire, et la tentation où elle est exposée par cet amour, n'est que le danger commun à tous les bons effets de la piété.

L'effet propre de l'humilité est de lier les hommes entre eux par un amour de charité, et par là d'entretenir la société civile et chrétienne dans un bel ordre. Au lieu que l'orgueil trouble tout dans l'une et dans l'autre. Qui ose envisager, et qui peut comprendre tous les mauvais effets de l'orgueil? C'est de là que viennent originairement tous les dégoûts de la société, et une grande partie des malheurs de la terre. C'est de l'orgueil que naissent tant de dissensions entre ceux qui devraient, dans la maison de Dieu

marcher en union d'esprit et de cœur. C'est l'orgueil qui fait de cette même maison de Dieu, maison de la paix, non pas seulement un pays de dissensions, mais un champ de bataille. C'est l'orgueil qui arme les grands contre les grands, qui nourrit la haine des pauvres contre les riches, qui entretient la malignité des petits contre tous ceux qui sont au-dessus d'eux. C'est l'orgueil qui souffle partout l'esprit de discorde, qui rend un chrétien étranger à un autre chrétien, un homme indifférent pour un autre homme, une femme odieuse à une autre femme, tant de gens ennemis de leur propre famille, presque tous les mondains ennemis secrets de ceux dont ils font en public profession d'être amis. Orgueil, orgueil, misérable reste de notre ancienne gloire et de tant de bonheur, que n'as-tu péri mille fois dans les ruines de la nature? N'était-ce pas assez que l'homme, tombé de si haut, ne trouvât plus en lui-même de véritable grandeur? fallait-il qu'il en cherchât une fausse dans le rabaissement des autres? N'était-ce pas assez que l'homme créé pour une si grande félicité, mais par son péché devenu malheureux, fût condamné à gémir sous le poids de ses propres misères? Fallait-il qu'il se fît un surcroît de tourment du bonheur plus apparent que réel de ses semblables? N'était-ce pas assez que de ce moment fatal l'homme eût trouvé moins de douceur dans la société des hommes? Fallait-il que l'orgueil rendît cette société si amère, et quelquefois si cruelle, qu'on peut dire aux hommes en général ce que Dieu dit à ses prophètes : *Vous habitez au milieu des scorpions?* Faisons voir tous ces pernicieux effets de l'orgueil, en même temps que nous en verrons le remède dans l'humilité.

Avec l'orgueil tout nous choque : ce qui nous est le plus étranger, et devrait nous être le plus indifférent, nous blesse par quelque endroit; l'orgueil choqué prend un air méprisant, affecte des manières offensantes, se répand en discours désobligeants. De là ces aversions dont on cherche inutilement la cause dans la contrariété des humeurs, ou ce qu'on appelle l'antipathie naturelle. L'humilité ne s'offense de rien d'étranger à elle; elle souffre sans peine les hommes avec leurs vertus ; elle peut les aimer malgré leurs défauts; elle est toujours plus prête à louer qu'à blâmer; comment une telle vertu ne serait-elle pas aimée des méchants mêmes?

Les hommes, par mille raisons de vanité, ne s'aiment pas les uns les autres. L'humilité, qui fait cesser toutes ces raisons, rétablit l'amitié parmi les hommes. Les hommes ne s'aiment pas parce qu'ils aiment les mêmes choses; ne pouvant pas tous posséder les mêmes biens, entre lesquels la réputation d'esprit ou de mérite tient le premier lieu, ou ils se les arrachent de force, ou ils essaient de se les dérober par adresse. De là ces inimitiés secrètes, ces divisions ouvertes parmi les savants, ces ruptures odieuses avec d'anciens amis, ces haines vives et implacables parmi des frères et des sœurs. L'humilité n'est ni jalouse de la réputation, ni ambitieuse, ni intéressée. Otez la jalousie de la réputation, ôtez l'ambition et l'intérêt, vous avez ôté les semences de la haine, et vous avez fait place à l'amitié.

L'Apôtre nous ordonne de nous prévenir les uns les autres par des témoignages d'estime et par des déférences; il veut que nous regardions nos frères comme supérieurs à nous. L'orgueil méprise ce commandement et trouble cet ordre; les querelles et les froideurs s'ensuivent. L'humilité, en rendant cet honneur à la religion, rend, pour ainsi dire, un service signalé à la société, et la société humaine, si redevable à l'humilité chrétienne, la comble d'honneurs et s'affectionne à elle.

L'Apôtre nous recommande d'avoir la paix avec tous les hommes; mais il ajoute : autant que cela se peut. Ne semble-t-il pas que cela se peut toujours par le moyen de l'humilité? Un homme qui serait porté à la paix avec ceux qui la haïssent, qui n'opposerait que la patience aux mauvais traitements, qui ne répondrait aux injures que par un silence modeste ou par des paroles douces, qui dissimulerait avec ceux qui le maudissent dans le cœur pendant qu'ils le bénissent des lèvres; un tel homme trouverait-il des ennemis? La haine tiendrait-elle longtemps contre une telle vertu? Non, la méchanceté elle-même céderait; l'orgueil lui-même rougirait et se réconcilierait.

L'orgueil peut-il quelque chose sur les hommes? Fait-il autre chose que les irriter, facile à s'irriter lui-même et à entrer en fureur? L'humilité, au contraire, entreprend-elle rien en vain? Que ne peut-elle pas sur les esprits? Que ne fait-elle pas sur les cœurs? Ce que l'autorité et la raison n'obtiennent pas toujours de certains esprits fiers et déraisonnables, l'humilité l'obtient par ses douces et insinuantes persuasions. Ce que l'amitié quelquefois ne peut pas gagner sur de certains amis bizarres, l'humilité le gagne par la vénération qu'on lui porte avec l'amour qu'on a pour elle. Ce que la charité, lorsqu'elle croit pouvoir le faire toute seule, ne fait que rarement; ce que le zèle, lorsqu'il prend des manières vives, défait et gâte pour l'ordinaire, l'humilité, qui ne va jamais sans la charité et n'est point sans zèle, l'achève et le répare par la patience. Ce qui rend inutiles les leçons et les remontrances de la vérité, c'est l'orgueil. Ce qui fait des ennemis à la doctrine de la vérité et à la profession de la vertu, c'est l'orgueil. Si notre profession de vertu est accompagnée d'humilité, qui n'en sera touché? Si nous sommes humbles dans notre science, si l'humilité conduit notre langue, si l'humilité dirige notre plume, si l'humilité anime toute notre conduite, qui nous résistera? Mais, encore une fois, ce qui fait rejeter la science et révolte contre la vérité (la remarque est de saint Grégoire de Nazianze), c'est cet air de capacité que nous nous donnons, ce ton de maître que nous prenons, cet air de mépris avec lequel nous parlons, ce style insultant

avec lequel nous écrivons, cette compassion piquante avec laquelle nous gémissons, ces prières injurieuses que nous faisons, cette main dédaigneuse que nous tendons aux égarés; c'est, en un mot, cette bonne opinion de nous-mêmes et de notre science qui se fait sentir en tout, qui fait croire que nous nous croyons les seuls sages et les seuls savants, qui fait penser et qui fait dire que nous voulons tout dominer. De la science, il en faut dans les ministres de l'Eglise; mais l'humilité est peut-être encore plus nécessaire. L'orgueil fait trop de tort à l'œuvre de Dieu; l'indévotion, si elle pouvait seulement paraître humble, lui serait moins pernicieuse. Si c'est l'humilité qui combat pour la vérité, elle triomphera et l'Eglise en sera édifiée. Si c'est l'orgueil qui combat contre l'orgueil, que peut-il en naître que le scandale public, et les haines mutuelles fortifiées et rendues implacables?

Une belle et noble peinture, elle est de saint Ambroise, va ramasser devant vos yeux tout ce second avantage de l'humilité.

L'humilité se montre d'abord, dit ce saint docteur, dans les devoirs ordinaires de la vie commune; et c'est là qu'éclatent ses bons effets et sa vertu. *Rien ne forme une plus belle société, rien ne forme une plus douce union entre des frères, comme sont les chrétiens, que quand on aime à obéir, lorsqu'on est né pour l'obéissance, et quand on ne se complaît pas à commander, lorsqu'on est né pour le commandement; quand le pauvre n'a pas de peine à préférer le riche à lui, et que le riche est bien aise que le pauvre lui soit égal; quand les grands du monde ne s'élèvent pas de l'éclat de leur dignité ou de l'ancienneté de leur maison, et que les petits ne nourrissent pas leur vanité de la participation d'une nature commune; quand on n'estime pas davantage les grands biens que les bonnes mœurs; quand la puissance des impies armée n'est pas en plus grande considération que la justice des bons dépouillée du faste et des honneurs de la terre. Dans cet état plein d'équité et de modestie, auquel préside l'humilité, on voit la puissance de cette vertu pour unir les hommes ensemble par l'amour.*

Par le moyen de cette vertu, on entretient dans la pratique des devoirs de la vie commune, la société civile. Vous l'avez vu : *Et societas humana connectitur;* et on se concilie la miséricorde divine. Vous l'allez voir dans le troisième avantage que j'ai attribué à l'humilité : *Et divina clementia conciliatur.*

Le troisième avantage de l'humilité est donc de nous rendre Dieu favorable. L'orgueil fut le commencement du péché, il en est la continuation, il en sera la consommation. C'est le crime contre Dieu; c'est un sacrifice à l'ange apostat et à Adam pécheur; c'est le fond de la corruption de l'homme et la plénitude de l'injustice; est-il surprenant que Dieu déteste l'orgueil, et qu'il se venge de l'orgueilleux? Il l'éloigne de devant sa face, il retire de lui son esprit; il lui ôte ses lumières, il lui refuse ses grâces, et l'orgueilleux tombe justement dans la perdition. L'humilité est la voie de l'homme nouveau, la vertu même de Jésus-Christ, la réparation de l'iniquité, l'accomplissement de toute justice. Aussi Dieu fait-il reposer son esprit sur l'humble de cœur, il lui enseigne ses voies, il lui découvre ses mystères, il lui ouvre les trésors de sa grâce, il en fait l'objet de sa complaisance, il lui a préparé et il lui donnera sa gloire. L'Evangile, c'est-à dire l'heureuse nouvelle du royaume des cieux, n'est que pour les humbles; Jésus-Christ ne promet rien qu'à eux; la religion n'a rien de si cher ni rien de si grand qu'eux. Entrons dans quelques détails.

L'innocence est bien agréable à Dieu; il la voit d'un œil de complaisance dans de faibles créatures, et principalement quand elle est accompagnée des vertus héroïques du christianisme; mais c'est quand il trouve l'humilité dans cette innocence et dans ces vertus éclatantes. Ames innocentes, saints religieux, épouses de Jésus-Christ, nous sommes frappés de votre vie, nous sommes édifiés de votre piété, nous admirons votre détachement des choses du monde; nous sommes étonnés de votre pénitence, votre chasteté sans la moindre tache est digne de toutes nos louanges; mais c'est si l'humilité se trouve jointe à tout cela : *sed cum humilitate conjunctam.* Mais, disent les Pères de l'Eglise, sans l'humilité, cet amas de sacrifices, de vertus, de bonnes actions n'est que de la poussière jetée au vent. Sans l'humilité, l'édifice entier de la piété n'est qu'un entassement de pierres sans fondement. Car enfin, ce n'est pas le plus chaste, ce n'est pas le plus pénitent qui est le plus saint, et, s'il faut le dire avec les mêmes saints docteurs, l'iniquité humiliée et humble vaut mieux devant Dieu que l'innocence arrogante et superbe. Celle-là attire la grâce sur l'homme, et celle-ci la retire de lui. Oui, l'orgueil sans l'innocence, l'orgueil avec l'innocence excite le mépris de Dieu; et ce mépris est suivi du refus de la grâce, ce que saint Pierre exprime par cette parole : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles.*

L'humilité attire la grâce; elle conserve la grâce; elle fait recouvrer la grâce. L'humilité fait oublier à Dieu l'iniquité; elle lie les mains à sa justice; elle a un droit particulier sur sa miséricorde. De là vient que David représentant à Dieu son humilité, lui dit avec confiance : Délivrez-moi : *Vide humilitatem meam et eripe me.* (*Psal.* CXVIII, 153.) Et lui représentant son humilité avec ses peines, il ne craint pas de lui dire : Pardonnez-moi tous mes péchés : *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea.* (*Psal.* XXIV, 18.) Sa pénitence seule ne lui aurait pas donné cette confiance.

L'humilité est si puissante contre Dieu, que lors même qu'elle n'a été que forcée, elle a arrêté les flèches déjà tirées du carquois et prêtes à partir. Elle s'étonne de voir Achab épargné; et Dieu, comme étonné de l'étonnement de son prophète, lui dit : *N'as-tu*

pas vu Achab humilié? Dieu manque à ses menaces à l'égard des Ninivites abattus devant lui. Jonas s'en afflige, et Dieu lui représente qu'il n'a pas pu perdre un peuple humilié devant lui dans la cendre et dans le cilice.

David, homicide et adultère, offre à Dieu mille sacrifices auxquels il joint ses larmes du jour et de la nuit. Mais ce n'est ni dans la multitude de ses sacrifices, ni dans l'abondance de ses larmes que David met l'espérance de son pardon; c'est dans le sacrifice d'un cœur sincèrement humilié, que Dieu, dit-il, ne rejeta jamais.

Un père avait deux fils dit l'Evangile; l'aîné, figure de ces âmes trop enflées de leur justice, trop vaines d'une innocence qui leur a été donnée, paraît bien moins cher à son père. Le plus jeune de ces deux fils, image des plus grands pécheurs, ce prodigue coupable des plus noires ingratitudes et d'une odieuse dissipation, revient de ses égarements; honteux en lui-même, n'osant lever les yeux vers le ciel, il retourne à son père, humilié et encore plus humble. Voyez comment son père vient à lui; voyez quelle réception il lui fait. Son père ne marqua jamais tant de joie, jamais il ne fit tant de dépense. Le frère aîné en est jaloux; ce fils qui fut toujours sage et réglé, en est outré de colère.

Deux hommes montent au temple. Un des deux, pharisien, c'est-à-dire, superbe de profession, vient porter jusqu'au pied de l'autel sa complaisance dans ses vertus avec son mépris pour le reste des hommes; il en remporte l'indignation de Dieu. L'autre, publicain, c'est-à-dire homme réputé pécheur par état, traîne avec une foule de péchés, sa confusion et son humilité au bas du temple; il s'en retourne justifié et comblé des miséricordes de Dieu. *Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé,* conclut de là le Fils de Dieu.

Ce qui est grand aux yeux des hommes est petit aux yeux de Dieu; et ce qui est petit à leurs yeux, est grand devant lui. Simon a fait de la dépense pour Jésus-Christ, il lui fait de grands honneurs dans sa maison; mais il cherche sa propre gloire dans ce qu'il fait pour Jésus-Christ : Jésus-Christ le dédaigne. Une femme chargée d'iniquités, une pécheresse, le rebut de l'assemblée, le scandale de la ville, la honte de son sexe se jette aux pieds du Sauveur, derrière lui; en même temps qu'elle aime beaucoup, la confusion lui ferme la bouche pour le déclarer; dans cet état elle attire tous les regards de Jésus-Christ, il lui pardonne ses péchés, parce qu'elle aime, il la place dans son cœur, parce qu'elle est humble. C'est ce qu'un grand saint (saint Paulin) exprime par cette parole : L'humble de cœur est le cœur de Jésus-Christ : *Humilis corde cor Christi est.*

Ainsi donc, ô mon Dieu! si le juste, plus humble que moi, doit vous plaire, et vous plaît en effet plus que moi; je puis au moins toujours vous plaire par mon humilité, malgré la noirceur et la multitude de mes iniquités. Et si je suis plus humble après tant de péchés et de si grands péchés, je puis vous être plus cher que celui qui a toujours vécu dans l'innocence. Quelle ressource, mes frères, que l'humilité! Et le péché lui-même la fournit. Quelle grâce que celle de l'humilité! Elle est plus précieuse que la grâce même de l'innocence, si l'orgueil vient à la souiller; et l'orgueil s'attache si facilement à l'innocence! Oui, pour la troisième fois, dans le publicain, dans la pécheresse, les péchés avec l'humilité ont trouvé plus d'indulgence, ont trouvé plus d'accès auprès de Dieu, que l'innocence orgueilleuse. C'est la doctrine des saints.

O Dieu juste et terrible, vous abandonnez l'orgueilleux à ses propres lumières, à son propre conseil, à sa propre sagesse, et vous êtes vous-même la lumière, le conseil, la sagesse de l'humble! Vous renvoyez l'orgueilleux à ses propres ressources, à sa propre force, aux dieux qu'il s'est faits; et vous donnez le secours de votre bras, et vous êtes vous-même la force, vous êtes le Dieu des humbles. Vous ôtez à l'orgueilleux ce qu'il pourrait avoir encore de vos biens, pour le donner à l'humble qui en a déjà tant. Vous résistez jusqu'au bout à une prière que l'orgueil a formée et que la complaisance en soi-même a accompagnée, vous lui opposez votre colère comme une nuée impénétrable; tandis que la prière de l'humble monte jusqu'à vous, entre dans votre cœur, et vous fait une douce violence. Vous méprisez le superbe, vous avez haï l'orgueilleux : qui ne craindra l'orgueil, qui ne cherchera à se défendre de ce levain des pharisiens? Vous avez aimé l'humilité jusque dans les pécheurs : qui n'aimera à être humble? qui ne travaillera à le devenir de plus en plus? qui ne fera sa vertu de cette vertu? qui n'en fera sa ressource?

PRIÈRE.

Invoquons-la sur tout le peuple de Dieu du haut du ciel, où elle semble s'être retirée, cette digne vertu. Humilité précieuse aux yeux de Dieu; humilité, vertu des anges, vertu des saints, vertu si convenable à l'homme, si nécessaire au pécheur, si aimable dans le juste, tant prêchée au chrétien; descendez sur la terre, et arrêtez-vous au milieu de nous. Humilité, mère des vertus; humilité, notre ressource; soyez notre vertu jusqu'à la fin, pure, sincère, pleine; suppléez à l'imperfection de notre piété, suppléez à la faiblesse de notre pénitence, accomplissez en nous toute justice, conservez-nous dans la crainte, élevez-nous dans l'amour, faites-nous croître dans la grâce, pour être un jour la mesure de notre gloire. *Amen.*

SERMON VIII.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA CONVERSION.

Venit (Joannes) in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III, 3.)

Jean vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

Le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, dit un autre évangéliste, et c'est ainsi qu'il commence son histoire : Jean qui prêche le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Digne commencement en effet de l'Evangile du Sauveur ! Heureuse nouvelle, qui méritait bien d'être prêchée avant tout le reste ! La grâce de la pénitence. Que pouvaient se promettre les pécheurs de plus favorable du Sauveur du monde ? Que pouvaient attendre les pécheurs de plus heureux de la justice de Dieu, au milieu même des témoignages de sa miséricorde, que la grâce de la pénitence ? Voulaient-ils que Dieu les laissât dans leurs péchés, sans y prendre garde, ou sans se mettre en peine de les en punir ? Voulaient-ils que Dieu les laissât marcher dans leurs voies égarées, et que son Fils, venant sur la terre, ne trouvât que des chemins tortus et raboteux ? L'ouverture de l'Evangile est donc avec raison la prédication de la pénitence ; et le ministère de cet homme choisi qui va devant le Seigneur pour lui préparer les voies, devait être de porter les hommes à se convertir, et de les en presser par la proximité du royaume des cieux.

Je ne suis pas Jean-Baptiste, je ne sors pas du désert, ma voix n'aura pas cette force et cette vertu que donne une sainteté de vie reconnue de tout le peuple, et une austère pénitence qui frappe dans la personne du prédicateur. Cependant, chargé du même ministère, je vous prêcherai sur le ton de Jean-Baptiste : *Faites pénitence*. Prédicateur du même Evangile, et à la veille d'un avénement du Seigneur bien plus redoutable, je crierai à tous ceux qui ne vivent pas selon l'Evangile : *Redressez vos voies, parce que le Seigneur qui vient vous juger sur son Evangile, est proche; préparez la voie du Seigneur*, parce que le Seigneur, venant dans son jugement, prendra tous ceux qui n'obéissent pas à son Evangile. *Convertissez-vous*, voulez-vous que le jour du Seigneur vous trouve dans votre péché ? Quel jour pour les pécheurs de la terre ! Quel Dieu contre ceux qui auront endurci leur cœur à tant de voies que sa grâce emploie pour les convertir !

Je vous prêcherai aujourd'hui la conversion, et je vous presserai. Convertissez-vous, et ne différez plus de jour en jour, en disant : La miséricorde de Dieu est grande ; parce que continuant comme vous le faites, de donner lieu à la colère, la colère est peut être prête à éclater sur vous ; parce que la miséricorde, lasse de vous supporter, est peut-être sur le point de vous abandonner au jugement ; parce que plus Dieu a tardé à votre égard pour donner lieu à la pénitence, moins il tardera de venir à vous pour se faire enfin justice et de vos iniquités et de vos délais ; parce que peut-être la prochaine solennité n'est pas plus près de vous que le jour du Seigneur; ce jour où il viendra pour vous, non comme un sauveur doux et clément, mais comme un juge sévère et rigoureux.

Je viens prêcher aujourd'hui la conversion comme une digne préparation à l'avénement du Seigneur, et je viens la prêcher à tous ; car qui n'a besoin de se convertir encore plus parfaitement ? Qui n'a besoin de redresser ses voies en quelque chose ? Mais je la prêche singulièrement à ceux qui sont dans l'iniquité. Et qui est dans l'iniquité ? Qui est plongé dans le mal ? Le monde entier. Ceux qui par engagement, par habitude, par faiblesse, par erreur mènent la vie du monde ; les honnêtes gens du monde, les femmes sages du monde ; ceux qui dans le monde, se préservant de certaines iniquités, y pratiquant même quelques bonnes œuvres, vivent dans tout le reste, non selon les règles de l'Evangile, mais selon les lois et les coutumes du monde. Je le dis donc en commençant, pour le répéter encore plus d'une fois dans la suite de ce discours, parce qu'il est nécessaire qu'on l'entende. C'est également à ceux qui se reconnaissent pour de grands pécheurs, et à ces gens du monde qui disent perpétuellement d'eux-mêmes : Nous vivons bien, nous ne faisons point de mal, que je prêche de se retirer de l'iniquité. En se retirant de l'iniquité, que chacun de nous retourne au Seigneur son Dieu ; voilà, mes frères, ce que je viens vous proposer, et à quoi je vais vous exciter.

Il faut se retirer de l'iniquité, je vous y porterai dans ma première partie. Il faut se convertir à Dieu, je vous instruirai là-dessus dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Ce que saint Paul disait à ceux qui voulaient recevoir la circoncision, qu'ils s'obligeaient à l'observation de toute la Loi de Moïse, je le dis aujourd'hui, sans distinction d'âge, d'état et de condition, à tous ceux qui ont reçu le baptême. Ils sont tous engagés par le plus solennel de tous les vœux à vivre selon l'Evangile ; et s'ils ne vivent pas selon l'Evangile, mais à la manière du monde, ils sont déjà jugés avec le monde ; ils sont déjà jugés par l'Evangile, comme prévaricateurs de leur baptême. Ils sont dans l'état du péché comme ceux qui commettent des crimes, ils sont dans ces voies tortues, dans ces voies égarées qui conduisent à la perdition. C'est donc à eux, comme aux grands pécheurs, que je viens dire aujourd'hui : *Redressez vos voies; convertissez-vous, et sortez de l'état du péché.* Cette observation était nécessaire encore une fois par rapport à tant de gens qui ne connaissent d'autre état du péché que celui du crime grossier. Après cela je dis, sans plus craindre une méprise si dangereuse : Il faut se retirer de l'état du péché, parce que c'est un état malheureux, et un état indigne ; il faut s'en retirer promptement parce que nous ne sommes sûrs ni d'en avoir le temps, ni d'en avoir la grâce, si nous différons.

Par où le péché nous a-t-il trompés la première fois, et par où peut-être continue-t-il à nous séduire? Par une idée de plaisir et de bonheur. *Vous serez*, dit encore l'esprit séducteur à plusieurs, *vous serez comme des dieux; vous serez*, dit-il aux autres, *comme les hommes heureux de la terre.* Vous serez comme ces femmes qui règnent dans le monde, qui prennent tous les plaisirs de la vie, et qui sont pour les autres un sujet d'envie et de jalousie; en un mot, vous serez heureux en péchant, vous serez heureuse en menant la vie du monde. Appât trompeur, et en même temps piége grossier! Car enfin faut-il autre chose que des yeux pour voir les malheurs qui suivent le péché, au lieu des satisfactions qu'on s'y était promises? Faut-il autre chose que des oreilles pour entendre les plaintes que les gens du monde eux-mêmes font du monde? Et enfin le moindre usage de la vie du monde ne vous convainc-t-il pas mieux que tous les raisonnements des prédicateurs, et que toutes les autorités des saints, que le monde est plein d'amertume, qu'on y habite au milieu de la tromperie, qu'on y vit parmi les scorpions? Je m'attache à trois passions du monde, sous lesquelles j'en comprendrai plusieurs autres: le désir de s'élever, le désir de se satisfaire, le désir de plaire.

Le monde fait des malheureux qui ne le paraissent pas, le démon y a des martyrs qui ne se plaignent pas. Mais outre ceux que trahit une tristesse marquée sur le visage, la plupart n'ont ni assez de politique, ni assez de patience pour ne pas éclater en plaintes contre le monde; et continuant de le maudire, ils continuent d'en suivre la vie comme un esclave de traîner sa chaîne.

Quand nous ne saurions pas que l'ambition, sans pouvoir en être ni le remède ni la mort, est la croix de l'ambitieux; que ses voies sont semées d'épines; qu'on n'y rencontre que douleur et que misère, sans y connaître le repos et la tranquillité de l'âme; qu'on s'y dévore de chagrin, parce qu'on ne voit dans le monde à cet égard que des promesses trompeuses et des espérances trompées, que des désirs inquiets et des succès encore plus malheureux; quand nous ne saurions pas que l'ambition, presque toujours mêlée d'avarice, trouve Dieu qui l'arrête dans son chemin; et qu'alors Balaam, également surpris et irrité de l'obstacle invisible, s'en prend, tout en fureur et hors de sens, au paisible animal qui le porte, c'est-à-dire à tout ce qui n'est pas la cause de son malheur; quand, dis-je, nous ne saurions pas tout cela, nous n'aurions qu'à prêter l'oreille. Ce sont les mondains engagés dans cette voie rude et difficile, qui nous diront, et plus haut que ceux qui nous le disent du haut de la chaire: Le monde est plein d'amertume, *amaritudine plenus est mundus.* (S. August.) Ce sont eux qui nous apprendront les contradictions, les traverses, les mauvais tours, les perfidies, les injustices, les duretés qu'il faut essuyer pour parvenir, et plus souvent encore pour ne parvenir pas. Ce sont eux qui nous découvriront dans le monde un fonds de jalousie, un fonds de malice, un fonds de mépris contre tous ceux qui parviennent ou qui tâchent de se pousser; jalousie, malice, mépris, choses trop dures à soutenir!

Si l'ambitieux voulait nous dire combien il lui en coûte au dedans de lui, pour se mettre au-dessus de tout ce qu'il faut faire et de tout ce qu'il faut souffrir pour conduire son ambition à une heureuse fin, nous n'aurions besoin que de cet aveu pour lui prêcher son malheur à lui-même. Et alors nous lui dirions avec plus de confiance, et dès là avec plus de force: *Redressez vos voies;* quittez ces voies tristes et infortunées. Croyez-vous que celles de l'Evangile qui réprime cette ambition soient plus pénibles? Croyez-vous que celles du ciel, où une autre ambition bien plus digne, et qui doit être bien mieux récompensée, nous fait courir, puissent être plus malheureuses?

Le désir de se satisfaire, désir de tous les désirs de l'homme le plus inquiet, est attaché à la grandeur et aux richesses. Il y est attaché comme le ver de ces deux états. Les grands et les riches n'auraient qu'à jouir du bonheur de leur état; qu'ont-ils besoin de chercher d'autres satisfactions? Ils n'en ont pas besoin, mais c'est leur folie, c'est leur maladie, et cette maladie fait leur malheur. Peu contents de ce qu'ils ont, comme y étant nés, comme y étant accoutumés, et dès là n'en sentant pas la possession, ils errent de désirs en désirs. Incertains et inquiets, ils désirent au-dessus d'eux. Qui pourrait croire que quelque chose fût au-dessus des désirs des grands et des riches, quand toutes choses paraissent venir au-devant d'eux? Ils désirent, par une juste punition de leur insatiabilité, des choses qui ne leur sont ni nécessaires, ni bonnes; et, par une justice d'en haut, qui se tournerait en miséricorde pour eux s'ils savaient en profiter, il se trouve des obstacles, il se trouve du retardement à leurs désirs, il se trouve quelque chose de moins que ce qu'il désirent; et voilà le poison, et voilà la malédiction, et voilà, comme je l'ai dit, le ver rongeur de l'état des grands et des riches. Ils ne sont donc jamais sans désirs, c'en est une perpetuelle génération dans leur cœur; ils désirent promptement, ils désirent vivement, ils désirent violemment, ils désirent follement, ils désirent mille choses à la fois, il les désirent comme il n'est pas possible que l'industrie humaine le fasse, ou que la terre le produise, ou que le ciel le donne; et voilà pour eux quelque chose de plus malheureux, qu'aux pauvres et aux personnes d'une condition inférieure de manquer de mille choses non-seulement utiles, mais nécessaires.

Oui, mes frères, mille fois l'état des grands et des riches m'a fait peur pour eux et pour ceux qui y aspirent, par ce seul endroit. Ils sont toujours rêveurs et pensifs, ils sont toujours dans l'agitation, ils sont toujours dans la colère, ils sont toujours

comme dans les douleurs de l'enfantement, ils remplissent leur maison de cris, ils étourdissent le monde de leurs plaintes. Les voit-on un quart d'heure sans leur entendre dire qu'ils sont bien malheureux? Ils le sont en effet, mais c'est par ce désir d'avoir ce qui ne leur manquerait pas s'ils savaient retenir leurs désirs dans quelques bornes.

On désire de se satisfaire, et qu'y a-t-il qui apporte moins de satisfaction que les choses humaines, que l'abondance même des biens humains, que la plénitude même de tout ce que peut convoiter la convoitise? *Je me suis tourné de tous les côtés, vers tous les biens de la vie*, s'écriait un homme qui sera à jamais l'exemple du malheur des désirs humains, *et je n'ai rencontré partout que vanité et affliction d'esprit.* Heureux de le reconnaître! plus heureux si, le reconnaissant, il s'est véritablement tourné du côté de Dieu, ainsi que je le prêche aujourd'hui, avec lui à tous ceux qui, comme lui, errent de désirs en désirs!

Le désir d'être estimé dans les hommes et de plaire dans les femmes, est une source de déplaisirs et de chagrins mortels dans le monde. L'estime fuit secrètement qui la cherche secrètement, et elle se refuse ouvertement à qui la poursuit ouvertement. Un rechercheur de l'estime des hommes a autant d'ennemis qu'il y a d'hommes qui sont dans le même goût et dans la même pensée : ennemis malins, ennemis cruels, ennemis implacables, souvent ennemis en face qui rendent la valeur, l'esprit, la science, le bonheur à charge. Je me suis à charge à moi-même, peut donc dire celui qui veut ainsi faire valoir son mérite humain : *Factus sum mihimetipsi gravis* (*Job*, VII, 22) ; tandis que celui qui n'a rien de tout cela, se trouve soulagé de son indigence par la bonté et par l'estime, du moins apparente, qu'on lui témoigne. Tel est le monde : Dieu l'a chargé de le venger des mondains qui cherchent la gloire du monde.

Quant au désir de plaire dans les femmes, c'est tout à la fois la plus grande de leurs faiblesses, et la plus cuisante de leurs peines. C'est leur supplice; et plus le désir de plaire les possède, plus ce supplice de leur sexe les fait souffrir. Laissons tout ce qu'il leur en coûte d'inquiétude, de contrainte, d'incommodité, de souffrance même pour se mettre en état de plaire : il leur en coûterait certainement moins pour plaire à Dieu. Mais quand on ne plaît pas avec tant d'envie de plaire, avec tant de moyens qu'on emploie, avec tant de peines qu'on se donne pour plaire; mais quand on plaît moins que d'autres du même rang ou du même âge; mais quand on déplaît tout à fait, comparée à d'autres ou plus jeunes, ou plus agréables, ou seulement plus au gré du monde; mais quand on ne plaît plus après avoir plu longtemps, après avoir beaucoup plu au monde; mais quand on devient à charge au monde, qu'on devient odieuse au monde pour avoir vieilli dans le monde, et vouloir toujours à cet âge, presque toujours incompatible avec les agréments, être du monde, malgré le monde, concevez-vous les mauvais jours qu'on a et les mauvaises nuits qu'on passe? Concevez-vous comment les divertissements et les fêtes du monde se tournent alors en ennui et en chagrin dévorant? Concevez-vous combien les assemblées et les promenades publiques produisent de dépit secret, et quelquefois de rage manifeste? Concevez-vous tous les affronts qu'on reçoit des hommes, et tous les mauvais traitements auquels on est exposé de la part des femmes? Concevez-vous, en un mot, tout ce qu'on souffre alors de la part du monde, et la dissimulation de toutes ces peines, plus pénible que ces peines mêmes?

O mon Dieu que vous êtes juste! ou plutôt je dirai : que vous êtes bon! mais qu'on est malheureux de ne comprendre pas en cela votre bonté, de n'y sentir pas votre justice, de n'y apercevoir pas votre sagesse, de n'y entendre pas la voix secrète de votre grâce qui rappelle une âme à la vie chrétienne, seule capable de rendre le repos à l'âme, et de la rendre, sinon tout à fait heureuse, parce que l'état de la vie présente ne le permet pas, du moins bien moins malheureuse que la vie du monde avec ses passions! Qu'on est misérable de s'obstiner ainsi à vouloir vivre misérable! et je dirais volontiers à ces personnes : Que vous êtes-vous fait à vous-mêmes pour vous rendre ainsi malheureuses vous-mêmes? Votre ennemi pourrait-il vous traiter plus mal? Sortez de cet état, ayez compassion de vous-même et revenez à Dieu.

Quant à ceux qui aiment l'iniquité, ils sont, le Prophète l'a observé, les ennemis de leur âme. Leur partage dans l'éternité, s'ils ne se convertissent dans le temps qui leur est donné, sera le feu, les pleurs, les grincements de dents; et la justice divine leur avance ce misérable partage par les peurs qu'elle leur en fait. Tempêtes au dehors, agitations et terreurs au dedans : voilà le partage de ceux qui font des œuvres d'iniquité : *Ignis et spiritus procellarum, pars calicis eorum.* (*Psal.* X, 7.) Ils ont beau faire, s'ils ne sont venus à bout de se débarrasser de leur religion, ce qui n'est pas aisé; s'ils ne sont pas parvenus à croire au néant, ce qui est comme impossible, il faut que leur péché les inquiète et les tourmente, du moins par la peur de l'avenir,

Ce pécheur vieux ne peut pas vivre longtemps, et malgré lui les frayeurs d'une mort prochaine le prennent à tout instant, et redoublent ou au moindre péril, ou au moindre accident. S'il sait ce que c'est que la mort dans le péché, ce que c'est que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant après avoir vécu longtemps dans le désordre, après avoir été toute sa vie son ennemi; il sent, toutes les fois que la mort vient se mettre devant ses yeux, une partie de ce qu'il sentira lorsque réellement la mort sera présente devant lui. A la vue de la mort vient la pensée du jugement de Dieu. Seul

avec Dieu seul, ou plutôt avec Dieu et l'accusateur, rien ne le défendant, pouvant à peine opposer un bon sentiment à mille crimes, et ce bon sentiment lui-même qu'il a étouffé se tournant contre lui, n'ayant rien à dire sur le défaut de secours et de moyens! Et alors le pécheur croit entendre de la bouche du juste juge ce terrible arrêt, cette horrible parole : *Eloignez-vous de moi, maudit, et allez au feu éternel.* Voilà ce que le pécheur plus près de la mort par son âge voit presque à toute heure, sans que cette pensée, qu'il a grand soin de repousser, s'éloigne pour quelques moments. Quelle pensée! L'éternité de l'enfer : cette pensée accablante laisse-t-elle goûter quelque douceur dans le vice? Ne fait-elle pas du pécheur déjà sur l'âge un malheureux attaché à son supplice?

Le jeune qui sait et qui voit qu'on meurt aussi à son âge, est-il tout à fait exempt de ces terreurs qui assiégent la vieillesse engagée dans le mal, et qui l'accablent? Il y pense moins; mais malgré lui il y pense quelquefois; il y pense moins sérieusement, mais la plus rare et la plus légère pensée du jugement de Dieu et d'une peine éternelle, est plus que suffisante pour rendre l'homme misérable au milieu de tous les plaisirs de la vie, quand l'homme jeune les goûterait tous.

Restent ceux et celles qui ont tellement affaibli leur foi, qui se sont tellement étourdis sur l'avenir, qu'on ne peut pas dire qu'ils y pensent, même quand on leur en parle. Mais n'y a-t-il pas pour ces pécheurs d'autres misères? et faut-il, contre l'ordre des choses, que ceux-ci soient heureux en offensant Dieu? Ah! il y a des malheurs pour eux, et toute créature chargée de Dieu de le venger, combat contre ces insensés. Le pécheur est ennemi né du pécheur; sous les plus beaux semblants d'amitié, et malgré les liaisons que forme quelquefois entre eux le crime, il se méprisent, ils se déchirent mutuellement; ils se tendent des piéges les uns aux autres; ils sont armés les uns contre les autres, ou pour se disputer la proie, ou pour s'enlever le fruit de l'iniquité. Une femme engagée dans un crime qui, par de certains endroits, lui fera une espèce d'honneur dans le monde, a tout à la fois à soutenir le mépris outrageant, et la jalousie cruelle des autres femmes; et tôt ou tard elle en est la victime.

Telle femme excite l'envie et le dépit des autres tant qu'elle se défend contre les poursuites du crime, qui leur fait pitié quand elle y a succombé. Et que cette pitié est cruelle! Le séducteur a-t-il réussi, la tromperie se découvre, les promesses manquent, les espérances s'évanouissent; et l'on ne voit plus que le trompeur; et on n'a de reste que son crime, avec le repentir et le désespoir d'en avoir écouté les propositions. L'adorateur est-il devenu l'idole, les soins passent de l'autre côté, et on en fait peu de cas; c'est une attention pour plaire qui déplaît. Rebuté des plaintes, endurci aux reproches, accoutumé aux larmes, il s'en fait peut-être un plaisir malin. L'esclave est-il devenu le maître; est-on tombé entre les mains d'un insensé ou d'un homme sans mœurs, c'est un dégoût marqué, un mépris éclatant; c'est aujourd'hui des affronts, et demain de mauvais traitements; elle paye ses crimes et elle en est punie par celui qui les souffre. Infortunée créature! dépouillée, maltraitée, elle est la risée de la ville, la fable des compagnies et *le sujet des chansons de ceux qui boivent du vin.* (*Psal.* LXVIII, 13.)

Pour qui étaient les jours sereins et les nuits tranquilles? Qui ignorait la tristesse et les peines au dedans? C'était cette jeune personne, tant qu'elle a vécu dans l'innocence et qu'elle s'est conduite sagement dans l'état du mariage. Avec le crime, avec l'adultère, tous les malheurs sont venus fondre sur elle. Sa religion et l'honneur du monde lui livrent tour à tour de rudes combats. La jalousie, suivie de l'inquiétude et de la colère, ne la quitte point. Les craintes se sont emparées de son âme, et ces craintes, souvent frivoles, la punissent de son infidélité envers Dieu, et vengent trop ce père abusé, ce mari trompé. Ainsi que ce peuple livré à la frayeur comme à une malédiction, le bruit d'une feuille en l'air les épouvante : *Terrebit eos sonitus folii volantis.* (*Levit.* XXVI, 36.) L'air un peu plus froid de ce mari, le visage triste de ce père, une parole haute de cette mère, un murmure sourd entre les domestiques ou les enfants, quand tout cela a une autre cause, fait craindre à cette femme coupable, à cette fille criminelle que tout ne soit découvert : et elle se croit perdue : *Terrebit eos sonitus folii volantis.* Un discours en l'air dans une assemblée, un rire moqueur en passant dans les rues, qui pourra regarder sa personne, mais non pas son crime qui est inconnu, lui fera craindre que tout le public ne soit informé de sa vie déréglée : *Terrebit eos sonitus folii volantis.* Notre siècle, je l'avoue à sa honte, ne connaît plus guère ces craintes mondaines, non plus que celles que donne la religion; mais au défaut de ces craintes Dieu a encore d'autres vengeances contre le crime dans les trésors de sa colère, et le crime porte encore d'autres peines avec lui-même. Passons du malheur à l'indignité de l'état du péché.

Le monde, faux dans ses pensées, et du moins trop faible dans ses censures contre la vie du monde et contre le péché, comprendra-t-il aujourd'hui toute l'indignité d'un état qui renferme une visible injustice, une excessive ingratitude, un odieux mépris de Dieu et de la religion? Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende; et que celle qu'une pareille indignité peut encore frapper, se retire aujourd'hui de l'iniquité.

Vous vous devez tout entier à Dieu pour vous avoir créé, et vous vous devez à lui surabondamment pour vous avoir racheté, et vous avoir racheté à un tel prix. Vous n'êtes

plus à vous, s'écrie saint Paul, mais à celui qui est mort pour vous, et qui est ressuscité. A quelles conditions avons-nous donc été appelés au christianisme? Est-ce pour en déshonorer la majesté, pour en profaner la sainteté, pour en violer tous les devoirs, pour en fouler aux pieds toutes les règles, ou est-ce pour en observer les lois, pour vivre en chrétiens et faire honneur à la doctrine de Jésus-Christ? A quoi nous sommes-nous engagés dans le baptême? Quel est le pacte que nous y avons fait avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit, au nom desquels nous avons été consacrés? Nous nous sommes engagés à servir fidèlement Dieu le Père, à demeurer unis au Fils, à conserver en nous le temple du Saint-Esprit pur et saint; à glorifier Dieu dans nos corps ainsi que dans nos esprits. C'est là le plus solennel de tous les engagements, et par conséquent le plus inviolable. C'est là ce que les anciens Pères appelaient le poids du baptême : *pondus baptismi*, et ce que saint Augustin a appelé notre très-grand vœu : *Hoc est maximum votum nostrum.* En un mot, notre état, par les plus grandes raisons et par les plus forts engagements, est d'être saints, séparés du monde et des pécheurs. Et dès là la vie du monde, la vie dans le péché devient l'injustice même. Un citoyen traître à sa patrie, un membre d'un corps ennemi secret de sa compagnie, un sujet soulevé contre son prince, une femme infidèle à son mari, un enfant rebelle à son père, un serviteur conjuré contre son maître, cela nous révolte; et tout cela n'approche pas de l'injustice d'un chrétien infidèle à Dieu, traître à Dieu, rebelle envers Dieu, ennemi de Dieu par le péché et la vie du monde. C'est un monstre d'injustice contre lequel il faut que tout se soulève; et en effet l'univers entier se soulèvera un jour contre lui; et si sa conscience ne l'accable pas de reproches sur cette injustice, Dieu le fera dans son jugement.

Serait-ce donc que Dieu n'est pas si jaloux de ses droits, ni si rigide exacteur des engagements que nous avons contractés avec lui? Eh! qui est jaloux comme Dieu? qui est rigide exacteur de ce qui lui est dû comme Dieu? Il est jaloux selon sa grandeur; il est jaloux selon sa sainteté; il est jaloux selon sa fidélité; la jalousie est attachée à tous les titres qu'il a sur nous; et en un mot le Dieu jaloux est son nom. Dieu est rigide exacteur de ce qui lui est dû, plus rigide exacteur que les hommes; et, entre les hommes, que les souverains; d'autant plus rigide exacteur, qu'il ne peut pas, comme parle l'Apôtre, se renoncer lui-même. Quel intérêt Dieu a-t-il à notre fidélité, lui qui est souverainement heureux de lui-même? Ainsi parlent quelques mondains; et ils sont écoutés dans le monde, où peu s'en faut que cette impiété ne prévale. Dieu a ici l'intérêt de sa gloire, de sa gloire humiliée par la liberté que l'on se donne de l'offenser, au mépris formel de ses lois; de sa gloire humiliée par le refus que fait le monde de le servir, je pourrais dire, par la gloire qu'on se fait dans le monde de ne pas le servir. Et certes, si le plus petit d'entre les hommes ne peut souffrir qu'on lui refuse ou la déférence ou le service qui lui sont dus, comment Dieu le souffrira-t-il? Mais il est donné aux mondains de mal penser de Dieu et d'en mal parler?

Prenez-y garde : si un seul crime après le baptême et la vie du monde menée un peu de temps dans la première jeunesse renferme une injustice, qui renferme elle-même mille injustices, continuer dans le crime, persévérer dans la vie du monde, pousser l'un et l'autre jusqu'au dernier âge; et, si l'on peut, au delà, c'est être injuste à l'excès, c'est aimer l'injustice, et c'est pousser à bout la justice de Dieu. Prenez-y garde, mes frères, je vous en avertis aujourd'hui de sa part, et je le répète, il est jaloux de sa gloire, il est sévère exacteur de ses droits, il aime la justice et il hait l'iniquité, surtout quand elle est montée au comble et de l'injustice et de l'ingratitude.

Oui, au comble de l'injustice! Quoi! vous donnerez au monde et au péché les beaux jours de votre vie, les années de votre santé, toute la force de votre cœur, et vous ne réserverez pour Dieu que le misérable reste de tout cela! *Reliquum autem ejus Deum fecit* (*Isa.*, XLIV, 17); si toutefois vous lui avez réservé ce reste, vous qui n'êtes pas encore sorti de votre iniquité à un âge si avancé, et vous qui ne pensez pas seulement à en sortir, parce que, ne vous voyant pas si avancé en âge, vous ne croyez pas avoir encore assez longtemps fait le mal, assez longtemps suivi le monde, ce qui est mal vivre.

Oui, au comble de l'ingratitude; car enfin, c'est parce que Dieu est bon que vous êtes méchant. C'est parce que vous supposez Dieu encore plus patient, encore plus clément, encore plus facile à pardonner qu'il ne l'est, que vous êtes plus hardi à l'offenser, que vous persévérez dans votre iniquité, que vous continuez tranquillement une vie qu'il condamne et qui lui déplaît. C'est parce que vous ne pouvez pas comprendre que Dieu, tant vous le croyez bon, puisse se résoudre à vous punir, que vous ne comprenez pas comment on peut tant vous presser de sortir de l'iniquité, et qu'en effet vous ne pouvez pas vous résoudre à en sortir sitôt. La persévérance dans une vie criminelle est donc principalement appuyée sur la grandeur de la bonté de Dieu; car encore une fois, vous trouveriez et des raisons et de la force pour sortir au plus tôt de votre état, si vous ne vous figuriez pas Dieu si bon.

Oh! combien d'indignité se développent ici l'une après l'autre, et quand en verrons-nous la fin? L'amour de Dieu pour nous est toute notre ressource quand nous voulons sortir du péché, et il devient une raison pour nous de demeurer dans nos péchés. L'amour de Jésus-Christ pour nous est le plus doux, et en même temps le plus puissant engagement à faire le bien, et cet amour devient pour les personnes engagées

dans la vie du monde, le plus fort lien qui les attache à une vie qui, quand d'autres iniquités y manqueraient, serait toujours mauvaise, parce qu'on n'y fait pas le bien. Preuve que c'est la bonté de Dieu et l'amour de Jésus-Christ pour nous qui nous retient et nous attache en quelque sorte à l'iniquité: c'est que tel pécheur, telle âme mondaine qui ne se sentira ici nullement pressée par cet amour de Jésus-Christ de se retirer d'une vie criminelle, en a eu du moins quelque pensée et quelque désir passager, quand nous lui avons mis devant les yeux la colère et les vengeances de Dieu.

Je ne laisserai pourtant pas, mes frères, pressé moi-même par cette charité de Jésus-Christ, de vous presser par le même endroit, de vous retirer de l'iniquité, parce qu'il y a trop d'ingratitude à être méchant à cause que Dieu est bon, et à être méchant selon la bonté qui est en Dieu ou que nous y supposons.

Injustice reconnue, excessive ingratitude, odieux mépris de Dieu et de toute la religion, voilà, mes frères, de quoi je voudrais aujourd'hui vous faire honte, de quoi je voudrais vous faire peur, ou plutôt par où je voudrais aller jusqu'à votre cœur pour vous toucher sur votre état. Odieux mépris de Dieu et de toute la religion. Dans quelle religion méprise-t-on ses lois et sa divinité comme dans la nôtre? Quelles règles sont moins observées que celles de l'Evangile? Quels peuples, en un mot, sont comparables aux chrétiens pour profaner tout ce qu'il y a de saint, et violer tout ce qu'il y a parmi eux d'inviolable? L'Indien, s'il trouve quelques pratiques de religion établies du temps de ses pères, s'il a quelque espèce de culte, l'observe par ce fonds de religion qu'il y a naturellement dans l'homme. Culte ridicule et superstitieux, religion fausse et insensée; il l'observe cependant par ce même instinct de religion. Le ridicule de sa religion se montre peut-être à sa raison; mais ce même instinct de religion ne lui permet pas de tant examiner, et le fait passer par-dessus. Malheureux peuples, de ne pas connaître le vrai Dieu, ils le serviraient mieux que nous!

Le mahométan, qui n'a qu'une grossière idée de la Divinité, respecte ce qu'un prophète trompeur lui a enseigné comme venant de Dieu. Il a de certaines lois austères, et il les observe, si toutefois le commerce avec nous ne l'a gâté là-dessus, et que le mépris qu'il nous voit faire des nôtres ne lui ait pas appris à violer les siennes.

Le juif qui connaissait le vrai Dieu, et qui avait une loi qui réglait non-seulement les cérémonies de sa religion, mais presque toutes les actions de sa vie, gardait cette loi, du moins à l'extérieur; il en était jaloux. Si le gros du peuple tombait dans des prévarications, c'était par excès, et comme par emportement. Si des particuliers commettaient des crimes défendus par la loi, la crainte des vengeances de la loi leur faisait cacher ces crimes; ce n'était pas un état constant dans le mal, un état dont on fît une profession publique, dont on se fît honneur devant les hommes.

Et parmi nous, ô honte! ô malheur de nos jours! sans respect pour le Dieu saint, sans respect pour une loi qui est la sainteté même, sans respect pour des engagements sacrés, on vit impunément et hautement dans le désordre; et ce qu'on veut bien encore couvrir, ce n'est pas la religion qui le couvre, c'est l'honneur mondain; ce n'est pas la crainte de Dieu qui le fait cacher, c'est une certaine crainte des hommes. Et parmi nous, ô chose déplorable! il y a dans la religion une autre religion, qui est de n'avoir ni l'esprit ni l'extérieur de sa religion, de n'en faire pas les œuvres; d'en garder si peu ou si mal quelques cérémonies, qu'on peut appeler cela ne pas garder même les bienséances de sa religion. Il y a dans la religion une autre religion qui a ses règles, et ces règles sont de ne pas garder les règles de sa religion; et l'esprit de cette religion est d'ignorer sa religion, d'en mépriser ouvertement les vertus, de se moquer de ceux qui s'assujettissent à ses pratiques. N'est-ce ici qu'une idée en l'air et une peinture d'imagination? C'est le monde lui-même que j'ai peint, et vous avez dû le reconnaître à ses traits naturels. Ce monde, d'une autre religion que les chrétiens, ne renferme peut-être qu'un petit nombre de ceux qui portent le nom chrétien? Hélas! c'est presque tout.

Dans le monde, les différentes professions ont leurs règles, règles quelquefois bizarres, quelquefois injustes, quelquefois condamnées par toutes les lois; et on garde ces règles, tandis que celles de l'Evangile, saintes, justes, qui portent avec elles leur justification, sont exposées, dans ces professions, à la risée, ou même aux insultes. Oh! mes frères, si quelque chose est encore capable de nous toucher, que ce soit cet odieux mépris de Dieu et de notre religion, déclaré et comme tourné en gloire dans la vie du monde! Et si nous sommes engagés dans cette iniquité, pressés par cette indignité même, retirons-nous-en; retirons-nous-en pendant qu'il est temps. Retirons-nous-en pendant que Dieu nous attend, pendant que sa bonté nous y invite, pendant que sa grâce nous en presse, pendant que Dieu nous ouvre les bras et qu'il nous tend la main. Car enfin, et nous l'allons voir, si nous ne nous convertissons pas aujourd'hui à la voix de Dieu, nous ne sommes assurés ni d'en avoir le temps, ni d'en avoir la grâce.

Pour le temps, c'est une illusion, c'est une erreur, c'est une folie d'y compter. Il ne nous a pas été promis, il ne nous est pas dû. Dieu doit, au contraire, dans l'ordre de ses vengeances, nous le retrancher. Pour le temps, c'est vouloir périr que d'y compter; c'est vouloir éprouver soi-même ce qu'on a vu et ce qu'on a peut-être déploré dans une infinité d'autres; c'est vouloir hériter de l'endurcissement de ses pères pour donner

lieu comme eux à la colère divine, et avoir enfin le même sort. Pour le temps, y compter dans l'affaire de notre conversion et de notre salut éternel, c'est aller contre ce que notre sagesse de ce monde nous fait faire tous les jours dans nos affaires de la terre. Voit-on autre chose, et le vit-on autrefois si fréquemment? La jeunesse, la vigueur, la santé, les précautions, les remèdes, sont de faibles barrières, d'inutiles ressources contre la mort, contre une mort prompte, contre une mort soudaine, quand Dieu veut se venger de ces délais éternels, quand Dieu veut nous punir du mépris que nous faisons des avis qu'il nous a donnés là-dessus dans son Evangile, quand Dieu veut renouveler ses avertissements au genre humain, et qu'il nous choisit, ou comme les plus coupables, ou comme les plus malheureux, pour nous faire servir d'exemple.

A l'heure que vous n'y penserez pas, dit le Fils de Dieu dans son Evangile : *Qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII, 40.) Tous les siècles depuis ont vu la vérité de cette prédiction. Mais le nôtre, la chose est reconnue et universellement déplorée, mais le nôtre voit là-dessus ce que les autres n'ont pas vu. On comptera plutôt aujourd'hui ceux qui meurent de maladie que ceux qui sont morts avant d'être malades. Un tel est mort tout d'un coup; une telle a été frappée d'apoplexie, et elle est déjà morte en attendant le coup de la mort. Voilà les nouvelles que l'on apprend aujourd'hui à son réveil, les nouvelles que l'on apprend en sortant, les nouvelles que l'on apprend en rentrant chez soi. Allez chez vos voisins, vous en retrouvez des exemples d'une façon; allez chez vos amis, vous en trouverez des exemples d'une autre; cherchez parmi vos proches, voyez dans votre propre maison si la mort n'y a point laissé de pareils exemples, et ne vous y fait point encore de pareilles leçons. Je dis de pareilles leçons : car, enfin, toutes ces complaintes, ni même ces belles réflexions sur l'incertitude et la fragilité de la vie, choses assez inutiles pour les morts, ne répondent pas aux desseins de Dieu sur les vivants, et sur vous en particulier, qui êtes dans un état de damnation éternelle, si vous ne vous mettez pas à couvert des surprises de la mort par une conversion soudaine. On aura le temps, et un long temps, je le veux; mais, jusqu'au moment où il n'y a plus de temps, trouve-t-on le temps de commencer, quand une fois on a pris, pour ainsi dire, le train de différer à un autre temps? C'est ainsi que le temps manque tous les jours à des gens à qui le temps n'a pas manqué.

Dans le cours d'une longue maladie, et que tout le monde sait être mortelle, hors l'homme frappé à mort, à qui on le dissimule, le cours des crimes est suspendu : on s'étourdit sur l'iniquité de la vie mondaine; mais pense-t-on sérieusement à se retirer de cet état d'iniquité? On pense à échapper à la mort. C'est ainsi qu'il vous arrivera, si pour vous convertir vous attendez la maladie. Et comme d'autres qui, dans cet état, ont peu pensé à se convertir, ont été un prodige pour vous, vous le ferez à votre tour pour d'autres.

A l'heure que vous n'y penserez pas, malgré les avertissements de la maladie, le Fils de l'homme viendra; et comment paraîtrez-vous devant lui? En quel état voulez-vous tomber entre ses mains? Nous disons tous les jours à d'autres dont l'état est équivoque, tandis que le vôtre est manifestement mauvais : Voulez-vous éprouver à la mort combien il est triste et malheureux de ne s'être pas soutenu, de n'avoir pas répondu à la mesure de sa grâce, de n'avoir pas vécu selon ses lumières, selon ses promesses, selon ses engagements, de n'avoir presque rien fait pour n'avoir pas eu le courage de rien commencer généreusement? Voulez-vous mourir sans avoir fait pénitence selon vos péchés, sans avoir fait pénitence de cette pénitence relâchée? Voulez-vous mourir dans cet affaiblissement, dans cet étourdissement, au milieu de ces projets vagues d'une vie plus chrétienne? Voulez-vous aller paraître devant Dieu demi-nu, demi-juste, chargé de dettes, accablé de fautes, coupable de mille infidélités, ou plutôt d'une infidélité qui ne cesse point? Voulez-vous tomber entre les mains du juste Juge, et être mis dans cette rigoureuse balance, où une petite quantité d'œuvres entièrement bonnes ne pèsera rien contre tant d'œuvres mal faites, tant de mauvaises, même dans la vie nouvelle, qui iront se joindre à tant de tout à fait criminelles dans la vie ancienne? Voilà, dis-je, ce que nous avons à dire à ceux qui servent Dieu lâchement, ou qui sont convertis imparfaitement. Mais à vous qui êtes dans l'iniquité, je vous dirai, en moins de paroles, mais avec plus de force : Voulez-vous en mourant dans votre péché, tomber du même coup dans les feux éternels? Et en différant seulement d'un jour votre conversion, vous courez volontairement ce risque. Vous êtes suspendu sur l'enfer par un fil délié, et que mille accidents peuvent rompre; et vous comptez que tout est fermé pour vous, que tout vous est assuré pour une longue vie!

Mais, quand vous seriez certain de la vie, êtes-vous assuré de la grâce? Quand vous seriez sûr de vous même, êtes-vous assuré de Dieu? On ne se moque pas de Dieu, dit saint Paul : *Deus non irridetur* (*Gal.*, VI, 7); et vous vous en moquez ouvertement. On ne méprise pas ainsi, dit ce saint, les richesses de la bonté divine : et vous les méprisez depuis trop longtemps. Il ne faut pas être ainsi à charge à la miséricorde de notre Dieu : *Nolo esse oneri misericordiæ Dei mei*, disait Tertullien : et vous la chargez de plus en plus, jusqu'à vous faire menacer tous les jours d'être rejeté comme un fardeau accablant : *Vos estis onus, ego projiciam vos.* (*Jer.*, XXXIII, 23.) Vous comptez sur une patience infatigable, et elle est peut-être déjà fatiguée. Dieu est peut-être enfin las de conjurer. *Laboravi rogans* (*Jer.*, XV, 6); Dieu est peut-être enfin las de crier : *Laboravi clamans*. Dieu est peut-être enfin las de souffrir

vos retardements : *Laboravi sustinens.* (*Jer.*, VI, 11.)

Que voulez-vous penser de la grâce, à sa honte, et pour votre ruine? Qu'à force de la mépriser, qu'à force d'en abuser, qu'à force de lui résister, qu'à force de lui opposer des obstacles et de lui susciter des difficultés, on ne peut pas l'obliger et comme la forcer à s'affaiblir, et enfin à se retirer? Qu'on ne peut pas l'appeller enfin inutilement à son secours, quand elle nous a appelés longtemps inutilement au travail et à la coopération avec elle pour notre salut? Et que veulent donc dire ces paroles de saint Augustin, tant répétées dans les livres, tant répétées dans les chaires, et auxquelles la raison humaine elle-même se rend : Il est juste que celui-là ne puisse pas faire quand il le voudra, qui n'a pas voulu faire quand il le pouvait : *Justum est ut amittat posse cum velit, qui noluit velle cum posset?* Et que veut donc dire ce jour de Jérusalem où elle pouvait encore se reconnaître : *Et quidem in hac die tua?* (*Luc.*, XIX, 42, 43.) ce jour où Jésus-Christ pleura sur elle, et après lequel tout devait lui être ôté de devant les yeux, pour tomber aussitôt sous la main de l'ennemi, et être renversée jusqu'aux fondements? Que veut dire cette autre parole de l'Ecriture si connue : Vous crierez vers moi, et je ne vous exaucerai pas; je rirai et je vous insulterai, parce que vous avez méprisé tous les moyens de conversion que je vous avais donnés : *Quoniam despexistis omne consilium meum?* (*Prov.*, I, 25, 26.)

Mes frères, s'il y a quelque chose qui doive être prêché dans l'Eglise de Dieu, et qui soit certain sur ces matières, c'est qu'en différant tant notre conversion, nous risquons trop de laisser passer notre jour, *Et quidem in hac die tua*, et de manquer notre conversion. Ce qu'il faut prêcher dans l'Eglise, et ce qu'il y a de certain, c'est que le long mépris de la grâce affaiblit ce secours de Dieu; et ainsi le secours nous est diminué, à mesure que notre corruption est augmentée; c'est que l'abus persévérant de la grâce autorise Dieu à retirer sa grâce, sans qu'il ait autre chose à dire pour se justifier de la perte du pécheur, que cette parole qu'il dit à Jérusalem peu avant sa ruine : Combien de fois ai-je voulu, et tu n'a pas voulu? mais, maintenant, etc. *Quoties volui, et noluisti? nunc autem*, etc. (*Luc.*, XIII, 34.)

Mes frères, je vous porterai toujours plus volontiers à vous convertir par la considération de la bonté de Dieu et de sa douceur; et je dirai à ceux, qui, ne pensant pas ainsi de Dieu, refusent de se convertir, cette parole de saint Bernard : Je dis que ceux-là ne connaissent pas le Seigneur, qui ne veulent pas se convertir à lui : *Dico omnes ignorare Dominum, qui nolunt converti ad Dominum.* Ils se représentent comme un Dieu cruel celui qui est la bonté même : *Imaginantur crudelem qui pius est.* Ils regardent comme un maître dur celui qui est plus doux que tous les enfants des hommes : *Imaginantur durum qui suavis est super filios hominum.* Mais aussi pouvant vous dire avec les Ecritures : Dieu est véritable; il est fidèle à ses menaces ainsi qu'à ses promesses; il est juste et saint dans toutes ses voies; il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes : on ne se moque pas de Dieu; si vous ne vous convertissez, il va tirer son épée; il a déjà bandé son arc, et les flèches mortelles sont mises dessus; pouvant, dis-je, vous faire envisager sa colère à travers sa bonté, et comme au bout de sa patience, je vous porterai aussi à vous convertir par la crainte de ce Dieu juste et qui aime la justice.

Il faut nous retirer de l'iniquité, vous l'avez vu. Il faut nous convertir à Dieu, c'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, lui ouvre mille voies de retour; et quand il a une fois commencé de le rappeller à la vie, il ne cesse point de lui faire entendre sa voix. Ce sont des remords sourds, des reproches secrets; la voix de la conscience, qui est la voix même de Dieu, cette voix à laquelle, comme dit le Prophète, il ne faut point endurcir notre cœur. Ce sont mille voix amies et ennemies qui avertissent le pécheur de se convertir; qu'il en est temps, que c'en est l'occasion favorable. Un événement fâcheux le lui dit, et il en convient dans son cœur. Dans un entretien avec quelque personne de piété, ménagé par la Providence; dans un discours chrétien l'âme pécheresse croira entendre Dieu qui lui dit, comme autrefois à Jérusalem par le ministère de ses prophètes : *Jusqu'à quand, rassasiée de maux, pressée de douleur (car tes péchés te font souffrir) te tiendras-tu éloignée de moi?* Reviens à moi, pauvre infortunée. N'est-ce pas abuser de ma patience et de ma bonté? N'est-ce pas assez courir dans toute sorte de voies égarées, multiplier tes crimes, chercher ton plaisir et mettre ta gloire dans tes infidélités? Reviens à moi, du moins maintenant, à moi qui suis ton père, à moi qui fus ton ami fidèle dans les jours de ton innocence. Un mari ne veut plus entendre parler de sa femme après plusieurs adultères, il ne pense plus à la reprendre, il l'oublie par mépris et par colère; et moi, je te rappelle. Reviens à moi, qui suis un Dieu bon, doux, clément, miséricordieux, facile à pardonner, qui oublie plus tôt mille iniquités qu'un homme n'oublie une injure. Reviens à moi; et tu trouveras auprès de moi mille douceurs, et les mêmes traitements que celles qui ne m'ont jamais abandonné.

C'est ainsi que Dieu veut retirer une âme de son péché et l'attirer à lui : mais l'âme pécheresse, soit qu'elle ne croie pas qu'on puisse trouver tant de bonheur dans l'austérité de la vie chrétienne et les larmes de la pénitence, soit qu'elle aime encore si fort son péché qu'elle n'écoute rien, demeure dans son iniquité et continue d'en souffrir.

L'âme égarée ne revient pas à Dieu par

ces douces et touchantes invitations. Que fait le Seigneur qui a plusieurs voies de miséricorde, qui se sert du monde contre le monde, et du péché contre le péché; qui se sert surtout contre le pécheur de ce qu'il a le plus aimé? Il l'afflige par ces mêmes endroits. Un pécheur qu'une certaine prospérité dans le mal avait étourdi, se réveille; il rentre en lui-même quand il voit que tout le quitte, que tout s'arme contre lui, et c'est Dieu qui fait tout cela. Une pécheresse à qui ses premiers crimes avaient réussi, était endormie dans son état misérable; quand quelque coup de la main de Dieu, frappé rudement, vient la retirer de ce mortel assoupissement. C'est un soupçon de sa vie déréglée qui se répand; c'est un éclat de son crime; c'est un mépris, c'est une infidélité; c'est un indigne traitement de la part de celui à qui elle a tout sacrifié. C'est un changement entier du monde à son égard : on la fuit, on l'insulte, tout s'y tourne en amertume pour elle ; et surtout, ce qui fit son plaisir y devient son supplice. O mon Dieu, que vous êtes peu en colère, quand vous paraissez ainsi en colère! Que vous êtes bon, quand vous frappez de ces coups! Que vous êtes miséricordieux, quand vous ne voulez pas retirer la verge de dessus le dos du pécheur, que vous le poursuivez partout où il veut s'enfuir, le frappant toujours! Il faut alors que le pécheur s'arrête, et qu'il revienne.

Le monde, et c'est peut-être en cela seul qu'il est bon, est bizarre et inconstant. Sans autre raison que son caprice et son inconstance, il se lasse de bien traiter les siens, il se lasse des mêmes personnes. Il leur donne des dégoûts, il leur fait avaler les amertumes à pleine coupe ; on dissimule, on souffre, on se plaint; mais enfin, poussé à bout, on cherche à se venger du monde en le quittant.

On n'est plus propre au monde : l'infirmité vient, les années s'avancent, le goût change. On s'ennuie du monde, parce qu'il est donné à tout, hors à Dieu qui est le vrai bien de l'homme, de le dégoûter et de l'ennuyer.

Tous n'ont pas le courage ou la fureur de vouloir être du monde jusqu'à cent ans, malgré l'ennui et les dégoûts. On se retire donc du monde et de ses divertissements; il s'agit de savoir si on en retire son cœur, si on perd alors l'esprit du monde.

L'état des affaires change, et alors le monde se trouve tout changé pour nous; il faut bien, cédant à la nécessité, se tourner du côté de la piété; car Dieu est la ressource forcée des gens malheureux dans le monde.

TROISIÈME PARTIE.

Voilà l'état où se trouvent une infinité de pécheurs et de mondains ; plusieurs s'endurcissent sous les coups de la main de Dieu; quelques-uns s'obstinent à être du monde malgré le monde; d'autres se convertissent. Mais de ceux qui changent de conduite, les uns se convertissent au Seigneur, les autres se convertissent à eux-mêmes. Commençons par ceux-ci; je ferai connaître cet état par des exemples.

Celui-là se convertit à lui-même, qui content de quitter le désordre et d'abandonner ses anciens amis de débauche, après avoir longtemps lutté contre son malheur, après avoir rempli le monde de ses cris et de ses plaintes, se retire du monde, moitié en philosophe, moitié en désespéré; disons mieux, plutôt en désespéré qu'en philosophe, mêlant à tout cela une idée, une écorce de christianisme. Retiré du monde, il se ronge de dépit, il se consume de tristesse, il se dévore par le souvenir de ce qu'il lui a fallu quitter, sans cesser de l'aimer. Il est accablé de la pensée qu'il y a encore de ses semblables heureux, et la vue d'un de ces hommes le met en fureur. Il pense et il voit que le monde va toujours le même train pour les autres hommes : toujours des fêtes, toujours des spectacles, toujours des jeux, toujours des festins; et il y succombe. Il se venge du monde en le maudissant, si toutefois il ne le rappelle pas dans son cœur en le détestant. Autant il était poli et agréable dans le commerce de la vie, autant est-il devenu farouche et insupportable aux autres, pendant qu'il est encore plus à charge à lui-même. Que fait-il sur la terre? Pourquoi le jour est-il conservé à un misérable? Que n'a-t-il plus de courage et plus de résolution pour délivrer tout d'un coup le monde d'un malheureux, et se délivrer lui-même de tant de maux! Plût à Dieu que ce ne fussent ici que des peintures d'imagination et chargées à plaisir! Mais il n'y a réellement que trop d'anciens pécheurs et de vieilles pécheresses dans cet affreux état. Il n'y a que trop de ces tristes martyrs d'un désespoir qui ne peut pas se changer en conversion; il n'y a que trop dans le monde de cette espèce de damnés, qu'on cite peut-être pour des exemples de la courageuse résolution qu'il faut prendre dans de certains états.

Il y a plus de philosophisme dans le changement d'un grand nombre. Las de la vie du monde, ou parce qu'on n'y trouve plus les mêmes douceurs, ou parce qu'on en sent le vide, ou enfin, comme je l'ai dit, parce qu'on se lasse de tout, on pense à quelque autre chose; et d'abord on ne veut pas d'une vie où l'on serait tout à Dieu, d'une vie où l'on ne serait plus rien dans le monde. On conserve un fond qui est du monde, et on prend un extérieur qui est de Dieu. Un reste d'attachement, ou plutôt le même attachement au monde prend une autre forme : il se tourne des grands plaisirs, des grandes dépenses, des grandes passions, à mille petites choses dans le même goût et dans le même esprit; à toute sorte de choses qui sont toujours du monde, et n'ont qu'un rapport éloigné ou même entièrement forcé à Dieu et à la piété. Et ce changement de vie, qui n'est qu'une autre espèce d'amusement mondain, passera dans le monde pour conversion.

Le crime me quitte, dit celui-ci, il faut le quitter. Le monde m'abandonne, il faut l'a-

bandonner. Le monde a ramassé contre moi tous ses mauvais traitements : il faut mépriser son mépris, et se rire de ses coups. Les cris, les plaintes, les larmes, les reproches, la sensibilité trop marquée, tout cela n'est qu'une faiblesse ajoutée à ses malheurs ; tout cela ne fait que rendre plus méprisable celui qui souffre, et plus fier celui qui fait souffrir; tout cela ne fait que réjouir le monde, et lui donner une scène comique. Ce qui m'arrive est affligeant, et ma peine est tout entière devant mes yeux. Mais où est la force d'esprit? De quoi sert la raison si ce n'est à se consoler de tout, et à se tourner du côté des consolations qu'on peut se donner soi-même? Là-dessus on se fait un plan de vie, dont l'éloignement du monde, avec la haine des hommes, est le fond ; un plan de vie où il entre des occupations frivoles, des lectures amusantes, des études sèches, des promenades rêveuses, un sombre silence, un extérieur négligé, et tout ce qu'il faut en ce genre pour ne pas plaire au monde. Avec cela on paraît un peu plus dans le temple, on entend parler de Dieu avec moins de répugnance, on parle quelquefois soi-même de la piété, selon qu'on l'entend et qu'on en pense; on a de petites pratiques de dévotion qu'on entremêle de quelques communions ; et voilà de belles, voilà d'éclatantes conversions aux yeux du monde. Oh! dit-on, si vous aviez vu cet homme autrefois ! c'était un débauché en titre, un homme sans religion ; c'était un homme dans tous les plaisirs, et qui faisait lui-même le plaisir de tous ceux avec qui il vivait. Si vous aviez vu cette femme dans les jours de sa jeunesse et de son éclat! c'était une femme qui n'habitait pas dans sa maison, qui ne paraissait dans les églises que pour se donner en spectacle; qu'on trouvait partout, au théâtre, aux promenades, à toutes les fêtes du monde; toujours brillante, toujours gracieuse, toujours enjouée; et autant par les agréments de sa personne que par le goût que le monde avait pour elle, un objet de jalousie pour toutes les femmes. Voyez quel changement ! Cette simplicité dans ses manières, cette modestie dans ses habits, cet air abattu, cette fuite du monde ; il faut l'arracher de sa maison, et lui faire violence pour lui faire prendre quelque divertissement. Il est vrai que tout cela ressemble beaucoup à la conversion ; mais tout cela peut n'être pas la conversion à Dieu, mais la conversion à soi-même, si la religion n'en est pas le premier et l'essentiel motif; si l'on est ainsi retiré du monde, ainsi séparé des plaisirs, ainsi modeste et changé à l'extérieur pour se punir soi-même, et venger Dieu.

On ne voit autre chose dans le monde que des femmes qui commencent par la vie du monde, qui la poussent le plus loin qu'elles peuvent, et qui finissent par la dévotion. Par où en effet voudrait-on finir? Voudrait-on finir par cette fidélité au monde qui lui est si à charge à un certain âge? Voudrait-on finir par cet attachement constant et opiniâtre au monde, dont le monde, prenant en quelque sorte les intérêts de Dieu méprisé, même dans le dernier âge, le venge par toute sorte d'outrageux traitements? Non, encore une fois, la droite et saine raison ne souffre point qu'on finisse par là. On se met donc dans la dévotion; mais c'est une dévotion sortie du monde, nourrie de l'esprit du monde, toute pleine, sous une autre apparence, des passions du monde; née en un mot de la chair et du sang, et non de Dieu et de la piété. C'est un retour à soi-même auquel Dieu prête son nom; une dévotion ambitieuse, mais avec plus de conduite; avare, mais avec plus d'art; envieuse, jalouse, mais sous de saints prétextes; plus fière et plus haute, pour l'honneur, ce semble, de la dévotion.

C'est une dévotion non pas pleine de défauts, on la supporterait; mais pleine de travers qui rendent la dévotion méprisable et presque odieuse. C'est une femme qui ne fait plus parler d'elle, mais qui parle elle-même de la conduite des autres, sans fin et sans règle ; qui ne se peint plus le visage, qui est habillée moins indécemment et moins fastueusement, qui ne va plus aux spectacles et ne court plus à tant de plaisirs décriés, mais qui regagne sur les douceurs et les commodités de la vie, ce qu'elle a perdu sur le faste et sur les plaisirs. Elle se lie avec quelque pieuse communauté, mais pour y dominer, et peut-être pour y apporter le dérangement ; elle se met dans les œuvres de charité, mais avec bruit et ostentation. On la voit tous les jours dans de certaines églises attitrées où on lui a ménagé toutes les commodités de la dévotion ; elle va au sermon quand c'est des heures favorables à la paresse, ou des prédicateurs qu'elle affectionne.

Il y a du changement, mais au fond c'est un peu de nouveau et un peu de bon mis sur beaucoup de mauvais, enté sur beaucoup de vieux; une dévotion qui veut être flattée, qui veut être prêchée, qui veut se vanter elle-même, ne cessant surtout de parler de ce que le monde a fait autrefois pour elle. Il paraît un fond de christianisme, et il y a même de l'édification à certains égards; mais avec cela c'est une dévotion qui veut être traitée avec distinction dans le temple, qu'on la respecte partout, qu'un pasteur lui donne ses premiers soins, qu'un directeur ne soit que pour elle, que tout, jusqu'au service divin, s'accommode à ses caprices et s'asservisse à sa vanité. C'est une dévotion qui veut que rien ne la contredise, que rien ne la blesse ; qui dès là est moins douce, moins accessible, moins aisée dans le commerce de la vie, turbulente par inquiétude, incommode par piété à ceux du dehors, insupportable par mauvaise humeur à ceux de sa maison, y faisant surtout redouter les jours de ses dévotions. C'est une dévotion qui veut que rien ne la blesse, que rien ne lui manque, qui dès là est plus attentive sur sa santé, plus occupée de son corps, plus difficile sur le service, plus délicate sur le

manger, plus sensuelle sur tout. Une telle dévotion est aussi étonnante qu'elle est commune, parmi les personnes surtout d'un certain rang ; les indévots en parlent mal avec quelque raison, et le monde peut dire, avec quelque vérité, qu'il vaudrait mieux que de telles femmes n'eussent jamais pensé à être dévotes.

Plus de crimes, plus de folies du monde, plus de liaisons avec les méchants; et au contraire, une conduite réglée, des discours édifiants, du goût pour les gens de bien et pour toutes les bonnes choses : la prière, la parole de Dieu, les lectures de piété, une dévotion tendre et nourrie des sacrements : que peut-il manquer à une pareille conversion? Ce qui peut y manquer, peut-être deux parties essentielles de la justice chrétienne. On est converti sur cette vie déréglée du monde, on ne l'est pas sur ce désir immodéré d'agrandir sa famille ou de l'enrichir. On se met dans la dévotion avec de grands biens, et c'est cette dévotion douce, commode, sensuelle, peut-être plus molle que la vie mondaine qu'on a quittée. Avec cette dévotion et ces grands biens on continue d'être injuste envers les pauvres, parce qu'on continue de vivre splendidement, de donner dans toute sorte de dépenses frivoles et superflues, et peut-être tout cela se fait-il d'un bien avec lequel on n'est pas né, d'un bien qu'on aura hérité d'un mari ou d'un parent injuste : double vice dans la conversion que la dévotion peut bien couvrir devant les hommes, mais qu'elle ne couvrira jamais aux yeux de Dieu.

Assez de dévotion, peu de véritables conversions. Il y a des gens d'un moindre rang qui, par un raffinement d'amour-propre, et une profonde vanité, quittent en apparence le monde, mais afin que le monde, et un autre monde plus propre à flatter la vanité, vienne les trouver. Il y a des gens, qui, ayant quelque raison de faire un certain divorce avec le monde, après l'avoir annoncé longtemps, le font avec un bruit et un éclat qui entre dans leur projet. C'est une séparation du monde, mais c'est une séparation du monde plus mondaine que chrétienne. Tout est plus selon le monde que selon l'Evangile, dans leur logement, dans leurs meubles, dans leur équipage, s'ils en ont un, dans leurs habits, dans leur table. Après leurs heures de dévotion, il y a les heures de jeu, les heures de compagnie, les conversations ordinaires avec un petit nombre d'amis choisis que l'on s'est réservés ou que l'on s'est faits : conversations enjouées sans être absolument libres, remplies des événements journaliers du monde, ou de ces anciennes histoires auxquelles on a eu part, qu'on conte avec agrément, et au moins avec autant de plaisir; tout cela entremêlé par bienséance de quelques mots de piété, et finissant souvent par quelques réflexions sur la vanité du monde, en manière de retour à Dieu. Le discours le plus ordinaire de ces personnes est celui-ci : Quand j'étais du monde : et n'en êtes-vous plus? quand je suivais le monde : et ne l'aimez-vous pas encore, mais d'une autre manière et sous une autre forme? Cette conversion du moins est un problème difficile à résoudre en votre faveur.

On n'est pas converti à Dieu, mais on est encore à soi-même ou l'on y est revenu, lorsqu'au bout d'un certain temps, on ne se tourne plus qu'avec violence aux choses de Dieu, qu'on n'est plus pieux que par accès et par saillies. A un ou deux jours de ferveur qui prend à l'occasion de quelque événement, ou à laquelle on s'excite à l'approche des sacrements, succèdent des mois entiers de relâchement où l'on ne trouve plus ses mains pour travailler, où l'on ne trouve plus son cœur pour prier, où l'on ne trouve plus ses heures accoutumées pour faire de bonnes lectures, où le peu qu'on fait de tout cela, par un reste de l'habitude qu'on en a prise, ou par l'engagement qu'on en a contracté, est pénible, est à charge, se fait avec ennui, se fait nonchalamment, se fait mal. Les commencements étaient beaux, la réforme édifiante et pleine, la séparation du monde et de ses plaisirs, entière et telle que la religion la demande, les projets pour l'avenir étaient encore plus merveilleux, quand peu à peu tout se ralentit, tout dégénère, et enfin tout est changé pour le cœur.

On n'est pas retourné à ses désordres, à cette vie toute mondaine, on s'en entretient en soi-même, avec une tristesse qui n'est pas la tristesse de la pénitence; on parle de cette vie avec complaisance, on en parle avec goût, ou, si vous voulez, on évite d'en parler, mais c'est avec un dépit secret, qui est peut-être un vrai repentir de l'avoir quittée; on retenu quelque chose de la dévotion, on a encore plus repris de l'air, de l'esprit, des manières du monde; et quant aux œuvres, tout se réduit à la fuite des spectacles, de certaines fêtes du monde, des compagnies libertines, ce qu'on fait encore beaucoup valoir. Pour la pénitence et la vie sérieuse, sous des prétextes de santé, et au fond par un parfait dégoût, elle est totalement abandonnée, et la vie entière, à en bien suivre le fil, est un amusement continuel. Et dans cet état, à la faveur de ce faible reste de prières, de lectures et de travail, à la faveur de ce pitoyable reste de dévotion, à la faveur de ces jours de ferveur et de ces communions de temps en temps, on se croit toujours converti à Dieu, et on en a toujours la réputation dans le monde. Oh! que de gens se trompent eux-mêmes et sont trompés au sujet de la conversion à Dieu, par les enfants des hommes, menteurs et faux, comme parle le prophète, dans ces balances où ils pèsent les choses de Dieu! Se convertir à soi-même n'est donc pas une chose rare ni si difficile, puisqu'il ne faut pas pour cela se dépouiller de l'amour de soi-même, se renoncer soi-même ; puisqu'il ne faut pas pour cela haïr le péché au fond du cœur, mais seulement en quitter l'œuvre ex-

térieure, et qu'on peut encore dans cet état, quoique hors du monde d'une certaine façon, aimer encore plus le monde et sa vanité et ses plaisirs, que Dieu et son service.

Qu'est-ce donc que se convertir à Dieu? C'est quitter son péché par haine du péché, et par amour pour Dieu; se punir du péché que l'on a quitté, et servir Dieu qu'on avait abandonné auparavant; c'est l'idée que toute la tradition nous donne d'une véritable et certaine conversion à Dieu : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei.* (AUGUST.)

Non, le péché, et la vie qui n'est pas dans l'ordre ne fut jamais un bien ni même un plaisir pour l'homme. Dieu l'a autrement réglée par sa loi éternelle. Dans l'enchantement de la bagatelle, dans l'étourdissement de la jeunesse, dans l'emportement des passions, on peut ne pas s'apercevoir et ne pas sentir quel mal c'est que d'offenser Dieu, combien il est malheureux et amer de quitter les voies droites du Seigneur pour marcher dans les voies égarées du monde. Mais quand les passions s'affaiblissent, que les années s'avancent, que le voile commence à tomber, un reste de religion qu'on n'a jamais voulu ou qu'on n'a jamais pu perdre, remue dans une âme, et alors le pécheur voit quel mal il a fait en péchant et à quel malheur il s'expose en continuant de pécher. Les jugements de Dieu, les feux éternels qu'il avait perdus de vue, viennent se remettre devant les yeux, cette affligeante pensée le suit partout, elle l'agite jusque dans son sommeil; il s'occupe tout le jour à la dissiper, mais elle le trouve dans ses plaisirs, et surtout elle le trouble dans ses crimes.

Triste mondain, déplorable pécheur, que fera-t-il? Où ira-t-il, pour se dérober aux poursuites du péché, cet implacable ennemi? S'il monte dans le ciel, il l'y trouvera avec son vengeur. S'il descend dans l'enfer, il l'y verra avec son supplice. S'il le renferme en lui-même, il l'y sentira avec ses remords et ses inquiétudes. Que fera le pécheur? Changera-t-il d'iniquités? La peine est attachée au vice, et ce n'est pas en changeant ses péchés, mais en cessant de pécher que l'on trouve le repos de son âme. Que fera le mondain? Réformera-t-il certains excès de sa vie mondaine? Tant qu'il y a encore du désordre dans la vie, l'homme ne saurait être en paix avec lui-même. C'est ainsi, ô Dieu! que vous l'avez réglé dans le conseil de votre sagesse, qui est celui de votre miséricorde sur le pécheur.

Inquiet, agité, ne sachant plus de quel côté se tourner, le pécheur prend enfin la résolution de quitter tout à fait son péché pour cesser d'être misérable. Il retombe peut-être dans son péché; il retourne peut-être à sa vie du monde, entraîné par sa faiblesse, ou engagé par l'occasion; mais il se relève avec un nouveau dépit contre lui-même et prend un dessein plus ferme. Il se traîne encore quelque temps entre le vice et la vertu; il est plus effrayé que jamais de la pénitence et de la vie réglée : Dieu le permet ainsi, afin que l'âme, quand elle sera convertie à lui, sente davantage ce qu'elle était d'elle-même et ce qu'elle doit à sa grâce. Enfin l'heureux moment arrive et Dieu rompt tous les liens de l'iniquité.

Sortie de l'iniquité, et après le sacrifice de louange et d'action de grâces, la première chose que voit cette âme c'est la noirceur du péché par rapport à Dieu. Dès le matin, c'est-à-dire dès le commencement de ma conversion, je me présenterai devant vous, et, sous vos yeux, je verrai que vous êtes un Dieu qui ne pouvez souffrir l'iniquité. Des déplaisirs mortels qu'aura pu donner le péché, les périls où il a exposé, des infirmités qu'il aura laissées après lui, d'autres tristes suites pour ce monde : tout cela peut entrer dans la détestation du péché. Mais le fond de la haine que le pécheur vraiment converti porte au péché, c'est Dieu lui-même haïssant l'iniquité : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* La frivolité, l'erreur, les tromperies du monde et du péché, tout cela peut entrer dans la haine que le pécheur et le mondain vraiment convertis portent au péché; mais le fond de leur haine pour le péché c'est Dieu lui-même offensé par le péché. L'âme convertie hait le péché parce que le péché a offensé ce Dieu saint, a offensé ce Dieu juste, a offensé ce bon père, ce Dieu souverainement aimable, ce Dieu à qui tout doit obéir et que tout doit servir. Elle hait le péché, parce que le péché qui, la dépouillant de son innocence, l'avait privée de l'amitié de Dieu, pouvait la priver éternellement de sa vue et de sa possession.

Une âme qui voit ainsi son péché le hait plus que tout ce qu'elle a jamais haï dans l'état de son péché et de sa vie mondaine; elle le hait plus que tout ce qui déplaît aux sens, plus que tout ce qui blesse la raison humaine, plus que tout ce que hait tant l'amour-propre, plus que le mépris des hommes, plus que la risée des mondains, plus que la haine des méchants; elle le hait plus que tous les mauvais traitements que l'on peut souffrir en résistant au péché, plus que la perte des biens, plus que la perte de la liberté, plus qu'une vie dépouillée de tout ce qui fait la consolation et l'agrément de la vie, plus qu'une mort honteuse et cruelle tout à la fois. Son péché l'occupe, son péché l'accable, son péché la tourmente; elle a quitté son péché, mais elle craint d'y tenir encore par des liens imperceptibles. Elle sent bien qu'elle le hait, et même qu'elle le hait d'une haine parfaite, mais elle ne sait pas si elle le haïra toujours, si toujours elle le haïra de la même force, si toujours elle l'évitera avec le même soin. Son péché, auquel se joignent toutes ses circonstances, toutes ses suites, est un poids pesant sur sa tête. C'est à vos yeux, mon Dieu, que j'ai péché! c'est avec tant de connaissance! c'est avec tant de mauvaise volonté! c'est avec tant de satisfaction! c'est avec tant d'emportement! c'est après tant de grâces! c'est avec

tant de moyens de l'éviter! c'est avec tant de raisons de ne le pas commettre!

Mais que chacun de vous s'interroge ici lui-même. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si votre péché est toujours contre vous, si votre péché est toujours devant vos yeux; s'il est contre vous quand vous vous asseyez pour manger; s'il est contre vous quand vous vous levez; s'il est contre vous quand vous dormez, ou même s'il vous réveille quelquefois. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si le souvenir de ce péché malheureux vous inquiète dans la prospérité, s'il vous trouble dans votre repos, si il vous suit dans vos divertissements; ou plutôt, s'il vous éloigne des divertissements du siècle et même des plus innocents. Voulez vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si ce péché vous éloigne des honneurs du siècle, comme de ses divertissements; s'il vous donne de l'horreur pour la flatterie et de l'indignation pour les louanges. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si la douleur de ce péché est si avant dans votre cœur qu'elle vous rende comme insensible aux autres douleurs. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre peché? voyez si vous en haïssez parfaitement les complices, si vous en détestez les fruits, si vous en avez sacrifié jusqu'aux moindres restes. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? sondez-vous et voyez si vous êtes prêt à recevoir de la main de Dieu tous les fléaux qu'il voudra faire tomber sur vous pour ce péché; si vous êtes disposé à tout souffrir des hommes, quand ils vengeront sur vous ce Dieu offensé. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si, à tout ce qui vous présente votre péché et vous le rappelle, vous sentez votre douleur se renouveler en vous et vous brûler comme un feu. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si vous en parlez avec componction et avec humilité; ou plutôt si, renfermant votre confusion avec votre peine en vous-même, vous n'en parlez point du tout, à moins que ce ne soit pour justifier la conduite rigoureuse de Dieu sur vous. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si ce péché vous rend insipides toutes les choses de la vie, s'il vous retire du commerce des hommes pour gémir et pleurer dans le secret. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si, en même temps que vous tâchez de l'expier par vos pleurs, vous travaillez à le racheter par l'aumône, à le couvrir par des sacrifices. Voulez-vous savoir si vous haïssez votre péché? voyez si vous vous exercez aux vertus contraires à votre péché; voyez si vous évitez avec autant de soin les occasions du péché que le péché même; si vous ne vous en pardonnez aucun de volontaire, si de plus petits, vous en rappelant de plus grands, vous vous affligez tous les jours de tous les péchés de votre vie. C'est ainsi que David haïssait son péché.

Enfin pour savoir si l'on hait véritablement son péché, il faut interroger son cœur, examiner ses œuvres, suivre sa vie pour connaître, autant que cela se peut, si l'on aime Dieu. Car, dans la véritable pénitence, la haine du péché et l'amour de Dieu ne se séparent pas : *Odium peccati, et amor Dei.* (Aug.)

On ne revient bien à Dieu que par un amour commencé; cet amour s'échauffe à mesure que l'on voit de plus près et que l'on sent davantage les bontés de Dieu. Est-il là-dessus de règle plus sûre et de plus beau modèle que celui que Jésus-Christ nous propose expressément dans la parabole de l'enfant prodigue? et l'image sous laquelle Dieu se montre dans cette parabole, en même temps qu'elle excite dans l'âme qui revient à lui des sentiments d'amour, permet-elle de douter qu'il n'en faille dans la conversion?

Je me lèverai, dit un pécheur que Dieu touche et qu'il convertit au dedans, et j'irai à mon père : *Surgam, et ibo ad patrem meum* (*Luc.*, XV, 18); il se lève et il revient à son père. Ce n'est pas à son juge qu'il vient : il faudrait s'enfuir devant lui. Ce n'est pas à son maître quitté et méprisé : il faudrait être tout tremblant et frémir à son approche. Ce n'est pas à un Dieu courroucé et insultant : il faudrait, comme Adam, encore plus honteux que touché de sa nudité et de sa misère, chercher où se cacher. C'est à son père : *ad patrem meum;* à un père qui se reproche, pour ainsi dire, de nous avoir laissés aller; à un père moins affligé en quelque sorte de l'injure que nous lui avons faite que du mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes; à un père, père comme personne ne l'est et ne le peut être; à un père qui a fait la moitié du chemin, qui court au-devant de nous les bras ouverts; qui sentira toutes ses entrailles émues quand il nous verra; qui se laissera tomber sur notre cou quand nous voudrons nous jeter à ses genoux; qui fera au plus vite apporter la première robe et les premiers ornements pour nous en revêtir; qui nous ouvrira sa maison plus joyeux de nous y recevoir que nous d'y rentrer; qui mettra tout en fête dans cette maison à cause de nous; qui fera tant de réjouissances et tant de dépenses pour ce bienheureux retour, que le juste en concevra du dépit et en aura de la jalousie; qui, quand on voudra lui reprocher cet excès de joie et de dépense, dira pour toute réponse : *C'est mon fils qui était égaré, et je l'ai retrouvé; c'est mon fils qui était mort et le voilà ressuscité.*

Cette joie que ressentent les saints anges dans le ciel, la joie de cette femme qui retrouve sa drachme perdue; la joie de ce bon pasteur qui rapporte sur ses épaules sa brebis égarée : tout cela, dis-je, nous montre assez la bonté de Dieu qui nous cherche, la bonté de Dieu qui nous ramène, la bonté de Dieu qui nous reçoit à notre retour; et cette bonté qui nous apprend qu'il faut aimer en revenant à Dieu, nourrit notre amour dans notre conversion.

Aimez, âmes converties, aimez dans votre douleur, aimez dans votre humiliation, aimez dans votre colère contre vous-même,

aimez et ne cessez point d'aimer : cela est vraiment digne, cela est vraiment juste, cela vous est vraiment bon et salutaire. Elevez vos cœurs au-dessus de cette crainte d'esclaves. Quoique vous ayez péché, vous êtes à Dieu, non pas comme des mercenaires, mais comme ses amis, mais comme ses enfants : *Etenim si peccaverimus, tui sumus.* (*Sap.*, XV, 2.) Craignez de perdre une seconde fois Dieu, de le perdre pour toujours; mais craindre ainsi, c'est aimer. Craignez, car je ne veux pas vous ôter la crainte; mais ne craignez pas si fort que vous ne puissiez pas aimer. La crainte de la justice et l'amour de la miséricorde ne sont pas tellement opposées qu'elles ne puissent se réunir, qu'elles ne puissent se tenir embrassées dans la conversion. Ce sont, selon la pensée de saint Bernard, les deux pieds de Jésus crucifié qu'il faut embrasser ensemble, sans les quitter.

La crainte moins pure, plus intéressée, commence presque toutes les conversions. Qui veut le contester? Qui pense à se joindre à Luther pour déclarer cette crainte mauvaise, pour en faire une hypocrisie pire que l'iniquité dont il est certain qu'elle arrête le cours? Qui ne reconnaît cette crainte pour un mouvement du Saint-Esprit qui cherche à s'ouvrir l'entrée d'une âme, et qui ne la demande pour le pécheur à ce titre? Mais un retour parfait à la piété, mais une conversion achevée sans amour, mais une réconciliation pleine avec Dieu et un droit acquis au royaume des cieux sans amour : c'est ce que ni la raison, ni la religion ne peuvent souffrir. C'est, mes frères, ce que vous ne pourriez pas croire, c'est ce que vous ne voudriez pas entendre, c'est ce qu'on n'enseignera jamais dans l'Eglise chrétienne sans en être repris.

Une religion sans amour, même dans la pénitence, n'est pas la religion d'Augustin, qui même ne permet pas au pénitent d'aimer peu; qui dit si souvent qu'un amour commencé est une justice commencée et un amour parfait, une justice parfaite. Ce n'est pas la religion de Paul, qui veut qu'on fasse tout par amour et qui laisse sous l'anathème celui qui n'aime pas Jésus-Christ. Ce n'est pas la religion de Pierre, qui veut qu'on obéisse à Dieu par amour, qui fait aboutir l'œuvre du salut à l'amour. Ce n'est pas la religion de Jean, qui dit que qui n'aime pas demeure dans la mort. Ce n'est pas la religion de Jésus-Christ qui, entre toutes les œuvres et tous les sentiments de pénitence de la pécheresse, attribue à son amour la rémission de ses péchés; Simon, comme au nom de la religion juive, ayant lui-même reconnu qu'il faut aimer à proportion des péchés pardonnés. Et en effet, une conversion sans amour n'est pas même la conversion juive, qui devait être de tout le cœur : *In toto corde* (*Joel*, II, 12); et ce n'est pas certainement la convertion de David, dont l'amour et le grand amour n'est ignoré de personne.

Non, mes frères, non, on ne dépouillera pas ainsi l'Epouse du Dieu vivant de son ancienne beauté; on ne lui ôtera pas ainsi son plus riche ornement; on ne rendra pas le christianisme vil et méprisable aux yeux des nations; on ne l'abaissera point au-dessous de toutes les religions de la terre, au-dessous des pensées de la raison humaine, en ôtant l'amour de la pénitence. Quel père voudrait de son fils, quel mari voudrait de sa femme, quel ami voudrait de son ami, s'il revenait à lui sans amour, après l'avoir indignement offensé?

En déchargeant la pénitence de tout amour, adoucit-on le joug au pécheur revenu de ses désordres? aplanit-on les voies du ciel à l'âme qui a quitté les voies du siècle? Ah! on donnerait une belle espèce de pénitents à l'Eglise, en ôtant l'amour de la pénitence! on lui donnerait de ces pénitents à qui tout déplaît et que tout dégoûte, à qui tout pèse et que tout embarrasse; des pénitents qui trouvent tout excessif, à qui tout paraît au-dessus de leurs forces et au-dessus même de la possibilité humaine. En ôtant l'amour de la pénitence, on donnera à l'Eglise de ces pénitents murmurateurs et indociles qui se plaignent à tout venant, qui crient de toutes leurs forces, qui luttent avec un confesseur et qui le font ployer; ou qui le quittent, s'il veut, je ne dis pas garder les plus exactes règles, mais prescrire des remèdes convenables, exiger des sacrifices nécessaires, ordonner des démarches essentielles qui le quittent comme un homme dur et austère, qui le décrient comme un homme outré, s'il veut, dans l'imposition des satisfactions, approcher seulement un peu de la proportion.

Pour s'entendre soi-même et avoir un système suivi, en ôtant l'amour de la pénitence, il faudra n'imposer au pécheur que quelques courtes prières pour de longues et d'énormes prévarications; ne lui ordonner que quelques légères aumônes pour mille crimes; ne lui prescrire que quelques lectures rapides pour une vie passée tout entière dans l'amusement et dans les plaisirs, et pour lui adoucir ce qu'on appelle la dévotion, il faudra lui composer sa pénitence de communions. Ce sera là agir et penser conséquemment, puisqu'en ôtant l'amour de Dieu de la pénitence, on sent bien qu'on ne laisse au pénitent que cette faiblesse de l'homme qui ne peut rien porter de fort et de juste.

Encore une fois, et pour la dernière, sans amour dans la pénitence tout coûte, ou plutôt on ne fait rien, et on ne veut rien souffrir. Sans amour on fait quelques pas, et puis on tombe; on traîne un peu de temps le joug du Seigneur, et puis on le rompt et on le jette plus loin de soi; on se dégoûte de Dieu et de son service, de la pénitence et de ses œuvres; et on devient plus méchant qu'auparavant; et on devient un impie qui se moque de la religion et de lui-même quand il l'a pratiquée.

Ah! mes frères, qu'on nous laisse l'amour dans notre pénitence, qu'on l'excite en nous par tout ce qui est capable d'allumer ce feu divin dans les cœurs; et qu'on nous charge

de tout ce qu'on voudra pour l'expiation de nos péchés! Qu'on nous laisse aux pieds de Jésus-Christ avec la pécheresse, y éprouvant toute sa bonté; qu'on nous laisse entre les bras de notre père, comme le prodigue, y sentant tout son amour pour nous, l'aimant pour cette bonté et pour cet amour; nous nous punirons assez nous-mêmes de l'avoir abandonné et de l'avoir tant offensé, sans que rien de tout ce que nous nous ferons souffrir à nous-mêmes nous coûte, parce que nous aimerons. Qu'on nous laisse cet attrait divin; et nous courrons après Jésus-Christ partout où il nous mènera.

Oui, mes frères, à qui se convertit par amour et persévère dans cette heureuse disposition, les travaux ne sont pas pénibles, les humiliations ne sont pas amères, la séparation des hommes n'est pas pesante, la privation des plaisirs n'est pas dure; les souffrances elles-mêmes deviennent aimables, et uniquement désirables. Qui aime dans sa conversion ne sent donc pas la peine, ou s'il la sent, il l'aime. Qui aime dans sa conversion pleure volontiers ses péchés; et ces larmes de la pénitence sont plus douces pour lui que ne le furent jamais les folles joies du théâtre. Qui aime dans sa conversion s'anime lui-même à toutes sortes de bonnes œuvres, ne trouve rien de dur ni de difficile pour servir Jésus-Christ et son Eglise. Qui aime dans sa conversion trouve peut-être trop de délices dans le service de Dieu; et il lui demande, non pas de le servir avec moins de fidélité ou de ferveur, mais avec moins de goût sensible. Qui aime dans sa conversion ne craint qu'une chose, qui est de ne pas aimer toujours ou d'aimer moins; et en effet, s'il venait à ne pas tant aimer ou à n'aimer plus du tout, il comprendrait alors combien l'amour est tout ensemble nécessaire et avantageux dans la conversion.

PRIÈRE.

O Dieu! convertissez-nous ainsi, et nous serons convertis à vous; et notre conversion sera tout à la fois votre gloire, l'édification de votre Eglise, notre repos et notre sûreté. Convertissez-nous à vous, et pour cela après avoir tonné, après avoir frappé pour nous réveiller, parlez-nous au cœur. Tirez, tirez à vous cette âme pécheresse par les liens d'Adam, qui sont les douceurs de l'amour; afin que vous aimant selon ses péchés, et beaucoup de péchés lui étant remis, parce qu'elle aura beaucoup aimé, elle puisse selon la mesure de son amour, qui sera la mesure de sa grâce, prétendre à une des premières places dans votre gloire. *Amen.*

SERMON IX.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

O homme! souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

La mort, voilà donc la fin de tous les hommes! La mort qui prend les hommes en des situations si différentes, les égale tous. La mort qui laisse après elle une distinction frivole à quelques-uns d'entre les humains, ne fait réellement de tous les hommes qu'une même cendre et une même poussière. O homme, souviens-toi, pour t'humilier; souviens-toi, pour ne pas pécher; souviens-toi, pour te transporter dans le siècle à venir, de cette poussière qui fut ton origine, de cette poussière qui est le fond de ton être, de cette poussière en laquelle tu rentreras: *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Dieux de la terre, vous mourrez, vous mourrez vous-mêmes comme des hommes; et, blessés comme eux, vous irez attendre avec eux dans la poussière du tombeau le jour où le Seigneur Jésus ressuscitera nos corps mortels. Tel est le sort et l'invariable destinée de tous les humains, depuis qu'il a été dit au premier homme: *Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.*

Et en effet, ô vous qui courez aujourd'hui dans la carrière des vivants, arrêtez-vous ici un moment pour chercher sur la terre quelqu'un de ses anciens habitants. De tant de générations d'hommes qui se sont succédé depuis le commencement du monde jusqu'à notre âge, cherchez-en un seul qui ait échappé à la destinée commune. Les premiers hommes ont poussé la vie à des neuf et dix siècles, et enfin ils sont morts: *Et mortui sunt.* De certains hommes ont fait un peu plus de bruit sur la terre, mais ils sont morts comme le reste des hommes, et maintenant ils dorment dans le même oubli et dans le même silence: *Et mortui sunt.* Le nom des héros et des savants a passé jusqu'à nous; leurs conquêtes et leurs ouvrages ont acquis à leur nom une espèce d'immortalité, et eux sont morts: *Et mortui sunt.* Tant de riches auraient donné tout leur or et tout leur argent pour se racheter du trépas, et ils sont morts: *Et mortui sunt.* Tant d'heureux de ce monde se sont attachés à prolonger leurs jours, et ils sont morts: *Et mortui sunt.* Nos pères nous ont donné l'être, et eux sont morts. En un mot, tous ceux qui ont paru sur la terre ont disparu, presque tous ont été surpris par la mort. Et nous, sous le tranchant de la même épée qui a coupé le fil de leurs jours, au milieu du même torrent qui les a emportés; dominés de toutes parts par la mort, et certainement exposés aux mêmes surprises, nous croyant à peine mortels, nous ne pensons ni à la mort ni à ses suites; nous ne réglons pas notre vie sur cette mort prochaine, suivie, selon qu'elle aura été bonne ou mauvaise, d'une éternité de bonheur ou de malheur!

O folie! ô erreur! ô ensorcellement de la vie humaine! Tous les jours l'homme de bien meurt à nos yeux consolé et réjoui d'avoir prévenu sa dernière heure. Tous les jours nous voyons mourir l'âme mondaine dans les regrets et dans la douleur d'avoir attendu si tard à penser à une autre vie. Tous les jours le pécheur surpris, qui n'a pas le temps de bien vivre, et a à peine le

loisir de se repentir d'avoir mal vécu, sort de ce monde sans laisser d'espérance raisonnable de son salut, sans en avoir trop lui-même, et ces exemples, ces avis du ciel, ces malheurs ces autres hommes sont perdus pour nous. Nous ne mettons pas à profit la joie du juste mourant; nous ne nous instruisons pas par les derniers regrets de l'âme mondaine ; nous ne devenons pas sages aux dépens du pécheur mort. Ce n'est donc pas une chose affreuse de mourir comme le pécheur ! Il est donc indifférent de mourir comme l'âme mondaine ! Ce n'est donc pas l'unique bonheur de mourir comme le juste ! Qu'importe ce qui arrivera de nous après notre mort? il nous suffit de ne pas passer si tristement la vie en nous inquiétant trop d'un avenir. Voilà non-seulement le système des libertins, cela se suit chez eux ; mais la conduite d'une infinité de gens qui croient à la vie future. Si quelque chose afflige l'Eglise et lui donne de l'inquiétude, c'est un tel égarement au milieu d'elle. Elle ne cesse d'élever sa voix, et aujourd'hui elle joint à ses discours ordinaires une cérémonie singulière, bien propre à nous ramener au véritable usage de la vie, en nous mettant, et de si près, la mort devant les yeux. Entrons, vous et moi, mes frères, dans l'esprit de l'Eglise ; car le prêtre est aujourd'hui averti comme le peuple. Voyons donc ensemble ces deux choses que nous prêche la cérémonie des cendres ; c'est la plus importante instruction de la vie humaine.

L'homme vivant doit travailler pour la vie future.

L'homme mortel doit y travailler promptement : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous nous prétendons raisonnables, et nous nous glorifions d'être chrétiens ; mais si nous nous piquions de choquer les premiers principes de la raison, et d'aller contre toutes les lumières du christianisme, nous conduirions-nous autrement que nous faisons par rapport à la vie future? Je veux croire que nous pensons bien ; mais encore une fois, notre conduite à l'égard de cette éternité, dont le bonheur ou le malheur dépend du bon ou du mauvais usage que nous aurons fait de la vie, n'en est que plus étonnante. J'y trouve le renversement entier de la sagesse, et un égarement prodigieux dans la foi : vous en allez convenir avec moi.

Quelle idée ont les gens du monde de la raison et de la sagesse? Ils prennent pour la raison les penchants aveugles de la chair et du sang; ils confondent avec la sagesse la folie même. Trop heureux, disent les uns, que la nature nous ait celé notre dernier jour. Que serait-ce qu'une vie qui aurait toujours devant les yeux sa courte durée et sa fin marquée? Une telle vie serait une inquiétude continuelle et une mort de tous les moments. Trop heureux encore une fois d'une pareille disposition, qui du moins nous laisse jouir de la vie tant que nous vivons, n'allons pas, sous prétexte de nous mettre à couvert d'un malheur à venir, nous dérober à nous-mêmes un bonheur présent. Voilà comme raisonne tous les jours une philosophie réprouvée, et elle reçoit des applaudissements publics. Nous n'avons en ce monde que notre vie, il faut la passer le plus heureusement qu'il est possible, et nous reposer de l'avenir sur la bonté d'un Dieu qui ne nous a pas faits pour nous perdre : c'est le raisonnement de plusieurs, et ce raisonnement est insensé. Nous sommes des gens du monde, accablés des soins de la vie ; heureux ceux qui par leur état peuvent ne s'occuper que des années éternelles. C'est le discours ordinaire des hommes, plus spécieux, mais au fond aussi peu raisonnables. Voici, après ce que nous voyons, et supposant ce que nous croyons, comme il faut raisonner.

Nous naissons pour la mort. Dès avant notre naissance l'arrêt en est prononcé, le jour en est marqué, les circonstances en sont prévues ; en commençant de naître nous commençons à mourir ; chaque instant nous avance vers le tombeau ; du milieu de la vie nous nous précipitons dans la mort ; peut-être demain ne serons-nous plus sur la terre ; nous n'avons rien apporté en ce monde, nous n'en emporterons rien ; toutes les choses humaines, variables, incertaines, tant qu'elles sont dans nos mains, périront un jour pour nous ; les biens et les maux qui suivent cette vie sont éternels; ces biens ne se conçoivent pas, ces maux ne s'expriment pas. Dans cette situation, que peut faire l'homme de plus sensé que de s'occuper de cette dernière fin et de ses suites; que d'attacher toute son âme à cette autre terre des vivants, et d'y rapporter toutes ses démarches et tout son travail?

O funeste vie, qui ne conduit qu'à la mort! *O lethiferam hanc vitam nostram! O vanitatem cursus hujus mundi!* (S. EPHR.) O vanité de la course, vanité du passage, vanité de l'apparition de l'homme sur la terre ! car la vie humaine n'est que cela, tandis que l'éternité où la vie humaine court se perdre, et qui de son côté s'avance à grands pas au-devant de nous, est la demeure de l'homme, son état pour les siècles des siècles ; heureux ou malheureux, on ne saurait trop le répéter selon que l'homme aura bien ou mal usé de cette vie si courte. Et l'homme, détournant les yeux, se séparant tout entier de cette éternité, comme s'il ne la croyait ni ne l'attendait, occupe toutes ses pensées, attache tout son cœur, se renferme tout lui-même dans cette vie si courte, si courte, que ces images, la fleur d'un jour, une vapeur qui s'exhale, une ombre qui s'enfuit, un songe qui s'évanouit ; ces images, quelque fortes qu'elles soient, ne le sont pas encore assez pour en exprimer la brièveté et la fuite rapide. Des flots qui se poussent l'un l'autre, voilà les années de l'homme. Des moments qui ne s'attendent pas l'un l'autre, et qu'un mouvement rapide emporte avec lui au delà de la vie, voilà la vie de l'homme. Mais pourquoi cette vie si courte? Enfants des

hommes, demandons-le à celui qui l'a faite. Est-ce en vain, ô mon Dieu, que vous avez rendu l'homme semblable à la vanité par la précipitation avec laquelle coulent ses jours? *Nunquid vane constituisti filios hominum?* (*Psal.* LXXXVIII, 48.) Ce n'est pas en vain. Une longue vie aurait été une tentation, et presque un piége; une vie courte est un avertissement continuel et une raison pressante de ne point travailler à vous établir sur la terre, comme si vous deviez y demeurer longtemps, et presque comme si vous étiez immortels. Est-ce sans dessein, Seigneur, que vous avez formé la plus longue vie d'un si petit nombre de jours? *Nunquid vane constituisti filios hominum?* C'est afin que, détachés d'une vie si courte, fût-elle moins misérable, vous portiez dans une vie plus longue et plus heureuse vos pensées et vos sollicitudes. Est-ce sans raison, mon Dieu, qu'après quelques siècles vous avez retranché tant d'années à la vie de l'homme, que son séjour sur la terre se trouve changé en un court pèlerinage? C'est afin que l'homme mortel se permette tout au plus de respirer dans sa course rapide.

De quoi s'inquiète donc tant l'homme sous le soleil, lui qui passe sur la terre comme une ombre fugitive qui va se perdre dans la nuit éternelle du tombeau? *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur.* (*Psal.* XXXVIII, 7.) En effet, chrétiens auditeurs, fût-il aussi assuré qu'il est incertain si nous conduirons nos projets à une heureuse fin, ou si nous recueillerons le fruit de nos travaux; la gloire de la terre fût-elle aussi flatteuse quand on en jouit, qu'on se l'était promis quand on la poursuivait; la fortune de ce monde fût-elle aussi constante qu'on peut l'espérer de l'inconstance des choses humaines, et aussi durable qu'elle peut l'être, dès là que ces projets et tous leurs succès périront dans peu, dès là que le fruit de nos travaux nous sera bientôt enlevé, dès là que la gloire de la terre s'ensevelit avec nous, ou ne dure pas plus après nous que le frémissement d'un airain résonnant; dès là que ces richesses s'écoulent de nos mains, ou plutôt que nous nous écoulons nous-mêmes comme l'eau, pour nous perdre sous la terre et ne plus revenir; dès là enfin que tout ce qui est borné par la vie, se passe dans une représentation d'une heure (car c'est le personnage que nous jouons tous ici-bas : *In imagine pertransit homo*); c'est inutilement que l'homme s'agite, que l'homme s'inquiète; c'est follement que l'homme sacrifie son repos, épuise son esprit, tourmente son corps, risque de perdre, et perd trop souvent son âme pour les choses de la terre : *Sed et frustra conturbatur.*

Le temps de la vie est court, l'homme ne cesse de s'en plaindre. Le temps de la vie est court; l'insensé le dit comme le sage, et le mondain comme l'homme chrétien. Mais dans la bouche de l'insensé c'est une parole qui se perd dans les airs, c'est une impression d'un moment; au lieu que le sage en tire des conséquences, ou pour mieux dire, en fait la règle pour toute la conduite de sa vie. Le mondain tire aussi quelquefois des conséquences de cette brièveté de la vie; mais toutes différentes de celles qu'en tire l'homme chrétien. Que conclut en effet de cette brièveté de la vie saint Paul, et après lui tout homme sage de la sagesse de l'Evangile? *Tempus breve est; reliquum est* (I *Cor.* VII, 29), etc.. Conclut-il qu'il faut dérober à ses plaisirs, ou prendre sur son repos le plus qu'il se peut de ce temps court, pour le donner à l'étude sèche et stérile des sciences humaines? Conséquence de philosophe. Conclut-il qu'il ne faut pas différer de s'établir dans le monde, d'y choisir une profession, de mettre ordre aux affaires de sa maison terrestre? Conséquence humaine. Conclut-il qu'il faut se hâter de faire fortune, imaginer pour cela de nouvelles intrigues; prendre des moyens plus courts, fussent-ils plus injustes? Conséquence mondaine. Conclut-il qu'il faut se presser de prendre des plaisirs qui se pressent eux-mêmes de nous échapper, de les entasser les uns sur les autres, afin qu'à la mort nous soyons sans regret sur l'usage de la vie? Conséquence des impies. Voici la conséquence de l'Apôtre, qui est celle de la sagesse et de la raison : Le temps est court; reste à user de ce monde comme n'en usant pas; à avoir une femme et des enfants comme n'en ayant point; à vendre et à acheter, à acquérir et à posséder, comme si ce n'était pas notre bien. Reste à nous intéresser si peu aux choses humaines, à tout autre événement qu'à celui qui doit nous tirer pour toujours du siècle présent, qu'il paraisse et qu'il soit vrai que nous ne sommes touchés que de bien mourir pour être éternellement avec le Seigneur. Le temps est court, et dans sa brièveté, les jours qui nous restent, après en avoir tant laissé écouler inutilement, sont devenus si précieux, qu'il faut les mettre tous à profit pour l'éternité, uniquement affligés d'avoir tant perdu de ce temps court. Le temps est court, et tant de besoins et de sollicitudes de la vie nous enlèvent encore tant de ce temps court, qu'il faut en recueillir le reste précieusement.

Recueillir ce reste de temps, le racheter, comme parle l'Apôtre, pour le donner aux soins de la vie future, aux dépens des biens de celle-ci, en un mot, acheter de tout ce qui périt et passe si vite ce qui ne périt point et demeure comme Dieu même aux siècles des siècles. C'est ainsi que saint Paul raisonne, et qui ne raisonne pas comme lui, en supposant la vie future, s'écarte du droit et sain raisonnement.

Entrons ici, mes frères, dans les vues d'une sagesse plus haute que celle des hommes. Une vie déjà si courte, et d'ailleurs si malheureuse, pourquoi le souverain ordonnateur de toutes choses l'aura-t-il encore rendue si fragile et si incertaine? Est-ce afin que nous nous remplissions l'esprit et le cœur des besoins d'un avenir si incertain? Est-ce afin que nous nous occupions tout le

jour de ce que nous aurons le lendemain pour manger et pour nous vêtir, que nous nous occupions toute l'année du soin de semer et de l'espérance de recueillir, que nous nous occupions toute la vie des pertes ou des gains d'un négoce? Nous serons une éternité dans une autre vie, nous ne savons pas si nous serons demain en celle-ci; et, ou nous nous endormirons sans faire aucune provision pour cette autre vie, c'est ce que fait la moitié des hommes, ou nous ne travaillons qu'à faire des amas pour celle-ci, comme fait l'autre moitié du genre humain. Où est ici la raison? Pas un seul de nos jours n'est assuré : nous ne jouissons du moment présent qu'en tremblant pour le moment d'après, et nous porterons dans l'avenir le plus reculé nos inquiétudes, nos défiances, nos craintes humaines. Je ne sais comment la sagesse de ce monde appellera cette conduite, si elle trouvera que l'homme agisse ici en homme raisonnable; mais je sais bien que l'Evangile traite tout ceci de folie. Je le dirai donc après le Fils de Dieu reprochant aux hommes leur égarement. Insensé! *stulte!* (*Luc.*, XII, 20.) cette nuit même on te redemandera ton âme : *Hac nocte animam tuam repetent a te* (*Ibid.*) Et ce que tu as préparé, pour qui sera-t-il? *Quæ autem parasti, cujus erunt?* (*Ibid.*) Insensé, avec un nom et une réputation de sage! *stulte!* cette nuit même on te redemandera ton âme, et cette âme, comme si elle t'était étrangère, tu l'as oubliée; cette âme, comme si tu l'avais reçue en vain, tu l'as abandonnée. Tu as songé à tout, tu as pourvu à tout, hors à ton âme et à ton sort éternel. Insensé! *stulte!* tu laisses tes coffres pleins d'argent, ta maison remplie de biens, tes terres en bon état, tes revenus bien assurés; tu laisses ta femme dans l'abondance, tes enfants bien établis, des héritiers étrangers trop engraissés, tes domestiques mêmes assez à leur aise; et ton âme, comme si c'était l'âme de ton ennemi, tu vas la présenter devant son juge vide de bonnes œuvres, et peut-être chargée d'iniquités. Insensé! tes trésors feront des réprouvés après toi; tes richesses, amassées avec tant de soin, consoleront plus facilement de ta perte et te feront plus tôt oublier dans le tombeau; tes épargnes, prix de ta substance et de ta vie, feront du jour de ta mort un jour de réjouissance au milieu de ta maison; tu brûleras misérablement dans les enfers tandis que ceux qui auront recueilli ta riche succession feront leur paradis en ce monde et insulteront à ta folie et peut-être à ton malheur. Insensé mille fois! *stulte!*

Voyez pour votre instruction, car c'est pour cela que Dieu a ainsi ordonné des choses humaines, voyez cette révolution éternelle des choses de la vie, la scène toujours changeante de ce monde, et l'homme lui-même, dit Job, ne demeurant jamais dans le même état. Ces terres qui changent tous les jours de maîtres, ces palais qui changent tous les jours de nom, ces royaumes qui changent si souvent de souverain, ces enfants qui s'élèvent tous les jours à la place de leurs pères, ces charges qui passent tous les jours à des hommes nouveaux, ces richesses qui changent incessamment de main, cette gloire toujours errante qui s'arrête à peine un jour sur les mêmes têtes et sur les mêmes maisons; dans ces changements éternels qui en ont fait peut-être plus d'une fois dans votre sort pendant la courte durée de votre vie, comment ne voyez-vous pas à plein la vanité de tout ce qui passe? Comment n'en concluez-vous pas qu'il faut se transporter tout entier dans la vie où rien ne périt, où tout demeure; que c'est là toute la sagesse, et pour m'exprimer avec le Sage, que c'est là tout l'homme? *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.)

Mais s'il n'y a point d'avenir? Mais s'il y a un avenir? Et, dans le doute seulement, faudrait-il tant risquer pour si peu de chose? S'il n'y a point d'avenir, l'homme de bien en sera pour vingt, pour trente années de travail perdu, encore faut-il supposer qu'il n'aura été dédommagé par rien de ses peines, qu'il n'aura pas trouvé dans la vie réglée par la piété une certaine satisfaction qui ne se trouve pas dans les plaisirs mêmes. Mais s'il y a un avenir, et que, pour n'avoir pas travaillé à son salut éternel pendant les jours si courts et si incertains de la vie présente, l'homme tombe en mourant dans cette éternité malheureuse dont on se représente toujours le malheur infiniment au-dessous de ce qu'il est?

Il y a un avenir, c'est le fond de notre religion : c'est la lumière imprimée en nous avec le doigt de Dieu, c'est ce que la raison voit le premier en nous, c'est sur quoi l'âme est en même temps raisonnable et naturellement chrétienne, selon la grave expression de Tertullien. Il y a un avenir; c'est la tradition la plus ancienne du genre humain; c'est une vérité qui se tire des fables mêmes du paganisme; c'est la croyance plus ou moins formée de tous les peuples; c'est l'opinion de tous les sages; et celui-là seul par une même folie peut nier qu'il y ait un avenir qui nie qu'il y ait un Dieu. Il y a un avenir, et devant cet avenir tout ce qui passe avec la vie de l'homme, tout ce qui passe avec le monde disparaît et est comme déjà passé. Il y a un avenir, et tout ce qui n'a pas de rapport à cet avenir, la foi le regarde comme étranger au chrétien, comme trop petit pour mériter le nom d'affaire. Il y a un avenir, et devant cet avenir toutes ces choses auxquelles la vanité humaine donne de grands noms sont de grands amusements, et la vanité elle-même. Ainsi, selon les idées de la foi, presque tous les hommes s'amusent : ceux-ci s'amusent à s'enrichir, ceux-là s'amusent à s'élever; les uns s'amusent au trafic, les autres s'amusent aux sciences. Plusieurs s'attachent à bâtir la fortune de leurs enfants sur des fondements solides, et cela n'est que vanité : *Et hoc vanitas est.* (*Eccle.*, II, 26.) D'autres s'étudient à se faire à eux-mêmes des jours heureux en ce monde, et cela même n'est que vanité: *Et hoc vanitas est.* Quelques-uns ajoutent tous les jours

maison à maison, héritage à héritage; on dirait qu'ils cherchent à engloutir la terre entière pour se laisser un nom sur la terre, et cela même est une vanité et une plus grande vanité. *Sed et hoc vanissimum judico.* (*Psal.* IV, 3.) Enfants des hommes appesantis de cœur et d'esprit, jusques à quand nous arrêterons-nous ainsi à la vanité et courrons-nous après le mensonge?

Vanité qui nous environne, vanité qui nous séduit. Et cette vanité, c'est l'homme même; et cette vanité, c'est la vie présente. En effet, mes frères, pendant que nous vivons, nos sens nous imposent, nos désirs nous trompent, nos espérances nous jouent, nos craintes nous abusent, la jouissance nous aveugle: pendant toute la vie nos passions nous paraissent des devoirs, les coutumes des titres, les exemples des règles, les prétextes des raisons, les décisions favorables à la cupidité et à la mollesse, les oracles tout ensemble de la sagesse et de la vérité. Mais ce sont là les erreurs de la vie humaine qui se dissiperont au jour de la mort où notre foi semble nous attendre; ce sont là les erreurs de la vanité humaine qui se dissiperont en ce dernier jour, qui sera le jour de la vérité.

Jusqu'à ce jour-là les enfants des hommes vivront dans l'illusion et dans l'ensorcellement de la vanité; jusqu'à ce jour-là les hommes de ce siècle vivront inutiles et sans inquiétude sur cette inutilité, sur cette vie perdue à des choses vaines. Mais en ce jour-là périront toutes ces pensées de la vanité, toutes ces pensées de l'homme, toutes ces pensées de la vie. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (*Psal.* CXLV, 4.) Flatteuses pensées des savants, des gens d'esprit, des belles personnes; vaines pensées des grands et des riches de la terre, profondes pensées des sages de ce monde, importantes pensées des politiques, hautes pensées des conquérants et des hommes qui marchent sur la tête des autres hommes, folles pensées de l'homme qui se perdent dans une longue vie, laquelle se changera tout d'un coup en un court moment; vastes pensées de certains hommes qui s'étendent à cette espèce de seconde vie après la mort dont la vanité de l'homme vivant se repaît, vous périrez toutes en ce jour-là. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Et il ne restera de ces folles, de ces vaines, de ces ambitieuses pensées de l'homme qu'un deuil amer, un regret peut-être inutile, une douleur sourde, un désespoir secret, un accablement d'esprit, un serrement de cœur, des frayeur mortelles, des pleurs et un grincement de dents, triste prélude de ceux de l'enfer!

Voilà donc la fin de la vie humaine, plus sérieuse que son cours qui n'a été qu'une perpétuelle folie et un volontaire égarement! Voilà pourquoi vivent la plupart des hommes: pour se repentir en ce jour-là, *in die illa*, d'avoir vécu comme ils ont fait pour la vanité, pour s'accuser, se condamner, s'accabler eux-mêmes de reproches, et pour dire aux autres en cessant ainsi de vivre: Ne faites pas comme j'ai fait! Tardive reconnaissance des erreurs de la vie humaine! froide leçon d'un mourant sur l'inutilité du travail de l'homme sous le soleil qu'écouteront froidement des enfants, des amis pleins de vie, comme il l'aura peut-être écoutée lui-même en une pareille circonstance de la bouche d'un père ou d'un ami?

Mortels insensés et tardifs à croire ce que l'Evangile leur enseigne, ce que les prophètes leur ont annoncé, ce que tant de morts devant eux et autour d'eux leur auront prêché encore plus hautement! *ils mangeaient, ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient, ils faisaient des mariages.* Ils étaient occupés de leurs affaires de ce monde et des choses humaines, lorsque tout d'un coup la mort, suivie de ses douleurs, s'est présentée; lorsque tout d'un coup un prêtre leur a dit: Mettez ordre aux affaires de votre conscience, car votre dernière heure approche; pour leur dire aussitôt après: Votre fin est venue, la fin de votre vie est arrivée, *Finis venit, venit finis.* (*Ezech.*, VII, 2); voici votre dernier jour: *Nunc finis super te.* (*Ibid.*, 23.)

Voici votre dernier jour. Ecoutons ce que le pécheur sorti tout d'un coup de la vanité nous dira en ce jour-là, *in die illa*. C'est la vérité qui est dans sa bouche pour l'instruction de ceux qui lui survivent; car pour lui il sait et il voit, mais c'est bien tard.

En ce jour-là ce n'est plus ce vain philosophe, vrai libertin, qui nous débitait avec complaisance sa morale impie sur l'usage de la vie, qui s'honorait lui-même du nom de sage, parce qu'il savait vivre au gré des sens; c'est un homme qui se reconnaît pour le plus insensé des hommes. *Stultissimus sum virorum.* (*Prov.*, XXX, 2.)

En ce jour-là ce n'est plus cette femme qui, ne se croyant faite pour rien de sérieux et se trouvant embarrassée du temps, aurait trouvé la vie trop longue si elle n'eût rempli tous ses jours et toutes ses heures de jeux et d'amusements; c'est une femme qui reconnaît le prix du temps, quel crime ç'a été de le perdre et quel malheur c'est de ne pouvoir plus le retrouver.

Ce grand du monde, plein de son nom, enflé de ses titres, fier de ses alliances, enivré de son bonheur, arrive enfin au moment fatal, et, prêt à descendre dans le tombeau où rien ne le suivra que ses iniquités et ses œuvres inutiles, il s'écrie pour la première fois: Qu'importe à un homme d'avoir vécu dans tout l'éclat et toute la félicité du siècle! Qu'importe à un homme de mourir avec un peu plus de bruit, d'être porté dans la terre avec un peu plus de pompe, de laisser un souvenir un peu plus long de son apparition sur la terre, si, pour avoir oublié son âme dans le temps, il l'a perdue pour l'éternité!

En ce jour-là, à son réveil, car sa vie n'a été qu'un songe, ce riche dit aux richesses, qui, avec quelques consolations, lui ont donné tant d'inquiétudes; à ces richesses qui lui ont coûté tant de soins et peut-être tant de crimes: Vous m'avez trompé:

vous m'avez enlevé l'héritage du ciel, et vous ne me rachèterez pas de l'enfer, ni vous ne me soulagerez dans les peines que j'y souffrirai

Entendez cet homme de plaisir dire à ceux à qui il est donné en spectacle à sa dernière heure : comment tout finit, et finit si vite! Quel regret à la mort d'avoir vécu dans les plaisirs! Je reconnais la tromperie des joies et des ris. Vous penserez un jour comme moi; mais puissiez-vous vous détromper d'avance, et mépriser salutairement pendant la vie ce que je pleure peut-être inutilement à la mort!

En ce jour-là où toutes les pensées de ce monde périssent, nous entendrons ces beaux esprits, ces savants du siècle se dire à eux-mêmes en gémissant : Les ignorants et les idiots emportent le royaume des cieux: et nous, avec tout notre esprit et toute notre science, nous sommes perdus! Habiles et sages, ces ignorants et ces idiots! Et nous, nous n'avons été que des insensés, toujours égarés de la voie de la vérité.

Ce père et cette mère qui n'ont vécu que pour les autres comprennent alors, mais trop tard, qu'ils auraient dû vivre en premier lieu pour eux-mêmes. Ils commenceraient à le faire, s'ils recommençaient à vivre; mais il faut mourir. Eloignez-vous, enfants trop aimés; vous jetez trop de trouble dans une âme qu'il nous faut calmer; éloignez-vous, encore une fois, et pensez à devenir sages aux dépens de ceux qui vous ont donné la vie, et vous ont sacrifié leur éternité.

C'est à l'âme mondaine qu'il est réservé de nous instruire au sujet de cette vie qui passe si vite, et du siècle futur qui ne finit point. La foi elle-même ne parle pas mieux sur la vanité de toutes les choses périssables, que ces personnes pour qui tout est sur le point de périr. Quelle naïveté dans ce qu'elles disent du monde, de ses coutumes, de ses maximes! Quel pathétique dans la manière dont elles expriment et le regret qu'elles ont sur le passé, et les résolutions qu'elles prendraient pour l'avenir, s'il y avait encore du temps pour elles; mais *il n'y a plus de temps!*

Achevons tout en un seul mot: d'une même voix les enfants du siècle qui quittent la vie s'écrient : nous nous sommes trompés; nous nous sommes égarés du droit chemin : *Erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6.)

Mes frères, je ne vous ai arrêtés si longtemps au lit des mourants, que par ce que c'est là que nous attend cette lumière que nous éloignons pendant la vie comme une importune, et que nous craignons comme une ennemie; parce que c'est de là que sort la vérité dans toute sa simplicité et dans toute sa force; parce que la moindre parole en cet état est une prédication plus énergique que nos discours les plus éloquents.

Les mondains toujours extrêmes dans leurs raisonnements, et peu justes dans les conséquences qu'ils tirent des principes les plus certains, diront sans doute ici : Si cela est, il faut abandonner les affaires, aller habiter les déserts; il faut nous ensevelir tout vivants, laisser périr les choses du monde et le monde lui-même.

Non, mes frères, ce n'est là ni ce que je vous prêche, ni ce qu'enseigne l'Evangile, ni ce que demande de nous la droite raison, ni ce que nous conseille la piété. Il est des devoirs humains qui entrent dans notre vocation au royaume de Dieu : il est des sollicitudes temporelles auxquelles la Providence elle-même nous a assujettis en vue de notre salut éternel. Ainsi, chrétiens, ne quittez point votre état selon le monde, soyez toujours homme de robe, homme d'épée, homme de lettres, homme de négoce, si Dieu vous y a appelés. N'abandonnez point vos affaires, puisqu'elles font partie de votre vocation. Ne négligez point de certains devoirs de la vie civile, ils peuvent entrer dans votre sanctification. N'oubliez en rien que vous êtes pères et mères de famille. Mais souvenez-vous, avant toutes choses, que vous êtes des hommes mortels, qui passerez bientôt de votre habitation terrestre dans la maison de votre éternité; souvenez-vous que les devoirs de la vie civile sont infiniment subordonnés à la nécessité de sauver votre âme, et que dès-là qu'ils y seraient des obstacles, ce ne seraient plus des devoirs, mais des tentations. Au milieu de l'attention pour vos affaires temporelles et des soins pour votre famille, souvenez-vous que vous avez une affaire personnelle, une affaire capitale, pour laquelle il faut prendre les mesures les plus justes et les plus sûres; pour laquelle il faut se ménager et le temps, et la liberté d'esprit, et le détachement de cœur, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour y réussir. Cette affaire c'est de faire servir la vie présente à l'acquisition de la vie éternelle. L'homme vivant doit travailler pour la vie future : vous l'avez vu. L'homme mortel doit y travailler promptement : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De ceux qui négligent de travailler pour la vie future, les uns remettent cette seule affaire de l'homme à je ne sais quel âge, les autres seulement la diffèrent de jour en jour. Je vais faire voir qu'on ne doit ni remettre ce travail à un âge avancé, ni le différer seulement au jour d'après.

On ne se dit pas à soi-même qu'on ne mourra point; et le démon n'a pu tromper sur cela que nos premiers pères qui n'étaient pas nés pour mourir, et n'avaient pas vu sur leurs semblables l'exemple de la mort : mais à cela près, qu'on ne se flatte pas d'être immortel, il n'y a rien de favorable aux désirs de la nature qu'on ne se promette. Comme si on avait fait un pacte avec la mort, on se persuade qu'on vivra jusqu'à un certain âge; et qu'alors, las des affaires, las des plaisirs, las des embarras du monde, on se tournera du côté de Dieu. Sur cette assurance qu'on vivra l'âge ordinaire des hommes, et au-

delà, on ne se presse point de mettre la main à la grande affaire de l'éternité.

Mes frères, quand il serait aussi certain qu'il est douteux si l'on arrivera à cet âge où l'on se propose de quitter les affaires et les plaisirs du monde, et de commencer à vivre sérieusement et pour le grand objet, n'y a-t-il pas un temps propre, une occasion favorable pour chaque chose ? Les mondains savent bien l'épier, ce temps favorable à leurs intérêts, et les pécheurs ne la laissent pas échapper, cette occasion heureuse pour leurs projets criminels! Mais, aussi insensé dans ses voies que le mondain est sage et le pécheur habile dans les siennes, le chrétien destine à la seule affaire qu'il ait sur la terre le temps le moins propre. Il choisit, pour faire les préparatifs et les provisions nécessaires pour l'éternité, cette saison où tout est stérile, où il ne croît rien : vous entendez par là le dernier âge. Je pourrais, avec le Sage, renvoyer ces hommes que le goût pour les choses du monde, ou qu'une certaine paresse tient endormis pendant le bel âge, qui est la saison favorable, aux leçons de la fourmi : *Vade ad formicam, piger.* (*Prov.*, VI, 6). Mais je n'ai besoin contre les gens du monde, pour les instruire et les convaincre de folie, que de leur propre sagesse.

Ployer le corps des enfants lorsqu'il est encore souple, former leur esprit lorsqu'il est encore neuf, jeter dès le premier âge dans leur âme la semence des vertus ou des qualités humaines qu'on veut y trouver un jour; les accoutumer de bonne heure au genre de vie auquel on les destine, travailler soi-même pendant la vigueur de l'âge et de la santé, pour avoir travaillé et n'avoir plus qu'à jouir du fruit de son travail dans la vieillesse et dans l'infirmité : voilà votre sagesse, mondains, et je la loue dans le même esprit que le Fils de Dieu loue dans l'Evangile la sagesse de l'économe infidèle. Mais ce qui m'étonne et ce qui m'indigne, c'est qu'on ne veuille ni écouter la même raison, ni suivre la même conduite, quand il s'agit du salut ou de la perte éternelle.

Quoi! la vieillesse déjà si affligée, si fâcheuse, si importune à elle-même; la vieillesse, lente, paresseuse, qui n'est souvent qu'une infirmité universelle, ou, comme parle le Prophète, *inquiétude et douleur*, sera le temps propre à une affaire qui demande l'homme tout entier, de la vigueur dans le corps, de la liberté dans l'esprit, du courage dans l'âme! L'âge avancé où toutes les habitudes sont formées, où le dernier pli est pris, sera le temps destiné à ployer le corps à un genre de vie aussi difficile qu'est la vie chrétienne, surtout quand cette vie est nouvelle et inconnue! Que les enfants du siècle, qui ont tant de raison et de conduite, pour leurs affaires de ce monde, manquent de l'un et de l'autre, sont insensés, en un mot, quand il s'agit du salut éternel de leur âme!

Les beaux jours de la vie nous sont-ils donnés pour être sacrifiés à une austère vertu? Ces premières années ne sont-elles pas destinées par la providence elle-même à l'acquisition des choses présentes? Mais ces dernières années, auxquelles vous renvoyez l'affaire de votre vie future, sont-elles propres aux soins et à la diligence que cette affaire demande? Mais ce misérable reste, cet indigne reste de vie que vous réservez pour Dieu, Dieu le voudra-t-il? Mais est-il si aisé de faire autre chose que ce qu'on a toujours fait? Est-il si aisé de bien vivre quand on a longtemps mal vécu? Que fait-on autre chose en changeant d'âge que changer de vice, ou accroître ses habitudes? Ne serez-vous pas de ces malheureux vieillards, en qui tous les goûts de la jeunesse se conservent avec la même ardeur, que la force de l'habitude fait encore courir après des plaisirs qui les fuient, à qui l'âge n'apporte que le chagrin de ne pouvoir satisfaire leurs désirs; et qui, ne pouvant contenter des passions toutes vivantes dans un corps presque mort, se donnent du moins la misérable satisfaction, tantôt de raconter ce qu'ils ont fait, tantôt de rêver à ce qu'ils aiment encore? Ne serez-vous pas de ces vieillards insensés, qui sur le bord du tombeau forment encore de longs projets, mettent la main à des entreprises dont un jeune homme espérerait à peine de voir la fin? Ne serez-vous pas de ces vieillards enfants; de ces hommes que l'esprit d'enfance, c'est-à-dire l'attachement aux amusements de ce monde, sous le nom d'occupation et d'affaires, possède jusqu'à cent ans; et qui sont maudits dans les Ecritures pour cet esprit d'enfance?

On veut jouir de la vie et la remplir des choses de la terre, le plus longtemps qu'il est possible. Mais le grand obstacle à une préparation sérieuse à la mort, c'est la passion pour la vie, plus forte dans les personnes âgées que dans les jeunes gens. En effet, comme ces arbres qui jettent dans la terre des racines d'autant plus profondes qu'ils vieillissent davantage, ne voit-on pas les vieillards tenir plus fortement à la vie, à mesure qu'ils sentent qu'une main forte les arrache de la terre des vivants? Eloigner avec soin toute idée de la mort, n'en voir l'exemple dans les autres qu'avec frayeur, n'en recevoir des avis du dehors qu'avec indignation, n'en entendre des réponses au dedans qu'avec horreur; réunir toutes ses pensées et tous ses efforts dans la prolongation d'une vieillesse souvent pire que la mort: n'est-ce pas la faiblesse de presque tous les vieillards? Rien de ridicule qu'on ne leur fasse accroire; rien d'insensé dont ils ne se repaissent; rien de puéril qu'on ne leur voie faire. On s'applique à les flatter. ce n'est pas la peine, ils savent bien se tromper eux-mêmes. Ils cachent le nombre de leurs années, ils en déguisent les effets, ils affectent de la vigueur, ils se prêtent de la santé, comme s'ils pouvaient tromper la mort en se trompant eux-mêmes et trompant les autres.

On dirait qu'une longue habitude de vivre les a comme assurés de ne plus mourir.

Du moins aiment-ils à se représenter la mort dans le plus grand éloignement; et comme l'horizon semble s'éloigner à mesure que nous avançons devant nous, approchent-ils du terme fatal, les aveugles mortels s'imaginent le voir reculer. Toujours savent-ils s'étourdir sur la proximité de la mort; et il n'est peut-être point de personne âgée que la fin de la vie ne surprenne ou dans cet étourdissement volontaire, ou dans ces espérances frivoles; et certainement ce n'est pas en ne croyant pas mourir de longtemps, ou en travaillant à ne point mourir, s'il se pouvait, qu'on commence à travailler efficacement à bien mourir. Pour pouvoir seulement soutenir la vue de l'éternité quand on y touche, il faut s'en être rendu la pensée familière quand elle était loin. Pour pouvoir faire à la dernière heure ce dernier travail, qui met comme le sceau à notre prédestination bien heureuse, il faut, dit saint Bernard, qu'une longue habitude de vertu et une multitude de bonnes œuvres nous ait comme assurés que notre travail ne sera pas perdu ni sans récompense en notre Seigneur.

C'est pourtant le cours de la vie humaine, que l'homme change à la fin de ses jours. Changement de raison, changement de faiblesse, changement de nécessité, changement de bienséance. On change donc de conduite dans le dernier âge; mais change-t-on alors d'esprit et de cœur? On voit ces personnes prier; et que voulez-vous qu'elles fassent à un âge, où Dieu, comme parle Job, ne leur a laissé de sain que les lèvres? On les entend soupirer; et quand on les verrait pleurer, est-ce du mépris qu'ils font du monde, ou du mépris que le monde fait d'eux, que viennent ces soupirs? Est-ce des larmes d'amour pour Dieu, ou de dépit et de chagrin contre le monde? On ne les voit plus dans les cercles; c'est que le monde les en a mis dehors. On ne les trouve plus aux spectacles; c'est qu'ils ne peuvent plus y paraître avec bienséance, et qu'ils craignent d'exciter la risée. Ils ne se mêlent plus des affaires de la terre; c'est qu'on les leur a arrachées des mains. Ils ne vivent plus dans le péché; c'est le péché qui les a quittés; ce n'est pas la volonté, c'est le corps qui a fait divorce avec le plaisir; et en un mot, s'ils vivent mieux, c'est dans l'impuissance de vivre plus mal. Et vous, qui par l'intérêt visible de vos passions encore vivantes soutenez ici le parti d'une piété tardive, me répondriez-vous que, si la jeunesse de ces gens-ci venait à se renouveler comme celle de l'aigle, ils n'oublieraient pas bientôt les sollicitudes de la vie future, pour reprendre les soins, pour reprendre les plaisirs, pour reprendre les crimes de la vie passée? Concluons donc que la disposition des personnes qui paraissent bien vivre, vivre pour Dieu dans un âge avancé, après avoir mal vécu, après avoir vécu pour le monde le plus longtemps qu'elles ont pu, est bien suspecte. Ces soins tardifs, ces pas pesants, nous pourrions dire forcés, les conduiront-ils à une mort sainte, pour entrer dans la vie heureuse, pour entrer dans le repos, suivis de leurs œuvres? Qu'on cherche d'autres garants. Et si on en trouve de plus hardis et de plus décisifs, qu'on craigne qu'ils ne soient seulement plus présomptueux.

D'ailleurs, mes frères, combien peu arrivent à cet âge avancé sur lequel nous comptons presque tous; et par conséquent combien de ceux qui attendent à ce dernier âge pour travailler à l'affaire de leur salut seront trompés dans leur attente! Ah! jeunesse imprudente! tu comptes sur ce qui n'est pas dans ta disposition; tu comptes sur ce qui ne t'a pas été promis; tu comptes sur ce qui vraisemblablement ne te sera pas donné; tu comptes sur ce que Dieu, selon les règles de sa sagesse, selon les lois de sa justice, selon les oracles de sa vérité te doit retrancher; tu comptes sur l'incertitude même. Car enfin un certain nombre d'années, ni même le lendemain n'est assuré à personne.

Chaque jour nous devenons moins propres à travailler à une affaire de la conséquence de celle-ci; voilà une grande raison pour ne pas renvoyer à je ne sais quel âge cette affaire capitale. Mais la fragilité de notre être, les surprises de la mort, et, en un mot, l'incertitude du lendemain nous permet-elle, si nous sommes sages, de différer cette importante affaire, seulement jusqu'au lendemain?

Où est la règle que la mort se soit faite d'épargner entre les mortels quelqu'un plus longtemps? D'avertir quelqu'un quand elle arrive? Il y a une loi chez elle, qui est de n'en avoir point pour les personnes, pour le temps, pour le lieu et pour la manière. D'une main prompte et souveraine elle enlève les rois et les sujets; elle précipite sous la terre le riche comme le pauvre; elle emporte le jeune comme le vieillard; elle abat l'homme sain et robuste, comme elle achève de consumer l'homme infirme et défaillant. Elle vient à toute heure, elle surprend en tout lieu, elle frappe en mille manières. Rien de certain en tout cela que son incertitude. A quoi donc penses-tu, témérité humaine, de confier ainsi ton sort éternel à un lendemain incertain? O homme! prête l'oreille, regarde autour de toi : que vois-tu que des morts? et qu'entends-tu que des nouvelles de mort? Si jeune! Sitôt! Lui qui paraissait devoir vivre un siècle! Devait-elle s'y attendre, après les assurances si positives qu'il n'y avait plus de danger, et des marques si certaines d'un entier rétablissement! Si heureuse, et en si peu de temps! L'eût-elle cru il y a quelques mois, lorsqu'elle comptait les années de son mariage comme des années de mort, et qu'elle croyait commencer à vivre! Et l'eussions-nous pensé nous-mêmes, quand nous la voyions rajeunir après la mort de ce vieux mari qui l'avait tenue comme ensevelie? Un tel, mort en une heure! Non, après cela il ne faut plus compter sur toutes les apparences de vie. Voilà comme on parle.

Que voit-on autre chose que des gens qu'on ne voit plus? Des parents, des amis,

des hommes, des femmes avec qui l'on était en société, qui ne sont plus? Souvenez-vous, vous qui vivez, comment ils sont morts. Venez, et voyez. Cet ami languissant, dont on disait il y a cinq jours qu'il traînerait encore longtemps, ou même que son infirmité n'allait pas jusqu'à la mort; venez le voir dans le tombeau depuis quatre jours. Cet homme sain et robuste dont vous enviez hier la santé; venez le voir aujourd'hui mort de trop de santé; et comme s'exprime l'Écriture, les entrailles pleines de graisse. Cette femme à qui vous faisiez dans ces derniers jours des compliments sur sa fraîcheur et son embonpoint, venez la voir aujourd'hui consumée comme un vêtement usé. Cette jeune personne qui s'est levée ce matin brillante comme l'aurore, à qui tout promettait encore tant d'années d'éclat et de plaisir, frappée au milieu du jour, venez la voir tomber ce soir comme la fleur de l'herbe. Ce jeune homme qui courait hier avec vous dans les voies du libertinage, qui comptait hier que vous mèneriez encore longtemps tous deux cette vie licencieuse, venez le voir aujourd'hui à l'extrémité de la vie, demandant inutilement à Dieu le reste des jours qu'il s'était promis et de sa jeunesse et de sa santé.

O homme, aujourd'hui vivant, un même accident te menace, un même sort t'est peut-être réservé; tes jours, comptés en haut et retranchés, sont peut-être achevés; l'ordre est peut-être déjà donné à celle qui tranche les jours, de finir les tiens! *Fac conclusionem.* (*Dan.*, IV, 11.) O homme, souviens-toi seulement de la composition de ton être: Poussière, qui ne tend qu'au retour en poussière! Edifice de poussière qu'un faible choc fait écrouler en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III.) O homme, souviens-toi de la fragilité de ta vie! C'est une lampe que le moindre souffle éteint; c'est une feuille que le plus petit vent emporte; c'est une écume légère qu'une goutte d'eau dissout : *Memento, homo!*

L'homme ne se souvient pas volontiers de ce qu'il est, dans la crainte de voir de trop près ce qu'il doit devenir un jour, et ce qu'il peut devenir en un jour. Contre le conseil formel du sage, il va bien plus volontiers dans ces lieux où tout respire la vie, que dans ceux qui l'avertissent de sa dernière fin, qui peut être bien près. L'homme, ne pouvant se dissimuler la fragilité de son être, l'incertitude de la vie et les surprises de la mort, s'arrête à des plaintes insensées et à une tristesse inutile sur cette destinée de l'homme.

Vain philosophe! pitoyable chrétien! plus habile mondain! quand il s'agit de prévenir les inconvénients humains de cette incertitude de la vie et de ces surprises de la mort, il prend et il donne des assurances; il se presse de finir de certaines affaires, d'en commencer d'autres, de les avancer toutes; il s'agite et il se tourmente jusqu'à ce qu'il ait mis ordre à tout ce qui risque; et il n'est enfin en repos que lorsqu'il a mis sa fortune et celle de ses enfants à couvert d'un événement qui devient le plus ordinaire de la vie. Voilà donc les enfants des hommes sages et imprudents tout à la fois. Sages pour la vie qui passe si vite; imprudents pour celle qui ne finit point.

Observez ceci, je vous prie : il n'est point de pécheur, si son péché ne lui a fait perdre sa religion, qui ne veuille mourir autrement qu'il ne vit; il n'est guère d'âme mondaine qui voulût être surprise dans le désordre, et seulement dans l'inutilité de la vie qu'elle mène. De tant de personnes trop enfoncées dans les soins de ce siècle, il en est peu qui ne se proposent de se débarrasser un jour pour pouvoir penser à l'éternité. Tout ce qu'il y a d'âmes tièdes et lâches dans la vertu méditent un genre de vie plus parfait pour l'avenir; ainsi, tous ceux qui croient une vie future ont envie de bien mourir. Mais on a un projet d'établissement dans la tête qu'il faut suivre; c'est un commencement de fortune qu'il faut pousser plus loin, un ouvrage avancé qu'il faut finir, une situation d'affaires plus favorable qu'il faut attendre, quelques années qu'on peut donner encore au plaisir et à la vie du monde; le temps n'est pas encore venu de faire toutes les démarches, tous les renoncements que demande la vie exactement chrétienne. Où cela vous conduira-t-il, aveugle mortel? A quelques années? à quelques mois? à quelques jours? Et si c'est aujourd'hui le dernier de vos jours; et que vous mouriez plein de desseins ambitieux, de projets de science? Et que vous mouriez dans l'embarras et dans l'étourdissement des affaires? Et que vous mouriez dans vos plaisirs et dans vos péchés? Et que vous mouriez dans le relâchement et dans la négligence? Qu'y aura-t-il tout à la fois de plus malheureux et de plus insensé? Et suffira-t-il de déplorer en mourant et ce malheur et cette folie?

Et quand il en coûterait quelque chose à la fortune de vos enfants ou à la gloire de votre nom, pour avoir interrompu un peu plus tôt cette trop grande application aux sciences ou à vos affaires de ce monde? Et quand, pour avoir mis fin de meilleure heure à votre vie mondaine ou à vos désordres, vous mourriez sans avoir tant pris de plaisirs, ou sans avoir commis tant de crimes? Et quand, pour avoir moins tardé d'embrasser la vie chrétienne, vous mourriez plus chargé de bonnes œuvres et de fruits de pénitence, qu'auriez-vous fait contre vous-même, et qu'auriez-vous perdu? Et que penserez-vous de tout cela en ce dernier de vos jours, qui peut être aujourd'hui?

On compte bien travailler, et même bientôt, à une affaire aussi importante que celle de l'éternité; on convient même (car on convient de tout) qu'on a déjà trop tardé. Mais aujourd'hui! *Hodie.* Cela est bien prompt. Mais dans le moment! *Modo.* Cela est bien triste. Bientôt, bientôt; demain, demain; *Cras, Cras.* (AUGUST.) Mais, si en différant seulement jusqu'à demain, demain

il n'est plus temps? Mais, si en vous accoutumant, comme vous faites depuis longtemps, à remettre à un lendemain qui ne vient jamais, vous poussez vos délais jusqu'au dernier jour, et qu'enfin vous mourriez, vous, dans l'impénitence; vous, dans le relâchement; tous, dans l'état où vous ne voudriez pas mourir? Entrez, je vous prie, mes frères, dans ce raisonnement, qui vous mettra tout d'un coup devant les yeux tout le risque que vous voulez bien courir en différant seulement à demain. En différant à demain, vous abusez aujourd'hui de la patience et de la bonté de Dieu; et, en abusant de la patience et de la bonté de Dieu aujourd'hui, vous méritez demain de sa justice d'être encore plus disposés à différer; et ainsi de jour en jour, d'un côté votre mauvaise habitude, et de l'autre la vengeance divine se fortifiant sur vous, vous courez à la mort dans le péché, vous courez à la mort, pleins des sollicitudes de la vie. Il en est de l'affaire de l'éternité comme de toute autre chose que l'on ne diffère que parce qu'on ne l'aime pas et qu'on la craint. Tous les jours on aime davantage à différer; tous les jours on craint davantage de commencer; tous les jours on trouve quelque spécieux prétexte pour renvoyer; et enfin, ni on ne finit, ni on ne commence. On commence par retarder, on finit par n'y plus penser, ou l'on n'y pense qu'en finissant soi-même, et il est bien tard.

Le mondain pressé dit d'une même bouche, avec le pécheur : Dieu est bon, il nous donnera le temps et la grâce. Voilà donc la bonté de Dieu appelée au secours d'un libertinage qu'on ne veut pas quitter! La bonté de Dieu appelée au secours d'une vie toute occupée des choses de ce monde, à laquelle on tient, du moins par la coutume! Voilà la bonté de Dieu transformée en faiblesse, et notre Dieu lui-même changé en quelque chose d'aussi stupide que les idoles des nations! Nouvelle illusion de la vie humaine, qui vient se joindre aux autres, afin que nous les déplorions aujourd'hui toutes! La bonté de Dieu, qui ne veut pas vous perdre, a paru sur vous depuis le premier moment de votre vie; elle y a paru avec sa patience, qui vous invite, non pas à différer toujours, non pas à différer encore, mais à commencer aujourd'hui, si vous entendiez la voix de Dieu. La bonté de Dieu, qui ne veut pas vous perdre, paraît en ce qu'il vous exhorte, en ce qu'il vous conjure, en ce qu'il vous presse de sauver vos âmes, joignant à la voix sensible de ses ministres les pressements intérieurs de sa grâce. La bonté de Dieu, qui ne veut pas vous perdre, paraît dans ces exemples de pécheurs et de mondains surpris par la mort, qu'il vous met tous les jours devant les yeux, ou dont il vous fait porter la nouvelle au loin. La bonté de Dieu, qui ne veut pas vous perdre, paraît dans ces avis qu'il vous donne à toutes les pages de son Evangile, de veiller, d'être sur vos gardes, parce que le jour du Seigneur viendra tout d'un coup; de vous tenir prêts, parce que, à l'heure où vous n'y penserez pas, la mort sera sur vous : *Qua hora non putatis.* (*Luc.* XII, 40.)

A l'heure que vous n'y penserez pas, c'est-à-dire, à l'heure où vous serez moins occupés de la mort, et où elle paraîtra, en effet, plus éloignée. A l'heure que vous n'y penserez pas, c'est-à-dire, à l'heure que vous vous direz à vous-même : Je ne me suis jamais si bien porté; que l'on vous dira de toutes parts : Vous rajeunissez; que vous vous serez accoutumé a cette infirmité sourde et lente qui vous détruit : c'est alors que la mort sera à votre porte, et que le Fils de l'Homme, venant pour vous juger, paraîtra devant vous comme un voleur. Et alors il faudra être prêt, et non pas commencer à se préparer; et alors il faudra avoir achevé l'édifice, et non pas mettre la première pierre : et alors il faudra être trouvé veillant, et non pas endormi : et alors il faudra avoir fait ses provisions, et non pas y courir; et alors il faudra avoir payé ses dettes, il faudra avoir fait son ouvrage, et non pas demander du temps. Du temps! Ah! mes frères, pendant que nous l'avons, ce temps, pendant que nous en avons encore un peu de ce temps précieux, ne sachant pas si nous l'aurons demain, cessons de faire le mal, cessons de faire des œuvres inutiles; faisons le bien, et travaillons à la seule affaire sérieuse. Aujourd'hui : *Hodie.* Dans le moment présent : *Modo.*

Avant, dit le Sage, que nous soyons dans le tombeau où nous courons, et que la main de la mort nous creuse peut-être pour demain, hâtons-nous d'amasser de bonnes œuvres, d'amasser tout ce que nous pourrons de ces œuvres qui suivent l'homme dans son éternité. Assemblons notre conseil, qui est nous-mêmes; prenons notre parti sur ces deux intérêts si différents, celui du temps et celui de l'éternité, et hâtons-nous, si nous sommes sages, de travailler pour cette vie éternelle où nous sommes près d'entrer, parce que, dans le tombeau où nous courons, il n'y a plus ni conseil, ni parti à prendre, ni œuvre à faire : *Quodcunque facere potest manus tua, instanter operare; quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas.* (*Eccle.*, IX, 10.) Au lieu de cette stérilité, au lieu de ces fruits du temps que nous avons portés jusqu'à aujourd'hui, hâtons-nous de porter des fruits de vie éternelle; hâtons-nous, parce que la cognée est déjà levée sur l'arbre; et, selon qu'il tombera, dépouillé ou chargé, il sera jeté dans le feu de l'enfer, ou il sera planté dans le paradis de notre Dieu.

Mes frères, je me dis toutes ces choses à moi-même en vous les disant : *Hæc mihi ipsi dico* (S. Chrysost.); et je m'exhorte encore plus moi-même que je ne parais vous exhorter : *Me ipsum exhortor.* Quelle sera la fin de tout ceci? *Et quis horum finis?* La mort? le tombeau? la poussière? la cendre? les vers et la pourriture? *Mors? tumulus? pulvis? cinis? vermes?* Ce n'est encore rien

que cela. Un bonheur ou un malheur éternel pour l'âme et pour le corps ensemble : voilà où aboutit nécessairement, et en peu de jours, la vie de l'homme sur la terre. Prenons un meilleur parti : *Meliora capessamus.* Travaillons à notre affaire sur la terre. Ne différons pas en nous appuyant sur la bonté de Dieu : cette présomption en a trompé plusieurs. Ne remettons pas ce travail en comptant sur la longue durée de notre vie ; cette espérance trompe presque tous les hommes. Pour toutes les choses de ce monde ; pour tout ce que nous pouvons y avoir de plus cher, ne négligeons pas notre affaire unique, notre affaire personnelle; ne risquons pas de la manquer; rien ne dédommage de cette perte. Hommes destinés à l'héritage éternel et marqués pour le ciel, que des biens qui doivent périr n'attachent pas notre cœur et ne remplissent pas notre vie! *Ad æterna prælectos peritura non occupent.* (August.) Hommes descendus du ciel et qui y retournons, laissons la terre aux enfants des hommes; laissons des hommes dont les noms sont écrits sur la terre se partager entre eux les biens de la terre. Que ceux-ci choisissent les honneurs, ceux-là les plaisirs, d'autres les richesses : *Alii quæris eligant.* Le partage du peuple de Dieu, c'est Dieu lui-même, Dieu éternel, récompense éternelle de ses élus : *Portio electorum, Dominus æternus est.* Puisse ce saint et heureux partage, par nos travaux et la grâce de Jésus-Christ, être le nôtre! *Amen.*

SERMON X.

Pour le premier dimanche de carême.

SUR L'OBSERVATION DU CARÊME.

Cum jejunasset (Jesus) quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV, 1.)

Jésus jeûna quarante jours et quarante nuits, après quoi il eut faim.

Que rien ne nous scandalise de ce qui est écrit de Jésus-Christ Sauveur dans les saints livres; que rien ne nous étonne de tout ce qui lui est arrivé dans son corps mortel. Celui qui s'est anéanti lui-même et a paru sous la forme de serviteur a pu se mettre sous la main du démon pour être transporté où il a voulu, pour être tenté par cet esprit séducteur en la manière qu'il tente les hommes. Une chose pourrait cependant nous surprendre aujourd'hui, c'est ce jeûne de quarante jours et de quarante nuits au fond d'un désert.

Qu'avait besoin en effet Jésus-Christ d'un jeûne si long et si rigoureux? Qu'avait-il besoin du jeûne? Avait-il des péchés à expier, des passions à réprimer, de mauvais penchants à détruire, ni même des vertus à acquérir, lui qui était saint, séparé des pécheurs par état, plus élevé que les cieux, le Fils du Très-Haut? Mais il s'était chargé, en se faisant homme pour notre salut, de nous donner l'exemple de toutes les vertus qui nous convenaient, et singulièrement de la mortification et de la pénitence, pour l'opposer au premier péché qui avait perdu l'homme. Or, quelle vertu et quel genre de mortification nous convient mieux à nous pécheurs, pécheurs par nature, pécheurs avec toutes les suites du péché, que le jeûne? Le jeûne, qui est l'âme de la pénitence, le remède du péché, le frein des passions, le germe des vertus, la source des grâces.

Nous avons besoin quelquefois du jeûne pour mortifier nos corps et élever notre âme. Mais pourquoi, dit-on, quarante jours de suite destinés à cette espèce de pénitence? Je répondrai avec les Pères de l'Eglise que ce nombre de jours, déjà recommandable par un pareil jeûne de Moïse et d'Elie, a été consacré dans les derniers temps par le jeûne de Jésus-Christ. On nous demande pourquoi un jeûne de quarante jours, lorsqu'il semble, aux termes dont Jésus-Christ s'était servi, que tous nos jours, depuis son enlèvement de dessus la terre, devraient être consacrés au jeûne.

Vous n'ignorez pas, mes frères, les reproches du relâchement que firent là-dessus à l'Eglise les sévères montanistes, et le parti qu'ils prirent, sur un si faible prétexte, de la quitter. Mais ce que Montan a trouvé excessif en relâchement, les dernières hérésies, vous le savez encore mieux, l'ont trouvé excessif en sévérité. Trop de catholiques se joignent à l'erreur par cet endroit, et crient avec ceux qui se sont séparés : Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger. Les grands les premiers, et puis les autres, ont secoué le joug; et le mépris d'une des plus saintes lois de l'Eglise, mépris qui rejaillit sur toute la religion, ne peut pas aller plus loin.

Entreprendrai-je aujourd'hui l'apologie de l'Eglise, ou le jugement de ceux qui l'ont quittée? Non, mes frères, mais je m'élèverai avec force contre ceux qui, dans son sein et se disant ses enfants, violent ses ordonnances avec un mépris insupportable. Eh! plaignons-nous de nous-mêmes, et non pas de l'Eglise et de ses lois! Plaignons-nous de nous-mêmes, pour qui il n'y a rien d'assez adouci, rien d'assez affaibli, rien d'assez relâché; plaignons-nous de nous-mêmes, pour qui il n'y a rien de si sacré dans la religion qui ne nous révolte, rien de si léger qui ne nous pèse, et qui voudrions une religion sans lois et sans pratiques pénibles. Et, en effet, vit-on jamais tant de gens se dispenser d'une si sainte observance, que lorsqu'elle est devenue plus respectable par une plus longue antiquité, plus nécessaire par un plus grand débordement des péchés, plus indispensable par l'impénitence qui règne dans les autres temps, plus facile par les condescendances de l'Eglise? Jamais l'esprit de mollesse imagina-t-il tant de raisons de dispense que quand la bonté de l'Eglise a moins laissé de lieu aux prétextes?

Qu'est-ce donc qui doit allumer le zèle des ministres de Jésus-Christ, si ce n'est une prévarication si hardie et si universelle? Et sur quoi gémirions-nous dans l'Eglise, si nous ne gémissions de voir une observance, que nous venons encore d'appeler avec elle,

très-sainte et très-inviolable : *Maximum, sacratissimum jejunium* (S. Leon.), toucher presque à sa ruine ?

Ou l'on ne jeûne pas, ou l'on jeûne mal ; on jeûne selon les règles, mais on n'accompagne pas son jeûne de ce qui doit le rendre agréable à Dieu et utile à nos âmes. Voilà, mes frères, sur quoi j'entreprends aujourd'hui et de vous détromper et de vous instruire. Dans la première partie, je ferai voir l'illusion de ceux qui ne jeûnent pas ou qui jeûnent mal. Dans la seconde, je montrerai à ceux qui jeûnent ce qui doit sanctifier leur jeûne.

La lettre et l'esprit de la loi du jeûne : voilà ce que je vais vous proposer dans ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si je croyais parler devant ces prétendus esprits forts qui, par un mépris superbe de tout ce qui leur paraît petit dans la religion, et encore par ignorance, nient jusqu'aux vérités les plus certaines et s'élèvent contre les devoirs les plus naturels de la piété, j'établirais ici le droit qu'a l'Eglise de faire des lois, et l'engagement où elle est de maintenir celle-ci entre toutes les autres. Si je comptais dans cet auditoire beaucoup de ces libertins qui veulent paraître se jouer des lois du christianisme quand ils pourraient donner quelque couleur à leurs transgressions, je les séparerais d'abord des enfants de l'Eglise, comme ils se séparent eux-mêmes des enfants de Dieu.

Je crois parler à des prévaricateurs plus respectueux, qui violent la loi de l'abstinence sans la décrier ; qui se dispensent de l'observance du jeûne sans en nier l'obligation en général ; qui couvrent enfin leur transgression du voile de la nécessité ; et qui, n'étant par là prévaricateurs qu'avec prétexte, ne scandalisent leurs frères qu'avec précaution, et ne se damnent eux-mêmes qu'avec formalité. C'est contre tant d'excuses qui n'excusent pas, contre ces précautions qui ne sauvent pas, contre ces prétextes qui ne justifient pas, et, en un mot, contre toutes les infractions colorées de l'observance du carême, que je m'élève aujourd'hui

Etablissons ici quelques principes, simples et incontestables. La loi du carême s'étend à tous ceux qui portent le nom de chrétiens ; aux gens de guerre, à ceux qui administrent la justice, aux voyageurs de terre et aux voyageurs de mer, au noble et au marchand ; saint Basile, au ve siècle, a nommé tous ces états. La loi regarde le peuple comme le clergé, le prince comme les sujets, disait saint Bernard sept cents ans après saint Basile. Le pauvre n'en est pas exempt, s'il est en état de faire un repas capable de le soutenir . c'est la décision de saint Thomas. Qui est-ce qui en a dispensé l'ouvrier et l'artisan qui est en état, par sa petite fortune, de se partager entre le travail et des exercices plus saints, mais moins fatigants pour le corps ? Je n'élèverai pas ma voix dans l'Eglise de Dieu contre une maxime qui y a prévalu. Qu'on ne marque donc le commencement de l'obligation au jeûne qu'à un âge assez connu, pourvu qu'avant ce temps on accoutume le corps au jeûne, qu'on jeûne plus ou moins souvent, avec plus ou moins d'exactitude, selon qu'on croît en force ou qu'on est devenu pécheur. Nul théologien de quelque nom ne marque la fin du jeûne à un certain âge, comme on en marque le commencement : c'est la faiblesse, c'est l'infirmité qui décide de l'impuissance ; et cela vient quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard.

Toute dispense de la loi commune, de quelque autorité qu'elle soit émanée, et en quelques termes qu'elle soit conçue, suppose, avec un exposé vrai, une raison considérable, sans quoi c'est une dissipation et non une dispensation des grâces de l'Eglise. L'Eglise a mieux aimé se relâcher de la rigueur de l'abstinence et du jeûne que de se relâcher sur les raisons de dispense.

Dans le doute si l'on est légitimement ou abusivement dispensé, si l'on est ou si l'on n'est pas en état d'observer la loi, les Pères décident qu'il faut s'en tenir au plus certain, et les règles demandent qu'on observe la règle jusqu'à ce que l'impuissance se soit déclarée davantage. S'il faut quelque modération, c'est plutôt à la conscience qu'à la sagesse de ce monde qu'il faut s'en rapporter.

Sur ces principes, qui ne seront contredits que par ceux qui aiment à contester dans l'Eglise, et auxquels l'Eglise ne veut pas que l'on s'arrête, il me sera aisé de faire voir que la plupart de ceux qui violent l'observance du carême s'appuient sur l'illusion. La raison de ceux qui n'en ont point, c'est la condition et les richesses ; l'excuse de ceux qui en cherchent, c'est un tempérament dont on connaît la faiblesse. Le prétexte qu'allèguent presque tous les infracteurs de la loi, c'est de justes craintes pour une santé délicate, ou même déjà altérée.

Le croirions-nous, si nous ne le voyions de nos yeux, que le violement d'une loi aussi sainte que celle du carême fût devenue non-seulement un jeu, mais un air du monde ? Et quand la prévarication est établie au milieu de nous à ce titre, qui peut espérer que la loi revienne jamais, je ne dis pas en honneur, mais en vigueur ? Oui, mes frères, le violement du carême est devenu un air du monde parmi les grands et les riches du monde. Et, en effet, quelle autre raison de dispense nous laisse voir dans leur personne tant de gens de ces deux états ? Ce teint frais, ce visage plein, cet air de santé et de vigueur ; tout cela annonce bien plutôt le besoin que vous avez pour votre âme de faire pénitence, le besoin que vous avez pour votre corps d'un grand jeûne, que l'impuissance d'observer ni jeûne ni abstinence. L'air, dit-on, est trompeur. Ah ! c'est bien plutôt ici la personne qui est trompée et qui veut se tromper. C'est un air du monde, que quelques-uns couvrent encore du prétexte de l'infirmité, que l'inobservance du carême ; mais le grand nombre laisse voir aujourd'hui

ce faux air tout entier, et peut-être se montre ouvertement prévaricateur dans la crainte du ridicule. C'est d'une femme de condition, c'est d'un homme qui s'est élevé jusqu'à la grandeur par les richesses, de ne pas paraître homme ou femme du peuple par ces choses petites et communes. Et, en effet, homme devenu riche depuis deux jours, et on sait bien comment, dans votre première fortune vous auriez caché votre prévarication au fond de votre maison, vous vous la seriez cachée à vous-même; aujourd'hui vous la publiez sur les toits, et vous rougiriez si l'on vous croyait enfant de l'Eglise sur ce point. Et vous, dans cette famille bourgeoise où vous êtes née, auriez-vous eu le front d'alléguer les mêmes raisons de dispense que vous alléguez hardiment dans la maison qualifiée où vous êtes entrée? Vous auriez trouvé un père et une mère qui auraient réprimé votre irréligion, et aujourd'hui vous trouvez un mari qui ne veut pas que vous le déshonoriez par cet air populaire.

Les grands et les riches du monde, dispensés de l'observance commune! Et à quel titre? Est-ce parce que, faisant bonne chère toute l'année, le jeûne et l'abstinence du carême leur coûtent davantage? Le mal sert donc ici d'excuse au mal! L'impénitence de toute l'année, crime de toute l'année, sert donc de décharge de la pénitence dans ces jours qui y sont consacrés spécialement et singulièrement pour se punir de l'immortification de toute l'année? Est-ce à raison de l'utilité publique que les riches et les grands du monde s'exempteront des lois du christianisme? Demandons-donc ici à toute créature à quoi sont bons et utiles au monde la plupart des grands et des riches. Demandons-le à l'Eglise qu'ils affligent, et à laquelle ils sont à charge; à l'Etat qu'ils ne servent point, ou qu'ils servent si mal; demandons-le à leur famille qu'ils fatiguent par leurs caprices et qu'ils incommodent par leurs dépenses; demandons-le au public qu'ils irritent par leur vanité, qu'ils dépouillent de toutes les commodités de la vie par leur faste excessif; demandons-le à l'artisan et à l'ouvrier dont ils dévorent la peine et les sueurs; demandons-le au pauvre et au malheureux qui ne connaissent ni leur argent ni leurs autres assistances, et à qui ils font seulement payer plus cher par leur énorme dissipation tout ce qui sert à l'entretien de la vie humaine. Utiles seulement à quelques flatteurs et à quelques misérables parasites, les riches du monde se dispensent de la loi du jeûne à titre d'hommes utiles!

Les grands et les riches du monde se dispensent de la loi! Et pour qui la loi est-elle donc faite? Est-ce pour les personnes dévouées par état à la pénitence, qui la portent en tout temps au delà des préceptes de Jésus-Christ et des lois de l'Eglise? Est-ce pour le juste, dont la vie réglée sur l'Evangile est une pénitence de toute l'année? Est-ce pour le pauvre dont la vie est une mortification, et, pour ainsi dire, une faim continuelle? Ah! si l'Eglise n'eût eu pour enfants que des pénitents de choix, elle se serait reposée facilement sur eux-mêmes de leur pénitence; si l'Eglise n'eût dû être composée que de justes, elle ne leur aurait point déterminé la pénitence à un certain nombre de jours: le juste a sa loi en lui-même, et une loi plus rigoureuse que celle de l'Eglise. Si l'Eglise n'eût renfermé que des pauvres dans son sein, elle leur aurait dit: Sanctifiez vos peines; apprenez à vous passer du peu que vous avez; mangez avec action de grâces ce que la Providence vous a laissé, ou ce que la charité des fidèles vous donnera chaque jour.

C'est pour vous, grands et riches du monde, pour vous, qui êtes trop souvent les plus grands pécheurs de la terre, pour vous dont les passions sont plus vives et plus indociles, pour vous qui ne quitteriez jamais vos délices accoutumées pour embrasser la pénitence, si l'Eglise ne vous y obligeait par une loi bien expresse: et vous seuls la violez! Vous seuls, avec ceux à qui vous avez appris à la violer par votre exemple: vous seuls, avec ceux que vous engagez, ou même que vous obligez à la violer par votre autorité, et en même temps par votre avarice.

Ah! le serviteur de Dieu redouble dans ce saint temps des austérités qu'il n'a pas interrompues; il porte avec joie ce surcroît de pénitence pour l'expiation de ses fautes de toute l'année, et l'entière abolition de ses anciens péchés. Le malade, homme de bien, s'afflige moins de son mal que de l'impuissance où il se trouve par rapport au carême. Le pauvre, qui n'a quelquefois que du pain pour soutenir son corps, et quelques vils aliments pour se refaire d'un long et rude travail, dispute avec nous contre lui-même: il veut que nous ne lui accordions ce pain qu'au poids et à la mesure. Tout ce qu'il y a de gens médiocres, si aujourd'hui une ridicule imitation des manières des grands du monde ne les a gâtés, respectent cette loi vénérable; il n'y a que le riche, pour qui la loi est principalement faite, qui la viole, et qui, en la violant, croit user de ses priviléges.

Ce n'est pas l'usage des personnes de votre état. Je suis obligé de convenir que ce n'est pas aujourd'hui l'usage du commun des personnes de votre sorte de garder les lois de l'Eglise; mais je suis forcé de vous dire que ce ne sera pas non plus le sort du commun des personnes de votre état d'entrer dans le royaume des cieux. Nous en trouverions cependant quelques-uns qui, malgré le faux air de grandeur que notre siècle a attaché à une pareille prévarication, malgré la contagion de vos exemples, et malgré vos piquantes railleries, ou vos indécentes sollicitations, se sont conservés fidèles à cette loi générale du christianisme. Ces exemples n'ont pas tout à fait manqué dans des places au-dessus de la vôtre, et le ciel nous en a préparé un sur le trône même; exemple qui confondra une irréligion qui s'était tournée en air du monde, et redonnera un air de piété à l'ancienne obéissance

à l'Eglise et aux premières mœurs du christianisme. Après cet exemple je puis oublier Esther et David.

La faiblesse du tempérament est une excuse bien commune, mais qui n'est pas si ancienne : c'est une raison bientôt alléguée, mais qui n'est pas si aisément prouvée.

Quand nous disons que le carême est un joug que nos pères ont pu porter, on nous répond qu'il faut que la constitution des hommes soit bien changée, puisqu'on vit en effet bien moins, et que tout altère aujourd'hui la santé. La réponse à cela est bien simple : Reprenons la vie frugale et réglée qu'ont menée nos pères, et nous vivrons autant qu'eux, et notre santé soutiendra les mêmes épreuves et les mêmes rigueurs. Qu'on élève les enfants à la diète et à la vie dure, et on leur formera des tempéraments robustes et plus forts qu'il ne faut pour porter la pénitence du carême. Ainsi ce n'est pas la nature qui est changée, c'est notre manière de vivre. Ce n'est pas la nature qui a fait tant de tempéraments faibles, c'est nous qui les affaiblissons par la mollesse de nos mœurs, par la mollesse dans laquelle nous élevons les enfants. Mais, enfin, laissant et cette discussion et ce reproche, je prétends qu'il y a encore plus de proportion entre le carême adouci, comme il est aujourd'hui, et la faiblesse qu'on suppose aujourd'hui dans les hommes, qu'il n'y en avait entre la rigueur de l'ancien carême et la force prétendue des hommes de ces premiers temps ; qu'il n'y en a eu entre l'austérité et l'exactitude du carême jusqu'au XII[e] et XIII[e] siècle, et la vigueur des hommes de ces mêmes siècles. Ces hommes ont pu avec un peu plus de force, je le suppose, soutenir un carême extrêmement rigoureux, nous pourrions avec un peu plus de faiblesse, je le suppose aussi, soutenir un carême extrêmement adouci. Cela me paraît démontré. Cherchons-donc, non pas dans la faiblesse des corps, mais dans l'amollissement des mœurs, la cause de cette infraction presque uiverselle dont nous nous plaignons. Avec la piété qui manque, les forces manquent aussi. Avec une pareille mollesse, il faut que les observances pénibles de la religion périssent l'une après l'autre.

Qu'ils paraissent ici pour nous ranimer, s'il est possible, ces chrétiens des premiers siècles. Pénitents presque excessifs dans tous les temps de l'année, dans le carême c'étaient autant de Jean-Baptiste qui ne mangeaient ni ne buvaient. Affaiblis et presque épuisés par cette pénitence de toute la vie, dans leur grand jeûne ils tiraient la force de leur corps de la vigueur de leur esprit et de l'ardeur de leur piété. Ils ne connaissaient pendant ce saint temps ni le vin, ni d'autre liqueur pareille ; ils ignoraient l'usage des mets délicats et plus délicatement apprêtés ; ils ne mangeaient à la fin du jour que ce qui nous paraît plus propre à faire languir le corps qu'à soutenir la vie. Du pain au poids, de l'eau avec mesure était la nourriture de quelques-uns. Ceux-ci y ajoutaient quelques fruits secs ; ceux-là quelques légumes sans goût et sans assaisonnement ; les moins pénitents usèrent dans la suite de quelques petits poissons. Ce n'est qu'après six cents ans que les chrétiens ont connu l'usage du vin en carême. Ce n'est qu'après plus de mille ans qu'on a rompu le jeûne dans les palais des rois comme dans les cloîtres des religieux, avant le coucher du soleil. Charlemagne avança son repas à deux heures, à cause du grand nombre d'officiers qui devaient manger après lui, et les uns après les autres ; et les évêques de ce temps-là en murmurèrent comme d'un relâchement.

Voilà ce qu'ont pu avec le même corps, dans le même climat, dans les mêmes circonstances, des hommes comme nous, des femmes délicates, de jeunes hommes, de jeunes filles ; car alors on n'attendait pas au delà de vingt ans pour s'assujettir à la loi du jeûne ; et aujourd'hui, on ne pourra pas, avec une santé ordinaire, à un âge plus fort, soutenir une ombre du jeûne de ces premiers temps, soutenir un jeûne tel que l'Eglise le tolère à cause du malheur des temps ? c'est ne pas même garder la bienséance dans les excuses.

Mais encore, qui est-ce aujourd'hui dans l'Eglise de Jésus-Christ qui ne peut observer ni le jeûne ni l'abstinence du carême ? Est-ce tant de vierges consacrées à Dieu dans les instituts les plus rigoureux, et que le carême trouve déjà si abattues ? Est-ce tant de religieux, qui joignent dans ces jours-ci à l'austérité du carême les veilles, les macérations et les autres peines de leur état ? Ces vierges sont vos filles ou vos sœurs, ces religieux sont vos parents ou vos anciens amis ; interrogez-les. Qui est-ce qui ne peut pas porter le poids du carême ? Est-ce tant de ministres de Jésus-Christ qui ne sont jamais plus chargés de travail, et d'un travail certainement accablant ? Ah ! ils peuvent être fidèles aux lois de l'Eglise, les garder dans toute l'exactitude, et c'est la force qu'ils se trouvent et qu'ils tirent du fond d'une bonne volonté, qui les persuade invinciblement que vous pourriez observer le carême comme eux, et encore mieux qu'eux. Ceux donc qui ne peuvent pas observer le carême parmi les fidèles, ce sont des hommes toujours assez forts, quand c'est la cupidité de ce siècle qui les soutient ; ce sont des femmes plus fortes qu'elles-mêmes, quand c'est l'amour du plaisir qui les anime, on l'a vu dans ces derniers temps, et on le verrait encore dans les jours de la pénitence, si la bienséance, ou plutôt l'usage, leur permettait de prendre les mêmes divertissements.

On ne se trouve donc sans force que quand il faut remplir ses devoirs de chrétien, obéir à l'Eglise, expier ses péchés, affliger son corps pour sauver son âme. Alors toutes les incommodités endormies se réveillent. Dans un intervalle aussi court que le court sommeil du mardi au mercredi, la force se change en faiblesse, les efforts au-dessus du tempérament en une lâcheté honteuse, qu

plutôt on change d'illusion ; on s'était cru trop fort pour soutenir la vie du carnaval, on se croit trop faible pour soutenir la vie du carême. Abusé soi-même, on surprend l'Eglise, sur un exposé où il entre un peu de vérité et beaucoup de mauvaise foi, on obtient une dispense. Vous pouviez aller en enfer sans dispense, vous y irez, dit saint Bernard, avec dispense : ***Poteras ire in infernum sine dispensatione, ibis cum dispensatione.***

Mais si on est véritablement incommodé, mais si ces incommodités n'ont d'être et de réalité que dans une imagination effrayée de la pénitence ? Si ces incommodités n'existent que dans le désir de se sentir un peu incommodé pour pouvoir accommoder la prévarication avec la conscience ? Mais si ces incommodités sont moindres que celles des plaisirs et de la bonne chère, dont on ne se plaint pas, et pour lesquelles on ne discontinue pas le même train de vie ? Mais si ces incommodités ne sont pas plus grandes que celles dont les passions ne s'aperçoivent seulement pas ? Mais si ce ne sont que de ces incommodités légères, qui sont des suites naturelles de la pénitence ; et qui, si elles étaient des raisons de dispense, dispenseraient non-seulementt de la pénitence du carême, mais de toute pénitence ? Mais si ces incommodités ne sont au fond que ces importunités de la faim et de la soif qu'on n'est pas accoutumé de souffrir, et qu'on ne veut pas plus souffrir dans le carême que dans les autres temps ; serez-vous dispensés avec ces dispenses que vous aurez surprises ? Jugez-vous vous-mêmes.

La santé est un bien précieux que Dieu a commis à nos soins, et qui demande par conséquent de nous des précautions raisonnables, cependant notre santé est au Seigneur, ainsi que notre vie ; et s'il nous en demandait le sacrifice, tout le parti que nous aurions à prendre, ce serait de vouloir la sacrifier. Mais l'Eglise en nous commandant le jeûne et l'abstinence, pousse-t-elle notre obéissance jusqu'à ce sacrifice ? Non, chrétiens, l'Eglise respecte la santé de l'homme, elle écoute nos justes raisons, mais la plupart ne lui apportent, au lieu de raisons, que des craintes et des inquiétudes sur la santé, peu fondées.

Qui sont ceux, en effet, qui portent ici plus loin les inquiétudes et les craintes pour la santé? Ce sont des gens qui, de tout ce qui peut altérer la santé, ne craignent que l'abstinence et le jeûne ; ce sont des gens qui font tout ce qu'il faut pour ruiner la meilleure santé ; ce sont des hommes dont la santé est la moindre inquiétude, quand il s'agit de contenter leurs passions ; ce sont ces femmes dont j'ai déjà parlé, qui savent faire obéir une santé faible et délicate aux veilles et aux autres fatigues de la vie mondaine ; ce sont des personnes pour qui le trop de santé est une source d'iniquités et de tentations ; ce sont des pécheurs qui ont toujours abusé de la santé, et qui en veulent conserver toute la force pour ne pas manquer aux plaisirs, et peut-être aux crimes ; ce sont des pécheresses qui seraient trop heureuses si Dieu voulait recevoir en sacrifice les restes d'une santé dont elles ont immolé toute la vigueur au monde et à ses œuvres.

On ne peut pas le dire sans confusion ; on le dira du moins dans la vérité, après en avoir tiré l'aveu de plus d'une bouche. Ecoutez-le sans dépit. La santé ne sert ici que de prétexte ; la vraie inquiétude et la crainte secrète est pour ces couleurs qui s'effacent, pour cet air de jeunesse qui se passe, pour cette fraîcheur qui coûte tant à entretenir, pour cet embonpoint auquel on est redevable d'un peu moins de laideur ; voilà à quoi on sacrifie la loi, et en faveur de quoi l'on cherche des dispenses. Quel titre de dispense ! Quelle raison à alléguer au jugement de Dieu ! Que sommes-nous obligés de dire à tant de femmes qui s'en irriteront, dans l'espérance que quelqu'une ouvrira les yeux et se corrigera ? Et si des hommes avaient là-dessus les faiblesses des femmes, quel prétexte d'infraction serait plus indigne ?

Je ne vous donnerai pas des miracles pour les effets naturels et ordinaires de la pénitence ; ainsi je ne vous mettrai pas devant les yeux Daniel et les enfants hébreux engraissés par le jeûne et l'abstinence. Je vous dirai sans déguisement que le jeûne abat, que le jeûne affaiblit ; mais c'est le dessein précis de l'Eglise, qui a soin de nos âmes. Je conviendrai, si vous voulez, que le carême incommode jusqu'à un certain point; mais je soutiendrai qu'il n'altère pas pour l'ordinaire le fond de la santé ; c'est la bonne chère et l'impénitence de la vie qui nuit à la santé, et non pas le régime ou la pénitence du carême. Demandez-le aux maîtres de l'art; et ils vous diront que ce qui nuit trop à la santé, c'est cet excès d'assaisonnements qu'on recherche pour rendre les mets du carême, s'il se peut, aussi nourrissants, et du moins plus délicieux.

Le carême a autrefois altéré votre santé, et de sérieuses maladies ont été le fruit de votre ferveur indiscrète ; une pareille crainte vous retient. Vous avez été malade après le carême, donc ces maladies viennent du carême ; cela n'est pas concluant. Est-ce ici le seul principe des infirmités humaines? Vous avez été incommodé pendant le carême ; cette incommodité peut encore venir d'ailleurs. C'est le carême qui l'a produite, sans que rien d'étranger s'y soit mêlé; la chose est incontestable. Vous n'êtes pas dispensé d'essayer si vous n'aurez pas changé de tempérament, si vous n'aurez pas acquis des forces, si, avec des précautions que vous n'avez peut-être jamais prises, et avec de justes adoucissements qu'on vous permettra, vous ne pourrez point observer le carême, au moins de cette dernière façon. Mais si vous commencez par violer le carême tout entier ; si aux plus légères incommodités, à ces incommodités que produit nécessairement le changement de régime et de nourriture, vous quittez tout ; êtes-vous en sûreté de conscience ?

Vous risqueriez votre santé; mais vous

dépendez d'un père et d'une mère qui s'opposent à votre zèle. Apprenez aujourd'hui que les droits sur vous d'une autre mère, qui est l'Eglise, sont encore plus grands et plus saints. Vous n'êtes pas tout à fait le maître ; une épouse se sert de toute la complaisance que vous avez pour elle, pour vous faire violer l'observance tout entière. Vous n'êtes pas libre, un mari se sert de toute son autorité sur vous pour vous faire enfreindre cette loi de l'Eglise. Certes, la résistance est bien faible et la docilité admirable de la part de tant de maris qui ne connaissent la déférence pour leurs femmes, et de tant de femmes qui ne connaissent l'obéissance à leurs maris que sur ce seul point. On se joue de religion, ou l'on se trompe soi-même, quand on fait tant valoir de pareilles contraintes. Quoi qu'il en soit de tout cela, vous croyez donc que cette soumission pour un époux vous tient lieu de l'obéissance que vous devez à Dieu, quand il vous fait un commandement par la bouche de son Eglise? vous croyez donc que cette complaisance pour une épouse vous tiendra lieu d'excuse auprès de Dieu, quand vous lui aurez désobéi ! Ainsi le croyait sans doute Adam, lorsqu'il dit à Dieu : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit que vous m'aviez interdit, et j'en ai mangé : *Mulier quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno et comedi.* (*Gen.*, III, 12.) Écoutez ce que Dieu répond à Adam : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme au préjudice de ma défense, vous mourrez. C'est votre arrêt : parce que vous avez écouté la volonté de ce père et de cette mère, les instances de cette épouse, le commandement de cet époux, plutôt que la voix de mon Eglise, qui était la mienne, vous mourrez : *Quia audisti vocem uxoris tuæ, et comedisti de ligno, ex quo præceperam tibi ut non comederes.... in pulverem reverteris.* (*Gen.*, XVII, 19.)

On a rapporté à l'Eglise des témoignages sur lesquels elle a accordé la dispense. Je n'attaque ici la religion de personne ; mais je dis qu'une profession qui va trop à son objet écarte trop la religion de ses vues, et en regarde en quelque façon les lois comme ses ennemies. Une profession qui se regarde comme tout humaine, et dont le fond est la flatterie, complaisante pour les grands, facile pour tous, qualifie comme on veut les impressions que le jeûne et l'abstinence peuvent faire sur le corps ; plus relâchée dans quelques-uns, elle témoignera sans peine que celui qui craint de jeûner, ou ne veut pas jeûner, ne le peut pas. Du reste elle laisse au médecin de l'âme à y regarder de plus près; mais celui-ci se reposant entièrement sur le témoignage de celui qui s'est reposé lui-même sur son ministère, tout va au gré de l'homme du monde impénitent, de la femme sensuelle et alarmée pour ses couleurs et son embonpoint. Ainsi la complaisance d'un côté, la mollesse de l'autre, moins de religion dans les trois, et de la part de celui et de celle qui ont cherché le témoignage, beaucoup de mauvaise foi, il se trouve, sous le prétexte de la santé, que presque personne, parmi ces gens qui brillent de santé, et meurent presque tous de trop de santé, n'est en état d'observer le carême.

Votre santé ne vous permet pas le jeûne, cela est décidé; mais vous n'êtes pas pour cela dispensé de l'abstinence, à moins que l'abstinence ne vous soit aussi nuisible que le jeûne. L'abstinence vous est interdite pour de justes raisons. Ne croyez pas que dès là vous soyez dispensé du jeûne pour l'heure du repas, et pour le repas unique avec d'autres mets. La faiblesse de votre tempérament et un reste considérable d'infirmité ne vous permettent ni le jeûne ni l'abstinence, cela est connu et approuvé du directeur de votre conscience; mais quelle loi vous permet alors, et quel directeur peut vous permettre l'immortification de la table? De la viande pour le besoin, du poisson pour la sensualité, souvent ce qu'il y a de plus exquis et de plus cher dans l'une et dans l'autre espèce. Y a-t-il d'autre règle dans l'Eglise, quand on ne peut ni jeûner, ni s'abstenir de viande, que de manger ce qu'il y a de plus simple et de précisément nécessaire pour la santé? Ah! que nous verrions, si cette règle si sage et si juste était observée, revenir de gens à l'abstinence et au jeûne même !

Aux siècles passés, les Chrysostome, les Ambroise, les Jérôme, disaient chacun de leur côté, et à pleine voix : Non, ce n'est pas jeûner que de faire en carême une chère si abondante, une chère si délicieuse : c'est tout violer, l'esprit et la lettre. Qu'on nous permette du moins aujourd'hui de dire que c'est là une continuation de l'impénitence de la vie, qui n'est propre ni à expier les péchés, ni à opérer la justice, ni à réprimer la chair, ni à élever l'âme aux choses célestes, ni à consoler l'Eglise, ni à l'édifier, ni à calmer la conscience si la droiture y est encore. Mais rien ne nous empêchera de nous écrier : comment cette ancienne et si rigoureuse abstinence s'est-elle changée pour tant de chrétiens en une intempérance sensuelle? Et ces chrétiens passeront encore pour bons, tant le gros est mauvais !

Une collation à laquelle il ne manque presque rien pour la quantité, et bien peu de chose pour la qualité de la nourriture pour être un second repas, et même un bon repas, ne sera-t-elle pas une infraction du jeûne, dont l'essence, selon tous les théologiens, a toujours été l'unité du repas? Mais dit-on, (car le monde a des règles) pourvu que l'on ne contente pas sa faim, cela est encore assez dur. Et il serait trop doux et trop relâché de vous le passer; cela approche trop du repas, et l'Eglise ne porte pas jusque là sa tolérance.

Dans les jours d'une philosophie peu critique, sur ce fondement que les choses liquides ne nourrissent pas, on croyait et on enseignait que le liquide ne rompait pas le jeûne. Aujourd'hui où il est démontré que

le boire soutient le corps, et où il passe sans contestation que de certaines boissons le soutiennent beaucoup, comment la décision contre le boire hors du repas, sans une vraie nécessité, paraîtra-t-elle trop rigide? et comment ces boissons qui, en soutenant le corps, flattent encore la sensualité, ne paraîtront-elles pas également interdites par la loi et par la conscience? Comment ne seraient-elles pas censées blesser également l'esprit et la lettre du jeûne?

SECONDE PARTIE.

Quoique le juste et le pécheur ne doivent jamais se relâcher de travailler, l'un à l'accroissement de sa piété, l'autre à la conversion de ses mœurs : quoique la vie d'un chrétien, selon tous les principes de la religion, doive être une pénitence continuelle, et que faire le bien soit un devoir de la justice indépendant de la circonstance du temps : il est néanmoins un temps où il est, et plus convenable, et plus expressément commandé de commencer et d'achever de se convertir au Seigneur. Ce temps où la pénitence devient d'une plus étroite obligation, où tous les offices de la piété demandent plus d'attention et de fidélité; ce temps d'une conversion entière et d'une justice plus abondante, d'une pénitence plus universelle et d'une application plus particulière aux devoirs de la piété, c'est le temps du carême. Je dis donc, Messieurs, et vous l'avez compris, que trois choses doivent accompagner notre jeûne et le sanctifier : la conversion de nos mœurs, une mortification universelle, toute sorte d'œuvres de piété.

Dans cet abandon de l'extérieur de la religion qui semble nous menacer de cette défection universelle, au milieu de laquelle l'homme de péché doit paraître, nous regrettons presque les temps du judaïsme, et nous disons à ces chrétiens qui en ont dépouillé les apparences : le Juif gardait du moins les observances et les cérémonies de la loi de Moïse. Mais aujourd'hui je dois faire voir à plusieurs de ceux qui sont fidèles à la lettre de la loi du jeûne, qu'ils font en Juifs une des plus saintes œuvres du christianisme. Nous mortifions notre chair, dit-on, pour obéir à l'Eglise; nous nous retranchons une partie de notre nourriture, nous nous refusons je ne sais combien d'aliments, notre visage en pâlit, notre corps en devient tout faible, et il se soutient à peine dans les derniers jours : Qu'est-ce donc que le Seigneur demande davantage? Veut-il que nous nous détruisions tout à fait? Non, Dieu ne veut pas la destruction de vos corps, mais il demande la destruction du mauvais esprit qui est en vous; il demande la destruction de vos vices et de vos passions, sans cela rien de tout ce que vous faites en jeûnant n'est le jeûne qu'il vous a commandé : *Nunquid tale est jejunium quod elegi?* (*Isa.*, LVIII, 5.) Votre jeûne même ne peut pas être appelé un jeûne : *Nunquid istud vocabis jejunium?* (*Ibid.*)

Vous jeûnez, dit le Seigneur, et vous nourrissez dans votre cœur des haines et des désirs de vengeance; vous jeûnez et vous conservez vos attachements à la terre et au crime; vous jeûnez, et vous vous étudiez à tromper votre prochain, et vous vous joignez aux voleurs, vous recevez la calomnie contre votre frère, et vous vous joignez à ceux qui le maltraitent sans sujet; vous jeûnez, et c'est toujours le même orgueil, le même faste, la même ambition, la même avarice, la même dureté envers les pauvres; vous jeûnez, et vous êtes moins religieux dans tout le reste, cela s'appellera-t-il un jeûne? *Nunquid istud vocabis jejunium?* Rompez tous les liens qui vous attachent à l'iniquité, cessez de faire le mal, détruisez vos passions, coupez jusque dans les racines, travaillez à devenir meilleurs et plus justes : voilà le jeûne que je demande, dit le Seigneur Dieu. Affligez votre chair en jeûnant, mais pour vivre de l'esprit, ce que vous n'avez pas encore connu : voilà le vrai jeûne. Ne pas jeûner, sous prétexte qu'on ne fait pas tout le reste, ce serait ajouter l'iniquité à l'iniquité, le scandale à la prévarication, le mépris ouvert de sa religion au peu de soin d'en prendre l'esprit; il faut donc jeûner de corps, mais en même temps il faut aller droit à l'esprit du jeûne, qui est, je le répète, la mortification des passions, la destruction des vices, et en un mot, la conversion de nos mœurs.

Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, et vous serez sauvés. L'Eglise vous l'a dit en vous annonçant le jeûne solennel, et aussitôt après nous sommes montés dans ce lieu élevé pour soutenir cette voix de l'Eglise, qui est aussi celle de Dieu. Aussitôt nous vous avons mis devant les yeux, comme un puissant motif de conversion, la mort avec cette éternité bienheureuse ou malheureuse qui la suit, selon la qualité de nos œuvres; bientôt nous vous annoncerons ces jugements de Dieu dont la pensée a converti tant de pécheurs; après cela on ouvrira le ciel devant vous pour vous exciter par la vue des récompenses, et ensuite on vous montrera l'enfer avec ses supplices, pour vous retirer de votre assoupissement par cette juste crainte; tantôt on vous exposera les consolations et les autres avantages de la vertu, et tantôt on vous représentera, avec les horreurs du vice, la misère du pécheur; on vous proposera souvent des exemples de pénitence et des modèles de conversion. Jésus-Christ crucifié pour nos iniquités, Jésus-Christ ressuscité pour notre justification, Jésus-Christ après sa résurrection dans un état de vie nouvelle, qui n'est plus sujet à la mort, vous sera mis devant les yeux. Tour à tour nous emploierons l'insinuation et la force; ce qui devrait vous toucher, et ce qui pourra vous effrayer. Autant de voix que l'Apôtre aurait voulu prendre en parlant aux Corinthiens, autant en prendrons-nous en vous annonçant la parole du Seigneur. Et tout cela ne sera qu'une même voix du Seigneur et de son Eglise pour vous dire chaque jour en quelque manière différente : Con-

vertissez-vous, *Convertimini.* (*Isa.*, XLV, 2.)

Un prophète fut autrefois envoyé à une grande ville avec cette parole : *Encore quarante jours après quoi Ninive sera détruite.* Sans autre exhortation, cette Ninive pécheresse pensa à se convertir. Sans autre assurance de leur pardon que cette parole de destruction prochaine, les Ninivites se convertirent : ils pensèrent bien du Seigneur et ils ne furent pas trompés dans ce qu'ils avaient attendu de sa bonté.

Sans être chargé de vous en porter une parole expresse, et sans vouloir faire ici le prophète, je puis dire à quelques-uns, et peut-être à plusieurs de ceux qui m'écoutent : *Adhuc quadraginta dies* (*Jon.*, III, 4); encore ces quarante jours : voilà le terme que Dieu a marqué à vos péchés et à vos délais : voilà le terme que Dieu a marqué à sa patience et à sa miséricorde. *Adhuc quadraginta dies* : encore ces quarante jours, pendant lesquels Dieu vous exhortera, Dieu vous pressera de vous convertir, pendant lesquels l'Eglise réunira tous ses efforts pour vous retirer du péché et vous faire retourner au Seigneur, après quoi le temps de Dieu et votre jour sera peut-être passé. *Adhuc quadraginta dies :* encore ces quarante jours, après quoi, n'entendant plus les mêmes vérités, n'étant plus pressés par les mêmes remords, n'étant plus animés par les mêmes exemples, n'étant plus soutenus par les mêmes exercices, ne vous trouvant plus dans les mêmes circonstances, je ne sais si vous vous convertirez.

Qu'est-ce que cette vie qui roule depuis si longtemps dans un cercle d'amusements, peut-être dans un cercle de crimes et de confessions; cette vie qui se passe tout entière à faire des projets et à les rompre, à attendre la grâce de Dieu et à attendre encore? Voici le temps de la grâce : voici le jour du salut. Pendant que le Seigneur est près de vous et qu'il vous cherche, cherchez le Seigneur et approchez-vous de lui. Est-ce que le Seigneur est tous les jours si près de nous? Est-ce que tous les jours le Seigneur exhorte si tendrement? Est-ce que tous les jours il exhorte si fortement? est-ce que tous les jours il presse si vivement? Est-ce que tous les jours le Seigneur se met en colère contre les pécheurs, en cette colère qui est le signe de sa miséricorde prochaine, si le pécheur entend cette voix.

Aujourd'hui donc, et sans attendre le dernier jour, si vous entendez cette voix éclatante du Seigneur, cette voix de la miséricorde cachée sous les menaces et sous la colère, n'endurcissez pas vos cœurs comme ont fait tant d'autres qui ont péri. Aujourd'hui où tout vous engage à vous convertir, où tout vous promet un heureux succès, si vous voulez y travailler, convertissez-vous au Seigneur. Allez dès les premiers jours du carême, la douleur dans l'âme et les larmes dans les yeux, trouver un prêtre fidèle pour recevoir de lui, avec les avis du salut et les secours de la piété, les règles de la pénitence. Si vous attendez de confesser vos iniquités au jour où l'Eglise dira à tous ses enfants : *Purifiez-vous du vieux levain*, vous porterez certainement toute votre corruption à la table du Seigneur, et le jour de la résurrection de Jésus-Christ deviendra pour vous le jour d'une mort pire que la première.

Je parle à vous, pécheurs, et je parle à vous, justes; c'est dans la vérité, comme dans l'humilité, que vous dites tous les jours à Dieu avec l'Eglise : convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur! N'y eût-il en effet pour vous que de passer du bien au mieux, ce serait une espèce de conversion. Mais ces restes de nos passions et de l'esprit du monde que nous avons portés dans la piété; ces faiblesses que nous entretenons dans notre piété même, ces recherches de nous-mêmes dans le bien que nous faisons; tant de fautes où il n'y a plus de crimes, tant d'infidélités où il n'y a plus de prévarications; cet amour de nous-mêmes et cet attachement à mille choses hors de nous; ce levain d'aigreur contre celui-ci, ces accès de jalousie contre celle-là; ce penchant à mal penser et cette facilité à mal parler de tout le monde; ces négligences et ce relâchement dans le service de Dieu; cette différence de nous-mêmes avec nous-mêmes, qui est comme un abandon de Dieu, puisque nous avons abandonné nos premières œuvres, et comme un retour au monde, puisque nous avons beaucoup repris de tout ce qui est du monde : voici le temps de nous corriger de tout cela, et ce sera comme une seconde conversion. Voici le temps de reconnaître nos fautes et de les pleurer : voici le temps de détruire en nous jusqu'aux moindres restes de l'iniquité et des passions mondaines; le temps de rompre jusqu'aux fils les plus déliés qui nous attachent à tout autre chose qu'à Dieu. Voici le temps de nous purifier de la volonté propre, ce poison de la vertu; le temps enfin d'achever cet ouvrage de la conversion, que nous avons laissé imparfait, ou par lâcheté, ou par erreur. A Pâques, il faudra être une pâte toute pure et toute nouvelle; à Pâques il faudra compter plus de faiblesses détruites, plus de vertus acquises, que de jours passés dans la régularité du jeûne et de l'abstinence.

Pendant le carême il faut non seulement se convertir, mais il faut faire pénitence : faire pénitence, pour affermir sa conversion, pour se la prouver à soi-même et en donner des assurances à l'Eglise. Il faut faire pénitence et toute espèce de pénitence, disent les Pères : *Omnimodæ pænitentiæ vacandum.* (S. LÉON.)

En effet, dit saint Bernard, si la bouche seule a péché, que la bouche seule jeûne; mais, hélas! mes frères, toute notre vie est infectée du péché, tous nos sens en sont coupables; tout notre être y a pris part : le corps par ses faiblesses, l'esprit par ses pensées folles ou malignes, le cœur par ses désirs déréglés et trop vifs; l'année entière aura été un enchaînement d'infidélités et de fautes : il faut, au temps de la pénitence, repasser tout cela dans l'amertume de son âme, et le réparer; il faut au temps du carême que l'homme tout entier porte la

peine de ce que l'homme tout entier a mérité : *Omnimodæ pœnitentiæ vacandum.*

La bouche a péché par des intempérances et des excès, par mille raffinements de volupté; la bouche a péché en ne gardant ni règle ni mesure dans le manger et dans le boire, en faisant de la nourriture de ce corps misérable la grande occupation de la vie : il faut donc que la bouche fasse pénitence, que la bouche endure la faim et qu'elle ne contente pas sa soif : *Utamur ergo parcius cibis et potibus.*

Cette langue enflammée du feu de l'enfer, cette langue qui est une iniquité universelle, à quel silence ne doit-elle pas être condamnée pendant le carême? Quel frein ne faut-il pas lui mettre alors, pour lui en avoir si peu donné dans les autres temps? Cette langue si cruelle quand elle se joue, si dangereuse quand elle s'échappe, presque toujours coupable quand elle parle, souvent criminelle lorsqu'elle se tait; cette langue si injuste quand elle dit du mal, quelquefois si maligne quand elle dit du bien; cette langue dont les saillies sont le dernier vice dont on se corrige et la première faute qu'on se pardonne; cette langue qui par des discours mauvais en a peut-être gâté plusieurs, et qui par tant d'entretiens de piété ne nous a pas rendus plus pieux, il faut la punir, il faut la réprimer et la réduire à ne plus parler qu'à Dieu : *Utamur ergo parcius verbis.*

Ce corps élevé dans les aises, nourri dans les délices, engraissé, flatté, contenté dans tous ses désirs sensuels, sera-t-il épargné? Les chrétiens l'ont fait si longtemps, les saints l'ont tant recommandé, l'Église l'a chanté solennellement; pourquoi ne le dirai-je pas? Que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit : *Egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo.* (*Joel.*, II, 16.) Ce sommeil long et voluptueux qui nourrit notre paresse et peut-être nos autres vices, ne sera-t-il pas abrégé dans le temps du carême? ne sera-t-il pas interrompu dans ce temps de pénitence, par des gémissements et des cris vers Dieu? Les chrétiens l'ont fait si longtemps, les Pères l'ont tant recommandé; l'Église nous le dit tous les jours dans ce temps de toute pénitence, du moins elle nous l'insinue; pourquoi craindrai-je de le proposer aujourd'hui dans l'Église? Le jour, d'autres soins nous troublent, disait saint Chrysostome, la nuit il faut nous souvenir de Dieu avec le Prophète. La nuit n'est pas faite pour la passer tout entière dans l'oisiveté du sommeil; témoin l'artisan, le marchand, le voyageur, l'homme qui cherche les biens de ce monde. La nuit, tous les hommes étendus dans leurs lits comme dans des sépulcres représentent la fin du monde. Relevez-vous donc, c'est toujours saint Chrysostome qui parle; relevez-vous, je parle aux hommes, je parle aux femmes : fléchissez les genoux, priez, gémissez durant la nuit, les ténèbres et le silence excitent alors à la componction; et nul temps n'est plus propre à pleurer ses péchés. N'est-ce pas là ce que l'Église veut nous dire pour nous faire accomplir toute espèce de pénitence dans ce saint temps, lorsqu'elle nous chante tous les jours : donnons moins de temps au sommeil? *Utamur parcius somno.*

C'est ici le temps de s'abstenir de ce qu'il y a de plus permis en genre de divertissement, et d'user plus modérément des délassements nécessaires à notre faiblesse. Croyez-vous que celui-là entre dans l'esprit du jeûne, que celui-là jeûne, même en jeûnant, qui dans les jours du saint jeûne prend ses divertissements accoutumés, s'amuse à mille choses frivoles? *An putatis illum jejunare?* (Ambr., sermon 33). C'est le temps de perdre le goût de ces sortes d'amusements, de ces plaisirs trop dissipants pour être aussi innocents qu'on le croit, de ces plaisirs trop frivoles pour convenir à des hommes aussi graves que le doivent être des chrétiens : c'est le temps de se punir soi-même de s'être trop laissé aller au plaisir. Et qui ne s'y laisse trop aller, même en se renfermant dans les plaisirs absolument permis, même en se privant de beaucoup de ces sortes de plaisirs? *Utamur ergo parcius jocis.*

Sera-ce donc un temps de jeu que le temps du carême? Non, chrétiens, c'est le temps de perdre et de rompre l'habitude de ces jeux assidus et réglés. Ces jeux que la perte d'un argent si précieux, d'un argent si nécessaire, d'une tranquillité si convenable; que d'autres circonstances ont rendu si criminels, et peut-être si scandaleux; ces jeux qui vous ont dégoûté de vos exercices de piété, qui vous ont dérangé de vos affaires domestiques, qui vous ont retiré des fonctions importantes de votre état : serait-ce donc le temps de les continuer, ou de les expier? Joindrons-nous les jeux du soir aux prières et aux larmes du matin? Non, mes frères, les jeux les plus innocents seront interrompus, si nous entrons dans l'esprit du saint jeûne.

Voici le temps, en apprenant à y renoncer, d'expier ces danses, ce divertissement où il n'y a certainement rien de Dieu, où toutes les passions sont excitées, et où toutes les vertus risquent. Voici le temps, en se proposant de n'y plus retourner, d'expier le plaisir du théâtre, ce plaisir qui ne fut jamais permis; qu'on peut rendre moins choquant quant aux leçons grossières du vice, mais qu'on ne rendra jamais innocent en y laissant ce qu'on y a laissé, ce qui même l'a rendu en un sens plus dangereux.

Vous irez à la fin du carême pour contenter votre curiosité, sans cependant trop choquer la piété, à une représentation réservée pour les saints jours. La curiosité du théâtre mêlée avec la piété des jours saints! Qu'est-ce donc que ceci? Quelle alliance nouvelle dans la religion? A des représentations saintes! Vous voulez donc ignorer que tout ce qui est saint est étranger au théâtre : que tout y est profane, jusqu'à la sainteté quand elle y passe par de telles mains; et que cet appât de sainteté n'est qu'un sacrilége coloré? Des saints du théâtre! saint tout infectés de l'esprit de la comédie. Des représentations propres à exciter

la piété, dans l'assemblée de ceux qui sont au démon! dans un lieu qui est tout au démon! par le ministère d'hommes qui sont tout au démon! Vous n'écouteriez pas un prédicateur, écoutez le poëte lui-même (*Exam. de la tr. de Polyeucte*) : « Les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. »

Sacrilége pensée! détestable mélange! affreux assortiment! Et voilà ce que vous allez admirer : voilà de quoi vous allez vous remplir; voilà à quoi vous courez, comme à un acte de religion. Et c'est un spectacle toujours mondain, toujours profane, jamais plus profane, jamais plus impie que lorsqu'il s'efforce d'être saint. Chrétiens, ne vous laissez pas prendre à ce piége; ne donnez pas ce scandale à vos frères, cette joie au démon de vous voir avec les siens, dans un lieu et à une chose qui est à lui; ne donnez pas cette douleur à l'Eglise de vous voir joindre le spectacle de la croix avec celui de la comédie. Conservez toute votre horreur pour un divertissement, toujours profane dans le fond, et redoublez d'horreur pour cette profanation de la sainteté chrétienne jouée au théâtre et mêlée à dessein avec le profane.

La retraite si nécessaire à tous les chrétiens, utile à tant de choses, prêchée par tous les saints, est bien peu connue des gens du monde et du commun des fidèles. Qu'a-t-on vu dans le monde? Qu'a-t-on fait dans le monde? Quelle est la vie du monde pendant l'année entière? une dissipation pleine de tous les péchés, vraie dissipation de toutes les vertus et de tous les bons sentiments. N'être jamais seul, habiter presque dans la maison des autres, ou tenir la sienne ouverte à je ne sais combien de gens oisifs et fatigués d'eux-mêmes, voilà la vie du monde. Une dévotion tantôt inquiète, tantôt curieuse, toujours ennemie de la solitude et du recueillement, voilà la dévotion de nos jours. Si j'ai donc, mes frères, quelque chose à vous prêcher, surtout dans ce temps de toute pénitence, c'est la retraite. C'est dans la retraite qu'il s'est formé plus de saints qu'aux pieds des autels; c'est dans la retraite qu'on s'élève à de plus grandes vertus que dans les plus saints offices du ministère; c'est dans la retraite qu'on est avec soi-même et avec Dieu; c'est dans la retraite que tout le bien s'accomplit et se perfectionne, que tout le bien se conserve et s'accroît; c'est dans la retraite qu'on achève de perdre le goût du monde et qu'on se purifie de ses souillures; que l'homme nouveau, avec sa sainteté, se forme de la destruction du vieux avec ses œuvres. Retirons-nous donc au fond de notre cœur, retirons-nous dans le secret de nos maisons : la nature en murmurera, le monde en raillera, la dévotion inquiète et curieuse s'en affligera, les cérémonies de la vie civile en seront un peu négligées, les affaires de la terre en souffriront peut-être un peu; ce sera une pénitence pour nous; mais c'est une pénitence que l'Eglise nous impose : *Et arctius perstemus in custodia.*

Enfin, je dis que notre jeûne doit être sanctifié par tous les offices de la piété chrétienne. Je les réduis à trois : la parole de Dieu, la prière et l'aumône.

Les soins de la vie et des affaires de ce monde, le travail pour le public, le négoce, l'administration de la justice, tout cela réglé par les lois du christianisme et subordonné à la grande affaire du salut, a toujours été permis aux chrétiens. Mais tout cela, dans les beaux jours de la religion, était ou interdit, ou suspendu, ou extrêmement resserré pendant le carême, afin que le peuple de Dieu pût vaquer uniquement aux exercices de la piété. Les temps changent et prévalent, hélas! contre les usages de l'Eglise. Mais dans ces changements forcés de ses usages, l'Eglise conserve toujours son premier esprit, et ramène, autant qu'elle peut, ses enfants aux anciennes pratiques, qui étaient les bonnes.

Que toute la journée, dans ces jours de salut, soit occupée, disait saint Ambroise, ou à nous instruire ou à prier : *Tota die sit nobis vel oratio vel lectio.* (Ambr.) Et en effet, celui qui au lieu d'être appliqué presque tout le jour aux choses de Dieu, entre lesquelles l'instruction a toujours été au premier rang, se contentait d'une simple apparition dans le temple, et n'était plus occupé le reste du jour que de ses affaires ou de ses plaisirs, ne devait pas se flatter d'avoir jeûné, quoiqu'il eût gardé d'ailleurs toute la loi de l'abstinence : *Quidquid enim aliud præter mandatum Dei feceris, quamvis abstineas, non jejunas;* c'est le même saint Ambroise. Après vous avoir ainsi montré de loin les anciens temps, je vous demande si les choses peuvent être changées de façon qu'on doive regarder aujourd'hui comme accomplissant la loi du carême, quand d'ailleurs ils seraient fidèles au jeûne, tant de gens qui ne changent rien à leurs occupations ordinaires, qui peut-être se surchargent d'affaires de ce monde en ce temps-ci, jusqu'à ne pouvoir point assister aux instructions du salut? Vous attendrez tout le jour dans vos boutiques, tranquilles ou inquiets, selon votre caractère, le moment de vendre, au lieu de venir chercher dans l'église, avec une sainte sollicitude, le moment d'être instruits et peut-être touchés? Vous prétendant assez instruits et assez touchés, vous ne paraîtrez pas, même pour l'édification de l'Eglise et pour sa consolation, à ces instructions qu'elle vous donne avec tant de soin, qu'elle accommode à vos heures et à vos affaires? Par indifférence, ou par une ancienne mauvaise coutume, vous n'entendrez parler de Dieu dans nos temples qu'aux approches de la sainte solennité, et cela pour toute préparation à la Pâque? Ah! je ne sais, encore une fois, si avec votre jeûne vous jeûnez; du moins n'entrez-vous point dans l'esprit du jeûne, qui est la sanctification de votre âme. L'Eglise vous y exhorte, l'Eglise vous en presse, faisant de ses instructions en ce temps-ci sa principale

ressource pour ramener le peuple de Dieu dans les bonnes voies. Et en effet, outre qu'elle éclaire, la parole de Dieu jointe au jeûne, a une plus grande vertu que dans les autres temps. On suppléera à ces instructions publiques dont on est ennuyé, par des lectures particulières plus solides et plus utiles. L'Eglise a encore à se plaindre ici et de la consolation que vous lui ôtez, et de l'édification que vous dérobez à vos frères, ou plutôt du mauvais exemple que vous leur donnez. La même parole écrite vous tiendra lieu de la parole prêchée. Je crains que ce ne soient ici des excuses de votre paresse; mais enfin, la parole prêchée, tant qu'elle sera la parole de Dieu, doit être entendue du peuple de Dieu, et, dans les jours du jeûne, cette obligation est plus étroite.

La prière a toujours été regardée comme l'âme du jeûne, et comme un exercice singulièrement convenable au temps du carême. Ce sont les jours de la pénitence, ce sont les jours du deuil de l'Eglise. Comme les jours qui suivent la résurrection nous représentent, selon saint Augustin, l'état de gloire et de joie où l'Eglise sera dans le ciel, le temps du carême présente à l'Eglise son éloignement du Seigneur, son triste exil sur la terre avec ses enfants chassés du paradis, son ennuyeux pèlerinage dans ce désert sec et aride, son état de veuve dépourvue et abandonnée, qui persévère jour et nuit dans la prière, mettant en Dieu son espérance. Voilà d'où partent ces chants lugubres, ces longs gémissements et cette prière assidue. Après cela, croyez-vous que ce soit aux prêtres seuls, dans l'Eglise, à répandre leurs larmes avec leurs prières entre le vestibule et l'autel, pour demander à Dieu qu'il pardonne à son peuple? Croyez-vous que ce soit pour les seuls ministres des choses saintes que l'Eglise ait prolongé et multiplié les divins offices dans le temps du carême, et que vous n'ayez autre chose à faire, vous autres gens du siècle, qu'à attendre dans votre repos ou dans vos occupations ordinaires, l'heureux effet de ces longues prières et de ces larmes abondantes? C'est pour vous, peuple criminel, en qui l'Eglise se regarde elle-même comme coupable, que cette mère désolée se revêt de deuil et s'excite elle-même à pleurer. C'est pour attendrir vos cœurs durs et secs qu'elle prend ce chant lugubre, en même temps qu'elle ne présente à vos yeux que des objets de tristesse. C'est pour toucher Dieu en votre faveur qu'elle ne cesse point d'implorer ses miséricordes avec les paroles les plus touchantes, et vous nous laisserez prier seuls, contents d'avoir assisté à la hâte au sacrifice des autels? Ah! il n'en était pas ainsi dans les premiers temps, il n'en était pas ainsi longtemps après. Au siècle d'Ambroise et d'Augustin, la prière et les veilles dans la prière étaient la dévotion du peuple comme des prêtres, et cette dévotion passait pour une obligation commune à tous ceux qui jeûnaient. L'on regardait alors le défaut de prière comme le défaut de mortification. Je ne vous renvoie pas toujours à ces siècles si hauts, quoiqu'il faille y remonter pour trouver le véritable esprit de la piété chrétienne : assister aux offices du matin et du soir étaient des lois et des pratiques du VIIIe et du IXe siècle, au rapport d'un grand évêque de ces temps-là (Théod d'Orl.).

Enfin, mes frères, c'est à la miséricorde qu'il faut s'appliquer pendant le carême. La miséricorde, c'est elle qui rend le jeûne agréable à Dieu et utile à nos âmes. Un jeûne sans œuvres de miséricorde est un jeûne dont Dieu détourne les yeux, et qu'il rejette contre nous, comme ces sacrifices secs et maigres dont Dieu a marqué autrefois tant de dédain. Un jeûne sans l'aumône que chacun peut faire, et même qui doit se faire avec un peu d'effort, est un jeûne d'avarice et non de religion. Un jeûne sans compassion effective pour nos frères qui souffrent est un jeûne de juif et non de chrétien. Tant de malheureux abandonnés de tout secours, tant de captifs oubliés dans leurs cachots, tant d'affligés laissés sans consolation, tant d'indigents cachés au fond de leur maison ne sauront-ils pas et ne sentiront-ils point que c'est ici un temps de miséricorde, où la charité est et plus vigilante et plus libérale? Vous leur avez donné lieu, par votre indifférence, de vous regarder comme étrangers à leur égard; faites-leur connaître, par les plus tendres effets de la bonté, qu'étant chrétiens, ils sont vos frères. Vous avez peut-être fait sentir à quelques-uns votre puissance, faites sentir à d'autres votre humanité. La plupart savent trop que vous êtes grands; que le pauvre s'aperçoive donc que vous êtes riches. Dans les autres temps, il souffre de l'abondance de votre table, de la multiplicité de vos repas; ses entrailles se consument pendant que les vôtres s'engraissent; qu'il se ressente donc de vos retranchements, qu'il commence à connaître le rassasiement quand vous commencez à connaître la faim. Mais faire servir la pénitence à l'avarice, détourner aux dépenses de la vanité les épargnes du carême, ne rien épargner en carême par le luxe ou la délicatesse de la table, serait-ce là sanctifier son jeûne?

Ah! mes frères, l'Eglise vous en conjure, pouvant vous le commander; réjouissez le pauvre de votre tristesse, soulagez-le de vos retranchements, nourrissez-le de votre abstinence; priez plus longtemps et ayez plus de ferveur, soyez assidus aux instructions du salut, exercez-vous à la pénitence et tout ensemble à la piété; convertissez-vous dans le cœur, changez vos œuvres; oubliez pendant un peu de temps votre corps pour votre âme, vous souvenant, grands et riches du monde, que vous êtes enfants de l'Eglise, que vous êtes pécheurs, et peut-être de grands pécheurs, afin qu'à la sainte solennité de Pâques, purifiés de cœur, d'esprit et de corps, morts au péché, victorieux de nos passions, tout éclatants de vertus, chargés de fruits de justice et de miséricorde, nous célébrions dans la joie et dans la sainteté la

résurrection du Seigneur; et que, menant ensuite, sur le modèle de sa vie ressuscitée, une vie nouvelle, nous entrions un jour avec lui, et par lui, dans son immortalité glorieuse. *Amen.*

SERMON XI.

SUR LE SCANDALE.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Luc.*, VII, 23.)

Heureux celui à qui je ne serai point un sujet de scandale.

Qu'y avait-il donc en Jésus-Christ, qui dût être pour les Juifs un sujet de scandale, et comment Jésus-Christ peut-il lui-même regarder comme un bonheur qu'on ne soit point scandalisé à son occasion? Sa personne offensait-elle les yeux de la piété? Ses discours étaient-ils répréhensibles par quelque endroit? Sa conduite n'était-elle pas assez mesurée? Ses prodiges avaient-ils un air de maléfice, une apparence de collusion avec Satan? Sentait-on en un mot en lui quelque chose qui vînt de l'enfer, ou même de la terre? Au contraire, tout respirait en lui une odeur de vie, tout s'y ressentait de son origine céleste. La sainteté était répandue sur sa personne; ses discours étaient les paroles mêmes de la vie éternelle, et une profonde sagesse les dirigeait tous. Sa conduite toute mesurée sur la faiblesse de ceux avec qui il vivait, était bien plus propre à toucher et à ramener les esprits qu'à les révolter. Jusque dans ses miracles, qui portaient avec eux l'édification, il ménageait la jalouse malignité des ennemis de sa gloire. Tel était le Sauveur du monde conversant parmi les hommes. Aussi n'est-ce pas aux peuples que sa personne a été odieuse, et ce ne sont pas les simples qui ont trouvé en lui des sujets de se scandaliser. Ils étaient comme transportés à sa parole, s'ils ne la pratiquaient pas : ils admiraient ses œuvres, s'ils ne se convertissaient pas : ils le suivaient pour ses miracles, s'ils n'en faisaient pas un usage plus essentiel.

Ce sont les prêtres, les pharisiens, les docteurs de la loi, les chefs du peuple qui ont été blessés jusqu'au fond de l'âme, et ont voulu paraître scandalisés de tout ce que Jésus-Christ a fait et enseigné. Sa doctrine combattait leurs passions, sa vie mettait au jour toute leur hypocrisie, ses miracles les rabaissaient et les décréditaient dans l'esprit des peuples. Voilà la cause de leur fureur et de tous ces mouvements dans Jérusalem, qui ont enfin soulevé la Judée tout entière contre Jésus-Christ, et qui l'ont enfin fait mettre sur la croix par les gentils, les Juifs ne pouvant plus donner la mort à personne. Voilà la matière de ce scandale dont on fut heureux de se défendre dans les jours de la vie mortelle de ce bienheureux Fils de Dieu, et auquel on fut encore plus heureux de ne point prendre part au jour de sa mort. Scandale reçu, et non pas donné; scandale pour les méchants, et non pour les bons; scandale pour le monde que la vérité blesse toujours, parce que le monde ne veut ni entendre, ni croire la vérité; scandale pour ces pharisiens pervers qui n'approuvent que ceux qui se joignent à eux pour faire le mal à titre de bien, et de service rendu à Dieu; scandale pour ces ennemis de la vertu, qui ne pouvant pas toujours condamner les actions, ne manquent jamais de noircir les intentions : scandale qu'on reverrait encore dans le monde, s'il y paraissait un homme qui, vivant comme Jésus-Christ à la vue des hommes, fût en état de leur dire comme lui : *Qui de vous peut me reprendre d'aucun péché?*

Mais pendant que la vertu exacte se console de donner un scandale au monde par son attachement même à la vertu, comme Jésus-Christ, nous, hommes trop peu attentifs sur nous-mêmes, bien moins exacts dans la pratique du bien, moins fidèles à tant de devoirs de la religion, affligeons-nous de tous les scandales que nous avons pu donner par ces endroits. Et en effet, quelqu'un de nous, environné, comme nous sommes tous d'infirmités, peut-il dire aux hommes avec qui il vit : Qui de vous me reprendra de péché, ou même de l'apparence du péché? Quelqu'un de nous oserait-il défier ses frères de trouver autre chose en lui que des sujets d'édification? Faut-il avoir des yeux bien malins, des yeux ennemis, pour trouver dans notre conduite de quoi se scandaliser? Faut-il donner à nos actions des interprétations forcées ou injustes, pour pouvoir les tourner au mal? Faut-il être trop faible pour se laisser séduire par nos discours, et entraîner par nos exemples? Ne faudrait-il, pas au contraire, être bien fort, et comme immobile dans le bien, pour n'être pas emporté au mal par la forte et violente impression de nos exemples? Ne faudrait-il pas être né avec des inclinations que le Ciel ne donne plus guère, être né saint et comme incapable du mal, pour ne pas se laisser aller à l'iniquité sous la molle et faible conduite de ceux qui sont préposés pour nous porter au bien et nous faire éviter le mal? Scandale, péché trop grand! scandale, péché trop ordinaire! scandale, péché trop difficile à réparer, et qu'en effet on ne répare guère!

C'est de ce péché si ancien et si nouveau; de ce péché si diversifié, qui est lui seul tant de péchés; de ce péché qui trouble la terre, qui obscurcit toute la gloire de l'Eglise du Sauveur, qui fait gémir les saints sur eux-mêmes, en même temps qu'ils pleurent sur le monde; de ce péché dont on parle tant, et que le monde ne connaît point; que le pécheur ne voit pas en lui; que l'homme de bien craint trop peu; dont personne enfin ne se défend assez, que je dois parler aujourd'hui.

Afin que personne ne se méprenne sur le scandale, je vais d'abord en exposer la nature : afin que le pécheur ne se diminue pas à lui-même le péché de scandale, je vous en ferai voir l'énormité. C'est tout le sujet de ce discours : Ce que c'est qu'un scandale; quel mal c'est que le scandale. *Ave, Maria*, etc

PREMIÈRE PARTIE.

On ne compte guère dans le monde pour scandale que ce qui ne l'est pas en quelque sorte à force d'être criant. Certaines actions plus propres à épouvanter qu'à séduire, certains exemples du crime plus capables d'inspirer l'horreur du mal que d'en donner le goût, voilà tout ce que le monde regarde comme scandale. Hors cela il ne voit rien qui mérite ce nom odieux. Tel est l'aveuglement des mondains : ils cherchent le scandale au milieu du monde, où tout ce qu'on voit, où tout ce qu'on entend, où tout ce qui se fait, où tout ce qu'on manque de faire est scandale. Mais pour renfermer un sujet immense dans quelques bornes, je réduis à trois sortes de scandales toutes les occasions de mal que l'on donne au prochain. Je dis donc qu'il y a un scandale de conduite qui porte au mal; un scandale de discours qui entretient dans le mal ; un scandale d'inaction et de silence qui n'empêche pas le mal, et souvent le favorise.

L'exemple, sans aucun secours étranger, et malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, est le moyen de porter au mal le plus efficace et le plus prompt. Avec le penchant que nous avons tous a imiter; avec la semence de tout mal que nous portons au fond de notre être; avec des dispositions toujours trop prochaines à nous pervertir : retenus cependant par une timidité qui ne nous est guère moins naturelle que le mauvais penchant, arrêtés par des bienséances que l'éducation mondaine elle-même nous a appris à respecter, défendus par l'orgueil contre de certaines faiblesses, il ne nous faut cependant que des exemples pour suivre notre pente; il ne nous faut que des exemples d'une certaine espèce pour n'être plus arrêtés par rien. Avec des exemples on se laisse aller aux inclinations de la nature; avec des exemples de son état on craint d'être bon; avec les exemples des grands on rougit de n'être pas mauvais; avec la multitude des exemples on court, et on passe bientôt les autres dans les voies de l'iniquité; avec des exemples respectables et comme consacrés, on se fait une religion d'être méchant; avec des exemples domestiques, on le devient par contagion; et bientôt plus méchant que ceux de qui on a appris à l'être, on laisse après soi une postérité plus méchante que soi. Reprenons tout cela, et faisons en voir la vérité.

Un seul homme d'un certain génie, d'un certain caractère, peut, par son exemple, abolissant tout ce qu'il y eut anciennement de bon dans le lieu où il habite, et parmi ceux avec qui il vit, y introduire un mauvais esprit ou de mauvaises mœurs. Est-il de ville, de société, de famille où l'on ne se souvienne d'un certain homme, d'une certaine femme, par qui ce changement est arrivé : non pas ordinairement tout d'un coup, mais par une insensible propagation; non pas peut-être de leur vivant, mais après eux? Le séducteur a péri, et son exemple ne frappe plus ; mais le scandale subsiste, et par ce scandale qui subsiste, l'exemple est encore vivant : *Desunt fieri crimina, et illorum loco exempla nascuntur* (S. Cypr.) De tels exemples, dit saint Bernard, nous pervertissent nous qui les voyons, et sont des périls et des piéges tout dressés pour ceux qui naîtront après nous : *Scandala præsentium pericula sunt futurorum.* On se fait un devoir, vous le savez, de faire ce que font les grands, et un mérite d'être ce qu'ils sont. Jéroboam n'a qu'à lever l'enseigne de l'idolâtrie et s'en déclarer le chef, le seul Tobie demeurera fidèle au Seigneur et viendra adorer à Jérusalem. C'est ainsi qu'Israël, ce peuple toujours plus docile aux exemples de ses rois qu'aux volontés de son Dieu, changeait de religion et de mœurs en changeant de princes; qu'il a élevé les idoles avec Salomon et les a brisées avec Josias; qu'il a marché dans la justice pendant les jours de David, et dans l'impiété sous le règne de Manassès. C'est ainsi, ô mon Dieu, s'écrie saint Bernard, que la vie déréglée de vos ministres, malgré tout ce qu'on prêche dans l'église, et tout ce qu'ils enseignent eux-mêmes, sera toujours la ruine de la piété de votre peuple! Et en effet, l'exemple des chefs ôte d'abord au crime la honte que la nature y a attachée : ***Desinunt probri esse purpurata crimina*** (S. Cypr.), et enfin le met en gloire.

C'est ainsi que la vanité et la corruption, avec tout le mauvais esprit de ce monde, se répand de la ville régnante dans les provinces, et s'y établit bientôt comme bon goût et politesse. C'est ainsi que les vices et les coutumes des villes deviennent insensiblement les modes et les mœurs des campagnes. C'est ainsi que les plus ignorants des hommes et les plus petits génies se piquent d'incrédulité en matière de religion, parce que des demi-savants et de prétendus beaux esprits ont donné le ton.

Ne cherche-t-on pas, et quelquefois sans le trouver, un seul homme qui n'ait pas la tache de sa profession, et qui n'en adopte pas les abus? Ce n'est ni dans le climat ni dans le génie de la nation qu'il faut chercher la cause de certains désordres plus communs dans un pays que dans un autre, de certains vices plus répandus dans cette ville-là que dans celle-ci. C'est qu'on y est séduit et qu'on s'y laisse entraîner par la multitude des exemples ; et l'on pourrait, comme je l'ai déjà remarqué, remonter à l'origine de cette corruption et trouver sans peine ce premier exemple qui les a si fort multipliés. Mais de tous les exemples, le plus contagieux c'est l'exemple domestique. Une jeune personne a porté dans le mariage un heureux naturel, tout l'esprit de la piété, toute sorte de bons désirs, sans qu'elle souffre là-dessus ni contradiction, ni violence; l'exemple d'un mari est capable, après avoir tout affaibli, de tout ruiner et de tout détruire dans cette épouse qu'on lui a peut-être choisie pour le ramener et le ranger. Une fille de la maison d'Achab en porte toutes les incli-

tions dans la maison de David; bientôt la postérité de David sera semblable à la race d'Achab, et l'Esprit-Saint n'aura point d'autre raison à donner de l'impiété étonnante de certains princes de Juda que leur alliance avec les princesses d'Israël. *Erat enim gener domus Achab.* (IV *Reg.*, VIII, 27.) L'esprit de libertinage peut se transmettre avec le sang, il se communique encore plus aisément par l'exemple d'un père vicieux et libertin. Sans le secours de ces leçons détestables qu'on sait faire aujourd'hui à une jeune personne, la conduite d'une mère forme bientôt une fille à la vie, aux intrigues, aux passions du monde. Ainsi l'exemple apprend le mal à ceux qui le voient, y entraîne les faibles, y pousse les forts, y encourage les timides, et y force en quelque sorte ceux sur qui nous avons ou quelque élévation ou quelque autorité.

On renverse tout dans le monde en matière de scandale. Le scandale suppose l'exemple d'une chose mauvaise : *Exemplum rei malæ*, dit Tertullien, *ædificans ad delictum*, et on met souvent le scandale à ne pas faire comme les autres quand les autres font mal. Ne vouloir pas être injuste quand tous les autres consentent à l'injustice, ne vouloir pas abandonner la cause de Dieu quand tous les autres, par faiblesse ou par indifférence, la sacrifient à des craintes ou à des espérances mondaines, c'est souvent donner un scandale au monde. Malheur au monde à cause de ce scandale qu'il reçoit et qui serait pour lui un sujet d'édification si le monde était ou plus instruit ou plus touché des choses de Dieu ! Et malheur à ceux qui, trop pleins de l'esprit de ce monde, se dissimulent à eux-mêmes, quand toute la religion le leur prêche, qu'il vaut mieux laisser naître le scandale que d'abandonner ou la justice ou la vérité, que d'abandonner la loi de Dieu et les saintes règles de l'Evangile ! *Melius est ut scandalum oriatur quam ut veritas relinquatur*, dit saint Grégoire.

Le scandale consiste donc à faire comme les autres quand tous les autres font mal. Le scandale consiste à paraître faire tout ce que fait le monde, quoiqu'au fond on ne le fasse qu'avec de certaines différences qui changent un peu les choses, mais que le monde est bien aise de ne pas remarquer, et qu'aussi on alléguerait en vain pour corriger le monde. Le scandale consiste à faire quelquefois ce que le monde fait tous les jours. Par un reste d'esprit du siècle, par je ne sais quelle crainte ou quelle faiblesse, imiter la vanité, et à peu de chose près, l'immodestie des filles mondaines; affecter leur air et avoir presque toutes leurs manières; n'être presque plus de leurs assemblées et de leurs divertissements, mais quand on en est s'y comporter comme elles; n'aller plus aux spectacles par coutume, mais dans l'occasion s'y laisser entraîner; avoir renoncé au bal, et n'y aller jamais par goût, mais y mener quelquefois de jeunes personnes par complaisance; n'être plus dans un engagement de jeu et de plaisirs tout profanes, mais se faire des amusements qui n'ont que le nom de la piété et n'en ont pas même l'air et l'apparence, voilà le scandale que donnent tous les jours au monde des gens dont le monde vante lui-même la piété, mais pour en faire un appui au déréglement et autoriser la vie qu'on veut mener dans le monde.

Et, certes, le mondain se rassure bien moins sur la conduite de ces autres mondains déclarés. Il va chercher des exemples dans un autre ordre de personnes. Que dis-je? il ne demande qu'une apparence de conformité pour se calmer et s'autoriser. Il croira permis par la loi de Dieu ce que font ou ce que paraissent faire des personnes rangées; et ce qu'il croirait moins autorisé par les maximes de l'Evangile, il croirait toujours pouvoir le faire, parce que vous le faites, vous qu'il veut croire éclairés et qu'il suppose ne vouloir pas vous perdre. Ah ! prétendus gens de bien, votre dévotion est donc un piége et votre réputation une lumière qui conduit au précipice? Ah ! que cette dévotion est odieuse à l'Eglise de Jésus-Christ, et que cette réputation est embarassante pour ses ministres !

Car enfin, apprenez-nous ce qu'il faut répondre aux gens du monde. Quand nous leur disons que, pour être riches et de condition, il ne leur est pas permis d'outrer le faste, de faire mille folles dépenses, de mener une vie molle et voluptueuse; quand nous leur disons que, pour être engagés dans le monde, il ne leur est pas permis d'être si fort attachés aux biens du monde, d'en poursuivre si âprement la gloire; que, pour être dans un état moins parfait, il n'est pas permis d'être vindicatif, médisant, dur envers les pauvres, injuste envers ses créanciers, intraitable envers ses serviteurs, insupportable à ses domestiques, fier et méprisant envers tout le monde, ils nous disent que ce sont là les exemples (parlons comme eux) que leur donnent les dévôts. Peut-on toujours s'inscrire en faux contre ces accusations? le fait sera évident. Peut-on vous justifier par vos intentions? ce serait ouvrir un trop beau champ à la malignité du monde. Se contente-t-on du tour que nous donnons à ces choses peu édifiantes, les diminuant, les compensant par d'autres bonnes qualités et d'autres œuvres, les rejetant sur l'infirmité humaine, sur la faiblesse de la vertu en cette vie, qui a besoin d'être mise à couvert de l'orgueil par ces sortes de défauts? Il faut donc bien vous condamner, et, quand on nous presse, dire malgré nous que des gens qui ne se distinguent que par leur assiduité dans le temple, par la fréquentation des sacrements, par la fuite des grands crimes, sont quelquefois un piége à toute la maison d'Israël; qu'ils donnent, dans l'Eglise, un exemple plus capable de séduire et plus puissant pour entraîner.

Les mondains se suivent les uns les autres dans toutes sortes de mauvaises voies, et dans ces voies mauvaises, tournant les yeux sur vous, qu'ils voient aussi dans des voies qui ne sont pas bonnes, ils se rassurent par votre exemple, qu'ils accommodent comme

ils peuvent à leur façon de vivre; et vous, de votre côté, marchant dans ces voies qui ne sont pas bonnes, vous vous retournez vers ceux qui y marchent comme vous, et vous vous justifiez vous-mêmes par la coutume qui a introduit ces choses parmi les personnes qui font avec vous une même profession de vertu. La coutume sera donc votre loi, comme elle est la souveraine du monde. Ah! chrétiens, qui avez d'ailleurs de si belles lumières et de si pieux sentiments, ne comprendrez-vous jamais que la coutume est l'ennemie de la vérité, le parti de la révolte, la règle des réprouvés; que la coutume est la séduction de la vie, qui écarte du droit chemin pour en faire prendre un plus battu, mais qui ne conduit pas au bienheureux terme de l'Evangile; que la coutume est ce grand scandale du monde contre lequel Jésus-Christ a lancé de si terribles anathèmes; que la coutume est ce désordre public contre lequel les saints ont tant crié; que la coutume est ce torrent d'iniquité qui entraîne tout dans l'enfer, où l'on ne brûlera pas moins pour brûler avec plusieurs, comme on n'aura pas moins péché pour avoir péché avec le grand nombre.

Le monde vous méprisera, vous raillera, vous maltraitera si vous vous rendez singuliers; mais peut-être le monde, après quelques railleries, après une courte persécution, vous laissera dans votre singularité, et peut-être enfin il l'admirera. Mais du moins n'aurez-vous pas ici à résister jusqu'à l'effusion de votre sang. C'est donc ici qu'il faut vous souvenir que vous êtes les enfants des saints, les successeurs de ces dignes chrétiens qui ne cessaient de dire aux païens qui les tourmentaient là-dessus : ***Nous ne pouvons pas vivre comme vous, comme vous ne pouvez pas vivre comme nous;*** de ces dignes chrétiens qui disaient de tous les sectateurs de l'Evangile : Nous sommes nés, non pour nous conformer au siècle présent, mais pour reformer par nos exemples le siècle présent sur nous : *Castrando huic sæculo nati sumus.* (JUST.)

Oh! la scandaleuse conduite que je vois tenir tous les jours à des personnes qui font profession d'une certaine vertu! Oh! la scandaleuse parole que je leur entends dire! Pourvu que tout ce que le monde pense et tout ce qu'il dit de nous ne soit pas vrai au fond, comme il ne l'est pas, il n'y a qu'à laisser croire et à laisser dire. Mais ce qu'on croit et ce qu'on dit, sur le fondement que vous y donnez, est déjà un grand scandale. Tout ce qui n'est pas mauvais au fond, dites-vous, vous est permis. Mais tout n'est pas à propos, dit saint Paul, tout n'est pas édifiant. Vous ne voulez pas vous laisser imposer la loi sur des choses qui ne sont pas mauvaises; aujourd'hui on vous demande une chose, demain on vous en demanderait une autre. Ah! chrétiens, ne soyez pas, par un usage hors de propos de votre liberté, un sujet de chute à votre frère faible. *Videte ne forte hæc licentia vestra offendiculum fiat infirmis.* (I *Cor.*, VIII, 9, 11.) Votre exemple engagera cet homme faible dans ce péril d'où votre force vous sauve, et sa faiblesse succombera, et vous aurez fait périr une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort : ***Et peribit infirmus in tua scientia frater propter quem Christus mortuus est.*** (***Ibid.***) Vous ne voulez pas donner cette satisfaction à des gens mal intentionnés, qui diraient : Nous l'avons emporté; mais en vous donnant à vous-mêmes la satisfaction de ne pas donner cette satisfaction aux autres, parce que vous savez qu'il n'y a point de mal, vous ferez périr votre frère faible : ***Peribit infirmus in tua scientia frater***, etc. Ce serait encore pis, dites-vous, et cette séparation serait la confirmation du mal que le public soupçonne et que vous savez qui n'est pas. Eh! ne faites pas périr par des raisons si frivoles, par des raisons plus scandaleuses que le scandale même votre frère faible : ***Et peribit infirmus in tua scientia frater***. (***Ibid.***)

Vous n'êtes pas obligés, quand vous savez le contraire, d'avoir égard à de petits esprits qui se scandalisent de tout; mais, cependant, par ce mépris des petits esprits, en continuant de les scandaliser, vous ferez périr votre frère faible, pour lequel Jésus-Christ est mort : ***Et peribit infirmus in tua scientia frater propter quem Christus mortuus est.*** Souvenez-vous de ce que Jésus-Christ a dit, qu'il vaudrait mieux qu'un homme ne fût jamais né que de scandaliser un de ces petits. Si c'était ici un sujet de chute pour vous, comme vous prétendez qu'il ne l'est pas, vous seriez obligés de vous couper vous-mêmes ce pied, de vous couper à vous-mêmes cette main, de vous arracher à vous-mêmes cet œil; c'est-à-dire, de vous séparer de cette personne, quoi que ce soit qu'il en coutât à votre cœur, à votre fortune. Selon les lois de l'Evangile et l'économie du corps mystique de Jésus-Christ, vous êtes obligé de même de vous arracher ce qui tient à vous le plus vivement, si c'est un sujet de chute pour votre frère, Membre du même corps, *un avec vous en Jésus-Christ.* Votre frère a ce droit sur vous, comme vous l'auriez sur lui par cette autre belle règle du christianisme : ***Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît.***

Les gens du monde nous demanderont sans doute ici si nous ne voulons pas leur tourner en scandale réciproque ce commerce entre les personnes des deux sexes, libre et tel qu'il est établi aujourd'hui. Mais si ce n'est pas là un scandale, je ne sais ce qui mérite ce nom. Je ne sais s'il y a un plus grand scandale dans l'Eglise de Jésus-Christ; et je ne sais si les enfants de Dieu, eux-mêmes, voyant encore une fois, mais de plus près, les filles des hommes, dans leur beauté ou naturelle ou artificielle, avec leurs agréments vrais ou empruntés, ne se laisseraient pas aller à ces désirs et à ces passions que notre religion condamne avec tant de force. Et quelle fut la suite de cet ancien scandale, si ce n'est la destruction de la terre par le déluge? ***Videntes filii Dei, filias hominum quod essent pulchræ... ingressi sunt ad filias hominum... Videns autem Deus... Delebo, in-***

quit, hominem quem creavi a facie terræ. (*Gen.*, VII, 2, 4, 5, 7.)

Tertullien le disait, et le cœur humain n'est pas changé. La vue d'une femme est un péril pour un homme. La beauté, les grâces naturelles de ce sexe invitent, comme d'elles-mêmes, les hommes au mal : *Naturalier invitator libidinis.* La vue d'un homme, l'esprit tel qu'il soit, de certaines qualités du monde ne font pas des impressions moins dangereuses sur les femmes. Et un commerce plus fréquent et plus familier, où l'on se voit avec une entière liberté, où l'on se communique toutes ses pensées, où presque tous les entretiens roulent sur la tendresse; où l'on ne respire que l'amour profane, où il entre par les yeux, par l'oreille et par tous les sens; et ce commerce, où chacun apporte ou ses mauvais désirs, ou ses mauvaises dispositions; où l'on ne se rend si assidu que parce que l'on a déjà l'âme touchée; ou l'on n'est bien reçu qu'autant qu'on a de quoi flatter ou de quoi charmer; ou l'habitude de se voir rend plus hardi à parler, et plus facile à écouter; ce commerce où, parmi les jeux, les ris et les chants, on ne pense et on ne cherche mutuellement qu'à se plaire; ce commerce, enfin, où la liberté que l'on trouve et que l'on se donne, aplanit toutes les voies, ne sera pas un scandale ! C'est un scandale, un grand scandale, un scandale contre lequel nous devrions, non pas parler, mais tonner. Et, pour tout dire en un mot, c'est la porte ouverte des deux côtés à toutes les licences dont la loi chrétienne fait aux deux sexes des crimes et de grands crimes.

Ne vous y trompez pas; le scandale ne consiste pas seulement dans le dessein de porter au mal, mais dans une conduite, ou toute autre chose qui de soi-même porte au mal. Cet air enjoué, ces façons libres, ces parures éblouissantes, cette manière immodeste de se mettre, ce désir de plaire si marqué, toute la personne ornée et dressée pour prendre les âmes, comme parle l'Ecriture : *Mulier ornatu meretricio et præparata ad capiendas animas* (*Prov.*, VII, 19); tout cela tend-il à séduire, à inspirer les passions, à les rallumer? Tout cela doit être rangé parmi les scandales. Sans désir et sans dessein particulier, n'a-t-on d'autre vue que de contenter sa vanité, au hasard que cette vanité traîne après elle l'iniquité? c'est un scandale qu'une semblable vanité et un scandale que je trouverai frappé d'anathème dans les prophètes? *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis.* (*Isa.*, V, 18.) Il faudrait donc, pour n'être pas à scandale au monde, vivre au milieu du monde en solitaire, en femme séparée du monde! Eh ! qui doute, sur le pied où sont les choses, qu'il ne faille vivre dans le monde comme n'en étant pas ? Il faudrait donc retrancher de sa personne, de ses manières, de ses ajustements, de sa conduite, tout ce qui peut naturellement porter au mal? Eh! qui en doute? Je ne ferais jamais, dit saint Paul, un chose aussi permise que celle de manger de la chair, si je croyais que cette liberté fût à mes frères faibles une occasion de faire une chose qui, n'étant pas mauvaise en soi, le serait pour eux, par la pensée où ils sont qu'elle est en effet mauvaise. Voilà donc la règle, pleine de la vérité de Dieu et non de la sévérité de l'homme. Ne jamais faire ce qui de soi-même porte au mal; s'abstenir de faire ce qui, n'étant pas mal en soi-même, y porterait les simples et les faibles, à raison de leurs dispositions et de leurs pensées.

La foi a péri de la bouche du peuple fidèle : *Periit fides, et ablata est de ore eorum.* (*Jerem.*, VII, 28.) On ne parle plus selon qu'on croit : ce langage saint est devenu étranger, et comme barbare dans la terre des saints; il est au milieu d'eux un sujet d'étonnement, ou, pour mieux dire, de risée. On y parle un langage humain qui les remplit de plus en plus les uns les autres de pensées humaines; chacun y parle à son frère le langage de l'Egypte, le langage des passions du monde; ce qui nourrit dans tous les passions mondaines. On y parle aux enfants, ou devant eux, un langage pour ainsi dire antichrétien; les enfants s'élèvent dans cette manière de parler, et dans les idées qui y sont attachées, pour former à leur tour des enfants dans le même goût; et par-là le langage de l'Evangile, qui en établirait l'esprit, est banni et réprouvé à jamais du milieu du monde. Et voilà un de ces scandales que les anges de Dieu, quand ils viendront les ramasser au milieu de nous pour les porter au tribunal redoutable, trouveront, non-seulement dans les maisons des hommes, mais dans la maison de Dieu. Voilà un de ces scandales dont même on ne s'aperçoit pas dans le monde, et dont la dévotion elle-même ne se défend pas assez. Et par-là la terre perd peu à peu la vérité, la connaissance de Dieu, la foi à la doctrine de Jésus-Christ, qui n'en trouvera plus quand il viendra juger la terre : *Verumtamen Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra.* (*Luc.*, XVIII, 8.)

Ce scandale de discours qui entretient le mal dans le monde va bien plus loin : vous l'allez voir. Cette société des honnêtes gens du monde, dont la politesse est le lien et fait tout l'agrément, qu'est-ce autre chose qu'un commerce de flatterie et de séduction, où l'on trompe et où l'on est trompé; où l'on rassure pour être rassuré; où l'on se dissimule les uns aux autres les vices qu'on a, et où l'on se prête les vertus qu'on n'a pas; où l'on se loue réciproquement du bien qu'on ne fait pas, et où l'on donne au mal qu'on fait un tour favorable? Dans ce commerce, on a des excuses et des palliatifs pour les passions des personnes ordinaires, et on a des louanges et des bénédictions pour les iniquités des grands et des riches. Dans ce commerce, on traite de bienséance, et souvent de devoir, ce que le monde a imaginé et fait tous les jours de plus contraire à la loi de Dieu; les spectacles, par exemple, y sont traités d'amusement nécessaire; cette monstrueuse altération du visage, cette manière de

se mettre, qui joint l'extravagance et l'incommodité à l'immodestie, y sont traitées de choses indifférentes, ou du moins de choses indispensables dans le monde ; cette prodigieuse dépense pour la table, pour les habits, pour les meubles, pour les équipages et le nombre de domestiques, pour la décoration des maisons de la ville, et pour l'embellissement des maisons de la campagne, y sont traités d'engagement ou de la condition, ou de la place, ou des richesses : tout cela y est tourné en charité par l'argent qui se répand, et comme en mérite, par la charge dont on dit qu'est cette dépense. Cette vie qui roule tout entière dans ces jeux, dans ces festins tour à tour dans ces visites et ces courses sans fin y est regardée comme un poids de l'état, comme une vie fâcheuse et pénible, dont on fait la pénitence du monde. Cette parole tant répétée, et qui renferme l'approbation de tous les excès des passions mondaines; cette parole, dis-je : *Il faut que chacun vive selon son état*, produit dans le monde cet aveuglement qui nous étonne, et cet endurcissement qui nous fait peur. En un mot, ce langage des honnêtes gens, des sages du monde, du monde poli, empêche que le monde ne voie ses erreurs, ne revienne de ses égarements, ne se corrige de ses vices, ne renonce à ces passions du siècle, auxquelles Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, est venu apprendre à renoncer : A qui? aux grands et aux riches, comme aux petits ; à tous les hommes : *omnibus hominibus*. (*Tit*. II, 11.)

Faut-il donc que le commerce de la vie dégénère en censure? Faut-il être toujours incommode à ses amis, toujours fâcheux aux gens du monde, toujours odieux aux pécheurs? La piété trouve un milieu à tout cela. Mais enfin, fallût-il être importun, fâcheux, impoli; il faut être toutes choses plutôt que d'être un flatteur, un séducteur né pour entretenir les autres dans le mal, et les mettre dans la nécessité de nous y entretenir nous-mêmes.

O siècle malheureux! La piété, en changeant de temps, n'a donc fait que de changer de tyrans? Elle fut persécutée du démon avec moins de succès, quand il s'arma des fureurs du lion, que quand il a pris les artifices du serpent. La cruauté s'est lassée, la malignité ne se lasse point; et, au lieu que l'épée toujours dégouttante du sang des martyrs, multipliait autrefois les chrétiens, la langue des mondains, ce fer plus aiguisé que le glaive des Néron et des Dioclétien, moissonne aujourd'hui, ô mon Dieu! les plus belles espérances de votre Eglise, les plus doux fruits de notre ministère, les plus précieux commencements de votre grâce. Oui, mes frères, aujourd'hui, comme dans les temps anciens, vouloir devenir chrétiens véritablement est une entreprise qui alarme les sens, qui étonne la raison, qui fait frémir l'homme tout entier; une entreprise qu'on reprend à plusieurs fois, qu'on n'a jamais le courage de finir, et qu'enfin on abandonne. Et, en effet, aujourd'hui, comme dans ces siècles reculés, un vrai chrétien, et surtout quand il commence à l'être, n'est-il pas un sujet de honte pour ses proches, de mépris pour ses anciens amis, et comme de haine pour le monde entier? Et par là, devenir aujourd'hui vraiment chrétien dans le monde, c'est, comme autrefois, l'ouvrage d'une générosité d'âme tout extraordinaire : *Opus magnitudinis christianus, cum utique ab omnibus odio habeatur*. (S. Just.)

Vous le voyez de vos yeux. Tant que cet homme a vécu selon les lois du monde, et par conséquent selon ses passions, le monde l'a estimé, il l'a flatté, il l'a recherché; depuis qu'il vit selon les règles austères du christianisme, le monde l'abandonne, il le regarde en pitié, il s'épuise contre lui en paroles de mépris. Tant que cette femme a vécu selon la liberté, dont les femmes mêmes se sont mises aujourd'hui en possession, la médisance l'a épargnée; depuis qu'elle a voulu rompre ces engagements; qu'elle ne veut voir que des personnes utiles à son salut, au lieu de ceux qu'elle ne voyait qu'à sa perte, les langues malignes s'aiguisent de toutes parts contre elle, et on répand un noir venin sur toute sa conduite. Lorsque cette fille a voulu allier la piété avec la vie du monde, le monde a été content, et il l'a proposée pour le modèle de la vertu qu'il faut avoir dans le monde; depuis qu'elle est, ou du moins qu'elle tâche d'être toute à Jésus-Christ, le déchaînement du monde est furieux : il attaque le fond de son changement, il en blâme les circonstances; depuis ce jour-là, le monde ne voit plus en elle que petitesse d'esprit et que faiblesse dans toutes ses démarches. Les courtisans de David, mondains et vicieux, s'accommodent bien mieux de ses vices, de cette suite de fêtes et de divertissements où la débauche d'un prince tient toute une cour : c'est là, diraient-ils, vivre en prince. Mais la pénitence de David et sa vertu lui attirent mille sanglantes railleries et les reproches les plus amers : *Detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem*. (*Psal*. XXXVII, 21.) Or, voilà ce qui fait qu'on craint la vertu; voilà ce qui retarde tant de conversions, et les fait enfin échouer presque toutes; voilà ce qui entretient certains hommes, comme malgré eux, dans le péché, et qui à la fin les fera mourir dans l'impénitence; voilà ce qui empêche qu'on ne remplisse, en certaines occasions, les devoirs de son état, et qu'on ne suive les mouvements de sa conscience; voilà ce qui fait non-seulement qu'on rougit de Jésus-Christ dans le monde, mais qu'on s'y donne pour plus mondain et pour plus méchant qu'on n'est; voilà ce qui fait passer le temps de la grâce, en passant celui de la jeunesse et du bel âge, pour ne commencer qu'à ces années où les bienséances du monde permettent elles-mêmes qu'on le quitte, et semblent le demander; voilà ce qui fait que, voulant et ne voulant pas, avançant et reculant, on arrive à ce moment

où l'on ne peut ni entreprendre ni finir, où, en un mot, il n'y a plus de temps.

On se figure qu'en quittant le monde, qu'en faisant de certaines démarches, qu'en se conduisant selon de certaines règles, on se livre à une censure maligne et impitoyable; qu'on va devenir la fable d'une ville, le jouet des assemblées; qu'on y sera travesti en ridicule et en insensé; et nulle crainte de Dieu et de ses jugements ne peut surmonter cette crainte des discours et des railleries des hommes. Nul dégoût du vice, nul attrait pour la vertu, qui ne cède à des appréhensions si souvent vaines. Nous avons beau représenter à ces hommes, ainsi effrayés, que les railleries que fait le monde d'une vertu naissante en sont comme la première récompense, ou du moins sont une assez douce expiation des anciens vices; que les personnes dont on craint tant les traits sont, ou des hommes piqués, ou des femmes jalouses, ou des gens sans esprit, dont on peut mépriser les censures, ou des gens sans religion, de qui il est glorieux d'être méprisé. En vain nous représentons que ce sont des mondains qui se déchirent encore plus cruellement les uns les autres, et qui en reviennent tôt ou tard à l'estime de la vertu et à l'apologie des gens vertueux : rien de tout cela ne fait impression. Des railleries qu'il faudrait essuyer d'abord étonnent l'homme le plus sage, alarment la femme la plus sensée, et les arrêtent, l'un dans ses iniquités, l'autre dans sa vie mondaine. On tombe d'accord qu'il y a un ridicule outré à craindre tant les railleries sur la vertu, quand on a su mépriser des affronts pour le vice. On convient que c'est la faiblesse même de s'arrêter ainsi à tous les pas, pour écouter ce que dit le monde, et reculer à mesure qu'il parle; on se condamne là-dessus, mais on n'a pas la force de se vaincre. O monde, plus cruel et plus dangereux quand tu te joues que quand tu t'armes de ce que tu as de plus terrible! O monde, trop fort contre la vertu par ce qu'il y a en toi de plus faible! Malheur à toi, monde, à cause de ce scandale, *mal si inquiet* et si répandu au milieu de toi! Mais, Seigneur, quelle est là-dessus la faiblesse de vos serviteurs mêmes! Ils sont capables de rougir de vous, de retenir votre vérité captive, d'honorer le vice, d'humilier la vertu, d'abandonner entièrement votre service, si vous les abandonnez aux langues malignes et railleuses! Que le monde frémisse de rage autour d'eux; mais ne les abandonnez pas à une dérision encore plus redoutable que la colère. Que nos ennemis, qui sont ceux de la vertu, qui sont les vôtres, ne nous attaquent pas par cet endroit, dont nous sentons et dont nous avouons, à notre honte, tout le faible de notre parti : *Neque irrideant me inimici mei.* (*Psal.* XXIV, 2.)

Enfin, il y a un scandale d'inaction et de silence qui n'empêche pas le mal, et souvent le favorise. Ce commandement si exprès, fait à chacun de nous, d'avoir soin de son prochain : *Mandavit illis unicuique Deus de proximo suo* (*Eccli.*, XVII, 12), ne regarderait-il donc que les secours temporels et la vie du corps? Sans doute ce soin a pour premier objet l'âme de nos frères. Selon l'occasion, et selon nos forces, les porter au bien et les empêcher de faire le mal, voilà la substance et la fin du précepte. Tous ne sont pas en droit de corriger et de reprendre des hommes d'un certain rang ou d'un certain poids. Il ne serait pas à propos de faire des remontrances d'une certaine façon à des gens d'un certain caractère. Il n'est pas toujours permis, selon les meilleures règles, de parler et de s'élever en face contre le mal : ne chargeons pas le christianisme de choses impossibles et absolument odieuses. Mais ne peut-on pas, par exemple, et ne doit-on pas, dans l'occasion, placer à propos certains mots de piété, jeter comme à la traverse certains principes de religion, quand on entend, par exemple, ces personnes d'un plus haut rang, d'un plus grand poids, ou d'un certain caractère, tenir de mauvais discours sur la religion, débiter de mauvaises maximes, dire ou chanter des choses licencieuses? N'y a-t-il pas un air triste et sérieux qui rompt la médisance et peut faire rentrer en lui-même le médisant? N'y a-t-il pas une retraite soudaine, et assez significative, qui dit aux gens, à qui on n'ose le dire en face, que ce qu'ils faisaient à nos yeux est mal? En un mot, n'y a-t-il pas une certaine improbation du mal, plus ou moins ouverte, selon la distinction des personnes, qui ne peut être improuvée des hommes les plus fiers et les plus sensibles, ni même des plus libertins; qui peut faire sur eux de fortes impressions, et du moins qui délivre notre âme au sujet du prochain? Ah! mes frères, combien à cet égard serons-nous tous coupables au jugement de Dieu, ou d'indifférence, ou de cette lâche crainte qui est ce que Jésus-Christ appelle rougir de lui et de l'Evangile devant les hommes! Combien y seront accusés par leurs frères, non-seulement de ne les avoir pas repris, de ne les avoir pas improuvés dans le mal, mais de les avoir autorisés, de les avoir confirmés par ce ton complaisant, par cet air approbatif que l'esprit du monde et sa politesse donnent dans le commerce de la vie! Vous entrez ici dans ma pensée, chrétiens auditeurs, et dans cette idée du scandale. Combien en découvrez-vous au milieu du monde qui vous avaient échappé, et que vous vous êtes peut-être pardonnés à vous-mêmes!

Mais ne parlons, si vous voulez, que de ceux qui sont tenus par état d'empêcher le mal; à qui Dieu demandera singulièrement âme pour âme; contre qui le sang de leurs fils et de leurs filles crie du fond de la terre, et qui ne pourraient dire comme Caïn, sans une impiété visible : *Suis-je le gardien de mon frère?* Et, pour ne pas jeter une fausse terreur dans les consciences, je dis d'abord à ces personnes : Vous n'êtes pas précisément obligés d'empêcher le mal, mais d'y donner vos soins et d'y faire vos efforts. Dieu ne vous demandera pas précisément : Où est le

troupeau que je vous ai confié? me le rendez-vous tout entier? Mais il vous dira : Qu'avez-vous fait pour empêcher que rien ne pérît? Dieu ne vous imputera pas toujours tout ce qui se sera passé dans le secret parmi les personnes qui sont sous votre charge; mais il examinera si vous avez veillé. Je sais, Messieurs, et ce sont les principes de saint Thomas, qu'il est des occasions où ceux qui sont obligés par état de réprimer le mal ne seront pas coupables de s'être tus et de n'avoir pas agi. Si de certaines circonstances, dit ce saint docteur, rendent le silence nécessaire et la dissimulation du mal plus convenable; si le zèle, par exemple, devait multiplier les péchés, en faire commettre de plus grands, rendre, sans aucun fruit d'ailleurs, le pécheur plus coupable par l'abus qu'il ferait de la correction, le zèle, dans ces occasions, se tournerait lui-même en scandale. Mais, à cela près, se taire quand il faut parler, s'endormir quand il faut veiller, ne rien faire quand il faut agir, agir mollement quand il faut déployer toutes les forces de l'autorité, parler faiblement quand il faudrait *jeter des cris comme une femme dans les douleurs de l'enfantement*, faire semblant de ne pas voir quand il faudrait avoir cent yeux, et les ouvrir tous, c'est un scandale, dit saint Bernard, qui nourrit le vice, qui fomente les prévarications, qui laisse la porte ouverte à toutes sortes de déréglements.

En effet, il ne sera pas reproché à tant de serviteurs du père de famille préposés sur sa maison, d'avoir semé eux-mêmes le mauvais grain; mais de s'être endormis, et par là d'avoir donné lieu à l'homme ennemi de le semer. Dieu ne reprochait pas toujours aux pasteurs d'Israël d'être des scélérats et des méchants, l'exemple de tous les vices; il leur reproche aussi souvent d'être des idoles, des hommes plus faibles que des enfants, plus souples que des esclaves. Il ne leur reproche pas toujours d'avoir égorgé le troupeau de leurs propres mains; il leur reproche plus souvent de n'avoir pas raccommodé les fractures; de n'avoir pas guéri ce qui était malade; et enfin d'avoir laissé périr ce qui voulait périr. En accusant Aaron d'avoir fait pécher son peuple, Dieu veut-il dire à ce chef d'Israël qu'il a porté le peuple à l'idolâtrie par ses conseils ou par ses exhortations? non, mais qu'il l'y a laissé tomber par sa lâche condescendance. Dieu reproche-t-il à Elie d'avoir donné à ses enfants des leçons ou des exemples de ces grands crimes? Non, mais d'avoir plus craint d'affliger ses enfants en les reprenant, que cherché à venger Dieu, et à arrêter le mal en le punissant. Trop de faiblesse, en un mot, trop de complaisance au lieu du zèle et de la force qu'il devait employer : voilà le scandale qu'un homme, d'ailleurs religieux et saint, a donné dans sa maison et dans toute la maison de Dieu. Scandale aujourd'hui trop commun dans des familles où il n'y a de chrétiens que le père et la la mère! Scandale qui produit mille scandales que ces enfants donnent au monde et à l'Eglise! Scandale qui se communique d'un père et d'une mère plus chrétiens, à d'autres qui le sont moins; et de ceux-ci à d'autres qui ne le sont point du tout. Scandale qui ne laisse point de ressource à la religion pour la réformation des mœurs! Scandale que Dieu, tant il en est irrité, se hâte de punir, même en ce monde, comme il le fit autrefois à l'égard de ce pontife!

Je reprends et je dis : Qu'est-ce qui laisse croître tant de ronces dans le champ du Seigneur? Qu'est-ce qui laisse le mensonge s'établir, l'impiété gagner comme une gangrène, l'indifférence de religion s'accréditer, l'orgueil monter toujours, l'impiété se déborder comme un torrent, et passer par-dessus toutes les digues; l'usure s'enraciner dans le commerce, l'injustice s'introduire dans le lieu du jugement, l'abomination se glisser dans la maison de Dieu, le libertinage se perpétuer dans la maison des hommes, toutes les conditions se pervertir, tous les vices marcher la tête levée, les abus et les désordres devenir la loi et les coutumes? Les mauvais exemples, les mauvais discours, les mauvaises maximes y contribuent sans doute. L'indifférence, la faiblesse, la timidité de ceux qui doivent et qui pourraient empêcher le mal, ont encore plus de part à ces désordres. Tout dégénère, tout périt, parce que le zèle a péri le premier : et on se fait des raisons de sagesse et de prudence pour être ainsi faible et lâche.

Mais le monde aujourd'hui se scandalise bien plus du zèle des gens en place que de leur condescendance. Le monde crie contre le zèle : il s'en scandalise, parce que le zèle traverse ses passions, parce que le zèle le trouble dans ses plaisirs; mais si déplaire au monde par cette sorte de zèle est un scandale, qui a donné de plus grands scandales au monde que Jésus-Christ? Un zèle qui pourrait être un scandale, ce serait un zèle où il n'y aurait que de l'amertume sans charité; un zèle où il n'y aurait que de la charité sans prudence. Mais le zèle bien ordonné, toujours prudent et toujours charitable, modéré quand il faut l'être, vif quand cela est nécessaire, si un tel zèle scandalise le monde, laissez crier le monde et ceux qui le conduisent : ce sont des aveugles, conducteurs d'autres aveugles. Pour empêcher le monde de crier, il faudrait que les ministres du Dieu vivant fussent sans zèle pour sa gloire, sans amour pour la vérité, sans sollicitude pour la piété des peuples, sans force contre les vices, sans vigilance sur les désordres publics, sans inquiétude sur les déréglements cachés ; il faudrait que les serviteurs de Dieu fussent presque semblables au monde, qu'ils se rendissent au moins les complices du monde par leur complaisance; et Dieu veuille préserver ses serviteurs de ce scandale bien plus réel que celui que le monde leur impute! Vous avez vu ce que c'est qu'un scandale, voyons maintenant quel mal c'est que le scandale.

SECONDE PARTIE.

Dieu sage, tout-puissant, profond dans ses desseins, peut faire un usage merveilleux des scandales de la terre en faveur de son Église; il en tire tous les jours de grands biens pour ses élus, et c'est sur cela que la hauteur de ses conseils nous tient dans un étonnement de silence, qui se rompt enfin par des éclats de bénédiction et de louange. Mais quelque usage que la Providence de Dieu veuille et puisse faire d'une pareille iniquité, le scandale n'en est pas un péché moins grand, ni le scandaleux un pécheur moins coupable. Et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisque l'Ecriture, pour l'exprimer, sort partout de ce caractère de simplicité avec lequel elle exprime les plus grandes choses. Quel crime, en effet, que le scandale qui va à donner la mort au prochain! Tout ce que j'en lis dans les Ecritures m'étonne; tout ce qu'en disent les Pères de l'Eglise m'épouvante; tout ce que j'en vois dans les principes de la religion me fait frémir. Fasse le ciel, qu'étonnés et épouvantés nous-mêmes, nous puissions jeter l'étonnement dans vos esprits et frapper vos cœurs d'une salutaire frayeur; et enfin vous rendre ce péché aussi odieux qu'il sera aisé de vous le faire paraître grand!

L'outrage que le scandale fait à Dieu et à Jésus-Christ son Fils; le mal qu'il fait au prochain; le tort qu'il fait au coupable : voilà ce que je vais vous montrer dans le scandale. D'où vous conclurez de vous-mêmes que dans la crainte de cette grande iniquité, on ne peut être trop circonspect dans sa conduite, trop retenu dans ses paroles, trop réservé dans ses manières, trop attentif à toute sa personne; enfin trop appliqué là-dessus à tout ce que la religion nous impose.

De tous les péchés, les plus grands, selon les principes de la théologie, sont ceux qui s'attaquent directement à Dieu; et, entre ces grands péchés, ceux-là sont plus énormes qui outragent plus sensiblement, et font offenser par un plus grand nombre de personnes cette adorable, cette souveraine majesté. Or, ce sont là les deux caractères du scandale, que l'Ecriture appelle pour cet effet un péché extraordinairement grand : *Peccatum grande nimis.* (I *Reg.*, II, 17.) Pour comprendre cette énormité du scandale, souvenez-vous, chrétiens, et apprenez, ô homme, que vous n'avez été créé, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, que pour la gloire de Dieu; que de tous les ouvrages de ses mains, vous êtes celui qui devez lui procurer plus d'honneur; que non-seulement tout ce qu'il y a en vous doit rendre hommage à cette souveraine grandeur, et à cette bonté infinie; mais que pour suppléer à votre faiblesse et à votre impuissance, vous devez vous employer à le faire glorifier par les autres êtres, jusque-là qu'il vous est commandé, au péril même de ces bonnes œuvres, qui perdent presque toujours quelque chose à être montrées, de les faire devant les hommes, pour les porter à vous imiter, et à glorifier par-là le Père céleste. Sur ce principe si simple, et qui ne peut, je crois, être contesté de personne, concevez et jugez vous-mêmes quel attentat ce doit être qu'une conduite qui fait blasphémer le nom de Dieu, mépriser sa loi et fouler sa grâce aux pieds; une conduite qui corrompt ses serviteurs, qui débauche ses amis, qui pervertit ses justes; une conduite qui fait que les uns rougissent de lui dans leurs discours, et que les autres le déshonorent par leurs œuvres; que ceux-ci craignent d'embrasser son service, et ceux-là se repentent de l'avoir fait; une conduite qui éloigne les hommes de ses temples, les écarte de ses autels, leur fait porter à d'autres divinités leurs vœux et leurs sacrifices. Oh! le grand et l'énorme péché! *Peccatum grande nimis, quia retrahebant homines à sacrificio Dei.* (*Ibid.*)

La piété ne se représente qu'avec horreur les excès des Juifs contre le Seigneur Jésus; toutes ces contradictions qu'ils lui ont fait souffrir dans les jours de sa vie mortelle. Marie en a eu l'âme transpercée de douleur, et toute âme chrétienne en verse encore des larmes, quand elle en entend le récit. Cependant, selon les Pères de l'Eglise, la persécution que le Sauveur souffre aujourd'hui dans son corps mystique de la part des scandaleux, lui est plus sensible que celle qu'il a soufferte autrefois dans son corps naturel de la part des Juifs. De là vient que ce divin Sauveur, qui se taisait et était tranquille dans le fort de cette persécution, jusqu'à frapper Pilate du dernier étonnement : *Ita ut miraretur præses vehementer.* (*Matth.*, XXVII, 14), sort en quelque sorte de sa gloire tout ému, pour venir reprocher à Saul la persécution qu'il lui fait dans ses saints. Persécuter Jésus-Christ, lui arracher ses membres, lui déchirer les entrailles, lui enlever ses conquêtes; de concert avec son ennemi, et d'un même effort, travailler à la destruction de l'œuvre que ce Fils unique de Dieu est venu faire sur la terre : voilà l'ouvrage du scandale, si ce n'est pas toujours le dessein du scandaleux.

Vrais Antechrists, voilà le nom qu'il faut donner, après un apôtre, à ceux qui troublent ainsi Jésus-Christ et ses fidèles. Et en effet, nier que le Fils de Dieu soit venu dans une chair, et traverser la rédemption que le Fils de Dieu est venu opérer dans une chair, sont deux choses si rapprochées, que nous pouvons dire aujourd'hui ce que saint Jean disait des jours où il vivait : et maintenant il s'est élevé un grand nombre d'Antechrists : *Et nunc Antichristi multi facti sunt.* (I *Joan.*, II, 18.) Oui, mes frères, traverser les desseins de la miséricorde de Jésus-Christ, rompre les mesures de sa sagesse, ruiner la vertu de sa parole, l'efficacité de ses exemples, les opérations de sa grâce, les impressions de son esprit; anéantir, autant qu'on le peut, le fruit de sa croix; affliger amèrement son Église, unie à lui pour ne faire avec lui qu'une même chose, ou plutôt pour ne faire avec

lui que lui-même; la couvrir d'opprobres; la livrer aux insultes et à la dérision de l'ennemi; lui causer tant de pertes, l'ébranler jusque dans ses fondements, et ne manquer à la renverser que parce qu'il n'est pas donné aux portes de l'enfer de prévaloir contre elle, le scandale fait tout cela?

De siècle en siècle, d'âge en âge, de jour en jour on voit les vérités diminuer, les vertus disparaître, les justes s'affaiblir, les saints manquer, les colonnes de la maison de Dieu s'ébranler : d'où cela vient-il? Des scandales, de l'abondance des scandales, de l'impression de certains scandales, dans la triste attente du dernier, où tout ce qui pourra périr périra. Que peuvent en effet quelques actions qui tendent à l'édification, contre tant d'exemples qui vont à la destruction? Que peuvent en effet les instructions de la piété et les exhortations de la sagesse, contre les conseils de la vanité et tant de maximes du monde? Que peuvent la vigilance et les soins de quelques-uns pour procurer le bien et l'avancer, contre l'indolence de plusieurs à empêcher le mal, et l'attention de tant d'autres à le favoriser et à le répandre? Que peut pour la gloire de Jésus-Christ, une poignée de serviteurs contre tant d'ennemis? Nous amusons en public, et ils séduisent dans le secret. Nos paroles sont des paroles perdues, et leurs discours pénètrent jusqu'au fond des âmes. Nos coups sont portés dans l'air, les leurs vont droit au cœur. Ce que nous avons édifié lentement et à grands frais, ils soufflent dessus, pour ainsi dire, et le voilà renversé. Ce qui nous aura coûté bien des soins, et peut-être bien des larmes, une raillerie, un air de mépris nous l'enlèvera.

Mais est-il vrai qu'il y en ait encore tant qui soient pour Jésus-Christ, et qui travaillent pour sa gloire? Est-il vrai qu'il y en ait encore quelques-uns dans la maison de Dieu, qui portent aussi loin le zèle pour le Seigneur que le scandale est porté loin dans le monde? Non, je ne refuserai pas à ma juste douleur une plainte que saint Bernard, dans des temps qui n'étaient pas plus mauvais, faisait souvent au pied du crucifix. Hélas! Seigneur, mon Dieu, disait-il (*Serm. de conv. S. Pauli*), toute la multitude du peuple chrétien, semble aujourd'hui avoir conjuré contre vous. *Heu! heu! Domine Deus, videtur universitas populi Christiani conjurasse contra te.* Depuis le dernier jusqu'au premier; depuis la plante des pieds dans votre corps jusqu'au sommet de la tête, tous sont infectés, et tous s'infectent les uns les autres : *A minimo usque ad maximum, a planta pedis usque ad verticem, non est in corpore tuo sanitas.* L'iniquité sort de toutes parts, et ne trouve rien qui l'arrête. Elle naît des mauvais exemples des premiers du peuple : *Egressa est iniquitas a senioribus.* Elle naît de la faiblesse et de la molle complaisance des gens en place : *Egressa est à judicibus.* Elle naît de la timidité et des prévarications de ceux qui sont chargés d'édifier, d'agir, de parler, de conduire en votre nom, et de représenter votre charité pour les âmes : *Egressa est a vicariis tuis;* et ceux-là, mon Sauveur, sont souvent les premiers à vous persécuter par leurs mœurs toutes séculières qui tiennent les premiers rangs dans votre Eglise : *Et hi sunt in persecutione tua primi, Domine Deus, qui videntur in Ecclesia tua gerere principatum.*

Pour comprendre le mal que le scandale fait au prochain, il faut d'abord se représenter ce que c'est qu'une âme chrétienne, et ce que le scandale fait contre elle; ce qu'une âme possède par la justice, et ce que le scandale lui fait perdre; ce qu'une âme a coûté à Jésus-Christ, et ce que ce peut-être que le meurtre d'une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort. Une âme chrétienne est l'image vivante du Dieu vivant, l'ouvrage de sa puissance, le chef-d'œuvre de sa sagesse, le sujet de ses miséricordes; et pour exprimer toute sa grandeur par un seul mot des Pères de l'Eglise, c'est un vase plein des richesses de la bonté de Dieu : *Receptaculum bonitatis Dei.* L'innocence était l'ornement de cette âme, la grâce son patrimoine, le ciel son héritage; la vertu faisait son bonheur et son plaisir; Dieu au milieu d'elle, comme sur son trône, était et sa gloire et son repos. L'air contagieux de cette femme du monde, l'entretien empoisonné de celle-là en ont gâté d'autres; le souffle empesté de ce jeune homme a corrompu le cœur de cette jeune fille; un piége adroit et mille fausses promesses ont séduit cette âme innocente; ce jeune homme s'est laissé prendre par les paroles flatteuses, par l'air engageant, par les manières touchantes, par les artifices que cette femme habile a employés. Une folle tendresse, une amitié de ce monde, un mauvais exemple, un mauvais conseil, un mauvais discours font tomber une âme dans une faute mortelle. Et voilà une âme dépouillée de toute sa gloire; la voila devenue une région d'horreur, une affreuse solitude, un sépulcre d'où on a enlevé le Seigneur; la voilà devenue son propre supplice, la risée des démons, la douleur des anges, la plaie de l'Eglise, l'opprobre de Jésus-Christ, un monstre aux yeux de celui qui l'aimait comme lui-même.

Arrête-toi sur toi-même, âme malheureuse! Vois et considère : est-ce ainsi que tu es sortie des mains de Dieu? Est-ce ainsi que tu es sortie des eaux du baptême? Est-ainsi que tu es sortie du sein d'une famille pieuse? Comment oses-tu si différente de toi-même, si fort défigurée, toute couverte de ton iniquité, et ne pouvant plus montrer la robe de ton innocence, te montrer aux yeux de ceux qui t'ont formée à la vertu, t'approcher de ces fonts sacrés, où tu avais été revêtue de ce précieux vêtement de la grâce, te présenter à Jésus-Christ, qui t'avait revêtue de sa justice et de lui-même?

Pauvre Madeleine! pleure, et que tes larmes ne s'arrêtent pas; on t'a enlevé ton Seigneur, et tu ne vois plus devant toi que son tombeau. O vous, qui lui avez enlevé le Dieu de son cœur, sans qu'elle sache si

elle le retrouvera jamais, que ne lui enleviez-vous tous ses biens; elle aurait tout donné pour conserver l'objet de son amour! Pauvre David, qu'un scandale qui était moins un crime qu'un malheur, a jeté dans le désordre, où est maintenant ton Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI, 14.) Où est ce Dieu qui était la joie de ton âme, la vie de ta vie, ta patience dans tes maux, ta consolation dans tes angoisses, ta ressource dans tes besoins, ton refuge et ton unique protecteur dans l'abandon universel des hommes? *Ubi est Deus tuus?* Où est maintenant ton Dieu? Ce Dieu qui était ta sagesse dans tes conseils, ta force dans tes armées, ta gloire sur ton trône; qui était sans cesse à tes côtés et te couvrait en tout temps du bouclier de sa bonne volonté? *Ubi est Deus tuus?* Où est maintenant ton Dieu? Ce Dieu qui était ta justice, ta miséricorde, ta lumière, ton soutien et ton salut? *Ubi est Deus tuus?* Un scandale te l'a ravi. Rugis maintenant comme un lion, pousse des cris et des hurlements; pauvre prince, nourris-toi de tes larmes le jour et la nuit, redouble tes gémissements et tes pleurs quand on te demande de tous côtés où est ton Dieu : un scandale te l'a fait perdre.

Pesons tout ceci : Une âme que Dieu a jugée plus digne de sa miséricorde, que tous les anges rebelles; une âme que le propre Fils de Dieu est venu chercher sur la terre avec tant de peines, que Jésus-Christ, ce bienheureux Fils de Dieu, a jugée plus précieuse que son sang, puisque pour elle il l'a répandu; et vous avez tué cette âme pour un plaisir brutal, homme vicieux! Pour contenter votre amour-propre et en nourrir votre vanité, femme du monde! Par pure légèreté et comme en vous jouant, fille de ce siècle! Par mépris pour l'innocence ou pour ne pas vous faire quelque violence, père indolent ou libertin! Pour ne pas quitter vos amusements et ne pas vous contraindre, mère joueuse et dissipée! Par un air du monde et pour avoir un compagnon ou une complice de vos désordres, jeune homme déréglé, jeune femme pleine d'une folle passion! Pour vous rendre agréable, magistrat faible! Pour vous rendre nécessaire, ministre lâche! Pour vouloir donner des conseils selon votre esprit de ce monde, sage du monde! Vous avez tué une âme, vous avez tué des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort! Homicides de vos enfants, homicides de vos frères, homicides de vos amis! cruels, si vous aviez tué les corps qui doivent périr! mais plus ennemis que ces tyrans qui, en déchirant les entrailles, ne pouvaient pénétrer jusqu'à l'âme où Jésus-Christ habite et où il vit; vous avez tué des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort! Vous avez été chercher Jésus-Christ au fond de cette âme où il avait pris naissance, où il vivait, où il croissait; et aussi cruel, et plus malheureux qu'Hérode, vous y avez fait périr Jésus-Christ!

Oh! qui nous donnera des larmes pour pleurer le jour et la nuit? Qui en mettra une source dans notre tête, et qui en remplira nos yeux pour pleurer toutes ces morts, pour pleurer des morts si malheureuses, pour pleurer sur tant de morts qui ne se pleurent pas eux-mêmes, pour pleurer sur ces meurtriers qui ne sont peut-être jamais plus contents d'eux-mêmes, et qui du moins sont si tranquilles quand ils ont fait de tels meurtres; pour pleurer des meurtriers plus ennemis de l'Eglise que ceux qui lui ont autrefois pris ses enfants entre les bras pour les briser contre terre, pour les brûler dans le feu, pour les faire périr par l'épée après mille cruels supplices; pour pleurer sur ces morts, plus morts pour l'Eglise que ceux de ses enfants qu'elle met tous les jours dans la terre! *Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrymarum? Et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.* (*Jer.*, IX, 1.) Mère Eglise, faites donc entendre en Rama ces cris de mère? Pleurez sans mesure, et ne recevez point de consolation sur ces chers enfants que vous aviez nourris si délicatement, qui vous avaient coûté tant de douleurs en les mettant au monde, pour qui vous aviez pris tant de peines, que vous serriez si amoureusement dans vos bras, que vous voyiez avec tant de complaisance croître autour de vous, et embellir de jour en jour votre maison. Ils ne sont plus! *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt.* (*Matth.*, II, 18.) Heureuse encore dans votre malheur, si je pouvais vous dire tout de suite, et de la part de Dieu, avec le même prophète : Que vos cris s'apaisent, arrêtez vos gémissements et vos larmes, le Seigneur a entendu votre douleur et vos cris. Ils reviendront de cette terre de la mort; ils reviendront tout en vie dans votre sein, ces chers enfants : *Hæc dicit Dominus: Quiescat vox tua a ploratu, et oculi tui a lacrymis, quia est merces operi tuo, ait Dominus : et revertentur de terra inimici.* (*Jer.*, XXXI, 15, 16.) Ils reviendront, et vous les conduirez encore au bienheureux terme de leur vocation : *Et revertentur filii ad terminos suos.*

Dans cette espérance, mon Dieu, que vous donnez à votre Eglise, de lui rendre de ses morts, *et est spes novissimis tuis;* et dans celle que nous ne pouvons nous empêcher de concevoir pour plusieurs, même des meurtriers, nous vous disons, ou plutôt c'est votre Eglise elle-même qui vous dit, toujours baignée de larmes : ouvrez les yeux, Seigneur, à ces hommes vicieux et déréglés, pour leur faire voir le carnage qu'ils font dans votre troupeau; ouvrez les yeux à ces filles du siècle, pour leur faire voir les victimes qu'elles immolent aux passions de leur sexe et aux désirs de leur âge; pour leur faire voir les âmes de vos serviteurs étendues au milieu des places publiques, les ruisseaux de sang qu'elles font couler jusqu'autour de vos autels; ouvrez les yeux à cette femme mondaine, pour lui faire voir des tas d'âmes mortes, au

milieu de ces spectacles dont elle leur a donné le goût, de ces fêtes du monde où elle les a attirées, au milieu de ce bal où elle les a invitées, dans cette maison qu'elle ouvre aux jeux et aux plaisirs; ouvrez les yeux à ces pères meurtriers de leurs enfants par leur exemple, ou par une folle tendresse; à ces hommes en place, coupables par leur indolence de mille de ces meurtres spirituels; à ces sages du monde, qui par leurs maximes toutes de ce monde, vont ruinant dans les esprits l'esprit du christianisme, et par là perdent les âmes. Dites, Seigneur, et de cette voix qui effraye, dites à ces lâches ministres qui laissent périr tout ce qui veut périr, ce que vous dîtes autrefois au faible pontife d'Israël : Que t'a fait ce peuple, pour attirer sur lui un aussi grand châtiment que celui que je dois à une aussi grande prévarication? *Quid tibi fecit hic populus ut induceres super eum peccatum maximum.* (*Exod.*, XXXII, 21.)

Enfin, mes frères, vous allez voir quel tort le coupable se fait à lui-même. Vous avez renoncé à Satan et à ses œuvres sur les fonts sacrés du baptême. C'est à ces conditions que l'Eglise vous a reçus dans son sein; et elle s'est réjouie, en vous ouvrant ce sein maternel, d'enlever au démon un de ses enfants. Mais si l'Eglise eût cru qu'après un renoncement si solennel, vous dussiez non-seulement faire les œuvres de Satan, mais vous livrer à lui pour être l'instrument de ses noirs desseins contre les enfants de Dieu, pour être le supplément de sa faiblesse, et comme le secours de son impuissance, elle vous aurait rejetés avec horreur, et vous seriez aujourd'hui parmi les infidèles.

Quel personnage dans l'Eglise de Jésus-Christ! quel ministère que celui d'être l'instrument du démon pour lui aider à faire ce qu'il ne ferait ni si promptement, ni si surement! En effet, et la chose est aisée à comprendre : le démon est bien plus persuasif, bien plus pressant, quand il attaque de plus près, et par la voie des sens; il tente bien plus efficacement par des paroles animées, par des exemples vivants, par des représentations réelles et quelquefois trop agréables, que par des pensées et des suggestions. Oui, mes frères, quand je vois un homme entêté de l'honneur du monde pousser par cet entêtement son ami à la vengeance, l'y animer par son ton et par ses discours, je dis avec David : Voilà le démon de son ami; démon plus dangereux que le vrai démon. Quand cet autre, par des raisons toutes humaines, mais qu'il ajuste du mieux qu'il peut à la piété, me détourne de souffrir une injustice ou un mauvais traitement pour Jesus-Christ; qu'il y emploie tantôt les douces, et tantôt les fortes paroles, je lui dis avec Jesus-Christ : *Eloignez-vous de moi, Satan:* Satan plus pernicieux que Satan! Ce jeune libertin, qui, avec la passion dans les yeux, et sans doute le crime dans le cœur, court les rues et les assemblées, et vient enfin porter ses mauvais désirs jusque dans la maison de Dieu, me représente ce lion rugissant, dont l'Eglise m'avertit tous les jours de me préserver; cet esprit immonde qui ne se donne point de repos, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque proie; et, encore une fois, la religion le craint plus que celui qu'il représente. Quand je vois cette femme qui entre dans le temple plus ornée que le temple, toute dressée pour être un piége au peuple de Dieu qui y est assemblé, qui choisit le lieu de l'église le plus regardé, qu'on voit aussi inquiète et aussi occupée de l'attention qu'on a pour elle, qu'elle paraît indifférente à tout ce qui se fait dans ce saint lieu, et insensible à tout ce qu'elle y entend, je me dis à moi-même : Voilà celui qui fut tentateur dès le commencement, mais qui a pris pour séduire une figure bien plus séduisante. Cet hypocrite, qui, avec un faux ton de piété, et un air doux et modeste, va semant la calomnie et les soupçons désavantageux contre ses frères, est à mes yeux l'ange de ténèbres transfiguré en ange de lumière. Saint Paul appelle l'*homme de Dieu*, celui qui travaille à l'avancement de la piété dans les âmes. Dans le même esprit, ne craignons pas d'appeler l'homme du diable, celui qui ne se remue qu'en faveur du vice et des passions, et entre les mains de qui l'œuvre du diable est mieux que dans les siennes mêmes.

Quel péché que le péché de scandale! Il nous rend plus coupables du crime qu'il fait commettre que le coupable même. De quel poids se charge le scandaleux! Il se rend propres mille péchés étrangers; on ne sait pas quand il cessera de pécher en autrui, lors même qu'il a cessé lui-même de pécher. Qui est plus coupable, en effet, ou Joas qui devient aussi méchant qu'il a été bon, ou ses flatteurs qui l'ont perverti? Qui est plus coupable, ou Ochosias qui se laisse aller aux excès de ses pères, ou sa mère qui l'y a poussé? Qui est plus coupable du sang de Naboth, ou le faible Achab, sous l'autorité de qui ce sang innocent a été répandu, ou la méchante Jézabel sa femme, qui l'y a déterminé par une piquante raillerie? Qui est plus coupable de la perfidie et des abominations d'Absalon? Est-ce Absalon le criminel, ou Achitophel le conseiller? Qui est plus coupable de la mort de Jesus-Christ? Est-ce le lâche magistrat, qui a enfin consenti à le mettre sur la croix, ou ces prêtres, ces docteurs de la loi, ces pharisiens détestables qui ont fatigué ce faible juge, et lui ont enfin arraché ce consentement, par la peur qu'ils lui ont faite de César.

Ecoutez ceci mes frères, et frémissez en l'entendant. Balaam, par malignité, ouvre les voies du crime au peuple de Dieu; tous les crimes du peuple de Dieu sont les crimes de Balaam. Aaron, par faiblesse, laisse adorer le veau d'or; Aaron offre de l'encens à l'idole, et lui immole des victimes par les mains de tout Israël. Ecoutez tous, et que ceci vous fasse trembler. Un vice grossier, une passion d'un autre genre entre par vous

dans votre famille, et va infecter votre postérité : c'est votre vice, c'est votre passion jusqu'à ce que cette malheureuse postérité périsse; et tout vous sera imputé, ainsi qu'aux coupables, si, faisant pénitence de cette iniquité, vous n'avez travaillé à la réparer.

Tout le mal que fera celle que vous aurez d'abord engagée dans le crime, celle à qui vous l'aurez appris, celle que vous aurez fait retourner à ses anciens désordres; tout ce mal est sur vous : *Super ducem onus istud.* (*Ezech.*, XII, 10.) Tout le bien qu'aurait fait ce fils, que vous avez détourné d'embrasser la piété; tout le mal que fera cette fille que vous aurez jetée dans le monde malgré elle, tout cela se tournera en iniquité pour vous : *Super ducem onus istud.* Ecoutez et poussez des cris, hommes coupables. L'introducteur d'un mauvais esprit, d'une mauvaise doctrine, d'une mauvaise coutume; ceux qui en sont les propagateurs et les partisans, ceux qui souffrent ce mal pouvant l'empêcher, ceux qui le dissimulent; ceux qui le soutiennent, chacun selon qu'il aura contribué au scandale, sera coupable et sera puni. Une calomnie vole dans toute une ville. Des vers et des chants pleins de licence et de corruption se répandent dans tout un royaume, et sont bientôt dans la bouche des hommes et des femmes, pour passer aux âges futurs; un livre pernicieux pour les bonnes mœurs parvient jusqu'aux extrémités de la terre; traduit dans toutes les langues, il ne finira peut-être qu'avec les siècles, ou renouvelé lui-même, ou servant de modèle à d'autres dans le même goût; un exemple de faiblesse et de lâcheté fait mille prévaricateurs, fait une brèche irréparable à la sainteté du peuple de Dieu : tout cela revient sur l'auteur du mal : *Super ducem onus istud.* Oh ! qui peut suivre le scandale à droite et à gauche! qui peut entrer et s'enfoncer dans toutes ses profondeurs ! Cette vue m'accable. C'est ici en quelque sorte un autre péché d'Adam, ineffable dans sa nature, incompréhensible dans ses effets, terrible dans ses suites.

Finissons, mes frères, un sujet si lamentable. Mais par où le finirons-nous? par des larmes ou par des paroles? par des anathèmes redoublés, ou par des consolations inespérées? Finirai-je par solliciter la vengeance divine de vous arracher de la terre des vivants, plantes venimeuses ; de vous séparer de son corps, membres gangrénés; de vous livrer à Satan pour vous punir, après que vous vous êtes livrés à lui pour le servir, et dans une œuvre si détestable? Non, mes frères, c'est la miséricorde que je demande, et non le sacrifice. Non, mes frères, non ; et je finirai par conjurer la patience de Dieu de vous attendre encore à pénitence, sa bonté de vous y inviter, sa charité de vous ouvrir les bras, ne cessant de vous presser dans l'espérance du pardon.

PRIÈRE.

Nous voici tous devant vous, mon Dieu, tremblant à votre parole, reconnaisant que nous sommes tous coupables devant vous de cette grande iniquité, le prêtre comme le peuple; nous accusant, et vous demandant grâce; car, Seigneur, si vous usez de rigueur avec les hommes pour ce péché, quel est l'homme vivant qui subsistera devant vous? Il faudra effacer du livre de vie jusqu'à celui qui leur prêche la pénitence, en réparation de ce crime. Pardonnez, Seigneur, pardonnez. A cet égard les plus coupables même le sont moins, parce qu'ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient. Jamais ils ne se fussent rendus coupables du crime de scandale, s'ils eussent cru vous faire un si grand outrage, ô roi de gloire! vous persécuter si cruellement, mon Sauveur ! exercer, ô Jésus! contre les âmes que vous avez rachetées de votre sang un si odieux ministère. Pardonnez-leur comme vous avez pardonné aux Juifs vos meurtriers par aveuglement; comme vous avez pardonné à Saul, persécuteur de votre Eglise par entêtement. Et enfin quand ils seraient coupables de tout ce que ce péché a de noir et d'extrême, pardonnez-leur, ô Jésus! comme vous avez pardonné aux pharisiens ennemis de votre doctrine, ennemis de votre œuvre, ennemis de votre personne par malignité. *Amen.*

SERMON XII.

Pour le jour de saint Thomas.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. (*Joan.*, XX, 25.)

Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point.

Si l'on ne doutait dans la religion de certaines choses que parce qu'on craint beaucoup d'être trompé (ce qu'on ne craint beaucoup que parce qu'on souhaiterait beaucoup que ces choses avantageuses à la religion fussent certaines) il n'y aurait que de faibles reproches à faire à cette espèce d'incrédules. Nous leur mettrions la vérité devant les yeux, nous leur ferions comme voir le Seigneur lui-même, qui les assurerait de sa résurrection, et de tout le reste de la religion; et alors nous entendrions sortir de leur bouche étonnée, ou plutôt de leur cœur touché, ces belles paroles : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Ils croiraient, et d'une manière plus ferme que ceux qui ont toujours cru; et alors nous dirions de l'incrédulité de ces personnes ce que les Pères ont dit de celle de saint Thomas, qu'elle a plus servi à la religion que la foi plus prompte des autres apôtres.

Mais l'incrédulité de nos jours est d'une espèce bien plus mauvaise; c'est une obstination à ne pas croire : *Non credam.* Si l'on proposait au peuple de Dieu de ces fables prodigieuses dont on amusait les faciles païens, il y aurait de l'imbécillité et de la folie à croire de telles choses. Si après plu-

sieurs siècles l'on ne refusait de croire que ce que racontent d'anciennes histoires qui furent toujours suspectes aux bons critiques, et que la foi publique n'a jamais trop garanties, il y aurait de la raison à ne pas croire ce qui vraisemblablement n'est qu'une vieille erreur. Si l'on ne suspendait sa croyance qu'au sujet de ce que répand tous les jours, sur des bruits vagues et plus qu'incertains, une multitude superstitieuse par goût, crédule par habitude, il y aurait de la sagesse à se tenir là-dessus dans une juste défiance jusqu'à un entier éclaircissement. Enfin, si un miracle, tel que la résurrection d'un homme attaché au gibet, venait à se débiter tout d'un coup, on ne ferait point d'injure à la foi de chercher à approfondir une telle merveille, de vouloir toucher de ses mains et voir de ses yeux avant que de croire : *Nisi videro... et misero manum meam... non credam.*

Mais, mes frères, sans raison et par la seule force des préjugés, dire d'abord et toujours : Je ne croirai pas, *non credam.* Mais sans vouloir examiner et approfondir des faits, et seulement parce qu'ils portent le nom de merveilles, dire : Je ne croirai pas, *non credam.* Mais quand les faits sont de telle nature qu'on n'a pu les croire vrais dans le temps, sans qu'ils le fussent, qu'on n'a pu continuer de les croire vrais dans les siècles suivants, sans que la tradition en fût certaine, et la vérité appuyée sur des monuments incontestables; et seulement parce qu'on ne les a pas vus soi-même, dire : Je ne croirai pas; *non credam;* mais dans l'impuissance de rien répondre de raisonnable, se réduire à ne pas croire, comme au seul parti sage : *non credam,* c'est quelque chose de trop absurde, et c'est cependant l'incrédulité de nos jours.

Non, mes frères, et ne croyez pas, quelque nom qu'on donne aujourd'hui à de certains incrédules, quelque montre d'esprit qu'ils fassent dans la société, quelque réputation qu'ils aient touchant les sciences de ce monde, que les incrédules soient autre chose aujourd'hui que des hommes puissants à nier, et obstinés à rejeter la lumière. Ils ne voient de sagesse et de vrai usage de la raison, qu'à ne pas croire. Cette vie éternelle, récompense de la foi chrétienne, est pour eux une raison de ne pas croire. Ils la regardent comme le piége auquel notre religion prend les âmes simples. Vous ne voulez pas que l'intérêt éternel du salut ou de la perte entre dans vos motifs de croire, et votre foi fondée là-dessus vous serait toujours suspecte à vous-mêmes : à la bonne heure! mais quand les raisons de croire sont des raisons par elles-mêmes; mais quand ces raisons de croire sont en grand nombre; mais quand ces raisons de croire sont plus fortes que celle de ne croire pas; mais quand deux ou plusieurs de ces raisons réunies forment une raison de croire invincible; mais quand les raisons de croire sont portées au même degré d'évidence que les faits évidents et les démonstrations palpables; et que les obscurités qui peuvent rester, sont elles-mêmes une des raisons de croire dans une religion divine, dont le fond sera toujours la foi; alors l'incrédulité est une fureur, et les incrédules des montres; alors c'est faire violence à son esprit, et non pas en faire usage; alors c'est ployer sa raison à une chose plus incroyable que celles qu'on refuse de croire; alors c'est rompre la voie de la raison et non pas la suivre : alors... mais il n'y a plus de nom pour caractériser une semblable incrédulité.

Nous les plaignons, mes frères, quoique nous parlions ainsi, et nous élevons en secret nos cœurs à Dieu, Père des lumières, et auteur de tout don, pour leur obtenir cette docilité à la raison, qui est en vous tout entière, et qui y est par la grâce cependant (car tout vient de la grâce, jusqu'au bon usage de la raison) le ferme appui de votre foi. Ne croyez pas cependant que nous estimions tant une foi, qui ne se croit la foi chrétienne que lorsqu'elle ne porte, pour ainsi dire, que sur elle-même; une foi, qui, rejetant tous les appuis que Dieu lui-même à donnés à la foi, et les secours que cette providence lui a ménagés d'une manière si admirable, veut croire sans lumière, veut croire sans aucune connaissance de tous ces admirables motifs de croire, *sur lesquels,* selon saint Paul, *nous sommes fondés et édifiés.* Non, mes frères, et si nous voulons suivre cette idée de l'Apôtre, une telle foi nous paraîtra un édifice hors de dessus ses fondements : foi, que de puissantes objections ébranleraient et renverseraient. Chrétiens semblables à cet homme, dont parle saint Augustin, qu'un manichéen amena par degrés à admettre son mauvais principe, par un aveu de mal qu'il tira d'abord de lui, au sujet de la piqûre plus incommode que douloureuse d'un petit animal.

Je vous ai d'abord voulu donner, chrétiens auditeurs, une idée de l'incrédulité de nos jours, afin que vous ne la croyiez ni plus habile ni mieux fondée qu'elle n'est. Il faut maintenant vous donner la juste idée de notre foi, ou plutôt la connaissance de nos raisons de croire, afin que vous ne nous croyiez pas aussi simples, aussi crédules, ou même aussi ignorants, que cette orgueilleuse incrédulité aura peut-être voulu vous le faire entendre. Entre les raisons de croire, j'ai choisi aujourd'hui celles qui sont propres à instruire tous les esprits, et qui frapperaient les plus prévenus, si leur parti de ne point croire n'était pas pris : La religion chrétienne prouvée par les prophéties. — La religion chrétienne prouvée par les miracles. Voilà par où la Providence divine a voulu pousser à bout l'incrédulité; tâchons de ne pas manquer à ce qu'attend de nous une religion si forte, quand elle est bien exposée. Adressons-nous au Père des lumières, par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'incrédule trouve beau de marcher au hasard dans ces routes obscures de la

foi ; que le sens humain soit son perpétuel et unique guide, dans des difficultés qui passent nécessairement le sens humain : pour nous, nous aimons à suivre une lumière plus certaine Nous avons un appui plus solide, sur lequel nous demeurons inébranlables : nous marchons, en un mot, d'un pas ferme, sur le fondement des apôtres et des prophètes. Sur le fondement des apôtres, qui nous ont appris ce qu'ils avaient appris de la bouche même de la Vérité ; des apôtres qui ont établi notre religion par des voies toutes divines ; des apôtres, qui ont dévoilé le sens des prophètes, et font avec eux un même corps et une même succession de doctrine. Nous sommes appuyés sur le fondement des prophètes, qui, inspirés du Saint-Esprit, ont prédit les choses futures.

C'est cette prédiction des choses futures, suivie de l'accomplissement, qui est la belle preuve de la religion. Ne tenant qu'à elle-même, elle a une force invincible : jointe aux autres preuves, et leur prêtant à toutes de sa force et de son éclat, toutes ensemble forment une démonstration, à laquelle l'esprit humain ne peut se refuser, sans se faire violence à lui-même.

La prophétie ne peut partir que de Dieu. Les prophéties que nous alléguons en faveur de notre religion, et elles sont sans nombre, sont certainement de vraies prophéties. Ces prophéties sont certaines et incontestables. Toutes les objections qu'on peut faire contre elles, sont frivoles et de nul poids. Je vais vous mettre tout cela devant les yeux : appliquez vous.

La prophétie est le plus ferme appui de notre foi. Saint Pierre l'a dit, et toute créature humaine le sent, l'homme grossier, l'homme spirituel, le savant, l'ignorant, le libertin, quoiqu'à regret et que peut-être il le nie, l'imposteur et l'enfer qui l'inspire. Tout ce qui s'élève contre la religion chrétienne sent la force de cette preuve. Les attentats qu'ont commis les Juifs pour nous l'enlever, les efforts prodigieux qu'a faits l'esprit humain dans ces derniers temps pour affaiblir les prophéties, en les détournant à des sens étrangers , ces attentats, dis-je, et ces efforts marquent assez combien les contradicteurs de notre religion, de quelque espèce qu'ils soient, quelque esprit qu'ils aient, quelque science qu'ils soient en état d'employer, combien, dis je, ces ennemis de notre religion se sentent pressés par cette preuve des prophéties.

Et en effet, il n'appartient qu'à celui qui est, qu'à l'Esprit éternel, qu'à celui à qui tous les temps, tous les lieux sont présents, avec tous les mouvements et toutes les mutations de la terre ; qu'à celui qui prépare de loin les événements, qui les arrange comme il lui plaît, qui les suscite au temps marqué, avec les hommes qui doivent les accomplir ; qu'à celui qui dispose souverainement des esprits si différents, et des volontés si changeantes des hommes, qui tourne à ses desseins la colère et la fierté des princes, qui y fait servir l'arrogance et l'indocilité des peuples, qui y fait concourir les obstacles ; qu'à celui qui fait et défait, qui change et qui renverse, en un mot, qui manie tout dans l'univers, et l'homme comme tout le reste, de la même façon que le potier manie son argile : à celui-là, dis-je, et à celui-là seul il appartient de prédire les choses futures, qu'un plein événement confirme en son temps.

Donnez à l'esprit créé, quel qu'il soit, toute la pénétration, toute l'étendue, toute la subtilité possible, une singulière habileté à rassembler les conjectures, à lier les dispositions prochaines avec les préparations éloignées, à suivre le fil qui conduit dans l'avenir, et la trace des siècles passés; il ne sortira de tels esprits que des conjectures hasardées, que des prédictions dépourvues de tout ce qui fait proprement la prédiction, c'est-à-dire, de cette connaissance d'un événement futur, semblable à la vue d'une action présente. Donnez à un homme une profondeur d'esprit incroyable pour sonder les esprits les plus cachés, avec une égale dextérité pour manier les plus intraitables, et une puissance de souverain pour mener les hommes où il voudra : et à peine un tel homme, s'il est sage, osera-t-il prédire ce qui arrivera le lendemain. Il prédira en gros un événement où tout est prochainement disposé, mais il n'en prédira ni le détail, ni de certaines circonstances ; ce qui seul fait la prédiction. Il se gardera bien, s'il est sage, de prédire comment tournera dans la suite des temps un événement heureux ; ce qui arrivera après lui dans ses états ou dans sa famille, ce qui arrivera dans les siècles éloignés, ce qui arrivera dans les empires, ou ce qui arrivera dans la religion. Et quiconque hasardera de telles prédictions, sans avoir en soi l'esprit des prophètes, montrera seulement la faiblesse de l'esprit humain et sa folie.

Cet esprit lui-même, si habile par la profonde connaissance qu'il a des hommes, et par le long usage des choses humaines ; cet esprit de malice qui influe tant dans les événements, et qui est avec cela si hardi à prédire, soit pour en cela imiter Dieu, soit pour tromper les hommes, qu'a-t-il jamais hasardé en genre de prédiction qui ait mérité, quand on l'a approfondi, ce beau nom de prophétie? Folles et malheureuses imitations des prophéties sorties de la bouche de ces hommes que le Dieu d'Israël inspirait ! Une vaine pompe de mots, une confusion d'images, un embarras de pensées, en un mot, cette ambiguïté qui fait la tromperie, et qui est la ressource de l'esprit trompeur contre les événements manqués; voilà l'art de la divination ancienne, ces augures, ces présages, ces oracles si fameux, mais jamais précis, toujours susceptibles du oui et du non également applicables à un heureux succès, et à un événement malheureux. Il était du démon, être créé, de parler ainsi des choses futures, et il ne pouvait pas en parler autrement. Cependant cette ombre de divination (tant l'impression de la divinité liée avec la prédiction des choses futures,

est forte dans les esprits), enchantait les peuples, et les attachait à leurs dieux.

Des paroles fortes et précises, où l'on sent l'affirmation, où l'on voit l'objet, où l'on découvre l'événement; un détail que l'esprit humain n'ait pas pu prévoir, des circonstances qui n'aient pas pu tomber sous la conjecture, des événements dans des temps éloignés où le passé ne conduise pas, que rien ne prépare visiblement, auxquels la terre ne s'attende pas, que personne même ne soupçonne; des événements où entreront des choses qui n'étaient pas faites pour être ensemble, et qui, en effet, ne se rencontreront ensemble qu'une fois; des choses presque aussi difficiles à croire quand on les a vues que quand on les attendait; voilà comme le *Dieu de l'esprit des prophètes* a fait parler David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Zacharie, Malachie et les autres, deux mille ans, mille ans, et le dernier, cinq cents ans avant la venue du Messie promis, et avant tous ces grands événements qui en ont été la suite. Il faut donc que ce que Dieu, ce Dieu prédisant tout, et avec tous les caractères de la prédiction, disait aux dieux des nations en les insultant, lui demeure en propre, qu'il soit lui seul le Dieu vivant et véritable : Apprenez-nous ce qui doit arriver dans l'avenir, et nous saurons que vous êtes des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos.* (*Isa.*, XLI, 23.)

Les peuples ont été longtemps trompés par de faux oracles, mais nulle nation, si barbare qu'elle ait été, n'a été trompée sur l'Esprit d'où part la divination véritable. L'esprit humain trouvera plutôt des difficultés à l'existence de la Divinité, que de nier la Divinité dans la prophétie. Il faut que le sage Chaldéen, si habile dans la science des conjectures, se confesse vaincu, et son dieu Bel, et son dieu Nabo, quand il faudra deviner le sort de ses princes enveloppé dans des énigmes. Il faut que ces orgueilleux rois de Babylone, qui voulaient être adorés des peuples, non-seulement tremblent devant un captif qui leur annonce leurs terribles destinées, mais qu'ils adorent eux-mêmes ce captif, en qui, à cette prédiction, ils reconnaissent l'esprit des dieux saints, ou plutôt qu'ils adorent le Dieu de Daniel. Il faut que le grand Alexandre, qui vient plein de colère contre le peuple juif, se voyant lui-même avec sa gloire et ses conquêtes dans leurs prophéties, traite bien ce peuple, révère ses prophéties, fasse des dons au temple et rende hommage au Dieu d'Israël. Les prophéties sont donc de Dieu, et nul esprit d'homme ne se refuse à cette vérité. Mais n'est-ce pas démentir l'esprit humain, en attribuant les prophéties à Dieu, de nier, comme fait l'incrédule, qu'une religion établie par les prophéties soit divine? C'est sans doute qu'il prétend qu'elles ne sont pas véritables Mais nous verrons qu'elles le sont, si quelque chose est véritable, quand nous aurons fait encore une ou deux réflexions sur ce qu'il y a visiblement de Dieu dans nos prophéties et dans le ministère de nos prophètes.

La personne des prophètes, leur ministère, l'économie des prophéties, la manière dont il a été pourvu à leur sûreté, et dont la connaissance en a été donnée à toute la terre, conformément aux desseins de Dieu sur les peuples; tout cela est visiblement de Dieu, et prouve invinciblement notre religion.

Des hommes singulièrement chéris de Dieu, séparés visiblement pour de grandes choses, en qui Dieu avait mis ses paroles et sa force, pour annoncer aux rois et aux peuples des choses qui, le plus souvent, leur déplaisaient; pour menacer et arrêter les méchants, pour autoriser et fortifier les gens de bien, pour ramasser et réunir tout ce qui était demeuré fidèle à la loi du Seigneur; voilà les prophètes. Des hommes qui ont été non-seulement les prophètes, mais les précurseurs, mais les figures expresses de celui qui devait venir; des images vivantes de sa vie, de sa mort, et l'un d'eux de sa résurrection; pauvres, pénitents, mortifiés, cachés au monde hors les fonctions de leur ministère, persécutés pour la justice; l'innocence maltraitée dans leur personne, la vérité rejetée de leur bouche, et eux souvent mis à mort pour cette même vérité; de sorte que Jésus-Christ a pu dire à Jérusalem : *Jérusalem, qui tues les prophètes, qui lapides ceux qui te sont envoyés ;* voilà les prophètes.

Ils ont dit des choses dont toute la nature est étonnée, et pour lesquelles, en effet, il faudra que toute la nature soit renversée. Ils ont dit : *Une vierge concevra*, ou selon la force du texte : *La Vierge concevra.* Ils ont prédit des choses auxquelles tous les hommes s'opposeront, comme de concert, des choses contre lesquelles toutes les puissances de la terre s'élèveront, et tout cela sera fait, et tout cela s'accomplira par la seule force de cette parole, qui, selon que le Seigneur lui-même l'avait dit, ne doit pas retourner à lui sans son effet.

Il est beau dans la prophétie que l'événement intéresse quelque peuple entier, que l'événement intéresse le genre humain, et par des endroits remarquables. Rien ne s'éloigne plus du hasard que quand il paraît une suite de desseins dans l'Esprit qui inspire les prophètes. Un corps de prophéties, où il y ait des prédictions prochaines et des prédictions éloignées, de grands et de petits objets; de petits qui frappent le peuple, de grands qui frappent les grands esprits; un objet principal, et des objets qui tiennent à cet objet principal, qui y servent par leur accomplissement journalier, accomplissement qui prépare à celui du grand objet, ou plutôt qui l'assure; un nombre de prophéties, où il y en ait qui n'aient de marqué que les grands traits, et les autres comme échappés du pinceau; et aussi des prédictions, surtout les grandes qui paraissent tirées sur la personne, et copiées d'après l'événement. Tels ces portraits et ces ta-

bleaux d'une main habile, dont chacun dit tout d'un coup en les voyant : C'est un tel homme; c'est un tel lieu; c'est une telle histoire; voilà, chrétiens, les fondements de votre foi; voilà l'économie des prophéties qui établissent la religion chrétienne. Que quelqu'un méconnaisse ici le Dieu des prophètes.

Et ceci n'est pas moins de Dieu. Dieu a envoyé des prophètes à Israël : Israël les a persécutés, il les a massacrés; mais, en même temps, il a recueilli leurs prophéties avec le dernier soin; et, il y est si attaché, quoiqu'elles le condamnent, que rien ne peut l'y faire renoncer. Qu'on entreprenne, en effet, encore aujourd'hui, de faire renoncer le juif à ses prophéties; il sera fidèle à soutenir ces titres de sa religion, qui sont les monuments de son infidélité.

Dieu a suscité des prophètes au milieu de son peuple pendant seize cents ans sans interruption; et, quand Dieu (donnant cela à la majesté de son Fils) cinq cents ans avant sa venue, fait taire les prophètes, ce peuple est dispersé avec ces divins oracles, dans tous les lieux de la terre. Ainsi, par une admirable suite des conseils de Dieu, les prophéties, quand l'Evangile paraît, se trouvent répandues dans tout le monde, pour faire embrasser l'Evangile dans tout le monde. Par cette dispersion, il est arrivé que toute la terre, instruite par les Juifs, instruits eux-mêmes par leurs prophètes, attendait le Messie qu'elle ne connaissait pas; et l'attendait, selon les prophéties expresses et précises, dans le temps même qu'il a paru.

J'ai presque dit tout ce que j'avais à dire, pour prouver que nos prophéties ont tous les caractères des véritables prédictions, et, par conséquent, que ce sont en tout sens de vraies prophéties. J'entrerai cependant dans quelque détail, et j'exposerai quelques particularités plus singulières de ces divins oracles.

Pour consoler Israël et le relever de son abattement, pour faire croire à Israël la venue de son Messie, et le lui faire attendre dans une pleine confiance aux oracles divins, les prophètes lui prédisaient tous les jours mille choses favorables et le sort des nations ennemies. Peuples, qui avez affligé le peuple de Dieu, vous avez été affligés vous-mêmes, comme ses prophètes le lui avaient promis! Perpétuels ennemis du peuple de Dieu! Moab, Ammon, Samarie, Idumée, les prophètes ont vu votre orgueil humilié, votre férocité domptée. Damas, ils ont vu ta ruine. Tyr, ils t'ont vue disparaître, et comme t'abîmer dans la mer dont tu étais la maîtresse. Egypte, avec ta gloire, avec tes richesses, ils t'ont vue passer sous une dénomination étrangère. Babylone, ils t'ont vue tomber, et d'une chute qui a effrayé la terre; ils ont vu le détail de tes maux, les circonstances uniques de ta ruine; ils ont nommé les peuples vengeurs des autres peuples, et ministres contre toi de la justice divine; marteau, qui as brisé toute la terre! ils t'ont vu brisé toi-même. Funeste tyran, précurseur de l'Antechrist, implacable ennemi de Juda et de sa religion, Antiochus, ils ont vu tes fureurs, le temps qui t'était donné contre le sanctuaire; et, au bout de ce temps, ta mort déplorable. Nabuchodonosor, désigné par tous tes caractères! tu as été montré de loin aux peuples et aux rois, comme la verge destinée à les punir; mais, la punition sans exemple de ton orgueil insensé est attachée dans ces divins oracles à celle de ta gloire. Cyrus, heureux Cyrus, restaurateur du temple de Dieu, et singulier bienfaiteur de son peuple, tu as été appelé pour cette œuvre, tu as été nommé de ton nom par Isaïe, deux cents ans avant ta venue. Assyriens, Perses et Mèdes, Grecs, Romains, grands empires, vous avez passé devant les yeux de Daniel, il vous a vus tomber les uns sur les autres, le dernier domptant et engloutissant tout.

Après cela, devait paraître l'empire du Christ; et il a paru.

Ton aveuglement, ô Israël! ton incrédulité, ton ingratitude, tes infidélités, tes malheurs: tout cela a été prédit en termes bien exprès. Et, quand nous voyons tout cela accompli, que pouvons-nous dire, sinon que les prophéties sont fidèles et véritables? Et, quand nous voyons le Juif si obstiné à rejeter celui que nous allons voir si clairement prédit, que pouvons-nous penser, sinon que cette obstination d'Israël, marquée en caractères si forts dans ses prophètes, est elle-même une preuve de la vérité des prophéties?

Leur transport chez les nations, avec la cause et la durée de leur captivité; le temps, avec mille circonstances de ce bienheureux retour, tout cela longtemps auparavant leur a été tourné ou en menaces ou en promesses par la bouche de ses prophètes. L'état de ce peuple, depuis la captivité jusqu'au jour de ce béni Messie, lui est tracé dans un même prophète, comme sur une toile. Une grande prophétie était connue de tous: c'est que Juda subsisterait en corps de nation, jusqu'au jour où toute autorité sur lui-même lui serait ôtée; et, qu'alors, viendrait celui que Dieu devait envoyer. Et, quant à cette venue du Messie, le grand objet des désirs, l'espérance de la nation, ce Juste de Sion, ce Saint d'Israël, tout en parle dans les prophètes. Elle est marquée cette venue à tant de signes et à des temps si précis, que toute la nation le voyant venir, le Juif le disant aux peuples voisins et l'apprenant aux peuples éloignés chez qui il était dispersé, Samarie, de son côté, voyant aussi les jours accomplis, toute la terre attendait celui qui était attendu des Juifs, et l'attendait avec eux dans le temps même où nous disons qu'il est venu. Rome elle-même, qui, sans doute, ne craignait pas de ce Messie ce que les Juifs en espéraient, attendait sa venue avec les autres : Tacite et Suétone nous l'apprennent encore.

Tant de prophéties fournies par ce peuple se trouvaient déjà accomplies, que les nations croyaient aux prophètes d'Israël. Et, depuis que Jésus-Christ eut paru sur la terre, les prophéties de ce peuple avaient un accomplissement si manifeste, et étaient tel-

lement marquées du caractère de prophétie, que, quand les païens, quand un Porphyre, quand un Julien, ennemis d'ailleurs des Ecritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher chez les Juifs et dans leurs livres. Qui ne s'étonne ici de voir dans les contradicteurs de nos prophéties un aveuglement plus grand que dans les Porphyre et dans les Julien?

Quant à la personne de Jésus-Christ, sa vie, sa mort, son ministère, son œuvre, son Eglise, le changement arrivé dans la religion; les prophètes ont tout vu, et jusqu'aux moindres circonstances. Ils l'ont vu Dieu; ils l'ont vu homme; Dieu, Seigneur de David, dont il était Fils; Fils de Dieu, engendré de son sein avant l'aurore; enfant sortant du sein d'une vierge; homme fait, enfermé dans le sein d'une femme. Ils le voient descendre du ciel, et en même temps sortir de la terre. Ils voient sa génération dès l'éternité, et en même temps ils le voient prendre naissance à Bethléem. Ils le voient Messie pauvre, souffrant et humilié; et Messie roi glorieux, conquérant qui range tout sous ses lois, maître et Seigneur que toute la terre adore. A qui cela a-t-il jamais pu convenir qu'à Jésus-Christ? Qui aurait seulement pensé à prédire de telles choses, si ce n'est celui qui devait les faire lui-même dans leur temps, comme son ouvrage par excellence?

Suivons un si admirable détail. Les prophètes ont vu Jésus-Christ petit enfant. Tous l'ont vu sortir de Juda et de la maison de David. Ils l'ont vu entrer dans le temple en maître du temple, et revenir de l'Egypte en fugitif. Voici son histoire et non pas des prophéties de lui, tant elles sont claires et expresses. Ils l'ont vu aimable, bienfaisant, remplissant la Judée de ses miracles et du bruit de son nom; parlant avec une extrême douceur, et en même temps avec cette force et cette autorité que personne ne s'était donnée avant lui. De telle sorte que d'un côté, les prophéties à la main, et de l'autre Jésus devant les yeux, il fallait reconnaître en lui ce Messie doux prédit par Isaïe, et ce grand prophète promis par Moïse. Ils l'ont vu exerçant principalement son ministère à Jérusalem, et Jérusalem se brisant enfin contre lui, comme contre la pierre, pierre rejetée par les chefs de la nation. Ils l'ont vu entrant dans cette cité, roi pacifique et monté sur une ânesse; vendu trente deniers, et jusqu'à l'emploi de cet argent; trahi par son ami, et jusqu'à la fin malheureuse de ce traître. Il a été devant leurs yeux couvert de crachats, rassasié d'opprobres, défiguré comme un lépreux, homme de douleurs, mourant pour le péché, et parce qu'il l'a voulu; se laissant égorger, muet comme un agneau entre les mains du tondeur. Ces conseils, ce complot des Juifs, avec la cause de leur haine contre le Seigneur; c'est une de leurs prophéties, claire et distincte. Fallait-il, pour une pleine connaissance des choses à venir, voir ces Juifs autour de la croix du Fils de Dieu, s'assouvissant de son sang comme des chiens enragés, lui insultant par ces branlements de tête, par ces railleries amères; le défiant de se sauver lui-même, lui qui était si cher à Dieu, et se disait son Fils; lui perçant les mains et les pieds, comptant tous ses os; les soldats partageant ses vêtements, et jetant sa robe au sort, l'abreuvant de fiel et de vinaigre dans sa soif; le voir enfin mourant associé aux scélérats? Les prophètes ont vu tout cela. Jusqu'à ces plaintes de l'abandon et du délaissement de son père, David les a entendues en la personne de cet unique Fils de Dieu. Ils ont vu la gloire de son sépulcre, le repentir de ceux qui l'avaient percé; et enfin toutes les suites heureuses et malheureuses de sa mort. Un seul psaume, sans qu'il puisse convenir en aucun sens au Prophète, c'est le vingt-et-unième, renferme les mystères et les particularités de la Passion, de la Résurrection, de la glorification de Jésus de Nazareth; et tout y est aussi clair que dans son histoire.

Que diront les incrédules de ces prédictions sur les Juifs, que nous lisons dans l'Evangile, et dont nous voyons l'accomplissement dans leurs propres histoires? La Judée détruite après le meurtre de son Messie, les Juifs depuis ce temps-là, sans nom de peuple, sans rois, sans princes, sans autel, sans sacrifices; mais aussi sans idoles, attendant le salut, et ne le trouvant pas; Dieu, ce Dieu mis en oubli partout, si profondément ignoré, et comme sorti de l'esprit humain, reconnu et adoré de tous les peuples; la gloire de Jésus-Christ au milieu des gentils; Jésus-Christ leur lumière, leur chef, leur maître; toute tête courbée, tout genou fléchi devant lui, toute langue reconnaissant sa souveraine puissance, toute la terre recevant sa loi, et tous les hommes attendant son jugement: voilà des prophéties. Toutes les nations bénies en lui, converties au Dieu de Jacob, réunies au Dieu d'Abraham, avec leurs princes; cette entrée des rois et des grands dans l'Eglise; les enfants sans nombre de cette stérile; la joie de cette mère, avec ses peines et ses souffrances; tout cela a été prédit avec encore plus de clarté que de magnificence; avec aussi peu de vraisemblance pour l'événement que d'assurance à le prédire. Et qui pourrait méconnaître ici le caractère des prophéties, si ce n'est ceux qui contesteront leur certitude?

Mais la certitude des prophéties est peut-être ce qu'il y a de plus facile à démontrer dans notre religion. Il ne suffisait pas qu'il y eût des prophéties, il fallait qu'elles fussent sans soupçon; qu'il y eût pour elles dans l'univers un témoignage au-dessus de toute chicane, un témoignage unique dans son espèce, et qui renfermât la force de tous les témoignages ensemble. Et c'est à quoi Dieu a pourvu avec une providence qu'on ne peut assez admirer. Ce témoignage invincible, ce témoignage, réunissant en lui mille témoignages, ce témoignage au-dessus de tout soupçon, qui ne peut être rejeté sur aucun des défauts qui peuvent se rencontrer dans

les témoignages humains, c'est le témoignage des Juifs. Ennemis connus de notre religion, furieux et capables de tout dans leur fureur contre la religion chrétienne, ils rendent témoignage à la vérité de nos prophéties. Ils en sont les porteurs; ils s'en rendent les garants.

C'est ici une profonde conduite de Dieu, qui a tiré son témoignage du caractère des Juifs, c'est-à-dire, de leur attachement à la loi par orgueil et par amour-propre. C'est Dieu, profond dans ses conseils, qui a tiré de l'amour des Juifs pour les biens charnels, un zèle sans égal pour les livres de la loi où ces biens charnels sont promis, et où les prophéties se trouvent renfermées. Ces livres sont saints. Ils le savent, et cela peut les leur rendre précieux; mais ces livres renferment leurs espérances charnelles, les titres de leur ancienne noblesse et de leur prééminence sur les nations : voilà ce qui les leur rend chers et plus sacrés que leur sainteté même. Ces livres renferment des prédictions qui condamnent les Juifs; mais ils renferment aussi des promesses qui les flattent; la promesse l'emporte sur la prédiction, et elle la leur cache tout entière. Ainsi les livres où les promesses se trouvent mêlées avec les menaces, sont conservés par eux et continuent d'être pour eux inviolables. Ils les conservent avec le dernier soin, ne les entendant pas, et cela pour vérifier encore cette prophétie, qui dit que les jugements du Seigneur leur sont confiés, mais comme un livre scellé et dont la connaissance n'est que pour ses disciples : *Signa legem in discipulis meis.* (*Isa.*, VIII, 16.) Ils vantent ces livres avec raison, assurant intrépidement, et pouvant l'assurer de cette force, que ces livres ne contiennent que de véritables histoires et les oracles mêmes de Dieu, qui leur ont été confiés au sortir de sa bouche, et ne sont jamais sortis de leurs mains. Eux qui ont maltraité les prophètes et auraient jeté mille fois dans le feu leurs prophéties, quand elles les menaçaient des derniers malheurs, ont aujourd'hui un zèle extraordinaire pour ces prophéties, parce qu'ils regardent ces malheurs comme passés et qu'ils attendent encore la grande promesse qui est répandue dans toutes ces prophéties. Eux qui devraient, pleins de confusion et de douleur, cacher ces prophéties, les produisent avec complaisance, parce que l'aveuglement est tombé sur eux, et cet aveuglement se trouve marqué dans leurs prophéties.

Voilà un peuple visiblement fait pour servir de témoin; voilà le témoignage le moins suspect d'infidélité; voilà l'assurance la plus entière que ces livres ne peuvent pas avoir été altérés, si ce n'est peut-être par ce peuple même dans des endroits où son crime se trouvait trop marqué. Mais dans ce qui y est demeuré contre lui, et pour nous, ce sont des livres hors de tout reproche. C'est ce qu'a fait pour lui-même, et pour ces Juifs qui doivent un jour ouvrir les yeux à ces prophéties, et pour nous qui devons nous en servir contre les incrédules; ce qu'a fait, dis-je, un Dieu dont la providence proportionne toujours les preuves aux difficultés, et a su les élever au-dessus de la mauvaise chicane. Tu subsistes, peuple malheureux ! pour nous servir de témoin contre toi-même jusqu'au jour bienheureux où tu seras réuni à nous dans une même foi de ces divins oracles. Tu subsistes, pour assurer aujourd'hui contre tes propres fureurs une religion qui te doit recueillir un jour pour être sa gloire, pour être sa consolation et sa joie dans la défection de ses anciens enfants!

L'incrédule, frappé par l'évidence de quelques prophéties après l'accomplissement, ne se joindra-t-il point à Porphyre pour dire qu'il est manifeste qu'elles ont été fabriquées par les chrétiens ? Mais où l'incrédule trouvera-t-il des gens assez crédules pour croire avec lui que le Juif a reçu des pièces qui l'accablent des mains du chrétien qui en triomphe, et qui n'a rien de plus fort pour établir sa religion sur les ruines du judaïsme? Ah! le Juif aurait bien plutôt mis en pièces ses anciennes prophéties, que de les recevoir nouvelles d'une main si ennemie! Non, et le Juif, encore une fois, attestera toujours contre lui-même et contre l'incrédule que les prophéties ne sont jamais sorties de ses mains; qu'elles y sont religieusement gardées, et que rien ne peut y avoir été inséré de nouveau. C'est ainsi, grand Dieu! que vous avez pourvu à la certitude de vos oracles, et qu'ils ont en eux-mêmes plus de caractères de vérité et de certitude qu'il n'en faut pour être crus vrais et certains par tout esprit raisonnable : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Ps.* XCI, 5.)

Mais le Juif n'y a-t-il pas lui-même été trompé? Esdras, homme habile, dit le contradicteur, n'a-t-il point fait lui-même tous ces livres et fabriqué adroitement toutes ces prophéties? Esdras, homme vraiment habile! plus habile qu'il ne convient à un homme et plus habile que tous les fourbes ensemble; s'il a pu persuader à tout un peuple qui savait si bien son histoire, qui était rempli de ses prophéties, dont plusieurs avaient pu entendre eux-mêmes les prophètes, ou pouvaient avoir dans les mains les copies de leurs prédictions, s'il a pu, dis-je, faire entendre à ce peuple qu'une histoire nouvellement fabriquée, était cette ancienne histoire, cette histoire que les vieillards, qui vivaient alors, avaient entendu raconter à leurs pères, ceux-ci l'ayant apprise des leurs, et ainsi de génération en génération, selon l'usage perpétuel de la nation! Mais enfin, quand Esdras aurait été assez habile pour faire croire à tout ce peuple que des prophéties si nouvelles étaient des prophéties anciennes, comment en aurait-il hasardé un si grand nombre? Comment eussent-elles toutes rencontré si juste? Esdras aurait donc été tout à la fois le plus grand et le plus heureux des imposteurs, et le plus grand des prophètes? Veut-on que les prophéties aient été fabriquées par Esdras? mais ce se-

raient toujours de grandes et de vraies prophéties que l'événement justifie telles, et d'autant plus qu'elles l'ont précédé de cinq cents ans. C'est ainsi que tout conseil, que toute pensée profonde de l'homme est faible contre les conseils du Seigneur, contre ce caractère particulier et cette force invincible qu'il a donnée aux preuves de notre religion.

Les Juifs gardent ces saints oracles, et leur zèle pour cette parole du Seigneur les rend certains; mais les Juifs les expliquent-ils comme nous? Tous les chrétiens les entendent-ils de la même manière? Ces prophéties sont-elles toutes assez claires pour être toutes apportées en témoignage? Les Juifs conviennent-ils de toutes? Se trouvent-elles toutes dans leurs livres? Voilà ce qu'il faut éclaircir.

Les Juifs ont voulu en effacer une, parce qu'elle est trop manifeste, et qu'elle ne souffre en aucune façon l'allégorie : mais c'est à leur honte qu'ils l'ont entrepris; comme c'est à la honte du bon sens, dont cependant on se pique dans l'interprétation des Écritures, qu'on soutiendrait cette infidélité judaïque. Un Théodotion, ce misérable Juif, pour complaire à la nation, et croyant lui rendre un bon office, à cette leçon : *Ils ont percé mes mains et mes pieds*, substitue cette autre: *Le lion, mes mains et mes pieds*. Mais une leçon nouvelle, leçon inouïe dans la nation, une leçon qui n'a aucun sens ni aucune liaison avec le reste du discours, substituée à la leçon ancienne, à la leçon des Septante, ces respectables interprètes, à une leçon qui a un sens, une suite, un rapport visible, avec tout le reste, et qui a pour elle l'événement; une telle substitution, dis-je, n'est pas une difficulté dans les prophéties, et une raison de douter tant soit peu de celle-ci; mais un attentat manifeste sur les divines Ecritures et une tromperie grossière; mais une raison de s'étonner et de ceux qui l'ont forgée et de ceux qui l'adoptent.

Les Juifs n'entendent pas comme nous certaines prophéties touchant le Messie. Mais leur attention à éluder les prophéties est connue, et la raison en est toute visible; mais l'événement est ici plus fort que la chicane sur la signification prétendue équivoque des termes; mais il s'élève ici au-dessus de toutes les subtilités et de tous les raffinements de chronologie; mais l'embarras où le Juif se trouve pour nous répondre, et les contradictions où il tombe avec lui-même le trahissent et décident pour nous. Il a fait des traductions infidèles autant qu'il l'a pu; mais elles sont encore plus chrétiennes que judaïques; il aurait fallu trop ôter et trop changer. Il a abandonné ces grandes prophéties qui s'appliquent si naturellement à la venue du Messie; mais en abandonnant ainsi les prophéties, il les accomplit, puisqu'elles prédisent expressément cet abandon; mais en abandonnant ces prophéties, le Juif abandonne la tradition constante de la nation; il abandonne ces docteurs d'un si grand nom parmi eux; il abandonne ces livres aussi respectés d'eux que les Ecritures mêmes. Peu contents de leurs interprétations et las de supputer les jours du Messie, les Juifs ont prononcé malédiction contre ceux qui les supputeraient encore; preuve de leur impuissance à expliquer autrement que du Messie, les prophéties où nous montrons le Messie; preuve que les temps du Messie sont passés, qu'ils le voient bien par tous les signes de sa venue et par tous les calculs des temps; mais qu'ils ne veulent pas l'avouer, ne voulant pas se convertir à lui.

Ils ont donné quelques raisons des retardements prétendus du Messie, entre autres leurs péchés; mais sont-ils eux-mêmes contents de ces raisons, et les autres hommes s'en paieront-ils? Les prophéties qui ont si bien prévu leurs péchés ont-elles dit quelque part que ces péchés retarderaient la venue du Messie? Ils disent qu'ils auraient bien connu le Messie à tant de marques, eux qui y étaient si attentifs; mais ils ne voient pas que leur orgueil le leur a caché. Ils l'attendaient dans l'éclat, comme il est prédit dans de certains endroits des prophètes; et il est venu dans l'humiliation, comme il était annoncé en d'autres. Ainsi leur orgueil les inclinant à l'éclat, les a trompés à la vue de tant d'humiliations, à commencer par l'étable et la crèche de Bethléem.

Le Messie doit venir, selon les prophéties, quand le sceptre ou l'autorité sortira de Juda. Qu'ils voient donc quelle autorité est restée en Juda depuis si longtemps? Qu'ils voient si, pendant que l'empire romain a subsisté, ils ont eu d'autre roi que César? Et aujourd'hui, Juda, si c'est encore Juda, a-t-il d'autres rois et d'autres princes, que les princes et les rois des nations? Le Messie est donc venu.

Laissons, s'il le faut, le calcul des années de Daniel, où le Juif, d'accord avec l'incrédule, cherche à nous embarrasser. Laissons, dis-je, ce calcul, quand tout autorise le nôtre, quand le nôtre est justifié par l'événement; car c'est l'événement qui décide du calcul, et non pas le calcul qui peut combattre l'événement. Tous ces calculs ne vont qu'à quelques années de plus ou de moins, ce qui ne fait rien dans un si grand nombre d'années; mais ce qui décide, encore une fois, c'est la mort donnée par les Juifs à celui que nous appelons le Messie, et cet état de misère et de désolation où le Juif se trouve depuis qu'il a donné la mort à Jésus de Nazareth. Car cette désolation est marquée expressément dans la prophétie, comme la suite et la punition du meurtre du Messie par son peuple. Que le Juif nous fasse donc voir, ou qu'il n'est pas dans l'état où nous voyons qu'il est depuis la mort de ce Jésus de Nazareth qu'il a fait mourir, ou nous dirons au Juif, qu'étant puni comme doit l'être, suivant la prophétie, le peuple qui doit tuer son Messie, il faut qu'il ait tué son Messie dans la personne de Jésus de Nazareth.

Un esprit ennemi des prophéties agite des hommes qui se sont élevés dans la république chrétienne. Je ne les appellerai pourtant pas chrétiens ; car, à Dieu ne plaise, que j'honore de ce nom ceux qui se sont déclarés contre Jésus-Christ. De vrais antechrists, qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu dans la Divinité, et qui par-dessus cela, ruinent toute la religion chrétienne par leurs interprétations tout humaines de l'Evangile du Seigneur. Mais je réserve à un troisième ou à un quatrième discours de faire voir l'esprit antichrétien de ces hommes pervers. Ici je veux seulement assurer le sens naturel de nos prophéties, contre le sens forcé et violent qu'ils leur donnent. Et je dis d'abord que la plus manifeste preuve de la vérité du sens que nous donnons à nos prophéties, c'est les choses si peu sensées que disent ces gens-ci, quand ils veulent, nouveaux Juifs, plus Juifs que les véritables, détourner ces prophéties à des sens étrangers. Où ont-ils pris en effet, dans leur bon sens, que dans la célèbre prophétie d'Isaïe : *Un petit enfant nous est né*, etc., *Dieu* , Dieu en ce nombre singulier, n'est pas Dieu? L'*Admirable*, selon eux, c'est ce prince dont les faiblesses nous font pitié à travers ses vertus; le *Fort*, c'est ce timide et toujours tremblant et toujours pleurant Ézéchias; le *Prince de la paix*, c'est ce roi qui n'était pas en état de soutenir la guerre, qui fut prêt à s'aller livrer avec son diadème, avec son peuple, au roi d'Assyrie, pour être emmené captif où il voudrait; et enfin, le *Père du siècle à venir*, c'est cet homme dont la vie fut toujours agitée et dont le règne a duré vingt-neuf ou trente ans. Et qui est-ce, direz-vous, qui interprète ainsi les Ecritures? Un ignorant sans doute, un petit esprit, quelque homme sans nom et méprisable dans la république des lettres ? C'est le grand, l'habile, le judicieux, le trop savant Grotius. Ce Grotius, qui dans son livre *De la véritable religion*, le meilleur sans contredit de ses ouvrages, et auquel aussi nous vous renvoyons, a si bien établi la preuve des prophéties ; Grotius qui s'abandonne ici lui-même, depuis qu'il s'est entêté du prétendu bon sens des sociniens et de leur manière simple d'interpréter les Ecritures ; cet homme, en un mot, qui, par son nom même, est devenu dans ses interprétations des Ecritures, un piége et un lacet à toute la maison d'Israël. Je devais à la sainteté des Ecritures et à la vérité de notre religion, ce reproche contre Grotius. Je le devais au livre même de cet homme ébloui depuis, mais qui revenait peu à peu de cet éblouissement et de toutes ses incertitudes. Au reste, il y a longtemps qu'on avertit dans l'Eglise : et qui ? le plus grand homme peut-être de notre siècle (2); qu'on avertit, dis-je, de se défier de ces sortes d'interprètes, et de Grotius en particulier.

La perpétuelle, et aussi la plus apparente difficulté que nous font les contradicteurs des prophéties, c'est que Jésus-Christ ne vient en aucune façon dans plusieurs endroits des prophètes où nous le plaçons. Aveugles et ignorants sur l'esprit de la prophétie ! la prophétie n'était que pour Jésus-Christ. Les prophètes étaient pleins de Jésus-Christ ; le prophète était souvent lui-même la figure de Jésus-Christ. Ainsi, le cherchant partout, cherchant toujours à parler de lui : toujours et partout Jésus-Christ venait à propos. *Le Dieu de l'esprit des prophètes*, le tournant comme il voulait, et où il voulait, le tournait à Jésus-Christ au milieu du discours, au milieu d'un récit, au milieu de la prière du prophète ; et, ayant montré Jésus-Christ, il le retirait de devant les yeux du prophète, qui continuait son discours ou sa prière. Cela est-il si difficile à comprendre ? cela force-t-il le sens des livres saints, et est-il contraire au bon sens? C'est ceux qui donnent des interprétations pareilles à celles que vous venez d'entendre, qui font violence tout à la fois au bon sens et aux Ecritures ; c'est celui qui les interprète, comme vous venez de voir, qui en est l'ennemi.

Pour combattre la preuve des prophéties, il faudrait nous dire : Voilà telle chose essentielle manquée dans l'accomplissement de telle et de telle prophétie ; voilà un événement qui ne ressemble en rien à la prédiction. Mais, quand on ne nous opposera, et seulement dans quelques-unes, que de certaines obscurités, nous sommes trop forts contre les contradicteurs. Ces obscurités se tournent en preuve pour nous ; car, enfin, les prophètes eux-mêmes nous ont dit que leurs discours étaient obscurs, qu'on n'en entendrait le sens que dans le temps, et quand les choses seraient accomplies. Qu'ont prédit les prophètes ? Que Dieu serait manifeste à tous ? Qu'il serait manifeste en tout? Loin de cela : ils lui ont dit à lui-même en s'étonnant : Vous êtes vraiment un Dieu caché ! *Vere, tu es Deus absconditus*. (*Isa.*, XLV, 15.) Est-il de l'essence de nos mystères, parmi lesquels les prophéties ont rang, qu'ils soient tous clairs et évidents? Au contraire, ce qui fait une partie de leur majesté, et est un des signes de leur vérité, c'est une certaine obscurité. Y a-t-il plus de prophéties obscures, que de manifestes? Vous avez dû voir combien celles-ci l'emportent. Faut-il que des prophéties, où il peut rester quelque obscurité, fassent rejeter celles qui sont manifestes? Toutes les règles du bon sens et de la critique nous disent que cela ne serait pas sensé. Sont-ce les grandes prophéties, celles autour desquelles, pour ainsi dire, toutes les autres s'arrangent, comme pour recevoir de leur clarté, qui ont de grandes difficultés? Comme celles-ci sont faites pour lever les difficultés des autres, elles sont vraiment, du moins pour les esprits réglés et qui ne veulent point sortir de la mesure de la foi, sans difficultés et sans nuages. Mais enfin, quand il

(2) Bossuet, *Première et deuxième instr. contre le Nouveau Test.* de Trév.

y aurait dans les prophéties, ou dans tel autre point de la religion que l'on voudra, des obscurités, et des obscurités capables d'arrêter d'abord de bons esprits, c'est pour nous faire comprendre, à nous qui avons le bonheur de croire, que c'est par grâce, et non par raison qu'on croit, même quand on a tâché de bien appuyer sa croyance sur toutes les raisons de croire. O profondeur des jugements de Dieu! profondeur du jugement que Jésus-Christ est venu exercer sur la terre! Afin, dit-il, que ceux qui ne voient pas voient; et que ceux qui voient deviennent aveugles. Voilà le grand et profond secret de la conduite de Dieu, dans le degré de lumière qu'il a donné à la religion, et dans le degré de ténèbres qu'il y a laissé. Mais voyons maintenant si la preuve des miracles, se joignant à celle des prophéties, n'achèvera pas de lever les difficultés.

SECONDE PARTIE.

La preuve de la religion chrétienne, qui se montre avec plus d'éclat, qui domine en quelque sorte davantage les esprits grands et petits, à laquelle en effet le sens humain peut moins se refuser, à moins de nier les miracles mêmes, c'est la preuve des miracles. Il ne faut pas être facile à croire les choses merveilleuses, et l'esprit fort sera peut-être content lui-même des règles que nous établirons là-dessus. Mais, quand les miracles sont suffisamment attestés, que des miracles certains parlent en faveur d'une cause, il est si naturel d'y croire, qu'il n'a jamais fallu de précepte pour y obliger les hommes, comme il y en a pour croire à l'Eglise. C'est par ce même principe d'évidence que l'on ne juge pas des miracles par les personnes, mais que l'on juge de la sainteté des personnes par les miracles. C'est par ce même principe d'évidence, que, quand il y a de la difficulté sur la doctrine, on juge de la doctrine par les miracles, et non des miracles par la doctrine; sans qu'il puisse être dit autre chose à ceux qui en font pour prouver ce qu'ils enseignent, que cette parole des Juifs au Fils de Dieu: ***Personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est en lui***; en même temps que celui qui fait ces miracles à la vue des hommes, peut dire à ceux qui ne croient pas, cette parole de Jésus-Christ aux Juifs: ***Si je n'avais pas fait au milieu d'eux de tels miracles, ils ne seraient pas coupables de n'avoir pas reçu ma parole.***

J'ai posé les prophéties pour le ferme et inébranlable fondement de notre foi. Ne croyez pas que je l'aie oublié, quoique je parle ainsi des miracles, et ne pensez pas non plus, qu'en parlant comme j'ai fait ici des prophéties, j'aie affaibli par avance ce que je viens établir touchant les miracles. Dans le combat de prophéties certaines et visiblement accomplies, avec des miracles aussi visibles, si ce combat était possible, il faudrait croire aux prophéties préférablement: *Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui bene facitis attendentes.* (II *Petr.*, I, 19.) Mais les miracles ont eu cet avantage, que non-seulement ils ont rendu les peuples attentifs, et leur ont tourné la vue sur l'accomplissement des prophéties; mais la preuve des miracles a précédé, et il le fallait. Avant que les prophéties fussent accomplies, pendant qu'elles s'accomplissaient, il fallait que les miracles établissent la foi qu'on devait avoir aux paroles de Dieu qui n'étaient pas encore accomplies. Encore qu'on n'entendît pas quelques prophéties particulières, il fallait toujours croire sur le témoignage des miracles, le plus visible et le plus frappant que le ciel ait jamais pu donner à la terre. Laissons donc chaque preuve dans son rang; mais admirons l'enchaînement des preuves de la religion chrétienne, la liaison que ces deux-ci ont ensemble; et par cette liaison la force invincible qu'elles se prêtent l'une à l'autre, et que toutes deux ensemble donnent à la religion. Il faudrait croire, quand il n'y aurait que des prophéties certaines; il faudrait croire, quand il n'y aurait que des miracles certains. Nous avons certainement l'un et l'autre, comment pourrions-nous ne pas croire? Parlons des miracles.

La puissance est à Dieu, et seul il peut la communiquer. Il ne la communique que pour la gloire de son nom, et, quand il la manifeste aux yeux des hommes d'une manière particulière, c'est pour les rendre attentifs à quelque chose de grand qui les regarde. La puissance sur la nature est à Dieu seul; nulle créature au ciel ou dans les enfers ne peut seulement imiter les effets de cette puissance souveraine sur la nature, et encore moins les produire réellement et pleinement, s'il ne lui a été donné d'en haut. Tel homme, avec toutes les forces d'un grand empire, aurait subjugué l'univers, renversé la terre, fait ployer tous les hommes sous ses lois, qui ne peut pas ajouter une coudée à sa taille, ni rendre un de ses cheveux blanc ou noir, ni se donner la santé à lui-même à sa volonté, ni retirer un mort du tombeau, ni commander aux éléments, ni, en un mot, disposer souverainement des êtres inanimés, soit pour faire du bien aux hommes, soit pour leur faire du mal. Tout cela part du trône du Tout-Puissant, du conseil de sa sagesse. Tout cela vient de Dieu, qui d'une main et d'une volonté souveraine, rien ne lui résistant, fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre; se fait obéir de ce qui n'est pas comme de ce qui est, domine la vie et la mort; suspend ou change à son gré le cours ordinaire des choses, et les lois qu'il a lui-même imposées à la nature; n'ayant besoin pour cela, je l'ai dit, que de sa volonté.

Quand Dieu parle de cette sorte, il faut l'écouter. Quand il emploie ainsi sa puissance pour faire croire que quelque chose est divin et vient de lui, qui peut s'y refuser, s'il ne méconnaît entièrement Dieu? Or, Dieu a parlé en faveur de la religion chrétienne, par ces œuvres de sa puissance; il a parlé longtemps de cette sorte, et en

mille manières. Il faut donc, pour ne pas croire la vérité de la religion chrétienne ou méconnaître Dieu, ou tout nier : l'incrédule fait l'un et l'autre. Il nie les miracles faits en faveur de la religion chrétienne ; ou il prétend que ce ne sont pas des œuvres de Dieu ; ou enfin il suppose que, quand ce seraient de vrais miracles, ils ne prouveraient pas invinciblement la vérité de la religion de Jésus-Christ.

Contre la première supposition, nous allons établir la certitude des merveilles que nous attribuons à Dieu, en faveur de la religion chrétienne ; contre la seconde, nous prouverons que ces œuvres merveilleuses sont de vrais miracles ; enfin, contre la dernière, nous ferons voir que des merveilles certaines, vrais miracles venant de Dieu, prouvent certainement la vérité de notre religion.

Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour instruire les hommes, les enseignant encore plus par ses exemples que par ses paroles, et faisant en même temps des œuvres que personne n'avait jamais faites, pour établir la vérité de la doctrine singulièrement sainte qu'il prêchait, et des hauts mystères qu'il était venu révéler aux hommes.

Mais, que sais-je, s'il ne faut pas même prouver à l'incrédule, que Jésus-Christ ait paru sur la terre? Le nouveau pyrrhonisme qu'on veut introduire dans l'histoire du monde ne s'étendra-t-il point jusque-là par ses principes? L'incrédule, homme subtil, avec cette ouverture qu'on lui donne, ne saura-t-il pas étendre ses doutes jusqu'à ce premier auteur, et à cette première source de la religion?

En nous laissant Jésus de Nazareth, veut-on déshonorer sa personne, pour décréditer ensuite ses miracles? Si on veut le dépouiller non-seulement de sa divinité, mais de sa sainteté et de ses vertus, nous aurons recours à Tibère même, qui avait proposé au sénat de le mettre au rang des dieux ; nous aurons recours à ce grand empereur Alexandre-Sévère, qui, au rapport de Lampridius et d'Ammien Marcellin, tous deux païens, et païens zélés, honorait Jésus-Christ conjointement avec toutes ses fausses divinités; nous aurons recours à ce sage empereur Adrien, qui avait fait élever des temples à Jésus-Christ, temples qu'on voyait encore au temps de ces historiens ; et il ne fut, disent-ils, empêché de les consacrer aux usages des chrétiens que par les prêtres des idoles, qui lui dirent que tous les autres temples seraient abandonnés. Un homme pieux, digne de l'immortalité; un homme célèbre par sa vertu, dont le corps a cédé aux tourments, mais dont l'âme est dans le ciel avec les âmes bienheureuses ; c'est Porphyre que vous entendez parler de Jésus-Christ; Porphyre, cet apostat, cet ennemi le plus dangereux et le plus envenimé que le christianisme ait jamais eu. Les Juifs eux-mêmes, qui l'ont crucifié, n'ont conservé dans leurs plus anciens livres d'autres raisons de cette mort honteuse, sinon qu'il s'était dit le Christ, Fils de Dieu. Enfin, nous ne voyons aucun crime de lui dans les historiens ennemis de sa religion, qui ont rapporté son supplice. Il faut, quand la piété devrait en souffrir dans le cœur, établir tout cela contre l'impiété.

En nous laissant la personne de Jésus-Christ et sa sainteté, le hardi pyrrhonien veut-il nous donner pour un roman l'histoire de sa vie et de sa mort? Mais Mahomet lui-même reconnaît que saint Matthieu, qui a écrit l'histoire de Jésus-Christ, est un homme de bien. Mais Julien lui-même, Julien! quel homme pour être croyable quand il parle en faveur de la religion chrétienne! Julien lui-même, qui accuse seulement Jean de simplicité au sujet de la divinité de Jésus-Christ, n'accuse ni Luc, ni Marc, ni Matthieu d'avoir rapporté de Jésus-Christ des choses fausses dans leur histoire. Qu'on nous laisse seulement un des miracles de Jésus-Christ ; un seul, si on sait entendre la voix des miracles, prouvera autant que ces miracles innombrables dont parle saint Jean. Veut-on nous les disputer tous? Mais Celse (quel autre ennemi du christianisme que Celse!) mais Celse n'a pu les nier à Origène ; mais ce même Julien, qui à la vérité méprisait les miracles de Jésus-Christ ou en faisait semblant, ne les a pas révoqués en doute ; mais Volusien en est convenu avec saint Augustin ; mais les Juifs eux-mêmes, dans leur Talmud, livre qu'ils égalent aujourd'hui aux Ecritures, n'ont pas nié les œuvres merveilleuses de Jésus de Nazareth. Il est vrai que les Juifs mettent les miracles de Jésus-Christ au rang de ces miracles trompeurs qui devaient porter à l'idolâtrie; mais ce que nous savons et ce que nous dirons de la destruction de l'idolâtrie justifie assez Jésus-Christ de ce reproche, même dans l'esprit de l'impie Il est vrai que les Juifs, et Celse, et Julien, attribuent ces miracles à la magie, que Jésus-Christ avait, disaient-ils, apprise en Egypte. Mais le genre humain est revenu au bon sens; et par la raison que nous en dirons bientôt, et qu'on entrevoit déjà, il se moquera de cette folle imagination des Juifs, de Celse et de Julien, et la mettra au rang de ces absurdités qu'on est contraint de dire lorsque, ne voulant pas demeurer muet, on ne peut rien dire de raisonnable. Concluons donc, selon toutes les règles du raisonnement, que les miracles de Jésus-Christ pendant sa vie, sans parler du grand miracle de sa résurrection, sont aussi certains que sa mort sous Tibère, sont aussi certains dans l'histoire du monde que les entreprises de César et les conquêtes d'Alexandre.

Jésus-Christ quitte la terre après être ressuscité des morts; et, prêt à monter dans le ciel, il donne mission à ses apôtres pour aller dans le monde entier prêcher sa religion à toute créature humaine; cette mission est accompagnée d'une promesse de miracles, et de miracles de toute espèce, qui devaient suivre leurs paroles, et en établir la

vérité. Cette promesse de Jésus-Christ à ses apôtres s'est-elle accomplie, et le monde a-t-il vu ces grands miracles? Mais qu'aurait donc vu le monde, si ce n'est tous ces miracles, pour se convertir, comme il a fait, du culte des idoles au service de Jésus-Christ? Appliquez-vous, je vous prie, à ce que je vais dire.

Saint Augustin raisonne ainsi sur la résurrection de Jésus-Christ, qui est le fondement de la religion chrétienne, et qui aussi était le fond de la prédication des apôtres : Trois choses, dit ce saint, sont naturellement incroyables sur la résurrection de Jésus-Christ : que Jésus-Christ soit ressuscité ; que le monde entier l'ait cru ; qu'il l'ait cru par la prédication des apôtres. Vous ne croyez pas le premier, poursuit-il ; vous voyez le second, et le second que vous voyez vous force de croire le troisième, que vous voulez nier. L'incrédulité est donc forcée, à la vue du monde entier converti à la religion de Jésus-Christ, de croire que c'est par le ministère des apôtres qu'il a été converti. Mais le monde entier, qui a cru un événement tel que la résurrection de Jésus-Christ, l'a-t-il cru à la simple et naïve exposition du fait? A-t-il été entraîné à cette croyance par l'adresse du discours des apôtres? Y a-t-il été comme forcé par leur éloquence? Eh! les apôtres étaient des gens sans lettres, des hommes grossiers! C'étaient des gens simples ; et cette simplicité, qui les faisait croire capables d'avoir cru facilement, les rendait incapables ou du moins peu propres à persuader les merveilles qu'ils annonçaient. Il faut donc que le monde, pour croire comme il a fait, non-seulement ait entendu la parole des apôtres, mais qu'il ait vu des œuvres de leur part.

Qu'a donc vu le monde, de la part des apôtres, qui ait été assez puissant, en détruisant le plus fort des préjugés, pour établir dans tous les esprits la plus difficile de toutes les croyances, qui ait été capable de persuader la résurrection d'un crucifié, malgré ce que les Juifs, envoyés exprès dans toute la terre, débitaient hardiment de l'enlèvement de Jésus-Christ hors du tombeau par ses disciples, malgré les histoires plausibles qu'ils composaient à ce sujet? L'esprit humain se laisserait aller plus aisément à croire une chose aussi indifférente en soi que la résurrection du fils d'un charpentier de Judée ; mais, comme il s'agissait, en croyant Jésus ressuscité, de le croire Dieu, d'embrasser sa religion, qui n'était que privation, croix, renoncement et mort à soi-même ; et, en embrassant cette religion, d'en quitter une qui était ancienne et commode, flatteuse pour le cœur et pour les sens; il faut, dis-je, que le monde, qui a cru dans ces circonstances, ait vu des choses auxquelles l'esprit qui est dans l'homme n'ait pu résister. Il faut qu'il ait vu des choses qui aient entraîné l'homme tout entier par l'étonnement des sens et l'intime persuasion de la raison, par cette disposition du cœur où nous mettent ces prodiges, où l'on sent encore plus la bonté que la puissance de Dieu qui les opère. Il faut que le monde ait vu les mêmes miracles que Jésus-Christ avait faits, et ces merveilles encore plus grandes qu'il avait dit que ses disciples feraient en son nom. Il faut que le monde ait vu ces miracles que nos histoires nous racontent; qu'il ait vu les boîteux marcher droit, les sourds entendre, les muets parler, les aveugles recevoir la vue, les paralytiques se lever de dessus leur lit et s'en aller dans leur maison, les morts sortir de leurs tombeaux. Il faut que le monde ait vu, selon la promesse de Jésus-Christ, les serpents sans venin et les poisons sans effet contre ses disciples; qu'il ait vu les malades recevoir la guérison par l'ombre de Pierre qui passait sur eux, par les linges du corps de Paul qu'on leur appliquait. Il faut que le monde ait vu les démons s'enfuir du corps des possédés au commandement des apôtres, et ces esprits trompeurs rendre eux-mêmes témoignage à la religion chrétienne, quand les chrétiens le leur ont commandé au nom de Jésus-Christ. Il faut que le monde ait vu mille fois les éléments assujettis à la puissance des apôtres, et toute la nature recevoir la loi des prédicateurs de l'Evangile. Il faut que le monde ait vu des miracles qui auront échappé à la connaissance de nos historiens, ou que nos histoires, tant ces miracles étaient en grand nombre, aient été obligées de passer sous ce mot si court : *Ils faisaient des miracles.*

Que veulent ici les incrédules, et que peuvent-ils penser? Qu'il ne s'est point fait de miracles pour établir notre religion? Ah! que je voudrais que l'incrédule poussât jusque-là sa fureur pour nier! Il se trouverait pris dans son incrédulité comme dans un filet, et cette prétendue force d'esprit d'aujourd'hui, qui consiste à nier, paraîtrait la faiblesse même de l'esprit, digne du mépris que nous en marquons. Le genre humain, lui dirais-je, revenu d'une si longue erreur et d'un si profond oubli de Dieu, sans miracles; le monde entier converti d'une religion comme la sienne à une religion comme la nôtre, sans miracles, c'est le plus grand de tous les miracles. Quelque chose a donc fait croire au monde entier qu'il s'était fait tant de miracles pour établir la religion chrétienne, pendant qu'il ne s'en était pas fait un seul. C'est un prodige que vous nous contez pour anéantir les miracles, qui passe de beaucoup tous les miracles.

Pour démentir les miracles faits pendant trois siècles par les disciples de Jésus-Christ il faut tout démentir, et faire taire la raison la première. S'il ne s'était pas fait dans ce temps-là beaucoup de miracles véritables, et qui faisaient impression sur les peuples, on n'aurait pas eu besoin d'en opposer tant de faux : et, à l'égard des anciens, que personne n'avait vus, on se serait contenté, comme aujourd'hui, de les nier. Ainsi ces faux miracles, dont nous parlerons bientôt, établissent invinciblement les véritables, faits par les disciples de Jésus-Christ à la vue du monde.

Il fallait que ces miracles des chrétiens fussent bien publics et bien à couvert du reproche de faux, quand Tertullien disait aux païens d'un ton si haut et si ferme : « Ouvrez seulement les yeux, pour voir combien cette espèce d'hommes, que vous haïssez et que vous méprisez tant, est secourable à la nature humaine. Voyez quelles guérisons et quelles délivrances nos mains opèrent tous les jours au milieu de vous. Ouvrez seulement l'oreille, pour entendre ce que vous disent les vôtres, qui ont été ou guéris ou délivrés par les chrétiens. »

Les chrétiens s'engageaient hautement de faire avouer aux dieux mêmes, quand le moindre des chrétiens le leur commanderait, qu'ils n'étaient que des démons ; et ils pressaient ce défi. L'infidélité demeurait muette. Et alors notre apologiste prenant le ton triomphant, leur disait : Qu'y a-t-il de plus naïf, mais par là même de plus pressant que cette preuve? *Quid hac probatione fidelius?* (*Apol.*, c. 23.) La vérité paraît ici dans sa simplicité, qui est son grand jour : *Simplicitas veritatis in medio est.* Simple, ne tirant de force ni de nos artifices, ni de notre éloquence, mais seulement d'elle-même : *Virtus illi sua assistit.*

Ecoutez donc vos dieux : écoutez-les, et croyez ce qu'ils disent en notre faveur. Car enfin on ne ment pas contre soi-même : on ne ment pas pour se couvrir soi-même de confusion : on ne ment pas pour se décréditer dans l'esprit des siens, et donner cet avantage à son ennemi : *Nemo ad suum dedecus mentitur.* Voyez si vos dieux, ainsi contraints de parler, ont osé quelquefois se moquer et faire des railleries de nos mystères, de cette doctrine des chrétiens dont vous faites un perpétuel sujet de risée? *Quodcunque ridetis, rideant et illi vobiscum?* (*Apol.*, c. 23.) Voyez s'ils ont jamais osé dire : Qui est ce Jésus-Christ ? s'ils ont jamais osé traiter de fable ce que nous disons de sa divinité, de son souverain empire sur les humains, de ce jugement dernier qui lui a été donné et que toute la terre attend? *Dicent ibidem ; Ecquis ille Christus cum sua fabula?* (*Ibid.*) Croyez que vos dieux se tairaient, croyez qu'ils nieraient, croyez qu'ils mentiraient, pour ne pas perdre en vous une si riche proie et de si fidèles serviteurs; s'ils pouvaient le faire sous le commandement d'un chrétien qui leur ordonne de rendre gloire à la vérité : *Nollent itaque vos tam fructuosos, tam officiosos sibi amittere, si illis, sub Christiano volente nobis veritatem probare, mentiri liceret.*

La même merveille durait encore du temps de saint Cyprien, qui combattait l'incrédulité par la même preuve, et pressait les incrédules par le même raisonnement. Reconnaissez, disait-il à Démétrius, et comprenez que nous sommes dans le parti de la vérité, puisque vos dieux nous rendent témoignage contre eux-mêmes. Croyez-en les dieux que vous adorez : *Crede diis quos colis, et cognosce vera esse quæ dicimus.* Ou plutôt, ajoute-t-il, après ce témoignage de vos dieux contre eux-mêmes, croyez-en vous-mêmes; croyez-en à ce que votre conscience vous dit ici sur ce témoignage : *Aut si volueris, et tibi crede.* Vous auriez cru, je veux le penser de vous, mes frères, si vous eussiez entendu un pareil témoignage de la bouche même des démons. Mais ne pouvant pas entendre de vos oreilles, ne pouvant pas voir de vos yeux, croyez-en à ce que votre conscience, sur la singularité et la certitude de ce miracle, vous dit ici : *aut si volueris, et tibi crede.* Croyez-en à l'embarras où cette preuve de la religion, par les miracles anciens, vous jette avec vous-même : *aut si volueris, et tibi crede.* Croyez-en à l'aveu qui est prêt à vous échapper en faveur de ceux qui, sur la foi de ces miracles que les païens n ont osé démentir, croient comme nous que la religion chrétienne est véritable : *aut si volueris, et tibi crede.*

Vous n'êtes pas, dites-vous, embarrassé de répondre à cette preuve des miracles anciens; et d'un ton aisé vous avancez que les païens ne faisaient guère d'attention à ce que disaient et à ce qu'écrivaient des hommes, qu'ils regardaient comme des insensés et des fanatiques. Mais, avec ces écrits et avec ces défis, ce prétendu fanatisme gagnait tout l'empire; et alors l'empire devait ouvrir les yeux sur ces défis, et sortir de ce silence méprisant au sujet de ces écrits. Or, qu'on nous dise ce qu'ont répondu dans le temps à ces défis, et Celse et tant d'autres? Qu'on nous dise ce qu'ont répondu dans la suite les Ammien Marcellin, les Zozime, et tous ces historiens païens, qui n'ont rien laissé de tout ce qui leur a paru reprochable ou un peu faible dans notre religion? Disons donc qu'ils ont dissimulé, parce qu'ils ne pouvaient pas nier. Mais, comme la publique notoriété de ce miracle servait alors à étendre la religion chrétienne la dissimulation forcée de ce fait dans le temps, sert aujourd'hui à prouver la vérité de cette divine religion. L'incrédule ne se tirera pas de cet embarras : il faut qu'il demeure la bouche fermée.

Une oreille chrétienne voudra-t-elle entendre ceci ? L'impie, et il triomphe en lui-même de cette hardiesse, et il réussit auprès de plusieurs par cette extravagance ; l'impie donc, joignant Moïse à Jésus-Christ, joint Jésus-Christ et Moïse à Mahomet. Mais, pour cette fois, il faut que Jésus-Christ avec ceux qui ont conduit son œuvre dans ces premiers siècles, cède à Mahomet; et que l'impie, pour avoir trop dit, ne prouve rien. Ah ! que Mahomet a été en effet bien plus habile que de se prêter de faux miracles, et d'y appuyer sa religion ! Il a bien prévu qu'elle s'en irait en ruine avec ces faux miracles, qui n'échapperaient jamais à l'examen et à la critique de la postérité. Et Jésus-Christ ou n'aura pas prévu cet inconvénient infaillible, ou le prévoyant, il aura élevé son édifice sur ces ruines visibles? Voilà comment l'impiété, qui s'était déjà tant avancée en faisant cet horrible parallèle, est poussée

ici plus loin qu'elle ne voudrait. Mais voilà ce qu'a à craindre tout homme qui a quitté la route et qui s'est une fois égaré dans ses raisonnements. Les absurdités ne lui coûtent plus rien, non plus que les impiétés; mais aussi les absurdités retombent à plein sur lui, et son impiété fait horreur au monde.

Mais peut-être que toutes ces merveilles alléguées en faveur de la religion chrétienne ne sont pas des miracles. Qu'on nous dise donc ce qu'elles sont. Car enfin ceci a tous les caractères des miracles véritables, c'est-à-dire, de ces choses qui sont arrivées contre l'ordre naturel et accoutumé, de ces choses qui ne pouvaient se faire dans les circonstances, aussi promptement, aussi pleinement, si ce n'est par cette puissance divine qui agit par elle-même, qui a tout en elle-même, et n'a besoin que de vouloir et non pas même de dire, si elle ne veut. Ce ne sont pas ici en effet des ces prestiges en l'air et loin des yeux : ce ne sont pas de ces opérations préparées avec grand soin et au fond des cavernes; de ces demi-opérations, plutôt manquées que faites : ce ne sont pas ici de fausses guérisons de feintes maladies; des guérisons d'imagination et d'un moment; des résurrections équivoques des délivrances de gens apostés et gagnés. Ce ne sont pas ici des surprises, parce que les plus ordinaires merveilles se faisaient sur les infidèles mêmes. Ce ne sont pas des tromperies, parce qu'elles n'ont pas pu l'être au milieu de tant d'ennemis et de tant de contradicteurs. Ce ne sont pas de ces choses dont on puisse dire que l'homme les peut faire. Le ciel, la terre, la mer, les éléments, tout obéit à la religion chrétienne. Des maladies de naissance : des maux invétérés et incurables, des infirmités de toute espèce, et qui avaient épuisé inutilement l'art des médecins, guéries sur le champ sans remède, par une vertu qui sortait de Jésus-Christ comme de sa source; des morts véritablement morts de la connaissance de tout le monde; des morts qu'on portait en terre, des morts de quatre jours et qui sentaient déjà mauvais, et dont on ne pensait pas seulement à demander la résurrection, ressuscités par une seule parole. Ce sont des miracles dont on fera toujours mieux de nier la certitude que d'en nier la vérité, c'est-à-dire, de nier que ce soient de vrais miracles.

Les merveilles opérées par les disciples de Jésus-Christ, en confirmation de la vérité de la religion chrétienne, et tant célébrées dans nos histoires, n'étaient pas de ces opérations qui ne soutenaient pas le grand jour et dont la fausseté se cachait aisément sous la pompe des cérémonies et dans un appareil affecté. Ces merveilles ne sont pas des choses que le démon ait pu faire, même par tout son art. Qu'on approche, en effet, de ces miracles que la religion chrétienne se glorifie d'avoir montrés au monde pour la première fois, qu'elle a faits à découvert, et comme en se jouant dans la nature; qu'on en approche, dis-je, ces prodiges qu'une philosophie, toute dévouée à la magie, et qui s'est épuisée en conjurations, en artifices et en dépenses, a pu faire en son temps (et je me rapporte de ce qu'elle a fait à ses propres écrivains, aux admirateurs perpétuels de cette mystérieuse philosophie et de Julien son protecteur), et l'on discernera facilement les vrais miracles, qui sont ceux de Jésus-Christ et de ses disciples, d'avec les faux ou les prestiges qui sont les opérations de ces philosophes de Julien.

Quel bien a ressenti la nature humaine de ces opérations de Porphyre et de Maxime? Au lieu que presque toutes les merveilles des chrétiens s'opéraient sur le corps humain et pour le bien public : ce qui est un des premiers caractères des vrais miracles. La magie a épuisé toute sa science et toutes ses forces au temps de Julien; épuisée de science et de forces, elle n'a pu faire que quelques faibles essais, que quelques misérables prestiges inutiles à tout bien. Les merveilles des chrétiens, aussi utiles que puissantes, n'ont donc pas été opérées par la magie. Le démon aurait-il pu faire de telles choses en s'accordant avec Jésus-Christ, ou si Jésus-Christ et les siens auraient pu les faire par la puissance du démon? Ah! ce sont ici de ces choses auxquelles le juif n'a pas pensé quand il les a avancées, auxquelles l'incrédule ne pense pas, quand il les appuie; que les infidèles n'avaient imaginées que pour le besoin de leur cause, par l'embarras où ils se trouvaient, et tout au plus par la force de leurs préventions en faveur de la magie.

Et certes, le démon aura servi la religion chrétienne contre lui-même? Le démon aura aidé si puissamment Jésus-Christ et les siens à détruire l'idolâtrie, qui était l'œuvre du démon, l'idolâtrie qui était son règne; à détruire ce culte abominable des dieux qui était sa gloire, et la pleine satisfaction de son orgueil et de sa jalousie contre Dieu; à détruire l'erreur des hommes et cette grande corruption qui était son triomphe et sa joie? Ah plutôt! il a frémi de rage, hurlant comme une bête féroce, au milieu de ses temples, quand il les a sentis ébranlés et prêts à tomber avec son empire, par les merveilles qui s'opéraient en faveur du christianisme. Ah! il a trop souvent reconnu lui-même, forcé de l'avouer devant les siens et devant ses ennemis, que la puissance des chrétiens le tourmentait et que Jésus le Fils de Dieu le dépouillait.

Non, ce n'est pas en vain que saint Paul donne aux démons le nom de puissance de l'air. Cet esprit trompeur et malicieux peut donc faire du mal aux hommes et les tromper? Mais il tient de Dieu cette puissance tout entière; de Dieu qui en ordonne à son gré; qui la retient ou qui lui lâche la bride, selon ses desseins; qui la retire à lui ou qui l'abandonne à cet ennemi.

La puissance du démon a dû être plus grande dans tous ces temps où il lui a été donné de tromper la terre au sujet de la Divinité et de l'entretenir dans cette erreur, à laquelle elle était si fort attachée. Mais, quand

Jésus-Christ est venu pour chasser dehors ce prince du monde, pour le dépouiller de son empire dans toute la terre et s'y établir lui-même roi et souverain seigneur, alors la puissance a dû être ôtée au démon. Et si Dieu lui en eût trop laissé, elle se serait tournée contre lui-même; elle aurait servi à ruiner, ou du moins à retarder son œuvre, son œuvre par excellence, qu'il était venu faire au milieu des siècles, et que ses prophètes, qui la voyaient s'avancer, l'avaient excité à faire avec puissance : *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud.* (*Habac.*, III, 2.)

Que l'impie est pitoyable dans ses pensées! qu'il est malheureux dans ses essais! Il a entrepris, de nos jours, de ressusciter cet ancien Apollonius de Tyanes. Que veut-il faire de son Apollonius de Tyanes? Veut-il faire tomber les miracles des disciples de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ lui-même, par les prétendues merveilles d'un imposteur? Croit-il établir la fausseté des miracles des disciples de Jésus-Christ, en établissant et prouvant, comme la chose lui serait aisée, la fausseté de ceux d'Apollonius de Tyanes? La fausseté des uns n'emporte pas la fausseté des autres. Bien différents par le fond, par les circonstances, par la notoriété, ceux d'Apollonius de Tyanes doivent être reconnus faux, et par leur fausseté établir, comme je l'ai déjà remarqué, la vérité de ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. L'impie espère-t-il, en essayant de prouver la vérité des miracles attribués à Apollonius de Tyanes, établir dans les esprits que les miracles ne sont pas toujours une preuve que Dieu parle, et, en un mot, que les miracles peuvent tromper les hommes? C'est apparemment ici la finesse cachée de l'impie; mais il faut lui faire voir qu'il n'entend rien aux choses de Dieu, qu'il discourt de ce qu'il ne sait pas, et enfin qu'il ne connaît pas Dieu lui-même. Nous ferons revenir son Apollonius de Tyanes.

Le mensonge est le propre esprit du démon, et la tromperie son œuvre. L'homme est souvent trompé, et souvent il est trompeur. Dieu seul est véritable, et la Vérité même; pouvant permettre, en punition de leurs infidélités, que les hommes soient trompés, mais ne pouvant jamais les tromper lui-même. Dieu ne peut donc pas tromper les hommes; et si en matière de religion les hommes doivent à Dieu de recevoir celle qu'il leur fait connaître par des voies extraordinaires, Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur là-dessus. Voilà le principe immobile sur lequel nous bâtissons. Voilà comme on pense de Dieu, quand on a la première idée d'un être en qui se rencontrent la souveraine justice, avec la souveraine bonté, l'une et l'autre dirigées par une suprême sagesse.

L'impie, qui croit à peine qu'il y ait un Dieu, le compose comme il veut, et lui donne pour première qualité, lui ôtant par là toutes les autres, celle de tromper les hommes à son gré, parce qu'il lui permet de s'en jouer.

L'impie, qui parle au hasard, avançant ce qu'il ignore, nous dira que les miracles ne prouvent rien décisivement. Instruisons sur ceci celui qui veut être instruit. Les miracles viennent de Dieu. Cette pensée ne tient rien de l'éducation : elle est née avec nous et rien ne l'affaiblira dans les esprits simples, quoique grossiers. *Personne*, disaient les Juifs à Jésus-Christ, *ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est en lui.* Les miracles sont ordonnés de Dieu pour nous faire croire, selon cette parole de Jésus-Christ que j'ai déjà citée : *Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que personne n'a jamais faites, ils seraient sans péché* en ne croyant pas en moi. Le péché d'incrédulité vient donc de la force invincible de la preuve des miracles. Mais, si les miracles qui viennent de Dieu, et ne peuvent venir que de lui, pouvaient être une preuve trompeuse; si les miracles, qui ont tous les caractères de vrais miracles, pouvaient laisser quelque soupçon et quelque doute sur la chose qu'ils veulent établir, le raisonnement de Jésus-Christ manquerait de justesse; et aussi les Juifs n'auraient pas manqué de lui répondre : Ces miracles peuvent venir de Dieu, que vous appelez votre Père, sans que cela nous oblige de croire ce que vous nous prêchez et ce que vous nous dites de vous-même. Que savons-nous si Dieu ne veut pas nous tromper, et par cette tromperie concertée avec vous, nous détacher de Moïse? Mais les Juifs, en même temps qu'ils connaissaient la force des miracles, connaissaient aussi le Seigneur que leurs prophètes appellent par tout le Véritable : *et verax.* (*Psal.* LXXXV, 15.) Donnons donc cette gloire à Dieu : qu'il ne peut pas tromper les hommes, moins encore en matière de religion (s'il y a du moins dans la vérité de Dieu et dans sa fidélité). Or, Dieu tromperait les hommes, prenant en cela le caractère de l'homme; Dieu tendrait un piége inévitable aux hommes : et en cela, ô horreur! il se revêtirait de l'esprit de Satan, si les miracles ne prouvaient pas en faveur de la vérité et s'ils pouvaient par eux-mêmes servir à l'erreur.

La simplicité conduit ici droit à la vérité. Nous en avons l'exemple dans l'aveugle-né de l'Evangile. Les pharisiens, pour chicaner le miracle, chicanaient sur la personne de celui qui l'avait opéré, et faisaient mille questions à l'homme guéri. Il y avait cependant de la division entre eux là-dessus. Les uns concluaient de la doctrine de la Loi mal interprétée, que cet homme qui violait le sabbat en guérissant un homme ce jour-là, n'était pas de Dieu. Les autres concluaient du miracle, et d'un tel miracle, qu'un homme qui l'avait fait ne pouvait pas être contre Dieu. Ils revenaient à l'aveugle qui, fatigué de leurs chicanes, et laissant là la personne, sachant cependant bien à quoi s'en tenir, leur dit enfin : Je sais une chose : *Unum scio*, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois : *Quia cæcus cum essem, modo video.* Et

sans pouvoir être ébranlé, ni par leurs difficultés, ni par leurs mauvais traitements, admirant seulement comment à cette œuvre ils ne reconnaissaient pas Dieu et son envoyé, il s'en tient à cette seule chose qu'il savait, qui était que Jésus-Christ était de Dieu, et qu'il enseignait la vérité : *Unum scio*. Et en effet, il croit en lui et s'attache à lui dès qu'il le retrouve. Voilà encore une fois, comment la vue simple, qui est cette première lumière que Dieu a mise dans les hommes, ne se trompe pas aux miracles : *Unum scio*. Je sais une chose, c'est qu'ils viennent de Dieu et que Dieu ne trompe pas : *Unum scio*. Venez donc à l'école de cet homme, qui ne sait qu'une chose sur les miracles, qui est que celui qui les fait est le docteur de la vérité, vous qui en savez tant là-dessus, ou plutôt qui, à force de savoir, vous perdez dans vos raisonnements : *Unum scio*.

Il y a cependant deux cas, et peut-être un troisième, où l'on peut combattre les miracles, et où en effet ils ne prouvent pas quand les miracles, vrais ou faux, sont prédits avec la circonstance des temps, et qu'on nous a dit de nous en garder, en ajoutant que ces miracles seraient une séduction pour ceux qui n'avaient pas voulu recevoir la vérité. Telles seront ces œuvres de l'Antechrist dont parle S. Paul. Tels seront ces prodiges des derniers temps, dont Jésus-Christ a dit qu'ils séduiraient même les élus, si la chose était possible; mais Jésus-Christ nous en avertit et il insiste sur la prédiction : *Ecce prædixi vobis*. (*Matth.*, XIV, 24.) Cet avertissement et cette prédiction ôtent aux miracles le caractère de preuve : premier cas. Quand ces miracles ou prestiges qui tendent à autoriser l'erreur sont actuellement combattus par des miracles en faveur de la vérité, plus marqués et plus forts en toute manière, et auxquels il faut que le prestidigitateur cède, en disant avec les magiciens de Pharaon, à la vue des miracles de Moïse : *Le doigt de Dieu est là* : second cas. Un troisième cas, qui rentre dans le second, c'est celui dont avait parlé Moïse : Si le miracle ou la vision mènent à l'idolâtrie, c'est celui dont parle Jésus-Christ. Si quelqu'un fait des miracles en mon nom et aussitôt après parle mal de moi, c'est celui dont parle S. Paul : *S'il venait un ange du ciel*, s'il paraissait un homme extraordinaire prêchant une doctrine manifestement contraire à l'Evangile, avec des miracles. En ce cas là où la religion serait manifestement attaquée, il faudrait regarder ces miracles comme une épreuve de la foi, ainsi que Moïse le dit expressément au même endroit ; et opposer à ces miracles faits contre l'Evangile, tous les miracles faits pour établir l'Evangile. Mais sans doute qu'il s'en ferait alors de plus grands pour la vérité que contre elle. Un homme engagé dans d'autres erreurs pourrait faire un miracle pour prouver des vérités auxquelles il serait demeuré fidèle, mais cela a été fait pour nous.

Un méchant peut faire des miracles pour tromper les hommes qui cherchent à être trompés et qui le méritent; mais, comme tout miracle vient originairement de Dieu, et lui sera toujours attribué par les hommes, il faut que Dieu, pour sa propre gloire, en même temps qu'il pense à punir des méchants, ne laisse pas à ces miracles assez de vertu et assez de force pour séduire ceux qui cherchent la vérité dans la bonne foi ; et pour cela il faut qu'il en oppose de plus grands et de plus certains. Je dis de plus certains. Et en effet, qu'on examine de près ces miracles dont l'erreur a voulu se prévaloir, ces prodiges dont on cherchait à appuyer l'idolâtrie, et on verra que c'étaient des fables qu'on contait à des esprits qu'il fallait amuser, à des hommes qui n'approfondissaient rien, à des gens qui ne voulaient qu'être trompés. Aussi l'histoire de ces prétendus miracles n'a pas plus tôt paru, qu'elle a été détruite par les chrétiens. Eusèbe nous l'apprend de cet Apollonius de Tyanes, auquel je reviens.

L'idolâtrie, qui faisait tous les jours de si grandes pertes par les miracles continuels qui établissaient l'Evangile, s'avisa d'opposer cet Apollonius, avec je ne sais combien de miracles qu'elle lui attribuait dans le même genre que ceux du Sauveur et de ses disciples. Mais qui est-ce qui a vu ces miracles? Philostrate qui les a écrits si longtemps après, et qui en a si mal composé l'histoire? Qui est-ce qui a cru à ces miracles? Une multitude qui croyait déjà toutes sortes de fables, et en faisait sa religion. Qui est-ce qui a été retiré de sa voie par les miracles d'Apollonius : car il faut que les miracles tendent au bien? Les miracles d'Apollonius de Tyanes ont-ils fait un grand nombre d'apolloniens? Cette secte est-elle descendue jusqu'à ces derniers siècles : et les miracles sont pour cela? Les statues de ce séducteur sont tombées avec lui, et celles de ces autres imposteurs de la même secte qui s'élevèrent deux cents ans après tomberont aussi avec eux, pendant que les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples ont rempli la terre de chrétiens, qui encore aujourd'hui la remplissent. Qui a entendu parler de quelque martyr d'Apollonius? Je voudrais savoir ceci de l'incrédule, si lui ou quelqu'un de ses semblables donnerait sa vie pour soutenir les miracles de son Apollonius, tandis qu'il se trouverait mille gens parmi nous qui donneraient leur sang pour soutenir la vérité des miracles de Jésus-Christ. Et que l'incrédule ne dise pas : Le faux zèle pour Jésus-Christ peut faire cela ; car je lui demanderai à mon tour pourquoi son vrai zèle pour cet Apollonius ne pourra pas faire la même chose. N'est-ce pas parce que nous sommes bien assurés des miracles de Jésus-Christ et que l'incrédule ne l'est guère de ceux de son Apollonius, et qu'il ne les défend que parce que ceux de Jésus-Christ l'embarrassent.

Mais enfin, quoi qu'il en soit de ces prodiges d'Apollonius trop vantés, et de cet unique exemple, si c'en est un, tout était alors dans l'ordre de la part de Dieu, et dans

un des cas marqués. Il se faisait alors des miracles bien plus grands dans toute la terre par les disciples des apôtres. Et, ce qui est remarquable à Ephèse, où l'imposteur paraissait comme sur son théâtre, il s'en faisait de bien plus grands par saint Jean, qui était encore en vie, et qui habitait cette contrée.

Mais pourquoi, disent les incrédules, ne se fait-il pas aujourd'hui des miracles : nous croirions. Il ne se fait pas des miracles aujourd'hui, parce que vous ne croiriez pas à des miracles. Il ne se fait pas des miracles aujourd'hui, parce qu'ils ne sont plus nécessaires. Mais non, il n'est pas vrai que les miracles manquent dans la religion chrétienne. Quand ils manqueraient, quelque chose de plus miraculeux que des miracles passagers y tient lieu de miracles.

Vous ne croiriez pas; voilà pourquoi il ne se fait pas de nouveaux miracles. Il se ferait des miracles au haut du ciel, ou au fond de la terre que vous diriez : C'est la nature qui se joue. Vous creuseriez dans tous ses secrets, et vous débiteriez là-dessus des imaginations et des absurdités, mais vous rejetteriez toujours le miracle. Un paralytique de plusieurs années serait guéri dans l'instant à vos yeux, et vous l'auriez vu marcher, que vous diriez, la médecine elle-même vous donnant le ton : Cela est naturel, ou du moins possible. Un mort, que vous auriez accompagné jusqu'au tombeau, en sortirait, que vous ne croiriez pas; vous diriez : C'est une illusion. Vous diriez des folies plutôt que de confesser le miracle. Un miracle moindre vous paraîtrait une trop petite chose et vous diriez : Si cela venait de Dieu, il en ferait d'une autre espèce, et de bien plus grands. Voilà pourquoi il ne se fait pas de miracles devant vos yeux.

Les miracles ne seraient faits aujourd'hui qu'au mépris de Dieu et de ses voies extraordinaires. Car aujourd'hui on ne marche pas dans cette voie si sage, qui est de ne point croire tout, et de ne point nier tout; de ne croire ni trop ni trop peu; mais de savoir douter, et de savoir aussi déposer les doutes après un plein éclaircissement; de n'aller point cherchant des miracles et voulant en trouver partout; mais aussi de ne refuser pas d'approfondir ceux qui sont certifiés par des personnes sensées, et crus généralement. Non, ce n'est pas là la sagesse de nos jours. De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel : il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde, et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles, lorsqu'ils sont évidents. Le peuple croit trop ; les savants sont trop difficiles à croire. En s'éloignant un peu plus du peuple, l'on trouverait un juste milieu, qui serait d'approfondir le fait, pour le croire s'il est évident, ou pour demeurer en suspens s'il se trouve douteux. L'incrédule ne veut point de ce milieu; il ne veut point croire. Le monde se moque de la crédulité, appelant tout de ce nom : voilà ce qui a si fort retranché les miracles.

Les miracles étaient nécessaires pendant que les prophéties s'accomplissaient lentement; pendant que la profonde sagesse de l'Evangile se développait, mais peu à peu; pendant que la religion chrétienne s'établissait parmi les gentils; pendant que les Juifs, courant le monde pour cela, la combattaient de toutes leurs forces. Mais aujourd'hui que tout est fait, que la religion est établie sur ces mêmes miracles; que tous, sur tant de raisons de croire, croient, excepté ceux qui, comme ces anciens incrédules, malgré la raison, ne peuvent pas croire : *Non poterant credere*, les miracles ont dû cesser, ou du moins être bien rares. Mais aujourd'hui où des miracles, moindres ou plus grands, seraient inutiles pour les incrédules, il n'en sera point donné d'autres à cette race mauvaise, que le grand miracle qui subsiste depuis tant de siècles; cette même religion établie parmi les contradictions, et malgré toute la puissance de l'enfer : cette même religion que n'ont pu détruire, ni l'impiété qui l'a dominée et l'a pressée pendant si longtemps; ni les hérésies qui, dès le commencement, l'ont attaquée dans son propre sein; ni les tyrans qui l'ont opprimée; ni les lâches qui l'ont abandonnée; ni les perfides qui l'ont trahie; ni tant de mauvais chrétiens qui la déshonorent; cette religion qui subsiste, sans que le temps, à qui il est donné de renverser ou d'altérer toutes les choses humaines, ait pu faire ici le moindre changement. L'Eglise toujours agitée, toujours battue des vents et des tempêtes, et toujours immobile sur ses fermes fondements, voilà le miracle perpétuel, voilà le miracle au-dessus de tous les autres et auquel il faut croire; Jésus-Christ hier, aujourd'hui, demain, le même dans l'Eglise, le même pour son Eglise : voilà le miracle des miracles; et qui ne voit pas ce miracle ne voit pas les autres, et n'a point d'yeux pour voir. Les prophéties accomplies aux yeux de tout l'univers : voilà un miracle subsistant, et visible pour quiconque veut ouvrir les yeux : voilà, je crois, un témoignage assez grand de la divinité de notre religion, disait Tertullien (*Apol.*, c. 20) : *Idoneum opinor, testimonium Divinitatis, veritas divinationis.*

Demandons-les pour eux, mes frères, ces yeux qui voient, avec ce cœur qui veut croire : car c'est du cœur que sort l'infidélité. Plaignons les incrédules, et consolons l'Eglise de leur incrédulité. Croyons, comme si nous avions vu tous ces miracles de nos yeux, parce qu'ils sont aussi certains. Croyons, parce que l'accomplissement visible de tant de prophéties ne nous permet pas de ne point croire. Croyons, parce qu'avec tant de preuves il est raisonnable de croire et contre toute raison de ne croire pas. Croyons, quoiqu'il y ait des choses dans la religion, dont nous n'avons pas encore vu le fond, parce qu'il est bon et heureux de croire ainsi sans avoir tout vu, sans avoir vu ce qui ne se verra à découvert que dans l'autre vie : Croyons : *Et, bâtissant sur le fondement de notre très-sainte foi l'édifice de*

toutes les vertus chrétiennes, priant dans le Saint-Esprit, nous conservant dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous arriverons à la vie éternelle, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XIII.

Pour le Dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Turbæ autem quæ præcedebant et quæ sequebantur, clamabant, dicentes : Hosanna Filio David. (*Matth.*, XXI, 9.)

Et les troupes de peuple qui allaient devant lui et celles qui le suivaient, criaient : Hosanna, salut et gloire au Fils de David !

Quelle fureur transporte aujourd'hui ce peuple en faveur de Jésus-Christ? A-t-il oublié les excès où il s'est porté contre lui, et la haine constante qu'il a marquée pour sa doctrine? Tantôt il a voulu le lapider, et tantôt il l'a voulu précipiter d'une montagne. Il a rejeté ses instructions et il lui a à peine pardonné ses miracles; il l'a méprisé pour la bassesse de son origine; il l'a traité de Samaritain, d'homme possédé du démon; et aujourd'hui, le suivant depuis la Galilée avec des ravissements, aux approches de la sainte cité, il redouble de joie, il fait retentir l'air d'acclamations : *C'est le Fils de David, ce Messie tant attendu; c'est le Roi; c'est le Saint d'Israël, béni à jamais, qui vient au nom du Seigneur.* Ce peuple se joint aujourd'hui aux disciples, et, de concert avec eux, il imagine, pour honorer l'entrée de ce Roi de gloire, une espèce de triomphe dont Rome, cette ville si ingénieuse sur la vanité, ne s'était jamais avisée en faveur de ses héros et de ses princes. Tenant des palmes dans les mains, il couvre de ses vêtements et de branches d'arbres le chemin par où Jésus de Nazareth doit passer, et enfin il l'introduit dans Jérusalem, avec tant de bruit et tant de pompe, que toute la ville en est émue; et la jalousie des pharisiens se réveillant, la mort de Jésus-Christ en sera avancée.

C'est en effet une fureur : ils ne savent ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent. Un mouvement impétueux les entraîne, un esprit étranger les agite, et revenant aussi bientôt à leurs véritables dispositions, autant ou plus échauffés contre lui, qu'ils paraissent aujourd'hui pleins d'amour et de zèle, ils demanderont sa mort. De la même bouche d'où vous entendez sortir aujourd'hui ces bénédictions, ces cris de joie : *Hosanna, salut et gloire au Fils de David*, on entendra alors ces imprécations horribles : *Otez-le, ôtez-le de devant nos yeux; crucifiez-le, crucifiez-le.* Ils le conduisent aujourd'hui dans Jérusalem avec des marques d'honneur inouïes; encore cinq jours, et ils le traîneront hors de la ville avec des ignominies encore plus grandes et plus nouvelles, et ils l'attacheront sur une croix au lieu du supplice, entre deux brigands.

Vous reconnaissez ici, mes frères, la triste image de ce qui se passe tous les ans à notre sainte solennité. Nouveaux Juifs! Jésus-Christ est aujourd'hui pour nous le Roi de gloire, le Sauveur de son peuple, l'attente de toute sa maison. Tout y est en mouvement, tout s'y dispose, tout s'y arrange pour le recevoir. Aujourd'hui les princes du peuple sortent de leurs palais, j'ai presque dit de leurs temples, et paraissent pour la première fois dans la maison de Dieu pour venir entendre parler de Jésus-Christ; et, mêlant leurs hommages avec ceux de la multitude, ils chantent ses louanges d'une même bouche. Une troupe innombrable, qui n'avait pas, pour ainsi dire, connu Dieu dans toute l'année, vient donner dans ces jours-ci des marques de sa religion. L'homme infirme, la femme languissante se traînent au pied des autels; le voyageur s'arrête, le marchand suspend son négoce, le voluptueux interrompt ses plaisirs, les tribunaux de la justice sont fermés, les maisons de jeu sont désertes, les spectacles attendent; et, pendant ce temps-là, ces voix profanes, ô horreur! qui chantent toute l'année le démon et ses pompes, vont chanter Jésus-Christ et ses humiliations dans quelque temple, qui devient alors le lieu du spectacle. (Car comment se passer de comédiens et de comédies pendant quinze jours?) Toute tête, au jour de sa mort, viendra se courber devant l'image du Crucifié, l'adorant lui-même sur la croix. Tous ceux qui portent encore le nom de chrétiens paraîtront à sa table avec les mêmes semblants de dévotion; tous chanteront d'une même voix sa résurrection triomphante.

Cinq jours après Pâques, et toute la piété tombera, et l'iniquité reparaîtra tout entière. Les grands et les riches se retireront de nos églises jusqu'à ce que le même jour les y ramène; l'âme mondaine sortira de sa contrainte; le libertin dépouillera ces dehors de dévotion qui l'embarrassent, et qui lui conviennent en effet si mal; le crime, retenu pendant ces jours saints, reprendra son cours avec plus de fureur; les maisons de plaisirs et les lieux de spectacle, qui s'ouvriront au bout de huit jours, suffiront à peine à la foule empressée, qui y courra par penchant et par goût, après s'être tournée de notre côté avec un effort violent et qui ne pouvait pas durer. Cinq jours donc pour les uns, huit jours pour les autres, après quoi Jésus-Christ sera de nouveau oublié, Jésus-Christ sera de nouveau abandonné dans sa maison, Jésus-Christ sera de nouveau outragé par son peuple. Huit jours au plus, après quoi, morts au péché, l'on recommencera à y vivre dans l'espérance d'y mourir de nouveau à la Pâque prochaine; et ainsi tous les ans, jusqu'à la fin de la vie.

Voilà, mes frères, non pas ce que nous appréhendons, non pas ce que nous avons vu quelquefois, mais ce que nous voyons tous les ans; voilà ce que nous venons déplorer tous les ans dans la même place, ce que vous entendez peut-être tous les ans avec la même douleur, et ce que vous oubliez aussi tous les ans avec la même faci-

lité. Voilà donc le fruit des saints mystères reçus à Pâques, et du saint zèle de l'Eglise pour nous en faire approcher? Voilà donc la résurrection des chrétiens? Dans un autre temps, je m'éleverais avec force contre une indifférence, qui est presque un abandon de la communion dans l'Eglise. Aujourd'hui que le temps presse, qu'il s'agit d'épargner à plusieurs une énorme profanation des choses saintes, il faut nécessairement parler sur la communion indigne, et faire voir à ceux qui attendent le jour de Pâques pour confesser leurs grandes iniquités, qu'à moins d'un miracle dans l'ordre de la grâce, ils recevront indignement le corps du Seigneur à Pâques. Pécheurs et mondains, je les mets ensemble; ils communieront indignement s'ils ne prennent pas d'autres précautions que celles qu'ils ont prises jusqu'ici. Comment cela? C'est que les pécheurs et les mondains, qui attendent Pâques pour se préparer à la communion de Pâques, ne pensent pas à se convertir, ne paraissent pas convertis, ne peuvent pas, dans le cours ordinaire des opérations de Dieu, se convertir et être dans l'état de la grâce sanctifiante.

Et communier sans être converti, sans être dans l'état de la grâce sanctifiante, c'est communier indignement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si je pensais à vous éloigner pour longtemps de la table du Seigneur, au lieu que je me propose seulement d'arrêter aujourd'hui ceux qui sont prêts à se rendre coupables de son corps et de son sang par une communion indigne, je ramasserais avec bien plus de soin ce que les Pères ont dit de plus fort là-dessus, et j'y joindrais la pratique de l'Eglise entière pendant tant de siècles. Je traiterais, avec saint Cyprien, une réconciliation trop pressée, de seconde blessure faite sur la première, et toute communion précipitée, de poison mortel. Je vous dirais, avec saint Ambroise, qu'exiger des prêtres qu'ils vous délient et vous envoient trop tôt à la table sacrée, c'est les lier eux-mêmes; avec saint Augustin, que communier mal, c'est communier dans le temps qu'il faudrait faire pénitence; avec saint Basile, que pour communier il faut être mort au monde et au péché; avec saint Bernard, que le passage des pieds à la bouche du Sauveur, c'est-à-dire, de la confession à la communion, doit être long et difficile; avec saint Chrysostome, que quarante jours du carême passés dans la piété et dans la pénitence ne suffisent pas pour purifier l'âme des grandes iniquités; avec saint Jérôme, qu'il faut, pour communier, être déjà fort dans la vie de la grâce; avec un des plus anciens auteurs ecclésiastiques, qu'il faut être délivré des fantômes de l'ancienne vie; avec les premiers scolastiques, que communier trop près des grands crimes, c'est un grand péché, du moins par la grande témérité.

Si je voulais effrayer d'anciens pécheurs sur leurs communions fréquentes, je vous ferais souvenir qu'autrefois dans l'Eglise pour les mêmes crimes, et qu'on commet aujourd'hui comme en se jouant, on était séparé des dix et des quinze années de la table sainte; que pour des forfaits qui ne sont pas inconnus de nos jours, la communion était retranchée, même à la mort, dans de certaines Eglises; qu'après une seule rechute dans ces péchés où l'on ne fait aujourd'hui que retomber, on était rejeté sans ressource d'une seconde pénitence canonique, et la raison qu'en donnent les saints conciles, c'est que l'Eglise ne voulait pas qu'on se jouât ainsi et de la réconciliation, et de la communion au saint autel avec le peuple fidèle : *Placuit eos non amplius ludere de communione pacis.*

Mais vous ne trouverez rien ici qui se ressente de l'ancienne sévérité, je sais trop dans quel siècle relâché je parle. Je ne retiendrai des anciens Pères que ces principes constants et inviolables, dont on ne peut s'écarter sans tout renverser, qu'on ne peut abandonner sans bâtir sur un autre fondement que Jésus-Christ. Je dis donc avec saint Augustin, que, pour être réconcilié et envoyé à la communion, il faut être converti; avec saint Ambroise, que, pour manger le pain de vie, il faut avoir changé de vie; avec saint Chrysostome, que, pour s'asseoir à la table du Seigneur, il faut être un vrai disciple du Seigneur; en un mot, que pour communier en quelque temps que ce soit, il faut être dans la grâce sanctifiante. En supposant ensuite que l'âme mondaine et le pécheur engagé dans le crime ont besoin de changer de vie, qu'ils ne sont pas dans l'état de la grâce quand ils s'approchent du tribunal de la confession, pour aller de là à la table sacrée, je dis que le mondain et le pécheur communient indignement, parce qu'en confessant leurs iniquités, ils ne pensent pas seulement à se convertir. Et voici comme je le prouve.

Suivez ce raisonnement de l'Evangile : *Quel est l'homme qui, voulant bâtir une tour de grande dépense, ne suppute pas en lui-même à loisir, et, comme on dit, à tête reposée, pour voir s'il en pourra faire les frais, de peur que s'il entreprend légèrement un pareil édifice, et qu'il soit obligé de le laisser à demi fait, il ne devienne un sujet de risée pour tous ceux qui verront ce bâtiment dans cet état? Quel est le roi*, continue l'Evangile, *qui, ayant dessein de déclarer la guerre à un autre roi, ne pense pas sérieusement si, avec dix mille hommes qu'il peut mettre sur pied, il sera en état de se battre contre cet ennemi qui en a vingt mille; qui*, dis-je, *ne pense pas sérieusement à cette entreprise, de peur d'être obligé, après la guerre déclarée, d'envoyer honteusement demander la paix à celui qu'il a provoqué au combat?*

Je dis dans le même esprit : Quel est l'homme qui, voulant entreprendre une chose aussi difficile, et qui coûte autant à l'homme qu'un changement de vie, n'est pas occupé quelque temps de ce projet, n'y pense pas sérieusement, ne prend pas des mesures

avec lui-même, et, quand il le faut, avec les autres; ne prévoit pas les difficultés, ne lève pas de certains obstables, et enfin n'essaie pas s'il pourra parvenir à ce changement?

Quel est l'homme qui, s'étant mis dans l'esprit de combattre contre le monde, si fort contre nous de nos faiblesses, si fort contre nous par l'amour que nous avons pour ses plaisirs et pour ses vanités, si fort contre nous par la crainte que nous avons de ses discours et de ses mauvais traitements, si fort contre nous par l'ascendant qu'il a pris sur nous et par l'habitude où nous sommes de lui obéir, ne s'arme pas en lui-même du plus grand courage, et ne cherche pas de toutes parts à se soutenir? Quel est l'homme, qui ayant à combattre contre le démon, ennemi puissant et plein d'artifice; quel est l'homme, qui voulant entrer en guerre avec lui-même, vaincre en lui une passion tendre, une passion forte, peut-être plusieurs passions à la fois; qui ayant à vaincre un mauvais penchant fortifié par l'habitude, une habitude fortifiée par la longueur des années, et peut-être encore serrée par de certains nœuds, par de puissants engagements, ne s'excite pas lui-même, ne ramasse pas toutes ses forces, n'a pas recours avec larmes, avec de grands cris et des instances pressantes, à celui qui est plus fort que l'homme et que tous ses ennemis ensemble? Vous n'avez rien fait de tout cela: vous n'avez rien prévu, vous n'avez rien tenté, vous n'avez pris aucune mesure: vous n'avez donc aucun dessein sérieux de vous convertir.

Parlant selon ce qui se doit faire, je vous dirais aujourd'hui, comme je vous l'ai dit mille fois: Il ne faut pas tant raisonner, pas tant s'essayer, pas tant se mesurer, quand on veut se convertir, il faut commencer tout d'un coup, rompre brusquement avec le monde, et se déclarer pour Dieu. Mais comme je parle ici selon ce qui se fait ordinairement, voici comme je continue de raisonner: Vous n'avez rien fini, vous n'avez rien commencé; les instructions du salut, la circonstance du temps, les approches mêmes de la solennité n'ont pas interrompu le cours de vos anciennes iniquités; vous avez continué de mener cette vie contraire à l'Evangile, de violer tous les préceptes du Seigneur comme en vous jouant, d'enfreindre les commandements de son Eglise en les méprisant; vous avez continué, vous, vos intrigues criminelles; vous, ces fréquentations qui scandalisent; vous, ces excès de table; vous, ces discours libres et tant de paroles mauvaises; vous, ces atroces et perpétuelles médisances; vous, vos jeux assidus; vous, la fréquentation des spectacles; vous, vos liaisons avec les méchants; vous votre amitié avec ces personnes toutes pleines de l'esprit du monde, et qui vous en remplissent; vous confesserez aujourd'hui la vie que vous aurez menée jusqu'au jour d'hier, et que vous mènerez encore demain; vous viendrez avec les viandes défendues encore dans la bouche; vous porterez aux oreilles des prêtres des crimes encore tout récents; vous ne pourriez porter à la table du Seigneur qu'un cœur encore tout fumant de vos passions, et des mœurs encore tout infectées du crime; et le prêtre, comme si vous aviez changé de vie, vous accordera le pain de vie? Et le prêtre, comme si vous étiez disciple du Seigneur, vous enverra à la table du Seigneur? Où serait donc sa religion, et où est la vôtre, quand vous l'exigez de lui, quand vous faites des plaintes amères de ce qu'il ne s'est pas rendu à vos désirs, le chargeant des suites?

En confessant vos péchés à Pâques, vous voulez tout au plus obéir à une loi de l'Eglise; vous voulez faire une cérémonie préalable à la communion, pour pouvoir vous en approcher avec une conscience soulagée, et que vous croyez déchargée; mais vous ne voulez pas vous convertir. Et si en confessant vos péchés et communiant à Pâques, vous croyiez vous engager avec nous, et avec l'Eglise, à changer de vie, et à quitter véritablement vos péchés, vous ne paraîtriez point dans le temple, vous fuiriez loin de nos tribunaux, et vous vous résoudriez à vivre en excommunié.

Vous ne voulez pas vous convertir; et j'en juge par le choix affecté de ces confesseurs accablés en ce temps-ci par la foule; de ces confesseurs qui traitent la confession et la communion pascale d'une manière aussi superficielle que le pécheur la traite lui-même, et d'une manière aussi flatteuse que l'âme mondaine peut le désirer: *Qui perfunctorie et adulatorie agunt;* de ces confesseurs, idoles muettes dans leurs tribunaux, telles que l'ancien peuple en allait interroger: *Populus meus in ligno suo interrogavit.* (*Ose.*, IV, 12.) J'en juge par le choix de ces confesseurs, dont les mains souples et ployantes se fatiguent à Pâques à force d'absolutions; de ces confesseurs qui n'exigent pas qu'on ait quitté le péché, mais qu'on le confesse; qu'on se soit retiré de l'occasion, mais qu'on le promette; qu'on ait fait, ni qu'on fasse absolument divorce avec la vie mondaine, pourvu qu'on en gémisse un peu; de ces confesseurs qui d'abord font grand bruit, mais dont la colère tombe aux premières promesses; qui commencent toujours par menacer de ne rien faire pour le pécheur, en alléguant de bonnes raisons, et qui finissent toujours, ne pouvant se changer eux-mêmes là-dessus, par faire tout ce que veut le pécheur et le mondain, qui est d'être absous et de communier.

Vous ne voulez pas vous convertir: c'est vous-même, c'est votre propre conscience que j'interroge. Et en effet, est-il déterminé qu'une vie comme la vôtre, où il n'y a presque rien pour Dieu, presque rien pour votre âme, presque rien pour le prochain; qu'une vie comme la vôtre, toute dans la dissipation, dans l'inutilité, dans les amusements, va devenir désormais une vie sérieuse, où il y aura assez de travail, assez de prière, assez de bonnes œuvres, assez de retraite,

assez de religion envers Dieu, assez de soin de votre âme, assez d'attention au prochain pour être une vie chrétienne? Est-il réglé que cette vie fastueuse, molle, sensuelle, voluptueuse, vraie vie de mauvais riche, sera désormais changée en cette vie évangélique à laquelle sont appelés et obligés tous les sectateurs de l'Evangile? Est-il arrêté que vos dépenses à l'avenir, mesurées sur votre revenu et votre véritable état, réglées par la loi de modération imposée à tous les chrétiens, vous mettront désormais en état d'accomplir les devoirs de la justice et de la charité? Ces projets conçus par l'avarice ou enfantés par l'ambition, qui vous feraient perdre le salut éternel, en vous donnant peut-être quelque consolation pour ce monde, seraient-ils entièrement rompus? Est-il arrêté dans le conseil domestique que vous restituerez tout ce bien étranger qui est demeuré dans vos mains, que vous avez fait entrer dans vos acquisitions et dans vos contrats : dussiez-vous descendre de la hauteur où l'injustice vous avait élevé, et votre famille rentrer dans sa première obscurité? Allez-vous revenir sur cette discussion trop superficielle de tant de richesses amassées par des voies, du moins suspectes; et vous sentez-vous disposé à ne vous faire là-dessus aucune grâce? Est-ce une chose tout à fait résolue, que tout ce qui peut dans votre conduite, ou sur votre personne, vous nuire à vous-même, ou porter les autres au mal, même sans dessein de votre part, sera retranché : spectacle, lectures mauvaises, air du monde, manières libres, superbe des habits, indécence des parures, immodestie dans la façon de vous mettre? Tout cela est-il déjà arraché du cœur et prêt à tomber?

Cette liaison criminelle, ancien penchant et forte habitude, sera-t-elle rompue après Pâques, ou seulement suspendue pendant que les chairs saintes seront dans votre bouche, comme les eaux du Jourdain, qui ne furent arrêtées que pendant que l'arche passait? Cette inclination tendre, plutôt couverte d'un nom d'innocence qu'innocente dans le fond, sera-t-elle sacrifiée à votre salut et à l'édification publique? Avez-vous dit à ce jeune homme qui a pris tant d'empire sur vous : Je ne vous verrai plus? Avez-vous dit à cette femme, qui se joue depuis si longtemps de vos faibles résolutions : Tout est rompu entre nous? Vous retirez-vous dès aujourd'hui de toutes ces compagnies où vous avez pris l'esprit du monde, et où vous vous remplissez de plus en plus de ses passions? Vous éloignez-vous sans retour de ces amis et de ces amies qui vous ont si souvent détourné de vos bons desseins, et qui vous ramèneraient encore si facilement à vos premières mœurs? Tout cela doit être arrêté dans l'esprit, fixé dans la volonté; tout cela doit entrer dans la confession pascale, et rien de tout cela n'est seulement venu dans l'esprit. A Pâques on veut bien paraître chrétien, mais non pas le devenir. A Pâques, selon qu'on trouvera un ministre pressant et inexorable sur de certains points, on pourra faire quelque sacrifice, consentir à quelque changement, mais on ne veut en aucune façon en venir à une conversion entière.

Vous êtes touché, et vous voudriez vous convertir. Je comprends votre disposition, et je vais peut-être, la tirant du fond de votre cœur, vous la développer si naïvement, qu'il faudra que vous la reconnaissiez. Soyez ici en vous-même. Vous voudriez : c'est-à-dire, que vous n'avez pas renoncé au salut, qu'un reste de religion se défend en vous, contre des passions qui travaillent depuis longtemps à l'y détruire. Etincelle de piété, qui de temps en temps se ranime, mais pour mourir presque aussitôt; projets pour les temps éloignés, mais qui laissent le présent dans le même état; ou plutôt qui ne sont renvoyés à ces temps éloignés que pour vous délivrer d'une inquiétude présente.

Vous voudriez vous convertir. Je le conçois : désolé de quelque événement fâcheux, piqué contre le monde, vous voudriez vous venger du monde; mais l'amour du monde, plus fort en vous que ses mauvais traitements, vous retient au service du monde, humilié et maltraité. Dans vos peines contre le monde, et dans un certain dégoût de la vie que vous menez, vous voudriez bien vous tourner du côté de Dieu; mais votre penchant, mais l'habitude vous tient arrêté où vous êtes, ou vous y ramène bientôt comme malgré vous. Ce n'est pas là vouloir d'une volonté forte, d'une volonté pleine : ce n'est pas là vouloir.

Vous voudriez, s'il ne s'agissait pas de votre fortune; si le sacrifice ne regardait pas vos plaisirs; si vous ne vous croyiez pas engagé d'honneur à de certaines démarches défendues par l'Evangile de Jésus-Christ, mais commandées par les lois du monde. Vous voudriez, si vous n'étiez pas si jeune; si vous n'étiez pas si riche; si vous n'étiez pas l'idole de votre famille; si vous n'étiez pas si fort au gré du monde. Vous voudriez, et vous prendriez votre parti, si vous aviez un peu plus d'empire sur vous-même, un peu plus de force contre les séductions qui vous environnent, un peu plus de courage et de résolution contre les discours des hommes. Vous voudriez; mais tout n'est ici qu'en idées confuses, qu'en projets vagues, qu'en faibles commencements. Vous voulez par accès, dans des moments rapides, quand Dieu tonne au-dessus de votre tête, quand vous croyez l'enfer ouvert sous vos pieds; mais tout se dissipe en vous, aussi vite qu'il s'y forme. Vous voudriez; mais enfin vous ne voulez pas aujourd'hui, vous ne voulez pas actuellement; et dans cet état vous communiez? Quel crime! quel aveuglement!

Ecoutez un grand maître. Ecoutez toute votre religion, qui vous dit, ainsi que votre conscience, si elle est formée sur les principes de votre religion : Croissez, et vous mangerez : *Cresce, et manduca.* Ne laissez pas périr en vous ces bons désirs : faites-les croître par la prière, par le gémissement du cœur, par de bonnes œuvres; méritez par des sacrifices que ce qu'il y a de bon en

vous croisse jusqu'à un vrai changement de cœur et de mœurs, et alors vous vous nourrirez de la chair de Jésus-Christ, pour croître encore davantage : *Cresce, et manduca.* Ne laissez pas mourir en vous ce faible dégoût du monde : faites-le croître par toute sorte de réflexions sérieuses, par la vue du bonheur de ceux qui sont à Dieu, et du malheur éternel de ceux qui l'abandonnent pour la vanité ; et quand, par ces secours, ce dégoût sera une vraie haine du monde, produisant un entier retour à Dieu, alors vous mangerez le pain de vie : *Cresce, et manduca.* Ne laissez pas éteindre en vous l'esprit de la grâce qui combat en vous contre vos passions; aidez la grâce contre vous-même, travaillant avec elle, afin qu'elle conduise à une heureuse fin l'ouvrage qu'elle a commencé ; et alors vous mangerez avec fruit, et pour le salut de votre âme : *Cresce, et manduca.* Mais sans être dans l'état de la grâce, recevoir le corps et le sang du Seigneur, c'est se rendre coupable de ce corps et de ce sang divin; c'est manger et boire son jugement et sa condamnation ; c'est faire un trop grand crime, que la circonstance du temps ne peut pas même diminuer. J'ai fait voir que le pécheur et le mondain n'ont pas seulement, en communiant, la volonté de se convertir. Je vais vous montrer dans la seconde partie comment ils ne paraissent pas convertis.

SECONDE PARTIE.

La sagesse du monde ne permet pas de rien hasarder d'un peu considérable sur de légères conjectures et sur des apparences trop souvent trompeuses. La prudence humaine veut voir, elle veut toucher, elle veut s'assurer autant qu'elle le peut, et en cela elle est louable. Encore plus prudente dans la distribution de ses dons sacrés, l'Eglise ne les accorde qu'à ceux qu'elle a éprouvés, et qui se sont éprouvés eux-mêmes; et en commandant à ses enfants de communier à Pâques, elle leur rappelle, à eux et à ceux qui les conduisent, ces paroles du saint Apôtre pleines de frayeur, et qu'elle appelle un précepte. Que l'homme s'éprouve lui-même; et après cela qu'il mange ce pain sacré : « Revocet illud præceptum, verba formidinis plena : » *Probet autem semetipsum homo, et sic de pane illo edat.* (I *Cor.*, XI, 28.) Car enfin, communier indignement n'est pas moins le plus grand des crimes à Pâques que dans un autre jour ; et communier sans preuve de conversion, ce n'est pas une témérité moins coupable à Pâques que dans les autres temps de l'année.

Qu'on ne nous dise pas : Mais à Pâques le commandement de l'Eglise presse. Car il est aisé de voir que l'Eglise a trop à cœur le salut des âmes pour pousser à Pâques au plus odieux de tous les crimes ceux qui ne sont pas éprouvés. Il est aisé de voir que l'Eglise est trop jalouse de la pureté de nos mystères et de la gloire de Jésus-Christ, pour abandonner l'un et l'autre, avec la sainte solennité, à la risée et aux insultes de l'ennemi : *Viderunt hostes, et deriserunt sabbata ejus* (*Thren.*, I, 7) ; pour faire de ce temps plein des grâces de Dieu un temps plein d'iniquités et comme une pleine moisson pour cet ancien ennemi de la grâce de Dieu et de la sainteté de son peuple. L'Eglise, et je vous l'ai déclaré de sa part dès le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise a destiné le temps du carême pour instruire et pour éprouver ceux qui ont besoin d'instruction et d'épreuve : *Accedant probati, et instructi.* Ni vous ne vous êtes instruit, ni vous ne vous êtes éprouvé: vous avez violé le commandement de l'Eglise dans son principe ; et communier sans instruction ni épreuve, ce serait mettre le comble à la prévarication, loin d'obéir pieusement aux intentions de l'Eglise et à son précepte. Dans l'Eglise chrétienne, comme dans la Synagogue, celui qui n'est pas purifié au premier mois fera la Pâque au second : *Decreverunt ut facerent phase mense secundo* (II. *Par.*, XXX, 2) ; et celui qui ne sera pas purifié dans le second, la fera dans le troisième.

Il est donc établi par les propres paroles de l'Eglise et par toutes les règles de la piété, que l'Eglise, se conformant au précepte de saint Paul, commande en premier lieu l'épreuve, en ordonnant la communion. Je vais maintenant, mondains et pécheurs, chercher la première preuve de conversion au fond de votre cœur. La conversion est l'enfantement de la vie nouvelle, saint Augustin l'appelle ainsi après l'Evangile ; enfantement qui porte avec soi la tristesse et la douleur, et qui est suivi de la joie. Avez-vous senti en vous ces mouvements de tristesse, et puis de joie ? La conversion est un renversement entier dans l'âme, ou même de l'âme : *Subversum est cor meum in memetipsa.* (*Thren.*, I, 20.) Or, ce renversement entier ne peut pas se faire dans une âme sans qu'elle sente des mouvements violents, des ébranlements jusqu'au fond d'elle-même; sans qu'elle se livre à elle-même, et sans qu'elle soutienne contre elle-même de grands combats. Car toute la force de la grâce et toute sa douceur n'empêchent pas qu'on éprouve la résistance de la nature et de la passion. Vous n'avez rien senti de pareil, même aux pieds des prêtres ; vous avez senti tout au plus quelque répugnance à dire vos péchés : et vous croyez que vos péchés vous ont quitté, et que la grâce justifiante du Saint-Esprit s'est mise en possession de votre âme ? A ce moment où tous les grands objets, Dieu, le ciel, l'enfer, le péché remuent l'âme ; à ce moment, et le moment d'après où la grâce aura agi si puissamment dans votre âme, pour y entrer, en la remuant par ces objets puissants, vous n'aurez rien senti, vous qui sentez tout vivement, que tout frappe excessivement, que tout ébranle violemment ? Ce cœur qui s'agite sans cause, sans raison, qui s'afflige et se réjouit pour rien, n'aura rien senti dans ce changement, dans ce renversement de lui-même, dans ce dépouillement du vieil homme

et de ses actions, dans cet enfantement de la vie nouvelle et de ses œuvres? Ah! il vous faut, et à nous, d'autres preuves de conversion pour communier que cette entière insensibilité d'un cœur naturellement si sensible !

Il y a eu des saints qui ont péché, et qui ont même scandalisé l'Eglise dans leurs jeunes années; mais après leur changement leurs œuvres ont parlé, et tout dans leur conduite a rendu témoignage à la parfaite conversion de leur cœur. L'Eglise n'a eu qu'à s'édifier, et n'a rien eu à demander du côté des preuves pour les admettre à la table du Seigneur. Souffrez donc, puisque nous ne devons vous accorder ces mêmes choses saintes que sur ce même fondement de la conversion, que nous vous demandions cette preuve que tous les vrais convertis ont donnée à l'Eglise, et que l'Eglise aurait bien su leur demander; cette preuve naturelle de l'arbre devenu bon, qui est, selon l'Evangile, le bon fruit, ou les œuvres de la justice chrétienne.

Vous êtes convertie, âme mondaine? Et où est la rupture que vous avez faite avec le monde? Quelle plainte le monde fait-il de vous? Quel changement aperçoit-on dans votre air, dans vos manières du monde, ou même dans vos démarches? Quelle vanité avez-vous sacrifiée? Quel plaisir avez-vous retranché? Quel nouvel arrangement avez-vous pris pour vos occupations et pour la distribution de votre temps? Loin d'être convertie, vous seriez trop fâchée de vous convertir ainsi, et que le monde vous soupçonnât seulement de méditer une telle rupture.

Vous êtes converti, homme du monde? Et où est ce gémissement du cœur, cet esprit de prière qui ne se sépare pas de la grâce de la conversion : *Spiritum gratiæ et precum?* (*Zach.*, I, 10.) Quoi, dans ces premiers temps vous n'avez rien à dire à Dieu, rien à lui demander, rien à vous reprocher devant lui!

Vous êtes converti, pécheur? Et où sont vos larmes? Quoi! un cœur que Dieu vient de blesser des traits de son amour ne saigne pas? Vous en avez peut-être répandu quelques-unes dans le tribunal. Larmes d'Esaü, que le dépit a produites! Larmes d'Esaü, qui s'arrêtent le moment d'après qu'elles ont arraché à la faiblesse d'Isaac la bénédiction qu'on lui demandait.

Vous êtes converti? Et où est ce sacrifice de justice à l'égard du prochain, que vous avez offensé ou dans sa personne, ou dans ses biens, ou dans sa réputation; que vous avez irrité contre vous par vos airs de mépris et vos manières offensantes? Vous êtes converti? Et où est l'esprit de sacrifice envers Dieu? Quoi! vous seriez touché de vos péchés, et vous disputeriez avec nous sur le plus ou le moins de pénitence; quand ce plus même n'a aucune proportion avec vos iniquités? Vous seriez touché de Dieu, et il faudrait vous menacer, vous conjurer, vous tourmenter, pour vous engager aux œuvres les plus communes de la piété, auxquelles vous vous porteriez de vous-même, si véritablement votre cœur était tourné du côté de Dieu? Ainsi, toutes les preuves de votre conversion se réduisent au récit froid et historique de vos crimes; à quelques protestations forcées de regret et de douleur de votre vie passée; à quelques promesses vagues, et peut-être suggérées, de mieux vivre à l'avenir. Vous promettez, et plût à Dieu que nous puissions nous reposer sur vos promesses. Mais rendez-vous justice, et nous la rendez en même temps. Etes-vous bien frappé des promesses que vous faites à Pâques? Etes-vous bien résolu de les tenir? Croyez-vous vous-même que vous les tiendrez? O douleur! le temps de la résurrection du Sauveur est devenu le temps des belles promesses et d'une suspension édifiante des crimes; et le premier jour d'après Pâques est le temps de violer sans pudeur tout ce qu'on a promis, de retourner à tout ce qu'on a fui, de retomber dans tout ce qu'on a commis! *Proh dolor! tempus peccandi, terminus recidendi, facta est resurrectio Salvatoris!* (S. Bern.)

On garde pendant la solennité la bienséance des jours saints. La veille de la confession, ou le jour même, on prend un masque de dévotion sous lequel on se méconnaît soi-même, et on est tout déguisé pour un confesseur. Sous ce déguisement on surprend une absolution, et on est envoyé à l'autel avec les disciples. D'abord après Pâques le masque tombe, et tout ce qui était dessous reparaît, c'est-à-dire le pécheur et le mondain. Voilà ce qui se passe tous les ans dans l'Eglise. Voilà l'histoire de la Pâque des chrétiens. Nous traiterions de fable une pareille chose si on nous la contait des nations barbares; et encore une fois, c'est l'histoire trop réelle du peuple chrétien. Oh! qui nous donnera des larmes pour pleurer sur une semblable profanation du christianisme? Mais qui nous donnera aussi du courage et de la force pour résister chacun de notre part, et tous au nom de l'Eglise, à une si indigne prévarication, et qui est devenue, hélas! si commune?

La Pâque ne change donc rien à la face du christianisme, si ce n'est pour le temps qu'elle dure. Et en effet, voit-on après Pâques les haines éteintes, les inimitiés réconciliées, les injustices réparées, les occasions du péché abandonnées avec le crime? Ainsi, ministres de Jésus-Christ, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, et arrêter tant de sacriléges, dites à ces pécheurs qui se présentent à Pâques: Allez, avant toutes choses, vous réconcilier avec votre frère qui demande à se réconcilier avec vous : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (*Matth.*, V, 24.) Allez trouver, selon les règles de la justice, celui que vous avez offensé. Allez recevoir dans l'esprit de la charité chrétienne celui de qui vous avez sujet de vous plaindre. Allez donner des marques publiques de votre religion sur le pardon des injures, après avoir marqué trop publiquement à cet égard votre mépris pour les saintes lois de la religion;

et alors nous vous enverrons à la table du Seigneur : *Vade.... et tunc veniens offeres munus tuum.* (*Ibid.*)

Allez réparer le tort que vous avez fait à ce prêtre, à cette fille, à toute cette famille par ces faussetés et ces calomnies répandues sur des bruits vagues et plus qu'incertains ; et alors nous vous admettrons à la participation des choses saintes : *Vade.... et tunc veniens offeres munus tuum.*

Allez terminer ce procès, source de haines, de fraudes et de toute sorte d'iniquités. Allez le terminer par un accommodement où vous gagnerez plus en perdant quelque chose qu'en gagnant tout par un jugement ; où en perdant quelque chose de votre bien, vous gagnerez la tranquillité de la vie, et avec le salut de votre âme, celui de votre frère ; et alors nous vous accorderons la nourriture des saints : *Vade.... et tunc veniens offeres munus tuum.*

Les places publiques et les tribunaux de la justice retentissent de plaintes contre vous : ou prouvez-nous que ce cri public est une injustice publique, ou allez l'apaiser. Allez restituer ce bien mal acquis ; allez vous dessaisir de cet argent que vous retenez à votre profit par des chicanes et des délais étudiés. Allez donner au pauvre ce qui lui est dû sur votre bien. Allez payer son salaire à ce domestique, las de vous servir à ses dépens. Allez payer son travail, et peut-être ses avances, à cet ouvrier qui pourrait être dans le besoin. Allez satisfaire ce marchand qui souffre de votre retardement ; allez du moins prendre avec lui des arrangements qui lui assurent et sa dette et son payement ; et alors nous vous ferons recevoir le corps du Seigneur : *Vade.... et tunc veniens offeres munus tuum.*

Allez, et sortez au plus vite, quoi qu'il vous en coûte, de cette maison où votre innocence est en péril ; allez, et chassez de votre maison celle qui y habite au scandale de toute une ville, et pour la discorde de toute votre famille ; allez immoler tout ce qui vient de votre crime, tout ce qui a servi à votre passion, ou qui pourrait la rallumer ; allez jeter dans le feu et mettre en pièces ces livres mauvais ou dangereux ; allez briser ces statues infâmes ; allez brûler ces peintures déshonnêtes qui sont un piége et un scandale pour tous ceux qui les voient, excepté peut-être pour ceux qui, à force de les voir, et gâtés jusqu'au fond du cœur, n'en sont plus frappés ; allez, dis-je, accomplir tout cela ; et alors vous serez admis sans difficulté aux saints mystères pour accomplir votre devoir pascal : *Vade.... et tunc veniens offeres munus tuum.*

Mais toujours dur envers les pauvres, toujours inflexible envers vos ennemis, toujours intraitable sur vos injustices, refusant tout avec de mauvaises raisons, différant tout sous divers prétextes, et au fond ne voulant rien faire, vous ferons-nous communier, parce que c'est le jour saint ? La passion vit encore dans vos yeux, le crime est encore tout entier dans votre cœur, le scandale subsiste au milieu de votre maison. Vous ne voulez que vous tromper vous-même, vous ne cherchez qu'à surprendre le prêtre, et à vous tirer de ses mains, pour passer la Pâque, et ne revenir qu'à l'autre Pâque. Tout se passera en grimaces et en belles paroles. Tout se réduira à quelques jours d'hypocrisie et de contrainte. Ah ! quand le prêtre, de lui-même et sans en être sollicité, vous enverrait à la table du Seigneur en cet état, n'y allez pas ; vous le perdriez tristement, et vous vous perdriez plus malheureusement vous-même.

Prenez garde, disait saint Chrysostome aux distributeurs des choses saintes, et l'Église le leur dit encore dans une de ses plus grandes solennités ; prenez garde de ne distribuer les dons de Dieu qu'avec une grande attention : *Ut cum magno studio dona sacra distribuatis.* N'admettez à la table du Seigneur que les vrais disciples du Seigneur : *Nemo, nisi discipulus accedat.* Quand ce serait ou le chef de la justice, ou le chef de la milice : *sive præfectus, sive dux militiæ ;* quand ce serait le prince lui-même : *sive diademate coronatus :* si vous ne l'en jugez pas digne, repoussez-le, éloignez-le : *cohibe, coerce.* Vous êtes au-dessus de lui à cet égard : *Major es illo.* Et c'est pour exercer cette puissance que le Seigneur vous a revêtus de cet honorable ministère : *Propterea vos Deus insignivit hoc honore.*— Mais c'est le jour de Pâques ? — Tous les jours sont le jour de Pâques pour celui qui est digne de communier. Mais celui qui n'en est pas digne à Pâques, repoussez-le de la table sainte, même le jour de Pâques : *Ne in Pascha quidem.* Que si vous n'avez pas le courage de résister ainsi aux grands de ce monde, renvoyez-les-moi ; et je laisserai plutôt répandre mon sang, j'abandonnerai plutôt mon corps à l'épée, que d'abandonner le corps et le sang de Jésus-Christ à un homme, quel qu'il soit, qui en est indigne : *Sanguinem meum potius effundi patiar, quam sanguinem Dominicum alicui indigno tradam.*

N'est-ce pas la conduite que tint le grand Ambroise à l'égard du grand Théodose ? L'histoire en est trop belle et trop instructive pour ne pas trouver ici sa place. De retour à Milan après le massacre de Thessalonique, ce prince, pour marquer sa religion, et aussi pour faire oublier son crime, se présente à la porte de l'église. Il y trouve l'évêque, qui lui dit : *Où allez-vous ? Avez-vous oublié le sang répandu, qui fume encore, et qui demande vengeance à l'Église ? — David a bien péché,* répond humblement le prince. — *Eh bien !* réplique généreusement l'évêque, *puisque vous avez imité David dans son péché, imitez-le dans sa pénitence : — Quem secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Ambroise dit, et Théodose accablé de honte, pénétré de douleur, se retire. Il se renferme dans son palais, et le palais d'un empereur, chose nouvelle ! se remplit de gémissements et de larmes pour le péché. Huit mois s'écoulent dans la pénitence ; quand l'empereur, une veille de Noël, paraît plus triste

et tout abattu. *Qu'avez-vous donc, Seigneur,* lui dit un de ses plus familiers courtisans ? — *Ce que j'ai?* dit Théodose; *hélas ! tout est interdit en un si grand jour à l'empereur, jusqu'à la vue des autels, tandis que tout le peuple se nourrira aujourd'hui de la chair sainte du Sauveur.* — *Nous gagnerons l'évêque,* dit le courtisan. — *Vous ne le connaissez pas,* réplique le prince. La négociation en effet fut inutile, et attira seulement d'amers reproches à Rufin de la part du saint évêque. Théodose qui l'apprend en chemin, balance s'il s'en retournera ; mais enfin emporté par sa piété, il va s'exposer à de nouveaux affronts pour soulager une tristesse qu'il ne peut plus porter. Le voilà une seconde fois sur le seuil des portes sacrées ; et une seconde fois il y trouve Ambroise, qui lui dit : *Venez-vous faire violence à la maison de Dieu, voulez-vous en briser les portes?* — *Non,* répond tristement le prince, *je viens seulement savoir de vous ce qu'il faut que je fasse encore pour expier mon péché.*— *Avez-vous fait pénitence, et quelle pénitence avez-vous faite?* dit Ambroise Le prince lui rend compte de tout. *Oh! voyez,* reprit alors l'évêque, *dans quel malheur vous a précipité votre colère! De la même main qui a signé l'ordre de tant de meurtres, signez un édit qui donne un frein à la colère des empereurs, à qui vous venez d'en donner un si déplorable exemple.* Tout se fait selon la volonté de l'évêque ; et alors les portes du lieu saint sont ouvertes pour l'empereur, et la table se trouve couverte pour lui du mets sacré. S'il se trouvait encore des Ambroises, il se trouverait encore des Théodoses, qui, à la veille de la grande solennité, repoussés de l'église, s'en retourneraient pleurer leurs crimes au fond de leur maison. S'il se trouvait des prêtres comme ce grand évêque, il se trouverait des pénitents humiliés, maltraités, mais pour le salut de leur âme, qui diraient de ces ministres fidèles : Je n'ai trouvé que cet homme-là de prêtre; comme Théodose dans une autre occasion, où Ambroise ne parut pas moins ferme, disait de lui : Je ne connais que cet homme-là d'évêque : *Solum Ambrosium novi episcopum.*

Vous ne serez allé à la table du Seigneur qu'après l'avoir obtenu du prêtre. Mais comment l'aurez-vous obtenue de ce prêtre faible, cette communion pascale? comme les Juifs à leur Pâque obtinrent le sang de Jésus-Christ de ce lâche magistrat romain. Vous l'avez vu ce prêtre, flottant entre son devoir et son penchant. Vous l'avez vu hésiter entre la crainte de faire une chose injuste, et le désir d'en faire une qui vous fût agréable. Vous avez redoublé vos instances, et vos cris sont devenus plus perçants quand vous l'avez vu plus près de s'affaiblir : *At illi invalescebant.....* (*Luc.*, XXIII, 5), *et magis clamabant.* (*Marc.*, XV, 14.) Il vous a représenté quel crime ce serait pour vous, et quelle indignité ce serait à lui de répandre le sang innocent : *Non invenio in eo causam.* Nous avons notre Loi, avez-vous crié avec le Juif, et selon cette Loi, Jésus doit mourir à Pâques : *Nos Legem habemus, et secundum Legem debet mori.* (*Joan.*, XIX, 7.) Vous avez bien dit, votre loi, car ce n'est pas la loi de l'Eglise, ce n'est pas la loi de la religion : c'est la loi de vos passions, la loi de votre hypocrisie, la loi d'une piété trompeuse, ou du moins trompée : *Nos legem habemus, et secundum*, etc. Nouveau Pilate, il s'est comme lavé devant vous de ce sang innocent que vous lui demandiez et qu'il allait vous livrer. Il n'y avait plus que ceci à faire, vous l'avez fait : vous avez pris tout le poids du sang de Jésus-Christ, le crime tout entier sur vous : *Sanguis ejus super nos.* Alors, et se croyant peut-être à couvert par la violence que vous lui faisiez du crime qu'il allait faire, il vous a abandonné Jésus-Christ pour en faire tout ce que vous voudriez : *Et adjudicavit fieri petitionem eorum.* Ainsi, mes frères, à moins que vous ne pensiez à nous rendre odieux et criminels comme Pilate, en vous rendant vous-mêmes coupables de ce sang divin comme les Juifs, n'exigez pas de nous que nous vous envoyions à la communion, même à Pâques, quand vous n'êtes pas en effet convertis et que vous ne le paraissez pas. J'ajoute dans une troisième réflexion, je l'abrégerai, que dans le cours ordinaire de la grâce, n'ayant pas travaillé, n'ayant pas même pensé avant Pâques à vous convertir, vous ne pouvez pas vous convertir en confessant vos péchés à Pâques, pour communier à Pâques.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu peut faire des choses que l'homme n'oserait espérer, qu'il a même défendues plus d'une fois à ses prophètes de lui demander, parce que Dieu ne s'est pas assujetti à ne sortir jamais de ses propres lois, quand ce ne sont pas de ces lois d'une inviolable justice. Il peut donc convertir le pécheur dans le fort de ses égarements, comme il a converti Saul. Il peut le convertir à la mort, lors même que le pécheur n'a jamais pensé à Dieu pendant sa vie, et c'est ainsi qu'il a converti le bon larron. Il peut le convertir lors même que le pécheur le tente, et qu'il fait servir à la plus grande des iniquités ce qui est établi pour remettre les iniquités et ramener dans les voies de la justice ; et c'est le cas dont il s'agit. Car celui qui vient au tribunal de la pénitence sans avoir préparé son âme à la conversion est un homme qui tente Dieu : celui qui y vient, comme ce pécheur de toute la vie, pour continuer toujours d'offenser Dieu, se rend bien plus indigne de la grâce de Dieu. Je ne regarde donc pas la conversion en un moment dans le tribunal comme une chose impossible selon les lois de la toute-puissance de Dieu, mais comme un miracle selon les lois de sa sagesse ; et les miracles, disent les Pères de l'Eglise, il faut les admirer, mais non pas y appuyer notre espérance et notre conduite.

Ces principes supposés, voici comme je raisonne sur la conversion des pécheurs et des mondains à Pâques. La conversion est un changement d'esprit, de cœur, de pas-

sions, de mœurs, de tout. La conversion est un changement d'esprit. Eh quoi! cette femme qui a porté aux pieds des prêtres tout l'esprit de ce monde, esprit de vanité, esprit de dissipation, esprit de colère, esprit de malignité, en sortira remplie de l'esprit de Jésus-Christ et de l'Evangile! Qui a jamais entendu dire rien de pareil? s'écrierait ici le Prophète : *Quis audivit unquam tale?* (*Isa.*, LXVI, 8.) La conversion est un changement de cœur. Eh quoi! cet homme qui a porté dans le tribunal un cœur haut et superbe comme Lucifer; cet autre qui y a porté les entrailles cruelles de l'avare; celui-ci qui y a porté un cœur endurci par le crime; celle-là qui y a porté un cœur amolli par le plaisir; tant de gens qui y ont porté un cœur passionné, n'aimant que sa passion, ne vivant que de sa passion; tout cela en sortira avec un cœur abaissé, avec un cœur attendri pour Dieu, avec un cœur amolli pour les hommes, en un mot avec un autre cœur! Qui a jamais vu rien de semblable? continuerait le même prophète. *Quis vidit huic simile?* (*Isa.*, LXVI, 8.) La conversion est un changement de nature. Eh quoi! ce riche du monde, cette femme sensuelle à qui la volupté est devenue presque aussi nécessaire que la respiration, changeront de nature l'un et l'autre dans une confession d'un quart d'heure! Qui a jamais entendu dire rien de pareil? *Quis audivit unquam tale?* La conversion est un changement de volonté. Eh quoi! tant de gens du monde qui n'ont jamais voulu que s'éloigner de la piété et vivre de la vie du monde; tant de pécheurs qui n'ont jamais voulu faire que le mal; à la remontrance d'un prêtre auquel le hasard les aura adressés, ne voudront plus que faire le bien et vivre selon l'Evangile! Qui a jamais vu rien de semblable? *Quis vidit huic simile?*

La conversion est une guérison de l'âme, d'autant plus difficile que la maladie est ou plus longue ou plus envenimée, ou d'une plus mauvaise espèce. Et tant de malades de toute sorte qui entrent dans nos tribunaux; cette foule d'aveugles, de sourds, de muets, d'estropiés, de paralytiques (vous comprenez ce que ces maux signifient dans le spirituel); tant de malades qui ont vieilli dans leur infirmité, tant de malades dont la maladie a résisté à tous les remèdes qu'on a voulu y apporter : tout cela sortira de la piscine guéri et bien rétabli! Qui a jamais entendu dire rien de pareil? *Quis audivit unquam tale?* La conversion est une résurrection de la mort à la vie. Quoi! tous ces morts, dont les uns sont des os desséchés, et les autres demi-pourris dans leur tombeau, n'exhalent plus que l'infection; tous ces morts, dont plusieurs sont sous la pierre, liés de bandes et enveloppés dans un suaire, tout cela ressuscitera en un clin d'œil au seul souffle du prêtre! Qui a jamais vu rien de semblable? *Quis vidit huic simile?*

La formation insensible de nos corps dans le sein de nos mères, et notre naissance quand nos corps sont achevés de former, voilà des images de la conversion consacrées dans l'Ecriture et familières dans les saints Pères. Quoi! tous ces pécheurs vieux dans le mal, naturalisés dans le mal, sortiront, comme du sein de la mère, saints tout formés! Tout cela sera enfanté en un même jour à la vie chrétienne : *Nunquid parietur gens simul?* (*Isa.*, LXVI, 8.) Tout cela sera enfanté sans douleur, tout cela sera enfanté avant le temps, avant d'avoir été conçu : *Antequam parturiret peperit.* (*Isa.*, LXVI, 7.) Tout cela ne sera qu'une même troupe d'enfants nouveau-nés, sans malice, sans goût pour les péchés et les plaisirs de toute leur vie, ne respirant que le lait de la prière, que l'aliment de la parole de Dieu, que la nourriture des saints! *Quasi modo geniti infantes.* (I *Petr.*, II, 2.) Ah! qui a jamais entendu dire rien de pareil? *Quis audivit unquam tale?* Qui a jamais rien vu de semblable? *Quis vidit huic simile?*

L'accroissement insensible des plantes jusqu'à leur maturité, et des arbres jusqu'au jour qu'ils doivent donner du fruit, voilà le symbole des opérations de la grâce dans une âme. Il faut donc reprendre ici avec le prophète, et élevant notre voix, crier avec lui avec encore plus de force : *Nunquid parturiet terra die una?* (*Isa.*, LXVI, 8.) La terre vous donne-t-elle du raisin le même jour que vous y avez planté la vigne? *Nunquid parturiet terra die una?* Le figuier vous donne-t-il des figues le même jour que vous l'avez planté dans la terre? *Nunquid parturiet terra die una?* Votre champ vous rend-il la moisson le même jour que vous lui avez confié la semence? *Nunquid parturiet terra die una?*

Quoi! la terre de votre cœur, ce grand chemin où tout est enlevé aussitôt; cette terre légère et sans fond où rien ne prend racine, où tout lève et sèche dans le même moment; cette terre couverte de pierres, où rien n'est entré jusqu'ici; cette terre pleine de ronces, où la sollicitude des biens du monde, où l'amour des plaisirs, où toutes les passions, qui y croissent et plus vite et plus abondamment, étouffent à la fin la bonne semence; cette terre qui n'a jamais produit que quelques fruits sauvages, quelques fruits manqués, portera maintenant dans un jour des fruits de justice, des fruits de piété, des fruits de pénitence, des fruits qui demeureront pour la vie éternelle? *Nunquid parturiet terra die una?* Encore une fois, le prodige serait trop grand, et il n'y faut pas compter; et celui qui y compte peut passer lui-même pour un prodige trop étonnant.

Ah! mes frères, si vous cherchez à faire un acte de religion en communiant à Pâques, et non pas à vous délivrer d'un fâcheux assujettissement; si vous cherchez à bien faire une action d'où dépend peut-être votre salut ou votre perte éternelle; et en un mot, si votre âme vous est chère, quand la sainteté de nos mystères pourrait vous être moins précieuse, donnez-nous le temps de la guérir, de la préparer, d'en ôter les

pierres, d'en arracher les épines et ces mauvaises herbes dont elle est toute couverte. Il faut, dites-vous, que tout soit fait aujourd'hui ou demain. Achevez, et manquez tout : Pressez-vous, et ruinez, et détruisez. Pressez-vous de les enfanter à la grâce et au salut, sainte mère, et ce serait un avortement comme celui d'Israël, et non un enfantement au salut : *Concepimus, et quasi parturivimus, et peperimus spiritum : salutes non fecimus in terra.* (*Isa.*, XXVI, 18.)

Mes frères, vous devriez bien nous croire, en croire à notre expérience, quand nous vous disons que former la piété dans une âme comme la vôtre, y former Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il soit homme parfait, est une grande affaire qui demande bien des soins. Nous voulons nous en donner la peine; donnez-nous-en le moyen. Nous voulons faire un ouvrage solide; donnez-nous-en le temps. Nous voulons faire un ouvrage durable; donnez-nous-en le temps. Nous voulons mieux faire qu'on n'a fait quand on s'est tant pressé; donnez-nous-en le temps. Faut-il que tout soit commencé, formé et achevé en un même jour? Je le répète, et entendez-le, du moins, la seconde fois : Vous n'êtes pas en état de faire la Pâque au premier mois, au temps marqué par la loi de l'Eglise : *Non potuerunt facere in tempore suo* (II *Par.*, XXX, 2, 3), vous la ferez au second mois : *decreverunt ut facerent Phase mense secundo.*

A quoi tout cela tend-il? dira-t-on; à nous éloigner de la table sacrée : c'est là leur esprit; c'est toute leur religion. Voilà votre langage, et peut-être vos pensées : *Avocat nos a mensa sacra.* C'est notre esprit d'éloigner de la communion! C'est tout ce que nous savons dans la piété! Demandez à ceux qui tâchent de vivre dans la piété, si nous ne les portons pas à nourrir leur piété du divin sacrement. Demandez à ceux qui sont convertis, et qui paraissent tels aux yeux des hommes, si les mêmes combats que nous avons à soutenir contre vous pour vous empêcher de communier, nous ne les leur livrons pas pour les engager à le faire. Mais enfin, puisqu'on nous fait le même reproche qu'à saint Chrysostome : *Avocat nos a mensa sacra,* qu'il nous soit permis, ayant le même esprit, suivant les mêmes règles, et seulement les suivant plus faiblement, de faire ici la même protestation que ce grand homme. Je vous proteste, disait-il, et nous le disons avec lui; je vous proteste et je vous déclare que ce n'est pas là notre esprit : *Protestor et denuntio id non eo animo fieri.* Je les tiens séparés de la table sainte, afin qu'ils se corrigent; et, quand ils se seront corrigés, qu'ils participent avec fruit à la chair du Seigneur : *Ut cum se emendaverint, sacra mensa fruantur.*

Peuple sans principes, *et pesant à croire,* vous ne croirez donc pas? Ce qu'ont dit tous les saints Pères d'une même voix, ce qu'on prêche dans l'Eglise de Jésus-Christ depuis qu'elle est née sur la terre, vous paraîtra donc une nouveauté et une conduite extraordinaire? Vous crierez au sortir d'ici, et j'entends déjà vos cris : Selon ces règles austères, il faudrait que presque personne ne communiât à Pâques. Selon ces règles, il faudrait qu'il ne parût à Pâques ni pécheurs ni mondains à la table du Seigneur, parce qu'ils ne s'y seront pas préparés avant Pâques : sévérité! sévérité! C'est une parole bientôt dite; mais peut-être pendant que vous crierez, gens du monde : *Sévérité, sévérité,* tous les saints crieront : *Relâchement, relâchement.* Quelqu'un d'entre vous dira à son frère au sortir d'ici : Est-ce ainsi qu'on enseigne les fidèles? Pardonnez-le-moi, Seigneur, si j'ose employer ici votre réponse, c'est pour la sainteté de vos mystères, plutôt que pour notre défense particulière. Je vous dirai donc, à vous, qui aiguisez déjà vos langues contre nous : *Si j'ai mal parlé* aujourd'hui, *faites voir en quoi; que si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* de la langue? Et pour ceux qui, pressés par leur conscience, et connaissant un peu les règles, conviendront que nous n'avons rien dit que d'exact et de vrai; je ne leur dirai que cette parole, osant encore me servir d'une réponse du Sauveur : *Si je vous ai dit la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?*

Quand je devrais, en finissant, m'écarter un peu des lois du discours, je dois encore quelque chose à la majesté des saints mystères, et à la terreur de mon sujet. Je vous dirai donc de la communion indigne, et je vous le dirai après les saints, que c'est le plus grand des crimes : *Omnium peccatorum gravissimum.* Jésus-Christ est attaqué ici non-seulement dans ses dons et dans ses grâces, mais dans sa personne. Tous les outrages commis contre sa personne divine au jour de sa passion, sont renouvelés ici, et d'une manière qui fait autant d'horreur à l'esprit, que les outrages de la Passion font horreur aux sens. La perfidie de Judas, l'hypocrisie de Caïphe, la faiblesse de Pilate, la malignité des prêtres, les insultes de cette soldatesque insolente pendant cette nuit détestable : c'est ici un second crucifiement de Jésus, et les Pères ont trouvé le crime du second plus grand, et cela par trois raisons. Les Juifs ont crucifié Jésus-Christ, ne le connaissant pas ; le communiant indigne le crucifie, le connaissant. Les Juifs n'ont crucifié Jésus-Christ qu'une fois : le communiant indigne le crucifie tous les ans. Les Juifs ont crucifié Jésus-Christ dans sa chair passible et mortelle : le communiant indigne le crucifie dans l'état de sa gloire et de sa vie ressuscitée.

Ce crime nous rend dans la vérité ce qu'on disait de nos pères sur de fausses imaginations, et par une atroce calomnie. On nous regarde, disaient-ils, comme les plus détestables des hommes, parce qu'on veut croire de nous que nous faisons du meurtre d'un enfant le plus saint de nos mystères : *Dicimur sceleratissimi de sacramento infanticidii, et pabulo inde.* (Tertull., *Apol.*, c. 7.) Communiants indignes, qui font du meurtre de Jésus-Christ, ainsi renouvelé, la plus sainte de leurs actions, véritablement les plus

odieux et les plus criminels des hommes! *Dicimur sceleratissimi de sacramento infanticidii.*

Nouveaux meurtriers de Jésus-Christ, il faut bien, ô malheur! que les mêmes peines tombent sur vous. Que leur table leur devienne un piége; qu'elle leur soit tournée en châtiment et en pierre de scandale! L'Ecriture, en effet, fermée pour les Juifs depuis l'abus qu'ils en ont fait; l'Ecriture, couverte pour eux d'un voile qui leur cache Jésus-Christ, les fait tomber d'erreur en erreur, de ruine en ruine, de malédiction en malédiction : *Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, et in retributiones et in scandalum.* (*Psal.* LXVIII, 23.) Que leurs yeux soient tellement obscurcis qu'ils ne voient point! Ce qui est manifeste à tous les peuples, ce qui est plus clair que la lumière, la venue de leur Messie sur la terre et le déicide qu'ils ont commis en sa personne, ils ne le voient pas, ils ne le peuvent ni croire ni comprendre, tant leur cœur est obscurci et leur esprit frappé d'aveuglement: *Obscurentur oculi eorum ne videant.* (*Psal.* LXVIII, 24.) Ce qui amollirait la pierre les endurcit; ce qui fait lever les yeux et les mains au ciel aux autres hommes, ces châtiments durs et persévérants les courbent davantage vers la terre : *Et dorsum eorum semper incurva.* (*Ibid.*) Répandez sur eux votre colère, et que votre fureur allumée contre eux les tienne sous votre main. Quelle colère de Dieu, en effet, est plus visible, est plus implacable, est plus effrayante que celle qui est sur les Juifs depuis qu'ils ont mis à mort le Fils éternel de Dieu, leur Roi et leur Messie? *Effunde super eos iram tuam, et furor iræ tuæ comprehendat eos.* (*Psal.* LXVIII, 25.) Mettez-leur iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans votre justice. Tout ce qu'ils font contre le Seigneur et contre son Christ, leur est imputé comme une suite du crucifiement de leur Messie; tout ce qu'ils font met ce crime devant les yeux de Dieu, et ajoute à l'iniquité de leurs pères : *Appone iniquitatem super iniquitatem.* (*Psal.*, LXVIII, 26.) Ils entrent un à un dans les saintes voies du Seigneur. Et c'est là, par rapport à la nation entière, n'y pas entrer : *Non intrent in justitiam tuam.* (*Psal.* LXVIII, 28.) Qu'ils soient effacés du livre de vie, et ne soient pas écrits avec les justes! Ne sont-ils pas comme effacés du livre de vie, et sont-ils comptés parmi les justes, quand ils s'écartent toujours plus loin du Juste de Sion, quand ils viennent en si petit nombre, depuis tant de siècles, se rejoindre au peuple de Dieu? *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur.* (*Psal.* LXVIII, 29.) Qu'ils soient effacés du livre de vie! Quelle réprobation est plus marquée, depuis cet horrible crime, que celle de ce peuple, de qui Jésus-Christ, qui devait être leur résurrection, est en effet la ruine! *Deleantur de libro viventium.*

L'application est ici trop aisée à faire, et le malheur trop aisé à voir. Cet éloignement de Dieu et de la justice, cet aveuglement, cet endurcissement judaïque, cette marque d'une même réprobation est tout entière sur ces nouveaux meurtriers de Jésus-Christ. Que de tels malheurs nous effrayent, mes frères, et beaucoup plus que ces morts, ces maladies corporelles, toutes ces tribulations de la chair, que saint Paul attribue aux communions sans discernement! Prenons donc garde de nous faire à nous-mêmes un piége d'une prétendue obéissance à une juste et sainte loi de l'Eglise. Mais gardons-nous aussi de nous faire une dévotion, ou même de mettre toute notre piété à ne pas communier, même à Pâques, malgré le précepte. Vivons de telle sorte, chrétiens, que nous soyons jugés dignes de communier non-seulement à Pâques (car qui ne communie qu'à Pâques communie pour l'ordinaire mal), mais tous les jours : *Sic vive,* disent les Pères, *ut quotidie merearis accipere.* Mais si à Pâques vous êtes encore engagé dans le péché, ou encore trop attaché au monde, rompez, rompez avant que de communier, tous ces liens d'iniquité. Les choses saintes sont pour les saints, *sancta sanctis.* Loin de la table du Seigneur, aujourd'hui comme dans les siècles plus anciens de l'Eglise, à Pâques comme dans les autres temps de l'année, les âmes souillées d'impuretés ou d'autres crimes; les hommes et les femmes qui, avec le nom de chrétiens, mènent une vie entièrement contraire à l'Evangile. Les choses saintes sont pour les saints.

Que personne ne prenne un mouvement passager de dévotion et une surface de religion pour tout le fonds de piété requis, et toute la disposition nécessaire pour communier du moins à Pâques; mais que tout homme, en tout temps, s'éprouve lui-même avant que de manger de ce pain sacré. Car, *celui qui mange et boit indignement,* en quelque temps que ce soit, *mange et boit sa condamnation,* ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. Retournez-vous-en, mes frères, non pas blessés contre nous, qui ne vous avons dit que la vérité, mais en colère contre vous-mêmes de n'avoir pas vécu selon que Jésus-Christ nous a enseigné. Car celui-là seul qui vit de cette manière, doit être admis à cette divine nourriture, selon la règle invariable de l'Eglise : *Ad quod alimentum nemo admittitur, nisi sic vivens ut Christus docuit.* (S. Just., *Dial. c Triph.*) Retournez-vous-en détestant votre vie mondaine, pleurant vos péchés, et uniquement affligés de vous voir, pour ces péchés et pour cette vie mondaine, privés de la nourriture des saints; de vous voir traités à Pâques, pour ce violement des lois chrétiennes, comme ceux qui sont étrangers au christianisme; et, en un mot, traités en excommuniés.

Malheur, et malheur presque aussi grand qu'aux communiants indignes, à ces chrétiens qui s'accoutument à cette séparation des choses saintes, au temps que tout le peuple fidèle y participe! Malheur à ces hommes qui se réduisent eux-mêmes à cette excommunication, plutôt que de quitter leurs péchés, ou

de renoncer à cette vie du monde ! Mauvais pour eux-mêmes, odieux à l'Eglise, rejetés de Dieu, qu'ils rejettent, sans que cette espèce de respect pour les choses saintes, qui se trouve ici mêlé avec le mépris de la vie chrétienne, puisse leur valoir autre chose que d'être moins condamnés. Evitons donc, mes frères, évitons presque également ces deux écueils : communier mal à Pâques, chose qui fait horreur ; ne pouvoir pas communier à Pâques, j'ai peine à le dire d'un chrétien, pour ne pouvoir se résoudre à vivre en chrétien ; chose qui outrage Jésus-Christ et offense tout le christianisme.

Encore une fois, et je finis ici, vous affligeant de toute votre âme de n'être pas en état de communier aujourd'hui ni demain, commencez aujourd'hui de vous rendre dignes de bien communier après Pâques; de bien communier, c'est-à-dire de communier délivrés du péché, retirés de la vie du monde et sanctifiés au dedans par la grâce du Saint-Esprit. Ainsi la communion pascale, qui sera la ruine de tant d'autres, sera votre résurrection; la communion pascale, si sagement et si saintement établie dans l'Eglise, mais dont trop de gens, contre l'intention de l'Eglise, abusent pour leur perte, sera pour vous une source de grâces dans le temps, et le gage précieux d'une vie immortelle dans le ciel Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON XIV.

Pour le troisième lundi de Carême.

SUR L'ENVIE.

Amen dico vobis, quia nemo propheta acceptus est in patria sua. (*Luc.*, IV, 24.)

Je vous dis en vérité qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays.

Si quelqu'un de ceux qui ont paru sur la terre pour enseigner aux hommes la justice et le salut, devait être exempt de ce sort commun, c'était certainement le Fils de l'homme. Il faisait tant d'honneur à sa patrie, il la relevait par un si bel endroit, qu'il aurait dû y être reçu selon ce qu'il était, et ce qu'on voyait de lui. Mais ce sera dans une terre étrangère, ce sera dans la Samarie qu'il sera tout d'un coup reconnu pour le Sauveur du monde, et annoncé comme tel. A Nazareth, où il avait été nourri, où il passe seulement pour le fils de Joseph et de Marie, l'un artisan et l'autre vivant aussi du travail de ses mains, il éprouvera les plus grandes contradictions, et il y trouvera l'envie armée contre lui, et prête à le perdre. A la vérité, plusieurs étaient étonnés de la profondeur de sa doctrine, et ils admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, comme le remarque notre évangile ; mais ils finissaient par cette réflexion, qui marque un fonds d'envie : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? *Nonne hic est filius Joseph ?*

Les autres étaient encore plus possédés au fond du cœur de cette passion, qu'ils couvraient du zèle pour la patrie, en supposant que Jésus-Christ n'y faisait pas assez de miracles, et ils avaient sans doute fait éclater leur jalousie, quand Jésus-Christ se voit obligé de leur reprocher ici qu'un prophète n'est mal reçu que dans son pays. Il veut justifier sa conduite au sujet des miracles, par celle de quelques prophètes, ou plutôt par celle de Dieu même ; mais l'envie, qui n'écoute rien, et qui ne se retient plus quand elle est une fois animée, se jette sur Jésus-Christ ; et, le poussant vers le haut de la montagne sur laquelle leur ville est située, les habitants de Nazareth veulent précipiter de là celui qu'ils ne pouvaient plus souffrir à cause de la gloire qu'il s'était acquise dans les pays circonvoisins. Jésus de Nazareth n'échappera pas à l'envie ; et, il aurait été dès lors la victime de cette aveugle et furieuse passion au milieu de sa patrie, et de la part de ses concitoyens, s'il n'eût eu à en souffrir encore davantage de la part des prêtres et des pharisiens, et s'il eût pu se faire, selon qu'il le dit lui-même, qu'un prophète fût mis à mort hors de Jérusalem.

C'est ainsi que la vertu, et surtout quand elle est honorée des hommes, sera toujours poursuivie et maltraitée dans le monde. C'est ainsi que les hommes de Dieu en travaillant à son œuvre, s'ils y travaillent avec éclat et avec fruit, trouveront toujours armés contre eux ceux qui portent envie au mérite et au succès. Et qui sont ceux-là parmi les hommes ? Hélas ! c'est presque tous les hommes. Nous naissons avec un amour de nous-mêmes si violent, que nous ne pouvons souffrir, si la nature en nous n'est corrigée par la grâce, ni la gloire, ni le bonheur des autres hommes. Nous les traversons et nous les rabaissons, sans en avoir toujours la pensée bien développée dans l'esprit, tant cela coule en nous de source. Nous nous irritons des honneurs qu'on fait aux autres, des louanges qu'on leur donne, des services qu'on leur rend, comme d'une injustice qu'on nous ferait à nous-mêmes ; et, s'il faut le dire, le personnage brillant et la situation heureuse des autres fait, encore plus que nos propres humiliations et nos propres malheurs, une des afflictions de notre vie. Nous naissons avec un amour de nous-mêmes si tyrannique, que nous voudrions tout attirer à nous, tout concentrer en nous, tout mettre sous nos pieds ; être seuls honorés, seuls estimés, seuls aimés. De cet amour de nous-mêmes, aveugle et insensé, naît donc comme de son germe, l'envie avec sa malignité, l'envie avec ses fureurs, l'envie avec ses injustices; cette envie, qui, quand elle a conçu la douleur, comme parle le Prophète, enfante l'iniquité ; cette envie, qui, pour se contenter et faire du mal, ne craint pas de se déshonorer et de se perdre elle-même. Triste et odieuse passion ! Il n'est que trop aisé de parler contre l'envie, et, en la faisant connaître, de la rendre haïssable dans les autres. Nous sera-t-il donné de la haïr et de la combattre en nous, en travaillant à en guérir nos frères, et à les en préserver ? C'est sur quoi je me propose aujourd'hui, mes frères, de vous instruire, en m'instruisant moi-même.

Les maux que l'envie fait dans la société et dans la religion. — Les remèdes qu'il faut apporter à l'envie dans nous-mêmes et dans les autres : voilà tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'envie, vice aussi ancien que le monde, qui parut en même temps que la piété, qui depuis a toujours été le malheur de la race humaine, le fléau de la terre, la peste de la société, la ruine et la désolation dans la religion et dans l'Eglise; l'envie, vice le plus commun, vice le plus odieux, le plus injuste, le plus cruel, le plus profond en malice, hypocrite par nature ; de tous les vices le plus pernicieux et en même temps le plus opiniâtre, disons mieux, le plus incorrigible; vice trop honteux pour être jamais avoué; vice trop infructueux, qu'on ne peut jamais assez mépriser; vice trop malheureux, qu'on ne saurait trop craindre, et dont on a trop de peine à se défendre; vice ennemi de tout, et encore plus ennemi de lui-même : voilà ce que j'attaque.

Une passion qui règne dans toutes les conditions et dans tous les hommes, plus furieuse dans les grands, plus maligne dans les petits, plus suivie dans les gens d'esprit, plus folle dans les personnes du peuple, plus emportée dans les hommes, plus marquée, et peut-être plus méchante dans les femmes; passion aveugle, qui nous mène quand nous croyons la dominer, qui nous reprend quand nous croyons en être défaits, qui, à la honte et de notre raison et de notre religion, nous transporte et nous pousse aux derniers excès : voilà, mes frères, ce qu'il faut vous mettre devant les yeux. Mais quelles couleurs seront assez noires pour peindre ce vice odieux ?

L'envie est attachée à notre être, et elle est notre supplice, en même temps que nous en faisons notre plaisir; elle est la suite et le témoignage de notre misère, en même temps qu'elle est le reste et la preuve de notre grandeur. Si nous étions heureux et en honneur comme le fut l'homme au sortir des mains de Dieu, serions-nous envieux ? Le serions-nous, si nous n'étions pas faits originairement pour la félicité et pour la gloire? Aurions-nous tant d'envie, si nous n'avions tant d'orgueil ? C'est donc l'amour de notre propre excellence, mais de notre excellence perdue, qui nous agite ainsi tous. L'homme déchu de sa gloire a été abaissé jusqu'aux animaux sans raison, il est devenu semblable à la vanité : ce sont deux expressions du Prophète. L'homme ainsi déchu de sa grandeur primitive, cherche à se relever par tout ce qu'il peut. Il lui est demeuré une bonne opinion de lui-même ; et cette opinion avec l'amour de lui-même, lui faisant convoiter tout ce qui rend grand et heureux dans l'estime des hommes, le lui faisant chercher comme son bien propre, le rend ennemi dur et implacable, le rend ennemi né de quiconque parmi les humains est en gloire et en bonheur. Quelque gloire et quelque bonheur que ce soit : ombre de bonheur, apparence de gloire; bonheur malheureux, gloire à charge, tout cela excite l'envie de l'homme; et l'envie fait presque tous les maux de la terre.

Il y a des concurrences particulières qui irritent davantage cette passion. L'envie est en effet et plus animée et plus marquée entre les personnes du même âge, du même sexe, du même rang, de la même famille, de la même profession, du même genre de vie; entre les personnes qui aspirent au même bien humain : honneurs, richesses, plaisirs. Nous allons voir plus en particulier ce que fait l'envie dans la société et dans la religion. Je vous rappellerai de temps en temps au cœur et aux pensées de l'envieux ; car il ne faut rien passer de ce qui peut nous faire paraître ce vice affreux, et nous le faire détester.

Le premier péché dans le ciel fut un orgueil suivi d'envie. Le premier péché sur la terre fut une envie mêlée d'orgueil. Adam le vit de ses yeux dans sa famille; et dès lors il dut comprendre quel venin (il l'avait lui-même reçu du serpent) il avait répandu dans la nature humaine, et quel malheur il avait apporté dans le monde. Abel était juste devant Dieu, ses sacrifices montaient devant lui en odeur de suavité, et quelque signe sensible le faisait connaître. Caïn était méchant : il offrait cependant à Dieu des fruits de la terre; mais Dieu ne regardait ni Caïn ni ses présents. Sur ce témoignage manifeste du ciel, juste préférence du saint au méchant, Caïn sentit les vives atteintes de l'envie, partage singulier des méchants. Son cœur en fut rongé, son visage en maigrit, la colère y était peinte, et Dieu le lui représenta avec une douceur qui nous étonne quand nous la lisons dans les livres saints. Caïn ne fut pas guéri par cette douce représentation du Seigneur : mais il dissimula avec son frère, il cacha sa haine sous un semblant d'amitié. Allons ensemble dans les champs, lui dit-il; et là, plus fort encore par sa passion que par son âge, il s'éleva contre son frère; et n'écoutant ni le cri de la nature au fond de son cœur, ni les cris de ce frère doux et aimable, il le tua. L'envie a donc ravi le premier juste entre les enfants d'Adam! L'envie a donc enlevé de la terre le premier exemple d'innocence et de vertu! L'envie a donc ensanglanté la première maison des hommes et l'a remplie de deuil! L'envie a donc moissonné la première postérité de saints! L'envie a donc résisté en paraissant dans le monde aux remontrances de Dieu même! L'envie en naissant n'a donc pu être apaisée par la soumission et par la bonté! L'envie en commençant a donc été fourbe, injuste, cruelle, couverte du sang d'un frère! voilà comme elle se présente d'abord.

Après cet essai et cet exemple, l'envie fut plus facile à répandre le sang étranger, et plus hardie à commettre toutes sortes de crimes. Et quand les hommes se furent multipliés sur la terre, l'envie les poussant

les uns contre les autres, diminua les hommes, détruisit tantôt des villes, tantôt des provinces, tantôt des royaumes, tantôt des empires. Et toujours depuis cet exemple et cet essai, l'envie animant la colère, animant l'ambition, animant l'avarice, animant les passions brutales, animant ce qu'on veut appeler la belle gloire, a souillé mille fois la terre du sang humain, et du plus beau sang; elle a fait des créatures humaines autant de bêtes féroces, ou autant de bêtes malignes qui ne cherchent qu'à se dévorer ou à se piquer jusqu'à l'âme. Après cet essai et cet exemple, il n'y a plus rien de sacré pour l'envie. Le sang, l'amitié, la reconnaissance, le devoir, la bienséance, l'honneur du monde, il n'y a plus rien d'inviolable pour l'envieux. Tout est devenu facile à cette furieuse passion, et toute espèce de mérite dans la société humaine doit craindre de son frère, craindre de son ami, craindre de celui à qui il n'a point fait de mal, craindre de celui qu'il a comblé de biens, craindre de l'étranger et de l'inconnu les derniers excès de la haine. L'envie nous fait craindre les oppositions déclarées, les mauvais offices sourds, les calomnies outrées, les détractions étudiées, ces traits envenimés qui vont jusqu'au cœur; ces traits d'autant plus cruels, qu'ils sont colorés de l'amitié; d'autant plus perçants, qu'ils sont comme aiguisés dans la piété; d'autant plus dangereux, qu'ils partent d'une main plus habile, ou d'une langue plus exercée : ***Piqûre de serpent; venin d'aspic; dents de lion; épées et flèches*** : vous entendez par ces expressions de l'Ecriture, mes frères, ces coups que porte l'envie; ces coups qui renversent la fortune, qui détruisent l'estime, qui ruinent la confiance qu'on a à un homme dans le monde, qui le perdent dans l'esprit de celui qui voulait ou s'en servir ou le placer, qui le rendent inutile dans la république où il aurait pu remplir des fonctions importantes, et l'écartent des premiers emplois dont il était digne par sa vertu et capable par son mérite. C'est ainsi que tout homme incapable, que tout homme indigne, qui déshonorera certainement sa place, que tout homme qui ne peut que nuire au bien public, peut se promettre de l'envie qu'on porte au mérite et à la probité, du crédit et de la protection, et enfin le succès de ses vœux ambitieux. En effet, de tels hommes sont tous les jours portés par l'envie qu'on porte à d'autres, à des places au-dessus d'eux, à des emplois qui les accablent de leur poids.

Qui peut concevoir à cet égard, s'il ne connaît lui-même le monde jusque dans ses profondeurs, les mouvements que se donne l'envie, les intrigues qu'elle fait, les cabales qu'elle entretient, les moyens qu'elle emploie, les ressorts qu'elle remue, toutes les formes qu'elle prend? Qui pourrait croire, si ce n'était le plus ordinaire spectacle du monde et comme l'allure naturelle de cette passion, combien elle est hardie à tromper les maîtres du monde, et adroite à les engager à se mal servir eux-mêmes, à nuire au repos de leur état, à perdre l'affection de leurs peuples, en mettant dans de grandes places les hommes les moins fidèles, et quelquefois les plus méchants hommes de la terre? Heureux et né pour le bonheur des peuples, celui qui, attentif à ceci, comme David, écarte de lui l'envie et les envieux, pour pouvoir en approcher le mérite, et faire asseoir avec lui sur les tribunaux des hommes également jaloux de sa gloire, et soigneux de rendre la justice à ses sujets! Heureux, et donné de Dieu pour le repos de la terre et le bon ordre du monde, celui qui comme David sait démêler les démarches artificieuses de l'envie, en suivre les détours, et, pour ainsi dire, les replis tortueux! Car si cette passion est artificieuse et repliée sur elle-même, c'est quand elle approche du trône; si cette passion se couvre du voile du zèle pour le bien public, et d'un voile encore plus saint, c'est quand elle se montre dans les cours où le prince paraît également respecter la religion et aimer ses peuples.

Détestable envie, poison de la vie humaine, mal inquiet dans l'homme, mal pernicieux dans la société! que te proposes-tu pour objets de ta haine et de tes fureurs? Est-ce l'étranger et l'ennemi? Est-ce le mal et les méchants? La gloire ou le bonheur de tes semblables, souvent de tes amis, souvent de tes frères, le mérite humain ou les grâces de Dieu : voilà ce que tu hais, voilà ce que tu persécutes. Epargnes-tu quelque chose? Laisses-tu quelque chose à celui qui te nuit ou que tu hais? T'arrêtes-tu pour quelques considérations divines ou humaines? Te refuses-tu à de certains moyens, comme trop bas ou trop violents? Crains-tu autre chose que la honte de paraître ce que tu es? A quelque gloire et à quelque bonheur qu'un homme soit élevé, est-il hors d'atteinte à ta malice et hors de la portée de tes traits? Ne porte-t-il pas dans son bonheur même de quoi être misérable par l'envie, quand chacun lui envie les biens dont il jouit? Envie, glaive à deux tranchants! Mais es-tu jamais aussi cruelle à celui à qui tu fais éprouver ta cruauté, que tu l'es à toi-même quand tu te livres à tes fureurs?

Suivons, si vous voulez, les principaux états de la vie humaine où l'envie répand son noir venin, et arrêtons-nous à ceux des avantages de ce monde contre lesquels elle est le plus déclarée. Où il y a plus d'orgueil, il y a aussi plus d'envie; et où il y a plus d'envie, il y a plus de ces sortes d'œuvres mauvaises qui troublent le repos de la terre et empoisonnent toutes les douceurs de la vie. Non, la politesse chez les grands ni la politique chez les riches ne couvrent pas assez toute l'envie qu'ils se portent entre eux, et qui les déchire. Chacun la sent trop en soi pour ne l'apercevoir pas dans les autres. Ils sont trop appliqués à piquer l'envie, pour croire qu'en effet ils ne la piquent pas. Ils savent trop qu'ils visent à la même faveur, qu'ils aspirent aux mêmes biens,

pour ne pas se regarder les uns les autres comme ennemis.

Mais, peut-être qu'il n'y a, dans ces concurrences, que de la noblesse, soit dans les sentiments, soit dans les démarches. De la noblesse, avec l'envie au fond de l'âme! L'envie, c'est un apôtre qui le dit, et nous le voyons, l'envie n'a pour suite et pour compagnes que les plus détestables perfidies, les trahisons conduites adroitement, les calomnies concertées habilement, les mauvais offices préparés sourdement, et toutes sortes d'indignités quand elles sont nécessaires. *Ubi æmulatio et contentio, ibi omne opus pravum.* (*Jac.*, III, 16.) L'envie ne traîne après elle, chez les grands qu'elle agite davantage, et où elle a de plus grands objets, que l'amertume, la calamité et la ruine. Ce sont là, dit David, et il l'avait trop éprouvé, les voies de l'envieux : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Psal.*, XX, 16.) La seule voie qu'il ne connaît pas, c'est celle de la paix et de l'amitié : *Viam pacis non cognoverunt.* L'envie, chez les grands, ne s'amuse pas à railler malignement, à contredire ouvertement, à rabaisser durement, à mortifier en paroles un homme qu'il faut tromper pour pouvoir ou l'arrêter, ou le renverser et le perdre sans ressource. C'est là, dis-je, l'ouvrage de la tromperie; et pour cela il faut flatter, il faut caresser, il faut feindre de l'amitié, il faut affecter des empressements, il faut masquer son visage, il faut mettre de la fausseté dans tous ses discours, il faut, en un mot, toute cette politesse, tout cet amas de civilités qui fait le commerce du grand monde. Une chose est ici à remarquer: c'est qu'il semble qu'on soit convenu dans le monde de se cacher ainsi les uns aux autres l'envie qu'on se porte, et qu'on compte en effet, dans ce commerce, sur cette tromperie mutuelle. Mais quand l'envie a réussi par cette voie trompeuse, qui ne devrait donc tromper personne, il faut entendre comment le monde lui-même éclate contre cette envie masquée et couverte d'un si beau voile. Un prince vit tranquillement, content de l'étendue de ses Etats et de l'amour que lui portent ses sujets tranquilles, quand tout d'un coup le démon de l'envie lui souffle une étincelle de son esprit: voyez un grand feu s'allumer dans la terre; voyez toutes les horreurs de la guerre, c'est l'envie qui les a fait monter de l'enfer. Voyez ces conquérants, mieux appelés ravageurs de la terre, destructeurs de la race humaine : c'est l'esprit d'envie qui les a formés.

Et vous, mes frères, qui m'écoutez, et qui n'êtes ni du rang des grands, ni peut-être du rang des riches, ne couvrez-vous pas la même envie du même voile? Cette passion, aussi vive en vous avec de moindres objets, ne va-t-elle pas aussi à ses fins par la même voie? Ne savez-pous pas feindre l'amitié où elle n'est pas, prendre un visage riant avec un cœur plein d'amertume? N'allez-vous pas tous les jours vous réjouir avec celui-ci d'un succès qui vous désole, d'un bien que vous voudriez lui arracher; et vous affliger avec celle-là d'un malheur de famille qui vous transporte de joie au fond de l'âme, et que vous lui avez mille fois souhaité? Dans le même esprit, ne bénissez-vous pas de la bouche celui que vous maudissez dans le cœur? Ne témoignez-vous pas de l'estime, et ne dites-vous pas du bien quand ils sont présents, de celui et de celle que vous déchirez, que vous tournez en ridicule quand ils sont sortis? Ne laissez-vous pas éclater alors toute votre envie, après l'avoir retenue avec violence, et l'avoir seulement laissé apercevoir dans votre froid silence et votre air embarrassé? Et voilà ce qui remplit le monde d'inimitiés plus vives, de haines plus violentes : ces amitiés feintes, ce perpétuel mensonge, cette odieuse fausseté du monde.

Faut-il donc que l'envie se montre à découvert? Elle n'a garde, ce serait un autre inconvénient dans la société; et cependant on s'en garderait mieux, et le remède serait en quelque sorte dans le mal même. Mais l'envie, ainsi profondément dissimulée, et allant, par cette dissimulation, à toutes ces mauvaises œuvres qui la suivent, *omne opus pravum*, est la peste et la désolation même dans la société.

Faut-il vous faire voir, parmi ces choses mauvaises, suite de l'envie, la difficulté des établissements, la ruine des familles, une étrange confusion dans le monde, le désordre partout, les crimes les plus contraires à toutes les lois? Rien n'est plus aisé, d'autant que le malheur est visible, et qu'il fait le plus ordinaire sujet de la censure des prédicateurs de l'Evangile, et des plaintes du monde lui-même. Qui a le courage d'établir aujourd'hui ses enfants avec des biens médiocres? Qui n'est embarrassé de les établir avec des biens immenses, et cela à cause de l'excès des dépenses qu'on fait aujourd'hui dans tous les états? Et ce qui entretient dans le monde cet esprit excessif, cette fureur pour la dépense, ce qui a banni du monde cette simplicité, cette modestie de nos pères répandue sur tout, c'est cet esprit d'envie excessif lui-même dans notre siècle; c'est cette vanité envieuse qui veut égaler celui-ci, passer celle-là, ne demeurer derrière personne, monter au-dessus de tous ceux de son état, et, s'il pouvait, sur la tête de tous les hommes; c'est cette envie qui sort du cœur en même temps que la vanité entre par les yeux, et l'on ne voit partout que cette vanité qui excite l'envie. Cet esprit d'envie et de jalousie dans lequel, peut-être sans s'en apercevoir, et sans en avoir un dessein formel, on élève aujourd'hui ses fils et ses filles; cet esprit d'envie qui s'est formé de lui-même dans les enfants sur les discours d'un père envieux, sur toute la conduite d'une mère jalouse de toutes les personnes de son sexe, et d'une indiscrétion sans égale dans sa jalousie: voilà le mal de la terre.

D'où viennent tant d'injustices que l'on voit sous le soleil, tant de cris que l'on entend dans les tribunaux et dans les places

publiques, tant de plaintes étouffées dans le secret de mille familles ruinées, si ce n'est de l'envie précédée de l'orgueil? Qu'avait à faire cet homme né dans la médiocrité, et peut-être dans la pauvreté; cet homme élevé dans la servitude, et qui s'y était comme condamné lui-même pour toute sa vie; qu'avait, dis-je, à faire un pareil homme de tant de richesses pour être heureux en ce monde? Il a vu dans l'éclat ce personnage qui avait commencé comme lui, ses désirs se sont allumés; et ses désirs croissant avec l'envie l'ont rendu coupable des malheurs publics, en ont fait, sous un nom un peu moins odieux, un homme plus redoutable que les voleurs de la terre. Attachée à son oreille, lui criant le jour et la nuit : Apportez, apportez encore pour avoir une maison comme celle-ci, pour avoir des équipages comme celle-là, pour avoir une table splendide comme tant d'autres; c'est ainsi que cette femme envieuse a jeté ce mari qui se souciait moins de toutes ces vanités, dans toutes sortes de concussions et de rapines. L'orphelin en gémit; la veuve en est désolée, mille gens en vivent dans l'amertume; quelques-uns dépouillés de tout en sont dans la rage et dans le désespoir; c'est l'ouvrage d'une femme envieuse; ce sont les fruits amers de l'envie.

Au jour où sera révélé le secret des cœurs, avec ces œuvres d'iniquité qui souillent aujourd'hui la terre, qui profanent les mariages, qui violent tout dans la société, qui troublent le repos des familles, et mettent le désordre dans le monde en plus d'une façon, on verra encore plus de femmes livrées par la jalousie contre des personnes de leur sexe, que par leur propre corruption, aux désirs criminels et aux faibles poursuites des hommes. On verra des femmes d'un haut rang, malgré leur fierté naturelle, ouvrir l'oreille à d'indignes propositions, devenir accessibles à des hommes trop méprisables, du moment qu'elles auront donné entrée dans leur cœur à l'envie contre des femmes en toute manière plus dignes de compassion que d'envie; et ces femmes, une fois livrées au crime, troublent tout autrement le monde, et déshonorent plus hautement leurs familles. Dans un ordre inférieur, et jusque dans le dernier état, l'envie de l'emporter par les parures, ou par telle autre vanité que ce soit, sur celle qui l'emporte par la beauté, sur celle qui nous efface par son esprit, sur celle qui a le mérite de l'âge ou l'avantage de la naissance: cette envie jalouse a été le premier tentateur que cette femme du peuple a écouté, et la seule tentation à laquelle elle pouvait succomber; et par là la désolation entre avec l'adultère dans ces moindres maisons des hommes, dont l'un et l'autre n'ont osé approcher tant qu'elles sont demeurées fermées à l'envie.

Dans ce sexe tout entier, ce goût naturel pour la vanité, et le plus frivole de la vanité, engendre l'envie; et l'envie, quand elle a conçu, que ses désirs se sont irrités par la vue du monde et de ses pompes, ne se refuse plus au crime; elle va au-devant. Hardiesse, effronterie, impudence, entier oubli des bienséances, voilà l'iniquité de notre siècle, et en voilà le tableau. Et ces iniquités, avec cette hardiesse si contraire à la nature dans ce sexe, ont toutes leur source dans l'envie. Etranges fruits de cet odieux vice, que j'ai peut-être trop fait connaître! Que le reste en demeure caché jusqu'au jour de la révélation.

Il n'y a plus de lien pour attacher les hommes; il n'y a plus d'amitié sûre; il n'y a plus de service qui ne soit à charge; il n'y a plus de nom de frère et de sœur qui ne soit odieux; il n'y a plus d'intérêt qu'on ne foule aux pieds, quand on s'est une fois livré à l'envie, et cela est suivi des dernières horreurs : *Ibi omne opus pravum.* Vous vous rappelez ici sans peine, mes frères, avec toutes ses odieuses circonstances, l'histoire de Joseph jeté par ses frères au fond d'une citerne, et après vendu aux Ismaélites. Vous vous rappelez la conduite de Saül envers David qui avait épousé sa fille; l'injuste colère de ce prince, sa haine profonde, ses transports furieux, ces accès qui le reprenaient si violemment, ces plaintes insensées, ces reproches calomnieux, ces lâches moyens qu'il tenta, cette vengeance dont il voulut armer tous ses sujets, et sa fille la première; enfin ce trouble qu'il mit, pendant tout son règne, non-seulement dans sa famille, non-seulement dans sa cour, mais dans toute la terre d'Israël, pour perdre un homme que son mérite devait lui rendre précieux, que la proximité du sang devait lui rendre cher, mais que l'envie lui avait rendu odieux et tout à fait insupportable. Envie de Saül qui ne put être guérie, et que calmèrent seulement pour quelques moments la soumission, la fidélité, la douceur et la bonté d'un homme qui respecta ses jours, quand il pouvait les trancher d'un seul coup, d'un homme qui s'était éloigné lui-même du trône pour y conserver son ennemi et son persécuteur.

Il n'y a plus ni religion, ni probité humaine où règne l'envie, mais toutes sortes d'injustices. *Ibi omne opus pravum.* On n'est point innocent aux yeux de cette exécrable passion quand on est jeune, quand on a de la beauté, quand on a de l'esprit, quand on a des agréments, quand on est goûté du monde, quand on a de la science, quand on a de la réputation, quand on a du crédit, quand on a des biens de ce monde, quand on a ou de l'industrie ou du bonheur. L'envie s'empoisonne elle-même de tout cela, et après elle répand sur tout cela le noir venin qu'elle en a pris.

Vous le savez, et l'on ne voit autre chose dans le commerce de la vie, qui, par là, en devient insupportable. L'envie ne peut ni entendre dire, ni rien dire elle-même d'avantageux de ceux à qui elle s'attaque. Si elle loue en eux quelque chose, c'est pour blâmer tout le reste. Si elle commence d'un ton hypocrite, par en dire quelque bien, c'est pour finir par en débiter les choses les plus

mauvaises, presque toujours fausses, souvent peu vraisemblables; car l'envie, dans l'espérance de déshonorer ceux qu'elle hait, ne craint pas de se déshonorer sûrement elle-même. Voyez, quand on parle bien d'un homme de mérite, ou d'une femme pieuse, ce silence affecté, ce ris moqueur, cette approbation ironique. Voyez, pour rabaisser celui qui mérite en effet d'être élevé, comme l'envie élève celui qui est trop indigne de pareilles louanges; mais, c'est par cela même qu'il n'a pas de quoi exciter l'envie, que l'envie le loue. Entendez l'envie se plaindre à tout propos des yeux favorables que le public a pour des gens en qui il n'y a rien, dit-elle, que de commun, et que mille autres ne surpassent.

Souverainement injuste, l'envie écoute tout, et relève tout pour condamner; et elle n'écoute rien et n'approfondit rien pour ne pas justifier. L'envie cabale, elle invente, elle calomnie, elle donne du poids à des fables ridicules pour décrier une femme sage, pour perdre un homme de bien. Elle prend le ton haut et affirmatif, elle ne s'étourdit point des cris de l'opprimé, ni des plaintes d'un public équitable; elle suit son dessein, et quand elle a fait à celle qu'elle hait, et à celui qu'elle veut perdre, le mal qu'elle a voulu, elle entreprend de se justifier, et elle cherche à se laver de son crime dans sa propre noirceur. L'envieux se blesse de tout, et il se fait de tout de mauvaises raisons pour haïr et pour décrier celui qu'il ne veut pas aimer et qu'il ne veut pas louer.

Prenons maintenant un ton plus triste, ministres du Seigneur. Elevons la voix de nos pleurs, car c'est en pleurant, et en pleurant amèrement, qu'il faut raconter les maux que fait l'envie dans la religion. Et, en effet, empoisonner la vie humaine, altérer le repos des familles, troubler tout dans la société, ravager la terre, nous appellerons cela des malheurs, et nous les déplorerons, parce que Dieu, selon la doctrine de saint Paul, veut que nous menions une vie tranquille en ce monde. Mais les maux que l'envie fait dans la religion sont bien d'un autre ordre, et je ne sais si les lamentations même de Jérémie égaleraient des malheurs de cette espèce. La religion attaquée par l'envie, attaquée dans son chef, attaquée dans sa source, attaquée jusque dans le cœur, la religion attaquée par l'envie dès sa jeunesse, attaquée dans toutes ses vérités, attaquée dans tout ce qu'elle a de saint et de respectable, voilà ce que nous déplorons. Ces travaux où elle est née, tant de pertes qu'elle a faites; tant d'outrages qu'elle a soufferts; tant de périls où elle a été exposée depuis sa naissance par l'aveuglement et les fureurs de cette passion qu'elle a toujours trouvée armée contre elle: c'est ce qui s'offre ici à nos yeux. L'œuvre de Dieu traversée, la doctrine de Jésus-Christ contredite, ses grâces combattues, sa personne maltraitée, la religion attachée à la croix avec son auteur, et qui, depuis, n'en est plus descendue; voilà les fruits et les œuvres de l'envie: *Ibi omne opus pravum*. La vie des saints agitée, le ministère des hommes de Dieu tantôt rendu suspect, et tantôt rendu inutile; les guerres et les dissensions entre les serviteurs du même maître et frères; l'amertume la plus amère dans la paix; voilà les effets de l'envie: *Ibi omne opus pravum*. Encore un coup, qui nous donnera un cœur pour sentir ces maux, et des larmes pour les pleurer?

Paraissez maintenant, Seigneur Jésus, au milieu de l'envie, ou plutôt environné de ces hommes envieux, qui, comme une troupe de chiens furieux, après avoir crié tout le jour contre le Fils unique de Dieu, le déchirent, le mettent en pièces et se rassasient de son sang. Que cette image, mes frères, ne vous révolte pas; elle est tout entière du Prophète. Qui furent donc ces hommes furieux? Je vais vous l'apprendre. Tous les traits en seront pris dans l'Evangile, et ils composent presque toute l'histoire de Jésus-Christ.

Une secte s'était élevée parmi les Juifs sous le règne des Asmonéens, qui avait d'abord attiré les yeux par une affectation de piété, et qui dans la suite se servit de la considération que ses fausses vertus lui avaient attirée pour s'établir un souverain empire sur les esprits, et dominer surtout dans la religion, en dominant sur les consciences. Réputés savants sans jamais être parvenus au fond de la science, un ton d'autorité et des manières hautes tenaient lieu à ces hommes d'une plus grande connaissance de la doctrine. Zélés observateurs des cérémonies de la Loi, mais n'en connaissant pas l'esprit, et les faisant trop valoir; ne voulant pas établir la vraie justice, et travaillant au contraire à la ruiner par ce qu'ils imaginaient tous les jours d'humain et de superstitieux; hypocrites raffinés, qui, sous le manteau de la religion, cherchaient en tout la gloire du monde. Une insatiable avarice et une ambition démesurée se joignaient à tous ces défauts, et en faisaient des hommes détestables. Une jalousie née de leur esprit superbe et de leur caractère dominant, faisait de tout leur corps une secte redoutable. Il fut donné à de pareils hommes de tromper les simples, d'éblouir les ignorants, d'entraîner les dévots, d'enchanter la nation entière, de se faire craindre des puissances, de remuer la terre, et de faire enfin du Seigneur Jésus tout ce qu'ils voulurent.

C'était le plus doux et le plus aimable des enfants des hommes; tellement saint que lui seul, vivant au milieu du monde, et à la vue des hommes, a pu dire: *Qui de vous me reprendra d'aucun péché?* Il faisait des miracles que personne n'avait faits avant lui. Bienfaiteur public, et commençant par son peuple; Sauveur de la nature humaine, se montrant en tout le Fils de Dieu, et les démons eux-mêmes lui rendant témoignage. Prêchant une doctrine sainte, enseignant la vérité, annonçant aux hommes le royaume de Dieu et sa gloire; ne demandant rien d'eux que leur salut; ne cherchant sur la terre qu'à y glorifier son Père céleste: voilà

quel était Jésus-Christ, et ce qu'il a fait sur la terre. Qu'est-ce donc qui avait pu faire des ennemis, et des ennemis si furieux, à un tel homme? L'envie toute seule. Ces qualités, ces vertus, ces œuvres du Fils unique de Dieu, avec sa doctrine venue du ciel, avaient excité l'envie dans ces hommes pervers, et cette envie a fait mourir le Fils unique de Dieu sur une croix.

Dans ce seul exemple on voit toute la noirceur de l'envie, tout ce que l'envie peut faire contre la religion, et tout ce que la religion a à craindre de l'envie sortie de l'enfer. Injuste, maligne, cruelle, impie, hardie, et n'épargnant rien dans son impiété; aveugle, croyant rendre service à Dieu dans ce qu'elle fait de plus odieux contre Dieu, et se faisant une religion de ce qu'elle entreprend de plus sacrilége et de plus atroce contre la religion.

Exposons toute l'histoire de l'Evangile. Jésus-Christ paraît dans la Judée avec tous les caractères du Messie que la Judée attendait, qu'Israël demandait à Dieu depuis qu'il était formé en corps de peuple; de ce Messie qui était l'espérance de la nation, sur lequel elle avait les yeux tournés; interrogeant tous ceux qui paraissaient, parce que c'était une chose connue dans toute la terre d'Israël, et jusque dans celle des gentils, que le temps du Messie était venu; Jésus-Christ, dis-je, paraît dans ces circonstances et avec tous les caractères du Messie, et les siens ne le reçoivent pas. C'est l'orgueil de la nation, qui d'abord méconnaît le Messie venu au monde dans l'humiliation, quand ils l'attendaient dans la gloire du siècle; c'est l'attachement de ce peuple aux biens de la terre qui l'a tant fait hésiter sur ce Messie né et vivant dans la pauvreté, quand ils comptaient sur un prince de ce monde, riche et venant enrichir son peuple. Mais ce qui a proprement rejeté Jésus-Christ, ce qui l'a rejeté opiniâtrément lorsqu'il a paru au milieu des siens, c'est l'envie: c'est l'envie des pharisiens. Ils avaient député vers Jean pour lui demander s'il était le Messie; mais quand Jean leur aurait dit: *Je le suis*, comme il leur dit expressément: *Je ne le suis pas*, croyez-vous qu'ils l'eussent reçu? L'envie, lorsqu'elle faisait semblant de vouloir s'éclaircir, et qu'elle paraissait, avec un air de religion, tendre les mains à Jean, lui tenait des difficultés toutes prêtes, et lui tendait sans doute un piége. Ils furent contents de Jean, et ils avaient en effet réussi dans leur dessein, lorsque le saint Précurseur confessa devant le peuple qu'il n'était pas le Christ; mais crurent-ils à Jean lorsque voyant passer Jésus, Jean dit de lui: *Voilà celui qui l'est; voilà celui qui est plus grand que moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers.* L'envie des pharisiens donna-t-elle dans le piége innocent que lui tendait Jean, lorsqu'ayant envoyé de ses disciples vers Jésus, il lui donna lieu de faire devant tout le monde tous ces miracles qui devaient faire reconnaître le Messie dans la personne de celui qui les faisait, selon qu'Isaïe les lui avait expressément attribués? Le peuple attendait un Messie, mais les pharisiens, si nous les connaissons bien, n'en voulaient point. Le Messie devait être le docteur de la justice, le maître dans la religion, le triomphateur en Israël, et ils voulaient pour eux ce nom de maîtres, cette domination dans la religion, cet empire sur les esprits dont leur artificieuse hypocrisie les avait mis en possession. Le peuple ouvrait les yeux, et les pharisiens demeuraient aveugles, et se sachant bon gré de leur aveuglement: Cette populace maudite de Dieu, disaient-ils, et ignorante dans la loi, se laisse séduire; mais y a-t-il un seul des sénateurs ou des pharisiens qui ait cru en lui? Le peuple suivait Jésus, courait à lui pour le voir, pour entendre ses instructions, pour être témoin de ses miracles; les pharisiens n'entendaient et ne voyaient tout cela que pour grincer les dents contre lui, s'irriter de plus en plus, et s'affermir toujours davantage dans le dessein de le perdre. Le peuple admirait les paroles de grâce qui sortaient de la bouche de Jésus-Christ, et eux se scandalisaient de tout ce que Jésus-Christ disait, ainsi que de tout ce qu'il faisait. Ils l'observaient dans ses paroles, ils l'interrogeaient pour trouver dans ses réponses ou de quoi le décrier, ou de quoi le faire périr. Le peuple bénissait Dieu, en disant: *Un grand prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple;* les pharisiens maudissaient Jésus-Christ, et le traitaient hautement d'imposteur, de séducteur, de blasphémateur, quand il n'enseignait que la vérité. Le peuple disait: *Quand le Messie viendra, fera-t-il plus de miracles qu'en fait celui-ci?* Et là-dessus plusieurs croyaient en lui; les pharisiens disaient: *Si cet homme était de Dieu, ferait-il ce qu'il fait le jour du sabbat?* Le fonds et les circonstances de ses miracles, ils chicanaient tout, ils les décréditaient toujours par quelque endroit; ils les attribuaient au prince des démons, traitant Jésus lui-même de démoniaque, et, ce qui était pis dans leur bouche, de Samaritain. Le peuple, jugeant simplement de la personne de Jésus-Christ par les merveilles qu'il lui voyait faire, s'attachait à lui, plus ou moins ouvertement, selon que la religion ou la politique le dominait. Les pharisiens, dominés et aveuglés par l'envie, l'avaient déclaré l'ennemi de Moïse et de la religion. Ils avaient établi (et par là ils en arrêtaient beaucoup, et des sénateurs mêmes) que quiconque le confesserait pour le Christ, serait anathématisé et chassé de la Synagogue. Le peuple, partagé en divers intérêts, se partagea au sujet de Jésus-Christ jusqu'au jour de la séduction universelle; les pharisiens obstinés, sans qu'un seul d'eux crût, opéraient par toutes sortes de voies cette séduction du peuple, dont ils avaient besoin pour l'accomplissement de leur œuvre. Le peuple se fit craindre à cet égard jusqu'au jour de la prise de Jésus-Christ; mais l'envie pharisaïque concerta si bien toutes choses, prit des mesures si jus-

tes, sut si bien manier les esprits, échauffer la multitude, tantôt employant la politique, tantôt mettant en jeu la religion, qu'elle se rendit maîtresse du cri du peuple, de telle sorte que tous, excités par les pharisiens, eux-mêmes excités par l'envie, crièrent d'une même voix : *Non pas celui-là, mais Barabbas; ôtez-le, ôtez-le du monde; crucifiez-le, crucifiez-le!* Les sadducéens et les pharisiens, ennemis les uns des autres pour des différends de religion, jaloux entre eux pour les dignités dont ceux-là étaient en possession, et pour le crédit sur l'esprit du peuple que ceux-ci avaient usurpé, ces deux sectes ennemies se trouvèrent réunies contre Jésus-Christ par une envie plus forte que leur haine entre elles. De là naquit ce concert sacrilége, cette ligue d'iniquité qui aboutit à faire mourir Jésus-Christ sur une croix.

Pilate, qui ne prenait aucun intérêt à Jésus-Christ ni à la religion des Juifs, jugeait équitablement : *Je ne trouve rien en lui,* leur dit-il, *de tout ce que vous dites, et qui mérite la mort.* Vous savez comment il parla là-dessus à Jésus, comment il admira son silence, quand on l'accusait de tant de méchanceté; et enfin, tout ce que fit ce magistrat pour le sauver; mais l'envie a été la plus forte, elle a tout conduit dans cette œuvre du démon son père, elle viendra à bout de tout. Après avoir triomphé de tous les sentiments naturels, de toutes les lois de l'honneur et de la conscience; après avoir subjugué la religion, ou plutôt l'avoir fait servir à toute cette menée de l'enfer; après avoir surmonté tous les autres obstacles, elle triomphera de la résistance de celui qui tient, comme il le dit, la vie ou la mort de Jésus dans sa main. Elle se retourne en toutes les façons cette détestable passion qui fait des hommes encore plus détestables qu'elle. Elle est furieuse, elle est souple, elle est artificieuse; elle accuse Jésus d'une manière vague, elle répond de même au juge : si ce n'était pas là un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas mis entre les mains. Elle presse, elle cherche à étourdir le magistrat, elle intéresse la loi et toute la religion des Juifs, elle intéresse l'Etat et la fortune particulière de celui qui doit prononcer; et enfin, elle arrache de lui un jugement de mort par la peur qu'elle lui fait de César.

Quelle joie lorsqu'un traître vient leur proposer de le leur vendre! Quelle joie quand ils le tiennent! Quelle joie après les inquiétudes que leur donna la résistance du juge, quand ils le lui eurent enfin fait crucifier! L'envie, et l'envie particulière de la domination dans la religion a donc enlevé Jésus à la religion. L'envie a donc enlevé à la religion son auteur, son chef, son maître, son docteur, son père. L'envie a porté à la religion ce coup qui devait la perdre, si la religion pouvait périr.

L'envie a traversé la religion et l'a poussée près de sa ruine en faisant mourir Jésus-Christ, et le poursuivant encore après sa mort. L'envie croyait le tenir scellé dans son tombeau; il ressuscite, et la religion avec lui. Mais l'envie ressuscite avec la religion; par ses fureurs le trouble se met dans l'Eglise de Jérusalem et la dispersion suit. Un homme s'élève, c'est Saul, plein de l'esprit des pharisiens, gâté de ce levain qui persécute Jésus-Christ dans ses saints, qui lui fait seul mille maux, qui fait le ravage de son Eglise. La grâce en fait un apôtre qui étend la religion depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, qui parcourt la terre, la soumettant à Jésus-Christ. Mais ne trouve-t-il pas à chaque pas, et partout où il prêche Jésus-Christ, l'envie et la jalousie qui le traversent dans l'œuvre de Dieu?

Les autres apôtres trouvent-ils dans cette même œuvre, je veux dire dans l'établissement de la religion chrétienne, de plus grands ennemis que les Juifs? Et leur envie, qui était devenue plus active, plus furieuse; qui n'avait à cœur que de renverser ce qui s'établissait sur les ruines de leur loi, et dont les historiens nous apprennent en effet des excès étonnants, ne fit-elle pas à la religion tout le mal qu'elle pouvait souffrir dans ces commencements? Ce qui restait de pharisiens, mêlé parmi le peuple dans la dispersion, animait cette haine, ou plutôt cette rage des Juifs qui couraient dans tout le monde pour empêcher que le monde ne devînt chrétien. Ce qui entra de pharisiens dans l'Eglise y porta ce maudit levain. Quelle jalousie des Juifs convertis, entre lesquels il y avait des pharisiens contre les gentils qui étaient en foule dans l'Eglise, et y prenaient la place du peuple d'abord choisi! Quelles contradictions l'Apôtre des gentils n'éprouva-t-il point! Et ne vit-il pas, s'il n'eût résisté en face, l'Eglise chrétienne sur le point de judaïser, par la condescendance qu'avait eue Pierre pour ces Juifs envieux? Ne croyez pas qu'un Ebion et un Cérinthe, qui ont appris, à ceux qui sont venus depuis, à nier, les uns la divinité, les autres la chair de Jésus-Christ, et qui font encore si longtemps après eux tant de mal dans la religion, qui y font tant d'antechrists, fussent autre chose qu'un triste rejeton de cette secte envieuse? Ces opinions judaïques qui ont régné si longtemps dans l'Eglise, qui ont produit ces hérésies contre la trinité des personnes divines, et encore d'autres erreurs, était-ce autre chose que ce levain des pharisiens, que cette religion hypocrite et envieuse dont Jésus-Christ avait tant dit à ses apôtres, et en eux à toute son Eglise, de se garder? *Cavete a fermento pharisæorum.* (*Matth.*, X, 6.)

Malheur à nous, s'écrie saint Jérôme, *l'esprit des pharisiens est encore au milieu de nous!* Il y agit, il y fermente, il y remue les esprits, il y échauffe les disputes, il y forme des contradictions, il y obscurcit les vérités, il cherche à y établir des traditions humaines et à en faire toute la religion, comme il avait fait quand Jésus-Christ parut sur la terre! *Malheur à nous*, s'écrie saint Jérôme, *l'esprit des pharisiens est encore au milieu de nous!* injuste, malicieux, pernicieux à toute

la religion! Nous nous mordons, nous nous déchirons; la sainte doctrine y est affaiblie, la piété en est diminuée, l'Epouse de Jésus-Christ en perd tout son éclat, le Christ entier en souffre, nos ennemis en rient; ils nous chargent d'opprobres, ils demandent à l'Eglise du Dieu vivant où est la vérité au milieu d'elle, et où elle est elle-même.

Nous le disons encore, après tant de siècles, les siècles après nous le diront encore plus haut que nous : *Malheur à nous, l'esprit des pharisiens est encore au milieu de nous!* Et s'il y a quelque plaie, s'il y a quelque douleur, s'il y a quelque crainte, s'il y a quelqu'un des malheurs anciens, s'il y a quelque malheur nouveau, c'est l'esprit des pharisiens, cet esprit d'envie qui l'opère. Je reprendrais volontiers ici les lamentations et les larmes; mais il est temps de faire voir les remèdes qu'on peut apporter à un mal dont vous avez vu de si étranges effets.

SECONDE PARTIE.

Un triste et humiliant aveu m'échappe d'abord. Nous portons tous en nous-mêmes le germe de l'envie, et de l'envie la plus maligne. Nous sommes tous envieux par nature; nous le sommes par la force de l'habitude ou par le malheur de l'éducation; nous le sommes peut-être par faiblesse, et comme malgré nous; mais peut-être aussi le sommes-nous par malice, et comme par réflexion. Tristes enfants d'Adam, nous naissons envieux, et plus envieux que toute autre chose! C'est le premier endroit par où la nature corrompue se découvre et se trahit, pour ainsi dire, elle-même. Saint Augustin, qui ne laissait rien échapper pour découvrir le vice de notre origine, remarqua l'envie, avec ses plus noirs symptômes, dans un enfant à la mamelle. Nous pourrions faire tous les jours la même observation; et, suivant ce vice dans l'enfance, où il se montre tout entier et sans déguisement, nous ne le verrions se retenir un peu lui-même que quand, à la lueur de la raison, l'homme commence à rougir de ce qu'il y a de trop honteux dans cette passion.

L'envie est une tristesse que nous concevons à la vue du bonheur des autres; une peine secrète que nous fait leur mérite, quand nous croyons que c'est au préjudice de notre intérêt ou de notre gloire, ou seulement que nous le craignons. L'envie est une tristesse que nous donnent l'estime et la considération où nous voyons les autres, parce que nous nous croyons fraudés par là d'une préférence d'estime et de considération que nous croyons nous être due, du moins par quelque endroit. Qui ne sent cette tristesse? Qui n'éprouve ces peines secrètes? Qui est mort, ou plutôt qui n'est encore tout vivant à cet égard? L'envie ronge sourdement les âmes; elle entre dans les os, dont elle est la pourriture, selon l'expression de l'Ecriture : *Putredo ossium.* (*Prov.*, XIV, 30.) Elle mine le corps, et souvent, comme pour se marquer elle-même, elle défigure le visage.

Rien ne manque à un fils de roi, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni les autres douceurs de la vie; rien ne lui manque, qu'un bien qu'il ne lui est pas permis de convoiter et de ravir à un autre. Il en tombe dans la langueur; sa maigreur trahit le fond de son âme. Un ami lui en demande la cause : *Quare sic attenuaris macie, fili regis?* Il répond naïvement : C'est que j'aime la sœur de mon frère Absalon : *Sororem fratris mei Absalon amo.* (II *Reg.*, XIII, 4.) Aman fait lui-même à sa femme et à ses familiers amis une pompeuse exposition de la gloire et du bonheur dont il jouit sans concurrent; et après cela il confesse de bonne foi qu'il croit n'avoir rien, et mériter qu'on le plaigne, tant qu'un Mardochée, Juif alors si petit, conservera sa fierté à son égard, et aura, parmi les derniers serviteurs du roi, une place devant la porte du palais. Caïn n'avait rien à envier à son frère Abel, que des avantages spirituels; il les lui envie avec un chagrin qui le dévore; son visage en est tout amaigri; et Dieu lui en demande la raison, en lui faisant entendre que son mal n'est que l'envie. *Quare iratus es? Et cur concidit facies tua?* (*Gen.*, IV, 6.)

C'est ainsi que l'envie est le martyre de l'envieux, soit qu'elle s'attache à la vertu, soit qu'elle s'attache aux biens ou aux honneurs dont jouit un autre : honneurs et biens quelquefois bien au-dessous de ceux dont nous jouissons nous-mêmes. L'envie, que nous prenons souvent pour une juste indignation, que nous prenons presque toujours pour une louable émulation, nous afflige au dedans, et paraît, je l'ai dit, au dehors : *Cur iratus es? Et cur concidit facies tua?* Commençons donc par connaître, à cette tristesse secrète, à ce chagrin qui nous suit partout, marqué sur notre visage, que nous portons l'envie au dedans de nous. Il sera aisé de nous en persuader et d'en savoir l'objet précis, lorsque nous sentirons cette tristesse augmenter en nous, cette colère s'enflammer aux louanges que l'on donne à celui-ci, aux honneurs que l'on fait à celle-là; lorsque nous nous sentirons portés à rabaisser celui qu'on loue, à contester la justice des honneurs qu'on lui rend; lorsque nous nous échapperons en invectives contre ces personnes, et que nous nous joindrons à ceux qui, sans doute par le même principe, en parlent mal. Ne disons pas : Je ne suis ni jaloux ni envieux; ne croyons pas que ce soit amour de la vérité, zèle pour la justice. Cette passion cherche à se couvrir de ces beaux voiles. Cette passion cherche à se cacher à elle-même, et elle a tant de raisons de se cacher aux autres! Mais elle a un intérêt encore plus grand à se connaître elle-même; et c'est là le commencement de son remède.

Se connaître elle-même et se déplaire se suivent, et sont, pour ainsi dire, une même chose. Allons plus loin pour nous guérir. Je ne sais si se faire connaître aux autres, mais d'une manière moins vague et moins générale, pour un homme envieux et jaloux, ne

serait pas un grand remède pour nous guérir de la jalousie et de l'envie. Mais je ne sais si la nature du mal peut souffrir un tel remède. Regardons-le par sa honte et par sa bassesse. Il est bien indigne, en effet, de sentir et d'être en soi-même ce qu'il est si honteux de paraître devant les hommes, et ce que l'impudence elle-même n'aurait pas le courage de confesser.

L'envie est basse et honteuse, même parmi ceux qui se glorifient de toute autre iniquité. Il est, dans ce vice, un fonds de lâcheté que le monde même ne peut souffrir. Infructueuse, et par là même malheureuse; contraire à tous les devoirs de la vie humaine, et plus directement opposée que tout autre vice à l'esprit de la religion chrétienne; détestée de Dieu et des hommes, et le plus souvent incorrigible : voilà les caractères de l'envie.

Personne ne pèche gratuitement. L'homme se propose toujours, en péchant, ou les plaisirs des sens, ou la satisfaction du cœur, ou les richesses de la terre, ou la gloire du monde. Ce sont là les fruits que le voluptueux, l'avare, l'ambitieux, l'homme injuste, et le vindicatif lui-même, peuvent montrer de leur péché. Mais l'envie est ce péché gratuit dont il ne revient à l'homme que son péché même; et c'est de l'envieux qu'on peut dire, dans la plus exacte vérité, cette parole de David : On cherchera le fruit de son péché sans le trouver : *Quæretur peccatum illius, et non invenietur.* (*Psal.* X, 15.) Qu'apporte, en effet, à celui qui en est possédé, cette funeste passion, qu'une inquiétude et des douleurs sans fin, une colère inutile, cette tristesse qui consume la vie, de violents accès de fureur, quand il voit la prospérité qu'il envie prospérer toujours davantage, se nourrir, pour ainsi dire, et s'accroître de ses vœux et de ses malédictions? En est-il mieux quand les autres en sont plus mal? Est-il plus élevé quand son ami ou son ennemi est tombé? Son bien s'accroît-il des pertes que fait son voisin? Sa réputation augmente-t-elle de la diminution que souffre la réputation de sa rivale? Quel vice sorti de l'enfer en porte par avance toutes les peines, si ce n'est l'envie? Je ne vois en effet à l'envieux, au milieu de ses peines, d'autre plaisir que celui que peut goûter le démon au milieu de ses tourments. Content quand les autres sont malheureux, lorsqu'on n'en est pas soi-même plus heureux, quand on en serait soi-même plus malheureux, est-il, si c'en est une, de plus misérable consolation? L'ennemi de cette Providence bienfaisante qui réjouit la terre : voilà l'envieux. Et quel caractère tient plus de celui de l'ancien ennemi du genre humain!

Infructueuse, malheureuse, lors même que ses vœux lui succèdent, et jamais plus punie. Plus funeste à elle-même qu'à celui à qui elle fait sentir sa malice; vérifiant cette parole d'un saint et éprouvant plus que nulle autre passion, cet oracle de la justice divine : Vous l'avez ordonné, mon Dieu, et il est ainsi; l'âme déréglée est son propre supplice, et ce supplice est le triste prélude des tourments de l'enfer. N'est-ce donc pas là assez de maux, tristes enfants d'Adam, pour nous faire craindre l'envie? N'est-ce pas là mes frères, assez de maux pour en faire le remède de ce mal odieux? Joignons-y toujours sa bassesse et sa lâcheté; joignons-y sa profonde malice avec ses fureurs.

L'envie est un mal spirituel, et dès là plus difficile à guérir. L'envie est portée à se justifier elle-même, elle est habile à se couvrir de voiles saints; et quand l'envie est une fois cachée à elle-même, qu'elle se croit juste, qu'elle se croit sainte, qu'elle croit rendre service à Dieu en tuant les siens, qu'elle tient au fond du cœur, et qu'enfin tout l'homme en est infecté, il est difficile, j'ai presque dit impossible, de se corriger. Il faut donc y apporter le remède de bonne heure, de peur d'y travailler inutilement, si on attend plus tard. Il faut s'opposer a ses progrès, et à ses premiers commencements, si on les aperçoit; mais pour s'en apercevoir, il faut avoir les yeux bien ouverts et prendre quelquefois pour soi-même les yeux d'autrui. Il faut se sonder soi-même, et demander à Dieu avec David, de nous sonder et de nous éprouver, pour voir si cette voie d'iniquité n'est point cachée au plus profond de notre cœur. Il faut nous juger nous-mêmes là-dessus, et nous juger rigoureusement par les principes et les règles de la piété, qui sont celles de la charité.

Quelle horreur dans la religion que l'envie! L'envie avec ses œuvres est directement opposée à la charité avec les siennes. L'envie, ennemie de la charité, qui est l'âme de la religion, l'esprit de l'Evangile, le commandement de Jésus-Christ; ennemie de la charité sans laquelle, avec la science des anges, avec une multitude de bonnes œuvres, avec des miracles, avec le martyre même, nous ne sommes rien! L'envie, dont l'œuvre est de désunir les frères, de semer la discorde, de faire dans le monde ce que Dieu déteste au-dessus de tout! Quel secours ne peut-on pas tirer contre cette passion de ses horreurs mêmes?

L'envie commence par des traits malins, et finit souvent par des coups cruels. Elle ravage, c'est son esprit; elle est meurtrière, c'est sa nature. Elle a fait mourir Jésus-Christ, et depuis elle s'est attachée à faire tous les maux qu'elle a pu dans son Eglise. Etienne y périt peu après son maître, et l'Eglise de Jérusalem en fut dispersée. Saul s'élève; Saul, nous l'avons déjà vu, possédé de cet esprit de sa nation et de sa secte, outre la fureur contre l'Eglise naissante. Devenu lui-même docteur et apôtre dans l'Eglise, il trouve partout cette même envie déclarée et armée contre lui. S'il a eu de grands combats à soutenir, s'il a couru de grands périls, s'il a éprouvé de grandes contradictions, ç'a été de la part des envieux, faux frères et faux apôtres. Jean, le plus doux des hommes, trouve dans un Diotrèphe, jaloux de son autorité, un ennemi de sa personne, qui étend sa haine

à tous ceux qui viennent de la part du saint apôtre, et qui trouble toute une Eglise à cause de lui. Tous les autres apôtres du Seigneur dans toute la terre ont eu encore plus à combattre contre l'envie que contre la superstition; et ceux-là, entre ces chefs du troupeau, ont été la victime de cette passion, qui ont péri par la faction des prêtres, ou de ceux de leur nation envoyés dans toute la terre par les pharisiens pour perdre l'Eglise dans ses Pères. L'envie a donc fait plus de martyrs dans la religion que la fausse religion. La religion a tout à craindre de nous, comme nous avons tout à craindre de nous-mêmes, quand nous avons donné entrée dans nos cœurs à l'esprit d'envie, et que nous cherchons à y attacher la piété, en y supposant le zèle.

Nommez-moi une hérésie que l'envie n'ait enfantée, que l'envie n'ait nourrie, que l'envie n'ait rendue irréconciliable contre l'Eglise, que l'envie n'ait animée de l'esprit même du démon? Je ne veux me souvenir et vous parler ici que d'Arius et de Pélage; mais avec ces deux hommes que l'envie fit hérétiques et chefs de secte, je rappelle à votre esprit les plus grands maux de l'Eglise. Schismes et erreurs, tout cela a eu une même origine, et a tenu une même conduite. Et enfin, si l'Eglise, durant le cours des siècles, dans son sein et avec les siens, a été dans des agitations violentes, a senti de vives douleurs, a fait des pertes et a souffert des affronts, c'est l'envie plus que toutes les autres passions, qui lui a causé tant de maux.

Il a fallu vous mettre devant les yeux tous ces maux et tous ces malheurs dans la religion, afin que vous craigniez l'envie qui en est le principe; afin que vous portiez le fer et le feu dans ce mal, si vous le sentez et si vous l'apercevez en vous: afin que vous vous troubliez salutairement et que vous soyez dans une juste inquiétude jusqu'à ce que vous ayez détruit en vous cette passion, ou que vous ayez du moins bien avancé sa ruine.

Le moindre levain d'envie en nous peut aigrir toute la pâte, c'est-à-dire, corrompre toute notre piété. La moindre étincelle de ce feu de l'enfer peut causer en nous un grand embrasement. Car, enfin, mes frères, sentez et comprenez que qui porte l'envie dans son sein, y porte le fonds de l'irréligion, le principe du schisme, la semence de l'erreur, le germe de l'hérésie. Sentez et comprenez que qui porte l'envie dans son sein, y porte l'esprit de trouble et de dissension; l'esprit d'injustice et de calomnie; l'esprit de meurtre et de toute mauvaise action contre le prochain; y porte tout l'esprit du malin; et c'est d'un tel homme qu'on peut dire singulièrement : Il n'y a point de mal qu'ait fait un homme depuis l'envieux Caïn, et qu'un homme fera jusqu'à cet homme de péché qui paraîtra dans les derniers temps, et que formera l'envie, qu'un homme livré à l'esprit d'envie ne puisse faire, sur le modèle du premier, et pour préparer les voies au second.

Mauvais en tout; et à quoi serait bon l'envieux? A quoi serait il bon, quand il est mauvais pour lui-même? Tels sont les envieux dans la société civile. Avec le moindre degré d'envie, s'il l'entretient et s'il l'échauffe, il n'est point d'homme qui puisse dire de lui : Je n'irai que jusqu'à ce point de malice; ni de qui les autres puissent dire : Il n'est point capable d'un tel forfait. Quand on est capable, comme l'envieux, de se perdre soi-même, pour perdre les autres, de quoi n'est-on pas capable pour troubler le monde?

O horreur, qui ne sera jamais assez détestée des hommes! ô mal qu'on ne craindra jamais assez, et auquel on n'apportera jamais d'assez prompt ni d'assez fort remède!

Mes frères, croyez, puisque je suis homme et que je participe, malheureux que je suis, à cette corruption de la nature humaine, que je m'irrite ici moi-même pour vous irriter avec moi contre ce mal inquiet et malfaisant. Mais en travaillant à détruire en nous-mêmes l'envie, il faut travailler à en guérir les autres et à la prévenir en eux.

Rappelez ici, mes frères, toutes les règles de la charité chrétienne, toutes les lois qu'elle nous impose au sujet du prochain; toutes nous engagent à le guérir de l'envie qu'il peut avoir conçue contre nous, et à chercher à prévenir ce mal en lui. Le travail est difficile et ingrat, le remède coûte souvent beaucoup à celui qui l'emploie; mais outre que nous devons tout à la charité, il est à observer qu'en travaillant à guérir le prochain de ce vice, nous pratiquons nous-mêmes les plus héroïques vertus du christianisme.

Un homme vous hait sans sujet, il se déclare contre vous en toute occasion, il cherche à vous susciter des ennemis, il vous traverse dans toutes vos entreprises et vous fait tout le mal qu'il peut, et cela uniquement par esprit d'envie : cet homme est pourtant votre prochain qu'il faut aimer. C'est un malade que votre religion vous a mis entre les mains pour le guérir, s'il est possible. Le remède fût-il composé de votre sang, s'il devait guérir votre frère malade, vous devriez le lui donner, comme Jésus-Christ a composé de son propre sang le remède de vos maux. Mais le sang n'est pas ici nécessaire. Les bons offices, les discours avantageux, les manières prévenantes, enfin tout ce qui est de l'amitié chrétienne et de la politesse civile; voilà ce que vous devez à vos frères, et ce que vous devez singulièrement à votre frère malade d'envie contre vous. Le remède n'opère rien, il faut en attendre plus patiemment l'effet. Le remède ne fait qu'aigrir le mal, ce n'est plus votre faute; il ne faut pas cependant abandonner votre frère, mais redoubler pour lui vos prières avec vos efforts.

Mais au lieu de cela, quand votre frère a conçu de l'envie contre vous et vous hait sans sujet, vous vous croyez autorisé par tous les sentiments de la nature et par toutes les lois humaines, à mépriser un tel homme

et à lui marquer votre mépris, à le décrier de votre côté, à lui rendre de mauvais services en vous défendant contre les siens, à prévenir sa mauvaise volonté trop connue par des précautions qui le perdront. Je reconnais en cela la malignité du cœur humain, j'y reconnais, si vous voulez, la sagesse de ce monde. Mais je parle à des chrétiens qui doivent tout souffrir de l'envie, ainsi que de toutes les autres passions malfaisantes, et qui doivent par-dessus cela, se souvenant de leur religion, qui est tout entière de la charité, secourir leurs ennemis et leurs envieux comme les autres hommes. Vous n'attaquez point, vous vous défendez; vous ne faites que rendre le mal qu'on vous fait : c'est votre droit. Usez donc de ce prétendu droit et vous achèverez de perdre, en aigrissant son mal, une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort, vous perdant vous-mêmes avec elle. Un homme est jaloux de votre mérite, de vos talents, de votre fortune et sa jalousie contre vous éclate en toute rencontre. C'est un grand péché que cette envie ennemie des dons de Dieu, qui s'irrite des dispositions de sa providence; c'est un grand péché que cette envie injuste et cruelle contre une fortune innocente, contre un mérite modeste, contre des talents qu'on ne peut ni s'ôter ni cacher tout à fait. Mais n'irritez-vous point l'envie de votre prochain par ce pompeux et indiscret, et indécent étalage de la vanité des richesses? N'excitez-vous point l'envie de votre prochain par ces talents ou trop vantés, ou trop montrés? N'allumez-vous point l'envie dans le cœur de votre prochain par ces discours ramenés sans fin et sans pudeur à votre science, à votre mérite, à la considération qu'on a pour vous dans le monde, et à ce personnage brillant que vous y faites? Ne vous rendez-vous pas coupables de l'envie de votre prochain par cette affectation d'égaler ceux qui sont au-dessus de vous, par la dépense de votre table; de l'emporter sur vos égaux, par la magnificence des habits ou des équipages? Voilà un péché que le monde ne connaît pas, et dont vraisemblablement il ne se corrigera pas; voilà un péché aussi coupable que l'envie même; cette montre fastueuse de tout ce qui excite l'envie, ce dessein marqué de se faire valoir au-dessus des autres, par quelqu'un de ces avantages qui flattent l'amour-propre en éblouissant les hommes. C'est pourtant la première chose qu'il faut réprimer en nous, autant pour ne pas pécher nous-mêmes, que pour guérir ceux qui pèchent contre nous. C'est cette modération, cette modestie que saint Paul veut qu'un chrétien mette devant les yeux de tous les hommes : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.* (*Phil.*, IV, 5.)

Cette femme vous hait sans raison, et par pure envie, elle vous déchire dans les compagnies sans ménagement, et l'indiscrétion ou la malice viennent vous le rapporter; celle-ci vous insulte en face et vous pique à tout propos par des railleries amères. Je l'ai dit, le remède coûte beaucoup, mais si vous voulez guérir votre prochain, et vous-mêmes ne pas pécher, et vous-mêmes pratiquer une grande vertu, il faut vaincre cette envie par votre douceur, par des paroles obligeantes, par une attention persévérante à faire plaisir à celle qui vous hait et vous persécute par envie.

Cette fille ne peut pas vous souffrir à cause de votre jeunesse, à cause de votre esprit, à cause de vos agréments ou du goût qu'on a pour vous dans le monde. Vous ne pouvez pas vous donner des années et vous ôter votre esprit; vous n'êtes pas obligés de vous défigurer ni de vous faire haïr dans le monde; mais s'il y a du christianisme dans votre cœur, pour vous-mêmes et pour votre prochain malade, vous serez attentifs à couvrir et à obscurcir ce mérite du monde, pour ne pas blesser les yeux du monde; cet œil du monde qui est mauvais, comme parle l'Evangile, c'est-à-dire envieux. C'est la vertu qu'on envie en vous. Mais n'est-ce point plutôt le faste, l'orgueil de votre vertu, la complaisance que vous paraissez avoir dans votre vertu, les avantages que vous voulez tirer dans le monde de votre vertu? Mes frères, s'il y a une instruction importante à donner aux hommes, tant pour eux-mêmes que pour les autres, c'est sur la manière dont ils doivent être vertueux aux yeux des hommes. Ils doivent, montrer de la vertu pour édifier, et comme dit l'Evangile, pour porter les hommes à glorifier le Père céleste; ils doivent en cacher pour ne pas les irriter. Ils doivent toujours couvrir leur vertu du voile du silence et de la modestie; et s'ils sont obligés d'en souffrir quelquefois les éloges de la bouche des autres, ils doivent encore plus souvent, ou les écarter, ou les arrêter. Que la modestie, en un mot, accompagne toujours la vertu, et il n'y aura que les hypocrites et les méchants qui s'en blesseront; c'est un mal que toutes les précautions de la vertu ne peuvent empêcher.

Après un éclat de l'envie, allez trouver cet envieux pour le corriger entre vous et lui; et sans donner un air de correction à votre discours, montrez tant de bonté à votre frère, qu'il rougisse de son envie, et qu'il en demeure corrigé et guéri. L'envie se forme dans le cœur de votre frère, vous en sentez les premières piqûres; une marque effective d'amitié dans ces commencements le guérira et vous gagnerez votre frère. C'est votre réputation que l'envie attaque; est-ce avec fondement? Corrigez-vous, avant que de vous en prendre à l'envie et faites servir à un aussi grand bien la malice de votre adversaire. C'est une juste réputation que l'envie cherche à vous ôter. Il est des réputations qu'on pourrait abandonner un peu plus à l'envie, une réputation d'esprit ou de science, la réputation d'être plus ou moins riche, d'être plus ou moins jeune. Mais toujours l'obligation de guérir le prochain, ou du moins d'y travailler, vous engage à prendre ces moyens doux dont j'ai parlé, et ces

moyens, employés par la charité, pourront vaincre ici la malignité.

Quant à la réputation sur les mœurs et sur la foi, il faut certainement la défendre contre l'envie, parce que le soin de notre réputation sur ces deux points nous a été ordonné de Dieu, comme faisant une partie de sa grâce. Mais en défendant sa réputation contre l'envie, il faut toujours épargner l'envieux, parce que c'est votre frère, et donner lieu, s'il se peut, à son repentir. Cette réputation de vertu qui vous est si chère, l'envie s'attache à la diminuer. Peut-être vous est-il bon d'être ainsi humilié : votre vertu vous éblouit et vous flatte trop, et vous en deviendrez plus solidement vertueux. Cependant, comme c'est un grand mal pour votre frère d'avoir pour vous cet œil mauvais, il faut employer, pour guérir votre frère, tout ce que pourra imaginer la charité toujours ingénieuse.

Touché de compassion pour votre frère, oubliez la légère blessure qu'il a pu vous faire, et courez à lui qui s'est percé le sein de sa propre épée. Parlons sans figure : comme le mal qu'il s'est fait, en enviant en vous jusqu'aux dons de Dieu, est bien plus grand que celui qu'il a pu vous faire par toute sa malice, vous devez, selon toutes les règles de la charité, être bien plus dans l'inquiétude pour une âme qui se perd, que pour un homme qui a souffert quelque chose dans sa réputation, quoique cet homme ce soit vous.

Oui, chrétiens, ayons compassion de notre frère ; car outre qu'il perd son âme, ce qui doit nous toucher sensiblement, il est assez malheureux d'être livré à une passion pleine d'amertume et de chagrins. Ayons compassion de l'envieux, et ne le soyons pas nous-mêmes. Ne portons point envie au méchant, parce que sa prospérité fait son malheur ; parce que son bonheur prétendu est un châtiment du ciel qui doit nous effrayer pour lui, et non pas nous animer contre lui. Ne portons point envie au pécheur, parce que le fruit de son péché lui sera bientôt enlevé, et qu'il ne lui en restera que le repentir en cette vie, et s'il ne se repent, la peine éternelle en l'autre. Ne portez point envie à l'homme, à la femme du monde qui se glorifie de ses avantages, parce que toute la gloire de ce monde passera comme l'herbe des champs et tombera comme la fleur des prairies. Ne portez point d'envie à l'homme vertueux. La vertu doit bien exciter en nous une noble émulation, mais non pas nous inspirer une lâche et basse jalousie : la vertu du prochain peut bien nous humilier, mais ne doit pas nous irriter ; la vertu du prochain est le don de Dieu, l'ouvrage de sa grâce que nous devons demander pour nous; mais elle ne doit pas nous affliger dans les autres, parce que nous ne devons pas être méchants, parce que Dieu est bon. Et au reste, si au lieu de nous affliger des dons qu'il fait à nos frères, nous nous en réjouissons, dès là nous y participons, et ils nous deviennent communs avec eux. N'envions pas à nos frères la sagesse et la connaissance de la vérité; cherchons à la partager avec eux, et à nous nourrir avec eux de ses fruits.

Mes frères, si l'envie cherche à se cacher en nous dans de certains replis de la dévotion, allons fouiller jusque-là avec la lumière de la piété. Si l'envie a gagné le fond de notre cœur, allons la chercher au fond de notre cœur, et l'en arrachons durement : c'est ainsi que cette passion veut être traitée. Maltraitons-la afin qu'elle ne nous domine pas, en la réduisant à bien parler, à se rétracter, à se confesser elle-même pour ce qu'elle est. Humilions l'envie pour sa malignité; haïssons l'envie pour sa noirceur; craignons l'envie à cause de ses suites. Gémissons sur ce qui nous reste de ce vice, parce que nous sommes hommes; mais en même temps parce que nous sommes chrétiens, et que la charité est l'esprit même du christianisme; que la charité est la belle vertu des enfants de Dieu et des disciples de Jésus-Christ, que la charité est la vie de notre vie, que la charité nous rend semblables à Dieu, que la charité gagne les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort ; appliquons-nous à nous corriger de l'envie, qui est l'ennemie mortelle de la charité, le vice des démons, le poison de la piété, et tout ensemble le malheur de la vie. Appliquons-nous à en guérir nos frères; afin qu'unis ensemble par le lien parfait, qui est celui de l'amour chrétien, nous aidant les uns les autres, au lieu de nous nuire, nous arrivions ainsi unis, au lieu de la parfaite unité, qui est en même temps celui de la parfaite charité. *Amen.*

SERMON X.

Pour le quatrième vendredi de Carême.

HOMÉLIE SUR LA SAMARITAINE.

Venit (Jesus) in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo. (*Joan.*, IV, 5.)

Jésus vint dans une ville de la Samarie nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

Que Dieu tout saint et tout ennemi qu'il est du péché se laisse néanmoins trouver à l'âme pécheresse qui le cherche; qu'il écoute les préparations d'un cœur pénitent, qu'il ait compassion de l'homme misérable qui gémit sur lui-même, et qu'il soit ému par ses cris, qu'il se laisse toucher par ses larmes; et qu'après l'avoir laissé longtemps prier et frapper à la porte de la miséricorde, il lui ouvre enfin et son sein et ses bras pour le recevoir : c'est ce que nous aurions tous pensé d'un Dieu dont la nature est la bonté, dont le nom est la charité, dont la miséricorde est abondante, et au-dessus de toutes ses œuvres.

Mais que ce Dieu, qui trouve en lui-même et sa gloire et son bonheur, qui n'a pas besoin de l'homme, qui se passe du juste, et qui doit détester le pécheur, fasse à celui-ci toutes les avances; que ce bon pasteur coure après la brebis fugitive jusqu'à se fatiguer;

que, fatigué de sa course, il attende l'âme pécheresse avec une longue patience; qu'assis auprès du puits de Jacob, il paraisse avoir une soif ardente du salut d'une femme de Samarie; qu'il ait comme épié le moment, où seul avec elle, hors du bruit, loin des objets, il pourra l'entretenir du royaume de Dieu; qu'il s'applique à l'instruire et à la convaincre, à la dégoûter du monde et de son péché, à s'insinuer dans son esprit et à toucher son cœur; qu'il la montre à elle-même pour la forcer à se haïr; qu'il se découvre à elle pour l'obliger à se jeter entre ses bras; qu'il la presse, en lui fermant toutes les voies par où elle pourrait s'échapper; et qu'enfin il achève par une force victorieuse ce qu'il a commencé par une douceur qui tient plus de la sagesse que de la puissance : c'est une conduite au-dessus des pensées de l'homme : c'est un mystère de la grâce qu'expose en même temps à nos réflexions, à nos éloges et à notre admiration l'évangile de ce jour.

A ce mot d'exposition du mystère de la grâce, que de pensées différentes s'élèvent dans les esprits! Et à quoi s'attend ici chacun de vous? Non, chrétiens, ne vous attendez pas de me voir porter aujourd'hui dans la chaire, qui deviendrait pour vous un théâtre, les contestations de l'école, et les tristes disputes qui se sont élevées de nos jours dans l'Eglise. Loin de traiter ici ces fâcheuses contestations, je voudrais les étouffer dans tous les cœurs, les effacer de tous les esprits, les rayer de tous les livres, et en abolir, s'il se pouvait, l'odieuse mémoire. Loin de faire aujourd'hui un nouveau récit de nos malheurs aux philistins qui s'en réjouiraient et nous insulteraient, je voudrais, si je pouvais, leur cacher tout ce que craint l'Eglise de Dieu de pareilles divisions, et tout ce qu'elle en souffre. Je voudrais me dissimuler à moi-même, qu'armés en faveur de cette malheureuse puissance pour le mal, que personne ne peut disputer à l'homme; qu'en faveur de ce malheureux pouvoir de résister à la grâce que chacun sent trop en lui-même, nous courons risque de devenir ingrats envers la grâce toute-puissante du Fils de Dieu, et de la combattre à titre d'erreur. Mais j'ai presque fait ce que je voulais éviter. Hâtons-nous de commencer.

Vous allez voir, mes frères, dans une homélie suivie de notre évangile les démarches que la grâce fait à l'égard du pécheur, les résistances que le pécheur apporte à la grâce, et enfin le triomphe de la grâce sur le pécheur qui lui a fortement résisté. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Représentez-vous, Messieurs, une femme de vile condition, avancée en âge, depuis longtemps l'objet du mépris public pour avoir eu cinq maris, et alors le scandale de la ville pour avoir substitué un adultère à ces cinq époux légitimes; une femme étrangère à Jésus-Christ, ennemie des Juifs par où le salut pouvait lui venir, attachée par religion à la superstition de ses pères, rassurée dans son erreur, tranquille dans son libertinage, préparée de cœur à résister de toutes ses forces à la grâce, et à ne pas même écouter le Sauveur du monde, telle était la Samaritaine. Et c'est cette femme que Jésus-Christ vient chercher, que la grâce prévient de toutes ses douceurs, et qu'elle va bientôt attaquer avec toute sa force. Première démarche de la grâce : chercher le pécheur qui ne la cherche pas, et parmi les pécheurs choisir souvent ceux qui paraissent plus indignes de la grâce. *Venit Jesus in civitatem Samariæ.*

Connaissez la grâce, pécheurs, pour ne pas croire que vous l'ayez méritée, et en même temps pour ne pas l'éloigner de vous, soit en la méprisant, soit en y comptant trop. La grâce est gratuite, c'est son nom qui nous l'apprend; la grâce est toute-puissante, c'est l'action de celui qui fait tout ce qu'il veut sur le cœur de l'homme et dans le cœur de l'homme comme dans tout le reste de la nature. Nous reconnaîtrions ces deux caractères de la grâce à chaque action de piété que nous faisons, si nous connaissions bien notre indignité et si nous sentions toute notre corruption. La grâce est gratuite et toute-puissante, mais elle ne montre jamais davantage sa gratuité et sa toute-puissance que quand elle va chercher des brebis qui n'étaient pas du bercail, que quand elle cherche des pécheurs comme cette femme de Samarie, qui semblent s'être exclus eux-mêmes du salut; elle ne paraît jamais plus puissante et plus gratuite que quand elle triomphe d'une pécheresse comme celle-ci, en qui se trouvent réunis l'erreur de l'esprit, l'endurcissement du cœur, la corruption des mœurs et une particulière opposition aux voies ordinaires que la grâce prend pour éclairer les hommes et les convertir. Partageons donc aujourd'hui notre admiration entre la gratuité de la grâce et sa puissance, quand nous voyons cette femme de Samarie cherchée, poursuivie, attaquée de près et enfin vaincue par la grâce. Voilà donc, Messieurs, ce que la grâce, sans qu'elle le doive au pécheur en aucune sorte, se doit à elle-même et doit à sa gloire : paraître ce qu'elle est, gratuite et puissante.

Mais sous prétexte que la grâce est gratuite et puissante, que la grâce se plaît à faire quelquefois des coups extraordinaires, sous prétexte qu'il est aussi aisé à Dieu de vaincre les grands obstacles que de surmonter les petits, sous prétexte que la grâce n'a besoin d'être prévenue par rien et qu'elle agit tous les jours indépendamment de tout ce qui aurait pu précéder de la part de l'homme; sous ces prétextes, dis-je, faire tout ce qu'il faut pour éloigner la grâce, ne rien faire de ce qui peut nous en approcher, en un mot, l'attendre tranquillement et dans une totale inaction, donner lieu aux voies extraordinaires et au miracle, c'est une opposition à la grâce, dont il est important de vous faire connaître la conséquence.

Il est égal à la grâce, dit-on, il lui est même plus glorieux de triompher d'un im-

pie que d'un pécheur ordinaire, de pardonner mille iniquités que de n'en pardonner qu'une, de convertir une âme qui a vieilli dans le monde et dans le péché que de toucher une jeune personne qui a à peine commencé à goûter les plaisirs de la vie. C'est sans doute ainsi que vous raisonnez, vous, qui depuis que vous êtes entré dans les voies de l'iniquité ne vous êtes point arrêté et n'avez point cessé d'y courir; vous qui d'une vie simplement mondaine avez passé sans peine au crime; qui, d'un engagement criminel, mais caché et moins odieux, avez passé si vite au scandale et aux derniers excès de la passion; vous à qui la mort ou la légèreté de l'homme n'a pas plutôt enlevé un premier adultère que vous en prenez un second, qui n'avez pas plutôt quitté le second par caprice ou par inconstance que vous en prenez un troisième; vous qui avec un mari avez eu peut-être cinq adultères de suite, et peut-être cinq à la fois, ou peut-être un dernier qui a chassé tous les autres; vous qui joignez les vices du premier âge avec les faiblesses du dernier. Vous comptez sans doute sur une grâce à qui il est égal, quand elle veut nous chercher, que nous l'ayons prévenue en la manière que nous le pouvons ou que nous l'ayons toujours repoussée; que nous l'ayons demandée, que nous l'ayons attirée ou que nous l'ayons comme priée de s'éloigner; vous comptez, dis-je, sur cette grâce, vous qui n'avez point marqué d'autre terme à vos désordres que celui où vous serez las de pécher, ni d'autre temps à la grâce de Dieu que celui où vous l'appellerez, ce que vous ne vous proposez pas de faire si tôt.

Mais, dites-moi, je vous prie, est-il aussi commun de voir un pécheur obstiné se convertir qu'un pécheur ordinaire? de voir une pécheresse changer de cœur à cent ans comme dans le premier âge? Est-il aussi aisé de changer de vie après mille crimes qu'après une première faute? Il n'est donc pas si indifférent d'avoir plus ou moins péché, d'avoir mené plus ou moins longtemps la vie du monde. En multipliant les obstacles, en fortifiant les oppositions, en endurcissant de plus en plus votre cœur, en augmentant votre corruption, en vous accoutumant à résister aux remords de votre conscience, qui sont des excitations de la grâce, vous éloignez la grâce, vous rebutez la grâce, vous réduisez Dieu à sortir des voies ordinaires pour vous convertir, et dès là que vous voulez donner lieu au miracle, vous vous rendez indigne que Dieu en fasse pour vous; et aussi Dieu sacrifiera la gloire qu'il aurait tirée d'un miracle tel que votre conversion à la vengeance qu'il doit tirer de celui qui l'a voulu mettre dans l'obligation de faire des miracles pour le convertir.

C'est à la grâce à nous prévenir, c'est à la grâce à nous appeler, c'est à la grâce à nous attirer; c'est elle qui commence, c'est elle qui achève; c'est elle qui, après nous avoir laissés sentir tout ce malheureux pouvoir de lui résister et tout notre attachement au mal, triomphera de nous et de notre volonté rebelle quand elle voudra, comme elle voudra. Je reconnais à tout cela la doctrine de saint Paul et celle de l'Eglise, exprimée dans toutes ses prières. Mais s'il est certain, et un point même de la foi, qu'il faut que la grâce vienne à nous, ce n'est pas cependant en vain que Jésus-Christ nous dit plutôt : « Venez à moi, vous qui êtes accablés du poids de vos misères, » que de nous dire : Attendez que j'aille à vous. Il y a donc un attrait secret qui nous attire à Jésus-Christ en même temps que l'Eglise nous parle, que ses ministres nous exhortent, Jésus-Christ nous exhortant par leur bouche; attrait que nous n'écoutons pas et que nous ne voulons pas suivre. Toute la religion nous enseigne que c'est la grâce qui doit nous chercher la première; mais en même temps toute la religion nous crie avec le prophète : Cherchez le Seigneur, *Quærite Dominum.* (*Isa.*, LV, 6.) Toute la religion nous dit avec un apôtre : Approchez-vous de Dieu, pécheurs, et Dieu s'approchera de vous. *Appropinquate Deo, et appropinquabit vobis.* (*Jac.*, IV, 8.) Toute l'Eglise retentit encore de la condamnation de cette attente oisive et tranquille de la grâce dans le crime et dans le désordre, comme de ce que l'esprit humain a jamais imaginé de plus contraire aux bonnes mœurs et de plus pernicieux au salut.

Vous ne vous sentez pas attiré, dit saint Augustin; priez, afin que la grâce vous attire. *Non traheris, ora ut traharis.* Vous attendez tranquillement, sans sollicitudes, sans efforts de votre part, que Dieu vous aide, dit le même saint (*De pecc. mer.*, l. II, 5); mais Dieu ne veut aider que celui qui cherche à être aidé et qui fait pour cela ce qu'il peut. *Adjutor noster Deus dicitur, nec adjuvari potest nisi qui aliquid sponte conatur.* C'est un langage commun dans l'Eglise qu'en attendant tout de la grâce prévenante, et tout dépendant en effet de cette grâce, il faut faire cependant comme si tout dépendait de nous; et que si c'est toujours l'ouvrage de Dieu que de vaincre les oppositions du dedans, c'est souvent l'œuvre de l'homme de lever tous les obstacles du dehors. Vous savez tant de choses sur la grâce. Sachez donc encore que la grâce n'est point toujours sensible, et qu'ainsi ne point faire de certaines démarches vers Dieu, sous prétexte qu'on ne sent pas en soi la grâce, c'est souvent manquer à la grâce du salut. Sachez donc encore que, comme la grâce dans sa conduite ordinaire n'opère la conversion du pécheur que par degrés, avec une grâce faible, attendre une grâce plus forte pour commencer, c'est souvent faire échouer la grâce de la conversion. Sachez donc encore que souvent la grâce commence et le salut et la conversion par de petites choses, et qu'ainsi ne pas faire ces petites choses, sous prétexte qu'on fera tout à la fois et que ces petites choses ne sont rien, c'est souvent manquer sa conversion et son salut par un rien qui dans un certain enchaînement de grâces était tout. Ainsi tout s'accorde dans la bonne doctrine de la grâce,

elle combat la presomption aux forces de l'homme, la confiance en son propre travail, et en même temps elle demande les efforts et le travail de l'homme ; elle nous apprend qu'il faut que Dieu nous cherche, et en même temps elle nous pousse à chercher Dieu, et enfin elle n'enseigne rien de contraire à ses principes quand elle conclut de tout ceci que, pour une Samaritaine indolente sur sa conversion, qui aura trouvé le salut sans le chercher en aucune façon, il y aura cent pécheurs qui, s'ils ne s'instruisent, s'ils ne prient, s'ils ne cherchent, s'ils ne lèvent de certains obstacles, ne trouveront pas le salut.

Première démarche de la grâce : elle vient à nous : *Venit Jesus in civitatem Samariæ.* Seconde démarche de la grâce : elle nous attend. Jésus, après s'être fatigué pour venir chercher la Samaritaine, ne la trouvant pas environ la sixième heure du jour au puits de Jacob, où elle devait venir, s'asssied auprès de ce puits, et là, il attend avec patience la femme de Samarie : *Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem.* Il y a une patience, il y a un silence, il y a comme une inaction de Dieu qui succède aux invitations, aux pressements, à certaines démarches de la grâce plus vives et plus marquées. Mais ce silence est une voix pour qui sait entendre les différentes voix de Dieu. Cette attente de Dieu invite à sa manière à la pénitence ; et enfin cette espèce d'inaction, quand Dieu pourrait ou se retirer, ou perdre le pécheur, c'est ce que j'appelle la seconde démarche de la grâce : Dieu attend, dit le Prophète, pour pouvoir vous faire miséricorde : *Exspectat Dominus ut misereatur vestri.* (*Isa.*, XXX, 18.) Et certes, si Dieu était un homme, s'il prenait conseil de sa justice, s'il écoutait les ressentiments de sa colère, après avoir fait les avances, après avoir conjuré, après avoir frappé inutilement à la porte de notre cœur, il se serait retiré ; et alors, pécheurs, vous le chercheriez vous-mêmes en vain. Mais, rejeté une première fois, il attend que vous soyez revenus à vous-mêmes ; comme s'il n'avait pas d'abord bien pris ses mesures, il choisit une circonstance plus favorable ; comme s'il s'était mis en chemin de trop bonne heure, il attend la Samaritaine jusqu'à l'heure de midi. Fatigué d'avoir couru après le pécheur, *fatigatus ex itinere*, il se repose, mais c'est sur le chemin par où le pécheur doit passer. Il s'assied, *sedit*, mais c'est auprès du puits de Jacob, où les nécessités de la vie doivent lui amener la Samaritaine : *Sedit sic supra fontem.*

Reconnaissez ici, pécheurs, tout ce que la grâce fait pour vous, lors même qu'elle semble ne faire autre chose que vous attendre ; et prenez garde de mépriser celui qui se repose et qui se tait, comme vous avez méprisé celui qui a crié, celui qui a conjuré, celui qui a couru après vous. Car, comme il s'est lassé de crier et de conjurer, comme il s'est lassé de courir, il pourrait bien se lasser d'attendre ; et dans son silence, et dans son attente, il ne laisse pas de vous avertir qu'il est las d'attendre : *Laboravi sustinens.* (*Jer.*, VI, 11.)

Mais le pécheur craint aussi peu d'abuser de la seconde grâce que de la première. Presque tous les pécheurs se reposent sur une patience de Dieu à l'épreuve des délais, à l'épreuve des mépris, à l'épreuve d'un refus constant et opiniâtre. Combien d'âmes mondaines se promettent que Dieu les attendra, non-seulement jusqu'à la sixième heure du jour, qui est le déclin de la jeunesse, mais jusqu'à la fin du jour, qui est la fin de la vie ! Combien de gens attachés au crime ne craignent rien tant que de voir changer en une grâce importune et pressante, en une sollicitude trop vive, cette patience tranquille et muette dont Dieu use envers eux ! Si ce n'est pas là abuser de la grâce, ce que saint Paul appelle une invitation à la pénitence et les richesses de la bonté de Dieu n'est pas une grâce.

L'opposition à la grâce dont je parle ici, c'est cette paresse spirituelle qui fait prolonger le plus qu'on peut une vie qu'on goûte ; qui fait différer à un temps, et puis à un autre, une démarche pénible, un sacrifice qui coûte. Cette opposition à la grâce, ce sont ces délais d'Augustin à un lendemain qui ne vient jamais. Cette opposition à la grâce, c'est cette répugnance pour le bien, et cette force de l'habitude au mal qui fait demander à Dieu, qui a déjà eu tant de patience, d'en avoir encore. Ayez patience, mon Dieu, vous ne perdrez rien ; je vous aurai servi plus tard, je vous servirai avec plus de ferveur ; je vous aurai offensé plus longtemps, je ferai une plus grande pénitence. A un âge plus avancé, je n'aurai plus de regret aux plaisirs de la vie, le monde ne me conviendra plus, ou je ne lui serai plus propre ; alors je serai à vous sans retour, et je vous aimerai sans partage. Ayez patience jusqu'à ce temps-là, Seigneur, vous serez dédommagé : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* (*Matth.*, XVIII, 26.)

Le cœur du pécheur, et souvent sa bouche dit à Dieu : Attendez, Seigneur, que je sois sorti de cet embarras d'affaires, que je me sois dépouillé de cette charge, que j'aie établi tous mes enfants, que je sois dans une situation d'esprit plus tranquille, que je puisse renvoyer cet adultère avec moins d'éclat et moins d'inconvénient : *Exspecta.* Dieu a-t-il patience, et le temps qu'on lui a marqué est-il venu ? on se fait de nouvelles raisons de différer, et on lui demande avec la même hardiesse d'avoir égard à ces nouvelles raisons, et d'attendre encore : *Reexspecta.*

Ainsi, peut-être, la Samaritaine avait-elle différé jusqu'au milieu du jour de venir puiser de l'eau sous prétexte de quelques petites affaires domestiques ; mais au fond parce que le puits était éloigné, qu'on n'en tirait de l'eau qu'avec peine, et qu'on ne remontait pas à Sichar avec une cruche pleine d'eau sans beaucoup de fatigue. En un mot, elle avait différé par cette paresse

qui fait différer tout ce qui coûte à la nature.

Enfin, voici la femme de Samarie, amenée par les nécessités de la vie, ou plutôt attirée secrètement par la grâce, qui vient puiser de l'eau au puits de Jacob : *Venit mulier de Samaria haurire aquam.* Enfin la grâce veut mettre fin à ces retardements du pécheur; elle en viendra à bout, parce qu'il faut à la fin se rendre à une force pleine d'attraits; mais avant que de voir le triomphe du Sauveur du monde, vous verrez ce que peut l'homme contre Dieu, tout ce que la nature porte en elle d'oppositions à la grâce. Quel bonheur pour l'âme engagée dans le péché que la grâce de la conversion soit efficace par sa propre vertu! Dieu serait honteusement vaincu, et l'homme demeurerait malheureusement vainqueur. Si l'homme, sans perdre sous l'action même de la grâce le plein pouvoir de résister, ne se trouvait pas enfin réduit à vouloir céder à Dieu, quel malheur pour l'homme! quel désespoir pour le pécheur! Mais enfin, Dieu ayant guéri sa volonté, dit saint Augustin, Dieu lui ayant donné le vouloir, dit saint Paul, l'homme veut, et alors le pécheur est converti.

Jésus-Christ dit à la Samaritaine : Donnez-moi à boire : *Dicit ei Jesus: Da mihi bibere.* Nous serons toujours étonnés, chrétiens, de voir un Dieu, pour nos besoins, avoir besoin lui-même d'un verre d'eau ; mais soyons encore plus touchés de ce qui se cache ici sous ce besoin naturel. C'est de la conversion de cette femme, c'est de la nôtre que Jésus-Christ a soif; et il nous la demande comme son besoin, et comme un besoin tel que celui de la soif dans les hommes: *Da mihi bibere.* Dieu oublie donc ici qu'il est Dieu, et qu'il n'a besoin de rien! qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de l'homme, et qu'il doit rejeter le pécheur de sa bouche! Dieu oublie donc ici tout ce qu'il est! Un roi aurait encore plus d'intérêt à ramener un sujet rebelle, qu'il ne s'abaisserait pas jusqu'à le conjurer de rentrer dans son devoir; un ami d'égale condition craindrait de rendre trop fier son ami qui l'a méprisé, s'il redemandait avec empressement son amitié; un époux outragé plus d'une fois n'ira pas, s'il peut vivre sans elle, chercher cette épouse infidèle, et lui insinuer avec des paroles si douces de revenir, et de lui donner à l'avenir plus de satisfaction; un père même résistera aux sollicitations de ses amis au sujet d'un enfant qui aura tout oublié et tout violé, loin de l'aller prier lui-même de retourner dans sa maison. Mais Dieu oublie sa grandeur pour sa bonté; mais Dieu s'abaisse jusqu'où les hommes ne s'abaissent pas; mais Dieu s'abaisse jusqu'à demander à l'homme, comme le besoin d'un Dieu, comme le soulagement d'un Dieu, comme une grâce qu'il lui fera, comme un service qu'il lui rendra, de revenir de ses égarements et de se convertir à lui. Non, Jésus-Christ, tant notre salut le touche, ne craint pas d'exposer sa grâce à nos refus; il ne craint pas de s'exposer lui-même à nos mépris, en nous demandant, pressé par sa charité, comme par une soif brûlante, d'avoir pitié de nous-mêmes et de ne pas vouloir périr!

Qu'est-ce donc à notre égard que cette soif de Jésus-Christ qui le presse? *Da mihi bibere.* Le sacrifice de cette passion criminelle, de cet amusement dangereux ; la restitution de ce bien mal acquis; la portion qui lui est due, dans la personne du pauvre, sur ce bien légitime ; le renoncement à cette vie sensuelle et voluptueuse; le renoncement à cette vie toute dans les embarras de la terre; le renoncement à tant de plaisirs, à tant de folies, à tant de vanités, à tant de passions de ce siècle, et à la vie du monde elle-même : voilà la soif de Jésus-Christ, ce qu'il vous demande, pécheurs et âmes mondaines; et vous entendriez cette voix de Jésus-Christ, si au lieu d'errer toujours hors de vous-mêmes, vous étiez dans le moment présent au fond de votre cœur : *Da mihi bibere*; donnez-moi à boire.

Mille renoncements, mille sacrifices qui ne sont connus que de vous; une justice plus pleine et plus abondante en bonnes œuvres; une conversion plus parfaite; une vie plus rangée; un cœur plus détaché de toutes les choses de la terre, et plus échauffé pour toutes les choses de Dieu; une vertu plus épurée de toutes ces faiblesses de l'homme, et plus forte dans les épreuves : voilà la soif de Jésus-Christ à votre égard, ce qu'il vous demande, à vous qui vivez dans la piété : *Da mihi bibere.*

Voyez dans la réponse de la Samaritaine ce que le pécheur oppose à la grâce qui commence à le presser et qui ne veut plus de retardement à sa conversion. La crainte de la conversion et de la grâce : voilà ce que la grâce trouve dans le pécheur. Le pécheur regarde Dieu qui le presse de se convertir, comme un ennemi de son repos et de son plaisir; comme un exacteur importun qui vient le fatiguer mal à propos, et le tourmenter avant le temps; comme un maître dur et impitoyable qui veut qu'on lui rende tout sur-le-champ. Le pécheur regarde la grâce qui veut s'insinuer dans son âme par sa douceur, comme une ennemie dont l'approche est dangereuse, comme un serpent flatteur dont le souffle est contagieux; et il lui ferme la porte de son cœur par cette seule parole : Il n'y a point de commerce entre nous : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* Ministre de la grâce! Juif comme vous êtes, et de religion différente, comment traiterions-nous cette affaire ensemble? J'irai aux prophètes de mon Père et de ma Mère; j'irai à mes prophètes de Samarie : *Quomodo tu, cum Judæus sis, bibere a me poscis, quæ mulier sum Samaritana?*

En quittant le péché, dit-on à ce ministre avec qui on est entré en discours, vous voulez qu'on embrasse la piété sans réserve. Pour une seule confession, et encore à Pâques, vous exigez mille choses ; et moi je

veux continuer la même vie; et moi, en quittant le crime, je veux me réserver mille plaisirs que je n'ai jamais regardés comme défendus. Vous exigez la pénitence, et j'en ai horreur. Vous demandez le recueillement et la retraite, et la dissipation de la vie dans le jeu et les amusements m'est devenue nécessaire. Vous voulez le travail et la prière; et je n'ai l'usage ni de l'un ni de l'autre. Avec vous c'est aujourd'hui un retranchement, demain un autre; et je ne veux rien changer à mes divertissements, rien changer à mes liaisons, rien changer à mes ajustements et à ma manière de me mettre. Vous voudriez me réduire à vos règles, et je voudrais vous amener à mes coutumes : nous ne conviendrions pas : *Non coutuntur Judæi Samaritanis*

On dit de celui-ci : Quelle autorité a-t-il pour me prêcher sans cesse ? On dit de celle-là : Elle a bonne grâce de me donner aujourd'hui tous ces avis, après m'avoir donné si longtemps de mauvais exemples. Dans la bouche d'un ami, les remontrances n'ont pas assez de poids; de la part d'un ennemi, les censures révoltent plutôt qu'elles ne corrigent. Ah! que ce soit un homme sans caractère et sans droit; que ce soit un Juif; que ce soit un ennemi, c'est la vérité, qui vous parle par la bouche de ce Juif; c'est la grâce elle-même qui vous presse par le ministère de cet ennemi. On le sent bien, mais on se débarrasse tout d'un coup et de la grâce et de la vérité, en disant : C'est un Juif, comment se croit-il chargé de ce qui me regarde? *Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana*

Ce prédicateur persuade, il est pressant, il n'est pas outré dans sa morale; mais nous ne sommes pas de même religion sur la grâce : il est Juif, et je suis Samaritaine : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.*

Vous savez, mes frères, ce que c'était que la Samarie : c'était une contrée schismatique, dont les habitants, demi-Israélites, demi-Assyriens, tantôt l'un, tantôt l'autre, offraient le matin des sacrifices au Dieu d'Israël, et le soir brûlaient de l'encens devant les idoles d'Assyrie. Les Samaritains ne reconnaissaient pas les prophètes pour les docteurs, et ils retranchaient de la loi de Moïse tout ce qui ne s'accommodait pas à leurs mœurs. Tel est le monde, qui nous regarde, nous autres ministres de la parole, comme les Samaritains regardaient les Juifs; comme des gens qui, sans égard aux usages ou aux prétendus priviléges de Samarie, voulons tout ramener à l'unité du culte, tout rappeler à l'ancienneté, tout réunir dans la même règle; qui voulons, en un mot, charger les Samaritains du joug de toute la loi, et les faire vivre comme le peuple de Dieu. Persuadés que notre zèle en cela est outré et nos prétentions injustes, ils se déchargent de tout par cette seule parole : *Qu'on ne peut vivre à Sichar comme à Jérusalem.* Les mondains se défendent donc par là : qu'ils sont Samaritains, et nous Juifs; qu'ils ont leurs règles, comme nous avons les nôtres; que nous n'avons pas assez d'usage de leurs mœurs pour les condamner avec fondement. C'est ainsi que le monde rejette notre ministère, et en le rejetant, rejette la grâce avec tous les noms odieux qu'il sait nous donner : *Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Si vous connaissiez le don de Dieu, dit alors Jésus à la Samaritaine : *Si scires donum Dei.* Ce don de Dieu, montré de si loin, promis depuis si longtemps, annoncé en tant de manières; ce don de Dieu, l'attente des Juifs, et de Samarie elle-même; désiré de tout le genre humain, et dont tout a besoin sur la terre; ce don de Dieu, sans lequel tout ce que Dieu a donné n'est rien, après lequel Dieu n'a plus rien à nous donner, parce qu'il nous donne tout en le donnant, c'est son propre Fils. Et ce vrai Fils de Dieu, c'est celui qui vous parle : ô si vous le connaissiez! *Si scires donum Dei!*

Le don de Dieu, c'est donc Jésus-Christ lui-même. Le don de Dieu, c'est la grâce. L'homme ne pense pas assez mal de lui-même, pour penser bien de la grâce de Dieu. Il sait que la grâce est un secours; mais il ne se croit pas assez faible pour ne pouvoir se passer en rien de ce secours. Il croit que c'est un secours puissant; mais il croirait aussi se trop ôter à lui-même, s'il donnait à la grâce de Dieu toute la part qu'elle a dans la conversion de l'homme. Il est peut-être convaincu que sans la grâce il ne pourra jamais se convertir; mais il n'est peut-être pas moins persuadé que quand il voudra se convertir, la grâce ne lui saurait manquer; ce n'est pas là connaître le don de Dieu : *Si scires donum Dei;* si vous connaissiez le don de Dieu, vous sauriez que la grâce est un bienfait gratuit, et non une dette ou une obligation de Dieu envers l'homme; vous sauriez que Dieu, qui la donne toujours par miséricorde, peut la refuser quelquefois par justice. *Si scires donum Dei* : si vous connaissiez le don de Dieu, vous sauriez que celui qui a résisté longtemps à la grâce, peut la souhaiter enfin inutilement; vous sauriez que sans la grâce nous ne pouvons faire ni les grandes choses ni les petites; vous sauriez que, comme on est infailliblement vaincu sans ce secours, avec ce secours on est infailliblement vainqueur : *Necesse est ut quo adjuvante vincimus, eo iterum non adjuvante vincamur.* C'est le pape saint Célestin qui parle ainsi. *Si scires donum Dei :* si vous connaissiez le don de Dieu, vous sauriez ce que l'épée est à celui qui attaque, et le bouclier à celui qui se défend, ce que la pluie est à la terre, ce que la rosée est aux plantes; ce que le remède est au malade, ce que le lait est aux enfants, ce que le pain est aux hommes tout formés, ce que l'âme est au corps; la grâce l'est à l'homme pour le guérir, pour le délivrer, le faire vivre, lui faire faire le bien et éviter le mal.

C'est moi, nous dit la piété, qui suis la

don de Dieu. Si vous me connaissiez : *Si scires donum Dei;* loin de me craindre, loin de me haïr, vous me rechercheriez, et vous auriez soif de moi. Si vous aviez éprouvé la douceur et le bonheur qu'il y a d'être à Dieu, et de ne servir que lui : *Si scires donum Dei,* vous ne me rebuteriez pas comme vous faites. J'exige une vie réglée; mais dans cette vie je fais couler mille consolations secrètes. Je commande des choses pénibles à la nature; mais je porte avec moi la force et l'onction. Je ne permets plus de sales voluptés, je voudrais le sacrifice de tant de frivoles amusements; mais je suis moi-même un plaisir qui dégoûte des autres plaisirs. Je fais verser quelquefois des larmes; mais ce sont des larmes qui ont quelquefois trop de douceur. Je suis contraire à toutes les passions; mais je donne un repos et une satisfaction de conscience que les passions ne donnent pas. Quelquefois j'afflige, quelquefois je dépouille, quelquefois j'humilie; mais dans ces différentes adversités, je donne ce qui rend plus content que la santé, ce qui rend plus tranquille que les richesses, ce qui rend plus heureux que tous les bonheurs de ce monde, Ah ! si vous me connaissiez ! *Si scires donum Dei!*

Si vous me connaissiez, et si vous saviez, poursuit Jésus-Christ, qui est celui qui vous demande à boire, qui est celui qui vous demande votre conversion et votre salut? *Et quis est, qui dicit tibi : Da mihi bibere?* Vous lui auriez demandé la grâce, vous lui auriez demandé ce qu'il vous demande lui-même, et il vous l'aurait donné: *Tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.* La grâce se fait connaître et se montre à nous, pour ainsi dire, par son côté avantageux; par là elle attire à soi nos désirs, et elle se promet elle-même au désir vif et sincère : *Et dedisset tibi aquam vivam?*

Il semble que la Samaritaine va se rendre, qu'elle va demander avec ardeur cette grâce désirable qu'on lui promet, et elle ne fait au contraire que former des difficultés injurieuses à la grâce. Elle se défie de sa vérité ; elle se défie de ses attraits ; elle se défie de sa puissance. Nous trouverons tout cela dans ces trois paroles que dit ici coup sur coup la Samaritaine. La femme lui dit : Seigneur, vous n'avez point de quoi en puiser, et le puits est profond, d'où pourriez-vous donc avoir de l'eau vive? *Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est : unde ergo habes aquam vivam?*

Vous n'avez rien pour puiser cette eau que vous m'offrez : *Neque in quo haurias habes.* Dieu n'est donc pas véritable dans ses promesses? Jésus-Christ est donc peu certain dans ses paroles? Dieu a donc bien besoin de l'homme, qu'il veuille l'attirer ainsi à son service par de belles paroles et de fausses promesses? Ce n'est peut-être pas Dieu qu'on croit menteur; c'est nous qui sommes des imposteurs, qui prenons tout ceci dans nos pensées, qui parlons quand Dieu n'a pas parlé, qui promettons ce que Jésus-Christ n'a pas promis, qui descendons à ce lâche et indigne personnage pour vous attirer à nous. N'est-ce pas là, pécheurs et gens du monde, ce que vous pensez de nous? Nous souffririons cet outrage, s'il ne s'agissait pas du malheur de votre vie et de la perte de vos âmes, en vous laissant croire que nous vous trompons, du moins par piété et par zèle. Nous souffririons de passer dans vos esprits pour des hommes sans vérité, si l'insulte ne retombait pas sur Jésus-Christ. Car c'est lui-même qui vous dit par la personne de la Samaritaine : Vous lui auriez demandé de l'eau vive, et il vous l'aurait donnée : *Petisses ab eo, et dedisset tibi.*

Le pécheur pense mal de Dieu, et en parle mal en des sens tout contraires. Ah! comment le pécheur, toujours ennemi de lui-même, toujours opposé à la grâce, tantôt par présomption et tantôt par défiance, s'ôte la grâce à lui-même? Il avait espéré follement; il désespère plus malheureusement. Il ne se souvient qu'il est grand pécheur, que quand il faudrait en quelque sorte s'étourdir là-dessus. Il n'est frappé de l'abus de la grâce, et n'en pense d'une manière plus grande en un sens, que pour l'humilier réellement. Il avait dit . J'aurai la grâce sous ma main, je l'appellerai et elle viendra ; je m'avancerai vers elle, et elle ne se retirera pas. Et quand la grâce le presse, il dit: C'est un ouvrage trop difficile ; je suis trop enfoncé dans l'abîme, la grâce ne m'en retirera pas : *Et puteus altus est.*

Le pécheur, pour sa ruine, veut se défier de la puissance de la grâce. Tel qu'Israël, qui disait dans le désert, où il parla si mal de Dieu, selon la remarque du Prophète : Comment le Seigneur pourra-t-il nous donner à manger et à boire dans ce lieu sec et stérile? *Quomodo poterit parare mensam in deserto?* (*Psal.* LXXVII, 19.) Tel, dis-je, qu'Israël, le pécheur nous dit : Comment dans ce triste désert de la piété où l'on veut nous faire entrer, comment dans cette terre séparée de tout, dans cette terre où il ne croît rien, pourra-t-il nous faire trouver ces consolations dont on nous parle? Comment nous fera-t-il cueillir ces fruits si doux sur les buissons et sur les épines de la pénitence? Comment pourra-t-il tirer pour nous de la sécheresse de cette vie chrétienne où l'on veut nous engager, cette eau vive et rafraîchissante? *Unde ergo habes aquam vivam?*

Voilà comme le pécheur raisonne tous les jours et de Dieu, et de lui-même, et de la grâce. Au bout de son raisonnement, il dit donc : Comment la grâce pourra-t-elle faire en moi de si grandes merveilles? comment pourrai-je rompre ces habitudes anciennes, et vaincre tant de passions à la fois, et toutes si fortes? comment pourrai-je soutenir toute la règle et tout le sérieux de la vie chrétienne? comment pourrai-je me passer de mes plaisirs accoutumés? comment la grâce pourra-t-elle tirer cela de moi, qui suis un fonds si sec et si aride? Voilà comment le pécheur raisonne pour s'embarrasser lui-

même et se délivrer de la grâce : *Unde ergo habes aquam vivam?*

C'est le comment qui vous embarrasse, Jésus-Christ n'en est pas embarrassé. L'homme est faible, mais Dieu est fort. Vous ne trouverez aucune ressource en vous-même : c'est ce qu'il faut au secours d'en haut. Entre les mains de la sagesse de Dieu tout est bon, entre les mains de sa puissance tout est victorieux. Sa grâce a plusieurs formes, *Multiformis gratia Dei ;* voilà le moyen que Dieu a pour vous séparer de tout ce que vous aimez follement ; pour vous diviser d'avec vous-même ; pour vous changer en un autre homme ; pour vous retirer de l'iniquité, comme du fond des eaux ; pour vous guérir de vos faiblesses ; pour vous soutenir dans le chemin de la vertu, pour faire avancer parmi les difficultés, et vous porter enfin dans sa demeure sainte. Croyez seulement, et demandez, et vous verrez la merveille, et vous verrez les profondeurs s'aplanir, les moyens naître du sein des obstacles, et le remède sortir du mal. On s'étonnera sans doute comment Dieu aura pu entrer dans un cœur comme le vôtre ; comment du fond du puits, de l'abîme où vous êtes, de l'opposition qu'on voit en vous à la piété, Dieu aura pu tirer de vous de l'eau vive : *Puteus altus est, unde ergo habes aquam vivam?* Mais enfin quand son bras l'aura fait, il n'y aura plus qu'à admirer et à rendre grâces.

Etes-vous plus grand, dit alors la Samaritaine avec une espèce d'insulte, êtes-vous plus grand, dit-elle à Jésus-Christ, que notre père Jacob qui nous a creusé le puits, et en a bu lui-même avec ses enfants et ses troupeaux? *Nunquid tu major es patre nostro Jacob?* Oui, femme, qui raisonnez trop pour vous défendre de la grâce qui vous poursuit ; oui, celui-ci est plus grand que votre père Jacob. C'est lui qui ouvre les sources où les hommes puisent avec joie, et qui les a en lui-même : *Haurietis in gaudio de fontibus, salvatoris.* C'est lui qui est la pierre du désert, et qui tire de lui-même l'eau qui y coule et qui suit son peuple. Oui, femme, au lieu de ce puits de Samarie, souvent sec, et toujours difficile, il vous ouvrira à Jérusalem des fontaines aisées et abondantes. Au lieu de ces eaux de Samarie éloignées et profondes, il vous donnera auprès de lui des eaux douces et rafraîchissantes, qui ne vous laisseront pas sentir les peines d'une vie nouvelle, ou qui, vous les laissant sentir, vous les feront aimer. Oubliez donc Samarie et son puits. Quittez Samarie et tout ce qui vous y attache. Jésus-Christ, plus grand que votre père Jacob, a de quoi vous dédommager abondamment de tout ce que vous quitterez pour lui. Nous l'allons voir, avec toute la suite de mon sujet dans une seconde partie.

SECONDE PARTIE

Sans s'arrêter à lever ici toutes les difficultés que lui fait la Samaritaine, Jésus-Christ va tout d'un coup à la source du mal. Cette femme n'avait jamais bu que de l'eau du puits de Jacob, elle y était accoutumée et y paraissait attachée, du moins par nécessité ; Jésus-Christ entreprend de la dégoûter de cette eau. Quiconque, lui dit-il, boit de cette eau, dont Jacob a bu avec ses enfants et ses troupeaux, aura encore soif : *Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum.* C'est ainsi que la grâce, souvent même avant que d'avoir éclairé l'esprit, commence par répandre dans l'âme le dégoût de tout ce qui la tient attachée.

Quiconque boit de cette eau aura encore soif : *Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum.* Qu'est-ce donc que cette eau du puits de Jacob qui n'éteint pas la soif? Ta gloire, tes richesses, tes plaisirs, tes amusements, monde frivole et trompeur ! Ton abondance elle-même, monde vide dans ta plus grande plénitude ! monde plus abondant en besoins et en nécessités, dans une plus grande abondance ! L'ambitieux n'a jamais assez d'honneurs, l'avare n'a jamais assez de richesses, le voluptueux n'a jamais assez de plaisirs, l'âme mondaine n'a jamais assez d'amusements, le libertin n'a jamais assez de crimes ; et on peut leur dire à tous avec le prophète : et tout cela ne vous a pas rassasié : *Nec sic es satiata :* Et tout cela n'a pas rempli votre soif : *Necdum fueris expleta.* (*Ezech*, XVI, 28.) Les honneurs laissent la soif des honneurs : les richesses laissent la soif des richesses : *Omnis qui bibit ex aquâ hac, sitiet iterum.* Les nouveaux plaisirs qu'on prend pour apaiser cette nouvelle soif l'irritent encore davantage. C'est la soif donnée pour breuvage à la soif : *Sitiet iterum.* Quelle misère ! quel malheur ! si toutefois nous devons appeler un malheur ce qui sert à nous tourner du côté de Dieu. Les eaux de Jéricho sont amères au milieu d'une terre si riante : *Sed aquæ pessimæ* (IV *Reg.*, II, 19.) Les eaux de Samarie n'éteignent pas la soif ; *Qui bibit ex aquâ hac, sitiet iterum.* Creusez-vous d'autres puits, habitants de Sichar ; courez à de nouvelles sources, mondains altérés ; imaginez de nouveaux plaisirs, pécheurs insatiables ; amassez les consolations les unes sur les autres, habitants de la terre : rien d'humain, rien de charnel, rien d'ici-bas n'éteint la soif. Ainsi l'avez-vous réglé dans votre providence pleine de sagesse et de bonté, ô mon Dieu ! afin que toute âme se tourne vers cette eau divine de la grâce qui épuise la soif.

Et c'est celle-là que Jésus-Christ promet à la Samaritaine : *Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* Oh ! qui nous donnera de comprendre et de sentir que la piété, ne fît-elle que diminuer nos désirs humains et en modérer l'ardeur, nous ôterait par là une partie de notre soif, et tarirait la source de ces inquiétudes si vives ! La piété sait souffrir la disette : Je sais avoir faim et avoir soif, disait saint Paul : *Scio esurire et penuriam pati.* (*Phil.* IV, 21.) La piété désire peu de choses : elle a toujours assez d'honneurs ; elle a toujours assez de richesses ; elle a toujours assez de divertissements, quand elle a ce qui suffit. La piété

désire peu ce qu'elle désire pour la terre; et par là, dans ses désirs même, elle n'a pas soif, et elle ne souffre pas cette continuelle altération des mondains et des pécheurs de la terre. Ah! qu'on est ennemi de soi-même, quand on ne désire pas cette piété contente de ce qui suffit, et qu'on ne se presse pas de la demander; qu'on ne sait pas la demander, même dans les ardeurs de la soif!

Jésus-Christ, maître dans l'art de convertir les âmes, élève maintenant la Samaritaine à cette eau divine qui éteint pour jamais la soif, et il lui en inspire le désir. Mais l'eau que je lui donnerai, dit-il, deviendra dans lui une source d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle : *Sed aquæ, quam ego dabo ei, fiet in eo, fons aquæ salientis in vitam æternam.* Sans doute il faut effrayer les pécheurs qui souvent ne sont accessibles à la grâce de Dieu que par là. Il faut leur prêcher, et jusqu'à les fatiguer, que ces folles joies du monde sont des sources de larmes brûlantes et intarissables pour l'éternité; que ces plaisirs qu'ils nous vantent tant, et dont ils sont affamés, sont de vraies semences de douleur pour la vie future : *Vera semina dolorum.* Il faut leur faire voir dans le lieu des tourments, le riche sensuel et voluptueux, qui désire une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue, sans que personne la lui donne. Mais il faut aussi élever leur âme à cette unique et intarissable source du bonheur, qui est dans la vie éternelle. Que sont, en effet, toutes les douceurs et toutes les consolations que nous promettons à la piété en cette vie, que de faibles écoulements de ce fleuve de joie qui inonde la cité de Dieu? que de légers avant-goûts des délices ineffables du ciel? Il faut donc tourner, même les premiers désirs de l'âme attachée au monde et à ses plaisirs, vers ces biens infinis dont Dieu rassasiera ses saints, vers ce torrent de volupté dont il les enivrera dans la céleste Jérusalem : *Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.*

En effet, la Samaritaine, lasse de venir puiser de l'eau si loin, et de la tirer du puits de Jacob avec tant de peine, n'entend pas plutôt parler d'une eau qui ôte la soif pour toujours, et qui rejaillit jusque dans la vie éternelle, que toute l'impétuosité de son naturel et la vivacité de ses désirs se portent tout d'un coup vers cette eau divine; et elle la demande avec ardeur : *Domine, da mihi hanc aquam.* C'est un commencement de conversion, lorsqu'une âme, dégoûtée des misères du péché et fatiguée des peines du monde, commence à désirer la fin de ces misères et de ces peines. C'est une conversion déjà avancée, lorsque, par un attrait demi-charnel, demi-céleste, nous demandons à Dieu cette grâce qui doit et nous rendre la vie présente plus douce, et après des jours plus heureux sur la terre, nous mériter encore la félicité du ciel : *Domine, da mihi hanc aquam.* Ce désir de la Samaritaine est bien imparfait, sa prière paraît d'abord tout humaine : *Ut non sitiam, neque veniam huc haurire.* Mais bientôt l'attrait céleste venant se mêler avec l'attrait humain, ou plutôt le surmonter, cette femme, en qui la nature se montre si vive, paraîtra un prodige de la grâce.

Dégoûté de sa misère, le pécheur doit encore haïr son iniquité; et c'est où Jésus-Christ va conduire la Samaritaine. Allez, lui dit-il, chercher votre mari, et venez ici avec lui : *Vade, voca virum tuum, et veni huc.* Seigneur, vous qui êtes prophète, ignorez-vous que celui avec qui cette femme vit, n'est pas son mari? Non, le Seigneur ne l'ignore pas; mais il veut que cette femme le confesse elle-même, afin que sa confession lui mérite son pardon. Il veut soutenir jusqu'au bout ce caractère d'insinuation qui lui a déjà ouvert le cœur de cette Samaritaine; et il ne veut pas perdre par l'amertume de son zèle, ce qu'il a presque déjà gagné par la douceur.

Cette pécheresse en effet, ne pouvant pas se voir innocente, ne voulant pas se voir criminelle, elle se dérobait à ses propres yeux, elle s'étourdissait sur son état. Que fait la grâce? Elle ramène la pécheresse à elle-même par des détours pleins de sagesse : elle lui met la lumière devant les yeux, mais sans l'approcher trop : elle ménage sa délicatesse, mais sans lui dissimuler tout à fait sa faiblesse : Quel art divin! *Voca virum tuum.*

Cependant la Samaritaine, qui craignait ou qui avait honte de s'accuser, prend le parti d'une réponse équivoque : Je n'ai point de mari, lui dit-elle : *Respondit mulier : Non habeo virum.* La sagesse qui est en Jésus-Christ se serait-elle trompée ici, et la Samaritaine va-t-elle échapper à la grâce par un équivoque? Non, cette femme n'échappera pas au piége innocent que la grâce lui a tendu; et la sagesse divine saura bien conduire par la force à une heureuse fin, ce qu'elle a si bien commencé par la douceur. Le cœur est préparé par l'insinuation : voici maintenant le zèle Vous avez raison, lui dit Jésus-Christ, vous n'avez point de mari; et après avoir eu cinq maris, celui avec qui vous vivez maintenant n'est pas votre mari. Vous avez dit vrai en cela : *Bene dixisti... Nunc quem habes non est tuus vir. Hoc vere dixisti.*

Ministres de Jésus-Christ, coopérateurs de sa grâce, voilà notre modèle à l'égard des pécheurs, si nous voulons les gagner. La douceur, l'insinuation doit précéder, le zèle ne doit paraître que le dernier. Il ne faut montrer une âme criminelle à elle-même comme dans un miroir, que quand elle n'a pas voulu se voir dans une peinture. Ce n'est que quand le pécheur ne veut pas se reconnaître dans une parabole, qu'il lui faut dire en termes clairs : Vous êtes cet homme : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.) Ce n'est que quand une pécheresse n'a pas voulu entendre ce reproche adroit de son crime : Allez chercher votre mari : *Voca virum tuum,* qu'il faut lui dire à découvert : Celui avec qui

vous vivez, n'est pas votre mari : *Quem habes, non est tuus vir.*

Mais rendez justice à tant de ministres de Jésus-Christ contre qui vous avez fait des plaintes si indiscrètes et peut-être si amères : Ne traitent-ils pas l'affaire de votre conversion et de votre salut dans la chaire, je pourrais y ajouter le tribunal, dans l'esprit et avec les sages ménagements de Jésus-Christ. Dans la chaire, démasquons-nous trop les coupables? Caractérisons-nous trop les personnes? Avons-nous blessé quelqu'un par des vérités indiscrètes? Avons-nous dit en termes durs ce que nous aurions pu exprimer par des paroles touchantes? Et si nous vous avons reduit à ne pouvoir vous justifier à vous-même votre passion; à ne pouvoir plus vous dissimuler à vous-même que vous vivez dans le désordre, et que vous êtes le scandale de la ville, qu'avons-nous fait en cela dont Jésus-Christ ne nous donne aujourd'hui l'exemple, et que vous n'approuviez vous-même ici dans sa conduite?

Les uns s'irritent contre le prophète, les autres le méprisent, plusieurs le censurent; quelques-uns l'admirent, mais ils s'en tiennent là. Personne, dira cette femme, ne connaît le cœur de l'homme comme ce prédicateur. Il m'a montré dans le mien des dispositions qui m'étaient inconnues, et m'a presque dit tout ce que j'ai jamais fait. C'est ainsi que nous entendrons bientôt la Samaritaine parler de Jésus-Christ : *Dixit mihi omnia quæcunque feci.* Ne serait-ce point le Christ lui-même? *Nunquid ipse est Christus?* Mais d'abord elle se contente de dire : Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète : ***Domine, video quia propheta es tu.*** Vous direz donc, gens du monde, quelque chose de semblable de nous, au sortir de certains sermons où nous aurons enfoncé dans le cœur humain, et pénétré jusqu'à la source de vos passions. Ah! laissez-là ces vaines louanges, qui peut-être dans votre bouche sont de vraies censures; et si ce sont là vos applaudissements, allez les porter à vos héros du théâtre, qui s'étudient à toucher aux passions de votre cœur d'une manière flatteuse. Mais si nous sommes des prophètes, convertissez-vous, et faites pénitence à la voix des prophètes. Vous êtes un prophète : ***Propheta es tu.*** Mais il faudrait à une Samaritaine un prophète tel qu'il n'en ait jamais paru en Israël. Il lui faudrait un Messie; aussi l'attend-elle, et en l'attendant elle raisonne sur la religion, et en raisonne en Samaritaine.

Le pécheur a les yeux ouverts sur son crime et sur l'illusion où il vit : ***Video quia propheta es tu.*** Il convient de tout, mais il ne commence rien; il remet toujours à un autre temps, il attend son Messie : ***Scio quia Messias venit,*** et il laisse échapper son prophète. Il attend un prédicateur plus éclairé, quand celui qui lui parle l'a convaincu; il en attend un plus touchant, quand celui qui lui prêche de se convertir, l'a touché; il en attend un plus saint, quand celui qu'il vient entendre tous les jours a fait sur lui des impressions que de plus saints n'y ont jamais faites : *Scio quia Messias venit.* Le pécheur attend le moment favorable de la grâce quand la grâce l'a prévenu, quand la grâce l'est venu chercher, quand la grâce le presse; quand il est sous la main de la grâce, et qu'elle va lui livrer un dernier assaut. On attend le moment de la grâce, quand la grâce est en présence, et que c'est à elle-même qu'on parle, et contre elle qu'on se défend. Ce n'est pas toujours une jeune personne à qui tout rit dans le monde, qui y vit au milieu des plaisirs et avec l'agrément qu'on peut trouver dans la vie du siècle, qui renvoie la conversion à la venue d'un Messie. Ce sera une vieille Samaritaine pour qui le temps des crimes et des plaisirs devrait bien être passé : ce sera une vieille Samaritaine qui va devenir, si elle ne l'est déjà devenue, l'indigne jouet de son adultère et la triste victime de sa passion.

La femme de Samarie disputait avec Jésus-Christ et ne pensait qu'à renvoyer sa conversion, avec son instruction, aux temps du Messie, ce qui était pour elle manquer l'un et l'autre; quand Jésus-Christ lui dit : Femme, croyez-moi, l'heure est venue, et voici le temps : ***Mulier, crede mihi, quia venit hora... et nunc est.*** Femme, croyez-moi, vous dit aujourd'hui Jésus-Christ par ma bouche : il est temps de passer au service de Dieu, et c'est même toute votre ressource. *Mulier, crede mihi, quia venit hora.* Femme, croyez-en à cet homme dégoûté de votre personne, las de vos empressements, irrité de votre constance qui vous renvoie lui-même à Jésus-Christ et à ses prophètes, pour vous convertir : ***Mulier, crede mihi.*** Femme, croyez-en le monde, à qui vous êtes à charge, et qui, voulant se débarrasser de vous, va vous rejeter avec honte, si vous ne vous retirez avec sagesse, comme de vous-même : ***Mulier, crede mihi.*** Femme, croyez-en mille voix amies et ennemies qui toutes vous disent que le bon et sage parti pour vous est de quitter le monde et le péché qui vous quittent : ***Mulier, crede mihi.*** Croyez-moi donc, femme de Samarie, et vous qui la copiez dans son attachement au monde et au crime : Le temps est venu qu'il faut fermer ce temple sacrilége, briser vos idoles, ne porter plus votre encens et vos victimes qu'au Dieu d'Israël. Le temps est venu, femme de Samarie, de renoncer à ce culte partagé : Le temps est venu, femme du monde, de renoncer à cette vie demi-chrétienne, demi-païenne des Samaritains; ce n'est pas là adorer Dieu, le servir, et travailler à son salut qui doit venir par une voie tout opposée. Le temps est venu de vous réunir aux vrais serviteurs de Dieu, pour ne faire avec eux qu'un même peuple de Dieu : ***Mulier, crede mihi, quia venit hora.*** Et voici le moment : ***Et nunc est.*** Jésus-Christ passe aujourd'hui par la Galilée, il s'en va dans la Samarie. Si vous lui laissez porter la grâce et le salut à d'autres, tout ceci pourrait bien vous être ôté : ***Mulier, crede mihi, quia venit hora, et nunc est.***

Le Messie va venir, répond la Samaritaine, qui nous instruira de tout : *Scio quia Messias venit; et cum venerit iste, nobis annuntiabit omnia.*

Il faut donc vous le dire, dit alors Jésus : C'est moi qui vous parle, qui suis le Messie : *Ego sum, qui loquor tecum.* Quelle crainte religieuse m'arrête? Mais pourquoi craindrai-je d'appliquer aujourd'hui au dernier de ses ministres, si Dieu veut s'en servir pour les mêmes choses, cet auguste caractère de Jésus-Christ. Je suis le Messie pour vous, moi qui vous parle : *Ego sum, qui loquor tecum.* Oui, mes frères, si je vous ai éclairés sur vos égarements et sur vos devoirs, je suis votre lumière. Si j'ai pénétré le fond de votre cœur, et si j'ai comme deviné vos œuvres, je suis votre prophète. Si je vous ai enseigné dans la vérité les voies de Dieu, et que je vous y aie presque conduits, je suis votre ange, envoyé de Dieu pour vous sauver. Si je vous ai étonnés, si je vous ai ébranlés, si j'ai troublé votre funeste repos, si je vous ai effrayés, si je vous ai touchés, si je vous ai fermé, femme du monde, toutes les voies par où vous avez cherché à vous échapper de la main de la grâce, qui était sur vous par mon ministère, je suis votre Messie : *Ego sum, qui loquor tecum.* Et si je suis votre Messie, en vain en attendez-vous un autre. Un autre sera plus éclairé, un autre sera plus touchant, un autre sera plus saint, un autre serait le Messie de toute la terre, qui ne sera pas le vôtre. C'est moi, si j'ai fait sur vous toutes ces salutaires impressions, c'est moi qui le suis : *Ego sum, qui loquor tecum.*

Là-dessus arrivèrent les disciples de Jésus qui, le voyant parler avec une femme, demeurèrent dans l'étonnement : *Mirabantur quia cum muliere loquebatur.* Les disciples viennent interrompre un entretien où Jésus-Christ avec une si grande bonté avait découvert tant de mystères à la Samaritaine, où il lui avait dit plus clairement et plus distinctement qu'il n'avait fait à ses disciples mêmes, qu'il était le Messie. Ils viennent interrompre un entretien, où la Samaritaine ayant connu le don de Dieu, commençait à le goûter, le désirait et l'avait demandé. Cette Samaritaine avait conçu un respect de religion pour Jésus-Christ et paraissait déjà attachée à sa personne : le moment de sa conversion paraissait être venu; et en effet elle était demeurée sans réponse, lorsque les disciples sont venus mettre fin à cette conversation : *Et continuo venerunt discipuli ejus.*

Mais vous, Sauveur du monde, abandonnerez-vous cette entreprise? Laisserez-vous aller sans l'avoir convertie, cette femme qui vous a déjà coûté tant de sueurs et tant de fatigues; cette femme avec laquelle, contre votre coutume, vous avez pris plaisir à vous entretenir, et jusqu'à étonner vos disciples par cette chose nouvelle ; cette femme que votre grâce elle-même a attirée secrètement au lieu où vous l'attendiez! Et que diront les ennemis de votre grâce? Ils diront qu'une femme esclave de ses propres désirs, le jouet des passions des autres, s'est jouée de tous vos desseins de miséricorde sur elle. Ils diront qu'une femme, l'image de la faiblesse, a été plus forte que ce qu'il y a en vous de plus fort. Ils diront qu'une femme prête à changer tous les jours d'affection et de maître, qu'une femme à qui, après cinq maris, il faut un adultère, vous n'avez pu l'attacher à votre service par tous vos attraits célestes. Ils diront que ce que les agitations et les remords du crime avaient commencé, ce que la honte et le malheur de la servitude avaient bien avancé, ce que l'âge et mille dégoûts avaient presque achevé, la douceur et l'insinuation de votre grâce n'ont pu le consommer.

O mon Dieu, dans quelles inquiétudes vous nous tenez! Jusqu'ici nous avons admiré ces lenteurs adorables, ces douces insinuations, ces sages ménagements de votre grâce ; mais maintenant nous nous étonnons, nous ne savons pas si tout cela n'aura pas été trop faible, et ne sera pas perdu. Pour la gloire de votre grâce, Seigneur, parlez, frappez, coupez, renversez, triomphez de tous les vices et de toutes les oppositions à la vertu réunies dans cette femme : triomphez de cette longue et opiniâtre résistance. La Samaritaine a cessé de parler, vous gardez le silence. Mais le Seigneur ne parle-t-il point, et n'agit-il point au dedans? Ah! il faut bien que Jésus-Christ ait parlé au cœur de cette Samaritaine au moment même de son silence : il faut bien que la grâce ait agi ici au dedans, puisque nous voyons une femme, à qui la parole, à qui les raisons, à qui les prétextes, à qui les excuses manquent tout d'un coup. Il faut bien que la grâce ait parlé au cœur de cette Samaritaine, puisque nous voyons une femme qui, oubliant les besoins de son corps et toute remplie de ce que le Seigneur vient de faire pour son âme, s'en va tout courant avertir ses citoyens de la venue du Messie : *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem, et dicit illis hominibus : Venite, et videte... Nunquid ipse est Christus?* Il faut bien que la grâce ait changé le cœur de cette pécheresse, puisque nous voyons une femme qui va publiant de tous côtés ses désordres, pour avoir occasion de prêcher son libérateur : *Venite, et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcunque feci.* Il faut bien que la grâce ait fait de grandes choses pour cette femme, puisque nous voyons une femme faire de si grandes choses pour la grâce. Il faut bien que la grâce ait été déjà mise en elle avec une riche abondance, puisque Jésus-Christ attend de cette grâce comme une moisson de conversions dans la Samarie, par où la grande moisson dans les nations commencera : *Messis venit... levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt ad messem.* Voyez les Samaritains sortir en foule de leur ville, s'attrouper autour de lui : *Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum.* Voyez-les, quand ils l'ont amené dans leur ville, l'écouter, l'admirer,

le presser de rester avec eux, croire en lui, l'appeler le Sauveur du monde et recevoir de lui le salut : *Ipsi enim audivimus et scimus, quia hic est vere Salvator mundi.* C'est une pécheresse publique qui le leur a fait connaître la première ; et s'il est vrai qu'un plus grand nombre encore ait cru en lui en entendant la parole de sa bouche même, que sur le récit que la femme avait fait de lui, et qu'ils aient dit à cette femme que ce n'était plus sur ce qu'elle leur en avait dit, mais sur ce qu'ils avaient entendu de lui-même, qu'ils savaient que c'était vraiment là le Christ, le Sauveur du monde ; il est toujours certain que c'est cette femme qui a été le premier prédicateur de Jésus-Christ hors de la Judée, qui a été l'apôtre de son pays. Et cette femme admirable en toutes manières, et cette femme connue et célèbre partout où l'Evangile de Jésus-Christ a depuis été prêché, est l'ouvrage de la grâce, les prémices de la grâce dans les nations, la gloire de la grâce dans tous les siècles, et jusqu'au haut des cieux. Voilà donc à quoi aboutissent les sages ménagements et les douces insinuations de la grâce. Voilà à quoi servent les oppositions et les résistances du pécheur, quand Dieu a entrepris d'être victorieux de l'homme. A faire triompher la grâce avec plus d'éclat, à en laisser un plus bel exemple dans l'Eglise, et une plus célèbre mémoire parmi les hommes. Louange, action de grâces, bénédiction, admiration sur ce triomphe de la grâce !

PRIÈRE.

Grâce divine ! la longue et opiniâtre résistance, la profonde malice de mon cœur, vous offre aujourd'hui un triomphe encore plus beau. Vous m'avez prévenu comme la Samaritaine ; et je n'ai pas répondu à ces avances, j'y ai mis au contraire mille obstacles. Vous m'avez attendu, et je n'ai pas compris ce que me prêchait votre longue attente : j'ai continué d'abuser de votre patience. Vous m'avez demandé ma conversion et mon salut, comme si vous aviez besoin de l'un pour votre gloire, et de l'autre pour votre bonheur ; et je vous ai durement refusé l'un et l'autre. Vous avez voulu vous insinuer dans mon âme ; et je vous en ai fermé toutes les avenues : vous m'avez parlé par une multitude de voix ; et j'ai été sourd à toutes les voix que vous avez empruntées pour me parler. Vous m'avez fait voir, ô Dieu ! l'excellence de votre don, et vous m'avez insinué de vous le demander ; et je n'ai su que former des difficultés injurieuses à ce don céleste. Vous m'avez fait sentir que hors de vous il n'y avait qu'inquiétude et qu'amertume ; et cela n'a produit en moi que des tristesses humaines. Vous m'avez fait voir le repos et le bonheur dans votre service ; et à peine ai-je osé vous demander de me rendre ainsi heureux. Vous m'avez montré à moi-même ; et je me suis contenté de rougir de moi-même. Vous m'avez pressé ; et je vous ai toujours demandé du temps. Résisterai-je toujours, ô mon Dieu ? Lutterai-je encore longtemps contre votre grâce ? Ma déplorable liberté n'a-t-elle pas assez paru ? Et puis-je douter maintenant du malheureux pouvoir que j'ai de vous être contraire ? Pour la gloire de votre grâce, convertissez-moi, et ceux qui ont besoin comme moi d'être convertis à vous. Pour le triomphe de votre grâce, joignez-nous à cette femme de Samarie dont vous avez fait une de vos plus glorieuses conquêtes. Comme à elle, en mettant votre grâce dans notre cœur, mettez-la dans notre bouche. Comme elle, après nous avoir attirés à vous par votre grâce, attachez-nous à vous par ce que cette grâce divine a de plus fort et de plus touchant. Puisse, Seigneur ! votre grâce, après nous avoir convertis avec cette femme, faire de nous comme d'elle, des hommes reconnaissants, de perpétuels et zélés serviteurs du Dieu de nos pères, des adorateurs en esprit et en vérité, tels que le Père les cherche ! Puisse, Sauveur du monde ! votre grâce, après nous avoir convertis comme cette femme, conserver en nous, comme en elle, l'ouvrage de votre grâce, pour pouvoir le couronner un jour de toute votre gloire ! *Amen.*

SERMON XVI.

Pour le quatrième lundi de Carême.

SUR LA PIÉTÉ DANS LES TEMPLES.

Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis. (*Joan.*, II, 16.)

Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

Voici, mes frères, la seconde fois dans ce temps d'instruction, que l'Eglise nous met devant les yeux la profanation du temple de Jérusalem, et le zèle avec lequel Jésus-Christ en chassa des changeurs, des vendeurs et des acheteurs, avec cette parole remarquable : *Ma maison*, dit le Seigneur, *sera appelée la maison de la prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs.* Il ajoute : *Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.* Et en même temps il renverse les tables et l'argent, et chasse tous les vendeurs avec un fouet.

Qu'est-ce en effet qui aurait pu allumer le zèle de Jésus-Christ et doit exciter aujourd'hui le nôtre, si ce n'est les iniquités commises dans la maison même de Dieu ? Il était le Fils et nous sommes les ministres. Qu'y a-t-il qui soit encore saint pour le peuple de Dieu, quand le lieu saint ne l'est plus ? D'où peut-on espérer encore des grâces de Dieu pour les chrétiens, quand ils font de sa maison le théâtre de l'impiété, le lieu de je ne sais combien de trafics, et qu'ils obligent Dieu à en faire le lieu de ses plus redoutables vengeances, et à commencer son jugement par sa maison ? Toute la terre est un temple où Dieu est présent à l'homme chrétien, où il l'adore, où il le prie, où il lui offre des sacrifices qu'il prend en lui-même ; et aussi tous les lieux de la terre reçoivent la grâce et la bénédiction du ciel

pour celui qui y respecte le Seigneur. Mais comme pour le mondain et pour le pécheur, le temple lui-même n'est pas la maison de Dieu par les irrévérences et tant d'iniquités qu'ils y commettent; au lieu de la bénédiction et des grâces du ciel, c'est sa colère et ses châtiments qui y pleuvent sur ces profanateurs. Tremblez, mondains, coupables de ces profanations; et si vous ne redoutez pas les vengeances divines qui les suivent, c'est qu'elles sont déjà tombées sur vous. Répondez, pécheurs: Vous voulez donc vous ôter votre dernière ressource? Vous voulez donc, quand vous venez commettre de nouveaux péchés où il faut venir pleurer les anciens et les expier, que le lieu où Dieu avait renfermé pour vous sa miséricorde devienne le lieu où il achèvera de vous rejeter? Arrêtez-vous du moins sur cette iniquité.

Justes et serviteurs de Dieu, n'apportez-vous pas ici de votre part trop peu de respect pour ce Dieu Très-Haut? N'y donnez-vous pas aussi de mauvais exemples?

Mais, nous ministres, sommes-nous ici irrépréhensibles? Nous souffrons dans le temple de Dieu des choses bien plus insupportables à ses yeux qu'un trafic d'animaux qui devaient servir aux sacrifices? Qu'est-ce qui nous rend muets et sans action? Ce n'est pas le défaut d'autorité: c'est donc le défaut de zèle. Mais n'est-ce point que notre zèle, par quelque endroit, nous serait tourné en reproche? O temps malheureux, où tout manque, jusqu'aux moyens de corriger le mal! L'iniquité, l'audace d'un côté; l'indifférence, la timidité de l'autre.

Instruisons le peuple; excitons le prêtre. Apprenons qu'il est des profanations du temple de plus d'une espèce, et qu'il s'y fait plus d'un trafic capable d'exciter le zèle de Jésus-Christ. Reconnaissons que les lieux consacrés au culte de Dieu et à la sanctification des âmes sont déshonorés et profanés par tout ce qui n'a point de rapport à l'un et à l'autre, encore plus par ce qui y est contraire. La maison de Dieu où l'on ne connaît pas la révérence envers Dieu. Le lieu de la grâce, où l'on ne vient point préparé pour recevoir la grâce. Voici mon dessein plus précisément:

La maison de la piété, qui est en même temps la maison de Dieu, doit être traitée avec une révérence extérieure qui honore Dieu.

Le lieu de la prière, qui est, par une suite nécessaire, le lieu de la grâce, demande que nous y venions dans des dispositions intérieures capables d'attirer la grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les irrévérences dans le temple (j'expliquerai tout ce que je comprends sous ce mot) offensent la religion par trois endroits: elles sont injurieuses envers la Divinité, elles sont scandaleuses à l'égard des peuples, elles sont insultantes pour les ministres des choses saintes.

Dans ces temps d'ignorance et de ténèbres où les hommes cherchaient comme à tâtons la divinité et le culte qu'elle exige des mortels, de certains peuples, comprenant par la lumière naturelle qu'il était impossible que la Divinité fût représentée par des images sensibles, croyaient en même temps qu'il était superflu et comme indécent de lui élever des temples sur la terre, pendant que toute la terre était elle-même son temple. D'autres, qui pensaient plus grossièrement sur la Divinité, qui la croyaient renfermée dans des statues d'or, d'argent ou de pierre, renfermaient ces statues dans des temples au milieu d'eux, pour faire par là de leurs dieux des citoyens affectionnés, ou plutôt les protecteurs de leur patrie.

Cette idée d'élever des temples aux dieux, quoique fondée sur cette imagination folle que Dieu était quelque chose de semblable à de l'or et à de l'argent, se trouva plus conforme par un endroit, qui est la faiblesse de l'homme, aux pensées du vrai et seul Dieu. Et en effet, Dieu eut à peine un peuple formé, c'est Israël, qu'il se fit construire au milieu d'eux un tabernacle: temple portatif, où il voyageait avec eux et s'arrêtait aussi avec eux. A peine Israël était arrêté, que le tabernacle était aussitôt dressé au milieu du camp; et là ce peuple allait rendre à son Dieu de justes hommages, selon les règles et les cérémonies qu'il avait lui-même prescrites. Le respect pour la Divinité était la première chose prescrite, et chacun portait cette loi au milieu de son cœur.

Ce peuple se trouva enfin établi dans le lieu de son repos. Alors Dieu pensa à s'y faire élever un temple stable et permanent dans la ville qui devait être tout ensemble le centre de la religion et la tête de l'empire. Ce temple fut élevé en Sion avec des dépenses immenses: temple superbe et dont la magnificence, qui surpassait de beaucoup celle des palais des rois, annonçait la grandeur de Dieu. Tout y inspirait la révérence pour la divinité, et tout y gardait le respect convenable. Une frayeur religieuse sortait de la majesté du lieu et, pour ainsi dire, des pierres mêmes, et rien ne s'en défendait. Toute créature humaine y était petite, à commencer par le roi d'Israël lui-même. Tout y était comme devant Dieu, dans la décence et la modestie convenables, et un profond silence, qui succédait aux chants, n'y louait pas moins, ou plutôt y exaltait plus haut la gloire de Dieu que ces chants mêmes. On y apportait la piété des lieux éloignés d'où l'on y venait, et ceux qui étaient près et qui y entraient à toute heure ne la perdaient pas. *Apportez, enfants de Dieu*, disait-on à ce peuple, *apportez à Dieu la gloire et l'honneur dans sa maison. Venez,* leur chantaient les saints ministres, *venez, et tous ensemble présentons-nous devant le Seigneur. Adorons, prosternés sur le visage, ce grand Dieu qui nous a faits; gémissons devant lui, ainsi prosternés et attachés au pavé de son temple, et ne nous relevons que pour chanter de toutes nos forces ses divines*

louanges. Tremblez en vous approchant de mon sanctuaire, avait dit une fois le Seigneur ; et ce peuple l'avait entendu, et ce peuple ne l'avait pas oublié. ***Tremblez, parce que je suis le Dieu saint qui habite ici. C'est la maison de la prière et du sacrifice, c'est la demeure de Dieu, c'est le ciel de la terre.*** Voilà sous quelles idées le Juif se représentait le temple ; et tout cela le frappait. En un mot, si le Juif avait de la religion, c'était pour son temple, à cause de la grandeur de son Dieu ; c'était dans son temple, à cause de la sainteté du lieu.

Ce temple, la merveille du monde et l'ornement de la religion judaïque, n'est plus; et c'est en partie parce qu'il frappait trop les sens, que Dieu y était comme visible, que tout y contraignait trop, pour ainsi dire, au respect et à la religion, qu'il a été renversé. Je m'explique. Le temps d'adorer en esprit et vérité, d'adorer du cœur et par un mouvement de la volonté, était venu, quand Jésus-Christ parut sur la terre pour y établir le nouvel état de la religion. Dans ce nouvel état, la foi devait suppléer aux démonstrations sensibles de la Divinité présente : une certaine liberté dans le service de Dieu, suite de la foi et de l'amour, devait succéder à trop de cette contrainte de la religion qui pouvait venir de la crainte. Sagesse éternelle, si vous pouviez vous tromper dans vos desseins, et s'il n'était visible que c'est nous qui abusons de tout, nous vous dirions : Comment avez-vous abandonné les hommes à une foi qui ne leur dit et ne leur montre rien? Comment les avez-vous établis dans un état de liberté qui dégénère en licence dans le lieu même que vous habitez ?

Chrétiens, si notre foi ne nous dit pas que Dieu soit présent dans ses temples d'une manière toute singulière, et que son Fils Jésus-Christ y habite corporellement, n'entrons pas dans ces saints lieux préférablement à d'autres pour y prier; n'y portons pas notre religion, nos maisons sont bonnes pour rendre à Dieu le culte que nous lui devons. Mais si notre foi nous dit que Dieu est ainsi présent dans ce saint lieu, que son Fils, Dieu comme lui, y est retenu au milieu de nous par son amour, comment manquons-nous de respect dans nos temples? Est-ce la pauvreté des bâtiments? Est-ce dans tant d'endroits l'indécence du lieu, et de tout ce qui y sert au culte divin, qui ne nous avertit pas assez que Dieu est vraiment dans ce lieu ? *Vere Dominus est in loco isto*. Cela serait bon pour des Juifs qui ne voyaient Dieu que dans l'or et les riches ornements du temple. Mais si nous avons l'œil chrétien, cet œil qui écarte tout le sensible, et va droit à l'invisible, cet œil que la majesté de Dieu, où Dieu est, remplit tout d'un coup, comment le respect n'entre-t-il point avec nous dans nos églises? Comment une sainte frayeur ne s'attache-t-elle pas à nous tant que nous y demeurons devant le Seigneur? Et comment ne nous suit-elle pas encore longtemps après que nous nous sommes retirés de sa présence ?

C'est que la foi a comme péri au milieu de nous ; c'est que toute piété est endormie en nous, sans que rien puisse la réveiller ; c'est que la liberté que Jésus-Christ nous a acquise pour nous donner lieu de faire tout par amour dans la religion, s'est changée en licence, à commencer par le lieu, où un reste de religion, s'il y en avait en nous, devrait réprimer la licence ? Ah ! ministres du Seigneur, c'est ici qu'il faut en son nom, ou plutôt Dieu lui-même tonnant par notre bouche, éclater en reproches contre son peuple qui vient lui faire insulte dans sa maison, contre un peuple qui vient l'outrager de près avec tant d'audace. N'avez-vous pas, disait autrefois saint Paul aux Corinthiens, plein d'une sainte colère, des maisons pour manger et pour boire, ou si c'est que vous méprisez l'église de Dieu, et que vous la choisissez préférablement pour y faire voir votre opulence et y commettre des excès ? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (I *Cor.*, XI, 22.)

Je dis aujourd'hui dans le même esprit au peuple qui m'écoute : N'avez-vous pas vos maisons où vous êtes dans telle indécence et telle liberté que vous voulez, sans respect pour mari, pour femme, pour enfants, pour domestiques; et pour les anges de Dieu? aurait ajouté le même saint Paul. N'avez-vous pas vos places publiques, où vous vous entretenez de vos affaires ou de vos plaisirs, ou vous discourez sur ce qu'il y a, ou sur ce qu'il n'y a pas de nouveau dans le monde ? N'avez-vous pas vos promenades et vos lieux assignés, où vous étalez toute la magnificence de ce siècle, où vous cherchez à vous effacer les unes les autres, à piquer de jalousie celle-ci et celle-là, à attirer sur vous tous les hommages avec les regards des hommes? N'avez-vous pas vos théâtres, où, livré à la joie des sens, vous éclatez de rire, où tout occupé du frivole qui vous y amène et qui y est rassemblé, vous regardez à droite et à gauche, écoutant ou interrompant à votre gré, vous mettant, comme dans un lieu de licence, en telle posture et telle situation qu'il vous plaît? N'avez-vous pas vos assemblées profanes, où vous avez soin que Dieu ne soit pas présent, qu'il n'y ait rien de Dieu, rien qui ressente votre religion? N'avez-vous pas les maisons des personnes de votre état et de votre société, où vous dépouillez toute contrainte; raillant l'un, provoquant l'autre, ayant toujours quelque mot secret à dire à quelqu'un? Pourquoi donc viendrez-vous faire les mêmes choses dans nos églises, sous les yeux de Dieu, parmi nos saintes cérémonies, au milieu de nos redoutables mystères, dans un lieu et dans des actions où vous devez recueillir toute votre religion, s'il vous en reste encore ? Quand on vous voit entrer dans l'église d'un air peu respectueux, y chercher d'abord des yeux toute autre chose que Dieu, y être jusqu'à la fin d'un air égaré, regarder l'un, examiner l'autre, détourner celui-ci, aborder

celle-là, parler à tous, et peut-être assez haut pour troubler les saints mystères : est-ce, tout de bon, parce que vous méprisez la Divinité, ou si c'est, encore une fois, parce que vous ne la croyez pas présente ; ou si c'est parce que vous ne croyez pas que Dieu soit jaloux et qu'il demande qu'on l'honore, même en sa présence et dans sa maison? Quand vous êtes dans le temple en une posture qui convient si peu à la dignité du lieu et à la sainteté de l'action, demi-couché ou indécemment assis, tournant insolemment le dos aux autels, et ployant à peine un genou lorsqu'on élève en haut la victime sainte pour la montrer au peuple pour qui elle va être immolée, est-ce pour paraître irréligieux, même dans les actes de religion, comme par un air du monde, ou si c'est par une habitude de ne rien respecter, ne vous respectant pas vous-même, que vous faites tout cela ? Quand vous paraissez devant Dieu avec cet air inquiet et agité ; qu'on entend presque vos murmures que vous lui reprochez par vos impatiences si marquées, un quart d'heure que vous donnez à son culte dans la semaine, est-ce en effet parce que vous ne le jugez pas digne de ce faible hommage, ou si c'est par légèreté d'esprit, par défaut de piété, ne voulant ou ne pouvant pas vous contraindre? Quand vous faites devant la face de Dieu ce que vous n'oseriez faire devant un homme qualifié, et surtout dans sa maison, quand vous êtes aussi irrespectueux en toutes manières devant le Seigneur, que vous êtes composé et retenu devant les rois de la terre, et devant de moindres puissances ; croyez-vous que cette insulte soit supportable, et que Dieu y soit en effet insensible?

Oseriez-vous, donc, disait un jour saint Bernard à ses religieux (*In psal.* QUI HAB., s. 12), oseriez-vous faire en présence de votre saint ange ce que vous n'oseriez faire devant mes yeux ! *Tune auderes illo præsente, quod vidente me non auderes!* ou si c'est que vous doutez qu'il soit présent, parce que vous ne le voyez pas ? *An præsentem esse dubitas quem non vides ?* Mais quelle distance des anges à Dieu, quand cependant la présence seule des anges demande de nous dans le temple une grande révérence, selon saint Paul ? *Propter angelos.* (*I Cor.*, X, 11.) Quelle distance, en effet, des anges à un homme qui a quelque autorité sur nous ! Et c'est de cette distance que saint Bernard tire l'indignité d'une action respectueuse en présence de cet esprit bienheureux qui est commis à notre garde. Quelle force prête ici au raisonnement que je veux faire contre ceux qui manquent de respect pour la divinité jusque dans ses temples, ce raisonnement de saint Bernard, quand on y joint la réflexion de saint Paul ! Vous oseriez donc faire en présence de la majesté de Dieu ce que vous ne pourriez faire sans une grande indignité, seulement devant ses anges, qui sont ici présents ! *Propter angelos.* Vous oseriez donc, pourrait dire ici un homme revêtu d'une autorité bien moindre dans le temple, mais plus sacrée pour vous en toute façon que le caractère sacerdotal, vous oseriez donc faire devant ce grand Dieu ce que vous n'oseriez faire en ma présence, de moi, qui après tout ne suis qu'un homme mortel comme vous, et rien devant lui? *Tune auderes illo præsente, quod vidente me non auderes?* Est-ce donc parce que vous ne le voyez pas, que vous doutez que Dieu soit ici présent? *An præsentem esse dubitas quem non vides ?* Si vous doutez de sa présence dans son temple, c'est à vous une folie et la suprême irréligion d'y venir ; mais l'irrévérence dans son temple, l'y croyant présent, est le comble de l'indignité et de l'outrage envers sa personne.

Que des hommes, qui avaient fait eux-mêmes leurs dieux, et qui pouvaient les détruire avec leurs temples, se soient fait un jeu de la religion des temples, et se soient moqués de ces dieux en leur présence, en commençant par se moquer d'eux-mêmes pour les avoir faits, cela devait être ainsi. Mais devant le Dieu qui nous a faits ! *Coram Domino qui fecit nos !* Devant le Dieu qui peut nous écraser et faire ouvrir le pavé de son temple sous nos pieds ! Devant le Dieu, qui certainement se vengera, et se vengera en Dieu d'un pareil outrage, manquer de respect, et pousser si loin l'irrévérence ! C'est être certainement trop hardi.

L'irrévérence dans les temples est injurieuse à Dieu, et elle scandalise les hommes. *Que ceux qui adorent les idoles,* chantait David, *et qui mettent leur gloire dans de tels simulacres, soient couverts de confusion !* C'est une grande honte, en effet, pour la créature humaine d'avoir adoré ces méprisables idoles, soit qu'elle n'en ait pas connu le fond misérable, soit que, le connaissant, elle y ait attaché la divinité. Mais la confusion, devant les hommes et à nos propres yeux, n'est-elle pas plus grande encore pour nous, qui, connaissant le vrai Dieu et chantant sa grandeur, venons, jusqu'au pied de ses autels et au milieu de ces chants, comme mépriser sa faiblesse et démentir sa présence? Chantons donc, si nous voulons : *Que les adorateurs des idoles soient couverts de confusion!* Mais ces adorateurs des idoles chanteront encore plus haut : Que ceux qui adorent, comme ils font, le grand, le vrai, le seul Dieu, soient couverts, pour le mépris qu'ils paraissent en faire, d'une honte encore plus grande !

Dans ces terres éloignées, où il y a encore des adorateurs des idoles qui vivent comme mêlés avec les adorateurs du vrai Dieu, croyez-vous, s'ils sont témoins des mêmes profanations qu'on voit ici dans les temples, que ces hommes, qui au fond raisonnent, soient puissamment attirés par là à notre religion? Transportons les idolâtres au milieu de nous, et rendons la chose plus frappante en y appliquant la pensée de saint Paul. Supposons qu'un de ces adorateurs des démons entre dans nos églises aux jours les plus saints ; quand il verra cette troupe de femmes peintes comme des images et plus parées que le temple, qui ne songent qu'à

détourner les yeux et les vœux des hommes de dessus la Divinité pour les attacher sur elles; quand il verra cette troupe d'hommes se tourner du côté de ces idoles et les adorer, laissant là le Maître et le Dieu du temple; quand il verra l'une entrer arrogamment dans le lieu saint, et l'autre en sortir brusquement; celui-là parler à tout venant, et celle-ci soutenir un entretien de suite; tant de gens aller et venir dans le temple, aborder l'un, saluer l'autre; plusieurs affecter un air étranger au temple et indifférent pour tout ce qui s'y fait à l'honneur de la Divinité; quelques-uns y outrer l'indécence et l'irrévérence du corps; presque tous manquer de respect et de recueillement; les plus respectueux ne l'être guère; les plus recueillis se détourner de l'attention à Dieu pour les choses les plus frivoles; quand il verra, dis-je, tout cela, pensera-t-il si bien de notre religion? Concevra-t-il une grande idée de notre Dieu, et dira-t-il tout d'un coup que le vrai Dieu est véritablement au milieu de nous? *Pronuntians quod vere Deus in vobis sit.* (I *Cor.*, XIV, 25.) Ah! que les portes de nos temples leur soient fermées: ils verraient ce qu'ils n'auraient pu croire de nous. En venant contenter leur curiosité, ils seraient témoins de notre mépris pour la Divinité, et ils se confirmeraient dans leur impiété. Au lieu que l'accès qu'avaient les gentils dans un des parvis du temple de Jérusalem, les rendant témoins du respect que portaient les Juifs à la Divinité, ce respect avait fait d'innombrables prosélytes au Dieu d'Israël.

On ne verra peut-être pas de ces idolâtres dans nos contrées, mais on y voit de ces infidèles qui adorent comme nous le Dieu créateur du ciel et de la terre, et ne reconnaissent que lui de Dieu. J'en ai vu dans nos temples à une de nos grandes cérémonies; on les y a vus comme moi dans une indécence qui affligeait et qui choquait. Mais eux n'y voyaient-ils pas en même temps les chrétiens dans un état d'immodestie et dans un excès d'irrévérence qui les blessait et les réjouissait tout à la fois? S'ils ont écrit ce qu'ils ont vu, ou quand ils l'ont raconté à leur retour dans leur pays, ont-ils rendu bien respectable à leurs peuples une religion si peu respectée de ceux qui en prêchent si hautement la dignité? Ont-ils appris de là à préférer nos églises à leurs mosquées?

Il y a longtemps que nous fournissons à nos frères séparés cet argument contre notre sainte croyance, et que nous leur donnons cette occasion d'être trompés par leurs ministres et de s'entretenir eux-mêmes dans leur erreur. Ils dissimulent notre iniquité, et ils aiment mieux nous prêter de la religion, mais pour la tourner contre nos mystères. *Croyez-vous*, disent-ils, *que les catholiques croient véritablement que Jésus-Christ soit réellement présent sur leurs autels? Paraîtraient-ils donc avec tant d'indécence dans leurs églises? Y commettraient-ils tant d'irrévérences? Y établiraient-ils l'abomination de la désolation? Ils ont conservé l'usage des églises et des anciennes cérémonies; mais ils font assez entendre, par le peu de respect avec lequel ils traitent tout cela, qu'ils ne croient rien de réel à cette présence de Jésus-Christ au milieu d'eux.*

Quelle réponse, quelle parole nous laissent de pareils reproches? Dites-le-moi, mes frères. Otons-les ces justes reproches de la bouche de nos malicieux ennemis en nous corrigeant, en prouvant désormais nos mystères par notre respect et notre religion dans nos temples. Confessons notre iniquité contre nous-mêmes. Reconnaissons que le scandale est grand de notre part; que nous sommes en ceci trop coupables envers notre Dieu et envers toute notre religion. Avouons-leur qu'ils nous ont surpris en contradiction avec notre foi; mais après cette confession, et après avoir ôté le scandale, il faut le réparer par un redoublement de respect dans nos temples. Nous le devons à Dieu; nous le devons à notre foi.

Le premier objet du culte public est de rendre à Dieu, à la vue des hommes, l'honneur et la gloire qui sont dus au souverain Maître. Le second objet, semblable au premier, est de nous porter mutuellement au respect envers ce grand Dieu, de nous animer et de nous échauffer les uns les autres dans son service, par toute la piété extérieure dont nous sommes capables. Nous manquons à ce double devoir par l'irrévérence dans les temples.

Rien ne fut plus propre à donner du poids à notre religion, et à former en même temps à Dieu un peuple religieux, que les graves assemblées des premiers temps. La gravité en tous lieux et dans toutes les circonstances de la vie était inséparable de la profession du christianisme. Un chrétien, qui portait Dieu en lui, le portait encore, pour ainsi dire, sur son visage et dans tout le maintien de son corps. Fidèles à ce que leur avait recommandé saint Paul par cette parole: *Que votre modestie paraisse aux yeux de tous les hommes*, ils étaient en effet connaissables à cette marque entre tous les autres hommes: rien de léger, rien de puéril dans leurs actions et dans leurs manières. Tels étaient les chrétiens, et par là ils étaient l'édification du monde au milieu duquel ils luisaient comme la lumière des cieux, qui montre comme à découvert l'Être suprême.

Mais dans les lieux, quels qu'ils fussent, où les chrétiens s'assemblaient pour les saints exercices de leur religion, la modestie redoublait, et la gravité était plus marquée. On n'y apportait et on n'y apercevait que la religion; on n'y entendait que la voix de la louange ou de l'instruction; on n'y voyait que l'image des choses célestes. Immobiles en présence de la Divinité, ou élevant de temps en temps leurs mains vers elle; pleins du Dieu qu'ils adoraient et auquel ils sacrifiaient; pleins de lui comme s'ils le voyaient, ils étaient comme hors de la terre, et ils paraissaient des hommes tout divins. C'est ainsi que les chrétiens, dont la ferveur et la religion envers Dieu auraient pu languir s'ils se

fussent assemblés moins souvent pour vaquer aux choses saintes, se ranimaient dans ces assemblées de saints, et s'échauffaient comme à l'envi par l'exemple commun. Cette édification mutuelle devenait l'édification du monde; et c'est ainsi que l'Eglise de Dieu allait croissant et s'édifiant de près en près, et s'étendait dans toute la terre, cette édification coopérant merveilleusement à la vertu de la parole.

Pour nous, mes frères, qui ne savons ce que c'est que d'être chrétiens dans les autres lieux, et dans les autres actions de notre vie, nous ne le sommes pas même dans le temple, et au milieu des choses saintes. Accoutumés à vivre sans contrainte et sans violence, il nous en coûterait trop de nous la faire, même dans l'Eglise, pour un peu de temps. Et pour mieux dire, chrétiens pour la forme, mondains dans le fond; chrétiens avec répugnance, mondains par goût; chrétiens empruntés, et mondains comme par nature, l'esprit du monde, l'air du monde, les manières du monde, les vues criminelles du monde nous suivent jusque dans le temple et au pied des autels. Après une faible marque de respect envers le Dieu du temple, en y entrant (si toutefois on daigne porter l'attention jusque-là), on se trouve tout d'un coup livré à la légèreté du cœur, à la dissipation de l'esprit et à l'égarement des yeux. Tous se provoquent à l'immodestie, et l'un y apportant son mauvais exemple, l'autre sa mauvaise disposition, le temple se trouve rempli de profanations; de femmes sans modestie, et d'hommes sans retenue; le temple se trouve tout d'un coup semblable à une maison des hommes, et l'assemblée des fidèles, appelés par leur religion pour adorer Dieu et le prier, ne paraît plus qu'une compagnie de gens du monde assemblés par l'esprit du monde pour se voir et s'entretenir des choses du monde. Celui-ci y a apporté le dessein de voir, et celle-là le désir d'être vue; l'une y a apporté toutes ses affaires domestiques, et l'autre toutes les pensées de sa vanité; chacun y a apporté sa passion, et presque personne son christianisme. Aussi le temple paraît-il être le rendez-vous des passions, où les choses saintes qu'on y vient faire sont bientôt oubliées, et où Dieu lui-même s'évanouit. Dans de certains jours et de certaines occasions, le temple paraît être devenu le théâtre du monde, plus théâtre que le théâtre même. Si j'exagère, ou si je dis faux, interrompez-moi. Mais si je ne dis que l'exacte vérité, et ce que chacun voit, confondez-vous.

L'irrévérence s'établit en règle, l'indécence s'érige en coutume, l'irréligion devient un jeu et prend un air du monde. Et quand c'est la règle et la coutume, qui n'y est entraîné? qui a le courage de s'en défendre? Et quand c'est un jeu, qui s'en fait un scrupule? qui porte jusque-là la délicatesse? Et quand c'est un air du monde, qui ne veut y prendre part? qui ne veut l'emporter sur les autres? qui ne cherche à enchérir tous les jours? Et quand c'est un air du monde, qui peut empêcher le progrès du scandale? Qui ne craint d'être repris d'excès de zèle par l'étranger? d'être taxé d'hypocrisie par son fils et par sa fille? Qui ose avertir son frère et le corriger? Et, en effet, si au défaut des ministres, un fidèle zélé (parce qu'en matière d'outrage public fait à la majesté de Dieu, tout homme est ministre, ou, comme parle Tertullien, tout homme est soldat, *in reum Majestatis, omnis homo miles*), si, dis-je, un fidèle entreprend de donner à son frère actuellement en faute contre Dieu, un avis charitable, avec douceur et avec des égards, à quoi s'expose un tel homme? Pour qui passe un homme de ce caractère? Et quand l'immodestie et l'irrévérence dans le temple sont la règle et la coutume, un jeu et un air du monde qui se communique, et qu'on respire dans le temple même; quelle ressource reste-t-il dans la religion pour arrêter un tel désordre? Le zèle et le courage des ministres? La coutume rend les peuples hardis, et la hardiesse des peuples rend les ministres timides. La coutume fait impression sur les ministres mêmes, et cette impression de la coutume rend les ministres lâches. L'air du monde ajouté à la coutume lui donne de la force, et l'air du monde passé en coutume, qui se défendrait dans le temple même avec vivacité et avec colère, amortit le zèle des ministres et les rend faibles et sans parole dans la maison de Dieu, qui est aussi la leur.

L'irrévérence des peuples dans le temple est donc l'insulte même faite aux ministres de Dieu, comme dans leur propre maison. Auguste ministère! l'abaissera-t-on encore beaucoup, et jusqu'où veut-on l'avilir? Que veut-on faire des prêtres? et que fait-on depuis un certain temps des pontifes mêmes? Faites-vous attention, disait un jour David au prophète Nathan, que j'habite, moi, dans une maison de cèdre, pendant que l'arche du Seigneur loge sous des peaux? *Videsne quod ego habitem in domo cedrina, et arca Dei posita sit in medio pellium?* (II *Reg.*, VII, 2.) David fit cette réflexion, selon la remarque de l'Ecriture, lorsqu'il se vit en repos dans sa maison, et au milieu de son abondance. Riches de la terre et grands du monde, qui aujourd'hui n'habitez à la ville et à la campagne que dans des palais, auprès desquels les anciennes maisons des rois ne paraissent que de tristes logements, au milieu de ces demeures superbes et brillantes, ne penserez-vous jamais à dire à quelque prophète : Vous apercevez-vous que j'habite, moi, dans une maison vaste et ornée, tandis que dans cette même terre et auprès de moi, mon Dieu a pour demeure une étroite et indigne masure? *Videsne quod ego habitem in domo cedrina, et arca Dei posita sit in medio pellium?* Ne serait-ce pas là une pensée digne de votre christianisme? Et élever en effet une maison décente au Seigneur, ne serait-ce pas un emploi noble et convenable de vos richesses? La décence du lieu et de tout ce qui y sert au culte divin, contribuerait à la révérence du peuple, et vous seriez vous-mêmes

d'une manière plus respectueuse dans ce temple, quand vous l'auriez orné comme votre maison. Mais en vain le ministre de ce temple pauvre et nu, vous en représente l'indécence ; vous craindriez peut-être de l'élever lui-même en relevant ce que vous regardez comme sa maison ; car il faut que dans un lieu où vous êtes quelque chose, le prêtre ne paraisse jamais que votre esclave, et que Dieu lui-même n'y soit rien.

Quelle autre profanation, qui entraîne avec elle l'indécence dans le lieu saint, et le mépris des ministres qui le servent, crie encore plus haut dans l'Eglise de Dieu ! Dites-nous, pontifes du Dieu très-haut, que vous demandent plus souvent, et avec de plus vives instances, ces hommes qui ont un grand nom sur la terre ; ou même ces hommes nouveaux qui, en dépouillant les anciennes familles de leurs terres, les ont en même temps dépouillées de leurs titres? Ils vous demandent, et en cela seul ils reconnaissent votre autorité, de ne plus entrer dans ces temples qui ont été consacrés par vos onctions, sur lesquels vous avez invoqué solennellement les miséricordes abondantes du Seigneur; ils vous demandent de leur dresser des autels, que j'appellerais volontiers schismatiques, dans l'enceinte de leurs maisons, et dans quels lieux de leurs maisons? Dans les lieux ou les plus inutiles, ou les plus incommodes, ou les plus indécents ; dans des lieux profanés toute la semaine par des conversations mondaines, par des jeux de toute espèce ; par des festins où règne la liberté, et peut-être par des débauches; dans des lieux où, au milieu des mystères augustes et redoutables, leur imagination libertine peut se rappeler aisément mille choses profanes, et leurs regards ne peuvent tomber que sur des choses peu séantes et à la dignité du lieu, et à la sainteté de l'action.

A quoi servira bientôt cette foule de ministres que l'Eglise, quand la religion s'est étendue, a appelés pour aider les pasteurs dans leurs fonctions les plus pressantes, qu'à vous servir en mercenaires dans vos châteaux ou vos maisons de plaisance, dans ce que vous avez conservé de la religion? J'en vois les chemins couverts une veille de fête ou de dimanche, et dans quel équipage? Moqué ou raillé de vos domestiques, recevant vos ordres comme du maître, cherchant votre commodité, attendant votre heure, et peut-être à l'autel, dans la crainte de vous faire attendre ; redoutant les effets de votre impatience, s'il était moins précipité en célébrant les saints mystères; témoin, et peut-être dans l'action la plus sainte du sacrifice, de votre irrévérence et des indécences de toute votre compagnie ; renvoyé après sa messe avec vos serviteurs et vos servantes, ou relégué dans quelque coin de la maison, et rarement jugé digne d'être admis à votre table. Voilà, grands du monde et riches de la terre, ce que vous faites tous les jours d'un ministre des choses saintes, par qui vous commencez de perdre le respect pour le lieu saint.

Les ministres des choses saintes se sont avilis à la ville comme à la campagne. Mais qu'est-ce qui les a jetés dans cet avilissement, si ce n'est en partie votre avarice, et en partie votre vanité? Ils devraient, en servant l'autel, vivre honorablement de l'autel, et pour en vivre misérablement et pauvrement, il faut qu'ils fassent, oubliant leur sacerdoce, mille bassesses à votre égard, et qu'ils en souffrent mille indignités. Vous croyez honorer les églises que vous fréquentez, abandonnant la vôtre, et, comme si vous deviez les enrichir, on vous y reçoit avec complaisance ; on vous y a ménagé et les distinctions dont vous êtes si jaloux, et les commodités dont vous ne pouvez plus vous passer. On y sert tout à la fois votre indévotion et votre paresse. Vous y trouvez une messe longtemps après l'heure du sacrifice : on l'a retardée à cause de vous, on la précipite en votre faveur ; et comme le prêtre n'a pas d'égard pour lui-même et pour les choses saintes qu'il traite, vous n'en avez ni pour lui, ni pour le temple, ni pour la religion. C'est un spectacle que ces dernières messes. C'est l'assemblée des mondains et des paresseuses ; rien d'indécent et de profane qu'on n'y entende et qu'on n'y voie, sans qu'aucun des ministres paraisse s'en apercevoir ou y prendre part, sans qu'aucun ose se montrer le vengeur du temple et de la majesté qu'on y outrage si indignement. C'est qu'on redoute votre colère, et que vous repousseriez en effet par un véritable outrage une insulte prétendue, et pour s'exposer à ce traitement, il faudrait ne craindre que Dieu et avoir le zèle de sa maison, ce qui, aujourd'hui, n'est pas commun. Les ministres partagent l'insulte avec Dieu ; mais vous les avez réduits à ne sentir ni l'injure de Dieu ni la leur.

Quel lieu de l'Eglise autrefois inaccessible aux rois mêmes, et aux plus grands rois, et aux rois les plus pieux, se trouve aujourd'hui fermé aux mondains de l'un et de l'autre sexe un peu qualifiés? Ils percent sans trouver d'obstacle jusqu'au fond du sanctuaire ; et faisant du bruit jusque autour des autels, ils troublent le prêtre dans les saintes cérémonies, et offensent trop souvent ses yeux. Vous apprendrai-je, ou si ce trait de la fermeté d'Ambroise et de la docilité de Théodose vous est connu ? Nectaire, à Constantinople, invitait lui-même le prince à entrer dans le sanctuaire, et l'y recevait en courtisan : Ambroise, à Milan, l'en fit sortir en évêque, lui faisant dire (et pour cela il s'arrêta au milieu des saints mystères) que le sanctuaire était la place des prêtres, et que celle de l'empereur était à la tête du peuple, hors de l'enceinte des saints autels. Aussitôt, à la vue de tout le peuple et de tout l'empire, Théodose sortit, alléguant son ignorance pour excuse, et la complaisance de Nectaire qui l'avait induit en erreur. Ce fut dans cette occasion que ce pieux empereur dit cette parole célèbre que j'ai déjà citée une fois : Je ne connais d'évêque qu'Ambroise, tous les autres sont faibles et complaisants : *Solum*

Ambrosium novi episcopum. Pourquoi tant de ministres des autels sont-ils ainsi faibles et complaisants? Pourquoi prêtent-ils ainsi leur ministère à des profanations et à des indécences qui choquent les laïques même quand ils y réfléchissent ou qu'ils sont avertis? Mais pourquoi tant d'autres, en qui il ne paraît rien de cet esprit du siècle, sont-ils si timides et si retenus pour bannir le scandale de la maison de Dieu? Pourquoi y souffrent-ils tout de la part d'un peuple hardi seulement contre son Dieu? C'est que le scandale est devenu trop commun, et qu'autorisé par le grand nombre, il se sent fort contre les prêtres du Seigneur; c'est qu'un peuple sans joug et sans règle ne peut souffrir qu'on le contienne dans l'ordre et dans le respect, même dans le lieu saint; c'est que le mépris de Dieu et de toutes les choses de Dieu et de ceux qui appartiennent à Dieu par un singulier caractère, croît tous les jours avec l'orgueil du siècle.

Mais si moi-même, quelquefois trop timide ou trop rebuté de plusieurs représentations inutiles, j'ai pu dissimuler vos fautes à cet égard, et en dissimulant, vous cacher l'indignation de l'Eglise contre les profanateurs du lieu saint, écoutez ce que je vous dis aujourd'hui en son nom. Cette messe que vous daignez encore entendre, à laquelle vous vous êtes traînés avec tant d'effort, contre laquelle vous avez peut-être fait éclater tant de dépit, que vous entendez d'un air inquiet, ou même fâché : cette action sainte, que vous accompagnez de cette indécence qui vous accompagne partout, est une profession ouverte de votre irréligion, une haute dérision du culte public, une insulte que vous venez faire à Dieu au pied de son trône. C'est le reste de la religion des gens du monde que cette apparition dans nos églises pour la messe du dimanche. Si c'est là tout ce qui vous reste de la religion, achevez de la perdre. Qu'il n'y ait plus pour vous de solennités chrétiennes, si elles doivent, en vous amenant dans nos temples, y apporter tant de scandale. Et si l'Eglise doit être jusqu'à la fin le théâtre de votre impiété, puissiez-vous n'y plus paraître, que quand on y apportera *vos os humiliés!* (*Psal.* L, 9.) A quels souhaits nous réduisez-vous!

Le scandale a-t-il donc pris trop de force? ou si c'est que toute puissance établie de Dieu est trop faible pour arrêter des profanations plus sacriléges et plus odieuses que la destruction même du temple et la cessation du sacrifice. C'est trop. Ministres des autels, excitons le zèle du Seigneur pour sa propre maison. Avec le Prophète, qui voyait les Babyloniens entrer dans le temple de Jérusalem[1], le feu d'une main, la hache et la cognée de l'autre; qui les voyait entrer en ennemis furieux, crions au Seigneur de toutes nos forces : *O Dieu! levez votre main contre leur orgueil. Que de maux l'ennemi a faits dans le lieu saint! Au milieu de votre temple, ces méchants se sont glorifiés de leur iniquité. Ils y ont levé l'étendard de l'impiété, ils l'ont mis au-dessus des portes; ils y ont ravagé à droite et à gauche comme des bûcherons dans une forêt : ils y ont tout brisé. Ils ont porté la flamme dans votre sanctuaire, ils ont souillé le lieu de votre demeure sur la terre. Faisons cesser, ont dit ces hommes impies, faisons cesser sur la terre toutes les fêtes du Seigneur, et changons-les en jours de deuil pour Jérusalem.* Image trop triste, mais en même temps trop fidèle de la profanation de nos temples, qui doit tirer des larmes de nos yeux, ou il n'y a en nous de larmes pour rien de ce qui regarde Dieu. La maison de Dieu ne souffre point d'irrévérence. Le lieu de la grâce demande qu'on y apporte des dispositions de piété.

SECONDE PARTIE.

C'est ici le lieu de ma gloire, avait dit du temple de Jérusalem, le Seigneur Dieu. J'y ai mis mon nom, j'y montrerai ma puissance, j'y ferai éclater mes miséricordes. Quand mon peuple aura péché, et qu'à cause de lui j'aurai affligé la terre, s'il se repent de son iniquité, et qu'il vienne dans ce lieu implorer ma clémence, je l'exaucerai du ciel : mes yeux seront toujours ouverts sur cette maison, et mon oreille attentive aux prières qu'on m'y fera. Avec ces grâces qui regardaient la terre, Dieu en faisait encore descendre du ciel d'un autre genre dans ce temple saint. Mais dans les temps de la grâce, et dans le lieu bien plus saint, ou l'Auteur même de la grâce habite corporellement, Dieu doit y répandre plus abondamment toute bénédiction spirituelle en Jésus-Christ. Dans ce lieu si saint, Dieu veut se réconcilier avec le pécheur, faire croître ses justes dans la grâce, et accorder à ses serviteurs leurs justes demandes.

Le pécheur sait-il ce qu'il a fait contre lui-même en péchant contre son Dieu, et quand il a fait le mal comme en se jouant? Il s'est séparé et retiré des enfants de Dieu, pour se mettre au rang de ses ennemis. Il s'est banni lui-même du ciel; et ce même ange que Dieu mit à la porte du paradis terrestre, après la chute d'Adam, pour lui en défendre l'entrée, est encore à la porte de la maison céleste, pour en éloigner tous ceux, qui, en imitant Adam, ont violé les saints préceptes du Seigneur. C'est sur cette idée que l'Eglise avait formé son ancienne discipline à l'égard de ceux qui avaient commis des crimes après le baptême. Il faut en donner ici une connaissance à tout le peuple de Dieu : le saint s'en édifiera, et le pécheur y trouvera de quoi s'instruire.

Une longue pénitence, dont la plus dure circonstance était la privation des choses saintes, suivait autrefois toujours le crime : et une pénitence si rigoureuse et si humiliante était regardée comme une grand grâce de l'Eglise, après un malheur et une iniquité aussi grande que le violement du saint baptême. D'abord on pleurait son péché hors des portes sacrées; le temps était long, accompagné des dernieres humiliations. Après cela, selon que le pécheur s'en était rendu digne par l'abondance de ses larmes, et que ses

frères, dont il avait embrassé les genoux, intercédaient pour lui auprès de l'Eglise, les portes du temple lui étaient ouvertes. Il entrait dans le lieu saint, mais il s'y tenait encore séparé du peuple de Dieu, au bas du temple, en posture de criminel, se prosternant souvent contre terre. L'Eglise a vu une fois dans cet état un grand empereur répétant ces paroles d'un pécheur roi : ***Mon âme s'est collée au pavé de votre temple.*** Un troisième degré suivait, où le pénitent était admis à entendre l'instruction du salut de la bouche de l'évêque. Mais à cette terrible parole qui sortait du sanctuaire au commencement des saints mystères : les choses saintes sont pour les saints, *sancta sanctis*, le violateur de son baptême, confus et pénétré de douleur, sortait du lieu saint, avec tous ceux qui n'avaient pas encore reçu le sacrement de la foi. Dans un quatrième état, qui était le dernier, le pénitent demeurait avec tous les fidèles jusqu'à la fin des saints mystères; mais tout était encore caché pour lui : de grands voiles lui dérobaient la vue du sacrement que l'Eglise ne le jugeait pas encore en état de recevoir. Dans ce quatrième degré le pécheur achevait de se purifier: et enfin après de longues années et d'abondantes expiations il rentrait tout à fait dans la communion de l'Eglise par la communion du corps du Seigneur.

Telle était l'ancienne discipline de l'Eglise. L'esprit en est demeuré, parce qu'il ne peut changer dans les divers changements que les temps y introduisent. Ce n'est pas pour en faire un reproche à l'Eglise, qui a changé là-dessus depuis plusieurs siècles, que je rapporte ici ce qu'elle a fait autrefois, et pendant si longtemps. A Dieu ne plaise! Je vois dans les différentes conduites de l'Eglise à l'égard des pécheurs, les différentes formes de sa charité, et je respecte sa sagesse dans tous les temps. Ce n'est pas pour en faire aujourd'hui une loi aux pécheurs, que je leur remets ici devant les yeux les anciennes règles. Qui suis-je dans l'Eglise, pour y faire revivre les lois? Mais puisque l'esprit de l'Eglise est toujours le même dans les changements de la discipline, il faut que le pécheur, par la connaissance des anciennes pratiques, connaisse ce que l'Eglise, encore aujourd'hui, demande du pécheur, quand elle lui ouvre la porte de ses temples, quand elle l'invite à y venir prier, quand elle lui commande, à certains jours, d'y venir assister aux saints mystères.

Que le pécheur entre en jugement avec lui-même, et qu'il entre, s'il veut, en raisonnement avec nous qui, en voulant qu'il use de l'indulgence présente de l'Eglise, demandons seulement qu'il respecte la sainteté de Dieu, et qu'il donne lieu à la miséricorde qu'il veut lui faire dans son temple. Dieu veut se réconcilier ici avec le pécheur; mais enfin il veut que le pécheur y vienne dans des dispositions propres à le toucher. Et pour toucher Dieu, le pécheur doit-il venir dans le temple avec l'affection au péché toute vivante? avec la complaisance dans le mal au fond du cœur? avec un dessein arrêté de continuer dans le crime? Le pécheur vient-il marquer sa religion, ou en faire un acte contraire? Vient-il recevoir grâce et miséricorde, ou se rendre de plus en plus indigne de la grâce, et digne seulement d'une plus grande colère, lorsqu'il vient dans le temple, sans être ni repentant ni seulement humilié de son péché, sans penser seulement s'il est pécheur et si Dieu est saint? La chose est aisée à décider.

Quelle question nous fait le pécheur : s'il vaut mieux, lorsqu'on est en mauvais état, ne pas assister à la messe, les jours même où l'Eglise en fait un commandement, ou y assister en cet état? Ni l'un ni l'autre, pécheur aveugle! Il faut assister à la messe les jours de fête et de dimanche, parce que l'Eglise vous le commande. Il ne faut pas y assister en mauvais état, parce qu'il y a une loi de piété au milieu de notre cœur, qui nous défend d'y assister en cet état. Vous devez assister ces jours-là à la messe, quoique vous soyez pécheur et tout couvert d'iniquité : mais il ne faut pas y assister en pécheur, c'est-à-dire avec le cœur attaché à l'iniquité, n'ayant ni le désir ni le dessein de la quitter. Ne point y assister, c'est un crime. Y assister sans le moindre commencement de pénitence, c'est une profanation des choses saintes, que le commandement ne peut excuser, puisque ce n'est pas la profanation qui est commandée, mais la sainteté du moins commencée. Car enfin, tout répugne dans la religion à l'union de Jésus-Christ avec Bélial; à l'alliance de ces deux choses : la participation, ou même l'assistance aux saints mystères, et l'affection au péché.

Livré au crime, aimant le crime, avec des engagements et des mesures prises pour commettre des crimes, peut-être le même jour, quel personnage ferez-vous dans nos temples, et parmi les saints exercices de la religion? Que direz-vous à Dieu? De quoi serez-vous occupé? Qu'en rapporterez-vous? Aimant le crime, et ne pouvant souffrir la justice, entrerez-vous dans l'esprit de sacrifice? Vous présenterez-vous à Dieu comme victime, venant immoler vos péchés et vos passions sur le même autel où Jésus-Christ s'immole pour le péché? Sanctifierez-vous votre âme, susceptible de tout, excepté de la piété? Edifierez-vous l'assemblée du peuple de Dieu avec ces yeux pleins de votre passion, avec cette odeur de mort et de péché qui vous suit partout, attachée à votre personne? Que direz-vous à Dieu dans cet état de révolte contre lui et d'amour de tout ce qui n'est pas lui? Lui direz-vous de vous sauver, de ne vous pas traiter comme les pécheurs? Lui direz-vous qu'il est votre Dieu, qu'il est votre Père, que vous l'aimez, que vous espérez en lui, que vous voulez vivre dans son service et mourir dans sa grâce? Ce seront autant de mensonges devant Dieu; et ces mensonges sont autant d'insultes faites à Dieu dans sa maison.

Au milieu des saints mystères, de quoi serez-vous occupé avec ces passions qui vous

agitent, avec ces pensées frivoles qui vous suivent en tout lieu, avec ces désirs criminels qui s'allument à la vue de tous les objets qui peuvent tenter les hommes? Que remporterez-vous du lieu saint et de l'action la plus sainte de notre religion? Qu'un nouveau péché, si vous n'y avez apporté aucune douleur, ni conçu aucune haine du péché, et que vous ayez dit avec le prêtre, mentant toujours à Dieu : *Recevez-nous, Seigneur, et notre sacrifice, parce que nous vous l'offrons avec humilité et avec un cœur touché d'un vif repentir!* Que remportera le pécheur du lieu saint où Dieu, avec son œil jaloux, le voit non-seulement sans douleur de ses péchés, mais disposé à en commettre de nouveaux; où son oreille jalouse a entendu, selon l'expression du Prophète, cette préparation de leur cœur? Ou il n'y a point de colère en Dieu, ou il faut qu'il soit irrité d'une pareille disposition et qu'il la punisse.

Il faudrait donc être saint pour entrer dans nos temples? Cela a été ainsi, dans le commencement, et vous l'avez vu. Non, rien d'impur et de souillé n'entrait dans ce lieu saint! Nos temples représentent le ciel, ils en ont la sainteté. Ces murs ne devraient donc renfermer que des saints et des justes. Le mondain, le pécheur, le chrétien qui s'est souillé par des crimes, et celui qui déshonore le christianisme par des mœurs païennes, devraient être mis dehors, comme ils seront tous mis hors de la cité sainte : *Foris canes, et impudici, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.* (*Apoc.*, XXII, 15.)

Mais, encore une fois, espérant avec l'Eglise, que cette indulgence pourra elle-même porter le pécheur à la pénitence, nous l'exhortons à venir dans le temple, à y venir souvent frapper à la porte de la miséricorde. Mais aux approches du temple saint, le pécheur doit se souvenir du ciel, d'où il s'est banni lui-même, et de ces temps où il aurait été laissé à la porte du temple pour ses péchés. En mettant le pied sur le seuil des portes sacrées, le pécheur, sentant son indignité, doit trembler, et il devrait pleurer. En se présentant devant le Dieu saint au bas du temple, avec le publicain, il doit frapper sa poitrine. Arrêté devant Dieu, le pécheur doit s'exciter à la componction; et au milieu des mystères saints, qui sont en même temps offerts pour le péché, le pécheur doit demander grâce et miséricorde dans ce moment si propre à l'obtenir. Qu'il entre donc dans le temple, y portant ces dispositions; qu'il y entre à la faveur de la grande miséricorde de Dieu, pour y adorer dans la crainte, et que son âme s'y tienne humiliée et anéantie devant le Seigneur.

Qu'ajouterai-je, mes frères? Si le pécheur est touché de sa misère; s'il a seulement la première pensée de se convertir au Seigneur; s'il a seulement le plus faible désir de rompre ses liens; s'il gémit seulement de ne pas gémir de son état déplorable; s'il craint moins la grâce et le retour de son ancienne piété; en un mot, si son péché lui est pénible, si son péché lui déplaît, s'il y a encore en lui quelque chose qui tende à Dieu et qui cherche la vie; qu'il vienne à celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais que le pécheur se convertisse et qu'il vive; qu'il vienne à celui qui, en quelque sorte, invite encore plutôt le pécheur que le juste à venir à lui. S'il craint trop, avec ces dispositions, j'irai moi-même le prendre par la main pour le conduire ici aux pieds de Jésus-Christ.

Mais, encore une fois, loin de nos temples et des saints autels quiconque n'y paraît qu'en ennemi de Dieu, méprisant sa loi, craignant sa grâce, ne cherchant qu'à l'offenser; loin de nos temples et des saints autels tout pécheur qui y vient se complaisant dans son péché, défendant son erreur, aimant son déréglement et n'en pouvant souffrir le remède; loin de nos temples et des saints autels quiconque commet l'idolâtrie et se glorifie dans ses idoles : *Foris idolis servientes;* telles ces âmes mondaines, tellement remplies de l'esprit du monde, que la religion ne tient pas en elles; tellement attachées au monde, et à ses vanités, et à ses plaisirs, que rien ne peut ni les en dégoûter ni les en détacher. Pour tous ces amateurs de l'iniquité, ennemis de leur âme, au lieu de la miséricorde, qu'ils n'y viennent pas chercher et qu'ils craindraient d'y trouver, ils n'y trouveront que la colère enflammée de ce Dieu jaloux dont on ne se moque pas jusque dans sa maison.

Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Pierre. La lumière de Dieu, qui fait croître le juste en lumière, peut l'éclairer en tous lieux. La grâce de Jésus-Christ, qui fait croître le juste dans la grâce, peut le trouver partout; mais le lieu propre de la lumière et de la grâce divine c'est le temple. C'est dans le temple que s'est comme concentrée cette lumière qui s'est retirée du milieu du monde, où l'on aime mieux les ténèbres que le grand jour. C'est dans le temple que la grâce, rejetée et méprisée du monde, s'est comme venue cacher. Venez donc dans le temple, justes, et la lumière du Seigneur vous éclairera; et vous croîtrez, selon qu'il est écrit de vous, en lumière et en connaissance jusqu'au jour parfait. Venez dans le temple, comme à la source de la grâce, saints du Seigneur, qui en avez faim et soif, et vous en serez rassasiés; et vous croîtrez dans la grâce, selon que saint Pierre vous le recommande. Mais deux choses en nous peuvent mettre obstacle à l'accroissement de la lumière et de la grâce en fréquentant le temple. C'est quand on s'est trop familiarisé avec le temple, ou qu'on ne prépare pas assez son âme aux saints exercices de cette maison du Seigneur.

Il est bon de ne connaître que les routes du temple, et d'avoir goûté, dès l'enfance, les saints exercices de la religion. Mais vous comprenez, mes frères, que rien ne doit être plus contraire à l'accroissement de la piété en nous, que de faire enfin par habitude ce

qu'on a fait, au commencement, par religion. Fréquenter les églises, parce que c'est comme la profession que l'on s'est donnée dans le monde; venir dans le temple, parce qu'on y est toujours venu; y assister au sacrifice de la messe et au reste du service divin, y faire sa prière, y entendre les instructions du salut, parce que c'est ce qu'on a toujours fait, et qu'on ne saurait, pour ainsi dire, faire autre chose : c'est s'exercer à la piété comme un marchand fait son commerce; c'est faire les choses saintes d'une manière tout humaine; et certainement si quelque chose est capable d'empêcher les différentes communications du Saint-Esprit, c'est cette disposition d'habitude, qui porte avec elle l'insensibilité et n'est presque jamais séparée de l'hypocrisie.

La seule habitude fait monter ce prêtre à l'autel; la seule habitude amène cette fille dévote dans le lieu de la prière; la seule habitude conduit cet homme, qui n'est plus ni pécheur, comme il le fut anciennement, ni pénitent comme il l'a été depuis, tantôt à un exercice du temple et tantôt à un autre. Quel changement! Ce n'est plus, et chacun le remarque trop, ce prêtre qui descendait de l'autel, comme Moïse descendit d'auprès du Seigneur, jetant un grand éclat aux yeux des hommes et encore plus échauffé du saint amour au dedans. Ce n'est plus cet homme de Dieu qui sortait de la prière comme David, plein de force et de courage pour soutenir les peines de la vie et les contradictions des pécheurs. Ce n'est plus ici cet homme touché de Dieu, qui sortait des pieds de Jésus-Christ tout consolé, et d'autant plus touché de son péché qu'il s'en sentait plus déchargé. Ce n'est plus ce pauvre qui criait et qui était exaucé. Ce n'est plus ce malade qui, sentant son mal et l'exposant à son médecin, se trouvait guéri. Ce n'est plus cet homme qui retrouvait dans le temple son cœur pour gémir sur les maux de l'Eglise et pleurer sur les iniquités de la terre. Hélas! c'est un homme qui ne voit plus Dieu dans son temple, qui ne l'y entend plus au dedans de lui, qui ne s'y écoute plus lui-même; qui n'y porte rien et n'y reçoit rien; qui en sort sec, froid, insensible pour toutes les choses de Dieu; ou s'il sent quelque chose, c'est que cette malheureuse disposition de faire les choses saintes par habitude et sans esprit de piété, se fortifie en lui et y devient comme invincible à la grâce même.

Criez encore une fois, divin Paul : S'il y a parmi vous tant de malades qui ne guérissent point de leurs infirmités spirituelles, et qui paraissent comme incurables; s'il y a tant de gens parmi vous qui n'avancent point dans la grâce; s'il y en a tant qui s'affaiblissent dans la vertu; s'il y en a tant qui n'ont conservé de leur ancienne piété que les mêmes apparences, ou plutôt qui, en faisant toujours les mêmes choses bonnes et saintes, paraissent si différents d'eux-mêmes, c'est parce qu'ils célèbrent les saints mystères par habitude; c'est parce qu'ils entendent la messe par habitude; c'est parce qu'ils viennent prier et chanter les louanges de Dieu dans son temple par habitude; c'est parce qu'ils ne font plus de discernement entre le sacré et le profane : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles.* (*I Cor.*, II, 3.) Malheureux esprit qui est dans l'homme, qui gagne peu à peu, et qui enfin devient tout l'homme! Combien sont connus par là, de qui on disait au commencement : Il est tout piété, et de qui on peut dire aujourd'hui : Il est tout habitude! Et quand on a laissé écouler de soi cet esprit de piété, le reprend-on par les exercices de piété? le temple le redonne-t-il? Et quand on en est venu à ne plus faire les choses saintes que par habitude, se soutient-on dans le même point de vertu? Hélas! du jour que cette disposition commence en nous, elle y croît, et nous décroissons tous les jours dans la grâce, jusqu'à ce que cette malheureuse disposition nous laisse enfin sans grâce et sans vie, avec le nom d'homme vivant et de femme pieuse : *Et dormiunt multi....* (*Ibid.*) *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.)

Ce n'est pas tout à fait cette disposition d'habitude, accompagnée de dégoût et presque de mépris pour les choses saintes; c'est un défaut d'attention, ou le peu de soin de préparer son âme à la prière, et en général à tout ce qui se fait dans nos églises. Le Sage appelle cela tenter Dieu : et de cette parole du Sage je conclus que pour recevoir la grâce, pour croître dans la grâce à la faveur des saints exercices de la religion, il faut préparer son âme. Le temple lui-même nous avertit que c'est le lieu de la grâce; cet autel, cette table, ces fonts sacrés, ces piscines salutaires, ces murs qui portent les marques de leur consécration, tout cela nous rappelle les différentes grâces de Dieu, qui sortent ici de la même source, mais qui se communiquent par différents canaux. Mais encore une fois la grâce, toute prête à couler, demande que nous lui ouvrions notre cœur; qu'en venant dans le temple, nous préparions notre âme à recevoir la grâce.

Préparer son âme à la grâce, qui coule de toutes parts dans nos temples, c'est, en y venant, penser qu'on vient dans la maison de Dieu; c'est, quand on est dans le temple, se souvenir qu'on est devant Dieu et à la source de la grâce; c'est, en apportant dans le temple nos ignorances, nos faiblesses, nos misères, nos tentations, nos péchés, y apporter le désir d'être éclairé, le désir d'être guéri, le désir d'être de plus en plus purifié, d'être entièrement réconcilié, d'être tout à fait délivré; le désir de servir Dieu avec une nouvelle fidélité et plus de ferveur, le désir d'être réuni pour toujours à Jésus-Christ. Préparer son âme à la grâce, qui ne demande qu'à se communiquer dans nos temples, c'est voir, sonder, examiner tout ce qui nous manque, tout ce qui en nous est opposé à la grâce; c'est ôter du milieu de nous de certains obstacles connus, de certains vices toujours épargnés, ces restes de passion du monde que la grâce ne

peut souffrir en nous. Venir dans le temple dépouillé de la vanité du siècle, et sans cet orgueil qui suit tous les faux justes, c'est venir chercher la grâce, qui cherche, et singulièrement dans le temple, le pauvre et l'humble de cœur pour se reposer sur lui; qui va chercher au bas du temple le pécheur humilié et demandant miséricorde. Préparer son âme à la grâce, c'est s'exciter soi-même par tout ce qu'on voit, par tout ce qu'on entend, par tout ce qui se fait dans le temple, à devenir de jour en jour meilleur, de jour en jour plus digne du Dieu qu'on y adore, Je vous dirai donc, et je ne cesserai de vous le répéter en vous montrant le lieu où l'on croît dans la grâce, en vous enseignant les moyens par où l'on peut croître dans la grâce : Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ : *Crescite in gratia et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.*

Enfin, Messieurs, je dis que c'est ici le lieu où Dieu veut singulièrement exaucer les justes demandes de ses serviteurs. Je rappelle seulement cette parole du Seigneur : Mes yeux seront ouverts, et mes oreilles attentives à la prière de celui qui viendra m'adresser son oraison dans ce lieu : *Oculi mei erunt aperti, et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit.* (II *Par.*, VII, 15; *Psal.* XXVIII, 1.) Apportez, enfants de Dieu, apportez au Seigneur dans son temple la gloire et l'honneur. Qu'est-ce donc que cette gloire et cet honneur qu'il faut apporter à Dieu dans son temple? Des vœux dignes de Dieu; des prières dignes des enfants de Dieu; des demandes qui ressentent l'esprit de l'Evangile et la sainteté de notre religion; de justes désirs, comme parle l'Eglise : *Ut justa desideria compleantur.* Allez, enfants des hommes appesantis vers la terre, qui aimez la vanité et cherchez le mensonge; allez avec vos présents; allez, bas et rampants, à ceux qui vendent bien cher aux hommes le mensonge et la vanité; notre Dieu ni ne vend ni ne donne rien de pareil dans le lieu où il distribue ses dons aux hommes. Allez, mondains, avec les païens à qui vous vous joignez en tant de choses, allez à leurs dieux : allez demander à ces dieux ambitieux, à ces dieux injustes, à ces dieux vindicatifs, à ces dieux vicieux, qu'ils soient favorables à votre ambition, qu'ils se déclarent pour vos injustices, qu'ils servent vos criminelles passions, qu'ils soient les protecteurs et se rendent les ministres de vos basses cupidités.

Pressez, enfants du siècle, importunez le ciel pour les choses de la terre. N'ayez recours à la Divinité dans ses temples, que pour des grâces qui regardent la vie présente, et réunissez-vous aux Juifs par cet endroit. Pour nous, chrétiens, qui reconnaissons que tous les biens, temporels et éternels, viennent de notre Dieu, et qu'avec sa grâce nous usons bien de ceux qui nuisent aux méchants, nous lui demandons aussi ces biens dans son temple; mais nous les lui demandons avec crainte et retenue. Nous les lui demandons, non pas comme notre bien, mais comme notre besoin : nous les lui demandons, disposés à les recevoir de sa main, ou à être refusés, à sa volonté; nous les lui demandons, en lui demandant de ne pas nous les accorder, si ce n'est pas pour sa gloire; nous les lui demandons avec la grâce d'en user sobrement et saintement; nous les lui demandons autant qu'ils ne nous feront pas perdre les biens éternels; nous les lui demandons comme par surcroît, et après toutes les autres grâces qui regardent le royaume de Dieu et sa justice.

Mais pour ces grâces et ces bénédictions spirituelles, elles sont le premier et le principal objet de nos prières dans la maison de la prière, qui l'est en même temps de la grâce. Ces biens, qui seuls méritent ce nom, nous les demandons pour eux-mêmes; nous les demandons comme les biens de l'alliance sous laquelle nous vivons; nous les demandons comme notre bon partage, nous les demandons comme une suite du don que Dieu nous a fait en nous donnant son Fils; nous les demandons pour vivre d'une manière digne de l'Evangile, nous les demandons avec une pleine foi en celui par qui ils nous sont donnés. D'ici en effet nos prières montent par lui et avec lui au haut du ciel; et du haut du ciel les grâces descendent continuellement ici avec Jésus-Christ, qui continuellement y descend. Dieu regarde ici son Fils; et l'état où il y voit ce fils bien-aimé le rend favorable à toutes les justes demandes qu'on lui fait en ce lieu; son cœur y est et y sera avec nous autant de temps que Jésus-Christ y sera, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles : *Et cor meum ibi cunctis diebus.*

Portons donc ici nos vœux, chrétiens, préférablement à tous les autres lieux de la terre. Où est-ce en effet que notre Dieu est aussi près de nous, et aussi disposé à nous écouter? Mettons ici nos vœux entre les mains de l'ange qui porte à Dieu, comme un doux parfum, les oraisons des saints. Mettons nos vœux entre les mains du prêtre, qui élève Jésus-Christ vers votre père, et qui le lui présente chargé de nos supplications, ainsi que de nos péchés. Mettons ici nos vœux sur l'autel où le sang de Jésus crie plus favorablement que celui d'Abel. Dieu a choisi ce lieu pour en faire le lieu de ses miséricordes; choisissons-le pour en faire le lieu de notre prière. Prions-y souvent dans l'assemblée nombreuse de nos frères, parce que, réunis tous ensemble, nous y sommes forts contre Dieu même. Prions-y quelquefois séparés du reste des hommes, et comme séparés de la terre, et Dieu nous exaucera du ciel, où notre prière plus fervente et plus recueillie s'élèvera avec plus de force. C'est ici la porte du père de famille où il faut frapper; et Dieu, quand il serait d'abord comme endormi, se réveillera à nos coups redoublés, et nous donnera enfin selon nos besoins, quelque immenses qu'ils soient.

Cherchons la miséricorde de Dieu dans son temple, où il se montre riche et abondant en miséricorde; mais craignons en

même temps cette sainteté du temple, si nous la profanons. Le temple est saint, disaient les Juifs, le temple est saint; et cette confiance dans la sainteté du temple, qui en a entraîné la ruine, les a perdus eux-mêmes, parce qu'ils ne craignaient pas que Dieu, qui habitait ainsi au milieu d'eux, pût les abandonner avec le temple à leurs ennemis. Disons donc dans un autre esprit: Le temple est saint! Le temple est saint, n'y portons pas le scandale et le péché; le temple est saint, n'y commettons point l'irrévérence, n'y paraissons jamais comme dans un lieu profane; le temple est saint, apportons-y la sainteté, ou venons l'y chercher; le temple est saint, que rien en nous n'y offense la sainteté de Dieu; le temple est saint, c'est le lieu même de la grâce, l'image du temple de la gloire : faisons donc en sorte qu'après y avoir reçu la grâce et y avoir goûté les prémices de la gloire, nous puissions enfin dans ce même temple de la gloire, réunis à Jésus-Christ et à tous ses saints, louer et bénir Dieu dans les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XVII.

Pour le cinquième mercredi de Carême.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Præteriens Jesus, vidit hominem cæcum a nativitate (*Joan.*, IX, 1.)

Comme Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance.

Il n'est guère d'événement dans la vie de Jésus-Christ qui ait fait tant de bruit et qui ait causé tant de trouble dans la Judée, que celui qui est le sujet de l'évangile de ce jour. Il n'en est point, après la résurrection de Lazare, qui a coûté la vie au Sauveur du monde, qui lui ait attiré tant de haine et tant d'envie de la part des Juifs. Les pharisiens en furent si irrités, qu'ils en perdirent l'esprit et la raison; ils s'emportèrent jusqu'aux plus horribles blasphèmes; ils en vinrent à une violence, qui fut le triste prélude du traitement qu'ils devaient faire au Messie, et du spectacle qu'ils préparaient au monde à ce sujet.

Jamais l'aveuglement ne s'est montré aux yeux des hommes avec tant d'horreur; jamais les causes de cette furieuse passion n'ont paru plus manifestes, et jamais les effets n'en paraîtront plus terribles et plus funestes. Des hommes qui se vantent d'avoir la clef de la science, qui veulent être maîtres, et les seuls maîtres en Israël, et qui ignorent les premiers principes de la loi naturelle; qui savent par les règles de leur aveugle science, ou plutôt de leur malice ignorante, que le Fils de Dieu, faisant les œuvres de son Père, est un méchant : *Nos scimus.* Des hommes qui doivent défendre la religion, et qui l'attaquent dans son chef, qui la persécutent dans ses défenseurs, qui la renversent tout entière; des hommes chargés de conserver l'unité et la sainteté dans la Synagogue, qui en rejettent Jésus, et en chassent les saints à cause de lui. Une contradiction ouverte de la vérité, une haine déclarée contre la piété, un parti pris pour l'injustice; l'emportement consacré, l'innocence calomniée, la fidélité à Jésus-Christ traitée avec plus de rigueur que les derniers crimes : et tout cela sous le nom de la gloire de Dieu, et à titre de service rendu à la religion: Judée, frémis d'horreur d'avoir enfanté de tels monstres, et d'avoir vu de telles choses!

Pour nous, mes frères, tremblons quand nous voyons de pareils excès dans l'Évangile. Tremblons; nous portons au milieu de nous le germe du même aveuglement, et nous pourrions encore rencontrer les mêmes hommes. La Synagogue en est tombée. L'Église chrétienne n'a rien de pareil à craindre, parce qu'il lui a été promis de subsister sur ses fermes fondements, et son Dieu au milieu d'elle, jusqu'à la consommation du siècle; mais l'aveuglement y portera toujours le trouble et le scandale. Cherchons à tirer aujourd'hui la lumière des ténèbres que nous déplorons.

L'aveuglement profond des pharisiens, juste châtiment de leurs iniquités et de leurs passions, est peut-être une des plus grandes instructions que Dieu ait données au monde. C'est dans cet esprit que Jésus-Christ s'est appliqué à faire connaître cette espèce d'hommes; qu'il a tant recommandé à ses disciples de se garder de ce qu'il appelle leur levain, de cette hypocrisie qu'ils prenaient (tant ils étaient aveugles) pour religion envers Dieu. C'est sur ce modèle et dans le même esprit que je me suis proposé, en expliquant de suite notre évangile, de vous découvrir dans la conduite des pharisiens les causes secrètes de l'aveuglement; de vous en montrer les effets; et de vous en faire craindre les suites. L'homme né aveugle, qui est le principal objet de cet évangile, le père et la mère qui sont appelés en témoignage par les pharisiens, nous instruiront chacun dans leur caractère. Ainsi, vous instruire, et m'instruire avec vous par la droiture de l'aveugle, par la fausse sagesse du père et de la mère, par l'aveuglement des pharisiens, c'est, en y joignant quelques réflexions générales sur l'aveuglement, tout ce que je me suis proposé. Triste sujet, puisque nous y verrons les dernières horreurs, et que nous y entendrons d'exécrables blasphèmes; mais qui peut nous éclairer, et doit nous conduire dans les voies de Dieu. C'est dans cette vue que je l'ai traité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme Jésus passait, dit notre évangile : *Et præteriens Jesus.* Heureux passage! Ce n'est pas un passage fortuit, c'est une suite du dessein qu'avait pris le Fils de Dieu de venir chercher et sauver ce qui périssait; et entre ceux qui périssaient, il passe exprès, et vient chercher avec un dessein formé ceux qui connaissent leur mal, ceux qui sentent leur misère et ne veulent pas périr. C'est dans ce dessein que

Jésus passe : *Prœteriens Jesus;* et c'est dans cette disposition qu'il trouve l'homme de notre évangile, qui était né aveugle : *Vidit hominem cœcum a nativitate.* Nous naissons tous coupables, et les peines de ce péché sont sur nous dès notre naissance. Quelques-uns naissent plus misérables, comme cet homme qui est né aveugle; mais ces misères mêmes, qui sont une peine particulière du péché, en deviennent le remède spécifique, quand nous les portons dans la résignation et dans la patience. Si Dieu veut nous en délivrer comme cet homme de notre évangile, pour en tirer sa gloire, sans intéresser notre salut, qu'il le fasse, il est le maître.

L'aveuglement de naissance est, quant à l'âme, la misère commune de tous ceux qui naissent enfants d'Adam. Heureux ceux qui sont aussitôt transférés à la lumière, qui naissent dans l'Eglise catholique, où la lumière de la vérité luit de toutes parts, et où Jésus-Christ éclaire tout homme venant au monde! Malheureux tant de peuples nés aveugles, et dans un pays où Jésus-Christ, pour ainsi dire, ne passe pas! Des aveugles de naissance, qui doivent exciter encore plus particulièrement notre compassion, ce sont nos frères nés dans le sein de l'erreur, élevés dans des préventions contre la vérité, nourris dans la haine de la lumière, dès là qu'elle vient de notre côté; entretenus dans la doctrine du mensonge par cette partie de la doctrine de la vérité qu'ils ont conservée; éblouis et en quelque sorte aveuglés par Jésus-Christ lui-même, qu'ils ne veulent voir que dans un éclat trompeur. Continuellement trompés par d'habiles enchanteurs qui détournent leurs yeux sur de faux objets, qu'ils sont à plaindre! Jésus-Christ passe tous les jours pour eux dans les Ecritures qu'ils lisent et qu'ils examinent : *Et prœteriens Jesus.* Mais comme ils ne se croient pas aveugles, et qu'au contraire ils disent qu'ils voient, ils demeurent dans leur aveuglement.

« Qui est l'aveugle, si ce n'est mon serviteur ? » Tant d'aveugles dans le sein de la lumière et au milieu de la vérité vérifient cette parole du Seigneur : *Quis cœcus nisi servus meus?* (*Isa.*, XLII, 19.) Tant d'aveugles, qui ferment malicieusement les yeux pour ne point voir ce qui est juste et ce qui est saint; tant de gens à qui les passions de ce siècle ont aveuglé le cœur, qui repousseraient la main de Jésus-Christ qui voudrait les guérir; tant d'aveugles qui se sont égarés au sortir du sein de leur mère, qui marchent dans les ténèbres, qui ne voient ni ne comprennent : voilà ce que Jésus-Christ trouve au milieu de son peuple lorsqu'il passe pour en guérir quelqu'un : *Et prœteriens Jesus, vidit hominem cœcum a nativitate.*

Les disciples voyant cet homme qui était né aveugle, dirent à Jésus : *Maître, est-ce le péché de cet homme, ou celui de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle?* Tristes enfants d'Adam ! Il a péché, et nous en portons la peine; il a péché, et nous naissons misérables; il a péché, et nous naissons coupables et aveugles selon l'esprit. Plus malheureux celui qui serait né d'un père et d'une mère qui lui auraient transmis, avec l'amour du monde, avec les passions de ce siècle, la haine de la lumière et de la sainte doctrine, qui est la vérité.

Jésus répondit à ses disciples : *Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que les merveilles de Dieu éclatent en lui.* Quand Dieu veut faire d'un aveugle, ennemi de sa grâce, une vive lumière dans son Eglise, n'allons pas chercher plus loin la cause d'un aveuglement si heureux, et admirons seulement la sagesse de Dieu, qui sait tourner à sa gloire, tantôt le malheur, et tantôt l'iniquité de l'homme. Il est né aveugle : s'il était né avec les yeux ouverts, il n'aurait pas tant servi à la manifestation de la lumière et de la vérité, qui est Jésus.

Il faut, continue Jésus, *que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour.* La nuit vient où l'on ne peut plus rien faire. Que Jésus se hâte de retirer de l'aveuglement tous ceux qui doivent en être retirés; c'est son œuvre, mais son œuvre de jour, pendant qu'il est au milieu de nous, pendant qu'il passe auprès de nous. Que Jésus nous éclaire et nous rende la lumière avant que ces ténèbres plus épaisses, que ces ténèbres, qui s'amassent sur les ténèbres, aient formé une double nuit; avant que cette double nuit, qui s'avance sur nous, nous ait enveloppés de toutes parts ; avant que la nuit de la mort, où nous courons et où il n'y aura plus rien à faire, soit arrivée ! *Venit nox quando nemo potest operari.*

Tant que je demeure dans le monde, ajoute Jésus-Christ, *je suis la lumière du monde.* Tant que Jésus-Christ, le soleil de justice, ne s'éloigne pas de nous, tant qu'il ne se cache pas pour nous, l'homme né aveugle, le plus aveugle entre les aveugles, peut encore recouvrer la lumière. Mais la lumière s'éloigne quand nous lui disons : Eloignez-vous, vous me faites souffrir; la lumière se cache quand nous lui disons : Je vous hais, et je ne veux pas voir. Qui parle ainsi à la lumière ? Mais c'est le cœur, en mal comme en bien, qui parle et qui seul parle à Dieu : *Tibi dixit cor meum.* (*Psal.* XXVI, 8.) Je suis la lumière du monde : *Lux sum mundi.* Les hommes parlent, les hommes enseignent, les hommes montrent la vérité, mais c'est Jésus-Christ qui éclaire : *Lux sum mundi.* L'homme cherche, l'homme examine, l'homme médite, l'homme applique tout son esprit à démêler l'erreur de la vérité; mais Jésus-Christ éclaire : *Lux sum mundi.* L'homme embrouille l'esprit de l'homme; l'homme révolte l'homme contre la lumière, il l'enfonce dans les ténèbres, voulant l'en retirer; mais Jésus-Christ éclaire : *Lux sum mundi.* Lumière du monde, vous y laissez tant d'aveugles ! Vous y faites vous-même tant d'aveugles, comme vous nous le direz bientôt ! C'est que les hommes nés aveugles,

en qui le sont devenus par leur malice, aiment mieux les ténèbres que la lumière.

Après avoir dit cela, Jésus cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle. Entre les mains de la Sagesse divine, quand sa bonté veut une fois nous guérir, tout est bon et salutaire; le mal même sert de remède au mal. Les biens de la terre aveuglent l'homme; un malheur de la terre lui ouvre les yeux. La sagesse de ce monde, mêlée avec de basses cupidités, rend l'aveuglement presque incurable; et de ces cupidités mêmes, de cette boue, quand Jésus y mêle un peu de salive, un peu de la sagesse du ciel, il tire notre guérison. Mais après tout, c'est la main de Jésus, c'est la grâce, c'est son onction divine, appliquée sur les yeux de l'aveugle, qui les guérit; car la boue, d'elle-même, l'aurait encore aveuglé davantage.

Allez vous laver, lui dit Jésus, *dans la piscine de Siloé*. Il y alla; il s'y lava, et il en revint voyant clair. Croyez-vous que les eaux de Siloé eussent en elles-mêmes une telle vertu; qu'elles fussent plus propres qu'une autre eau à opérer une pareille guérison? Non, certainement. Mais la foi à la parole de Jésus-Christ, la foi à un remède reconnu faible et impuissant par lui-même, mais ordonné par Jésus-Christ, a donné cette vertu aux eaux de Siloé. C'est un grand point qu'un homme aveugle sur les choses de la religion se croie aveugle; c'est une grande avance qu'il désire d'être guéri de son aveuglement. Un bon maître, auquel la divine Miséricorde l'aura adressé secrètement, et pour lequel elle lui aura inspiré la docilité à ses instructions, en esprit de simplicité, achèvera de lui rendre la vue. L'orgueil, joint à l'aveuglement, aurait raisonné sur le médecin et sur le remède; il aurait rejeté l'un, se serait moqué de l'autre, et l'aveugle serait demeuré aveugle. L'œil simple, qui est l'unique désir de guérir, lui fait recevoir le remède où il ne voit rien de contraire à son mal: il va à la piscine, il s'y lave, et il en revient voyant clair: *Abiit et lavit; et venit videns.*

Ses voisins et d'autres gens qui l'avaient vu aveugle et demandant l'aumône, disaient: *N'est-ce pas celui qui était assis là et demandait l'aumône?* Les uns répondaient: *C'est lui.* L'aveuglement spirituel est lui-même une grande misère; mais le malheur, dans cette misère, est de ne pas sentir sa misère et de ne se croire pas misérable; et s'il y en a une encore plus grande dans le même mal, c'est de repousser le secours, en disant au médecin: *Guéris-toi toi-même.* Tel était l'aveuglement des pharisiens. Celui de notre aveugle n'était pas d'une espèce si maligne: il sentait son mal, il le déplorait, il désirait uniquement de guérir; et voilà ce qui a donné lieu au miracle. Le miracle était assez visible, et la personne assez reconnaissable, pour qu'on pût aussitôt dire d'une même voix: C'est cet aveugle qui était assis là. Mais il n'y en a que quelques-uns qui se rendent à l'évidence, tant la guérison d'un aveugle surprend et passe la foi ordinaire des hommes: *Alii dicebant, quia hic est.*

D'autres disaient: *Non, c'en est un qui lui ressemble.* Voilà des coups de votre grâce, Seigneur! Ils sont si grands, et en même temps si peu attendus, que les enfants du siècle les nient contre l'évidence, et y substituent la ressemblance à la réalité: *Nequaquam, sed similis est ei.* Reconnaissons, mes frères, à cette difficulté de croire qu'un homme né aveugle, quoiqu'on voie la chose, ait recouvré la vue; combien il est difficile, en effet, qu'un homme qui fut toujours aveugle en matière de religion et ennemi de la lumière, passe à la connaissance et à l'amour de la vérité; et combien il est étonnant d'entendre dire à un tel homme: C'est moi-même: *Ille vero dicebat, quia ego sum.* La première preuve qu'on est guéri, c'est quand on reconnaît qu'on était aveugle, qu'on le dit ouvertement, comme l'homme de notre évangile. Humilié et plein de reconnaissance, Saul dit qu'il a persécuté l'Eglise de Dieu dans l'ignorance et dans l'incrédulité, et que c'est pour cela qu'il a reçu miséricorde: humble et plein de zèle pour Jésus-Christ, l'homme de notre évangile a le courage de dire qu'il est cet aveugle en qui la misère et la pauvreté se joignaient à l'aveuglement: *Ille vero dicebat, quia ego sum.* C'est moi-même différent de moi-même par la grâce du Sauveur, et toujours moi-même par ce mauvais fonds qui est en moi, et que je porte depuis ma naissance. Voilà ce que peut et ce que doit dire tout aveugle guéri dans l'âme: *Ille vero dicebat, quia ego sum.*

Ils lui dirent donc: *Comment vos yeux se sont-ils ouverts?* Entrons, mes frères, dans l'étonnement de ce peuple, et que le nôtre passe encore, quand nous voyons un de ces aveugles, qui l'ont été comme dès le sein de leur mère, entièrement guéri: *Quomodo aperti sunt tibi oculi?* Comment cet homme, disait-on de Saul, qui persécutait l'Eglise de Dieu avec tant de fureur, établit-il maintenant avec tant de zèle la foi de Jésus-Christ dans toute la terre? Comment vos yeux se sont-ils ouverts, Paul? *Quomodo aperti sunt tibi oculi?* Comment cet homme qui combattait les vérités de la religion et de l'Evangile avec un aveuglement qui épouvantait, est-il aujourd'hui si persuadé de nos mystères, et si éclairé sur les maximes de la morale chrétienne? *Quomodo aperti sunt tibi oculi?* Comment les yeux de cette femme, aveugle pour toutes les choses de Dieu et du salut, se sont-ils ouverts sur la vanité du monde et de ses plaisirs, sur les obligations du christianisme et l'égarement des voies du siècle? Comment est-elle devenue si attentive à ses devoirs, si vigilante sur son domestique, si éclairée dans les voies de la piété? *Quomodo aperti sunt tibi oculi?*

Il leur répondit: *Cet homme, qu'on appelle Jésus, a fait de la boue, et il en a oint mes yeux; et il m'a dit: Allez à la piscine de Siloé, et vous y lavez. J'y ai été, je me suis lavé, et*

je vois. Un miracle tel que celui-ci excite naturellement la curiosité ; et, quand cette curiosité ne va qu'à s'assurer de la vérité du miracle, pour en glorifier l'auteur, elle est bonne, conforme à la piété et utile à la religion. Mais combien de gens indifférents sur la religion, ou plutôt ses ennemis secrets, ne suivent un miracle que pour le décréditer, s'ils peuvent, pour en affaiblir les preuves, pour en chicaner les circonstances, ou pour en nier tout à fait la vérité ! Combien de mondains ne s'informent exactement de la vérité, que pour la combattre et la livrer, avec ceux qui la défendent, à ses ennemis ! C'est dans ce mauvais esprit que ceux dont il est parlé dans ce verset de notre évangile, s'informent comment le miracle s'est opéré sur l'aveugle-né : c'est pour dénoncer Jésus aux pharisiens qui le haïssaient, et à qui il devenait de jour en jour plus insupportable par le bruit qu'il faisait dans le monde. Quant à cet homme que Jésus avait guéri, sa droiture se montre tout d'un coup avec une pleine reconnaissance envers son bienfaiteur. Il ne se tait point sur Jésus, il n'élude point la question, il n'affaiblit point le miracle, il l'expose avec simplicité : *Il m'a oint les yeux*, dit-il, *avec de la boue; il m'a envoyé à la piscine de Siloé; j'y ai été, et je vois*. Il confesse Jésus, et cette confession l'amènera devant ceux qui troublent toute la Judée à cause de Jésus, et le fera maltraiter avec tous ceux qui auront le courage de se déclarer pour cet unique Fils de Dieu.

Ils lui demandèrent : *Où est-il?* Il leur répondit : *Je ne sais*. Jésus-Christ apprend ici à ses ministres à se soustraire aux applaudissements, et quelquefois au péril. On l'observait, on lui tendait des piéges, on avait déjà fait un décret contre lui et contre ceux qui le reconnaîtraient pour le Christ : il se retire après un miracle d'éclat. Il ne pouvait pas, pour éviter la jalousie que ses miracles donnaient à ses envieux, ne pas faire l'œuvre de son Père, qui était aussi la sienne ; mais il devait en même temps ne pas donner lieu à leur malice ; et c'est à quoi il a égard en se retirant. Où est-il donc, demandent les émissaires des pharisiens : *Ubi est ille?* Indignes ministres de la passion d'autrui, qui, contre leurs lumières, et peut-être contre leur inclination, cherchent, en demandant où est Jésus, à le livrer à une faction puissante qui a conjuré sa perte. Je ne sais où il est, leur dit cet homme ; *Ait: Nescio*. Ce n'est pas en lui une indifférence pour Jésus et oubli de son bienfait ; ce n'est pas une infidélité de sa part, comme s'il s'était retiré lui-même de Jésus ; c'est Jésus qui s'est retiré, et nous en avons dit la raison.

Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Voilà donc la malignité de ces hommes, qui s'informaient tant et de Jésus et du miracle, tout à fait dévoilée, et la fidélité de l'homme qui avait été aveugle, exposée à la plus grande de toutes les épreuves, et au plus délicat de tous les piéges ! Les pharisiens, ennemis de toute justice, persécuteurs déclarés de tout homme qui avait ou de la sainteté ou de la réputation (et Jésus avait l'un et l'autre), étaient également artificieux et malins. Hypocrites, ils savaient donner à leur jalousie et et à leur malignité un air de religion ; méchants, ils savaient oublier la religion pour se porter aux dernières violences contre ceux qui ne servaient pas leur jalousie : voilà les hommes à qui des âmes lâches et basses amènent celui qui avait été aveugle : *Adducunt eum ad pharisæos, qui cæcus fuerat*. Ils étaient puissants, ils étaient méchants ; on redoutait leur colère ; on voulait gagner leur amitié, si toutefois ils en étaient capables. On cherchait du moins à s'appuyer de leur crédit. Et voilà ce qui porta ces Juifs, en qui on reconnaît l'esprit du monde, à amener aux pharisiens l'aveugle qui avait été guéri.

Or, c'était le jour du sabbat que Jésus fit cette boue, et qu'il ouvrit les yeux à cet aveugle. Grande iniquité ! Travail bien condamnable : avoir fait un peu de boue, et en avoir frotté les yeux d'un aveugle pour le guérir. Hypocrites ! les jours de sabbat sont les jours de vos injustices et de vos méchancetés, les jours où vous empoisonnez les hommes de votre mauvaise doctrine dans vos synagogues, et où vous les rendez dignes de la géhenne plus qu'auparavant ; et vous trouverez mauvais que Jésus, en ce jour, compose un remède innocent, et fasse une œuvre approuvée de Dieu et des hommes ! Hypocrites ! vous changez vos sabbats en fêtes profanes pour amuser le peuple ; et, vous ne pouvez souffrir que Jésus un jour de sabbat ait guéri un homme du peuple ! Hypocrites ! vous jouez toute la religion, vous la faites servir, avec le sabbat, à votr avarice et à vos autres passions ; et vous vous éleverez contre un Homme-Dieu, qu a pratiqué toute la religion un jour de sab bat, en y pratiquant la charité ! Hypocrites rien n'est saint pour vous, ni la loi, ni l sabbat : vous violez toute justice, vous dé pouillez les maisons des veuves, vous enle vez l'héritage des enfants, vous savez tire l'argent des riches, tout paye le tribut à vot hypocrisie, ou plutôt vous prenez de tou les trompant tous : et vous faites un repro che capital à un homme d'avoir exerc la miséricorde, un jour de sabbat, envers un autre homme, qui était en même temps dans le besoin et dans la tribulation !

Les pharisiens l'interrogèrent eux-mêmes, comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : *Il m'a mis de la boue sur les yeux ; je me suis lavé, et je vois*. Voici l'œuvre d'iniquité qui se montre, et le mystère de l'hypocrisie des pharisiens qui commence à se développer. Ils l'interrogent eux-mêmes : *Interrogabant eum pharisæi*. Cela a un air d'équité ; mais ce n'est que pour mieux couvrir l'injustice qu'ils méditent ; mais ce n'est que pour avoir de la bouche même de celui qui avait été guéri la preuve d'une action qu'ils veulent faire passer pour un crime, et pour pouvoir punir Jésus de sa bonne œuvre par le ministère

de celui-là même qui avait reçu le bienfait. Ils l'interrogent juridiquement; et qui les a établis juges? Mais il faut qu'ils se mêlent de tout dans la religion, qu'ils en paraissent les seuls soutiens; se donnant pour tels, tandis qu'ils en détruisent l'esprit et les œuvres. Il faut qu'ils se mêlent de tout dans la religion par un zèle apparent, tandis que la religion leur reproche toutes ses pertes et tous ses malheurs, et que Jésus les a convaincus de mille erreurs et des derniers excès dans la doctrine : *Interrogabant eum pharisæi*. Ils interrogent cet homme pour l'intimider; ils l'interrogent en lui faisant entendre qu'il faut entrer dans leurs vues et servir leur jalousie; qu'il faut accuser Jésus, afin qu'ils puissent le perdre. O mon Dieu! remplissez de force et de courage cet homme nouvellement gagné à votre Fils Jésus; envoyez d'auprès de vous cette sagesse qui assiste à tous vos conseils, afin qu'elle soit dans la bouche de cet homme ignorant et simple qui va répondre à des hommes méchants et artificieux. La sagesse de Dieu est en effet dans sa bouche, et sa force dans son cœur; il répond avec la même simplicité qu'il a fait à ceux qui l'ont amené : Il m'a mis de la boue sur les yeux; je me suis lavé, et je vois : *Lutum mihi posuit super oculos: et lavi, et video*. Le monde blâme cette simplicité, qui n'est pas en effet de son esprit, et les méchants s'en servent tous les jours contre l'homme de bien; mais la religion, quand ses ennemis devraient s'en servir contre ses défenseurs, ne connaît point de détours dans les confessions de foi; et la seule chose que la vérité ne peut souffrir, c'est qu'on biaise, pour peu que ce soit, dans ces sortes de confessions. Le monde, encore une fois, se moquera de cette droiture de la vérité; mais la religion s'élèvera au-dessus de la sagesse du monde à cet égard. Le monde verra de grands inconvénients dans cette simplicité; mais la religion ne connaît d'autre inconvénient que celui d'être trahie, et comme livrée à ses ennemis par la duplicité dans la foi.

Là-dessus quelques-uns des pharisiens dirent : *Cet homme qui ne garde point le sabbat n'est pas de Dieu.* Mais d'autres disaient · *Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges?* Et il y avait sur cela de la division entre eux. Voyez comment les hommes aveuglés par l'envie et par l'esprit de domination dans la religion s'attachent d'abord à des apparences, laissant le fond de l'action; et sur ces apparences dont ils veulent éblouir le peuple, ils condamnent la piété et l'homme pieux, ils blasphèment contre Dieu et contre son œuvre. Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit.* Il ne garde point le sabbat! Comme si le sabbat n'était pas fait pour l'homme, comme si le sabbat était violé par la charité qui au contraire le sanctifie. Mais le sabbat est un beau prétexte pour ceux qui en cherchent et qui veulent les trouver dans la religion.

Il se trouve encore de l'équité et de la lumière dans la simplicité du peuple, et c'est dans cet esprit que plusieurs d'entre eux disent ici : Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges? C'est juger de l'arbre par les fruits, c'est juger de la personne par les œuvres. Si c'était là un violateur de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, un homme qu'il fallût chasser de la Synagogue avec tous ceux qui sont pour lui, comment ferait-il tout le bien qu'il fait? Si c'était là un homme perverti dans la foi, comment souffrirait-il pour la foi tout ce qu'il souffre et donnerait-il de si grandes preuves de christianisme? *Quomodo potest homo peccator hæc signa facere?* Et il y avait sur cela de la division parmi eux. Tous les aveugles ne le sont pas au même degré, tous les méchants ne le sont pas au même point, tous les mondains ne sont pas également livrés à l'esprit de crainte et de politique; il s'en trouve dans le monde qui justifient en eux-mêmes l'homme de bien et qui se déclarent hautement pour lui. C'est une consolation que Dieu a laissée dans tous les temps à ceux des siens que l'envie et la fausse religion ont voulu accabler.

Ils dirent de nouveau à l'aveugle : *Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux?* Il leur répondit : *C'est un prophète.* Méchants! quelle preuve vous faut-il encore pour reconnaître dans cet homme qui vient de rendre la vue à un aveugle de naissance un homme de Dieu? N'est-ce point qu'il n'y a jamais assez de preuves pour croire le bien de ceux que l'on hait? N'est-ce point que l'envie se dissimule à elle-même les preuves de probité et de piété les plus évidentes? N'est-ce point que la malignité aveugle tourne les preuves mêmes d'innocence en preuves d'iniquité? Mais pourquoi presser cet homme de parler contre celui qui l'a guéri, en faisant semblant de lui demander seulement sa pensée? *Tu quid dicis de illo, qui aperuit oculos tuos?* C'est un prophète, leur dit-il. *Ille autem dixit : Quia propheta est.* Seconde confession qui sort de cette bouche simple et de ce cœur droit et reconnaissant; seconde confession plus haute, plus distincte que la première. On compte que le pauvre et le petit sera intimidé par la présence des grands du monde; qu'une seconde interrogation plus menaçante dans la bouche de ceux qui ont ou le crédit ou l'autorité renversera le témoignage que le faible a rendu à l'homme de Dieu, et c'est une occasion d'en dire des choses plus précises et plus glorieuses. *Ille autem dixit: Quia propheta est.* On croit lui embarrasser l'esprit par le sabbat, la loi, toutes ces questions de religion qui le passent; mais il s'en tient à l'idée nette qu'il a conçue de cet homme dans sa simplicité, et il dit sans hésiter : C'est un prophète. *Ille autem dixit : Quia propheta est.*

Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, qu'ils n'eussent fait venir son père et sa mère. Voilà où en vient toujours l'aveuglement formé par l'envie et la malice du

cœur. On ne croit point. *Non crediderunt.* La chose s'est passée à la porte de Jéricho et à la vue de tout le monde; ses voisins et tous ceux qui l'ont connu et vu mille fois disent : Il a toujours été aveugle, et il voit maintenant. L'envie et la fausse religion ne reviennent point, l'intérêt ferme les yeux et l'oreille à tout, et les Juifs ne croient pas que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue. *Non crediderunt de illo, quia cæcus fuisset, et vidisset.* Ils font venir le père et la mère; est-ce pour croire à leur témoignage, s'ils ont le courage de le rendre? Non, c'est pour les empêcher de rendre témoignage, et se servir de ce silence comme d'une preuve qui détruise toutes les autres, comme d'un défaut de preuve qui détruise l'évidence de l'événement. Font-ils appeler le père et la mère pour rendre le miracle plus avéré et plus constant? Non, mais pour pouvoir en douter eux-mêmes lorsqu'ils auront engagé le père et la mère par la peur qu'ils leur feront, ou à nier ce miracle ou à le dissimuler. C'est ce dernier parti qu'ils prendront. Nous allons donc voir la fausse sagesse de ce monde en présence de la puissance et de la malice armées contre Jésus-Christ.

Ils demandèrent au père et à la mère : *Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant?* Représentez-vous, Messieurs, ce père et cette mère de l'homme né aveugle, gens sans nom, sans biens, sans crédit dans le monde, et par conséquent sans résolution et sans courage, présentés devant ces hommes qui s'étaient rendus les souverains arbitres de la religion, qui se faisaient redouter des puissances mêmes, et que chacun ménageait ou par la faible espérance de tirer d'eux quelque service ou par une forte crainte de s'en faire des ennemis et d'être enveloppés par eux dans la cause de l'homme qu'ils voulaient perdre. Quel ton ils prennent : *Est-ce là votre fils?* Mais que répondront ce père et cette mère déjà intimidés? Trahiront-ils leur sang? Oublieront-ils leur religion? Sacrifieront-ils leur honneur par complaisance ou par crainte? Je l'ai dit, Messieurs, une basse politique les domine, et vous allez les entendre eux-mêmes.

Nous savons, disent-ils, *que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant ni qui lui a ouvert les yeux. Il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même.* Malheureuse sagesse de ce monde qui s'apprend sans maître, qui est en nous, plus forte en nous que la religion, plus forte en nous que la nature, plus forte en nous que toutes les lois de l'honneur et tous les devoirs de la société! Voici dans des gens du peuple cette sagesse que l'intérêt rend dissimulée, que la crainte rend muette, que l'amour de son propre repos rend cruelle aux siens, que quelque vue de ce monde plus ou moins grande rend pernicieuse à la religion. Sagesse de ce monde qu'on prend pour habileté et qui n'est qu'une mauvaise finesse, qui n'est qu'une manière de se tirer d'embarras devant les hommes, mais qui engage d'autant plus la conscience devant Dieu. Sagesse de ce monde qu'il plaît aux enfants du siècle de regarder comme ce juste tempérament qu'il faut prendre dans les affaires délicates, comme cette retenue qui évite les deux excès quand les disputes sont échauffées, comme le parti qu'ont à prendre des gens du monde sur des questions de religion, les tenant pour indifférentes et décidant seulement qu'il y a trop de chaleur des deux côtés. Sagesse de la terre, haute et de grand prix devant les hommes, basse et méprisable devant Dieu. Sagesse qui donne de la complaisance à celui qui l'a apprise et à qui elle réussit selon le monde, mais que la religion met au même rang que la crainte ou la honte de confesser Jésus-Christ

Renfermons-nous dans l'exemple de notre évangile. Nous y voyons un père et une mère qui avouent à peine que leur fils est leur fils, qui reconnaissent son aveuglement passé parce qu'ils ne peuvent pas le nier; mais qui ne savent, ou plutôt qui ne veulent savoir ni qui l'a guéri, ni comment il a été guéri, parce que c'est là une confession de Jésus qui déplaît aux pharisiens et qui est devenue un crime de religion, parce que c'est là une confession de la vérité, qu'ils n'aiment pas assez pour s'exposer à la colère des puissants pour sa défense. C'était pourtant une belle occasion de se déclarer, avec leur fils, pour le Fils de Dieu. L'obligation était commune, et la reconnaissance les y engageait; mais ils rejettent cette obligation tout entière sur leur fils, et pour eux ils se tirent d'affaire par un mensonge (car vraisemblablement ils savaient que Jésus avait guéri leur fils) : Nous ne savons pas : *Nescimus.* Ils devaient soutenir leur fils dans la confession de Jésus-Christ, craignant pour ce jeune homme son âge même; et ils se servent au contraire de son âge pour se décharger sur lui de tout ce qu'on leur demandait et le laisser seul exposé au péril de renoncer son libérateur. Il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même : *Ætatem habet, ipse de se loquatur.*

Sages du monde, vous reconnaissez-vous ici? Reconnaissez-vous comment vous savez laisser aux autres le poids et le risque de défendre la cause de Jésus-Christ, vous réservant à y prendre part quand il y aura de la gloire ou du profit pour ce monde? Pères et mères, reconnaissez-vous ici cette sagesse du monde toujours prête à se faire honneur du mérite mondain d'un fils, à partager les applaudissements de ses talents ecclésiastiques, et également disposée à abandonner ce fils, et presque à le renoncer, quand ses lumières et sa piété vous commettraient avec les puissants de la terre? Cette sagesse du monde, reprochée à ce père et à cette mère de notre évangile, vous rappelle-t-elle, avec quelque confusion, ces leçons que vous faites là-dessus à vos fils et à vos filles avec l'exemple que vous leur donnez? ce fonds d'éducation mondaine qui tourne imperceptiblement vos enfants à ne prendre jamais avec chaleur les intérêts de la religion et à ne se faire jamais des affaires avec ceux qui sont également

puissants pour faire du mal et pour faire du bien?

La crainte des Juifs faisait parler de la sorte ce père et cette mère. Car les Juifs avaient déjà arrêté ensemble que quiconque reconnaîtrait Jésus pour être le Christ, serait chassé de la Synagogue. Ce fut ce qui obligea le père et la mère de répondre : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même. O aveuglement! ô malice! Jésus était le Christ, en portant tous les caractères comme sur le front, enseignant la voie du royaume des cieux, faisant du bien à toute sa nation, faisant entendre les sourds, faisant parler les muets, rendant la vue aux aveugles, guérissant les lépreux et les paralytiques, ressuscitant les morts, délivrant ceux qui étaient possédés de l'esprit malin ; et les pharisiens, commençant par le rejeter lui-même, conspirent ensemble et font un décret pour chasser de la Synagogue quiconque le reconnaîtra pour le Christ : *Conspiraverunt, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra Synagogam fieret.* Jésus-Christ anathème et chassé de la Synagogue avec tous ceux qui le reconnaissent! ô horreur que l'envie seule a pu mettre au jour! Jésus-Christ, malgré la sainteté de sa personne, malgré la divinité de sa doctrine, malgré la multitude de ses miracles, qui étaient des bienfaits publics, anathème et séparé du peuple de Dieu avec tous ceux qui se déclaraient pour lui! ô prodige de malice et d'aveuglement que l'amour de la domination seule a pu opérer! Le père et la mère de l'homme né aveugle craignent avec raison un pareil traitement. Est-il, en effet, un plus grand mal, si ce n'est celui de le craindre trop quand il est inévitable; et dans cette crainte de n'oser confesser Jésus comme font ici ce père et cette mère? *Hoc dicebant parentes ejus, quoniam timebant Judæos.* Qu'elle était près de sa réprobation et d'être maudite de Dieu pour toujours, cette Synagogue qui rejetait son Christ avec ceux qui le confessaient! Elle tomba, en effet, pour ce crime et cette infidélité, les pharisiens l'entraînant à sa ruine. Et à sa place s'est élevée l'Eglise chrétienne, où Jésus sera éternellement confessé et sa doctrine enseignée jusqu'à la fin des siècles; Eglise chrétienne, où Jésus, que la Synagogue a rejeté, sera toujours tout en toutes choses, et ceux qui demeurent attachés à lui comme au chef seront toujours de son corps sans pouvoir en être séparés; Eglise chrétienne, d'où ceux qui demeurent fermes et inébranlables dans sa doctrine ne pourront jamais être arrachés. Que si, par une intrigue de pharisiens, ou par une surprise faite aux hommes, un homme, confessant Jésus-Christ, tenant sa doctrine et la pratiquant dans l'Eglise, venait à en être séparé, ce serait alors que vous, vous, mon Dieu, vous nous absoudriez pendant que les hommes nous condamneraient : *Cum damnamur a vobis, a Deo absolvimur.* (TERTULL., *Apol.*, c. 50.)

Quel piége tendirent donc alors à la Synagogue ces Juifs furieux! Quelle plaie se fit à elle-même la Synagogue en rejetant de son sein ceux qui confessaient son Christ et son Messie! Quel scandale dans la nation! Quelle risée pour les peuples ennemis! Quelle tentation fut plus violente que de se voir réduit à une de ces deux extrémités, ou d'être traité, en confessant Jésus, comme un excommunié; ou de renoncer, en rejetant Jésus, à l'espérance d'Israël! Qu'il fut dangereux, pour une vertu commune, d'être réduite, ou à tout perdre pour ce monde, ou à se tirer d'embarras dans une affaire de religion avec un trait de sagesse mondaine! Il fallait plus de foi qu'il n'y en avait communément dans ces anciens temps. Aussi le père et la mère de l'homme né aveugle y succombèrent.

SECONDE PARTIE.

Ils appelèrent donc une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : *Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un méchant.* Voilà un étrange acharnement à faire condamner un homme innocent par celui qui était le principal témoin de son innocence, et qui devait être le premier admirateur de sa sainteté. Rends gloire à Dieu, lui disent-ils : *Da gloriam Deo.* La gloire de Dieu est un beau nom, mais qui est bien mal employé par les méchants. La gloire de Dieu est un grand nom, mais qui sert à couvrir les iniquités et les blasphèmes de ces pharisiens furieux contre le Christ du Seigneur. Rends gloire à Dieu : *Da gloriam Deo.* C'est donc la gloire de Dieu, méchants, que de renoncer son Christ et de rejeter sa grâce? C'est donc la gloire de Dieu, méchants, en rejetant son Christ et son Messie, de renoncer la vérité des Ecritures et les traditions du peuple de Dieu? C'est donc la gloire de Dieu, méchants, d'entrer dans votre complot contre l'homme de Dieu et d'assurer, du saint d'Israël lui-même, que c'est un méchant homme, un ennemi des lois et de Moïse? *Da gloriam Deo : nos scimus, quia hic homo peccator est.* Nous savons : *Nos scimus.* Vous savez! Et comment savez-vous, horribles calomniateurs? Vous ne savez pas ; mais vous dites que vous savez, parce que vous avez mis l'espérance de votre cause dans le mensonge : *Nos scimus.* Vous savez! Oui, selon les règles de votre doctrine qui vous permettent de dire d'un homme qui vous est contraire ce que vous ne savez pas, et même ce que vous ne croyez pas : *Nos scimus.* Vous savez! Oui, par ce double aveuglement qui fait que, ne voyant pas ce qui est, vous voyez ce qui n'est pas. Vous savez sur le rapport de ces vils délateurs, qui, cherchant votre amitié qu'ils croient utile, et, sachant combien ils vous flattent en vous parlant contre Jésus que vous n'aimez pas, vous disent de lui tout ce qu'ils veulent : *Nos scimus.* Vous croyez vous-mêmes tout ce que vous voulez de celui que vous voulez perdre; et ce que vous croyez par la seule malignité de votre cœur, vous dites avec une hardiesse insupportable que vous le savez : *Nos scimus quia*

hic homo peccator est. Vous savez à votre manière de savoir; et ce que vous savez ainsi, vous le débitez avec une intrépidité de conscience qui épouvante, et un air de piété qui séduit ceux qui ne connaissent pas votre hypocrisie. Vous savez, et quand vous avez une fois dit du juste et du saint que vous savez que c'est un méchant homme qui foule aux pieds toute la religion, vous voulez, sans aucun éclaircissement, sans autre preuve que votre assurance à calomnier, vous voulez, malgré les preuves du contraire, claires et évidentes, que chacun le croie, et que chacun le dise dans la synagogue, sous peine d'en être chassé. Il faut donc, soit qu'on le croie ou qu'on sache le contraire, dire avec vous, pour avoir la paix avec vous, pour entrer dans l'assemblée des saints avec vous, que Jésus, le Fils de Dieu, est un pécheur et un méchant homme? *Nos scimus quia hic homo peccator est.*

Il leur répondit : *Je ne sais si c'est un méchant; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant.* Je ne sais si c'est un méchant : *Si peccator est, nescio.* Ce n'est pas ici un doute de l'innocence et de la sainteté de Jésus; c'est, dans un juste mouvement d'indignation, une dérision fine et délicate de l'aveuglement et de la malice des ennemis de Jésus. C'est, ainsi que la malignité pharisaïque qui choque toutes les lois des jugements et du raisonnement dans ce qu'elle se persuade, qui viole toutes les règles et jusqu'à celle de la vraisemblance, dans ce qu'elle débite et veut faire croire de ceux qu'elle hait ou à cause de leurs œuvres ou à cause de leur doctrine, se livre elle-même à la raillerie et au mépris, non-seulement des gens habiles et éclairés, mais des plus simples et des plus grossiers d'entre le peuple. Que dis-je? le peuple, dans sa simplicité, y sera moins trompé que les gens d'esprit. Et tandis que ceux-ci diront : Il n'est pas possible que des gens d'esprit comme les pharisiens débitassent ainsi des calomnies grossières, au hasard d'être bientôt reconnus pour des méchants eux-mêmes; le peuple, sans tant raisonner, dira simplement de cet homme de Dieu qu'on veut noircir : Je ne sais si c'est-là un méchant : *Si peccator, est nescio;* mais je sais une chose : *Unum scio;* c'est que c'est un homme édifiant dans toute sa conduite; que c'est un homme qui remplit avec attention et avec zèle toutes les obligations de son ministère; que c'est un homme qui fait des œuvres que les autres hommes ne font pas et que les saints seuls peuvent faire : *Unum scio, quia cœcus cum essem, modo video.* Et là-dessus il sera indigné contre ceux qui le calomnient, et insultera à leur malice. D'autres gens, plus raisonneurs que cet aveugle, homme du peuple, auraient donc pu dire : Il faut suspendre son jugement sur ce faiseur de miracles; les pharisiens ne disent peut-être pas sans raison que c'est un méchant. Pour lui, simple et droit, ignorant et idiot si vous voulez, il ne sait qu'une chose, qui est que celui-là ne peut pas être un méchant homme qui fait les œuvres de Dieu, et des œuvres telles que la guérison d'un aveugle de naissance : *Unum scio, quia cœcus cum essem, modo video.* Il ne sait qu'une chose, qui est que celui-là ne peut pas être un imposteur et un séducteur du peuple, qui, aux œuvres de Dieu, joint une doctrine de Dieu qu'il enseigne devant tout le monde : *Unum scio.* Il ne sait qu'une chose, qui est qu'il ne faut pas, par crainte ou pour complaire aux méchants, tremper ses mains dans le sang innocent : *Unum scio.* Il ne sait qu'une chose, qui est qu'il faut confesser Jésus devant ses ennemis mêmes, au péril de son bien, de son repos et de sa vie : *Unum scio, quia cœcus cum essem, modo video.*

Ils lui dirent encore : *Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les yeux?* L'envie ne se lasse point. Elle se retourne en tant de façons, se tenant toujours couverte du manteau de la gloire de Dieu, qu'elle persuade enfin à plusieurs ce qu'ils avaient d'abord rejeté comme une odieuse calomnie, et les fait entrer dans sa fureur et ses noirs desseins contre le juste. L'envie, surtout dans ceux qui en sont les pères, comme les pharisiens, est si artificieuse, qu'en tournant une merveille de Dieu, dont elle est blessée par rapport aux personnes, tantôt en conte ridicule, tantôt en événement impossible, elle en fait d'abord disparaître l'évidence; et après avoir fait tomber le miracle au rang des choses douteuses, elle en assure enfin la fausseté.

Pourquoi toutes ces interrogations l'une sur l'autre, si ce n'est pour engager cet homme à désavouer tout, ou à hésiter, ou à varier; et en un mot, pour pouvoir tirer de ses réponses de quoi chicaner un miracle, et par là satisfaire leur haine contre Jésus? Misérables! Vous les voyez, dit le Prophète, tourner et retourner dane la ville comme des chiens affamés, jusqu'au soir qu'ils reviennent avec leur proie dans les dents, c'est-à-dire ayant décrédité dans le monde quelque homme de bien : *Convertentur ad vesperam : et famem patientur ut canes, et circuibunt civitatem.* (*Psalm.* LVIII, 7.)

Il leur dit : *Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples?* Admirable exemple dans un homme du peuple, de la force et de la constance avec laquelle il faut confesser Jésus et sa vérité devant les méchants qui ne se lassent point de la combattre, et qui, avec l'opiniâtreté, emploient encore toutes les ruses de l'esprit humain pour vous faire tomber en contradiction avec vous-même! Avec des hommes hardis pour combattre la vérité, il faut être encore plus hardi qu'eux, s'il se peut, pour la défendre. Et quand l'intérêt de la religion le demande, il faut avoir le courage de leur reprocher leur obstination à contredire Jésus-Christ, et à croire le mal de ses serviteurs. Un pareil reproche peut irriter les pharisiens, mais il sera utile à ceux qu'ils pourraient séduire : *Dixi vobis jam, et audistis : quid iterum audire vul-*

tis? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples? ajoute cet homme admirable. Il voyait l'aveuglement jusqu'au fond de leur cœur, et leur malice contre le Christ du Seigneur ne se cachait plus. Il ne paraissait donc en eux aucune disposition à devenir les disciples de Jésus; mais, encore une fois, il fallait, en leur faisant sentir à eux-mêmes leur méchanceté, la rendre profitable aux autres : *Nunquid et vos vultis discipuli ejus fieri?*

Alors il lui dirent d'un ton d'imprécation : ***Sois toi-même son disciple!*** Mais pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Où en est-on quand on en vient aux injures et aux malédictions? C'est qu'on est arrêté par des raisonnements simples, mais qui sont en effet sans réplique. L'aveuglement ne veut pas se rendre, et il ne peut pas répondre; il faut maudire avec colère, cela tient lieu de raisonnement dans l'esprit de plusieurs; et l'indignation des pharisiens leur est comptée par leurs disciples pour une preuve qu'ils soutiennent la bonne cause : *Maledixerunt ei.* Malédictions de ces aveugles pharisiens, puissions-nous en être dignes! Ce sont les plus singulières bénédictions et les plus grandes grâces de la religion : *Maledixerunt ergo ei, et dixerunt : Tu discipulus illius sis :* sois donc le disciple de cet homme semblable à nos yeux aux plus affreux hérétiques, et plus pernicieux qu'eux dans la religion! Et cet homme, c'est Jésus le Fils de Dieu : *Tu discipulus illius sis* : sois donc le sectateur de cette doctrine dure et insupportable qu'il vient prêcher aux hommes, sous le nom d'*Evangile* et de *bonne nouvelle! Tu discipulus illius sis!* Sois donc le disciple de cet homme qui vient par sa prédication renverser la terre et la Synagogue attachée à la terre : *Tu discipulus illius sis!* Mais pour nous, cherchant la gloire des hommes, cherchant les honneurs dans ce siècle, cherchant les biens de la terre, nous sommes disciples de Moïse : *Nos autem Moysi discipuli sumus.* Mais pour nous, pharisiens, qui accommodons les hommes, qui les laissons jouir des douceurs de la vie, qui ne leur demandons pas des vertus difficiles et l'essentiel de la Loi, mais quelques dévotions extérieures; qui, pourvu que leur piété nous soit utile, la leur laissons pratiquer comme ils veulent; nous sommes, et nous voulons faire des hommes, des disciples de Moïse : *Nos autem Moysi discipuli sumus.*

Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Ignorants dans leur science! aveugles jusque dans leurs lumières! Ils savent que Dieu a parlé à Moïse! Qui ne le savait comme eux? Mais ils devaient savoir, ces ignorants, que Moïse ne devait être assis sur la chaire que pour un temps; que toutes ses cérémonies et sa loi charnelle devaient faire place à une religion plus spirituelle et *à une meilleure espérance.* Ils devaient savoir, ces ignorants, que Moïse avait dit : Dieu vous suscitera un prophète de votre nation, *Législateur* comme moi, vous l'écouterez; et ils devaient bien voir, s'ils n'eussent été aveuglés par leur passion, que tous les caractères de celui qui devait venir, de ce grand prophète que toute la nation attendait, étaient marqués dans la personne de Jésus, dans sa doctrine et dans ses œuvres : et ils se contentent de savoir que Dieu a parlé à Moïse : *Nos scimus quia Moysi locutus est Deus.* Ils savent, ce que personne n'ignore, que la chaire de Moïse, tant qu'elle subsiste, est la chaire de la vérité; mais ils ne savent pas, ou plutôt ils ne veulent pas voir que celui qui doit changer la chaire de Moïse, et qui a droit de dire : ***Moïse a dit;*** et ***Moi je vous dis***, est venu, et que c'est Jésus lui-même qu'ils persécutent : *Nos scimus quia Moysi locutus est Deus.* Ils savent, ce que personne n'ignore en Israël, que Dieu a parlé à Moïse, et que par conséquent Moïse bien entendu ne peut rien enseigner de faux; mais ils ne savent pas, ou plutôt ils ne veulent pas savoir que Moïse n'a pas parlé contre Jésus, et qu'au contraire il a parlé et écrit partout de lui. *Nos scimus quia Moysi locutus est Deus;* mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Ils ont pourtant su qu'il était né à Bethléem, où le Messie devait naître, selon les prophètes; et ils l'ont appris à Hérode. Mais depuis ils se le sont dissimulé à eux-mêmes, et ils cachent avec soin cette origine au peuple, à qui ils font entendre qu'il sort de Galilée, d'où le Messie ne doit pas venir : *Hunc autem nescimus unde sit.* Ils ne savent d'où celui-ci est. Ses œuvres et sa doctrine manifestent pourtant assez d'où il vient; mais ils ne veulent ni savoir, ni voir qu'un homme, devant qui ils sont si petits, est du ciel. Ils ne savent d'où celui-ci est. Jean lui a pourtant rendu un assez beau témoignage, Jean qu'ils ont pris lui-même pour le Messie; mais ils ne savent pas ce qu'ils n'ont jamais voulu connaître : *Hunc autem nescimus unde sit.* Ils n'ont qu'à écouter les démons eux-mêmes, qui lui rendent témoignage qu'il est le saint de Dieu : mais ils n'écoutent rien, et ils ne savent rien en faveur de Jésus : *Hunc autem nescimus unde sit.* Il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, ni de pires ignorants que ceux qui ne veulent pas savoir. C'est au peuple à se garder tout à la fois et de leur trompeuse ignorance et de leur aveugle science. Ils veulent conduire le peuple, ils veulent interpréter la Loi, et ils ne connaissent pas Jésus-Christ : quel aveuglement, et quelle espèce d'aveugles! Ils ne connaissent pas Jésus-Christ : *Hunc autem nescimus unde sit;* diraient-ils vrai cette seule fois?

Cet homme leur répondit : *C'est ce qui est étonnant, que vous ne sachiez pas d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux.* Il est étonnant, en effet, que des hommes qui croient tout savoir ne sachent rien dans la religion, dès là qu'ils ignorent entièrement Jésus-Christ : *In hoc enim mirabile est.* Il est étonnant que des hommes qui veulent tout diriger et tout régler dans la religion y troublent et y ren-

versent tout par des erreurs intolérables sur ce qui est regardé dans la religion comme le fondement. Il est étonnant que des hommes qui croient, avec la science, avoir tout l'esprit des hommes renfermé en eux, aient besoin d'être corrigés et redressés par un homme grossier et sans lettres, qui leur dit : Et c'est ce qui est étonnant, que vous ne sachiez d'où est cet homme, et qu'il m'ait ouvert les yeux : *In hoc enim mirabile est, quia vos nescitis unde sit, et aperuit meos oculos.*

La vérité se présente simplement à l'œil simple, et la vérité dans la bouche d'un homme simple, mais d'ailleurs judicieux, se défend contre les subtilités du mensonge; elle se dégage de tous les embarras où l'on veut la jeter à force de questions; et enfin elle se trouve assez puissante pour confondre, avec de certains traits simples que la vérité lui fournit, ceux qui la combattent; et assez pressante pour montrer par des raisonnements sans réplique, qui est l'homme de Dieu, et qui sont les méchants.

Or, nous savons que Dieu n'exauce point les méchants; mais si quelqu'un le sert et l'honore, c'est celui-là qu'il exauce. Ne tendons point de piége à une parole innocente de cet homme que nous supposons si éclairé, et voyons-y au contraire une de ces vérités que Dieu découvre à ceux qui marchent dans la simplicité de la foi, et auxquelles on ne peut se refuser quand on en a pénétré le sens. Nous savons, dit-il, que Dieu n'exauce point les pécheurs : *Scimus quia peccatores Deus non audit.* Le simple le sait, et le savant, et l'homme d'esprit devrait le savoir. Le méchant qui vient prophétiser en son nom, le méchant qui enseigne des doctrines de mensonge, le méchant qui trouble tout dans la religion par des erreurs qu'il y veut mêler, le méchant, en un mot, qui vient faire l'œuvre du démon, Dieu ne l'exauce pas pour faire par lui des miracles, et des miracles surtout tels qu'en faisait son Fils Jésus. Ce serait de la part de Dieu autoriser l'imposteur, et établir lui-même l'imposture; ce serait tendre un piége inévitable à la simplicité des peuples. Car enfin quelle ressource reste-t-il aux simples et aux petits pour se défendre contre une fausse religion, et pour démêler la mauvaise cause, si l'une et l'autre paraissent aux yeux revêtues de tous les signes de la Divinité? si l'erreur est prêchée par un homme saint dans sa vie, puissant en parole et en œuvres, c'est-à-dire en miracles, comme l'Ecriture le dit du Seigneur Jésus? C'est par cette vérité également simple et constante : *Nous savons que Dieu n'exauce pas les méchants*, que l'homme de notre évangile détruit à fond cette supposition des pharisiens, que Jésus était un méchant homme. Nous savons, avaient dit les pharisiens, que c'est ici un méchant : cela est faible contre Jésus-Christ faisant des miracles. Nous savons, dit l'homme qui avait été aveugle, que Dieu n'exauce point les méchants, quand les méchants se serviraient de cette grâce de Dieu contre Dieu même : cela est invincible pour Jésus-Christ rendant la vue à un homme né aveugle : *Scimus autem quia peccatores Deus non audit.*

Depuis que le monde est, on n'a jamais ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un homme né aveugle. Cet homme simple, mais fort par la simplicité même de la vérité, continue d'instruire les pharisiens, et de leur faire sentir leur méchanceté, s'il ne peut leur faire comprendre leur aveuglement. Par la seule lumière naturelle, et sans savoir autrement l'histoire des siècles, il avance qu'il est inouï qu'un homme méchant et ennemi de Dieu, tel que les pharisiens supposaient Jésus, ait fait un miracle tel que la guérison d'un aveugle de naissance : *A sæculo non est auditum, quia quis aperuit oculos cæci nati.* Il faut connaître Dieu et avoir pénétré dans le fond de sa sagesse et de sa bonté pour les hommes, pour parler aussi affirmativement sur des miracles faits par les méchants que le fait ici cet homme. Aussi connaît-il Dieu, et la simplicité de son œil a découvert tout d'un coup en lui ce que n'y ont jamais vu des hommes qui entreprennent de le faire connaître aux autres. Non, ils ne voient pas, et ils ne raisonnent pas. En effet, que ces hommes qui croient tout savoir, et qui savent du moins l'histoire du peuple de Dieu, qui est celle de leur nation, cherchent dans la suite de tant de siècles, et parmi tant de miracles faits pour établir la vérité, un seul miracle opéré en faveur du mensonge! Les opérations des magiciens de Pharaon? Faibles miracles, si c'en étaient, dont des miracles et plus vrais et plus forts détruisaient aussitôt l'impression, à tel point que Pharaon les méprisant, et n'y reconnaissant sans doute que l'impuissante main du démon, dit de ceux de Moïse : Le doigt de Dieu est là. Mais, plus endurcis et plus aveuglés que Pharaon, ces pharisiens ni ne font attention à un miracle qui passe ceux qui furent faits devant Pharaon, ni ne pensent à l'attribuer à Dieu, mais au démon, parce qu'ils haïssent Jésus, parce que Jésus, par qui et en qui Dieu le fait, est contraire à leurs œuvres. Ah! mes frères, si jamais l'aveuglement nous a fait horreur, si jamais l'aveuglement nous a fait peur, que ce soit dans cet exemple! Si jamais nous avons demandé à Dieu avec gémissement et avec larmes de nous en préserver, que ce soit aujourd'hui.

Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de ce qu'il fait. Dieu, auteur de toutes les choses bonnes et utiles aux hommes, Dieu, auteur des merveilles et de tout ce qui arrive contre le cours naturel des choses, voilà comme Dieu s'est montré tout d'un coup aux yeux d'un homme qui l'a cherché simplement dans un miracle opéré sur sa personne. Après cela, Moïse, les prophètes, les saints hommes qui ont fait des miracles dans la république des Hébreux, lui viennent dans l'esprit, et il prononce hardiment cette admirable parole : Si cet homme n'était pas de Dieu, il

ne pourrait pas faire de pareils miracles : *Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam.* Raisonnez mieux, savants! Connaissez mieux Dieu et ses œuvres, contemplatifs et philosophes! Chicanez sur le sabbat violé, chicanez sur la personne, pharisiens aveugles! Embarrassez tout ceci dans de grandes questions et de longs raisonnements : un miracle certain, et tel que celui-ci, décide tout dans l'esprit de l'aveugle qui voit maintenant. Et sa décision, qui vous laisse en effet sans réplique, mais toujours obstinés, parce que vous haïssez Jésus, sera la règle de notre foi touchant Jésus ; et la décision de cet homme sans science, mais droit, sera à jamais dans l'Eglise la règle de nos jugements sur les miracles et sur les personnes : *Nisi esset hic homo a Deo, non poterat facere quidquam.*

Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, lui dirent-ils alors, *et tu te mêles de nous enseigner? Et ils le chassèrent.* La pleine démonstration de la vérité, c'est l'impuissance de répondre à de certains raisonnements simples, qui sont venus tout d'un coup dans l'esprit des simples, et qui sortent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes de la bouche des enfants et des personnes sans science; et cette impuissance, accompagnée d'un mépris affecté de la personne, et suivie aussitôt de la violence, est le comble de l'aveuglement et la suprême méchanceté : *Et dixerunt ei : In peccatis natus es totus, et tu doces nos? Et ejecerunt eum foras.* Un reproche personnel : et quel reproche? d'être né aveugle. Est-ce donc là répondre à des raisons qui vous pressent? N'est-ce point que les reproches sont les raisons de ceux qui n'en ont point, de ceux dont l'orgueil est piqué, de ceux dont la science est à bout, de ceux qui ont beaucoup de colère et peu de lumière, ou qui l'ont perdue? Tu n'es que péché, lui disent-ils, et tu en portes la marque dans cet aveuglement du corps où tu es né : *In peccatis natus es totus.* Et eux, que sont-ils? Sont-ils autre chose que péché et qu'iniquité? et n'en portent-ils pas une autre marque bien plus évidente dans l'aveuglement profond de leur esprit et de leur cœur? *Et tu te mêles de nous enseigner?* Quel crime, en effet, de vouloir enseigner des gens qui savent tout et à qui personne n'a jamais rien appris! *Et tu doces nos?* Quel crime de vouloir enseigner quelque chose sur la religion à ceux qui se donnent pour maîtres en Israël, qui croient être la lumière du monde et les seuls sages de la terre! *Et tu doces nos?* Quel crime de vouloir enseigner des superbes et la présomption elle-même; de faire connaître pour des ignorants et des aveugles malicieux des hommes qui donnent le ton à la Synagogue, et qui sont tout couverts du manteau de la piété! *Et tu doces nos?* Et ils le chassèrent : *Et ejecerunt eum foras.* Qu'il coûte peu à ces méchants de séparer d'eux et de mettre hors de la Synagogue un homme de bien! Les contredire, c'est le plus grand crime qu'on puisse commettre contre la Synagogue et contre Dieu. Avoir entrepris de justifier celui qu'ils condamnent et qu'ils veulent perdre, c'est un crime qui ne se pardonne point chez eux, et qui doit être puni par la plus grande de toutes les peines : *Et ejecerunt eum foras.* Sortez d'avec ces méchants, homme de bien, vous en serez mieux reçu de Jésus, qui va se retirer d'eux. Sortez de la Synagogue déjà réprouvée, qui tombe et qui va écraser ceux sur qui elle tombera, et entrez dans l'Eglise chrétienne qui vous ouvre son sein, et où Jésus-Christ vous appelle.

Le voici en effet qui vient au-devant de cet homme chassé de la Synagogue à cause de lui. *Jésus ayant appris qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu?* Rien de tout ce qu'on fait pour Jésus n'est perdu; rien de tout ce qu'on souffre pour la cause de Jésus ne demeure sans récompense, et n'est privé de sa consolation, même en ce monde. Et cette récompense doit bien plus animer que la peine ne doit intimider; et cette consolation de Jésus dans la souffrance pour lui dédommage bien de tout ce que les hommes peuvent nous faire souffrir à cause de lui, même d'avoir été chassé de la Synagogue. Jésus apprend l'indigne traitement qu'on a fait à cet homme à cause de lui : *Audivit Jesus quia ejecerunt eum foras,* et il vient à sa rencontre. Il le trouve : *Et cum invenisset eum.* Il le trouve, et il lui parle : *Dixit ei.* Il lui parle, et il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? *Tu credis in Filium Dei?* C'est la cause du Fils de Dieu que vous avez soutenue devant ceux qui se sont déclarés ses ennemis, et qui sont puissants pour perdre; c'est pour le Fils de Dieu que vous avez été maudit et maltraité en paroles; c'est pour le Fils de Dieu que vous avez été chassé de la Synagogue, par ceux qui ne peuvent souffrir qu'on y confesse le Fils de Dieu. Croyez-vous en lui? *Tu credis in Filium Dei?* Maltraité et chassé de la Synagogue pour le Fils de Dieu, vous devez vous attendre à tout de la part de ses implacables persécuteurs, si vous vous attachez à lui comme son disciple. Voulez-vous à ce prix croire au Fils de Dieu? *Tu credis in Filium Dei?*

Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Il croit déjà au Fils de Dieu sur la parole de celui qui lui a ouvert les yeux, qu'il regarde comme un prophète et comme un homme de Dieu, mais qu'il ne reconnaît pas pour être lui-même le Fils de Dieu. Il croit au Fils de Dieu sur un miracle opéré en sa personne, et il ne demande plus pour s'attacher tout à fait à lui que de le connaître. Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? *Quis est, Domine, ut credam in eum?* Il lui a déjà ouvert son cœur, et c'est son cœur qui l'appelle. Il cherche le Seigneur dans la simplicité du cœur, il le trouvera. Son cœur simple a cherché la lumière, et la lumière est venue au-devant de lui, et c'est elle-même qui lui parle. Notre grand malheur n'est donc pas d'être nés aveugles, mais de croire voir et de rejeter la lumière. Notre grand obstacle à la foi est de raison-

ner sans fin, et de ne vouloir croire que selon les règles fausses et folles de la raison humaine. Ainsi, un de nos esprits forts aurait vu un miracle, et cent miracles faits par un homme de Dieu, qu'il se moquerait et du miracle et de l'homme de Dieu. Ainsi, un de ces hommes qui nient aujourd'hui Jésus-Christ verrait cet unique Fils de Dieu faire des miracles pour prouver son avénement dans une chair, qu'il dirait : Cela choque le sens humain et ne peut être vrai. Ce n'est pas le propre Fils de Dieu, né de la substance de Dieu et Dieu lui-même, c'est un nom de Fils de Dieu qui n'exprime que la plus excellente créature de Dieu; et là-dessus cet homme, aveuglé par le sens humain, ne croirait ni au témoignage, ni au miracle, loin de dire avec l'homme simple et droit de notre évangile : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? *Quis est, Domine, ut credam in eum?*

Jésus lui dit : Vous le voyez, et c'est celui-là même qui vous parle. Celui qui cherche Jésus le trouve, mais il faut pour cela que Jésus l'ait cherché lui-même, comme il a cherché cet homme après ce qu'il avait souffert pour son nom : *Et cum invenisset eum.* Celui qui cherche à croire au Fils de Dieu, le voit : *Et vidisti eum.* Mais pour cela il faut que le Fils de Dieu l'ait éclairé comme il a éclairé notre aveugle, et qu'il se soit mis lui-même devant ses yeux : *Et vidisti eum.* Celui qui cherche à croire le Fils de Dieu voit le Fils de Dieu, le voit dans les Ecritures, le voit dans la tradition, le voit dans ses miracles, le voit dans sa vie et jusque dans sa mort, le voit partout et le voit distinctement: *Et vidisti eum.* Au lieu que celui qui, par système et par principe, ne veut rien croire de ce qui passe les sens, ne voit nulle part le Fils de Dieu, ne le voit pas dans le Fils de Dieu même, parce que dans ce qu'il appelle avec nous le Fils de Dieu, il ne voit pas avec nous le propre, le vrai, l'unique Fils, mais un nom de Fils de Dieu, et pour tout dire, une créature au lieu de Dieu. Celui qui dans la religion cherche à croire, voit : *Et vidisti eum.* Mais celui qui veut trop voir ne voit point, parce que dans le Fils de Dieu, et dans tout son mystère, et dans toute son œuvre, il y a, s'il est permis de parler ainsi, un côté qui est lumière, et c'est pour ceux qui cherchent à croire; et un côté qui est ténèbres, et c'est pour ceux qui veulent voir tout. Quand Jésus-Christ se découvre à une âme qui le cherche dans la simplicité du cœur, qu'il lui parle et qu'il lui dit : Le Fils de Dieu est celui-là même qui vous parle : *Et qui loquitur tecum, ipse est* ; cette âme entend le Fils de Dieu et le sent au fond de son cœur; mais quand Jésus-Christ se montrerait avec tous les caractères de la divinité à un pharisien aveuglé par ses passions, qu'il lui parlerait et qu'il lui dirait : Vous voyez le Fils de Dieu, et c'est lui qui vous parle : *Vidisti eum, et qui loquitur tecum, ipse est ;* le pharisien superbe, le pharisien jaloux de la domination, le pharisien hypocrite, le pharisien avare rejetterait le Fils de Dieu, disant, lui et les siens : Nous savons que cet homme-là est un méchant : *Nos scimus quia hic homo peccator est.*

Alors il lui répondit: Je crois, Seigneur; et se prosternant, il l'adora. Cette foi fut prompte, mais raisonnable, fondée comme elle était sur les plus puissantes raisons de croire. Plaignons ces gens qui ont tant d'esprit, tant de science, tant de bon sens, mais qui ne peuvent ployer à la foi leur orgueilleuse raison; qui, se faisant mille difficultés à eux-mêmes, et ne pouvant les résoudre par la raison, qui est leur seule règle pour croire, ne parviennent jamais à cette disposition et à cette parole de l'homme de notre évangile : Je crois, Seigneur, *Credo, Domine.* Plaignons encore tant de gens sans esprit et sans science, qui, voulant faire les gens d'esprit et les hommes habiles, disent qu'ils voudraient croire, qu'ils cherchent à croire, mais qu'ils voient tant d'impossibilité, qu'ils voient tant de faiblesse à croire de certaines choses dans la religion, qu'ils ne peuvent pas en effet les croire. D'ailleurs ils disent, parce qu'ils l'ont entendu dire à ces libertins qui contrefont les respectueux envers la Divinité, qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité, être soumis à ses ordres, et garder autant qu'on peut dans ses mœurs la sagesse et la retenue que prescrit la discipline chrétienne; mais pour en croire les mystères, que c'est un effort qui ne leur est pas possible, et que le sacrifice qu'ils feraient là-dessus de leurs lumières ne serait pas raisonnable.

Le sacrifice ne serait pas raisonnable! Comment l'entendent-ils? C'est à ne croire pas, avec tant de raisons de croire, notre religion avec tous ses mystères et toutes ses vérités, qu'est le défaut de raison et la faiblesse du bon sens ; et on peut dire à de tels hommes : Avec l'esprit que vous croyez avoir et la science dont vous vous vantez, il est étonnant que vous ne croyiez pas : *In hoc enim mirabile est.* Mais c'est du bon esprit et du bon sens de croire comme ici, lorsqu'il y a lieu de croire ; de croire d'abord qu'un homme qui fait les miracles que Jésus-Christ faisait est de Dieu ; et ensuite de croire qu'il est lui-même le Fils de Dieu quand il le dit, parce que s'il ne peut pas faire les miracles qu'il faisait sans être de Dieu, il ne peut pas être Dieu et tromper les hommes en matière de religion. Voilà le raisonnement que fait cet homme simple, et sur lequel il croit que Jésus est le Fils de Dieu : *Credo, Domine* ; et se prosternant, il l'adora : *Et procidens adoravit eum.* Il adore Jesus-Christ prosterné sur le visage ; c'est-à-dire, qu'avec la foi il porte aux pieds de Jésus-Christ un cœur flexible à sa grâce, docile à sa loi, soumis à ses volontés. Il l'adore prosterné à ses pieds, le reconnaissant pour son Dieu, l'aimant déjà comme son libérateur, s'attachant à lui comme à son bien unique : *Et procidens adoravit eum.* Il l'adore, et ayant déjà confessé son nom, ayant déjà été maltraité pour sa cause, il est prêt

à mourir pour lui : *Et procidens adoravit eum.* Que Jésus-Christ parut admirable et sa grâce puissante dans cet homme qu'il éclaira doublement; qu'il éclaira et qu'il toucha; qu'il toucha, et dont il fit un de ses plus ardents défenseurs et de ses plus zélés disciples!

PRIÈRE.

Faites luire, Seigneur, la même lumière, et portez la même main sur les yeux de tant d'aveugles qui s'écartent de vos voies, ou même qui vous persécutent par religion, croyant rendre service à Dieu; touchez en même temps leurs cœurs et les nôtres, afin que vous confessant d'une même bouche, nous vous aimions, nous vous servions et nous vous glorifiions d'un même cœur, aujourd'hui et dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XVIII.

Pour le cinquième jeudi de Carême.

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matri suæ, et hæc vidua erat. (*Luc.*, VII, 12.)

Comme Jésus approchait de la porte de la ville de Naïm, il se trouva qu'on portait en terre un jeune homme, fils unique de sa mère, qui était veuve.

Pleurez, mère désolée, faites retentir l'air de vos cris, remplissez toute la ville de Naïm de votre douleur; allez, toute trempée de vos pleurs, et suivie de cette foule de gens qui pleurent avec vous, conduire votre triste fils jusqu'au tombeau. C'était un fils unique, vous êtes veuve; c'était toute la consolation de votre vie, c'était l'espoir de votre vieillesse; encore une fois, votre douleur est juste, et vous devez des larmes à votre malheur. Si quelque chose pouvait adoucir l'amertume de votre âme, c'est que vous ne vous reprochez rien au sujet de ce cher fils, vous ne lui avez épargné ni soins ni dépenses, quand l'inexorable mort est venue vous l'enlever au plus beau de sa vie. Mais voici, et il se presse d'arriver, celui qui a déjà consolé bien des mères affligées, qui a guéri tant de malades, qui a même ressuscité un mort. Il s'approche, il arrête les funestes porteurs, il parle au mort d'un ton de commandement. O miracle! la mort entend sa voix; votre fils est ressuscité, Jésus vous le rend plein de vie. Allez, mère trop heureuse, et conservez avec de nouveaux soins, et plus précieusement encore, une vie que vous devez au plus grand des miracles.

Vous entrez, mes frères, dans la joie de cette mère, quand vous la voyez ramener son fils en vie que lui a rendu celui qui est la résurrection et la vie; mais vous étiez entrés aussi dans sa douleur, quand vous l'aviez vue accompagner son fils au sépulcre. Toutes les circonstances de cet événement vous avaient touchés. C'était un jeune homme, un fils unique; c'était une veuve qui aimait tendrement ce fils : mère bien différente de tant d'autres, qui, après avoir souhaité toute leur vie la mort d'un mari, tirent cette mort à leur unique avantage; et pour vivre avec plus d'abondance et plus de délices dans l'état de veuve, laissent vivre sans secours leurs enfants presque dépouillés, et les voient peut-être mourir sans regret

Mais vous avez compris, mes frères, que je voulais transporter vos pensées à une autre mort des enfants, bien plus funeste en elle-même, et à laquelle l'indolence d'un père et la complaisance d'une mère contribuent trop. Cette mort, c'est la grâce du baptême perdue souvent dès la première jeunesse; c'est la grâce de l'innocence perdue par la faute des pères et des mères. Pleurez et versez des larmes sur vos morts, pères et mères qui m'écoutez. Est-il en effet un plus juste sujet de pleurs dans une famille? Cependant, c'est ce que les pères et les mères ne pleurent point; ils le laissent pleurer à l'Eglise. Mettons-leur aujourd'hui devant les yeux cette robe de l'innocence dans l'état où le péché l'a mise; et s'il y a encore en eux quelque sentiment de christianisme, il pourra se réveiller. Voyez si cette robe ensanglantée du sang du péché est la robe de votre fils, ou non? *Vide utrum tunica filii tui sit, an non?* (*Gen.*, XXXVII, 32.) Est-ce là cette robe si belle, si éclatante, si riche et si ornée que lui avait donnée l'Eglise, et qu'elle vous avait tant recommandé de lui conserver? Est-ce là cette robe blanchie dans le sang de l'Agneau, et dont la blancheur surpassait celle de la neige? Est-ce là cette robe d'innocence qu'il devait, par vos soins, conserver pure et sans tache pour la porter, ainsi conservée dans sa beauté, au tribunal de Dieu? Pleurez, encore une fois, sur vos fils et vos filles, plus morts que ne l'était le jeune homme de notre évangile, et pleurez d'autant plus que vous ne savez pas si Jésus-Christ les ressuscitera et vous les rendra en vie, comme il rend aujourd'hui le sien à cette veuve de Naïm.

Heureux, si dans le dessein que je me propose, d'instruire aujourd'hui les pères et les mères touchant l'éducation chrétienne de leurs enfants, qui sont les enfants de Dieu, je pouvais les affliger de telle sorte sur ces enfants morts à la vie de la grâce, qu'ils pussent toucher Jésus-Christ et le porter, en considération de leur douleur, à ressusciter leurs fils et leurs filles! Plus heureux si je pouvais, en leur marquant par où ils laissent perdre l'innocence de leurs enfants, les réveiller de leur assoupissement, les tenir en sollicitude, et en un mot, leur faire prendre toutes sortes de précautions pour empêcher cette mort plus triste que l'autre mort! Un discours n'aurait pas suffi à un sujet si vaste, je l'ai partagé. Les parents de Jésus-Christ, hommes de ce monde et tout terrestres, me donneront occasion dans peu de jours de parler contre l'éducation mondaine qu'on donne aux enfants. Aujourd'hui je parlerai sur l'éducation chrétienne par rapport à l'innocence du baptême. Dans la première partie, vous verrez quelles instructions il faut donner là-dessus aux enfants; et dans la seconde, quels soins il y faut employer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce du baptême est quelque chose de bien excellent et de bien digne de la magnificence de Dieu; aussi est-elle bien au-dessus des pensées de l'homme, et qui peut l'exprimer tout entière par des paroles? Dans le baptême, la Trinité sainte, auteur de notre être, renouvelle son image dans une âme, et y imprime des traits de sa gloire encore plus brillants que les premiers. Le baptême nous tire de la servitude du démon, et nous associe à la nature divine; il nous purifie de nos souillures et met en nous la source des dons célestes. Dans le baptême, le Père nous adopte, et nous sommes ses enfants; le Fils nous unit à lui, et nous sommes ses membres; le Saint-Esprit s'allie avec nous, et nous sommes ses épouses. Enfants de Dieu, notre Père nous ouvre tous ses trésors, la grâce devient notre patrimoine, et la gloire notre héritage; membres de Jésus-Christ, sa vie nous anime, ses droits nous sont communiqués, et sa justice devient la nôtre; épouses du Saint-Esprit, il nous aime d'un amour de jalousie, et rien ne peut plus nous séparer de lui que nous-mêmes. Dans le baptême, le Père nous marque de son sceau, et nous sommes son peuple; le Fils nous rachète de son sang, et nous sommes sa conquête; le Saint-Esprit habite en nous, et nous sommes son temple. Le baptême nous consacre à Dieu, et nous sommes tous des prêtres du Très-Haut; il nous sépare de tout le profane, et nous sommes des saints; il nous élève au-dessus de notre condition terrestre, et nous sommes des rois; il nous met au-dessus de l'homme, et nous sommes semblables aux anges. Le baptême nous fait chrétiens, et un chrétien est une portion de Jésus-Christ. Qui peut comprendre, encore une fois, une telle grâce? C'est ce qu'un Dieu magnifique en sainteté et admirable dans toutes ses œuvres a fait de plus grand dans la religion, et de plus merveilleux dans l'ordre de ses merveilles.

Pères et mères, c'est pour conserver à vos enfants cette grandeur, en conservant en eux la sainteté de l'être nouveau, que Dieu et l'Eglise vous demandent tous vos soins. Heureux si par tous vos soins vous pouviez conserver des chrétiens dans cette dignité du christianisme! Mais combien êtes-vous coupables de manquer en ce point à Dieu et à l'Eglise, à vos enfants et à vous-mêmes? Il s'agit d'abord de l'instruction. Il n'est point de juif qui ne sache mieux sa Loi, point d'hérétique qui ne sache mieux ses erreurs, point de mahométan qui ne sache mieux les visions de son faux prophète, que la plupart des enfants de l'Eglise ne savent le fond de leur religion. J'en ai été étonné mille fois; j'en ai rougi, j'en ai souffert pour nous et pour l'Eglise catholique, quand je l'ai vue insultée là-dessus par ceux qui l'ont quittée.

J'ai vu l'hérétique, armé de sa fausse science des Ecritures, ébranler l'ignorant catholique dans ses principes, le réduire à ne pouvoir soutenir sa foi contre de misérables difficultés, et enfin sortir de la dispute triomphant et insultant. Je voudrais n'avoir pas vu ce même hérétique instruit du fond de la religion chrétienne, découvrir l'ignorance des catholiques sur la religion tout entière, et me dire en sortant de cette conversation: Ces gens-là sont-ils de la religion de Jésus-Christ? Je voudrais n'avoir pas vu tant de gens, après avoir entendu les faibles raisonnements du libertin, douter s'ils devaient continuer à croire nos mystères et le reste de la religion. Vous ne voulez pas, dites-vous, faire de vos enfants des docteurs et des controversistes. Mais voulez-vous en faire des ignorants qui donneront dans toutes sortes de superstitions et de travers? Voulez-vous en faire des ignorants qui mettront la piété où elle n'est pas, et ne verront pas l'iniquité où elle est; qui se croiront chrétiens au hasard, et qui le seront en effet comme ils auraient été mahométans, s'ils étaient nés au fond de l'Asie? Voulez-vous en faire des ignorants qui donneront dans toutes les erreurs du monde, dans toutes les illusions des faux prophètes; qui, guidés par l'ignorance, ne chercheront qu'à être conduits par des aveugles? Voulez-vous, faute d'instruction, les laisser entrer dès la première jeunesse dans ces voies égarées, où, faute de savoir et de connaître, rien ne les arrêtera, rien ne les frappera, rien ne les effraiera, et rien ne les ramènera? Que voit-on, en effet, dans le monde, que des hommes qui, dès l'enfance, ont été faux dans leurs maximes, faux dans leurs règles de conduite, faux dans leurs vues sur la religion : *Erraverunt ab utero, locuti sum falsa* (*Psal.* LVII, 4); et qui jusqu'à la fin sont de mauvais chrétiens, parce qu'ils ont été des chrétiens ignorants?

Dans une nation si éclairée, avec tant de moyens de s'instruire de sa religion, tant d'ignorance sur la religion!

C'est que des pères et des mères, eux-mêmes ignorants, ne veulent pas que des enfants soient plus instruits qu'eux; c'est que des pères indolents sur la religion croient que les enfants en sauront toujours assez, comme ils croient en savoir assez eux-mêmes; c'est que des mères peu chrétiennes craignent que des filles, à force de trop savoir, ne soient trop instruites.

On ne veut pas faire de ses filles des savantes, leur tendre ce piége, et leur donner ce travers dans le monde. La connaissance de la religion est donc un grand travers qu'on se donne dans le monde? La connaissance de la religion, sous le nom de science, est donc un grand piége que l'on tend à ses enfants? La science peut enfler, elle peut perdre; mais l'ignorance n'est bonne à rien; mais l'ignorance, sous le beau nom de simplicité, outre qu'elle est plus enflée d'elle-même, plus méprisante et plus présomptueuse, expose à tout et conduit à tout.

Vous ne voulez pas faire de vos filles des savantes, mais de bonnes chrétiennes; saint Jérôme s'entendait donc bien peu à faire

des chrétiennes, quand il recommandait tant à ces illustres dames romaines d'élever leurs filles dès l'enfance à la lecture de la Loi et des Prophètes, l'Evangile ne sortant jamais de leurs mains? Et ces dames, qui suivaient là-dessus la leçon d'un si grand maître, craignaient donc bien peu de donner un ridicule à leurs filles dans le monde, et de tendre un piége à leur vertu? Vous trouverez sans doute vos filles plus dignes de vous et plus dignes du monde, quand vous les aurez nourries de la lecture des romans et des comédies; quand leur esprit sera orné de toutes sortes de fables et de contes, au lieu de la Loi de Dieu? Elles vous feront bien plus d'honneur dans le monde, vous avez raison. Qu'a à faire en effet le monde, d'une fille qui sache l'Evangile et les histoires de la religion? Qu'aura à faire un mari d'une femme qui connaîtra tous les bons livres, qui parlera morale et religion? Le monde n'a que faire d'une fille qui sache si bien sa religion; mais cette fille, pour se soutenir dans la vertu que lui prêche sa religion, a besoin de savoir sa religion; une femme, pour ne pas déshonorer dans le monde sa mère et son mari, a besoin, au lieu de la connaissance de tant de romans et de comédies, de s'être affermie dans sa religion par la connaissance qu'elle en aura acquise.

Vous ne voulez pas faire de vos enfants des prêtres et des religieux, mais vous devez vous proposer d'en faire des chrétiens; et pour cela il n'y a pas d'instructions assez promptes, il n'y en a point d'assez touchantes, il n'y en a point d'assez parfaites. Je crois entendre un Socrate et un Zénon dire à leurs disciples : Faites honorer dans vos personnes la secte dont vous faites profession; élevez-vous autant au-dessus des autres philosophes par la noblesse de vos sentiments que vous êtes élevés au-dessus d'eux par la sublimité de votre doctrine; que ces hommes indignes, par la recherche des voluptés de la vie, du nom de philosophes, vous soient en mépris, et n'oubliez pas que vous n'avez pas été enseignés de cette sorte. De pareils discours souvent répétés formaient des philosophes.

Il me semble voir un Romain, dans son domestique, prêcher à temps et à contretemps la vertu romaine à ses fils et à ses filles. Je crois entendre Rome elle-même dire à ces magistrats qu'elle envoyait gouverner les provinces : Soutenez par la dignité de vos mœurs la majesté et la gravité du peuple romain; apprenez à ces peuples, par votre conduite, à craindre nos dieux immortels, à respecter nos lois, à estimer et à aimer notre domination; tournez de temps en temps les yeux vers le Capitole, et souvenez-vous toujours de ce que vous avez vu et de ce qu'on vous a appris dans cet auguste sénat; voilà comme se formaient ces illustres Romains. Qu'est-ce qu'un Romain, qu'est-ce qu'un philosophe, auprès d'un chrétien? Qu'un père, au lieu de tant d'instructions mondaines, dise donc souvent à son fils : Reconnais, ô chrétien, ta dignité : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam* (S. LEO, serm. 1 *De nat.*); et ayant été fait participant de la nature divine dans ton baptême, ne dégénère jamais, par la bassesse de tes sentiments, de cette singulière grandeur : *Et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire.*

Souviens-toi d'où tu viens et où tu retournes; souviens-toi de quel père tu es le fils, et de quel chef tu es le membre; souviens-toi de ton nom, de tes lois, de tes promesses et de ton espérance : *Memento cujus capitis, et cujus corporis sis membrum.* Souviens-toi, ô chrétien, d'où tu as été retiré par la miséricorde divine, et à quoi tu as été appelé : *Reminiscere quod erutus de potestate tenebrarum, translatus es in Dei lumen et regnum.* Oui, au sujet de cette origine terrestre, de cette qualité dont on est aujourd'hui si enivré, de cette condition qu'on usurpe et dont on se pare insolemment, on fatiguera des enfants à force de leçons, et on n'épargnera pas les reproches. Mais qu'importe qu'un enfant chrétien ignore ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit à l'Eglise, ce qu'il doit à son baptême, ce qu'il se doit à soi-même, et que l'ignorant, il manque à tout, pourvu qu'il n'ignore pas ce qu'il doit à César, ce qu'il doit au monde, ce qu'il doit à son rang, ce qu'il doit à ses ancêtres, et que sachant tout cela, il ne manque à rien?

Un père est donc occupé de soins plus importants que celui d'instruire son fils? Mais une mère dans le gouvernement du dedans de la maison a-t-elle des soins plus essentiels, et en doit-elle avoir de plus assidus que celui de former ses enfants à la piété par l'instruction? Un père est trop occupé : ses occupations sont-elles toutes les affaires de l'empire? Et je vois ce grand empereur Théodose savoir bien se détourner du gouvernement de l'univers, pour venir assister aux leçons que l'on donnait à son fils, y mêlant les siennes. Il avait eu soin, ce grand prince, de pourvoir son fils du meilleur et du plus vertueux maître qu'il put trouver dans l'empire; mais il savait, ce religieux empereur, que la bouche du père était toujours plus insinuante et toujours plus écoutée que celle de l'étranger, quelque forme qu'il donne à sa voix, et quelque crédit qu'il acquière sur l'esprit de son disciple.

Il faut former les enfants à la piété de bonne heure, et il n'est jamais trop tôt. Les enfants ne craignent rien tant que l'instruction, mais c'est à cet âge qu'elle entre plus facilement, et qu'elle s'imprime plus profondément. C'est l'instruction du premier âge qui empêche qu'un enfant, dans les années plus avancées, ne s'égare, et qui le met dans ce bon chemin d'où il est rare que l'homme sorte. On attend que la raison soit venue aux enfants, pour leur parler de la sainteté chrétienne, et trop souvent la raison ne vient aux enfants que quand l'innocence est perdue, que quand le goût pour le monde est déjà tout formé, et tellement fortifié qu'il ne change plus.

Nous naissons dans l'illusion et dans les erreurs de la vie humaine : si l'éducation chrétienne ne corrige de bonne heure ces préjugés et ces erreurs, que devient l'innocence aux premiers objets qui la frappent ou qui la touchent? Que devient l'innocence dans ces tentations qui surprennent celui qui ne connaît pas le mal, parce qu'il ne connaît pas le bien, dans ces tentations pressantes qui entraînent celui qui n'a pas été rendu fort contre elles par les principes de la foi? Un grand roi a rempli l'Eglise chrétienne de son nom, et sa sainteté fait la gloire du trône français; mais qu'est-ce qui a le plus contribué à le rendre pur et innocent au milieu des piéges et des écueils, dans le centre des tentations et dans la région du mal, si ce ne sont les instructions avancées et les exhortations fréquentes de Blanche de Castille? et qu'a fait saint Louis de plus digne d'un saint roi et d'un bon père, que d'instruire lui-même de bonne heure, sans cesser jusqu'au jour de sa mort, Philippe son fils, et Isabelle sa fille?

Cet âge, dans sa dissipation même, est susceptible de bonnes instructions; on les lui fait comme sucer avec le lait, on les lui inculque parmi les jeux et à la faveur des caresses ; on les lui fait respirer avec l'air de la maison, on les attache au ton dont on leur parle, à un regard qu'on jette sur eux, à un sérieux qu'on prend avec eux; et un enfant ainsi instruit est l'honneur de sa mère, la joie de son père, l'ornement de sa famille, l'édification de l'Eglise, tandis que l'enfant peu ou mal instruit de sa religion, capable de réjouir l'étranger par quelques saillies d'esprit, fait tout craindre par son esprit même à un père et à une mère qui ont dans le cœur plus de sentiments de religion qu'ils n'en ont inspiré à leur fils et à leur fille.

Tout est matière d'instruction entre les mains d'un père et d'une mère appliqués à former leurs enfants aux mœurs de l'Evangile. Les livres sont bons, mais le monde est lui-même peut-être un plus grand livre encore par ses événements journaliers. Qu'il serait aisé de faire voir à des enfants leurs devoirs dans de bons exemples qu'on voit quelquefois dans le monde, et de leur faire d'utiles leçons sur la faiblesse humaine, à l'occasion de certains scandales dont on ne peut pas toujours leur dérober la connaissance ! C'est ainsi qu'on travaillerait pour soi, et qu'on mettrait à profit pour les siens l'iniquité des enfants des autres, le malheur de tant de pères et de tant de mères.

Que cette coutume, longtemps observée dans l'Eglise, fut sainte, de laisser devant les yeux des enfants le symbole de l'innocence reçue au baptême ! Cette robe blanche les avertissait de ne pas souiller la pureté de ce grand sacrement. Qu'on supplée donc à un usage si sage et si chrétien par une répétition fréquente de cette parole que l'Eglise a dite aux enfants en les renvoyant baptisés et sanctifiés : *Custodi baptismum tuum* : conservez votre baptême. Est-ce donc que vous rougiriez de répéter à vos enfants les engagements inviolables qu'ils ont pris avec Dieu dans ce sacrement, et de leur faire répéter à eux-mêmes les renoncements irrévocables qu'ils y ont prononcés? Dédaigneriez-vous de leur parler de la dignité de l'alliance, et de la sainteté de la consécration renfermées dans ce sacrement? Cela est-il trop bas ou trop élevé? Cela est-il indifférent pour conserver les enfants dans l'innocence? Ou si c'est pour vous une chose indifférente que vos enfants conservent en eux le temple du Saint-Esprit dans sa pureté et toute sa consécration !

Je voudrais donc qu'un père et une mère chrétiens répétassent souvent à leurs enfants ce que saint Ambroise faisait répéter encore longtemps après le baptême aux adultes à qui il avait donné cette seconde naissance en Jésus-Christ : Répétez, leur disait-il, ce qu'on vous a demandé, et reconnaissez ce que vous avez répondu : *Repete quid interrogatus sis , et recognosce quid responderis.* Renoncez-vous au siècle ? *Abrenuntias sæculo?* Renoncez-vous à son luxe? *Et luxuriæ ejus?* Renoncez-vous à ses plaisirs? *Et voluptatibus ejus?* J'y renonce, avez-vous dit : *Abrenuntio.* Vous avez renoncé à tout cela à la porte du temple, sans quoi vous n'y seriez jamais entré; et l'Eglise vous aurait renvoyé parmi les infidèles, où vous seriez encore, entièrement étranger aux promesses, et sans aucune espérance pour le siècle futur. Dans ce renoncement est intervenu ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré au ciel et sur la terre, c'est à la face des saints autels et devant les anges de Dieu que vous l'avez fait. C'est ici un pacte solennel que vous avez fait avec Dieu ; pacte par lequel vous vous êtes engagé envers Dieu de vivre selon les règles de la vie chrétienne, et Dieu s'est engagé avec vous , si vous vivez selon ces règles, de vous donner l'héritage des enfants de Dieu. Prétend-on se moquer d'un Dieu comme le nôtre, et que la faiblesse humaine servira d'excuse à un violement sacrilége? Dans la société civile on est lié par un engagement; on est esclave de sa parole, et la probité mondaine craint d'y donner atteinte; n'y aura-t-il que dans la religion qu'il sera permis de tout violer? N'y aura-t-il qu'à l'égard de Dieu qu'il sera permis d'être menteur, trompeur, infidèle, et de faire un jeu de cette infidélité? Ah! si les hommes se taisaient sur un violement si indigne de nos serments les plus saints, les pierres de ces fonts sacrés elles-mêmes crieraient! Souvenez-vous donc que vous avez renoncé au siècle, à son luxe et à ses plaisirs; et ayez toujours dans l'esprit cette parole : J'y renonce, *Abrenuntio.*

Les termes sont aujourd'hui un peu changés dans la formule des renoncements que l'on fait au baptême; le fond est le même. On y renonce à Satan, à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres : C'est là un renoncement à la vie entière du monde. Peut-on donc trop inculquer à des enfants, qui

seront engagés un jour dans le monde, leur renoncement à la vie du monde? Serait-ce se donner trop de peine ou se rabaisser trop que de faire connaître à des enfants l'étendue de ce renoncement, et de leur faire sentir la force de cet engagement? Et aujourd'hui, où le violement ouvert de tout ce qu'on a promis au baptême est une chose si commune, et par où l'on commence, pour ainsi dire, d'entrer dans la vie, faudrait-il cesser de donner là-dessus des avertissements aux enfants? En les faisant entrer ainsi dans l'esprit des vœux de leur baptême, on se faciliterait à soi-même les moyens de les faire entrer dans les différentes observances de la loi de Dieu, qui ne sont que l'observation de ce grand et premier vœu. Par là on s'avertirait soi-même et l'on se trouverait dans l'heureuse nécessité de ne rien faire devant ses enfants de ce que font tant de pères et tant de mères, et qui contribue tant à faire violer à des chrétiens les saints engagements du baptême.

La correction fait une partie essentielle de l'instruction des enfants, et c'est la partie de leur éducation qui demande et plus de sagesse et plus de christianisme. Un père mondain reprend son fils de mille choses, qui loin d'offenser la religion, sont de son esprit et appartiennent à ses mœurs; une mère du monde s'épuise en remontrances à l'égard de sa fille sur des choses du monde, sur des choses vaines; tandis que sur tout ce qui blesse la religion et s'éloigne de la gravité des mœurs chrétiennes, ou elle est sans attention, ou elle sait tout excuser par l'âge. Tant de pères et de mères, par la manière aigre, impatiente, emportée dont ils reprennent leurs enfants, les corrigent moins de ces fautes de la jeunesse, qu'ils ne leur apprennent à être, dès la première jeunesse, impatients eux-mêmes et emportés. Il faut sans doute, pour la rendre utile, diversifier cette voie d'instruction, selon les caractères. Il faut reprendre avec une apparence de dureté des caractères durs, fiers, rebelles; des caractères paresseux, lâches et endormis, comme saint Paul voulait qu'on reprît ceux de Crète : *Increpa illos dure.* (*Tit.*, I, 13.) Mais il faut, selon le même apôtre, corriger, ou plutôt instruire dans un esprit de douceur, ceux qui sont doux, bons et pusillanimes : *Hujusmodi instruite in spiritu lenitatis.* (*Gal.*, VI, 1.) Presser à temps et à contre-temps, reprendre, conjurer, faire des reproches, mais en toute patience et avec toutes sortes d'enseignements; c'est comme l'Apôtre veut qu'on prêche la parole, et comme la piété demande qu'on porte des enfants au bien par l'instruction : *In omni patientia et doctrina.* (II *Tim.*, IV, 2.)

Que le père y prenne garde, et que la mère y soit du moins aussi attentive : le langage du père devient le langage du fils, et les maximes de la mère deviennent les maximes de la fille. Et vous savez, mes frères, combien le langage tient aux mœurs, et les rapports que les maximes ont avec la conduite. Il faut avoir de la religion, c'est ce qu'un père et une mère, sages selon le monde, disent à leurs enfants. Mais quand on a entendu parler les gens du monde sur la religion, on sait ce qu'ils veulent dire, quand ils disent à leurs enfants qu'il faut avoir de la religion. Il faut avoir de la religion, c'est-à-dire, qu'en remplissant les devoirs de son état humain, et se conduisant avec honneur dans le monde, ce qui n'exclut aucun des plaisirs du monde, il faut avoir une surface de dévotion, fréquenter les sacrements dans les temps convenables, faire de certaines œuvres pieuses et bonnes qui se présentent, parler respectueusement de la religion, la retenir toujours dans le cœur, mais sans sortir de son état d'homme du monde, qui ne doit pas être vif et ardent, et encore moins se faire des affaires pour la religion; je ne sais s'il entre quelque chose de plus dans ce que les gens du monde appellent avoir de la religion.

Ecoutons de plus dignes instructions; et ce sont, chrétiens, celles que vous devez donner à vos enfants. C'est Tobie et la mère des Machabées, un père et une mère, chrétiens l'un et l'autre avant les temps du christianisme, et tout pleins de cet esprit, que vous allez entendre. C'est Tobie, cet homme admirable, cet homme qui avait craint le Seigneur dès sa première jeunesse, qui l'avait toujours servi avec fidélité, qui avait été un modèle parfait de vertu au milieu de son peuple captif; qui quand tous les autres, aimant leur repos ou redoutant la colère du prince, demeuraient à Ninive, allait lui seul adorer à Jérusalem; qui, quand les autres craignaient de s'exposer, s'exposait lui seul, pour accomplir toute justice et exercer la miséricorde, à perdre la vie; qui y perdit ses biens, n'ayant voulu écouter là-dessus ni les conjurations ni les reproches de ses amis. C'est cet homme, qui, dans son abondance, avait été charitable et bienfaisant; qui, dans sa pauvreté, ne craignait rien tant que de voir entrer dans sa maison le fruit de l'injustice; c'est ce père, qui, après avoir élevé son fils dans la même crainte du Seigneur, et lui laissant l'exemple d'une vie pure et irrépréhensible, l'instruisit en cette manière :

Mon fils, ayez Dieu devant les yeux tous les jours de votre vie. Prenez garde de jamais vous laisser aller au péché et de manquer d'accomplir les préceptes du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et pratiquez la miséricorde en toutes les manières que vous le pourrez. Mon fils, gardez-vous avec soin de toute action impure, et que le crime s'éloigne de votre maison. Que l'orgueil ne se trouve ni dans votre cœur, ni dans vos paroles, parce que c'est par là qu'a commencé la perte de la race humaine. Ne retenez pas seulement jusqu'au lendemain le salaire de l'ouvrier et de celui qui vous sert. Soyez attentif à ne jamais faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'un autre vous fît. Ne mangez pas votre bien avec des pécheurs; mais partagez votre pain avec le pauvre, et couvrez de vos vêtements celui qui est nu. Demandez toujours conseil aux

sages. Bénissez Dieu en tout temps, et lui demandez qu'il dirige vos voies, et que toutes vos pensées tendent à lui. Ne soyez point en peine, mon fils, pour les choses de ce monde; nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, et que, nous éloignant de tout péché, nous fassions de bonnes œuvres.

Vous reconnaissez ici, mes frères, tout l'Evangile du Seigneur et toute la substance de la vie chrétienne. Mais vous reconnaissez-vous, chrétiens, dans ce père dont la piété passa à son fils, et aux enfants de son fils qui avaient entendu ses instructions, et vu les derniers exemples de sa vie? Vous reconnaissez-vous dans ce père admirable? C'est le nom que je lui ai d'abord donné; et c'est celui que l'Ecriture donne à cette mère dont je vais maintenant vous parler; ou plutôt qui va vous parler elle-même, et vous apprendre de quel esprit il faut remplir les enfants, et comment il faut être mère des enfants de Dieu.

Une mère, parmi les Juifs, avait élevé sept fils dans les observances de la Loi et dans l'amour de leur religion, lorsqu'un tyran s'éleva, qui voulait contraindre ce peuple à abandonner la Loi de son Dieu et les observances de ses pères; il y employa de cruels tourments. Eléazar avait déjà laissé aux jeunes gens et à toute la nation l'exemple d'une mort généreuse, au lieu d'une lâche dissimulation à laquelle on le portait. Cette mère avec ses sept fils parut ensuite. Les six premiers avaient souffert divers genres de martyre d'une manière digne de Dieu et de celle qui les avait instruits; lorsque cette mère parla ainsi au dernier que le tyran tâchait de gagner à force de caresses et de promesses: Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté dans mon sein: *Fili mi, miserere mei.* Aie pitié de moi: ne me laisse pas déshonorée, triste, mère désolée, ne pouvant souffrir la vie, et ne cherchant que le tombeau. Mon fils, ne me perce pas le sein en refusant le tien à l'épée, en te refusant aux plus cruelles morts pour la religion. Aie pitié de moi: *Fili mi, miserere mei.* Regarde le ciel, mon fils: *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* Vois celui qui t'a fait et toute la race des hommes, et tu ne craindras pas les hommes et toute la malice de ce tyran: *Ita fiet ut non timeas carnificem istum.* Regarde le ciel, et, digne de tes frères, tu recevras la mort de la même épée: *Sed dignus fratribus tuis effectus particeps, suscipe mortem.* Afin que, dans cette compassion que tu auras de moi, et dans cette miséricorde que tu me feras, je te reçoive mort entre mes bras, comme j'ai reçu tes frères: *Ut in illa miseratione, cum fratribus tuis te recipiam.* La mère parlait encore, lorsque le jeune homme s'écria: Que différez-vous de me tourmenter? Fidèle à la Loi de Moïse, je n'obéis point au commandement du roi; et il souffrit la mort aussi courageusement que ses frères. Et cette mère plus qu'admirable, digne de vivre dans l'éternelle mémoire des hommes, après être morte sept fois, ou plutôt après avoir soutenu ces sept morts avec un courage d'homme, fut immolée elle-même sur le sacrifice de ses enfants.

Dignes enfants! heureuse mère, elle les trouve tels qu'elle les avait formés! J'oublie tout le reste pour cette parole: Aie pitié de moi en n'abandonnant pas la Loi du Seigneur, mais endurant plutôt les tortures, et souffrant la mort pour la religion de tes pères. Ah! qu'on entend bien un autre langage de la bouche de tant de mères de nos jours! C'est une autre manière d'avoir pitié d'elles! Aie pitié de moi, aurait dit ici une mère charnelle; souviens-toi des douleurs que j'ai souffertes pour toi, et des peines d'une mère; et ne me donne pas l'affreux spectacle de ta mort; et ne me laisse pas dans la désolation. Aie pitié de moi; et si tu ne veux pas, comme tant d'autres, sacrifier ouvertement, dissimule et cherche quelque biais et quelque tour pour tromper le tyran, qui ne cherche lui-même qu'à être trompé; écoute là-dessus les conseils sages que te donnent tes amis.

Indignes mères, qui feraient de lâches prévaricateurs, qui seraient des apostats, parce qu'elles aiment leurs enfants d'une manière tout humaine; ou plutôt qu'elles s'aiment elles-mêmes dans leurs enfants d'une manière toute charnelle! Aie pitié de moi, mon fils: parole, encore une fois, bien différente selon les bouches qui la prononcent! Aie pitié de moi, en vivant selon ta religion, et mourant, s'il le faut, pour elle: heureuse mère! je vivrai: *Fili mi, miserere mei*; voilà la religion. Aie pitié de moi, en ne t'exposant pas, même pour ta religion, aux disgrâces du monde et aux peines de la vie; triste mère, je ne survivrai pas à ton malheur; voilà l'amour de la chair. Mais s'il est rare d'avoir à former des enfants pour le martyre, et à les encourager à tout perdre et à tout souffrir pour la religion, ne faut-il pas les former à la vie évangélique, qui est une espèce de martyre qui ne demande peut-être pas moins de force? Ne faut-il pas dans la plus grande paix de l'Eglise rendre ses enfants forts dans la foi, pour pouvoir résister dans le monde à mille tentations du monde, sollicitations, mauvais exemples, mauvaise honte, mauvaise crainte, pour pouvoir résister dans le monde au monde tantôt employant les caresses et les flatteries pour séduire, et tantôt s'armant de railleries, de censures, et de toute sa haine pour abattre? Il faut former des enfants dans l'esprit du christianisme, faire croître Jésus-Christ et sa grâce en eux avec l'âge, et enfin travailler par les instructions et les autres soins, dont je parlerai bientôt, à laisser après soi, si l'on ne peut comme cette mère les envoyer devant soi, des enfants dignes de soi, et tels que la religion puisse les avouer pour siens, y mettre sa gloire et en faire son soutien.

Voilà, dis je, la consolation que des pères et des mères devraient donner à l'Eglise. Voilà les enfants que des pères et des mères chrétiens devraient laisser après eux. Au

lieu de cela, par le peu de soin qu'ils ont d'élever des enfants selon leur christianisme, ils laissent dans le monde des enfants aussi peu chrétiens qu'eux; et peut-être par les mauvais exemples qu'ils leur donnent, au lieu des bonnes instructions qu'ils leur doivent, les laisseront-ils plus mondains et plus pécheurs qu'eux. Ces enfants, non pas des saints, comme doivent être les chrétiens, mais des pécheurs et des mondains, comme sont aujourd'hui les hommes, sont un sujet de douleur pour l'Eglise. Tous les jours cette veuve désolée pleure de ces enfants morts à la grâce dès le premier âge, et les accompagne, pour ainsi dire, au tombeau, fondant en pleurs comme la mère de notre évangile; heureuse, quand Jésus-Christ la console de temps en temps en lui en rendant quelqu'un en vie! Cette Rachel ne veut point se consoler, parce que ses enfants, qu'elle avait élevés dans son sein et nourris délicieusement, ne sont plus en vie. Elle fait entendre au loin ses lamentations et ses cris, et l'oreille chrétienne, qui sait entendre ces gémissements de l'Eglise, en est affligée. Jérusalem notre mère à qui on montre ses enfants, les uns menés en captivité pour y périr, les autres tués par l'épée, presque tous ses jeunes hommes et ses jeunes filles, qui étaient sa joie et devaient être sa gloire, rendant l'âme au milieu des places publiques, et leur sang coulant jusqu'autour des saints autels; l'Eglise, dis-je, verse de continuelles et d'abondantes larmes sur ces enfants morts. Avec les larmes qu'elle répand dans son sein, elle adresse des plaintes à Dieu et des reproches à ces pères et à ces mères qui, par défaut de soins, laissent ainsi perdre à leurs enfants la vie de la grâce. Quels soins donc sont ici nécessaires? Nous l'allons voir.

SECONDE PARTIE.

Être chrétien en effet, et ne pas en porter seulement le nom, a paru quelque chose de bien grand dans les temps anciens. Le poids du baptême, comme on parlait alors, paraissait si redoutable, que l'homme le plus généreux en était effrayé, et qu'il sentait toute la nature frémir en lui au moment qu'il s'en chargeait. Aujourd'hui on se croit chrétien quand on a été une fois régénéré dans l'eau sainte par le Saint-Esprit, quoiqu'on ait bientôt oublié les grâces qu'on a reçues dans ce sacrement, ou même qu'on n'ait jamais pensé aux engagements qu'on y a contractés. Faire profession de la religion chrétienne de bouche, et la renoncer par ses œuvres; avoir le nom d'enfant de l'Eglise, et vivre comme les infidèles; porter le nom d'enfant de Dieu, et aimer et servir tout dans le monde, excepté Dieu : voilà ce qu'on appelle aujourd'hui être chrétien. A Dieu ne plaise qu'un monstre de cette espèce soit un vrai chrétien! Un chrétien est un homme qui honore son nom, qui pratique sa foi, qui vit selon ses promesses, qui remplit ses obligations. Un chrétien n'est plus un homme comme les enfants des hommes; c'est un nouvel homme créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté devant lui, et une sainteté qui persévère tous les jours de sa vie. Tout homme est pécheur; mais celui qui a une vraie foi et une espérance sincère, dit saint Augustin, ne commet point de ces péchés qui font mourir l'âme d'un seul coup. Nous sommes chrétiens, disait une illustre martyre, et on nous impute des crimes : quelle vraisemblance! Voyez, disait hardiment Tertullien, si de tant de chrétiens dont vous remplissez vos prisons, il y en a un seul qui soit coupable d'autre chose que du nom qu'il porte et de la religion qu'il professe; et s'il s'en trouve en effet quelqu'un qui soit coupable de crimes, dès là nous ne le reconnaissons plus pour chrétien : *Nemo illic Christianus, nisi plane tantum Christianus; aut si et aliud, jam non Christianus.* (*Apol.*, c. 44.) « C'est en vain, écrivait Pline le Jeune à l'empereur Trajan, que nous cherchons à fonder la condamnation des chrétiens sur des crimes; ils s'obligent par serment à n'en commettre aucun, et ils sont trouvés fidèles à ce serment. » Voilà l'idée qu'il faut avoir d'un chrétien, et elle se conserve tout entière dans l'Eglise, si elle se perd dans nos esprits, ou du moins qu'elle y soit trop affaiblie.

C'était une chose si certaine parmi les chrétiens, et si connue hors du christianisme pendant plusieurs siècles, que le baptême était la fin des crimes et un renoncement sans retour à la vie du siècle, qu'une infinité d'infidèles convaincus et de la vanité des idoles, et de la vérité de la religion de Jésus-Christ, différaient néanmoins de recevoir le sacrement de la foi, ne pouvant se résoudre à quitter cette vie criminelle, ni compter qu'ils pourraient la mener quand ils seraient une fois chrétiens. Les enfants des chrétiens eux-mêmes, soit qu'ils s'arrêtassent eux-mêmes, frappés et effrayés de ces grands engagements; soit qu'ils fussent arrêtés par les pères et les mères qui voulaient laisser passer le feu de la jeunesse; soit qu'ils fussent retardés par l'Eglise, qui voulait s'assurer d'eux, autant qu'on peut s'assurer de la fragilité humaine, n'étaient guère baptisés que dans un âge avancé, si la nécessité ne le demandait autrement.

L'Église, pour de grandes raisons, et après avoir tout pesé, a changé cet usage. Au sortir du sein de nos mères elle nous reçoit dans le sien, en nous faisant ses enfants et ceux de Dieu par le sacrement de la foi. En renvoyant ces enfants baptisés et sanctifiés, elle les avertit bien, comme je l'ai déjà remarqué, de garder inviolablement leur baptême; mais c'est pour le temps où ils entendront et où ils comprendront; car pour tout le temps de l'enfance, ou même de la jeunesse, c'est entre les mains d'un père et d'une mère, chrétiens eux-mêmes, que l'Eglise remet ce précieux dépôt, pour le rendre tout entier, sur la perte de leur âme, s'ils n'ont pas employé tous leurs soins pour le conserver. Mais, en même temps que l'Eglise vous met entre les mains ce précieux

dépôt, elle vous donne un grand ouvrage à achever, et cette parole de Tertullien : Nous ne naissons pas chrétiens, nous le devenons : *Fiunt, non nascuntur Christiani* (*Apolog.*, c. 18), est exactement vraie dans le sens de la formation entière du chrétien en nous; car ce que nous sommes faits au baptême, achevé, quant à la délivrance de l'empire du démon, n'est cependant, selon l'expression de saint Jacques, que quelque commencement de la créature de Dieu : *Initium aliquod creaturæ ejus.* Et c'est dans ce même sens que saint Paul disait aux Galates : Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : *Filioli, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* (*Gal.*, IV, 19). Vraie image des soins, et digne exemple des travaux d'un père et d'une mère pour achever de faire des chrétiens de leurs enfants.

Dieu, qui s'était joué, dit l'Écriture, dans ses autres ouvrages : *Ludens in orbe terrarum* (*Prov.*, VIII, 21), fit l'homme avec attention. Il s'excita en quelque sorte à faire avec application un ouvrage où il s'agissait de mettre son image et sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I, 26.) Pères et mères, voilà où il faut aller prendre le modèle et la règle d'une éducation chrétienne, et ce n'est pas trop haut. Il s'agit de faire un ouvrage qui soit, autant que l'homme peut l'être, l'image et la ressemblance de la sainteté de Dieu; car il est dit : Vous serez saints, comme Dieu lui-même est saint. Qu'est-ce que l'homme, malgré la grâce sanctifiante qui est en lui par le baptême, pour le préparer à quelque chose de plus saint encore? Bas sentiments, mauvais penchant, faiblesse et corruption dans son fonds : voilà ce qu'est l'homme même régénéré. Il faut prendre cette terre et cette boue, et en faire quelque chose de grand, quelque chose de noble et d'élevé jusqu'à Dieu. C'est là le grand ouvrage d'un père et d'une mère qui se disent chrétiens; ouvrage qui doit les occuper, qui doit épuiser leurs soins; car tout le reste auprès de ceci n'est rien : *Opus grande ego facio.* (I *Esd.*, VI, 1.) Le sérieux de la chaire peut-il souffrir ce que je vais dire? Mais la gravité des mœurs chrétiennes souffre-t-elle qu'on le fasse; et ce qu'on fait demeurera-t-il sans censure et sans reproches de la part des ministres de l'Evangile? Que se proposent un père et une mère mondains? De former des fils et des filles qui leur ressemblent; de les former à leur image sur la ruine de l'image de Dieu. Etrange forme de christianisme dans ces pères et mères! La grande inquiétude et la seule attention d'une mère est de faire de sa fille, en forçant tout et en employant tout, une figure gracieuse et aimable, un objet qui attire les yeux et captive les cœurs. Grand ouvrage, au lieu de celui que Dieu et l'Eglise lui avaient donné à faire! Grand ouvrage pour le démon, et bien propre à ses desseins! On cherche dans l'art, pour cette fille, ce que la nature lui a refusé. On la forme de ce qu'il y a de plus étranger et de plus opposé au nom chrétien, au hasard de faire de tout cela un piége à cette fille, et en même temps de faire d'un enfant de Dieu, ainsi formé au gré du monde, un piége et un filet à toute la maison de Dieu. Il faut rendre des enfants propres pour le monde. Voilà sur quoi tel père, indolent sur tout le reste, est vif et emporté. Voilà sur quoi une mère, pieuse ou indévote, paraît également sensible, sur quoi elle s'épuise en soins et en dépenses, sur quoi roulent presque toutes ses instructions, oubliant sa dévotion, oubliant le christianisme de son fils ou de sa fille. En effet, très-peu sensible, avec un nom de piété dans le monde, à la piété de sa fille ; que dis-je? irritée de sa vertu, elle la lui reprochera, si l'une ou l'autre est reçue moins favorablement dans le monde. Inconsolable si son fils ne réussissait pas dans le monde par ces endroits qui font l'écueil d'un jeune homme dans le monde, cette mère se console facilement de ces mêmes vices, elle en sent une complaisance secrète; voyez comme elle les excuse par l'âge, auquel, dit-elle, il faut donner quelque chose ; ou plutôt comment par cette excuse de l'âge, elle couvre la vanité et la complaisance que lui donnent les vices de son fils. Une mère fait une haute profession de vertu, et elle traite indignement son fils, parce qu'il ne lui fait pas un certain honneur dans le monde par son esprit, pendant qu'elle aime passionnément sa fille, qui, avec peut-être un peu plus d'esprit, a bien moins de solidité et bien moins de piété! Un père vante partout les belles qualités selon le monde d'un de ses enfants, qui rougit presque quand on lui parle de cet autre fils qui a pour partage l'esprit du christianisme ; et regardant en effet l'éloge de cette vertu comme un reproche du peu de mérite de son fils, il tâche de couvrir ce défaut, en disant : C'est un bon enfant.

Rien n'est moins rare, rien n'est en même temps moins digne du christianisme, dont certains pères et certaines mères se piquent, que ce que je vais dire. Un père et une mère de ce caractère se réjouiront entre eux des espérances que leur donne sur un fils un mérite selon le monde composé de grands vices, tandis qu'ils s'affligent ensemble du peu de fonds qu'il y a à faire sur un autre, qui, comme on parle, n'est bon que pour Dieu. En un mot, un père et une mère, si pieux qu'ils soient, de la façon dont on l'est aujourd'hui, croient avoir manqué l'œuvre qu'ils avaient à faire, quand ils n'ont pu former leurs enfants qu'à la piété, et l'avoir faite tout entière, cette œuvre, quand ils les ont formés pour le monde avec une faible teinture et une légère superficie de religion. Sortant de la vie contents d'eux-mêmes, quand ils laissent leurs enfants ou bien établis, ou en voie de se bien établir par ce mérite du monde, les entend-on se féliciter ainsi eux-mêmes quand ils les laissent plus pourvus de vertus chrétiennes que de ces qualités mondaines? Oh! qu'il y a de mé-

compte dans la piété des pères et des mères de nos jours! Oh! qu'il est difficile, avec l'esprit qui règne dans cette nation, que les pères et les mères se sauvent par les enfants qu'ils mettent au monde; n'y eût-il que l'éducation mondaine qu'on leur donne, au lieu de l'éducation chrétienne qu'on leur doit!

Ce grand ouvrage de la formation de l'homme chrétien dans les enfants, vous le négligez, pères et mères; vous en laissez le soin à d'autres, ou plutôt vous ne le donnez à personne, ne le prenant pas vous-mêmes; au lieu que pour répondre aux desseins de Dieu, vous devez travailler sans relâche et ne vous reposer ni vous distraire que quand cet ouvrage sera achevé. Ainsi, quand cette passion de père, cette passion d'amasser du bien à des enfants, de les avancer dans le monde, vous agite et vous presse de courir ici et là, de vous éloigner à toute heure de votre maison, vous devez arrêter cette passion inquiète, en vous disant à vous-mêmes : j'ai un grand ouvrage à faire dans ma maison; je ne puis pas faire toutes ces courses, si je veux y réussir. *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur cum venero et descendero ad vos.* (*Ibid*). Ainsi, mère chrétienne, quand les amusements du monde voudraient vous retirer d'auprès de votre fille; quand des femmes qui n'ont pas le même ouvrage à faire, ou qui ne s'en mettent pas en peine, vous proposent, tantôt une partie de jeu, tantôt une promenade, tantôt une visite inutile, il faut répondre : J'ai un grand ouvrage, un ouvrage plus sérieux à faire dans ma maison, qui demande que j'y arrête mes pas : *Opus grande ego facio, et non possum descendere.* Ainsi, mère dévote, quand votre dévotion, plus inquiète peut-être que les passions des femmes du monde, vous presse d'aller de dévotion en dévotion, et de n'être jamais dans votre maison, sous prétexte tantôt d'une bonne œuvre tantôt d'un exercice de piété dans le temple, il faut contenir cette dévotion inquiète et coureuse par cette grande raison de piété : J'ai mon grand ouvrage à faire dans l'intérieur de ma maison, qui ne se ferait pas, ou se ferait mal pendant toutes ces courses : *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur cum venero et descendero ad vos.*

En effet, pendant ces courses dévotes, pendant que vous serez dans le temple à méditer, votre fille, aidée de quelque domestique infidèle, profitera de votre absence pour ses passions. Pendant que vous serez aux spectacles, mère mondaine, que vous serez à cette partie de jeu, à cette promenade, à ce voyage de plaisir, votre fille, qui n'a déjà ni trop de bons principes, ni trop de retenue, croyant seulement vous imiter quand elle se divertit, vous prépare d'étranges chagrins, même selon le monde. Pendant que vous êtes répandu de toutes parts pour vos divertissements, que, pour ce que vous appelez vos affaires, ou enfin parce que ce n'est pas la vie d'un homme, vous n'habitez pas votre maison, votre fils, gâté par sa mère et suivant ses propres inclinations, ne se forme ni pour le monde ni pour la piété, mais pour le libertinage. Vous vous endormez l'un et l'autre sur la conduite de votre fils et de votre fille; mais quand Dieu vous demandera ce qui est arrivé à ce fils et à cette fille, pensez-vous sérieusement à lui répondre avec Caïn au sujet de son frère : En suis-je le gardien? *Num custos fratris mei sum ego?* (*Gen.*, IV, 9.) Oui, vous êtes le gardien de l'innocence de vos enfants; et votre âme en répond, et votre salut en dépend, si cette précieuse innocence s'est perdue par votre faute, si vous avez manqué de vous donner les soins que demande la conservation de ce sacré dépôt.

N'est-ce point que les pères et les mères font peu de cas de l'innocence de leurs enfants? Ils ne connaissent donc pas le prix de ce trésor, et la grandeur de cette perte? Ils s'imaginent donc que l'innocence se recouvre aussi facilement qu'elle se perd? On fait un jeu d'une perte, au récit de laquelle un père chrétien, comme je l'ai déjà remarqué, devrait verser plus de larmes que n'en versa Jacob à la vue de la robe toute sanglante de son fils. On fait un jeu d'un malheur, au souvenir duquel un père chrétien, comme ce patriarche, quand il crut son fils mort, devrait traîner sa vie dans la douleur, et descendre avec joie dans le tombeau. Ce jeune homme a été porté au vice, et le démon impur a paru en lui dès l'enfance. Si donc Jésus-Christ vous disait : comment cela est-il arrivé à cet enfant, et depuis quel temps? *Ex quo ei hoc accidit?* (*Marc.*, IX, 20.) Vous répondriez avec ce père de l'Evangile : dès l'enfance, *ab infantia.* Mais dès l'enfance, vous dirait Jésus-Christ, j'avais mis ma grâce dans cet enfant, et j'en avais chassé le démon; c'est donc vous, en négligeant l'éducation de ce fils, en vous éloignant trop de lui, qui avez donné lieu à l'esprit immonde de rentrer, dès l'enfance même, dans votre fils.

Il faut veiller et se donner de grands soins, et faire les dépenses convenables pour élever ses enfants dans la piété et les conserver dans la grâce. On nous dit que les plus grands soins seraient inutiles à l'égard d'une infinité d'enfants nés trop vicieux et trop susceptibles du mal. Mais à l'égard de tant d'autres, que faudrait-il que des soins médiocres, pour les conserver dans la sainteté du baptême? Et à l'égard de ces naturels plus portés au vice : pourquoi vos soins et les dépenses convenables ne pourraient-ils pas en faire dans la piété, ce que ces soins et ces dépenses ont fait, par rapport aux qualités du monde, de ce fils et de cette fille qui y avaient si peu de disposition? Vous vous reprocheriez en effet d'avoir épargné quelque chose pour bien élever vos enfants selon le monde; et à l'égard de la piété, vous leur épargnez tout, et vous ne vous reprochez rien.

Quand on voit à ce jeune homme tant de maîtres de toute espèce, les maîtres les plus fameux, les maîtres les plus chers, et tous

bien payés; et qu'il n'y a auprès de lui de peu habile et de mal récompensé que celui qui forme les mœurs, on se dit à soi-même : Ces gens-là ne se soucient guère des mœurs de leurs enfants. Quand je vois auprès de cette fille tant de maîtres qui se succèdent les uns aux autres, ou plutôt qui ne se donnent pas le temps de se succéder, je dis à ce père et à cette mère : Que voulez-vous faire de votre fille? En voulez-vous faire une chanteuse? une danseuse? une joueuse d'instruments? La destinez-vous à quelque comédien? Quel est l'homme de bien en effet, qui pourrait penser à votre fille? Quel est l'homme sensé qui en voudrait avec tous ces talents pour ruiner un mari, et faire de sa maison une maison de spectacle? Voulez-vous que votre fille vive de ces talents de théâtre? Est-ce une ressource que vous lui préparez à des frais si grands, que vous l'auriez mariée selon son état, avec ce que vous dépensez pour la mettre hors d'état de se marier, et en état de se perdre, même pour ce monde?

On se décharge du soin de l'éducation du fils et de la fille, en mettant l'un dans un collége, l'autre dans un couvent. Mais il faut des colléges où l'on danse, où l'on joue de toutes sortes d'instruments, où l'on apprenne aussi bien à être un bon comédien qu'à être un bon humaniste; et mieux l'un et l'autre, qu'à être un jeune homme chrétien. Il faut un couvent, où, avec la plus légère surface de dévotion, l'on donne toutes les instructions du monde, et d'où l'on sorte, en effet, bien plus formé pour le siècle que pour la piété. On cherche, pour ce qu'on veut donner de religion à ses enfants, des maîtres et des maîtresses qui sachent toujours subordonner la religion aux manières et aux mœurs du monde. Est-ce donc là, grand Dieu! tout ce que vous attendiez de ce père et de cette mère, et tout ce que votre Eglise leur a recommandé au sujet de leurs enfants devenus chrétiens par le baptême?

Vous avez trop de naturel et trop de facilité au sujet de vos enfants; vous en convenez : mais c'est de quoi la religion se plaint, et de quoi ces enfants eux-mêmes se plaindront un jour, et ce que peut-être ils vous reprocheront éternellement dans l'enfer. Vous les reprenez de ce que vous remarquez en eux de vicieux; mais vous craignez que ce ne soit trop doucement, et vous en avez quelque scrupule; et moi je crains, ou plutôt je vois que c'est avec une certaine complaisance pour leurs vices du monde; et je vous le reproche. Ils sentent bien qu'ils vous plairaient moins avec de la vertu, et que les louanges que vous donneriez à cette vertu seraient plus fades que la censure que vous faites de leurs vices n'est dure. Vous ne pouvez pas les corriger avec force. Tel fut ce déplorable pontife d'Israël, et vous savez les suites funestes de sa faiblesse. Monique eut la force de séparer d'elle son fils Augustin pour ses erreurs; mais ne se plaint-il pas lui-même que sa mère était encore fille de Babylone sur un autre point? Oh! que la plainte qu'il en fait et l'image sous laquelle il nous représente cette faiblesse renferment de grands reproches et de plus grandes instructions aux pères et aux mères sur l'éducation chrétienne des enfants! Ecoutons le fils de Monique.

On voyait, dit-il, mes mauvaises inclinations croître avec les années; on voyait ces ronces monter et s'élever au-dessus de ma tête : *Ascendebant vepres super caput meum;* et personne ne me prêtait une main charitable pour les arracher : *Et non erat manus eradicans.* Vous avez vu le mauvais naturel de vos enfants se développer avec l'âge : ces penchants, qui sont aujourd'hui des vices tout formés et qui vous font gémir; ces passions, que vous auriez pu rompre lorsqu'elles étaient encore faibles et tendres, vous les avez épargnées; vous n'avez osé y toucher, ou vous vous en êtes diverti. *Non erat manus eradicans.* Vous vous êtes aperçu, dès l'enfance, de la complaisance qu'avait cette fille dans sa beauté ou dans son esprit, de l'attention qu'elle avait à se parer et à se donner des agréments; vous avez vu ce désir de plaire, devenir plus fort de jour en jour, et se montrer enfin sans pudeur; vous pouviez comprendre à quoi cette complaisance la conduirait, à quoi ce désir de plaire l'exposait; et vous avez nourri tout cela! et vous l'avez allumé! et vous n'avez point arraché cette plante venimeuse! *Et non erat manus eradicans.*

Celle-ci portait sa passion dans ses yeux, elle la laissait voir dans tous ses discours et dans toutes ses démarches. L'avez-vous observée de près? L'avez-vous attachée à vos côtés, selon l'avis du sage? *In filia non avertente se, firma custodiam.* (*Eccli.*, XXVI, 13.) Qu'avez-vous fait, en un mot, pour aller au-devant de tout ce qui vous menaçait? Rien de sérieux, rien du tout. Vous avez su vous étourdir là-desssus, et laisser cette passion faire son progrès; et avec cette passion si vive, et nullement ou faiblement corrigée, l'innocence s'est perdue : *Non erat manus eradicans.* Ignorez-vous que la fréquentation libre et assidue entre des personnes de sexe différent, à cet âge vif, et à tout âge, si elle ne se termine pas toujours à des horreurs, aboutit presque toujours à la perte de la sainteté du baptême, qui est si délicate, et se perd par les moindres choses en ce genre? N'avez-vous point formé vous-même ces liaisons par des vues d'intérêt ou par un fol amour pour votre fille? N'avez-vous point par indolence méprisé ce danger; et disant toujours qu'il ne faut pas tant contraindre les jeunes personnes, qu'elles en valent mieux quand elles ont un peu vu le monde? N'avez-vous pas ou autorisé ou souffert ces sortes de fréquentations! *Non erat manus eradicans.* La vertu même se corromprait par l'amitié et les liaisons avec des personnes de même sexe perverties et mondaines. N'avez-vous point engagé vous-même ces liaisons par vanité? Ne les avez-vous point souffertes par faiblesse? Les avez-vous rompues avec la fermeté et toute

l'autorité qui convenait? On laisse prendre le haut ton à sa fille, et on n'ose plus la contredire. On se laisse gagner par ses flatteries et on lui souffre tout, et une fille se pervertit et elle en pervertit d'autres. Sortant d'une famille que l'on croit chrétienne, une fille entre dans une maison qui l'avait recherchée pour cette vertu de famille : elle y entre pervertie, et elle la pervertit tout entière ; ses enfants se trouvent infectés de l'esprit du monde, qu'ils portent à droite et à gauche dans les maisons où ils entrent et les professions qu'ils embrassent ; et tout cela a son origine dans cette première indolence d'un père ou d'une mère, qui, avec des sentiments chrétiens, auront eu des faiblesses de père et des complaisances de mère : *Non erat manus eradicans.*

Avant donc que vos naissantes épines, s'écrierait ici le Prophète, soient devenues des piquants durs et qu'on ne puisse plus manier, arrachez-les des mœurs, arrachez-les du fond du cœur de vos enfants. *Priusquam intelligerent spinæ vestræ rhamnum*, etc. (*Psal.* LVII, 10.)

Aux soins pour l'éducation chrétienne des enfants, il faut joindre tout ce qui peut attirer la bénédiction de Dieu sur les travaux de l'homme, sur ce grand ouvrage de la miséricorde. Grand ouvrage en effet, dont Dieu a chargé les pères et les mères! *Opus grande!* Heureux qui consomme cette œuvre que Dieu lui a donnée à faire! il en goûtera les fruits pendant la vie, et il en ressentira une douce consolation à la mort. Que de sollicitudes, que de craintes pour conduire cet ouvrage à une heureuse fin. Leur propre salut leur aura moins coûté. Oh! mon Dieu! que de larmes répandues dans votre sein! Que de gémissements poussés devant vous! Que de prières portées le jour et la nuit au trône de votre grâce pour avancer cet ouvrage et l'achever! Que d'aumônes! que de bonnes œuvres dans cette vue, avec un bon exemple universel et le travail sans relâche! Mais aussi il est bien doux de vivre au milieu d'une famille qu'on a formée à la piété, qu'on a remplie de l'esprit de Jésus-Christ, esprit si doux et si bon. Il est bien consolant de voir croître autour de soi des enfants dans la vertu, de les voir jusqu'au dernier de ses jours, marcher dans la voie sainte du Seigneur; et de leur voir enseigner à leurs enfants à marcher dans la même voie!

Qu'il est consolant, en donnant les dernières instructions à ses fils et à ses filles, de pouvoir leur dire : Et c'est là l'exemple que nous avons toujours tâché de vous donner, et c'est là le modèle que nous vous laissons pour y conformer votre vie, et avoir après nous la même joie à la mort : *Sicut habetis formam nostram.* (*Phil.*, III, 27.)

Mais qu'il est tard et inutile de ne parler de Dieu à ses enfants qu'à la mort! Qu'il est malheureux, et qu'il est désolant pour un père et pour une mère de ne pouvoir dire autre chose à son fils dans ce dernier moment, sinon : Ne faites pas ce que j'ai fait; et à sa fille : Ne vous conduisez pas comme je me suis conduite. Qu'il est désolant à la mort, si alors on est entré dans des sentiments chrétiens, de laisser des enfants si peu chrétiens, faute de leur avoir donné une éducation chrétienne, ou de s'y être autant appliqué qu'un si grand ouvrage le demandait.

Et au contraire, quel bonheur et quelle gloire pour un père et une mère, qui, ayant consommé cette œuvre dont ils étaient chargés, s'en vont devant Dieu, en lui disant avec Jésus-Christ au dernier jour de sa vie mortelle : *Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'y ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. J'ai fait connaître votre nom aux enfants que vous m'avez donnés, en les séparant du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés. Je ne suis plus maintenant dans le monde, mais pour eux ils sont encore dans le monde, et je m'en retourne à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés : je vous prie pour eux. Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les conservais en votre nom : je les ai conservés, et nul d'eux ne s'est perdu... Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde... Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal au milieu du monde. Sanctifiez-les dans la vérité, et je m'offre moi-même en sacrifice pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. Mon Père, c'est le désir de mon cœur, que là où* j'espère que *je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils aient en eux le même amour dont vous m'avez aimé, qu'ils aient la gloire que vous m'avez donnée; et que réuni à eux, et eux réunis à moi dans l'éternité, nous soyons, eux et moi, un en vous, et avec votre Fils, dans l'unité de votre Esprit! — Amen.*

SERMON XIX.

Pour le cinquième vendredi de Carême.

HOMÉLIE SUR LAZARE.

Domine, jam fetet, quatriduanus est enim. (*Joan.*, XII, 32.)

Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est au tombeau.

Mille choses échappent à nos observations dans l'Evangile, où les Pères de l'Eglise ont trouvé les plus grandes instructions, et ont vu les plus profonds mystères. Il n'est parlé dans cette histoire du Sauveur du monde que de trois morts ressuscités. Peut-être en a-t-il ressuscité davantage, et alors ce silence serait lui-même un mystère. Mais ces trois résurrections connues sont trois grands mystères, qui nous marquent, selon saint Augustin, avec les divers degrés de la malice et de la corruption du pécheur, les différents degrés de la grâce dont les pécheurs ont besoin pour se convertir à Dieu,

Jésus-Christ ressuscite une jeune fille qui était encore dans la maison de son père, et dans son lit. Il la ressuscite d'une mort où

elle ne faisait que d'entrer, et il la rappelle de cette espèce de sommeil, plutôt que de mort, avec cette seule parole dite d'un ton un peu élevé : *Jeune fille, je vous le commande, levez-vous.* Voilà l'image d'une jeune personne dont le monde trompeur a surpris l'innocence, mais dont la malice n'a pas encore corrompu le cœur; qu'une occasion malheureuse a jetée dans le péché, mais qui, après une première démarche dans le mal, s'est arrêtée; qui est à la vérité dans la mort, mais qui n'a fait encore aucun pas vers cette terre d'horreur et de ténèbres où tant d'autres pécheurs vont se perdre après leurs premiers crimes. Je l'ai dit, il n'en coûte ici à Jésus-Christ, pour ressusciter cette fille morte, qu'une parole un peu élevée : *Puella, tibi dico : Surge.* (*Marc.*, V, 41.)

Le second mort de l'Evangile, ressuscité par Jésus-Christ, c'est le fils de la veuve de Naïm. Celui-ci était mort depuis un jour, on l'avait déjà emporté de la maison de sa mère, il était déjà hors de la ville ; de funestes porteurs se hâtaient de l'aller jeter dans le tombeau, lorsque Jésus-Christ les arrêta, et, attendri par les larmes de la mère, dit au jeune homme mort : Jeune homme, je vous le dis : Levez-vous : *Adolescens, tibi dico : Surge.* Voici ces pécheurs qui ont vécu un certain temps dans l'iniquité, qui ont oublié les saintes instructions d'une famille chrétienne, qui sont sortis des lois d'un certain monde sage et honnête ; que les passions de l'âge emportent plus loin que ne voudraient un père et une mère; qui sont morts et qu'on pleure de toutes parts, mais qui ne sont pas encore précipités dans cette terre d'oubli et de perdition dont parle le Prophète. Jésus-Christ est ici plus ému, il ajoute l'action de la main : *Tetigit loculum* (*Luc.*, VII, 14), au même commandement qu'il a fait à la fille du prince de la Synagogue : *Jeune homme, je vous le dis, levez-vous.*

Enfin le troisième mort dont l'Evangile nous apprend la résurrection, et dont l'Eglise nous met aujourd'hui l'histoire devant les yeux, c'est Lazare, frère de Marthe et de Marie, tous trois amis de Jésus. Lazare était mort depuis quatre jours, il sentait déjà mauvais; il était dans une grotte, les mains et les pieds liés de bandes, le visage couvert d'un linge, et une pierre fermait l'entrée de son sépulcre. Vous reconnaissez ici, Messieurs, avec le saint docteur que j'ai déjà cité, ces pécheurs anciens, et souvent de toute la vie, dont l'esprit est rempli de ténèbres, le cœur plein de corruption, les mœurs entièrement gâtées: et leur personne capable de tout infecter : Pécheurs scandaleux, sur lesquels tous les gens de bien gémissent, et dont peut-être personne ne demande la résurrection, tant on les croit profondément ensevelis dans le crime, et morts pour toujours.

Comment la voix de Dieu a-t-elle pu pénétrer jusqu'au fond de cette grotte? Comment la pierre a-t-elle été levée de dessus un tel pécheur? Comment un mort de cette espèce est-il ressuscité? comment ses liens ont-ils été rompus? C'est la merveille que nous allons voir et que Jésus-Christ a opérée pour sa gloire et pour l'instruction de tous les siècles. Il est venu, il s'est fait conduire au tombeau, il l'a fait ouvrir, il a fait ôter la pierre, il a vu le mort : il a frémi, il s'est troublé, il a pleuré, il a crié d'une voix forte : *Lazare, sortez dehors;* et Lazare est sorti en vie du fond du tombeau. On l'a délié, et il a marché, et il est rentré dans le commerce des vivants. Ne désespérons d'aucun pécheur : voilà ce que l'histoire de notre évangile doit nous apprendre. Gardons-nous bien de donner lieu à ces coups extraordinaire de grâce : voilà ce que ce même évangile nous prêche encore plus haut, et c'est sur quoi j'entreprends aujourd'hui d'effrayer les pécheurs qui sont encore capables de frayeur. Vous verrez donc dans une homélie de notre évangile, par quels degrés le juste, qui a commencé de s'affaiblir, tombe dans le fond de l'abîme, et par quels degrés la grâce retire du fond de l'abîme le pécheur qui y est tombé peu à peu. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeurait aussi Marie, et Marthe sa sœur : *Erat quidam languens, Lazarus a Bethania, de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus.* Voilà par où le juste commence à perdre la vie de la grâce; voilà par où il entre dans les malheureuses voies de la mort; il s'affaiblit dans la piété, parce qu'il n'est plus soutenu par Marie et Marthe, la prière et les bonnes œuvres. Cet affaiblissement augmente tous les jours, parce qu'on se dégoûte toujours davantage du remède, et qu'on prend enfin en aversion ce qu'on avait aimé jusqu'à en faire ses délices. C'est donc ainsi qu'on va à la mort : on quitte la prière, parce qu'on n'y trouve plus de goût, parce qu'on n'y voit plus de profit pour son avancement, parce qu'on veut croire qu'elle se tourne en péché par la sécheresse et l'ennui qui l'accompagnent, et par un plus grand éloignement de la piété qui la suit. Sans la prière tout languit dans une âme, tout s'y détruit insensiblement, tout y sèche comme dans une terre sans eau : *Erat quidam languens.*

Aujourd'hui, sur une raison spécieuse, on abandonne une occupation, qui du moins nous retirait d'une périlleuse oisiveté et de certaines compagnies peu propres à nous porter au bien; demain sur un prétexte frivole on se retire d'un exercice saint et sanctifiant; le jour d'après, on laisse tout, sans autre raison, sinon qu'on peut bien vivre chrétiennement, et se sauver sans tout cela. Quand on a abandonné ce qui faisait la force et la vie de l'âme, ce qui entretenait comme journellement la piété, on ne fait plus que se traîner dans les voies de Dieu par un reste d'habitude : on y marche d'un

pas chancelant, et si quelque chose y retient encore, c'est moins un fond d'amour pour Dieu qu'une certaine crainte des hommes, jointe à cette horreur du vice qui ne quitte pas si tôt une âme longtemps nourrie de la piété. Mais le fond de langueur y est; et cet état est toujours tendant à la mort, et nous en approche d'heure en heure : *Erat quidam languens*.

Allons à l'origine de ce dégoût de la prière et des bonnes occupations, qui est la cause de l'affaiblissement et de la mort de tant de justes. Un devoir d'état trop négligé, une dissipation à laquelle on s'est trop livré dans un temps qui semblait y être destiné; un amusement qui s'est imperceptiblement changé en passion, puis en habitude, et enfin en nécessité; un attachement à de légères vanités qui a tout d'un coup gagné le cœur; une démarche peu mesurée avec le monde; la vue, et peut-être une seule fois, de ses pompes, de ses fêtes, de ses spectacles; un entretien moins sérieux avec une personne pour qui on se sentait déjà du goût; une liaison plus particulière avec des amies plus mondaines que chrétiennes; quelque chose qui n'était ni tout à fait mauvais, ni tout à fait innocent, qui a paru si peu de chose, qu'on aurait cru donner dans la petitesse en se le refusant; un engagement insensible à faire comme les autres, à se mettre comme les autres, à se trouver avec les autres. Que sais-je? la pente est ici si insensible, et prend quelquefois son tour de si loin, qu'on a suivi le déclin, et qu'on est descendu en effet jusqu'au bas sans s'en apercevoir. La perte, ainsi que la conservation de l'innocence, dépend de si peu de chose; tant de choses tiennent ici les unes aux autres, et tout cela commence quelquefois par quelque chose de si petit, qu'on en serait étonné. Ainsi, qui craint l'affaiblissement, qui le craint en lui-même, et encore à cause de ses suites, ne néglige rien, ne manque à rien, s'effraye des plus petites fautes, et se retient sur ce qui est seulement moins bien. Le mal se forme de rien, le progrès est rapide, et quand le cœur est attaqué tout va plus vite. N'attendez pas la langueur, justes du Seigneur, pour vous alarmer, c'est alors qu'on ne s'alarme point. Craignez ce qui y conduit, craignez ce qui y prépare : on est déjà bien malade quand on est languissant et affaibli dans la piété : *Erat quidam languens*.

Les deux sœurs du malade envoyèrent vers Jésus : *Miserunt sorores ejus ad eum*. Ce n'est pas le malade, l'homme languissant et affaibli, qui envoie vers Jésus; il ne sent pas son mal, il ne le craint pas, il l'aime presque; et en effet son grand mal est d'aimer son infirmité, et de mettre son repos dans cet affaiblissement. Si le médecin, appelé secrètement par Marie et Marthe, se présentait, on lui dirait d'un air rassuré, et peut-être d'un ton railleur : Je me porte bien. Si quelque ami chrétien s'alarmait de cette langueur et y cherchait du remède, on lui dirait, et peut-être d'un ton fâché, qu'il s'alarme mal à propos, qu'on lui est obligé de ses soins et qu'on le décharge de cette inquiétude. C'est, dit-on, une mère trop scrupuleuse, une sœur trop timide qui se font des peines de tout, qui trouvent du mal à tout. Saintes sœurs, envoyez donc vous-mêmes vers Jésus secrètement. Envoyez au-devant de lui vos prières, vos soupirs, vos larmes pour ce frère d'autant plus malade qu'il s'est endormi dans son mal : *Miserunt sorores ejus ad eum*. Le malade, s'il priait lui-même le médecin, s'il se présentait lui-même devant Jésus, le toucherait bien davantage; mais encore une fois, le fond de sa maladie est de ne pas penser à lui-même; son grand mal est de ne point sentir son mal.

Les deux sœurs firent dire à Jésus : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*. Dieu aime d'un amour tendre une âme fidèle et fervente dans son service. Un tel serviteur est pour lui un sujet de complaisance; et il aime encore d'un amour de compassion celui qui s'est affaibli dans son service, mais qui ne s'en est pas encore tout à fait retiré. Il faut donc ici aller à Jésus par lui-même, réveiller son amour par son amour : Seigneur, vous aimez Lazare, et il est malade : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Vous l'aimez, Seigneur, et vous n'aimez pas un malade pour l'abandonner au cours de son infirmité, et le laisser mourir quand vous pouvez lui donner du secours : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Vous l'aimez, et vous n'aimez pas un malade pour l'abandonner à un dégoût qui vient de son mal, quoique son mal vienne de sa faute : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Vous l'aimez, et vous n'aimez pas pour abandonner un malade à une insensibilité pour vous qui vient de l'accablement de son mal : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Vous l'aimez, Seigneur, et vous n'aimez pas pour n'avoir pas pitié de celui qui ne s'abandonne lui-même que parce que les forces de son esprit et de son cœur l'ont abandonné. Un homme serait touché de voir son ami dans un pareil état : et vous, Seigneur, vous êtes bien meilleur ami que les hommes; et c'est ici votre ancien ami. C'est ici cet ami chez qui vous logiez dans vos voyages, c'est ici cet ami que vous faisiez asseoir à table avec vous, c'est ici cet homme pour qui votre amitié était si déclarée et si publique, qu'il était connu dans tout Jérusalem et dans toute la Judée sous le nom de l'ami de Jésus. C'est cet ami qui est malade; Seigneur, ayez pitié de lui : *Domine, ecce quem amas infirmatur*.

Jésus ayant entendu cela, dit : *Cette maladie ne va point à la mort*. Jésus-Christ pouvait parler ainsi, parce qu'une mort, qui ne devait être que de quatre jours, n'était pas proprement une mort; parce qu'une mort si courte, et qui devait être terminée par une résurrection si éclatante, n'était qu'une suspension de la vie; parce qu'une mort qui qui devait convertir à Jésus-Christ un grand nombre de Juifs, et fermer la bouche à tous les autres, était moins la mort de Lazare que

la résurrection de ces Juifs, et le grand jour de la gloire du Fils de Dieu, comme le dit ici Jésus-Christ. *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.*

Mais si cette langueur et cette maladie de Lazare n'allait pas à la mort à son égard, et quant au corps, pour combien d'âmes cet affaiblissement spirituel se terminera à l'entière mort! Est-ce Jésus-Christ qui l'a dit, en vous l'assurant: *Cette infirmité ne va point à la mort;* ou si c'est vous qui le dites, pauvre malade, en vous flattant et vous trompant? *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Est-ce un homme habile dans la connaissance de ces maladies, et en même temps vrai et désintéressé, qui vous réponde que cette infirmité ne va point à la mort; ou si c'est quelque prophète trompeur ou complaisant, qui pour vous endormir et profiter de votre erreur, vous fasse entendre qu'il n'y a rien à craindre d'un mal si léger? *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Je l'ai dit, mes frères, on ne se croit jamais moins malade que quand on l'est véritablement, on ne se croit jamais moins en danger que quand on court à la mort. Dans les jours de sa ferveur et dans la force de sa piété, ce juste, aujourd'hui languissant, s'accusait de lâcheté et d'infidélité, et il prenait l'alarme où il y avait bien moins de sujet de s'alarmer. Il était dans une continuelle crainte d'être renversé à la moindre tentation, de mourir tout à fait au premier redoublement de son mal, depuis qu'il est trop réellement dans les voies de la mort, qu'il y avance le jour et la nuit qu'il n'y a plus qu'un pas entre le tombeau et lui, il dit avec une sécurité qui épouvante, et qui est un signe de mort prochaine, qu'il n'est pas malade, qu'il se trouve plus fort; ou s'il convient de quelque défaillance, il assure sans hésiter que cet affaiblissement n'aura pas de grandes suites: *Infirmitas hæc non est ad mortem.*

Qui est-ce qui trompe ainsi ce pauvre malade? C'est lui-même, c'est son mal, c'est sa présomption qui vient de sa maladie; c'est sa confiance qui augmente avec son affaiblissement. Qui est-ce qui trompe ainsi ce pauvre malade? C'est cet esprit séducteur qui a trompé une fois le genre humain dans la personne de notre première mère, quand il lui dit: Non, vous ne mourrez point: *Nequaquam moriemini.* L'artifice a trop bien réussi à cet esprit trompeur, pour en chercher d'autre; il dit donc tous les jours à celui-ci et à celle-là: Vous ne mourrez pas de cette langueur. Cette dissipation, cet amusement, cet attachement du cœur, ce commencement de vie du monde, tout cela est trop peu de chose pour aller à la mort. Vous avez assez de force pour vous retirer de cet état, et vous reprendrez vos premières œuvres, avec votre première charité, quand vous voudrez: *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Qui est-ce qui se trompe ainsi soi-même au sujet de ceux qu'il aime? C'est cette mère aveugle, qui, ne voyant plus rien dans ce fils et dans cette fille qui ne les menace d'une mort prochaine, si même ils ne sont déjà dans la mort l'un et l'autre, s'obstine à dire que son fils et sa fille, avec les principes d'honneur et de religion dans lesquels ils ont été élevés, s'arrêteront toujours à de certaines bornes bien en deçà du crime, et que la mort n'approchera point de sa maison. C'est cette sœur folle de sa sœur, complaisante pour son frère, qui, ne trouvant plus dans l'un et dans l'autre cet air de sagesse, cet esprit de piété, et pouvant y apercevoir au contraire des signes d'une innocence perdue, ou qui cherchent à se perdre, continue de dire que ce sont là des faiblesses de l'âge, mais qui n'iront pas plus loin, mais qui n'iront pas à la mort: *Infirmitas hæc non est ad mortem.*

On ne presse pas Jésus, et cependant le mal pressait; et cependant le malade touchait à sa fin. Jésus donc ayant entendu ce qu'on lui représentait de l'état où était son ami, mais personne ne le pressant, demeura encore deux jours dans le lieu où il était: *Tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus.* C'est ainsi qu'après avoir pris l'alarme pour un fils, pour un frère, pour un ami de qui on entend dire de certaines choses, et en qui on en voit d'autres qui marquent et de la maladie et du progrès, on laisse ralentir ce zèle. On s'endort et on ne presse plus tant Jésus, qui veut être pressé; et qui voyant que personne ne le presse, ne se presse point lui-même de venir vers le malade: *Mansit in eodem loco duobus diebus.* De quelque côté que vous vienne la nouvelle de ma maladie, ô Jésus! à quelque heure qu'on vous l'annonce, venez, et ne tardez pas, vers votre serviteur, vers votre ami malade. Je vous le demande aujourd'hui, et je vous en presse dans la crainte que mon mal ne m'empêche alors de vous le demander, et de vous en presser. Je vous le demande, et je vous en presse moi-même, parce que c'est pour moi-même, et encore parce que mes frères et mes sœurs, quoique vos serviteurs et vos servantes, pourraient ou m'oublier dans mon mal, ou ne pas vous pressr autant que je vous presserai moi-même.

Et dans cet intervalle de deux jours Lazare meurt. Et pendant cette courte interruption de la prière et des saints exercices, Jésus de son côté se tenant éloigné, la défaillance augmente, et la langueur se change en mort. Et pendant qu'il se lève et qu'il se couche dans cette pensée: *Ceci ne va point à la mort,* la piété de ce juste achève de s'éteindre; et voilà un pécheur! et voilà un mort! Il a présumé de ses forces, il s'est étourdi sur sa défaillance, qui était visible à tout le monde, et qui portait la tristesse dans la maison de Dieu. Il n'a pas pressé Jésus-Christ d'accourir à son secours, il est mort: *Lazarus mortuus est.*

Jésus-Christ s'explique d'abord autrement. Notre ami Lazare dort, dit-il; mais je vais le retirer de son sommeil: *Lazarus amicus noster dormit: sed vado ut a somno excitem eum.*

Lazare est toujours ami de Jésus, parce que sa mort n'est qu'un sommeil, et n'est qu'en figure : *Lazarus amicus noster.* Mais celui qui est déchu de la justice et réellement mort à la grâce, est tombé dans l'inimitié de son Dieu. Et une infirmité, qui devait se terminer là, ne nous a pas alarmés. Elle ne nous a pas fait courir à Jésus-Christ, parents, amis, et tous ceux qui nous sommes aperçus de cette défaillance, en même temps que nous voyions que le malade ne s'en alarmait pas. Le juste est mort dans l'âme par une extinction entière de la piété, que cela ne passe encore dans l'esprit des disciples que pour un assoupissement dont leur frère se réveillera, et ils croient la chose comme s'ils l'avaient entendue de la bouche même de Jésus : Lazare est mort, que sa mort passe encore pour un sommeil, qu'on regarde même comme un signe de guérison prochaine : *Dixerunt ergo discipuli ejus : Domine, si dormit, salvus erit.*

Un homme est donc déjà mort devant Dieu, qu'il passe encore pour vivant aux yeux des hommes, parce qu'il parle encore le même langage, parce qu'il fréquente encore les mêmes personnes, parce qu'il suit encore sur de certains points les mêmes règles; mais enfin tous ces faux signes, toutes ces belles apparences disparaissent l'une après l'autre, et la mort se déclare de toutes parts. La mort se déclare par un abandon visible de la piété et de tout ce qui y a rapport, par une profession ouverte de n'être plus à Jésus-Christ, ni ami des siens; la mort se déclare par des scandales et de grandes iniquités, et alors on dit ouvertement dans l'Eglise de Dieu, et alors dans le monde on se dit avec étonnement les uns aux autres : Lazare est mort : *Tunc Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est.*

Mais allons à lui, dit alors Jésus. Venez à moi, Jésus, avant que je meure; venez à moi, afin que je ne meure pas dans cette défaillance qui depuis longtemps me laisse presque sans vie devant vous. Et si je suis, sans l'avoir senti ni m'en être aperçu, tombé de cette défaillance dans la mort pendant votre retardement, venez à moi avec ce dessein de miséricorde et pour faire éclater votre gloire; venez à moi avec cette parole de vie et de résurrection : Allons à lui : *Eamus ad eum.* Réjouissez-vous, saintes sœurs; croyez, amis de Lazare mort. La parole de vie est partie quand Jésus a dit : *Allons à lui.* Le premier pas de Jésus vers son ami mort est un commencement de résurrection; et déjà la mort ne tient plus sa proie. On ne demande plus à Jésus-Christ de venir vers Lazare, parce qu'on le met au rang de ces morts qui ne doivent sortir de leurs tombeaux qu'au dernier jour, comme Marthe le dira bientôt; mais c'est Jésus-Christ qui s'y excite lui-même; c'est sa charité qui l'y pousse, c'est son ancienne amitié qui l'entraîne vers son ami mort : *Lazarus amicus noster dormit..... Eamus ad eum.*

Jésus vint, et il trouva son ami qui était dans le tombeau depuis quatre jours. O mon Dieu! comme on va à la mort, quand on est une fois entré dans cette malheureuse voie! comme on y court! comme on se trouve tout d'un coup au quatrième jour de la sépulture, quand vous vous tenez éloigné pour un peu de temps, ou parce qu'on vous a prié négligemment de venir, ou parce qu'on vous a donné lieu, par quelque endroit moins connu, de ne pas venir! Ce n'était rien; on s'est toujours flatté, on s'est senti tout languissant; mais on se traînait toujours dan cette ancienne piété. La maladie a augmenté, la mort gagnait : on a envoyé vers Jésus; et le malade est mort, et il y a déjà quatre jours qu'il est dans le tombeau lorsque Jésus arrive vers lui : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.*

Marthe, apprenant que Jésus arrivait, vint au-devant de lui pour se consoler avec l'ami de son frère, de qui elle était aimée elle-même, et Marie, sa sœur; mais, en le voyant, elle lui fait une espèce de reproche d'avoir laissé mourir son frère pour n'être pas venu assez tôt : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Marthe, qui n'avait rien à se reprocher au sujet de la mort de son frère, pouvait bien dire à Jésus, dans sa douleur, avec une sorte de plainte modeste et pleine d'humilité : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Mais cette espèce de reproche que Marthe fait ici à Jésus-Christ au sujet de son frère, Jésus-Christ peut le faire avec trop de raison à tant de pères et tant de mères, au sujet de la mort spirituelle de leurs enfants, qui sont ses amis, qui sont ses frères et ses sœurs. Vous voyiez dans cette fille ce goût pour le monde, cet amour pour la vanité, cet air de dissipation, cette complaisance dans sa beauté, ce désir de plaire : si vous eussiez fait attention au péril qui vous menaçait, et que vous eussiez pris de justes précautions, cette fille ne serait pas morte. On vous disait de toutes parts des choses fâcheuses de ce fils, qu'il se portait au mal, qu'il était lié avec des jeunes gens déréglés et vicieux : si vous eussiez écouté tout cela, que vous eussiez parlé à votre fils avec force; qu'à l'exhortation vous eussiez joint la vigilance, à la vigilance la prière; que vous eussiez fait votre grande, votre unique affaire de la conservation de l'innocence de ce jeune homme, mon frère ne serait pas mort : *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Si, méprisant les censures et les railleries du monde, vous éloignant de ses coutumes, vous eussiez continué de vous conduire en femme forte, en mère chrétienne, à l'égard de ce fils et de cette fille, et que, craignant moins d'affliger votre enfant que de le perdre, vous eussiez fait tout ce que je vous avais inspiré et tout ce que vous prescrivait ma loi, cette âme qui m'était si chère, mon frère ne serait pas mort : *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.*

Cependant, ajoute Marthe, *je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Le malheur est arrivé : vous êtes tombé de la langueur dans

la mort; mais ne vous y endormez pas. Si vous eussiez pressé Jésus-Christ, et qu'il fût venu plus tôt, vous ne seriez pas mort. Mais maintenant même que vous êtes dans la mort, croyez et sachez qu'il peut tout auprès de Dieu pour vous retirer de cet état : *Sed et nunc scio, quia quæcunque poposceris a Deo, dabit tibi Deus.* Ce fils est tombé dans la mort par votre faute : n'en faites pas une plus grande en le laissant tranquillement dans son sépulcre. S'il vous reste un peu de foi et quelque sentiment de douleur, priez, criez à celui qui peut retirer votre fils de la mort : *Sed et nunc scio, quia quæcunque poposceris a Deo, dabit tibi Deus.*

Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus : *Dicit illi Jesus : Resurget frater tuus.* Jésus l'a dit : Lazare ressuscitera; et si quelque chose pouvait mettre obstacle à sa résurrection, quand celui qui est la résurrection et la vie le promet, ce serait la défiance, ce serait le peu de foi de la résurrection prochaine de son frère que Marthe joint ici avec la foi pleine de tout ce qu'est Jésus-Christ et de tout ce qu'il peut.

Marthe va chercher Marie, sa sœur; et aussitôt Marie, que suivirent les Juifs qui étaient venus la consoler, vint à Jésus, et, se jetant à ses pieds, lui dit, comme avait fait Marthe : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Marie fond en larmes, les Juifs pleurent avec elle, et Jésus frémit en son esprit et se trouble lui-même. Les Juifs et Marie pleurent une mort du corps : Jésus-Christ, portant sa douleur plus loin, se trouble et frémit sur tant de morts dans l'âme. Jésus frémit et se trouble lui-même! La mort par le péché est donc quelque chose de bien horrible aux yeux de Jésus? L'iniquité consommée est donc quelque chose de bien énorme aux yeux de Dieu? Et c'est bien peu de chose aux yeux des hommes! Et c'est si peu de chose aux yeux de ce père et de cette mère, qui, sachant que leur fils est dans la mort, et ayant trop lieu de croire que leur fille a perdu aussi la vie de la grâce, n'en sont pas plus inquiets, n'en prennent pas moins de part à toutes les joies du monde, n'en sont pas moins gais avec ces enfants, si même ils ne les en traitent pas mieux, et s'ils ne sentent pas plus de complaisance en eux-mêmes d'avoir des enfants tels que le monde les demande que s'ils étaient tels que la grâce les forme.

Jésus lui-même pleura : *Et lacrymatus est Jesus.* Larmes de Jésus, vous nous consolez! Larmes de Jésus, vous nous redonnez la joie et la vie au sujet de ceux que nous avons pleurés comme morts pour toujours! Larmes de Jésus, vous ne coulez pas par la faiblesse des sens, comme celles de Marthe, de Marie et des Juifs; mais vous sortez du fonds de la bonté de Dieu pour l'homme; vous sortez des entrailles de la compassion de l'Homme-Dieu, qui est le prochain, qui est l'ami, qui est le frère de l'homme mort! Pleurons avec Jésus sur nous-mêmes; pleurons avec Jésus sur nos frères et nos enfants morts par le péché; pleurons avec Jésus sur tant de morts en ce genre qui ne se pleurent pas eux-mêmes, et pour qui personne ne demande seulement à Jésus de prier et de pleurer sur eux : *Et lacrymatus est Jesus.*

Voyez comme il l'aimait, dirent les Juifs en voyant pleurer Jésus! *Ecce quomodo amabat eum!* Et comment Jésus n'aimerait-il pas son ancien ami? La mort rompt-elle tous les liens qui attachent Jésus à ceux qu'il a aimés? Comment Jésus-Christ n'aimerait-il pas une âme qui lui a tant coûté, une âme pour laquelle il est mort et qu'il voit périr? Et comment Jésus-Christ n'aimerait-il pas une âme dans l'état même de la mort? La misère et la miséricorde ne se rencontrent-elles pas ensemble? *Ecce quomodo amabat eum!*

Où l'avez-vous mis, dit alors l'ami de Lazare? *Ubi posuistis eum?* Ce n'est pas ici une curiosité superflue : Jésus veut voir de près l'état où la mort a réduit son ami, pour s'attendrir davantage. Il sait bien où on l'a mis; mais il veut y être conduit par les Juifs, afin de donner plus de poids au miracle qu'il a destiné à leur conversion. Nous verrons bientôt où l'on a mis Lazare; mais demandons ici où l'on a mis le pécheur. Monde séducteur, où as-tu mis ce jeune homme? où as-tu mis cet ami de Jésus? *Ubi posuistis eum?* Aveugles penchants de cet âge, où l'avez-vous entraîné? Folles passions de ce sexe, où l'avez-vous emporté? *Ubi posuistis eum?* Faibles commencements, où l'avez-vous conduit? Malheureuses habitudes, où l'avez-vous précipité? Tristes rechutes, où l'avez-vous jeté? Funeste libertinage, où es-tu venu l'enfoncer? *Ubi posuistis eum?* Pernicieuses leçons d'un père peu chrétien, déplorables exemples d'une mère mondaine, où avez-vous engagé ce fils et cette fille? Détestables amies, qui l'avez invitée au mal avec vous, où l'avez-vous mise? Odieux amis, qui l'avez fait courir avec vous dans toutes vos voies, où l'avez-vous fait perdre? *Ubi posuistis eum?*

Seigneur, venez et voyez, lui disent les Juifs : *Domine, veni et vide.* Si Jésus-Christ vient, si Jésus-Christ voit, il sera touché, et le mort ressuscitera; mais il veut être invité à venir. Venez donc, Seigneur, et voyez l'état où le péché m'a réduit : *Veni et vide.* Venez, et voyez combien je suis devenu vil, combien je suis devenu pauvre, combien je suis devenu difforme. Venez, et voyez comment cette âme, qui était si belle quand elle était ornée de votre grâce; qui était d'une si bonne odeur dans votre maison, lorsqu'elle y pratiquait les vertus chrétiennes, n'est plus qu'horreur et pourriture, morte comme elle est depuis quatre jours : *Veni et vide.* Vous êtes venu, ô Jésus, chercher les pécheurs et les retirer de la mort : venez donc, et voyez celui-ci dans un état qui vous touchera : *Veni et vide.*

Alors Jésus s'avance vers le tombeau avec les larmes dans les yeux, et un nouveau frémissement s'excite dans son âme sainte. O

mort! il sera ta mort. Tombeau! il vient te dépouiller en s'avançant vers toi. *Venit ad monumentum.* Une nouvelle horreur pour la mort spirituelle s'excite dans l'âme de Jésus. Puissse-t-elle s'exciter fortement en nous, cette horreur, avec ce frémissement de Jésus sur le péché! Puissent ce trouble et ce frémissement de Jésus nous apprendre sur quoi il faut frémir et sur quoi il faut nous affliger! *Rursum fremens in semetipsum.* On lui montre une grotte dont une pierre fermait l'entrée. Affreux tombeau, dont nous parle si souvent David, vous venez vous mettre ici devant mes yeux avec toutes vos horreurs! Terre de perdition, terre d'oubli, où l'on ne chante plus les miséricordes de Dieu, où l'on n'annonce plus ses justices, où l'on ne connaît plus ses merveilles, où l'on ne rend plus gloire à sa sainteté, où l'on est effacé de son souvenir, où l'on est tombé de sa main, où l'on est ôté de son cœur : voilà la grotte où l'ancien Juste, d'un pas lent, mais suivi, est venu tomber : *Erat autem spelunca.* Terre séparée de tout commerce avec le ciel, terre toute couverte des ombres de la mort, où le pécheur ne se voit plus lui-même, où la lumière de Dieu ne pénètre pas, où la vérité annoncée par les hommes n'arrive pas : voilà la grotte où le pécheur, de crime en crime, est venu se perdre; voilà le fond de la grotte où le pécheur est arrivé le quatrième jour, où il est arrivé à force d'avancer devant lui, après s'être une fois égaré : *Erat autem spelunca.*

Et une pierre fermait l'entrée de la grotte : *Et lapis superpositus erat ei.* Quelle affreuse pierre ferme encore la grotte! Quelle pierre qui arrête la voix de Dieu, qui repousse sa main, qui ferme l'entrée à ses grâces, qui défend toutes les avenues par où l'esprit de vie peut s'insinuer et rentrer dans une âme! Pierre affreuse : c'est ce cœur endurci qui s'est formé peu à peu, ce cœur endurci aux crimes et aux sacriléges, ce cœur endurci aux menaces et aux coups, aux promesses et aux bienfaits; c'est ce cœur endurci à une certaine honte secrète, aux affronts publics, à toutes ces suites du péché qu'on appelle humaines. La pierre qui ferme le sépulcre, c'est cette cessation de remords, cette extinction de bonnes pensées, cette destruction de bons sentiments, cette insensibilité pour toutes les choses de Dieu, cet égal oubli d'un avenir heureux ou malheureux, cet égal mépris de Dieu et des hommes, cette dernière incrédulité, cette impiété suprême. La pierre qui ferme le sépulcre, c'est ce désespoir, cette haine du bien, cette crainte d'être converti; c'est cette disposition d'impénitence, cette obstination à ne croire de Dieu que ce qu'on veut; à croire qu'un Dieu si longtemps offensé, toujours outragé, toujours rejeté, toujours provoqué à la colère ne se vengera pas. La pierre, c'est, avec une longue habitude, tous les vices ensemble réunis pour se défendre contre la grâce : *Et lapis superpositus erat ei.*

Jésus leur dit : Otez la pierre. *Ait Jesus : Tollite lapidem.* Ministres de Jésus-Christ, coopérateurs de sa grâce, faites tous vos efforts pour ôter la pierre. Prêchez, pressez à temps et à contre-temps, tonnez, menacez, excitez le pécheur par tout ce qui est capable de toucher et d'effrayer les hommes, et adressez vos prières à Dieu : *Tollite lapidem.* Parents, amis, chrétiens, joignez-vous aux saints ministres, mettez tous ensemble la main à la pierre; exhortez, conjurez, reprenez, mais surtout priez celui sans qui les hommes travaillent inutilement à ôter la pierre : *Tollite lapidem.* Vous-mêmes, morts, quand vous commencez à sentir l'esprit de vie qui remue en vous, excitez-vous, travaillez, efforcez-vous d'ôter la pierre en criant à celui qui ôte comme il veut le cœur de pierre pour en donner un de chair : *Tollite lapidem.* Mais qu'est-ce que cette pierre qu'il faut ôter? La pierre qu'il faut ôter, c'est la volonté devenue de pierre, devenue de fer; c'est la volonté dégoûtée de la vertu et arrêtée au mal. La pierre qu'il faut ôter, c'est cette passion dominante fortifiée par l'habitude. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour cette pécheresse malheureuse, ce qu'elle retire de son crime, ou ce qu'elle craint pour son honneur. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour cette âme intéressée et ambitieuse, cet emploi qu'on perdra, cette place qu'on manquera, la disgrâce des grands qu'on s'attirera. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour ce riche avare, pour ce riche engraissé de la substance des malheureux, pour ce riche dissipateur, pour ce riche qui trouve tout dans ses richesses et fait son Dieu de son argent, la restitution de tout ce bien mal acquis, la réparation de toutes ses injustices, le payement exact et rigoureux de tout ce qu'il doit, des aumônes abondantes. La pierre qu'il faut ôter, c'est, pour cette femme du monde, ses amusements, ses plaisirs, ses vanités, sa vie molle et sensuelle. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour ces hommes du siècle, cette indolence pour le salut, cette insensibilité pour toutes les choses de Dieu, cet endurcissement de cœur contracté par les soins et les perpétuelles affaires de ce monde. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour ce marchand et tant de gens de trafic, ces gains excessifs, ces prêts usuraires, ces tromperies dans le négoce, toutes ces voies odieuses de s'enrichir. La pierre qu'il faut ôter, c'est pour ce père et cette mère, la dureté pour quelques-uns de leurs enfants, leur folle tendresse pour d'autres; cette passion de leur amasser du bien et cette complaisance pour leur laisser faire le mal. La pierre qu'il faut ôter, c'est cette fausse dévotion qu'entretiennent les ténèbres, c'est cette hypocrisie dans laquelle cet homme tout corrompu au dedans s'est enveloppé : *Tollite lapidem.*

Marthe, qui était la sœur du mort, dit à Jésus : Seigneur, il sent déjà mauvais : il y a quatre jours qu'il est là : *Jam fetet; quatriduanus est enim.* Voilà, donc Marthe, qui s'affaiblit dans sa foi, et que pense-t-elle de Jésus! Qu'il ne peut rien que sur les malades? Qu'il ne peut quelque chose que sur

ces morts qui ne sont pas encore dans le sépulcre, ni morts depuis quatre jours? Ne nous affaiblissons pas nous-mêmes. Croyons tout de la puissance de Dieu, et espérons tout de la bonté de Jésus-Christ quand il nous dit : Otez la pierre : *Tollite lapidem.* Ne lui opposons pas avec Marthe ces deux grands obstacles, la longue habitude du mal, l'infection du mort : *Jam fetet; quatriduanus est enim.* Un plus grand obstacle aux desseins de la miséricorde de Dieu sur ces morts anciens qui sentent déjà mauvais, c'est, comme nous le verrons bientôt, notre défiance et notre incrédulité.

Mais, entre ces morts spirituels, qui est ce mort qui sent déjà mauvais? *Jam fetet.* C'est tel homme qui a été longtemps l'édification publique qu'on a vu tout appliqué aux bonnes œuvres. C'est telle femme qui a répandu autrefois dans l'Eglise la bonne odeur des vertus chrétiennes. C'est cette fille qui, dans ses jeunes années, prêchait la piété à toutes les personnes de son sexe par ses exemples; ils sont devenus par degré, l'un, un corrupteur redouté; l'autre, une peste publique; celle-ci une occasion de péché à toute âme faible. Le mort qui sent déjà mauvais, c'est ce pécheur qui a passé en peu de temps de la crainte des jugements de Dieu au mépris des discours des hommes, de la plus grande retenue aux derniers emportements; c'est cette pécheresse qui pleurait autrefois après avoir péché, et qui aujourd'hui en fait trophée, ou n'y pense plus; c'est cette pécheresse qui a cherché longtemps à cacher son crime, et qui aujourd'hui s'en applaudit et le publie. Le mort qui sent déjà mauvais, c'est, non, pas ce pécheur qui fait une chute et qui s'en relève, qui commet un crime et qui s'en repent; c'est un pécheur à qui une chute attire une autre chute, qui commet un crime et qui s'en réjouit, qui commet des crimes et qui s'en vante, qui remplit tout de crimes et qui en triomphe, qui se fait plus méchant qu'il n'a eu le moyen, ou qu'il n'a eu l'occasion de l'être, et qui met sa gloire dans cet emportement et cet excès d'iniquité. Le mort qui sent déjà mauvais, c'est cet homme autrefois timide disciple et faible écho des libertins, aujourd'hui maître hardi, assis dans la chaire empestée de l'impiété; c'est cette femme qui autrefois défendait avec chaleur les saintes règles de l'Evangile et qui aujourd'hui tient école des maximes du monde, et fait des leçons du vice, d'autant plus empoisonnées qu'elles ont une première couleur de vertu; c'est ce vieux pécheur dont les vices se communiquent par son entretien et par ses exemples, qui infecte tout ce qui l'approche; c'est cette femme du monde dont la personne est toute contagieuse, auprès de laquelle on respire une odeur de mort, qui remplit tout du mauvais esprit dont elle est elle-même remplie : *Jam fetet; quatriduanus est enim.* La résurrection de morts pareils est un si grand miracle qu'on ne l'espère plus; mais un tel miracle n'est pas impossible à Dieu. Nous l'allons voir dans la résurrection de Lazare, en figure de celle du pécheur ainsi endurci et comme enfoncé dans le mal.

SECONDE PARTIE.

Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, dit Jésus à Marthe, vous verrez la gloire de Dieu? Quand Jésus-Christ promet des miracles, et qu'on reconnaît en lui toute puissance au ciel et sur la terre comme étant le Fils de Dieu, peut-on se défier? peut-on hésiter un moment sur l'accomplissement de sa parole? Cependant Marthe se défie; que dis-je? elle ne croit point que son frère ressuscitera, jusque-là qu'elle détourne Jésus de faire ouvrir le tombeau du mort : *Jam fetet; quatriduanus est enim.* Mais la bonté de Jésus-Christ pour son ami Lazare, et le dessein qu'il avait formé pour sa gloire, s'élèvent au-dessus de l'incrédulité de Marthe; et il se prépare à faire le miracle, après un reproche qu'il fait à la sœur du mort, et qui nous regarde, si quelquefois nous avons poussé trop loin la défiance à l'égard de la résurrection spirituelle de certains pécheurs. Nous pouvons craindre, parce qu'il s'agit des desseins profonds de Dieu, si Jésus-Christ voudra convertir de ces pécheurs qui ont poussé à bout sa divine patience et méprisé les richesses de sa bonté par l'impénitence affectée de leur cœur : *An velit, quæstio est?* dit saint Bernard. Mais qui douta jamais de la puissance de Jésus-Christ à cet égard? Et s'il avait promis le miracle, qui ne devrait l'attendre avec une pleine foi? *Nonne dixi tibi, quoniam si credideris, videbis gloriam Dei?*

Comme Jésus-Christ le leur avait dit, ils ôtèrent la pierre : *Tulerunt ergo lapidem.* Qui est-ce donc qui a ôté la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre? Est-ce le pécheur? Il était mort et lié pour le bien. Est-ce le péché lui-même par ses dégoûts et par ses peines? On ne le sentait pas. Est-ce les hommes, de qui il est écrit : Le secours des hommes est vain. *Quia vana salus hominis?* (*Psal.* LIX, 13.) C'est la main invisible de Dieu; c'est la force secrète de sa grâce; c'est la grâce plus forte que la mort et le tombeau; c'est la grâce plus puissante et, pour ainsi dire, plus opiniâtre que les longues et fortes résistances du pécheur et du péché lui-même. L'homme ne fait-il donc rien ici? L'homme fait tout par la grâce, comme la grâce ne fait rien sans l'homme. Tout s'opère ici par la volonté; mais c'est Dieu qui a préparé la volonté, qui l'a ranimée, qui l'a rendue agissante; qui l'a rendue forte, de faible, d'impuissante, de malade, de morte qu'elle était. Les ministres ont porté la main à la pierre, la main du pécheur s'y est jointe; mais c'est Dieu qui a conduit et qui a fait cette œuvre par la main animée et rendue vivante du pécheur, et des ministres à qui l'action est attribuée : *Tulerunt ergo lapidem.*

Arrêtons encore ici un moment les yeux sur cette grotte profonde, sur ces ténèbres épaisses, sur l'horreur qui règne dans ce lieu. Envisageons encore ce triste mort dans

ses liens et dans son suaire. Respirons ici cette odeur mauvaise du pécheur, qui pourrait nous préserver nous-mêmes de l'infection du péché. Suivons maintenant l'œuvre de Jésus-Christ. Alors Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Jésus nous apprend ici d'où vient toute grâce, tout secours, toute puissance dans les hommes : *Elevatis sursum oculis.* Jésus nous apprend ici quelle est l'efficace de sa prière auprès de son Père pour ressusciter les morts même de quatre jours : *Quoniam audisti me.* Jésus-Christ nous apprend à rendre grâces à Dieu pour une grâce comme celle de la conversion, qui, loin d'être due au pécheur, devait lui être refusée, si Dieu pouvait refuser quelque chose à son Fils, en qui il a mis sa complaisance : *Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me.* Jésus-Christ fait voir ici son union avec son Père en toutes choses, et veut enfin prouver manifestement à ce peuple qu'il est ce vrai Fils de Dieu envoyé pour chercher et sauver les pécheurs : *Sed propter populum qui circumstat, ut credant quia tu me misisti.*

Après cela, Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors : *Hæc cum dixisset, clamavit voce magna : Lazare, veni foras.* Cette grande voix de Jésus-Christ, *Clamavit voce magna*, c'est une grande grâce cachée dans un grand événement; un revers de fortune, une humiliation dans sa famille, une diffamation personnelle, une infidélité de la part du monde, une grande infirmité, la mort visiblement malheureuse de quelque ami mondain, de quelque compagnon de débauche; Dieu, dis-je, donne à ces événements une voix de force, cette voix du Fils de Dieu qu'entendent les morts qui sont au fond des tombeaux, et à laquelle ils sortent des bras de la mort : *Clamavit voce magna.* Cette grande voix de Dieu, c'est quelque grand cri de la conscience effrayée après un long silence et un grand repos; c'est cette voix qui ébranle, qui abat, qui fait enfanter; cette voix qui s'élève au-dessus de la voix des plaisirs qui nous crient : Pourras-tu te passer de nous? au-dessus de la voix des crimes, qui nous disent : Pourras-tu obtenir miséricorde? Cette grande voix est le marteau lui-même qui brise les pierres : *Clamavit voce magna.* Aujourd'hui donc, morts, si vous entendez cette voix de Jésus-Christ au fond de vos tombeaux, n'endurcissez pas vos cœurs. Mais si cette voix de la grâce est encore faible, que ce soit encore comme une voix sourde, et de telle sorte que vous n'entendiez pas bien, parce que vous êtes vous-mêmes sourds, priez Jésus de crier avec tant de force que vous entendiez : *Clamavit voce magna.*

Lazare, sortez dehors : *Lazare, veni foras.* Sortez, déplorable pécheur, de cet abîme d'impiété où vous vous êtes précipité, écoutant le monde, suivant les pécheurs, vous livrant à toutes les passions, et enfin vous abandonnant au crime : *Lazare, veni foras.* Sortez, pécheur, du fond de cet abîme où vous ont conduit ces iniquités multipliées, la vengeance divine vous suivant et vous poussant selon la multitude de vos iniquités : *Lazare, veni foras.* Sors, pécheur, c'est ton Dieu qui t'appelle à la vie; sors de ce triste état où la lumière n'est plus dans tes yeux, ni la crainte dans ton âme, ni le trouble dans tes os : *Lazare, veni foras.* Pécheur, sors de cet état, où tu écoutes aussi froidement nos menaces que tu commets tranquillement tes iniquités; où tu te ris des frayeurs que nous sentons pour toi et des larmes que nous répandons sur ton sort : *Lazare, veni foras.* Pécheur, sors de cet état, où le malheureux repos et les funestes douceurs que tu goûtes te font craindre, plus que ta véritable mort, tous les moyens qu'on pourrait employer pour t'en retirer : *Lazare, veni foras.* Triste pécheur, puisque aujourd'hui Jésus, qui est la Résurrection et la Vie, te crie de sortir, sors de cet état où la mort, après une si longue possession, ne craignait plus de te perdre; où la mort, après t'avoir défiguré le visage, après avoir dévoré tes chairs, après avoir fait de toi un monceau de pourriture, n'attendait plus d'autre résurrection que celle par où tu devais tomber dans la seconde mort, qui est l'éternité des supplices : *Lazare, veni foras.*

Dieu est tout-puissant pour convertir les plus grands pécheurs comme il veut, quand il veut, au moment qu'il veut, dans un moment et par un cri soudain, comme après de longues et inutiles sollicitations. Pourquoi toute autre chose, pourquoi le néant obéirait-il plus promptement au Dieu de tous les êtres, à la parole créante et vivifiante? Il faut le reconnaître : si quelque chose a le pouvoir de résister à Dieu, si quelque chose lui a quelquefois longtemps résisté, c'est le pécheur enseveli et endurci dans son péché. Mais quand Dieu prend le ton souverain, quand Jésus-Christ prend sa voix forte, ce pécheur-là même entend. Quand Jésus-Christ, avec cette voix forte, crie au tombeau et à la mort, le tombeau entend cette voix, et il rend son mort; le mort entend cette voix, et il sort aussitôt du tombeau tout en vie. *Voce magna clamavit... Et statim prodiit qui fuerat mortuus.*

La Providence divine, dans son cours ordinaire, n'opère les grandes conversions que par degrés, et elle y emploie quelquefois un long temps et de grands efforts, afin que le pécheur sente tout le mal de son état et toute la difficulté d'en sortir; afin qu'après une conversion si difficile, le pécheur vive dans une plus grande attention sur lui-même, dans un plus grand éloignement des tentations, plus fidèle à Dieu et plus attaché à son service; afin que le pécheur, après avoir eu tant de peine à recouvrer la grâce, vive dans une plus grande sollicitude et dans une plus grande crainte au sujet de la grâce qu'il a une fois perdue, qu'il peut perdre de nouveau, et qu'il n'est pas sûr de recouvrer une seconde fois, quand il l'aura une seconde fois perdue. Mais aussi Jésus-Christ veut quelquefois, pour la gloire de sa grâce, faire

ces conversions comme par voie de miracle; et alors, sans que le pécheur sente seulement les approches de la grâce, sans que le pécheur ait seulement eu le temps de résister, il veut, la grâce l'opérant en lui, sortir du péché; et il se trouve converti et ressuscité: *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.*

Un pécheur qui n'a, pour ainsi dire, jamais été que mort : mort dans le premier âge, ce qui est ici le premier jour; enseveli au second; enfoncé dans la grotte au troisième; tout à fait effacé du souvenir des hommes, et sentant déjà mauvais au quatrième; un tel homme, ressuscité tout d'un coup par la grâce, est une de ces merveilles de la grâce qui étonnent ceux à qui on l'apprend, et qu'on a peine à croire en la voyant. Mais, enfin, souvenons-nous que le bras de Dieu n'est pas accourci, que sa parole est encore comme au commencement, toute-puissante; que la voix de Jésus forte et élevée, cette même voix qui tirera un jour et en un clin d'œil tous les morts de leurs sépulcres, peut aujourd'hui et demain tirer du tombeau de leurs vices les pécheurs morts, et les plus morts entre ces morts : *Voce magna clamavit... Et statim prodiit qui fuerat mortuus.*

Dans le moment, Lazare sortit des bras de la mort, il sortit du sein du tombeau, il sortit de sa propre corruption, il sortit un homme tout en vie d'un homme entièrement mort. C'est ainsi que le pécheur ressuscite. Il sort du sommeil léthargique où il était à l'égard de Dieu et à l'égard de lui-même; il sort de ce malheureux repos où le tenait l'endurcissement de son cœur; il sort de ces ténèbres et de ces erreurs qui l'enveloppaient de toutes parts; il sort de ces habitudes vicieuses qui le tenaient captif à la volonté du démon; il sort, en un mot, de tout ce qui faisait sa mort particulière : *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.*

Un pécheur moins insensible aux choses de la piété, qui écoute ce qu'on lui dit touchant la conversion de ses mœurs et son salut, mais qui est encore retenu à terre par le poids de ses crimes, et lié par la force de ses habitudes, est toujours dans l'état de la mort, malgré de certains désirs et de plus belles paroles. Un pécheur qui est encore dans les engagements de l'iniquité, quoiqu'il commence à s'y déplaire, n'est pas un homme ressuscité. Un homme ressuscité est celui qui est sorti du lieu, qui est sorti de l'état où il était : *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.* Un pécheur qui dit depuis si longtemps : Je me lèverai; qui, quelquefois s'est levé sur son séant, et qui presque aussitôt est retombé sur le lit de son funeste repos, n'est pas un homme ressuscité. Un homme ressuscité est celui qui s'est levé, qui se tient debout, qui, avec tous les autres signes de vie, soutient la lumière : *Et statim prodiit qui fuerat mortuus.*

Lazare sortit de son tombeau, mais ayant encore les pieds et les mains liés de bandes. Ah! qu'on n'est pas ainsi dégagé tout d'un coup des liens du péché; qu'on ne marche pas ainsi tout d'un coup d'un pas libre et ferme dans le chemin inconnu de la vertu, et dans ces voies dures et austères de la loi de Dieu, surtout quand on les a abandonnées depuis longtemps! *Ligatus pedes et manus institis.* Ah! qu'on est encore longtemps arrêté par l'empire que les sens ont pris sur tout l'homme, par de certains assujettissements qu'on a contractés! Ah! que l'ancienne vie, et une longue vie dans le mal attache encore au mal, lors même qu'on l'a quitté, et qu'on a reçu la vie de la grâce! *Ligatus pedes et manus institis!* Dans le temps que la conversion s'opérait, que l'esprit de Dieu commençait à remuer dans cette âme pécheresse, mais qu'il ne lui avait pas encore donné la vie, ce pécheur s'agitait, il se roulait dans ses liens qui ne se brisaient pas. Lié par une volonté engagée depuis longtemps dans le crime, il gémissait; mais cette chaîne de fer le tenait toujours serré et ne se rompait pas : *Suspirabam ligatus mea ferrea voluntate.* (Aug.) Après la conversion, ce n'est plus cette volonté de fer qui résistait à tous les efforts du pécheur, et qui le tenait couché par terre; ce ne sont que des bandes, qui même n'attachent plus le cœur, qui n'empêchent pas qu'un homme ne soit debout, mais qui tiennent encore les pieds et les mains attachés; les pieds, pour n'avancer pas dans le bien comme il faudrait; les mains, pour ne pas faire les bonnes œuvres qui conviendraient : *Ligatus pedes et manus institis.* Ce sont des liens bien moins forts que ceux qu'on a déjà rompus, mais dont on ne se débarrassera cependant ni si tôt, ni si aisément. Ce sont des liens qui, n'étant ni si honteux ni si durs, font moins de peine; et on ne les sent en effet que quand on veut faire du progrès et n'avoir plus rien qui tienne de la mort : *Ligatus pedes et manus institis.*

Il est malheureux d'avoir contracté des habitudes du vice si fortes; on y tient toujours par quelque endroit. Il est triste d'avoir cessé depuis tant d'années de vivre chrétiennement; on ne saurait suivre les autres serviteurs de Dieu, et faire ce que font les anciens justes; les pieds et les mains se refusent à la ferveur de l'esprit et à tous les mouvements qu'on reçoit du dehors. On est debout et arrêté comme un fantôme, quoiqu'on soit en vie et qu'on respire : *Prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis.* Les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Lazare est certainement vivant; mais la vie ne paraît pas encore dans ses yeux. Le pécheur que Jésus-Christ a tiré du tombeau n'est plus mort; mais quelque nuage trop fort de l'ancienne vie couvre en lui l'homme ressuscité. Ce n'est plus cet homme affreux dont les mœurs répandaient l'infection, dont les yeux étaient pleins du crime, dont les discours révoltaient le monde même, en qui la religion paraissait effacée; c'est un homme qui, en se retirant de la corruption, a tant conservé du langage, et même de l'esprit du monde, que le changement de ses mœurs en demeure tout caché : *Et facies illius sudario erat ligata,*

Ce n'est plus cette femme dont toute la personne était contagieuse, dont l'air communiquait le vice, qui y entraînait par son exemple, qui prêchait hautement la licence et faisait rougir la vertu; c'est une femme qui, en quittant le désordre, et embrassant la piété, a tant conservé des erreurs et des manières de son ancienne vie, que sa vie nouvelle en est couverte comme d'un voile : *Et facies illius sudario erat ligata.*

Jésus dit à ses disciples : Déliez-le et le laissez aller. Ministres de la grâce divine, la résurrection est ici certaine, l'ordre de Jésus-Christ est précis : Déliez Lazare et le laissez aller : *Dixit eis Jesus : Solvite eum, et sinite abire.* Mais, mes frères, remarquons d'abord une dangereuse illusion, et un mauvais empressement des pécheurs qui sentent les premiers mouvements de la grâce. Des hommes en qui les signes de vie sont encore bien équivoques, et en qui peut-être les signes de mort sont tout à fait certains, veulent, se croyant convertis et tout à fait hors de la mort, faire violence à l'Eglise pour les délier; ils en veulent rompre les portes, au lieu d'attendre qu'elle rompe elle-même leurs liens sur un ordre de Jésus-Christ, qui porte avec lui une assurance de vie et de résurrection : *Dixit eis Jesus : Solvite eum, et sinite abire.* Les liens du délai pèsent, et ceux du péché ne pesaient pas. On a vécu si longtemps dans les engagements du péché sans craindre de mourir; on craint de mourir lié par l'Eglise, quand ce délai même, si on y mourait, ne nous nuirait pas. On menace les prêtres de la colère de l'Eglise, s'ils ne nous délient; et les prêtres, en attendant les ordres de Jésus-Christ pour nous délier, ne font qu'obéir à l'Eglise. *Dixit eis Jesus : Solvite eum.* On charge les ministres de tout le mal qui en pourra arriver, s'ils nous tiennent un peu de temps liés; on leur dit qu'on abandonnera tout, et qu'ils en seront coupables; et c'est en déliant un homme avant que Jésus-Christ l'ait ressuscité, et qu'il ait mis en lui des signes de résurrection, comme d'être sorti de ses habitudes qui étaient son tombeau, et d'avoir changé en eux l'odeur de mort en odeur de vie, que les ministres se rendraient coupables envers Dieu et envers le pécheur lui-même.

Vous vous croyez ressuscité : essayez donc de marcher dans les voies de la vie nouvelle. Portez donc vos mains aux œuvres de la piété, au lieu de tant d'œuvres d'iniquité que vous faisiez. Edifiez donc l'Eglise par des vertus manifestes, après l'avoir scandalisée par des vices connus. Mais rien dans votre conduite ne se développe encore ; tout vous arrête, tout vous tient lié pour le bien; comment voulez-vous que le ministre, jusqu'à ce que Jésus-Christ lui ait comme dit, par des signes plus certains : il est ressuscité, vous délie et vous laisse aller? Ministres de Jésus-Christ, prenez donc garde de vous laisser étourdir par les cris du pécheur, de vous laisser aller lâchement à ses aveugles désirs. Prenez garde de suivre ici de mauvaises règles, quand les bonnes et les seules vraies lui sont marquées, et à vous. Prenez garde de suivre ici votre dévotion; car plusieurs ont la dévotion de délier, et surtout à Pâques, tous les pécheurs, pour les envoyer tous à la table du Seigneur, d'où ils retourneront tous certainement à leurs iniquités. Mais, ô douleur de l'Eglise! ô plaie déjà ancienne dans l'Eglise! il est des ministres qui croiraient se lier eux-mêmes, s'ils tenaient, selon les lois de la justice divine et par les règles mêmes de la sagesse, les pécheurs liés pour un peu de temps, pour pouvoir s'assurer un peu davantage de la résurrection spirituelle d'un homme, et lui donner lieu à lui-même de s'en convaincre, ainsi que de s'y affermir.

Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller : *Solvite eum, et sinite abire* On est ressuscité, mais on se croit plus vivant qu'on ne l'est; on est sorti de l'état du péché ; mais on croit avoir plus de force dans la vie de la grâce, qu'on n'en a, et là-dessus on veut suivre sa ferveur, c'est-à-dire, qu'on veut aller plus loin que sa grâce, et qu'on risque de faire des chutes et de se rebuter par des efforts inutiles. Je ne dis pas aujourd'hui ce que j'ai combattu tant de fois, et dans ce même discours, qu'il faille attendre tranquillement et sans presser Jésus-Christ, le moment qu'il voudra nous mettre en état de marcher dans les voies de la vertu et de la pénitence, selon que nous avons marché dans celles du monde et du péché; je ne dis pas qu'il faille, sans sollicitude aucune et sans effort, attendre le moment qu'il plaira à Dieu de dégager tout à fait nos pieds et nos mains, afin que nous puissions faire tout le bien que nous n'avons pas fait, et passer en ferveur ceux qui ont toujours marché dans les voies de l'innocence et de la justice; je ne dis pas qu'il faille attendre dans un plein repos d'esprit et de cœur, le moment qu'il plaira à Jésus-Christ d'ôter tout à fait le voile que nous avons sur le visage, afin que nous nous montrions aussi chrétiens qu'on nous a vus mondains, et que l'Eglise soit autant édifiée par notre profession de vertu qu'elle a été scandalisée de notre libertinage. Mais, encore un coup, il faut se mesurer sur le don de Dieu pour ne pas s'étendre au delà de ses forces présentes; pour n'avancer dans ce chemin, où tout est nouveau pour nous, qu'autant que Jésus-Christ aura dit à l'homme de Dieu qui nous conduit : Laissez-le aller : *Sinite abire.*

Une grande science, et peut-être une grande preuve de conversion, c'est ce que je vais dire. Il vaut mieux faire des pas si lents dans la vertu, qu'on ne s'en aperçoive presque point, quoique réellement on avance toujours, que de faire d'abord de grands pas, mais hors de la voie qui nous est marquée. Il faut se laisser conduire par la main et dans la voie des enfants et des commençants, plutôt que de marcher seuls et au gré de je ne sais quelles pensées pieuses, mais peu mesurées, et qui aussi se tournent en dégoût et en désespoir.

Ministres de la pénitence, ceci nous re-

garde. C'est un grand art, c'est l'art des arts que la conduite des âmes, surtout au commencement de la conversion. Lazare qui sort de son tombeau, qui n'a plus de voile sur les yeux, qui se sent les mains libres et les pieds déliés, ne demande qu'à marcher et à courir. Il ne demande qu'à s'élever dans les lieux hauts, il a des vues au-dessus de lui, parce qu'il ne se connaît pas lui-même ; il lui faut ce qu'il y a de plus austère et de plus parfait. Ce sont là de grands sentiments qu'il faut nourrir dans l'homme ressuscité ; qu'il faudrait, s'ils n'y étaient pas, lui mettre bien avant dans l'esprit et dans le cœur ; mais on doit souvent retenir ce zèle des âmes converties, autant pour éprouver quel esprit est en elles que pour ménager leur faiblesse. Il faut les tenir, et peut-être longtemps dans une vie commune, pour les conserver et les affermir dans l'humilité. Il faut les laisser croître en lumière et en force; il faut être comme assuré que Dieu les appelle à ces choses hautes, et que le pénitent s'y soutiendra avant que de l'y laisser aller : *Sinite abire.* Il ferait les premiers pas d'un grand courage, il se traînerait ensuite un peu de temps ; et enfin il s'arrêterait, ou il reculerait ou il se retirerait tout à fait de la voie sainte. Il faut donc, par sagesse et par ménagement pour la faiblesse du pécheur, modérer sa première ferveur, et ne le laisser à lui-même que quand Dieu, qu'il faut bien consulter, nous aura dit : Laissez-le aller, je serai sa force : *Sinite abire.*

Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus consoler Marie et Marthe, et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. Voilà ce que Jésus-Christ s'est proposé dans ses miracles : affermir la foi de ceux qui croient déjà, et attirer à la foi ceux qui ne croient point ; et comme c'est ici le plus grand miracle que Jésus-Christ ait fait dans sa vie mortelle, c'est aussi celui qui a ouvert les yeux à un plus grand nombre d'incrédules : *Multi ergo ex Judæis qui viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum;* mais c'est aussi celui qui lui a attiré les plus grandes contradictions. Serons-nous du nombre des contradicteurs de Jésus-Christ, ou de ceux qui croiront à ses merveilles, après ce grand miracle que nous avons comme vu de nos yeux ?

La résurrection de Lazare nous montre en figure la résurrection de ce qu'il y a de plus endurci, de ce qu'il y a de plus vicieux et de plus ancien dans le vice parmi les pécheurs : désespérerons-nous encore de quelqu'un, quand nous le verrons s'approcher un peu de Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ s'approcher de son tombeau? Désespérerons-nous de notre conversion, si malheureusement nous sommes dans cet état, et qu'heureusement Jésus-Christ, au bord de notre tombeau, ayant déjà fait lever la pierre, ait commencé à nous crier, quoique d'abord d'une voix plus faible : Lazare, sors dehors? Non, mes frères, il n'y a ni voile, ni liens, ni chaînes, ni nombre d'années, ni excès de corruption qui puissent empêcher Jésus-Christ d'opérer sur le pécheur ce qu'il voudra, et d'en faire une des merveilles de sa grâce. Croyons-en lui, comme ces Juifs ; tout est renfermé dans cette foi.

Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent trouver les pharisiens, et leur rapportèrent ce miracle. Fermer volontairement les yeux aux merveilles de Dieu ; s'attacher à les décrier ; chercher à y trouver de quoi calomnier le juste, et de quoi révolter les esprits contre lui ; se prêter à l'aveugle fureur des ennemis déclarés de l'œuvre de Jésus-Christ et de sa personne ; leur vendre la vérité, que l'on connaît, pour ne pas se faire à soi-même des ennemis de ces méchants, ou pour tirer quelque avantage pour ce monde de ces hommes puissants dans ce monde : c'est ce que Jésus-Christ a trouvé dans la Judée, quand il y a passé, guérissant les malades, ressuscitant les morts, faisant du bien à tous. Et ses plus grands bienfaits n'ont fait le plus souvent que de plus grands ingrats ? Et ses plus grands miracles n'ont opéré, tant ces hommes étaient méchants, qu'un plus grand aveuglement, qu'une plus grande fureur contre la vérité, qui s'est terminée au crucifiement de celui qui était la Vérité : *Quidam ex ipsis abierunt ad pharisæos, et dixerunt eis quæ fecit Jesus.*

Détestons cette perfidie judaïque, mes frères, et ne tournons pas contre le Sauveur du monde ses propres merveilles. Faisons, au contraire, servir ce grand miracle de Jésus-Christ à l'augmentation de notre foi et de sa gloire. Servons-nous-en pour croire en lui comme ces premiers Juifs, pour espérer tout de lui, comme Marthe et Marie au sujet de nos morts ; pour crier à lui du fond de nos tombeaux, l'aimant déjà comme notre prochain libérateur. Faisons servir ce miracle de Jésus-Christ à l'exaltation de son nom, à la glorification de sa puissance, à la louange de sa bonté, à la confiance en lui, et en sa grâce : à la confiance en lui, tendre et compatissant pour l'homme, ami du pécheur jusqu'à pleurer sur lui quand il le voit dans son état de mort ; à la confiance en lui et à la puissance de sa grâce, puissante pour appeler ce qui n'est plus, puissante pour se faire entendre des morts au fond de leurs tombeaux, puissante pour rompre sans résistance tous les liens de la mort, puissante pour rendre la vie à des morts de quatre jours et qui exhalent déjà l'infection ; à des morts oubliés dans leur sépulcre, sur lesquels on a cessé de pleurer, sur lesquels on n'invoque plus les miséricordes divines, tant on les croit enfoncés dans la mort ; puissante pour faire marcher ces morts dans les voies de la vie, libres et déliés, et sans qu'il paraisse en eux le moindre reste de mort.

Après ce miracle de Jésus-Christ, croyons à son amour, croyons à l'excès de sa miséricorde. Et si son amour l'attire aujourd'hui auprès de nos tombeaux, accompagné de quelque âme sainte qui s'intéresse à nous singulièrement, ne le laissons pas retourner

sans qu'il ait opéré la merveille. Et si aujourd'hui, du fond de nos tombeaux, nous entendons sa voix, loin d'endurcir nos cœurs, crions à lui nous-mêmes de toutes nos forces; crions à lui avec les morts d'Israël : *Et maintenant, Seigneur, l'âme dans l'angoisse, l'esprit accablé de tristesse crie vers vous. Vous seriez, ô mon Dieu! éternellement dans votre gloire; et nous péririons pour l'éternité! Dieu tout-puissant, écoutez la prière des morts d'Israël. Nous avons péché. Nous sommes dans les liens de la mort, dans la malédiction et dans la peine du péché.* Mais délivrez-nous et nous retirez de la mort; et nous saurons que vous êtes notre Dieu, et que nous sommes votre peuple, quand vous aurez ouvert nos tombeaux et que vous nous aurez fait sortir de nos sépulcres. *Amen.*

SERMON XX.

Pour le lundi de la Passion.

SUR JÉSUS-CHRIST CONTREDIT.

Audierunt pharisæi turbam murmurantem de illo, et miserunt principes et pharisæi ministros ut apprehenderent eum. (*Joan.*, VII, 32.)

Les pharisiens ayant entendu ces discours que le peuple faisait de lui, et s'étant joints aux princes des prêtres, ils envoyèrent des archers pour le prendre.

Quelle fureur contre Jésus-Christ agite ces hommes pervers? Par où ce Sauveur des hommes, ce Christ béni de Dieu s'est-il attiré cette haine implacable des pharisiens et des chefs de la nation? Ils envoient des archers pour le prendre, comme si c'était un malfaiteur public, lui qui a rempli la Judée de ses bienfaits. Ces ministres qui n'exécutaient une si odieuse commission qu'à regret, s'en reviennent, non-seulement sans avoir attenté à sa personne, mais ne pouvant se taire sur son sujet, et l'admirant comme un homme divin. Là-dessus les pharisiens, qui s'étaient joints aux princes des prêtres, maltraitent ces archers, maudissent le peuple, dont quelques-uns croyaient en Jésus; et pour eux, sénateurs et pharisiens, ils se glorifient que pas un seul n'a cru en lui. Fut-il jamais une contradiction plus déclarée, une contradiction plus violente, une contradiction plus aveugle, et, si je l'ose dire, plus brutale? Ils ne veulent rien écouter, et ils ne veulent pas que personne entendent; ils ne veulent rien voir, et ils ne veulent pas que personne voient. Ils veulent que chacun abandonne Jésus; ils veulent que chacun, prenant leurs yeux et entrant dans leur fureur, le maudisse et le regarde comme un séducteur. Ils ont tellement intimidé le peuple par les violences qu'ils ont exercées, que personne n'ose plus en dire publiquement le bien qu'il en voit et ce qu'il en croit. C'est un fou, disent-ils, capable de se tuer lui-même, un démoniaque, un Samaritain, un méchant homme, ils le savent; ennemi des lois et de César; ennemi de la nation, de Moïse, de la religion tout entière, ami seulement des pécheurs et de ceux qui foulent le peuple : voilà comme ils désignent celui qui a tous les caractères du Messie, et qui en fait toutes les œuvres. Ce n'est pas le Messie, disent-ils : le Messie, on sait d'où il doit venir; et celui-ci, on ne sait d'où il est. Ils le pressent avec un air de bonne foi, mais pleins d'un mauvais dessein, de leur dire ouvertement s'il l'est; tandis que tout ce qu'il fait à leurs yeux le dit manifestement.

Quelle contradiction dans la qualité de Fils de Dieu, Dieu lui-même! Nous vous lapidons, lui disent-ils, non pas pour une bonne œuvre que vous ayez faite, mais parce que, étant homme, vous vous faites Dieu. Il s'est fait le Fils de Dieu; c'est là une des accusations capitales qu'on intente contre lui devant le juge. Lorsque, sommé au nom du Dieu vivant de dire s'il est le Christ, Fils de Dieu, il dit qu'il l'est; le grand prêtre déchirant ses vêtements s'écrie : *Il a blasphémé;* et sur ce prétendu blasphème ils le jugent tous digne de mort. Sur la croix, ils insultent amèrement à cette qualité de Fils de Dieu qu'il a prise. Ils ont dissimulé la sainteté de sa personne; ils ont chicané toutes ses actions; ils lui ont fait des crimes de tous ses miracles; ils ont rejeté avec mépris sa doctrine; sa parole ne trouvait point d'entrée en eux, ils ne pouvaient pas seulement l'écouter; ils se moquaient des règles qu'il établissait sur les mœurs, et ils le haïssaient, parce qu'il leur mettait leurs vices sous les yeux. Enfin, ils le firent mourir, parce qu'il leur prêchait la vertu; et, comme il le leur avait reproché lui-même, parce qu'il leur disait la vérité.

La contradiction de sa grâce suivit celle de sa doctrine. Ils ne voulurent point être délivrés de leurs passions terrestres et charnelles; ils ne voulurent point être retirés de leurs péchés; ils ne voulurent point être sauvés en s'attachant à lui pour avoir la vie éternelle. Oh! quelle contradiction Jésus-Christ a donc soufferte de la part de ce peuple, à qui il a tendu les bras tout le jour, et même de dessus sa croix! Siméon l'avait prédit à sa naissance : toute sa vie fut un accomplissement de cette prédiction; et sa mort sur une croix, qui fut la pleine satisfaction de ses contradicteurs, fut aussi la consommation de la plus grande contradiction qu'un homme de bien ait jamais soufferte de la part des méchants. Etait-ce donc pour cela que Dieu avait envoyé son Fils sur la terre? Etait-ce pour en faire un but contre lequel tous les traits de la malice humaine seraient lancés? Etait-ce pour le faire périr par la contradiction, qu'il l'avait fait paraître parmi les hommes avec la gloire du Fils unique du Père?

La contradiction du moins est-elle finie par sa mort? Le sera-t-elle avant la fin des siècles? Est-elle moins universelle ou moins forte dans les derniers jours? Non, mes frères! O douleur! ô chose amère à penser! ô chose pénible à dire! Jésus-Christ est encore contredit dans sa personne; il est encore contredit dans sa doctrine et dans sa grâce.

Jésus-Christ est contredit dans sa personne dans des sociétés qui se disent chrétiennes,

mais qui ne le sont pas : c'est ce que je ferai voir en combattant ces contradicteurs dans la première partie de ce discours. Dans l'Église catholique Jésus-Christ est encore contredit dans sa doctrine et dans sa grâce : c'est ce que vous verrez, et ce que nous déplorerons ensemble dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a hors de l'Église des hommes qui se disent de la république chrétienne, pendant qu'ils font horreur à tous les chrétiens. Peut-on prétendre en effet au nom de chrétien, quand on applique tout son esprit, qu'on emploie toute sa science à combattre Jésus-Christ; qu'on fait de cette contradiction son œuvre sur la terre, et le caractère de la secte? Vrais antechrists, antechrists au même titre que ceux à qui saint Jean a donné au commencement ce nom odieux! *Et nunc, antichristi multi facti sunt.* (I *Joan.*, II, 18.) Tels sont, Messieurs, les hommes que j'attaque ici, et je n'en veux pas taire le nom. Toute hérésie est une contradiction de Jésus-Christ. Ceux qui nient sa grâce, ceux qui combattent sa présence sur nos autels, ceux qui confondent en lui ses deux natures, ceux qui multiplient en lui les personnes : tous ces hommes sont les contradicteurs de Jésus-Christ. Mais ceux-là le sont singulièrement qui le nient lui-même; ceux-là sont les vrais antechrists de saint Jean, qui le dépouillent de sa divinité pour en faire un pur homme, de quelques grands noms qu'ils relèvent en lui cet homme. Et ces antechrists, hélas! sont aujourd'hui trop répandus dans le monde : *Et nunc antichristi multi facti sunt.*

Plût à Dieu qu'il y en eût moins au milieu de nous! Mais couverts comme ils sont du même extérieur que nous, je ne les attaquerai qu'avec ceux qui ont levé cet étendard d'antichristianisme, contradicteurs de secte et à visage découvert de ce qu'il y a de plus saint et de ce que nous avons de plus cher dans le christianisme, je veux dire Jésus-Christ Dieu.

Le propre caractère de la doctrine socinienne est l'opposition à la divinité de Jésus-Christ, moins par respect et par religion, comme ils le prétendent, pour l'unité de l'Etre divin, que par une suite de faux principes, et par la plus déraisonnable de toutes les règles qu'ils se sont faites en matière de religion. Ils ont quitté la route en s'écartant de la docilité chrétienne. Ils ont secoué le joug de l'autorité, ils soumettent la révélation divine au jugement du sens humain; et par là ils ont fait d'une religion toute céleste, comme la nôtre, une religion toute charnelle, en l'accommodant d'une part à tout ce qui flatte les sens, et en y supprimant de l'autre ce qui les passe; recevant en apparence l'Evangile, et ne laissant en effet à l'Evangile que ce que la sagesse de la chair y peut souffrir, sagesse, qui chez eux juge de tout, même des choses de Dieu; et qui ne pouvant s'élever jusque-là, parce qu'elle ne peut pas sortir des pensées humaines, abaisse toutes les voies de Dieu aux voies de l'homme; de sorte que dans leur religion, si c'en est une, Dieu n'est que ce que l'esprit humain veut le faire; Dieu ne pense que ce que l'homme penserait; Dieu ne fait que ce que ferait l'homme à la place de Dieu.

Des hommes qui ont commencé par méconnaître l'homme, et l'état de faiblesse où l'a réduit le péché, ont élevé l'homme au-dessus de lui-même. Ils ont rompu le frein que Dieu a mis à l'esprit de l'homme, et sont sortis des bornes où la Sagesse d'en haut l'avait renfermé; leur orgueil n'a pu souffrir son remède; leur présomption les a emportés; et ils sont tombés dans des excès qu'une oreille chrétienne refuse d'entendre, et y auraient entraîné trop de gens, si on n'eût pris l'alarme, même dans ces sociétés qui se sont séparées de nous.

Cette impiété a gagné comme la gangrène; et, ce qu'on a peine à croire, cette religion, qui manque par les premiers principes de l'esprit et du bon sens, est devenue, par l'attrait même de l'esprit et du bon sens, la religion, ou plutôt le parti en matière de religion, d'une infinité de gens qui se piquent de l'un et de l'autre. Oh! qu'est-ce que les hommes, quand ils veulent être trop hommes, et qu'ils ne savent pas se réduire à cette *enfance* évangélique, à cette *petitesse*, qui seule donne accès dans les mystères du royaume de Dieu! Où est le bon sens, dans l'état de faiblesse où l'homme se sent réduit, de rejeter une règle aussi sage et aussi certaine : En matière de religion, croire *ce qu'on a cru dans tous les temps, ce qu'on a cru partout, ce que tous ont cru?* Où est le bon sens de rejeter, pour se suivre soi-même, cette route que le bon sens lui-même a ouverte à la foi : *l'antiquité, la perpétuité, l'uniformité, l'universalité;* voilà la voie où l'Eglise est entrée dès le commencement, où elle a fait entrer ses enfants, et où elle se propose de marcher avec eux jusqu'à la fin.

Nouveauté, singularité, licence de penser; tout cela s'est joint à la délicate tentation de traiter la religion comme on veut, et d'en faire son ouvrage. Voilà ce qui a presque séduit le genre humain; voilà ce qui a rendu, au grand étonnement des vrais sages, tant d'hommes réputés sages, tant d'hommes réputés savants, tant de gens de toute espèce, sociniens. Pénétrons dans l'esprit de cette secte; et connaissons une fois les plus pernicieux de tous hérétiques, des hommes venus pour préparer et pour aider à la séduction des derniers temps.

Frappés du simple et du naturel, ne craignant dans la religion que le merveilleux, ils rejettent hautement de la religion les pensées et les voies de Dieu, et ils y substituent hardiment les vues et les conduites de l'homme. Ils ont mis la main sur tout le divin dans la religion. Jusqu'à ces anciens miracles, faits à la vue de tout un peuple, qu'ils affaiblissent par leurs commentaires, et qu'ils font disparaître par leur critique. Jusqu'à ces prophéties qu'a respectées le paganisme lui-même, qu'ils éludent et auxquelles ils font violence. Les Ecritures, ils

veulent bien les recevoir avec nous, et les honorer du nom de la parole de Dieu. Mais les interpréter avec nous par le consentement unanime des Pères, et selon qu'on les a toujours entendues dans l'Eglise, cela borne trop la licence de penser, cela captive trop le sens humain; et on a voulu le rendre lui seul l'arbitre de la religion. Dans quels égarements jette un tel principe de croyance! On le verra.

Toutes leurs vues sur la religion se terminent à croire vrai ce qui leur paraît de meilleur sens, au préjudice de l'autorité. Leur théologie s'arrête à tout ce qui paraît plus simple et plus naturel, à l'exclusion de tout ce que nous appelons mystères, ou vérités qui passent les sens, et donnent lieu à la foi. Voilà les principes des sociniens qui pourraient éblouir; mais ce que ces principes leur font entreprendre sur les Ecritures, nous préservera de la séduction. S'il y a quelque chose de forcé, de hardi, de contraire à toutes les règles et du raisonnement et du langage, ce sont leurs interprétations des prophéties. S'il y a quelque chose de révoltant, c'est le sens qu'ils donnent aux endroits de l'Evangile et de saint Paul, qui établissent nos dogmes : c'est tout ce qu'ils avancent pour soutenir leurs erreurs et les tirer de la source même de la vérité. De sorte que les absurdités où ils tombent en niant Jésus-Christ, et tout ce qu'ils nient dans la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. C'est ce qu'a dit d'eux un grand homme; c'est ce que j'en avance après lui, et pour soutenir ce que j'avance contre leur bon sens, je prendrai partout le bon sens lui-même pour juge. Car enfin toute notre controverse avec ce genre d'hommes peut se réduire à attaquer en eux le bon sens par le bon sens.

Nous avons une même origine de notre foi : les saints livres anciens et nouveaux. Il s'agit de savoir par les règles du bon sens qui d'eux ou de nous en tire plus certainement la vraie parole de Dieu, à laquelle nous faisons profession de croire les uns et les autres.

Ne connaissant point d'autorité, sans respect pour la première antiquité, sans égard à ce que les chrétiens ont cru dans tous les temps et dans tous les lieux, hommes nouveaux, ils interprètent les Ecritures d'une manière nouvelle. Ils les interprètent par leur propre esprit, qui ne peut être qu'un esprit de présomption, dès là qu'enflés d'un peu de science de ce monde, ils se croient meilleurs critiques en fait de religion et plus habiles dans la science divine que tant de grands personnages qui en ont été remplis; dès là qu'on se croit ici plus habile soi seul et pensant différemment de toutes les autres communions, que tous les Pères et tous les docteurs pensant d'une manière unanime sur les mêmes points; dès là qu'ils méprisent tous les chrétiens qui ont pris cette unanimité des Pères pour la règle de l'intelligence des Ecritures. Ils interprètent les Ecritures par leur propre esprit; et leur esprit, qui est celui de l'homme, va à supprimer dans la religion tout ce qui paraît, soit dans le dogme, soit dans la morale, trop haut et trop divin, pour y substituer, d'une part, ce qui est plus facile à croire, et de l'autre ce qui est plus commode à faire. Que deviennent donc les Ecritures ainsi abandonnées au propre esprit? Un livre arbitraire et problématique qui souffre toutes sortes de commentaires, entre lesquels on choisit celui qu'on veut pour en faire sa religion. Que peuvent dire les Ecritures ainsi interprétées par l'esprit de l'homme, si ce n'est, contre leur propre esprit, ce qui est humain, bas et terrestre? Les Ecritures, en effet, en de telles mains disent tout ce qu'on veut, pour établir telle religion qu'on veut et en la manière qu'on veut. Or, n'est-ce pas là consacrer ses propres inventions, remplir la religion, contre sa propre nature, des imaginations de l'homme, et se jouer, en trompant les hommes et se trompant soi-même, du grand et respectable nom d'oracle du Saint-Esprit? Interpréter ainsi les Ecritures, n'est-ce pas se mettre dans la nécessité de blasphémer ce qu'on ignore? Interpréter ainsi les Ecritures, n'est-ce pas s'en rendre les maîtres, se laisser la liberté d'innover perpétuellement sur soi-même en matière de religion, où rien, si elle est vraie, si elle est sérieuse, si elle est de Dieu, ne doit ni ne peut changer? N'est-ce pas là donner l'exemple à tous ceux qui croiront avoir plus d'esprit ou qui auront l'esprit remuant, d'ôter, d'ajouter, de changer, enfin de toucher toujours à la religion, jusqu'à ce qu'on ne sache plus à quoi s'en tenir, et que, ne sachant plus à quoi s'en tenir, on tienne toute religion pour indifférente ou même pour bonne, pourvu qu'on y reconnaisse un premier Etre? Quelle confusion! quel prodige de christianisme! Quels monstres de chrétiens, rejetés et détestés en effet par leurs premiers auteurs, a donnés au monde cette interprétation des Ecritures par l'esprit particulier! Et ne faut-il pas que ceux qui l'ont introduite dans la religion y remédient eux-mêmes en établissant une façon d'autorité? Autorité trop affaiblie par leurs propres principes, pour mettre jamais ordre à rien parmi eux. Nom d'autorité qui laissera toujours dans leurs Eglises, par sa faiblesse, la discorde, ou, si l'on veut, une union discordante; qui laissera toujours parmi eux la liberté de se séparer en changeant et de se rejoindre sans changer.

Voyons maintenant le bon sens lui-même et le vrai principe de l'unité dans notre règle pour l'interprétation des Ecritures. Le sens qu'on a donné aux Ecritures dès l'origine du christianisme, le sens dans lequel elles ont été entendues dans tous les temps et dans toutes les Eglises chrétiennes, le sens auquel les a fixées l'unanime sentiment de ceux que Dieu a suscités dans son Eglise pour docteurs

et pour maîtres ; voilà la doctrine de l'Eglise, voilà sa foi. Née dans ces bornes, elle s'y tient renfermée, et ne permet ni aux disciples ni aux maîtres d'en sortir pour peu que ce soit. Un ou deux auteurs modernes qui donneront des sens particuliers, nous ne les écoutons pas, ou plutôt nous les reprenons. Plusieurs docteurs, unanimes entre eux dans de nouveaux sens, ne prescrivent point contre l'interprétation qui nous vient des saints Pères qui l'ont reçue des anciens qui l'avaient reçue des apôtres, lesquels l'avaient reçue de Jésus-Christ. Nous prescrirons au contraire contre eux, et en général contre toute nouvelle interprétation par cette seule parole : *On ne l'interprétait pas ainsi dans l'Eglise, hier, et dans tous les siècles précédents* Par cette voie notre foi est invariable, notre foi est certaine ; nous la tenons de l'Eglise, qui la tient elle-même de Dieu. Par cette voie notre foi est une comme notre baptême, comme Jésus-Christ, notre seul maître dans l'Eglise. Par cette voie nous tenons à nos Pères et à tous les siècles depuis Jésus-Christ. Que le bon sens prononce entre nos adversaires, qui ont mis leur foi dans le sens humain, seul interprète chez eux des Ecritures, et nous, chez qui le sens humain est soumis dans les choses de la foi à une autorité qui s'assujettit elle-même à une règle qui porte de si beaux caractères de sagesse et de divinité. Qu'on entende bien l'économie de notre foi fondée sur l'interprétation des Ecritures. Le moindre partage entre les Pères et les saints docteurs rompt leur unanimité, laquelle seule forme la foi de l'Eglise. La moindre variation dans la tradition des siècles passés ôte à une doctrine le caractère de point de la foi, et ne lui laisse que le nom d'opinion pieuse, de sentiment plus autorisé. Voilà *le sens que le Fils de Dieu nous a donné*, sous l'autorité de l'Eglise, *pour connaître le vrai Dieu et être dans son vrai Fils*. Voyez maintenant vous-mêmes, disciples de Socin, si le sens que vous vous êtes donné, et que rien ne dirige en vous que vous-mêmes, est plus sûr pour vous conduire dans la vérité et vous établir dans la vraie foi.

Il est un oracle du Saint - Esprit, reconnu pour tel des deux côtés : *Comprenons avant toutes choses*, dit saint Pierre, *que comme les saints hommes de Dieu n'ont point parlé par la volonté humaine, mais par le Saint-Esprit, ainsi nulle prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation particulière*. Comment s'entendent-ils eux-mêmes, lorsqu'au mépris visible de cette parole si formelle des Ecritures, ils font de cet esprit particulier qui interprète chez eux les Ecritures, le propre caractère de leur religion ; au lieu que nous, respectant cet oracle du Saint-Esprit, nous renonçons à l'esprit particulier pour suivre la règle de la tradition ? Qui s'entend mieux d'eux ou de nous ? Que le bon sens en décide. O égarement de l'homme ! ô profondeur des jugements de Dieu ! C'est Dieu, pour l'instruction du monde, qui a voulu ici rendre folle aux yeux de tous la sagesse de ce monde. C'est Dieu qui veut nous apprendre à ne pas quitter son Eglise, où nous sommes à couvert de pareils égarements sous l'autorité ; à ne pas quitter cette sage règle dans l'Eglise, qui nous domine pour nous préserver de l'erreur. Quand donc nous voyons ici le sens humain s'égarer si loin et tomber dans une si visible contradiction avec lui-même, étonnons-nous, mais instruisons-nous, mais effrayons-nous. Le principe de la même erreur est au milieu de nous ; nous le portons dans nos lumières. Laissons ces faux sages se glorifier de leur sagesse et y sacrifier (car c'est leur idole) ; laissons les se moquer de notre simplicité, et l'appeler, s'ils veulent, une sotte crédulité. Croyons, en déférant à l'autorité, qui est le remède que Dieu a donné à la présomption humaine ; croyons, en déférant à l'autorité, qui est réglée elle-même par la plus sage de toutes les règles. Craignons ces esprits hardis ; craignons ces hommes tant vantés pour l'intelligence des Ecritures ; craignons ces écrits tout infectés du poison subtil du sens humain ; craignons ces interprétations si simples et si naturelles qui donnent une atteinte mortelle à nos mystères, et réduisent à rien ou à quelque chose de bien petit, les vérités les plus fortes ou les plus élevées de notre religion. Je sais pourquoi je parle ainsi, et j'ai déjà nommé une fois ces écrits pernicieux avec cet homme dont le grand nom, joint au mérite d'un de ses ouvrages sur la religion, est un piége et un lacet pour toute la maison d'Israël. Je sais pourquoi j'insiste ainsi sur ce prétendu bon sens des sociniens, c'est qu'il faut le faire connaître aux savants et aux ignorants, afin que tant de gens, qui se présentent à tous comme un appât, demeurent confus et décrédités ; je sais pourquoi je pousse ceci jusqu'à la déclamation, c'est parce que je crains pour tous cet esprit socinien qui se glisse sous les fleurs du bel esprit et du savoir ; cet esprit qui nous gagne insensiblement et qui deviendra bientôt, si Dieu ne nous regarde en pitié, l'esprit de la nation. L'esprit de la nation ! Criez, ministres ; élevez votre voix dans l'Eglise, parce que le mystère d'iniquité, parce que l'antichristianisme se forme et qu'il y a déjà trop d'antechrists au milieu de nous : *Quoniam antichristi multi facti sunt*.

Allons tout d'un coup au fond de leur doctrine, pour y voir la même faiblesse du sens humain dans l'erreur capitale qui les caractérise. La puissance de Dieu, *Potentia facientis*. (Aug.), cette grande raison de croire ce qu'il nous a dit de grand de son Fils, ne les touche pas. Le grand amour de Dieu pour les hommes, *Sic Deus dilexit mundum*, cette grande raison de croire de sa part les choses les plus incompréhensibles en genre de dons et de grâces, cela ne les induit pas à croire ; le bon sens a décidé une fois chez eux que Dieu, pour nous autres hommes et pour notre salut, ne pouvait pas être lui-même descendu du ciel et avoir pris une chair mortelle et passible ; ils s'en tiennent là. Cette belle dispensation des mystères de Jésus-Christ, cette grandeur de Dieu si di-

gnement reconnue par l'humiliation, par l'obéissance, par le sacrifice de son fils, toute la sagesse de Dieu dans ce mystère, si expressément attestée et si hautement prêchée par saint Paul, leur paraît une folie comme aux Juifs et leur est à scandale comme aux gentils.

Ils ne rejettent aucun des noms que l'Écriture donne à Jésus-Christ, aucune des qualités qu'elle lui attribue ; mais rien ne les embarrasse dans ces noms si précis pour marquer la Divinité, dans ces attributs qui sont si propres à la souveraine majesté. Il en coûte plus au sens droit de détourner comme ils font ces noms et ces attributs à des idées étrangères à la Divinité, qu'il ne lui en coûterait d'y voir simplement un Dieu dans la nature de Dieu. Mais il faut tout forcer et choquer ouvertement le bon sens pour réduire tout à cette première vue de leur bon sens : Jésus-Christ ne peut pas être Dieu. Ainsi, ce grand *Dieu au-dessus de tout, béni dans tous les siècles*, n'est pas vraiment Dieu, mais un Dieu par emprunt, un Dieu en figure, une représentation de Dieu. *Dans la forme de Dieu, ne s'attribuant rien de trop quand il se dit égal à Dieu.* Dans ces paroles, égal, c'est inégal, aussi différent de Dieu que la créature l'est du Créateur ; égal, c'est-à-dire ayant reçu une communication plus grande que les autres créatures, mais toujours bien faible de la puissance de Dieu. *Celui qui a tout fait et par qui tout a été fait* est lui-même une chose faite. *La Divinité habite en lui corporellement*, c'est-à-dire métaphoriquement. *Le Verbe était au commencement, il était en Dieu, il était avec Dieu, il était Dieu, ce même Verbe s'est fait chair.* Tout simplement et tout uniment chez eux la *chair* est la chair, mais *le Verbe* n'est pas le Verbe; c'est une ombre du Verbe. *Dieu* n'est pas Dieu, mais un nom de Dieu. *Le Verbe* n'est pas cette sagesse éternelle, cette parole incréée *qui est en Dieu* et *qui est Dieu* même ; c'est un Verbe platonicien, un Verbe philosophique, qui est tout ce qu'on voudra de grand et d'excellent, mais qui n'est pas Dieu et ne peut pas l'être. *Au commencement il était* (ce qui marque bien *Celui qui est*, qui est le propre nom de Dieu), cela veut dire : il a été depuis; il a été fait et créé, mais avant les autres créatures. Toute l'économie du salut du genre humain, fondée sur l'effusion du sang d'un Dieu à la croix, se réduit, pour complaire au bon sens, à la mort pour nous d'un homme appelé Fils de Dieu pour la pompe et l'ostentation.

Le vrai, le propre Fils de Dieu, le Fils unique, n'est pas un Fils engendré du sein du Père, de même essence, de même substance, de même nature que son Père, ce qui seul fait le vrai Fils; mais il est Fils improprement dit, Fils par grâce, Fils par une adoption singulière. Où trouvent-ils des exemples de ce nom de Fils donné en cette manière : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé... Auquel des anges Dieu a-t-il dit, comme à Jésus-Christ : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui?* Cela ne les embarrasse pas ; ils n'ont pas besoin d'exemples. Sans exemple, contre l'évidence des Écritures, contre toutes les règles du bon sens, par bon sens, ils rejettent cette idée de vrai Fils qui renferme en elle la même Divinité qu'a le Père; et s'il y avait quelque chose de plus fort pour exprimer que Jésus-Christ est Dieu que le nom même de Dieu qui lui est donné par saint Paul, ils le rejetteraient également, par ce bon sens qui, seul contre l'évidence du sens et des termes, leur dit qu'il ne l'est pas.

Vrais Juifs ! Que dis-je? plus aveuglés par ce bon sens que les Juifs ne l'étaient par leur malice. Car enfin les Juifs virent tout d'un coup dans la manière dont Jésus-Christ se disait Fils de Dieu, *qu'il se faisait égal à Dieu, qu'il se faisait Dieu* ; et ils l'en reprirent comme d'un blasphème, voulant même le lapider pour cela. Mais encore une fois, plus aveuglés que les Juifs, ces gens-ci dans ces mêmes endroits où les Juifs ont vu un Fils de Dieu, Dieu lui-même, ne voient qu'un étranger, que Dieu a pris pour fils d'une manière qui a quelque chose de particulier, mais toujours exclusive de la Divinité. Bon sens ! Ah plutôt délire, qui se tourne en fureur contre le Fils de Dieu ! Ils se vantent de porter en eux une lumière plus pure, plus dégagée des préjugés, et leur aveuglement est plus palpable et plus odieux que celui des Juifs. Les Juifs ne voient ni dans la personne, ni dans la doctrine, ni dans les œuvres de Jésus-Christ, leur Messie marqué de tous ses caractères ; mais ils voient bien qu'il se donne lui-même pour Dieu, *qu'il se fait Dieu.* Ceux-ci voient dans la personne de Jésus-Christ le Messie, le Christ envoyé de Dieu ; mais ils ne voient pas dans les caractères du Messie, et dans les expresses paroles de l'Écriture, que le Christ est oint de la Divinité, c'est-à-dire, Dieu dans la chair qu'il a prise, et appelé Dieu dans le même endroit, comme Celui qui l'a oint. Il ne voit pas, ce bon sens socinien, que le Messie donnant des lois en son nom, agissant avec une autorité souveraine, chassant les démons et faisant des miracles de toute espèce par une vertu qui était en lui, il ne voit pas, dis-je, ce bon sens que cet exercice d'une puissance absolue et indépendante, suppose visiblement que Jésus-Christ était Dieu : les Juifs ne s'y sont pas trompés. Mais enfin, je l'ai dit, il faut que l'aveuglement socinien, sous le nom et sous la conduite du bon sens, l'emporte sur l'aveuglement des Juifs, qui comprenaient du moins que Jésus-Christ se faisait Dieu en s'attribuant la rémission des péchés. Ah ! mes frères, si c'est là le bon sens, de ne pas connaître le vrai Fils de Dieu dans le vrai Fils de Dieu, *In vero filio ejus* (*Joan.*, V, 20), appelé ici en termes exprès : le vrai Dieu et la vie éternelle, remercions Dieu de ne nous avoir pas donné ce bon sens, mais de nous avoir donné ce sens simple, qui nous fait être dans le vrai Fils de Dieu, en le reconnaissant pour Dieu, et le regardant, ainsi que son Père, comme le vrai Dieu,

selon qu'il est ici nommé : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum et simus in vero Filio ejus. Hic est verus Deus, et vita æterna.* (*Joan.* XIV, 18.)

Mon Père est plus grand que moi. Une parole aussi positive, disent les adversaires, explique tout et décide tout. Et pourquoi plutôt tant d'autres endroits aussi exprès n'expliqueront pas celui-ci? Aveugles volontaires! Ignorants malicieux! Comment ne voient-ils pas dans le même évangéliste tous les attributs et tous les caractères de la divinité, toute la grandeur de Dieu attribuée à Jésus-Christ. Pourquoi n'y voient-ils pas, avec la distinction des personnes, et Jésus-Christ se nommant le premier, ce qui est à remarquer: *Ego et Pater*, l'unité de d'essence : *Unum sumus* (*Joan.*, X, 30); l'unité de puissance, l'unité d'action, l'unité de principe de toutes les choses créées; l'unité en tout, l'égalité parfaite avec son père, et par conséquent un Dieu parfait?

Mais pour répondre quelque chose à une si faible difficulté, disons pour ceux qui veulent entendre, que si Jésus-Christ qui était homme, en même temps qu'il était Dieu, a dû, pour confirmer ce qu'il laissait voir d'ailleurs par tant d'endroits, se donner pour Dieu par les paroles les plus fortes et les plus précises, il a dû aussi pour prévenir les erreurs qui devaient s'élever contre la vérité de sa chair, se reconnaître homme d'une manière aussi expresse. C'est ce qu'il fait en disant : *Mon Père,* qui est Dieu simplement, *est plus grand que moi,* qui suis homme, en même temps que je suis Dieu. *Mon père est plus grand que moi,* autant que Dieu est plus grand que l'homme qui est en moi : *Pater major me est.* (*Joan.*, XIV, 28.) C'est ainsi que Jésus-Christ par sa chair, réconciliant le monde avec Dieu, qui est en lui, est tout à la fois plus grand et moindre que lui-même; et autant que les comparaisons humaines peuvent faire entendre les choses divines : C'est ainsi que l'homme, se considérant par cette partie bien plus noble de lui-même, qui est son âme, peut dire dans l'exacte vérité qu'il est plus grand que lui-même.

C'est avec la même bonne foi et le même bon sens que les sociniens éludent tous les endroits qui établissent formellement la divinité du Saint-Esprit, le mystère de la Trinité, la motion et l'action intérieure de la grâce, pour réduire tout au sens humain, y étant forcés par la règle qu'ils se sont faite d'y réduire tout dans la religion. Mais il est temps, après vous avoir montré Jésus-Christ contredit dans sa personne et dans son œuvre, de vous le faire voir contredit au milieu de l'Eglise dans sa doctrine et dans sa grâce.

SECONDE PARTIE.

Toute l'économie de la religion chrétienne et tout le mystère de Jésus-Christ envoyé aux hommes consistent en ceci : Le monde était dans les ténèbres, et Dieu a envoyé son Fils, qui est la lumière, pour éclairer le monde qui était dans les ténèbres. Le monde était dans l'égarement, il périssait par les vices et par les passions; et le Fils de Dieu fait homme est venu chercher et sauver ce qui périssait : Voilà, dis-je, tout le mystère de Jésus-Christ venu au monde dans une chair mortelle, et toute la bonté de Dieu qui nous l'a donné. Mais voici toute l'iniquité du monde envers Jésus-Christ, et contre Dieu qui l'a envoyé; ce sera le sujet de la condamnation du monde. Celui qui était la lumière, est venu dans le monde : le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Jésus-Christ est venu parmi les siens, apportant la grâce et la vérité, et les siens ne l'ont pas reçu. En un mot, Jésus-Christ contredit dans sa doctrine, Jésus-Christ contredit dans sa grâce quand il a paru parmi les hommes; contredit encore aujourd'hui, et jusqu'à la fin des siècles qu'il demeurera avec nous : voilà le péché; voilà la condamnation du monde. Voilà ce que nous déplorons dans l'Eglise, où à peine nous trouvons quelqu'un qui ne soit pas contradicteur de Jésus-Christ en l'une de ces deux manières.

La doctrine qu'annonçait Jésus-Christ n'était pas sa doctrine, la doctrine de l'homme qu'on voyait en lui; mais la doctrine de Dieu qui était en lui, mais qui y était cachée. C'était la doctrine de son père céleste; la parole de Dieu qu'écoutèrent ceux qui étaient de Dieu; mais que n'écoutèrent point, se bouchant même les oreilles, ceux qui n'étaient pas de Dieu. C'était une doctrine toute céleste, élevée au-dessus des sens, qu'entendirent et que reçurent ceux qui n'étaient pas du monde de la terre; mais qui fut rejetée du gros des Juifs, et singulièrement des pharisiens, parce qu'ils étaient du monde et de la terre; doctrine que ne goûtèrent pas ses proches mêmes, qui ne crurent pas en lui, parce qu'ils étaient charnels, et que sa doctrine ne donnait rien à la chair et au sang.

La doctrine de Jésus-Christ ne s'accommodait point aux inclinations de l'homme; elle les combattait toutes, à commencer par l'amour d'eux-mêmes, et, là-dessus, elle était roide et inflexible. La doctrine de Jésus-Christ reprenait les hommes de leurs vices, elle voulait les corriger de leurs faiblesses; elle leur découvrait leur orgueil; elle leur montrait le fond de leur ignorance, de leur corruption et de leur malice; elle leur mettait devant les yeux à eux-mêmes, et faisait connaître aux autres leur hypocrisie qu'ils prenaient pour religion, et au moyen de laquelle ils trompaient les hommes. La parole de Dieu était pure et irrépréhensible, et en même temps vive, pénétrante et reprenante; et les hommes voulaient être flattés dans les désirs de leur cœur. La doctrine de Jésus-Christ était la vérité, et les hommes, amateurs de la vanité, se plaisaient dans le

mensonge et avaient comme fait un pacte avec l'erreur. Enfin la doctrine de la vérité voulait élever les hommes à leur origine, qui est d'en haut, et les hommes sont pesants de cœur portés vers tout ce qui est d'en bas.

Voilà, mes frères, ce qui a animé les Juifs, peuple terrestre et grossier, contre Jésus-Christ qu'ils ont méconnu pour leur Messie à la hauteur de sa doctrine, ainsi qu'à la bassesse de sa naissance. Que veut-il dire, disaient-ils à tout propos? Et quand ils ont compris ce qu'il leur enseignait, ils l'ont haï, ils se sont révoltés contre lui, ils l'ont persécuté, et enfin l'ont fait mourir avec deux voleurs. Ces paroles de vie éternelle, qui sortaient de sa bouche, telles qu'il n'en était jamais sorti d'une bouche mortelle, plusieurs les admiraient, peu les goûtaient, presque personne ne les pouvait croire, parce qu'ils ne pouvaient pas sortir des pensées de ce monde : *Propterea non poterant credere.* (*Joan.*, XII, 39.) Les pharisiens et les docteurs de la loi ne pouvaient pas croire, parce qu'ils étaient avares, parce qu'ils étaient superbes, parce qu'ils voulaient dominer dans la religion, la manier à leur gré, l'ayant, en effet, tournée tout entière à leurs intérêts. La contradiction a donc dû être plus forte de leur part, et elle l'a été; et comme les défenseurs étaient faibles, et les contradicteurs puissants et opiniâtres, ils ont fait enfin du Seigneur Jésus, comme ils avaient fait de celui qui était venu devant lui pour préparer le monde à la lumière, ils ont, dis-je, fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcunque voluerunt.* (*Matth.*, XVII, 12.)

Vous savez, mes frères, quelles contradictions la vérité a souffertes dans le monde pour s'y établir; quelles persécutions l'obstination judaïque lui a suscitées de toutes parts; avec quelle force la sagesse du monde s'est élevée contre elle, jusqu'au moment qu'elle a pris le dessus. Mais arrêtons les yeux sur l'Eglise établie, où la vérité subsiste dès le commencement et subsistera jusqu'à la fin des siècles; où la vérité, après avoir souffert quelque obscurcissement, après avoir combattu contre les puissances de l'enfer, demeurera toujours victorieuse. Dans l'Eglise, la doctrine de Jésus-Christ tout entière a souffert de grandes contradictions, et elle en souffrira de plus grandes vers la fin des temps, selon les prédictions qui s'accordent en cela même avec les promesses. L'Eglise, née sur la croix et comme sortie du sein de la contradiction, en a éprouvé de tous les genres dès sa jeunesse, et dans tout le cours des siècles, sans qu'aucune ait pu la renverser, sans qu'aucune ait pu ni lui faire changer sa foi, ni lui faire adoucir sa morale, ni lui faire retrancher un point de l'Evangile du Seigneur : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; etenim non potuerunt mihi.* (*Psal.* CXXVIII, 1.) Les contradictions ont affligé l'Eglise et l'ont agitée, elles lui ont porté de rudes coups, elles lui ont rouvert souvent les mêmes plaies et lorsqu'elles étaient à peine fermées; mais elles n'ont pu y faire périr la moindre partie de la vérité : *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que les hérésies, prévues par saint Paul comme une chose qui arriverait infailliblement dans l'Eglise, ont été plus puissamment appuyées, qu'elles ont été plus subtilement exposées ou plus adroitement menées, qu'elles ont gagné plus de gens par quelqu'un de ces moyens, elles ont fait plus de ravage dans l'Eglise; mais elles n'ont jamais pu lui faire abandonner la doctrine ancienne; et, ou elles y sont revenues elles-mêmes par les instructions de l'Eglise, ou elles se sont retirées de l'Eglise, séparées de la vérité et de Jésus-Christ : *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que des doctrines nouvelles touchant les mœurs, que des opinions contraires à la pureté de l'Evangile et aux maximes des saints, se sont glissées sourdement, qu'elles ont trouvé des partisans chauds et accrédités, qu'elles ont été goûtées des peuples toujours portés à la nouveauté et au relâchement, qu'elles ont trouvé de la faveur auprès des grands et comme une protection dans l'Eglise, elles ont fait plus de progrès au milieu de l'Eglise, mais elles n'ont jamais pu devenir la doctrine de l'Eglise qui luit toujours au milieu de ces ténèbres; elles n'ont jamais pu prévaloir contre l'Eglise, qui prescrit contre elles par ce seul caractère de nouveauté qu'elles portent : *Etenim non potuerunt mihi.* Ainsi, si ces doctrines d'erreur et de mensonge sont amères pour l'Eglise et d'autant plus que c'est dans le temps de sa paix, elles sont toujours impuissantes contre elle qui, pour les discréditer et les condamner, quand sa sagesse le lui inspirera, n'aura qu'à nommer l'auteur de ces doctrines perverses, n'aura qu'à nommer le jour où elles ont paru pour la première fois dans l'Eglise. Ces nouveautés hardies, selon le caractère de l'erreur et des hommes qui les soutiennent et qui les ont inventées, pourraient bien se donner à elles-mêmes le nom d'antiquité, et se vanter insolemment d'être la doctrine de l'Eglise; mais elles ne pourront pas effacer des esprits et des livres la véritable antiquité qui, par ce seul caractère, est déclarée dans l'Eglise sa seule doctrine : *Etenim non potuerunt mihi.* Elles pourraient bien, à raison du malheur des temps, fermer la bouche de l'Eglise pour un temps et arrêter une expresse condamnation qui les menace toujours, mais jamais elles ne porteront l'Eglise à une condescendance qui les mette sur la même ligne avec la pure et sainte doctrine, qui vient des apôtres et qui éclate dans tout l'Evangile. En vain ils s'y attendraient; une telle prévarication est sans exemple, elle est impossible dans l'Eglise, qui ne peut non plus perdre la pureté de sa morale que l'intégrité de ses dogmes : *Etenim non potuerunt mihi.* Que les royaumes donc, et ceux qui y dominent par leurs intrigues, et ceux qui les troublent depuis qu'ils sont nés, se réunissent pour faire dé-

cider dans l'Eglise quelque chose de favorable et de précis touchant ces doctrines licencieuses qui cherchent à s'établir; que tous les royaumes, dis-je, de ce monde l'entreprennent et le poursuivent vivement, l'Eglise n'y prêtera jamais son autorité; qu'on y emploie l'artifice, l'Eglise ne laissera rien passer de tel par une surprise humaine; cela ne se peut pas, les promesses y sont formelles : *Etenim non potuerunt mihi.* Qu'ils se contentent donc de fatiguer l'Eglise, de lui susciter au dedans, peut-être la plus grande contradiction qu'elle ait éprouvée depuis sa naissance; mais qu'ils n'espèrent pas, en remuant la terre, en remuant mille ressorts, de lui faire consacrer, par des jugements solennels, ces doctrines des hommes; ils peuvent lui faire des maux d'une autre espèce, mais non pas lui porter ce coup après tant d'autres : *Etenim non potuerunt mihi.* Qu'ils se contentent que l'Eglise les souffre sans les renvoyer parmi les infidèles, ou les joindre à ces anciens corrupteurs de la morale évangélique. Mais qu'ils ne fassent pas d'eux et de leurs erreurs une même chose avec l'Eglise et sa doctrine; l'Eglise, si elle le souffrait, serait en contradiction avec elle-même, et ils ne peuvent pas la pousser jusque-là : *Etenim non potuerunt mihi.*

La contradiction est sortie de la Synagogue. L'esprit en est passé, non pas dans l'Eglise qui a reçu l'Evangile comme la vérité et en conserve fidèlement toutes les vérités, mais dans une infinité de gens dans l'Eglise, vrais Juifs avec le baptême, qui contredisent, selon leurs différentes passions, les différentes vérités de l'Evangile de Jésus-Christ. Trois sortes de contradicteurs de Jésus-Christ dans sa vérité vont paraître ici : Les esprits superbes, les sages du monde, les hommes vicieux et déréglés. Esprits superbes, qui, ne pouvant atteindre jusqu'à la sublimité de nos mystères et ne pouvant croire que quelque chose les passe, ni comprendre que quelque chose dans la religion doive passer l'intelligence commune des hommes, nient, sur ce fondement, tous nos mystères; ou, y laissant quelque chose, n'en croient pas le fond, ce qui est les nier. Hommes ignorants dans leur orgueil, qui, ne sachant ni l'économie de la religion, ni seulement ses premiers principes, blasphèment tout ce qu'ils ignorent, les dogmes et la morale, la loi et l'Evangile, les prophètes et les apôtres, Dieu et Jésus-Christ son Fils, qu'il nous a envoyé dans une chair et qui est mort pour nos péchés. Demandez-leur donc ce qu'ils croient! Ils vous diront qu'ils croient un premier être; que tout le reste est incertain et souffre de trop grandes difficultés, et que ceux qui croient, malgré ce peu de lumière, tant de choses incroyables, sont de faibles esprits qu'on mène par l'autorité et non par la raison, mais aussi qui ne croient pas, quand ils croient croire. Jésus-Christ est trop ouvertement contredit par ces hommes-ci, et le nombre, hélas! en est trop grand.

Les sages du monde se joignent aux libertins par trop d'endroits, ou plutôt la sagesse de ce monde en matière de religion n'est elle-même qu'un libertinage déguisé, une incrédulité plus profonde et mieux couverte. On n'est pas d'une religion pour la contredire ouvertement, et rien n'est plus mal reçu que les discours contre la religion qu'on professe : tel est l'esprit du monde et le caractère de la sagesse. Mais cette sagesse du monde, dans son air même respectueux et dans ce beau langage, ne donne-t-elle pas des atteintes à la religion, qui portent la contradiction, pour ainsi dire, dans le cœur de Jésus-Christ? Qu'est-ce en effet que cette sagesse du monde veut nous faire entendre par cette soumission nommée aveugle si souvent et avec tant d'affectation? par cette soumission dépouillée de toutes raisons, si ce n'est qu'il faut ne jeter un regard superficiel sur la religion, et qu'elle ne souffrirait pas d'être trop approfondie? Que veut nous faire entendre cette sagesse, si religieuse en apparence, par cette incompréhensibilité tant répétée et tant exagérée de tous nos mystères, par cette hauteur tout à fait inaccessible où Dieu s'est caché pour nous, avec tout le secret de ses desseins et de sa conduite, si ce n'est que nous parlons de tout cela au hasard, et que l'Eglise couvre plutôt notre ignorance de son autorité, qu'elle ne nous instruit par ses décisions? Que veut nous faire entendre cette sagesse du monde par tout ce qu'elle suppose de nos disputes et de nos combats théologiques sur la grâce, son efficacité, sa puissance; la corruption de l'homme, le péché de son origine; les décrets de Dieu et ses jugements? Que veut-elle jeter dans les esprits par tout ce qu'elle avance et ce qu'elle débite ici avec autant d'ignorance que de malice, sinon le problématique et le douteux de tout ce que l'Eglise enseigne là-dessus comme le fond de la religion et l'objet de notre foi? Enfin par tant de discours de même nature, tantôt sur un point de doctrine, tantôt sur un récit de l'Ecriture, tantôt sur le fond du culte, tantôt sur les cérémonies de la religion, la sagesse du monde veut-elle nous faire entendre autre chose, sinon que la religion chrétienne, non plus que les autres, n'est guère qu'un jeu de l'esprit humain, arrangé par la politique, proposé par l'autorité, reçu d'abord sans examen, cru dans la suite avec simplicité; simplicité, ajoute-t-on, à laquelle il faut se tenir, mais sans raisons nécessaires de croire, contre ce que nous prétendons, selon cette parole si ancienne dans la religion : Celui qui s'attachera à connaître notre religion, sera forcé de la croire. *Qui studuerit intelligere, cogetur et credere.* (Tertul., *Apol.*, c. 18.) Or, mes frères, est-il une contradiction plus odieuse et plus maligne tout ensemble de la religion et de Jésus-Christ son auteur, que cette feinte religion des sages du monde?

Mais où la sagesse du monde abonde et se perd en raisonnements, où elle se déclare plus ouvertement l'ennemie de Jésus-Christ et de sa religion, c'est au sujet des maximes

évangéliques. Comme si l'interprétation de l'Evangile était abandonnée au sens humain et aux imaginations de chacun, et que la tradition avec la pratique des anciens temps n'en fût pas un assez beau et assez sûr commentaire, la sagesse humaine se mêle d'interpréter l'Evangile du Seigneur, et dans cette interprétation de l'Evangile, l'Evangile n'est plus lui-même. C'est une règle de conduite plus douce et plus humaine que ce qu'on prêche dans les chaires, et ce qui est écrit dans les livres. C'est une règle des mœurs accommodée aux temps, aux lieux, aux usages du monde, aux intérêts des familles, entièrement dépendante de ce qu'il a plu aux hommes d'établir pour la société. Ainsi, dans ce commentaire mondain de l'Evangile apporté du ciel, l'amour de Dieu jusqu'à la haine de nous-mêmes, est un sentiment contre la nature ; l'amour de nos frères jusqu'à donner notre vie pour eux, est un pieux excès; le pardon des injures et l'amour des ennemis, une folie couverte d'un beau nom ; l'obligation de prêter sans en recevoir d'intérêts, une loi tyrannique et ruineuse dans un Etat, sans penser que Jésus-Christ n'est pas venu faire des marchands, mais des chrétiens ; la vie sérieuse, mortifiée et pénitente, un ancien langage, ce qui veut dire une ancienne erreur. Dans ce commentaire, n'être pas du monde, est pour des gens du monde une chose impossible et qui répugne au bon sens ; la pratique de tant de vertus évangéliques, un bon conseil à suivre, si la faiblesse de l'homme lui permettait d'aller jusque-là. Et pour recueillir en un seul mot tout l'Evangile des sages du monde, l'Evangile de Jésus-Christ n'est dans leur pensée et dans leurs discours qu'une belle spéculation, qu'une règle pour les parfaits, impraticable dans le monde. Voilà ce que la sagesse du monde fait de l'Evangile, ce qu'elle fait de la religion, ce qu'elle fait de Jésus-Christ. Fut-il contredit par les Juifs d'une manière plus odieuse, et qui lui ait été plus sensible ?

Je dirai peu de chose de la contradiction que Jésus-Christ souffre dans sa doctrine de la part des hommes vicieux et corrompus. Ils la contredisent comme par nécessité, par un engagement du vice et des passions criminelles; et en cela ils sont peut-être moins coupables envers Jésus-Christ que les sages du monde, qui le contredisent avec dessein et par principes. Les hommes vicieux contredisent l'Evangile plus par leur vie que par leurs discours, le contredisent moins malignement, et en cela ils font moins de tort à la religion que les sages du monde, qui veulent paraître les seuls raisonnables sur la religion et y donner le ton. Il est vrai que le vice conduit quelquefois à la haine de la sévérité évangélique, à un déchaînement et une espèce de fureur contre la vérité : c'est alors la contradiction et le soulèvement contre Jésus-Christ, pareil à celui des Juifs lorsqu'il leur disait : *Vous cherchez à me faire mourir parce que je vous ai dit la vérité.* C'est la contradiction que Siméon annonça à Marie, qui perce de douleur les âmes qui aiment Jésus, qui leur rend la vie amère et le séjour de la terre insupportable ; qui leur fait crier à Jésus-Christ le jour et la nuit : Retirez-nous à vous, parce que les vérités disparaissent l'une après l'autre de dessus la terre. C'est cette contradiction qui fait dire aux justes : Jusqu'à quand les méchants blasphémeront-ils votre nom ? jusqu'à quand vous affligeront-ils dans vos saints? jusqu'à quand combattront-ils vos saints préceptes, et vous attaqueront-ils vous-même jusque dans le ciel? Elevez-vous, Seigneur, élevez-vous en haut, et mettez-vous, avec votre gloire, hors de la portée de leurs traits.

La contradiction de Jésus-Christ dans sa doctrine est accompagnée de la contradiction dans sa grâce. Jésus-Christ est venu dans ce monde chercher et sauver ce qui était égaré, et se perdait. Jésus-Christ est venu délivrer son peuple de ses péchés, et le tirer de la main de ses ennemis, qui sont les vices par où le démon les tient. Jésus-Christ est venu donner à son peuple la science du salut, et conduire ses pas dans les voies de la paix: il est venu apprendre à tous les hommes à renoncer aux passions mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, et à faire par là un peuple consacré à son service et tout appliqué aux bonnes œuvres. Voilà la grâce de Jésus-Christ notre Sauveur: et vous reconnaissez la parole de l'Evangile et les expressions de saint Paul.

Oh ! que Jésus-Christ va paraître ici faible au milieu de nous, et que nous paraîtrons puissants pour combattre l'œuvre de sa grâce et la rendre inutile ! Et n'est-ce pas là une grande contradiction que Jésus-Christ souffre encore de notre part au haut du ciel? N'est-ce pas là une persécution qu'il reprochait à Saul? N'est-ce pas lui-même être encore une fois rejeté des siens, être encore une fois rejeté de la terre, être encore une fois crucifié par les mains des pécheurs pour leur avoir apporté le salut? N'est-ce pas là essuyer les derniers traits de la contradiction prédite par Siméon? C'est de la part de son peuple : et ce peuple, c'est nous qui le sommes. Peuple ingrat et insensé ! Est-ce là ce que tu rends à Dieu ton Sauveur, pour la grâce qu'il t'a faite ?

Quelle grâce que celle de l'Evangile parmi les nations ! Et ces nations, c'étaient nos pères : et cette grâce est parvenue jusqu'à nous dans sa pureté et dans sa plénitude. Quelle grâce que celle de l'Evangile ! Elle a été donnée à nos pères dans l'abondance des miracles et de la vertu du Saint-Esprit. Quelle grâce que celle de l'Evangile ! Elle renferme pour nous, comme pour eux, toutes les richesses de la bonté de Dieu, et ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors célestes.

Quelle grâce que celle de l'Evangile ! Elle est plus grande que celle de la loi, et pour nous la donner, Dieu a rejeté les Juifs qui n'ont pu depuis ce temps-là rentrer dans

leurs anciens droits. Quelle grâce que celle de l'Evangile! Elle n'a pas été faite à tant d'autres peuples, qui demeurent encore assis dans les ténèbres, tout couverts des ombres de la mort. Quelle grâce que celle de l'Evangile! Elle a étonné le ciel, et l'enfer en a frémi de colère. Quelle grâce que celle du salut! Elle nous a été apportée d'en haut: un Dieu nous l'a prêchée: un Dieu l'a opérée: un Dieu nous l'a acquise au prix de son sang. Quelle grâce enfin que celle qui a recueilli et formé le peuple nouveau! C'est l'œuvre de Dieu, pour laquelle il a ébranlé le ciel et la terre: C'est l'œuvre de son Fils, dans laquelle il met sa gloire; et c'est cette grâce que nous méprisons! Et c'est ce salut que nous négligeons! Comprenons donc quelle contradiction Jésus-Christ souffre en ceci de notre part, et quelle peine aussi nous méritons.

Suivons cette économie de la grâce divine, que je viens de tracer, et nous verrons comment et en combien de manières nous sommes opposés à Jésus-Christ, à ce qu'il est venu faire et à ce qu'il a enseigné sur la terre; à quel point nous sommes ses contradicteurs. David, comme au nom du genre humain, avait crié à Dieu: *Je suis une brebis égarée qui se perd; cherchez-moi dans ce désert.* L'Evangile représente toute la race des hommes, sous cette même idée d'une brebis perdue. Dieu a écouté ce cri de la nature humaine, et il a envoyé son Fils dans le monde, afin que le monde fût sauvé par lui. Son Fils est donc venu chercher et sauver ce qui était égaré, et qui périssait: et nous ne voulons pas nous laisser trouver par sa grâce; et nous voulons périr. Nous fuyons ce bon Pasteur, nous nous jetons dans toutes sortes de chemins écartés pour lui échapper. Il crie en nous poursuivant; et nous endurcissons nos cœurs à sa voix, hâtant notre fuite. Il nous frappe avec sa verge, et nous ne voulons pas nous laisser ramener, jusqu'à ce qu'enfin il se lasse: il nous laisse, et nous périssons. Le Fils de Dieu est venu délivrer son peuple de ses péchés, et nous tirer de la main de nos ennemis, qui sont les vices de tant d'espèces. Et nous contredisons le Fils de Dieu en nous rendant volontairement esclaves du péché; nous nous plaisons dans le péché, nous vivons dans le péché, et la mort seule met fin à nos péchés. Nous nourrissons en nous les vices, nous en aimons la domination, nous en faisons les délices et la gloire de notre jeunesse, nous les suivons tour à tour, et nous en remplissons notre vie.

Jésus-Christ est venu nous donner la science du salut et conduire nos pas dans la voie de la paix; et par une contradiction parfaite, marchant dans la voie de la perdition, nous disons à l'ignorance: Vous serez ma lumière; et à l'erreur: Vous guiderez mes pas. Nous ne connaissons pas la voie de la paix, qui est celle des commandements; mais nous nous arrêtons à toutes sortes de voies mauvaises, et nous marchons jusqu'à la fin dans celles où il n'y a que trouble et qu'agitation, que douleur et qu'amertume. Jésus-Christ est venu nous apprendre à renoncer à la vie du monde et à ses passions; et nous, contradicteurs de Jésus-Christ par amour de ce monde, nous aimerions mieux renoncer à la vie; nous aimerions mieux, je frémis en le disant, renoncer au christianisme, renoncer à Jésus-Christ, que de renoncer à la vie du monde.

Tout l'Evangile nous dit que les passions du monde sont ces passions des infidèles auxquelles nous avons renoncé dans notre baptême: et nous regardons ces passions comme notre partage, parce que nous avons des engagements dans le monde. Est-ce là entrer dans les desseins de Jésus-Christ, ou le contredire et le rejeter? Jésus-Christ est venu nous apprendre à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, ce qui renferme toutes les vertus chrétiennes: et les vertus chrétiennes, sous le nom de dévotion, sont l'objet de notre mépris et de nos frayeurs; et les vertus chrétiennes par contradiction à la grâce de Jésus-Christ, nous les laissons à ceux qui sont spécialement consacrés à Dieu, et à celles qui font une singulière profession de piété dans le monde. Jésus-Christ nous a laissés dans l'attente de la bienheureuse espérance des chrétiens: Et si quelque chose nous attache, c'est la terre, et ses biens, et ses vanités; et si quelque chose nous fait peur, c'est la vie future, c'est le ciel, puisque le ciel est la vie future.

Jésus-Christ est venu faire de nous un peuple spécialement consacré à son service et sectateur des bonnes œuvres: Et nous servons la créature au lieu du Créateur; et notre vie, au lieu d'être remplie de bonnes œuvres et d'actions pour le ciel, sera trouvée pleine de plaisirs, d'amusements, d'occupations vaines, de soins de ce monde. Est-ce là entrer dans les conseils de Dieu, ou contredire Jésus-Christ et le renoncer?

Toute la grâce de l'Alliance sous laquelle nous vivons, consiste à réparer en nous les ruines de notre nature et à faire de nous en Jésus-Christ une créature nouvelle, un nouvel homme: *Nova creatura, novum figmentum.* (S. Léon.) Or, que fait le pécheur, et que fait le mondain pendant toute sa vie, que contredire ce conseil de miséricorde, s'opposer à cette œuvre de Jésus-Christ en lui, et en un mot manquer à sa grâce?

Que vous dirai-je davantage? Ce que Jésus-Christ a voulu, nous le rejetons; ce qu'il a fait, nous le détruisons; ce qu'il a aimé, nous le haïssons; ce qu'il a méprisé, nous le recherchons; ce qu'il a promis, nous le dédaignons; ce qu'il a enseigné, nous le combattons; ce qu'il a commandé, ou nous nous en moquons, ou, le recevant, nous ne le faisons pas. Quels serviteurs du Dieu très-haut! Quels disciples de Jésus-Christ son fils! Quel peuple! Nous continuons l'œuvre de nos pères. Juifs, pharisiens entre les Juifs! Et entre les pharisiens, au rang

de ceux qui ont tant fait souffrir Jésus-Christ pendant sa vie et qui l'ont enfin fait mourir sur une croix; au rang de ceux qui ont poursuivi Jésus-Christ dans toutes ses retraites, qui l'ont percé avec le fer, et qui verront celui qu'ils ont ainsi percé! *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan*, XIX, 39.) Quelle vue, mes frères! *Videbunt in quem transfixerunt.* Quels reproches! Quelle confusion en ce jour! et quelles plaintes sur nous-mêmes, alors inutiles! Nous verrons Jésus-Christ qui aura été le but contre lequel nous aurons tiré du matin au soir, depuis le commencement de notre vie jusqu'à la fin: nous verrons Jésus-Christ que nous aurons percé plus cruellement qu'il ne l'a été sur la croix, et d'une manière qui lui aura été plus sensible: *Videbunt in quem transfixerunt.*

Mes frères, nous cherchons quelquefois à nous effrayer nous-mêmes sur le péché par quelque circonstance plus odieuse; nous cherchons peut-être à nous retirer de la vie du monde, par quelque motif de religion plus pressant que tout ce qu'on nous prêche ordinairement: en voici un que l'esprit qui est dans les prédicateurs, le même esprit qui était dans les prophètes, m'a inspiré de vous mettre aujourd'hui devant les yeux: La contradiction de Jésus-Christ, et cette contradiction, hélas! ne cessera qu'avec l'iniquité, qui ne finira elle-même qu'avec le siècle. La contradiction sera toujours grande dans l'Église même, et les Juifs n'ont pas été *un peuple plus contredisant envers celui qui étendait ses bras vers eux, que nous ne le sommes.* Mais que chacun de nous, salutairement effrayé et justement indigné contre soi-même, y fasse cesser la contradiction. Que chacun de nous désormais s'observe bien davantage, pour ne prendre aucune part à la contradiction qui regarde la doctrine du Sauveur, à la contradiction qui touche sa grâce, à la contradiction qui attaque sa personne. Croyons en lui comme au Fils de Dieu, laissant tous les vains raisonnements que l'esprit humain voudrait faire contre des preuves évidentes. Croyons à la puissance de Dieu. Croyons à son amour, qui nous a donné son propre Fils; et toute autre chose que son propre Fils ne répondrait pas en effet à l'incompréhensible amour de Dieu, à cet amour traité par saint Paul d'excessif et d'élevé au-dessus de toute science; *Nimiam charitatem... supereminentem scientiæ.* (*Eph.*, II, 4; III, 19.) Croyons à la doctrine du Fils de Dieu, et craignons ces passions qui la combattent en nous, et qui nous la font contredire au dehors par nos discours et par nos maximes. Vivons selon la doctrine de Jésus-Christ; c'est répondre à sa grâce. Réparons par des œuvres contraires ce que Jésus-Christ a souffert de contradiction de notre part. Qui n'a, en effet, contredit Jésus-Christ par quelque endroit et dans quelque temps de sa vie? Qui ne l'a contredit, du moins en n'étant pas pour lui? car qui n'est pas pour ce bienheureux Fils de Dieu est contre lui: il l'a dit dans son Évangile. En réparation de cette iniquité, dont nul de nous, encore une fois, n'est entièrement exempt, déclarons-nous, et parlons avec courage pour Jésus-Christ. Travaillons pour sa gloire avec zèle: combattons pour ses intérêts avec force et avec persévérance; afin, qu'au lieu de la vengeance qu'il prendra un jour des contradicteurs, nous recevions alors de sa main la récompense des disciples fidèles. *Amen.*

SERMON XXI.

Pour le mardi de la Passion.

CONTRE L'ÉDUCATION MONDAINE DES ENFANTS.

Si hæc facis, manifesta teipsum mundo. (*Joan.*, VII, 4.)

Puisque vous faites des choses si merveilleuses, que ne vous faites-vous connaître au monde?

Voilà l'esprit du monde tout entier, et avec sa profonde malignité, dans ces parents de Jésus-Christ. Sans se mettre en peine dans le fond s'il était le Christ, Fils de Dieu, et prêts à abandonner cette cause quand elle lui attirera l'envie des Juifs, les mauvais traitements et la mort, ils ne pensent aujourd'hui qu'à mettre à profit pour eux la gloire qu'elle lui attire. Jésus-Christ faisait de grands miracles, et là-dessus ils lui disent: puisque vous faites des choses si merveilleuses, pourquoi vous renfermez-vous dans une province pauvre et éloignée? Paraissez sur le grand théâtre. Allez à Jérusalem, où les pontifes et les chefs de la nation vous honoreront, et vous feront des avantages pour ce monde, dont nous profiterons. C'est ce qu'ils taisent, et c'était au fond tout ce qu'ils se proposaient en poussant Jésus à se montrer dans le monde: *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo.*

Je me suis engagé, mes frères, à l'occasion de cette parole des parents de Jésus, charnels et enfants de ce siècle, de vous faire connaître quel esprit anime les gens du monde dans l'éducation de leurs enfants, et tout ensemble le malheur et le crime d'une pareille éducation. Un fils a de l'esprit, une fille a en elle ce qui plaît au monde; ils ont l'un et l'autre un nom, des richesses, ces talens ou ces avantages avec lesquels on réussit d'ordinaire dans le monde; dès là leur sort est arrêté. Ces enfants sont destinés au monde, sans qu'un père et une mère, qui se disent chrétiens, pensent seulement qu'il y a un Dieu au ciel à qui il appartient de diriger la voie de l'homme, et de le placer selon ses desseins; sans penser en aucune sorte pour ces enfants au salut de leur âme, ni même au repos de la vie, qu'ils pourraient trouver dans un état plus séparé du monde. Ils se le sont dit une fois à eux-mêmes, et ils le disent tous les jours à leurs enfants en quelque manière qui est entendue d'eux: Avec ces avantages humains vous êtes faits pour le monde, et il faut y paraître: *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo.*

Le monde ne se présente point à ces pères et à ces mères sous les couleurs affreuses sous

lesquelles Jésus-Christ nous le peint; ils font pourtant profession de croire à Jésus-Christ. Le monde ne se présente point aux yeux de ce père et de cette mère avec ses passions, avec ses vices, avec ses scandales, avec ses tentations et ses écueils; avec cette foule de gens qui s'y perdent, et qui auraient pu se sanctifier hors du monde. Ils l'ont vu avec ce faux éclat qui les a éblouis eux-mêmes dans leur temps; ils l'ont vu avec ce faux bonheur qui les a trompés, mais qui les tient encore enchantés; et sans autre réflexion, ils ont marqué à leurs enfants une place dans le monde. Avec de l'esprit, avec une figure agréable, avec du bien, avec un caractère propre à plaire au monde, auront-ils assez de vertu pour se préserver de la corruption qui règne dans le monde? Auront-ils assez de force pour se roidir contre les exemples, et n'être pas entraînés par le torrent de la vie du monde, au lieu qu'ils se seraient sauvés dans la retraite qu'eux-mêmes cherchaient? Ce ne sont là, encore une fois, ni les craintes, ni les inquiétudes d'un père et d'une mère qui ont l'esprit de ce siècle. Ils n'ont pas mis au monde des enfants aimables, ils ne les ont pas élevés avec soin et avec de grandes dépenses, ils ne leur ont pas amassé tant de biens pour être des serviteurs et des servantes de Dieu; il faut que ces enfants leur fassent honneur dans le monde; et qu'un père et une mère, qui se sont donné tant de peine pour eux, aient la consolation de les voir bien établis dans le monde, y paraître avec éclat, et en un mot y réussir: *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo.*

Voilà les pensées humaines d'où les pères et les mères aujourd'hui ne sortent point. Cette parole des parents charnels de Jésus-Christ exprime tout leur caractère, et renferme toutes leurs vues sur leurs enfants: *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo.* La première, la plus grande, la plus irréparable faute des pères et des mères, dans l'éducation de leurs enfants, c'est cette destination au monde qu'ils en font sans égard à leur salut, sans preuves de vocation, et souvent contre les preuves manifestes de leur vocation à un autre état. Tout le reste n'est qu'une suite de cette destination au monde; on élève dans l'esprit du monde des enfants qu'on destine au monde. Ne précipitons point le détail de cette éducation mondaine; je vais vous l'exposer tout entière dans les deux parties de ce discours. On élève des enfants pour le monde par une complaisance qui est criminelle; on les élève en mondains par un esprit du monde qui est encore plus mauvais que la simple complaisance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité certaine, annoncée dans tous les temps au peuple de Dieu, et prêchée hautement dans l'Eglise, mais que le monde connaît peu, et qu'il ne croit point, qu'un chrétien n'est pas du monde, même dans les professions qui engagent le plus dans le monde. Les saints l'ont dit; mais les saints sont-ils écoutés quand ils parlent des choses du monde? Jésus-Christ l'établit comme une des maximes fondamentales de son Evangile; mais croit-on à Jésus-Christ lui-même, quand il parle contre le monde? On est homme du monde; c'est sous ce nom qu'on a été élevé, c'est sous cette idée que l'on se regarde. On ne renonce pas tout à fait pour cela à son christianisme; mais on le met après tout le reste, plaisirs, soins, affaires de ce monde; et par cette préférence déclarée de toutes les choses du monde, le christianisme devient comme étranger à la profession humaine. On l'oublie, ou on le néglige pour tant d'autres devoirs, vrais ou prétendus, qu'on a à remplir comme homme du monde; et par là on est chrétien sans l'être, ni par l'esprit, ni par le cœur, ni par les œuvres.

Comme on a été élevé soi-même et comme on voit que les autres élèvent leurs enfants, on élève les siens. Ils sont destinés au monde; on n'a pas pensé à en faire des prêtres ni des religieux, il faut bien qu'ils voient et qu'ils soient vus du monde; qu'ils soient formés et dressés aux manières du monde, pour n'être pas empruntés et ridicules dans leur état de gens du monde. Tel est aujourd'hui le système des sages mêmes du monde; et ce parti leur paraît si raisonnable, que quand on leur fait connaître ce qu'il y a de mauvais et de contaire aux lois du christianisme dans une éducation selon les principes du monde, ou la chose leur paraît peu digne d'attention, ou ils vous répondent froidement; il faut pourtant bien que ces enfants destinés pour le monde, soient élevés selon le monde.

Voilà donc où en sont venues les mœurs chrétiennes. L'aurait-on cru dans ces anciens temps du christianisme? Autrefois, quand on était chrétien, on n'était que chrétien, tout le reste se confondait dans cette première et essentielle qualité; aujourd'hui, quand on est homme du monde, quoique chrétien, on n'est qu'homme du monde; et tout le reste, jusqu'au christianisme, se perd dans ce caractère d'homme du monde. Autrefois, un père chrétien n'avait qu'une sollicitude et comptait n'avoir qu'une obligation au sujet de ses enfants, qui était de les laisser après lui aussi chrétiens, et s'il se pouvait, plus chrétiens que lui; aujourd'hui, une mère, femme du monde, mais se disant toujours chrétienne, croit n'avoir qu'une chose à faire dans le monde, quand son temps est passé, c'est de laisser après elle une fille qui lui ressemble dans le goût qu'elle aura pour le monde, et qui la passe, s'il se peut, dans le goût que le monde aura pour elle. On parle cependant ici de christianisme, on en fait de temps en temps des leçons, on paraît même quelquefois faire des reproches à une fille, car, dit-on, il faut avoir un fonds de religion; mais tout ce christianisme terrestre, humain, formé sur les idées d'une femme du monde, accommodé au goût du monde, n'est qu'une

légère superficie pour couvrir un fonds du monde, qui est mauvais.

Voilà, mes frères, l'esprit du monde; voilà les pensées des gens du monde, voilà leurs mœurs. Si quelqu'un dans le monde veut s'écarter de cette manière d'élever des enfants, il y passe pour bizarre; on le traite hautement d'insensé, on révolte contre lui son fils et sa fille; et si la mère est susceptible des mêmes impressions contre son mari plus chrétien qu'elle, c'est la discorde que le monde met dans une famille. Un père et une mère ont eu le malheur de donner de mauvais exemples dans leur jeunesse. Revenus de leur erreur, et voulant réparer leur faute, ils s'attachent à élever leurs enfants selon d'autres règles que celles qu'on leur a vu suivre; quel ridicule ne leur donne-t-on pas dans le monde, quels traits piquants on leur lance! quels souvenirs odieux on leur rappelle à toute heure! Que de remontrances, sous un nom de sagesse, de la part des amis et des proches!

Je le dis, et on le voit: la plus grande tentation à laquelle il faille s'attendre de la part du monde en se retirant de la vie du monde et embrassant la piété, c'est au sujet de l'éducation chrétienne qu'on voudra alors donner à des enfants. Vous avez fait votre temps, vous dira le monde, vous avez passé votre jeunesse agréablement, et vous voulez que vos enfants la passent tristement, renfermés dans votre maison à entendre parler dévotion du matin au soir, vous suivant à l'Eglise, et n'allant ni aux assemblées, ni aux fêtes du monde, parce que vous n'y allez plus! cela est ridicule et cruel tout à la fois. Ainsi le monde approuvera la retraite qu'a faite une mère à un certain âge, ce renoncement entier à la vie du monde qu'elle a comme déclaré au monde; mais il veut que cette mère, par bon sens et par raison, ait conservé un fonds du monde pour ses enfants qui sont dans l'âge des plaisirs et de la vie du monde.

Il y a ici deux choses à faire voir à ces pères et à ces mères qui sont chrétiens, mais qui ne le sont pas assez pour résister, au sujet de l'éducation mondaine des enfants, soit aux inclinations de ces enfants, soit aux plaintes du monde. Le fond de cette complaisance, à laquelle un père et une mère sont portés, ou que le monde exige d'eux pour leurs enfants, est mauvais; les choses en particulier que le monde demande, ou qu'un père et une mère du monde souffrent à leurs enfants, sont mauvaises.

Le mauvais fond de cette complaisance est ou un amour déréglé de ses enfants, ou une crainte excessive du monde, ou un lâche ménagement pour le monde, sous une apparence de sagesse. Allons à la source: le mauvais amour de soi-même est le principe de cet amour déréglé des enfants. On s'aime soi-même, on regarde ses enfants comme soi-même, autant qu'une autre chose peut être nous-mêmes; ainsi l'amour déréglé qu'on a pour soi-même se répand tout entier dans ses enfants. Ce mauvais amour, quand il est affaibli en nous, parce que ce qui lui servait de pâture lui manque, santé, beauté, égards, flatteries du monde: cet amour, dis-je, revit dans cette fille, autre soi-même, qui a et la jeunesse et la beauté; que le monde goûte et qu'il caresse. Et comme la mère n'a pas pu résister pour elle-même au goût qu'elle avait pour le monde, et à l'empressement que le monde avait pour elle, tout cela étant maintenant changé et comme mort pour elle, il faut qu'elle le fasse revivre dans une autre soi-même, qui est sa fille. Une mère paraît entièrement morte à la vie du monde: elle en déplore hautement le goût dans celles qui l'ont; elle en fait le sujet de sa pénitence, ou du moins de ses confessions, ayant eu ce goût elle-même; mais cet amour de soi-même, qui survit au goût pour le monde, rend plus facile et plus complaisante pour une fille qu'on aime comme soi-même, et qui a le goût du monde. On a horreur de tout ce qu'on a fait dans le monde dans ses jeunes années: cependant, au crime près, s'il y en a eu, qu'on éloigne de la pensée, on se représente soi-même à soi-même dans les promenades, aux spectacles, dans cette assemblée, dans ce bal; parée, brillante, embellie par l'art, flattée des uns, et, ce qui est plus flatteur, piquant les autres de jalousie. On se représente soi-même flattée par soi-même, transportée de joie quand on s'étudiait à plaire au monde, et qu'on était en effet au gré du monde; et alors tout cet amour du monde qui nous a quittés pour nous-mêmes, passant dans cet autre soi-même, on ne se sent plus assez de force pour résister à sa fille, parce que c'est résister à soi-même dans une chose où l'on ne pèche plus en soi-même, et où l'on trouve cependant du plaisir dans une autre soi-même. On ne résiste plus: mais alors, demeurant pour soi-même morte au monde, ce qu'on a pris pour son partage; on y vit encore dans cette autre soi-même, ce qu'on ne peut pas tout à fait quitter.

Voilà donc la situation d'une mère qui a quitté le monde, qui vit avec édification dans le monde, qui prêche le monde toutes les fois que le monde se met à portée de ses instructions, qui prêche sans cesse ses enfants au sujet de la vie du monde. Sans se lasser de prêcher, elle se lasse de se contredire soi-même, de se résister à soi-même dans la personne de ses enfants; elle se lasse de résister aux représentations que lui font ces enfants et qu'ils lui font faire: elle se lasse de résister à leur chagrin et à leur tristesse trop marquée. Elle raisonne avec elle-même, et elle s'adoucit. Elle dispute avec ses enfants, et elle tient bon pendant quelque temps; mais enfin elle se relâche, parce qu'elle s'aime elle-même d'une manière tout humaine dans la personne de ses enfants. Elle s'aime elle-même d'une manière toute charnelle dans ses enfants, et en voici la preuve: moins sensible à la gloire et à la

satisfaction d'élever ses enfants chrétiennement, à la consolation qu'en ressentaient les gens de bien, elle l'a été bien davantage aux reproches qu'on lui faisait, ou plutôt qu'elle se faisait à elle-même de ne pas mettre sa fille comme les autres, et elle a cédé à cette peine. Moins sensible à la vertu où cette fille commençait à marcher, et où elle paraissait devoir se soutenir, elle l'a été bien davantage au chagrin de sa fille moins au gré du monde, parce qu'elle ne l'élevait pas dans le goût du monde. Presque aussi triste que sa fille, consultant celui-ci, faisant sentir les inconvénients à celui-là, répondant aux raisons de cet autre, tâchant, par toutes ces raisons, d'apaiser sa propre conscience, et y ayant réussi, elle permet et elle souffre à sa fille mille choses dont nous ferons bientôt voir l'odieux et le mauvais. Une fille de son côté, pour en obtenir encore davantage, paye sa mère de complaisance à l'égard de certains exercices de piété, et la mère est contente ; et la mère se sait bon gré de son côté des complaisances qu'elle a pour sa fille. Elle l'ajuste, du mieux qu'elle peut, avec la dévotion dont elle fait profession : elle entremêle ses permissions de bonnes instructions qu'on écoute, et qu'on ne suit pas : elle prend de certaines précautions qui ne servent de rien, parce qu'on la trompe, et qu'au fond elle fait tout ce qu'il faut pour être trompée : elle se repose sur la sagesse et la retenue qu'elle a inspirées à sa fille ; et sa fille dans le monde commence par oublier et les leçons et les exemples de sa mère, et s'oublie ensuite elle-même et sa piété.

Ainsi s'élève pour le monde, ainsi se trouve toute dressée pour le monde, au sortir de la maison paternelle, et sera trouvée peut-être trop du monde, dans la maison de son mari, une fille qu'on a vue bien plus souvent à l'église avec sa mère qu'aux spectacles ou aux autres assemblées du monde ; une fille qu'on a vue bien plus souvent à communier et faire d'autres saintes actions qu'on ne lui a vu faire les œuvres du monde.

Ecoutons les mauvais raisonnements du monde avec ses plaintes. Il faut donc contredire toutes les inclinations de ses enfants, qui se portent toutes au monde? Il faut donc remplir sa maison de plaintes et de mauvaise humeur? Il faut donc se faire moquer de l'étranger et se faire haïr de sa propre famille? Il faut donc s'ôter à soi-même la plus touchante satisfaction de la vie et la plus douce consolation du cœur, qui est celle de tenir encore au monde par des enfants applaudis et aimés du monde? Il faut tout cela, puisqu'il faut renoncer à soi-même dans le christianisme, et par conséquent à la satisfaction mondaine qu'on peut tirer de ses enfants. Il faut, quand on est engagé dans le mariage, se sauver soi-même et sauver ses enfants, en procurant qu'ils vivent dans la piété : ce qui ne se peut pas avec une éducation mondaine. Il faut, quand on est chrétien et qu'on croit à l'Evangile, aimer ses enfants jusqu'à leur résister, jusqu'à leur faire verser des larmes, jusqu'à les haïr, au sens que l'Evangile l'entend ; jusqu'à leur être cruel ; jusqu'à être leur persécuteur et leur tyran, au sens que le monde le prend et qu'il le dit.

Développons l'endroit de l'Evangile que je viens de citer. *Si quelqu'un vient à moi*, dit le Fils de Dieu, *et qu'il ne haïsse pas son père et sa mère, sa femme, ses fils, ses frères, et même sa propre personne, il ne peut être mon disciple.* Dans le fils, haïr son père et sa mère, c'est quand un père ou une mère le détourne de Jésus-Christ et cherche à lui ravir le salut, fuir, si la chose est possible, ce père et cette mère, lui résister, lui refuser l'obéissance dans ce qui est contre Dieu, craindre ses caresses et le regarder lui-même comme si c'était un ennemi, et non pas un père. *Odiendo et fugiendo nesciamus.* (S. Grég.; Bed.) Dans le père et la mère, haïr son fils et sa fille, c'est quand un fils et une fille se détournent de Jésus-Christ et du salut, les mortifier, les réprimer, les renfermer dans la maison, les attacher à ses côtés, résister à leurs sollicitations, à leurs caresses et à leurs plaintes ; et, en un mot, quelque violence et quelque peine qu'il en coûte, leur être contraire, comme si on était leur ennemie et non pas leur mère. Voilà la haine évangélique, qui vaut mieux que l'amour humain. Voilà la règle de Jésus-Christ, qui est plus certaine que celles du monde. Voilà la loi pour tous les chrétiens, gens du monde et autres, contre laquelle ne prescriront ni l'exemple universel, ni les raisons particulières, ni les temps, ni les lieux, ni les différentes manières de penser des hommes.

Vous surmonteriez votre affection : vous vous sentez assez de froideur naturelle, ou assez de religion pour cela ; mais vous êtes redevable au monde, au milieu duquel vous vivez. Vous êtes redevable au monde ! Est-ce à ses discours, est-ce à ses représentations, est-ce à ses reproches, est-ce à ses censures? Car enfin le monde ne vous fait point là-dessus les dernières violences. A quoi que ce soit de toutes ces choses que vous cédiez, cela vient du mauvais : *A malo est.* (*Matth.*, V, 37.) Cela vient de l'esprit du monde qui est en vous. C'est une faiblesse du mondain, si ce n'est pas une faiblesse de père. C'est une faiblesse de femme qui a retenu bien des choses du monde, en le quittant, si ce n'est pas une faiblesse de mère qui commence à aimer davantage ses enfants humainement, quand elle commence à s'aimer moins elle-même de cette manière. C'est une faiblesse que la piété ne souffre point, puisque l'Ecriture, sous le nom de timidité, la confond avec les meurtres, avec les empoisonnements, avec les vices impurs et toutes ces autres iniquités qui précipitent dans l'étang de feu et de soufre. C'est une faiblesse que le monde lui-même condamnerait, s'il s'agissait de quelque chose du monde, et dont il se moque en lui-même, quand il en a triomphé en ce qui regarde Dieu et la piété.

Grands assauts, pour ne pouvoir pas y résister! Puissantes raisons, pour ne pouvoir pas les mépriser! Répondez-vous à vous-même. Auriez-vous été bien ébranlé, et de ces attaques, et de bien meilleures raisons, si on vous les avait alléguées en faveur de la piété, quand vous étiez du monde? Voyez si ceux et celles qui sont encore du monde sont bien touchés et des discours pieux qu'on leur fait et des raisons chrétiennes qu'on allègue pour les engager à agir contre les règles du monde : c'est donc que l'esprit du monde est plus fort dans les hommes et les femmes du monde que l'esprit du christianisme dans les hommes et dans les femmes qui se croient bons chrétiens. Mais je ne sais, quand on n'est pas aussi fort dans sa foi ou dans son christianisme, qu'un mondain l'est dans ses principes du monde, si on est vraiment bon chrétien Discours, railleries, censures, reproches de la part du monde ennemi de Jésus-Christ, ennemi de la piété, ennemi de tout bien, ennemi de ses amis et de ses proches. Qu'est-ce que tout cela fait à un chrétien qui n'est pas du monde? qu'est-ce que tout cela fait à un homme devenu chrétien et qui ne veut plus rien avoir de commun avec le monde? Et s'il cherche encore à plaire au monde par sa complaisance, dans une chose d'une conséquence aussi grande, est-il serviteur de Jésus-Christ? Ce n'est pas du moins ce que pensait saint Paul : *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Gal.*, I, 10.) Un homme, devenu chrétien, craint-il de déplaire au monde? Par cette crainte, il tourne sa tête en arrière. Agit-il contre ses lumières? Agit-il contre les règles de l'Evangile? Agit-il contre le salut de ses enfants, dans ce qu'il leur permet? Certainement il n'est pas bien attaché à Dieu; certainement il n'est pas propre pour le royaume des cieux; certainement il n'y a pas en lui de quoi faire un défenseur des lois chrétiennes, et dès là il n'est point propre au royaume de Dieu; certainement il n'est pas au-dessus des tentations faibles et humaines, et par conséquent il n'est pas même dans le plus bas degré de la piété. Des discours, des censures, des railleries, des reproches à soutenir de la part des mondains, voilà en effet de grandes tentations pour y succomber, quand il faut, pour être serviteur de Jésus-Christ, soutenir comme lui toutes sortes de contradictions de la part des pécheurs et résister, comme les martyrs, jusqu'à l'effusion du sang, au monde armé de ce qu'il a de plus terrible!

Une partie essentielle de la piété chrétienne est le projet suivi d'élever des enfants selon les règles et les lois du christianisme. Je rougis de dire ici une partie des raisons qu'on nous allègue contre ce devoir, tant elles sont méprisables dans des bouches chrétiennes; tant elles ressentent l'extinction du christianisme, dans les chrtéiens d'aujourd'hui. Un jeune homme, dit-on, n'est bon à rien dans le monde quand on l'a élevé dans la séparation du monde, qu'on ne l'a pas produit de bonne heure dans le monde avec les moyens d'y être goûté et d'y réussir. C'est-à-dire, qu'un jeune homme ne fera pas tout d'un coup un certain bruit dans le monde; qu'il faudra un peu plus de temps, que le monde aura un peu plus de peine à en faire un libertin, un homme sans mœurs, un corrupteur de l'innocence, un étourdi, un extravagant, un dissipateur qui se ruinera avec éclat, qui saura en peu d'années par ses folies se préparer un reste de vie honteux et misérable. Une fille n'est propre à rien dans le monde, quand elle a été élevée dans ces principes austères de la vertu, et qu'elle les a goûtés; quand on n'a pas orné son esprit et formé sa personne par une certaine éducation du monde. C'est-à-dire qu'une fille n'entrera point dans le monde avec ces funestes talents qui perdent tout d'un coup une femme dans le monde, avec ces principes qui en font bientôt un monstre; c'est-à-dire, qu'une fille ne sera pas tout d'un coup dans le monde une joueuse outrée, une danseuse renommée, une femme folle des spectacles et de toutes sortes de parties de plaisir, sans règle et sans bienséance; une femme qui provoquera les hommes à la débauche, qui les passera dans la licence des discours; une femme qui se moquera d'une mère, qui ne craindra ni père ni mari, qui sera la honte de l'un et le fléau de l'autre, qui mettra au monde des filles semblables à elle, et les laissera au monde plus vicieuses qu'elle. Mais, dit le monde, ce sont précisément celles qui auront été plus retenues par une mère dévote, qui s'échappent à de plus grandes licences, et poussent plus loin le dérèglement, quand elles sont à elles-mêmes dans le monde. Cela peut arriver, et cela arrive; ôtons-en les exemples de devant nos yeux. Mais cela est-il dans le cours ordinaire? Cela sera-t-il imputé à une mère chrétienne? Parlons vrai, et que le monde enfin nous le dise. Quelle femme, pour l'ordinaire, est la consolation et la gloire de son mari, l'ornement et tout ensemble le soutien de sa famille? Quelle est la femme dont le nom passe aux races futures? Est-ce celle qui a été élevée dans le goût et l'esprit du monde, ou celle qui, sans être élevée pour des terres sauvages, est formée sur les règles et les principes de la vie chrétienne?

Une raison qui frappe davantage dans la bouche des mondains avec le tour qu'ils lui donnent, c'est la singularité. La singularité, qui, quand elle est poussée trop loin dans les choses qui ne regardent ni le fond des mœurs, ni les apparences chrétiennes, peut être un défaut, en ce qui regarde l'un ou l'autre, est une grande vertu, quand elle s'éloigne de l'affectation. C'est la vertu des femmes et des filles chrétiennes, c'est la vertu uniquement prêchée dans l'Evangile, car toute la doctrine de Jésus-Christ se réduit à ce point : Ne faites point comme les hommes de ce monde. Voilà cependant le grand reproche et la grande plainte du monde : la singularité. Voilà par où le monde

s'efforce de rendre la piété ridicule; et de quoi, au défaut d'autres reproches, il fait la tache des familles chrétiennes, et de l'Evangile lui-même. On aurait été bien reçu, dans les temps du judaïsme, à faire un reproche à Eléazar, à Tobie, à Sara, à une mère des Machabées! Comment auraient pris un pareil reproche, à la naissance du christianisme, ces veuves et ces femmes que saint Paul avait formées à la piété par ses instructions, et encore longtemps après, ces saintes mères retirées à Bethléem avec leurs fils et leurs filles, qu'elles croyaient avoir retirés du milieu de la peste et de l'embrasement, en les retirant du monde? La singularité, dans un temps où elle est attaquée de front, la singularité, dans un temps où tous se piquent de marcher dans les voies battues, voilà, pères chrétiens, mères chrétiennes, par où il faut faire marcher vos enfants, y marchant vous-mêmes à leur tête, sans affectation et sans hypocrisie, mais aussi sans honte et sans crainte.

Mais peut-être que ce que le monde demande, ou ce que des enfants exigent de la complaisance d'une mère et de l'amitié d'un père, n'est pas si répréhensible, et que le christianisme peut le tolérer; c'est ce que nous allons maintenant examiner. Les gens du monde se jettent dans des discours vagues, ils relèvent par de belles couleurs, et couvrent par de grands mots les plus grands vices de l'éducation des enfants. Faut-il, dit-on, que des enfants destinés au monde y entrent sans en avoir une certaine connaissance et un certain usage? cela serait même dangereux. Il faut que le temps de la jeunesse se passe, et le sage s'éloigne également là-desus et d'une excessixe facilité, et d'une trop grande rigidité à l'égard des enfants. Voilà de grands mots en effet; mais pressons cela et examinons-le par des règles et des principes, pour voir si le christianisme d'un père et d'une mère n'en souffre point trop, et si le salut des enfants n'en dépend pas.

On exige d'une mère qui s'est tout à fait retirée du monde, ou qu'elle y rentre pour ses filles, ou du moins qu'elle les confie, pour les mener dans le monde, à quelque amie ou à quelque parente sage. Le premier principe de conduite d'une mère chrétienne, dans l'éducation de ses filles, est de ne pas les éloigner d'elle, et de s'en fier plutôt à sa propre vigilance qu'à la sagesse d'autrui. Elle sait qu'on lui demandera compte comme à la gardienne de sa fille, de ce qui se sera passé pendant que sa fille a été hors de dessous ses yeux, pendant son sommeil même. *Custos, quid de nocte?* (*Isa.*, XXI, 11.) Une mère n'est que demi-chrétienne, ou pour mieux dire, une mère n'est guère chrétienne, qui, pour vaquer à ses dévotions, laisse sa fille courir dans le monde, sur sa bonne foi, ou sous la conduite toujours faible d'une étrangère. Une mère s'expose encore plus à la censure du monde lui-même, en laissant aller librement sa fille dans le monde sans elle, qu'en la retenant avec elle dans sa maison sous une garde sévère.

La mère se laisse gagner par des persécutions domestiques; et voilà sa fille, avec un fond de sagesse, instruite de sa religion, armée de bonnes leçons contre les tentations du monde, qui entre dans le monde. Je ne sais quoi de contagieux lui frappe d'abord le cœur, et le monde qu'on lui avait représenté si dangereux pour la vertu, lui paraît d'abord bien aimable pour le commerce; les dévotions de sa mère lui paraissent insupportables, et les assemblées du monde où l'on se réjouit, occupent tout son esprit et attirent tous ses vœux. On vient à bout des difficultés d'une mère à force de la traiter de singulière et d'excessive; un père s'en mêle. Ah! mère trop facile, vous deviez vous souvenir que dans ces assemblées, devenues encore plus licencieuses depuis vos vos jeunes années, le cœur de sa mère avait commencé à se pervertir : ***Ibi corrupta est mater tua*** (*Cant.*, VIII, 5); que là le cœur de sa mère avait pris cette violente passion pour le monde qui fait aujourd'hui le sujet de vos gémissements : ***Ibi violata est genitrix tua.*** (*Ibid.*)

Vous deviez bien comprendre que, dans ces assemblées où l'on oublie si volontiers son christianisme, et où il serait, pour ainsi dire, hors de sa place, où une jeune personne ne pense qu'à se faire regarder, et ne travaille qu'à se faire aimer; où, au milieu des exemples des personnes plus âgées, elle se dépouille peu à peu de ces craintes qu'inspire la religion, et de ces manières réservées auxquelles la sagesse du monde l'avait élevée; où, parmi ces leçons, qui se joignent presque toujours aux exemples, une jeune personne apprend bientôt à ne s'effaroucher plus de rien et à répondre à tout; vous deviez, dis-je, comprendre que dans ces assemblées du monde votre fille perdrait toute sa piété, comme vous l'y aviez perdue; qu'elle s'y remplirait de l'amour du monde, comme vous vous en étiez remplie : ***Ibi corrupta est mater tua : Ibi violata est genitrix tua.***

On souffre qu'une mère élève ses filles dans la piété, mais comme ces filles seront un jour dans le monde, et qu'elles n'apprendront pas le monde avec leur mère, il leur faut souffrir des compagnes, il leur faut chercher des amies élevées dans la sagesse du siècle. Vous liez vos filles avec des amies dont le fonds est l'esprit du monde, et qui, dans leur sagesse même, ont pris tout le venin de l'éducation mondaine; que faites-vous? Avec ces filles de Chanaan, vos filles apprendront les histoires du monde, elles en apprendront les manières, elles en apprendront les œuvres : *Commisti sunt inter gentes et didicerunt opera eorum.* (*Psal.* CV, 35.) Avec ces filles de Babylone, vos filles apprendront encore mieux ce que la nature leur a déjà trop appris, à être vaines, curieuses de parures, amoureuses d'elles-mêmes, cher-

chant à plaire, tendant des piéges aux hommes, ardentes pour le plaisir, éprises de ce que vous leur défendez, folles de ce que vous leur retranchez; elles apprendront à vous haïr, à se moquer de vos leçons, à mépriser vos exemples, à détester et la conduite que vous tenez sur elles, et la manière dont vous les faites vivre. Avec ces filles de l'Egypte, vos filles apprendront cette sagesse du monde, qui consiste à allier un peu de vertu avec beaucoup d'esprit du monde, ce que le monde élève au-dessus de tout et que la religion rabaisse au-dessous des œuvres des infidèles : *Commisti sunt inter gentes et didicerunt opera eorum.*

On est soi-même dans des sociétés d'amis, dans des liaisons de familles qui occasionnent assez souvent des repas et des assemblées; peut-on se refuser à ces sortes d'engagements, et ne suffit-il pas d'y porter sa piété et de prémunir une fille par de bonnes leçons? Que vous dirai-je que vous n'ayez vu dans la plupart des mères et dont vous ne soyez peut-être vous même l'exemple? Dans ces occasions, une mère se relâchant de sa sévérité; un père, un parent, un ami mondain, excitant la compagnie à ce qu'on appelle se réjouir; une jeune personne y étant trop portée d'elle-même, et tout l'y invitant, on chante des chansons profanes et trop libres, on écoute mille folies, on les dit et on les souffre, la présence de la mère autorisant tout. Tout cela, dit-on, n'a pas de suite, et au sortir de là une fille bien élevée reprend aussitôt la gravité des mœurs chrétiennes. Qu'on est bon de penser ainsi de cet âge et de ce sexe! Vous ne voulez donc pas vous apercevoir de la suite de ces parties de plaisir, où l'on a respiré l'air du monde? Vous ne voulez donc pas voir votre fille, depuis que vous la conduisez plus facilement à ces assemblées d'amis, perdant de jour en jour le goût de la piété, et non-seulement devenue plus vive pour le plaisir, mais moins honteuse et plus rassurée sur mille choses, qui auparavant la blessaient et l'effrayaient?

Il faut du relâche et quelque divertissement à des jeunes gens, dit la sagesse du monde. La piété ne combat pas cela; mais il faut, dit la piété, chercher à de jeunes gens qui sont chrétiens, des plaisirs innocents pour les délasser. Et où sont les plaisirs innocents, quand ce sont ces plaisirs du monde que les jeunes gens cherchent, ou qu'on demande pour eux? Est-ce les spectacles de l'une ou de l'autre espèce? Est-ce ce théâtre où un acteur efféminé et une actrice effrontée chantent les crimes des dieux et les vices des grands hommes? Ce théâtre, dont toute la morale consiste à prêcher l'usage licencieux de la jeunesse, la consécration des beaux jours à l'amour profane, en même temps qu'on s'y étudie à le faire entrer par tous les sens? Est-ce cet autre théâtre contre lequel je ne me lasserai point de parler, parce que le monde ne se lasse point de le justifier, et qu'il voudra bientôt le conseiller à la piété chrétienne, comme il le conseille à la vertu mondaine? Ce théâtre, où tout paraît plus sage et plus honnête, mais où tout jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la sagesse, jusqu'à la sainteté, est infecté de l'esprit du paganisme? Ce théâtre tout empoisonné d'une fausse vertu, tout plein des erreurs et des passions du siècle, où la séduction qui y opère facilement le déguisement du vice, vous entraîne doucement dans la passion; et où la passion, par ces voies qui y sont aplanies jusqu'au bord du crime, quand elle vous a conduits là, vous précipite comme malgré vous dans le crime? Mais enfin si quelqu'un n'a pas perdu tout à fait les bonnes mœurs au théâtre, qui y a conservé son cœur pur de ce siècle et de ces différentes passions? ce qui est y perdre la piété.

Où sont ces plaisirs innocents? Est-ce le bal, ce divertissement le plus pernicieux aux bonnes mœurs? Ce divertissement, où au milieu d'une espèce d'enchantement, de tant d'objets qui frappent, de tant de tentations qui pressent, Satan y agissant plus puissamment que partout ailleurs, toutes les bonnes résolutions s'oublient, et toutes les précautions qu'on aurait voulu, par une imagination puérile, faire servir de rempart, se trouvent plus faibles que le péril et les attaques? La danse, toujours moins sérieuse qu'il ne convient à des sectateurs de l'Evangile, et qui aujourd'hui est sortie de toutes les bornes, qui ne peut qu'inviter au mal qu'elle exprime, sera donc un divertissement qu'on ne peut sans trop de sévérité interdire à des enfants? Apprenez, gens du monde, mais qui voulez passer pour chrétiens, qui vous en attribuez peut-être le nom à l'exclusion des véritables serviteurs de Jésus-Christ, ce qu'a écrit là-dessus un homme qui ne fut jamais trop ennemi des maximes du monde (3), même quand il s'en fut retiré, et qui en un mot ne fut jamais suspect en matière de réforme : « Les saints l'ont dit, les Pères l'ont enseigné; mais je crois, dit cet auteur dans un écrit adressé à ses enfants, que l'autorité d'un homme qui a été dans le monde, est encore ici d'un plus grand poids; je crois donc qu'on ne peut pas aller au bal, ni y conduire ses enfants, quand on est chrétien; et que des jeunes gens qui ont bien de la peine, dans un entier éloignement des plaisirs du monde, à conserver la pureté des mœurs, la perdront infailliblement dans un plaisir où tout attaque de près, et avec des armes puissantes, l'innocence de la jeunesse. » Vous ne craignez ni le danger auquel vous exposez la vertu de votre fille, ni le péril qu'elle peut y faire courir à la vertu des autres. Tout est donc ôté de devant vos yeux, et la faiblesse humaine, et l'extrémité du danger où elle est exposée ici, et les exemples malheureux que nous en avons! Vous avez donc oublié jusqu'à cette danseuse de l'Evangile qui mit Hérode hors de sens, et sa

(3) ... *utin.*

danse qui fit perdre la tête à Jean-Baptiste?

Qu'y a-t-il d'innocent, ou seulement de moins périlleux dans les divertissements que la jeunesse recherche avec tant d'ardeur, et hors desquels elle trouve tout ennuyeux et triste? Est-ce les fêtes du monde ou les promenades publiques? La vanité du monde qui y est étalée tout entière, entre par les yeux; et trouvant des cœurs si fort préparés à la vanité, trouvant déjà tant de vanité dans le cœur d'une jeune personne, y fait d'étranges ravages, l'occupe tout entier, et n'y laisse plus de place pour la piété. Le dessein de voir est-il sans danger? Le désir d'être vu dans cet état étudié et arrangé, dans l'état que l'on a cru le plus propre à éblouir les yeux et à pénétrer jusqu'aux cœurs, est-il innocent, et n'expose-t-il à rien de fâcheux? Souvenez-vous, filles, et souvenez-vous, mères, de Dina, cette malheureuse fille de Jacob.

Il faut donc, selon cette morale, sevrer les enfants de tous les plaisirs? Oui, de tous les plaisirs du monde, parce que le monde, à commencer par ses plaisirs, est tout dans le mal : *Mundus totus in maligno positus est.* (I *Joan.*, V, 19.) Il faut donc jusqu'au jour qu'ils seront établis dans le monde et qu'on n'en sera plus chargé d'une certaine façon, les tenir séparés du monde? Que vous dirai-je de contraire après tout ce que je viens de vous dire, et que vous avez senti, et que vous avez compris? Mais ce n'est pas la sévérité des lois chrétiennes qu'il faut accuser : c'est la malice des enfants; c'est la malignité du monde, sa contagion, sa corruption, la dépravation de notre siècle plus grande et celles de nos mœurs plus manifeste. Il faut donc, pour être père et mère chrétiens, choquer le monde en tout, n'écouter la nature en rien, se faire des règles à part, être le perpétuel contradicteur de son fils, la gardienne importune de sa fille, père cruel, mère odieuse! Il faut élever les enfants dans la piété, les conserver dans l'innocence, empêcher qu'ils ne se remplissent de l'esprit du monde; voilà la première et la plus essentielle obligation d'un père et d'une mère qui croient à l'Evangile; voilà la fin du mariage chrétien; voilà la gloire devant les hommes d'un père et d'une mère de famille; voilà leur œuvre aux yeux de Dieu.

La piété sait conduire habilement cette œuvre avec une force douce et une douceur forte; elle la commence de bonne heure; et l'affection des enfants qu'elle a soin de gagner, croissant dans leur cœur avec la piété, les enfants au lieu de contredire là-dessus le père et la mère, secondent tous leurs desseins. Mais, encore un coup, les règles sont ici les maîtresses, et la vraie piété ne les ploie point. Si la coutume y répugne, si le monde s'en plaint, si des enfants en murmurent, la piété sent cette contradiction, elle y apporte le meilleur remède qu'elle peut; mais elle s'en tient à la règle et au devoir capital, qui est de ne pas élever des enfants dans l'esprit et les passions de ce monde. C'est contre ceux qui s'attachent à élever ainsi leurs enfants que je vais parler avec plus de force dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il règne aujourd'hui dans le monde, au sujet de l'éducation des enfants, un esprit encore plus mauvais que la facilité et la complaisance : c'est l'esprit de libertinage et d'irréligion, c'est l'esprit du monde déclaré et tout manifeste, qui, par des leçons, par les exemples, par un dessein suivi d'éloigner ses fils et ses filles de la piété, forme des enfants remplis des passions du monde, souvent libertins et sans religion. Suivons ces trois choses.

La sagesse est un si beau nom et il couvre tant d'iniquités dans les gens du monde, qu'il n'est pas surprenant que les plus pervers, contrefaisant les sages, fassent à leurs enfants des leçons, non pas de piété, mais sur la piété. Voici sur quel ton parle à son fils un père mondain, et une mère à sa fille : c'est du moins la substance de tout ce qui sort de leur bouche pour former leurs fils et leurs filles à la vie du monde. Il faut avoir de la religion dans le monde, dit un père qui n'en a guère lui-même, et qui est connu pour tel; mais une religion de gens du monde qui ne se fasse pas apercevoir; une religion sage, qui s'éloigne de toute singularité; une religion éclairée, qui évite toutes ces petitesses propres à la dévotion, et qui la rendent choquante et odieuse dans le monde. Rude coup qu'un père mondain dans ses instructions de religion porte à la vraie piété sous le nom de dévotion! Coups redoublés de la même force, et qui ne sont pas portés en vain à la religion d'un fils! Et, en effet, frappé des instructions de son père, ce fils ne distingue pas encore sa main droite de sa main gauche, qu'il hait déjà la piété et la craint sous ce nom de dévotion; et il sera plutôt, tant il redoute d'être dévot, un homme sans mœurs et un libertin, que d'être pieux et vraiment chrétien.

Il faut avoir de la religion dans le monde, dira une autre fois ce père qui au fond se joue de la religion : mais, dit-il, une religion qui se règle sur les devoirs de la vie civile, qui se ploie aux différents usages du monde, qui ne s'effarouche point de mille choses innocentes auxquelles les dévots donnent de mauvais noms; qui ne s'alarme point des grands mots que les prédicateurs disent contre les spectacles, contre les jeux, contre une honnête liberté dans la société, contre la vie que mènent dans le monde les riches et les gens de condition. Il faut que chacun vive selon son état : le prêtre en prêtre, le religieux en religieux, l'homme du monde en homme du monde; c'est là, poursuit-il, non une maxime de politique, mais un principe de religion. Dieu ne saurait être offensé d'une infinité de choses qui sont d'un homme du monde; mais les hommes font parler Dieu comme ils veulent. Vous voyez comme quoi un père mondain se sert de la religion pour détruire par avance la religion dans l'esprit de son fils. Il y réussit trop : ce

jeune homme en s'écoutant lui-même s'affermit encore dans ces principes; et on voit dans la suite un homme du monde qui croirait faire tort à son esprit et à ses lumières, qui croirait donner dans le faux et dans un piége grossier, s'il prenait la religion comme on la lui prêche dans les chaires et comme on la lui enseigne dans les livres. On voit un homme du monde qui met sa religion à vivre selon son état d'homme du monde; prenant de son état d'homme riche, s'il est riche, d'homme de condition, s'il est de condition, tout ce que l'esprit de vanité, tout ce que l'esprit de mollesse, tout ce que le mauvais esprit du monde y a introduit, et tout ce que les mauvaises coutumes semblent y autoriser.

Il faut avoir de la religion dans le monde, dira un père, qui n'a d'autre religion que son intérêt et sa fortune; mais une religion nullement scrupuleuse sur tout ce qui se pratique communément dans le monde et n'offense point l'honnête homme; une religion qui cède à des intérêts de famille, qui se prête à une honnête ambition, qui n'arrête pas un homme dans son chemin par de vaines craintes et de petites délicatesses de conscience; une religion dans le cœur qui ne s'arrête point à tout cet extérieur de dévotion, bon pour le peuple et utile aux prêtres. Cela n'est pas toujours dit dans les mêmes termes, mais dans le même esprit, dans le même sens : ce qu'un jeune homme entend trop. Ainsi de ce qu'il recueille des discours de son père, et de ce qu'il y ajoute, pris dans son propre esprit et dans son caractère, un fils se fait une religion d'homme du monde; c'est-à-dire une religion formée de toutes les passions du monde et de presque tous les vices; une religion sans fonds, et presque sans exercice de religion, parce qu'on est homme du monde.

Ecoutons maintenant la mère, semblable au père qui l'a pervertie, ou qu'elle a peut-être perverti elle-même. Une mère, sans avoir toujours plus de piété dans le cœur, l'a plus dans la bouche; elle en parle à sa fille plus souvent, et lui en parle sur un meilleur ton. Si elle s'était proposée, par ces vues de chair et de sang dont nous parlerons bientôt, de tourner sa fille à la piété, elle lui en parlerait le matin et le soir; elle lui prêcherait la corruption du monde et sa fausseté; elle lui rebattrait tout ce qui rend le monde odieux, jusqu'à le lui faire aimer : et alors cette fille, plus attentive aux exemples de sa mère qu'à ses leçons, et sachant peut-être de ses anciennes histoires, se rirait tout bas et de la prédication et du prédicateur. Mais je suppose ici une mère qui se propose de faire de sa fille une femme du monde. Le fond de ses leçons est pris dans la doctrine et dans l'esprit du monde. Elle sait cependant revêtir ceci des couleurs de la vertu, jusqu'à dire quelquefois que la piété est l'ornement du sexe, qu'elle sied bien à une femme dans tous les états; mais qu'il faut à une femme du monde une piété qui soit beaucoup en garde contre le ridicule, une piété qui ne donne point de prise à la censure par les excès, une piété qui n'aille pas d'abord trop loin pour reculer ensuite et s'affaiblir tous les jours, une piété sans faste et sans démonstration ; ce qui veut dire, à en prendre bien le sens, une piété sans piété.

On lui fait le plan d'une vertu dont toutes les religions, même les plus relâchées, s'accommoderaient, et dont aussi le monde s'accommodera sans peine. On fait entendre à une fille, et elle s'y attend bien, que la vertu dans l'état de femme étendra ses liens, quoiqu'on ne les lui resserre pas trop dans l'état de fille. Si on croyait la dévotion bonne pour procurer un riche établissement dans le monde, on y porterait une fille; mais comme on ne croit la dévotion bonne à rien, on l'en détourne en la lui peignant avec les travers qu'elle donne dans le monde, et le peu d'avantage qu'elle y procure. Voilà une fille nourrie dans la frayeur et dans le mépris de la piété, sous le nom odieux que le monde a su donner à la dévotion.

On prend de la piété chrétienne une partie de sa circonspection, et quelque chose de sa modestie; mais dans des vues du monde : car au reste on ne veut point une circonspection si gênante, ni une modestie si farouche. On veut une certaine retenue à l'égard des personnes du sexe différent; mais non pas cette vertu qui s'alarme des moindres discours, et est toujours armée contre les moindres licences.

Comme c'est une des principales maximes de la sagesse mondaine de ne pas outrer la vertu, c'est-à-dire de ne pas paraître si sage, on veut qu'une fille fasse ses preuves de sagesse et de vertu en ne paraissant pas si scrupuleuse sur la sagesse et la vertu ; et par la crainte qu'on lui a inspirée d'une sagesse trop farouche et trop marquée, on en fait une fille enjouée, piquante; qui entend et qui répond; qui n'a de vertu que pour ne pas souffrir ce que l'honneur même du monde ne souffre pas; qui hasarde dans la conduite ce que des femmes autrefois n'auraient pas osé penser; qui paraît rassurée où les filles autrefois auraient tremblé, et où la chasteté chrétienne tremblerait en effet, parce qu'elle risquerait; et où elle rougirait, parce qu'elle souffrirait.

Voilà les filles que forme une éducation qui passe pour vertueuse dans le monde, et cela par principes. D'où est-elle descendue cette sagesse? ou plutôt d'où est-elle montée? Sainte religion, vous souffrez de vous voir mêlée ici avec de si grands vices! Vertu évangélique, vous rougissez de vous voir confondue avec cette licence de nos mœurs et cette corruption mondaine! Pureté chrétienne, vous êtes effrayée des risques où vous expose cette prétendue sagesse du monde; et vous vous regardez comme déjà perdue, quand cette faible sagesse croit vous servir de rempart, et répondre plus sûrement de vous que la vertu la plus timide et la plus austère!

Par qui celle-ci a-t-elle été instruite aux

attaques? Qui l'a si bien dressée dans la guerre que ce sexe fait aux hommes? Qui lui a appris à tendre des piéges aux serviteurs de Dieu jusque dans sa maison? C'est une mère remplie de cet esprit du monde qui ne connaît pas Dieu. C'est sa mère, qui à force de leçons, à force de reproches, la piquant de jalousie contre celle-ci, lui proposant l'exemple de celle-là, réveillant en elle ce désir de plaire qui y était comme mort, l'ajustant de ses propres mains, la rassurant contre les peines de sa conscience, lui faisant honte de sa timidité et de sa retenue, l'a mise dans ce goût d'indécence et d'immodestie; en a fait une fille, libre dans ses manières, hardie dans ses discours; qui fait souffrir la pudeur des autres filles, et fera bientôt rougir ces mêmes hommes qui la raillaient autrefois sur sa dévotion.

Cette mère a fait tout cela sans y croire et sans y voir de mal, seulement pour faire de sa fille une personne recevable dans le monde; et pour en faire une personne bien reçue dans le monde, elle en fait une fille en qui la religion se voit déshonorée, en qui elle souffre, et pour qui elle s'alarme. Cette mère comptant sur la sagesse de sa fille, et se confiant aux leçons d'honneur qu'elle lui a faites, ne craint rien des dangers où elle l'expose. Des malheurs qui lui sont connus ne l'épouvantent pas; quand sa fille, oubliant bientôt ses leçons et sa propre sagessse, lui prépare un déshonneur auquel elle ne s'attend pas. Il s'en forme par avance une femme qui sera la honte de son mari; mais sa mère ne s'en mettra pas en peine, parce qu'elle est femme du monde; et que sa fille, vivant dans toute la licence du monde, ne fera que ce que font mille femmes du monde, sans qu'elles en soient déshonorées dans le monde d'une certaine façon. Voilà les mœurs de notre siècle auxquelles les instructions des mères ont tant de part. Gémissons d'un tel désordre en l'exposant; mais l'ai-je même exposé tel qu'il est? L'ai-je peint assez fortement?

Les leçons d'un père et d'une mère qui ont l'esprit du monde, sont bien pernicieuses; mais les exemples qui suivent les leçons sont encore plus contagieux; car enfin, soit pour le bien, soit pour le mal, la conduite fait toujours plus d'impression sur des enfants que les paroles. Si je parlais ici à des pères et à des mères qui, chrétiens eux-mêmes, veulent élever leurs enfants dans l'esprit du christianisme, après leur avoir dit : Prenez garde à toutes vos paroles, je leur dirais : Observez-vous dans toutes vos actions; parcourez-vous vous-mêmes tout entier, parce que les yeux de vos enfants sont ouverts sur vous, plus ouverts que vous ne croyez, et que ce qu'ils voient faire à un père et à une mère, oubliant leurs leçons, ils le croient bien, et ils le font. Observez-vous jusque dans les choses qui n'ont que l'apparence du mal; parce que les enfants, plus portés qu'on ne croit à interpréter en mal, feraient du mal même la règle de leur conduite. Enfin, leur dirais-je, ne mettez rien devant les yeux de vos enfants qu'ils ne puissent imiter, et qui ne se trouve en effet conforme aux mœurs du christianisme.

Mais je parle aujourd'hui contre des pères et des mères du monde, qui ont pour première règle de ne point se contraindre devant leurs enfants en mille choses qu'ils ne croient pas eux-mêmes trop bonnes, et qu'ils ne voudraient pas en effet que leurs enfants suivissent. Je parle contre des pères et des mères qui, par principe et avec dessein, font devant leurs enfants mille choses qui sont mauvaises, mais qu'ils ne croient pas telles, parce qu'ils ont l'esprit du monde, qui est un esprit d'erreur et d'illusion. Un père abandonne son fils à sa propre conduite, à un âge où l'on ne peut que courir dans toutes sortes de mauvaises voies, et se précipiter d'abîme en abîme. Il fournit, sans s'en informer, à ses crimes et à ses débauches; il lui laisse fréquenter, sans s'en mettre en peine, le jeune homme vicieux et les plus mauvaises compagnies. On lui rapporte de ce fils des choses qui exciteraient l'indignation d'un père chrétien, mais dont celui-ci ne fait pas même des reproches, parce qu'il est homme du monde, et que ces déréglements de son fils ne touchent pas l'honneur du monde. Une telle conduite contribue sans doute beaucoup à la vie dérangée d'un jeune homme; mais la première impression du mal vient de l'exemple de ce père qui fut vicieux dans ses mœurs, et qui continue d'être libertin dans ses maximes.

L'exemple du père a excité toutes les mauvaises inclinations du fils, l'a fortifié contre ses premiers remords, et le soutient aujourd'hui dans son déréglement contre de certaines leçons du monde que son père pourrait lui faire. Les leçons de vanité qu'une mère mondaine fait à sa fille, le peu de soin qu'elle a de son éducation pour ne pas se détourner de ses plaisirs; la complaisance dont elle est pour les amis et les liaisons que sa fille recherche; le peu d'attention au choix des personnes qu'elle met auprès d'elle : tout cela contribue beaucoup à remplir une fille de l'esprit et de l'amour du monde; et ce sont autant de fautes d'une grande conséquence dans l'éducation des personnes de ce sexe. Mais le plus grand crime qu'ait à se reprocher sa mère sur ce point, c'est son exemple. Ce soin curieux de sa personne, dont sa fille est tous les jours le témoin; cette folie de se peindre le visage, tandis qu'elle le défend à sa fille, tant qu'elle sera dans l'état de fille; cette fureur pour les ajustements, à un âge où la fureur des ajustements devrait être passée; cette attention à plaire qu'elle ne cache ni ne déguise; ces manières libres avec les personnes d'un autre sexe qui fréquentent chez elles; cette passion pour les spectacles, pour les promenades, pour tous les lieux où l'on peut se produire, et pour tous les plaisirs qui flattent la corruption du cœur; ces jeux continuels et ces festins qui ne cessent point; ces lectures encore plus pernicieuses qu'amusantes dont elle remplit certains vides de

la journée; son mépris marqué et son dégoût déclaré pour les exercices de la religion et pour toutes les choses de Dieu : ce mauvais exemple, dis-je, ou plutôt tant de mauvais exemples ont détruit les bons principes du couvent, ont changé de bonnes inclinations naturelles, ont mis cette fille dans ces mauvaises voies où rien ne peut plus l'arrêter. Le monde lui-même en est étonné, toute la famille en gémit, le père ne cesse de s'en plaindre, et la mère en est peut-être inquiète elle-même.

Une mère du monde a pris la précaution d'ôter de devant ses yeux une fille qui la contraint, et qui lui reprochant son âge en grandissant, chasse en quelque sorte sa mère du monde. Cette mère a donc pris la précaution d'éloigner sa fille de la maison, et d'ôter en même temps une grande consolation à son père; mais l'exemple de sa mère fait trop de bruit dans le monde, fait trop de peine à sa famille pour ne revenir pas à sa fille dans le fond de sa retraite. Elle sait donc la vie toute mondaine que mène sa mère; et en même temps qu'elle s'irrite contre elle pour la clôture où elle la tient, et peut-être quelque autre dureté qu'elle y ajoute, elle se propose de vivre un jour dans le monde comme y vit sa mère, et elle s'affermit tous les jours dans cette pensée. C'est l'objet de ses réflexions; c'est le sujet de son entretien avec des compagnes, qui sont peut-être dans le même cas; et les unes et les autres, excitées par l'exemple de leurs mères, en faisant leur règle, sont déjà des filles mondaines; et si le couvent n'est lui-même mondain, il ne peut plus les souffrir, tant elles font de progrès dans la mondanité.

Une autre aime passionément sa fille, elle ne respire que de la voir établie; et pour cela, en même temps qu'elle lui donne l'air, les façons, les ajustements d'une fille qui a pris son parti pour le monde, elle la mène avec elle partout où une fille ne devrait point paraître. A la suite de sa mère, que devient cette fille qui l'étudie, qui la copie, qui ne croit pas pouvoir mieux plaire à sa mère, ni peut-être pouvoir mieux faire que de l'imiter? Elle devient tout ce que sa mère a été dans son état de fille, pour être un jour dans son état de femme et dans son état de mère, tout ce qu'est aujourd'hui sa mère dans ces deux états; et ce qu'est la mère blesse toute la religion et étonne le monde même. Elle lui fera des leçons, et peut-être des leçons d'amitié; car elle veut vivre avec sa fille comme avec sa sœur. Mais que les leçons sont frivoles dans la bouche d'une mère qui ne fait que des leçons, et ne donne point l'exemple! Que les leçons sont fades, que les leçons sont peu séantes, quelque bonnes qu'elles soient en elles-mêmes, lorsqu'elle sont démenties par l'exemple! Que les leçons sont mal reçues, lorsque déjà contraires aux inclinations de la nature, elle sont encore combattues par un exemple qui favorise tous les penchants de la nature! L'exemple des autres hommes : voilà la grande règle des hommes. L'exemple du père et de la mère : voilà l'unique règle des enfants. Et si quelques-uns, en petit nombre, se mettent au-dessus de cette loi, qui domine la piété même, ils sont bien favorisés du ciel,

Les différentes passions de ce monde entrent dans une famille par l'exemple; et par l'exemple, de père en fils, elles s'y perpétuent. Il est des familles entières vaines et sottement glorieuses, il en est d'avares, il en est d'ambitieuses; il y en a où la colère et l'emportement sont héréditaires, et il y en a où tous sont adonnés à la volupté et au plaisir de la table. Tout vient-il ici du sang? d'un sang superbe? d'un sang voluptueux? d'un sang colère? d'un sang avare? d'un sang ambitieux? Le sang est le germe, le sang est le fond : l'exemple échauffe ce germe, l'exemple édifie sur ce fond mauvais : ***Exemplum rei malæ ædificans ad delictum.***

Les passions de ce siècle sont en nous, elles croissent avec nous, elles agissent violemment en nous à la vue des objets, si quelque chose de puissant en nous, qui est la grâce; si hors de nous, quelque chose de fort qui est l'éducation ne nous contient et ne nous arrête. Mais lorsqu'à la séve maligne d'Adam, se joint un plus mauvais levain, qui est un sang vicieux, c'est en nous une double concupiscence, plus forte et plus impérieuse; et quand l'exemple domestique vient par-dessus cette double concupiscence, qu'il anime ce mauvais levain, qu'il remue cette sève maligne, il faut qu'un enfant se tourne au mal, que le fils ressemble à son père et la fille à sa mère; et par le progrès naturel du mal, il faut qu'un fils soit plus vicieux que son père, et une fille plus mondaine que sa mère. Le cœur des enfants, si susceptible d'impressions, reçoit fortement l'exemple domestique; et la faiblesse humaine se joignant à cette disposition, il faut qu'un enfant marche dans les voies de son père et de sa mère. L'exemple prévient la raison, et devient lui-même, pour ainsi dire, la raison, en devenant principe de conduite; quand la raison est ainsi pervertie, que peut-elle contre les passions? Où peut-elle conduire? Il faut donc, à moins d'un coup de grâce extraordinaire, que le fils d'un père colère et voluptueux soit voluptueux et colère; que la fille d'une mère avare et attachée aux biens de ce monde soit avare et attachée aux biens de ce monde. *Malheur à celui*, dit le Fils de Dieu, *qui est un sujet de scandale à un de ces petits! Il vaudrait mieux qu'un tel homme ne fût jamais né.* Si cela est vrai de l'étranger, quelle malédiction tombe sur le père et sur la mère, qui par leur exemple entraînent leurs enfants dans le mal? Il vaudrait mieux que ces enfants ne fussent jamais nés d'eux, et qu'ils ne fussent jamais nés eux-mêmes.

Un dessein formé et suivi de rendre ses enfants mondains, y contribue encore plus que les leçons et l'exemple. Un esprit étranger à celui du christianisme possède une infinité de pères et de mères; et en même

temps un mauvais amour de leurs enfants les gâte et les pervertit. Ils ne connaissent que le monde, ils n'aiment que ce qui est dans le monde, où tout est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qu'ils aiment, ils le souhaitent à leurs enfants; ce qui leur paraît désirable, ils le leur procurent. Qui me donnera des paroles assez fortes pour imprimer l'horreur de ce que je vais dire? On aime, par une préférence aveugle, certains de ses enfants souvent moins aimables; et on les aime jusqu'à ne pouvoir plus souffrir les autres, qu'on regarde comme les tyrans de ce frère aimé, de cette sœur idolâtrée; tandis qu'eux-mêmes, enfants malheureux, sont tyrannisés par ce frère et cette sœur, ou que du moins on les tyrannise à leur oc a-ion.

Quelle manœuvre sortie de l'enfer! A ces enfants haïs et jugés indignes d'être établis dans le monde, on prêche la piété; et pour ceux-là seuls on en connaît le langage. On leur montre à tout instant le monde par ses côtés les plus odieux; on le leur peint avec toutes ses peines; on leur en exagère les dégoûts, et on leur fait envisager de plus grandes amertumes pour eux. On fait entendre à cette fille que le cloître est une retraite honnête, et qu'avec les adoucissements qu'on prétend lui procurer, elle goûtera dans cet état tout le repos et tout le honheur de la vie, tandis que son frère et sa sœur seront plus à plaindre en toutes manières dans le monde. Tels sont les discours qu'on tient à une fille dont on veut décharger sa famille et délivrer ses autres enfants. Et si une fille n'entend pas ce langage, vous savez ce qu'on joint à ces discours: un esprit d'aigreur, des manières dures, de mauvais traitements en particulier, suivis d'outrages devant le monde. On lasse ainsi la patience d'une fille, et l'on subjugue son goût pour le monde. Elle s'immole en maudissant son sort, en maudissant son sacrifice, en maudissant un tel père et une telle mère, qui de leur côté croient peut-être faire un présent à Dieu. C'est une religieuse avec moins de religion et plus d'esprit du monde que si elle avait été femme du monde. Ce n'est pas de l'irréligion ou de la piété d'une fille dont ils sont embarrassés, que s'embarrassent un père et une mère aussi mondains. Mais par le même esprit du monde, qui a tant de formes, après avoir été aussi mauvais envers l'enfant qui est sorti de leurs entrailles, ils veulent se montrer bon père et bonne mère en soutenant cette fille consacrée à Dieu, dans la vie licencieuse qu'elle mène dans son cloître.

On parle du sacerdoce sur le même ton à un fils qui n'a pas le bonheur de plaire, et on l'y pousse par les mêmes moyens. On lui répète à chaque instant que cet état, qui est son unique ressource, est en même temps le bon partage; qu'il est plus aisé de s'y pousser que dans le monde; et qu'avec les bénéfices qu'on lui ménagera ou qu'il pourra se procurer lui-même, il vivra dans l'abondance et dans les délices, le plus heureux sans contredit de sa famille. Un jeune homme fatigué dans la maison de son père, et plein de ces vues mondaines, embrasse l'état ecclésiastique avec une âme peu ecclésiastique. Il devient prêtre; et c'est un prêtre vicieux, un prêtre scandaleux dans l'Eglise, un prêtre auquel les honnêtes gens du monde rougiraient de ressembler, un prêtre à qui son père, sa mère reprochent tous les jours de ne pas même garder les bienséances de son état. Ils voudraient un prêtre honnête homme et même pieux, quand, par les vues qu'ils lui ont inspirées et le parti qu'ils lui ont fait prendre, ils n'ont travaillé qu'à en faire un prêtre mondain et déréglé.

Le fond de l'éducation qu'on donne à ces enfants destinés pour le monde, ne tend qu'à détruire et à étouffer en eux ce que l'esprit de grâce et de sainteté y a mis, et à y nourrir et y allumer ce qu'ils tiennent de la corruption d'Adam et de la malignité de la nature. Vous leur aviez donné un mauvais sang, c'était trop; il fallait travailler à réprimer en eux vos propres vices; et vous les avez excités, vous les avez allumés! Il fallait veiller de près et prévoir de loin; il fallait aller au-devant de la corruption, et non pas compter sur le remède. Vous leur avez toujours prêté du secours pour le mal, et ils n'ont jamais trouvé en vous d'opposition que pour le bien

Quand ces enfants seraient nés sans concupiscence, vous leur auriez formé une se- de nature toute d'orgueil, toute d'ambition, toute d'avarice. Ce fils était comme naturellement chrétien; un mépris affecté pour la piété qu'il a trouvé répandu dans la maison, l'en a dégoûté et la lui a rendue méprisable. Celui-là n'était pas né avec les passions de la famille; il a fallu le ployer avec violence aux desseins qu'on avait sur lui, et le porter malgré lui à des charges au-dessus de lui. Celui-ci était capable de pardonner une injure et d'aimer son ennemi; on lui a mis dans l'âme l'esprit de vengeance; voyez combien peu il dégénère de la malice de sa mère et des emportements de son père. Cet autre, tendre et compatissant, était porté à la miséricorde; des leçons dont on l'a étourdi, de vaines craintes dont on l'a frappé, l'ont rendu aussi avare que si l'avarice était née avec lui. Cette fille, par une espèce de miracle, n'avait pas l'attrait naturel de son sexe pour la vanité; une mère a tant travaillé et tant prêché qu'elle a changé en elle cette inclination. Cette autre était, pour ainsi dire, sans volonté et sans penchant propre; elle aurait été fille vertueuse si on l'eût tournée de ce côté; elle est fille du monde parce qu'on l'a voulu; froide d'abord et indifférente presque sur tout ce qui transporte les personnes de son âge, la voilà plus emportée pour le plaisir que les plus vives, et en chemin d'aller plus loin que sa mère n'a voulu. Une fille plus chère voulait porter dans un asile une innocence qu'elle croyait avoir sauvée du naufrage pour l'avoir seulement exposée

au péril; il a fallu l'immoler malgré elle *dans les torrents de l'Egypte*, et sacrifier ainsi la grâce et le salut de la fille à la folle passion de la mère.

Que les gens du monde connaissent peu la grâce du baptême! Qu'ils méprisent, après l'avoir déshonorée en eux-mêmes, la dignité de chrétiens dans leurs enfants! Les enfants des rois, si l'éducation leur en était commise, ils les élèveraient à tout ce qu'il y a de plus haut et de plus grand pour les sentiments. Leurs enfants, gens de condition, comme ils sont, ils les portent à des choses au-dessus d'eux. Et les enfants de Dieu, parce qu'ils sont en même temps leurs enfants, ils les laissent dégénérer de leur noblesse et ils les abaissent à toutes les choses de la terre. Croyez-vous à la grâce du baptême? Croyez-vous aux Ecritures? Ecoutez saint Pierre: Incorporés à Jésus-Christ par le baptême, nous sommes en grandeur et en noblesse tout ce que peut être une créature humaine. Par Jésus-Christ, Dieu nous a donné ses plus grandes grâces : *Per quem maxima nobis promissa donavit.* (II *Pet.*, I, 4.) Les plus grandes grâces de Dieu, ce ne sont pas les richesses abondantes, ce ne sont pas les places élevées, ce ne sont pas les royaumes de ce monde; c'est la grâce du baptême qui rend héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ son Fils. Par Jésus-Christ Dieu nous a donné ce qu'il y a de plus précieux dans ses grâces ; et ce qu'il y a de plus précieux dans ses grâces, ce ne sont pas les longues années, la vie heureuse sur la terre, la santé du corps, ni ce mérite de l'esprit qui s'élève au-dessus de tous les avantages du corps, c'est la dignité du chrétien : *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit.* Par ces grandes et précieuses grâces, nous sommes fait participants de la nature divine : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ.* (*Ibid.*) Elevons encore nos pensées, comme saint Pierre élève ses paroles. Dans sa génération éternelle, le Fils de Dieu reçoit du Père la nature divine tout entière et, comme parle saint Paul, toute la plénitude de Dieu; et c'est par là qu'il est Dieu lui-même. Dans notre renaissance spirituelle, nés de Dieu, adoptés pour ses enfants en ce vrai, en ce propre et unique Fils de Dieu, nous recevons de la plénitude de ce bienheureux Fils de Dieu, mais dans notre mesure d'hommes. C'est une participation, comme enfants, de la nature divine : dont il a la plénitude, parce qu'il est Fils. Faits participants de la nature divine : quelle expression! mais aussi quelle chose! O élévation des enfants de Dieu, qui met tout sous nos pieds, presque comme tout est mis sous les pieds du Fils! O grandeur du chrétien, en Dieu et en Jésus-Christ! Et on le précipite de là dans la bassesse et dans la corruption!

Bassesse, corruption : voilà le monde et les passions du monde. C'est aussi ce que le saint apôtre veut qu'on fuie quand on a été fait participant de la nature divine : *Fugientes ejus quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem.* (*Ibid.*) Mais un père et une mère qui ont toujours suivi le monde, sans se souvenir de leur christianisme, ont aussi oublié que leurs enfants sont chrétiens, et ils les portent à la vie du monde. C'est de ces passions du monde qu'ils les remplissent; c'est de cette corruption du monde qu'ils les forment, et par là ils immolent aux démons leurs filles et leurs fils, consacrés à Dieu par le baptême : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37. Des pères et des mères, ennemis de leu propre race, corrupteurs des enfants de Dieu qui les sacrifient aux démons et se perden avec eux : quelle horreur! Quelle peine su la terre peut égaler leur crime? Quel supplice les attend dans le siècle futur!

Mais non, mes frères, j'aime mieux vous exhorter à corriger vos vues, à changer vos pensées touchant l'éducation de vos enfants, à réparer le mal que vous leur avez fait jusqu'ici, commençant à vivre vous-mêmes plus chrétiennement. J'aime mieux vous presser et vous conjurer de joindre vos exemples à de nouvelles instructions ; à ces instructions, des soins de toute espèce ; à ces instructions, à ces soins et à ces exemples, des prières ferventes et d'abondantes aumônes. Dieu, touché par vos larmes, peut ramener ces enfants des voies égarées où vous les avez engagés, les arrêter sur le bord de l'abîme où vous les alliez précipiter. Dieu peut encore, si vous vous le rendez favorable par de tels sacrifices, vous rendre heureux et saints par ces enfants que vous aimez, que vous ne devez pas aimer mal, que vous ne devez pas aimer pour les perdre, et vous avec eux ; mais pour les rendre saints et heureux avec vous.

PRIÈRE.

Seigneur, ils sont à vous, et vous les leur avez donnés pour les conserver en votre nom, pour vous les représenter un jour purs et saints, comme vous les leur avez mis entre les mains, et accrus en sainteté par leurs soins. Vous les leur avez donnés afin qu'en procurant que ces enfants, nés de vous selon la grâce, vivent dans la piété, eux-mêmes, pères et mères fidèles, sauvent leurs âmes. Inspirez-leur en aujourd'hui la pensée pour leur propre salut, ô mon Dieu! Mettez-leur, pour la sanctification de ces enfants, cet amour chétien dans le cœur. Ce sera l'honneur et la louange de la grâce de votre Fils. Ce sera la beauté de votre Eglise, et ce sont ses vœux. C'est votre gloire, Dieu saint, au milieu de votre peuple. Entendez nos prières; exaucez votre Eglise, écoutez-vous vous-même, et votre Fils, qui vous le demande pour la gloire de son nom. *Amen.*

SERMON XXII.

Pour le jeudi de la Passion.

HOMÉLIE SUR LA PÉCHERESSE.

Vides hanc mulierem? (*Luc.*, VII, 44.)

Voyez-vous cette femme?

Hier dans le centre du monde, aujour-

d'hui aux pieds de Jésus-Christ; hier dans les liens du péché, aujourd'hui dans l'état de la grâce; hier la honte de son peuple, le scandale de la ville, l'horreur et l'opprobre de la Synagogue; aujourd'hui l'honneur de Jérusalem, l'ornement de son sexe, la joie des saints anges, la gloire du Sauveur du monde, un objet de complaisance pour lui, le sujet de nos louanges, et au-dessus de tous nos éloges. Voilà un de ces coups de la droite du Très-Haut qui étonnent le ciel et la terre. Voilà une de ces conversions où se manifeste la douce toute-puissance de Dieu sur le cœur de l'homme, où éclatent les richesses de sa miséricorde, où il faut admirer la profondeur de ses voies et célébrer sa grâce par mille chants.

Mais après avoir donné à la grâce de Jésus-Christ sa juste louange et toute la gloire de ce changement, tournons-nous du côté de cette femme; et, voyant sa conversion si prompte, si généreuse, si entière, cherchons à nous instruire, pour nous convertir comme elle véritablement au Seigneur.

Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme? Elle est votre instruction, jeunes personnes, qui ne croyez pas devoir penser encore à rien de sérieux; vous pour qui, en effet, le monde n'a encore que des complaisances et des caresses, mais à qui il prépare de loin ces dégoûts et ces amertumes que Dieu veut faire boire, de la main même du monde, à toutes les âmes mondaines, ainsi qu'à tous les pécheurs de la terre.

Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme? Elle est votre condamnation, femmes qui avez vieilli dans le monde, qui y traînez indécemment un pitoyable reste de vous-mêmes; méprisées de ce que vous adorez, rejetées de ceux que vous cherchez, haïes de ceux que vous aimez, humiliées dans tout ce qui fut anciennement votre gloire; vous, que le monde accable de ses dégoûts, et qui, ne voulant pas céder à ces dégoûts, le forcez d'user avec vous de ses dernières rigueurs.

Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme? Elle est votre confusion, âmes innocentes. Avec un cœur usé au service du monde, gâté par de folles passions, tout infecté de l'amour profane; avec un cœur plein de faiblesse, ayant à peine vu Jésus-Christ, elle l'aime, et le commencement de son amour est un amour tendre, un amour vif, un amour fort comme la mort. Avec un cœur nourri de la piété, qui a encore toute sa force, n'ayant jamais aimé que Jésus-Christ, vous aimez faiblement, vous aimez lâchement, vous aimez moins que celle qui commence à aimer

Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme, pécheresses converties? Son courage, son humilité, ses larmes, ses œuvres, ses sacrifices pour le Sauveur de son âme, vous reprochent votre lâcheté, votre dureté, vos réserves et votre tiédeur.

Vides hanc mulierem? Voyez-vous cette femme? Elle vous jugera un jour, vous qui n'avez quitté que le désordre, qui n'avez changé que de réputation; qui pleurez plutôt sur vos malheurs et sur vos plaisirs perdus que sur les crimes par lesquels vous avez perdu Dieu.

Voilà donc un de ces grands exemples qui reprochent aux uns ce qu'ils ne font pas et montrent aux autres ce qu'ils doivent faire. Voilà un de ces exemples de miséricorde pleine et de conversion parfaite, que Jésus-Christ a laissés dans son Eglise, qui y est prêché avec une édification toujours nouvelle, et qui y fructifie depuis le commencement. Voilà un de ces grands exemples propres à consoler les uns, à encourager les autres, à nous exciter tous à nous convertir à Dieu et à nous instruire tous de la manière dont il faut revenir au Seigneur de nos voies mauvaises.

Venez donc, vous qui êtes loin, et vous qui êtes près; vous qui voulez quitter le monde, et vous que le monde quitte; vous contre qui tout s'élève pour vous faire retourner à Dieu, et vous à qui tout rit pour vous empêcher de songer à ce retour; vous qui êtes encore enchantés du péché, et vous qui voudriez en rompre les liens.

Venez voir cette femme qui quitte tout d'un coup ses péchés, qui rompt tous ses attachements, qui court à Jésus-Christ, qui se jette à ses pieds, qui s'y tient profondément humiliée, qui les arrose de ses larmes et les essuie avec ses cheveux; qui baise ces pieds sacrés et y répand un parfum précieux; qui donne aux hommes toutes les preuves d'une entière conversion, et à Jésus-Christ toutes les marques d'un amour ardent. Elle aime en effet beaucoup, et beaucoup de péchés lui sont remis. Venez donc voir cette femme, pécheurs et pécheresses, hommes du siècle et femmes du monde, et apprenez tous d'elle à vous convertir promptement, à vous convertir parfaitement. C'est ce que nous présente tout d'un coup l'histoire de la pécheresse, et c'est ce que je me propose de traiter en suivant ce que notre évangile nous en rapporte. Je le répète; la femme que Jésus-Christ nous met ici sous les yeux : *Vides hanc mulierem?* nous apprend à nous convertir promptement, à nous convertir parfaitement.

Esprit saint du Seigneur, si jamais j'ai imploré humblement votre secours, c'est pour traiter un si grand sujet. Esprit de lumière, dirigez aujourd'hui les miennes pour éclairer ceux qui marchent dans les voies que la pécheresse a quittées, de ceux qui se croient entrés dans celles où nous la voyons entrée. Esprit de grâce, mettez dans ma bouche des paroles fortes, et les portez vous-même dans l'endroit du cœur où vous parlez et où vous touchez. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y avait dans la ville une femme pécheresse: *Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix.* Retenez vos pensées, et ne les portez pas tout d'un coup à ce que cette qualité de pécheresse a de plus odieux, à ce qu'elle présente parmi nous à l'esprit. Les mœurs

des Israélites et la belle police de ce peuple ne souffraient pas de ces sortes de pécheresses publiques. Non, mes frères, dans les pensées de Dieu et le langage des Ecritures, une pécheresse n'est pas toujours une femme qui a levé l'enseigne du crime, qui en fait ou son plaisir ou sa ressource, et dont la maison, ouverte à tous les libertins d'une ville, est marquée pour tous les honnêtes gens d'un caractère honteux. Une pécheresse, dans le langage du Saint-Esprit, n'est pas toujours une femme célèbre dans une ville par une intrigue d'éclat, que les femmes mêmes du monde n'osent voir, et que personne ne veut connaître.

Une pécheresse, dans le sens que l'on peut entendre ici l'Evangile, est une jeune personne qui sait réparer par l'art les disgrâces de la nature, jusqu'à être une autre personne, dangereuse pour les faibles ; qui, par un air enjoué, des manières libres et un dessein de plaire trop marqué, semble inviter aux mauvais désirs tous ceux qui l'approchent. Une pécheresse dans ce sens, c'est une femme que son âge rend propre à guérir les hommes des folles passions, si elle n'en est pas guérie elle-même ; mais qui, maîtresse dans l'art de prendre les âmes, a encore des tours, et assez d'artifices pour s'attacher de jeunes gens qui entrent dans le monde. C'est une femme de condition, qui se croyant, par son rang, au-dessus des bruits et des soupçons, donne lieu, sans être tout à fait si criminelle, aux soupçons et à toute sorte de mauvais bruits; c'est une femme d'un rang bien moindre, qui, pour se donner un relief dans le monde, et y vivre à la manière des gens de condition, se donne des libertés plus suspectes dans une personne de son état; c'est une femme amoureuse d'elle-même, gâtée par la lecture des romans, toute remplie de cet esprit, qui se pique, ou d'avoir une foule d'adorateurs, ou d'inspirer de grandes passions, sans s'attacher elle-même, et se refusant constamment au crime. Une pécheresse dans la ville, au sens que nous donnons ici à l'Evangile, c'est une femme qui est tout à la fois la honte et l'inquiétude de son mari, sans être au fond ce que son mari soupçonne et ce que le monde pense; c'est une fille qui se pique de sagesse, sans vouloir garder les apparences d'une fille sage, qui ne cesse de se plaindre de la malignité du monde, sans cesser de donner lieu aux discours malins du monde; une fille que l'on fuit; une fille que les mères craignent; une fille dont les hommes font de ces cruelles plaisanteries qui confirment toute une ville dans la mauvaise opinion qu'on en a conçue. Telle était vraisemblablement la pécheresse de Naïm où Jésus-Christ se trouvait alors. Mais, si l'on veut, malgré ce que j'ai dit des mœurs et de la police des Juifs, que ç'ait été ici une femme engagée dans le désordre, sa conversion, dans un sens moins surprenante, ne va pas moins nous instruire.

Comme si la pécheresse se fût tenue toute prête, qu'elle eût pris de loin toutes ses mesures; qu'elle se fût déjà détachée du monde de cœur et d'affection, qu'il ne lui en eût rien coûté pour rompre tant de liens, et qu'elle n'eût rien eu à craindre que le retardement; au moment qu'elle sait où est Jésus-Christ, elle vient à lui Au moment que son esprit est éclairé, son cœur est touché. Au moment que son cœur est touché ses pas l'emportent vers ce Sauveur du monde. Au moment qu'elle sait où la grâce l'attend, elle court; et elle vient se rendre à la grâce, portant dans ses mains son sacrifice : *Ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*

Point de ces retardements qui rebutent l'esprit du Seigneur, qui laissent les bons désirs se refroidir et la lumière s'éteindre : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.* Point de ces irrésolutions qui, après avoir tenu longtemps en balance, aboutissent à rompre tous ses projets, à ne rien faire de ce que l'on faisait attendre à Dieu et au monde : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.* Plus de ces délibérations qui donnent le loisir de sentir toutes les difficultés, de peser l'un après l'autre tous les inconvénients. Plus de ces délais qui donnent le temps à l'imagination de s'effrayer, à la raison humaine de se prévenir, au cœur de se révolter, au monde de parler, au démon d'agir, à toutes les tentations de se réunir pour faire échouer la conversion. Plus de ces raisonnements où la sagesse de ce monde, fortifiée de la répugnance des sens et de la crainte ancienne du joug du Seigneur, laisse passer une occasion favorable, qui souvent ne revient plus : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.*

Que nous aurait dit, par exemple, et que ne nous aurait pas représenté dans une pareille circonstance, cette sagesse de la chair, plus ennemie de la conversion que l'iniquité elle-même? Elle nous aurait dit que Jésus n'allait pas quitter la Judée; qu'on pouvait le trouver dans un autre lieu que dans la maison d'un pharisien, et dans une occasion plus favorable qu'un festin. Elle nous aurait dit, cette sagesse ennemie, que ce n'était pas ici le dernier des prophètes, qu'il en viendrait quelque autre; et qu'enfin le Messie, qui devait tout convertir, allait paraître. Elle nous aurait dit, cette prudence réprouvée, qu'il fallait éviter un éclat plus scandaleux que les liaisons; qu'il fallait se défaire sans bruit de tous ceux avec qui on avait des engagements; qu'il fallait accoutumer le monde peu à peu à un si grand changement, et nous y ployer nous-mêmes insensiblement. Elle nous aurait dit, cette malheureuse sagesse du siècle, qu'il n'était pas temps de se retirer du monde, quand on n'avait pas encore rempli cette mesure de jours heureux que le monde donne; que rien ne pressait de se dévouer aux austérités et aux larmes de la pénitence; qu'il est toujours assez temps de mener cette sorte de vie, ou plutôt de se condamner à cette espèce de mort.

Peut-être s'est-il passé quelque chose de

semblable dans l'esprit et dans le cœur de notre pécheresse. Peut-être qu'à ce dernier moment de sa vie mondaine et criminelle, le monde et tout ce qui lui plaisait dans le monde, parut à ses yeux avec de nouveaux charmes. Peut-être qu'elle fut alors frappée de cette beauté qu'il fallait oublier, de ces parures qu'il fallait quitter, de tant de vanités de toute espèce qu'il fallait sacrifier; et surtout de cette vie sensuelle et licencieuse qu'il fallait changer en une vie de retraite et de privations. Peut-être que les voluptés, ses anciennes et perpétuelles amies, la tirant comme par la robe de sa chair (c'est ainsi que saint Augustin exprime les combats qu'il eut à soutenir à cet égard), lui dirent d'une voix touchante : Vous allez donc nous quitter? Mais pourrez-vous vous passer de nous? Ainsi peut-être, et sur le même ton, tout ce qu'elle quittait lui fit alors des reproches et des représentations. Peut-être que son propre projet l'étonna et qu'elle voulut s'en faire peur à elle-même; mais enfin rien ne fut capable de la rebuter, rien ne l'arrêta, rien ne la retarda : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.*

Et voilà comme il faut répondre à la grâce qui nous appelle. Point de délai entre être désabusée du monde, et le quitter. Point de délai entre être dégoutée du péché, et s'en retirer. Point de délai entre connaître où est le bonheur de la vie et le salut éternel; et abandonner la voie mauvaise, pour courir à celui qui a dit : Venez à moi, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes : *Ut cognovit, attulit*, etc.

La grâce du Saint-Esprit, dit saint Ambroise, ne veut point de ces retardements : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* A l'heure que la grâce vous appelle, dit saint Augustin, venez : *Tu, quando vocaris, veni.* Une prompte résolution est pénible, mais les retardements sont périlleux, et il en a plus péri pour avoir différé de se convertir, que pour l'avoir absolument refusé. Du moment que la grâce luit à nos yeux, du moment qu'elle se lève dans nos cœurs, du moment qu'elle nous attire secrètement, il faut venir avec tout ce qu'elle nous demande : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.*

Est-il temps, dit-on, de quitter le monde, quand le monde nous rit? Est-il temps de mourir à soi-même et de s'ensevelir toute vivante, quand on commence à vivre et à goûter les plaisirs? Est-il temps de s'attacher à la croix de Jésus-Christ, quand mille choses agréables nous attachent toutes plus agréablement? Il n'est pas encore temps pour les passions; mais c'est le temps de la grâce qui vous appelle, qui vous attire, qui vous attend dans la maison où est Jésus-Christ. Oui, il est temps, quoique ce ne soit encore que la troisième heure du jour, et comme le commencement de votre vie, quand c'est à cette heure que la grâce vous appelle : *Tertia hora vocaris, veni.* Il est temps quand la grâce nous invite de cette manière, parce que nous ne savons pas si la grâce nous appellera, si elle nous attirera à une heure plus avancée, si elle nous attendra encore longtemps : *Utrum vivas usque ad quintam, nemo tibi promisit.*

Vous êtes jeunes; mais peut-être, comme tant d'autres, ne l'êtes-vous que par les années que vous vous dérobez à vous-même, ou par la jeunesse que vous achetez chez le marchand et que vous affectez ridiculement. Mais peut-être n'êtes-vous jeune que par ces folles passions de la jeunesse, que par cet esprit d'enfance qui vous possède encore tout entière dans un âge mûr. Mais peut-être, jeune par les années, êtes-vous déjà vieille dans le mal. Mais peut-être que le péché a pour vous, dans ce premier âge, les amertumes et les dégoûts qu'il a pour celles qui ont vieilli dans le crime, et que le crime va quitter. Vous êtes si jeune; mais la jeunesse a-t-elle fait un pacte certain avec la mort? *Incertus de die : hoc dicitur de pueris et juvenibus.* Vous êtes assez jeune, et quand vous donnerez encore quelques années au monde, il en restera assez, et trop pour la vertu. Quel partage entre la vertu et l'iniquité! Quel partage, ô mon Dieu, entre le monde et vous! Et ce partage paraît sage, il est applaudi, on le chante de toutes parts. Pour le monde et pour l'iniquité, les beaux jours de la vie, la force et la tendresse du cœur; pour vous et pour la vertu, ces années de l'infirmité et de la vieillesse; cet âge où tout est usé, où tout languit, où tout est en défaillance. Pour le monde, les prémices de tout; pour vous, le misérable rebut des hommes, l'indigne reste des passions, un reste embarrassant de vie : *De reliquo operatus est Deum.* (*Psal.* XLIV, 15.)

Ce n'est pas ainsi qu'a fait la pécheresse, et son unique regret, depuis qu'elle vous a connu, ô Dieu de notre cœur, est de vous avoir aimé trop tard. Mais elle vous a aimé au moment qu'elle vous a connu; et elle vous a connu bien longtemps avant le dernier âge. Elle vous a cherché, quand le monde la cherchait; elle s'est attachée à vous quand mille choses dans la vie l'attachaient agréablement; elle est venue à vous, et elle y a couru, passant sur les plaisirs, quand les plaisirs couraient au-devant d'elle, et qu'ils s'étaient venus mettre entre elle et vous. Un cœur tout bouillant, un esprit tout vivant, un corps capable de porter le joug de la piété et les rigueurs de la pénitence, voilà ce qu'elle a porté à votre service, avec tout ce qu'on vous sacrifie, en se sacrifiant soi-même à vous à cet âge : *Ut cognovit, attulit alabastrum unguenti.* De tels sacrifices, Seigneur, vous ne les rejetez pas. De telles conversions, mon Dieu, vous sont plus agréables qu'une innocence moins fervente et qui ne fait que se traîner à votre suite

Sur l'idée que nous nous sommes faite de la pécheresse, cherchons, selon nos mœurs, ce qui a pu dégoûter cette femme et lui faire enfin rompre tout d'un coup ses liens. On ne trouve dans le monde que fausseté et perfidie. Dépourvu d'esprit, et sans un certain mérite du monde, on éprouve dans le monde un mépris qui à la fin devient insupporta-

ble; avec ce mérite du monde, on y trouve peut-être encore de plus grands dégoûts et des amertumes plus amères. Peut-être donc que par ces qualités mêmes qui plaisent tant au sexe différent, et déplaisent si fort aux personnes du même sexe, elle se voyait tous les jours en butte aux traits piquants de la jalousie et de la malignité; peut-être que l'envie l'attaquait ouvertement et la poursuivait avec fureur; peut-être que par cette profession déclarée de vouloir trop plaire, et plaire à tous, elle s'était attiré, avec les mauvais discours des femmes, le mépris des hommes; et enfin cette diffamation publique qui lui faisait donner dans la ville le nom de pécheresse : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.*

Un total abandon, qui suit ce mépris et cette diffamation publique, est quelque chose de bien dur à soutenir dans le monde. On trouve encore alors de certains hommes méprisés et rejetés eux-mêmes du monde, qui s'attachent à vous, qui cherchent à vous venger des autres femmes. Mais l'attachement de pareils hommes est lui-même le dernier déshonneur qu'on peut éprouver dans le monde; et tout ce qu'ils font pour venger une femme déjà méprisée du monde, lui attire, avec mille affronts, ce suprême mépris du monde sous lequel il faut succomber. On le supporte cependant : c'est aujourd'hui un chagrin, demain un autre; c'est le calice d'amertume que Dieu a préparé à tous les pécheurs de la terre, et que boivent jusqu'à la lie des pécheresses de cette espèce. Mais on sait souffrir dans le monde avec tant d'autres, on se soulage en le maudissant, on se console en le haïssant; on s'amuse soi-même en se disant de temps en temps qu'on se délivrera un jour de cette tyrannie, et qu'on se vengera du monde en le quittant. Mais tout se termine à ces projets renvoyés à un autre âge. On s'exhorte soi-même à abandonner le monde. Mais enfin, quand on s'est regardée et qu'on se trouve encore assez jeune, qu'on se croit toujours un certain mérite, on se flatte que le monde reviendra pour nous; et en attendant ce retour, on continue à tout souffrir de la part du monde. Notre pécheresse eut plus de force; et en se retirant du monde, qui disait d'elle : c'est une pécheresse, comment la souffre-t-on? *Sciret quia peccatrix est;* elle fit servir le monde et ses mépris à la seule chose à laquelle il soit bon, qui est de nous renvoyer à Jésus-Christ. *Ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*

On ne renonce point à sa conversion, on la souhaite même dans ces temps de dégoût; mais par la force de l'habitude, et en partie par la crainte qu'on a de la piété, on remet à un autre temps où l'on suppose que l'on sera plus fort. Comment on raisonne! Comment on se trompe soi-même, et sur quoi l'on s'appuie! Vous êtes trop faible, vous ne pouvez pas. Vous pourrez donc mieux dans quelques années? Dans quelques années! Quand le péché se sera attaché à vous comme une vieille rouille; quand le cœur sera plus endurci; quand l'esprit sera plus couvert de ténèbres; quand les sens seront plus déréglés; quand toutes les puissances de votre âme seront plus affaiblies; quand votre chaîne sera plus forte; quand votre maladie sera plus envenimée; quand la corruption sera entrée dans les moelles et dans les os; alors vous vous convertirez!

Dans quelques années! Quand cette passion vous dominera plus impérieusement, qu'elle aura tout assujetti en vous, crainte et pudeur, raison et religion; alors vous vous convertirez plus facilement? Quand vous aurez fait un plus long et plus indigne abus de la grâce; alors vous aurez une grâce plus forte pour vous convertir? Ah! que veut-on croire pour pouvoir se tromper soi-même? Vous vous convertirez quand vous voudrez. Qui vous a enseigné cette doctrine? qui vous a donné cette assurance? Ah! s'il y a quelque chose d'assuré dans le mystère de la grâce, c'est que Dieu a son temps et ses moments. S'il y a quelque chose à craindre en matière de conversion, c'est de laisser passer son temps et celui de Dieu : *In hac die tua* (*Luc.*, XIX, 42), quand on ne vient pas d'abord, à l'exemple de la pécheresse. *Ut cognovit, attulit*, etc.

Tous les jours vos lumières, vos craintes, vos remords, vos bons sentiments diminueront; et si c'est là la grâce, tous les jours la grâce diminuera. Vous croyez aujourd'hui, peut-être demain ne croirez-vous plus qu'il soit nécessaire de changer de vie, ni seulement qu'il y ait une autre vie; vous voyez aujourd'hui; mais le nuage se forme, il s'épaissit; et c'est peut-être demain que viendra cette nuit où, selon l'Evangile, l'on ne peut plus rien faire. Vous voulez; mais rien n'est plus ordinaire que de ne vouloir plus, quand on a voulu longtemps sans rien entreprendre. Vous craignez; mais rien ne se dissipe plus aisément que la crainte. Vous sentez et vous êtes touchée; mais d'un cœur qui ne change point en sentant beaucoup: il se forme enfin un cœur dur et qui ne sent rien. Vous êtes troublée et inquiétée par la vie que vous menez; mais une funeste paix succède, et quelquefois bientôt, à des inquiétudes et des remords qui n'opèrent rien.

C'est ici, dites-vous, une grande affaire, qui demande qu'on y pense sérieusement et qu'on ne l'entreprenne pas légèrement. Il faut faire des essais, rompre aujourd'hui un engagement, demain un autre, commencer par des choses plus aisées, et aller par degrés aux plus difficiles. Il faut, dit-on, prendre des mesures contre un retour qui serait scandaleux et encore plus ridicule. S'il s'agissait de passer d'une vie pieuse, mais plus exposée dans le monde, à un état de perfection hors du monde; s'il s'agissait de vous engager par ces liens qui ne se rompent plus, à ce qu'il y a de plus austère et de plus éminent dans la vertu; en un mot, de vous jeter dans un cloître, le premier je vous dirais : Ne précipitez rien; voyez, examinez, sondez vos forces, assurez-vous de Dieu.

Mais quand il s'agit de quitter la vie du monde qui vous damne, de sortir de l'état du péché, où vous vous corrompez de plus en plus, il n'y a pas à délibérer, et toutes les mesures qu'il y a à prendre, c'est de se jeter dans les bras que nous ouvre cette miséricorde divine.

En matière de conversion il ne faut pas tant s'essayer, tant se ménager, tant écouter sa faiblesse, ni tant se craindre soi-même; il faut un effort tout d'un coup, une rupture brusque avec le monde. Ah! si la pécheresse avait tant disputé, tant combattu; si elle avait apporté tant de retardements à la grâce; si elle avait gardé tant de mesures avec un monde qu'elle voulait quitter pour toujours; si elle avait pris tant de précautions avec un Dieu à qui elle voulait se donner sans retour, elle aurait vu tous les jours de nouvelles difficultés, elle aurait rencontré à tous les pas de plus grands obstacles, elle aurait tout abandonné, et continuant de vivre dans le péché, elle serait morte dans l'impénitence. Mais aussitôt qu'elle a su où était Jésus-Christ, qu'elle s'est sentie attirée par la grâce, elle est venue avec les marques de sa conversion dans les mains, surmontant la crainte, surmontant la honte : *Ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*

Par quelle fureur le monde juge-t-il si désavantageusement des conversions? Leur donne-t-il des noms si odieux? En fait-il l'objet d'une malignité plus redoutable que l'épée de tyrans? Par quelle bizarrerie le monde, qui prend si peu d'intérêt à toutes les choses de Dieu, s'attache-t-il si fort à rendre méprisables ceux qui embrassent la piété? Tel est le monde, et en le quittant pour se donner à Dieu, il faut s'attendre à cette tentation, le Saint-Esprit nous en a avertis. Le monde cherche d'abord les raisons d'un changement qui le pique et qui le condamne, et s'il en imagine souvent de pitoyables, il s'arrête presque toujours aux plus mauvaises. Le monde, qui s'était à peine aperçu d'une liaison trop scandaleuse, fait mille raisonnements sur une rupture qui, en tout sens, ne peut qu'être édifiante. Le monde examine avec des yeux plus curieux et bien plus malins la conduite d'une personne convertie, et s'il ne répand pas toujours le plus noir venin sur des démarches trop chrétiennes, il leur donne du moins tout le ridicule qu'il peut. O monde! que tu ravis par là de serviteurs à Jésus-Christ. Combien de femmes dégoûtées du péché s'arrêtent! Combien de femmes désabusées du monde reculent pour avoir trop écouté ce que disait le monde et avoir trop prévu ce qu'il pouvait dire. En un mot, combien de gens, trop frappés de cette crainte de la malignité du monde, prennent le triste parti d'y mener une vie pleine de dégoût et d'amertume!

Plus hardie, plus courageuse, plus forte, et en cela moins ennemie d'elle-même, notre pécheresse ne raisonne pas tant et n'écoute rien. Elle n'a honte que d'avoir porté si longtemps le poids honteux de sa vie scandaleuse; elle ne rougit que d'avoir tant tardé de se donner à Jésus-Christ. Elle ne craint qu'une chose qui est de manquer le moment de la grâce. Elle n'a retenu de son ancien caractère que la hardiesse et n'a fait que changer une odieuse effronterie en une pieuse impudence : *Pie impudens.* (S. Greg.)

Honteuse de ses scandales, honteuse de ses égarements, honteuse de ses faiblesses, honteuse de tout, excepté de sa confusion présente: venez la voir se livrer aux affronts et aux outrages. Venez vous instruire, vous qui craignez tant ce nouveau nom de piété; vous qui craignez tant à l'occasion de cette piété nouvelle, la mémoire de vos anciennes histoires; qui craignez tant ces raisonnements vagues du monde sur votre conversion. Cette crainte vous arrête! Venez voir notre pécheresse qui cherche cette humiliation en venant chercher Jésus-Christ. Elle entre dans la maison du pharisien, elle perce jusque dans la salle du festin, et à la vue de tout le monde, elle vient tomber aux pieds de Jésus, où elle est sans voix, abîmée dans la confusion ainsi que dans la douleur. Quel courage! quel front! A-t-elle oublié, cette femme, les bienséances de son sexe? N'est-elle pas effrayée du spectacle qu'elle donne? Ne craint-elle pas les insultes d'une troupe insolente de domestiques? N'est-elle pas alarmée de la dérision qu'elle va exciter dans cette assemblée? N'a-t-elle pas prévu les jugements que fera et les discours que tiendra le superbe pharisien dont elle vient troubler la fête? Peut-être a-t-elle tout prévu, peut-être s'attend-elle à tout; mais elle ne prend garde à rien. Elle se juge, elle se condamne en secret, prête à s'accuser tout haut, et enfin il lui importe peu que les hommes la méprisent pourvu que son Dieu laisse tomber sur elle un regard de compassion et la souffre à ses pieds dans sa miséricorde.

Et vous, encore une fois, vous craignez tout, excepté les justes reproches de votre conscience et les insultes amères que vous prépare un Dieu à qui, par une crainte si méprisable, vous craignez de vous donner. Vous craignez les discours du monde quand on vous verra disparaître des assemblées du monde; quand on vous verra plus souvent aux pieds de Jésus-Christ et quelquefois à la table du Seigneur. Eh! il fallait craindre les discours du monde, quand vous ouvriez un si beau champ à la malignité du monde, et que vous étiez en effet la fable du monde et l'objet du mépris public. Il fallait craindre les discours du monde, lorsqu'on vous voyait marcher dans les rues, aller dans les compagnies, entrer dans les temples avec cet air hardi, avec ces yeux pleins de la passion et qui semblaient chercher le crime. Il fallait craindre les discours du monde, lorsqu'on vous voyait dans une société intime avec les personnes de votre sexe les plus suspectes, et celles du sexe différent les plus décriées. Il fallait craindre les discours du monde,

quand on vous voyait ne craindre ni les lieux, ni les heures, ni ces parties secrètes de plaisir, où l'on sait trop que tout n'est pas mesuré sur les règles les plus scrupuleuses du devoir. Il fallait craindre les discours du monde, lorsque vous faisiez ces avances et que vous souffriez ces traitements qui doivent tant coûter à votre sexe, et dont le monde tirait des conséquences aussi désavantageuses que naturelles. Mais craindre les discours des hommes en se convertissant, c'est trop de faiblesse. Vous craignez les railleries des libertins, vous seriez heureuse de les mériter. Vous craignez la risée des autres femmes du monde : elles approuveront peut-être en secret ce qu'elles s'efforceront de rendre ridicule en public. Mais enfin, laissez aux mondains eux-mêmes le soin de vous venger de ces femmes moqueuses. Vous craignez surtout les langues envenimées des faux justes; Jésus-Christ vous suscitera dans le monde quelque défenseur comme il le fut lui-même de la pécheresse.

Vous craignez le monde, mais peut-être le monde ne parlera pas, mais peut-être le monde ne pensera pas à vous, mais peut-être le monde ne se mettra pas en peine de vous avoir perdue, mais peut-être le monde applaudira à un parti qu'il vous conseille depuis longtemps et qu'il vous force en quelque sorte de prendre. Car enfin, tel est le monde: on peut d'abord craindre ses censures et son mépris en se donnant à Dieu; en persévérant on a à craindre ses louanges et son estime. Tel est le monde : si on change tout à fait, il vous oublie; mais si on ne change qu'à demi, il vous méprise. Voilà donc tout ce qu'il y a à craindre en se convertissant parfaitement au Seigneur : d'être bientôt oublié du monde et d'être enfin trop estimé des mondains. J'ai dit : se convertir parfaitement, et c'est le modèle que nous donne la conversion de la pécheresse, après celui d'une conversion prompte que nous venons de voir.

SECONDE PARTIE.

L'humilité, quoique née du péché, quand on a cessé de le commettre, est bien agréable à Dieu. C'est le seul moyen de lui plaire après l'avoir offensé, c'est un sacrifice que Dieu ne rejette jamais, quand il est joint avec la douleur du cœur. L'humilité est bien forte contre Dieu; elle est puissante pour désarmer sa colère, et elle a arrêté plus d'une fois ses flèches déjà mises sur l'arc et prêtes à partir. L'humilité qu'anime la charité couvre la multitude des péchés aux yeux de Dieu. L'humilité est la première vertu dans la pénitence, et en voici devant vos yeux le modèle : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? La voyez-vous, cette femme autrefois si fière dans son air, si haute dans son ton, si dédaigneuse dans ses regards, si méprisante dans son maintien, si arrogante dans ses discours, si superbe dans ses habits, si jalouse des distinctions; qui semblait fouler aux pieds le reste des mortels, qui croyait honorer tous les lieux où elle portait ses pas, qui sous des dehors si orgueilleux portait un cœur encore plus vain? La voyez-vous aujourd'hui tout en désordre, les cheveux épars, d'un air abattu, les yeux pleins de confusion se jeter aux pieds de Jésus-Christ, s'y tenir derrière lui en posture de criminelle? Cette femme est convertie.

On l'humilie, et elle s'anéantit; on l'outrage et elle ne répond pas; on reproche à Jésus-Christ de la souffrir à ses pieds, et elle se croit encore plus indigne d'y être soufferte. Jésus-Christ la loue, et elle se confond. Jésus-Christ lui déclare que ses péchés lui sont remis; mais la confusion a tellement fermé la bouche à cette femme, qu'elle ne l'ouvrira pas même pour remercier le Sauveur de son âme : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme aussi humble qu'humliée? Elle est convertie. Tu t'étonnes, homme superbe, que Jésus-Christ la souffre à ses pieds, tu t'en offenses; et là-dessus tu doutes si c'est ici un prophète : *Hic si esset propheta.* Mais Jésus-Christ est bien plus étonné de ton étonnement, et bien plus indigné de ta colère. Ignores-tu que de toutes les corruptions de l'homme, et de toutes les plaies du péché, l'orgueil est la plus grande? Et comprendras-tu que l'innocence orgueilleuse est plus odieuse devant Dieu que l'iniquité humiliée? C'est ainsi que cette pécheresse, aux pieds de Jésus-Christ, abattue sous le poids de ses iniquités et de ses misères, est pour lui un objet de complaisance; tandis que toi, qui t'élèves de tes fausses vertus, tu es, à ses yeux, dans ta propre maison et à ta table, l'objet de son mépris.

Humiliée, la pécheresse obtient le pardon de son péché sans le demander; humiliée, elle touche le cœur de Jésus-Christ sans lui parler. Les actions muettes qu'elle ajoute à cette posture humiliée et à l'humilité plus humble encore de son cœur, font sur celui de Jésus-Christ des impressions si vives et si douces, qu'il les lui compte pour une grande marque d'amour, pour une grande pénitence, pour une justice qui l'élève audessus de ceux qu'une vie exempte de crimes rend et moins empressés et moins attentifs. Vous l'allez entendre. Voyez-vous cette femme, dit Jésus à Siméon? Vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds quand je suis entré dans votre maison; vous ne m'avez point donné de baiser; vous ne m'avez point répandu de parfum sur la tête; et elle a arrosé mes pieds de ses larmes; elle les a essuyés avec ses cheveux; elle n'a pas cessé de me les baiser, et elle y a répandu un parfum de prix. Qui m'a donc, d'elle ou de vous, marqué plus d'amour? Je lui dois donc plus qu'à vous. Elle est humble et humiliée; et quand ses péchés seraient plus grands et en plus grand nombre, je les oublierais tous.

Ah! mes frères! ah! pécheurs! puisque l'humilité est si puissante pour détruire nos

péchés dans le souvenir de Dieu, et nous faire entrer dans son cœur au sortir de nos infidélités; puisque, l'humilité qui parle peu et qui fait beaucoup, nous rend plus amis de Jésus-Christ malgré nos péchés, que tant de justes qui n'auront ni notre attention ni notre amour; humilions-nous et aimons. Aimons selon que nous avons péché; et humilions-nous selon que nous nous étions égarés. Portons dans la maison où est Jésus-Christ, et à ses pieds, avec la pécheresse, un air humble et un cœur encore plus humilié. Comme la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, tenons-nous longtemps dans le silence et dans les larmes; et ne présumons pas sitôt de lui donner le baiser à la bouche. Comme la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, souffrons les reproches, les mépris; les outrages des justes et des pécheurs, en hommes qui n'ont ni oreille pour entendre, ni bouche pour répondre, ni presque de cœur pour sentir. Comme la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, si quelque chose dans un autre ordre peut nous relever; si quelque homme de bien, prenant notre défense, veut nous élever, par quelque endroit au-dessus de quelqu'un, quel qu'il soit, rabaissons-nous en nous-mêmes au-dessous de toute créature humaine par cette pensée : je suis un pécheur; je fus une pécheresse. Que tout orgueil, que toute hauteur, que tout amour-propre, que toute complaisance en nous-mêmes, que toute louange des bouches flatteuses, que toute gloire juste et légitime pour des choses qui pourraient en être dignes, vienne donc se briser ici : je suis un pécheur; je fus une pécheresse. Mais le péché a-t-il opéré cette humilité en nous? Tant de péchés ont-ils pu nous rendre humbles?

En effet, est-on toujours humble dans sa pénitence? Est-on toujours humble à proportion de ses péchés? Rougit-on toujours de ce qui devrait n'avoir apporté que la confusion? Comme si en renonçant à de certaines passions de la jeunesse; comme si en quittant de certains vices, on s'était réservé le droit de s'en glorifier, n'entend-on pas tous les jours des personnes changées, et depuis longtemps hors du monde, parler avec complaisance de ces passions et de ces folies de la jeunesse? Et ne doivent-elles pas craindre, si nous ne devons pas le penser, d'en avoir encore, avec l'affection, toute la vanité dans le cœur?

On se convertit; et la première chose qu'on oublie, c'est qu'on a été pécheur. Ce qu'on ne cesse de se dire à soi-même, ce qu'on veut apprendre aux autres d'une manière tantôt plus ouverte, tantôt plus enveloppée, c'est qu'on n'est plus comme le reste des hommes; et sous le terme d'actions de grâces à Dieu, on s'en glorifie en soi-même, et on en exige des hommes la louange. Une femme s'est convertie, et pour ne pas laisser douter de sa piété, elle fait quelque changement dans sa vanité; mais elle est plus vaine du mépris qu'elle paraît faire de la vanité qu'elle ne l'était de la vanité elle-même. Sous des dehors modestes et édifiants, elle conserve toute son ancienne vanité, et y ajoute la complaisance en sa nouvelle vertu. Un homme se convertit : ce n'est plus un libertin, un débauché; mais n'allez pas éprouver s'il sera toujours aussi jaloux des préséances, aussi vif sur le point d'honneur, aussi avide de louanges, aussi sensible aux contradictions, aussi implacable sur les injures. Un homme a changé de mœurs, mais il a transporté à la gloire la passion qu'il avait pour les plaisirs. Obscur et inconnu dans sa première vie, il cherche dans sa dévotion à se faire un nom par les personnes avec lesquelles il se lie, et à se donner du relief par les œuvres dont il se mêle. Que de pécheurs abusés! Que de pécheresses trompées! Que de faux pénitents par le défaut de cette humilité qui doit suivre le péché, attachée à ce souvenir : j'ai péché! Que de faux pénitents par le défaut de cette humilité que Dieu veut trouver dans le juste, mais qu'il demande au double du pécheur; par le défaut de cette humilité qui est le partage du pécheur et qui doit être son espérance! Notre pécheresse l'a compris, et le prophète l'avait exprimé en cette manière : il mettra sa bouche dans la poussière, pour voir s'il y a quelque espérance; *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.* (*Thren.*, III, 29.)

La pécheresse, courbée sur les pieds de Jésus-Christ, les arrosait de ses larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Dirons-nous des larmes ce que nous avons dit de l'humilité? Les larmes d'une femme sont-elles toujours des preuves de sa conversion? Ces larmes coulent à leur volonté; elles coulent si facilement; elles coulent pour des choses si différentes; et peut-être dans sa première vie n'auront-elles guère plus coûté à notre pécheresse pour des sujets pieux que pour l'objet de sa passion profane. Cent fois elle pleura de chagrin et de colère contre le monde; cent fois elle pleura pour se soulager dans ses dépits, pour se consoler dans ses disgrâces; cent fois elle pleura pour marquer sa passion et pour ranimer celle des autres. Les larmes furent toujours sa ressource, quand tout le reste lui manqua ou fut trop faible; mais ces larmes échappées s'arrêtaient bientôt; mais ces larmes forcées tombaient goutte à goutte; mais ces larmes de passion et de colère cherchaient le secret. Aujourd'hui, elle pleure à la vue de tout le monde; aux pieds de Jésus-Christ; ce sont des larmes qui ne peuvent ni se retenir ni se modérer. Ce sont des larmes muettes qui sont encore plus dans le cœur que dans les yeux. Ce sont des larmes abondantes, des torrents de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Aux pieds de Jésus-Christ elle connaît Jésus-Christ et ce qu'elle découvre en lui de grandeur, ce qu'elle y voit de sainteté, ce qu'elle y éprouve de bonté la fait fondre en larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Aux pieds de Jésus-Christ la pécheresse se trouve la plus ingrate de toutes les créa-

tures et la plus coupable par l'abus qu'elle a fait des dons de Dieu, la plus indigne d'être soufferte même à ses pieds et derrière lui; et elle ne sait que pleurer et pleurer sans mesure : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Aux pieds de Jésus-Christ elle se souvient de tous les maux qu'elle a faits, elle voit tous ceux qu'elle allait encore faire, si la main puissante du Seigneur ne l'eût abattue à ses pieds; et pour marquer tout ensemble sa douleur et sa reconnaissance, elle arrose ses pieds sacrés de deux ruisseaux de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Aux pieds de Jésus-Christ, où elle se trouve entre la justice et la miséricorde, elle voudrait s'accuser et demander grâce; mais les larmes étouffent la parole dans sa bouche, et elle ne peut que pleurer, pleurer amèrement, et pleurer abondamment : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Je la mènerai dans la solitude, avait dit le Seigneur. Là je lui parlerai au cœur, et il faudra que la fille de Jérusalem sente et comprenne le mal qu'elle a fait. Aux pieds de Jésus-Christ, retirée du monde, c'est là où l'on sent son péché, et où l'on pleure. Pauvre fille de Sion, ivre, non pas de vin, mais de ta passion, tu ne voulais pas, tu craignais de venir où j'étais; je t'y ai attirée secrètement. Agitée par tes propres désirs, inquiète au milieu même de tes plaisirs, poursuivie du chagrin que tu fuyais, abandonnée de la joie que tu cherchais; jamais plus mal qu'avec toi-même, et quelque chose t'y ramenait toujours; tourmentée de ce qui se refusait à ta passion, peu contente de ce qui la contentait, affligée de tes maux présents, effrayée des malheurs que tu croyais, malgré toi, dans un avenir, ta situation était dure. Lasse de ton péché, fatiguée de tes emportements, tu as voulu goûter quelque douceur et un certain repos dans la cessation du crime; mais Dieu n'était pas encore devant tes yeux, et lui seul donne le repos et fait trouver de la consolation même dans les larmes. J'ai eu pitié de toi, je t'ai conduite dans le lieu retiré, et là, repassant dans le silence ce que ton Dieu a fait pour toi et ce que tu as fait contre lui; et là, te demandant à toi-même si c'était pour faire une ingrate que le Seigneur ton Dieu t'avait comblée de ses dons; et là, te demandant à toi-même si c'était pour faire une pécheresse que Dieu t'avait douée de tous les avantages des femmes; si c'était pour faire une infidèle qu'il t'avait si tendrement aimée; si c'était pour faire une ennemie qu'il t'avait élevée dans le monde; si c'était pour te faire aimer le crime et te faire persévérer dans tes désordres qu'il t'avait épargnée; et là, sentant la grandeur de ta misère et la multitude des miséricordes divines, il faut pleurer, pauvre pécheresse, il faut pleurer de tout ton cœur, il faut pleurer sans que la paupière de tes yeux se taise, il faut pleurer et arroser les pieds de Jésus-Christ de tes larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Dis-nous cependant, pauvre pécheresse, s'il est si amer, s'il est si triste de pleurer aux pieds de Jésus-Christ, si ces larmes n'ont pas leur douceur; si elles ne sont pas plus douces que toutes tes anciennes joies.

Mais vous, qui ne pleurez pas vos anciens péchés, que vous dirai-je? Vous avez quitté le péché avant que le péché vous quittât, cela est heureux; mais vous ne pleurez pas votre péché, cela n'est ni consolant ni rassurant. Vous vous prétendez convertie au Seigneur votre Dieu; et vous ne pleurez pas votre péché devant lui? Nous avons péché, et beaucoup péché : malgré tant de péchés nous avons trouvé miséricorde, et une abondante miséricorde en Jésus-Christ notre Sauveur, et nous ne pleurons pas à ses pieds? Nous ne pleurons pas de joie? Nous ne pleurons pas de douleur? Nous ne pleurons pas d'amour? Nous ne pleurons pas d'être si durs à pleurer? Au souvenir de tant de désordres, de tant de scandales, de tant d'infidélités, d'une si noire ingratitude, d'un si long et si étrange abus de la grâce, nous ne pleurons pas? Lorsque, tantôt les lieux, tantôt les personnes, tantôt les prêtres du Seigneur, tantôt le monde lui-même; tantôt l'Evangile et tantôt notre conscience, nous reprochent ce que nous avons fait contre Dieu, contre le ciel et contre nous-même, nous ne pleurons pas? Et ces larmes coulaient autrefois à notre gré; et ces larmes coulaient autrefois pour rien; et ces larmes coulent encore si aisément pour les moindres disgrâces de la vie! Misérable, s'écrie saint Cyprien, quand vous avez perdu vos biens, quand vous avez perdu vos proches, quand vous avez perdu cette précieuse santé, quand vous avez perdu ces vains agréments, quand vous avez perdu ce qui vous perdait : on ne peut pas calmer votre douleur et sécher vos larmes! Et tant de pertes, et de si grandes pertes que vous avez faites par votre péché : Dieu, sa gloire, sa grâce, votre innocence; tant de pertes si difficiles à réparer; tant de pertes qui ont eu de si tristes suites; tant de pertes qui pourraient bien être notre perte dernière, si nous ne la prévenons, ne peuvent pas ouvrir nos yeux aux larmes? O pécheur, trop incertain d'avoir recouvré la grâce, quand il a tant de peines à pleurer son péché, quoiqu'il l'ait quitté!

Mais est-on hors de l'état du péché? Est-on dans l'état de la pénitence, lorsqu'après tant de péchés, on s'abandonne si légèrement à toutes sortes de folles joies? lorsqu'après tant de péchés, on court encore après les plaisirs, et qu'on se retient à peine sur les divertissements trop décriés dans la religion, et trop indécents à des chrétiens? lorsqu'en embrassant la piété, on ne fait que changer d'amusements et de voluptés, et qu'il semble qu'on en fasse sa pénitence? David pleurait le jour et la nuit; la pécheresse arrose de ses larmes les pieds de Jésus-Christ. La pécheresse est convertie, David est pénitent. Sommes-nous convertis, sommes-nous pénitents, nous qui après tant de péchés, ne voulons pas connaître la douleur.

La pécheresse arrosait de ses larmes les pieds de Jésus-Christ et elle les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait, et y répandait le parfum qu'elle avait apporté. Remarquez, mes frères, comme les attachements de cette femme se tournent en sacrifices; comme elle tire sa pénitence de son péché; comme elle fait servir à la piété tout ce qui avait servi à ses passions. Bienheureuse femme, proposée aujourd'hui dans l'Eglise pour instruire tout ce qui fut pécheur, avez-vous douté s'il fallait faire pour Dieu ce que vous aviez fait pour le monde? Avez-vous disputé là-dessus avec vous-même, ou avec ce divin Sauveur? Avez-vous refusé à la justice les mêmes sacrifices que vous aviez faits à l'iniquité? Vous seriez-vous crue convertie, s'il ne vous en eût coûté que de mettre fin à vos scandales; que de changer d'intention sans toucher à vos folles parures; que de trouver de petites raisons pour retenir dans votre pénitence mille choses curieuses et sensuelles? Non, mes frères, cette femme, modèle d'une vraie conversion, n'a ni douté, ni disputé, ni rien refusé, ni manqué à rien.

On doute de tout, on dispute sur tout, on refuse tout; et on y ajoute de mauvaises raisons, parce qu'on n'est pas converti. On apporte aux pieds des prêtres de belles paroles et de grandes promesses; mais qui y apporte la boîte de parfum précieux pour la briser, et en laisser l'odeur dans la maison de Dieu? Aujourd'hui que sacrifie-t-on en effet? Une passion qui était devenue le plus vif chagrin et le tourment continuel de la vie; de petites choses à quoi on ne tient pas. Mais ce qui est encore cher, ce que Dieu voulait avant tout le reste : on l'a mis en réserve, et l'on en refuse le sacrifice sur divers prétextes.

Aujourd'hui, que fait-on servir à la pénitence? Presque rien de ce qui a servi au péché. Ce sont de petites choses. Mais vous y avez un grand attachement. Quelques ornements de plus ou de moins, cette façon de se mettre ou une autre, cela, dit-on, n'est pas essentiel. Mais la vanité fut votre péché, c'est par là que vous avez perdu Dieu, et que vous avez fait pécher les autres; c'est à cela que vous avez sacrifié les heures les plus précieuses de votre vie; c'est de cela que votre esprit a été tout occupé, votre cœur tout rempli, et que vous avez fait votre plus ordinaire entretien; c'est sous ces parures et ces ajustements que vous avez idolâtré votre visage et adoré toute votre personne; en un mot, la vanité fut votre passion, il faut que le sacrifice de la vanité soit votre pénitence, et la marque de votre conversion.

Ministres de la pénitence, instruisons-nous nous-mêmes. Une femme qui apporte aux pieds de Jésus-Christ tout ce qui fut l'attrait, et peut-être le prix de ses iniquités, ce qui l'a séduite et ce qui la flatte encore, et qui l'y brise, nous dirige dans la conduite des âmes qui reviennent de la vie du monde. Il faut que la pécheresse apporte à nos pieds ce qui a produit son crime, ou ce qui en vient; ce qui a nourri sa passion, ou ce qui pourrait la rallumer; qu'elle y apporte ces parures folles et immodestes; qu'elle y apporte le vase du parfum, et qu'elle brise tout cela à nos pieds pour remplir la maison de Dieu de la bonne odeur de sa conversion : *Et fracto alabastro.* Elle vous promettra; mais elle vous trompera, trompée, peut-être elle-même la première; faites tout briser à vos pieds : *Et fracto alabastro.* Tout cela, vous dira-t-on, demande du temps; cela souffre de grandes difficultés, il faut s'arranger, faites briser tout cela à vos pieds, et ne croyez la pécheresse convertie que quand tout sera brisé : *Et fracto alabastro.* On vous alléguera des inconvénients, il n'y a pas de plus grand inconvénient que celui de conserver ce qui vient du péché, et par où l'on y tient, faites briser : *Et fracto alabastro.* On restituera ce bien mal acquis, on payera ces dettes, on sacrifiera ces mauvais livres, on brûlera ces peintures déshonnêtes, on réparera cette calomnie, faites restituer faites payer, faites réparer, faites brûler, faites briser à vos pieds : *Et fracto alabastro.* On se séparera de cette personne, on sortira de cette maison, on renoncera à cette manière de faire valoir son argent, on verra cet ennemi, on fera la satisfaction convenable à cet homme qu'on a offensé, on se retirera de certaines compagnies, faites sortir, faites renoncer, faites cesser, faites briser tout ce qui doit être brisé : *Et fracto alabastro.* Rompez tous les retardements, rompez toutes les résistances du pécheur, soyez plus forts que lui, et plus forts que vous-mêmes. Faites tout briser à Pâques, après Pâques on ne s'en souviendrait plus, et rien ne serait fait.

Elle répandait le parfum sur les pieds de Jésus-Christ : *Et unguento ungebat.* Les pieds de Jésus-Christ ce sont les pauvres, et tous ses membres affligés. Voilà, femme convertie, homme pénitent, par où vous devez commencer à édifier l'Eglise et y répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, et par où vous devez vous assurer vous-même de votre conversion. Voilà par où vous devez racheter vos péchés, par où vous devez toucher Jésus-Christ et le gagner : *Unguento ungebat.* Voilà ce qu'il ne faut pas épargner à votre âme, ce qu'il faut donner sans regret et avec profusion, ce qu'il faut apporter avec vous : *Attulit alabastrum unguenti, et unguento ungebat.* Voilà donc les pieds de Jésus-Christ qu'il faut baiser, et ce qu'il faut faire pour obtenir miséricorde, mais ce n'est pas de ce côté qu'on se tourne. On donnera de bon cœur le baiser à la bouche de Jésus-Christ, on communiera souvent, on montera volontiers dans le temple pour y venir chercher des consolations sensibles auprès de Jésus-Christ dans la prière, on ne descendra pas dans la maison du pauvre, pour aller essuyer les larmes dont il est tout couvert; on n'ira pas chercher le malheureux et l'affligé qui attendent quelqu'un qui les console ou qui les soulage; on souffrira à

peine la vue de l'indigent et de l'estropié, et on fermera impitoyablement l'oreille au récit que celui-ci voudrait faire de son ancienne misère, et celle-là de sa récente disgrâce.

Dans la vie du monde on était doux, bon, complaisant, facile ; la dévotion a amené les travers, les caprices, la mauvaise humeur, la sécheresse, la dureté pour tout le monde. Dans la vie du monde on donnait peu, parce que le jeu, les plaisirs, les parures, mille choses de goût et de fantaisie absorbaient presque tout ; mais enfin, on donnait ce qui restait de ses dépenses pour racheter, comme on pouvait, tant de péchés. En se retirant du monde, et par conséquent d'une grande partie de ses dépenses, on ne trouve plus de quoi donner, parce que l'avarice a pris la place des autres passions ; mais on trouve des raisons, et des raisons de dévotion pour être ainsi dur.

Etrange conversion ! étrange dévotion ! et plût à Dieu qu'elle fut plus rare ! Les larmes rachètent l'iniquité, je le sais, et je ne veux pas être contraire aux saints qui le disent tous : *Lacrymæ redemptrices.* Mais l'aumône rachète aussi les péchés, c'est le Saint-Esprit qui le dit : *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV, 24.) L'aumône, et l'aumône abondante, l'aumône selon les péchés, couvre et anéantit la multitude de péchés. L'aumône pour empêcher de jeunes personnes de tomber dans le crime, et toute une famille de se livrer au désespoir ; l'aumône, pour soutenir dans le service de Dieu, avec quelque consolation et quelque douceur, celui et celle qui se sont retirés du péché ; l'aumône à celui qui souffre pour la justice et pour la piété, est un sacrifice dont Jésus-Christ parle comme d'un bienfait, comme d'un service qu'on lui a rendu à lui-même, comme d'une action de bonté qu'il a approuvée, comme d'un témoignage d'amitié qu'il a reçu avec complaisance : *Hæc autem ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos... hæc autem unguento unxit pedes meos.* Mais sans l'aumône et les autres œuvres de miséricorde, les péchés subsistent, et Jésus-Christ est toujours irrité : *Osculum mihi non dedisti... oleo caput meum non unxisti.*

La pécheresse pleure sur les pieds de Jésus-Christ, elle les essuie avec ses cheveux, elle les baise, elle y répand un parfum, et elle s'y excite à aimer Jésus-Christ selon la bonté qu'elle trouve en lui, et la grâce qu'elle en reçoit. La crainte est bonne, la crainte arrête une âme mondaine dans ses voies, la crainte fait quitter le péché, la crainte commence presque toutes les conversions ; mais il faut aimer quand on a péché, et aimer beaucoup quand on a beaucoup péchés. C'est ainsi que la pécheresse a aimé ; et c'est pour ce grand amour que beaucoup de péché lui sont remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Qui le contestera dans l'Eglise de Dieu, sans éprouver l'indignation de l'Eglise et exciter la colère de tous les enfants de Dieu ? Qu'on prêche donc de tous les côtés l'amour de Dieu dans la pénitence, et un grand amour pour beaucoup de péchés : on rend à l'Evangile sa vérité, à la religion sa pureté et son éclat, à l'Eglise sa doctrine et sa consolation. Qu'on prêche de tous côtés l'amour de Dieu dans la pénitence, et qu'on fasse ainsi cesser le scandale au milieu des enfants de Dieu. Qu'on prêche ouvertement l'amour de Dieu dans la pénitence, mais en humble rétractation de ses erreurs passées et connues, et non en accusation calomnieuse contre ceux qui ont crié hautement à la prévarication.

O mon Dieu ! que voulait-on faire de la religion et de l'Evangile de votre Fils, de la loi, et des traditions de votre Eglise ? Que voulait-on faire du pécheur lui-même ? Sans amour, même en quittant ses péchés, le pécheur demeure dans la mort et dans la condamnation : *manet in morte.* (I *Joan.*, III, 14.) Sans amour, le pécheur est laissé sans témoignage de sa conversion, il est laissé sans consolation et sans force, n'ayant ni pieds pour marcher dans vos voies, et s'y soutenir, ni mains pour faire de bonnes œuvres. Dieu exige donc du pécheur, de l'amour, et un grand amour pour lui remettre beaucoup de péchés ? O Dieu admirable dans vos conseils, infiniment au-dessus des pensées des hommes dans toutes vos œuvres, et comme au-dessus de vous-même dans celle de votre miséricorde ! Pardonner des péchés, cela est de votre grandeur ; remettre les péchés, après une convenable satisfaction, cela est de votre justice ; mais en accorder le pardon à l'amour, c'est une bonté de Dieu seul. Vouloir être aimé du pécheur ! Demander le cœur d'une pécheresse comme celle-ci ! Un cœur qui s'échappe à lui-même plutôt qu'il ne se donne, un cœur qu'il ne faut pas attaquer, qui va au-devant des désirs, un cœur qu'auront dédaigné des hommes un peu délicats, vous le demandez, vous le voulez pour vous, vous en faites votre triomphe et le sujet de votre complaisance ! *Vides hanc mulierem?* O Dieu trop bon et trop facile à être apaisé !

Elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.* Femme, vous fut-il si difficile d'aimer? Aimer fut le commencement de vos voies ; aimer follement ; aimer sans fin et sans règle ; aimer tout ce qui était aimable ; aimer tous ceux qui vous aimaient ; aimer tous ceux qui, sans amour, avaient pour vous quelque légère complaisance ; aimer tout ce qui avait ou un certain mérite ou une certaine réputation ; aimer, changer tous les jours d'affections, sans qu'aucune passion ancienne ou nouvelle eût jamais rempli votre cœur et épuisé votre amour, voilà votre cœur et ses faiblesses. C'est que vous n'aviez pas encore connu ce qu'il faut aimer au-dessus de tout ; c'est que vous n'aviez pas encore senti ces premières touches de l'amour divin ; c'est que vous n'aviez pas encore vu celui qui est tout autrement aimable que les plus aimables entre les enfants des hommes. Mais dès que vous eûtes connu Jésus-Christ, et que, vous élevant au-

dessus de ce que vous voyiez en lui par les sens, vous comprîtes et vous sentîtes que c'était là le Dieu de votre cœur, l'unique objet auquel il est bon, auquel il est juste, auquel il est grand d'être attaché; vous bannîtes de votre cœur tous les hommes, vous vous en bannîtes vous-même, et vous mîtes Jésus-Christ à la place de tant d'objets et de tant d'amours.

La pécheresse qui avait tant aimé le monde, qui n'avait pas gardé de mesure dans ses amours profanes, aima aussi beaucoup le Sauveur du monde quand elle se convertit à lui : *Dilexit multum.* Elle aima fortement, elle aima tendrement, elle aima constamment, elle aima beaucoup : *Dilexit multum.*

Vous aimez beaucoup, femme, mais un grand amour ne doit pas s'épuiser en désirs et en beaux sentiments : un grand amour se porte à de grandes choses. Que fais-je? Ce n'est qu'à ces cœurs froids et à ces dispositions qui ne méritent guère le nom d'amour, qu'il faut ouvrir des voies et prêter du secours. L'amour ardent a toutes ses ressources en lui-même, il cherche et il trouve, il imagine et il exécute. Ce n'est qu'à l'amour froid qu'il faut donner des ordres, et marquer tout; l'amour vif prévient les ordres, et passe les espérances. Ce n'est que l'amour faible qu'il faut presser, qu'il faut pousser; l'amour fort, il faut l'arrêter. C'est ainsi que Jésus-Christ se repose entièrement sur l'amour de cette femme. Il ne lui dit pas : Femme, si vous m'aimez, marchez par des voies dures à cause de moi; si vous m'aimez, refusez-vous jusqu'à la consolation de me suivre et de vous attacher à mes pas; si vous m'aimez, vivez séparée des hommes, oubliée des hommes, ne vous occupant que de moi et de mes miséricordes. Femme, si vous m'aimez, allez, comme perdue dans la nature, ne chercher que moi sur la terre, ne désirer que moi dans le ciel, ne soupirer qu'après votre réunion avec moi dans la gloire; et ne vous nourrissez que de larmes dans cette attente. Non, il ne fut pas besoin que Jésus-Christ fît ces leçons à la pénitente. Son amour l'inspirait, son amour la conduisait, son amour lui fit faire au delà de tout ce que Jésus-Christ aurait exigé, et de tout ce que les hommes auraient pensé. Qu'y a-t-il en effet de plus grand dans l'amour pénitent que de se cacher tellement en Dieu, que de vivre dans un si grand oubli des hommes après la rémission de ses péchés, que l'Evangile n'ait pas trouvé une seule parole à nous dire de cette pécheresse?

Nous disons que nous aimons Dieu après tant de péchés qu'il nous a remis : mais est-ce le même amour, le même empressement que nous avons eus pour le monde et pour mille choses du monde? Hélas! nous aimons ici si différemment de nous-mêmes, que nous ne savons ce que nous sommes devenus et ce que c'est que cet amour pour Dieu dont nous nous flattons. Nous disons que nous aimons Dieu, après tant de péchés pardonnés; mais est-ce la même inquiétude qu'autrefois de ne pas aimer, ou d'aimer trop peu, ou d'aimer mal? Hélas! c'est un cœur toujours content de son peu d'amour, et qui ne se défend que contre de prétendus excès d'amour de Dieu. Nous aimons Dieu, mais ce n'est pas sans un certain regret, sans quelque douleur de ne plus aimer le monde; ce n'est pas sans quelque complaisance d'en avoir été aimée, et d'en être encore regrettée. Nous n'aimons plus le monde : mais c'est sans pouvoir nous empêcher de penser à ce que nous disons que nous n'aimons plus; et nous ne pouvons y penser sans sentir notre ancienne faiblesse, notre ancien amour pour le monde se ranimer et se réchauffer. Oh! qu'il est malheureux d'avoir tant aimé le monde, de l'avoir aimé si longtemps! on ne peut presque plus aimer Jésus-Christ, ou on ne l'aime que d'un amour dont il faut rougir; d'un amour dont on doit s'affliger; d'un amour qui ne tient presque point dans notre âme; d'un amour qui ne tient presque rien de l'amour, qui n'est pas cet ancien amour pour le monde, pour ses vanités et pour ses plaisirs; mais une façon d'amour qui semble être réservée pour Dieu, quand tout le reste a été mieux traité.

O monde, dis-nous donc de quoi tu as formé tes enchantements, et de quoi tu composes tes poisons Qu'as-tu fait pour cette pécheresse, qu'elle te rappelle encore dans son cœur en te fuyant? Ne lui as-tu donné que des jours heureux? L'as-tu satisfaite dans tous ses désirs? Ne l'as-tu trompée ni dans ses espérances, ni dans tes promesses? Ne l'as-tu jamais piquée jusqu'à l'âme comme en te jouant? Ne l'as-tu jamais humiliée dans tes fêtes? Ne l'as-tu jamais maltraitée au milieu de tes spectacles? L'as-tu renvoyée du moins avec honneur, et ne l'as-tu pas au contraire chassée avec ignominie? Et cette créature, ivre de toi, quand tu lui mêlais quelque douceur avec tant d'amertumes; folle et transportée, quand tu lui donnais quelque lieu de t'aimer, t'aime peut-être encore, avec tant de raisons de te haïr; au moins pour t'avoir trop aimé, ne peut-elle aimer son Dieu que faiblement et avec beaucoup de peine! O monde, dis-nous donc de quoi tu as formé tes enchantements, et de quoi tu composes tes poisons.

Jésus lui dit ensuite : Votre foi vous a sauvée, allez en paix : *Fides tua te salvam fecit, vade in pace.* C'est la confiance qui nous mène aux pieds de Jésus-Christ où nous trouvons un Dieu bon, miséricordieux, facile à pardonner; un Sauveur infiniment aimable, qu'il faut aimer selon la grandeur de sa miséricorde : c'est la confiance qui a tout commencé ici, et à laquelle le salut de cette femme est attribué : *Fides tua te salvam fecit. Allez en paix.* Paix de la bouche de Jésus! Paix en Jésus! compatible avec les larmes de la pénitence, compatible avec un continuel souvenir des péchés, compatible avec les faiblesses qui nous sont restées du péché, compatible avec les tristes suites du péché, compatible avec la haine de nous-

mêmes et un perpétuel combat contre nous-mêmes. Allez donc, femme, allez pleurer en paix; allez faire pénitence en paix, allez vous haïr vous-même en paix : allez combattre contre vos anciens désirs et contre le reste de vos passions en paix; allez vous ensevelir toute vivante et vivre dans le dénûment de toutes choses en paix. *Vade in pace.* Allez goûter, après vos péchés quittés, cette paix que vous n'avez jamais goûtée dans vos péchés, cette paix que les passions ne connaissent pas, cette paix que le monde ne donne pas, cette paix au-dessus de tout sentiment : *Vade in pace.* La voulez-vous? la cherchez-vous? la poursuivez-vous cette paix, cette paix heureuse, cette paix préférable à tous les plaisirs de la terre? Venez la chercher, pécheurs et pécheresses, aux pieds de Jésus-Christ, après avoir quitté vos péchés. Le modèle vous en est donné ici : *Vides hanc mulierem?*

Allons à Jésus-Christ, finissons ces indignes retardements, surmontons ces lâches appréhensions, confessons nos iniquités aux pieds des prêtres, pleurons sur elles; méritons notre pardon par des sacrifices, rachetons nos péchés par des aumônes; assurons notre pénitence par toutes sortes d'œuvres de justice. Aimons, selon qu'il nous a été donné au jour de notre réconciliation, et de la paix de la terre nous passerons à la joie du ciel. Et si nous aimons davantage que ceux à qui moins de péchés ont été remis, pécheresses et pécheurs, nous précéderons ces justes mêmes dans la gloire. *Amen.*

SERMON XXIII.

Pour le vendredi de la Passion.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit? (*Joan.*, XI, 47.)

Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil, et ils se disaient l'un à l'autre : Que faisons-nous? Cet homme-ci fait beaucoup de miracles.

Voilà donc le dernier conseil qui se tient contre Jésus, où l'on médite des choses vaines, où l'on fait des raisonnements insensés, et où l'on prend les mesures les plus violentes pour faire périr un homme qui a rempli la Judée de son nom et de ses bienfaits, qui a délivré les possédés, qui a guéri les malades et qui a ressuscité les morts; et la raison de ce parti violent qu'on prend contre Jésus-Christ, ce sont ces miracles mêmes : *Quia hic homo multa signa facit.* C'est surtout cette dernière résurrection d'un mort de quatre jours, après laquelle, disent-ils, ou il faut faire périr cet homme pour le salut de tout le peuple, ou il faut que la nation entière périsse avec la ville sainte et le temple : *Venient Romani, et tollent locum nostrum et gentem.*

Que faisons-nous de laisser en vie un homme qui nous est si contraire par tant d'œuvres éclatantes qui le font suivre de tout le monde, tandis qu'on nous abandonne? Cet homme-ci fait beaucoup de miracles : *Hic homo multa signa facit.* Ce sont des prêtres et des docteurs de la Loi qui font cette observation et qui parlent ainsi. Qui ne croirait qu'un grand prêtre allait conclure de là qu'il fallait donc employer pour Jésus toute l'autorité de la chaire de Moïse; qu'il fallait faire reconnaître dans tout Israël Jésus pour le Messie, et recevoir sa doctrine? Il en conclut, au contraire, qu'il faut le rejeter, qu'il faut le faire mourir, de peur que tous ne croient en lui; et qu'on n'y entend rien si l'on prend d'autres mesures ou des précautions plus faibles qu'une mort honteuse : *Vos nescitis quidquam.*

Perdez-le donc, misérables; mais il vous perdra lui-même misérablement : *Malos malè perdet.* (*Matth.*, XXI, 41.) Répandez le sang du Juste; mais ce sang reviendra sur vous et sur vos enfants, et s'y attachera. Rejetez celui qui est votre Messie; mais cette pierre que vous rejetez tombera sur vous de tout son poids et vous écrasera. Prenez des mesures contre Dieu, précautionnez-vous contre ses desseins; et ces mesures mêmes que vous prenez pour conserver la Synagogue la détruiront, et ce moyen que vous allez prendre pour anéantir la doctrine de cet homme l'établira dans toute la terre et fera que toutes les nations croiront en lui.

Que ce conseil de Dieu sur la religion fut profond, et comment ces aveugles pharisiens travaillèrent-ils à l'œuvre de Jésus-Christ en cherchant à l'ôter lui-même de la terre! Comment ce misérable pontife, en méditant la suprême iniquité contre Jésus-Christ, prophétisa-t-il la grande gloire de Jésus-Christ, qui est la foi de tous les peuples? Que ce conseil de Dieu, encore une fois, fut profond, et qu'il fut fou et inutile à l'homme de former des desseins contre ces conseils du Seigneur et contre l'établissement du règne de son Christ!

Quelle malice profonde dans ces Juifs, et d'où a-t-elle pu naître? Dieu n'inspire pas cette malice aux Juifs contre son Fils, mais il s'en sert pour les réprouver, selon les anciens oracles, eux qui étaient des méchants, et pour rejeter la Loi qui était faible : *Propter infirmitatem* (*Hebr.*, VII, 18), et qui ne devait durer que jusqu'à Jésus-Christ. Dieu n'inspire pas cette malice aux Juifs, mais il s'en sert pour leur substituer les gentils, selon que tous les prophètes l'avaient prédit, et pour établir l'empire de son Christ dans toute la terre. Par la bouche de son grand prêtre, le Juif dévoue Jésus à la mort pour sauver le peuple et la religion de la colère des Romains; et à peine Jésus est mort, que les Romains viennent, qui détruisent le temple et la nation. Sans temple, sans prêtre et sans sacrifice, le Juif perd la religion son ancien patrimoine, et la religion est donnée à un peuple qui jusque-là avait adoré les idoles. Sans prince, sans chef, sans terre, sans demeure, le Juif n'est plus un peuple, loin d'être encore la nation sainte; et les nations, qui n'étaient pas un peuple aux yeux de Dieu, deviennent le

peuple de Dieu. O admirables conseils de Dieu! Ne craignons pas de le répéter : ô folles et inutiles pensées des hommes! Jésus de Nazareth, qui s'est donné pour le Messie parmi les Juifs, est mis à mort par les Juifs comme un imposteur. Et les Juifs déchus de la religion, châtiés de Dieu pour cette mort bientôt après, errent depuis ce temps-là, misérables parmi les nations, et partout maudits.

Jésus de Nazareth, élevé sur la croix par la malice et la fausse religion des Juifs, appelle et attire de là, selon qu'il l'avait prédit, les gentils à lui, et établit son empire dans toute la terre, à commencer depuis sa mort. Voilà les preuves de la vérité de la religion chrétienne, que je vais ajouter aujourd'hui à celles que j'ai déjà employées.

L'état de la gentilité, l'état du peuple juif, depuis que les Juifs ont mis Jésus-Christ sur la croix, et que Jésus-Christ crucifié a été prêché aux gentils. Suivons ces deux événements qui, quand ils sont approfondis et bien présentés, forment dans les esprits raisonnables une pleine démonstration de la vérité de la religion chrétienne

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus marqué du caractère de Dieu dans les événements des siècles que la révolution qui est arrivée au milieu des siècles dans la religion des peuples par la parole de la croix et la prédication de la résurrection de Jésus-Christ. Que de difficultés s'évanouiraient devant cette preuve, si on daignait l'approfondir, ou qu'on voulût seulement y être attentif! Que de doutes se perdraient dans cette évidence, si l'on était de bonne foi, et qu'on voulût comparer ce qui peut encore s'opposer à la croyance de la vérité de la religion chrétienne, avec ce qui la fonde et l'établit invinciblement. Ce qui établit de cette manière la religion chrétienne, c'est avec la réprobation du peuple juif, dont nous parlerons bientôt, et son malheur durable, la conversion du peuple gentil à Jésus-Christ crucifié, qui fut d'abord un sujet de risée pour eux. Commençons.

Un empire s'est élevé au milieu des siècles, qui s'établissait dans toute la terre sur les peuples et sur les rois, sur les Grecs et sur les barbares; non par le fer, mais par la croix; non par une puissance ouverte qui ait abattu les hommes, mais par une force secrète qui tirait les cœurs à un crucifié. Règne du Fils de l'homme, règne des saints du Très-Haut, tant célébré par les prophètes avec ce singulier privilége, que sa puissance ne passera point à un autre empire! Règne tant célébré et tant désiré, vous paraissez enfin pour ne plus finir! Règne de Jésus-Christ par la croix : *Regnavit a ligno*. Règne spirituel, et tout au dedans de l'homme, qui avait cependant son éclat aux yeux des hommes; puisqu'après les hommes il a vaincu les dieux, qu'après les peuples il a dompté ces fiers Césars; qu'il a renversé dans leur empire l'idolâtrie qu'ils soutenaient de toute leur puissance, et qu'avec Jésus-Christ on a vu régner la vertu, suite naturelle de la connaissance du vrai Dieu; à la place des vices, suite nécessaire du culte de ces indignes et criminelles divinités.

Nos pères ont vu la merveille de leurs yeux. Ils en ont été frappés; ils en ont été touchés; et elle en a peut-être plus converti à la religion chrétienne que les prophéties et les miracles : c'est en effet le miracle entre les miracles.

Nous croyons cette merveille, qui a presque établi elle seule la religion chrétienne. Nous la croyons cette merveille du monde entier converti par la prédication de la croix; et rien en effet n'est plus certain dans les histoires; mais nous ne l'envisageons pas d'assez près, et nous n'en avons jamais tiré toutes ses conséquences pour notre foi. Rapprochons aujourd'hui de nous ce grand événement du christianisme triomphant de l'idolâtrie, et celui qui aura des yeux pour voir verra, et celui qui approfondira avec nous cet événement et le suivra, sera forcé de croire.

Que David a bien connu la vanité des idoles, et qu'il a bien marqué la folie de ceux qui s'y confient, quand, après avoir exalté le Dieu d'Israël, ce Dieu qui est au ciel, et qui a fait dans l'Univers tout ce qu'il a voulu, il s'écrie : *Pour les idoles des nations, c'est de l'or et de l'argent mis en œuvre par les mains des hommes. Vaines représentations, qui ont une bouche, et elles ne parlent pas; des oreilles, et elles n'entendent pas; des yeux, et elles ne voient pas; des pieds, et elles ne marchent pas; des mains, et elles ne s'en servent pas. Qu'ils leur deviennent semblables, ceux qui les ont faites, et ceux qui y mettent leur confiance!* Qu'Isaïe, et le Sage après lui, font bien sentir l'extravagance de l'idolâtrie et la futilité des idoles, lorsqu'ils nous les montrent formées d'un reste d'arbre inutile à tout, et qui embarrassait dans la boutique; qu'ils nous les montrent entre les mains de l'artisan qui les façonne, qui les finit; et, aussitôt se prosternant, fait des vœux à l'ouvrage qui vient de sortir de ses mains!

Je ne viens donc pas dissimuler ici la faiblesse de cette ancienne religion du genre humain, qui aussi bien frappe les esprits les plus communs; mais entrons aussi dans sa force, et prenons ensemble une juste idée de l'idolâtrie. La force de l'idolâtrie était humainement invincible. L'idolâtrie avait pris les hommes par les sens; elle avait subjugué la raison; elle avait dompté ce qu'il y avait de plus fort et de plus hardi; elle avait enchaîné jusqu'à la bouche des philosophes. Les plus habiles d'entre eux s'étaient élevés au-dessus de ce que le vulgaire adorait. Xénophon, Socrate et Platon, son disciple, étaient parvenus à connaître une intelligence spirituelle qui gouvernait le monde. Mais ces hommes, qui enseignaient tout ce qu'ils voulaient, ont-ils seulement osé dire ce qu'ils pensaient là-dessus? Ont-ils entrepris de vaincre l'erreur et la superstition

des peuples au sujet de la Divinité? Platon n'a-t-il pas eu, au contraire, la faiblesse d'écrire et de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser;* suivant en cela Socrate, son maître, qui avait établi la même maxime? Osait-on enseigner une si belle philosophie dans Athènes même, qui se piquait de recueillir tous les dieux, et jusqu'aux inconnus?

Athènes, cette ville si polie et si savante, ne déclarait-elle pas athées ceux qui parlaient seulement d'une divinité spirituelle? Ne les bannissait-elle pas comme des impies, après les avoir obligés de se rétracter? Et Socrate, plus malheureux, après avoir eu la faiblesse de se défendre d'avoir nié les dieux que le vulgaire adorait, ne fut-il pas le martyr de ses véritables pensées sur la divinité, qui s'étaient comme échappées de sa bouche, et qu'il lui fut inutile de nier?

Quel sage, dans la Grèce, n'était pas persuadé qu'il était dangereux de déclarer au peuple le Dieu qui a formé l'univers quand on l'a découvert, et qu'il était de la sagesse de n'en parler qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie? Chez tous les peuples de la terre où régnaient les mêmes erreurs, et peut-être de plus grandes sur la divinité, la même fureur régnait contre ceux qui osaient ou attaquer ou rabaisser les dieux du pays. A Rome, le centre et le fort imprenable de l'idolâtrie, s'il y eût eu de fort imprenable contre les attaques du Seigneur, aurait-on parlé impunément contre les dieux immortels? Qui osait dire que ce n'étaient là que des hommes corrompus et des femmes vicieuses; des hommes dont on voyait dans les histoires et la naissance et la mort; des femmes qui avaient rempli l'histoire de leurs faiblesses et de leurs crimes; des dieux, en un mot, qui fournissaient abondamment à leurs adorateurs comme à leurs adversaires des preuves contre eux-mêmes.

Dites donc de l'idolâtrie, et vous direz une chose vraie, que c'était l'excès du ridicule, le comble de l'ignorance, l'extravagance même, un délire, une ivresse dont il fallait que le genre humain revînt un jour. L'homme insensé et abruti jusqu'à vouloir s'assujettir à tout, excepté à son Seigneur naturel; l'homme abaissé aux plus grossières idées; l'homme imbécile jusqu'à adorer tout ce qu'il craint; l'homme pitoyable jusqu'à adorer tout ce qu'il imagine; l'homme dominé par les sens, jusqu'à adorer tout ce qu'il aime; l'homme aveugle jusqu'à ne vouloir plus adorer que ce qu'il voit; l'homme furieux jusqu'à ne pouvoir souffrir l'idée saine de la divinité; l'homme stupide jusqu'à ne pouvoir croire un Dieu dont l'action s'étend à tout, et qui n'a pas besoin, à la manière des hommes chargés d'un empire, d'être soulagé par des subalternes; l'homme emporté jusqu'à adorer sous la rouille et sous la poussière l'ouvrage des mains de l'artisan; l'homme égaré jusqu'à se faire des dieux de ses vices et de ses passions: voilà au vrai l'adorateur des idoles. Ajoutons ici les fables prodigieuses de ces dieux immortels, les horreurs et les folies qui entraient dans leur culte; toute cette religion qui n'était inspirée que pour rendre la divinité méprisable; tout ce service public qui n'était en effet qu'une dérision du nom de Dieu et une sacrilége profanation des choses saintes: voilà la faiblesse de l'idolâtrie; mais elle avait en elle, et plus encore dans ses appuis, quelque chose qui était plus fort que toute cette faiblesse. Examinons ceci.

L'idolâtrie était universelle; l'idolâtrie était ancienne; l'idolâtrie était commode. Elle était enracinée dans les esprits, et elle tenait au fond du cœur. La nature y avait conduit, et la raison, facile à s'éblouir, avait suivi. L'homme y trouvait, avec sa religion, son plaisir et son intérêt; et dès là l'idolâtrie n'était plus faible.

L'idolâtrie était une œuvre menée de loin, et habilement conduite par le grand et ancien artisan des fourbes. C'était l'ouvrage de cet esprit trompeur qui avait séduit l'homme, et qui goûtait tout le fruit de sa séduction quand il vit Dieu si éloigné de l'esprit des hommes; qu'il le vit si méprisé partout, pendant qu'on lui sacrifiait à lui en mille manières, qu'on l'adorait lui seul dans toute la terre sous le nom de tous ces dieux (car les dieux des gentils étaient des démons). C'était donc ici l'œuvre, la propre œuvre du démon. Or le démon est bien puissant pour soutenir son œuvre dans l'esprit des hommes, quand il y a surtout engagé les mœurs par la licence. Le démon, par cette malheureuse ressemblance de son orgueil qu'il trouve dans les grands et les puissants du monde, les fait entrer d'eux-mêmes dans son œuvre, à laquelle il les associe et les intéresse par leur grandeur même et par leur puissance. Et quand le démon a pour lui les puissants de ce monde, ainsi intéressés à son œuvre, il est bien puissant pour faire subsister dans le monde cette œuvre qui s'y trouve établie, et dont l'origine se cache et se perd en quelque sorte dans l'obscurité des premiers temps. Voilà la force de l'idolâtrie.

L'arrêt était prononcé à ce prince de ce monde, et il allait être chassé de son empire, quand cet esprit superbe, armé de tout son orgueil et de tout son dépit, fit un dernier effort. *Sachant qu'il lui restait peu de temps, il était descendu sur la terre avec une grande colère*, et il combattait pour son empire en désespéré. L'idolâtrie était en effet l'empire du démon dans l'empire romain qui concourait à ses desseins, qui secondait ses entreprises, qui dans un même esprit lui prêtait toute sa force. Voilà la force de l'idolâtrie dans les jours où elle fut attaquée par la vertu et la force secrète que le Seigneur avait mise dans la parole de sa croix et dans la faiblesse, aux yeux des hommes, de ceux qui l'annonçaient.

L'idolâtrie était dès la naissance de Rome la religion de l'Etat; et la politique, si dominante à Rome et si raffinée, ne permettait

pas qu'on attaquât cette religion. Y toucher, c'était toucher aux fondements de l'Etat; l'ébranler, c'était ébranler cette domination universelle que Rome regardait comme sa destinée particulière. Les peuples y avaient attaché leur fortune, l'empire sa gloire, les empereurs leur sûreté. Et ce qui donnait encore plus de force à l'idolâtrie au milieu de Rome, c'est que Rome elle-même s'en regardait comme l'objet, en même temps qu'elle en était l'esclave. Rome qui se faisait élever des temples à elle-même par les nations vaincues, se croyait méprisée et outragée quand on s'élevait contre ses dieux immortels, à qui elle croyait devoir son nom, ses victoires, sa puissance, la terreur qu'elle avait jetée parmi tous les peuples, et le silence où la terre se tenait devant ses armées et ses conquérants. Ses empereurs étaient les premiers dieux qu'il fallait adorer.

Voilà le mystère que la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre, c'est-à-dire, Rome idolâtre, portait écrit sur son front quand saint Jean la vit. Toute la puissance de Rome idolâtre, avec toute sa vanité, voilà la force de l'idolâtrie. Rome idolâtre d'elle-même, voilà ce qui a transporté Rome de colère contre ceux qui lui étaient envoyés pour la délivrer de son erreur; voilà ce qui y a fait fouetter les uns, crucifier les autres; voilà ce qui a enivré *cette femme* du sang des martyrs de Jésus, à commencer par celui de Pierre et de Paul; voilà ce qui a rendu Rome furieuse contre les chrétiens et le christianisme; ce qui lui a fait dire, dans son aveugle orgueil, n'écoutant aucune raison : Nous ne voulons pas que vous soyez chrétiens. Orgueil incapable de rien écouter que lui-même! dureté inflexible, dureté brutale, que les chrétiens ont reprochée à Rome idolâtre par ces paroles si fortes : Vous arrêtez dans votre conseil, leur dit Tertullien, vous commandez durement, et sans égard à ce qui se doit à des hommes, qu'il ne nous sera pas permis d'être d'une autre religion que la vôtre, quand la vôtre est l'impiété même : *Dure definitis : non licet esse vos* (*Apol.*, chap. 4.). Vous nous faites hautement violence sur notre christianisme; et du haut de votre empire, sans examiner si nous avons raison, vous nous défendez d'être chrétiens : *Vim profitemini, et iniquam ex arce dominationem.* Vous niez qu'il nous soit permis d'abandonner vos idoles, non, parce que cela ne doit pas en effet être permis, mais parce que vous ne voulez pas qu'il le soit : *Negatis licere, non quia debuit non licere, sed quia non vultis.*

Sentez dans ces paroles la difficulté insurmontable à tout autre qu'à Dieu de renverser l'idolâtrie; de faire triompher les chrétiens et le christianisme de cet orgueil féroce de Rome, de Rome jalouse de sa gloire, folle de sa domination, pleine de sa prétendue destinée. Sentez la difficulté de faire monter la religion chrétienne sur le trône des Césars, les en faisant comme descendre eux-mêmes, pour venir, soumis à Jésus-Christ et professant sa loi, demander une place dans son Eglise. Suivons cela.

Dans des temps plus calmes que ceux de Néron ou de Domitien, sous des empereurs, qui par d'autres endroits méritent le nom de sages, et que nous appellerions pieux avec l'histoire, si la piété pouvait s'accorder avec la profession de l'idolâtrie; dans ces temps, dis-je, où l'image de Jésus-Christ se voyait placée dans le cabinet du prince et dans le lieu de ses prières, avec celles des dieux et des héros, il eût été plus facile d'introduire la religion chrétienne, si la religion chrétienne n'eût pas voulu régner seule. Il eût été facile, en proposant aux Romains Jésus-Christ comme une divinité semblable aux autres, de le faire adorer au milieu de Rome, si Jésus-Christ eût voulu avoir ses temples à côté de ceux de Jupiter et de Vénus; si Jésus-Christ se fût contenté de venir tenir sa place parmi les dieux vaincus par les armes romaines, ou adoptés par ses princes. Mais cette honteuse société avec le démon, ce partage de l'encens et des vœux de Rome avec ses indignes et ses ridicules divinités, pouvait-il convenir au Fils éternel de Dieu, Dieu comme son Père, un même Dieu avec lui, vrai et seul Dieu comme lui?

Cette misérable portion d'honneurs sacriléges n'est pas cet empire qui est destiné au Fils de l'homme avant tous les siècles et que tous les siècles ont attendu, que tous les prophètes ont chanté.

Ce n'est pas là ce royaume qui lui a été donné par son Père au jour de son triomphe sur la mort. L'œuvre de cet unique Fils de Dieu, c'est de dompter au milieu du monde l'ennemi du genre humain, prince du monde; de le dépouiller de son empire, et de le mener hautement lui-même en triomphe. Son œuvre, c'est de ruiner partout ce faux culte des peuples, et de les amener tous à son service, détrompés de leur ancienne erreur, et le frein qui les y retenait, comme s'exprime un prophète, rompu dans leurs mâchoires. Son œuvre, c'est de renverser l'idolâtrie de dessus son trône en la faisant tomber du trône des maîtres du monde; *c'est de briser contre terre la tête de ces rois et de ces princes*, c'est-à-dire, de les ranger eux-mêmes, après les peuples, sous ses aimables lois.

Le partage de Jésus-Christ, c'est, *après avoir bu de l'eau du torrent*, c'est-à-dire, après avoir passé par les peines et par les souffrances, *de lever la tête*, c'est-à-dire, de se déclarer le souverain Seigneur des hommes, et de le devenir par une pleine victoire sur tout ce qui a usurpé cette juste domination et la lui retient avec violence. Le partage de Jésus-Christ mort sur une croix, par la malice des hommes et la jalousie du démon, mais ressuscité par la vertu de Dieu, c'est d'être adoré dans toute la terre, d'y recevoir en tout lieu, en toute langue, et de toute tribu, la louange et la gloire; d'y avoir un nom au-dessus de tout nom, nom auquel toute tête se courbe et tout genou fléchisse.

Roi de toute la terre, voilà son héritage, voilà son titre qu'il ne portera pas en vain. Et, en effet, que les peuples de la terre, redoutant son joug et voulant le briser, méditent de vains projets et frémissent de colère avec les princes; que les princes se liguent ensemble et s'élèvent, ainsi ligués et furieux, contre le Seigneur et contre son Christ, du haut du ciel le Seigneur se rira d'eux; méprisant leurs efforts, il poursuivra ses conquêtes; et, enfin, celui qui a été établi roi sur la sainte montagne de Sion, au jour qu'il est sorti du tombeau, premier né d'entre les morts, demeurera roi et dominera tout quand le temps sera venu.

Ces temps commencent. De ville en ville, de province en province, de peuple en peuple les conquêtes de ce roi de gloire s'étendent à droite et à gauche. Tout l'Orient, depuis longtemps, retentit du nom de Jésus-Christ. Un seul homme, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, a tout rempli de chrétiens. Il a porté à Rome le nom de ce crucifié; et, avec le compagnon de ses travaux, Pierre, qui l'a été de sa mort, il a tellement avancé le règne de Jésus-Christ à Rome, que la foi des Romains, en naissant, est déjà célèbre dans tout le monde. La Grèce n'a pas plus tôt entendu Paul, qu'elle a fermé l'oreille à ses habiles et anciens enchanteurs. La Grèce n'écoute plus ses orateurs avec leur pompeuse éloquence; elle n'écoute plus ses philosophes avec leur sublime science : Athènes, Ephèse, Corinthe ont reçu la parole de vie de cette bouche divine; le service de Jésus-Christ y est établi, il y est en honneur, et ses disciples y abondent.

Les autres apôtres ont fait entendre leurs voix jusqu'aux extrémités de l'empire, et au delà; et de leur temps la terre se vit déjà partagée. De leur temps les îles avaient entendu parler de Jésus-Christ, et la parole du salut y fructifiait. Depuis, les nations sont venues les unes sur les autres. Des peuples, dont on n'avait pas entendu parler sous les premiers disciples des apôtres, y paraissent sous les prédicateurs suivants, Dieu rendant parmi eux témoignage à la vérité en plusieurs manières, et y confirmant la parole de son Evangile par toute sorte de miracles. Dans le troisième siècle, ce sont encore de nouveaux peuples qui étaient idolâtres dans le second. Quelle rapidité! La mort même favorise.

En ce temps-là, le sang des chrétiens qu'on répandait comme l'eau, les multipliait à l'infini. D'un chrétien mis à mort, comme d'un grain de froment jeté dans la terre, il en naissait cent. Le royaume de Jésus-Christ s'étendait, selon qu'on travaillait à le retrancher. Tout artifice a échoué, et tous les moyens de destruction n'ont fait qu'avancer l'œuvre de la foi. Les Dèce et les Valérien n'étaient pas encore venus, et le sénat se peuplait de serviteurs de Jésus-Christ, les armées romaines en étaient presque composées, le monde entier s'en remplissait; de sorte que Tertullien pouvait dire aux empereurs : « C'est nous qui faisons le nombre de vos sujets; c'est nous qui formons la société dans l'empire, et l'empire deviendrait une solitude si nous nous retirions du milieu de vous. »

Les lois sévères ne pouvaient plus contenir les peuples, et les magistrats, avec leurs menaces et leurs châtiments, n'avançaient pas moins cette œuvre du Seigneur que ses ministres mêmes. Déjà les princes ne savaient plus si les hommes à qui ils confiaient leurs ordres contre les chrétiens n'étaient pas chrétiens eux-mêmes. Déjà ils ne savaient plus si leurs plus assidus courtisans, si leurs plus affidés domestiques, si leurs plus intimes amis, si ceux sur qui ils se reposaient du gouvernement de l'Etat, et ceux à qui ils commettaient la garde de leurs personnes, n'étaient pas les ennemis de leurs dieux. Déjà ils ne savaient plus si celles qu'ils associaient à la souveraine puissance n'étaient pas les protectrices cachées d'une religion contre laquelle ils étaient si ouvertement déclarés. Vous reconnaissez ici les temps de Dioclétien. Et c'est le temps en effet où l'idolâtrie ne pouvant plus dissimuler sa honte et ne pouvant plus empêcher sa ruine que par un dernier effort, se jeta en furieuse sur les chrétiens. Alors le démon ramassa toutes ses forces et les donna à la bête (c'est ainsi que l'idolâtrie est désignée dans l'*Apocalypse*), comme la bête de son côté ramassa les siennes et les donna au démon.

La plus générale, la plus longue, la plus violente des persécutions, la plus constante dans son dessein, la plus habile à suivre l'esprit particulier qui l'animait, ce fut la persécution de Dioclétien : elle aurait détruit la religion chrétienne, si la religion chrétienne eût pu être détruite. Une bête à sept têtes, une bête qui est tout ensemble léopard, ours et lion, voilà le caractère sous lequel saint Jean désigne la dernière persécution contre les chrétiens, et ses trois principaux ministres. Sept empereurs qui, pendant dix ans, chacun selon son caractère particulier, mais tous, dans le même esprit, persécutent l'Eglise dans les différentes provinces de l'empire. Trois bêtes très-cruelles, dit Lactance, et plus cruelles que les autres, qui tourmentent le monde depuis l'orient jusqu'à l'occident, et y font des ravages inouïs.

Les églises sont renversées, et la religion est attaquée dans ses chefs; les livres saints sont livrés aux flammes, et tout soutien de piété est ôté au christianisme; toute action en justice est interdite aux chrétiens. Que dis-je? tout leur est interdit. Acheter, vendre, puiser de l'eau dans les fontaines; rien ne peut se faire qu'après avoir offert de l'encens à des idoles rangées des deux côtés. Pernicieux conseil de Satan! affreux esprit de cette persécution, qui est de ne point donner de repos aux chrétiens jusqu'à ce que le nom en soit entièrement éteint! dessein pernicieux à l'empire! mais que l'empire tombe, pourvu que ce soit avec les chrétiens, c'est à quoi l'on ne regarde pas.

Dessein de l'homme conduit par l'enfer ! mais, ô dessein plus admirable de Dieu ! il est réservé à cette persécution la plus opiniâtre, la plus furieuse de toutes, la plus capable d'abattre et de renverser, et qui en effet, puisqu'il faut tout dire, avait fait tant d'apostats ; il était, dis-je, réservé à cette persécution d'élever le règne de Jésus-Christ au comble de sa gloire. Au milieu de cette persécution Constantin choisi de Dieu pour établir l'empire de son Christ érige le trophée de sa croix au milieu de Rome. Quand le monde se flatte le plus d'avoir détruit les chrétiens, Jésus-Christ règne ; quand le prince de ce monde croit tenir fortement ce qu'il tient depuis tant de siècles, Jésus-Christ triomphe. Quand les décrets des empereurs et du sénat proscrivent Jésus-Christ et ont fait enfuir son Eglise dans le désert, son Eglise sort tout d'un coup du lieu de sa fuite, éclatante et dominante, et Jésus-Christ donne des lois à toute la terre.

Mais je me presse trop, et j'oubliais ici une séduction qui vint au secours de l'idolâtrie grossière. Les violences en faveur de l'idolâtrie étaient en effet la preuve de sa faiblesse. Et ne se montrant d'ailleurs que par ces vieilles fables et par des horreurs dont l'esprit humain était rebuté, il fallait lui donner enfin une plus belle couleur : c'est en quoi la philosophie pythagoricienne vint la secourir. On pare donc l'idolâtrie de couleurs éblouissantes, on en cache la pauvreté et les horreurs sous de magnifiques allégories, sous je ne sais quelle religion des anges et des esprits, déjà connue du temps de saint Paul. Tout y devient mystère profond, et paraît respectueux pour la Divinité C'est Plotin, c'est Porphyre qui débitent ces pompeuses paroles, qui écrivent ces belles choses, qui tâchent de donner au culte des dieux un air de piété, sans pouvoir cependant lui ôter son fonds, qui est la créature adorée au lieu du Créateur. Les prestiges viennent à l'appui de cette doctrine séduisante, et une trompeuse abstinence de cette philosophie mystérieuse achève de donner à ces philosophes vains un crédit qu'ils emploient tout entier à soutenir la religion de l'empire.

Quand Dieu a marqué ses bornes à l'impiété et qu'il veut que l'esprit d'erreur retourne en arrière, toute séduction est impuissante et toute violence devient inutile. Le temps était arrivé où il fallait que le monde vînt à la lumière si longtemps rejetée, et, secouant le joug de l'usurpation, se rangeât sous les lois de son souverain Seigneur. Le temps est venu; les peuples dans tout l'empire prêtent l'oreille à la parole sainte, reçoivent la parole de la croix et adorent le Seigneur sur ce bois jusque-là infâme. Et vous maintenant, ô rois, ouvrez les yeux. *Et nunc, reges, intelligite.* Instruisez-vous, vous qui jugez la terre. *Erudimini, qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.) Venez maintenant vous-mêmes, ô césars. Vous avez assez blasphémé, vous avez assez persécuté, vous avez assez fait couler de sang sur les autels de vos idoles, vous avez assez détruit d'images de Dieu en l'honneur de vos démons; venez maintenant brûler ce que vous avez adoré et adorer ce que vous avez brûlé: venez maintenant faire hommage de vos couronnes et de vos vies à celui que vous avez retranché de la terre et dont vous avez voulu détruire l'empire. Vous avez voulu vous faire des dieux devant vos sujets, venez maintenant vous abaisser comme des hommes devant ce crucifié: vous l'avez rendu la fable du monde, la risée et l'horreur des peuples, venez maintenant lui amener ces peuples et le monde entier tremblant et humilié ; vous avez assez combattu contre Jésus-Christ, combattez maintenant pour lui. Venez, ô césars, et du haut de votre trône criez de toutes vos forces, et du haut du capitole criez à tous les sujets de l'empire, criez à toute la terre : Jésus-Christ règne, Jésus-Christ triomphe, Jésus-Christ gouverne.

Quel tableau à vous mettre devant les yeux que celui du renversement du monde sous le premier empereur chrétien, tel qu'Eusèbe nous le présente ! Dans toute la terre les idoles qu'on met en pièces, les temples qu'on dépouille, et sur leurs ruines des temples qui s'élèvent pour Jésus-Christ ornés des dépouilles de l'idolâtrie. La croix dans les enseignes romaines, la croix sur le front des empereurs, la croix dans tout l'empire qui n'était auparavant tout entier qu'un temple d'idoles !

Allez tout de suite, ô Tout-Puissant ! Ceint de la même épée, armé du même carquois, votre épée abattra tout, vos flèches perceront vos ennemis jusqu'au cœur et les amèneront à vos pieds soumis et honteux de leur longue révolte. Allez, ô Fils de Dieu ! tout ranger sous vos lois et sous ce sceptre de justice qui vous a été mis dans la main; avancez au delà des limites de l'empire et élevez-vous partout au-dessus de ce qu'on appelle des dieux ; et s'il est encore dans quelque contrée inconnue quelques idoles cachées, qu'elles demeurent couvertes de confusion avec les honteux adorateurs de pareilles divinités.

Mais non, l'idolâtrie n'a pas péri aussitôt que la religion chrétienne s'est vue sur le trône avec Constantin. Elle languit, blessée mortellement par les édits de ce prince, et elle va attendre, inquiète et remuante partout, ce dernier coup qui détruira l'empire lui-même. Voyons ces mouvements désormais inutiles de l'idolâtrie, ce reste impuissant de ses pensées qui achève le triomphe de Jésus-Christ et relève les preuves de notre religion.

D'abord un protecteur caché des idoles se trouve associé à l'empire, mais ce n'est que pour périr bientôt avec ses funestes desseins. Un fils de Constantin, chrétien comme son père (si Constance mérite le nom de chrétien), fit plus de mal à la religion chrétienne que dix empereurs idolâtres, et il fallait, si les conseils de Dieu avaient pu être changés et Jésus-Christ perdre sa conquête, que le monde retournât sous la domination du démon.

Après Constance vient un empereur ennemi de Jésus-Christ, d'autant plus dangereux qu'il était jaloux de sa gloire; prince apostat qui employa tout son esprit (et il en avait beaucoup), qui employa toute sa science (et il était savant), qui employa toute son éloquence (et il était éloquent), qui employa tous ses artifices (et c'était un homme artificieux), qui employa toute sa malice (et sa malice passait encore tout le reste) pour rétablir l'idolâtrie abattue sous Constantin, et qui avait espéré de se relever sous Constance. Toujours trop faible avec toutes les forces de l'empire ; toujours impuissant avec tous les stratagèmes de l'enfer ; toujours malheureux dans une entreprise qui devait, ce semble, aller d'elle-même, Julien meurt en s'écriant dans des transports de rage : *Tu as vaincu, Galiléen.* C'est le nom de mépris que cet impie donnait au Seigneur Jésus.

Jovien, si attaché à la religion de Constantin, ne fit que passer sur la terre comme un torrent, et il fut plutôt montré que donné aux chrétiens.

Un empereur lui succède, grand prince d'ailleurs, mais politique à l'excès, et dès là trop favorable à l'idolatrie, qui cependant ne prospéra pas.

Sous son fils, prince faible et enfant, disons mieux, sous une femme violente qui avait fait naufrage à la foi, tandis qu'elle demande une basilique pour sa secte arienne, l'idolâtrie, qui la servait à son gré et qu'elle voulait servir à son tour, osa demander qu'on redressât un autel pour la Victoire. Un autel élevé à la Victoire à côté de tant d'autels dressés à Jésus-Christ vainqueur de l'idolâtrie! Autel, autel! le Seigneur l'a dit, on ne t'obtiendra pas de la faiblesse réunie à l'impiété, et les lâches conseils de la chair et du sang ne prévaudront pas.

Dans ces conjonctures favorables, l'idolâtrie demande qu'on tolère les deux cultes, qu'on laisse du moins les dieux en repos. Le temps de ces dieux de bois et de bronze est passé ; qu'ils demeurent couverts d'une honteuse rouille ou d'une sâle poussière.

Un usurpateur s'élève, qui, pour parvenir à l'empire, promet tout à des adorateurs des idoles qui peuvent beaucoup. Quand il est le maître, voulant toujours il ne fait rien. Sait-il lui-même ce qui le tient? Il se plaint qu'un certain évêque (c'est Ambroise) l'enchante, tandis que c'est une vertu secrète qui l'entraîne.

Voyez sous un fantôme d'empereur que gouvernent absolument deux païens factieux et trop zélés pour leurs idoles. Ah! quels hasards courut alors le christianisme qui paraissait attaché à la fortune du prince qui tenait les rênes de l'empire! Théodose, vaincu et laissé sans autre ressource que la cause pour laquelle il combattait, s'écrie : *Où est donc le Dieu des chrétiens?* Et, marchant tout de suite avec des troupes rebutées, bien plus faibles en nombre et qui même ne pensaient qu'à l'abandonner, il hasarde un dernier combat, et, par un miracle que les païens eux-mêmes n'ont pu dissimuler, il remporte une signalée victoire qui fut le coup mortel porté à l'idolâtrie.

Ne dissimulons pas que dans la confusion des affaires de l'empire, où un empereur (si c'était alors des empereurs) était tantôt païen déclaré et tantôt faux chrétien, l'idolâtrie parut revivre dans Rome, et peut-être même qu'elle y fut dominante. Mais la ruine s'apprête et le vengeur s'avance. Alaric tombe sur Rome avec toutes ses forces, et, du même coup dont Rome est abattue avec son empire, l'idolâtrie périt, et les idoles ne paraissent plus sur la terre.

Le Seigneur règne ; que les peuples s'en réjouissent. Le Seigneur règne ; que le démon frémisse d'une rage inutile. Le Seigneur règne, il s'est mis en possession de la terre : elle lui était destinée avant les siècles, elle lui a été donnée pour héritage au jour de sa résurrection. La terre a fait grand bruit, les soulèvements de l'enfer ont été terribles ; mais la force du Seigneur au haut du ciel a été supérieure aux efforts de l'enfer et de la terre réunis. C'est la merveille des siècles. Vous l'aviez dit, Seigneur, et vous l'avez fait; vous l'aviez prédit dans les livres des Juifs, et vous l'avez fait à la vue des gentils ; vous l'aviez arrêté ainsi dans votre conseil, ô Dieu, et vous l'avez fait hautement dans le temps marqué. Un événement si éloigné de la pensée des hommes, un événement si contraire à toutes les lois des événements est un trop grand témoignage pour pouvoir y résister. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Psal.* XCII, 5.) Vous l'avez fait malgré tant d'obstacles, vous l'avez fait par des moyens si faibles en apparence, vous l'avez fait avec tant de marques de votre souveraine puissance, qu'il faut croire à ce témoignage ou renoncer au raisonnement. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ajoutons à ce témoignage que rend à la religion chrétienne la destruction de l'idolâtrie avec la conversion des gentils, celui de la réprobation des Juifs et de leur état depuis Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE

Quel bouleversement, encore une fois, s'est fait dans le monde au sujet de la religion depuis la mort de Jésus-Christ? C'est le grand événement des siècles qui subsiste devant nos yeux et dans nos personnes après tant de siècles. Un peuple (c'est tous les peuples de la terre), un peuple assis dans les ténèbres voit une grande lumière, et, quittant l'erreur, il suit cette lumière nouvelle ; vous l'avez vu. Un peuple abandonné, rejeté jusque-là, est appelé d'en haut, et il répond à cette vocation céleste. Il quitte les idoles, ancien et unique objet de son attachement, pour servir le Dieu vivant et véritable, pour s'attacher au Seigneur qu'il ne connaissait pas et de qui il n'était pas connu auparavant. *Populus quem non cognovi, servivit mihi.* (*Psal.* XVII, 45.) Il entend dans toute la terre parler de Jésus-Christ, et il ouvre l'oreille, Dieu lui ouvrant le cœur ; et dans toute la terre, quittant sa religion commode, flatteuse pour les sens, ce peuple se soumet aux lois de Jésus-Christ,

lois austères et dures à la nature. *In auditu auris obedivit mihi.* (*Psal.* XVII, 45.) En un mot, et vous venez de le voir, la religion de toute la terre tombe dans toute la terre sous son propre poids, et elle ne se relève plus de sa chute. Les efforts, les conseils, les entreprises, l'opiniâtreté qui vient à bout de tant de choses, qui empêche tant de changements, tout y est inutile. Il faut que toute la terre se souvienne du Seigneur si longtemps oublié et se convertisse à lui. Ce n'est là que la moitié de l'événement, en voici l'autre partie.

Un seul peuple, dans toute la terre, connaissait et servait le Seigneur, séparé pour cela des autres peuples par le choix de Dieu. Ce peuple, pour avoir rejeté celui qui était venu comme son Messie, est rejeté à son tour. Son temple, le seul lieu où il pouvait offrir des victimes, est renversé sans qu'il y demeure pierre sur pierre. Ses prêtres sont massacrés ou menés en captivité. Un triste reste de ce peuple infini en nombre est dispersé dans les nations.

Haï dans toute la terre des nations au milieu desquelles il habite et les haïssant de son côté d'une haine encore plus forte; maltraité de ces mêmes peuples et se vengeant de leurs mauvais traitements par mille malédictions secrètes; attendant toujours sa délivrance et ne voyant rien venir qui seulement la lui annonce; au milieu de ces maux, qui durent depuis dix-sept cents ans, conservant sa religion, qui est l'adoration du vrai Dieu, avec une constance et une fidélité qui étonnent, mais qui signifient quelque chose d'heureux pour ce peuple, de la part de celui qui, tout à la fois, est le Dieu de ce peuple et ne l'est pas : voilà l'état présent des Juifs. C'est sur cet état des Juifs, qui dure depuis tant de siècles, et qui a commencé peu d'années après leur attentat sur la personne de Jésus-Christ, que je viens vous ouvrir les yeux, mes frères, pour vous y faire voir, comme dans un clair miroir, la vérité de la religion chrétienne. Suivez ce récit, la preuve y est attachée :

Ce peuple fut choisi de Dieu par grâce, et il est aujourd'hui rejeté de Dieu par justice. Ce peuple a subsisté pendant deux mille ans en forme de peuple; et depuis près de deux mille ans ce n'est plus un peuple; ce n'est plus une république, ayant son pays, ses princes, ses lois; mais une dispersion çà et là d'hommes et de femmes qui conservent leur ancien nom. Tant d'autres peuples plus célèbres ont péri sans qu'il en reste les moindres traces dans l'univers : cela n'est pas surprenant, dans cette perpétuelle vicissitude où roulent les choses humaines, dans cette figure du monde, comme parle saint Paul, toujours changeante, à mesure qu'elle passe. Le peuple juif ayant perdu depuis si longtemps sa forme de peuple subsiste en assez grand nombre et assez réuni, en quelques endroits, pour faire un peuple : cela est inouï dans l'Histoire, cela est singulier dans les événements du monde. Ce peuple, pendant qu'il subsistait en forme de peuple a été souvent puni pour ses infidélités; mais il n'a jamais été écrasé, comme nous le voyons aujourd'hui. Il a été souvent châtié par les rois et par les peuples, quoiqu'il fût le peuple de Dieu; mais parce que c'était son peuple, Dieu châtiait à leur tour ceux qui l'avaient châtié, peuples et rois : et son peuple était rétabli.

Israël, dans cette longue durée, a été quelquefois captif et dispersé. Mais qu'on compare, pour tout, ces anciennes captivités et ces anciennes dispersions, avec la captivité et la dispersion d'aujourd'hui, et on sentira bien qu'il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Ce dernier malheur d'Israël, qui dure depuis si longtemps de la même force, a commencé trente-huit ans après que ce peuple, mettant le comble à ses infidélités et à ses ingratitudes, eut mis sur la croix celui que nous appelons son Messie. Ce malheur est tombé sur la nation dans le temps précis qu'un ancien prophète l'avait marqué avec sa cause; dans le temps précis, et avec les mêmes circonstances que Jésus-Christ avait prédites peu de jours avant sa mort. Le châtiment est tombé sur eux avec toutes les marques de la vengeance divine. Leurs historiens l'ont reconnu et leurs docteurs n'ont pu le dissimuler.

Jérusalem, dans les jours de son dernier roi, a été renversée par terre. Elle est devenue la demeure du hibou et de tous ces affreux oiseaux ennemis de la lumière; elle a été rendue semblable à un vaste champ où l'on voit seulement quelques cabanes de bergers et quelques masures de jardiniers. Mais au bout d'un assez petit nombre d'années elle a été rebâtie avec ses tours, elle s'est relevée sur ses fondements et presque avec la même gloire. Son peuple lui a été rendu, et, repeuplée de ses anciens habitants, paisibles et heureux, elle a été dans ce nouvel état, comme auparavant, la joie de toute la terre.

Dans ce premier malheur, le temple est détruit avec la ville; mais le temple sortit alors de ses ruines, moins magnifique à la vérité pour les pierres et pour l'or, mais cependant la plus belle chose de l'univers en genre de temple. Plus connu des peuples et plus respecté des rois : et à cet égard la gloire du second temple a été plus grande que celle du premier. Les sacrifices recommencent avec les fêtes, et tout le reste du culte avec l'ancienne pompe. La religion, sous ce second temple, devient plus pure; les faux prophètes cessent; la maison de Jacob ne retourne plus à l'idolâtrie, tant son rétablissement lui donne de respect pour son Dieu et pour sa religion.

Après cet heureux rétablissement, la religion judaïque, plus connue que jamais et plus révérée de ceux même qui ne la suivent pas, fait plus de bruit dans le monde et rend l'univers attentif à ce Messie promis dans tous les siècles et qu'elle attend dans peu. Mais aujourd'hui le sanctuaire est tombé, les pierres ont été dispersées et Dieu l'a fait en éternelle vengeance. Le Juif espère en vain

son rétablissement, il le demande inutilement à Dieu, il l'attend inutilement des hommes. Agité par son mauvais génie, poussé par un esprit ennemi de la religion chrétienne, le juif tente de se relever avec son temple ; mais tout ce que Dieu a voulu dissiper demeure dissipé ; tout ce que Dieu a voulu abattre demeure abattu, le temple et le peuple. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, sans exercice de sa religion, voilà l'état où est aujourd'hui Israël, par rapport à sa religion, qui fut autrefois sa gloire.

J'ai presque achevé ce que je ne voulais qu'ébaucher d'abord, et en effet il reste peu de chose à ajouter à cette idée générale que je viens de vous donner de l'état présent du peuple Juif d'où la religion chrétienne tire une de ses plus belles preuves. Ecoutez cependant ce détail tout historique : mais l'histoire ici, loin d'exclure le raisonnement, le renferme et le présente aux yeux les plus fermés, s'ils ne le sont malicieusement.

C'est Abraham que le peuple hébreu, ou le peuple juif, reconnaît pour sa tige et pour sa source. C'est en Abraham que ce peuple, avant qu'il fut né, fut retiré du milieu des idolâtres et appelé pour servir le Dieu vivant. Heureux peuple ! s'il eût toujours conservé sa gloire, qui était la gloire même du choix de Dieu. Ce peuple ne consistait encore qu'en soixante-dix personnes, quand il fut transporté en Egypte. Dans l'Egypte, en même temps que Dieu éprouvait ce peuple, il en paraissait encore plus visiblement le Dieu, en le faisant croître et le multipliant à l'infini parmi les dures tribulations dont un prince barbare l'accablait. Il le tira enfin de cette terre ennemie par la force invincible de son bras, après avoir affligé à cause d'eux ce roi et son peuple, et les avoir fait périr dans les eaux. Vous vous souvenez ici de la mer Rouge ; et de ce passage et de ce naufrage tant célébrés par les chantres des Hébreux, et si célèbres dans tous les temps parmi les peuples.

Dans le désert, le peuple hébreu dut sentir ce qu'il était à Dieu, à ces prodiges inouïs qui se succédaient, et à ces marques continuelles de protection qu'il lui donnait. Il devint tout à fait son peuple saint, quand Dieu lui eut donné dans ce désert sa Loi sainte avec une démonstration étonnante de sa puissance et de sa majesté ; quand il lui eut prescrit, avec plusieurs observances, toutes les cérémonies de son culte, et qu'il se fut fait dresser un tabernacle au milieu d'eux. Dieu se met à la tête de ce peuple : et *en Dieu*, ce peuple, au sortir du désert, fait des exploits de guerre inouïs. Dans cette conquête de la terre promise, Dieu paraît partout, Dieu ordonne tout, Dieu agit en tout, Dieu dispose souverainement de tout, et enfin il établit ce peuple dans cette heureuse terre.

Après la mort de Moïse et de Josué, et sous ses juges, Israël presque toujours infidèle éprouva autant de fois la jalousie de son Dieu. Il fut dominé par les peuples voisins, il en fut maltraité, il était brisé sous leurs coups ; mais alors, ils criaient au Seigneur, et le Seigneur, après leur avoir fait sentir sa sévérité, leur faisait éprouver sa bonté : il les délivrait.

Ce peuple inconstant et las d'être heureux, rejetant Dieu et ne voulant plus l'avoir à sa tête, demanda des rois, comme les autres peuples. Dieu en colère lui donna des rois ; mais Dieu n'oublia pas pour cela qu'Israël était son peuple, et qu'il était le Dieu d'Israël ; et, en effet, il continua sous ses rois à gouverner ce peuple par sa loi, avec une pleine autorité sur ces rois mêmes. Car la Loi réglait tout en Juda souverainement, à commencer par le souverain qui devait être lui-même le plus obéissant à la Loi. Tout en Juda, à commencer par le prince, devait écouter Dieu dans ses prophètes, et marcher ou s'arrêter, se déterminer à la guerre ou demeurer en paix, abandonner ou suivre une entreprise à leur parole. Heureux peuple ! si sous ses rois il eût gardé la Loi sainte du Seigneur, et marché dans ses voies. Mais sous ses rois, ce peuple s'écarta plus que jamais de la Loi de son Dieu ; il l'abandonna lui-même, et combien de fois ? pour de vaines idoles. Ses prophètes ne cessaient de lui reprocher cette infidélité ; mais ses prophètes n'étaient plus écoutés.

Ici vient se placer cette désolation d'Israël et de Juda, qui mit fin à ces deux royaumes, l'un après l'autre. Les vengeurs viennent du même côté, appelés de Dieu. L'Assyrien n'avait presque laissé dans Samarie que des ruines et des marques de la vengeance divine. Le Babylonien arrive, qui ravage, qui détruit tout, Jérusalem, rasée jusqu'aux fondements ; le temple renversé au milieu d'elle, les richesses abandonnées au soldat avide, le reste du pillage et de la destruction emporté à Babylone ; le peuple y suit son vainqueur. Pleurez, Jérémie, et que vos lamentations égalent, s'il se peut, la désolation de ce peuple emmené captif avec ses princes, et sa religion captive avec lui, maltraitée avec lui, que dis-je ? plus captive et plus maltraitée que lui.

Mais non, ce n'est pas ici l'extrême désolation, et le dernier coup de la vengeance divine sur ce peuple n'est pas parti. Ah ! plutôt au milieu de ses rigueurs, Dieu lui montre encore ses soins paternels, se réveillant la nuit et se levant dès le matin pour le secourir, c'est ainsi que s'expriment les prophètes. Toujours père de ce peuple, Dieu adoucit le cœur féroce de ses maîtres, qui deviennent ses bienfaiteurs. Il le console par ses prophètes, qui, avec sa captivité au bout d'un terme assez court qu'ils lui mettent sans cesse devant les yeux, l'assurent de la part de son Dieu d'une longue paix et d'une pleine félicité après cet heureux rétablissement.

Ne comparons donc point le malheur du peuple juif captif à Babylone, ce malheur tant relevé par les chants de Jérémie, avec le malheur du Juif aujourd'hui dispersé dans

toute la terre, ou plutôt comparons ces deux calamités pour en sentir l'entière différence? Quelle consolation ce peuple a-t-il aujourd'hui dans ses peines? Quelle espérance a-t-il dans ses maux? quel prophète essuie ses larmes? quel homme dans l'univers le plaint? Quel événement prochain se met devant ses yeux pour fixer ses inquiétudes? Quel rayon de miséricorde luit d'en haut sur lui? Il retournera au Seigneur son Dieu, et le Seigneur son Dieu retournera à lui; mais ce bienheureux retour lui est caché à lui-même, afin que rien ne le réjouisse et ne le console dans son malheur.

Suivons l'histoire de ce peuple depuis sa captivité, pour tirer de son état présent toute la lumière et tout le témoignage qu'il rend à notre religion. Le temps approche du rétablissement de Juda captif, et de la destruction de l'empire du Chaldéen, son destructeur. Tout se dispose. Cyrus victorieux et ses victoires prédites : il les voit dans les saints livres des Juifs, avec son nom; et alors, reconnaissant qu'il doit son empire au Dieu du ciel, que ce peuple sert, il signale la première année de son règne par le rétablissement du temple et du peuple. Le temple s'achève : les victimes y sont immolées, le culte de l'Eternel y reprend sa première splendeur. Que vous dirai-je? Sous les favorables décrets de Cyrus et à l'abri de son trône, Jérusalem reprend son ancienne gloire, toute la Judée reprend son ancienne beauté. Tout y rit : un peuple innombrable, dans une pleine abondance, y goûte tous les fruits d'une longue paix.

Sous la domination des Perses, sous ces puissants rois qui l'ordonnaient ainsi (Dieu le leur ayant mis dans le cœur), hors la tempête qui s'éleva sous Assuérus, et qui se dissipa bientôt, les Juifs vivaient selon leurs propres lois. Juda ne fut ni si tranquille ni si heureux sous ses propres rois. Les pontifes conduisaient le peuple, sans que l'étranger se mêlât de sa conduite. Le conseil public, cet ancien conseil de la nation, avait toute son autorité, et la puissance de vie et de mort s'y exerçait sans empêchement. Que cet état fut donc différent de celui où nous voyons aujourd'hui ce reste de peuple, dispersé et misérable dans sa dispersion! Dieu paraissait alors autant le protecteur de ce peuple, qu'il paraît maintenant son ennemi.

Un nouveau conquérant s'élève qui abat l'empire des Perses : un conquérant devant qui la terre se tait, et dont la Judée devient la proie, ainsi que tout le reste de l'Orient. Il vient pour ravager Jérusalem, quand tout d'un coup, frappé des oracles qui l'avaient annoncé de si loin, sa colère se change en admiration. Il respecte le temple, et augmente les priviléges du peuple. Sous les rois de Syrie, les Juifs faisaient connaître leur religion parmi les gentils, et se répandaient dans toute la Grèce. Ils y vivaient selon leurs lois, en paix et en liberté, y jouissant des mêmes droits que les autres citoyens.

Trois cents ans s'étaient écoulés dans cette profonde paix, lorsqu'une persécution s'élève. Un prince superbe, insensé et cruel à l'excès, se met dans l'esprit d'affliger le peuple de Dieu; et il lui fut donné en effet de le tourmenter pendant trois ans. Il entreprend de détruire les cérémonies du Seigneur et sa religion tout entière; et en effet, *à cause des péchés du peuple, la force lui fut donnée contre le sacrifice perpétuel*, qu'il fait cesser, et contre le temple qu'il profane d'une manière indigne. Les cruautés de ce persécuteur furent inouïes, et les maux de ce peuple furent extrêmes; mais, encore une fois, trois ans les terminèrent avec la vie du tyran. Sous ses pontifes, qui, après avoir été ses libérateurs et ses vengeurs, devinrent ses princes par un décret solennel, le peuple de Dieu non-seulement fut libre, mais se fit craindre. Ce nouveau royaume s'étendit sur tous les peuples voisins, qui même embrassèrent la religion du peuple vainqueur. La domination romaine, où ils tombèrent tout à fait vers les temps de Jésus-Christ, fut aussi douce pour eux que pour les autres peuples de la terre, et plus pleine d'égards pour leur religion.

Ici finit l'ancienne histoire du peuple de Dieu. Vous y avez remarqué une perpétuelle révolution : un peuple tantôt châtié et tantôt rentré en grâce; affligé par des endroits, consolé par d'autres; un peuple qui, par sa constitution naturelle, devait être heureux, et qui n'était, pour ainsi dire, malheureux que par occasion, et ne devait l'être que par intervalles. Mais quand vous verrez dans sa nouvelle histoire un malheur si constant, un malheur qui a vu passer la révolution de toutes choses, sans pouvoir changer lui-même; quand vous verrez dans une aussi longue durée un malheur aussi plein, un malheur qui ne reçoit aucune consolation, comme il n'entrevoit aucune fin prochaine; quand vous verrez un peuple qui, par toute sa constance, ne peut vaincre ce long malheur; et ce long malheur qui, par la constance avec laquelle il s'est attaché à ce peuple, ne peut détruire ce peuple, dites donc que c'est la main de Dieu qui est visiblement sur ce peuple et qui y tient le malheur attaché.

Je n'ai plus qu'à faire voir que l'état présent des Juifs, si malheureux, de leur aveu et de la connaissance du monde entier, est la punition de la mort de Jésus-Christ, qu'ils ont attaché sur une croix. Et, dès là, ce malheur prêche au monde entier la vérité de la religion chrétienne.

Le sang de Jésus de Nazareth (les Juifs l'ayant ainsi demandé en demandant sa mort) est sur eux et sur leurs enfants; il s'y est attaché, et il y demeure depuis ce jour-là. Jésus-Christ, peu de jours avant que d'être mis en croix, prédit comme la suite de sa mort cette destruction de la Judée, cette suprême désolation du peuple qui va le faire mourir; il la prédit prochaine, avant la fin de la génération qui vivait alors. Cette prédiction, accompagnée d'un ordre de fuir hors de la Judée, fut connue de tous les siens, qui en effet, comme les histoires nous l'appren-

nent, échappèrent tous par la fuite à ce dernier malheur du peuple meurtrier.

La ruine de Jérusalem et de la Judée, par un capitaine qu'il voyait venir aussitôt après le meurtre du Messie, est prédite par Daniel comme la suite prochaine de cette action sacrilége. Et les caractères de cette prédiction de Daniel étaient si bien marqués dans le dernier siége de Jérusalem, que Josèphe, prêtre parmi eux et homme habile, n'en douta pas. Il vint de l'armée de Tite, et de sa part en avertir sa nation. Et si ce peuple fut sourd aux avis de Josèphe, et ferma les yeux à la prophétie qui s'accomplissait visiblement; si ce peuple, dans le temps que Jérusalem n'était déjà plus qu'un monceau de pierres et un vaste champ couvert de corps morts, ne comprit pas que c'était là la dernière heure de Jérusalem; si ce peuple, lors même que, les portes de Jérusalem déjà ouvertes au vainqueur, tout achevait de tomber sous l'épée de l'ennemi, ne comprit pas et ne vit pas, c'est que c'étaient ici les jours de cette vengeance de Dieu qui aveugle pour perdre.

Mais, indépendamment de la prédiction de Jésus-Christ et des caractères de celle de Daniel, si bien marqués dans le dernier siége de Jérusalem, la circonstance du temps ne fixe-t-elle pas le sujet de la punition? Avant que la génération qui avait vu ou qui avait fait mourir le Messie fût passée, trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ : voilà une époque certaine, et qui marque certainement pourquoi ce peuple est puni. Ce peuple périt si près de la mort de Jésus-Christ, avec toutes les marques de la vengeance divine. L'inquiétude, l'esprit de révolte, la rage et le désespoir s'emparent de ce peuple misérable, et ne le quittent plus qu'il n'ait péri. Tout leur annonce leur perte prochaine; mais l'esprit de vertige, qui est au milieu d'eux, les rend sourds à tant de voix. Ecoutons leurs propres auteurs et les hommes du plus grand nom parmi eux. Ce sont ces graves auteurs qui nous disent que jamais la vengeance divine ne s'était plus manifestement déclarée que dans la dernière désolation. Ce sont eux qui nous racontent ces choses étranges qui se passèrent dans le temple pendant ces quarante ans, et sur lesquelles un d'eux s'écria : O temple! qu'est-ce qui t'émeut ainsi? et pourquoi te fais-tu peur à toi-même? Ce sont eux qui nous apprennent qu'une voix sortie du sanctuaire, le propre jour de la Pentecôte, cria : *Sortons d'ici; sortons d'ici!* Ce sont eux qui ont laissé à la postérité l'histoire de ce paysan nommé Jésus (le nom est remarquable), qui, pendant les quatre dernières années, ne cessa de crier : *Malheur sur Jérusalem! malheur sur le temple! malheur sur la ville! malheur sur le peuple!* et qui au bout de ce temps, atteint du coup mortel, tomba en criant : *Malheur sur moi-même!*

C'est un historien de leur nation, ce Josèphe déjà cité, qui nous a appris cette obstination enragée qui fit périr onze cent mille Juifs dans une seule ville, et en dix-huit mois de temps; qui en fit plus périr par la faim et par la fureur intestine, que par les coups du dehors et les autres événements de la guerre. Réduits à des extrémités inouïes dans les plus cruels siéges, plus ennemis entre eux au dedans, que l'ennemi bouillant de colère qui était à leurs portes, ils se dévoraient les uns les autres. Après que les mères eurent mangé leurs enfants, et les enfants les restes du corps de leurs pères; qu'ils se furent tous nourris de ce qui fait horreur aux sens; qu'ils se furent déchirés eux-mêmes les entrailles, qu'ils se furent presque tous égorgés entre eux; l'épée de l'ennemi acheva le triste reste de plus d'un million d'hommes. Le temple fut brûlé par un événement qui n'a rien d'humain. La ville, cette belle Jérusalem, fut détruite sans qu'il y demeurât pierre sur pierre, hors deux tours que le vainqueur voulut réserver pour un éternel monument de sa victoire. Que dis-je, de sa victoire? Tite en voulut-il recevoir les honneurs? Ne refusa-t-il pas la couronne triomphale pour Jérusalem détruite et la Judée conquise, disant qu'il n'avait fait que prêter la main à la vengeance de Dieu sur ce peuple, tant cette vengeance divine était visible? Et l'incrédule veut se fermer les yeux et se dissimuler à lui-même ce que l'idolâtre a reconnu?

Voyez maintenant les restes de ce peuple misérable aller en captivité pour n'en plus sortir; voyez-le dispersé dans toute la terre, les marques de la vengeance divine le suivant partout. Ce reste d'Israël inutile à tout excepté à la religion chrétienne à laquelle il rend témoignage et par son état et par les prophéties dont il est le porteur; ce reste d'Israël à charge à la terre, voyez-le subsister par une providence bien marquée.

Tandis que le peuple qui l'a détruit, tandis que tant de peuples qui l'ont affligé, tandis que tant de peuples nommés avec lui dans les livres saints, tandis que tous ces anciens peuples ont péri de dessus la terre, et y ont à peine laissé leur nom : voyez ce malheureux reste d'Israël conservé dans ses ruines, afin que ces ruines d'Israël montrent à toute la terre Dieu vengeur du sang de son Fils, Dieu vengeur du sang de ses saints, que cette nation perfide a mêlé au sang de son Messie; afin que la vérité de la religion chrétienne ne souffre plus de contradiction que de la part de ceux qui ne veulent pas voir pour ne pas croire.

Ne croyez pas que ce reste d'Israël laissé sans force et abattu sous ses maux n'ait rien tenté en divers lieux et en différents temps pour se relever de sa chute. La rage de peuple, égale aux maux qu'il souffre, ne peut plus se retenir; et quelque chose de plus furieux que la rage, l'agitant et le poussant contre le christianisme qui se forme de ses débris, il remue partout. On les trouve partout cabalant, pressant, sollicitant, mettant tout en usage pour soulever les gentils contre les chrétiens; et pourvu qu'ils en entraînent beaucoup dans leur ruine, ils semblent ne pas se soucier de périr eux-mêmes tout à fait. Leurs efforts pour se relever re-

doublent avec leur rage aveugle. Mais le bras vengeur tombe une seconde fois sur eux; Trajan en fait périr un nombre infini. Ces désespérés reprennent les armes sous Adrien, avec une fureur dont on ne voit point d'exemple. Alors toutes les forces de l'empire les accablent. Jérusalem éprouve toute la colère du vainqueur; elle perd jusqu'à son nom; et pour eux, il en périt plus de six cent mille. Dernier coup de la main de Dieu pour abattre ce peuple encore rouge du sang de son Fils. Ce peuple en effet demeure abattu; et le coup leur paraît plus grand que celui même qui les a terrassés sous Tite. Depuis ce temps leur douleur n'eut plus de bornes, et toute espérance sur la terre de leurs pères s'enfuit d'eux. A peine leur fut-il permis de la regarder de loin; et la liberté de venir, un jour de l'année seulement, arroser de leurs larmes le lieu où était le temple, leur était vendue bien cher.

Ils en aimaient les pierres. Ils en aimaient la poussière. Ils en aimaient l'idée. Ce temple, parce qu'ils y avaient attaché leur gloire, parce qu'il fut l'honneur de la nation, ne pouvait pas sortir de leur cœur; et l'espérance de son rétablissement n'était pas morte trois cents ans après son embrasement. Mais ici Dieu va se déclarer (et peut-être plus hautement que quand il le renversa) le destructeur de cet édifice où le Juif met sa dernière ressource. L'ennemi se joint aux ennemis. Julien, en haine de Jésus, excite les Juifs, meurtriers de Jésus, à rebâtir leur temple; il leur donne des sommes immenses, il leur prête les forces de l'empire. L'ouvrage, commencé par ces ordres souverains, est pressé par le gouverneur de la province qui veut plaire à son maître en le servant selon ses désirs. Ecoutez ce qui arrive : De terribles globes de feu sortent des fondements pour les rejeter; les ouvriers, qui recommencent l'ouvrage, sont brûlés à diverses reprises; le lieu devient inaccessible, et l'entreprise cesse. O Dieu, qui ne vous verra dans cette événement? Celui qui se mettra exprès la main sur les yeux pour ne pas vous voir; des furieux qui ne veulent ni croire ni espérer, mais peut-être que c'est ici une fable, ou du moins une chose incertaine. Si elle ne se trouvait que dans nos histoires! mais c'est un païen, et un païen furieux contre le christianisme, qui la raconte dans tout ce détail.

Laissons le temple dans cette dernière ruine et Jérusalem abandonnée aux gentils pour passer dans les mains des infidèles. Mais jetons encore une fois les yeux sur les Juifs mêmes plus abattus que leur temple et plus en ruine que leur ville. Tout est renversé dans ce peuple, *et il n'y reste plus pierre sur pierre.* Tout y est renversé, la foi aux promesses, l'espérance en son Dieu, et jusqu'à l'attente de son Messie. En perdant l'attente de son Messie, ce peuple perd toutes ses anciennes pensées de gloire et de domination. Que lui reste-t-il donc? Ce qui lui reste? Admirons encore ici les conseils de Dieu. Ce qui lui reste, c'est son zèle pour ses saints livres, où il trouvera un jour la vie, après y avoir trouvé la mort. Ce qui lui reste, c'est son attachement pour sa religion, qui le conduira un jour à la nôtre, qu'ils y verront quand le voile sera tombé de dessus leurs yeux, promise et annoncée partout, comme la perfection de la loi et le dernier état de la religion. Mais jusqu'à ce temps-là, connu de Dieu seul, la main de Dieu pesante et dure est sur ce peuple. Il faut ici que je l'interroge lui-même.

Qu'as-tu donc fait, maison d'Israël, pour être tombée dans un si grand malheur et y subsister depuis si longtemps? Nous diras-tu, comme ces anciens peuples frappés à cause de l'arche : Cela est peut-être arrivé par hasard? *Casu accidit.* (I *Reg.*, VI, 10.) Mais un événement si étrange, un événement unique, tel qu'est celui-ci; un événement où il y a un rapport si manifeste de la cause à l'effet; un événement qui t'a été prédit, et dont tu portes toi-même la prédiction, ne peut pas être attribué au hasard. Tu sais bien comment Dieu s'est toujours mêlé singulièrement de tout ce qui te regarde, que tu as même été destinée à être un exemple palpable de sa Providence qui récompense les bonnes actions et qui punit les mauvaises; ainsi ce n'est pas toi qui peut dire avec les impies, et surtout d'un événement de cette nature : Cela est arrivé par hasard, et ce n'est pas la main de Dieu qui nous a frappés de cette plaie : *Nequaquam manus ejus tetigit nos, sed casu accidit* (*ibid.*).

Dis donc que c'est à cause de tes péchés. Sans doute que c'est à cause de tes péchés; et tu le reconnais d'une manière générale. Mais n'est-ce point pour quelque péché particulier, pour quelque péché plus grand que les autres? Pour tes autres grands péchés, pour l'idolâtrie même, la vengeance divine sur toi n'a jamais été ni si longue ni si rigoureuse. Aujourd'hui tu n'as point d'idoles; on n'en a point vu au milieu de toi depuis que tu es dispersé parmi les peuples, c'est même un des fruits de ton malheur; il faut donc que ce soit la punition du meurtre de ton Messie, le châtiment d'un déicide, crime inouï comme la punition.

Ouvre donc les yeux, peuple misérable, pour voir dans ton état la vérité de la religion, pour laquelle tu portes depuis si longtemps le poids de la colère de Dieu. Comprends, et sens combien il fut plus mal devant Dieu, et combien il est plus malheureux pour toi d'avoir crucifié ton Messie, que d'avoir, dans des temps plus anciens, suivi la vanité et adoré les idoles. Sors de ta longue ivresse, maison de Juda, interroge-toi toi-même, arrêtée sur tes voies; écoute tes prophètes qui te parlent encore; relis tes saint livres, assise et levant les yeux en haut, et tu y verras le secours qui te doit venir de là; et tu y reconnaîtras ton égarement, ton rappel au Dieu de tes pères, ta réunion avec nous qui avons profité de ton malheur, qui avons hérité de ton nom et de ta riche

succession; mais qui n'en voulons plus jouir sans toi.

Non, tu ne périras pas, maison dispersée. Tu portes une meilleure espérance au milieu de toi sans le savoir. Nous attendons ce bienheureux retour à la foi de tes saints pères, parce que tu es toujours chère à Dieu à cause d'eux. Nous attendons ta bienheureuse réunion avec nous dans l'Evangile, après que tu es devenue ennemie à cause de nous, à qui Dieu voulait communiquer l'Evangile. Nous allons par nos désirs et des vœux pressants au devant de ce retour, qui sera une résurrection de mort à vie; de ce retour avec plénitude, qui sera la richesse, qui sera la gloire et la joie de l'Eglise.

Oui, le voile tombera de dessus les yeux de ce peuple, et alors il verra comme Dieu celui qu'il a crucifié comme un méchant: et alors ils verront comme le Sauveur de Sion celui qu'ils ont percé comme un imposteur et comme l'ennemi de la nation; et alors ils verront, après l'avoir toujours insulté comme le corrupteur et le destructeur de la religion, celui qui était plus grand que le temple, celui que toute la Loi figurait et que tous les prophètes annonçaient; et alors ils verront que l'aveuglement était tombé sur eux pour nous introduire dans la lumière; et rentrés avec nous dans cette bienheureuse lumière, ils s'en réjouiront avec nous, ne faisant plus avec nous qu'un même troupeau, sous un même pasteur. Oui, les Juifs reviendront un jour, délivrés de leur péché, qui aura été si longtemps sur eux. Entés de nouveau sur leur tronc, une nouvelle et plus abondante sève leur fera porter avec abondance toute sorte de fruits de justice et de sainteté, C'est le dernier ouvrage que la grâce s'est réservé, et ce sera le dernier état de l'Eglise sur la terre.

Mais où nous emportent nos désirs, et cette douce espérance de l'Eglise qui la console au milieu de ses maux? Retournons aux incrédules pour leur dire s'ils veulent toujours faire violence à la raison, s'ils veulent forcer en eux toutes les pensées de l'homme, renverser toutes les règles du raisonnement, pour ne rien conclure de cet état des Juifs qui dure depuis tant de siècles, et en dire des raisons pitoyables, plutôt que d'en penser comme nous. Qu'ils prêtent donc des réponses à ce peuple quand nous lui demandons ce qu'il a fait pour être tombé dans cet abîme de maux sans pouvoir s'en relever; et qu'ils cherchent eux-mêmes à y répondre quand nous traiterons ensemble cette question. Et s'ils sont réduits à se taire pour ne pas dire des choses absurdes: qu'ils sentent, ou plutôt qu'ils reconnaissent qu'ils sont poussés à bout et forcés de croire: *Cogentur et credere.* (TERTULL. *Apol.*)

Pour nous, mes frères, à qui il a été donné de voir les choses que Dieu a rendu visibles pour ceux qui cherchent à croire, instruisons-nous par ces deux grands événements dont Dieu a voulu faire l'instruction de tous les siècles et la grande preuve de notre religion. Effrayons-nous salutairement en voyant la religion passer du peuple juif au peuple chrétien; et depuis l'établissement du christianisme, passer de peuple en peuple, toujours prête à quitter celui qui ne sait pas porter ses fruits. Ranimons en nous notre foi avec notre reconnaissance. Il nous a été donné de croire et d'espérer. Dieu n'a pas traité ainsi les Juifs; il n'a pas traité ainsi tant de nations; il n'a pas traité ainsi les incrédules. Honorons en toute façon notre espérance; que notre foi soit suivie de ses œuvres; que notre reconnaissance réchauffe notre amour; afin que, pratiquant la vérité dans la charité; afin que croissant dans la grâce, selon que nous croîtrons dans la connaissance de Jésus-Christ notre Sauveur, nous arrivions à la pleine possession de Jésus-Christ, à qui est la gloire, à qui est l'empire présentement et dans le jour de l'éternité. *Amen.*

SERMON XXIV.

Pour le jour de la Quasimodo.

SUR LA PERSÉVÉRANCE,

Et post dies octo, iterum erant discipuli ejus intus, et Thomas cum eis: Venit Jesus januis clausis, et stetit in medio, et dixit: Pax vobis. (*Joan.*, XX, 26.)

Huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint les portes étant fermées, et paraissant au milieu d'eux, il leur dit: La paix soit avec vous.

Il n'y a en effet que trouble et qu'agitation où Jésus-Christ n'est pas, et quand on croit l'avoir perdu tout à fait. Où iront les disciples de Jésus sans leur maître? Que feront-ils dans le monde? Que deviennent leurs espérances? Où est cette promesse de ressuciter au bout de trois jours dont ils ne voient point l'accomplissement? De semblables pensées et mille autres de cette espèce s'élèvent dans l'esprit des disciples de Jésus pour les abattre et les affliger. Lorsque tout d'un coup il paraît au milieu d'eux, et leur annonçant la paix, ils sentent que sa présence la porte jusqu'au fond de leur cœur avec une joie qu'il serait difficile d'exprimer: *Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit: Pax vobis.*

La tranquilité renaît donc dans leur âme avec la joie. Ils ont vu le Seigneur; ils sont contents. Leur Maître vit; ils vivent eux-mêmes. Jésus-Christ est ressuscité comme il l'avait dit; rien ne les inquiète plus. Désormais ils ne craindront plus tout ce que les hommes pourront leur faire; ils ne se troubleront pas à la vue des contradictions qui leur sont préparées de toutes parts. Ils attaqueront le monde dans son fort, ils y attaqueront l'erreur et la corruption; et une armée serait rangée devant eux en bataille, que leur cœur n'en serait pas épouvanté. Voilà la disposition où Jésus-Christ a mis tout d'un coup ses disciples, en paraissant vivant à leurs yeux. Sa résurrection pouvait leur reprocher leur infidélité. Mais la paix qu'il leur annonce, en leur apparaissant ressuscité et comblant leurs vœux, rassure leurs cœurs et change leur deuil en joie.

C'est cette même paix, que l'Eglise met aujourd'hui dans la bouche de ses ministres

pour l'annoncer, au nom de Jésus-Christ ressuscité, à tous ses disciples et à tous ceux qui sont ressuscités avec lui. C'est cette paix que Jésus-Christ mettra lui-même aujourd'hui dans le cœur de tous ceux que sa grâce a ressuscités, pour les conserver jusqu'au jour où il reparaîtra. Je ne viens pas cependant, prophète trompeur, annoncer la paix où il n'y a point de paix, donner de la joie à ceux qu'il faut effrayer et affliger. Je dis au contraire, et bien haut : Il n'y a point de paix pour les impies. Il n'y a point de paix pour ceux qui ne l'ont pas cherchée dans une humble confession et un sincère repentir de leurs iniquités. Il n'y a point de paix pour ceux qui auront trompé l'Eglise, et se seront trompés eux-mêmes par une fausse pénitence. La paix ne sera pas durable, non plus que la joie, pour ceux qui, après avoir quitté le péché et la vie du monde pour un peu de temps, reprendront l'un et retourneront à l'autre. Mais je dirai avec saint Ambroise (et c'est tout ce que je veux faire entendre en annonçant la paix et la joie de la résurrection) : Plusieurs se réjouissent d'avoir reçu l'absolution de leurs péchés : *Plerique criminum suorum absolutione lætantur.* (*De bono morte.*) Ils ont raison de s'en réjouir, s'ils se corrigent : *Si emendaturi sunt, recte.* Mais s'ils y doivent continuer, c'est une folie à eux de se réjouir : *Si perseveraturi in eis, stulte.* Voilà, mes frères, tout le mystère de cette paix que l'Eglise annonce aujourd'hui à ses enfants. Mais j'ai cette confiance, enfants nouveau-nés, nos frères très-chers, précieux germe de la grâce, douce espérance de l'Eglise, pécheurs justifiés, en un mot, que vous persévérerez dans la justice que Jésus-Christ vous a acquise dans son sang, et qu'il vous a communiquée avec la vertu de sa résurrection. J'ai cette confiance que vous voulez persévérer, et que vous nous en demandez ici les moyens. Je vais vous les exposer. C'est l'Evangile, c'est saint Paul, ce sont les Pères de l'Eglise, ce sont les maîtres de la vie spirituelle; ce sont enfin les règles communes de la piété qui me les fournissent. Je n'ai point cherché à les ranger sous deux classes et à les lier ensemble selon la règle ordinaire des instructions de cette espèce. J'en connais cinq ; je vous les exposerai l'une après l'autre, en m'arrêtant seulement au milieu de mon discours. Il faut veiller, et en veillant fuir les occasions; ces deux réflexions feront ma première partie. Il faut mener une vie occupée et dure aux sens. Il faut se conserver dans la ferveur de l'esprit; et enfin il faut prier : ces trois moyens feront le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est heureux d'avoir porté le joug du Seigneur dès la jeunesse, d'être sorti de cet âge périlleux avec l'innocence de son cœur et la pureté de ses mœurs. Il est heureux d'avoir accompli la justice et pratiqué la vertu en tout temps : on porte en soi de plus grands témoignages de la bonne volonté de Dieu, et on a bien plus de lieu d'espérer cette dernière miséricorde qui couronnera en nous toutes les grâces divines. Cependant, celui qui est debout, dit l'Apôtre, doit craindre de tomber. Et quand il aurait encore mieux commencé, pour persévérer jusqu'à la fin dans la justice et arriver ainsi au salut, il doit prendre de grandes et de continuelles précautions. Mais si celui qui n'est jamais tombé ne doit pas être sans crainte ; et si la conservation de l'innocence paraît attachée aux précautions que prend l'homme, dans quelle crainte ne doit pas vivre celui qui est tombé, et peut-être plus d'une fois, dans des crimes? Et quelles précautions plus grandes encore ne doit-il pas prendre pour ne pas perdre une seconde fois la justice où il n'est rentré qu'avec peine, si véritablement il y est rentré, et qu'il perdra toujours plus facilement, quoiqu'il y soit rentré veritablement? Je vais exposer ici ces précautions que prend la prudence chrétienne, et la grâce divine les demande toutes pour conserver la justice dans laquelle je suppose qu'on est rentré. Je commence par la vigilance qui opère la fuite des occasions.

La grâce divine est admirable en cela même qu'elle agit moins ordinairement par ces voies qui sont tout à fait merveilleuses, que par des moyens qui paraissent naturels. La grâce peut tout; et, si nous l'entendons bien, elle fait tout, puisque c'est elle qui nous sauve ; mais elle fait tout avec nous, non pas afin que nous nous glorifions en nous-mêmes, mais afin que nous travaillions nous-mêmes à notre salut ; et que ce salut, qui sera toujours une grâce de Dieu par Jésus-Christ, soit en même temps le prix et la récompense des travaux de l'homme. Qui pense autrement de la grâce, qui l'attend dans l'inaction, qui lui laisse tout l'ouvrage du salut à accomplir, sans en faire soi-même sa grande affaire, se tend un piége à soi-même ; et il sera pris dans les pensées qu'il s'est forgées.

Tout l'Evangile retentit de ces paroles : Voyez ; soyez sur vos gardes ; veillez : *Videte; attendite; vigilate.* (*Marc.*, XIII, 33, et alib.) Est-ce donc que tout dépend de la vigilance de l'homme active et sagement précautionnée? Non, mais sans cette vigilance de notre part, la grâce elle-même ne nous conservera pas dans la justice où elle nous a fait rentrer. Tout ne dépend pas de la vigilance, il faut y joindre tout soin et toute précaution ; ainsi l'a établi, dans sa sage économie, la grâce divine : *Curam omnem subinferentes.* (II *Pet.*, I, 5.) Et, en effet, la première cause de tant de rechutes comme involontaires dans le crime, de tant de retours à la vie du monde peu attendus du monde, et qu'on craignait moins soi-même, c'est cette indolence qui s'endort ou qui s'étourdit, cette imprudence qui ne réfléchit point et ne prévoit pas. L'œil de Dieu veille sur nous, il faut bien le penser ainsi pour avoir quelque tranquillité dans la vie, et pour pouvoir travailler à son salut avec cette confiance qui

anime tout notre travail. Mais enfin, ici, non plus que dans tout le reste, Dieu ne fait pas lui seul tout ce qu'il faut faire pour nous préserver du mal. Ici, comme dans tout le reste, Dieu veut nous tenir dans la sollicitude, et nous faire entendre que s'il ne faut rien attendre que de lui dans l'ouvrage du salut, il faut cependant nous y conduire comme si tout dépendait en effet de nous : *Curam omnem subinferentes.*

C'est encore plus de l'édifice spirituel du salut et de la conservation de la justice en nous, que de la ville et de la maison de ce monde, qu'il faut entendre cette parole des Psaumes : *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui ont entrepris de la bâtir. Si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est inutilement que veillent ceux à qui la garde en est commise.* Mettons notre espérance dans cette puissance et dans cette bonté du Seigneur. Appuyons-nous principalement sur ce travail et sur cette protection de celui qui ne s'endort ni n'est oisif. Reposons-nous sur cette protection du Dieu du ciel, et habitons-y comme nous y exhorte le Prophète, si nous voulons être fermes et stables : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.* (*Psal.* XC, 1.) Mais si nous ne travaillons pas nous-mêmes à avancer cet édifice spirituel, il n'avancera pas plus que si nous ne mettons pas des ouvriers à cette maison de pierre que nous voulons bâtir.

Si nous n'entretenons pas nous-mêmes cet édifice spirituel ; tout y tombera en ruine, comme dans cette maison terrestre, si nous en négligeons l'entretien et les réparations. Si nous ne veillons pas nous-mêmes avec le dernier soin ; si nous ne veillons pas nous-mêmes le jour et la nuit à la garde de notre âme, de cette place ouverte de toutes parts ; de cette place assiégée de tous les côtés ; de cette place faible et dépourvue ; de cette place qu'un ennemi subtil et vigilant attaque sans se lasser ; de cette place où cet ancien ennemi qui l'a longtemps possédée conserve des intelligences secrètes, et où nous pouvons dire qu'il y a encore tant d'ennemis renfermés ; si, dis-je, nous ne veillons avec tout ce soin, mais nous reposant nonchalamment sur la vigilance et la protection de Dieu ; il faut que cette âme tombe une seconde fois entre les mains de cet ennemi qui l'attaque, ne se donnant point de repos, selon l'Evangile, depuis le jour qu'il en est sorti.

C'est là ce dont la piété ne cesse de nous avertir par mille bouches ; c'est là ce que nous crie, si nous voulons l'entendre, la justice faible et alarmée au milieu de nous. *Vigilat hostis, et dormis tu?* (Aug.) L'ennemi veille, et vous êtes endormi? Satan demande à vous cribler comme on crible le froment, et vous êtes tranquille? L'esprit impur chassé de votre âme ne se donne point de repos, ce lion tourne sans cesse autour de vous pour vous surprendre et vous dévorer; et vous n'êtes pas sur vos gardes? Il a ses anciennes ruses ; il en a de nouvelles ; il en a de particulières pour chacun, connaissant leur faiblesse ; entre ses mains tout est tentation; contre vous il n'a besoin que de vous-même; et vous n'êtes pas attentif sur vous-même et contre lui? Celui-ci a été pris dans ce piége, celle-là a donné dans cette embuche; de ce côté vous avez fait autrefois autant de chutes que de pas ; là vous avez été sur le point de faire un second naufrage ; et tout cela ne vous ouvre point les yeux? Il semble au contraire que vous les fermiez de peur de voir le danger et de vous alarmer. Vous ne vous interrogez pas vous-même, vous ne sondez pas votre cœur pour connaître ses pensées secrètes ; vous ne vous arrêtez pas sur vos voies pour voir où elles peuvent aboutir, et où de certaines démarches inconsidérées pourraient vous conduire ; vous marchez toujours devant vous avec une confiance qui alarme tout le monde. Vous agissez simplement. Agissez donc simplement, et vous éprouverez, à votre malheur, qu'à la simplicité de la colombe, il fallait, selon l'expresse parole du Seigneur, joindre la prudence du serpent.

Vous n'avez pas prévu, et peut-être vous n'avez pas voulu prévoir les suites de cette liaison, de cette fréquentation, de cette conversation : voyez maintenant comment vous remédierez au mal que vous vous êtes fait, et à la blessure que vous portez déjà dans votre sein. Vous vous êtes étourdi sur les suites que pouvait avoir pour vous cette partie de plaisir avec des personnes toutes mondaines. Ce divertissement qui a fait autrefois vos délices et qui fut votre péché, vous avez voulu le goûter encore une fois, écartant de vous toute crainte, ainsi que toute réflexion : combattez maintenant contre ce plaisir, qui remue toute votre âme, qui vous tente avec d'autant plus d'avantage et d'autant plus de danger, qu'il paraît ne vous avoir point fait de mal la première fois.

Vous vous êtes jeté sous la main du tentateur, moins par présomption et par mépris du péril que par inconsidération : mesurez maintenant vos forces avec les siennes, et vous verrez ce que peut le fort armé contre la faiblesse désarmée. Ah! il fallait prévoir de loin, si avec ce que vous aviez de force, vous pouviez vous engager dans un combat avec celui qui, quand il serait moins fort par lui-même, le serait toujours trop contre vous de votre propre faiblesse. C'est en vain qu'on tend un filet devant celui qui a des yeux pour voir et des ailes pour fuir : vous auriez eu des ailes pour fuir; mais vous n'avez pas eu des yeux pour voir. Vous vous êtes jeté dans le filet : débattez-vous maintenant pour en sortir ; cherchez quelque issue pour vous échapper. Il faut comme un miracle de Dieu; et Dieu n'en doit pas aux imprudents, non plus qu'aux présomptueux. Oui, chrétiens, soit qu'on se soit jeté dans le piége de volonté délibérée, ou qu'on y ait été pris faute de vigilance, il faut toujours pour ne pas périr dans ce piége un secours qui n'est pas dans le cours ordinaire de la

grâce. En un mot, mes frères, et retenez cette parole, la piété triomphe des périls d'où la prudence chrétienne l'a écartée; mais le péril présent, où l'inconsidération humaine a engagé la piété, triomphe d'elle. Plût à Dieu que ces exemples malheureux de l'inconsidération ne fussent pas presque aussi fréquents que ceux de la présomption!

Il faut veiller sur ses sens. C'est par la bouche que le péché est entré d'abord dans le monde, et qu'il rentre facilement dans une âme avec l'esprit impur qui en était sorti. C'est par les yeux que la vanité entre avec toute sa suite : c'est par les yeux qu'entre la mauvaise pensée, suivie des mauvais désirs, suivis enfin eux-mêmes des œuvres d'iniquité. La mort entre en nous par cette ouverture : *Ascendit mors per fenestras nostras.* (*Jer.*, IX, 21.) Le prophète l'a dit : tout nous le prêche, et peut-être notre expérience ellemême nous en avertit.

Il faut veiller sur son cœur, et le garder avec le dernier soin, dit le Sage : *Omni custodia serva cor tuum.* (*Prov.*, IV, 23.) Le garder avec le dernier soin, parce qu'il faut peu de chose pour former dans notre cœur une nouvelle passion ; parce qu'il faut moins encore pour y réveiller et y ranimer ces anciennes passions qui ne sont pas mortes, et qui remuent encore trop. Et d'une nouvelle passion, et de ces anciennes passions ranimées, il sortirait bientôt les mêmes actions mauvaises, et peut-être un plus grand débordement de crimes qu'il serait plus difficile d'arrêter.

Comme un avare, menacé ou non, veille à la garde de ses trésors; comme une mère, qui a la sagesse de ce monde, a les yeux attachés sur sa fille dont elle connaît les mauvaises inclinations; comme un homme averti que son ennemi lui tend un piége, et que ce faux ami cherche à le surprendre, est toujours sur ses gardes; comme un homme environné de gens dont il connaît les mauvais tours et dont il soupçonne les desseins pervers vit dans une sollicitude continuelle, agité à ce sujet de mille pensées différentes; comme le père de famille menacé des voleurs qui ont déjà tenté d'entrer dans sa maison veille jour et nuit; comme un homme qui a découvert que ceux de sa maison pensent à lui donner du poison prend toutes sortes de précautions; ainsi, s'il aime son âme comme les hommes aiment leurs corps, comme les hommes aiment leur bien ; ainsi doit veiller sur son âme celui qui sait qu'il porte le trésor de la grâce dans un vase fragile : celui qui voit dans les autres l'image de sa propre faiblesse, et tous les jours mille exemples plus effrayants: celui qui est averti de toutes parts, et par le Seigneur lui-même, que l'ennemi de sa vie est toujours veillant, qu'il rôde sans cesse autour de lui : celui qui est menacé au dedans et au dehors d'une chute prochaine qui pourrait entraîner sa perte éternelle.

La vigilance chrétienne renferme toutes sortes de précautions et de soins : *Curam omnem subinferentes.* (II *Pet.*, I, 5.) La vigilance chrétienne est cette prudence qui porte les yeux à droite et à gauche, qui prévoit, qui réfléchit, qui raisonne, qui conduit tous nos pas avec règle et mesure; en un mot, qui fait usage de tout ce qu'il y a en nous de raison et de piété pour prévenir le malheur, pour écarter le péril et s'éloigner des piéges. Dans le péril il est trop tard de penser comment on se dégagera; et le sage chrétien, non plus que le sage du monde, ne dit jamais : Je n'y avait pas pensé.

On ne peut pas tout prévoir. Cependant il faut tout prévoir; et il en tombe plus faute d'avoir prévu, que pour s'être volontairement engagés dans la tentation. Il faut prévoir le matin en paraissant devant Dieu avec David, pour voir qu'il est un Dieu qui ne veut pas l'iniquité. Il faut prévoir à midi et le soir en chantant avec David les miséricordes et les justices du Seigneur. Il faut prévoir en entrant et en sortant, en demandant à Dieu avec David qu'il garde notre entrée et notre sortie. Il faut veiller en tout temps et à toute heure, selon l'Evangile, parce que l'ennemi qui veut nous perdre ne s'endort ni ne sommeille pour préparer incessamment des tentations.

La seconde précaution pour se conserver dans la justice, précaution plus nécessaire encore que la première, c'est de s'éloigner des occasions. Toute la vigilance, toutes les mesures, tous les efforts possibles pour conserver la grâce au milieu des périls où la présomption nous aurait engagés, seraient inutiles : n'y comptons pas.

Et, en effet, le Seigneur Jésus dans son Evangile ne nous a pas dit : Vous me prierez avec instance, vous vous mettrez entre mes mains, vous ferez de profondes réflexions, vous vous armerez de fortes résolutions, vous prendrez toute sorte de précautions, vous vous engagerez par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus capable de vous retenir; et après cela vous ne craindrez plus le danger, comptant sur moi, mais il a dit : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu;* et il l'a dit en se l'appliquant à luimême, qui ne pouvait pas pécher quand il se serait exposé, pour nous faire entendre combien nous devons craindre de tenter Dieu en nous exposant, nous qui sommes nonseulement sujets, mais si enclins, mais si faciles, mais si prompts à pécher. L'Apôtre n'a pas dit en parlant d'un certain péché : Vous lui résisterez pour avoir plus de mérite; vous le combattrez en face pour en triompher avec plus de gloire; vous demeurerez au milieu des occasions, tranquille et sans crainte, quand vous croirez avoir des raisons pour ne pas vous éloigner, ou quand vous croirez avoir assez de vertu pour ne pas succomber. Mais il a dit, et il a dit à tous, jeunes, vieillards, gens d'église, gens du monde, sages et insensés, saints de toute la vie et anciens pécheurs : Fuyez ce péché : *Fugite fornicationem.* (I *Cor.*, VI, 18.)

Je vous l'ai dit, je le répète; je voudrais vous le dire tous les jours, afin qu'on y fût attentif et qu'on l'entendît à la fin : la sagesse, la force, la vertu consiste ici à

craindre et à fuir. O homme! connais-toi toi-même, ton mauvais fonds, tes mauvais penchants, ta fragilité, ta faiblesse; et tu ne t'exposeras pas; ou si tu t'exposes, c'est que tu veux périr. O homme! souviens-toi de toi-même, de tes premières, de tes secondes fautes, de tes perpétuelles chutes, quand tu as bravé le péril, présumant de toi-même; quand tu as été trop facile à croire qu'il n'y avait point de danger, ou que tu n'as pas été assez prompt pour fuir quand tu as vu le danger de près. Ici, mes frères, j'interrogerai avec le Sage la présomption humaine pour lui demander d'où elle est née; et je l'appellerai avec lui détestable. Présomption détestable donc, seule et prochaine cause de notre ruine, d'où viens-tu? Est-ce d'un sentiment que l'homme ait de ses propres forces, avant de les avoir éprouvées? Est-ce d'une heureuse expérience que l'homme ait faite de sa vertu quand il l'a exposée? Malheureuse présomption! sur quoi t'appuies-tu? Est-ce sur cette expérience même de ta faiblesse, qui te rendra plus fort, dès là qu'elle ne te rend pas plus précautionné? Est-ce sur quelque précaution plus grande, en effet, ou sur quelque résolution plus ferme? Est-ce sur ce nouvel état de la grâce, ou sur quelque ancienne promesse de Dieu? *Præsumptio nequissima, unde creata es?* (*Eccli.*, XXXVII, 3.) Tout combat contre toi; et rien ne peut te réprimer, et rien ne peut t'arrêter. Il t'a fallu des chutes, il te faut des rechutes; et je ne sais si de perpétuelles rechutes pourront enfin t'abattre, malheureuse présomption! Ah! comme tu domines l'homme! comme tu le mènes au précipice en aveugle, plus aveugle toi-même! Est-ce sur les exemples que tu t'appuies? Où sont-ils les exemples? Ah! qu'y a-t-il qui combatte plus la présomption que les exemples! Oui, mes frères, ce sont les exemples, avec le sentiment et la malheureuse épreuve de notre faiblesse, qui doivent ici nous ouvrir les yeux. Ce sont les exemples certains, ce sont les exemples sans nombre; ce sont les exemples de tous les temps, dans tous les âges, dans les deux sexes, dans tous les états, dans tous les ordres de la vertu, qui doivent nous convaincre, ou nous ne voulons pas être convaincus, qu'il n'y a de sagesse qu'à craindre, et de sûreté qu'à fuir, et à fuir le plus loin qu'on peut; qu'il n'y a de prudence et de bon conseil, quand on est tombé autrefois, quand on a vécu dans le désordre, quoiqu'on s'en soit retiré, qu'à se donner à soi-même là-dessus un frein encore plus rigoureux, et s'enfermer dans des barrières plus insurmontables. Raisonnons ici, mes frères, sans nous flatter, sans présumer de nous-mêmes des choses que nous ne pouvons pas; sans présumer de Dieu des choses qu'il ne fera point, qu'il ne peut point faire dans les voies ordinaires sans se démentir lui-même, et qu'il ne ferait pour nous qu'en tendant, pour ainsi dire, un piége à tous les autres hommes.

Vous aurez assez de fermeté, dites-vous, pour résister à des tentations, qui, à vrai dire, n'en seront plus pour vous. Quand on a été aussi maltraité du péché, qu'on a quitté le monde de colère et par vengeance, il n'est pas dangereux qu'on s'engage de nouveau dans ces liens d'iniquité. Votre douleur vous sera toujours présente, ajoutez-vous; et elle vous défendra contre toutes vos faiblesses à l'égard du péché, et d'un reste d'inclination pour le monde que vous pouvez sentir. Ah! que c'est mal connaître les hommes, et peu craindre les anciennes ruses de Satan! Il laisse écouler les jours du dépit et de la colère. Le chagrin, quand on a aimé et qu'on aime encore au fond du cœur, s'évanouit de lui-même et trop vite; et alors il ne faut plus qu'une faible tentation; et alors il ne faut plus qu'une avance de la part du monde; et alors il ne faut plus qu'une certaine facilité de revoir le monde et de s'approcher du péché, pour retourner à son premier état, au hasard d'y être encore plus malheureux et de n'en plus revenir. C'est que Satan en trompe tant tous les jours.

Croyez-moi, mes frères, ce qu'on n'a pas toujours haï, ce qu'on ne hait que par force et comme malgré soi, on est toujours à la veille de l'aimer de nouveau, et de l'aimer avec la même passion, quand on veut le revoir et qu'on s'en rapproche. Voulez-vous donc répondre à la grâce de Dieu et prendre une sûre précaution contre vous-même? Ecartez de vous le péché que vous avez aimé; et il n'y aura jamais à cet égard de distance trop grande. Eloignez-vous du monde, que vous ne pouvez pas, malgré ses mauvais traitements et ses mépris, haïr parfaitement; vous en serez toujours trop près. Craignez que le péché ne vous cherche et que le monde ne vous tente, loin d'aller vous-même chercher le péché et vous exposer aux attaques du monde.

Vous avez des raisons de bienséance, des raisons de nécessité, des raisons d'intérêt, pour ne pas vous retirer de certaines occasions, pour ne pas éloigner de vous certaines personnes; et vous espérez avec les résolutions que vous avez faites, et la protection que Dieu vous donnera, que vous ne retournerez point à votre première vie. Quelles raisons venez-vous nous alléguer! Comme s'il y avait des bienséances et des lois du monde contre les premières règles de la piété; comme s'il y avait des raisons contre la seule précaution qu'on puisse prendre raisonnablement pour demeurer dans la grâce et ne pas perdre une seconde fois la justice, peut-être pour toujours; comme s'il y avait d'autre nécessité que celle de ne pas s'exposer à un second naufrage, où vraisemblablement on périrait; comme s'il y avait d'autre intérêt, quand on entend ses véritables intérêts, que celui du salut éternel, qui est pour l'ordinaire attaché à la seconde grâce, quand on a eu le malheur de perdre la première.

Mais discutons ici ces raisons. En vous retirant de la corruption du monde, vous n'avez pas prétendu vous retirer d'un certain monde sage et honnête : vous l'avez déclaré

à vos amis et à vos amies; ce serait entreprendre au-dessus de vous que de pousser les choses plus loin. Vous voulez donc suivre toujours le monde, mais d'une autre façon? Je vous déclare que vous n'êtes pas dans la grâce, et que vous allez seulement donner une autre forme à votre iniquité; car le monde entier, comme parle saint Jean, est dans le mal. Dans ce monde sage et honnête où vous allez chercher Dieu et la piété, on ne connaît ni Dieu ni la piété, mais seulement de certaines règles de probité mondaine, aussi éloignées de l'esprit et des lois du christianisme que le ciel est éloigné de la terre. Dans ce monde sage et honnête, vous apprendrez à craindre le monde plus que Dieu; vous apprendrez à craindre, sous le nom d'excès, la vertu elle-même et tout ce qui est de la vertu, pour ne suivre au fond que ce qui est du monde. Je vous déclare donc, encore un coup, que si vous bornez ce que vous regardez comme votre conversion à être de ce monde moins vicieux et moins déréglé, vous n'êtes point converti à Dieu; et la raison que vous alléguez, que vous ne pouvez pas vous passer du monde, rend témoignage contre vous.

Vous voulez rompre avec le monde, mais vous ne voulez pas rompre tout. Ce sont des engagements d'amitié, des liaisons de famille, auxquelles des raisons de bienséance et même les devoirs de la vie humaine, ne vous permettent pas de renoncer. Rompons tout lien d'iniquité, et que des raisons de piété ne viennent point se mêler ici pour nous abuser. Ces amies, ces parentes vous ont inspiré les passions du monde, vous vous en êtes nourrie avec elles, vous avez marché ensemble dans des voies qui n'étaient pas bonnes : vous les perdiez, et elles vous perdaient; elles vous pervertiront, et vous ne les convertirez pas. Rompez sans ménagement et sans délai de pareilles liaisons. Ces amies se plaindront, le monde vous blâmera, votre famille fera du bruit. Mais la première démarche dans le service de Dieu est de mépriser les discours, de mépriser les railleries, de mépriser les censures du monde, de se mettre au-dessus des reproches et des plaintes de ses amis et de ses amies du monde. Quand on veut être à Jésus-Christ, il faut s'armer contre un père et une mère du monde de toute la force de l'Evangile; il faut, en bien des choses, leur résister, jusqu'à leur déplaire, jusqu'à se faire haïr, jusqu'à se faire maltraiter d'eux; car il est écrit dans l'Evangile (et cela regarde tous les temps) que le père sera contre le fils, et la mère contre la fille, et que l'homme trouvera les ennemis de son salut dans sa propre famille. Personne n'a quitté le monde sans éprouver de ces sortes de contradictions; et celui-là seul a persévéré jusqu'à la fin, qui a d'abord résisté avec force à ces contradictions, et ne s'est pas lassé. Et celui-là seul a plu à Dieu et a marqué sa conversion, qui a su rompre et qui a pu sacrifier tout ce qui pouvait le rengager avec le monde.

Vous ne prétendez plus être du monde, ni chercher le monde : mais vous ne pouvez pas vous refuser au monde dans de certaines occasions, et pour de certaines choses qui ne tirent pas à conséquence. Ah! je vous vois tomber du ciel comme la foudre : je vous vois tourner la tête en arrière, et reprendre peu à peu tout ce que vous avez quitté, si vous suivez ce plan. Sûr de votre complaisance et de votre faiblesse, le monde vous tentera en mille manières. Sûr de vous retrouver dans ce que vous appelez les occasions : sûr de vous gagner quand il vous pressera vivement, se faisant une gloire, ou plutôt se faisant un plaisir malin de vous retirer du service de Dieu, le monde vous engagera dans des piéges qu'il vous aura tendus; et en sortirez-vous? Le monde vous engagera par de belles raisons, tantôt dans une assemblée d'anciens amis, tantôt dans une partie de plaisir; et à chaque fois vous laisserez dans le monde une partie de votre vertu. Dans ces assemblées du monde, dans ces parties de divertissement, qui vous piqueront d'autant plus vivement que vous aurez été un certain temps sans en sentir le plaisir, vous vous retrouverez vous-même, vous n'aurez besoin que de vous-même pour reprendre du goût pour le monde. Vous le verrez à l'ordinaire, mais avec plus de précaution. Vous le verrez tous les jours, mais avec une certaine retenue sur des choses que vous regarderez toujours comme essentielles. Vous pensez ainsi de vous-même. Ah! lassé de la contrainte, emporté par vos penchants qui se trouveront tout ranimés, vous vous trouverez dans la même vie du monde, et vous irez peut-être plus loin que vous n'avez été : la chose n'est ni rare, ni malaisée à comprendre. Que faut-il donc faire quand on a été du monde, qu'on l'a beaucoup aimé, qu'on l'a suivi longtemps? Il faut, tout le reste de sa vie, demeurer plus caché au monde; se tenir tellement séparé du monde, que, hors ce que demande la plus rigoureuse bienséance, on devienne inconnu au monde et qu'on y soit oublié. Fuyez les hommes; tenez-vous caché; demeurez dans le silence et dans l'obscurité : *Fuge homines : fuge, late, sile;* c'est un avertissement, c'est un ordre venu du ciel par deux fois, à un homme qui demandait à se sauver en quittant le monde. C'est un ange qui l'a dit à Arsène : et Arsène, sortant de la cour des empereurs, ne voit plus les hommes, et ne veut plus entendre parler du monde. C'est ainsi qu'il vécut pendant cinquante-cinq ans. Un événement de sa vie, quand il eut quitté le monde, et qu'il eut entendu cette voix d'en haut, mérite d'être ici rapporté. Théophile, patriarche d'Alexandrie, vient avec une grande suite pour voir l'homme de Dieu; Arsène garde le silence. On le presse de dire quelque parole d'édification à une si illustre compagnie; et il dit : *Si je vous dis quelque chose, le ferez-vous?* Tous le promettent. *La parole que j'ai à vous dire*, dit alors le saint solitaire, *c'est que quelque part que soit Arsène, vous n'y veniez*

plus. Et une autre fois, ce même patriarche qui venait pour le voir, ayant envoyé quelqu'un devant pour savoir s'il lui ouvrirait la porte, Arsène dit : *J'ouvrirai, mais aussitôt je m'enfuirai d'ici.* Cet exemple établit toujours la règle. Et en un mot, si tous ne peuvent pas, en quittant le monde, s'aller cacher dans les solitudes : tous doivent, après avoir quitté le monde, se séparer de la vie du monde, se refuser aux empressements du monde; et, oubliant eux-mêmes le monde, travailler à se faire oublier du monde.

Quant à ce que nous appelons plus particulièrement le péché, on ne peut pas trop l'éloigner de soi. Nous répondrons aux raisons qu'on a coutume d'alléguer. Hors des occasions, loin du péril, sans autre tentateur que lui-même, sans autre tentation que ses mauvais penchants et sa propre inconstance, dans une vie remplie de choses sérieuses, tout occupée de choses saintes, dans un corps mortifié et accablé de pénitences, après bien des années : un homme se souvient de son péché. Son imagination s'échauffe, son cœur se trouble, l'agitation est au milieu de lui, la tentation le presse, Satan le pousse, toute sa vertu est près de l'abandonner; et il se sauve de là comme par miracle.

Mais quel miracle vous sauvera, vous qui dormez en sûreté à côté de la tentation, vous qui demeurez dans l'occasion? Quelle précaution vous défendra, vous qui cherchez le péril, et qui le bravez? Quelle résolution sera assez forte pour triompher de votre faiblesse, quand vous vous exposez? Portant en vous cette faiblesse naturelle, et qui s'est si fort accrue en vous par l'habitude du péché : portant en vous des souvenirs encore trop récents et des images encore trop agréables ; à la vue des objets et parmi les mêmes personnes qui vous ont tenté, qui vous ont séduit, qui vous ont fait retomber dans votre péché ; vivant dans cette liberté que donnent les anciennes liaisons ; la familiarité augmentant tous les jours avec la sécurité, à la faveur de quelque épreuve de sagesse : ou vous ne serez pas tenté, ou vous ne succomberez jamais à la tentation? Quelle présomption! Quand Satan, las de se jouer, prendra contre vous ses armes fortes; que la passion mal éteinte en vous se sera ranimée ; que la passion toute vivante dans les autres vous attaquera ouvertement et vous pressera vivement : vous résisterez toujours avec le même courage? vous vaincrez tous les jours? Et où prendrez-vous ce courage? D'où vous viendront ces forces? Du ciel? Le ciel ne favorise pas les téméraires et les présomptueux.

Vous ne pouvez pas, dites-vous, vous éloigner de l'occasion, votre situation ne vous le permet pas. Vous le pourriez pour la santé de votre corps; vous le pourriez pour le repos de votre vie; vous le pourriez pour votre fortune ; vous le pourriez pour les moindres intérêts de ce monde; vous le pourriez pour toute autre chose que pour le salut ou la perte de votre âme. Vous ne pouvez pas éloigner de vous cette tentatrice assidue; vous le pourriez pour un dépit, pour quelque chagrin qu'elle vous aurait donné dans votre passion ; vous l'auriez pu et vous l'auriez fait alors si vous eussiez changé de passion. Vous ne pouvez pas vous passer de cette personne : son service vous accommode, elle est accoutumée à vos manières, elle est dans vos intérêts, et vous perdriez trop en la perdant. Il vous serait trop dur de ne plus voir celle avec qui vous avez vécu longtemps dans une douce et honnête société, le crime n'est survenu que par occasion; mais vous prendrez pour l'avenir de bonne précautions, et la résolution de bien vivre est prise des deux côtés. Il ne convient pas que vous vous retiriez entièrement d'une maison où vous avez toujours fréquenté, le monde parlerait; outre qu'une habitude de toute la vie ne peut pas se rompre sitôt. Ces raisons, si ordinaires dans la bouche de ceux qui sont mal convertis, ou qui ne le sont point du tout; ces raisons, qui sont d'un si grand poids au jugement de la raison humaine, doivent paraître ici bien frivoles. Cependant on les écoute et on s'y arrête ; on écoute ces raisons de chair et de sang, au mépris des conseils de la sagesse et des ordres du ciel; et on s'en trouve mal. On s'arrête par ces raisons mondaines dans l'occasion et dans le péril; et on y périt, parce qu'on a tenté Dieu.

Je vais plus loin et je dis que non-seulement ce qui est un péril reconnu et visible, ce qui est un péril pour les forts le sera pour vous, faible comme vous êtes; que non-seulement ce qui vous fut toujours, à raison de votre mauvais penchant, une occasion de chute le serait encore ; mais que vous devez vous défier même de ce qui serait bon pour d'autres, et craindre de trouver un piége où vous pourriez chercher un secours pour votre vertu. Il faut dire tout. L'homme de Dieu lui-même, femme revenue de la vie du monde ou retirée du crime, l'homme de Dieu peut être une tentation pour vous! et votre âme peut s'attacher à lui, croyant s'attacher à la piété. La femme la plus sage, homme qui avez quitté le désordre et les mauvaises compagnies, la femme la plus régulière peut être un écueil pour vous. Les portes de la maison où vous croirez aller chercher l'édification et la vie seront pour vous les portes du scandale et de la mort. Le dirai-je? la compagnie de ces anciens amis, si vicieux, vous fut moins pernicieuse que la fréquentation de cette femme, qui a tant de vertu, ne vous sera fatale à la fin. C'est le Saint-Esprit qui vous en avertit par cette parole qui ne souffre point d'autre sens : *L'iniquité de l'homme vaut mieux que la bonté de la femme.*

Ce qui en trompe plusieurs, c'est qu'ils ne sont pas retombés d'abord en demeurant dans l'occasion ; c'est qu'ils ne sont pas tombés au premier ni au second péril où ils se sont exposés. Ainsi Samson, qui sera à jamais le triste exemple de ceux qui sont pris

dans les périls volontaires et les occasions recherchées, de ceux qui tombent après s'être joués un temps avec la tentation : ainsi Samson tomba enfin entre les mains des Philistins, ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux et le firent périr : *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam ; nesciens quod recessisset ab eo Dominus.* (*Judic.*, XVI, 34.) Pendant que la Philistine le trompe et l'enchaîne, lui-même se jouant du péril et comptant toujours sur ses mêmes forces, le Seigneur se retira secrètement de lui, et il ne le savait pas : ***Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*** Cet homme à peine sorti du crime, peu affermi dans la vertu, se croyant fort parce qu'il a quelque courage, s'expose de nouveau. Un danger d'où il s'est échappé comme par miracle le jette dans un autre danger; le Seigneur se retire de lui, et il ne le sait pas, et il ne l'eût pas pensé : ***Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*** Celle-ci s'appuyant sur ses résolutions, se croyant invincible, parce qu'elle a résisté à une ou deux tentations plus faibles, demeure dans l'occasion; le Seigneur se retire d'elle, et elle ne le sait pas, et elle ne le craint pas : ***Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*** Le moment malheureux arrive où Dieu punit la témérité, et où le démon en triomphe. Le pécheur et la pécheresse cherchent alors leur force présumée; et ils ne trouvent que leur présomption. Ils crient au Seigneur; mais le Seigneur s'est retiré d'eux; et ils ne l'ont pas senti, et ils ne l'ont pas pu croire quand on le leur disait : ***Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*** L'un et l'autre tombent dans la fosse qu'ils se sont eux-mêmes creusée. La main de Dieu descendra-t-elle du ciel pour les retirer de là? Qui le présumera? Qui le risquera?

Doit-on croire de Dieu qu'il se retire ainsi? C'est la première chose qu'il faut croire de lui, quand on le connaît et qu'on croit à sa parole; quand, avec la toute-puissance on suppose en Dieu la sagesse, l'équité, une certaine économie dans la distribution de ses grâces, une bonté réglée. S'il y a une vérité clairement marquée dans les livres saints et hautement prêchée dans la religion, c'est celle-ci : ***Celui qui aime le péril y périra.*** Et cette autre : ***Dieu donne sa grâce aux humbles, et il résiste aux superbes,*** c'est-à-dire aux téméraires et à ceux qui présument de leurs forces. Parmi les oracles divins, s'il y en a un singulièrement respectable, et auquel la droite raison puisse moins se refuser, c'est celui-ci : ***Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.*** Dieu vous gardera : oui, si vous ne vous exposez pas. Dieu vous protégera et vous donnera du secours : oui, si vous ne le tentez pas ; car il est écrit : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Le Seigneur a ordonné à ses anges de veiller autour de vous ; ils vous garderont dans toutes vos voies; il vous prendront dans leurs mains, afin que vous ne vous heurtiez point contre les pierres : voilà comme le démon interprète les Ecritures, et comme il nous les présente pour nous engager à marcher sans rien craindre au milieu des écueils, pour nous engager à nous précipiter nous-mêmes dans le péril. Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu, lui répond Jésus-Christ, et il s'applique la loi à lui-même, comme je l'ai déjà remarqué : ***Non tentabis Dominum Deum tuum.*** Voilà donc notre règle ; et quiconque s'en sera écarté périra, non par la faute du Seigneur, mais par la sienne. Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu, c'est-à-dire vous ne l'obligerez point à aller contre ses propres lois ; vous ne l'obligerez point à sortir de ses voies ordinaires; vous ne l'obligerez point à manquer à ses menaces, et à violer ses saints oracles ; vous ne l'obligerez point à se montrer bon et puissant aux dépens de son équité et de sa sagesse; vous ne l'obligerez point à faire de vous un exemple qui serait un piége dans sa maison. Ainsi, mes frères, quiconque demeure dans l'occasion, au lieu de fuir, et de s'éloigner ; quiconque ferme les yeux pour ne point voir les piéges, au lieu de veiller, de prévoir, de regarder de tous les côtés, de marcher avec toute sorte de précautions, comme pendant la nuit ; quiconque se précipite étourdiment dans le péril, au lieu de s'en détourner sagement ; quiconque, après avoir autrefois péché, ne craint rien, présumant de ses forces, au lieu de craindre tout, reconnaissant sa faiblesse ; quiconque méprise tout, comme s'il n'y avait plus de tentation quand on est une fois à Dieu, au lieu qu'il ne faut rien mépriser, parce que tout est tentation quand on a été une fois engagé dans le péché ; quiconque, dis-je, présumant de lui-même, tente ainsi Dieu, se trouvera lui-même dans l'occasion, et ne trouvera pas Dieu et son secours dans le besoin. Il trouvera Dieu invariablement attaché à ses lois, véritable dans ses paroles, fidèle à ses menaces, souverainement sage, souverainement juste dans sa conduite ; ainsi il trouvera qu'il s'est trompé lui-même. Passons aux autres moyens nécessaires pour persévérer.

SECONDE PARTIE.

Prenez garde de négliger la grâce qui est en vous, dit saint Paul, à son disciple Timothée. Je vous avertis, lui écrit-il une autre fois, de ressusciter en vous la grâce de Dieu ; soyez-y attentif, et que votre avancement soit connu de tout le monde. Voilà donc par où S. Paul veut que Timothée ressuscite en lui la grâce de Dieu, et l'y conserve : par la ferveur de l'esprit, par un progrès manifeste dans la piété; et il l'en avertit par deux fois. Si un Timothée homme fidèle, et à qui ce même S. Paul rend partout un témoignage glorieux, a eu besoin d'être ainsi averti, d'être ainsi exhorté au sujet d'une grâce qu'il n'avait jamais perdue, et qui croissait toujours en lui ; quels avertissements sérieux ne doit-on pas donner, et quelles exhortations pressantes de ne pas négliger la grâce de Dieu, de ressusciter en soi la grâce de Dieu, ne doit-on pas faire dans l'Eglise à ceux, qui après avoir perdu la grâce, et peut-

être plusieurs fois, l'ont recouvrée par une singulière grâce de Dieu !

Connaissez-vous le prix de cette grâce? Connaissez-vous la fragilité du vase où vous la portez? Voilà ce que je voudrais bien faire connaître et faire encore plus sentir à tout homme qui a besoin de conserver en soi cette précieuse, mais fragile grâce. Cette grâce est d'autant plus précieuse, que Dieu ne l'a pas faite à tant d'autres hommes, et qu'il l'a refusée aux anges; cette grâce est d'autant plus précieuse, que Dieu vous la devait moins, et que vous méritiez davantage qu'il ne vous la fît pas; cette grâce est d'autant plus précieuse, qu'elle est une seconde fois le prix de la mort et du sang de Jésus-Christ. Cette grâce est d'autant plus fragile en nous, que nous sommes devenus plus faibles et plus méchants, que le péché a laissé en nous un plus mauvais levain. Cette grâce est d'autant plus facile à s'écouler de nous et à nous être enlevée, que nous sommes demeurés plus ouverts et plus accessibles de toutes parts; que les tentations nous trouvent plus aisément; que l'ennemi sait mieux le chemin pour entrer en nous, et nous enlever ce précieux trésor, pour peu qu'il soit mal gardé. Ne négligez donc pas, si elle vous est précieuse, cette grâce qui est en vous: elle se perd par la négligence : *Noli negligere gratiam quæ in te est.* Ressuscitez en vous cette grâce de Dieu, si elle commence à s'y affaiblir : c'est par cet affaiblissement qu'elle se perd : *Admoneo te, ut ressuscites gratiam Dei quæ est in te.* C'est, dis-je, par ces affaiblissements qu'elle se perd; et elle ne se conserve guère que par la fidélité à ne se relâcher sur rien: c'est le premier moyen que je vous propose dans cette seconde partie.

Une des plus graves paroles des Ecritures, qu'on répète plus souvent dans les chaires chrétiennes, et que les auditeurs veulent moins entendre, et peut-être moins croire, c'est celle-ci : Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX, 1.) On s'est fait un système de conduite si relâché, même dans l'état de la conversion et de la pénitence, qu'on se passe à soi-même mille choses que la piété ne souffre pas. Il règne une si grande erreur, et on est si fort en garde, dans la piété même, contre ce qu'on appelle les petitesses de la dévotion, qu'on se met en effet dans le cas de mépriser les petites choses contre l'avis du Sage; et aussi on tombe peu à peu, selon que le Sage l'a prédit : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* Mes frères, prenons une fois un bon conseil pour nous conserver dans la grâce de Dieu; et sans faire d'application à celui-ci et à celle-là, mais nous considérant nous-mêmes, voyons comment, en se relâchant insensiblement de sa première fidélité et laissant éteindre sa première ferveur, l'on retombe dans son premier état, et l'on retourne à sa première vie.

On néglige ses exercices accoutumés, on s'en dégoûte et on les abandonne. On prie d'abord avec moins de goût, bientôt on prie moins et plus froidement; enfin on ne prie que par un reste d'ancienne habitude. Avec une telle prière et sans exercices pieux, il faut déchoir tout à fait de la piété : de là au vice la distance est petite. On retient moins ses sens, on garde moins son cœur : la licence augmente, le crime suit. On se relâche de sa sévérité à l'égard du monde. On se rapproche; le monde fait des avances, et on se trouve engagé. On se familiarise avec mille choses qui d'abord faisaient peur, on trouve petit ce qu'on regardait comme grand, on ne s'effraye plus de rien, rien n'arrête plus, on franchit toutes les bornes. Voilà la pente douce et imperceptible, voilà le chemin des premières chutes. Mais on va encore plus vite aux secondes, on y court par les moindres affaiblissements; et il est aisé de le comprendre, soit que nous regardions la chose de la part de Dieu, soit que nous la considérions de notre part, soit que nous l'envisagions de la part du démon.

On doit à Dieu plus de fidélité et de ferveur dans son service quand on en a reçu plus de grâces. Or, quand, avec un engagement singulier d'être plus fidèle à Dieu, on devient infidèle, Dieu s'éloigne plus tôt et diminue davantage son secours. Et quand Dieu s'est ainsi éloigné, que son secours est moins présent et moins fort, que peut devenir une âme qui s'est affaiblie et qui retrouve tout d'un coup son ancienne faiblesse? Représentez-vous une âme affaiblie de ses anciens péchés, affaiblie d'une longue vie dans le monde, comme d'une longue maladie, qui n'a repris qu'avec peine la vie de l'esprit, qui ne s'y soutenait qu'avec effort, qui avançait peu en travaillant beaucoup : elle vient à se relâcher, il faut que tout manque. Il faut que tout s'évanouisse peu à peu; que tout soit enlevé d'ici, comme la poussière que le vent emporte; que tout se fonde au milieu de cette âme comme la cire devant le feu. Le jouet de toutes les tentations, en proie à toutes sortes d'ennemis, qui la dépouillent aujourd'hui d'une vertu, demain d'une autre : c'est cet arbre à la fin de l'automne dont les feuilles tombent chaque jour.

Une âme qui se dépouille ainsi des vertus extérieures, qui s'affaiblit de jour en jour dans ses bonnes dispositions, languit un temps, et puis elle meurt. Une âme qui abandonne ses pieuses pratiques, qui se débarrasse de tout ce qu'elle appelle de petites choses, en quoi elle ne fait plus consister la vertu, s'ôte à elle-même le rempart qui enfermait sa vertu. Une âme en cet état ne se défend plus contre le monde que par une espèce d'honneur, ou, si vous voulez, par la honte de revenir à ce qu'elle a quitté. Une âme dans cet état ne se défend plus contre ses propres passions, qu'en leur accordant tous les jours quelque chose, et peu à peu tout. Une âme dans cet état ne se défend plus contre le démon que d'une manière bien faible, et autant que le démon, pour l'amuser, la laisse se défendre; il s'en joue,

sûr qu'elle est dans sa main et qu'elle ne lui échappera pas. Il la laisse bien encore parler de Dieu, il la laisse encore pendant un temps venir aux instructions, faire de bonnes lectures, fréquenter les églises, voir des gens de bien, fuir les personnes vicieuses et s'éloigner des grandes corruptions de la chair; mais tout cela va visiblement en s'affaiblissant, et enfin manque tout d'un coup. Une âme dans cet état se traîne encore quelque temps dans la vertu; le démon la laisse de temps en temps comme reprendre courage, de temps en temps sentir des remords et gémir sur sa vie relâchée, de temps en temps, et par accès, retourner à Dieu : mais tout cela tombe, et enfin quand il veut, et comme il veut, le démon la renverse et la brise contre terre.

Voilà donc la fin de ces commencements si beaux? Voilà comment cet édifice qui avait coûté tant de travail, qui était le long ouvrage de la grâce divine, faute d'être entretenu en bon état, faute d'être réparé, parce qu'on disait toujours : Ce sont de petites choses, a manqué tantôt par un côté, tantôt par un autre, est tombé peu à peu en ruine, et enfin s'est écroulé tout d'un coup. Voilà comment ce vase plein des grâces de Dieu, par de petites ouvertures qu'on a négligées, a laissé écouler insensiblement toutes ces grâces précieuses. Voilà comment cette âme n'avançant que pas à pas vers le mal, s'arrêtant même souvent, reculant même quelquefois, s'est trouvée au bord du précipice, où tout lui a manqué; et elle s'est précipitée. Ne sera-t-elle point descendue dans le fond de l'abîme, où après avoir méprisé les petites choses, par où l'on est déchu, l'on méprise les grandes, l'on méprise tout, pour ne plus revenir? Voilà comment cette âme ne travaillant plus qu'à se rassurer, devenant présomptueuse selon qu'elle devenait infidèle, et se croyant plus forte à mesure que les forces lui manquaient, a senti tout d'un coup ses pieds se dérober sous elle; et elle est tombée, moins pour avoir été poussée rudement, que pour ne pouvoir plus se soutenir.

Tout cela reprendra-t-il vie? Tout cela sera-t-il rétabli? En un mot, retournera-t-on à la piété après l'avoir quittée une seconde fois? Vous le savez vous seul, ô mon Dieu, qui faites, quand vous voulez, des prodiges; qui souvent, après vous être mis en colère, vous souvenez de votre miséricorde; qui permettez quelquefois les secondes chutes comme les premières, pour retirer une âme de la tiédeur et la ranimer tout entière. Mais quand nous saurions, mes frères, que la grâce de Dieu nous relèverait une seconde fois de terre, que sa main secourable nous retirerait une seconde fois du milieu des grandes eaux, que son bras fort et puissant romprait une seconde fois nos chaînes, voulons-nous être ainsi à charge à la miséricorde de Dieu? Craignons donc l'affaiblissement comme la pente douce et insensible qui conduit au fond de l'abîme. Craignons l'affaiblissement, bien plus à craindre quand on porte en soi tant de mauvais restes de l'ancienne vie. Craignons les moindres affaiblissements dans la piété, et que cette crainte nous préserve des rechutes dans le crime, et que cette crainte conserve nos corps, nos esprits et nos cœurs sans nouvelle corruption jusqu'au jour du Seigneur.

Un autre moyen pour persévérer dans la grâce de Dieu, recommandé et pratiqué par tous les saints, et que toute la religion nous prêche, c'est la vie sérieusement occupée, c'est une vie mortifiée et pénitente. Dans les délices et l'oisiveté, toutes les vertus humaines se perdent, les qualités naturelles ou acquises s'altèrent, les courages s'amollissent et les héros en tout genre deviennent des hommes. Dans l'oisiveté et les délices, la force de l'esprit s'émousse avec l'industrie de la main; le savant retombe dans l'ignorance, et l'habile artisan n'est plus le même homme; le corps s'appesantit, souvent il s'abrutit, et alors, homme et femme, on devient incapable des fonctions de la société civile, et on ne tient presque plus de rang parmi les hommes. L'oisiveté dans les délices est la plus certaine ruine des grands travaux, l'écueil nécessaire des heureux succès; c'est le tombeau de la gloire, et, pour ainsi dire, de l'humanité. Plût à Dieu cependant que nous n'eussions à déplorer ici que de pareils malheurs! Mais l'oisiveté en produit dans un autre genre, qui doivent nous toucher bien davantage. Les maux qu'elle a faits sont grands; les chutes qu'elle a causées sont sans nombre. Le Sage nous avertit de l'un; nous voyons l'autre, et la chose est aisée à comprendre. Nous n'avons pas besoin d'être excités au mal : toutes les pensées de notre esprit se tournent de ce côté; tous les penchants de notre cœur s'y portent; tous nos sens nous y entraînent. Or, comment l'homme, avec ces dispositions, se défendra-t-il du mal, s'il est entièrement laissé à ses pensées et à ses désirs? si ses sens ne sont pas détournés de la vanité? Il faut que l'homme soit occupé, ou qu'il s'amuse. Ne cherchant qu'à s'amuser, dans ce cercle de jeux, de promenades, de visites, d'actions frivoles, toutes affaiblissantes et capables d'énerver l'âme, comment l'homme se conserverait-il dans la vertu? Comment la vertu qui s'est perdue une fois, peut-être par ce même endroit, résisterait-elle, affaiblie comme elle est, à la même tentation? L'oisiveté ne peut enfanter que le vice; sera-t-elle elle-même son préservatif et son remède? Non, mes frères, non. Le seul remède aux maux que l'oisiveté a faits, c'est une vie sérieusement occupée. Heureux encore de trouver ce moyen de nous guérir ainsi de nos anciens vices, et de nous préserver de nouvelles chutes.

Le travail, qui était de la première institution des choses, qui fut bientôt la peine des malheureux enfants d'Adam, est en même temps, par la singulière providence de notre Dieu, le salut et, dans un sens, la consolation de l'homme. L'homme serait, en effet, plus à plaindre sans le travail, comme il est

en effet plus en danger. Le travail l'empêche de penser à ses maux et le retire d'une infinité de malices. Le travail est le secours naturel contre les tentations; tous les maîtres de la vie spirituelle nous y renvoient. Que le démon vous trouve toujours occupé, disait saint Jérôme (*Ad Heliod.*) : *Te semper diabolus inveniat occupatum.* Toujours occupé, non de choses frivoles, mais de bonnes œuvres, de pieuses lectures, d'études sanctifiantes, de soins domestiques, d'un travail utile et sérieux; et le démon, trouvant toutes les portes fermées, s'enfuira de vous. Il y reviendra, et s'il vous trouve toujours occupé de la même manière, il se lassera et se retirera tout à fait.

Mais, encore une fois, l'homme oisif n'a pas besoin de tentateur. Il est lui-même son propre Satan : la tentation le trouve à toute heure, ou, pour mieux dire, il la cherche lui-même en tout temps; il va au-devant d'elle par l'inquiétude qui l'agite, et dans la tentation rien ne le défend. Qu'y a-t-il, en effet, en lui de ferme et de généreux, et quels secours peut-il attendre du ciel, dès là qu'il a cherché la tentation? L'homme oisif prendrait en vain des précautions, même celle de la prière, pour ne pas s'affaiblir dans la vertu; il faut que la vertu tombe en lui avec tout le reste, dès là qu'il rejette la précaution naturelle pour ne pas déchoir et tomber enfin, qui est la vie remplie et occupée. La piété elle-même, dans votre nouvel état, vous demande un travail réglé et assidu pour vous soutenir contre les dégoûts de la piété qui, étant oisive, devient inquiète, curieuse, cherchant ces amusements humains qui s'accordent si mal avec la vertu chrétienne; cherchant ces amusements dans la dévotion, qui gâtent la dévotion, s'ils ne la détruisent tout à fait. Il est d'anciens pécheurs qui ne peuvent dompter un corps toujours rebelle qu'à force de travail : pour ceux-là le travail fort est non-seulement une pénitence convenable, mais un préservatif nécessaire. Il est des temps où il faut, en priant, redoubler le travail, afin que l'esprit ne se porte point au mal; et alors, s'épargner le travail, c'est travailler soi-même à sa chute.

Au travail, j'ajoute une vie dure en toutes manières. J'afflige mon corps, dit saint Paul, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne devienne moi-même un réprouvé. Certes, si un saint Paul, pour ne pas déchoir de la justice, et enfin périr, a eu recours à un tel moyen, pouvons-nous nous promettre, nous autres faibles, mal affermis, toujours chancelants dans la vertu, qui n'y tenons presque pas; pouvons-nous nous promettre de nous conserver et de nous soutenir par une autre voie? Engraissé, flatté dans ses goûts, ce corps s'est révolté et nous a entraînés dans le péché. Désormais il faut le contenir par la mortification de ses désirs, par des peines qui l'affligent, par des travaux qui le domptent. Il nous a entraînés dans le vice quand nous l'avons épargné; il faut prévenir ses révoltes, en ne le laissant pas respirer, en l'attachant à la croix avec ses vices et ses convoitises déréglées. C'est ainsi, selon le même apôtre, qu'en doit user, pieusement cruel envers lui-même, quoique sagement, celui qui est maintenant à Jésus-Christ. *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Gal.* V, 24.)

Dans la vie douce, dans ce long et délicieux repos, parmi les aises et les commodités, au milieu de tant de voluptés, on n'a pas pu être chaste. On l'est redevenu par une grâce singulière; il faut que la vie dure conserve ce que la vie douce lui avait fait perdre; il faut que la vie dure, nous faisant porter la juste peine du péché, élève en même temps notre âme à une plus haute justice que celle d'où nous sommes tombés et d'où il nous soit désormais plus difficile de déchoir; il faut que la vie dure, se joignant aux bonnes œuvres, assure notre persévérance dans le bien, et en même temps notre élection éternelle. Restes infortunés, restes dangereux du péché, nous les sentons en nous. Il faut les détruire en nous, de peur que le péché qui n'aura pas été assez détruit en nous, n'y détruise lui-même la grâce à son tour, et ne l'y détruise pour toujours. Ces images détestables, ces souvenirs odieux, ces goûts déplorables, ces déréglements dans l'esprit, ces impressions vives dans le cœur, ces faiblesses dans tout notre être, qui nous en délivrera, malheureux que nous sommes? Qui nous en délivrera, si ce n'est la grâce de Dieu, par la voie de la mortification chrétienne? Et ce démon impur qui semble encore nous posséder, tant il nous fatigue, tant il nous agite, tant il nous tourmente dans de certains moments; qui achèvera de nous en délivrer, si ce n'est le jeûne et la mortification du corps? *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.* (*Marc.*, IX, 28.)

Est-ce que nous nous croirions plus habiles dans l'art de nous guérir et de nous conserver dans la grâce, que les maîtres de la vie spirituelle? que saint Paul? que le Fils de Dieu lui-même? Nous voulons donc nous traiter à notre manière, et ne rien écouter de salutaire, s'il n'est agréable? Il faudra donc que la défaillance de la piété, que la perte de la grâce, qu'une prochaine rechute vienne nous apprendre qu'il fallait croire là-dessus à tous les maîtres de la vie spirituelle, au saint Apôtre, au Fils de Dieu lui-même, à la religion et également à l'expérience.

A la mortification, pour nous délivrer tout à fait du démon impur, Jésus-Christ a joint la prière : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.* Je l'ajoute après Jésus-Christ, et je la donne, sur le témoignage de l'Evangile et des saints, pour le premier et le plus grand moyen qui nous ait été donné de Dieu pour bien vivre et persévérer dans la justice jusqu'à la fin : moyen de persévérance, qui donne aux autres de sa force, qui leur communique de son effi-

cace, qui enfin anime tout. Je ne toucherai cependant ce grand moyen que légèrement, parce que je dois vous parler de la prière dans un autre discours. Je répéterai seulement cette parole du Fils de Dieu : Cette espèce de démon ne se chasse que par la prière et par le jeûne. Cette espèce de démon, qui demeure quand tous les autres sont sortis, et qui est lui seul plus fort que tous les autres ensemble, ne se chasse que par la prière accompagnée de la mortification : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.* Ce vice plus impérieux, qui, se faisant obéir par toutes les autres passions, n'obéit lui-même ni à la raison ni à la religion ; qui résiste à tous les efforts de l'homme, et à tous les moyens humains, ne se chasse que par la prière : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.* Ce démon, qui, quand il a été chassé d'une âme, y est pour ainsi dire encore, y agit encore si puissamment par ce qu'il y a laissé de lui, ne peut être entièrement mis dehors que par la prière : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.* L'humiliation est grande, et le péril égal au milieu de nous. Prions, prions souvent, prions instamment, prions encore, jusqu'à ce que tout ce qui fait en nous le danger et le mal soit détruit : *Ter Dominum rogavi.* (II *Cor.*, XII, 8.) Quand cette faiblesse nous aurait été laissée pour nous faire souvenir de notre péché, pour prévenir notre orgueil, pour troubler notre repos et nous empêcher de nous endormir dans un calme plus dangereux que la tempête même, dès là que cette faiblesse nous expose à perdre encore une fois la grâce de Dieu, il faut prier jusqu'à ce que cette faiblesse soit détruite en nous. *Ter Dominum rogavi ut discederet a me.* Il faut prier, presser, conjurer, et, pour ainsi dire, ne pas quitter Dieu qu'il ne nous ait bénis, que sa grâce au-dedans de nous, nous ait comme assurés que c'est pour conserver la grâce en nous que cette faiblesse nous est laissée : *Sufficit tibi gratia mea.*

C'est parce que vous n'avez pas prié, ne connaissant pas la vertu de la prière, et peut-être méprisant ce saint exercice, que ces passions du monde vous ont surmonté, et qu'enfin vous avez vécu dans le péché. Vous voilà hors du péché et délivré de vos passions, sentant la nécessité de la prière, en connaissant l'efficace : priez donc maintenant, et faites de la prière votre occupation, ainsi que votre ressource. Priez en mortifiant votre corps et votre esprit ; priez en vous occupant de choses bonnes et sérieuses ; priez en fuyant le péril et vous retirant de toutes les occasions du péché ; priez en veillant en tout temps, en vous précautionnant en toute manière. Priez en joignant à la prière ce qui n'en doit pas être séparé ! et la prière vous conservera dans la ferveur de l'esprit ; et la ferveur de l'esprit vous conservera dans la justice ; et la grâce de Dieu demeurera en vous avec la paix que Jésus-Christ donne aujourd'hui à ses disciples. Paix de Dieu, qui passe toute pensée et tout sentiment ; douce et sainte paix qui gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ, jusqu'au jour où il viendra introduire son peuple dans le véritable repos et l'éternelle paix. *Amen.*

SERMON XXV.

Pour le jour des Rogations.

SUR LA VIE DU CHRÉTIEN SUR LA TERRE.

Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit accipit ; et qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur. (*Luc.*, XI, 9-10.)

Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et elle vous sera ouverte ; car quiconque demande, reçoit ; et qui cherche, trouve ; et on ouvrira à celui qui frappe.

Le Fils de Dieu venait d'apprendre aux siens à prier, et de leur donner cette admirable forme de prière que nous appelons l'oraison du Seigneur ; lorsque pour les porter à prier sans se lasser ni se rebuter, et en même temps avec la confiance et l'assurance en quelque sorte d'être favorablement écoutés du Père céleste, il leur propose la parabole d'un ami qui, par importunité plutôt que par amitié, donne trois pains à son ami. Il leur fait entendre que Dieu, bien meilleur pour les hommes que les amis et les pères même de la chair, est encore plus disposé à donner les vrais biens à ceux qui les lui demandent avec ardeur et avec persévérance.

Un homme, dit-il, ayant reçu chez lui un de ses amis, et n'ayant rien à lui donner pour manger, alla chez un autre ami, déjà retiré et endormi avec toute sa famille, pour lui emprunter trois pains ; et le pressa tant, que cet homme qui avait d'abord refusé de se lever, cédant enfin à l'importunité de son ami, se leva et lui donna autant de pains qu'il en voulut. Il était aisé de conclure de cette parabole que si un homme endormi, et à qui on faisait le chagrin de l'éveiller, ne put s'empêcher de se lever et de donner à son ami ce qu'il lui demandait, Dieu est encore bien plus prêt à nous donner ce que nous lui demandons ; puisque bien loin que nos prières le trouvent jamais endormi, dit saint Augustin, c'est lui qui nous réveille pour nous porter à le prier. Mais Jésus-Christ tire lui-même cette conséquence, quand il ajoute : Je vous dis de même : Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et on vous ouvrira : *Petite et accipietis ; quærite et invenietis ; pulsate et aperietur vobis.* Il conclut ce discours par cette parole : Si donc, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il ce qui est véritablement bon à ceux qui le lui demandent !

C'est ainsi, mes frères, que l'Eglise nous exhorte aujourd'hui et nous porte à prier ; et ce serait s'éloigner de son esprit et de ses vues que de traiter un sujet tout à fait étranger à la prière. Mais j'ai cru pouvoir étendre mon sujet, pour vous présenter l'objet tout

entier de la piété de l'Eglise pendant ces trois jours. Elle est dans la prière; elle est dans la mortification ; elle est encore comme dans une attente particulière du ciel où son Epoux se dispose à monter pour lui aller préparer sa place : il sera bientôt dans le ciel, mais elle sera encore sur la terre. Voilà, mes frères, ce que je veux réunir dans ce discours. L'état de l'Eglise, ou de la famille de Jésus-Christ, éloignée de lui sur la terre; la vie du chrétien éloigné de Dieu, éloigné de sa patrie, éloigné des vrais biens, éloigné sur la terre de tout ce qui doit faire sa vie: voilà, chrétiens, un sujet intéressant, s'il y en a dans la religion; et il renferme tout l'esprit de ces jours particulièrement sanctifiés dans l'Eglise. L'état de l'Eglise sur la terre dans l'attente de sa réunion avec son époux dans le ciel, est un état de prière, de mortification, de désir du ciel.

La vie du chrétien sur la terre, étranger et éloigné du ciel, doit être de même : Une vie dans la prière; une vie dans la mortification; une vie dans le détachement des choses de la terre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La prière a bien des objets : elle demande, elle cherche, elle frappe à la porte du Père de famille pour différentes choses, qui toutes cependant, si nous entendons bien notre religion et que nous en ayons l'esprit, se réunissent dans cette seule chose que David demandait à Dieu : *Je n'ai demandé qu'une chose à mon Dieu, et je ne cesserai de la lui demander : c'est d'habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur, afin d'y goûter ses délices et de l'adorer dans son temple.* C'est ces bienheureux jours qui ne finissent jamais, non plus que la vie qui en est composée, que nous devons chercher tous les jours de notre vie misérable, avec une ardeur semblable à celle du cerf qui dans la chaleur qui le brûle cherche les eaux vives. C'est Dieu dans le ciel, et son visage, comme parlait David, que nous devons chercher, les yeux tournés de son côté, et notre cœur lui parlant pour se plaindre à lui de n'être pas encore avec lui : *Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea : faciem tuam, Domine, requiram.* (*Psal.* XXVI, 8.)

C'est Dieu, notre Dieu, seul digne de nos empressements, seul capable de remplir nos désirs, seul capable de rassasier notre âme et qui la rassasiera de lui-même dans le ciel, que nous devons chercher uniquement pendant tous les jours de notre exil sur la terre; à qui nous devons penser au milieu de la nuit; que nous devons chercher alors comme des mains; à qui nous devons parler dès le point du jour, pour lui dire avec David ! *O Dieu! mon Dieu! je m'éveille dès le point du jour tout rempli de vous. Mon âme a une soif ardente de vous posséder, ma chair même est pressée de ce désir; elle ne soupire autre chose dans cette terre déserte et sans eau.* Dans la nuit de ce siècle, dans la tristesse et la désolation où une âme chrétienne doit y être; c'est cette vie où se trouve la consolation pleine et véritable que nous devons désirer; cette vie où sera accomplie cette parole du Prophète : *Nous avons été comblés au point du jour des effets de votre miséricorde; nous avons vu nos jours remplis d'allégresse et de joie, au lieu de ceux où nous avons été dans l'humiliation et dans les maux.*

Misérables sur la terre, et ne cessant de nous plaindre, tantôt de nous-mêmes, tantôt des autres, tantôt d'un événement fâcheux, tantôt d'un succès moins heureux, et quelquefois de ce qui nous a réussi selon nos désirs. Misérables dans nos corps mortels, et ne cessant de nous plaindre, tantôt de la maladie, tantôt de la pauvreté, tantôt de la mort, tantôt de la vie, tantôt de grands maux, tantôt de petits, tantôt de quelque chose et tantôt de rien ; il nous faut nécessairement chercher la vie heureuse, et quand nous savons où elle est, la chercher par un désir qui y pousse et y réunisse nos prières.

Que les enfants des hommes, aussi partagés dans leurs désirs, qu'ils le sont dans leurs goûts et leurs inclinations, cherchent différentes choses sur la terre pour les rendre heureux ; qu'ils les demandent même à Dieu; qu'ils lui demandent comme la vie heureuse, l'un de la santé, l'autre de longues années; celui-ci des richesses, celle-là des enfants; plusieurs, des commodités dans la vie ; la plupart, des établissements honorables dans le monde; les enfants des hommes faux dans leurs balances, sont trompés dans leurs désirs, et vains dans leurs demandes. Ils demandent et ils cherchent mille choses qui ne rendent pas l'homme content, et où n'est pas par conséquent la vie heureuse. Ils le reconnaissent quand ils les ont obtenues; ils en cherchent d'autres autant ou peut-être plus vaines. Trompés encore par ces autres choses où ils avaient une seconde fois attaché leur bonheur, ils en cherchent, ils en désirent, ils en demandent, ils en attendent encore d'autres. Et ainsi jusqu'à la fin, se trompant toujours eux-mêmes, toujours trompés par les choses humaines, qui ne peuvent pas procurer la vie heureuse, et qui dès là ne sont pas des biens.

Affligés sur la terre, si nous sommes vraiment chrétiens; misérables au milieu de notre abondance, misérables au milieu des honneurs, misérables au milieu des plaisirs et des consolations de ce monde, misérables par état, ou par ce grand malheur d'être, tant que nous sommes sur la terre, éloignés du Seigneur, séparés de celui qui est notre vie; misérables en tant de façons, nous ne devons pas cesser, en la cherchant par la bonne vie, de demander au Seigneur la vie heureuse; la vie heureuse, qui est celle où nous nous trouverons dans la région des vivants (car nous sommes maintenant dans celle des mourants ou même des morts) ; la vie heureuse, qui est celle où nous plairons à Dieu dans cette terre des vivants où nous serons dans notre repos, et où Dieu nous aura vraiment fait du bien ; celle où il aura

retiré pour toujours notre âme de la mort, où il aura essuyé toutes les larmes de nos yeux, où il aura mis nos pieds à couvert de toute chute ; celle où nous serons délivrés à jamais du mal, où nous serons remplis des biens de la maison de Dieu, où nous verrons la lumière dans sa lumière, où nous serons enivrés d'un torrent de délices, où nous vous verrons, ô Dieu! face à face, où nous vous contemplerons sans nuage, où nous vous aimerons sans partage, où nous vous louerons sans fin, où nous vous possèderons au gré de nos désirs, sans craindre de jamais vous perdre, ni d'être jamais moins aimés de vous.

Il faut demander une chose, qui est la vie heureuse, tous les jours de notre vie. La vie heureuse est celle où il n'y aura plus ni plainte, ni deuil, ni gémissement ; ni crainte, parce que tout le mal sera passé ; ni désir, parce qu'on aura tout ; ni espérance, parce que l'objet de l'espérance, qui est un bien différé, afflige lui-même l'âme. La vie heureuse qu'il faut demander sans se lasser est celle où il n'y aura ni peine, ni travail, ni nécessité ; où l'on n'aura pas besoin de santé, parce que le corps y sera dans un état incorruptible ; où l'on n'aura pas besoin de science, parce qu'on connaîtra tout en Dieu ; où l'on n'aura pas besoin de richesses, parce qu'on possèdera tout en Dieu ; où l'on n'aura pas besoin de délassement et de repos, parce qu'on sera en Dieu, qui est la source de toute consolation et la suprême félicité. La vie heureuse, après laquelle il faut soupirer le jour et la nuit, est celle, où hors de ce siècle, dont le démon est le prince, hors de la société et de la vue de méchants, l'on sera avec Dieu, réuni à Jésus-Christ en la compagnie de ses saints : *Et sic semper cum Domino erimus.* (I *Thess.*, IV, 16.) La vie heureuse est celle où il ne restera plus rien de la vie présente, plus rien en nous du vieil Adam ; mais où toutes choses seront faites nouvelles, où Jésus-Christ sera toute notre vie.

Voilà donc ce qu'un chrétien doit demander à Dieu tous les jours de sa vie. Voilà ce qu'un chrétien doit désirer uniquement, dans quelque abondance qu'il soit en ce siècle, quelque heureuse que soit sa situation en ce monde ; parce que les consolations de ce siècle sont bien frivoles et de bien peu de durée, parce que l'abondance de ce siècle est une vraie disette ; parce que le bonheur de ce siècle est bien misérable et bien rempli d'amertume ; et que le seul bonheur en ce siècle est de s'y croire malheureux et de n'y avoir pas son cœur attaché. Mais nous goûtons les tristes et insipides consolations de ce siècle, nous aimons ce siècle lui-même tel qu'il est ; nous l'aimerions plus méchant et plus malheureux encore, si sa corruption et ses misères pouvaient croître. Ce n'est pas là l'état du chrétien sur la terre. Oh! si notre cœur, s'écrie saint Augustin (*In Joan. Ev.* c. 8, tr. 40), était tant soit peu touché de cette ineffable gloire, de cette vie heureuse dont je viens de vous tracer une faible peinture! *O si cor esset qualitercunque suspirans in illam ineffabilem gloriam!* Oh! si nous sentions le poids de notre exil, la misère de notre longue demeure sur la terre ; et que nous n'aimassions pas ce siècle! *O si peregrinationem nostram in gemitu sentiremus, et sæculum non amaremus!* Nous ferions de perpétuelles instances, nous frapperions continuellement par les pieux mouvements de notre cœur, à la porte de celui qui nous a appelés à cette ineffable gloire et à cette vie heureuse : *Ad eum qui nos vocavit pia mente perpetuo pulsaremus.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, ce que j'ai voulu dire, quand j'ai dit que la vie du chrétien sur la terre est une vie dans la prière, et que j'ai donné à cette prière du chrétien sur la terre le ciel pour unique objet. Ce n'est donc pas de renoncer à toutes les occupations de ce monde, pour vaquer à l'exercice de la prière, de quitter jusqu'à ses soins domestiques, d'abandonner jusqu'aux affaires dont on est chargé, chacun dans son emploi, ce n'est, dis-je, pas de cela qu'il s'agit pour être dans l'état du chrétien sur la terre, qui est d'y vivre dans la prière : c'est de chercher perpétuellement le ciel par les affections de notre cœur, d'avoir le cœur tourné de ce côté, et de frapper ainsi continuellement à la porte de cette bienheureuse maison : *Ad eum qui nos vocavit piâ mente perpetuo pulsaremus.* C'est ainsi que le voyageur qui veut arriver à une ville, et qui est dans le chemin, avance toujours de ce côté, cherche toujours cette ville, sans penser toujours au terme, sans se dire toujours à lui-même : Je veux arriver là; ses pas marquent ses désirs et son état de voyageur. Ainsi, nos bonnes œuvres, nos actions faites en vue de Dieu, et selon les règles du christianisme, le soin de purifier notre cœur, pour être trouvés dignes de voir Dieu ; le soin de nous avancer dans la piété, oubliant ce qui est derrière nous et ce que nous avons fait de chemin, ce sont là nos pas vers le ciel. Nos pas sont nos désirs, qui dirigent notre prière où elle doit aller. Si nos désirs sont vifs, notre prière est vive. Plus nos désirs sont poussés de ce côté, plus nous prions : plus nous prions, plus nous sommes dans l'état du chrétien sur la terre, et nous emporterons le ciel par cette disposition. *Desiderium sinus cordis est : capiemus, si desiderium, quantum possumus, extendamus.* (*Ibid.*) Ce désir, qui est notre prière, tout conspire dans la vie du monde à le former en nous. Ce désir, tout travaille, tout tend et tout se réunit dans la vie chrétienne pour l'augmenter en nous, et pour le rendre si fort, qu'enfin il nous fasse entrer dans la vie bienheureuse : *Hoc nobiscum agit congregatio populorum; hoc celebratio sacramentorum; hoc cantica laudis Dei, ut hoc desiderium in tantum augeatur, ut idoneum sit sumere quod oculus non vidit, etc.* (*Ibid.*)

La vie du chrétien sur la terre est tout entière dans la prière, et dans une prière qui a le ciel pour objet ; mais cette prière

ne consiste pas à dire toujours à Dieu, même dans la prière, quoique cela soit bon et vraiment chrétien : Mon Dieu, retirez-moi de la terre; mon Dieu, tirez-moi à vous, et placez-moi avec vous dans le ciel. C'est le cœur qui doit le dire, encore plus que les lèvres; et c'est ainsi que David le disait à Dieu, lors même que sa bouche prononçait d'autres paroles : *Tibi dixit cor meum.* C'est ainsi que David pensant à ses maux, réglant sa famille, occupé des soins de son royaume, cherchait la face de Dieu par ce désir de son cœur, qui, pour parler comme lui, tournait son visage du côté de Dieu : *Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea: faciem tuam, Domine, requiram.* (*Psal.* XXVI, 8.)

Interdisons-nous à l'homme chrétien toute prière pour les besoins de la vie et pour des choses corporelles? Nullement : mais la prière pour les besoins de la vie et les choses du corps, si elle part d'un cœur chrétien, se rapporte à la vie heureuse, et rentre dans le désir que le cœur a des biens du ciel et dans la demande qu'il en fait. Blâmons-nous dans l'homme chrétien mille prières différentes qu'il fait à Dieu, selon les différents états où il se trouve, et les divers besoins qu'il sent dans son âme? A Dieu ne plaise : nous en avons la forme dans les saints livres, nous en donnons nous-mêmes des modèles, l'Eglise nous les met tous les jours dans la bouche ; elles partent du cœur formées par le Saint-Esprit et portées devant le trône par l'ange chargé de présenter devant Dieu les oraisons des saints. Mais toutes ces prières ne sont d'un saint et d'un chrétien qu'autant qu'elles expriment à Dieu le désir que nous avons de le voir et de le posséder, dépouillés de notre corps mortel et hors de la terre pour toujours.

C'est à ce désir, ou à cette prière, que nous réduirons facilement ces désirs de Daniel et de tous les anciens justes au sujet du Messie, au sujet de la gloire ou du rétablissement de Jérusalem, tous ces désirs qui paraissaient se borner aux biens promis sur la terre aux fidèles adorateurs du vrai Dieu. C'est à ce désir ou à cette prière que se rapporte visiblement cette disposition des patriarches que saint Paul exprime en cette manière: *Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et comme les saluant de loin, et faisant bien voir qu'ils cherchaient leur patrie, lorsqu'ils confessaient qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre.* C'est à ce désir ou à cette prière que se réduisent ces prières infiniment diversifiées de David, et sans cela l'Eglise ne nous les mettrait pas dans la bouche, et n'en ferait pas elle-même sa prière assidue, et, pour ainsi dire, unique : et si quelqu'une de ces prières de David se bornait entièrement à la terre, David ne serait point cet homme tant chanté, tant prêché dans l'Eglise, comme le modèle des temps futurs, c'est-à-dire, comme chrétien avant les temps du christianisme.

Mais la prière des chrétiens, la prière du Seigneur elle-même ne renferme-t-elle pas les choses corporelles? La prière du Seigneur, dans ses différentes demandes, si elle est bien entendue, se réunit dans le désir et la demande du ciel. Nous en allons donner sur ce plan une explication abrégée, quand nous vous aurons fait voir que toutes les prières (ou ce ne sont pas les prières du chrétien, mais de l'homme terrestre et charnel) se réduisent à cette prière du Seigneur. De quelques autres paroles que nous puissions nous servir en priant, dit saint Augustin, soit celles que les maîtres de la vie spirituelle nous ont tracées, soit celles qui partent de notre cœur, nous ne disons autre chose, si nous prions comme il faut, que ce qui est renfermé dans l'oraison dominicale. Et lorsque nous disons autre chose, et que nous faisons des demandes qui ne se peuvent rapporter à celle-là, notre prière est au moins terrestre et charnelle, si elle n'est mauvaise et vicieuse. Mais comment, poursuit ce Père, ne serait-elle pas mauvaise, dès là qu'elle est terrestre et charnelle, un chrétien ne devant prier que d'une manière spirituelle. Parcourez toutes les prières qui se trouvent dans les Saintes Ecritures, et vous n'y trouverez rien qui ne soit compris dans cette prière du Seigneur. On peut donc demander les mêmes choses en d'autres termes; mais on ne peut rien demander au-delà de ce que renferme cette divine prière; encore moins peut-on rien demander de contraire.

Notre Maître nous a donc appris à prier en peu de paroles, parce que tous nos désirs sont réduits par le christianisme à un petit nombre d'objets, ou plutôt qu'ils sont tous renfermés dans un seul : *Notre Père, qui êtes dans le ciel.* Voyez comme notre prière nous élève d'abord dans le ciel où est, et d'où descend tout bien. Dieu est dans le ciel et nous sommes sur la terre, séparés de lui de tout l'espace qu'il y a entre la terre et le ciel. Il est dans le ciel, qui est le lieu d'où descendent les grâces, où il donne la gloire, et où il rend les siens heureux du même bonheur dont il jouit lui-même ; et nous sommes sur la terre, où il ne croît pour nous que des misères, où nous ne recueillons que des larmes, où nous n'avons de joie que par une espérance qui est elle-même une affliction. Il est notre Père, nous sommes ses enfants, mais ce que nous sommes ne paraît pas encore tant qu'il nous tient hors de sa maison. En lui disant : *Que votre nom soit sanctifié*, ne voyons-nous pas tout d'un coup combien Lui-même (car son nom c'est Lui-même) est peu respecté, peu connu, peu craint, mal servi sur la terre; combien son nom est déshonoré, même parmi ceux qui composent son peuple et sont sa maison, et que cela durera jusqu'à la fin du siècle; tandis que dans le ciel il est souverainement glorifié? Ainsi cette demande porte en elle-même le désir du ciel, et ne fait que nous préparer à la seconde, où ce désir est plus clairement exprimé.

Que votre règne arrive. C'est maintenant le jour de l'homme, le règne des enfants d'or-

gueil et de leur prince, qui est le démon; le règne de la vanité, le règne de l'iniquité, le règne de toutes choses, excepté de la justice, de la vérité et de la charité, excepté le règne de Dieu. Nous demandons donc que ce règne, qui viendra infailliblement, vienne bientôt; qu'il vienne pour nous, afin que nous y régnions avec Dieu. Cette demande de l'avénement du règne de Dieu est tellement propre au chrétien, dit Tertullien, que quand elle ne serait pas insérée dans sa prière, la grâce du christianisme nous aurait portés à le demander de nous-mêmes : *Ultro hanc vocem postulassemus.*

Que votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel. Il est encore ici fait mention du ciel, et cette demande nous présente tout d'un coup l'état où la volonté de Dieu est dans le ciel : souveraine, régnante; régnante par amour et sans contradiction; reconnue pour la justice même, accomplie avec plénitude, exécutée avec promptitude; au lieu que sur la terre elle est détournée à nos volontés propres; moins pleinement, peu fidèlement, j'ai presque dit, mal accomplie de ceux même qui l'accomplissent.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Par où pourrions-nous mieux nous reconnaître pour des voyageurs et des passagers sur la terre, qui ne veulent pas y faire leur séjour, mais qui avancent vers une meilleure cité, vers une cité permanente, qu'en ne demandant ainsi les choses de la vie que pour une jour; qu'en ne demandant notre pain que comme un pauvre, qui passe son chemin, le demande dans le lieu de son passage? Notre pain d'aujourd'hui, ce pain de larmes et d'affliction, ne nous fait-il pas souvenir de cette nourriture engraissante et rassasiante qui est Dieu même; de ce pain des anges et des saints qui sera un jour le nôtre ?

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Nous allons à Dieu, nous voulons être éternellement avec lui, nous craignons que la multitude de nos fautes n'y soit un obstacle; nous voulons trouver miséricorde quand nous serons présentés devant son tribunal. Voilà à quoi nous pensons, quand nous disons à Dieu dans notre prière : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* ce que nous cherchons à nous assurer de la part du juste Juge, quand nous pardonnons du cœur.

Et ne nous laissez point succomber à la tentation. Toute notre vie, qui n'est qu'une continuelle tentation, cette foule de tentations qui nous assiégent sur la terre et qui nous affligent, tout cela se met ici devant nos yeux. Les tentations qui peuvent nous séduire par la surprise, celles qui peuvent nous emporter par la violence; tant de tentations auxquelles nous avons succombé, tant de tentations auxquelles nous résistons encore si faiblement, tout cela nous accable de son souvenir. En disant : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation,* où se portent nos vœux avec nos prières, si ce n'est à l'état et au lieu où il n'y aura plus ni tentation, ni péché.

Mais délivrez-nous du mal. Je ne sais ce qui est bien en cette vie. Tout y est donc mal, dès là que c'est la vie présente, excepté ce qui doit opérer en nous le bonheur de la vie future, et en cela même qu'il nous conduit au bonheur de la vie future, et que nous n'y sommes pas, c'est un mal pour nous. Ainsi, quand nous disons à Dieu : *Délivrez-nous du mal*, c'est pour nous faire souvenir que nous ne sommes pas encore dans cet heureux état où nous n'aurons aucun mal à souffrir, où nous ne pourrons commettre aucun mal, où nous n'aurons ni l'un ni l'autre mal à craindre. Ces dernières paroles de l'oraison du Seigneur sont d'une si grande étendue, dit toujours saint Augustin qu'elles comprennent tout ce que peut demander un chrétien, èn quelque sorte d'affliction qu'il puisse être; elles renferment la délivrance de tout ce qui peut être, dans ce lieu de tentation et dans cette vallée de larmes, le sujet de la douleur et des prières d'un chrétien. C'est dans ce cri qu'il vit, c'est dans ce cri qu'il doit mourir : *Délivrez-nous du mal.*

Toute la prière du Seigneur, conclut le même Père, a donc rapport à la vie future ou à la bonne vie par laquelle nous y arrivons. Le désir de la vie future est le fonds, pour ainsi dire, de l'homme chrétien sur la terre : ce désir est devant Dieu, comme le disait David, et notre gémissement ne lui est pas caché; mais il veut que nous lui exposions ce désir dans la prière. Il veut que nous lui exposions ce désir, non pas pour le connaître, non plus que nos besoins, qui lui sont si connus; mais afin que la prière nourrisse en nous ce désir et l'y enflamme; afin que, sentant mieux dans la prière notre dénûment, notre misère, nos nécessités infinies, pressés de ces maux, nous soupirions continuellement avec plus d'ardeur après cet heureux état où nous serons remplis de biens, revêtus de gloire, nourris et rassasiés de Dieu même. La vie du chrétien sur la terre est une vie dans la prière · c'est aussi une vie dans la mortification.

SECONDE PARTIE.

Rappelons aujourd'hui la vie voyagère de Jésus-Christ qui a été dans les travaux et dans les peines dès la jeunesse : vie dure et mortifiée, qui s'est terminée par la mort de la croix. C'est ainsi qu'il a fallu que le Fils de Dieu ait vécu et qu'il soit mort : *Hæc oportuit pati Christum.* (*Luc.*, XXIV, 26.) Il l'a fallu, non pas pour lui-même : avait-il des péchés à expier, ou des passions à réprimer? Etait-il redevable pour lui-même à la justice divine? Mais il l'a fallu pour nous, pour nous donner l'exemple, pour nous tracer la voie dure que nous devions suivre : *Nobis relinquens exemplum.* (I *Petr.*, II, 21.) Il l'a fallu pour nous, que Dieu laisse en vie par grâce, mais qu'il ne doit pas laisser vivre dans les délices et dans la joie des sens, après que nous avons péché contre lui.

Cherchons aujourd'hui une autre cause de la vie dure à laquelle Jésus-Christ a été condamné, ainsi qu'à la croix, en entrant au monde, et à laquelle il s'est lui-même dévoué, au lieu de la vie douce et heureuse qui devait suivre son entrée dans le monde.

Il a fallu, dit saint Augustin, que Dieu ait traité ainsi son propre Fils, parce que c'est par notre chef qu'il fallait que Dieu commençât à nous faire voir quelle doit être notre attente, et pour quelle vie nous sommes chrétiens. On sortait du judaïsme, où l'on pouvait facilement penser que la vie douce et heureuse sur la terre était la récompense de la justice et le partage du fidèle serviteur de Dieu. Il n'en était pas ainsi, et la vie des vrais justes du Seigneur, même dans ces premiers temps, était au fond une vie dure et mortifiée, dans l'attente des vrais biens du Seigneur dans la terre des vivants, qui est le ciel. Mais, encore une fois, il était aisé de s'y méprendre; au lieu que cela n'est plus possible, et ne serait plus pardonnable, dit le même saint, après ce que nous avons vu dans celui que nous reconnaissons pour le Fils de Dieu, qui nous a été donné pour chef, et dont nous faisons gloire de porter le nom.

Voilà donc la vie de Jésus-Christ sur la terre, la vie du chrétien toute tracée, et pour ainsi dire tout écrite. Ecrite en plus gros caractères dans la personne de l'Homme-Dieu que dans l'Evangile même, et voilà en effet ce qu'on montrait à ceux à qui on annonçait le christianisme, et ce qu'on y voyait avant qu'on eût lu dans le livre écrit. Voilà ce qui demeurait imprimé dans l'esprit des chrétiens et gravé dans leur cœur, et ce qu'ils portaient visiblement dans leur corps pour représenter la vie de Jésus. Portant toujours en notre corps la mortification du Seigneur Jésus, disait saint Paul, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre chair mortelle. La mortification, voilà le caractère du christianisme. L'éloignement, le mépris des plaisirs, voilà la vie des chrétiens sur la terre. Ceux qui n'étaient pas marqués de ce sceau étaient regardés, non pas comme les disciples de Jésus-Christ, mais comme les hommes de ce monde; et vous savez, mes frères, ce que c'était dans ces anciennes idées que d'être les hommes de ce monde. La mortification était la vie des chrétiens, non-seulement par la nécessité et l'engagement, ce qui a toujours quelque chose de forcé; mais c'était leur gloire, c'était leur joie, c'était leur attrait.

Il faut ici les entendre par la bouche d'un homme qui alla toujours au fond du christianisme. Vous êtes, ô chrétien! un voyageur et un étranger en ce monde, citoyen de la Jérusalem céleste : *Tu peregrinus es mundi hujus, civis supernæ Jerusalem.* (TERTULL., *De corona mil.*, c. 13.) Vous ne devez prendre aucune part aux joies du siècle, mais choisir au contraire pour votre partage tout ce qui est opposé à ses plaisirs : *Nihil tibi cum gaudiis sæculi, imo contrarium habes.* C'est ainsi que le Seigneur l'a dit dans son Evangile : Le monde sera dans la joie, et vous serez dans les larmes : *Mundus gaudebit, vos vero lugebitis.* (*Joan.*, XVI, 20.) Et il appelle en effet heureux ceux qui pleurent : *Et felices ait lugentes.* Le monde n'a rien de plus vrai et de plus réel dans ses plaisirs, que dans sa gloire et dans ses richesses : tout y est faux et imaginaire; pendant que l'homme chrétien a de vrais biens, une vraie gloire et de vrais plaisirs qui l'attendent dans sa céleste patrie : *Omnia imaginaria in sæculo, et nihil veri.*

Les choses, dit-il ailleurs, sont disposées de telle façon entre nous et les hommes de ce siècle, que nous devons être dans le deuil pendant qu'ils sont dans la joie : *Vicibus disposita res est : nunc illi lætantur, nos conflictamur.* (*De spect.*, c. 28.) Ils sont maintenant dans les festins, ils s'engraissent à leurs repas délicieux : c'est leur temps et leur lieu; mais pour nous, ce n'est pas encore le temps d'être nourris délicieusement et comme dans une noce; nous l'attendons. Je ne puis pas être de leurs fêtes et de leurs réjouissances, ils ne seront pas non plus des nôtres. Pleurons donc, conclut-il, pendant que les païens, hommes de ce monde, se réjouissent, afin que quand ils commenceront à pleurer dans le temps et dans le lieu de leurs pleurs, nous entrions, nous autres chrétiens, dans notre joie : *Lugeamus ergo dum ethnici gaudent, ut cum lugere cœperint, gaudeamus.* Au lieu que si nous voulons vivre avec eux dans une même joie en ce monde, il faut que nous soyons aussi avec eux dans une même affliction après cette vie : *Ne pariter nunc gaudentes, tunc quoque pariter lugeamus.*

Vous êtes trop étranger à vous-même, ô chrétien! vous êtes trop avide de plaisirs et de délices, quand vous les prévenez en les cherchant en ce monde, quand vous prévenez ces douceurs que Dieu tient cachées dans son sein, et qu'il a réservées dans sa maison pour ceux qui l'habiteront dans les siècles des siècles : *Delicatus es, ô Christiane! si et in sæculo voluptatem concupiscis.* (*Ibid.*) Vous êtes trop terrestre et trop charnel, ô chrétien! qui ne pouvez vivre que de plaisirs, et qui n'en connaissez et n'en goûtez point d'autres que ceux de la terre. *Delicatus es, ô Christiane!* L'état d'un chrétien sur la terre n'est pas sans plaisirs, Dieu en a rempli sa vie; mais vous êtes injuste et aveugle, et malheureux tout à la fois, de ne pas vous en contenter et de ne pas les connaître.

Vous ne goûtez pas la liberté des enfants de Dieu, le dégagement des passions du siècle; vous ne goûtez pas le plaisir d'être affranchi de mille craintes, de mille désirs, de mille inquiétudes, de mille besoins. Vous ne goûtez pas la grâce et les dons de Dieu; vous ne goûtez pas le bonheur d'être à lui; vous ne savez pas vous réjouir par l'espérance de le posséder un jour. Ce sont pourtant là de grands plaisirs, d'autant plus désirables qu'ils sont plus purs; d'autant plus touchants qu'ils sont au fond de l'âme. Vous

ne goûtez pas nos chants, nos fêtes, nos cérémonies, nos saintes assemblées, mille choses dans la religion qui nous représentent l'état du ciel : c'est que vous êtes de la terre. Pour nous, qui sommes du ciel, qui en venons et qui y retournons, notre grand plaisir est de mépriser, avec toutes ses vanités, tous les plaisirs de la terre, parce qu'ils sont de la terre, où rien ne nous touche, où rien ne nous fait plaisir, dès là que c'est le lieu de notre exil.

Tout notre plaisir est hors du siècle, d'où nous souhaitons de sortir : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Notre plaisir est donc de penser au ciel, et au repos que nous y goûterons, et au bien que nous y posséderons, et à la gloire dont nous y jouirons : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Notre plaisir sur la terre est de nous détourner le plus que nous pouvons du mal, même le plus petit, pour avancer en nous cette entière délivrance du mal où nous serons dans le ciel : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Notre plaisir sur la terre est de nous exercer à la piété et de nous avancer dans l'amour de Dieu, pour prévenir l'état entièrement saint et heureux où nous serons dans le ciel : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Notre plaisir sur la terre est de voir les jours misérables de notre mortalité s'écouler bien vite, et cette bienheureuse éternité après laquelle nous soupirons, venir au-devant de nous : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Notre plaisir est de voir les morts les plus dures se préparer : bonnes pour nous en ce qu'elles nous retireront de ce siècle pour nous mettre avec Jésus-Christ notre amour et notre unique desir : ***Hæc voluptas, ubi et votum.*** Si quelqu'un nous plaint de n'avoir que de tels plaisirs, nous les plaignons d'en chercher d'autres. Si quelqu'un là-dessus nous traite d'insensés; je le dis à regret, il l'est plus que nous, en cela même qu'il regarde les plaisirs de la terre comme des plaisirs : ***Imo nimium stultus si hoc existimas voluptatem.*** Le monde nous rendra ce mépris; et non-seulement il nous traitera d'insensés pour ces plaisirs de la terre dont nous nous privons, il traitera Dieu, qui nous les interdit, de maître dur et ennemi des siens. Ah! loin que Dieu soit dur envers nous quand il nous interdit ces plaisirs des sens, c'est nous qui sommes ingrats envers lui, quand nous ne reconnaissons pas tous les plaisirs qu'il nous fait goûter à son service, et que nous n'en sommes pas contents : *Cur tam ingratus es, ut tot et tales voluptates satis non habeas, neque recognoscas?* Le monde, en comparant ces plaisirs avec les siens, s'applaudit de son choix et de son sort, tandis que nous nous glorifions du nôtre et que nous disons avec complaisance : Oui, ce sont là les plaisirs des chrétiens; ce sont nos plaisirs d'autant plus vrais, qu'ils sont en nous-mêmes, qu'ils nous suivent partout, qu'ils sont saints, qu'ils nous sont donnés de Dieu gratuitement, et qu'ils nous conduisent à l'éternel et au souverain bonheur : *Hæ voluptates, hæc spectacula christianorum, sancta, perpetua, gratuita*

Qu'est-ce que les chrétiens? Des hommes toujours prêts à mourir pour leur religion : ***Genus expeditum morti.*** (***De spect.***, c. 28.) Des hommes qui ne tendent qu'à sortir au plus vite de ce siècle pour être avec Jésus-Christ, voilà les chrétiens. Par ce seul caractère, un chrétien peut-il rechercher les délices de la terre et en goûter les douceurs? Par ce seul caractère un chrétien ne doit-il pas se détacher de ce siècle et mourir, pour ainsi dire, tous les jours, par la mortification de la vie? Quelle chaîne en effet, et, si je l'ose dire, quelle glû pour nous attacher à la vie et à ce monde que les plaisirs! Quelle peine pour une femme qui vivait délicieusement en ce siècle, que de le quitter! Quelle douleur pour un homme qui était nourri dans la volupté, que de sortir de ce monde! Quant à l'homme chrétien, il s'élève par la privation des plaisirs dans cette fermeté avec laquelle il lui faut quitter la vie : *Ad hanc obstinationem, abdicatione voluptatum eruditur christianum genus.* Nous nous rendons à dessein la vie dure et amère, et par là nous coupons les liens qui nous y attacheraient : *Amputatis quasi retinaculis ejus.*

Ecoutons toujours cet homme par la bouche duquel l'homme chrétien s'exprime si bien, et la religion chrétienne est si dignement représentée. Le monde, dit-il, n'est pas seulement un exil pour un chrétien, c'est sa prison. Il en a les ténèbres, il en a l'infection, il en a les chaînes, il en a l'ennui, il en a la tristesse. Qu'on cherche maintenant par où un chrétien dans cette situation peut chercher les plaisirs de la terre, et les goûter? Vous entendez ici tous les autres Pères de l'Eglise : nul d'eux n'a tenu d'autre langage, et n'a eu d'autre pensée touchant l'homme chrétien. Notre grande attention, disait saint Ambroise (***In psal.*** XLVII), est de rompre les liens qui nous attachent à la terre; et cela ne se fait que par le retranchement des plaisirs : *Seipsum dissolvere per abstinentiam.* A quoi travaillent ici les chrétiens et les justes, dit-il ailleurs (***De bona morte***) : ***Quid in hac vita aliud agunt?*** si ce n'est à se séparer par avance de ce monde, en se détachant de ses biens, et en se privant de ses plaisirs, pour parvenir à cet état de mort et de crucifiement à l'égard du monde, où l'Apôtre se représente lui-même? La vie d'un chrétien, dit-il dans un autre endroit (***De fide Res.***), est un continuel exercice de mort : ***Quotidianus in nobis usus moriendi.*** Notre âme s'élève insensiblement vers le ciel, jusqu'à ce qu'elle soit montée si haut que les voluptés de la terre ne pouvant plus arriver jusqu'à elle, ne puissent plus l'attacher : ***In sublimi locata, quo terrenæ adire libidines et sibi glutinare non possint.***

Est-ce ainsi, mes frères, que nous vivons à l'égard des plaisirs : ou, pour parler le langage des Pères, qui est celui du christianisme, est-ce ainsi que nous mourons tous les jours dans nos corps mortels? Rien ne nous doit être plus étranger que la volupté; et rien ne nous est devenu plus naturel par

la longue habitude que nous en avons contractée. Rien ne nous paraît plus conforme aux lois de la nature que le plaisir ; et dès là rien ne nous paraît plus étrange que de nous le refuser. Nous sommes hommes, et l'homme, disons-nous, ne doit pas se détruire lui-même : l'homme ne peut pas haïr sa propre chair. Nous sommes hommes, mais nous sommes chrétiens ; et si comme homme nous sommes portés à la volupté, comme chrétiens nous sommes obligés de nous y refuser, et d'en mortifier le goût en nous. Nous sommes hommes, portés à la volupté : suivons donc la volupté, et en la suivant, suivons une autre philosophie que celle des chrétiens; et en suivant la volupté, suivons l'un après l'autre tous les vices, où ce premier vice de la nature humaine nous conduit.

Dieu a-t-il fait tant de choses bonnes, et toutes pour l'usage de l'homme, afin que l'homme s'en prive? Dieu n'avait pas mis l'homme sur la terre afin qu'il se privât des douceurs dont il avait rempli la terre pour lui; mais il est venu lui-même sur la terre pour nous apprendre par sa doctrine, et nous montrer dans sa personne, à nous passer de tous les plaisirs des sens. Il a quitté la terre, et en s'élevant dans le ciel, et nous y élevant avec lui, il y a élevé tous nos désirs et toutes nos pensées. Or, les plaisirs de la terre nous y attachent et nous y arrêtent, combattant par cet endroit la grâce de Dieu notre Sauveur, qui est une grâce pour le ciel. Le Créateur a-t-il mis en vain dans l'homme ce goût pour la vie douce et heureuse sur la terre? Ne pensera-t-on jamais qu'à l'homme? Ne parlera-t-on jamais que de l'homme, sans pouvoir s'élever jusqu'au chrétien; sans s'élever jusqu'à cette sagesse divine qui a mis devant l'homme les plaisirs de la terre, comme pour l'éprouver, pour voir s'il est de la terre en les recherchant, ou du ciel en les rejetant. C'est ainsi, dit saint Ambroise, de qui j'ai emprunté cette pensée, qu'un maître éprouve la fidélité et la tempérance de ses serviteurs.

On a bonne grâce de nous dire que les douceurs de la vie et de certains plaisirs de la terre n'intéressent en rien la religion, et que la mortification qu'on y veut introduire tyrannise l'homme. On dissimule, ou l'on ignore tout. Ne savez-vous pas, et fasse le ciel que ce ne soit pas par votre expérience, à quoi ces mœurs voluptueuses conduisent l'homme, et pouvez-vous ignorer que la mortification sage et réglée ne soit bonne à tout dans la vie chrétienne? De quel secours n'est-elle pas pour la vertu? Quel vice se soutient contre elle? Quelle passion lui résiste jusqu'à la fin? Que fait-on, sans elle, de grand et d'élevé? J'en atteste toute la philosophie, si le christianisme a besoin de s'appuyer d'un tel témoignage.

Votre vie est assez dure : un rude travail, accompagné de mille inquiétudes d'esprit et d'une sollicitude continuelle pour nos misérables jours, est une assez grande mortification. La vie est assez dure. Mais prenez-vous en gré ces mortifications, qui par elles-mêmes rendraient votre vie comme naturellement chrétienne? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus ardent pour le plaisir, qu'y a-t-il parmi les hommes de plus emporté dans les plaisirs, que vous, homme dont la vie est au fond si dure? Or, par cet amour du plaisir que vous ne pouvez pas toujours contenter, mais qui vous tient toujours, vous vous retirez de l'état des chrétiens, où une favorable providence voulait vous faire entrer. Vous êtes riche et de grande naissance, les consolations abondent dans votre état, les délices viennent vous chercher, les plaisirs naissent sous vos pas, tout vous y invite : vous avez été nourri dans les aises et élevée dans les sensualités de la vie; comment, au milieu de tout cela, avec ce goût et dans cette habitude du plaisir, pourriez-vous vivre selon ces lois austères de la mortification? Vous ne pouvez donc pas vivre à cet égard selon la loi de Dieu et votre état de chrétien? Vivez donc à votre manière, vous dirait ici saint Jérôme (*Ad Eustat.*, ep. 22) : *Vive ergo lege tua, quæ Dei non potes!* Mais ne comptez pas sur l'héritage du chrétien

Voilà la réponse à tant de gens qui nous allèguent leur état dans le monde, leur faiblesse naturelle, qui font valoir mille raisons humaines, sans vouloir écouter celles qui naissent du fond du christianisme : Vivez donc selon ce goût de la chair qui est dans l'homme; vivez donc selon l'habitude que vous avez contractée, vivez donc selon les règles que vous vous êtes faites sur le plaisir, puisque vous prétendez ne pouvoir pas vivre à cet égard selon la loi de la mortification chrétienne! *Vive ergo lege tua, quæ Dei non potes.* Vous ne pouvez pas, riches et grands du monde, au milieu des consolations et des plaisirs, vivre dans la mortification. Jésus-Christ l'a prévu, et c'est à ce sujet qu'il vous a déclarés malheureux dans son Évangile; c'est à ce sujet principalement que la religion a toujours fait de grandes plaintes de vous, et qu'on a fait plus d'une fois la question, si les riches pouvaient être chrétiens.

Vous avez vécu dans la contrainte et dans la peine avec un mari bizarre, de mauvaise humeur : vous voilà libre pour user de votre bien et pour jouir des plaisirs de la vie que vous ne connaissiez pas; vous allez commencer à vivre. Est-ce une veuve chrétienne qui parle ainsi, et qui se propose de vivre de la sorte? Est-ce une veuve chrétienne qui a entendu de la bouche de saint Paul, qui est la bouche même de Jésus-Christ : *La veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante !* Violez donc tout à la fois, disait saint Jérôme, les lois de la nature, les lois du monde et les lois du christianisme, qui vous condamnent toutes, après la mort de votre époux, à vivre dans le deuil et dans la séparation des plaisirs du monde! Violez donc toutes les lois de la bienséance, en ne cherchant que le divertissement, comme pour marquer votre joie, au lieu des regrets et des pleurs que vous devez jusqu'à la mort à celui que vous avez perdu! Quel siècle et quelles mœurs! Le paganisme en aurait rougi. Une veuve plus vi-

vante, plus engagée dans le monde et dans ses plaisirs; une veuve qu'on trouve partout, et dont la maison est devenue le centre des divertissements mondains, est-ce une veuve chrétienne? Elle mêle ses dévotions avec ses plaisirs; remplit-elle son double état? Non, ce n'est pas là l'état d'une veuve qui croit en Jésus-Christ. Celle qui est véritablement veuve, dit notre Apôtre, dépourvue de consolations humaines, met toute son espérance en Dieu, et persévère jour et nuit dans la prière.

Quel est donc l'avantage de la viduité? Il est grand en toute manière, je dis dans le christianisme. L'avantage de la viduité chrétienne est d'être délivrée de mille engagements du monde qui sont des engagements au plaisir. L'avantage de la viduité chrétienne est d'être plus libre en son particulier pour vivre dans les retranchements et la mortification de Jésus-Christ, et d'autant mieux que l'état des veuves sevrées des délices et des douceurs de la terre est destiné, selon saint Augustin, et tous les Pères, qui ont suivi en cela l'esprit de saint Paul, à représenter l'état de l'Eglise sur la terre séparée de son époux, l'état du chrétien sur la terre séparé de son unique désir, de son unique amour, Jésus-Christ notre Sauveur. Qu'est-ce donc que la vie humaine sans tous ces petits plaisirs qui en adoucissent les amertumes et en font porter le poids? C'est une vie triste : mais cette tristesse est l'état d'une âme chrétienne qui soupire après sa réunion avec son époux; mais cette tristesse est l'état d'une âme chrétienne qui enfante actuellement, et pendant toute la vie, le salut éternel : *Mulier cum parit, tristitiam habet.* (*Joan.*, XVI, 21.)

J'ai décidé, par ce seul principe de vie chrétienne, bien des questions sur le jeu et les autres amusements dans ce genre. On demande en quoi la religion du chrétien est blessée, de s'amuser à de petits jeux après qu'on a rempli ses devoirs domestiques, de se délasser à quelque autre divertissement des fonctions pénibles de son état. Je ne viens pas, excessif dans ma morale, et plus rigide que les Pères, introduire dans la vie chrétienne une peine sans relâche, un travail sans délassement. Ne sais-je pas combien, avec la meilleure volonté et avec la ferveur de l'esprit, la chair est faible? Mais pendant que nous ne pensons pas à introduire dans la vie du chrétien une peine sans relâche, n'y voudrait-on pas introduire un jeu et un amusement plus long que le travail? Ne voudrait-on pas changer tout à fait la mortification chrétienne en cette mollesse mondaine qui gagne aujourd'hui la piété même? Qu'est-ce donc que tant de jeux et d'amusements dans la vie? L'homme est-il fait, dirait ici le philosophe, pour quelque chose de si peu sérieux? l'homme doit-il passer ainsi sa vie si courte à s'amuser et à jouer? Que l'homme, s'il veut élever son esprit, purifier son cœur, répondre à sa dignité, être homme, s'exerce au mépris des plaisirs; voilà ce qu'ajouterait la philosophie. Le chrétien le prend sur un ton encore plus haut. La gravité, en effet, et la dignité du christianisme sont bien d'un autre genre et bien au-dessus. Chrétien! un si grand nom, si tu te connais toi-même: *Tantum nomen, si intelligas te* (TERTUL.), Chrétien né si grand, destiné à de si grandes choses, portant en toi une élévation de pensées et de sentiments qui va jusqu'au ciel, on demande si tu t'abaisses trop, si tu sors de ton état, en faisant de ta vie un jeu et un amusement!

On demandera aujourd'hui si, parmi les plaisirs qu'un chrétien doit s'interdire, il faut y comprendre nécessairement les spectacles. Mes frères, je m'élèverai encore une fois contre les spectacles, parce que c'est le plaisir dont notre siècle est plus fou, et que je trouve le plus décrié dans la religion; parce que c'est le plaisir où les chrétiens d'aujourd'hui trouvent moins de danger; parce que c'est le plaisir où les gens du monde, nommés chrétiens, viennent chercher un reste de vertu mondaine et de cette probité humaine qui semble vouloir quitter la terre; parce que c'est un plaisir où l'on enseignera bientôt, et déjà on l'a écrit, que les chrétiens engagés dans le monde peuvent venir apprendre la vertu qui convient dans le monde. Laissons toutes ces folles erreurs qui révoltent jusqu'aux gens dont elles flattent les passions; et répondons gravement comme il nous convient, et par les raisons que Tertullien a tirées du fond du christianisme, ce qui est précisément mon sujet. Quand il n'y aurait, dit-il (*L. de spect.*, c. 15), d'autre mal au théâtre que celui de n'en pouvoir tirer aucune instruction ni aucun secours pour la piété, je pense que cette inutilité à tout bien est une chose assez étrangère au chrétien, assez contraire à l'esprit du christianisme: *Jam ille reus est vanitatis. Puto autem, vanitas etiam extranea est nobis.* Comment l'esprit de Dieu en nous, qui veut y habiter dans le calme des passions, s'accommodera-t-il de cette agitation d'esprit et de cœur où l'on se trouve au théâtre; de ces émotions, tantôt de colère, tantôt de tendresse, tantôt de compassion, tantôt de douleur que l'on sent au théâtre, qu'on aime à y sentir, et que le théâtre s'est proposé d'exciter? Comment ferai-je les ministres de mon plaisir, de gens, dont je reconnais, si je suis chrétien, que je dois avoir horreur? Comment me trouverai-je assis au théâtre avec tant de gens à qui je ne voudrais pas ressembler, et y applaudissant à des choses que je redouterais dans ma famille, et qui sont en effet des crimes dans ma religion? J'y entends des paroles que je ne voudrais pas répéter, et j'y vois des choses que je ne pourrais imiter sans rougir. Ce n'est qu'une représentation: mais si la chose représentée est ou honteuse ou frivole, la représentation l'est aussi. Ce n'est qu'une fiction: mais le chrétien amateur de la vérité, ne doit pas se plaire à ce mensonge que condamne la vérité : *Reus est vanitatis.*

Ou le théâtre est de Dieu, ou il est du diable (car ce qui n'est pas de Dieu est du diable : *Nihil enim non diaboli est, quidquid Dei non est.* (*Op. cit.*, c. 24.) Le théâtre n'est

pas de Dieu, il n'y a rien de Dieu: il est donc du démon, et tout y est en effet aux fins du démon: *Ex diaboli rebus instructa sunt omnia*. Or, ce qui n'est pas de Dieu et où il n'y a rien de Dieu, mais qui au contraire est du démon, et où tout est du démon, ne convient pas à un serviteur de Dieu, ne convient pas à celui qui a renoncé au démon, et à ses pompes et à ses œuvres. Irons-nous au théâtre, au sortir de l'église où nos cœurs ont été élevés au ciel? Y irons-nous avec la nourriture sacrée encore dans la bouche? Y irons-nous pour penser à Dieu et être portés aux choses de Dieu? De la même bouche qui a dit *Amen* sur le corps de Jésus-Christ et tant de choses saintes, viendrons-nous applaudir à des bouffons et à des comédiens? *Ex ore quo Amen in sanctum protuleris*, etc. (*Op. cit.*, c. 25.) Vous n'y allez que pour les charmes de la musique, vous choisissez des comédies où il n'y a rien que d'honnête et d'innocent. Vous y ajouteriez le pieux et le saint, que je vous dirais avec cet auteur: Craignons le poison qui est dans le miel, et soyons plus touchés du danger que du plaisir: *Nec tanti facias gulam voluptatis, quanti periculum*. (*Op. cit.*, c. 27.) Loin donc de nous justifier à nous-mêmes le plaisir du théâtre par quelque endroit, joignons-les tous pour en avoir horreur, et prions Dieu qu'il arrache du cœur de ses serviteurs le goût d'un plaisir si peu chrétien et si pernicieux: *Avertat Deus à suis tantam voluptatis exitiosæ cupiditatem*. (*Ibid.*, c. 25.) Qu'il arrache de nos cœurs le goût de tous les autres plaisirs de la terre, pour y mettre à la place le goût de la mortification; qu'il y ajoute celui du détachement, dont j'ai encore à vous parler dans ma troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Souvenez-vous, mes frères, de ce que je vous ai dit en vous annonçant la Résurrection du Sauveur, et vous la proposant comme le modèle de notre vie ressuscitée. Je vous ai dit que notre religion est du ciel, qu'elle en tire son origine, qu'elle y a ses biens, qu'elle y a sa gloire, qu'elle y a ses plaisirs: étrangère, dépouillée et maltraitée sur la terre. Je vous ai dit que le chrétien est du ciel cemme sa religion, qu'il en vient, qu'il y retourne, qu'il en est citoyen; étranger en ce monde, que rien n'attache, que rien ne contente; voyageur, qui ne jette des regards sur rien qu'en passant. Je vous le dis encore au jour où Jésus-Christ, prêt à monter dans le ciel, va nous y attirer tout à fait; pour vous le répéter peut-être encore, parce que c'est l'esprit des mystères que nous célébrons dans ce saint temps: Un chrétien est du ciel, le monde est son exil, la terre est pour lui un lieu de passage. C'est sur ce fondement que je vais établir ici le détachement de toutes choses, dans lequel le chrétien doit vivre sur la terre.

Si je vous parlais des choses de la terre, si je vous disais dans le langage de ce siècle: Cherchez à amasser du bien pour votre famille; cherchez à vous élever vous-même dans le monde; cherchez à passer votre temps agréablement; laissant les chagrins et oubliant les peines de la vie, pensez à vivre, c'est le tout de l'homme: si, dis-je, je vous parlais ce langage, vous m'entendriez et vous applaudiriez, parce que vous êtes de la terre. Si je vous disais, parlant le langage de la terre: Vous avez des richesses de ce monde: servez-vous-en à votre gré, elles sont faites pour cela. Vous êtes dans l'élévation et dans l'estime des hommes: soyez content de vous-même. Vous êtes dans l'abondance, tout vous rit: goûtez ce bonheur, jouissez de tout cela en honnête homme, en homme favorisé du ciel: vous entendriez et vous goûteriez, parce que vous êtes de la terre.

Mais si je vous parle des choses spirituelles et célestes, de tout ce qui regarde votre état de chrétien, m'entendrez-vous et me croirez-vous? Connaissez-vous en effet le chrétien en vous? Si je vous dis donc: Ne cherchez pas les biens de la terre; ayant pour les besoins essentiels de la vie, vous devez être content, parce que tout le reste n'est qu'inquiétude; parce que tout le reste n'est qu'embarras; parce que tout le reste est un poids; parce que tout le reste n'est que tentation et que piége, tant pour celui qui le possède que pour celui qui le recherche. Si je vous dis: La piété qui a ce qui suffit, se croit bien riche; tout le reste c'est la cupidité qui le désire pour ce monde d'où nous ne sommes pas et où nous ne séjournons pas; si je vous dis tout cela, me croirez-vous et m'entendrez-vous, vous souvenant que vous êtes chrétien, et qu'un chrétien sur la terre n'est pas de la terre, mais du ciel?

Ne cherchez pas la gloire du monde où tout est vain et imaginaire, où tout est si court et si fragile; mais vivez dans l'attente de la gloire des enfants de Dieu, de cette gloire immortelle qui leur est réservée dans le ciel; laissez chercher les plaisirs de la terre aux enfants des hommes qui sont de la terre, et qui croient n'y avoir que leur vie comme les animaux; mais pour vous, chrétiens, qui êtes du ciel, cherchez uniquement la félicité du ciel. Entendez-vous ce langage, ou vous est-il étranger comme celui de l'Egypte l'était à Joseph? *Linguam quam non noverat audivit*. (*Psal.* XXXVIII, 6.)

Chrétiens, élevons-nous jusqu'à nous-mêmes; élevons-nous au-dessus de la terre par un noble vol vers le ciel. Et quand nous serons une fois dans cette élévation, qui est comme notre région naturelle, qui est pour nous ce qu'est l'air pour l'oiseau, n'en descendons plus pour venir chercher quelque chose dans ces bas lieux. Nous n'y trouverions que des filets, et la mort dans ces filets. La comparaison est de saint Ambroise, et elle est faite pour mon sujet. Comme un oiseau, dit ce saint (*De bono mort.*), qui s'abaisse souvent sur la terre, y est enfin pris: *Avis quæ descendit ex alto frequenter, capitur*, ainsi notre âme doit bien prendre garde de s'abaisser aux choses du monde: *Sic quoque et anima nostra caveat ad hæc humana*

descendere. Car elle trouvera des filets dans les richesses du siècle : *Laqueus in auro;* elle trouvera des liens dans les différents biens de la terre : *Nexus est in prædio ;* elle trouvera dans les objets créés des clous qui en la perçant l'attacheront : *Clavus in amore.*

L'homme chrétien ne doit donc rien chercher sur la terre, parce que toutes les choses de la terre attachent, et attachent comme avec des clous : *Clavi sunt omnes passiones* (*Ibid.*), et que le chrétien doit être sans attachement sur la terre. S'il y possède des richesses abondantes, mais légitimes, doit-il donc les abandonner, comme il n'a pas dû les chercher ? Non ; mais il ne doit point y attacher son cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* (*Psal.* LXI, 11.) Un chrétien est dans l'élévation et dans la gloire ; doit-il toujours en descendre, comme il n'a pas dû chercher à y monter ? non ; mais il doit toujours en avoir le cœur détaché : *Nolite cor apponere.* N'être pas attaché aux richesses dans l'abondance des richesses, être détaché de la gloire du monde dans la jouissance de la gloire du monde, l'un et l'autre sont peut-être plus difficiles que de quitter tout d'un coup et sa place et ses richesses. Aussi, mes frères, est-il plus difficile à un riche et à un grand du monde d'être chrétien, qu'à un homme ordinaire. Aussi les chaires ne retentissent, et les livres ne parlent, après l'Evangile, que du malheur des richesses et du danger de la grandeur.

Malheureux homme, combien de choses l'attachent ! Le chrétien ne doit être attaché à rien ; le chrétien, étant ce que sont les autres hommes dans la vie civile, faisant dans le commerce de la vie ce que font les autres hommes, ne doit être attaché ni à ce qu'il est, ni à ce qu'il fait. Reconnaissons l'homme chrétien et le christianisme au portrait qu'en fait Tertullien, au sujet de la plainte que faisaient les païens que les chrétiens étaient des hommes inutiles dans la république. Nous ne sommes pas habitants des bois ; nous ne sommes pas sans lieu, sans état, sans fonctions dans la vie civile ; nous vivons dans le mariage, nous mettons des enfants au monde, nous les établissons ; nous vendons, nous achetons, nous bâtissons des maisons, nous voyageons sur mer, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons avec vous ; en un mot, hors les professions illicites et déshonnêtes, que nous vous laissons, et les spectacles où nous ne nous trouvons point : *Spectaculis non convenimus* (*Apol.*, c. 42), nous faisons au milieu de vous et avec vous les mêmes choses que vous faites. Mais tout cela se fait parmi nous avec autant d'ordre, avec autant de modération et de retenue, avec autant de fidélité aux devoirs de la société et de la religion, avec autant de détachement du monde, qu'il y a parmi vous sur tout cela de désordre, d'empressement, d'emportement, d'infidélité, de goût et d'amour pour ce siècle.

Un chrétien est donc un homme qui a une profession, qui a des affaires, qui a une famille, qui a des amis, qui se trouve à tout moment pour mille choses avec les enfants du siècle, qui est dans les mêmes engagements ; qui, en un mot, est avec eux un homme vivant dans ce siècle : *Non sine foro... non sine officinis... cæterisque commerciis vestris cohabitamus in hoc sæculo* (*Ibid.*) Mais avec cette différence, qu'un enfant du siècle, ayant en cela l'esprit des païens et vrai citoyen de la terre, est attaché à tout ce qu'il est, et à tout ce qu'il fait dans ce siècle, au lieu qu'un chrétien, vivant déjà dans le ciel, dont il est citoyen, est étranger à tout ce qu'il est et à tout ce qu'il fait sur la terre. Homme d'épée, homme de robe, marchand, il ne tient à ces emplois ni par l'intérêt, ni par la gloire, ni par la nécessité. Il y est par l'ordre de Dieu, et il s'y tient en y attendant son état éternel. Il demeure dans ces emplois, parce qu'il s'y est arrangé de telle façon qu'il peut y faire son salut, et le faire plus facilement ; il les quitterait sans être arrêté par les pertes ou par d'autres considérations humaines, si la piété s'y trouvait blessée, ou si son salut y était trop en danger.

Un chrétien a, comme les autres hommes, les soins de la vie ; il a les affaires de ce monde qui suivent un engagement et une profession dans le monde. Mais ce qui l'occupe ne l'attache pas ; ce qui le fait aller, venir, parler avec les hommes, loin d'être le plaisir de sa vie, est l'exercice de sa vertu ; et, en un mot, en faisant les affaires de ce monde, ce qu'il fait avec soin, parce que c'est l'ordre de Dieu, il travaille avec plus de soin encore à la seule affaire qu'un chrétien ait en ce monde : *Vestrum negotium*, dit saint Paul (I *Thess.*, IV, 11).

Si son état l'applique aux sciences, il étudie avec assiduité, non pas pour être savant, mais pour être saint ; il travaille, non pour la satisfaction secrète de la science, qui est si flatteuse ; non pour la réputation de la science, qui est si attachante, mais pour se détacher des choses du monde par l'occupation et l'éloignement des choses du monde où nous tient l'étude, et pour se détacher de lui-même par le moyen de la science, qui peut détacher en effet par les lumières qu'elle donne, comme elle peut enfler par les considérations qu'elle attire.

Un chrétien est détaché du bon ou du mauvais état de ses affaires, du bon ou du mauvais état de sa santé, du bon ou du mauvais succès de ses entreprises, parce que tout cela est de ce siècle, parce que rien de tout cela n'est son état permanent ni la fin où il vise. Un chrétien, dans la pratique de la vertu, est détaché, non pas de la vertu, mais de mille choses dans la vertu, ou par rapport à la vertu, qui ne sont pas la vertu même, et que recherchent plus que la vertu elle-même ceux qui sont terrestres et charnels dans la pratique de la vertu, si toutefois, étant terrestres et charnels dans la vertu, ils sont vertueux.

Un chrétien, dans l'œuvre de Dieu, est détaché, non pas de l'œuvre de Dieu, mais de tout ce qui peut le regarder lui-même dans l'œuvre de Dieu ; il y travaille, il l'avance par la mauvaise et par la bonne répu-

tation, par le blâme comme par la louange des hommes : *Per infamiam et bonam famam.* (II *Cor.*, VI, 8.) Un ministre de Jésus-Christ chrétien cherche Jésus-Christ, et ne se cherche pas lui-même. Et alors, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, pourvu que le bien se fasse dans l'Eglise, il est content et réjoui. Un ministre de Jésus-Christ chrétien, dans les emplois qu'il accepte, dans les places où son mérite l'élève, ne se cherche pas lui-même, mais Jésus-Christ. Mais, hélas! déjà du temps de saint Paul, presque tous se cherchaient eux-mêmes, et non pas Jésus-Christ. Et aujourd'hui on se cherche et ses intérêts, d'une manière plus ouverte; on se cherche et sa propre gloire, plus grossièrement et plus scandaleusement. La confusion monte au visage et la douleur nous presse. Passons.

Un chrétien n'est pas sans liaisons, sans amis en ce monde. Il n'y a même pas d'amitié plus étroite que celle qui est liée par la piété. Nul ami n'est ni plus sûr ni plus chaud que l'homme chrétien. Mais passagers et unis pour un instant quand c'est pour la terre, la vue du siècle à venir, où nous serons unis pour ne nous plus séparer, fait qu'un chrétien se prive de ses amis, et, quand il le faut, pour ne les plus revoir. Et voici enfin comme il les quitte en sortant de ce monde : Elle avait trouvé ce qu'elle souhaitait, qui était de nous quitter sur la terre, et de s'aller pleinement rejoindre à Dieu dans le ciel : *Quod optabat invenit, ut nos relinqueret, et Deo plenius jungeretur.* (Hieron., *De ob Paulæ.*)

J'ai fait ici, avec le portrait d'un ami pieux, celui d'une mère et d'un père chrétiens. Ils aiment l'un et l'autre tendrement leurs enfants; ils font pour eux ce que ne font pas des pères et des mères qui ont l'amour du monde; ils sentent pour eux ce que ne sentent pas la chair et le sang. Meilleurs pères et meilleures mères, ils sont au milieu de tout cela détachés d'eux-mêmes et de leurs enfants, prêts à les quitter pour aller dans le ciel les attendre et leur préparer une place. A la mort, témoins de leurs larmes et sentant leur douleur, ils les consolent en les reprenant, et enfin ils sortent de la terre et de leur maison comme s'ils quittaient des étrangers pour aller retrouver leurs proches: *Quasi ad suos pergeret, alienosque desereret.* (*Ibid.*) Monique ne meurt pas étrangère à sa famille et ne la connaissant plus; elle meurt mère et mère tendre d'Augustin, ce qu'elle exprime par les termes mêmes de la nature : Mon fils : *Fili.* Mais que va dire cette mère arrivée au point du détachement chrétien? Ce qu'auront peine à entendre des âmes encore de ce monde avec un nom de piété : Rien ne peut plus me plaire en cette vie, et je ne sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeure davantage. Dieu a comblé mes vœux et au delà : je vous vois chrétien et catholique, et de plus entièrement son serviteur. C'était la seule chose qui me faisait souhaiter de vivre encore. Que fais-je donc ici davantage? *Nulla re jam delector in hac vita. Unum erat propter quod aliquantum immorari cupiebam... Quid hic facio?* (*Conf.*, I, 9, c. 10.)

Par une faiblesse d'épouse, Monique avait désiré un même tombeau avec Patrice, son mari. Devenue plus forte qu'elle-même, et détachée dans ces derniers jours de tout ce qui est de l'homme et de la terre, elle reprend avec un œil et d'un ton sévère son autre fils, qui vient lui parler de cette sépulture : Voyez, dit-elle à Augustin, de quelle manière il pense et ce qu'il vient de dire! *Illa vultu anxio reverberans eum oculis quod talia saperet : Vide, ait, quid dicit!* (*Ibid.*, c. 11.)

Avantages de l'esprit et du corps, avec la vaine estime et la frivole amitié des hommes que vous attirez, l'homme chrétien est détaché de tout cela, parce que c'est là l'homme qui se détruit et qui se corrompt; parce que tout cela est du siècle, et que pour l'homme chrétien toute gloire de ce monde est vaine, et plus encore celle de la chair : *Omnis gloria vana : quanto magis quæ in carne?* (Tertull., *De cultu femin.*) Tout avantage qui n'est d'aucun mérite dans la religion : *Quod ex omni parte in vobis vacat;* l'homme chrétien s'en voit privé sans chagrin, et quand il l'a, il le néglige : *Merito et non habentes fastidiatis, et habentes negligatis.*

Se détacher de la vie, parce que c'est se détacher en même temps de tout le reste, parce que ce n'est pas ici notre vie; se détacher de la vie et souhaiter la dissolution de son corps, parce que tant que nous sommes dans les liens du corps, nous sommes éloignés de Jésus-Christ qui est notre vie : voilà l'exercice, voilà l'état du chrétien. Il faut nous détacher de la vie et de toutes les choses de la vie, parce qu'en rien de tout cela n'est notre vie; parce que celui qui tient à la vie et à quelque chose dans la vie, si petit qu'il soit, ne sait pas s'il tient à Jésus-Christ.

Que l'homme est une chose petite, quand il tient à de si petites choses! Que l'homme paraît faible, quand ces petites choses l'attachent si fortement! Sa patrie, sa famille, ses parents, ses amis; cela n'est pas surprenant. Une terre étrangère où il trouve quelque douceur, une retraite, une cellule où il s'est ménagé de petites commodités; l'habitude d'être dans un certain lieu, de vivre avec de certaines personnes et d'une certaine façon : tout cela l'attache fortement, et l'attache sans qu'il le sente. C'est par là qu'il est accessible à la tentation : c'est par là qu'on l'attaque et qu'on le renverse; c'est par là qu'il cesse d'être de cette espèce d'hommes qui doivent être prêts à tout quitter, prêts à tout perdre, prêts à tout souffrir, et les morts même les plus cruelles, pour Jésus-Christ et pour sa cause. On avait dit dans sa ferveur : Je ne serai jamais ébranlé. On avait dit dans son oraison : Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, non-seulement dans la prison, mais à la mort; et on le croyait comme on le disait, parce qu'on ne sentait pas ces attachements, et qu'on ne se croyait pas attaché par de si petites choses. Il ne

s'agit ni de la mort, ni de la prison, ni d'autres mauvais traitements en ce genre pour Jésus-Christ, mais de quitter ce lieu, de s'éloigner de ces personnes accoutumées, de se déranger de ce train de vie qu'on a pris; on hésite, on combat contre soi-même, on écoute les raisons du monde, on en cherche dans la piété : on s'éblouit, on s'étourdit, et on se met enfin entre les mains des ennemis de Jésus-Christ pour faire avec eux, contre Jésus-Christ, tout ce qu'ils veulent. Un attachement frivole, un attachement trop grand, mais qu'on ne sentait pas, à de petites choses du monde, a opéré cette apostasie; et alors Paul écrit à ses amis : Démas nous a quittés par amour pour ce siècle : *Demas me reliquit, diligens hoc sæculum.* (II *Tim.*, IV, 9.)

Il y a dans l'homme une faiblesse encore plus grande : Des choses saintes sont capables de l'attacher humainement, et tel homme attaché de cette sorte par des choses saintes, ne le croyant pas (car quel homme saint croirait de lui une pareille chose?) pour ne pas quitter cette œuvre sainte, s'est affaibli dans son christianisme, et aurait renoncé Jésus-Christ si on l'eût poussé jusque-là? Après cela qui ne se craindra soi-même? Qui ne craindra les plus petits attachements? Qui ne craindra cet attachement humain aux choses saintes? Qui ne s'écriera, dans cette juste crainte : que rien de saint ni de prophane ne m'attache, de peur que je ne me trouve détaché de Jésus-Christ, quand il faudra le confesser et lui être fidèle? Qui ne s'écriera avec saint Augustin : que rien de tout cela ne m'attache, mais mon Dieu seul : *Non me teneant hæc, teneat me Deus meus?* pour pouvoir enfin dire avec David : Mon Dieu, que désiré-je, si ce n'est vous dans le ciel? Que veux-je sur la terre, si ce n'est vous-même, oh! le Dieu de mon cœur, mon partage pour l'éternité? Il m'est bon d'être ainsi attaché à vous.

Admirables paroles, et plus grands sentiments, qui renferment tout le détachement chrétien. Mon Dieu, que désiré-je, si ce n'est vous dans le ciel? Il y en a, et le nombre en est infini, qui ne désirent pas Dieu dans le ciel, même comme leur souveraine félicité. Ils préféreraient une vie heureuse sur la terre pour des années éternelles, ou seulement pour de longues années. Il y en a qui ne désirent pas Dieu dans le ciel, en désirant le ciel comme le lieu de leur félicité, parce qu'ils se cherchent eux-mêmes uniquement, parce qu'ils cherchent dans le ciel leur propre bonheur indépendamment de Dieu; cet attachement n'est pas dans l'ordre, et dès lors il est vicieux. Celui-là est attaché à soi-même comme il faut l'être, et désire Dieu dans le ciel comme il faut le désirer, qui cherche dans le ciel sa propre félicité (à quoi l'âme humaine ne peut pas renoncer); mais qui l'y cherche en Dieu qui sera lui-même notre plaisir, qui sera notre richesse, qui sera notre gloire, qui sera notre récompense, qui sera notre Dieu dans le ciel. Voilà, mes frères, les bornes de la vraie et de la fausse spiritualité : au delà c'est le fanatisme.

Ce détachement de soi-même, qui par quelque raison que ce soit, consent à être malheureux éternellement loin de Dieu et sous la main de sa justice, est un monstre dans la religion; c'est un monstre dans la nature, qui avait voulu se couvrir du beau masque de l'amour pur. L'Eglise lui a ôté ce masque hypocrite, et l'a laissé à nos yeux dans toute sa difformité. La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu consiste donc, non pas à se détacher du désir et de la recherche de sa propre félicité, ce qui encore une fois est monstrueux et contre la nature de l'âme; mais à ne chercher notre félicité qu'en Dieu dans le ciel, oubliant pour cela les choses de la terre, et nous en détachant tous les jours. Oh! mon Dieu, que désiré-je, si ce n'est vous dans le ciel? *Quid enim mihi est in cœlo?* et que veux-je sur la terre, si ce n'est vous-même? *et a te quid volui super terram?* (*Psal.* LXXII, 25.)

Combien de gens veulent tout sur la terre, excepté Dieu? Combien de gens attachés à l'iniquité et à la vanité sur la terre, ne pensent pas seulement à Dieu? Combien de gens dont la piété, telle qu'ils l'entendent et qu'ils la pratiquent, cherchent encore avec Dieu dans le ciel tant d'autres choses sur la terre? Combien de gens, par un attachement humain à la vie, qui se cache à eux sous des raisons saintes, comme de faire pénitence, de travailler à leur perfection, cherchent à être encore long-temps éloignés de Dieu dans le ciel? L'homme chrétien, détaché des choses de la terre, détaché de la vie, détaché de lui-même, cherche Dieu dans le ciel; et tout lui pèse, tout l'ennuie, tout l'afflige sur la terre, excepté le souvenir de Dieu, si même ce souvenir ne lui coûte pas des larmes : *Flevimus cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.)

Oh! le Dieu de mon cœur! *Deus cordis mei.* Le Dieu de notre cœur! Il ne l'est pleinement que lorsque nulle portion de notre cœur n'est attachée aux créatures; mais c'est à quoi il faut tendre, c'est à quoi il faut travailler en s'exerçant à la piété. C'est à quoi il faut parvenir en nous détachant tous les jours de quelque chose pour le joindre à l'amour de Dieu; en diminuant tous les jours notre attachement aux plus petites choses pour fortifier d'autant notre attachement à Dieu, afin de pouvoir dire de plus en plus et plus véritablement : Vous êtes le Dieu de mon cœur, *Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII, 26.) Telle est la théologie des chrétiens; mais ce ne sont pas les comédies du monde. Jusqu'à quand donc le mondain, par les leçons qu'on lui donne, et le libertin, par les traits qu'on lui aiguise, se joueront-ils de cette plénitude de l'amour divin qui doit absorber en soi tout l'amour humain, et ne laisser que Dieu dans notre cœur? Que ces hommes qui n'ont jamais connu la religion, qui travaillent à la faire méconnaître aux autres, qui s'attachent à la rendre ridicule en mettant sur le théâtre et dans les bouches les

plus impures, ce qu'il y de plus saint dans la religion, et l'une après l'autre toutes les vertus chrétiennes, sachent donc et qu'ils apprennent que l'amour que la nature inspire pour un père, pour un mari, la religion le commande encore plus particulièrement, mais qu'elle le sanctifie en le faisant rentrer dans l'amour de Dieu, d'où il doit sortir. Que ces fades et insipides railleurs sachent que personne n'aime plus son père, sa femme, son ami, que celui qui l'aime dans l'esprit du christianisme, parce qu'il aime son père du même amour qu'il aime Dieu; amour plus fort que tout, parce qu'il est attaché à sa femme par ce lien que rien n'affaiblit et que la mort même ne rompt pas. Qu'ils comprennent ce qu'ils chantent eux-mêmes tous les jours dans l'Eglise, et ce qu'ils y entendent de la bouche de tout le peuple de Dieu : Vous êtes le Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII, 26.) Et il n'est véritablement le Dieu de notre cœur que lorsque son amour y domine; et il n'est entièrement le Dieu de notre cœur, que lorsqu'il le possède tout entier; que lorsqu'il le possède sans partage, à quelque titre que ce soit. Tel est le souverain droit de Dieu, telle est l'heureuse obligation de l'homme. Et si quelqu'un enseigne autrement dans l'Eglise, il ne mérite pas d'y enseigner; et si quelqu'un se joue de cette première vérité de la morale chrétienne et l'abandonne à la dérision publique, il laisse trop voir ce qu'il médite, lui et les siens, contre la religion tout entière.

Vous êtes le Dieu de mon cœur; poursuit David dans la personne de l'homme chrétien, et mon partage pour l'éternité. *Et pars mea Deus in æternum.* (*Ibid.*) De qui donc Dieu sera-t-il le partage dans l'éternité? Sera-ce de ceux qui se seront partagés dans le temps entre mille vains objets, que tout aura possédés, excepté Dieu, ou qui lui auront donné tout au plus quelques désirs stériles et quelques faibles velléités?

Mes frères, pendant que les enfants du siècle prennent pour leur partage, l'un les richesses, l'autre les plaisirs; celui-ci un objet étranger, celle-là elle-même, il faut que l'âme chrétienne dise : Le Seigneur est mon partage, et qu'elle se tienne à cet heureux partage pour le temps et pour l'éternité : *Pars mea Dominus, dixit anima mea : Pars mea Deus in æternum.* (*Thren.*, III, 23.)

Infidèles et malheureux tout ensemble! Comme si Dieu ne suffisait pas à notre cœur, lors même qu'il en est le Dieu par un amour dominant, nous nous apercevons que quelqu'autre chose encore nous attache, nous sentons que quelqu'autre chose encore nous touche. L'homme chrétien, et par là il rentre dans la fidélité, gémit de cette distraction de son cœur, et en gémissant il travaille à se réunir tout entier en Dieu. Il prie, et se sert de tout pour avancer dans cette insensibilité pour toutes les choses présentes, comme pour ce qui n'est pas son partage, et lui est étranger : le Seigneur seul l'est, cet heureux partage de l'homme chrétien, et d'autant plus qu'il est plus seul dans son cœur : *Pars mea Deus in æternum.*

Il m'est bon, poursuit David, d'être ainsi attaché à Dieu : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (*Psal.* LXXII, 28.) Peine, inquiétude, travail : voilà ce qu'est la vie de l'homme tant qu'elle n'est pas toute pleine de Dieu. Poids sur lui-même, voilà ce que l'homme est à lui-même, tant qu'il n'est pas attaché de tout lui-même à son Dieu. Selon qu'il se détache des choses créées et qu'il s'attache à Dieu, il sent ce poids, ces peines, ces inquiétudes, ce travail diminuer. Il sent qu'il est bon, ainsi qu'il est juste, d'être attaché au Seigneur; et selon qu'il se trouve bien d'être ainsi attaché au Seigneur, il s'y attache davantage, il s'y attache plus intimement; et Dieu devient sa vie, parce qu'on fait sa vie de ce qu'on aime et à quoi on est uniquement attaché : *Mihi adhærere Deo bonum est.* Il m'est bon d'être attaché au Seigneur et de mettre en lui mon espérance : *Ponere in Domino Deo spem meam.* L'espérance croît avec l'attachement à Dieu. Que celui qui a goûté les douceurs de l'espérance chrétienne, quand elle est appuyée sur ce fonds de piété, nous dise combien il est bon et heureux de n'avoir point d'autre espérance, comme point d'autre attachement que son Dieu!

Tel est l'homme chrétien. Avouons-le, mes frères, nous ne nous connaissions et nous ne nous entendions pas nous-mêmes : *Tantum nomen, si intelligas te.* (*Ibid.*) Nous croyons sortir d'un rêve : détachement, mortification, prière, continuel désir du ciel, voyageurs sur la terre, étrangers à tout ce qui s'y passe et à tout ce que nous y faisons, n'attendant que la bienheureuse éternité, ne soupirant qu'après notre délivrance, et jusque-là sentant les travaux et les douleurs de l'enfantement! Quel langage! Quel état! et c'est celui de l'homme chrétien sur la terre; ou s'il n'est pas dans cette forme, s'il ne travaille pas à se former sur ce modèle, s'il n'avance pas cet ouvrage, il est de ce monde, il est homme de la terre, et il aura la terre pour son partage. Mes frères, réformons là-dessus nos idées, et sur nos idées, avec la grâce de Dieu, réformons nos mœurs et notre cœur. Le christianisme ne changera pas de forme pour nous : mettons-nous dans la forme du christianisme. Ayons-en les sentiments, suivons-en la vie, pour en trouver la récompense où elle nous attend. Dans notre état du monde, ne soyons pas de la terre, parce qu'un chrétien, dans quelque état qu'il soit, est du ciel où il vit par avance, et où il vivra en Dieu avec Jesus-Christ dans les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXVI.

Pour le jour de la Trinité.

SUR LA NATURE DE DIEU.

Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum. (*Joan.*, XVII, 3.)

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

Connaître Dieu, le seul Dieu vivant et vé-

ritable que le genre humain avait si profondément oublié, dont il ne pouvait souffrir l'idée, et au lieu duquel il adorait le bois et la pierre, des dieux sans vie, fausses et trompeuses divinités qui n'étaient que des démons; connaître le Père, et, avec lui, connaître son propre et vrai Fils, son Fils unique, qu'il a envoyé sur la terre; avec le Père et le Fils, connaître le Saint-Esprit, Seigneur et Dieu comme l'un et l'autre; connaître ce Dieu un et indivisible, qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit, c'est le fondement de la piété chrétienne, c'est le commencement de la vie éternelle, c'est la religion de la terre comme c'est celle du ciel. Cependant, avec la foi de la Trinité, combien ne savent pas ce qu'ils adorent! Combien ne connaissent pas ce qu'ils servent! Un tel homme, dirait le Prophète, est semblable aux animaux sans raison; il ne connaît pas sa gloire, il ne connaît pas son bonheur, il ne connaît pas son espérance. Un tel homme, je le dis sans hésiter, aurait également adoré des dieux morts, il aurait également servi ces monstrueuses divinités. Sans remonter à leur origine, sans entendre sa raison sur la nature divine, sans la consulter sur la vertu et les perfections essentielles à la Divinité, il aurait adoré ces vains simulacres, ces dieux impuissants et méprisables, parce que ses pères les auraient adorés et que ses prêtres les lui auraient proposés.

Ignorance pleine d'erreurs sur la Divinité! Ignorance malheureuse! nécessaire jusqu'à un certain point, et c'est une partie de la gloire de Dieu, mais trop coupable au point où on l'a poussée et où elle veut s'arrêter! Car enfin, hors la science de Dieu, toutes les sciences sont sur la terre, toutes y sont en honneur; on en fait sa gloire, on en fait son plaisir, on en fait son amusement, on en fait sa vie et comme son être. Hors la science de Dieu, la seule glorieuse, la seule nécessaire, la seule utile (à moins que les autres ne s'y rapportent), toutes les sciences de ce monde fleurissent au milieu du peuple de Dieu, et l'on cherche, parmi ces savants mêmes, un homme qui connaisse Dieu. Au milieu du peuple de Dieu, un homme qui s'applique à connaître Dieu, laissant tout le reste comme vain et futile, est regardé comme un homme qui abuse de son esprit et de son loisir, comme un homme inutile aux autres hommes, ennuyeux, à charge et sans ressource dans le commerce de la vie.

C'est donc qu'une religion toute céleste ne nous a pas guéris du goût pour les choses humaines, entre lesquelles les sciences de ce monde, quand Dieu en est exclu, sont les plus vaines et les plus trompeuses? Vaines, et qui rendent l'homme vain et plus misérablement abusé. C'est donc que notre religion n'a pu nous élever jusqu'à elle, et que la supposant trop élevée et au-dessus de nous, nous la laissons dans le ciel où elle se découvre tout à fait, et où, disons-nous, nous la verrons un jour clairement nous-mêmes? Et Dieu, entre ces choses de la religion, est la première que nous négligeons de connaître.

Serait-ce en partie notre faute que cette ignorance de Dieu et de nos mystères? Je ne dissimulerai point ma surprise à ce sujet; je dirai hardiment ma peine et je ne craindrai point, ministres de la sainte parole, de vous exposer ici mes craintes. Que faisons-nous, en évitant de traiter les mystères, ou en les touchant si légèrement, aux jours mêmes qui sont consacrés à nous en rappeler la mémoire et qui en sont comme la seconde révélation? Voulons-nous faire dire à ce peuple, et il le dit peut-être, ou que nous n'avons pas nous-mêmes la connaissance de ces mystères, ou que nous craignons, en les leur exposant, de leur y laisser voir trop de difficultés et trop d'incompréhensibilité? Voulons-nous, quand ils nous voient négliger si fort l'explication des mystères, leur laisser croire que les mystères ne sont pas la partie la plus essentielle ainsi que la plus noble de notre religion? Il faut sans doute leur prêcher la morale et la leur prêcher, comme le dit saint Paul, à temps et à contre-temps; mais, encore une fois, laisser ignorer nos mystères au peuple chrétien, le rendre de jour en jour plus froid et plus indifférent à en entendre parler, plus incapable de les connaître à force de les supprimer, c'est supprimer à la religion sa gloire, à l'homme chrétien sa consolation, à la morale elle-même son soutien : ce que j'appellerais volontiers, après l'Evangile, bâtir la piété des peuples sur le sable, et après saint Paul, les exhorter à la vertu avec des paroles en l'air.

Saint Augustin, qui savait sans doute comment le peuple de Dieu doit être enseigné, dans l'Eglise, avait soin, comme il parle, de nourrir les colombes, c'est-à-dire de descendre, pour les plus simples, aux sujets les plus communs de la morale; mais il avait soin aussi de former des aigles, c'est encore son expression, c'est-à-dire de mettre si souvent devant les yeux des fidèles les mystères avec toute leur grandeur, avec tout leur éclat, qu'ils pussent enfin, non-seulement en soutenir la vue, mais les entendre, mais les pénétrer, mais s'en entretenir entre eux. Et de qui avait-il entrepris de faire ainsi des aigles, des hommes intelligents dans nos mystères? De ce qu'il y avait de plus pesant et de plus grossier parmi les hommes; de ces matelots et de ces pêcheurs d'Hippone à qui, entre les autres mystères, celui de la Trinité et celui de la génération éternelle du Verbe, qui en fait partie, étaient devenus familiers.

Un si bel exemple, quand d'ailleurs la religion le demande de moi, me fait entreprendre aujourd'hui de vous faire connaître Dieu, cherchant, mes frères, à le connaître avec vous. J'entreprends de vous découvrir ce qu'il y a de plus profond dans le mystère de l'Être divin, en vous déclarant que ce qui pourra demeurer caché pour mon faible esprit dans cette profondeur de Dieu, peut être connu de plus grands esprits; en reconnaissant que, quelque découverte que l'homme

vivant puissse faire dans ce profond mystère, cette essence adorable peut, jusqu'à l'infini, découvrir toujours en elle-même de nouvelles choses à la créature intelligente. Confessons enfin que ce ne sera que dans le ciel, où, tout à fait sortis des images grossières et des pensées humaines, élevés jusqu'à la pure l'intelligence, semblables aux anges en compréhension, connaissant Dieu comme nous en sommes connus, le contemplant à découvert, le voyant face à face, nous connaîtrons Dieu tel qu'il est. Sur la terre, sachant que Dieu est incompréhensible, nous ne savons pas même et nous ne pouvons pas comprennndre jusqu'à quel point il l'est : nous savons bien mieux ce qu'il n'est pas que ce qu'il est.

Fête du ciel, où Dieu est connu tel qu'il est! Cependant, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui, en nous proposant aujourd'hui d'honorer la très-sainte Trinité, ne prétend pas nous mettre un voile sur tout ce mystère, pour nous faire adorer une chose tout à fait inconnue, mais plutôt veut nous exciter à connaître Dieu de plus en plus, et à nous avancer, comme parle saint Paul, de clarté en clarté; pour entrer, dis-je, dans l'esprit de l'Eglise, je vais vous mettre devant les yeux Dieu et sa nature, Dieu et sa grandeur, Dieu dans le mystère de son unité dans la Trinité. Je vais, essayant de percer ce sombre nuage qui l'enveloppe de toutes parts et lui sert comme de tabernacle, écartant la fumée qui remplit le temple, vous faisant passer la mer qui est au-devant du trône, vous conduire jusqu'à l'inaccessible, vous faire approcher de la majesté, vous introduire jusque dans la lumière où Dieu habite, et qui est Dieu même.

Si je suis faible dans un pareil discours, si je demeure bien bas et encore comme à terre, en m'élevant bien haut, qui ne me le pardonnera, et qui ne s'y est attendu?

Elevez-vous avec moi, mes frères, jusqu'où nous pouvons aller. Mais si aujourd'hui nous cherchons à connaître Dieu, si aujourd'hui nous le connaissons comme il peut être connu de l'homme mortel, et comme il veut que son Eglise le connaisse dans ce lieu de séparation, que ce soit d'une connaissance qui nous porte à le chercher dans le ciel, qui nous porte à le servir, à l'aimer, à nous sacrifier pour lui, à nous rendre en toutes manières dignes de lui.

Je vais vous parler de Dieu, mes frères; mais qui m'a fait connaître Dieu? qui m'a enseigné Dieu à moi-même qui veux l'enseigner aux autres? Qui me conduira? Qui me dirigera dans cette science de Dieu dont je veux remplir vos esprits pour remplir vos cœurs de lui-même? Vous tiendriez-vous pour bien enseignés si c'était un homme, moi, ou qui que ce soit, qui vous enseignât les choses de Dieu et Dieu lui-même? Disons donc avec un saint, moi pour vous instruire, vous pour être instruits : Que le Dieu du ciel qui l'a fait, et qui se connaît lui-même, m'enseigne le mystère du ciel, et non pas l'homme qui s'ignore lui-même sur la terre : *Cœli mysterium doceat me Deus ipse qui condidit, non homo qui seipsum ignoravit.* (AMBR., epist. 31.) Mais quand ce que Dieu nous enseignerait de lui-même passerait notre petite intelligence, et étonnerait notre faible raison, il faudrait le croire. Car, enfin, à qui faut-il croire touchant les choses de Dieu et Dieu lui-même, si ce n'est à Dieu? *Cui magis de Deo quam Deo credam? (Ibid.)* C'est dans cette confiance d'être moi-même enseigné de Dieu (parce que je suivrai la foi de son Eglise et la doctrine qu'on y enseigne, ce qui est être enseigné de lui-même) que j'entreprends aujourd'hui de traiter ce qu'il y a de plus haut dans la religion. Voici mon dessein. Je vais vous exposer : ce qu'il faut connaître de la nature de Dieu; ce qu'il faut savoir de l'unité de Dieu; ce qu'il faut croire de la trinité des personnes en Dieu.

Un si grand sujet demandait un second discours, qui suivra celui-ci, et qui en fait partie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Le premier pas qu'il faut faire dans la religion, c'est de croire que Dieu est. Croire que Dieu est : et pour ne le pas croire, il faut croire les choses les plus absurdes, les plus insensées et les plus incroyables; il faut croire que tout au ciel et sur la terre, que tout dans l'homme et hors de l'homme rend un faux témoignage, puisque tout au ciel et sur la terre rend témoignage à un premier Etre, et que le premier témoignage est dans l'homme même. L'âme humaine était sortie et s'était égarée bien loin d'elle-même dans ces anciens temps; elle s'était étourdie jusqu'à ne plus s'entendre elle-même, jusqu'à ne plus faire d'attention à ce qui se passe naturellement en elle au sujet de la Divinité. Elle est enfin revenue à elle-même, à ce témoignage invincible, qui, selon la grave expression de Tertullien (*Apol.*, c. 17), la rend naturellement chrétienne au sujet de la Divinité : *Anima naturaliter christiana.* Elle a vu que par un mouvement naturel, qui prévient en elle toute réflexion, et indépendant de l'éducation, elle invoque Dieu dans ses peines, elle lui rend grâces dans la prospérité, elle l'appelle à son secours dans ses besoins; que naturellement elle nomme Dieu; que d'une même voix tous les hommes disent : Dieu le voit; Dieu nous a fait ce bien; et là-dessus l'esprit humain a été forcé de reconnaître que Dieu est. Lactance le remarque après Tertullien : Les infidèles mêmes, dit-il (lib. II *Inst. adv. gent.*), quand ils font des serments, quand ils demandent quelque chose au ciel, ou qu'ils lui rendent grâces, ne nomment ni Jupiter, ni cette multitude de dieux, mais simplement Dieu. *Cum jurant, cum optant, cum gratias agunt, non Jovem aut deos multos, sed Deum nominant.* Tant la vérité imprimée dans la nature a de force pour sortir du fond de notre âme, même malgré nous : *Adeo ipsa veritas, cogente natura, etiam ab invitis pectoribus erumpit.*

L'athéisme, si jamais il en fut de plein et de formé, est aujourd'hui entièrement dé-

crié, et les esprits en ont paru si peu susceptibles, que l'impie, honteux de cette singularité qui le réduirait à lui seul (et il veut avoir des disciples) qui ferait horreur (et il veut avoir des admirateurs), reconnaît hautement un premier Etre, dont il parle en termes magnifiques, envers lequel il fait le respectueux.

Mais à travers ce feint respect, et sous ces termes pompeux, on aperçoit toujours le fond de l'impiété, qui est le désir atroce qu'il n'y ait point de Dieu, ou le dessein malicieux de faire Dieu tel que l'esprit humain soit obligé de le rejeter. Et en effet, dans ces pensées de l'impie, l'Etre suprême n'est pas ce Dieu des chrétiens, de qui tout vient et à qui tout retourne ; ce Dieu à qui nous sommes, soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, comme parlait Tertullien ; ce Dieu de qui tout dépend et à qui tout fait hommage. Loin de voir avec nous l'univers et le genre humain toujours sous la main de ce premier Etre, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance ; loin, dis-je, de voir tout cela dans l'idée de Dieu, ainsi que dans l'histoire du monde, l'impie veut qu'on voie avec lui un Dieu tellement retiré dans sa grandeur, qu'il en demeure tout à fait inconnu ; un Dieu tellement éloigné de la terre et de ce qui s'y passe, qu'il y soit inutile, sans fonction et sans rapport à l'homme, se gouvernant du haut du ciel comme il veut, et nous laissant vivre sur la terre comme il nous plaît; indifférent au reste, quelque culte qu'on lui rende, la foule reconnaissante de son être lui tenant lieu de tout.

Ainsi, croire que Dieu n'est pas, c'est croire ce que l'esprit humain, lorsqu'il s'entend lui-même, ne peut pas croire ; c'est croire ce que l'impiété elle-même ne peut pas persuader à celui qui en fait sa ressource, et qui voudrait en faire son Dieu. Croire Dieu tel que l'impie se le représente et nous le prêche assis dans la chaire empestée, c'est croire ce que l'esprit humain désavoue, ce que tous les êtres rejettent avec horreur ; c'est, en croyant, ou faisant semblant de croire, du moins un Dieu, ne croire rien, à commencer par Dieu.

Cependant, de tels hommes, dont notre siècle abonde, se regardent eux-mêmes avec complaisance, se donnent pour les seuls esprits raisonnables et mesurés, et peu s'en faut que le monde, ébloui de cette prétendue sagesse, ne les admire et ne les suive. Où vont-ils et où veulent-ils conduire le monde avec cette vaine philosophie? Au mépris de la Divinité, que ne peuvent pas couvrir toutes leurs belles paroles ; à un athéisme peu déguisé. Car enfin, on ne renonce pas moins la Divinité, en se la forgeant telle que les impies se la forgent, qu'en la niant tout à fait avec les athées ; comme on en fait une idole qu'on adore en idolâtre, quand on se la représente comme se la figurent une infinité d'hommes grossiers. Disons donc, s'ils peuvent l'entendre, à ces hommes qui s'égarent si fort sur l'être de Dieu, qui le renoncent en le reconnaissant, qui le confondent avec les idoles en l'adorant dans l'église chrétienne : écoutez nos divins oracles; écoutez votre propre raison ; écoutez la nature entière, et vous trouverez Dieu tel que le chrétien le reconnaît et l'adore : *Qui audierit, inveniet Deum.* Celui qui s'appliquera à connaître la nature de Dieu, qui en fera une étude sérieuse, qui ouvrira son esprit à la lumière qui lui vient ici de toutes parts, en même temps qu'il interrogera tous les êtres, sera contraint de croire de Dieu ce que nous en croyons, et ce qu'en enseigne la religion chrétienne : *Qui etiam studuerit intelligere, cogetur et credere.*

Ne cherchons point de nom à Dieu : son nom est Dieu : *Nec nomen Dei quæras : Deus nomen est illi.* (*De idol. van.*) Les choses dont il y a plusieurs ont besoin d'être distinguées par des qualités particulières. Dieu, qui est un, qui est seul, n'a besoin pour être reconnu que de son nom de Dieu : *Deo qui solus est, Deus vocabulum est.* C'est ainsi que saint Cyprien nous fait connaître la grandeur de Dieu et relève son unité : mais en même temps il nous le donne pour ce qui est au-dessus des sens, au-dessus de l'entendement; et il ajoute qu'on ne le comprend jamais mieux qu'en le reconnaissant incompréhensible : *Sic eum digne æstimamus, cum inæstimabilem dicimus.*

Pour entrer dans cette pensée, et pour prendre la chose dans son point précis, il faut donc dire de Dieu : Il n'y a rien de si connu et de si inconnu tout à la fois que Dieu. Inconnu par son infinité, inconnu par son invisibilité, inconnu par son immensité, inconnu par son incompréhensibilité ; et par ces mêmes endroits, je veux dire, par cette infinité, par cette incompréhensibilité, connu jusqu'à ne pouvoir être nié. Car enfin, si Dieu est, il faut qu'il soit infini, immense, incompréhensible. Dieu caché dans sa propre grandeur n'est connu qu'à lui-même : *Quod immensum est, soli sibi notum est.* (*Apol.*, c. 17.) Cependant notre bassesse même nous découvre nécessairement la grandeur de Dieu, comme l'imperfection de notre être nous conduit comme par la main à la perfection du sien. La gloire de Dieu était cachée en elle-même de toute éternité, puisqu'il n'y avait, avant la création, que Dieu qui était en lui-même. Mais cette gloire trop renfermée, pour ainsi dire, en elle-même, a éclaté, comme sa bonté trop pleine d'elle-même s'est épanchée au dehors : et c'est à cet éclat de sa grandeur, comme à cet épanchement de sa bonté, que nous le connaissons pour ce Dieu si grand et si bon. Qui peut le méconnaître, par exemple, et sa grandeur et son infinie sagesse, à la magnificence et à l'ordre admirable de ce bel univers? Quel peuple n'a pas entendu cette voix qui prêche Dieu si hautement et si distinctement? Qui peut méconnaître Dieu, et son infinie bonté, aux grâces qu'il fait à la race humaine, ingrate et perpétuellement coupable envers lui?

Dieu retiré en lui-même serait quelque chose de trop inconnu aux hommes ; mais Dieu près de chacun des hommes, Dieu en qui nous avons l'être, la vie et le mouvement; Dieu dont nous sommes la créature et la race, devient un Dieu connu et manifeste à chacun de nous. Dieu dans le secret de sa majesté, Dieu dans la profondeur de son essence, Dieu dans l'immensité de son être, est véritablement un Dieu inconnu.

Mais Dieu qui a mis dans quelques-uns des hommes une image de sa majesté ; Dieu qui a imprimé dans l'homme la ressemblance de son être divin; Dieu qui est sorti, pour ainsi dire, de son secret, par mille endroits, est devenu le Dieu connu et que nous portous en nous-mêmes. Donnons donc au peuple de Dieu cette idée de son Dieu; et que l'impie en demeure confondu, et l'impiété accablée. En cela même que nous ne comprenons pas Dieu, nous comprenons ce qu'il est, c'est-à-dire, l'incompréhensible : *Hoc quod est, Deum æstimari facit, dum æstimari non capit.* (*Apol.*, c. 17.) Par sa grandeur même au-dessus de toutes nos pensées, Dieu est tout à la fois ce qu'il y a de plus connu et de plus inconnu aux hommes : *Ita eum vis magnitudinis et notum hominibus objecit et ignotum.* (*Ibid.*) Mais après que Dieu s'est si fort rapproché de nous; que les hommes ont été enseignés de Dieu même; que les peuples, après s'être ressouvenus de Dieu et être revenus à lui, ont vieilli dans cette connaissance; mais après une démonstration si étonnante de sa puissance et de sa sagesse dans l'établissement de la religion ; après tant de merveilles où Dieu continue de se montrer comme à découvert, ce n'est plus le Dieu inconnu, ce n'est plus en quelque sorte l'invisible, mais Dieu, pour ainsi dire, mis sous les sens, et que chacun peut montrer à son frère. Ajoutons, qu'après avoir vu Dieu qui reluit, comme dit saint Paul, sur la face de Jésus-Christ, après avoir vu Dieu, et sa sagesse, et son amour, et la grandeur de sa miséricorde avec l'étendue de sa justice dans le mystère de Jésus-Christ, Dieu n'est plus tant incompréhensible; et, si le fond demeure toujours inaccessible à notre science, comme il l'est à la science même des anges : *Super eminentem scientiæ* (*Eph.*, III, 19), il demeure toujours connu lui-même aux hommes comme aux anges, par la grandeur de la puissance, par la hauteur de la sagesse, par la profondeur de l'amour qu'il a fait paraître dans tout le mystère de la piété, qui est Jésus-Christ, et dans la formation de son Eglise.

Ainsi, en recherchant la nature de Dieu, nous devons dire avec Arnobe (lib. III *adv. gent.*) : Tout ce que nous disons de Dieu, tout ce que nous en concevons en nous élevant le plus que nous pouvons au-dessus de nous, tient encore trop de l'infirmité de nos sens, est altéré par nos pensées humaines; et nous n'avons d'autre voie pour concevoir sa nature que de nous bien persuader que rien dans nos paroles ne peut exprimer ce qu'il est : *Unus est hominis intellectus de Dei natura, si scias et sentias nihil de illo posse mortali oratione depromi.* Nous devons dire avec saint Hilaire (lib. II *De Trin.*) : La connaissance certaine qu'on a de Dieu est de savoir, qu'en même temps qu'on ne peut ignorer sa nature, on ne peut l'expliquer : *Sic Deum scire, ut licet non ignorabilem, tamen inenarrabilem scias.* Il faut le croire : *Credendus est.* Il faut s'appliquer à le connaître : *Intelligendus est.* Il faut l'adorer : *Adorandus est.* C'est par là qu'on peut exprimer ce qu'il est : *His officiis eloquendus est.* (lib. I *adv. gent.*). Nous devons nous écrier : Vous êtes, ô grand Dieu ! vous êtes, nous le savons ; vous êtes la première cause, l'origine, le soutien de toutes les choses qui sont : nous le sentons, vous n'êtes rien de ce qu'est l'être sensible. Rien de ce que nous voyons, rien de ce qu'on dit de de vous n'exprime ce que vous êtes : nous le comprenons. Qui êtes-vous donc? Il faut, retirés au dedans de nous, toutes les choses extérieures en étant bannies, saisir une ombre de ce que vous êtes, quand elle passe devant notre esprit. Il serait étonnant que l'homme comprît la grandeur de votre être; il ne l'est pas qu'il ne vous comprenne point : *Non est mirum si ignoraris : majoris est admirationis si sciaris.* Voià donc par où Dieu est incompréhensible et au-dessus de nos pensées; c'est quand l'esprit humain ne veut, pour ainsi dire, s'aider que de lui-même, pour chercher la nature de Dieu dans son essence. Mais nous connaissons Dieu après ce qu'il nous a révélé de lui-même dans les Ecritures par le ministère de son Fils : *Novit Patrem.... cui voluerit Filius revelare.* (*Matth.*, XI, 27.) Après ce que nous avons vu de Dieu dans la personne de Jésus-Christ, Dieu est non-seulement compréhensible : nous l'avons vu, nous qui avons vu le Fils : *Qui videt Filium, videt et Patrem.* (*Joan.*, VIII, 5.)

Que serait-ce qu'un Dieu qui aurait une origine et une fin semblables à celles des enfants des hommes, et que les hommes auraient fait Dieu devant ou après sa mort? Ce serait une divinité ridicule, que les hommes ne pourraient pas craindre quand ils voudraient; une divinité méprisable, que les hommes mépriseraient en effet tant qu'ils pourraient lui dire : Qui vous a faits dieux, n'étant que des hommes? que serait-ce qu'un Dieu qui aurait un commencement, quelque ancien qu'il pût être? Ce qui lui aurait donné ce commencement serait plus grand que lui. Se serait-il donné l'être à lui-même? Il faut être avant de donner l'être. Dieu n'a pas ce défaut essentiel d'avoir commencé. Il était au commencement; il était avant tout commencement, avant tous les temps. Il était lorsque rien n'était que lui et que rien ne pouvait être sans lui. Où était-il quand il n'y avait que lui? Il était en lui-même. Que faisait-il? Il était en lui-même, se connaissant lui-même, s'aimant lui-même, jouissant de lui-même, souverainement heureux de lui-même dans la société de son Fils et de son Esprit dont nous raconterons bientôt la gé-

nération et la procession. Il était en lui-même, souverainement grand sans adorateurs, sans serviteurs, sans ces mille milliers d'anges qui environnent aujourd'hui son trône, qui composent sa cour et font l'ornement de son admirable palais. Ni plus ni moins grand par la création de ces célestes intelligences, par la création de cet univers et de tout ce qui le compose, parce que sa grandeur est en lui et que rien de ce qui est hors de lui, quoique l'ouvrage admirable de ses mains, n'est lui-même. Il est l'Eternel devant lequel tous les êtres créés disparaissent; il est l'Eternel, c'est le nom de sa gloire, sous lequel tous les peuples le connaissent et les esprits célestes le révèrent; devant lequel tout ce qui est nommé sur la terre et y a un grand nom n'est rien; il est l'Eternel, c'est sa majesté qne toute créature humaine redoute, sous le poids de laquelle s'affaissent, comme parle Job, ceux qui portent le monde; il est l'Eternel qui dans le centre de son éternité voit tout commencer et tout finir; il est l'Eternel autour duquel toutes les choses humaines, selon leur nature changeante, changent sans cesse, sans qu'il change jamais lui-même, sans qu'il y ait en lui ombre de changement; il est l'Eternel, absorbant les temps dans son éternité, et après le temps, qui se sera écoulé comme une heure, comme un moment devant lui, réduisant ce qui a été créé immortel, à son éternité, le rendant comme lui éternel, soit pour le bonheur, soit pour le malheur, selon qu'on l'aura servi ou qu'on l'aura méconnu dans le temps. Il est l'Eternel : que rien dans la nature, non pas même le soleil, ne prenne un nom de durée devant lui; il est l'Eternel qui prévient tout, qui est présent à tout, qui embrasse tout, de qui tout vient, à qui tout retourne, en qui tout ce qui passe fait ses circulations pour retomber où il veut et devenir ce qu'il a ordonné. Princes enivrés de votre gloire, qui, pendant que la mort vous dominait de toutes parts et que votre ruine pendait sur votre tête, affectiez ou du moins laissiez mettre dans vos titres l'éternité à côté de la majesté, vous vous êtes donc perdus dans vos folles idées? vous vous êtes donc évanouis dans vos pensées? Vous êtes passés comme l'ombre, et par votre courte apparition sur la terre et par votre chute éternelle vous avez fait hommage à l'Eternel; vous lui avez rendu son éternité et sa divinité que vous lui aviez usurpées. Empire, qui te flattais de l'éternité, qui, dans cette folle et superbe pensée étais toi-même ta première et ta plus respectable divinité, quand l'Eternel a frappé le grand coup, tu as été renversé comme ceux que tu avais renversés; tu as été brisé contre terre, plus brisé que tout ce que tes armes avaient détruit. On a cherché tes traces, et s'il est resté quelque chose de tes ruines, c'était pour marquer que tu avais été et que tu n'étais plus, tandis que l'Eternel demeure, qu'il est toujours le même, sans vieillir et sans qu'on compte ses années; qu'il voit tout passer, et devant lui mille ans de notre vie sont comme le jour d'hier qui est passé.

Parlant de vous à ce peuple et cherchant à vous faire connaître de ceux qui vous servent, qui dirai-je, Seigneur, que vous êtes? Dis-lui : C'est *celui qui est; je suis celui qui suis.* Dieu est; cela lui suffit, et cela nous doit suffire pour le connaître. Je suis celui qui suis: cela comprend tout. Il est; ne lui cherchons point d'autre nom, ne lui cherchons point d'autre grandeur, ne lui cherchons point d'autre félicité, ne lui cherchons point d'autre perfection. Il est; il est. Et non-seulement il n'y a point d'autre Dieu que lui, il n'y a point d'autre grand que lui, il n'y a point d'autre Très-Haut que lui; mais tout ce qui est n'est que par lui, n'est qu'en lui, n'est rien devant lui. Il est l'Etre suprême, l'Etre infini, l'Etre indépendant, l'Etre nécessaire. Il est, et il ne peut pas ne pas être, et il ne peut pas être plus qu'il est, et il ne peut pas être moins qu'il est, et il ne peut être que ce qu'il est. Il est; il a en lui-même son origine sans origine. Il est, et il n'a pas été fait, et il ne peut non plus perdre de ce qu'il est, que perdre l'être même. L'Etre; l'immensité de l'être, ayant en lui la possibilité de tous les êtres à l'infini et à l'infini. L Etre, ayant en lui la source et la plénitude de l'être, et tout ce qui est hors de lui ne pouvant être lui, comme tout ce qui est en lui ne peut être que lui, c'est-à-dire Dieu. Tout ce qui est hors de lui n'est que l'écoulement, la participation, la communication de son Etre, qui demeure toujours dans la même plénitude. L'Etre, ayant en lui, avec le fond et la forme de tous les êtres, une fécondité qui répand l'être et diversifie à l'infini la manière d'être dans la nature et dans le même être; l'Etre, ayant en lui une fécondité qui lui fait produire éternellement de son sein ce qui est égal à lui, et avec cet égal, produire ce qui est égal à l'un et à l'autre : c'est le mystère de ce jour dont nous vous donnerons bientôt une idée.

Je suis; cela suffisait, et rien n'aurait été que moi, si je ne l'avais voulu. Je suis, et mon être domine tellement tout dans la nature que rien n'est que parce que je le veux, rien n'est qu'autant que je le veux, rien n'est qu'en la manière que je le veux. Me retirant de mes créatures, moi qui suis l'Etre, elles retomberaient dans le néant d'où ma volonté les a tirées. Ici, mes frères, abîmés dans notre néant, prosternés contre cette terre d'où Dieu nous a tirés et où nous devons rentrer; tremblants devant cette puissance qui retire de nous l'être au moment qu'elle veut, et nous ne sommes plus, il faut crier à Dieu : A vous, gloire; vous êtes. Et nous qui sommes par votre volonté, par votre puissance, par votre bonté, nous sommes devant vous comme si nous n'étions pas. Nous sommes, nous paraissons même quelque chose de grand au milieu des hommes, et comparés aux autres hommes; et devant vous nous ne sommes pas. Grands esprits, savants, riches, les premiers dans notre ordre; princes, rois, les premiers dans le monde, les seconds après vous, nous nous perdons dans l'infinité de votre être, heureux d'exister en vous

après notre mort et de nous retrouver heureux en vous dans les siècles des siècles, qui sont vos années qui ne finissent point. Grands par l'élévation où vous les avez mis, ô Dieu! vous leur dites vous-même : *Vous êtes des dieux*. Mais en leur disant : Vous êtes des dieux, vous les dominez de toutes parts. Mais en leur disant : Vous êtes des dieux, vous ajoutez : *Mais vous mourrez comme les enfants des hommes; vous retournerez dans votre néant quand je vous le dirai*. Vous viendrez à moi me rendre compte de vos jugements et d'avoir fait les dieux sur la terre, quand je vous appellerai.

SECONDE PARTIE.

Dieu est un; car ou il est un et seul Dieu, ou il n'est point du tout : *Aut unus, aut nullus*. (TERTULL.) Si c'est une chose glorieuse pour notre religion que de voir avec quelle force et quelle lumière nos pères ont prouvé aux païens que ce qu'ils appelaient leurs dieux n'étaient rien ou n'étaient que des démons; qu'il n'y avait et n'y pouvait avoir qu'un Dieu, qui est celui des chrétiens; c'est une chose bien humiliante pour le genre humain de voir combien il a fallu de temps pour détromper les hommes des fausses divinités, combien il a fallu employer de raisonnements pour les désabuser de cette multitude de dieux. Enfin n'a-t-il pas fallu recourir à la confession de ces mêmes divinités contre elles-mêmes, faire avouer à ces dieux de toutes les façons qu'ils n'étaient tous que des usurpateurs du nom de Dieu et des voleurs de la Divinité? *Furantur Divinitatem*, comme s'exprimait Tertullien.

Il est honteux, en effet, d'avoir adoré si longtemps à la place du seul Dieu, du Dieu saint, du grand Dieu, du Dieu vivant, tous ces dieux morts, tant de dieux et de tels dieux. Dieux risibles et méprisables; dieux méprisables en ce que les plus considérables d'entre eux, le premier à leur tête, n'étaient que des hommes d'une origine connue et toute nouvelle, des hommes enterrés hier comme des morts et encensés aujourd'hui comme des dieux. Dieux méprisables, n'y ayant aucun d'entre eux, qui en cela même qu'on lui attribuait singulièrement ou en quoi il avait excellé, l'éloquence, la bravoure, la science, etc., ne fût inférieur à de certains hommes dont on n'avait pas jugé à propos de faire des dieux. Dieux méprisables, qui n'étaient dieux que dans leurs temples, qui ne l'étaient que dans un certain pays, qui ne l'étaient que pour une seule famille, qui ne l'étaient que pour un dixième ou pour un vingtième dans les petites choses sur lesquelles on les préposait.

Dieux risibles et méprisables, qu'on ne pouvait pas craindre, parce qu'on les avait faits et qu'on pouvait les détruire; qu'on ne pouvait pas aimer, parce qu'ils étaient ou vicieux ou malfaisants; qu'on ne pouvait pas révérer, parce qu'on connaissait leurs passions et leurs faiblesses. Dieux qu'on ne pouvait pas estimer, parce qu'on les avait faits pour des sujets trop frivoles ou qu'ils étaient préposés sur des choses trop basses; qu'on ne pouvait pas invoquer avec confiance, parce qu'on voyait qu'ils avaient plus besoin des hommes que les hommes n'avaient besoin d'eux; à qui on ne pouvait pas obéir par religion, parce qu'on croyait que, jusqu'au grand Jupiter, ils obéissaient tous eux-mêmes au destin.

Dieux, à qui on ne pouvait pas s'assujettir de bonne foi, parce qu'on voyait qu'ils étaient eux-mêmes dans la puissance de César et du sénat; dont on ne pouvait ni entendre les leçons ni prendre les exemples, parce qu'on savait qu'ils n'avaient eux-mêmes ni écouté la raison, ni suivi la vertu. Dieux d'autant plus méprisables, que souvent on les avait faits d'un vieux et inutile tronc, et qu'on pouvait les convertir, trop vieux et trop usés, en quelque meuble plus utile, ou en un vase d'ignominie. Dieux, bien plus capables d'exciter la pitié et la colère que la religion et le respect, quand on entendait chanter leurs divisions, leurs jalousies, leurs haines, leurs querelles dans le ciel; qu'on les voyait, ou jetés sur la terre en punition de leurs crimes, ou y descendre d'eux-mêmes par la violence de leurs passions, et y faire un personnage également indigne et ridicule. Dieux enfin, qui par ces histoires qu'on faisait d'eux, avaient encore plus à se plaindre de leurs zélés adorateurs que des chrétiens leurs ennemis.

Nos premiers chrétiens triomphaient sur cette multitude de Dieux qui embarrassaient l'Olympe et surchargeaient la terre; sur cette distribution de leurs offices, sur cette préférence dans le choix qu'on en faisait, et dans les honneurs qu'on leur rendait. Je ne puis pas vous les nommer tous, disait Tertullien, ils sont en trop grand nombre : nouveaux, anciens, grecs, barbares, romains, étrangers, captifs, vaincus; dieux des villes, dieux des campagnes; dieux des jardins, mâles, femelles, dieux de l'agriculture, dieux de la guerre, dieux des arts, dieux des sciences, dieux du ciel, dieux de la terre, dieux des enfers; dieux reconnus par force, dieux jetés dans la foule et laissés sans honneurs; trois cents dieux sans tête sous le nom de Jupiter. Mille masses informes, et autant de figures risibles sous le nom des plus grandes déesses.

Ce jeu et ces railleries de nos graves auteurs n'étaient, vous le comprenez, que pour en venir à cette sérieuse, à cette grave et première vérité : un Dieu; et il ne peut y en avoir qu'un : *Aut unus, aut nullus*. Un Dieu, voilà ce que nous adorons : *Quod colimus, Deus unus est*. (*Apol*. c. 10.) Un Dieu véritable, un Dieu grand; et il n'est véritable, il n'est grand que parce qu'il est un : *Ideo verus et tantus est Deus*. Un Dieu infini dans son être, infini en majesté, infini en puissance, infini en sagesse, infini en bonté; et il n'est ainsi infini en lui-même, il n'est infini dans tout ce qu'il est, que parce qu'il est un. Un Dieu souverainement parfait. cette idée est attachée à celle de l'Être suprême; et il n'est souverainement parfait

que parce qu'il est un. Un Dieu en qui est la souveraine paix, le souverain bonheur : et il n'est souverainement tranquille, souverainement heureux que parce qu'il est un. La religion nous fait entrer tout d'un coup dans cette première idée de Dieu : mais la raison elle-même nous entraîne de tout son poids à l'unité de Dieu, et nous éloigne de la même force de la multitude des divinités. Tout répugne à la pluralité des dieux, comme au défaut et à l'infirmité en Dieu. Tout va à l'unité, comme à l'excellence et à la perfection de la divinité.

Descendons aux choses humaines pour remonter ensuite aux choses divines. Deux inventeurs du même art, deux fabricateurs du même ouvrage, deux docteurs d'une même science, deux législateurs dans une même république, deux rois dans un même pays, deux seigneurs dans une même terre, deux possesseurs d'un même bien, deux maîtres dans une même maison; qu'est-ce que la raison, quand elle se consulte un peu, et qu'elle regarde à l'expérience, conçoit de plus défectueux et de moins dans l'ordre? Qu'est-ce qu'elle voit de plus faible et de plus sujet à toutes sortes d'inconvénients? Ce sont les passions, dira-t-on, qui dans les hommes ne peuvent souffrir cette pluralité; mais dans la Divinité il n'y a point de passion. Mais qu'y a-t-il qui puisse moins être séparé de Dieu que l'amour de sa propre excellence? Or cet amour de sa propre excellence peut-il subsister, peut-il jouir de lui-même quand il y a hors de lui une égale excellence? Dans l'homme, quand il veut faire le Dieu, cet amour de sa propre excellence souffre-t-il une autre excellence? souffre-t-il un autre Dieu? Vanité dans l'homme; vérité en Dieu.

Remontons aux choses divines. Plusieurs dieux auront créé le monde, en auront arrangé l'économie et le gouverneront ensemble? Deux créateurs du ciel et de la terre, après avoir concouru dans la même idée, sans que l'un ait pensé le premier, sans que l'un ait mieux pensé que l'autre, parfaitement uniformes dans l'exécution, parfaitement unis de volonté et d'action? Deux créateurs de l'univers, sans que l'un ait plus mis du sien que l'autre, ce qui ferait l'un plus créateur, et l'autre moins? Deux créateurs de l'homme sans que l'un ait pensé à mettre dans l'homme quelque chose de particulier, quelque chose de plus vif pour lui; ce qui serait un Dieu plus adoré; un Dieu plus aimé, et l'autre moins; l'imagination d'un poëte accoutumé aux fictions sur la divinité pourrait aller jusque-là; mais la raison ne souffrira pas cette idée. Deux rois des siècles, assis sur le même trône pour gouverner un seul monde, se le partageront-ils en deux portions parfaitement égales? Que sera l'un dans le partage de l'autre? Tout au plus un Dieu subalterne. Retiendront-ils le gouvernement du monde, en commun? mais cela dans le cours des siècles se passera-t-il sans entreprise l'un sur l'autre, sans jalousie l'un contre l'autre, sans prendre quelquefois des partis différents? Un maître dans le monde, s'écrie un grave auteur, qui par sa parole fait tout ce qui est, le gouverne par sa sagesse, le soutient par sa puissance : ***Mundi unus rector, qui universa quæcunque sunt, verbo jubet, ratione dispensat, virtute consummat.*** (*De van. idol.*) Deux êtres éternels, ne tenant rien l'un de l'autre, souverainement indépendants l'un de l'autre, chacun concentré dans sa divinité, qui pourront dire chacun à part : ***Je suis celui qui suis :*** Quelle absurdité! Mais comment pourront-ils dire : ***Je suis, et il n'y a que moi de Dieu?*** Et ôtez à Dieu le pouvoir de dire cette parole : ***Je suis celui qui suis;*** de pouvoir, selon cette parole, être seul Dieu, vous lui ôtez son singulier caractère, vous lui ôtez ce qui le fait Dieu.

Qu'on prenne bien la pensée des habiles du paganisme, touchant la Divinité; elle se réduit tout entière à l'unité de Dieu. L'erreur, toujours appuyée sur quelque vérité, bâtit ici sur la première vérité, qui est demeurée au fond des esprits, d'où les philosophes l'ont tirée, mais couverte des nuages du paganisme, qui ne pouvaient se dissiper entièrement que par l'Evangile. L'opinion commune des peuples était qu'il y avait un Dieu, et vous en savez le nom, plus grand et plus puissant que les autres, qui était comme le prince et le roi de l'Univers : *Conceditis de æstimatione communi, aliquem esse sublimiorem et potentiorem velut principem mundi.* (*Apol.*, c. 24.) Mais ceux qui philosophaient sur la nature de Dieu allaient plus loin. Ils pensaient qu'à un seul Dieu appartenait la puissance souveraine, qu'il en commettait seulement les fonctions à tous les autres dieux, lesquels par là n'étaient plus que les officiers et les ministres de cette seule et grande Divinité, et non pas des dieux eux-mêmes : *Ut imperium summæ dominationis esse penes unum, officia ejus penes multos velint.* (*Ibid.*) C'est, continue Tertullien, ce que Platon voulait enseigner au monde, lorsqu'il a écrit que Jupiter est dans le ciel accompagné d'une armée de dieux et de démons. Corrigeons l'erreur, et retenons la vérité; un seul Dieu, mais qui avait besoin, son action ne pouvant s'étendre à tout, d'être soulagé par des subalternes à la manière des rois de la terre; voilà le paganisme raisonné, et c'était le christianisme mal entendu. Un seul est Dieu; voilà la vérité! Des dieux subalternes dont le grand Dieu avait besoin pour être soulagé dans ses fonctions : voilà un rayon de la vérité à travers l'erreur et les fables du paganisme.

Béni soyez-vous à jamais, ô mon Dieu! qui avez préparé le monde à cette grande et pleine lumière de votre Evangile, par ce rayon que vous en aviez laissé dans les ténèbres même de l'idolâtrie; qui avez fait luire tout à fait sur nous la lumière de votre visage quand votre Fils a paru sur la terre; qui vous êtes alors retracé dans nos esprits, pur esprit, seul Dieu, entièrement séparé dans votre nature de Dieu, de tout ce qui a porté et de

tout ce qui pourrait encore porter ce nom! Seul Dieu, qui, faisant tout et pouvant tout, associez à votre action, quand il vous plaît, et en la manière qu'il vous plaît, des hommes d'un grand nom sur la terre, des intelligences supérieures dans le ciel; esprits administrateurs, portant vos ordres, exécutant vos arrêts, toujours présents devant votre trône, la vue attachée sur vous pour partir au premier signe de votre volonté; ministres, honorés de cette fonction; pures créatures ne participant en rien à la nature divine, et au contraire toujours prêts à dire avec Michel leur prince : *Qui est comme Dieu?* Toujours armés de cette parole pour terrasser l'orgueil de celui d'entre eux qui avait osé dans sa pensée s'élever jusqu'à votre trône.

TROISIÈME PARTIE.

Un Dieu, un seul Dieu, qui est le Seigneur ; voilà ce qu'Israël entendait tous les jours, ce qui était à la tête des livres saints, et c'était le fonds de la religion ancienne ; voilà ce qui rendait les Juifs, adorateurs du vrai Dieu, le peuple de Dieu, pendant que toute la terre adorait les idoles et servait le démon. Quand l'Evangile, dans la plénitude de sa lumière, même lumière cependant que la loi, vient nous montrer dans l'Etre divin, toujours un et indivisible, un Père Dieu, un Fils Dieu, un Saint-Esprit Dieu : trois personnes en Dieu, mais non pas trois dieux ; trois personnes, dont chacune est le Seigneur ; mais non pas trois Seigneurs ; trois personnes toutes-puissantes, trois personnes éternelles, mais non pas trois Tout-Puissants et trois Eternels; non pas trois noms de Dieu seulement, mais trois personnes en Dieu, inséparables l'une de l'autre, et en même temps réellement distinctes, montrées dans tout l'Evangile avec cette distinction personnelle.

Une même divinité, une même essence, une même substance. Je crois un Dieu. Suivons : Un Père, un Fils, un Saint-Esprit. Le Père, parfait; le Fils, parfait; le Saint-Esprit, parfait. Chacun unique en son genre; chacun unique en son ordre; et cela ne fait qu'une même chose souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un même culte, une même adoration. Au dehors, une même action indivisible, et dès là un même Créateur, un seul Seigneur de toutes choses. Au dedans des relations réciproques, mais différentes. Le Père engendre, et n'est pas engendré. Le Fils est engendré, et n'engendre pas. Le Saint-Esprit est produit du Père et du Fils, et il ne produit pas. Il reçoit du Père, il reçoit du Fils; il est l'Esprit du Père et du Fils, et il n'est pas engendré, et il n'est pas Fils. Voilà ce qui nous a été révélé : et nous le croyons, et nous le comprenons en partie.

En Dieu, un Fils de Dieu ; vrai Fils, en ce qu'il est de la même substance que son Père, Dieu de Dieu; comme un Fils homme, est vrai Fils en ce qu'il est de la même substance que son Père, homme de l'homme. Un fils de Dieu enfanté, né de Dieu; non pas comme l'homme est enfanté et né de l'homme. Un père, ainsi père, est-il père? Un fils, ainsi fils, est-il fils? Génération humaine! ôtez-vous de devant nos yeux pour pouvoir raconter, en la manière qu'il nous est donné, comment Dieu est Père, et comment Dieu est Fils. Moi, qui fais enfanter les autres, dit la nature divine, ne pourrais-je pas enfanter moi-même? Moi, qui enfante tout au dehors, qui fais enfanter des hommes semblables aux hommes, ayant en eux la plénitude de la nature d'homme, n'enfanterais-je pas en moi-même et de la même manière? *Nunquid ego, qui alios parere facio, ipse non pariam : dicit Dominus?* (*Isai.*, LXVI, 9.) Je serai donc stérile moi seul, pendant que par ma vertu tout est fécond? *Si ego qui cæteris generationem tribuo, sterilis ero?* Cette fécondité, par la richesse d'une nature parfaite et qui ne serait pas si elle n'était pas féconde, n'est pas une chose indigne de Dieu. Cette communication de soi-même par abondance et par plénitude, est d'une nature souverainement heureuse; elle en est la propriété, et cela ne passe pas absolument notre compréhension. Mais que peut produire dans son fond cette nature féconde, ou ce Dieu fécond par nature, si ce n'est un autre soi-même, un fruit qui sort d'un sein éternel, éternel comme le sein qui le porte et qui l'enfante? conçu parfait, naissant aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu? Un Fils qui sort de Dieu et de sa substance, de même substance, de même nature, Dieu comme son Père, qui en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; comme l'enfant sort du sein de son père avec la même substance, la même nature; comme le Fils sort de son Père, être raisonnable d'un être raisonnable. Homme de l'homme, vrai homme de vrai homme; et ce n'est que par cette communication de tout l'être de son Père, qu'il est vrai Fils, qu'il est propre fils, qu'il est fils parfait. Né de la substance divine et l'empreinte qui, sans rien ôter à celui de qui il prend, a pris la substance tout entière : voilà le Fils de Dieu semblable à son Père. La nature glorieuse, l'éclat et la splendeur de cette gloire; voilà le Père et le Fils coéternels. Le Fils qui sort du Père, comme le rayon sort du soleil, sans que le soleil puisse retenir ce rayon, sans que le soleil puisse être un moment sans cette éclat; Dieu et sa pensée, et la perpétuelle et l'éternelle connaissance qu'il a de lui-même : voilà la perpétuelle et éternelle génération du Fils; voilà le Père et son Verbe. Le Père aime le Fils en l'engendrant de son sein; le Fils aime le Père en sortant de ce sein divin; et du Père et du Fils s'aimant mutuellement et nécessairement, sort le Saint-Esprit, amour mutuel du Père et du Fils, de même substance qu'eux, inséparable d'eux, éternel comme eux; un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même

Dieu Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Qui nous racontera cette procession? Ce n'est pas une génération. Le Fils est unique; le Saint-Esprit l'est aussi dans son genre, parce qu'il est parfait; mais il n'est pas engendré. Il procède du Père et du Fils; voilà tout ce que Dieu nous a révélé là-dessus. Tout le reste est demeuré dans son secret, jusqu'au jour de la pleine manifestation de l'être de Dieu, et de la manière dont Dieu est un en trois personnes réellement distinctes et parfaitement égales.

Voilà, mes frères, cette Trinité sainte, que nous adorons, cette Trinité que nous servons, cette Trinité à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême. Voilà ce que Dieu nous a révélé du mystère de l'Etre divin; et il faut croire ce que Dieu dit de lui-même, quand nous le comprendrions moins, quand nous ne pourrions ni nous le faire entendre à nous-mêmes, ni l'expliquer aux autres; quand il demeurerait pour nous tout à fait incompréhensible, et que nul homme n'en pourrait parler. Il faut croire tout ce que Dieu dit, le croire comme il le dit, quand nous n'en connaîtrions pas la raison et que nous n'en verrions pas des exemples. *Cui magis de Deo, quam Deo credam?*

Mais Dieu ne s'est pas laissé ici lui-même sans témoignage dans l'homme même, et ce témoignage a frappé les plus grands esprits. Nous portons en nous l'image de l'adorable Trinité. Ouvrons les yeux sur nous-mêmes, écoutons-nous, entendons-nous nous-mêmes et nous comprendrons ce qu'il y a de plus incompréhensible en Dieu, par ce qu'il y a en l'homme de plus compréhensible et comme de visible. Nous sommes, nous entendons, nous voulons. Nous sommes, nous nous connaissons, nous nous aimons : trois choses réellement distinctes dans notre âme, qui ne font cependant qu'une même âme. C'est là, dans notre être, dans notre manière d'être, dans nos différentes manières d'être si réellement distinctes, qui ne sont cependant qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance modifiée différemment; c'est là, dis-je (quoique d'une manière imparfaite et défectueuse, parce que nous sommes des hommes), une représentation bien marquée de la distinction dans les trois personnes, qui n'ôte pas l'unité de cet être divin; qui, en différentes manières d'être, est une même substance, un même être, un même Dieu.

Etre, entendre, vouloir. Etre, se connaître, s'aimer soi-même. Ces trois choses bien ordonnées en nous et ramenées à la perfection de notre création, exprimeront et représenteront mieux la Trinité sainte et parfaite. Etre, nous connaître, nous aimer comme nous croyons, et comme nous savons que dans le ciel nous serons, que nous connaîtrons ce que nous sommes, que nous aimerons ce que Dieu aura fait en nous : c'est dans l'homme heureux et glorifié, l'image de la Trinité souverainement heureuse et glorifiée en elle-même. O mon Dieu! élevez-nous en haut, élevez-nous plus haut, élevez-nous au-dessus de nous, et nous pénétrerons davantage dans ce profond secret de votre nature divine, sur lequel nous avons osé porter notre pensée, sur lequel nous avons arrêté nos regards, parce que vous nous l'avez révélé, et qu'il faut que l'homme vivant s'applique à connaître ce que vous lui proposez à croire. Oh! combien est désirable cette lumière de Dieu, où nous verrons la lumière! Nous y verrons à découvert ce mystère, qui maintenant exerce notre foi; et dans cette vue à découvert, nous qui aurons cru sans voir, nous célébrerons avec tous les esprits bienheureux le trois fois Saint. Nous y recevrons cette impression de votre gloire, qui est, ô très-sainte Trinité! votre image renouvelée et achevée en nous; et cette image elle-même vous glorifiera, Trinité adorable! aux siècles des siècles.

Ecoutons maintenant les contradicteurs de ce mystère. Ou plutôt, qu'ils nous écoutent eux-mêmes, parce qu'ils combattent la raison, au lieu que nous combattons pour elle, en soutenant la révélation. Les opinions judaïques étaient entrées dans l'Eglise dès les premiers temps, avec de certains Juifs qui y entrèrent ou de bonne foi ou par hypocrisie. Instruits par ces faux chrétiens, et peut-être eux-mêmes, races de pharisiens, les premiers hérétiques qui nièrent la divinité de celui qui est appelé par tout le Fils de Dieu, ou plutôt, ce Fils de Dieu, selon la force du texte, la nièrent sur cette pensée judaïque, que l'unité de Dieu ne souffrait pas que Jésus-Christ fût vraiment Dieu. Ainsi la pluralité des personnes était confondue avec la pluralité des dieux, qui a toujours effrayé les esprits raisonnables, et a toujours paru un monstre dans le christianisme. C'est sur ce fondement que le mystère de la Trinité, fut bientôt attaqué directement. Un Praxeas, un Noëtus, parurent les premiers. Un Sabellius, entre les autres, se signala : il fit un grand nombre de disciples. Les unitaires de nos jours ne peuvent pas le désavouer pour leur père, ils ne trouveront pas de plus belle origine.

Le mystère de la Trinité avait toujours été cru dans l'Eglise et toujours enseigné, quant à la substance ; mais comme il arrive toujours, à l'occasion de l'hérésie, le fond de ce mystère fut plus développé, et la foi en fut fixée par des termes exacts et des idées précises. Les siècles suivants ont cru ce mystère, et l'ont enseigné de la même manière. Mais une si belle et si longue tradition n'est pas une raison de croire, pour des gens dont l'esprit et le dessein formel est de supprimer dans la religion tout ce qui passe les sens : ce qui comprend tous les mystères, et la Trinité est à la tête. Ils respectent encore les Ecritures, du moins ils en font semblant; mais ils en ont réservé l'interprétation au sens humain, à l'exclusion formelle de la tradition qui ne les embarrasse pas, et qu'ils font semblant de mépriser, ne pouvant l'expliquer. Je le veux pour cette fois; et les Ecritures sont en effet si claires sur ce point, qu'elles peuvent souffrir d'être interprétées

par elles-mêmes. Il y a quelque chose de plus obscur dans les anciennes; la clarté des nouvelles y suppléera, et les unes expliqueront les autres. Entendons donc ici les Ecritures.

Quel est cet autre lui-même avec qui Dieu parle, avec qui il arrange son projet, quand il se propose de faire l'homme : *Faisons l'homme;* si ce n'est sa parole, son idée, sa sagesse, son conseil, ce Verbe en un mot de qui nous disons avec saint Jean : *Au commencement le Verbe était*, *le Verbe était en Dieu, le Verbe était avec Dieu comme personne séparée, et le Verbe était Dieu.* Qu'est-ce que cette parole? *Voilà donc Adam qui a été fait* COMME UN DE NOUS, si on ne l'entend de plusieurs personnes dans la nature divine? Comme un de nous : comme le Père à qui la toute-puissance est attribuée, comme le Fils à qui la science et la sagesse sont données pour attribut singulier : *Comme un de nous.* Qu'est-ce que cette sagesse, qui est la science même de Dieu, la directrice de ses ouvrages? Qu'est-ce que cette sagesse *conçue, enfantée;* qui cependant *est éternelle*, avant tous les temps : si ce n'est ce *Verbe*, *qui au commencement était;* sortait de Dieu, *et était en Dieu*, et était avec Dieu *réglant toute chose*, faisant le monde avec son Père, mais comme *en se jouant*, c'est-à-dire, ne faisant autre chose que d'en présenter l'idée à son Père, et dire avec lui : Que le monde soit fait? Et cette même sagesse assistant au trône et coopératrice de Dieu dans le gouvernement du monde, ainsi que dans la création, est-ce encore autre chose que ce *Verbe par qui tout a été fait?* que ce *Fils de Dieu par qui Dieu a fait les siècles?*

Le Sage demande le nom de Dieu et le nom de son Fils. Les enfants de Dieu sont les anges : ce sont les hommes par la création, par la protection singulière qu'il leur donne, par les grâces qu'il leur fait. Mais le Fils en ce nombre singulier, c'est un vrai Fils, le propre Fils, le Fils unique engendré de la substance du Père, né de son sein; et le Fils est nécessairement distingué de son Père. Le nom du Fils de Dieu, que le Sage cherche ici, n'est autre chose que cette génération éternelle dont Isaïe dit : *Qui la racontera?* Et cette génération, si elle ne se raconte pas, si on ne se l'explique pas bien à soi-même, on sait qu'elle est très-réelle et très-véritable : on le sait par la parole expresse de Dieu, sur laquelle il faut croire les choses même qu'on ne peut pas raconter. Il est Fils : comment l'est-il? Il l'est : et tout fils a un père; et la distinction est nécessaire entre le père et le fils. Il est le Fils de Dieu et ce fils de Dieu du Sage, se trouve dans ce Verbe de saint Jean, qui était en Dieu, et qui était en même temps Dieu; Fils de Dieu, personne distincte de celle de son Père.

Ouvrez l'Evangile de saint Jean, et voyez si le Verbe n'y est pas annoncé, n'y est pas montré partout clairement comme personne distincte en Dieu, ainsi que comme Dieu lui-même. *Le Verbe était en Dieu*, le Verbe *était avec Dieu*, et traduisant naturellement, *le Verbe était chez Dieu*, c'est-à-dire dans son sein, comme un enfant est dans le sein de sa mère, distingué de sa mère; comme un fils est dans la maison de son père, distingué de son père. Mon Père et moi nous sommes un; qui me voit, voit mon Père. Comment peut être plus clairement exprimée et l'unié dans la Divinité, et la distinction des personnes dans la nature de Dieu? Cette unité et cette distinction sont-elles encore assez marquées dans ces deux autres passages? Mon père travaille jusqu'à présent, et moi je travaille aussi. Ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement.

Avec l'assistance de la Sagesse éternelle dans la création de l'univers, on y voit un Esprit du Seigneur, coopérateur de cette œuvre, concréateur, qui fait éclore des eaux tout ce qui y a vie. Quand on dirait que c'est le vent ou l'air agité, c'est le même vent de l'Evangile qui souffle où il veut, et qui est la figure expresse du Saint-Esprit. Quest-ce dans la Sagesse que cet Esprit unique, auteur de la grâce, diversifiant ses grâces, bienfaisant, aimant les hommes, qui peut tout, qui voit tout, qui embrasse en soi tous les esprits? *Le Seigneur m'a envoyé, et son esprit*, dit Isaïe; Esprit distingué du Seigneur, mais qui est aussi le Seigneur qui envoie lui-même comme le Seigneur les ministres et les coopérateurs de son œuvre.

Il ne paraît pas autrement dans l'Evangile, et dans saint Paul, et dans l'*Apocalypse* de saint Jean. La souveraine vertu de Dieu, dispensateur des dons du ciel, instigateur de toutes les bonnes pensées, auteur de tout l'intérieur de l'homme chrétien, sanctificateur des âmes, consommateur de l'œuvre de Dieu; Dieu qui remet les péchés, qui inspire les prophètes, qui enseigne tous les prédicateurs de la vérité; qui fait tous les justes, tous les enfants de Dieu; habitant dans leur cœur comme dans son temple, y répandant la grâce et la charité, avec lui-même qui en est la source; Esprit du Père et du Fils, envoyé du Père et du Fils pour faire ce que Dieu seul eût pu faire, ce qui est propre à Dieu, tout cela désigne clairement son égalité avec le Père Dieu, son égalité avec le Fils Dieu et en même temps un troisième en Dieu.

Une chose dans l'Eglise renferme la foi de la Trinité, et l'exprime sans ambiguïté : c'est notre consécration au Père, au Fils et au Saint-Esprit dans le baptême. Un des trois ne peut pas être Dieu que les autres ne le soient : l'égalité est trop bien exprimée. Ce ne peuvent pas être ici trois noms : les personnalités (le terme est du mystère), y sont trop expressément marquées. L'un ne peut pas être créature, les deux autres étant Dieu; et la créature humaine refuserait avec raison d'être consacrée à la création et à un conserviteur.

Etablissons la vérité d'un seul passage, et la Trinité dans l'unité se trouvera écrite

dans saint Jean en caractères aussi clairs que le soleil. *Trois rendent témoignage dans le ciel; et ces trois sont une même chose : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit.* Nous ne voulons rien dissimuler, mais qu'on ne chicane point. Ces paroles ne se touvent point dans plusieurs exemplaires, elles ne sont point dans plusieurs Pères grecs et latins; mais saint Jérôme assure qu'elles se trouvaient de son temps dans les anciens exemplaires grecs, et il se plaint amèrement de certains interprètes infidèles (les Ariens sont assez reconnaissables à ce trait) qui les avaient retranchées dans les exemplaires latins. Saint Jérôme les a lues, et quel témoin? et quel critique que saint Jérôme? Après saint Jérôme, ce passage se trouve dans cette cébèbre confession de foi de toute l'Eglise d'Afrique au roi Hunéric; il y est est employé en preuve de la Trinité, il y est allégué comme incontestable et reconnu même par les hérétiques. Bien longtemps avant saint Jérôme, ce passage se trouve expressément et nommément cité dans deux endroits de saint Cyprien, et la dernière édition de ce Père, faite hors de l'Eglise catholique, l'avoue elle-même. Or, selon les règles d'une critique sage et judicieuse, un passage positif, allégué de son temps et par des auteurs d'un si grand nom, subsiste malgré les omissions des temps postérieurs, dont les raisons sont visibles. Ajoutons avec tous les judicieux critiques, qu'il manquerait certainement quelque chose à cet endroit de saint Jean, si on en retranchait ce passage. Reconnaissons donc avec saint Jean et confessons avec toute l'Eglise, *Trois qui sont une même chose : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit*, et c'est là un seul Dieu, le seul Dieu vivant et véritable, dont la connaissance est la voie de la vie éternelle. Faisons taire ici le sens humain, et n'écoutons la raison qu'autant qu'elle nous dit, que, contre toutes les pensées de l'homme, contre tous les raisonnements d'une vaine et trop subtile philosophie, il faut croire ce que Dieu dit de lui-même : *Cui magis de Deo, quam Deo credam?* Croyons, et adorons. Adorons et aimons; nous avançant par l'amour dans l'intelligence de ce mystère, le principal objet de la foi de l'Eglise, et le perpétuel objet de l'amour des saints. Avançons dans la connaissance de Dieu et dans la piété envers la sainte Trinité, nous souvenant que nous sommes consacrés dans tout notre être, que nous sommes consacrés pour le temps et pour l'éternité à cette sainte et adorable Trinité, au Père Créateur, au Fils Rédempteur, au Saint-Esprit Sanctificateur. Servons le Père en recherchant en toutes choses sa volonté, bonne, sainte et parfaite; honorons le Fils en obéissant à sa Loi, et suivant ses exemples; glorifions le Saint-Esprit en nous conservant purs d'esprit et de corps, en correspondant à sa grâce; servons la sainte Trinité sur la terre; afin que cette sainte et adorable Trinité, à qui seule appartient la gloire, et qui peut seule glorifier la créature raisonnable faite à son image, nous glorifie en elle dans le ciel aux siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXVII.

Pour le jour de la Trinité.

SUR LES ATTRIBUTS DE DIEU.

Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur: sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. (*Rom.*, I, 20.)

Les grandeurs invisibles de Dieu, et même sa puissance comme éternelle et sa divinité, sont devenues visibles par la tion du monde, et se font connaître par ses ouvrages.

C'est ainsi que Dieu, qui n'a pas voulu se laisser sans témoignage, et sans un témoignage éclatant dans la nature; qui n'a pas voulu que ceux qui chercheraient à le connaître pussent trouver une excuse, ou dans le silence que garderaient tous les êtres à son sujet, ou dans l'obscurité qui l'environne, ou même dans une entière invisibilité où il se serait caché à cause de sa majesté, s'est annoncé lui-même, s'est peint lui-même, s'est montré lui-même dans les beaux ouvrages de ses mains. C'est ainsi que ce magnifique Créateur de l'univers, singulièrement admirable dans de certains ouvrages, ne voulant être ignoré d'aucun peuple, si barbare qu'il soit, a mis devant leurs yeux toutes ses grandeurs, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, et a rendu comme visible son invisible divinité, par l'éclat dont il a orné les cieux, et s'est fait entendre par eux jusqu'aux extrémités de la terre, sans que personne ait pu se défendre de cette lumière et ne pas entendre cette voix. C'est ainsi que Dieu a instruit le monde dès le commencement, et a continué depuis de l'instruire touchant sa divinité, par cette harmonie de l'univers, qui ne se dérange point depuis tant de siècles; par cette magnificence des cieux, qui ne s'altère point; par cette beauté de la terre, qui ne s'use point; par cet ordre des temps, qui ne change point; par mille autres merveilles dans la nature, qui n'ont cessé d'être des miracles aux yeux des hommes, que parce que les yeux des hommes y sont accoutumés. C'est ainsi, dis-je, que Dieu se montre dans ces merveilles de la nature : en sorte que ceux, ou qui ne l'ont pas connu à ses ouvrages, ou qui, l'y ayant vu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais ont adoré au lieu de lui, seul Dieu, tant de dieux, et ont servi la créature au lieu du Créateur, sont également inexcusables, comme l'ajoute saint Paul, et seront justement punis.

Mais s'il est difficile de ne pas reconnaître Dieu dans toute la nature, et qu'il nous paraisse absurde aujourd'hui que les hommes aient autrefois cru tant de dieux et de tels dieux, il fallait, avouons-le, une autre lumière que celle qui sort de la magnificence des cieux et de la beauté de la terre réunies, pour nous faire voir en Dieu, nécessairement seul et un, trois personnes réellement distinctes et entièrement semblables. Il fallait une autre voix que celle des êtres créés et du monde gouverné avec tant de sagesse, pour faire entendre à tous les peuples de la

terre ce mystère que Jésus-Christ a révélé plus clairement à son Eglise, que ses apôtres ont enseigné dans toute la terre, et que toute la terre a cru comme le principal point de la foi chrétienne. Mais si la première proposition du mystère de la Trinité étonne l'esprit humain et le révolte en quelque sorte, et que d'abord on n'en trouve aucune trace dans la nature, l'homme, s'il se cherche et s'il se voit lui-même, ne trouve-t-il pas en lui-même ce mystère comme tout écrit et tout gravé? L'homme, existant, se reconnaissant, s'aimant lui-même, trois choses très-distinctes entre elles, ne trouve-t-il pas ces trois choses en un seul lui-même? En un seul lui-même, inséparable de lui-même dans ses différentes manières d'être; en un seul lui-même, nécessairement distinct en lui-même par ces trois choses : être, entendre, vouloir, l'homme ne comprend-t-il pas et ne tient-il pas, pour ainsi dire, assez de ce haut mystère pour s'écrier avec David : Je vous connais, Seigneur, et la connaissance que j'ai de vous, et qui est tirée de moi, est admirable : *Mirabilis facta est scientia tua ex me.* (*Psal.* CXXXVIII, 5.) Et s'il y a encore quelque chose d'incompréhensible en vous, à quoi ma pensée n'atteigne pas : *Confortata est, et non potero ad eam*, c'est qu'il y a encore quelque chose d'incompréhensible en moi, où mon esprit ne pénètre point; sans quoi je verrais à plein dans l'image et la ressemblance, qui est moi-même, le divin modèle sur lequel est formée l'âme humaine, ce divin modèle qui est vous-même, un seul et même Dieu en trois choses distinctes entre elles, qui sont en vous trois personnes, sans que la divinité en vous, commune aux trois personnes, soit en vous une quatrième chose. Mais quand le mystère de la Trinité serait tout à fait au-dessus de nos pensées, serait-il de la raison de ne pas le croire? Non, mes frères, et nous ne connaissons pas, si nous pensons ainsi, le véritable usage de la raison. Si, avec ses droits, nous connaissons ses légitimes fonctions et la loi, qui lui est imposée, ou plutôt qu'elle s'impose à elle-même, nous comprendrons que la raison nous conduit à la foi, comme la foi nous conduit à l'intelligence; nous comprendrons que tout ce que nous croyons dans la religion, même au-dessus de la raison, nous le croyons selon la raison, et non pas contre la raison; que nous ne croyons rien dans la religion, même ce qu'il y a de plus incroyable en soi, qu'il ne soit nécessaire et dès là qu'il ne soit raisonnable de le croire; qu'il ne soit raisonnable de le croire par l'autorité de celui qui nous le propose, qui est Dieu, la souveraine Vérité; par les preuves qui établissent la religion tout entière, qui sont des raisons invincibles pour croire dans la religion les points les plus difficiles comme les autres; ceux que nous ne comprenons pas, comme ceux que nous voyons presque de nos yeux.

Pitoyables ou malicieux esprits que les esprits forts! Pitoyables, s'ils ne voient pas qu'ils honorent en eux la raison au lieu de l'outrager, qu'ils la suivent au lieu de s'en écarter, lorsqu'ils croient des mystères si bien prouvés et justifiés en eux-mêmes par toutes les preuves qui justifient la vérité de la religion. Malicieux, si, voyant que la raison les conduit à la foi des mystères par les mêmes raisons qui établissent la religion tout entière, ils dissimulent ce premier principe de la raison, qu'une partie de la religion ne peut pas être fausse et ridicule, quand le tout est si grave et nécessairement vrai. Malicieux, lorsque, séparant nos mystères du fond de la religion, ils s'efforcent de faire entendre, par ce que les mystères ont d'incompréhensible, qu'on a raison de ne les pas croire. Misérable raison humaine, qui ne se contente pas des raisons que la religion chrétienne lui rend de sa foi touchant ce mystère, qui veut voir pour croire, qui veut voir avant le temps de la claire vision et dans les jours de la foi! Misérable raison humaine, qui conduirait l'homme, quand elle est ainsi mal entendue, à ne se pas croire lui-même, ou à se trouver trois hommes, comme elle veut trouver ici trois dieux! Mais je m'écarte du dessein particulier de ce discours : j'y reviens.

Dieu est puissant; Dieu est sage; Dieu est bon. Ou plutôt c'est la puissance, la sagesse, la bonté elle-même; une même puissance, une même sagesse, une même bonté dans une même Divinité. Mais si tout cela n'est réellement qu'un seul Dieu, avec une égalité entière dans les trois personnes divines, la puissance est singulièrement attribuée au Père, la sagesse au Fils, la bonté au Saint-Esprit. C'est donc entrer dans l'esprit de cette fête que de vous présenter ici Dieu puissant, Dieu sage, Dieu bon. C'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous me demandez quel est le nom dont Dieu se glorifie devant les hommes, je vous dirai, ou plutôt, c'est lui-même qui vous dira que son nom est le Tout-Puissant : *Omnipotens nomen ejus.* (*Exod.*, XV, 3.) Mais avant d'entrer dans les puissances du Seigneur, voyons s'il y a quelque chose que Dieu ne peut pas, et pourquoi il ne le peut pas. Dieu ne peut pas, ce qui implique contradiction, qu'une chose ait été et n'ait pas été; qu'une chose en même temps soit et ne soit pas; que le bien soit mal, et que le mal soit bien. La chose est aisée à comprendre, et je n'insiste pas. Dieu ne peut pas ce qui serait une faiblesse et un défaut dans la Divinité. Il ne peut pas faire le mal, y pousser les hommes, l'approuver et l'autoriser, parce que Dieu ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est la sainteté : *Negare seipsum non potest.* (II *Tim.*, II, 13.) Il peut permettre le mal, parce qu'il en sait tirer le bien; que lui seul sait cette juste compensation du bien et du mal, et que lui seul sait les raisons pourquoi il le permet; raisons qui sont toujours bonnes et dignes de Dieu. Il peut, mais sans jamais inspirer la malice, permettre le mal par une justice qui

a une infinité de causes, et souvent pour des desseins de miséricorde. Dieu ne peut pas manquer de récompenser les bons et de punir les méchants, quand le temps de la récompense et des châtiments, quand le temps des uns et des autres sera venu, parce que Dieu ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est la souveraine Justice, la règle et la source de la justice : *Negare seipsum non potest.* Il peut, par des raisons toujours justes, différer ce jugement jusqu'au jour où il jugera les justices mêmes. Il peut maintenant renverser cet ordre du bien fait aux bons, et du mal fait aux méchants, parce que ce n'est pas ici le temps de toute chose, comme s'exprime le Sage. Dieu peut livrer à l'esprit d'erreur ceux qui cherchent à être trompés, ou qui le méritent; mais il ne peut pas tromper lui-même les hommes et les induire en erreur, parce qu'il ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est l'éternelle et l'essentielle Vérité : *Negare seipsum non potest.* Dieu ne peut pas rendre sa parole vaine, ni être infidèle à ses promesses, ni manquer à ses menaces, parce qu'il ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est la suprême Vérité : *Negare seipsum non potest.* Dieu ne peut pas ce qui serait contre la loi éternelle, parce qu'il ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est la Sagesse éternelle, qui a fait ces lois et les a tirées de cette sagesse : *Negare seipsum non potest,* Dieu ne peut pas détruire l'essence des choses. Il peut incliner l'homme au bien, l'y porter, l'éloigner du mal, lui soumettre ses passions, agir efficacement dans sa volonté ; mais il ne peut pas, pour le bien même, détruire sa liberté, ce qui serait faire de l'homme un autre être, parce qu'il ne peut pas se renoncer lui-même, lui-même qui est la règle, l'ordre des choses ; lui-même qui a fait toutes choses, chacune selon son essence, et qui a bien fait tout ce qu'il a fait : *Negare seipsum non potest.* Dieu ne peut pas être plus grand, être plus heureux qu'il est; mais cela même fait la souveraine grandeur de Dieu.

Mais si Dieu ne peut pas ce qu'il serait mal et malheureux qu'il pût, dans tout ce qui a une bonté connue de lui, mais souvent inconnue aux hommes, il est le Tout-Puissant. Qui peut marquer des bornes à sa puissance, et qui en connaît l'étendue? Maître de sa puissance même, maître de l'exercer ou de la laisser sans action, il applique sa vertu où il veut et comme il veut. Quelle ridicule divinité que celle qui obéit elle-même au destin ! Les païens n'avaient pas pu élever plus haut leur plus grand dieu. Pour le nôtre, qui est au ciel, il fait tout ce qu'il veut, et il peut, parce qu'il veut. Sa volonté est la cause de son action, et son action est inséparable de sa volonté, Dieu ne produisant nécessairement que ce qui est égal à lui, son Verbe et son Esprit; parce qu'il ne peut non plus ne pas se connaître et ne pas s'aimer, que cesser d'être. Pour tout ce qui est hors de lui, souverainement libre, il le fait par sa volonté, et il n'a besoin que de sa volonté. Nous allons voir les œuvres de Dieu, et, à cette vue, il faudra, comme les prophètes, demeurer saisis et comme épouvantés.

Dieu fait tout, avons-nous dit, par sa volonté, et il n'a besoin que de sa volonté. Il veut parce qu'il veut : et il veut ainsi, parce que sa volonté est toujours droite, parce que sa volonté est la souveraine raison. S'il veut tout par raison, il fait tout par raison, en même temps qu'il fait tout par puissance ; et faisant tout par puissance, il fait tout sans opposition, il fait tout sans peine. Il n'a pas besoin de trouver rien de préexistant, ni quelque sorte de disposition aux choses qu'il veut faire. Voyons-le créer l'univers, et suivons ce beau récit où Moïse prête à la puissance de Dieu tout ce qui peut élever l'esprit humain jusqu'à Dieu : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Au commencement ; et Dieu fit ce commencement; car, avant ce commencement des temps, il n'y avait que l'éternité de Dieu. Il appelle les choses qui ne sont pas, et elles paraissent, et elles sont. Il dit, et de ce mélange confus de toutes choses, de cette matière sans ordre, sans arrangement (car il l'a voulu d'abord créer ainsi pour faire voir qu'il est maître de son ouvrage) sort tout ce qu'il nomme par son nom. Mille choses sortent, pour ainsi dire, de sa parole, chacune en son rang, chacune attendant sa parole, toutes avec leur forme, toutes avec leur vertu, toutes avec leur beauté et leur excellence; le ciel avec sa magnificence, la terre avec ses ornements, les eaux avec leur éclat, les animaux avec leur admirable variété, et enfin l'homme, comme l'abrégé de ses merveilles, parce qu'en lui, non-seulement tout sent la main de Dieu, mais qu'il porte en lui son image. Laissons-nous entraîner par cette puissance de Dieu, conduite par sa sagesse, mise en action par sa bonté (car c'est pour l'homme qu'il a fait tout cela) ; laissons-nous, dis-je, entraîner à tous les mouvements d'admiration, d'amour et de reconnaissance; ou plutôt, à la vue de ses ouvrages, et de la manière dont ils ont été faits, demeurons effrayés et comme saisis : *Consideravi opera tua, et expavi.*

Tout sort de la main de Dieu par la création, et tout y demeure pour être, dans son ordre et dans son genre, conservé et régi. Tout sort de la main de Dieu par la création, et tout subsiste, tout renaît, tout se reproduit, tout prend sa vie, tout prend sa forme sous cette même main puissante et créatrice. Car depuis qu'il a créé le monde au commencement, en le conservant, il continue de le faire ; et ce que fait le Père, le Fils le fait avec lui, et le Saint-Esprit avec le Père et le Fils. Les hommes, race infortunée d'un père qui, pouvant toujours vivre, choisit la mort, meurent comme les animaux. Dieu en fait naître d'autres à la place de ceux qui meurent, et c'est ainsi qu'il renouvelle incessamment la face de la terre. C'est ainsi que la terre, perdant continuellement ses habitants, se trouve toujours peuplée du même nombre

d'hommes. Dieu fait enfanter la terre, qui, perdant incessamment ses ornements, se trouve toujours ornée, et par son dépouillement même, qui a sa beauté et son utilité. Il fait enfanter la terre, qui, se délivrant sans cesse de ce qui la charge, reproduit sans cesse ses biens. Dieu fait enfanter les animaux; et ce perpétuel enfantement, avec cette perpétuelle destruction, est une des merveilles de la puissance du Seigneur et de sa sagesse. Dieu fait enfanter les hommes, mais en les faisant naître il leur marque leur mort; et quand ils sont arrivés à ce terme, ce Dieu, qui dispose si souverainement de la vie des humains, leur dit : Retournez, enfants des hommes, dans votre poussière : *Convertimini, filii hominum.* (*Psal.* LXXXII, 3.) Souverain maître de la vie et de la mort, c'est par là qu'il est infiniment redouté de tous les hommes; c'est par là qu'il est singulièrement redoutable à ces hommes qui, dans l'abondance et dans la prospérité, jouissent de toutes les douceurs de la vie et de tous les avantages de ce siècle; c'est par là qu'il est encore plus terrible à ces hommes qui tiennent eux-mêmes dans leurs mains la vie des autres hommes; aux rois de la terre, qu'il arrache de leur trône pour les jeter dans le tombeau; à ces maîtres du monde, qu'il fait mourir de la même mort que le reste des hommes : *Terribili, et ei qui aufert spiritum principum : terribili apud reges terræ.* (*Psal.* LXXV, 12.)

Puissants de ce monde, vous êtes les dieux de la terre, vous renversez la terre, vous décidez de la fortune des particuliers, vous vous jouez des hommes; mais votre sort à vous-mêmes est entre les mains de Dieu, qui peut, comme en se jouant lui-même, vous renverser de votre place et y faire monter votre concurrent, vous précipiter dans la mort comme ces hommes dont vous vous jouez : *Et vos, sicut homines moriemini.* Puissants de ce monde, vous êtes les dieux de la terre, puissants pour faire le mal, puissants pour ôter la vie aux autres; mais impuissants pour prolonger la vôtre. Et quand il plaira au Très-Haut d'en couper le fil, il faudra mourir comme ces autres hommes à qui vous pouvez donner la mort : *Et vos, sicut homines moriemini.* Puissants de ce monde, vous êtes les dieux de la terre; mais la main du Dieu du ciel est sur vous depuis le jour de votre naissance; vous mourez tous les jours par la crainte de mourir, plus vive et plus inquiète en vous que dans les autres hommes; et vous mourrez enfin comme le reste des hommes : *Et vos, sicut homines moriemini.* Et en ce jour périront vos pensées; et en ce jour vos entreprises commencées échoueront; et en ce jour le renversement que vous avez fait dans le monde sera lui-même renversé; et en ce jour où vous comprendrez que vous êtes des hommes, vous reconnaîtrez que Dieu seul est grand. Puissance humaine! tu te briseras toujours contre la puissance de Dieu, quand tu voudras ou l'attaquer ou lui résister; et toujours il faut périr par cet inévitable sort et ce grand faible de l'homme. Ils mourront, Dieu l'ayant ainsi ordonné; ils mourront, ceux qui sont dans l'abondance en ce siècle, et ceux qui y manquent de tout; ceux qui dominent, et ceux qui servent; ceux qui écrasent, et ceux qui sont écrasés : *Et vos, sicut homines moriemini.* Et cela, encore une fois, au moment que Dieu vous dira : Enfants des hommes, retournez dans la poussière : *Et dixisti : Convertimini, filii hominum.*

Puissants de la terre, faibles et impuissants ennemis de Dieu, n'attendez pas d'être sous sa main et près de recevoir le dernier coup, pour reconnaître avec un Antiochus qu'il est juste que l'homme soit soumis à Dieu et que celui qui est mortel ne s'égale pas au souverain Maître.

Puissants de la terre! qu'ils sont pitoyables quand ils font des projets contre le Seigneur! Qu'ils sont faibles quand ils veulent combattre ses desseins et se retirer de dessous sa main; et que Dieu paraît alors grand sur eux et contre eux! Qu'est-ce que le nombre des hommes et la force des royaumes, quand Dieu veut les humilier? Qu'est-ce que l'arrogance humaine dans les grands et la majesté des empires, quand Dieu veut les abattre? Qu'est-ce que ces hautes et superbes pensées des conquérants, et que sont-ils eux-mêmes dans la main de Dieu, quand ils croient être eux-mêmes le bras ravageant et détruisant? Quelques traits des Ecritures, un petit nombre de grands exemples dans l'histoire du monde, vont nous instruire de la faiblesse de l'homme comparé à Dieu.

Dieu se lève, et cette multitude d'ennemis d'Israël se dissipe comme la poussière que le vent emporte. Dieu se montre, et ces troupes timides s'évanouissent comme la fumée. Qu'est-ce que ces deux rois de Syrie et d'Israël, frémissant de colère contre Juda, et qui s'avancent pour en faire leur proie? Deux bouts de tison fumants que Juda, le faible Juda, protégé de Dieu, ne doit pas craindre : *Cor tuum ne formidet a duabus caudis titionum fumigantium istorum.* (*Isa.*, VII, 4.) L'Egypte, avec ses grandes armées et ses profonds conseils, est appelée le bras de chair et la vaine espérance d'Israël.

Qu'est-ce que ces puissants rois d'Assyrie, qui, dans leur gloire et dans leurs folles pensées, montent jusqu'au Très-Haut, qui sacrifient à leur propre filet, qui se disent les rois de tous les royaumes de la terre; qui, se jouant indignement de la pourpre et du diadème, jettent les rois dans les fers avec les autres hommes? Ce sont (quoiqu'ils ne pensent pas d'eux une chose si petite : *Ipse autem non sic arbitrabitur* (*Isa.* VIII, 10), les simples ministres de la vengeance de Dieu sur les peuples, qui les leur amène sans force et sans courage, qui les jette lui-même tout désarmés dans leur filet. La vertu du Seigneur est dans leur main pour châtier son peuple. Mais ces rois qui ont châtié son peuple, qui ont chargé les rois de chaînes, qui ont mis les peuples de la terre sous le joug, tombent enfin eux-mêmes. Et alors

ces peuples abattus crient à leurs superbes dominateurs : Vous voilà donc blessés comme nous ! Vous êtes donc devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur : *J'élèverai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut.*

Qu'est-ce que cet Alexandre destructeur d'hommes et d'empires; cet homme devant qui la terre s'est tue? Un homme mortel, et qui meurt en effet un peu plutôt que le commun des hommes, afin qu'il sente plutôt, et qu'il sente davantage qu'il est homme. Il entre dans Babylone traînant après soi la terre captive. Il y entre en Dieu ; il y meurt en homme. Dépouillé par avance de tous ses royaumes, et ne pouvant pas en faire passer un seul à sa famille ; Dieu donne après lui ces royaumes à qui il veut.

Qu'est-ce que ces maîtres du monde, qui, avec autant d'indignité que de hauteur, ont fait si longtemps des rois et des royaumes tout ce qu'ils ont voulu ; qui ont donné le ton et le mouvement à l'univers, qui ont tout écrasé du poids de leur majesté? Des hommes qui croyaient pouvoir tout ce qu'ils voulaient; et qui se trouvaient souvent arrêtés dans leurs entreprises, ou trompés dans leurs desseins par une puissance et une sagesse plus haute que la leur. Des hommes dont le Tout-Puissant s'est joué, les livrant les uns aux autres pour s'arracher du trône, et mourir dans l'ignominie, après avoir régné dans le trouble. Ainsi périssaient les empereurs. Et cet empire qui se flattait de l'éternité, quand Dieu a frappé le grand coup, après tant d'autres qui l'avaient si fort ébranlé, n'a-t-il pas été renversé comme ceux qu'il avait lui-même renversés? On en a cherché les traces; et s'il en est resté quelques ruines, ç'a été pour marquer qu'il avait été, mais qu'il n'était plus, et que le Tout-Puissant avait brisé ce marteau, qui avait lui-même brisé toute la terre. Le fondateur de cet empire, Auguste César, avait pourtant senti qu'il y avait un autre Seigneur plus grand, plus puissant, à qui il fallait réserver ce nom de Seigneur, et qu'un homme, fût-il empereur, ne devait pas prendre : *Augustus imperii formator, ne Dominum quidem dici se volebat, et hoc enim Dei est cognomen.* (*Apol.*, c. 4.) Et là-dessus, au nom de ceux qui reconnaissent la souveraine puissance de Dieu, Tertullien ajoute : Je ne ferai pas difficulté d'appeler l'empereur, mon Seigneur; mais lorsque l'on ne voudra pas me forcer de le nommer mon Seigneur, au même titre que ce nom appartient à Dieu : *Sed quando non cogor ut Dominum Dei vice dicam.* Ainsi, quand, par honneur et par révérence, j'appelle l'empereur : Seigneur, c'est sans donner atteinte au souverain droit du maître unique, car je n'ai qu'un Seigneur, qui est le Dieu tout puissant et éternel ; Dieu le maître de l'empereur, comme le mien : *Dominus enim meus unus est, Deus omnipotens et æternus, idem qui est ipsius.*

Après ce que nous venons de dire, n'imaginons plus rien au ciel, sur la terre ou dans les enfers, plus rien de visible ou d'invisible, de connu ou d'inconnu qui gouverne le monde, qui y détermine les grands événements, qui y règle seulement les plus petites choses. Ne reconnaissons plus de puissance sur la terre qu'il faille craindre préférablement à Dieu. Une puissance souveraine, avec une sagesse du même ordre qui assiste à ses conseils, régit tout dans l'univers et y domine tout. C'est un Dieu tout-puissant qui fait prendre aux choses humaines le cours qu'il leur a marqué, qui remue le ciel et la terre pour faire son œuvre, qui fait servir la nature entière à ses desseins, qui fait les hommes tout ce qu'ils sont; qui fait des hommes tout ce qu'il veut, même en ce qu'ils font contre sa volonté; qui se sert des hommes contre eux-mêmes quand ils lui sont contraires, qui tourne à ses fins cachées leurs pensées et leurs entreprises. Car enfin, il n'y a ni conseil, ni force contre le Seigneur, ni moyen d'échapper à sa main. Puissance, colère, malice des hommes; tout cela soutenu, tout cela animé par la puissance et la malice de l'enfer, rien ne peut aller au delà des bornes que Dieu leur a marquées. Et arrêtées-là, le frémissement inutile de ces hommes puissants, les restes de leurs pensées, comme parle le Prophète, rendent gloire à la puissance de Dieu et lui font comme un jour de fête : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi.* (*Psal.* LXXV, 10.)

Dieu puissant, adorable, redoutable, seul Très-Haut dans toute la terre, seul maître des événements, seul ordonnateur de toutes les choses humaines ; c'est vous qu'il faut servir; c'est de vous qu'il faut dépendre, c'est à votre bras qu'il faut recourir, c'est sous votre main puissante qu'il faut s'humilier, c'est à vous qu'il faut obéir. Obéir, c'est le grand hommage que nous devons à Dieu ; c'est l'hommage que nous devons à sa puissance sans raisonner. Si ce que Dieu me commande est juste, si c'est une chose bonne, ou qui me soit utile : ce n'est pas, dit Tertullien (*L. de pœnit.*), ce que je dois examiner, pour savoir si je dois obéir; ce serait à moi une audace et une insolence insupportable : *Audaciam existimo de bono Divini præcepti disputare.* La majesté de la puissance divine. Voilà ma première raison pour obéir : *Prior majestas divinæ potestatis.* Et certes, l'autorité de celui qui est le maître doit aller devant l'utilité de celui qui sert : *Prior est auctoritas imperatoris, quam utilitas servientis.* Dieu me commande de pardonner une injure, d'aimer mon ennemi, de faire violence à mes passions, de faire pénitence. Pourquoi me fatiguerai-je l'esprit, pour chercher si Dieu a raison ou non de me commander de telles choses : *Pœnitentiam agere bonum est : Quid revolvis?* Le Seigneur l'a commandé, voilà pour tous la grande raison, voià toutes les raisons d'obéir réunies : *Dominus præcepit.*

Dieu ne sera-t-il puissant, ne sera-t-il le Tout-Puissant que sur les corps ; que pour les choses de ce monde, pour cette vie et cette mort qui passent? Et qui restreindra ainsi la toute-puissance de Dieu? Qui la bor-

nera à de si petites choses? Qui dépouillera ainsi Dieu de ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus glorieux pour lui, et de plus heureux pour nous dans sa toute-puissance? Lui ravirons-nous la gloire d'être le Tout-Puissant dans les choses spirituelles? Otons donc à l'Eglise l'assurance de n'être jamais renversée? Otons donc à son peuple bien-aimé la confiance que tout tournera à son bien, jusqu'à ses maux et ses malheurs? Otons donc du cœur de son petit troupeau la confiance, qui serait une assurance si la divine élection était connue, de n'être pas ravi de sa main? Arrachons donc de nos esprits cette pensée, de nos cœurs ce sentiment, de notre bouche cette parole : Dieu pourvoira à tout, Dieu aura soin de tout, Dieu tournera tout à sa gloire, Dieu peut l'empêcher, Dieu peut l'arrêter, Dieu peut le faire réussir; et effaçons des livres saints ce nom du Seigneur, il est le Tout-Puissant!

Mes frères, ne nous ôtons pas à nous-mêmes notre plus douce consolation, notre plus ferme espérance, notre unique ressource, en ôtant à Dieu sa toute-puissance sur le cœur de l'homme par rapport à notre salut. Je vois toute ma dépravation, je sens toute ma corruption, j'éprouve toute ma faiblesse, je connais toutes mes variations. Si Dieu n'est pas le Tout-Puissant pour me sauver, mon salut est manqué; si Dieu n'est pas ma lumière, je m'égarerai; si Dieu n'est pas ma force, je succomberai; si Dieu n'est pas mon salut, je périrai; si Dieu n'est pas le Tout-Puissant sur le cœur de l'homme, il n'est pas le Dieu de mon cœur, et je veux, et il faut qu'il le soit. Mon cœur m'épouvante, mon cœur m'échappe, mon cœur se répand en mille affections déréglées. Si Dieu n'en réprime les folles saillies, s'il n'en règle les mouvements; si Dieu ne le domine par sa toute-puissance, il faut que mon propre cœur soit mon ennemi, et enfin ma perte. Les obstacles m'environnent, les tentations me pressent, les grandes difficultés viennent de moi-même. Si Dieu n'écarte tout cela au dehors; si Dieu ne me délivre de tout cela au dedans, je deviens la proie du péché et de la mort éternelle qui le suit. Encore une fois, mes frères, ne ravissons pas à Dieu la gloire singulière d'être créateur dans les choses spirituelles. Ne démentons pas le prophète, quand il dit à Dieu (et il le dit au nom de tous les hommes) de créer en lui un cœur pur, de renouveler en lui l'esprit de droiture. Ne démentons pas saint Paul, qui dit que Dieu nous crée en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres, afin que nous y marchions; qui demande à Dieu de rendre ses fidèles propres à toute bonne œuvre, lui-même faisant en eux ce qui est agréable à ses yeux : *Aptet vos in omni bono, faciens in vobis quod placeat coram se.* (*Hebr.*, XIII, 2.) Ne ravissons pas à Dieu, le Dieu de notre salut, vrai dans sa parole, sûr dans ses promesses, infaillible dans ses décrets, la gloire singulière de faire son œuvre en Tout-Puissant, c'est-à-dire en Dieu; pour l'abaisser à la faire en être dégénérant en toute façon de la Divinité, timide, faible, inquiet, incertain, dépendant des caprices de l'homme et de mille événements fortuits. Et que devient donc la liberté de l'homme, si Dieu est tout-puissant sur le cœur humain? Ce que devient la liberté? Entre les mains de Dieu elle sera vraiment libre, et Dieu la respectera comme son ouvrage. On s'alarme pour la liberté de l'homme, et Dieu sait bien être le Tout-Puissant sur l'homme, sans faire cesser l'homme dans l'homme même; Dieu sait bien entrer dans le cœur sans violence; Dieu sait bien attirer le cœur sans contrainte; Dieu sait bien gagner la volonté sans la forcer; Dieu sait bien vaincre les résistances dans la volonté, sans lui imposer de nécessité; Dieu sait bien opérer le consentement dans la volonté, sans l'opérer malgré elle et sans elle; et si quelqu'un ne le comprend pas, c'est qu'il ne comprend rien aux choses de Dieu. Dieu nous donnera la bonne volonté, mais c'est nous qui voudrons. Dieu nous fera faire le bien, mais c'est nous qui le ferons, le voulant faire, et le choisissant préférablement au mal. Ainsi, Dieu qui nous a faits sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Mais par la force douce, et par la douce force de sa grâce, ôtant de notre cœur sa dureté, y détruisant les passions, y répandant son amour, nous éloignant du mal, nous conduisant dans le bien, il fera en nous, en Tout-Puissant, c'est-à-dire en Dieu, ce que nous ferons avec lui en hommes, c'est-à-dire en êtres libres, vraiment dignes de la louange qu'il nous prépare, méritant véritablement la récompense qu'il nous destine, parce que nous aurons coopéré à sa grâce. A Dieu sera due toute la gloire de notre salut, parce que ce sera lui qui l'aura opéré en faisant en nous, selon le prophète, toutes nos œuvres : *Omnia enim opera nostra operatus es nobis.* (*Isa.*, XXVI, 12.) Mais encore une fois, il nous associera à sa gloire, parce qu'il nous aura associés à son action, dont il aura fait aussi la nôtre. Seigneur, sous toute autre main, sous la nôtre, peut-être encore plus étrangère, nous vous dirions : Seigneur notre Dieu, des maîtres étrangers nous ont possédés sans vous; et qu'allions-nous devenir? *Domine Deus noster, possederunt nos domini absque te.* (*Isa.*, XVI, 12.) Mais nous ayant pris sous votre main, où nous sommes bien; craignant surtout d'être sous la nôtre, nous ne nous souviendrons que de votre nom, qui est votre toute-puissance pour sauver votre peuple : *Tantum in te recordemur nominis tui.*

SECONDE PARTIE.

Dieu est tout ensemble la suprême sagesse, et la souveraine puissance. Seul sage, comme seul puissant. Sa nature est la sagesse, ainsi que la bonté. Sagesse de Dieu : Qui la connaît tout entière? Qui lui donne tout son prix. Mais s'il est permis d'abaisser la nature divine à des comparaisons humaines, nous dirons que comme c'est la sagesse, cet ordre dans les pensées, dans les sentiments, dans les actions, qui fait la véritable

gloire de l'homme, c'est cette sagesse plus haute, plus ordonnée en Dieu, parce qu'il est Dieu, qui donne à nos yeux le prix à la divinité, et qui l'élèverait, s'il se pouvait, au-dessus d'elle-même.

Entrons encore une fois jusque dans le sein de Dieu, pour y voir la sagesse éternelle en lui et avec lui, assistant à tous ses conseils et étant elle-même son conseil, son idée, le plan sur lequel il a créé l'univers, la règle sur laquelle il a arrangé toutes les choses humaines. Ah! s'il nous était donné de découvrir ce beau plan, d'embrasser ce tout ensemble, nous y verrions comment Dieu, non-seulement au commencement, mais toujours, a tout fait avec poids, nombre et mesure, c'est-à-dire, avec une souveraine sagesse. Nous verrions pourquoi Dieu a fait toutes choses, et les a faites d'une certaine manière, ou dans un certain temps; comment avec un admirable rapport entre elles, il les a toutes faites pour sa gloire, de lui, Dieu très-haut, pour l'ornement de ce siècle, et, autant qu'il l'a fallu, pour le bonheur de l'homme dans son état présent. Si, dis-je, nous découvrions cette haute et merveilleuse sagesse, sortant de notre ignorance, nous sortirions aussi de notre étonnement, et de nos peines sur mille choses. Mille choses qui nous blessent, parce que nous n'avons que des pensées basses et des idées grossières, nous paraîtraient grandes et belles; mille choses dont nous parlons mal, parce que nous n'en connaissons pas l'usage, nous paraîtraient bonnes en elles-mêmes et nécessaires dans les circonstances; mille choses que nous réformons à notre gré, et que nous aurions disposées autrement, si Dieu nous avait admis à son conseil, nous paraîtraient dans ces mêmes conseils, chacune dans leur place, et tellement dans l'ordre, que si elles étaient autrement, l'économie du monde en souffrirait et la religion en serait blessée par quelque endroit.

Plaignons-nous donc de notre imbécillité, sans jamais accuser la sagesse de Dieu. Plaignons-nous de l'ignorance attachée à notre nature mortelle et pécheresse; mais reprochons-nous aussi à nous-mêmes de faire si peu d'usage de ce que nous avons encore d'esprit et d'intelligence; reprochons-nous de nous être accoutumés à ne chercher que par les sens, et pour ainsi dire, terre à terre, les choses de Dieu si hautes de leur nature, et sa sagesse si élevée au-dessus des sens. Assidus et profonds scrutateurs des secrets, que vous appelez de la nature et que nous appelons de Dieu auteur de la nature, dites-nous ce que vous découvrez tous les jours de cette sagesse, de cet art divin dans les êtres qui nous environnent; dans ces moindres et si petites choses dont nous ne connaissons pas la vertu, et qui sont elles-mêmes pour nous comme si elles n'étaient pas?

Mais aujourd'hui attachons nous-mêmes la vue sur cet univers, qui ne nous prêche pas moins la sagesse de Dieu qu'il nous montre sa puissance; qui prêche l'un et l'autre d'une voix qui se fait entendre de tous les peuples, d'une voix qui retentit jusqu'aux extrémités de la terre.

Voyez dans le cours des siècles, dans le cours des années, dans le cours de chaque jour une sagesse toujours la même et toujours marquée dans ce même cours. Voyez toutes choses, pour l'ornement du monde, comme pour le bien des hommes, suivre ce cours réglé; cette distribution de lumière et de ténèbres, de froid et de chaud, de vents et de pluies: mille choses contraires qui se réunissent au seul point de produire mille choses merveilleuses dans la nature. Voyez cette admirable structure des cieux; ces belles et douces couleurs dans une belle nuit; ces étoiles semées sur ce riche fond avec autant d'art que de profusion, laissant ce qu'il faut de lumière au voyageur, et marquant sa route au nautonier, cet autre astre qui change la nuit en jour, si beau dans son infériorité, plus admirable dans la manière dont il reçoit et dont il nous rend la lumière. Mais ce magnifique soleil qui présente tout d'un coup la grandeur de Dieu qui l'a formé, nous laisse-t-il ignorer sa sagesse? Le soleil au haut des cieux, qui est la joie de toute la terre et l'âme de toute la nature: ce soleil qui sort tous les matins de sa couche, paré comme un époux, qui part comme un géant, et parcourt l'univers d'un bout à l'autre bout, répand partout cette lumière qui réjouit les hommes, avec cette chaleur qui rend la terre féconde. Voyez la terre enfanter ses richesses, se décharger de son abondance pour se couvrir de nouveau de biens; de biens pour l'usage de l'homme, et de biens pour la nourriture des animaux qui servent l'homme; aussi ornée que féconde, quittant sa beauté, mais pour la reprendre, et ne se variant ainsi que pour n'être pas à dégoût par son uniformité; uniforme dans ses productions, et en même temps infiniment variée pour le plaisir des yeux, et infiniment diversifiée pour l'utilité de la vie. Un climat apporte à un autre climat ce qui lui manque, et cet autre climat apporte à celui-ci ce qu'il souhaite; et par-là ces régions, comme étrangères entre elles, deviennent comme un même pays. Voyez les mers, et cette multitude infinie, et cette prodigieuse variété de poissons. Voyez par l'industrie des hommes, qui est un rayon en l'homme de la sagesse de Dieu, ce vaste et liquide élément devenu comme un pont de communication entre les terres qu'il sépare; les mers devenues un chemin aussi fréquenté, et presque aussi ferme par le poids de ces grands navires, que nos routes de terre. *O Dieu! ô Dieu! que votre sagesse est admirable au haut des cieux, dans la terre et sur les mers!*

Toute chair trouve sa nourriture, toute infirmité trouve son remède, tout besoin trouve son soulagement, et avec le soulagement, des commodités. Tout esprit trouve sa pâture, tout caractère trouve son assortiment, tous les goûts trouvent leur satisfaction, et jusqu'à leurs délices. Tout état à ses avantages et ses peines, toute prospérité a

son contre-poids, et toute adversité a sa consolation. Tous les hommes sont d'un différent usage, et tous les hommes sont nécessaires les uns aux autres dans la société civile. Tous les âges ont leurs biens et leurs maux : chacun a ses propriétés, chacun a son rapport à des desseins de Dieu bien marqués. Toutes les affections déréglées trouvent leurs obstacles, tous les desseins justes trouvent leurs secours, toutes les entreprises nécessaires trouvent leurs moyens. Quelle sagesse ! quel art divin en celui qui a fait et arrangé toutes ces choses, et mille autres qui m'échappent ici ! Et celui-là, c'est le Seigneur.

Les choses grandes dans la réalité, ou seulement dans l'opinion des hommes, coûtent beaucoup à acquérir, et les choses communes demandent elles-mêmes des soins. Rien n'est donné à l'homme sans quelque peine de sa part; et le repos, fruit ordinaire du travail, a lui-même encore son travail. Ne reconnaissez-vous pas ici, mes frères, une haute sagesse de Dieu, qui se joint avec cette souveraine justice qui a une fois condamné tous les enfants d'Adam au travail et à la peine pendant les jours de leur vie mortelle ?

Il y a des méchants dans le monde; c'est que les bons en ont besoin pour être exercés. Il y a des bons ; c'est afin que les méchants soient convertis, et que le Seigneur ne frappe pas la terre. Tout est entremêlé de bien et de mal dans la vie humaine ; tout est mêlé dans la piété de douceurs et d'amertumes, et s'il y a dans le fonds de l'un et de l'autre plus de douleur que de plaisir, c'est la disposition d'une souveraine sagesse : c'est afin que la piété ne nous devienne pas un piége, que la vie humaine ne nous attache pas, et que la terre ne nous fasse pas oublier le ciel. Il se commet tant d'injustices sous le soleil, et il s'y fait si peu d'œuvres justes ; il y a tant d'iniquité sur la terre, et elle y est si rarement punie ; il y a un peu de vertu, et elle y est si rarement récompensée ; comment cela arrive-t-il sous un Dieu juste ? C'est parce que c'est ici le jour de l'homme, et que ce n'est pas encore le jour de Dieu. Tout arrive au hasard. Quel est l'insensé qui parle ainsi ? Qu'est-ce donc que ce hasard, si ce n'est la sagesse de Dieu, inconnue à ceux qui ne la cherchent pas, manifeste à ceux qui la cherchent avec les lumières de la piété ? Mille choses arrivent sans raison. Qui est-ce qui croit une pareille chose ? Tous les événements ont leurs raisons secrètes, jusqu'à un de nos cheveux qui tombe de notre tête ; car la sagesse de Dieu qui embrasse tout, s'abaisse jusqu'à ce détail. Mais après tout, faut-il que la sagesse de Dieu soit si découverte, qu'elle ne donne plus de lieu à notre foi, ni à nos recherches ?

Tout est ici dans le désordre et la confusion. Rien n'y est, parce qu'il y a un ordre secret qui préside sur cette confusion ; et comme je l'ai dit, parce que ce n'est pas ici le temps de toute chose. L'enfer a beau agiter la terre, la terre a beau seconder l'enfer, les passions des hommes ont beau remuer dans les hommes et renverser à nos yeux les choses humaines ; rien ne fera arriver ce qui ne doit pas arriver selon l'arrangement qu'a pris en elle-même la Sagesse éternelle, rien ne fera manquer ce qu'elle s'est proposé, rien ne fera réussir ce qu'elle n'a pas voulu ; parce qu'il n'y a point de conseil, comme il n'y a point de force contre le Seigneur; parce que la sagesse des hommes, souvent prise dans ses propres artifices, toujours courte par quelque endroit, est vaine et impuissante contre la sagesse de Dieu, et sert plutôt à ses desseins ; parce que la sagesse de Dieu n'a rien abandonné à la fantaisie des hommes, non plus qu'à leur malice ; mais qu'elle s'est singulièrement réservé de disposer des fantaisies et de la malice des hommes pour ses grands desseins et ses œuvres les plus magnifiques et les plus durables.

O hommes anéantis, et comme perdus avec leurs desseins dans l'immensité de cette sagesse ! ô hommes écrasés sous le poids de cette sagesse ! apprenons à mépriser notre propre sagesse, apprenons à la craindre. Quand Dieu fait quelque chose, arrêtons-nous et nous taisons devant sa sagesse, lorsque nous croirions avoir de bonnes raisons à opposer, et peut-être quelque chose de mieux à conseiller. Apprenons à adorer dans le silence ce que Dieu permet par une sagesse plus haute que la nôtre; et pour ne pas blasphémer ce que nous ignorons (car il faut que les voies de Dieu soient ignorées de l'homme jusqu'à un certain point), humilions-nous, et, encore une fois, mettons la main sur notre bouche, quand nous voyons venir de Dieu quelque chose qui nous passe ou qui nous contredit. Mais nous, mes frères, qui avons déjà le commencement de cette sagesse pour craindre Dieu, admirons la où elle est manifeste ; travaillons à la découvrir où elle est plus cachée ; cherchons à en prendre le fil pour la suivre dans toute la conduite de notre vie; et dans tous les événements, passant au-dessus des pensées et des mouvements des hommes, remontons et perçons jusqu'à cette adorable et toujours juste sagesse de Dieu.

Sagesse de Dieu, qui éclaire les hommes dans les voies qu'elle leur a marquées, qui les instruit de la loi qu'elle leur a donnée, qui leur enseigne les vertus qu'elle leur a commandées, et qui a tout mesuré sur l'équité et la possibilité ! Sagesse de Dieu, qui nous a préparé sa grâce avec tant d'art, accommodant sa force à notre faiblesse, et sa douceur à notre délicatesse sur la liberté ! Sagesse de Dieu, qui a mis une si admirable proportion entre nos devoirs et nos ressources, entre nos travaux et nos récompenses ! Sagesse de Dieu, qui a fait elle-même une étroite alliance entre les engagements de la société humaine et les engagements de la religion ; entre les soins nécessaires de la vie et les sollicitudes encore plus essentielles du salut ! Sagesse de Dieu, qui a mis un

si intime rapport entre Dieu et l'homme, la grâce et la gloire !

Quelle haute sagesse éclate dans l'économie et dans la suite de la religion, qui est une continuelle merveille de Dieu ! Les patriarches, le peuple juif, les chrétiens ; c'est, depuis le premier homme, la succession du peuple de Dieu. La Loi de nature, la Loi écrite, la Loi de grâce ; ce qui n'est sous différentes formes qu'une même religion ; la religion conduite à son état parfait comme par divers âges, et par accroissements successifs. Les ombres et la lumière ; les figures et la vérité ; le corps et l'esprit ; les prédictions et l'événement ; les promesses et le don ; Moïse et Jésus-Christ ; les prophètes et les apôtres. O mon Dieu ! ces pensées si admirables sont trop profondes et trop hautes pour le sage de ce monde qui les blasphème ! Mais ce n'est pas aux yeux des sages du monde que votre sagesse se découvre ; c'est aux simples qu'elle se fait connaître. Sagesse de Dieu en toutes choses, qui ne demande qu'à être connue, et qui ne l'est que de ceux qui la cherchent dans la droiture !

Quelle sagesse dans la doctrine évangélique et dans le législateur ! Rien n'est plus grand, et en même temps, rien n'est plus simple que l'Evangile du Seigneur. Ce n'est pas un orateur ou un philosophe qui dise de belles choses, ou un esprit grossier qui en dise de basses ; c'est un homme qui parle comme jamais homme n'a parlé ; qui dit des choses que personne n'a jamais dites, qui les dit comme personne ne les dira jamais ; qui enseigne comme il convient à celui qui est tout ensemble le maître et le docteur des hommes ; qui instruit les hommes, qui sont des hommes, et par conséquent de la terre ; mais qui les instruit des choses du ciel, et pour les élever au ciel.

Quel fond de religion, et quelle philosophie ! Le mépris de tout ce qui est méprisable, la haine de tout ce qui est haïssable, l'amour de tout ce qui est aimable, la recherche de tout ce qui est désirable, l'ordre dans le monde, la paix et la douceur dans la société ; nul vice, et toutes les vertus qui sont tout à la fois le remède de nos maux, le bonheur de l'homme, et la gloire de Dieu. L'Evangile est trop parfait : oui, pour les lâches. L'Evangile est trop rigoureux : oui, pour les hommes de chair et de sang. L'Evangile demande trop de détachement : qu'on se souvienne que l'Evangile n'est pas venu faire des marchands en ce monde, qu'il ne tend qu'au royaume des cieux.

Quel rapport ont entre elles toutes les parties de la religion ! C'est ici que brille la sagesse de Dieu. Tout est difficile, et rien d'impossible ; tout est parfait, et rien d'excessif ; les moyens liés avec la fin ; la voie mesurée sur le terme ; les efforts de l'homme réunis avec les secours de Dieu ; la grâce suivie de la gloire ; le travail avant la récompense ; une récompense digne de Dieu, infinie, éternelle, pour des peines proportionnées à la faiblesse de l'homme, courtes et légères. Est-il quelque chose de semblable dans les doctrines des hommes ? Et, encore une fois, quelle sagesse de ce monde, ou quelle philosophie est semblable à celle-ci ? Quelle sagesse a su élever les hommes et s'abaisser aux hommes comme celle-ci ? Quelle sagesse a proposé tout d'un coup le vrai bonheur, et y a conduit comme celle-ci ? Quelle sagesse a trouvé des ressources et des moyens pour exécuter ses desseins comme celle-ci.

Admirable sagesse de Dieu, qui pour nous attirer à elle s'est avancée vers nous, qui s'est montrée à nous comme à visage découvert, qui a habité au milieu de nous sous la forme humaine et véritablement revêtue de la nature d'homme ; qui, dans cette forme d'homme, a enseigné aux hommes les vérités du salut éternel ; qui, dans cette forme d'homme, a donné aux hommes l'exemple de toutes les vertus ; qui, dans cette forme d'homme, a communiqué la grâce aux hommes ; qui, dans cette forme d'homme, a réconcilié les hommes avec leur Dieu ; qui, dans cette forme d'homme, a porté les péchés des hommes ; qui, dans cette forme d'homme, a accompli l'éternelle rédemption des hommes ; qui, dans cette forme d'homme, a trompé l'enfer et l'a fait servir à son œuvre ; qui, dans cette forme d'homme glorifiée, est remontée dans le ciel pour nous y aller préparer une place ? Sagesse de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, qui épuiserait notre admiration et notre amour, s'il ne fallait en réserver pour le mystère de la croix.

Mystère de la croix, où cette sagesse s'élevant au-dessus de toutes nos pensées achève de gagner notre cœur et de ravir notre esprit ! Mystère de la croix, scandale pour les Juifs, folie aux yeux des gentils ; et qui a paru la sagesse de Dieu pour confondre et rendre muette la sagesse de ce monde, pour déconcerter et rompre toutes les mesures de la sagesse de ce monde, qui a paru la force de Dieu pour attirer et ramener à lui toutes les nations qui l'avaient oublié ; la force de Dieu pour dompter, pour subjuguer, pour conquérir tous les peuples de la terre et en faire le royaume de son Fils ! De la sagesse, je passe à la bonté de l'Etre suprême.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est pas permis à l'homme chrétien d'ignorer la bonté de Dieu, de l'oublier, de la méconnaître, au hasard de la mépriser. L'homme ne peut ignorer la bonté de Dieu, sans s'ignorer lui-même, en même temps qu'il ignore l'auteur de son être. Le chrétien ne peut oublier les bontés de Dieu, sans mettre en oubli des grâces qui ne devraient point sortir de son esprit, et qui doivent être gravées bien avant dans son cœur. L'homme ne peut méconnaître les grâces de Dieu, sans nier Dieu lui-même, ou sans se méprendre grossièrement à ses voies. L'homme enfin ne peut mépriser cette bonté divine, qu'autant qu'il aurait comme perdu la nature d'homme, et que l'habitude du péché l'aurait entièrement endurci sur son propre salut. Mes frères, détestons ce mé-

pris, craignons cette ingratitude, évitons cet oubli. Connaissons aujourd'hui Dieu bon : bon en lui-même; bon par rapport à nous; bon pour tout ce qui est de la vie; bon pour le salut éternel.

Une même voix de tous les hommes, et c'est ce même témoignage de l'âme naturellement chrétienne, appelle Dieu bon, ainsi que grand, dit Tertullien (*Apol.*, cap. 17) : *Deus unus, bonus et magnus : omnium vox est ;* et ce nom bon, plus agréable aux bons princes dans la bouche de leurs sujets, que celui de puissant, est aussi plus cher à à Dieu, et doit nous être par là plus respectable en quelque sorte : *Sed et gratius est nomen bonitatis, quam potestatis.* (*Ibid.*, c. 34.) Le Fils de Dieu nous a appris que Dieu seul est bon, et que l'homme bon par caractère, bon par habitude, bon par religion, bon et bienfaisant; qui ferait du bien à tous les hommes sans le leur reprocher, sans le leur faire sentir, sans le leur faire payer, sans en exiger de la reconnaissance, ne mériterait pas lui-même d'être appelé bon, comparé à Dieu : *Nemo bonus, nisi unus Deus* (*Marc.*, X, 18) ; Dieu seul est bon. Les Pères expliquent ainsi cette parole de l'Evangile : ce qui n'est pas bon pour tous, ou qui ne l'est pas toujours, ou qui ne l'est pas par soi-même et si la bonté ne lui vient d'ailleurs, n'a pas proprement la nature de la bonté : *Quod enim nec omnibus, nec semper, nec per se, sine externa alterius adjunctione, bonum est, proprie boni naturam non habet.* (Greg. Nyss., *De mort. or.*) Ce qui est vraiment bon, et qui seul mérite ce nom, ajoutent-ils, c'est ce qui l'est par soi-même, ce qui l'est pour tous, ce qui l'est pour toujours, et c'est le caractère de notre Dieu, qui est tout à la fois le seul vraiment bon et le seul vrai bien. Dieu, seul bon, parce que la bonté est son être, sa nature, inséparable de lui et recueillie en lui; parce que la source et la plénitude de la bonté est en lui, et que la capacité de l'homme et même de l'ange, pour recevoir de cette bonté, est si petite (outre qu'ils peuvent perdre cette bonté) que le nom de bon en demeure à Dieu seul : *Nemo bonus, nisi unus Deus.* O Dieu! adorable sous le nom de trois fois saint, adorable sous le nom de trois fois puissant, adorable sous le nom de trois fois sage; vous serez aujourd'hui adoré de nous sous le nom de trois fois bon, et ce nom, dans notre bouche, sera plus doux, vous sera plus agréable que celui de puissant! *Sed et gratius est nomen bonitatis quam potestatis.*

Bonté de l'être de Dieu, qui ne pouvant se contenir dans la source de l'être, s'est répandue avec l'être et la plénitude de la divinité dans une autre bonté divine. Vous vous rappelez ici, mes frères, cette éternelle et ineffable production du Saint-Esprit, du Saint-Esprit qui sort de cette bonté, de cette source de bonté nécessairement communicative ; qui en sort, dis je, Dieu lui-même, Dieu bonté, Dieu amour. C'est sous cette idée de Dieu bonté, de Dieu amour, que le Saint-Esprit nous est singulièrement représenté; et c'est ce dernier nom que saint Jean lui donne : Dieu est amour : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Dieu serait demeuré bon pour lui seul, si cette bonté se fût terminée à la production en lui-même de ce Dieu bonté (c'est toujours le Saint-Esprit), et cette communication de sa bonté lui aurait suffi pour jouir de sa bonté et être souverainement heureux dans la société de son Fils, dont le Saint-Esprit, bonté et amour, est le lien.

Mais la bonté, parce qu'elle est bonté de Dieu, c'est-à-dire Dieu bon qui cherche à se communiquer, s'est en effet communiquée au-dehors; et d'abord les anges en sont sortis, purs esprits, comme Dieu est pur esprit, si grands que la puissance de Dieu parut en eux dans toute sa magnificence; je n'en dirai que ce seul trait du prophète déplorant leur chute : *Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel astre du matin? Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et d'une parfaite beauté... Tout couvert de pierres précieuses... Vous avez brillé dans la sainte montagne de votre Dieu au milieu des pierreries embrasées, parfait dans vos voies dès le moment de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Anges de Dieu, belles et parfaites créatures d'un Dieu bon et parfait en bonté, vous êtes sortis des mains de Dieu votre créateur, saints, mais non pas comme Dieu, puisque plusieurs d'entre vous ont péché et se sont perdus. Vous êtes sortis des mains de Dieu votre créateur, bons, de cette bonté qui cherche à faire du bien; mais non pas comme Dieu, puisque plusieurs d'entre vous ont perdu cette bonté, qui s'est changée en eux en un dessein arrêté de faire du mal aux hommes, leur rendant toute la nature nuisible et ennemie; en une malice qui ne travaille et ne met son plaisir (si c'en est un dans la souveraine misère) qu'à faire des méchants et des malheureux comme eux. Mais si la bonté primitive s'est changée en vous, anges coupables, en cette noire malice, elle est demeurée tout entière dans ceux d'entre vous qui ont persévéré dans la grâce. Elle y est, et elle y est, ainsi que dans sa source, pour le bien et le soulagement de la nature humaine; elle y est comme en Dieu, pour le secours de notre faiblesse, et pour le salut de ceux qui sont appelés à l'héritage éternel.

Dieu bon créa l'homme par bonté. Car encore une fois, et mille fois, Dieu, parce qu'il est Dieu, n'avait besoin de créer ni l'ange, ni l'homme, ni l'univers pour être plus grand et plus heureux; il ne peut pas l'être. Dieu qui créa l'homme par bonté, le créa dans la bonté et la sainteté, il le créa pour remplir les places que la désertion des mauvais anges laissait vides. Il créa la race humaine un peu au-dessous de la nature angélique, qui est toute spirituelle; mais d'ailleurs il la créa couronnée d'honneur et de gloire, il la préposa sur tous les ouvrages de ses mains. Dieu créa l'hom-

me dans la justice et la droiture : immortel, saint, heureux comme les saints anges; heureux comme eux et du même bonheur, s'il eût persévéré comme eux, et comme eux il le pouvait, s'il l'eût voulu. Mais comme les mauvais anges, et séduit par eux, l'homme s'est retiré de Dieu dès le commencement de ses voies. Il s'est dépravé, il s'est corrompu, il a péché, parce que tout ce qui vient du néant est défectible, et tient toujours de son origine. Le péché est donc entré dans la nature humaine, et avec le péché la misère. Dieu lui a tourné en supplice mille choses qui devaient servir à son bonheur. Mais l'homme (il faut qu'il s'en souvienne pour ne s'irriter que contre lui-même) a été le premier et le seul ouvrier de son malheur, et encore une fois, il n'était sorti d'une main si bonne et si bienfaisante, ni malheureux, ni pour le malheur, mais seulement pouvant y tomber, parce qu'il avait été créé libre, et qu'enfin il était tiré du néant.

Il y a encore cependant dans tout cet univers d'assez beaux restes de cette bonté de Dieu, qui le créa tout entier pour le plaisir et pour le bonheur de l'homme (car l'ange pur esprit n'avait pas besoin de ce monde corporel). Il y a encore d'assez beaux restes de la bonté de Dieu, ainsi que d'assez glorieux témoignages de sa puissance, et d'assez éclatantes marques de sa sagesse dans tout cet univers, sur la terre, dans la mer, au haut du ciel. La lumière, la nourriture, le vêtement, tous les besoins, mille commodités, mille délices de la vie : tout cela chante au ciel, sur la terre et dans les eaux la bonté de Dieu. Les cieux, en annonçant la gloire de Dieu, font pleuvoir sur nous ses grâces; la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. De toutes parts le Seigneur verse ses biens sur nous : que de toutes parts on chante donc sa bonté, et plus haut, s'il se peut, sa sagesse et sa puissance. Que de toutes parts on chante, comme David avec des bénédictions répétés, ses bontés constantes et diversifiées en mille manières.

L'homme avec toutes ces marques de la bonté de Dieu créateur serait encore bien à plaindre; et votre religion attend sans doute que je vous parle de cette autre bonté de Dieu pour la nature humaine; de cet excès, de ce grand amour qui lui a fait donner son propre Fils au monde, son Fils unique pour nous autres hommes et pour notre salut : amour, que saint Paul a mis avec tant de raison au-dessus de toute la science des anges et de toutes les pensées des hommes. Amour dont la plus sublime intelligence ne pourra jamais sonder la profondeur, ni pénétrer l'étendue. Bonté de Dieu qu'il faut sentir; que le cœur de l'homme ne peut sentir telle qu'elle est; et qu'une bouche humaine n'exprimera jamais, non-seulement telle qu'elle est, mais même telle que le cœur la sent. Bonté, amour qui est de Dieu, parce que Dieu est bonté; parce que Dieu est amour; qui est de Dieu seul, parce que Dieu seul est bon. Mystère sans exemple, singulier en amour et en bonté, où tout est amour digne de Dieu, où tout est bonté au-dessus de l'homme.

Je l'étudierai depuis mes jeunes années jusqu'à ma vieillesse : je la méditerai le jour et la nuit : je m'attacherai à la savoir, cette bonté de Dieu dans le mystère de son Fils, qui renferme la grâce du christianisme. Et selon que je la saurai et que je la connaîtrai, j'aimerai ce Dieu bon : bon pour l'homme méchant; bon pour l'homme ingrat; bon pour l'homme son ennemi.

J'entrerai dans cette bonté de Dieu, et j'y ferai entrer mes frères; afin que d'un même cœur nous aimions un Dieu si bon en lui-même et si bon pour nous; afin que Dieu, terrible et redouté des autres hommes, soit singulièrement aimé de ses enfants.

Que Dieu fut bon pour le genre humain de lui destiner ainsi un Sauveur, et de le lui montrer de loin le propre jour de sa chute ! Que Dieu fut bon pour cet ancien peuple, lorsqu'il leur promit du milieu d'eux, et comme un de leur race, ce même Sauveur; qu'il le leur annonça toujours comme leur prochain Libérateur, qu'il en fit toute l'espérance et toute la joie d'Israël ! Ce même Sauveur, qu'il avait montré de loin aux premiers hommes, qu'il avait toujours promis aux Juifs, il nous l'a donné. Qu'il est bon de nous avoir donné ce Sauveur, et de nous avoir donnés à lui ! De nous l'avoir donné, et avec lui, sa Loi sainte; et avec lui, cette meilleure espérance; et avec lui, le droit singulier à la bienheureuse immortalité; et avec lui, toutes choses ! Bonté de Dieu, qui a paru sur la terre dans la personne de Jésus-Christ! Serrons-la dans nos bras où elle est venue se mettre, et que rien ne nous sépare d'elle, jusqu'au jour où nous en jouirons pleinement dans le ciel.

La bonté de Dieu, qui peut la comprendre dans l'économie du salut des siens? Où a-t-elle été nous chercher? D'où nous a-t-elle retirés? Qu'a-t-elle fait pour nous? Qu'a-t-elle fait en nous, pour faire de nous quelque chose de bon, afin qu'elle puisse un jour, selon les desseins de sa miséricorde, en faire quelque chose d'heureux, comme lui, Dieu souverainement heureux? O bonté de Dieu! qui l'admirera assez sur ses justes? Qui s'en étonnera assez sur les pécheurs? Qui la bénira, qui l'exaltera assez dans ses saints consommés et recueillis en lui !

Ne soyons pas ingrats comme ceux qui ont mérité singulièrement ce nom, pour avoir trop donné à l'homme, et moins à Dieu dans l'œuvre du salut. Crions avec saint Paul, à tous ceux qui sont dans la bonne voie pour arriver à la véritable vie; à tous ceux qui sont entrés dans la justice, et qui en attendent la récompense : Qui vous a discernés? Qu'avez-vous que vous ne le teniez de la libéralité de Dieu? O mon Dieu ! s'écrie saint Augustin dans le même esprit, si vos justes ont l'être; s'ils vivent, s'ils vivent bien, s'ils doivent être glorifiés avec vous, ils vous le doivent, ils vous le doivent. Ce

n'est pas eux-mêmes qui se sont faits: ce n'est pas eux-mêmes qui se sont faits meilleurs, à ce premier âge, où presque tous les autres se font méchants, et souvent, hélas! pour toute la vie ; ce n'est pas eux-mêmes qui se sont conservés dans la justice au milieu de tant d'écueils, parmi tant de tentations et tant d'attaques que le monde, Satan et la chair ont livrées à leur vertu ; ce n'est pas eux-mêmes qui se sont faits saints par la persévérance finale dans la justice. Ils y ont travaillé avec grâce; mais toujours par votre grâce, et toujours par votre bonté: parce que c'est votre seule bonté qui nous donne la grâce; et que votre gloire elle-même couronnant nos mérites, couronne vos dons.

Parmi les dons de Dieu, et à la tête des grâces que Dieu fait aux siens, que croyez-vous que je vais mettre? Les consolations de la vie? Les bénédictions pour la terre? Non, mes frères: mais plutôt les peines, les souffrances, les tribulations de toute espèce. Il nous a été donné, dit saint Paul, et c'est une singulière grâce de Dieu, non-seulement de croire en lui, mais de souffrir pour lui. C'est ainsi que tous ceux qui embrassaient l'Evangile dans les premiers temps, Juifs et gentils, s'attendaient à cette grâce de Dieu, et la recevaient en effet comme la grâce de l'Evangile. Maltraités, dépouillés pour l'Evangile, ils se reconnaissaient à cette marque pour les enfants du royaume, traités comme le Fils unique.

C'est ainsi que dans ces atroces persécutions des premiers siècles, les chrétiens condamnés injustement, tourmentés en mille manières, toujours sous ce glaive tiré et prêt à trancher leurs jours, loin de se plaindre à Dieu de ces souffrances, en faisaient honneur à sa bonté. Et ramassant tout ce qu'il y a de grand, d'heureux, de consolant dans la religion, ils disaient aux tyrans que c'était pour les faire arriver à cette grandeur, pour les établir dans cette félicité, pour leur faire éprouver ces consolations, que Dieu souffrait qu'ils souffrissent tous ces maux : *Ideo nos hæc pati, Deus patitur.* (*Apol.*, c. 50.) C'est ainsi que ces mêmes chrétiens, qui savaient attribuer à la bonté de Dieu pour eux ces persécutions cruelles, faisaient remarquer aux païens une autre espèce de bonté de Dieu, lorsque mesurant les souffrances à leur faiblesse, ou il arrêtait, ou il abrégeait, ou il ralentissait ces persécutions.

Oh! que ceux-là disent combien Dieu est bon, qui, au milieu de telles souffrances, ont eu de si belles pensées et ont éprouvé de si douces consolations! Que ceux-là disent combien le Seigneur est bon, qui sentent et qui reconnaissent qu'en les humiliant, Dieu leur apprend à être fidèles; qu'en les affligeant, Dieu les purifie de leurs iniquités; qu'en les faisant passer par diverses peines, Dieu leur fait expier divers péchés; qu'en les frappant, Dieu les ramène de leur voie égarée; qu'en les châtiant, Dieu se montre père plutôt que juge! Que ceux-là chantent du ciel, et par conséquent plus haut, combien Dieu est bon, que Dieu a conduits à l'immortelle gloire par cette voie dure pour les sens, triste pour le moment que dure la peine!

Dieu est bon à l'âme qui le cherche, quand il se laisse trouver à elle ; et il est bon à l'âme qui l'oublie, quand lui-même ne l'oublie pas. Il est bon au pécheur, quand il l'attend à pénitence, quand il l'y invite, quand il l'en presse, quand il lui tend les bras pendant tout le jour; quand il ne se rebute pas, tant de fois rebuté. Dieu est bon pour le pécheur, quand il lui ouvre tant de voies pour revenir à lui. Dieu est bon pour le pécheur qui revient, quand il lui adoucit si fort les commencements de la piété. Dieu est bon pour le pécheur revenu à lui, quand il lui marque sa bonté et sa tendresse, jusqu'à en faire murmurer le serviteur et l'enfant toujours fidèle. Dieu est bon pour ce pécheur converti, quand il lui donne la grâce de la pénitence avec les moyens de la faire, quand il fait éclater sur lui sa miséricorde au-dessus de toutes ses œuvres, et qu il fait surabonder sa grâce où avait abondé le péché.

Dieu n'est-il pas bon pour les pécheurs comme pour les justes, pour les méchants comme pour les bons, lorsqu'il fait lever son soleil et tomber ses pluies pour les uns comme pour les autres? Mais laissons ces biens, que nous ne voulons pas même appeler ici les biens du Seigneur. Quels biens que ces biens du Seigneur que nous attendons dans une autre vie, que nous croyons voir un jour, comme David, dans la terre des vivants! Je les rassemble tous, dit un saint, et je trouve qu'ils ne sont tous que le Seigneur lui-même. Il aura été notre force, il sera notre couronne; il aura fait le don, il sera la récompense. Bonté de Dieu inépuisable, et toutefois épuisée, s'écrie saint Ambroise, lorsqu'il donnera à ses fidèles serviteurs pour récompense dans son royaume tout ce qu'il y possède lui-même, qui est lui-même, jouissant de lui-même : *Ut tantum fidelibus donaret in præmio, quantum ipse possidebat in regno.*

Dieu est juste sans doute, et il aime la justice, et il exerce sa justice; et je ne viens pas vous apprendre, en vous portant à aimer un Dieu bon, à ne pas craindre ce Dieu juste. Mais, encore une fois, ses justices différées, ses justices montrées de loin au pécheur afin qu'il les évite, ses justices, comme résonnantes sur nos têtes, afin que chacun de nous s'en mette à couvert, font partie de la bonté de Dieu. Dieu est juste, vengeur; cela lui vient de nous. Dieu est bon, il est la bonté même; cela est de son fonds.

La bonté de Dieu, sortie de Dieu personne divine, et Dieu lui-même comme son principe, c'est le Saint-Esprit. La bonté de notre Dieu sortie des entrailles de sa miséricorde, qui a paru et a passé sur la terre, faisant du bien à tous les hommes, c'est le Fils éternel de Dieu, fait homme pour nous autres

hommes et pour notre salut : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* (*Tit.*, III, 4.)

Dieu lui-même, bonté et amour, est venu du ciel, envoyé du Père et du Fils. Envoyé du Père, pour continuer de nous marquer son amour; envoyé du Fils, pour tenir auprès de nous la place de ce divin Fils qui nous avait quittés, et pour achever son œuvre, qui était la formation de son Eglise et la consommation des saints. Le Saint-Esprit nous a été donné, qui a répandu dans nos cœurs l'amour de Dieu; et par cet amour qu'il a répandu dans nos cœurs, avec lui-même, qui en est la plénitude et la source, il nous a faits enfants de Dieu. Nous le sommes, chrétiens; nous le sommes, et nous n'en portons pas seulement le nom. Quel autre témoignage voulons-nous de la bonté de Dieu? Quelle autre marque d'amour nous faut-il pour nous attacher à Dieu? Quelle autre grâce attendons-nous de la bonté divine, si ce n'est celle qui nous établira dans l'état de l'adoption parfaite, et qui nous fera un en Dieu, comme le Père, le Fils, et le Saint-Esprit sont un dans leur être.

Pour vous faire connaître la nature de cet être divin, qui est tout ensemble Père, Fils, et Saint-Esprit, nous sommes entrés dans la puissance de Dieu, dans sa sagesse et dans sa bonté. Mais en vous disant de Dieu de si grandes choses, croyez-vous, mes frères, que nous vous ayons dit, ou même qu'un homme ait pu vous dire tout ce que Dieu est? Ah plutôt, comme le disait saint Léon (*De Pass. Domini*, c. 11), nous avons éprouvé que la faiblesse de l'esprit humain succombe sous le poids d'une pareille entreprise : *Succumbat ergo humana infirmitas gloriæ Dei, et in explicandis operibus misericordiæ ejus, imparem se semper inveniat.* Mais que nos pensées soient faibles : *Laboremus sensui;* que notre esprit demeure court : *Hæreamus ingenio;* que les paroles nous manquent : *Deficiamus eloquio :* c'est moins par la petitesse de ce qu'il y a de plus grand en nous, qui est notre esprit, que par la grandeur de ce qu'il y a en Dieu, je ne dirai pas de plus petit, mais de plus accessible à nos lumières. Ce n'est donc pas ici une humiliation pour l'homme; ce serait plutôt sa gloire de pouvoir parler de Dieu, pour peu que ce soit, quand ce sera selon l'analogie de la foi. Mais c'est vraiment la gloire de Dieu, que ce PEU que nous pouvons dire de lui, lors même que nous en pensons bien, et que nous en parlons en termes magnifiques : *Bonum est ut nobis parum sit, quod etiam recte de Domini majestate sentimus.*

Nous ne devions pas pour cette insuffisance craindre de vous parler de Dieu et de ce qu'il y a de plus haut en Dieu, dans un jour qui nous le met devant les yeux dans tout lui-même. Nous l'avons fait connaître comme nous avons pu; mais toujours selon ce qu'il est dans la vérité. Puisse le Seigneur nous donner de plus en plus l'intelligence de ses œuvres, de ses mystères et de lui-même! ce qui est le commencement de la vie éternelle; jusqu'à ce qu'entrés tout à fait dans cette vie, nous soyons parvenus à le connaître comme nous en sommes connus, à le voir face à face et tel qu'il est. *Amen.*

SERMON XXVII.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA VIERGE.

Jacob genuit virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 16.)

Jacob fut le père de Joseph, qui fut l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ.

C'est pour avoir conçu le Fils de Dieu dans son sein, et avoir donné naissance dans le temps à celui qui naît éternellement du sein du Père, que Marie est si fort exaltée dans l'Eglise qui, pour répondre à la piété de ses enfants, a multiplié les solennités de cette Mère du Seigneur, et les célèbre dans une joie toute singulière. Elle l'élève pour sa grâce au-dessus de tous les saints, expliquant ainsi *ces grandes choses*, que Marie reconnaît elle-même *que le Tout-Puissant a faites en elle.* Jésus est né d'elle, *de qua natus est Jesus;* il est né de cette Vierge connue sous ce nom par les prophètes : *Ecce Virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 14.) Et certes si le Fils de Dieu devait naître sur la terre, ce ne pouvait être que d'une Vierge; toute autre naissance aurait déshonoré le Verbe fait chair et souillé sa Conception. Mais si ce qui est né d'une Vierge devait être *saint* par nature, *quod nascetur ex te sanctum* (*Luc.*, I, 43), et singulièrement privilégié en ce qui a été fait en lui, c'est-à-dire dans son humanité, celle de qui *il a été fait*, combien devait-elle être pure, combien sainte, combien favorisée audessus de toute créature pour le moment avancé de la grâce, pour l'étendue de la grâce, pour l'éminence de la grâce?

Oh! qui racontera cette éminente grâce, cette haute vertu avec cette sublime dignité de Marie? Qui se représentera ce temple de la Divinité aussi beau que le Tout-Puissant a voulu le construire pour sa propre gloire! Qui entreprendra de dire tout ce qu'un Fils qui est Dieu a voulu faire pour sa mère! L'homme voudrait bien pénétrer ici les secrets divins pour y trouver ces grandes choses que Dieu a faites en Marie : *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais préférant aujourd'hui ce qui est plus utile à tous, et ce qui sera en même temps plus édifiant dans l'Eglise de Dieu, à ce qui serait peut-être plus agréable à quelques-uns, je me suis proposé, au jour d'une des grandes solennités de Marie de vous donner une solide instruction touchant la dévotion envers cette sainte Mère de Dieu.

Ne vous alarmez pas, adorateurs en esprit et en vérité; ne triomphez pas, dévots excessifs, je vais vous prêcher une dévotion envers Marie, telle que l'esprit de la piété nous l'inspire, que l'Eglise l'autorise, que la tradition nous l'enseigne, que l'économie du salut la suppose et la règle, et que Marie elle-même la demande. Je vais vous prêcher une dévotion pure et sans tache, presque

également éloignée et de la folle illusion de ceux qui sont hors de l'Eglise et de la dangereuse superstition de ceux qui, dans l'Eglise, ne connaissent pas l'esprit de l'Eglise. Rien qui favorise ici le culte de la créature égal à celui de Dieu, ou en approchant trop; mais aussi rien qui favorise le peu de religion envers la mère du Seigneur. Vous verrez, chrétiens auditeurs, que nous ne nous croyons pas moins appelés à planter la véritable dévotion qu'à arracher la fausse; que je ne me fais pas un mérite de blâmer ce que d'autres se font un devoir de louer, comme je ne me fais pas une religion de défendre ce que d'autres se font une dévotion d'attaquer.

Pour l'honneur de notre religion sainte, pour la pleine justification de l'Eglise et pour la gloire de Marie elle-même, j'établirai et je combattrai. Pour l'édification des peuples, j'établirai ce qu'il y a de convenable, de juste et de saint dans la dévotion à la Vierge, et je ne passerai rien de tout ce que la piété me fournira. Pour fermer la bouche à ceux du dehors, je combattrai ce qu'il peut y avoir dans cette dévotion, quand elle est mal prise, de frivole et de trompeur, et je l'irai chercher jusque dans les pensées secrètes des faux dévots. La véritable dévotion, je l'établirai sur les fondements mêmes de la piété. Je traiterai mon sujet avec toute la sainte liberté du ministère; mais en même temps dans toute la sagesse que demande l'Eglise, pour ne pas donner lieu aux uns de nous reprocher une lâche dissimulation, et aux autres de nous accuser d'une indiscrète témérité.

Entrez dans notre esprit, mes frères, qui est l'esprit même de la religion, et voyons ensemble ces deux choses qui vont faire le partage de ce discours. Rien n'est plus conforme à l'esprit de la religion que la dévotion envers Marie, renfermée dans ses justes bornes; rien n'est plus contraire à l'esprit de la religion que ce nom de dévotion que les mondains donnent à leur zèle et à leur prétendue piété envers Marie. Implorons le secours de celle à l'honneur de qui, pour la gloire de son Fils, nous consacrons ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, quoi qu'en publient et qu'en pensent peut-être les ennemis de l'Eglise catholique sur la substance de la foi, sur tout ce qui forme la religion, l'Eglise de Dieu est demeurée ferme dans la vérité, et demeurera invariable jusqu'à la fin des temps. C'est son privilége qui la distingue de toutes les sociétés humaines; c'est son caractère qu'elle tient de Dieu, son fondateur et son maître perpétuel, de ne point changer et de ne jamais varier. Elle n'a point changé de sentiment et elle n'a point changé de langage. Ce que les apôtres ont cru et ont enseigné du souverain culte, nous le croyons et nous l'enseignons encore après tant de siècles, nous le transmettrons à nos descendants, et ils le croiront et l'enseigneront comme nous. Ce que les apologistes de la religion et les martyrs de Jésus ont dit là-dessus devant les tyrans est notre profession de foi en public et en particulier. Et si dans ces jours fâcheux, où nos ennemis ne voient rien que de corrompu dans notre croyance comme dans nos mœurs, nous étions jugés dignes de souffrir pour notre religion les feux et les tortures, de dessus les chevalets et les roues armées de rasoirs, du milieu des brasiers ardents et des huiles bouillantes, nous crierions de toutes nos forces comme ces illustres témoins de la foi chrétienne : Nous servons Dieu par Jésus-Christ. *Clamamus et vociferamur : colimus Deum per Christum.* (TERTULLIEN, *Apol.*)

Nous servons Dieu par Jésus-Christ. Voilà la substance du christianisme, dans laquelle on ne peut rien mêler qui ne soit humain et étranger; voilà le fondement, et personne n'en peut poser d'autre. A Dieu seul le culte direct et suprême; à Dieu seul tout honneur et toute gloire par Jésus-Christ. Pour Dieu seul l'Eglise élève des temples et dresse des autels; pour Dieu seul elle consacre des prêtres et établit des ministres.

A Dieu seul, elle offre le sacrifice, et à lui seul elle rapporte jusqu'aux moindres cérémonies de son culte. Par Jésus-Christ seul, nous rendons à Dieu tous les hommages de la créature, et tous les devoirs de la piété. Par Jésus-Christ seul, nous allons à Dieu; et par Jésus-Christ seul, Dieu vient à nous. Par Jesus-Christ seul, il reçoit favorablement nos adorations, accepte nos actions de grâces, exauce nos vœux et répand sur nous ses miséricordes. En lui seul il nous a préparé ses grâces, et nous a prédestinés à sa gloire, et en lui seul il nous y recevra. Jésus-Christ, homme, est seul médiateur des hommes auprès de Dieu, la seule ressource des misérables, toute l'espérance des pécheurs, l'unique Sauveur et l'unique salut du genre humain. Il nous a été donné de Dieu, pour être notre justice, notre sagesse, notre paix, pour nous être tout en toutes choses. Voilà, mes frères, la foi ancienne de l'Eglise, et voilà sa foi nouvelle : voilà ce que les apôtres devaient prêcher sur les toits, et ce que nous prêchons aujourd'hui avec la même force, sans craindre d'être ni repris, ni désavoués par l'Eglise. Le culte de Dieu par Jésus-Christ, voilà sur quoi nous établissons toute la piété chrétienne : voilà le tronc, si j'ose parler ainsi, pour lequel, si l'Eglise ne pouvait autrement le conserver tout entier, elle couperait sans hésiter toutes les branches. L'honneur suprême rendu à Dieu par Jésus-Christ : voilà la gloire incommunicable dont Dieu ne souffre point le partage, dont l'Eglise est elle-même si jalouse, que si elle eût cru que ses enfants dussent jamais devenir idolâtres, en transférant cette gloire à quelque créature que ce soit, et y associant Marie elle-même, il y a longtemps qu'elle aurait brisé ses images et interdit son culte.

Qu'on ne reproche donc rien à l'Eglise catholique; elle n'a garde de confondre ce qu'elle croit qu'on ne peut trop rapprocher

sans impiété. S'il règne des superstitions dans le culte des saints, l'Eglise ne les enseigne pas : s'il s'y commet des abus, l'Eglise ne les dissimule pas, lorsqu'ils lui sont connus. L'Eglise, se fondant sur toute la tradition, enseigne et veut qu'on tienne que l'intercession des saints est utile auprès de Dieu, et singulièrement celle de Marie. L'Eglise dans les honneurs qu'elle rend à Marie, lui donne plus qu'à toute autre bienheureuse créature, de cette gloire qui vient de Dieu, et qui remonte à Dieu ; de cette gloire, qui quand elle est bien entendue, est toute de Dieu, par son Fils Homme-Dieu. En un mot, dans la dévotion à Marie, telle que l'Eglise nous l'enseigne et veut nous l'inspirer, il n'y a rien qui n'honore Dieu, rien qui ne soit utile aux hommes. Ce sont là les deux caractères de la piété; il faudra les faire voir manifestement dans la dévotion bien réglée envers la Mère du Seigneur.

Dieu est tout, et devant lui tout disparaît; dès là vous comprenez, chrétiens auditeurs, que tout est dû à Dieu, et rien à la créature, s'il n'a rapport à Dieu. Toute grandeur est renfermée dans l'essence de Dieu, et tout le reste, même ce qu'il a fait de plus grand et de plus beau, comparé à lui, n'est que bassesse et infirmité : il faut donc, et la chose est ainsi dans le fonds, n'honorer et ne servir que Dieu. Mais ce Dieu qui est tout, est l'invisible ; et qui de nous est capable de voir l'invisible? Mais cette grandeur de Dieu renfermée dans son essence, ne paraît pas encore à nos yeux; et qui de nous est assez spirituel, pour honorer assez ce qu'il y a en Dieu qui ne paraît pas encore? Il faut donc chercher notre Dieu invisible, dans ses ouvrages visibles. Il faut chercher la grandeur de Dieu et sa sainteté, partout où il en a laissé ou écouler, ou apercevoir quelque chose. Partout où nous trouvons des traces de ce Dieu invisible, partout où nous trouvons de ces écoulements de la grandeur de Dieu et de sa sainteté, il faut, pour la gloire même de Dieu, l'y adorer et l'y glorifier.

Entrez, je vous prie, dans ce raisonnement sur lequel je fonde et la gloire que nous devons à Dieu, et le culte que nous rendons aux saints. Dieu est grand, Dieu est saint; il est la grandeur, la sainteté même; il est le Tout-Puissant, l'admirable, le magnifique, nous le savons; mais cela ne nous paraît encore que dans certains ouvrages de la grandeur, de la sainteté, de la miséricorde, de la sagesse de Dieu. Les saints sont cet ouvrage de Dieu, où il paraît singulièrement admirable ; et entre les saints, Marie, Marie qui n'a point d'égale, ni en sa grâce sur la terre, ni en sa gloire dans le ciel, est la merveille même de Dieu. Ne parlons pas de Jésus-Christ, qui en ce qu'il est par nature, est égal à Dieu ; et en ce qu'il a été fait, est au-dessus, et infiniment au-dessus de tout : *Parce qu'en lui la plénitude de la Divinité habite corporellement.* Par où donc, après les honneurs que nous rendons à Dieu en son Fils, qui est son image parfaite, et le renferme tout entier; en son Fils, par qui il a fait les siècles, par qui il a fait les hommes, par qui il a fait les saints; en son Fils en qui toutes les nations de la terre sont bénies ; par où, dis-je, après les honneurs que nous lui rendons en ce Fils unique, pouvons-nous honorer davantage ce grand Dieu, qu'en le louant, et ne cessant de le bénir pour les grandes choses qu'il a faites en Marie? *Fecit mihi magna qui potens est.*

Quand je vois une fille élevée dans le sein d'une pieuse mère, qui a pris tout son esprit et a recueilli toutes ses vertus, cette fille devient pour moi la gloire de sa mère ; et tout ce que je loue, tout ce que j'admire dans la fille, s'arrêtant à peine à elle, remonte aussitôt à celle qui l'a rendue si digne d'admiration et de louange, et s'y perd en quelque sorte. Avec bien plus de raison, la gloire que je rends à cette fille du ciel pour tant de vertus, remonte, sans s'arrêter, à celui qui a versé tous ses dons dans cette âme sainte, à celui qui a voulu, autant que la créature peut représenter Dieu, se rendre visible dans celle-ci.

Oui, mon Dieu, si vous êtes la gloire de la vertu de vos saints, vous êtes d'une façon particulière la gloire de la vertu de votre Fille et de votre épouse. Toutes les générations passées vous ont donné des louanges, et toutes les générations à venir vous en donneront au sujet de cet ouvrage de votre grâce : *Generatio et generatio laudabit opera tua.* (*Psal.* CXLIV, 4.) A cet ouvrage, ils reconnaîtront votre puissance : *Potentiam tuam pronuntiabunt.* Au sujet de Marie, ils exalteront la gloire et la magnificence de votre sainteté : *Gloriam magnificentiæ sanctitatis tuæ loquentur.* En voyant Marie, ils verront l'abrégé de vos merveilles, et ils se diront les uns aux autres qu'il n'appartient qu'à vous de faire de semblables prodiges : *Mirabilia tua narrabunt.* Au souvenir de Marie et du fruit béni qu'elle a porté, vos fidèles se répandront en actions de grâces sur votre bonté : *Memoriam suavitatis tuæ eructabunt ;* et ils célébreront dans la joie et l'effusion de leur âme votre sagesse pleine d'équité : *Et justitia tua exsultabunt.* A Dieu ne plaise donc, chrétiens auditeurs, que manquant d'honorer en Marie, et sa dignité auguste et sa sainteté suréminente, nous ravissions à Dieu tant de gloires à la fois.

Et certes, on honore bien, et avec raison, dans les hommes, tout ce que Dieu a mis en eux de sa puissance et de sa sagesse pour le gouvernement du monde et la direction des choses humaines : et celle que Dieu a élevée à ce qu'il y a de plus grand dans le monde spirituel, et pour l'économie du salut du genre humain ; celle que le Père a associée à la génération éternelle de son Fils ; celle que le Saint-Esprit a rendue féconde par sa vertu toute-puissante; celle qui de sa chair a donné une chair au Verbe, qui en est aussi véritablement la Mère dans le temps que Dieu en est le Père dans l'éternité. Cette singulière, cette éminente créature, l'Eglise de Dieu ne l'honorera pas, ne l'honorera

pas singulièrement, à cause de son Fils, à cause de Dieu! Quelle idée de religion dans ceux qui le trouvent mauvais? C'est, dit-on, que ces honneurs sont portés trop loin dans l'Eglise. On calomnie l'Eglise; on la charge avec encore plus de malice que d'ignorance, de ce qu'elle ne commande pas, de ce qu'elle ne souffre pas; enseignant partout, et ayant toujours ordonné le contraire.

On reproche à l'Eglise de certaines expressions à ce sujet, de certaines qualités qu'elle attribue à Marie dans son office public. Que votre piété, enfants de l'Eglise, ne s'alarme point de ces expressions; elles ne renferment rien de contraire aux saines idées de la foi. Ces qualités n'intéressent point le fond de la religion, quand on veut là dessus entendre l'Eglise pour entrer dans son esprit : mille fois elle a déclaré, partout on y prêche, ses docteurs ont toujours enseigné, que toutes ces qualités de mère de miséricorde, d'espérance des chrétiens, de refuge des pécheurs; que tout ce qu'il y a, en un mot, dans ses prières qui va à donner à Marie quelque droit sur la grâce et quelque part à notre salut, ne s'entend que d'une médiation subalterne et d'intercession auprès du Médiateur unique, qui est son Fils. Tout se réduit dans ces prières à dire à Marie, comme aux autres saints : Priez pour nous, et à croire seulement que la Prière de Marie doit avoir plus d'efficace auprès de celui qui a été conçu en elle, et qui est né d'elle : *De qua natus est Jesus.* Je le pense, et je l'ai dit souvent : il en est aujourd'hui de cette partie de la piété chrétienne, comme il en a été autrefois de la religion tout entière. On ne la connaît pas, disait Tertullien, et c'est pour cela qu'on la persécute; on s'en fait un fantôme, et c'est de ce fantôme que l'on se joue. Elle ne demande qu'à être connue, et elle explique assez volontiers la nature de son culte; mais on est bien aise de s'y méprendre, parce qu'on est bien aise et de la décrier et de s'en moquer.

Quoi qu'il en soit de cette méprise, que de prétendus spirituels dans la crainte, ou d'ôter quelque chose à la gloire du Créateur, ou d'affaiblir la piété envers le Rédempteur, prennent une voie plus sublime; pour moi, je ne séparerai point ce que la grâce et la nature unissent par des liens si forts et si sacrés. J'honorerai toujours conjointement, quoique avec des différences infinies, Jésus et Marie; et si je sentais éteindre dans mon cœur ma dévotion pour la Mère, je craindrais pour ma piété envers le Fils. Je ne pense guère à Jésus-Christ et au mystère de sa chair, le grand objet de la piété chrétienne, que je ne me dise que c'est en Marie, et par Marie que s'est accompli ce grand mystère. Je ne me représente guère Jésus-Christ conversant avec les hommes, se familiarisant avec les pécheurs, portant la doctrine céleste de bourgade en bourgade, guérissant les malades, répandant des assistances de tous côtés, marquant tous ses pas de quelque bienfait, que je ne me sente animé de l'esprit de la bonne femme de l'Evangile, et prêt à m'écrier avec elle : *Heureux le sein qui vous a porté! Heureuses les mamelles qui vous ont allaité!* Je me prosterne au pied de la croix où est attaché mon Sauveur, et d'où me doit venir le salut. Je demande humblement d'être lavé d'une goutte de ce sang qui en découle, et je ne refuse pas des bénédictions à celle qui a fourni le plus pur de son sang pour former celui qui me purifie et doit me sauver. Je lève les yeux jusqu'au haut du ciel, j'y vois à la droite de son Père, Jésus-Christ notre médiateur de justice, et je mets en lui ma première et ma dernière espérance; je vois à côté de Jésus-Christ Marie sa mère comme mon avocate, et je me confie, je l'avoue et j'en fais gloire, je me confie en la vertu de sa prière et à la puissance de sa maternité.

A cette confiance, je m'arrête; à cette profonde vénération, je borne ma piété envers Marie; et si quelqu'un, ébloui de la grandeur de cette mère du Seigneur, voulait aller plus loin, je croirais entendre Marie, mais d'un ton bien plus courroucé, dire à ce dévot abusé ce que l'ange de l'*Apocalypse* dit à saint Jean qui voulait l'adorer : *Deum adora* (*Apoc.*, XIX, 10), adore Dieu, cette majesté suprême et seule adorable; et pour moi, dirait Marie, je ne suis avec toi et avec tous les saints, qu'au rang de ceux qui servent ce grand Dieu : *Ego autem conservus tuus sum.* Renfermons donc dans ses justes bornes, qui sont bien étendues, le culte que nous rendons à Marie; honorons la reine du ciel avec un juste discernement, comme le disait le grand dévot à Marie, au sujet même de cette fête : *Honor Reginæ judicium diligit.* (BERN.) Distinguons dans les honneurs que nous rendons aux saints, celle que Dieu a si fort distinguée sur la terre, et qu'il distingue encore si fort dans le ciel pour la gloire qu'il répand sur elle; mais n'adorons que Dieu : *Deum adora.* Et quand nous verrons ici, devant et derrière la foule peu instruite, porter trop loin ses respects extérieurs, disons alors pour tous ceux qui voudront nous entendre : C'est vous, Seigneur, vous seul qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (*Bar.*, VI, 5.)

Mais pourquoi ne pas nous borner au culte de Dieu, l'auteur et la fin de notre être, par Jésus-Christ unique médiateur de notre salut? Mais pourquoi, après avoir rendu à Dieu et à Jésus-Christ son Fils cette gloire qui n'est due qu'à notre Dieu et à notre Sauveur, ne pas rendre à Marie la gloire que nous pouvons lui rendre, un honneur rapporté au Dieu de toute gloire? Et certes, si Jésus-Christ n'a pas voulu qu'un peuple qui craignait de transférer la gloire de son Dieu aux princes de la terre, en leur payant le tribut, leur refusât cette marque d'honneur et de dépendance; comment Jésus-Christ voudrait-il retirer de sa mère un honneur qui rejaillit tout entier sur lui, et par lui remonte à son Père? Rendons donc à Dieu, par son Fils, l'honneur et la gloire que Dieu ne partage point avec la créature; et rendons à Marie, pour la gloire même de

Dieu, ce que Dieu a voulu qui soit rendu de gloire à la mère de son Fils et à la plus sainte de ses créatures.

Telle est la bonté de Dieu pour les hommes; il a mêlé en toutes choses notre intérêt à sa gloire, et a marqué partout la solide piété de ce double caractère. Nous avons trouvé le premier dans le culte de Marie, renfermé dans ses justes bornes; cherchons-y le second. Le premier avantage que la religion chétienne se propose pour nous dans le culte des saints, c'est de nous former à la vertu par l'exemple de ceux qui ont vécu comme nous dans un corps mortel, et ont été ce que nous sommes. Ces exemples font une impression naturelle sur nous; et en les honorant, nous contractons un engagement qui n'est pas moins naturel, de les imiter. Ce serait ici le lieu de faire voir le besoin qu'avait le monde des exemples de la Mère du Seigneur. Ceux de Jésus-Christ sont la première et la plus certaine règle; mais quelque chose pourrait nous dire au dedans de nous, que ces exemples sont en quelque sorte trop divins. Ceux de quelques-uns de ses saints que Dieu a mis dans le monde pour briller dans le monde, nous éblouissent et vont presque à nous décourager, et comme à nous faire désespérer du salut. Les exemples de Marie plus parfaits, sans être toujours si merveilleux; ceux de Marie, plus convenables à tout son sexe, plus proportionnés aux engagements des vierges et aux obligations des personnes mariées; les exemples de Marie, exemples d'une vertu modeste et humble dans sa modestie; d'une vertu qui ne frappe qu'en cherchant à se cacher; d'une vertu fidèle aux pratiques de la religion, retranchée dans ses devoirs, et qui, dans l'accomplissement de ses devoirs, fuit l'éclat sans rien ôter à l'édification; exemples d'une vertu toujours soutenue, égale dans les extrémités de la joie ou de la douleur, de l'humiliation ou de la gloire; ces exemples, dis-je, sont puissants, et peut-on, comme les vrais dévots de Marie, avoir toujours ses exemples devant les yeux avec son nom dans la bouche, sans penser et sans travailler à s'y conformer? Oui, mes frères, la profession publique d'être un dévot de Marie, est un engagement non moins public à devenir son imitateur; sans cela on se déshonore devant les hommes comme devant Dieu, et l'on expose à l'injuste mépris des profanes une dévotion qu'on prêche à tout le monde et qu'on veut exalter avec justice.

Grâces à Jésus-Christ son Fils, nous avons tous les jours la consolation de voir porter à la dévotion envers Marie le fruit réel de toutes les vertus chrétiennes et particulières à l'état. Nous opposera-t-on que la plupart se bornent à cette qualité de dévots de Marie? Mais combien font consister tout leur christianisme à porter ce beau nom de chrétiens? Plusieurs, ajoutera-t-on, se font, de cette dévotion même, un titre pour se dispenser de pratiquer les vertus de Marie; mais combien de faux chrétiens ne se chargent de certaines œuvres de surérogation aisées, que pour se décharger de ce qu'il y a de pénible dans la loi et s'exempter de ce qu'il y a d'essentiel dans la piété? Qu'y a-t-il de si utile dans la religion qui profite à tous, et que quelqu'un ne tourne à sa perte?

Une seconde utilité du culte de Marie, c'est de nous attirer par elle toutes sortes de grâces du ciel. Notre Père céleste connaît tous nos besoins; il ne cherche qu'à nous faire du bien, et il est riche, dit le prophète, envers tous ceux qui l'invoquent. Nous avons Jésus-Christ qui ne cesse d'intercéder pour nous, et qui peut obtenir par la dignité infinie de sa personne, et par le prix qu'il en présente à son Père, toutes les grâces qu'il demande; pourquoi donc avoir recours, nous dit-on, aux saints et à Marie? Certainement Dieu nous suffit avec Jésus-Christ; et aussi ce n'est pas le secours même que nous allons chercher auprès des saints, mais leur protection auprès de Dieu; aussi n'enseignons-nous pas, non plus que l'Eglise catholique, que ce recours aux saints soit essentiel dans la religion et absolument nécessaire. Mais nous croyons avec l'Eglise que l'invocation des saints est utile, et que celle de Marie l'est singulièrement. Et pour nier l'utilité de celle-ci, il faut nier ou la puissance ou la bonté de cette sainte mère du Seigneur; il faut rejeter les témoignages les plus respectables, et s'élever contre des expériences sans nombre.

Non, nous ne mettons pas Marie sur le trône même de la grâce avec Dieu, pour en distribuer les divers secours selon les différents besoins des hommes; mais nous lui donnons un accès facile et favorable auprès de ce trône. Non, nous ne fondons pas la puissance de Marie et la confiance que nous y avons, sur les propres mérites de cette bienheureuse Vierge, quelque grands qu'ils soient; mais sur une espèce de droit qu'elle a sur le sang de son Fils. Nous ne faisons pas au Seigneur une de ces lois que lui impose sa sagesse ou sa parole, de ne rien refuser à Marie; mais nous regardons, comme une espèce de bienséance, que Dieu ne lui refuse pas ce qu'elle demande; d'autant plus que nous ne faisons demander à Marie que ce qu'elle sait être conforme à la volonté de Dieu : *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II, 20.)

Voici donc mon raisonnement, qui est celui des Pères de l'Eglise. Marie est la fille très-chère, l'épouse unique du Père céleste ; Marie est la bien-aimée du Saint-Esprit, la coopératrice de son œuvre; Marie est la Mère de Jésus-Christ; donc le désir de Marie dans l'état de la gloire est encore plus puissant auprès de Dieu pour nous obtenir des grâces, que la volonté de ses serviteurs sur la terre, à laquelle Dieu daigne souvent comme s'assujettir *Voluntatem timentium se faciet.* (*Psal.* CXLIV, 17.) Donc la prière de Marie pour les chrétiens a encore plus de force pour arrêter Dieu et détourner ses vengeances, que celle de Moïse, de Samuel,

d'Aaron et de Daniel, en faveur des Juifs, pour apaiser la colère divine allumée contre eux. Donc Marie a un pouvoir singulier pour faire à Dieu, au sujet des pécheurs, cette violence que Dieu aime qu'on lui fasse. Donc Marie, quand elle demande, est exaucée de son Père et de son Epoux; elle est exaucée de son bien-aimé par l'amour que ces deux personnes divines lui portent; elle est exaucée de son Fils par tous les sentiments qu'il a pour elle. Si la prière de Marie est efficace, le recours à Marie est utile. Si l'invocation de Marie est utile, elle porte le caractère de la solide piété.

On nous opposera que c'est l'esprit de l'Eglise, marqué dans toutes ses prières, d'aller toujours à Dieu par Jésus-Christ. Si c'est là l'esprit de l'Eglise, c'est bien aussi le mien; et malheur à moi, si, en ceci, non plus qu'en toute autre chose, j'en voulais écarter les fidèles, m'en écartant moi-même. Mais si c'est ma religion, comme c'est celle de l'Eglise, d'aller toujours à Dieu par Jésus-Christ, c'est ma dévotion, comme c'est la dévotion de l'Eglise, d'aller souvent à Jésus-Christ par sa Mère. Je m'adresserai à Jésus-Christ en lui disant : A qui m'adresserai-je, Seigneur, pour obtenir mon salut, si ce n'est à vous seul qui êtes mon Sauveur? Qui y a autant d'intérêt que vous? Qui le désire aussi ardemment que vous? Qui peut me l'obtenir aussi efficacement que vous auprès de votre Père, comme homme, et auprès de vous-même, qui êtes Dieu réconciliant le monde en vous? Voilà, chrétiens, la religion que je suis et celle que je vous enseigne; mais en même temps je vous dis : Allez à Jésus-Christ par sa Mère. Il veut lui voir prendre cet intérêt à votre salut, et lui accorder pour vous ce qu'il voulait déjà vous donner.

Enfants de ce siècle, enfants des hommes, vous vous aidez de tout dans vos affaires terrestres; vous ne négligez aucun moyen, quelque faible qu'il soit; vous ne méprisez aucune protection, quelque indigne qu'elle paraisse; et les enfants de lumière, et les enfants du royaume dans l'affaire de leur éternité, négligeront et mépriseront l'intercession de la plus chère de toutes les épouses, la protection de la plus puissante de toutes les mères? Enfants des hommes, serez-vous ainsi toujours faux dans vos balances, et aurez-vous toujours un poids et un poids?

Serait-ce la bonté qui manquerait à Marie? Marie qui a porté neuf mois dans son sein le Sauveur du monde, Jésus-Christ, qui y a laissé de si fortes impressions de sa charité; Marie, qui a eu de si intimes communications avec la bonté incarnée dans la personne de son Fils, qui a vu de si près et si longtemps cette divine bonté faire toute sorte de bien aux hommes; Marie, qui est maintenant dans l'état de la charité consommée, manquerait de bonté pour les hommes? Quelle pensée! N'entrons plus dans cette question si frivole à laquelle on a répondu tant de fois. Les saints connaissent-ils notre état? Les saints entendent-ils nos prières? Les anges les connaissent, puisqu'ils les portent devant Dieu; pourquoi les saints qui sont devant Dieu n'en auront-ils pas connaissance? Pourquoi Marie ne les connaîtra-t-elle pas? Ne prend-elle pas assez de part aux biens et aux maux de notre vie, et plus encore à notre salut? Marie ne doit-elle pas concourir à la réparation de notre nature comme la première mère du genre humain a concouru à tous nos malheurs, ou plutôt en a été la source? Marie ne doit-elle pas entrer dans l'œuvre de notre rédemption, comme cette première femme est entrée dans l'œuvre de notre perte? Par cet endroit même que Jésus-Christ est le nouvel Adam qui nous délivre de la mort et des peines que nous avions encourues par le péché de l'ancien; ne devions-nous pas avoir en Marie une nouvelle Eve à qui nous pussions, tristes enfants de la première, misérables bannis, adresser nos cris et faire entendre nos gémissements, à qui nous pussions dire dans cette vallée de larmes : Tournez sur nous les yeux de votre compassion, mère tendre; et, à la fin de cet exil, montrez-nous, au lieu du fruit de mort qui fut présenté à Eve, le fruit de vie qui est sorti de vos entrailles, Jésus-Christ Notre-Seigneur?

Voilà comme l'Eglise regarde Marie; et sur ce solide fondement de sa dévotion singulière envers la Mère du Seigneur, elle lui adresse tous les jours cette prière qui ne peut scandaliser, quand elle est bien entendue, que les esprits malicieux ou ignorants. Marie connaît nos misères, elle qui a passé par les tribulations de la vie. Elle n'a pas éprouvé la corruption, ni même senti le danger; mais ne connaît-elle pas notre faiblesse et notre malice? Ne sait-elle pas combien de tempêtes nous agitent, combien d'ennemis nous attaquent, et combien de périls nous assiégent? Il est écrit, de Jérémie mort, qu'il était ami de ses frères et du peuple d'Israël; qu'il priait beaucoup pour le peuple qu'il avait aimé pendant sa vie, et pour toute la sainte cité, pour laquelle il n'avait pas cessé de prier sur la terre; et Marie, mère de la Jérusalem qui est ici-bas, mère de tous les disciples de son Fils, ne priera pas dans le ciel pour l'Eglise qui est dans les combats? ne priera pas pour ses enfants qui sont dans les peines et dans les dangers? Croyez-le, mes frères, vous appuyant sur les principes de la foi, et non sur de pieuses imaginations, Marie tient encore à nous par des liens de compassion. Marie a porté dans le ciel toute sa tendresse pour nous, et elle s'y est accrue : invoquons Marie.

Quel siècle! On ose aujourd'hui nier les faits les plus constants, et avancer les plus étranges paradoxes; et cette hardiesse à nier ou à assurer, passe pour force d'esprit chez le peuple, et est prise pour science parmi les ignorants. S'il y avait ici des esprits de ce caractère, de ces hommes hardis, que ne pourraient-ils pas faire entendre à un peuple, qui croit ou ne croit pas avec la même légèreté?

Non, mes frères, si l'on vous dit que la dévotion à Marie a ses commencements dans les derniers siècles, qu'elle doit ses progrès aux passions terrestres, qu'elle n'est ni estimée par ceux qui connaissent l'antiquité, ni pratiquée par ceux qui sont instruits plus à fond de la religion; si ces hommes hardis vous disent que tout ce qu'on raconte de cette dévotion n'est qu'un tissu de pieuses, ou même de ridicules fables; ne le croyez pas. On ne vous dit pas cependant de croire là-dessus à tout esprit. On ne nie pas qu'un zèle aveugle n'ait fait controuver, et qu'une piété trop simple n'ait fait adopter de faux miracles, qui ont fait douter des véritables. Il est assez connu que des plumes de mensonge se sont exercées à écrire là-dessus les absurdités les plus choquantes, propres à fomenter le vice et à nourrir l'impénitence, capables d'ébranler les fondements de la religion et qui du moins la déshonorent. On avoue que la dévotion à Marie a pris de grands accroissements, et comme une nouvelle forme dans les derniers siècles; et enfin, on ne voudrait pas garantir que la dévotion la plus vive envers cette sainte Mère du Seigneur fût toujours la plus pure de toute vue terrestre.

Mais ce que je dois vous dire sans rien craindre de la plus sévère critique, et sans rien ajouter à la vérité en faveur de la piété, c'est que cette dévotion est bien ancienne dans l'Église. D'abord petite, mais ç'a été le sort de la religion tout entière, elle s'est accrue par des progrès qui pourraient être les garants de sa solidité. C'est tantôt par des guérisons corporelles, et tantôt par des conversions spirituelles, que la piété envers Marie a jeté de si profondes racines dans les cœurs, et tient si fort dans les esprits des fidèles. C'est pour des grâces du ciel, que tantôt des villes, tantôt des provinces, tantôt des royaumes, ont cru devoir à l'intercession de Marie, que la coutume de l'invoquer dans les nécessités publiques, et d'avoir recours à elle dans les besoins particuliers, d'y courir pour tout, s est si fort étendue et si bien établie.

Ce sont des saints dont la doctrine est une loi pour croire, comme leur conduite est une règle pour agir; ce sont des saints pour qui l'hérésie, toute hardie qu'elle est, n'a jamais osé perdre tout respect, qui nous ont appris à invoquer Marie dans les termes les plus respectueux, à mettre en elle, après son Fils, notre plus grande confiance. Et l'on appellera nouveau ce qui remonte à des siècles si reculés? Et l'on appellera frivole ce que des saints tout formés et si éclairés ont pratiqué, en faisant gloire? Et l'on verra un fond de superstition, où les saints docteurs de l'Eglise ont vu l'esprit même de la religion? Et l'on rejettera, du moins comme inutile, ce qu'une traduction de doctrine, comme une succession de piété, nous a transmis? Laissons, laissons ces hommes apparemment plus sûrs de leur salut, ou du moins plus indifférents sur leur perte, négliger quelqu'un des moyens qui nous ont été donnés de Dieu, pour nous porter à la vertu et nous sanctifier; et pour nous, mes frères, n'en négligeons aucun. Après tous les moyens que l'Evangile nous commande, embrassons ceux que la piété elle-même nous conseille et nous met en main. Après les moyens nécessaires, cherchons ceux qui sont utiles. Je vous ai fait voir l'utilité de celui-ci, avec la gloire en même temps qu'il rend à Dieu; d'où j'ai conclu que rien n'était plus conforme à l'esprit de la religion chrétienne, que la dévotion envers la Mère du Seigneur, renfermée dans ses justes bornes. Faisons voir maintenant que rien n'est plus contraire à l'esprit de la religion que ce nom de dévotion que les mondains donnent à leur zèle apparent, et à leur prétendue piété envers la Mère du Seigneur.

ECONDE PARTIE.

Plusieurs faiblesses de l'esprit humain se réunissent dans le même esprit pour y former ce que j'appelle seulement dévotion outrée envers la Mère de Dieu. Beaucoup d'ignorance du fond de la religion, je ne sais quel goût pour le merveilleux, une affection tout humaine, qui se croit pieuse, parce qu'elle a un sujet pieux; un désir peu réglé d'assurer sa sanctification par des moyens faciles, voilà ce qui fait les dévots excessifs. Mais à ces personnes, il reste souvent la piété pour fonds; de droites intentions dans l'esprit, de bonnes dispositions dans le cœur; et pour régler en elles ces excès de religion, il suffirait peut-être de les instruire dans un esprit de douceur, comme le veut l'Apôtre. On peut les ramener à la solide piété par l'intérêt même qu'elles ont à la dévotion outrée, je veux dire la gloire de Marie et le salut de leur âme; mais il s'agit ici des faux dévots, et non pas seulement des dévots excessifs. Plût à Dieu qu'il n'y eût en effet que de ces dévots! nous ne les attaquerions pas comme ennemis de la religion; et l'on verrait, par le respect que nous avons pour tout ce qui peut porter le nom de piété envers la Mère de Dieu, combien nous sommes éloignés d'être les contradicteurs et les adversaires de cette dévotion. Mais qu'il nous soit permis de nous déclarer sans ménagement contre des hommes qui, sous une apparence religieuse, déshonorent entièrement la religion, et enfin se perdent eux-mêmes en se trompant. D'où vient cette fausse dévotion? Vous l'allez apprendre et vous en serez surpris. Sur quoi s'appuie cette fausse dévotion? Sur des fondements visiblement ruineux : je vais vous en faire juges vous-mêmes.

L'Evangile nous fait des promesses qui sont capables d'animer les plus lâches à la vertu, comme les craintes qu'il nous donne devraient éloigner du vice les plus hardis; mais les violences, mais les sacrifices, mais ce continuel travail, mais la vie réglée que l'Évangile nous demande, étonnent la vérité humaine, révoltent la chair et le sang, et en porteraient peut-être plusieurs à renoncer aux saintes promesses de la religion, plutôt que

de s'assujettir à ses lois austères, s'il ne se présentait un moyen spécieux d'accorder une vie contraire à l'Evangile, avec les espérances de l'Evangile. Ce moyen est de se dire et de se croire dévôt à Marie, à la faveur d'un certain zèle, ou tout au plus de quelques petites pratiques où entre le nom de cette sainte et bénie Vierge. Est-il surprenant que ce moyen de salut, qui a quelque couleur de piété, soit embrassé avec chaleur par tout ce qu'il y a de plus grands pécheurs et d'âmes plus mondaines, par des gens qui sont absolument déterminés à ne point régler leur vie sur l'Evangile? Le nom de Mère de Dieu porte avec lui-même tant d'espérance; tant de faveurs ont été promises, tant de merveilles ont été attribuées à la dévotion envers Marie; allons au fond, le pécheur a tant de penchant à s'aveugler et à s'étourdir, l'âme mondaine a tant de dispositions à se tromper elle-même, qu'il n'est pas surprenant que sous une si grande protection dont ils se flattent, le pécheur et l'âme mondaine, sans autre raison d'espérer beaucoup et de moins craindre, espèrent tout et ne craignent rien.

J'attaque donc ici une erreur qu'on peut presque appeler publique. Je combats une illusion à laquelle on tient par toutes les passions du cœur et de la chair, et que la piété couvre. Je sens la difficulté de l'entreprise; aussi n'espéré-je pas dans la force de mes raisons et dans la droiture de mon zèle. Mais Marie est ici trop intéressée pour ne pas me flatter d'obtenir par elle ce que je me propose ici pour sa gloire et celle du nom chrétien; et avec ce secours, je puis renverser tous les préjugés humains et détruire la fausse dévotion jusque dans les fondements. On attribue à Marie une puissance sans bornes, une bonté sans règle, et on s'appuie sur ce que débitent des hommes trompeurs, et peut-être trompés les premiers. Voilà ce que je vais combattre.

Dieu peut perdre les pécheurs, mais aussi il peut pardonner les péchés: c'est la première idée que nous avons de son pouvoir. Dieu ne montre jamais davantage sa toute-puissance, qu'en faisant miséricorde aux plus grands pécheurs; c'est l'Eglise qui le dit, et nous le croyons. Mais enfin cette puissance de Dieu a ses lois et elle a ses bornes marquées de Dieu même. Apprenez-les, vous qui espérez sans règle. Enfants des hommes, jusqu'à quand vous appuierez-vous sur le mensonge, et vous repaîtrez-vous de folles espérances? Offrez le sacrifice de justice, ajoute le Prophète, et espérez au Seigneur: *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* (*Psal.* IV, 6.) Dieu peut en faveur de sa miséricorde au delà de tout ce que nous pouvons comprendre; nous n'ôtons cette espérance à aucun de ceux qui ont commis l'iniquité, et qui s'en sont retirés; mais comprenez tous, justes et pécheurs, que la puissance de Dieu ne va pas à refuser à sa sagesse et à l'ordre de la piété le sacrifice de justice. Convertissez-vous au fond de vos cœurs, changez vos œuvres, faites des actions de justice selon que vous avez commis l'iniquité; édifiez et réjouissez l'Eglise, selon que vous l'avez scandalisée et affligée; accomplissez les obligations particulières de votre état, en accomplissant les devoirs généraux de la religion; réparez tous les torts que vous avez faits à votre prochain: faisant cela, ce qui est le sacrifice de justice, espérez tout de Dieu. Mais violer les lois de la justice de Dieu, lois dictées par sa sagesse, et espérer en sa bonté, c'est se tromper soi-même à plaisir. Offrez donc le sacrifice de justice, et moyennant cette justice évangélique, espérez en Dieu par l'intercession de Marie: *Sacrificate sacrificium justitiæ et sperate in Domino.*

Dieu peut faire tout ce qu'il veut de plus extraordinaire au ciel et sur la terre; qui douta jamais de cette puissance de Dieu? Mais enfin, quand Dieu a parlé, sa puissance est restreinte à pouvoir exécuter sa parole; et c'est là une perfection, et non une faiblesse en Dieu. Il s'agit donc de savoir si Dieu a parlé et comment Dieu a parlé à votre sujet, gens du monde, souvent aussi grands pécheurs envers Dieu que grands dévots envers Marie. Ouvrez l'Evangile, c'est pour vous que Dieu y parle, comme pour le prêtre et le religieux. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous:* et votre vie est l'impénitence même. *Marchez par la voie étroite*: et vous marchez par toute sorte de voies aisées et commodes. *Faites-vous violence, faites effort:* et vous ne suivez que vos goûts et vos penchants. *Chargez-vous de la croix, et me suivez:* et vous avez horreur de la croix; et vous n'êtes chargés que de vos iniquités et du poids de vos volontés propres. *Faites justice et miséricorde*: et vous ne connaissez ni l'un ni l'autre. Voilà l'Evangile, ou, comme parlaient les prophètes, voilà le poids de la parole de Dieu. *Onus verbi Domini.* (*Nahum*, IX, 1.) Or, montrez-moi dans l'Evangile en faveur des dévots de Marie quelque privilége, quelque dispense au sujet de ces devoirs imposés à tous les chrétiens? Ainsi, Dieu lui-même, le Tout-Puissant lui-même, ne peut pas vous sauver tel que vous êtes, avec une parole aussi solennelle et aussi expresse qu'il ne vous sauvera pas.

N'examinons pas si curieusement quelle est la puissance de Marie auprès de Dieu, et croyons seulement que la puissance que Marie peut avoir sur Dieu n'est pas plus grande que la puissance que Dieu a sur lui-même; puissance qui est soumise à sa parole, et réglée par sa sagesse. *Nunquid major est Deo?* dirait ici saint Cyprien. Voici donc ce qu'il faut penser de Marie et de sa prière, en lui donnant la plus grande vertu. La prière de Marie est très-puissante; je le crois comme vous, et je l'ai déjà enseigné. Mais enfin, quand Marie prie le Seigneur pour les choses les plus justes, comme lorsqu'Esther demandait au roi son époux la révocation de l'injuste et cruel arrêt qu'Aman avait obtenu contre le peuple juif; Marie, comme cette princesse, commence

sa prière par ces paroles : Si ma supplication est agréable au roi et n'est pas contraire à ses intérêts, *Si placet regi, et deprecatio mea non ei videtur esse contraria.* (*Esth.*, VII, 3.)

Or je vous ai fait voir que la supplication de Marie pour des pécheurs qui se complaisent dans le mal, tels que les gens du monde qui se complaisent dans la vie qu'ils mènent, serait contraire à tous les intérêts de Dieu. Quand Marie, comme Judith, prie pour des hommes du moins effrayés, qui ont recours à son intercession, parce que, disent-ils, vous êtes une femme sainte : *Ora pro nobis, quoniam mulier sancta es* (*Judith*, VIII, 29) ; Marie, comme Judith, entend que ces hommes qui implorent son secours, se joindront à elle, travaillant à apaiser Dieu : *Orate ut firmum faciat Deus consilium meum* (*Judith*, VIII, 31), et se rendront dignes par là de sa prière et de son effet.

Quand Marie, je fais une supposition impossible, trompée par quelque ennemi de son Fils, tel que vous, aurait ouvert la bouche en votre faveur, et que Jésus-Christ, par une supposition encore plus impossible, ne sachant pas qu'il s'agit de vous et de son royaume pour vous, lui aurait dit, comme Salomon à Bethsabée : Demandez, ma mère, il ne convient pas que je confonde votre visage, c'est-à-dire que je vous refuse quelque chose. *Pete, mater mea : neque enim fas est, ut avertam faciem tuam* (III *Reg.*, II, 20) ; lorsque Jésus-Christ viendrait à connaître qu'il s'agit de vous ; de vous, ennemi de ses saintes lois, et en quelque sorte de sa personne ; de vous, enfants de ce siècle, et non du royaume, ne dirait-il pas alors à sa Mère, ce que ce sage roi dit à la sienne quand il sut qu'il s'agissait d'Adonias : Voulez-vous lui donner mon royaume ? *Postula ei et regnum.* (III *Reg.*, II, 22.) Ne voyez-vous pas que c'est un ennemi qui veut se servir de la mère contre le fils ? Je jure qu'Adonias mourra, et Adonias fut mis à mort. *Misitque rex per manum Banaiæ, qui interfecit eum, et mortuus est.* (III *Reg.*, II, 25.) Vous voyez donc, mes frères, dans le même exemple, que si ces paroles qu'on vous a tant de fois repétées : Demandez, ma mère, que pourrais-je vous refuser ? ont fondé ce que vous appelez votre confiance, et ce que j'appelle votre présomption dans le crédit de Marie auprès de son Fils ; ces autres, qu'on ne vous a peut-être jamais fait observer : Malgré votre prière, je jure par le Seigneur qu'Adonias mourra aujourd'hui : *Juravit itaque rex per Dominum.... Quia hodie occidetur Adonias* (III *Reg.*, XXIII, 24) ; ces dernières paroles, dis-je, doivent vous détromper sur le pouvoir sans bornes et sans règle que vous donnez à Marie en faveur des pécheurs impénitents, et de toutes sortes d'ennemis de son Fils. Faites donc pénitence, quittez vos voies et votre vie du monde, surmontez votre avarice, réprimez votre ambition, mettez fin à vos plaisirs criminels, pratiquez la justice, et espérez au Seigneur par la puissante intercession de Marie : *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.*

Qu'il me soit permis de m'élever ici avec force contre une folle pensée des pécheurs et des mondains ; qu'il me soit permis de me plaindre, et de me plaindre amèrement, au nom de tous les chrétiens, d'une illusion qui déshonore le christianisme, qui affaiblit toute la religion, qui attire à l'Eglise les reproches et les insultes de l'ennemi et de l'étranger. Quelle illusion en effet, grand Dieu, que celle qui détourne nos yeux de Jésus-Christ, qui en éloigne nos esprits, qui lui enlève nos cœurs, qui le rend inutile au milieu de nous, que dis-je ? qui va à nous le rendre odieux ! Car enfin, pour se représenter Marie, bonne, tendre, compatissante mère, on se représente Jésus-Christ comme un Dieu cruel et malfaisant, ennemi des hommes, aux pieds duquel il faut que Marie soit toujours prosternée pour lui demander grâce, des mains de qui il faut que Marie arrache toujours ou le glaive ou la foudre.

Mes frères, Dieu est bon par nature, ou, comme parle l'Eglise, sa nature est la bonté, *Deus cujus natura bonitas.* Dieu seul est bon, comme le dit l'Evangile ; et tout ce qu'il y a de bonté dans les créatures humaines et angéliques, leur vient de ce qu'elles sont faites à cet égard à sa ressemblance, et a coulé en elles de Dieu, qui en est et en demeure la source aux siècles des siècles. C'est Jésus-Christ qui aime les hommes ; c'est Jésus-Christ qui est le véritable ami de ses frères ; c'est Jésus-Christ qui a véritablement des entrailles de miséricorde pour les pécheurs ; s'il ne les aimait pas, en souffrirait-il dans l'Eglise ? En souffrirait-il tant ? Les souffrirait-il si longtemps sur la terre ? Jésus-Christ aime donc les pécheurs ; sa bonté va à les inviter à la pénitence, sa patience à les attendre ; son amour à leur ouvrir mille voies de retour ; sa tendresse à les recevoir, quand ils reviennent à lui. Jésus-Christ seul retient le bras vengeur. Mais enfin, quand par l'impénitence de sa vie et l'obstination de son cœur, le pécheur abuse de la patience divine, le pécheur méprise ces richesses de la bonté de Jésus-Christ ; quand le pécheur ne vit que pour amasser des crimes et augmenter la vengeance, alors la miséricorde elle-même s'intéresse à précipiter la mort du pécheur. En un mot, quand le pécheur veut périr (et il le veut, quoiqu'il proteste du contraire, lorsqu'il continue de vivre dans le péché), le pécheur périt ; le pécheur périt, quelque violence qu'il en coûte à Jésus-Christ, parce que l'économie du salut ne permet pas à Dieu de sauver l'homme malgré lui.

Que pensez-vous maintenant de Marie, pécheur aveuglé par vos passions, et non pas inspiré par votre zèle ? Que Marie est meilleure mère que Dieu n'est bon père ? Ah ! dit Tertullien, qui est père aussi tendre ? Qui est autant père que Dieu ? *Tam pius nemo, nemo tam pater.* Pensez-vous que Marie ait un fond de clémence plus grand que Jésus-Christ, la bénignité incarnée ? dit saint Cyprien. *An quisquam divina bonitate clementior ?* Voulez-

vous attribuer à Marie une autre espèce de miséricorde que celle de son Fils? Ce serait outrager Marie et blasphémer contre Jésus-Christ. Mais Marie est appelée par l'Eglise la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs. Il faut donc le répéter mille fois : Jésus-Christ est non-seulement le père des miséricordes, mais la miséricorde même. Jésus-Christ est non-seulement le refuge des pécheurs, mais le Dieu, spécialement le Dieu des pécheurs, descendu du ciel pour eux, né pour eux et mort pour eux ; et le pécheur impénitent, parce qu'il veut périr, n'en périra pas moins. Comprenez donc, pécheurs et gens du monde, que Marie n'est pas le refuge des pécheurs pour entretenir le péché dans le monde, mais pour favoriser, par sa puissante médiation, le retour des pécheurs et des mondains à Dieu et à la piété.

Mais quand Marie, ce que je n'examine pas ici, aura assez de bonté pour s'intéresser auprès de son Fils, pour des pécheurs et des mondains qui ne font autre chose que souhaiter le salut d'une manière vague, l'éloignant d'eux trop réellement; il en faut venir à cette parole de Marie, la seule que l'Evangile nous rapporte d'elle, comme adressée aux hommes, qu'elle voulait favoriser auprès de son Fils : Faites tout ce qu'il vous dira. *Quodcunque dixerit vobis facite.* (*Joan.*, II, 5.) Remarquez-la, pesez-la, approfondissez-la cette parole : faites tout ce que mon Fils vous dira, et vous y trouverez à quel prix Marie accorde sa médiation aux hommes auprès de son Fils et à quelles conditions Jésus-Christ accorde des grâces à sa Mère pour les hommes. Obéir à l'Evangile, à l'Evangile tout entier. Faites cela et vous vivrez, *Hoc fac et vives.* (*Luc.*, X, 28.) Ne le faites pas, vivez selon vos passions, vivez selon l'esprit de ce monde, et criez de toutes vos forces, et criez le jour et la nuit : Marie notre espérance, Marie notre refuge, Marie notre avocate, Marie notre mère! Marie ne vous entendra pas, Marie ne vous répondra pas, ou elle ne vous répondra pas autre chose que ce qu'elle a dit une fois à tous les hommes, entrant dans les pensées de son Fils: Faites tout ce qu'il vous dira : *Quodcunque dixerit vobis facite.*

Mais que sera donc devenu le zèle de Marie pour le salut des âmes que son Fils a rachetées de son sang? Mais où sera le zèle de Marie pour la gloire de Dieu et le véritable honneur de son Fils? Ah! pécheurs, vous ne connaissez pas les saints! ils sont dévorés du zèle de la gloire de Dieu et de la beauté de sa maison où ils ne veulent rien voir entrer de souillé, comme ils n'y sont entrés eux-mêmes que purs ; et c'est ce zèle que je crains, autant pour vous que pour tous ceux qui vous ressemblent. Car enfin il faut vous dire tout l'outrage que fait à Dieu et à Marie la fausse dévotion. Quoi! une dévotion comme la vôtre sera la tache du nom chrétien et la honte de l'Eglise? Une dévotion comme la vôtre sera l'écueil de la conversion, la ruine de la pénitence, l'ennemie des devoirs et la destruction des vertus Une dévotion comme la vôtre tiendra lieu de sacrifices et de bonnes œuvres, et Marie la favorisera! Et Dieu y aura égard! Quoi! sous le nom de refuge des pécheurs, de mère de miséricorde, vous ferez de Marie la protectrice du péché et la ressource du libertinage! Quoi! sous les auspices de la mère, la révolte contre le Fils se perpétuera dans son royaume et se communiquera dans sa maison! Ah! vive le Seigneur, vous n'entrez pas dans les pensées de Marie. Je le vois à regret, mais il ne faut pas vous le cacher, de tous les ennemis qui s'élèveront un jour contre vous, le plus redoutable comme le plus offensé, ce sera une épouse jalouse, une mère irritée, que vous aurez fait servir, sous prétexte de l'honorer, à outrager son Fils, et à déshonorer son époux.

Mais enfin, votre confiance est fondée sur des expériences qui détruisent tous nos raisonnements. Que de choses merveilleuses, en effet, n'a-t-on pas écrites? Que ne raconte-t-on pas d'admirable de la dévotion de la Vierge, mère du Seigneur? Ah! mes frères, on n'a pas cru seulement devoir garder ici les vraisemblances, et vous vous y trompez! Des hommes trop crédules, car je ne veux pas les croire séducteurs de dessein formé, des hommes trop dévots pour l'honneur de la dévotion, nous content des fables, Seigneur, contraires à toutes les menaces et à toutes les promesses de votre Evangile, contraires à l'esprit et à la lettre de votre Loi : *Narraverunt fabulationes, sed non ut Lex tua.* (*Pals.* CXVIII, 85.) Et votre peuple croit plutôt ces fables que les vérités les plus certaines de votre Loi! Et votre peuple, abandonnant votre Loi, appuie son salut sur ces fables! Ah! mes frères, quand un ange du ciel viendrait vous prêcher une autre espérance que celle de l'Evangile, uniquement fondée sur la pratique de l'Evangile, il faudrait, je le dis après saint Paul, dire anathème à cet ange; et vous recevrez une pareille espérance de la bouche des hommes! Qui les a autorisés à tromper ainsi le peuple de Dieu, à lui dire sans cesse et sans autre fondement que les folles visions de leur esprit, ce que ces prophètes menteurs disaient à Israël : il n'y a que la paix, il n'y a que du bonheur à attendre. Les dévots de Marie ne périront point. Un dévot de Marie ne périra point? Un vrai dévot, vous avez raison; mais un dévot comme vous ne périra pas? Qu'est-ce donc qui le sauvera? Qui est-ce qui sera pour lui, quand Jésus-Christ est contre lui? Non, vous ne périrez pas : ce sera la parole de l'Evangile qui périra; ce sera Jésus-Christ qui sera trouvé menteur, et ces hommes-ci seront trouvés véritables? Marie ne vous manquera pas : ce sera Dieu qui se manquera à lui-même? Seigneur, cette race infidèle et adultère, parce qu'elle crie bien haut : Marie! Marie! s'attend à des miracles pour éviter la colère à venir, lui en sera-t-il donné? Non, en vérité, dit le Seigneur, il ne lui en sera point donné d'autre que cette exhortation pressante qu'on lui fait en mon

nom, de se convertir et de faire pénitence.

Mais encore, de quoi vous flattez-vous, pécheurs et mondains, qui quitteriez plutôt, je crois, votre nom de chrétiens, que celui de dévots de Marie? Que sais-je? il entre si peu de pensées chrétiennes, si peu de projets de conversion et de pénitence, dans les espérances du grand nombre de ces dévots (j'ai toujours honte de leur donner ce nom), qu'on peut croire qu'ils se flattent d'être sauvés sans conversion et sans pénitence.

Comptez-vous qu'au milieu des accidents qui assiégent la vie humaine, et peut-être exposés par votre santé ou par votre possession à des périls plus évidents, vous ne risquez pas sous la protection de Marie, de mourir sans avoir prévu votre mort, et vous y être préparés? Ce n'est pas certainement l'Evangile qui vous donne cette espérance; soyez sur vos gardes; veillez; soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra : voilà ce que dit l'Evangile, et ce qu'il dit à tous.

Vous espérez seulement de cette dévotion, qu'elle vous obtiendra la grâce de vous convertir un jour, et de bien mourir. Un jour, c'est-à-dire, quand vous ne serez plus bon à rien dans le monde, quand vous serez las de pécher; un jour, c'est-à-dire à la dernière heure.

La protection de la Vierge va donc à vous ménager le temps présent, et un temps long pour pécher et prendre vos plaisirs; et le temps à venir, et un temps bien court pour pouvoir dire à la hâte en sortant de la vie: J'ai péché, je m'en repens, Seigneur, miséricorde. Il n'y a donc rien d'indigne qu'on ne pense, et rien d'insensé qu'on ne se promette, lorsqu'on s'est entêté d'une fausse dévotion.

Vous êtes les enfants de Marie, dites-vous? Je crois entendre les Juifs lorsqu'ils disaient à Jésus-Christ: Nous sommes les enfants d'Abraham, tous ces malheurs ne nous regardent point. Vous êtes les enfants d'Abraham, leur répond Jésus-Christ, faites donc les œuvres d'Abraham : *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite.* (*Joan.* VIII, 39.) Mais Abraham n'a pas fait ce que vous faites: Abraham n'a pas été le contradicteur de la vérité; Abraham n'a pas été l'ennemi de toute justice; Abraham n'a pas été le persécuteur de l'œuvre de Dieu dans la personne de ses prophètes. *Hoc Abraham non fecit.* Je dis de même à ces faux dévots: Vous vous dites les enfants de Marie, faites donc les œuvres de Marie. Mais Marie n'a pas vécu comme vous selon les passions de ce monde; Marie n'a rien fait de tout ce que vous faites. Ah! qu'il est à craindre que, comme ces Juifs reconnurent enfin, mais trop tard, qu'Abraham, en qui ils avaient mis toute leur confiance comme à leur père, ne les connaissait pas, *Abraham nescivit nos* (*Isa.*, LXIII, 16); vous ne reconnaissiez de même un jour, mais trop tard, que Marie ne saurait vous avouer pour ses enfants!

Mais vous paraîtrez devant Dieu sous l'habit de Marie, habit que la justice divine respectera, et que les flammes éternelles épargneront? Ah! méchant, Dieu vous reconnaîtra sous cet habit emprunté de la piété. Dieu vous reconnaîtra sous cette peau de brebis, loup ravissant; il vous reconnaîtra, profane Esaü, sous l'habit de Jacob son juste et son bien-aimé; et il vous punira au double pour avoir couvert votre iniquité du vêtement saint, et qui vous était si étranger. *Visitabo super omnes qui induti sunt veste peregrina.* (*Soph.*, I, 8.)

Enfin on nous dit qu'il y a toujours de la foi dans cette dévotion. C'est ce que je ne puis entendre sans douleur, ni presque sans indignation. Quoi! mes frères, cette présomption détestable dont parle le Sage, cette espérance si vaine de l'impie, ce sera donc là la foi? Quoi! l'amour-propre le plus déréglé, l'horreur pour la pénitence, la fureur pour la vie mondaine, l'aversion de ses devoirs, sources certaines de la fausse dévotion, ce sera là la foi? Etre toujours dévot pour continuer d'être pécheur, pour ne pas cesser d'être mondain; c'est donc là ce que le monde confond avec la foi? Dieu veuille nous préserver de cette foi du monde! Ah! si, dégoûté de la vie que vous menez, mais trop faible encore pour en entreprendre une plus chrétienne, vous vous ménagiez la dévotion envers Marie, pour être aidé dans cette entreprise; loin de combattre votre dévotion, je vous la prêcherais, et je travaillerais à vous la mettre dans le cœur. Si vous vouliez vous convertir aujourd'hui, à ce moment, je vous promettrais tout de la puissante intercession de cette sainte Mère du Seigneur; mais vous en tenir à une confiance sans règle, et à de petites pratiques, sans jamais commencer à changer de vie, ni avoir de dessein formé de faire pénitence; c'est s'aveugler soi-même et vouloir périr. Croyez-moi, contre une éternité malheureuse, il n'y a jamais assez de précaution; mais celle-ci est visiblement trop faible, et aussi ne réussira-t-elle pas.

Que voulez-vous conclure de ceci, mes frères? des choses extrêmes, comme on fait ordinairement de tous les principes de la morale chrétienne? Non. Voici la conclusion naturelle de ce discours, et ce que je me suis proposé de vous dire touchant la dévotion à Marie. Ne perdez pas votre dévotion envers Marie, mais n'en abusez plus. Ayez toujours confiance en Marie, mais appuyez-la singulièrement sur le sacrifice de justice. Glorifiez-vous d'avoir toujours Marie pour mère, mais que Marie ne rougisse plus de vous avoir pour enfants. Portez toujours l'habit de Marie, mais pensez avant toutes choses à vous revêtir de ses vertus. Soyez dévots à Marie, mais comme l'ont été tous les saints, en pratiquant l'Evangile, l'Evangile tout entier. A ces conditions, Marie priera pour vous pendant la vie, elle vous aidera à la mort, et après la mort, elle vous introduira dans le ciel par son Fils, qui est la voie, la vérité et la vie. *Amen.*

—

SERMON XXIX.

POUR LE JOUR DE SAINT-ETIENNE.

Elegerunt Stephanum, virum plenum fide et Spiritu sancto. (*Act.*, VI, 5.)

Ils élurent Etienne, qui était un homme plein de foi et du Saint-Esprit.

L'Eglise ne fut pas longtemps sans éprouver qu'elle portait dans son sein des hommes avec leurs faiblesses. Une dissension qui s'y éleva dès les premiers jours, au sujet des aumônes qu'on distribuait, lui fit dès lors sentir ce qu'elle avait à craindre de la jalousie, et dut lui faire prévoir ce qu'elle aurait à souffrir au dedans d'elle, des différentes passions humaines. Les Juifs grecs se plaignirent de ce que leurs veuves avaient moins de part aux distributions que les veuves des Juifs du pays. Le murmure était déjà grand, et il fallait y remédier avec autant de promptitude que de sagesse.

Occupés de soins plus importants, et ne pouvant pas se charger de ce ministère, les apôtres proposèrent aux fidèles de choisir d'entre eux sept hommes d'une probité reconnue, pleins de foi et de sagesse, à qui on pût confier cet emploi. Sept hommes de ce caractère furent donc choisis, à la tête desquels on mit Etienne, homme, dit le texte sacré, plein de foi et du Saint-Esprit. *Elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto.*

Il était besoin en effet et de beaucoup de foi, et d'une mesure abondante du Saint-Esprit, pour traiter saintement, et d'une manière digne de l'Evangile naissant, un ministère plein d'écueils et de difficultés. Mais dans les pensées de Dieu, cette plénitude de force et de l'Esprit saint était nécessaire à Etienne pour quelque chose de bien plus grand dans son Eglise que le ministère des tables.

Etienne devait souffrir pour le nom du Seigneur Jésus ; il devait répandre le premier son sang pour la religion chrétienne, ouvrir cette belle carrière à ses sectateurs, montrer tout d'un coup cette force à ses ennemis, lui faire voir à elle-même ce qu'elle devait attendre sur la terre, ce qui la suivrait partout, jusqu'au jour où, recueillie dans le ciel, elle serait en paix dans le sein de Dieu. Etienne devait être la seconde victime de la fureur de sa nation, et de son opposition à l'Evangile (car Jésus-Christ fut la première). Il devait en mourant pour une si digne cause, montrer aux chrétiens, avant même qu'ils eussent pris ce nom, ce qu'ils devaient à la doctrine de la vérité, et à quelles épreuves la vérité les mettrait. Il devait laisser dans l'Eglise un premier exemple de la magnanimité chrétienne, pour y fortifier ces hommes timides qui craignent les hommes plus que Dieu ; pour y affermir ces courages lâches, déjà abattus quand la persécution paraît ; pour y réchauffer ces tièdes défenseurs de la foi, et ouvrir ces bouches qui la bégayent plutôt qu'elles ne la confessent; pour confondre enfin ceux qui par de faibles ménagements trahissent la cause de Dieu, croyant peut-être la servir dans les jours mauvais.

Vous comprenez maintenant, chrétiens auditeurs, tout le dessein de cet esprit éternel, qui gouverne l'Eglise, lorsqu'il y suscite dès les premiers jours un homme tel qu'Etienne. Il fallait un homme pris dans un rang peu au-dessus des simples fidèles, pour ouvrir la voie du martyre à tous ceux qui devaient croire en Jésus-Christ. Les apôtres, à l'envi d'Etienne, et pleins du même esprit, scelleront aussi de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. Le sang des apôtres, après que leur voix se sera fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, fondera l'Eglise et l'étendra depuis Jérusalem jusqu'au delà de l'empire; mais le sang d'Etienne aura donné de la force aux apôtres mêmes, en leur donnant une sainte émulation ; le sang d'Etienne nous donnera un apôtre, qui remplira lui seul la terre du nom chrétien ; le sang d'Etienne, avant que les apôtres aient pu sortir de Jérusalem, fera sortir l'Eglise de ses premières bornes si étroites ; et les suites de sa mort seront si heureuses pour l'Eglise autour du lieu où elle est née, qu'elle sortira, pour ainsi dire, de son berceau, avec un éclat qui attirera déjà les yeux sur elle, et l'étendra bientôt dans les provinces éloignées.

Béni soyez-vous, Dieu tout-puissant et sage, qui donnez à une si grande œuvre un si faible commencement; qui donnez ici, avec un si grand exemple, une si belle instruction à votre Eglise ; qui lui marquez son sort jusqu'à la fin, dans celui de son premier défenseur, et qui, nous le donnant à tous pour modèle, nous le donnez en même temps pour singulier protecteur. Je n'ai pas besoin, chrétiens auditeurs, de vous exposer plus au long mon dessein : vous le voyez tout entier. Dans ce discours, où je m'attacherai plus particulièrement à saint Etienne, et où je m'arrêterai beaucoup au premier siècle, je vous ferai voir : 1° que l'Eglise doit combattre et souffrir sur la terre; 2° que l'Eglise s'est accrue sur la terre par ses souffrances et par ses combats. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE

Quand Jésus-Christ reproche aux Juifs, dans l'évangile de ce jour, le meurtre des prophètes, et les excès commis contre tous ceux qui leur ont été envoyés, il remonte jusqu'au premier sang répandu en haine de Dieu et de la justice : et ce sang, c'est celui d'Abel. Cela a donc été ainsi dès le commencement; et l'Eglise de Dieu, ou l'assemblée de ceux qui le servent, n'était pas encore, pour ainsi dire, formée, que les passions des hommes y avaient déjà porté le trouble et introduit la guerre.

Il n'est pas étonnant que les choses aient continué dans l'Eglise comme elles y avaient commencé, mais il l'est peut-être, que Dieu ait pris cet arrangement dans sa sagesse, et qu'après avoir fondé son Eglise par le sang, il ait voulu la tenir dans les peines et dans les combats jusqu'au jour où, assise à côté de son époux, dans la nouvelle Jérusalem, elle

y sera couronnée d'honneur et de gloire. J'aurais tout dit, en disant que c'était le sort même que Dieu avait destiné à son propre Fils en l'envoyant sur la terre et parmi les hommes; mais j'entrerai plus avant dans ce secret de Dieu.

Faire l'histoire du peuple de Dieu, c'est montrer aux hommes une suite de travaux et de combats de ce peuple bien-aimé, depuis sa jeunesse; c'est montrer aux hommes l'Eglise toujours attaquée par les hommes, et toujours défendue de Dieu; toujours en péril par les efforts de l'enfer, et toujours en assurance par cette protection du ciel; quelquefois humiliée, mais jamais confondue; quelquefois troublée, mais jamais abattue; quelquefois ébranlée jusque dans ses fondements, mais jamais renversée; quelquefois en guerre avec elle-même, c'est-à-dire ses enfants avec ses enfants, mais jamais ne se détruisant elle-même; quelquefois faisant de grandes pertes, mais toujours les réparant d'un autre côté; quelquefois insultée de ses ennemis, comme s'ils l'eussent déjà vaincue ou qu'ils eussent été près de la vaincre, et toujours, plus tôt ou plus tard, triomphant de ses ennemis les plus fiers et les plus obstinés; toujours sortant plus pure de l'épreuve, plus forte du combat, plus certaine de ne pas périr, de ces tempêtes où elle avait crié à Dieu dans sa frayeur : Tenez-moi de votre main forte, afin que je ne périsse pas; sauvez-moi, mon Dieu, parce que les grandes eaux m'inondent de toutes parts.

Que cette suite de combats de l'Eglise et de victoires dans l'Eglise est belle à voir! Qu'il est consolant de pouvoir montrer au peuple de Dieu cette suite de combats, n'interrompant jamais la suite du peuple de Dieu! Qu'il est juste et utile tout ensemble, de remettre ces victoires éternelles de l'Eglise devant les yeux des fidèles, dans ces grandes agitations de l'Eglise, afin que personne ne regarde comme nouveau dans l'Eglise ce qui est né avec elle, et ce qui est dans son sort; afin que personne ne s'ébranle dans l'Eglise pour tous ces mouvements violents, afin que personne ne croie dans l'Eglise que tout est perdu, parce que tout souffre et que tout est attaqué à la fois; afin que personne ne dise dans l'Eglise que le secours de Dieu ne viendra pas, parce qu'il vient plus tard, et qu'il est donné à des hommes qui veulent la guerre, de traverser pendant un temps cette bienheureuse paix, objet de nos vœux et de nos gémissements!

Quand je parle du peuple de Dieu, je remonte jusqu'à celui dont nous n'avons fait que continuer la succession, sous une autre forme de religion. Quand je parle de l'Eglise, je remonte jusqu'à celle qui fut en même temps la figure de celle qui devait naître au milieu des siècles, qui est celle d'aujourd'hui, et la véritable Eglise de ces temps-là. Voyez-la, cette Eglise des temps anciens, dans cette première source d'Israël, dans la maison d'Abraham, où Ismaël, méchant et jaloux, le fils de l'esclave, ne cesse de contredire et d'affliger Isaac, le fils de la femme libre, doux et pacifique. Dans l'Egypte, où elle est aussitôt transportée, voyez-la maltraitée de ceux qui la dominent, persécutée sans relâche, opprimée avec une malice profonde, et puis avec une violence ouverte, sans pouvoir être détruite. Voyez-la s'échappant des mains de l'homme cruel, et de la colère du peuple barbare, se sauvant à travers une mer comme de sang. Voyez-la dans le désert, au sortir de l'Egypte, toujours en armes, toujours marchant en bataille, combattant à droite et à gauche, cherchant la terre promise à travers les obstacles et les ennemis, et y entrant par mille combats. Voyez-la dans le lieu de son repos, de ce repos tant promis, toujours agitée à la vue des périls qui l'environnent; toujours occupée à se défendre contre les surprises ou les attaques ouvertes d'un ennemi qui subsiste dans sa défaite; toujours craignant les restes du Jébuséen et de l'Amorrhéen, en étant souvent insultée, et ne pouvant pas, quoique la plus forte et sous tant de grands capitaines, achever de détruire cet ennemi presque détruit

C'est dans cette situation que David, au milieu de cette Eglise et en son nom, chantait ce beau cantique au Seigneur : *Qu'Israël dise donc maintenant : Ils n'ont point cessé de combattre contre moi depuis ma jeunesse, mais ils n'ont pas pu m'abattre. Ces méchants ont frappé de grands coups sur mon dos, ils les ont redoublés sans se lasser, mais ils n'ont pas pu me détruire. Le Seigneur juste et le défenseur de son peuple a brisé la tête de ces ouvriers d'iniquité. Que tous ceux qui haïssent Sion et méditent sa ruine soient couverts de la même honte; qu'ils reculent en arrière au lieu d'avancer dans leurs coupables desseins Qu'il en soit d'eux et de leurs projets comme de cette herbe qui croît sur la plate-forme des maisons, qui sèche sans qu'il soit besoin de l'arracher; de cette herbe qui n'a jamais empli la main du moissonneur, ni les bras de celui qui ramasse après lui. Que tout ce qu'ils entreprennent contre Sion soit tellement vain et sans succès, qu'ils ne puissent ni s'en féliciter eux-mêmes, ni être bénis des méchants comme eux.*

C'est ainsi que David, ou plutôt l'ancienne Sion, exprimait les souffrances dans lesquelles elle était née, et les combats dans lesquels elle avait été nourrie, et en même temps chantait sa résistance invincible et sa force supérieure à tous les efforts et à la malice constante de ses ennemis.

Depuis les jours de David jusqu'au jour où Jésus-Christ vint donner à son peuple un nouveau nom, et à son Eglise une nouvelle forme, combien la religion, renfermée dans Juda, eût-elle de contradictions à soutenir de la part des tribus schismatiques! Quand tout fut devenu Juda après la captivité de Babylone, qu'un nouveau temple s'élevait avec une nouvelle ville, il fallait travailler d'une main et combattre de l'autre. Quand Juda eut changé de maître, combien ce peuple, en combattant pour ses saintes lois, eut-il à souffrir! Sous un Antiochus, modèle et figure des persécuteurs à venir, combien

fut-il répandu de sang pour le culte saint! Quand ses pontifes furent devenus ses princes, tout ce temps, qui dura jusqu'à Jésus-Christ, ne fut qu'une guerre continuelle, autant pour ne pas perdre sa religion que pour recouvrer son pays.

Paraissez, Eglise du Sauveur, née avec lui dans les souffrances, cherchée pour être étouffée avec lui dans le lieu même de votre naissance, réduite, dans votre première enfance, à vous enfuir avec lui en Egypte, et à vous y tenir cachée jusqu'à la mort du persécuteur. C'est un temps d'obscurité plutôt que de combat pour l'Eglise, que celui où elle demeura renfermée avec Jésus dans sa maison de Nazareth. Mais, en reparaissant, combien de traverses elle trouve! quelles contradictions on lui suscite! La haine se déclare, et les entreprises se forment l'une sur l'autre pour la détruire, avant même qu'elle ait pris un nom.

Les faux justes, les faux sages, les faux zélés, les faux docteurs, les faux apôtres, vous vous représentez facilement tout cela réuni contre l'Eglise du Seigneur, qu'il ramassait parmi les hommes du peuple, tout ce qu'il y avait de grand et de puissant lui étant contraire. Vous vous souvenez, Messieurs, de tout ce qu'ont fait la Judée et Jérusalem pour empêcher cette nouvelle société d'hommes de s'établir sur les ruines de la Synagogue, pour empêcher la doctrine qu'ils prêchaient de prévaloir contre la Loi, et l'adoration qu'ils établissaient de prendre la place du culte ordonné par Moïse.

Vous voyez encore, comme de vos yeux, ces ligues formées, ces conseils assemblés contre le Seigneur et contre son œuvre. Vous le voyez encore lui-même attaché à la croix où il meurt. Son Eglise, qui y était attachée avec lui, y naît ; c'est sur la croix qu'elle prend force et vie; mais aussi c'est sur la croix qu'elle est formée pour les souffrances; c'est de la croix qu'elle descend, couverte de sang, et préparée aux combats jusqu'au dernier jour du siècle présent.

Du jour qu'elle reparaît toute formée (car ils étaient environ six vingts hommes), elle entre en guerre avec ses anciens ennemis. Les apôtres, qui sont devenus ses Pères, prêchent Jésus de Nazareth comme prince et chef de la nouvelle maison d'Israël, c'est l'Eglise; et cette prédication est contredite dans leur bouche, où l'on voudrait l'étouffer. Ils prêchent avec grande force la résurrection de Jésus, résurrection qui est le fondement sur lequel l'Eglise va s'élever; et cette prédication attire aux apôtres, avec les reproches, des menaces, et après les menaces les mauvais traitements.

Cherchons maintenant dans l'esprit judaïque et dans le caractère particulier de ceux qui dominaient alors dans la Synagogue, et conduisaient la religion à leur gré, les raisons de cette haine violente contre l'Eglise naissante, pour en voir ensuite les cruels effets contre la personne de saint Etienne. Les Juifs avaient pour leur nom une estime qui n'était, à le bien prendre, qu'un ancien orgueil de la nation. Un attachement tout humain à la Loi de Moïse leur tenait lieu de religion, et cette religion, non pas parce que c'était leur religion, mais parce qu'elle était leur gloire, les remplissait de mépris pour les autres peuples, et les rendait ennemis irréconciliables de toutes les autres religions. Cette haine avait un fondement légitime, et leur était en quelque sorte commandée à l'égard des nations qui vivaient sans loi, et qui adoraient, au lieu du Dieu véritable, mille folles divinités. Mais la religion qui s'élevait à Jérusalem était bien différente : elle avait la même origine que la religion des Juifs, le même objet, la même fin, la même règle de mœurs, et elle n'était pas encore déclarée contre les cérémonies de la Loi. Il est vrai qu'elle y tendait, qu'elle prêchait déjà des vertus plus hautes, qu'elle montrait, en commençant, de plus grands exemples, et, enfin, elle reconnaissait pour son auteur descendu du ciel, et le vrai Messie, celui que les Juifs venaient de crucifier comme un imposteur et l'ennemi de la nation. Voilà ce qui avait armé ce peuple contre l'Eglise naissante d'une haine qui n'a peut-être point d'exemple dans les histoires.

Mais quelque chose de plus vif encore contre l'Eglise naissante que cette haine du peuple, c'est la fureur des chefs de la religion, liés d'intérêt avec les premiers de la nation. Les mêmes passions que celles du peuple, et d'autres plus grandes encore, excitées par de plus grands objets, révoltèrent les pharisiens et les docteurs de la Loi contre la doctrine de l'unique Fils de Dieu, et les animèrent contre sa personne; ils le haïrent sans sujet; ils l'accusèrent de ce qu'il y avait alors de plus odieux; ils le calomnièrent sans y garder de mesure; ils l'attaquèrent par les endroits les plus criminels; et enfin, après avoir tout soulevé contre lui, ils le firent mourir sur une croix.

De toutes ces machinations qu'ils employèrent pour renverser ce que Jésus-Christ venait établir, ne rappelons que ce dernier et malheureux conseil où Caïphe, à la tête des prêtres et des chefs du peuple, pour exciter un dernier mouvement de haine dans la nation, et achever l'œuvre des pharisiens et des sadducéens réunis pour perdre Jésus, avait dit à toute cette assemblée : Que faisons-nous? Cet homme-ci fait beaucoup de miracles; les Romains en entendront les nouvelles, et ils viendront ruiner la ville et le temple et détruire entièrement la nation à cause de lui. Vous n'y entendez rien; il faut que cet homme périsse. Ils le firent en effet crucifier par les mains de Pilate. Par la mort de cet ennemi prétendu de leur ville et de leur religion, ils crurent avoir sauvé, et la ville où ils exerçaient encore quelque autorité, et la religion où ils dominaient entièrement. Laissons-les s'applaudir entre eux du succès de leur politique, et goûter tranquillement, pendant quelques jours, le fruit de leur malice, si toutefois les premiers bruits de la résurrection de Jésus leur avaient

laissé tant de tranquillité. Mais quand ils virent s'élever au milieu de Jérusalem, et comme sur le tombeau de ce crucifié, une secte (c'est ainsi qu'ils parlaient) qui le reconnaissait pour le Messie promis à la maison d'Israël, qui était venu lui apporter le salut, mais que la maison d'Israël avait rejeté, ils ne se possédèrent plus.

Quand ils entendirent, dans toute la ville, et jusque sur les portes du temple, prêcher la résurrection de cet homme; quand ils virent que tout s'ébranlait dans Jérusalem; que la nation, ne sachant que croire, et de Jésus, et de ses disciples, et de ses ennemis, avait enfin recours aux Ecritures, et qu'elle commençait à écouter la raison; que le peuple, ne pouvant plus résister à l'impression des miracles et à la force de la parole, se rangeait en foule sous les lois de ce crucifié, et qu'un grand nombre de prêtres mêmes s'étaient joints aux apôtres; qu'il s'était formé en peu de temps une Eglise, qui s'accroissant tous les jours des débris de la Synagogue, la menaçait de sa ruine prochaine, et qu'ils seraient eux-mêmes enveloppés dans cette ruine, leur fureur ne put plus se retenir.

Ils virent bien que le prêtre de la Loi, plus jaloux de son rang sous la Loi, que de la loi même, ferait une même chute avec elle; qu'alors le scribe enflé de sa science ignorante et maître des esprits par ses artifices, ne serait plus écouté, et passerait pour un séducteur qui aurait trompé longtemps la nation, et renversé la loi de Dieu, au lieu de l'enseigner dans la vérité; qu'alors le pharisien hypocrite et avare, ne pourrait plus, couvert d'un faux zèle et enchanteur du peuple, décrier qui il voudrait, changer à son gré les doctrines, jouer toute la religion, engraisser sa maison du bien des veuves trompées : dans cette situation, dis-je, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de mauvais conseils. L'esprit d'ivresse régnait dans leurs assemblées; et quelque chose de funeste les animait pour pousser plutôt la Synagogue à sa ruine totale, et la nation à son dernier malheur.

Toutes sortes d'avis étaient reçus dans ces conseils; toutes sortes de témoignages contre les disciples de Jésus y étaient crus; quand des furieux qui venaient avec des témoins subornés et une populace émue, se faisant suivre même de sénateurs et de docteurs de la loi, amenèrent avec violence Etienne dans le conseil. Il paraît au milieu d'eux, il les frappe par quelque chose de majestueux, ils voient son visage comme le visage d'un ange : mais ils ne craindront pas d'attenter sur un ange même, s'il est disciple de Jésus de Nazareth. Il leur parle avec une sagesse à laquelle ils ne peuvent pas résister, c'est-à-dire avec des preuves auxquelles ils n'ont rien à répondre. Il leur parle avec une connaissance des Ecritures et de l'histoire de la nation qui les étonne. Il leur parle avec une force qui aurait dû rompre leur obstination, si leurs cœurs n'eussent été plus inflexibles et encore plus rebelles au Saint-Esprit qu'il ne le leur reproche. Il leur parle avec ce courage mêlé d'indignation que donne la défense de la vérité maltraitée, et cette liberté que l'esprit de Dieu inspire dans les grandes occasions; mais il leur parle dans la vérité; et à la parole de la vérité, la rage leur déchire le cœur, et ils grincent les dents contre lui. *Audientes hæc, dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum.* (*Act.*, VII, 54.)

Voilà donc ce que la vérité attire à ses défenseurs : elle les brouille avec le peuple, elle arme contre eux les sénateurs, elle les met entre les dents cruelles des docteurs de la loi, elle leur fait des ennemis irréconciliables des prêtres et des pontifes, et cela a commencé avec l'Eglise. Voilà ce que la vérité produit sur ses ennemis : elle les irrite, non pas parce qu'elle est dure, mais parce qu'ils sont méchants, et leur haine ne peut plus ni se cacher, ni se contenir. *Stridebant dentibus in eum.* Elle les irrite, non pas parce qu'elle leur est dite indiscrètement, mais parce qu'elle leur est dite avec cette force qu'elle porte avec elle; non pas parce qu'elle leur est dite sèchement, mais parce que c'est la vérité, qu'ils ne peuvent souffrir. On la leur dirait avec toutes les insinuations de l'éloquence, avec cette douceur qui charme, avec cette simplicité qui devrait la faire aimer, qu'ils en seraient toujours irrités, parce que c'est la vérité. Ils en seraient d'autant plus dépités, que la vérité dite avec douceur laisse moins de lieu de se révolter contre elle, et d'éclater contre ceux qui la disent. La vérité dite avec les plus sages ménagements les blesserait toujours par cet endroit, qu'elle leur montrerait en eux ces endroits faibles et mauvais qu'ils veulent se cacher à eux-mêmes.

Quand je parle de ménagement, vous comprenez, mes frères, que c'est autant que la défense de la vérité le peut souffrir, ou même le demande, car il y a des ménagements qui sont des infidélités et des trahisons. Mais les sages ménagements, qui les connut mieux, et qui les porta d'abord plus loin qu'Etienne? Il s'agissait, entre les Juifs et les disciples de Jésus, de l'Eglise substituée à la Synagogue, de l'Evangile mis à la place de la Loi : c'était un événement prédit dans tous les prophètes, qui par conséquent ne devait pas être inconnu aux Juifs, mais qui leur était odieux; Etienne ne le leur met pas d'abord devant les yeux. Il remonte à l'origine de la nation; il la leur fait voir appelée de Dieu en Abraham, choisie de Dieu, toujours favorisée de Dieu, et véritablement le peuple saint, quoique souvent rebelle. Il montre la religion qui avait été donnée à leurs pères en Sinaï, au milieu des plus beaux caractères de divinité; mais il montre dans cette religion même quelque chose de faible, qui devait changer en quelque chose de plus parfait et de plus noble; il leur fait entendre que Dieu voulait, pour ainsi dire, sortir de l'enceinte étroite d'un temple fait de la main des hommes, tel que celui de Jérusalem, et être adoré dans toute la terre. Comme c'était ici le point délicat,

le point de la jalousie, ils n'écoutent plus rien, et la mort d'Etienne va venger la Loi et Moïse du prétendu mépris qu'il en fait. Les reproches que leur fait alors le saint diacre, qui voyait déjà la rage dans leurs yeux, fait éclater la disposition de leur cœur.

Etienne lève les yeux au ciel, il voit la gloire de Dieu, et Jésus, à la droite de son Père, spectateur du combat de son serviteur, puissant pour le soutenir, lui et tous ceux qui combattent pour son Eglise, fort pour leur donner la force de mourir pour lui, et prêt à les couronner. Il dit qu'il voit ainsi les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de son Père : *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.* (*Act.*, VII, 55.) Et à cette parole, comme si Etienne eût voulu faire entendre que le ciel, en s'ouvrant devant lui, se déclarait ouvertement pour lui, ils firent de grands cris, et se bouchant les oreilles, comme s'ils eussent entendu un blasphème, ils se jetèrent tous sur lui : *Exclamantes voce magna, continuerunt aures suas et impetum fecerunt unanimiter in eum.* (*Act.*, VII, 56.) Voilà donc tout ce que tu sais faire, perfide Juif, contre les prédicateurs de la vérité, et les témoignages du ciel en leur faveur ? Il n'y a donc, quand la vérité te presse et que tu ne peux plus te défendre contre elle, qu'à fermer la bouche à ses défenseurs, et à te boucher toi-même les oreilles; qu'à faire du bruit, à renverser toutes les lois du jugement, à traîner tumultuairement et parmi les cris confus, au dernier supplice celui qui combat pour Jésus-Christ, et pour son Eglise? *Et trahentes eum extra civitatem, lapidabant.* (*Act.*, VII, 57.)

Et l'ayant traîné hors de la ville : personne ne s'opposera donc à cette violence? Le conseil, ne fût-ce que par respect pour les lois, autorisera-t-il une pareille sédition? C'est un disciple de Jésus, il faut que tout soit violé à son sujet : *Et trahentes eum extra civitatem, lapidabant.* Cruels, c'est votre sang, c'est un enfant d'Abraham. Qu'a donc fait cet homme? S'il a mal parlé, faites voir ce qu'il a dit de mal ; s'il est irrépréhensible dans ce qu'il a dit de la Loi et de Moïse ; s'il n'a parlé que comme ont parlé les prophètes, et tous ceux qui attendaient la venue du Juste, pourquoi le lapidez-vous comme un blasphémateur? C'est un disciple de Jésus : ils le lapidaient; et lui, invoquait Jésus, en disant : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. *Lapidabant invocantem et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum.* (*Act.*, VII, 58.)

Il prie pour lui-même debout et à voix ordinaire; et pour ses meurtriers, il se jette à genoux, et crie à Dieu d'une voix plus forte : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché : *Et positis genibus clamavit voce magna: Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Act.*, VII, 59.) Quel cœur de pierre et de bronze aurait tenu contre une pareille charité? Mais la haine de la vérité est plus dure que le bronze et la pierre; mais la haine de la vérité est plus forte que les plus grands efforts de la charité; une haine de religion s'irritera plutôt de la bonté, qu'elle ne se laissera vaincre par elle. Après cette parole : Seigneur, ne leur imputez pas ma mort, Etienne s'endormit dans le Seigneur : *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.* (*Ibid.*)

Qu'il est glorieux à la religion chrétienne d'inspirer de si grands sentiments, et de voir mourir ses défenseurs avec de si belles paroles dans la bouche! Que l'Eglise se félicite encore ici elle-même, d'avoir vu dans son premier combat la plus ardente charité se réunir avec le zèle le plus vif pour sa défense! Sans zèle pour la religion, on laisse faire aux méchants dans l'Eglise tout ce qu'ils veulent, sans le sentir et sans crier ; et cela passe peut-être pour douceur d'esprit et pour charité. Sans la vérité, le zèle ne fait que des furieux, tels que ces Juifs qui massacrent aujourd'hui Etienne. Sans la vérité, le zèle, qui n'est alors que fureur, détruit, il arrache, il dissipe, il ravage : les grandes douleurs de l'Eglise sont toujours venues de là, et la mort d'Etienne en est le commencement : *Hæc initia dolorum.* (*Matth.*, XXIV, 8.)

D'un autre côté, sans la charité le zèle n'édifie point; le zèle, si c'en est un, échauffe les esprits, et irrite les cœurs; les disputes de religion dégénèrent en querelles personnelles, et en une haine de religion, qui est la plus implacable de toutes ; l'Eglise devient un champ de bataille où deux factions ennemies se déchirent mutuellement, où le combat attire le combat, et où la paix, que l'on appelle de toutes parts, ne vient point.

Mais, mes frères, si nous reconnaissons que sans la charité, ce qu'on prend pour zèle n'est qu'une chaleur du sang, ou cet orgueil dans l'homme qui veut humilier les autres, et triompher soi-même, sans se mettre au fond en peine de la vérité ; convenons-nous aussi aisément que tout ce qu'on prend dans le monde pour défaut de charité dans la défense de la vérité soit marqué de ce caractère? Des gens du monde, qui savent à peine le nom de la charité, qui n'en connaissent pas l'esprit, qui n'en font jamais les œuvres, ont bonne grâce en effet, de décider si affirmativement qu'il n'y a point de charité des deux côtés ; et d'ajouter qu'ils sont des gens du monde, mais qu'ils seraient bien fâchés d'être aussi peu religieux sur la charité, qu'une infinité de gens qui se donnent dans l'Eglise pour les défenseurs de la vérité.

Voilà des gens bien religieux que les gens du monde! Il est bien aisé de sentir en soi cette modération, et de la prêcher, quand on est aussi froid pour la vérité, aussi indifférent sur les choses de la religion, aussi peu touché des biens ou des maux de l'Eglise, que le sont les gens du monde. La charité ainsi retranchée des deux côtés ne se trouvera donc que dans les gens du monde, parce qu'en effet ils ne s'échauffent pas pour la vérité? Qu'ils pensent donc, ces hommes qui croient que la charité dans les temps de dispute s'est réfugiée chez eux, que ce n'est que sur le point de la religion offensée qu'ils

ont de la douceur d'esprit, et que le moindre tort fait à leur maison, la moindre injure faite à leur personne, la moindre parole choquante dite à ceux qu'ils aiment, arme leur bouche des discours les plus piquants, et en fait des furieux.

Etienne nous vengera aujourd'hui de ces coupables pensées, et de ces téméraires discours des gens du monde. Etienne parlant avec tant de force aux Juifs, tandis que son cœur était tout brûlant d'amour pour eux, prêche aujourd'hui dans l'Eglise de Dieu, et nous apprendra à tous que la charité a plusieurs formes comme la grâce; que la charité a son aiguillon, ainsi que ses paroles douces; que la charité, qui sent si vivement les coups qu'on porte à la religion, les repousse aussi quelquefois vivement; et qu'en un mot l'Eglise serait mal défendue dans les combats qu'elle a à soutenir, si elle avait des défenseurs aussi froids que les voudraient les gens du monde, et qu'ils le sont en effet eux-mêmes : indifférents spectateurs, et juges aveugles de tout ce qui se passe dans l'Eglise.

Le premier combat de l'Eglise nous donne donc le premier modèle de la force avec laquelle il faut la défendre contre les esprits obstinés, et contre ses ennemis déclarés. Que dis-je? Etienne l'avait appris de Jésus-Christ même. Qui parla en effet avec plus de feu à ceux qui pervertissaient les voies droites du Seigneur? Qui fit des reproches plus amers aux chefs mêmes de la religion? Qui démasqua plus ouvertement ces hypocrites, qui font servir la religion, tantôt à leur vanité, tantôt à leur avarice, et toujours à des fins humaines et à des vues dignes d'eux? Que Jésus-Christ aurait donc donné un grand scandale à ces hommes qui se scandalisent aujourd'hui de tout ce qui dans ce genre est marqué de son caractère! O vous qui nous blâmez ou qui nous accusez, si vous connaissiez le genre de persécution que font à l'Eglise de nouveaux Juifs, vous ne seriez ni surpris ni offensés d'un zèle auquel celui d'Etienne sert aujourd'hui de règle.

J'ai donné trop d'étendue à mon sujet et aux réflexions qui en naissent, pour pouvoir en donner assez aux mêmes combats que l'Eglise a soutenus dans les âges suivants. Voici en abrégé ce que vous auriez vu. Après les Juifs vous auriez vu les gentils, ennemis aussi cruels, mais plus puissants, donner du tourment à l'Eglise pendant trois siècles, la persécuter et l'opprimer dans toute la terre; tout ce qui pouvait la fatiguer et l'abattre, employé contre elle, et le sang y couler de toutes parts. Dans ces jours-là l'Eglise enfantait les nations dans les douleurs, et perdait dans ces persécutions un grand nombre de ses enfants avec encore plus de larmes. Des sectes infâmes sorties de son sein, et couvertes de son nom, qui l'affligeaient au dedans, et la déshonoraient au dehors, seraient venues se placer ici. Au sortir de l'oppression de l'idolâtrie, vous auriez vu l'Eglise tomber sous la domination de l'hérésie. Temps de nuage et d'obscurcissement! Temps de trouble et de confusion! De seconds ennemis lui font plus de mal que les premiers, et elle est plus en péril sous Constance qu'elle ne l'a été sous Dioclétien. De cette impiété, que le temps n'a pu dompter (car elle a reparu à diverses fois sous différentes formes), vous auriez vu naître mille hérésies, qui ont occupé l'Eglise, et l'ont tenue les armes à la main, combattant à droite et à gauche, pendant trois siècles encore; tant d'erreurs qui auraient lassé l'Eglise, si l'Eglise n'était aussi infatigable qu'elle est invincible contre l'erreur. Dans ces mêmes temps, le schisme, et un schisme qui joignait les fureurs au crime de la séparation, désolait une des plus belles portions de l'héritage du Seigneur; une moitié de l'Eglise, après s'être longtemps battue contre l'autre, la quitter enfin; lui laissant son nom à la vérité, mais la laissant aussi dépouillée de la moitié de sa gloire; c'est ce que vous auriez vu dans des siècles plus reculés.

L'amertume est plus amère dans la paix. La discipline tombe, et tout s'affaiblit. Les temps d'ignorance suivent, qui ont donné lieu à ces démembrements qui furent si sensibles à la mère. Depuis ces jours malheureux, ce n'est plus que combats au dehors et craintes au dedans. Depuis ces jours-là, l'Eglise ne veut plus se consoler de la perte de tant d'enfants et de tant de royaumes. Depuis ces jours-là, l'Eglise ne respire plus au milieu de tant d'ennemis; elle en est sans cesse insultée; et si elle demeure toujours supérieure par ses raisons, le dirai-je? elle paraît quelquefois vaincue par ses dissensions domestiques. Tristes dissensions, où l'Eglise combat contre elle-même, et où le champ de bataille est son propre sein! Funestes combats où l'Eglise, exposée à souffrir tant de pertes, ne peut faire des gains que sur elle-même! Déplorable état, où l'Eglise semble n'avoir d'autre ressource, pour la fin de ses maux, que la fin même des temps!

Ne nous trompons pas cependant, et ne perdons pas de vue le véritable état de l'Eglise. Les consolations dans les douleurs, le calme après la tempête, les combats suivis de victoires, les pertes réparées par des gains, un état inébranlable au milieu des secousses les plus violentes : voilà l'état de l'Eglise.

Que l'Eglise est belle dans ce point de vue! Qu'il est doux de chanter, après tant de siècles, avec l'Eglise, sa perpétuelle durée parmi tant d'agitations, et comme dans le feu! Le faux zèle m'a attaqué le premier, dans ma première jeunesse, et le faux zèle n'a pas pu m'abattre. *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, etenim non potuerunt mihi. (Psal.* CXXVIII, 2.) L'impiété m'a combattue ensuite, armée de toute la puissance de la terre, et l'impiété n'a pas pu me renverser. *Etenim non potuerunt mihi.* L'idolâtrie m'a environnée pendant longtemps, et elle n'a pu pénétrer en moi. *Etenim, etc.* Les hérésies, l'une après l'autre, ont attaqué tous les points de ma doctrine, et elles n'ont

pu corrompre ma doctrine sur un seul point. *Etenim*, etc. Les dissensions domestiques m'ont fait mes plus grands maux, mais elles n'ont pas pu me ruiner. *Etenim*, etc. Les méchants ont abondé au milieu de moi, ils s'y sont multipliés, et ils n'ont pu m'ôter ma sainteté. *Etenim*, etc. Des hommes au dedans, qui me trahissent, ont voulu me subjuguer sous les opinions nouvelles et tout humaines, et ils n'ont pu m'ôter mon attachement à la vérité et mon ancien caractère de divinité. *Etenim non potuerunt mihi.* C'est le sort de l'Eglise d'être dans les combats et dans les souffrances, vous l'avez vu ; c'est par ces combats et ces souffrances que l'Eglise s'est accrue : vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous ne comprenons rien à la conduite de Dieu sur son Eglise et sur les siens; et nous nous mettons au hasard de le blâmer en tout ce qu'il fait, si nous ne prenons pour principe que Dieu est profond dans ses conseils; que ses pensées sont différentes de celles des hommes, et que ses voies sont autant élevées au-dessus des nôtres que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Cette profondeur des conseils de Dieu nous dirige; ces pensées de Dieu différentes des nôtres nous empêchent de nous évanouir dans nos imaginations; et ces voies de Dieu, si élevées au-dessus de nous, arrêtent nos raisonnements.

Mais, s'il y a toujours dans les conseils de Dieu et dans ses voies quelque chose de profond et d'impénétrable jusqu'à un certain point, il y a en même temps quelque chose de clair et de certain : c'est que ces conseils de Dieu sont toujours réglés par la sagesse; que la justice en est inséparable; que la miséricorde les accompagne toujours, quand il s'agit de ses élus et de son Eglise. Lorsqu'avec cette connaissance générale de Dieu nous tâchons de pénétrer plus avant dans ses desseins, avec ce qu'il nous a donné de lumière par la foi et d'intelligence par la raison, nous découvrons assez de cette sagesse, de cette justice et de cette miséricorde de Dieu dans ses voies, pour entrer dans ces ravissements de David quand il approfondissait la loi de Dieu, pour entrer dans ces transports des saints prophètes, quand ils pénétraient dans les raisons des œuvres du Tout-Puissant.

Que cette étude des profonds desseins de Dieu serait bien plus digne d'occuper les plus grands esprits que celle de tous les secrets de la nature! Mais qui s'applique à connaître ainsi Dieu et à le suivre? Qui se fait une religion de creuser ainsi dans les fondements de la religion de l'esprit et du cœur? Des téméraires, des insensés, des blasphémateurs, qui disent de tout ce qui les passe dans les conseils de Dieu et de ce qu'il y a dans ses pensées de contraire aux leurs : Cela serait injuste, cela serait monstrueux, cela est indigne de la Divinité. Des esprits légers et superficiels, tout renfermés dans les choses humaines, qui disent également des événements du monde et de ceux de la religion : Les choses auraient dû prendre un autre cours. Voilà, mes frères, ce qu'on entend de plus commun dans le monde; et par là, je veux dire par cette ignorance des voies de Dieu, le monde est toujours ou dans le blasphème ou dans le murmure.

Pour n'être pas de ces insensés, approfondissons ici les pensées de Dieu sur son Eglise. Dieu aurait pu faire entrer la religion dans le monde, et l'étendre sur la terre par des triomphes et des victoires aisées; il manie les esprits et tourne les cœurs comme il veut et où il veut. Dieu aurait pu nourrir son Eglise de consolations, et par les biens sans mélange de maux qu'il lui aurait faits, y attirer tout d'un coup les peuples; et cela nous aurait peut-être paru et plus convenable et plus digne de Dieu; mais ce n'était pas là le cours qu'il avait marqué aux choses humaines, dont les choses divines doivent toujours tenir ici-bas quelque chose. Dieu aurait pu conduire son Eglise par des voies plus hautes; mais il aurait donné par là à son Eglise un caractère trop manifeste de divinité, et il voulait y laisser quelque chose d'obscur pour ces esprits déréglés qui cherchaient à s'aveugler. Il aurait donné par là à son Eglise un attrait de chair : ce qu'il voulait laisser à ces religions inventées par les hommes, et faibles de leur nature; car la faiblesse aurait paru ici dans la force, et Dieu, dans l'accroissement de son Eglise, voulait montrer la force dans la faiblesse.

Dieu aurait pu conduire son Eglise par des voies plus unies; mais, pour cela, il aurait fallu transformer les hommes, détruire en eux toutes leurs passions; et ce n'est pas là l'état des hommes sur la terre. Les consolations avant les peines, la couronne avant la victoire, la récompense avant le travail, cela aurait fait des lâches, cela aurait renversé l'ordre que Dieu avait établi dans sa souveraine équité; et toute sa sagesse répugne à ce renversement. De plus grands esprits trouveraient ici des raisons plus élevées; mais ce que je viens de vous exposer selon mes faibles lumières suffit à tout esprit raisonnable pour justifier la sagesse de Dieu dans sa conduite sur son Eglise. Voyons ces sages conseils s'exécuter.

Tout naît petit, et ça été singulièrement le sort de l'Eglise. Ces empires, qui en ont détruit tant d'autres, et qui ont fait tant de bruit dans les siècles anciens, ont commencé par une ville ou par une poignée d'hommes ramassés. Cette république, qui a dominé si longtemps toute la terre, a eu des commencements aussi obscurs qu'ils ont été faibles. Cette religion (si le mahométisme en est une), qui est aujourd'hui si étendue, a eu pour auteurs et pour origine deux hommes qui n'avaient d'autre force que leur méchanceté; mais ces empires, et cette république, et cette religion, après s'être soutenus par la manœuvre et la politique dans les commencements, ne se sont étendus et n'ont

subjugué les hommes que par les combats qu'ils ont livrés. L'Eglise seule, qui n'a connu ni manœuvre ni politique dans les commencements, a fait ses progrès par les contradictions qu'elle a souffertes et les combats qu'elle a soutenus depuis sa jeunesse. Les contradictions n'ont pas été petites, les combats ont été rudes, et c'est selon les contradictions et les combats qu'on a vu l'Eglise s'accroître.

Avant *ces soulèvements de la mer* (ce sont les persécutions des gentils contre l'Eglise déjà formée), avant, dis-je, ces soulèvements étonnants, mais au-dessus desquels Dieu s'est élevé, et a paru admirable en soutenant son Eglise, il y avait eu *ce bruit de fleuves enflés* (ce sont les entreprises des Juifs contre l'Eglise naissante). Avant ce complot des dominateurs de la terre contre le Seigneur et contre son Christ, pour rompre leur joug, il y avait eu ces factions d'un peuple subjugué lui-même à la vérité, mais assez méchant, et assez puissant pour détruire ce qui s'élevait au milieu de lui pour sa destruction.

Le conseil de Caïphe prévalut contre Jésus, du moins pour les deux jours que dura sa mort, mais il ne prévalut pas contre son œuvre. L'Eglise sortait de ses ruines, belle et qui attirait déjà les yeux; mais elle était encore petite et incapable de résister. Vous connaissez les vertus de cette Eglise qui s'élevait à Jérusalem dans les premiers jours. Toute pleine, et encore comme échauffée du Saint-Esprit qui venait de la former, ce n'était qu'un cœur et qu'une âme, un même esprit, et les biens communs entre les fidèles. Un même mépris des choses de la terre, une même ardeur pour celles du ciel, un même vœu pour sortir du siècle présent, une application infatigable à la prière dans l'oubli des besoins de la vie, avec une confiance en Dieu sans bornes; voilà le caractère de la vertu des premiers disciples de Jésus. Toutes les armes de l'Eglise, pour s'établir, étaient la parole sainte, et son unique loi, pour sa défense, était de ne se pas défendre et de souffrir, dans la patience de Jésus-Christ, toutes sortes de mauvais traitements, et la mort même. C'est dans ce point de faiblesse que les Juifs attaquent l'Eglise, l'environnant de toutes parts, et les Juifs vont eux-mêmes entrer en foule dans l'Eglise.

Elle fut bientôt en effet composée de plus de huit mille de cette nation, et voici comme la chose arriva. Ce fut le propre jour de la Pentecôte que les apôtres, à l'occasion du premier miracle visible de Dieu en faveur de son Eglise naissante (c'était les différentes langues), furent contredits par les Juifs, et accusés d'ivresse. Pierre ayant avec lui les onze, s'élève au milieu de cette contradiction, et fait voir dans cette prétendue ivresse, une grande merveille de Dieu, et l'accomplissement des prophéties anciennes. A ce discours, auquel Pierre joignit des paroles d'exhortation, trois mille Juifs se convertirent; et recevant le baptême, ils entrèrent dans l'Eglise.

Heureux effets de cette première contradiction que souffre l'Eglise! Pierre parle de Jésus-Christ avec la même force et la même liberté que la première fois: le peuple l'écoute, les prêtres et les magistrats du temple s'en offensent; ils font prendre les deux apôtres, et les mettent en prison. Que découvre-t-on le lendemain? Cinq mille de ceux qui avaient entendu le discours de Pierre croyaient en Jésus-Christ. Les apôtres comparaissent devant les chefs de la nation et les docteurs de la Loi: la réponse de Pierre et sa fermeté, ainsi que celle de Jean, les étonnent; ils s'embarrassent dans leurs conseils, et tout aboutit à leur faire des défenses accompagnées de menaces.

On les menace, et ils répondent, non pas avec mépris, mais avec fermeté: *Jugez vous-mêmes s'il vous faut obéir plutôt qu'à Dieu. Nous ne pouvons pas.* Vous ne pouvez pas? Mais si l'on ne trouve en vous ni complaisance ni politique; si l'on trouve en vous des hommes roides et inflexibles, qui ne veulent pas dissimuler et ne peuvent pas se taire, il y a des fouets, il y a des supplices; et l'Eglise a tout à craindre d'une colère que vous n'avez pas voulu ménager, ou plutôt que vous avez irritée contre elle. Ils ne craignent rien pour eux-mêmes; et loin de craindre, ils seront en joie lorsqu'ils seront trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus, des coups et des outrages. Quant à l'Eglise, ils savent que c'est son sort sur la terre de souffrir et de combattre. Ils ont vu l'Eglise se former au milieu de la haine et des malédictions; ils l'ont vue s'élever parmi les traverses et les contradictions; ils l'ont vue, dans les jours de son auteur, se nourrir de ses peines, et compter sur les persécutions; ils l'ont vue sur la croix naître dans la mort, et en descendre toute sanglante; ils savent qu'elle doit être toute baignée de sang dans les premiers jours, et qu'elle en doit porter sur son vêtement jusqu'à la fin; ils savent qu'elle doit entrer dans le monde par les combats; ainsi rien ne les étonne pour l'Eglise, pendant que rien ne les intimide pour eux-mêmes.

Voilà donc les apôtres livrés aux mauvais traitements pour le nom de Jésus-Christ; et parmi ces mauvais traitements, rendant témoignage à Jésus leur maître, leur parole étant soutenue par des miracles; les miracles et la parole tirant une vertu secrète de leurs souffrances, ils ajoutent tous les jours de nouveaux disciples aux premiers; et en peu de temps la multitude en est si grande, qu'il commence à y avoir du trouble dans l'Eglise.

La première dissension éclate. L'Eglise en fut troublée, elle en fut effrayée; et de si petits commencements pouvaient en effet avoir de fâcheuses suites. Les murmures sourds, dans une société petite et encore mal affermie, se changent facilement en plainte ouverte; la plainte ouverte dans la bouche du peuple, quand elle n'est pas écoutée, dégénère aussitôt en guerre et en rupture; les factions se forment, les disputes s'échauffent;

on n'écoute plus de part ni d'autre la voix de la religion qui souffre de ces différends; tout devient personnel, et le bien commun, qui est celui de l'Eglise, est sacrifié aux avantages vrais ou prétendus du parti qu'on a embrassé. La dissension au dedans est plus pénible à porter et fait plus de ravage que les armées au dehors. La plaie est plus profonde, elle saigne plus longtemps, et la marque en demeure. Dans ces premiers commencements surtout, la division intestine aurait ouvert les portes à l'ennemi; et l'ennemi, une fois mêlé avec les enfants animés les uns contre les autres, l'Eglise, loin de s'accroître, aurait bientôt diminué.

O Eternel, veillez sur elle! Seigneur Jésus, du haut du ciel, inspirez de sages conseils à ceux que vous y avez établis pour la gouverner! Les apôtres, inspirés en effet d'en haut, arrêtent tout d'un coup cette division domestique par l'établissement d'un collége de diacres, dont le principal ministère était de pourvoir aux besoins des pauvres. Ce ministère était beau et bien utile dans l'Eglise; mais il fut donné à celui qui en était le chef, homme *plein de grâce et de force*, non-seulement de faire de grands prodiges et beaucoup de miracles à la vue du peuple, mais de soutenir la foi avec des paroles si fortes et si convaincantes, que les adversaires demeuraient sans réponse.

Que faites-vous, Etienne? Des Juifs de toutes les nations, des hommes de toutes les les synagogues, vaincus dans la dispute, ne se rendront pas, et ils vous feront mourir. Ce sont, vous le savez, des têtes dures et inflexibles, des hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, qui, à l'exemple de leurs pères, ont toujours résisté au Saint-Esprit; esprits indomptables, méchants, qui se sont retirés de la vérité, qu'un faux zèle aveugle, que la fureur conduit, qui allumeront le feu dans la nouvelle maison de Dieu, et vous y périrez le premier. Etienne, pour le service même de la religion, retenez en vous la parole sainte; et, s'il se peut, arrêtez-y la vertu des miracles.

Que ces conseils sont faibles! Qu'ils se ressentent des pensées humaines qui ont toujours cherché à entrer dans la religion, et en la déshonorant, lui ont toujours fait tant de tort! Etienne, suivez plutôt l'esprit qui vous anime, et dont vous êtes plein. Soyez fort dans le combat, pressant ces hommes par les Ecritures, leur fermant la bouche par l'autorité sacrée, et ne craignez pas le mal qu'ils peuvent vous faire. Etienne ne craint point en effet; il les attaque; plus habile qu'eux, il les presse; plus autorisé qu'eux par Moïse lui-même, et tous les prophètes; il leur fait les reproches que mérite leur obstination, et il périt sous leurs coups. Les savants et les disputeurs confondus ne connaissent plus de religion que celle de sacrifier, sous le nom de la religion, tous ceux qui sont, et plus savants dans la religion, et plus estimés qu'eux pour leur science. C'est ainsi qu'Etienne fut la victime de ces gens sortis des synagogues.

Ils le massacrèrent; et s'ils crurent l'immoler à la conservation de la Loi et achever la destruction de l'Eglise, ils furent bien trompés dans leurs pensées. C'est une perte que fait l'Eglise; mais il est arrêté que c'est de ses pertes que viendront ses gains. C'est une grande perte, c'est une première perte; mais il est ordonné d'en haut que c'est des premières et des plus grandes pertes que viendront les plus grands accroissements de l'Eglise. C'est le premier sang qui se répand dans l'Eglise après celui du Sauveur; mais le sang a été mis dans les fondements de la nouvelle Jérusalem; mais le sang commence et achève l'œuvre de Dieu dans l'Eglise; mais le sang dans l'Eglise est fécond, et a une vertu particulière pour multiplier les croyants; et le premier sang aura sans doute cette fécondité au double, et cette vertu de multiplier, plus manifeste et plus prompte.

Ce furent en effet les suites de la mort d'Etienne; et je vais vous les exposer. L'Eglise, quoique glorieuse du sang de ses martyrs, et en espérant beaucoup pour son accroissement, ne laisse pas de les pleurer, et elle en a donné le premier exemple à la mort de son premier martyr. Ce fut un grand deuil, dit le texte sacré, à la mort d'Etienne, et on l'enterra honorablement. Entre sa mort et ses obsèques, l'Ecriture marque la grande persécution qui s'éleva à cette occasion contre l'Eglise, qui était à Jérusalem: *Facta est in illa die persecutio magna in Ecclesia quæ erat Jerosolymis.* (*Act.*, VIII, 1.) La persécution s'élève, et aussitôt elle s'échauffe. Les apôtres demeurent à Jérusalem, pour y veiller autour du berceau de l'Eglise, pour y conserver et y affermir dans son centre la religion qui s'établissait, pour y diriger tous les conseils et toutes les voies par où l'Eglise pourrait s'étendre dans les divers pays où elle commençait à entrer. Un persécuteur, que nous verrons bientôt paraître en apôtre, et en apôtre qui a plus travaillé à l'établissement de l'Eglise que tous les autres, signalait son faux zèle dans cette capitale, par toutes sortes de violences; mais s'il y fit alors plus d'apostats que de confesseurs de Jésus, il dédommagea bien l'Eglise dans la suite.

Les apôtres soutiennent l'Eglise dans Jérusalem contre les excès de ce nouveau persécuteur et les efforts puissants du reste des Juifs; et les fidèles sont dispersés: *Et omnes dispersi sunt præter apostolos.* (*Ibid.*) Ils sont dispersés à la mort d'Etienne; mais c'est pour aller porter dans tous les lieux de leur dispersion la foi pour laquelle était mort Etienne. C'est dans la Judée, c'est dans la Samarie, c'est dans la Phénicie, c'est dans l'île de Chypre, c'est à Antioche, capitale de tout l'Orient, que les Juifs entendirent parler du Juste que leur nation attendait, et que leur nation venait de crucifier. C'est à Damas qu'il se forme une Eglise considérable sous la conduite d'Ananie, et dans tous ces pays l'Evangile fructifiait parmi ceux qui l'avaient d'abord combattu; et il s'y préparait de nouveaux prédicateurs pour

aller porter la foi plus loin, et y fonder de nouvelles Eglises. Premiers fruits dans l'Eglise du premier sang qui y a coulé.

Nommons Saul, et qu'il paraisse annonçant Jésus-Christ aux Juifs, prédicateur et apôtre des gentils, après que nous aurons vu ce qu'il a fait à la mort d'Etienne. Saul avait consenti à la mort cruelle d'Etienne, et il n'y aurait pas assez contribué s'il n'avait été qu'un de ses meurtriers. Trop faible donc pour lapider le saint martyr de ses propres mains, il voulut le lapider par les mains de tous, en gardant les vêtements de tous. Etienne prie pour ceux qui lui donnent la mort; et Saul, peut-être le plus coupable de ses meurtriers, reçoit l'effet de cette prière si digne du premier martyr. En un mot, et l'Eglise l'a toujours pensé, le sang d'Etienne a enfanté Paul à l'Eglise, et Paul a enfanté l'Eglise dans toute la terre, et Paul a enfanté toute la terre à Jésus-Christ. O Dieu, notre Dieu admirable dans toute la terre, par cette voie si admirable d'attirer à vous toute la terre! Vous l'avez attirée à vous secrètement du haut de votre croix, quand vous y avez été attaché; et vous l'y avez attirée visiblement par le ministère de Paul; et Paul est né pour votre Eglise du sang d'Etienne.

Mais jetons les yeux en courant sur les conquêtes de Paul; c'est suivre la mort d'Etienne et les desseins admirables de Dieu sur son Eglise. Jamais rapide et heureux conquérant n'égala les prompts et glorieux succès de Paul. Comptez, si vous le pouvez, les Juifs mêmes qu'il a amenés à la foi, et joignez-les aux gentils sans nombre qu'il a acquis à Jésus-Christ, l'ancien objet de sa haine. Nommez-moi combien d'Eglises il a formées, combien d'Eglises il a affermies dans la foi, combien d'Eglises il a instruites par ses écrits. Partout où il aborde dans ses courses, partout où il passe par occasion, ou il fonde des Eglises, ou il laisse la semence d'où elles sortiront. Partout où il s'arrête, la Loi chrétienne est établie, et là se fait un centre de religion pour les Eglises voisines. Depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, il remplit tout de chrétiens. A Rome, où la parole n'est pas enchaînée avec lui, il travaille avec Pierre à élever cette Eglise, qui devient tout d'un coup si célèbre dans le monde entier. Et toutes ces Eglises, et tous ces chrétiens avec Paul, toute cette oblation des gentils avec les Juifs, tout cela, mon sujet demande que je le répète, tout cela naît de la mort du premier martyr de Jésus.

Hâtez-vous donc, peuple ennemi, afin que tout le sang juste vous soit redemandé, et qu'il fructifie en même temps pour l'Eglise; hâtez-vous de répandre celui des apôtres pour le mêler avec celui des prophètes, qui s'est joint à celui d'Etienne, et du Saint d'Israël lui-même. Mais l'ennemi est déjà à la porte de ce peuple ennemi de l'Eglise. La Judée est une terre ravagée et foulée aux pieds du soldat; Jérusalem, plus ennemie d'elle-même que l'armée romaine qui l'environne, tombe enfin sous ses propres fureurs, et en tombant fait tant de bruit, que tout l'univers tourne les yeux de ce côté.

Réjouissez-vous, saints apôtres, et vous saints prophètes, et vous Etienne: elle est tombée, elle est tombée cette ville, enivrée du sang des saints, et sa ruine va devenir la source des saints. Réjouissez-vous, saints apôtres, et vous saints prophètes, et vous Etienne: il a été détruit, ce peuple qui voulait détruire; mais sa perte est la richesse et le salut du monde, qui va reconnaître, les princes des peuples à la tête, le Dieu d'Abraham pour son roi. C'est ainsi que Dieu s'est vengé du peuple ennemi de son Eglise; mais dans sa colère il s'est souvenu de sa miséricorde.

C'est ainsi que Dieu, se moquant des complots des Juifs, a avancé son œuvre et formé sa nouvelle maison, d'abord par leur malice, et ensuite par leur punition. C'est ainsi que Dieu dans la suite, se jouant également des efforts de ceux qui avaient écrasé toute la terre, fit croître son Eglise sous le fer qui la retranchait tous les jours, et aurait dû enfin la détruire entièrement. C'est ainsi que dans tous les temps, l'œuvre de Dieu dans son Eglise, qui a commencé par la contradiction, s'est affermie par cette voie, et a eu des succès plus éclatants, quand la contradiction a été plus grande. C'est ainsi, pour achever, que Dieu a toujours conduit, et qu'il conduira jusqu'à la fin, les choses qui ont rapport à son Eglise. Les artifices, les ménagements, les caresses de ses ennemis, l'ont toujours affaiblie et lui ont toujours causé des pertes; la contradiction manifeste fait sa force, et le combat ouvert est son salut. La haine, le mépris, l'exclusion des grâces, le dépouillement des biens, les exils, les prisons, les affronts publics: tout cela est bon pour avancer l'œuvre de Dieu dans l'Eglise; un peu de sang, et tout ira mieux.

Venez voir, et écoutez, vous qui commencez par vous défier de Dieu, et tout craindre pour celle qu'il aime, quand vous voyez le moindre nuage se former. A la mort d'Etienne, lorsque l'Eglise était encore si petite et si peu affermie, une grande persécution s'élève contre elle, qui disperse tout: et tout y prospère, et tout s'y accroît. Venez, sages du monde, hommes prudents à vos propres yeux, qui réglez tout, les choses de Dieu comme celles du monde, sur cette sagesse, venez en connaître aujourd'hui la faiblesse; venez en reconnaître la folie et l'opposition trop marquée aux pensées de Dieu et à ses voies. Que de conseils de cette espèce aurait reçus Etienne, si dans ces jours-là la prudence du siècle eût déjà pénétré dans l'Eglise, et qu'elle y eût entrepris de régler la conduite des ministres dans les temps difficiles! Quels cris se seraient élevés dans sa famille et parmi ses amis! Qu'ont à faire, auraient-ils dit, les ministres subalternes, dans toutes ces disputes de religion? Pourquoi se feront-ils des querelles et de mauvaises affaires à plaisir? Que ne laissent-ils toutes ces choses à démêler à ceux qui sont dans les premières places? Etienne au-

rait donc eu tort à leur sens? Ils l'auraient blâmé, comme étant sorti des bornes de son ministère. Ils lui auraient reproché d'avoir soulevé contre lui des synagogues par son zèle déplacé, et ils auraient imputé à sa mémoire la persécution qui suivit sa mort. Etienne n'avait donc qu'à laisser prêcher les apôtres, les laisser courir la terre, souffrir et mourir pour l'établissement de l'Eglise; et lui, faire tranquillement ses fonctions à l'abri de tout, coulant sa vie en repos, à la faveur des richesses dont il avait la dispensation et ménageant son sang? Et Dieu, dans ses desseins profonds, avait besoin du sang d'Etienne, pour faire croître l'Eglise naissante, pour l'étendre à droite et à gauche autour de Jérusalem, et de là, la faire passer dans les terres éloignées. Ah! que Dieu serait souvent trompé dans ses desseins et arrêté dans ses voies, si cette prudence du siècle était écoutée dans l'Eglise. Que nous serions de pitoyables prêtres, et des ministres dignes de reproches, si nous étions tels que les sages du monde le voudraient! Qu'il y aurait eu peu de martyrs! Que l'Eglise serait demeurée petite et resserrée! Avec quels affaiblissements et quelles altérations la religion serait parvenue jusqu'à nous! Que tout y serait humain et méprisé de ceux même qui l'auraient jetée dans cet avilissement par leurs conseils!

La sagesse mondaine, éternelle et fatigante conseillère dans les choses de la religion, a donc en elle-même de quoi nous défendre contre elle-même. La religion la craint, en même temps qu'elle la méprise; et elle la déteste, selon les maux qu'elle en éprouve. La sagesse du monde ne va qu'à rendre les bouches muettes, et à retenir la vérité captive, qu'à bannir le zèle de l'ordre des ministres inférieurs, et à le rendre dans les chefs même de la religion, dépendant de la volonté des hommes du siècle, et de leurs passions. Cette sagesse ne va qu'à épargner aux serviteurs de Dieu des pertes et de mauvais traitements pour l'Eglise et pour sa doctrine, et surtout à ménager le sang; et toute la religion demande de ceux qui la professent, mais surtout de ses ministres, de la force, de la liberté, de mauvais traitements soufferts dans l'occasion, et du sang répandu quand il le faut.

C'est le sang d'Etienne qui nous le prêche aujourd'hui, après l'avoir fait entendre à tant de confesseurs et à tous les martyrs des temps anciens. Si donc nous entendons aujourd'hui cette voix, et après tout ce que nous avons vu, ce qui nous reste à faire, c'est de craindre toujours moins les hommes et de craindre toujours Dieu davantage; c'est de ne pas nous alarmer et nous abattre pour la mort de qui que ce soit dans l'Eglise, fût-ce un Etienne; c'est de nous étonner toujours moins de ce qui nous arrive et toujours peu de ce qui arrive dans l'Eglise; c'est de nous consoler nous-mêmes dans ces tribulations, en nous disant: Nous ne sommes pas meilleurs que nos pères, et un autre sort ne nous a pas été promis dans l'Eglise; et de consoler l'Eglise en lui disant: Il a été arrêté que vous concevrez dans les peines, que vous enfanterez dans la douleur, et que vous acquerrez par les souffrances, et cela a été ainsi dès le commencement.

Oui, mes frères, et Dieu ne nous l'a pas laissé ignorer longtemps, il faut dans l'Eglise des traverses et des contradictions pour réveiller la foi qui s'endort; il faut des persécutions pour purifier la vertu qui se rouille; il faut des dispersions, afin que la doctrine de la vérité soit portée dans les terres où on ne l'avait pas entendue; il faut des prisons pour faire connaître la religion dans les lieux où elle n'est pas connue; il faut des chaînes et des comparutions devant les magistrats, afin que la foi de Paul fasse du bruit dans tout le prétoire; il faut des fouets, des outrages dans les synagogues, afin que ceux qui font ces mauvais traitements, voyant comment on les souffre, comprennent ce que c'est qu'un disciple de Jésus-Christ: il faut de temps en temps quelqu'un qui meure comme Etienne pour la sainteté de l'Evangile, pouvant racheter sa vie, afin qu'il paraisse que l'Eglise est semblable à elle-même dans tous les temps, et que de grands exemples dans l'Eglise y fassent rougir tant de lâches, tant d'hommes faibles et timides, qui portent le mystère de la foi dans des âmes déjà tombées.

PRIÈRE.

O mon Dieu, ressuscitez dans votre Eglise l'esprit avec lequel votre saint diacre et votre saint martyr Etienne l'a servie. Donnez-nous cette fidélité dans notre ministère, cette sagesse à laquelle toute la subtilité de l'esprit humain, avec toute sa science, ne peut répondre; cette foi qui ne craint que de manquer à sa foi; cette force qui met au-dessus des caresses et des menaces des hommes; cet esprit de religion qui ne voit que vous, qui ne va qu'à vous, qui ne craint que vous, qui ne veut obéir qu'à vous, qui veut vivre pour votre Eglise et mourir pour vous, afin de régner avec vous, réuni à elle dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XXX.

POUR LE JOUR DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (*Rom.*, V, 20.)

Où il y a eu une abondance de péché, il y a eu une surabondance de grâces.

En voulant nous faire connaître les différents états de la religion, les prévarications sous la loi, la grâce dans le temps de l'Evangile, saint Paul ne se met-il pas ici lui-même devant nos yeux dans les deux états de sa vie, dans l'état de son péché, et dans l'état de la grâce? Pécheur à l'excès; le premier des pécheurs; pécheur dans le genre le plus odieux et le plus criminel; pécheur chargé de mille péchés étrangers; pécheur, sollicitant les disciples de Jésus-Christ, non pas à des crimes ordinaires, mais au plus grand des crimes, qui est l'apostasie; pécheur, em-

ployant le fer et le feu pour ravager l'Eglise, pour la détruire, s'il le peut; pécheur, armé contre Jésus-Christ même, et dès là coupable d'une iniquité que le Très-Haut n'a guère laissée sur la terre sans une vengeance d'éclat : voilà Paul dans l'abondance de son péché : *Ubi abundavit delictum.* Zélé sectateur du christianisme, ministre infatigable de l'Evangile, l'apôtre de Jésus-Christ ne cherchant qu'à le faire connaître, le principal instrument de sa grâce, le grand prédicateur de sa croix, son ambassadeur dans toute la terre, maître et docteur des nations, le héraut du royaume des cieux; serviteur de l'Eglise, qui a le plus travaillé, qui a le plus souffert pour elle, qui y a fait de plus grandes choses, qui l'a ramassée depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de l'empire, qui l'a remplie des ruines de l'idolâtrie et des débris de la philosophie, qui l'a étendue partout où un homme peut parvenir, qui y a laissé un plus grand nom : voilà Paul dans l'état de la grâce, qui a surabondé sur son péché : *Ibi superabundavit gratia.*

Un jeune homme vif, présomptueux, ardent, habile dans les Ecritures, attaché à la religion de ses pères, zélé pour les doctrines de sa secte, jaloux de la gloire de sa nation, entra facilement dans des sentiments de haine et des pensées de guerre contre la religion chrétienne. Dieu lâcha la bride pour un peu de temps à sa passion emportée, et Saul allait tout ravager dans l'Eglise, lorsque tout d'un coup la main de Dieu l'arrête. Elle le renverse, et tout change dans son esprit, tout change dans son cœur, tout change dans sa bouche, tout change dans sa conduite et dans ses œuvres. Ce changement du violent persécuteur de l'Evangile, du plus cruel ennemi des chrétiens en un apôtre de Jésus-Christ, en cet homme dont l'apostolat est la gloire des Eglises et la richesse du monde, est la merveille de la grâce que nous célébrons aujourd'hui. Le loup ravissant de Benjamin, changé en un doux agneau; un destructeur dans la famille naissante de Jésus, changé en un conquérant, qui part le matin, et apporte le soir dans l'Eglise les dépouilles des peuples; quel tableau, chrétiens, à vous mettre ici devant les yeux ! Le panégyrique de Paul, quelle parole de joie et de salut au milieu de la maison de Dieu ! De qui saint Paul n'est-il pas connu ? Quel est le chrétien à qui il n'est cher, et qui ne s'intéresse singulièrement à son éloge ? Qui est-ce qui, connaissant déjà saint Paul, ne souhaite de connaître encore davantage ce grand homme, les rares qualités de son âme, l'élévation de son esprit, la noblesse de son cœur, l'éminence de ses talents, la supériorité de sa science? Qui est-ce qui ne se prépare à entendre avec plaisir les vertus de Paul mêlées dans ses travaux, ses travaux suivis de leurs succès, les grands événements du moins d'un si glorieux ministère, la suite d'une si belle vie? Et qui craint ici autre chose, si ce n'est d'y trouver la mort d'un homme, qui, pour le bien de l'univers, ne devait jamais mourir quoique la mort ait été pour lui un si grand gain?

Je sens, Messieurs, à cette première idée que je vous donne de la personne de Paul et de son ministère, de quel poids je me charge. Mais si je ne remplis pas aujourd'hui votre attente, chrétiens auditeurs, si je demeure ici au-dessous de mon sujet, m'en imputerez-vous la faute, et ne la trouverez-vous pas dans mon sujet même? Qui peut louer dignement Paul ? Qui ose seulement l'entreprendre ? Qui peut, même en s'élevant au-dessus de l'homme, remplir l'idée qu'a le peuple de Dieu, de celui qui dans l'Eglise est nommé, non pas un des apôtres, mais l'Apôtre, ou le grand apôtre? Paul, que n'ai-je pour vous louer cette bouche éloquente qui vous loua si souvent, qui vous louait avec tant de plaisir, et tout ensemble avec tant de magnificence ? Paul, que n'ai-je la bouche de Chrysostome, lorsque parlant de la plénitude de son cœur, quand il parlait de vous, vous exaltant au-dessus de tout ce qui est loué parmi les saints et sur la terre, et s'élevant alors au-dessus de lui-même, il transportait ses auditeurs, et les remplissait pour vous de l'amour et de l'admiration dont il était plein lui-même pour vos écrits et pour votre personne?

Il faudrait en effet, pour louer Paul, un Jean Chrysostome, et quelque chose de plus éloquent encore, s'il se pouvait. Je ne suis pas éloquent; je ne suis pas Chrysostome; mais dans l'obligation où vous m'avez mis, pieux fidèles, de faire l'éloge de votre glorieux patron, au milieu du temple qui est élevé sous son nom, et où Dieu est servi avec tant d'édification, supprimant toute autre louange, je louerai saint Paul selon mes forces, et comptant sur votre indulgence. Je n'ai pas oublié qu'il s'agit aujourd'hui de sa conversion. Ainsi je vous ferai voir, selon les paroles de mon texte, ce que Paul dans l'état de son péché, a fait contre l'Eglise chrétienne; ce que Paul sous la main de la grâce a fait pour Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne mettons point le peuple de Dieu au rang de ces peuples de la terre que le Seigneur, après bien des crimes, peut entièrement oublier, qu'il peut tout à fait rejeter de sa main, pour les laisser tomber dans celle de l'ennemi, qui les fait périr sans retour. Ne mettons pas l'Eglise au rang des choses humaines, qui n'ont point de règles certaines pour leur durée et leurs vicissitudes, pour leur commencement et pour leur progrès ; pour le temps où elles doivent fleurir, et pour celui où elles doivent déchoir; pour les dangers qu'elles doivent courir, les secousses qu'elles doivent souffrir, et leur fin inévitable, qui doit arriver par quelqu'une de ces voies qui détruisent tout.

Le peuple de Dieu est dans sa main, et nulle main ennemie, de quelque force qu'elle ait été armée, n'en a encore pu interrompre

la suite. D'abord ce n'est qu'une famille; ensuite c'est un grand peuple sorti de cette famille unique. Ce grand peuple, surtout pour son dernier crime, est retranché; le reste est passé dans un autre peuple; et avec ce peuple nouveau, le reste de l'ancien Israël fait un même peuple, le véritable Israël de Dieu. C'est ce peuple, qui parmi les agitations, et malgré les attaques fréquentes, dont quelques-unes ont été très-violentes, subsistera jusqu'à la fin du siècle; et après la fin du siècle, passera dans le ciel, sans qu'il lui manque un seul homme. L'Eglise est dans le souvenir de Dieu; elle est devant ses yeux; elle prend dans sa main sa forme et ses accroissements; elle y est en sûreté contre toute la malice des hommes, et tous les efforts de l'enfer; mais en même temps, selon la profondeur de ses conseils, Dieu l'éprouve, il l'afflige par la main des méchants, il la tient dans les douleurs et dans les craintes; il lui cache la lumière de son visage, et elle se trouve dans la nuit et l'obscurité; il retire pour un peu de temps sa protection manifeste et son secours visible, et alors ses ennemis s'attendent à la prendre comme dans un filet, ils comptent la détruire et la raser jusqu'aux fondements, et ils s'y exhortent entre eux: *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea* (*Psal.* CXXXVI, 7) lorsqu'eux-mêmes y sont pris, et deviennent ses nourriciers et ses pères.

Cela avait été ainsi prédit, et la chose est ainsi arrivée, des princes et des rois de la terre, persécuteurs de l'Eglise. Cela est singulièrement arrivé (et nous en trouverons la prophétie dans la fameuse prédiction de Jacob mourant) en la personne du plus ardent persécuteur que l'Eglise ait eu, dans ces jours, où elle commençait de se former dans son nouvel état. Le nouvel état de l'Eglise! C'est ici, Messieurs, la méprise de Saul; mais cette méprise, suivie de ses fureurs et de tant d'excès contre l'Eglise chrétienne, n'est pas excusable, et je n'entreprends pas de l'excuser aujourd'hui. Quelque chose de criminel en lui l'aveugle sur les prophéties, sur le changement que sa religion, je veux dire la Loi de Moïse, porte en elle-même, qu'elle attend visiblement, et qui outre cela est prédit partout.

Elle est divine, cette religion, et le fond n'en peut pas changer. Elle est divine; Dieu l'a plantée, et il l'a enfermée de toutes parts, afin que ni l'erreur, ni l'idolâtrie n'y puisse pénétrer. Dieu lui donna au sortir de l'Egypte une forme éclatante; il lui donna un chef, un culte, des cérémonies; mais tout cela, par la constitution même qu'il lui donne, doit passer, et doit changer; parce que ce n'était qu'une faible ébauche, et la figure des temps à venir. Le Juif ne le comprend pas, et ne le peut pas comprendre, que tout ceci doit passer, pour donner lieu à quelque chose de meilleur et de plus parfait. Entre les Juifs, de certains hommes le comprennent encore moins, et le veulent encore moins voir dans les prophètes.

Entrons ici, Messieurs, dans le caractère de la nation juive, et dans celui des pharisiens en particulier. Saul était Juif, et par dessus cela pharisien; et entre les Juifs et les pharisiens, ce qu'il y avait de plus ardent, nous le verrons bientôt, c'était ce jeune homme. La religion, qui seule dans toute la terre, avait le vrai Dieu pour objet, était l'ancienne possession des Juifs; c'était leur ancienne gloire, c'était le titre flatteur de leur distinction d'avec les autres peuples, et d'une prétention qu'ils avaient, quand leur Messie serait venu, sur tous les royaumes de la terre. Cette religion donnée de Dieu même au peuple juif, avec toutes les démonstrations de la majesté et de la puissance divine, était le bonheur et la richesse de ce peuple, lorsqu'il en gardait fidèlement les lois; et le Juif croyait avoir toujours en soi assez de force pour garder la Loi.

Les disciples de Jésus de Nazareth commencent à paraître, qui viennent enlever cette religion aux Juifs, à qui ils prétendent avoir été substitués; la fureur de ce peuple qu'on veut dépouiller de ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, et qu'on laisse par là exposé au mépris et à la risée des nations, se comprend aisément. Si quelque chose flattait l'orgueil judaïque, et par cet orgueil même attachait à la Loi ceux qui, parmi eux, voulaient paraître religieux, c'était la présomption de la justice par les œuvres de la Loi. Fausse et orgueilleuse justice! Fausse, en ce qu'on se croyait justifié par les œuvres extérieures de la Loi, sans connaître seulement l'intérieur de la grâce. Orgueilleuse, en ce que cette prétendue justice, on la donnait à l'homme plus qu'à Dieu, et l'homme aussi s'en glorifiait en lui-même plus qu'au Seigneur, à qui le Juif ne laissait autre chose que d'avoir donné l'instruction et fait le commandement. C'était, comme il nous l'apprend lui-même, cette justice de la Loi, cette justice des œuvres, cette justice de l'homme, qui attachait fortement Saul au judaïsme, et qui lui mit les armes à la main contre une religion qui venait établir et appuyer la justice sur la foi; qui la faisait dépendre de la grâce; qui posait pour le fondement de la piété, qu'en matière de bien et de salut, l'homme ne devait se glorifier qu'en Dieu son Sauveur.

Saul, zélé pour sa religion qui venait de Dieu, plein des illusions du judaïsme au sujet des forces de l'homme et de la justice de la Loi (et qui par cela seul aurait cru rendre un singulier service à Dieu en faisant renoncer Jésus-Christ à tous les disciples de son Fils, ou en les exterminant de dessus la terre) était par-dessus cela pharisien, pharisien de père en fils, pharisien entêté de sa secte, pharisien élevé à l'école de Gamaliel, nourri dans la plus rigide observance de la Loi.

C'était de cette secte que devaient naître les plus grandes contradictions que Jésus-Christ devait souffrir dans sa personne, dans sa doctrine et dans son œuvre. C'était de là que devaient venir tous les maux qui devaient être faits à l'Eglise jusqu'au jour qu'elle tomba entre les mains des gentils. Quels hom-

mes dans la religion que les pharisiens ! C'étaient des hommes dont le fonds était l'orgueil, dont la folie était le désir de dominer, dont le caractère était d'innover, dont la fureur était de défendre ce qu'ils avaient imaginé, en abandonnant ce que Dieu avait établi; qui ne s'accordaient avec personne, qu'autant que tout leur cédait; avec cela intéressés, hypocrites, fourbes, audacieux et flatteurs tout ensemble; qui avaient toujours le nom de Dieu dans la bouche, et ne se proposaient dans le fond que la gloire du nom pharisien; gloire qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on attaquât, lorsqu'ils la couvraient eux-mêmes de honte par tout ce qu'il y a de plus odieux dans la religion et dans la société civile.

Au milieu de ces hommes et dans cette école s'élevait Saul. Représentez-vous, Messieurs, dans sa personne un pharisien, en qui les passions, qui remuent plus les hommes, sont plus vives que dans les autres hommes de son âge: un pharisien qui, avec de l'esprit, avait encore plus d'orgueil; qui, avec de la science, se piquait de passer pour habile; qui, avec l'extérieur de la piété, voulait en avoir toute la réputation; qui, en cherchant à se faire un nom, et ayant déjà quelque avantage dans sa secte, se proposait d'exceller par des endroits éclatants, et cherchait à se signaler par quelque grand coup. Qu'y avait-il qui fût digne d'un tel zèle, et qui pût remplir cette ambition démesurée, que la mort violente des chrétiens et la destruction du christianisme ennemi de la Loi, et en particulier haï de sa secte? Puisqu'il nous fournit lui-même les traits de son caractère, continuons de le montrer sous sa véritable forme.

Il était attaché jusqu'à la jalousie, et jusqu'à vouloir l'emporter sur ce point au-dessus de tous, aux traditions de ses pères : *Abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum.* (*Gal.*, I, 14.) Par ses pères, n'entendons pas ici Moïse et les prophètes, qui n'avaient tous parlé que de Jésus-Christ qui n'avaient rien dit d'eux-mêmes, mais seulement ce que le Dieu de l'esprit des prophètes leur avait inspiré; qui n'avaient rien ajouté à la Loi, mais l'avaient fidèlement écrite.

Par ses pères, entendons ces faux interprètes de Moïse, qui faisaient dire à ce législateur d'Israël ce qu'il n'avait pas dit. Par ses pères, entendons ces faux maîtres, qui, assis sur leur propre chaire, et accommodant la religion à leurs vues toutes charnelles, avaient substitué, sous le nom de loi orale, des doctrines étrangères à la véritable Loi de Dieu; l'avaient affaiblie dans ses points les plus essentiels, dans le temps qu'ils la chargeaient de mille pratiques arbitraires, et qu'ils l'avilissaient par une foule de dévotions superstitieuses. Par ses pères, entendons ces conteurs de fables, dont les imaginations et les rêveries sont restées dans les livres que la nation lit encore aujourd'hui avec tant de respect. Tout cela se trouvait établi au temps de Jésus-Christ et faisait presque toute la religion des Juifs. Il le reprocha mille fois avec indignation à cette secte qui par là se trompait elle-même, amusait le peuple et se le rendait tributaire.

Un homme entêté de pareilles traditions est un étrange homme dans la religion. Toutes ces doctrines nouvelles dont on sait les pères, et dont on nommerait le jour, lui paraissent anciennes, et les doctrines anciennes, dont il a perdu le souvenir, ou qu'il n'a jamais connues, lui paraissent nouvelles. Et que ne fait pas un homme du caractère de Saul? Que ne se croit-il pas obligé d'entreprendre pour ce qu'il regarde comme ancien, et contre ce qu'il appelle nouveau? *Ses pères* sont ses divinités, les seuls oracles qu'il faut que le monde écoute; ou si le monde le refuse, il troublera le monde. *Ses pères* ont eu seuls la clef de la science. Leurs traditions lui paraissent justes; tout ce qui les appuie lui paraît vrai; tout ce qui y a rapport lui paraît saint; tout ce qui les combat, fût-il enseigné par Moïse, et une des premières et des plus manifestes vérités de la Loi, lui paraît erroné et de périlleuse conséquence pour la religion. *Nos pères* nous l'ont enseigné et nous l'ont laissé autrement; mais *vos pères*, Saul, ne paraissent dans la Synagogue que depuis environ deux cents ans. Ce sont les traditions de *nos pères*, il faut en être le zélateur. Voilà tout ce que Saul veut entendre, fermant l'oreille et les yeux à tout le reste. *Æmulator paternarum mearum traditionum.*

Que vois-je ici? et ce poison, dans la suite de tous les âges, se coulera dans l'Eglise! Un homme a le goût de ces traditions humaines, il a quelque intérêt secret à les soutenir; dès là il s'imagine avoir de la piété et marquer du zèle en les soutenant. Un tel homme, s'il a du pouvoir et de l'intrigue, est plus redoutable et plus furieux contre la religion, telle que Jésus-Christ l'a enseignée, que l'hérétique déclaré, que l'impie sans religion, que le mondain indifférent pour toutes les religions. Un tel homme n'a plus de religion que sa fausse religion, et il veut, quand il faudrait tout ravager et tout renverser, qu'il n'y ait point d'autre religion que la sienne. Qu'attendez-vous maintenant de Saul, chrétiens auditeurs, car vous le connaissez assez, et je viens de vous le peindre de ses propres traits? Vous vous attendez sans doute aux plus extrêmes violences contre l'Église de Jésus-Christ, et à des emportements qui ne peuvent être inspirés que par la fausse piété? C'est en effet ce que vous allez voir de sa part, et vous en craindriez tout si vous ne saviez que bientôt la lumière de Dieu va se lever, et sa miséricorde éclater sur ce persécuteur et cet outrageux ennemi de Jésus-Christ. Les persécutions qui doivent suivre finiront par le châtiment visible des persécuteurs. Celle-ci, qui fut la première, se terminera par la conversion éclatante de celui qui en fut un des principaux ministres. Grand Dieu, qui admirera assez vos desseins et vos œuvres,

et qui donnera aujourd'hui à votre grâce les louanges qui lui sont dues !

Jérusalem était dans l'émotion au sujet du christianisme naissant, et le Sanhédrin brûlait de colère contre les disciples de Jésus-Christ. Mais il fallait quelqu'un qui aimât ses conseils, qui pressât ses lenteurs et qui lui prêtât son ministère ; quelqu'un qui fût prêt et qui fût propre à tout entreprendre contre les saints et à leur faire tous les maux que méditait contre eux cette ancienne meurtrière des prophètes et de tous les envoyés du ciel. Jérusalem, coupable du sang de son Messie, qui était son Dieu, devait aussi s'enivrer du sang des saints, et il fallait qu'elle commençât par quelqu'un qui eût un nom dans l'Eglise. Saul se prête tout entier à cette fureur; ses mains n'étaient pas encore assez fortes quand on lapidait le martyr Etienne ; mais faisant ce qu'il peut faire, gardant les habits des meurtriers, les animant sans doute de la voix, il lapide le saint diacre par les mains de tous ceux qui le font mourir.

La persécution devient violente après la mort du premier martyr de Jésus. Saul qui croît en haine contre les disciples à mesure qu'il croît en âge, demeurera-t-il tranquille dans cette agitation? L'occasion est trop favorable. Un homme déjà animé de l'esprit de persécution ne se tiendra pas en repos. Il sollicite les jugements du Sanhédrin, il en porte les arrêts sanguinaires de tous côtés, et les fait exécuter avec inhumanité. Transporté d'un faux zèle, l'ignorance se joignant à l'incrédulité, et devenant cruel de jour en jour, il entre en furieux dans les maisons, il en tire par force les disciples, hommes et femmes, et les fait mettre en prison chargés de chaînes. Il appuie de son suffrage tout le mal qui se fait; il dispose de l'autorité des pontifes, à qui il se rend nécessaire par son caractère d'homme entreprenant et déterminé. Il entre dans les synagogues, où il fait battre de verges ceux qui croient en Jésus-Christ, et y employant la violence au défaut de la séduction, il les contraint, à force de tourments, de blasphémer le nom du Sauveur, blasphémateur lui-même de ce nom sacré : *Qui prius blasphemus fui.* (I *Tim.*, I, 13.) Le bruit de tout ceci se répand dans tous les lieux où il y a des sectateurs de la doctrine de Jésus, et Saul devient la terreur de l'Eglise : *Audivi a multis de viro hoc, quanta mala fecerit sanctis tuis qui sunt in Jerusalem* (*Act.*, IX, 13).

O Dieu ! veillez sur elle et la tenez de votre main forte. Confondez les pensées et dissipez les conseils de ce violent ennemi ; arrêtez cette bête farouche qui ravage à droite et à gauche dans votre héritage. *Singularis ferus depastus est eam.* (*Psal.* LXXIX, 14.) Oui, mes frères, Jésus-Christ a les yeux ouverts sur son Eglise, et du haut du ciel il se rit des efforts de cette nation perfide. Il préside secrètement aux conseils de ses pontifes, auteurs de la persécution, et il sait ce qu'il va faire du persécuteur. Il lui a donné un temps pour persécuter mais ce temps est court. Pendant ce temps même, il lui lâche ou il lui retient le bras comme il veut; et Saul, ne faisant aux saints que le mal que Dieu veut qu'il leur fasse, ne leur fait pas les maux qu'il leur voudrait faire. Il fait blasphémer le nom de Jésus à quelques lâches et malheureux disciples, il ferme la bouche à plusieurs; mais, ni il n'anéantira, ni il n'affaiblira dans Jérusalem, et partout où est l'Eglise, le témoignage qu'elle doit rendre à Jésus ressuscité et à la vérité de son Evangile. Il fera beaucoup de maux aux saints, mais ce sera Dieu qui le leur aura mesuré dans sa sagesse et dans sa bonté, et qui ne permettra pas que l'épreuve aille au delà de leurs forces. Il fera beaucoup de maux aux saints de Jérusalem et de la Judée, parce que c'est là que l'Eglise commence à se montrer par la foi et la patience des saints; mais ce ne sera pas ici la destruction des saints, il en restera pour reproduire.

Quelle merveille ! Les siècles à venir l'ont admirée, et les persécuteurs, à la fin, n'ont pu la considérer sans ouvrir les yeux. Attaquée dans son berceau et environnée *de ces mêmes chiens* furieux qui avaient environné son Epoux sur la croix, elle n'a pas pu périr; accablée, quand elle a été un peu plus forte, de toute la puissance humaine, elle subsiste. Dans ces deux temps, elle se forme de ses débris et ne gagne jamais tant que par ses pertes. Un apostat fait cent chrétiens, et un martyr en fait dix mille. Jérusalem et la Judée se remplissent de disciples, parce que la vie y a été ôtée à quelques-uns. Le nom de Jésus blasphémé le fait connaître, et qui connaît une fois Jésus, croit en lui.

Le nom de Jésus prêché parmi les contradictions, malgré les supplices dont on menace et dont on punit ceux qui le prêchent, forme un témoignage si puissant en faveur de Jésus, qu'on ne peut se défendre de croire en lui. O Saul, voilà donc le fruit de ta haine et de tes violences contre l'Eglise du Sauveur ! Tu servais donc malgré toi et sans le savoir à son établissement et à son accroissement, par ta malice ! Tu admireras ceci un jour ; et dans la douleur d'avoir persécuté l'Eglise de Judée, retournant les yeux vers elle, et la voyant plus féconde à mesure que tu la détruisais, tu te réjouiras de cette gloire que Dieu tout-puissant a tirée de ton péché : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (I *Tim.* I, 14.)

Saul part de la Judée, où il ne paraîtra plus qu'en disciple et en apôtre, et il va chercher de nouvelles victimes à sa fureur dans la capitale de la Syrie. Il portait avec lui des lettres du grand prêtre, des pontifes et du conseil des anciens, pour les Juifs et les synagogues de Damas, et il devait en amener à Jérusalem pour les y faire punir avec plus de liberté et d'éclat, tout ce qu'il trouverait d'hommes et de femmes suivant cette voie, lorsqu'il est arrêté lui-même dans son chemin par le Seigneur Jésus. Il va à Damas, menaçant cette Eglise de sa dernière ruine, et ne respirant que le sang des disciples de Jésus-Christ. *Saulus spirans mina-*

rum et cœdis in discipulos Domini. (*Act.*, IX, 1.) Qu'a donc fait à ce loup ravissant (c'est la dernière fois que je lui donnerai ce nom) ce faible et timide troupeau, qui ne sait opposer que la douceur à la violence; qui n'a pour toute défense qu'un commandement exprès de son Maître de ne pas se défendre, et tout au plus la permission de fuir devant l'épée, et de se cacher dans les endroits de la terre qui voudront le recevoir? Par où les disciples du Seigneur sont-ils si odieux à ce meurtrier et à ceux qui l'envoient? Maudissent-ils les puissances? Blasphèment-ils contre Moïse? S'élèvent-ils indiscrétement contre la Loi? Travaillent-ils ou sourdement ou ouvertement à irriter les Romains contre la nation qui a crucifié leur Maître? Paraissent-ils disposés à venger son sang, autrement que par les vœux qu'ils font incessamment pour la conversion de ceux qui l'ont répandu, et qui continuent de le répandre dans la personne des siens? Par où, encore une fois, les disciples du Seigneur ont-ils attiré sur eux cette tempête qui les menace, et ce glaive qui est déjà levé pour frapper, car c'est du sang que Saul demande? *Saulus spirans cœdis.* C'est que les disciples de Jésus ne pensent pas comme Saul : c'est qu'ils demeurent fermes dans la vérité qu'ils ont une fois connue : c'est qu'ils marchent dans la voie où Moïse et les Prophètes, bien entendus, les ont conduits, et où la Loi tout entière les a introduits.

O mon Dieu, venez et voyez, voyez et étendez votre main! Il est temps, il est temps, Seigneur, d'avoir pitié de Sion, insultée de l'ennemi et rudement attaquée sous vos yeux. Il est temps de lui donner un signe éclatant de votre protection, afin que ceux qui la haïssent voient combien vous l'aimez. Que de cris pousse vers vous ce troupeau effrayé! Ces cris confus vous demandent le secours, et un secours pressé comme le mal : le moyen, ils ne vous le marquent pas : s'y attendrait-on? Mais le Seigneur sait le moyen qu'il a préparé dans sa bonté à son Eglise affligée : le Seigneur connaît celui par qui il veut faire son œuvre, il l'a séparé pour cela dès le sein de sa mère, et cet homme choisi, c'est le persécuteur lui-même. Voici maintenant comment la grâce forme cet homme. Du même homme, la grâce fait un autre homme : je dis du même homme, parce que c'est du même fond, du même caractère, des mêmes qualités, en les changeant du mal au bien; parce que c'est du même esprit et du même cœur, en tournant l'un et l'autre du côté de Dieu et de son œuvre, que la grâce fait un autre homme; qu'elle fait d'un persécuteur violent un apôtre plein d'ardeur et de zèle.

C'est ainsi que Dieu avait ici préparé dans la nature la forme de sa grâce; qu'il avait fait Saul vif, courageux, entreprenant, ferme dans ses desseins, constant dans ses entreprises, incapable de se rebuter, aimant ce qu'il prenait pour sa religion et pour la piété, dur à la peine, ne ménageant point sa vie, ne craignant point les discours des hommes; pour en faire, au jour où il l'aura converti, l'homme de sa droite, l'instrument de ses plus grands desseins; un homme qui portera son nom bien loin, qui ramassera son Eglise de toutes les parties de l'univers, qui y joindra les nations à l'élection d'Israël; qui l'élèvera, formée de ces deux peuples, comme un puissant et habile architecte; qui la servira comme son fidèle ministre : qui aura pour elle l'amour d'un époux, les sollicitudes d'un père, les tendresses d'une mère, les soins et les sentiments de celle qui porte un enfant dans ses bras, qui le nourrit de son lait, qui le réchauffe dans son sein; qui, après l'avoir arrosée et l'avoir fait croître de ses sueurs, fera sur elle l'aspersion de son sang.

Tout cela se fait et se trouve formé dans le cœur de Saul au moment que Jésus lui parle du haut du ciel : Saul, Saul, lui crie Jésus du haut de sa gloire, pourquoi me persécutes-tu? *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4.) Il l'entend de sa propre bouche : Je suis, lui dit-il, Jésus que tu persécutes. *Ego sum Jesus, quem tu persequeris.* (*Act.*, IX, 5.) A cette voix se joint une lumière qui ôte la vue à Saul, signe de la grâce, qui lui ôte ces yeux de Juif et de pharisien qui ne voient point Jésus dans les Ecritures. Saul est renversé, signe du renversement que la grâce fait dans cette âme choisie. Saul résiste-t-il donc ici à la main de Dieu? Se défend-il contre la grâce, quand Jésus continuant de parler lui dit du haut du ciel : Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon? *Durum est tibi contra stimulum calcitrare.* (*Ibid.*) Saul en effet résiste, ou plutôt veut résister, quand sa volonté, qui est déjà dans la main de Dieu, se trouve tout d'un coup changée par la grâce. L'aiguillon le presse : il faut qu'il aille partout où la grâce veut le mener : d'abord à Damas, et puis dans toute la terre, annoncer Jésus, et le faire connaître pour le Fils de Dieu, envoyé aux hommes, et fait homme lui-même pour le salut du genre humain.

Seigneur, dit Saul étendu par terre, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) Quel abandon de lui-même pour n'être plus à lui-même, mais à Dieu et à ses desseins sur lui! Quel abandon à Dieu pour aller où Jésus lui marquera, pour faire ce qu'il lui plaira, pour souffrir ce qu'il voudra, pour le servir en la manière qu'il le demandera! Quel abandon à Dieu pour être dans sa main l'instrument de sa miséricorde sur les peuples, un instrument préparé à toute bonne œuvre! Saul ne veut plus faire que ce que Jésus-Christ veut. *Domine, quid me vis facere?* Saul est converti. Saul est envoyé de Jésus pour convertir les Juifs, et non pas des prêtres de la Synagogue pour pervertir les disciples. Saul est apôtre de Jésus ressuscité, chargé de l'annoncer; les îles l'attendent; les peuples l'appellent à eux, toute la terre se prépare à entendre cette trompette céleste, cette puissante voix du Seigneur qui appelle tous les hommes au

salut par la connaissance de son Fils. Saul est converti ; l'univers entier va changer de face, le mystère que Dieu a gardé longtemps dans son secret va se révéler, et il s'accomplira par le ministère de Paul. C'est ici ce que saint Paul, sous la main de la grâce, a fait pour Jésus-Christ, et nous allons le voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Qui peut douter de la puissance de la grâce et en veut restreindre la vertu efficace à de certaines conversions et à de certains hommes sur lesquels Dieu a de plus grands desseins, ne connaît pas la nature de ce secours divin et ôte à Dieu ce premier caractère de grandeur sous lequel nous l'adorons tous en faisant profession de croire en lui : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem.*

Dieu, plus puissant sur nos volontés que nos volontés ne sont puissantes sur elles-mêmes ; Dieu, plus intime à nos volontés que nos volontés elles-mêmes ; qui, lors même qu'elles se sont déréglées, ce qui ne vient pas de lui, les a tournées où il voulait, peut les changer tout à fait quand il voudra, comme il voudra, à quelque degré d'obstination et de malice qu'elles soient parvenues. *Ubi voluerit, quas voluerit, quomodo voluerit.* (Aug.) La grâce a cela en soi ; elle ne le tire pas de nous, elle ne l'attend pas de nous, quoiqu'elle ne le fasse pas sans nous ni malgré nous. La grâce a cela en soi. C'est la ressource des grands pécheurs ; c'est l'espérance et la prière de l'Eglise pour eux ; c'est la gloire de la grâce et, si on peut le dire, le bel endroit de notre religion.

Si donc nous n'assurons pas la grâce divine à tous les pécheurs lorsqu'ils voudraient se convertir, et aux plus endurcis comme aux autres, comme pour les porter au mal, ou du moins pour les entretenir dans le crime par cette assurance, nous n'affligeons pas non plus et nous ne désespérons pas les pécheurs qui sentent combien ils sont faibles et attachés au mal, en leur diminuant la force de la grâce et ne leur faisant espérer leur conversion que de ce qu'ils pourront faire d'eux-mêmes pour donner de l'efficacité à la grâce, comme ne recevant en effet que de l'homme son efficacité. Nous disons au plus grand pécheur qui a seulement le premier désir de se convertir, de ne pas craindre d'être trop pécheur pour pouvoir jamais être converti par la grâce, et nous lui faisons espérer la miséricorde dont Dieu a voulu donner aujourd'hui l'exemple dans la personne de celui qui se nomme lui-même le premier des pécheurs. N'est-ce pas en effet, bienheureux Paul, en exemple de ce que nous pouvons attendre de la miséricorde divine dans le plus déplorable état, que Dieu à votre égard a fait surabonder la grâce où il y avait eu une abondance de péché? Saint Paul nous le dit en termes exprès en rappelant la miséricorde qu'il a reçue de Dieu par la grâce de Jésus-Christ, lui *qui était un blasphémateur, un persécuteur et le premier des pécheurs.*

Pour voir maintenant ce que la grâce peut faire des plus grands pécheurs après les avoir convertis, voyons ce que Paul, sous la main de la grâce après son infidélité, a fait pour Jésus-Christ et pour son Eglise. Le premier signe de la conversion et le premier effet de la grâce dans une âme convertie, c'est cette disposition de Paul que nous avons déjà remarquée pendant que la main de Dieu le tenait encore par terre. Il est prêt à tout ; il ne demande qu'à réparer les maux qu'il a faits aux saints ; il ne demande qu'à servir Jésus-Christ qu'il a persécuté ; il ne demande qu'à travailler à l'édification de l'Eglise après avoir voulu la détruire ; il ne demande qu'à souffrir pour l'Eglise, combattant pour elle, après avoir fait souffrir à l'Eglise tant d'inquiétudes, tant de craintes et tant de douleurs ; il ne demande que de faire pour le Seigneur et pour la religion chrétienne le sacrifice de sa vie, après avoir voulu sacrifier cette religion tout entière avec son auteur à son faux zèle pour la loi. Tout cela est renfermé dans cette première parole que la grâce a fait sortir de la bouche de Paul converti : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous faire de moi ?

Il faut maintenant vous le faire voir travaillant, animé par la grâce ; souffrant, soutenu par la grâce ; combattant, armé de la grâce, pour Jésus-Christ et pour son Eglise. Il faut maintenant vous le faire voir remplissant avec fidélité un ministère sans bornes, comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être ainsi fidèle. Que dirai-je de Paul qui ne vous soit connu? Que supprimerai-je de sa vie ou de ses sentiments que vous ne me sachiez mauvais gré et que je ne me reproche moi-même de l'avoir supprimé? Mais puis-je tout dire? Et ce que je dirai, le dirai-je comme il devrait être dit? Qu'une langue humaine nous dise, en effet, comment Paul, par ce que la grâce a fait en lui et par ce qu'il a fait avec la grâce, a fait des choses si merveilleuses et en a écrit de plus admirables encore ! Comment saint Paul, un homme seul, a fait tant de choses dans l'Eglise ; comment saint Paul, par ce que la grâce a fait en lui et par ce qu'il a fait avec la grâce, a pu s'élever au-dessus de tous ceux qui ont travaillé avec lui, au-dessus de tous ceux qui ont combattu comme lui pour l'Eglise chrétienne, au-dessus de tous ceux qui ont été appelés à l'apostolat avant lui ; et comment le nom d'apôtre par excellence lui est demeuré. Car enfin dans l'Eglise, par le nom de l'Apôtre, quand on n'y ajoute rien, on n'entend ni Jean, ni Jacques, ni Simon lui-même, qui étaient pourtant regardés, ainsi que le remarque Paul, comme les colonnes de l'Eglise ; mais Paul, qui en avait été le persécuteur ; mais Paul, cet avorton, comme il se nomme lui-même. Qu'une langue humaine entreprenne de nous dire comment un homme d'un extérieur bas et petit (car c'est ainsi qu'il se caractérise), comment un homme longtemps affligé par l'ange de Satan, souvent humilié, toujours maltraité, partout contredit, qui a eu à combattre contre toutes les puissances de la terre et toutes

les puissances de l'enfer, a lui seul converti à Jésus-Christ une si grande partie de l'univers! Rapide conquérant, l'œil a peine à le suivre, et je crois voir une seconde fois *la terre se taire devant un homme* et se laisser prendre comme dans un filet.

Arrêtons-nous à deux objets de son ministère, et nous finirons par une idée générale de sa personne, laissant le détail de ses travaux pour un autre discours. Saul purifié par le baptême après un jeûne de trois jours dans les prières et dans les larmes, se trouvant plein d'un autre esprit, commence par prêcher Jésus-Christ à sa nation. Il le prêche avec plus de force qu'il ne l'a combattu. Il entre dans les synagogues qui lui sont ouvertes, et là, s'insinuant dans les esprits, et toutefois parlant avec un courage intrépide, comme avec une science infinie des Ecritures, il prouve que c'est ici ce Messie montré par la Loi et promis par les prophètes. Le témoignage est puissant dans sa bouche, parce que ses excès contre Jésus sont récents et ne sont ignorés de personne. Peu l'écoutent tranquillement; quelques-uns examinent ses preuves; plusieurs veulent l'entendre là-dessus plus d'une fois; beaucoup croient; le reste demeure dans l'incrédulité pendant que les disciples s'enfuient de lui par l'ancienne crainte de son nom.

La nation incrédule s'irrite, elle le poursuit à main armée; elle se cherche des vengeurs et lui suscite des ennemis partout; elle soulève contre lui les petits et les grands, et une fois, ce qui fut encore plus violent, elle arme contre lui des femmes dévotes et de qualité. Toute la nation s'avertit, et il trouve partout de sa part des piéges et de mauvais traitements. On le chasse d'Antioche de Pisidie; à Icone on veut le lapider, et à Listres on le lapide en effet. A Philippes on le bat publiquement de verges et on le jette dans une prison; à Thessalonique on soulève les magistrats, et à Bérée on soulève le peuple contre lui. Dans cette Synagogue on l'accable d'injures et de malédictions, dans cette autre on le charge de coups. On veut le faire périr à Damas, et il faut qu'il aille se cacher en Arabie. Tous les chemins sont pleins d'embûches; la terre l'a vu souvent passer en fugitif, et bientôt la mer le portera en captif, et toujours par les contradictions et les fureurs de cette nation qui est devenue son implacable ennemie, parce qu'il est devenu le serviteur de Jésus et qu'il ne cesse de le prêcher comme le Sauveur qu'ils attendent.

Toujours quelque chose en lui l'entraîne vers ce peuple ingrat et perfide. Il le cherche partout, partout rebuté et maltraité, il va le chercher à travers les périls de toute espèce, et les plus grands qu'il court de leur part. Il part d'une terre éloignée, et malgré les prédictions qui lui viennent l'une sur l'autre des maux qui l'attendent à Jérusalem, ne craignant rien de tout cela, et sa vie ne lui étant pas plus précieuse que lui-même, il se presse d'y arriver. Tout y est aussitôt en confusion à cause de lui. Il y est pris dans le temple comme un séditieux, le perturbateur du repos de la nation, et son ennemi; il y est lié de chaînes, il y paraît devant les prêtres, qui le font maltraiter. Prisonnier pendant deux ans pour la cause de la foi, sous prétexte du mépris de la Loi, comparaissant souvent devant le tribunal des gentils, poursuivi âprement par les chefs de la nation, éprouvant de leur part toutes sortes de vexations; plus de quarante du peuple s'étant une fois dévoués pour lui ôter la vie, il ne s'affaiblit point dans le témoignage qu'il rend à Jésus : il l'appelle l'espérance d'Israël, pour lequel, dit-il, il est lié de cette chaîne, et il ne s'affaiblit point non plus dans l'amour qu'il porte à cette nation toujours contredisante.

Dans tout le cours de son ministère, je ne le vois arriver nulle part, même depuis qu'il a été forcé de se retirer d'eux, et qu'il s'est tourné du côté des gentils, qu'il ne cherche d'abord ses frères, qu'il ne dispute avec eux touchant le Seigneur Jésus, qu'il ne les presse par les Ecritures, tâchant à quelque prix que ce soit d'en gagner et d'en sauver toujours quelqu'un d'entre eux. Il cherche partout une nation qui s'obstine partout, qui s'irrite partout avec la même force contre le prédicateur de la foi, qu'il avait autrefois persécutée, uni avec eux; qui excite souvent des séditions pour le faire périr. Ici, mes frères, vous vous rappelez les maux que lui avait faits un Alexandre ouvrier en cuivre, et ce qui se passa à Ephèse devant le tribunal de Gallion, lequel indifférent pour ces disputes touchant la religion juive, renvoya Paul avec tous ceux qui se trouvaient mêlés dans cette vive contestation. Vous vous souvenez qu'à Corinthe, après avoir parlé touchant Jésus dans la synagogue pendant trois mois, n'attirant sur lui et sur la voie du Seigneur que des malédictions, il fut obligé de se retirer de ceux de sa nation, et de séparer du milieu d'eux les disciples. Vous savez qu'à Rome, quand il y fut arrivé de Judée prisonnier et marchant attaché à un soldat, il s'attacha d'abord à persuader les Juifs, et que plusieurs crurent, les autres demeurant dans leur obstination.

Les Juifs ne peuvent sortir de son cœur, et une continuelle douleur le presse à leur sujet. Il oublie leur haine, il oublie leurs excès, il ne veut pas voir le fond de leur malice et la noirceur de leurs procédés à son égard; il se souvient qu'ils sont ses frères selon la chair, il voit qu'ils périssent par leur fureur aveugle contre Jésus, et dans l'excès de sa douleur, et dans l'excès de son amour pour tout Israël, il voudrait, si le crime pouvait en être séparé, être séparé lui-même de Jésus-Christ. Ce n'est pas (comme se le sont imaginé des insensés dans ces derniers temps, et comme ils y prennent l'exemple de leur amour fou, et non pas pur, de leur amour sacrilége, et non pas éminent en sainteté) ce n'est pas, dis-je, en consentant positivement à sa séparation éternelle d'avec Jésus-Christ pour l'amour des Juifs, qu'il souhaiterait d'être

anathème ou séparé de Jésus-Christ pour ses frères : c'est une manière d'exprimer son amour pour ce peuple, en supposant une chose impossible. Ainsi Moïse parlant autrefois pour ce même peuple, avait dit à Dieu : *Ou pardonnez-leur cette infidélité, ou effacez-moi moi-même du Livre de vie;* chose, loin d'y consentir, qu'il savait bien ne pouvoir lui arriver pour cette extrême charité qu'il marquait alors pour son peuple.

Paul en cette sorte veut être anathème pour ses frères. Séparé de Jésus-Christ, de Jésus-Christ qui est son amour; de Jésus-Christ qui est sa vie, de Jésus-Christ pour qui il travaille jusqu'à se faire enchaîner, de Jésus-Christ pour qui il meurt tous les jours! Il faut être un apôtre pour aimer ainsi les hommes : il faut être bien pressé au dedans de soi-même par la charité de Jésus-Christ, pour vouloir acheter le salut de ses frères à ce prix, s'il pouvait se donner.

Avec l'ardente charité de saint Paul pour les Juifs, admirons sa profonde sagesse au sujet de la Loi, et nous verrons ici peut-être le plus signalé service que ce grand apôtre ait rendu à la grâce chrétienne. Car enfin, si ce qui avait déjà commencé dans l'Eglise par la condescendance du premier de ses ministres eût eu des suites, il se trouvait que Jésus-Christ était mort inutilement : *Ergo gratis Christus mortuus est.* (*Gal.*, II, 21.)

La Loi devait tomber après la publication de l'Evangile; mais il fallait qu'une décadence insensible la conduisît à cette dernière chute. L'observation n'en était plus nécessaire, mais elle n'était pas encore criminelle. En l'observant en de certaines occasions, on pouvait gagner des Juifs à Jésus-Christ et attacher plus fortement à l'Evangile, ceux qui l'avaient déjà embrassé, mais en qui il restait beaucoup d'attachement pour la Loi. Saint Paul le fit en deux occasions marquées; et c'est ce qu'il appelle se faire Juif avec les Juifs. Mais s'il eût cédé aux Juifs, qui voulaient l'obliger de circoncire Tite, qui venait des gentils, et ne tenait par aucun endroit à la religion juive, Paul aurait établi la nécessité de la circoncision et aurait donné par là une atteinte mortelle à la grâce de l'Evangile. Paul ne cédera donc pas, même pour une fois. Les Juifs lui sont chers : mais Jésus-Christ dont la grâce et la mort sont ici intéressées, lui est plus cher encore, et l'Evangile tout entier en souffrirait. N'attendons donc plus de lui de condescendance, comme il n'y a jamais eu en lui de dissimulation. Il a su s'affaiblir avec les faibles, et nous pouvons l'en louer; il ne doit pas tomber, et sa chute entraînerait tout. Pierre en a déjà trop entraînés, et le christianisme est en grand danger.

Venez, Paul, car tout s'ébranle par un tel exemple : venez résister en face au chef de l'apostolat, qui par je ne sais quelle faiblesse pour ses chers Juifs, s'est écarté de la droiture de l'Evangile. Je saurai en son lieu exalter la docilité de Pierre, jusqu'à vous laisser douter lequel est le plus grand de Paul qui le reprend, ou de Pierre qui se corrige. Mais aujourd'hui je ne dois m'arrêter qu'à saint Paul, qui par cette action de vigueur et de zèle, et cette résistance placée à propos, remit toutes choses dans l'ordre, et délivra pour toujours l'Eglise du joug qu'on voulait lui imposer; car depuis ce jour-là tout marcha d'un même pas, et Pierre le premier, dans la voie droite du Seigneur.

Je vais maintenant vous exposer un grand mystère, grand en Jésus-Christ et en son Eglise. Le grand mystère de la grâce chrétienne, que saint Paul a si bien développé dans ses écrits, dont il a été le principal ministre par sa prédication dans toute la terre par le caractère particulier de son apostolat, c'est la vocation des gentils, cette bénédiction promise à Abraham en un de sa race, qui est Jésus-Christ; cette miséricorde de Dieu sur les peuples, qui a tant réjoui les prophètes, quand Dieu la leur a montrée de loin, après l'avoir tenue si longtemps dans son secret; ce rappel des nations de la terre à la connaissance du vrai Dieu, qui y était profondément oublié. Pour remplir la terre de cette grâce de Dieu que le Juif ne voulait pas croire, et contre laquelle il avait été de tout temps révolté, saint Paul avait été établi apôtre, prédicateur et docteur : *In quo positus sum ego, prædicator et apostolus, doctor gentium in fide et veritate.* (*I Tim.*, II, 7.)

Les prémices des gentils étaient déjà entrées dans l'Eglise par le ministère de Pierre, et en cela la sagesse de Dieu dans l'Eglise a éclaté; mais le principal ministère des gentils devait être commis à Paul; et en ceci cette même sagesse de Dieu dans son Eglise n'est pas moins admirable. L'ancien blasphémateur, le persécuteur du nom chrétien! Oui, Messieurs, il fallait que le mystère de la grâce eût pour principal ministre l'homme de la grâce; un homme qui eût plus senti que tous ont besoin de la grâce, que tout se fait par grâce dans l'œuvre de Dieu, que la grâce ne distingue plus ni juif ni gentil; mais que le peuple de Dieu doit être pris dans tous les peuples, Dieu étant le Père de tous.

Voici maintenant comme s'accomplit ce mystère. La grâce devait passer d'un peuple à un autre; d'un peuple ingrat, et qui rejetait la grâce, et qui avait mérité que le royaume de Dieu lui fût ôté, à un peuple nouveau, qui recevrait la grâce comme une grâce, et lui ferait porter ses fruits. Les prémices de l'Eglise devaient être tirées d'Israël, parce que c'était la tige. Israël devait donner à l'Eglise ses premiers pères, ce sont les apôtres : Israël devait lui donner l'élite de ses enfants, ce sont ces premiers fidèles de Jérusalem. Un grand nombre de Juifs devait entrer d'abord dans l'Eglise, parce qu'ils étaient toujours chers à Dieu, à cause de leurs pères; mais quand ce qui avait été choisi d'Israël, serait une fois entré dans l'Eglise, le reste devait être retranché, et ce retranchement devait être la richesse du monde. Alors la multitude des gentils devait venir dans l'Eglise, et saint Paul devait les

y appeler; et saint Paul devait les y amener; et saint Paul, par un choix particulier de Dieu, devait ramasser ainsi l'Eglise dans tous les peuples de la terre.

Paul entre dans ce travail, se retirant des Juifs, qui, depuis que le nombre marqué est entré dans l'Eglise, rejette obstinément partout la parole du salut, et tourne à leur condamnation plus grande, les saints travaux des apôtres : *Ecce convertimur ad gentes.* (*Act.*, XIII, 46.) Mais en tournant ainsi ses pas et ses travaux, du côté des gentils, Paul n'avait pas mis hors de son cœur ce peuple, dont il était né selon la chair. Ils étaient, en tout ce que leur obstination pouvait encore souffrir, le premier objet de son attention. Je l'ai dit, le rappel de ce peuple à la fin des temps fut révélé à Paul, pour le consoler un peu de leur réprobation présente. Paul a révélé ce bienheureux rappel à l'Eglise, qui en fait sa consolation dans ses grands maux, et qui dans cette attente a toujours les yeux tournés sur ce peuple, aujourd'hui ennemi à cause d'elle.

Que font ici les miracles? Un si beau ministère en a-t-il besoin pour se relever à vos yeux? Et paraîtraient-ils en effet dans l'éloge de Saint Paul, si je ne m'étais proposé de vous montrer tout? Les Juifs demandaient des miracles, leurs pères y ayant été accoutumés: les gentils en avaient besoin pour se réveiller de l'assoupissement où les avaient jetés leurs idoles, et pour tourner les yeux du côté du ciel, et y voir le Créateur de l'univers, seul Dieu, le souverain maître de la nature, qu'il fallait adorer dans ses œuvres, et écouter dans la doctrine que prêchaient tant de miracles et qui l'accompagnaient.

Voyons donc, puisqu'il le faut, voyons aujourd'hui l'éclat des miracles qui s'opèrent par les mains de Paul, accompagner dans toute la terre, le bruit de la parole qui sort de sa bouche. Voyons Paul annonçant partout l'Evangile du Seigneur dans la vertu du Saint-Esprit, dans l'abondance des merveilles de Dieu, avec des prodiges qui étonnent le ciel et la terre. Les linges qui ont reçu en eux la vertu des sueurs apostoliques, ou qui ont seulement touché le corps du saint Apôtre, guérissent toutes les maladies. L'homme méchant qui pervertit les voies droites du Seigneur, et fascine les hommes pour les empêcher de croire à la vérité, est frappé, et perd la vue à la seule parole de Paul; les morts ressuscitent au souffle de sa bouche, les serpents attachés à sa main ne lui nuisent pas.

Qui prêcha l'Evangile avec plus de force dans un corps faible? Qui le prêcha avec plus d'éloquence, sans aucun des secours de l'éloquence? Qui le prêcha avec plus de dignité, malgré cet extérieur moins avantageux, et presque méprisable? Qui le prêcha avec plus de noblesse, pendant qu'il manquait de tout, et avec moins d'attention à lui-même, pendant que tout lui applaudissait? Qui prêcha l'Evangile avec plus de sagesse, avec plus d'égard, avec plus d'insinuation, malgré son caractère vif et ardent? Qui prêcha, en un mot, l'Evangile d'une manière plus digne de l'Evangile? Et qui le prêcha aussi avec plus de fruit dans le présent, et avec plus d'édification pour les siècles à venir? Il fallait le prêcher ainsi aux Juifs entêtés de la Loi, et aux gentils, prévenus en faveur de leurs superstitions. Il le fallait ainsi pour les premiers qui cherchaient à s'irriter; et pour les seconds, qui étaient faciles et disposés à se scandaliser: il le fallait ainsi pour les uns et pour les autres, qui ne pouvaient donner entrée en eux à la parole du salut, qu'autant qu'elle viendrait à eux par la voie de l'édification

Paul, je vous vois parcourir la terre, prêchant l'Evangile à toute créature humaine; tantôt trouvant la nourriture dont tout ouvrier est digne, et ayant avec cela de quoi vous vêtir, vous étiez content, ne demandant rien au-delà : tantôt manquant de vêtement et souffrant la faim; et vous saviez soutenir cet état, étant fait à tout. Vous n'avez pas connu, digne ministre, ce bas trafic des choses saintes: vous n'avez pas souffert que personne vous ait enrichi : vous n'avez tiré le bien de personne par de pieuses adresses. Pouvant, comme les autres apôtres, mener avec vous quelqu'un qui pourvût a vos besoins, vous ne l'avez pas voulu, pour n'attirer aucun blâme sur votre ministère. Ayant le droit de vivre de l'Evangile, en prêchant l'Evangile, vous n'avez pas usé de ce droit, pour une plus pleine édification. Paul, je vous vois montrer devant les prêtres d'Ephèse, *ces mains*, non seulement pures de tout gain honteux: *manus istæ* (*Act.*, XX, 24), ces mains, qui non-seulement n'avaient rien reçu de personne pour tant de peines; mais qui, pendant que vous travailliez à enrichir les peuples des grâces spirituelles, avaient travaillé le jour et la nuit pour vous nourrir, et ceux qui leur annonçaient avec vous la sainte parole. Digne ministre, qui a honoré un tel ministère! Saint ministère, qui entre les mains d'un tel ministre, a fructifié pour Dieu!

Qu'est-ce que se prêcher soi-même? C'est se proposer quelque chose d'humain dans une fonction toute divine. Se prêcher soi-même, c'est chercher non-seulement un vil intérêt, mais la gloire de ce monde dans la prédication: c'est prêcher pour être connu des hommes, et pour mettre au jour ce qu'on croit avoir de mérite en ce genre : c'est prêcher pour avoir les douceurs de la vie en prêchant, ou pour trouver quand on aura cessé de prêcher, quelque consolation dans la vie : c'est prêcher sans intérêt, ou avec force, pour avoir ou l'honneur de prêcher gratuitement, ou le plaisir de prêcher courageusement: c'est prêcher, ou avec l'inquiétude de savoir si l'on réussit, ou avec le dépit de voir qu'on ne réussit pas: c'est prêcher en sentant les vives atteintes de la jalousie contre ceux qui prêchent avec plus de succès, ou, comme on se le persuade, avec plus de bonheur: c'est souvent, en prêchant mal en tous sens, avoir plus de com-

plaisance que ceux qui prêchent bien en toutes manières : c'est faire entrer la sagesse du monde dans la prédication de l'Evangile, l'accommoder aux temps et aux personnes, afin que l'Evangile ne nous nuise pas. Hélas ! c'est ainsi que nous prêchons presque tous, au lieu de prêcher Jésus-Christ. Saint Paul s'en plaignait déjà de son temps. *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi.* (*Phil.*, II. 21.)

Grand Apôtre, vous n'avez pas connu cette manière de prêcher l'Evangile : vous n'avez prêché que J.-C. et J.-C. crucifié. Ce fut toute votre science, c'était tout votre art : vous mîtes en cela et votre gloire et votre intérêt. La prédication de la croix vous exposait à la risée et au mépris des gentils, à la haine et aux mauvais traitements des Juifs. Il n'y avait à gagner que des âmes, il n'y avait d'autre profit pour vous que d'étendre le royaume des cieux, et faire connaître la grâce de Dieu ; mais c'était là tous les profits que vous cherchiez, avec celui de donner votre vie pour l'Evangile, en prêchant l'Evangile. Aussi l'Evangile ainsi prêché courait et se répandait dans toute la terre ; et vous lui voyiez porter ses fruits, et vous en entendiez donner la gloire à Dieu.

Saint Paul, et il s'en glorifie dans le Seigneur, n'altéra point la sainte parole, et il n'y mêla rien d'humain. Il parlait, comme de la part de Dieu, comme devant Dieu, et en la personne de Jésus-Christ. Il porta la parole du Seigneur devant les savants de la terre, et il n'en rougit point ; il la porta devant les puissants, qui étaient en même temps les méchants de ce siècle, et il ne craignit point ; il fut enchaîné pour la parole de l'Evangile, et la parole de l'Evangile ne fut point enchaînée avec lui. Jamais homme après Jésus-Christ ne parla comme Paul. J.-C., parce que c'était l'économie de son mystère, fit entrer peu d'hommes par sa prédication dans le royaume de Dieu : Paul y fit entrer un nombre infini d'âmes, juifs et gentils dans toute la terre, parce que le temps était venu.

La plus noble partie du ministère de Paul, c'est les instructions qu'il donna aux Eglises, et qu'il a laissées au peuple de Dieu pour lui servir de guide dans ces voies incertaines, de flambeau dans ce lieu ténébreux, de nourriture dans cette terre sèche et déserte ; pour servir de soutien à son espérance et à sa foi, et lui tenir lieu de toutes choses dans cette terre éloignée, en attendant ce bien qui sera toutes choses. Divin Paul, et divins écrits ! Paul, au-dessus des autres hommes dans les autres parties de votre ministère, au-dessus de vous-même et tout à fait dans les cieux dans vos écrits ! Tout à fait dans les cieux ! Ici, Messieurs, tant mon sujet est abondant en grandes choses et plein de merveilles, j'allais oublier ces grandes révélations où notre Apôtre apprit du Seigneur Jésus lui-même, ce qu'il devait enseigner dans l'Eglise : j'allais oublier qu'un homme, peut-être dans son corps, fut ravi jusqu'au troisième ciel, où il vit des choses qu'il n'a pas été possible à une langue humaine d'exprimer parfaitement ; mais ce qu'il a écrit d'une manière qui se ressent du lieu élevé où il en a puisé la connaissance.

Divins écrits, où en effet tout brille de la lumière que Paul avait vue dans la lumière, où tout se ressent de la chaleur qu'il avait prise au haut du ciel en Dieu, qui est feu ! Divins écrits, où toutes les richesses des livres divins se trouvent ramassées ! Tous pleins de Jésus-Christ et de sa grâce, où tout parle de la sainteté du chrétien, de l'espérance du christianisme ; où les mystères sont traités avec magnificence, les dogmes avec sublimité, toutes les règles des mœurs établies avec force et précision, l'Evangile dignement interprété, mis dans tout son jour et porté dans toutes ses conséquences ! Divins écrits, où tous les états sont instruits, et où les consolations pour tous les états sont toujours mêlées aux instructions ! Divins livres, qui élèvent l'âme, qui échauffent le cœur, qui plaisent à l'esprit, qui remuent jusqu'au fond des entrailles ; qu'on lit pour s'instruire, qu'on lit pour s'édifier, qu'on lit pour avoir le plaisir de lire les plus grandes et les plus belles choses qui aient jamais été dites, les plus grandes choses qui aient été révélées aux saints hommes inspirés de Dieu ! Paul, il faudrait avoir votre bouche pour louer dignement vos écrits : celle de Chrysostome lui-même, a été ici vaincue et comme obligée de se fermer par la grandeur de son sujet.

Je le dois à Paul : je me le dois à moi-même ; je le dois à l'Eglise de Dieu qui se représente en quelque sorte dans ce nombreux et illustre auditoire. Il faut donc, ramassant tout, rappelant ce qui m'est échappé dans ce discours, prévenant ce que j'aurai encore à vous dire dans un second, vous mettre devant les yeux, et vous laisser dans l'esprit en finissant, une idée générale et comme un riche tableau de Paul. L'homme de Dieu, si jamais ouvrier évangélique mérita ce nom ; bon soldat de Jésus-Christ, si Jésus-Christ en eut jamais dans sa milice ; fidèle dispensateur des mystères de Dieu, ayant reçu pour cela une grâce particulière ; honorable ministre, sans le moindre reproche de la part des hommes, et approuvé de Dieu en tout. La forme et le modèle des saints, comme Jésus-Christ avait été le sien. L'Apôtre, en qui tout ce qui est de l'apostolat s'était réuni : son grand cœur embrassait tout, son zèle s'étendait à tout, sa charité s'élevait au-dessus de tout, sa vigilance prévoyait tout, sa sollicitude pourvoyait à tout, sa sagesse mettait ordre à tout, sa patience le rendait supérieur à tout. Combien d'hommes, et combien de voix dans saint Paul ! Plus philosophe dans ses raisonnements que les philosophes, plus éloquent dans sa simplicité que les maîtres mêmes de l'éloquence. Combien de formes de la grâce de Dieu dans ses écrits et dans sa conduite ! Observateur de la Loi avec ceux qui l'observaient, ne connaissant pas la Loi avec ceux qui ne la connaissaient point ; entrant dans

tous les caractères, tournant au bien de l'Evangile toutes les circonstances; sachant également s'élever et s'abaisser. Le serviteur de tous par le nom qu'il se donnait, et par les choses auxquelles il s'assujettissait; le maître de tous par la force de ses discours et par la supériorité de son esprit, par le succès de ses travaux, et par l'empire que lui donnait sa vertu.

Paul était tout à la fois le plus aimable et le plus respectable des saints. Bon et compatissant par caractère; sévère et quelquefois dur par nécessité; terrible aux faux prophètes, et redoutable une fois au premier des apôtres : ne souffrant rien contre la règle, ne pardonnant rien contre le ministère, et souffrant tout contre sa personne. Profondément humilié de son péché, infiniment élevé par sa grâce. Ne connaissant pas la flatterie, et ce qui est plus grand encore, n'éprouvant aucune des faiblesses de la jalousie. Il parlait avec autorité, il agissait avec simplicité, il était toujours dans la vérité. Il releva son ministère par son désintéressement, il le rendit utile par son dépouillement. Par la bonne réputation et par les mauvais discours, par les traverses et par la faveur des hommes, allant à son objet, qui était le salut des âmes : ne cherchant pas ce qui lui convenait, mais ce qui était bon à plusieurs : ne se prêchant pas lui-même, content, pourvu que Jésus-Christ fût prêché, même par un esprit jaloux; consolé, pourvu que ses enfants tirassent quelque profit de ses prédications. Il honora la plus noble des fonctions et le premier état de l'Eglise. Il fit son œuvre, il la nourrit de ses prières, il l'arrosa de ses larmes et de ses sueurs, il la rendit féconde par son sang, qui a été dans toute la terre une semence de chrétiens.

Il avait vécu pour servir Jésus-Christ, il mourut pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Sa vie n'avait été qu'une longue peine et une variété de souffrance, la mort fut un gain pour lui. Il n'avait su lequel choisir : d'un côté, arrêté sur la terre par le besoin que ses frères avaient de lui; de l'autre, emporté dans le ciel par le désir qu'il avait lui-même d'être avec Jésus-Christ. Ses justes et saints désirs furent enfin accomplis. En trente-six ans de ministère, ses jours se trouvèrent pleins, ses travaux, ses souffrances, ses combats, tout se trouva consommé, et il alla recevoir de la main du juste juge la couronne qui lui était due pour tant de vertus, pour tant de courses, pour tant de conquêtes, pour cette longue et pleine fidélité à son ministère.

Grand Apôtre, nous vous suivons des yeux dans la gloire. Nous entendons d'ici mille cris de joie au milieu de la cité rachetée, où vous avez envoyé devant vous l'honneur et la richesse des nations, avec tant de dépouilles de l'ennemi. Nous voyons venir au-devant de vous la ville sainte; la nouvelle Jérusalem, parée presque comme le jour de ses noces avec l'Agneau. Vous l'avez fiancée sur la terre, pour la présenter comme une vierge toute pure à son unique époux Jésus-Christ. Elle vous reçoit aujourd'hui de ses mains, comme le plus précieux et le plus particulier ami de ce divin Epoux. Jouissez, Paul, jouissez dans les siècles des siècles, d'une gloire qui répond à la suréminence de votre grâce, et au saint excès de vos travaux pour l'Eglise. Mais au jour de votre conversion, de cette conversion de Saul, qui a été suivie de celle des peuples de la terre, obtenez-nous de celui auprès de qui vous êtes si puissant, de nous convertir entièrement à lui.

C'est aujourd'hui, mes frères, un jour de grâce et un jour de conversion : rougissons d'avoir tant négligé la nôtre, et craignons, si nous la différons encore. C'est aujourd'hui un jour de conversion : de conversion d'une vie relâchée à une vie fervente et abondante en bonnes œuvres : de conversion du crime à la piété; de l'aveuglement et de l'ignorance à la lumière et à la doctrine de la vérité; de l'état d'ennemi et de persécuteur de l'Eglise, du moins par nos mauvaises actions, à celui de prédicateur et comme d'apôtre dans l'Eglise, du moins par nos bons exemples. Puisse cette grâce du Seigneur, que nous n'avons pas assez connue, et que nous craignons peut-être encore trop, nous prévenir; et avec toute sa douceur, employer sur nos cœurs toute sa force! Puisse cette même grâce qui a renversé Paul au dedans, tandis qu'une main invisible le renversait au dehors; qui a triomphé de toutes ses résistances, et l'a mis tout d'un coup dans la main de Dieu, pour faire de lui ce qu'il voudrait, nous abattre de même, dompter nos volontés rebelles; et après nous avoir donné de vouloir pour Jésus-Christ tout ce que nous pouvons dans notre état, nous le faire accomplir par le même Jésus-Christ! De telles conversions réjouiront Paul dans le ciel, et lui feront sur la terre un beau jour de fête. *Amen.*

SERMON XXXI.

POUR LE JOUR DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. (*Luc.*, I, 50.)

Celui qui est puissant et dont le nom est saint, a fait en moi de grandes choses.

Il n'appartenait qu'à celle-là même à qui Dieu, en la faisant la Mère de son Fils, avait fait sentir ce qu'il faisait en elle, et ce qu'il faisait d'elle, d'exprimer une grâce si éminente. Mais comment Marie exprime-t-elle ici cette grâce singulière du Seigneur? N'est-ce pas en quelque sorte en reconnaissant que cette grâce ne s'exprime pas, lorsqu'elle nous la présente sous cette idée générale *de grandes choses que le Tout-Puissant a faites en elle? Fecit mihi magna qui potens est.* Mais nous recueillons du cantique même de cette bienheureuse Vierge, les raisons du choix que Dieu a fait d'elle pour en faire la Mère de son Fils dans le temps, comme il en est le Père dans l'éternité. *Mon âme*, dit Marie dans cet admirable Cantique, *glorifie*

le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, sur une fille de Juda, née dans l'obscurité, née d'une famille déchue. *Il a confondu les pensées des superbes, et il a élevé les petits, renversant les grands:* il a rejeté de cette gloire celles qui étaient élevées dans le monde, et encore plus élevées dans leur cœur, et il a appelé à cette grâce celle qui était sans nom dans le monde, et qui se croyait indigne de monter à un si haut rang. *Il a comblé de biens ceux qui avaient faim, et il a laissé dans la faim ceux qui étaient dans l'abondance;* il n'a pas choisi celles qui aspiraient à cette gloire, et s'en croyaient dignes par leur rang ou par leur vertu; son choix est tombé sur celle qui s'était renfermée dans le désir de voir paraître le Messie au milieu de son peuple, bien éloignée de croire qu'il dût naître d'elle

Telle a été, selon que Marie nous l'insinue ici, et que tous les Pères l'ont dit après elle, la raison du choix de Dieu, pour donner une mère à son Fils, revêtu d'une chair: le bas sentiment que cette Vierge eut d'elle-même; son humilité qui lui cacha l'éminence de sa grâce, pendant que son amour pour la virginité et le choix qu'elle avait fait de cet état, par le mouvement particulier du Saint-Esprit, avait arrêté sur elle toutes les pensées du Tout-Puissant. Et certes si le Fils du Très-Haut voulait prendre une chair, il fallait pour répondre à cet *anéantissement en lui-même*, que sa mère entre les filles des hommes, fût celle qui était la plus petite et la plus vile à ses propres yeux. Si *le Saint* voulait se faire homme, il fallait que ce fût d'une Vierge qu'il naquît.

Tel a donc été le conseil de Dieu, dans l'Incarnation de son Fils: la plus humble entre les filles de Juda, une vierge cachée en a été la mère. Marie conçoit du Saint-Esprit, et ce qui est né en elle, est ce même Fils de Dieu, qui dans le sein du Père produit avec lui le Saint-Esprit. Quelle gloire! Quel poids pour l'humilité de Marie! Marie en est en quelque sorte effrayée; elle en est en quelque sorte accablée; Marie se le cache, pour ainsi dire, à elle-même; tant elle croit cette gloire au-dessus d'elle; Marie la garde dans son secret, et jusqu'à s'exposer aux soupçons de Joseph son époux. Quelle grâce! Porter en soi le salut du genre humain et son Sauveur; porter dans son sein l'auteur de la grâce et la grâce elle-même! Marie jouit de cette grâce dans le silence de sa maison, et séparée de toute créature humaine; Marie goûte cette grâce dans le plus intime de son âme; elle la repasse incessamment dans son cœur, en glorifiant le Seigneur pour elle; s'en réjouissant pour son peuple d'Israël, qui reçoit par là les promesses faites à Abraham et à sa race; s'en réjouissant pour toute la race des hommes, à qui elle comprend que cette singulière grâce du ciel doit s'étendre un jour

Marie porte en elle cette grâce faite au monde; mais elle ne la porte pas pour elle seule. Elle porte dans son sein *ce bien*, qui de sa nature doit se répandre; elle porte en elle cette grâce qui ne cherche qu'à se communiquer. Poussée donc et portée elle-même par cette grâce qu'elle porte en elle, elle vient en hâte à travers les montagnes de Judée dans la maison de sa cousine Elisabeth, qui a conçu un fils dans sa vieillesse. Elisabeth, avertie par le Saint-Esprit, reconnaît d'abord que c'est ici la mère de son Seigneur; elle se félicite de la grâce qu'elle lui fait et du bonheur qu'elle lui apporte. Aux approches de celui qu'il doit faire connaître au monde, et pour qui il va naître, l'enfant qu'Elisabeth porte dans son sein, y tressaille de joie. Une plus grande abondance de grâces du ciel, une nouvelle sainteté se répand dans la maison de Zacharie, par le séjour de trois mois qu'y fait celle qui porte dans son sein Jésus-Christ et toutes les bénédictions spirituelles en lui.

Voilà le mystère, mes chères sœurs, où votre saint fondateur a pris le premier esprit de votre institut, et sur lequel il en a formé le premier plan. Communiquer la grâce dont les vierges chrétiennes doivent être toujours remplies, communiquer la grâce par les emplois qu'il vous avait destinés auprès du prochain, par les liaisons que vous pouvez encore avoir avec les enfants des hommes: voilà ce que saint François de Sales s'est promis, et ce que l'Église de Jésus-Christ a attendu des filles de Sainte-Marie. Répandre donc les bénédictions spirituelles dans les maisons des hommes et sur leurs enfants qui vous sont confiés, comme Marie répand ces bénédictions dans la maison de Zacharie, et sur l'enfant d'Elisabeth, c'est par où, mes chères sœurs, vous honorerez votre nom, et vous remplirez votre haute vocation. Creusons jusque dans les fondements de l'institut. C'est la piété envers Marie, et une piété rapportée à Jésus-Christ, sanctifiant les âmes. C'est à cette piété, mes chères sœurs, que vous devez vous exercer; c'est cette piété que vous étudiez dans votre vie, aujourd'hui plus cachée. Pour entrer dans cet esprit, qui est celui de cette solennité, ainsi que de toutes les autres fêtes de la Mère du Seigneur, je vais vous faire voir ce que des vierges chrétiennes doivent recueillir de leur dévotion envers Marie, ce qu'elles doivent éviter dans cette dévotion. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

David exprimait ainsi ses sentiments pour Dieu son Créateur: Que veux-je dans le ciel, et que cherché-je sur la terre, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur, mon unique bien, et mon partage pour jamais? *Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram Deus, cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* (*Psal* LXXII, 26.) Qu'y a-t-il, en effet, sur la terre qui soit digne que l'homme y attache ses désirs, et qu'il le recherche avec quelque ardeur? Tout y est vain et trompeur; tout y est plein d'amer-

tume; tout s'y ressent de la corruption, et tout y est tentation. Tout ce qu'on pourrait y trouver de consolation, et tout ce qui pourrait attacher légitimement notre cœur jusqu'à un certain point, a si peu de solidité et passe si vite, que ces consolations s'y tournent en dégoûts, et les attachements en supplices. S'attacher à Dieu sur la terre et observer sa Loi, c'est donc tout l'homme : c'est son repos, autant qu'on peut le trouver ici bas; c'est sa félicité, autant qu'on peut la goûter sur la terre.

Il ne faut chercher que Dieu, même dans le ciel. Que serait-ce, en effet, que la gloire et la félicité du ciel, si on en séparait Dieu? Ce ne serait pas le bien unique, le bien souverain de l'homme; l'homme chercherait dans le ciel même, quelque chose qui lui manquerait, et quelque chose qui serait tout. L'âme ne doit donc chercher pour avoir tout que Dieu dans le ciel : il est le Dieu de notre cœur, lui seul peut le contenter, lui seul peut en remplir toute la capacité, lui seul peut en rassasier tous les désirs.

Quelle lumière s'était donc levée sur David pour voir à travers les épais nuages et ces grossières ombres de la Loi, une vérité si haute et si belle? C'est son cœur qui l'instruisait et qui parlait ainsi à Dieu au-dedans de lui-même : *Tibi dixit cor meum.* (*Psal.*, XXVI, 8.) C'est son cœur qui le conduisait droit à Dieu, sans s'arrêter à rien de créé; c'est son cœur qui cherchait ainsi Dieu, et de la plénitude de son cœur sa bouche prononçait cette bonne parole: ***Eructavit cor meum verbum bonum.*** (***Psal.*** XLIV, 2). David avait mis un si beau sentiment dans la bouche de tout Israël, qui le chantait, quand l'Esprit de Dieu, pour commencer le grand ouvrage du Tout-Puissant sur la terre, mit cette disposition dans le cœur d'une fille de Juda. Marie, fille de David selon la chair, et prédestinée de toute éternité pour être la Mère de celui qui était attendu de la race de David, s'élevant au-dessus de la coutume de la nation, au-dessus de l'exemple de ses semblables, au-dessus des forces de son sexe, au-dessus des penchants de la nature, au-dessus des espérances de la Loi, s'élevant au-dessus de toutes les pensées humaines, s'attacha à Dieu de toute son âme, et elle lui consacra son corps par une perpétuelle virginité. Avec son corps, elle lui consacra toutes les pensées de son esprit, toutes les affections de son cœur, toutes les actions de sa vie; et pour exprimer tout le sacrifice de Marie, elle fut dans tout son être une chose sanctifiée pour le Seigueur dès sa jeunesse, et peut-être dès le moment qu'elle le connut.

Cherchons maintenant la cause pourquoi nous ne cherchons pas ainsi Dieu dès notre jeunesse, pourquoi, au lieu de s'attacher à lui, les personnes du sexe de Marie contractent si aisément des engagements avec les enfants des hommes. Si nous sortions purs du sein de nos mères, et que la grâce de Dieu fût sur nous dès notre conception, nous chercherions Dieu en entrant au monde; nous le chercherions comme avec nos mains; nous le chercherions de toutes les puissances de notre âme; nous ne chercherions que lui, pour nous attacher à lui; et quand nous serions attachés à Dieu, ni le père, ni la mère, ni quelque autre créature que ce soit, ne pourrait nous en détacher, ni même affaiblir ce saint et légitime attachement. Quant à la manière de servir Dieu, ou à l'état de vie, s'il y en avait de différents, la volonté de Dieu qui serait notre règle, la piété qui serait notre fin, réunirait tout en Dieu; et chacun dans notre voie qui nous serait marquée, nous irions droit à Dieu, sans nous reposer dans un objet ou dans un autre, et nous arriverions purs de tout attachement de la chair, au terme bienheureux de nos désirs.

Mais conçus en iniquité, nés dans le péché, malheureux que nous sommes! on nous voit chercher en entrant dans la vie, tout ce qui est des sens et de la terre. Tous nos penchants se déclarent pour ce qu'il y a de grossier et d'animal, longtemps avant que notre langue exprime ces désirs. Une éducation charnelle (car c'est trop l'honorer que de l'appeler humaine) achève de nous plonger dans le goût des choses de la chair. Enveloppés dans ces inclinations de la nature nourries par l'éducation, et déjà fortifiées par l'habitude; malgré la raison, lorsqu'elle commence à poindre, ou même avec son secours, nous cherchons, au lieu de Dieu, tout ce qui n'est pas Dieu, pour nous y attacher.

Avance en âge, homme criminel, et nous te verrons avancer dans cette folle et injuste recherche; et nous te verrons avancer dans cette corruption, t'arrêtant à tout, t'amusant de tout, et cherchant à quoi te prendre et à quoi t'attacher, pour ne pas t'attacher à ton Dieu, et le bannissant même de ta pensée. Avance vers la jeunesse, fille d'Eve, et tout ce qu'Eve a laissé en toi de faiblesse pour t'attacher à l'homme, de qui tu es originairement sortie, t'agitera au dedans, et se produira au dehors, malgré la pudeur qui ne s'est pas perdue dans ton sexe, malgré la raison qui te sera survenue. Avance en âge, fille des hommes, et tu t'attacheras à l'homme malgré ta religion, qui te fera craindre d'être moins attachée à Dieu, quand tu seras si étroitement unie à un homme, pour lequel il faudra même que tu quittes ton père et ta mère.

Ecoute, fille d'Eve, avant que de t'engager dans un lien que rien ne peut rompre que la mort, écoute la malédiction qui est prononcée sur ton sexe, et vois le malheur qui est sur le genre humain. Pense à la servitude où tu te jettes. La stérilité, dis-tu, serait ta honte, mais la fécondité sera ton martyre. Tes enfants seront ta douleur, et peut-être ta mort en naissant. Cet époux et ces enfants mortels et environnés d'infirmités, seront ton inquiétude et ton supplice jusqu'à la mort, qui renouvellera tes douleurs, ou jusqu'à la tienne, qui te sera bien plus dure à cause d'eux. Mille tribulations

de la chair te viendront de leur part, et les peines de l'esprit se mêleront aux amertumes du cœur. Tu les concevras et tu les enfanteras, pécheurs et enfants de colère; tu les verras peut-être vivre dans l'iniquité, et tu mourras, si tu as la piété dans le cœur, tu mourras tous les jours de ta vie par la crainte de les voir mourir dans le péché. Ce n'est plus, comme au commencement, cette aimable société et cette consolation mutuelle, que le mariage; ce n'est plus cette douce supériorité et ce raisonnable commandement de la part du mari. C'est une multiplication de peines dans la plus grande union; c'est un tourment mutuel dans la discorde des pensées et la contrariété des caractères; c'est une domination, femme, que ton orgueil te rendra toujours dure, et que l'humeur du maître te rendra peut être insupportable; c'est un empire que tu changeras toi-même en tyrannie par ton aigreur et tes travers.

Voilà ce que tout criait aux filles d'Eve dans ces anciens temps, comme aujourd'hui; mais la coutume, qui entre tant dans la nature, n'écoutait rien. Ne disons pas, après ce que David a chanté, que la naissance criminelle des enfants, cette malédiction du genre humain n'était pas connue des femmes juives; elle l'était moins. Mais, et cette première raison de rechercher le célibat, et tant d'autres cédaient à la faiblesse de ce sexe, ou, comme je l'ai dit, à la coutume de la nation. Ne dissimulons rien, puisque ceci même doit tourner à la gloire de Marie. La virginité n'était pas encore une route ouverte, et on n'y voyait marcher personne. Le mariage était de l'institution de Dieu et de son premier dessein en créant la femme et la tirant du côté de l'homme. La fécondité passait pour la gloire de la femme et son unique destination, jointe à celle d'être la consolation de son mari. Quelles promesses alors avaient été faites à celles qui, pour l'amour de la pureté, renonceraient aux douceurs de l'union conjugale? Et quelle était au contraire l'objet de la religion de ces temps anciens, si ce n'est le désir de voir paraître ce Messie tant promis, et l'espérance de donner à Israël, comme mère, *cette espérance d'Israël?* Cette espérance donc flattant toutes les filles de la nation, que pouvait-on attendre d'elles, et que pouvait-on leur demander si ce n'est le désir d'être mères?

Telles étaient les vues de toutes les filles d'Abraham, lorsque Dieu mit une pensée bien plus haute dans l'esprit, et une bien plus grande résolution dans le cœur d'une fille de Juda; une pensée, dis-je, bien plus haute et une grande résolution, malgré l'espérance si particulière de cette tribu et de cette famille. Celle donc qui portait dans sa race tant d'espérance de ce côté-là, et qui pouvait attendre ce grand bonheur de la vertu qui était née avec elle; Marie, choisie de Dieu dans le secret de son conseil, pour être la mère du Messie réparateur du genre humain, est la première et la seule en Israël et en Juda, qui renonce à être la mère du Messie; du Messie, de qui la nation disait par avance de si grandes choses, et en attendait de plus grandes encore.

Qu'avait donc vu d'heureux et de grand dans la condition de fille, cette fille à jamais bénie? Qu'avait-elle vu de plus beau dans la virginité que cette espérance de celles de sa nation, et surtout de sa race? Qui nous le dira, ou plutôt qui entreprendra de l'exprimer? Je dirai pourtant ma pensée; elle y avait vu le renoncement à toutes les joies des sens, l'entière séparation du monde et de sa corruption, la vie des anges dans un corps mortel, la liberté avec l'heureuse obligation d'être à Dieu toujours, sans réserve et sans partage. Elle y avait vu mille sacrifices avec le plaisir et la consolation de tout sacrifier à Dieu. Qui nous dira encore ce que Marie avait vu dans cette perpétuelle virginité, qu'elle exprime ainsi à l'ange: *Je ne connais point d'homme?* Ce qu'elle avait vu dans cet état de vierge? Avait-elle vu en esprit le Sauveur ouvrir cette voie au monde, et s'y faire suivre par de mille milliers de vierges des deux sexes? Une vierge d'Israël y marcher après lui, suivie elle-même de ces mêmes milliers de vierges? Avait-elle vu, elle à la tête, cette troupe innombrable de vierges suivre dans le ciel l'Agneau partout où il va? Avait-elle vu dans l'alliance qui commençait, cette voie singulièrement en honneur, toutes les générations à venir célébrer la virginité avec les plus grands éloges, et la mettre à côté du martyre? Avait-elle, en un mot, pénétré dans toute la profondeur de cette vertu, et dans le secret de Dieu touchant la perpétuelle virginité de la mère de son Fils? C'est ce qui demeure et demeurera jusqu'à la fin dans le secret de Dieu. Ce qu'une tradition constante et singulièrement respectée dans l'Eglise nous apprend, c'est que, mue fortement de l'Esprit de Dieu, sachant ce qu'elle faisait et le voulant, Marie se consacra à Dieu dès sa jeunesse, résolue de n'avoir jamais d'homme mortel pour mari, et de ne pas devenir mère, même du Fils du Très-Haut, si pour cela elle devait cesser d'être vierge: *Quoniam virum non cognosco*. (*Luc.*, I, 34.)

Ne cherchons pas à orner cette action de Marie de circonstances imaginées, quand ce serait la piété elle-même qui les imaginerait. Ne cherchons pas curieusement l'âge où Marie se consacra à Dieu, le lieu où se fit ce sacrifice; ne cherchons pas en un mot à dire de belles choses, mais ne craignons pas d'en avancer de douteuses, quand nous dirons que Marie se consacra à Dieu toute vierge, pour être toute vierge: *Tota virgo* (AMBROS.); qu'elle se consacra à Dieu avec une pleine désappropriation d'elle-même, avec une pleine joie d'être à Dieu, avec toute la vertu de ces temps-là; que dis-je! dans la plénitude de la vertu des temps de son Fils, qui furent avancés pour elle; avec une foi ferme et une espérance inébranlable aux promesses divines; avec un amour qui anima cette consécration de son corps; avec un amour qui mit le feu à ce sacrifice d'elle-même, qui en fit un holo-

causte plein aux yeux de Dieu. *Ce sacrifice plein de moelle* de son père David, *et ces vœux* avec ces hosties *qu'il tirait de lui-même*, ne furent ni si pleins, ni si bien reçus.

Elle sort d'auprès de Dieu sans le moindre retour de faiblesse humaine. Elle est à Dieu et délaissée des hommes selon son vœu; mais sa virginité lui est plus précieuse que le nom d'un homme, quel qu'il fût. Sa stérilité pour Dieu lui tient lieu de tous les avantages, de celui même d'être la mère de son Fils. Vierge inconnue aux hommes et ignorant elle-même le mystère de sa virginité. Vierge fidèle dans là maison de son père; vierge toute pure sous le voile du mariage. Vierge irréprochable au milieu du peuple de Dieu; vierge à l'épreuve des surprises de Satan, des attraits de la chair, des espérances du monde, et comme je viens de le dire, de toutes les promesses et de toutes les propositions du ciel. C'est ici, mes chères sœurs, l'éclat de la vertu de Marie, de la fidélité à son vœu, de son amour pour la virginité; arrêtons-y nos réflexions, sans craindre de répéter ce qui ne peut être trop dit dans un éloge de la mère du Seigneur.

Un ange, et quel ange? c'est Gabriel, est envoyé vers notre sainte Vierge, épouse de Joseph pour couvrir le mystère de Dieu, et non pour vivre avec un homme. La forme humaine dont l'ange est revêtu, trouble Marie, sa virginité s'alarme de la vue d'un esprit céleste qui s'apparaît à elle comme un homme; mais ce qui la trouble encore davantage, c'est la manière dont il la salue, et les grandes choses qu'il lui annonce. *Pleine de grâce, le Seigneur avec elle, bénie entre toutes les femmes*. Une si haute salutation ne la flatte pas, ne la touche pas; elle craint l'ambassade d'un ange; elle craint cette grâce de Dieu accompagnée de tant de gloire, et elle est prête à refuser un pareil honneur, s'il faut l'acheter aux dépens de sa virginité, tant elle honore cette vertu, tant son cœur y est attaché, tant elle veut être fidèle à ce qu'elle a promis à Dieu. C'est Jésus, c'est le Sauveur qui sera appelé et qui sera le Fils du Très-Haut, qui sera grand de la grandeur qui convient au propre Fils de Dieu; ce sera le *Saint*, ô Marie! que vous concevrez et que vous enfanterez; Dieu n'a jamais rien fait de pareil et ne fera jamais rien de si grand pour une créature humaine; cette dignité renferme tant de grâces que l'esprit humain s'y perd. Marie ne s'ébranle pas dans sa résolution de demeurer vierge, et elle répond : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme*, que toute alliance avec un homme m'est interdite, selon le vœu que j'en ai fait, et que Dieu a mis en moi? Dieu n'est pas contraire à lui-même et Dieu ne vient pas aujourd'hui me tenter.

Ici l'ange lui explique de quelle manière elle deviendra mère sans cesser d'être vierge. *Ne craignez point, Marie*, lui avait dit Gabriel, *le Saint-Esprit surviendra en vous*. Rien ici de l'homme. *Et la vertu du Très-Haut*, cette vertu créatrice qui a tout en elle et n'a besoin de rien avec elle, formera en vous un corps de votre plus pur sang. A ce corps se joindra une âme; et cette âme toute pure de sa nature s'unissant à un corps tout pur, *ce qui naîtra de vous* ainsi pur et saint, qui sera le *Saint* lui-même, *sera appelé le Fils de Dieu*. Comment sera-t-il le Fils de Dieu et le mien? Le Père éternel étendra sur vous sa génération et vous y associera; le Tout-Puissant, unissant dans l'instant même de la conception, ce qui doit naître de vous, à ce qui naît de lui éternellement, à la personne du Verbe éternel son vrai et propre Fils, ce tout, ce composé divin sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre; votre Fils par une génération toute pure, comme il est le Fils du Père éternel par une génération qui est la pureté même: le Fils de Dieu et le Fils de Marie, qui sortira de votre sein ainsi que du sein du Père, comme le rayon sort du soleil, sans rien faire perdre à ce bel astre de son éclat et de sa pureté. Tout cela fut mis en un instant devant les yeux de Marie, et elle le vit dans ces paroles de l'ange que je viens de vous rapporter. Elle comprend ce haut mystère, elle consent à ce qui lui est proposé du ciel, et dans l'instant même elle devient la mère de Dieu, demeurant vierge.

Voilà donc Marie, vierge et mère de Dieu tout ensemble; vierge par choix et par inclination; mère de Dieu par soumission et par obéissance. Vierge, mère de Dieu, parce que le Fils de Dieu, se faisant homme, ne pouvait être *le Fils de l'homme* qu'en naissant d'une femme: *factum ex muliere* (*Gal.*, IV, 4), mais d'une femme qui ne le fût que par le sexe. Mère de Dieu, vierge; parce que tout autre naissance que d'une vierge, aurait déshonoré le Verbe fait chair et aurait selon les lois invariables que Dieu lui-même a établies, souillé la conception *du Saint*. Vierge, mère de Dieu! mère de Dieu, vierge! Chose nouvelle que Dieu a faite sur la terre! prodige qui n'a point eu d'exemple et qui n'en aura plus, et dès là singulièrement admirable! Jérémie l'avait prédit en s'étonnant lui-même d'une chose si nouvelle dans la nature: *Creavit Dominus novum super terram : Femina circumdabit virum*. (*Jer.*, XXXI, 22.) Isaïe l'avait dit, frappé lui-même de sa prédiction, et admirant la chose : Voilà qu'une vierge, ou plutôt que la Vierge (car il voyait Marie) concevra et enfantera! *Ecce virgo concipiet et pariet!* (*Isa.*, VII, 17.) Le monde aurait plutôt cru le bouleversement de la nature entière, qu'un événement qui forçait toutes les lois de la nature; mais Dieu, quand il en a besoin pour ses desseins, et qu'il l'a dit, force ainsi toutes les lois de la nature, en rendant mère une vierge choisie. Qui racontera cette virginité féconde? Qui racontera cette maternité virginale? Celui qui pourra raconter la génération éternelle du Verbe elle-même. Qui nous dira par où Marie est ici plus grande? Par où elle est plus agréable à Dieu? Par votre virginité, ô Marie! vous avez plu à Dieu. Par votre mater-

nité vous lui êtes devenue plus chère. Sans votre virginité, vous n'auriez pas été la mère de Dieu; sans votre maternité, votre virginité serait de bien moindre prix. Plus glorieuse pour une virginité qui n'avait point de modèle, plus éminente pour une dignité qui n'aura jamais d'exemple.

Une vierge féconde, et une fécondité qui a rendu cette vierge la plus sainte, la plus glorieuse, la plus heureuse de toutes les mères, qui l'a fait mille fois bénir pendant sa vie, qui la fera célébrer dans tous les âges, qui l'élève jusqu'où la créature peut être élevée, une telle gloire sera-t-elle ternie en Marie? Marie associera-t-elle au Père éternel, son unique époux, quelque homme mortel, après la mort de son Fils qui était et qui est le Fils de Dieu? Non, Messieurs : Marie devait trop à une telle virginité; Marie devait trop à une telle maternité, pour penser à devenir mère d'autres enfants qui auraient eu un homme pour père. Loin tous ceux qui ont pu le penser, et qui l'ont osé enseigner sur les plus faibles conjectures! Qu'une telle erreur demeure avec eux sous l'anathème éternel de l'Eglise qui fait un point de sa foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quelque chose de plus édifiant encore pour vous, mes chères sœurs, et peut-être de plus grand en soi, ce seront les vertus qui ont suivi la virginité de Marie et *la gloire au dedans* dont elle a orné sa divine maternité. Faisons-la donc voir entrant dans le temple de la maternité divine, vierge suivie de toutes les vertus, compagnes inséparables de la véritable virginité. Faisons-la voir ornant sa maternité, ce temple de Dieu en elle, de tout ce qui peut embellir le temple de Dieu à ses yeux, de tout ce qui peut lui donner de la complaisance pour sa maison, qu'il a choisie et qu'il a ornée de ses dons précieux. Retirée, pauvre, humble et modeste, Marie, comme tous les saints d'Israël, vivait dans l'espérance du Messie; pleine de ce désir, plus ardente à demander au ciel et à la terre ce Sauveur que Dieu devait envoyer, elle ne pensait pas que le choix de la mère qui devait le mettre au monde pût la regarder.

Son cantique exprime trop bien cette humilité de Marie : *Il a regardé*, dit-elle, *la bassesse de sa servante* : c'est ma petitesse qui a fait ici mon bonheur. Pensez ainsi de vous-même, glorieuse Marie, tandis que nous en penserons ce qu'il y a de plus haut, ce qu'il y a de plus digne de Dieu votre Fils, de plus digne de vous, de plus digne du Père céleste, qui vous a associée à sa génération éternelle; de plus digne du Saint-Esprit, qui vous a remplie de sa grâce et de lui-même, en formant en vous le fruit saint qui naîtra de vous. Mettez-vous vous-même à une distance plus grande d'une telle grâce, tandis que cette humilité vous en rend si digne. Mettez-vous au-dessous de tout Israël et de toute créature humaine, tandis que nous penserons que votre élévation est l'élévation de toute la nature humaine, que votre bonheur est le bonheur de toute la terre; tandis que nous penserons que, portant en vous celui en qui toutes les nations seront bénies, vous portez en vous toutes les promesses faites à Abraham et à David, toutes les espérances de votre peuple, les vœux de tous les patriarches, tout l'accomplissement des prophéties, toute la religion dont la Loi était comme enceinte, et qu'elle devait enfanter par vous. Vous n'êtes rien à vos propres yeux, Marie, que l'humble servante du Seigneur, tandis que vous êtes remplie pour nous de toutes les grâces de Dieu; tandis qu'après celui qu'il va nous donner par vous, épuisé de grâces et de bénédictions pour la terre et pour le ciel, Dieu n'a plus rien à nous donner que le salut par lui.

Marie se dit la servante du Seigneur, et déclare hautement sa bassesse; mais ce n'est rien que de s'humilier en paroles, il y en a tant qui s'humilient ainsi par orgueil. L'humilité de Marie, qui fait ici sa gloire, c'est de s'être abaissée en effet aux yeux des hommes, de s'être mise elle-même dans un entier oubli, d'avoir choisi pour son partage de n'être rien dans le ministère éclatant de son Fils; c'est de n'avoir jamais cherché à entrer dans les secrets de Dieu, et d'avoir porté en paix l'ignorance de ce que son Fils lui cachait, et peut-être de ces mêmes mystères du royaume de Dieu qu'il découvrit à ses apôtres, surtout après sa résurrection. L'humilité de Marie, qui fait ici sa gloire, c'est d'avoir mis sa vertu dans le silence qu'elle a gardé sur elle-même, et dans celui qu'elle a voulu que les historiens sacrés aient gardé à son sujet; d'avoir fait mourir en elle l'orgueil et l'empressement de toutes les mères heureuses et glorieuses, le désir avec la complaisance de paraître puissante auprès de son Fils, de disposer des premières places de son royaume, après s'être assise à la plus haute; c'est de n'être pas sortie de son silence et de son humble modestie, quand elle s'est vue élevée jusqu'aux cieux par les autres mères, et sans doute recherchée de tous ceux qui voulaient voir Jésus.

Fille de David, descendue de tant de rois, mais si fort abaissée au-dessous d'elle, Marie n'a pas cherché à se retirer de la pauvreté et d'une profession méprisable; avoir gardé le nom de cette profession vile et l'avoir laissé à son Fils, avoir conservé à Joseph, qui lui était si inférieur en dignité, la supériorité que l'ordre commun lui donnait dans la famille : *Votre père et moi*, dit-elle à son Fils, c'est l'humilité que nous exaltons aujourd'hui en Marie. Depuis que son Fils sur la croix l'a remise entre les mains de Jean, et que Jean l'a prise chez lui, où demeure cachée cette sainte mère du Seigneur, elle a tellement effacé son nom de dessus la terre, qu'hors une seule fois, où elle paraît confondue avec tous les disciples de son Fils, ni l'histoire de l'Eglise naissante écrite par saint Luc, ni Jean dans son *Evangile*, ni Paul et Pierre dans leurs *Lettres*, ni aucun

des écrivains des premiers siècles ne font plus mention de Marie, mère de Jésus. Où a-t-elle vécu? Où est-elle morte? Quels miracles a opérés son tombeau? C'est le secret de Dieu, et une chose cachée dans son Eglise. Cependant son nom était grand et respectable dans toute l'Eglise du Seigneur; cependant elle était la mère de celui au nom de qui tout se faisait dans la religion, et en qui seul était le salut et la vie de tous les hommes; cependant elle n'avait que Dieu au-dessus d'elle. *Solo Deo minor.*

Bien différente de cet ange malheureux qui, ne voyant qu'un degré entre Dieu et lui, sans penser que ce degré était infini, dit dans son cœur superbe : Je monterai de ce degré, et je serai semblable au Très-Haut, *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (*Isa.*, XIV, 14), Marie vit toujours l'infinité de ce degré unique d'élévation de Dieu au-dessus d'elle d'un œil tremblant. Plus près de Dieu, elle vit de plus près la grandeur de Dieu, et dans la grandeur de Dieu, envisagée de plus près, elle vit mieux la petitesse de tout ce qui n'est pas Dieu, fût-il comme elle immédiatement au-dessous de Dieu. *Solo Deo minor.* Et ce fut ici la règle et la raison de l'humilité plus grande de celle qui n'avait rien au-dessus de sa grandeur que l'élévation de Dieu au-dessus de tout. Qui est comme Dieu? avait dit l'ange Michel pour terrasser l'esprit superbe qui voulut s'élever jusqu'à Dieu. Qui est comme Dieu? se dit mille fois Marie à elle-même pour s'abaisser dans son élévation et s'anéantir devant ce grand Dieu.

Dieu veut qu'une âme qu'il a comblée de ses grâces soit reconnaissante, en même temps qu'elle est humble. *Deus vult humiles nos et gratos.* (S. Bern.) Qui a su accorder en soi ces deux vertus comme Marie? Qu'elle nous répète ici ce sacré cantique où l'on voit une âme sortie d'elle-même, *qui ne se glorifie et ne met sa joie* qu'en Dieu, son Sauveur; une âme qui, ne trouvant en elle que *la bassesse* et l'indignité, remonte aussitôt aux plus hautes miséricordes du Seigneur; une âme qui, ne pouvant se dissimuler *les grandes choses qui ont été faites en elle*, tient les yeux attachés sur la puissance et la bonté de Dieu comme sur les sources d'où tout cela a coulé sur elle; une âme qui joint son élévation à la gloire qu'en tire le Dieu très-haut, et qui ne sépare pas son bonheur de celui qui en revient à tous les hommes; une âme, en un mot, qui ne voulant, ni se cacher, ni s'attribuer ce qu'elle a reçu, après s'en être glorifiée en Dieu, s'en réjouit pour toute la société d'Israël, pour toute l'Eglise du Sauveur, qu'elle voyait sortir de son sein avec lui.

Mais voici le grand caractère de la Mère du Seigneur, ce trait d'elle, qui éblouit nos faibles yeux; cette vertu en elle, qui s'élève au-dessus de sa dignité même, qui s'élève bien au-dessus de nos louanges, et qui ne serait en effet bien louée que par ce silence même et cette admiration de Marie que nous allons louer. Voici ce qui l'a cachée aux hommes et l'a fait connaître Dieu, et l'a rendue vivante à Dieu. Marie savait qui était cet enfant que ses mamelles avaient allaité, et ce qu'elle était elle-même, qui l'avait porté dans son sein; elle avait senti, en le portant dans son sein et en le mettant au monde, les plus douces opérations de Dieu dans une âme; elle voyait les grandes choses qui arrivaient à sa naissance, elle entendait chacun en parler; des bergers s'étaient retirés de Bethléem, glorifiant Dieu après avoir vu son Fils, qui était celui de Marie; des mages étaient venus du fond de l'Orient adorer cet enfant dans ses bras; Siméon et la prophétesse Anne avaient fait retentir le temple de leurs bénédictions au sujet de cet enfant, en le faisant connaître à tout le peuple d'Israël pour le Rédempteur attendu dans la nation, et qui devait encore être le Sauveur de tous les peuples : au milieu de tout cela Marie se tait; pendant que Siméon la bénit sur ce fruit béni de ses entrailles, et que tout le peuple assemblé a les yeux sur elle, Marie, comme si elle ignorait là-dessus quelque chose, comme si elle ignorait tout, admire dans le silence ce qu'on dit de cet enfant : *Et erat pater ejus et mater mirantes super his, quæ dicebantur de illo.* (*Luc.*, XI, 33.)

Elle cache toutes ces choses dans son cœur, elle les y conserve, elle les y médite, ne parlant qu'à Dieu de tant de merveilles qu'il fait pour les hommes, et où elle avait une si grande part. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) Mère, femme, s'agissant de la gloire de son Fils, et de la sienne qui y était liée, elle ne va pas le prêchant ou applaudissant à tout ce qu'on en dit, elle ne révèle pas le secret de Dieu, elle cache tout dans son cœur; et une seule fois, parce que le Saint-Esprit se rend maître de sa langue, et qu'Elisabeth a part au mystère, elle s'épanche en louanges et en actions de grâces, et ce beau cantique, la joie et tout ensemble l'édification de l'Eglise, sort de cette bouche fermée.

Hommes vains, plus vains que la vanité elle-même qui nous occupe et nous enorgueillit! Les heureux succès, l'esprit, la beauté, les richesses, les hautes alliances, la considération des grands, la part que nous pouvons avoir aux grandes affaires, tout cela, s'il n'est connu et publié par nous-mêmes, n'est rien pour nous; tout cela ne nous flatte que par l'opinion que les hommes en conçoivent de nous, et nous sacrifions à cette gloire si vaine des dons qui sont comptés parmi les grâces de Dieu. Hommes favorisés des grâces du ciel, elles vous pèsent si vous n'en parlez; elles vous sont à charge si elles ne sont connues des hommes, et s'ils n'en parlent. Vous en parlez avec complaisance, et vous êtes irrités si on n'en parle pas avec estime. Vous en parlez à temps et à contre-temps, peu touchés que l'œuvre de Dieu y perde, pourvu que l'ouvrier en reçoive des hommes quelque récompense. Qui ne veut en effet goûter qu'avec Dieu et dans le silence, comme Marie,

les grandes miséricordes de Dieu? Qui ne veut rendre un peu siennes les grâces les plus gratuites, s'en donner à soi-même quelque gloire secrète, et en tirer de la bouche des autres quelque louange, fût-elle ou fade ou forcée? C'est que peu connaissent le caractère de la véritable piété; c'est que nul n'est ici-bas exempt d'orgueil, non pas même l'enfant d'un an, et que nul dans cette vie n'est parfait en sainteté comme l'a été Marie.

Le grand secret de la vertu est de se mettre dans la main de Dieu; et quand on s'y est mis une fois, de ne plus s'en retirer; c'est de se consacrer à Dieu de bonne heure; et quand on a une fois tout donné à Dieu, de ne plus rien reprendre de ce qu'on lui a donné. Voilà le fond de la piété de Marie. Vous avez vu Marie une fois comme résister aux grands desseins de Dieu sur elle; mais c'était en suivant alors même la main de Dieu qui la conduisait dans cette grande œuvre. Une opération de Dieu en elle, et bien sentie pour être de Dieu, l'avait portée à embrasser la virginité. C'était donc la volonté de Dieu en elle qu'elle défendait en défendant sa virginité contre les surprises qu'aurait pu lui faire Satan transfiguré en ange de lumière. Ce fut pour être fidèle à Dieu, qu'elle lui fut d'abord comme rebelle. Mais quand Gabriel lui eut développé le dessein de Dieu sur elle, et qu'elle l'eut accordé avec cette première volonté de Dieu sur elle, dont elle était bien certaine, alors elle consentit à ce qui lui était proposé de la part de Dieu; et ce qui était caché sous sa première résistance, c'est-à-dire sa fidélité inviolable à ce que Dieu voulait d'elle, se découvrit manifestement.

Vous allez maintenant suivre, comme de vous-même, Marie suivant la main de Dieu qui la conduit en tout ce qui la concerne et en tout ce qui regarde son Fils Jésus. Vous allez voir la volonté de Dieu en Marie, montrant Jésus aux bergers et aux mages, le cachant à Hérode, le portant dans le temple, le conduisant en Egypte, le ramenant à Nazareth; lui commandant au dehors et lui obéissant intérieurement; lui rendant des offices de mère, et en recevant les services de fils; l'accompagnant ou le laissant aller, selon que son ministère et tout ce qui était de son Père le demandait de lui; ne demandant à son Fils Jésus que de connaître sa volonté, et de le suivre dans cette obéissance parfaite, dans cet acquiescement plein à tout ce que son Père avait ordonné de lui; la mère voulant avec le Fils, avec la même force, avec le même courage, avec la même volonté tout ce que le Père voulait touchant ce divin Fils. C'est dans cet esprit qu'elle soutint les contradictions que son Fils souffrit toujours dans sa personne et dans son œuvre. C'est dans cet esprit qu'elle soutint les opprobres, les douleurs et les peines intérieures de Jésus dans sa passion. C'est dans cet esprit qu'elle soutint les angoisses de son Fils sur la croix et l'abandon de son Père; et qu'après l'avoir offert elle-même en sacrifice, elle le frappa, pour ainsi dire, avec son Père.

Toute au Seigneur, son corps, son esprit, son cœur, parce qu'elle s'était donnée ainsi au Seigneur au jour de sa consécration. Toute au Seigneur, à la vie et à la mort, parce qu'elle n'était plus à elle-même. Toute au Seigneur dans les actions communes de la vie, comme dans les œuvres plus saintes de leur nature, parce qu'elle ne s'était rien réservé dans son sacrifice. *Une chose sainte* ou consacrée *au Seigneur*, comme son Fils. Victime au Seigneur, et comme son Fils, telle victime que Dieu voulait qu'elle fût: Me voici, Seigneur, dit-elle à Dieu avec son Fils, au moment de la consécration, pour faire votre volonté et être votre victime en la manière que vous le voudrez. Dans ce que je vous dis ici, vous voyez, vierges chrétiennes, tout l'amour de Marie, un amour vif, un amour tendre, un amour fort comme la mort, un amour pur, détaché non-seulement des avantages de la terre, mais des sentiments humains; un amour désapproprié d'elle-même, autant que cette désappropriation de nous-mêmes nous assure Dieu et sa grâce, nous assure Dieu et le salut, nous porte à la piété, et est elle-même le fond de la piété. Mais loin de Marie et de celles qui veulent prendre sur cette sainte Mère du Seigneur la forme de leur sanctification, cette désappropriation avec laquelle on trompe aujourd'hui les âmes simples; cette désappropriation de nous-mêmes qui nous retire de Dieu sous le prétexte de nous attacher à Dieu d'une manière plus détachée de l'homme. Loin ce détachement de notre intérêt propre, et jusque de notre salut, qui nous conduit sous le beau nom d'amour pur, à aimer moins Dieu, et peut nous conduire, sous le beau nom d'acquiescement à son bon plaisir, à le perdre, et par conséquent à le haïr pour l'éternité.

Vierges que l'on amuse et que l'on nourrit de ces folles visions, au lieu de la solide piété, leur première nourriture, qu'on leur a ôtée; vierges qu'une piété trop recherchée rend plus susceptibles de pareilles chimères, veuille le ciel détourner leurs pas de ce piége dangereux qu'on tend à leur vertu. Pour vous, mes chères sœurs, plus instruites dans les voies de Dieu, et qui vous attachez à les connaître, qui étudiez dans les actions et cherchez dans le cœur de Marie, son esprit et le fond de sa religion pour l'imiter, voyez-en ici le dernier trait. Marie, séparée de celui qui était son amour et sa vie, ne vivait plus dans son corps mortel, c'était Jésus-Christ dans le ciel qui était sa vie. Marie, loin de celui à qui elle était, vivait du désir d'être réunie à lui: son cœur le cherchait, sa voix l'appelait. Il vint: et Marie mourant moins de la nécessité de mourir, que du désir d'être dégagée des liens du corps pour être éternellement avec Jésus-Christ, fut élevée au plus haut du ciel, et établie, au-dessus des anges et de tous les saints, la singulière protectrice des hommes, comme elle fut dans toutes les ac-

tions de sa vie leur singulier exemple, et surtout des vierges chrétiennes. C'est là-dessus que s'établit comme d'elle-même la dévotion des vierges envers la Mère du Seigneur. Mais cette dévotion a ses règles, et je vais vous les mettre devant les yeux dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que me proposé-je donc, vierges chrétiennes, en réservant pour cette seconde partie de l'éloge de Marie, une instruction touchant la dévotion à cette sainte Mère du Seigneur? Viens-je, contraire à moi-même et artificieux orateur, rabaisser, du moins indirectement, celle que j'ai si fort élevée, et détruire habilement dans vos esprits ce que j'ai tâché d'y édifier? Aurais-je donc ici le malicieux dessein de vous ôter votre dévotion à la Vierge mère de Dieu, en faisant semblant de vouloir seulement la régler? Des esprits préoccupés pourront le penser, et la malice ignorante pourra le débiter. Viens-je, me rangeant parmi ses ennemis, décrier tout à fait la dévotion à Marie, en faisant connaître que des personnes pieuses, mais simples, traitent cette dévotion d'une manière tout humaine, après avoir fait voir que les pécheurs et les mondains en abusent grossièrement et la changent en irréligion? Plusieurs chercheront à se le persuader, et d'autres ne craindront pas de le dire. Je leur suis redevable et à l'Église de Dieu: je proteste donc devant Dieu qui m'entend, et en présence de Jésus-Christ au nom de qui je parle, que ce n'est pas là notre esprit. On le verra bien, lorsque m'élevant contre des dévotions des hommes bizarres et peu sérieuses, petites en toute manière, j'opposerai d'un autre côté la dévotion de l'Église, grave, édifiante et vraiment grande; lorsqu'après avoir montré le peu de solidité et d'utilité des autres, je ferai voir le juste fondement et les vrais avantages de celle-ci.

Il est vraiment digne, il est vraiment juste, et il est en même temps salutaire d'honorer dans l'Église la Vierge bénie entre toutes les femmes. C'est la gloire de Dieu: Marie est la mère de son Fils. Marie est l'ouvrage admirable de sa grâce; Marie est grande et élevée devant lui par son choix et par ses dons.

C'est l'honneur de la religion: elle n'a rien de plus beau à nous montrer, elle n'a rien de plus saint à nous proposer dans l'ordre des créatures, elle n'a rien de plus pressant pour nous exciter à la vertu. C'est notre bien: nulle âme sainte n'est plus amie des hommes, nulle créature dans le ciel ne peut nous être plus favorable, et nulle n'est plus puissante auprès de Dieu. Il est bon d'honorer Marie, il est convenable de l'honorer singulièrement. Ce serait une chose nouvelle dans l'Église de disputer ces honneurs à Marie, et c'est une entreprise condamnable de les lui retrancher, sous prétexte que plusieurs abusent de cette dévotion, et que quelques-uns la portent trop loin. Mais, mes chères sœurs, s'il se commet là-dessus quelques excès, du moins que ce ne soit pas dans ce qu'on peut appeler singulièrement la maison de Dieu; s'il s'introduit là-dessus quelque nouveauté, que ce ne soit pas du moins de ce lieu saint qu'elle sorte; s'il y a là-dessus quelque chose de répréhensible, que ce ne soit pas à nos vierges consacrées à Dieu et spécialement attachées au culte de Marie que l'hérésie puisse en faire les reproches.

Comment la dévotion envers Marie, en perdant sa gravité, est-elle déchue de son ancienne gloire? Soyons-en touchés de douleur, mais n'en soyons pas surpris. Tout ce qui est abandonné aux hommes dans la piété doit se ressentir tôt ou tard des faiblesses de l'esprit humain; et hors que l'erreur à cet égard ne peut pas être érigée en dogme, ni la superstition passer pour une pratique universelle de l'Église, la dévotion la plus autorisée, la plus ancienne, la plus fondée dans l'esprit de la religion, souffrira toujours dans la suite des temps des altérations dans l'Église, sans qu'on puisse l'imputer à l'Église qui ne l'enseigne pas, et qui ne le souffre pas quand la chose est portée à son tribunal.

Plus une dévotion est répandue, et elle l'est plus quand elle tient davantage au grand mystère de la piété, et qu'elle donne plus d'espérance du salut, plus elle est sujette à ces sortes d'altérations. En s'augmentant, en avançant dans les siècles, en passant par tant de mains, chez tant de peuples, sous tant de maîtres, elle prend quelque chose de l'esprit de chacun. Fallait-il que la dévotion à Marie portât elle-même, et peut-être plus que tout le reste, cette marque de l'infirmité humaine? On n'a plus gardé de mesure dans les termes, on a passé toutes les bornes pour les pratiques, on a outré le zèle contre ceux qu'on n'a pas crus dévots à Marie, parce qu'ils l'étaient selon les règles. Selon que l'Église a eu de réserve sur cette dévotion, on a poussé la licence, et on a visiblement abusé de la crainte qu'a marquée l'Église d'arracher le bon grain en arrachant l'ivraie, si elle y portait la main.

Trois grands défauts, entre les autres, que je remarque dans la dévotion que j'attaque ici: on l'élève trop, on l'abaisse trop, on la pousse trop loin. Je m'explique: on l'élève trop en ce qu'elle prend sur le culte qui n'est dû qu'à Dieu; on l'abaisse trop en l'assujettissant par de petites pensées à toutes sortes de pratiques frivoles; on la pousse trop loin, en ce que l'on impute à ceux qui veulent la renfermer dans des bornes, s'y renfermant eux-mêmes.

Ne craignons qu'une chose, qui est de demeurer au-dessous de ce que nous devons à Dieu. L'hommage de tout notre être, la consécration de toute notre personne, tout l'amour de notre cœur, le rapport de toutes nos actions, nous devons tout cela à Dieu. Nous lui devons tout; et s'il y avait dans ce genre de piété quelque chose au-delà de tout, nous le devrions à Dieu; parce que l'homme se devant déjà tout entier à Dieu pour le bienfait

de la création, il se doit plus que lui-même tout entier pour la grâce de la rédemption et celle du salut qu'il attend. Craignons donc en donnant tout de demeurer encore trop redevables à Dieu et à Jésus-Christ, et affligeons-nous d'être obligés par l'infirmité humaine, et parce que l'homme *est mesurable* en toute manière, de renfermer dans une mesure ce qui ne devrait point avoir de mesure.

Donnons à Dieu ce qui appartient à Dieu, ce que Dieu ne veut pas céder à un autre, et ce qu'il ne peut souffrir qu'on lui retranche pour le partager avec sa créature. Apportez-lui donc, enfants de Dieu, apportez-lui l'honneur et la gloire : *Afferte Domino, filii Dei, afferte Domino gloriam et honorem.* (*Psal.* XXVIII, 1, 2.) Dans cette gloire que nous devons à Dieu, entrent les honneurs que nous rendons à ses saints et les prières que nous leur adressons. Pour Dieu même honorons ceux que Dieu a ornés de ses dons, en qui il a rendu ses grâces éclatantes, en qui il s'est rendu lui-même admirable. Entre les saints, nous le croyons et nous le disons avec l'Eglise, Marie a reçu des dons plus éminents, des grâces plus singulières, Dieu a fait des choses plus grandes pour elle. En échange de la chair qu'il en a reçue, Jésus-Christ lui a donné son esprit avec plus d'abondance, et cela en elle est au-dessus même de sa dignité de Mère de Dieu, si respectable et si digne de nos honneurs. Dieu a donné à ses saints d'être puissants auprès de lui, d'être forts contre lui pour apaiser sa colère ; Jésus-Christ leur a communiqué dans le ciel de ces entrailles de compassion dont il s'est revêtu quand il est venu nous visiter d'en haut, et il les a associés à son intercession pour nous. Mais tout ce que peuvent les saints à cet égard (et à cela s'arrête notre piété envers eux, comme notre confiance s'y borne) c'est de prier pour nous : *Ora pro nobis* (*Judith*, VIII, 9); c'est de nous obtenir secours et miséricorde par Jésus-Christ. Nous croyons Marie singulièrement puissante auprès de son Fils, ses prières singulièrement efficaces auprès de Dieu : mais voilà tout ce que la religion chrétienne lui donne. Aller plus loin que cette prière singulièrement puissante, c'est passer la mesure du don et de la grâce de Marie ; c'est passer les bornes que l'Eglise a marquées au culte de Marie, c'est tout renverser dans la religion.

Non, ce n'est pas une assez belle chose pour tant de dévots, ce n'est pas une assez grande dévotion à Marie que de ne dire d'elle que ce qu'en dit l'Evangile, et ce que nous en apprend la tradition reçue dans l'Eglise ; que de n'en croire que ce qu'en croit l'Eglise, en s'arrêtant où elle s'arrête ; que de ne lui donner que ce que lui donne l'Eglise, lors même qu'elle lui donne tout ce qui peut lui être donné au-dessus des saints et des anges mêmes. C'est là, à leur sens et dans leur goût, renfermer trop Marie dans le rang des créatures. Ils veulent que nous l'élevions, ou plutôt que l'Eglise l'élève avec eux à une si grande distance au-dessus des anges et des saints, qu'elle soit moins près d'eux, elle, créature de Dieu comme eux, que de Dieu, à qui rien n'est semblable et de qui rien n'approche. On veut donc oublier que Marie, pour être parmi les créatures ce qu'il y a de plus excellent et de plus élevé, demeure cependant toujours dans ce rang de créature, et qu'en ce rang elle ne peut jamais être qu'à une distance infinie de Dieu, et toujours la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.) On se dissimule cela ; et alors méprisant ce premier degré et ces singulières marques d'honneur que l'Eglise donne à Marie entre les saints, croyant Marie déshonorée d'être ainsi laissée avec les saints dans un culte inférieur, quoique distinguée dans ce rang, on prend dans le culte de la Divinité tantôt une chose et tantôt une autre pour l'approprier à Marie. C'est une protestation de servitude et de dépendance, c'est un acte de consécration, c'est une prière qui donne à Marie les attributs de Dieu. Que dirai-je ? On dit et on fait des choses en l'honneur de Marie que Dieu s'est réservées, et qui sont en effet incommunicables ; qui ne peuvent être séparées de l'adoration, et qu'on ne peut ramener à un culte inférieur que par des interprétations trop forcées, et au moyen desquelles on excuserait jusqu'aux plus grossières idolâtries.

Loin le terme d'adorer, il n'a peut-être pas encore été hasardé, mais on va à la chose même par d'autres expressions et par des actions. Eglise sainte, voyez et considérez combien au milieu de vous on cherche à vous rendre odieuse et méprisable à vos ennemis par ces excès qui s'introduisent sourdement, et que bientôt la coutume autorise. Le nom de Marie est grand dans votre bouche, il devient un des noms de Dieu dans le langage de tant de dévots ignorants ou préoccupés. Vous avez fait pour le Très-Haut les justes réserves, et ici on ne lui laisse rien qui lui soit propre. Vous avez établi des règles, vous avez marqué des bornes au culte des saints du Seigneur et de sa Mère : on ne connaît plus les unes, on passe les autres, et vous n'êtes plus écoutée, ni quand vous instruisez, ni quand vous vous plaignez

Non, mes frères, l'excès ne permet pas qu'on se taise. On se croit ici d'autant plus religieux qu'on va plus loin hors des bornes de la religion. On a d'autant plus de complaisance en sa dévotion à Marie, qu'on sait donner à son culte quelque nouvelle forme plus approchante de l'honneur suprême. On se croit d'autant plus distingué entre les dévots de Marie, qu'on a le courage d'enseigner ce que les plus grands dévots de Marie entre les saints n'ont pas enseigné, et d'établir ce qu'ils n'ont pas cru dans leur dévotion pouvoir souffrir. On se croit d'autant plus nécessaire à l'Eglise, qu'on l'affranchit de ses propres lois, et qu'on croit la retirer de son ancienne réserve à l'égard de Marie. A l'envi les uns des autres, enchérissant sur soi-même, laissant les siècles passés dans la

simplicité du culte de Dieu par Jésus-Christ, on tourne tout à Marie, Dieu étant presque oublié, et Jésus-Christ comme méprisé. C'est un ordre où tout est à Marie, où tout est de Marie, où tout est pour Marie. C'est une maison toute dévouée à Marie. C'est un temple tout consacré à Marie, un autel à Marie devant lequel on se sacrifie tous les jours à Marie. C'est un vœu, c'est une religion d'être tout à Marie, et, trop réellement, de faire pour Marie ce qu'on ne fait pas pour Dieu, et de donner au nom de Marie ce qu'on refuse au nom de Jésus-Christ.

Appelons ici toute la religion pour lui faire repousser ces nouveautés, pour lui faire rejeter ces servitudes, ces sacrifices, ces consécrations à ce qui n'est pas Dieu, mais une créature de Dieu et sa servante, quoique la première en ce genre. Est-ce Marie, dites-moi, qui est l'auteur de votre être, qui le doit être de votre salut, qui sera elle-même dans le ciel votre félicité et votre récompense infiniment grande? Est-ce au nom de Marie que vous avez été baptisés? Est-ce dans son sang que vous avez été rachetés? J'ai peine à le dire : c'est la pente secrète de l'homme, c'est la plaie profonde de son cœur au sujet de la créature mise à la place de Dieu, qui se découvre dans ces sortes de dévots. La dévotion envers une de ses créatures les touche plus que la piété envers Dieu, leur confiance se porte plus volontiers vers la créature que vers Dieu; on dirait qu'ils aiment mieux devoir à la créature qu'à Dieu et à son Fils Jésus-Christ, Dieu lui-même, mais fait homme pour nous autres hommes et pour notre salut. Je vois entrer dans le temple un de ces dévots : c'est à une image de Marie qui l'y attire, qu'il court; et s'y étant épuisé de sentiments de piété, il n'a plus à porter devant le Dieu très-haut, et devant l'autel où Jésus-Christ réside personnellement, qu'un cœur sec, un esprit distrait et des lèvres muettes. C'est donc auprès de Marie qu'ils cherchent tout, c'est de Marie qu'ils attendent tout, c'est Marie qui a fait à leur âme tous les biens qu'ils y reconnaissent. C'est sur ce ton qu'ils en parlent, et qu'ils vont le racontant de tous les côtés. Ils veulent bien associer Dieu à ces grâces qu'ils ont reçues d'en haut. S'ils pensent à Jésus-Christ, de qui tout vient, parce que tout est en lui, et par qui tout vient, parce que tout a été mis en lui et que tout lui a été donné pour nous; s'ils pensent, dis-je, à Jésus-Christ, ce n'est guère qu'autant qu'on les y fait penser, et s'ils prononcent son nom avec celui de Marie dans leurs actions de grâces ou dans leurs prières, c'est froidement. Vous qui connaissez Jésus-Christ, vous qui l'étudiez, vous qui l'aimez, vous qui mettez votre piété à le faire connaître et à le faire aimer dans l'Eglise, ce qui est la piété de l'Eglise, vous vous sentez ici pénétrés de douleur, et vous retenez à peine vos larmes : mais bientôt on vous rendra coupable, et on vous accusera, comme d'une indévotion envers Marie et d'une atteinte portée à son culte, de montrer tant de piété envers Jésus-Christ dans vos discours particuliers, et de la faire tant valoir dans la chaire évangélique.

Après tout, dit-on, ces dévots prétendus excessifs n'emploient pas dans leurs prières particulières à Marie des expressions plus fortes que celles qu'emploie l'Eglise elle-même dans son office public. C'est une instruction que nous devons au peuple de Dieu toutes les fois que l'occasion s'en présente, afin que la piété de l'Eglise soit mise à couvert des reproches des uns, et qu'elle ne serve pas de piége aux autres. Ecoutez, peuple chrétien : quelqu'un craindra-t-il de parler de Marie comme l'Eglise en parle? Non, chrétiens; mais en parlant comme l'Eglise, pensons donc comme l'Eglise. En appellant Marie *notre espérance*, n'allons pas plus loin que l'Eglise : n'arrêtons pas notre espérance en celle en qui elle ne doit que passer pour aller à Jésus-Christ, l'unique espérance de l'Eglise, l'unique ressource du genre humain coupable et affligé. En appellant Marie avec l'Eglise *le refuge des pécheurs*, avec l'Eglise, donnons-la pour protectrice à ceux qui veulent quitter le péché, et non pas à ceux qui l'aiment; à ceux qui cherchent à se convertir à Dieu, et non pas à ceux qui se servent de leur dévotion trompeuse pour ne se convertir jamais, comptant, ou que ce sera toujours assez tôt, ou que la grâce de se convertir ne leur manquera jamais. En appellant Marie avec l'Eglise, *la mère de miséricorde*, entendons avec l'Eglise que c'est parce que Marie a mis au monde celui qui est *notre miséricorde*, comme le chante David; que c'est parce que Marie entrant dans les vues et participant à l'esprit de celui qui s'est revêtu pour nous d'entrailles de miséricorde, elle lui demande ce qu'il lui a inspiré de demander pour nous, et ce qu'il veut faire pour notre salut éternel et notre consolation en cette vie. Quand nous disons à Marie avec l'Eglise : *Nous crions vers vous, tristes enfants d'Eve; nous soupirons vers vous dans cette vallée de larmes; tournez sur nous, ô notre avocate, vos yeux compatissants*, nous ne croyons pas, non plus que l'Eglise, qu'en tout ce qui nous réussit dans les affaires de ce monde, en tout ce qui nous soulage dans la vie, en tout ce qui nous conduit au bonheur éternel, Marie ait d'autre part que de nous l'obtenir de Dieu par Jésus-Christ, et, en un mot, que Marie au ciel, pour tout ce qui regarde les enfants d'Eve, soit autre chose que la médiatrice d'intercession auprès du grand intercesseur, *et de l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme.* Si vous donnez, mes frères, quelque chose de plus à Marie, vous passez les bornes que nos pères ont posées, les Ecritures vous désavouent, l'Eglise vous reprend avec ceux qui dépouillent Marie de toute fonction de miséricorde auprès de son Fils. Le dirai-je dans ma juste douleur? vous continuez l'œuvre de vos pères : vous fermez le retour dans l'Eglise à ceux que de pareils excès en ont fait sortir.

Où prend le peuple les idées d'une dévotion si peu sérieuse à la Mère de Dieu? Est-ce dans l'Evangile? Est-ce dans les écrits des Pères, ou dans une tradition autorisée dans l'Eglise? L'Evangile, qui est un livre tout plein de l'histoire de Jésus-Christ, et qui parle si peu de Marie, a paru par cet endroit à de certains hommes, un livre moins digne d'être mis entre les mains des fidèles ; on lui en a substitué qui sont remplis de fables et de folles visions au sujet de Marie et de ses dévots. Marie tout occupée de Jésus-Christ, renfermée dans sa pauvre maison, y gagnant sa vie et celle du saint enfant du travail de ses mains, y accomplissant sans bruit la volonté de Dieu, méditant dans le silence ce qu'elle voyait de ses yeux, ce n'est pas là une assez belle vie pour la mère du Seigneur, il a fallu relever cette vie de la mère d'un Dieu par des merveilles au-dessus d'elle, par des miracles qui, loin de porter à la piété, ne tendent qu'à entretenir le vice dans le monde, et l'illusion dans les monastères. Livres dignes du nom de leurs auteurs! dignes de paraître dans ces jours où la terre retentissait des reproches qu'on nous faisait là-dessus! *Cent pratiques diverses* qui enchérissent les unes sur les autres, pour coûter moins à l'homme tout entier.

Quant aux pratiques reçues dans l'Eglise sous l'autorité de ses pasteurs, je déclare que je les respecte toutes; et elles peuvent en effet toutes être utiles, quand on les observe dans l'esprit de l'Eglise. Mais en respectant ce qui est respectable, qu'il me soit permis de dire que sous un nom de dévotion il est aujourd'hui trop de gens qui se chargent de petites, de puériles, de nouvelles dévotions, qui écartent de l'ancienne, qui font oublier la véritable, qui tendent à détruire l'essentielle, la seule nécessaire, qui est la piété en Jésus-Christ. Qu'il me soit permis de craindre, avec saint Augustin, qu'en chargeant trop notre sainte religion de ces petites pratiques, on ne la fasse tomber de cet état de liberté où Jésus-Christ l'a mise; qu'on ne la ramène au judaïsme, d'où la grâce de l'Evangile l'a heureusement retirée, mais où tend toujours un esprit judaïque qui est dans le peuple; et ce peuple, c'est nous tous.

La foi, dit-on, purifie tout. Oui, pour les dévots éclairés; mais pour les dévots ignorants, ce qu'on appelle la foi est un penchant à la superstition, un goût pour tout ce qui n'est pas solide, un entêtement pour tout ce qui est petit, un attachement de cœur à ce qui coûte peu et promet beaucoup. Pour les dévots ignorants, ce qu'on appelle la foi est une préférence de tout ce qui est de l'institution des hommes, et une confiance sans règle à tout ce qui prend un grand nom. Ce qu'on appelle la foi, c'est donc cette dévotion superstitieuse et mal réglée, qui excite le scandale au dedans et la moquerie au dehors. La foi est simple, il est vrai; mais comme la simplicité de la foi, en matière de doctrine, consiste à croire ce qui a été cru dans tous les temps, de tous et partout, la simplicité de la foi, en matière de dévotion, consiste à pratiquer ce qui a été pratiqué dans tous les siècles, et ce qui est communément établi dans toute l'Eglise; et là-dessus toute singularité est suspecte, comme toute innovation doit effrayer.

Mettre après ce qui doit aller devant, ou l'omettre tout à fait s'il est incompatible avec l'arrangement de leur dévotion; pratiquer ce qu'il y a de solide et de plus recommandé dans la piété par extraordinaire et comme par caprice, et les dévotions arbitraires par goût, avec une suite et un attachement scrupuleux, c'est ce que nous avons à reprocher à tant de dévots outrés.

Qu'il est dangereux de mettre la piété où elle n'est pas! De cette première erreur suit ordinairement la colère et quelquefois l'emportement contre ceux qui, connaissant mieux la religion, ou blâment ces excès dans la dévotion, ou seulement sont attentifs à les éviter. La dévotion à Marie fournit trop d'exemples de ce zèle amer. Je ne sais comment, à mesure qu'on devient plus froid, et si indifférent sur le fond de la religion, qu'il semble qu'on ne soit plus de la même religion, on voit plus de chaleur pour ce qui n'est que l'accessoire de la religion. Tel dévot à Marie aura paru moins blessé d'un discours qui attaque les principes de la religion, qui vous étonnera par son aigreur et vous épouvantera par ses fureurs contre un homme qui, à son sens, aura dit quelque chose de moins favorable à cette dévotion. Qu'un prédicateur franchisse toutes les bornes dans un panégyrique de Marie; qu'il excède visiblement sur cette dévotion, on interprète bénignement ses propositions, et on l'excuse par charité; que dis-je? on le lui impute à zèle. Qu'un autre, après avoir établi solidement cette dévotion et y avoir porté les fidèles, veuille après cela en corriger les abus, afin que la piété ne soit pas elle-même ici un piége au peuple de Dieu, et aussi pour mettre à couvert cette dévotion des insultes de l'ennemi, on en fera un crime de religion à ce ministre, et on l'accusera d'avoir pris ce tour adroit pour décrier la dévotion à la Vierge.

C'est une préoccupation, une impétuosité de zèle, qui, sans discernement, sans prudence, quelquefois sans vérité, presque toujours sans apparence, pourvu que Marie en paraisse honorée, croit tout, assure tout, enseigne tout, ajoute à tout, sans faire attention que Marie n'a pas besoin d'être honorée par nos imaginations, elle qui l'est tant par ses véritables prérogatives. C'est un zèle téméraire qui décide ce que l'Eglise n'a pas voulu décider, et le met malgré l'Eglise parmi les articles de la foi chrétienne. C'est un zèle sans science; et la manière de prouver des gens qui ont du zèle sans science est de commettre la sagesse de Dieu, sa justice, sa divinité tout entière, pour assurer de Marie ce qui est incertain.

Zèle aveugle, qui croit ne pouvoir rien opposer de plus solide et de plus fort aux

excès des hérétiques que d'autres excès! qui croit ne pouvoir dédommager Marie de ce que lui ôtent ses ennemis qu'en lui donnant ce que nous sommes obligés de rejeter en son nom, comme ne pouvant pas entrer dans la construction de ce tabernacle admirable : *Plus offert populus quam necessarium est!* (*Exod.*, XXXVI, 5.) Excès de zèle, qui, ne connaissant ni ne goûtant aucun tempérament, veut toujours autant d'éloges et autant d'honneurs extérieurs pour Marie que pour Jésus, son Fils! Excès de zèle, qui, voulant tout assujettir à sa manière d'honorer Marie, nous réduira bientôt à n'oser trop paraître les adorateurs de Dieu seul, à n'oser parler du culte de Dieu par Jésus-Christ qu'avec plus de mesure et de précaution qu'on ne parlait autrefois du culte des saints! Zèle amer, qui maudit, qui réprouve, qui joint aux hérétiques ceux qui, dans leur dévotion à Marie, s'attachent aux principes de la foi et à des règles sûres!

Si les bons catholiques en sont scandalisés; si ceux qui vous ont quittée, en partie à cause de ces excès, ne reviennent pas à vous, Eglise sainte, ne nous l'imputez pas. Bien heureuse Vierge, nous souffrons des opprobres à cause de vous; mais nous n'abandonnerons pas pour cela votre gloire à ceux qui vous la ravissent, en la mettant dans l'excès ou dans le mensonge. Vierges du Seigneur, vous avez souffert en entendant parler de ces excès et de ce déréglement dans une dévotion qui vous est chère, et qui fut comme votre heritage. Joignez-vous à nous pour régler cette dévotion dans ceux et dans celles qui, comme vous, en font une profession particulière. Vierges chrétiennes, honorez dans Marie, en l'imitant, cette virginité suivie des vertus qui en doivent être les compagnes inséparables : l'humilité, la modestie, l'oubli de votre peuple et de la maison de votre père, la mort aux désirs du siècle et à vous-mêmes. Réjouissez-vous comme Marie du bon partage qui vous est échu; mais, comme elle, ne vous glorifiez qu'en Dieu, votre Sauveur, des grandes choses qu'il a faites en vous. Sanctifiez comme Marie cette vie plus commune au dehors par un plus grand fonds de religion au dedans, par un plus haut degré de ce qui est plus excellent, qui est la charité; et, selon que vous aurez répondu à cette grâce, qui est celle de votre état, vous serez, avec tous ceux qui auront en ceci imité Marie, élevées dans la gloire. *Amen.*

SERMON XXXII.

Pour le jour de sainte Catherine.

SUR LES VIERGES ET LA VIRGINITÉ.

Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo. (*Apoc.*, III, 21.)

Je donnerai à celui et à celle *qui vaincra d'être assise avec moi dans mon trône.*

Est-ce donc à de si grandes victoires sur la terre, et à une aussi belle place dans le ciel que le trône de Dieu auprès de Jésus-Christ que ce sexe devait être appelé dans les temps de l'Evangile? N'était-ce pas assez que ce sexe fût renfermé, comme au temps de la Loi, dans les vertus de la femme forte, à avoir soin de l'intérieur de la maison, à être attentives à l'égard de leurs maris, vigilantes à l'égard de leurs enfants, bonnes envers leurs domestiques; à donner dans la famille l'exemple de la fidélité à la Loi, et à procurer selon la mesure de leur don, que tout ce qui a rapport à elles vécût dans la piété? Non, Messieurs, ce sexe, dans les temps de l'Evangile, devait être élevé à de plus hautes vertus, et il était destiné à une plus grande gloire. Ce sexe, dès les premiers temps du christianisme, devait donner dans l'Eglise l'exemple de la plus grande force qui puisse se trouver dans la créature humaine, et d'une magnanimité, dans l'occasion, qui a passé celle des hommes mêmes.

Non pas dans toutes (car Jésus-Christ n'était pas venu pour détruire la race humaine), mais dans plusieurs à qui la grâce en serait donnée, ce sexe devait étonner le monde par la profession ouverte de virginité qu'on y ferait, et il devait surmonter toutes les attaques des tyrans par une fidélité à Jésus-Christ à l'épreuve des plus flatteuses promesses et des plus dures menaces, des plus rudes tourments et des plus cruelles morts. C'est cette première victoire de ce sexe sur les infirmités de la nature, que nous avons la satisfaction de chanter si souvent dans l'Eglise; c'est cette seconde victoire des vierges, malgré la faiblesse naturelle de ce sexe, que nous célébrons tous les jours avec des louanges particulières, à raison de cette faiblesse même, et pour cette double victoire: *Etiam in sexu fragili victoriam martyrii contulisti.* (*Or. virg. et mart.*)

Entre ces vierges, dont la généreuse résolution étonna les infidèles, dont le martyre fit plus de bruit dans ce monde païen; entre ces vierges dont l'Eglise de Jésus-Christ se glorifie et dont elle célèbre le martyre, celle dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire a toujours été distinguée. Que le nom de Catherine soit son propre nom, ou que ce soit un nom tiré de l'éclat de sa pureté comme si l'on disait : *la vierge pure entre les vierges pures, la perle des vierges;* qu'est-ce que cela fait pour la personne de cette vierge et pour le fond même de l'histoire de son martyre? Non, chrétiens, je ne viens pas vous garantir ici et faire valoir de certaines circonstances du martyre de notre sainte vierge, elles sont trop incertaines. Ce que je viens assurer à ceux qui veulent croire, selon les règles du bon sens et de l'équité, c'est qu'entre ce grand nombre de vierges qui souffrirent le martyre en Orient dans l'atroce persécution de Maximin, une fut plus distinguée ou par la splendeur de sa naissance, ou par les richesses de sa maison, ou par la grandeur des avantages qu'elle avait méprisés pour l'Evangile, ou par la nature des tourments qu'elle souffrit pour Jésus-Christ, ou par l'éclat de sa foi et la confusion des ennemis du nom chrétien.

Une chose est certaine de notre sainte vierge dans l'incertitude de quelques circon-

stances et dans l'obscurité qui peut être répandue sur son histoire, c'est que son culte a été des plus célèbres dans l'Eglise, qu'il s'est répandu de l'Orient dans tout l'Occident, qu'il n'y a souffert ni interruption ni diminution. Une dévotion du peuple chrétien, aussi constante et aussi universelle, ne peut pas ne point avoir d'objet particulier; et ainsi tout ce que la critique peut disputer ici à la piété, c'est le nom personnel de cette vierge et ces mêmes circonstances de son martyre que nous abandonnons sans peine.

Mais dans une fête dont je suis bien éloigné de vouloir détruire l'objet précis; dans la fête d'une sainte vierge et martyre, et si illustre dans ce rang, je me suis proposé, tournant mon discours à une instruction plus générale, de faire voir combien la virginité fut toujours recommandable dans l'Eglise; combien dans l'Eglise le martyre donna d'éclat à la virginité: c'est tout le sujet de ce discours, que je ramènerai souvent à la sainte dont la solennité nous assemble en ce lieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Remontons, si vous voulez, à l'origine des choses. La femme fut créée d'abord pour la consolation de l'homme, pour lui former une société convenable, d'où naîtraient des enfants saints et innocents comme le père et la mère, qui seraient leur joie dans le Seigneur, et un surcroît de compagnie pour eux. Qu'y avait-il de plus digne du Créateur? Qu'y avait-il de plus beau, et, tout ensemble, de plus heureux, que de reproduire ainsi les images de Dieu et des créatures heureuses? Dans l'état du péché, qui suivit de près l'état d'innocence, hélas! par la séduction de la femme (car, comme le dit saint Paul, ce fut Eve qui fut séduite et non pas Adam); dans ce nouvel état, dis-je, la femme fut destinée avec l'homme à multiplier la race humaine; mais à quelles conditions pour la femme? La seule condition lui fait entendre que la fécondité qu'elle souhaitait tant serait sa misère, et que la société désormais d'un homme avec une femme serait non pas un mal, mais un malheur, singulièrement pour la femme. Vous enfanterez dans la douleur, dit le Seigneur à Eve, et en elle à toutes les femmes mères: *in dolore paries* (*Gen.*, III, 16.)

Le penchant était dans la nature, et la peine n'effraya pas. C'était l'ordre commun, et on n'avait point encore de pensée plus haute dans ce sexe que celle de devenir mère et d'avoir un maître (car il en fallait un à la femme). On sentait les embarras et les peines du mariage, et la plupart se repentaient comme aujourd'hui de s'y être engagées; mais que voyait-on de meilleur, si ce n'est le libertinage des mœurs, qui d'ailleurs se trouvait autorisé dans le paganisme, par l'exemple de leurs grands dieux et de leurs grandes déesses? Quelques sages de l'un et de l'autre sexe auraient embrassé la continence; mais elle était dans un trop grand mépris, regardée comme une chose contraire à la nature et nuisible à la république. On en faisait un crime d'Etat, et les meilleurs empereurs ont fait des lois pour la défendre dans tout l'empire. En un mot, ceux qui professaient la continence, méprisant ou se mettant peu en peine de donner des hommes à la terre, étaient regardés eux-mêmes comme un poids inutile de la terre. Une de leurs divinités (car il leur en fallait de toutes les sortes) passait pour avoir été chaste et pour aimer la chasteté; et, pour honorer cette divinité comme les autres, il y avait dans son temple, à Rome, un certain nombre de prêtresses qui s'engageaient solennellement à la continence. Je laisse les motifs et les vices qui soutenaient dans cette vertu celles qui, en effet, vivaient chastement.

Passons au peuple de Dieu: il était dans ce premier état, grossier et charnel, où tout ce qui est de l'esprit de Dieu et élevé au-dessus des sens, n'entrait ni dans leur esprit ni dans leur cœur. Se marier, c'était ce qu'avaient fait leurs pères et leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, depuis l'origine de la nation, qui était l'origine même des hommes, et cela se trouvait aussi de l'institution du Créateur. Voilà ce qu'ils savaient et ce qu'ils pratiquaient en laissant l'exemple à leurs enfants. Nulle trace de la virginité perpétuelle avant la loi et sous la loi. La multiplication de ce même peuple qui connaissait le vrai Dieu, pour l'opposer à la multitude des peuples qui adoraient les idoles, faisait une grande partie de la religion des Juifs, et cela rendait le mariage sacré. La stérilité était en si grand opprobre dans Israël, que les plus saintes femmes n'en pouvaient soutenir la honte devant les hommes, et s'en humiliaient devant Dieu, du moins comme d'une punition de leurs péchés. La fécondité, au contraire, avec la sagesse dans le mariage, était l'unique gloire à laquelle les femmes aspiraient, et le seul bien dans leur république auquel elles se croyaient propres.

Vous savez, chrétiens, quelle fut la première, qui, s'élevant au-dessus des idées communes de la nation et des faiblesses de son sexe, déjà remplie de l'Esprit du Seigneur pour commencer les temps nouveaux, s'était engagée dans le secret avec Dieu à ne point connaître d'homme, c'est-à-dire à demeurer vierge tous les jours de sa vie: *Quoniam virum non cognosco* (*Luc.*, I, 34.)

Jésus naît de cette vierge, vierge lui-même, l'époux, le modèle, l'ami des vierges, le premier prédicateur de la virginité. Il insinue, dans ses premières instructions, ce saint et heureux état qu'il vient établir sur la terre, cette généreuse résolution, cette condamnation volontaire de soi-même à vivre pour le royaume des cieux, les hommes sans femmes, les femmes sans maris. Il dit seulement à ses apôtres (qui concluent de ce qu'ils lui entendent dire sur le mariage, qu'il ne faut plus se marier) que tous ne sont pas capables d'une si grande résolution, mais ceux à qui cela serait donné d'en haut. *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* (*Matth.*, XIX, 21.)

L'Evangile est prêché aux hommes, et

tout l'Evangile, si on en suit l'économie, ne tend qu'à faire des vierges, ou, comme parle le Fils de Dieu, des eunuques pour le royaume des cieux. On ne parle plus au peuple de Dieu d'une femme douce et aimable, et en même temps féconde, qui sera un riche présent du ciel; d'un grand nombre d'enfants qui seront la force du père et de la mère; d'une florissante postérité dont on verra, non pas les commencements, mais jusqu'à la troisième et à la quatrième génération; d'un mari qui sera le protecteur d'une femme faible et impuissante par son sexe, d'un doux repos au milieu de sa famille sous sa vigne et sous son figuier, d'une terre coulante de lait et de miel, fertile en grains et en huile; en un mot, il n'est plus parlé au peuple saint du siècle présent et de tout ce qui y attache.

L'Evangile, ou les instructions que le Fils de Dieu est venu donner à tous les hommes, leur apprend à renoncer aux passions du monde, à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété dans la continuelle attente du siècle futur; l'Evangile ne promet dans la vie, au lieu des douceurs et des consolations que nous pourrions y chercher, que des croix et des tribulations que nous y trouverons à tous les pas; l'Evangile ne nous prêche que privation, séparation, sacrifice, mort à nous-mêmes, vie à Dieu; l'Evangile réduit toutes les affaires de l'homme sur la terre à une seule, qui est l'acquisition du salut éternel; l'Evangile nous élève aux choses de l'esprit, nous détachant de celles des sens; enfin l'Evangile fait des chrétiens de nouveaux hommes qui doivent porter l'image de l'homme céleste après les Juifs qui ont porté l'image de l'homme terrestre. Or, Messieurs, y a-t-il quelque chose en tout cela qui porte les disciples de Jésus-Christ, hommes et femmes, au mariage? Y a-t-il rien en tout cela qui ne nous détourne d'un état plein d'engagements, plein d'embarras, d'inquiétudes et de toutes les tentations; d'un état qui nous attache à nous-mêmes et au siècle présent; d'un état qui nous partage comme nécessairement entre Dieu, un mari et des enfants; qui nous fait moins penser, comme par devoir, à la seule chose nécessaire; d'un état qui nous joint en quelque sorte au peuple qui est passé?

Viens-je, cependant, mes frères, par tout ce que j'ai dit, vous faire entendre que le mariage entre les chrétiens, quelque vue que l'on s'y propose et en quelque manière que l'on y vive, est absolument contraire à l'esprit de l'Evangile, qui est la piété, et, à la fin de la loi chrétienne, qui est le salut éternel? A Dieu ne plaise, chrétiens, que vous l'ayez pensé. Veux-je seulement rabaisser trop le mariage et vous le rendre comme méprisable? Non certainement. Le mariage des chrétiens est saint et honorable dans l'Eglise : c'est un sacrement. Le mariage dans l'Eglise, loin d'être méprisable, représente un mystère dans notre religion, qui est l'union de Jésus-Christ et de son Eglise. Le mariage, loin d'être interdit depuis que la grâce du Sauveur a paru sur la terre, a été consacré par la présence de Jésus-Christ, qui y a fait son premier miracle. Paul, ce grand prédicateur de la continence, prescrit à ceux qui ne peuvent pas la garder, le mariage comme un remède : *Qui non se continent, nubant* (*I Cor.*, VII, 9); car, ajoute-t-il, il vaut mieux se marier que brûler : *Melius est enim nubere quam uri.* (*Ibid.*) Paul, ce grand prédicateur de la continence, veut que même un second mariage serve à certaines jeunes veuves de frein contre l'incontinence. Paul, avant que de prêcher la virginité, commence par déclarer aux fidèles qu'il n'a point reçu là-dessus de commandement du Seigneur; mais après cela il en donne le conseil, croyant en cela avoir l'esprit du Seigneur. Il y exhorte puissamment toutes celles que rien n'empêche d'embrasser cet état bien plus avantageux, et il en presse jusqu'aux pères que leurs filles ont rendus maîtres de disposer d'elles.

Ce fut cette prédication de Paul dans tout l'univers, qui fut la prédication des autres apôtres, qui fut indirectement celle de Jésus-Christ dans toute la Judée, qui peupla bientôt le monde de vierges, qui les fit éclore avec le christianisme, qui en montra les premiers exemples dans cette Eglise de Jérusalem florissante en toutes sortes de vertus; qui de là communiqua la virginité avec la foi dans tout l'Orient, et qui remplit enfin toute la terre de vierges. Oh! qui racontera cette belle génération des vierges dans l'Eglise par la parole de l'Evangile sortie de la bouche même des apôtres, par les soins et par les exemples de ces hommes excellents qui vinrent après les apôtres, par l'attention et le zèle de ces grands évêques qui succédèrent aux hommes apostoliques, par tant d'écrits des plus illustres docteurs de l'Eglise? Qui nous fera voir des vierges chrétiennes, sorties du plus beau sang de l'univers, de ces nobles familles de Rome, et jusque du palais des Césars, ainsi que des maisons des pauvres et des particuliers?

Voyons ce germe précieux que le Fils de la Vierge, Epoux des vierges, vierge lui-même, a mis d'abord dans l'Eglise, et à qui Dieu a dit dans le commencement : *Croissez et multipliez.* Partout il produit : avec quelle fécondité! J'en vois des nuées sur les montagnes, des essaims dans les trous des pierres, des troupes dans les déserts, des armées dans des villes; car comment nommer autrement que des armées, ces vingt mille vierges qu'il y avait dans la seule ville d'Oxyrrinchus? Il faudrait vous répéter ici du moins quelques-unes des congratulations que l'Eglise se faisait à elle-même, pour avoir produit ainsi de son sein quelque chose de plus beau que des fils et des filles; pour avoir donné à la terre un fruit qui ne devait naître que d'elle sur la terre, et de son Epoux qui était dans le ciel. Il faudrait vous représenter les cris de joie que faisait l'Eglise quand elle se voyait, après sa stérilité à cet égard dans les anciens temps, de-

venue si féconde dans ses derniers jours. Tous étaient ses enfants promis par les prophètes, et venus après cette stérilité; mais entre ses enfants, les vierges sont l'honneur de sa fécondité et sa joie singulière.

Il faudrait maintenant entendre tous les Pères l'un après l'autre exalter les vierges et louer la virginité : *Qu'y a-t-il de plus noble dans la profession chrétienne? qu'y a-t-il de plus beau dans ce beau champ de l'Eglise que la fleur de la virginité, ce précieux fruit de la grâce, cette riche production de l'Evangile, cette singulière opération du Saint-Esprit, cette chose nouvelle sur la terre? Qu'y a-t-il de plus glorieux dans l'Eglise que cette vertu qui se rend maîtresse de la nature, qui se fait suivre de toutes les vertus, qui avance sur la terre l'état du ciel; qui fait quelque chose de pur de ce qui est né en iniquité; un ange d'un homme mortel; la plus noble image de la Divinité d'une créature faible et fragile, d'une créature tombée de sa première gloire dans la basse inclination des animaux sans raison? quelle est donc cette vertu,* disent-ils, *qui seule a pu faire descendre le Fils de Dieu dans le sein d'une mère mortelle, cette vertu qui a seule le privilége dans le ciel de suivre l'Agneau partout où il va, cette vertu en laquelle tout se réunira dans le siècle futur; car nous y serons tous comme des anges de Dieu: tous, celles qui auront été vierges toutes pures, et ceux qui auront vécu saintement dans le mariage.*

C'est ainsi que les Pères exaltaient la virginité; mais voici comme ils parlaient aux vierges : *Vierges, honorez en vous ce grand nom, et en honorant ainsi votre dignité, vous glorifierez Jésus-Christ dans votre personne. Que rien en vous ne blesse les yeux de cet Epoux, et ne pique sa jalousie. Soyez vierges de corps, et encore plus pures dans vos pensées, et, s'il se peut, encore plus chastes de cœur. Conservez avec toute sorte de soin un trésor si précieux, vous souvenant que vous le portez dans un vase fragile. Cultivez toutes les vertus qui doivent orner en vous la virginité; soyez humbles, douces, modestes. Vivez renfermées et occupées. Qu'il n'y ait en vous ni inquiétude, ni curiosité, craignant les regards des hommes, évitant leur entretien. Que rien, non-seulement dans vos mœurs, mais dans votre air et dans votre langage, ne s'éloigne de votre profession, portant le mystère de la piété comme sur le front. Car enfin ce n'est pas assez, pour des vierges chrétiennes, d'être vierges, il faut qu'elles le paraissent; comme ce n'est pas assez pour la virginité d'être sans reproche, il faut qu'elle soit même sans soupçon. Regardez, non pas seulement comme une tache dans la pureté, mais comme un renoncement public à l'état des vierges, la ressemblance que vous rechercheriez avec les filles et les femmes du siècle.*

C'est le précis, Messieurs, car j'abrége tout, des exhortations qu'on a faites anciennement aux vierges chrétiennes, afin de conserver dans l'Eglise le riche ornement d'une virginité digne de l'Eglise.

La virginité jetait un grand éclat dans le monde, et faisait un singulier honneur à la religion chrétienne, par le grand nombre de vierges que l'on voyait dans les Eglises bientôt après leur établissement; mais elle se faisait encore plus remarquer dans de certaines vierges distinguées pour leur nom ou pour leur naissance, plus connues par e mépris qu'elles faisaient pour Jésus-Christ de ce que la vie a de plus doux, de ce que le monde a de plus flatteur, de ce que les hommes connaissent de plus désirable et de plus heureux.

Quel éclat une vierge, par exemple, comme Catherine, ne répandait-elle pas sur la profession chrétienne dans une ville telle qu'Alexandrie? Nous y verrons bientôt notre sainte martyre combattre pour la foi; et par sa foi remporter une pleine victoire sur le monde et ce qu'il y a de plus terrible, qui sont les supplices et la mort. Ici nous allons voir cette vierge combattre dans cette grande ville contre les plaisirs et les charmes du monde, et y surmonter par sa foi ces tentations du monde plus redoutables que les supplices mêmes. Alexandrie, ville aussi célèbre que son fondateur, séjour de tant de rois et de reines si magnifiques, se ressentait encore beaucoup de son ancienne magnificence. Son commerce était florissant; ses marchands étaient comme des princes de la terre, et ses nobles comme des rois. Ses richesses, la douceur du climat, le naturel des habitants du pays, l'abord des étrangers en faisaient une ville brillante et voluptueuse On n'y entendait que des chants et le son des instruments; on n'y voyait que danses et que spectacles; c'étaient des réjouissances de toute espèce, des fêtes pompeuses aux noces de ses jeunes hommes et de ses jeunes filles.

Vous le savez, et nous le savons trop nous-mêmes, filles et femmes du siècle, ce que vous auriez pensé et ce que vous auriez dit malgré votre christianisme, de cette vie et de ces plaisirs. Vous auriez tâché d'en séparer l'idolâtrie grossière, et vous auriez regardé le reste comme pur, ou du moins comme convenable à votre état de gens du monde. La force donc consistait ici à renoncer à cette vie du monde, ce qui était attaché à la profession chrétienne; à renoncer doublement à ces plaisirs et à ces vanités, ce qui était de l'état des vierges. La gloire de l'Eglise consistait à opposer à ces folies, à cette vanité, à cette licence des filles païennes, la modestie, la retraite, la mortification de ces vierges. La force des vierges avec la gloire de l'Eglise dans ces mêmes vierges, éclatait davantage lorsque quelqu'une d'entre elles, par son rang, par sa richesse, par des qualités personnelles, comme l'esprit et la beauté, se trouvant propre pour le monde, étant recherchée du monde, pouvant briller dans le monde, méprisait pour Jésus-Christ le monde et sa gloire, et se confondait dans l'Eglise avec des vierges que le défaut de ces avantages pouvait rendre méprisables au monde. Le nombre de ces vierges d'un état plus relevé n'était pas petit dans Alexan-

drie. Mais entre plusieurs de ces vierges plus illustres, celle dont nous solennisons la mémoire, était ce que fut entre les femmes de Salomon, celle qui était sortie de ce même pays de l'Egypte, comme le lis entre les épines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* (*Cant.*, II, 2.)

L'Eglise se glorifiait dans ses vierges, et à cet éclat de la virginité dans l'Eglise de Jésus-Christ, plusieurs de ceux qui l'avaient méprisée, y entraient et y devenaient martyrs. Comment cet éclat est-il obscurci? Comment cet or pur s'est-il changé en vil plomb? O douleur! selon que l'Eglise fut autrefois glorifiée dans ses vierges, autant est-elle aujourd'hui humiliée dans ces filles qui se disent chrétiennes et ne le sont pas.

Vous vous destinez au mariage : dans quelle vue, si ce n'est par goût pour le monde, et pour ce qui se fait dans le monde, par aversion pour la piété et pour tout ce qui est de la piété? Laissons le nom de vierge, qui vous déplaît comme appartenant à la piété, ou comme convenant moins à celle qui ne veut pas vivre dans la virginité. Mais enfin vous ne voulez pas quitter le nom de fille chrétienne, et ne dépouillant pas le nom de fille chrétienne, croyez-vous pouvoir en dépouiller le personnage? Croyez-vous dans l'état de fille chrétienne, où vous êtes encore, pouvoir blesser toutes les règles du christianisme? Faut-il vous reprocher tout? Qu'y a-t-il dans tout ce que vous vous permettez, et dans ce qu'on est obligé de vous refuser, qui soit d'une chrétienne? Vous suivez votre mère dans le temple; c'est là tout ce que vous faites qui soit d'une chrétienne ; et c'est là où vous paraissez moins chrétienne.

Vous devez suivre d'autres lois que les filles qui ont embrassé l'état des vierges. Montrez-moi donc ce privilége dans l'Evangile. Par quelle loi, vous disant chrétiennes, effacerez-vous le christianisme de dessus votre front? Par quelle loi renoncerez-vous, par ce luxe immodéré, par cette vanité choquante, par cette immodestie et cette extravagance de vos habits, au renoncement que vous avez fait de tout cela au baptême? Par quelle loi renoncerez-vous à la piété chrétienne, par la profession que vous faites de rechercher tous les plaisirs que la piété rejette? Par quel privilége renoncerez-vous à l'ancienne pudeur, à cette modestie naturelle de votre sexe, par la licence de vos discours par l'indécence de vos chants, par une liberté qui passe celle qu'on voyait il y a peu d'années dans l'état du mariage? Par quel privilége, vous disant chrétiennes, vous étudierez-vous à copier ces filles et ces femmes que toute la religion désavoue pour chrétiennes, vous attacherez-vous à copier jusqu'à l'air, jusqu'à la manière de vous mettre, jusqu'à l'effronterie des filles et des femmes du théâtre? Par quel privilége, vous disant chrétiennes, chercherez-vous à plaire à tous les hommes, travaillerez-vous, en contentant vos passions, à exciter celle des hommes; et vous plaignant des hommes, les rendrez-vous hardis et forts contre vous en leur montrant votre faiblesse pour eux? Jusqu'à quand, ô mon Dieu, jusqu'à quand cette erreur possédera-t-elle les filles de votre peuple? Jusqu'à quand la religion chrétienne, qui a été si fort honorée dans ses vierges, sera-t-elle si fort humiliée dans ses filles qui se destinent au mariage, comme si le mariage n'était pas un état saint, ou qu'il fallût s'y préparer par tout ce qui s'éloigne de la sainteté?

L'Eglise, humiliée et affligée dans ces filles qui se destinent au mariage, trouve un plus grand sujet encore de douleur et d'humiliation dans les femmes qui s'y sont engagées. L'état du mariage fut autrefois le second rang de la piété dans l'Eglise; elle y prenait, comme dans l'état des vierges, les exemples qu'elle opposait aux païens : *Voyez*, leur disait-elle, *si quelqu'une de nos femmes chrétiennes donne les mêmes sujets de plainte à son mari et les mêmes scandales au monde; si le mariage n'est pas honoré par toute leur conduite, et s'il y a plus de retenue même parmi nos vierges.* Aujourd'hui il semble qu'en embrassant l'état du mariage, on ait renoncé jusqu'aux bienséances de la religion chrétienne; que dans cet état, on n'ait plus d'autre Evangile que les coutumes du monde, d'autres règles que les lois de la vanité, d'autre fonction de religion que les plaisirs, d'autre reste de christianisme que ces réflexions courtes et passagères qu'on tire quelquefois d'une femme du monde sur le peu de piété de la vie qu'elle mène, et le dessein qu'elle a de se convertir un jour. On entre dans le mariage comme dans un état de liberté, et on en fait, quand on y est entré, un état de libertinage. Je le dis à regret, mais je ne pouvais pas ne le point dire. Je n'accuse cependant pas tout ce qu'il y a même de femmes jeunes parmi nous de porter l'amour du monde jusqu'à cet excès qui scandaliserait même les infidèles. Il y en a qui édifient l'Eglise, et que le monde lui-même loue ; il y en a qui disputeraient de vertu avec ces femmes chrétiennes des anciens temps, ou même avec ces anciennes vierges ; mais le nombre en est petit, et les discours des autres, avec les mauvais exemples gagnent comme la gangrène.

Dans le christianisme, la pudeur, la retenue, la modestie, le mépris des vanités, l'éloignement des plaisirs n'est donc pas de tous les états? Il y a donc d'autre différence pour le fond de la piété, entre les femmes et les vierges chrétiennes, que d'avoir un mari et de pouvoir donner des enfants au monde? On ne peut donc plus en voyant la conduite des femmes chrétiennes, les prendre pour des vierges, dire d'elles qu'elles sont dignes d'être vierges? Il en était pourtant ainsi dans les jours où les vierges faisaient tant d'honneur à l'Eglise; les femmes y étaient un second ornement, dont elle pouvait se parer pour se montrer toute belle aux yeux des infidèles.

Une femme sera pieuse dans le mariage ; mais cet état, dit saint Paul, se renferme trop dans l'homme, tandis que celui de la

virginité est tout consacré à Dieu. Une femme mariée pense à plaire à son mari, *Quomodo placeat viro* (*I Cor.*, VII, 34.) Et pour plaire à ce mari, qui sera homme du monde, il faut souvent déplaire à Dieu, violer les lois de l'Eglise, voir des compagnies toutes mondaines et peu convenables, courir les maisons, passer sa vie à donner ou à recevoir des repas, fréquenter les spectacles et être de toutes les fêtes du monde, se peindre le visage, se mettre d'une manière qui blesse les sens, la raison et la religion. Et pour plaire à un mari peu religieux, *Quomodo placeat viro*, il faut se gêner dans toutes les choses de Dieu, cacher le peu de piété qu'on peut avoir, et le peu de bonnes œuvres qu'on fait. L'obligation de plaire à un mari est pour la plupart des femmes une occasion de contenter leur amour-propre, et un prétexte pour exciter dans les autres hommes ces passions qui doivent déplaire à un mari, si, avec le joug de la religion, il n'a secoué celui de l'honneur. Une vierge par son état n'a d'engagement, n'a d'autre devoir à remplir et d'autre soin que celui de plaire à Dieu, *quomodo placeat Deo*. C'est la sainteté, c'est le bonheur de l'état des vierges ; et c'est cette sainteté d'un état jointe au bonheur, qui fait la gloire de l'Eglise dans ses vierges. Je passe à l'éclat que le martyre a donné à la virginité.

SECONDE PARTIE.

Le mariage porte avec lui même des embarras et des peines que saint Paul appelle des tribulations de la chair. Tribulations de la chair, qu'il voudrait épargner aux personnes de ce sexe : *Tribulationem carnis habebunt hujus modi; ego autem vobis parco.* (I *Cor.*, VII, 28.) Mais par-dessus ces tribulations, l'état du mariage a de grandes tentations : celle de plaire à un mari mondain n'est pas petite, nous venons de le voir; celle d'établir une famille d'une manière honorable et avantageuse, est encore plus grande ; celle de conserver ces enfants, de conserver ce mari, de se conserver soi-même pour le monde, passe peut-être les deux autres. C'est à celle-là que je m'arrête.

La foi nous rend redevables au martyre : les anciens l'ont dit, et anciennement on tenait cet engagement pour le premier du christianisme. Mais, enfin, pour peu qu'il entre d'esprit de ce monde dans la piété d'une femme mariée, son inquiétude pour se conserver et toute sa famille pour ce monde, est grande. Vraie inquiétude de ce monde qui affaiblit dans une famille cette foi qui fait les martyrs. Pour peu que la tendresse maternelle et le désir si naturel de bien établir des enfants domine dans une femme mariée, elle ne prêche plus dans sa maison que la sagesse de ce monde, en donnant le premier exemple. La religion, dit-elle, aura assez d'autres vengeurs, et la foi a ses défenseurs naturels.

Une telle religion et de semblables prédications ne feront jamais des martyrs, ni même des confesseurs de Jésus-Christ : et il y eut beaucoup de martyrs et de confesseurs dans les premiers temps. Il y en eut beaucoup parmi les femmes mariées; il y en eut beaucoup parmi les enfants qui étaient encore comme dans les bras de leurs mères; il y en eut beaucoup que ces mêmes mères excitèrent au martyre, et quelques-uns qu'elles y conduisirent elles mêmes. Les Ecritures et l'Histoire ecclésiastique nous ont conservé de ces exhortations de mères pleines de l'esprit de la foi, et ces exhortations qui embellissent les annales de l'Eglise et ornent jusqu'aux livres saints, exhortent encore les mères chrétiennes à élever leurs enfants dans l'esprit du martyre.

Mais enfin, mes frères, vous comprenez sans peine que l'état des vierges disposait bien plus naturellement au martyre; qu'elles avaient bien moins à combattre là-dessus contre elles-mêmes, et qu'elles n'avaient presque point à combattre contre les autres. Leur sang était regardé comme un sang dans l'Eglise qui était dû à Dieu ; comme nous regarderions aujourd'hui le sang de la noblesse dans un Etat comme un sang qui est dû au prince.

Les vierges étaient plus disposées au martyre : elles y étaient comme présentées les premières par l'Eglise, et elles étaient comme plus souvent encore choisies pour cela par les tyrans eux-mêmes. Soit que le triomphe sur les vierges leur parût plus beau ; soit qu'il leur parût plus nécessaire d'ôter ces exemples du milieu de l'Eglise, ou qu'enfin différentes passions les portassent à ce choix des vierges pour le martyre, et entre les vierges à celles qui avaient ou plus de beauté, ou plus de richesses, ou un plus grand nom dans le monde, c'était sur cet état, peut-être après le clergé, que tombaient les premiers coups et les plus grands efforts des persécuteurs. Avec ce dessein plus mauvais, et y employant des moyens capables de renverser toute la constance des hommes, ils trouvaient une invincible résistance dans les vierges, et une force supérieure à la faiblesse de leur sexe, et souvent de leur âge. C'est ce qu'avait dit le prophète Joël : Que ce qui est faible dise , je suis fort : *Infirmus dicat, quia fortis ego sum.* (*Joel*, III, 10.) C'est la merveille que les premiers siècles devaient voir fréquemment. C'est où Jésus-Christ devait faire paraître davantage la puissance de sa grâce, et où Dieu devait se montrer plus admirable dans ses saints, par où il devait confondre la sagesse des sages et détruire les raisonnements des impies. C'est par où Dieu devait relever davantage son Eglise aux yeux des infidèles; c'est le miracle qu'il devait comme mettre à la tête des autres qu'il y ferait pour sa gloire, et dont elle lui rendrait des actions de grâces particulières jusqu'à la fin des temps. *Deus, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula, etiam in sexu fragili, victoriam martyrii contulisti.* (*Orat. virg. et mart.*)

Relevons ici nous-mêmes cette fragilité du sexe, victorieuse de ce qui a si souvent fait peur aux plus forts, de ce qui a si souvent

abattu les plus grands courages. Que ce nom de faiblesse, qu'on donne à un sexe qu'on suppose léger dans ses pensées, faible dans ses conseils, timide dans ses entreprises, peu constant dans ses volontés, se perde dans la force, supérieure à celle des hommes, qu'il a marquée au sujet de la virginité. Qu'une idée de faiblesse, qui s'appuie sur ce que la nature a comme condamné ce sexe aux petites occupations, sur ce que le gouvernement le rejette de ses grands emplois, sur ce que la religion l'exclut de ses hauts ministères, sur ce que, dans sa dévotion même, il semble ne pouvoir pas s'élever jusqu'aux grandes choses; que cette idée, dis-je, de faiblesse avec son fondement se perde dans les services éclatants que ce sexe a souvent rendus à la religion au défaut des hommes; dans ce courage au-dessus de celui des hommes, avec lequel ce sexe s'exposait tous les jours au martyre, dans les jours des martyrs. Suivons ce zèle de religion qui a soutenu tant d'hommes dans la fidélité qu'ils devaient à leur religion, et qui aboutissait si souvent au martyre auquel les hommes manquaient

Comme pour se dédommager de ne point donner d'enfants à l'Eglise dans l'état saint du mariage, les vierges lui en élevaient dans la maison de leurs pères et de leurs mères. Elles servaient l'Eglise dans des ministères qui tenaient du spirituel; elles instruisaient les personnes de leur sexe, elles les préparaient au baptême; presque toutes les œuvres de miséricorde leur étaient confiées. Ces ministères les rendaient recommandables dans l'Eglise, les faisaient connaître des infidèles, et les livraient les premières aux tyrans dans les jours de persécution. Dans ces jours périlleux leur zèle ne s'affaiblissait pas, elles ne cherchaient pas de prétextes et ne goûtaient pas de raisons pour demeurer inutiles à la religion par trop de prévoyance pour leurs personnes. Elles ont souvent laissé fuir les hommes; elles ont quelquefois laissé les prêtres se mettre à couvert et se taire, et elles entretenaient leur œuvre par la parole; elles encourageaient les faibles par l'exemple de leur foi, et leur charité ingénieuse venait à bout de tout pour secourir, ou ceux qui pouvaient tomber, faute d'être assistés, ou ceux que leur piété et leur confession devant les tyrans rendaient plus dignes de l'attention de l'Eglise.

Ne passons rien aujourd'hui de tout ce qui peut être dit à la gloire de ce sexe qu'il faut non-seulement encourager à continuer l'œuvre de leur sexe dans l'Eglise, mais qu'il est juste de louer au milieu de l'Eglise pour un zèle héréditaire. Il y a un ministère toujours subsistant dans l'Eglise, qui est celui de certaines femmes pieuses, et surtout des vierges. Elles ne sont pas les colonnes qui soutiennent l'Eglise, mais elles ont souvent soutenu ces colonnes; elles ne défendent pas la vérité par leurs écrits et par leurs disputes, elles ont souvent encouragé par leurs discours ceux qui la défendaient faiblement, ou même qui étaient prêts à l'abandonner; elles n'ont pas rétabli la foi dans les lieux où elle s'était comme perdue, mais elles ont procuré par leurs soins qu'elle y fût rétablie. S'il se fait dans l'Eglise quelque établissement d'où elle tire des secours dans le besoin, et de grandes utilités en tout temps, c'est de leurs biens, et par leurs pieuses sollicitudes, que la plupart de ces établissements se trouvent formés. Remontons à la naissance de l'Eglise. Les femmes n'ont pas prêché dans la Judée, mais elles ont suivi Jésus-Christ prêchant, et l'ont servi dans ce ministère. Après lui elles ont suivi ses apôtres, leur rendant les mêmes services, souffrant pour Jésus-Christ les mêmes outrages, courant les mêmes risques pour leur vie, enfantant avec eux les Eglises dans la sollicitude et dans les travaux. Oui, chrétiens, ce sexe a travaillé à l'établissement de l'Eglise. Paul lui-même les associe à ce haut ministère, et en fait ses coopératrices dans l'établissement et pour la propagation de l'Evangile : *Adjuva illas quæ mecum laboraverunt in Evangelio.* (*Philip.*, IV, 3.) Ce sexe contribuait à l'établissement de l'Evangile par les facilités qu'il donnait aux ministres de l'Evangile de travailler sans être occupés de leur nourriture et de leur vêtement. Ce sexe travaillait à la propagation de l'Evangile par les voies qu'il lui ouvrait dans les villes où il voulait entrer, par les protections qu'il lui cherchait, par son crédit qu'il employait, tantôt pour écarter des contradictions, et tantôt pour apaiser des soulèvements qui auraient tout perdu.

Les choses continuèrent dans l'Eglise de cette manière. Ce sexe, si attaché à l'Evangile, eut toujours beaucoup à souffrir pour l'Evangile; ce sexe, si utile à l'Evangile, montra tout son zèle dans les persécutions qui furent suscitées aux chrétiens à cause de l'Evangile. Les tyrans le trouvaient partout opposé à leurs desseins, déconcertant leur malicieuse politique, rendant inutiles les moyens que la tyrannie employait pour lasser ou pour abattre les confesseurs de Jésus-Christ; et enfin, faisant plus de martyrs par le courage qu'elles leur inspiraient à la faveur des secours qu'elles leur portaient jusqu'au fond des cachots, que les persécuteurs ne pouvaient faire d'apostats à force de supplices. Ce sexe si faible paraissait intrépide dans la cause de la foi; cette intrépidité fut quelquefois méprisée, mais plus souvent elle fut punie des tyrans; ou pour mieux dire, elle fut récompensée de Dieu par la couronne du martyre qui, se joignant à celle de la virginité, fit toujours le plus grand ornement de l'Eglise chrétienne.

La profession de la chasteté dans l'Eglise était odieuse aux païens; le soin de la pureté dans les vierges chrétiennes était insupportable aux tyrans, et la beauté du corps, quand elle se trouvait réunie à la chasteté, irritant les mauvais désirs de ces hommes impurs, donnait lieu à une plus grande cruauté et à des martyres plus écla-

tants. Quand les richesses encore excitaient la cupidité des tyrans, quand d'autres avantages, comme l'esprit et la science, piquaient les tyrans d'un certain honneur qu'il y aurait à vaincre de telles vierges, tout était mis en usage, et tout cela formait un grand spectacle.

Représentons-nous ici, Messieurs, un martyre dans ce genre : une vierge plus forte, un tyran plus cruel; une vierge plus jalouse de sa pureté, un tyran plus ennemi de la pureté des vierges; une vierge plus hardie par sa naissance à se défendre des poursuites du tyran, et à mépriser ses offres; un tyran plus emporté dans ses passions brutales et plus piqué des différents mépris qu'il éprouvait de la part d'une vierge; une vierge à qui l'esprit et la science donnent une certaine noblesse d'âme, avec de la grandeur dans les discours; un tyran fier et glorieux, honteux et humilié selon sa fierté et son orgueil. Tel fut le spectacle que donnèrent à Alexandrie le tyran Maximin-Daïa, et la vierge que nous appelons Catherine.

Maximin s'avance vers Alexandrie. Eglise de Marc! cachez vos jeunes et illustres vierges de devant la face de l'ennemi; cachez, s'il se peut, au fond de la terre celles qui à l'esprit et à la noblesse joignent la beauté du corps. Mais quel lieu de la terre peut dérober de pareilles vierges à la vigilance et aux poursuites d'un tyran tel que Maximin? L'orgueil, la cruauté, la férocité, l'impudicité et la fureur contre la religion chrétienne se réunissaient dans cet homme pour en faire un monstre et quelque chose d'affreux entre les tyrans. Une passion cependant en lui prévenait toutes les autres, c'était son œil impur. Moins zélé pour faire abandonner leur foi aux vierges chrétiennes, qu'attentif à leur faire oublier la pureté qu'elles avaient vouée à Jésus-Christ, il employait tout ce qui peut séduire ce sexe, et pour cela seul il savait être doux, flatteur, insinuant, et pour cela seul il savait s'abaisser aux artifices, et pour cela seul il prodiguait les promesses et les belles paroles. Mais lorsque sa passion se voyait trompée dans ses espérances, toutes les autres se rejoignaient, et alors c'était contre un homme tout à la fois superbe et piqué, cruel, féroce, impur, et ennemi furieux de la religion, qu'une vierge chrétienne avait à combattre.

Mais celle que les tentations humaines n'avaient pu ébranler résistait avec un même courage aux efforts tyranniques. Celle qui avait méprisé les promesses et les flatteries, méprisait également les menaces et les traitements injurieux. Celle qui avait méprisé, peut-être d'être assise sur le trône des Césars, méprisait aussi de tomber entre leurs mains armées. Celle qui avait méprisé pour Jésus-Christ la vie douce et heureuse qu'on lui offrait, méprisait dans le même esprit et avec la même force les supplices et la mort qu'on lui faisait souffrir. Ne te hâte pas, tyran; il faut que dans ta main et sous tes coups, il faut que dans les différents essais de ta malice, une vierge chrétienne fasse connaître la force de ses engagements et toute sa fidélité à Jésus-Christ, et que la virginité en reçoive son dernier éclat. Que les feux, que les tortures, que les roues armées de rasoirs soient ici employées, afin que cette vierge que tu as choisie entre mille, après avoir paru contre le séducteur digne de son nom, qui est *toute pure*, paraisse, contre le tyran, digne de la profession des vierges par une force au-dessus de son sexe.

Ce que vous venez de voir à Alexandrie, chrétiens, on le voyait à Antioche, on le voyait à Rome, on le voyait à Nicomédie, on le voyait dans toutes les villes et dans tous les bourgs de l'empire, qu'une foule d'empereurs et de césars s'étaient partagé pour y détruire le nom chrétien après l'avoir déshonoré. La virginité y était partout attaquée, et presque toujours avant la foi; et partout la virginité demeurait victorieuse par la foi de tous les efforts contre elle des passions humaines excitées violemment par l'enfer. Que l'Eglise elle-même nous le dise : Ils m'ont attaquée dans ces anciens temps, armés d'artifice et de violence contre mes vierges; mais ils ne m'ont pas vaincue. J'y ai perdu des pontifes, j'y ai perdu des prêtres et des lévites, j'y ai perdu des hommes et des femmes qui aimaient ce siècle à cause de leurs enfants; mais je n'y ai pas perdu des vierges qui avaient tout méprisé pour Jésus-Christ. J'ai eu bien des alarmes pour la fragilité de leur sexe et pour la faiblesse de l'âge de plusieurs; mais l'ennemi n'a pas eu lieu de se réjouir et de m'insulter à leur sujet : c'est moi qui me suis réjouie et qui ai insulté à la faveur de la victoire de mes vierges. C'est moi qui ai chanté bien haut cette victoire où je n'ai rien laissé entre les mains des ravisseurs : ***Ego sum, ego sum, quæ Domino canam... Nihil tulere prædantes.*** (*Judic.*, V, 3, 19.) Y a-t-il quelque chose, en effet, qui mérite d'être plus chanté dans l'Eglise? Y a-t-il quelque chose de plus beau dans la religion? Y aura-t-il quelque chose de plus éclatant dans le ciel que la virginité relevée de la gloire du martyre?

Vierges, continuez d'être l'honneur et la gloire de l'Eglise chrétienne. S'il ne vous est pas tout à fait donné en ces derniers temps d'ajouter l'éclat du martyre à la beauté de la virginité, les occasions sont continuelles dans l'Eglise d'y confesser Jésus-Christ, d'y marquer son zèle pour la religion. S'il ne vous est pas donné d'ajouter l'effusion de votre sang au retranchement des désirs des sens, vous vous devez à toutes les mortifications, comme à autant de genres de martyre; et c'est là ce qui a toujours donné son éclat à la virginité chrétienne. Vierges, qui êtes en si grand nombre dans cette grande ville, qui, dans une ville semblable à celle que je viens de vous peindre et où Catherine a souffert le martyre dans son corps, y avez plus d'un martyre à souffrir dans l'âme, nous vous devons de justes louanges; mais vous vous devez aussi à vous-mêmes de justes précautions.

Au milieu d'une ville voluptueuse, où

l'on ne respire que la corruption, où tout invite à la joie des sens, où tout retentit de chants impurs et du son lascif des instruments, où les filles et les femmes s'entraînent aux fêtes du monde et aux spectacles, pour se donner elles-mêmes en spectacle; où tout peint aux yeux l'amour profane avec de riantes couleurs, où tout en parle avantageusement; où, dans une mollesse héréditaire et propre au climat, le plaisir attend le plaisir, la seule chose où l'on ne se repose point : au milieu d'une telle ville vous avez beaucoup à souffrir; mais vous pouvez aussi beaucoup vous instruire par ces iniquités mêmes. Au milieu d'une telle ville, vous avez à craindre que votre âme ne s'énerve, et que votre piété de vierge ne souffre d'une vertu si affaiblie; rappelez donc souvent les instructions que les saints ont données aux vierges, et autant de fois jetez les yeux sur le modèle que les anciennes vierges de l'Eglise vous ont laissé. La retraite a formé ces vierges, la vie dure les a nourries, la prière les a fortifiées en notre Seigneur, la parole de Dieu les a environnées comme un rempart, l'humilité les a couvertes comme d'un bouclier; une pieuse crainte les a défendues au dehors, tandis que l'amour de Dieu les échauffait au dedans. C'est ainsi qu'elles se sont présentées au martyre, et qu'elles l'ont souffert en vierges. C'est ainsi que vous conserverez et que vous ornerez en vous la virginité; et une virginité ainsi ornée aux yeux de Dieu vous méritera dans le ciel la gloire des vierges qui sont dignes du martyre. *Amen.*

SERMON XXXIII.

Pour le jour du Saint-Sacrement.

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE.

Hoc est corpus meum. (*Matth.*, XXVI, 26.)
Ceci est mon corps.

C'est la Vérité elle-même qui parle ici : et la Vérité ne sait ce que c'est que de tromper, ne pouvant pas être trompée elle-même. Les paroles de la Vérité peuvent être obscures, elles ne sauraient être fausses. Mais quand ces paroles de vie éternelle sont claires, qu'elles sont précises, quelque difficulté que puisse renfermer la chose qu'elles expriment, qui peut les révoquer en doute, si ce n'est celui qui douterait de la puissance ou de la bonté de Dieu, et qui dès là douterait de son existence? Tel est cependant l'esprit d'incrédulité : il ose nier sur de vaines imaginations, sur les faibles vues du sens humain, ce qu'assure formellement la Vérité éternelle; et pour être rebelle avec quelque gloire, il oppose Dieu à Dieu même : il oppose ce qu'il veut penser de la grandeur de Dieu ou de sa sagesse (car l'incrédule pense de Dieu tout ce qu'il veut, le rabaisse ou l'élève à son gré), à ce que Dieu lui-même dit qu'il a fait ou par un coup de sa puissance, ou dans l'excès de sa bonté.

Il y eut quelque chose de cette incrédulité dans Simon-Pierre, mais dans un autre esprit, lorsque Jésus-Christ donnant pour quelque chose de certain sa passion prochaine, cet apôtre lui dit d'abord d'un ton aussi assuré : *Non, Seigneur, cela ne sera pas.* Il y eut quelque chose de cette incrédulité dans les onze apôtres, mais par d'autres motifs, lorsqu'ils écoutèrent d'abord comme une rêverie la nouvelle de la résurrection du Sauveur, que leur annoncèrent les saintes femmes, et que Jésus-Christ leur avait si souvent assurée. Jésus Christ paraît au milieu d'eux, ils le voient, ils l'examinent : ce sont les traits de son visage, ils le reconnaissent; c'est le son de sa voix : ils l'entendent; cependant, mille pensées différentes s'élèvent dans leur esprit, et après bien des raisonnements en eux-mêmes, ils concluent que c'est un fantôme. Voyez et touchez, leur dit le Sauveur du monde, c'est moi-même. Ils voient et ils touchent; et malgré cela, ils ne croient pas encore : *Adhuc illis non credentibus.* (*Luc.*, XXIV, 41.) En un mot, parce que ce miracle leur paraît trop grand, ils combattent contre l'évidence. *Contra istam evidentiam disputabant*, dit saint Augustin.

La même violence que les apôtres firent à leur cœur pour quelques instants au sujet de la Résurrection, voyez les incrédules la faire depuis longtemps à leur esprit au sujet de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ils combattent contre ce qu'ils entendent de la bouche même de Jésus-Christ. *Ceci est mon corps*, dit Jésus-Christ. Ce ne l'est pas, disent ces téméraires. *Ceci est mon sang*, dit le Fils de Dieu.— Ce n'en est que la figure, disent ces enfants des hommes menteurs et faux dans leurs pensées.— C'est moi-même. — Non, c'est un fantôme. Les fantômes n'ont ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai, dit Jésus-Christ aux apôtres incertains: et les apôtres se rendent enfin. Etant la vérité comme je suis, pourrait dire Jésus-Christ à nos incrédules, je ne puis exprimer la figure par des paroles qui ne présentent à l'esprit que la réalité. Cela est aussi pressant que ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres ; mais ces faux disciples-ci ne se rendent pas. La réalité choque leur sens humain et tout charnel. La merveille paraît trop grande : Dieu aurait fait ici ce que leur petit esprit ne saurait comprendre; il faut s'en tenir à la figure, mais l'ennoblir par des termes pompeux, mais la relever par de grands effets, mais en faire parmi eux le seul sacrement avec le baptême, en un mot en faire la plus belle, la plus éclatante partie de leur religion, pour se couvrir à eux-mêmes, par cette religion apparente envers l'Eucharistie, le fond de leur irréligion contre Dieu et contre Jésus-Christ qu'ils croient menteur.

Voilà le parti qu'ont pris nos frères errants, aussi coupables dans le principe de leur incrédulité que les apôtres étaient innocents dans la cause de leur incertitude : en doutant, ils ne cherchaient qu'à croire ; ceux-ci, en niant, ne craignent que d'être forcés d'ouvrir les yeux. Essayons cependant de les

ouvrir à ceux qui parmi eux pourraient être de meilleure foi, et à tant de gens qui, séduits par leur trompeuse philosophie et par quelques raisonnements spécieux, ne savent pas trop s'ils doivent continuer à croire comme nous, ou s'ils doivent commencer à penser comme eux. J'établirai la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, par des preuves positives; je combattrai les objections qu'on nous fait contre ce mystère, et les difficultés qui s'y rencontrent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Élevons-nous jusqu'aux desseins de Dieu, suivons les mystères de Jésus-Christ, écoutons en esprit de simplicité les paroles de ce divin Sauveur; jetons les yeux sur l'économie de l'Eglise chrétienne, voyons ce qu'elle a fait et ce qui y est arrivé au sujet de l'Eucharistie : interrogeons nos Pères, écoutons tous les saints docteurs; interrogeons encore aujourd'hui toute une Eglise schismatique, et tant de sectes dans l'Orient qui se sont séparées d'avec nous depuis le IVe et Ve siècle; et le monde entier et tous les siècles, et toutes les sectes hors celle que nous attaquons, et tout rendra témoignage à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Voyons les deux dernières sectes se combattre l'une l'autre sur ce point, suivons les détours, les ambiguïtés de celle qui nous est plus contraire, les innovations qu'elle a faites sur elle-même à ce sujet, et enfin un retour forcé à notre langage et à nos expressions, et tout cela nous confirmera de plus en plus dans notre ancienne croyance. De tout cela, il résultera que ce n'est pas nous qui faisons violence au sens humain en entendant les paroles de Jésus-Christ dans un sens de réalité; mais eux qui font violence aux Ecritures, qui font violence à toute la religion en les expliquant dans un sens de figure. Nons verrons qu'ils sont devenus contraires à eux-mêmes et qu'ils y persistent, plutôt que de s'accorder avec nous et de revenir à notre foi.

C'est l'amour de Dieu pour les hommes, cet amour si grand que l'Apôtre n'a pas craint de l'appeler excessif, qui nous a donné Jésus-Christ, et qui, en nous le donnant, l'a dévoué pour nous à la mort, afin que par sa mort nous fussions sauvés; afin qu'arrosées intérieurement de son sang, nos consciences fussent purifiées du péché; afin que nous eussions en son sang une voix puissante qui montât jusqu'au trône de la grâce et de la miséricorde; afin que nous eussions en cet homme Dieu mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, un médiateur auprès de Dieu qui ne cessât d'intercéder pour nous. Que manquerait-il à ces desseins de Dieu sur le genre humain pour se suivre? Il leur manquerait de nous avoir laissé Jésus-Christ, même après l'avoir retiré auprès de lui pour sa gloire, de nous l'avoir laissé pour mille besoins que nous avons de sa présence au milieu de nous : de nous l'avoir laissé en état de mort, pour continuer, du même lieu où il a souffert son sacrifice, à l'offrir pour tout son peuple racheté, et à y attirer, par ce sacrifice, toutes sortes de bénédictions pour la terre et pour le ciel.

C'est l'amour de ce Fils unique de Dieu pour le genre humain qui l'a porté à immoler pour nous ce même corps aussi réellement qu'il l'a pris. Que manquerait-il à l'amour de Jésus-Christ pour se soutenir toujours de la même force? Il lui manquerait de demeurer parmi nous, même après nous avoir quittés pour retourner à son Père; il lui manquerait d'exercer sur la terre ses augustes fonctions de Sauveur, de réparateur, de consolateur; d'y être pour nous force, remède, nourriture, propitiation; d'y être pour nous, jusqu'à la fin des siècles, intercesseur, prêtre, victime. Il manquerait à cet amour qui ne veut pas s'en tenir à ces bienfaits généraux, de faire ressentir à chacun de ses enfants, en se donnant à lui en particulier, la bonté qu'il a témoignée à tous en général; et c'est ainsi que ce bon Père a voulu nous aimer, c'est à cet excès d'amour qu'il a poussé sa tendresse : *Quomodo nos amasti, Pater bone, factus pro nobis tibi, Victor et Victima, Sacerdos et Sacrificium.* (AUGUST.)

Dieu continue dans l'Eucharistie de nous donner son Fils, et son Fils y continue ses mystères et les y consomme. Tous les mystères de cet adorable Fils de Dieu, qui sont autant de merveilles de Dieu, et ses grandes merveilles, dont celles des temps anciens n'ont été que les figures, se renouvellent dans l'Eucharistie et y sont glorieusement retracées. Souvenir des merveilles de Dieu dans l'Eucharistie, qui est aussi l'abrégé des mystères de son fils. Jésus-Christ s'incarne, il naît sur l'autel, il y vit, il y meurt, il y est caché et enseveli, il y plonge avec lui son Eglise dans son sang, et toute trempée de son sang, il l'offre continuellement à son Père. Il y adresse ses prières et ses vœux à son Père du milieu de l'assemblée de son peuple, et ayant ses frères autour de lui. Il n'a pas cessé pendant *les jours de sa chair* d'être prêtre, victime, d'opérer le salut des hommes. Il l'a opéré sur la croix. Dans l'Eucharistie il achève ce qui reste à accomplir de sa passion, qui est de nous en communiquer la vertu. Tout ce qu'il a fait pour les hommes pendant sa vie ne devait se consommer que par sa résurrection. C'est alors, quoiqu'il en eût fait les fonctions pendant sa vie et surtout à la croix, qu'il est proprement déclaré prêtre éternel sur le fondement de sa vie immortelle. Sacerdoce éternel ayant son exercice dans le ciel, où Jésus-Christ toujours vivant se présente sans cesse à son Père pour nous; et ayant aussi ses fonctions sur la terre, où Jésus-Christ, toujours en état de mort, ne cesse de s'offrir pour nous dans cet état si propre à nous obtenir miséricorde. Tel est l'ordre et l'économie des mystères de Jésus-Christ. Ce qui précède rend cette suite comme nécessaire. Le mystère de l'Incarnation nous prépare à celui de la Passion; ces deux mystères nous

disposent à croire celui-ci, et la parole de Jésus-Christ ne nous permet pas d'en douter.

La présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est suffisamment établie par les paroles de l'institution de ce sacrement, et tous les raisonnements que nous pourrions faire n'ajouteraient rien à l'évidence de ces expressions : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang;* et de cette autre : *Ma chair est véritablement viande.* Mettons-nous au-dessus d'une mauvaise délicatesse de langage, qui aussi ne doit point avoir lieu en pareil sujet; osons donc traduire selon la force du texte original : *Ceci est ce corps qui est le mien propre, ce corps livré pour vous. Ceci est ce mien sang, ce sang de la nouvelle alliance, ce sang répandu pour vous;* et rien ne sera plus évident ici que le sens de réalité. Rien ne peut être plus fortement inculqué ; et qui ne voit ici Jésus-Christ qu'en figure, doit être rangé sans difficulté parmi ces insensés qui n'ont donné à Jésus-Christ qu'un corps trompeur et fantastique, ou plutôt il fait de Jésus-Christ lui-même un imposteur et un trompeur.

Et en effet si Jésus-Christ ne voulant nous laisser que la figure de son corps, avait voulu nous faire entendre qu'il nous en laissait la substance et la vérité, aurait-il pu parler autrement qu'il parle ici? aurait-il pu se conduire autrement qu'il fit, soit dans la synagogue de Capharnaüm, soit dans la dernière cène? Appliquez-vous à ce raisonnement.

Lorsque Jésus-Christ dans la synagogue de Capharnaum pour établir la vérité de son Incarnation comme un préliminaire, disait aux Juifs qu'il était lui-même le pain vivant descendu du ciel, que son père leur avait donné au lieu de celui qui avait été donné par Moïse à l'ancien Israël; et que pour établir ensuite la vérité de l'Eucharistie sur la vérité déjà établie de son Incarnation, il ajoutait que le pain qu'il donnerait était sa chair qu'il allait livrer pour la vie du monde, que sa chair était véritablement viande, et qu'il vit des disputes s'élever là-dessus parmi ses auditeurs, qu'il vit de ses disciples se révolter eux-mêmes contre cette doctrine qu'ils comprenaient bien, mais qu'ils ne voulaient pas recevoir, comme trop choquante dans un sens de réalité, ne les aurait-il pas détrompés aussitôt? ne leur aurait-il pas dit que ce n'était-là qu'une métaphore semblable à celles dont ses discours ordinaires étaient remplis? Les aurait-il confirmés dans l'idée d'une manducation réelle et substantielle par une répétition de ce terme *véritablement : Ma chair est véritablement viande; mon sang est véritablement breuvage?* C'est une réflexion des Pères de l'Eglise à laquelle je voudrais bien que nos adversaires eussent daigné répondre une bonne fois directement et simplement, au lieu de se jeter dans des écarts et des discours vagues.

Jésus-Christ, disent-ils, s'explique assez lui-même quand il ajoute que ces paroles sont esprit et vie. Par là, dit-on, il détermine à l'idée d'une manducation spirituelle. Vous vous trompez vous-mêmes à l'intelligence de ces paroles, s'écrient les Pères d'une même voix; par cette parole : *Mes paroles sont esprit et vie,* Jésus-Christ exclut seulement le sens d'une manducation grossière, telle que se la figuraient les Capharnaïtes grossiers. *Mes paroles sont esprit et vie :* Cela signifie seulement que la manducation de sa chair serait en même temps spirituelle et corporelle; qu'on le mangerait par la foi, parce que son corps ne tomberait pas sous les sens; mais non pas par la foi seule, parce que ce qu'on mangerait serait véritablement sa chair. *La chair ne sert de rien,* ajoute Jésus-Christ, *c'est l'esprit qui donne la vie.* Mais cela veut dire que la chair de Jésus-Christ sans la divinité qui la vivifie, ne servirait de rien; cela veut dire qu'il ne servirait de rien de manger réellement la chair de Jésus-Christ, si en même temps on ne s'en nourrissait dans l'esprit de la piété. Car, dans la religion chrétienne, *la lettre,* le corps de l'action, l'action extérieure est quelque chose de mort, *si l'esprit,* si la disposition intérieure ne donne la vie.

Je dis donc que ne pas désabuser les Capharnaïtes, et surtout ceux de ses disciples qui se retiraient de lui à cause de cette parole : *Ma chair est véritablement viande,* c'était les tromper. Mais quand il fut en particulier avec ses apôtres, ces apôtres à qui il expliquait jusqu'aux moindres paraboles, ces apôtres à qui il était donné d'entrer dans tous les mystères du royaume de Dieu, ne leur aurait-il pas découvert celui-ci? ne leur aurait-il pas reproché de donner à tout un sens grossier et charnel, d'être sans intelligence, comme il le leur reproche, quand ils prennent le levain des pharisiens pour un pain matériel? Mais ici il leur dit seulement : Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter? c'est-à-dire, quand vous voudriez, blessés comme les Capharnaïtes et ces autres disciples, vous séparer de moi à cause de cette parole, je ne puis ni la rétracter, ni l'affaiblir, ni l'expliquer autrement que dans son sens naturel : *Ma chair est véritablement viande.* Cela me paraît sans réplique; mais il faut le faire sentir tout à fait à nos adversaires par un exemple pris d'eux-mêmes. Je demande donc au premier docteur calviniste qui se rencontrera, si, voyant ses frères trompés par ses endroits, où Calvin leur maître et leurs professions de foi retouchées se servent des termes *de substance et de vrai corps,* si, dis-je, voyant leurs frères prêts à se séparer de leur communion, parce qu'ils croiraient que dans ces endroits, *vrai corps* veut dire vrai corps, et *substance* veut dire substance, ils ne les arrêteraient pas en leur expliquant le fond de leur doctrine? Je demande à ce docteur s'il ne s'imputerait pas la désertion de ses frères, s'il ne croirait pas avoir contribué à les tromper, s'il avait manqué de les détromper, en leur faisant entendre ce que signifient parmi eux ces grands mots *de substance et de vrai corps?* Et Jésus-Christ n'aura pas fait pour ses disciples ce que Calvin aurait certainement fait pour le

moindre de ses sectateurs, ce que ces gens-ci savent bien en leur conscience qu'ils feraient pour les derniers de leurs frères? O chose trop difficile à croire de Jésus-Christ, la bonté même, ainsi que la vérité!

Si Jésus-Christ eût voulu tromper ses apôtres, dans cette dernière cène où il ne pense qu'à leur donner les plus tendres témoignages de son amour, dans cette dernière nuit où ils reconnaissent eux-mêmes qu'il ne leur parle plus en paraboles, aurait-il pu choisir d'autres termes que ceux-ci : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang?* Or si peu de gens doutent que ce ne soit tromper que de faire naître dans l'esprit des autres des idées contraires à nos pensées, quand nous les exprimons par des paroles doubles et ambiguës; dire précisément le contraire de ce qu'on veut faire entendre, c'est tromper, du consentement de tout le monde et de l'aveu des trompeurs mêmes. Avec un air sérieux, d'un ton grave, dans une circonstance où des amis n'attendent de nous que la vérité toute nue, et plus de figures, *plus de paraboles :* avec la réputation d'être toujours vrai, de pouvoir faire tout ce qu'on dit, dire en termes formels qu'une chose est ce qu'elle n'est pas; dire qu'on donne dans la vérité ce qu'on ne donne qu'en figure, c'est incontestablement tromper, et le simple le sent, comme l'homme d'esprit. Or, c'est ce qui se passe entre Jésus-Christ et les apôtres. C'est dans la dernière cène, c'est dans la dernière nuit de sa vie, c'est à des amis, à des disciples prévenus et de la sincérité et de la toute-puissance de leur maître, que s'adressent ces paroles : *Ceci est mon corps.* Jésus-Christ ne pouvait donc que tromper les apôtres, s'il ne leur eût donné son corps qu'en figure.

Nous prenons donc ces paroles de Jésus-Christ dans leur sens propre et naturel, parce qu'on ne peut les prendre dans un sens figuré, sans faire de Jésus-Christ un trompeur, et un trompeur de ses propres amis. Nous prenons ces paroles de Jésus-Christ dans leur sens propre et naturel, parce que rien ne nous oblige de les prendre dans un sens figuré. Nous entendons ces paroles de Jésus-Christ à la lettre, parce qu'on ne peut les entendre autrement sans faire violence ouverte aux lois du langage. J'aime mieux croire que Dieu force les lois de la nature pour vérifier sa parole et me donner un témoignage de son amour que de ployer mon esprit à des interprétations violentes qui renversent toutes les lois du discours, et qui au fond ne sont appuyées que sur la défiance de la toute-puissance de Dieu ou de la grandeur de son amour pour les hommes.

Ah! que ces paroles, si souvent alléguées en ressemblance de celles-ci, sont bien différentes! Elles servent cependant ici à tromper les peuples; elles pourraient éblouir quelques-uns parmi nous, s'il n'était aisé d'y montrer ou la mauvaise foi ou l'ignorance de ces maîtres de l'erreur. Jésus-Christ dit que la semence était la parole; saint Paul a dit que Jésus-Christ était la pierre; Jésus-Christ a dit de lui-même qu'il était la porte, qu'il était la vigne. Mais qui a pu être trompé à ces expressions métaphoriques? Qui a pu croire, qui a pu penser un moment que le grain de blé fût véritablement la parole de Dieu, que Jésus-Christ fût véritablement une pierre, fût véritablement une porte, fût véritablement une vigne? Ces expressions n'ont donc trompé personne, parce que l'idée de figure et de métaphore se trouvait dans l'esprit de chacun à l'exclusion de toute réalité. Mais comme ces expressions : *Ceci est mon corps; ma chair est véritablement viande*, pouvaient trouver dans les esprits une idée de réalité, et qu'elles l'y trouvèrent en effet, Jésus-Christ aurait trompé et les Juifs et les apôtres en employant de semblables paroles, ou du moins en ne les expliquant pas dans le sens de figure, si véritablement elles devaient être entendues en ce sens. Voilà donc ce que les calvinistes ont imaginé avec tant d'efforts, ce qu'ils débitent avec tant d'emphase, ce qu'ils prêchent avec tant de confiance, ce qui remplit leurs livres, qui s'évanouit à cette réponse si simple et si courte que je répète : l'un porte avec soi une idée de métaphore et n'en peut point trouver d'autre dans les esprits; l'autre portait avec soi une idée de réalité, et a trouvé en effet cette idée dans les esprits. Il n'était donc pas besoin d'expliquer ces paroles : *Je suis la porte, je suis la vigne*; mais il était nécessaire d'expliquer celles-ci : *Ma chair est véritablement viande; ceci est mon corps.* Et encore une fois, ne pas expliquer ces paroles si elles n'eussent été que des figures, c'était tromper son Eglise.

Toute l'économie de la religion est renversée, toute la supériorité de l'Eglise au-dessus de la Synagogue s'évanouit si le sentiment de nos adversaires sur l'Eucharistie est véritable. Vous vous êtes trompé, grand apôtre, quand vous avez abaissé la maison dont Moïse était le ministre au-dessous de celle dont Jésus-Christ est le fondateur. Vous vous êtes ébloui, vous vous êtes perdu dans vos idées quand vous avez exalté l'Eglise chrétienne par le nouveau sacerdoce qui y est établi, par le nouveau sacrifice qu'on y offre. Vous vous êtes joués des termes et vous nous avez fait illusion, illustres docteurs, quand vous avez relevé la nouvelle alliance par la vérité qu'on y voit substituée aux figures. Docteurs de tous les siècles, qui avez tous établi l'excellence de l'Eglise et le bonheur du peuple chrétien sur ce que les choses anciennes étant passées tout a été fait nouveau, tout a été fait plus saint, plus sanctifiant, plus digne de Dieu dans ce nouvel état de la religion, qu'avez-vous donc tous ici voulu dire? Ce n'est qu'une nouvelle forme, et moins brillante aux yeux; ce ne sont que des ombres qui ont succédé à d'autres ombres; ce sont des figures, et des figures moins nobles qui ont pris la place d'autres figures; des victimes moins excellentes qui ont été substituées à celles des siècles passés. Oui, mes frères, si ce n'est que du pain et du vin que nous offrons à l'autel, le sacerdoce éternel de Jésus-Christ

selon l'ordre de Melchisédech n'a point d'avantage sur celui des prêtres d'Aaron, qui offraient des animaux, des animaux sans tache et pleins de moelle. Si nous ne mangeons Jésus-Christ que spirituellement et par la foi sous les espèces du pain et du vin, les vrais Juifs qui, selon saint Paul, le mangeaient de même dans la chair de tant d'animaux immolés, n'avaient rien de moins que nous. Si notre sacrifice n'est qu'une simple mémoire, une nue représentation de la mort de Jésus-Christ sur la croix, les anciens sacrifices qui prédisaient cette immolation, qui la marquaient d'une manière plus expresse, avaient du moins le même degré d'excellence.

Voyez ce que vous avez avancé, sectateurs du sens métaphorique, ce que vous faites de l'Eglise du Sauveur par votre prétendue spiritualité ; ce que vous faites de la religion, qui par ce seul endroit retombe tout entière dans le judaïsme. Voyez à vous accorder avec saint Paul, et faites-lui entendre que toutes les grandes choses qu'il a dites là-dessus se terminent à faire du sacrifice qui s'offre dans toute la terre, et qui a si fort plu à Dieu audessus des anciens, une figure qui a eu ses figures. Voyez à vous concilier avec les saints Pères qui opposent partout l'eucharistie aux anciens sacrifices, comme la vérité aux figures, qui comparent partout la vérité de l'immolation de Jésus-Christ sur l'autel à la réalité de sa mort sur la croix.

Si l'Eglise n'a dans le pain et dans le vin qu'elle consacre à part que la figure du corps de Jésus-Christ épuisé de sang, de son sang tiré hors des veines, en un mot que la simple figure de l'immolation de la croix, ôtez donc de tous les livres et de toutes les prières le nom de sacrifice. Si l'Eglise, n'ayant plus de véritable sacrifice à offrir, a cru cependant en offrir un à Dieu toutes les fois qu'elle lui a présenté le pain et le vin consacrés, et a voulu le faire entendre ainsi aux peuples ; justifiez-la donc sur cette tromperie, sur cette cérémonie vaine, sur ce jeu dans une matière si sérieuse ; justifiez-la sur tout son culte qui prend de là toute sa majesté et toute sa sainteté. Elle a donc été, cette Eglise du Sauveur, dans l'erreur et dans l'abomination jusqu'à votre temps, et il vous a été donné de la venir retirer de l'une et de l'autre.

Mais écoutons-les, et s'il se peut tranquillement. Moins hardis sur ce point que ceux qui leur ont donné le premier exemple de hardiesse, ils ne diront pas que l'Eglise tout entière, sur un point si capital, ait été dans l'erreur jusqu'à eux ; ils prétendent qu'il y a eu dans l'Eglise dans tous les temps de vrais fidèles, c'est-à-dire des hommes pensant comme eux sur l'Eucharistie. Aidons-les à découvrir, s'il est possible, cette Eglise cachée dans l'Eglise ; Eglise perpétuelle, car si elle a manqué pendant un temps, ce n'est plus l'Eglise. Mais quand nous trouverions véritablement dans l'Eglise des hommes cachés qui auraient pensé dans leur particulier et secrètement ce que Zwingli et Calvin ont depuis enseigné si hautement, ce ne serait pas là l'Eglise. L'Eglise est manifeste ; c'est un corps visible avec un centre d'unité connu. Quand nous aurions donc trouvé aux calvinistes des prédécesseurs cachés depuis les apôtres, nous aurions trouvé, non pas l'Eglise, mais des impies dans l'Eglise ; des impies qui, regardant comme une erreur tout ce qui s'enseignait publiquement dans l'Eglise sur ce point, auront fait semblant de croire avec les autres ; des impies qui, regardant comme une idolâtrie tout ce qui se faisait dans l'Eglise à ce sujet, auront fait semblant d'adorer avec les autres. C'est dans l'impiété la plus certaine, en cela même qu'elle était cachée, qu'ils se cherchent une succession, et ils ne rougiront pas de cette unique ressource qui leur est laissée !

Que s'ils veulent une succession manifeste, il faut la leur laisser chercher dans ces premiers temps et dans les siècles qui les ont suivis. Dans ces siècles reculés, où prennent-ils, je dis, des hérétiques qui, en laissant à Jésus-Christ une véritable chair et tenant tout le mystère de l'Incarnation, aient nié la vérité de l'Eucharistie ? Bérenger s'est élevé au XIe siècle, qui a enseigné ce qu'ont enseigné depuis Calvin et Zwingli ; mais outre que Bérenger se rétracta et mourut catholique, quel disciple Bérenger laissa-t-il d'une erreur dans laquelle il n'avait point eu de maître? Les Albigeois paraissent. Purs manichéens, vrais impies, qui n'avaient garde, eux qui avaient en abomination toute chair, de ne pas nier un sacrement qui contient la vraie chair de Jésus-Christ pour la rédemption du monde. Les calvinistes n'auront-ils pas honte d'une pareille origine, s'ils la fixent là ; ou d'une pareille succession, s'ils la font remonter jusqu'aux premiers auteurs de cette impiété ?

Les vaudois viennent ensuite ; mais on démontre, par tout ce qui peut faire preuve en ce genre, que les vaudois ont cru d'abord et ont cru pendant longtemps la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie Wiclef et Jean Hus font du bruit dans le monde pour leurs autres erreurs ; mais quant au point de l'Eucharistie, un des plus habiles et des plus artificieux ministres, ne pouvant conserver à sa secte ces deux hérésiarques, nous les a rendus. Voilà donc l'époque de la doctrine des sacramentaires avec une succession, fixée à la naissance dans le monde de Zwingli et de Calvin ; et qui ne s'écriera, à la vue d'une doctrine si nouvelle et de docteurs qui paraissent pour ainsi dire aujourd'hui : D'où êtes-vous venus? Vous n'étiez pas hier ; vous êtes étrangers dans l'Eglise : *Hesternus es : posterus es.* (TERTUL., *De præs.*) Votre doctrine est une nouveauté, et dès là c'est une erreur. Car, mes frères, vous savez que c'est là, depuis le commencement, la grande règle dans l'Eglise, la discussion abrégée des opinions. Toute doctrine dont on sait la date et qu'on a vu naître est par cela seul marquée du caractère de la fausseté.

Mais peut-être que nous nous glorifions

mal à propos d'avoir pour notre doctrine toute l'antiquité, ce qui dans l'Eglise est un caractère certain de vérité. Paschase-Radbert à ce qu'ils font entendre à leurs peuples, et ils voudraient le persuader à tous les chrétiens, est le premier qui a introduit ce dogme dans l'Eglise. Chose étonnante! Un dogme comme celui-ci qui change tout dans la religion, se sera introduit et se trouvera établi dans l'Eglise, sans que les peuples s'en soit aperçus, sans que qui que ce soit ait réclamé contre la nouveauté! Paschase au neuvième siècle est le premier qui a parlé de présence réelle! Les Ignace, les Justin, les Irénée, les Cyprien, les Tertullien, les deux Cyrille, les Chrysostome, les Basile, les Ambroise, les Augustin, les trois Grégoire, sont donc des hommes imaginaires, des personnages feints dans l'histoire de l'Eglise? Tant de traités, tant de passages clairs et exprès, au milieu desquels on trouve à peine quelques endroits obscurs (nous en dirons la raison), sont donc des choses supposées et insérées dans les livres, depuis que la réalité a eu des ennemis et qu'il a fallu leur opposer l'antiquité?

Quel est le fonds de la doctrine des Pères sur l'Eucharistie? Nous l'allons voir. Après cela nous entendrons leurs propres paroles; et si nos adversaires pressés par l'autorité des Pères voulaient accuser d'ignorance et charger d'erreurs une antiquité si pure, ils se convaincraient eux-mêmes de l'un et de l'autre. Les Pères opposent partout l'Eucharistie aux anciens sacrifices, comme la vérité aux figures; ils comparent partout la vérité de l'immolation de Jésus-Christ sur l'autel à la réalité de sa mort sur la croix; il a fallu répéter ces deux mots. Les Pères parlent souvent d'incorporation, d'un mélange de la substance de Dieu avec la nôtre qui se fait dans la communion; ils parlent toujours de l'âme nourrie et engraissée de Dieu même; ils ont recours à la toute-puissance de Dieu pour établir la croyance de ce mystère, et citent ses plus grandes merveilles pour l'expliquer; ils comparent la formation du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ce changement que nous appelons transsubstantiation, à celui qui se fit aux noces de Cana. Où serait le bon sens d'avoir recours à la toute-puissance de Dieu, de citer ses plus grandes merveilles, pour rendre croyable un mystère qui ne contiendrait qu'en figure le corps de Jésus-Christ, et où rien ne serait changé? Qu'on voie en effet si ceux qui n'ont à établir que la figure et la présence spirituelle, ont besoin de toutes ces comparaisons, et s'ils sont obligés de s'élever si haut. Il y a contrariété dans la manière dont les Pères et ces gens-ci établissent le mystère de l'Eucharistie : donc il y a contrariété dans la doctrine de ces gens-ci et dans celle des Pères. Nos adversaires, comme s'ils n'avaient à faire qu'à nous en combattant contre nous, croient pouvoir nous vaincre, ou du moins laisser la victoire incertaine par leurs subtilités et leurs évasions, et pendant que nous combattons avec eux, ils se trouve que nous avons vaincu, parce que les Pères avant nos combats avaient prononcé en notre faveur d'une manière claire et décisive. *Nondum vobiscum certabamus, et iisdem pronuntiantibus vincebamus.* (August.)

Ecoutons-les maintenant eux-mêmes, et remontons à la plus haute antiquité. Quand quelques-uns des plus grossiers d'entre les fidèles demandaient à leurs catéchistes de leur faire voir le corps de Jésus-Christ qu'on leur disait être dans l'Eucharistie, s'il n'y eût été qu'en figure, la réponse était aisée et naturelle : mais ils les exhortaient alors à croire fermement malgré le rapport des sens.

Saint Ignace traite d'hérétiques ceux qui ne confessent pas que ce soit ici la même chair qui a souffert pour nous. La chair qui a souffert pour nous était-elle une chair en figure?

Comme nous savons, dit saint Justin, que Jésus-Christ notre Sauveur s'est revêtu de chair et de sang pour notre salut, de même nous croyons que le pain et le vin consacrés par ces paroles : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang*, deviennent la chair et le sang de ce même Fils de Dieu qui s'est fait chair pour nous.

Saint Irénée dans son *Livre contre les hérésies* confirme de même la vérité de l'Incarnation par la vérité de l'Eucharistie, et la vérité de l'Eucharistie par la vérité de l'Incarnation. Il prouve la vérité de l'Eucharistie par la résurrection des corps qui en est l'effet, et la transsubstantiation par le changement qui se fera alors dans la matière d'où renaîtront nos corps.

Je ne veux pas que vous vous trompiez aux apparences, disait saint Hilaire; croyez très-certainement que ce qui vous paraît du pain n'en est pas, mais le corps même de Jésus-Christ. Nous savons par les paroles de Jésus-Christ, dit-il ailleurs, que l'Eucharistie est véritablement sa chair et véritablement son sang.

Le corps que nous formons à Jésus-Christ par les paroles mystiques est le même corps qui est né d'une vierge; c'est lui-même qui nous le dit, ou plutôt qui nous le crie, dit saint Ambroise : *Ipse clamat.*

Il y a mille passages, tous plus formels de saint Augustin. Ceci est plus fort que tous les passages : Qui est-ce, dit-il, parlant de ce mystère, qui s'est jamais porté lui-même dans ses mains, comme Jésus-Christ. Or il est aisé de porter dans ses mains son image ou sa figure.

Vous voudriez voir Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dit saint Chrysostome, et il vous est accordé de le toucher. Que dis je? il s'incorpore à nous, et nous le recevons NON-SEULEMENT PAR LA FOI, MAIS RÉELLEMENT ET EN VÉRITÉ : *Verum et semetipsum nobis commiscet, et non fide tantum sed et ipsa re.*

Après cela, qu'on vienne nous citer un passage de ce saint dans la *Lettre au moine Césarius*, ou quelque autre endroit où les

Pères auront traité l'Eucharistie de figure. C'est par les endroits où les Pères traitent expressément une matière qu'il faut juger de leur doctrine sur ce point, et non pas par quelques endroits écartés ; c'est par des endroits aussi clairs et aussi précis que ceux-ci, qu'il faut juger du sentiment des Pères sur l'Eucharistie, et non par ce qu'il pourrait y avoir là-dessus d'obscur dans leurs livres. Ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans les pères au sujet de l'Eucharistie a sa raison et une raison bien naturelle, c'est qu'on cachait de leur temps ce mystère avec soin aux païens, et même aux catéchumènes : voilà la réponse à tous les passages obscurs qui peuvent se trouver dans les Pères.

Enfin sans faire violence à ces expressions des Pères pour les amener à notre sens et à leur propre doctrine, nous vous dirons, et nous vous l'apprendrons si vous l'ignorez, que l'Eucharistie est en même temps vérité et figure ; vérité par la présence réelle du corps de Jésus-Christ ; figure par la représentation mystique de sa mort ; vérité dans la substance du mystère ; figure dans les symboles sous lesquels il nous est donné en nourriture et en breuvage. Voilà, si l'on était de bonne foi, bien des controverses abrégées ; l'Eucharistie est tout à la fois vérité et figure ; l'Eglise dans les premiers siècles a caché avec un soin extrême le fonds de ce sacrement aux païens et aux catéchumènes ; l'exposition de ce mystère claire et précise pour la réalité dans les Pères, répand la clarté sur tout ce qu'il pourrait y avoir d'obscur là-dessus dans leurs écrits, et nous montre manifestement la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie.

Ecoutons ces Grecs séparés d'avec nous depuis plusieurs siècles, toujours nos ennemis déclarés, qui de dessein formé pensent différemment de nous en tout ce qu'ils peuvent ; mais qui sur le point de l'Eucharistie continuent de dire selon la tradition de leurs Pères, selon la doctrine des temps où ils étaient avec nous, et dans les propres termes des anciens conciles : nous touchons, nous mangeons, nous consacrons le propre corps de Jésus-Christ. Nous avons sur l'autel la même chair qui a été attachée à la croix. Après la bénédiction du prêtre les dons offerts deviennent, sont crus, et sont réellement le corps de Jésus-Christ. Entendons la même voix sortir de toutes ces sociétés de l'Orient, séparées depuis longtemps d'avec ces Grecs, et dont plusieurs n'ont presque retenu sur l'Incarnation de leur ancienne foi qui était la nôtre, que celle de l'Eucharistie.

Ecoutons Luther, ce chef des rebelles, qui en donnant l'exemple aurait dû donner le ton à ceux qui quittèrent l'Eglise bientôt après lui et pour le suivre. Voyons-le établir la présence réelle par les preuves les plus évidentes, défendre ce dogme avec toute la force que donne la vérité manifeste, avec une sincérité que l'Eglise n'attendait pas de lui, et sur laquelle l'autre chef des sectaires n'avait pas compté. Ecoutons-le, disant à Calvin (avec qui il aurait bien voulu se réunir sur ce point contre l'Eglise en sentant les conséquences), ces paroles trop claires: *Ceci est mon corps*, me coupent la gorge. Dans son *Traité de la Cène*, voyons-le défier hautement tous les docteurs sacramentaires de trouver dans l'antiquité un seul homme de quelque nom qui leur ait appris ce qu'ils enseignent. Et quant aux erreurs que Luther et les siens ont mêlées ici à la vérité et au fonds du mystère, les calvinistes eux-mêmes nous vengeront d'eux et combattront pour nous : nous le verrons bientôt.

Si quelque chose dépose, si quelque chose crie en faveur de la présence réelle, comme de l'ancien sentiment, c'est ce qui s'est passé dans l'Angleterre quand elle a voulu changer le gouvernement ecclésiastique, pour changer peu à peu la croyance. Tout était déjà changé dans la discipline et presque dans la foi, qu'on n'osait encore toucher au point de l'Eucharistie. On défendait de rien dire en chaire contre ce mystère. Dans les écrits on ménageait les termes pour contenter tout le monde: on cherchait les plus ambigus pour tromper chacun. On était attentif à parler là-dessus sans rien dire, et enfin jusque dans le dessein de changer de croyance qui était visible, le respect pour ce qu'on avait cru jusque là est marqué partout. Malgré ce que fit bientôt après le tyran, et ce qu'ont fait depuis des rois engagés dans l'erreur, les vestiges de l'ancienne foi de cette île sur l'Eucharistie subsistent encore dans leur liturgie ; et la foi tout entière de ce mystère n'a pas été si bien couverte dans leur profession de foi sous Elisabeth, qu'on ne l'y découvre encore à plein sous le vermillon qu'on a employé pour l'effacer.

Si quelque chose rend témoignage à la foi de l'Eucharistie que nous avons conservée, et que nos adversaires ont voulu quitter pour demeurer par cet endroit à jamais séparés de nous, c'est la conduite qu'ont tenue et que tiennent encore à ce sujet ces mêmes adversaires ; ces efforts pour se débarrasser de l'autorité des Pères, et cette adresse à éluder : cet embarras où on les voit au sujet des anciens siècles de l'Eglise, et les contradictions éternelles avec eux-mêmes où ils tombent à cet égard : cette attention à s'arrêter peu sur le fond du mystère ; ces écarts sans fin sur des choses moins essentielles, comme la communion sous les deux espèces ; ce grand bruit sur une chose aussi innocente, on peut dire aussi nécessaire, que l'introduction d'un terme comme celui de transsubstantiation, qui, ne changeant rien à la chose, exprime seulement avec clarté et précision ce que l'Eglise a toujours cru de ce sacrement.

C'est un ridicule également odieux et impie qu'ils tâchent de répandre sur ce mystère, tel que le croient les catholiques ; sans vouloir comprendre que ce même tour peut être aussi aisément donné aux grands mystères qu'ils croient et qu'ils adorent avec nous : ces subtilités, et, pour ainsi dire, cet

esprit épuisé pour se cacher à eux-mêmes qu'ils ont changé; enfin la nécessité où ils se sont trouvés de reprendre notre langage, sans penser à reprendre notre foi. Tout cela prouve peut-être encore mieux la vérité de notre doctrine sur l'Eucharistie, qu'une grande partie des preuves positives que nous employons.

Jésus-Christ dans la cène nous fait réellement participants de sa propre substance; il nous nourrit et nous vivifie de la substance de son corps et de son sang; il nous est donné dans l'Eucharistie d'une manière qui est toute propre à ce mystère; il nous y est donné non en partie comme au baptême, mais pleinement. Qui croyez-vous entendre parler ici, chrétiens auditeurs? Les Pères de l'Eglise? Des docteurs catholiques exacts et précis dans leurs termes? Les professions elles-mêmes de la foi catholique? Non: ce sont ces hommes qui se sont séparés de notre foi sur l'Eucharistie: ce sont leurs catéchismes, ce sont leurs professions de foi qui s'expriment ainsi. Ils ont donc repris notre foi? Non; mais ils ont repris notre langage, forcés à cela par le langage unanime, par le langage constant de la tradition; forcés à reprendre le langage de l'Eglise et le langage ancien, parce qu'un langage trop étranger, parce qu'un langage trop nouveau leur reprochait trop hautement leur changement. Mais au lieu que parmi nous le langage exprime toujours ce que nous pensons, parmi eux, du moins sur ce point, le langage exprime ce qu'ils ne pensent pas; mais au lieu que parmi nous le langage établit notre foi; parmi eux le langage sert à couvrir leur erreur, et est une tromperie manifeste. Quelle est donc cette doctrine qui ne fait qu'innover sur elle-même, retoucher ses professions de foi, changer son langage; qui n'est occupée qu'à échapper, qu'à éluder, qu'à se débarrasser; qui, manquant de raisons et d'autorité, met toute sa force dans la duplicité, dans l'ambiguité, et fait toute sa ressource d'un prétendu ridicule qu'elle s'efforce de jeter sur la doctrine contraire? Cette doctrine est le mensonge même, marquée de tous les caractères de l'erreur. Telle est la doctrine de nos adversaires sur l'Eucharistie. Voyons leurs difficultés et leurs objections.

SECONDE PARTIE.

Il est juste d'entendre les adversaires de la foi dans leurs objections sur ce mystère, d'en connaître les difficultés, et de répondre à tout d'une manière qui puisse les convaincre, et en même temps éclairer de plus en plus les catholiques. Ils disent que le sacrement est encore appelé *pain et vin*, et par conséquent que ce n'est que du pain et du vin, mais qui devient par l'institution divine la nourriture spirituelle de l'âme fidèle. Ils ont bonne grâce, et ils ont certainement bien choisi leur première objection. Des gens qui sont obligés de dire que dans leurs professions de foi et dans leurs catéchismes, le propre corps n'est pas le propre corps, la propre substance n'est pas la propre substance, la participation réelle n'est pas la participation réelle, viendront nous dire qu'il faut nécessairement que ce qui est appelé *pain et vin* dans l'Ecriture, ne soit réellement que du pain et du vin? Mais nous avons une meilleure réponse qu'ils n'ignorent pas, mais qu'ils veulent dissimuler, qu'ils veulent surtout cacher à leurs simples. Le sacrement est encore appelé du pain et du vin: comme si c'était contre la nature du langage, de parler selon ce qui paraît aux yeux, selon ce qui affecte les sens; comme si ce langage n'était pas commun dans les Ecritures, sans qu'on puisse s'en prévaloir contre la nature des choses. L'Ecriture appelle hommes, des anges qui le paraissent. L'Ecriture, laissant aux choses changées leur premier nom, appelle verge, une verge changée en serpent; elle appelle eau, de l'eau devenue du sang. La foi attentive aux paroles d'un Dieu tout puissant ne craint pas les surprises d'une expression à laquelle l'oreille est accoutumée. Mais enfin les efforts qu'ont fait nos adversaires pour prouver qu'on donnait quelquefois au signe le nom de la chose, nous serviront contre eux pour prouver qu'on peut donner à la chose le nom du signe.

On insiste beaucoup sur ce que l'Eucharistie est traitée dans l'Evangile et dans saint Paul de commémoration de la mort de J. C. Souvenir cher et précieux! Souvenir tendre et touchant que l'Eucharistie nous retrace du grand mystère qui nous a délivrés de nos péchés, et qui doit opérer notre salut, nous ne vous désavouerons pas! Mais ce souvenir n'est pas une mémoire sèche et toute nue de la mort du Sauveur: il est joint avec la représentation, et la représentation est jointe avec la présence. Il faut toujours combattre nos ennemis par leurs propres pensées. Et en effet, eux-mêmes, si leur doctrine s'accorde avec leurs paroles, sont obligés de dire que le souvenir n'exclut pas toute sorte de présence, mais seulement celle qui frappe les sens. En voilà assez pour leur répondre. Jésus-Christ présent réellement dans l'Eucharistie, n'y est pas présent visiblement: Jésus-Christ qui s'offre et s'immole réellement dans l'Eucharistie, ne s'y offre et ne s'y immole pas d'une manière sensible: L'Eucharistie peut donc renfermer en même temps une réalité et un souvenir. L'Eucharistie, tombeau de Jésus-Christ, renferme en même temps, comme celui de nos Pères, et le souvenir de sa mort, et lui-même en état de mort.

Voici maintenant nos adversaires dans le vague, dans des difficultés communes à tous les mystères, et qui les anéantiraient tous, si elles avaient quelque chose de solide. Vains, et aveugles philosophes! ils nous demandent comment cette présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est possible! La philosophie avait donc erré, avait donc manqué dans l'Eglise jusqu'à eux? Tant de grands docteurs, si profonds théologiens, si habiles dans toutes les sciences humaines,

n'étaient donc pas philosophes, ou si c'est que la piété les avaient dépouillés du sens commun? cette belle découverte dans la philosophie avait échappé à tous les autres maîtres, avait échappé à tous les autres sectaires? Nouveaux Juifs! ils se disent entre eux : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger dans un morceau de pain, dans la plus petite parcelle de ce pain : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum.* (*Joan.*, VI, 53.) Celui-ci, *Hic :* Mais celui-ci, *Hic*, est la vérité même dans tout ce qu'il dit, et il a dit : *Ceci est mon corps, ma chair est véritablement viande.* Mais celui-ci, *Hic*, est le Dieu tout puissant, et vous faites avec nous de sa toute puissance, dès là que vous le croyez Dieu comme son Père, le premier article de votre foi. Mais celui-ci, *Hic*, est d'une autorité qui prévaut aux sens; c'est celui qui en parlant opère ce qu'il dit; celui qui a dit, et tout à été fait.

Si vous me demandez, disait un saint, adressant la parole aux anciens Juifs, comment celui-là peut vous donner sa chair à manger; j'imiterai votre stupidité, en vous demandant, comment Dieu qui l'a envoyé, et qui est visiblement en lui, a pu faire tant d'autres merveilles que vous croyez et que vous avez vues? Comment il a pu tirer vos pères de l'Egypte, leur faire passer la mer Rouge à pied sec? Comment il a pu arrêter le soleil dans sa course? Comment il a pu guérir tant de malades, et ressusciter trois morts devant nos yeux? Et moi, je vous demanderai, à vous qui imitez cette stupidité des Juifs de Capharnaüm, et qui la poussez plus loin dès là que vous croyez Jésus-Christ Dieu, comment il a pu vous créer et créer de rien le monde entier? Comment il peut faire tous les jours tant de changements dans la nature? Comment il a pu faire dans l'homme tant de choses qui passent l'homme? O homme imbécile, comprends donc et vois en toi-même, que Dieu peut faire des choses que tu ne peux pas comprendre, et que si tu ne veux croire que ce que tu comprends, tu ne croiras pas ta propre existence! Supposons, disait saint Augustin à un païen, que Dieu peut faire des choses que nous ne pouvons pas comprendre; sans cela il est inutile de vous parler de notre religion, puisque tout y est appuyé sur ce premier principe. Voilà donc la raison de l'incompréhensibilité anéantie, puisqu'un païen même est obligé d'admettre cette incompréhensibilité comme un premier principe. Mais un homme, chrétien sur tous les autres points de la religion, y pense-t-il quand il nous allègue l'incompréhensibilité du mystère de l'Eucharistie pour une raison de ne le pas croire! Un homme qui fait profession de croire un Dieu en trois personnes égales, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur une croix, ne croira pas un Dieu renfermé sous les espèces du pain et du vin, par la raison de l'incompréhensibilité? Et qu'a donc le mystère de l'Eucharistie de plus incompréhensible que celui de la Trinité et celui de l'Incarnation? Et qu'y a-t-il dans le mystère de l'Eucharistie qui ne soit une suite de la puissance que Dieu a marquée, et de l'amour qu'il a témoigné aux hommes dans l'Incarnation? Concluons donc que l'incompréhensibilité étant inséparable de la grandeur de Dieu et de la hauteur de nos mystères, que l'incompréhensibilité des voies de Dieu étant inséparable de la faiblesse de l'esprit humain, il n'y a que l'esprit abaissé au-dessous de sa faiblesse naturelle, qui puisse être détourné de croire par la seule incompréhensibilité.

Une chose est incompréhensible, elle paraîtrait naturellement impossible; mais l'homme doit être retenu sur la puissance de Dieu, qui doit nécessairement passer l'esprit de l'homme. Que fait donc l'homme sage? Sur ces choses qui sont pour lui incompréhensibles, et qu'il jugerait naturellement impossibles, il écoute Dieu, et il croit à ce que Dieu dit de lui-même: *Ipsi de se Deo credendum est* (Ambros.) Jésus-Christ que nous croyons Dieu, nous dit qu'il est un avec son Père, il faut le croire; Jésus-Christ nous dit qu'il a pris une chair véritable, il faut le croire; Jésus-Christ nous dit que sa chair est véritablement viande, que ce qu'il nous donne sous les espèces du pain et du vin, est son propre corps, il faut le croire : *Ipsi de se Deo credendum est.* Les sens, la raison humaine, tous les hommes nous diraient le contraire, qu'il faudrait croire ce que Dieu dit de lui-même : *Ipsi de se Deo credendum est.* Quand Dieu a parlé, toute pensée d'impossibilité doit cesser dans le moment. L'incompréhensibilité demeure, ou plutôt l'incompréhensibilité cesse elle-même, en ce qu'on comprend qu'il faut croire Dieu, lors même qu'il dit les choses les plus incompréhensibles de lui-même : *Ipsi de se Deo credendum est.*

Je crois que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, parce qu'il me l'a dit; je crois ce que les saints apôtres m'ont dit de ce mystère, parce que Jésus-Christ qui est Dieu les a instruits là-dessus; je crois tout ce que l'Eglise m'enseigne de ce sacrement, parce que l'Eglise est pour moi la bouche même de Dieu. Mais je m'arrête où l'Eglise s'arrête; et l'Eglise s'arrête où Jésus-Christ l'a arrêtée; parce que comme elle se glorifie de croire et d'enseigner tout ce que Jésus-Christ lui a révélé, elle fait profession d'ignorer, et de ne point décider ce que Jésus-Christ a voulu retenir dans son secret, nous le réservant pour le jour de la claire vision. L'Eglise croit donc la vérité du mystère qui est la présence réelle, et elle l'enseigne, parce que Jésus-Christ le lui a révélé distinctement; ignorant *le comment*, parce que là-dessus elle n'a pas été enseignée de Dieu, elle ne l'exprime pas autrement que par une *manière sacramentelle.* Le vrai fidèle qui ne veut point aller plus loin que l'Eglise, est sur ce mystère dans la même situation : il croit le fond du mystère qui est la présence réelle; il le croit sur l'expresse parole de Dieu, et sur la croyance de l'Eglise. Quant à la manière dont Jésus-

Christ peut être dans ce sacrement, le vrai fidèle l'y adore avec l'Eglise dans l'obscurité où il a voulu se cacher ; et à cette obscurité, que nous appellerons incompréhensibilité, nous reconnaissons avec saint Augustin l'œuvre de Dieu, nous reconnaissons Dieu lui-même. *Deum in his quorum intelligentiam non complector, intelligo.*

Il faut donc, nous dit-on, renoncer au sens humain et ne faire aucun usage de sa raison pour être chrétien et catholique ! Oh ! le bel usage qu'on fait de sa raison et du sens humain, quand on croit selon ces admirables règles de la foi chrétienne et catholique ! S'assurer que Dieu a parlé, et puis croire ce que Dieu a dit de plus élevé au-dessus de nos pensées, et de plus incompréhensible au sens humain ; supposer que l'homme ne peut pas comprendre tout ce que Dieu peut faire, et puis, quand on est assuré que Dieu a parlé, croire comme si l'on comprenait, croire comme si l'on voyait de ses yeux, tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans les choses de Dieu.

Ajoutons seulement que comme le sens humain bien conduit, par les règles mêmes du bon sens, conduit à la foi ; le sens humain ébloui de lui-même, le sens humain ne se conduisant que par ses vues, a toujours été et sera toujours un guide infidèle en matière de religion, sera toujours un principe d'erreur et la source de toutes les erreurs. Qu'on écoute le sens humain sur tout ce qui exerce la foi, sur tout ce qui passe tant soit peu nos lumières, sur tout ce qui nous cache tant soit peu notre Dieu, sur tout ce qui dans la religion réprime ou contraint trop les passions humaines. Qu'on écoute, dis-je, le sens humain sur tout cela, qu'on en suive tous les raisonnements, et il ne laissera rien subsister dans une religion divine, il en détruira tout le fonds. Flattant les sens et supprimant ce qui les passe, ce sens humain aplanira tellement les difficultés d'une religion comme la nôtre, qu'il n'y restera plus rien que de facile à croire et d'aisé à faire. Sens humain, qui, ne pouvant plus sortir des pensées humaines, quand il s'est ouvert une fois cette route, explique nos mystères d'une manière qui lui paraît à lui-même si simple et si naturelle, qu'il ne peut pas s'empêcher de mépriser toutes les autres, c'est-à-dire, de mépriser celles où il entre de la foi.

C'est ainsi que ce sens humain a conduit une secte trop connue à de si grands excès contre la foi chrétienne, qu'on ne peut plus laisser à ces hommes le nom de chrétiens. C'est ainsi que les sociniens, puisqu'il faut les nommer, jugeant presque tout ou impossible, ou moins nécessaire, ou peu convenable, ou trop excessif, rejettent la Trinité, nient l'Incarnation, se moquent de la voie de la Rédemption par le sang d'un Dieu, retranchent l'éternité des peines, corrigent la sainte sévérité de la morale chrétienne, en ne damnant les hommes que pour la vie passée dans le crime, ou du moins que pour l'habitude dans le crime, quand l'Evangile condamne au feu éternel pour un seul de ces crimes lorsqu'on s'y trouve engagé à la mort. C'est ainsi que le sens humain dans cette secte, disant de Dieu, non ce qu'il dit de lui-même ; mais ce qu'en pense l'homme, fait un Dieu qu'il ne faut plus ni craindre, ni aimer ; et ne pouvant pas s'élever aux choses divines, fait de la religion de Jésus-Christ quelque chose de tout humain.

Que nos frères séparés (car nous leur donnons encore volontiers ce nom de frères, que nous refusons aux autres) prennent donc garde, et que l'impiété de ces outrés sectateurs du sens humain soit leur instruction. Il est aisé sous une telle conduite de passer d'un moindre excès à un plus grand, et de franchir enfin toutes les bornes. Quand on a pris une fois le sens humain pour guide, il faut le suivre partout où il nous mène ; et ne pas nier tout ce qui est mystère et chose élevée au-dessus de la raison, c'est, pour ainsi dire, demeurer en chemin, c'est être contraire à soi-même, c'est démentir son propre système. Ainsi les sociniens, qui, ayant une fois quitté la route de la foi pour prendre celle du sens humain, marchent toujours dans cette voie, se suivent, pour ainsi dire, davantage eux-mêmes que les calvinistes, qui, ayant pris cette route du sens humain au sujet de la présence réelle, s'arrêtent là. Qu'ils prennent garde, encore une fois, dès là qu'ils ne veulent pas reculer, que les sociniens ne les appellent après eux. Déjà plusieurs de leurs frères, comme honteux de penser moins conséquemment que ces hommes pervers, et ne pouvant soutenir le reproche de suivre un système moins lié que celui de cette secte impie, sont allés de ce côté.

Pour nous, mes frères, prenant exemple sur les uns et sur les autres, ne prenons, ni sur quelque point particulier, ni sur toute la religion, ce sens humain pour notre guide. Qu'il suive lui-même la règle qui a été imposée de Dieu à la raison, et la loi que sa propre faiblesse lui impose, parce qu'alors il s'arrêtera à ses bornes. Arrêtée à ses bornes, qui sont la recherche des raisons de croire, Dieu la prendra par la main pour l'introduire dans la foi de ses mystères. Que nos adversaires ne nous disent donc plus, et qu'ils ne tâchent plus de faire entendre que nous n'écoutons point ici le bon sens. Nous l'écoutons et nous le suivons sur ce mystère, comme ils l'écoutent et comme ils le suivent sur les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la mort d'un Dieu sur une croix : c'est-à-dire en nous assurant bien de la révélation divine, et puis nous laissant guider par elle. Nous suivons le bon sens, lorsque nous écoutons l'Eglise, qui ayant recueilli la tradition, c'est-à-dire ce qu'on a cru, ce qu'on a enseigné de tout temps et partout au milieu d'elle sur ce point, nous oblige de croire à cette constante et universelle tradition comme à la parole même de Dieu. Mais nous nous écarterions tout à fait du bon sens, sous prétexte de le suivre, si nous

aimions mieux en croire à nos sens qu'à la parole de Jésus-Christ; si nous aimions mieux suivre de nouveaux maîtres, que croire ces illustres docteurs des temps anciens. Nous abandonnerions tout à fait le bon sens, si nous rendant maîtres du sens des Ecritures, nous les expliquions ici par l'esprit particulier contre la sainte unanimité qui les a toujours interprétées dans le sens de réalité.

Ah! mes frères, et je finis par cette réflexion, quelle est la faiblesse de l'homme! Faiblesse plus malheureuse que son malheur même! Le sens humain ne sert qu'à tromper l'homme, le sens humain l'a toujours égaré et nous trouvons qu'il est si beau de le suivre. La tentation se présente à nous d'une manière si flatteuse, que nous nous y abandonnons, quand nous trouverions un guide fidèle, quand nous trouverions notre sûreté et notre repos, quand nous trouverions la vie éternelle dans une soumission raisonnable à une autorité juste et sage; juste, parce qu'elle vient de Dieu; sage en ce qu'elle respecte la raison dans l'homme.

Pour nous, mes frères, souffrons le remède que Dieu a donné à notre orgueil: captivons nos esprits sous un joug légitime et nécessaire: tenons-nous à couvert des surprises sous la sainte autorité de l'Eglise: vivons au milieu d'elle dans la foi de l'Eucharistie, nourrissant notre foi de ce qu'il y a de caché aux yeux dans ce mystère, y apprenant l'humilité de l'humiliation où Jésus-Christ y est, y enflammant notre amour de l'amour tout enflammé que Jésus-Christ y a fait paraître et y conserve pour les hommes, nous rendant de jour en jour plus dignes de la parfaite intelligence de ce mystère, par une vie plus pure, qui elle-même se puise avec la vie plus abondante dans la réception digne de ce sacrement. *Amen.*

SERMON XXXIV.

Pour le vendredi dans l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LA DIGNITÉ DU MYSTÈRE.

Medius vestrum stetit, quem vos nescitis. (*Joan.*, I, 26.)

Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.

Nous ne connaissons pas, ou du moins nous ne connaissons pas assez celui qui est au milieu de nous avec la vertu de sa mort et de sa résurrection. Nous ne connaissons pas assez celui qui est au milieu de nous en mystère, et en même temps plein de grâce et de vérité. Nous ne connaissons pas assez celui que Dieu, après nous l'avoir donné par amour, a laissé par la même bonté au milieu de nous pour continuer ses offices et ses fonctions pour nous auprès de lui. *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.*

C'est ainsi que tantôt mettant en oubli ce que Dieu nous a donné en nous donnant son Fils pour être notre sagesse, notre justice, notre paix; oubliant ce que Dieu a fait pour nous en nous donnant ce même Fils qui est mort pour nous et nous a lavés dans son sang, nous aimons moins ou nous devenons tout à fait ingrats; et tantôt connaissant moins ce que Dieu continue de faire pour nous, en continuant de nous donner ce même Fils dans l'Eucharistie pour y être toutes choses pour nous auprès de lui, nous manquons de rendre à Dieu toute la gloire qui doit lui être rendue par son Fils dans ce mystère, en même temps que nous manquons de faire pour nous-mêmes tous les usages pour lesquels Jésus-Christ, nous aimant comme il a fait, s'est mis dans le sacrement de nos autels.

Quand le Sauveur du monde parut parmi les hommes avec cette dignité et ce caractère de bonté qui était en lui, on accourait à lui de toutes parts, on s'attachait à ses pas, on écoutait ses paroles et on s'écriait: C'est là vraiment le Sauveur du monde. Nous croyons que si Jésus-Christ reparaissait au milieu de nous en sa forme d'homme et tel qu'il parut dans la Judée, nous irions à lui, nous entendrions de sa bouche les paroles de vie éternelle, nous le suivrions pour ses miracles, nous nous attacherions à sa personne, aimant Dieu en lui, et le servant par sa médiation. Peut-être ferions-nous de Jésus-Christ ce saint et légitime usage; mais peut-être aussi que nous combattrions sa parole que nous contredirions ses miracles, que nous haïrions sa personne, ou que nous l'abandonnerions par mépris à une populace ignorante et grossière, qui s'obstinerait à courir après lui.

Mais sans trop sonder ce que nous ferions, ou ce que nous ne ferions pas de Jésus-Christ et à son égard, s'il nous était encore donné tel que dans les jours de sa chair, ne croyons-nous pas qu'il est encore au milieu de nous dans cette même chair qu'il a prise une fois pour nous? qu'il est dans nos temples où il nous appelle à lui, où il s'immole chaque jour pour nous, où il cherche à se donner à nous en nourriture, et en la manière qui peut nous marquer davantage son amour? Nous croyons, dis-je, tous cela, et que faisons-nous conséquemment à cette foi? Sommes-nous bien assidus dans nos temples? Y paraissons-nous avec le respect convenable? Y apportons-nous toujours l'esprit de la piété, ou l'y venons-nous recueillir? Faisons-nous toujours un usage saint et salutaire du sacrifice de Jésus-Christ sur nos autels? sommes-nous bien empressés pour nous nourrir de lui à la table sacrée, y venons-nous recevoir la vie et la vie la plus abondante? C'est donc ici, en croyant, croire mal; en assurant que Jésus-Christ est encore avec nous, ne pas connaître celui qui est au milieu de nous et en mériter le reproche. *Medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis.*

Nous ne connaissons pas Jésus-Christ dans l'Eucharistie. C'est pour vous le faire connaître, chrétiens, et vous porter par là à la juste piété envers ce mystère, que je

me propose de vous en exposer aujourd'hui la dignité. Dignité qui consiste dans la gloire que l'Eucharistie rend à Dieu, dans les biens qu'elle procure aux hommes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a tout fait pour lui-même, dit le Sage : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, XVI, 4); Dieu n'a rien fait que pour sa gloire depuis qu'il a commencé de créer et d'agir au dehors. Mais dans tout ce qui a été fait, il n'a rien fait de plus grand et d'où il ait voulu tirer plus de gloire que de ce qui a été fait dans la personne de Jésus-Christ. Homme-Dieu, Fils de Dieu, il n'a pas été fait, il n'a pas été créé, il a été engendré. Il n'a pas été fait, *il était* comme celui qui *est.* Il n'a pas été créé, *il était* au commencement quand Dieu créa le ciel et la terre. Il a été engendré du sein du Père avant l'aurore : c'est son Verbe, sa parole et sa pensée. Il est engendré, et il sort du sein du Père dès les jours de l'éternité. Ce Fils de Dieu s'est fait homme dans le temps, fait d'une femme, *Factum ex muliere* (*Gal.*, IV, 4); *Ce Verbe à été fait chair*, chair comme nous, et ce Fils de Dieu, ce Verbe fait chair, n'est qu'une même personne où ce qui n'a pas été fait élève à soi ce qui a été fait, et donne à tout ce qui se fait dans la personne le mérite et la dignité de l'action ou des souffrances du Fils de Dieu, Dieu comme son Père. Voilà la merveille que Dieu a opérée au milieu des siècles, voilà la gloire que Dieu s'est donnée à lui-même, gloire dans laquelle disparaît et se perd tout le reste d'où Dieu pourrait être glorifié. Mais cette gloire que Dieu reçoit de l'Incarnation de son Fils, passe tout entière dans l'Eucharistie qui renferme ce même Fils de Dieu fait homme; qui le renferme tout entier, son corps, son sang, son âme, sa divinité, qui le renferme dans un état où il est singulièrement consacré à la gloire de Dieu. Aussi l'Eucharistie a-t-elle reçu des Pères absolument le nom de gloire de Dieu. Développons cette gloire que Jésus-Christ renfermé dans l'Eucharistie rend à Dieu.

En envoyant son Fils sur la terre, et ce Fils de Dieu ayant pris la forme de serviteur et s'étant revêtu d'une chair mortelle, Dieu avait mis dans son empire un sujet digne de lui; dans son Eglise, un adorateur égal à lui; dans son temple, un prêtre saint et plus élevé que les cieux; sur son autel sublime, comme s'exprime l'Eglise, une victime pure, sainte, agréable à ses yeux, une victime remplie de la divinité, une victime qui était le Verbe même fait chair, et déjà immolé aux yeux de Dieu sur la croix. Que cette gloire est grande! Dieu pouvait-il s'en donner une plus haute et plus parfaite? L'homme était-il capable de glorifier Dieu d'une manière si digne et si juste? Où aurait-il pris ses victimes? En lui-même souillé de lui-même? Mais cette gloire que Dieu s'est donnée à lui-même par l'Incarnation de son Fils n'aurait fait que passer sur la terre avec Jésus-Christ sans le supplément du mystère de sa chair. Après que ce grand mystère de la piété aurait été une fois reçu dans le ciel, comme parle saint Paul, la terre serait en quelque sorte demeurée vide comme auparavant. Que fait Jésus-Christ dans l'excès de son amour pour les hommes et de son zèle pour la gloire de son Père? Il se substitue lui-même à lui-même; et dans le sacrement, invisible aux sens, mais réellement présent, et toujours vivant, il continue de glorifier son Père, en y continuant ses offices auprès de lui. Là, je veux dire dans le sacrement, toujours adorant, toujours se sacrifiant à la volonté de son Père, toujours s'immolant pour le péché, toujours rendant grâces pour les dons que Dieu fait aux hommes, toujours se présentant devant le trône de la grâce pour obtenir secours et miséricorde aux pécheurs et aux misérables mortels, il rend à Dieu le Père tout-puissant tout honneur et toute gloire. C'est ainsi que l'Eglise s'exprime dans son sacrifice : *Per ipsum, et cum ipso, et ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, omnis honor et gloria.*

Tabernacle de Silo, vous avez été rejeté; temple de Jérusalem, vous le serez vous-même, et votre magnificence augmentera le bruit de votre ruine, sans que les peuples en pénètrent d'abord les raisons; autels de l'ancienne Sion, toujours chargés de dons, toujours arrosés du sang des animaux, vous n'avez pas plu avec vos holocaustes. Le Seigneur s'est fait une autre maison, et il demande à la terre souillée de péchés une autre victime. Les ombres et les figures ont eu leur temps, mais ce temps est passé. Ces sacrifices ont été ordonnés; mais le Seigneur en est rassasié. Se nourrit-il en effet de la chair des taureaux, et boit-il le sang des boucs? Ces sacrifices lui sont devenus à dégoût à mesure que celui qu'ils figuraient s'avance : *Plenus sum.* (*Isa.*, I, 11.) Disparaissez, vaines ombres! sacrifices impuissants, soyez abolis! Enfants de Lévi, cessez vos fonctions! Prêtres selon l'ordre d'Aaron, quittez votre ministère! Temple, autel de Jérusalem, qu'il ne reste plus de vous qu'un souvenir dans nos saints livres! Un nouveau prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, prêtre éternel, a paru une fois sur la terre. Il s'élève des temples, non pas seulement remplis de l'immensité de Dieu, mais de sa présence corporelle; des temples où Dieu habite comme il a habité dans un corps; de nouveaux autels, chargés non pas d'animaux, mais du don céleste; arrosés, non pas du sang des boucs et des taureaux, mais teints du sang même d'un Dieu, s'élèvent de toutes parts, avec une victime qui a Dieu en elle, qu'on offre depuis l'orient jusqu'à l'occident, à la gloire immortelle du nom du Seigneur, à qui cette digne victime est offerte. Tout cela, messieurs, devait se faire dans la personne de Jésus-Christ, mais ne pouvait s'accomplir entièrement que par l'Eucharistie, qui est la continuation de l'Incarnation et la mémoire de la Passion de ce Fils de Dieu, avec son immolation véritable en un état de mort.

Par le moyen de l'Eucharistie, tout devient vraiment saint, vraiment auguste, vraiment digne de Dieu dans la religion : les prêtres et les ministres, les corps des fidèles, leurs âmes, les lieux où Jésus-Christ est offert et où il réside, ceux où il a paru une fois. Il y a dans notre culte des choses qui paraissent petites; mais par le rapport qu'elles ont avec l'Eucharistie, nos moindres cérémonies sont dignes de la plus grande vénération, et Dieu y met sa complaisance. Il y a dans la religion des sacrements, et tous rendent témoignage à la puissance et à la bonté de Dieu, et par là lui rendent gloire. Mais un sacrement qui est la fin et la perfection des autres, un sacrement qui renferme l'auteur même des sacrements et de la grâce qu'ils renferment, est bien au-dessus des autres, et il rend aussi un hommage plus haut à toutes les perfections adorables de notre Dieu.

Ecoutez une fois ce que l'Eglise chante tous les jours et à quoi vous répondez : *Rendons grâces*, dit le prêtre, *au Seigneur notre Dieu. — Cela est vraiment digne et vraiment juste*, dit le peuple. *— Cela se doit et cela nous est salutaire*, reprend le prêtre, *de vous rendre grâces toujours et en tout lieu, Dieu saint, Père tout puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur : par lequel les anges vous louent, toutes les puissances des cieux rendent hommage à votre majesté; avec lesquels vous souffrez que nous nous joignions pour chanter l'hymne de votre gloire : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu.*

Si nous avons la foi du mystère de l'Incarnation, nous n'avons pas besoin de rappeler la création du monde, de regarder ces cieux avec tous leurs ornements, d'arrêter les yeux sur la terre et sur ses richesses, de nous considérer nous-mêmes avec la noblesse de notre âme, de prendre dans la nature toutes les créatures l'une après l'autre, et les plus petites encore plus que les autres, pour y voir une main savante, une intelligence supérieure, des traits de bonté et de magnificence dans le Créateur, et nous écrier ensuite avec le Prophète : *O Dieu notre souverain maître, que vous paraissez admirable dans toute la terre! Votre magnificence éclate surtout dans les cieux. Les cieux annoncent la gloire de Dieu, et le firmament, comme il est orné et arrangé, fait assez connaître que c'est son ouvrage.* L'éclatant témoignage que les cieux rendent à la puissance et à la sagesse de Dieu est une prédication qui a précédé celle des apôtres, une voix qui est parvenue jusqu'aux extrémités de la terre, et que tous les peuples ont entendue, avant que d'entendre des hommes qui leur aient parlé de Dieu. *Quand je vois les cieux, cet ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez formées, et tout cela fait pour l'homme, je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le fils de l'homme et sa louange, que Dieu ait voulu se l'attirer par une si grande magnificence? Mais c'est dans le soleil que vous avez fait, ô Dieu, singulièrement éclater votre gloire; c'est de ce bel astre que vous avez fait votre admirable palais.*

Tout cela, dis-je, dans les anciens temps a aidé les hommes à connaître la grandeur de Dieu, et a porté les peuples dans la Judée, où il était connu, où son nom était grand, à célébrer sa puissance, à chanter si souvent que rien n'était égal à lui. Mais celui qui s'est dit le Fils de l'homme, et qui était en même temps le Fils de Dieu, quand il a été connu pour le Fils de Dieu, a bien excité une autre émotion dans les cœurs, a bien jeté une autre admiration dans les esprits, et a bien tiré d'autres louanges de la bouche des enfants mêmes. Tout le reste dans la pensée des hommes un peu élevés au-dessus des sens a été effacé et a disparu, et ils ont dit à Dieu : Ce n'est plus pour ces cieux et cette terre que vous avez formés d'une si admirable beauté, que nous vous élevons au-dessus de ces cieux, que nous vous élevons au dessus de nous, au-dessus de ces dieux des nations : c'est pour avoir fait et nous avoir donné quelque chose qui est semblable à vous, qui est Dieu comme vous. Dieu a donc été le grand Dieu, le Dieu puissant, le Dieu bon, le Dieu sage, le Dieu juste, le Dieu des miséricordes et de toute consolation, vraiment le Père des hommes et le Sauveur des peuples, quand il nous a donné son Fils unique. Cet ouvrage de Dieu qui a épuisé sa force, a épuisé notre admiration. Cet ouvrage de Dieu a été mis à la place de tous les autres, quand les hommes ont été préparés à en entendre la prédication; et s'il a éprouvé quelque contradiction, ç'a été par l'excès de puissance ou l'excès d'amour de Dieu pour les hommes qu'on y a trouvé. Mais c'est par là même que nous le croyons, nous qui croyons un Dieu tout-puissant et souverainement bon; et que croyant cette œuvre de Dieu, nous l'admirons au-dessus de tout, ne pouvant même plus rien admirer. Après cela je pourrais me contenter de dire que l'Eucharistie est une même œuvre avec l'Incarnation, que c'est l'extension et l'accomplissement de ce mystère d'où Dieu tire sa grande gloire. Mais serait-il impossible de relever dans l'Eucharistie la grandeur même de l'Incarnation, d'y faire voir cette grandeur dans un nouveau jour? Je vais l'entreprendre,

Par où Dieu peut-il relever davantage sa gloire à nos yeux si ce n'est en s'abaissant davantage pour nous? C'est par là que l'Incarnation, entre autres avantages, mérite cette excellence au-dessus de tout que les prophètes lui ont attribuée; et par là aussi l'Eucharistie mérite préférablement à toute autre œuvre du Seigneur ce nom de gloire de Dieu, que les saints Pères lui donnent. Dieu en Jésus-Christ paraît plus petit dans l'Eucharistie, et par là je le vois plus grand. La seule chose que l'esprit humain croyait impossible à Dieu, c'est l'abaissement. Plus l'abaissement est grand, plus la puissance de Dieu nous passe. Cette puissance qui nous passe, nous contraint d'avouer que Dieu est ce que l'homme ne peut pas comprendre, et

Dieu trouve sa gloire dans cette incompréhensibilité. L'Incarnation est, comme parle saint Paul, un anéantissement de Dieu. Or, l'anéantissement de Dieu est encore plus grand aux yeux dans l'Eucharistie que dans l'Incarnation.

Dans le mystère de sa chair, Dieu s'était revêtu de l'homme ; et après Dieu, l'homme était ce qu'il y a de plus grand dans ce bas univers, puisque tout est fait pour lui. Il y avait dans cet Homme-Dieu un air de majesté qui imprimait le respect et attirait la vénération des peuples. Il y avait dans ces paroles du Verbe de vie une grâce qui tenait les esprits dans un silence d'admiration, ou qui faisait éclater en louanges. Il y avait dans la personne du Sauveur du monde un attrait doux et puissant qui faisait courir après lui, qui faisait oublier jusqu'aux nécessités de la vie pour ne point le quitter. Il y avait dans toutes les actions de ce Fils de Dieu une impression de divinité qui se faisait sentir à ses ennemis mêmes ; il sortait de sa chair une vertu qui guérissait toutes les maladies et toutes les infirmités des hommes ; et voilà par où Dieu anéanti sous la forme de serviteur conservait néanmoins quelque chose de sa grandeur naturelle. Parcourez les mystères du Sauveur les plus humiliants, vous les trouverez tous relevés par quelque signe de divinité : *Signaculum quoddam eructabat divinitatis*. (Aug.) Elle se laisse apercevoir, que dis-je ? elle éclate jusque dans la croix ; et Jésus-Christ n'avait pas encore paru si grand qu'il le parut allant à la mort et attaché sur ce bois infâme. Mais dans le mystère de l'Eucharistie il ne paraît rien de la majesté de l'Etre suprême ; rien n'y ressent le Dieu de toute créature, le dominateur de l'univers, le maître de la vie et de la mort, le chef des hommes et des anges. Jésus-Christ y est non-seulement le Dieu, mais l'homme caché ; et cet excès d'abaissement par amour pour nous, c'est ce qui élève à nos yeux celui qui ne peut s'élever qu'en s'abaissant pour les hommes.

Excès d'abaissement d'un Dieu par amour pour les hommes, qui est l'excès même de cet amour de Dieu pour les hommes ; et Dieu ne doit jamais paraître plus grand aux yeux des hommes que lorsqu'il les aime jusqu'à s'oublier lui-même. C'est l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes que l'Incarnation ; et Dieu ne se glorifie jamais davantage lui-même, que lorsque sans avoir besoin des hommes, il leur donne tout ; et après leur avoir tout donné, il leur donne son propre Fils ; lorsqu'après leur avoir donné son propre Fils d'une manière, il le leur donne d'une autre ; il le leur donne encore pour victime, et il le leur donne outre cela pour nourriture ; il le leur donne, non pas pour participer lui-même à leur chair, et par là être leur chair ; mais pour nous faire participer à la sienne, et par là être lui-même notre chair : *ut quid unum simus*. (Chrysos.) C'est cet excès de l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes qui rend Dieu si bon, si libéral, si magnifique, en un mot si grand à nos yeux, que nous n'entreprenons plus de l'exprimer.

Si vous cherchez la gloire de Dieu dans ces miracles de la nature que nous n'admirons plus à force de les voir : *assiduitate viluerunt* (Aug.), ou que nous n'avons peut-être jamais admirés pour ne les avoir jamais vus admirés des hommes, peu attentifs aux merveilles de Dieu ; si vous cherchez cette gloire du Seigneur dans ces événements plus marqués du caractère des prodiges qui se sont opérés dans les temps anciens ou dans les jours mêmes de Jésus-Christ, l'Eucharistie, comme la plus grande de toutes ces merveilles, vous offre un plus digne sujet de glorifier Dieu. Le plus grand miracle en effet entre les miracles de Dieu, c'est celui-ci. Dieu obéissant à la voix d'un homme, un sacrement est fait, où du pain et du vin est changé en chair et en sang ; où ce qu'on voit et ce qu'on goûte n'est pas ce qui est, sans que l'homme pour cela soit trompé, parce que ce changement lui est certifié par la parole même de Dieu ; un sacrement où Dieu est présent, et où il est invisible ; où il est invisible et où il opère ainsi caché ce qu'il n'avait pas opéré lorsqu'il s'était rendu présent aux yeux, qu'on l'entendait de ses oreilles, qu'on le touchait de ses mains ; un sacrement qui est tout à la fois sacrifice et nourriture ; sacrifice, sans effusion de sang ; nourriture spirituelle, avec des aliments reçus dans le corps. Telle est cette merveille des merveilles de Dieu, qui ne sera jamais assez célébrée par les hommes, qui ne sera jamais assez célébrée par les anges, qui ne cessera que lorsque Jésus-Christ par elle aura consommé sur la terre la sanctification de ses élus, avec la gloire qu'il devait rendre à son Père dans sa personne. Je m'étendrai davantage sur le second caractère de l'excellence de l'Eucharistie, qui est l'utilité et le bien des hommes.

SECONDE PARTIE.

Toute la gloire que Dieu voulait se donner hors de lui pour l'ajouter à celle dont il jouit en lui-même et qui le rend souverainement heureux de lui-même dans la société de son Fils et de son Esprit, c'était d'avoir dans la personne de son Fils incarné cet adorateur égal à lui, comme je l'ai fait voir ; cette victime digne de lui, ce prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech. Mais les besoins de l'homme demandaient que Dieu leur continuât sous une autre forme le don qu'il leur avait fait une fois de son Fils unique : et Dieu qui ne sépare pas notre intérêt de sa gloire, a bien voulu nous continuer en cette manière le don précieux de son Fils dans le mystère dont nous parlons. Jésus-Christ y est présent au milieu de nous pour exciter en nous tous les sentiments de la piété : il s'y immole chaque jour pour nos péchés : il s'y donne à nous en nourriture quand nous avons faim et soif de lui pour la sanctification de nos âmes. Trois avantages de l'homme qui avec la gloire de Dieu font la dignité du sacrement de nos autels.

Jamais une plus belle leçon d'humilité n'a été faite aux hommes que celle que le Fils de Dieu est venu leur faire, quand il a paru au milieu d'eux dans une chair. Le Fils du Très-Haut est fait Fils de l'Homme. Celui qui était dans la forme de Dieu, et qui ne s'attribue rien de trop en se disant égal à Dieu, se met dans la forme de serviteur. La suprême majesté, le souverain dominateur du ciel et de la terre, qui naît dans une étable, qui est couché dans une crèche, qui est enveloppé dans de pauvres langes : quelle prédication, s'écrie saint Bernard! Quelle leçon d'humilité! En est-il de plus touchante?

Quel remède pour nous guérir de notre orgueil, dit saint Augustin! Et si notre orgueil n'est pas guéri par un tel remède, c'est qu'il est incurable. Mais si l'Incarnation du Fils de Dieu humilié dans la chair qu'il a prise, est un remède si propre à nous guérir de cette enflure de cœur, qui est notre ancien et notre grand mal, *Sanans tumorem* (Aug.) ; l'Eucharistie où nous venons de voir que cet unique Fils de Dieu paraît encore plus humilié et plus anéanti, plus dépouillé de tout, est encore un remède plus propre à guérir l'orgueil humain et à ne lui rien laisser : *Sanans tumorem.*

Remède propre à guérir notre orgueil : moyen convenable pour nourrir notre amour. *Sanans tumorem, et nutriens amorem.*

Le dessein de Dieu en nous donnant son Fils a été de nous témoigner son amour, et en même temps de s'attirer, et, si je l'osais dire, de mériter le nôtre. Car Dieu veut être aimé des hommes, et il fait non-seulement ses délices de cet amour, mais sa gloire ; et pour s'attirer cet amour, vous le voyez, il a tout employé, il a tout donné. Mais quelque chose pouvait attirer encore davantage notre cœur; quelque chose était peut-être encore plus capable d'échauffer notre amour pour Dieu, c'était de nous continuer ce don ineffable d'une manière toute singulière, d'une manière toute pleine d'amour; d'une manière, où paraissant plus humilié, il parût encore plus bienfaisant pour nous. Si quelque chose était encore plus capable d'échauffer notre amour pour Jésus-Christ, de l'exciter en nous à quelque chose de généreux, en nous faisant sentir le sien encore tout brûlant, c'était que cet unique Fils de Dieu, mort une fois et ne pouvant plus mourir en effet, continuât de s'immoler pour nous en signe de mort; de s'offrir en état de mort, et par cette oblation en état de mort, nous appliquer le mérite de celle qu'il a soufferte une fois pour toujours. Jésus-Christ cherche l'homme, il a créé notre chair, il l'a prise, il s'en rapproche volontiers : il aime à s'y mêler pour la nourrir, pour l'engraisser, pour la guérir, pour la sanctifier. Mes besoins sont extrêmes ; mes maux sont grands et en grand nombre, ô bon Père; mais la nourriture que vous nous donnez suffit à tout : le remède que vous nous avez préparé dans votre amour est encore plus grand que mes maux. *Multi et magni sunt languores mei : multi sunt et magni, sed amplior est medicina tua* (Aug.).

C'est le grand amour, c'est le tendre amour de Jésus-Christ pour nous qui ne lui a pas permis de se séparer de nous, et qui l'a arrêté au milieu de nous en la manière qu'il a pu y être après la fin de sa vie mortelle. C'est un amour qui le partage, pour ainsi dire, entre son Père et nous ; c'est un amour qui s'épuise, un amour qui ne s'éteint jamais, un amour qui a triomphé de tous les obstacles, un amour qui a tout oublié, et qui expose Jésus-Christ aux continuelles attaques des méchants. Quel attrait, mes frères! Quel secours pour aimer Jésus-Christ, pour l'aimer de toute notre âme, pour l'aimer de toutes nos forces, pour l'aimer comme il veut être aimé et comme il nous a aimés! Quelle nouvelle raison pour l'aimer plus tendrement, pour l'aimer plus chèrement, que cet amour abaissé pour nous, que cet amour qui anéantit ici Jésus-Christ pour nous, encore plus que dans le mystère de son anéantissement! *Tanto mihi carior, quanto pro me vilior* (Bern.). Notre Dieu dépouillé pour nous dans l'Eucharistie de toute sa majesté : notre Jésus dépouillé de tout ce qui le rendait l'admiration des hommes, de tout ce qui le faisait suivre des peuples, m'est devenu encore plus cher par cet amour qu'il me témoigne en se dépouillant ainsi de cette partie de sa gloire qui ne devait jamais le quitter. *Tanto mihi charior, quanto pro me vilior.*

La piété perdrait trop à voir Jésus-Christ sur nos autels des yeux du corps. Nous l'y adorerions d'une manière qui tiendrait plus de la chair que de l'esprit. Nous nous livrerions trop à ce qu'aurait de sensible le plaisir de voir de nos yeux le Sauveur du monde. Nous nous accoutumerions à voir notre Dieu, et nous sentirions tous les jours diminuer en nous le respect qui est dû à cette souveraine majesté. Comme il fut plus avantageux aux apôtres que Jésus-Christ se retirât de leurs yeux : *Expedit vobis ut ego vadam* (Jo. XVIII, 7), il nous est de même plus utile que la présence de Jésus-Christ au milieu de nous ne soit pas sensible; que Jésus-Christ soit sur nos autels d'une manière invisible, en même temps qu'elle est certaine. La foi est ici le fondement de cette adoration en esprit et en vérité, qui est le caractère de notre religion envers Dieu. Un mystère de foi, comme l'Eglise appelle l'Eucharistie, *mysterium fidei*, est une occasion perpétuelle d'exercer cette vertu, sur laquelle toutes les autres s'élèvent, et de faire à Dieu en mille manières le sacrifice de nos pensées et de nos raisonnements. La foi nourrit ici la crainte et le respect qui est dû à l'Etre suprême, et nous garantit de ce plaisir trop humain, qui entrerait en nous par les sens s'ils apercevaient Jésus-Christ dans le mystère de son amour.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est encore parmi nous avec toute sa bonne volonté, avec toute sa compassion, avec toutes ses miséricordes pour les tristes enfants d'Adam

Il est au milieu de nos temples jusqu'à la consommation du siècle, dans un état qui le rend toujours accessible : il nous y attend à toute heure : il nous invite à venir à lui dans toutes nos peines et pour tous nos besoins. Où irions-nous en effet? Dans les maisons des hommes? Nous n'y trouverions guères qu'une maligne joie de nos déplaisirs, tout au plus une cruelle indifférence pour nos maux. A qui irions-nous? A nos amis ou à nos proches? Ah! les hommes, même avec de la bonne volonté, sont-ils autre chose que des discoureurs impuissants et des consolateurs fatigants? Nous venons à Jésus-Christ dans son temple; et selon sa promesse, nous nous trouvons soulagés. Qui est en effet jamais venu répandre son cœur avec ses larmes aux pieds des autels, sans s'y trouver consolé, sans en rapporter ou la joie de souffrir, ou la patience et la résignation dans les souffrances?

Il est vrai que nous avons tout en Jésus-Christ incarné et immolé pour nos péchés; que Jésus-Christ dans le mystère de sa chair et dans celui de sa croix nous a été donné de Dieu avec toute la plénitude de sa grâce, et comme parle saint Paul, pour nous être tout en toutes choses, *omnia, et in omnibus Christus.* (*Col.*, III, 11.) Mais par cette Incarnation continuée dans l'Eucharistie, par cette immolation journalière de Jésus-Christ sur l'autel, par cette manducation de Jésus-Christ à la table sacrée, Jésus-Christ est plus spécialement pour chacun de nous tout pour nous.

Jésus-Christ est dans le sacrement pour nous et non pour lui. Car pour lui, après avoir glorifié son Père sur la terre, par la lumière et la connaissance de son nom qu'il y a apportée, par les vérités qu'il y a enseignées, par les œuvres qu'il y a faites, par les exemples qu'il y a laissés; après l'obéissance qu'il a rendue à son Père jusqu'à mourir sur la croix, parce que c'était sa volonté, après son œuvre achevée, qui était la rédemption du genre humain en son sang, il est entré dans la gloire qu'il avait eue en son Père avant que le monde fût fait. Il est allé s'asseoir à la droite de son Père jusqu'à ce que ses ennemis aient été entièrement abattus sous ses pieds : il est allé recevoir sur le trône la louange, la bénédiction, l'action de grâce dont il est digne pour avoir été mis à mort. Mais pour nous il renouvelle en quelque sorte cette mort; pour nous il se met encore sur l'autel en état de mort, il est encore fait victime et hostie pour le péché. Par ce sacrifice de lui-même continué sur l'autel, il nous renouvelle le souvenir de sa mort, et la remet devant les yeux de son Père. Par la représentation de sa mort, en quoi consiste le sacrifice de l'autel, il nous applique la vertu de son sang répandu sur la croix.

Jésus-Christ en entrant dans le monde s'était mis à la place des coupables, chargé des iniquités de nous tous : il avait substitué son corps, parce que son Père l'avait ainsi ordonné, à toutes ces victimes impuissantes dont Dieu ne voulait pas pour le péché.

Il s'est mis dès lors sur la croix, et il a été dans cette disposition aux yeux de Dieu, jusqu'au jour où il est monté réellement sur ce bois où il a accompli son sacrifice, et où tout a été consommé. Que restait-il donc à faire pour la plénitude du sacrifice, pour l'abondance et la surabondance de la rédemption? Rien. Mais pour nous appliquer les fruits de la rédemption par la croix, le sacrifice de la croix se continue tous les jours sur l'autel en mémoire de la mort que Jésus-Christ y a soufferte. Par ce sacrifice, ce divin Jésus qui est allé dans le ciel tout vivant après sa résurrection se présenter devant la face de son Père et intercéder pour nous, continue sur la terre, dans un état de mort, de se présenter et d'intercéder pour nous; et l'oblation monte devant Dieu du lieu où elle a été faite.

Dans ce sacrifice, cette divine hostie qui a été dans toutes les victimes depuis le commencement du monde, qui est dans le ciel comme l'agneau égorgé, s'immole encore par les mains du prêtre; et son sang, comme s'il venait d'être versé, nous purifie des œuvres mortes de nos péchés. Ce sang apaise la colère de Dieu contre nous comme il l'a apaisée une fois contre le genre humain. Ce sang parle favorablement et demande miséricorde pour chacun de nous, comme il l'a une fois demandée pour la race criminelle des hommes. Ce sang répandu en mystère sur l'autel nous obtient en particulier et nous fait comme une distribution des grâces dont le trésor a été amassé et est encore dans le sang répandu sur la croix.

Le sacrifice de la messe qui nous rappelle celui de la croix, en même temps qu'il nous en communique la vertu, met de la vie, de l'âme dans tous les actes de religion que nous faisons passer jusqu'à Dieu. Oui, mes frères, si le souvenir de la mort de Jésus-Christ était trop éloigné de nous, que rien ne rapprochât de nous le mystère de sa croix, tout serait plus faible de notre part, notre adoration, nos actions de grâces, nos vœux, nos prières à Dieu. Tout serait plus faible, notre recours à Jésus-Christ, notre confiance en ses mérites. Tout serait reçu de Dieu selon qu'il viendrait de nous. L'adoration, l'action de grâces, les vœux, les prières seraient plus faibles de notre part, et Dieu se tiendrait aussi moins glorifié et moins redevable de ses grâces. Craindrai-je tout à fait de dire que cette disposition de bonne volonté et d'amour pour les hommes, diminuée tous les jours par nos péchés, par nos offenses, par nos infidélités innombrables (c'est ainsi que l'Eglise s'exprime dans le sacrifice, et qu'elle le met dans la bouche du prêtre même) deviendrait aussi comme plus faible tous les jours, si tous les jours son Fils ne lui était remis devant les yeux en cet état de mort, en cet état de mort qui doit toujours le rendre plus propice aux hommes? Je m'étendrai davantage sur le sacrifice dans un discours exprès. Passons au

troisième bien pour nous qui se trouve dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie est un sacrifice, saint Paul le met sur l'autel. L'Eucharistie est une nourriture, saint Paul le met sur la table. Quelle nourriture! quel don Dieu a fait aux hommes! Mais où est exprimée plus magnifiquement cette grâce de Dieu que dans le cantique que l'Eglise chante dans cette solennité, ou plutôt qu'elle ne cesse de chanter tous les jours : *O Sacrum convivium, in quo Christus sumitur!* O banquet sacré où nous recevons Jésus-Christ! Dieu nous avait donné son Fils, que lui restait-il de bon, d'excellent, de précieux à nous donner? Que lui restait-il après nous avoir donné véritablement son vrai Fils, si ce n'est une autre manière de nous le donner? Il nous l'avait donné pour nous enseigner la vérité par sa doctrine, pour nous mettre dans la voie par ses exemples, pour nous conduire à la vie par sa grâce : il nous l'avait donné pour être notre frère, notre prochain, notre chair en naissant dans notre chair; pour être le prix de notre rédemption en mourant sur la croix; pour être un jour notre récompense dans le ciel. A la table sacrée, il nous le donne pour être notre nourriture. Il a donné à l'ancien peuple un pain descendu du ciel, qui n'a pas empêché de mourir ceux qui l'ont mangé : il donne au peuple nouveau un autre pain céleste; et ce pain, ou cette nourriture, est sa propre chair, qui donne la vie au monde. Jésus-Christ se donne aux saints et aux anges dans le ciel d'une manière qui les remplit de lui; à la table sacrée, il se donne à l'homme mortel et misérable d'une manière qui le transforme tout en lui.

O banquet sacré, où Jésus-Christ, le Fils de Dieu, Dieu lui-même comme son Père, est lui-même la viande pleine de la substance même de Dieu, engraissée de la Divinité, qui engraisse elle-même l'âme qui s'en nourrit, *anima de Deo saginatur!* (TERTUL.) O banquet, où l'on rappelle la mémoire de la Passion du Sauveur! *Recolitur memoria Passionis ejus.* Mais ce n'est pas ici une mémoire nue et sèche du plus magnifique des bienfaits de Dieu, du plus grand témoignage de son amour; une mémoire qui rappelle de loin une chose entièrement passée. C'est un souvenir vif et efficace; un souvenir avec la victime présente, avec l'image forte et comme parlante, de la manière dont elle a été immolée; un souvenir qui nous fait sentir l'amour de Jésus-Christ pour nous encore tout brûlant, et son sang, pour ainsi dire, encore tout chaud et sortant de ses veines, la vertu de sa croix encore toute opérante au fond de nos âmes.

L'âme y est remplie de grâces : *Mens impletur gratia.* Remède de nos faiblesses, expiation de nos fautes journalières, préservatif contre le crime, secours contre les tentations; source de lumières, de saints désirs, de pieuses affections; germe de toutes les vertus chrétiennes, principe de vie et de vie plus abondante, voie ordinaire de la sanctification des élus, voilà la grâce dont l'Eucharistie est pleine et dont elle remplit l'âme : *Mens impletur gratia.* Les martyrs y ont pris cette magnanimité d'âme qui les a mis au-dessus de tout ce qui porte le nom d'homme et de héros, qui les a mis au-dessus de la crainte des morts les plus cruelles; cette force qui a rendu leur chair de bronze et de fer dans les feux et dans les tortures; cette sainte ivresse qui leur a fait défier les tyrans et affronter les supplices. Les confesseurs y ont pris cette force qui leur a fait mépriser les exils, les prisons, le dépouillement, des persécutions plus dures que les supplices, des tribulations longues, et par là plus insupportables qu'une courte mort. Les anachorètes y ont pris cette force qui les a rendus plus forts qu'eux-mêmes, car ils étaient hommes; qui les a soutenus contre les dégoûts et la sécheresse de la vie qu'ils menaient et des lieux qu'ils habitaient. Les vierges y ont pris cette force qui les a mises au-dessus de tant de faiblesses de leur sexe, cette force qui ne se trouve point parmi les infidèles; cette force qui ne s'est point trouvée dans les saints des anciens temps, cette vertu secrète qui, avec la virginité, a produit mille vertus qui ont soutenu la virginité et qui l'ont ornée. C'est là que tous les vrais chrétiens, dont la vie formée sur l'Evangile a été un vrai martyre, ont pris et leur force et leur vie. *De quo omne martyrium sumpsit principium.* (*Or. Eccl.*) Voilà, Messieurs, la grâce dont l'Eucharistie est pleine et dont elle remplit l'âme. Et qui est-ce dans le service de Dieu et dans la vie chrétienne qui se sent si faible, si lâche, si pesant, si engourdi; qui est-ce qui sent sa vertu défaillir tous les jours et sa vie toujours prête à l'abandonner, si ce n'est celui ou celle qui néglige de manger ce pain sacré, ou qui a mérité par ses infidélités d'en être privé? *Percussus sum ut fenum et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* (*Psal.* CI, 5.)

L'Eucharistie, source de la grâce et gage de la gloire : *et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* Gage de la gloire à venir, qui n'est en effet que le même Dieu donné pleinement dans le ciel à ceux à qui il se donne dans ce sacrement d'une manière si pleine et si particulière. Gage de la gloire à venir; et c'est Jésus-Christ la gloire lui-même et la couronne des saints qui nous assure en nous-mêmes, quand nous le portons au dedans de nous comme dans son lieu saint, qu'il nous admettra dans sa sainte société; qu'il nous fera entrer dans cette union intime avec lui, et par lui avec son Père et son Esprit, ce qui fait l'état du ciel : *et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

Voilà ce que Jésus-Christ est, et ce qu'il nous est dans nos temples; voilà ce que Jésus-Christ fait pour nous sur l'autel et à la table sacrée. Jésus-Christ dans nos temples, sur l'autel et à la table sainte où il est présent, où il s'immole, où il nous nourrit de lui-même, le connaissons-nous? Ce Dieu très-haut, ce Dieu admirable, ce Dieu si bon au milieu de nous, est-il connu de nous? Nous ne le con-

naissons pas assez, puisque nous en faisons si peu d'usage : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.* Cependant ce même Dieu au milieu de nous a été connu de nos pères. Ce grand sacrement au milieu d'eux a reçu l'honneur et la gloire qui est due à Dieu demeurant parmi les hommes. L'Eucharistie portait alors en elle-même le respect et cette vénération qui lui est due comme au corps du Seigneur ; elle ne l'attendait pas de l'éclat et de la pompe dont elle aurait pu s'environner ; elle conservait toute sa majesté au milieu de la plus grande simplicité. Que dis-je ? c'est de cette simplicité qu'elle tirait cet hommage du cœur, cette adoration en esprit et en vérité, telle que Jésus-Christ la demande pour son Père et pour lui-même, et qui est le fond du culte chrétien. Jésus-Christ ne paraissait jamais à découvert sur les autels hors le temps du sacrifice, parce qu'on emportait de ce sacrifice où l'on avait vu comme de ses yeux Jésus-Christ immolé, l'impression vive et de sa présence dans le sacrement, et de son immolation dans le sacrifice. Avoir assisté une fois, au jour de l'assemblée des fidèles, au sacrifice des autels, c'était assez pour être rempli toute la semaine de cette grande action et de ces redoutables mystères.

Tout est changé et tout a dégénéré parmi nous à cet égard. Que nous reste-t-il en effet de l'ancienne piété des fidèles envers cet auguste sacrement, qu'un peu de foi ? Encore est-ce là la foi de l'Eucharistie ? Une foi jointe à tant d'irrévérences, à tant de profanations, à tant de témérités, est-elle une foi ? Est-ce seulement la foi des démons qui croient et qui tremblent devant le Saint de Dieu, partout où il leur fait sentir sa présence ? Est-ce la piété de tous les peuples dans les lieux où ils croient que ceux qu'ils appellent leurs dieux se rendent présents ? Une foi qui fortifie l'incrédulité des impies, qui attire sur nous de la part des hérétiques les reproches les plus piquants, et sur nos mystères les railleries les plus amères, est-ce la foi de l'Eucharistie ? est-ce une foi qui honore Dieu et qui puisse sauver nos âmes ? Ah ! mes frères, gémissons et pleurons aujourd'hui devant notre Dieu, de ces outrages que Jésus-Christ reçoit dans ce sacrement par notre peu de foi. Gémissons jusque de notre foi, qui change en risée la gloire de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ au milieu de nous. Renouvelons-nous à cette sainte solennité dans la foi et dans la juste piété envers ce mystère ; connaissons tout ce qui nous a été donné dans ce sacrement, dans la personne de Jésus-Christ, afin que Jésus-Christ qui nous est donné dans ce mystère comme dans celui de sa chair, pour nous être toutes choses pendant cette vie, et finalement notre salut, y soit en effet la vie de notre âme et sa vie plus abondante, le gage, le principe et le commencement de la gloire que nous attendons de lui dans le ciel. *Amen.*

—

SERMON XXXV.

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

CONTRE L'INDIFFÉRENCE POUR LA COMMUNION.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos, et cœperunt simul excusare. (*Luc.*, XIV, 16, 18.)

Un homme fit un grand souper, et il y appela plusieurs personnes, qui toutes s'excusèrent d'y venir.

Vous voyez, chrétiens auditeurs, dans la parabole de notre évangile, l'aveuglement judaïque dans ses principes secrets et l'obstination de ce peuple à rejeter la grâce de Jésus-Christ dans toute sa force. L'Évangile leur est proposé les premiers ; le royaume de Dieu où conduit l'Évangile, leur est offert par le Fils de Dieu même, avant qu'il ait été seulement annoncé aux gentils ; et ce peuple, dominé par la chair et le sang, et ces hommes, enfoncés dans les choses de la terre, tout pleins des promesses faites à leurs pères, qu'ils entendent dans un sens conforme à leur goût charnel, rejettent, les uns plus durement, les autres plus froidement, et l'Evangile de Jésus-Christ comme trop détaché des sens, et le royaume de Dieu comme n'étant pas de ce monde.

Ce n'est cependant que le gros de la nation avec les chefs, qui ont refusé de venir à ce festin mystérieux ; ce qu'il y avait de faible et de méprisable parmi ce peuple, figuré par les aveugles, les estropiés et les pauvres, y est venu, et même en assez grand nombre, invité par Jésus-Christ et par ses apôtres. Mais ce nombre de Juifs entrés dans l'Eglise ne remplissant pas les desseins de Dieu et les prophéties, Dieu a envoyé ses serviteurs à ces peuples qui étaient si loin de lui, qui vivaient sans Dieu en ce monde, que les Juifs regardaient comme absolument étrangers aux saintes promesses, indignes en toute manière que Dieu pensât à eux, et les gentils, forcés par l'abondance des miracles, par la vertu secrète de la parole de la croix, par l'attrait puissant de la grâce, sont entrés en foule dans l'Eglise ; ils y sont accourus de toutes parts, et la salle du festin a été remplie.

Voilà, mes frères, ce que le Saint-Esprit a eu principalement en vue dans la parabole de notre évangile. Mais rien n'empêche que l'Ecriture, si féconde en sens édifiants, n'ait aussi celui sous lequel l'Eglise nous propose la parabole du festin dans cette grande solennité. Dans ce sens, le père de famille, c'est Dieu ; le festin pour lequel il a fait tant de préparatifs et de si grands frais, c'est l'Eucharistie ; la viande engraissée et tuée, c'est son propre Fils, Dieu comme lui ; Dieu, dont l'âme s'engraisse dans ce sacré banquet, selon l'expression des Pères : *Anima de Deo saginatur.* (Tertul.) Ceux qui s'excusent ou qui refusent d'y venir, ce sont ces hommes, tout pleins de l'esprit judaïque, que les embarras de ce monde, l'attachement aux choses de la terre, le goût pour les satisfactions des sens dégoûtent des grâces spirituelles et de toutes les choses de Dieu. Ces pauvres, ces

aveugles, ces estropiés qui viennent au festin à la première invitation, sont ceux qui n'étant pas dans les mêmes engagements et dans les mêmes embarras; qui, n'ayant pas le même goût pour les plaisirs des sens, parce qu'ils y sont moins propres, ou que ces plaisirs se refusent à eux, se tournent plus facilement aux dons et aux grâces de Dieu. Enfin, ceux qu'on va chercher dans les grands chemins et le long des haies, ce sont ceux qui, après avoir vécu dans l'oubli et dans l'ignorance de Dieu, sans penser à leur religion et sans la connaître, dès qu'ils connaissent l'un et l'autre, se sentent pressés intérieurement de courir à la source des grâces et de la piété.

C'est à ce second sens de la parabole que je m'arrête : et dans l'esprit de l'Eglise, lorsqu'elle nous propose cet évangile pendant cette solennité, je vais m'élever avec force contre tant de chrétiens, s'ils méritent ce nom, qui, sans être engagés dans de grands crimes, par attachement aux choses du monde, par goût pour la vie du monde, sont pleins de dégoût, d'indifférence, et on peut dire de mépris pour la sainte communion; qui donnent toute leur attention et mettent toute leur religion à s'en éloigner. Mais comme on ne voit aujourd'hui que des excès en toutes choses, après m'être élevé fortement contre ceux qui, sur des prétextes et des excuses qui révoltent, ne communient presque point, je tâcherai de découvrir l'illusion de tant de gens qui, sans raisons de piété ou sur des raisons frivoles, communient trop. Les premiers outragent le grand don de Dieu, les autres en abusent. Et enfin vous allez voir dans les deux parties de ce discours, combien on est certainement coupable en communiant trop peu par des raisons de chair et de sang, combien on peut l'être en communiant trop sans y être porté par une véritable piété : le mal en soi de communier trop peu ; le danger et le crime pour plusieurs de communier trop. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, Messieurs, je n'abuserai pas des sens arbitraires de cette parabole de notre évangile pour pousser à la communion sans délai, et sans leur donner le temps de se reconnaître, tant de gens figurés par les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux dont il y est parlé. Tirer notre évangile à une pareille morale, ce serait faire violence à toute la religion et faire de la communion, non pas seulement un piége, mais une ruine certaine pour les âmes. Quoi! ces pauvres spirituels, ces hommes dénués de l'esprit de Jésus-Christ et des vertus évangéliques, ces hommes sans fonds de piété et sans mœurs édifiantes, à qui, en un mot, tout ce qui fait un chrétien manque absolument, se trouveront ici invités à la communion! Ces estropiés, des hommes inutiles à tout bien, qui ne l'ont jamais connu, qui semblent n'avoir ni pieds ni mains quand il faut le faire ; qu'il faut remuer comme avec des ressorts et soutenir de toutes parts pour les faire marcher un peu dans les bonnes œuvres et qui retombent aussitôt dans leur vie inutile et mondaine, quand on cesse de les tenir par la main ; de tels hommes seront forcés aujourd'hui de venir au banquet sacré! Ces aveugles, des hommes sans instruction, sans intelligence de nos mystères, sans connaissance de Dieu, qui ont l'esprit plein de ténèbres, plein des erreurs et des illusions de la sagesse de ce monde, ces hommes seront pressés par les saints ministres pour venir s'asseoir à la table du Seigneur! Ces boiteux, des hommes qui n'ont jamais marché droit devant Dieu et dans la vérité du christianisme, des femmes dont toute la science, en genre de vertu, est de savoir aller de deux côtés, de savoir allier un peu de religion au dehors avec les passions et la vie du monde, ces personnes seront aujourd'hui entraînées au festin de l'Eucharistie sur cette parole de notre évangile : *Exi in vias et sepes, et compelle intrare!* (*Luc.*, XIV, 23.) Quel abus des instructions du Seigneur! quelle profanation de nos saints mystères! quel oubli des saintes règles de l'Evangile! quel mépris de l'exemple de nos saints Pères!

Sous prétexte que le père de famille, dans une parabole, dit à ses serviteurs d'aller chercher ceux qui sont dans les grands chemins et le long des haies, et de les faire venir au festin qu'il a préparé, nous irons chercher des pécheurs dans les voies les plus égarées, et où ils sont peut-être entrés dès leur jeunesse; nous irons chercher, dans le sein des voluptés, ceux qui y sont endormis tranquillement et comme à l'ombre, et nous leur ferons violence! Nous ferons violence à ce qu'il y a en eux d'aversion pour les sacrements, à ce qu'il peut y avoir en eux de fonds de religion, pour les obliger de venir communier à une sainte solennité dans l'état où ils sont! On les pressera sans leur donner le loisir de penser seulement à ce qu'ils vont faire, sans leur donner le temps de prendre l'habit de noces, qui est la charité et la justification! Ce serait bien mal entendre en soi-même sa religion, et bien peu connaître ce qui est utile ou ruineux pour les âmes. Sous prétexte que les ordres de l'Eglise mal entendus seront pressants, comme à la fête de Pâques, nous contraindrons des pécheurs et des mondains, de commencer par manger la chair sainte du Seigneur, après quoi ils se prépareront! Je ne sais si l'on pourrait faire un plus grand abus de l'Evangile et des saintes instructions qu'il renferme sous des paraboles.

Ainsi, pour entrer dans l'esprit de notre évangile, qui ne peut être différent de celui de la piété et de ses saintes règles, il faut porter à la communion ceux qui sont en état de communier saintement. Sans presser ceux qui, par leur état de pécheurs et d'hommes tout mondains, devraient être rejetés de la table du Seigneur s'ils s'y présentaient, loin d'y être appelés par les ministres, il faut nous réduire à blâmer ceux qui, étant bien

moins répréhensibles dans leurs mœurs, mettent toute leur piété à ne pas communier, si ce n'est quand il y aurait une irréligion déclarée à ne pas le faire. Il faut nous réduire à reprendre, comme d'un grand mal, par le grand bien dont ils se privent, ceux qui, dans la situation même qu'ils allèguent pour excuse de ne pas communier, pourraient se conduire de telle sorte qu'ils seraient en état de communier bien plus souvent. Enfin il faut attaquer avec zèle, et personne n'en doit être blessé, l'indifférence qu'on voit aujourd'hui dans l'Eglise pour la communion.

Et certes, si quelque chose afflige l'Eglise et marque aujourd'hui l'extinction de l'esprit du christianisme dans les chrétiens, c'est cet entier dégoût, c'est cet abandon de la table du Seigneur. On ne se glorifie pas de son indifférence pour la communion, on ne se vante pas du dégoût qu'on en a conçu; on cherche à se cacher à soi-même le mépris qu'on en peut faire. Mais cette indifférence, ce dégoût, ce mépris couverts d'excuses plausibles et de raisons respectueuses, déguisés sous de grands sentiments, se font sentir aux moins pénétrants; et il nous sera trop aisé d'en convaincre ceux qui s'en trouvent coupables. Voyons cette disposition d'indifférence, de dégoût, et en quelque sorte de mépris pour la communion, dans les trois espèces de personnes qui sont désignées dans la parabole.

Le premier qui s'excuse dans notre Evangile de venir au grand repas du Père de famille, parle en ces termes : J'ai acheté une maison aux champs, et il faut nécessairement que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser. *Primus dixit ei : Villam emi, et necesse habeo exire et videre illam; rogo te, habe me excusatum.* (*Luc.*, XIV, 18.) Voilà, selon l'interprétation commune, les hommes trop attachés aux choses de la terre, trop occupés des affaires de ce monde. On ne se croit de ce monde, quand on est dans les engagements du siècle, que pour vaquer aux affaires du monde. On ne voit rien de plus pressé, rien de plus juste, rien qui soit d'une plus indispensable obligation (c'est le perpétuel langage des gens du monde), et par conséquent, de plus saint que cette application de tout l'homme aux choses du monde. Dans le même esprit, on ne voit rien de plus étranger à cette qualité d'homme engagé dans le monde, que l'application aux choses de Dieu. Heureux ceux, disent tous les jours les enfants des hommes, qui n'ont autre chose à faire que de servir Dieu! Heureux ceux qui habitent dans sa maison! ils y jouissent d'un saint repos, ils ont l'esprit tranquille, le cœur dégagé de mille inquiétudes, leur âme doit toujours être préparée à recevoir Jésus-Christ. Mais pour nous que ce repos fuit, que les sollicitudes accablent, qui ne connaissons pas cette situation tranquille, nous sommes à plaindre d'avoir des devoirs de religion à remplir, il faut nécessairement qu'ils restent ou qu'ils soient mal remplis. Mais pour nous, les embarras de la vie, la nécessité de vendre, d'acheter, d'acquérir quelque chose, de conserver dans les jours mauvais le peu que nous avons amassé dans les bons temps, doit nous tenir lieu de toute application à la dévotion. Dans ces temps difficiles, les soins multipliés à l'infini pour pouvoir se soutenir honorablement, et pour établir des enfants selon leur état, tout cela nous occupe trop. Tout ce que nous pouvons faire, gens de travail et de négoce, c'est d'assister à une messe les jours saints avec un esprit même assez distrait; mais pour communier dans le cours de l'année, nous n'oserions le faire; la chose est trop sérieuse et demande des préparations auxquelles il ne nous est pas possible de nous assujettir; le Seigneur, nous l'en prions, nous excusera. *Villam emi; rogo te, habe me excusatum.*

Tout mon temps est rempli, diront celui-ci et celle-là. Après une chose, il faut que je pense à une autre, ou plutôt mille choses m'occupent tout à la fois. Ce sont de petites choses, mais nécessaires. Tout roule sur moi. Il faut veiller à tout, répondre à tout; la moindre absence de ma maison dérange tout, et mes affaires en souffrent. Les jours de fête qui devraient, nous le reconnaissons, être plus particulièrement consacrés aux choses de la piété, sont précisément ceux où nous sommes plus occupés des affaires de ce misérable monde. C'est dans ces jours qu'il faut donner et recevoir de l'argent, arrêter des comptes, et préparer le travail de la semaine, faire des voyages nécessaires pour son trafic, boire et manger avec des associés et des correspondants, aller un peu se délasser à la campagne avec ses amis et sa famille ; le Seigneur ne nous imputera pas un malheur dont nous sommes assez affligés, et des nécessités dont il ne nous l'a pas délivrés. *Rogo te, habe me excusatum.*

Je veux croire que vous n'êtes pas de ces personnes qui cherchent les affaires, qui se surchargent d'embarras; qui ne se renferment pas dans leurs fonctions et dans leurs emplois, mais qui étendent leurs sollicitudes à mille choses qui leur sont tout à fait étrangères : je conviens avec vous que ces temps mauvais demandent un peu plus d'application, et permettent peut-être un peu plus de mouvement pour les choses de la terre. Mais enfin, n'est-il pas possible de racheter un peu de ce temps donné aux affaires de ce monde, pour penser à votre âme? Votre âme sera-t-elle donc la seule chose à laquelle vous n'appliquerez point votre esprit et vos soins, et que vous aurez reçue en vain, comme parle le prophète? Est-il vrai que vous ne pourriez pas ménager même les jours saints, pour la seule chose après tout qui soit nécessaire, qui est l'affaire de votre salut? Ah! pourrais-je vous dire, ces jours-là vous embarrassez les rues, et l'on vous voit dans tous les lieux où les plaisirs et les choses curieuses attirent les enfants du siècle. Vous êtes dans les embarras et dans les affaires; mais enfin, en remplis-

sant les obligations humaines de votre état, en faisant, même selon les lois du monde, tout ce qu'un bon père de famille doit faire, ne pourriez-vous pas vous conserver dans une certaine liberté d'esprit et un certain dégagement de cœur, mener une vie assez pure pour pouvoir communier plus souvent? Les premiers chrétiens dans les mêmes engagements, dans de plus grands besoins, ne manquant à rien de leurs devoirs humains, communiaient tous les jours, soit dans les assemblées des fidèles, soit dans leur maison, ou même dans leurs voyages où ils emportaient le Pain sacré.

Une vie rangée, où parmi les soins permis de ce siècle on fait entrer des pratiques de christianisme, quelques prières, quelques bonnes lectures; cette vie, dis-je, propre à vous distraire des plaisirs du monde et à vous éloigner de ses corruptions, peut être une préparation continuelle à l'Eucharistie. Les peines et les amertumes de votre vie, tout cela bien pris, peut vous purifier de vos péchés, et par conséquent vous mettre plus en état d'approcher de la table du Seigneur; mais vous êtes bien aises d'avoir dans vos sollicitudes de ce monde un prétexte et une excuse pour vous dispenser d'une chose pour laquelle vous n'avez point de goût, parce ce que ce n'est pas une chose de la terre, parce que cela ne regarde ni votre négoce, ni votre maison de la ville, ni votre maison des champs : *Villam emi; rogo te, habe me excusatum.*

Vous êtes dans les embarras de ce monde; mais le monde lui-même vous crie de vous débarrasser pour vous donner du repos, pour mener dans vos vieux jours une vie plus douce. Vos amis et vos proches, tous vous crient que vous avez assez de bien amassé pour vous, que vos enfants seront bientôt tous établis. Ecoutez donc le monde et vos enfants eux-mêmes. Débarrassez-vous, et dans ce repos que le monde vous demande pour votre corps, nous vous demanderons, ministres de votre salut, de nourrir votre âme, de la remplir des grâces du ciel, de la sanctifier par les sacrements. Mais vous vous excusez même de vous débarrasser ; il vous faut vendre et acheter, il vous faut être dans les choses de la terre et loin de celles du ciel jusqu'à la fin : *Villam emi; rogo te, habe me excusatum.*

Voyons ces personnes engagées dans les affaires du monde se scandaliser de voir des hommes de leur état et de leur profession communier, comme elles le supposent, avec la tête remplie des affaires de ce monde. Ah! disent-elles, pour communier, il faut avoir l'esprit bien plus libre et le cœur bien plus dégagé. Entendons ces hommes engagés dans les affaires du monde, crier bien haut contre des personnes d'une profession sainte, qu'ils croient aller à l'autel ou à la table du Seigneur, sans s'être assez préparées, sans s'être assez purifiées. Ah! disent-ils, pour communier, il faut être et bien plus préparé et bien plus sanctifié! C'est ainsi quo les gens du monde savent faire les respectueux envers les sacrements, pour se justifier eux-mêmes devant les hommes de leur indifférence, et peut-être de leur mépris pour le plus grand de nos sacrements. Mais Dieu qui voit le fond de leur cœur, ne les excusera pas, et la prière qu'ils lui en font ne sera pas écoutée : *Villam emi; rogo te, habe me excusatum.*

Le second dit au serviteur qui le pressait de la part de son maître de venir au festin parce que tout était prêt: J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser: *Juga boum emi quinque, et eo probare illa; rogo te, habe me excusatum.* (*Luc.*, XIV. 19.) Ce sont ici de ces hommes vrais Juifs, toujours courbés vers la terre, tout remplis des événements de la terre, uniquement attentifs aux présages des temps, tout occupés du soin de semer et de l'espérance de recueillir; qui s'occupent du bœuf et du cheval, comme si c'était là toute leur affaire en ce monde; qui traitent tout sérieusement, hors les choses de Dieu et du salut. Ce sont de ces gens du monde qui vivent dans une oisiveté qui leur est à charge à eux-mêmes et qui fatigue les autres; tandis qu'ils veulent passer pour des gens très-occupés, toujours allant et venant, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, *Eo probare*, et toujours pour rien; qui seront occupés et voudront occuper les autres d'une chose qu'ils auront achetée; qui en feront l'épreuve, non pas une fois, mais mille : *Juga boum emi quinque, et eo probare illa.*

Ce sont ici ces gens oisivement occupés, si je puis parler ainsi, occupés d'un travail que rien ne leur demande, dont leur famille se passerait bien, dont la république les quitterait volontiers; que la religion leur défendrait, si la religion avait quelque pouvoir sur eux ; dont leur profession devrait les éloigner, s'ils connaissaient les bienséances et les égards qu'ils doivent à leur profession. Ce sont ici de ces gens empressés pour ne rien faire, qui en effet ne nuisent jamais plus à leurs affaires, que quand ils veulent y travailler eux-mêmes ; qui ne retardent jamais davantage leurs ouvrages, que quand ils s'en mêlent; qui, en un mot, faisant tout plus mal, veulent tout faire eux-mêmes, et ne se reposent de rien sur personne : *Eo probare illa.*

Voyez un de ces hommes qu'il faut retirer les jours de fête d'auprès de son bœuf et de son cheval, de sa maison des champs et du milieu des ouvrages qu'il y fait faire: quelle difficulté pour se mettre en chemin! Quelle hâte pour s'en retourner! Voyez cet autre qu'il faut arracher à ses expériences curieuses, à cette vaine recherche des sciences de ce monde. C'est un homme important: voyez dans ses yeux et dans sa contenance combien il est profondément occupé, quelles pensées plus hautes que tout ce qui se fait à l'autel, lui roulent dans l'esprit, quelle violence il faut qu'il se soit faite pour venir à une messe d'obligation un jour de dimanche! Demandez à un tel homme qu'il

diminue de ses soins et de ses études, qu'il s'arrange de telle manière qu'il puisse avoir et la tranquillité et la piété nécessaires pour communier de temps en temps : relevez à ses yeux ce banquet sacré, faites-lui comprendre les biens que l'homme chrétien se procure à lui-même en communiant, les pertes nécessaires que fait une âme en ne communiant pas, quand on ne supplée à la communion par rien d'utile à l'âme et de vraiment saint : un tel homme daignera-t-il du moins, comme celui de l'Evangile, s'excuser sur ses occupations, de ce qu'il ne vient pas au festin auquel vous l'invitez, et par cette excuse marquer une espèce de peine de ce qu'il ne se rend pas à une offre si avantageuse qui lui est faite de la part de Dieu ? Non ; cet homme plein de mépris au dedans de lui-même pour une pratique de piété qu'il n'a jamais regardée comme la pratique des hommes occupés, se moquera de vous, et vous traitera peut-être d'insensé d'oser demander d'un homme comme lui, qu'il prenne du temps et qu'il se débarrasse d'une partie de ses soins, pour se mettre en état de communier plus souvent.

Ce sont ces gens-ci, et bien d'autres encore, qui se retranchent à la communion d'obligation rigoureuse, que même ils regardent comme un joug pesant. Pour toutes les autres communions, ils s'en excusent : *Rogo te, habe me excusatum*, si toutefois ils n'en parlent mal et qu'ils n'outragent pas, comme je l'ai déjà dit, le serviteur qui les y invite. Ah ! mes frères, qu'il serait aisé de faire voir qu'on ne communie guères bien, quand on communie si rarement sans raisons de piété ; qu'on accomplit bien mal le précepte, quand on s'en tient à la lettre du précepte, que l'Eglise n'a si fort restreint qu'à cause de la dureté des cœurs et du peu de piété des temps ! Qu'il me serait aisé de vous faire voir que ces gens pressés, forcés, traînés à la sainte table à Pâques ; que ces gens qui ne communient qu'en vertu du précepte, moins par religion que par bienséance, moins par piété que par coutume, moins par soumission à l'Eglise que par un certain soin de leur réputation, moins par amour pour Dieu que par une certaine crainte des hommes, sont des hommes plus coupables que ceux qui s'excusent de communier même à Pâques, sur les embarras de leur conscience !

Le mépris de l'Eucharistie ne sera pas la véritable raison, si vous voulez, qui éloignera de la communion ces gens du monde que je suppose n'être pas vicieux : leurs occupations ne seront que le prétexte et l'excuse qu'ils ont d'abord dans la bouche : *Rogo te, habe me excusatum.* La véritable cause pourquoi ils ne fréquentent pas davantage les sacrements, c'est la crainte de se donner un travers et un ridicule dans le monde, en communiant souvent. Car il est vrai : ô chose trop pénible à dire et trop honteuse dans une nation chrétienne et catholique ! il est vrai que l'abandon des sacrements est aujourd'hui le bel air du monde, du monde petit et grand. C'est le bel air du monde, et c'est toute la religion d'un grand nombre de gens dans le monde. Du moins, dit-on, j'ai un fonds de piété qui m'empêche d'abuser des sacrements ; car il faut convenir que c'est en abuser que de communier en vivant comme nous vivons dans le monde. Certainement ce serait abuser des sacrements et communier indignement, que de communier en menant la vie du monde, et à Dieu ne plaise que quelqu'un ait cru que je veuille aujourd'hui pousser les mondains mêmes à la communion, si auparavant ils n'ont passé de la vie du monde à la piété ; mais j'exhorte seulement une autre espèce de gens dans le monde que ce qu'on entend ordinairement par les mondains, de rendre leur vie plus spirituelle et plus pieuse, pour être en état de communier plus souvent qu'à Pâques et à une ou deux solennités.

Communier à Pâques et à deux ou trois solennités dans l'année, ce n'est pas assez pour des gens dans les embarras du monde, qui ne sont pas assez loin de la piété qu'ils ne puissent s'en rapprocher davantage en vue de la communion. Mais quant aux mondains qui mettent toute leur religion à ne pas communier, si ce n'est à Pâques, je leur dis hardiment, après tous les saints Pères, que le jour de Pâques même n'est pas pour eux un jour de communion. *Ne in Pascha quidem.* (CHRYSOST.) Ils se font un scrupule, et il est bien fondé, de communier souvent en vivant comme ils vivent ; mais à Pâques, sans être ni plus disposés, ni plus pieux, les mondains communient, et ils font leur religion de cette communion de Pâques. Voici ce qu'ils font : pendant l'année ils prient le Seigneur de les excuser s'ils ne communient pas, parce qu'ils ne sont pas disposés ; et à Pâques ils le prient de les excuser, s'ils communient, parce qu'ils y sont forcés : *Rogo te, habe me excusatum.* Mais Dieu n'excusera les gens du monde, ni pour avoir communié à Pâques, parce qu'à Pâques ils devaient faire pénitence au lieu de communier ; ni pour n'avoir pas communié plus souvent dans le reste de l'année, parce qu'ils devaient s'appliquer de telle sorte à la piété, comme chrétiens, qu'ils fussent en état de recevoir plus souvent qu'à Pâques la nourriture journalière des chrétiens.

Enfin le troisième dit durement et sans prendre la peine de s'excuser, qu'il ne peut pas venir au festin, parce qu'il a épousé une femme : *Uxorem duxi, et ideo non possum venire.* (*Luc.*, XIV, 20.) Les plaisirs, le goût des amusements, une vie douce, molle, sensuelle et délicieuse, nous ôtent le goût de la communion, et nous font répondre tout d'un coup sans ménager les termes : Je ne puis pas communier si souvent, *et ideo non possum venire.* Il faut, pour communier souvent, se priver de trop de choses, se contraindre sur tout, renoncer à des compagnies, un peu trop mondaines à la vérité, mais amusantes et agréables, changer toutes ses sociétés et ses habitudes ; je ne puis pas faire cela, *et ideo non possum venire.* Pour communier

souvent, des directeurs vous demandent une vie sérieuse, mortifiée, retirée et presque solitaire; plus de ces plaisirs qui font tout le plaisir de la vie, et un renoncement à ses vanités; je ne puis pas acheter la communion fréquente à ce prix : *et ideo non possum venire.* Dieu demande à une âme qu'il admet à la table où son Fils est la nourriture qu'il a préparée, aujourd'hui un sacrifice, demain un autre, un avancement continuel de vertu en vertu. Jésus-Christ demande d'une âme à qui il se donne plus souvent, qu'elle l'aime plus intimement, qu'elle cherche à le connaître de plus en plus, qu'elle médite assidûment sa loi, qu'elle aime à s'entretenir avec lui dans la prière, qu'elle n'ait plus de goût que pour les choses du ciel ; et tout cela est au-dessus de moi : *et ideo non possum venire.*

Voilà donc le point, voilà le nœud de la difficulté. Pour la communion plus fréquente, il faut vivre plus saintement, avoir plus d'attention sur soi-même, plus de régularité dans toute sa conduite, s'éloigner tout à fait des usages du monde, se distinguer des enfants du siècle par la pratique des bonnes œuvres dans l'Eglise. La droite raison dicte tout cela ; et l'on se moque de la piété de ceux et de celles qui ne s'y distinguent que par l'augmentation de leurs communions ; et l'on se moque dans le monde même de cette ridicule morale qui vient prêcher sans cesse la fréquente communion à des gens du monde, et qui, laissant à part, comme s'il n'en était pas question pour communier, la vie chrétienne ou mondaine, ne réprouve que ceux qui communient rarement, et sanctifie tous ceux qui communient souvent.

On trouve donc mauvais dans le monde qu'on fasse communier souvent ceux qui vivent en gens du monde, et qui sont tout au plus dévots le jour de leur communion ; mais aussi l'on croit y avoir accompli toute justice en ne communiant point. Cette séparation de la table du Seigneur, sera donc la Loi et les Prophètes ? Une privation qui autorise le plus excessif relâchement et toutes sortes d'infidélités ; une privation qui vous calme sur le peu de violence que vous vous faites à vous-même et sur la vie toute payenne que vous menez ; une privation qui vous conduit à un entier oubli de Dieu, à l'abandon des devoirs les plus essentiels de votre état, au mépris ouvert de presque tous les exercices de religion ; une privation qui vous tient lieu de sacrifices, de vertus et de bonnes œuvres, vous donnera droit après cette vie, au festin que Dieu a préparé à ses saints ? Non. Dieu l'a dit et sa parole s'accomplira ; nul de ceux qui par goût pour les choses de la terre et par une haine secrète de la piété, ont refusé de venir à la table où je donne mon Fils pour nourriture, ne sera admis au festin éternel : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Et certes, qu'y a-t-il qui mérite davantage cette exclusion du royaume des cieux que l'esprit d'irréligion, le défaut d'amour pour Jésus-Christ, l'indifférence pour notre salut, une vraie haine pour notre âme ? Or tout cela est renfermé dans l'indifférence, dans le dégoût pour la communion, d'où je ne sépare pas le mépris. Rien n'est plus piquant et plus injurieux, rien aussi n'est plus rigoureusement puni des princes de la terre que le mépris de leurs faveurs précieuses, et surtout de ces grâces qui auraient pu leur coûter beaucoup à eux-mêmes. Les trahisons, les infidélités, seraient moins sensibles aux hommes que ce mépris de leurs faveurs ; et Dieu ne sera pas outré de colère contre celui qui aura dédaigné de s'asseoir à sa table, et de se nourrir de la chair de son Fils, qu'il a donné au monde, pour donner la vie au monde, et une vie plus abondante ! Disons-le encore une fois, et d'une manière qui soit entendue des sourds mêmes : Dieu l'a dit dans sa vérité, et il le fera dans sa justice ; Dieu rejettera de son festin dans le ciel, et privera de ces délices qu'on goûte à sa droite pendant l'éternité, celui qui se sera privé volontairement de ce pain descendu du ciel, de cette nourriture divine qui portait avec elle toutes sortes de grâces, comme la manne du désert avait en soi toutes sortes de goûts. Dieu privera de ses biens dans le ciel celui qui se sera privé lui-même du grand bien que Dieu lui avait préparé dans l'Eucharistie, plutôt que de se priver des plaisirs de la vie, plutôt que de se débarrasser d'une partie de ces affaires du monde et de ces soins de la terre, qui l'empêchaient de s'appliquer sérieusement à la piété : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Il est temps de voir qui sont ceux qui abusent de la communion fréquente.

SECONDE PARTIE.

Une disposition que tous les saints ont regardée comme essentielle à la communion plus rare ou fréquente, c'est le désir de cette nourriture sacrée et des grâces dont elle remplit l'âme. Ce désir est exprimé dans toutes les prières qui précèdent cette action sainte, et il se trouve par-là dans la bouche de tous les communiants. Est-il toujours dans le cœur de ceux et de celles à qui il est plus familier et qui l'expriment plus vivement ? Ah ! combien le démon en a trompé dans tous les temps, et combien il est aisé de se tromper soi-même à ce désir qui vient si facilement sur les lèvres ! Nous approfondirons davantage cette disposition dans un autre discours ; tâchons de découvrir aujourd'hui le fond de la tromperie, en exposant les différents abus qu'on peut faire d'une chose aussi désirable et aussi sainte que la communion fréquente.

Il est dangereux, quand on communie si souvent, qu'on ne communie par coutume, qu'on ne communie par des règles de fantaisie, qu'on ne communie par hypocrisie, et tous ceux-là communient mal. Qui peut assez déplorer le malheur de l'homme vivant ! Il se rassasie de tout, il se dégoûte de tout, il s'accoutume à tout ; il se rassasie de ce qui est bon, il se dégoûte de ce qui est grand, il s'accoutume à ce qui est saint. Ce qu'il a

cherché avec ardeur, il le possède avec indifférence. Il est transporté pour les choses qui sont nouvelles, petites ou grandes, n'importe; et rien ne passe si vite pour l'homme que le goût de la nouveauté. Ce ne sera que dans le ciel que l'œil ne se rassasiera point de voir, ni l'oreille d'entendre, ni l'esprit d'admirer, ni le cœur d'aimer. Ce ne sera que dans le ciel que l'homme ne se dégoûtera jamais de son bonheur, que l'homme ne s'accoutumera jamais à sa gloire, parce que tout y sera continuellement nouveau et éternellement dans le goût de la nouveauté. Mais sur la terre, encore une fois, on se rassasie de Dieu même, on se dégoûte de Dieu même, on s'accoutume à Dieu dans le sacrement qui contient Dieu lui-même. O malheur! ô infirmité de l'homme vivant!

Rien ne se montre à nous par de plus beaux endroits que la communion fréquente: rien n'est si magnifique que ce que l'Eglise chante de ce banquet sacré. Rien n'est plus attirant que ce qu'on entend et ce qu'on peut lire touchant cette participation plus fréquente au corps du sauveur; c'est le grand bien, c'est l'unique bonheur de la vie. C'est par là que plusieurs ont été attirés à cette sainte pratique, qu'on ne peut en effet trop louer, et qu'on ne pourrait trop recommander, si de tristes et de trop fréquentes expériences ne nous mettaient sous les yeux que ce qui est bon et bien meilleur en soi, l'homme peut le tourner en mal, et à son plus grand mal, par cela seul qu'il s'y porte enfin par coutume. Suivons cela dans quelques-uns de ceux qui sont tombés dans ce malheur, et qui ne paraissent pas prêts à s'en relever.

Dans vos premières vues qui étaient bonnes, et en raisonnant sur les choses comme elles devraient être, vous vous étiez promis de grands fruits et des progrès continuels de la communion fréquente. En communiant souvent, la lumière devait allumer en vous la lumière, le feu devait y allumer le feu, la sainteté devait y nourrir la sainteté, Dieu devait y faire croître Dieu. Une communion devait être la préparation pour une autre, la seconde devait être l'action de grâces de la première, une troisième devait vous en faire désirer et vous en mériter une quatrième, et ainsi, de communion en communion, vous deviez vous élever à ce qu'il y a de plus généreux dans la foi, de plus vif dans l'amour de Dieu, de plus fort dans la pénitence, de plus solide dans l'humilité, de plus parfait dans l'état de la perfection, de plus édifiant dans la vie commune, de plus tendre et de plus effectif dans la charité du prochain; en un mot, à ce qui nous approche plus sur la terre de l'état où nous serons dans le ciel, car les faiblesses dans la piété devaient enfin disparaître, et les tentations humaines en quelque sorte vous craindre, armé comme vous seriez toujours du corps et du sang du Seigneur. Comment tout cela n'a-t-il été qu'une belle idée? comment tout cela a-t-il tourné d'une autre manière?

Et en effet, vous n'êtes ni plus éclairé dans les voies de Dieu, ni plus échauffé pour lui et pour ses intérêts, ni plus compatissant pour vos frères, ni plus doux dans la société, ni plus humble dans vos sentiments et dans vos discours, ni plus mortifié dans votre corps et dans votre esprit, ni plus édifiant, ni plus régulier dans votre conduite, ni enfin plus parfait et plus du ciel. Que dis-je? Votre goût pour les choses de la terre et pour mille petites choses sur la terre, votre attachement à la vie, cet amour pour les commodités, pour les aises, pour les douceurs de la vie, tout cela augmente en vous avec vos communions. L'homme paraît de plus en plus et ce n'est que cela qu'on voit en vous quand on vous suit et qu'on vous approfondit. Les tentations se jouent de votre faiblesse, et les jours de vos communions sont devenus redoutables aux personnes qui vous servent ou qui vous fréquentent. Une communion vous rend moins disposé pour une autre, celle-ci vous dégoûte par avance de celle qui doit suivre, et devrait vous la faire craindre, mais votre parti est pris. Et pour m'arrêter là, c'est que la communion s'est tournée pour vous en habitude, en action commune de la vie, en action qui doit remplir une partie de votre matinée dans de certains jours; en action que vous faites aujourd'hui, parce que vous la fîtes hier, que vous ferez demain, parce que vous l'avez faite aujourd'hui, que vous ferez tout le reste de votre vie, parce que vous l'aurez faite depuis longtemps. Est-il quelque chose de moins saint que cette disposition? Cependant rien n'est plus saint et plus sanctifiant en soi-même que la communion.

Vous entrez dans l'église pour communier, et vous allez à la table sacrée, comme le riche va à sa table splendide et délicate, comme le grand seigneur entre dans ses superbes appartements et dans ses jardins délicieux, comme la femme du monde va aux spectacles et à ses plaisirs ordinaires. Demandez à la femme du monde, au riche, au grand seigneur, s'ils sont bien touchés de tout cela, s'ils en sont transportés, ils vous diront qu'ils ne le sentent seulement pas, que rien ne les pique moins, parce que c'est ce qu'ils voient et ce qu'ils font tous les jours. Que cette ressemblance de la table du Seigneur avec la table du mauvais riche pour ceux qui communient par coutume; que cette ressemblance de la nourriture sacrée quand on s'y est accoutumé, avec les spectacles, avec les plaisirs de la femme du monde, est triste! Qu'elle est humiliante et effrayante pour la piété! Faut-il, ô mon Dieu, qu'elle soit si entière et si exactement vraie?

Dans ces premiers temps, vous aviez soin de vous purifier: la délicatesse de votre conscience et la sainteté de l'action ne vous permettaient pas de porter à la table du Seigneur la moindre souillure: vous couliez alors le moucheron, aujourd'hui vous avalez le chameau. Avec des péchés qui effraie-

raient certainement les gens du monde, et toute âme moins familiarisée avec les sacrements, vous allez recevoir le Dieu saint et qui veut habiter dans la sainteté; si, du moins, vous vous sentiez touché de vos fautes, si on vous les voyait réparer après la communion : vous l'avez fait pendant un temps; mais la douleur et la crainte ne vous accompagnent plus à la communion, et rien de plus chrétien et de plus saint ne la suit.

Autrefois on était édifié de vos préparations prochaines, et là-dessus on jugeait bien de vos préparations éloignées. Vous paraissiez tout recueilli en Dieu, tout pénétré de l'action que vous alliez faire. Le temps de la préparation vous paraissait court, et vous prolongiez celui de l'action de grâces. Au sortir de la table sainte, vous portiez avec vous la bonne odeur de Jésus-Christ, et on sentait que vous l'aviez lui-même en vous. Aujourd'hui tout est abrégé, et ce temps si abrégé est bien mal rempli. Aujourd'hui, et cette préparation et cette action de grâces si courtes, vous ennuient et vous fatiguent. On va à la table sacrée au sortir d'une action bien dissipante, au sortir d'un travail bien desséchant, au sortir d'une conversation enjouée et peut-être peu édifiante. On s'est à peine retiré de la table du Seigneur qu'on retourne à la dissipation, à l'enjouement, qu'on court aux amusements : nulle trace de la communion ne s'aperçoit, nulle impression de Jésus-Christ ne se fait sentir une heure après. Voilà ce que le monde remarque, et voilà ce qui scandalise le monde. Puisse ce scandale du monde tourné en dérision de la communion et des communiants, devenir notre instruction! Les mondains le disent tout haut, et ils en sont effrayés pour nous; ils ne voudraient pas aller une fois l'année à la communion comme ils voient aller tous les jours des personnes dévotes à la table du Seigneur, et des prêtres à l'autel.

Mais quelque chose d'aussi réel et de plus malheureux que ce scandale du monde, ce sont les suites funestes de ces communions par coutume et sans discernement de l'action sainte : des faiblesses étonnantes dans la piété, des maladies de langueur spirituelle, et enfin beaucoup de morts en ce genre : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* (I *Cor.*, II, 30.) On communie par coutume, et alors le remède n'est plus remède, le préservatif n'est plus préservatif, la nourriture n'est plus nourriture; et en un mot l'Eucharistie n'opère plus ce qu'elle doit opérer, et semble ne plus être ce qu'elle est, c'est-à-dire, la chair vivifiante de Jésus-Christ. Faut-il retirer de la pratique de la fréquente communion, du moins pour un temps, les personnes qui ne font plus cette sainte action que par coutume? Sans doute, et en ajoutant à cette privation de justes expiations. Mais le voudront-elles? souffriront-elles ce retranchement? Ce retranchement, si on y parvient, ne les accoutumera-t-il pas à se passer de la communion comme elles s'y étaient accoutumées? O force de l'habitude qui domine l'homme de toutes parts! O malheur de la coutume, soit dans les choses mauvaises, quand on a une fois commencé de les faire, soit dans les choses bonnes, quand on les a toujours faites! O malheur déploré par les prophètes au nom du Seigneur : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam, et coinquinabar in medio eorum.* (*Ezech.*, XXII, 26.)

Un chrétien devrait vivre de telle sorte qu'il fût tous les jours en état de recevoir le corps du Seigneur : les saints l'ont dit, les fidèles l'on fait dans les premiers temps, et on le prêchera dans l'Eglise jusqu'à la fin des siècles : *Sic vive ut quotidie merearis accipere.* (AMBR.) Mais combien peu de chrétiens vivent aujourd'hui et dans toute la ferveur de l'esprit, et dans toute la fidélité qu'ils ont promise à Dieu! Peu de chrétiens sont en état de communier tous les jours, parce qu'ils ne vivent pas assez en chrétiens. Peu sont en état de communier souvent, parce que peu s'efforcent d'approcher et de cette ferveur, et de cette fidélité des premiers chrétiens.

C'est donc sur la bonne vie et sur les efforts qu'on fait pour vivre encore plus saintement, que l'on doit régler les communions, si l'on veut agir par des principes sûrs et exacts. Mais les principes sûrs et exacts ne s'accommodent pas avec le relâchement et la bizarrerie que l'on voit aujourd'hui dans la piété. Ces règles ne s'accordent pas avec les doctrines relâchées et arbitraires que l'on cherche depuis longtemps à introduire dans l'Eglise. On se fait des règles de fantaisie sur la communion comme sur les autres actions de la vie. On communie réglément deux fois, trois fois la semaine, à toutes les fêtes, plus souvent pendant les grandes solennités : voilà une règle pour toute la vie. Il peut y avoir du bon à se faire ainsi des règles sur les communions. Voici le mauvais, et ce que nous blâmons, voici ce qui scandalise l'Eglise de Dieu, ce qui rend tant de communions infructueuses et souvent criminelles; c'est qu'on n'assujettit pas la règle aux dispositions où l'on se trouve, mais on assujettit les dispositions à la règle que l'on s'est faite : c'est qu'il faut communier aux jours marqués indépendamment des nuages et des embarras qui pourraient se trouver dans la conscience, indépendamment des fautes considérables qu'on aura commises, indépendamment de la vie toute dissipée, de la vie toute relâchée qu'on aura menée depuis la dernière communion : c'est qu'il faut communier à de certains jours, malgré le scandale que l'on peut avoir donné aux personnes avec qui l'on vit. On craindrait, dit-on, de scandaliser en ne communiant pas aux jours qu'on a accoutumé de le faire; et c'est en communiant après cette vie plus relâchée, après ces actions qui ont scandalisé, sans qu'on ait réparé auparavant le scandale, qu'on scandalise bien davantage qu'en ne communiant pas.

C'est une dévotion, dites-vous, que vous avez de communier à de certains jours, et vous auriez trop de regret à une commu-

nion manquée ces jours-là. Vous devriez avoir bien plus de regret à une communion faite ces jours-là sans disposition, qu'à une communion manquée ces jours-là; et cela par la règle qu'il faut, avant que de manger ce pain sacré, gémir et se punir du mal qu'on a fait, et non pas le réparer en communiant. Mais votre dévotion est un piége que vous vous êtes tendu, et dont l'ennemi se sert habilement contre vous. Il se réjouit trop à votre sujet à l'approche des jours où vous avez marqué invariablement vos communions.

La dévotion dans un jour saint où l'on devrait communier selon les bonnes règles, mais où l'on s'est, selon les règles, rendu indigne de la communion, c'est de s'humilier profondément de cette indignité, d'en porter la honte devant Dieu et devant les hommes; c'est d'en porter la peine au fond de sa conscience, d'en pleurer intérieurement; de prendre des mesures avec soi-même, et pour réparer ces fautes qui nous auront privés de la communion, et pour ne se trouver plus dans le même état aux jours où il est si bon de communier, tant pour recueillir la grâce d'un mystère, que pour édifier l'Eglise de Dieu. Mais passer par-dessus les obstacles, et, comme je l'ai dit, réparer ses fautes en communiant, parce que c'est un jour de communion, c'est trop de témérité, c'est trop de familiarité avec les mystères redoutables; c'est, outre ce qu'une telle communion a en soi de déréglé, s'enhardir de plus en plus aux grandes fautes et à la vie licencieuse, pour parvenir enfin, si la miséricorde de Dieu n'arrête le progrès, à n'être plus arrêté par rien aux jours où l'on aura résolu de communier; au lieu qu'une communion suspendue en esprit de pénitence et de réparation, que deux ou trois communions retranchées en esprit de précaution remédieraient au passé et mettraient ordre à l'avenir; et votre dévotion pour la communion en croîtrait et en deviendrait plus solide.

Mais, ajoute-t-on, on ne communie point avec des fautes considérables sur la conscience, et après une conduite plus relâchée, sans s'être auparavant purifié par le sacrement de pénitence. Dans le doute si une faute n'est point grièvc jusqu'à un certain point, on ferait mal sans doute de ne pas se soumettre au jugement du prêtre et à ce qu'il imposera pour l'expiation, mais il est encore à craindre que la confession uniquement rapportée à la communion ne devienne un autre piége pour nos âmes. Après la confession on sent, dit-on, sa conscience déchargée; Dieu veuille qu'elle soit purifiée. On ne sent plus de peine d'aller à la communion et il vaudrait bien mieux en sentir. On se regarde comme entièrement réconcilié avec Dieu; il serait bien meilleur de croire encore, d'une certaine façon, Dieu fâché contre nous. On ne doute plus du droit qu'on a de recevoir le corps du Seigneur; et il serait bien plus naturel et bien plus juste de s'en juger encore indigne. Après une communion qu'on n'aurait pas hasardée sans la confession, mais qu'on a faite intrépidement après l'absolution, sûr du même remède, sûr du même confesseur, en sera-t-on plus retenu? en craindra-t-on davantage pour les communions suivantes? Vous prévenez aisément tout ce que je voudrais vous dire là-dessus.

La confession des petites fautes est certainement utile, puisque l'Eglise l'a reçue partout après quelques siècles : mais enfin ne pourrait-on pas craindre avec plus de raison de la confession des petites fautes devenue si commune, le même effet que Tertullien craignait autrefois de la pénitence accordée une fois après les grands crimes, qu'elle ne rendît plus disposé à les commettre de nouveau? Mais si la confession des petites fautes est sagement établie, si elle est utile, ce n'est pas pour ceux qui en font toute leur pénitence, toute leur préparation à la communion; à qui elle tient lieu d'attention sur eux-mêmes, de fidélité à leurs devoirs, en qui elle diminue les justes précautions, à qui elle ôte la crainte de faire de nouveau les mêmes fautes dans la crainte d'en être puni par la privation de la communion. Voilà donc ce que je crains au sujet des communions de règle et de jour : une confession sans regret, une confession devenue une vaine habitude ou un pieux amusement, une confession qui n'est qu'un soulagement de l'amour-propre, et, si j'ose hasarder ici une expression des Ecritures, un vomissement de ses fautes pour s'en remplir de nouveau.

Ah! que j'aime bien mieux voir une âme, après avoir été moins fidèle qu'à l'ordinaire, porter le poids de ses infidélités au pied des autels, en être vivement touchée, en paraître toute pénétrée, en marquer à Dieu tout son regret, promettre à Dieu, entre Dieu et elle, plus de fidélité, s'imposer quelque pénitence particulière et communier ensuite, que d'en voir une autre aussi infidèle sortir du tribunal avec toute la confiance des plus saints, porter cet air rassuré avec une conscience encore plus tranquille à la table du Seigneur!

Les premières vues ont pu être bonnes. Frappé de ce qu'on a lu ou de ce qu'on a entendu de la fréquente communion, touché de l'exemple des premiers fidèles, et justement prévenu du bonheur et du bien en soi de l'approche fréquente de ce sacrement, on s'est mis dans cette pratique, on s'y est soutenu quelque temps avec fruit, ou du moins sans perte sensible; enfin la piété s'est considérablement affaiblie. C'est un état de péché qui a passé en règle, en habitude, et presque en nécessité; c'est une conduite qui néglige toutes les fautes petites ou réputées telles, une disposition d'esprit qui les méprise, une disposition de cœur qui les anime; c'est cette malheureuse tiédeur que Dieu ne peut souffrir; c'est cet état où l'on a abandonné ses premières œuvres, où l'on est déchu de tout, et où Dieu nous fait dire par son ange de reprendre ce que nous avons quitté et de faire pénitence, sinon qu'il nous

ôtera le peu qui nous reste. Cet état, selon toutes les règles et selon les maîtres de la vie spirituelle, sévères et doux, est un obstacle formel à la communion fréquente; d'autant plus qu'une âme dans cet état se trouve entièrement dégoûtée des sacrements. Qu'est-ce donc qui peut faire continuer dans la pratique de la fréquente communion une âme ainsi déchue et qui a abandonné tout le reste, si ce n'est des raisons d'amour-propre ou d'hypocrisie? Nous allons les exposer plutôt que les approfondir.

On s'est fait dans le monde une réputation distinguée : la vertu et la pratique fréquente des sacrements y ont également contribué. La piété s'est affaiblie ; par où soutiendra-t-on cette réputation à laquelle on ne veut pas renoncer, dont on est devenu plus jaloux à mesure qu'on a senti qu'on méritait de la perdre, dont on a peut-être été plus soigneux que de la vertu même? Soutiendra-t-on cette réputation en reprenant ses premières œuvres, en tâchant de réchauffer sa première charité, en faisant pénitence à la vue des hommes pour être ainsi tombé? Cela coûterait trop, et le propre malheur de cet état de relâchement entier, est d'ôter, et la pensée, et la volonté de revenir à sa première ferveur. On se fait un plan plus aisé. Il faut soutenir cette réputation par ces communions fréquentes qui ont servi à l'établir. Vous croyez donc que vos communions feront perdre de vue votre relâchement, votre retour aux amusements, aux vanités et peut-être jusqu'aux folies de la vie du monde? C'est votre vie relâchée qui frappera davantage, c'est la continuation de vos communions qui en scandalisera plusieurs. Le monde en fera le sujet de ses railleries amères, et la piété, comme si sa gloire dépendait de vos faiblesses, en tombera dans le mépris.

La piété ne s'est peut-être affaiblie qu'au dedans; la communion toujours aussi fréquente, et plus fréquente, s'il le faut, couvrira tout aux yeux des hommes et nous cachera tout à nous-mêmes. Ah! quel voile! Quel usage de Jésus-Christ dans le sacrement! Fallait-il, après avoir commencé par une si haute piété, finir par une si profonde hypocrisie! Et si l'affaiblissement augmente, comme le malheur paraît infaillible, et si malheureusement vous venez à tomber dans de grands péchés, et vous y courez, il faudra donc redoubler vos communions, et à force de communier, écarter les soupçons, dissiper les mauvais bruits et démentir l'évidence? Votre conscience, n'en doutez pas, se ploiera à cette iniquité, comme elle s'y est ployée pour la vie relâchée. O mon Dieu! est-ce ainsi que l'homme vous fera toujours servir à ses malices, sans que le reproche que vous lui en faites ici au fond de sa conscience le touche et puisse l'arrêter!

La dévotion manque tout à fait : le dégoût pour les sacrements a suivi de près, on ne demanderait qu'à les abandonner pour se délivrer de mille peines secrètes que l'on sent en s'approchant de l'Eucharistie avec une conscience souillée, après l'avoir reçue autrefois dans une conscience si pure. On voudrait donc diminuer du moins ses communions ; mais il y a des inconvénients : ne s'en apercevra-t-on pas? N'en tirera-t-on pas des conséquences? M'en fera-t-on du chagrin, ou se contentera-t-on d'en railler? S'y accoutumera-t-on, ou faudra-t-il essuyer tous les jours de nouveaux reproches? M'en blâmera-t-on? et qui? en serai-je loué? et de quelles personnes? On examine, on pèse tout cela, et on communie, parce que l'inconvénient humain a été trouvé plus fort dans la fausse balance des enfants des hommes. Que de misères, que de faussetés peuvent se trouver dans la dévotion extérieure!

J'ai attribué d'abord la pratique de la communion fréquente à des vues de piété, mais combien de gens sans connaître la piété, sans vouloir la pratiquer autrement qu'en communiant ainsi fréquemment, se sont mis dans cet usage pour se distinguer dans l'opinion du public, et se discerner dans leur propre esprit du reste des hommes? Et ces gens-ci sont si aveugles et si ignorants dans la piété, qu'ils peuvent bien ne pas s'apercevoir de leur hypocrisie. Je ne veux pas parler de tant de scélérats qui, de dessein formé, moins pour cacher qu'ils sont méchants, ou faire croire qu'ils sont vertueux (car ils ne sont touchés ni de l'un ni de l'autre) que pour faire impunément des coups de méchanceté, ou pour recueillir les fruits d'une vertu apparente, communient plutôt tous les jours que souvent. Monstres odieux! Je voudrais, pieux fidèles, vous cacher qu'il y en a dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Quel abus l'homme fait tous les jours des choses les plus saintes dans leur institution et les plus salutaires de leur nature! Il tourne en mal le bien par essence, il puise les ténèbres dans la lumière, il tire la faiblesse de la force, il prend le froid dans la chaleur et dans le feu même, il change le remède en blessure et il trouvera la mort dans la source de la vie. Que ferons-nous? Craindrons-nous, à raison de ces tristes effets, la communion fréquente? Mais ce n'est pas de sa nature que la communion fréquente produit de tels effets; c'est par notre faute. *Vitio nostro, non natura sua.* (CHRYSOST.) Il faut donc seulement nous précautionner contre nous-mêmes et travailler sur nous-mêmes. Faut-il abandonner la communion fréquente, parce qu'on ne vit pas aussi saintement qu'on devrait en communiant aussi souvent? Je ne le crois pas. Mais comme c'est par notre faute que la communion fréquente ne produit pas tout son effet, il faut prendre le remède qui est la pénitence, et continuant à manger *la chair* sainte *de l'Agneau,* la manger désormais *avec des laitues amères.* Avez-vous éprouvé cependant qu'un retranchement de communions vous rend plus circonspect, vous rend plus fidèle, engraisse votre âme? Gardez-vous bien de changer cette pratique. Evitez les règles fixes, faites

moins dépendre vos communions de l'attrait sensible que du fruit réel. Craignez l'habitude, mais craignez surtout l'indifférence qui, par elle-même, exclut du festin céleste. Regardez le dégoût de cette nourriture divine, comme une maladie qui va à la mort, si elle n'est elle-même un signe de mort. Enfin, mes frères, travaillons vous et moi, à croître dans la vertu, pour croître en même temps dans le désir de la communion, pour vivre dans la participation, s'il se peut, journalière du corps du Seigneur, et avancer ainsi en nous la vie de la gloire où l'âme ne sera plus nourrie que de Dieu. *Amen.*

SERMON XXXVI.

Pour le lundi dans l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LE DÉSIR DE LA COMMUNION.

Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? (*Zach.*, IX, 17.)

Qu'a le Seigneur de bon, et qu'est-ce qu'il a de beau, si ce n'est le froment des élus et le vin qui germe les vierges?

Il n'appartient qu'à Dieu de louer ainsi ses propres œuvres. Les hommes emploient de grandes paroles et ont besoin de longs discours pour exprimer ce qu'ils conçoivent d'admirable et ce qu'ils sentent de bon : Dieu exprime sa grande merveille et son don par excellence par ces deux mots si simples que vous venez d'entendre.

Qu'est-ce en effet que l'Eucharistie, que le prophète désigne ici d'une manière si évidente, si ce n'est l'assemblage des bienfaits de Dieu, la mémoire de ses merveilles? Qu'est-ce que l'Eucharistie, dès là qu'elle renferme toute la personne de Jésus-Christ, si ce n'est le don avec lequel Dieu nous a tout donné? La chair de ce même Fils de Dieu donnée en nourriture, et son sang donné en breuvage dans ce sacrement, quelle merveille, encore une fois, est plus grande, et quel don est plus précieux? *Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines?*

Ici, chrétiens auditeurs, je vois vos désirs suivre vos pensées : car enfin il faut que le cœur de l'homme se porte où son esprit voit tout ensemble ce qu'il y a de beau et ce qu'il y a de bon venant de Dieu. Ici, mes frères, vous le sentez en vous-mêmes, tous vos désirs se réunissent dans un même objet : car enfin, si nos désirs pouvaient se partager, ce serait entre ce que nous voyons de beau et ce que nous sentons de bon; et l'un et l'autre sont réunis dans ce froment des élus et ce vin qui germe les vierges. Je ne viens donc pas, mes frères, en vous prêchant aujourd'hui le désir de la sainte communion, ce désir si naturel au chrétien, vous prêcher un désir étranger à l'homme. En vous prêchant le désir de la communion, je viens vous prêcher ce que vous prêcherait tout homme grec et barbare à qui vous diriez ce que vous croyez du sacrement des autels. En vous prêchant le désir de la communion, je vous prêche ce que votre foi elle-même vous a prêché avant moi, ce que la piété nous inspire à vous et à moi, si elle se trouve en nous jointe à notre foi.

Mais, chrétiens, comment ce désir de la communion, cet empressement pour recevoir Jésus-Christ en nous, de nous unir à lui et de l'unir à nous, s'est-il si fort affaibli dans la pratique même de la piété, je le suppose, contre la nature de la piété? Comment cette première ardeur des chrétiens pour l'Eucharistie s'est-elle changée, dans nos jours, en une indifférence si marquée, en un dégoût si visible pour ce divin sacrement? Comment cette unique douleur des pénitents dans l'Eglise, cette peine d'être privé de la participation au corps et au sang du Seigneur, s'est-elle tournée aujourd'hui en insensibilité et se trouve-t-elle si souvent séparée de la pénitence? Avec la même foi de l'Eucharistie, comment pouvons-nous avoir si fort dégénéré, sur ce point, de la pratique de nos pères? Et, pour tout dire, comment communions-nous si peu? et comment sommes-nous si peu touchés de nous être comme condamnés nous-mêmes à communier si rarement? N'est-ce point qu'il en coûte trop, qu'il faut avoir trop d'attention sur soi-même, se faire trop de violence, faire trop de sacrifices, et en un mot vivre d'une manière trop sainte et trop approchante de celle de nos pères, pour être en état d'approcher souvent comme eux de la table du Seigneur?

Certainement je ne séparerai pas ces deux choses; et le zèle pour vous porter à la communion plus fréquente ne me fera pas oublier que vous avez encore plus besoin d'être excités à vivre de manière que vous puissiez communier souvent. Il est triste, sans doute, de voir un sacrement si salutaire presque abandonné des fidèles : il le serait encore davantage de le voir plus fréquenté pour la perte des âmes et comme à la honte de la religion, et cela par les exhortations vagues qu'on entend tous les jours là-dessus. S'il faut être précis et joindre les dispositions à l'action, c'est dans des discours comme celui-ci. Je vais donc, mes frères, joignant deux choses qui sont indivisibles dans mon sujet, vous porter à communier souvent, et vous montrer comment il faut vivre pour n'être pas privé du bonheur et du bien de communier souvent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il suffit de croire le mystère de l'Eucharistie en chrétien et en catholique, pour comprendre que le désir de la communion est inséparable de notre foi. Vous verrez que ce désir naît du fonds de la piété, et je vous ferai connaître combien il est conforme aux pensées des saints et aux vœux de l'Eglise.

Si nous croyions la divinité de Jésus-Christ, et qu'il fût encore sur la terre comme dans les jours de sa chair, nous le chercherions partout où il serait, nous le suivrions partout où il irait, nous nous attacherions à lui, n'en voulant point d'autre, pour tous les

ministères qu'il exercerait. Si nous avions la foi du Fils de Dieu, et qu'il fût encore vivant et visible sur la terre, nous en ferions tout l'usage pour lequel Dieu l'a mis dans nos mains; et Dieu, en nous le donnant, l'a mis tout entier dans nos mains pour tous les usages de la piété : ses instructions, ses miracles, ses exemples, sa grâce, sa personne : *Totus*, dit saint Bernard, *in nostros usus expensus*. Pourquoi donc la même foi du Fils de Dieu, jointe à celle de sa présence réelle dans l'Eucharistie, ne nous le fera-t-elle pas chercher dans nos temples et sur nos autels, pour l'y adorer, lui rendre grâces de son humiliation et de son amour pour nous, qui est la grande gloire de son Père, l'écouter nous parlant au cœur, nous entretenir familièrement avec lui, lui représenter nos misères, lui demandant sa miséricorde et ses grâces?

Comment accorderons-nous notre foi avec l'oubli de Jésus-Christ dans nos temples, avec la crainte d'y entrer, avec l'indifférence et le mépris de tous les exercices qui s'y font? Non, mes frères, ce n'est pas avoir la foi du Fils de Dieu que de mépriser ainsi Jésus-Christ dans le temple et sur l'autel; ce n'est pas là la foi de la présence réelle, ou notre foi est ce qui ne s'est jamais vu chez aucun peuple, et ce qui se comprend encore moins que le mystère. La foi véritable de l'Eucharistie renferme donc la recherche de Jésus-Christ dans les temples, l'empressement pour le sacrifice de l'autel, le zèle pour tout le service divin, dans des lieux où Jésus-Christ est présent comme dans le ciel. La foi de l'Eucharistie renferme de même, et peut-être plus particulièrement, le désir de la communion.

Qu'y a-t-il de beau et qu'y a-t-il de bon, et par conséquent de désirable comme ce froment des élus et ce vin qui germe les vierges? J'ose le dire, disait saint Bernard, en parlant du Verbe fait chair, *Dicere audeo :* Dieu, quoiqu'il soit le Tout-Puissant, n'a rien pu nous donner de plus grand : *Cum sit Omnipotens, plus dare non potuit*. Dieu, quoiqu'il soit la bonté même, *tout bien* et source de tout bien, n'a rien pu trouver dans sa sagesse de meilleur à nous donner : *Cum sit sapientissimus, plus dare nescivit*. Dieu, quoiqu'il soit très-riche, n'a rien pu nous donner de plus précieux que son Fils : *Cum sit ditissimus, plus dare non habuit*. Son don a passé nos espérances et nos vœux : *Dona illius nostra vota vicerunt*. Nous croyons à l'amour qui nous l'a fait, à l'amour qui continue de nous le faire dans l'Eucharistie, et nous ne serons pas empressés pour ce don de Dieu? Nous croyons à cet amour de Jésus-Christ qui l'a porté à se laisser lui-même pour nous dans un sacrement, et nous serons froids et indifférents pour une telle grâce? Et il faudra nous pousser, et il faudra nous forcer d'entrer dans la salle du festin et de nous asseoir à la table où tout est préparé, et où la viande engraissée est la chair même du Sauveur? Non, mes frères, sans ce désir de manger la chair sainte du Sauveur, il n'est pas vrai que nous croyons à l'amour de Jésus-Christ, qui s'est mis ainsi pour nous sur la table sacrée.

Job, pour marquer l'affection qu'avaient pour lui tous ceux de sa maison, disait : *Si quelqu'un dans ma maison n'a pas dit : Qui nous donnera de ses chairs afin que nous nous en rassasiions?* Si nous n'avons pas en nous ce qu'exprime ce désir des serviteurs de Job, c'est que nous ne croyons pas que cette chair qui nous est présentée dans l'Eucharistie soit vraiment la chair de celui que nous aimons; ou plutôt, c'est que nous ne l'aimons pas, et que dès là ces bienfaits nous sont indifférents, ou même nous sont à charge.

Nous n'aimons pas Dieu, nous n'aimons pas Jésus-Christ: voilà le mal de nos âmes; voilà ce qui y répand le dégoût de la communion, au lieu que la piété, qui n'est autre chose que cet amour de Dieu qui a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, se porte naturellement et vivement à s'unir à Jésus-Christ en la manière que nous pouvons être unis à lui sur la terre. Qu'y a-t-il de désirable au ciel pour moi, et que veux-je sur la terre, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur, mon unique et éternel partage? Mon cœur et ma chair en sont dans la défaillance. C'est ainsi que la piété, ou l'amour de Dieu, dans le cœur de David, s'exprime par sa bouche et nous fait connaître les sentiments intimes d'un cœur vraiment touché pour Dieu.

Et certes, quelle espèce d'amour serait-ce que celui qui consentirait à se passer de Dieu dans le ciel? Ce serait cette même espèce d'amour qui se résout à se passer de Dieu sur la terre. Ni l'un ni l'autre ne serait un amour, et nous aurions beau donner de belles couleurs à cette espèce de piété, la couvrir de beaux prétextes, ce ne serait pas le fonds de la piété, mais ce nom de piété qui trompe tant de gens. Ne pas désirer de voir Dieu et de le posséder pleinement, de l'aimer de tout ce qu'il y a en nous, d'être unis à lui de tout ce qui est en nous; en un mot, d'être avec lui et d'être en lui dans le ciel, je le dis encore, après l'avoir dit si souvent, ce n'est pas aimer Dieu. Ne pas désirer de s'approcher de Jésus-Christ dans la communion, pour le voir comme de plus près, pour l'aimer davantage, pour le posséder plus particulièrement, pour être unis à lui plus intimement, je le dis avec la même assurance, c'est s'imaginer aimer Jésus-Christ, mais non pas l'aimer en effet.

Voulez-vous voir des images de cet amour qui désire et qui cherche Jésus-Christ dans l'Eucharistie? En voici deux. L'épouse des *Cantiques* cherche celui qu'elle aime; elle le cherche le jour; elle le cherche la nuit; elle le cherche dans les rues et dans les places publiques; elle le cherche sur les grands chemins et dans les montagnes; elle le cherche à travers les obstacles, elle le cherche à travers les insultes, elle le cherche à travers les dangers; elle le demande à tout ce qu'elle rencontre. Rien ne l'arrête dans sa

course, rien ne la dégoûte de sa recherche, rien ne retarde ses empressements; elle l'appelle de toutes ses forces. Quand elle entend sa voix elle court à lui toute transportée. Quand elle le trouve elle lui donne le baiser de sa bouche, elle s'attache à ses pas. Où ne le suit-elle point? Elle le suit sur la montagne de l'amertume, comme dans les jardins délicieux. Qui peut la séparer de son bien-aimé? Que son bien-aimé soit donc à elle, et qu'elle soit à son bien-aime! Voilà le terme de ses désirs et de toutes ses courses : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (*Cant.*, II, 16.)

Vous prononceriez hardiment qu'un homme qui refuserait de quitter une petite occupation, de sacrifier une partie de plaisir, de prévenir l'heure de son lever, de faire un peu de chemin et quelque dépense pour aller voir Jésus-Christ, s'il reparaissait sur la terre, pour l'aller entendre, pour aller l'entretenir et lui rendre en même temps ses hommages, ne l'aimerait pas. Prononcez avec la même assurance, et contre vous-même, si vous êtes dans le cas, que celui-là n'aime pas Jésus-Christ (ou ce serait une étrange espèce d'amour) qui, parce qu'il faut se contraindre davantage, parce qu'il faut faire plus de violence à ses passions, parce qu'il faut sacrifier quelques vanités ou quelques amusements, parce qu'il faut s'appliquer plus sérieusement à la piété, s'éloigne de la communion, et en cela refuse, non-seulement de voir Jésus-Christ, mais de le loger dans la maison de son âme, mais de l'incorporer à soi pour être une même chose avec lui.

Voici l'amour de Jésus-Christ avec le désir de la communion dans les âmes pénitentes : Marie, dans l'amertume et dans les larmes, quand on lui a enlevé son Seigneur, qui le demande à tout ce qui se présente, et à lui-même; qui, quand Jésus-Christ reparaît à ses yeux, ne se sent pas de joie; qui, quand elle peut s'approcher de lui, se jette à ses pieds en s'écriant : *Mon bon Maître.* Voilà donc l'amour pénitent qui peut bien souffrir que Jésus-Christ lui dise : *Ne me touchez pas; le temps n'en est pas encore venu;* vous n'êtes pas assez purifiée; votre désir est encore trop humain, et, après tout, je ne vous quitte pas. L'amour pénitent, dis-je, souffre ce retardement quand c'est Jésus-Christ lui-même qui dit au fond de l'âme : Ne vous approchez pas encore. Mais ce même amour ne souffre pas que soi-même, sans en être autrement touché, on se retire tout à fait de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Non, vous n'aimez point Jésus-Christ, vous qui mettez toute votre pénitence à vous tenir séparés de lui, et qui n'avez ni douleur ni peine de cette séparation. Car l'amour peut bien se trouver avec la séparation de l'Eucharistie pendant un temps, même long, en esprit de pénitence, et c'est ainsi que tant de saints pénitents dans l'antiquité se sont punis eux-mêmes de leurs crimes, après les avoir quittés, et même les avoir pleurés. C'est ainsi que les saintes règles de l'Eglise l'avaient établi, et qu'on l'a observé dans toute l'Eglise pendant tant de siècles. Mais cette séparation, quand on aime dans sa pénitence, n'est jamais séparée de la douleur de s'être privé soi-même de recevoir Jésus-Christ.

N'ayez qu'une douleur, qui est d'être privé de cette nourriture sainte. Voilà ce que ces saints évêques ne cessaient de répéter aux pénitents, et de quoi, au défaut du Sacrement, ils voulaient que leur pénitence se nourrît : *Unus sit nobis dolor hac esca privari.* (Chrysost., hom. 83, *in Matth.*) Voilà par où ils voulaient que leur pénitence les conduisît enfin à la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur. Et lorsqu'en les mettant hors de l'église, après l'instruction, on leur disait d'un ton si haut : Les choses saintes sont pour les saints, *sancta sanctis*, ce n'était pas pour éteindre en eux le désir de participer aux choses saintes; c'était plutôt pour l'y allumer davantage par la considération de la chose sainte dont ils étaient privés, et du bonheur des saints ou des âmes innocentes qui y participaient.

Ainsi la piété, soit naissante, soit parfaite, soit dans l'état de la justice, soit dans l'état de la pénitence, ne se sépare point du désir de la communion. Mais au lieu que dans l'état de la justice ce désir se satisfait en recevant en effet le corps du Seigneur, dans l'état de la pénitence ce désir se concentre tout à fait dans la douleur de ne pas recevoir cette nourriture des saints. Que dis-je? Dans la douleur de ne pas communier, le désir de la communion anime toute la pénitence; il y met tant de ferveur et tant de bonnes œuvres qu'enfin, sans égard au plus ou au moins de temps, le vrai pénitent est envoyé à la table du Seigneur par le dispensateur des choses saintes le plus attentif et le plus exact.

Il y a cependant une crainte du Seigneur bonne, sainte, jointe à la vie réglée et à la pénitence, qui a quelquefois éloigné des saints de l'Eucharistie pendant un long temps. Il y a quelquefois dans l'âme la plus pure et la plus timorée un sentiment de ses moindres péchés et des moindres misères de l'homme, si vif, qu'elle craint de s'approcher du Seigneur, n'écoutant là-dessus ni les sages conseils, ni les justes reproches d'un directeur éclairé et qu'on a lieu de croire fidèle. Mais dans ces personnes, de la manière dont elles vivent, la séparation de la communion pour un temps n'est pas séparée du désir de communier dès là qu'elles travaillent à s'en rendre dignes.

C'est ainsi que tout s'accorde dans la piété quand elle est véritable : et jusque dans la crainte, jusque dans l'éloignement effectif de la table du Seigneur, le désir de communier s'y trouve, quelquefois plus vif et presque toujours plus pur. Qu'elles nous le disent, ces âmes saintes et timorées qui se tiennent pour un temps dans les larmes de la pénitence lorsqu'elles pourraient s'approcher de la table du Seigneur dans la joie des justes; qu'elles nous le disent, si dans cette

séparation elles ne se proposent pas de se purifier de plus en plus, de se corriger encore de quelque défaut, de croître dans l'amour de Dieu, de se fortifier dans la pratique des vertus chrétiennes pour communier ensuite avec plus de fruit ainsi qu'avec plus de sûreté. Le désir de la communion n'est donc pas exclu d'ici, et plût à Dieu qu'il fût partout aussi réglé qu'il l'est ici! Loin donc de faire peur dans l'Eglise de Dieu de l'abandon des sacrements, quand on y verra quelque homme de bien que la crainte du Seigneur jointe au respect pour les sacrements portera à s'en approcher moins souvent, sans qu'il ait oublié pour cela la vie chrétienne et pénitente, il faut s'alarmer dans l'Eglise sur la fréquentation des sacrements lorsqu'on y voit un désir frivole joint au peu de lumière sur les sacrements allier tous les jours des communions si fréquentes avec une vie entièrement relâchée ou même toute mondaine.

Suis-je donc contraire à moi-même et m'écarté-je de mon dessein lorsque je parais relever ici la séparation pour un temps de la communion en esprit d'humilité et de pénitence? Non, Messieurs, mais je ne veux vous cacher aucune des formes de la grâce de Dieu. Je veux vous apprendre que Dieu dans sa providence n'ouvre pas à tous les mêmes voies de sanctification, et qu'enfin il a des moyens différents et tous admirables pour faire croître les âmes dans la piété. Daniel et les trois enfants hébreux, qui ne se nourrissaient que de laitues amères et d'une eau de tribulation, parurent plus frais et d'une santé plus vigoureuse que tous les autres enfants d'Israël qui étaient nourris des viandes de la table du roi et du vin de sa bouche : *Apparuerunt vultus eorum meliores et corpulentiores præ omnibus pueris qui vescebantur cibo Regio.* (*Dan.*, I, 12, 15.) C'est ainsi que plusieurs saints et ces justes dont je viens de parler, qui se sont éloignés davantage du sacrement, ont paru être plus forts en Jésus-Christ et avoir une piété plus solide que tant d'autres qui se nourrissaient tous les jours de l'aliment divin. Mais enfin c'est là une voie particulière, et la voie commune pour nous rendre plus forts, pour nous unir plus intimement à Jésus-Christ, ce qui est la fin de la piété, c'est de manger plus souvent ce pain qui a la force en lui; c'est de recevoir plus souvent en nous un sacrement où Dieu devient notre substance : *Deus meus, substantia mea.* (Aug.)

La voie commune pour arriver au lieu du sacrifice d'où nous sommes encore loin : *Vidit locum procul* (*Gen.*, XXII, 4); la voie naturelle pour arriver à la montagne de la perfection et pour vaincre le découragement et l'abattement où nous pouvons être à cet égard, c'est de nous lever et de manger ce pain fortifiant, comme il fut dit à Elie : *Surge et comede, grandis enim tibi restat via.* (III *Reg.*, XIX, 7.) Mais encore une fois, en supposant dans les uns et dans les autres le désir de l'effet naturel de la communion, qui est l'accroissement dans la piété, nous ne louons davantage soit ceux qui par humilité, par esprit de pénitence, par crainte du Seigneur, communient plus rarement, soit ceux qui par amour et avec confiance communient plus souvent; chacun en sa manière honore Dieu et use bien de sa grâce. Vous savez que c'est là la pensée de saint Augustin et la règle qu'il nous a laissée pour juger des communions plus rares ou plus fréquentes quand c'est la piété qui en ordonne.

Mais là-dessus la grande règle, c'est que chacun s'éprouve soi-même, et selon qu'il trouvera que la communion plus fréquente ou plus rare le retire davantage de tout ce qui est de la terre et l'élève plus aux choses du ciel, le rend plus fervent dans le service de Dieu et plus précautionné contre les fautes de l'homme, selon qu'il s'apercevra que tout en est plus réglé dans son âme et dans sa conduite, qu'il continue de communier plus rarement ou plus fréquemment. Qu'on évite seulement en communiant plus souvent (c'est toujours saint Augustin qui nous parle) de s'élever au-dessus de ceux qui communient plus rarement, et en communiant plus rarement de blâmer ceux qui communient plus souvent. Qu'on craigne seulement en communiant plus rarement de laisser éteindre en soi le désir de la communion toujours bon et saint, et en communiant plus souvent de le faire enfin par coutume et sans discernement, ce qui est mauvais et malheureux tout ensemble.

Voulez-vous voir maintenant les pensées des saints et connaître les vœux de l'Eglise touchant le désir de la communion? La chose est aisée; il faut seulement nous borner. Quand les Pères se sont élevés avec force contre les communions visiblement indignes, contre les communions peu édifiantes et vraisemblablement mauvaises, contre les communions téméraires et précipitées, et qu'ils ont craint qu'on ne les accusât de vouloir par là détourner les chrétiens de la communion, ils ont protesté et ont pris Dieu à témoin que ce n'était pas là leur dessein; qu'ils souhaitaient, au contraire, que tout le monde communiât, mais qu'on communiât bien et avec fruit. Saint Chrysostome, si zélé contre les communions indiscrètes, a fait souvent cette protestation. Que craint saint Augustin quand il parle contre les communions dans un état encore trop faible, si ce n'est que la communion dans cet état n'affaiblisse encore davantage? Que veut-il qu'on fasse dans cet état? Qu'on ne pense plus à la communion? Loin cette pensée! Il veut qu'une âme croisse dans ses désirs faibles pour le bien, et qu'alors elle mange pour croître tout à fait dans la piété : *Cresce et manduca.* Que craignent également tous les saints qui ont parlé de la communion? Qu'on n'abuse de cette grâce de Dieu ou qu'on ne la néglige. Que trouvent-ils ici de plus coupable? Ils sont embarrassés à le dire. Sur lequel des deux inconvénients se tairont-ils plutôt? Ni sur l'un ni sur l'autre. Ils ne souffrent pas qu'on communie mal, et ils veulent qu'on communie. Tantôt ils sem-

blent demander qu'on soit des anges pour communier, et tantôt ils se souviennent que ce sont des hommes qu'ils exhortent à la communion.

Un de ces saints docteurs, dont l'Eglise a depuis adopté la doctrine dans ses conciles, regarde singulièrement l'Eucharistie comme un sacrement pour les hommes, et c'est comme étant des hommes qu'il les porte à recevoir cette divine nourriture. Il admire la providence amoureuse de Dieu qui, pour surpasser en bonté la malice du démon et remédier au malheur de l'homme, nous a préparé dans l'Eucharistie un remède aussi universel et plus efficace que n'est le mal que le péché a fait dans tout notre être. *Corpus illud quod morte ostensum fuit esse potentius.* (GREG. NYSS.) Le péché a perverti tout l'homme, il a obscurci son esprit, il a déréglé sa volonté, il a offusqué sa raison, il a corrompu son cœur, il a allumé dans nos corps une flamme impure, il a mis au milieu de nous une racine dont les trois convoitises, celle des honneurs, celle des richesses, celle des plaisirs sont les branches fatales; mais le remède que Dieu a préparé dans l'Eucharistie aux malheureux enfants d'Adam s'insinue dans tout notre être, dit ce Père, et par sa vertu spécifique il porte la lumière en nous, il nous fortifie contre notre faiblesse, il calme nos agitations, il nous redonne pour Dieu et pour la piété le goût que le poison de notre nature nous avait ôté; il étouffe en nous des vices naissants, il tempère l'ardeur de cette passion qui se fait toujours trop sentir en nous: *Sedat sævientium membrorum legem* (CYR. ALEX., l. IV *in Joan.*, c. 17.)

Les Pères n'ont donc pas pu exciter plus puissamment le désir de la communion dans l'âme des fidèles, qu'en leur faisant regarder le Sacrement comme un remède descendu du ciel contre le venin qui nous avait été apporté de l'enfer. *Medicina est cœleste ac venerabile Sacramentum.* (AUG.) Le concile de Trente nous y porte par la même considération. L'Eucharistie, dit-il, est un remède qui nous délivre des péchés journaliers, et nous préserve des fautes mortelles: *Antidotum quo liberamur a culpis quotidianis.* Si donc nous sommes touchés de ces fautes qui se multiplient même dans les jours du juste, et qui remplissent enfin notre vie lorsque nous les négligeons; de ces fautes qui ne sont pas toujours aussi petites que nous le croyons; de ces fautes qui, après tout, sont des péchés, et qui dès-là doivent être pénibles à un âme qui aime Dieu et qui doit craindre de l'offenser, pour peu que ce soit: si, dis-je, nous sommes touchés de ces fautes, nous ne nous contenterons pas d'en gémir dans la prière, de les expier par de continuelles œuvres de piété et de pénitence, nous nous appliquerons encore à les diminuer; et, autant que cela se peut, en cette vie, à nous en délivrer par un remède tel que celui de la communion, qui va jusqu'au fond du mal: *Antidotum quo liberamur a culpis quotidianis.*

Un remède qui nous préserve des fautes mortelles, *quo a peccatis mortalibus præservamur.* Si nous craignons véritablement ces sortes de fautes, connaissant notre substance, sentant la fragilité de notre être, n'ignorant pas les tentations qui nous environnent ayant peut-être éprouvé le poison du monde, et ayant conservé de trop malheureuses dispositions aux plus grands péchés, nous aurons recours à ce préservatif. Divin remède, disent encore d'autres saints, qui affaiblit en nous tout ce qui nous porte au péché, qui guérit en nous cette volonté si malade! Puissant secours contre les tentations du monde! Armes fortes en Dieu pour nous défendre dans les combats que nous livre le démon, et qui plus souvent encore font peur aux démons et les éloignent de nous!

Ce même concile fait assez connaître les pensées de l'Eglise sur la commuuion des fidèles, lorsque, parlant du sacrifice de la messe, il fait entendre que le sacrifice offert par le prêtre ne devrait jamais être séparé de la communion de ceux qui y assistent. Mais qu'est-ce qui nous fera jamais mieux connaître l'esprit de l'Eglise là-dessus que la pratique de l'Eglise dans ces premiers temps du christianisme? Il ne fallait pas de loi dans l'Eglise pour obliger les fidèles d'approcher, même une fois l'année, de la table du Seigneur. Il ne fallait pas des exhortations pathétiques et tant de discours pressants pour porter les chrétiens à communier de temps en temps. Les affaires, les soins de ce monde n'étaient pas une raison pour se dispenser de la communion. L'obligation et la nécessité de se préparer n'étaient pas des prétextes pour renvoyer de jour en jour, et voir enfin accroître les difficultés. Le pain céleste était leur nourriture de tous les jours; ils le prenaient comme de la main de Jésus-Christ, avec la même simplicité qu'ils recevaient de la main de Dieu le pain corporel. Ils s'en trouvaient bien plus forts dans la foi, bien plus forts pour résister à ces tentations des premiers temps plus fortes que celles d'aujourd'hui. Ils s'en trouvaient bien plus échauffés dans la piété, bien plus ardents pour les choses du ciel; et en un mot, bien plus chrétiens, et leurs fautes journalières (car enfin ils étaient hommes) se perdaient dans la piété avec laquelle ils se portaient à cette action, et s'y consumaient comme dans un feu. Je vous ai porté à communier souvent; je vais vous montrer comment il faut vivre pour communier souvent.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus beau que ce qu'on a dans la bouche et ce qu'on croit toujours avoir dans le cœur en communiant, surtout quand on communie plus fréquemment. On ne veut que Jésus-Christ dans le ciel, on ne cherche que lui sur la terre. Que peut-on y chercher et y désirer, si ce n'est lui? C'est le bien-aimé, c'est le tendre époux, c'est le Dieu du cœur. Il est toute la consolation de ce misérable exil, l'unique partage de l'âme; sans

lui, dans le sacrement, tout est vide, tout est à charge, et on ne vit pas. Qu'il m'est bon, lui dit-on, qu'il m'est doux de m'attacher ainsi à vous, et de vous unir ainsi à moi! Malheur à ceux que leurs péchés ont séparés de vous! Malheur encore à ceux qui, par indifférence ou par dégoût, s'éloignent de vous! Trop ennemis d'eux-mêmes, ceux qui, par une piété mal entendue, se tournent d'un autre côté! Que trouveront-ils, dans tout le reste, qui les dédommage de ne pas vous tenir entre leurs bras comme Siméon, de ne pas vous avoir en eux-mêmes comme Marie? David, qui soupire après Dieu et après les saints autels, n'a rien d'assez vif, rien d'assez touchant pour exprimer ce que ces personnes veulent toujours dire à Jésus-Christ en s'approchant de lui et en le recevant.

Il y a ici bien de l'amour dans la bouche. Dieu veuille qu'alors même le cœur ne soit pas froid et insensible; que toutes ces belles paroles, qui expriment tant de piété, ne soient pas autant de mensonges devant celui qui voit le fond des cœurs; que ce ne soit pas une tromperie que nous nous faisons à nous-mêmes, pour nous couvrir à nous-mêmes notre peu de piété! Ce n'est donc pas sur ce qui sort de nos lèvres lorsque nous allons communier, ni même sur ce que nous pouvons sentir au dedans de nous de dévotion en communiant, qu'il faut nous juger nous-mêmes et faire cette épreuve pour la communion dont parle saint Paul, et que l'Eglise nous recommande comme un précepte : *Probet autem seipsum homo.* (I *Cor.*, XI, 28.) C'est sur de certaines dispositions par rapport à la communion, c'est sur l'état de notre âme au sujet du péché, c'est sur la conduite de notre vie par rapport aux vertus, qu'il faut nous juger nous-mêmes. En un mot, pour communier souvent, il faut, selon les saints et tous les maîtres de la vie spirituelle, une disposition actuelle de piété, nulle affection au péché, de la solidité dans la vertu.

Une attention à la chose sainte, le soin de la bien faire, quelque crainte de ne l'avoir pas bien faite, un vrai désir de la communion et des effets qui doivent naturellement la suivre, voilà ce que j'appelle disposition actuelle de piété; mais c'est ce qui ne se rencontre pas toujours avec la communion si fréquente. Nous traitons les choses saintes d'une manière humaine : ou, si vous voulez, elles deviennent pour nous, par le fréquent usage, comme les choses humaines. Il en est donc, ô malheur! d'un trop grand commerce avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie, comme des commerces ordinaires de la vie humaine. Une trop grande assiduité à se voir, un entretien de tous les jours, diminuent insensiblement la crainte, les respects, lès égards, et produisent la familiarité : de là on passe au mépris sans s'en apercevoir. Ce serviteur, dans les premiers temps, n'abordait son maître qu'en tremblant; il était exact à lui rendre les services de son emploi, et soigneux de s'en bien acquitter; il prévenait ses ordres, et marchait au premier signe. Elevé à un rang supérieur, il a bientôt changé de conduite. Le maître l'a fait asseoir à sa table; on les distingue à peine l'un de l'autre, au ton et aux manières. Cet homme se serait d'abord tenu fort honoré de la connaissance d'une certaine personne distinguée; il ne l'approchait, au commencement, qu'avec des respects longtemps médités; il ne se dispensait, pendant un temps, d'aucune des bienséances que le rang de la personne demandait. Il a passé de la connaissance à l'amitié; il a été admis à la familiarité; on dirait que c'est lui qui fait honneur à son nouvel ami. Et ne prétendra-t-il pas lui faire acheter à son tour son amitié? C'est ainsi que le commerce familier entre les hommes dégénère et fait tout oublier; et c'est ainsi, ô mon Dieu! qu'en agissent à votre égard ceux que, par un privilége spécial, vous traitez en amis et non en serviteurs.

Vous communiiez moins fréquemment dans les commencements de votre piété, mais c'était avec plus de précautions. Vous regardiez la communion comme le principal exercice de la vie spirituelle, comme l'action de la religion qui avait de plus grandes conséquences; vous vous en occupiez longtemps et vous vous y disposiez de loin. Vous aviez grand soin de vous purifier, et vous craigniez encore de n'être pas assez pur pour recevoir au dedans de vous un Dieu si saint. Vous conserviez le souvenir d'une si grande action, et une communion vous renouvelait jusqu'à une autre. Comment ces mystères singulièrement vénérables par l'usage plus rare qu'on en faisait, se sont-ils avilis par l'usage fréquent qu'on en fait? Aujourd'hui on entre dans l'Eglise sans attention à ce qu'on y vient faire; on approche de la redoutable majesté sans trembler; on lui proteste qu'on est indigne de le recevoir sans le croire; on le reçoit sans le sentir, on le mange sans le goûter, on le porte en soi sans qu'il y paraisse. La seule chose à laquelle on pense peut-être encore un peu, c'est à se rassurer sur le peu de fruit de tant de communions; la seule chose sur laquelle on s'échauffe, c'est sur les louanges et la préférence de la communion fréquente. Depuis qu'on communie si souvent, les précautions ont tous les jours diminué : d'abord on a négligé les dispositions éloignées, bientôt on n'a plus connu les prochaines. L'usage de la confession est resté; mais en quoi s'est-il tourné? En amusement, en coutume, en cérémonie préalable. Sans douleur des fautes dont on s'y accuse, la conscience se trouve apaisée. Sans inquiétude et sans attention aux promesses qu'on y fait, on réduit tout à l'accusation; et enfin une confession sans disposition de pénitence conduit, sans la moindre peine de conscience, à une communion sans discernement.

Il y a plus. Ce qu'on pratiquait anciennement, et ce qu'on faisait non-seulement par un goût sensible de dévotion, mais parce qu'on le jugeait nécessaire et convenable, est devenu insupportable; et on le croit tel-

lement impraticable, qu'on quitterait plutôt la communion, qu'on quitterait plutôt l'autel que de s'assujettir à ces anciennes pratiques. Hélas! pourquoi ceci est-il si certain? pourquoi la chose est-elle si ordinaire? Il s'en trouve peu après le long et fréquent usage du sacrement, qui conservent seulement de l'attention aux saints mystères; il s'en trouve moins encore qui aient conservé leur première ferveur. Nous souvenons-nous du moins avec douleur de cette ferveur, de cet attendrissement que nous sentions dans les premiers temps, de ces larmes d'amour que nous avons quelquefois versées, et qui se mêlaient si volontiers avec la confusion et le sentiment intime de notre indignité? Nous souvenons-nous de nos anciennes craintes qui ne naissaient que du désir que nous avions de nous sanctifier de plus en plus par l'usage d'un sacrement qui de sa nature doit communiquer la sainteté; mais qui par notre faute peut beaucoup nuire à notre sanctification? Quand nous sommes une fois tombés dans cette froideur, et que nous nous en apercevons, tâchons-nous de nous ranimer par quelque chose de vif? Mais qu'est-ce qui ranimera celui que la communion attiédit? Qu'est-ce qui réchauffera celui que le feu même refroidit?

Il faudrait suspendre les communions et revenir aux gémissements de la pénitence; et l'on ne veut entendre ni l'un ni l'autre. Il n'y aurait que la fermeté d'un confesseur qui, pour rétablir notre âme, nous obligerait de reprendre pour un temps des aliments moins forts : mais ce sera le confesseur lui-même qui ne connaîtra pour tout remède et pour toute nourriture de l'âme, qui ne connaîtra pour toute pratique de piété que la communion fréquente. Ce sera nous-mêmes qui, dans ces pensées sur la communion, aurons choisi, entre mille, le confesseur le plus porté à cette pratique. Ah! mes frères, combien de choses il y a ici à déplorer, et combien il y en a à craindre! On fait cette action sainte négligemment, on la fait avec indécence, on la fait avec scandale, on la fait sans fruit; on la fait avec des pertes connues et qui augmentent tous les jours; et on continue de la faire par conseil et par religion. Il faut donc que cette table du Seigneur à laquelle ils viennent si souvent s'asseoir sans disposition actuelle de piété, devienne un piége pour eux, un châtiment du Seigneur, et enfin leur ruine totale. *Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum et in retributionem et in scandalum.* (*Psal.* LXVIII, 23.)

Quand je vois dans les Pères que, pour approcher souvent de la divine Eucharistie, il faut être entièrement pur et sans tache : *Omnino mundos et immaculatos* (Chrysost.), je n'ai garde de prendre ces expressions à la lettre. J'interprète les Pères par eux-mêmes; et comme ils veulent qu'on compatisse à la faiblesse de la nature, et qu'on ne porte pas les choses au delà de la possibilité humaine, je suis bien éloigné de demander de celui qui approche souvent de l'Eucharistie une exemption totale de ces fautes où la fragilité humaine entraîne le juste. Je ne demande pas même cette entière fidélité à tout ce qu'on promet à Dieu en communiant : je sais que la même fragilité qui nous fait tomber plusieurs fois le jour dans des péchés d'ignorance et de surprise, nous entraîne souvent dans les fautes que nous avons le plus sincèrement résolu d'éviter. Pour ces sortes de fautes, il faut implorer les miséricordes de Dieu, lui représentant en toute humilité ce qu'est l'homme vivant. Il faut soupirer et gémir de cette faiblesse avant de manger le pain sacré : *Antequam comedam suspiro* (*Job*, III, 24); mais il ne faut pas pour cela s'en abstenir. Je dis qu'il faut être vraiment humilié et touché de ces sortes de fautes; et cette humiliation, avec cette douleur devant Dieu, dispose bien mieux à recevoir le Seigneur dans le sacrement, qu'une accusation froide, et peut-être pleine d'amour-propre, qu'on fera au prêtre, de ces mêmes fautes

L'état que j'appelle une indisposition à la fréquente communion, c'est un genre de moindres péchés, un état de péché tout formé, qui a passé en habitude et comme en règle; c'est une conduite relâchée à l'égard des petites fautes qu'on néglige, une disposition d'esprit qui les méprise, une disposition de cœur qui les aime. Un tel état, qui renferme en lui la tiédeur, exclut par lui-même, selon toutes les règles de la vie spirituelle et les maximes des saints anciens et modernes, de la communion de tous les huit jours.

Qu'est-ce que ces petits péchés, dont la négligence, le mépris ou l'affection est un obstacle à la communion fréquente? Toute action, tout désir, toute parole, en matière légère, qui n'est pas conforme à la loi de Dieu, qui vient de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme, tout mouvement d'amour-propre consenti, tout attachement moins légitime ou un peu trop vif à tout autre chose que Dieu; toute complaisance en nous-mêmes pour les avantages humains, ou pour les grâces de Dieu : tout cela, en le supposant léger, est ce que nous appelons le péché véniel. Un peu de l'orgueil de la vie, soin curieux de sa personne, désir de l'estime, recherche des louanges, attention à parler de soi ou à y amener le discours; aigreur, envie, jalousie contre le prochain, tout cela léger; des mouvements de colère, de petites médisances, quelque peine à entendre bien parler des autres; moins d'ordre, ou même un certain dérangement habituel de quelque devoir moins essentiel : voilà ce que nous appelons des péchés véniels. Or, vivre sans attention à ces fautes et à ces infidélités, ne pas les sentir, ne pas en gémir, ou en paraître quelquefois fâché, mais n'y apporter aucun changement; ne prendre aucune précaution pour n'y plus tomber; passer sa vie à vouloir et à ne vouloir pas se corriger à cet égard, à prendre des mesures pour cela, et à les rompre, à former des projets d'une vie plus réglée, et à se repentir de ces résolutions; différer toujours

la correction de ses mœurs et remettre tout, ou à un âge plus avancé, ou à une circonstance plus favorable, c'est ce que j'appelle négligence des petites fautes. C'est ici cette volonté de persévérer dans ce qui est mal ; c'est cette affection au péché véniel que saint François de Sales juge directement opposée à la dévotion, et qui de là exclut, selon ce saint, de la communion fréquente.

Une disposition encore plus éloignée de la piété nécessaire pour communier souvent, c'est le mépris de tout ce qu'on croit petit en genre de péchés. N'en craindre ni le nombre, ni la qualité, ni de certaines circonstances; faire entrer de ces fautes dans le plan de sa vie; n'avoir d'attention là-dessus que pour savoir ce qui est mortel, ou plutôt ce qui damne, et borner là ses scrupules; tout le reste, l'avaler comme l'eau, et mépriser à cet égard les censures, les remontrances, et jusqu'aux railleries du monde, et jusqu'au scandale qu'une telle conduite peut produire sur les gens du monde, c'est là un état trop éloigné de la vie des saints pour mériter le privilége que l'Eglise ne veut accorder qu'aux saints : *sancta sanctis.*

On porte en soi un certain amour de soi-même, un certain amour du monde et de tout ce qui est dans le monde. On nourrit cet amour de soi-même, et l'on sent, si l'on veut s'écouter soi-même, qu'on renoncerait plutôt à la piété que de renoncer à un train de vie doux, aisé, conforme aux inclinations de la nature, à une vie qui tient bien plus de la chair que de l'esprit; on sent, et peut-être on s'est dit plus d'une fois à soi-même, qu'on renoncerait plutôt à la communion fréquente, quelque dévotion qu'on y ait, que de renoncer à une manière de se mettre certainement trop mondaine, que de renoncer à des plaisirs, à des amitiés, à des projets d'élévation, à des sollicitudes pour sa fortune, qui tiennent plus de la vie du siècle que de la vie chrétienne ; et avec cet attachement à soi-même et au monde, avec cette disposition de renoncer à la communion fréquente, ou même à la piété, s'il fallait nécessairement opter, on ne laisse pas de communier souvent; parce qu'on est dans cet usage, parce qu'on est dans ce goût, qu'on est prévenu en faveur de cette pratique, et qu'en un mot on a cette dévotion.

Si c'est là de la piété, c'est une piété bien bizarre. Si c'est là une dévotion commode, c'est une dévotion trop contraire à toutes les règles; c'est une dévotion qui ne peut naître que d'une grande ignorance de la dévotion, ou d'un grand étourdissement sur la piété, ou d'une excessive témérité par rapport aux sacrements. Les saints y ont trouvé tout cela, et l'ont exprimé fortement. Plusieurs, dit saint Chrysostome, sont venus à ce point de stupidité et de mépris des choses saintes : *Multi in tantam vecordiam tantumque venere contemptum*, qu'ils ne laissent pas, quoique tout couverts de péchés et n'ayant aucun soin de vivre chrétiennement, de s'approcher de la table du Seigneur avec autant de témérité que de négligence : *Ut cum innumeris scateant malis, nullam tamen vitæ suæ curam habeant, negligenter et temere accedunt.* Malheur à moi, disait saint Chrysostome (et les autres saints n'ont là-dessus qu'une même voix) si je m'approche une fois de l'autel ou de la table sainte dans cette disposition !

La communion est le remède des petites fautes. Des petites fautes ; mais non pas de celles qui sont si grandes, et qui seraient peut-être trouvées mortelles, si nous les examinions avec des yeux plus attentifs et plus chrétiens. La communion est le remède des petites fautes ; oui, des fautes de fragilité, nous l'avons dit, après le concile de Trente ; mais non pas de tant de fautes volontaires; mais non pas de la négligence, du mépris des petites fautes, et encore moins de l'affection au péché. Ce peut être ici une pratique satisfaisante pour l'amour-propre mais non pas un remède propre et proposé par la piété. L'expérience ne nous fait en effet que trop voir qu'en communiant souvent dans cette disposition d'affection au péché, on ne sort plus de cet état de péché. On peut prescrire ce remède dans le secret, en prêcher hautement l'utilité ; mais ce seront de nouvelles règles et de nouvelles maximes contre lesquelles toute la tradition s'élèvera, et jusqu'à ces saints de nos jours que j'ai nommés et que personne n'accuse de sévérité. On pourra enseigner le contraire de ce qui a été enseigné jusqu'ici là-dessus ; mais ce sera à titre de faux apôtre et à titre de faux prophète : ce sera en faisant violence à toutes les lois et à toutes les idées de la piété. Concevez-le une fois, mes frères ; aller communier avec un dessein arrêté d'offenser encore le Dieu qu'on reçoit, de le contrister (c'est l'expression de saint Paul) en plusieurs choses qui lui déplaisent, est-ce une disposition qui doive attirer la grâce du sacrement, ou si c'est une témérité qui doive faire craindre un surcroît d'aveuglement et une augmentation de malice, par notre faute, et non par celle du sacrement : *vitio nostro, non natura sua?*

Croissez et vous mangerez, a dit saint Augustin, et nous l'avons entendu. Croissez : car enfin, quand on est encore trop faible, qu'on est trop malade, le pain des forts, la nourriture des saints peut nuire, et nuire beaucoup : *Possunt sancta obesse.* Il faut donc voir ici par les règles et les principes de la vie chrétienne, si l'on est établi dans un état de vertu solide. Mais, dans la recherche de cette solidité dans la vertu, nécessaire pour communier souvent, ne trouverons-nous point que plusieurs sont dans cette pratique de la communion fréquente, qui ne sont pas et n'ont jamais été dans la piété, qui en sont entièrement déchus, et ont même quitté la voie pour y retourner?

Rien n'est plus aisé que de se tromper à la piété, soit en la mettant où elle n'est pas, soit en ne l'étendant pas à tous les devoirs de la justice. *Il en est beaucoup*, dit une sainte (sainte Thérèse), *qui se connaissait*

bien en dévotion, qui croient être dévots, par ce qu'ils en ont les dehors et comme la parure. La vertu, dit-elle, *ne consiste pas dans de belles pensées et de plus beaux discours; elle ne consiste pas dans les apparences et une légère superficie ; elle naît du cœur et se montre par les œuvres.* Mais ce qui a peut-être le plus servi à nous cacher à nous-mêmes ce défaut de piété, ce sont ces communions si fréquentes. C'est ainsi que, pour ceux qui cherchent à se tromper, l'illusion et l'erreur sortent du sein même et de la source de la lumière.

En renonçant aux grands crimes et se retirant de certains plaisirs de la vie du monde, ce qu'on a d'abord appelé sa conversion, on n'a pensé qu'à communier, pour être bientôt, selon qu'on le pensait, dans la pratique du bien. Après une première et une seconde communion, il n'a plus été question, pour se regarder comme au plus haut degré de la piété, que de communier souvent : on a trouvé cette pratique plus douce, et on l'a mise à la place de la pénitence. Il est bien plus aisé en effet d'offrir le sacrifice de la paix, que d'offrir celui de la justice. C'est un genre de satisfaction bien plus doux, au lieu de pleurer toutes les nuits, de communier tous les jours. C'est une voie de réparation bien plus facile et bien plus goûtée, au lieu de mêler la cendre dans sa nourriture, de manger souvent le pain qui a toutes sortes de délices; mais est-ce là la plus convenable? Les saints ont dit de la communion trop précipitée après une vie passée dans l'iniquité, ou seulement après quelque grand crime, que c'était un stratagème de l'ennemi pour effacer en nous le souvenir des péchés passés, pour faire cesser nos regrets et sécher nos larmes. Ne craignons pas de dire la même chose de la communion devenue tout d'un coup si fréquente. Et en effet, s'exerce-t-on à pleurer ses péchés ? se souvient-on seulement qu'on fut autrefois, et peut-être longtemps, un grand pécheur, lorsqu'on se trouve si souvent au festin sacré, lorsqu'on se voit tous les jours à la table des enfants?

Il se trouve donc qu'on n'était pas encore entré dans la piété, qu'on n'en avait encore que des idées confuses, que les résolutions là-dessus étaient encore bien légères ; qu'il n'y avait en un mot rien que d'ébauché, lorsqu'on a commencé à communier souvent, pour y mettre tout d'un coup toute la piété, ainsi que toute la pénitence. On était encore par bien des endroits ce que sont les autres hommes du siècle, ce que sont les autres femmes du monde, qu'on disait à Dieu, lui en rendant grâces parmi d'autres belles paroles dans la communion : Je ne suis pas comme le reste des femmes, comme le reste des hommes : *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XVIII, 11.) On est le même par bien des endroits; les autres sont seulement changés en quelque chose de moins grossier, et le fond de la vie est encore la mollesse et la vanité, qu'on se regarde comme une personne bien avancée en grâce, qu'on en a peut-être la réputation devant les hommes, parce qu'on s'est mis dans la pratique des personnes qui sont véritablement avancées dans la grâce, ou qui travaillent sérieusement à s'y avancer. Ne jugeons donc pas de notre piété par la communion, mais réglons nos communions par notre piété, et commençons, avant que de penser à communier souvent, à voir et à examiner si nous sommes véritablement dans la piété.

Vous avez toujours pratiqué la vertu, et vous avez aussi toujours été dans la pratique de la communion fréquente. Mais cette ancienne piété ne serait-elle pas une vieille erreur ? et cette ancienne pratique ne feraitelle pas l'aliment et de cette erreur et de vos faiblesses ? Connaissez-vous la piété, vous qui croyez la pratiquer depuis votre jeunesse? N'est-ce point chez vous un nom que la dévotion? N'est-ce point la persuasion d'être dévot, l'art ou la folie de le paraître ? *Non veritatem, sed nomen volebant habere justitiæ.* (S. Jér.) N'êtes-vous pas de ces dévots qui renversent tout dans la dévotion ; de qui il est vrai de dire que toute autre vertu que celle de leur état est la leur ; que toute autre pratique que leur devoir a de l'attrait pour ceux que toute autre manière d'accomplir la volonté de Dieu que celle à laquelle il les réduit, et celle qu'ils goûtent ; que toute autre voie que celle par où il les conduit, est celle qu'ils suivent? Dévotion d'humeur, dévotion de volonté propre : ce n'est pas là la piété ; et dans cet état on a besoin de se convertir à Dieu et de commencer à le servir, au lieu de faire sa dévotion d'une communion plus fréquente.

Vous pensez qu'il est bon de communier souvent, je le pense aussi de ceux qui sont véritablement et solidement vertueux. Mais n'êtes-vous point de ces dévots qui ont adopté tout le frivole de la dévotion, et en laissent l'esprit et les bonnes pratiques? de ces dévots plus ennemis du travail, plus attachés à leur pieuse oisiveté, plus habiles à se décharger de la croix, plus attentifs à se dédommager des petites peines de leur état, plus fertiles en expédients pour se contenter, plus difficiles, plus singuliers, plus recherchés en tout et jusque dans leur modestie; moins simples et moins droits dans leur cœur, ainsi que dans leurs paroles et dans toute la conduite de la vie ? Que l'homme dévot et la femme dévote s'éprouvent donc eux-mêmes avant que de se fixer à une pratique sainte en elle-même, salutaire pour les personnes vraiment pieuses et qui cherchent à avancer dans la piété.

J'ai à vous reprocher que vous avez perdu votre première piété : souvenez-vous donc d'où vous êtes tombé et faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres. C'est ainsi que Dieu fait parler à un homme qui d'ailleurs faisait encore beaucoup de bien et souffrait même pour le nom de Jésus. C'est cette même parole que je viens porter aujourd'hui de sa part à tant de gens qui se sont trop éloignés de leurs premières voies. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé: *Memento unde excide-*

ris. (*Apoc.*, II, 45.) De la plus grande ferveur, d'un amour pour Dieu bien vif, d'un zèle pour les choses de la religion bien déclaré, d'une fidélité à vos devoirs et à vos pratiques poussée jusqu'au scrupule, vous êtes tombé dans une indifférence pour Dieu et pour toutes les choses de Dieu trop marquée, dans un dégoût de la vertu, dans un fonds d'aversion pour vos devoirs, dans un goût du monde et une recherche de mille choses dans le monde, qui se contient à peine dans des bornes. Faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres, au lieu de communier souvent; ce qui ne peut être, dans le relâchement où vous vivez, qu'une hypocrisie trop odieuse, ou une témérité trop coupable : *Pœnitentiam age et prima opera fac.*

La pratique de la piété sans piété, l'indévotion dans la dévotion, la profession d'être à Dieu, et peu d'œuvres de Dieu : voilà votre état; voilà le personnage que vous faites dans l'Eglise de Jésus-Christ. Vous êtes de ces personnes qui se traînent dans la voie des commandements, que les exercices pieux ne raniment pas, que la parole sainte ne touche pas, que les lectures journalières ne rappellent pas à elles-mêmes, que la prière n'échauffe pas, qui confessent sans repentir ce qu'elles ont commis sans remords, qui communient sans goûter Dieu et sans que la communion change rien dans leur vie ; comment la communion fréquente, seule chose dans la piété à laquelle vous demeurez attachés, et dont la privation ne vous affligerait que parce qu'elle vous humilierait; comment, dis-je, dans ces dispositions pouvez-vous attendre de la communion des effets salutaires, ou prétendre honorer Dieu en communiant souvent ? Ah ! plutôt vous irriterez Dieu avec qui vous vous êtes familiarisé, et pour qui vous avez perdu tout respect. Ah! plutôt vos maladies et vos langueurs augmenteront : tout s'affaiblira, tout se desséchera, tout achèvera de s'éteindre et de périr en vous ; non par le défaut du sacrement, qui de sa nature est une nourriture et un remède, la lumière et la chaleur, *non natura sua*, mais par votre faute, de vous qui le recevez étant trop malade et trop affaibli, *sed vitio accipientis.* Dans cet état la communion fréquente vous nuira, parce que les choses saintes peuvent nuire, et nuire selon qu'elles sont saintes, à ceux qui les font témérairement, qui les font indiscrètement : *possunt sancta obesse.* (Sainte Thérèse.)

Quels doivent être, selon les saints, ceux qui communient souvent? Ils doivent être forts dans la foi, généreux dans leurs dispositions, magnanimes dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, sincères dans le cœur, vrais dans les paroles, purs dans les pensées, ennemis des vaines satisfactions des sens. Quand Jésus-Christ se donne plus souvent à nous, on doit se livrer plus pleinement à lui. Quand on ne fait plus qu'une même chair avec lui par cette fréquente incorporation, on ne doit plus faire avec lui qu'un même esprit : c'est lui qui doit vivre en nous, et c'est sa vie qui doit y paraître. Quand nous participons plus souvent au mystère de la mort de Jésus-Christ, sa mort doit opérer plus profondément, et tout ensemble plus visiblement en nous. Il faut se réduire pour les besoins de la vie à la nécessité la plus sévère ; et pour ceux de l'état, aux bienséances les plus rigoureuses. Nos jours doivent être plus pleins de travail et plus vides de consolations humaines ; il doit y avoir plus d'ordre dans la vie, plus d'assujettissement à cet ordre, moins de dissipation et plus de prières; un détachement si grand de tout ce qui est dans le monde, que ce soit une mort au siècle, une mort à nous-mêmes, et une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Voilà la substance de ce que les saints ont dit sur l'approche fréquente de l'Eucharistie ; et ils ont ajouté qu'ils parlaient ainsi non pour effrayer les fidèles et les éloigner par là de la communion fréquente, mais pour les rendre plus attentifs et plus précautionnés, afin que la communion fréquente, selon sa nature, leur fût vraiment salutaire. *Non hœc dico ut vos terream, sed ut vos cautiores efficiam.* (Chrysost.) Ils ont demandé cette perfection et cette solidité dans la vertu, en supposant cependant qu'ils parlaient à des hommes pour qui les sacrements sont faits. Je crois parler aussi à des hommes. Vous êtes hommes, et les infirmités dont l'homme est environné se trouvent en vous. Vous êtes hommes, mais ce qu'il y a de l'homme en vous vous déplaît, vous en gémissez, vous voudriez l'y détruire, vous en cherchez le remède salutaire, vous y appliqueriez le fer et le feu. Si ce sont là vraiment vos pensées et vos désirs, je vous conseille d'acheter de Jésus-Christ, ou plutôt c'est Jésus-Christ qui vous conseillera d'acheter de lui la pierre brûlante. Cette pierre brûlante, c'est Jésus lui-même reçu souvent dans la communion, qui consumera en vous les chairs, c'est-à-dire ce qu'il y a en vous de terrestre et d'humain, pour vous transformer en quelque chose de divin et de céleste, comme il est lui-même divin et céleste.

Approchez-vous donc de Jésus-Christ, vrais chrétiens, mais en qui il y a encore de l'homme par le sort de notre misérable condition Approchez-vous souvent de Jésus-Christ dans le sacrement; vous y trouverez avec le remède salutaire, la lumière et la force de votre vie; vous y trouverez une grâce plus abondante, qui vous conduira à une gloire plus élevée. *Amen.*

SERMON XXXVII.

Pour le mardi dans l'octave du saint Sacrement.

SUR L'EXCELLENCE DU SACRIFICE DE LA MESSE.

Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus ; et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (*Malac.*, I, 11.)

Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident mon nom est grand parmi les gentils : on y sacrifie en tout lieu et on y offre en mon nom une hostie pure.

Dieu s'est expliqué assez souvent, et d'une manière assez précise, sur les sacrifices qu'on lui offrait au milieu de son peuple, dans les temps de la Loi. Ces sacrifices lui étaient à dégoût; il ne pouvait plus les souffrir. A quoi bon, leur dit-il, cette multitude de victimes que vous m'offrez? J'en suis rassasié : *Plenus sum.* (*Isa.*, I, 11.) Vos holocaustes de béliers, la graisse de vos agneaux, le sang de vos taureaux et de vos boucs, je ne veux rien de tout cela. *Holocaustum arietum*, etc., *nolui.* (*Psal.* L, 18, 19.) Si vous eussiez voulu des sacrifices, lui dit David qui entrait dans ces pensées profondes du Seigneur, je n'en aurais pas laissé manquer vos autels; mais ce ne sont pas ces holocaustes qui vous plaisent. En même temps David voyait en esprit l'Eglise chrétienne, cette nouvelle Jérusalem avec son autel, sur lequel était offert le sacrifice de justice, l'oblation pure, l'holocauste agréable à Dieu. Et voici ce qu'il met dans la bouche de Jésus-Christ, qu'il voyait aussi en esprit, revêtu d'une chair en entrant dans le monde, et en même temps il le voyait sur l'autel de la croix : *Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation; mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point demandé tous ces holocaustes pour le péché; alors je suis venu moi-même.*

Si quelques endroits des Ecritures, paraissant plus favorables aux anciens sacrifices, semblent leur attribuer quelque vertu et leur donner quelque mérite auprès de Dieu, c'est par ces endroits si précis que je viens de citer, qu'il faut juger de ce qu'ils étaient par eux-mêmes aux yeux de Dieu. Ce que Dieu y aimait, ce qu'il y voyait avec complaisance, c'était le sang de cet Agneau qui devait effacer véritablement les péchés du monde et apaiser la colère céleste contre le genre humain; c'était cet Agneau dont ces sacrifices d'animaux égorgés depuis le commencement du monde n'étaient que les figures, et qui était lui-même immolé devant Dieu depuis le commencement du monde dans toutes ces victimes offertes pour le péché: *Agnus occisus ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.)

Si quelque chose plaisait donc à Dieu dans toutes ces différentes espèces de sacrifices des jours anciens, c'était son propre Fils immolé qui était dans ces oblations comme la vérité sous des ombres, comme l'âme dans le corps, comme la vie des choses mortes; mais enfin ces choses mortes, ou sans vertu elles-mêmes, ne devaient avoir qu'un temps; ces figures et ces ombres devaient cesser, et la vérité, au milieu des temps, devait enfin paraître. Le sacrifice ayant en soi sa vertu et sa dignité devait être offert au milieu de la terre. Il a été offert une fois, et en cette seule fois il a fait devant Dieu tout ce que ces innombrables sacrifices, depuis le commencement du monde, n'avaient pu faire; et en cette seule fois Dieu a été glorifié, Dieu a été apaisé, Dieu a été payé de tout ce que lui devait le genre humain; le péché a été expié surabondamment et toutes choses réparées avantageusement dans l'homme et dans la nature

Ce sacrifice a été offert une fois sur la croix. Après ce sacrifice, il n'en fallait point de nouveau, le même ne pouvait pas être réitéré. Mais ce même sacrifice pouvait être représenté; il pouvait être rappelé dans le souvenir des hommes; il pouvait être comme remis sous les yeux de Dieu. Cette représentation, avec la même victime présente, avec la même victime comme égorgée et en état de mort, sans répéter le sacrifice de la croix, est elle-même un sacrifice; mais un sacrifice qui ne subsiste que par le rapport qu'il a avec celui de la croix, et qui en tire toute sa vertu.

C'est ce sacrifice que Dieu voit de loin, dans lequel il se complaît par avance, dont il relève l'excellence pour sa propre gloire; c'est ce sacrifice d'une hostie pure, offert à son nom dans toute l'étendue de la terre, chez toutes les nations, qu'il oppose à ces sacrifices d'animaux, qu'un seul peuple lui offrait dans un seul lieu de la terre, qui était le temple de Jérusalem. Ce n'est pas, vous le voyez, ce sacrifice sanglant de la croix, que le Seigneur désigne ici : il n'a été offert qu'à Jérusalem, et une fois pour toujours. C'est ici un sacrifice qui est offert à son nom parmi les gentils : *In gentibus;* qui lui est offert en tout lieu depuis l'orient jusqu'à l'occident. *Ab ortu solis usque ad occasum, in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Vous reconnaissez donc ici, chrétiens, le sacrifice de la messe. C'est de ce sacrifice que j'entreprends de vous faire connaître aujourd'hui l'excellence. Et pour ne pas trop anticiper sur mon sujet, je vous en présente tout d'un coup l'idée que je développerai dans les deux parties de ce discours. A qui le sacrifice de la messe est offert, et pourquoi il est offert; quelle est la chose offerte dans ce sacrifice, et comment ce sacrifice est offert dans l'Eglise. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sacrifice est aussi ancien dans la religion que la religion même. Le sacrifice est une chose aussi ancienne dans le monde que l'homme même, et aussi connue de l'homme, que son propre être et la première origine des choses.

Dieu le prescrivit peut-être plus expressément à Adam; mais ce premier homme aurait toujours trouvé en lui-même qu'il fallait offrir à Dieu de ses présents et de ses dons, comme des fruits de la terre. N'aurait-il point aussi immolé à Dieu des animaux pour marquer que toute créature, à commencer par l'homme, se doit à Dieu, et jusqu'à la destruction; que tout est dans sa main, que tout dépend de sa souveraine volonté, que tout est de lui et doit retourner à lui en quelque forme? Mais surtout après le péché, l'homme qui se sentit coupable et qui craignait la justice divine, se trouva

bien plus porté à l'apaiser par des sacrifices.

Ce que Dieu pouvait avoir appris là-dessus au premier homme et ce que le premier homme trouva en lui-même, Adam l'apprit à ses enfants qui le trouvèrent aussi en eux; et ainsi de génération en génération, jusqu'au jour où Noé, avec le peu d'hommes que Dieu voulait sauver du déluge, entra dans l'arche, avec des animaux, dont il devait offrir pour lui et pour les âmes qui restaient avec lui. Le sacrifice est donc de la première tradition du genre humain; et l'idée en est tellement dans l'homme, que les enfants de Noé s'étant séparés les uns des autres après le déluge, différents peuples ayant pris une différente manière d'honorer l'Etre suprême, presque tous les hommes ayant oublié et méconnu le Dieu vivant et véritable; tous s'accordant cependant à reconnaître quelque divinité, tous s'accordèrent à offrir des sacrifices à ce que chacun d'eux prenait pour la Divinité.

C'étaient des chimères, c'étaient des monstres que ces dieux que chaque peuple s'était faits; et ces dieux, preuve humiliante de la faiblesse de l'homme, s'étaient multipliés à l'infini: *Multiplicata sunt infirmitates eorum.* (*Psal.* XV, 4.) C'étaient des démons que les dieux des nations; et on leur sacrifiait jusqu'à des hommes, jusqu'aux enfants les plus précieux et aux filles les plus chères. Mais quand les hommes ont sacrifié en quelque lieu de la terre que ce soit, et quoi que ce soit qu'ils aient sacrifié, ce n'a jamais été ou qu'au seul Dieu véritable, ou à ce qu'ils ont cru Dieu, ou à ce qu'ils ont voulu, ne le croyant pas eux-mêmes, faire passer pour une divinité : *Quis sacrificandum censuit, nisi ei quem Deum aut scivit, aut putavit, aut finxit ?* (*De civ. Dei*, X, c. 4.) C'est une remarque de saint Augustin, que personne n'ignore, tant elle est commune dans les livres.

La terre ne devait être que comme un grand temple où l'on devait sacrifier de toutes parts au Dieu du ciel, au Dieu créateur de l'univers, créateur de l'homme et de toutes choses pour l'homme. Au lieu de cela la terre entière était devenue comme un seul temple où l'on sacrifiait en mille manières et sous mille noms à l'ange apostat, à cet esprit malicieux, dès le commencement ennemi de Dieu et jaloux de sa gloire; à cet esprit trompeur qui avait entraîné l'homme dans sa ruine, et qui goûtait à loisir le fruit de sa malice dans l'erreur qui possédait tout le genre humain au sujet de la Divinité.

Quand je dis la terre entière, vous savez, mes frères, ce qu'il faut entendre, et que la Judée où Dieu était connu et où son nom était grand, sacrifiait à lui seul. Cette petite portion de la terre était alors le partage du vrai Dieu; et là seulement le roi des siècles, immortel et invisible, et seul Dieu, recevait des hommes l'honneur et la gloire par des sacrifices de toute espèce. Un lieu majestueux, de pompeuses cérémonies, des ministres séparés du reste du peuple, des prêtres élevés au-dessus des rois mêmes, donnaient de l'éclat à ces sacrifices et faisaient respecter le Dieu des Juifs. Mais après tout, comme nous l'avons déjà remarqué, des sacrifices et des oblations, qui n'étaient que la graisse des animaux, la fleur des biens de la terre, étaient aussi peu capables par eux-mêmes de glorifier Dieu, qu'ils étaient impuissants pour purifier l'homme et le sanctifier. Le Seigneur ne cessait de le dire dans ces anciens temps : *Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes, et qui est-ce qui vous les a demandées?* Cependant il les demandait à la lettre, preuve que ces sacrifices en figuraient un autre ; mais c'est ce que ce peuple grossier n'entendait pas.

Alors Dieu se retournant, pour ainsi dire, vers les siècles futurs, et voyant une victime pure et précieuse sur l'autel qu'il lui avait lui-même préparé (c'était la croix); voyant cette même victime au sortir de la croix, offerte à son nom dans tous les lieux de la terre parmi les gentils, le Très-Haut se vit glorifié de toute la gloire qu'il peut recevoir de ses créatures, de toute la gloire qu'il peut se rendre à lui-même. Il se vit glorifié selon la grandeur, selon l'infinité, selon l'immensité de sa grandeur : *Secundum multitudinem magnitudinis ejus.* (*Psal.*, CL, 2.)

Ecoutez le Seigneur, et sentez, s'il se peut, ce qu'il sent; et comprenez ce qu'il veut nous faire entendre d'un honneur qui lui est rendu dans toute la terre. De l'orient à l'occident, mon nom est grand parmi les gentils. Ce n'est plus dans cette petite contrée renfermée entre Dan et Bersabée, entre le Jourdain et la mer Rouge, que mon nom est grand; c'est depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'à ceux où il se couche. *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum.* (*Malach.*, I, 11.) Ce n'est plus au milieu d'un seul peuple que je suis glorifié et que mon nom est grand, c'est parmi toute les nations : *In gentibus.* Et cela au moyen d'un sacrifice de grand prix, d'une hostie pure et sans tache à mes yeux, d'une digne victime qui est offerte à mon nom dans toute la terre. *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Cette hostie qui donne à Dieu tant de complaisance et dont il se fait ici lui-même tant d'honneur, cette hostie si recommandable à ses yeux par sa sainteté, c'est sans doute son Fils qu'il a envoyé dans le monde avec un corps capable de souffrir, c'est sans doute cet Agneau sans tache qui a effacé les péchés du monde, cette victime si pure est sans doute la même personne que ce pontife que nous avons, saint, innocent, entièrement pur, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux. Mais ce n'est pas ici le sacrifice de cette victime avec effusion de sang, ce n'est pas ici l'immolation de cette victime par les mains des méchants, hors la porte de Jérusalem; ce n'est pas en un mot l'oblation elle-même de la croix, qui ne s'est faite qu'une fois et en un seul lieu. C'est une autre sorte d'oblation

de cette victime innocente et toute pure; c'est une autre espèce de sacrifice, quoique dépendant en tout du premier, vrai sacrifice sans effusion de sang, qui est offert à la gloire du nom du Seigneur dans toute la terre. *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.*

Qu'est-ce donc que cette glorification du nom de Dieu par le sacrifice offert dans toute l'étendue de la terre? Cette glorification c'est le culte suprême, cette adoration que Dieu ne partage avec aucun être créé, mais qu'il reçoit, et qu'il exige de toute créature au ciel et sur la terre. Cette glorification du nom de Dieu par le sacrifice de la messe, c'est cet acte de religion par lequel, nous, ses ministres, et tout son peuple saint, et toute son Eglise ou toute sa famille, marquons notre servitude envers lui. C'est ici une reconnaissance publique du souverain domaine de Dieu, une haute protestation de l'intime et nécessaire dépendance où nous sommes pour toutes choses de l'Être suprême.

Loin donc que nous puissions rendre cette gloire par le sacrifice à quelqu'un, hors à Dieu seul, au ciel et sur la terre; nous disons dans le sacrifice que ce qu'il y a de plus élevé parmi les créatures rend gloire à Dieu avec nous par la même victime que nous offrons. Nous chantons que par cette hostie dont nous reconnaissons l'excellence, les anges louent la majesté de Dieu : *Per quem majestatem tuam laudant angeli;* ce qu'il y a au-dessus des anges, comme les dominations, adore ce grand Dieu, *adorant dominationes;* et ce qu'il y a encore d'élevé au-dessus des dominations, comme les puissances, tremble, c'est-à-dire, entre dans ce qu'il y a de plus intime et de plus anéantissant dans l'adoration : *Tremunt potestates.*

Nous n'offrons pas le sacrifice aux puissances, aux dominations, aux vertus ni à aucun nom élevé, comme parle saint Paul, soit dans le siècle présent, soit dans le siècle futur; nous ne l'offrons pas à Marie, élevée en dignité et en sainteté au-dessus des anges; nous ne l'offrons ni aux apôtres, ni aux martyrs; et jamais l'Eglise, dans ce sacrifice, jamais le ministre des choses saintes n'a dit dans l'église : Nous vous offrons ce sacrifice, Paul; nous vous l'offrons, Etienne; nous vous l'offrons, Michel; nous vous l'offrons, sainte Mère du Seigneur.

Nous n'offrons pas le sacrifice aux anges; mais nous nous joignons aux saints anges dans le sacrifice, afin qu'ils portent nos prières devant Dieu sur l'autel céleste. Nous nous unissons aux saints anges à la messe, parce que l'esprit de ce sacrifice est de réunir toutes les créatures, et surtout les plus saintes, pour rendre à Dieu en commun la reconnaissance de leur servitude. Mais cette intervention des anges dans le sacrifice est toujours subordonnée à celle de Jésus-Christ, par qui, comme nous venons de le voir, les anges eux-mêmes louent Dieu et adorent sa majesté sainte.

Nous n'offrons pas le sacrifice aux saints, mais nous associons les saints à cette oblation, et nous demandons que ce sacrifice, agréable à Dieu par sa propre institution et par son auteur, que ce sacrifice toujours agréable du côté de Jésus-Christ qui est offert, mais qui pourrait ne l'être pas toujours du côté de l'homme qui l'offre, le devienne, pour ainsi dire, de tout point, par les prières de ses saints; et qu'ainsi notre oblation, en tant qu'elle vient de nous, soit plus agréable et mieux reçue. Nous offrons en l'honneur des saints; comment cela? En ce que nous offrons à l'honneur de Dieu qui s'est honoré lui-même comme il s'est rendu admirable dans ses saints. Nous offrons en l'honneur de Dieu qui est la gloire de la vertu de ses saints; qui en est l'auteur par sa grâce, ainsi que de leur gloire dans le ciel. Nous offrons à Dieu en reconnaissance de la puissance de sa grâce sur les saints, et en action de grâces pour eux, la même victime par laquelle ils ont été sanctifiés.

Voilà la sainte et innocente doctrine de l'Eglise au sujet de la mémoire qui peut être faite des saints au sacrifice de la messe; voilà le fonds de notre religion touchant le sacrifice; ce qu'il faut expliquer, mais aussi ce qu'il faut vouloir entendre. Tout ce qui a rapport au sacrifice, temple, autel, prêtres, ministres inférieurs, cérémonies de ce culte, tout cela va droit à Dieu, ne tend qu'à la gloire et à l'honneur de Dieu. Et si quelqu'un est assez grossier parmi les chrétiens pour ne pas pouvoir s'élever jusque-là, si quelqu'un est assez ignorant ou assez impie pour faire sur ces messes, en mémoire ou à l'honneur des saints, de mauvaises difficultés ou de fades plaisanteries, ce n'est pas la faute de l'Eglise catholique qui ne cesse d'instruire les fidèles là-dessus, qui s'explique partout. Ou plutôt il n'y a dans la liturgie ni action, ni parole, qui ne fasse connaître et sentir que ce n'est qu'à Dieu seul que le sacrifice est offert.

Le sacrifice n'est offert qu'à Dieu, et l'Eglise le lui offre pour s'acquitter envers cette divine majesté de tous les devoirs de la religion; adorer cette grandeur suprême, rendre grâces à ce Dieu de bonté, implorer sa miséricorde pour nos péchés, lui demander toutes ses grâces et ses bénédictions pour la terre et pour le ciel. Le sacrifice de la messe est, comme nous l'avons déjà observé, une reconnaissance publique que Dieu est le Seigneur, et que le Seigneur est le seul Dieu; que c'est lui seul qu'il faut servir, lui seul qu'il faut craindre, lui seul qu'il faut aimer, lui seul à qui il faut obéir, lui seul à qui il faut rapporter toutes nos actions et tout notre être, comme en étant l'auteur et la fin.

Les assistants offrent le sacrifice de la main du prêtre comme un signe de leur foi et de leur piété qui est connue de Dieu : *Omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est et nota devotio.* (*Can. miss.*) C'est ici un signe de la disposition où est chacun de ceux qui l'offrent, de se tenir dans la main de Dieu; d'être à lui, soit à la vie, soit à la

mort; de se sacrifier à sa gloire, comme la victime qui est immolée sur l'autel et qui s'offre à Dieu. C'est ici un sacrifice de louanges, *sacrificium laudis* (*Can. miss.*); un sacrifice où, dans la mémoire qui s'y fait de la Passion de Notre-Seigneur, sont renfermées toutes les louanges et tous les honneurs qu'on a jamais rendus à Dieu et qu'on lui rendra jamais dans le genre humain.

Le sacrifice de la messe est spécialement le sacrifice eucharistique ou d'action de grâces. Ainsi, ce qui est propre à la messe, c'est d'être l'action de grâces solennelle de toute l'Eglise, et l'action de grâces particulière de tous les fidèles qui y assistent et qui l'offrent avec le prêtre : *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.* (*Can. miss.*) Or l'action de grâces renferme toute la religion de l'homme envers Dieu; de l'homme créé d'une manière si admirable, et racheté d'une manière encore plus merveilleuse; de l'homme devenu participant de la nature divine, par la participation du Fils de Dieu à la nature humaine et à notre chair; de l'homme nourri de cette même chair du Fils de Dieu dans le Sacrement. Toute la piété de l'homme envers Dieu consiste donc dans l'action de grâces. C'est ce que l'Eglise dit peut-être le plus hautement dans l'action du sacrifice. *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu*, dit le prêtre d'une voix plus élevée. — *Cela est digne, cela est juste*, répond le peuple. — *Cela est vraiment digne et vraiment juste*, répond le prêtre. *Il est de la justice et vraiment salutaire pour nous de vous rendre grâces toujours et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Et en effet, chrétiens, comblés des bienfaits de Dieu, accablés sous le poids de ses miséricordes, toute notre vie n'étant qu'une suite de grâces, que rendrons-nous au Seigneur qui soit digne non-seulement d'honorer une si haute majesté, mais de nous acquitter envers cette infinie bonté? *Quid dignum offeram Domino?* (*Mich.*, VI, 6.) Qu'offrirons-nous au Seigneur qui réponde à la grandeur et à la multitude de ses dons? *Quid dignum offeram Domino?* Nous-mêmes, et toutes nos pensées, et toutes nos affections, et toutes nos œuvres; nos corps, ainsi que saint Paul nous y exhorte, comme une hostie vivante, sainte, qui sera agréable à Dieu, lui étant offerte comme un sacrifice spirituel? Sans doute, et sans ce sacrifice de nous-mêmes, j'ose dire que Dieu n'accepterait pas de nos mains l'oblation même de son Fils. Mais enfin ce sacrifice de nous-mêmes, le plus plein et le plus pur que l'on puisse supposer; ce sacrifice avec celui de nos lèvres, que je suppose encore pures, ne serait pas la juste et digne reconnaissance qui est due à Dieu pour la moindre de ses grâces. Nous serions donc toujours trop redevables à la bonté divine, et comme nécessairement ingrats envers notre perpétuel bienfaiteur, s'il ne nous avait mis entre les mains son propre Fils pour le lui offrir.

La personne de Jésus-Christ est donc l'hommage et la louange vraiment digne de Dieu, le présent vraiment digne de lui être offert pour tous ses présents et tous ses dons, et vraiment acceptable. Le sang de Jésus-Christ offert sur la croix, ce sang qui a été la parfaite glorification du nom de Dieu et la surabondante rédemption des hommes, a été encore la surabondante reconnaissance des bienfaits de Dieu, et une reconnaissance égale à son grand don, qui est ce même Fils. Que rendrons-nous de plus au Seigneur que ce même sang de son Fils répandu une fois sur la croix? Rien de plus; mais nous lui rendrons tous les jours ce même sang répandu en mystère et comme coulant encore de la croix. Nous lui présenterons tous les jours son Fils en état de mort, et comme encore teint de son sang; et ce sera là le prix de tout ce que nous avons reçu de Dieu et de tout ce que nous en attendons.

Elevons nos pensées jusque-là, mes frères, en élevant nos cœurs à Dieu, comme nous le protestons : *Habemus ad Dominum.* (*Præf.*) Songeons aux grâces que Dieu nous a faites, et singulièrement au don de son Fils. Mais pensons aussi que nous élevons devant lui ce même Fils qui nous a été donné pour nous être tout auprès de lui : pour être notre action de grâces, comme notre louange, notre propitiation, et, pour ainsi dire, notre mérite, comme notre action de grâces.

Nous avons reçu Jésus-Christ : nous en devons à Dieu l'action de grâces, et c'est sur cette action de grâces que tout est fondé dans le nouvel état de la religion; de sorte que le sacrifice de l'Eucharistie ou de l'action de grâces est le propre sacrifice de la nouvelle alliance. Mais comme nous avons reçu avec Jésus-Christ, où tout est, le fonds de tout ce que nous demandons et de tout ce que nous attendons, rien n'empêche que, l'action de grâces étant toujours le fondement du sacrifice de la messe, ce sacrifice ne soit en même temps propitiatoire et impétratoire.

C'est un sacrifice de propitiation devant Dieu pour tous nos péchés et pour tous ceux du monde; pour les péchés des hommes vivants, et pour ceux de certains d'entre les morts qui ont encore besoin de la grâce de Dieu, parce qu'ils ont péché. Je parle à des catholiques qui savent que le nom de sacrifice de propitiation est donné par tout au sacrifice de la messe : *Propitiationis hostia.* (Cyrill., *Cat. mystag.*, 5.) Ecoutons le prêtre qui, en présentant à Dieu le Père tout-puissant ce pain et ce vin qui doivent être faits le corps et le sang de son Fils, et prévenant la consécration, élève devant Dieu cette hostie toute pure et la lui présente d'abord pour la rémission de *ses péchés, de ses fautes, de ses négligences innombrables* (*Offert.*), et ensuite pour tous les assistants, et après cela pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts; afin que, délivrés de leurs péchés par cette hostie offerte pour eux, elle leur donne accès, et à lui sacrificateur, au salut et à la vie éternelle, ce qui est la

suite de a délivrance des péchés, et la fin de ce sacrifice.

C'est la fonction de Jésus-Christ de délivrer son peuple de ses péchés, c'est ainsi qu'il a été annoncé par l'ange; c'est l'état de Jésus-Christ de porter le péché du monde, c'est ainsi qu'il a été montré par saint Jean, et c'est ainsi qu'il a paru sur la croix, où il a expié en effet dans sa chair innocente les iniquités de nous tous. Mais ce qu'il a porté sur la croix où il a payé pour nous et où Dieu s'est rendu débiteur envers lui, il nous le communique dans ce sacrifice, qui est aux yeux de Dieu la mémoire et la représentation de sa mort soufferte pour les péchés des hommes. Ainsi nous souvenant nous-mêmes de nos péchés à la messe, et aussi des mystères du Sauveur, et Dieu se souvenant de cette même passion de son Fils que le sacrifice de la messe lui remet devant les yeux, il se souvient tout à la fois de sa miséricorde et de son équité, et selon l'un et l'autre, toujours en vue de son Fils et jetant les yeux sur lui en cet état de mort, il nous pardonne nos péchés, nos offenses et nos négligences.

Voulez-vous entendre l'antiquité sur ce sacrifice de propitiation pour les péchés des morts, ainsi que pour ceux des vivants? Voici les propres paroles de saint Cyrille. Après avoir prié pour nous, qui sommes en vie, sur cette hostie de propitiation : *Super ipsa propitiationis hostia* (*ut sup.*) nous prions pour tous ceux qui sont morts enfants de la même Eglise : *Deinde pro omnibus oramus qui inter nos vita functi sunt* (*ibid.*); et nous adressons nos prières à Dieu pour ces morts; quoique pécheurs : *Et nos pro defunctis precationes adhibentes, quamvis sint peccatores.* (*Ibid.*) Ce que nous faisons en offrant à Dieu ce même Jésus-Christ qui a été immolé pour nos péchés; afin que ce Dieu qui est si miséricordieux leur devienne propice aussi bien qu'à nous : *Christum mactatum pro peccatis nostris offerimus; ut et nobis et illis eum qui est benignissimus propitium reddamus.* (*Ibid.*)

C'est ce meme saint Cyrille qui vient de dire que nous prions au sacrifice de la messe en mémoire des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs, c'est-à-dire, rendant grâces pour eux en mémoire de leurs vertus et de leur sainteté, dont ils sont redevables à Dieu; c'est, dis-je, ce même saint Cyrille qui dit que l'Eglise offre ce sacrifice pour d'autres morts dans une autre intention. En un mot dans le sacrifice, aujourd'hui comme autrefois, l'Eglise fait des choses bien différentes pour deux sortes de morts. Elle rend grâces pour les uns, elle prie pour les autres. Elle offre pour célébrer les louanges des premiers, et pour procurer le soulagement des seconds. Elle emploie ceux-là pour intercesseurs auprès de Dieu, elle prie pour obtenir à ceux-ci la parfaite rémission de leurs péchés.

Vrai sacrifice de propitiation et d'impétration, en vertu duquel nous demandons à Dieu de nous remettre nos péchés, d'apaiser sa colère, et en même temps d'être favorable à nos justes désirs; de nous écouter quand nous le prions pour toutes sortes de nécessités; pour les besoins de nos corps, comme pour le salut de nos âmes; pour l'Eglise répandue dans toute la terre, et pour tous les ordres qui la composent; pour les rois et pour tous les ordres de l'Etat; pour tous les fidèles en général, et plus particulièrement pour tous ceux qui ont un plus particulier besoin du secours de Dieu : *In summa pro omnibus qui indigent auxilio.* (S. Cyr.) Voilà ce qui se trouve de plus commun dans les prières de la liturgie; ce qu'on a reconnu dans tous les temps et dans tous les lieux, où depuis la naissance de l'Eglise l'on a offert cette victime adorable.

Nous faisons à Dieu toutes nos demandes sur cette hostie qui lui est si agréable par elle-même. Nous chargeons de tous nos vœux Jésus-Christ présent sur l'autel; et par lui, en lui et avec lui, ils montent vers le ciel pour en faire descendre la miséricorde et toutes sortes de grâces et de bénédictions spirituelles. Comment en effet nos vœux enveloppés dans la fumée de ce sacrifice ne monteraient-ils pas en haut? Comment nos vœux confondus avec l'odeur agréable de cette victime qui monte devant Dieu, n'y seraient-ils pas reçus? Comment nos prières présentées par de si dignes mains (car Jésus-Christ est ici tout ensemble l'oblation et l'offrant) seraient-elles rejetées; à moins que quelque chose de trop indigne de notre part n'oblige Dieu de les repousser, ou plutôt n'empêche que Jésus-Christ ne les présente, ne pouvant pas les mêler dans son sacrifice ainsi souillées?

Jésus-Christ, intercesseur et médiateur, prêtre et victime dans son sacrifice : voilà l'espérance de l'Eglise et de tous les fidèles dans l'Eglise pour obtenir tout ce qui est demandé à Dieu dans l'esprit de la piété, soit pour la vie présente, soit pour la vie future. Car, enfin, quel autre nom a été donné aux hommes, dans lequel ils puissent obtenir quelque chose et être sauvés? Par quelle personne avons-nous accès auprès de Dieu que par Jésus-Christ? Et quand trouverons-nous un accès plus favorable, si ce n'est quand ce divin Fils est mis devant les yeux de son Père dans cet état d'immolation où il a payé à son Père un si grand prix de toutes les grâces qu'il peut lui demander pour son Eglise et pour chacun de ses fidèles? A Dieu ne plaise, après cela, quand nous faisons intervenir les anges avec les saints dans ce sacrifice, que nous leur faisons présenter nos prières, que nous les leur faisons porter jusque sur l'autel sublime de Dieu, que quelqu'un parmi nous soit assez grossier pour penser que ce soit pour aider à l'intervention de Jésus-Christ, comme si elle était faible par quelque endroit, et que Dieu dût regarder autre chose que son Fils, et singulièrement dans l'état où il est sur l'autel. Si nous employons ici les anges et les saints, c'est afin que, se joignant à nous, ils rendent

notre oblation, en tant qu'elle vient de nous, plus sainte et plus agréable; mais eux-mêmes n'étant écoutés de Dieu que par le grand intercesseur et médiateur Jésus-Christ, par qui seul tous ont accès, encore une fois, autant les anges que les hommes, autant les saints qui règnent que ceux qui combattent. Voyons maintenant plus particulièrement quelle est ici la chose offerte, et comment ce sacrifice est offert dans l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Nous avons un autel, dit saint Paul : *Habemus altare.* (*Hebr.*, XIII, 10.) Nous avons un autel et par conséquent un sacrifice, et par conséquent une victime posée dessus pour être immolée au Dieu que nous servons. Nous avons un autel : *Habemus altare;* mais quelle est la nation si sauvage, quel est le peuple si éloigné de la religion du vrai Dieu qui n'ait dressé des autels à quelque divinité, et qui n'y ait offert des sacrifices, comme le signe naturel de l'hommage que nous devons à ce que nous regardons comme Dieu. Nous avons un autel : *Habemus altare;* mais les Juifs qui étaient demeurés attachés au culte du tabernacle, et que saint Paul a ici en vue, n'avaient-ils pas un autel sur lequel ils égorgeaient perpétuellement les victimes au Dieu véritable?

Nous avons donc un autel différent de celui des nations, en ce que nous y sacrifions à celui que nous connaissons, et qui est le Dieu vivant et véritable, au lieu qu'ils sacrifiaient à toutes sortes de divinités fausses et folles. Nous avons un autel différent de celui des Juifs, en ce que sacrifiant au même Dieu, qui est le Créateur de l'univers et l'Auteur de notre être, le Père tout-puissant, nous lui sacrifions une hostie pure, une hostie sainte, une hostie toujours agréable par elle-même, et vraiment capable d'expier les péchés du monde, puisque c'est l'Agneau de Dieu; nous lui offrons un sacrifice unique qui n'a pas besoin d'être répété, au lieu que les Juifs offraient le sang impur et grossier des animaux, des victimes sans nombre, des sacrifices toujours réitérés (deux choses qui marquaient leur impuissance), des sacrifices qui n'avaient rien par eux-mêmes, qui pût plaire à Dieu, rien qui pût sauver les hommes, rien, en un mot, qui pût les faire accepter et les rendre saints et sanctifiants, qu'autant qu'ils étaient la figure de celui que nous célébrons.

Nous avons donc un autel et un sacrifice; vrai sacrifice à qui le nom en est donné partout, et dans la religion nous ne nous jouons pas avec les termes; vrai sacrifice qui en a le fonds, qui en a toutes les propriétés, qui en a le mérite devant Dieu, et l'utilité pour les hommes. Nous avons un sacrifice; un sacrifice que Jésus-Christ lui-même a institué la nuit avant son grand sacrifice, et pour lui servir de mémorial; un sacrifice que Jésus-Christ a offert lui-même dans cette dernière cène, et qu'il nous a appris à offrir; un sacrifice qui est sa propre personne une fois immolée pour les hommes.

Nous avons un sacrifice dans la nouvelle alliance, prédit dans les temps anciens, comme la gloire de Dieu dans toute la terre, et sous l'idée de l'oblation toute pure; un sacrifice figuré dans toutes ces différentes espèces de sacrifices de la loi. Nous avons un sacrifice exprimé dans celui d'Abel qui offrit à Dieu ce qu'il y avait de plus gras et de meilleur dans ses troupeaux, dont le Seigneur aussi reçut agréablement la fumée. Nous avons un sacrifice tracé dans celui d'Abraham qui offrit à Dieu son fils unique et bien-aimé, qui le mit en état de mort devant lui, qui le lui sacrifia en désir et en volonté, et qui le reçut vivant de dessus le bucher et de dessous le glaive. Nous avons un sacrifice représenté dans celui de Melchisédech, roi de paix, roi de justice, et, en même temps le prêtre du Dieu très-haut (*Erat enim sacerdos Dei altissimi* [*Gen.* XIV, 18]), qui vint au-devant d'Abraham, avec du pain et du vin pour l'offrir au Seigneur en sacrifice d'action de grâces.

Vous reconnaissez aisément, mes frères, dans ce sacrifice d'Abraham, où l'on immole Isaac vivant, et où Isaac vit étant immolé, le sacrifice de nos autels, où Jésus-Christ, immolé par le glaive mystique, séparé seulement en mystère, est vivant; où Jésus-Christ est sur l'autel, non pas mis à mort, mais comme ayant été mis à mort, et étant encore comme égorgé. Vous reconnaissez dans ce sacrifice de Melchisédech, dans son oblation de pain et de vin, cette oblation qui se fait d'abord à l'autel, de pain et de vin, pour être faits le corps et le sang du Seigneur; ensuite l'oblation de ce corps et de ce sang en quoi se sont changés réellement le pain et le vin, qui, depuis ce changement, sont appelés le pain saint de vie éternelle et le calice du salut éternel. Pain saint de vie éternelle, calice du salut éternel, que nous prions Dieu de regarder d'un œil propice, et de recevoir comme il a reçu les présents de son serviteur, le juste Abel, et le sacrifice de notre père Abraham, et le saint sacrifice, l'hostie sans tache que lui a offerte Melchisédech, son souverain sacrificateur.

Mais, enfin, qu'est-ce précisément que ce sacrifice sans effusion de sang que nous faisons à l'autel, cette oblation du pain de vie et du calice de salut, sur laquelle nous prions le Seigneur de jeter un regard favorable? Ce sacrifice, ce qui lui donne ce caractère c'est Jésus-Christ présent pour nous sur l'autel, sous les espèces du pain et du vin; mais dans un état de mort, par la séparation mystique de son corps et de son sang consacrés à part. Jésus-Christ sur l'autel, offert à Dieu son Père, en mémoire de la mort qu'il a soufferte sur la croix, et pour nous en appliquer la vertu : c'est le sacrifice de la messe.

Nous voilà à l'origine du sacrifice de l'autel, qui est le sacrifice de la croix. Grand mystère dans notre religion que le rapport de l'autel à la croix! Nous allons, mes frères, vous l'expliquer dans les principes de la doctrine de l'Eglise catholique; doctrine

plutôt crue que connue de la plupart des fidèles; doctrine blasphémée des hérétiques parce qu'ils l'ignorent, ou plutôt parce qu'ils ne veulent pas la connaître. Nous allons donc dire ceci bien haut, afin que personne dans l'Eglise n'ignore ce mystère, et que personne ne l'ignorant parmi nous, l'étranger puisse l'apprendre du moindre et du plus simple d'entre nous.

Jésus-Christ a glorifié une fois son Père; il *s'est sanctifié* une fois pour les hommes. Cela s'est fait sur la croix; et après cela il n'y a plus rien eu à faire de la part de Jésus-Christ pour l'entière glorification du nom de Dieu, et pour la pleine sanctification des hommes. Aussi Jésus-Christ, après avoir accompli ces deux choses sur la croix, est allé dans le ciel. Mais, dans le ciel, ne fait-il plus rien de ce qu'il a fait une fois pour glorifier son Père et racheter les hommes? Dans le ciel, n'y a-t-il plus d'autre mémoire de la croix, que la gloire qu'en reçoit l'Agneau, par ce cantique que lui chante toute créature? *L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir honneur, puissance,* etc. Jésus-Christ dans le ciel est vivant, mais comme ayant été mort, mais comme ayant été immolé; et ces marques qu'il conserve dans sa gloire de son immolation sanglante, sont une glorification de son Père, et une intercession pour nous, continuée au haut du ciel. Jésus-Christ au ciel, qui se présente sans cesse devant la face de son Père pour nous, avec les plaies qu'il a reçues à cause de nous: *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24), est donc encore dans le ciel en état de sacrifice. La même chose se passe à l'autel où Jésus-Christ est véritablement présent pour nous, où Jésus-Christ s'offre véritablement en sacrifice; mais en continuation du même sacrifice qu'il a offert de lui-même sur la croix.

Jésus-Christ, sur l'autel de la croix, subrogé à l'homme pécheur, substitué à la place de ces victimes qu'on multipliait à l'infini, tant on les croyait impuissantes; à ce sacrifice qu'on renouvelait tous les ans pour en marquer l'insuffisance; le prix de notre rachat suffisamment et surabondamment payé par le sang d'un Dieu répandu sur la croix, la justice divine pleinement et surabondamment satisfaite par la subrogation qui s'est faite sur la croix d'une, personne si digne, on ne doit plus immoler d'autre victime, et Jésus-Christ n'a dû être offert ainsi qu'une fois pour opérer tout ce qui pouvait être le fruit de sa mort. C'est la belle théologie de saint Paul, et c'est la saine et constante doctrine de l'Eglise. Vous allez entendre, dans un seul, tous les Pères de l'Eglise et tous les docteurs qui les ont suivis, jusqu'à ces derniers temps, où l'on s'est élevé contre le sacrifice de la messe parce qu'on en a voulu ignorer le mystère.

Il a été une fois offert dans la personne de Jésus-Christ une hostie toute-puissante pour nous procurer le salut éternel: *In Christo semel oblata est hostia potens ad salutem sempiternam.* (AMBR., *in Ep. ad Hebr.*, *in cap.* X.) Pourquoi donc offrons-nous encore tous les jours le sacrifice? *Quid ergo? Nonne per singulos dies offerimus?* Il est vrai que nous offrons tous les jours, mais en mémoire de la mort de Notre-Seigneur; car c'est ici une hostie unique, et ce n'en sont pas plusieurs: *Offerimus quidem, sed recordationem facientes mortis ejus; et una est hæc hostia, non multæ.* Comment n'est-ce qu'une seule hostie et non pas plusieurs? *Quomodo una est, et non multæ?* Parce qu'elle a été offerte une fois pour toujours dans le saint des saints: *Quia semel oblata est in sancta sanctorum.* Comme le Christ qui est offert en tous lieux n'est qu'un seul corps, de même aussi il n'y a qu'un seul sacrifice: *Sicut enim qui ubique offertur unum corpus est, ita etiam et unum sacrificium...* Nous n'offrons pas un autre sacrifice que celui qui a été offert sur la croix, non plus qu'il n'y a pas un autre pontife: *Non aliud sacrificium, sicut pontificem.* Mais nous offrons toujours le même, ou plutôt nous accomplissons la mémoire de celui de la croix: *Sed ipsum semper offerimus: magis autem recordationem sacrificii operamur.*

Il n'y a donc pas ici d'autre pontife que celui qui a été lui-même sur la croix le prêtre de cette victime qui était lui-même. C'est le même pontife établi pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech, pour offrir son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. *Non alium pontificem.* Il n'y a donc point ici d'autre victime que celle qui fut mise à mort hors la porte de Jérusalem; et cette victime était ce même Agneau que Dieu voyait égorgé dans tous les sacrifices qui lui ont été offerts depuis le commencement du monde. *Agnus occisus ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8); et qui est encore comme égorgé dans le ciel: *Agnus quasi occisus* (*Apoc.*, V, 6), après avoir été réellement immolé sur l'autel de la croix: *Non aliud sacrificium.* Il n'y a donc point ici d'autre oblation que celle où Jésus-Christ a paru une fois devant Dieu sur la croix; mais cette même oblation, faite d'une autre manière, c'est-à-dire d'une manière non sanglante: *Ipsam offerimus et nunc, quæ tunc.* Ce n'est pas ici une seconde mort de Jésus-Christ, mais seulement la commémoration de la première, en un état de mort, qui remet devant les yeux de Dieu la mort volontaire que son Fils bien-aimé a soufferte pour le péché, ou plutôt qui lui remet devant les yeux son Fils lui même, sous les signes de cette mort par laquelle il a été apaisé et nous avons été rachetés: *Hoc autem quod nos facimus, in commemorationem fit ejus quod factum est.* Il fallait rapporter ici le passage tout entier.

Ce n'est pas ici un supplément du sacrifice de la croix, comme si la vertu n'en était pas pleine; ce n'en est pas une réitération, comme s'il était imparfait; c'est en le supposant au contraire très-plein et très-parfait, l'application du sang qui a été répandu dans ce sacrifice. C'est en ce sens que nous appelons le sacrifice de la messe un

sacrifice de rédemption que le prêtre offre tous les jours pour la rédemption des âmes, ainsi que pour la santé des corps. Nous disons à l'autel que l'œuvre de notre rédemption s'y opère. *Opus redemptionis nostræ exercetur.* (*Secr. Dom. V post Pent.*) L'œuvre de la rédemption s'opère à l'autel, non que ce soit là que Jésus-Christ l'ait opérée ou méritée, ou qu'il y ait payé le prix de notre rançon; mais parce que le même qui l'a payé est encore ici présent pour consommer son ouvrage par l'application qu'il nous en fait.

Recueillons tout ceci pour avoir devant les yeux le précis de la doctrine de l'Eglise sur le sacrifice de la messe et celui de la croix. Nous mettons toute notre gloire dans la croix de Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que nous la mettions en autre chose. Nous n'attendons rien que de la croix. Nous n'avons rien à offrir à Dieu que Jésus-Christ et le mérite infini de sa croix. Jésus-Christ y est tout pour nous auprès de Dieu, et toute notre religion s'y trouve recueillie; mais comme le sacrifice de la croix communique sa vertu au sacrifice de la messe, qui en est la représentation, et où la même personne est présente en état de victime; le sacrifice de la messe, par cette communication de vertu, devient notre adoration parfaite, notre action de grâces égale au don, notre propitiation salutaire, notre oblation sainte, notre titre aux grâces de Dieu, et notre droit au salut éternel. La croix est la source, l'autel est le canal. Le sacrifice de la croix est le fonds où naissent les fruits, le sacrifice de la messe nous les distribue.

Le sacrifice de la messe est un vrai sacrifice, parce que la victime est réellement présente, parce que la victime est réellement offerte et acceptée de Dieu. La mort n'intervient ici qu'en représentation, le sang n'y est répandu qu'en mystère; mais cette représentation de la mort du Fils de Dieu avec sa personne qui est présente, qui est offerte et que Dieu reçoit de nos mains, a reçu dans tous les temps, et reçoit encore dans toutes les prières de la liturgie le nom de sacrifice.

En établissant la vérité du sacrifice de la messe et ses effets salutaires, nous ne dérogeons ni au mérite ni à la vertu du sacrifice de la croix. Nous ne lui ôtons rien, nous n'en détournons pas notre culte, nous n'en retirons pas notre espérance, nous n'en détachons pas notre salut, nous n'en supposons pas l'imperfection, nous n'en avouons pas l'insuffisance. Ce que nous croyons et ce que nous enseignons dans l'Eglise, c'est que le sacrifice de la messe se rapporte tout entier au sacrifice de la croix, qu'il ne subsiste que par ce rapport; qu'il en tire tout son prix devant Dieu, et toute sa vertu pour les hommes. Ce que l'Eglise croit et ce qu'elle enseigne du sacrifice de la croix, c'est qu'il est si pleinement suffisant, soit pour honorer Dieu, soit pour racheter l'homme, que tout ce qui s'est fait ensuite n'est plus établi que pour célébrer devant Dieu la mémoire de ce sacrifice, et pour nous en communiquer les effets pour la rémission de nos péchés et l'acquisition de la vie éternelle. Telle est notre foi et telle est la doctrine de l'Eglise sur le sacrifice de la messe.

Comment ce sacrifice est-il offert dans l'Eglise? C'est Jésus-Christ qui s'y offre lui-même, comme il s'est offert lui-même sur la croix. C'est toute l'Église qui offre ce sacrifice à Dieu, s'offrant en même temps elle-même. C'est le prêtre qui offre en son nom, au nom de tout le peuple chrétien, et singulièrement des assistants. Ce sont tous ceux qui sont présents et qui y ont porté leur oblation, qui l'offrent pour eux-mêmes avec le prêtre. Donnons quelques instructions sur tout cela, parce que, comme le dit un saint (Clém. Alex.), l'ignorance de nos mystères dégénère facilement en impiété ou en superstition.

Jésus-Christ, à l'autel comme sur la croix, est tout ensemble le sacrificateur et le sacrifice, l'oblation et l'offrant, le prêtre de sa victime et la victime de son sacerdoce. Dans la célébration de l'Eucharistie, qui se continue dans l'Eglise comme au jour de son institution, après avoir élevé les yeux au ciel, à Dieu son Père, et lui avoir rendu grâces, Jésus-Christ offre lui-même son corps et son sang pour la rédemption du monde; à la différence qu'à la Cène, il offrait ce corps qui allait être détruit, ce sang qui allait être répandu; et à l'autel il offre ce corps qui a été mis à mort, ce sang qui a été versé.

Loin que le sacerdoce de Jésus-Christ ait fini à la croix avec sa vie, c'est à sa Résurrection qu'il a été établi prêtre sur le fondement de sa vie glorieuse et immortelle. Et quelle est la fonction de ce sacerdoce immuable? C'est d'offrir, toujours vivant, quoi qu'il ait été mis à mort, une hostie toujours vivante, quoiqu'elle soit immolée, c'est de continuer sur l'autel cette oblation qu'il a faite de lui-même pour nous à la croix, ou cette *sanctification pour nous*, afin que nous soyons saints: *Pro eis ego sanctifico me ipsum* (*Joan.*, XVII, 19); c'est de ne cesser de s'offrir lui-même, chargé de nos vœux, de nos besoins et de nos péchés; c'est de s'offrir continuellement lui-même, et d'exercer, par cette oblation continuelle, la fonction de notre avocat avec celle de notre victime.

Toute religion doit avoir un sacrifice, puisque c'est le culte de la Divinité le plus digne et le plus parfait. Et quand il y a dans la religion une personne plus digne, ointe de la Divinité même, un grand pontife, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, c'est par cette personne plus digne, lorsqu'elle est présente; c'est par ce pontife, lorsqu'il est vivant, que ce culte plus digne, renfermé dans le sacrifice, doit être rendu à Dieu. Le sacrifice est l'oblation d'une chose qui plaît à Dieu; nulle chose ne peut autant plaire à Dieu que son Fils; mais, par qui cette obligation si agréable par elle-même peut-elle être rendue encore plus agréable, et être par là parfaite

de tout point, si ce n'est par la dignité de l'offrant? Il manquerait donc ici quelque chose au sacrifice, si Jésus-Christ ne l'offrait lui-même le premier. Dieu a donc voulu que son propre Fils fût notre victime pour expier nos péchés ; qu'il fût un don digne de lui être présenté pour ses dons ; et qu'en même temps, comme le plus digne, comme le plus agréable à ses yeux, il fût le prêtre de cette victime, et l'offrant de cette oblation. C'est ainsi que le sacrifice de la messe est offert à la majesté de Dieu dans l'Eglise.

C'est l'Eglise à qui Jésus-Christ l'a appris, a qui Jésus-Christ l'a commandé en la personne de ses apôtres, à qui Jésus-Christ en a laissé le soin comme par testament ; c'est l'Eglise en corps qui offre à Dieu cet auguste sacrifice. C'est son sacrifice qui la réunit dans un même culte, qui l'unit à Dieu dans toutes les parties de l'univers ; c'est son sacrifice par lequel elle se tient toujours élevée aux choses d'en haut, par lequel elle se purifie du siècle présent, elle se rend sainte, elle se rend plus digne de son époux dans le ciel. C'est comme le signe *de sa servitude*, comme le témoignage de son amour, comme le prix des grâces dont elle a besoin pour tous ses enfants, que l'Eglise offre le sacrifice de l'autel. C'est elle qui parle, c'est elle qui agit ; c'est en son nom que le prêtre monte à l'autel ; c'est elle qui lui met les prières dans la bouche ; c'est elle qui ordonne toutes les cérémonies et qui règle tout l'appareil de ce sacrifice.

L'Eglise offre le corps naturel de Jésus-Christ, et elle s'offre en même temps elle-même comme son corps mystique, comme le corps de Jésus-Christ, en qui doit s'accomplir ce qui manque à sa Passion, comme parle saint Paul ; qui doit entrer en participation de ses souffrances, pour entrer un jour dans la participation de sa gloire. Elle s'offre elle-même et offre à Dieu toutes ses prières en union avec Jésus-Christ, qu'elle présente à son Père dans cet état, qui est si capable de l'apaiser et de le rendre favorable à ses justes désirs.

C'est ici un mystère : mais il faut entendre nos mystères. Le mystère du corps de Jésus-Christ s'accomplit quand on unit tous ses membres pour s'offrir en lui et avec lui. Ainsi l'Eglise fait elle-même une partie de son sacrifice ; et en ce sens, comme l'a dit saint Augustin, l'Eglise est elle-même le sacrifice offert à Dieu. Comme le sacrifice doit être saint, l'Eglise rejette, autant qu'elle le peut, du sacrifice tous ceux qui dans son sein ne sont pas saints ; mais comme les saints, même dans son sein, sont pécheurs par quelque endroit, le prêtre comme les autres, elle unit à elle les saints du ciel, elle implore le ministère du saint ange qui préside à l'oblation ; afin que par l'intercession des premiers qui sont de son corps, et par le ministère de l'autre, esprit si pur et si saint, son sacrifice soit reçu plus favorablement. Tel est le ministère des saints et des anges dans le sacrifice.

Le prêtre consacre le corps du Seigneur ; et par cette fonction auguste, quand il serait méprisable pour sa personne, le prêtre devient singulièrement respectable dans tout le peuple de Dieu : *Et si infimi merito, tamen honorabiles sacrificio.* (Ambr., *in Psal.* XXXV.) Le prêtre seul consacre le corps du Seigneur, ministre député de l'Église pour cela. Sacrificateur substitué à Jésus-Christ, le prêtre invisible, il offre le sacrifice en son nom, il l'offre avec lui ; et à l'exemple de ce même Jésus, qui a été tout ensemble le sacrificateur et la victime, le prêtre s'offre lui-même avec son oblation.

Le prêtre se réunit à tous les ministres des choses saintes qui offrent dans tous les lieux de la terre la même victime ; et il l'offre en unité d'esprit avec eux pour la sainte Eglise répandue dans toute la terre, comme nous l'avons déjà remarqué. Le sacrifice dans tous les lieux offert à la majesté de Dieu, par ce ministre ou par cet autre, offert pour ce serviteur ou pour cette servante de Dieu, est donc de sa nature le sacrifice de toute l'Eglise ; ou comme elle s'exprime ici, le scarifice de toute la famille de Dieu : *Sed et cunctæ familiæ tuæ* (*Can. miss.*); ce qu'elle appelle aussi tout le peuple saint : *Sed et plebs tua sancta.* (*Ibid.*) Mais ce n'est pas en vain que les assistants sont nommés en particulier dans plusieurs endroits du sacrifice ; qu'ils sont recommandés singulièrement à Dieu pour leur foi et leur dévotion qui lui est connue ; que le prêtre dit d'eux spécialement qu'ils offrent avec lui, en même temps qu'il offre pour eux. *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.* (*Ibid.*)

Vous êtes donc plus particulièrement associés à l'oblation sainte ; vous avez une part plus abondante aux bénédictions du sacrifice, comme pieux assistants. Il vous est donné de la grâce qui découle de ce sacrifice, selon votre foi qui est marquée par votre offrande, laquelle sert à l'entretien des ministres saints. Mais par une aussi légère contribution vous ne croirez pas, si vous êtes un peu instruits, vous approprier un sacrifice qui, selon son institution et selon que l'Eglise l'a si souvent déclaré, doit être commun, et est célébré pour tout le corps des fidèles. Avec ce que vous pouvez mettre dans la main du prêtre, afin qu'il prie pour vous à l'autel, vous ne croirez pas, si vous pensez un peu honorablement de notre religion, avoir acheté et que l'Eglise vous ait vendu toute la grâce du sacrifice : *Nec vendere mysterium, sed offerre* ; *non enim pretio taxatur Dei gratia.* (Ambr., l. IV, *in c.* IV *Luc.*)

L'Eglise sera tout occupée des maux qu'elle souffre, des pertes qu'elle fait, des scandales qui se passent au milieu d'elle, des combats que ses enfants se livrent dans son sein, et de ceux auxquels Dieu semble la préparer : l'Eglise sera dans des temps d'agitation et de trouble : elle verra ses pontifes et ses prêtres désunis, la tranquillité publique altérée, et le cours de la piété interrompu par les armes, ou d'autres dissentions ; la charité de plusieurs se refroidira, la foi s'affaiblira de toutes parts, l'iniquité

abondera, les besoins de tous seront grands; et vous demanderez dans ce temps-là que le prêtre au saint autel offrant Jésus-Christ à son Père, ne soit occupé que de votre malade, que de votre procès, que de votre négoce, que de cette affaire que vous entreprenez pour ce monde; qu'il ne soit occupé que de vous ou des vôtres; quand il s'agirait de votre conversion et de leur salut? C'est penser trop grossièrement des choses saintes, et vouloir trop faire son bien particulier du bien de tous.

Prenons aujourd'hui des idées plus justes et plus dignes de l'auguste sacrifice de nos autels. Puisque Jésus-Christ y est présent, chargeons-le de nos vœux, de nos besoins et de nos péchés. Puisque l'Eglise elle-même nous apprend à le demander, demandons pour nous et pour les nôtres, par le mérite infini de cette victime, d'abord le salut de nos âmes, et ensuite la santé de nos corps et le succès de nos affaires de ce monde; mais de telle sorte qu'il ne nuise point à notre bonheur éternel, ce qui est la fin du sacrifice. Rendons à Dieu tous les devoirs de la religion par cette hostie précieuse à ses yeux, mais rendons-nous en même temps dignes des bénédictions et des grâces de ce sacrifice. Unissons-nous de plus en plus à Dieu par ce sacrifice. Attachons-nous de plus en plus à l'Eglise par ce sacrifice qui est le lien de notre communion. Offrons ce sacrifice en esprit d'unité, nous joignant à tous nos saints frères plutôt que de nous en séparer. Offrant des choses saintes, soyons saints. Célébrant continuellement la mort du Seigneur dans ce sacrifice, travaillons de jour en jour à mourir à nous-mêmes et aux choses du monde. Elevant Jésus-Christ vers le ciel et l'y faisant monter vers son Père, soyons nous-mêmes tout élevés aux choses célestes; nous souvenant que c'est dans le ciel où nous recevrons dans la vérité ce que nous voyons et ce que nous touchons ici par la foi, et par où nous recevons la grâce, comme nous y verrons Jésus-Christ lui-même dans la manifestation de sa gloire. *Amen.*

SERMON XXXVIII.

SUR LA PIÉTÉ ENVERS LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Hoc facite in meam commemorationem. (*Luc.*, XXII, 19.)

Faites ceci en mémoire de moi.

Ne mettons pas en oubli, chrétiens, cette miséricorde dont Dieu s'est souvenu, ainsi que de sa promesse, lorsqu'il nous a visités d'en haut, qu'il a envoyé dans le monde son Fils revêtu d'une chair mortelle et passible. N'oublions pas le grand amour que Dieu nous a témoigné, lorsqu'en nous donnant son propre Fils, il l'a livré pour nous; n'oublions pas l'amour infini que ce même Fils de Dieu a eu pour nous, lorsqu'il a porté nos péchés sur la croix dans sa chair innocente, et qu'il s'y est offert volontairement en sacrifice pour nous et à notre place.

C'est de ce souvenir, chrétiens, que dépend la piété qui consiste dans la reconnaissance et l'amour. C'est aussi ce que saint Pierre recommande si expressément aux fidèles: Jésus-Christ, dit-il, ayant souffert dans sa chair, armez-vous, mes frères, de cette pensée: *Christo igitur in carne passo, et vos eadem cogitatione armamini.* (I *Petr.*, IV, 1.)

Mais, Messieurs, qu'y a-t-il que l'homme oublie plus facilement, et pour ainsi dire plus volontiers, que les bienfaits de Dieu, si quelque chose ne lui en rappelle perpétuellement le souvenir, si quelque chose ne lui en parle avec une certaine force? Admirons donc avec son amour pour nous, cette sagesse du Fils de Dieu, qui institue le dernier jour de sa vie un sacrement qui est le mémorial de sa mort pour nous: *Faites ceci en mémoire de moi.* Il venait de prendre du pain à part qu'il avait mis sur la table, et dont il avait fait son corps par ces paroles: *Ceci est mon corps.* Il venait de prendre du vin séparément qu'il avait mis dans une coupe, et dont il avait fait son sang par ces autres paroles: *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance.* C'est là ce qu'il dit à ses apôtres, et en leur personne à tous les prêtres leurs successeurs, de faire en mémoire de lui, de faire en mémoire de la mort qu'il allait souffrir dans son corps, en mémoire du sang qu'il allait répandre pour les hommes. Et voilà, chrétiens, ce que l'Eglise fait depuis la mort de Jésus-Christ, et ce qu'elle fera jusqu'à la consommation du siècle, pour célébrer la mémoire de cette mort salutaire et nous en communiquer les heureux effets.

Vraie oblation du corps et du sang du Seigneur sur l'autel, vrai sacrifice avec tous les caractères de victime en Jésus-Christ, oblation qui à la cène prévint celle de la croix, et qui depuis la représente. Sacrifice, et tout ensemble commémoration de sacrifice; cela ne répugne point et ne doit blesser personne. On avait vu la même chose en figure dans la pâque des Juifs, où le sacrifice source et principe de la délivrance, se renouvelait tous les ans dans un sacrifice commémoratif.

Voilà, chrétiens, voilà la nature du sacrifice de la messe; voilà la grande action de notre religion; voilà le grand spectacle des chrétiens. Est-il rien de plus attirant? est-il rien de plus consolant et de plus touchant, et en même temps de plus auguste et de plus magnifique? Dieu y trouve sa gloire, nous y trouvons notre salut: c'est Jésus-Christ présent, c'est Jésus-Christ comme immolé. Les anges se tiennent trop honorés d'assister à ce sacrifice, ils ont de la joie de nous y servir en glorifiant Dieu par son Fils immolé; et nous, pour qui Jésus-Christ paraît ici devant son Père, pour qui il s'immole, qui pouvons y venir voir l'œuvre de notre rédemption s'opérer, et en recueillir les fruits, nous serons sans empressement pour ces divins mystères. Nous nous en retirons peut-être par mépris! Nous y assistons, je le veux, mais c'est négligemment, indécem-

ment, avec un air d'irreligion qui marque toujours un mauvais fonds, et comme ce mauvais cœur d'incrédulité dont parle saint Paul. Nous y assistons pour le scandale de nos frères et pour notre propre ruine. Nous faisons de cette œuvre de Dieu quelque chose d'aussi profane que les spectacles du théâtre; nous la faisons servir à mille iniquités.

Plusieurs se font une dévotion d'assister à ce sacrifice, ils y assistent même avec tout l'extérieur de la piété, ce qui porte avec soi l'édification; mais ceux-là mêmes y assistent-ils toujours dans l'esprit de la piété, et avec les dispositions qui doivent répondre à cette grande et divine action? Vous avez compris mon dessein. J'embrasse ici la piété tout entière par rapport au sacrifice de la messe. Je m'élèverai contre ceux qui manquent de piété envers le sacrifice de la messe; j'instruirai ceux qui veulent apporter au sacrifice de la messe la piété requise.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai déjà reproché à plusieurs qui paraissent croire, qu'il y en a un au milieu d'eux qu'ils ne connaissent pas, Jésus-Christ résidant dans nos temples : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 16.) Aujourd'hui je vais reprocher à un plus grand nombre encore qui croient de la même sorte, qu'il se fait au milieu d'eux et pour eux une grande chose qu'ils ne veulent pas connaître; une grande chose, ou plutôt ce qu'il y a de plus grand dans la religion; qu'ils dédaignent, parce que c'est un acte de religion; qu'ils méprisent, parce que c'est une chose sainte; qui leur est à dégoût, parce qu'elle est devenue commune, et qui en même temps leur est insupportable quand elle leur est commandée.

On ne connaît certainement pas ce que l'Eglise fait, et ce qu'on fait soi-même à la messe, lorsqu'on ne craint pas d'y assister d'une manière si peu convenable, si peu respectueuse, et souvent d'y commettre tant d'irrévérences et toutes sortes de profanations. On n'a pas connu et on n'a pas senti ce qu'on faisait en assistant à la messe, quand on peut en sortir aussi dissipé, aussi vide de sentiments de religion, aussi prêt à toutes sortes d'œuvres profanes, et peut-être à toutes sortes de mauvaises actions; quand on sort aussi fatigué de la longueur de la messe qu'on a rencontrée, et aussi aise d'être quitte de cette action qu'on a faite à regret.

Je prends dans ces trois circonstances le manque de piété envers le sacrifice de la messe : faire peu de cas de la messe, y assister sans religion, en sortir sans piété. Quel est le peuple aussi favorisé du ciel, aussi élevé en honneur par sa religion que celui qui a son Dieu si proche de lui? Le peuple juif pouvait parler ainsi par la bouche de Salomon. Le peuple chrétien a à cet égard de grands avantages sur les Juifs : il a ce même Dieu auprès de lui d'une manière bien plus consolante, et, pour ainsi dire, bien plus familière. Mais aussi quel reproche sera fait aux chrétiens devant les autres peuples qui n'ont pas dédaigné le culte de leurs méprisables divinités? Quelle sera la confusion des chrétiens devant les Juifs qui ont toujours cherché la face de Dieu dans leur temple, qui sont venus du bout de la terre pour sacrifier à Dieu dans ce temple; et quoi sacrifier? je me lasse de le dire, des agneaux et des bœufs.

Nous avons notre Dieu bien plus près de nous; il est personnellement sur nos autels, il s'y met lui-même dans nos mains. C'est notre Dieu, notre Dieu lui-même, fait chair une fois, et dont nous faisons encore une fois la chair, qui est notre victime, qui est notre sacrifice. Ce sacrifice est offert dans tous les lieux où nous habitons, ce sacrifice est offert à toute heure, ce sacrifice est gratuit : il faut seulement nous y transporter; il faut seulement nous y rendre présents, et le temps est court; et une cérémonie si auguste, et un acte de religion si salutaire, l'œuvre de Dieu pour tout dire, *opus Dei* (conc. de Tr.), qui attire les anges, lesquels se trouvent trop heureux d'y assister et d'y servir, nous ne la jugeons pas digne de nos empressements? Le mépris de la religion est ici trop grand : c'est une insulte faite au nom de Dieu, à la gloire duquel ce sacrifice est offert en tout lieu : *In omni loco sacrificatur nomini meo.* (*Mal.*, I, 11.)

La ferveur pour le sacrifice de la messe s'est perdue dans l'Eglise avec la ferveur du christianisme. Les apôtres firent ce que leur Maître avait fait à leurs yeux la nuit de sa passion : ils offrirent comme Jésus-Christ leur avait appris à offrir. Tout ce qui se joignait à eux pour faire profession de leur doctrine, venait s'unir à leur sacrifice; et la fraction du pain, comme on la nommait dans ces commencements, parce que la communion était toujours la conclusion du sacrifice, fut la plus grande consolation de ce peuple nouveau formé dans la Judée. Le sacrifice s'établissait dans toute la terre avec les Eglises qui naissaient de toutes parts; et tout ce qui composait ces Eglises accourait en foule au lieu où se célébrait cette œuvre divine, qu'on nomma les saints mystères, parce qu'on les cachait avec soin aux profanes. Quelle affaire, quelle difficulté (représentez-vous les plus grandes) empêchaient alors les chrétiens de venir à la célébration du sacrifice, qui était bien longue dans ces premiers temps? Quelle raison bonne ou mauvaise, pouvait alors retarder leur course? L'infirmité elle-même, si elle n'était tout à fait accablante, arrêtait-elle quelqu'un des fidèles dans sa maison, quand ses frères étaient assemblés pour cette sainte cérémonie?

Les persécutions survinrent, et les saints mystères ne s'offraient plus qu'en cachette. C'étaient, sous le nom d'assemblées des chrétiens, l'objet de la vigilance des persécuteurs, et ce qu'ils défendaient avec plus de rigueur. Mais quels périls et quelles menaces des hommes furent capables d'arrêter les chrétiens de ces premiers temps, et d'empê-

cher leurs assemblées? Se seraient-ils crus chrétiens si quelque crainte d'un mal de ce monde eût pu interrompre parmi eux, aux jours qui y étaient destinés, la célébration des choses saintes? Mais plutôt quelle ardeur ne leur donnait pas pour cette sainte action le danger de perdre la vie qui y était attachée? Nous en avons ce beau témoignage dans Eusèbe : Comme si on pouvait être chrétien, disait-il, sans se trouver aux assemblées du dimanche: *Quasi christianus sit sine Dominica.*

La paix de l'Eglise devint à cet égard son amertume, et son amertume la plus amère. Elle vit multiplier ses enfants, et elle vit aussitôt le zèle pour tous les exercices de la religion se ralentir. Les soins de ce monde, la mollesse, l'indévotion, tout cela se réunit pour rendre bientôt les prières publiques, entre lesquelles la messe solennelle tenait le premier rang, moins fréquentées; et dans de certains lieux si négligées, que les saints évêques ne cessaient de s'en plaindre. Nous lisons encore dans saint Chrysostome les reproches qu'il faisait là-dessus à son peuple.

Cette indifférence, ou, comme vous voudrez la nommer, crut avec le temps, et fut de plus en plus pénible à l'Eglise; lorsqu'enfin il fallut en venir à ces lois trop humiliantes pour le christianisme des derniers siècles, et en quelque sorte pour l'Eglise elle-même. Il fallut en venir à ces lois devenues nécessaires; mais dont nous déplorons toujours la nécessité, quoique nous la sentions aujourd'hui plus que jamais. L'Eglise a donc ordonné à ses enfants d'entendre la messe, les dimanches et les fêtes d'abord, publique et solennelle. C'était de la première institution, c'était dans l'esprit du mystère une messe unique. Rien n'est plus beau, dans les anciens monuments de l'Eglise, que cette réunion du peuple et des prêtres eux-mêmes, au chef et au pasteur, pour célébrer tous ensemble les divins mystères. Mais enfin pour la nécessité des églises, les messes ont été multipliées dans l'Église; et pour la commodité des peuples, ou plutôt à cause de la dureté des cœurs, les messes basses et privées ont été introduites, même les jours de fête et de dimanche.

Hélas! quand le mal a pris un certain cours, le remède l'augmenterait plutôt; quand le déréglement est parvenu jusqu'à un certain point, la sage condescendance et de bonnes lois n'y apportent pas toujours du changement. Les messes se sont multipliées, et cette grâce étant devenue commune, étant devenue une grâce de tous les lieux ; une grâce non-seulement de tous les jours, mais de toutes les heures, elle a été méprisée du peuple déjà faible dans la foi. Soit que le mépris ait commencé par les ministres qui, dans cette grande multiplication, ne pouvaient plus être si saints et si édifiants, soit que le dégoût soit né de la chose même rendue ainsi commune, la messe, dans les jours où elle n'est pas ordonnée, n'a plus été fréquentée, on l'a laissée aux personnes plus pieuses, et supposées oisives dans leur piété. On ne s'est plus fait à soi-même une pratique de religion d'aller à la messe ces jours-là ; on se ferait plutôt une religion de ne pas y aller, parce qu'il faudrait, dit-on, quitter pour cela ses affaires domestiques qui sont le premier devoir. On ne pense pas seulement qu'il y ait des messes les jours ordinaires; et il est tel homme occupé de ses affaires au dehors, et telle femme renfermée dans sa maison pour les soins qui la concernent, qui ne se souviendraient pas quel autre jour que les fêtes et les dimanches ils ont assisté au sacrifice de nos autels.

D'un autre côté, c'est la mollesse, c'est la paresse, c'est l'indévotion qui craint d'approcher de nos temples, et à qui le sacrifice de la messe hors de son jour (c'est un langage du monde), est une chose tout à fait étrangère et entièrement inconnue. Où est l'obligation, dit-on, et où prend-on que la piété consiste dans toutes ces dévotions? Où est l'obligation d'entendre la messe les jours ordinaires, quand on le peut? Elle est dans la nature même du sacrifice; elle est dans les fruits précieux et abondants du sacrifice, elle est dans l'esprit, elle est dans les règles, elle est dans le fonds même de la piété.

Oui, l'âme pieuse, disons mieux, l'âme chrétienne trouve en elle-même cette loi de piété qui lui fait désirer le sacrifice de la messe ; qui le lui ferait chercher au loin, s'il n'était pas si près de chacun de nous ; qui le lui fait chercher malgré les difficultés, malgré les incommodités, malgré les moqueries, car le monde en est venu là, qu'il lui fait laisser pour cette œuvre divine, des œuvres de ce monde. Oui, la piété qui cherche à se purifier toujours davantage, à s'unir à Jésus-Christ de plus en plus, à s'entretenir dans l'amour et dans le goût des choses de Dieu, à profiter de toutes les grâces de Dieu, et à n'en pas laisser échapper le moment; la piété, dis-je, attentive à tout cela, se porte avec ardeur à assister tous les jours au sacrifice de nos autels, et elle y connaît peu d'obstacles

Ce n'est pas que le cours du monde n'apporte quelquefois ici des empêchements, et qu'il n'y ait même dans la piété des raisons pour se dispenser en de certaines occasions des offices de la piété ; mais alors la piété se dédommage en s'unissant en esprit à ce sacrifice de Jésus-Christ qui s'offre dans toute l'étendue de la terre, et à tous ceux qui dans toute l'Eglise y assistent avec piété ; et enfin un cœur chrétien, qui sent toujours cette privation, qu'elle qu'en soit la cause, se trouve encore plus ardent à reprendre cet exercice, lorsque la piété vient à se trouver libre à cet égard.

Les premiers siècles avaient tant exalté ce privilége de l'Eglise catholique d'offrir seule au Seigneur, à l'exclusion de la Synagogue et de toute société hérétique, le véritable sacrifice; et il semblait dans ces derniers temps que cette belle partie du culte chrétien était devenue à charge, tant on la négligeait. Ce qui passait dans

les siècles anciens pour le plus grand châtiment dans l'Eglise, et pour le sujet de la plus juste douleur, était devenu une peine que l'on se serait volontiers imposée à soi-même, ou pour mieux dire, une grâce que l'on aurait cru recevoir de l'Eglise. Il a donc fallu, comme je l'ai dit, que l'Eglise, pour ne pas abandonner ses enfants à l'irréligion, ait changé une piété libre qui suit de la foi en une obeissance qui tient de la contrainte.

La loi est survenue; mais quelle loi déplaît davantage à une infinité de gens qui portent le nom de chrétiens? Quelle loi est plus à charge? Quelle loi excite plus de murmures dans le monde? Quelle loi est plus mal observée, si toutefois elle l'est de tous, même à l'extérieur? Il est trop honteux de l'exposer, et trop pénible de le faire entendre à nos ennemis. La messe entendue les jours de fête et de dimanche est le seul acte de christianisme que font à nos yeux un grand nombre de catholiques, et nous ne devons cet acte de religion de leur part qu'à la nécessité que l'Eglise leur en a imposée. Une messe entendue les jours saints fait toute leur religion; et quelle messe leur faut-il pour marquer leur religion ou plutôt pour satisfaire leur indévotion? La messe la plus prête et la plus courte. Une messe où l'indécence égale la précipitation leur est bonne. Une messe que l'on assujettit aux heures, aux commodités, aux affaires des gens du monde, c'est celle qu'ils demandent. Une messe où l'on n'ait pas le temps de penser à Dieu, quand on en aurait la volonté, et où l'on n'ait pas le moyen de se recueillir, ni, pour ainsi dire, la liberté de paraître religieux, par le nombre de personnes d'une égale indévotion qu'on y trouve et peut-être qu'on y cherche; voilà le seul acte de religion que font une infinité de chrétiens.

Qu'attendez-vous maintenant de gens qui se présentent avec ces dispositions au sacrifice de la messe, auquel l'Eglise les oblige d'assister les jours saints? N'attendez ni attention, ni recueillement, ni modestie; mais l'égarement, mais l'indécence, mais l'irréligion même. Cet homme quitte enfin ses occupations frivoles ou sérieuses, cette femme sort de sa paresse; il n'y a plus à retarder, c'est la dernière heure, et elle est déjà bien avancée. On vient donc à l'église, suivi de cette foule de pensées du monde dont on s'entretient et dont on a l'esprit rempli; on ramasse encore en chemin de nouveaux sujets de distraction; on s'associe avec quelqu'un qui est autant ou plus dissipé; on ne laisse aucune de ses pensées, aucun de ses projets, aucune de ses passions sur le seuil des portes sacrées; tout cela entre dans l'église, et on y entre soi-même d'un air si égaré, qu'il est aisé de voir qu'on n'y cherche pas Dieu. On y cherche en effet des yeux et de la pensée tout autre chose que Dieu; comme on est disposé à s'y occuper de tout autre chose que de ce qui s'y fait, quoique ce soit quelque chose de tout divin qui s'y passe.

Les saints mystères commencent, s'ils ne sont déjà commencés, et la distraction continue. Rien ne peut l'arrêter dans cette femme, rien ne peut en retirer cet homme. Le prêtre confesse avec vous et pour vous ses péchés et les vôtres au bas de l'autel; il y monte en demandant pour vous et pour lui indulgence et miséricorde; il vous avertit à tout instant de prier, priant lui-même; il veut vous préparer au sacrifice par des instructions saintes; il prépare la consécration du corps du Seigneur par toutes sortes d'augustes cérémonies; il ne dit pas, il vous crie d'avoir vos cœurs élevés en haut, parce que c'est ici une action toute céleste; Jésus-Christ descend sur l'autel, le prêtre l'élève à vos yeux, comme s'il était encore élevé sur la croix; il est sur l'autel jusqu'à la fin du sacrifice en état de mort, qui intercède pour vous; en état de victime, qui s'immole pour votre salut. L'action est vivement représentée, des paroles pleines de la grandeur de l'action accompagnent cette œuvre divine, et le sang du Rédempteur coule encore pour ainsi dire à vos yeux; et rien de tout cela ne peut vous faire penser à Dieu et à son Fils Jésus-Christ. Rien de tout cela ne peut vous faire penser à votre salut, vous faire faire quelque retour sur votre vie. Rien de tout cela ne peut élever votre esprit aux choses célestes, ni détourner vos yeux de mille objets frivoles et de tout ce qui se passe autour de vous.

Pendant toute la célébration des saints mystères, vous ne cherchez qu'à vous amuser, et tout vous est bon pour cela. Vous êtes attentif à vous distraire vous-même, et vous vous appliquez peut-être à distraire les autres; vous n'êtes occupé que de ce que la messe a déjà duré, et de ce qu'elle durera encore; vous marquez votre ennui, et vous le communiquez. Ce que vous avez interrompu pour venir à la messe vous inquiète; ce qui se passe dans votre maison pendant que vous entendez la messe, ne sort point de votre esprit; ce que vous ferez au sortir de la messe et pendant toute la journée ne s'ôte pas de devant vos yeux; des choses auxquelles vous ne pensez jamais viennent se présenter à vous pendant la messe, et vous en nourrissez votre distraction. En un mot, hors ce qui est saint, ce qui est salutaire, ce qui est digne, ce qui est juste, ce qui est convenable, ce qui est de l'action que vous faites, tout est ici l'entretien de vos pensées. Le moyen, en effet, que d'un cœur si vide de Dieu et de toutes les choses de la piété, et si rempli du monde, de ses vanités, de ses amusements, et enfin de tout ce qui est du monde et de tout ce qui se fait dans le monde, il en sorte autre chose que des pensées frivoles et mondaines? Le moyen que cette habitude de ne pas penser ou de penser à toutes les choses du monde; que ce cours, dis-je, de pensées frivoles s'arrête tout d'un coup dans un lieu où vous ne paraissez que malgré vous, et dans une action que vous ne faites que par nécessité?

Nommez-moi à quel endroit de la messe

vous avez commencé à penser que vous étiez à la messe. On a voulu tout voir en entrant, et la messe est finie avant qu'on ait vu tout ce qu'on voulait voir, avant qu'on ait fait toutes les observations qu'on voulait faire. Nommez-moi en effet ce qui a échappé à votre curiosité et à vos réflexions, hors ce qui se passait à l'autel entre le prêtre et Dieu, entre Jésus-Christ et son Père, et cela pour vous. C'est un regard d'un côté, un regard d'un autre, et par hasard des yeux qui rencontrent le sacrificateur. C'est un entretien recommencé, selon qu'on y est invité, ou discontinué, selon qu'on en est averti ou qu'on a quelque honte de cette indécence. C'est un livre cent fois quitté et repris, l'un et l'autre par ennui; c'est une lecture continuée dans un livre d'exercice pour la messe; mais c'est souvent ici un moyen de se distraire de la longueur de la messe; et on aura trouvé encore le secret par cette lecture continuée de n'entrer pas un moment en réflexion avec soi-même, ni sur le fond des mystères qui s'opèrent à l'autel. On aura récité des prières, ce qu'on préfère à des lectures pendant la messe; mais ce sera sans avoir retrouvé son cœur, ni sans avoir fixé son esprit au sacrifice, ni à toute autre chose sainte, qu'on aura prononcé des lèvres tant de belles paroles. On suivra le prêtre, on chantera bien haut à une messe solennelle, on sera attentif à toutes les cérémonies de l'autel; mais tout cela servira encore de distraction à des esprits légers, et tiendra lieu de l'attention qu'il faut avoir ici à ce qui est plus grand et doit plus nous occuper que les cérémonies.

On n'est pas le maître de son esprit et de son imagination. Ajoutez-y vos yeux et votre langue; car vous êtes dissipé, à la messe, de tous vos sens intérieurs et extérieurs. Mais si c'est là une excuse de votre dissipation pendant la sacrifice, vos passions qui sont la cause que vous n'êtes pas ici le maître de vous-même, sont donc innocentes? Si c'était en effet l'extrême longueur de l'action qui fît languir un peu l'attention, Dieu compatirait, et nous compatirions aussi à l'infirmité humaine, que nous portons aussi en nous-mêmes. Mais la messe que vous venez entendre, et que vous avez eu soin de chercher, est si courte (n'arrivant d'ailleurs que lorsqu'elle commence, et sortant dans le moment qu'elle finit), qu'il n'y a point de lieu à l'excuse de l'infirmité humaine, et tout vient de votre indévotion. Dissipation, irrévérences, profanations : voilà ce que voit notre siècle, et ce qui paraissait réservé pour notre nation. Ministres du Dieu vivant, mettez-vous au-devant des portes sacrées; et quand vous verrez ce peuple y entrer si arrogamment et si irréligieusement, dites lui: Souvenez-vous donc qu'ici Dieu est près de de vous, que Jésus-Christ est sur l'autel, que c'est l'œuvre de votre salut qui s'opère par son sacrifice. N'allez pas insulter Dieu de si près par vos immodesties; ne déshonorez pas le lieu saint, et n'outragez pas Jésus-Christ et son sacrifice par des profanations et des impiétés; l'Eglise ne le souffrirait pas, et l'action qu'elle vous commande pour votre salut tournerait entièrement à votre perte. Un tel avertissement serait bien nécessaire, mais qu'opérerait-il? En écarterait-il plusieurs? ce qui serait heureux en un sens. Non, on veut allier ici l'obéissance à l'Eglise avec le scandale de l'Eglise, un reste de religion, avec un mépris public de ce qu'il y a de plus saint et de plus grave dans la religion. Tout ce que les mondains ont de dévotion se recueille ici, et en même temps tout ce qu'il y a en eux de passions du siècle est porté ici, et montré à Dieu et aux hommes pour en faire comme la dérision de la religion.

Je ne sais s'il y a quelque chose de plus humiliant pour l'Eglise catholique, de plus triste pour les serviteurs de Dieu, de plus étonnant pour tout le monde, quand on y fait quelque réflexion, que le spectacle de certaines messes. Les hommes et les femmes y ont porté les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes desseins, et y font aussi le même personnage. On s'y regarde, on s'y salue, on s'y entretient, on s'y occupe les uns des autres; on fait des observations réciproques, qui roulent sur ce qu'il y a de plus profane, et qu'on craindrait de nommer ici; cependant la messe se dit, sans qu'on y prenne d'autre part que celle d'être dans le même lieu. Nul hommage de foi et de piété n'a encore été rendu au grand Dieu qui reçoit des mains du prêtre l'oblation de son Fils; lorsque tout d'un coup on se courbe un peu devant le Seigneur : on se relève aussitôt, et le commerce profane recommence jusqu'à la fin, où l'on donne encore un signe léger de christianisme, et l'on sort.

Qu'un infidèle vienne à entrer dans le lieu où des chrétiens de cette espèce sont assemblés pour assister au sacrifice et offrir eux-même, cet infidèle dira-t-il que ces hommes et ces femmes assistent au sacrifice d'une religion aussi sainte? Dira-t-il qu'ils assistent au spectacle de ce qu'il y a de plus touchant, et tout ensemble de plus majestueux dans leur religion? Dira-t-il que ces gens-ci sacrifient, ou prononcera-t-il sans hésiter qu'ils insultent à leur Divinité?

Faisons-leur nous-mêmes ce reproche qu'un infidèle n'est pas à portée de leur faire. Cet homme qui tourne insolemment le dos aux autels; qui, peut-être sans l'affecter, mais aussi sans penser ni où il est, ni à ce qui se fait, ni à ce qu'il vient faire lui-même, commet toutes sortes d'irrévérences, sacrifie-t-il avec le prêtre Jésus-Christ à son Père, ou insulte-t-il tout à la fois et le prêtre, et la victime, et l'autel, et Dieu, et l'Eglise? *Sacrificat, an insultat?* (TERTULL.) Cet homme qui scandalise toute l'assemblée des fidèles par son extérieur indévot, et plus coupable encore dans ses désirs que je ne l'ai d'abord osé dire, sacrifie-t-il à Dieu, ou insulte-t-il à la piété et à toute la religion : *Sacrificat, an insultat?* Cette femme qui excite l'indignation des ministres par l'immodestie de toute sa personne, plus coupable encore

dans ses desseins qu'on n'ose le faire entendre, sacrifie-t-elle ici l'hostie pure au Dieu vivant; ou insulte-t-elle à toute la cérémonie, en se rendant elle-même l'objet des regards et comme le culte des assistants : *Sacrificat, an insultat ?*

Où est aujourd'hui à la messe, et devant les saints autels, cette décence que l'on observe dans les assemblées du monde où l'on n'est pas familier; cette composition du corps que l'on n'oublie pas dans les cérémonies un peu graves et devant les personnes à qui on doit du respect, et qui sauraient bien se le faire rendre? Où est cet hommage extérieur de servitude dans une action qui est proprement le dévouement de tout l'homme: *Obsequium servitutis nostræ ?* (*Can. miss.*) Où est cette posture d'adoration et d'action de grâces? Cette posture de suppliant et de pénitent? Tout est donc ici contraire à ce qu'on y proteste, et à ce que l'action elle-même signifie. Tout honneur extérieur est donc ici refusé au Dieu auquel on prétend sacrifier, et cette gloire du Seigneur se change réellement en insulte : *Sacrificat, an insultat ?* Cette parure excessive ou recherchée, cette manière mondaine de se mettre n'est pas certainement convenable, et ne s'assortit pas au sacrifice; mais, d'un autre côté, cette négligence du corps poussée jusqu'à l'indécence, cette manière de venir à la messe à peine à demi habillée, n'est-elle pas un signe sensible de mépris, et une insulte faite hautement aux saints mystères : *Sacrificat, an insultat ?*

Tant de messes et si peu de sanctification dans le peuple! Tant de lieux où l'on sacrifie le corps du Sauveur, plein de toute grâce, où réside une vertu toujours prête à couler sur les âmes, et si peu de miracles de la grâce! Est-ce donc ici la même chose qui est écrite de ces villes *où Jésus-Christ ne put faire beaucoup de miracles à cause de l'incrédulité de leurs habitants?*

On assiste mal à la messe; la preuve en est qu'on en sort sans aucun des sentiments de religion qu'il faudrait y avoir pris, sans aucune de ces impressions de piété que le sacrifice devrait avoir faites en nous et y laisser gravées. Nous devrions sortir du sacrifice de la messe comme d'auprès de la croix, humiliés et touchés de nos péchés, nous frappant la poitrine. Nous devrions en sortir pénétrés d'amour et de reconnaissance, nous souvenant de la mort du Seigneur, et étant comme immolés nous-mêmes. Nous devrions sortir de la messe doux et patients comme cette tendre victime que nous venons de voir immolée, ne respirant que la charité envers nos frères; ne désirant plus, après l'avoir vu par la foi sur l'autel, que de voir Jésus-Christ à découvert dans le ciel; ne voulant plus travailler qu'à nous sanctifier nous-mêmes, après avoir vu Jésus-Christ se sanctifier pour nous dans le sacrifice pour nous rendre saints.

Si nous avions assisté au sacrifice de la messe dans l'esprit de la piété chrétienne, quand le prêtre nous a renvoyés à nos occupations ordinaires avec cette parole : Allez, l'assemblée est renvoyée : *Ite, missa est*, nous nous en retournerions en effet avec de bonnes pensées et avec de meilleures dispositions, nous nous en retournerions remplis de ce que nous avons fait, tout renouvelés dans l'esprit du christianisme; il y paraîtrait tout le jour, jusqu'au lendemain que nous viendrions nous renouveler encore à ce même sacrifice; et ainsi de jour en jour, jusqu'au dernier de nos jours, la messe opérerait en nous la piété, non-seulement véritable, mais parfaite.

Est-ce avec ces dispositions, et ainsi changés dans le cœur, que nous sortons du sacrifice? Est-ce là le fruit que l'on en voit en nous, et que Dieu y trouvera lorsqu'il nous demandera compte du sang de son Fils, qui est encore comme répandu pour nous dans la célébration des saints mystères? Le souvenir n'en dure pas un moment, ou du moins on ne le remporte pas chez soi. C'est, après avoir dit en sortant si la messe a été longue ou courte, et avoir marqué de la joie d'être débarrassé de cette œuvre pénible, un oubli entier des choses de Dieu et la même dissipation dans le monde. Chacun retourne à ses affaires ou à son plaisir. C'est le même esprit, c'est la même humeur, c'est la même conduite. Seulement, tel homme ou telle femme du monde, qui est dans la pratique d'entendre la messe tous les jours, mais qui met là toute sa piété, en sera plus difficile et plus incommode; en même temps qu'ils en auront plus de complaisance en eux-mêmes, croyant l'un et l'autre avoir accompli par là toute justice, et s'être distingués du reste des chrétiens, de quoi ils rendront, comme le pharisien, grâces à Dieu. En quoi consiste donc la piété au sujet du sacrifice de la messe, et dans quelle disposition faut-il y assister? Nous l'allons voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est dire tout ce qu'il y a de grand et de saint dans la religion, que de dire du sacrifice de la messe, que c'est la mémoire et tout ensemble la représentation de la mort de Jésus-Christ sur la croix. Et c'est aussi avoir tout dit aux fidèles qui assistent à ce sacrifice, que de leur dire qu'un chrétien doit être présent à la messe comme il aurait été présent à la passion de Jésus-Christ, qu'il doit assister à ce sacrifice représentatif de la mort du Seigneur, dans les sentiments et la disposition de ces âmes saintes qui étaient au pied de la croix. Disposition de sacrifice et de mort à soi-même; disposition d'humilité et de pénitence; disposition d'amour et de reconnaissance.

Le Juif ne connaissait pas la piété, tandis qu'il en faisait l'œuvre : il la mettait dans l'extérieur de sa religion, dont les sacrifices faisaient la partie principale. Parmi eux une secte se distinguait par la fidélité à sacrifier, ainsi qu'à accomplir tout le reste de la justice de la Loi. Cette espèce d'hommes portait même les choses au delà de la justice prescrite,

plutôt que de manquer à quelque chose. Tel était le défaut de piété que Jésus-Christ trouva dans la Judée lorsqu'il y parut. Et en effet, qu'est-ce que Jésus-Christ, en réprouvant cette piété des Juifs, et nous avertissant de nous élever au-dessus de la justice des pharisiens, a reproché aux uns et aux autres? Est-ce donc de n'avoir pas sacrifié quand il le fallait, ou d'avoir sacrifié quand il ne le fallait pas? Est-ce d'avoir manqué à quelqu'une des cérémonies du sacrifice? Est-ce d'avoir substitué d'autres victimes à celles que la Loi prescrivait, ou de ne les avoir pas offertes telles qu'il était prescrit? Ce que Jésus-Christ eut à reprocher aux pharisiens, et au peuple qui avait pris leur esprit, ce fut d'honorer Dieu seulement de cette manière extérieure; de nourrir en eux-mêmes toutes sortes de passions, pendant qu'ils immolaient tant de victimes au Seigneur; et en un mot, de n'être pas assujettis à Dieu par l'amour, ce qui est le culte de Dieu, le sacrifice, le juste hommage de nous-mêmes à l'Etre suprême, qui est tout ensemble notre souverain bien. Ce reproche est renfermé sous cette parole : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.*

Tels sont dans le christianisme tant de gens dévots au sacrifice de nos autels. Une messe entendue tous les jours, et avec le respect du corps convenable à cette action, entre dans l'arrangement de leur vie, et ils sont fidèles à cette pratique bonne et sainte en elle-même. Mais outre que c'est ici toute l'œuvre extérieure de leur piété, et que leur fidélité à cette action leur tient lieu à eux-mêmes de toute religion devant les hommes et devant Dieu, ils ne portent point au sacrifice l'esprit de sacrifice, et ils ne le prennent point sur l'autel où ils sacrifient tous les jours Jésus-Christ avec le prêtre. Tel d'entre eux y vient avec les mains remplies de rapines, et de ces même mains il élève Jésus-Christ devant son Père. Plusieurs y portent une vie toute souillée de crimes; et par cette vie, Dieu lui-même se trouve souillé au milieu d'eux; c'est ainsi que le reproche est exprimé de la bouche même de Dieu : *Et coinquinabar in medio eorum.* (*Ezech.*, XII, 26.) Celle-ci est un sujet de scandale par toute sa conduite, et le monde lui-même lui tourne en péché sa dévotion au sacrifice; et celle-là mêle régulièrement à la sainte pratique du matin toutes sortes d'œuvres mondaines le soir. Peut-être quelqu'une, dans son idée, fera de cette action divine qu'elle fait chaque jour la compensation devant Dieu des iniquités qu'elle commet aussi chaque jour.

On assiste à la messe le plus qu'on peut, et le plus dévotement qu'on peut. Qu'entend-on encore ici par dévotement? Respectueusement pour la posture et pour le silence; attentivement pour l'application à lire dans un livre ou à suivre le prêtre. La dévotion chrétienne au sacrifice s'étend bien plus loin: elle va jusqu'à l'entière purification du cœur et des mains; elle va jusqu'à la destruction, sur le même autel où Jésus-Christ se sacrifie, de tous les vices que la doctrine de Jésus-Christ condamne, et de toutes les passions que nous portons en nous-mêmes; elle va à l'immolation de tout ce qu'il y a en nous d'amour de ce monde et de toutes les choses du monde, de tout ce qu'il y a en nous d'amour de nous-mêmes pour ce monde, de tout ce qu'il y a en nous d'affections humaines, en un mot de tout ce qui n'est pas la pure vertu et l'amour de Dieu. C'est une instruction que l'Eglise elle-même nous donne, et tout ensemble une exhortation qu'elle nous fait à la consécration des autels : *Juguletur in hoc altari amor cujuscunque rei præter Deum.* (*Consecr. alt.*) Un culte d'innocence, c'est-à-dire qui renferme la destruction du péché en nous, ou du moins qui tende à cette destruction en y travaillant : voilà la messe ou le sacrifice comme l'Eglise veut qu'on l'offre sur nos autels. *Sit ergo in hoc altari innocentiæ cultus.* (*Ibid.*)

Et certes, ce sacrifice sera le nôtre comme celui du prêtre, *Ut meum ac vestrum sacrificium* (*Orate, Fr.*), et nous ne prendrons rien en nous-mêmes pour le joindre à ce sacrifice qu'offrent nos mains unies à celles du prêtre. Nous demanderons tant de sainteté du sacrificateur d'office, et nous serons si indulgents pour nos passions quand notre religion nous donne tant de part à cette sacrificature! Jésus-Christ s'immolera tous les jours sur l'autel pour nous, et en l'y immolant nous-mêmes nous ne lui immolerons rien du nôtre que quelques prières de nos lèvres! Cette destruction mystique du corps de Jésus-Christ tous les jours sur nos autels n'opérera pas en nous sur le même autel la destruction, du moins peu à peu, de ces inclinations du vieil homme qui a déjà dû être crucifié en nous avec Jésus-Christ!

Mes frères, si cela est ainsi, nous n'entendons pas notre religion, nous ne nous distinguons pas du Juif offrant ses boucs et ses béliers, et notre culte, avec une victime si sainte, déplaît autant à Dieu que ces sacrifices des jours anciens. Notre sacrifice, en tant qu'il vient de nous qui épargnons nos vices et nos passions, loin de monter à Dieu en odeur de suavité comme ceux du juste Abel, du patriarche Abraham et du saint prêtre Melchisédech, qui se joignaient eux-mêmes à leur oblation, fera descendre enfin sur nous la colère divine et nous attirera ce reproche qui fut fait à Caïn : De quoi sert que vous offriez une chose bonne, si vous faites un mauvais partage? *Nonne si recte obtuleris, recte autem non diviseris, peccasti?* (*Gen.*, IV, 7.) Le mauvais partage que Caïn faisait, en offrant à Dieu comme Abel ce qu'il avait de bon dans ses mains, c'était de ne s'offrir pas lui-même à Dieu comme Abel; c'était de ne pas sacrifier à Dieu, avec les prémices des fruits de son champ, cette envie qu'il sentit naître en lui contre son frère. Qu'y a-t-il de bon à offrir à Dieu comme son propre Fils, ou plutôt y a-t-il quelque chose de bon à lui offrir si ce n'est ce Fils? Nous offrons donc bien : *si recte obtuleris;* mais nous partageons mal, quand nous nous réservons nous-

mêmes pour nous-mêmes, quand nous laissons subsister en nous ce qui naît en nous de notre mauvais fonds. Nous partageons mal : *recte autem non diviseris*, lorsqu'offrant à Dieu ce qui est hors de nous, quoique excellent d'ailleurs à ses yeux, ce qui est en nous et nous-mêmes nous le sacrifions au démon, son ennemi. Si donc vous voulez, selon l'esprit et la fin du sacrifice, réunir dans le vôtre la bonne offrande avec le bon partage, il faut en offrant Jésus-Christ sur l'autel vous offrir avec lui à Dieu comme une chose sienne et comme une chose sainte.

Car enfin vous ne regarderez pas cette messe que vous avez la dévotion d'entendre les jours ordinaires comme une action passagère de piété, et seulement comme un bon emploi d'une demi-heure de temps tous les jours. Non, chrétiens, s'il y a quelque chose dans la piété qui doive avoir des suites et qui doive influer dans la sainteté de notre vie, c'est cette commémoration journalière de la mort du Seigneur, c'est le sacrifice de la croix qui nous est perpétuellement remis devant les yeux dans la célébration de la messe. Vivre dans l'esprit de sacrifice, c'est-à-dire mourir tous les jours, mourir au monde, mourir au péché, mourir à nous-mêmes, mourir à tous les désirs humains et à tout ce qui est de la vie pour être à Dieu, soit que nous vivions, soit que nous mourions, c'est ce que le sacrifice de la messe nous apprend, c'est à quoi ce divin sacrifice nous excite, et il nous y aide puissamment. La bonne parole que nous devons nous dire à nous-mêmes quand nous venons pour assister à la messe, la bonne pensée qui nous doit occuper pendant le sacrifice, la bonne résolution que nous devons y prendre pour la pratiquer et nous y exercer tous les jours, c'est celle-ci : Allons et mourons aussi avec lui. *Eamus et nos, ut moriamur cum eo.* (*Joan.*, XI, 16.)

C'est la dignité et c'est la sainteté de nos mystères qui demandent de tout homme vivant qu'il y assiste en esprit d'humilité et de pénitence. Et certes, qui est digne entre les créatures humaines d'approcher de si près de l'autel de Dieu? Qui est digne de voir de ses yeux celui qui est sur l'autel et ce qui s'y passe? Qui est digne d'offrir ce sacrifice, d'en faire partie et d'être joint à l'oblation sainte? Les esprits célestes, qui sont présents à cet auguste sacrifice et à ces redoutables mystères, y assistent dans l'anéantissement et le tremblement; ils ne se croient pas eux-mêmes assez saints pour chanter la sainteté de Dieu, que nous osons cependant chanter ici avec eux. Ils sont chargés de porter, plus purs que nous et que le prêtre lui-même, la victime sainte jusque sur l'autel sublime de Dieu et de la lui présenter. Comment le font-ils? Ils le font avec ce respect de religion que notre langue n'exprime point, ou du moins que je ne sais pas exprimer : *Tremor amoris, horror timoris.* (AUG.)

Et nous, après cela, nous autres hommes, impurs par nature, que l'infirmité environne, qui sommes chargés de péchés dès là que nous sommes hommes, qui nous sentons coupables de tant d'infidélités, qui sommes si peu et si mal purifiés de nos anciennes souillures, qui portons toujours en nous tant de choses opposées à la sainteté de Dieu, qui sommes en effet dans notre plus grande piété si éloignés de cette sainteté de Dieu, ou même de celle des anges; nous, dis-je, nous assistons à ce même sacrifice sans sentir et sans reconnaître, autrement qu'en paroles, que nous n'en sommes pas dignes, que mille choses devraient nous exclure de la présence des saints autels, et qu'enfin ce n'est que par une bonté singulière de Dieu que nous y paraissons, et par une grande indulgence que l'Eglise nous y souffre. Je vais parler d'abord aux plus saints, je parlerai après cela aux grands pécheurs.

Le prêtre, qui représente à l'autel l'innocence même, le prêtre, encore éloigné de l'autel, se confesse pécheur en pensées, en paroles et en œuvres; il implore, courbé devant Dieu, sa miséricorde et jusqu'à l'intercession des saints pour être rendu pur et traiter en cette manière les choses saintes. Il se lave les mains devant le peuple, non par pure cérémonie, mais en signe de la purification qui doit le rétablir aux yeux de Dieu dans l'innocence nécessaire et convenable pour offrir les saints mystères. En son nom et en celui de tous les assistants, dans une posture humiliée et pénitente, il fait mention d'un esprit d'humilité et d'un cœur contrit, à la faveur de quoi il demande que ce sacrifice commun soit reçu de Dieu et qu'il plaise à ses yeux. Avant que de prendre la céleste nourriture, il reconnaît à voix haute et en se frappant la poitrine qu'il n'est pas digne de recevoir en lui ce qui va y entrer. Est-ce assez d'avertissements aux plus justes et aux plus saints des assistants et des communiants de se tenir ici en esprit d'humilité et de pénitence? Et l'Eglise pouvait-elle employer à cette instruction quelque chose de plus sensible et de plus frappant que toutes ces paroles du prêtre si souvent jointes à l'action du corps?

Ne faisons point de question où il n'y a point de difficulté lorsqu'on veut s'entendre. L'Eglise ordonne à tous ses enfants, grands pécheurs et autres, d'assister au sacrifice de la messe les jours de fête et de dimanche, et elle les y exhorte aux jours ordinaires. Mais l'Eglise entend que tous, jusqu'au plus juste (parce que le plus juste n'est pas sans péché) assistent à la messe en esprit d'humilité et de pénitence : *In spiritu humilitatis et in animo contrito.* (*Offert.*) Et si elle croyait que cet homme moins pécheur que tous les autres, mais toujours pécheur, parce qu'il est encore dans son corps de péché, dût paraître ici sans être aucunement touché de ses fautes et sans sentir en façon quelconque son indignité, elle ne l'y admettrait pas; parce qu'ici, afin que le sacrifice soit reçu de Dieu, il faut que tout le corps des assistants réuni au prêtre, soit devant Dieu dans une disposition d'humilité et de pénitence :

In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine.

Jugez maintenant si l'Eglise, en étendant son indulgence jusqu'aux plus grands pécheurs et souffrant que les saints mystères soient célébrés devant eux, souffrirait qu'ils y assistassent sans cette disposition d'humilité et de pénitence, comme si elle n'exigeait que leur présence corporelle et qu'elle mît dans cette sorte de fréquentation du sacrifice toute la gloire de la religion. Siècles plus heureux, où l'Eglise put observer sa première discipline, venez vous remettre ici devant nos yeux. Alors le pécheur, loin d'être admis à assister aux saints mystères sans cette disposition d'humilité et de pénitence, n'y parvenait que par plusieurs degrés d'humiliation et de pénitence, et qui étaient longs.

Au premier ils étaient tout à fait rejetés du lieu saint, et on ne leur laissait pour leur partage que les larmes à la porte du temple, quand ils y voyaient entrer leurs saints frères. Dans le second, ils étaient introduits dans le temple, mais sans s'avancer vers les saints autels; loin d'y être appelés, ils se tenaient prosternés et collés au pavé, disant avec David pénitent : *Adhæsit pavimento anima mea.* (*Psal.* CXVIII, 25.) Dans le troisième, ils étaient admis à entendre l'instruction du salut, qui se terminait pour eux à une exhortation à la pénitence et à des prières sur eux dans cet esprit; et au moment que les saints mystères allaient commencer, on leur criait de se retirer. Rien ne frappait tant dans le sacrifice que ce renvoi solennel des pénitents; et rien aussi n'était plus capable d'opérer en eux l'humilité et la pénitence. Et l'Eglise jugeait cela bien plus glorieux pour elle, bien plus utile pour ces pécheurs, et en même temps plus respectueux pour les saints mystères, que la présence corporelle de ces mêmes pécheurs, quoique déjà pénitents.

L'Eglise, qui a pu changer sa discipline, ne peut pas changer d'esprit; elle peut seulement donner une différente forme à sa bonté. Dans cette nouvelle forme de sa bonté, suivant toujours son ancien esprit, elle souffre, ou même elle veut que le pécheur assiste à la messe, parce qu'elle se promet du sacrifice où le sang de l'Agneau coule en quelque sorte devant Dieu, une plus abondante effusion de sa miséricorde sur le pécheur; parce qu'elle compte que cet acte de religion, plus que tout autre, touchera le pécheur de ce sentiment d'humilité et de pénitence, qui est lui-même un sacrifice que Dieu ne rejette point : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Psal.* L, 18.)

Mais ne nous arrêtons pas davantage à prouver une chose si évidente. Le pécheur, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise et profiter de son indulgence, doit donc assister à la messe, humilié et touché de son iniquité qui le sépare de Dieu; détestant son péché, se proposant de le quitter, en demandant la grâce à Dieu, ainsi que de le réparer par de dignes fruits de pénitence. Il n'est point de partie, ni presque point de parole à la messe qui ne porte à cette disposition. Différentes actions dans le sacrifice doivent nous faire entrer dans cet esprit; mais il y en a une, si nous y faisons un peu d'attention, et qu'il y ait encore en nous quelque chose du christianisme, qui doit exciter puissamment dans notre âme ce double sentiment. Le prêtre communie : la même table est préparée pour tous les assistants (tous devraient en effet y participer); mais celui qui se voit privé de la nourriture des saints pour l'iniquité de sa vie; celui qui est dans les souillures du péché, ou dont l'âme est encore toute couverte de plaies; celui que tant de vices, et peut-être toutes les passions de ce monde séparent de l'Eucharistie, combien doit-il sentir l'humiliation et la douleur que cette séparation porte avec elle! et s'il ne sent rien de tout cela, n'est-ce point que tout est éteint et mort en lui; ou qu'en assistant de corps au sacrifice, il en laisse passer les actions principales, sans seulement y faire attention?

Mais, sans être ni pécheur ni mondain à ce point, celui qui n'est pas en état de communier par la dissipation de sa vie, ou par son peu d'application à la piété; celui que trop de faiblesses et trop de fautes empêchent de participer à la table sacrée, ne doit-il pas aussi se sentir humilié et touché de cette privation, selon qu'il s'en est rendu digne? N'est-ce pas ici pour lui le temps de gémir, le temps de s'abattre et de s'accuser devant Dieu, le temps de s'exciter à quelque chose de plus pieux et de plus pur, le temps de faire un dernier effort pour commencer au sortir des saints mystères une vie plus chrétienne, afin de pouvoir participer plus souvent aux saints mystères en y assistant? Selon ce que Jésus-Christ fait pour nous sur l'autel où il s'immole pour nos péchés, nous devons être confus, nous devons nous affliger, nous devons être en colère contre nous-mêmes pour nos péchés; nous devons, en les portant sur le même autel pour les y détruire, penser à les réparer et à les expier. Je le dis, mes frères, pécheur plus grand ou moindre, celui qui sort de la messe sans avoir senti quelque confusion et quelque douleur de ses péchés, ne l'a pas bien entendue, quoiqu'il ait paru bien attentif et bien religieux. Et celui qui, ayant senti quelque chose, n'a cependant rien fait contre ses péchés, ne doit pas trop présumer d'avoir eu cette disposition d'humilité et de pénitence qui rend le sacrifice agréable à Dieu de notre part.

Il faut assister au sacrifice de la messe en esprit d'humilité et de pénitence, et encore avec des sentiments d'amour et de reconnaissance. On ne peut pas se mettre assez dans l'esprit que c'est ici ce même sacrifice que Jésus-Christ institua la veille de sa passion, lorsque devant passer de ce monde à son Père, et ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin, et leur en laissa pour preuve cette même chair qui allait être brisée, et ce même sang qui allait être répandu sur la

croix; cette même chair et ce même sang, non-seulement pour s'en nourrir, ce qui fait le sacrement, mais pour l'offrir à Dieu, ce qui fait le sacrifice. Il faut se souvenir que c'est ici ce sacrifice qui a été établi dans l'Eglise chrétienne, pour servir de perpétuel mémorial à la mort du Sauveur, et nous en communiquer les fruits. Témoignage d'amour de la part de Jésus-Christ, si nous y croyons, qui doit faire passer l'amour avec la reconnaissance bien avant dans notre cœur.

Nous devons donc assister au sacrifice de la messe, si nous y portons notre foi, comme nous aurions assisté à la mort du Sauveur soufferte pour le salut du genre humain et pour le nôtre en particulier, avec un amour qui réponde à cet amour d'un Dieu, avec une reconnaissance digne d'un si grand bienfait. Pendant tout le temps que nous sommes à la messe, nous devons non-seulement être occupés de certaines bonnes pensées qui regardent notre salut; mais nous devons, si nous suivons de l'esprit ce qui s'y fait, sentir notre cœur tout échauffé et tout embrasé au dedans de nous : car c'est ici quelque chose de plus encore, que si Jésus-Christ nous parlait comme aux disciples d'Emmaüs, qui sentirent en eux cette chaleur.

Nous devons sortir de la messe réveillés de notre assoupissement, excités de notre paresse et de cette langueur où nous vivons à l'égard de Dieu. Que dis-je? nous devons en sortir uniquement touchés de l'amour de Jésus-Christ, tout brûlants de zèle pour sa gloire, ne cherchant qu'à faire quelque chose de grand pour son service, ne demandant qu'à souffrir quelque chose de fort pour sa cause, ne respirant que de mourir pour lui. En un mot, nous devons sortir du sacrifice de la messe, comme ayant vu encore une fois couler le sang du Rédempteur pour nous, et ayant entendu ce sang parler plus favorablement que celui d'Abel. Après y avoir assisté avec attention et avec religion, nous devons sortir de la messe avec cette disposition de piété que produit l'amour excité et qui règle toute la conduite, prêts à toute bonne œuvre, forts contre toutes les tentations de la vie. Et loin de cela, après y avoir assisté en froids spectateurs, peut-être en hommes tout à fait irréligieux, nous en sortons aussi insensibles à tout ce qui est de la piété, aussi disposés aux amusements, disons tout, aussi disposés au mal, que si nous ne venions pas de jouir du plus grand bien de la religion.

C'est une observation de saint Chrysostome qui tombe également sur l'assistance au sacrifice et sur la participation au sacrement : Sortons, disait ce saint (hom. 46 *in Joan.*), de la table du Seigneur, jetant le feu comme des lions devenus terribles au démon, nous occupant de la bonté du Seigneur et de l'amour qu'il vient de nous marquer. Soyons attentifs sur nous-mêmes, portant en nous une telle grâce; de telle sorte que si une parole moins décente nous vient sur les lèvres si quelque mouvement de colère veut s'exciter en nous, ou quelque autre chose de semblable, l'action que nous venons de faire réprime aussitôt le dérèglement de notre nature. Mais, hélas! malheureux que nous sommes, tant de grâces que Dieu nous fait, tant de voies de salut qu'il nous a ouvertes, le moyen qu'il emploie ici pour continuer de nous marquer son amour, rien de tout cela ne peut nous détourner des œuvres du péché! *Hei mihi! quot ad salutem nobis viæ! et horum nos nihil a malis avertit.*

Sortons du sacrifice de la messe le cœur élevé en haut, comme nous avons protesté que nous l'y avions, *Habemus ad Dominum.* (*Præf*) Jésus-Christ n'est venu à nous par l'incarnation que pour nous ramener à lui dans sa gloire. Jésus-Christ ne s'offre pour nous dans le sacrifice, et il ne se donne à nous dans le sacrement, que pour exciter en nous le désir d'être bientôt avec lui dans sa gloire. C'est là où l'Eglise entend que nous fassions monter notre esprit avec notre cœur; c'est là où elle veut que nous élevions nos yeux et que nous les arrêtions; c'est là où elle veut que nous dirigions tous nos vœux, et que notre amour se repose. C'est là ce qu'elle demande pour elle tout entière, afin, dit-elle, que ce que nous célébrons maintenant en apparence, dans un sacrement, sous des signes et des enveloppes (car c'est ainsi que Jésus-Christ est sur l'autel, où nous ne le voyons que par la foi et de cette manière cachée), *ut quod nunc specie gerimus*, nous le possédions dans la vérité même, *rerum veritate capiamus* (*Postcom. Dom.* 17 *post Pent.*); afin que ce même Jésus-Christ qui est dans le sacrement, qui y est dans la vérité, mais la vérité cachée et enveloppée suivant la condition de cette vie, nous le voyions au ciel dans la vérité découverte et manifestée, nous le voyions tel qu'il est, face à face, ce qui est la vraie et entière possession de la vérité, et la fin de tout; et non sous des apparences et des signes, comme nous le voyons, et comme il est sur l'autel : *Ut quod specie gerimus, rerum veritate capiamus.*

Voilà donc, mes frères, la fin du sacrifice, vraiment digne d'un si grand mystère, et qu'il faut que nous entendions : nous unir à Dieu par Jésus-Christ; mais nous unir sur la terre à la Divinité, pour nous en faire rechercher la pleine possession dans le ciel. Ayant donc de telles idées du sacrifice de la messe; nous rappelant la ferveur et la piété avec laquelle les premiers fidèles y assistaient; nous souvenant que l'Eglise en a exclu les pécheurs pendant longtemps, et qu'elle ne jugeait dignes d'y être présents que ceux qu'elle croyait en état d'y communier; nous remettant, dis-je, toutes ces choses devant les yeux, mettons une partie de notre piété à assister au sacrifice de la messe, faisons-en notre principale dévotion. Mais assistons-y avec une grande attention, avec la modestie convenable, avec une crainte religieuse qui honore Dieu et édifie les hommes. Assistons-y avec une plénitude de foi

et dans tout l'esprit de la piété : en esprit de sacrifice, pour y détruire, sur le même autel où Jésus-Christ s'immole, jusqu'aux moindres restes de nos passions, jusqu'aux plus imperceptibles inclinations de notre amour-propre; assistons-y en esprit d'humilité et de pénitence, comme pécheurs, et toujours trop éloignés de la sainteté avec laquelle il faudrait être présents à des mystères si saints; assistons-y en esprit d'humilité et de pénitence, sentant sur nous le poids de nos péchés, et connaissant toute notre indignité; pensant à réparer l'abus que nous avons pu faire d'une chose si sainte et si capable de nous sanctifier, et le scandale que nous avons pu y donner; assistons-y en esprit d'amour et de reconnaissance, nous renouvelant dans l'un et dans l'autre, cherchant à y croître; cherchant ici cet amour vif que rien ne rebute et que rien ne retarde; cet amour qui ne se repose pas même en Jésus-Christ en tant qu'il est sur l'autel, mais qui le cherche dans la claire manifestation de sa gloire, et dans la bienheureuse vision de sa personne divine. *Amen.*

SERMON XXXIX

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II, 21.)

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jésus.

Nous avons béni Dieu, dans ces derniers jours, de sa grâce qui a paru à tous les hommes, pour nous instruire de la vraie piété, et nous en donner l'exemple en nous en montrant les règles. Nous nous sommes réjouis avec les anges du ciel, et nous nous en sommes comme retournés de Bethléem avec les pasteurs, glorifiant Dieu, après avoir vu de nos yeux le Sauveur qu'il a enfin envoyé dans le monde. Dans notre reconnaissance, nous avons marqué notre étonnement de cet excès d'amour que Dieu nous témoigne en nous donnant son Fils unique; nous le donnant en petit enfant : *Parvulus natus est nobis* (*Isa.*, IX, 6); en enfant né d'une femme, comme les autres enfants des hommes : *Factum ex muliere.* (*Gal.*, IV, 4.)

Mais notre étonnement devient bien plus grand, lorsque nous voyons cet enfant, qui est le propre Fils de Dieu, sous le couteau de la circoncision; lorsque nous voyons celui qui vient changer la Loi, ou plutôt l'abolir, se soumettre à cette cérémonie de la Loi, qui l'oblige devant Dieu à l'observance de toutes les cérémonies et de tous les préceptes de la Loi; lorsque nous voyons celui qui vient former un peuple nouveau élevé au-dessus de ces choses de la chair, se faire marquer lui-même dans la chair, et y recevoir le signe du Juif. Notre étonnement augmente encore, lorsqu'ici nous voyons celui qui, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, avait pris la nature d'homme et la forme de serviteur, se revêtir de la figure du pécheur, et en prendre le principal caractère. Car enfin la circoncision, qui était la marque du Juif, était en même temps le caractère du péché

O Fils de Dieu! le nom de Juif est déjà si odieux parmi les peuples, il va devenir abominable et maudit devant Dieu, et vous prenez ce nom, et vous en faites votre religion devant les hommes? Parmi les Juifs mêmes, ce nom vous nuira. Vous voyant marqué de la même marque, qui pourra croire parmi ce peuple que vous soyez venu d'en haut, que vous soyez le Fils de Dieu, le Saint d'Israël? Qui ne vous dira, vous voyant circoncis dans votre chair : Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Pour qui vous faites-vous passer, quand vous êtes en toutes choses, et singulièrement dans ce qui nous caractérise, comme l'un d'entre nous? Saint par nature, le Saint de Dieu, la Sainteté elle-même et la source de la sanctification voilà ce que vous êtes dans votre personne, et comme vous êtes annoncé; et vous prenez la ressemblance du pécheur avec le caractère du péché dans votre chair! Est-il rien de plus incompréhensible? Est-il rien de plus humiliant pour votre personne? Est-il rien de plus déshonorant pour votre mémoire? et le nom de Jésus, que vous joignez à cette flétrissure dans votre chair, effacera-t-il toute la honte de votre circoncision

C'est donc un mystère que cette circoncision de Jésus, selon la Loi des Juifs, et un mystère qui sert beaucoup à édifier notre foi, lorsqu'il est bien entendu. Jésus se soumet à la loi de la circoncision; et par là il s'engage à l'observation de toute la Loi, pour montrer que la Loi était bonne, quoiqu'elle couvrît et qu'elle désignât quelque chose de meilleur. Jésus se soumet à la loi de la circoncision pour accomplir toute justice : celle de la Loi, qui est l'obéissance extérieure à Dieu; et celle de l'Evangile, qui est la circoncision ou la destruction en nous des passions de l'homme. Il fallait que Jésus portât la marque du péché, comme il en devait porter la peine; mais, que dis-je? c'est avec du sang qu'il prend aujourd'hui le nom de Sauveur et de Libérateur. Ce peu de sang qu'il répand aujourd'hui engage tout le reste à la justice divine; et la rédemption, qui s'achèvera à la croix, commence en effet par cette première effusion du sang divin. En s'engageant ici à toute la Loi, Jésus se met sous la malédiction de la Loi; car, dit saint Paul, tous ceux qui sont ainsi engagés aux œuvres de la Loi sont sous la malédiction, ou engagés à la mort s'ils viennent à manquer à quelqu'une des observances de la Loi : *Quicunque enim ex operibus legis sunt, sub maledicto sunt.* (*Gal.*, III, 10.) Mais, ajoute ce même apôtre, si Jésus s'est ainsi fait malédiction, c'est pour nous racheter de la Loi. Et enfin, c'est toujours saint Paul qui parle, si Dieu, en envoyant dans le monde son Fils né d'une femme, l'a assujetti à la Loi et l'a fait Juif, ç'a été pour affranchir le Juif du pesant joug de la Loi : *Factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret.* (*Gal.*, IV, 5.) Poussons cela jusqu'à nous,

qu'il venait former et établir dans l'état de la grâce, opposé à celui de la Loi. Jésus-Christ a été marqué du caractère de l'esclave pour mettre fin à l'esclavage de la Loi et nous mettre, nous qui allions paraître après les Juifs, en la liberté des enfants de Dieu. Il n'y a donc plus d'esclaves, s'écrie notre Apôtre, depuis que Jésus-Christ en a pris la marque dans la circoncision; mais nous sommes tous enfants. *Itaque jam non est servus, sed filius.* (*Gal.*, IV, 6.)

Vous comprenez maintenant le mystère de la circoncision, il faut vous en faire voir les suites. La Loi abolie, la grâce établie : *Vous n'êtes plus sous la Loi*, dit saint Paul, *mais sous la grâce:* l'état de servitude passé avec la crainte d'esclave, l'état d'adoption arrive avec l'amour d'enfants. Mais pour vous donner une idée bien précise de la religion dans ces deux états, il faut vous faire voir comment la Loi était bonne, combien l'Evangile est meilleur. C'est ce qui m'a paru renfermer la principale instruction de ce mystère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

S'il y a quelque chose à corriger dans l'esprit humain, c'est cette précipitation et cette hardiesse à juger de ce qui le passe; et s'il y a quelque chose à craindre dans la religion, c'est cette même témérité de l'esprit humain à juger de Dieu et des choses de Dieu. Sans faire attention à sa faiblesse, sans reconnaître son ignorance, sans sentir que les pensées de Dieu doivent être bien élevées au-dessus de celles de l'homme, et qu'enfin ses voies ne sont pas les nôtres, le sens humain commence par se révolter contre ce qui est divin, et lui est annoncé comme tel. Ce qu'il voit en Dieu ou dans ses œuvres qui lui paraît d'abord moins digne de Dieu, ou plutôt moins conforme aux idées humaines, l'esprit humain, lorsqu'il n'a pas appris à se retenir, et qu'il n'est pas réglé par la foi, le rejette comme n'étant pas et ne pouvant pas être de Dieu. Il s'éblouit lui-même là-dessus par de petites raisons : il s'élève contre par des arguments spécieux, mais qui ne sortent pas des vues humaines. Le sens humain dans les peuples écoute ces raisonnnements; l'ignorance y applaudit, les libertins se joignent par indifférence de religion; les prétendus esprits forts appuient ces pensées humaines de tout ce qu'ils peuvent avoir d'érudition et d'esprit naturel; et de tout cela se forme une contradiction ouverte ou de quelque point de la religion, ou même de la religion tout entière.

Tous nos mystères tour à tour ont éprouvé cette contradiction de la part de l'esprit humain. Aujourd'hui tous les mystères ensemble l'éprouvent de la part d'une secte, hélas! trop répandue et trop écoutée, qui a pris le sens humain pour son guide dans la religion. Mais enfin, si quelque chose depuis le commencement a été combattu, et si quelque chose, en effet, révolte tout d'un coup davantage le sens humain, c'est la Loi suivie, ou, comme parle saint Paul, corrigée par l'Evangile. Les adversaires de la Loi ont exercé la plume des plus grands docteurs de l'Eglise; ils ont tout dit, et toutes les objections ont été renversées. La sainteté, la justice, la sagesse de la Loi a été établie par les preuves les plus invincibles, de sorte qu'il n'y a plus que ceux qui n'ont rien lu, que ceux qui ne savent rien ou n'écoutent rien, que ceux qui n'approfondissent rien dans la religion, ou qui y cherchent quelque endroit faible qui puissent blâmer la Loi, n'en voyant pas l'usage, qui puissent méconnaître la Loi pour quelque chose de divin, n'y voyant qu'une superficie grossière.

L'état de la Loi n'est pas sans difficultés; nous les formons nous-mêmes, et nous sommes en quelque sorte obligés (comme quand il s'agit de faire connaître l'Evangile) de les apprendre à ceux qui ne les connaissaient pas. Mais ici les difficultés se concilient avec la vérité, et nous nous mettons aisément d'accord avec nous-mêmes quand nous entrons dans le fond de la Loi. C'est ce que je vais faire pour montrer que la Loi était sainte et bonne dans sa doctrine; que la Loi était sage et juste dans son économie. Je ne vous cacherai donc point l'imperfection et la faiblesse de la Loi, cela est trop nécessaire pour faire connaître l'Evangile; mais vous verrez cette imperfection et cette faiblesse de la Loi entrer dans la sagesse de Dieu et nous le faire connaître pour celui qui fait tout avec poids, nombre et mesure, et qui proportionne ses desseins à son œuvre.

C'est Dieu qui a donné la Loi, et il s'en est déclaré assez hautement l'auteur et l'instituteur. Or, quand quelque chose nous blesserait dans la Loi, dès là que Dieu en est l'auteur, ne devons-nous pas voir tout d'un coup que si quelque chose nous blesse dans la Loi, c'est que nous ne l'entendons pas, que nous ne savons pas le rapporter à sa fin et le placer dans une certaine suite de conseils de Dieu touchant les enfants des hommes; c'est que nous ne connaissons pas assez notre religion, et qu'enfin nous pensons humainement des choses de Dieu. La Loi fut donnée de Dieu; si quelqu'un le conteste, il faut le lui prouver; mais tout homme qui l'accorde, doit tenir pour certain, et sans en demander des preuves, que la Loi est bonne et sainte. Découvrons maintenant la Loi et ôtons le voile.

La fin de la Loi marquée et connue, est d'apprendre à un peuple, environné de peuples qui l'avaient oublié, qu'il n'y a qu'un Dieu vivant et véritable, et de réunir ce peuple, de l'affermir, de le conserver dans le culte de ce vrai et unique Dieu. Qu'on me montre une seule parole dans la Loi qui fasse entendre ce qui retentissait alors dans tout le monde, qu'il y a ou qu'il peut y avoir plusieurs dieux. Je ferai voir qu'il n'y avait aucun précepte, aucune cérémonie dans la Loi, qui pût détourner les Juifs du culte de ce Dieu un que toute la Loi prêchait. Ecoutez ce beau commencement qui sert d'expli-

cation ainsi que de fondement à toute la Loi. Ecoute, Israël : Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur : *Audi Israel : Dominus, Deus noster, Dominus unus est.* (*Deut.*, VI, 4.) S'il y a une grande vérité, s'il y avait une instruction qui fût nécessaire et dût être inculquée, c'était celle-ci : Dieu, ton Dieu est un. Excepté Dieu-même, tout était Dieu dans l'Egypte, d'où le peuple juif sortait; ils devaient trouver plusieurs divinités dans le pays où ils allaient entrer; toutes les nations, au loin et auprès d'eux, reconnaissaient aussi plusieurs dieux, et quels dieux! Il fallait donc que la Loi parlât d'un seul Dieu partout, et qu'elle le fît aussi connaître partout pour un Dieu bien différent en tout de ceux des nations; pour un Dieu digne de ce respect et de ce culte que chacun sent en soi-même qui est dû à la Divinité; pour un Dieu qu'il faut craindre et servir tout ensemble; et, avant tout cela, qu'il faut aimer, ou plutôt qu'on ne sert qu'en l'aimant. Recueillez toutes les instructions et toutes les paroles de la Loi, vous n'en tirerez que cela : croire un seul Dieu, puissant, bon, saint; le servir et l'aimer lui seul. O loi du Seigneur, belle, précieuse, éclairant les hommes sur la première, la plus importante, et en même temps la plus ignorée de toutes les vérités!

Nous avons commencé d'entendre David sur cette Loi du Seigneur, dont il pénétrait l'esprit; qu'il achève de nous la faire connaître pour ce qu'il y a de grand, pour ce qu'il y a d'admirable, pour ce qu'il y a d'aimable, pour ce qu'il y a de désirable, pour ce qu'il y a de saint et de pur, pour ce qu'il y a de juste et de raisonnable, pour ce qu'il y a de bon et d'utile aux hommes. Et, en effet, qu'est-ce que cette ancienne Loi du Seigneur, telle qu'elle se présente d'abord à l'esprit? Quelque chose, en genre de lumière et d'instruction, que rien ne surpasse, que rien n'égale, à quoi rien ne ressemble dans les lois des hommes les plus équitables et les plus étudiées, dans les écrits des philosophes les plus élevés et les plus épurés. Qu'est-ce que ces préceptes de la Loi donnée en Sinaï, et apportée par Moïse au peuple qu'il conduisait sous la direction immédiate du Seigneur? Ces préceptes sont le fondement de la religion, et tout ensemble de la société civile; les règles tout à la fois de la vie pieuse et de la vie humaine; ce qu'il y a de plus parfait, et en même temps ce qu'il y a de plus convenable, ainsi que de plus praticable; ce que chacun trouve en soi-même quand on le lui récite, et ce que personne n'avait trouvé de soi-même avant qu'on l'eût entendu de la bouche de Moïse.

Tels sont les dix préceptes de la Loi, connus sous le nom de Décalogue; si parfaits et si pleins, que la Loi nouvelle n'y a rien ajouté, et les a seulement développés davantage, sans y rien changer pour le fond. Dix préceptes, qui sous la Loi, comme sous l'Evangile, se réduisaient à deux, qui sont la Loi et les prophètes : *Aimer Dieu par-dessus tout; aimer son prochain comme soi-même.* N'est-ce pas là ce que le scribe, dont il est parlé dans l'Evangile, trouvait dans la Loi? Et Jésus-Christ, à qui il le déclara, trouva-t-il quelque chose de plus grand qu'il fallût apprendre aux hommes? trouva t-il quelque chose de plus qu'il fallût faire pour avoir la vie éternelle? Non. Faites cela, dit-il au docteur, et vous vivrez : *Hoc fac, et vives.* (*Luc.*, X, 28.) Une loi qui renferme tout cela, est bien sainte et bien équitable, elle est bien digne de Dieu, et bien digne de l'admiration des hommes et des louanges qu'ils lui ont données. Quand toutes les ordonnances particulières d'une loi, petites et grandes, se rapportent visiblement à ces deux grands préceptes, que ces deux préceptes sont connus pour être la fin de tout ce qui est prescrit, soit pour le culte public, soit pour le détail de la vie, on ne peut rien, ni concevoir, ni souhaiter de plus parfait, et il faut alors s'écrier avec David : J'ai trouvé une perfection finie à tout le reste; mais votre Loi va au delà de toutes les vues de perfection que l'esprit humain peut avoir. *Omnis consummationis vidi finem : latum mandatum tuum nimis!* (*Psal.* CXVIII, 96.)

La Loi éclairait les yeux que le péché avait fermés et que les passions de la vie tenaient dans l'aveuglement : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (*Psal.* XVIII, 9.) La Loi faisait connaître le péché. Je n'aurais pas connu le péché sans la Loi, disait saint Paul, en la personne du Juif : *Peccatum non cognovi, nisi per legem.* (*Rom.*, VII, 7.) Or combien cela fut-il bon et salutaire à ce peuple, qui aussi s'en glorifiait, comme d'un privilége qui n'avait pas été accordé aux nations! Combien, dis-je, cela fut-il bon et salutaire! à moins que ces imaginations également folles et impies ne soient vraies : que Dieu n'imputera pas à péché aux hommes ce qu'ils n'auront pas connu pour péché, quoique cette ignorance ait sa cause dans le péché; à moins qu'il ne soit vrai que Dieu imputera même à bonne œuvre ce qu'on aura fait de mal, croyant faire bien et suivre un mouvement particulier de sa conscience; à moins, dis-je, que cela ne soit vrai, faire connaître le péché, est un caractère de bonté dans la Loi ancienne.

La Loi faisait connaître le péché, c'était sa fonction propre; et elle portait à l'éviter : c'était le but de tant d'instructions et de tant d'exhortations. Elle portait à éviter le péché par tout ce qui est capable d'arrêter les hommes, châtiments présents et peines à venir, humiliations et douleurs. Les exemples de punition pour le péché y étaient sans cesse rappelés et fortement appuyés de menaces d'un même traitement, et d'un plus rigoureux encore, si le peuple, ou quelqu'un parmi le peuple retombait dans une semblable infidélité. Comment peut-on méconnaître Dieu à une pareille disposition de la Loi?

La Loi qui faisait connaître le péché, et portait à l'éviter, faisait en même temps connaître la vertu et engageait à la pratiquer. C'est Dieu dans toute la Loi qui instruit Israël, son enfant, des saintes règles de

la piété, qui la lui met sous toutes sortes de formes. C'est Dieu qui la prescrit à Israël, son serviteur, qui le conjure par ce qu'il y a de plus tendre, qui l'exhorte par ce qu'il y a de plus touchant, qui l'y incline et l'y porte par le devoir et par le profit, qui y met pour lui la vie et la félicité, et enfin qui se propose lui-même pour récompense. En un mot, on n'entend prêcher que vertu dans la Loi, et on n'y respire que le bonheur de la vertu. Est-il rien de plus saint et de plus digne du Dieu créateur de l'homme qu'une telle règle de mœurs?

La doctrine donc de la Loi des Juifs, qui était de n'adorer qu'un Dieu, d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même, d'éviter le mal et de faire le bien, avait toutes les marques de la vraie religion. Aussi l'était-elle. C'était, quand elle était un peu approfondie et qu'elle était bien connue, toute la substance de l'Evangile, qui est, de l'aveu de tous les hommes, ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait en ce genre. Mais il faut bien distinguer la doctrine de la Loi des Juifs d'avec la doctrine des Juifs et de quelques-uns de leurs maîtres. L'une est de Dieu, l'autre est des hommes, et celle-ci, entièrement défigurée, ne se fait point rendre par les hommes le respect que l'homme rend comme naturellement, et par un premier mouvement de l'âme, à ce qui est de Dieu. Mais enfin n'en est-il pas de même de la doctrine évangélique? En elle-même, et proposée dans sa simplicité, la doctrine de l'Evangile est la vérité qui frappe et qui se fait rendre hommage; dans l'interprétation de certains docteurs et dans les pensées communes des peuples, c'est quelque chose de tout humain; quelque chose de bas et de ridicule, qui excite plutôt le mépris et la risée que l'admiration et les louanges.

Si quelque chose souffre plus de difficultés que la doctrine de la Loi, et se montre d'abord sous des nuages, c'est l'économie de la Loi ou du corps de la religion des Juifs. Mais en cela même, quand on l'approfondit, qu'on veut entrer en raison, faisant taire les préjugés, et n'écoutant les discours ordinaires que comme des discours légers et sans principes, Dieu qui a donné cette Loi, qui a prescrit toute cette forme de religion, paraît sage, et sa sagesse y est marquée, comme dans toutes ses autres œuvres.

Deux choses blessent d'abord le sens humain dans l'économie de la religion ancienne : l'une, qu'étant établie de Dieu, elle ait été changée; l'autre, qu'étant établie pour le bien et le salut des hommes, elle n'ait point eu en elle-même, mais comme par occasion, et l'empruntant d'ailleurs, ce qui rend les hommes bons et peut les sauver. Les païens, suivis des esprits forts, ont beaucoup insisté sur cette première difficulté. Des gens qui entendent un peu plus le fond de la religion, mais qui cherchent à la combattre ou qui veulent trop raisonner, font valoir la seconde.

Voici comme les païens proposaient la première difficulté à saint Augustin : « Vous adorez le même Dieu que les Juifs, et ce même Dieu, après avoir établi les anciens sacrifices, les rejette maintenant et veut qu'on lui en offre de nouveaux. « On ne peut « changer que ce qui n'a pas dû être établi ; « et ce qui a dû être établi n'a pas dû être « changé. Une chose bien établie ne peut être « changée sans légèreté et sans inconstance, « sans qu'il y ait dans ce changement quel- « que chose de mal ordonné et d'injuste. » Ce qui a été établi pour subsister toujours n'a pas dû être changé et n'a pu l'être sans inconstance et sans légèreté, sans note d'impuissance ou d'ignorance de la part de celui qui l'a changé ; cela est certain. Mais ce qui n'a été établi que pour être changé après un certain temps, et quand ce changement est annoncé dès le commencement comme une chose convenable et meilleure ; cela, dis-je, a pu être changé avec sagesse et avec justice, et a dû l'être dans le temps marqué. Ce qui a été établi pour la chose même établie; ce qui a été établi comme bon en soi, comme ayant tout d'un coup sa perfection et ne devant plus recevoir d'accroissement en aucun genre, n'a pas dû être changé : chacun en conviendra. Ce qui n'a été établi que par rapport à une autre chose désignée et marquée ; ce qui n'a été établi que comme un essai, que comme un commencement d'une chose qui sera rendue meilleure, mais qui dans cet état imparfait est convenable au temps, proportionné à la faiblesse des personnes ; cela, dis-je, peut, et même doit être changé. Des enfants le sentent. Les exemples en sont sans nombre dans les œuvres de la nature, dans les ouvrages de l'esprit ou des mains des hommes. »

Une religion qui a eu deux temps marqués, un pour prédire, pour figurer, pour promettre, pour désirer et pour attendre ; et un autre pour voir l'accomplissement des choses prédites, promises et figurées, pour recevoir ce qui a été attendu et désiré, doit avoir une forme dans les temps qu'elle prédit, qu'elle figure, qu'elle promet, qu'elle attend et qu'elle désire, et une autre forme dans les temps où tout est accompli et donné.

Tout doit être changé, le sacerdoce, les sacrifices, les cérémonies, les sacrements, et cela à raison du changement qui est arrivé ; et tout cela par une même disposition de cette sagesse qui a fait précéder la vérité par des figures, qui a fait longtemps prédire, longtemps promettre, longtemps désirer, et longtemps attendre une grande grâce.

Dans une suite de desseins de son auteur, qui se développent dans le temps, et qui paraissent sages quand ils sont développés, une religion peut avoir un état d'enfance et un état d'âge parfait ; un état de faiblesse et un état de force, un état d'obscurité et un état de lumière. Dans ces différents états, ce sont visiblement différentes choses qui conviennent. Dans le premier état, des instructions moins élevées, des vérités moins fortes, comme une nourriture moins solide ; des remèdes et des observances plus proportionnées à la faiblesse. Dans le second, tout

doit être plus parfait, plus haut, plus proportionné à l'état de force. Il s'agirait donc seulement de savoir si Dieu a dû faire passer la religion par ces divers âges et par ces deux temps, ce qui porte avec soi un changement dans la religion. Il serait plus sage à nous de conclure simplement, de ce que Dieu l'a fait, qu'il a dû le faire. Mais enfin, s'il faut rendre raison de ceci à nos esprits forts, qui ne font que rappeler les objections des païens, nous leur dirons avec saint Augustin, parlant à un païen : que tout est plein dans la nature, dans les arts, dans la conduite particulière des hommes, de ces changements qui ont leur raison, et dont on ne demande pas même raison, tant on est persuadé, quand on ne la connaîtrait pas, qu'il y en a une.

L'été vient après l'hiver, le jour se trouve placé après la nuit; l'adolescence succède à l'enfance; l'âge viril succède à l'adolescence. Ce qui convient au temps de l'hiver, au temps de la nuit, au temps de l'enfance, ne convient pas au temps de l'été, au temps du jour, au temps de l'âge viril. Tout cela donc fait des changements qui viennent de l'auteur de la nature, lequel a ainsi disposé les choses, sans qu'aucun homme raisonnable ait jamais blâmé cette disposition de la Providence, et en ait pris occasion de dire que cela ne venait pas d'un sage modérateur des choses humaines, premier auteur de la nature. C'est toujours saint Augustin qui répond à la difficulté des païens : « Nous faisons différentes choses en différents temps ; nous traitons et nous nourrissons autrement le même homme en santé et en maladie; nous instruisons et nous conduisons autrement la même personne selon qu'elle est homme fait ou enfant; nous raisonnons et nous agissons autrement avec un homme qui est encore dans ses préjugés ou dans le fort de sa passion, et ce même homme revenu de l'un et guéri de l'autre ; et ce changement d'action et de conduite est sage et convenable. Les temps changent, l'état d'une famille change, la situation d'une république change; la droite raison veut alors qu'on change des choses qui auparavant avaient été bien établies. Ainsi, loin qu'il soit vrai qu'on ne fait pas bien en les changeant, il est vrai au contraire qu'on ne ferait pas bien de ne les pas changer; parce que l'un et l'autre n'est bon qu'autant que la diversité des temps demandait l'un ou l'autre. »

Mais n'aurait-il pas été plus beau et plus digne de Dieu, sans avoir égard au caractère du peuple juif et au privilége du peuple chrétien, sans prendre un temps pour une chose, et un temps pour une autre; en un mot, sans faire passer la religion par cet état de faiblesse et comme d'enfance, de l'établir tout d'un coup parfaite et dans un état de consistance? O homme, qui êtes-vous, pour demander raison à Dieu d'une chose qu'il a faite, et avec une attention particulière? Mais enfin, écoutez une partie des raisons de cette conduite de Dieu, qui nous sont connues, et dont j'expliquerai quelques-unes dans la suite de ce discours. Si Dieu, voulant établir la foi en sa providence, faire connaître qu'il est, et en même temps qu'il est le rémunérateur de la vertu et le vengeur des crimes, l'ami de ceux qui le servent et l'ennemi de ceux qui l'offensent; si Dieu voulant faire connaître que de lui viennent tous les biens, et que c'est à lui seul qu'il faut les demander; si Dieu voulant faire connaître à l'homme son impuissance et l'insuffisance des secours extérieurs, et en même temps le besoin qu'il a de Dieu et d'une grâce intérieure pour toutes les actions de la piété; si Dieu, voulant donner un ministère plus noble à son Fils, lui a destiné un peuple plus saint et quelque chose de meilleur à donner; si Dieu, voulant appuyer la religion sur son plus ferme fondement, a fait précéder les prophéties, et les a confiées à des témoins irréprochables; si Dieu, voulant faire estimer la grâce de la nouvelle alliance, l'a fait désirer et attendre longtemps, l'a montrée de loin, levant seulement un coin du voile qui la couvrait, l'a fait précéder par des ombres et des figures qui avaient elles-mêmes leur magnificence; si, dis-je, pour de si grandes raisons, et d'autres qui nous sont inconnues ou qui nous passent, Dieu a ainsi réglé les choses dans la religion (ce qui a demandé le changement de la Loi dans le temps défini de Dieu), comment osons-nous attaquer la sagesse de Dieu dans ce changement de la Loi? Comment les esprits forts peuvent-ils y méconnaître Dieu et son œuvre, si ce n'est qu'éblouis de leur propre raison, et en voulant suivre la faible lueur, ils n'ont pas seulement daigné chercher et connaître les raisons de Dieu?

Il faudrait ici un détail pour faire voir que milles choses petites, ou même absurdes en apparence dans la religion des Juifs, étaient sagement prescrites par le rapport qu'elles avaient au caractère de ce peuple, et aux circonstances où il se trouvait. Mille choses qui paraissent petites dans la religion des Juifs, servaient à former ce peuple aux mêmes mœurs, à le réunir dans le même esprit, à l'attacher au culte de son Dieu, qui était le Dieu véritable, à le séparer des autres peuples, qui étaient les ennemis de leur religion, et sectateurs de fausses divinités. Joignez à cela ces deux règles des mœurs qui étaient la fin de tout, l'amour de Dieu et du prochain, et vous ne trouverez rien de comparable en sagesse à la Loi des Juifs, ni dans les écrits des philosophes, ni dans les livres des politiques, ni dans les règlements des plus sages républiques.

Le grand reproche que l'on fait à la Loi, c'est que la Loi, de sa nature, était imparfaite, ne conduisant rien par elle-même à la justice véritable : *Nihil ad perfectum adduxit lex.* (*Hebr.*, VII, 13), ne donnant pas la vie à l'âme, laissant l'homme dans sa faiblesse, irritant ses mauvais désirs, donnant lieu aux prévarications par la multitude de ses observances; engendrant des esclaves par la crainte servile qu'elle inspirait; faisant des hommes de la terre par les biens de cette espèce qu'elle proposait, et

pour tout cela, selon l'observation de saint Paul, ayant dû être rejetée : *Reprobatio fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem.* (*Hebr.*, VII, 18.)

Nous reconnaissons en tout cela la doctrine expresse de saint Paul ; mais nous n'y méconnaissons pas la sagesse de Dieu ; nous commençons par l'y supposer. Car enfin, ni dans sa miséricorde, ni dans sa justice, ni dans l'ordre du monde, ni dans l'économie de la religion, Dieu ne s'écarte jamais des lois de sa sagesse. Elle assiste à tous ses conseils, et elle y préside ; elle est dans toutes ses œuvres ; plus cachée dans quelques-unes ; mais dans celles-là même, nous y entrons, et nous pouvons l'y voir à plein, à la faveur de certaines vérités reconnues dans la religion. Dieu voulait donner une grande instruction au genre humain, qu'il devait retirer de la corruption, en appelant toutes les nations à la foi ; Dieu voulait donner une grande supériorité à cette alliance qui devait durer éternellement, et dont son Fils devait être le médiateur et le ministre. Voilà deux raisons qui nous sont connues de la disposition de la Loi, et qui servent à nous y faire connaître la sagesse de Dieu ; nous allons les développer.

Une présomption est dans l'homme, et est née avec lui, c'est la présomption en ses propres forces, et la confiance aux moyens extérieurs en matière de piété. Telle est, dis-je, la présomption naturelle à l'homme, et une première connaissance de Dieu ne nous ôte pas cette présomption. Il a donc fallu, dans les vues de la sagesse de Dieu sur tous les peuples de la terre (à qui il devait se faire connaître, les appelant au salut par son Fils), qu'un seul peuple qu'il avait appelé avant les temps de son Fils, apprît et fît voir à tous les autres que l'instruction, le commandenent, et tous les secours extérieurs ensemble sont trop faibles, et entièrement impuissants pour nous faire aimer et nous faire pratiquer la Loi ; pour nous faire faire le bien que Dieu nous commande, et nous faire éviter le mal qu'il nous défend ; pour nous rendre vraiment pieux, et enfin nous conduire au salut. Qu'il faut pour cela, avec l'instruction et le commandement, avec les moyens extérieurs que fournit la religion véritable, une grâce intérieure, puissante sur nos volontés ; et en un mot, Dieu touchant le cœur, qui nous fasse faire, et qui nous fasse marcher dans ses préceptes et dans ses voies : *Dabo vobis cor novum, et faciam ut in præceptis meis ambuletis.* (*Ezech.*, XXXVI, 26, 27.) C'étaient là les secours annoncés dans l'ancienne Loi, et promis pour la nouvelle.

Voilà donc le bon usage que Dieu dans sa sagesse a voulu faire de la Loi, laquelle en tant que loi (c'est-à-dire opposée à la grâce, comme l'entend saint Paul, *Lex et gratia*) n'a fait que des prévaricateurs, d'un peuple en qui elle trouvait toute cette présomption de l'homme ; voilà, dis-je, le bon usage que Dieu a fait de la Loi : apprendre à tous les hommes, par ses prévarications sous la Loi, qu'il faut encore à l'homme, avec la connaissance de Dieu et la vraie religion, avec l'instruction et le commandement donné de Dieu, une grâce intérieure pour chaque action de la piété. Si cette instruction que la Loi séparée de la grâce a donnée à tous les peuples de la terre, dont la religion chrétienne a depuis été composée, et qui vivent sous la grâce, ne paraît pas assez importante pour justifier devant les hommes cette faiblesse de la Loi, n'est-ce point que nous ne savons pas assez estimer la grâce de l'Evangile, opposée à la lettre de la Loi ? *Non enim sub lege estis, sed sub gratia.* (*Rom.*, VI, 14.)

Mais enfin le Juif pouvait lui même profiter de cette faiblesse, que nous appelons ici la sagesse de Dieu dans la Loi, pour reconnaître le besoin qu'a l'homme si faible par nature, du secours intérieur de Dieu, et le lui demander. Et n'est-ce pas ainsi que les justes et les saints de la Loi ont profité de sa faiblesse ? La sagesse de Dieu dans la Loi n'est-elle pas visible, en ce que cette Loi donnée par Moïse, en même temps qu'elle gardait les hommes dans le culte du vrai Dieu : *Sub lege custodiebamur conclusi*, (*Gal.*, III, 23), les conduisait encore comme par la main à Jésus-Christ et aux temps de sa grâce ? La Loi et la grâce : La Loi avait été donnée par Moïse, et toutes choses devaient être bien inférieures sous le ministère du serviteur : *Lex per Moysen data est* (*Joan.*, I, 17) ; la grâce a été apportée par Jésus-Christ, et tout devait être bien supérieur sous le ministère du Fils : *Gratia per Jesum Christum facta est.*

La Loi était sainte dans sa doctrine, elle était irrépréhensible dans ses jugements, elle était fidèle dans ses promesses. Mais quant à ce que l'Apôtre appelle le culte du tabernacle, c'étaient des sacrifices impuissants, des observances sans vertu, des cérémonies incapables de purifier les consciences des œuvres mortes du péché. Tout cela du premier coup d'œil paraît vide, frivole, inutile, ou même superstitieux, dégénérant de la simplicité du culte des patriarches, et en un mot, peu digne d'un Dieu qui paraissait si grand par tant d'autres endroits sous cette alliance. Mais quand on vient à découvrir les desseins de tout cela, qu'on en suit l'arrangement, qu'on en voit la fin ; comment tout cela dans la religion des Juifs tenait à la religion des chrétiens, pour en faire une même religion sous deux formes différentes ; comment tout cela dans la Loi se rapportait à l'Evangile ; comment tout cela renfermait Jésus-Christ et ses mystères, Jésus-Christ qui était vu de ceux qui le cherchaient ; comment tout cela renfermait pour les saints le même principe de sainteté, qui est la grâce, (les saints seulement étant plus rares et la grâce moins commune, comme il convenait avant Jésus-Christ, auteur de la grâce, et qui l'a apportée) ; quand, dis-je, on découvre tout cela dans la Loi, on y admire cette sagesse de Dieu qui a su mettre tant de rapports entre l'ancienne et la nouvelle alliance ; qui

a relevé le ministère de Moïse par toutes sortes de prodiges et de miracles, et a cependant conservé la supériorité à celui de Jésus-Christ par des endroits bien plus grands; qui a fait précéder le grand jour de l'Evangile par la faible lumière de la Loi; qui a fait connaître la nécessité de la grâce par la multitude des prévarications sous le premier Testament; qui a conduit les hommes à ces temps de la grâce et de la justice véritable, par ce que saint Paul appelle les *justifications de la chair et les ombres des choses futures*; et enfin cette sagesse de Dieu qui a fait marcher devant son Fils et la grâce qu'il venait apporter aux hommes, non-seulement des prophètes et leurs prédictions, mais un peuple tout prophétique et une religion qui n'était tout entière qu'une prophétie de lui et du nouvel état de l'Eglise, appelé les temps futurs.

Je ne viens point renverser ici les idées communes et démentir saint Pierre, qui a dit parlant de la Loi, que c'était un joug que ni eux ni leurs pères n'avaient pu porter. La Loi était un joug accablant par la nature et la multitude des observances qu'elle prescrivait, par l'assujettissement à toutes ces observances auxquelles elle contraignait, par la crainte de la mort où elle tenait, si on venait à violer quelqu'un de tant de préceptes. Telle était, dis-je, la Loi: un joug accablant. Mais ici même éclate la sagesse de Dieu, en ce que ce joug pesant de la Loi, ou l'accablement du Juif sous ce poids lui faisait désirer ces temps de soulagement, ces temps de délivrance, ces temps plus heureux en toutes manières que la Loi elle-même promettait partout. Ces temps plus heureux, c'étaient les temps de l'Evangile; de l'Evangile, dis-je, qui est meilleur que la Loi; nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu ayant disposé les choses d'une manière bien plus avantageuse pour nous, comme le dit saint Paul, pour nous qui vivons dans les derniers temps, ou dans le dernier âge de la religion: *Deo pro nobis melius aliquid providente* (*Hebr.*, XI, 40), il a envoyé son Fils dans le monde. Il a envoyé son Fils, assujetti à la Loi et devenu malédiction sous la Loi: comme s'exprime le même Apôtre, pour nous délivrer de la malédiction de la Loi; docteur nouveau, pour nous montrer une voie nouvelle; auteur de la grâce et la portant avec lui pour en remplir tout, et nous en remplir nous-mêmes; homme céleste, qui ne nous a plus parlé que du ciel, qui y a fixé tous nos vœux et transporté toutes nos espérances. Voilà le ministère de Jésus-Christ, et ces temps de l'Evangile qui devaient succéder aux temps de la Loi, promis dans la Loi comme la grâce même de Dieu; et enfin bien plus heureux en toutes manières: *Deo pro nobis melius aliquid providente.* Je dis donc trois choses, en quoi je fais consister l'excellence de l'Evangile au-dessus de la Loi: l'Evangile nous a délivrés du joug accablant de la Loi; l'Evangile nous a mis dans l'état de la justice véritable; l'Evangile nous introduit dans une meilleure récompense

S'il y a quelque chose d'admirable dans les desseins de Dieu sur son Fils en l'envoyant dans le monde, et dans la vie de ce Fils de Dieu fait homme, ou comme parle saint Paul, né d'une femme: *Factum ex muliere* (*Gal.*, IV, 4), c'est que cet unique Fils de Dieu se soit assujetti à la Loi; cela ayant été ainsi réglé d'en haut: *Factum sub lege.* (*Ibid.*) Il venait pour abolir la Loi (j'entends ici la Loi cérémonielle). La Loi était un joug pesant, un joug humiliant, un joug inutile, et le Fils de Dieu s'y assujettit. Il n'en omet aucune cérémonie, à commencer par la circoncision, qui, en ce qu'elle fut le signe du péché, était la plus humiliante, et ce semble la moins convenable au Fils de Dieu. Saint par nature, mais marqué du caractère de Juif par la circoncision, et par là engagé à toutes les observations judaïques, il ne s'en est jamais dispensé, quoiqu'il fût le Fils de Dieu. Vous le voyez aujourd'hui sous le couteau de la circoncision. Il sera bientôt porté à Jérusalem pour y être présenté au Seigneur, selon qu'il est prescrit dans la Loi de Moïse, avec l'offrande des pauvres; il y montera à toutes les fêtes marquées dans la Loi, il fréquentera le temple, il offrira les sacrifices ordonnés, il gardera le sabbat, il observera les purifications, et en un mot, toutes les cérémonies légales. Il vivra dans l'assujettissement à la Loi, et il mourra sous la malédiction de la Loi, selon qu'il est écrit: *Maudit est celui qui est pendu au bois.*

C'est la remarque de saint Paul. Jésus-Christ, dit-il, nous a délivrés de la malédiction de la Loi, s'étant fait malédiction pour nous: *Christus nos redemit de maledicto Legis, factus pro nobis maledictum.* (*Gal.*, III, 13.) Jésus-Christ s'est fait malédiction en se laissant attacher à la croix, comme infracteur et ennemi de la Loi, selon la pensée des Juifs; mais par cette malédiction il nous a délivés de la malédiction, ou de cette peine de mort à laquelle la Loi exposait à toute heure ses sectateurs. Il nous a délivrés de cette crainte de la mort, qui était le fond de la servitude du Juif. Et certes, Jésus-Christ, qui venait faire des enfants qui serviraient Dieu dans l'esprit d'amour, a dû nous délivrer de la servitude qui convenait au Juif, incapable d'agir autrement que par la crainte; et il nous a délivrés de cette servitude de la Loi, en s'assujettissant lui-même à la Loi comme étant né sous la Loi; c'est une autre réflexion de saint Paul: *Factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret: ut adoptionem filiorum reciperemus.* (*Gal.*, IV, 4, 5.) La Loi était donc un joug convenable à l'ancien peuple, assorti à l'alliance selon la chair. Jésus-Christ l'avait porté lui-même, parce qu'il était Juif dans sa chair, mais pour nous en délivrer, nous qui devions naître de l'esprit, vivre de l'esprit, et marcher selon l'esprit; et c'est là ce qu'il criait

un jour : Venez à moi, vous tous qui êtes peinés et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

Jésus-Christ levait aussi alors les yeux vers les nations qu'il voyait chargées de crimes, accablées sous le poids de l'impiété et des passions mondaines. Mais il adressait singulièrement la parole à Israël, qu'il voyait peiné comme un bœuf qu'on anime en vain de la voix, et que l'aiguillon presse inutilement, parce que le travail est trop dur, parce que tout le joug porte sur lui : *Venite ad me, omnes qui laboratis.* Il adressait la parole à Israël tout entier, qu'il voyait surchargé comme un esclave dont on n'a pas prétendu ménager les forces, et dont on ne ménage pas même la vie; comme un esclave qu'on a voulu accabler à dessein, afin de le rendre plus docile; à qui on a voulu faire sentir tout le poids de la servitude, afin de lui faire désirer sa liberté : *Et onerati estis.* Et je vous soulagerai : je vous déchargerai du poids de tant d'observances qui ne sont plus ni nécessaires, ni convenables; et j'ôterai de dessus vous le poids de cette crainte pour votre vie, où vous tient la rigueur de la Loi de Moïse : *Et ego reficiam vos.* (*Ibid.*)

Voilà donc le joug, en y joignant celui des cupidités qui tenaient ce peuple toujours courbé vers la terre, dont Jésus-Christ venait décharger les hommes. Mais en même temps il leur en présente un (car il faut un joug à l'homme), il leur en présente un, qui est le sien, et il leur dit que ce joux est doux, et cette charge légère : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (*Ibid.*) Le joug de Jésus-Christ, c'est le service de Dieu, ou la piété sous les lois de l'Evangile; mais il s'agit d'abord du joug des observances extérieures dont Jésus-Christ venait décharger le peuple qui devait vivre sous la loi évangélique. Ce joug, dit saint Augustin, a été rendu plus doux et ce fardeau tout à fait léger, en ce que les observances que Jésus-Christ a prescrites à son Eglise sont en plus petit nombre, *pauciora*, plus douces et plus aisées, *faciliora*, plus saintes et plus salutaires, *feliciora*.

Les observances du christianisme sont en plus petit nombre : *pauciora.* Et une chose abrége encore tout cela sous la loi de l'Evangile : c'est que dans l'impuissance de recevoir le sacrement de la pénitence, et le baptême même, qui est l'entrée dans l'Eglise; dans l'impuissance d'assister au sacrifice des autels, et de recevoir la nourriture sacrée, le désir, la disposition du cœur supplée à l'action, et nous en communique les effets salutaires.

Il fallait, en effet, que les observances fussent en plus petit nombre pour l'état de liberté où Jésus-Christ venait établir le christianisme; et cet état de liberté, dans les desseins de Jésus-Christ, doit nous faire rendre à Dieu un culte plus pur, plus fervent et plus volontaire.

Mais deux choses, sur ce point des observances extérieures diminuées, sont presque également contraires à cette grâce du christianisme, ou à la liberté que Jésus-Christ nous a acquise : *Qua libertate Christus nos liberavit* (*Gal.*, IV, 31) : l'une, de se décharger encore d'une partie de ces observances diminuées, et de diminuer ainsi la religion dans sa diminution à cet égard; l'autre, de charger trop notre religion de ce culte extérieur diminué par Jésus-Christ, et de se remettre en quelque sorte dans le judaïsme, à force de multiplier les observances et les pratiques du corps.

L'Eglise s'est vue forcée de faire quelques lois touchant le service public et pour de certaines observances de la chair, comme les jeûnes; mais, en ramassant tout ce qui est commandé en ce genre, l'Eglise chrétienne demeure encore dans cette diminution d'observances, et dans cet état moins chargé d'extérieur où Jésus-Christ l'a établie. Cependant combien de gens dans l'Eglise chrétienne, comme s'ils craignaient de paraître Juifs, ou comme si ce qu'il y a d'ordonné et de prescrit en ce genre dans le christianisme était encore ce joug accablant de la Loi, ou n'observent ces choses extérieures qu'avec murmure et avec chagrin, ou même, sur différents prétextes, ne connaissent presque plus de devoir extérieur de religion! Ah! c'est bien faire servir à l'irréligion, comme saint Paul le craignait pour quelques-uns, la liberté dans laquelle l'Evangile nous a établis!

Dieu veut être adoré en esprit et en vérité dans ce dernier état de la religion; mais en tout temps Dieu veut être servi publiquement de ceux qui se disent son peuple et font profession d'être ses serviteurs. Dieu n'a ainsi diminué son service, en diminuant les observances extérieures, qu'afin que nous établissions bien plus notre piété sur ce qui est au dedans de nous que sur ce que nous faisons au dehors. Jésus-Christ ne nous a acquis plus de liberté sur l'extérieur de la religion qu'afin que, n'étant pas contraints dans ce que nous faisons pour lui et n'agissant pas par nécessité, tout soit reçu de lui plus favorablement. Mais, encore une fois, mépriser ce qui se trouve établi dans l'Eglise en ce genre, ou le faire négligemment, c'est se servir contre Jésus-Christ de ce qu'il a fait pour nous, et tourner à la honte de la religion ce qui a été établi pour sa véritable gloire.

C'est, dans le sens opposé, aller contre la grâce chrétienne, et en quelque façon en déchoir, comme parle saint Paul : *a gratia excidistis* (*Gal.*, V, 4), que de se charger tant, par un goût de judaïsme, de toutes sortes de pratiques, et d'étouffer, pour ainsi dire, la piété sous cet amas de dévotions extérieures. Mais combien ce goût pour les observances extérieures multipliées nous donne-t-il encore de Juifs sous l'Evangile! S'il y a quelque chose qui ne soit ni commandé, ni conseillé, ni dans l'esprit de la religion, c'est à quoi un grand nombre de gens parmi nous s'attachent, laissant là l'es-

sentiel de la loi chrétienne, la miséricorde, la justice et la charité. S'il y a quelque chose de frivole et de peu sérieux, c'est ce qu'ils adoptent, c'est ce qu'ils prêchent, comme si le salut en dépendait ; laissant au dedans d'eux la rouille et la pourriture, demeurant incirconcis de cœur et d'oreilles, et épargnant toutes leurs passions.

Ce que nous établissons là-dessus comme certain, c'est que, pour répondre à la grâce du christianisme, et nous conserver dans la liberté que l'Evangile nous a acquise, il faut avant toutes choses travailler à établir le règne de Dieu en nous ; ne nous chargeant, au delà des choses commandées et qui sont de l'édification publique, que de ce qui va à nous faire entrer dans l'esprit de la piété, à nous y affermir et à nous y faire croître.

Les observances de la loi chrétienne en plus petit nombre, *pauciora*, sont en même temps plus douces et plus aisées que les observances judaïques, *faciliora*, et cela en deux manières :

1° En ce que le service des chrétiens, comme nous venons de le voir, est bien moins chargé de cérémonies ; et en ce que les observances, sous la loi de l'Evangile, demandent moins de ces préparations du corps et de toutes ces attentions pénibles. Vous connaissez cet embarras des purifications, du manger et du boire parmi les Juifs, la circoncision, le sabbat, les sacrifices, les expiations. Comparez cela avec ce qu'il y a de plus pénible dans nos saintes cérémonies; et vous trouverez ici le corps et l'esprit bien plus soulagés : *faciliora*.

2° C'est l'amour répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous rend dans notre religion toutes choses plus aisées : *faciliora*. Le poids du judaïsme, c'était la peur d'un maître sévère. Le poids le plus pesant dans des observances déjà pénibles par elles-mêmes, c'était la crainte de ce bâton de Moïse toujours levé et prompt à frapper. Au contraire, le soulagement du chrétien dans les pratiques de son culte pénibles à la nature, pesantes au corps, c'est son amour. L'amour ne compte ni les jours de la pénitence, ni les heures du service. L'amour ne mesure ni l'éloignement de l'église, ni la longueur de l'instruction. L'amour ne songe pas à l'incommodité de la saison, et ne s'aperçoit pas de celle de l'heure. L'amour ne se trouve point chargé, ni de la multitude des exercices les jours saints, ni du retour continuel de ces saints jours. L'amour, en un mot, ne sent pas la peine, ou s'il la sent, il l'aime ; et voilà par où les observances du christianisme, fussent-elles, ce qui n'est point, aussi difficiles et aussi pénibles que celles du judaïsme, paraissent et sont toujours plus aisées au chrétien : *faciliora*.

Les observances du christianisme, en plus petit nombre, plus douces et plus aisées, sont en même temps plus saintes et plus salutaires : *feliciora*. Mais ceci regarde l'état de la justice véritable où l'Evangile nous établit, au contraire de la Loi. C'est saint Paul qu'il faut entendre : *Ce n'était pas*, dit il, *une Loi qui pût donner la vie, que la Loi donnée par Moïse; la Loi ne conduit personne à la véritable et parfaite justice ; il est manifeste que personne n'a été justifié devant Dieu par les œuvres de la Loi.* Il était impossible que les péchés fussent effacés par le sang des boucs et des taureaux. Ces cérémonies, ces purifications, ces offrandes, ces hosties, tout ce sang (car tout était en sang dans la Loi), rien de tout cela ne pouvait rendre saint devant Dieu celui qui lui rendait ce culte. Toutes ces justices de la chair n'avaient été établies, et ces observances imposées que jusqu'au temps que cette Loi serait corrigée par une nouvelle ; et en effet, la première Loi devait être abolie comme impuissante et inutile.

La Loi, selon saint Paul, devait donc être rejetée à cause de son impuissance et de son inutilité, et la grâce devait lui être substituée. Jésus-Christ, apportant la vraie justice, la justice spirituelle et intérieure avec la grâce, devait paraître quand Moïse, avec la Loi et sa justice charnelle et figurative, aurait disparu. C'est sur quoi cet apôtre insiste à l'égard de ceux qui cherchaient à se remettre sous la Loi ; c'est de quoi il avertit tout homme : *Si vous vous faites circoncire*, dit-il, *Jésus-Christ ne vous servira plus de rien.* Vous qui cherchez encore la justice dans la Loi, vous ne voulez donc plus avoir de part à Jésus-Christ, et vous êtes déchus de la grâce ; car si la Loi donne en effet la justice, ce sera inutilement que Jésus-Christ sera mort. Pour moi, je ne rejette pas ainsi la grâce de Dieu. Auprès de ce que j'ai trouvé en Jésus-Christ, c'est-à-dire la vraie justice, je regarde ce que je trouvais dans la Loi, ma circoncision, ma justice de pharisien, comme une perte et un désavantage. C'est par la Loi même que je suis mort à la Loi, pour vivre désormais pour Dieu, attaché à la croix de Jésus-Christ d'où vient, avec le salut, toute la justice de l'homme.

La Loi, dit-il, *a donné lieu aux transgressions en irritant les mauvais désirs. Ainsi le péché régnait sous la Loi au lieu de la justice. Vous étiez alors esclaves du péché et hors du joug de la justice; mais maintenant le péché ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la Loi, mais sous la grâce; mais à présent, étant affranchis du péché et servant Dieu dans la justice, le fruit que vous en retirez, c'est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle.* Et là-dessus il loue Dieu au nom de ceux qui se sont mis sous le joug de l'Evangile, après avoir rejeté celui de la Loi : *Gratias autem Deo, quod fuistis servi peccati... liberati autem a peccato, servi facti estis justitiæ.* (*Rom.*, V, 17, 18.) Il fallait vous faire connaître la Loi et sa justice par les propres paroles de saint Paul.

C'est ainsi que les justes de la Loi, affligés et humiliés devant Dieu, reconnaissaient la faiblesse de la Loi, l'imperfection de sa justice, l'inutilité de ses sacrifices, le vide de toutes ses cérémonies, la tyrannie du péché

sous la Loi, loin de la vraie justice tant promise dans les Prophètes, dans les Psaumes et dans la Loi même. Et alors ils criaient à Dieu pour demander le Juste d'Israël et la justice qu'il devait amener avec lui, et qui devait fleurir sous son règne, qui est le temps de l'Evangile. C'est ainsi que pensaient de la Loi les saints de la Loi, tandis que le Juif d'esprit et de caractère se glorifiait dans sa chair circoncise, dans son nom de Juif, se croyant saint par nature et non par grâce ; tandis que l'homme, Juif d'esprit, s'appuyait sur les observances de la Loi, y cherchant sa justice, et se croyant en effet justifié par elle ; la faisant dépendre, cette justice qui est un si grand don du ciel, des efforts et de la volonté de l'homme ; la renfermant, cette justice tout intérieure et spirituelle, dans l'extérieur et le sensible de la religion ; et pour tout dire avec saint Paul, en faisant la justice des œuvres et la justice de l'homme. Attachés à cette justice, n'en connaissant point d'autre, n'en voulant point d'autre, et par là, attachés à la Loi et à Moïse, ils ont rejeté Jésus-Christ lorsqu'il a paru ; ils ont persécuté l'Evangile lorsqu'il a été prêché. Et, ce qui fut plus malicieux encore, plusieurs firent semblant d'entrer dans l'Eglise et prirent le nom de chrétiens pour ruiner l'Evangile et sa justice, en soumettant de nouveau à la Loi ceux que l'Evangile en avait délivrés.

Que Dieu soit loué de ce qu'ayant été affranchis du péché et délivrés de cette vaine justice de la Loi, nous sommes établis par l'Evangile, auquel nous avons cru, dans la justice parfaite et véritable ; dans la justice de Dieu, dans la justice qui vient de la grâce, dans la justice qui s'appuie sur la foi en Jésus-Christ et en la vertu de son sang ; dans la justice qui vient de la foi animée de la charité, et par elle opérant des œuvres de justice : *Gratias Deo, quod... liberati a peccato, servi facti estis justitiæ.* (*Rom.*, V, 18.) Telle est, mes frères, la justice de l'Evangile tant relevée et si bien éclaircie par saint Paul.

Sous la Loi évangélique nous sommes justes, non pas précisément par le culte établi dans les temps de l'Evangile, ou par les œuvres extérieures de l'Evangile, mais par l'esprit avec lequel nous rendons ce culte et nous faisons ces œuvres, qui est l'esprit nouveau, ou l'esprit d'amour ; l'amour d'enfant, opposé à l'esprit ancien, qui était la crainte d'esclave. Sous l'Evangile nous sommes justes, non pas en nous le rendant nous-mêmes et faisant l'œuvre de la Loi sans avoir besoin d'autre chose que de la connaître, mais par la grâce qui, nous ayant fait connaître le bien, nous le fait aimer et nous le fait faire.

Sous la Loi évangélique nous sommes justes, non pas en nous-mêmes et d'une justice que Dieu doive trouver en nous comme de nous, mais en Jésus-Christ et par la justice qu'il nous communique, lui qui est notre juste, comme l'avaient dit les prophètes : *Dominus justus noster* (*Jer.*, XXIII, 6) ; lui qui a été fait de Dieu notre justice, comme le dit saint Paul : *Factus est nobis a Deo justitia.* (I *Cor.*, I, 30.) Nous sommes justes en lui, *in illo* (*Phil.*, III, 4), par notre union avec lui. En lui, par qui nous avons accès auprès de Dieu, et en qui nous lui sommes agréables, nous et nos œuvres : *In illo.* En lui et dans son sang, qui nous réconcilie avec Dieu, qui nous purifie de nos péchés, qui les expie, qui nous en délivre, qui les éloigne de nous et les prévient : *In illo.* En lui, qui, *ayant été fait péché pour nous, quoique le péché lui fût étranger* ; qui, s'étant mis à notre place, quoiqu'il fût par nature séparé des pécheurs, nous a rendus en lui justes devant Dieu : *Ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II *Cor.*, V, 21.) Sous la Loi évangélique la justice est telle que, travaillant nous-mêmes à nous rendre justes, nous efforçant nous-mêmes de nous conserver dans la justice, faisant nous-mêmes l'œuvre de la justice, nous ne pouvons cependant nous glorifier qu'en Dieu, parce que c'est de lui en Jésus-Christ et par lui qu'il nous vient d'avoir voulu, d'avoir travaillé et d'avoir fait : c'est la propre doctrine de saint Paul : Cela, dit-il, nous vient de Dieu en Jésus-Christ, afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur : *Ex ipso vos estis in Christo Jesu, ut qui gloriatur in Domino glorietur.* (I *Cor.*, I, 30, 31.)

Telle est, dis-je, la justice de l'Evangile ou la grâce opposée à la Loi. Mais combien est-il resté au milieu de nous de cet esprit de la Loi, ou de ce levain pharisaïque, comme parle Jésus-Christ ! Combien cherchons-nous à appuyer notre justice sur des cérémonies de la nature de celles de la Loi, et en un mot, sur l'extérieur de la piété ! Combien nous sentons-nous portés à établir la justice de l'homme, ou notre justice ! *Meam justitiam* (*Phil.*, III, 9), aux dépens de celle qui vient de Dieu : *Quæ ex Deo est justitia* (*Ibid.*), en diminuant le besoin et la force du secours divin, et donnant à l'homme plus de part qu'à Dieu dans le bien qui est en nous ou que nous faisons.

Cette malheureuse semence est donc demeurée au milieu de nous ; elle y germe, elle y croît, elle y fructifie pour la mort ; et si l'Eglise manquait ou d'attention ou de force, ce judaïsme, qui est le fond de toutes ces doctrines humaines qui paraissent l'une après l'autre, se montrerait à découvert et voudrait bientôt dominer sur la foi, comme s'il était lui-même devenu la foi de l'Eglise.

Il faut sans doute faire une profession ouverte de la doctrine de l'Evangile, touchant la justice et la sanctification véritable qui lui est propre ; mais il faut encore, pour honorer cette doctrine, apporter de notre part toute sorte de soin pour nous rendre justes, avec le secours de la grâce de Dieu, pour nous justifier toujours davantage, pour nous sanctifier dans l'intérieur de nos âmes, ne négligeant rien, quant à l'extérieur de la piété, de ce qui pourrait aider notre faiblesse ; mais n'y appuyant pas votre con-

fiance, et n'en faisant pas notre religion.

Tout le ministère de Jésus-Christ, au contraire de celui de Moïse, tend à la vie éternelle. Ce que l'Evangile a de plus propre, au contraire de la Loi, c'est d'élever les hommes au-dessus de toutes les choses de la terre et de les porter dans le ciel, où est leur patrie, où est leur maison, où est leur héritage, où est leur récompense, où est tout le bonheur qu'ils ont dû se proposer et qui leur a été promis, où ils paraîtront tout ce qu'ils sont, et où ils seront faits tout ce qu'ils doivent être. La vie future, le séjour du ciel: voilà ce que l'Evangile nous met devant les yeux. Voilà pourquoi nous sommes chrétiens: voilà où la grâce de l'Evangile dirige tous nos désirs, tourne tous nos pas et établit toutes nos espérances; Jésus-Christ, qui est allé devant nous nous y préparer une place, nous ayant laissés dans cette attente. L'ancienne alliance n'était pas fondée sur de si bonnes promesses: la Loi ne donnait pas une si grande espérance: cela était réservé à l'Evangile: *Melioribus repromissionibus sancitum est* (*Hebr.*, VIII, 6), dit saint Paul: *introductio melioris spei.* (*Hebr.*, VIII, 9.)

La Loi était le temps de la chair, le temps du vieil homme, de l'homme terrestre, où il fallait exciter cet homme terrestre, où il le fallait porter à la vertu et l'attacher au service de son Dieu par les choses de la terre; et c'est aussi (en cela sage, comme nous l'avons remarqué) ce que la Loi proposait au Juif, le spirituel étant caché sous la lettre. La Synagogue, vous connaissez cette allégorie, était la Jérusalem d'ici-bas, esclave et terrestre avec ses enfants. Il fallait donc à celle qui était d'ici-bas et à ses enfants, des choses basses, comme sont toutes les choses visibles et du temps présent. Richesses, abondance, repos dans sa patrie, gloire aux yeux des peuples voisins, victoire sur ses ennemis, et autres marques éclatantes de la protection de Dieu; voilà le partage de la Synagogue, ou de la *Sina* allégorique: voilà le partage d'*Agar* et de sa famille. L'ombre des choses futures, la figure des biens célestes, voilà ce qui convenait à une alliance où tout se passait en figure. Mais l'Eglise chrétienne représentée par *Sara*, la femme libre est, dit le même saint Paul, *la Jérusalem d'en haut*, à qui tout ce qui est d'ici-bas est étranger, à qui tout ce qui est du siècle présent n'est pas donné, comme étant au-dessous d'elle, et quelque chose de meilleur lui étant réservé. L'Eglise chrétienne avec son peuple est la *Jérusalem* élevée jusqu'au ciel par la foi, qui s'y cherche elle-même dans son état permanent, et qui y conduit avec elle ses enfants sans les laisser arrêter à rien de ce qui passe. *Non enim habemus hic civitatem manentem, sed futuram inquirimus.* (*Hebr.*, XIII, 14.)

Mais il faut entendre là-dessus saint Paul; et qui exprimera jamais comme lui ce que met en nous l'esprit de l'Evangile? *Nous savons*, dit-il, *que si cette maison de terre où nous habitons comme dans une tente vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera pas faite de main d'homme, et qui durera éternellement. Pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur et hors de notre patrie. Mais ce que nous faisons, c'est de marcher vers lui par la foi, d'aller au-devant de lui par nos désirs, de l'appeler par le cri du cœur, afin qu'il vienne du haut du ciel d'où nous l'attendons. C'est là notre espérance, l'Evangile ne nous en donne point d'autre.*

Et en effet, dit ailleurs cet apôtre, *si nous n'espérons que dans les choses de cette vie, nous sommes les plus misérables des hommes, nous autres chrétiens, à qui ces choses ne sont pas promises comme leur partage, à qui ces choses ne sont pas données comme la récompense de leur vertu; à qui au contraire il n'est promis, dans cette attente du ciel, que des croix et des tribulations pendant la vie, afin que nous ne nous attachions pas à la terre, afin que nous ne tenions pas à la vie.*

Souffrances, peines, voilà donc la vie du chrétien sous l'Evangile. Mais ces souffrances si courtes, ces peines si légères, n'ont aucune proportion avec la gloire dont elles sont suivies, et qu'elles produisent comme leur fruit naturel. Campement, voyage, exil; voilà l'état du chrétien sur la terre; figuré par le campement d'Israël dans le désert. Mais ce campement quelquefois long, toujours incommode, se termine à quelque chose de meilleur que la terre promise où est entré l'ancien peuple: il se termine à l'entrée pour toujours dans la céleste patrie, où l'Evangile introduit les hommes; ce que n'a pu faire la Loi, étant trop faible pour cela. Les récompenses de l'Evangile ne sont pas présentes et visibles comme celles de la Loi, mais elles sont durables et elles sont bien d'un autre prix. Et la foi, qui est le caractère des temps évangéliques, nous assure de ces biens; elle nous les rend présents, elle nous les fait voir, nous faisant passer pardessus les choses visibles et qui passent, comme si elles n'étaient pas: *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur.* (II *Cor.*, IV, 18.)

Saint Paul fait une assez longue énumération de ceux qui, sous la Loi et avant la Loi; ont vécu de la foi, ayant devant les yeux le véritable objet des promesses. Mais rien ne fait plus sentir l'avantage de l'Evangile au-dessus de la Loi, que ce qu'ajoute le même Apôtre: Cependant, dit-il, tous ceux-là, si recommandables par leur foi, n'ont point reçu la récompense promise, Dieu ayant voulu par une faveur singulière envers ceux qui, comme nous, vivraient sous l'Evangile, que ces anciens saints ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur: *Deo pro nobis aliquid melius providente, ut non sine nobis consummarentur.* (*Hebr.*, XI, 40.)

Conclusion de tout ce discours: Ne blâmons pas la Loi, je le répéterai plutôt: La Loi était bonne, juste, sainte, qui fut établie sagement, et qui a été changée avec raison: mais

relevons dans notre esprit la grâce de l'Evangile, cette économie de la nouvelle alliance, bien plus heureuse pour nous et bien meilleure en toutes manières. Laissons le juif se glorifier de sa circoncision, y appuyer sa confiance, mettre sa piété dans les cérémonies de son culte, chercher la justice dans de faibles observances, dans le sang des taureaux et des boucs : laissons-le jouir de son partage d'esclave et des avantages de ce monde. Pour nous, chrétiens, glorifions-nous de notre partage d'enfants, et de ce que nous avons gagné en passant de la loi de Moïse sous le joug de Jésus-Christ. Etant justifiés par la foi dans le sang de Jésus-Christ, glorifions-nous dans l'espérance des enfants de Dieu. Remerciant Dieu de nous avoir donné entrée par le sang de son Fils dans cette grâce de l'Evangile, conservons nos avantages et notre gloire, pratiquant notre religion, vivant d'une manière digne de l'Evangile, et honorant en toutes choses la doctrine de Dieu notre Sauveur. La circoncision engageait à toute la Loi : le baptême engage à tout l'Evangile. Prenons-y garde. Car enfin, *si celui*, dit S. Paul[1], *qui avait violé la loi de Moïse perdait la vie sans miséricorde, combien croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit de la grâce? Si les transgressions de la Loi ont reçu la juste punition qui leur était due, comment pourrions-nous éviter le châtiment, si nous négligeons une grâce salutaire comme celle de l'Evangile?*

La circoncision séparait le Juif des autres peuples, de leurs mœurs et de leurs idôlatries, et les attachait à Moïse. Le baptême nous sépare du péché et des pécheurs, du monde et de ses passions, de nous-mêmes et de nos inclinations vicieuses, et nous attache à Jésus-Christ pour l'écouter comme notre docteur, pour lui obéir comme à notre maître; pour trouver en lui et dans sa loi ce que le Juif ne trouvait pas en Moïse et en la sienne; pour être en lui nouvelle créature, ne connaissant plus ce qui était de l'enfance, rejetant ce qui était de l'homme terrestre, nous dépouillant du vieil homme et de ses œuvres. Tel est l'homme évangélique qui vit élevé aux choses du ciel ; qui vit sous la grâce, dont le fruit est la sanctification de nos âmes ; et la fin, la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur. *Amen.*

SERMON XL.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodo jam, dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos. (*Apoc.*, XIV, 13.)

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

Mourir dans le Seigneur, c'est le but de notre vie, le terme de nos désirs, l'objet de notre piété, et la consommation de notre grâce. Mourir dans le Seigneur, c'est tout le bonheur de l'homme ; et tous les autres bonheurs qui finissent avec la vie, qui se tournent en amertume à la mort, qui sont suivis d'un malheur éternel après la mort, ne sont dignes que de larmes. Richesses, plaisirs, honneurs dans ce siècle, une carrière longue et glorieuse, une postérité florissante, de grands biens, un grand nom qu'on laisse après soi sur la terre, si ce n'est pas un nom de piété, tout cela ne mérite plus le nom de bonheur dès qu'il est fini, et ne le méritait guère davantage lorsqu'il subsistait. Tout cela était imaginaire et plein d'inquiétudes. Tout cela s'évanouit avec l'homme qui disparaît, et rien n'en est descendu avec lui dans le tombeau. Mais heureux encore une fois, et vraiment heureux, celui qui, après avoir vécu dans la piété, meurt dans le Seigneur, et s'en va, suivi de ses œuvres, se reposer de ses travaux et de ses combats dans le séjour de la gloire et de la félicité éternelle : *Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodo jam, dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis; opera enim illorum sequuntur illos.*

Ce seul bonheur, ce vrai bonheur, ce bonheur final de l'homme : voilà, chrétiens, ce que nous ne méditons pas assez, et ce que nous croyons à peine, tant nous sommes enivrés et comme ensorcelés par les prétendus bonheurs de la vie.

Il est donc heureux de mourir dans le Seigneur, dans la grâce, dans l'état de la justice. Mais tous ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur, meurent-ils tous assez purs et assez purifiés pour aller voir Dieu tout d'un coup? Tous ceux qui meurent dans le Seigneur n'emportent-ils tous avec eux que de ces bonnes œuvres qui n'ont pas besoin de passer par le feu où elles se consument? Ont-ils tous assez travaillé, et tous assez bien combattu, pour n'avoir plus, au sortir de leur corps mortel, qu'à entrer dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, et aller ainsi se reposer de leurs travaux?

Une telle pensée, mes frères, est trop présomptueuse, elle n'est appuyée d'aucune autorité recevable, elle blesse également la raison et la foi, et en un mot, ce n'est ni la tradition des anciens, ni la croyance de l'Eglise. L'Eglise reconnaît trois sortes de morts. Ceux qui sont morts dans le péché : ceux-là l'Eglise les croit tellement sans ressource, qu'elle ne prie point pour eux, lors même qu'elle adresse, parce que leur état ne lui est pas connu, des prières à Dieu en leur faveur. Ceux qui jouissent actuellement de la gloire, soit qu'ils y soient entrés aussitôt au sortir de la vie pour leur éminente et parfaite sainteté, soit qu'ils y aient été reçus depuis après avoir été entièrement purifiés de leurs souillures : ceux-là, l'Eglise les invoque, les regardant comme ses intercesseurs auprès de Dieu. D'autres enfin, qui sont morts aussi dans la grâce, mais qui, étant encore redevables à la justice divine pour l'entière expiation de leurs fautes, sont sous la main de cette rigoureuse justice, éloignés du Sei-

gneur, avec l'assurance cependant d'être un jour avec lui, et alors d'y être pour toujours. De ce lieu d'éloignement et de séparation, dans cet état de peines et de souffrances, ces morts attendent l'indulgence et la miséricorde divine, ils l'attendent des sollicitations et des instances que l'Eglise leur mère fera auprès de Dieu, qui ne veut en effet accorder qu'à elle leur délivrance.

C'est donc pour ces morts, et pour eux seuls entre les morts, que l'Eglise prie. C'est dans leur sort vraiment pitoyable que l'Eglise s'intéresse, compatissante mère, et qu'elle cherche à nous intéresser par tout ce que la religion, l'humanité, l'amitié particulière, et notre intérêt propre ont de touchant. Tous les jours l'Eglise fait mention de ces morts au saint autel, et nous invite à prier pour eux, en ce jour elle redouble ses sollicitations auprès de nous, et ses prières auprès de Dieu pour ces âmes souffrantes. Hier l'Eglise toute en joie et en fête, glorieuse et triomphante dans ses saints consommés, nous les montrait dans le ciel, avec des palmes et des couronnes, recevant leur récompense, chantant le cantique de l'Agneau, qui est aussi le cantique de leur délivrance, glorifiant Dieu par Jésus-Christ auteur et consommateur de leur salut. Loués de lui, puissants auprès de lui pour secourir l'Eglise leur mère dans les maux qui l'affligent, pour nous obtenir différentes grâces dans nos différents besoins. Aujourd'hui couverte de deuil, toute baignée de ses larmes, souffrant dans ceux de ses enfants qui souffrent encore après leur mort, quoique morts dans le Seigneur, parce qu'ils ont été moins fidèles et moins saints pendant leur vie, ne voulant point se consoler ni cesser de prier, jusqu'à ce qu'ils aient été entièrement délivrés de leurs peines et réunis au Seigneur. Aujourd'hui, dis-je, et dans la douleur où je viens de vous la représenter, l'Eglise nous montre ces morts, qui sont nos frères, qui sont les membres du même corps, qui sont peut-être nos amis particuliers et nos proches, dans un état qui doit remuer nos entrailles et exciter notre religion, s'il y a encore en nous quelque chose de l'un et de l'autre. Elle nous fait voir ces morts, nos frères et les membres du même corps, peut-être nos amis et nos proches, comme ayant besoin de notre secours; et elle voudrait nous faire entendre les cris avec lesquels ces âmes souffrantes nous conjurent, nous, du moins, qui leur sommes si unis, d'avoir pitié d'elles, parce que la main du Seigneur les a touchées.

Hier l'Eglise éleva nos yeux jusqu'au haut du ciel pour nous remplir du désir et de l'amour de cette glorieuse patrie, à la vue de ses heureux habitants. Aujourd'hui elle abaisse notre vue jusqu'au fond de ces lieux, où s'exerce de la part de Dieu sur un grand nombre de morts une justice, non pas implacable, mais toujours bien sévère. L'Eglise, pensant à nous qui vivons, ouvre devant nous ce que nous appelons le purgatoire, pour nous porter à éviter de tomber nous-mêmes dans ce lieu de justice et de jugement après notre mort; et cependant prier et faire d'autres bonnes œuvres pour les âmes qui y sont détenues. Je viens à mon sujet. Dans la première partie de ce discours, j'exposerai et j'établirai le dogme de l'Eglise catholique touchant les morts, que Dieu achève de purifier après cette vie. Dans la seconde, je vous marquerai les moyens par lesquels l'Eglise catholique croit et enseigne que nous devons aider ces morts pour leur soulagement, ou pour leur entière délivrance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Plaignons-nous amèrement, mes frères, de ceux qui altèrent notre sainte et inviolable religion : ils font à l'Eglise une plaie cruelle; et nous ne devons pas y être insensibles. Elevons-nous avec force contre des gens qui décident au sujet du purgatoire avec autant de témérité que d'ignorance, ce que l'Eglise éclairée de Dieu avec mesure (ce qui la rend si sage et si retenue dans ses décisions) n'a pas cru devoir décider; qui avancent comme certain, sur les plus faibles conjectures, et sur les autorités les plus frivoles, ce qui, faute d'un éclaircissement suffisant, ou d'unanimité dans la tradition, est demeuré dans l'incertitude, et ne doit jamais être donné d'une autre manière.

Attaquons en face ceux qui, mêlant du faux ou du douteux à la substance de la foi, rendent le vrai et le certain suspects aux incrédules, et l'abandonnent à la contradiction ouverte de certains esprits difficiles et chicaneurs. Plaignons-nous, au nom de la religion et de l'Eglise, de ces hommes toujours prêts à ajouter à ce qu'ils trouvent établi; qui par là défigurent, tantôt la foi, et tantôt la piété; qui par là exposent la religion et ses mystères, l'Eglise et ses cérémonies à la risée des libertins, éloignent toujours davantage de nous ceux qui nous ont quittés, leur donnent de la complaisance pour leurs erreurs; ils donnent en effet par de tels excès du crédit à ces erreurs, et attirent une sorte de respect à ceux qui les soutiennent. Excès de crédulité, ou, si vous voulez, excès de religion qu'on serait d'abord porté à regarder comme innocents, ou du moins à dissimuler comme moins importants; mais dont on doit d'autant plus se plaindre aujourd'hui, qu'ils rendent dans l'esprit des peuples, suspects dans leur croyance, ces hommes réglés et sobres dans la foi, qui s'arrêtent où l'Eglise s'arrête, et font gloire de ne pas savoir et de ne pas enseigner ce que l'Eglise fait profession d'ignorer et ce qu'elle ne veut pas qu'on enseigne.

Qu'ils écoutent donc ici l'Eglise (car celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen) et qu'ils pèsent toutes ses paroles pour y arrêter leur foi et y régler leurs enseignements dans l'Eglise. Voici ce que décide l'Eglise dans un de ces conciles où la foi de toutes les Eglises est apportée; où la croyance précise de tous les temps et de tous

les lieux est recherchée avec une attention singulière; où les livres saints sont parcourus et tous les termes exactement pesés; où la doctrine des Pères sur le point qu'on veut éclaircir est discutée avec le dernier soin; où l'on ne prononce enfin que sur l'évidence des Ecritures et sur l'unanime interprétation des saints docteurs : ce qui rend notre foi si certaine et si bien appuyée, qu'après les décisions du concile, nous n'avons pas besoin de discuter comment les discussions ont été faites; et sans nulle inquiétude là-dessus, il nous suffit de savoir qu'il y a une décision du concile. Voici, dis-je, ce que le concile de Trente a décidé touchant l'état des âmes décédées dans la grâce de Dieu, mais qui ne sont pas encore entièrement purifiées de leurs péchés : Qu'elles sont dans un état de souffrance et de peine, et qu'il faut croire d'une foi certaine que les prières, les aumônes, le sacrifice qu'on offre pour ces âmes, les aident auprès de Dieu.

Celui qui ajoute à cette sage décision de l'Eglise se rend digne de l'anathème que saint Jean prononce à la fin de l'*Apocalypse* contre ceux qui ajoutent aux paroles de la prophétie de ce livre. Celui qui érige ces augmentations en dogme, qui fait, en un mot, de ses imaginations, ou des pensées de quelque homme que ce soit sur le purgatoire, un nouvel article de la foi chrétienne, doit être rangé, selon les règles de la foi, avec ceux qui nient un ancien point de la foi. Que devient en effet la révélation divine, qui est l'unique et immobile fondement de la foi, s'il est permis à l'homme d'y toucher, s'il est permis à l'homme d'y mêler ses pensées?

Mais, Messieurs, si l'intérêt de notre très-sainte foi demande de nous ce zèle contre ceux qui en exposent les dogmes aux insultes des ennemis de l'Eglise, en y ajoutant, verrons-nous tranquillement ces mêmes dogmes affaiblis par les libertins, ouvertement attaqués et indignement insultés par ceux qui se sont séparés d'avec nous? Crions d'une voix encore plus forte contre ceux qui ne croient point du tout, que contre ceux qui croient trop; et, après avoir blâmé comme ils le méritent ceux qui, par un excès de piété envers les morts, donnent dans des excès de foi sur le purgatoire, attachons-nous à combattre, et ne craignons pas de confondre ceux qui, par des déclamations et des jeux là-dessus, plutôt que sur des raisons et des principes, ont entrepris de nier le purgatoire, et par une suite de doctrine abandonnent entièrement les morts qui ont besoin du secours des fidèles vivants.

Il n'y a jamais eu que les martyrs de qui l'Eglise ait cru certainement qu'ils allaient régner avec Jésus-Christ aussitôt après leur mort précieuse devant Dieu, et certifiée sainte par les paroles expresses de l'Evangile et tous les principes de la religion. L'Eglise a regardé leur mort comme un assuré témoignage de leur amour pour Dieu : elle la regarde comme une consolation pour elle, et elle la célèbre comme un triomphe pour eux. Elle faisait marquer avec soin le jour de leur mort : *Dies eorum quibus excedunt, annotate* (CYPR. l. XXXVII, *ad Cler.*), afin que de ce jour on fît d'eux une honorable mémoire dans le sacrifice : *Ut commemorationes eorum celebrare possimus.* L'Eglise allait tout droit rendre des actions de grâces au Dieu saint et source de leur sainteté sur leur sépulcre glorieux; et les regardant comme de puissants intercesseurs auprès de celui pour qui ils avaient donné leur vie, et en qui ils vivaient heureux et régnants, elle leur adressait des prières, qu'elle mêlait dans leurs louanges. Elle mettait dans le même rang, c'est-à-dire, de ceux qu'elle croyait aussitôt admis dans la gloire, dont elle chantait les louanges et auxquels elle adressait des prières, ceux qui, après s'être offerts à la mort et aux supplices pour Jésus-Christ, venaient à mourir dans la prison où ils attendaient le martyre : *Ipsi quoque inter beatos martyres aggregentur.* (*Ibid.*) Pour tous les autres qui mouraient dans sa communion, mais dans la paix; pour ceux mêmes à qui elle avait vu faire de grands miracles et pratiquer des vertus éclatantes pendant leur vie; pour ceux même qu'elle avait vus mourir dans la plus éminente piété, et dans une pénitence qui pouvait être regardée comme la consommation d'un long martyre : pour ceux-là même l'Eglise offrait des prières, des aumônes et des sacrifices; et elle ne les croyait absolument admis dans le ciel, que quand le ciel lui-même l'attestait par des prodiges sur leur tombeau en grand nombre et bien certains.

Nous prions, dit saint Cyrille de Jérusalem, pour les saints Pères et évêques qui sont morts; et enfin pour tous ceux qui sont sortis de ce monde dans notre communion, croyant que leurs âmes reçoivent un très-grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans ce saint et redoutable sacrifice qui est sur l'autel : *Maximum esse credentes animarum juvamen pro quibus offertur precatio, sancti illius et tremendi, quod in altari positum est, sacrificii.* (*Cat. mystag.*) Ecoutez la contradiction, ou le mystère d'iniquité qui se formait déjà dès ces temps-là. Je sais, ajoute saint Cyrille (*Ibid.*), qu'il y en a plusieurs qui disent : De quoi sert à l'âme qui est sortie de ce monde, ou avec des péchés, ou sans péchés, que l'on fasse mémoire d'elle dans le sacrifice? *Scio multos dicere : Quid juvat animam,* etc. Voici la réponse de l'Eglise : Dites-moi, si un roi ayant envoyé en exil des personnes qui l'auraient offensé, leurs proches et leurs amis lui faisaient présent de quelque couronne de grand prix pour l'adoucir en faveur de ces exilés; ce roi ne s'adoucirait-il pas en effet, et ne modérerait-il pas du moins un peu la peine des coupables? *Nonne aliquam condonationem suppliciorum eis dederit?* C'est ainsi que nous adressons à Dieu des prières pour ceux qui sont morts, quoiqu'ils soient pécheurs : *Ad eumdem modum, et nos pro defunctis precationes adhibentes, quamvis*

sint peccatores; en lui offrant, non pas quelque couronne, mais Jésus-Christ même qui a été immolé pour nos péchés, afin que ce Dieu qui est si miséricordieux leur devienne favorable aussi bien qu'à nous : *Ut et nobis et illis eum qui est benignissimus propitium reddamus.* Nos adversaires ont-ils quelque chose d'aussi formel et d'aussi authentique dans l'antiquité contre la prière pour les morts, que ce que nous produisons ici pour cette prière dans l'Eglise?

L'Eglise qui ne prierait pas plus pour ceux qu'elle croirait morts dans l'état du péché, que pour les démons mêmes, dit saint Augustin, prie et offre le sacrifice pour ceux de ses enfants qu'elle croit morts dans la grâce de Dieu, et dans l'état de la justice. Pourquoi, si elle les croit morts dans la grâce et dans la justice, l'Eglise prie-t-elle pour ces morts? Parce qu'elle ne sait pas si un seul d'eux est mort dans la justice parfaite, et qu'elle a lieu de croire de plusieurs qu'ils sont morts avec encore bien des péchés. C'est qu'elle connaît Dieu, et qu'elle sait ce que c'est que l'homme : elle sait que le Seigneur est bon et miséricordieux : *Quia apud Dominum misericordia* (*Psal.* CXXIX, 7); qu'il est facile et incliné à pardonner: *Quia apud te propitiatio est* (*Psal.* CXXIX, 4); mais elle sait aussi qu'il est juste et aimant la justice : *Justus Dominus et justitiam dilexit.* (*Psal.* X, 8); qu'il est saint et ne pouvant souffrir le péché auprès de lui. Elle sait que l'homme le plus saint est dans le fond un homme, et par conséquent environné de faiblesse, qui en remplit quelquefois sa piété, et en mêle toujours dans sa pénitence. Elle se souvient de leur jeunesse presque toujours moins fidèle et souvent tout à fait déréglée; elle compte leurs jours, et elle a appris du Sage combien chaque jour de l'homme, même juste, apporte de fautes avec lui; elle n'ignore pas combien le cœur humain peut se cacher à lui-même de malice; elle craint cette perversité et un certain mauvais levain qui est dans l'homme, jusque dans ses meilleures œuvres et dans l'usage des choses saintes. Voilà le fondement des prières de l'Eglise pour les morts, de ces cris touchants qu'elle redouble en ce jour.

Encore une fois, l'Eglise connaît Dieu et Jésus-Christ son Fils; elle sait quelle charité presse Jésus-Christ pour ces âmes qu'il a rachetées de la mort éternelle; elle sait que Dieu dans sa colère se souvient ici de sa miséricorde; qu'il ne demande qu'à faire paraître cette miséricorde sur ces âmes qu'il a aimées de toute éternité, quand il aura un peu montré sa justice sur elles; qu'il ne cherche qu'à rappeler à lui ces âmes qu'il en a séparées pour un temps, quand il aura pourvu à ce qu'il n'entre rien dans le ciel qui ne soit entièrement pur : elle croit entendre Dieu qui se plaint que personne ne s'élève contre sa justice et n'arrête sa main, lorsqu'il est comme las et comme affligé de punir des serviteurs à qui il a fait grâce, et des enfants qu'il aime. Pensant ainsi de Dieu au sujet de ces morts, pressée elle-même par sa charité, et d'ailleurs instruite et guidée par la tradition, l'Eglise offre partout des prières, des aumônes et le Sacrifice de l'autel pour les morts qu'elle croit dans un état de souffrance, et éloignés de Dieu pour un temps, pour avoir péché et être morts moins purifiés : *Hoc enim a Patribus traditum universa observat Ecclesia, ut cum eis misericordius agatur a Domino, quam eorum peccata meruerunt.* (Aug., *De verb. Apost.*, serm. 172, c. 1.)

Après ces paroles que vous avez entendues, et d'autres du moins aussi expresses que nous citerons, de quoi, dites-moi, êtes-vous plus étonnés? Est-ce de ce que saint Augustin les a dites, ou de ce que nos adversaires les rejettent de la bouche même d'un homme tel qu'Augustin? Est-ce qu'ils doutent qu'un homme si croyable, si sensé, si habile, et tout à la fois si respectable dans l'Eglise les ait dites; qu'il ait en ceci, ou mal rapporté, ou peu connu la tradition? Non, mes frères, et ceci va vous étonner, si toutefois quelque chose doit nous étonner dans les contradictions de l'hérésie avec elle-même. Ils portent eux-mêmes cette croyance de l'Eglise et sa pratique touchant les morts, bien plus haut que les temps de saint Augustin : et vous aimerez sans doute à entendre dire à l'un d'entre eux, critique habile et grand rechercheur de l'antiquité, que c'est ici la plus ancienne erreur de l'Eglise. Il donne lui-même quatorze cents ans à cette prétendue erreur; près de cent ans se sont écoulés depuis. Voilà donc la pratique manifeste de l'Eglise avec sa foi, qui remonte, de l'aveu même de nos ennemis, à des siècles si reculés, et nous la ferons monter encore plus haut quand il nous plaira. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus exprès que ce témoignage de Tertullien au IIe siècle touchant la prière pour les morts, si bien distinguée de la solennité des martyrs : *Oblationes pro defunctis, pro natalitiis, annua die facimus.* (*Lib. de corona milit.*)

C'est une ancienne erreur, disent-ils. Eh! qui n'aimera mieux errer avec un aussi beau siècle que le IIIe, auquel ils fixent eux-mêmes l'erreur prétendue, et avec des siècles aussi éclairés que les deux qui suivirent, que de penser d'une manière plus dégagée des opinions communes, avec des hommes nés à la fin des temps et sans autorité dans l'Eglise? Parlons sérieusement : combien notre foi touchant les morts et la manière de les soulager doit-elle être tranquille et se reposer sur une recherche aussi malicieuse que critique, qui lui trouve quinze cents ans d'ancienneté! combien notre croyance touchant le purgatoire et la prière pour les morts devient-elle certaine, quand la contradiction elle-même lui donne d'aussi sûrs garants que les Cyprien, les Hilaire, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Athanase, les Basile, les Chrysostome et les Grégoire? Quels docteurs auront-ils donc pour eux, quand ils nous auront donné tous ceux-ci? Quelles

armes emploieront-ils contre nous, quand ils nous auront donné contre eux, avec une si haute antiquité, une si parfaite unanimité? Qu'ils sont faibles en effet contre l'Eglise, quand ils ont avoué une fois que ce qu'ils appellent son erreur est si ancienne! et que l'Eglise, n'eût-elle d'autres armes, est forte contre eux, quand elle les force de convenir que ce qu'il leur plaît d'appeler leur foi touchant les morts est d'une date si nouvelle, que nous en avons presque vu le jour!

Ils rejettent notre croyance touchant les morts, à titre d'absurdité et de folle imagination. Ils veulent donc ignorer que ce que nous pensons d'un état comme mitoyen des âmes après la mort, d'une suspension de bonheur, ou même d'une expiation par la peine du feu, pour des fautes et quelque chose de trop imparfait pendant la vie; que cet état, dis-je, auquel il ne manque que le nom de purgatoire, n'a pas été inconnu aux païens! Les peuples ne l'ont pas rejeté comme absurde, quand les philosophes, ou même les poëtes l'ont proposé, après l'avoir trouvé dans la lumière naturelle, ou plutôt l'avoir tiré d'une tradition constante dans le genre humain, mais qui se trouvait obscurcie par les fables du paganisme. Nos adversaires se moqueront donc s'ils veulent de notre doctrine touchant le purgatoire : ils en feront des railleries, cela entretient la séduction parmi leurs peuples, et leur réussit auprès d'un grand nombre qui sont avec nous. Mais que se répondront-ils à eux-mêmes quand ils verront cette doctrine, comme si elle était copiée de nos livres, enseignée par un Virgile :

> ... *Aliis sub gurgite vasto*
> *nfectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*
> (*Enéide*, l. VI.)

enseignée par un Platon d'après Socrate? « Ceux, dit-il, dans un dialogue, où il traite de l'état des âmes après cette vie (*in Phæd.*), qui ont vécu d'une manière qu'ils ne sont ni tout à fait criminels, ni absolument innocents, sont envoyés dans un lieu où ils souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que purifiés de leurs péchés et mis ensuite en liberté, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. » Je suis en peine, encore une fois, de la réponse de nos adversaires, admirateurs de l'antiquité profane, quand ils verront dans les plus sages, sans contredit, et les plus éclairés des philosophes toute la substance de la doctrine de l'Eglise catholique sur le purgatoire; continueront-ils de donner cette doctrine pour une fable qui excite la risée, eux qui la regarderaient comme quelque chose de sacré, dès là qu'elle se trouve dans les philosophes et dans les poëtes, si elle n'était contraire à une de leurs erreurs qui leur est plus chère par l'usage qu'ils en font auprès des peuples.

Revenons à la tradition, et répondons à ce qu'ils pourraient avancer, que n'y ayant rien dans les premiers de nos écrivains de cette prière pour les morts, c'est une innovation qui s'est faite là-dessus dans la doctrine. Rien n'est plus capital dans la religion que l'accusation d'innovation, et toute doctrine marquée de ce caractère est rejetée et réprouvée dans l'Eglise à ce seul titre. Mais prendrons-nous pour innovation ce qui, commençant à paraître écrit dans des temps très-anciens, paraît dans ces écrits mêmes comme une chose pratiquée et crue de tout temps dans l'Eglise? Nos adversaires savent aussi bien que nous (mais ils dissimulent tout) que tout ce qui se croyait et se pratiquait dans l'Eglise dans ces premiers temps ne s'écrivait pas. La croyance se transmettait de vive voix, des pasteurs aux peuples, des pères aux enfants, des fidèles anciens aux chrétiens nouveaux. Les pratiques s'apprenaient par les yeux, et par les pratiques, on apprenait la croyance. Ce n'a été que par occasion, et quand il a été question ou de défendre la religion, ou de répondre aux contradicteurs, que les docteurs particuliers ont écrit sur la religion, et dans ces écrits de dispute ou apologétiques, tout n'est pas écrit.

Les enseignements des apôtres, soit qu'ils fussent écrits, soit qu'ils fussent seulement transmis de main en main, ce que nous appelons, après saint Paul, la tradition, étaient d'une égale autorité dans l'Eglise, y étaient également regardés comme la parole du Seigneur. Mais quelle est la règle dans l'Eglise pour discerner sûrement les traditions apostoliques, qui sont la doctrine même du Seigneur, des innovations ou des inventions des hommes? Une pratique dont on ne voit point l'établissement, et dont les premiers qui en ont parlé (surtout quand c'est dans les premiers siècles), ont parlé comme d'une chose reçue partout et toujours pratiquée, nous la regardons dans l'Eglise comme une pratique de tradition apostolique; et la pratique parmi nous établit la foi. Ainsi la pratique, par exemple, de prier pour les morts établit que cette prière est une chose sainte et salutaire, et qui vient du Seigneur.

Faisons voir maintenant comment l'Eglise de Dieu a continué d'enseigner, de croire et de pratiquer ce qu'on voit, et ce qu'on sait par les recherches de nos ennemis mêmes, avoir été cru et pratiqué au troisième siècle. Nous nous arrêterons davantage aux siècles de la piété et de la science; à ces deux siècles, où l'Eglise reconnaît ses Pères, et où des hommes moins prévenus et moins superbes reconnaîtraient leurs maîtres et leurs guides. Voyez saint Ambroise en Italie également fidèle et empressé à prier et à offrir le sacrifice pour son frère Satyre, pour trois empereurs qu'il avait aimés, et qui l'avaient honoré de leur amitié. Entendons-lui dire à la fin de l'éloge funèbre de Valentinien : « Donnez-moi maintenant les saints mystères; demandons avec une tendre affection le repos de cette chère âme, faisons nos oblations pour elle, et je promets d'offrir toute ma vie le sacrifice pour

ce prince et pour son frère Gratien.» Vous verrez Monique, instruite par Ambroise, et mère d'Augustin, abandonner son corps, après sa mort, à ce qu'on en voudra faire; mais demander instamment des prières pour son âme, et surtout qu'on se souvienne d'elle au saint autel. Vous verrez saint Augustin en Afrique établir dans des livres exprès, comme la foi de l'Eglise, les différents moyens d'aider les morts; les pratiquer lui-même avec fidélité; en offrant l'hostie sainte, dire à son peuple, que si le sacrifice sert à honorer les martyrs, il sert aussi à adoucir les peines de ceux qui n'avaient pas vécu avec assez de sainteté, et à leur faire remettre par le Dieu miséricordieux les restes de leurs péchés. Vous verrez Jérôme dans la Palestine conduire les Paule au tombeau et les autres serviteurs et servantes de Jésus-Christ avec les mêmes cérémonies que nous pratiquons encore, et y appeler les pauvres comme intercesseurs.

Voyons dans les quartiers de la Cappadoce et du Pont les saints et nombreux enfants de sainte Emilie, sainte Macrine, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste, s'assembler autour du sépulcre de leur mère, célébrer ses funérailles avec de longues prières, les terminer par le sacrifice, y distribuant d'abondantes aumônes. Un Grégoire de Nazianze dans les mêmes quartiers fait la même chose à la mort de son père. Voyons dans la Mésopotamie le saint diacre Ephrem ordonner, par sa dernière disposition, des prières, des aumônes et le sacrifice à de certains jours. Arsène dans la Thébaïde meurt comme inquiet pour son âme, et la recommandant aux prières de ses disciples. Tous les solitaires de l'Orient accourent à la mort de leurs frères ou de leurs pères, et parmi les témoignages de joie et d'une sainte espérance, ils font d'instantes supplications pour le parfait repos de ces morts. Saint Epiphane en Chypre, en rapportant la discipline de l'Eglise au ve siècle, dit ces paroles : « On fait mémoire des morts en les nommant par leur nom, et on offre pour eux le sacrifice et des prières. » Vous avez vu la même chose dans l'endroit que j'ai rapporté de saint Cyrille de Jérusalem. Et, au reste, vous savez, mes frères, que la plus grande flétrissure d'un mort dans l'Eglise, c'était quand on ôtait son nom de ces catalogues où il était écrit pour être nommé au sacrifice. De qui n'est pas connue la piété de saint Grégoire le Grand envers les morts? Et, quand il aura été un peu facile à croire là-dessus aux histoires et aux révélations, sa foi, ou plutôt la foi de l'Eglise au VIe siècle, n'en demeurera pas moins marquée.

Que les contradicteurs de notre foi et de cette religion ancienne de l'Eglise pour les morts opposent maintenant grands hommes à grands hommes, lieux à lieux, temps à temps; ou plutôt qu'ils nomment dans toute la terre habitable, où l'Eglise s'est répandue depuis le IIIe siècle, un lieu où l'on n'ait ni prié, ni offert le sacrifice pour les morts. Qu'ils nous nomment, jusqu'aux temps de leurs pères, déserteurs de notre foi, quelque homme de nom dans l'Eglise qui ait rejeté la croyance commune et qui l'ait combattue avec succès. Qu'on demande à cette Eglise grecque, séparée d'avec nous depuis tant de siècles, et avant qu'il y eût des disputes là-dessus entre nous et nos adversaires qui n'étaient pas près de naître, si la piété envers les morts est une sainte pratique ou une pieuse fraude; si c'est une chose ancienne, ou si elle est nouvelle dans l'Eglise, et enfin s'ils en connaissent d'autre origine que l'origine même du christianisme.

Ils nous disent d'un air de triomphe et d'un ton d'insulte de chercher quelque chose de pareil dans l'Evangile ou dans saint Paul. Mais où prennent-ils eux-mêmes que toutes les pratiques bonnes et saintes, ou même que tous les dogmes de la foi doivent être énoncés dans l'Evangile ou dans saint Paul? Et que devient la tradition mise par cet apôtre sur le même rang avec l'Ecriture? *Tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem sive per epistolam nostram.* (II *Thess.*, II, 14.) Et que devient la coutume perpétuelle et universelle de l'Eglise? L'une est donc une chimère, et l'autre une superstition, ou même une erreur? Qu'ils écoutent une fois Tertullien qui se fait, comme de leur part, cette objection du silence des Ecritures. Nous rejetterions, dit-il, ce qui ne se trouve point écrit dans nos saints livres, si nous n'avions l'exemple de plusieurs choses que nous pratiquons sans aucun témoignage des Ecritures, et que nous soutenons par le seul titre de la tradition, et par l'autorité de la coutume perpétuelle. *Plane negabimus recipiendam, si nulla exempla præjudicent aliarum observationum, quas sine ullius scripturæ instrumento, solius traditionis titulo, exinde consuetudinis patrocinio vindicamus.* (*Lib. de coron. milit.*) Parmi ces exemples cités par Tertullien, que croyez-vous qu'on y trouve? Les oblations pour les morts : *Oblationes pro defunctis facimus.* Voici comme il finit : Que si vous cherchez dans l'Ecriture l'institution de toutes ces choses, et d'autres semblables, vous ne l'y trouverez point; mais vous trouverez la tradition qui les autorise, la coutume qui les confirme et la foi qui les observe. *Harum et aliarum ejusmodi disciplinarum... Traditio tibi prætendetur auctrix, consuetudo confirmatrix, et fides observatrix.* Et il ajoute que c'est la raison elle-même qui appuie ici et la tradition, et la coutume, et la foi : *Rationem traditioni, consuetudini, fidei patrocinaturam ipse perspicies.*

N'en demeurons pas là, et tirons d'eux-mêmes et de leur propre pratique, qui établit leur foi, que toutes les pratiques, dans l'Eglise chrétienne, qui établissent la croyance, ne doivent pas nécessairement être énoncées dans l'Evangile ou dans saint Paul. Où prennent-ils, dans l'Evangile ou dans saint Paul, que le baptême des enfants soit valide et doive les sauver? L'Evangile, au contraire, semble demander nécessairement que le bap-

tême soit précédé de l'instruction, et, par conséquent, qu'il ne soit conféré qu'aux adultes : *Docete, baptizantes*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.) Eux donc, qui baptisent les enfants dans la foi certaine de leur salut, s'ils viennent à mourir après cette sainte cérémonie, sont obligés de convenir, contre leur système, mais conséquemment à leur conduite, que tous les dogmes de la foi, et les pratiques qui les établissent ne sont pas tirés de l'Ecriture; mais que quelques-uns nous sont apportés par la tradition que la coutume autorise. *Sine ullius scripturæ instrumento, solius traditionis titulo, exinde consuetudinis patrocinio vindicamus.* Ce qui de main en main nous est venu des apôtres, et qui est censé venir de ces premiers temps, dès là que nous n'en voyons pas le commencement, *solius traditionis titulo : traditio auctrix*, ce qui a été observé dans tous les temps et dans tous les lieux, en confirmation de la première tradition : *Consuetudinis patrocinio : consuetudo confirmatrix.* Voilà, chrétiens, ce qui établit notre foi, et ce que notre foi, à son tour, nous fait observer : *fides observatrix.* La raison elle-même nous conduit en ceci, et le montre à quiconque a des yeux pour voir : *Rationem traditioni, consuetudini, fidei patrocinaturam ipse perspicies.* Si donc nos adversaires ne voient pas dans les lumières de la raison cette autorité de la tradition et de la coutume, indépendamment des Ecritures; s'ils ne la voient pas dans leur foi et dans leur propre pratique au sujet du baptême des enfants, que pouvons-nous dire, sinon que leur malice contre nous, et leur haine pour l'Eglise catholique qu'ils ont quittée, leur a ôté la raison? S'ils veulent admettre le baptême des enfants et rejeter la prière pour les morts; l'un ne se trouvant pas plus dans l'Ecriture que l'autre, ou même le baptême des enfants paraissant rejèté dans l'Ecriture plutôt que l'autre, ils font voir qu'ils ont un poids et un poids dans leur conduite, une règle et une règle dans leur foi. S'ils réprouvent la règle de Tertullien, quand il l'applique à la prière pour les morts, et qu'ils la suivent au sujet du baptême et de la cène (deux choses, selon le même auteur, qui se pratiquent avec d'autres circonstances que le Seigneur ne l'a déterminé dans l'Evangile : *Amplius, et aliter, quam Dominus in Evangelio determinavit* [*loc. sup. cit.*]), que pouvons-nous penser de nos adversaires, sinon qu'ils ont donné atteinte à la règle de la foi, ou bien, qu'ils font de la règle de la foi tout ce qu'ils veulent, tandis que nous y demeurons invariablement attachés, et pour toutes choses? Nos adversaires prennent les voies abrégées. Le livre de *Tobie* et le second des *Machabées* les embarrassent, parce que l'aumône et le sacrifice pour les morts y sont établis comme des choses saintes et salutaires; ils nient tout d'un coup la canonicité de ces deux livres. Mais que la canonicité de ces livres soit incertaine, puisqu'ils le veulent, ce sont du moins des histoires certaines qui établissent la croyance et la pratique de l'Eglise judaïque touchant les morts : et ces histoires (indépendamment de leur canonicité, qu'il sera toujours aisé de prouver) sont marquées de caractères trop respectables pour qu'on puisse supposer qu'elles traitent de choses saintes et salutaires des pratiques superstitieuses et vaines.

Nous avons la tradition et la règle de la foi pour nous; ont-ils pour eux la raison, ou du moins une apparence de raison? Entrons dans le fond, et nous verrons qu'il faut qu'ils supposent les choses les plus absurdes pour rejeter le purgatoire. Nous verrons, après cela, combien il y a de frivole et de malentendu dans ce qu'ils prétendent que nous leur fournissons nous-mêmes contre notre propre croyance. Nous convenons ensemble que tous ceux qui meurent dans l'état de la grâce sanctifiante, ou dans le Seigneur, comme parle l'Ecriture, doivent être sauvés en vertu des promesses de Dieu pleines de miséricorde. Nous y ajoutons seulement les mérites de l'homme juste, mais comme des dons de Dieu par Jésus-Christ. Le salut de tout homme qui meurt dans la justice devant Dieu est donc assuré; mais nos adversaires peuvent-ils penser que tous les justes sortent de la vie dans une justice parfaite? Peuvent-ils se dissimuler, au contraire, que plusieurs d'entre eux ne meurent chargés de tant de fautes, coupables de tant d'infidélités, eu égard à la sainteté de l'Evangile, qu'ils seront à peine trouvés justes à la faveur d'une grande miséricorde? Peuvent-ils croire que des justes encore si impurs et si redevables à la justice divine entrent tout d'un coup dans le ciel, où rien de souillé et de contraire à Dieu ne peut entrer? Où ont-ils pris qu'au moment de la mort toute la vertu purifiante du sang de Jésus-Christ leur sera appliquée? Nous ferons voir combien le seul passage qu'ils allèguent de saint Paul est pris à contre sens. S'ils meurent sans être purifiés par cette voie, qui leur paraîtrait un miracle à eux-mêmes, si ennemis des miracles, où vont ces justes d'abord après leur mort? Comment leur purification est-elle opérée, afin qu'ils soient trouvés dignes d'être réunis au Dieu trois fois saint, afin qu'ils puissent entrer dans ces nouveaux cieux où la justice seule habitera, mais où il faudra qu'elle soit toute pure? Qu'ils nous répondent quelque chose de raisonnable. Diront-ils que ces justes moins purs entreront tout d'un coup dans la gloire, mais qu'ils y seront dans un plus bas degré? Ils ne répondent pas à la difficulté qui naît de cette pureté du ciel, qui n'admet aucune souillure, ni dans ses plus basses, ni dans ses plus hautes demeures.

Ils n'ont rien dans les principes de la foi qui établisse leur système; mais ils prétendent avoir des armes contre nous que plusieurs d'entre nous leur fournissent. Comment veulent-ils, leur entend-on dire, que nous croyions un purgatoire avec toutes les circonstances dont ils l'accompagnent, avec toutes les histoires qu'ils en débitent, avec toutes les espèces de souffrances dont ils le

composent? Mais leur dit-on de croire tout cela? Séparons encore une fois la foi pure et précise de l'Eglise d'avec les imaginations humaines, d'avec ces abus qui lui font tant de tort dans l'esprit de nos ennemis déclarés; séparons avec soin ce que l'Eglise enseigne dans ses professions de foi, et par la prédication commune, d'avec ce que celui-ci et celui-là pourraient enseigner sans être autorisés par l'Eglise, d'avec ce qui peut être introduit dans le particulier : ce que l'Eglise tolère plutôt qu'elle ne l'autorise.

L'Eglise enseigne (*Conc. de Tr.*, sess. XXV, *De purgat.*) qu'il y a des peines par lesquelles de certaines âmes sont purifiées après cette vie; mais elle ne détermine pas quelles sont ces peines. Celui qui les détermine va plus loin que la foi de l'Eglise, et cet excès ne doit pas être imputé à l'Eglise. Celui qui ne parle pas de ces peines et de tout ce qui regarde le purgatoire avec une grande retenue, va contre l'esprit de l'Eglise et l'expresse défense du concile de Trente. Celui qui débite là-dessus ce qui est incertain est suspect de faux, est blâmé par le saint concile, loin qu'on puisse incorporer ces pensées des hommes à la doctrine de l'Eglise.

Mais pourquoi, ajoute-t-on, l'Eglise souffre-t-elle qu'on débite ainsi des choses incertaines? Mais, quand l'Eglise dissimulerait, dans de certaines circonstances, ce qu'elle appelle elle-même des abus, il suffit qu'elle ne les enseigne point; qu'elle enseigne toujours et partout le contraire par ses décisions une fois faites, qu'elle soutient toujours de la même force, et auxquelles elle ne souffre point qu'on donne d'atteinte : il suffit que l'Eglise ait une fois déterminé là-dessus ce qui est de la foi, et ce qui n'en est pas, avec la défense expresse d'y rien ajouter sous le nom de sa doctrine. Avec cette précaution contre les enseignements particuliers, et les doctrines étrangères, l'Eglise saura bien, quand elle voudra, ramener à sa foi précise ceux qui s'en écartent, et elle le fera toutes les fois qu'on s'en écartera ouvertement. Mais enfin, voudrait-on, quand il serait vrai que l'Eglise dissimulerait des abus, que nous lui fissions, pour ainsi dire, une querelle, ou même que nous nous séparassions d'elle pour cela? Grand Dieu, quel remède que la séparation et le schisme! Où nous conduirait ce prétendu zèle? Où il a conduit nos frères séparés : à déchirer en furieux l'Eglise de Jésus-Christ, à ne plus rien croire de ce que l'Eglise croit; ou du moins à ne pas croire de certains points malgré l'évidence, précisément parce que l'Eglise catholique les croit, et qu'elle les enseigne, et à en croire d'autres malgré le bon sens, uniquement parce que l'Eglise les réprouve.

Mes frères, s'il fallait faire ici l'apologie de l'Eglise, et découvrir le fond de sa sagesse, je vous dirais que l'Eglise, en de certains temps et dans de certaines circonstances, est obligée de dissimuler de certains abus, quand ils ne détruisent ou n'altèrent pas le dogme, et de se contenter d'en gémir. C'est le système de saint Augustin : *tolerat et gemit.* En employant trop de force et trop de zèle pour déraciner tout d'un coup de certains abus, l'Eglise se ferait à elle-même des blessures plus mortelles que celles qu'elle entreprendrait de guérir. Je vous dirais que l'Eglise ne dissimule jamais tellement les abus qui se glissent, qu'elle oublie, ou qu'elle manque d'y remédier quand elle le peut, et autant qu'elle le peut; elle leur oppose perpétuellement les instructions saines, et par ce moyen elle en retire plusieurs de l'erreur et la prévient dans les autres. Je vous dirais qu'en usant de patience et ne cessant d'exhorter, l'Eglise imite Dieu; et enfin qu'elle sauve la pureté de ses dogmes, en ne permettant jamais que les sentiments particuliers soient érigés en règles, ni que les fables prennent le nom de la vérité.

Il est triste, chrétiens, d'entrer ainsi dans des controverses sèches, et d'être réduit dans l'assemblée des fidèles à justifier la foi et les pratiques de l'Eglise leur mère. Mais il le fallait pour mettre le dogme de la piété envers les morts dans un point d'évidence que la critique la plus hardie ne pût plus l'entamer. Il le fallait pour mettre la religion de l'Eglise envers les morts à couvert de tant de vaines déclamations des ministres, et de tant de fades plaisanteries des libertins. Mais il est temps de passer du dogme à la pratique de cette sainte et louable piété de l'Eglise envers les morts. C'est ce que je vais faire, en vous exposant la manière dont l'Eglise nous apprend qu'il faut soulager les âmes détenues dans le purgatoire, et, si nous pouvons, obtenir leur entière délivrance.

SECONDE PARTIE.

Affligez-vous sur votre mort, pleurez sur son tombeau : la nature le demande, et la religion le permet. Ce qu'elle interdit, et ce qui en effet la déshonore, c'est une affliction semblable à celle des païens qui renferment tout l'homme dans la vie présente : c'est une douleur trop vive, ou une douleur trop longue; ces larmes qui ne s'arrêtent point, et que les saints ont regardées comme un reproche, ou même comme une révolte contre ces ordres souverains et souverainement respectables qui règlent la destinée des hommes, leur mort, ainsi que les moindres événements de leur vie. Je le dis encore une fois : marquez une juste tristesse au sujet d'un mort qui dut vous être cher; soulagez par quelques larmes votre âme oppressée, en le conduisant au sépulcre. Que vos amis et vos proches, pour ne pas s'attirer le juste reproche du Prophète, mêlent leur douleur avec la vôtre. Mais, après avoir mis votre père, votre époux, votre épouse dans le tombeau, essuyez vos pleurs. Marquez votre foi et votre espérance en recevant les paroles de consolation de ceux qui ont partagé votre douleur, vous souvenant de celles le saint Paul, que l'Eglise vous a adressées : *Ne vous affligez point comme ceux qui n'ont*

point d'espérance. Et enfin, vous souvenant de l'homme environné d'infirmités, qui peut avoir porté au tribunal de Dieu bien de ces faiblesses de l'homme, pour marquer une tendresse encore plus véritable à ce cher mort, appliquez-vous (ce qu'il ne peut plus faire lui-même) à fléchir en sa faveur le juste Juge. Employez-y les moyens que son Eglise, enseignée de lui-même par son Fils, a pratiqués dès le commencement, qu'elle a observés et qu'elle observe encore dans tous les lieux où elle est répandue : les prières, l'aumône, le sacrifice des autels : *Orationibus sanctæ Ecclesiæ, et sacrificio salutari, et eleemosynis quæ pro eorum spiritibus erogantur, mortuos adjuvari non est dubitandum. Hoc enim a Patribus traditum universa observat Ecclesia.* (Serm. 172, *De verb. Apost.*, c. 1.) Ce sont les propres paroles de saint Augustin. Au reste, nous devons être assez avertis que notre piété envers les morts ne doit pas se borner à nos amis particuliers et à nos proches; mais qu'elle doit s'étendre à tous ceux qui sont morts dans la même foi que nous, et membres du même corps, qui est l'Eglise.

Entrons d'abord dans les dispositions de Dieu à l'égard de ces âmes pour lesquelles notre religion nous engage de prier. Ce sont des âmes que Dieu a aimées de toute éternité, et dont il a fait dès lors l'objet de sa compassion et de ses miséricordes. Ce sont des âmes que son Fils a rachetées pour le ciel. Ce sont ses justes, ses amis, les domestiques de sa maison, ses tendres enfants. Ce sont ses élus pour qui tout est fait, le ministre, le ministère, les sacrements, la grâce, le ciel : les élus, dont Dieu lui-même sera le partage, *Portio electorum Deus æternus est.* (Aug.)

Il afflige ces justes : il les fait souffrir de sa main, parce que c'est l'ordre de la justice; mais si Dieu pouvait souffrir, il souffrirait de faire souffrir ainsi ceux qu'il aime. Ce sont des serviteurs qu'il tient éloignés de sa maison pour quelques légères infidélités; mais qu'il ne pense qu'à y faire revenir, parce qu'ils doivent contribuer à la beauté et à la joie de cette maison admirable. Ce sont ses amis qu'il a séparés de lui en ami offensé; mais si peu offensé jusqu'au cœur, qu'il a toujours les yeux sur eux, et qu'il n'attend, pour les rejoindre à lui, sinon que l'Eglise, leur mère, le prie pour eux. Il est en colère; mais c'est une colère de père, qui dure peu, qui ne cherche qu'à s'apaiser. C'est un père qui frappe; mais qui ne demande, sinon que quelqu'un lui retienne le bras, que quelqu'un l'oblige de reprendre son fils auprès de lui, pour l'avoir toujours après cela avec lui. Il y a en Dieu une bonté et un penchant à pardonner. Il y a en Dieu une miséricorde qui est au-dessus de toutes ses œuvres, et comme au-dessus de tout ce qui est en lui : une miséricorde qui le sollicite et qui le presse, qui, quand elle est excitée, ne peut plus se défendre et se retenir elle-même; mais alors elle triomphe de la justice, ou plutôt s'accorde avec elle d'une manière où l'âme délivrée gagne tout, et où Dieu délivrant ne perd rien. Voilà, mes frères, selon nos faibles pensées, mais toujours selon l'analogie de la foi, la disposition où nous croyons que Dieu est, à l'égard des âmes pour lesquelles nous vous demandons aujourd'hui le secours de vos prières.

Ces âmes, vous le savez, sont hors d'état de s'aider elles-mêmes. Leur prière ne passe point; leur pénitence ne leur profite pas; leur amour, ce désir même de voir Dieu, plus fort en elles que celui d'être délivrées de leurs peines, ne leur est pas compté. Elles sont livrées à notre compassion et abandonnées à notre charité. Nous pouvons beaucoup pour elles présentement; elles pourront et feront un jour beaucoup plus pour nous.

Prions donc le Seigneur, la piété et notre intérêt le demandent, de ne pas retenir plus longtemps ces âmes dans la captivité; et pour cela, de ne plus tenir lui-même ses miséricordes captives, de les laisser se répandre sur ces âmes comme un torrent qui rompt tout ce qui s'oppose à son passage. Prions le Seigneur d'avoir pitié de l'ouvrage de ses mains, qui se trouve aussi, pour le fond, l'ouvrage de sa grâce; de ne laisser pas plus longtemps dans la douleur des âmes qui sont plus touchées de ne l'avoir pas assez bien servi, que d'en porter la peine; des âmes qui ne s'affligent que de sa colère et qui ne désirent que de voir sa face. Prions ce Dieu bon et compatissant, qui aime mieux la miséricorde que le sacrifice, d'ôter de devant ses yeux les infidélités de sa créature et de se souvenir de ce qu'est l'homme, de sa fragilité, de ses ignorances, des tentations qui l'environnent et du mauvais penchant qui est en lui. Prions-le de ne pas oublier, en se souvenant qu'elles ont péché, ce que c'est que cette aveugle et impétueuse jeunesse de l'homme; ce que c'est que cet âge de l'homme où les passions ont tant de force, et la raison si peu de pouvoir; où la vertu ne se fait suivre qu'à force de violences et d'efforts, qui se démentent quelquefois; ce que c'est que cette vieillesse, où, dans la pratique de la piété, tout se ressent de la faiblesse de l'âge, où tout est à charge dans la pénitence, où il n'y a plus rien de vif dans le cœur que l'amour de la vie, qui nous quitte.

Dieu aime à se souvenir de ses miséricordes, qui sont ses voies anciennes sur le genre humain; mais il veut aussi que, nous souvenant nous-mêmes qu'il est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, nous le conjurions de se montrer tel, en pardonnant à des morts les restes de leurs péchés et en les consolant dans l'affliction où il les tient. Dieu aime à soulager ceux qui souffrent, il cherche à les délivrer; mais il demande en même temps que l'Eglise, leur mère et les fidèles, leurs frères, s'intéressent à leur délivrance. Oui, mes frères, la prière du juste, assidue et pressante, peut beaucoup auprès de Dieu, et il n'y résiste pas jusqu'à la fin. Mais une mul-

titude réunie pour demander à la miséricorde elle-même de faire miséricorde, fait à Dieu, au sujet des morts comme des vivants, cette violence qui lui est agréable, et que Dieu se plaint qu'on ne lui fait point.

Ah! si ces âmes pouvaient s'aider elles-mêmes! Dans cet état de peines, souffrant plus de leur amour pour Dieu et du désir d'être réunies à Jésus-Christ, que de leurs souffrances mêmes, elles pousseraient vers le ciel des cris si continuels et si touchants, qu'enfin le ciel, où leur place est marquée, s'ouvrirait pour les recevoir : mais, encore une fois, leur prière ne passe point. Ingrats! sans miséricorde et sans affection, comme l'Apôtre le reproche aux païens : *Sine affectione, sine misericordia!* (*Rom.*, I, 31.) Des besoins si pressants, des maux si extrêmes, une misère si touchante, ne nous touchent pas! Tous ces morts sont nos frères, et les membres d'un même corps. Je le répéterai jusqu'à ce que vous l'entendiez ; entre ces morts, il y en a sans doute auxquels vous teniez par les liens du sang et de l'amitié et dont vous parlez encore comme de vos amis; et, à l'égard de ces morts mêmes, vous êtes sans affection et sans miséricorde! *Sine affectione et misericordia.* Mais en ceci nous sommes encore cruels et mauvais envers nous-mêmes: en contribuant à rompre les liens de ces âmes, des liens qui ne tiennent peut-être plus qu'à peu de chose, nous envoyons devant nous des précurseurs dans le ciel pour nous en ouvrir les portes et nous y préparer une place. Nous nous faisons, auprès du Dieu qui sauve, des intercesseurs continuels et des protecteurs puissants ; est-il rien qui nous intéresse autant?

Ne vous affligez pas sur vos morts d'une manière tout humaine; c'est une instruction qu'on ne saurait trop donner à ceux qui s'affligent encore sur leurs morts. Je dis qui s'affligent encore sur leurs morts, car enfin, c'est une inhumanité qui a gagné le peuple et qui s'accrédite chez les grands à titre de philosophie, de s'étourdir, pour son propre repos, sur les morts qui nous ont été les plus chers, d'en éloigner la pensée et d'en écarter tellement le discours, que ces morts demeurent entièrement oubliés dans leurs sépulcres, et qu'ils y soient comme s'il n'avaient jamais été. Cette inhumanité, que suit l'irréligion envers les morts, était digne de notre siècle.

Pleurer ses morts pendant un peu de temps, c'est une chose que la nature demande et que la piété ne condamne pas. En conserver un long souvenir, selon que nous leur avons été chers ou qu'ils nous ont été utiles, cela est juste et raisonnable; mais ne vouloir plus se consoler de la perte qu'on a faite d'un ami ou d'un parent; se condamner à passer le reste de sa vie dans le deuil et dans l'amertume, à cause de ce mort ; en renouveler tous les jours les plaintes au ciel, et des plaintes qui sont des reproches, ou même de vrais blasphèmes, c'est s'affliger comme ceux qui n'ont ni foi ni espérance au sujet de leurs morts. Et enfin, quand ce serait là se consoler soi-même, ce ne serait pas soulager ses morts, et par conséquent les aimer, ni marquer qu'on les ait jamais aimés. Celui-là donc seul aime les morts et les aime religieusement, qui s'applique à leur procurer les secours dont ils peuvent avoir besoin, et à les aider en la manière qu'ils peuvent être aidés par les vivants. Or, toute la tradition de l'Eglise nous apprend, et sa pratique constante nous confirme, que les morts sont aidés par l'aumône : *Eleemosynis mortuos adjuvari non est dubitandum.*

Les pauvres ont toujours été appelés aux funérailles des chrétiens, et ils en font le principal ornement. Quelque chose, en effet, y manque dans leur plus grande pompe, quand on n'y voit pas ces amis de Dieu. Les chants de l'Eglise sont touchants, ses prières ont une grande vertu ; mais, quand les supplications des pauvres se mêlent aux chants et aux prières de l'Eglise, tout cela ensemble pénètre le ciel, et Dieu n'y ferme pas son oreille. Le pauvre, si nous croyons les Ecritures, fait de Dieu tout ce qu'il veut. Il l'irrite contre celui de qui il lui fait des plaintes ; il l'apaise en faveur de celui pour qui il le prie. Ils lui font étendre son bras sur ceux qui leur sont durs et mauvais; ils lui font retirer sa main de dessus ceux qui leur sont doux et bienfaisants. Le pauvre, même quand il est méchant, n'est pas rejeté de Dieu, parce que c'est Jésus-Christ soulagé dans sa personne, qui prie par sa bouche.

Faites donc, à ceux que vous avez aimés et que vous aimez encore, tout morts qu'ils sont, des amis auprès de Dieu. Faites-leur des amis de ceux qui ouvrent aux morts, selon l'Evangile, les tabernacles éternels. Utile à celui qui la fait, bonne à celui à qui elle est faite, salutaire à celui en faveur de qui elle est faite, voilà les propriétés de l'aumône. L'effet en est communicable, ainsi que de la prière, par le privilége de la communion des saints : et, par une bonté singulière de Dieu, jamais nous ne sommes moins dépouillés du mérite de nos bonnes œuvres que lorsque, par un mouvement d'une vraie charité, nous les transportons à nos frères, et surtout à ceux qui ne peuvent pas s'aider eux-mêmes, comme les morts. Souvenons-nous donc ici, autant pour nous-mêmes, qui attendons la miséricorde de Dieu dans nos corps mortels, que pour ceux qui sont encore sous la main de sa justice après être sortis de la vie, que l'aumône délivre au jour mauvais et rompt tous les liens ; que l'aumône éteint le feu allumé à cause du péché; que l'aumône rachète le péché, qu'elle l'expie ; qu'elle rend pur ce qui était souillé; et qu'enfin, elle engage Dieu et le rend débiteur envers celui qui le fait ou à qui elle est appliquée.

Leur délivrance, qui sera toujours une œuvre de la miséricorde de Dieu à cause de son Fils Jésus-Christ, deviendra aussi par là en quelque sorte votre ouvrage. Y a-t il en nous de la religion, quand nous manquons à ce devoir envers ceux pour qui notre religion doit

nous rendre inquiets, envers ceux à qui la religion nous apprend que nous sommes si nécessaires, en même temps qu'ils doivent nous être si chers par le lien de tous le plus fort, qui est celui de la religion et de la grâce chrétienne ? Y a-t-il en nous du sentiment et du naturel ? Y a-t-il une certaine noblesse d'âme, quand c'est envers ceux que nous pouvons appeler singulièrement *les nôtres*, que nous sommes, ou si peu attentifs, ou si épargnants? *Les nôtres*, qui sont peut-être dans la souffrance pour nous avoir trop aimés, pour s'être trop occupés de nous, et s'être appliqués à nous amasser des biens de ce monde; *les nôtres*, qui ne nous ont jamais manqué au besoin, qui n'ont rien épargné pour nous rendre la vie douce et heureuse. Nous pourrions bien nous souvenir de toute cette tendresse, et la reconnaître mieux, et la reconnaître par quelque chose de plus effectif que les louanges que nous leur donnons quelquefois, et la considération que nous affectons de marquer pour leur mémoire. On les loue où ils ne sont pas, et on les laisse souffrir où ils sont, quand on peut réellement les soulager.

Qu'ont à faire les morts, dites-moi, de ces louanges, qui sont peut-être des reproches que nous fournissons contre eux à la justice divine? Qu'ont-ils à faire d'un souvenir qui leur est peut-être à charge, en ce qu'il remet devant les yeux de Dieu les fautes qu'ils ont commises à cause de nous? Au lieu d'expier ces fautes pour eux, de payer pour eux ce qu'ils doivent à cause de nous, et qu'on leur fera payer à cause de notre dureté jusqu'à la dernière obole. Insupportable étalage de la vanité des vivants, qu'on veut cependant faire passer pour une marque d'affection et de respect envers les morts ! De quoi contribue en effet au soulagement des morts, seule chose dont ils peuvent avoir besoin, la décoration de leurs sépulcres, toutes ces vanités lugubres dont on honore la fin de leur vie, ces dépenses plus fastueuses que religieuses avec lesquelles on les conduit au tombeau. Au tombeau où on les laisse; au tombeau où on les oublie, et d'où souvent l'on n'approche plus, après l'avoir fermé sur eux, de peur de se souvenir d'eux et de s'affliger.

Tristes morts, qui ont peut-être dit avec Job, en sortant de la vie : *De tant de biens que je possédais, il ne me restera qu'un sépulcre.* Qu'ils ajoutent donc, quand ils sont une fois dans ce sépulcre : Sur tant de biens que j'ai laissés, après les dépenses du premier jour qu'on a faites pour mon corps, il ne sera plus rien pris pour le soulagement de mon âme. O morts, trop délaissés de leurs amis mêmes et de leurs proches ! O vivants, trop ennemis d'eux-mêmes ! Pourquoi n'ont-ils pas pitié de leur âme pendant qu'ils respirent, et ne lui font-ils pas eux-mêmes le bien qu'ils savent qu'on ne leur fera pas quand ils seront morts? Pourquoi, après une vie lâche et pleine d'infidélités, ne pouvant peut-être pas faire autre chose pour leur âme, ne préviennent-ils pas par des aumônes abondantes le jugement rigoureux de Dieu sur eux après leur mort? Pourquoi du moins dans les ans avancés, où les biens de ce monde leur sont si inutiles, ne les emploient-ils pas à racheter tout à fait ces péchés de leur jeunesse, que Dieu leur tient en réserve pour les leur faire expier sévèrement dans le siècle futur? Pourquoi ce qu'ils ont dessein de faire pour le repos de leur âme dans une dernière disposition, ne l'avancent-ils pas de quelques années? Ces dons aux églises, ces legs pieux, ces aumônes de plusieurs espèces qui ne doivent avoir lieu qu'après la mort, ces œuvres comme mortes seraient bien d'un autre mérite devant Dieu, et auraient bien une autre vertu pour nous délivrer de la colère à venir, si on les distribuait de ses propres mains dans les jours de la vie, si on les faisait dans une pleine santé.

Les aumônes sont bonnes pendant qu'on vit, pour racheter ses péchés; mais, quand on est mort, dit aujourd'hui l'hérésie, s'appuyant sur un passage de saint Paul, on est justifié du péché : *Qui enim mortuus est, justificatus est a peccato.* (*Rom.*, VI, 7.) Quelle ignorance, ou quelle malice, et en même temps quelle hardiesse d'opposer à toute la tradition et à la pratique perpétuelle de l'Eglise, un endroit des Ecritures qui regarde visiblement les fidèles en vie, et ne peut pas s'entendre d'une autre manière! Il s'agit dans tout cet endroit de la mort au péché par le baptême. Celui qui est mort ainsi, dit l'Apôtre, est délivré du péché. *Qui enim mortuus est, justificatus est a peccato.* (*Rom.*, VI, 8.) Que si nous sommes morts avec Jésus-Christ, poursuit-il, nous croyons que nous vivrons aussi avec Jésus-Christ, et il conclut ainsi son discours : Considérez-vous donc comme étant morts au péché, et ne vivant plus que pour Dieu en Jésus-Christ. Voilà le passage avec lequel on prétend avoir ruiné à fond la doctrine du purgatoire, et avec quoi l'on se joue de notre incrédulité, abusant plutôt de celle des peuples.

Celui qui est mort dans la grâce et dans la charité, est justifié du péché. Sans doute; mais aux conditions qu'il a plu à Dieu d'attacher à la justification, ou à la rémission des péchés accordée en vue de Jésus-Christ, rémission accordée avec une réserve de peines temporelles et de satisfactions de la part du coupable, soit dans la vie présente, soit dans le siècle futur. Non que la satisfaction de Jésus-Christ ne soit pleine et surabondante, et qu'au fond les satisfactions de l'homme soient autre chose qu'une application de la satisfaction infinie de Jésus-Christ; mais parce qu'il faut dans l'ordre de la justice divine, qu'il en coûte aussi à celui qui a péché; autrement, ou il ne sentirait pas quel mal il a fait en péchant, ou il abuserait de la facilité du pardon.

Celui qui meurt dans l'état de la justification, toutefois redevable encore des peines que la justice divine s'est réservées, les souffre en l'autre vie. Il souffre ces peines, mais il ne satisfait pas en souffrant; c'est l'ordre établi de Dieu et reconnu de l'Eglise,

qui en fait un point de sa foi. Mais telle est la bonté de Dieu, et l'égard qu'il veut avoir pour la communion de ses saints, toujours en vue de Jésus-Christ son Fils, et leur chef; il reçoit les satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres, les vivants pour les morts. Il accepte miséricordieusement le sacrifice de la pénitence et des mortifications volontaires de ceux-là, en diminution des peines involontaires que souffrent ceux-ci, ou même pour leur entière délivrance. En cela, encore une fois, Dieu honorant son Fils Jésus-Christ dans la communion de ses membres et dans la sainte société de son corps mystique.

Toute notre confiance pour nous qui vivons, et pour nos frères qui sont morts, est en Jésus-Christ, en qui nous vivons, en qui nos frères sont morts, en qui nous méritons, en qui nous satisfaisons pour nous et pour nos frères morts, faisant des œuvres de piété et de pénitence qui tirent leur force de lui, par lui sont offertes au Père, et en lui sont acceptées par le Père; c'est encore ici l'expresse doctrine du concile de Trente (sess. XIV, c. 8). Mais vous comprenez aisément, mes frères, que de tout ce qui peut être fait en Jésus-Christ de plus salutaire et de plus efficace pour les morts, c'est l'oblation même de Jésus-Christ dans le sacrifice de la messe.

L'Eglise l'a pratiqué dès le commencement, avec un soin extrême et une attention marquée. La commémoration des morts n'a jamais été oubliée dans le sacrifice. Après la louange, l'action de grâces pour les saints consommés, la mémoire de leurs vertus et des grâces qu'ils ont reçues, l'Eglise fait mention des autres morts, affligés à cause d'eux, et comme souffrant en eux. Après avoir employé l'intercession des premiers auprès de Dieu, et fait mention de leurs mérites, elle prie pour ceux-ci. Elle demande leur soulagement, elle demande leur repos, elle demande la parfaite rémission de leurs péchés. L'Eglise demande pour eux qu'ils soient bientôt placés en la compagnie des autres; que Dieu les établisse par sa miséricorde et dans son indulgence, dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, c'est-à-dire dans le ciel.

Vous avez vu la perpétuelle coutume des chrétiens, la dévotion singulière des plus grands saints et des plus illustres docteurs de l'Eglise, leur dévotion, dis-je, au sacrifice offert pour les morts. A quel titre donc la rejetterions-nous, ou pourrions-nous la négliger, dès là que nous croyons en catholiques, apostoliques et romains le sacrifice de la messe? Un sacrifice où s'opère l'œuvre de la rédemption, où se consomme ce grand ouvrage; où le sang de Jésus-Christ coule encore en quelque sorte aux yeux de son Père; où ce Fils de Dieu représente à son Père la mort qu'il a soufferte pour son Eglise; où ce Fils de Dieu lui-même se remet devant les yeux de son Père sous les signes de cette mort par laquelle il a été apaisé : ce sacrifice de réconciliation et d'apaisement, pour m'exprimer avec l'Eglise, ***hostiam placationis*** (*Fer. 4 post Dom. V Quadr.*); ce sacrifice où Jésus-Christ, cette personne si digne, cette victime si agréable à Dieu, est chargé par l'Eglise de tout auprès de Dieu, de lui offrir la louange, de lui rendre grâces, d'attirer ses bienfaits sur les vivants, de le rendre propice aux morts qui sont encore redevables pour leurs péchés, ainsi qu'à nous qui craignons pour les nôtres : *Christum mactatum pro peccatis nostris offerimus; ut et nobis et illis* (*defunctis, quamvis sint peccatores*) *eum qui est benignissimus propitium reddamus* (CYR. *Cat. Myst.*); ce sacrifice, dis-je, doit être notre grande ressource dans notre piété envers les morts; croyant que les âmes en reçoivent un très-grand soulagement. *Maximum esse credentes animarum juvamen, pro quibus offertur precatio sancti illius et tremendi sacrificii.* (*Ibid.*)

Ne déshonorons pas la vertu et la majesté de ce sacrifice : ne donnons pas à notre dévotion au sacrifice offert pour les morts, un caractère de faiblesse, et si je l'ose dire, de petitesse, par notre attachement à un autel, à une couleur, à une messe plutôt qu'à une autre; par une intention tellement restreinte à nos morts, qu'il semble que nous voulions en exclure les autres. Plus notre prière pour les morts au saint autel sera catholique et universelle, plus nous soulagerons les nôtres, par cette piété même à laquelle Dieu aura égard; quand d'ailleurs la vertu du sacrifice peut s'étendre à des milliers de morts, sans qu'elle soit moins pleine pour chacun d'entre eux en particulier. Faites attention à ceci, mes frères, et instruisez-vous une bonne fois sur un point de notre religion qu'on paraît trop ignorer.

Que reste-t-il maintenant, chrétiens, sinon à exciter en vous cette piété envers les morts trop endormie, et qui n'est certainement si froide, que parce que vous ne vous représentez pas leur état aussi triste qu'il est? Dans le purgatoire, ils sont dans un état de peines et de souffrances plus grandes que toutes les peines et les souffrances de cette vie. Que cela nous suffise pour porter de ce côté notre piété avec notre compassion. Dans le purgatoire une âme est séparée de Dieu pour un temps. Pour combien de temps? Vraisemblablement elle ne le sait pas. Séparée de Dieu! De Dieu qu'elle connaît, qu'elle aime, qu'elle désire, qu'elle veut, dont elle a une soif ardente! De Dieu, qui est son Dieu, qui est son bien, qui est tout bien pour elle; tout autre bien lui étant ôté, avec toute autre consolation! Dans nos corps mortels diverses pensées nous occupent : différents soins nous distraient, et en nous distrayant nous amusent : mille choses émoussent le sentiment de l'âme, qui d'ailleurs n'est pas tout attachée à sa douleur, y ayant toujours quelque diversion. Hors de son corps mortel et dans cette séparation de Dieu pour un temps, l'âme n'aura que cette pensée : elle n'aura que cette douleur : elle y sera attachée tout entière, et la sentira, sans que rien en affaiblisse en elle le

sentiment. L'âme se trouve éloignée et bannie d'auprès de Dieu, séparée de Dieu pour un temps. Oh! que le temps est pesant! Qu'il est accablant pour une âme, qui, connaissant Dieu, l'aimant et le désirant si ardemment, en est séparée violemment et attend la fin de cette séparation! Pour un temps, dont vraisemblablement elle ne sait pas la fin. Oh! que ce temps ainsi ignoré doit paraître long, et comme insupportable! N'est-ce pas comme une éternité que ce temps qui coule si lentement et dont on ne sait pas la fin?

L'âme aura vu son Dieu offensé contre elle. Elle aura entendu de sa bouche : Vous avez péché contre moi, et ma justice n'est pas satisfaite. Elle aura emporté cette parole avec elle; elle en sera toute remplie; et ce sera (non pas comme dans l'enfer où il n'y aura point de rédemption, mais comme dans un lieu où la rédemption sera différée) cette triste lamentation : Malheur à nous, parce que nous avons péché! Regrets cuisants, douleurs profondes : voilà l'état de ces âmes. Ah! mes frères, puisqu'il nous est donné, et que nous le pouvons, employons-nous de toutes nos forces, n'épargnons rien, et ne nous épargnons pas nous-mêmes, pour faire passer ces âmes du lieu des souffrances dans ce lieu où il n'y a plus ni regrets, ni pleurs, ni gémissements, pour les faire passer, ces âmes séparées de Dieu, dans le ciel où elles verront Dieu, où elles l'aimeront, où elles le posséderont, où elles le loueront dans le repos et dans la paix. Là, elles nous attendront, pressant la divine miséricorde de nous rendre au double le bien que nous leur aurons fait, et de nous mettre au cœur de vivre avec tant de fidélité dans nos corps mortels, et de remplir tellement notre vie de bonnes œuvres, qu'en quittant la terre, nous puissions tout d'un coup, sans passer par le lieu où elles ont tant souffert pour leurs péchés, nous réunir à elles, et entrer dans le royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec une riche abondance de grâces. *Amen.*

SERMONS

SUR

LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SERMON XLI.

Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua. (*Luc.*, IV, 23.)

Faites ici dans votre pays toutes ces merveilles qu'on nous a dit que vous avez faites à Capharnaüm.

Les Juifs ont vu de plus grands miracles que ceux qu'ils demandaient pour croire, et ils n'ont pas cru. C'est qu'ils étaient attachés à la terre; c'est qu'ils étaient avares; c'est qu'ils étaient superbes. Tant d'incrédules de nos jours verraient le plus grand des miracles, qui est celui de la résurrection du Sauveur, qu'ils ne croiraient pas. Mais la cause de cette incrédulité est tout entière en eux. Car, enfin, rien ne manque à la religion chrétienne pour se faire croire des plus obstinés. Elle a ramassé aujourd'hui toutes ses preuves; et l'évidence est bien plus évidente après tant de siècles et tant d'événements. Laissons-leur faire les esprits forts, dire de nous que nous sommes des gens simples, qui ne savent que croire, et croire des choses impossibles. Et faisons voir dans une suite de discours où nous ramasserons toutes ses preuves, que nous croyons la vérité de la religion chrétienne, parce qu'on ne peut pas, avec la droite raison et quelques principes, ne la pas croire.

La vérité de la religion chrétienne se prouve par sa doctrine et par son établissement

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand que ce que la religion chrétienne nous enseigne de Dieu; rien n'est plus raisonnable que ce que la religion chrétienne prescrit à l'homme; rien n'est plus beau que l'ordre que la religion chrétienne établit dans le monde.

Que l'incrédule, qui veut cependant bien reconnaître un premier Etre pour ne pas révolter trop le sens humain, ne pense pas avoir apaisé l'indignation des autres hommes, quand, de ce ton hardi qui fait toute sa force, il aura prononcé qu'il est indifférent à ce premier Etre de quelle manière on l'honore, pourvu qu'en général on le reconnaisse. Une telle pensée ne trouve presque pas de place dans les esprits. La droite raison nous montre tout d'un coup que cette religion seule doit plaire à l'Etre suprême, et est la véritable, qui donne de la Divinité une idée digne en tout, telle en un mot, que rien dans la nature, à commencer par la raison humaine, ne puisse la désavouer. C'est ce que fait la religion chrétienne.

Dieu est celui qui est. C'est un pur esprit, infiniment grand, souverainement parfait,

qui n'a besoin de rien. Etre indépendant, son nom est le Tout-Puissant; son singulier privilége est l'immortalité; sa nature est sa bonté; son caractère est la sainteté; dans toutes ses paroles il est la vérité; dans tous ses desseins il est la sagesse; dans toutes ses œuvres il est la justice. Du reste, retiré dans son incompréhensibilité, et Dieu vraiment caché dans la profondeur de ses jugements. Il a créé de rien tout ce qui existe, il anime tout ce qui respire, il conserve tout ce qu'il a fait, il ordonne de tout ce qu'il a créé. Il voit tout, il sait tout; plus intime à nos volontés, que nos volontés ne le sont à elles-mêmes; n'inspirant pas les mauvaises, mais les dirigeant à ses fins secrètes. Il remplit tout de son immensité; il fait tout selon le conseil de sa volonté. Tenant du haut du ciel les rênes de tous les empires, ayant en sa main toutes les choses humaines avec le sort des hommes, il dispose, il change à son gré. Auteur de tous les changements, sans changer en lui-même; s'il aime, c'est sans passion; s'il hait, c'est sans colère; s'il récompense et s'il punit (comme il le fait, et comme il le doit faire, étant juste et aimant la justice), c'est dans la tranquillité et dans sa souveraine immutabilité. Seul sage, seul puissant, seul terrible, seul aimable, seul possédant la gloire, et souverainement heureux de lui-même aux siècles des siècles. Tel est le Dieu que la religion chrétienne enseigne aux hommes; et l'homme, quoique étonné d'abord de tant de grandeur, reconnaît cependant que, s'il y a un premier Etre, il doit être tel qu'il nous est ici représenté; et que la religion chrétienne connaissant si bien ce premier Etre, il faut que ce soit lui-même qui se soit découvert à elle.

Mais y a-t-il un Dieu? dira peut-être quelque esprit plus déréglé et plus hardi que l'incrédule ordinaire. Mais quelqu'un doute-t-il sérieusement de cette première vérité? Ce doute sera-t-il jamais autre chose qu'un souhait caché dans le cœur de l'impie, qui ne peut monter jusque dans l'esprit? Quoi qu'il en soit, si quelqu'un cherchait à le penser, ou même à pouvoir le croire, nous l'allons confondre par la créance de tous les peuples, par l'autorité de tous les philosophes, par le témoignage de toute la nature.

Parcourez tous les temps, souvenez-vous des anciens peuples. Suivez l'une après l'autre les nations qui sont aujourd'hui sur la terre, et celles qui ont disparu les dernières; toutes si différentes de mœurs et de génie. Partout, toujours, le genre humain a cru la même chose; et une seule chose, dans la révolution de toutes choses, n'a pas changé dans le monde: c'est la créance de quelque divinité. Vous trouverez que tous ces peuples auront plutôt cru les plus grandes absurdités, que de ne point croire d'Etre suprême; qu'ils se seront fait des dieux de tout, plutôt que de renoncer à avoir des dieux. De cette créance constante et de ce consentement universel du genre humain, je conclus que l'esprit de l'homme ne peut, sans se renoncer lui-même, renoncer à la créance d'une divinité. On criera tant qu'on voudra à l'illusion, au préjugé. C'est la crainte, c'est la politique, c'est l'amour profane qui a fait les dieux. C'est tout ce que vous voudrez qui a fait ces misérables dieux qui n'en méritaient pas le nom; mais rien de tout cela n'a formé cette créance universelle de quelque divinité; tout cela la suppose. Ce qui ne naît pas avec nous n'est jamais si uniforme; ce qui dépend des préjugés et de l'opinion des hommes, change avec les pensées continuellement changeantes de l'homme.

Nommez-moi parmi les philosophes des temps anciens un homme de quelque nom qui ait été pur athée. Presque tous se sont exprimés diversement sur la nature de Dieu; mais tous reconnaissent quelque divinité. Les plus habiles se sont moins trompés au nom et à la chose. Ils n'ont cru comme nous qu'une seule Divinité, et l'ont revêtue des mêmes perfections. Comme nous, ils auraient cru détruire la Divinité en multipliant les dieux, ou en supposant à Dieu quelque défaut. S'ils ont cru par complaisance ou par crainte devoir parler au sujet des dieux, et devoir agir comme les peuples, se conformant à la religion de l'Etat, cela n'établit rien contre nous. Ils étaient impies par politique; ils étaient religieux par connaissance et par sentiment. Les Socrate, les Platon, les grands philosophes ont été, pour ainsi dire, chrétiens sur l'existence de Dieu et sa nature spirituelle; et vous prétendez que nous ne sommes pas philosophes, parce que nous sommes chrétiens à cet égard?

N'interrogez pas les hommes, dites-vous, ils sont tous prévenus, et tous menteurs, ou tous politiques. Interrogez donc toute la nature; et dans la nature, ce qu'il y a de plus petit, ce qui échappe aux yeux et à l'anatomie la plus délicate. Jusqu'à un ciron qui dit et plus haut peut-être que la baleine, si on sait entendre : Je suis son ouvrage; sa main industrieuse m'a fait, et elle seule m'a pu faire. Ainsi, Dieu n'est caché dans la nature que pour ceux qui ferment les yeux à tout, et ne raisonnent sur rien.

Laissez ces atomes et leur concours fortuit auteurs du monde; ce hasard qui après avoir arrangé tout cet univers, comme nous le voyons, le soutient dans cet arrangement, et le fait marcher depuis si longtemps dans le même ordre; choses que vous n'entendez pas en les disant, que vous ne ferez pas entendre en tâchant de les expliquer, que vous ne persuaderez à personne en les répétant; auxquelles j'ai peut-être moi-même donné trop de poids en les nommant, et qui n'étaient en effet dignes que d'être méprisées : *Risu digna, ne gravitate adorentur*. (TERTUL.) Ouvrez les yeux qui vous ont été donnés pour voir. Raisonnez, puisque la raison ne vous a pas été donnée en vain, et vous comprendrez, après avoir d'abord admiré. Ce spectacle si magnifique de l'univers; cet astre brillant et échauffant dont la course uniforme fait les années, dont la lumière réjouit, et dont la chaleur ranime et rend fécon le toute la nature; cette planète dont l'incons-

tance forme les mois et les semaines, et dont la clarté si douce fait de la nuit même un si beau jour; cette succession éternelle de lumière et de ténèbres, qui en produit une autre de travail et de repos; ces saisons qui viennent si régulièrement l'une après l'autre, apportant chacune sa beauté, et tous les ans les mêmes biens; faisant dans la nature continuellement mourir et renaître mille choses; ces sources éternelles qui arrosent la terre; cette mer qui depuis le commencement respecte ses bords. Tant d'animaux pour les différents usages de la vie humaine; et tous ceux qui ont reçu pour leur conservation ou la force, ou l'adresse, ou l'agilité.

Venons à l'homme, cette structure merveilleuse du corps humain, où tout est pour la nécessité ou pour l'ornement; cette façon admirable de naître; ce miracle d'être tous semblables et de ne l'être pas. Voulez-vous encore une fois donner tout cela au hasard? et vous n'oseriez donner à ce hasard ou à quelqu'autre puissance aussi aveugle, l'ouvrage un peu composé de l'artisan. Je ne cite que la montre et la pendule. Que l'impie ne se croie pas quitte envers le genre humain pour nous avoir donné des noms tels que le hasard, pour nous avoir débité des absurdités mille fois plus difficiles à croire que les choses qu'il nie; des erreurs mille fois plus incompréhensibles que celles qu'il prétend détruire en détruisant la religion!

Mais l'homme, qui ne s'est pas fait lui-même, qui ne s'est pas donné à lui-même ce qu'il y a en lui qui pense, qui veut et qui aime; ce qu'il y a en lui de caché aux yeux, et qui est bien plus lui-même que ce qui se voit; ce qu'il y a en lui qui lui donne cette excellence et cette noblesse au-dessus des animaux, et tout le reste des êtres créés; mais l'homme qui n'a pas établi en lui-même ce concert admirable entre ce qui pense et ce qui veut en lui, et ce qui agit; qui n'a pas formé cette dépendance mutuelle et si intime des deux parties de son être de nature si différente, et qui ne peut détruire ces rapports, qu'en se détruisant lui-même; cet homme, dis-je, ne sent-il pas sur lui une main qui l'a fait, et qui a fait une chose si admirable? Cet esprit qui conçoit et qui compare, ce fond de raison, quoique bien altéré, ne porte-t-il pas encore l'empreinte d'un modèle plus parfait à l'infini? Et qu'est-ce que ce modèle, dont l'homme par son esprit se trouve l'image, si ce n'est la Divinité, que la raison conçoit nécessairement comme un Etre qui est esprit, raison et intelligence?

Qui est-ce qui a mis l'homme dans le monde, et qui est-ce qui l'en ôte? Qu'est-ce qui le fait passer par toutes les successions d'âges, par ces diminutions et ces altérations de son être, insensibles et sensibles tout à la fois, et pour ainsi dire, par cette mort en détail? Qui est-ce qui dispose si souverainement de la santé et de la vie de l'homme? Si ce n'est pas un souverain maître et une suprême volonté, qu'on me dise ce que c'est. La nature? autre nom, autre chose qu'on n'entend pas en la disant, et qu'on ne dit que parce qu'on ne sait que dire.

Le cours de ce monde va-t-il de lui-même. et s'il est dirigé, qui est-ce qui le dirige? Aussi ne va-t-il pas bien, nous dira l'impie. Il y a sous le soleil des choses qui vont autrement qu'elles ne devaient aller originairement. La chose est certaine; mais ce désordre peut avoir une cause secrète et plus haute que les pensées des hommes. N'ayons pas cependant recours au secret impénétrable de Dieu et à son souverain domaine. L'impie triompherait, s'il nous avait poussé jusque-là, quoiqu'il ait besoin lui-même, et bien plus que nous, de recourir au secret de la nature et de se sauver dans des suppositions bien plus absurdes, que l'incompréhensibilité des voies de Dieu et l'impuissance de voir le fond de sa sagesse. Disons donc tout d'un coup que ce désordre du monde depuis le péché devient un ordre manifeste. Le péché! Et pourquoi, réplique l'impie, y a-t-il eu de péché dans le monde? C'est ici la force de l'impiété, mais dans sa force même elle est bien faible, puisqu'il faut qu'elle réponde à Dieu. Dieu s'est réservé la sainteté immuable, l'être bon sans changement et sans diminution.

L'homme a pu changer par une suite de son être créé et défectible. Il a changé en mal, parce que Dieu n'a pas dû, par sa toute-puissance, empêcher cet usage de la liberté que sa sagesse et sa bonté avaient donnée à l'homme. Mais les suites du péché sont si étranges! Le péché a dû avoir ces suites, et le péché est une suite lui-même de la liberté de l'homme. Ainsi la difficulté en demeure là : Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme libre? Si l'impie trouve que Dieu aurait mieux fait de ne pas créer l'homme libre, tous les autres êtres, qui sentent la supériorité de l'homme par cet endroit, crieront à l'impie qu'il se trompe. Et l'homme lui-même, toujours jaloux de sa liberté, malgré la peine qu'il porte du mauvais usage qu'il en a fait, sera le premier à se révolter contre celui qui trouve mauvais que Dieu l'ait créé libre pour le mal comme pour le bien.

Comment Dieu a-t-il pu permettre le mal? Il l'a pu, et il l'a dû, puisqu'il l'a fait. O homme, qui êtes-vous pour demander à Dieu raison de sa conduite? Dieu a-t-il dû créer l'homme, prévoyant le malheur où il allait se précipiter? Dieu l'a fait. Il faut mettre sa main sur sa bouche · *Obmutui quoniam tu fecistis* (*Psal.* XXXVIII, 10), ou attaquer ouvertement la Divinité, ce que l'impie seul osera faire; mais il le fera à la honte de la raison. Que l'impie ne se fatigue donc pas inutilement; tous les raisonnements de l'esprit humain n'entament pas ce raisonnement si simple: Dieu l'a fait, donc cela est bien. Que l'impie ne s'avise pas de dire: Cela est mal, donc Dieu ne l'a pas fait. Car par là il se jette dans un autre embarras, qui est de prouver, ou qu'il n'y a point de Dieu, et alors il sera accablé de preuves du

contraire; ou que quelque chose qui est la cause du dérangement de toutes choses s'est faite sans que Dieu y ait eu part, ce qui est la seconde absurdité presque égale à la première; ou que Dieu n'a pas pu empêcher le mal, ce qui est l'extravagance même, et en ce genre le dernier excès de l'esprit humain.

Mais enfin Dieu est-il ici absolument impénétrable dans ses conseils? N'y a-t-il pas, outre ces raisons qui demeureront toujours cachées à l'esprit humain, qui seront toujours élevées au-dessus des pensées de l'homme par la hauteur des pensées de Dieu; outre ces raisons, dis-je, n'y a-t-il pas quelque raison connue de cette permission du péché, et quelque raison tout à fait digne de Dieu? Qu'a-t-il paru sur la terre après le péché, qui puisse être la solution de cette grande difficulté? Jésus-Christ est la solution de toute la difficulté qui embarrasse tant l'esprit fort, et avec laquelle il prétend nous embarrasser: *Christus solutio omnis difficultatis.* (TERTUL.) Jésus-Christ et les suites de l'incarnation d'un Dieu sont un si grand bien, que Dieu a jugé qu'il valait mieux qu'un tel bien arrivât, que d'empêcher qu'il y eût du mal. C'est le solide raisonnement des saints Pères. Si l'impiété ne le goûte pas, la droite raison le goûtera; et vous vous en servirez, mes frères, contre toutes les pensées que l'impie pourrait vous suggérer, lorsque nous vous aurons fait connaître une fois Jésus-Christ et le mystère de sa chair.

Ce Dieu en trois personnes, ce Dieu un et indivisible, qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit, est un mystère, dit-on, auquel toute la raison se refuse, et la piété seule dans sa simplicité peut s'y prêter. On veut donc faire croire au monde qu'il n'y a que la piété, cette piété qu'on traite si volontiers de faible et d'imbécile, qui puisse croire le mystère de la Trinité. Et pour ne pas voir ce mystère, il faut que l'homme se détourne de lui-même; et pour ne pas le croire, il faut que l'homme ne se croie pas lui-même. Appliquez vous, enfants de la foi, qui sur cet inébranlable fondement cherchez à élever vos connaissances jusqu'à l'être de Dieu. Soyez ici tout en vous-mêmes, et faites absolument taire les sens. Dans la même âme, son être, son entendement, sa volonté. Trois choses distinctes entre elles, qui sont l'âme même, et une même âme; trois choses distinguées dans l'homme réellement, sans séparer l'homme de lui-même, et en faire trois hommes. Voilà dans l'homme l'image de la Trinité qui a créé l'homme *à sa ressemblance.* La voici plus développée, cette belle image. Il y a dans l'homme un autre lui-même, qui est lui-même, qui naît de lui-même, en qui il voit, en qui il comprend, avec qui il parle, avec qui il arrange ses projets, par le conseil de qui il dit tout ce qu'il dit, et il fait tout ce qu'il fait, quand il agit avec réflexion. Voilà dans une claire image en nous, le Père, et son Verbe ou son Fils. De ce nous-mêmes ou de ce fond de notre être, et de cette belle idée qui est en nous cet autre nous-même, sort nécessairement un amour de nous-même, et de notre belle idée ou de notre bon conseil; et cet amour est un troisième nous-même dans la même âme: voilà le Saint-Esprit dans la sainte Trinité, et son image en nous. Voilà donc ce mystère, qui d'abord révolte tout dans l'homme (parce que l'homme, faute de s'étudier lui-même, d'entrer dans lui-même, ne se connaît pas lui-même) qui se trouve exprimé dans l'homme même. Voilà l'image de l'Etre divin fortement gravée et visiblement empreinte dans l'âme humaine. Et quand les traits en seraient encore plus affaiblis, il faut toujours que l'incrédule se détourne de lui-même, pour ne pas y découvrir des traces d'un mystère qu'il ne veut pas croire, qu'il veut faire croire incroyable, et qu'il veut faire passer pour absurde pour jeter après cela une absurdité sur toute la religion.

Mais enfin ce mystère serait-il incroyable, quand Dieu ne se serait pas laissé dans l'homme même ce témoignage si évident de lui-même? A mon sens tout en nous rend témoignage, et un témoignage égal à ce mystère: cette force de l'intelligence de l'homme, et la faiblesse de ses lumières. Homme imbécile! Les plus petites choses dans la nature te passent; tu te passes infiniment toi-même, et tu veux comprendre, non-seulement tout ce que Dieu peut faire hors de lui, mais tout ce qu'il est en lui-même; et si tu ne le comprends pas, tu dis que tu ne le croiras pas; et tu croiras avoir raison de ne le pas croire. Et moi au contraire, je ne vois rien de plus certain, rien de plus nécessaire que l'incompréhensibilité de l'être de Dieu par l'homme. Je ne vois rien de plus simple et de plus raisonnable dans la croyance humaine, que de supposer comme une chose incontestable, que Dieu peut être, ainsi qu'il peut faire quelque chose que l'homme ne puisse pas comprendre. Du moins saint Augustin posait ce principe, et supposait que Volusien, tout infidèle qu'il était, ne le contesterait pas; comme il ne le contesta pas en effet. Je ne vois rien de plus évident dans les principes même de la raison, que l'obligation de croire de la part de Dieu les choses les plus incompréhensibles, quand on peut s'assurer qu'il les a révélées, qu'il les a dites de lui-même. Voilà donc l'incrédule amené par les principes mêmes de la raison, amené malgré lui sur les mystères les plus incompréhensibles à cette discussion de fait: Dieu a-t-il révélé ce mystère? ne l'a-t-il pas révélé? Et quand il n'y aura plus que ce point entre l'incrédule et nous (savoir, si Dieu a révélé clairement le mystère de la Trinité dans l'Evangile, et si l'Evangile est un livre divin), nous prendrons pour juge qui on voudra.

Elevons nos yeux faibles et tremblants à Jésus-Christ. Mais que dis-je? Mortels, notre faiblesse peut maintenant soutenir l'éclat de la majesté. Ce n'est plus ce Dieu qui habite les lumières inaccessibles, ce Dieu tout en-

veloppé dans sa grandeur; l'éclat de la gloire est ici tempéré et comme abattu par un voile de chair. Ce Verbe de Dieu, Fils éternel de Dieu, Dieu de Dieu, Dieu en Dieu, pour nous autres hommes, et pour notre salut s'est fait homme. *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité; et nous avons vu sa gloire, qui est celle du Fils unique du Père.* Divin composé; tellement Dieu qu'il est homme : tellement homme qu'il est Dieu. Nos yeux encore une fois peuvent soutenir cette vue; et entrant dans ce mystère, loin d'en être accablés, nous en sentons également la hauteur et l'abaissement. Dans cette union de Dieu et de l'homme, qui est le fond du mystère, Dieu, s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, et s'abaissant jusqu'à nous, me montre tant de grandeur, et en même temps tant d'amour, que je conçois de Dieu tout ce que je voulais en concevoir, pour pouvoir tout à la fois admirer et aimer; et par là l'idée que j'ai de la Divinité se trouve remplie. Loin donc de refuser, à l'occasion de ce mystère, de croire tout le reste; tout le reste, à la faveur de ce mystère, me devient croyable et comme visible.

Ce que nous pourrions craindre de l'esprit fort au sujet de ce mystère, ce n'est pas sa curiosité; c'est son ignorance grossière, c'est son peu de soin d'approfondir ce mystère; c'est cette espèce de respect, comme il dit, qui l'empêche d'en approcher trop, de peur d'y perdre ce qu'il peut avoir encore de foi. Qu'il ne craigne rien de pareil; qu'il daigne voir le fond, l'économie, le dessein, l'exécution, les suites de ce mystère; ce qui l'a produit de la part de Dieu, ce qui en est revenu aux hommes; et il trouvera que tout y est grand, que tout y est beau, que tout y est digne de Dieu et de ses pensées. L'esprit fort se trompe lui-même et en impose aux autres par sa science ignorante. Il sait que la Divinité ne peut ni s'abaisser, ni changer, ni souffrir, ni être humiliée; nous le savons mieux que lui. Mais ce qu'il ignore et que nous apprenons aux enfants, et les enfants le savent parmi nous, c'est que sans perdre la nature de Dieu, sans souffrir la moindre altération dans sa nature de Dieu, sans se changer en homme, Dieu s'est fait homme. Il s'est uni à l'homme sans faire perdre à l'homme sa nature d'homme; mais il s'est uni à l'homme d'une manière si étroite et si intime, que de Dieu et de l'homme, il n'a fait qu'une même personne. Homme Dieu; Dieu homme : voilà Jésus-Christ, voilà Jésus-Christ en qui Dieu a ses propriétés, et l'homme a les siennes. La nature humaine a souffert, et la nature divine a donné le prix aux souffrances. Rien ne s'est fait à part, parce que tout s'est fait dans un même sujet et dans une même personne : et parce que c'est une même personne, on peut, et on doit dire que Dieu a souffert, sans penser, à Dieu ne plaise! que Dieu ait pu souffrir dans sa nature de Dieu. Comme en Jésus-Christ le Verbe préside à tout, qu'en lui l'homme est absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'élève à soi; avec des actions humaines, puisqu'il est homme, il n'y a en Jésus-Christ que des pensées et des mouvements divins. En Jésus-Christ tout étant animé par le Verbe, tout étant conduit par le Verbe; tout, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, est digne du Verbe, c'est-à-dire, de la raison même, de la Sagesse même, et de la Vérité même.

Voilà donc l'art divin et la chose singulière qui est sortie de Dieu. Et ce mystère, ainsi entendu et ainsi enseigné, ne nous met plus devant les yeux que la plus magnifique gloire de Dieu, que la plus infinie bonté, qu'une sagesse au-dessus de toute expression et de toute pensée.

Oui, mon Dieu, jusqu'ici vos voies étaient si hautes que l'esprit humain n'y pouvait atteindre; celle-ci est accessible par sa simplicité, et elle vous découvre comme tout entier par sa grandeur. Tous vos autres ouvrages sont marqués du caractère de votre sagesse; ici je vois cette sagesse comme se surpasser elle-même. Quelle chose nouvelle et quelle voie plus sublime! Quel moyen plus heureux et plus convenable pour tirer le bien du mal, pour allier la miséricorde avec la justice! Quel moyen plus propre pour nous instruire de nos devoirs, pour nous guérir de nos faiblesses, pour nous communiquer vos grâces, pour nous soutenir dans le bien, pour nous exciter à la vertu, pour sanctifier nos âmes! J'admire, j'adore, je crois. Celui qui dit qu'il ne peut pas croire parce que la chose est extraordinaire et trop grande, me paraît un homme qui se joue quand il nous dit qu'il croit en un Dieu tout-puissant. Je me tais sur ce mystère, ô mon Dieu, ne sachant comment exprimer tout ce que je sens ici de vous, et tout ce que je sens ici pour vous; mais croyant ce mystère par la même foi qui me fait croire à votre toute-puissance, je le crois encore par la même foi qui me fait croire à votre amour. Ce mystère en lui-même serait incompréhensible que je le croirais : parce que je puis croire et que je crois à un amour incompréhensible, amour incompréhensible qui doit avoir des effets incompréhensibles. Et celui qui dit qu'il croit en vous et ne croit pas ce mystère, ne croit pas véritablement en vous, parce qu'il ne croit pas à un amour qui est au-dessus de celui des hommes, parce qu'il ne peut pas croire en vous un amour incompréhensible. Voilà donc les deux raisons de croire que nous avons ici (et rien ne rend un mystère plus croyable) : la puissance de celui qui l'a fait. *Potentia facientis* (AUG.), et son amour si grand pour le monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III, 16.)

Loin de passer à l'esprit fort, que du moins la croix de Jésus-Christ porte un caractère de faiblesse qui révolte contre notre religion, je veux faire voir, et à l'esprit-fort lui-même, malgré lui, que la croix est la force et comme le sceau de la vérité de la religion chrétienne. Dans la croix du Sauveur, et dans tout le

cours de sa Passion, je sens en Jésus-Christ l'homme et j'y découvre Dieu. Confirmé par-là dans la croyance du mystère d'un Dieu incarné, tout le reste n'a plus même de difficulté pour moi. Jésus-Christ paraît sensible aux souffrances et épouvanté de la mort : cela est de l'homme; il souffre et il meurt parce qu'il le veut : cela est de Dieu. Conduit à la croix par sa vertu, après tant d'humiliations et tant de contradictions, il souffre la mort de la croix comme personne n'a souffert ni les grandes ni les petites tribulations de la vie, sans orgueil et sans faiblesse. Un philosophe aurait trouvé ici le juste parfait, et Platon l'y a vu, ne pouvant pas voir plus loin : le chrétien y voit Dieu lui-même, mais ce Dieu fait homme qu'il a déjà tant admiré dans le cours de sa vie

Jésus-Christ ne trouve ni équité dans ses juges, ni fidélité dans ses amis, ni reconnaissance dans un peuple qu'il a comblé de ses bienfaits, ni humanité dans personne. Trahi par son homme de confiance, renoncé par le premier de ses disciples, abandonné de tous les autres, abandonné de tout secours, ni sa patience, ni sa douceur ne l'abandonnent. Allant à la croix, des femmes pleurent sur lui; sur la croix, ses ennemis l'accablent d'outrages, et triomphent à son sujet, et lui ni ne s'émeut, ni ne se trouble, ni ne s'attendrit de cette manière humaine, ni ne s'afflige, ni n'ouvre la bouche pour se plaindre des hommes. Abandonné de son Père même, parce qu'il est chargé de nos péchés, il se retire en lui-même, et s'abandonne à la volonté de ce Père saint et juste, mais par sa justice même inexorable, il meurt, oui, il meurt; et cette mort prédite, cette mort soufferte avec cette paix, et pour cette cause; cette mort soufferte parce qu'il l'a voulu, ne nous épouvante pas. Oui, il meurt; mais il meurt au milieu des miracles, et ces miracles ne sont rien moins que le renversement de toute la nature, et ces miracles, l'incrédule les trouvera dans les annales du paganisme, comme ils sont écrits dans nos histoires. Jésus-Christ meurt comme homme, mais avec tant de signes de la Divinité, qu'il faut que l'officier romain qui a été présent à sa mort s'écrie : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu.*

Il est attaché à une croix ! Oui, il est attaché à une croix; mais sur la croix il a réconcilié le monde avec Dieu qui est en lui, il dépouille l'enfer de son injuste empire, il détruit la force du péché. A la place de tant de victimes impuissantes, il apaise et il surmonte la justice divine, il s'unit les élus pour l'éternité, et laisse à la croix une vertu qu'il faudra que l'impie lui-même admire bientôt

Il meurt sur une croix ! Je veux bien que la croix, tant que Jésus-Christ y est attaché, demeure couverte d'un voile épais, qu'elle soit un scandale pour le Juif, et qu'elle paraisse une folie aux gentils; mais Jésus-Christ, au sortir de la croix et des horreurs du supplice, vainqueur de la mort, vainqueur de la malice de ses ennemis, vainqueur de la faiblesse des siens, vainqueur de l'incrédulité d'un peuple dur, mais Jésus-Christ, au sortir de la croix, adoré de tant de milliers de Juifs qui l'avaient mis sur la croix, bientôt recherché de ces gentils, qui ne le connaissaient pas, et enfin reconnu pour le Sauveur de tous les hommes : cela est-il divin?

Mais Jésus-Christ connu dans le monde par sa croix, vainqueur du monde par sa croix; gouvernant le monde, commandant les rois, subjuguant ces maîtres du monde, attirant tout à lui du haut de sa croix : cette vertu de la croix qui a tenu lieu d'éloquence et de force de raisonnement à ceux qui l'ont prêchée; cette vertu de la croix qui a détruit des préjugés si anciens, des erreurs si flatteuses, une religion en même temps si commode et si puissamment soutenue; cela est-il faible? Mais la vertu de la croix qui a rompu tous les liens qui attachaient les hommes à leur religion, à leurs biens, à leurs proches et à eux-mêmes, cette vertu de la croix qui a fait faire des choses si grandes, qui en a fait souffrir d'inouïes à tant de milliers de chrétiens, et avec autant de douceur que de courage; cela tient-il de l'infirmité? Mais Jésus-Christ par l'infamie de la croix, élevé à une gloire qui efface celle des plus illustres conquérants, élevé à une gloire qui dure depuis tant de siècles, sera-t-il encore un scandale pour le libertin, et une faiblesse dans notre religion? C'est pour moi la force même d'un Dieu, qui m'attache à cette religion qui enseigne et qui adore un Dieu crucifié par l'amour infini qu'il a porté aux hommes.

Une religion vient de Dieu et est la véritable religion, qui donne une profonde et exacte connaissance de l'homme et lui prescrit des devoirs convenables à son état. C'est le caractère de la religion chrétienne, et un caractère qui lui est propre.

Cette vaine philosophie qui a tant raisonné, et qui a disputé sans fin sur l'homme, ou l'a honteusement dégradé jusqu'à la condition des bêtes, ou l'a élevé follement jusqu'à la Divinité. La religion chrétienne montre l'homme à lui-même, tel qu'il est et tel qu'il se sent; comme un reste, mais précieux, d'un magnifique ouvrage; comme un composé de grandeur et de misère; et elle lui fait connaître l'origine de l'un et de l'autre.

Quand la raison humaine a voulu fouiller dans cet embarras, débrouiller ce chaos qui enveloppe l'homme de toutes parts, et dire quelque chose de ce qu'elle ne connaissait pas, elle a enfanté des monstres; elle a dit des choses plus étonnantes que cet embarras même qui est dans l'homme. Cette circulation des âmes du pythagoricien, ce double principe du manichéen; ces pensées certainement extravagantes, sont peut-être cependant ce qu'on a dit de moins extravagant sur l'homme, quand on n'a pas été guidé par la révélation divine, ou pour l'avoir rejetée, ou pour ne l'avoir pas connue. La révéla-

tion là-dessus n'entre pas facilement dans le sens humain, je l'avoue. Mais quand cette raison de l'homme n'a rien de plus raisonnable à opposer, et qu'il faut qu'elle oppose à ce qu'elle veut appeler une vision et une chose incompréhensible de plus visibles et de plus incompréhensible erreurs, n'admet-elle pas avec raison le péché originel? Le péché originel ne paraît pas à la raison la plus épurée une chose évidente en elle-même; aussi la religion ne propose-t-elle pas à la raison ce péché originel comme une chose évidente; elle lui prête les preuves, et l'appuie de l'évidence de tout le reste de la religion. Quand tout le reste est vrai, et vrai démontré, un point de la religion auquel tout le reste se rapporte ne peut pas être faux, quoique demeurant obscur en lui-même et enveloppé de nuages.

La raison humaine se frappe du péché orinel; mais enfin en rejetant ce péché, que devient l'homme à ses propres yeux, ce prodige dans la nature, cet assemblage monstrueux de tous les contraires? D'où lui vient dès la mamelle, et toujours en croissant, cette malignité de son cœur, ce désordre des passions, cette étonnante révolte de ses sens, ce combat perpétuel de lui-même contre lui-même? Sous un Dieu bon, sous sa main bienfaisante, pourquoi ce ciel si rigoureux, cette terre si ingrate pour les déplorables enfants d'Adam? D'où prennent leur cours tant d'afflictions qui se répandent sur la vie humaine, et cette mort plus misérable qui met fin à tant de misères? La raison se perd en tout cela, si elle ne trouve dans le péché originel un fil qui la conduit partout où ce malheureux péché a répandu sa malignité.

La difficulté que la raison humaine se fait à elle-même sur l'imputation de la faute du premier homme à toute sa postérité, est levée en partie, et presque tout entière, par les règles de la justice humaine qui dégradent, qui dépouillent, qui punissent dans un père coupable des enfants qui ne sont pas encore nés, ni prêts de naître. Et enfin, en supposant un Dieu juste dans tout ce qu'il fait, la raison bien suivie consent à passer sur ce qui reste d'incompréhensible dans le péché originel, par rapport à l'imputation, et elle se fonde encore sur ce raisonnement : que sans ce péché incompréhensible à l'homme, l'homme est encore plus incompréhensible à lui-même; et sur celui-ci : qu'en rejetant le péché originel, il faut renoncer à raisonner jamais sur rien; au lieu qu'en l'admettant, on voit tout, et la raison de tout.

L'homme est un composé d'âme et de corps : le corps meurt pour ressusciter un jour. L'âme a été créée immortelle; et selon que nous aurons fait le bien ou le mal dans ce corps mortel, nous serons éternellement heureux ou malheureux avec ce corps dans le siècle à venir. Voilà la foi chrétienne qui incommode l'impie, qui le choque, qui l'inquiète; parce que dans la nécessité de mourir, il voudrait que l'homme en lui mourût tout entier. Mais malgré lui, son ame naturellement chrétienne sur ce point se rend témoignage en mille manières à elle-même. Il voit à regret dans les erreurs et les fables mêmes du paganisme, que cette immortalité est la plus universelle de toutes les créances, et comme la première tradition du genre humain : chose donc nouvelle sur la terre que les impies!

Aveugles! furieux! où se perdent-ils? où cherchent-ils à s'abîmer? L'espérance, plutôt que la créance ferme du néant, voilà leur ressource. Dans cet abîme de pensées qui se combattent, trouveront-ils le repos, je ne dis pas de leur conscience, mais de leur esprit? Au milieu de ces doutes et de ces conjectures qui se détruisent l'une l'autre, trouveront-ils quelque chose qui satisfasse leur raison? Leur esprit subtil et inquiet, fouillant et cherchant partout, en lui et hors de lui, au-dessus et au-dessous de lui, trouvera-t-il de quoi établir ce néant auquel ils mettent leur dernière espérance, et pourront-ils s'assurer ce partage, tout malheureux qu'il est? Ne trouveront-ils point un Dieu après cette vie? S'ils en trouvent un, ce qui leur paraîtra toujours le plus vraisemblable, que deviendront-ils? Chose horrible à penser et à entendre!

Preuve que la créance du néant ne tient pas à l'esprit, c'est ce qu'on voit tous les jours. A la mort, l'impie honteux et tremblant abjure son impiété. Que si c'est la faiblesse, comme on le publie, qui fait à la mort ce renversement dans l'esprit et dans le courage des libertins, d'où vient que dans ce même état de faiblesse, personne, du moins qu'on sache, n'a jamais rétracté l'opinion de l'immortalité de l'âme.

Un Dieu comme le nôtre ne serait donc que le Dieu des morts? Cela ne répond ni à la majesté d'un Dieu immortel, ni à ce qu'il a fait en nous, ni à ce qu'il a fait pour nous. Non, mes frères, l'homme entièrement mortel ne serait pas un ouvrage digne de l'attention que Dieu y a donnée, et de la complaisance avec laquelle il l'a fait. La félicité de la vie est trop courte, elle est trop petite; et pour mieux dire, trop misérable pour renfermer tout ce que Dieu a voulu nous marquer de bonté en nous créant et nous rachetant. Ce bonheur infini que nous promet la religion, répond seul aux espérances et aux désirs que l'auteur de notre être a mis en nous; seul il répond à ce que la religion et la raison demandent de l'homme sur la terre

Un bonheur éternel, qui n'en voudrait? qui refuserait de le croire? Mais des peines éternelles, dit le socinien séducteur adoucissant tout ou retranchant tout, cela est trop rigoureux. Et pourquoi pas éternelles, vu la grandeur de l'offensé, la bassesse de l'offenseur, et tant d'odieux caractères de l'offense? Et pourquoi pas éternelles, attendu la volonté éternelle de pécher que Dieu voit dans le pécheur? Et pourquoi pas éternelles et infinies de la part d'une justice infinie qui en a tant menacé les hommes, et dont le pécheur

s'est trop moqué? Et pourquoi pas des peines éternelles pour ceux qui auront voulu faire le mal, lorsqu'en choisissant de faire le bien il y aurait eu pour eux une éternelle félicité? Ils font profession de croire à l'Evangile, et ils nient l'éternité des peines. Quel prodige de séduction!

Si la résurrection de nos corps, pour participer au bonheur ou au malheur de nos âmes, faisait une assez grande difficulté, je l'aurais bientôt prouvée à nos incrédules par les rêveries mêmes du paganisme. Platon parmi les philosophes, Plutarque parmi les historiens, nous rapportent des résurrections de morts. Sans doute encore une fois que ce sont des fables qu'ils nous content; mais la vérité ou la fausseté de ces faits prouve également que les plus grands hommes du paganisme n'ont pas cru la résurrection des morts impossible. En un mot, c'est trop abuser de la liberté qu'on a prise de borner la toute-puissance de Dieu que de l'arrêter à la résurrection de ce qu'il a créé de rien et avec une seule parole.

Voilà en abrégé la belle philosophie des chrétiens touchant l'homme; philosophie devant laquelle il faut que toute l'antiquité se taise, demeurant couverte de sa honte. Si la nouveauté a quelque chose de mieux à nous dire, qu'elle parle; nous écoutons tout. Mais si elle ne sait que rajeunir les vieilles erreurs, si elle ne sait qu'ajouter aux anciennes extravagances, et enfin si elle n'a rien à ajouter de plus spécieux et de plus vraisemblable touchant l'homme, nous continuerons d'entendre ce que la religion chrétienne nous en dit, et nous proposerons tout de suite avec complaisance ce qu'elle lui prescrit. Ecoutons; c'est la sagesse elle-même qui parle dans les lois chrétiennes.

La première chose que nous impose la religion chrétienne et sans quoi elle nous déclare que nous ne verrons pas Dieu, c'est la pureté de mœurs, la sainteté de vie : *Sanctimonia sine qua nemo videbit Deum.* (*Hebr.*, XII, 14.) Il faut rougir quand on voit l'impureté à peine regardée comme une faiblesse dans le paganisme. Il faut frémir d'horreur quand on y voit ce crime, en ce qu'il a de plus contraire à la société, transformé en divinité. Cette divinité ayant ses temples, ses autels, ses fêtes, ses sacrifices, ses prêtres et ses prêtresses, tout cela digne d'elle. Protectrice du crime, l'exigeant de ses adorateurs, le recevant en hommage de religion; la plus chantée de toutes les divinités, réclamée dans les malheurs publics, et alors apaisée par les prières de ces malheureuses victimes de l'impudicité publique. On ne croit point ce qu'on entend lorsqu'un Platon vient nous mettre parmi les bonnes lois d'une république les dernières abominations en ce genre. On ne sait si l'on rêve quand on voit un Aristote, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepter celles des dieux, qui veulent être honorés par ces infamies. La religion chrétienne condamne ce péché dans les actions, dans les désirs, dans les regards, dans les discours; tout ce qui le présente à l'esprit, tout ce qui peut le mettre dans le cœur, tout ce qui peut y conduire. Vraiment pure, pure jusqu'à la délicatesse, elle condamne ici les apparences du mal comme le mal même.

Des philosophes célèbres, sujets aux excès de la table et d'autres plus graves, qui les permettaient, du moins aux fêtes de leurs dieux, nous font voir combien la philosophie a été indulgente et bizarre sur un point où la discipline évangélique est si sévère et si uniforme. Les lois humaines ont défendu le parjure, mais elles se sont arrêtées là; les lois chrétiennes, dans la crainte du parjure, défendent le serment dans le commerce de la vie. Elles ne permettent que le *Oui* pour assurer et le *Non* pour nier; mais elles supposent que toute la vie, ainsi que toute la religion d'un chrétien, répond du oui ou du non qu'il dit.

Nommez le moindre vice, le plus petit péché que l'Evangile ne condamne point, à la vérité comme de moindres fautes; bien différent en cela de cette vaine philosophie qui fait tous les péchés égaux. Les plus sages du paganisme ont cru qu'on pouvait mentir et tromper pour l'utilité de l'Etat; les chrétiens ne croient pas qu'on puisse le faire pour l'intérêt même de la religion. Qu'on consulte là-dessus la conscience : il y a je ne sais quoi en nous qui répugne au mensonge et à la tromperie; et c'est sur ces sentiments profonds de la conscience que la religion chrétienne est formée.

Toutes les passions se plaignent de la rigueur de l'Evangile; tous les autres systèmes leur ont été, en effet, bien plus favorables. Mais la religion chrétienne ne paraît-elle pas en ceci inspirée et dirigée par la raison souveraine? L'Evangile pourvoit ici à la dignité de l'homme et à son repos. Toutes les passions ou déshonorent l'homme ou le tyrannisent; il ne faut donc épargner aucune passion. Tout ce qu'on accorde aux passions sert moins à les apaiser et à les éteindre qu'à les nourrir et à les allumer davantage. Il faut donc retrancher tout aux passions

Il y a des désirs justes et raisonnables; la loi de Jésus-Christ ne les interdit pas, mais elle en réprime la vivacité, elle en modère tous les excès. Les excès, même dans le bien et dans la vertu, la religion chrétienne les blâme parce que c'est ou humeur ou passion, et tout ce qui est humeur ou passion est blâmable au jugement même de la raison.

Les passions du cœur, pour avoir un plus beau nom et être plus naturelles, n'en sont pas moins déréglées, n'en portent pas moins l'inquiétude avec elles et ne traînent pas moins après elles mille suites fâcheuses. Une loi sage doit condamner de telles passions, et la loi chrétienne les condamne.

Un Dieu infiniment aimable et qui est le souverain bien; un Dieu qui nous a donné l'être, qui nous conserve la vie, qui nous comble de ses grâces, dont les châtiments sont eux-mêmes des faveurs; un Dieu qui nous a rachetés par le sang de son Fils, veut être aimé de nous. Il nous fait de cet amour le

premier de ses commandements et le plus essentiel de nos devoirs. Qu'y a-t-il dans cette ordonnance mise à la tête du livre de la Loi, qui ne soit grave, qui ne soit plein de raison, qui ne soit avoué de toute la nature? Si les autres amours ne peuvent subsister avec celui-ci sans l'affaiblir, sans l'altérer ou même le détruire, où serait la sagesse de les souffrir ou de les dissimuler?

Le second commandement, semblable à celui-là, c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Et voici l'ordre que la religion chrétienne établit dans cet amour : notre âme, celle du prochain ; l'âme du prochain, notre corps et nos biens temporels; notre corps et nos biens temporels, le corps et les biens temporels du prochain. Que toute la raison de l'homme applaudisse à cet ordre de la charité qui fait une des grandes beautés du christianisme dont il découvre toute la sagesse.

L'Evangile seul condamne l'homme à se haïr lui-même. L'homme n'est-il pas en effet bien haïssable? Ce fonds de malignité et de corruption, ce désordre de nos sens, ce déréglement de tout notre être, tant de vices incorporés à nous, odieux à Dieu et aux hommes, ne méritent-ils pas toute la haine que l'Evangile veut que nous nous portions à nous-mêmes? Ce que la religion attaque en nous et contre quoi elle nous met à nous-mêmes les armes à la main, c'est un mauvais amour de nous-mêmes. Cet amour-propre, auteur de discorde entre les hommes; cet amour-propre qui se rapporte tout à lui-même, jusqu'à la vertu; cet amour-propre, le plus grand de nos maux, la plus profonde de nos plaies et en même temps le plus visible de nos déréglements. Tout l'avait respecté, et la raison humaine l'érige en vertu. La philosophie l'avait adoré, il en était l'âme, menant à son gré et ces hommes qui voulaient si fort s'élever au-dessus de l'homme et ceux qui abaissaient si fort l'homme au-dessous de lui-même. Il était réservé à la religion chrétienne de connaître et de persécuter en nous sans relâche et sans pitié ce principe de la corruption humaine, et c'est ici un des grands caractères de sa vérité.

Un détachement de la terre qui nous en fasse regarder le séjour comme un exil, ce que nous y possédons comme n'étant pas nôtre, ce que nous y faisons comme n'étant pas notre affaire, ceux à qui nous tenons par les liens de la chair comme ne nous étant rien, qui nous fasse, en un mot, avoir une femme et des enfants comme n'en ayant point, user de ce monde comme n'en usant pas, voilà où l'Evangile porte des hommes qui viennent du ciel et qui y retournent, des hommes qui doivent un jour posséder Dieu. C'est du côté de cette cité permanente et de ce souverain bien que l'Evangile tourne tous nos vœux, toutes nos démarches, toutes nos espérances, l'homme tout entier.

L'Evangile élève nos pensées, nos désirs, nos sollicitudes aux biens éternels; il nous détache de ceux de la terre comme étant trop au-dessous de nous, comme partageant trop nos esprits et nos cœurs, comme divisant trop nos espérances et nos craintes; mais il ne nous défend pas un certain soin de nos affaires temporelles. Il nous ordonne même le travail pour les besoins du corps, et en sépare seulement l'inquiétude comme trop injurieuse à cette Providence divine que nous faisons profession de croire.

L'humilité, cette vertu si convenable, si nécessaire à l'homme, si aimable dans l'homme, la philosophie païenne ne l'avait pas connue ; elle l'aurait méprisée, elle n'aurait pas pu la supporter. Que l'humilité, qui peut-être révolte d'abord le sens humain, paraît belle quand on l'approfondit! Qu'elle paraît grande quand on la suit jusqu'à son principe! Qu'elle est admirable et qu'elle est au-dessus de l'ambition même quand elle se règle sur l'esprit de l'Evangile et sur le modèle qui lui a été donné! Cette alliance qu'elle seule sait faire des sentiments les plus bas en apparence et des dispositions en effet les plus héroïques. Le monde trouve un chrétien humble et petit en quelque sorte quand il le flatte, quand il lui offre ses frivoles honneurs; mais il le trouve bien grand lorsqu'il le menace de sa colère et de ses disgrâces. Il le trouve plein d'un noble orgueil quand il s'agit de cette gloire immortelle, seule digne d'occuper les pensées de l'homme et seule capable de combler ses désirs. Ce mépris en nous de ce qu'il y a en nous de bas et de terrestre avec l'estime de ce qu'il y a de grand et d'élevé ; ce mépris du corps qui doit retourner à la terre avec l'estime de cette âme qui doit retourner à Dieu ; ce mépris en nous de l'homme avec ses défauts et ses vices, avec l'estime du chrétien formé de tant de grâces de Dieu. L'humilité chrétienne ainsi formée et ainsi présentée est-elle donc indigne de la majesté de la religion chrétienne, et forme-t-elle un préjugé contre sa vérité ou en sa faveur? Cette humilité armée de la foi, qui fait vaincre à un chrétien le monde entier, est-elle donc un caractère équivoque de la vérité de notre religion?

Si nous passons aux conseils de l'Evangile, quelle éminence de vertu, avec quelle sagesse, quel rapport admirable des moyens à la fin! Mais il faut tout abréger.

L'Evangile nous prescrit à tous la pénitence. La nature, appuyée de la raison humaine, crie contre un tel précepte. Mais pour avouer ici et la nature et notre faible raison, il faut tout nier; il faut effacer de nos titres la qualité de pécheur. Si c'était la destruction entière de nos corps, pour la réparation du péché, que l'Evangile demandât! Mais il demande seulement que nous fassions servir à la justice ce qui a servi à l'iniquité, que nous fassions de nos corps un sacrifice raisonnable; et la religion chrétienne fait bien plus consister le sacrifice de justice dans la mortification du cœur et de l'esprit que dans les macérations du corps.

Il manquerait sans doute quelque chose d'essentiel à l'économie de la religion chrétienne, si, en nous ordonnant d'éviter jusqu'au moindre péché, de réprimer toutes

nos passions, de pratiquer tant de vertus, elle ne nous donnait pas le moyen de pouvoir faire ce qu'elle nous commande avec tant de rigueur. Ces moyens ne sont pas en nous . nous n'y trouvons au contraire que révolte et impuissance pour le bien, que penchant et facilité pour le mal. Ce secours n'est pas attaché au commandement; mais on nous enseigne qu'il descend d'en haut, et que la prière l'obtient : et là-dessus une loi expresse nous est faite de prier en tout temps, de prier dans le sentiment de notre faiblesse et dans la confiance en la bonté de Dieu.

Quelle fureur te possède, incrédule, si tu ne veux pas ouvrir les yeux à une vérité si manifeste! Quel aveuglement est tombé sur toi, si en effet tu ne la vois pas! Vous l'avez vue, esprits réglés et dociles, cette éclatante vérité de la religion chrétienne dans son second caractère, qui est ce qu'elle prescrit à l'homme. Elle n'est pas moins visible dans le troisième, qui est l'ordre qu'elle établit dans le monde.

Oh! que les hommes s'étaient éloignés des premiers desseins du Créateur! qu'ils s'étaient écartés des vrais principes de la société! Quelle confusion et quel chaos dans le monde! Tous frères, comme sortant d'un même sein de la nature, et venant originairement d'un même père, les hommes devaient s'aimer, s'entr'aider, s'adoucir mutuellement les peines qui s'étaient introduites dans la vie humaine. Ils auraient trouvé ces principes au dedans d'eux-mêmes; mais tout y étant comme effacé, ou rien ne les appliquant à ce qui y était écrit du doigt même du Créateur, ils étaient divisés, ils se nuisaient, et se rendaient les uns aux autres la vie et plus amère et plus dure encore que la vengeance divine ne la leur avait rendue. Un certain amour de la patrie, une certaine jalousie de la liberté dans la Grèce, une certaine gloire du nom romain : tout cela a pu réunir des hommes contre l'ennemi commun; mais rien ne les réunissait entre eux : et il en sera ainsi de toute société qui n'aura pas pour règle les lois chrétiennes.

Toutes les conditions de la vie humaine ont été établies de Dieu, et l'ordre, par conséquent, y devrait régner; mais l'homme a porté le désordre partout où il s'est porté lui-même. De certains hommes, plus éclairés ou plus hardis, ont entrepris quelquefois de régler le monde; mais ces lois ressentent toutes l'homme qui les a faites. Les unes ne font que des marchands; les autres ne font que des soldats; plusieurs pourvoient à la probité des hommes, qui ne pensent pas assez à la modestie des femmes : aucune ne prévoit tout, aucune ne met ordre à tout. Ce n'est pas là votre Loi, ô mon Dieu! *Non ut Lex tua*. (*Psal.* CXVIII, 85.) Il y a de ces lois des hommes où se montre tout l'aveuglement et toute la corruption du cœur humain; et toutes avaient reçu une trop forte impression de ces temps d'ignorance et de dépravation. Il y en a qui ne respectent rien dans la société : et elles étaient faites pour la rendre douce, et sans doute respectable. Ce n'est pas là votre Loi, Seigneur : *Non ut Lex tua*. Défectueuses sur de certains points, excessives sur d'autres, ce qui paraît de raisonnable et de beau dans ces lois des hommes a été emprunté de votre Loi, Seigneur; mais ce n'en est pas encore là le fonds. C'était plutôt votre Loi défigurée que votre Loi dans toute sa beauté : *Non ut Lex tua*. Cette Loi même, que vous donnâtes par le ministère de Moïse à un peuple qui n'était encore que dans l'enfance de la religion, ne réunissait pas assez (et il le fallait ainsi dans vos desseins), ne réunissait pas assez les hommes et ne perfectionnait pas assez les conditions de la vie humaine. La Loi seule que vous avez donnée au peuple parfait, par Jésus-Christ, votre Fils, réunit tout à fait les hommes, et, achevant de perfectionner les conditions, met dans le monde, quand elle est observée, un ordre admirable, où éclate de toutes parts la vérité de votre religion.

Quelle religion est en effet plus propre à rectifier les premiers penchants de l'homme, à faire tout rentrer dans les premiers desseins du Créateur, et à donner au monde tout l'éclat qu'il peut avoir? C'est ce misérable amour-propre hautain, désordonné, inquiet dans l'homme, qui, irritant les uns, blessant les autres, faisant de la peine à tous, n'ayant égard qu'à ses intérêts, et se sacrifiant à lui-même comme à sa divinité, trouble tout dans la société, et fait, selon l'expression d'un prophète, qu'au lieu de vivre amis et hommes ensemble, nous habitons au milieu des scorpions : *Cum scorpionibus habitas*. (*Ezech.*, II, 6.) Or, c'est à réprimer et à détruire cet amour-propre, principe vivant d'inimitié parmi les hommes, que la religion chrétienne s'attache singulièrement. Tout ce qui est capable d'exciter cet amour-propre, comme ces leçons pleines d'orgueil de la philosophie, rend les hommes haïssables, et dès là augmente le désordre dans le monde. Tout ce qui ne fait que couvrir l'amour-propre ou lui donner une autre forme, comme les lois de la politesse du monde, ne va pas jusqu'à la profondeur du mal, et, empêchant seulement que les hommes ne soient ennemis en face, met réellement plus d'aversion dans les cœurs; et la société souffre trop de ces aversions secrètes.

Qu'est-ce qui peut altérer la paix parmi les hommes, et par conséquent troubler le monde? C'est l'intérêt : la religion chrétienne, commençant par défendre de prendre jamais ce qui ne nous appartient pas, veut que nous soyons disposés à donner, s'il le faut, ce qui nous appartient, à donner notre manteau à qui nous demande notre habit. C'est le défaut de complaisance : la religion chrétienne veut que nous cherchions réciproquement à nous faire plaisir, prêts à faire deux mille pas avec celui qui nous demande d'en faire mille. C'est la diversité des opinions : la religion chrétienne veut que nous n'ayons tous, dans la même maison de Dieu, qu'un même sentiment et

un même langage. C'est un mépris vrai ou apparent des autres hommes : la religion chrétienne veut que nous nous prévenions mutuellement par toutes sortes de témoignages de respect et d'estime. Ce sont des défauts choquants : la religion veut que nous nous supportions mutuellement dans nos défauts, et elle ne recommande rien tant. Ce sont de certaines faiblesses sur de petites choses : la religion veut que nous agissions avec un esprit particulier de douceur envers ceux qui sont ainsi faibles. C'est le manque d'égards pour les autres, et ce désir secret d'amener tous les hommes à nos volontés, à nos pensées, en un mot, d'en être les tyrans : la belle règle de l'Evangile, là-dessus, est d'en user en toutes choses envers les hommes comme nous voudrions (quand nous voulons conformément à la droite raison et à notre religion) qu'ils en usassent envers nous.

Qu'on me montre, dans toutes les lois des hommes et dans toutes les règles de la philosophie, quelque chose d'aussi beau et d'aussi réunissant : *Non ut Lex tua.*

La religion chrétienne serre bien autrement les nœuds de la société que tous les systèmes humains. Elle nous unit par la charité, qui est le lien doux et fort tout à la fois ; qui est *le lien parfait*, comme l'appelle saint Paul. L'Evangile ne nous prêche que de nous aimer les uns les autres. Il est des hommes peu aimables ; il faut aimer en eux leur caractère de chrétien avec la nature d'homme. Il y en a qui nous haïssent sans sujet ; ceux-là même il faut les aimer, travaillant à vaincre leur malice à force de bonté. Il y en a qui nous calomnient et qui nous persécutent sans raison ; ceux-là même il faut les aimer en priant pour leur changement, et y donnant lieu. On nous offense, il faut pardonner. On nous offense encore ; il faut pardonner encore, et toujours, afin qu'il nous soit pardonné. Ces hommes ou méchants ou injustes sont capables de revenir à eux ; il faut leur représenter leur faute d'eux à nous. Ils cherchent à se réconcilier : il faut leur ouvrir les bras. Nulle vengeance, et pour ne pas imiter le mal que nous voulons punir, et parce que la vengeance particulière est trop nuisible à la société. Il est des hommes avec qui il est difficile d'avoir la paix, parce qu'ils ne l'aiment pas ; avec ceux-là même la religion chrétienne veut que nous tâchions d'avoir la paix ; et que nous ne renoncions avec eux à une certaine union extérieure, que lorsque nous la trouvons impossible ou que nous la jugeons nuisible : et alors il faut nous retrancher à des dispositions intérieures d'amour et de paix.

L'amitié que la religion chrétienne nous prescrit, n'est pas une amitié de compliment et de cérémonie, un amour d'apparence et de paroles. C'est un amour qui part du cœur et passe aux effets. C'est une amitié de frères, une union de membre à membre, qui rend communs les biens et les maux, la joie et la tristesse. C'est une amitié secourable ; et tellement bienfaisante, qu'elle ne doit laisser sur la terre de malheureux et de misères que ce que la Providence divine veut en laisser ; et alors la charité, secourable en ce qu'elle peut, cherche à adoucir ces peines. Cette amitié des chrétiens doit être secourable ; et de telle sorte, que si la religion était pratiquée, il n'y aurait plus d'opprimés, plus d'hommes dépouillés ; et dès là peu de méchants et peu d'injustes, quand on ne pourrait plus l'être impunément. Il n'y aurait plus de pauvres, plus de ces gens obligés de gagner leur vie avec des travaux accablants ; sans cependant détruire cette différence des conditions qui entre dans l'ordre du monde, et en fait une des principales beautés. On verrait alors seulement cette dépendance mutuelle et si admirable que Dieu a établie parmi les hommes. Oh ! qui nous donnerait de voir le monde réglé par les lois du christianisme ! Ce serait alors, mon Dieu, ce serait alors que l'incrédule ou se rendrait, ou se cacherait dans la terre, pour n'être pas accablé de la malédiction des autres hommes. En un mot (et ceci porte son impression divine) deux lois de notre religion, l'amour de Dieu et celui du prochain, suffisent pour régler la république chrétienne mieux que toutes les lois de la politique.

Passons aux différentes conditions de la vie humaine. Un ordre admirable y régnerait si elles étaient réglées par la loi de Jésus-Christ. Oh ! combien sur le fondement de la charité (sur laquelle tout s'élève) la religion chrétienne perfectionne tous les états de la vie humaine ! L'état commun des hommes, c'est l'état du mariage. Vous savez peut-être comment le plus sage sans contredit des philosophes en avait déshonoré la dignité. Quelles idées grossières en ont encore tous les peuples de la terre qui ne connaissent pas notre sainte loi ! Parmi ceux qui connaissent l'union conjugale, quelles horreurs sous ce beau nom ! Quel trouble, quelle amertume, quelles inquiétudes jetait dans les mariages ce divorce établi par les lois romaines ! A cause de la dureté des cœurs, la loi de Moïse avait été obligée de l'établir parmi les Juifs cet odieux divorce, suivi de trop d'inconvénients, malgré les sages précautions que la loi avait prises. Et cette pluralité des femmes, nécessaire alors à l'accroissement du peuple de Dieu, ornait-elle beaucoup le monde ; et l'orne-t-elle en effet dans ces terres où elle est passée avec la partie la plus grossière du judaïsme ?

Le mariage ramené par la loi de Jésus-Christ à sa forme primitive : un seul homme mari d'une seule femme ; point d'autre fin à cette union que celle de la vie ; voilà le lien de l'amour conjugal, de l'affection réciproque des pères et des enfants ; et enfin la paix des familles. Le lit nuptial sans tache, un honneur mutuel et un respect de religion pour les corps l'un de l'autre ; voilà ce que le mariage des chrétiens porte avec lui. Le mari, maître sans être tyran, doit avoir pour

sa femme un amour respectueux. La femme, soumise sans être esclave, doit avoir pour son mari un respect d'amour.

Les enfants dociles à toutes les volontés du père et de la mère qui ne blessent pas les droits sacrés du Seigneur : voilà l'Evangile.

Les supérieurs parmi nous ont appris de notre maître commun qu'ils ne sont pas préposés sur nos têtes pour nous faire sentir leur domination, ou pour s'y complaire; mais qu'ils doivent plutôt se regarder comme les serviteurs des autres, comme des hommes dévoués au bien public.

Les inférieurs reconnaissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes; et cette pensée les tient eux-mêmes dans l'ordre, en même temps qu'elle leur adoucit toutes les peines de la sujétion. Les serviteurs doivent obéir à leurs maîtres comme au Seigneur même. Ils doivent supporter ceux qui sont fâcheux; et les grands avantages que la religion chrétienne leur fait voir dans cette obéissance si difficile, font qu'elle ne leur est pas fâcheuse. Les serviteurs et tous ceux qui par leur profession servent le public, doivent servir, non pas parce que c'est pour eux une nécessité, mais parce que c'est leur devoir et leur état. Ils doivent faire leur travail, non pas comme étant éclairés de près, ou comme pouvant tromper les hommes peu attentifs ou moins habiles; mais comme étant sous les yeux de Dieu. O loi magnifique du Seigneur! Ordonnances admirables de notre sainte religion! Non, rien n'en approche dans les lois des hommes : *Non ut Lex tua.*

Voici quelque chose de plus beau encore. Une religion qui pour l'ornement de ce monde, et conformément à la loi suprême qui a établi les empires, consacre la majesté des souverains. Une religion qui attire à ces secondes majestés (Tertullien appelle ainsi les rois) un respect de religion, qui n'est inférieur qu'à celui qui est dû à la première majesté, qui est Dieu, seul au-dessus d'eux : *solo Deo minor* (TERTUL); une religion qui pour la tranquillité de ce monde, commande la fidélité aux sujets d'un prince infidèle, et défend la révolte contre les souverains qui pourraient agir en tyrans. Une religion, qui pour sa propre gloire, gloire qui rejaillit sur le monde, ne voit rien de plus inviolable que les liens qui attachent les rois aux peuples, et les peuples aux rois; qui a rendu ces liens si respectables et si sacrés, qu'elle s'est défendue à elle-même, sous aucun prétexte, de les relâcher ou de les rompre. « Et c'est ainsi que Jésus-Christ ne permet pas qu'on le défende lui-même; qu'il reprend saint Pierre d'avoir frappé à cause de lui, et qu'il guérit par un miracle la blessure que ce disciple avait faite à un des exécuteurs des ordres injustes, que la puissance publique avait donnés contre son maître. »

Oh! que l'ordre du monde est bien mieux confié à la religion des peuples, qu'aux craintes et aux précautions de la politique! Qu'ils paraissent maintenant, ces fidèles et inviolables observateurs d'une loi si belle! Maîtres de substituer quelque empereur chrétien à des princes ennemis du christianisme, les fidèles de ces premiers temps en ont-ils jamais eu la pensée? Pouvant se prêter aux occasions, et profiter du malheur de ces princes, les chrétiens ont-ils jamais eu la moindre part à toutes ces révolutions de l'empire? Qu'avaient de plus brave dans leurs armées ces empereurs? Que trouvèrent-ils de plus ferme dans leur service, que ces chrétiens si haïs et si maltraités? Entre les mains de qui la vie de ces princes cruels était-elle plus en sûreté qu'entre les mains de ceux dont ils étaient et les persécuteurs et les bourreaux? Les chrétiens savaient résister à des ordres impies; mais toute leur résistance aboutissait à se laisser égorger, pouvant se défendre.

Une chose manque à notre religion pour donner leur dernier éclat à toutes ses preuves; c'est de notre part une vie aussi sainte que notre loi. A la faveur de cette lumière, et cette beauté de l'ordre que la religion chrétienne établit dans le monde; et cette raison qui se trouve dans ce qu'elle prescrit à l'homme; et cette dignité qu'on sent dans tout ce qu'elle enseigne de Dieu; tout cela, dis-je, éclaterait bien davantage. A cette lumière l'aveugle verrait, et l'esprit de l'incrédule peut-être s'ouvrirait. Cette preuve a été autrefois bien brillante, et elle n'a pas tout à fait manqué. Mais enfin quand nous serions tous, ce qu'à Dieu ne plaise! des prévaricateurs de notre religion, notre attachement seul à une religion qui nous couvre de confusion et qui nous condamne sera toujours une des preuves de sa vérité. Voyons maintenant la preuve peut-être la plus sensible de la vérité de cette religion sainte dans son établissement.

SECONDE PARTIE.

Un peuple se vante de la plus ancienne origine. Il nous dit qu'il fut autrefois florissant, favorisé du ciel, maître d'un beau pays, redouté des nations voisines, respecté des autres peuples, égal en nombre aux étoiles du ciel et aux grains de sable de la mer, qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable reste de lui-même, vagabond sur toute la face de la terre, rien ne le suivant que sa misère et la haine des hommes : vraie image du malheur même, et du malheur le plus constant. Qu'as-tu donc fait, peuple misérable, qui ait pu attirer sur toi une vengeance d'en haut aussi cruelle et si durable : car tu es dans cet état depuis dix-sept cents ans? Qu'as-tu fait qui ait pu t'ôter jusqu'à ta religion et ton espérance, ô Israël! Tu as crucifié Jésus de Nazareth! C'était ton roi! C'était ton Messie. Tu l'as renoncé devant Pilate, tu ne cesses de le maudire dans toute la terre; son sang est sur toi et sur tes enfants.

Mais laissons le Juif renoncer Jésus et le maudire, portant toujours la peine de son renoncement et de ses blasphèmes; en attendant, selon les promesses que Dieu, à cause

de leurs pères, ait fait miséricorde à ce qui sera resté de cette malheureuse nation. Ils l'ont crucifié ; ils ne le nient pas. C'est de ce Jésus crucifié par les Juifs que nous tirons notre origine, nous autres chrétiens. Notre nom le dit : on ne nous le dispute pas, et nous en faisons gloire. Comment une religion qui a pour auteur un crucifié, qui ne parle que de croix, a-t-elle pu s'ouvrir une entrée dans le monde? Comment a-t-elle pu s'y établir et en demeurer enfin la maîtresse? Je vais vous l'apprendre. En paraissant dans le monde, la religion chrétienne excite la haine publique et y trouve un mépris égal à la haine. *Cum odio sui simul cœpit esse veritas : tot inimici quot extranei.* (Tertul.) Opposée à tout, tout s'oppose à elle. Autant d'obstacles qu'il y avait de passions dans les hommes : autant d'ennemis qu'il y avait de gentils et de Juifs; autant de persécuteurs qu'il y a eu de gens en état de la persécuter; autant de persécutions qu'elle en a pu souffrir sans être détruite : voilà les commencements de cette religion, voilà la cause de ses progrès, voilà ce qui l'a répandue de tous les côtés, et en a fait enfin la religion des empereurs et de l'empire, la religion de toute la terre. Le mahométisme doit sa naissance à l'indulgence qu'il a eue pour les faiblesses de l'homme; il doit ses succès au bonheur des armes; il doit tout à des moyens humains et comme invincibles. Le christianisme ne doit rien qu'à des moyens qui devaient naturellement et le décrier et le détruire : il doit tout à la guerre qu'il a faite aux inclinations humaines et aux persécutions qu'il a souffertes de la part des hommes puissants. Soyez attentifs, mes frères, je vais vous faire l'histoire toute simple de ces commencements et de ce progrès de la religion chrétienne; et plût à Dieu que nous eussions aujourd'hui entre les incrédules et nous des infidèles mêmes pour juges ! Pour vous, chrétiens, suivez-moi, et ne laissez perdre, s'il se peut, aucune de mes paroles, je les ai toutes ménagées en preuves.

Tout le reste de l'univers, tranquille dans son erreur et dans ce long oubli de Dieu où il était tombé, ni n'attendait, ni ne demandait de changement dans la religion. La Judée seule connaissant le seul vrai Dieu, et enseignée de lui par le ministère de ses prophètes, attendait du ciel, sous le nom de Messie, celui que Dieu lui devait envoyer. Ce Messie, la Judée l'attendait dans l'éclat et dans toute la puissance du siècle. Sous lui, elle se promettait, non-seulement le rétablissement du royaume d'Israël, mais de devenir la princesse des nations, et peut-être la maîtresse du monde. Et ce Messie qu'elle attendait dans cet éclat, et sur qui elle fondait de si hautes espérances, elle le voit naître, comme peut-être personne n'est jamais né, dans une étable, de parents alors sans nom, et dont on avait oublié l'illustre origine. Tout servait à cacher la grandeur de Jésus de Nazareth, et tout préparait les esprits à s'opposer un jour à sa doctrine. Fils, à ce qu'il paraissait, d'un vil artisan, il exerça lui-même cette profession basse. Au bout de trente ans, sortant de la poussière d'une boutique, il se donne pour le Messie; ce Messie, je le répète, attendu dans la pompe et la majesté du siècle. On lui oppose aussitôt sa naissance et son métier. *Nonne hic est faber..... fabri filius?* (*Matth.* XIII, 55.) Il dogmatise : et d'une même voix on s'écrie avec encore plus d'indignation que d'étonnement : N'est-ce pas là cet homme élevé au milieu de nous dans l'ignorance? où a-t-il donc appris ce qu'il débite? *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?* (*Joan.*, VII, 15.) Il veut se faire des disciples, et, pour les attacher à sa suite, il leur déclare qu'il faut se renoncer soi-même et porter tous les jours sa croix après lui. Quel attrait? Douze hommes se dévouent à lui plus particulièrement, remplis cependant des idées et des espérances de la nation ; il les détrompe, leur déclarant que, pour eux, il n'y aura que de plus grands travaux à embrasser, et de plus violentes persécutions à souffrir. Quelle politique! Il forme le plus grand dessein qui ait jamais été conçu : et, pour l'exécuter, il jette les yeux sur ces douze hommes; et ces douze hommes sont ce qu'il y a de plus grossier, de plus ignorant, de plus faible, de moins propre à tout ce qu'il veut faire par eux. Quelle idée! Ils ne paraissent pas être devenus plus habiles, plus capables des grandes choses, pour avoir été trois ans à l'école de leur maître. Enfin, rien n'est encore proprement commencé, lorsque Jésus-Christ meurt lui-même sur un infâme gibet. Quel coup! Tout doit en être renversé, l'œuvre et le projet.

En effet, le maître meurt; et avec lui s'éteint l'espérance de ses disciples. Nous espérions, disent-ils, dès le second jour : *Nos sperabamus.* (*Luc.*, XXIV, 21.) Ils ne pensent peut-être qu'à l'oublier dans son tombeau, et à perdre un reste de créance qu'ils ont en lui; lorsque tout d'un coup tout ressuscite en eux. C'est qu'ils disent que leur maître lui-même est ressuscité, et qu'ils l'ont vu avec tous les signes d'une résurrection véritable. Encore quelques jours, et les voilà d'autres hommes, autant et plus courageux, qu'on ne les a vus lâches et timides. C'est qu'ils disent qu'une vertu est descendue d'en haut sur eux, qui les a transformés en ces hommes hardis qui ne craignent plus rien que de manquer à leur maître. En effet, pleins de cette nouvelle force, ils prêchent la résurrection de Jésus de Nazareth au milieu de Jérusalem. Ils annoncent Jésus-Christ comme prince et sauveur d'Israël, à cet Israël qui vient de le crucifier comme un scélérat. A des hommes entêtés de la Loi ils prêchent une religion qui vient se substituer à la loi, et tout cela avec des progrès rapides et étonnants. Car on n'y compte déjà plus ceux qui croient, tant il y en a de milliers. Ils ont recueilli dans la Judée et aux environs tout ce qui doit croire : le reste est armé contre eux et révolté contre la sainte doctrine qu'ils prêchent. Ils sortent de cette

contrée. Tout l'univers s'ouvre devant eux, qui suffit à peine à leur zèle. Ils pensent à le conquérir tout entier à leur maître, et s'en font entre eux le partage. Quelle pensée! Quelle entreprise pour des hommes qui n'ont d'autres moyens humains pour réussir, que de n'en avoir point! Les voilà déjà répandus dans les principales villes de l'empire, dans les plus célèbres écoles des philosophes. Partout ils trouvent les mêmes préventions. Partout ils rencontrent l'erreur et la superstition. Partout on les contredit, et on veut leur fermer la bouche; et c'est de cette contradiction dans tous les lieux où ils paraissent, qu'on forme un argument contre la religion qu'ils prêchent. *De secta hac notum est, quia ubique ei contradicitur* (*Act.*, XXVIII, 21.) Mais si ces obstacles n'ont pas empêché la prédication de l'Evangile; si ces contradictions n'ont pas retardé le progrès de la religion chrétienne, et n'ont servi, au contraire, qu'à l'établir de plus en plus loin, et enfin dans tout l'univers; qu'y a-t-il de plus marqué de l'impression de la main toute-puissante de Dieu? Mais pour mieux faire sentir la divinité de cet établissement de la religion parmi tant de contradictions, et malgré tant d'obstacles, il faut peindre ici le caractère des philosophes, le génie du peuple et les mœurs de l'empire.

Le fonds d'un philosophe était l'orgueil et l'arrogance. Dominer sur les esprits, décrier avec les marques du dernier mépris, tout ce qui ne venait pas de leur école, assujettir tout à la voie du raisonnement, et d'un raisonnement conforme à leurs principes: voilà la folie des philosophes. A des hommes de cette espèce, que je ne craindrai pas d'appeler, après les saints Pères, des animaux insatiables de gloire, on déclare qu'il faut commencer par se mettre eux-mêmes au rang des disciples, qu'il faut redevenir enfants et soumettre la raison à l'autorité. On leur annonce un mystère comme celui de l'Incarnation. On leur prêche sans déguisement, sans affaiblissement Jésus-Christ crucifié.

Que faites-vous, apôtres du Seigneur? Ne savez-vous pas...? Ils savent tout, ils savent que la prédication de la croix est un scandale et une folie; que la prêcher aux sages de ce monde, c'est les révolter et exciter en eux cette dérision, qui est le dernier excès du mépris, et qui marque la plus extrême opposition à croire. Mais si ce moyen leur réussit; si la croix paraît bientôt la sagesse et la vertu de Dieu pour abatire toute hauteur qui s'élève contre lui, pour persuader, pour captiver, en un mot pour renverser la philosophie, et attirer les philosophes à la religion chrétienne, que dira l'incrédulité? Elle nous demandera s'il est vrai que les philosophes aient reçu la foi de Jésus-Christ. Mais nous lui demanderons à notre tour, où sont maintenant, et depuis tant de siècles, les philosophes. Qu'ils cherchent dans le monde de ces chercheurs des sciences de ce monde, ennemis par état de la religion chrétienne. *Ubi sapiens? Ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (*I Cor.*, I, 20.)

Qui connaîtra le génie du peuple comprendra sans peine, n'y ayant point ici de violence, que quelque chose de divin a dû le captiver sous la religion de Jésus-Christ. Le peuple croit par coutume, et suit le torrent sans réflexion. Il retient avec simplicité ce qu'il a reçu sans examen : toute discussion en matière de religion lui paraît suspecte. Les plus beaux caractères de divinité, quand ils ne frappent que l'esprit, sont des preuves perdues pour le peuple. La multitude ne conçoit rien que de corporel, n'aime rien que de sensible. Attachée par goût à la superstition, folle des spectacles de religion; et quand ces spectacles sont les plaisirs les plus touchants, et que les voluptés sont elles-mêmes des vertus et font partie du culte sacré, quel lien pour attacher le peuple! Que l'homme entreprenne de toucher à une religion si conforme au génie du peuple, et en même temps si commode, et il sentira combien le peuple y tient. Qu'on entreprenne de substituer à cette religion de chair et de sang, une religion qui est esprit et vérité; une religion sans faste, et alors sans dehors; une religion qui abolit tout et renouvelle tout; une religion qui ne parle que de privations et de violences; et douze pêcheurs sans lettres l'ont entrepris, et l'entreprise a réussi. Et notre religion dans leur bouche grossière a triomphé de toutes les oppositions que la nature a mises dans le peuple. Certainement *le doigt de Dieu est là.*

Vous vous souvenez sans peine de cette Grèce voluptueuse et toute consacrée au crime. Personne de vous n'ignore la licence et la corruption des mœurs de l'empire romain aux temps dont je parle. Mais c'est à Rome même que l'on pense à planter la foi chrétienne. A Rome, le centre de l'erreur et du libertinage, la source et l'asile de toutes les superstitions de la terre. A Rome, où toutes les nations apportant leurs vices, venaient apprendre des crimes inconnus. Rome au temps de Néron! temps où Rome ne connaissait plus Rome dans les jours de la république, et où Rome si licencieuse travaillait tous les jours à se surpasser elle-même. Temps de Néron! temps où tout ce qu'on voyait, demandait qu'on fermât les yeux; où tout ce qu'on entendait ne méritait que d'être oublié; où l'on ne pouvait, sans infamie, dire ce qu'on ne pensait pas, ni sans péril dire ce qu'on pensait. Rome aux temps de Néron! temps consacrés aux plaisirs; et où les plaisirs étaient des horreurs, parce que les horreurs étaient le goût du prince. Temps de Néron! temps où la crainte de paraître vertueux empêchait qu'on ne le devînt; où les vertus en effet des anciens Romains conduisaient au précipice, comme les vices de Rome tombée de toute sa gloire, élevaient à tous les honneurs. Et Rome, telle que je viens de vous la représenter, d'après tous les historiens, reçoit avidement l'Evangile, et avec tant de bruit, que bientôt tout l'univers en retentit. Et le palais d'un em-

pereur tel que Néron, c'est tout dire, se remplit de chrétiens. Et l'on voit de jour en jour la face de l'empire changer par les mœurs chrétiennes qui s'y établissent. Qui ne reconnaît point la vérité de la religion chrétienne à ces prodiges, est lui-même un trop grand prodige.

Représentez-vous donc la religion qui entre dans un pays où elle trouve toutes les passions soulevées contre elle; où elle a à combattre et à se défendre contre la coutume, la politique, la superstition liguées ensemble.

La religion chrétienne commence à faire du bruit, et tout frémit autour d'elle d'une même colère. Chacun court aux armes, le philosophe prend la plume, le prince tire l'épée, le sénat donne des arrêts, l'orateur déploie toute son éloquence contre cette nouveauté qui s'introduit, le prêtre va de tous côtés, semant la haine et l'alarme; le Juif qui survient, allume le feu de toutes parts; la populace s'émeut et entre en fureur; le sexe le plus humain, oubliant sa douceur naturelle, ne sait plus comment exprimer sa rage. Tout s'excite à la vengeance des dieux, et cette vengeance, c'est le meurtre et le carnage, c'est les morts les plus affreuses après les supplices les plus cruels. On se fait une gloire d'obéir à cette haine furieuse qu'on a conçue pour une espèce de gens qu'on méprise, et que peut-être on craint. On se fait une religion de détruire le christianisme, et le nom chrétien devient un crime.

Chose nouvelle sur la terre! fureur inouïe! L'ami trahit son ami. L'homme passionné immole l'objet de son amour. La nature elle-même se tait; que dis-je, le sang s'arme contre le sang, et en ceci se vérifie l'Evangile. Le frère a horreur du frère; la sœur maudit sa sœur; la femme livre son mari; le mari traîne sa femme devant les juges; la mère sacrifie son fils unique; le père conduit sa plus chère fille au supplice, et se refuse à peine à lui-même d'en être le bourreau. Enfin il n'y a qu'un cri dans toute la terre, et il semble n'y avoir plus qu'un même intérêt pour tous les hommes : La mort des chrétiens et la destruction du christianisme. Non, non, elle ne sera pas détruite cette prétendue impiété. Celui qui dans le ciel tient cette religion de sa main forte, ne craint pas qu'aucune puissance la lui arrache, qu'aucune force la lui ravisse. Vains efforts, qui ne font qu'exciter la risée du Seigneur qui habite ces lieux hauts! Vains complots, qu'un souffle de sa bouche détruira! Que l'enfer donne sa force à la terre, et que la terre seconde l'enfer: Puissance de l'abîme, réunis-toi à l'empire, et prête-lui tes profondes machinations! Empire, ramasse toutes tes forces avec celles de l'enfer contre cette faible secte: et ce sera ta honte, et ce sera le triomphe de cette religion qui a le ciel pour elle! *Congregamini, et vincimini : Confortamini, et vincimini* : *Accingite et vincimini, quia nobiscum Deus.* (*Isa.*, VIII, 9.)

Les empereurs mettent donc leur gloire et leur sûreté à détruire ces ennemis de leurs dieux. Tout a cédé à ces conquérants qui savaient également l'art de gagner et les moyens de vaincre; et ils ont cédé à la fin eux-mêmes à cette religion ennemie. Les nations les plus fières, les peuples les plus belliqueux sont enfin venus tomber aux genoux de ces maîtres du monde; et ce peuple chrétien, d'abord si faible, et qui dans la suite devenu plus fort, ne voulait et ne pouvait pas selon ses lois résister et se défendre, est demeuré par sa patience victorieux de la haine publique, de la haine armée de toute la puissance de ce monde

Mais à quoi a résisté la religion chrétienne dans les commencements? Vous en seriez encore épouvantés après tant de siècles, si je savais peindre les tentations et présenter aux yeux la séduction. La religion chrétienne a résisté à tout ce qui peut gagner, à tout ce qui peut lasser, à tout ce qui peut intimider, à tout ce qui peut tromper. Honneurs, plaisirs, richesses, proscriptions, pertes de biens, exils fâcheux, prisons dures, supplices longs, tourments cruels, haine du peuple, caresses des grands, conjurations des amis, larmes des proches; tout fut mis en usage pour pervertir les chrétiens. Que voyait-on partout? Des chrétiens persécutés, des chrétiens maltraités, des chrétiens qui n'étaient que le reste des tortures. Partout le fer, partout le feu, partout les croix. Rome, Alexandrie, Nicomédie nagent dans le sang chrétien, les ruisseaux en sont grossis, la couleur des rivières en est changée, la terre en est abreuvée et l'univers presque inondé.

Ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité, ni les richesses, ni le mérite, ni les services, rien ne met à couvert de ces lois barbares. Tînt-on aux empereurs par les liens les plus sacrés, le christianisme rompt tout. L'Etat dût-il être ébranlé par la perte de ses plus fermes soutiens, ces têtes précieuses seront abattues. Il faut d'illustres victimes; on les va chercher jusque dans le palais, jusque dans le lit, jusque dans le cœur des princes. Où sont-ils, encore une fois, ces ennemis des dieux? Qu'on les arrache de tous les asiles, qu'il n'en échappe pas un seul au glaive tiré de Dioclétien. Que ce prince, si glorieux dans l'empire, remplisse sa destinée, en remplissant l'inscription qui lui est déjà préparée comme au destructeur du christianisme qui a purgé la terre de ces hommes odieux. Que quatre empereurs et deux césars plus furieux qu'eux, chacun dans une contrée de l'empire, travaillent de concert à cette destruction. Et quel ouvrage d'homme aurait tenu contre tant de violences? Quelle religion aurait résisté à tant d'artifices et subsisterait encore? Et notre religion, ô prodige! subsiste parmi ses débris, se ranime dans le feu, renaît de ses cendres, croît sous le fer. D'un chrétien retranché naissent mille rejetons de christianisme : *Quoties demetimur, plures fimus.* (TERTUL.) Du sang des chrétiens dont la terre est trempée, il naît des chrétiens sans

nombre : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Le peuple persécuté s'accroît des désertions du peuple persécuteur. Soutenue par les empereurs qui la regardent comme le soutien de l'empire, l'idolâtrie languit, elle s'affaiblit, elle s'ébranle de toutes parts, prête à se renverser sur elle-même. Les temples sont abandonnés, les solennités tombent dans le mépris, les autels ne fument plus, les victimes respirent, les prêtres deviennent inutiles, les idoles se couvrent de rouille ou de poussière, le fer tombe de la main des tyrans, les empereurs, appelés d'en haut, viennent suivis de leurs princes et de leurs peuples. La religion chrétienne monte sur le trône, et l'univers entier, ennemi du nom chrétien, est étonné de se voir chrétien.

Qu'est-ce donc que ceci, incrédules? Une religion toujours proscrite et toujours subsistante, persécutée avec fureur pendant trois siècles, et à la fin victorieuse de la persécution et des persécuteurs par la patience! Qu'est-ce que ceci, incrédules? Une religion qui, sans armes et sans intrigues, remue tout et renverse tout dans le monde! Une religion qui, sans attraits de chair, destituée de toutes les forces humaines, vient à bout de tout ce qu'il y a de plus fort dans le monde, passions, préjugés, superstition, politique! Une religion qui, en se jouant des règles de l'éloquence, en insultant à la science de ce monde, a captivé les grands et les petits esprits, a tout dompté, savants et ignorants! Une religion qui, par les voies de l'humilité et de la pénitence, est entrée dans les palais des sénateurs et est montée sur le trône des césars! Une religion qui, traînant après soi le mépris, la haine, toutes les croix de la vie et des morts affreuses, a gagné tout l'univers à un crucifié, a fait briser dans toute la terre ce qu'on y avait adoré jusque là, et y a fait adorer ce qu'on avait brisé! Les tyrans sont bien loin; les peuples ennemis ont disparu; l'empire persécuteur a péri, et notre religion subsiste! C'est donc l'ouvrage de Dieu. Et la traiter encore d'ouvrage de l'homme, c'est une extinction de la raison, c'est un délire, c'est la fureur brutale de quelques païens, qui a passé dans nos incrédules.

Qu'une pareille fureur nous épouvante, mes frères, et que l'excès de leur iniquité nous serve d'instruction. Qui sait comment ils sont parvenus là, quels crimes leur ont ouvert l'abîme, quelles fautes contre la religion l'ont creusé, et enfin quelle dernière chute et quelle plus grande infidélité les y a précipités? La lumière rejetée s'éloigne, les ténèbres viennent, appelées par le vice, la nuit se forme, et la foi s'éteint. La dérision suit, après quoi il n'y a plus que ce jugement si redoutable qu'un Dieu moqué prépare aux moqueurs. Sont-ils cependant désespérés? Non, mes frères, et il y a encore des grâces pour ce dernier excès de l'infidélité. Dieu peut faire luire de nouveau sur eux la lumière. Une grande miséricorde, par des voies secrètes et ineffables, peut les rappeler des extrémités de l'égarement. Mais qu'ils n'abusent donc plus de la patience divine. Ils ont entendu aujourd'hui cette voix de Dieu qui les rappelle; qu'ils n'y endurcissent pas leur cœur. De ce faible discours est peut-être sortie pour eux une faible lueur; qu'ils s'avancent, de clarté en clarté, jusqu'au plein jour. Qu'ils n'attendent pas que toutes les difficultés soient levées; il y en aura toujours dans le fond de nos mystères, et pour des esprits accoutumés aux difficultés, et qui les ont cherchées toute leur vie, il y en aura plus que pour les autres hommes. Qu'ils ne s'attendent pas à quelque voie extraordinaire, quand il y a la voie ordinaire de l'instruction. J'oserai parler encore un coup de celle-ci, et je parlerai avec encore plus de confiance de celle que leur présentent tant de livres qu'il ont lus peut-être, mais trop négligemment. Qu'ils ne se reposent pas sur la bonne foi : ils n'y sont pas, car s'ils avaient voulu croire, ils croiraient. Mais enfin qu'ils sachent que la bonne foi ne sauvera personne, mais la foi. S'ils voulaient véritablement croire, je trancherais le mot, et je leur dirais sans plus hésiter, que la chose ne tient plus qu'aux mœurs. Qu'ils vivent mieux : ils auront intérêt que la religion tout entière soit véritable, et dès qu'y ayant intérêt, ils le désireront, tout d'un coup le voile tombera, et la lumière paraîtra à découvert. C'est ce que saint Augustin ne cessait de dire à ceux qui disaient, comme on le dit peut-être aujourd'hui : Nous voudrions bien croire, mais cela n'est pas en notre pouvoir. Sans nouveaux miracles, sans de plus longs éclaircissements, les bonnes mœurs vous conduiront à la persuasion intime et à une connaissance claire de la religion : *Mores perducunt ad intelligentiam.*

Pour nous, mes frères, qui avons le bonheur de voir et de croire, malgré peut-être ces mêmes péchés qui ont fait perdre la lumière à tant d'autres; tremblant pour nous, pleurons sur eux et prions pour eux. Otons du milieu de nous, en nous déchargeant de nos péchés, ce malheureux principe d'incrédulité. Honorons notre foi, vivons selon notre foi, afin de parvenir aux récompenses promises à la foi. *Amen.*

SERMON XLII.

Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, *etc.*, non credam. (*Joan.*, XX, 25.)

Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, etc., je ne croirai point

Si l'on ne doutait, dans la religion, de certaines choses, que parce qu'on craint beaucoup d'être trompé (ce qu'on ne craint beaucoup que parce qu'on souhaiterait beaucoup que ces choses avantageuses à la religion fussent certaines), il n'y aurait que de faibles reproches à faire à cette espèce d'incrédules. Nous leur mettrions la vérité devant les yeux; nous leur ferions comme voir le Seigneur lui-même, qui les assurerait de sa résurrection, ce qui emporte la preuve de toute la religion; et alors nous entendrions sortir de leur bouche étonnée, ou

plutôt de leur cœur touché, ces belles paroles : *Mon Seigneur et mon Dieu.* Ils croiraient, et d'une manière plus ferme que ceux qui ont toujours cru ; et alors nous dirions de l'incrédulité de ces personnes ce que les Pères ont dit de celle de saint Thomas, qu'elle a plus servi à la religion que la foi plus prompte des autres apôtres.

Mais l'incrédulité de nos jours est d'une espèce bien plus mauvaise ; c'est une obstination à ne pas croire, *Non credam.* Si l'on proposait au peuple de Dieu de ces fables prodigieuses dont on amusait les faciles païens, il y aurait de l'imbécillité et de la folie à croire de telles choses. Si l'on ne refusait de croire que ce que racontent d'anciennes histoires qui furent toujours suspectes aux bons critiques, et que la foi publique n'a jamais trop garanties, il y aurait de la raison à ne pas croire ce qui vraisemblablement n'est qu'une vieille erreur. Si l'on ne suspendait sa croyance qu'au sujet de ce que répand tous les jours sur des bruits vagues et plus qu'incertains, une multitude superstitieuse par goût, crédule par habitude, il y aurait de la sagesse à se tenir là-dessus dans une juste défiance jusqu'à un entier éclaircissement.

Mais sans raison et par la seule force des préjugés, dire d'abord : Je ne croirai pas : *Non credam.* Sans vouloir examiner et approfondir des faits, et seulement parce qu'ils portent le nom de merveilles, dire : Je ne croirai pas : *Non credam.* Quand les faits sont de telle nature qu'on n'a pu les croire vrais dans le temps, sans qu'ils le fussent ; qu'on n'a pu continuer de les regarder comme certains dans les siècles suivants, sans que la tradition en fût certaine, seulement parce qu'on ne les a pas vus soi-même, dire : Je ne croirai pas : *Non credam ;* c'est quelque chose de trop absurde ; et c'est cependant l'incrédulité de nos jours.

Non, mes frères, et ne croyez pas, quelque nom qu'ils tâchent de se donner, quelque réputation qu'ils aient au sujet des sciences de ce monde, que les incrédules soient autre chose aujourd'hui que des hommes impuissants à nier, et obstinés à rejeter la lumière. Ils ne voient de sagesse et de vrai usage de la raison, qu'à ne pas croire. Ils regardent comme le piége auquel notre religion prend les âmes simples, l'intérêt du salut ou de la perte éternelle de nos âmes ; et leur foi fondée là-dessus leur serait toujours suspecte à eux-mêmes. A la bonne heure. Mais quand les raisons de croire sont des raisons indépendantes de toute autre chose ; quand ces raisons de croire sont en grand nombre et bien plus fortes que celles de ne croire pas ; quand ces raisons réunies forment une raison de croire invincible ; quand les raisons de croire sont portées au degré d'évidence, et que les obscurités qui peuvent rester, sont elles-mêmes une des raisons de croire, dans une religion divine dont le fonds sera toujours la foi ; alors l'incrédulité est une fureur, et les incrédules des monstres. Alors, c'est faire violence à son esprit, et non pas en faire usage ; c'est ployer sa raison à une chose plus incroyable que celles qu'on refuse de croire ; c'est rompre la voie de la raison, et non pas la suivre.

Ne croyez pas cependant que nous estimions tant une foi, qui ne se croit la foi chrétienne, que lorsqu'elle ne porte pour ainsi dire que sur elle-même ; une foi qui rejetant tous les appuis que Dieu lui-même a donnés à la foi, veut croire sans lumière, veut croire sans aucune connaissance de tous ces admirables motifs de croire *sur lesquels,* selon saint Paul, *nous sommes fondés et édifiés.* Non, mes frères, et si nous voulons suivre cette idée de l'Apôtre, une telle foi nous paraîtra un édifice hors de dessus ses fondements ; foi que de puissantes objections ébranleraient et renverseraient.

Je vous ai d'abord voulu donner, chrétiens auditeurs, une idée de l'incrédulité de nos jours, afin que vous ne la croyiez, ni plus habile, ni mieux fondée qu'elle n'est. Il faut maintenant vous donner la juste idée de notre foi, ou plutôt la connaissance de nos raisons de croire ; afin que vous ne nous croyiez pas aussi simples, aussi crédules, ou même aussi ignorants que cette orgueilleuse incrédulité aura peut-être voulu vous le faire entendre. Entre les raisons de croire, j'ai choisi aujourd'hui celles qui sont à la portée de tous les esprits, et qui frapperaient les plus prévenus, si leur parti de ne point croire n'était pas pris : la religion chrétienne prouvée par les prophéties, par les miracles.

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'incrédule trouve beau de marcher au hasard dans ces routes obscures où l'on se perd ! que le sens humain soit son perpétuel et unique guide, dans des difficultés qui passent nécessairement le sens humain ! Pour nous, nous aimons à suivre une lumière plus certaine et qui dissipe toutes les ténèbres. Nous avons un appui plus solide, sur lequel nous demeurons inébranlables. C'est sur le fondement des apôtres et des prophètes que nous sommes édifiés. Sur le fondement des apôtres, qui nous ont appris ce qu'ils avaient appris de la bouche même de la Vérité, et ce qu'ils avaient vu de leurs yeux ; sur le fondement des prophètes, qui, inspirés du Saint-Esprit, ont prédit les choses futures dont nous voyons l'accomplissement

C'est cette prédiction des choses futures, suivie de l'accomplissement, qui est la belle preuve de la religion chrétienne. Ne tenant qu'à elle-même, elle a une force invincible : jointe aux autres preuves, et leur prêtant à toutes de sa force et de son éclat, toutes ensemble forment une démonstration à laquelle l'esprit humain ne peut se refuser, sans se faire violence à lui-même.

La prophétie ne peut partir que de Dieu ; les prophéties que nous alléguons en faveur de notre religion sont de vraies prophéties. Ces prophéties sont certaines et incontestables ; toutes les objections qu'on peut faire

contre elles sont frivoles et de nul poids. Je vais vous mettre tout cela devant les yeux. Appliquez-vous.

La prophétie est le plus ferme appui de notre foi. Saint Pierre l'a dit, et toute créature humaine le sent. L'homme grossier, l'homme spirituel, le savant, l'ignorant, le libertin, quoique malgré lui, l'imposteur et l'enfer qui l'inspire, tout ce qui s'élève contre la religion chrétienne, sent la force de cette preuve. Les attentats qu'ont commis les Juifs pour nous l'enlever; les efforts prodigieux qu'on fait de nos jours de certains hommes pour affaiblir les prophéties; ces attentats, dis-je, et ces efforts marquent assez combien les contradicteurs de notre foi se sentent pressés par la preuve des prophéties.

Et en effet, il n'appartient qu'à l'Esprit Eternel, à celui à qui tous les temps, tous les lieux sont présents, avec tous les mouvements de la terre et toutes les mutations des empires; à celui qui prépare de loin les événements, qui les arrange comme il lui plaît, qui les suscite au temps marqué, avec les hommes qui doivent les accomplir; à celui qui dispose souverainement des esprits si différents, et des volontés si changeantes des hommes; qui tourne à ses desseins les pensées des princes et les vues des peuples, qui y fait concourir les obstacles et se joue des oppositions naturelles; à celui qui fait, qui change, qui renverse et qui rétablit; à celui-là, dis-je, et à celui-là seul il appartient de prédire les choses futures qu'un plein événement confirme en son temps.

Donnez à l'esprit créé, quel qu'il soit, toute la pénétration, toute l'étendue, toute la subtilité possible; une singulière habileté à rassembler les conjectures, à suivre le fil qui conduit dans l'avenir et la trace des siècles passés : il ne sortira de tels esprits que des conjectures hasardées, que des prédictions dépourvues de tout ce qui fait proprement la prédiction, c'est-à-dire de cette connaissance d'un événement futur semblable à la vue d'un événement présent. Donnez à un homme une profondeur d'esprit incroyable pour sonder les esprits les plus cachés, avec une égale dextérité pour manier les plus intraitables, et une puissance de souverain pour mener les hommes où il voudra. Et à peine un tel homme, s'il est sage, osera-t-il prédire ce qui arrivera le lendemain. Il prédira en gros un événement où tout est prochainement disposé; mais il n'en prédira ni le détail, ni de certaines circonstances, ce qui seul fait la prédiction. S'il est sage, il se gardera bien de prédire comment tournera dans la suite des temps un événement heureux qui se prépare, ce qui arrivera après lui dans son royaume ou dans sa famille; loin de prédire ce qui arrivera chez les autres peuples, ce qui arrivera dans tout l'univers, ce qui arrivera dans les siècles éloignés, ce qui arrivera dans les empires, ce qui arrivera dans la religion. Et quiconque prédira de telles choses, sans avoir en soi l'esprit des prophètes, montrera seulement la faiblesse de l'esprit humain et sa folie.

Cet esprit lui-même, si habile par sa profonde connaissance qu'il a des hommes, et par le long usage des choses humaines; cet esprit de malice qui influe tant dans les événements, et qui est, avec cela, si hardi à prédire, soit pour imiter Dieu en cela, soit pour tromper les hommes, qu'a-t-il jamais hasardé en genre de prédiction qui ait mérité, quand on l'a approfondi, ce beau nom de prophétie? Une vaine pompe de mots, un embarras de pensées, cette ambiguité qui fait la tromperie, et qui est la ressource de l'esprit trompeur contre les événements manqués. Voilà l'art de la divination ancienne, ces augures, ces présages, ces oracles si fameux, mais jamais précis, toujours susceptibles du oui ou du non; également applicables à un succès heureux, et à un événement malheureux. Il était digne du démon de parler ainsi des choses futures, et il ne pouvait pas en parler autrement. Cependant cette ombre de divination (tant l'impression de la Divinité renfermée dans la prédiction des choses futures est forte dans les esprits) enchantait les peuples et les attachait à leurs dieux.

Des paroles fortes et précises, où l'on sent l'affirmation, où l'on voit la pensée, où l'on découvre l'événement; un détail que l'esprit humain n'ait pas pu prévoir; des circonstances qui n'aient pas pu tomber sous la conjecture; des événements dans des temps éloignés où le passé ne conduise pas, que rien ne prépare visiblement, auxquels la terre ne s'attende pas, que personne même ne soupçonne; des événements où entreront des choses qui n'étaient pas faites pour être ensemble, et qui, en effet, ne se rencontreront ensemble qu'une seule fois : choses presque aussi difficiles à croire quand on les a vues que quand on les attendait. Voilà comme le *Dieu de l'esprit des prophètes* a fait parler David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Zacharie, Malachie et les autres, deux mille ans, mille ans, et le dernier cinq cents ans avant la venue de son Fils. Il faut donc que ce que Dieu, ce Dieu prédisant tout et avec tous les caractères de la prédiction, faisait dire aux dieux des nations, en les insultant, lui demeure attribué comme son singulier privilége : Apprenez-nous ce qui doit arriver dans l'avenir, et nous saurons que vous êtes des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos.* (*Isa.*, XLI, 13.)

Les peuples donc ont été longtemps trompés par de faux oracles ; mais nulle nation, si barbare qu'elle soit, n'a été trompée sur l'esprit d'où part la divination véritable.

L'esprit humain trouvera plutôt des difficultés à la Divinité, que de nier la Divinité dans la prophétie. Il faut que le sage Chaldéen, si habile dans la science des conjectures, se confesse vaincu, et son dieu Bel, et son dieu Nabo, quand il faudra deviner le sort de ses princes enveloppé dans des énigmes. Il faut que ces orgueilleux rois de Babylone, qui voulaient être adorés des peuples, non-seulement tremblent devant

un captif, qui leur annonce leurs terribles destinées, mais qu'ils adorent eux-mêmes ce captif, en qui ils reconnaissent l'esprit des dieux saints à cette prédiction ; ou plutôt qu'ils adorent le Dieu de Daniel. Il faut que le grand Alexandre, qui vient plein de colère contre le peuple juif, se voyant lui-même avec sa gloire et ses conquêtes dans leurs prophéties, traite bien ce peuple, révère ses prophètes, fasse des dons au temple, et rende hommage au Dieu d'Israël. Les prophéties sont donc de Dieu, et nul esprit d'homme ne se refuse à cette vérité. Mais n'est-ce pas démentir l'esprit humain, en attribuant les prophéties à Dieu, de nier, comme fait l'incrédule, qu'une religion établie par les prophéties soit divine? C'est, sans doute, qu'il prétend qu'elles ne sont pas véritables; mais nous verrons qu'elles le sont, si quelque chose est véritable, quand nous aurons fait encore une ou deux réflexions sur ce qu'il y a visiblement de Dieu dans nos prophéties et dans le ministère de nos prophètes.

La personne des prophètes, leur ministère, l'économie des prophéties, la manière dont il a été pourvu à leur sûreté, et dont la connaissance en a été donnée à toute la terre : tout cela est visiblement de Dieu, et prouve invinciblement notre religion.

Des hommes singulièrement chéris de Dieu, séparés visiblement pour de grandes choses, en qui Dieu avait mis ses paroles et sa force, pour annoncer aux rois et aux peuples des choses qui, le plus souvent, leur déplaisaient, pour menacer et arrêter les méchants, pour autoriser et fortifier les gens de bien, pour ramasser et réunir tout ce qui était demeuré fidèle à la loi : voilà les prophètes. Des hommes qui ont été non-seulement les prophètes, mais les figures expresses de celui qui devait venir; des images vivantes de sa vie, de sa mort, et l'un d'eux de sa résurrection : voilà les prophètes.

Ils ont dit des choses dont toute la nature est étonnée, et pour lesquelles, en effet, il faudra que toute la nature soit renversée : par exemple : *Une vierge concevra ;* ou, selon la force du texte : *La Vierge concevra.* Ils ont prédit des choses auxquelles tous les hommes s'opposeront, contre lesquelles toutes les puissances de la terre s'élèveront : et tout cela sera fait, et s'accomplira jusqu'à un point.

Il est beau dans la prophétie que l'événement intéresse quelque peuple entier; que l'événement intéresse le genre humain, et par des endroits grands et touchants. Rien ne s'éloigne plus du hasard que quand il paraît une suite de desseins dans l'esprit qui inspire les prophètes. Un corps de prophéties, où il y ait des prédictions prochaines et des prédictions éloignées, de grands et de petits objets; de petits qui frappent le peuple, de grands qui frappent les grands esprits; un objet principal, et des objets comme étrangers à cet objet principal, mais qui y servent par leur accomplissement journalier; un nombre de prophéties, où il y en ait qui n'aient le marqué que les grands traits, et les autres comme échappés du pinceau; et aussi des prédictions, surtout les grandes, qui paraissent tirées sur la personne et copiées d'après l'événement : tels ces portraits et ces tableaux d'une main habile, dont chacun dit tout d'un coup en les voyant : c'est un tel homme, c'est un tel lieu, c'est une telle histoire : voilà l'économie des prophéties qui établissent la religion chrétienne. Que quelqu'un méconnaisse ici le Dieu des prophètes.

Et ceci n'est pas moins de Dieu. Dieu a envoyé des prophètes à Israël; Israël les a persécutés, il les a massacrés ; mais en même temps il a recueilli leurs prophéties avec le dernier soin, et il y est si attaché, quoiqu'elles le condamnent, que rien ne peut l'y faire renoncer. Qu'on entreprenne en effet encore aujourd'hui de faire renoncer le Juif à ses prophéties : il sera fidèle à soutenir ces titres de sa religion, qui sont les monuments de son infidélité.

Dieu a suscité des prophètes au milieu de son peuple pendant seize cents ans sans interruption ; et, quand Dieu (donnant cela à la majesté de son Fils) cinq cents ans avant sa venue fait taire les prophètes, ce peuple est dispersé, avec ces divins oracles, dans tous les lieux de la terre. Ainsi, par une admirable suite des conseils de Dieu, les prophéties, quand l'Evangile paraît, se trouvent répandues dans tout le monde, pour faire embrasser l'Evangile à tout le monde. Il est arrivé par cette dispersion que toute la terre, instruite par les Juifs, instruits eux-mêmes par leurs prophètes, attendait le Messie qu'elle ne connaissait pas ; et, quand le Messie a paru, au temps marqué par les prophéties, toute la terre a cru au Messie, et l'a reçu, pendant que les siens l'ont rejeté.

J'ai presque dit tout ce que j'avais à dire pour prouver que nos prophéties ont tous les caractères des véritables prédictions, et par conséquent que ce sont de vraies prophéties. J'entrerai cependant dans quelque détail, et j'exposerai de certaines particularités de ces divins oracles.

Pour consoler Israël et le relever de son abattement ; pour faire croire à Israël la venue de son Messie, et le lui faire attendre dans une pleine confiance aux oracles divins, les prophètes prédisaient tous les jours à ce peuple mille choses favorables, et le sort des nations ennemies. Peuples, qui avez affligé le peuple de Dieu, vous avez été affligés vous-mêmes, comme ses prophètes le lui avaient prédit. Perpétuels ennemis du peuple de Dieu, Moab, Ammon, Samarie, Idumée, les prophètes ont vu votre malignité devenue impuissante, votre orgueil humilié, votre férocité domptée. Damas, ils ont vu ta ruine. Tyr, ils t'ont vue disparaître, et comme t'abîmer dans la mer dont tu étais la maîtresse. Egypte, avec ta gloire, avec tes richesses, ils t'ont vue passer sous une domination étrangère. Ninive, aux plus beaux jours de ta gloire, ils ont vu ta destruction avec sa cause : ils l'ont vue : *Video.* (*Tob.*, XIV, 13.) Babylone, ils t'ont vue tomber, et

d'une chute effrayante pour toute la terre et pour tous les siècles. Ils ont vu le détail de tes maux, les circonstances singulières de ta prise : ils ont nommé les peuples vengeurs des autres peuples, et ministres contre toi de la justice divine. Marteau, qui as brisé toute la terre, ils t'ont vu brisé toi-même. Funeste tyran, précurseur de l'Antechrist, implacable ennemi de Juda et de sa religion, Antiochus! ils ont vu tes fureurs, le temps qui t'était donné contre le sanctuaire, et au bout de ce temps ta mort déplorable. Nabuchodonosor, désigné par tous tes caractères, tu as été montré de loin aux peuples et aux rois, comme la verge destinée à les punir; mais la peine de ton orgueil insensé est attachée, dans ces divins écrits, à celle de ta gloire. Cyrus! heureux Cyrus, restaurateur du temple de Dieu, et singulier bienfaiteur de son peuple, tu as été appelé pour cette œuvre, tu as été nommé de ton nom par Isaïe deux cents ans avant ta venue. Assyriens, Perses et Mèdes, Grecs, Romains, grands empires, vous avez passé devant les yeux de Daniel : il vous a vus tomber les uns sur les autres, le dernier domptant tout, engloutissant tout; et après cela devait paraître l'empire du Christ, et il a paru : c'est l'établissement de la religion chrétienne dans toute la terre.

Ton aveuglement, ô Israël! tes infidélités, tes malheurs, tout cela a été prédit en termes bien exprès. Et quand nous voyons tout cela accompli, que pouvons-nous dire, sinon que les prophéties sont fidèles et véritables? Et quand nous voyons le Juif si obstiné à rejeter celui que nous allons voir si clairement prédit, que pouvons-nous penser, sinon que cette obstination d'Israël, marquée en caractères si forts dans ses prophètes, est elle-même une preuve de la vérité des prophéties?

Leur transport chez les nations avec la cause et la durée de leur captivité; le temps avec mille circonstances de leur retour bienheureux; tout cela leur est prédit longtemps auparavant. L'état de ce peuple, depuis la captivité jusqu'au jour de ce béni Messie, lui est tracé dans un même prophète, comme sur une toile. Une grande prophétie était connue de tous : c'est que Juda subsisterait en corps de nation jusqu'au jour où toute autorité sur lui-même lui serait ôtée, et qu'alors viendrait celui que Dieu devait envoyer. Et, quant à cette venue du Messie, le grand objet des désirs, l'espérance de la nation, tout en parle dans les prophètes. Elle est marquée, cette venue, à tant de signes et à des temps si précis, que, toute la nation le voyant venir, le Juif le disant aux peuples voisins et l'apprenant aux peuples éloignés chez qui il était dispersé, Samarie, de son côté, voyant aussi les jours accomplis, toute la terre attendait celui qui était attendu des Juifs, et l'attendait avec eux dans le même temps où nous disons qu'il est venu. Rome elle-même, qui ne craignait pas, sans doute, de ce Messie ce que les Juifs en espéraient, attendait sa venue avec les autres, au rapport de Tacite et de Suétone.

Tant de prophéties fournies par ce peuple se trouvaient déjà accomplies, que les nations croyaient aux prophètes d'Israël. Et depuis que Jésus-Christ eut paru sur la terre, les prophéties de ce peuple avaient un accomplissement si manifeste, et étaient tellement marquées du caractère de prophéties, que quand les païens, quand un Porphyre, quand un Julien, ont voulu donner des exemples des prédictions prophétiques, ils les ont été chercher chez les Juifs. Qui ne s'étonne ici de voir dans les contradicteurs de nos prophéties un aveuglement plus grand que dans ces deux ennemis du nom chrétien!

Quant à la personne de Jésus-Christ, sa vie, sa mort, son ministère, son œuvre, son Eglise, le changement arrivé dans la religion, les prophètes ont tout vu, et jusqu'aux moindres circonstances. Ils l'ont vu Dieu, ils l'ont vu homme. Dieu, Seigneur de David, dont il était Fils; Fils de Dieu, engendré de son sein avant l'aurore; enfant, sortant du sein d'une vierge; homme fait, enfermé dans le sein d'une femme. Ils le voient descendre du ciel, et en même temps sortir de la terre. Ils voient sa génération dès l'éternité, et en même temps sa naissance à Bethléem. Ils le voient Messie pauvre, souffrant et humilié; et Messie roi glorieux, conquérant qui range tout sous ses lois, et que toute la terre adore. A qui cela a-t-il jamais pu convenir qu'à Jésus-Christ; et qui aurait seulement pensé à prédire de telles choses, si ce n'est celui qui les devait faire?

Suivons un si admirable détail. Les prophètes ont vu Jésus-Christ petit enfant. Tous l'ont vu sortir de Juda et de la maison de David. Ils l'ont vu entrer dans le temple en maître du temple, et revenir de l'Egypte en fugitif. Voici son histoire, et non pas des prophéties de lui, tant elles sont claires et expresses. Ils l'ont vu aimable, bienfaisant, remplissant la Judée de ses miracles et du bruit de son nom; parlant avec une extrême douceur, et en même temps avec cette force et cette autorité que personne ne s'était donnée avant lui; de telle sorte que, d'un côté, les prophéties à la main, et de l'autre, Jésus devant les yeux, il fallait reconnaître en lui ce Messie doux, prédit par Isaïe, et ce grand prophète prédit par Moïse. Ils l'ont vu exerçant principalement son ministère à Jérusalem; et Jérusalem se brisant enfin contre lui, comme contre la pierre, pierre rejetée par les chefs de la nation. Ils l'ont vu entrant dans cette cité, roi pacifique, et monté sur une ânesse; vendu trente deniers, et jusqu'à l'emploi de cet argent; trahi par son ami, et jusqu'à la fin malheureuse de ce traître. Il a été devant leurs yeux couvert de crachats, rassasié d'opprobres, défiguré comme un lépreux, homme de douleurs; mourant pour le péché, et parce qu'il l'a voulu; se laissant égorger, muet comme un agneau entre les mains du tondeur. Ces conseils, ce complot des

Juifs, avec la cause de leur haine contre le Seigneur, est une de leurs prophéties, claire et distincte. Fallait-il, pour une pleine connaissance des choses à venir, que le prophète vît ces Juifs autour de la croix du Fils de Dieu, s'assouvissant de son sang comme des chiens enragés : lui insultant par ces branlements de tête, par ces railleries amères ; le défiant de se sauver lui-même, lui qui était si cher à Dieu, et se disait son Fils ; lui perçant les mains et les pieds ; comptant tous ses os ; les soldats partageant ses vêtements et jetant sa robe au sort, l'abreuvant de fiel et de vinaigre dans sa soif? Le prophète a vu tout cela, jusqu'à ces plaintes de l'abandon et du délaissement de son Père ; il les a entendues et les a prononcées en la personne de cet unique Fils de Dieu. Ils l'ont vu mourir associé aux scélérats ; ils ont vu la gloire de son sépulcre et le repentir de ceux qui l'avaient percé. Un seul psaume, sans qu'il puisse convenir en aucune manière au Prophète, renferme les mystères de la Passion, de la Résurrection, de la glorification de Jésus de Nazareth : et tout, encore une fois, y est aussi clair que dans son histoire.

Que diront les incrédules de ces prédictions touchant les Juifs, que nous lisons dans l'Evangile, et dont nous voyons l'accomplissement dans leurs histoires? La Judée détruite après le meurtre de son Messie ; les Juifs, depuis ce temps-là, sans nom de peuple, sans rois, sans princes, sans autel, sans sacrifice ; mais aussi sans idoles, attendant le salut, et ne le trouvant pas ; Dieu, ce Dieu qui était si profondément ignoré, reconnu et adoré de tous les peuples ; la gloire de Jésus-Christ au milieu des gentils ; Jésus-Christ, leur lumière, leur chef, leur maître, toute tête courbée, tout genou fléchi devant lui, toute langue reconnaissant sa souveraine puissance, toute la terre recevant sa loi, et tous les hommes attendant son jugement : voilà des prophéties. Toutes les nations bénies en lui, converties au Dieu de Jacob, réunies au Dieu d'Abraham avec leurs princes ; cette entrée des rois et des princes dans l'Eglise, l'enfantement prodigieux de cette stérile, la joie de cette mère, avec ses souffrances : tout cela a été prédit avec encore plus de clarté que de magnificence, avec aussi peu de vraisemblance pour l'événement que d'assurance à le prédire. Et qui pourrait méconnaître ici le caractère des prophéties, si ce n'est ceux qui contesteront leur certitude?

Mais la certitude des prophéties est peut-être ce qu'il y a de plus facile à démontrer dans notre religion. Il ne suffisait pas qu'il y eût des prophéties, il fallait qu'elles fussent sans soupçon, qu'il y eût pour elles, dans l'univers, un témoignage au-dessus de toute chicane, un témoignage unique dans son espèce, et qui renfermât la force de tous les témoignages ensemble. Et c'est à quoi Dieu a pourvu avec une providence qu'on ne peut assez admirer. Ce témoignage invincible, réunissant en lui mille témoignages ; ce témoignage au-dessus de tout soupçon, qui ne peut être rejeté sur aucun des défauts qui peuvent se rencontrer dans les témoignages humains, c'est le témoignage des Juifs. Ennemis de notre religion connus, furieux et capables de tout dans leur fureur, ils rendent témoignage à la vérité de nos prophéties. Développons ceci.

C'est une profonde conduite de Dieu qui a tiré son témoignage du caractère des Juifs, c'est-à-dire de leur attachement à la Loi par orgueil et par amour-propre. C'est Dieu, profond dans ses conseils, qui a tiré de l'amour des Juifs pour les biens charnels un zèle sans égal pour les livres de la Loi, où ces biens charnels sont promis et où les prophéties se trouvent renfermées. Ces livres sont saints, ils le savent, et cela peut les leur rendre précieux ; mais ces livres renferment leurs espérances charnelles, les titres de leur noblesse et de leur prééminence sur les nations : voilà ce qui les leur rend chers et plus sacrés que leur sainteté même. Ces livres renferment des prédictions qui affligent les Juifs ; mais ils renferment aussi des promesses qui les flattent : la promesse l'emporte sur la prédiction, et elle la leur cache tout entière. Ainsi, les livres où les promesses se trouvent mêlées avec les menaces sont conservés par eux, et continuent d'être pour eux inviolables. Ils les conservent avec le dernier soin, ne les entendant pas ; et cela, pour vérifier encore cette prophétie qui dit que les jugements du Seigneur leur sont confiés, mais comme un livre scellé, et dont la connaissance n'est que pour ses disciples : *Signa legem in discipulis meis.* (*Isa.*, VIII, 16.)

Ils vantent ces livres avec raison, assurant que ces livres ne contiennent que de véritables histoires, et les oracles mêmes de Dieu, qui leur ont été confiés au sortir de sa bouche et ne sont jamais sortis de leurs mains. Eux qui ont maltraité les prophètes et auraient jeté mille fois dans le feu leurs prophéties, quand elles les menaçaient des derniers malheurs, ont aujourd'hui un zèle extraordinaire pour ces prophéties, parce qu'ils regardent ces malheurs comme passés et qu'ils attendent encore la grande promesse qui est répandue dans toutes ces prophéties. Eux qui devraient cacher ces prophéties, pleins de confusion et de douleur, les produisent avec complaisance, parce que l'aveuglement est tombé sur eux, et cet aveuglement se trouve marqué dans leurs prophéties.

Voilà un peuple visiblement fait pour servir de témoin ; voilà le témoignage le moins suspect de fausseté quant au corps des prophéties. Ce peuple aura bien pu essayer d'en altérer quelques-unes : celles, par exemple, comme nous le verrons, où il a cru que son crime était trop marqué : mais dans ce qui y est demeuré contre lui, et pour nous, ce sont des livres hors de tout reproche. C'est ce qu'a fait pour lui-même, ce qu'a fait pour ces Juifs qui doivent un jour ouvrir les yeux à ces prophéties, et pour nous qui devons nous en servir

contre les incrédules, ce qu'a fait, dis-je, un Dieu dont la providence proportionne toujours les preuves aux difficultés et les élève toujours au-dessus de la mauvaise chicane. Tu subsistes, peuple malheureux, pour nous servir de témoin contre toi-même, jusqu'au jour bienheureux où tu seras réuni à nous dans une même foi de ces divins oracles! Tu subsistes, pour servir aujourd'hui, contre tes propres fureurs, une religion qui te doit recueillir un jour pour être sa gloire, pour être sa consolation et sa joie dans la défection de ses anciens enfants!

L'incrédule, frappé de l'évidence de quelques prophéties après l'accomplissement, ne se joindra-t-il point à Porphyre pour dire qu'il est manifeste qu'elles ont été fabriquées par les chrétiens? Mais où l'incrédule trouvera-t-il des gens assez crédules pour croire avec lui que le Juif a reçu des pièces qui l'accablent des mains du chrétien qui en triomphe, et qui n'a rien de plus fort pour établir sa religion sur les ruines du judaïsme? Ah! le Juif aurait bien plutôt mis en pièces ses anciennes prophéties que de les recevoir nouvelles d'une main si ennemie. Non, et le Juif attestera toujours contre lui-même et contre l'incrédule que les prophéties ne sont jamais sorties de ses mains, qu'elles y sont religieusement gardées, et que rien ne peut y avoir été inséré de nouveau. C'est ainsi, grand Dieu! que vous avez pourvu à la sûreté de vos oracles, et qu'ils ont en eux-mêmes plus de caractères de vérité et de certitude qu'il n'en faut pour être crus vrais et certains. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Psal.* XCI, 5.)

Mais le Juif n'y a-t-il pas été trompé lui-même? Esdras, cet homme habile, dit le contradicteur, n'a-t-il point fait lui-même tous ces livres et fabriqué adroitement toutes ces prophéties? Homme vraiment habile qu'Esdras! Plus habile qu'il ne convient à un homme, s'il a pu persuader à tout un peuple qui savait si bien son histoire, qui était rempli de ses prophéties, qu'une histoire nouvellement fabriquée était son ancienne histoire; cette histoire que les vieillards, qui vivaient alors, avaient entendu raconter à leurs pères, ceux-ci l'ayant apprise des leurs, et ainsi de génération en génération, que des prophéties tout récemment sorties de la tête d'un homme étaient ces anciens oracles du Seigneur qu'une tradition fidèle leur avait transmis. Mais enfin, quand Esdras aurait été assez habile pour faire croire à tout ce peuple que des prophéties si nouvelles étaient des prophéties anciennes, comment en aurait-il hasardé un si grand nombre, et comment eussent-elles toutes rencontré si juste? Esdras aurait donc été tout à la fois le plus grand des imposteurs et le plus grand des prophètes? C'est ainsi que tout conseil, que toute pensée profonde de l'homme est faible contre les conseils du Seigneur.

Les Juifs gardent ces saints oracles, et leur zèle pour cette parole du Seigneur les rend certains. Mais les Juifs les expliquent-ils comme nous? Tous les chrétiens les entendent-ils de la même manière? Ces prophéties sont-elles toutes assez claires pour être toutes apportées en témoignages? Les Juifs conviennent-ils de toutes? Les trouve-t-on toutes dans leurs livres? Voilà ce qu'il faut éclaircir.

Les Juifs ont voulu en effacer une, parce qu'elle est trop manifeste et qu'elle ne souffre en aucune façon l'allégorie; mais c'est à leur honte qu'ils l'ont entrepris, comme ce serait à la honte du bon sens, dont on se pique dans l'interprétation des Ecritures, qu'on soutiendrait cette infidélité judaïque. Un Théodotion, ce misérable Juif, pour complaire à la nation et croyant lui rendre un bon office, substitue à cette leçon : ***Ils ont percé mes mains et mes pieds***, cette autre : ***Le lion, mes mains et mes pieds.*** Mais une leçon nouvelle, inouïe dans la nation, qui n'a aucun sens et aucune liaison avec le reste du discours; une telle leçon substituée à la leçon ancienne et universelle, à la leçon des Septante, ces respectables interprètes, à une leçon qui a un sens, une suite, un rapport visible avec tout le reste, et qui a pour elle l'événement; une telle substitution, dis-je, n'est pas une difficulté dans la prophétie, mais un attentat manifeste sur les divines Ecritures, et une tromperie aussi grossière qu'elle est inutile.

Les Juifs n'entendent pas comme nous de certaines prophéties touchant le Messie. Mais leur attention à éluder les prophéties est connue, et la raison en est toute visible; mais l'événement est ici plus fort que la chicane sur la signification prétendue équivoque des termes, et enfin l'évidence s'élève ici au-dessus de toutes les subtilités et de tous les raffinements de chronologie. Le Juif a fait des traductions les plus infidèles qu'il a pu, mais elles sont encore plus chrétiennes que judaïques; il aurait fallu trop changer. Il a abandonné le sens de ces grandes prophéties qui s'appliquent si naturellement à la venue du Messie; mais en abandonnant ainsi les prophéties il les accomplit, puisqu'elles prédisent expressément cet abandon. Mais en abandonnant ces prophéties, le Juif abandonne la tradition constante de la nation, il abandonne ces docteurs d'un si grand nom parmi eux, il abandonne ces livres aussi respectés d'eux que les Ecritures mêmes. Peu contents de leurs propres interprétations, et las de supputer, les Juifs ont prononcé malédiction contre ceux qui supputeraient encore les jours du Messie. Preuve de leur embarras, ou plutôt de leur impuissance à expliquer autrement que du Messie, les prophéties où nous trouvons le Messie; preuve que les temps du Messie sont passés, qu'ils le voient bien par tous les signes de sa venue et par tous les calculs des temps; mais qu'ils ne veulent pas l'avouer, ne voulant pas se convertir à lui.

Ils ont donné quelques raisons des retardements prétendus du Messie, entre autres

leurs péchés. Mais ces raisons les contentent-elles eux-mêmes et les autres hommes s'en payeront-ils? Les prophéties où leurs péchés sont si bien marqués, ont-elles dit quelque part que ces péchés retarderaient la venue du Messie? Ils disent qu'ils auraient bien connu le Messie à tant de marques, eux qui y étaient si attentifs; mais ils ne voient pas que leur orgueil le leur a caché. Ils l'attendaient dans l'éclat, comme il est prédit dans de certains endroits des prophéties; et il est venu dans l'humiliation, comme il était annoncé en d'autres. Ainsi leur orgueil, les inclinant à l'éclat, les a trompés à la vue de tant d'humiliations de Jésus de Nazareth

Le Messie doit venir, selon les prophéties, quand le septre ou l'autorité sortira de Juda. Qu'ils voient donc quelle autorité est restée en Juda depuis si longtemps. Qu'ils voient si, pendant que l'empire romain a subsisté, ils ont eu d'autre roi que César Et aujourd'hui Juda, si c'est encore Juda, a-t-il d'autres rois et d'autres princes que les princes et les rois des nations? Le Messie est donc venu.

Laissons, s'il le faut, le calcul des années de Daniel, où le Juif, d'accord avec l'incrédule, cherche à nous embarrasser. Laissons, dis-je, ce calcul, quand tout autorise le nôtre, quand le nôtre est justifié par l'événement: car c'est l'événement qui décide du calcul, et non pas le calcul qui peut combattre l'événement. Tous ces calculs ne vont qu'à quelques années de plus ou de moins, ce qui ne fait rien dans un si grand nombre d'années. Mais ce qui décide, encore une fois, c'est la mort donnée par les Juifs à celui que nous appelons le Messie, et cet état de misère et de désolation où le Juif se trouve depuis qu'il a donné la mort à Jésus de Nazareth. Car, dans la prophétie, cette désolation est marquée expressément comme la suite et la punition du meurtre du Messie par son peuple. Que le Juif nous fasse donc voir, ou qu'il n'est pas dans l'état où nous voyons qu'il est depuis la mort de ce Jésus de Nazareth; ou nous dirons au Juif que, étant puni comme doit l'être, selon la prophétie, le peuple qui doit tuer son Messie, il faut qu'il ait tué son Messie dans la personne de Jésus de Nazareth.

Un esprit ennemi des prophéties agite des hommes qui se sont élevés dans la république chrétienne. Je ne les appellerai pourtant pas chrétiens: car, à Dieu ne plaise que j'honore de ce nom ceux qui nient que J. C. soit Dieu. Engagés par cette erreur capitale de leur secte, ils se sont appliqués (d'autant que la plupart de ces prophéties regardent J. C.) à les détourner de leur sens naturel. Je dis donc que la plus manifeste preuve de la vérité du sens que nous donnons à nos prophéties, ce sont les choses si peu sensées que disent ces gens-ci quand ils veulent, nouveaux Juifs, plus Juifs que les véritables, détourner ces prophéties à des sens étrangers à J. C. Où ont-ils pris en effet dans leur bon sens que dans la célèbre prophétie d'Isaïe: *Un petit enfant nous est né*, etc., *Dieu*, Dieu, en ce nombre singulier, n'est pas Dieu. *L'Admirable*, c'est ce prince dont les faiblesses nous font pitié, à travers ses vertus. *Le Fort*, c'est ce timide et toujours tremblant, et toujours pleurant Ezéchias. *Le Prince de la paix*, c'est ce roi qui n'était pas en état de soutenir la guerre, qui fut prêt à s'aller livrer avec son diadème, avec son peuple, au roi d'Assyrie, pour être emmené captif où il voudrait. Et enfin, que *le Père du siècle à venir*, c'est cet homme dont la vie fut toujours agitée, et dont le règne a duré vingt-neuf ou trente ans? Et qui est-ce, me direz-vous, qui interprète ainsi les Ecritures? Un ignorant sans doute, un petit esprit, quelque homme sans nom et méprisable dans la république des lettres? Non. C'est le grand, l'habile, le judicieux, le trop savant Grotius; ce Grotius qui, dans son livre *De la véritable religion*, le meilleur sans contredit de tous ses ouvrages, et auquel aussi nous vous renvoyons, a si bien établi la preuve des prophéties; Grotius, qui s'abandonne ici lui-même, depuis qu'il s'est entêté du prétendu bon sens des Sociniens, et de leur manière simple d'interpréter les Ecritures. Je devais à la sainteté des Ecritures et à la vérité de notre religion ce reproche contre Grotius. Et il y a longtemps qu'on avertit dans l'Eglise de se défier de ces sortes d'interprètes, et de Grotius en particulier.

La perpétuelle difficulté que nous font les contradicteurs des prophéties, c'est que J. C. ne vient en aucune façon dans plusieurs endroits des prophètes où nous le plaçons. Aveugles et ignorants sur l'esprit de la prophétie! La prophétie n'était que pour J. C. Les prophètes étaient pleins de J. C. Le prophète était souvent lui-même la figure de J. C. Ainsi, le cherchant partout, cherchant toujours à parler de lui, toujours et partout, J. C. venait à propos. *Le Dieu de l'esprit des prophètes*, le tournant comme il voulait et où il voulait, le tournait à J. C. au milieu du discours, au milieu de la prière du prophète, et, ayant montré J. C. il le retirait de devant les yeux du prophète, qui continuait son discours ou sa prière. Cela est-il si difficile à comprendre? cela force-t-il le sens des livres saints, et est-il contraire au bon sens? Ce sont ces mêmes ennemis des prophéties, quand ils donnent des interprétations pareilles à celle que vous venez d'entendre, qui font violence tout à la fois au bon sens et aux Ecritures: c'est celui qui les interprète comme vous venez d'entendre qui en est l'ennemi.

Pour combattre la preuve des prophéties, il faudrait nous dire: Voilà telle et telle chose manquée dans l'accomplissement de telle ou de telle prophétie: voilà un événement qui ne ressemble en rien à la prédiction. Mais, quand on ne nous opposera que de certaines obscurités, et seulement dans quelques-unes, nous sommes trop forts contre les contradicteurs. Ces obscurités se tournent en preuves pour nous. Car enfin,

les prophètes eux-mêmes nous ont dit que leurs discours étaient obscurs, qu'on n'en entendrait le sens que dans le temps, et quand les choses seraient accomplies. Qu'ont prédit les prophètes? Que Dieu serait manifeste à tous? Qu'il serait manisfeste en tout? Loin de cela, ils lui ont dit à lui-même, en s'étonnant : Vous êtes vraiment un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.) Est-il de l'essence de nos mystères, parmi lesquels les prophéties ont rang, qu'ils soient tous clairs et évidents ? Au contraire, ce qui fait une partie de leur majesté et est un des signes de leur vérité, c'est une certaine obscurité. Y a-t-il plus de prophéties obscures que de manifestes? Vous avez dû voir combien celles-ci l'emportent. Faut-il que des prophéties où il peut rester quelque obscurité fassent rejeter celles qui sont manifestes? Toutes les règles du bon sens et de la critique nous disent que cela ne serait pas sensé. Est-ce les grandes prophéties, celles, pour ainsi dire, autour desquelles toutes les autres s'arrangent, comme pour recevoir de leur clarté, qui ont de grandes difficultés? Comme celles-là sont faites pour lever les difficultés des autres, elles sont, du moins pour les esprits réglés et qui ne veulent point sortir de la mesure de la foi, sans difficultés et sans nuages. Mais enfin, quand il y aurait dans les prophéties, ou dans tel autre point de la religion que vous voudrez, des obscurités, et des obscurités capables d'arrêter d'abord de bons esprits, c'est pour nous faire comprendre, à nous qui avons le bonheur de croire, que c'est par grâce et non par raison qu'on croit, même quand on a tâché de bien appuyer sa croyance sur toutes les raisons de croire. O profondeur des jugements de Dieu! profondeur du jugement que J. C. est venu exercer sur la terre! afin, dit-il, que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. Voilà le grand et profond secret de la conduite de Dieu, dans le degré de lumière qu'il a donné à la religion, et dans le degré de ténèbres qu'il y a laissé. Mais voyons maintenant si la preuve des miracles, se joignant à celle des prophéties, n'achèvera pas de lever les difficultés.

SECONDE PARTIE.

La preuve de la religion chrétienne qui se montre avec plus d'éclat, qui domine en quelque sorte davantage les esprits grands et petits ; à laquelle en effet le sens humain peut moins se refuser, à moins de nier les miracles mêmes, c'est la preuve des miracles. Il ne faut pas être facile à croire les choses merveilleuses, et l'esprit fort sera peut-être content lui-même des règles que nous établirons là-dessus. Mais, quand les miracles sont suffisamment attestés, que des miracles certains parlent en faveur d'une cause, il est si naturel d'y croire, qu'il n'a jamais fallu de précepte pour y obliger les hommes, comme il y en a pour croire à l'Eglise. C'est par ce même principe d'évidence, que l'on ne juge pas des miracles par les personnes, mais que l'on juge des personnes par les miracles. C'est par ce même principe d'évidence que, quand il y a de la difficulté sur la doctrine, on juge de la doctrine par les miracles, et non des miracles par la doctrine ; sans qu'il puisse être dit autre chose à ceux qui en font, pour prouver ce qu'ils enseignent, que cette parole des Juifs au Fils de Dieu : *Personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est en lui.* En même temps que celui qui fait ces miracles à la vue des hommes peut dire contre ceux qui ne croient pas cette parole du Fils de Dieu aux Juifs : *Si je n'avais pas fait au milieu d'eux de tels miracles, ils ne seraient pas coupables de n'avoir pas reçu ma parole.*

J'ai posé les prophéties pour le ferme et inébranlable fondement de notre foi. Ne croyez pas que je l'aie oublié, quoique je parle ainsi des miracles : et ne pensez pas non plus que, en parlant comme j'ai fait des prophéties, j'aie affaibli par avance ce que je viens établir touchant les miracles. Dans le combat des prophéties certaines et visiblement accomplies, avec des miracles aussi visibles, si ce combat était possible, il faudrait croire aux prophéties préférablement : *Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui bene facitis, attendentes.* (II *Petr.*, I, 19.) Mais les miracles ont eu cet avantage, que non-seulement ils ont rendu les peuples attentifs et leur ont tourné la vue sur l'accomplissement des prophéties, mais la preuve des miracles a précédé, et il le fallait. Avant que les prophéties fussent accomplies, pendant qu'elles s'accomplissaient, il fallait que les miracles établissent la foi qu'on devait avoir aux paroles de Dieu qui n'étaient pas encore accomplies. Encore qu'on n'entendît pas quelques prophéties particulières, il fallait toujours croire sur le témoignage des miracles, le plus éminent et le plus sublime que le ciel ait jamais pu donner à la terre. Laissons donc chaque preuve dans son rang : mais admirons l'enchaînement des preuves de la religion chrétienne la liaison que ces deux-ci ont ensemble, et par cette liaison la force invincible qu'elles se prêtent l'une à l'autre, et que toutes deux ensemble donnent à la religion. Il faudrait croire, quand il n'y aurait que des prophéties certaines ; il faudrait croire, quand il n'y aurait que des miracles certains. Nous avons certainement l'un et l'autre ; comment pourrions-nous ne pas croire? Parlons des miracles.

La puissance est à Dieu, et seul il peut la communiquer. Il ne la communique que pour la gloire de son nom, et quand il la manifeste aux yeux des hommes d'une manière particulière, c'est pour les rendre attentifs à quelque chose de grand qui les regarde. La puissance sur la nature est à Dieu seul. Nulle créature au ciel ou dans les enfers ne peut seulement imiter les effets de cette puissance souveraine sur la nature, et encore moins les produire réellement et pleinement, s'il ne lui a été donné d'en

haut. Tel homme, avec toutes les forces d'un grand empire, aurait subjugué l'univers, renversé la terre, fait ployer tous les hommes sous ses lois, qui ne peut pas ajouter une coudée à sa taille, ni rendre un de ses cheveux blanc ou noir, ni se donner la santé à lui-même, à sa volonté, ni retirer un mort du tombeau, ni commander aux éléments, ni, en un mot, disposer souverainement des êtres inanimés, soit pour faire du bien aux hommes, soit pour leur faire du mal. Tout cela part du trône du Tout-Puissant et du conseil de sa sagesse. Tout cela vient de Dieu, qui d'une main et d'une volonté souveraine, rien ne lui résistant, fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre, se fait obéir de ce qui n'est pas comme de ce qui est, domine la vie et la mort, suspend ou change à son gré le cours ordinaire des choses et les lois qu'il a lui-même imposées à la nature, n'ayant besoin pour cela, je l'ai dit, que de sa volonté.

Quand Dieu parle de cette sorte, il faut l'écouter. Quand il emploie ainsi sa puissance pour faire croire que quelque chose est divin et vient de lui, qui peut s'y refuser, s'il ne méconnaît entièrement Dieu? Or, Dieu a parlé en faveur de la religion chrétienne par ces œuvres de sa puissance; il a parlé longtemps de cette sorte et en mille manières. Il faut donc, pour ne pas croire la vérité de la religion chrétienne ou méconnaître Dieu, ou tout nier. L'incrédule fait l'un et l'autre. Il nie les miracles faits en faveur de la religion chrétienne. Ou il prétend que ce ne sont pas des vrais miracles, y méconnaissant l'œuvre de Dieu; ou enfin il suppose que, quand ce seraient de vrais miracles, ils ne prouveraient pas invinciblement la vérité de la religion de Jésus-Christ.

Contre la première supposition, nous allons établir la certitude des merveilles que nous attribuons à Dieu en faveur de la religion chrétienne. Contre la seconde, nous prouverons que ces œuvres merveilleuses sont de vrais miracles; enfin, contre la dernière, nous ferons voir que des merveilles certaines, vrais miracles venant de Dieu, prouvent certainement la vérité de notre religion.

Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour instruire les hommes, les enseignant encore plus par ses exemples que par ses paroles, et faisant en même temps des œuvres que personne n'avait jamais faites. Il a fait tout cela pour établir la vérité de la doctrine singulièrement sainte qu'il prêchait, et des hauts mystères qu'il était venu révéler aux hommes.

Mais que sais-je s'il ne faut pas même prouver à l'incrédule que Jésus-Christ ait paru sur la terre? Le nouveau pyrrhonisme qu'on veut introduire dans l'histoire du monde ne s'étendra-t-il point par les mêmes principes jusque dans l'histoire de la religion? L'incrédule, homme subtil, avec cette ouverture qu'on lui donne, ne saura-t-il pas étendre ses doutes jusqu'à ce premier auteur et à cette première source de la religion?

En nous laissant Jésus de Nazareth, veut-on déshonorer sa personne, pour décréditer ensuite ses miracles? Si on veut le dépouiller non-seulement de sa divinité, mais de sa sainteté et de ses vertus, nous aurons recours à Tibère, qui avait proposé au sénat de le mettre au rang des dieux. Nous aurons recours à ce grand empereur, Alexandre-Sévère, qui, au rapport de Lampridius et d'Ammian-Marcellin, tous deux païens zélés, honorait Jésus-Christ conjointement avec toutes ses fausses divinités. Nous aurons recours à ce sage empereur Adrien, qui avait fait élever des temples à Jésus-Christ; temples qu'on voyait encore au temps de ces historiens; et il ne fut, disent-ils, empêché de les consacrer aux usages des chrétiens que par les prêtres des idoles, qui lui dirent que tous les autres temples seraient abandonnés. Un homme pieux, digne de l'immortalité, un homme célèbre par sa vertu, dont le corps a cédé aux tourments, mais dont l'âme est dans le ciel avec les âmes bienheureuses : c'est Porphyre que vous entendez, parlant de Jésus-Christ, Porphyre, cet apostat, cet ennemi le plus dangereux et le plus envenimé que le christianisme ait jamais eu. Les Juifs, qui l'ont crucifié, n'ont conservé, dans leurs plus anciens livres, d'autres raisons de cette mort honteuse, sinon qu'il s'était dit le Christ, Fils de Dieu. Enfin, nous ne voyons aucun crime de lui dans les historiens ennemis de sa religion qui ont rapporté son supplice. Il faut, quand la piété devrait en souffrir dans le cœur, établir tout cela contre l'impiété.

En nous laissant la personne de Jésus-Christ et sa sainteté, le hardi pyrrhonien veut-il nous faire un roman de sa vie et de sa mort? Mais Mahomet lui-même reconnaît que saint Matthieu, qui a écrit l'histoire de Jésus-Christ, est un homme de bien. Julien, quel homme pour être croyable quand il parle en faveur de la religion chrétienne? Julien lui-même, qui accuse seulement Jean de simplicité au sujet de la divinité de Jésus-Christ, n'accuse ni Luc, ni Marc, ni Matthieu d'avoir rapporté de lui des choses fausses dans leur histoire. Qu'on nous laisse seulement un des miracles de Jésus-Christ. Un seul, si on sait entendre la voix des miracles, prouvera autant que ces miracles innombrables dont parle saint Jean. Veut-on nous les disputer tous? Mais Celse (quel autre ennemi du christianisme que Celse!) n'a pu les nier à Origène. Ce même Julien, qui, à la vérité, méprisait les miracles de Jésus-Christ ou en faisait semblant, ne les a pas révoqués en doute. Volusien en est convenu avec saint Augustin. Les Juifs eux-mêmes, dans leur Talmud, livre qu'ils égalent aujourd'hui aux Écritures, n'ont pas nié les œuvres merveilleuses de Jésus de Nazareth. Il est vrai que les Juifs mettent les miracles de Jésus-Christ au rang de ces miracles trompeurs qui devaient porter à l'idolâtrie; mais ce que nous dirons de la destruction de l'idolâtrie justifie assez

Jésus-Christ de ce reproche. Il est vrai que les Juifs, et Celse, et Julien, attribuent ces miracles à la magie, que Jésus avait, disaient-ils, apprise en Égypte. Mais le genre humain est revenu au bon sens, et par la raison que nous en dirons bientôt, et qu'on entrevoit déjà, il se moquera de cette folle imagination des Juifs, de Celse et de Julien, et la mettra au rang de ces absurdités qu'on est contraint de dire, lorsque, ne voulant pas demeurer muet, on ne peut rien dire de raisonnable. Concluons donc, selon toutes les règles du raisonnement, que les miracles de Jésus-Christ pendant sa vie, sans parler du grand miracle de sa résurrection, sont aussi certains que sa mort sous Tibère, sont aussi certains dans l'histoire du monde que les entreprises de César et les conquêtes d'Alexandre.

Jésus-Christ quitte la terre après être ressuscité des morts; et, prêt à monter dans le ciel, il donne misson à ses apôtres pour aller dans le monde entier prêcher sa religion à toute créature humaine. Cette mission est accompagnée d'une promesse de miracles de toute espèce, qui devaient suivre leurs paroles et en établir la vérité. Cette promesse de Jésus-Christ à ses apôtres s'est-elle accomplie, et le monde a-t-il vu ces grands miracles? Mais qu'aurait donc vu le monde, si ce n'est tous ces miracles, pour se convertir, comme il a fait, du culte des idoles au service de Jésus-Christ? Appliquez-vous à ce que je vais dire.

Saint Augustin raisonne ainsi sur la résurrection de Jésus-Christ qui est le fondement de la religion chrétienne et qui aussi était le fond de la prédication des apôtres. Trois choses, dit ce saint, sont naturellement incroyables sur la résurrection de Jésus-Christ; que Jesus-Christ soit ressuscité; que le monde entier l'ait cru; qu'il l'ait cru par la prédication des apôtres. Vous ne croyez pas le premier, poursuit-il: vous voyez le second; et le second, que vous voyez, vous force de croire le troisième que vous voulez nier. L'incrédulité est donc forcée, à la vue du monde entier converti à la religion de Jésus-Christ, de croire que c'est par le ministère des apôtres qu'il a été converti. Mais le monde entier, qui a cru un événement tel que la résurrection de Jésus-Christ, l'a-t-il cru à la simple et naturelle exposition du fait? A-t-il été entraîné à cette croyance par l'artifice du discours des apôtres? Y a-t-il été comme forcé par leur éloquence? Et les apôtres étaient des gens sans lettres, des hommes grossiers. C'étaient des gens simples; et cette simplicité, qui les faisait croire capables d'avoir cru facilement, les rendait incapables, ou du moins peu propres à persuader les merveilles qu'ils annonçaient. Il faut donc que le monde, pour croire comme il a fait que Jésus-Christ fût ressuscité, non-seulement l'ait entendu prêcher aux apôtres, mais qu'il ait vu des œuvres de leur part.

Qu'a donc vu le monde, de la part des apôtres, qui ait été assez puissant, en détruisant le plus fort des préjugés, d'établir dans tous les esprits la plus difficile de toutes les croyances; qui ait été capable de persuader la résurrection d'un crucifié, malgré ce que les Juifs, envoyés exprès dans toute la terre, débitaient de l'enlèvement de Jésus-Christ hors du tombeau par ses disciples, et les histoires possibles qu'ils composaient à ce sujet? L'esprit humain se laisserait aller plus aisément à croire une chose aussi indifférente en soi que la résurrection du Fils d'un charpentier de Judée; mais comme il s'agissait, en croyant Jésus ressuscité, de le croire Dieu, d'embrasser sa religion, qui n'était que privation, croix, renoncement et mort à soi-même; et en embrassant cette religion, d'en quitter une qui était ancienne et commode, flatteuse pour le cœur et pour les sens; il faut, dis-je, que le monde, qui a cru dans ces circonstances, ait vu des choses auxquelles l'esprit qui est dans l'homme n'ait pu résister. Il faut qu'il ait vu des choses qui aient entraîné l'homme tout entier par l'étonnement des sens et l'intime persuation de la raison. Il faut que le monde ait vu les mêmes miracles que Jésus-Christ avait faits, et ces merveilles encore plus grandes qu'il avait dit que ces disciples feraient en son nom. Il faut que le monde ait vu ces miracles que nos histoires nous racontent; qu'il ait vu les boiteux marcher, les sourds entendre, les muets parler, les aveugles recevoir la vue, les paralytiques se lever de dessus leur lit et s'en aller dans leur maison, les morts sortir de leurs tombeaux. Il faut que le monde ait vu, selon la promesse de Jésus-Christ les serpents sans venin, et les poisons sans effet contre ses disciples. Il faut que le monde ait vu les démons s'enfuir du corps des possédés, au commandement des apôtres, et qu'il ait entendu ces esprits trompeurs rendre eux-mêmes témoignage à la religion chrétienne quand les chrétiens le leur ont commandé au nom de Jésus-Christ. Il faut que le monde ait vu toute la nature assujettie à la puissance des prédicateurs de la foi, et recevoir la loi d'eux.

Que veulent ici les incrédules, et que peuvent-ils penser? Qu'il ne s'est point fait de miracles pour établir notre religion? Ah! que je voudrais que l'incrédule poussât jusque-là sa fureur pour nier! Il se trouverait pris dans son incrédulité comme dans un filet. Le genre humain, lui dirais-je, revenu d'une si longue erreur et d'un si profond oubli de Dieu, sans miracles, le monde entier converti d'une religion comme la sienne, à une religion comme la nôtre, sans miracles; c'est le plus grand de tous les miracles. Quelque chose a donc fait croire au monde entier qu'il s'était fait tant de miracles pour établir la religion chrétienne pendant qu'il ne s'en était pas fait un seul? C'est un prodige que vous nous contez pour anéantir les miracles, qui passe tous les miracles.

Pour démentir les miracles faits pendant trois siècles par les disciples de Jésus-Christ

il faut tout démentir, et faire taire la raison la première. S'il ne s'était pas fait dans ces temps-là beaucoup de miracles véritables, et qui faisaient impression sur les peuples, on n'aurait pas eu besoin d'en opposer tant de faux; et à l'égard des anciens, que personne n'avait vus, on se serait contenté, comme aujourd'hui, de les nier. Ainsi, ces faux miracles, dont nous parlerons bientôt, établissent invinciblement les véritables, faits par les disciples de Jésus-Christ à la vue du monde.

Il fallait que ces miracles des chrétiens fussent bien publics, et bien à couvert du reproche de faux, quand Tertullien disait aux païens d'un ton si haut et si ferme: *Ouvrez seulement les yeux, pour voir combien cette espèce d'hommes, que vous haïssez et que vous méprisez tant, est secourable à la nature humaine. Voyez quelles guérisons et quelles délivrances nos mains opèrent tous les jours au milieu de vous. Ouvrez seulement l'oreille, pour entendre ce que vous disent les vôtres, qui ont été ou guéris ou délivrés.*

Les chrétiens s'engageaient hautement de faire avouer aux dieux mêmes, quand le moindre des chrétiens le leur commanderait, qu'ils n'étaient que des démons, et ils pressaient ce défi. L'infidélité demeurait muette. Et alors notre apologiste, prenant le ton triomphant, leur disait: Qu'y a-t-il de plus naïf, mais par là même de plus pressant que cette preuve? *Quid hac probatione fidelius?* (*Apol.*, c. 23.) La vérité paraît ici dans sa simplicité, qui est son grand jour: *Simplicitas veritatis in medio est.* Simple, ne tirant de force ni de nos artifices, ni de notre éloquence, mais seulement d'elle-même: *Virtus illi sua assistit.*

Ecoutez donc vos dieux, écoutez-les, et croyez ce qu'ils disent en notre faveur. Car enfin, on ne ment pas contre soi-même; on ne ment pas pour se couvrir soi-même de confusion, pour se décréditer dans l'esprit des siens et donner de l'avantage à son ennemi: *Nemo ad suum dedecus mentitur.* (*Ibid.*) Voyez si vos dieux, ainsi contraints de parler, ont osé quelquefois se moquer et faire des railleries de nos mystères, de cette doctrine des chrétiens dont vous faites un perpétuel sujet de risée? *Quodcunque ridetis, rideant et illi vobiscum?* (*Ibid.*) Voyez s'ils ont jamais osé dire: Qui est ce Jésus-Christ? s'ils ont jamais osé traiter de fable ce que nous disons de sa divinité, de son souverain empire sur les humains, de ce jugement dernier qui lui a été donné et que toute la terre attend? *Dicent ibidem: Ecquis ille Christus cum sua fabula?* (*Ibid.*) Croyez que vos dieux se tairaient, croyez qu'ils nieraient, croyez qu'ils mentiraient, pour ne pas perdre en vous une si riche proie et de si fidèles serviteurs, s'ils pouvaient le faire sous le commandement d'un chrétien qui leur ordonne de rendre gloire à la vérité. *Nollent itaque vos tam fructuosos, tam officiosos sibi amittere, si illis sub Christiano volente vobis veritatem probare, mentiri liceret.* (*Ibid.*)

La même merveille durait encore du temps de saint Cyprien, qui combattait l'incrédulité par la même preuve, et pressait les incrédules par le même raisonnement. Reconnaissez, disait-il à Démétrius, et comprenez que nous sommes dans le parti de la vérité, puisque vos dieux nous rendent témoignage contre eux-mêmes. Croyez-en les dieux que vous adorez: *Crede diis quos colis, et cognosce vera esse quæ dicimus.* Ou plutôt, ajoute-t-il, après ce témoignage de vos dieux contre eux-mêmes, croyez-vous-en vous-mêmes; croyez-en à ce que vous dit ici votre conscience sur ce témoignage: *Aut si volueris, et tibi crede.* Vous auriez cru, je veux le penser de vous, si vous eussiez entendu un pareil témoignage de la bouche même des démons. Mais, ne pouvant pas entendre de vos oreilles, ne pouvant pas voir le miracle de vos yeux, croyez-en à ce que votre conscience vous dit ici sur la singularité et la certitude de ce miracle: *Aut si volueris, et tibi crede.* Croyez-en à l'embarras où cette preuve de la religion par les miracles anciens vous jette avec vous-même: *Aut si volueris, et tibi crede.* Croyez-en à l'aveu qui est prêt à vous échapper en faveur de ceux qui, sur la foi de ces miracles, croient comme nous que la religion chrétienne est véritable: *Aut si volueris, et tibi crede.*

Vous n'êtes pas, dites-vous, embarrassé de répondre à ceci; et d'un ton assuré vous avancez que les païens ne faisaient guère d'attention à ce que disaient et à ce qu'écrivaient des hommes qu'ils regardaient comme des insensés et des fanatiques. Mais, avec ces écrits et avec ces défis, ce prétendu fanatisme gagnait tout l'empire; et alors l'empire devait ouvrir les yeux sur ces défis, et sortir de ce silence méprisant au sujet de ces écrits. Or, qu'on nous dise ce qu'ont répondu dans le temps à ces défis, et Celse et tant d'autres? Qu'on nous dise ce qu'ont répondu dans la suite les Ammien-Marcellin, les Zozime, et tous ces historiens païens qui n'ont rien laissé de tout ce qui leur a paru reprochable, ou un peu faible dans notre religion? Disons donc qu'ils ont dissimulé, parce qu'ils ne pouvaient pas nier. Mais, comme la publique notoriété de ce miracle servait alors à étendre la religion chrétienne, la dissimulation forcée de ce fait, dans le temps, sert aujourd'hui à prouver la vérité de cette divine religion. L'incrédule ne se tirera pas de cet embarras.

Une oreille chrétienne voudra-t-elle entendre ceci? L'impie, joignant Moïse à Jésus-Christ, joint Jésus-Christ et Moïse à Mahomet. Mais pour cette fois il faut que Jésus-Christ, avec ceux qui ont conduit son œuvre dans ces premiers siècles, cède à Mahomet, et que l'impie, pour avoir trop dit, ne prouve rien. Ah! que Mahomet a été en effet bien plus habile que de se prêter de faux miracles, et d'y appuyer sa religion! Il a bien prévu qu'elle s'en irait en ruine avec ces faux miracles, qui n'échapperaient jamais à l'examen et à la critique de la postérité. Et

Jésus-Christ, ou n aura pas prévu cet inconvénient infaillible, ou le prévoyant, il aura élevé son édifice sur ces ruines visibles? Voilà comment l'impiété, qui s'était déjà tant avancée en faisant cet horrible parallèle, est poussée ici plus loin qu'elle ne voudrait. Mais voilà ce qu'a à craindre tout homme qui a quitté la route et qui s'est une fois égaré dans ses raisonnements. Les absurdités ne lui coûtent plus rien, non plus que les impiétés : mais aussi les absurdités retombent à plein sur lui, et son impiété fait horreur au monde.

Mais peut-être que toutes ces merveilles alléguées en faveur de la religion chrétienne ne sont pas des miracles. Qu'on nous dise donc ce qu'elles sont; car enfin ceci a tous les caractères des miracles véritables, c'est-à-dire, de ces choses qui sont arrivées contre l'ordre naturel et accoutumé, de ces choses qui ne pouvaient se faire dans les circonstances, aussi promptement, aussi pleinement, si ce n'est par cette puissance divine qui agit par elle-même, qui a tout en elle-même, et n'a besoin que de vouloir, et non pas même de dire, si elle ne veut. Ce ne sont pas ici en effet de ces prestiges en l'air et loin des yeux; ce ne sont pas de ces opérations préparées avec grand soin et au fond des cavernes; de ces opérations qui réussissent à demi, et plutôt manquées que faites. Ce ne sont pas ici de fausses guérisons de feintes maladies, des guérisons d'imagination et d'un moment, des résurrections équivoques, des délivrances de gens apostés et gagnés. Ce ne sont pas ici des surprises, parce que les plus ordinaires merveilles se faisaient sur les infidèles mêmes. Ce ne sont pas des tromperies, parce qu'elles n'ont pas pu l'être au milieu de tant d'ennemis et de tant de contradicteurs. Ce ne sont pas de ces choses dont on puisse dire que l'homme les peut faire. Le ciel, la terre, la mer, les éléments : tout à commandement. Des maladies de naissance, des maux invétérés et incurables, des infirmités de toute espèce et qui avaient épuisé inutilement l'art des médecins, guéries sur-le-champ, sans remède, par une vertu qui sortait de Jésus-Christ, comme de sa source. Des morts véritablement morts de la connaissance de tout le monde, des morts qu'on portait en terre; des morts de quatre jours et qui sentaient déjà mauvais, ressuscités par une seule parole. Ce sont là des miracles dont on fera toujours mieux de nier la certitude que d'en nier la vérité, c'est-à-dire, de nier que ce soient de vrais miracles.

Les merveilles opérées par les disciples de Jésus-Christ, en confirmation de la vérité de la religion chrétienne et tant célébrées dans nos histoires, n'étaient pas de ces opérations qui ne soutenaient pas le grand jour, et dont la fausseté se cachait aisément sous la pompe des cérémonies et dans un appareil affecté. Ces merveilles ne sont pas des choses que le démon ait pu faire, même par tout son art. Qu'on approche en effet de ces miracles que la religion chrétienne se glorifie d'avoir montrés au monde, qu'elle a faits comme en se jouant dans la nature, ces prodiges qu'une philosophie toute dévouée à la magie et qui s'est épuisée en conjurations, en artifices et en dépenses, a pu faire en son temps (et je me rapporte de ce qu'elle a fait à ses propres écrivains, aux admirateurs perpétuels de cette mystérieuse philosophie, et de Julien son protecteur); et l'on discernera facilement les vrais miracles, qui sont ceux de Jésus-Christ et de ses disciples, d'avec les faux ou les prestiges, qui sont les opérations de ces philosophes de Julien.

Quel bien a ressenti la nature humaine de ces opérations de Porphyre et de Maxime? Au lieu que presque toutes les merveilles des chrétiens s'opéraient sur le corps humain et pour le bien public : ce qui est un des caractères des vrais miracles. La magie a épuisé toute sa science et toutes ses forces au temps de Julien : épuisée de science et de forces elle n'a pu faire que quelques faibles essais, que quelques misérables prestiges inutiles à tout bien. Les merveilles des chrétiens, aussi utiles que puissantes, n'ont donc pas été opérées par la magie. Le démon aurait-il pu faire de telles choses en s'accordant avec Jésus-Christ ou si Jésus-Christ et les siens auraient pu les faire par la puissance du démon? Ah! ce sont ici de ces choses auxquelles le Juif n'a pas pensé quand il les a avancées; auxquelles l'incrédule ne pense pas quand il les appuie; que les infidèles n'avaient imaginées que par l'embarras où ils se trouvaient, et tout au plus par la force de leurs préventions en faveur de la magie.

Et en effet, le démon aura servi la religion chrétienne contre lui-même. Le démon aura aidé si puissamment Jésus-Christ et les siens à détruire l'idolâtrie, qui était son œuvre, l'idolâtrie, qui était son règne; à détruire ce culte abominable des dieux, qui était sa gloire et la pleine satisfaction de son orgueil et de sa jalousie contre Dieu? Le démon aura tant contribué à détruire l'erreur des hommes, qui était suivie d'une si grande corruption. Ah! plutôt il a frémi de rage, hurlant comme une bête féroce au milieu de ses temples, quand il les a sentis si fort ébranlés avec son empire, par les merveilles qui s'opéraient en faveur du christianisme. Ah! il a trop souvent reconnu lui-même, forcé de l'avouer devant les siens et devant les ennemis, que la puissance des chrétiens le tourmentait, et que Jésus, le Fils de Dieu, le dépouillait.

Non, ce n'est pas en vain que saint Paul donne aux démons le nom de puissances de l'air. Cet esprit trompeur et malicieux peut donc faire du mal aux hommes, et les tromper. Mais il tient cette puissance tout entière de Dieu, de Dieu, qui en ordonne à son gré, qui la retient ou qui lui lâche la bride, selon ses desseins et les œuvres qu'il veut faire.

La puissance du démon a dû être plus grande dans tous ces temps où il lui a été donné de tromper la terre au sujet de la

divinité, et de l'entretenir dans cette erreur à laquelle elle était si fort attachée. Mais, quand Jésus-Christ est venu pour chasser dehors ce prince du monde, pour le dépouiller de son empire dans toute la terre, et s'y établir lui-même roi et souverain Seigneur, alors la puissance a dû être ôtée au démon; et si Dieu lui en eût trop laissé, elle se serait tournée contre lui-même, elle aurait servi à ruiner, ou du moins à retarder son œuvre, son œuvre qu'il était venu faire au milieu des siècles et que ses prophètes l'avaient excité à faire avec puissance. *Domine, opus tuum : in medio annorum vivifica illud.* (*Habac.*, III, 2.)

Que l'impie est pitoyable dans ses pensées! Qu'il est malheureux dans ses essais! Il a entrepris de nos jours de ressusciter cet ancien Apollonius de Tyanes. Que veut-il faire de son Apollonius de Tyanes? Veut-il faire tomber les miracles des disciples de Jésus-Christ et de Jésus-Christ lui-même, par les prétendues merveilles d'un imposteur? Croit-il établir la fausseté des miracles des disciples de Jésus-Christ en établissant et prouvant, comme la chose lui serait aisée, la fausseté de ceux d'Apollonius de Tyanes? La fausseté des uns n'emporte pas la fausseté des autres. Bien différents par le fonds, par les circonstances, par la notoriété, ceux d'Apollonius de Tyanes doivent être reconnus faux, et par leur fausseté établir, comme je l'ai déjà remarqué, la vérité de ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. L'impie espère-t-il, en essayant de prouver la vérité des miracles attribués à Apollonius de Tyanes, établir dans les esprits que les miracles ne sont pas toujours une preuve que Dieu parle, et, en un mot, que les miracles peuvent tromper les hommes? C'est apparemment ici la finesse cachée de l'impie. Mais il faut lui faire voir qu'il n'entend rien aux choses de Dieu, qu'il discourt de ce qu'il ne sait pas, et enfin qu'il ne connaît pas Dieu lui-même. Nous ferons revenir son Apollonius de Tyanes.

Le mensonge est le propre esprit du démon, et la tromperie son œuvre. L'homme est souvent trompé, et souvent il est trompeur. Dieu seul est véritable, et la vérité même : pouvant permettre, en punition de leur infidélité, que les hommes soient trompés, mais ne pouvant jamais les tromper lui-même. Dieu ne peut donc pas tromper les hommes : et, si en matière de religion, les hommes doivent à Dieu de recevoir celle qu'il leur fait connaître par des voies extraordinaires, Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur là-dessus. Voilà le principe immobile sur lequel nous bâtissons. Voilà comme on pense de Dieu, quand on a la première idée d'un être en qui se rencontrent la souveraine justice avec la souveraine bonté, l'une et l'autre dirigées par une suprême sagesse. L'impie, qui croit à peine qu'il y ait un Dieu, le compose comme il veut, et lui donne pour première qualité, lui ôtant par là toutes les autres, celle de tromper les hommes à son gré, parce qu'il lui permet de s'en jouer. Mais peut-être que l'impie, n'allant pas jusqu'à la source des miracles, ou même ne la connaissant pas, blasphème ce qu'il ignore, quand il dit, seulement par une haine aveugle pour la religion, que les miracles ne prouvent rien décisivement. Instruisons sur ceci celui qui veut être instruit. Les miracles viennent de Dieu. Cette pensée ne tient rien de l'éducation, elle est née avec nous, et rien ne l'affaiblira dans les esprits simples, quoique grossiers. *Personne*, disaient les Juifs à Jésus-Christ, *ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est en lui.* Les miracles sont ordonnés de Dieu pour nous faire croire, selon cette parole de Jésus-Christ que j'ai déjà citée : *Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que personne n'a jamais faites, ils seraient sans péché* en ne croyant pas en moi. Le péché d'incrédulité vient donc de la force invincible de la preuve des miracles. Mais, si les miracles, qui viennent de Dieu et ne peuvent venir que de lui, pouvaient être une preuve trompeuse; si les miracles, qui ont tous les caractères de vrais miracles, pouvaient laisser quelque soupçon et quelque doute sur la chose qu'ils veulent établir, le raisonnement de Jésus-Christ manquerait de justesse; et les Juifs aussi n'auraient pas manqué de lui répondre : Ces miracles peuvent venir de Dieu, que vous appelez votre Père, sans que cela nous oblige de croire ce que vous nous prêchez et ce que vous nous dites de vous-même. Que savons-nous si Dieu ne veut pas nous tromper, et par cette tromperie, concertée avec vous, nous détacher de Moïse? Mais les Juifs, en même temps qu'ils connaissaient la force des miracles, connaissaient aussi le Seigneur, que leurs prophètes appellent partout le Véritable : *Verax.* (*Psal.* LXXXV, 15.) Donnons donc cette gloire à Dieu qu'il ne peut pas tromper les hommes moins encore en matière de religion (s'il y a du moins dans la vérité de Dieu et dans sa fidélité). Or, Dieu tromperait les hommes, prenant en cela le caractère de l'homme; Dieu tendrait un piége inévitable aux hommes, et en cela, ô horreur! il se revêtirait de l'esprit de Satan, si les miracles ne prouvaient pas en faveur de la vérité, et s'ils pouvaient par eux-mêmes servir à l'erreur

La simplicité conduit ici droit à la vérité. Nous en avons l'exemple dans l'aveugle-né de l'Evangile. Les pharisiens, pour chicaner le miracle, chicanaient sur la personne qui l'avait opéré, et faisaient mille questions à l'homme guéri. Il y avait cependant de la division entre eux là-dessus. Les uns concluaient de la doctrine de la Loi mal interprétée, que cet homme, qui violait le sabbat en guérissant un homme ce jour-là, n'était pas de Dieu. Les autres concluaient du miracle, et d'un tel miracle, qu'un homme qui l'avait fait ne pouvait pas être contre Dieu. Ils revenaient à l'aveugle qui, fatigué de leurs chicanes, et laissant-là la personne, sachant cependant bien à quoi s'en tenir, leur

dit enfin : Je sais une chose, *unum scio*, c'est que j'étais aveugle et maintenant je vois : *quia cæcus cum essem, modo video*. Et sans pouvoir être ébranlé, ni par leurs difficultés, ni par leurs mauvais traitements, admirant seulement comment à cette œuvre ils ne reconnaissaient pas Dieu et son envoyé, il s'en tient à cette seule chose qu'il savait, qui était que Jésus-Christ était de Dieu, et qu'il enseignait la vérité : *unum scio*. Et en effet, il croit en lui, et il s'attache à lui dès qu'il le retrouve. Voilà, encore une fois, comment la vue simple, qui est cette première lumière que Dieu a mise dans les hommes, ne se trompe pas aux miracles : *unum scio*. Je sais une chose, c'est qu'ils viennent de Dieu, et que Dieu ne trompe pas : *unum scio*. Venez donc à l'école de cet homme, qui ne sait qu'une chose sur les miracles, qui est que celui qui les fait est de Dieu, et le docteur de la vérité, vous qui en savez tant là-dessus, ou plutôt qui à force de savoir vous perdez dans vos raisonnements : *unum scio*.

Il y a cependant deux cas, et peut-être un troisième, où l'on peut combattre la preuve des miracles, et où en effet ils ne prouvent pas. Quand les miracles vrais ou faux sont prédits, avec la circonstance des temps, et qu'on nous a dit de nous en garder, en ajoutant que ce serait là une séduction pour ceux qui n'avaient pas voulu recevoir la vérité. Telles seront ces œuvres de l'Antechrist, dont parle saint Paul; tels seront ces prodiges des derniers temps, dont Jésus-Christ a dit qu'ils séduiraient même les élus, si la chose était possible. Mais Jésus-Christ nous en avertit, et il insiste sur la prédiction : *Ecce prædixi vobis*. (*Matth.*, XXIV, 24.) Cet avertissement et cette prédiction ôtent aux miracles le caractère de preuve, premier cas. Quand ces miracles ou prestiges, qui tendent à autoriser l'erreur, sont actuellement combattus par des miracles en faveur de la vérité, plus marqués et plus forts en toute manière, et auxquels il faut que le prestidigitateur cède, en disant avec les magiciens de Pharaon à la vue des miracles de Moïse : *Le doigt de Dieu est là*, second cas. Un troisième cas, qui rentre dans le second, c'est celui dont avait parlé Moïse, si le miracle ou la vision mènent à l'idolâtrie; c'est celui dont parle Jésus-Christ : *Si quelqu'un fait des miracles en mon nom, et aussitôt après parle mal de moi*. C'est celui dont parle saint Paul, s'il *venait un ange du ciel*, s'il paraissait un homme extraordinaire prêchant une doctrine manifestement contraire à l'Evangile, avec des miracles. En ce cas-là, où la religion serait manifestement attaquée, il faudrait regarder ces miracles comme une épreuve de la foi, ainsi que Moïse le dit manifestement au même endroit, et opposer, sans autre réponse à ces miracles faits contre l'Evangile, tous les miracles faits pour établir l'Evangile. Mais sans doute qu'il s'en ferait alors de plus grands pour la vérité que contre elle. Un homme engagé dans d'autres erreurs pourrait faire un miracle pour prouver des vérités auxquelles il serait demeuré fidèle ; mais cela fait pour nous.

Un méchant peut faire des miracles pour tromper les hommes qui cherchent à être trompés et qui le méritent. Mais comme tout miracle vient originairement de Dieu, et lui sera toujours attribué par les hommes, il faut que Dieu, pour la gloire de son nom de Dieu vrai, en même temps qu'il pense à punir des méchants, ne laisse pas à ces miracles assez de vertu et assez de force pour séduire ceux qui cherchent la vérité dans la bonne foi; et pour cela il faut qu'il en oppose de plus grands et de plus certains. Je dis de plus certains : et, en effet, qu'on examine de près ces miracles dont l'erreur a voulu se prévaloir (tels ceux dont on cherchait à appuyer l'idolâtrie), et on verra que c'étaient des fables qu'on contait à des esprits qu'il fallait amuser, à des hommes qui n'approfondissaient rien, à des gens qui ne voulaient qu'être trompés. Aussi l'histoire de ces prétendus miracles n'a pas plutôt paru, qu'elle a été détruite par les chrétiens. Eusèbe nous l'apprend de ceux de cet Apollonius de Tyanes, auquel je reviens.

L'idolâtrie, qui faisait tous les jours de si grandes pertes par les miracles continuels qui établissaient l'Evangile, s'avisa d'opposer cet Apollonius, avec je ne sais combien de miracles qu'elle lui attribuait dans le même genre que ceux du Sauveur et de ses disciples. Mais qui est-ce qui a vu ces miracles ? Philostrate qui les a écrits si longtemps après, et qui en a si mal composé l'histoire ? Qui est-ce qui a cru à ces miracles ? Une multitude qui croyait déjà toutes sortes de fables, et en faisait sa religion ? Qui est-ce qui a été retiré de sa voie par les miracles d'Apollonius; car il faut que les miracles tendent au bien? Les miracles d'Apollonius de Tyanes ont-ils fait un grand nombre d'apolloniens? Cette secte est-elle venue jusqu'à ces derniers siècles? et les miracles sont pour cela. Les statues de ce séducteur sont tombées avec lui, et celles de ces autres imposteurs de la même secte, qui s'élevèrent deux cents ans après, tombèrent aussi avec eux. Pendant que les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples ont rempli la terre de chrétiens, qui encore aujourd'hui la remplissent. Qui a entendu parler de quelque martyr d'Apollonius? Je voudrais savoir ceci de l'incrédule, si lui ou quelqu'un de ses semblables donnerait sa vie pour soutenir les miracles de son Apollonius; tandis qu'il se trouverait mille gens parmi nous qui donneraient leur sang pour soutenir la vérité des miracles de Jésus-Christ. Et que l'incrédule ne dise pas : Le faux zèle pour Jésus-Christ peut faire cela; car je lui demanderai à mon tour pourquoi son vrai zèle pour cet Apollonius ne pourra pas faire la même chose. N'est-ce pas parce que nous sommes bien assurés des miracles de Jésus-Christ et que l'incrédule ne l'est guère de ceux de son Apollonius, et qu'il ne les défend que parce que ceux de Jésus-Christ l'embarrassent?

Mais, enfin, quoi qu'il en soit de ces prodiges d'Apollonius trop vantés, tout était alors dans l'ordre de la part de Dieu, et dans un des cas marqués. Il se faisait alors des miracles bien plus grands dans toute la terre par les disciples des apôtres. Et, ce qui est remarquable, à Ephèse, où l'imposteur paraissait comme sur son théâtre, il s'en faisait de bien plus grands par saint Jean, qui était encore en vie, et qui habitait cette contrée.

Mais pourquoi, disent les incrédules, ne se fait-il pas aujourd'hui de miracles; nous croirions? Il ne se fait pas de miracles aujourd'hui, parce que vous ne croiriez pas à des miracles. Il ne se fait pas de miracles aujourd'hui, parce qu'ils ne sont plus nécessaires. Mais non, il n'est pas vrai que les miracles manquent dans la religion chrétienne, et du moins quelque chose de plus miraculeux que des miracles passagers y tient lieu de miracles.

Vous ne croiriez pas : voilà pourquoi il ne se fait pas de nouveaux miracles. Il se ferait des miracles au haut du ciel ou au fond de la terre, que vous diriez : C'est la nature qui se joue. Vous creuseriez dans tous ses secrets, et vous débiteriez là-dessus des imaginations et des absurdités; mais vous rejetteriez toujours le miracle. Un paralytique de plusieurs années serait guéri dans l'instant à vos yeux, et vous l'auriez vu marcher, que vous diriez, la médecine elle-même vous donnant le ton : Cela est naturel, ou du moins possible. Un mort que vous auriez accompagné jusqu'au tombeau en sortirait, que vous ne croiriez pas; vous diriez: C'est une illusion. Vous diriez des folies, plutôt que de confesser le miracle. Un miracle moindre vous paraîtrait une trop petite chose, et vous diriez : Si cela venait de Dieu, il en ferait d'une autre espèce et de bien plus grands. Voilà pourquoi il ne se fait pas de miracles devant vos yeux.

Les miracles ne seraient faits aujourd'hui qu'au mépris de Dieu et de ses voies extraordinaires. Car, aujourd'hui, on ne marche pas dans cette voie si sage, qui est de ne point nier tout, de ne croire ni trop ni trop peu, mais de savoir douter, et de savoir aussi déposer les doutes après un plein éclaircissement; de n'aller point cherchant des miracles, et voulant en trouver partout, mais aussi de ne refuser pas d'approfondir ceux qui sont certifiés par des personnes sensées et crues généralement. Non, ce n'est pas là la sagesse du monde. De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel; il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde, et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles lorsqu'ils sont évidents. Le peuple croit trop, les savants sont trop difficiles à croire. En s'éloignant un peu plus du peuple, l'on trouverait un juste milieu qui serait d'approfondir le fait, pour le croire, s'il est évident, ou pour demeurer en suspens, s'il se trouve douteux. L'incrédule ne veut point de ce milieu : il va plus loin que le savant, il ne veut point croire. Le monde n'est disposé qu'à se moquer de la crédulité, appelant tout de ce nom. Voilà ce qui a si fort retranché les miracles.

Les miracles étaient nécessaires pendant que les prophéties s'accomplissaient lentement; pendant que la profonde sagesse de l'Evangile se développait, mais peu à peu; pendant que la religion chrétienne s'établissait parmi les gentils; pendant que les Juifs, courant le monde, la combattaient de toutes leurs forces. Mais aujourd'hui que tout est fait, que la religion est établie sur ces mêmes miracles; mais aujourd'hui que tous, sur tant de raisons de croire, croient, excepté ceux qui, comme ces anciens incrédules, ne peuvent pas croire malgré la raison : *Non poterant credere* (*Joan.*, XII, 39), les miracles ont dû cesser, ou du moins être bien rares. Mais aujourd'hui, où des miracles moindres ou plus grands seraient inutiles pour les incrédules, il n'en sera point donné d'autres à cette race mauvaise que le grand miracle, le miracle qui subsiste depuis tant de siècles. Cette même religion établie parmi les contradictions, et malgré toute la puissance de l'enfer : cette même religion que n'ont pu détruire, ni l'impiété qui l'a environnée pendant si longtemps, ni les hérésies qui l'ont attaquée dans son propre sein, dès le commencement et toujours, ni la fureur des tyrans qui l'ont opprimée, ni les lâches qui l'ont abandonnée, ni les perfides qui l'ont trahie, ni tant de mauvais chrétiens qui la déshonorent : cette religion qui subsiste, sans que le temps, à qui il est donné de renverser ou d'altérer toutes les choses humaines, ait pu faire ici le moindre changement. L'Eglise toujours agitée, toujours battue des vents et des tempêtes, et toujours immobile sur ses fermes fondements : voilà le miracle perpétuel, voilà le miracle au-dessus de tous les autres, et auquel il faut croire. Jésus-Christ hier, aujourd'hui, demain, le même dans l'Eglise, le même pour l'Eglise : voilà le miracle des miracles venant de Dieu; et qui ne voit pas ce miracle, ne verrait pas les autres, et n'a point d'yeux pour voir. Les prophéties accomplies aux yeux de tout l'univers: voilà un miracle subsistant dans l'Eglise, et visible pour quiconque veut ouvrir les yeux : voilà, je crois, un témoignage assez grand de la divinité de notre religion : *Idoneum opinor*, dit Tertullien (*Apol.*, c. 20), *testimonium divinitatis, veritas divinationis.*

Demandons-les pour eux, mes frères, ces yeux qui voient avec ce cœur qui veut croire; car c'est du cœur que sort l'infidélité. Plaignons les incrédules, et consolons l'Eglise de leur incrédulité. Croyons comme si nous avions vu ces miracles de nos yeux, parce qu'ils sont aussi certains. Croyons, parce que l'accomplissement visible de tant de prophéties ne nous permet pas de ne point croire. Croyons, parce qu'après tant de preuves il est raisonnable de croire, et contre toute raison de ne croire pas. Croyons, quoiqu'il y ait des choses dans la religion

dont nous n'avons pas encore vu le fond; parce qu'il est bon et heureux de croire ainsi sans avoir tout vu, sans avoir vu ce qui ne se verra à découvert que dans l'autre vie. Croyons : *Et, bâtissant sur le fondement de notre très-sainte foi l'édifice de toutes les vertus chrétiennes, priant dans le Saint-Esprit, nous conservant dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Jesus-Christ Notre-Seigneur, nous arriverons à la vie éternelle. Amen.*

SERMON XLIII

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit? (*Joan.*, XI, 37.)

Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil, et ils se disaient l'un à l'autre : Que faisons-nous? Cet homme-ci fait beaucoup de miracles.

Voilà donc le dernier conseil qui se tient contre Jésus, où l'on médite des choses vaines, où l'on fait des raisonnements insensés, et où l'on prend les mesures les plus violentes pour faire périr un homme qui a rempli la Judée de ses bienfaits, qui a délivré les possédés, qui a guéri les malades et qui a ressuscité les morts; et la raison de ce parti violent qu'on prend contre Jésus-Christ, ce sont ces miracles mêmes.

Que faisons-nous, de laisser en vie un homme qui fait tant de miracles? Ce sont des prêtres et des docteurs de la Loi qui parlent ainsi. Cet homme-ci fait beaucoup de miracles : Qui ne croirait qu'un grand prêtre allait conclure de là qu'il fallait donc faire reconnaître dans tout Israël Jésus pour le Messie, et recevoir sa doctrine? Il en conclut au contraire qu'il faut le rejeter, qu'il faut le faire mourir, de peur que tous ne croient en lui, et qu'on n'y entend rien si l'on prend d'autres mesures. Perdez-le donc, misérables! mais il vous perdra lui-même misérablement : *Malos male perdet.* (*Matth.*, XXI.) Rejetez celui qui est votre Messie : mais cette pierre, que vous rejetez, tombera sur vous et vous écrasera. Prenez des mesures contre Dieu, précautionnez-vous contre ses desseins; et ces mesures mêmes que vous prenez, pour conserver la Synagogue, la détruiront, et ce moyen que vous allez prendre pour anéantir la doctrine de cet homme l'établira dans toute la terre, et fera que toutes les nations croiront en lui.

Que ce conseil de Dieu sur la religion fut profond! Comment ces aveugles pharisiens travaillent-ils à l'œuvre de Jésus-Christ en cherchant à l'ôter lui-même de la terre? Comment ce misérable pontife, en méditant la suprême iniquité contre Jésus-Christ, prophétisa-t-il la grande gloire de Jésus, qui est la foi de tous les peuples? Que ce conseil de Dieu fut profond! Dieu n'inspire pas cette malice aux Juifs contre son Fils; mais il s'en sert pour les réprouver, selon les anciens oracles, eux qui étaient des méchants, et pour rejeter la Loi qui ne devait durer que jusqu'à Jésus-Christ Dieu n'inspire pas cette malice aux Juifs, mais il s'en sert pour leur substituer les gentils, selon que tous les prophètes l'avaient prédit, et pour établir l'empire de son Christ dans toute la terre. Par la bouche de son grand prêtre, le Juif dévoue Jésus à la mort pour sauver le peuple et la religion de la colère des Romains; et à peine Jésus est mort, que les Romains viennent, qui détruisent le temple et la nation. Sans temple, sans prêtre et sans sacrifice, le Juif perd la religion son ancien patrimoine, et la religion est donnée à un peuple qui jusque-là avait adoré les idoles.

L'état de la gentilité, l'état du peuple juif depuis que les Juifs ont mis Jésus-Christ sur la croix, et que Jésus-Christ crucifié a été prêché aux gentils. Suivons ces deux événements qui, quand ils sont bien présentés, forment dans les esprits raisonnables une pleine démonstration de la vérité de la religion chrétienne.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus marqué du caractère de Dieu dans les événements des siècles que la révolution qui est arrivée au milieu des siècles dans la religion des peuples par la parole de la croix, et la prédication de la résurrection de Jésus-Christ. Que de difficultés s'évanouiraient devant cette preuve et se perdraient dans cette évidence, si l'on était de bonne foi, et qu'on voulût comparer ce qui peut encore s'opposer à la croyance de la vérité de la religion chrétienne avec ce qui la fonde et l'établit invinciblement! Ce qui établit de cette manière la religion chrétienne, c'est la conversion du peuple gentil.

Un empire s'est élevé au milieu des siècles, qui s'établissait dans toute la terre sur les peuples et sur les rois, non par le fer, mais par la croix, non par une puissance ouverte qui ait abattu les hommes, mais par une force secrète qui tirait les cœurs à un crucifié. Règne du Fils de l'homme, règne des saints du Très-Haut, tant célébré par les prophètes, vous paraissez enfin! Règne de Jésus-Christ par la croix, règne spirituel et tout au dedans, qui avait cependant son éclat aux yeux des hommes, puisqu'après les hommes il a vaincu les dieux, qu'après les peuples il a dompté ces fiers césars, qu'il a renversé dans leur empire l'idolâtrie qu'ils soutenaient de toute leur puissance; et qu'avec Jesus-Christ on a vu régner la vertu, suite naturelle de la connaissance du vrai Dieu, à la place des vices, suite nécessaire du culte de ces indignes et criminelles divinités.

Nos pères ont vu la merveille de leurs yeux. Ils en ont été frappés; ils en ont été touchés, et elle en a peut-être plus converti à la religion chrétienne que les prophéties et les miracles. Nous croyons cette merveille qui a presque établi elle seule la religion chrétienne, mais nous ne l'envisageons pas d'assez près. Rapprochons aujourd'hui de nous ce grand événement du christianisme triomphant de l'idolâtrie; et celui qui aura des yeux pour voir verra; et celui qui approfondira avec nous cet événement et le suivra, sera forcé de croire.

Que David a bien connu la vanité des idoles et qu'il a bien marqué la folie de ceux qui s'y confient, quand, après avoir exalté le Dieu d'Israël, ce Dieu qui est au ciel et qui a fait dans l'univers tout ce qu'il a voulu, il s'écrie : *Pour les idoles des nations, c'est de l'or et de l'argent mis en œuvre par les mains des hommes; vaines représentations, qui ont une bouche, et elles ne parlent pas; des oreilles, et elles n'entendent pas*, etc. *Qu'ils leur deviennent semblables, eux qui les ont faites, et ceux qui y mettent leur confiance.* Qu'Isaïe, et le Sage après lui, font bien sentir l'extravagance de l'idolâtrie, et la futilité des idoles, lorsqu'ils nous les montrent formées d'un reste d'arbre inutile à tout, et qui embarrassait dans la boutique; qu'ils nous les montrent entre les mains de l'artisan qui les façonne, qui les achève, et aussitôt se prosternant fait des vœux à l'ouvrage qui vient de sortir de ses mains!

Je ne viens donc pas dissimuler ici la faiblesse de cette ancienne religion du genre humain, qui aussi bien frappe les esprits les plus communs ; mais entrons aussi dans sa force, et prenons ensemble une juste idée de l'idolâtrie. La force de l'idolâtrie était humainement invincible. L'idolâtrie avait pris les hommes par les sens, elle avait subjugué la raison, elle avait dompté ce qu'il y avait de plus fort et de plus hardi, elle avait enchaîné jusqu'à la bouche des philosophes. Les plus habiles d'entre eux s'étaient élevés au-dessus de ce que le vulgaire adorait. Xénophon, Socrate et Platon, son disciple, étaient parvenus à connaître une intelligence spirituelle qui gouvernait le monde. Mais ceux qui enseignaient tout ce qu'ils voulaient ont-ils seulement osé dire ce qu'ils pensaient là-dessus? Ont-ils entrepris de vaincre l'erreur et la superstition des peuples? Platon n'a-t-il pas eu, au contraire, la faiblesse d'écrire et de poser, comme un fondement de sa *République, qu'il ne faut rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser*, suivant en cela Socrate, son maître, qui avait établi la même maxime? Osait-on enseigner une si belle philosophie dans Athènes, qui se piquait de recueillir tous les dieux? Athènes même, cette ville si polie et si savante, ne déclarait-elle pas athées ceux qui parlaient seulement d'une divinité spirituelle? Ne les bannissait-elle pas comme des impies, après les avoir obligés de se rétracter? Et Socrate, plus malheureux, après avoir eu la faiblesse de se défendre d'avoir nié les dieux que le vulgaire adorait, ne fut-il pas le martyr de ses véritables pensées sur la Divinité, qui lui étaient échappées, et qu'il lui fut inutile de nier? Quel sage dans la Grèce n'était pas persuadé qu'il était défendu de déclarer au peuple le Dieu qui a formé l'univers, quand on l'a découvert, et qu'il était de la sagesse de n'en parler qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie? Chez tous les peuples de la terre, où régnaient les mêmes erreurs, et peut-être de plus grandes sur la Divinité, la même fureur régnait contre ceux qui osaient ou attaquer ou rabaisser les dieux du pays. A Rome, le centre et le fort imprenable de l'idolâtrie, s'il y eût eu de fort imprenable contre les attaques du Seigneur, aurait-on parlé impunément contre les dieux immortels? Qui osait dire que ce n'étaient là que des hommes corrompus et des femmes vicieuses, des hommes dont on voyait dans les histoires la naissance et la mort?

Dites donc de l'idolâtrie, et vous direz une chose vraie, que c'était l'excès du ridicule, le comble de l'ignorance, l'extravagance même, un délire, une ivresse dont il fallait que le genre humain revînt un jour. L'homme abaissé aux plus grossières idées; l'homme imbécile jusqu'à adorer tout ce qu'il craint; l'homme pitoyable jusqu'à adorer tout ce qu'il imagine; l'homme dominé par les sens jusqu'à adorer tout ce qu'il aime; l'homme aveugle jusqu'à ne vouloir plus adorer que ce qu'il voit; l'homme furieux jusqu'à ne pouvoir souffrir l'idée saine de la Divinité; l'homme stupide jusqu'à ne pouvoir croire un Dieu dont l'action s'étend à tout, mais qui a besoin, à la manière des hommes chargés d'un empire, d'être soulagé par des subalternes; l'homme emporté jusqu'à adorer sous la rouille et sous la poussière l'ouvrage des mains de l'artisan; l'homme égaré jusqu'à se faire des dieux de ses vices et de ses passions : voilà au vrai l'adorateur des idoles. Ajoutons ici les fables prodigieuses de ces dieux immortels, les horreurs et les folies qui entraient dans leur culte; toute cette religion, qui n'était inspirée que pour rendre la Divinité méprisable, tout ce service public, qui n'était en effet qu'une dérision du nom de Dieu et une sacrilége profanation des choses saintes. Voilà la faiblesse de l'idolâtrie; mais elle avait en elle quelque chose qui était plus fort que toute cette faiblesse. Examinons ceci.

L'idolâtrie était universelle; l'idolâtrie était ancienne; l'idolâtrie était commode. Elle était enracinée dans les esprits, et elle tenait au fond du cœur. La nature y avait conduit, et la raison avait suivi. L'homme y trouvait, avec sa religion, son plaisir et son intérêt, et dès là l'idolâtrie n'était plus faible.

L'idolâtrie était une œuvre menée de loin et habilement conduite par l'ancien artisan des fourbes; c'était l'ouvrage de cet esprit trompeur qui avait séduit l'homme, et qui goûtait tout le fruit de sa séduction quand il vit Dieu si éloigné de l'esprit des hommes; qu'il le vit si méprisé partout, pendant qu'on lui sacrifiait à lui en mille manières, qu'on l'adorait lui seul dans toute la terre sous le nom de tous ces dieux (car les dieux des gentils étaient des démons). C'était donc ici l'œuvre, la propre œuvre du démon. Or, le démon est bien puissant pour soutenir son œuvre dans l'esprit des hommes quand il y a surtout engagé les mœurs. Le démon, par cette malheureuse ressemblance de son orgueil, qu'il trouve dans les grands et les puissants du monde, les fait entrer d'eux-mêmes dans son œuvre. Et quand le démon

a pour lui les puissants de ce monde, il est bien puissant pour faire subsister dans le monde une œuvre qui s'y trouve établie, et dont l'origine se cache et se perd en quelque sorte dans l'obscurité des premiers temps. Voilà la force de l'idolâtrie.

L'arrêt était prononcé à ce prince de ce monde, et il allait être chassé de son empire, quand cet esprit superbe, armé de tout son orgueil et de tout son dépit, fit un dernier effort. *Sachant qu'il lui restait peu de temps, il était descendu sur la terre, ayant une grande colère*, et il combattait pour son empire en désespéré. L'idolâtrie était en effet l'empire du démon dans l'empire romain, qui concourait à ses desseins, qui secondait ses entreprises, qui, par un même esprit, lui prêtait toute sa force. Voilà la force de l'idolâtrie dans les jours où elle fut attaquée par la vertu secrète que le Seigneur avait mise dans la parole de sa croix.

L'idolâtrie était, dès la naissance de Rome, la religion de l'Etat, et la politique, si dominante à Rome et si raffinée, ne permettait pas qu'on attaquât cette religion : y toucher, c'était toucher aux fondements de l'Etat; l'ébranler, c'était ébranler cette domination universelle que Rome regardait comme sa destinée particulière. Les peuples y avaient attaché leur fortune, l'empire, sa gloire, les empereurs, leur sûreté. Et, ce qui donnait encore plus de force à l'idolâtrie au milieu de Rome, c'est que Rome elle-même s'en regardait comme l'objet. Rome, qui se faisait élever des temples à elle-même par les nations vaincues, se croyait haïe et méprisée quand on s'élevait contre ses dieux immortels, à qui elle croyait devoir son nom, ses victoires, la terreur qu'elle avait jetée parmi tous les peuples, et le silence où la terre se tenait devant ses armées et ses conquérants. Ses empereurs étaient les premiers dieux qu'il fallait adorer, comme le portaient presque tous les édits.

Voilà le mystère de Rome idolâtre, qu'elle portait écrit sur son front, quand saint Jean la vit. Toute la puissance de Rome idolâtre avec toute sa vanité : voilà la force de l'idolâtrie. Rome idolâtre d'elle-même : voilà ce qui a transporté Rome de colère contre ceux qui lui étaient envoyés pour la délivrer de son erreur; voilà ce qui y a fait fouetter les uns, crucifier les autres; voilà ce qui a enivré *cette femme* du sang des martyrs de Jésus, à commencer par celui de Pierre et celui de Paul; voilà ce qui a rendu Rome furieuse contre les chrétiens et le christianisme; ce qui lui a fait dire, dans son aveugle orgueil, n'écoutant aucune raison : Nous ne voulons pas que vous soyez chrétiens. Orgueil ne s'écoutant que lui-même! Dureté inflexible, dureté brutale que les chrétiens ont reprochée à Rome idolâtre par ces paroles si fortes : Vous arrêtez, leur dit Tertullien (*Apol.*, chap. 4), vous définissez durement, et sans égard à ce qui se doit à des hommes, qu'il ne nous sera pas permis d'être d'une autre religion que la vôtre, quand la vôtre est l'impiété même! *Dure definitis : non licet esse vos.* Vous nous faites hautement violence sur notre christianisme, et, du haut de votre empire, sans examiner si nous avons raison, vous nous défendez d'être chrétiens : *Vim profitemini, et iniquam ex arce dominationem.* Vous niez qu'il nous soit permis d'abandonner vos idoles, non, parce que cela ne doit pas en effet être permis, mais parce que vous ne voulez pas qu'il le soit : *Negatis licere, non quia debuit non licere, sed quia non vultis.*

Sentez dans ces paroles la difficulté, insurmontable à tout autre qu'à Dieu, de renverser l'idolâtrie, de faire triompher les chrétiens et le christianisme de cet orgueil féroce de Rome, de Rome jalouse de sa gloire et de sa domination. Sentez la difficulté de faire enfin monter la religion chrétienne sur le trône des césars, les en faisant comme descendre eux-mêmes, pour venir, soumis à Jésus-Christ, professant sa Loi, demander une place dans son Eglise. Suivons cela.

Dans des temps plus calmes que ceux de Néron ou de Domitien, sous des empereurs qui, par d'autres endroits, méritent le nom de sages, et que nous appellerions pieux avec l'histoire, si la piété pouvait s'accorder avec la profession de l'idolâtrie, dans ces temps, dis-je, où l'image de Jésus-Christ se voyait placée dans le cabinet du prince et dans le lieu de ses prières avec celles des dieux et des héros, il eût été plus facile d'introduire la religion chrétienne, si la religion chrétienne n'eût pas voulu régner seule. Il eût été facile, en proposant aux Romains Jésus-Christ comme une divinité semblable aux autres, de le faire adorer au milieu de Rome, si Jésus-Christ eût voulu avoir ses temples à côté de ceux de Jupiter et de Vénus, s'il se fût contenté de venir tenir sa place parmi les dieux vaincus par les armes romaines ou adoptés par ses princes.

Mais cette honteuse société avec le démon, ce partage de l'encens et des vœux de Rome, avec ses indignes et ses ridicules divinités, pouvait-il convenir au Fils éternel de Dieu? Cette misérable portion d'honneurs sacriléges n'est pas cet empire qui est destiné au Fils de l'homme avant tous les siècles, et que tous les prophètes ont chanté. Ce n'est pas là ce royaume qui lui a été donné par son Père au jour de son triomphe sur la mort. L'œuvre de cet unique Fils de Dieu, c'est de dompter au milieu du monde l'ennemi du genre humain, prince du monde, de le dépouiller de son empire et de le mener hautement en triomphe. Son œuvre, c'est de ruiner par tout ce faux culte des peuples, et de les amener à son service, détrompés de leur ancienne erreur, et le frein qui les y retenait rompu dans leurs mâchoires. Son œuvre, c'est de renverser l'idolâtrie de dessus son trône, en la faisant tomber du trône des maîtres du monde; *c'est de briser contre terre la tête de ces rois et de ces princes*, c'est-à-dire de les ranger eux-mêmes, après les peuples, sous ses aimables lois. Le partage de Jésus-Christ c'est, *apres avoir bu de l'eau du torrent*, c'est-à-dire, après avoir

passé par les peines et par les souffrances, *de lever la tête,* c'est-à-dire, de se déclarer le souverain Seigneur des hommes, et de le devenir par une pleine victoire sur tout ce qui lui retient cette juste domination. Le partage de Jésus-Christ mort sur une croix par la malice des hommes et la jalousie du démon, mais ressuscité par la vertu de Dieu, c'est d'être adoré dans toute la terre, d'y recevoir en tous lieux la louange et la gloire, d'y avoir un nom au-dessus de tout nom, devant lequel toute tête se courbe et tout genou fléchisse.

Roi de toute la terre, voilà son héritage, voilà son titre, qu'il ne portera pas en vain. Et en effet, que les peuples méditent de vains projets et frémissent de colère avec les princes ; que les princes se liguent ensemble et s'élèvent contre le Seigneur et contre son Christ. Du haut du ciel le Seigneur se rira d'eux, méprisant leurs efforts. Il poursuivra ses conquêtes, et enfin, celui qui a été établi roi sur la sainte montagne de Sion demeurera roi et dominera tout quand le temps sera venu.

Ces temps s'avancent. De ville en ville, de province en province, de peuple en peuple les conquêtes s'étendent. Tout l'Orient depuis longtemps retentit du nom de Jésus-Christ. Un seul homme, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, a tout rempli de chrétiens. Il a porté à Rome le nom de ce crucifié, et avec le compagnon de ses travaux qui l'a été de sa mort, il a tellement avancé le règne de Jésus-Christ à Rome, que la foi des Romains, en naissant, est déjà célèbre dans tout le monde. La Grèce n'a pas plutôt entendu Paul qu'elle a fermé l'oreille à ses habiles et anciens enchanteurs. La Grèce n'écoute plus ses orateurs avec leur pompeuse éloquence; elle n'écoute plus ses philosophes avec leur sublime science. Athènes, Ephèse, Corinthe ont reçu la parole de vie de cette bouche divine; le service de Jésus-Christ s'y est affermi, et ses disciples y abondent. Les autres apôtres ont fait entendre leurs voix jusqu'aux extrémités de l'empire, et au delà, et de leur temps la terre commençait à se partager. Depuis, les nations sont venues les unes sur les autres. Des peuples, dont on n'avait pas entendu parler sous les premiers disciples des apôtres, y paraissent sous les prédicateurs suivants. Dans le III[e] siècle, ce sont encore de nouveaux peuples, qui étaient idolâtres dans le second. En ce temps-là le sang des chrétiens, qu'on répandait comme l'eau, les multipliait à l'infini. Le royaume de Jésus-Christ s'étendait selon qu'on travaillait à le retrancher. Les Dèce et les Valérien n'étaient pas encore venus, et le sénat se peuplait de serviteurs de Jésus-Christ; les armées romaines en étaient presque composées, le monde entier s'en remplissait; de sorte que Tertullien pouvait dire aux empereurs : *C'est nous qui faisons le nombre de vos sujets; c'est nous qui formons la société dans l'empire, et l'empire deviendrait une solitude si nous nous retirions du milieu de vous.*

Les lois sévères ne pouvaient plus contenir les peuples, et les magistrats, avec leurs menaces et leurs châtiments, ne faisaient qu'avancer l'œuvre du Seigneur. Déjà les princes ne savaient plus si les hommes à qui ils confiaient leurs ordres contre les chrétiens n'étaient pas chrétiens eux-mêmes. Déjà ils ne savaient plus si leurs plus assidus courtisans, si leurs plus affidés domestiques, si les chefs de leur conseil, si ceux à qui ils commettaient la garde de leurs personnes n'étaient pas les ennemis de leurs dieux. Déjà ils ne savaient plus si celles qu'ils introduisaient dans leur lit n'étaient pas les protectrices cachées d'une religion contre laquelle ils s'étaient si ouvertement déclarés. Vous reconnaissez ici les temps de Dioclétien. Et c'est le temps, en effet, où l'idolâtrie, ne pouvant plus dissimuler sa honte, et ne pouvant plus empêcher sa ruine que par un dernier effort, se jeta en furieuse sur les chrétiens. Alors le démon ramassa toutes ses forces et les donna à la bête (c'est ainsi que l'idolâtrie est désignée dans l'*Apocalypse*), comme la bête, de son côté, ramassa les siennes et les donna au démon.

La plus générale, la plus longue, la plus violente des persécutions, la plus constante dans son dessein, la plus habile à suivre l'esprit particulier qui l'animait, ce fut la persécution de Dioclétien. Elle aurait détruit la religion chrétienne si la religion chrétienne eût pu être détruite. Une bête à sept têtes, une bête qui est tout ensemble léopard, ours et lion, voilà le caractère sous lequel saint Jean désigne la dernière persécution contre les chrétiens. Sept empereurs qui, pendant dix ans, chacun selon son caractère particulier, mais tous dans le même esprit, persécutent l'Eglise dans les différentes provinces de l'empire. Trois bêtes très-cruelles, dit Lactance, et plus cruelles que les autres, qui tourmentent le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Les églises sont renversées et le clergé est attaqué. Toute action en justice est interdite aux chrétiens. Que dis-je ! tout leur est interdit : nul ne peut ni acheter, ni vendre, ni puiser de l'eau dans les fontaines, qu'après avoir offert de l'encens à des idoles rangées des deux côtés. Pernicieux conseil de Satan ! Affreux esprit de cette persécution, qui est de ne point donner de repos aux chrétiens jusqu'à ce que le nom en soit entièrement éteint ! Mais, ô dessein plus admirable de Dieu ! il est réservé à cette persécution la plus opiniâtre, la plus furieuse de toutes, la plus capable de renverser, et qui, en effet, puisqu'il faut tout dire, avait fait tant d'apostats, il était, dis-je, réservé à cette persécution d'élever le règne de Jésus-Christ au comble de sa gloire. Au milieu de cette persécution, Constantin, choisi de Dieu pour établir l'empire de son Christ, érige le trophée de sa croix au milieu de Rome. Quand le monde se flatte le plus d'avoir détruit les chrétiens, Jésus-Christ règne.

Mais je me presse trop et j'oubliais ici une séduction qui vint au secours de l'idolâtrie

grossière. Les violences étaient en effet les preuves de la faiblesse de l'idolâtrie. Et ne se montrant d'ailleurs que par ces vieilles fables et par des horreurs dont l'esprit humain était rebuté, il fallait lui donner enfin une plus belle couleur. C'est en quoi la philosophie pythagoricienne vint l'aider. On pare donc l'idolâtrie de couleurs éblouissantes, on en cache la pauvreté et les horreurs sous de magnifiques allégories, sous je ne sais quelle religion des anges et des esprits, déjà connue du temps de saint Paul. Tout y devient mystère profond et paraît respectueux pour la divinité. C'est Plotin, c'est Porphyre qui débitent ces pompeuses paroles, qui écrivent ces belles choses, qui tâchent de donner au culte des dieux un air de piété, sans pouvoir cependant lui ôter son fonds, qui est la créature adorée au lieu du Créateur. Les prestiges viennent à l'appui de cette doctrine séduisante, et une trompeuse abstinence de cette philosophie achève de donner à ces philosophes un crédit qu'ils employaient tout entier à soutenir la religion de l'empire.

Quand Dieu a marqué ses bornes à l'impiété et qu'il veut que l'esprit d'erreur retourne en arrière, toute séduction est impuissante, et toute violence devient inutile. Le temps était arrivé où il fallait que le monde vînt à la lumière si longtemps rejetée ; et, secouant le joug de l'usurpateur, se rangeât sous les lois de son souverain Seigneur. Le temps est venu; les peuples dans tout l'empire reçoivent la parole sainte et adorent le Seigneur. Et vous, maintenant, rois, ouvrez les yeux, *Et nunc reges, intelligite*. (*Psal.* XXIX, 10.) Instruisez-vous, vous qui jugez la terre : *Erudimini, qui judicatis terram.* Venez maintenant vous-mêmes, ô césars ! Vous avez assez blasphémé, vous avez assez persécuté, vous avez assez fait couler de sang sur les autels de vos idoles, vous avez assez détruit d'images de Dieu en l'honneur de vos démons; venez maintenant brûler ce que vous avez adoré, et adorer ce que vous avez brûlé; venez maintenant faire hommage de vos couronnes et de vos vies à celui que vous avez retranché de la terre, et dont vous avez voulu détruire l'empire. Vous avez voulu vous faire des dieux devant vos sujets ; venez maintenant vous abaisser comme des hommes devant ce crucifié. Vous avez assez combattu contre Jésus-Christ, combattez maintenant pour lui. Venez, ô césars ! et du haut de votre trône, criez de toutes vos forces, et du haut du Capitole, criez à tous les sujets de l'empire, criez à toute la terre : *Jésus-Christ règne*, *Jésus-Christ triomphe*, *Jésus-Christ gouverne.*

Quel tableau à vous mettre devant les yeux que celui du renversement du monde sous le premier empereur chrétien, tel qu'Eusèbe nous le présente ! Dans toute la terre les idoles qu'on met en pièces, les temples qu'on dépouille, et sur leurs ruines des temples qui s'élèvent pour Jésus-Christ ornés des dépouilles de l'idolâtrie. La croix dans les enseignes romaines ! la croix sur le front des empereurs ! la croix dans tout l'empire qui n'était auparavant tout entier qu'un temple d'idoles !

Allez tout de suite, ô Tout-Puissant ! ceint de la même épée, armé du même carquois. Allez, ô Fils de Dieu ! tout ranger sous vos lois et sous ce sceptre de justice qui vous a été mis dans la main. Avancez au delà des limites de l'empire, et élevez-vous par tout au-dessus de tout ce qu'on appelle des dieux; et, s'il est encore dans quelque contrée inconnue quelques idoles cachées, qu'elles demeurent couvertes de leur confusion, avec les honteux adorateurs de pareilles divinités.

Mais, non, l'idolâtrie n'a pas péri tout d'un coup ; elle va attendre, inquiète et remuante partout, le même coup qui détruira l'empire lui-même. Voyons ces mouvements désormais inutiles de l'idolâtrie, ce reste impuissant de ses pensées, qui achève le triomphe de Jésus-Christ et relève les preuves de notre religion.

D'abord un protecteur caché des idoles se trouve associé à l'empire, mais ce ne fut que pour périr bientôt avec ses funestes desseins. Un fils de Constantin, chrétien comme son père (si Constance mérite le nom de chrétien), fit plus de mal à la religion chrétienne que dix empereurs idolâtres ; et il fallait, si les conseils de Dieu avaient pu être changés, que le monde retournât sous la domination du démon.

Après Constance vient un empereur, ennemi de Jésus-Christ d'autant plus dangereux qu'il était jaloux de sa gloire ; prince apostat, qui employa tout son esprit, et il en avait beaucoup ; qui employa tout sa science, et il était savant; qui employa toute son éloquence, et il était éloquent ; qui employa tous ses artifices, et c'était un homme artificieux ; qui employa toute sa malice, et sa malice passait encore tout le reste, pour rétablir l'idolâtrie abattue sous Constantin, et qui avait espéré de se relever sous Constance. Toujours trop faible avec toutes les forces de l'empire; toujours impuissant avec tous les stratagèmes de l'enfer ; toujours malheureux dans une entreprise qui devait, ce semble, aller d'elle-même. Julien meurt en s'écriant dans des transports de rage : *Tu as vaincu, Galiléen !* C'est le nom qu'il donnait au Seigneur Jésus.

Jovien, si attaché à la religion de Constantin, ne fit que passer sur la terre comme un torrent, et il fut plutôt montré que donné aux chrétiens. Un empereur lui succède, grand prince d'ailleurs, mais politique à l'excès, et dès là trop favorable à l'idolâtrie, qui cependant ne prospéra pas. Sous son fils, prince faible et enfant; disons mieux, sous une femme violente qui avait fait naufrage à la foi, tandis qu'elle demande une basilique pour sa secte arienne, l'idolâtrie, qui la servait à son gré, et qu'elle voulait servir à son tour, osa demander qu'on redressât un autel pour la Victoire. Un autel élevé à la Victoire à côté de tant d'autels dressés à Jésus-Christ, vainqueur de l'idolâtrie ! Autel, autel, le

Seigneur l'a dit, on ne l'obtiendra pas de la faiblesse réunie à l'impiété, et les lâches conseils de la chair et du sang ne prévaudront pas. Dans ces conjonctures favorables, l'idolâtrie demande qu'on tolère les deux cultes, qu'on laisse du moins les dieux en repos. Le temps de ces dieux de bois et de bronze est passé, qu'ils demeurent couverts d'une honteuse rouille ou d'une sale poussière.

Un usurpateur s'élève, qui, pour parvenir à l'empire, promet tout à des adorateurs des idoles qui peuvent beaucoup. Quand il est le maître, voulant toujours, il ne fait rien. Sait-il lui-même pourquoi? Il se plaint qu'un certain évêque (c'est Ambroise) l'enchante, tandis que c'est une vertu secrète qui l'enchaîne.

Voyez sous un fantôme d'empereur que gouvernent absolument deux païens factieux et trop zélés pour leurs idoles. Ah! quels hasards courut alors le christianisme, qui paraissait attaché à la fortune du prince qui tenait les rênes de l'empire! Théodose vaincu et laissé sans autre ressource que la cause pour laquelle il combattait, s'écrie : *Où est donc le Dieu des chrétiens?* et marchant tout de suite avec des troupes rebutées, bien plus faibles en nombre, et qui même ne pensaient qu'à l'abandonner, il hasarde un dernier combat; et, par un miracle que les païens eux-mêmes n'ont pu dissimuler, il remporte une signalée victoire, qui fut le coup mortel porté à l'idolâtrie.

Ne dissimulons pas que dans la confusion des affaires de l'empire, où un empereur (si c'était alors des empereurs) était tantôt païen déclaré, et tantôt faux chrétien, l'idolâtrie parut revivre dans Rome, et que peut-être même elle y fut dominante. Mais la ruine s'apprête et le vengeur s'avance. Alaric tombe sur Rome avec toutes ses forces; et du même coup dont Rome est abattue avec son empire, l'idolâtrie périt, et les idoles ne paraissent plus sur la terre.

Le Seigneur règne, que les peuples s'en réjouissent. Le Seigneur règne, que le démon frémisse d'une rage inutile. ***Le Seigneur règne, il s'est mis en possession de la terre; elle lui était destinée avant les siècles, elle lui a été donnée pour héritage au jour de sa résurrection.*** La terre a fait grand bruit, les soulèvements de l'enfer ont été terribles; mais la force du Seigneur au haut du ciel, a été supérieure à l'enfer et à la terre réunis. C'est la merveille des siècles. Vous l'aviez dit, Seigneur, et vous l'avez fait. Vous l'aviez prédit dans les livres des Juifs, et vous l'avez fait à la vue des gentils. Vous l'avez prédit, et vous seul avez pu le prédire, ô Dieu! Vous l'avez fait dans le temps marqué, et un événement si éloigné de la pensée des hommes un événement si contraire à toutes les lois des événements, est un trop grand témoignage pour pouvoir y résister. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (*Psal.* XCII, 5.) Vous l'avez fait malgré tant d'obstacles; vous l'avez fait par des moyens si faibles en apparence : vous l'avez fait avec tant de marques de votre souveraine puissance, qu'il faut croire à ce témoignage, ou renoncer au raisonnement : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ajoutons à ce témoignage que rend à la religion chrétienne la destruction de l'idolâtrie avec la conversion des gentils, celui de la réprobation des Juifs et de leur état depuis Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Quel bouleversement s'est fait dans le monde au sujet de la religion depuis la mort de Jésus-Christ. C'est le grand événement des siècles. Un peuple (ce sont tous les peuples de la terre), un peuple assis dans les ténèbres voit une grande lumière, et, quittant l'erreur, il suit cette lumière nouvelle. Un peuple abandonné, rejeté jusque-là, est appelé d'en haut, et il répond à cette vocation céleste; il quitte les idoles, ancien et unique objet de son attachement, pour servir le Dieu vivant et véritable, pour s'attacher au Seigneur qu'il ne connaissait pas et de qui il n'était pas connu auparavant: *Populus quem non cognovi, servivit mihi.* (*Psal.* XVII, 45.) Il entend dans toute la terre parler de Jésus-Christ, et dans toute la terre quittant sa religion commode, flatteuse pour les sens, il se soumet aux lois de Jésus-Christ, lois austères et dures à la nature. En un mot, et vous venez de le voir, la religion de toute la terre tombe dans toute la terre sous son propre poids, et elle ne se relève plus de sa chute. Ce n'est là que la moitié de l'événement; en voici l'autre partie.

Un peuple seul dans toute la terre connaissait et servait le Seigneur, séparé pour cela des autres peuples par le choix de Dieu. Ce peuple, pour avoir rejeté celui qui était venu comme son Messie, est rejeté à son tour. Son temple, le seul lieu où il pouvait offrir des victimes, est renversé sans qu'il y demeure pierre sur pierre; ses prêtres sont massacrés ou menés en captivité. Un triste reste de ce peuple infini en nombre est dispersé dans les nations.

Haï dans toute la terre des nations au milieu desquelles il habite, et les haïssant de son côté d'une haine encore plus forte; maltraité de ces mêmes peuples, et se vengeant de leurs mauvais traitements par mille malédictions secrètes; attendant toujours sa délivrance, et ne voyant rien venir qui seulement la lui annonce; au milieu de ces maux, qui durent depuis dix-sept cents ans, conservant sa religion, qui est l'adoration du vrai Dieu, avec une constance et une fidélité qui étonne, mais qui signifie quelque chose d'heureux pour ce peuple, de la part de celui qui tout à la fois est le Dieu de ce peuple et ne l'est pas; voilà l'état présent des Juifs. C'est sur cet état des Juifs, qui dure depuis tant de siècles, et qui a commencé peu d'années après leur crime sur la personne de Jésus-Christ, que je viens vous ouvrir les yeux, mes frères, pour vous y faire voir comme dans un clair miroir la vérité de la religion chrétienne.

Ce peuple fut choisi de Dieu par grâce, et il est aujourd'hui rejeté de Dieu par justice.

Ce peuple a subsisté pendant deux mille ans en forme de peuple, et, depuis près de deux mille ans, ce n'est plus un peuple; ce n'est plus une république ayant son pays, ses princes, ses lois, mais une dispersion çà et là d'hommes et de femmes qui conservent leur ancien nom. Tant d'autres peuples plus célèbres ont péri sans qu'il en reste les moindres traces dans l'univers; cela n'est pas surprenant dans cette forme des siècles toujours changeante. Le peuple juif ayant perdu depuis si longtemps sa forme de peuple subsiste en assez grand nombre et assez réuni pour faire un peuple : cela est inouï dans l'histoire, cela est singulier dans les événements du monde. Ce peuple, pendant qu'il subsistait en forme de peuple, a été souvent puni pour ses infidélités, mais il n'a jamais été écrasé comme nous le voyons aujourd'hui. Il a été souvent châtié par les rois et par les peuples, quoiqu'il fût le peuple de Dieu ; mais parce que c'était son peuple, Dieu châtiait à leur tour ceux qui l'avaient châtié, peuples et rois.

Israël dans cette longue durée a été quelquefois captif et dispersé ; mais que l'on compare pour tout ces anciennes captivités et ces anciennes dispersions avec la captivité et la dispersion d'aujourd'hui, et on sentira bien qu'il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Ce dernier malheur d'Israël, qui dure depuis si longtemps de la même force, a commencé trente-huit ans après que ce peuple, mettant le comble à ses infidélités et à ses ingratitudes, eut mis sur la croix celui que nous appellons son Messie. Ce malheur est tombé sur la nation dans le temps précis et avec les mêmes circonstances que Jésus-Christ avait prédites peu de jours avant sa mort. Le châtiment est tombé sur eux avec toutes les marques de la vengeance divine, et cela de l'aveu de leurs historiens et de leurs docteurs. Jérusalem, dans les jours de son dernier roi, a été renversée par terre ; mais au bout d'un assez petit nombre d'années elle a été rebâtie avec ses tours ; elle s'est relevée sur ses fondements, et presque avec la même gloire. Dans ce premier malheur, le temple est détruit avec la ville; mais le temple sortit alors de ses ruines, moins magnifique à la vérité pour les pierres et pour l'or, mais cependant la plus belle chose de l'univers en genre de temple. Les sacrifices recommencent avec les fêtes et tout le reste du culte. La religion, sous ce second temple, devient plus pure, les faux prophètes cessent, la maison de Jacob ne retourne plus à l'idolâtrie, tant son rétablissement lui donne de respect pour son Dieu et pour sa religion.

Après cet heureux rétablissement, la religion judaïque est plus connue que jamais, et plus révérée de ceux-mêmes qui ne la suivent pas. Mais aujourd'hui le sanctuaire est tombé, les pierres ont été dispersées, et Dieu l'a fait en éternelle vengeance. Le Juif espère en vain son rétablissement, il le demande inutilement à Dieu, il l'attend inutilement des hommes. Agité par son mauvais génie, poussé par un esprit ennemi de la religion chrétienne, le Juif tente de se relever avec son temple; mais tout ce que Dieu a voulu abattre demeure abattu : le temple et le peuple. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, sans exercice de sa religion, voilà l'état où est aujourd'hui Israël par rapport à sa religion qui fut autrefois sa gloire.

J'ai presque achevé ce que je ne voulais qu'ébaucher d'abord, et en effet il reste peu de chose à ajouter à cette idée générale que je viens de vous donner de l'état présent du peuple juif, d'où la religion chrétienne tire une de ses plus belles preuves. Ecoutez cependant ce détail tout historique; mais l'histoire ici, loin d'exclure le raisonnement, le renferme et le présente aux yeux beau et lumineux.

C'est Abraham que le peuple hébreu ou le peuple juif reconnaît pour sa tige et pour sa source. C'est en Abraham que ce peuple, avant qu'il fût né, fut retiré du milieu des idolâtres et appelé pour servir le Dieu vivant. Heureux peuple, s'il eût toujours conservé sa gloire, qui était la gloire même du choix de Dieu. Ce peuple ne consistait encore qu'en soixante et dix personnes quand il fut transporté en Egypte. Dans l'Egypte, en même temps que Dieu éprouvait son peuple, il en paraissait encore plus visiblement le Dieu, en le faisant croître et le multipliant à l'infini parmi les dures tribulations dont un prince barbare l'accablait. Il le tira enfin de cette terre ennemie par la force invincible de son bras, après avoir affligé à cause d'eux ce roi et son peuple et les avoir fait périr dans les eaux.

Dans le désert, le peuple hébreu eut sentir ce qu'il était à Dieu, à ces prodiges et à ces marques continuelles de protection qu'il lui donnait. Il devint tout à fait son peuple saint quand Dieu lui eut donné sa loi sainte avec une démonstration étonnante de sa puissance et de sa majesté, quand il lui eut prescrit avec plusieurs observances toutes les cérémonies de son culte et qu'il se fut fait dresser un tabernacle au milieu d'eux, Dieu se met à la tête de ce peuple ; et *en Dieu*, ce peuple fait des exploits de guerre inouïs. Dans cette conquête de la terre promise, Dieu paraît partout, Dieu ordonne tout, Dieu agit en tout, Dieu dispose souverainement de tout, et enfin il établit ce peuple dans cette heureuse terre. Après la mort de Moïse et de Josué, et sous ses juges, Israël, presque toujours infidèle, éprouva autant de fois la jalousie de son Dieu. Il fut dominé par les peuples voisins, il en fut maltraité; il était brisé sous leurs coups ; mais alors ils criaient au Seigneur, et le Seigneur, après leur avoir fait sentir sa sévérité, leur faisait éprouver sa bonté : il les délivrait.

Ce peuple inconstant et las d'être heureux, rejetant Dieu et ne voulant plus l'avoir à sa tête, demanda des rois comme les autres peuples. Dieu en colère lui donna des rois ; mais Dieu n'oublia pas pour cela qu'Israël était son peuple et qu'il était le Dieu d'Israël, et en effet il continua sous ses rois à gouver-

ner ce peuple par sa loi avec une pleine autorité sur ces rois mêmes. Car la loi réglait tout en Juda souverainement, à commencer par le souverain, qui devait être lui-même le plus obéissant à la loi. Tout, en Juda, à commencer par le prince, devait écouter Dieu dans ses prophètes, et marcher ou s'arrêter, entreprendre la guerre ou demeurer en paix à leur parole. Heureux peuple, si sous ses rois il eût gardé la loi sainte du Seigneur et marché dans ses voies! Mais sous ses rois, ce peuple s'écarta plus que jamais de la loi de son Dieu; il l'abandonna souvent pour des idoles. Ses prophètes ne cessaient de lui reprocher cette infidélité; mais ses prophètes n'étaient plus écoutés.

Ici vient se placer cette désolation d'Israël et de Juda qui mit fin à ces deux royaumes. Le vengeur est appelé de loin. Le Babylonien arrive qui ravage, qui détruit : Jérusalem, rasée jusqu'aux fondements, le temple renversé au milieu d'elle, ses richesses abandonnées au soldat avide, le reste du pillage et de la destruction emporté à Babylone : le peuple y suit son vainqueur. Pleurez, Jérémie, et que vos lamentations égalent, s'il se peut, la désolation de ce peuple emmené captif avec ses princes, et sa religion captive avec lui, maltraitée avec lui, que dis-je? plus captive et plus maltraitée que lui.

Mais non, ce n'est pas ici l'extrême désolation, et le dernier coup de la vengeance divine sur ce peuple n'est pas parti. Ah! plutôt, au milieu de ses rigueurs, Dieu lui montre encore ses soins paternels, et il a adouci le cœur féroce de ses maîtres. Il le console par ses prophètes, qui, avec la fin de sa captivité, au bout d'un terme assez court qu'ils lui mettent sans cesse devant les yeux, l'assurent de la part de son Dieu d'une longue paix et d'une pleine félicité après cet heureux rétablissement. Ne comparons donc point le malheur du peuple juif captif en Babylone, ce malheur tant relevé par les chants de Jérémie, avec le malheur du Juif aujourd'hui dispersé dans toute la terre, ou plutôt comparons ces deux calamités pour en sentir l'entière différence. Quelle consolation ce peuple a-t-il aujourd'hui dans ses peines? Quelle espérance a-t-il dans ses maux? Quel prophète essuie ses larmes? Quel homme dans l'univers le plaint? Quel événement prochain se met au-devant de ses inquiétudes? Quel rayon de miséricorde luit d'en haut sur lui? Il retournera au Seigneur son Dieu, et le Seigneur son Dieu retournera à lui; mais ce bienheureux retour lui est caché à lui-même, afin que rien ne le réjouisse et ne le console dans son malheur?

Suivons l'histoire de ce peuple depuis sa captivité, pour tirer de son état présent toute la lumière et tout le témoignage qu'il rend à notre religion. Le temps approche du rétablissement de Juda captif, et de la destruction de l'empire du Chaldéen son destructeur. Tout se dispose. Cyrus victorieux, qui voit dans les saints Livres des Juifs ses victoires avec son nom, reconnaissant à cela qu'il doit son empire au Dieu du ciel que ce peuple sert, signale la première année de son règne par le rétablissement du temple et du peuple. Le temple s'achève : les victimes y sont immolées, le culte de l'Eternel y reprend sa première splendeur. Que vous dirai-je? sous les favorables décrets de Cyrus, et à l'abri de son trône, Jérusalem reprend son ancienne gloire, toute la Judée reprend son ancienne beauté. Tout y rit : un peuple innombrable dans une pleine abondance y goûte tous les fruits d'une longue paix.

Sous la domination des Perses, sous ces puissants rois qui l'ordonnaient ainsi (Dieu le leur ayant mis dans le cœur) hors le nuage qui s'éleva sous Assuérus, et qui se dissipa bientôt, les Juifs vivaient selon leurs propres lois. Juda ne fut point si heureux sous ses propres rois. Les pontifes conduisaient le peuple, sans que l'étranger se mêlât de sa conduite. Le conseil public, cet ancien conseil de la nation avait toute son autorité, et la puissance de vie et de mort s'y exerçait sans empêchement. Que cet état fut donc différent de celui où nous voyons aujourd'hui ce peuple misérable! Dieu paraissait alors autant le protecteur de ce peuple, qu'il paraît maintenant son ennemi.

Un nouveau conquérant s'élève qui abat l'empire des Perses, un conquérant devant qui la terre se tait, et dont la Judée devient la proie, ainsi que tout le reste de l'Orient. Il vient pour ravager Jérusalem; quand tout d'un coup, frappé des oracles qui l'avaient annoncé de si loin, sa colère se change en admiration. Il respecte le temple, et augmente les priviléges du peuple. Sous les rois de Syrie, les Juifs faisaient connaître leur religion parmi les gentils et se répandaient dans toute la Grèce. Ils y vivaient selon leurs lois, en paix et en liberté, y jouissant des mêmes droits que les autres citoyens.

Trois cents ans s'étaient écoulés dans cette profonde paix, lorsqu'une persécution s'élève. Un prince superbe, insensé et cruel à l'excès, se met dans l'esprit d'affliger le peuple de Dieu; et il lui fut donné en effet de le tourmenter pendant six ans. Il entreprend de détruire les cérémonies du Seigneur et sa religion tout entière; et en effet *à cause des péchés du peuple, la force lui fut donnée contre le sacrifice perpétuel* qu'il fit cesser, et contre le temple qu'il profane d'une manière indigne. Les cruautés de ce persécuteur furent inouïes, et les maux de ce peuple furent grands; mais encore une fois, six ans les terminèrent avec la vie du tyran. Sous ses pontifes, qui après avoir été ses libérateurs et ses vengeurs, devinrent ses princes par un décret solennel, le peuple de Dieu non-seulement fut libre, mais se fit craindre. Ce nouveau royaume s'étendit sur tous les peuples voisins, qui même embrassèrent la religion du peuple vainqueur. La domination romaine où ils tombèrent tout à fait vers les temps de Jésus-Christ, fut aussi douce pour eux que pour tous les autres peuples de la terre, et plus pleine d'égards pour leur religion.

Ici finit l'ancienne histoire du peuple de Dieu. Vous y avez remarqué une perpétuelle révolution : un peuple tantôt châtié et tantôt rentré en grâce, affligé par des endroits, consolé par d'autres; un peuple qui par sa constitution naturelle devait être heureux, et qui n'était, pour ainsi dire, malheureux que par occasion, et ne devait l'être que par intervalles. Mais quand vous verrez dans sa nouvelle histoire un malheur si constant, un malheur qui a vu passer la révolution de toutes choses, sans pouvoir changer lui-même ; quand vous verrez dans une aussi longue durée, un malheur aussi plein, un malheur qui ne reçoit aucune consolation, comme il n'entrevoit aucune fin prochaine ; quand vous verrez un peuple qui par toute sa constance ne peut vaincre ce long malheur, et ce long malheur, qui par la constance avec laquelle il s'est attaché à ce peuple, ne peut détruire ce peuple, dites donc que c'est la main de Dieu qui est visiblement sur ce peuple et qui y tient le malheur attaché.

Je n'ai plus qu'à faire voir que l'état présent des Juifs si malheureux, de leur aveu et de la connaissance du monde entier, est la punition de la mort de Jésus-Christ sur une croix, et dès là ce malheur prêche au monde entier la vérité de la religion chrétienne.

Le sang de Jésus de Nazareth, les Juifs l'ayant ainsi demandé en demandant sa mort, est sur eux et sur leurs enfants. Il y est, et il y demeure depuis ce jour-là. Jésus-Christ, peu de jours avant que d'être mis à la croix, prédit comme la suite de sa mort, cette destruction de la Judée, cette suprême désolation du peuple qui va le faire mourir : il la prédit prochaine, avant la fin de la génération qui vivait alors. Cette prédiction, accompagnée du conseil de la fuite hors de la Judée, fut connue de tous les siens; qui, en effet, comme les histoires nous l'apprennent, échappèrent tous par la fuite à ce dernier malheur du peuple meurtrier. La ruine de Jérusalem et de la Judée, par un capitaine qu'il voyait venir aussitôt après le meurtre du Messie, est prédite par Daniel comme la suite prochaine de cette action sacrilége. Et les caractères de cette prédiction de Daniel étaient si bien marqués dans le dernier siége de Jérusalem, que Josèphe, prêtre parmi eux et homme habile, n'en douta pas. Il vint de l'armée de Titus, et de sa part en avertir son peuple ; et, si ce peuple fut sourd aux avis de Josèphe, et ferma les yeux à la prophétie qui s'accomplissait visiblement; si ce peuple, dans le temps que Jérusalem n'était déjà plus qu'un monceau de pierres et un vaste champ couvert de corps morts, ne comprit pas que c'était là la dernière heure de Jésusalem; si ce peuple, lors même que, les portes de Jérusalem déjà ouvertes au vainqueur, tout achevait de tomber sous l'épée de l'ennemi, ne comprit pas et ne vit pas; c'est que c'étaient ici les jours de cette vengeance de Dieu qui aveugle pour perdre.

Mais, indépendamment de la prédiction de Jésus-Christ et des caractères de celle de Daniel, si bien marqués dans le dernier siége de Jérusalem, la circonstance du temps ne fixe-t-elle pas le sujet de la punition? Trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ. Voilà une époque certaine, et qui marque certainement pourquoi ce peuple est puni. Ce peuple périt si près de la mort de Jésus-Christ avec toutes les marques de la vengeance divine. L'inquiétude, l'esprit de révolte, la rage et le désespoir s'emparent de ce peuple misérable, et ne le quittent plus qu'il n'ait péri. Tout leur annonce leur perte prochaine; mais l'esprit de vertige qui est au milieu d'eux, les rend sourds à tant de voix. Ecoutons leurs propres auteurs, et les auteurs du plus grand nom parmi eux; ce sont eux qui nous disent que jamais la vengeance divine ne s'était plus manifestement déclarée que dans la dernière désolation Ce sont eux qui nous racontent ces choses étranges qui se passèrent dans le temple pendant ces quarante ans, et sur lesquelles un d'eux s'écria : *O temple, qu'est-ce qui t'émeut ainsi, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même?* Ce sont eux qui nous apprennent qu'une voix sortie du fond du sanctuaire, le propre jour de la Pentecôte, cria : *Sortons d'ici; sortons d'ici.* Ce sont eux qui nous apprennent l'histoire de ce paysan nommé Jésus (le nom est remarquable), qui pendant les quatre dernières années ne cessa de crier : *Malheur sur Jérusalem!* et qui tomba mort en criant : *Malheur au temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple, et malheur à moi-même!* C'est un historien de leur nation, ce Josèphe déjà cité, qui nous a appris cette obstination enragée qui fit périr onze cent mille Juifs dans une seule ville, et en dix-huit mois de temps; qui en fit plus périr par la faim et par la misère que par les coups et les autres événements de la guerre. Réduits à des extrémités inouïes dans les plus cruels siéges, plus ennemis entre eux au dedans, que l'ennemi qui était au dehors, ils se dévoraient les uns les autres. Après que les mères eurent mangé leurs enfants, et les enfants les restes du corps de leurs pères; qu'ils se furent tous nourris de ce qui fait horreur aux sens ; qu'ils se furent déchirés eux-mêmes les entrailles, qu'ils se furent presque tous égorgés entre eux, l'épée de l'ennemi acheva le triste reste de plus d'un million d'hommes. Le temple fut brûlé par un événement qui n'a rien d'humain. La ville, cette belle Jérusalem, fut détruite sans qu'il y demeurât pierre sur pierre, hors deux tours que le vainqueur voulut réserver pour un éternel monument de sa victoire. Que dis-je, de sa victoire? Titus en voulut-il recevoir les honneurs? Ne refusa-t-il pas la couronne triomphale pour Jérusalem détruite et la Judée conquise, disant qu'il n'avait fait que prêter la main à la vengeance de Dieu sur ce peuple, tant cette vengeance divine était visible?

Voyez maintenant les restes de ce peuple

misérable aller en captivité pour n'en plus sortir ; voyez-le dispersé dans toute la terre, les marques de la vengeance divine le suivant partout. Ce reste d'Israël inutile à tout, excepté à la religion chrétienne à laquelle il rend témoignage et par son état et par les prophéties dont il est le porteur : ce reste d'Israël à charge à la terre, voyez-le subsister par une providence bien marquée ; tandis que le peuple qui l'a détruit, tandis que tous ces anciens peuples de la terre ont péri jusqu'aux traces. Voyez ce malheureux reste d'Israël conservé dans ses ruines, afin que ces ruines d'Israël montrent à toute la terre Dieu vengeur du sang de ses saints, que cette nation perfide a mêlé au sang de son Messie ; afin que la vérité de la religion chrétienne ne souffre plus de contradiction que de la part de ceux qui ne veulent pas voir pour ne pas croire.

Ne croyez pas que ce reste d'Israël laissé sans force et abattu sous ses maux, n'ait rien tenté en divers lieux et en différents temps pour se relever de sa chute. La rage de ce peuple contre le christianisme l'agitant et le poussant, l'a fait remuer partout, et d'une manière étonnante, surtout dans ces commencements. Devenus furieux par leur malheur, ils ne travaillent qu'à soulever les gentils contre les chrétiens ; et, pourvu qu'ils en entraînent beaucoup dans leur ruine, ils semblent ne pas se soucier de périr eux-mêmes tout à fait. Leurs efforts pour se relever redoublent avec leur rage aveugle. Mais le bras vengeur tombe une seconde fois sur eux ; Trajan en fait périr un nombre infini. Ces désespérés reprennent les armes sous Adrien, avec une fureur dont on ne voit point d'exemple. Alors toutes les forces de l'empire les accablent. Jérusalem éprouve toute la colère du vainqueur ; elle perd jusqu'à son nom ; et pour eux, il en périt plus de six cents mille. Dernier coup de la main de Dieu pour abattre ce peuple encore marqué du sang de son Fils. Ce peuple en effet demeure abattu, et le coup leur paraît plus grand que celui-même qui les a terrassés sous Titus. Depuis ce temps leur douleur n'eut plus de bornes, ils se crurent entièrement exterminés de leur terre. A peine leur fut-il permis de la regarder de loin ; et la liberté de venir, un jour de l'année seulement, arroser de leur larmes le lieu où était le temple, leur était vendue bien cher.

Le temple ne pouvait pas sortir de leur cœur, et l'espérance de son rétablissement n'était pas morte trois cents ans après son embrasement. Mais ici Dieu va se déclarer (et peut-être plus hautement que quand il le renversa) le destructeur de cet édifice où le Juif met sa dernière ressource, Julien excite les Juifs à rebâtir leur temple, il leur donne des sommes immenses, il leur prête les forces de l'empire. L'ouvrage est commencé par les ordres et sous les yeux du gouverneur de la province ; il le presse. Ecoutez ce qui arrive ; et c'est un païen qui le raconte. « De terribles globes de feu sortent des fondements ; les ouvriers qui recommencent l'ouvrage sont brûlés à diverses reprises ; le lieu devient inaccessible, et l'entreprise cesse. »

Laissons le temple dans ses ruines, et Jérusalem abandonnée aux gentils pour passer dans les mains des infidèles. Mais jetons encore une fois les yeux sur les Juifs mêmes plus abattus que leur temple, et que leur ville. Tout est renversé dans ce peuple, *et il n'y reste plus pierre sur pierre.* Tout y est renversé, la foi aux promesses, l'espérance en son Dieu et en son Messie. Qu'as-tu donc fait, maison d'Israël, pour être tombée dans un si grand malheur, et y subsister depuis si longtemps ? Nous diras-tu, comme ces anciens peuples frappés à cause de l'arche : Cela est peut-être arrivé par hasard ? *Casu accidit.* (I *Reg.*, VI, 19.) Mais un événement si étrange et si singulier comme celui-ci ; un événement où il y a tant de rapport de la cause aux effets ; un événement qui t'a été prédit, et dont tu portes toi-même la prédiction, ne peut pas être attribué au hasard. Tu sais bien comment Dieu s'est toujours mêlé singulièrement de tout ce qui te regarde, que tu as même été destiné à être un exemple palpable de sa providence qui récompense les bonnes actions, et qui punit les mauvaises ; ainsi, ce n'est pas toi qui peut dire avec les impies, surtout d'un événement comme celui-ci : Cela est arrivé par hasard, et ce n'est pas la main de Dieu qui nous a frappés de cette sorte : *Nequaquam manus ejus tetigit nos, sed casu accidit.* (*Ibid.*)

Dis donc que c'est à cause de tes péchés. Sans doute que c'est à cause de tes péchés ; mais n'est-ce point pour quelque péché particulier, pour quelque péché plus grand que les autres ? Pour tes autres péchés grands, pour l'idolâtrie même, la vengeance divine sur toi n'a jamais été si longue ni si rigoureuse. Aujourd'hui tu n'as point d'idoles ; on n'en a point vu au milieu de toi depuis que tu es dispersée parmi les peuples, c'est même un des fruits de ton malheur ; il faut donc que ce soit ici la punition du meurtre de ton Messie, le châtiment d'un déicide, crime inouï comme la punition.

Ouvre donc les yeux, peuple misérable, pour les ouvrir à l'incrédule qui ne voit pas dans ton état la vérité de la religion pour laquelle tu es puni. Pour nous, ton châtiment est un des fermes fondements de notre foi, pendant que ton infidélité est notre instruction. Nous attendons ton bienheureux retour à la foi de tes saints pères ; parce que tu es toujours cher à Dieu à cause d'eux. Nous attendons ta bienheureuse réunion avec nous dans l'Evangile, après que tu es devenu ennemi à cause de nous, à qui Dieu voulait communiquer l'Evangile. Nous allons au-devant de ce bienheureux retour, qui sera une résurrection de mort à vie, de ce retour avec plénitude, qui sera la richesse de l'Eglise, sa gloire et sa joie.

Oui, les Juifs reviendront un jour, délivrés de leur péché, entés de nouveau sur leur tronc pour porter toutes sortes de fruits de justice et de sainteté. C'est le dernier ouvrage

que la grâce s'est réservée, et ce sera le dernier état de l'Eglise sur la terre.

Mais où nous emportent nos désirs, et cette douce espérance de l'Eglise qui la console au milieu de ses maux? Retournons aux incrédules pour leur dire s'ils veulent toujours faire violence en eux à la raison, et s'ils ne veulent pas enfin ouvrir les yeux à une lumière si éclatante. Pour nous, mes frères, à qui il a été donné de voir les choses que Dieu a rendues visibles pour ceux qui cherchent à croire, instruisons-nous par ces deux grands événements dont Dieu a voulu faire l'instruction de tous les siècles et la grande preuve de notre religion. Effrayons-nous salutairement en voyant la religion passer de peuple en peuple, toujours prête à quitter celui qui ne lui fait pas porter ses fruits. Ranimons en nous notre foi avec notre reconnaissance; que l'une et l'autre soient suivies de ces œuvres, qui donnent entrée dans le royaume des cieux où la religion chrétienne doit nous conduire.

SERMON XLIV.

SUR L'ABUS DE LA RAISON ET L'USAGE DE LA FOI.

Des hommes qui, par principe, ont renfermé la religion dans les pensées humaines, ont abaissé toutes les voies de Dieu aux voies de l'homme; de sorte que dans leur religion, si c'en est une, Dieu n'est que ce que l'esprit humain veut le faire; Dieu ne pense que ce que l'homme penserait ; Dieu ne fait que ce que ferait l'homme à la place de Dieu. Des hommes qui ont commencé par méconnaître l'homme, et l'état de faiblesse où l'a réduit le péché, ont élevé l'homme au-dessus de lui-même. Ils ont rompu le frein que Dieu a mis à l'esprit de l'homme, et sont sortis des bornes où la sagesse d'en haut l'avait renfermé ; leur orgueil n'a pu souffrir son remède, leur présomption les a emportés, et ils sont tombés dans des excès qu'une oreille chrétienne refuse d'entendre. Cette impiété a gagné comme la gangrène ; et, ce qu'on a peine à croire, cette religion, qui manque par les premiers principes de l'esprit et du bon sens, est devenue, par l'attrait même de l'esprit et du bon sens, la religion, ou plutôt le parti en matière de religion, d'une infinité de gens qui se piquent de l'un et de l'autre. Oh ! qu'est-ce que les hommes? Ils se sont laissés prendre à cet appât de chair et de sang ; et pour cela ils ont abandonné les plus sages, les plus judicieuses, les plus certaines règles pour croire en matière de religion. Ils étaient en possession d'une doctrine qui leur venait des premiers temps, qui s'était soutenue sans changement aucun dans la suite de tant de siècles; ils avaient dans cette antiquité, dans cet établissement, dans cette uniformité de la doctrine chrétienne, la sûreté de leur croyance; et ils ont quitté tout cela pour courir après un nom de bon sens qui les a trompés et les a jetés dans toutes sortes d'absurdités!

Nouveauté, singularité, licence de penser, tout cela s'est joint à la délicate tentation de traiter la religion comme on veut, et d'en faire son ouvrage. Voilà ce qui a presque séduit le genre humain ; voilà ce qui a rendu, au grand étonnement des vrais sages, tant d'hommes réputés savants, tant de gens de toute espèce, sociniens, c'est-à-dire, les plus pernicieux de tous les hérétiques, hommes venus pour préparer et pour aider à la séduction des derniers temps.

Ils méprisent la science théologique, ils rejettent la tradition; toutes leurs vues sur la religion se terminent à croire vrai ce qui leur paraît de meilleur sens, sans égard à l'autorité; à s'arrêter à tout ce qui paraît plus simple et plus naturel, à l'exclusion de ce qu'ils appellent merveilleux, et que nous appelons mystères ou vérités qui passent les sens et qui donnent lieu à la foi. Mais, pour interpréter les Ecritures, qu'ils reçoivent avec nous, de cette manière *plus simple et plus naturelle*, en un mot, d'une manière différente de nous, ils tombent dans des absurdités bien plus grandes que celles qu'ils nous reprochent. Ils avancent des choses plus étonnantes que les vérités dont la hauteur les étonne; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs.

Ne connaissant point d'autorité, sans respect pour la première antiquité, sans égard à ce que les chrétiens ont cru dans tous les temps et dans tous les lieux, hommes nouveaux, ils interprètent les Ecritures d'une manière nouvelle, ils les interprètent par leur propre esprit, qui ne peut être qu'un esprit de présomption, dès là qu'on se croit, à la faveur d'un peu de science de ce monde, plus habile dans la science divine que tant de grands personnages qui en ont été remplis ; dès là qu'on se croit plus habile, soi seul, et pensant différemment de toutes les autres communions, que tous les Pères et tous les docteurs, pensant aujourd'hui comme hier d'une manière unanime sur les mêmes points. Ils interprètent les Ecritures par leur propre esprit, et leur esprit, qui est celui de l'homme, va à supprimer dans la religion tout ce qui paraît, soit dans le dogme, soit dans la morale, trop haut et trop divin, pour y substituer, d'une part, ce qui est plus facile à croire, et de l'autre ; ce qui est plus commode à faire. Que deviennent donc les Ecritures ainsi abandonnées au propre esprit? un livre arbitraire et problématique, qui souffre toutes sortes de commentaires, entre lesquels on choisit celui qu'on veut pour en faire sa religion. Que peuvent dire les Ecritures ainsi interprétées par l'esprit de l'homme, si ce n'est contre leur propre esprit, ce qui est bas, humain et terrestre? Les Ecritures, en effet, en de telles mains deviennent susceptibles de toutes sortes de contradictions ; elles disent tout ce qu'on veut pour établir telle religion qu'on veut, et en la manière qu'on veut. Or, n'est-ce

pas là consacrer ses propres inventions, remplir la religion, contre sa propre nature, des imaginations de l'homme, et tromper les hommes, se trompant soi-même par le grand et respectable nom d'oracle du Saint-Esprit? N'est-ce pas là se laisser la liberté d'innover perpétuellement sur soi-même en matière de religion, où rien ne doit ni ne peut changer? N'est-ce pas là donner l'exemple à tous ceux qui croiront avoir plus d'esprit, ou qui auront l'esprit remuant, d'ôter, d'ajouter, enfin de toucher toujours à la religion jusqu'à ce qu'on ne sache plus à quoi s'en tenir, et que ne sachant plus à quoi s'en tenir, on tienne toute religion pour indifférente, ou même pour bonne, pourvu qu'on y reconnaisse un premier Etre? Quel chaos! quelle confusion! quelle Synagogue de Satan, au lieu de l'Eglise régie par le Saint-Esprit! Et ne faut-il pas que ceux qui ont introduit dans la religion cette interprétation des Ecritures par l'esprit particulier, y remédient eux-mêmes, en établissant une façon d'autorité?

Voici la règle de l'Eglise chrétienne pour l'interprétation des Ecritures, et sur quoi nous bâtissons l'édifice de notre foi. Le sens qu'on a donné aux Ecritures, dès l'origine du christianisme, le sens dans lequel elles ont été entendues dans tous les temps et dans toutes les Eglises chrétiennes, le sens auquel les a fixées l'unanime sentiment de ceux que Dieu a suscités dans son Eglise pour docteurs et pour maîtres, l'Eglise le reçoit seul pour vrai. C'est sa règle, elle s'y assujettit elle-même, et elle est née en effet dans ces bornes. Voilà donc la règle de notre foi proposée par l'Eglise, le sens qu'une tradition suivie et unanime a donné aux Ecritures. Un ou deux auteurs modernes qui donneront des sens particuliers; plusieurs docteurs unanimes entre eux dans de nouveaux sens, ne prescriront point contre l'interprétation qui nous vient des saints docteurs, qui l'ont reçue des premiers Pères, qui l'avaient reçue eux-mêmes des apôtres, lesquels l'avaient reçue de Jésus-Christ

Nous prescrirons au contraire contre eux, et en général contre toute nouvelle interprétation par cette seule parole : *On ne l'entendait pas ainsi dans l'Eglise hier et dans tous les siècles précédents.* Par cette voie notre foi est invariable, notre foi est certaine, nous la tenons de l'Eglise, qui la tient elle-même de Dieu, lequel nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils. Par cette voie nous tenons à nos pères et à tous les siècles depuis Jésus-Christ. Que le bon sens prononce entre nos adversaires, qui ont mis leur foi dans le sens humain, seul interprète chez eux des Ecritures, et nous chez qui le sens humain est soumis, dans les choses de la foi, à une autorité qui s'assujettit elle-même à une règle qui porte de si beaux caractères de sagesse et de divinité. Qu'on entende bien l'économie de notre foi fondée sur l'interprétation des Ecritures. Le moindre partage entre les Pères et les saints docteurs rompt leur unanimité, laquelle seule forme le foi de l'Eglise. La moindre variation dans la tradition des siècles passés ôte à une doctrine le caractère de point de la foi, et ne lui laisse que le nom d'opinion pieuse, de sentiment plus autorisé. Voilà *le sens que le Fils de Dieu nous a donné*, sous l'autorité de l'Eglise, *pour connaître le vrai Dieu, et être dans son vrai Fils.* Voyez maintenant vous-mêmes, disciples de Socin, si le sens que vous vous êtes donné, et que rien ne dirige en vous que vous-mêmes, est plus sûr pour vous conduire dans la vérité et vous établir dans la vraie foi.

O profondeur des jugements de Dieu! C'est Dieu, pour l'instruction du monde, qui a voulu ici rendre folle aux yeux de tous la sagesse de ce monde. C'est Dieu qui veut nous apprendre à ne pas quitter son Eglise, où nous sommes à couvert de pareils égarements sous l'autorité; à ne pas quitter cette sage règle dans l'Eglise, qui nous domine pour nous préserver de l'erreur. Quand donc nous voyons ici le sens humain s'égarer si loin, étonnons-nous, mais en même temps effrayons-nous, parce que nous portons en nous-mêmes le principe d'erreur. Laissons ces faux sages se glorifier de leur sagesse et y sacrifier (car c'est leur idole); laissons-les se moquer de notre simplicité, et l'appeler, s'ils veulent, sotte crédulité. Croyons, en déférant à l'autorité, qui est le remède que Dieu a donné à la présomption humaine. Croyons, en déférant à l'autorité, qui est réglée elle-même par la plus sage de toutes les règles, qui s'appuie, en nous proposant quelque chose à croire, sur la raison de croire la plus évidente et la plus naturelle : *Ce qu'on a cru toujours, partout, ce que tous ont cru.*

Toutes les vues du sens humain tendantes à nier quelque point de la religion, ou même la religion tout entière, échoueront toujours contre l'introduction de la religion chrétienne dans le monde, et contre l'invariabilité de la religion dans sa doctrine; deux choses sur quoi notre foi est appuyée et qui répandent la lumière sur ce qu'il peut y avoir d'obscur.

La doctrine qu'annonçait Jésus-Christ, n'était pas sa doctrine, la doctrine de l'homme qu'on voyait en lui; mais la doctrine de Dieu qui était en lui, et qui y était cachée. C'était la doctrine de son Père céleste; la parole de Dieu, qu'écoutent ceux qui étaient de Dieu, mais que n'écoutèrent point, se bouchant même les oreilles, ceux qui n'étaient pas de Dieu. C'était une doctrine toute céleste, élevée au-dessus des sens, qu'entendirent et que reçurent ceux qui n'étaient pas du monde et de la terre; mais qui fut rejetée du gros des Juifs, et singulièrement des pharisiens, parce qu'ils étaient du monde et de la terre. Les Juifs *ne pouvaient pas croire* par un effet de leurs passions : mais ils voulaient paraître rejeter la doctrine de Jésus-Christ par les règles de la raison; et là-dessus, comme nous le verrons, ils ont donné le ton aux incrédules

des derniers temps. Trois sortes de contradicteurs de Jésus-Christ dans sa religion vont paraître ici : les esprits superbes, les sages du monde, les hommes vicieux et déréglés. Esprits superbes, qui ne pouvant atteindre jusqu'à la sublimité de nos mystères, et ne pouvant croire que quelque chose les passe, ni comprendre que quelque chose dans la religion doive passer l'intelligence commune des hommes, nient sur ce fondement tous nos mystères, et en font des sujets de dérision. Hommes ignorants dans leur orgueil, qui nient tout ; ne pouvant ni montrer qu'ils nient quelque chose avec fondement, ni se tenir eux-mêmes assurés de ce qu'ils nient. Demandez-leur ce qu'ils croient et ce que l'on peut croire: ils vous diront qu'ils croient un premier Etre ; que tout le reste est incertain, et souffre de trop grandes difficultés ; et que ceux qui croient, malgré ce peu de lumière, tant de choses incroyables, sont de faibles esprits, qu'on mène par l'autorité et non par la raison ; mais aussi qu'ils ne croient pas, croyant croire

Les sages du monde se joignent ici aux libertins par trop d'endroits. On n'est pas d'une religion pour la contredire ouvertement, et rien n'est plus mal que de parler contre ce qu'on professe : voilà l'esprit de la sagesse du monde. Mais cette sagesse du monde, dans son air même respectueux, et dans son beau langage, ne croit pas et ne porte pas davantage à croire. Qu'est-ce en effet que cette sagesse du monde veut nous nous faire entendre par cette soumission, nommée aveugle si souvent et avec tant d'affectation ; par cette soumission dépouillée de toutes raisons qu'elle nous reproche, si ce n'est qu'il faut ne jeter qu'un regard superficiel sur la religion, et qu'elle ne souffrirait pas d'être trop approfondie ? Que veut nous faire entendre cette sagesse, si religieuse en apparence, par cette incompréhensibilité tant répétée et tant exagérée de tous nos mystères, par cette hauteur tout à fait inaccessible où Dieu s'est caché pour nous avec tous ses secrets ; si ce n'est que nous parlons de tout cela au hazard, et que l'Eglise couvre plutôt notre ignorance de son autorité, qu'elle ne fait des décisions certaines par des règles sûres ? Par tant de discours, tantôt sur un point des Ecritures, tantôt sur un événement, tantôt sur les préceptes, tantôt sur les cérémonies de la religion, la sagesse du monde veut-elle nous faire entendre autre chose, sinon que la religion chrétienne non plus que les autres religions du monde, n'est guère qu'un jeu de l'esprit humain, arrangé par la politique, proposé par l'autorité, reçu d'abord par crainte, cru dans la suite avec simplicité ? Simplicité, ajoute-t-on, à laquelle il faut se tenir, mais sans raison nécessaire de croire. Au lieu que celui qui s'attache à connaître la religion chrétienne est forcé de la croire. *Qui studuerit intelligere, cogetur et credere.* (TERTUL., *Apol.*, VI, 18.)

Mais où la sagesse du monde achève de se perdre dans ses raisonnements, et se déclare plus ouvertement l'ennemie de Jésus-Christ et de sa religion, c'est au sujet des maximes évangéliques. L'Evangile de Jésus-Christ n'est, dans la pensée des sages du monde et dans leurs discours, qu'une belle spéculation, qu'une règle pour les parfaits, impraticable dans le monde. Voilà ce que la sagesse du monde fait de l'Evangile ce qu'elle fait de la religion. C'est là, à le bien prendre, tout rejeter et tout nier.

Les hommes vicieux contredisent l'Evangile plus ouvertement, mais moins malignement ; et en cela ils font moins de tort à la religion que les sages du monde, qui veulent paraître religieux et les seuls raisonnables sur la religion. Il est vrai que le vice conduit quelquefois du mépris à la haine formelle de la vérité ; ce qui produit ou une extinction entière de la religion dans le cœur, ou un déchaînement et une espèce de fureur contre elle. C'est la contradiction parfaite, telle que Jésus-Christ la reprochait aux Juifs : *Vous cherchez à me faire mourir, parce que je vous ai dit la vérité.*

Les adversaires de la foi se jettent dans le vague : ils font des difficultés qui sont communes à tous les mystères, et qui les anéantiraient tous, s'ils avaient quelque chose de solide. C'est le *comment* qui les arrête, supposant qu'il faut comprendre *comment* une chose peut être, avant que de croire qu'elle est, quelque raison qu'il y ait de la croire. Nouveaux Juifs ! ils disent, tantôt : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger?* tantôt : *Comment celui-ci, qui est homme, peut-il être Dieu ! Comment celui-ci, s'il est Dieu, a-t-il pu se faire homme?* Stupides ! *comment* Dieu, ce premier être que vous croyez, est-il tout à la fois la chose la plus connue et la plus inconnue ; ce qui ne peut être compris, et en même temps ne peut être ignoré ? *Comment* Dieu a-t-il pu vous créer, et créer de rien le monde entier? *Comment* peut-il faire tous les jours tant de changements dans la nature ? *Comment* a-t-il pu faire dans l'homme tant de choses qui passent l'homme.

O homme imbécile, comprends donc et vois en Dieu que tu crois, et vois en toi-même et dans tout ce qui t'environne, que Dieu peut-être en lui-même, comme il peut faire des choses que tu ne peux pas comprendre ; et que si tu ne veux croire que ce que tu comprends, tu ne croiras pas l'existence de Dieu ni la tienne propre ! Supposons, disait saint Augustin à un païen, que Dieu peut faire des choses que nous ne pouvons pas comprendre ; sans cela il est inutile de vous parler de notre religion, puisque tout y est appuyé sur ce premier principe. Voilà donc la raison de l'incompréhensibilité anéantie, puisqu'un païen même est obligé d'admettre cette incompréhensibilité comme un premier principe. Mais un homme chrétien sur d'autres points de la religion, y pense-t-il, quand il nous allègue l'incompréhensibilité du mystère de la Trinité ou de l'Incarnation pour une raison de ne le pas

croire (qu'il me soit permis d'ajouter ce trait contre les sacramentaires)? Un homme qui fait profession de croire un Dieu en trois personnes égales, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur une croix, ne croira pas un Dieu renfermé sous les espèces du pain et du vin, par la raison de l'incompréhensibilité?

Et qu'a donc le mystère de l'Eucharistie de plus incompréhensible que celui de la Trinité et de l'Incarnation? Concluons donc que l'incompréhensibilité étant inséparable de la grandeur de Dieu et de la hauteur de nos mystères, que l'incompréhensibilité des voies de Dieu étant inséparable de la faiblesse de l'esprit humain, il n'y a que l'esprit abaissé au-dessous de sa faiblesse naturelle, qui puisse être détourné de croire par la seule incompréhensibilité.

Une chose est incompréhensible, elle paraîtrait naturellement impossible; mais l'homme doit être retenu sur le jugement qu'il porte de la puissance de Dieu, puissance de Dieu qui doit nécessairement passer l'esprit de l'homme. Que fait donc l'homme sage? Sur ces choses qui sont pour lui incompréhensibles, et qu'il jugerait naturellement impossibles, il écoute Dieu, et il croit à ce que Dieu dit de lui-même : *Ipsi de se, Deo credendum est.* (Ambr.) Jésus-Christ que nous croyons envoyé de Dieu, nous dit qu'il est Dieu; il faut le croire. Jésus-Christ que nous croyons Dieu, nous dit qu'il est un avec son Père; il faut le croire. Jésus-Christ nous dit qu'il a pris une chair véritable, et que cette même chair est véritablement viande; il faut le croire : *Ipsi de se, Deo credendum est.* Les sens, la raison humaine, tous les hommes nous diraient le contraire, qu'il faudrait croire ce que Dieu dit de lui-même : *Ipsi de se, Deo credendum est.* Quand Dieu a parlé, toute pensée d'impossibilité doit cesser dans le moment. L'incompréhensibilité demeure, ou plutôt l'incompréhensibilité cesse elle-même, en ce qu'on comprend qu'il faut croire Dieu, lors même qu'il dit les choses les plus incompréhensibles de lui-même. Dieu a voulu se cacher dans l'obscurité; mais loin de méconnaître Dieu à cette obscurité, c'est à cette obscurité que nous appellerons si l'on veut, incompréhensibilité, que nous reconnaissons avec saint Augustin l'œuvre de Dieu, que nous reconnaissons Dieu lui-même : *Deum in his quorum intelligentiam non complector, intelligo.*

Il faut, dit-on, renoncer au sens humain, et ne faire aucun usage de sa raison pour être chrétien et catholique. Oh! le bel usage qu'on fait de sa raison et du sens humain, quand on croit selon ces admirables règles de la foi chrétienne et catholique! S'assurer que Dieu a parlé, et puis croire ce que Dieu a dit de plus élevé au-dessus de nos pensées, et de plus incompréhensible au sens humain. Supposer que l'homme ne peut pas comprendre tout ce que Dieu peut faire; et puis, quand on est assuré que Dieu a parlé, croire comme si l'on comprenait, croire comme si l'on voyait de ses yeux, tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans les choses de Dieu.

Ajoutons seulement, que, comme le sens humain bien dirigé, conduit à la foi par les règles mêmes du bon sens, le sens humain ébloui de lui-même, et ne se conduisant que par ses vues, a toujours été et sera toujours un guide infidèle en matière de religion, sera toujours un principe d'erreur et de toute erreur. Qu'on écoute le sens humain sur tout ce qui passe tant soit peu nos lumières, sur tout ce qui nous cache tant soit peu notre Dieu, sur tout ce qui dans la religion réprime ou contraint trop les passions humaines; qu'on écoute, dis-je, le sens humain sur tout cela, et il ne laissera rien subsister dans notre religion. Flattant les sens et supprimant ce qui les passe, ce sens humain aplanira tellement les difficultés d'une religion comme la nôtre, qu'il n'y restera plus rien que de facile à croire et d'aisé à faire. Sens humain, qui, ne pouvant plus sortir des pensées humaines, quand il s'est ouvert une fois cette route, explique nos mystères d'une manière qui lui paraît à lui-même si simple et si naturelle, qu'il ne peut pas s'empêcher de mépriser toutes les autres, c'est-à-dire, de mépriser celles où il entre de la foi.

C'est ainsi que ce sens humain a conduit cette secte, déjà trop nommée, à de si grands excès contre la foi chrétienne, qu'on ne peut plus laisser à ces hommes le nom de chrétiens. C'est ainsi que ces hommes, jugeant presque tout ou impossible, ou moins nécessaire, ou peu convenable, ou trop excessif, rejettent la Trinité, nient l'Incarnation, se moquent de la voie de la Rédemption par le sang d'un Dieu, retranchent l'éternité des peines, corrigent la sainte sévérité de la morale chrétienne. C'est ainsi que le sens humain dans cette secte, disant de Dieu, non ce qu'il dit de lui-même, mais ce qu'en pense l'homme, fait un Dieu qu'il ne faut plus ni craindre, ni aimer; et, ne pouvant pas s'élever aux choses divines, fait de la religion de Jésus-Christ quelque chose de tout humain.

Que nos frères séparés (car nous leur donnons encore volontiers ce nom de frères, que nous refusons aux autres) prennent donc garde, et que l'impiété de ces outrés sectateurs du sens humain soit leur instruction. Il est aisé, sous une telle conduite, de passer d'un moindre excès à un plus grand, et de franchir enfin toutes bornes. Quand on a pris une fois le sens humain pour guide, il faut le suivre partout où il nous mène; et ne pas nier tout ce qui est mystère et chose élevée au-dessus de la raison, c'est, pour ainsi dire demeurer en chemin, c'est être contraire à soi-même, c'est démentir son propre système. Ainsi les sociniens, qui, ayant une fois quitté la route de la foi pour prendre celle du sens humain, marchent toujours dans cette voie, se suivent, pour ainsi dire, davantage eux-mêmes que les calvinistes, qui, ayant pris cette route du sens humain au sujet de la présence réelle,

s'arrêtent là. Qu'ils prennent garde, encore une fois, dès là qu'ils ne veulent pas reculer, que les sociniens ne les entraînent à eux. Déjà plusieurs de leurs frères, comme honteux de penser moins conséquemment que ces hommes pervers, et ne pouvant soutenir le reproche de suivre un système moins lié que celui de cette secte impie, sont allés de ce côté.

Pour nous, prenant exemple sur les uns et sur les autres, ne prenons, ni sur quelque point particulier, ni sur toute la religion, ce sens humain pour notre guide. Qu'il suive lui-même la règle qui a été imposée de Dieu à la raison, et la loi que sa propre faiblesse lui impose, parce qu'alors il s'arrêtera à ses bornes. Arrêtée à ses bornes, qui sont la recherche des raisons de croire, Dieu la prendra par la main pour l'introduire dans la foi de ses mystères. Que nos adversaires ne nous disent donc plus, qu'ils ne tâchent plus de faire entendre que nous n'écoutons point le bon sens. Nous l'écoutons et nous le suivons sur le fond de la religion, et sur tous les mystères en particulier, en nous assurant bien de la révélation divine, et puis nous laissant guider par elle. Nous suivons le bon sens, lorsque nous écoutons l'Eglise, qui ayant recueilli la tradition, c'est-à-dire ce qu'on a cru, ce qu'on a enseigné de tout temps et partout au milieu d'elle, nous oblige de croire à une constante et universelle tradition comme à la parole même de Dieu. Mais nous nous écarterions tout à fait du bon sens, sous prétexte de le suivre, si nous aimions mieux en croire à nos sens qu'à la parole de Jésus-Christ; si nous aimions mieux suivre de nouveaux maîtres, que croire ces illustres docteurs des temps anciens. Nous abandonnerions tout à fait le bon sens, si, nous rendant maîtres du sens des Ecritures, nous les expliquions sur quoi que ce soit, par l'esprit particulier, contre la sainte unanimité qui les aura interprétées autrement.

Je finis par cette réflexion. Quelle est la faiblesse de l'homme! faiblesse plus malheureuse que son malheur même. Le sens humain ne sert qu'à tromper l'homme, le sens humain l'a toujours égaré, et nous trouvons qu'il est si beau de le suivre. La tentation se présente à nous d'une manière si flatteuse, que nous nous y abandonnons, quand nous trouverions un guide fidèle, quand nous trouverions notre sûreté et notre repos, quand nous trouverions la vie éternelle dans une soumission raisonnable à une autorité juste et sage: juste parce qu'elle vient de Dieu; sage en ce qu'elle respecte la raison dans l'homme. Souffrons le remède que Dieu a donné à notre orgueil; captivons nos esprits sous un joug légitime et nécessaire; tenons-nous à couvert des surprises sous la sainte autorité de l'Eglise; vivons au milieu d'elle dans la foi de tout ce qu'elle nous propose à croire, nourrissant notre piété de ce qu'il y a de caché et d'obscur dans les mystères de la religion, et en désirant davantage l'état du ciel, où toutes choses nous seront montrées sans voile; où, voyant Dieu, nous verrons, comme le dit le prophète, *la lumière dans la lumière.*

SERMON XLV.

SUR LES CARACTÈRES DIVINS DE LA LOI.

Non veni solvere (legem) sed adimplere. (*Matth.*, V, 18.)

Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.

S'il y a quelque chose à corriger dans l'esprit humain, c'est cette précipitation et cette hardiesse à juger de ce qui le passe; et si quelque chose est à craindre dans la religion, c'est cette même témérité de l'esprit humain à juger de Dieu et des choses de Dieu. Sans faire attention à sa faiblesse, sans reconnaître son ignorance, sans sentir que les pensée de Dieu doivent être bien élevées au-dessus de celles de l'homme, et qu'enfin ses voies ne sont pas les nôtres, le sens humain commence par se révolter contre ce qui est divin, et lui est annoncé comme tel. Ce qu'il voit en Dieu ou dans ses œuvres, qui lui paraît d'abord moins digne de Dieu, ou plutôt, moins conforme aux idées humaines, l'esprit humain, lorsqu'il n'a pas appris à se retenir, et qu'il n'est pas réglé par la foi, le rejette comme n'étant pas et ne pouvant pas être de Dieu. Il s'éblouit lui-même là-dessus par de petites raisons; il se rend à des arguments spécieux, mais qui ne sortent pas des vues humaines. L'ignorant applaudit, le prétendu esprit fort appuie ces pensées humaines de tout ce qu'il peut avoir d'érudition et d'esprit naturel; et de tout cela, se forme une contradiction ouverte, ou de quelque point de la religion, ou même de la religion toute entière.

Tous nos mystères tour à tour ont éprouvé cette contradiction de la part de l'esprit humain. Tous les mystères ensemble l'éprouvent de la part d'une secte, trop répandue et trop écoutée. Mais enfin, si quelque chose depuis le commencement a été combattu, et si quelque chose en effet révolte d'abord le sens humain, c'est la loi suivie, ou, comme parle saint Paul, corrigée par l'Evangile. Les adversaires de la loi ont exercé la plume des plus grands docteurs de l'Eglise. Les Pères ont tout dit là-dessus et toutes les objections ont été renversées. De sorte qu'il n'y a plus que ceux qui n'ont rien lu, que ceux qui ne savent rien ou n'écoutent rien dans la religion, ou qui y cherchent malicieusement quelque endroit faible, qui puissent blâmer la loi, n'en voyant pas l'usage et n'étant pas capables d'en pénétrer le fonds.

L'état de la loi n'est pas sans difficultés; et nous sommes en quelque sorte obligés (comme quand il s'agit de faire connaître l'Evangile) de les apprendre à ceux qui ne les connaissaient pas. Mais ici les difficultés se concilient avec la vérité, et nous nous mettons aisément d'accord avec nous-mêmes, quand nous entrons dans le fonds de la loi. C'est ce que je vais faire, pour montrer que

la loi était sainte et bonne dans sa doctrine; que la loi était sage et juste dans son économie. Je ne vous cacherai point l'imperfection et la faiblesse de la loi, cela est trop nécessaire pour faire connaître l'Evangile; mais vous verrez cette imperfection de la loi entrer dans la sagesse de Dieu, et nous le faire connaître pour celui qui fait tout avec poids, nombre et mesure, et qui proportionne ses desseins à son œuvre.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est Dieu qui a donné la loi, et il s'en est déclaré assez hautement l'auteur et l'instituteur. Or, quand quelque chose nous blesserait dans la loi; dès-là que Dieu en est l'auteur, ne devons-nous pas comprendre que, si quelque chose nous blesse dans la loi, c'est que nous ne l'entendons pas, que nous ne savons par le rapporter à sa fin et le placer dans une certaine suite des conseils de Dieu; c'est que nous ne connaissons pas assez notre religion, et qu'enfin nous pensons humainement des choses de Dieu? La loi fut donnée de Dieu. Si quelqu'un le conteste, il faut le lui prouver. Mais tout homme qui l'accorde, doit tenir pour certain sans en demander des preuves, que la loi est bonne et sainte.

La fin de la loi marquée et connue, est d'apprendre à un peuple, environné de peuples qui l'avaient oublié, qu'il n'y a qu'un Dieu vivant et véritable, et de réunir ce peuple, de l'affermir, de le conserver dans le culte de ce vrai et unique Dieu. Il n'y a pas une seule parole dans la loi, qui ne fasse entendre qu'il n'y a, et qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux. Il n'y a aucun précepte, aucune cérémonie dans la loi qui ne porte le Juif au culte de ce Dieu un que toute la loi prêchait. Ecoutez ce beau commencement, qui sert d'explication, ainsi que de fondement à toute la loi. Ecoute, Israël: Le Seigneur notre Dieu, est le seul Seigneur: *Audi, Israel: Dominus, Deus noster, Dominus unus est.* (*Deut.*, IV, 6.) S'il y a une vérité qui dût être inculquée, s'il y avait une instruction qui fût nécessaire, c'était celle-ci; Dieu, ton Dieu est un. Excepté Dieu même tout était Dieu dans l'Egypte d'où le peuple juif sortait. Ils devaient trouver plusieurs divinités dans le pays où ils allaient entrer; toutes les nations au loin et auprès d'eux, reconnaissaient aussi plusieurs dieux, et quels dieux? Il fallait donc que la loi parlât d'un seul Dieu partout; et qu'elle le fît aussi connaître partout pour un Dieu bien différent en tout de ceux des nations; pour un Dieu digne de ce respect et de ce culte que chacun sent en soi-même qui est dû à la Divinité: pour un Dieu qu'il faut craindre et servir tout ensemble, et avant tout cela, qu'il faut aimer, ou plutôt qu'on ne sert qu'en l'aimant. Recueillez toutes les instructions et toutes les paroles de la loi, vous n'en tirerez que cela: croire un seul Dieu, puissant, bon, saint, le servir et l'aimer lui seul. O loi du Seigneur, belle, précieuse, éclairant les hommes sur la première, la plus importante, et en même temps la plus ignorée de toutes les vérités!

Que David achève de nous faire connaître cette loi du Seigneur pour ce qu'il y a d'admirable, pour ce qu'il y a d'aimable et de désirable, pour ce qu'il y a de saint et de pur, pour ce qu'il y a de juste et de raisonnable, pour ce qu'il y a de bon et d'utile aux hommes. Et en effet, qu'est-ce que cette loi du Seigneur, telle qu'elle est écrite dans les livres saints? Quelque chose en genre de lumière et d'instruction que rien ne surpasse, que rien n'égale, à quoi rien ne ressemble dans les lois des hommes les plus savantes et les plus étudiées, dans les écrits les plus élevés des philosophes.

Qu'est-ce que ces préceptes de la loi donnée en Sinaï?

Ces préceptes sont le fondement de la religion, et tout ensemble de la société civile; les règles tout à la fois de la vie humaine et de la vie pieuse; ce qu'il y a de plus parfait, et en même temps ce qu'il y a de plus convenable, ainsi que de plus praticable; c'est cette loi naturelle que chacun trouve en soi-même, et que personne n'avait encore bien développée.

Tels sont les dix préceptes de la loi, connus sous le nom de Décalogue; si parfaits et si pleins, que la loi nouvelle les a seulement développés davantage, sans y rien changer pour le fonds. Dix préceptes, qui sous la loi, comme sous l'Evangile, se réduisaient à ces deux: *Aimer Dieu par-dessus tout, aimer son prochain comme soi-même.* N'est-ce pas là ce que le scribe, dont il est parlé dans l'Evangile, trouvait dans la loi? Et Jésus-Christ, à qui il le déclara, trouva-t-il quelque chose de plus grand qu'il fallût apprendre aux hommes? trouva-t-il quelque chose de plus qu'il fallût faire pour avoir la vie éternelle? Faites cela, dit-il au docteur, et vous vivrez: *Hoc fac, et vives.* (*Luc.*, X, 28.) Une loi qui renferme tout en ces deux mots, est certainement digne de Dieu, digne de l'admiration des hommes et des louanges qu'ils lui ont données. Quand toutes les ordonnances particulières d'une loi, petites et grandes, se rapportent visiblement à ces deux grands préceptes; que ces deux préceptes sont connus pour être la fin de tout ce qui est prescrit, soit pour le culte public, soit pour le détail de la vie, on ne peut rien, ni concevoir, ni souhaiter de plus parfait; et il faut alors s'écrier avec David: J'ai trouvé une perfection finie à tout le reste; mais votre loi va au delà de toutes les vues de perfection que l'esprit humain peut avoir: *Omnis consummationis vidi finem; latum mandatum tuum nimis.* (*Psal.* CXVIII, 96.)

La loi éclairait les yeux que le péché avait fermés, et que les passions de la vie tenaient dans l'aveuglement: *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (*Psal.* XVIII, 9.) La loi faisait connaître le péché. Je n'aurais pas connu le péché sans la loi, disait saint Paul, en la personne du Juif: *Peccatum non cognovi, nisi per legem.* (*Rom.*, VII, 7.) Or,

combien cela fut-il bon et salutaire à ce peuple, qui aussi s'en glorifiait, comme d'un privilége qui n'avait pas été accordé aux nations? Combien, dis-je, cela fut-il bon et salutaire, à moins qu'on ne puisse penser que Dieu n'imputera pas à péché aux hommes, ce qu'ils n'auront pas connu pour péché, quoique cette ignorance ait sa cause dans le péché; à moins qu'il ne soit vrai que Dieu imputera même à bonne œuvre, ce qu'on aura fait mal, croyant faire bien et suivre un mouvement particulier de sa conscience; à moins, dis-je, que cela ne soit vrai, faire connaître le péché, est un caractère de bonté dans la loi ancienne.

La loi faisait connaître le péché, c'était sa fonction propre; et elle portait à l'éviter. C'était le but de tant d'instructions et de tant d'exhortations. Elle portait à éviter le péché par tout ce qui est capable d'arrêter les hommes, châtiments présents et peines à venir, humiliations et douleurs. Les exemples de punition pour le péché y étaient sans cesse rappelés, et fortement appuyés de menaces d'un même traitement, et d'un plus rigoureux encore, si le peuple, ou quelqu'un parmi le peuple, retombait dans une semblable infidélité. Comment peut-on méconnaître Dieu à une pareille disposition de la loi?

La loi, qui faisait connaître le péché et portait à l'éviter, faisait en même temps connaître la vertu et engageait à la pratiquer. C'est Dieu dans toute la loi qui instruit Israël, son enfant, des saintes règles de la piété, qui la lui met sous toutes sortes de formes. C'est Dieu qui la prescrit à Israël, son serviteur, qui le conjure par ce qu'il y a de plus tendre, qui l'exhorte par ce qu'il y a de plus touchant, qui l'y incline et l'y porte par le devoir et par l'intérêt; et enfin qui se propose lui-même pour dernière récompense. En un mot, on n'entend prêcher que la vertu dans la loi, et on n'y respire que le bonheur de la vertu. Est-il rien de plus saint, et de plus digne du Dieu Créateur de l'homme qu'une telle règle de mœurs?

La doctrine donc de la loi des Juifs, qui était de n'adorer qu'un Dieu, d'aimer Dieu de tout son cœur, et le prochain comme soi-même, d'éviter le mal et de faire le bien, avait toutes les marques de la vraie religion; aussi l'était-elle. Mais il faut bien distinguer la doctrine de la loi des Juifs, d'avec la doctrine des Juifs et de quelques-uns de leurs maîtres. L'une est de Dieu, l'autre est des hommes; et celle-ci, entièrement défigurée, ne se fait point rendre par les hommes le respect que l'homme rend comme naturellement, et par un premier mouvement de l'âme, à ce qui est de Dieu. Mais enfin n'en est-il pas de même de la doctrine évangélique? En elle-même et proposée dans sa simplicité, la doctrine de l'Evangile est la vérité qui frappe et qui se fait rendre hommage; dans l'interprétation de certains docteurs, et dans les pensées communes des peuples, c'est quelque chose de tout humain; quelque chose de bas et de ridicule, qui excite plutôt le mépris et la risée, que l'admiration et les louanges.

SECONDE PARTIE.

Si quelque chose souffre plus de difficultés que la doctrine de la loi, et se montre d'abord sous des nuages, c'est l'économie de la loi, ou du corps de la religion des Juifs. Mais en cela même, quand on l'approfondit et qu'on veut entrer en raison, faisant taire les préjugés, Dieu, qui a donné cette loi, qui a prescrit toute cette forme de religion, paraît sage, et sa sagesse y est marquée comme dans toutes ses autres œuvres.

Deux choses blessent d'abord le sens humain dans l'économie de la religion ancienne : l'une, qu'étant établie de Dieu, elle ait été changée; l'autre, qu'étant établie pour le bien et le salut des hommes, elle n'ait point eu en elle-même, mais comme par occasion, et l'empruntant d'ailleurs, ce qui rend les hommes bons et peut les sauver. Les païens, suivis des esprits forts, ont beaucoup insisté sur cette première difficulté. Des gens, qui croient entendre la religion, qui en raisonnent, mais qui dans le fond cherchent à la combattre, font valoir la seconde.

Voici comme les païens proposaient la première difficulté à saint Augustin : Vous adorez le même Dieu que les Juifs; et ce même Dieu, après avoir établi les anciens sacrifices, les rejette maintenant, et veut qu'on lui en offre de nouveaux, cela ne ressent pas la divinité. *On ne peut changer que ce qui n'a pas dû être établi; et ce qui a dû être établi, n'a pas dû être changé. Une chose bien établie ne peut être changée sans légèreté et sans inconstance; sans qu'il y ait dans ce changement quelque chose de mal ordonné et d'injuste.* Ce qui a été établi pour subsister toujours, n'a pas dû être changé et n'a pu l'être sans inconstance et sans légèreté, sans note d'impuissance ou d'ignorance de la part de celui qui l'a changé; cela est certain. Mais, ce qui n'a été établi que pour être changé après un certain temps, et quand ce changement est annoncé, dès le commencement, comme une chose convenable et meilleure; cela, dis-je, a pu être changé avec sagesse et avec justice, et a dû l'être dans le temps marqué. Ce qui a été établi pour la chose même établie : ce qui a été établi comme ayant tout d'un coup sa perfection, et ne devant plus recevoir d'accroissement en aucun genre, n'a pas dû être changé; chacun en conviendra. Ce qui n'a été établi que par rapport à une autre chose désignée et marquée: ce qui n'a été établi que comme un essai, que comme un commencement d'une chose qui sera rendue meilleure; mais qui dans cet état imparfait est convenable au temps et proportionné à la faiblesse des personnes; cela, dis-je, peut, ou même doit être changé. Des enfants le sentent. Les exemples en sont sans nombre dans les œuvres de la nature, dans les ouvrages de l'esprit ou des mains des hommes.

Une religion qui a eu deux temps marqués :

un pour prédire, pour figurer, pour promettre, pour désirer et pour attendre; et un autre pour voir l'accomplissement des choses prédites, promises et figurées, pour recevoir ce qui a été attendu et désiré, doit avoir une forme dans les temps qu'elle prédit, qu'elle figure, qu'elle promet, qu'elle attend et qu'elle désire, et une autre forme dans les temps où tout est accompli et donné

Tout doit être changé, le sacerdoce, les sacrifices, les cérémonies, les sacrements, et cela à raison du changement qui est arrivé; et tout cela par une même disposition de cette sagesse qui a fait précéder la vérité par des figures, qui a fait longtemps prédire, longtemps promettre, longtemps désirer, et longtemps attendre une grande grâce.

Dans une suite de desseins de son auteur, qui se développent dans le temps, et qui paraissent sages, quand ils sont développés, une religion peut avoir un état d'enfance et un état d'âge parfait; un état de faiblesse et un état de force, un état d'obscurité et un état de lumière. Dans ces différents états, ce sont visiblement différentes choses qui conviennent. Dans le premier état, des instructions moins élevées, des vérités moins fortes, comme une nourriture moins solide; des remèdes et des observances plus proportionnées à la faiblesse. Dans le second, tout doit être plus parfait, plus haut, plus proportionné à l'état de force. Il s'agirait donc seulement de savoir si Dieu a dû faire passer la religion par ces divers âges et par ces deux temps, ce qui porte avec soi un changement dans la religion, il serait plus sage à nous de conclure simplement, de ce que Dieu l'a fait, qu'il a dû le faire. Mais enfin, s'il faut rendre raison de ceci à nos esprits forts, qui ne font que rappeler les objections des païens, nous leur dirons, avec saint Augustin, parlant à un païen, que tout est plein, dans la nature, dans les arts, dans la conduite particulière des hommes, de ces changements qui ont leur raison, et dont on ne demande pas même raison, tant on est persuadé, quand on ne la connaîtrait pas, qu'il y en a une.

L'été vient après l'hiver, le jour se trouve placé après la nuit; l'adolescence succède à l'enfance; l'âge viril succède à l'adolescence. Ce qui convient au temps de l'hiver, au temps de la nuit, au temps de l'enfance, ne convient pas au temps de l'été, au temps du jour, au temps de l'âge viril. Tout cela donc fait des changements qui viennent de l'auteur de la nature, lequel a ainsi disposé les choses, sans qu'aucun homme raisonnable ait jamais blâmé cette disposition de la Providence, et en ait pris occasion de dire que cela ne venait pas d'un sage modérateur des choses humaines, premier auteur de la nature.

C'est toujours saint Augustin qui répond à la difficulté des païens: « Nous faisons différentes choses en différents temps : nous traitons et nous nourrissons autrement le même homme en santé et en maladie; nous instruisons et nous conduisons autrement la même personne, selon qu'elle est homme fait ou enfant; nous raisonnons et nous agissons autrement avec un homme qui est encore dans ses préjugés ou dans le fort de sa passion, et ce même homme revenu de l'un et guéri de l'autre; et ce changement d'action et de conduite est sage et convenable. Les temps changent, l'état d'une famille change, la situation d'une république change : la droite raison veut alors qu'on change des choses qui auparavant avaient été bien établies. Ainsi, loin qu'il soit vrai qu'on ne fait pas bien en les changeant, il est vrai, au contraire, qu'on ne ferait pas bien de ne les pas changer, parce que l'un et l'autre n'est bon qu'autant que la diversité des temps demandait l'un ou l'autre. »

Mais n'aurait-il pas été plus beau et plus digne de Dieu, sans faire passer la religion par cet état de faiblesse et comme d'enfance, de l'établir tout d'un coup parfaite et dans un état de consistance? O homme! qui êtes-vous, pour demander raison à Dieu d'une chose qu'il a faite, et avec une attention particulière? Mais enfin écoutez une partie des raisons de cette conduite de Dieu, qui nous sont connues. Si Dieu, voulant établir la foi en sa providence, faire connaître qu'il est, et en même temps qu'il est le rémunérateur de la vertu et le vengeur des crimes, l'ami de ceux qui le servent et l'ennemi de ceux qui l'offensent; si Dieu, voulant faire connaître que de lui viennent tous les biens, et que c'est à lui seul qu'il faut les demander; si Dieu, voulant faire connaître à l'homme son impuissance et l'insuffisance des secours extérieurs; si Dieu, voulant faire estimer la grâce de la nouvelle alliance, l'a fait désirer et attendre longtemps, l'a montrée de loin, levant seulement un coin du voile qui la couvrait, l'a fait précéder par des ombres et des figures qui avaient elles-mêmes leur magnificence; si, dis-je, pour de si grandes raisons, et d'autres qui nous sont inconnues ou qui nous passent, Dieu a réglé les choses, dans la religion, d'une manière qui demandait un changement, comment osons-nous attaquer la sagesse de Dieu dans ce changement de la loi? Comment les esprits forts peuvent-ils y méconnaître Dieu et son œuvre, si ce n'est qu'éblouis de leur propre raison, et en voulant suivre la faible lueur, ils n'ont pas seulement daigné chercher à connaître les raisons de Dieu?

Il faudrait ici un détail pour faire voir que mille choses petites ou même absurdes en apparence, dans la religion des Juifs, étaient sagement prescrites, par le rapport qu'elles avaient au caractère de ce peuple et aux circonstances où il se trouvait. Mille choses qui paraissent petites dans la religion des Juifs servaient à former ce peuple aux mêmes mœurs, à le réunir dans le même esprit, à l'attacher au culte de son Dieu, le Dieu vivant et véritable, à le séparer des autres peuples, qui étaient les ennemis de sa religion et les sectateurs de fausses divinités. Joignez à cela ces belles règles des mœurs : *Aimer Dieu et le prochain; éviter le mal et*

faire le bien, et vous ne trouverez rien de comparable en sagesse à la loi des Juifs, ni dans les écrits des philosophes, ni dans les livres des politiques, ni dans les règlements des plus sages républiques.

Le grand reproche que l'on fait à la loi, c'est que la loi, de sa nature, était imparfaite, ne conduisant rien par elle-même à la justice véritable, ne donnant pas la vie à l'âme, laissant l'homme dans sa faiblesse, irritant ses mauvais désirs, donnant lieu aux prévarications par la multitude de ses observances, engendrant des esclaves par la crainte servile qu'elle inspirait, faisant des hommes de la terre par les biens de cette espèce quelle proposait, et pour tout cela, selon l'observation de saint Paul, ayant dû être rejetée : *Reprobatio fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem.* (*Hebr.*, VII, 18.)

Nous reconnaissons en tout cela la doctrine expresse de saint Paul; mais nous n'y méconnaissons pas la sagesse de Dieu : nous commençons par l'y supposer. Car enfin, ni dans sa miséricorde, ni dans sa justice, ni dans l'ordre du monde, ni dans l'économie de la religion, Dieu ne s'écarte jamais des lois de sa sagesse. Elle assiste à tous ses conseils, et elle y préside; elle est dans toutes ses œuvres; plus cachée dans quelques-unes, mais, dans celles-là même, se découvrant à la faveur de certaines vérités reconnues dans la religion. Dieu voulait donner une grande instruction au genre humain, qu'il devait retirer de la corruption et mettre dans la voie du salut; Dieu voulait donner une grande supériorité à cette alliance, qui devait durer éternellement, et dont son Fils devait être le médiateur et le ministre. Voilà deux raisons qui nous sont connues de la disposition de la loi, et qui servent à nous y faire connaître la sagesse de Dieu. Nous allons les développer

Une présomption est dans l'homme et est née avec lui : c'est la présomption en ses propres forces, et la confiance aux moyens extérieurs, en matière de piété. Telle est, dis-je, la présomption naturelle à l'homme; et une première connaissance de Dieu ne nous ôte pas cette présomption. Il a donc fallu, dans les vues de la sagesse de Dieu sur tous les peuples de la terre, qu'il devait appeler au salut par son Fils, qu'un seul peuple, qu'il avait appelé avant le temps de son Fils, apprît et fît voir à tous les autres que l'instruction, le commandement, et tous les secours extérieurs ensemble, sont trop faibles et entièrement impuissants pour nous faire aimer et nous faire pratiquer la loi; pour nous faire faire le bien que Dieu nous commande, et nous faire éviter le mal qu'il nous défend; pour nous rendre vraiment pieux, et enfin nous conduire au salut; qu'il faut pour cela, avec l'instruction et le commandement, avec les moyens extérieurs que fournit la religion véritable, une grâce intérieure, puissante sur nos volontés; et, en un mot, Dieu touchant le cœur, qui nous fasse faire et qui nous fasse marcher dans ses préceptes et dans ses voies : *Dabo vobis cor novum, et faciam ut in præceptis meis ambuletis.* (*Ezech.*, XXXVI, 26, 27.) C'étaient là les secours annoncés dans l'ancienne loi et promis pour la nouvelle.

Voilà donc le bon usage que Dieu, dans sa sagesse, a voulu faire de la loi, laquelle, en tant que loi (c'est-à-dire opposée à la grâce, comme l'entend saint Paul : *Lex et gratia*), n'a fait que des prévaricateurs, d'un peuple en qui elle trouvait toute cette présomption de l'homme. Voilà, dis-je, le bon usage que Dieu a fait de la loi : apprendre à tous les hommes, par ces prévarications sous la loi, qu'il faut encore à l'homme, avec la connaissance de Dieu et la vraie religion, avec l'instruction et le commandement donné de Dieu, une grâce intérieure pour chaque action de la piété. Si cette instruction que la loi, séparée de la grâce, a donnée à tous les peuples de la terre, dont la religion chrétienne a depuis été composée, et qui vivent sous la grâce, ne paraît pas assez importante pour justifier devant les hommes cette faiblesse de la loi, n'est ce point que nous ne savons pas assez estimer la grâce de l'Evangile, opposée à la lettre de la loi? *Non enim sub lege estis, sed sub gratia* (*Rom.*, VI, 14.)

Mais enfin, le Juif pouvait lui-même profiter de cette faiblese, que nous appelons ici la sagesse de Dieu dans la loi, pour reconnaître le besoin qu'a l'homme si faible par nature, du secours intérieur de Dieu, et le lui demander. Et c'est ce que les justes et les saints de la loi y ont pris. La sagesse de Dieu dans la loi est visible, en ce que cette loi, donnée par Moïse, en même temps qu'elle gardait les hommes dans le culte du vrai Dieu : *Sub lege custodiebamur conclusi* (*Gal.*, III, 23), les conduisait encore comme par la main à Jésus-Christ et au temps de sa grâce. La loi et la grâce. La loi avait été donnée par Moïse, et toutes choses devaient être bien inférieures sous le ministère du serviteur : *Lex per Moisen data est.* (*Joan.*, I, 17.) La grâce a été apportée par Jésus-Christ, et tout devait être bien supérieur sous le ministère du Fils : *Gratia per Jesum Christum facta est* (*ibid.*).

La loi était sainte dans sa doctrine, elle était irrépréhensible dans ses jugements, elle était fidèle dans ses promesses. Mais, quant à ce que l'Apôtre appelle *le culte du tabernacle*, c'étaient des sacrifices impuissants, des observances sans vertu, des cérémonies incapables de purifier les consciences des œuvres mortes du péché. Tout cela, du premier coup d'œil, paraît vide, frivole, inutile, ou même superstitieux, dégénérant de la simplicité du culte des patriarches, et, en un mot, peu digne d'un Dieu qui paraissait si grand par tant d'autres endroits, sous cette alliance. Mais, quand on vient à découvrir les desseins de tout cela, qu'on en suit l'arrangement, qu'on en voit la fin, comment tout cela, dans la religion des Juifs, tenait à la religion des chrétiens, pour en faire une même religion sous deux

formes différentes; comment tout cela, dans la Loi, se rapportait à l'Evangile; comment tout cela renfermait Jésus-Christ et ses mystères, Jésus-Christ, qui y était vu de ceux qui le cherchaient; comment tout cela renfermait, pour les saints, le même principe de sainteté, qui est la grâce (les saints seulement étant plus rares et la grâce moins commune, comme il convenait avant Jésus-Christ, auteur de la grâce, et qui l'a apportée); quand, dis-je, on découvre tout cela dans la Loi, on y admire cette sagesse de Dieu qui a su mettre tant de rapports entre l'ancienne et la nouvelle alliance, qui a relevé le ministère de Moïse par toutes sortes de prodiges et de miracles, et a cependant conservé la supériorité à celui de Jésus-Christ par des endroits bien plus grands; qui a fait précéder le grand jour de l'Evangile par la faible lumière de la Loi; qui a fait connaître la nécessité de la grâce par la multitude des prévarications sous le premier Testament; qui a conduit les hommes à ces temps de la grâce et de la justice véritable par ce que saint Paul appelle les *justifications de la chair et les ombres des choses futures;* et enfin cette sagesse de Dieu, qui a fait marcher devant son Fils et la grâce qu'il venait apporter aux hommes, non-seulement des prophètes et leurs prédictions, mais un peuple tout prophétique et une religion qui n'était tout entière qu'une prophétie de lui et du nouvel état de l'Eglise, appelé les temps futurs.

Je ne viens point renverser ici les idées communes et démentir saint Pierre, qui a dit, parlant de la Loi, que c'était un joug que ni eux ni leurs pères n'avaient pu porter. La Loi était un joug accablant par la nature et la multitude des observances qu'elle prescrivait, par l'assujettissement à toutes ces observances auxquelles elle contraignait, par la crainte de la mort où elle tenait le Juif, s'il venait à violer quelqu'un de tant de préceptes. Telle était, dis-je, la Loi : un joug accablant. Mais ici même éclate la sagesse de Dieu, en ce que ce joug pesant de la Loi, où l'accablement du Juif sous ce poids lui faisait désirer ces temps de soulagement, ces temps plus heureux en toutes manières que la Loi elle-même promettait partout. Ces temps plus heureux, c'étaient les temps de l'Evangile. La religion dans son nouvel état, ou sous l'Evangile, est quelque chose de meilleur en soi : *Introductio melioris spei* (*Hebr.*, VII, 19), et de plus favorable pour nous : *Deo pro nobis melius aliquid providente.* (*Hebr.*, XI, 4.) Quelque chose, dis-je, de meilleur et de plus favorable, en ce que c'est le Sauveur lui-même qui a paru à tous les hommes avec sa grâce; en ce qu'elle nous développe davantage les vérités et les mystères du royaume de Dieu; en ce qu'elle nous propose de plus grandes vertus; en ce qu'elle nous fait attendre une plus haute récompense, qui ne se fait pas attendre elle-même après la mort. La religion, sous la grâce, est quelque chose de meilleur et de plus favorable, en ce que les observances sont en plus petit nombre, plus faciles, plus saintes et sanctifiantes par elles-mêmes. *Pauciora, faciliora, feliciora* (Aug.); ce qui nous a mis dans la liberté des enfants de Dieu.

Les caractères divins de la Loi ne se perdent pas dans les caractères, pour ainsi dire, plus divins, ou plus visiblement divins de l'Evangile. Mais plutôt, l'Evangile, comme le commentaire naturel de la Loi, comme une exposition de la Loi, faite par le Fils de Dieu lui-même, jette tout son éclat sur la Loi, qui en paraît plus majestueuse et divine en toute manière. En un mot, l'accord de la Loi avec l'Evangile, dans la doctrine, dans le culte, dans la fin des préceptes et des cérémonies, est une de ces merveilles où Dieu est le plus reconnaissable.

SERMON XLVI.

SUR LA SAGESSE DE DIEU ET SA PROVIDENCE.

Dieu est tout ensemble la suprême sagesse, la souveraine puissance et la bonté infinie. Seul sage, comme seul puissant et seul bon. Sagesse de Dieu : qui la connaît tout entière, qui lui donne tout son prix? S'il est permis d'abaisser la nature divine à des comparaisons humaines, disons que, comme c'est la sagesse, cet ordre dans les pensées, dans les affections, dans les actions, qui fait la véritable gloire de l'homme; c'est cette sagesse en Dieu, laquelle ordonne tout en lui, qui donne à nos yeux le prix à la Divinité, et qui, s'il se pouvait, l'élèverait au-dessus d'elle-même.

Sagesse éternelle, auprès de lui et avec lui, assistant à tous ses conseils, étant elle-même son conseil, le plan sur lequel il a créé l'univers, la règle sur laquelle il a arrangé toutes les choses humaines et continue de les gouverner. Ah! s'il nous était donné de découvrir ce premier plan et de suivre cette providence qui conduit les siècles, nous y verrions comment Dieu, qui a tout fait et fait bien tout, au commencement, fait tout depuis ce temps-là avec poids, nombre et mesure. Nous verrions pourquoi Dieu a fait toutes choses et les a faites d'une certaine manière ou dans un certain temps; comment, avec un admirable rapport entre elles, il les a toutes faites pour sa gloire, de lui, Dieu très-haut, pour l'ornement de ce siècle, et, autant qu'il l'a fallu, pour le bonheur de l'homme dans son état présent. Si nous découvrions cette haute et merveilleuse sagesse, sortant de notre ignorance, nous sortirions aussi de notre étonnement et de nos peines sur mille choses. Mille choses qui nous blessent, parce que nous n'avons que des pensées basses et des idées grossières, nous paraîtraient grandes et belles; mille choses dont nous parlons mal, parce que nous n'en connaissons pas l'usage, nous paraîtraient bonnes en elles-mêmes et nécessaires dans les circonstances; mille choses que nous réformons à notre gré, et que nous aurions disposées autrement, si Dieu nous avait admis à son conseil, nous pa-

raîtraient dans ces mêmes conseils, chacune dans leur place, et tellement dans leur place, que si elles étaient autrement, l'économie entière du monde et de la religion en souffrirait.

Plaignons-nous donc de notre imbécillité, sans jamais accuser la sagesse de Dieu et sa providence. Plaignons-nous de l'ignorance attachée à notre nature mortelle et pécheresse; mais reprochons-nous aussi à nous-mêmes de faire trop peu d'usage de ce que nous avons d'esprit et d'intelligence; de nous être accoutumés à ne chercher que par les sens, et, pour ainsi dire, terre à terre, les choses de Dieu, si hautes de leur nature. Assidus et profonds scrutateurs des secrets, que vous appelez de la nature, et que nous appelons de Dieu, dites-nous ce que vous découvrez tous les jours de cette sagesse, de cet art divin dans les êtres qui nous environnent, dans ces moindres et si petites choses dont nous ne connaissons pas la vertu, et qui sont elles-mêmes pour nous comme si elles n'étaient pas.

Attachons la vue sur cet univers qui ne nous prêche pas moins la sagesse de Dieu, qu'il nous montre sa puissance. Voyez dans le cours des siècles, dans le cours des années, dans le cours de chaque jour une sagesse toujours la même, et toujours bien marquée. Voyez toutes choses pour l'ornement du monde, comme pour le bien des hommes, suivre ce cours réglé, cette distribution de lumière et de ténèbres, de froid et de chaud, de vents et de pluies; mille choses contraires qui se réunissent pour produire dans la nature mille choses merveilleuses et utiles. Voyez cette admirable structure des cieux, ces belles et douces couleurs dans une belle nuit, ces étoiles semées sur ce riche fond, avec autant d'art que de profusion, laissant ce qu'il faut de lumière au voyageur, et marquant sa route au nautonnier; cet autre astre qui change la nuit en jour, si beau dans son infériorité, plus admirable dans la manière dont il reçoit et dont il nous rend la lumière. Mais ce magnifique soleil, qui présente tout d'un coup la grandeur du Dieu qui l'a formé, nous laisse-t-il ignorer sa sagesse? Le soleil au haut des cieux, qui est la joie de toute la terre et l'âme de toute la nature; ce soleil qui sort tous les matins de sa couche, paré comme un époux, qui part comme un géant et parcourt l'univers d'un bout à l'autre bout, répandant partout cette lumière qui réjouit les hommes, avec cette chaleur qui rend la terre féconde. Voyez la terre enfanter ses richesses, se décharger de son abondance pour se couvrir de nouveau de biens, de biens pour l'usage de l'homme, et de biens pour la nourriture des animaux qui servent l'homme. Aussi ornée que féconde, quittant sa beauté, mais pour la reprendre, et ne se variant ainsi que pour n'être pas à dégoût par son uniformité. Uniforme dans ses productions et en même temps infiniment variée pour le plaisir des yeux et infiniment diversifiée pour l'utilité de la vie. Un climat apporte à un autre climat ce qui lui manque, et cet autre climat apporte à celui-ci ce qu'il souhaite. Par là ces régions, comme étrangères entre elles, deviennent comme un même pays. Voyez les eaux et leur usage; cette multitude infinie et cette prodigieuse variété de poissons. Par l'industrie des hommes, qui est un rayon en l'homme de la sagesse de Dieu, voyez ce vaste et liquide élément devenu comme un pont de communication entre les terres qu'il sépare; les mers devenues un chemin aussi fréquenté, et presque aussi ferme, par le poids de ces grands navires, que nos routes de terre. *O Dieu! ô Dieu! que votre sagesse est admirable au haut des cieux, dans la terre et sur les mers!*

Toute chair trouve sa nourriture, toute infirmité trouve son remède, tout besoin trouve son soulagement; avec le soulagement nous trouvons les commodités de la vie. Tout esprit trouve sa pâture, tout caractère trouve son assortiment, tous les goûts trouvent leur satisfaction et jusqu'à leurs délices. Tout état a ses avantages et ses peines; toute prospérité a son contrepoids, et toute adversité a sa consolation. Tous les hommes de talents et d'un usage différent sont nécessaires les uns aux autres dans la société civile. Tous les âges ont leurs biens et leurs maux. Toutes les affections déréglées trouvent leurs obstacles, tous les desseins pieux trouvent leurs secours, toutes les entreprises nécessaires trouvent leurs moyens. Quelle sagesse, quel art divin en celui qui a fait et arrangé toutes ces choses, et mille autres qui m'échappent ici!

Les choses grandes dans la réalité, ou seulement dans l'opinion des hommes, coûtent beaucoup à acquérir. Rien n'est donné à l'homme sans quelque peine; et le repos, fruit naturel du travail, a lui-même son travail, parce que l'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour le vol. Il y a des méchants dans le monde; c'est que les bons en ont besoin pour être exercés. Il y a des bons; c'est que les méchants en ont besoin pour être instruits et ramenés au Seigneur.

Tout est entremêlé de bien et de mal dans la vie humaine; tout est entremêlé dans la piété de douceurs et d'amertumes; et s'il y a en général dans notre course mortelle, plus de douleur que de plaisir, c'est la disposition d'une souveraine sagesse; c'est afin que la piété ne nous devienne pas un piége; que la vie humaine ne nous attache pas, et que la terre ne nous fasse pas oublier le ciel. Il se commet tant d'injustices sous le soleil, et il s'y fait si peu d'œuvres justes; il y a tant d'iniquité sur la terre, et elle y est si rarement punie; il y a si peu de vertu, et elle y est si rarement récompensée; comment cela arrive-t-il sous un Dieu juste? C'est parce que c'est ici le jour de l'homme, et que ce n'est pas encore le jour de Dieu. Mille choses arrivent au hasard. Quel est l'insensé qui parle ainsi? Qu'est-ce donc que ce hasard, si ce n'est la sagesse de Dieu, in-

connue à ceux qui ne la cherchent pas, manifeste à ceux qui la cherchent avec les lumières de la piété? Mille choses arrivent sans raison. Qui est-ce qui croit une pareille chose? Tous les événements ont leurs raisons secrètes, jusqu'à un de nos cheveux qui tombe de notre tête; car la providence de Dieu qui embrasse tout, s'abaisse jusqu'à ce détail. Mais après tout, faut-il que la sagesse de Dieu soit toujours si découverte, qu'elle ne donne plus de lieu à notre foi?

Tout est ici dans le désordre et la confusion. Rien n'y est, parce qu'il y a un ordre secret qui préside sur cette confusion, et comme je l'ai dit, parce que ce n'est pas ici le temps de toutes choses. L'enfer a beau agiter la terre, la terre a beau seconder l'enfer, les passions des hommes ont beau remuer dans les hommes et renverser à nos yeux les choses humaines; rien ne fera arriver ce qui ne doit pas arriver selon l'arrangement qu'a pris la sagesse éternelle, rien ne fera manquer ce qu'elle s'est proposée, rien ne fera réussir ce qu'elle n'a pas voulu, parce qu'il n'y a point de conseil, comme il n'y a point de force contre le Seigneur; parce que c'est la sagesse des hommes, qui est presque toujours prise dans ses propres artifices pour servir, malgré elle, aux desseins de Dieu, est du moins vaine et impuissante contre sa sagesse. La sagesse de Dieu n'a rien abandonné à la fantaisie des hommes, non plus qu'à leur malice; mais elle s'est singulièrement réservée de disposer des fantaisies et de la malice des hommes pour ses grands desseins, pour ses œuvres les plus magnifiques et les plus durables.

O hommes anéantis et comme perdus avec leurs pensées dans l'immensité de cette sagesse! O hommes écrasés sous le poids de cette sagesse, apprenons à la respecter en méprisant la nôtre! Quand Dieu fait quelque chose, adorons et nous taisons, lorsque nous croirions avoir de bonnes raisons à opposer, et peut-être quelque chose de mieux à faire.

Sagesse de Dieu, qui éclaire les hommes, qui les instruit, qui leur met les vertus qu'elle leur commande, au point de la possibilité! Sagesse de Dieu, qui nous a préparé sa grâce avec tant d'art, accommodant sa force à notre faiblesse, et sa douceur à notre délicatesse sur la liberté! Sagesse de Dieu, qui a mis une si admirable proportion entre nos devoirs et nos ressources, entre nos travaux et ses récompenses! Sagesse de Dieu, qui a lié si étroitement les engagements de la société humaine avec les engagements de la religion!

Quelle haute sagesse éclate dans la suite de la religion et dans son économie! Les patriarches, le peuple juif, les chrétiens: ce qui forme depuis le premier homme une succession du peuple de Dieu. La Loi de nature, la Loi écrite, la Loi de grâce: ce qui n'est, sous différentes formes, qu'une même religion. Les ombres et la lumière; les figures et la vérité; le corps et l'esprit; les prédictions et l'événement; les promesses et le don; Moïse et Jésus-Christ; les prophètes et les apôtres. O mon Dieu, ces pensées si admirables sont trop profondes et trop hautes pour le sage de ce monde! Il blasphème lorsqu'il veut en parler; et il s'égare lorsqu'il veut les approfondir. C'est aux simples, c'est à ceux qui la cherchent avec droiture, que votre sagesse se découvre.

Quelle sagesse dans la doctrine évangélique et dans le législateur! Rien n'est plus grand, et en même temps rien n'est plus simple que l'Evangile du Seigneur. Ce n'est pas un orateur ou un philosophe qui dit de belles choses, ou un esprit grossier qui en dit de basses. C'est un homme qui parle comme jamais homme n'a parlé, qui dit des choses que personne n'a jamais dites, qui les dit comme personne ne les dira jamais; qui enseigne comme il convient à celui qui est tout ensemble le maître et le docteur des hommes; qui, instruisant des hommes qui dès là qu'ils sont hommes, sont de la terre, les instruit des choses du ciel et pour les élever au ciel d'où ils tirent leur origine

Quel fond et quelle forme de religion! Le mépris de tout ce qui est méprisable, la haine de tout ce qui est haïssable, l'amour de tout ce qui est aimable, la recherche de tout ce qui est désirable; l'ordre dans le monde, la paix et la douceur dans la société; nul vice et toutes les vertus, des vertus qui sont tout à la fois le remède de nos maux et notre bonheur. L'Evangile est trop parfait; oui, pour les lâches. L'Evangile est trop rigoureux; oui, pour les hommes de chair et de sang. L'Evangile demande trop de désintéressement; qu'on se souvienne que Jésus-Christ n'est pas venu faire des marchands, ni favoriser les intérêts de la terre.

Tout est difficile, et rien d'impossible; tout est parfait, et rien d'excessif. Les efforts de l'homme réunis avec les secours de Dieu, la grâce suivie de la gloire, le travail avant la récompense; une récompense digne de Dieu, infinie, éternelle, pour des peines proportionnées à la faiblesse de l'homme, courtes et légères. Y a-t-il quelque chose de semblable dans les doctrines des hommes? Quelle philosophie est semblable à celle-ci? Quelle sagesse a su élever les hommes comme celle-ci? Quelle sagesse a trouvé des ressources et des moyens pour exécuter ses desseins comme celle-ci?

Admirable sagesse de Dieu, qui, pour nous attirer à elle, s'est avancée vers nous, qui s'est montrée à nous comme à visage découvert, qui a habité au milieu de nous sous la forme humaine, et véritablement revêtue de la nature d'homme; qui, dans cette forme d'homme, a enseigné aux hommes les vérités du salut éternel; qui, dans cette forme d'homme, a donné aux hommes l'exemple de toutes les vertus; qui, dans cette forme d'homme, a réconcilié les hommes avec son Père, portant les péchés des hommes; qui, dans cette forme d'homme, a accompli l'éternelle rédemption des hommes; qui, dans cette forme d'homme, a trompé l'enfer, et l'a fait servir à son œuvre; qui, dans cette

forme d'homme glorifiée, est remontée dans le ciel pour nous y aller préparer une place! Sagesse de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, qui épuiserait notre admiration et notre amour, s'il ne fallait en réserver pour le mystère de la croix, où cette sagesse, s'élevant au-dessus de toutes nos pensées, achève de gagner tout notre cœur et de ravir tout notre esprit! Mystère de la croix, scandale pour les Juifs, folie aux yeux des gentils et des sages de ce monde! Et la croix du Fils de Dieu a paru la sagesse de Dieu pour confondre et rendre muette cette sagesse du monde, pour la déconcerter et rompre toutes ses mesures. Et la croix du Fils de Dieu a paru la force de Dieu pour attirer à lui toutes les nations; la force de Dieu pour dompter, pour subjuguer, pour conquérir tous les peuples de la terre, et en faire le royaume de son Fils.

Les miracles, si nous pénétrons dans la sagesse de Dieu et dans sa providence sur son Eglise, sont ce que Dieu a fait depuis le commencement des siècles de plus glorieux pour lui-même, de plus utile pour les hommes, et de plus nécessaire dans la religion. Les miracles sont des œuvres de Dieu qu'il ne fait pas en vain, et qu'il ne place pas sans raison dans de certains temps et dans de certaines circonstances.

Les miracles sont des œuvres de Dieu qui viennent de temps en temps nous réveiller de l'assoupissement où nous vivons à son égard, et qui doivent exciter dans nos âmes les différents sentiments de la piété; les miracles sont une continuation de l'établissement de la religion, et comme une extension de *cette visite* que Dieu *a faite* une fois d'en haut aux hommes, de cette visite par son Fils qui a passé sur la terre guérissant les infirmités du peuple, et faisant du bien à tout le monde. Les miracles sont la démonstration de la Divinité, et ils en sont le langage; la démonstration de la Divinité, qui nous fait sentir où Dieu est, avec sa vérité qui le suit; le langage de la Divinité, qui nous parle, quand les hommes ou se taisent ou nous trompent; le langage de Dieu qui instruit les simples et les ignorants, et qui décide pour les savants dans les choses qui sont douteuses. Les miracles sont le moyen de discernement que Dieu emploie entre ceux qui sont à lui et ceux qui sont contre lui, entre le vrai et le faux Evangile. Les miracles sont des événements extraordinaires, qui de la part de Dieu ne peuvent pas ne point avoir d'objet et ne pas dire de grandes choses; les miracles sont des œuvres de Dieu, qu'il fait comme il veut et dans la mesure qu'il veut; où il peut laisser assez de ténèbres pour ceux qui, par malice, cherchent à s'aveugler, ou méritent de l'être, et où il doit mettre assez de lumière pour ceux qui, en simplicité et dans l'esprit de la piété, veulent croire et croient en effet où il y a lieu de croire

Les miracles, à commencer par ceux de Jésus-Christ, ont toujours été un sujet de débat dans les lieux mêmes où ils se sont opérés. Les uns disent: il s'en fait; les autres: il ne s' en fait point. Celui-ci dit: ce sont des miracles, et celui-là: ce sont des prestiges. Dans Jérusalem, parmi le peuple, l'un, écoutant les pharisiens et les prêtres, dit de Jésus-Christ faisant des miracles. *C'est un séducteur qui guérit par la vertu de Béelzébuth;* et l'autre se croyant lui-même, dit: *C'est le Messie qui a en lui la vertu de Dieu pour faire les guérisons.*

Faut-il croire légèrement et comme par pitié tous les miracles qui se débitent? Non: mais il est de la sagesse, comme il est de la piété, quand ces bruits de miracles ont quelque fondement, d'approfondir ces bruits, de suivre ces faits, d'apporter à cet examen toute la diligence et le soin possibles, avec la disposition de croire avec le peuple ce que le peuple aura eu raison de croire. Mais l'esprit du monde, en matière de miracles, est de mépriser et les bruits, et les témoignages, et les raisons; de se refuser aux preuves qu'on lui offre; et enfin de s'autoriser à ne pas croire, en prenant le parti de ne pas voir. C'est ainsi que le monde méconnaît la sagesse de Dieu et sa providence dans les miracles.

NOTICE SUR LE P. G. DUFAY.

Dufay (Jean-Gaspard), jésuite, prédicateur distingué du commencement du XVIIIe siècle, mourut à Paris en 1774, après la suppression de son ordre. Après avoir obtenu en chaire les plus grands succès, il fit imprimer ses *Sermons* qui perdirent alors beaucoup de la force et de la beauté qui y avaient été remarquées lorsqu'ils étaient prononcés par l'orateur. On les a publiés de 1736 à 1743 à Lyon, et réimprimés en 1775 à Paris (9 vol. in-12). Il avait, en 1704, prononcé à Narbonne l'*Oraison funèbre* du cardinal de Bousq, archevêque de cette ville; elle fut imprimée la même année. Nous nous bornons à reproduire ses *Sermons*. Ceux du Carême avaient eu les honneurs d'une traduction italienne (1744, 3 vol. in-12). Sans pouvoir être cités comme des modèles, les sermons du P. Dufay peuvent encore être lus avec fruit. Il ne sera pas sans intérêt de les étudier, surtout pour les comparer avec les autres productions de cette époque, illustrée par l'inimitable Massillon. Ce n'est pas en effet un mince sujet d'étonnement de voir en même temps la parole de Dieu traitée de tant de manières différentes, et cependant toujours écoutée, toujours admirée comme tout ce qui est éternel. Les hommes et les talents ne sont rien auprès du but auquel tend l'orateur chrétien.

SERMONS COMPLETS

DU

P. GASPARD DUFAY.

AVENT.

SERMON Ier.

Pour le dimanche de la première semaine de l'Avent.

LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Après que les signes terribles de la colère et de la vengeance de notre Dieu auront paru, après que le soleil éclipsé aura perdu sa lumière, et que la lune obscurcie aura été ensevelie dans les ténèbres; après que la mer enflée aura porté ses eaux au delà des bornes que le Seigneur a données à l'impétuosité de ses flots, et que la terre, devenue le théâtre de la fureur d'un Dieu irrité, aura été ravagée ou par ses propres habitants, ou par des éléments étrangers, les peuples, divisés entre eux, ayant avancé leurs jours et leur perte, chacun étant dans la crainte et la terreur, les vertus du firmament se voyant elles-mêmes ébranlées, le temps ayant fini et l'éternité commençant, alors, Messieurs, *tunc*, alors paraîtra le Fils de l'homme porté sur une nuée éclatante, revêtu de toute son autorité et de tout son pouvoir, précédé du signe auguste de notre rédemption, accompagné de ses anges et de ses saints, et il paraîtra pour porter cette sentence irrévocable qui doit décider publiquement de notre sort et de notre éternité: *Tunc videbunt Filium hominis.*

Nous le verrons, ce Fils de l'homme, non plus comme un prince de paix qui n'a que des grâces à répandre, mais comme un souverain irrité qui vient soumettre et dompter des rebelles; non plus comme un rédempteur charitable, qui prodigue son sang pour sauver de vils et méprisables pécheurs, mais comme un juge indigné et furieux dans son indignation, qui n'a que des arrêts de condamnation et de mort à prononcer; nous le verrons de nos propres yeux, nous le verrons face à face, nous le verrons dans tout cet appareil de sévérité et de rigueur qui déconcertera toute la nature, et avec lui nous verrons le monde entier qui sera témoin de notre sort et de notre destinée. *Tunc videbunt Filium hominis.*

Le grand jour, chrétiens auditeurs, le redoutable jour de réunion pour toutes les nations de la terre! dit le prophète; toutes se verront réunies et rassemblées dans la vallée de Josaphat: *Deducam eos in vallem Josaphat.* (*Joel*, III.) Jour de discussion et d'examen, ou, pour mieux dire, d'accusation et de conviction pour toutes les nations de la terre! toutes sentiront ce poids de vérité qui est attaché aux paroles du Seigneur, et elles éprouveront toutes qu'être accusé et convaincu devant lui, c'est la même chose. *Disceptabo cum eis :* jour de rétribution et de vengeance, mais d'une rétribution et d'une vengeance pleine et consommée pour toutes les nations de la terre, parce que toutes commenceront à porter, dans toute son étendue et sans partage, tout ce quelles auront mérité de châtiment et de peine, *et convertam retributionem vestram in caput vestrum* (*Ibid.*) Réunion si humiliante pour le pécheur, que s'il paraît, ce ne sera que pour se voir exposé aux yeux de l'univers avec tous ces caractères d'infamie et d'opprobre qui suivent le péché; conviction si accablante pour le pécheur, que s'il ose ouvrir la bouche, ce ne sera que pour convenir de la vérité et de la malignité des fautes qu'on aura à lui reprocher; rétribution si désespérante pour le pécheur, que, s'il a à se plaindre, ce ne sera ni de la sévérité du juge, ni des peines qui lui sont imposées, mais du désordre et du déréglement de sa conduite; l'affaire vous regarde uniquement, pécheurs qui m'écoutez, parce que si le juste doit paraître aussi bien que vous, ce ne sera que pour voir tirer sa vertu des ténèbres, et honorer autant qu'elle le mérite, tandis qu'on ira tirer des ténèbres tout ce qu'un esprit de révolte vous aura jamais fait commettre de péchés, et qu'il n'y aura point de pécheur qui ne soit contraint d'essuyer tout ce que son péché peut mériter d'opprobre, de mépris et de sévérité; sondez-vous donc aujourd'hui sérieu-

sement devant Dieu, et voyez comment vous pourrez soutenir la vue de ce juge si exact à citer tous les pécheurs devant son tribunal, si attentif à les faire tous convenir de l'irrégularité de leurs démarches, si inexorable à leur en faire porter à tous les plus tristes, les plus accablantes suites!

Ce sont là pourtant, au juste, les effrayantes circonstances de cette action décisive qui doit terminer la vie de tous les hommes sur la terre, et comme autant de degrés différents par où passera le pécheur avant que d'arriver à son dernier supplice; tous les pécheurs seront cités pour se voir découverts et manifestés; *deducam eos;* à peine auront-ils été manifestés et découverts, qu'ils seront convaincus et contraints de souscrire à tout ce qu'on aura de péchés à leur imputer: *disceptabo cum eis*, et la sentence succédant immédiatement à la conviction, sur-le-champ ils seront condamnés et renfermés pour toujours dans le lieu de leur supplice. *Et convertam retributionem vestram in caput vestrum;* mais ils seront cités pour se voir découverts et manifestés, sans qu'aucun puisse ou se soustraire, ou se cacher: premier point. — Mais ils seront convaincus et forcés de souscrire tout ce qu'on aura de péchés à leur imputer, sans qu'aucun puisse ou se justifier ou s'excuser: second point.— Mais ils seront condamnés et renfermés pour toujours dans le lieu de leur supplice, sans qu'aucun puisse ou se garantir ou s'échapper: c'est le troisième point.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Déjà il me semble voir ce désordre affreux où se trouve toute la nature à l'approche de son juge: astres qui tombent du ciel, ténèbres épaisses qui enveloppent toute la terre, feux dévorants qui consument tous les habitants; quels funestes présages, ou, pour parler avec l'Evangile, quel triste commencement de douleur! Déjà il me semble voir ces esprits célestes, qui, pour rétablir l'ancienne demeure de nos âmes, ramassent nos cendres dispersées, et réunissent à la même masse tout ce que le fer, le feu, ou la corruption lui ont enlevé; il me semble surtout entendre, avec saint Jérôme, cette trompette fatale qui, retentissant jusqu'aux extrémités de la terre, ordonne aux morts de se lever, de se rendre dans le lieu de l'assemblée, pour y paraître les uns et les autres tous tels qu'ils ont été.

Surgite, erumpite (*Joel*, III); levez-vous, morts, sortez de ces sombres demeures où vous vous croyez ensevelis pour toujours: *Venite, congregamini* (*Ibid.*), venez, et rendez-vous dans cette vallée fameuse que notre Dieu a choisie pour en faire le théâtre public ou de ses vengeances ou de ses bontés: *ibi sedebo ut judicem omnes gentes.* (*Ibid.*) Là siégera ce Juge qui doit décider du sort de toutes les nations, et montrer à découvert ce que chacun a mérité. Ainsi s'explique le Seigneur chez son prophète, nous développant par avance l'ordre qu'il doit tenir dans les premières démarches de cette redoutable journée, ordre que je me propose moi même, non-seulement parce qu'il est fondé sur la parole de celui qui doit nous juger, mais encore parce qu'il nous conduit comme naturellement à la preuve de cette effrayante vérité, que nous serons tous cités, sans qu'aucun de nous puisse, ou se soustraire, ou se cacher: *Deducam eos in vallem Josaphat.*

Goûtons en paix les douceurs qui se présentent, disent tous les jours nos libertins au milieu de leurs criminelles et scandaleuses débauches, tout mourra quand nous mourrons, et pendant que notre âme se perdra dans les airs, notre corps retournant à sa première origine, se dissoudra dans l'obscurité du sépulcre; sentiment scandaleux et impie, combattu en général par toute l'Ecriture, et confondu en particulier par le mystère de trouble et d'effroi que l'Eglise nous représente dans ce jour. Il faut, dit l'Apôtre, que ce corps mortel se revête de l'immortalité, et si nous ne devons pas tous changer, du moins devons-nous tous ressusciter; levez-vous donc, corps de péché, vils esclaves de la volupté, cadavres puants, si souvent souillés par vos dissolutions honteuses, si souvent prostitués aux déréglements des passions les plus brutales; levez-vous: *surgite, erumpite.* Ah! qu'il servira peu alors d'avoir été grand dans le monde, d'avoir nagé dans ses délices, ou puisé à pleines mains dans ses trésors; nom, rang, emploi, prééminence, dignité, tout sera confondu, tout sera soumis à la même loi, tout sera cité: *surgite, erumpite.* Aujourd'hui c'est l'opulence, c'est le pouvoir, c'est la faveur, qui décide de tout; et comme si une différence de condition établissait une différence de nature, vous diriez que parmi les mêmes hommes, tous les hommes ne sont pas les mêmes, tant le riche l'emporte sur le pauvre; tant il y a, ce semble, d'éloignement du grand au petit: mais ici quel changement! Princes, rois, sujets, esclaves, qui que vous soyez, levez-vous, c'est un Dieu qui parle, et qui ayant fait le grand comme le petit, le riche comme le pauvre, veut que l'un comme l'autre obéisse à sa voix: *surgite, erumpite.* Aujourd'hui l'homme mortifié s'accable d'austérités et de rigueurs; l'homme de plaisirs ne pense qu'à passer de délices en délices: celui-là regarde sa chair avec horreur, celui-ci regarde une horreur si juste, comme un excès de cruauté; l'un pleure, au terme de l'Ecriture, l'autre rit: dirait-on qu'ils sont tous deux tirés de la même masse? oui, on le dira à la voix de l'ange, sortez de vos cachots ténébreux, voluptueux abrutis, idoles d'impudicité; sortez-en victimes de la croix, justes, pécheurs, qui que vous soyez, sortez: *surgite, erumpite.*

Ce commandement étant exécuté sur-le-champ, la terre ouvrira son sein, et rendant ces tristes dépouilles qu'elle ne tenait qu'en dépôt, chacun reprendra sa propre chair. Ah! chair, chair si impitoyablement idolâtrée,

que tu nous seras alors un poids accablant! porter devant le tribunal d'un Dieu une chair souillée, une chair que nous aurons adorée au mépris d'un Dieu ; que nous rougirons de nos indignes et criminels ménagements! Aussi tandis que le corps du juste crie, au langage de saint Jean, sous les autels où ses reliques sont honorées, qu'on avance le jour des vengeances, afin qu'il puisse voir de ses propres yeux le Maître dont il a suivi les traces et porté la croix ; le corps du pécheur se plaindra, selon la pensée du prophète, de ce qu'on vient troubler ses cendres et les animer, uniquement pour le faire passer de la puanteur d'un sépulcre à ce triste lieu où il n'y a que tourment et douleur. Est-ce donc, grand Dieu, que vous ne serez pas assez vengé, si tout ce qu'il y a dans nous ne succombe en même temps sous la pesanteur de votre bras? vous savez ce que souffre déjà entre vos mains l'âme que vous nous avez donnée ; pourquoi vous obstiner à poursuivre un peu de poussière? en serez-vous moins grand, quand vous aurez paru moins sévère? laissez-nous dans ce tas d'ordure où nous croupissons ; aussi bien en augmentant nos peines, vous ne faites que nous fournir plus de sujets de maudire votre nom. *Vos malédictions elles-mêmes font la gloire de mon nom*, répond le Seigneur, *puisqu'elles publient ce que je puis, en publiant ce que vous souffrez, et qu'elles font hommage à ma justice, si elles ne le font pas à ma bonté*. Sortez donc encore une fois, malheureuses victimes de l'enfer ; ce n'est point ici un jour de ménagement et de grâce pour vous ; tout l'homme a péché, et il faut que tout l'homme porte la honte et la peine de son péché : venez donc recevoir ce double salaire du péché, et en essuyer toute la honte avant que d'en porter toute la peine : *Venite, congregamini*. Second pas qu'on fait faire au réprouvé.

A peine l'a-t-on tiré de dessous les ombres de la mort, qu'on le traîne dans cette vallée fameuse, où sont appelés comme lui tout ce qu'il y a jamais eu de braves dans l'épée, d'habiles dans la robe, et de sages dans le gouvernement ; où se rendent avec lui dans un morne et triste silence ces héros redoutés dont le bras est enfin lié ; ces triomphateurs superbes dont les chars sont brisés et le faste confondu et humilié : nous ne sommes plus à ignorer si nous nous trouverons dans cette assemblée générale de tous les ordres, de tous les états de la vie ; ce que nous dit le prophète, l'Apôtre nous le dit : nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ ; mais grand mystère, mystère plein de frayeur pour nous, paraîtrons-nous pour être applaudis et récompensés, ou pour être punis et condamnés? Je vous verrai, vous me verrez ; sera-ce à la droite que nous nous verrons les uns et les autres, ou ne nous verrons-nous point les uns à la droite et élevés avec les saints, pour les suivre dans cet heureux séjour qui commence à s'ouvrir pour les recevoir ; les autres à la gauche et abattus avec les pécheurs, comme pour être plus à portée de les suivre dans ces feux souterrains qui leur sont préparés? Disons-le, et fasse le ciel que nous ne l'éprouvions jamais! ne nous verrons-nous point les uns et les autres, confondus avec ces malheureux qui, rejetés d'abord à la gauche par les anges exterminateurs, ne peuvent ni fuir, ni soutenir la présence de ce Juge souverain qui se présentera lui-même à eux, avec cet appareil de grandeur et de sévérité dont les élus eux-mêmes seraient déconcertés, s'ils ne savaient quelles sont les pensées de paix et de miséricorde qu'il a sur eux : voir ce Dominateur des nations au milieu des foudres et des éclairs, le voir armé de tous les carreaux de sa colère ; portant la terreur partout par la splendeur de sa gloire, par le ton de sa voix, par la vivacité de ses regards et la majesté de sa présence. Les anges eux-mêmes, dit saint Bernard, tremblent devant la face de ce Dieu qui n'a pour eux que des regards d'amitié et de tendresse ; quelles seront donc mes craintes et mes frayeurs, à moi pour qui il n'aura que des regards d'indignation et de colère! à moi, qu'il viendra démêler dans cette foule de réprouvés, avec ces yeux foudroyants qui m'annonceront par avance tout ce que j'ai à attendre de sa sévérité et de la rigueur de ses jugements.

Paveo judicis vultum, ipsis angelis tremendum. Esther tombe à l'approche d'Assuérus qui la rassure ; Daniel est consterné à la voix d'un ange qui le console ; notre premier père se cache aux demandes que lui fait un Dieu qui entre, pour le dire ainsi, en conversation avec lui, plus, s'il en faut croire saint Basile de Séleucie, pour le plaindre, que pour l'insulter dans sa disgrâce ; et pécheur comme je le suis, je ne serais pas interdit et déconcerté à la vue de ce redoutable vengeur du péché! J'aimerais mieux, ajoute saint Chrysostome, souffrir les supplices en enfer que soutenir ses regards foudroyants dans le jugement : *Paveo judicis vultum, ipsis angelis tremendum.*

Ce n'est pas là pourtant, grand Dieu, souffrez que je le dise, ce n'est pas là ce qui met le comble à mon effroi ; j'ai plus à craindre de moi-même que de vous., et quelque juste que vous soyez, je me rassurerais si je n'étais pécheur ; mais pécheur comme je le suis, où irai-je cacher ma honte, quand, après avoir imposé silence à toute la terre, et rendu aux élus la justice qu'ils méritent, vous procéderez à l'égard des réprouvés, à l'ouverture de ces livres fameux où tout l'opprobre de ma conduite se trouvera dépeint : *Ibi sedebo ut judicem omnes gentes*. (*Joel*, III.) Troisième circonstance qui achèvera de nous confondre.

Imaginez-vous donc, qu'en homme éclairé, j'entre dans le détail de votre vie, et que, mettant dans tout leur jour ces œuvres de ténèbres que vous prenez tant soin de nous cacher, je découvre et étale aux yeux de cette assemblée, sous ces voiles spécieux d'amitié, les traits les plus cruels d'un ennemi déclaré ; dans ce mariage qui paraît si

bien assorti, toutes les horreurs d'un commerce adultère; dans ces décisions émanées d'un tribunal de justice, mille procédures déraisonnables et injustes; dans cette profession éclatante de probité, mille démarches licencieuses et criminelles; un détail de cette nature vous couvrirait de honte, et vous obligerait à vous voiler la face pour n'être pas vus par des personnes qui vous verraient si à découvert. Insensés, est-ce donc que vous êtes infidèles aussi bien que pécheurs, et qu'avec la grâce, vous avez perdu la foi? Dieu ne vous voit-il pas, ne vous regarde-t-il pas, là même où vous croyez n'être vu ni regardé de personne? Dérobez-nous votre péché tant qu'il vous plaira, vous ne le déroberez jamais aux yeux perçants de notre Dieu, jamais vous ne l'empêcherez de l'exposer aux nôtres dans toute la laideur et toute la difformité qui lui est naturelle.

Il siégera donc, pour juger toutes les nations, selon la prophétie de Joël, *ibi sedebo ut judicem gentes;* mais il lui importe de justifier ses jugements; pour cela il se chargera lui-même, selon la prophétie de Nahum, de vous découvrir et d'exposer tellement à toutes les nations toutes vos faiblesses et toutes vos misères, que pas un trait de votre vie criminelle n'échappe à pas un des spectateurs : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* (*Nahum*, V.) Sachez que de quelque nature, et de quelque espèce que puisse être votre péché, en quelque circonstance, en quelque lieu qu'il ait été commis, je le ferai connaître moi-même à tout l'univers; moi dont les lumières pénètrent partout, rien ne peut se dérober à ma connaissance; moi dont les lumières sont infaillibles, rien ne peut ou me tromper, ou me faire prendre le change; moi dont les lumières sont immuables et éternelles, rien ne peut affaiblir mon souvenir; moi qui vous ai vu, sans que ma vue ait été un frein à votre désobéissance; moi qui vous ai appelé et à qui vous n'avez pas daigné répondre; moi qui ai pressé, et à qui mes empressements n'ont servi qu'à faire éclater hautement votre obstination et votre endurcissement : *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* Pourrez-vous alors fuir la lumière, libertins présomptueux? vos ténèbres recherchées, vos cabinets écartés, l'éloignement des lieux, le silence de la nuit, le secret exigé, la fidélité promise et jurée, seront-ce là des voiles à m'opposer, voiles trop déliés pour m'empêcher de porter la vue partout, de la porter sur tous, et de les mettre tous comme en évidence à tous : *Et regnis ignominiam tuam.*

Ainsi, ce ne sera pas seulement aux yeux de votre Juge, que se développera le mystère affreux de vos iniquités; quelle humiliation! se voir chargé de péchés devant un Dieu qui prend sur lui tout ce qu'on a jamais commis contre lui; et qui, pour faire mieux sentir au pécheur le dérèglement de sa conduite, lui fait trouver dans tout ce qu'il a donné à sa passion, autant d'insultes faites à sa Divinité, et comme autant de déicides renouvelés et perpétués à l'égard de sa personne sacrée : *Videbit eum omnis populus, et qui eum pupugerunt* (*Apoc.*. I), dit saint Jean, ils verront celui qu'ils auront déchiré, le corps d'un Dieu couvert de plaies, épuisé de sang, par le triste effet de leurs désordres; ils le verront, et le verront en même temps demander toute la réparation qui peut lui être due, dans l'état pitoyable où ces désordres l'ont réduit; tout cela néanmoins ne suffira point encore pour votre entière confusion, *ostendam gentibus nuditatem tuam.* Ainsi ce ne sera pas seulement à vos propres yeux que se présentera le spectacle effrayant de vos crimes; quel sujet de reproches pourtant! ce ne sera plus grandeur d'âme dans la vengeance, sage prévoyance dans l'avarice, zèle nécessaire dans la médisance; faiblesse, surprise, galanterie dans l'impudicité : *Ego vir videns paupertatem meam in virga indignationis ejus.* (*Thren.*, III.) Le coup de votre indignation, mon Dieu, nous ramenant à la juste idée que nous devons avoir du pécheur, nous ne le regarderons plus que comme un malheureux enfant de ténèbres, que comme une triste production de l'enfer, et nous nous regarderons nous-mêmes en frémissant contre nous, comme les premiers auteurs de cette triste production, que comme les premiers pères de cet enfant infortuné; alors vous saurez-vous gré de tout ce que vous aurez donné à l'ambition, à l'avarice, à la sensualité? vous en connaîtrez l'illusion et la malice, et il ne vous en restera que l'accablant, mais inutile repentir de vous y être livré. Tout cela néanmoins ne suffira point encore pour votre entière confusion : *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* Ainsi ce ne sera pas seulement à vos compagnons de débauche qu'on vous montrera comme une victime du péché, et des peines dues au péché; quelle consternation pourtant! on a vécu ensemble dans le libertinage, et ensemble on se voit condamné : *quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V.) De quoi nous ont servi ces airs hautains et téméraires qui nous ont fait mépriser la moitié du monde? *Divitiarum jactantia quid contulit?* Où nous a conduits l'abondance de nos richesses et la multiplicité de nos plaisirs? Nous nous sommes lassés à courir après la fureur de nos passions, et voici que nous sommes consumés dans notre malice, *et in malignitate nostra consumpti sumus* Tout cela néanmoins ne servira point encore pour votre entière confusion, *ostendam gentibus nuditatem tuam.* Ainsi ce ne seront pas seulement vos parents, vos amis, ceux de votre connaissance, qui liront vos désordres les plus cachés; quelle surprise pourtant! on se dérobait, on se couvrait à la faveur de quelques grimaces forcées; on achetait la réputation d'homme de bien dans toute une ville. Paraissez, sépulcres blanchis, venez vérifier aux yeux de toute la terre, que c'est avec raison que le prophète a dit que l'hypocrite donne à Dieu quelques marques extérieures de piété, et son cœur tout entier

au monde et au péché : *Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias dicens : Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (*Matth.*, XV) ; avec quel front essuyez-vous les reproches d'un père dont vous avez trompé la vigilance pour courir à l'objet que vous adoriez ; d'une épouse que vous avez trahie, en livrant à d'autres un cœur que vous lui aviez dévoué ; d'un pasteur à qui, par quelques larmes feintes et simulées, vous avez arraché ces sentences d'absolution et de grâce, qui ne sont que pour le cœur contrit et humilié ; de Jésus-Christ lui-même, dont vous avez profané la chair, en la logeant dans un corps que vous avez fait, au terme de l'Apôtre, les membres d'une prostituée ; on lèvera le voile, et on verra tout ce que la maison d'Israël aura adoré d'idoles étrangères : *Universa idola domus Israel depicta erunt in pariete.* (*Ezech.*, V.) Disons-le encore une fois après le prophète, on verra un cœur double et hypocrite ; et dans sa duplicité et son hypocrisie, un cœur plus criminel peut-être que le cœur le plus corrompu et le plus gâté : *Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias.* Tout cela néanmoins ne suffira point encore pour votre entière confusion : *ostende gentibus nuditatem tuam.* Ainsi ce ne sera pas seulement aux peuples de quelques villes ou de quelques provinces, qu'on exposera les irrégularités de votre conduite ; vous seriez trop ménagés si vous n'aviez autant de spectateurs et de témoins qu'il y aura d'assistants dans l'assemblée, et dans l'assemblée il y aura autant d'assistants qu'il y a jamais eu d'hommes au monde ; l'étranger comme le domestique, le Scythe comme le Grec, le Mède comme le Romain ; tous en général, chacun en particulier, sera instruit du détail de toutes vos pensées les plus honteuses, de tous vos désirs les plus criminels, de toutes vos intentions les plus malignes, de toutes vos actions les plus noires et les plus criantes ; rien de caché ne sera alors caché ; il n'y aura point de secret qui ne soit divulgué, nous connaîtrons tous les hommes, tous les hommes nous connaîtront ; les intrigues d'une jeunesse libertine dans vous ; les désordres d'une vieillesse corrompue dans les autres ; tant de lois violées par ceux-là, tant de sacrements profanés par ceux-ci ; quel affreux spectacle ! spectacle pourtant qui, de part et d'autre, nous sera représenté ; et dans cette confusion apparente de connaissance, tout sera clair, tout sera évident ; et dans cette multitude prodigieuse de criminels, tous seront consternés, tous seront troublés, interdits et désespérés : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.*

Arrêtons-nous un moment ici, et, entrant dans notre cœur, demandons-lui comment il pourra soutenir les yeux de tant de peuples, ouverts sur sa conduite. Un homme jaloux de sa réputation craint la plus légère flétrissure ; il lui semble qu'un soupçon, pour peu fondé qu'il parût, ternirait la gloire de son nom : est-ce donc qu'après notre mort nous serons insensibles à notre réputation ? je dis à cette réputation qui seule peut nous faire grands devant des hommes, qui, débarrassés de leurs faux préjugés, n'envisageront plus les choses que par les principes de la droite raison et de l'équité ; le péché fera notre honte et, en connaissant toute l'énormité, nous en serons confondus, non point, dit Jérémie, d'une confusion légère, d'une confusion ou qui s'essuie dans le secret, ou qui s'efface avec le temps : *confundentur vehementer* (*Jerem.*, XX) ; ils n'ont pas connu ce qu'ils devaient, et ils en recevront une confusion publique, une confusion éternelle, une grande confusion, et la plus grande qu'on se puisse imaginer ; grande par rapport à ce qui en fera le sujet, ce ne sera pas un seul péché qu'on aura à vous reprocher ; un péché seul pourtant devrait suffire pour vous confondre ; mais hélas ! combien en aura-t-on à vous reprocher ! vous les savez, vous les connaissez, et malheur à vous si vous aimez mieux les porter au tribunal de Jésus-Christ qu'à ceux de ses ministres : grande confusion par rapport aux circonstances de votre péché ; un chrétien qu'un Dieu a recherché d'une manière spéciale, et qui n'a répondu aux bontés spéciales d'un Dieu que par un éloignement plus opiniâtre, quelle ingratitude ! Un homme admis aux sacrés ministères, et qui n'a retenu de la sainteté de son ministère qu'un caractère qu'il ne pouvait pas effacer, quel dérèglement, quelle abomination ! grande confusion par rapport aux témoins de votre péché, les saints, les anges, qui triompheront au milieu de votre malheur : ce sont donc là ces vils esclaves qui n'ont pas cru qu'un Dieu peut leur suffire ; ces aveugles entêtés, qui croyaient pouvoir se frayer une route nouvelle ; qu'ils périssent, Seigneur, il est juste que quiconque n'a pas voulu être à vous n'ait point de part avec vous ; les démons, les réprouvés qui vous insulteront : Quoi ! vous étiez aussi gâté que nous, dira un homme du monde à un homme d'Eglise ! vous dont les paroles étaient si édifiantes, vous suiviez des maximes si détestables : grande confusion par rapport à sa durée ; sur la terre on revient de tout, le temps efface les fautes, les services les réparent ; ici où les fautes de chaque réprouvé seront gravées comme sur le marbre dans la mémoire de tous les hommes, pour parler avec le saint homme Job, où chaque réprouvé, pour parler avec saint Grégoire, sera comme une colonne éternelle d'infamie sur laquelle on lira, jusqu'à la fin des siècles, tout l'opprobre de sa conduite : *confundentur vehementer.*

Que deviendra alors votre grande délicatesse sur le point d'honneur ? Un homme flétri parmi nous est un homme perdu, et quelle plus grande flétrissure que d'être montré au doigt par tous les hommes, pour user de l'expression du Prophète, que d'être exposé aux railleries et aux insultes de toute la terre ! *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum* (*Psal.* LI) ; voilà

l'homme qui a cru pouvoir se passer de Dieu et de son secours ; qui, entêté du rang et du poste qu'il occupait, se croyait tout permis, parce qu'il pouvait tout ; qui s'étant fait de son opulence une source de péché pour lui et de scandale pour les autres, ne semblait avoir plus reçu que pour donner des marques plus éclatantes de son ingratitude et de sa révolte : esprit superbe, cœur gâté, vous faisiez gloire de votre malice, est-ce aujourd'hui un sujet de gloire pour vous ? Dieu vous a toléré pour un temps ; mais le terme de ses bontés et de vos désordres est venu, vous y touchez à ce terme fatal, et si vous n'allez pas être détruit parce qu'on a sur vous des vues d'une plus grande sévérité, du moins vous allez voir détruire tout ce qui fomentait votre rébellion, pour survivre éternellement et à vos crimes et à la peine qui leur est due. Parmi ces reproches et ces dérisions publiques, que pourra faire le pécheur ? Rougir et se confondre : *Confundentur vehementer.*

Quelle plus grande flétrissure que d'être regardé par celui à qui il appartient seul de décider du mérite, comme la poussière et la balayure de la terre, n'en avoir à attendre que des marques d'indignation et de mépris, s'en voir haï et détesté, au point qu'il se fera une peine même de prononcer votre nom : *Nec memor ero nominum eorum per labia mea* (*Psal.* XV) ; vous ne prononcez qu'avec horreur le nom d'un ennemi : Dieu aura tant d'horreur du nom du pécheur, qu'il ne voudra pas même le prononcer, ce sera le nom d'un réprouvé ; s'il ne l'oublie pas, du moins craindra-t-il, pour le dire ainsi, d'en rappeler le souvenir, et de montrer qu'il s'en souvient encore en le prononçant : *Nec memor ero nominum eorum per labia mea.*

Soyez donc tels, non pas que vous emportiez cette estime et cet honneur qui font la gloire des enfants du siècle, mais que vous puissiez être estimés et honorés dans ce jour où toute chair doit être confondue ou exaltée ; quand Dieu, quand tous les hommes vous regarderont comme un pécheur, de quoi vous servira que nous vous ayons regardé avec ces yeux de préférence que nous donnons presque toujours à la vanité et au mensonge ? On n'est grand qu'autant qu'on est grand devant Dieu et devant ceux qui entrent dans les sentiments et les vues de Dieu, et quelque éminentes que puissent avoir été d'ailleurs vos autres qualités, si tout se réduit à ce faux éclat qui éblouit l'homme charnel, vous n'en aurez été plus distingué parmi nous que pour être plus confondu devant Dieu : *Confundentur vehementer.*

Achevons, et après avoir vu quelle sera la confusion du pécheur à la manifestation de ses œuvres, voyons quel sera son silence contre ses accusations, quels seront ses sentiments sur la sévérité de sa condamnation : deux points que je vais développer dans la seconde partie de ce discours.

—

SECONDE PARTIE.

Il est rude de se voir accusé, plus rude encore d'être convaincu ; mais il est insupportable de n'avoir à répondre aux accusations et aux convictions que par un morne silence et un triste aveu, surtout quand la faute est de nature à couvrir de honte ; une perfidie dans un ami, une trahison dans un sujet, une infidélité dans une épouse, et que tout se passe, et devant un juge qui, revêtu de l'autorité souveraine, doit prononcer selon toute la rigueur des lois, et devant une grande multitude qui, entrant dans les vues du juge, souscrit et applaudit à toutes ses rigueurs.

M'entendez-vous, mes frères pécheurs, et comprenez-vous que c'est là votre état que j'ai dépeint en ce peu de mots : Vous serez accusés, qu'aurez-vous à répondre ? *Non poterit respondere unum pro mille* (*Job*, IX), dit le saint homme Job ; pour mille vues intéressées, pour un prêt à gros intérêts, pour mille désirs infâmes dans l'infamie d'une action, pour mille péchés secrets dans un seul péché qui paraît ; encore un coup, qu'aurez-vous à répondre ? Pas un mot, pas une parole : *Non poterit unum.* Triste silence, mais silence qu'impose nécessairement au pécheur la désolante situation de ses affaires et l'impossibilité où il est de rien dire qui puisse ou le justifier ou l'excuser dans son péché, le justifier contre des accusations dont il sent lui-même la force et la vérité ; l'excuser sur des prétextes dont il sent également le faible et l'inutilité. Il sera donc contraint de se taire, ou, s'il ouvre la bouche, ce ne sera que pour convenir et de la malignité de tout ce qu'on aura de crimes à lui reprocher, et de l'équité de tout ce qu'on aura de supplices à lui imposer : *Non poterit respondere unum pro mille.* Reprenons ces différentes pensées.

Un homme accusé parmi nous a toujours mille ressources pour surprendre, souvent pour arrêter ces jugements de sévérité et de rigueur qu'il aurait mérités : juges qu'il éblouit par la fausseté de ses raisons, faits qu'il nie ou qu'il déguise, témoins à qui il ferme la bouche ou en les rejetant comme suspects, ou en trouvant de la contradiction dans leurs témoignages ; ressources dont s'est accommodée en tout temps la malice des hommes, et qui encore de nos jours procurent l'impunité à plusieurs coupables. Mais ici quel est le juge qui préside, quels sont les faits qu'il produit, quels sont les témoins qui déposent ? Juge éclairé, faits évidents, témoins irréprochables.

Juge éclairé, ce n'est ni à un Daniel, qui tire l'innocence de l'oppression en faisant retomber la calomnie sur ceux qui l'ont inventée, que nous avons à répondre ; ce n'est point à un Salomon, qui conserve à une mère le fruit de ses entrailles en forçant la nature elle-même à s'expliquer en faveur de la vérité ; ce n'est à aucun de ces hommes habiles à arracher ce qu'on cherche le plus à leur cacher ; peut-être pourrait-on encore

les surprendre et les tromper. *Omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V.) C'est à ce Fils du Père qu'appartient tout jugement, et au Fils du Père y a-t-il rien qui ne soit clair et évident? Quand, pour lui dérober la connaissance de votre péché, vous l'auriez enveloppé sous les voiles les plus spécieux de la vertu et de la probité; quand, pour fuir ses yeux perçants, vous vous seriez allés renfermer ou dans les entrailles de la terre, ou dans les abîmes de la mer; quand, pour ne pas le rencontrer sur vos pas, vous seriez descendus jusque dans les enfers, comme il n'y a aucun lieu où sa divinité ne soit répandue, il n'en est aucun aussi où sa lumière ne pénètre, dans ces lieux écartés comme dans ces places publiques, à travers ces ténèbres recherchées comme dans les plus grands jours. Il compte vos pas les plus secrets, les plus cachés, ceux même qui dans la multitude ont échappé à votre souvenir, et il les compte tous. *Cunctos gressus dinumerat.* (*Job*, XXXI.) Expression de l'Ecriture, qui, pénétrée avec un esprit de foi, devrait seule suffire pour tenir le pécheur dans le devoir; comment pourrais-je me résoudre à pécher sous les yeux d'un Dieu qui me voit? Après tout, nous ne sommes pas rentrés dans ces malheureux siècles où on osa renouveler devant tout un peuple ce qu'Absalon fit autrefois devant tout Israël, et la présence d'un Dieu ne pourra pas ce que peut une vile et méprisable multitude. Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur abruti par la vanité et le mensonge? Le grand spectateur qu'un Dieu, et un Dieu dont l'œil est ouvert partout! Mais expression qui, ne retenant pas le pécheur durant la vie, doit au moins lui apprendre qu'il en sentira toute la vérité après sa mort, et que si le Dieu devant qui il pèche compte aujourd'hui tous ses pas, ce n'est que pour lui en faire un dénombrement terrible dans le jour de ses vengeances. *Cunctos gressus dinumerat.*

Juge donc éclairé, mais en même temps faits évidents et incontestables, l'imposture et la calomnie n'y auront point de part, on ne cherchera point à imposer pour opprimer, ni à grossir les fautes pour avoir lieu de punir avec plus de sévérité; les choses paraîtront telles qu'elles ont été, et elles n'ont qu'à paraître de la sorte pour désespérer. Là donc on produira vos œuvres de vertus, et dans ces œuvres de vertus combien de circonstances qui en ont fait des péchés. Vous donniez aux pauvres d'une main, de l'autre vous dépouilliez la veuve et l'orphelin; de corps vous étiez dans la maison de Dieu et aux pieds de ses autels, d'esprit et par pensées aux pieds de l'idole que vous adoriez dans une maison de dissolution et de péché; vous soupiriez dans un tribunal de pénitence, et le cœur démentant ces soupirs extérieurs jurait une fidélité inviolable à l'ancien objet de sa passion. Et en tout cela y aura-t-il rien qui vous soit imposé? J'atteste vos consciences; consultez-les. Là on produira vos omissions, et dans ces omissions combien de suites dont vous serez chargés? Un domestique négligé, des enfants livrés ou à leur ignorance ou à la fureur de leurs désirs, des pauvres abandonnés au malheur de leur fortune; de là le désespoir dans les uns, la dissolution, le libertinage dans les autres.

Et en tout cela y aura-t-il rien qui vous soit imposé? J'atteste vos consciences: consultez-les. Là on produira vos actions criminelles, et dans ces actions criminelles combien de différents degrés de malice? Scandale dans l'indécence et l'immodestie de vos vêtements; envie, haine dans vos médisances; hypocrisie, irréligion dans vos profanations et vos sacriléges. Et en tout cela, encore un coup, y aura-t-il rien qui vous soit imposé? Encore un coup, j'atteste vos consciences; consultez-les.

Enfin les témoins seront irréprochables; aujourd'hui tout semble ou ignorer ou dissimuler vos crimes. Ces murs infortunés, où vous avez comme établi le siége de vos dissolutions, ne disent mot aujourd'hui; mais alors chaque pierre, dans ces murs infortunés, criera et mettra comme en évidence ces mystères d'iniquité qui ont fait, pour le dire ainsi, et leur honte et leur peine : *Clamabit lapis de pariete.* (*Hab.*, II.) Aujourd'hui, ou la conscience se tait ou on la laisse parler, mais alors qu'elle parlera fortement et qu'elle sera nécessairement écoutée! *Judex exterius cernitur*, dit saint Grégoire, *et accusator interius toleratur.* Vous aurez votre juge devant vos yeux et votre accusateur au milieu de votre cœur. Le juge reprendra, il insultera; l'accusateur joindra ses répréhensions et ses insultes à celles du juge. Le juge prononcera, l'accusateur souscrira, et tous deux d'intelligence condamneront le pécheur. Aujourd'hui le démon applaudit à vos dissolutions les plus honteuses, il vous y retient, il vous y anime; mais alors de l'emploi de tentateur passant à celui de solliciteur, il demandera, dit saint Augustin, qu'on juge avec équité, et qu'on ne lui enlève pas des sujets qui n'ont eu d'autre maître que lui. Pourquoi se sont-ils rangés sous mes étendards après m'avoir renoncé? Pourquoi suivaient-ils la brutalité de leurs désirs, le déréglement de leur intempérance, l'emportement de leur colère? N'étaient-ce pas là des vices dont ils s'étaient dépouillés en se revêtant de l'homme nouveau? Etrangers comme ils étaient sur la terre, qu'avaient-ils que faire d'aller mêler dans le cirque leurs voix injustes à celles de ces usurpateurs avides qui ne connaissent d'autre fortune que celle qu'ils ont bâtie sur l'iniquité et le crime? Sanctifiés comme ils l'étaient par le sacrement de régénération, qu'avaient-ils que faire d'aller chercher à repaître leur volupté infâme dans le théâtre ou dans l'amphithéâtre, cette cruauté barbare qui ne se nourrit que du sang et de la misère d'autrui? Grand Dieu! juste Dieu! vous avez couru après eux jusqu'à la lassitude, et, oubliant le prix de leur rédemption, ils se sont donnés à moi qui n'ai rien fait pour eux. Prononcez, juge équitable, est-il juste qu'on vous possède après qu'on m'a servi? C'est

ainsi que saint Augustin fait parler le démon.

Aujourd'hui Dieu lui-même semble avoir les yeux et les oreilles fermés à nos désordres. Il tolère, il patiente; vous diriez qu'il ne sent pas ce qu'on fait contre lui, tant il paraît quelquefois tranquille au milieu de cette troupe de libertins qui l'attaquent si insolemment. Mais alors avec quelle fureur se lèvera-t-il, avec quelle netteté, avec quelle assurance déposera-t-il? *Accedam ad vos in judicio.* (*Malach.*, III.) Je viendrai fondre sur vous au jugement comme un ennemi qui surprend : *Ad te Pharao draco magne;* sur vous, endurcis obstinés, que ni la parole de mes ministres, ni la grandeur de mes prodiges n'ont pu ramener au devoir; sur vous, superbes exaltés, qui, environnés de flatteurs qui vous adoraient comme une espèce de divinité, osiez demander quel était le maître qui voulait être obéi : *Et ero testis velox.* Et vous verrez s'il y avait dans le ciel un Dieu qui se mêlât des affaires du monde, un Dieu qui sût ce qui se passait sur la terre. J'ai vu, j'ai ouï, tout s'est passé sous mes yeux, tout s'est serré dans mes trésors; rien ne m'a échappé, rien ne m'échappera jamais. Me récuserez-vous, rejetterez-vous le témoignage de celui qui ne peut ni se tromper dans ses connaissances, ni tromper dans ses dépositions? A cela que répondez-vous aujourd'hui, que répondrez-vous alors? Pas un mot, pas une parole : *Non poterit respondere unum pro mille.*

Je sais que vous avez aujourd'hui vos prétextes pour excuser, si vous ne pouvez pas justifier vos désordres; mais prétextes qui, vous rassurant parmi nous, ne serviront qu'à vous confondre plus honteusement devant Dieu; tantôt c'est la difficulté de la loi divine et équitable. Loi, faut-il donc que nous fassions retomber nos lâchetés sur vos rigueurs? Oui, la loi est difficile; mais au paresseux qui craint de vouloir, mais au libertin qui voudrait vivre sans loi; étiez-vous plus délicats, pourra vous dire Jésus-Christ, que cette jeune personne du sexe qui au précepte a ajouté le conseil? Vous n'auriez pas pu, dans une fortune médiocre, ce qu'ont pu les souverains sur le trône. «Les méchants, dit saint Grégoire, liront leur condamnation dans la vie des bons : le pauvre, qui aura été pécheur, verra des pauvres qui seront saints; le riche réprouvé, des riches élus; le prince rejeté, des princes choisis; et dans ce sort différent, chacun verra ce qu'il aurait pu.»

Tantôt c'est la faiblesse de la volonté. Sans doute encore la volonté est faible, mais c'est par elle-même qu'elle est faible; avec le secours d'en haut elle peut tout. Pourquoi Jésus-Christ fera-t-il paraître le signe auguste de notre rédemption, que pour nous le montrer autant comme un signe de salut pour nous que de triomphe pour lui? Pourquoi découvrira-t-il avec tant de soin les plaies sacrées de son corps, que pour les exposer à nos yeux comme autant de sources de bénédictions où chacun de nous pouvait aller puiser selon la diversité de ses désirs et de ses besoins? Pourquoi nous demandera-t-il un compte si exact de tant de lumières salutaires que nous aurons étouffées, de tant d'exemples édifiants que nous aurons méprisés, de tant de pieux discours que nous aurons négligés, de tant de sacrements que nous aurons ou fuis ou profanés? Pourquoi tout cela, que pour nous rendre inexcusables et nous obliger à lui rendre justice, en avouant qu'ayant abusé de tous ses dons, nous n'avons aucun droit à la distribution de ses biens? *Non poterit respondere unum pro mille.*

Ainsi, pour venir au dernier trait de cette fatale décision, toute justification, toute excuse rejetée, nous serons contraints d'avouer que nous avons péché, *peccavimus.* Quel chagrin! avouer à son ennemi qu'on est coupable; c'est un aveu que rien presque ne peut arracher parmi nous : nous serons contraints d'avouer qu'ayant péché, nous devons être punis : *Iram Domini portabo quia peccavi ei.* (*Mich.*, VII.) Telle est la force de la vérité, surtout quand le feu de la passion est tombé et nous force à prononcer nous-mêmes contre nous-mêmes, et souvent à nous juger avec autant de sévérité que peut le faire l'ennemi le plus déclaré; nous serons contraints d'avouer que, devant être punis, c'est éternellement que nous devons l'être : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.)

C'est une espèce de consolation de pouvoir reprocher à un ennemi qu'il abuse de ses avantages pour assouvir indiscrètement, et contre toutes les lois de l'humanité et de la raison, sa vengeance et sa fureur; c'en serait une pour le réprouvé, s'il pouvait faire à Dieu un reproche de cette nature. Mais non; il pourra se plaindre de la rigueur, non point de l'injustice de ses peines, et quelque rudes qu'elles soient, ou dans elles-mêmes ou dans leur durée, il ne pourra s'empêcher de sentir qu'il ne reçoit que ce qu'il a mérité. Quel désespoir!

De là ces malédictions atroces contre les parents qui nous ont mis au monde, contre le jour qui nous a vus naître, contre les mamelles qui nous ont allaités, contre le péché qui nous a séduits, contre les compagnons de débauche qui nous ont entraînés : de là ces emportements de rage et de fureur; chacun, dit le prophète, mordra la chair de son bras; chacun mordra la chair du bras de son voisin; Ephraïm déchirera Manassès, Manassès déchirera Ephraïm; ce ne seront partout que grincements de dents, que mouvements irréguliers, que convulsions désespérantes; tous appelleront la mort à leur secours, et la mort impitoyable s'éloignera d'eux; tous conjureront les montagnes de les accabler sous leurs ruines, et les montagnes insensibles à leurs cris leur refuseront cette consolation; quelle sera surtout l'amertume de leur repentir, l'ardeur et la vivacité de leurs désirs? Ils voudraient, ils entreprendraient, que ne feraient-ils point s'ils pouvaient rappeler quelques-uns de ces moments qu'ils ont si malheureusement perdus; mais désirs, mais repentirs

inutiles, et éternellement inutiles, *Desiderium peccatorum peribit.* (*Psal.* III.)

Car le Fils de l'homme, oubliant tout ce qu'il a jamais eu de compassion et de bonté pour le pécheur, animé et armé à sa perte, se tournant d'un air fier et majestueux contre cette troupe malheureuse de pécheurs : retirez-vous, leur dira-il d'un ton à se faire entendre de toutes les tribus de la terre : retirez-vous, objets ingrats, éloignez-vous de moi, et allez où vous porte votre triste et désespérante destinée : *Discedite, ite.* (*Matth.*, XXV.) Hé quoi ! Seigneur, après nous avoir cherchés avec tant de bonté, vous nous rejetez avec tant de fureur ? Vous avez fait consister votre bonheur à vous éloigner de moi, je me suis approché et vous m'avez rebuté : je ne vous connais point, retirez-vous et allez : *discedite, ite.* Que sont donc devenues, Seigneur, vos anciennes miséricordes ? s'il n'y a rien dans nous qui puisse vous désarmer, ne portez-vous pas dans les plaies dont vous êtes couvert, dans le sang que vous avez répandu, dans la tendresse de votre cœur, mille gages de réconciliation et de paix ? Je l'ai juré dans ma colère, vous ne me posséderez jamais; vous auriez droit d'insulter à ma justice, si, après tant de résistances, je vous découvrais les trésors de mes miséricordes; retirez-vous donc encore une fois, sujets rebelles, objets ingrats; retirez-vous et allez : *discedite, ite.*) Et chassés de devant vous, où irons-nous ? *discedite in ignem æternum;* l'enfer, les brasiers ardents de l'enfer seront votre demeure, et votre demeure éternelle; il est temps que je me venge en Dieu, et que tout l'univers sache qu'on ne m'insulte pas impunément, et que si je suis infini dans mes miséricordes, je le suis également dans mes vengeances; allez donc, âmes maudites, corps de péché, malheureux réprouvés, allez, pour quelques moments de plaisirs, souffrir une éternité de tourments : *ite in ignem æternum.*

A ces mots, la terre s'entr'ouvrant, on verra sortir du fond des abîmes ces tourbillons de feu qui, enveloppant tout ce qui se trouvera d'ennemis du Seigneur, déroberont pour toujours à la vue du juste cette troupe infâme de pécheurs, et la porte du chaos se refermant sur eux, il ne leur restera plus que supplices, que malédictions, que blasphèmes, que rage et désespoir : *discedite, maledicti, in ignem æternum.*

La terrible et la désolante sentence, quand on pense et à l'autorité de celui qui doit la prononcer, c'est un Dieu; et à la fureur de ceux qui sont choisis pour l'exécuter, ce sont les démons; mais infiniment plus terrible, infiniment plus désolante, quand, rentrant dans soi-même, on se trouve assez coupable pour en être frappé : n'en suis-je point, Seigneur, de ce nombre infortuné, et votre miséricorde lassée de m'attendre ne va-t-elle point me livrer aux traits d'une justice que je n'ai point assez redoutée : n'y a-t-il aucun de mes auditeurs qui en soit menacé, et en danger d'en porter un jour toutes les rigueurs avec moi ! Tout ce que je puis vous dire là-dessus, c'est que nous ne devons pas nous attendre à être les seuls ménagés, il n'y a que deux sentences à entendre, et deux éternités à choisir, et deux voies, ou pour se garantir, ou pour mériter cette diversité de sentence et d'éternité; il y a une voie qui conduit à la mort, il y a une voie qui conduit à la vie : voyez dans quelles voies vous êtes, et vous verrez quelle doit être votre sentence et votre éternité.

On se trompe quand, après avoir vécu dans l'inimitié de son juge, on prétend être jugé dans sa miséricorde; il fait grâce à qui il lui plaît, mais s'il la fait, ce n'est pour l'ordinaire qu'à ceux qui ont tâché de prévenir les rigueurs de sa justice. Vous vous trompez donc, libertins présomptueux, qui, vous faisant une occupation criminelle de votre péché, vous faites en même temps comme un malheureux mérite de je ne sais quelle confiance mal entendue, qui vous fait tout espérer, tandis que vous vous rendez indignes de toutes grâces; je vous appelle devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ; là vous verrez toutes les espérances de l'impie confondues, et l'impie lui-même livré pour toujours à toute l'amertume du plus cuisant, du plus accablant de tous les désespoirs. Vous vous trompez donc, prétendus esprits forts, qui, pour ne pas vous voir troublés malgré vous dans le cours de vos désordres, opposez une indigne impunité à la grandeur des maux dont nous vous menaçons; vous aurez beau chercher à fuir, la main qui vous aura tirés de dessous les ombres de la mort vous traînera, en dépit de toutes vos résistances, devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, et là vous apprendrez par une triste expérience ce que c'est que tomber entre les mains d'un Dieu qui se fait justice : Vous vous trompez donc, pécheurs, qui que vous soyez, qui, oubliant l'avenir, jouissez du présent avec autant de tranquillité que s'il n'y avait pour vous ni éternité, ni jugement; vous ne vous soustrairez jamais au redoutable tribunal de Jésus-Christ, vous y serez cités; et là quel fruit recueillerez-vous de votre péché ? La honte de l'avoir commis, le chagrin de ne pouvoir jamais l'effacer, le désespoir d'en porter éternellement la peine.

Ah ! le jour du Seigneur s'approche, il frappe à la porte, pleurons, gémissons : *Ululate quia prope est dies Domini* (*Isa.*, XIII); ce jour où le Seigneur visitera par lui-même tous les maux et tous les péchés du monde, ce jour où le Seigneur répandra la désolation sur tout ce que la terre aura porté de pécheurs, depuis la naissance des siècles; ce jour où le soleil éclipsé, où la lune sans lumière, les astres sans éclat, et toute la nature déconcertée et dans le désordre rendront hommage à la majesté et à la puissance du Seigneur : ce jour approche, il est à nos portes; pleurons, gémissons, c'est le jour, non pas d'un prince et d'un roi de la terre, mais du Dieu des armées, mais du maître du monde, de celui qui est seul terrible, seul redoutable dans ses jugements;

pleurons, gémissons : *Ululate quia prope est dies Domini.*

Et ces gémissements et ces pleurs doivent nous engager, comme nous y exhorte surtout dans ce temps l'Église, à jeter loin de nous ces œuvres de ténèbres que le Juge doit condamner avec tant de sévérité : haine, contention, ivresse, impudicité : *Abjiciamus opera tenebrarum* (*Rom.*, XIII), et à nous revêtir de ces armes de lumière, qui seules peuvent nous faire triompher; de cette foi vive qui, nous rappelant à tout moment les vérités futures, nous occupe tellement de la venue de notre Juge, qu'il nous trouve toujours prêts à le recevoir; de cette charité ardente qui affermit le cœur le plus chancelant, et l'attache si fortement à son objet, qu'il peut défier toutes les créatures de l'en séparer jamais, *induamur arma lucis* (*Ibid.*); il est question de nous préparer au double avénement du Seigneur, l'un de paix et de miséricorde, l'autre de vengeance et de rigueur; tous deux pourtant demandent des cœurs purs, et on ne peut guère se promettre d'être ménagé dans le second, si on ne sait pas profiter du premier. Malheureux donc quiconque ne se tirera pas de cet abîme d'iniquité qui le menace tous les jours d'un jugement de colère, et d'un jugement qui n'est pas si éloigné qu'il ne puisse être approché pour chacun de nous en particulier. Malheureux quiconque pense à recevoir Jésus-Christ enfant avec un assemblage de crimes, qui doit lui attirer toute l'indignation de Jésus-Christ siégeant pour juger le monde; malheureux enfin quiconque n'entrera pas, en ces temps de salut et de grâces, dans ces dispositions d'esprit et de cœur qu'il voudrait apporter aux pieds de son Juge : horreur pour le vice, amour pour la vertu; c'est par là uniquement que vous pourrez vous attirer un jugement favorable : *Abjiciamus opera tenebrarum et induamur arma lucis.*

Fasse le ciel que vous partagiez tellement votre vie entre la fuite du mal et la pratique du bien, que, quand Jésus-Christ viendra décider de votre sort, il n'ait que des arrêts de grâce à vous prononcer. *Amen.*

SERMON II.

Pour le lundi de la première semaine de l'Avent.

LE PÉCHÉ MORTEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté

Nous le verrons, ce Fils de l'homme, nous n'en pouvons pas douter, et nous le verrons dans un appareil de sévérité et de rigueur dont les vertus même du ciel seront ébranlées; mais est-ce contre les vertus du ciel que se prépare tant de sévérité et de rigueur?

Tremblons, mes frères pécheurs, à cette terrible vérité, c'est contre nous seuls que se forme toute la tempête, c'est sur nous seuls que doivent tomber tous les traits d'un si terrible vengeur, et s'il nous surprend dans notre péché, nous devons nous attendre à nous voir accablés sous le poids et la pesanteur de son bras.

Cependant qui craint le péché, qui a de ce monstre d'enfer la juste idée qu'il en doit avoir? Oui, on se défendra peut-être contre de certains péchés flétrissants, qui portent avec eux un caractère d'infamie et d'opprobre; on se croirait peut-être perdu, si on se trouvait chargé de cette multitude de péchés, qu'accumule tous les jours un pécheur de profession; mais le péché en général, ou ce péché qui dans sa grièveté ne laisse pas de nous paraître léger, parce que nous voulons croire qu'il est plus de fragilité que de malice, parce qu'il n'a rien qui décrie aux yeux des hommes, parce que c'est le premier, c'est l'unique peut-être qu'on ait à se reprocher; qui le craint encore un coup, qui en a la juste idée qu'il en doit avoir? ce péché néanmoins si léger en apparence, si secret, ou du moins si peu remarqué qu'on le voit sans s'en effrayer; ce seul, cet unique péché, vous expose à toute la sévérité de votre Juge, et quoiqu'une diversité de péchés attire une diversité d'arrêts, tout pécheur pourtant surpris dans son péché, doit s'attendre à des arrêts de condamnation et de mort : *Tunc videbunt*, etc.

Ainsi, sans entrer dans ce détail infini de misères et de maux dont se voit accablée toute âme qui fait profession de vivre dans le péché, qui ne semble vivre que pour pécher, je m'attache à ce qui fait, ce semble, le malheur propre et particulier d'une âme qui, lassée de porter le joug du Seigneur, est tentée de secouer ce joug, et de se ranger du côté du péché; et j'entreprends de l'arracher, par l'idée des maux différents dont elle est menacée; maux, qui n'étant pas tous d'une même nature, ne doivent pas faire sur elle la même impression, et qui, ne pouvant pas tous l'engager à une persévérance chrétienne, doivent néanmoins tous l'engager à persévérer dans l'heureux parti où elle se trouve : il est des maux d'un ordre naturel, et ceux-là doivent l'engager à persévérer par des motifs temporels et humains : il est des maux d'un ordre surnaturel, et ceux-ci doivent l'engager à persévérer par des motifs supérieurs et divins : sur quoi je dis que, s'il faut juger des maux qu'elle va s'attirer en péchant, par les pertes qu'elle va faire, le péché, un seul péché mortel est celui de tous les maux qu'elle doit le plus craindre et le plus appréhender : pourquoi cela? parce qu'en péchant mortellement, quand ce ne serait qu'une fois, elle perd ce qu'elle doit le plus estimer pour le présent : premier point. — Parce qu'en péchant mortellement, quand ce ne serait qu'une fois, elle s'expose à perdre ce qu'elle doit le plus souhaiter pour l'avenir : second point

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Il n'y a proprement que trois sortes de

biens que le fidèle doit ambitionner et regarder comme dignes de lui pour le présent; par rapport au prochain, c'est son estime; par rapport à lui-même, c'est la paix et la tranquillité de son âme; par rapport à Dieu, c'est son amitié et sa grâce; tout le reste, ou suit de là, ou ne mérite pas de lui être comparé. Nous devons chercher l'estime du prochain, non point que nous soyons obligés de faire dépendre toute notre conduite du jugement des hommes, ni d'agir par le motif de leur plaire. L'homme se trompe souvent dans ses idées, et vouloir s'en rapporter en tout aux idées de l'homme, c'est s'exposer à faire plusieurs fausses démarches; mais après tout, l'Ecriture veut que nous ayons soin de notre réputation, et que nous la conservions comme un trésor précieux dont nous sommes non pas les maîtres absolus, mais de simples dépositaires. Nous devons chercher la paix et la tranquillité de notre âme; un cœur troublé ne vit pas, ou du moins dans ses troubles il mène une vie quelquefois plus insupportable que la mort même. Enfin, nous devons chercher l'amitié et la grâce de Dieu; n'être pas aimé du souverain, c'est dans un courtisan une disgrâce extrême; mais n'être pas aimé de Dieu, c'est dans un chrétien le comble de la disgrâce et de la misère. Or, en péchant, quand ce ne serait qu'une fois, souvent on perd l'estime des hommes, toujours la paix et la tranquillité de son âme, aussi bien que l'amitié et la grâce de Dieu; donc en péchant, quand ce ne serait qu'une fois, on perd ce qu'on doit le plus estimer pour le présent. Je dis en péchant, quand ce ne serait qu'une fois, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, quoique les pertes dont je parle soient communes à toutes sortes de pécheurs, elles ont quelque chose de plus propre à faire impression sur une âme qui, ayant été fidèle, est tentée de secouer le joug du Seigneur, et de se livrer à l'irrégularité de ses désirs. Un pécheur de profession est flétri depuis longtemps, et il ne rougit de rien; depuis longtemps il a étouffé les cris de sa conscience, et rien ne l'alarme; depuis longtemps il vit dans la disgrâce de son Dieu, et il compte pour rien d'être son ennemi; il n'en n'est pas de même du juste, il est en honneur devant les hommes, en paix avec lui-même, en grâce devant Dieu; tâchons de l'arrêter, en lui découvrant la grandeur des pertes, dont il est menacé; si le pécheur de profession n'en est pas touché, il sera au moins instruit et convaincu du malheur de son état dans la multitude de ses péchés.

Je sais qu'il est de certains péchés qui ne nous flétrissent point devant les hommes, parce que nous avons soin de les leur cacher; mais ce soin même que nous sommes obligés de prendre pour cacher nos péchés aux hommes, ne prouve-t-il pas que tout péché est par lui-même une de ces actions infâmes qui détruisent et qui ruinent la réputation la mieux établie? *Qui male agit odit lucem*, dit Jésus-Christ, *non venit ad lucem.* (*Joan.*, XX.) Quiconque fait le mal hait la lumière, il ne vient point à la lumière: et pourquoi? *Ut non arguantur opera ejus* (*Ibid.*), afin qu'on ne prenne, qu'on ne censure, qu'on ne condamne rien dans ses œuvres; mais si dans ses œuvres il n'y a rien à reprendre, rien à censurer, rien à condamner, qu'a-t-il à faire de se cacher? Il aime le péché; cependant il sent que le péché a une opposition essentielle avec la droite raison, avec cette sagesse et cette prudence qui fait tout avec poids et mesure; il sent que le péché marque je ne sais quel déréglement dans le cœur, qui ne peut procéder que d'un fonds de corruption et de malignité; il sent que le péché porte le caractère de la bête; pour cela il fuit, il se cache: *Qui male agit odit lucem, non venit ad lucem.*

Quand on veut pratiquer la vertu, on ne se cache point, ou, si on le fait, ce n'est que pour éviter la gloire; mais soit qu'on se cache, soit qu'on se montre, on marche d'un pas ferme et rassuré, on va sans crainte, c'est qu'on va à son devoir; quand c'est pour pratiquer le vice, on se contrefait, on se déguise, on ne se laisse pas voir tel qu'on est, on étudie le temps, le lieu, toutes les circonstances, et après mille détours recherchés, on craint, on tremble, on est dans des inquiétudes, dans des alarmes mortelles; si l'action que vous allez faire est digne de la lumière, pourquoi fuyez-vous le jour? manifestez-vous au monde, montrez-vous à découvert; personne ne cherche le secret quand il croit pouvoir paraître avec honneur; malgré l'attrait du péché qui presse, on ne peut pas s'empêcher de sentir l'opprobre qui suit, et si on ne veut pas résister à l'attrait, on tâche du moins d'étendre comme un voile devant l'opprobre, de le couvrir d'épaisses ténèbres, de lui ôter ce qu'il a de plus amer et de plus cuisant, qui est la publicité; on dérobe donc ses voies, on compasse ses démarches, et on va au crime par des sentiers que personne, s'il se peut, ne découvre: *Qui male agit, odit lucem.* Et cette réflexion seule ne devrait-elle pas suffire pour m'arrêter? Où vais-je, avec si peu d'assurance que je suis obligé de me défier de tout, d'éviter la rencontre de mes amis les plus familiers, de me tenir en garde contre ceux mêmes à qui j'appartiens de plus près? Quelle nouveauté! bientôt je serai au bout de mes souhaits, et je suis inquiet; je cours au plaisir, et mon cœur se trouble; c'est que ce cœur naturellement droit ne peut s'écarter de sa fin sans inquiétude; c'est qu'il sent par avance la tâche honteuse dont il va se charger, en s'arrachant à celui qui l'a créé; c'est que le Dieu qui veut le sauver ne le livre à ses agitations avant son péché, qu'afin qu'il comprenne mieux à quoi il doit s'attendre, quand une fois il aura péché; mais des réflexions de cette nature n'arrêtent guère une âme qui commence à se partager entre Dieu et la passion; elle voit ce qu'elle a à craindre de la présence des hommes, et ne veut pas voir ce qu'elle a à craindre de la présence

de Dieu, et pourvu qu'elle se cache aux hommes, elle compte pour rien de pécher devant Dieu : *Qui male agit odit lucem.*

Mais pourrez-vous cacher longtemps aux hommes l'irrégularité de votre conduite? *Tu fecisti abscondite* (II *Reg.*, XII), disait Nathan à David, de la part du Seigneur : Prince, vous avez péché, et contenté votre passion dans le secret, et moi je ferai voir à tout Israël la peine que je prétends tirer de ce péché: *Ego autem faciam verbum istud palam, in conspectu omnis Israel.* (*Ibid.*) Ne vous y trompez donc point, âmes chrétiennes, vous à qui votre fidélité a conservé jusqu'à présent une réputation dans tout son éclat; à votre première faute peut-être serez-vous découvertes et déshonorées, la chose n'arrive que trop; on n'a eu ni spectateurs, ni témoins, non plus que David; si c'est pour une de ces actions honteuses dont l'Apôtre me défend de parler, on a fermé sur soi la porte de sa maison, dans sa maison on a cherché le lieu le plus secret, le plus écarté; si c'est pour une injustice, on a frappé presque sans paraître, on a porté son coup sans sembler y toucher: *Tu fecisti abscondite.* Cependant déjà j'entends je ne sais quel bruit sourd qui ne vous est pas avantageux, déjà je vois qu'on s'informe secrètement, qu'on interroge ceux qui peuvent donner quelque éclaircissement, qu'insensiblement on commence à revenir de la haute idée qu'on avait de votre vertu. Enfin, on ne doute presque plus que vous ne soyez cet homme coupable que notre Dieu menace d'humilier et de confondre : *Ego autem faciam palam*, etc. Le monde n'a pas moins de lumière que de malice, et comme il sait de quoi il est capable lui-même, sur quelques traits qui nous échappent, souvent il juge assez juste de toute notre conduite; nous n'avons que faire de crier dans les quatre coins d'une ville, quand nous voulons pécher; une parole, un geste, un rien en dit quelquefois au monde autant que mille témoins.

Encore nous consolerions-nous, si en cela on nous rendait toute la justice qui nous est due; mais ce monde, si éclairé à découvrir nos fautes, n'est pas moins habile à les grossir; on est tombé, ce n'est ni par profession ni par habitude, c'est faiblesse; qui n'a pas les siennes? c'est surprise; qui n'a jamais donné dans le piége? Dès lors pourtant on n'est plus regardé que comme un de ces vieux pécheurs qui, sous les voiles éclatants de la vertu, ont nourri et couvert les vices les plus honteux; dès lors on fait passer en revue toute une vie qui jusque-là avait paru édifiante, et on n'attribue plus qu'à une hypocrisie raffinée l'air de dévotion qu'on montrait au dehors; l'assiduité à la prière, à un désir secret de se faire un nom et de se distinguer; la fréquentation des sacrements, à une précaution qu'on croyait nécessaire pour cacher ses désordres à la faveur de la profanation et du sacrilége. C'est ainsi que le monde va toujours trop loin dans ses jugements, c'est à quoi pourtant vous vous exposez en donnant dans ces déréglements : *Ego autem faciam palam*, etc.

Et de ces idées désavantageuses qu'on prend sur votre compte, en reviendra-t-on aisément? Rien ne s'efface avec plus de peine, et souvent vous aurez expié votre faute devant Dieu par plusieurs années de pénitence, que le monde ne pourra pas se résoudre à vous en faire grâce. Il en est de ces esprits prévenus sur votre compte, à peu près comme il en était des Juifs prévenus sur le compte du Sauveur; ils se sont persuadés que c'est un Samaritain, un homme possédé du démon; là-dessus qu'il les défie tous ensemble de le convaincre jamais d'aucun péché; qu'il leur annonce la vérité avec toute l'exactitude possible; qu'il leur débite la plus pure, la plus saine morale, ils ne changeront pas de sentiments. Nous disons que vous êtes un Samaritain, un homme possédé par le démon, et nous avons raison de le dire : *Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es, et dæmonium habes.* (*Joan.*, VIII.) C'est à quoi vous devez vous attendre de votre côté : quelque irréprochable que soit la vie de Jésus-Christ, la malice cherche dans la calomnie de quoi le noircir; quelque sainte que puisse être la vôtre, la prévention trouvera toujours dans votre péché de quoi vous condamner. Aujourd'hui vous voudriez, par exemple, qu'on s'en fiât à votre bonne foi, à votre probité en matière de commerce : oui; mais un de vos comptes se trouva autrefois embrouillé; on vous surprit en fraude, vous la réparâtes d'abord, tout fut d'abord rétabli dans l'ordre, n'importe, nous n'aurons jamais rien à démêler avec vous, le passé nous répond de l'avenir : *Nonne bene dicimus nos;* vous voudriez, par exemple, qu'on applaudît à toutes vos décisions en matière de jugement, et qu'on les reçût comme autant d'arrêts émanés de l'équité même : oui; mais autrefois l'avidité du gain vous engagea à faire pencher la balance du côté de l'injustice, on vous vit sacrifier l'indigence et la misère à l'opulence et au crédit; ce fut, si vous voulez, inadvertance et précipitation qui vous surprirent, prédilection qui vous aveugla; les lois depuis ce temps-là ont fait toute votre étude et toute votre règle : n'importe, nous savons de quoi vous êtes capable, nous ne prendrons point le change, vous êtes toujours ce que vous étiez, c'est-à-dire toujours également injuste et attaché : *Nonne bene dicimus nos.* Vous voudriez, par exemple, qu'on vous donnât un peu plus de liberté dans la maison où la Providence vous a lié : oui; mais on crut que vous abusiez de cette liberté; quand on ne vous veillait point d'assez près, vous n'avez rien omis pour détruire des préventions qui vous étaient si désavantageuses; n'importe, on les a crues, on les croira, et tous vos soins ne serviront peut-être qu'à augmenter les soupçons : *Nonne bene dicimus nos.* Ce que je dis de ces sortes de vices doit se dire de tous les autres; nous jugeons ordinairement du prochain par nous-mêmes, et comme nous ne revenons guère de nos

égarements, nous ne pouvons guère convenir que les autres en soient revenus, nous aimons mieux les accuser de déguisement et d'hypocrisie, que de les croire changés: à Dieu ne plaise que j'approuve des jugements si déraisonnables; c'est pourtant ainsi que l'on juge, et sur de tels jugements vous voyez que, même par rapport aux hommes, il vous importe plus que vous ne pensez, de ne regarder jamais en arrière: tomber une seule fois, c'est vous perdre de réputation pour toujours; on n'en revient guère, nous ne l'éprouvons que trop, et plusieurs années passées dans la retenue et la réserve effaceront à peine un moment que vous aurez donné à la licence et au péché: *Nonne bene diximus nos quia Samaritanus es, et dæmonium habes.* (*Joan.*, VIII.)

Mais quand en péchant vous ne perdriez rien par rapport aux autres, ne devriez-vous pas être arrêté par les pertes que vous faites par rapport à vous-même? Qu'il est doux d'être d'accord avec cette conscience que Dieu a comme placée au milieu de nous, pour servir, même dès ce monde, d'instrument à sa justice! Il vaudrait mieux être en proie à une légion d'ennemis déchaînés, qu'aux remords d'une conscience révoltée; elle porte le trouble partout; elle dérange, elle déconcerte tout; c'est une voix qui crie sans relâche, c'est un aiguillon qui pique sans ménagement, c'est un ver qui ronge jusqu'au désespoir; c'est pourtant là le premier fruit du péché, il sera à la porte de votre cœur, dès que vous l'aurez commis: *Si male egeris, statim in foribus peccatum aderit.* (*Gen.*, IV.) Il y sera d'abord, ce n'est point ici une de ces peines, ou qui soient uniquement réservées pour l'autre vie, ou qui ne suivent le péché que de loin; le même moment qui vous voit pécheur, vous voit troublé: j'en appelle à votre expérience, ou Dieu me trompe, ou le péché et la paix ne peuvent pas s'allier ensemble: *statim aderit.* Il y sera autant de temps que vous serez pécheur; ce n'est point ici un de ces fléaux qui ne frappent le pécheur qu'en passant; c'est, pour user de l'expression du prophète, un joug pesant, mais qui veille auprès de nous; c'est, pour le dire après saint Chrysostome, un accusateur acharné, qui, même après plusieurs années, lorsque chacun se taira, viendra seul déposer contre vous; *statim aderit.* Il y sera sans vous donner aucune trêve, sans ménager votre patience, sans suspendre ses coups. Nous nous lassons après un temps de poursuivre un malheureux: la conscience, dit saint Ambroise, est un créancier impitoyable, qui poursuit son débiteur à outrance; c'est un juge furieux qui met son plaisir à tourmenter son criminel: *statim in foribus aderit.* Et voilà à quoi vous vous exposez en péchant, à introduire au milieu de vous, selon saint Bernard, un témoin qui accuse, un juge qui prononce, un bourreau qui punit; à vous livrer, selon saint Basile, à ces images affreuses qui n'ont à vous représenter que des démons déchaînés, que des montagnes de feu et des damnés qui vous attendent. Un moment de plaisir mérite-t-il d'être acheté si chèrement? Ne vous en rapportez point au reste à ces pécheurs invétérés qui, pour vous entraîner après eux, ont la hardiesse de vous dire qu'ils ont péché et qu'il ne leur est rien arrivé pour cela d'affligeant et de triste. *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V.) Ils vous trompent et ne cherchent qu'à grossir leur parti aux dépens de votre repos et de votre tranquillité. Il ne leur est rien arrivé d'affligeant et de triste! et combien de fois ont-ils rougi dans le secret de leur cœur de se voir livrés à tous les discours, à tous les reproches du monde, d'être regardés partout comme autant de monstres dans la nature, et fuis comme ces pestes publiques qui portent le désordre et la mortalité partout. Il ne leur est rien arrivé d'affligeant et de triste! et combien de fois ont-ils tremblé à ces accidents imprévus qui sont allés enlever les complices de leurs débauches, et qui semblaient leur dire qu'on venait tomber sur eux; à ces bruits foudroyants d'un ciel en colère, qu'ils ne croyaient tonner sur leur tête que pour les écraser? Il ne leur est rien arrivé d'affligeant et de triste! et combien de fois ont-ils été interdits à la seule pensée de ce juge inexorable, qui devait un jour entrer en compte avec eux; de cet enfer où ils se sentaient comme entraînés par ces malheureux liens que forme le péché; de cette accablante éternité qui leur annonçait une vie de rage et de désespoir? On ne peut pas être en guerre avec Dieu, et goûter tous les fruits de la plus douce paix: *statim aderit.*

Et quand même des pécheurs de cette nature, qui ont étouffé depuis longtemps toutes les lumières de la raison et de la grâce, seraient dans cette espèce d'assoupissement où l'on ne sent rien, et où du moins rien ne trouble, où rien n'effraie, tout cela serait sans conséquence pour ceux à qui je m'adresse: qu'un homme livré à son sens reprouvé soit tranquille au milieu de ses plus grands désordres, c'est la punition la plus sévère qu'il puisse recevoir en cette vie; mais, ce n'est pas ainsi pour l'ordinaire que Dieu punit celui qui ne fait qu'entrer dans les voies du péché; il a encore sur lui des entrailles de charité, et dans la juste indignation qui l'anime contre lui, il n'oublie pas toute sa miséricorde; il le poursuit donc, vous diriez que c'est un ennemi, et c'est pour l'obliger à rechercher son amitié; il entre dans son cœur armé de foudres et de carreaux, vous croiriez que c'est pour le perdre, et c'est afin qu'y introduisant la crainte, il y introduise insensiblement la charité et la grâce. Il lui représente son péché dans toute sa difformité, il lui découvre les suites funestes de son péché, ce ciel qui s'est fermé, ces abîmes qu'il s'est creusés; il le conduit comme par la main dans ces tristes régions où habitent l'horreur et l'effroi; là il lui montre la place qu'il doit occuper, des compagnons qu'un

crime égal lui a préparés, et cela, c'est, pour le dire ainsi, un spectacle journalier, qu'on voit presque en tout temps et en tout lieu, et il n'est aucun temps presque et aucun lieu où on ne soit obligé de le voir comme malgré soi. De cette manière fut traité notre premier père ; à peine a-t-il mangé du fruit dont l'usage lui avait été défendu, qu'il se voit accablé sous le poids de sa honte et de sa misère. Le Seigneur se promène par le jardin comme pour le chercher, et il se cache ; le Seigneur l'appelle, et il tremble ; le Seigneur le chasse du paradis de délices, et s'il lève les yeux vers cette terre de bénédictions qu'il vient de perdre ; tout ce qui se présente à lui, c'est un ange armé d'un glaive de feu pour lui en disputer l'entrée ; qu'est-ce que c'est que cela? c'est un téméraire que Dieu veut ramener par la crainte, *vocem tuam audivi et timui*. (*Genes.*, III.) De cette manière fut traité ce prince que les attraits de Bersabée engagèrent dans l'adultère et l'homicide ; à peine s'est-il souillé de ce double crime qu'il en porte la triste image partout, dans le plus grand éclat de sa gloire, comme dans sa plus sombre retraite ; lorsqu'il brille à la tête de ses armées, comme lorsqu'il gémit sous la cendre et le cilice ; partout son péché trouve une ouverture pour s'insinuer dans son esprit et lui faire sentir le triste état où il est réduit. Qu'est-ce que cela ? C'est un pécheur qui a pleuré, mais que Dieu veut achever d'épurer par le souvenir même de ce qui a fait la matière de son péché ; *peccatum meum contra me est semper* (*Psal.* L). De cette manière serez-vous traités vous-mêmes : à peine vous serez-vous engagés dans ce commerce d'injustice ou d'impudicité, qu'en quelque lieu que vous entriez, vous vous trouverez l'un et l'autre dépeints partout. Entrerez-vous dans nos églises, dans nos églises vous verrez l'image d'un Dieu attaché à une croix pour le salut des pécheurs, et c'est à cette croix que par mon péché je viens d'attacher de nouveau ce Dieu de miséricorde et de bonté ; vous y verrez ces tribunaux sacrés où vont se laver les pécheurs ; et c'est dans ces tribunaux qu'il faut ou me laver nécessairement, ou nécessairement périr ; vous y verrez ces autels de propitiation où l'Agneau sans tache s'immole pour le salut du monde, et cet Agneau plein de douceur pour les autres est pour moi ce lion de Juda dont les rugissements déconcertent toute la nature. Entrerez-vous dans vos salles et vos assemblées, ce qui fera la joie des autres ne servira peut-être qu'à redoubler votre tourment et votre peine ; vous vous souviendrez de ce que vous êtes, et, dans ce souvenir, toutes les malédictions que Dieu prononce contre un pécheur, qui, au lieu de pleurer, se livre à la dissolution et aux ris, se présenteront en foule à votre esprit ; à votre réveil, la première chose que vous verrez, sera votre péché ; la journée que je commence peut être suivie pour moi d'une nuit éternelle, ce sera la dernière avant votre sommeil ; de ce lit, je puis tomber dans les brasiers ardents de l'éternité : *statim aderit.*

Encore sera-ce là une grâce pour vous ; on n'est pas loin de sa réprobation quand on perd le souvenir de son péché ; mais, après tout, avouons-le, si c'est une grâce, comme nous n'en pouvons pas douter, c'est une de ces grâces que Dieu promettait autrefois à son peuple, quand il assurait qu'il le nourrirait de fiel et d'absinthe ; notre guérison y est attachée, mais l'amertume en est inséparable ; c'est pourtant, encore un coup, à quoi doit s'attendre l'homme qui a péché. Le péché a fait son plaisir, et le souvenir de son péché fera sa peine : *statim aderit.*

Mais parce que, parmi ceux qui veulent pécher, les uns se cachent aux hommes, et que, par là, ils sauvent leur réputation, et que les autres se cachent à eux-mêmes, autant qu'ils peuvent, la grièveté de leurs péchés, et que, par là, ils affaiblissent, s'ils n'étouffent pas tout à fait les cris de leur conscience ; voici une peine réservée à tous et que nul pécheur ne pourra éviter : vous perdrez l'amitié et la grâce de Dieu, et c'est ici la grande perte que fait le pécheur, et qui, seule, devrait le faire trembler à la vue et aux approches du péché ; qu'il perde la paix et la tranquillité de son âme, ce sont là des motifs qui peuvent faire impression sur un cœur qui craint ou l'humiliation ou le trouble ; mais motifs qui, étant d'un ordre naturel, n'ont rien par eux-mêmes qui puisse affermir dans la justice, ni même soutenir tellement contre la passion, qu'on soit à l'épreuve de toute attaque ; quand on n'est vertueux que par des motifs humains, on ne doit pas se flatter ni de l'être longtemps, ni d'avoir part aux récompenses préparées à la vertu. Aussi, quand je m'en suis servi jusqu'à présent, ce n'est point que j'aie prétendu vous ouvrir une voie sûre à une sainteté infaillible, et beaucoup moins à une sainteté chrétienne, ce n'a été que pour vous prendre par de certains intérêts auxquels l'homme charnel est quelquefois plus sensible qu'aux vues les plus relevées et les plus sublimes.

C'est donc Dieu qu'il faut regarder, c'est aux pertes que vous faites en le perdant, qu'il faut faire attention ; en péchant vous perdez la grâce de Dieu, et avec elle ce qui fait le vrai mérite, la gloire la plus solide et l'unique espérance de l'homme. La grâce sanctifiante est une qualité surnaturelle, qui, répandue dans notre âme par l'opération de l'Esprit-Saint, demeurant et habitant dans nous, nous fait les amis, les enfants de Dieu, les héritiers présomptifs de son royaume, et les cohéritiers de Jésus-Christ : cette qualité surnaturelle dont le mondain, juge inique des choses, fait si peu de cas, est pourtant le prix du sang d'un Dieu, qui n'a pas cru l'acheter trop en l'achetant par sa mort, et elle est si fort élevée au-dessus de tout ce que nous voyons, que nous pouvons dire d'elle ce que l'Ecriture dit de la sagesse, que tout or, tout argent devant elle, n'est qu'un peu de poussière et de boue ; toute grandeur, toute magnificence vanité et

néant. Que sont auprès de la grâce ces actions étonnantes si fort vantées dans les héros profanes? des actions méprisables, et qui ont si peu de rapport avec ce don précieux, que jamais elles ne mériteront la grâce à un héros qui est pécheur. Que sont auprès de la grâce les actions mêmes de la Loi? Des actions, dit l'Apôtre, qui ne tirent personne des souillures du péché, parce que la Loi qui fait connaître le péché, par elle-même et par sa vertu, ne justifiera jamais le pécheur. La grâce est ce don parfait et divin, qui ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de celui qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde, et qui le répand toujours, non pas au choix de notre volonté, mais à la sienne; non pas forcé par nos œuvres, mais gratuitement, et par un effet de cette bonté infinie, qui l'oblige à récompenser ses bienfaits dans nous, en ajoutant à la grâce qui nous appelle la grâce qui nous justifie. D'ailleurs, quoique je croie, d'après saint Augustin, que toutes les œuvres des infidèles et des pécheurs ne sont pas des péchés, et que sans la grâce habituelle, on peut quelquefois moralement bien opérer, je ne suis pas moins persuadé pourtant, sur l'autorité de l'Ecriture et de l'Eglise, que sans la grâce je ne mériterai jamais un degré de gloire d'un mérite de condignité, comme parlent les théologiens, ou d'un mérite à qui Dieu en rigueur doive quelque récompense, parce que si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, je ne puis rien, et que toutes mes œuvres sont mortes, si elles ne sont animées de ce principe de vie.

Comment êtes-vous donc tombé, pauvre pécheur, puis-je vous demander ici, comme Dieu le demandait autrefois à un des plus fameux pécheurs du monde : *Quomodo cecidisti de cœlo?* (*Isa.*, XIV.) Par cette seule action, par cette seule parole, par cette seule pensée, d'où êtes-vous tombé? du ciel en terre, du trône dans la poussière, de la plus haute élévation dans le centre de l'humiliation et de la bassesse; d'enfant de Dieu, vous êtes devenu l'objet de sa colère; d'héritier présomptif de son royaume, l'esclave du démon; de cohéritier de Jésus-Christ, la malheureuse victime de l'enfer : *Quomodo cecidisti?* Vous avez péché, votre âme a donc perdu la vie, et malgré cette immortalité qui fait son privilége, elle est pourtant morte au milieu de votre corps, qui, pour le dire après saint Chrysostome, lui sert de tombeau où, comme un cadavre à demi pourri, elle n'exhale plus que corruption et puanteur. Vous avez péché, vous avez donc perdu, non-seulement la vie, mais encore tout le fonds de mérite que vous aviez acquis, que Dieu par sa miséricorde fera revivre si vous revenez à lui, mais qu'il oublie entièrement aujourd'hui, selon l'expression d'Ezéchiel, pour ne penser qu'à votre prévarication et à la peine qui lui est due. Vous avez péché, vous avez donc perdu, non-seulement la vie, non-seulement le fonds de mérite que vous aviez acquis, mais encore le talent avec lequel vous pouviez acquérir et trafiquer méritoirement pour l'éternité, et vous n'êtes plus, pour parler après saint Jude, que de ces arbres d'automne stériles, infructueux, arrachés du sein de la terre, et qui ne sont propres qu'à être jetés dans le feu. Vous avez péché; vous avez donc perdu, non-seulement la vie, non-seulement le fonds de mérite que vous aviez acquis, non-seulement le talent avec lequel vous pouviez acquérir, mais encore tout le droit que vous pouviez avoir à la gloire; et si Pierre fut autrefois effrayé quand Jésus-Christ lui déclara que s'il ne se laissait laver les pieds, jamais il n'aurait de part avec lui; vous, plus hardi que cet apôtre, avez déclaré à Jésus-Christ que ce n'était ni à ses pieds, ni à sa droite que vous vouliez avoir quelque part, mais que vous la choisissiez dans la région des morts; que c'était là, et uniquement là, que vous prétendiez vous établir pour l'éternité : *Quomodo cecidisti?* Où est donc votre Dieu, âme pécheresse, vous demandent ces puissances des ténèbres, qui par leur malice vous l'ont enlevé : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) C'est à nous que vous appartenez, vous êtes notre bien, notre héritage et notre conquête. Où est votre Dieu, vous demandent ces esprits célestes qui étaient chargés de votre garde et de votre conduite : *Ubi est Deus tuus?* Vous avez étouffé nos inspirations et nos conseils, que pouvons-nous faire autre chose que pleurer amèrement et sur le mal que vous avez fait, et sur les maux qui vous menacent. Où est votre Dieu, vous demandent tout le ciel et tout l'enfer : *Ubi est Deus tuus?* Où est ce visage serein qu'il vous montrait? il s'est changé à votre égard en cruel. Où sont ces entrailles charitables où il vous portait? il vous a vomi de sa bouche, et rejeté comme une viande insipide qui lui faisait bondir le cœur. Où sont ces mains libérales qu'il ouvrait sur vous avec tant de profusion? ses bienfaits ne couleront plus qu'avec ménagement et réserve, et s'il ne vous oublie pas tout à fait, ce ne seront plus ces fréquentes et continuelles visites qui consolaient si doucement votre cœur. Nous ne quittons jamais Dieu impunément, il nous quitte à mesure que nous le quittons, et fuit si loin, que quoique par un reste de miséricorde il revienne à nous de temps en temps, par notre péché pourtant nous ne sommes pas moins éloignés de lui que l'est le ciel de l'enfer : *Quomodo cecidisti?*

Ne vous flattez point ici au reste sur votre innocence passée, comme si elle vous donnait quelque droit d'être plus ménagé; vous avez péché plus rarement que les autres, je le veux; vous n'avez pas péché si grièvement, ce n'est qu'une fois que vous avez péché, je le veux encore; mais vous avez péché, et il ne faut qu'un péché pour tout perdre; l'ange dans le ciel n'en fit qu'un, et par ce seul péché pourtant il perdit la place d'honneur qui le distinguait, l'espérance qu'il avait à la gloire, et d'ange de lumière, il devint le prince des ténèbres.

Adam dans le paradis terrestre n'en fit qu'un, et de ce seul péché combien de désordres! De là les ténèbres de notre entendement, les faiblesses de notre volonté, ces maladies aiguës qui nous attaquent, cet aiguillon d'une mort assurée qui nous poursuit, ces combats intérieurs qui nous arment nous-mêmes contre nous-mêmes, cette tache universelle qui s'est répandue sur tout le genre humain et qui fait qu'au moment même que nous recevons la vie, nous sommes les esclaves et les enfants de la mort; et pour lui-même quelle perte ne fit pas ce fameux père des pécheurs? Cette heureuse innocence, cette douce tranquillité, cet empire qu'il avait sur ses passions, tout lui fut enlevé; dès lors il eut des ennemis redoutables à soutenir au dehors et au dedans de lui; au dehors, les saisons lui firent sentir leur rigueur; les animaux qui lui étaient soumis se soulevèrent, la terre devint ingrate et stérile, et ne produisit plus qu'à force de travail. Au dedans, la chair se révolta contre l'esprit, l'esprit contre Dieu, tout fut dans la confusion et le trouble; combien de maux dans un seul mal! Tant de malheureux qui gémissent présentement dans les enfers n'en ont fait qu'un: ce péché seul les a pourtant damnés; peut-être avaient-ils vécu avec plus de régularité que vous, peut-être avaient-ils servi Dieu plus longtemps que vous, et pour l'avoir offensé une fois, ils l'ont perdu pour toujours; leur faites-vous tort, vous dont les jugements ne sont qu'équité? Non, sans doute, ils ne reçoivent que ce qu'ils ont mérité et que nous recevrions nous-mêmes, si la miséricorde qui nous attend nous livrait à la justice qui nous demande : *Quomodo cecidisti?*

Il est donc constant, par le peu que je viens de dire, qu'en péchant, quand ce ne serait qu'une fois, nous perdons ce que nous devons le plus estimer pour le présent. Mais sur quoi, demande le prophète, sur quelle raison un homme sage peut-il se résoudre à faire une perte qui lui attire tant d'autres disgrâces? ***Propter quid irritavit impius Deum?*** (***Psal.*** **X.**) Peut-il croire qu'en péchant, il se fera un nom, qu'il se signalera dans cet empire du monde pervers, où le vice tient les rênes? Oui, les pécheurs applaudiront à son péché; mais qu'est-ce que c'est que d'être applaudi par une troupe d'insensés, tandis qu'on est dans l'opprobre et le mépris devant Dieu, tandis qu'on est regardé avec des yeux d'indignation ou du moins de compassion par tout ce qu'il y a de personnes qui jugent sainement des choses : peut-il croire qu'en péchant il se procurera cette douceur de vie, ce contentement de cœur que le pécheur se promet dans la satisfaction de ses sens? jamais un cœur chrétien ne trouva son contentement dans ce qui lui annonce sa perte; son péché crie au milieu de lui sans cesse, et lui montre à tout moment ce qu'il a mérité. Peut-il voir l'enfer ouvert sous ses pieds, et être en paix? Peut-il croire que Dieu fermera les yeux à son péché, qu'il n'y fera pas attention, afin de n'être pas obligé à le punir par la soustraction de son amitié et de sa grâce? C'est ce qu'a souhaité le pécheur, et c'est pour cela qu'il a dit que Dieu ne rechercherait pas son péché; mais il s'est trompé, son péché a été commis sous ces yeux perçants à qui rien n'échappe, et il sera poursuivi par cette justice exacte à qui rien ne se dérobe : *propter quid irritavit.* Quel motif donc encore un coup peut avoir le pécheur, quand il irrite son Dieu? veut-il se tirer de la contrainte et de la gêne, comme s'il était honteux pour lui de se captiver sous le joug du Seigneur, ou n'est-ce point plutôt qu'il veut se captiver sous le joug de ses sens rebelles, comme s'il lui était glorieux d'être esclave de l'esclave lui-même? Veut-il procurer à son âme les avantages qu'il s'imagine lui être dus, la satisfaction, la joie et le plaisir, ou plutôt la priver des avantages qui lui sont promis, la possession d'un Dieu, la gloire et le paradis?

Vous seriez fort embarrassés, mes frères pécheurs, d'apporter d'autres motifs de votre révolte qu'une passion effarouchée que vous cherchez à assouvir, qu'un corps mortel que vous pensez à flatter, qu'un attrait faible et périssable dont vous voulez jouir. Mais un attrait faible et périssable dont on veut jouir, mais un corps mortel qu'on pense à flatter, mais une passion effarouchée qu'on cherche à assouvir, tout cela mérite-t-il d'être mis en parallèle, je ne dis pas avec la perte de votre réputation, nous nous consolerions si vous ne sacrifiiez que votre réputation à votre plaisir; je ne dis pas avec la perte de votre repos, quoique le trouble qui procède du péché soit criminel dans son principe; comme pourtant il pourrait vous être salutaire dans ses suites; nous nous consolerions encore de vous voir troublés, parce que vous le seriez à salut : je dis avec la perte d'un Dieu, d'un Dieu dont les amabilités sont infinies, les perfections infinies, et tout ce qu'il possède infiniment au-dessus de nos expressions et de nos pensées : ***Propter quid irritavit.***

Vous rougissez de votre imprudence à préférer le péché à Dieu, je m'en aperçois; mais c'était avant que d'en venir à une préférence si indigne qu'il fallait rougir. Alors vous deviez rappeler votre raison et votre foi; maintenant tout est perdu, et si tout n'est pas sans ressource, du moins avez-vous plus à craindre qu'à espérer, parce que si en péchant, quand ce ne serait qu'une fois, nous perdons ce que nous devons le plus estimer pour le présent, comme je viens de le montrer, j'ajoute que nous nous exposons à perdre ce que nous devons le plus souhaiter pour l'avenir. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

A quoi se réduit tout ce que nous pouvons souhaiter pour l'avenir? A peine fûtes-vous capable de discernement qu'on vous l'apprit, que c'était au ciel seul que devaient monter tous vos souhaits et tous vos désirs, puisque

Dieu ne vous avait fait que pour lui, et afin qu'après l'avoir servi, vous allassiez jouir éternellement avec lui du fruit et de la récompense de vos services. Accumulez donc tant qu'il vous plaira, pour laisser après vous une riche postérité qui soutienne l'honneur de votre famille; si vous ne vous êtes fait des trésors dans le ciel, après avoir beaucoup amassé pour les autres, vous n'aurez rien à attendre, rien à demander pour vous-même. Travaillez tant qu'il vous plaira à vous faire un nom sur la terre et à vous attirer, par la grandeur de vos exploits, l'estime des siècles les plus reculés : si vos noms ne sont pas écrits dans le livre de vie, tout se terminera, dit saint Augustin, à être loué peut-être là où vous ne serez pas, mais tourmenté et déchiré là où vous serez; et quand même on concourrait également, et dans le ciel et sur la terre, à vous donner les éloges que vous pouvez mériter, ce grand nom, dont vous vous flattez parmi nous, ne sera que le nom d'un homme qui a été, mais qui n'est plus. Nous nous fatiguons vainement pour un avenir qui doit passer : il n'y a qu'un avenir qui soit tout ensemble heureux et éternel, qui puisse faire le juste objet de nos empressements. Or, s'expose-t-on à perdre cet avenir par un péché, par un seul péché? C'est ce que j'entreprends de vous prouver par des vérités si évidentes qu'elles devraient seules suffire pour arrêter l'homme tenté le plus violemment et pressé le plus fortement à se déclarer en faveur du péché.

Première vérité : Dès que nous avons péché, nous ne pouvons pas nous répondre d'un seul moment, parce que Dieu est tellement le maître de nos jours, qu'il en peut couper le cours sur-le-champ, sans que nous ayons quoi que ce soit à opposer, ou à l'équité de ses desseins, ou à la force de son bras. La vie et la mort sont en son pouvoir; et s'il nous conserve par un effet de sa bonté, il peut suspendre son concours, et nous perdre par un effet de sa justice. Ce point est si constant parmi nous, que, sans recourir à la faiblesse de la machine que nous portons, à l'arrangement des parties qui la composent, si facile à être détruit et troublé; au combat éternel de ces différentes humeurs, qui étant dans l'ordre font notre santé et notre force, mais dont le plus léger dérangement peut faire notre perte, il suffit de savoir que nous avons commencé, pour ne pas oublier que nous devons finir; que, comme nous n'avons pas présidé à notre commencement, nous ne pouvons pas aussi disposer de notre fin; que le premier pas que nous faisons sur la terre peut y être le dernier pour nous, ou du moins qu'il n'en est aucun qui ne puisse nous conduire au tombeau.

Ce n'est pas néanmoins à quoi je me réduis. Notre vie est une fleur qui s'épanouit et se fane dans le même jour; c'est une vapeur qui paraît un moment, et qui un moment après disparaît, nous le savons. Mais ce qu'il nous importe également de savoir, c'est que la mort, qui autrefois fut le premier salaire du péché, en est souvent parmi nous la première peine, et que si nous ne mourons pas tous dès que nous avons péché, nous portons néanmoins tous dans notre péché une voix qui réclame la mort et qui l'appelle à son secours. Il s'agit de venger la majesté du Seigneur, offensée et déshonorée par notre péché. Comment est-ce que la mort, ou plutôt celui qui envoie la mort, écouterait cette voix, s'il ne consultait que ce que mérite le péché? A notre premier péché, il tomberait sur nous sans ménagements, il nous arracherait du tabernable des vivants, et nous jetterait pour toujours dans ces tristes régions où il n'y a ni grâce ni rédemption à espérer : de sorte qu'au moment que nous péchons, à ce moment même nous introduisons au milieu de nous un ennemi qui crie contre nous, et dont les cris vont peut-être monter devant le trône de celui qui tient la vie et la mort entre ses mains, et l'obliger à lancer ces foudres que sa bonté seule peut retenir contre les sollicitations et les poursuites de sa justice; cris, au reste, que la durée des temps et des années ne peut point étouffer tandis que nous serons pécheurs. Notre péché demandera justice, et la demandera aussi longtemps que nous serons pécheurs. Caïn n'a pas plutôt trempé ses mains dans le sang de l'innocent Abel, qu'il se regarde comme une victime dévouée à la mort; et cela, ce n'est pas au moment seul qu'il a péché. Tandis qu'il a son péché à se reprocher, il lui semble que toute la nature doit s'élever contre lui, et se joindre à son auteur pour lui arracher une vie dont il a abusé. C'est ainsi que devrait se regarder tout pécheur qui n'a pas expié son péché, comme un malheureux rebelle, sur qui la main est déjà levée et prête peut-être à frapper ce coup mortel qui doit l'accabler.

Seconde vérité : Dieu en ceci use à tout moment de son droit, et nous fait voir qu'il abat qui il lui plaît et quand il lui plaît, et qu'entre notre vie et notre mort il n'y a qu'un point de différence. Ce n'est pas le pécheur seul, je le sais, qui voit arriver le Fils de l'homme comme un voleur qui surprend ; si le juste n'en est pas surpris, parce qu'il l'attend, souvent néanmoins il est cité pour paraître lorsqu'il s'y attend le moins; mais enfin Dieu en surprend plusieurs, et quand c'est un pécheur que vous surprenez, grand Dieu ! quelle est sur lui la sévérité de vos arrêts ! Et qui vous a dit, pécheur, qui que vous soyez, que vous n'allez point être surpris, que la cognée n'est point déjà mise à la racine, si ce n'est point cette nuit, si ce n'est point à ce moment qu'on va vous demander votre âme? Cent fois vous vous êtes aperçu vous-même du danger, et vous vous êtes déterminé autant de fois à y rester; cent fois on vous a tendu la main, vous l'avez rebutée autant de fois : est-ce obstination, est-ce folie? se voir sur le bord du précipice et ne pas penser à s'en retirer; ah ! si tant de malheureux qui portent actuellement les coups d'un Dieu vengeur,

pouvaient ce que vous pouvez, que ne feraient-ils point pour se délivrer d'un tourment que vous ne pensez pas à éviter? Et s'il en est qui sont enlevés si subitement, que le même moment, pour le dire ainsi, qui les a vus naître les voit mourir, n'y en a-t-il pas plusieurs qui, se voyant mourir, n'en meurent pas moins d'une mort inopinée, imprévue, et qui souvent porte tout le caractère de la mort d'un réprouvé? Quand nous nous plaignons quelquefois de votre peu de zèle à nous appeler au secours de certaines personnes qui, s'étant vues mourir, sont pourtant mortes sans sacrement, que nous répond-on autre chose, si ce n'est qu'elles ont été surprises, que ce n'est ni cette indisposition habituelle qui depuis longtemps les tenait au lit, ni cette fièvre lente qui les consumait insensiblement, mais un accident imprévu qu'on n'a pu parer, qui les a ravies à une famille qui comptait encore sur plusieurs années. Je sais qu'ici, comme ailleurs, on peut être surpris, et en voilà assez pour établir ce que je prétends; mais puisque je n'ai touché ce point que pour vous avertir d'un de vos devoirs les plus essentiels, souffrez que je m'écarte un moment, et que je m'explique sur une matière qui doit réveiller l'attention de tous ceux qui ont encore quelque zèle pour le salut de leur frère.

Comment donc peut-il se faire que cette personne qui depuis longtemps ne vivait plus que par artifice, qu'on voyait tomber de jour à autre, et qu'on ne regardait plus que comme une victime de la mort, comment peut-il se faire qu'elle ait été surprise? Sur quoi pouviez-vous encore compter? était-ce sur le témoignage des habiles de l'art? déjà ils l'avaient abandonnée; était-ce sur les assurances que vous donnait une parenté, toujours prête d'ailleurs à trahir la vérité, pour flatter des enfants désolés? chacun se retirait la larme à l'œil, et dans la pensée qu'en se retirant, on disait le dernier adieu au malade. Etait-ce sur les dispositions du malade lui-même? tous les jours, à tout moment, il vous répétait qu'il touchait à son terme, qu'il allait rejoindre ses pères, et qu'il n'avait plus que le tombeau à attendre, et après cela il a été surpris? Oui, sans doute, il l'a été, ou du moins si, tandis qu'il publiait si hautement qu'il touchait à sa fin, il ne s'était pas endormi sur ce qui pouvait la lui rendre heureuse, il aurait dû être surpris de voir votre indifférence pour son salut, de se trouver aux portes de l'éternité sans que vous fissiez rien pour l'engager à se mettre en état d'en aller goûter les douceurs; d'être importuné sans cesse sur la disposition de ses biens, sans que vous lui disiez jamais rien sur la disposition de son âme, sans que vous lui parlassiez jamais ni de pleurs, ni de sacrements, ni de pénitence. S'il s'oublie lui-même dans ces circonstances si décisives, pourrez-vous sans crime oublier ce que vous lui devez? Mais vous voulez un testament, et vous vous mettez peu en peine de confession: que le malade meure dans son péché, ce n'est pas ce qui vous trouble, pourvu que la destination qu'il a faite de ses biens en votre faveur soit signée; vous avez ce que vous souhaitez, vous aurez donc ses biens, et le démon aura son âme, et des biens achetés aux dépens d'une âme, pourront-ils prospérer chez vous? pourront-ils vous mettre à couvert des justes reproches de votre conscience? Votre père, en se réconciliant avec son Dieu, aurait-il perdu tout ce qu'il pouvait avoir de bonne volonté pour vous? Commencez donc par les devoirs de la religion, c'est ce qu'il y a de plus intéressant pour le malade, et de plus digne d'un enfant chrétien; et quand même il s'agirait, ou de procurer à un moribond les derniers sacrements, ou de vous exposer à ne rien recueillir dans son héritage, pourriez-vous balancer dans votre choix? Ah! qu'il donne aux affaires du ciel tout le temps dont il aurait besoin pour les affaires de la terre, je serai toujours assez riche pourvu que j'aie la consolation de savoir qu'à mon occasion il ne meurt pas damné.

Je reviens à mon sujet, et des deux principes que j'ai établis, voyez quelle assurance vous en pouvez tirer. Un péché mortel suffit seul pour nous perdre à jamais, vérité que je suppose comme incontestable, et que je n'ai pas cru devoir prouver dans une assemblée chrétienne. Vous êtes chargé de péchés, quand ce ne serait que d'un seul, vous en êtes chargé, je le suppose pareillement, et votre conscience ne vous le reproche peut-être que trop; vous pouvez être surpris, votre péché lui-même demande qu'on vous en fasse porter la peine; vous serez peut-être surpris, Jésus-Christ vous en menace, et si vous en étiez surpris, quel serait votre partage? L'affaire vous regarde, concluez et voyez si vous avez lieu de vous tranquilliser.

Peut-être, dites-vous, la justice se relâchera à mon égard, peut-être ne s'en tiendra-t-elle pas à cette conduite rigoureuse qui semble bannir toute miséricorde; mais quoi, vous osez vous rassurer sur un peut-être, sur un peut-être incertain, sur un peut-être qui dépend de votre ennemi, d'un ennemi puissant, d'un ennemi qui vous menace de vous surprendre, d'un ennemi qui en a déjà surpris plusieurs autres? Sont-ce là vos précautions dans les affaires du siècle? Sur un peut-être incertain, fondez-vous des espérances certaines? Savez-vous qu'il est de certains péchés que notre Dieu a résolu de poursuivre par ces sortes de châtiments visibles, qui portent l'effroi et la terreur dans le cœur de tous ceux qui en sont les spectateurs? *Juravi domui Heli quod non expietur iniquitas victimis et muneribus.* (I *Reg.*, III.) Il a juré à la maison d'Héli que son iniquité ne pourra point être expiée, ni par les victimes, ni par les offrandes. Sans doute, il ne parle pas de cette expiation qui rétablit dans son amitié et sa grâce; il n'y a point de péché qui ne puisse être expié par les victimes et les of-

frandes, soutenues d'un cœur contrit et humilié, cependant il n'y a point d'expiation pour Héli ; c'est-à-dire qu'il faut qu'Héli paye, par une mort subite, la faute qu'il a commise, en ne punissant pas avec assez de rigueur les désordres de ses enfants. Mais Héli n'a-t-il point pleuré cette faute? Son grand âge, la sainteté de son emploi, sa soumission aux ordres du ciel, quand on lui déclare qu'on va tirer le sacerdoce de sa maison, son zèle quand il apprend que l'arche du Dieu vivant est tombée entre les mains de ses ennemis ; tout cela semble nous dire qu'il a pleuré, et malgré ses pleurs, il est condamné à payer, par une mort subite, la faute qu'il a commise en ne punissant pas avec assez de rigueur les désordres de ses enfants; et si une faute qu'on a pleurée peut attirer un si rude châtiment, que ne doit point faire une faute dont actuellement vous êtes coupable, une faute que vous n'avez ni détestée devant Jésus-Christ, ni déclarée à son ministre? Peut-être Dieu vous attendra, peut-être aussi que votre faute l'obligera à se venger et à vous surprendre ; en tout cas, vous avez autant à craindre qu'à espérer, ou pour mieux dire, vous avez tout à craindre sans avoir presque rien à espérer, parce que, pour exciter votre crainte, vous avez contre vous toutes les menaces d'un Dieu, et que pour fonder votre espérance, vous n'avez que quelques souhaits faibles et impuissants contre tous les maux dont Dieu vous menace.

Allons plus avant, et supposons même que vous avez conçu sur votre péché, et la douleur et les résolutions qui, dans les circonstances, vous paraissent nécessaires, serez-vous sûr, pour cela, d'avoir expié votre péché? ne sera-ce pas toujours un péché que vous aurez à vous reprocher, et qui, malgré toutes vos démarches, vous sera peut-être encore imputé? On fait pénitence, mais ce n'est pas toujours une pénitence à salut : troisième vérité, qui me fait trembler moi-même le premier. J'ai péché, je le reconnais dans l'amertume de mon cœur; mais le Seigneur m'a-t-il déchargé de mon péché? J'ai été ennemi, je n'en puis pas douter, suis-je rétabli dans le nombre des amis? Je n'en sais rien, je n'en puis rien savoir. Mais j'ai pleuré, j'ai gémi; les solitaires avaient pleuré, ils avaient gémi, par-dessus cela ils avaient vieilli sous la cendre et le cilice, et ils ne l'ont pas su. Mais je suis attaché inviolablement à tous les devoirs de ma profession et de mon état : tant d'illustres confesseurs de Jésus-Christ avaient observé jusqu'au scrupule les points les moins importants de la Loi, et ils ne l'ont pas su. Mais je suis, ce me semble, tout à Dieu ; je ne goûte d'attrait que dans sa conversation : les Antoine, les Hilarion, n'étaient occupés que de la contemplation des grandeurs divines, et ils ne l'ont pas su : ce n'est point là ma doctrine, c'est celle de l'Ecriture : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* (*Eccle.*, IX) ; personne ne sait s'il est digne de haine ou d'amour, s'il a ce don précieux de la grâce dont je parlais tantôt, ou s'il est marqué à ce caractère infâme que porte l'esclave du démon et le pécheur; personne ne le sait, ni celui qui, avec le publicain, se frappe la poitrine à la porte du temple, ni celui qui, pour exciter sa confiance, se fait à lui-même ce détail de vertus que le pharisien faisait à Dieu pour en tirer vanité ; c'est un mystère pour tout homme qui a péché, et il lui suffit de savoir qu'il a péché pour douter s'il n'est point encore pécheur : *Nescit homo.*

Et afin que vous ne croyiez point que l'Ecriture ne parle que de ceux qu'une conscience chargée de crimes semble désespérer, je ne me sens coupable de rien, dit saint Paul : *Nihil mihi conscius sum* (I *Cor.* IV). Ecoutez ce qu'il ajoute, et craignez pour le moins autant pour vous qu'il craint pour lui-même ; je ne me sens coupable de rien, en cela pourtant je ne suis pas sûr d'être justifié, *sed non in hoc justificatus sum* (*Ibid.*); et nous serons sûrs d'être justifiés, nous qui, avec l'Apôtre, n'avons pas accompli dans nous ce qui manquait à la passion de notre bon Maître ; nous qui, dans l'exercice d'une pénitence qui ne pouvait porter ses rigueurs trop loin, avons menagé un corps qui, ayant eu part à la révolte, devait également avoir part à la peine; nous qui nous sommes contentés de quelques soupirs poussés à la hâte, de quelques larmes répandues avec précipitation et comme au hasard? A quoi bon nous tromper ainsi nous-mêmes ! L'homme moissonnera ce qu'il aura semé, et peut-on moissonner dans la bénédiction et la justice, quand on a semé dans la lâcheté et la négligence ? *Sed non in hoc justificatus sum.*

Et quand nous aurions partagé toute notre substance entre les pauvres de Jésus-Christ, quand nous aurions exténué nos corps par les jeûnes et par les veilles, quand nous aurions fait retentir tous nos temples de l'amertume de nos sanglots et de nos soupirs ; quand, enfin, nous aurions fait revivre dans nous toutes les austérités et toutes les rigueurs de l'Apôtre des gentils, aurions-nous pour cela quelque assurance certaine de réconciliation et de paix? Sans une révélation particulière, personne ne peut avoir une assurance de cette nature : *nescit homo.* Ne parlons donc plus de ces accidents imprévus qui peuvent surprendre et enlever un pécheur malgré la plus longue vie. N'a-t-il pas assez de motifs de crainte? il a péché. Quand pourra-t-il se dire aussi sûrement que le pouvait Madeleine : Mon péché m'a été remis; aussi sûrement que le pouvait David : Le Seigneur m'a déchargé de mon péché; jamais il ne le pourra, ou sur ses propres lumières, ou sur celles de tous les hommes ensemble ; il faut que Dieu s'explique, parce qu'il n'appartient qu'à lui de développer de tels mystères, et quoiqu'il soit de foi qu'un repentir sincère, qu'une confession faite dans l'esprit de Jésus-Christ remet en grâce, il n'est pas de foi, ni que votre confession ait été faite dans l'esprit de Jésus-

Christ, ni que votre repentir ait été sincère, et si sur l'un et sur l'autre, vous pouvez avoir quelque gage de paix, ce ne sera jamais un gage certain, à moins qu'il ne vous en vienne d'en haut : *nescit homo*.

Encore nous consolerions-nous si nous n'y étions que pour l'incertitude, l'incertitude ferait notre peine, non point notre danger; mais que serait-ce si nous étions incertains pour nous-mêmes et pécheurs devant Dieu? La chose néanmoins se peut; et quand nous n'en aurions d'autre preuve que l'incertitude même où on nous laisse, nous n'en aurions que trop pour nous alarmer. Je suis incertain de mon état, donc mon état peut être mauvais; la conséquence paraît nécessaire, et je ne vois pas ce que nous pouvons tirer de l'incertitude de nos connaissances sur ce point, que l'incertitude même de notre état; donc il peut se faire que ce péché, que j'ai pleuré, est un péché qui m'est encore imputé ; donc, s'il m'est encore imputé, j'en suis encore redevable à la justice de Dieu; donc, pour ce seul péché, je suis encore exposé à perdre mon éternité. Qu'un moment de plaisir doit causer d'alarmes dans un cœur chrétien : *Nescit homo*.

L'avenir ne nous prépare pas de moindres inquiétudes. Vous mettrez de nouveau la main à l'œuvre, vous repasserez sur vos confessions précédentes ; vous tâcherez de réparer tout ce qu'il peut y avoir eu de défectueux, et après cela ce seront toujours les mêmes incertitudes, les mêmes sujets de crainte et peut-être le même péché qui se maintiendra dans son ancienne possession : *Nescit homo*.

Nous n'avons donc que faire, dites-vous, de nous soumettre aux rigueurs de la pénitence, si toute pénitence peut nous être inutile? C'est la pensée d'un désespéré; on ne se rebute pas dans le monde pour un premier, pour un second contretemps ; on prend de plus justes mesures, on conduit son dessein avec plus de précautions, et au bout, on reçoit le fruit de ses travaux. Ce que vous avez donc à faire, c'est de mieux envisager les horreurs du péché, et les amabilités du Dieu qui est offensé par le péché; c'est de renoncer à tous ces retours qu'un cœur peut avoir sur lui-même, pour ne suivre que les mouvements de la grâce dans la détestation du péché. Ce que vous avez à faire, c'est de redoubler vos rigueurs, c'est de multiplier vos prières, vos jeûnes et vos austérités; c'est de tomber sur le péché comme sur un ennemi déclaré, que vous avez résolu de perdre dans votre juste fureur. Quand on attaque ainsi le péché, il est comme impossible qu'il se soutienne. Ce que vous avez surtout à faire, dit saint Augustin, c'est de faire pénitence tandis que vous pouvez encore pécher, parce qu'alors ce ne sera pas le péché qui vous quittera, ce sera vous qui quitterez le péché, et quittant le péché par choix et avec liberté, il est à présumer que Dieu vous recevra à pardon et vous donnera le baiser de paix. Malgré céla, je suis obligé de vous le dire encore une fois, non point pour ralentir l'ardeur que vous pouvez avoir à faire pénitence, c'est toute la ressource qui nous reste dans la malheureuse situation de nos affaires, mais pour vous engager à ne pas vous livrer avec tant de gaieté de cœur aux embarras cruels qui suivent le péché; malgré cela, vous n'aurez aucune certitude qui vous tire entièrement de peine ; tout ce que vous pourrez penser, c'est que Dieu a plus de bonté que nous n'avons de malice, qu'il ne rejette point un cœur humilié et contrit, que peut-être le vôtre a été contrit; mais ce sera toujours un peut-être qui vous laissera dans l'incertitude, la crainte et l'effroi : *Nescit homo*.

Et c'est par des motifs de cette nature qu'un chrétien peut se défendre éternellement contre le péché; nous n'aimons pas ordinairement assez Dieu pour être retenus par ce pur amour que nous devrions à ses amabilités et à ses perfections infinies, mais nous nous aimons toujours assez nous-mêmes pour ne pas vouloir nous procurer de sang-froid le dernier malheur, et c'est en cette rencontre qu'on vous permet de faire revivre cet amour-propre si ingénieux à éloigner ce qui peut vous être incommode. Vous vous aimez; rappelez-donc l'amour que vous vous portez quand la passion, s'insinuant insensiblement, vous menace de prendre l'empire chez vous. Je sais ce que tu as à me proposer, mais je sais aussi de quoi je suis menacé; tes attraits ont leurs douceurs, mais tes suites n'ont qu'amertume. Retire-toi; je ne sais ce que c'est qu'écouter un ennemi qui, dans une coupe dorée, n'a à me présenter qu'un poison mortel : *Non peccabo in æternum*. Vous vous aimez; rappelez-donc l'amour que vous vous portez quand les enfants d'iniquité viendront vous tendre la main pour vous entraîner après eux : un premier faux pas est bientôt fait. Mais aurai-je le temps d'en revenir? En reviendrai-je avec le temps qu'on m'accordera? Retirez-vous; j'aime mieux vivre loin de vous, dans la retraite et les pleurs, que de m'exposer à passer de vos délices aux tourments de l'éternité : *Non peccabo in æternum*.

Que si, vous oubliant vous-mêmes pour un temps, vous jetez les yeux sur les autres, ou, pour mieux dire, si vous voulez apprendre par le malheur des autres à devenir sages vous-mêmes, quel surcroît de motifs pour vous affermir contre le péché! Pour punir le péché, les cataractes du ciel se sont ouvertes et ont envoyé ces déluges d'eau qui ont submergé toute âme vivante; pour punir le péché, la terre s'est entr'ouverte et a englouti les murmurateurs d'Israël; pour punir le péché, les mers se sont divisées et ont enseveli les Egyptiens dans leurs abîmes ; pour punir le péché, les feux se sont répandus et ont consumé les Sodomites; pour punir le péché, les anges se sont armés et ont exterminé les Assyriens ; pour punir le péché, les animaux sont sortis de leurs cavernes et ont déchiré les enfants de Béthel. A la vue de

tant de tristes spectacles, puis-je aller tranquillement au péché, et croire que, parmi tant de pécheurs poursuivis avec tant de sévérité, je pourrai seul pécher impunément? Ce serait présomption de le penser, folie de me le promettre; il vaut mieux prendre le sage parti de fuir que de m'engager mal à propos dans l'espérance d'être ménagé : *Non peccabo in æternum.*

Que si enfin vous remontez jusqu'à Dieu, que trouverez-vous dans lui qui ne vous dise que, de tous les maux dont vous pouvez être frappé, le plus grand c'est le péché. A l'occasion du péché, un Dieu s'est repenti d'avoir créé le monde, comme si le péché seul l'avait emporté par sa malice sur tout ce que les différentes créatures répandues sur la surface de la terre pouvaient avoir de rares et d'excellentes qualités; pour détruire le péché, un Dieu a été contraint de se revêtir de nos faiblesses et de mourir sur une croix, comme si la destruction du péché eût été préférable à la conservation de la vie d'un Dieu; par le péché, autant qu'il est en moi, j'arrache à Jésus-Christ le sceptre qu'il a en main; par le péché, autant qu'il est en moi, je livre de nouveau Jésus-Christ à l'inhumanité de ses bourreaux, ou plutôt je tombe moi-même sur lui comme sur une victime dévouée à ma fureur. A Dieu ne plaise, disait David, parlant de Saül, son maître et son roi, à Dieu ne plaise que je porte jamais la main sur l'oint du Seigneur; à Dieu ne plaise, mon divin Maître, que je la porte jamais sur vous; je suis capable de beaucoup de faiblesses, mais jamais je ne le serai d'une si noire perfidie; je sais trop ce que vous méritez et ce que je vous dois : *Non peccabo in æternum.*

Cependant, puisque j'ai tant lieu de me défier de mes plus belles résolutions, souffrez, Seigneur, que je me jette à vos pieds, et que là, vous faisant souvenir de tant de pas que vous avez faits pour me chercher, de tant de sang que vous avez répandu pour me laver, de tant de tourments que vous avez soufferts pour me sauver, je vous conjure d'étendre sur moi cette main divine qui seule peut me rendre inébranlable contre toutes les attaques et du péché et des pécheurs; c'est la grâce que je vous demande dans toute l'ardeur de mon âme, afin qu'après avoir vécu dans votre amitié, je puisse aller régner dans votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le mardi de la première semaine de l'Avent.

LA VIE CRIMINELLE OU INUTILE DES HOMMES.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Tous les jours nous trouvons de ces présomptueux impies qui, blasphémant ce qu'ils ignorent, voudraient soumettre à leurs jugements les jugements mêmes du Seigneur, ou du moins affaiblir l'idée que s devons avoir de la sévérité de ses jugements, par l'idée qu'il nous donne lui-même de ses miséricordes et de ses bontés : Un Dieu s'immolant au salut du pécheur, un Dieu cherchant le pécheur aux dépens de son sang et de sa vie, et rejetant le pécheur avec tant de fureur, le condamnant pour toujours aux plus douloureux, aux plus cuisants supplices, cela se peut-il? Oui, cela se peut et cela se doit; ses bontés mêmes, dont nous avons abusé, doivent régler ses vengeances, l'obliger à proportionner ses châtiments à ses miséricordes. Il a tout fait pour nous, il est donc en droit de tout attendre de nous; que lui accordons-nous pourtant? Nous sommes tous très-inutiles à notre Dieu, dit le Prophète : *Simul inutiles facti sunt.* (*Psal.* XIII.) Nous ne pouvons pas le soupçonner d'exagérer; c'est l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche, et ce serait blasphémer que d'accuser l'Esprit-Saint de n'être pas juste dans ses expressions. Nous sommes donc tous très-inutiles à notre Dieu; mais en quoi inutiles? En ce que les uns donnent tout au péché : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt;* en ce que les autres n'ont que l'écorce et l'apparence de la vertu : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Plaignons-nous après cela des rigueurs de notre Dieu. Rendons-nous justice, nous la lui rendrons à lui-même, et nous avouerons que, s'il est bon par essence, nous le forçons par notre malice à nous être sévère. N'y aura-t-il que lui qui ne puisse jamais tirer raison d'un méchant serviteur, et lui faire porter la peine qu'il mérite? Que ce soit un serviteur qui donne tout au péché, ou un serviteur qui n'ait que l'écorce et l'apparence de la vertu, c'est toujours un serviteur inutile, et si l'un n'est pas châtié aussi sévèrement que l'autre, tous deux pourtant sont dignes de châtiment. Il n'est donc plus question que de savoir de quel nombre nous sommes; sur notre état nous déciderons de ce que nous avons à attendre. Que sommes-nous donc? Quels sont ou nos vices, ou nos vertus? vices si multipliés dans quelques-uns, qu'ils ne semblent vivre que pour pécher : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt;* et vertus si rares dans quelques autres, qu'ils semblent en ignorer la pratique et le nom : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* N'est-ce pas là au juste la triste situation où se trouvent la plupart des chrétiens? Les uns ne font presque rien qui ne soit contre Dieu : première partie; les autres ne font presque rien qui soit pour Dieu : seconde partie.

Là-dessus, espérez tant qu'il vous plaira : ce qui est contre Dieu met les armes en main à sa justice; ce qui n'est pas pour Dieu donne des bornes à sa miséricorde, et soit que nous mettions les armes en main à la justice, soit que nous donnions des bornes à la miséricorde, nous nous éloignons presque également de notre Dieu, et quoique ce soit par des voies différentes, ce sont toujours des voies qui nous exposent à trouver notre

perte dans un jugement de sévérité et de rigueur.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme injuste, dit le Prophète, après s'être défait de la crainte de Dieu, se jette dans toutes sortes de méchantes voies : *astitit omni viæ non bonæ* (*Psal.* XXXV) ; il ne pense qu'à l'iniquité et au crime : *iniquitatem meditatus est in cubili suo* (*Ibid.*), et comme s'il craignait d'en revenir, il ne veut rien entendre de tout ce qui pourrait le ramener, *noluit intelligere ut bene ageret* (*Ibid.*). Ce que le Prophète dit de l'homme injuste, je le dis de presque tous les pécheurs, et je soutiens que dès qu'ils ont gagné sur leur conscience qu'elle se mette au-dessus de ces premières frayeurs qu'inspirent comme naturellement les redoutables jugements du Seigneur, ils se familiarisent avec les œuvres de péché, et en font comme l'occupation la plus ordinaire de leur vie, *astitit omni viæ non bonæ*, qu'ils ne se repaissent que de leurs projets de péché, et en font comme la matière de leurs plus sérieuses réflexions : *Iniquitatem meditatus est in cubili suo ;* qu'ils ne s'attachent qu'à leurs maximes d'erreur et de péché, et s'en font comme un principe de sécurité contre les impressions les plus puissantes et les plus fortes de la grâce : *noluit intelligere ut bene ageret ;* de sorte que, de quelque côté que vous les considériez, vous les trouverez partout pécheurs : pécheurs dans leurs œuvres, pécheurs dans leurs projets, pécheurs dans leurs maximes; pécheurs dans leurs œuvres, c'est la consommation de mille péchés; pécheurs dans leurs projets, c'est l'engagement à mille péchés ; pécheurs dans leurs maximes, c'est la source d'une obstination presque invincible dans mille péchés. Entrons dans une matière si humiliante, et si propre à nous faire sentir qu'il en est une infinité parmi nous qui ne font presque rien qui ne soit contre Dieu : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt.*

Que sommes-nous donc, et que sont devant Dieu la plupart des hommes? ne recourons point ici à ce détail de faiblesses générales et communes, que nous étalons souvent plus pour nous justifier, que pour nous confondre ; composés, et comme pétris d'une cendre rebelle, liés à une chair qui convoite éternellement contre l'esprit, exposés à autant de tempêtes différentes qu'il plaît à nos différentes passions d'en exciter au milieu de nous, portant dans mille désirs déréglés autant de voix malignes qui crient sans cesse à la dissolution et au péché, ce sont là des maux comme nécessaires, des maux que nous avons contractés avant que nous fussions ; des maux que nous a attirés une volonté étrangère chargée de nos intérêts et de notre destinée ; ne recourons point non plus à ces chutes de fragilité, plutôt, si j'ose le dire, que de malice, et qui, malgré leur grièveté, semblent pourtant trouver je ne sais quoi dans le défaut d'une entière et pleine réflexion, dans la violence d'une passion, dans les attraits et les engagements d'une occasion qui en diminue l'horreur et la honte; quoique tout péché porte un caractère de réprobation, ce ne sont pas là néanmoins de ces péchés qui ordinairement lassent la patience divine, et si quelquefois Dieu les punit sans miséricorde, plus souvent encore il se relâche de ses droits et a moins d'égard à ce qu'il peut, qu'à ce que nous sommes.

Mais n'avons-nous pas chacun notre péché, notre péché propre et particulier, péché qui fait comme le fond et le caractère de chaque pécheur, péché que les prophètes nous ont représenté comme la source d'une infinité de péchés, et dans qui nous avons comme un guide et un conducteur à toutes sortes de péchés? Tantôt donc c'est une avidité si exorbitante d'avoir et d'amasser, qu'on court au gain sans mesure et sans bornes, mais en même temps sans discernement et sans règle; tantôt c'est une ambition si démesurée de croître et de monter, qu'on passe par-dessus tout pour arriver; tantôt c'est un acharnement si grand au plaisir, qu'on lui sacrifie, et les intérêts les plus précieux, et les droits les plus sacrés; tantôt c'est une animosité si enflammée, que les choses mêmes qui devraient l'éteindre, en augmentent l'impétuosité et l'ardeur; et dans cette avidité exorbitante d'avoir, combien d'injustices! on bâtit Sion sur les dépouilles du pauvre, et Jérusalem sur le sang de la veuve et de l'orphelin; les prêtres mêmes et les prophètes mettent à prix leur doctrine, et s'ils répandent ce qu'ils ont appris, ce n'est que pour recueillir avec usure, et c'est là ton péché, Israël, dit Michée ; dans cette ambition démesurée de croître et de monter, combien de déréglement dans les sentiments, et d'indignité dans la conduite! on se forme un cœur de présomption et d'indépendance; on ne peut souffrir ni supériorité, ni égalité de rang et de condition ; on tend ses piéges de toutes parts, ou pour écarter les uns, ou pour abaisser les autres; et comme si la terre ne pouvait pas porter plusieurs grands à la fois, on ne se croit grand qu'autant qu'on voit tout ramper autour de soi; et c'est là ton péché, maison de Juda, disait Jérémie; dans cet acharnement si opiniâtre au plaisir, combien d'impudicités! On court à l'aveugle à tout ce qui peut assouvir sa brutale passion, on ne reconnaît ni lien, ni engagement; on adore l'idole qu'on s'est formée et on se fait comme un devoir de l'adorer au mépris des menaces et des lois. Et c'est là ton péché, Ephraïm, disait Osée; dans cette animosité si enflammée, combien de vengeances! on n'ouvre la bouche que pour flétrir, on n'agit que pour nuire, on se nourrit de la misère du prochain, on le poursuit, on l'accable, souvent on cherche dans l'effusion de son sang, comme un redoublement d'attrait et de plaisir à sa fureur; et c'est là ton péché, Synagogue infidèle, disait Isaïe.

Mais ce péché qui est votre péché, qui est le péché d'habitude et de passion est-ce un

de ces péchés que vous ne commettiez que rarement, parce que vous êtes ou arrêté par les impressions de la grâce, ou porté ailleurs par l'inclination et le penchant? c'est dans le penchant qu'il a pris naissance, et c'est du penchant qu'il tire sa force, et il vous devient si familier, si nécessaire, si je puis parler de la sorte, que l'avoir commis et être entraîné de nouveau à le commettre, c'est presque la même chose. Autrefois Ezéchiel reprochait à l'infidèle Jérusalem cette multitude de désordres dont elle se souillait; mais ce qu'il lui reprochait le plus amèrement, c'était que dans cette multitude de désordres, rien ne pouvait la rassasier, qu'elle revenait tous les jours au même péché, et que tous les jours elle avait un nouveau goût, ou plutôt une nouvelle fureur, un nouvel acharnement à revenir à son péché, *nec sic es satiata* (*Ezech.*, XVI), tant il est dangereux de se laisser aller à sa passion ; plus elle a, plus elle veut avoir, et vous diriez qu'on ne la contente que pour l'irriter. Vous l'éprouvez vous-mêmes ; accumulez tant qu'il vous plaira, entassez trésors sur trésors, vous pourriez réunir chez vous tout ce que possèdent les plus opulents d'entre vous, dès que vous vous êtes fait un devoir d'amasser, il vous manquera toujours quelque chose, tandis qu'on possédera quelque chose autour de vous : *nec sic es satiata;* élevez-vous si haut qu'on vous perde de vue, abaissez tout ce que vous avez de concurrents et d'égaux; faites servir les nuées elles-mêmes de trône à vos pieds, comme le souhaitait l'ambitieux de l'Ecriture; étant animé de la même passion que lui, vous chercherez avec lui de nouveaux degrés d'élévation et de gloire : *nec sic es satiata;* donnez à la volupté ce qu'elle peut désirer, franchissez toutes les bornes de la vertu et du devoir pour la contenter, vous lui avez livré votre cœur, c'est un cœur dont elle se jouera, et qu'elle fera passer d'excès en excès, sans que rien soit capable de l'arrêter : *nec sic es satiata ;* portez à votre ennemi tous les coups que peuvent vous inspirer la vengeance et la haine, réduisez-le à n'avoir ni secours, ni ressource, quelque accablé qu'il soit, vous ne le verrez vivre qu'à regret, et je ne sais si ce n'est point avec un plus grand regret encore que vous le verriez mourir, parce que vous le verriez par là soustrait pour toujours à la malignité de vos traits : *nec sic es satiata.* Tel est le triste état d'un homme qui s'est rendu esclave de son péché : il se nourrit de son péché, et ne semble vivre que pour pécher. Plût au Maître que j'adore que ce ne fût point là l'état de plusieurs de ceux qui m'écoutent! nous ne gémirions pas si amèrement, avec les anges de paix, sur la désolation générale de toute la terre; mais je vous prends ici à témoins vous-mêmes contre vous-mêmes, rendez-moi justice, et avouez que dès que la passion vous domine, vous ne semblez vivre, comme cette ville pécheresse dont vous parle le Prophète, que pour aller de péchés en péchés, et pour tirer de vos anciens péchés comme autant d'engagements et d'attraits à de nouveaux péchés : *nec sic es satiata.*

Et ce péché si ordinaire, si familier, est-ce un péché qui se renferme dans ce qui fait comme l'essence et le caractère de sa malice? c'est ici que s'accomplit à la lettre, la triste prédiction du Prophète, *astitit omni viæ non bonæ;* non-seulement un pécheur de passion est toujours dans le péché, mais il est, comme je l'ai déjà insinué, dans toutes sortes de péchés, dans tous les péchés qui peuvent le conduire à sa fin. Quoique chaque passion ait son objet propre et particulier, chaque passion n'a pas tout ce qu'il lui faut pour atteindre à son objet; mais l'homme passionné emprunte de l'une ce qui manque à l'autre, et les met toutes en mouvement pour satisfaire celle qui le possède; ainsi voyons-nous tous les jours de ces enchaînements détestables, où se développe à la fois toute la corruption du cœur humain, de ces enchaînements détestables où les crimes les plus énormes ne semblent se succéder et se suivre, que pour se surpasser les uns les autres en énormité; l'avarice sera suivie de faux témoignages, de pièces supposées, d'actes antidatés, de tout ce que l'injustice peut lui fournir de plus malin ; l'injustice, de piéges, de fraudes, de concussion, de tout ce que l'avarice peut lui suggérer de plus courts et de plus criminels moyens; l'impudicité se soutiendra et se fortifiera par le trouble, par la dissension, par le meurtre, par tout ce que la vengeance a d'instruments de péché dans les trésors de sa malice: la vengeance trouvera dans l'impudicité elle-même de quoi faire sentir ce qu'elle peut; et Absalon n'est pas le seul qui, pour flétrir son ennemi, ait porté la honte et l'opprobre dans sa maison.

Ce que je dis de ces sortes de vices doit se dire de tous les autres; ils se soutiennent mutuellement, et quelque opposés qu'ils paraissent entre eux, ils se réunissent dès qu'il est question d'attaquer la vertu ; de sorte qu'un homme enclin et porté à un péché, est en même temps enclin et porté à toutes sortes de péchés, et si son péché a tous les jours pour lui de nouveaux attraits qui l'y entraînent, il trouve les mêmes attraits dans les autres péchés qui peuvent l'y conduire, et les uns et les autres sont presque également son péché ordinaire et familier : *nec sic es satiata.*

Premier degré de malice d'un pécheur d'habitude et de passion : ses œuvres sont la consommation de mille péchés : *astitit omni viæ non bonæ.* Second degré de sa malice : ses pensées, ses projets, sont un engagement à mille péchés, et seconde source de reproches contre lui : *iniquitatem meditatus est in cubili suo.*

Un pécheur de fragilité et de faiblesse repasse avec horreur sur son péché, il se reproche sa bassesse et sa misère, il se précautionne contre l'avenir, et tâche de se mettre en état de n'avoir plus rien à craindre, ou de la fureur de ses ennemis, ou de la légèreté et de l'inconstance de son cœur : le

pécheur d'habitude et de passion repasse avec complaisance sur son péché, il se reproche sa lâcheté et sa faiblesse, quand il n'a pas péché, et prend des mesures si justes pour l'avenir, qu'il s'ouvre une voie sûre et infaillible au péché. Oui, le plaisir le plus exquis d'un pécheur de cette nature, c'est de rappeler son péché, de rappeler la douceur qu'il a goûtée en péchant, de rappeler ces moments d'ignominie et de confusion qu'il a donnés si criminellement au péché : *Exsultant in rebus pessimis* (*Prov.*, II), dit de lui le Sage; ce qu'il y a de plus mauvais fait la matière de sa joie, et tandis que le ciel et la terre gémissent sur ses désordres, tandis qu'on en parle partout avec indignation et horreur, il s'en applaudit seul, il se sait bon gré de son prétendu courage à passer toutes les bornes du devoir. En ceci je ne parle qu'après le Saint-Esprit, et il ne nous est pas permis de douter de la vérité de ses oracles : quoique le fruit du péché soit ordinairement l'amertume et le trouble, il est pourtant de certains pécheurs, arrivés à un tel point de dépravation, qu'ils recueillent pour fruit de leurs péchés une maligne et criminelle complaisance d'avoir péché; qui se font un malheureux mérite d'avoir péché, qui en font trophée, comme si c'était pour eux un sujet de triomphe et de gloire : *exsultant in rebus pessimis.* Ils vont plus loin : ils se font une espèce de péché de n'avoir pas péché, et quand ils n'ont pas su profiter d'une occasion qui se présentait, ils ont honte, pour le dire après saint Augustin, de n'avoir pas été impudents ; ils rougissent de s'être laissé vaincre par d'autres, d'avoir eu plus de retenue, plus de modération qu'eux, d'avoir si mal profité de leur bonne fortune et de l'heureux moment qu'on leur offrait : *Vraiment, vous savez bien peu ce que vous pouvez dans Israël,* disait Jézabel à Achab, *vous vous attristez pour un coin de terre qu'on vous dispute, et à qui pouvez-vous vous en prendre qu'à vous-même?* Nabot ne se rend pas, c'est que vous craignez de lui faire sentir ce que vous êtes. Que nous avons bien peu compris ce que nous pouvions, se disent à eux-mêmes ces pécheurs repentants et contrits de n'avoir pas péché! Nous n'avions qu'une démarche à faire, et nous étions les maîtres, tout nous préparait une victoire assurée, et nous nous sommes arrêtés; est-ce ainsi que nous savons conduire une intrigue ? faut-il que nous soyons ainsi les auteurs de nos propres disgrâces? Aussi ont-ils soin de se précautionner contre l'avenir, et s'ils paraissent de nouveau sur ce grand théâtre où on ne voit de toutes parts que des pécheurs, ce n'est plus que pour y apporter des péchés préparés, des péchés médités et comme consommés par les malignes réflexions de leur cabinet : *Iniquitatem meditatus est in cubili suo.*

Ce ne sera donc plus comme au hasard, et avec incertitude du succès, qu'ils dresseront leurs piéges : tout aura été concerté dans le secret, et tout ira au gré de leurs désirs; que ce soit d'un jeune cœur qu'ils veulent triompher, ils auront examiné ses inclinations et ses penchants pour s'y conformer, prévu ses oppositions et ses répugnances pour les détruire, étudié ses heures et ses moments pour en profiter, et ils en triompheront: que ce soit un bien étranger qu'ils veulent usurper, ils sauront qui peut leur servir d'instrument et de complice, par quel détour de mauvaise foi et de chicane il faut procéder, ce qu'ils ont ou à produire, ou à cacher, et ils l'usurperont; que ce soit un concurrent qu'ils veulent supplanter, ils seront prêts à toutes les médisances qu'ils ont à répandre contre lui, à tous les embarras qu'il faut lui susciter, à tous les obstacles qu'il lui faut opposer, et ils le supplanteront; dans quelque affaire qu'ils s'engagent, ils auront partout leurs expédients et leurs ressources, ils auront de quoi tenir contre tout, de quoi parer à tout, de quoi l'emporter partout; ils veulent fortement ce qu'ils veulent; non-seulement ils sont tout là, mais encore tout dans ce qui peut leur en assurer l'exécution.

Vous êtes souvent surpris de certains traits où la prudence de la chair attaquée comme brusquement, et lorsqu'elle semble s'y attendre le moins, se soutient partout avec une adresse qui confond ses ennemis; ce n'est point là néanmoins ce qui me surprend, je sais que la prudence de la chair a toujours ses défaites, qu'elle ne manque jamais de trouver dans son fond de quoi se tirer des pas les plus glissants, qu'elle a acquis par ses réflexions une malheureuse habileté à tourner tous les événements à son avantage, et que les occasions mêmes qui paraissent les moins ménagées, sont souvent des occasions qu'elle fera naître et qu'elle a elle-même recherchées ; ce qui devrait nous surprendre, si nous ne connaissions pas la corruption du cœur humain, c'est qu'un homme fasse un usage si criminel de sa raison, et qu'au lieu de l'employer à se pénétrer de la noblesse de son origine et de la sublimité de sa fin, il la sacrifie tout entière au déréglement et à la malignité de ses passions; ce qui devrait nous surprendre, c'est qu'un chrétien, que l'apôtre, et son caractère appelle éternellement au ciel, soit toujours comme enseveli dans la terre, toujours occupé de ces pensées basses et terrestres qui le dégradent et le mettent, si j'ose le dire, dans le rang de la bête ; ce qui devrait nous surprendre, c'est que vous piquant vous-même en toute autre chose de force d'esprit et de sublimité de génie, vous vous oubliez si fort dans l'affaire du monde la plus importante; qu'au lieu de méditer, avec l'homme de bien, sur la sainteté de la Loi pour l'accomplir, sur les perfections de votre Dieu, pour le servir et l'honorer, sur les rigueurs de ses jugements, pour les craindre et les prévenir, vous ne méditiez avec l'impie et le libertin que sur vos penchants, pour les assouvir ; que sur les voies qui conduisent au péché, pour les suivre : telles sont vos méditations odieuses et insupportables aux yeux de Dieu : mais méditations

quasi continuelles et qui occupent les moments les plus précieux de votre vie; méditations qui vous engagent et vous portent à mille péchés : *Iniquitatem meditatus est in cubili suo.*

Troisième degré de malice dans le pécheur que j'attaque : il se fait mille pernicieuses maximes qui le rassurent dans son péché et l'obstinent contre tout ce qu'on peut faire pour le tirer du péché : *Noluit intelligere, ut bene ageret;* car, soit qu'il ne veuille rien entendre de tout ce qu'on lui dit, comme le font quelques-uns, soit qu'il ne veuille rien comprendre dans tout ce qu'il entend, comme le font quelques autres, toujours est-il certain qu'il fait tout ce qu'il faut pour se mettre dans une espèce de nécessité de vivre et de mourir dans le péché. S'il ne veut rien entendre, ce n'est que parce qu'il ne veut connaître ni l'énormité de ses désordres, ni les dangers de son état, ni l'étendue de ses devoirs; et s'il ne connaît pas l'énormité de ses désordres, comment les quittera-t-il? Comment reviendra-t-il de son état, s'il n'en connaît pas les dangers? Comment accomplira-t-il ses devoirs, s'il n'en connaît pas l'étendue et la force? S'il ne veut rien entendre, ce n'est que parce qu'il ne veut pas se voir troublé malgré lui dans le cours de ses plaisirs, ce n'est que parce qu'il ne veut pas se voir ou effrayé par les châtiments, ou animé par les récompenses qu'on a à lui proposer; et si le trouble n'entre pas dans son âme, comment y entrera la componction et la douleur? Comment commencera-t-il à craindre ou à espérer, s'il n'a rien qui l'effraie ou qui l'anime? Quoi qu'il en soit de la raison qu'a le pécheur pour ne pas entendre, du moins en voyons-nous tous les jours dont le premier soin est de fermer les oreilles à toutes ces voix différentes qui pourraient les rappeler à eux-mêmes et à leurs devoirs; à cette voix extérieure et qui crie ou dans les livres de piété, ou dans les chaires de vérité, ils opposent un éloignement invincible, et s'ils goûtent quelques discours, ce ne sont que ceux qui portent à la dissolution et au libertinage; à cette voix intérieure, et qui crie dans le fond de leur cœur, ils opposent une affreuse et constante dissipation, et s'ils se fixent et s'attachent à quelques pensées, ce n'est qu'à celles qui flattent leurs désirs et leur sensualité; à cette voix frappante de mille accidents tristes et accablants, et qui crie dans le sein de leur famille ou dans le sein de quelque famille étrangère, ils opposent mille fausses raisons qui les rassurent, et s'ils ont quelques moments de terreur et de crainte, ce sont des moments qu'ils ont soin de dissiper par les promesses qu'ils se font d'une fausse et trompeuse impunité; à cette voix générale du ciel et de la terre, et qui crie en tous lieux et en tous temps, ils opposent les clameurs de leurs désirs, le bruit tumultueux de leurs passions, et s'ils reçoivent quelques impressions, ce n'est guère que de ces objets où la nature trouve à se repaître et à se contenter.

Dans une telle situation, comment pourraient-ils penser à en revenir et à produire des fruits de pénitence? *Noluit intelligere, ut bene ageret.* Ils ne veulent pas entendre, c'est qu'ils ne veulent pas changer. De quelque manière que puisse s'expliquer la voix qui parle, ce serait toujours une voix incommode, parce qu'elle montrerait trop à découvert la laideur de ce qu'on aime, parce qu'elle presserait trop vivement à secouer le joug du crime et de la cupidité. Il faut donc ou lui fermer les oreilles, ou s'étourdir contre tout ce qu'elle peut dire; l'étouffer s'il se peut, du moins lui opposer tant d'autres voix différentes qu'elle soit ou contrainte de se taire, ou réduite à parler inutilement. *Noluit intelligere, ut bene ageret.*

Dieu menaçait autrefois Jérusalem de se ménager à son égard, et de ne lui plus parler qu'avec cette réserve qui marque un cœur irrité et indigné de ne se pas voir écouté Terrible menace! si Dieu se tait, nous n'avons plus de retour à attendre. Ce n'est pas néanmoins de quoi se trouble le pécheur; il adore ses liens, il en goûte le poids, et il ne veut rien entendre, de peur qu'il ne se voie obligé comme malgré lui d'entrer dans ces voies qui ramènent insensiblement et conduisent enfin à Dieu. *Noluit intelligere, ut bene ageret.*

Que serait-ce, si on ne voulait rien comprendre dans tout ce qu'on entend? Car enfin quoique Dieu menace de se taire, il ne se tait jamais tout à fait; j'ose dire qu'il ne peut pas se taire quand on l'attaque. Il semblerait approuver le péché, s'il laissait goûter tranquillement au pécheur cette malheureuse paix qu'il cherche dans le péché. Mais on a ses principes contre les principes de l'évangile, et tous les jours vous voyez de ces prétendus esprits forts qui se moquent de tout, qui se rassurent contre tout, qui ne veulent ni craindre ni souffrir qu'on craigne pour eux; qui, pour se mettre à couvert de toutes nos menaces, se font un système de religion où tout ce que nous avons de sujets de frayeur n'est qu'un vain et ridicule fantôme, de ces savants selon le siècle, qui voudraient tout réformer parmi nous, modérer la sévérité de nos lois, donner plus de liberté au penchant, ouvrir une carrière plus libre à la nature, et faire un peuple qui vécût au gré de ses désirs; de ces insensés, enfin, qui osent disputer à Dieu même ses prérogatives et ses attributs, qui voudraient le détrôner s'ils le pouvaient, ou qui tâchent du moins d'affaiblir l'idée que nous devons avoir de sa sainteté, afin d'affaiblir l'idée que nous pourrions avoir de leur péché.

Nos cercles retentissent de ces blasphèmes impies, et Dieu veuille que ce ne soit point vous qui les fassiez retentir de pareils blasphèmes; Dieu veuille qu'après vous être remplis dans le secret de ces contradictions monstrueuses, vous ne veniez point les répandre dans le public et scandaliser, par vos détestables principes, un peuple que vous n'avez déjà que trop scandalisé par votre criminelle et audacieuse conduite. Ah! mes chers frères, si la religion est éteinte

dans vos cœurs, laissez-la vivre dans les nôtres; ménagez-nous, si vous ne voulez pas vous ménager vous-mêmes, ou plutôt revenez vous-mêmes à ces sentiments de droiture et d'intégrité que doit avoir tout chrétien; afin qu'après avoir porté si longtemps devant nous un flambeau d'iniquité et de crime, vous y portiez enfin ce flambeau de vérité et de justice qui, nous apprenant ce que vous êtes, règle nos œuvres et nos pensées. Mais accoutumés comme ils sont à ne vouloir rien comprendre de tout ce qu'on leur dit, ils ne veulent pas même comprendre que nous soyons en droit de leur demander de la retenue et de la modération dans leurs paroles; ils continuent donc à vivre dans leurs fausses préventions, et à les répandre, et ils se confirment tellement dans leurs péchés, que, sans un de ces coups extraordinaires que Dieu n'opère que dans sa grande miséricorde, je ne sais s'ils en reviendront jamais : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Un état de cette nature vous fait horreur, et vous en craignez les dangers; oui, mais il est question de ne pas vous y jeter peu à peu et comme par degré; le pécheur lui-même dont il s'agit ici, n'est pas d'abord arrivé à ce comble de malice, qui en fait comme un pécheur perdu et désespéré; une passion faible osant à peine se montrer dans son commencement, mais ménagée, soutenue et flattée, c'est ce qui a fait la source, et qui fera peut-être la consommation de son malheur; il a écouté cet ennemi domestique, et en l'écoutant, il l'a enhardi à développer plus clairement sa malice, à parler plus hautement et avec tant d'empire, qu'il est enfin devenu le maître des désirs et des pensées : de là cette multitude de péchés, par où s'est fortifiée la passion; vous diriez que dès qu'elle a été obéie une fois, elle est en droit de commander pour toujours, tant elle sait profiter de ses plus légers avantages, et les faire servir à un entier et total établissement; vous lui accordez quelque chose aujourd'hui, demain elle en demandera encore plus, et vous conduisant ainsi de faux pas en faux pas, elle vous fera accumuler chutes sur chutes ou péchés sur péchés, et votre vie ne sera plus qu'une suite de chutes et de péchés.

Ce n'est donc point avec la passion qu'il faut user de quelque ménagement; elle fait en peu de temps de si grands progrès, qu'on est souvent surpris soi-même de se trouver tout à coup comme changé en un autre homme, et entraîné si loin, qu'on n'est plus, pour le dire ainsi, ce qu'on était; plus de droiture dans ses pensées, plus d'intégrité dans ses désirs, plus de règle dans sa conduite; c'est la passion qui domine, et c'est la passion qui donne le mouvement à toutes choses; c'est elle qui fait agir, elle qui fait parler, c'est elle qui après avoir animé toute une vie, aime ordinairement les derniers soupirs d'un homme mourant.

Prenez donc ce glaive que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et ne craignez pas de le mettre en œuvre pour couper jusqu'aux premières racines de cet arbre malheureux qui produit tant de fruits d'iniquité; la passion se révoltera, elle armera en sa faveur le penchant et l'attrait, et c'est une révolte elle-même qui doit vous obliger à redoubler vos efforts; parce que vous devez sentir par là qu'elle a mille voies pour se soutenir, et que vous ne la dompterez qu'autant que vous l'aurez attaquée avec toute la force dont vous êtes capables; d'ailleurs comme ce n'est qu'insensiblement qu'elle s'établit, dès que vous vous obstinerez à la combattre, elle tombera aussi insensiblement, peut-être tombera-t-elle tout à coup, parce que ce Dieu, qui ne laisse rien sans récompense, répandra peut-être tant de bénédictions sur vos premières victoires, qu'un moment de tribulation qui vaut au juste un poids immense de gloire, vous vaudra à vous-mêmes un poids immense de consolation et de paix.

Et quand même on n'abattrait pas d'abord à vos pieds cet ange de Satan, et qu'on vous laisserait exposé à ses attaques, comme le fut l'Apôtre; dès que vous lui résisterez, si ce n'est pas avec toute cette tranquillité que produit un calme parfait, ce ne sera jamais avec ce trouble qu'excite une passion qui domine; la tribulation opérera la patience, la patience opérera la fermeté; la fermeté opérera cette espérance qui adoucit toute la rigueur des plus rudes épreuves; ainsi tenez ferme pour la Loi; que la passion tombe, ou qu'elle ne tombe pas, vous aurez toujours le mérite de vous être attachés au Seigneur, et d'avoir combattu pour sa Loi; mais cette Loi, comment faut-il l'observer? tout autrement que ne le font plusieurs personnes qui, croyant faire beaucoup pour leur Dieu, ne font pourtant presque rien qui soit pour lui : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*

SECONDE PARTIE.

Quel mal faisons-nous, nous disent tous les jours de certains chrétiens, à qui nous n'avons pas, il est vrai, à reprocher les désordres criants de ces premiers que je viens d'attaquer, mais qui pourtant ne sont pas tels que l'exige Dieu et l'Evangile : Quel mal faisons-nous? nous enrichissons-nous aux dépens d'autrui? établissons-nous notre réputation sur les ruines de la réputation du prochain? manquons-nous à ces devoirs qui font l'essence de la religion? assister à la célébration des divins mystères les jours ordonnés, à la sainte table au temps prescrit, *quid clamas* (*Jerem.*, XXX), nous disent-ils, comme on le disait au prophète, qu'avez-vous tant à invectiver? que trouvez-vous dans notre conduite qui soit si digne de censure? Nous ne sommes pas des parfaits, mais aussi nous ne sommes pas des pécheurs; et si nous n'en faisons point assez pour mériter les premières places dans le royaume de Dieu, nous en faisons pourtant assez pour n'en être pas entièrement exclus : je n'en sais rien, le ciel ne s'achète que chèrement, et si les saints ont compté pour rien tout ce

qu'ils ont fait pour y entrer, ce n'est pas qu'ils n'aient essuyé de grands travaux, et soutenu de rudes combats ; mais c'est que ces combats et ces travaux ne leur paraissent rien auprès de ce poids immense de gloire qui leur était préparé; ce que je sais et ce qui me fait trembler sur votre compte, c'est que vous faites peu de bien, c'est que vous faites mal le peu de bien que vous faites: deux pensées qui renferment toute l'inutilité de notre vie, et par où je prétends vous convaincre que nous ne faisons presque rien les uns et les autres, qui soit pour Dieu : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

Quel bien faites-vous donc, que vous puissiez présenter sans crainte, et qui vous donne droit de demander avec assurance au père de famille une place dans la salle de la noce? Si je parcours les différents états de la vie, que fait-on dans le grand monde qui soit digne de Dieu? Quand nous ne verrions pas régner dans le grand de ces crimes énormes qui ne nous convainquent que trop que s'il est des grands qui ne soient pas pécheurs, la licence et la grandeur semblent néanmoins avoir une liaison si étroite, qu'elles ne se séparent presque jamais ; dans ce grand monde, qui paraît chrétien, qu'y voyons-nous qui se ressente de la perfection du christianisme? c'est à l'ornement et à la parure qu'il consacre toute la matinée, l'après-dînée, à recevoir et à rendre des visites; la soirée, au jeu, à la danse, à l'assemblée; et en tout cela y a-t-il rien que Dieu puisse recevoir en odeur de suavité, et mettre au nombre de ces œuvres qu'il doit récompenser de sa gloire? Que fait-on parmi le peuple qui soit digne de Dieu? quand nulle de ses démarches ne serait ni animée par la justice, ni soutenue par la mauvaise foi et la fraude, en seraient-elles plus méritoires? on s'y accable, on s'y épuise, sans aucune vue supérieure, et d'un gain qui peut être équitable dans ses moyens, on s'en fait une idole dans sa fin, c'est-à-dire qu'on y fatigue beaucoup; mais parce que c'est sans aucun principe de vertu, c'est aussi sans aucun fruit pour l'éternité. Que fait-on dans les tribunaux de justice qui soit digne de Dieu? quand les jugements ne seraient ni suspendus par l'effet de la chicane, ni réglés par les affections de la volonté, ni corrompus par l'ignorance, ni vendus à l'intérêt et à la faveur, en seraient-ils plus réglés sur cette conformité de pensées et de désirs que doivent avoir tous ceux qui jugent sur la terre, avec ces pensées et ces désirs qu'a celui qui juge dans le ciel? On siége plus par attachement que par devoir, plus pour pourvoir à ses intérêts que pour maintenir l'ordre public; le penchant qu'on a à favoriser le parent ou l'ami, la crainte de porter la peine de son absence, la crainte de se décrier, en ne remplissant pas un emploi dont on s'est chargé, peut-être le désir de s'y faire un nom et de s'y distinguer, ce sont là presque toujours les sentiments qui peuplent nos tribunaux et des sentiments de cette nature ont-ils rien qui ait quelque rapport avec ces sentiments nobles et chrétiens que Dieu exige de nous, et sur lesquels il veut que nous réglions toute notre conduite? Que fait-on dans la milice et sous les armes qui soit digne de Dieu? quand parmi les troupes il n'y aurait, ni de ces extorsions cruelles qui appesantissent le joug du sujet, ni de ces pratiques sourdes, où sous des titres colorés on se fait un trésor d'iniquité de ce qu'on enlève au souverain, ni de ces ivresses et de ces impudicités criantes qui confondent et abrutissent la raison, ni de ces imprécations et de ces blasphèmes impies qui font gémir tous les gens de bien, y a-t-il de la résignation dans les contre-temps qu'il faut essuyer, de la conformité à la volonté divine dans les travaux qu'il faut soutenir? On coule ses années dans la sueur et la fatigue, sous le poids du soleil et du jour, au milieu des périls et des dangers, et à peine pense-t-on qu'on a une âme à sauver. Dans cet état, comment pouvez-vous compter sur vos sueurs et sur vos travaux? c'est au monde que vous les avez sacrifiés ; souvent le monde lui-même les oublie, mais qu'il s'en souvienne ou non, Dieu n aura jamais égard à ce que vous lui aurez enlevé pour le donner à son ennemi. Que fait-on dans le sanctuaire et aux pieds des autels qui soit digne de Dieu? quand on n'aurait ni porté la main à l'encensoir, ni entrepris de soutenir l'arche du Dieu vivant, sans autre vocation que celle d'une parenté avide, trouve-t-on toujours parmi nous cette retenue qu'on a droit d'en attendre, cet empressement que nous devons avoir à précéder les autres dans les exercices de piété? Souvent on nous voit errer sans discernement dans les cercles profanes du siècle, fuir avec une espèce d'horreur les lieux destinés à nos saintes assemblées, et vivre avec les mondains d'une manière quelquefois plus mondaine qu'eux ; le sacerdoce dont nous sommes honorés fait notre gloire, non pas notre mérite; et plus il nous aura élevés, plus il servira à nous confondre.

Il me semble voir ce prophète qui, envoyé à Ninive, fuyait du côté de Tharse, et frustrait de leurs effets, autant qu'il était en lui, les volontés saintes du Seigneur; le Seigneur voudrait vous voir dans son temple, pour y recueillir les gouttes de ce sang précieux qui coule sur ses autels pour votre salut, pour vous y nourrir de cette manne divine que les anges vous apportent du ciel; mais vous êtes dégoûtés d'une viande qui vous paraît si légère, et vous courez aux repas et aux festins du siècle; le Seigneur voudrait vous voir dans ces maisons où ses membres gémissent dans l'affliction et la douleur, mais dans ces maisons vous n'y trouvez pas ce qui flatte votre goût, et vous l'allez chercher dans ces maisons où règnent le plaisir et la joie; le Seigneur voudrait enfin que vous rendissiez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres, qu'il y eût entre vous une pieuse émulation, à qui se

signalerait plus glorieusement dans l'empire de la vertu; que vous travaillassiez tous à l'envi à augmenter ce fonds qui seul fait le riche et l'opulent dans la gloire; mais vous vous endormez sur le progrès de votre salut, et au lieu d'aller de vertu en vertu, comme vous le devriez, vous croupissez dans l'inaction, l'indolence et le repos; je ne vous dirai point ici, avec saint Bernard, que ne pas avancer c'est reculer; c'est à ceux qui sont déjà avancés, que parle ce Père. Pour vous, il est à craindre que vous n'ayez pas encore bien commencé, ni fait aucun de ces pas qui conduisent au terme; vous êtes partout ailleurs que là où vous devriez uniquement être; c'est Jonas qui, au lieu de se rendre à Ninive, fuit du côté de Tharse; si c'est par là qu'on pratique la vertu, ce ne sera plus dans un assemblage et une suite de saintes œuvres, que la vertu consistera; nous n'aurons qu'à vivre comme nous l'entendons, pour être du nombre de ces serviteurs fidèles que le maître trouve toujours occupés de leur devoir; après cela, demandez-moi quel mal vous faites? je vous demande à vous-même : quel bien faites-vous? où sont ces macérations et ces austérités qui ne sont pas tellement essentielles au cloître, qu'elles ne doivent être communes à tous les fidèles? où est cette abnégation et ce renoncement que le Sauveur prêchait indifféremment à tous ceux qui voulaient être de ses disciples? où est cet esprit de récollection qui tenait les premiers chrétiens éternellement attachés à l'oraison et à la prière? où sont vos bonnes œuvres? Malheur à moi si je prétendais vous insulter; en vous peignant si au naturel, je me peins moi-même; mais enfin que faisons-nous les uns et les autres qui soit digne de Dieu? Cependant qu'aurons-nous à demander si nous n'avons rien à présenter? Il n'y a ni récompense pour le serviteur qui a enfoui le talent, ni couronne pour le soldat qui n'a pas combattu.

Sur quoi l'Apôtre veut que nous vous exhortions, que nous vous commandions, non pas de vous nourrir de ces folles idées qui ne servent qu'à flatter et à entretenir votre vanité : *Præcipe non sublime sapere* (I *Tim.*, VI), non pas de compter sur ces richesses incertaines qui nous sont données et enlevées indépendamment de notre choix et de notre volonté : *neque sperare in incerto divitiarum* (*Ibid.*); mais de jeter ce bon fondement, ce fondement solide pour l'avenir, qui peut seul nous faire atteindre à la vraie vie : *Thesaurizare fundamentum bonum in futurum ut apprehendant veram vitam* (*Ibid.*), de sorte que, dans la pensée de saint Paul, l'ouvrage de notre salut est un édifice que nous avons tous à élever; mais sur quoi doit être fondé cet édifice? écoutez et apprenez qu'on bâtit sur le sable, quand on ne bâtit pas sur la vertu : *præcipe bene agere* (*Ibid.*); commandez donc à ceux qui veulent fonder un édifice, qu'ils fassent le bien, qu'ils l'embrassent de tout leur cœur, qu'ils s'y livrent sans restriction et sans réserve : *præcipe facile tribuere* (*Ibid.*); commandez-leur qu'ils donnent et répandent sans peine, qu'ils soient toujours prêts à ouvrir la main sur le pauvre, et à lui faire part avec tant de facilité d'un bien qu'ils n'ont reçu que pour lui; qu'ils ne l'obligent pas à acheter doublement ce qu'ils lui font demander longtemps : *præcipe divites fieri in bonis operibus* (*Ibid*); commandez-leur qu'ils se rendent riches en bonnes œuvres, en toutes sortes de bonnes œuvres, dans toutes ces œuvres qui en général font le caractère et l'essence du chrétien; œuvres de foi et qui fassent honneur à la religion qu'ils professent; œuvres de charité et qui les lient si étroitement entre eux, qu'il paraisse en tout qu'ils n'ont tous qu'un même cœur et une même âme; œuvres de pénitence, et qui les attachent si inséparablement aux maximes sévères de l'Evangile, qu'elles fassent toute la règle de leur conduite; œuvres qui en particulier conviennent à chaque chrétien, dans l'état ou la situation où l'a mis la Providence : la bonne foi et la droiture à un homme de négoce; la vigilance et le zèle à un père de famille; le recueillement et la retraite à un homme d'église. Ce n'est donc pas seulement une vertu naissante qu'on nous demande pour élever cet édifice qui doit nous conduire à une vraie vie; c'est une vertu consommée, ce ne sont pas seulement quelques vertus, c'est l'assemblage de toutes les vertus, c'est un trésor de vertu, une vertu parfaite, pleine, et qui dans sa plénitude cherche tous les jours à faire de nouveaux progrès; qui soit aussi ardente, aussi empressée à amasser, à accumuler, que le font ceux qui cherchent à former un riche et véritable trésor : une vertu, en un mot, qui réponde, s'il se peut, à ce qu'on nous prépare; qui s'élève aussi haut que doit s'élever l'édifice que nous méditons, et qui fondant nos droits à la possession de celui en qui se trouvent toutes sortes de biens, nous y dispose par toute sorte de vertus : *Præcipe thesaurizare sibi fundamentum bonum.*

Quel ouvrage, mais est-ce l'ouvrage d'un jour, l'ouvrage d'un cœur lâche et partagé, l'ouvrage d'une âme languissante, et qui, pour le dire ainsi, aille à pas comptés? Il s'agit d'une vertu que le juste Juge trouve digne de lui, digne de sa vue, et puisqu'il y a diverses demeures dans la maison du Père céleste, qui soit digne, s'il se peut, de ces premières demeures où plus on voit et on possède Dieu de près, plus on est heureux; il s'agit d'un trésor, ou d'un assemblage de vertus, où chaque vertu ait sa place et sa perfection : heureux celui que le Père de famille trouvera uniquement appliqué à faire cet amas de richesses quand il viendra l'appeler; il le prendra auprès de lui et l'établira sur tous les biens de sa maison : *Præcipe thesaurizare*, etc.

Prenons garde pourtant, que dans cette application et ce zèle, il ne se mêle rien qui ressente le vieil homme, rien qui soit l'effet du génie et de l'humeur, plutôt que de la piété et de la vertu : second défaut qu'on commet par rapport aux bonnes œuvres; on en fait peu, vous l'avez vu, on fait

mal le peu que l'on fait ; nous l'allons voir en deux mots.

Une œuvre n'est pas sainte précisément parce qu'elle paraît bonne et sainte en elle-même : sans parler de la grâce qui en fait comme l'âme et la vie, elle reçoit son mérite et du motif qui l'anime, et des différentes circonstances qui l'accompagnent. Quoi de meilleur que l'aumône? *L'aumône*, dit Tobie, *éteint le péché, elle délivre de la mort et des peines de l'enfer ;* oui, mais vous faites l'aumône par ostentation et par vanité, pour être loués et applaudis par ceux qui en sont ou les témoins, ou les dépositaires; dès lors, dit Jésus-Christ, vous avez reçu votre récompense, parce que mon Père qui est dans le ciel, ne récompense que ce qui se fait pour lui : *Receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI.) Quoi de meilleur que le jeûne? Le jeûne désarma le Seigneur, et le fit revenir des arrêts de sévérité qu'il avait portés contre les Ninivites; le jeûne triomphe du démon, et le chasse des corps qu'il possède; oui, mais vous jeûnez pour donner à l'avarice ce que vous refusez à la nécessité ; mais vous jeûnez pour vous faire réputation d'homme mortifié; est-ce là, vous dit Dieu, par la bouche d'Isaïe, le jeûne que j'ai choisi, le jeûne d'un hypocrite, le jeûne d'un pharisien, qui dans son jeûne est plus occupé de lui-même que de la rémission de son péché : *Nunquid tale est jejunium quod elegi.* (*Isa.*, LVIII.) Quoi de meilleur que la prière? On promet tout à la prière, on ne croit pas même la trop élever en lui donnant comme un pouvoir absolu sur le cœur de Dieu; oui, mais vous priez pour avoir le plaisir de vous dire à vous-mêmes que vous avez plus de piété, plus de religion que les autres; vous priez et vous cherchez les premières places pour prier, afin de faire remarquer que vous priez; croyez-vous donc, bouches trompeuses, qu'en nous imposant par un dehors respectueux, vous puissiez jamais imposer à celui qui sonde les replis les plus secrets du cœur, vous demande le prophète? taisez-vous, aussi bien vous parlez inutilement à ce Dieu qui, en vous demandant le sacrifice de vos lèvres, vous demande encore plus un cœur contrit et humilié : *Muta fiant labia dolosa.* (*Psal.* XXX.) On n'est donc pas saint précisément parce qu'au dehors on fait des œuvres de sainteté, autrement les pharisiens auraient été des saints du premier ordre; rien de plus régulier en apparence que leur conduite, et, s'il en faut croire celui qui se préférait aux publicains, ils n'étaient ni injustes, ni voleurs, ni adultères; ils payaient exactement la dîme de toutes les choses qu'ils possédaient ; ils jeûnaient régulièrement deux fois la semaine, et accomplissaient de point en point tout ce qui était porté par la Loi : c'est pourtant sur eux que tombent les reproches les plus vifs du Sauveur, ce sont leurs maximes qu'il condamne le plus impitoyablement, et les œuvres mêmes dont ils se font un si grand mérite sont des œuvres qu'il réprouve, et dont il leur fait un crime. Pourquoi tout cela? C'est que c'étaient des sépulcres blanchis, qui, sous un dehors brillant, portaient un fonds de présomption et d'orgueil, et que s'il y avait dans leur conduite beaucoup d'apparence extérieure, il n'y avait rien de solide et de cet essentiel dont Dieu peut se contenter.

Quel chagrin ! faire les frais de la vertu, sans en avoir la récompense; suer, fatiguer avec les autres, et n'être pas admis avec eux dans le lieu du repos ! c'est néanmoins ce qui nous arrive, quand notre œil n'est pas droit, dit Jésus-Christ, ou que tout autre motif qu'un motif surnaturel nous anime. Et à qui arrive-t-il de n'être jamais animé que par des motifs de cette nature? Si vous y faites réflexion, vous verrez qu'ordinairement on pratique la vertu plus par caprice, par amour-propre, par intérêt, que par un vrai esprit de foi, de piété et de zèle; on se sent pressé par l'impétuosité de son génie, et on court sans savoir presque où l'on va : de là ces dévotions d'un jour, qui tombent au moment presque qu'elles ont commencé, et qui n'ont de durée qu'autant qu'en a l'impétuosité qui nous y a engagés; on veut ménager un homme à qui on sait qu'on ne peut plaire que par une vie édifiante et exemplaire, et on se contraint pour ne pas l'irriter; de là ces dévotions bizarres, qui devant ceux à qui il importe d'imposer, montrent un extérieur réglé et compassé, mais libre et peut-être dissolu devant ceux à qui on peut se découvrir sans rien hasarder : Que dirait-on de moi si je fermais éternellement ma porte aux pauvres de Jésus-Christ, si je ne paraissais jamais à la communication des sacrés mystères ? on se défierait de ma religion et de ma foi, et on tâche de se mettre à couvert de tout reproche; de là ces dévotions d'ostentation et de parade, qui ne se pratiquent qu'autant qu'il en faut pour se faire un nom, et qui ne cherchent d'autre fruit de leurs peines, que de vains et de frivoles applaudissements; si c'est là faire le bien, vivez contents, Dieu vous est redevable de beaucoup de choses; mais s'il ne doit rien à ce qui ne se fait pas pour lui, que vous doit-il? presque rien ; parce que vous ne faites presque rien pour lui : *Receperunt mercedem suam.*

Je veux même que vous agissiez pour Dieu ; je n'en prétends pas moins que vous aurez peu de choses à lui demander, parce vous gâtez le peu que vous faites pour lui par mille manières qui lui ôtent tout ce qu'il peut avoir de méritoire et de bon. C'est par un pur désir d'honorer Dieu que vous vous rendez chaque jour au redoutable sacrifice de son Fils, je le suppose ; mais à ce redoutable sacrifice, y assistez-vous avec toute l'attention qu'exige la grandeur de cette action, avec tout le respect qui est dû à la majesté de celui qui s'y immole pour vous ? J'y vois des yeux toujours prêts à voler au moindre objet qui les appelle, des lèvres qui s'ouvrent aussi facilement à la bagatelle qu'à la prière; tant de postures si peu conformes au lieu et au mystère, que je ne crois pas de me

tromper disant que d'une œuvre de vertu vous faites une œuvre de péché où il y aura plus à punir qu'à récompenser. C'est par un pur désir de votre avancement, je le suppose encore, que chaque semaine vous venez manger le pain des forts; mais le mangez-vous avec cette foi qui réveille tout ce que la piété peut avoir de plus tendres sentiments, qui occupe tellement votre esprit et votre cœur, que tout réponde à la sainteté de l'hôte divin qui va loger chez vous? On recueille cette manne céleste avec indifférence, comme si on n'en connaissait ni l'excellence, ni le prix; on est froid à la présence de ce buisson ardent, comme si ces feux perdaient leur activité dès qu'ils entrent chez nous ; on mange cette viande divine, si je l'ose dire, comme si l'on mangeait une viande commune. Comme ce n'est point à de telles communions que Dieu promet une augmentation de ferveur, aussi en avons-nous peu à attendre pour une augmentation de mérite; et Dieu veuille que, dans le compte que vous aurez à rendre, vos communions elles-mêmes ne soient pas un de ces points sur lesquels vous aurez à rendre un compte plus rigoureux! Que ne voit-on point aujourd'hui dans le christianisme? Jamais peut-être nos tribunaux ne furent plus peuplés, nos églises plus fréquentées, nos maisons de charité plus secourues et plus assistées: quoique je ne veuille pas condamner tout ce qui s'y fait, je n'ose pas aussi tout approuver ; du moins crains-je que celui à qui il appartient de décider, portant sa censure plus loin que moi, ne rejette avec indignation ce que nous canonisons, et ne soumette à sa justice les choses mêmes par lesquelles nous espérons de fléchir sa miséricorde : *Receperunt mercedem suam.*

C'est-à-dire donc , concluez-vous , qu'il faut abandonner la pratique de la vertu , puisque la vertu elle-même peut se changer en vice pour nous, et nous devenir une matière de condamnation? c'est-à-dire, au contraire, qu'il faut pratiquer la vertu ; mais la pratiquer en homme vertueux, et veiller tellement sur son âme, qu'elle n'oublie jamais que c'est un Dieu qu'elle sert quand elle pratique la vertu. Il faut pratiquer la vertu, n'est-ce pas à quoi nous portent tous nos intérêts et tous nos devoirs ? n'est-ce pas ce que nous prêchent toutes les langues et toutes les tribus? n'est-ce pas ce que nous imposent toute la Loi et tout l'Evangile. *Fecit quod erat bonum* (IV *Reg.*, XVIII), est-il dit de ce pieux et belliqueux prince de Juda, dont l'Ecriture ne semble relever le mérite avec tant d'éclat que pour nous apprendre ce que nous pouvons faire dans la médiocrité de notre fortune; tandis que sur le trône, et même parmi le bruit tumultueux des armes, on peut faire si parfaitement le bien; ce n'est point à ses victoires et à ses triomphes qu'on nous appelle; on ne nous parle ni des peuples qu'il a soumis, ni des provinces qu'il a conquises, ou, si on nous en parle, ce n'est que pour nous manifester la puissance souveraine du Maître qui se servait de son bras comme d'un instrument pour humilier ses ennemis; c'est du bien qu'il a fait qu'on tire son éloge : *Fecit quod erat bonum*, parce que c'est là, en effet, ce qui relève l'homme, et qui le distingue des autres hommes, parce que c'est par là, en effet, que l'homme montre à Dieu qu'il est homme, et par où l'homme donne à Dieu occasion de lui montrer qu'il est Dieu. L'opulence, l'éclat, la sublimité du rang ne sont pas, à vrai dire, ce que nous sommes; ce sont des biens étrangers qui nous sont venus d'ailleurs, et qui sont plus autour de nous qu'à nous; la vertu seule fait proprement l'homme; et quoiqu'elle ne soit ni de lui, ni à lui sans le secours de la grâce, par le secours de la grâce, pourtant, elle est proprement de lui, parce que c'est lui qui la pratique ; elle est proprement à lui, parce que c'est son bien, un bien qui lui est personnel, et qui lui appartient privativement à tout autre, et quand même tous ces biens étrangers, dont on s'applaudit, seraient plus dans nous par nos soins et notre industrie que par le bonheur de la naissance et l'effet du hasard, comme ils ne contribuent en rien à notre bonheur, à peine peuvent-ils être regardés comme de vrais et de solides biens. Accumulez tant qu'il vous plaira, montez si haut qu'on vous perde de vue, vous êtes pécheurs; dès lors, si je juge des choses comme je dois, vous n'êtes rien à mes yeux, parce que vous n'êtes rien aux yeux de celui sur qui seul je dois régler mes jugements, et qui ne vous regarde que comme un vase d'ignominie et d'opprobre. Croupissez au contraire dans la misère, qu'on vous regarde partout comme la boue et la balayure de la terre, vous faites le bien, dès lors vous êtes en estime devant Dieu et devant ses anges, et vos noms sont écrits dans le livre de vie. Ne nous laissons donc plus séduire par ces vains fantômes qui nous éblouissent; on se fait un point d'honneur de la vanité et du néant, on court après la bagatelle et le mensonge , et qui va au solide, à l'essentiel, à ce qui peut fonder ses droits et ses espérances pour l'éternité? Faisons le bien, faisons tout le bien que nous pouvons faire, c'est de quoi uniquement doit se piquer tout homme qui fait profession d'être chrétien : *Fecit quod erat bonum.*

Mais faisons le bien devant le Seigneur, *coram Domino*, rejettons tant de vues naturelles et humaines que le Seigneur rejette, ne cherchons d'autre témoin que le Seigneur, et ce témoin, ayons-le toujours devant les yeux, n'oubliant jamais qu'il est dans nous, autant pour exiger ce que nous lui devons, que pour examiner de quelle manière nous le lui rendons, et si nous le lui rendons avec tout le soin et toute la ferveur dont nous pouvons être capables : c'est un Dieu que je sers, et un Dieu qui a les yeux ouverts sur moi, pourrais-je oublier ce qu'il a droit d'exiger, et qu'il exige indispensablement que je sois tout à lui, et que je craigne presque autant de me partager dans son service, que de refuser absolument de le servir? Je

ne perdrai donc plus mes services, par ces vues étrangères, qui, dans l'œuvre de Dieu, m'ont porté si souvent à me chercher moi-même plutôt que Dieu, ni par cette lâcheté de cœur, qui attire la malédiction à ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment; c'est Dieu que j'envisagerai, c'est Dieu par qui j'agis, pour qui et devant qui j'agis; et si je n'agis pas d'une manière digne de lui, ce sera du moins avec toute la perfection que peuvent me le permettre ma misère et ma faiblesse: *Fecit quod erat bonum coram Domino.*

Mais qui est ainsi attentif, et sur ses œuvres, et sur son cœur? Dans le service d'un grand du monde, on étudie ses volontés et ses inclinations; on fait tout ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut : dans le service du Seigneur, ceux mêmes qui se piquent d'être des siens veulent être comme les maîtres de leur destinée, accorder ce qui est de leur goût, refuser ce qui n'en est pas; dans les choses mêmes qu'ils accordent, se réserver, pour le dire ainsi, à eux-mêmes ce qu'il y aurait de plus méritoire dans leur présent, et qui en ferait tout le prix, comme si, en donnant au delà de ce qu'ils croient devoir, ils étaient en droit de le donner de mauvaise grâce, et de lui ôter ces agréments qui seuls peuvent le faire recevoir en odeur de suavité.

De sorte que pour reprendre en deux mots toute cette matière, de quelque côté que nous nous considérions, nous sommes obligés de conclure que nous sommes tous très-inutiles à notre Dieu : *Simul inutiles facti sunt.* (*Psal.* XIII.) Dieu, dit le Prophète, regarde du haut du ciel, il examine, il considère les enfants des hommes, *Deus de cœlo prospexit super filios hominum* (*Ibid.*), et que voit-il? corruption, abomination dans les uns, *corrupti sunt, et abominabiles facti sunt* (*Ibid.*); lâcheté, négligence à faire le bien dans les autres; *non est qui faciat bonum, non est usque ad nuum.* (*Ibid.*) N'est-ce pas là le juste partage que je viens d'établir, et la triste situation où se trouve le genre humain? Désordres criants, projets d'iniquité, maximes d'erreur et de mensonge, d'un côté; inaction, paresse, oubli, ménagement de l'autre. Qui donc, Seigneur, habitera dans vos tabernacles? Serait-ce vous, dont la langue ne se délie que pour répandre la malignité de son venin? Vous, dont les conseils ne respirent qu'iniquité et malice? Vous, dont le cœur est devenu comme le refuge et le centre de la corruption et de l'abomination, *corrupti sunt, et abominabiles facti sunt*; serait-ce vous qui, pour n'être pas dans ces péchés qui crient jusqu'au ciel, n'en avez pas moins à vous reprocher mille défauts qui peuvent insensiblement vous en fermer l'entrée? Vous qui, dans cette suite d'actions que vous croyez être à Dieu, n'avez rien pourtant à lui présenter qui ne soit ou vicieux dans ses fins, ou gâté dans ses circonstances? Dans vos largesses, combien de vues humaines? Dans vos prières, combien de dissipations? Dans votre retenue et votre réserve, combien de retours sur vous-mêmes, et de complaisances secrètes. Le bien parfait est aujourd'hui si rare, qu'on peut dire qu'il est presque banni du monde : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*; il n'y a pourtant que celui qui marche sans tache, et qui opère des œuvres de justice qui puisse trouver sa demeure dans les tabernacles du Seigneur, dit le Seigneur lui-même; ce n'est que par cette voie qu'on s'ouvre le chemin à sa gloire, et qu'on se dispose à aller habiter éternellement avec lui : *Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam.* (*Psal.* XIV.)

De quoi donc servons-nous à notre Dieu? Non pas sans doute à soutenir la gloire de son nom parmi les fidèles? la gloire du nom de Dieu ne se soutient que par la probité et la vertu; non pas sans doute à le dédommager des insultes que lui font tant de peuples qui, plongés dans les ténèbres de la gentilité, mettent à sa place ces dieux indignes qu'ils se sont fabriqués? nous avons nous-mêmes nos idoles, puisque nous ne pouvons rien aimer hors de Dieu, que nous ne le déplacions pour lui substituer ce que nous aimons; non pas sans doute à remplir, comme il le souhaiterait lui-même, ces places qu'un esprit d'orgueil a fait perdre à l'ange rebelle? ces places ne sont point pour ces méchants serviteurs qui ne sachant ni fuir le mal, ni faire le bien, se rendent presque tous également inutiles : *simul inutiles facti sunt.*

A quoi donc, encore un coup, servons-nous à notre Dieu? Tremblons à cette vérité, et pensons sérieusement à nous réformer; vous qui marchez dans les souillures de la chair, à lui donner lieu de faire éclater sur vous tout ce qu'il a de plus terrible dans les trésors de ses vengeances, à vous faire sentir, et peut-être plutôt que vous ne pensez, que la coignée est mise à la racine, que l'arbre va tomber, et être jeté pour toujours dans les feux; c'est tout ce que peut produire la corruption et le péché : *Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt*, vous qui n'opérez pas les œuvres de justice, à lui donner lieu de faire éclater sur vous tout ce qu'il y a de plus terrible dans la soustraction de ses grâces, et à vous faire sentir, si vous ne le sentez déjà, que celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, et s'ouvrira insensiblement une voie au précipice; c'est tout ce que peut produire l'indolence et la lâcheté : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

Ces menaces, Seigneur, viennent de vous, et nous les redoutons, mais c'est aussi de vous que vient le salut, et nous l'espérons, surtout si, comme nous l'avons déjà résolu, nous nous attachons à vous, et si comme nous l'attendons de votre miséricorde, vous affermissez nos faibles et chancelantes volontés; le mal, nous ne le connaîtrons que pour le pleurer, le fuir et le détester; le bien, que pour l'embrasser, l'accomplir et le pratiquer. Ayez donc pitié de votre pauvre créature; vous venez de lui découvrir la misère de son état, elle en rougit devant vous,

mais elle en rougira inutilement, si vous ne la prenez par la main pour l'en tirer.

Vous donc qui n'avez acception de personne, et qui souvent visitez dans vos plus grandes miséricordes les sujets les plus indignes ; ouvrez sur nous ces trésors de grâce qui nous fassent revenir à ce point de perfection qui forme dans nous des hommes nouveaux, et détachés de tout, pour ne vivre qu'à vous. C'est vous demander beaucoup, mais on ne demande jamais trop quand on demande à un Dieu qui ne nous fait demander qu'afin qu'il ait lieu de nous exaucer; c'est de vous que nous vient la pensée de vous faire une demande de cette nature; c'est de vous que viendra notre secours, et ajoutant grâces sur grâces, après nous avoir appris ce que nous avons à demander, vous nous accorderez ce bonheur ineffable, où nous n'aurons qu'à jouir de vos miséricordes et de vos bontés. Ainsi soit-il

SERMON IV.

Pour le mercredi de la premiere semaine de l'Avent.

L'HOMME-DIEU

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Il n'est point de pécheurs que Jésus-Christ ne doive juger, dans le jour de ses vengeances, avec toute la sévérité que mérite la grandeur de leurs péchés; mais je ne sais s'il en est qu'il doive juger avec plus de sévérité que ceux qui ont refusé de reconnaître, ou ce qu'il est par lui-même, le Fils du Père, essentiellement Dieu, et Dieu comme Dieu même, ou ce qu'il est par miséricorde, le Fils de l'homme, homme comme nous, et homme pour nous : du moins est-il certain qu'étant essentiellement Dieu et Dieu comme Dieu même, il mérite toutes nos adorations et tous nos hommages, et qu'étant homme comme nous et pour nous, il mérite tout notre amour et toute notre reconnaissance; cependant on oublie tellement ce qu'il est, et ce qu'on lui doit, que par la plus détestable de toutes les impiétés, on ose lui disputer les prérogatives de la divinité, et par la plus criante de toutes les ingratitudes, se plaindre du ménagement de ses bontés; Jésus-Christ, sans se faire tort, pourrait-il ménager des impies qui ont violé si criminellement les droits de sa divine personne, et des ingrats qui ont cherché si indignement à donner des bornes aux effusions de son cœur? Il est de son intérêt que toute la terre sache que c'est à lui qu'ils s'en sont pris immédiatement, et que c'est dans lui qu'ils trouveront ce juge sévère, mais équitable, qui sait proportionner la rigueur de ses vengeances à la malice de ces criminels, et leur faire sentir ce qu'il doit, et à sa divinité flétrie par leur impiété, et à ses bontés décriées et déshonorées par leur ingratitude.

Et là, devant ce juge terrible, sera-t-il question de recourir à vos faux raisonnements, pour vous soutenir contre les preuves convaincantes que vous aurez de sa divinité, et à vos plaintes injustes du peu de secours que vous croyez en recevoir pour justifier vos faiblesses aux dépens de ses bontés? vous le verrez dans toute la majesté qui lui est essentielle, et vous serez contraints malgré vous, de fléchir le genou devant lui et d'avouer que c'est là le Dieu que toute la terre doit adorer. Vous le verrez dans toute la bassesse où il a daigné se réduire, et vous serez contraints de rendre justice à ses miséricordes et d'avouer que ce même Dieu de majesté a tout fait pour vous sauver.

A cette vue que deviendront ces esprits rebelles à la foi qui se font un mérite de dégrader Jésus-Christ, et de le confondre avec le reste des hommes? Que deviendront ces cœurs faibles dans la foi, qui, abusant de tous les secours de Jésus-Christ, ne l'ont jamais servi comme le mérite un Dieu?

Prévenons ces jours de colère et de vengeance, en sacrifiant et nos sentiments criminels à l'autorité d'un Dieu qui s'est expliqué pour établir et fonder notre foi et nos lâches ménagements, aux empressements d'un Dieu qui s'est immolé pour nous soutenir et nous faire agir dans un esprit de foi; à l'autorité d'un Dieu qui s'est expliqué et qui n'a rien omis pour nous convaincre que Jésus-Christ est Dieu comme lui; aux empressements d'un Dieu qui s'est immolé, et qui n'a rien omis pour nous convaincre qu'il ne s'est fait homme que pour nous.

Ce que dit le Père pour nous convaincre que Jésus-Christ est Dieu comme lui, doit accabler tout esprit raisonnable : premier point. — Ce que fait Jésus-Christ pour nous convaincre qu'il ne s'est fait homme que pour nous, doit animer tout cœur chrétien : second point.

Ainsi, Jésus-Christ vrai Dieu, objet incontestable de notre foi; Jésus-Christ vrai homme, source inépuisable de nos espérances.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Faut-il que les ministres de l'Evangile se voient aujourd'hui dans la triste nécessité d'établir la divinité de Jésus-Christ? Je ne dis point précisément devant ce peuple endurci, dont les pères ont autrefois trempé leurs mains dans son sang; nous ne serions point surpris, qu'étant dans les mêmes préjugés, il fût dans les mêmes principes; plusieurs pourtant de ceux mêmes qui avaient le plus contribué à sa mort furent contraints d'avouer qu'ils venaient de faire mourir un Dieu; je ne dis point précisément devant ces ennemis implacables du nom chrétien qui n'ont établi leur empire que sur les ruines de celui de Jésus-Christ; peut-être seraient-ils plus traitables sur ce point que ceux que j'ai à combattre, puisqu'après l'avoir mis au-dessous de leur faux

prophète, ils cherchent, ce semble, à le rétablir en confessant qu'il est le Verbe et la parole de Dieu : c'est devant des personnes initiées dans nos mystères, élevées parmi nous et qui ont sucé, dès leur naissance, le lait de la pure doctrine, que nous sommes obligés d'établir cette vérité; devant des personnes qui, ayant été baptisées au nom de Jésus-Christ et de son Père, ont reconnu par là même que, s'il y a entre eux quelque distinction de personne, il n'y en a point de dignité et de rang ; mais qui, séduits par des prophètes de mensonge et d'erreur, sont parmi nous sans être des nôtres, et osent nous soutenir que l'encens que nous portons aux pieds de Jésus-Christ est un encens que nous portons aux pieds d'un fantôme et d'un vain simulacre de divinité. Vous détestez des blasphèmes si impies, je le sais, mais enfin, ils ne sont plus nouveaux dans le monde, vous les avez entendus, vous en avez été scandalisés ; quoi de plus affligeant pour un ministre de l'Evangile, qui jaloux de la gloire de son Maître ne peut prendre sa défense sans rappeler tout ce que vomissent d'impiété contre lui ceux mêmes qui ne semblent lui avoir d'abord sacrifié les prémices de leur vie, que pour la flétrir dans la suite avec plus de honte pour lui et de scandale pour nous? Heureux si je puis les confondre, plus heureux si je puis les convaincre et les obliger à se joindre à nous, pour chanter tous ensemble la magnificence et les grandeurs du Christ que le Père nous a envoyé!

Pour cela, je soutiens que quiconque croit un Dieu, doit croire conséquemment que Jésus-Christ est Dieu ; comment cela ? C'est que Dieu a parlé en tant de manières en faveur de la divinité de Jésus-Christ, qu'à moins que nous ne l'accusions d'avoir cherché à se dégrader, en exaltant Jésus-Christ, il faut accorder à Jésus-Christ tout ce qu'il lui accorde de supériorité, de prérogative et de grandeur. Et quelles sont les voies dont Dieu s'est servi pour s'expliquer sur ce point? La voix de ses prophètes ; la voix de Jésus-Christ; la voix de tous les peuples : la voix de ses prophètes, en leur mettant en bouche ces expressions différentes qui nous annoncent nécessairement la venue d'un Dieu; la voix de Jésus-Christ, en lui communiquant une plénitude de dons qui ne peut convenir qu'à un Dieu; la voix de tous les peuples, en les obligeant à confesser non-seulement dans le secret, non-seulement loin du danger, mais en public, mais sous le fer des bourreaux, qu'ils mouraient pour un Dieu. Ainsi la divinité de Jésus-Christ nous a été prédite, avant qu'il se montrât au monde; elle a été établie et prouvée par sa présence, soutenue et prêchée après son retour à son Père.

La divinité de Jésus-Christ a été prédite avant qu'il se montrât au monde, et prédite par celui même qui aurait eu plus d'intérêt à la combattre, si elle avait blessé ses droits; mais parce que Jésus-Christ ne peut pas être Dieu à moins qu'il n'y ait plusieurs personnes dans Dieu, il fallait qu'on nous fît connaître cette multiplicité de personnes avant que de nous faire connaître la divinité de Jésus-Christ, et c'est ce qu'a fait le Père, en nous faisant passer de vérité en vérité, et nous disposant à recevoir la divinité de Jésus-Christ, en nous découvrant dans l'unité de son être une trinité de personnes.

Par nos lumières naturelles, nous savons qu'il y a un Dieu, ou un être nécessaire, et qui existe si nécessairement qu'il n'a pas pu ne pas être toujours ; autrement il aurait un principe de sa production, et ce principe, à moins qu'il ne fût lui-même le premier principe de toutes choses, en aurait encore un autre; et à force d'aller de principes en principes, ou nous ne trouverions rien de produit dans le monde, parce que nous n'y trouverions que des principes contingents, et qui ayant commencé n'auraient jamais pu se donner un être qu'ils n'avaient pas, ou nous trouverions enfin ce premier principe qui, n'ayant jamais commencé, parce qu'il existe nécessairement, n'a pu avoir aucun principe, et par là même, est le premier principe de tout ce qui est.

Par nos lumières naturelles, nous savons encore qu'il n'y a qu'un Dieu ou un être qui est un par essence, et si nécessairement un, que, s'il n'était pas seul, il ne serait pas le premier être ; et par conséquent il ne serait pas Dieu; une vraie primauté exclut toute égalité; et si des dieux multipliés pouvaient trouver place parmi ces insensés qui ne comprenaient pas qu'en recevant plusieurs dieux, ils n'en recevaient aucun, pour nous qui savons que les prérogatives de la divinité partagées, ou réunies en plusieurs dieux, seraient autant de fantômes de divinité, nous n'adorerons jamais qu'un Dieu, qui seul est tout ce qu'on peut être, et qui est tout ce que nul autre ne peut être que lui.

Il est pourtant vrai que, dans un Dieu, ou dans cet être qui est nécessairement un, il y a trois personnes réellement distinctes, dont chacune est Dieu, sans faire néanmoins trois dieux; c'est ce que nous n'avons pu savoir que par la révélation divine, et que nous devions pourtant savoir pour croire la divinité de Jésus-Christ. Le ciel, la terre, les astres, les éléments, nous annoncent un Dieu ; mais un Dieu en plusieurs personnes; il n'y avait qu'un Dieu qui pût nous l'annoncer, aussi nous l'annonce-t-il; et s'il avait réservé à Jésus-Christ la gloire de nous découvrir toute la profondeur de ce grand mystère, il nous en avait assez découvert lui-même pour nous obliger à recevoir avec docilité tout ce que nous en dirait Jésus-Christ. Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, dit-il, quand il s'agit de la création de notre premier père : *Faciamus hominem ad imaginem, et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I.) Allons, dit-il, quand il s'agit d'arrêter l'entreprise de ces insensés qui prétendent élever une tour qui touche jusqu'au ciel, allons, et jetons parmi eux une si grande confusion de langues, qu'ils soient contraints

d'interrompre un ouvrage si témérairement commencé : *Venite, descendamus et confundamus linguam eorum.* (*Gen.*, XI.) Non point, ainsi que le prétendent quelques ennemis de la Trinité, que Dieu, pour donner plus d'idée de sa majesté, emprunte ici le langage dont se servent quelquefois nos souverains, parlant de lui comme s'ils étaient plusieurs, quoiqu'il n'y ait dans lui qu'une seule personne qui constitue toute l'essence de la Divinité; nous savons que ce n'est point à cette espèce de pluralité qu'il recourt, lors même qu'il charge ses prophètes des commissions les plus difficiles, et qu'il lui importerait le plus, ce semble, de leur donner une haute idée de sa puissance et de sa grandeur; il ne cherche point à les prévenir en sa faveur par ces manières de parler, par où les hommes croient se faire honneur; il a quelque chose de plus simple en apparence, mais qui n'en est que plus énergique; c'est le Seigneur qui parle, leur dit-il, c'est celui qui est qui vous envoit; c'est le Dieu des armées qui le veut et qui l'ordonne.

D'ailleurs, soit qu'il s'agisse ou de former notre premier père, ou de confondre les langues à Sennaar, il invite ceux à qui il parle à se joindre à lui pour concourir ensemble à ce double ouvrage. Formons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram;* descendons et confondons l'entreprise présomptueuse de ces aveugles enfants des hommes : *Descendamus et confundamus linguam eorum;* non point, comme le voudraient quelques autres ennemis de la Trinité, qu'il appelle ici ses anges en société de conseil et d'action ; comme si, sans leur avis, il ne pouvait régler ses projets, ou les exécuter sans leur secours; sentiment impie qui dégrade Dieu et le met dans le rang de la créature; sentiment dont les anges eux-mêmes ont horreur; ils se connaissent, ils savent que, s'ils ont la gloire d'être les ministres du Seigneur, ils n'en sont que de faibles instruments, qui n'ont de force qu'autant qu'il juge à propos de leur en communiquer.

Qui sont donc ceux avec qui Dieu s'entretient ici, ceux qu'il fait entrer en communication de toutes ses pensées, de toutes ses opérations, et avec qui il veut former le premier homme, et confondre ses descendants? et qui serait-ce que ces deux personnes divines qui avec lui constituent l'auguste et l'incompréhensible mystère de la Trinité, mystère que le Père prend soin de nous révéler, en nous faisant connaître qui sont ceux avec qui il s'entretient de toute éternité? Vous êtes mon Fils, dit-il à son Verbe, parce que je vous ai engendré, et que vous êtes l'image substantielle de ma divinité; vous êtes notre production commune, dit-il, à son Esprit, parce que vous procédez de mon Fils et de moi, et que, si vous recevez tout de nous, ce n'est aussi que par vous que nous nous aimons.

C'est ainsi que Dieu en deux mots nous fait passer de mystères en mystères, et qu'après s'être servi des lumières naturelles de notre raison pour nous faire connaître l'existence de son être, il nous conduit par sa révélation à ce qu'il y a de plus sublime et de plus relevé dans l'essence de son être divin.

Il n'est donc plus question que de savoir si, quand le Père nous parle, et de son Fils, et de son Esprit, il nous en parle comme de deux personnes qui soient Dieu aussi nécessairement, aussi essentiellement qu'il l'est lui-même; ceux qui parmi nous combattent le mystère de la Trinité regardent comme autant d'oracles de la vérité tout ce que Dieu nous a révélé sur ce redoutable mystère; mais ils l'interprètent selon leur sens réprouvé ; faisant dire à Dieu ce qu'il n'a jamais voulu dire, ou qu'il n'a dit que pour nous tromper, si leur interprétation n'est pas contraire à sa parole et à sa pensée; c'est-à-dire, qu'ils n'affectent de recevoir les divines Écritures que pour s'en jouer plus hardiment, et les faire servir plus sûrement à favoriser leur impiété ; mais enfin, puisqu'ils font profession de les recevoir, profitons de l'avantage qu'ils nous donnent eux-mêmes en ceci, et sans entrer dans les prérogatives de l'Esprit-Saint, qu'il nous sera aisé d'établir, dès que nous aurons établi celles de Jésus-Christ, voyons si recevant comme ils le font les expressions du Père, ils peuvent disputer au Fils les attributs et les droits que le Père lui attribue.

Quoi qu'ils en disent, je viens aux témoignages des prophètes, première preuve de la divinité de Jésus-Christ, et je soutiens que quiconque croit un Dieu et les oracles des prophètes, doit nécessairement convenir qu'il est impossible que ce Dieu dominateur, que ce Dieu souverain, qui veut seul régner sur la terre, puisse s'oublier jusqu'à souffrir sans indignation, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, qu'en lui demandant le libérateur promis, on lui demande un autre dominateur, un autre souverain, qui partage avec lui l'empire du monde; qu'il puisse s'oublier jusqu'à mettre lui-même dans la bouche de ses prophètes des demandes qui lui seraient si injurieuses, des demandes qui marqueraient qu'on reconnaît dans lui une autorité qui peut être partagée, une souveraineté qui ne lui est pas si essentielle qu'elle ne puisse convenir à d'autre qu'à lui. Envoyez-nous, fait-il dire à Isaïe, envoyez-nous cet Agneau promis, cet Agneau dominateur, qui doit gouverner le monde avec toute la douceur que nous pouvons attendre de sa bonté, mais avec toute la souveraineté que lui donnent son empire et son pouvoir : *Emitte Agnum dominatorem terræ.* (*Isa.*, XVI.) Est-ce ainsi que veut être prié un prince qui permet à ses sujets opprimés de lui demander un homme qui les tire de l'oppression? Souffrirait-il avec patience, qu'en lui demandant cet homme, on lui témoignât que c'est un homme qu'on estime autant que lui, un homme de qui on attend autant que de lui ? C'est pourtant ainsi que Dieu veut être prié, et c'est une prière

de cette nature qu'il reçoit en odeur de suavité; dans cent endroits de l'Ecriture, il fait nommer ce Réparateur qu'on lui demande, celui qui domine, celui à qui il est aussi essentiel de dominer que de vivre; pour nous dire que, puisque entre Dieu et le Dominateur, il n'y a point de différence, dès qu'on lui demande un Dominateur, on lui demande un Dieu.

Je soutiens que quiconque croit un Dieu et les oracles de ses prophètes doit nécessairement convenir que, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Dieu qui nous a si souvent déclaré qu'il n'y a que lui qui puisse nous sauver, qui pour cela nous a promis si souvent un Dieu sauveur, oublie également, et sa parole, et ses promesses, quand il est question d'en venir au point essentiel de notre salut; et ne nous envoie qu'un homme pour consommer un ouvrage qu'il avoue lui-même être au-dessus de toutes les forces de la nature : *Ego Dominus salvans* (*Isa.*, XLV), je suis le Seigneur qui sauve; *salvans non est præter me*, il n'y a que moi qui puisse vous sauver. Je vous sauverai donc; mais apprenez-le de ma bouche, ce ne sera ni par les soins ni par le ministère des hommes ; c'est ainsi que je fis autrefois triompher mon peuple : ici, il s'agit de la sanctification du monde, il s'agit de le tirer de la servitude du péché et du démon, et ce sera votre Dieu lui-même qui se chargera de cette importante affaire ; c'est votre Dieu qui en fera les avances et les frais; c'est lui qui la conduira à sa dernière perfection, et qui la consommera : *Salvabo eos in Domino Deo suo.* (*Osee*, I.)

Aussi le Psalmiste met une différence infinie entre le Sauveur du monde et le sauveur d'Israël; quelle différence pourtant peut-on mettre entre eux, si tous deux ne sont que de purs agents et de simples ministres du Seigneur? Quelque éclatante qu'ait été la mission de Jésus-Christ, celle de Moïse a eu son éclat, et quelque chose de plus frappant peut-être que celle de Jésus-Christ : c'est que Moïse n'était que le serviteur, et que, s'il sauve Israël, ce n'est que par une vertu communiquée, et qu'il a reçue d'en haut; *misit Moysen servum suum* (*Psal.* CIV), au lieu que Jésus-Christ est Dieu, et que s'il sauve le monde, c'est par une vertu qui lui est propre et particulière, qu'il a apportée du sein de son Père : *Salvabo eos in Domino Deo suo.*

Je soutiens que quiconque croit un Dieu et les oracles de ses prophètes doit nécessairement convenir que, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce Dieu qui nous défend sous de si grièves peines d'adorer quelqu'autre que lui, se contredit, en ne se contentant pas de nous faire annoncer longtemps avant que paraisse le libérateur promis, que les rois de la terre viendront l'adorer, et ramper aux pieds de son trône ; et ordonnant encore lui-même à ses anges de joindre leurs adorations à celles des princes de la terre, et de porter aux pieds de sa crèche ce tribut de soumission et de respect que lui doit toute la nature, *et adorent eum omnes angeli ejus.* (*Hebr.* I.) C'est au témoignage de saint Paul, plus instruit des mystères de la divinité de Jésus-Christ que ceux qui osent la nier, le commandement que le Père fit aux esprits célestes, et il n'est point ici question de distinguer entre adoration et adoration, car l'Apôtre s'explique là-dessus d'une manière à nous faire comprendre qu'il s'agit de cette adoration d'anéantissement et de respect qui n'est due qu'à l'Etre suprême : nous prosterner devant une créature, nous jeter et nous abattre à ses pieds, c'est à quoi on donne quelquefois le nom d'adoration, et ce que nous faisons tous les jours devant un grand de la terre, sans rien reconnaître dans lui de divin ; mais ce n'est pas à quoi se réduisent les rois d'Arabie et de Saba, qui, selon l'oracle du prophète, viendront adorer l'enfant né; ils se jetteront à ses pieds, ils ramperont devant lui ; ils lui offriront leurs présents, mais par-dessus cela, ils l'adoreront, ajoute le texte sacré, comme pour nous dire que parlant de ces premières démarches, qui marquent à la vérité les sentiments d'estime qu'ils ont pour Jésus-Christ, mais qui n'expriment point assez ce qu'ils pensent de sa divinité, ils en viendront à ce qui lui est dû le plus essentiellement, et qui lui fera mieux sentir qu'ils reconnaissent dans lui un caractère divin; ce n'est point non plus à quelques marques extérieures de vénération et de respect qu'on réduit l'adoration des anges : quand on leur ordonne d'adorer l'enfant nouvellement né, on leur fait connaître quelles sont les distinctions et les prérogatives de celui qu'on leur ordonne d'adorer, on leur déclare que c'est lui qui a fondé la terre au commencement des siècles, lui qui dans la dissolution des éléments subsistera toujours le même; lui à qui Dieu a dit : Vous êtes mon Fils, et je suis votre Père ; lui disant qu'ils ne sont eux-mêmes que de simples ministres, dont il peut disposer à son choix; tout cela ne veut-il pas leur dire, et à nous aussi, que c'est un Dieu qu'ils ont ordre d'adorer; celui que toute créature est obligée de servir, celui qui a fait le monde, celui qui subsistera toujours le même au milieu du désordre et du bouleversement général du monde?

En un mot, je soutiens que quiconque croit un Dieu et les oracles de ses prophètes doit nécessairement convenir que, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, Dieu, qui nous proteste éternellement qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui, qu'il n'y en aura jamais, qu'il n'y en peut avoir, n'a pensé qu'à nous tromper en cherchant, en toute rencontre, à nous convaincre qu'en nous donnant son Fils il nous donnait un Dieu, à nous en convaincre par la manière dont il nous l'a promis : *Une vierge concevra; elle enfantera et mettra au monde un enfant qui, dans son nom même, vous dira que Dieu est avec vous ;* à nous en convaincre par la manière dont il dit que nous le recevrons. Le voilà ce Dieu que nous attendions ; le voilà ce Dieu qui doit nous sauver. Nous l'avons attendu, nous le possé-

dons; il fera notre bonheur et notre consolation, à nous en convaincre par la manière dont il nous le laissera posséder. Vous qui étiez morts dans Israël, rassurez-vous : Jérusalem va prendre une nouvelle face; Sion deviendra le refuge de tous les peuples, chacun y courra comme à une source de félicité et de bonheur. Et qui opérera tout cela? Celui qui est la fin et le commencement de toutes choses, le Seigneur lui-même, qui habitera au milieu de vous. A nous en convaincre par la manière dont il nous l'enlèvera : les princes se réuniront contre lui, ils lui arracheront la vie, et croiront qu'en le jetant dans le tombeau ils auront enseveli avec lui et sa gloire et son nom. Et moi je lui dirai : Vous êtes mon Fils; je vous engendre aujourd'hui comme je vous ai engendré de toute éternité. Levez-vous donc, et venez siéger avec moi sur ce trône d'où vous foulerez vos ennemis sous vos pieds et leur ferez porter la peine de tout ce qu'ils ont commis à votre égard d'injustice et de cruauté.

De tant d'expressions différentes, qu'en conclure? Ou que Dieu en dit trop en attribuant à Jésus-Christ des prérogatives que l'homme du monde le plus privilégié, le plus distingué, ne possédera jamais; ou que, s'il n'en dit pas trop, puisqu'il ne peut se représenter les choses que comme elles sont, nous devons adorer ses divines paroles et regarder Jésus-Christ, non point comme un homme adopté d'une manière singulière, non point comme un de ces ministres dont le souverain se sert pour l'exécution de ses plus grands projets, mais comme le Père nous le représente lui-même, comme le maître du monde, comme le salut du monde, comme l'héritier naturel et nécessaire de tous les droits, de tous les biens du Père, son image substantielle et Dieu comme lui.

Premier témoin de la divinité de Jésus-Christ : la voix des prophètes à qui le Père a mis en bouche ces paroles qui nous annoncent nécessairement la venue d'un Dieu. Second témoignage que reçoivent et dont abusent également les ennemis de la Divinité : ils entendent la voix de Jésus-Christ par une plénitude de dons qui ne peut convenir qu'à un Dieu; mais cette plénitude, s'ils n'osent pas la lui disputer, ils l'attribuent, non point à sa divinité, mais au choix singulier que Dieu a fait de sa personne pour montrer jusqu'où vont ses libéralités quand il veut gratifier un homme. Ils pourraient être fondés, s'il y avait dans Jésus-Christ comme dans nous quelque partage de dons. Nous recevons les uns un esprit de foi, les autres un esprit de sagesse; aux uns est donnée l'interprétation des Ecritures, aux autres l'opération des miracles. Dans Jésus-Christ tout est réuni, et réuni dans un degré éminent; c'est une plénitude où tout est parfait et où tout nous annonce un Dieu.

Plénitude de sainteté. Jamais homme plus saint que Jésus-Christ; sainteté reconnue, attestée, non-seulement par ceux qui s'étant donnés à lui auraient eu quelque intérêt d'exalter sa vertu pour justifier leur attachement; non-seulement par ceux qui, l'ayant quitté après l'avoir connu de près, n'ont eu autre chose à lui reprocher qu'une sublimité de discours dont ils ne se trouvaient pas capables; non-seulement par le peuple qui, charmé de sa conduite, publiait partout qu'il faisait bien ce qu'il faisait; mais encore par celui qui le trahit, et qui ne put s'empêcher de déclarer à ses plus grands ennemis qu'il avait péché en leur livrant le juste; mais encore par celui qui le condamna, et qui, dans le temps même qu'il prononçait contre lui un arrêt de mort, ne rougit pas de confesser qu'il ne trouvait rien dans lui qui fût digne de châtiment; mais encore par ses ennemis les plus acharnés, qu'il ne craignit pas de défier en toutes rencontres de pouvoir jamais le convaincre d'aucun péché, et qui, sur un défi de cette nature, au lieu de lui opposer en particulier ce qu'ils auraient pu remarquer dans lui de défectueux, n'ont à lui faire que je ne sais quels reproches vagues et généraux, ou qui ne signifient rien ou qui signifient tout au plus qu'ils ne cherchent qu'à le décrier à quelque prix que ce soit.

Plénitude de science. Jamais homme qui nous ait apporté une doctrine plus sublime, plus relevée que Jésus-Christ. Quelle profondeur dans les mystères qu'il nous révèle! Une unité réellement identifiée avec une pluralité qui, faisant trois personnes dans Dieu ne fait pourtant qu'un Dieu, trois personnes égales entre elles, quoique inégales en origine et en production, où celle qui reçoit ne doit rien à celle qui donne, où celle qui ne donne rien n'est ni moins riche, ni moins libérale que celle qui donne tout, où chaque personne est tout ce que sont les autres, quoiqu'elle n'ait pas tout ce qu'elles ont, où leur personnalité qui fait leur gloire et leur grandeur particulière n'ajoute rien à leur gloire et à leur grandeur essentielle et commune. C'est ce que le Père n'avait révélé que comme en énigme et en figure à Israël, mais qu'il nous a fait développer en termes clairs et précis par Jésus-Christ.

Quelles sont d'ailleurs les leçons et les règles de perfection que nous a apportées ce Maître divin? Ce n'est pas seulement le péché qu'il attaque; il va jusqu'à couper toutes les racines du péché : la concupiscence liée, les désirs réprimés, le scandale banni, tout ce qui peut être occasion de chute condamné et interdit. Ce n'est pas seulement à la vertu qu'il nous anime, c'est à tout ce qu'il y a de plus excellent, de plus accompli dans la vertu : aimer ceux qui nous haïssent, posséder comme si nous ne possédions pas, faire tout ce que nous devons, et nous regarder comme des serviteurs inutiles; vivre, non dans nous et pour nous, mais dans celui et pour celui avec qui nous devons vivre éternellement. Jamais homme n'a ainsi parlé, disaient ceux mêmes qui avaient été envoyés pour se saisir de sa personne. Mais, disons-le, jamais le pur homme n'a pu ainsi parler; il est trop charnel pour entrer si avant dans les mystères de l'esprit, et il n'y a que celui qui est

venu du ciel qui ait pu nous apporter une doctrine si céleste.

Plénitude de connaissance. Jamais homme qui ait eu des lumières plus vives, plus étendues, plus infaillibles que Jésus-Christ. Dieu voit les choses telles qu'elles sont, Jésus-Christ les voit de même. Et les Juifs en étaient tellement persuadés qu'ils n'osaient plus l'interroger, de peur de lui donner lieu d'en trop dire et de découvrir ce qu'il y avait de malin dans les différentes demandes qu'ils lui faisaient plus pour l'embarrasser que pour s'instruire. Dieu voit les choses avant qu'elles soient, Jésus-Christ les voyait de même : les projets de ses ennemis, la lâcheté de ses disciples, la ruine et le renversement de Jérusalem, tout cela lui était présent; il le prédit, et on ne vit que trop que l'avenir n'avait rien de caché pour lui. Ce jour même de colère et de vengeance dont il affectait de faire un mystère à ses disciples n'était pas un mystère pour lui, puisque c'est un jour qu'il avait marqué lui-même pour rendre publiquement à chacun ce qui lui est dû; mais c'est qu'il ne le savait pas pour le leur découvrir, voulant les avertir, comme il le fit dans la suite, de s'attacher à leurs devoirs sans s'informer mal à propos quel devait être le jour de leur châtiment ou de leur récompense. Dieu sonde les cœurs et les reins, Jésus-Christ les sondait, et il n'eut jamais besoin, dit saint Jean, qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme, parce qu'il savait tout ce qui se passait dans l'homme. Faites-nous connaître, disait Dieu à ces faux prophètes qui s'ingéraient de prophétiser dans Israël sans aucun ordre, faites-nous connaître tout ce qui est et tout ce qui sera, ce qu'il y a de plus éclatant et de plus caché, faites-le-nous connaître sûrement et sans que la vérité de vos paroles puisse être ou contredite ou contestée; faites-le-nous connaître par vos propres lumières, et sans que mon esprit vous l'inspire, et nous dirons que vous êtes des dieux. Les prophètes mêmes que j'envoie ne parlent que parce que je les fais parler, et s'ils disent toujours vrai, ils ne connaissent pas toujours toute la force, toute l'étendue de ce qu'ils disent. Il est réservé au Fils du Père d'avoir une intelligence à qui rien n'échappe, de l'avoir par lui-même, de l'avoir pour les autres et de leur communiquer tout ce qu'ils ont de connaissance et de lumière.

Plénitude de pouvoir. Jamais homme qui disposât plus souverainement de toute la nature, que Jésus-Christ. Il s'était expliqué si clairement sur sa divinité, qu'on ne pouvait douter qu'il ne s'attribuât une divinité réelle et égale à son Père : *mon Père et moi, nous ne sommes qu'un*. Ce n'est point d'une union d'esprit et de cœur qu'il veut parler; en cela, il n'aurait rien dit qui ne convînt à tout homme qui est attaché inséparablement à son Dieu; il parle de cette union d'essence et de nature qui les lie de toute éternité; de cette union qui fait que, de toute éternité, le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père; personne ne connaît le Père que le Fils, et personne ne connaît le Fils que le Père. S'il ne s'agit que de ces connaissances imparfaites que nous avons de la Divinité, en cela Jésus-Christ n'aurait guère mieux connu le Père que nous, et nous n'aurions pas eu beaucoup de peine à reconnaître le Fils, s'il n'avait été que ce que nous sommes. Il s'agit donc d'une connaissance où l'on connaisse Dieu comme Dieu se connaît lui-même; et comme il n'y a que Dieu qui puisse se connaître parfaitement lui-même, il faut nécessairement que celui qui nous a dit qu'il a cette connaissance parfaite, nous dise en même temps qu'il est Dieu. C'est mon Père qui vous enverra son Esprit; je vous l'enverrai avec lui. Et comment pourra-t-il envoyer son Esprit, qui est Dieu, comme nous le montrerons dans la suite, s'il n'est Dieu lui-même? Et quand même nous voudrions supposer faussement, et contre tous les oracles de la vérité et de la foi, que l'Esprit-Saint n'est pas Dieu, c'est pourtant un Esprit de sagesse, un Esprit de lumière et de force que le pur homme peut demander, mais que Dieu seul peut envoyer.

Jésus-Christ ne met donc point d'autre différence entre son Père et lui. qu'une différence de personne; pour le reste, il s'attribue tout ce qu'on peut attribuer à son Père, même pouvoir, même lumière, même essence; et les Juifs en étaient tellement persuadés que, s'ils voulaient le lapider, ce n'était point à cause de ses bonnes œuvres, ce n'était point parce qu'il prétendait être revêtu spécialement du pouvoir d'en-haut, et avoir une mission plus étendue, plus efficace que ne l'avaient eue les autres prophètes; c'est, qu'étant homme, il voulait être regardé et traité comme un Dieu, *quia tu homo cum sis, facis te ipsum Deum* (*Joan.*, X), un Dieu qui ne prétend céder en rien à Dieu même, qui prétend être tout ce qu'est Dieu et lui être égal en toutes choses : *Æqualem te faciens Deo.* (*Joan.* V.)

Il semble qu'un homme aussi saint que Jésus-Christ à qui on n'a jamais eu ni péché, ni faiblesse à reprocher; qu'un homme qui était si bien instruit des mystères de la Divinité, et qui les développait avec tant de netteté; qu'un homme qui entrait si avant dans le secret des cœurs : il semble, dis-je, qu'un tel homme devait en être cru sur sa parole; mais non, il faut des prodiges aux Juifs pour les convaincre, et de ces prodiges, Jésus-Christ leur en donne de toutes les espèces, et les leur donne comme le dernier témoignage, comme le témoignage le plus convaincant et de sa divinité, et de la vérité de sa parole : *Si mihi non vultis credere, operibus credite* (*Joan.*, X) : Si vous ne voulez pas m'en croire sur ce que je dis, croyez-m'en au moins sur ce que je fais. Vous avez envoyé à Jean, et il m'a rendu le témoignage que je méritais; mais ce n'est pas du témoignage d'un homme que je me contente, je veux celui de mon Père, et celui de mon Père se manifeste par les actions que je fais. *Opera quæ dedit mihi Pater, ut per-*

ficiam, testimonium perhibent de me. (*Ibid.*) Le père du mensonge a ses miracles, mais miracles faux, miracles supposés et apparents; un vrai miracle ne peut procéder que de Dieu, et si je ne suis pas Dieu, Dieu lui-même ne peut pas coopérer aux vrais miracles que je fais pour prouver ma divinité, à moins qu'il ne se joigne lui-même à moi pour vous tromper. Oubliez donc, si vous le pouvez; tout ce que vos prophètes vous ont dit sur mon compte, oubliez tout ce que je vous en ai dit moi-même, et qui, soutenu par tout ce que vous voyez dans moi de divin, aurait dû vous persuader; mais examinez mes actions, actions où il n'y a ni fraude, ni illusion; tout y est vrai, réel, incontestable. C'est par là que je vous parle de la part de mon Père; c'est par là que mon Père vous parle en ma faveur : *Si mihi non vultis credere, operibus credite.* Là-dessus Jésus-Christ déclare au paralytique que ses péchés lui sont remis; les scribes et les pharisiens se scandalisent; ils accusent le Sauveur d'avoir blasphémé, prétendant, comme il est incontestable, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse remettre le péché; et le Sauveur, pour leur faire voir qu'en cela il a parlé en Dieu, ordonne au paralytique de se lever, afin de montrer aux pharisiens qu'il ne lui en coûte pas plus de remettre le péché, que de commander aux maladies. A moins que Dieu n'eût voulu prêter son autorité pour confirmer un mensonge, n'aurait-il pas dû arrêter ce prodige et confondre, si je l'ose dire, ce prétendu thaumaturge? Cependant le paralytique se lève, il marche, et tout le peuple glorifie le Seigneur qui lui a envoyé un si grand prophète.

Ce n'est pas par ce seul prodige que Jésus-Christ prouve sa divinité; il la prouve par les maladies qu'il guérit, par les morts à qui il rend la vie, par les esprits immondes qu'il chasse des corps qu'ils possèdent, par les pains qu'il multiplie dans le désert, par les tempêtes qu'il apaise, par les mers qu'il calme, par tous les éléments dont il dispose à son choix. Et il n'y a ici ni fraude, ni illusion; ce sont des muets qui parlent, des aveugles qui voient, des morts qui traitent chez eux celui même qui les a ressuscités; ce sont mille personnes qui applaudissent à leur bienfaiteur; ce sont les démons eux-mêmes qui sont contraints de rendre justice à celui qui les a vaincus; c'est le monde entier, plein et pénétré des prodiges dont il est témoin. Mais aussi, pour le dire encore un coup, à moins que le Père n'ait voulu prêter son autorité pour confirmer un mensonge, pouvait-il coopérer à tant de prodiges qui établissent si solidement la divinité de Jésus-Christ? Il y coopère pourtant; c'est qu'il veut que nous entrions dans ses pensées, et que, reconnaissant dans celui qu'il nous envoie une égalité de puissance, nous y reconnaissions une égalité de nature : *Si mihi non vultis credere, operibus credite.*

Il ne sert à rien, au reste, d'opposer ici Jésus-Christ à Jésus-Christ lui-même, et de vouloir lui faire détruire d'un côté ce qu'il tâche d'établir de l'autre, comme si nous ne savions pas qu'il faut distinguer deux générations dans l'Homme-Dieu : une génération éternelle, par laquelle il est engendré avant tous les siècles dans le sein de son Père, et une génération temporelle, par laquelle il a été conçu, sur le milieu des siècles, dans le sein de sa mère. Par celle-là, il est égal à son Père, puisqu'il est Dieu; par celle-ci, il est inférieur à son Père, puisqu'il est homme.

De sorte que quoiqu'il n'y ait qu'une personne dans Jésus-Christ, il y a pourtant deux natures, et comme chacune de ces natures a ses opérations propres et particulières, chacune aussi a comme son langage propre et particulier; quelquefois c'est en homme que parle Jésus-Christ, quelquefois c'est en Dieu; ainsi quand je lui entends dire que son Père est plus grand que lui, je comprends qu'il parle de son humanité, et j'apprends ce que le pur homme doit à un Dieu à qui l'homme-Dieu rend avec tant d'éclat ce que mérite la majesté de son Etre; mais aussi quand je lui entends dire qu'il est dans son Père et que son Père est dans lui, qu'il était avant qu'il y eût rien sur la terre, qu'il a tout pouvoir sur ce qui est et qui peut être; je comprends qu'il parle de sa divinité, et j'adore dans lui un Dieu qui a voulu se soumettre pour nous aux faiblesses de l'homme; ainsi quand j'entends qu'il conjure son Père de lui accorder cette clarté et cette splendeur que méritent ses travaux, je comprends que c'est un homme qui demande à être récompensé; mais quand je lui entends ajouter que c'est une clarté, une splendeur qu'il avait déjà dans le sein de son Père avant que le monde fût créé, je comprends que c'est un Dieu, qui lui-même doit être notre récompense dans l'éternité. D'ailleurs je vois que là même où Jésus-Christ ne semble connaître d'autre Dieu que son Père, il a toujours soin de nous prévenir, et de nous faire trouver dans le même discours où il s'abaisse, des termes qui le relèvent; la vie éternelle, dit-il à son Père, chez saint Jean, consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul et le vrai Dieu. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum.* (*Joan.*, XIX.) Mais n'ajoute-t-il pas d'abord qu'il faut aussi connaître celui que le Père nous a envoyé, *et quem misisti* (*Ibid.*), se mettant par là même au rang du vrai Dieu, et nous montrant qu'il ne parle ici que par rapport à ces fausses divinités qui n'avaient de divin, qu'un encens sacrilége qu'elles dérobaient au vrai Dieu: pourquoi m'appellez-vous bon, disait-il à ce jeune homme qui lui demandait ce qu'il avait à faire pour arriver à la vie éternelle, comme si vous ne saviez pas que Dieu seul est essentiellement bon, et que c'est là un des plus glorieux appanages de sa divinité? Non point que par là il renonce à un si glorieux apanage; mais c'est qu'il ne veut pas d'abord se manifester entièrement à ce jeune homme et lui découvrir tout ce qu'il est, en l'assurant néanmoins qu'il n'a qu'à le suivre s'il veut avoir un trésor dans le ciel : ne lui en dit-il pas assez pour le convaincre qu'il est ce bon

par essence dont il vient de lui parler, et conséquemment qu'il est Dieu ; puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse disposer des trésors du ciel? Non, le Fils de Dieu ne se contredit point, ni dans ses paroles, ni dans sa conduite ; par bonté, il est ce que nous sommes, et souvent il parle, il agit comme nous; par essence, il est ce qu' est Dieu lui-même, et alors il parle, il agit en Dieu.

Disons-le, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, plus vous l'élevez, plus vous l'abaissez ; plus vous lui attribuez de rares et d'éminentes qualités, plus vous le dégradez ; représentez-le comme l'image du Père, comme le cher et bien-aimé de Dieu, comme un Dieu, si vous voulez; dès que vous ne le regarderez pas comme le Dieu souverain, comme un Dieu indépendant et égal en toutes choses à son Père, vous faites, j'ai horreur de le dire, c'est pourtant une conséquence qui suit nécessairement des principes de ceux qui, accordant à Jesus-Christ mille prérogatives extraordinaires, ne lui accordent pas celles de la Divinité, du plus humble de tous les hommes, vous en faites le plus vain, le plus orgueilleux ; du plus saint de tous les hommes, vous en faites le plus criminel, le plus pécheur, vous en faites un fauteur de l'impiété et de l'idolâtrie ; il n'est pas Dieu, il le sait, il souffre pourtant qu'on l'adore comme égal à Dieu, il cherche lui-même partout à établir cette égalité, il couronne ceux qui la confessent; il vient donc introduire dans le monde ce culte impie qu'il affecte de détruire ; il veut donc élever l'abomination de la désolation jusque dans le lieu saint, et se mettre à la place de celui qui seul a droit d'y présider en souverain et en maître.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le Père se fait lui-même le soutien et le fauteur de l'impiété et de l'idolâtrie; non-seulement par ce qu'il a fait et ce qu'il a dit par le passé, mais encore par ce qu'il souffre et qu'il tolère aujourd'hui : nous avons pour son Fils les mêmes sentiments de vénération et de respect que nous avons pour lui, il le sait; il sait qu'en matière d'adoration et d'hommage, nous ne faisons rien pour l'un que nous ne fassions pour l'autre ; malgré cela, il nous regarde comme son peuple choisi, comme un peuple qui a seul chez lui la vraie foi en dépôt, qui le sert en esprit et en vérité ; c'est ce qu'on prouve invinciblement ailleurs, en prouvant la vérité de notre religion : ce n'est donc plus ce Dieu qui ne peut souffrir qu'on fasse habiter l'arche et l'idole sous le même toit, qui nous défend sous peine d'anathème d'invoquer son nom et celui de Melchom, et d'introduire dans Jérusalem les dieux des nations.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, nous n'avons donc point cette rédemption copieuse qui seule pouvait réparer tous nos désordres; le Père n'a point cette satisfaction pleine et entière qui, seule, pouvait réparer tous ses droits, puisqu'il n'y avait point d'homme, point d'esprit céleste, point de créature, qui pût acquitter nos dettes et venger la gloire du Seigneur autant que le demandaient la grièveté et la multitude de nos offenses, et la majesté de la personne offensée ; nous savons pourtant que tout fut consommé par la mort de Jésus-Christ ; c'est que ce fut la mort d'un Dieu, et que, dans cette mort, le ciel et la terre y trouvèrent également ce qu'ils pouvaient exiger pour leur entier rétablissement.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, toutes les expressions de l'Ecriture sont vicieuses, illusoires, et ne tendent qu'à nous engager dans l'égarement et l'erreur; le Verbe qui avant toutes choses était auprès de Dieu, s'est fait chair : *je suis sorti de mon Père pour venir dans le monde, maintenant je quitte le monde pour retourner à mon Père;*— c'est celui par qui tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui ; donnez à ces différentes expressions toutes les interprétations qu'il vous plaira, si elles ne se prennent pas dans leur sens naturel, elles n'ont rien que de faux, et c'est dans ce sens que nous, à qui saint Pierre défend d'interpréter les divines Ecritures, selon le sens de ceux qui voudraient introduire parmi nous des sectes de perdition, que nous les interpréterons, nous les prendrons dans le sens que leur ont donné ceux qui avaient reçu les prémices de l'Esprit, et selon le sens que leur donne encore aujourd'hui tout ce qu'il y a de vrais fidèles dans la religion.

Troisième témoin de la divinité de Jésus-Christ : la voix de tous les peuples qui, dans la plus grande agitation, comme dans la plus grande paix de l'Eglise, ont constamment confessé cette vérité divine, vérité qu'on a confessée hardiment devant ceux mêmes qui travaillaient le plus à l'étouffer. Jérusalem est encore armée et ne cherche qu'à immoler à sa fureur quiconque osera se déclarer en faveur de l'homme juste, et au milieu d'une ville ainsi prête à tout sacrifier à sa passion, se montrent quelques pauvres pêcheurs, qui, sans qu'ils puissent être arrêtés, ou par les défenses des prêtres, ou par les menaces du peuple, leur reprochent hautement qu'ils ont fait mourir un Dieu, et déconcertent toute la Judée par les prodiges qu'ils opèrent au nom de ce Dieu qu'ils ont fait mourir; vérité qu'ont confessée ceux même qui l'avaient combattue avec plus d'acharnement et de fureur; Paul ne pouvait souffrir Jésus-Christ ni ceux qui confessaient Jésus-Christ, et, comme s'il n'en eût pas assez fait contre lui tandis qu'il n'agissait qu'en son nom et comme particulier, il se fait le ministre de la Synagogue; il lui demande des commissions pour entraîner dans les fers tous ceux qui, à Damas, professaient sa doctrine; mais il n'est pas plutôt terrassé par celui même dont il cherche à étouffer et le souvenir et le nom, que d'abord il prêche sa divinité, qu'il la prêche avec tant de force et de solidité, que les Juifs, confondus par celui même qu'ils avaient établi comme le défenseur de leurs intérêts, ne pensent qu'à faire retomber sur lui tout ce qu'il préparait lui-même de tourments et de supplices aux disciples de Jésus-

Christ. Vérité que tous les apôtres, que tous les disciples, qu'un million de martyrs ont confessée devant les princes et les rois de la terre; qu'ils ont soutenue dans les prisons et sur les échafauds; qu'ils ont signée de tout leur sang, croyant que donner leur vie à Jésus-Christ, c'était la donner à un Dieu. Vérité qu'on a confessée dans les antres et les cavernes, qu'on a confessée dans la solitude et la retraite, qu'on a confessée dans tous les états, dans toutes les conditions du monde, qu'on a confessée en dépit de tous les raisonnements captieux des libertins, en dépit de toutes les difficultés que pouvaient former les impies, en dépit de tout ce qu'on pouvait trouver d'incompréhensible dans le mystère, tant on était persuadé qu'il n'est pas même permis de sonder, quand on est fondé sur la parole d'un Dieu. Vérité qu'on confesse actuellement dans l'un et l'autre monde; qui, étant venue jusqu'à nous par le ministère de ceux qui l'ont annoncée, a passé par notre ministère, jusqu'aux peuples les plus reculés, les plus barbares, et se soutient partout avec tant d'éclat, qu'il n'y a rien peut-être qui fasse mieux sentir que c'est là une de ces vérités que toutes les portes de l'enfer n'affaibliront jamais.

Jésus-Christ n'a eu jusqu'à présent aucun ennemi de sa divinité qui n'ait été confondu; ceux qu'il peut encore avoir parmi nous, le sont par l'exécration et l'horreur qu'on a pour leur doctrine, autant que pour leur personne, et s'il en est qui sur ce grand point forment quelque société d'irréligion et d'impiété, ce sont de ces ouvriers d'iniquité qui fuient la lumière et vont porter leurs erreurs dans ces lieux ténébreux où règne d'ailleurs, avec un plein pouvoir, cet esprit de mensonge qui ne cherche qu'à marcher dans les ténèbres.

Pour nous, nous confessons hardiment de bouche ce que nous croyons de cœur, nous le prêchons sur les toits et dans le public, et nous ne craindrons point de défier tous les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, de pouvoir se soutenir avec quelque apparence de raison contre le poids immense de la vérité qui les accable; s'ils nous disputaient la vérité de la parole de Dieu, nous ne serions pas surpris qu'ils nous disputassent la vérité des conséquences que nous en tirons; mais recevoir la même parole que nous, et l'expliquer tout autrement que nous, c'est faire dire à Dieu, non pas ce qu'il a dit, mais ce qu'on voudrait qu'il eût dit; c'est s'ouvrir une voie sûre pour rejeter tout ce qu'il a dit; c'est, en un mot, se mettre dans une espèce de droit de rejeter tout ce qu'il peut dire. Le texte sacré a quelquefois ses obscurités: nous est-il permis, pour cela, de l'interpréter à notre gré? C'est à celle qui a reçu la clef de la science, à nous en développer le sens; ici tout est clair, tout est évident, et nous l'irons obscurcir contre le témoignage de toute l'antiquité, contre le témoignage de tous les peuples! Ne cherchons point à être plus sages que les autres, nous avons les mêmes motifs, ayons la même foi, et sans écouter tout ce qu'on nous pourrait dire, pour nous enlever notre maître et notre Dieu, disons anathème avec saint Jean; disons anathème avec l'Eglise, à quiconque veut diviser Jésus-Christ et lui attribuer les faiblesses de l'homme, sans lui attribuer les prérogatives de la divinité; il est homme; il est Dieu; nous n'en pouvons pas douter sans renoncer à la foi, vous l'avez vu; nous ne pouvons le croire sans espérer: vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ, dit saint Paul, s'est fait notre sagesse, notre justice et notre sanctification, c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, que Jésus-Christ étant l'auteur et la source de toute sagesse, s'est abaissé jusqu'à nous pour nous la communiquer et nous faire sages de cette sagesse sublime que le siècle et les princes du siècle n'ont point connue, et qui, nous élevant au-dessus de nous-mêmes, nous fait entrer dans les mystères les plus profonds de la religion et de la divinité, c'est-à-dire que, Jésus-Christ étant l'auteur et la source de toute justice, il n'habite parmi nous que pour nous la communiquer et nous faire justes, de cette justice qu'on ne trouvera jamais parmi ceux mêmes qui se croient les plus religieux observateurs de la Loi; mais uniquement dans ceux qui, ayant toujours les yeux sur ce divin modèle, ne connaissent d'autres maximes que celles qu'il nous a annoncées, c'est-à-dire que, Jésus-Christ étant l'auteur et la source de toute sanctification, il ne nous quitte que pour nous la communiquer et nous faire saints de cette sainteté consommée qu'on n'a qu'auprès de lui, et qu'il peut seul donner. De sorte que Jésus-Christ s'est fait notre oracle, notre guide et notre récompense; notre oracle, pour nous instruire; aussi est-ce la vérité que nous devons écouter; notre guide, pour nous régler; aussi est-il la voie que nous devons tenir; notre récompense, pour nous animer; aussi est-il la vie que nous devons attendre. Reprenons ces différentes vérités, nous serons forcés d'avouer que, si le Père n'a rien omis pour nous convaincre que son Fils s'est fait chair, le Fils n'a rien omis pour nous convaincre qu'il ne s'est fait chair que pour nous.

La doctrine de Jésus-Christ est une preuve de sa divinité, je l'ai dit, mais elle n'est pas moins une preuve de sa bonté pour nous; il nous a ouvert le ciel par sa mort; mais c'est un ciel fermé à tout homme qui ne sait pas ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire pour y entrer; or quelle était sur ces deux points la triste situation du monde quand Jésus-Christ y parut? L'erreur et le vice en partageaient, pour le dire ainsi, l'empire, et tandis que les uns adoraient criminellement les dieux qu'ils s'étaient eux-mêmes fabriqués, les autres n'adoraient pas en esprit et en vérité celui qui a fait tout ce qui est; il fallait tirer ceux-là des ténèbres, ouvrir à ceux-ci une route nouvelle, et les ramener, les uns et les autres, à une unité de créance et

de vertu; c'est à quoi Jésus-Christ a travaillé toute sa vie; si ce n'est pas avec tout le succès qu'il devait attendre de son zèle, c'est au moins par toutes les voies que son zèle pouvait lui inspirer.

Quelque grand que fût le nom du Seigneur dans Israël, sous ses patriarches et ses prophètes, ce n'était guère que dans Israël qu'il était grand; partout ailleurs c'était un nom ou inconnu, ou méprisé; dans Israël même où il était grand, à peine savait-on ce qu'il renfermait de mystérieux et d'incompréhensible dans sa grandeur; on y adorait un Dieu, mais si un Dieu en trois personnes n'était pas inconnu parmi ceux qui avaient le plus approfondi le sens des Ecritures, c'était comme un Dieu étranger pour la plupart des Juifs, et dont ils avaient à peine quelque idée.

C'était par Jésus-Christ que le Père voulait que la Judée, que la gentilité, que toutes les nations de la terre fussent éclairées, et qu'elles apprissent à l'adorer seul et adorer dans lui tout ce qui constitue l'essence de la divinité : une trinité parfaite dans une parfaite unité; c'est ce qu'a fait Jésus-Christ, portant partout le nom de son Père, portant partout le nom des trois adorables personnes de la Trinité, et attachant à ce nom sacré tant de force et d'efficacité, que comme c'est par lui que nous avons tout reçu, c'est aussi par lui que nous avons tout à espérer; c'est lui, c'est ce nom adorable et auguste qui a fait taire les oracles profanes, qui a abattu les idoles, confondu ceux qui les adoraient, et renouvelé tellement le monde entier, que ce monde revenu de ses malheureuses et criminelles préventions, a abattu lui-même de ses propres mains ces fantômes de divinités qu'il s'était formés; c'est lui, c'est ce nom adorable et auguste qui a fait sentir à la Loi ce qu'elle avait de défectueux et de charnel; qui a fait connaître à ceux qui la professaient qu'ils n'avaient que le dehors et l'écorce de la perfection, et qu'il n'appartenait qu'à Jésus-Christ d'introduire un culte qui répondît à la sainteté et à la majesté d'un Dieu; c'est par lui, c'est par ce nom adorable et auguste qu'a été publié l'Evangile, que nous avons été régénérés dans les eaux de notre baptême, que nous avons été confirmés dans la foi par l'onction des ministres du Seigneur, lavés de nos taches dans le sacrement de Pénitence, et nourris du pain des anges à la table de Jésus-Christ.

Nom adorable et auguste que Jésus-Christ nous a apporté; et dans ce nom auguste, quel fond de lumière et d'instruction! Il y a un Dieu, c'est-à-dire qu'il y a un être essentiellement éternel, essentiellement immense, essentiellement infini dans tout ce qu'il est et dans tout ce qu'il a.

Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a donc qu'un maître et un souverain, devant qui doit ramper tout ce qu'il y a de grand et de puissant parmi nous, avec autant de respect et de frayeur, que le plus petit, que le plus méprisable d'entre nous. Il y a trois personnes en Dieu, et par conséquent mille engagements dans nous à adorer dans cette pluralité, non-seulement une unité d'essence, mais encore une unité de pensées, de désirs et d'empressements à nous gratifier.

Nom adorable et auguste que nous a apporté Jésus-Christ; et dans ce nom auguste, le fondement de notre religion, l'abrégé de notre foi, la source de nos plus solides instructions, la règle de nos devoirs les plus essentiels, la condamnation de tout ce que l'enfer a suscité et suscitera à jamais de rebelles qui n'adorent pas avec nous; nous sommes donc de ces petits et de ces humbles, mais de ces heureux et privilégiés à qui le Père a révélé ce qu'il a caché aux orgueilleux et aux superbes du siècle, et nous avons aujourd'hui l'avantage de lui offrir notre encens et de fléchir le genou devant lui, là même où nos pères avaient élevé des autels profanes, et sacrifié aux dieux de la gentilité. Pourquoi nous gratifier si miséricordieusement et nous tirer des ténèbres où, sans la lumière qui a brillé d'en haut, nous aurait jeté le malheur de notre naissance? C'est ici que nous devons nous écrier avec l'Apôtre, que ce n'est là l'effet ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la bonté infinie de ce Dieu qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde; mais enfin, le dépôt est entre nos mains, Jésus-Christ nous l'a confié, conservons-le avec tout le soin et toute l'attention qu'il peut mériter; c'est ce que Jésus-Christ attend de notre reconnaissance.

On veut sonder et pénétrer dans le fond de ces abîmes impénétrables; ce n'est pas à ceux qui en veulent plus savoir, ou du moins qui veulent savoir ce qu'on a jugé à propos de leur cacher, que Dieu se communique le plus; rapportons-nous-en simplement à celui qui nous a parlé, c'est la vérité même, et il ne peut y avoir que vérité dans ses paroles, et cela non-seulement par rapport à ces grands mystères qui sont comme la pierre angulaire sur laquelle est appuyée et fondée toute la solidité de notre religion, un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme et soumis pour nous à toutes les faiblesses de l'homme; mais encore par rapport à tout ce que Dieu fait homme nous a révélé par lui-même ou par celle qui nous parle de sa part, et dont il se sert comme de son organe pour nous expliquer ses sentiments et ses pensées.

Ce n'est point en cette matière qu'il faut s'applaudir faussement de sa foi et se persuader mal à propos qu'on croit parce qu'on embrasse ce qu'il y a de plus frappant, de plus essentiel dans la foi, tandis qu'on ose combattre ce qu'elle semble avoir de moins grand et de moins important; comme si, quand le Père nous dit d'écouter son Fils, il nous permettait de ne l'écouter qu'autant qu'il convient à nos préjugés et à nos passions; comme si, quand le Fils nous dit d'écouter son Eglise, il nous permettait d'interpréter à notre gré ses jugements et ses décisions. Tout ce que nous apprend l'Eglise, elle l'a appris du Fils: tout ce que le

Fils apprend à l'Eglise il l'a appris du Père. Y a-t-il quelque oracle plus sûr que nous puissions consulter? Que Jésus-Christ parle lui-même, qu'il parle par son Eglise, c'est toujours la parole de Jésus-Christ, et vouloir la soumettre à nos décisions en ne la recevant qu'avec modification et réserve, c'est accuser Jésus-Christ, ou de nous annoncer ce qu'il n'a pas appris de son Père, ou de n'avoir pas appris à son Eglise tout ce que son Père lui a appris.

Mais parce qu'il nous servirait peu de savoir ce que nous devons croire, si nous ne savions aussi ce que nous devons faire, puisque c'est par les actions que se produit et se soutient la foi de Jésus-Christ : en ceci est encore la vérité que nous devons écouter; il s'est fait notre maître en matière de foi, il s'est fait notre maître en matière de conduite. Maître nouveau : aussi, dit-il, dans son *Apocalypse*, qu'il vient renouveler toutes choses; maître éclairé qui connaît toutes les voies de Dieu : aussi enseigne-t-il, au rapport même de ses ennemis, sans déguiser, sans altérer en rien la vérité. Maître divin, qui ne nous apporte rien qui ne soit digne du Dieu qu'il annonce : aussi est-on contraint d'avouer que jamais homme n'a ainsi parlé. Quelle doctrine que celle que Jésus-Christ nous a apportée! Doctrine qui combat toutes les inclinations des sens, tous les désirs de la chair, et détruit tout ce vieil homme que nous avons apporté du sein de nos mères, pour lui substituer cet homme nouveau qui ne vit que de l'esprit et de la grâce; doctrine qui n'épargne aucun vice, qui ne flatte aucune passion; qui ne va pas seulement, comme je l'ai déjà dit, au devant du péché, mais encore au devant de tout ce qui peut être une source de péché; qui captive également l'esprit et le cœur, et les retient tellement tous deux dans les bornes du devoir, que pour peu qu'ils s'en écartent elle s'élève contre eux et les condamne; doctrine qui ne reçoit ni partage dans le culte qu'elle ordonne, ni médiocrité dans la vertu qu'elle prescrit; qui, venant d'un Dieu qui se propose à nous pour modèle, veut que, comme lui, nous n'agissions que pour Dieu, nous ne nous occupions que de Dieu, nous ne vivions que pour Dieu.

Ce fut de Dieu que les Juifs reçurent leur Loi; mais d'un Dieu qui, pour le dire ainsi, s'accommodait à la faiblesse de ce peuple charnel et grossier; aussi n'y avait-il rien de parfait dans la loi, rien qui pût conduire à la perfection : ici c'est l'Homme-Dieu qui veut se former un peuple nouveau, et qui veut que tout soit nouveau dans sa conduite et ses mœurs; d'ailleurs, quelque sainte que fût la loi quand elle sortit des mains de Dieu, l'ignorance ou la malice l'avait tellement obscurcie ou altérée sur une infinité de points, que dans la suite des temps ce n'était presque plus, pour parler de la sorte, qu'un corps décharné et dépouillé de ce suc qui en avait fait autrefois le mérite et la gloire dans la loi de Jésus-Christ; nulle obscurité que celle que nous y fait trouver notre malice; tout y est clair, ou du moins tout y est tellement développé, ou par Jésus-Christ lui-même, ou par celle qu'il nous a donnée pour nous servir d'oracle, que nous n'avons qu'à écouter, pour entrer dans tous les mystères de la loi; tout nous a été transmis dans sa pureté, et ces grandes maximes qui font l'abrégé, ou, pour mieux dire, l'essence du christianisme, sont venues jusqu'à nous, telles que les observaient les premiers fidèles, et si nous les négligeons, ce n'est point ni que l'Evangile ou que les ministres n'aient pas soin de nous les mettre devant les yeux, ni qu'on puisse prescrire ou contre l'Evangile ou contre les leçons de ceux qui nous l'annoncent; c'est que nous sommes les enfants des saints, sans chercher à hériter de leur vertu et de leur sainteté.

Après cela que pouvons-nous souhaiter en matière d'instruction? Vous diriez pourtant que Jésus-Christ craint de n'en avoir pas assez fait; il nous promet donc son Esprit pour achever de nous instruire, et dans cet Esprit, que nous promet-il? Apprenez-le de lui-même; si le Père n'a rien omis pour nous instruire de la divinité de son Fils, le Fils n'a rien omis pour nous instruire de la divinité de son Esprit; c'est à l'Esprit qu'il attribue une unité d'essence avec son Père et avec lui; l'Esprit est donc Dieu, puisque sans être Dieu on ne peut pas faire une même chose avec Dieu; c'est à l'Esprit qu'il attribue la création du monde, la production des cieux, et la construction de tout ce qui est dans la nature; l'Esprit est donc Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse agir sur le néant et donner l'être à ce qui ne l'a pas; c'est à l'Esprit qu'il attribue cette supériorité de force qui nous affermit et nous soutient contre toutes nos craintes et tous nos dangers; de science qui dissipe toutes nos ténèbres et nous enseigne toute vérité; de sainteté qui nous perfectionne et nous communique toute vertu; l'Esprit est donc Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse réformer tout l'homme, et répandre dans lui cette force invincible que rien ne peut ébranler; cette intelligence sublime, à qui rien ne peut échapper; cette plénitude surprenante de dons et de grâces qui dirige en tout, qui fait tout entreprendre, qui soutient contre tout; aussi, à peine est-il descendu sur ceux à qui Jésus-Christ l'avait spécialement promis, que de quelques hommes ignorants et grossiers, il en fait de ces hommes habiles et éclairés qui confondent tous les sages et tous les savants du siècle; de quelques hommes faibles et timides, de ces hommes fermes et intrépides, qui bravent toutes les menaces et tous les supplices des princes de la terre; de quelques hommes méprisés et regardés comme le rebut du monde, de ces hommes redoutés qui font trembler jusque sur leur trône les premières têtes du monde; de quelques hommes sujets aux mêmes misères, aux mêmes défauts que nous, ambitieux, jaloux, envieux comme nous, de ces hommes extraordinaires, qu'on regarde partout comme

autant de prodiges de sainteté et de vertu. C'est lui qui nous enseignerait toute vérité, si nous voulions l'écouter ; qui nous dirigerait dans toutes nos voies, si nous voulions le suivre ; mais comme nous résistons à Jésus-Christ, nous résistons à son Esprit, et ces deux maîtres divins, qui ne cherchent qu'à se former des disciples parfaits, ne trouvent en nous que de ces disciples, ou durs à croire, qui ne veulent rien comprendre de ce qu'on leur dit, ou lâches à agir, qui ne reçoivent ce qu'on leur dit que pour le négliger avec plus de mépris ; si nous ne savons pas, c'est que nous ne voulons pas savoir ; Jésus-Christ nous a donné ou nous a fait donner tout ce que nous pouvions attendre d'instructions, et quelque prétexte que nous puissions avoir pour ne nous en pas tenir à la rigueur de la loi, jamais nous ne pourrons prétexter notre ignorance.

J'ajoute que Jésus-Christ ne nous a rien dit, qu'il ne nous a rien fait dire par son Esprit, qu'il ne soutienne et ne confirme par ses exemples ; ainsi il n'est pas seulement la vérité que nous devons écouter, mais il est encore la voie que nous devons suivre.

Le Prophète exalte avec beaucoup de reconnaissance les bontés de ce Dieu qui voulut bien se charger de servir à son peuple de conducteur et de guide dans le désert : *Dux itineris fuisti in conspectu ejus.* (*Psal.* LXXVII.) Mais comment le conduisit-il ? Par le moyen d'une nuée qui lui montrait le chemin pendant le jour, et d'un feu brillant qui l'éclairait pendant la nuit : *Eduxit eos in nube diei, et totanoc te in illuminatione ignis* (*Ibid.*) Parmi nous, c'est Jésus-Christ lui-même qui vient régler toutes nos démarches, et qui nous dit à tous ce qu'il disait en particulier à ses disciples, de faire tout ce que nous lui verrions faire à lui-même, et de ne faire que ce que nous lui verrions faire : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (*Joan.*, XIII) ; voyez donc, et faites selon le modèle qui vous est proposé ; là vous apprendrez jusqu'à quel point on hait le péché, quand on en a connu la malice et la grièveté ; Jésus-Christ l'avait connue, et non content de sacrifier à sa destruction ses instructions et ses travaux, il lui sacrifie encore son sang et sa vie ; là vous apprendrez avec quelle perfection on observe la loi, quand on a compris que c'est un Dieu qui parle par la loi. Jésus-Christ l'avait compris, et si la loi faisait toute la matière de ses méditations, elle faisait aussi ~~toute~~ la règle de sa conduite : là vous apprendrez jusqu'où on porte la charité quand on aime ; Jésus-Christ nous a aimés, et son amour l'a engagé à prendre sur lui et nos péchés et les peines dues à nos péchés ; jusqu'où on porte son zèle pour la gloire du Père, quand on est jaloux de ses intérêts ; Jésus-Christ l'a porté si loin, que le Père lui-même fut contraint d'avouer qu'il était glorifié dans son Fils autant qu'il le pouvait exiger ; là vous apprendrez tout ce que se doit à lui-même l'homme intérieur et solitaire ; ce que doit au prochain l'homme apostolique et livré au public ; quels sont les défauts que doit éviter l'homme chrétien, quelles sont les vertus qu'il doit pratiquer.

Cherchez ailleurs tout ce qu'il vous plaira d'exemples de perfection et de saintété : si le soleil a ses taches, souvent les plus grands saints ont eu leurs défauts ; et l'Eglise qui les canonise, ne craint pas d'avouer que s'ils ont possédé toutes les vertus, parce que la sainteté les suppose toutes, tous pourtant n'ont pas excellé dans toutes sortes de vertus ; dans Jésus-Christ seul tout est réuni, et tout y est réuni dans un degré de perfection qui fait qu'il n'y a point de pécheur qui n'y trouve une vive et sévère condamnation de tous ses désordres, et de juste qui n'y trouve un modèle achevé et accompli de toute justice ; nous n'avons qu'à l'étudier de près, c'est le livre de vie, où sont écrits tous les points de la loi ; lisons-le avec soin, méditons-le avec attention, nous y puiserons cette doctrine nouvelle qui nous formera à une entière et parfaite nouveauté de vie : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Il n'y a, au reste, ni pente ni faiblesse à opposer à ces exemples divins. Le prophète exalte encore les bontés de ce Dieu qui, en faveur de son peuple dans le désert, ouvrit tantôt le sein d'un rocher pour étancher sa soif, tantôt les voûtes du ciel pour apaiser sa faim ; mais comme ce fut par le moyen de ses créatures qu'il conduisit ce peuple chéri, ce fut aussi par le moyen de ses créatures qu'il pourvut à ses besoins ; sur nous, c'est son propre sein qu'ouvre Jésus-Christ, et de ce sein quelle abondance de bénédictions et de grâces ! *Effundam spiritum meum* (*Isa.*, XLIV) : Je répandrai sur vous mon esprit, et par lui tout ce que vous pouvez attendre de secours : vives et pressantes sollicitations, fréquents et pieux mouvements ; il me semble voir Jésus-Christ et son esprit se prêtant, pour le dire ainsi, à nous dans toutes les circonstances de notre vie, nous sollicitant quand nous résistons, nous animant quand nous nous lassons, agissant avec nous quand nous agissons, et se faisant tout à nous pour nous gagner tous à eux.

Mais puisque les Juifs ont senti les effusions de l'Esprit, s'ils ne les ont pas senties aussi abondantes que nous, venons à ce qui nous est singulier, et à quoi les Juifs, ni aucune nation étrangère, n'aura jamais aucune part.

C'est ce redoutable sacrifice que Jésus-Christ nous a laissé sur ses autels, c'est ce pain céleste et divin qu'il nous prépare dans ce redoutable sacrifice, sacrifice dans qui seul Dieu trouve une victime digne de lui, une victime qui seule peut le rétablir dans ses droits, soutenir sa gloire, et répondre à la grandeur de son nom ; victime où nous trouvons nous-mêmes tout ce que nous pouvons exiger pour adorer la majesté de notre Dieu autant qu'elle peut être adorée, pour publier ses grandeurs autant qu'elles peuvent être publiées, pour reconnaître ses

bienfaits autant qu'ils le peuvent mériter; sacrifice, par conséquent, devant qui tous les sacrifices de la loi ne sont que des éléments vides, et de simples ombres des choses futures; sacrifice qui seul donne plus de gloire à Dieu, et nous attire plus de bénédictions et plus de grâces que tous les sacrifices de la loi; sacrifice que Dieu préfère tellement à tous les sacrifices de la loi, qu'il déclare aux Juifs que depuis qu'on lui offre celui-ci il ne regarde plus les leurs qu'avec des yeux d'indignation et de mépris; mais sacrifice qui nous est tellement propre et particulier, que si on peut l'offrir pour les étrangers comme pour nous, parce qu'étant le même que celui de la croix, il est d'un prix et d'une valeur infinie, il est néanmoins offert singulièrement pour nous, il n'est offert que parmi nous, il ne peut être offert que par ceux qui parmi nous ont l'honneur d'en être les ministres.

Le pain qu'on nous prépare dans ce redoutable sacrifice ne nous est pas moins propre et particulier; et c'est sans doute de ce pain sacré que veut parler le Psalmiste quand il prétend que Dieu a fait l'assemblage de ses plus grandes merveilles pour donner à manger à ceux qui le craignent; si c'était un prodige de voir tomber la manne, ce n'était pas un assemblage de prodiges; mais voir un Dieu se priver de l'usage de tous ses sens, lier toutes ses puissances, se réduire comme à rien et s'anéantir, pour le dire ainsi, afin de pouvoir se communiquer à nous, afin de pouvoir entrer chez nous et y fixer sa demeure, c'est là l'assemblage des prodiges, c'est le comble, si j'ose le dire ainsi, du prodige; mais prodige qui, dans les vues de ce Dieu, ne s'opère qu'en faveur de ceux qui le craignent, qu'en faveur de ceux qui, appelés à la communication de ces augustes mystères, s'y disposent par la componction et les larmes, par une pureté de cœur qui charme les yeux de l'hôte divin qui daigne se donner à eux. Tel est cependant le prodige qui subsiste depuis la naissance du christianisme, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles, prodige qui se renouvelle presque à chaque instant parmi nous, qui jusqu'à la fin des siècles se renouvellera presque à chaque instant dans toutes les parties de la terre habitée.

Sur la croix Jésus-Christ nous acheta et nous fit siens. Dans l'Eucharistie il se donne à nous et se fait nôtre; là il répandit son sang pour nous, ici il le répand dans nous; là il meurt pour nous, ici il habite et loge dans nous. Allons à celui qui voit, disaient les Juifs, quand il était question d'aller consulter leur prophète: allons à celui qui fait voir ceux mêmes qui voient, ou qui communique de nouvelles lumières à ceux mêmes qui sont les plus éclairés dans la Loi, pouvons-nous dire nous-mêmes, allons à celui qui a apporté la science du salut sur la terre, à celui qui a les clefs de tous les trésors du ciel; allons à lui pour le mettre sur notre cœur, comme un sceau qui en ferme l'entrée à tout ce qui pourrait y pénétrer d'impur et de souillé; allons à lui pour y prendre cette nouvelle vie qui nous fasse vivre pour lui, cette vie sainte qui nous fasse vivre dans lui, cette vie éternelle qui nous fasse vivre avec lui.

Allons-y, si ce n'est pas toujours pour nous unir intimement à lui par la communication de son corps et de son sang, ce qu'il nous importerait néanmoins de faire souvent, allons-y pour avoir l'honneur de nous entretenir avec lui, pour avoir la consolation de lui exposer nos besoins et nos peines; il est dans nos églises, non point comme nos souverains sur la terre, avec un air de majesté qui déconcerte, inaccessible à la foule, et n'écoutant guère d'autre voix que celle qui flatte leurs désirs; il y est avec un air de simplicité, si j'ose parler de la sorte, et d'anéantissement, qui devrait nécessairement nous attirer à lui; il y est pour toutes sortes d'état et de condition; le petit comme le grand, le pauvre comme le riche, sont également bien reçus; il y est pour nous écouter indifféremment sur tout ce que nous pouvons avoir à lui proposer; et de peur qu'un respect mal entendu ne nous éloigne de lui, il fait pour nous ce qu'aucun roi de la terre ne croirait pouvoir faire sans avilir sa dignité; il daigne nous inviter aux pieds de son trône, il s'efforce de nous y attirer, il n'omet rien pour nous y retenir, comme s'il trouvait son bonheur à nous voir assemblés et réunis autour de lui.

Que les Juifs se glorifient de tout ce que Dieu a fait en leur faveur, nous nous glorifierons de ce que Dieu, qui s'est déchargé sur autrui de ses soins pour les Juifs, se charge lui-même de ceux qu'il prend pour nous, ne veut pas que d'autres que lui nous servent de maître, de conducteur, de victime, de nourriture même, et d'asile contre toutes les faiblesses et toutes les misères de notre nature.

Achevons: Jésus-Christ est la vérité que nous devons écouter, la voie que nous devons tenir, il est encore la vie que nous devons espérer; malgré les secours que nous offre Jésus-Christ, le vieil homme a ses retours, ses répugnances et ses penchants; mais apprenons de celui même que nous regardons comme la source, et la consommation de notre bonheur, avec quelle complaisance on boit le calice le plus amer, quand on comprend quelle en doit être la récompense. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Heb.*, XII); il en devait coûter à Jésus-Christ de passer par tout ce qu'on lui préparait de supplices: il était homme, il était soumis à toutes les impressions que la douleur peut faire sur tous les autres hommes; mais il était pénétré du fruit qu'il devait tirer de ses douleurs, et il les soutint avec un épanouissement de cœur que rien ne put jamais altérer.

Quand donc dans mon attachement à mes devoirs je ne trouverais, ni cette paix, qui fait la consolation d'une bonne conscience, ni ces douceurs qui sont comme les avant-

goûts de celles qu'on me prépare dans l'éternité; Dieu pourtant sait faire sentir aux siens qu'il est à eux, et si quelquefois il semble les visiter dans sa justice, ce n'est que pour les mieux disposer à recueillir les fruits de sa miséricorde: quand je serais tous les jours aux prises avec ces ennemis importuns qui, ne pouvant pas me vaincre par leurs attraits, tâchent au moins de me lasser par l'obstination de leurs attaques, Dieu pourtant donne souvent des bornes à leur fureur, et le plaisir seul que j'aurais de les avoir vaincus me dédommagerait abondamment de la peine que j'aurais eue à les combattre; quand toute la terre s'élèverait contre moi, quand je serais regardé comme le rebut et l'opprobre du monde; Dieu pourtant fait presque toujours rendre justice à la vertu, et s'il la laisse quelquefois languir sans éclat, il a soin de la faire souvenir que dans son obscurité elle plaît à celui qui peut tirer la lumière des ténèbres: quand, dis-je, tout ici bas serait hérissé pour moi de pointes et d'épines, quand je n'y aurais que contre-temps, que contradictions et traverses, je n'ai qu'à lever les yeux au ciel; c'est là le royaume que Jésus-Christ a acheté pour lui et pour moi, au prix de son sang; c'est là où il règne, et où il veut que je règne avec lui; et là me repentirai-je d'avoir porté ma croix après lui? il se montrera à moi dans toute sa gloire, il me montrera toute la gloire de son Père: qu'on se sait bon gré d'avoir essuyé quelques moments de tribulation, quand on s'en voit payé par une éternité de récompense!

Ainsi dans tout ce qui se présente de plus dur, de plus incommode à la nature, disons-nous à nous-mêmes ce que se disait le saint homme Job: *Scio quod Redemptor meus vivit*, (*Job*, XIX) je sais que mon Rédempteur vit, et qu'il vit autant pour moi que pour lui; qu'il vit pour répandre dans mon sein ces torrents de délices dont il est inondé: qu'il vit pour me prendre auprès de lui, et lier avec moi une société de bonheur qui ne finira qu'avec l'éternité; en peut-il trop exiger par rapport à ce qu'il me prépare? si je m'aime moi-même, puis-je lui en trop accorder? menez-moi donc, Seigneur, par quelque route qu'il vous plaira, dès qu'elle sera de votre choix, elle sera de mon goût; si vous me voulez dans l'oubli et l'abandon des hommes, je le veux; si vous me voulez dans l'humiliation et l'opprobre, je le veux; je suis entre vos mains, mettez-moi dans quelque situation qu'il vous plaira; exigez de moi tout ce que vous jugerez à propos; attachement aux maximes les plus sévères de l'Evangile, dur et pénible sacrifice, macérations, austérités: vous vivez et vous me promettez de me faire vivre avec vous, en voilà assez pour me soutenir, pour m'affermir contre tout: *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.*

Le mal est qu'avec Pierre nous sommes charmés de la gloire et des délices du Thabor, et scandalisés des opprobres et des douleurs du Calvaire. Ce n'est pourtant point ici une affaire qui soit à notre choix: Jésus-Christ est le chef des prédestinés, il en doit être le modèle, et à moins qu'entre lui et nous il n'y ait une conformité parfaite, nous ne devons pas nous attendre qu'on nous prédestine jamais; vous aurez mille obstacles à surmonter, mille répugnances à vaincre, tout se révoltera, tout s'armera contre vous; il n'en sera pas moins vrai que ce qui a fait le partage de l'Homme-Dieu doit faire le nôtre.

Cherchons dans le ciel un adoucissement à nos peines, il y en chercha lui-même, mais ne croyons pas pour cela que le ciel se relâche jamais; il nous présente la croix qu'il présenta à Jésus-Christ, embrassons-la comme lui, en regardant ce qu'on nous prépare; c'est tout le parti que nous avons à prendre, si nous voulons être couronnés: *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.*

Chantez donc les miséricordes de votre Dieu, filles de Sion: *Exsulta et lauda habitatio Sion.* (*Isa.*, XII.) Le Grand est au milieu de vous, vous le possédez, et rien ne vous l'enlèvera jamais, *quia Magnus in medio tui* (*Ibid.*), et ce Grand, c'est celui même que vous ont annoncé les prophètes, que vous ont prêché les apôtres, que tous les peuples ont adoré, et qui se manifeste lui-même par une sainteté si éminente, par des connaissances si supérieures, par une doctrine si divine, par une multitude de prodiges si étonnants, qu'il faut nécessairement que ce soit ce Dieu fort, ce Dieu dominant, ce Dieu Sauveur qu'on nous avait promis.

Ainsi, que l'impiété se déchaîne, qu'elle appelle à son secours tout ce que l'hérésie a jamais eu de partisans, et l'idolatrie d'adorateurs, elle ne nous enlèvera jamais ce précieux gage des bontés du ciel sur nous; *ecce*, le voilà ce Dieu Sauveur, revêtu des faiblesses de notre humanité, habitant parmi nous, comme un d'entre nous; *ecce*, le voilà comblé d'honneur et de gloire à la droite de son Père, adoré de toutes les puissances de l'empirée; *ecce*, le voilà siégeant sur le trône de sa justice, pour juger le monde et rendre à chacun ce qui lui est dû: *ecce Deus salvator.* (*Ibid.*)

Qu'on nous dispute ces vérités tant qu'on voudra, ce sont des vérités dont se convaincront par une triste expérience ceux mêmes qui sont les plus obstinés à nous les disputer; ils le verront ce Verbe fait chair, non plus devenu l'opprobre et le rebut des hommes; non plus déchiré et attaché à une croix, mais élevé autant qu'il s'est abaissé; mais, voyant ramper à ses pieds, les princes et les rois, et décidant en souverain de la destinée de tous les mortels, et à cette vue, que deviendront ces prétendus esprits forts, ces pécheurs hardis et téméraires qui se font un mérite de leur incrédulité? ils croiront alors, mais ce sera de cette foi qui, comme le dit saint Jacques, fait la rage et le désespoir des démons. quels sentiments au contraire de reconnaisance et de joie, dans ceux qui auront cru de cette foi qui aura été soutenue d'une vive et ardente charité!

Vous vous êtes fait notre Sauveur, grand Dieu, et vous nous avez sauvés, qu'avions-nous fait qui eût pu attirer sur nous ce double prodige de bontés? tandis que nous jouirons du fruit de vos miséricordes, jouissez vous-même du doux plaisir que vous cause la joie de les avoir exercées sur des sujets qui le méritaient le moins; vous êtes venu chercher la brebis égarée, vous l'avez trouvée, vous invitez vos anges à vous en applaudir; telle est votre charité, Seigneur! vous voulez vous faire un bonheur de notre bonheur même, nous irons joindre nos applaudissements à ceux de vos anges; mais ce sera plus sur votre charité que sur notre bonheur, afin que, ne le tenant que de vous, votre charité ait toute la gloire qui doit lui revenir de notre reconnaissance.

Sentiments qui peuvent nous être communs avec tous les saints, si, croyant en Jésus-Christ comme eux, nous allons chercher avec eux dans Jésus-Christ les secours qui les ont sanctifiés; c'est une source commune d'où coulent toutes sortes de biens, et où chacun peut aller puiser à pleines mains : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris* (*Isa.*, XII), source toujours pleine, quoiqu'elle se répande toujours, et qui ne se répand que pour avoir occasion de se répandre toujours plus abondamment; source où on a puisé dans tous les siècles passés, où on puisera dans tous les siècles à venir, où puiserait un million de mondes, si on en produisait autant, sans qu'elle s'épuise jamais

On peut donc m'effrayer par tout ce que mes ennemis, ou domestiques ou étrangers, peuvent m'opposer d'obstacles dans la grande affaire de mon salut, je combats dans l'incertitude de mon sort, je le sais; mais je sais aussi que celui qui en doit décider est toujours à mes côtés pour en partager avec moi le danger et la victoire; c'est entre ses bras que je me jetterai; c'est en lui que je mettrai ma confiance; et je me promets de sa bonté que, après s'être fait mon oracle, mon guide, ma victoire et ma caution sur la terre; il se fera ma couronne et ma récompense dans la gloire. Ainsi soit-il

SERMON V.

Pour le jeudi de la première semaine de l'Avent

LA CONSCIENCE.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Quelque désespérant qu'il soit de se trouver chargé de péchés devant un Dieu qui vient décider du sort des pécheurs, peut-être le serait-il moins, si on n'était pas obligé de souscrire à tous ses sentiments, et de convenir que, quelque grande que puisse être sa sévérité, elle n'a rien qui aille au-delà de ce qu'on a mérité. C'est pourtant ce triste aveu qui mettra le comble au désespoir du pécheur, dans le jour terrible des vengeances, il se trouvera comme entre deux juges qui tous deux le condamneront sans ménagement, et sans compassion : juge qui se montrera à lui avec un air de majesté et de rigueur qui le déconcertera, dans cette multitude de péchés qui doivent faire la matière de son jugement; ce sera Jésus-Christ, qui oubliant toutes ses miséricordes, n'écoutera plus que les mouvements de son indignation et de sa colère, juge qui se fera sentir à lui par ces reproches vifs et amers, qui, le convainquant de l'énormité de ses péchés, le forceront à approuver tout ce que son jugement peut avoir pour lui de plus dures et de plus accablantes suites; ce sera sa conscience qui, pénétrée de l'horreur de son péché, ne pourra pas s'empêcher d'avouer que, dans toute la sévérité des arrêts de Jésus-Christ, il n'y a que justice et qu'équité.

De sorte que malgré la diversité des intérêts qui se trouvera entre Jésus-Christ et la conscience, il y aura pourtant une union parfaite de sentiments et de pensées; ce que dira Jésus-Christ, la conscience le dira; ce que Jésus-Christ condamnera, la conscience le condamnera de son côté, et quelques transports d'animosité et de rage que le cœur puisse avoir contre Jésus-Christ, la conscience n'en perdra rien pour cela de cette équité qui lui fera dire avec le peuple accablé sous le poids de ses maux : Nous avons péché, Seigneur, et il est juste que vous soyez vengé.

Union qui, devant faire une des plus grandes peines du pécheur après sa mort, devrait être toute la matière de ses réflexions, et comme l'âme de toute sa conduite pendant sa vie. Il devrait tout régler sur les cris de sa conscience, afin que tout se trouvât réglé sur les volontés et les maximes de Jésus-Christ; mais les désirs, les passions, les différents objets qui se présentent, viennent troubler cet accord; et s'ils ne peuvent pas obliger la conscience à se taire, du moins ils l'obligent à entrer comme malgré elle dans leurs vues de malice, et à embrasser ce que ses propres lumières lui disent de fuir et de rejeter. Quel déréglement de conduite! aller à ce qu'on condamne, s'attacher à ce qu'on réprouve! Ecoutons notre conscience. Ce n'est pas elle, nous le savons, qui doit nous juger ou prononcer souverainement contre nous, parce que c'est au Fils du Père qu'appartient tout jugement : c'est sur elle, pourtant, ou sur ses vues et ses pensées, que doit se former le jugement qu'on nous portera; c'est elle qui doit le porter après et avec le Fils du Père; c'est elle qui en doit prendre la défense, et détruire tout ce qu'on prétendrait avoir de fausses raisons pour en combattre l'équité.

Remarquez pourtant que quand je vous exhorte à écouter la conscience, je parle d'une conscience droite, et telle que vous l'avez reçue des mains de Dieu, non point de ces consciences erronées que vous vous formez selon la fausseté de vos préventions et de vos idées. Toutes deux, il est vrai,

doivent s'exprimer de la même manière au jour du jugement, et convenir de l'équité des arrêts de Jésus-Christ; mais ce n'est point ainsi qu'elles s'expliquent aujourd'hui en faveur de la Loi de Jésus-Christ. C'est toujours en faveur de la Loi que parle une conscience droite; une conscience erronée parle toujours contre la Loi; et quoiqu'elles nous prennent par des sentiments et des mouvements si contraires, elles ne laissent pas de nous conduire au même terme, qui est le mépris et l'infraction de la Loi : de sorte que, soit que nous n'écoutions pas une conscience droite, soit que nous écoutions une conscience erronée, c'est toujours la Loi que nous violons; et nous péchons également, avec cette différence, qui va faire tout le sujet de cet entretien, qu'en n'écoutant pas une conscience droite nous péchons avec peine, et que nous péchons avec assurance en écoutant une conscience erronée.

En n'écoutant pas une conscience droite, nous péchons avec peine, à cause de l'opposition que nous trouvons entre notre conduite et la Loi : premier point. — Nous péchons avec assurance en écoutant une conscience erronée, à cause de la conformité que nous prétendons trouver entre la Loi et notre conduite : second point.

L'un et l'autre vous feront sentir qu'on ne saurait être trop attentif à la voix d'une conscience droite, et qu'on ne saurait se tenir trop en garde contre les illusions d'une conscience erronée.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique la Loi soit la première et la souveraine règle des mœurs, elle ne nous fait pourtant agir et n'influe sur notre conduite qu'autant qu'elle est soutenue et comme mise en œuvre par les mouvements et les sollicitations de la conscience. La Loi parle, la conscience parle en faveur de la Loi; et par là la conscience, disent les théologiens, nous devient comme une seconde règle, qui nous applique à chacun en particulier ce que nous a dit la première règle, qui est la Loi. Deux règles donc : l'une est au-dessus de nous, et nous dirige en ordonnant, en commandant; l'autre au dedans de nous, et nous dirige en pressant, en sollicitant : celle-là est cette voix supérieure que Dieu fait entendre en général à tous les hommes, et par laquelle il leur apprend ce qu'il attend et ce qu'il exige d'eux; celle-ci est cette voix interieure que Dieu fait entendre à chaque homme en particulier, et par laquelle il lui apprend ce qu'il attend de lui dans les circonstances, et ce qu'il a ou à éviter, ou à faire pour accomplir ce qu'il doit. Deux voix qui se réunissent toujours et qui parlent de concert, nous l'éprouvons tous les jours : dès que la Loi s'explique, la conscience vient au secours de la Loi; et si la Loi propose le devoir, la conscience en poursuit et en presse l'exécution. Mais le cœur, entraîné par la passion, se soutient et contre la Loi et contre la conscience, et sacrifie ainsi les intérêts de l'une et de l'autre à la malignité de ses désirs.

Comme c'est là la source de notre péché, c'est aussi la source de notre peine; et je soutiens que quiconque pèche malgré les cris de cette double voix porte déjà, dans le temps même qu'il pèche, la peine de son péché. Comment cela? C'est qu'en péchant il a à combattre tout à la fois et contre la Loi, qui veut être obéie, et contre la conscience, qui prêche la soumission et l'obéissance. La Loi, pour se faire obéir, étale ses droits; la conscience, pour inspirer l'obéissance, en soutient l'équité et la justice; la Loi, pour se faire obéir, étale les châtiments réservés à ceux qui transgressent la Loi; la conscience, pour inspirer l'obéissance, en découvre et en dépeint les rigueurs; la Loi, pour se faire obéir, étale les récompenses qui sont le fruit de l'observation de la Loi; la conscience, pour inspirer l'obéissance, en relève et en exalte les avantages. C'est sur quoi se fonde la Loi pour se faire révérer : l'autorité de celui qui l'a portée, sa sévérité à en punir la transgression et le mépris, ses bontés à couronner ceux qui l'observent. C'est sur quoi s'appuie la conscience pour soutenir les intérêts de la Loi : elle montre combien il est juste de se soumettre à un Dieu qui commande, de redouter un Dieu qui menace, de chercher à plaire à un Dieu qui veut bien se donner lui-même à ceux qui le servent. Or, peut-on aller tranquillement au péché avec des réflexions de cette nature? Réflexions, néanmoins, qui se présentent à tout homme qui veut pécher; je dis à tout homme qui veut pécher, et qui n'a point encore pu se persuader que, n'étant point dans le cas de la Loi, quoi qu'il fasse, s'il n'a rien à attendre, il n'a rien aussi à craindre de l'auteur de la Loi

Oui, le péché a beau étaler tout ce qu'il a d'attraits, se montrer avec tout ce qu'il semble porter avec lui de plus flatteur et de plus séduisant, la nature qui suit sa pente, les sens qui se mettent en liberté, les désirs qui se satisfont, tout cela ne saurait étouffer les cris de cette double voix qui démasque le péché, et nous le dépeint avec ces traits hideux qui en doivent faire un sujet d'exécration et d'horreur. La Loi, la conscience, se soulèvent à la première vue du péché, et viennent s'opposer à tous les efforts qu'il peut faire pour entrer dans nos cœurs.

Loi émanée d'une puissance souveraine, et devant qui doit fléchir tout genou; Loi réglée par une sagesse supérieure, et dont la sagesse humaine doit adorer toutes les décisions avec tremblement et respect; Loi portée à l'égard de tous les hommes, et qui les oblige tous, sans distinction ni de rang ni de qualité; Loi portée en faveur de tous les hommes, et qui doit tous les réunir dans les liens d'une charité commune; Loi qui condamne tout ce qu'il y a de défectueux dans l'homme, qui lui interdit tout ce qu'il y a de vicieux, qui règle tous ses sens, son esprit, son cœur, et le transforme en l'homme

nouveau; c'est d'un Dieu qui ne souffre rien d'impur, rien de souillé, rien qui ne soit digne de lui, et qui ne puisse au moins se rapporter à lui, mais d'un Dieu, qui veut être obéi, et qui exige que, par une aveugle et générale soumission, nous lui marquions que nous ne connaissons d'autre maître que lui.

C'est l'idée que la Loi porte comme naturellement avec elle dans l'esprit, dès qu'elle s'y présente, idée que soutient la conscience, et qu'elle met tellement dans son jour, que, si on pèche, on ne peut guère s'empêcher de sentir que la satisfaction qu'on cherche dans le péché est une satisfaction qui tourne toujours au mépris et à la honte de Dieu.

Tu as la Loi devant les yeux, vous dit cette conscience alarmée à la vue du danger où vous vous trouvez; est-ce là une de ces lois, dont ta condition et ton état puissent te dispenser? que tu puisses, ou observer ou rejeter à ton gré? Quoi! c'est un Dieu qui commande, et tu affecteras une malheureuse indépendance? Ecoute ce que te dit le prince, peut-être le plus fier qui ait jamais été, et qui dans sa fierté pourtant est contraint d'avouer que c'est folie dans un homme mortel de méconnaître la souveraineté d'un Dieu; écoute ce que te disent tout ce qu'il y a d'esprits célestes et de plus sublimes intelligences, dont toute l'occupation a été, depuis la naissance des siècles, de porter leurs vœux et leurs hommages aux pieds du Dieu qui les a créés; écoute ce que te disent tous les éléments, tout ce qui est renfermé dans la vaste étendue de la terre et des cieux. Dieu n'a qu'à parler, et il est obéi, et dans ce concours de toutes les créatures, qui font gloire d'une entière et parfaite soumission, tu iras te distinguer par une criminelle et audacieuse révolte! cœur dénaturé, si tu ne sens pas ce que ta révolte doit avoir d'indigne et de criant, mais insensé, si tu ne comprends pas la peine et la honte que doit avoir tout homme, qui s'arrache à un Dieu pour se livrer au péché.

Il est inutile, au reste, de nous dire ici que dans ces tristes moments, où la passion emporte toutes vos pensées, vous ne voyez Dieu que comme en énigme et en figure, que vous ne le voyez point sous ces caractères différents de supériorité, de grandeur et de puissance, qui devraient vous le rendre si respectable, et qu'ainsi vous péchez moins par mépris pour Dieu, que par attrait pour le plaisir; vous ne voyez pas Dieu sous ces caractères différents qui devraient vous le rendre si respectable; vous le voyez pourtant, et dans lui, sans entrer dans ce détail de perfections infinies qui établissent si solidement ses droits sur vous; n'y voyez-vous pas, comme d'un clin d'œil, un législateur qui s'explique, un souverain qui parle, un maître qui ordonne ou qui défend, selon les différentes circonstances où vous vous trouvez? Dès que Dieu se présente à nous et s'y présente par les cris de la conscience et de la Loi, l'idée que nous en avons naturellement, et qu'on a eu soin de nous en donner, nous dit tout ce qu'il faut pour nous tenir dans le respect et le devoir; c'est un Dieu qui veut être obéi, je n'ai que faire d'aller approfondir tout ce qu'il est, il est Dieu, en voilà assez pour me soumettre.

Cependant Dieu se présente à vous, et vous péchez; c'est que vous étouffez toutes les lumières de la raison et de la foi, pour satisfaire la passion; c'est que vous voulez donner au péché cette préférence que vous savez n'être due qu'à la Loi, et que vous ne pouvez pas lui refuser, lors même que vous la violez; c'est que vous condamnez d'un côté ce que vous approuvez de l'autre, et que vous avez la lâcheté et la bassesse de vous révolter, lors même que vous êtes contraint de vous reprocher le plus hautement la honte et l'infamie de votre révolte.

Première source d'agitation et de trouble pour celui qui pèche contre les cris de la Loi et de la conscience; lors même qu'il pèche, il est contraint de se reprocher qu'il insulte à la majesté d'un Dieu qui commande; lors même qu'il pèche, il est contraint de se reprocher qu'il insulte à la justice d'un Dieu qui menace; seconde source d'agitation et de trouble pour lui.

Comme il n'est point de législateur qui ne prétende que sa loi soit observée, il n'en est point aussi qui n'ait attaché quelque peine à l'infraction de la Loi; le bon ordre le veut ainsi; si dans la répugnance que nous avons à nous soumettre, la crainte ne venait pas au secours de la Loi, la Loi serait abrogée presqu'aussitôt que portée. Le souverain Législateur a cru devoir en agir de même, et mettre sa Loi à couvert de nos insultes par la terreur de ses supplices, de sorte que de quelque manière qu'il propose la Loi, ou par lui-même, ou par les cris de la conscience, c'est toujours une Loi qu'il soutient par la rigueur et la sévérité de ses menaces. Peut-être ne laissez-vous pas entrer ce Dieu dans votre cœur, pour vous faire ce détail infini de maux qui doivent accabler le pécheur; mais au moins vous ne l'empêcherez jamais de se montrer à vous comme un Dieu juste, et dans un Dieu juste, quel sujet d'alarmes pour un homme qui est tenté de pécher! C'est contre un Dieu juste que je suis invité à pécher; c'est donc contre un Dieu qui doit venger l'outrage qu'on lui fait en péchant, qui doit le venger autant que l'exigera la grandeur de mon péché, autant que peut l'exiger la majesté du Dieu que je vais offenser et déshonorer par mon péché.

L'homme sage, dit le Saint-Esprit, voit ce que le péché peut lui attirer de tristes et d'accablantes suites, et comme il sait que si entre observer la Loi, et en recevoir la récompense, il n'y a souvent qu'un moment d'intervalle, souvent aussi, il n'y a qu'un moment entre pécher et porter la peine de son péché; sur quoi il ne croit pas devoir sacrifier des moments qui lui préparent une si grande différence de sort, à quelques moments de plaisirs.

L'insensé, au contraire, voit ce qui le me-

nace, cependant il passe par-dessus tout, et court au péché, *stultus transilit* (*Prov.*, XIV); et une preuve qu'il voit ce qui le menace; c'est que, comme l'ajoute le Saint-Esprit, dans le temps même qu'il passe par-dessus tout pour courir au péché, il espère, *stultus transilit et confidit*; mais que peut-il espérer lors même qu'il se ferme toute voie à l'espérance, si ce n'est qu'on ne lui en fera pas porter toute la peine qu'il mérite; qu'on le ménagera, qu'on le traitera avec indulgence et bonté? Il craint donc les suites terribles de ses fausses démarches, et s'il ne veut pas revenir, du moins il veut se flatter qu'il n'y sera pas surpris. Ainsi il passe par-dessus tout et il espère; espérance présomptueuse, s'il en fut jamais; aussi est-ce l'espérance d'un insensé: faire tout ce qu'il faut pour engager Dieu à me perdre, et me promettre qu'il m'attendra en patience: c'est ce que ne se promettra jamais un homme sensé; ou s'il le fait, ce n'est point avec cette espèce d'assurance que produit une espérance fondée, il sait que son sort est entre les mains d'un Dieu juste; et s'il n'est pas toujours assez sage pour éviter le péché, il est toujours assez pénétré de la sévérité et de la justice, pour n'aller au péché qu'en tremblant, et avec ces peines intérieures qui partagent un cœur, entre le plaisir qui le flatte, et le salaire du plaisir qui le menace; peines dont est agité l'insensé lui-même; il affecte d'aller au péché d'un air tranquille, qu'a-t-il donc que faire, s'il n'est point troublé, de recourir à ses espérances pour se rassurer; son espérance elle-même, s'il a encore quelque lueur de raison, doit faire sa grande peine; il ne peut espérer que sur la bonté de Dieu; et comment espérer sur une bonté qu'on outrage! Il doit craindre qu'une espérance qui l'enhardit à pécher, ne soit l'espérance de ces impies, qui est un objet d'abomination et d'horreur devant Dieu, *stultus transilit et confidit*.

Troisième source d'agitation et de trouble pour un homme qui agit contre les cris de la Loi et de la conscience; il ne peut pas s'empêcher de sentir qu'il insulte à la bonté divine, et qu'il renonce à tout ce qu'elle nous prépare de grand dans les trésors de ses miséricordes; il baisse donc les yeux pour ne pas voir le ciel; mais il faut qu'il le voie malgré lui, parce que les mêmes voix qui lui annoncent un Dieu qui commande, un Dieu qui punit, lui annoncent aussi un Dieu qui récompense; vous diriez qu'elles lui mettent entre les mains la vie et la mort, qu'elles l'établissent comme l'arbitre de son sort et de sa destinée, ou vivre ou mourir éternellement, il n'y a point de milieu; c'est de quoi va décider votre conduite : on a beau s'étourdir, quand on se trouve entre le péché et deux éternités; si le péché l'emporte, c'est toujours aux dépens de la moitié du goût qu'il promet; et en faisant d'un pécheur qui se satisfait un pécheur qui se trouble et se confond sur l'irrégularité de son choix.

De sorte qu'un homme qui pèche, parmi tant de motifs de soumission, de crainte et d'espérance, se voit livré à ces combats qu'excitent au milieu de nous ces deux hommes différents que nous y portons, l'homme spirituel et l'homme charnel; l'homme spirituel se plaît dans la Loi : elle déplaît à l'homme charnel; celui-là approuve les maximes de la Loi, celui-ci les condamne, et se disputant ainsi l'empire du cœur, si l'un est contraint de céder à l'autre, tous deux y jettent un partage de désirs qui le déchire et le confond; combat qu'éprouva saint Augustin, quand, dans les divers mouvements dont il était agité, il voulait ce qu'il n'aurait pas voulu, et donnait à la passion ce que réprouvaient la conscience et la raison; tant il est vrai que quand on pèche contre les cris de la Loi et de la conscience, on est puni de son péché lors même qu'on pèche, et que si on cherche quelque douceur dans le péché, on trouve un fond d'amertume dans la peine qu'on a à pécher!

Je sais que plusieurs cherchent à se justifier sur je ne sais quelle inadvertance, sur un défaut de réflexion, qui ne leur permet pas de faire toute l'attention nécessaire à ce qu'ils doivent; soit que cela vienne ou de la Loi, ou de la conscience, qui ne s'expliquent pas assez clairement, ils prétendent que s'il y a du péché dans ce qu'ils font, il y a plus de surprise que de malice.

La Loi ne s'explique pas assez clairement: n'est-ce pas assez qu'elle s'explique pour vous rendre inexcusable dans le mépris que vous en faites? attendez-vous que Dieu vous la propose au milieu des foudres et des éclairs, comme il la proposa autrefois à son peuple, ou que pour vous y rendre attentif, il emprunte la voix de ses Prophètes, qui faisaient retentir tout Israël du bruit de leurs invectives et de leurs menaces? Il y a une Loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes qui ne peut se taire dès qu'on l'attaque; vous l'entendez, quand ce ne serait pas avec cette véhémence qui ébranle les plus obstinés, ce sera toujours avec toute la force que la loi d'un Dieu doit avoir sur un cœur chrétien; ce n'est pas à la manière dont Dieu me propose sa Loi que je dois avoir égard, c'est à la Loi elle-même qu'il me propose; de quelque moyen qu'il se serve pour me la faire entendre, il est le maître; et dès que je l'entends, je dois obéir : la Loi écrite, cette Loi divine qui nous a été apportée par le souverain Législateur, que le ciel nous a envoyé, ne peut pas se taire non plus dès qu'on l'attaque, et elle n'est jamais tellement obscurcie dans votre esprit, que vous n'en conserviez encore quelque idée, idée qui se réveille à l'approche du péché, et qui, pour faible qu'elle puisse être, si vous êtes susceptible de quelques impressions salutaires, devrait suffire pour vous arrêter. Qu'est-ce donc? la Loi parle, cependant on pèche; c'est qu'on ne veut pas écouter la Loi, et qu'on étouffe ses cris pour n'écouter que le bruit tumultueux de ses désirs.

D'autres fois on l'écoute, mais ce n'est

souvent que pour la violer avec plus d'assurance; on l'envisage selon ses propres idées, on l'explique conformément à ses fausses pensées, et comme si Dieu, qui a livré le monde à la dispute des hommes, avait livré la Loi à nos interprétations, chaque homme passionné veut l'interpréter au gré de ses passions; l'avare prétend que ce qu'elle lui défend comme attachement sordide n'est chez lui que juste et raisonnable ménagement de ses affaires qu'elle lui commande; le vindicatif, que si elle veut que nous nous aimions mutuellement, elle ne veut pas que ce soit aux dépens de nos intérêts et de nos droits; ainsi chacun se fait le juge de la Loi, et cette Loi, qui ne nous est donnée que pour nous faire connaître et fuir le péché, nous devient souvent par notre malice une source, ou du moins une occasion de péché.

Ce que je viens de dire de la Loi, je le dis à proportion de la conscience; vous ne l'entendez que faiblement, vous l'entendez pourtant, et quelque faiblement qu'elle parle, ne dit-elle pas tout ce qu'il faut pour vous faire revenir à vous-même, et vous obliger à lui donner toute l'attention qu'elle mérite? Vous ne l'entendez que faiblement? vous l'entendez pourtant: n'est-ce pas pour cela même que vous devriez faire taire tant de désirs différents qui vous agitent, pour la laisser parler avec liberté, pour recueillir ses avis avec soin, et coopérer à ses efforts autant qu'elle l'attend de vous? Vous ne l'entendez que faiblement? vous l'entendez pourtant: comment pourrez-vous l'avouer dans le mépris que vous faites de sa voix, sans avouer en même temps que vous êtes un de ces hommes de chair et de sang qui ne se repaît que de ce qui flatte les sens? Vous ne l'entendez que faiblement: est-ce à elle, est-ce à vous que vous devez vous en prendre? est-ce elle qui ménage ses avis, est-ce vous qui en émoussez, pour parler de la sorte, l'activité et la pointe? La voix de la conscience est à peu près toujours la même, toujours fondée sur les mêmes principes et les mêmes vérités, et si quelquefois on ne l'entend que faiblement, ce n'est point qu'elle soit faible en elle-même, c'est qu'elle parle à un cœur charnel, qui ne sait ni se recueillir, ni écouter la voix de l'esprit.

Non, la conscience n'est point un de ces prophètes complaisants qui, pour s'accommoder aux inclinations de ceux à qui ils parlent, s'étudient ou à cacher, ou à affaiblir la vérité; elle a ordre non-seulement de parler, mais encore de crier sans cesse, de crier au milieu des plus grands désordres, là où elle semble devoir le faire le plus inutilement, et avec le moins de fruit, *clama ne cesses* (*Isa.*, LVII), et cet ordre elle l'exécute avec tant de fidélité, et souvent avec tant de peine pour le pécheur, que si elle ne peut pas s'en faire obéir, du moins elle le fatigue par ses importunités, elle le suit pas à pas, elle ne lui fait grâce sur rien, et il n'est point de voie dont elle ne profite; un événement qui vous frappe, une disgrâce qui vous intéresse, une parole de piété que vous entendez, un exemple de vertu que vous voyez; le péché même qui ne semble se montrer que pour vous rassurer contre les cris de la conscience, est entre ses mains un instrument dont elle se sert pour vous en inspirer de l'horreur, et pour porter chez vous le respect et la soumission que vous devez à la Loi: *clama, ne cesses.*

Il n'est pas jusqu'à l'homme le plus passionné qui n'ait ses inquiétudes et ses troubles; il prétend qu'il est tellement emporté par l'objet de sa passion, qu'il y va sans aucun retour sur lui-même; et moi je prétends que la passion qui l'emporte, n'étouffe pas tout sentiment de soumission et de crainte; je prétends même que plus une passion est invétérée, plus elle traîne après elle d'amertume et de degoût; une passion naissante charme d'abord par ses premiers attraits; mais ces attraits n'aveuglent pas d'abord l'esprit, ils ne corrompent pas d'abord le cœur, ils n'empêchent donc pas que l'un et l'autre ne se soulèvent et ne se révoltent; le progrès lui-même de la passion où on a le plus donné à l'attrait, n'en est souvent que plus triste; quelquefois on se voit traversé dans ses projets, d'autrefois à force de pécher, on se lasse de courir après le péché; cependant on y court, on voudrait en revenir, et on ne le veut pas; dans cet état combien d'accablantes réflexions; mais réflexions qui ne manquent jamais de se présenter quand on retourne au péché.

Il n'est pas jusqu'à ces consciences, que saint Paul appelle consciences cautérisées, qui n'éprouvent que le péché n'entre dans un cœur que pour le tourmenter; jamais conscience plus obstinée dans ses désordres que celles de ces insensés dont nous parle la *Sagesse;* c'étaient des âmes comme vendues au péché, et si peu effrayées de ce qu'il y avait de criminel dans leur péché, qu'elles ne cherchaient qu'à ajouter péché sur péché; malgré cela, elles sont contraintes d'avouer qu'elles ont trouvé mille difficultés et mille chagrins dans les voies qu'elles ont tenues, non point qu'elles fussent traversées au-dehors, tout se réunissait pour favoriser leurs pernicieux désirs, mais c'est qu'elles avaient eu au dedans à essuyer tant de différents combats entre leurs consciences et leurs désirs, qu'elles sont contraintes d'avouer que le plaisir qu'elles cherchaient dans le péché a toujours été comme émoussé par la peine qu'elles trouvaient dans la poursuite du péché.

Et quand même on se serait tellement abruti à force de pécher, qu'on pécherait comme à l'aveugle et sans rien voir de ce que le péché a de contraire à la Loi, on n'en pécherait pas moins, parce que cet état lui-même où on se serait mis par sa faute ne serait pas seulement un état de péché, mais encore comme une source nécessaire de péché; triste état, mais où Dieu par sa miséricorde ne permet jamais que tombent les plus grands pécheurs, parce qu'il faut nécessairement qu'il vérifie sa parole, il n'y a

point de paix pour l'impie, et qu'il la vérifie en livrant l'impie à cet ennemi importun avec qui Jésus-Christ dit que nous ne nous accorderons jamais, à moins que nous n'entrions dans ses vues et ses pensées; mais enfin quand il y aurait des pécheurs qui pécheraient sans réfléchir, sans penser à ce qu'ils font; j'ose dire que vous péchez plus grièvement qu'eux, dès que vous péchez avec réflexion, quelque légère que puisse être cette réflexion, quelque faible que puisse être l'impression qu'elle fait sur votre âme; je ne prétends point justifier un pécheur aux dépens de l'autre, beaucoup moins mettre quelque égalité entre deux situations si différentes; pécher avec remords peut être une source de réprobation; pécher sans remords serait une espèce de réprobation consommée; malgré cela, je dis encore une fois qu'il y a plus de malice là où il y a plus de connaissance; il y a plus de connaissance dans votre péché, il y a donc plus de malice; de sorte que si celui qui pèche sans réflexion tombait dans le même péché que vous, il pourrait avoir d'ailleurs plus de péchés que vous à se reprocher, non pas plus de malice dans le péché qui lui serait commun avec vous.

Mais qu'il y ait plus ou moins de malice dans votre péché, ce n'est point précisément de quoi il s'agit : il s'agit de vous en particulier, et de savoir ce qu'il y a de criminel et de malin dans votre conduite; vous avez péché, c'est avec connaissance de cause, c'est avec la pensée que vous vous en preniez à un Dieu, et par conséquent au plus grand de tous les maîtres, au plus terrible de tous les vengeurs, au plus libéral de tous les rémunérateurs; si des réflexions de cette nature n'ont pas fait jusqu'à présent toutes les impressions qu'elles y devaient faire quand il a été question de pécher, je vous conjure de les rappeler si fortement dans la suite à la vue du péché, qu'elles vous affermissent contre toutes les séductions et toutes les attaques du péché.

Aussi est-ce là le grand fruit que j'ai prétendu recueillir de tout ce que je viens de dire; nous sommes souvent peu troublés à la vue du péché, parce que nous réfléchissons peu et que nous avons plus d'égard à ce qui nous flatte, qu'à ce qui devrait nous effrayer; mais rappelez éternellement qu'il s'agit d'un Dieu à qui vous devez obéir, d'un Dieu dont vous devez craindre les vengeances, d'un Dieu dont vous devez vous ménager les faveurs et les grâces, ou vous ne pécherez pas, ou vous ne pécherez jamais que vous ne vous reprochiez votre péché en le commettant, et que vous ne pensiez peut-être à le pleurer, au moment même que vous l'aurez commis; la conscience vous prendra par plusieurs endroits pour vous armer contre le péché; mais tout se réduit à ces trois grands points : à l'autorité d'un Dieu, à la rigueur de ses châtiments, à la grandeur de ses récompenses : autorité qu'on ne révère, châtiments qu'on n'évite, récompenses qu'on ne mérite qu'autant qu'on se soumet.

C'est ce que vous dira éternellement une conscience droite; le point essentiel est de l'écouter et d'avoir pour elle les mêmes égards que Dieu voulait qu'eussent les enfants d'Israël pour l'ange qui devait les conduire dans les dangers et les précipices du désert; c'est sa voix qu'il voulait qu'ils écoutassent : *Audi vocem ejus* (*Exod.*, XXIII); c'est sur ses divers mouvements qu'il voulait qu'ils se réglassent, *observa eum* (*Ibid.*), et tout cela parce que c'était au nom du Seigneur que l'ange devait leur parler, au nom du Seigneur qu'il devait marcher à leur tête et leur ouvrir les routes qu'ils avaient à tenir, *quia nomen meum est in illo.* (*Ibid.*) Est-ce moins au nom du Seigneur que nous parle la conscience? moins au nom du Seigneur que la conscience nous montre le chemin? *Nec contemnendum putes.* (*Ibid.*) Ne croyez point pouvoir la mépriser impunément; si vous ouvrez vos oreilles à sa voix, tous vos ennemis tomberont à vos pieds : *Affligam affligentes te* (*Ibid.*); si vous les fermez, elle ne vous quittera point, elle sera à la porte de votre cœur avant que vous péchiez; elle y sera après que vous aurez péché; elle y sera tantôt comme un maître impitoyable qui veut arrêter le mal, tantôt comme un juge sévère qui veut le punir, et toujours comme un guide infaillible qu'on ne perd de vue que pour se jeter dans les précipices dont elle montre les dangers et les abîmes, *nec dimittet cum peccaveris* (*Ibid.*), tant il est vrai qu'on ne saurait trop écouter une conscience droite qui parle en faveur de la Loi; il n'est pas moins vrai qu'il n'est rien de si dangereux que d'écouter une conscience erronée qui parle contre la Loi.

SECONDE PARTIE.

Quoique le péché ait tellement gâté l'homme, qu'il ne semble plus être le même homme qui était sorti des mains de Dieu, maître alors de son cœur et de ses sens, allant comme naturellement à son premier principe, et ne goûtant de douceur que dans la Loi et dans l'accomplissement de ses devoirs; et qu'aujourd'hui tout chez lui soit dans le désordre, la chair révoltée contre l'esprit, l'esprit contre Dieu, la concupiscence et les passions dominant comme à leur gré, ou du moins toujours armées pour se soutenir contre les impressions de la raison et de la grâce; ce n'est point là pourtant un mal qui ait infecté la conscience; dans ce dérangement général, elle a conservé toute sa droiture, et comme si le péché avait reçu ordre de la révérer, elle peut se vanter que tandis qu'il a gâté et corrompu tout le reste, elle est la seule qu'il n'a pas osé attaquer.

Mais ce que n'a pas pu le péché, la passion le peut, et nous voyons tous les jours que dès que la passion s'empare d'une conscience droite d'ailleurs et timorée, elle la fait revenir de tous ses principes d'intégrité et de crainte, et lui communique tout ce qu'elle communique au pécheur de senti-

ments et de pensées pour le rassurer contre le péché. Pour rassurer le pécheur, tantôt la passion ôte au péché ce qu'il a de malin, tantôt elle lui donne un air de probité; tantôt elle le rassure contre ce qu'il peut avoir de tristes et d'accablantes suites, souvent elle met en œuvre toutes ces voies ensemble, et fait que le pécheur ne voit rien de mauvais, rien que de permis, rien qui doive l'effrayer dans son péché; mais de quelque manière qu'il s'y prenne, c'est toujours un pécheur qu'elle engage dans le péché par ses faux principes de mensonge et d'erreur: elle en fait de même pour rassurer la conscience, elle la prend par tant de prétextes spécieux, qu'elle la conduit enfin à se cacher son péché, à se justifier son péché, à se tranquilliser dans son péché : à se cacher son péché où elle ne veut pas voir qu'il y ait quelque chose contre la Loi; à se justifier son péché où elle prétend trouver un accomplissement de la Loi; à se tranquilliser dans son péché, où elle se flatte d'être à couvert de toutes les menaces de la Loi; de sorte que de quelque manière que parle une conscience ainsi déréglée par la passion, c'est toujours contre la Loi qu'elle parle, et quiconque la suit se dispose à pécher sans scrupule, sans crainte, peut-être sans retour.

Il s'expose à pécher sans scrupule. Si la passion se montrait d'abord à découvert, peut-être serait-elle rebutée. C'est ainsi qu'elle se montre presque toujours à des pécheurs de profession; mais auprès d'une âme qu'elle n'a pas encore gagnée, elle cherche quelque tempérament pour accorder la Loi avec le penchant, pour entraîner dans une voie qui, paraissant droite, n'en conduit pas moins à la mort. Prenez quelque passion qu'il vous plaira : dès qu'il s'agit d'entrer dans un cœur, elle est toujours fondée, et si elle s'y établit, ce n'est qu'après s'y être insinuée par mille faux et trompeurs raisonnements. En matière d'intérêt, il n'est pas défendu de se faire une meilleure fortune que celle qu'on a reçue de ses pères; en matière d'ambition, il n'est pas défendu de chercher à se tirer de la foule et d'aspirer à ces places d'honneur qui font la gloire de l'homme dans le monde; en matière de pureté, il n'est pas défendu de nouer d'honnêtes liaisons, d'entretenir des amitiés innocentes, de se voir et de se fréquenter, quand on peut le faire l'un et l'autre sans péché. Oui, mais quand ce principe en général serait vrai et qu'il ne souffrirait point de restriction dans lui-même, il serait faux à cause de ses suites, et par l'application criminelle qu'en fait une conscience qui commence à se laisser aveugler par la passion. Non, il n'est pas défendu précisément de travailler à se faire une meilleure fortune que celle qu'on a reçue de ses pères; mais quand c'est la passion qui vous y fait travailler, elle a toujours ses voies détournées et injustes qu'elle fait approuver à la conscience. Faire d'un gain sordide l'objet de toutes ses pensées, y attacher tellement son esprit et son cœur qu'on se souvienne à peine qu'on a un Dieu à servir; se croire si fort nécessaire tout ce qu'on a, qu'on n'a jamais rien à répandre dans le sein d'autrui, c'est ce qu'il y a de moins criminel en cette matière; aussi ne s'en fait-on aucune peine. Mais on ne s'en tiendra pas là : surfaire, frauder, tromper, si on est dans le commerce; s'accommoder, aux dépens de son maître, avec le méchant économe de l'Evangile, si on est chargé des affaires d'autrui ; se faire payer chèrement une injustice qu'on devrait arrêter, tolérer mille fraudes, parce qu'on a part au profit qui en revient, si on a quelque administration publique ; c'est ce que se justifie hardiment une conscience entièrement aveuglée par la passion, et c'est peut-être aussi ce que la vôtre, aveuglée par la passion qui commence à s'en emparer, entreprendra bientôt de se justifier sur le principe qu'il est permis de travailler à se faire une meilleure fortune que celle qu'on a reçue de ses pères. Non, il n'est pas défendu précisément de se tirer de la foule, et d'aspirer à ces places d'honneur qui font la gloire de l'homme dans le monde ; mais vous est-il permis pour cela de regarder avec envie le poste qu'occupent les autres, de vous y frayer le chemin par mille détours et mille souplesses indignes ; de commencer par avance à vous repaître de mille projets que forme une indiscrète vanité, et qui porte dans vous un levain d'orgueil qui vous fait déjà regarder avec mépris tous ceux que vous croyez devoir laisser un jour au-dessous de vous. Mais vous irez plus loin. Poursuivre un emploi dont on se croit indigne, courir après des fonctions qu'on est résolu de ne pas remplir, s'élever sur les ruines des autres, avilir leur mérite pour les décréditer, leur dresser des piéges pour les supplanter, c'est ce que se croit permis une conscience entièrement aveuglée par la passion ; c'est peut-être ce que la vôtre, aveuglée par la passion qui commence à s'en emparer, se croira bientôt permis sur le principe qu'il n'est pas défendu de se tirer de la foule, et d'aspirer à ces places qui font la gloire de l'homme dans le monde. Non, il n'est pas défendu précisément de nouer d'honnêtes liaisons, d'entretenir d'innocentes amitiés, de se voir et de se fréquenter, quand on peut faire l'un et l'autre sans péché ; mais le peut-on, dès qu'on suppose qu'il y a de la passion ? Quand ce ne serait pas d'abord de ces desordres qui font l'opprobre et la honte de la religion, combien de basses et de criminelles complaisances ; combien de discours flatteurs et séduisants ; combien de paroles ambiguës, et qui, sous des termes obscurs, ne développent que trop les sentiments d'un cœur qui va insensiblement à sa ruine! Tout cela pourtant n'est ni licence, ni libertinage pour une conscience aveuglée entièrement par la passion ; ce n'est que politesse, manière du monde, et peut-être bientôt il en sera de même pour une conscience dont la passion commence à s'emparer, sur le principe qu'il n'est pas défendu de nouer des liaisons hon

nêtes et d'entretenir d'innocentes amitiés. Et parce que nous ne saurions assez nous défier de nous-mêmes sur cette matière, je veux même que ce ne soit d'abord que des entrevues de bienséance, que quelques parties nouées plus par hasard que par malice; si on y revient, si on les multiplie, la passion, qui jusque-là n'avait peut-être donné aucun signe de la malignité qu'elle renfermait dans son sein, se réveillera, elle parlera, et, pour peu qu'on l'écoute, on se convaincra, si on veut tant soit peu rentrer dans soi-même, qu'on se permet bien des choses criminelles sans qu'on s'avise de s'en faire un crime devant Dieu. Une conscience aveuglée par la passion s'est faussement persuadée qu'il n'est pas défendu de nouer et d'entretenir d'honnêtes amitiés, et sur cette persuasion elle s'est engagée, presque sans y penser, dans mille désordres criants; une conscience dont la passion commence à s'emparer se le persuade également, et si l'une prétend quelquefois se justifier sur ce qu'il y a de plus déréglé dans la conduite, l'autre, qui aujourd'hui se justifie sur ce qui la conduit au déréglement, cherchera peut-être dans la suite à se justifier dans un déréglement même consommé.

On pèche donc sans scrupule, on pèche en même temps sans crainte; je dis sans cette crainte que doit porter dans le cœur un doute raisonnable et bien fondé, parce que, quoique le péché ait un fond de malignité qui lui est essentiellement attaché, la passion pourtant lui ôte ce qu'il a de malin, du moins elle le déguise, elle le couvre des voiles apparents de la vertu : *Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur se obsequium præstare Deo* (*Joan.*, XVI), disait Jésus-Christ à ses disciples : l'heure est venue qu'on croira rendre service à Dieu en vous faisant essuyer les traitements les plus indignes, et toutes les rigueurs d'une cruelle et ignominieuse mort; c'est le malheur d'une conscience séduite par la passion, surtout s'il s'agit de religion, comme il s'en agissait par rapport aux apôtres; on sera dans des principes erronés qu'a condamnés toute l'antiquité, et que l'Eglise condamne encore de nos jours. Mais, parce qu'on est faussement prévenu qu'on a la vérité de son côté, on croira pouvoir se soutenir aux dépens de ce qu'il y a de plus sacré et de plus respectable dans le sacerdoce, et, comme si ce n'était point assez d'avoir perdu la foi, on croira pouvoir violer impunément tous les droits de la charité; on s'érigera en tribunal supérieur, d'où on dépouillera de toute capacité, de tout mérite, de toute vertu, tout ce qu'on trouvera opposé à ses sentiments et à ses pensées, et, bien loin de se reprocher des défauts si criants, on osera se dire à soi-même qu'on sert utilement Jésus-Christ et son Eglise : faux zèle qui a fait l'esprit des premiers ennemis du christianisme, et qui le fait encore aujourd'hui. On croyait alors que faire passer les apôtres pour des insensés, ou pour des gens qu'une ivresse criminelle faisait parler, plutôt que l'impression de l'Esprit divin; que faire passer le Sauveur lui-même pour un homme que l'esprit de ténèbres possédait, et dont il se servait pour se faire un nom dans le monde, c'était défendre les intérêts du Seigneur; on le croit aujourd'hui, comme si Dieu trouvait sa gloire dans l'opprobre de ses ministres, et que l'imposture et la calomnie fussent les instruments que Jésus-Christ nous a mis en main pour établir et soutenir son Evangile : *Arbitrantur se obsequium præstare Deo.*

Ce qui arrive en matière de religion, arrive en toute autre matière, surtout quand on se trouve avec le prochain en quelque concurrence, ou d'état, ou de fonction, ou de pratique de piété : vous diriez qu'on peut aujourd'hui s'attacher, ou à Apollon, ou à Céphas, au préjudice de Jésus-Christ, et qu'on n'a pas le même maître, parce qu'on n'a pas le même guide qui y conduise. Sous ces livrées différentes, qui, pourtant, sont toutes les livrées du Seigneur, il se mêle souvent un esprit de contention, où, sous prétexte de zèle, on manque aux devoirs les plus communs de la charité et de la justice; l'apostolat lui-même n'est pas toujours exempt de ces faiblesses qui marquent qu'on se cherche plus soi-même que Jésus-Christ; on voudrait être les seuls dans Israël dont Dieu se servît pour opérer ses merveilles, parce qu'on veut se croire les seuls dépositaires de la parole et de l'Evangile; tout ce qui se fait par le ministère d'autrui est critiqué, comme s'il n'était pas fait dans l'esprit de Jésus-Christ.

Ne flattons ni l'erreur ni ceux qui la répandent; la foi est entre nos mains comme en dépôt, nous sommes chargés de sa conservation, et si c'est un mal de l'attaquer, peut-être n'est-ce pas un moindre mal de souffrir qu'elle soit attaquée impunément. Défions-nous pourtant de nous-mêmes dès qu'il s'agit de notre gloire, et veillons tellement sur les mouvements de notre cœur, que dans ce que nous appelons zèle, il ne se mêle ni amertume, ni aigreur, et que nous ne donnions, ni à un désir secret de nous faire un nom, ni à un soin criminel d'obscurcir le nom des autres, ce que nous prétendons donner au salut et à la conquête des âmes.

C'est surtout parmi les personnes qui se piquent d'une régularité d'éclat, que règnent ces dissensions odieuses, qui nous font voir dans le même cœur un composé monstrueux de vertu et de péché. On sera dans les mêmes exercices de piété, dans la même assiduité au pied de nos autels, dans la même fréquentation de nos sacrements; mais on ne sera pas sous la même direction, sous la même conduite; tout ce qu'on fera de son côté sera saint, tout sera réglé sur l'esprit de Jésus-Christ, conforme aux maximes les plus sévères de l'Evangile; tout ce que feront les autres sera vicieux, ce ne sera que relâchement de morale, que ménagement indigne entre la passion et la Loi, qu'hypocrisie, que vanité : ce que vous dites des autres, les autres le disent de vous, et de

part et d'autre on le dit avec le même emportement, avec la même aigreur, mais on le dit avec la même tranquillité et la même assurance, parce que de part et d'autre on croit dire la vérité, et qu'on a accoutumé sa conscience à croire qu'il est de la gloire de Dieu que les choses paraissent comme elles sont, et qu'il n'est ni contre la charité de dévoiler le vice pour le rendre odieux, ni contre l'humilité d'étaler une vertu qui peut servir de règle et de modèle aux autres : *Arbitrantur se obsequium præstare Deo.*

Mais malheur à vous, disait autrefois Isaïe à des personnes de ce caractère, malheur à vous qui dites et qui trouvez mauvais ce qui est bon, qui dites et trouvez bon ce qui est mauvais : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum* (*Isa.*, V) : selon vous, aller creuser dans les intentions des autres, leur attribuer des vices qu'ils n'ont pas, et qui ne se manifestent par aucun endroit, empoisonner toutes leurs actions, c'est un bien, parce qu'il faut prévenir le public, afin qu'il ne se laisse point surprendre par une fausse apparence de vertu; et selon l'Evangile, c'est usurper sur les droits de Dieu, qui s'est réservé le secret des cœurs ; c'est juger contre toute droite raison, et contre toute équité ; c'est noire médisance et criante imposture ; selon vous, ne savoir ce que c'est que rendre justice à un mérite étranger, exalter indiscrètement tous ceux avec qui vous êtes liés, les donner tous comme autant d'hommes parfaits, et hors de qui il n'y a ni perfection, ni mérite, c'est soutenir les intérêts d'un parti qu'il importe de mettre en honneur, c'est en faire connaître la sainteté, afin de fermer la bouche à ceux qui ne cherchent qu'à l'avilir et l'abaisser ; et selon l'Evangile, c'est noire et maligne envie, c'est une vaine et criminelle ostentation ; c'est une misérable et indigne adresse pour faire des prosélytes au mensonge : *Væ qui dicitis bonum malum, et malum bonum.*

Après cela, demandez-moi avec ces Juifs audacieux, qui semblaient défier Jérémie de pouvoir les trouver coupables en rien ; demandez-moi quel mal vous faites, quel est votre péché : *Quæ iniquitas nostra, quod peccatum nostrum?* (*Jerem.*, XVI.) Votre mal et votre péché, c'est de fermer les yeux aux défauts que vous avez, pour vous applaudir d'une vertu que vous n'avez pas ; votre mal et votre péché, c'est de vous savoir bon gré de je ne sais quelles bonnes œuvres qu'un orgueil secret empoisonne ; c'est d'exposer aux yeux du public un dehors trompeur, et de vous mettre peu en peine de la réforme et de la droiture du cœur; votre mal et votre péché, c'est de vous ériger témérairement en censeur et en juge des mœurs et de la vie d'autrui ; c'est de condamner sans distinction tout ce qui n'est pas conforme à vos fausses et malignes idées ; votre mal et votre péché, c'est d'ôter à la vertu tout ce qu'elle a de mérite et de gloire, quand elle est dans des sujets qui ne vous plaisent pas ; c'est de la décrier, en nous la représentant dans les autres sous les caractères odieux d'hypocrisie et de vanité ; c'est d'avilir le ministère en avilissant le ministre, d'attaquer la religion, ou en attaquant ceux qui la défendent, ou en cherchant à attirer des partisans à ceux qui ne travaillent qu'à en ébranler les plus solides et les plus fermes fondements ; voilà votre péché.

Encore ne sont-ce pas là les seuls péchés que vous ayez à vous reprocher ; dès que votre conscience suivra les mouvements de la passion d'une injustice criante, vous vous en ferez une juste et légitime défense de vos droits ; Saül s'en fit une de la longue et cruelle persécution qui l'arma contre David ; d'un acte d'impiété, vous vous ferez un acte de religion ; les Juifs s'en firent un des différents traits que leur arracha leur animosité et leur haine contre le Sauveur; vous ne vous croyez pas capables de si grands excès ; il n'est point d'homme pourtant qui ne soit capable de toutes les faiblesses dont ont été capables les autres hommes ; mais enfin vous serez capables d'autres excès, qui ne vous effrayeront point tant, parce que vous les regarderez par les yeux d'une passion qui vous en cachera la malice, mais qui ne vous perdront guère moins, parce que si vous n'en connaissez pas toute la malice, c'est parce que vous ne voulez pas la connaître, et que l'ignorance dont vous prétendez vous couvrir est une ignorance affectée, qui, étant un péché dans elle-même, vous conduit comme nécessairement à cent autres péchés. Telle est la situation d'une conscience qui se laisse aveugler par la passion ; elle ne veut pas connaître ce qu'il y a de mauvais dans son péché, et elle pèche sans crainte ; Dieu veuille que ce ne soit pas sans retour, sans vouloir jamais revenir des maximes erronées dont elle s'est imbue et pénétrée !

Que n'en coûte-t-il pas en général au pécheur de rentrer dans ces voies droites dont il s'est écarté ! passions impérieuses qu'il faut soumettre et lier, habitudes invétérées qu'il faut détruire et déraciner, commerces criminels qu'il faut rompre et s'interdire ; mais après tout il n'a qu'à vouloir, et si nous pouvons gagner sur son cœur qu'il veuille, c'est une conquête faite à Jésus-Christ ; le pécheur séduit et préoccupé de ses faux préjugés a les mêmes difficultés, mêmes passions à vaincre, mêmes habitudes à combattre, même commerce à quitter, même cœur à régler; mais, par-dessus cela, il a son esprit à réformer, réforme que nous n'obtenons guère de lui qu'après avoir essuyé mille faux raisonnements qu'il a à nous faire, et presque jamais avec cette entière et pleine persuasion qui le détrompe pour toujours. Que nous ayons donc à travailler avec un de ces pécheurs, qui n'est prévenu, ni en faveur de son péché, ni en faveur des raisons qui l'ont fait pécher, mais qui prend sur lui sincèrement et de bonne foi toute la malice, toute la honte de son péché ; c'est entre nos mains, ou pour mieux dire, entre les mains de Dieu, comme une cire molle, susceptible de toutes les figures, de toutes les impressions qu'on

veut lui donner; il n'a ni vaine réplique à nous faire, ni fausses subtilités à nous opposer; il ne trouve ni trop de vivacité dans nos répréhensions, ni trop de sévérité dans nos décisions; nous n'avons rien à lui proposer à quoi il ne se soumette; la restitution d'un bien étranger, il est prêt à le restituer; la réparation d'une flétrissure faite à la réputation du prochain, il est prêt à la réparer; une séparation éternelle avec des personnes qui lui sont devenues un sujet de scandale, il est prêt de s'en séparer; qu'une âme ainsi disposée procure de consolations au dépositaire de ses secrets et du sang de Jésus-Christ! Dans un fond de péché il voit un fond de bonne volonté, et il peut se promettre qu'il va travailler sur un sujet où la grâce abondera plus copieusement que n'a abondé le péché.

Quand au contraire nous avons affaire avec ces esprits superbes qui croient avoir seuls les clefs de la science et de la vérité; ce ne sont que contradictions opiniâtres, que puériles défaites, souvent piquantes et injurieuses répliques; une noire médisance ne sera chez eux qu'une légitime récrimination; une injustice criante, compensation nécessaire. Leur donnons-nous quelques avis salutaires, ou ils ne tombent pas sur eux, ou ils ont leurs raisons pour en éluder la force et la vérité; tâchons-nous de les détromper et de les faire revenir de ces fausses préventions qui les rassurent, ce sont mille réponses frivoles, mille demandes captieuses, qui font voir un homme qui cherche plus à déguiser qu'à faire connaître son péché; il faut raisonner, disputer, et si après cela ils semblent se rendre, ce n'est pas qu'ils soient convaincus, c'est qu'ils le veulent paraître, pour emporter une sentence de grâce dont ils ont besoin dans l'état présent de leurs affaires; aussi ne nous ont-ils pas plutôt quittés qu'ils reviennent à leurs premiers égarements; ce sont les mêmes liaisons, les mêmes médisances, les mêmes traits de hauteur et de vengeance, et cela sur les mêmes principes : que la Loi a ses interprétations; qu'on n'est point dans le cas de la Loi quand on est fondé sur de bonnes et solides raisons. C'est le malheur d'un homme prévenu, surtout s'il se pique de quelque supériorité de génie et de capacité; ses idées font la règle de ses jugements; tout ce qui lui paraît vraisemblable lui devient vrai, et il suffit qu'il ait conçu une opinion pour la soutenir au mépris de la plus grande et de la plus respectable autorité : entêtement à qui toute hérésie doit sa naissance et son progrès; entêtement à qui une infinité de pécheurs doivent cette multitude d'iniquités dont ils sont couverts; ils prennent plaisir à se cacher leur péché, comme si un péché qu'on se cache était moins un péché. Il y a une ignorance qui excuse de pécher, mais non pas, comme je viens de le dire tout à l'heure, une ignorance crasse, volontaire et affectée; vous savez que la Loi ne s'accommode point de tous ces ménagements que cherche la nature; qu'elle condamne tout ce que peut ou suggérer, ou commander, ou flatter et entretenir la passion; vous savez qu'elle est ennemie déclarée du péché; en un mot, vous savez qu'elle est sainte, qu'elle ne souffre rien que de saint, qu'elle n'a pas un point, pas un mot, qui ne nous porte à la sainteté, et dans cette opposition évidente que vous trouvez malgré vous entre votre conduite et la Loi, vous viendrez nous prétexter votre ignorance, comme si nous ne savions pas distinguer entre ce que vous appelez ignorance et que nous devons appeler oubli ou plutôt constant et opiniâtre mépris de la Loi.

Vous l'avez connue autrefois cette divine et équitable Loi, mais à force de vouloir l'accommoder à vos caprices et la faire entrer dans des relâchements qu'elle déteste et qu'elle a toujours détestés, vous vous êtes fait une loi étrangère qui n'est plus la Loi de Dieu; si c'est là une ignorance qui puisse vous excuser, nous n'avons qu'à nous faire un plan de religion où il n'entre ni austérité, ni contrainte, où tout soit réglé sur les désirs d'un cœur charnel. Non, ce n'est point là ignorer la Loi; c'est se faire une loi de dissolution et de libertinage, loi pourtant que vous avez suivie sans scrupule et qu'il est dangereux que vous ne suiviez sans retour, si vous n'avez soin de vous former une nouvelle conscience, une conscience qui, dépouillée de tout ce qui ressent le vieil homme, marche dans une entière nouveauté de principes et de pensées. Elle est comme imbue d'un venin secret qui n'a déjà pénétré que trop avant; il est dangereux, si vous lui laissez faire de nouveaux progrès, qu'il ne se saisisse tellement de toutes vos puissances, qu'elles ne soient plus susceptibles ni de guérison, ni de remède.

Il est donc ici question de l'affaire la plus importante et peut-être la plus difficile que vous ayez à traiter; comme c'est la conscience qui doit régler toute la conduite, si elle n'est pas réglée elle-même, tout sera dans la confusion et le désordre. Il vous en coûtera, j'en conviens; nous avons mille peines à revenir de nos principes, surtout quand nous avons trouvé le secret de nous faire un plan de vie où tout se fait au gré de nos désirs, sans que nous perdions rien pour cela de la paix et de la tranquillité de notre âme. Oui, mais cette tranquillité même devrait vous alarmer; vivre au gré de ses désirs et être en paix, c'est goûter cette paix dont les faux prophètes flattaient autrefois le peuple, et que Dieu regardait comme la source d'un trouble et d'une confusion éternelle.

Il ne sert à rien au reste de nous dire que si, selon saint Paul, tout ce qui se fait contre la conscience est péché, il ne peut point y avoir de péché dans tout ce qui s'est fait selon les vues et les mouvements de la conscience; car il ne faut point attribuer à une conscience erronée, et que nous nous sommes formée nous-mêmes, ce qui convient à une conscience droite et telle que nous l'avons reçue des mains de Dieu. La conscience droite et que j'ai reçue des mains de Dieu

représente les choses comme elles sont, et je pèche si je n'écoute pas sa voix. La conscience erronée et que je me suis formée moi-même me représente les choses comme je voudrais qu'elles fussent; elle a beau les déguiser et me les montrer sous un visage étranger, les voiles dont elle les couvre ne leur ôtent pas ce qu'elles ont de malice, et je pèche en l'écoutant; de sorte que si, pour vous sauver, il faut, selon la parole de Jésus-Christ, vous arracher même l'œil qui vous scandalise, il ne faut pas moins vous arracher, pour le dire ainsi, vous-même à vous-même, et vous dépouiller tellement de tous vos anciens préjugés, de toutes vos anciennes pensées, que, comme des enfants nouvellement nés, vous ne goûtiez plus que le lait de cette saine doctrine qui dirige ceux qui veulent rendre à Dieu ce service juste et raisonnable que lui doivent tous les hommes. Pour cela, je vous exhorte, non point encore d'écouter votre conscience, c'est à quoi nous exhortons ceux dont la conscience parle en faveur de la Loi, mais puisque la vôtre ne parle que contre la Loi, je vous exhorte à ne l'écouter qu'autant que vous l'aurez ramenée à cet oracle divin que Jésus-Christ vous ordonne de consulter dans toutes vos œuvres : *In lege, quid scriptum est?* (*Luc*, X.) Que dit la Loi? Y a-t-il quelque point dans la loi qui favorise le penchant et la nature? Y a-t-il pour les devoirs capitaux quelque distinction de rang et de condition? Y a-t-il quelque état à qui elle permette de s'accommoder à toutes les inclinations et à tous les penchants du vieil homme? Partout c'est abnégation, renoncement, gêne et contrainte; partout elle veut que je combatte tous les désirs de la chair, que je me défie de tout ce qui flatte les sens, que j'aille contre tous les faux principes du monde, que je me défasse de tous mes vains préjugés, pour ne suivre d'autres maximes que celles de l'Evangile. Elle me défend toutes ces interprétations trompeuses que je voudrais donner à ses paroles, tous ces ménagements indignes que je voudrais chercher contre ses rigueurs, toutes ces difficultés insurmontables que je voudrais opposer à ses pratiques. C'est la loi de mon Maître, et c'est à la lettre que je dois l'observer; à la lettre, fuyant tout ce qui porte le caractère de péché, fuyant tout ce qui a quelques apparences de péché, fuyant tout ce qui peut m'être une occasion de péché; à la lettre, en embrassant ce qu'elle a de plus accompli et de plus parfait, la portant toujours elle-même gravée dans mon cœur, la consultant dans toutes mes œuvres, dans tous mes desseins et toutes mes pensées; par là je ramènerai ma conscience à cette première droiture que lui avait donnée le Seigneur, et, n'ayant eu d'autre règle que la Loi, je pourrai demander avec confiance ces couronnes de gloire que le Législateur promet au serviteur fidèle.

SERMON VI

Pour le dimanche de la seconde semaine de l'Avent.

LA VIE MOLLE.

Quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Est-ce un homme mollement habillé? C'est dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement.

Ce n'est pas seulement dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement, ils habitent parmi vous, et souvent dans les fortunes les plus médiocres nous voyons des personnes plus attachées aux délices de la vie, que ne le sont, ou du moins que ne l'ont été tant de princes et de rois qui, sous le diadême et la pourpre, ont trouvé le secret de cacher la haire et le cilice, et de porter sur leurs corps les marques les plus douloureuses de la croix de Jésus-Christ.

Vous diriez que l'homme de douleur n'est plus pour nous ce divin modèle qui nous est montré sur la montagne, et que nous sommes obligés de retracer dans nous-mêmes, si nous voulons être de ses disciples : vous diriez que ce ne sont plus les maximes sévères de l'Evangile qui doivent régler nos mœurs, et que la religion, fondée sur l'abnégation et le renoncement, doit aujourd'hui se soutenir par le relâchement et la mollesse, tant on cherche partout à vivre au gré de la nature et à ne lui rien refuser de ce qui peut la satisfaire. Je ne parle point au reste de cette vie animale, qui dans la brutalité même de ses plaisirs, semble porter son remède ; les attraits qu'on peut y trouver n'empêchent pas qu'on ne rougisse souvent de se voir si honteusement lié. Je parle de cette vie qui ne refuse rien à ses sens, mais qui tâche toujours de sauver les apparences; de cette vie dont les dehors n'ont rien, ce semble, de criant, rien qui porte un caractère marqué de dissolution et de péché, mais qui n'en est pas pour cela plus chrétienne et plus réglée sur les lois de sévérité et de rigueur dont nous sommes chargés ; de cette vie, en un mot, que mène parmi nous ce que nons appelons le grand monde, le monde né et élevé dans l'opulence et l'éclat, aussi bien qu'un certain monde qui, s'étant tiré de cette foule où l'avait jeté sa première origine, croit s'être acquis par là même un droit incontestable de ne s'occuper que de son plaisir ; et je soutiens qu'il n'est rien qui fasse plus de tort au chrétien et au christianisme qu'une vie de cette nature : au chrétien qu'elle perd : premier point. — Au christianisme qu'elle anéantit : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On se trompe, dit Tertullien, quand on prétend vivre dans les délices et se défendre tout ensemble des désordres que les délices entraînent après elles : comme la vertu se

soutient et se fortifie par l'austérité et la rigueur, aussi elle s'énerve et se ruine par la mollesse et le plaisir, et nous voyons tous les jours qu'un plan de vie dressé sur les maximes commodes des sensuels du siècle est une source comme nécessaire d'iniquités et de crimes.

Supposons donc ici une âme qui, pour se tirer des misères communes, se dise à elle-même ce que disait autrefois l'Ecclésiaste: un joug dur et pesant est imposé aux enfants d'Adam, depuis le souverain qui siége sur le trône jusqu'à l'esclave qui rampe dans la poussière; tout n'est partout qu'affliction d'esprit, trouble de cœur, agitation au dehors, inquiétude au dedans: *Vadam et affluam deliciis* (*Eccle.*, II), je m'élèverai au-dessus de la condition des autres hommes, je vivrai parmi eux sans avoir part à leurs travaux et à leurs peines; j'irai et je nagerai dans les délices: *vadam et affluam deliciis*: mais savez-vous, âme chrétienne, quelles seront les suites d'une résolution de cette nature, savez-vous combien de voies à la perdition vous allez vous ouvrir dans une route où vous prétendez trouver tant de douceurs et d'attraits? Car enfin qu'est-ce que cette vie de délices si indigne d'un chrétien, et dans laquelle vous croyez pouvoir entrer sans blesser en rien les droits du christianisme? Une vie, comme je le prétends, que la passion commande, que le péché accompagne, et que la réprobation suit; et étant déréglée dans ce qui la commande, criminelle dans ce qui l'accompagne, malheureuse dans ce qui la suit, ne suis-je pas en droit de conclure qu'il n'est rien qui fasse plus de tort au chrétien et qui ruine plus sûrement son salut?

Oui, c'est la passion qui vous engage dans cette vie molle et efféminée, où vous rapportez tout à vos sens, tout à vos plaisirs, tout à vous-même, rien à votre Dieu, rien à votre religion, rien à votre âme. Mais quelle passion? passion basse, lâche, et qui détruit tout ce qu'un cœur peut avoir d'ailleurs de force et de grandeur; passion que l'Apôtre nous dépeint avec les couleurs les plus noires, quand, nous parlant de ces temps dangereux dont nous sommes tous menacés: Tout, dit-il, alors sera plein de ces enfants des hommes, qui s'aimeront eux-mêmes, mais qui n'aimeront qu'eux-mêmes: *Instabunt tempora periculosa, erunt homines seipsos amantes.* (II Tim., III.)

La parenté la plus étroitement liée, les engagements les plus solennels, les lois les plus sacrées, les volontés du Seigneur les plus saintes, ce n'est point à quoi ils s'attacheront; ils s'aimeront et s'aimeront seuls; *erunt seipsos amantes*; et de là, de cette passion d'amour-propre siégeant et dominant dans le cœur, quelle attention à éloigner tout ce qui peut intéresser le moins du monde, ou la nature ou les sens, et à se procurer tout ce qui peut ou les repaître ou les flatter? On s'aime démesurément soi-même, et autant qu'on craint l'apparence ou l'ombre de la douleur et de la peine, autant et plus encore on raffine, et on tâche d'enchérir sur le plaisir; tous les soins se réduisent à ces deux points: à écarter le mal, et à goûter le bien dans toute sa suavité; il faut que tout concoure à cela: les services des domestiques, les déférences des amis, les empressements d'une famille; et à force de s'aimer soi-même, on se regarde comme le centre où doit aboutir tout ce qui peut fomenter l'amour-propre: *erunt se ipsos amantes.* Mais aussi, de là, de cette passion d'amour-propre siégeant et dominant dans le cœur, combien de déréglements et de désordres dans la conduite! tantôt il faudrait qu'un homme chargé de grands biens sortît même pour ses propres intérêts de cette inaction léthargique qui l'assoupit, qu'il entrât par lui-même dans ses affaires, et qu'il y veillât avec cette attention que Dieu demande à un administrateur fidèle; oui, mais il est livré à son indolence avec le paresseux, et avec lui, pour le dire après le Saint-Esprit, de peur de se déranger, il se fait une peine même de lever la main: tantôt il faudrait qu'un magistrat se tirât de cette retraite profonde qui le dérobe et au bien public et au peuple qui réclame son secours; oui, mais l'intempérie de l'air, la rigueur de la saison, pour le dire encore après le Saint-Esprit, sont comme autant de lions qui occupent le chemin par où il pourrait se rendre à son devoir, et qui lui en ferment tous les passages; et tandis que la veuve et l'orphelin languissent dans l'attente de se voir rétablis dans leurs droits, il languit lui-même dans une indigne et criminelle oisiveté. Si ce père de famille examinait ce qu'il fait et ce qu'il peut, s'il supputait ses dépenses et ses revenus, peut-être se réglerait-il de telle sorte qu'on ne pourrait pas l'accuser de vivre dans le luxe aux dépens d'autrui; oui, mais il fuit l'embarras, et, par une suite nécessaire de cet esprit de paresse qui le possède, il laisse tomber toutes choses chez lui dans un si grand désordre qu'il se voit enfin réduit à n'avoir d'autre ressource que celle qu'eut le méchant économe de l'Evangile: la patience et la bonté d'autrui. Si cette mère de famille savait ce qui se passe chez elle, si elle avait l'œil sur les domestiques aussi bien que sur les enfants, elle arrêterait une dissipation dont elle sentira les tristes suites peut-être la première; elle préviendrait mille désordres qui, étant commis par sa faute, lui seront imputés à peu près comme si elle les avait commis elle-même; oui, mais elle craint d'en trop savoir, de peur d'être gênée, elle veut tout ignorer afin de ne pas se voir troublée; et tandis que la femme forte entre dans tout le détail de sa maison, la femme livrée à son plaisir n'entre dans rien, et semble tout livrer au hasard et aux caprices de la fortune. Est-ce donc, cœurs moux et indolents, que vous serez affranchis de toute servitude, de tout soin, et que, plus heureux que notre premier père, qui ne fut placé dans le paradis de délices, s'il en faut croire l'Ecriture, qu'afin qu'il le cultivât et qu'il s'y maintînt en le cultivant, vous, au milieu de vos délices, vous n'aurez ni emploi à fournir ni de-

voir à remplir, tout s'aplanira sous vos pas? Ce n'est point ainsi que l'entend le Maître qui nous gouverne : en nous faisant hommes, il nous a tous condamnés au travail, et s'il ne vous impose pas ce joug dur et pesant que mille autres autour de vous portent avec tant de sueur et tant de peine, il y a pourtant un joug que chacun de nous doit porter selon son état et sa condition. D'ailleurs, combien de devoirs qui regardent immédiatement le Seigneur, et que l'homme que j'attaque sacrifie indignement à son plaisir! Ce sang précieux qui coule si abondamment sur nos autels, il faudrait, s'il se pouvait, le venir recueillir chaque jour; cette semence divine qui tombe de toute part avec tant de profusion, il faudrait la recevoir avec autant de zèle qu'on la répand; ces pratiques de piété si propres à nous avancer dans les voies de la vertu, il faudrait les mettre en usage et en faire l'occupation la plus sérieuse de sa vie; du moins faudrait-il se souvenir qu'on est homme, et que tout homme doit à Dieu et les prémices et la fin de sa journée. Mais l'homme de plaisir ne vit que pour lui, et si de temps en temps il semble donner quelque chose à la religion, c'est avec un air si distrait, si mou, si efféminé, qu'on voit assez qu'il pense moins à faire le bien qu'à se ménager. Entrez donc dans ce que vous vous devez à vous-même et aux vôtres, dans ce que vous devez aux étrangers et à Dieu, par là vous verrez quelles doivent être vos occupations, quel est le joug que vous impose la Providence. Mais vous vous aimez éperdument vous-même, et vous ne voulez ni accomplir ni connaître ce que vous devez. *Erunt seipsos amantes.*

Cet amour-propre, qui assoupit et qui endort quand il est question de la moindre peine, change de conduite et rend vigilant, vif, âpre, quand il s'agit du plaisir; et c'est ici qu'il déploie tout ce qu'il a de force et de pouvoir. On a beau vous représenter que le christianisme n'est ni le théâtre, ni l'empire du plaisir; que les délices du siècle futur ne s'achètent point par les délices du siècle présent; qu'il est impossible de passer de bonheur en bonheur, du bonheur des mondains au bonheur des saints : *Venite, fruamur bonis* (*Sap.*, II), répondez-vous avec ces insensés de la *Sagesse* qui ne connaissaient d'autre félicité que la félicité des sens ; allons, jouissons ensemble des biens et des douceurs qui se présentent ; c'est pourquoi nous sommes nés et à quoi nous porte notre heureuse destinée ? On a beau vous représenter que votre caractère, votre emploi, vous interdit comme naturellement un genre de vie si opposé à tous les devoirs, si contraire à toutes les bienséances : *Coronemus nos rosis* (*Ibid.*), ajoutez-vous avec ces mêmes insensés. *Vino pretioso et unguentis nos impleamus* (*Ibid.*) ; donnons à notre cœur ce qu'il souhaite, enivrons-le de délices, cherchons dans ce que la nature a de plus délicat de quoi remplir et épuiser tous nos désirs. Que les domestiques se plaignent tous les jours d'un débordement de plaisirs qui les ruine de force, de santé et souvent de conscience · *Opprimamus pauperem* (*Ibid.*), comme si c'étaient autant d'esclaves, ou, pour le dire après l'Ecriture, autant de chiens morts. Vous les entendez gémir sans compassion, et vous croyez pouvoir les sacrifier impunément à vos plus dures, à vos plus impérieuses volontés; que les enfants vous demandent quelque trêve par la peine que leur fait une dissipation dont ils doivent un jour porter les suites, par ce défaut d'éducation dont ils se ressentiront toute leur vie : *Hæc est sors* (*Ibid.*), le sort en est jeté! Ce ne seront ni les clameurs ni les plaintes de nos enfants qui nous en feront revenir; que les fonds s'épuisent, que les biens se consument, nous avons commencé et nous continuerons, quoi qu'il puisse arriver. Qu'à tout cela se joigne une troupe de créanciers qui, par leurs comptes multipliés, vous poursuivent, pour le dire ainsi, jusqu'au milieu de votre plus grande joie; qu'ils s'efforcent de la troubler en vous faisant souvenir que c'est le leur que vous prodiguez : *Sit fortitudo nostra lex injustitia* (*Ibid.*) Vous vous durcissez contre leurs poursuites, vous usez ou de fraude pour les éluder ou d'autorité pour les arrêter; et, comme si votre pouvoir réglait les droits d'autrui, parce que vous pouvez tout, vous croyez pouvoir tout régler sur l'irrégularité de vos désirs, et vous courez au plaisir, et vous y courez avec toutes sortes de personnes, jeunes beautés dont les enjouements ont allumé dans plusieurs autres des feux qui les ont consumés, hommes scandaleux avec qui on sait qu'on ne peut vivre sans se faire et s'accommoder à leurs désordres, débauchés abrutis que leurs débordements ont perdus de réputation et d'honneur dans toute une ville; ce sont des gens de plaisir, c'en est assez pour avoir raison de se lier à eux, et avec ces sortes de personnes on court à toutes sortes de plaisirs : repas, assemblées, danses, spectacles, que sais-je? on veut être partout, comme si tout devait languir si l'on n'était à la tête de tout. C'est ainsi que la passion vous fait passer sur tout ce qu'un homme sensé, qu'un homme qui doit se piquer de quelque droiture et de quelque probité peut avoir d'intérêts différents à ménager : *Erunt seipsos amantes.* J'ajoute par-dessus tout ce qui doit être plus à cœur et plus cher à un chrétien, parce qu'une vie ainsi déréglée par la passion est toujours accompagnée de désordres énormes et de péchés criants.

Mais quoi, demandez-vous, est-ce donc un péché de voir le monde, d'assister à ses spectacles, de participer à ses jeux, à ses repas et à ses danses? Quand je ne reprendrais que ce que je viens de dire, n'en devriez-vous pas conclure vous-même que ce n'est jamais sans péché qu'on néglige tant de devoirs si importants, si essentiels, qui nous sont si souvent recommandés, et recommandés sous de si graves peines? Ce n'est pas néanmoins à quoi je me réduis, et je soutiens encore, après l'Ecriture et les Pères, que, quand tout le reste serait chez vous dans l'ordre, le seul attachement aux plaisirs du siècle, auxquels

vous vous livrez avec tant d'assiduité, vous rendrait criminel. *Les enfants des hommes*, dit Job, *sortent de leurs maisons comme autant de troupeaux errants; ils ont en main des instruments harmonieux : à leurs sons ils s'agitent, ils dansent et se croient heureux, parce qu'ils coulent leurs jours dans la joie. Mais lorsqu'ils s'y attendent le moins, la tempête tombe sur eux et les fait passer de cette trompeuse félicité à ces feux dévorants qu'ils ont ou oubliés ou méprisés. Malheur à vous*, dit Isaïe, *qui vous levez de grand matin pour commencer des repas qui durent jusqu'au soir, qui dans vos repas faites servir à la cupidité ce qui ne vous avait été accordé que pour la nécessité.* Déjà je vois Dieu qui, indigné de se voir ainsi oublié dans ses ouvrages, ouvre sous vos pieds ces gouffres affreux où il venge si impitoyablement l'abus criminel qu'on fait de ses biens. *Je hais l'orgueil de Jacob*, dit le Seigneur chez Amos, *je déteste ses viandes exquises, ses vins délicieux, ses chansons mondaines, ses parfums dans les habits, et j'ai juré dans ma colère qu'il portera la peine de toutes ses délicatesses dont il se fait une si indigne et si basse occupation.* C'est un mal, dit saint Augustin, de ne pas sanctifier les fêtes. Si pourtant parmi les péchés on pouvait vous en permettre quelqu'un, on vous permettrait plutôt de profaner les fêtes par un travail honnête que par ces danses si libres, si enjouées, et qui portent si nécessairement l'impudicité et le crime dans les cœurs. Après une danse de cette nature, qui s'était faite à Constantinople, saint Chrysostome proteste que, s'il avait connu ceux qui avaient assisté à ces pompes d'enfer, il leur aurait fermé l'entrée de nos temples, comme à autant de ministres de dissolutions et de libertinage

Tertullien souhaiterait que nous pussions habiter dans le siècle, sans avoir aucune société avec ceux qui sont dans les repas, dans les jeux, dans les danses, toutes œuvres du siècle; mais enfin, dit-il, le siècle est le lieu que le Seigneur nous a assigné pour notre demeure, et nous ne pouvons en sortir que quand il jugera à propos de nous en tirer; mais les œuvres du siècle sont au démon, et ce sont ces œuvres que nous devons fuir, si d'une communication d'œuvres nous ne voulons passer à une communication de péchés et de supplices.

Après cela, demandez si c'est un péché d'assister aux spectacles, de participer aux jeux, aux repas, aux danses du monde; oui, c'en est un, ou dans ses circonstances, ou dans ses fins, ou dans ses suites; je m'explique : entrez, je vous prie, dans ma pensée, vous conviendrez vous-mêmes de la malignité et du désordre de vos plaisirs. Péché dans ses circonstances; ainsi on pèche dans l'assemblée, non point précisément parce qu'on y est, mais parce qu'on n'y est jamais qu'on n'y perde un temps précieux dont on pourrait se servir utilement pour négocier les intérêts de son éternité; parce qu'on n'y est jamais qu'on ne porte la malignité de sa langue, ou sur la réputation du prochain la mieux établie, ou contre les ordres les plus sacrés de la Providence qui nous gouverne; parce qu'on n'y est jamais qu'on ne donne à ses yeux un plein pouvoir de courir et de s'attacher à tous les objets qui se présentent, parce qu'on n'y est jamais que toutes les passions ne se réveillent, et que le cœur, frappé de tout ce qu'il y a de plus propre à le séduire, ne se laisse emporter par mille désirs déréglés, et tout cela est innocent! Pardonnez-moi, dit saint Bernard, si je ne puis me résoudre à regarder comme permis ce qui produit tant de choses défendues : *Ignosce mihi; non facile adducor licitum consentire quod tot illicita parturit.* Ainsi on pèche dans le repas, non point précisément parce qu'on y est, mais parce qu'on n'y est jamais sans s'échauffer par le vin, sans enflammer la concupiscence par la bonne chère, sans mêler à la douceur des mets, ou les traits d'une raillerie sanglante, ou les paroles d'une passion brutale, ou peut-être tout le venin de l'une et de l'autre, et tout cela est innocent! Le crime y éclate par trop d'endroits pour ne pas se faire sentir, et que plutôt ma langue s'attache à mon palais, que d'entreprendre jamais de justifier ce qui porte un caractère si évident de révolte et de péché. Ainsi on pèche dans le jeu, je dis dans un jeu toléré et permis, non point précisément parce qu'on y est, mais parce qu'on y est trop souvent, parce qu'on y dissipe une substance dont on n'est que de simples dépositaires, parce qu'on cherche d'y adoucir ses pertes par les imprécations et les blasphèmes, et d'y relever la joie que produit le gain par les insultes, les mépris et autres manières hardies, odieuses et outrageantes; et tout cela, encore un coup, est innocent! Vous le savez, grand Dieu! et peut-être ne tarderez-vous pas à faire éclater votre colère, et sur ceux qui, en ce point, contentent leur passion, et sur ceux qui, par un trafic sordide et indigne d'un chrétien, favorisent la passion d'autrui : *Non facile adducor licitum consentire quod tot illicita parturit.*

Péché dans ses fins, ou dans les motifs que vous vous proposez; vous voulez être le soir de l'assemblée, du spectacle, de la danse, et quels en sont les préparatifs? Toute la journée suffit à peine pour démêler les fards, pour faire choix des ornements, pour ajuster les parures, pour consulter les miroirs, pour contrefaire, dit Tertullien, un visage qu'on craint de montrer tel qu'il est sorti des mains du Seigneur, pour agencer, dit saint Grégoire, sur la tête d'une femme vivante, les cheveux d'une femme morte; et tout cela, femmes mondaines, est-ce pour inspirer la pudeur, pour éteindre les feux de la volupté? Vous portez comme malgré vous tout ce qu'il faut pour exciter un grand incendie, et quand vous ne le voudriez pas, les cœurs s'enflammeraient; mais consultez-vous vous-mêmes, pour peu que vous entriez dans vos vues, vous en découvrirez l'irrégularité, et Dieu veuille que vous n'ayez point à vous reprocher tout ce qu'Isaïe reprochait à ces juives déréglées qui, par le

faste de leurs habits, par l'affectation de leur contenance et de leurs démarches, ne cherchaient qu'à se faire des adorateurs et des esclaves. Si tout cela peut se faire sans intéresser la conscience, l'Evangile nous trompe, quand il nous assure que jeter des yeux de concupiscence, c'est commettre l'adultère dans son cœur, et qu'il nous est défendu de désirer tout ce qu'il nous est défendu de faire : *Non facile adducor licitum consentire quod tot illicita parturit.*

Péché dans ses suites, et quelles suites, Dieu immortel! souvent les plus dangereuses, les plus criminelles ; après donc vous être préparé dans le secret à tendre des piéges aux autres, vous venez en public donner dans les piéges que les autres vous ont tendus; vous vous rendez au spectacle, à la danse, et dans ce spectacle, dans cette danse, qu'y voit-on? qu'y entend-on? qu'y sent-on? On n'y voit rien qui ne réveille les désirs, rien qui n'inspire la mollesse, rien qui naturellement n'allume tous les feux de la concupiscence; nudités scandaleuses, regards dissolus, gestes affectés, vous le savez, et je ne crains point de m'en rapporter ici à votre propre témoignage; on n'y entend rien qui ne soit capable de ramollir le cœur le plus ferme, le plus insensible; airs efféminés, chansons mondaines, libres récits, longs et séduisants discours, et on y sent tout ce que peut sentir un cœur qui, par lui-même, et indépendamment de tous ces secours étrangers, n'est déjà que trop porté à la volupté; de sorte que Tertullien ne fait point de difficulté d'appeler ces sortes d'assemblées le sanctuaire de Vénus, le théâtre de la licence et le consistoire de l'impudicité; et peu importe, ajoute ce Père, de savoir quel est votre âge, quelle est votre dignité, votre condition, votre état; quelles sont vos vues, quel est le motif qui vous amène; personne, dit-il, ne vient à la volupté sans quelque passion, personne ne suit la passion qu'il n'en sente quelques mouvements, et les mouvements de la passion dans un cœur disposé d'ailleurs à en recevoir les impressions, sont presque toujours les supérieurs et les maîtres; et quand même vous ne pécheriez pas, reprend ce Père, ce qui pourtant lui paraît comme impossible, vous serait-il permis pour cela de vous exposer à l'occasion prochaine de pécher? On vous défend l'impudicité; on vous défend donc tout ce qui peut porter à l'impudicité; et l'Evangile se contredirait, si, après nous avoir ordonné de nous arracher l'œil qui nous est une source de perte, il nous permettait de nous jeter, pour le dire ainsi, de tout nous-mêmes, dans un danger évident de nous perdre; d'ailleurs, vous ne péchez pas, et votre présence seule, sans entrer dans l'intérieur de votre cœur, n'est-elle pas souvent un péché que tous vos prétextes ne peuvent que difficilement justifier? Vous vous croyez tout permis par rapport à vos années, à vos emplois, à votre conduite passée, et c'est par là même que je vous crois tout défendu; on vous connaît par de certains endroits qui vous représentent comme mort au monde, et on vous voit rentrer dans les pompes, dans les fêtes du monde; chacun croit pouvoir se régler sur vous, et vous devenez par là, à toute une ville, comme un maître de scandale et de péché.

Souffrez donc que je le dise encore une fois, après saint Bernard, je sais que mes décisions vous seront odieuses, que vous y trouverez trop de sévérité, et que, malgré mon zèle, vous ne laisserez pas de courir à l'ordinaire à ces malheureux rendez-vous d'iniquité ; mais malheur à moi si votre malice me fermait la bouche, je ne saurais me résoudre à regarder comme permis ce qui produit tant de choses défendues : *Non facile adducor licitum consentire quod tot illicita parturit.*

Vie molle donc, accompagnée de péché, mais presque toujours suivie de la réprobation. Ce n'est point exagérer, rien de si opposé à la vertu qu'une vie de cette nature; elle en sape les fondements, elle en retranche toutes les œuvres, elle en ôte tout le goût; vous vous aimez éperdument vous-même; dès lors, dit saint Paul, vous êtes sans affection, et cette charité qui doit faire comme l'âme du chrétien et le nœud de la société, n'est chez vous qu'un retour intéressé sur vous-même, et qui vous fait aimer, non pas ceux avec qui vous vivez, mais les douceurs qu'ils peuvent vous procurer; vous êtes sans patience, et cette égalité d'âme qui fait la gloire et le mérite de l'homme dans la diversité des événements, n'est chez vous qu'une crainte servile, qui vous retient de peur de perdre ceux qui peuvent contribuer à votre plaisir ; quiconque le trouble, ou par mégarde, ou à dessein, est regardé avec indignation et traité en ennemi; vous êtes sans respect pour vos parents, dès qu'ils pensent à vous ramener ou à vous arrêter dans les malheureuses voies que vous suivez; sans fidélité pour le prochain, dès qu'il ne concourt pas avec vous à la même fin ; sans piété pour Dieu, dès qu'il dérange le moins du monde le plan que vous vous êtes formé; la piété même dont vous semblez quelquefois faire parade, n'est qu'une piété extérieure et apparente; c'est du cœur que procède la vertu, le cœur n'est pas à Dieu, que peut-il avoir qu'un dehors trompeur, qu'une fausse image de vertu?

Rien de si opposé à la religion qu'une vie de cette nature : elle en détruit tous les principes, elle en abolit toutes les lois, elle en anéantit toutes les maximes; il faut nous dépouiller de nous-mêmes, crucifier notre chair, dompter nos passions; c'est sur quoi est fondé le christianisme, mais contre quoi se déclare éternellement l'homme de plaisir; rien de si opposé à la grâce de Jésus-Christ qu'une vie de cette nature : ou elle rend indigne de la recevoir, parce que quiconque vit dans la chair, selon la chair, ne mérite pas d'être visité dans les bénédictions et les douceurs de l'esprit; ou elle la tient captive après l'avoir reçue, parce que l'homme ani-

mal et charnel ne veut rien comprendre dans les choses de Dieu

D'ailleurs, comment est-ce qu'on sauve son âme? En la perdant, s'il en faut croire Jésus-Christ; et qu'est-ce que perdre son âme? C'est encore, s'il en faut croire Jésus-Christ, se renoncer soi-même, c'est marcher dans la voie étroite, c'est suivre Jésus-Christ pas à pas, et porter une croix après laquelle il a soupiré toute sa vie, qu'il a portée toute sa vie, sur laquelle il a voulu finir et ses travaux et sa vie; de sorte qu'il faut, ou établir un nouvel Evangile pour vous, ou convenir que ne perdant pas votre âme en ce monde, vous ne la sauverez jamais dans l'autre. *Le Père*, dit l'Apôtre, *ne prédestine que ceux qui sont conformes à son Fils:* et quelle conformité entre la vie de son Fils et la vôtre? comment donc pourrait-il vous prédestiner? Jamais.

Non, mon cher frère, vous dit saint Jérôme, non, vous êtes trop délicat, vous craignez trop de combattre sous les auspices du guide que le ciel vous a donné pour avoir jamais part à ses triomphes; et déjà cette trompette fatale qui doit citer toute la nature devant son juge, se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre : *Ecce de cœlo tuba canit;* déjà le général des armées du Dieu vivant descend sur les nuées, avec tous les instruments de sa justice pour combattre et subjuguer le monde : *Ecce cum nubibus debellaturus orbem imperator armatus ingreditur.* Déjà cette épée à deux tranchants qui sort de la bouche du roi, abat et renverse tout ce qu'elle rencontre à son passage : *Ecce bis acutus gladius ex regis ore procedens obvia quæque metit;* et vous, soldat lâche et efféminé, contre qui est dressé tout cet appareil de sévérité et de rigueur, qui avez à soutenir toute la puissance d'un Dieu qui vient fondre sur vous, d'une ombre profonde vous vous exposez à un grand soleil, d'une maison de délices vous vous jetez dans une si rude, si périlleuse mêlée : *Et tu mihi de cubiculo ad aciem, de umbra progrederis ad solem.* Est-ce ainsi qu'un athlète se prépare au combat? est-ce ainsi que vous vous prépareriez vous-même à repousser les efforts d'un ennemi? Jamais la lâcheté ne triompha dans le monde, jamais elle ne triomphera dans la religion. Tout vous effraie, tout vous déconcerte : un jeûne d'un jour, une légère mortification, un rien vous accable; vous ne pensez qu'à vous réjouir avec le siècle, qu'à goûter sans amertume et sans trouble toute la douceur des fêtes et des délices du siècle; non, encore un coup, mon cher frère, vous êtes trop délicat pour régner jamais avec celui qui n'a triomphé du siècle que par ses douleurs et par sa mort : *Delicatus es, frater, qui vis hic gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo.*

Cela veut dire que ce ne seront ni les efféminés, ni les lâches qui paraîtront avec confiance devant ce chef divin, qui ne trouve dignes de lui que ceux qui se sont mortifiés et crucifiés pour lui; cela veut dire qu'il faut ou se charger de la croix de Jésus-Christ, ou renoncer à sa gloire; qu'il faut ou mourir pour lui, ou n'espérer jamais de vivre avec lui; cela veut dire, en un mot, qu'il est impossible de passer de joie en joie, de la joie des mondains à la joie des saints, des délices du siècle aux délices de l'éternité : *Delicatus es, frater, qui vis hic gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo.*

Malheur donc à vous, conclut le prophète, *malheur à vous, riches en Sion, malheur à vous princes des peuples, qui reposez mollement sur ces lits où tout est également recherché, et pour la pompe et pour la délicatesse, qui ne connaissez d'autre nourriture que celle qui flatte le plus agréablement le goût, pour qui les liqueurs les plus exquises n'ont jamais rien d'assez délicieux, les parfums les plus précieux rien d'assez piquant, les concerts les plus mesurés rien d'assez harmonieux; malheur enfin à vous, qui que vous soyez, qui ne voulez avoir aucune part aux douleurs de Joseph, et qui faites d'Israël comme un théâtre de plaisir et de mollesse: Appropinquatis solio iniquitatis* (*Amos*, VI); à vous qui vous rangez autour de ce trône, d'où la volupté et l'iniquité règnent de pair, d'où il ne sort aucun arrêt qui ne porte au plaisir et au péché; et moi, dit Dieu, je vous sépare pour le jour mauvais : *separati estis in diem malum* (*ibid.*), pour ce jour de colère et de vengeance où la volupté et le voluptueux se verront également confondus, où l'on verra également tomber et l'idole et ceux qui l'auront adorée, où de tous les plaisirs passés il ne vous restera que la douleur de les avoir goûtés aux dépens de votre éternité. Ah! c'est à ce jour que vous verrez que vous avez triomphé sur un rien, *qui lætamini in nihilo* (*Ibid.*), et que ce rien, qui a fait votre occupation, va faire la matière de votre rage et de votre désespoir, *separati estis in diem malum;* tant il est vrai qu'il n'y a rien qui fasse plus de tort au chrétien qu'une vie de délices, j'ajoute qu'il n'est rien qui fasse plus de tort au christianisme.

SECONDE PARTIE

Nous ne sommes pas chrétiens, pour disposer de nos désirs à notre gré, ni pour nous faire les maîtres et les arbitres de nos devoirs et de nos volontés; nous avons tous nos engagements, nos lois, nos exemples; engagements que nous avons pris dans notre baptême, et dont il ne nous est plus libre de revenir; lois que nous impose l'Evangile, et que nous ne pouvons violer sans crime, exemples que Jésus-Christ et ses saints nous ont donnés, et sur lesquels ils nous est ordonné de nous former. Mais que fait l'homme de délices? Il s'élève au-dessus de tous les engagements de son baptême, et par là il fait injure au sacrement qui l'a introduit dans le christianisme; au-dessus de toutes les lois que lui impose l'Evangile, et par là il ruine autant qu'il est en lui ce qui fait comme la base et le fondement du christianisme; au-dessus de tous les exemples que Jésus-Christ et ses saints nous ont donnés,

et par là il rend inutile tout ce qui sert comme de règle vivante dans le christianisme.

Oui, vous faites injure au sacrement de Jésus-Christ, et une injure, dit saint Augustin, qui avilit le sacrement, qui nous le représente comme une vaine et frivole cérémonie; qui vous avilit, qui vous dégrade vous-même, et vous fait regarder par tous ceux qui ont encore quelque principe de religion, comme un homme qui, sous le nom auguste de fidèle et de chrétien, porte tout le cœur d'un infidèle et d'un païen : *Sunt multi qui vocantur fideles, et non sunt, in quibus sacramenta Christi patiuntur injuriam.* Car enfin, qu'est-ce qu'on vous proposa, quand vous demandâtes à être reçu parmi ceux que le Seigneur regarde spécialement comme son héritage et son peuple? Renoncez-vous aux pompes de Satan? Nous y renonçons. Aux œuvres de Satan? Nous y renonçons pareillement. Voulez-vous vous charger du joug de Jésus-Christ? Nous le voulons. De ses maximes, de ses rigueurs et de sa croix? Nous sommes prêts à tout. Et après des engagements si solennels, vous pourrez reprendre hardiment ce que vous avez si hautement rejeté! rejeter criminellement ce dont vous vous étiez si généreusement chargé! Quoi! alors le plaisir, la mollesse, la licence méritaient d'être foudroyés; aujourd'hui, encensés? Alors c'étaient autant d'objets d'exécration et d'horreur; aujourd'hui, de complaisance et d'attrait? Alors vous ne vouliez être chrétien qu'en vous chargeant de tout ce que l'Evangile a de plus pesant dans ses lois, de plus gênant dans ses maximes; aujourd'hui vous serez chrétien en écoutant tout ce que peut inspirer la cupidité et la passion? Est-ce donc ainsi que vous vous jouez du plus authentique, du plus solennel de tous les serments, d'un de nos plus grands, de nos plus augustes sacrements? Est-ce ainsi que vous prétendez introduire parmi nous un fantôme de christianisme, un christianisme de sainteté et de dissolution, de rigueur et de libertinage; de sainteté et de rigueur dans son commencement et dans vos promesses, de dissolution et de libertinage dans ses suites et dans votre conduite? *Sunt multi qui vocantur fideles et non sunt, in quibus sacramenta Christi patiuntur injuriam.*

Et il n'est ici question, ni de rang ni de qualité; s'il y avait divers baptêmes, comme il y a divers états, vous pourriez alors vous soustraire aux obligations communes; mais n'avons-nous pas tous passé sous la même nue? n'avons-nous pas tous été ensevelis dans la même eau? ne nous a-t-on pas proposé également à tous les mêmes anathèmes, contre le monde et le démon? n'avons-nous pas tous également anathématisé les fêtes et les désordres du démon et du monde?

Vous pouvez avoir de grands avantages de naissance, d'emploi, d'opulence par-dessus les autres; mais vous n'avez rien pour cela par-dessus eux, pour les points et les devoirs capitaux, ou si vous avez quelque chose de plus, c'est une plus grande obligation de vous tenir sur vos gardes; il n'en coûte guère à un homme qui manque de tout, de se sevrer de tout; mais j'ai tout à souhait, et je me refuserai impitoyablement tout : ah! que de précaution, que de vigilance, pour n'aller jamais au delà de ce que je dois; pour le reste, nos premiers engagements sont communs, nos premières protestations communes; le sujet n'a rien promis de son côté, que le monarque et le souverain n'ait promis du sien; et quelque triste que soit notre fortune, rien ne vous est permis dans l'essentiel, qui ne nous soit permis aussi bien qu'à vous. Si vous pouvez lâcher la bride à toutes vos passions, nous le pouvons; si vous pouvez suivre toute la pente d'une nature qui ne soupire qu'après l'indépendance et la liberté, nous le pouvons; si vous pouvez être éternellement à goûter le plaisir, à raffiner sur le plaisir, à substituer plaisir à plaisir, nous le pouvons pareillement; on ne nous a pas reçus à d'autres conditions que vous; couronnons-nous donc tous la tête de roses avec les impies de l'Ecriture, laissons sur tous les chemins des traces de notre dissolution et de notre libertinage; bannissons de parmi nous tout ce qui ressent l'abnégation et la sévérité de l'Evangile. Dans un renversement si horrible, que deviendrait le christianisme? Quel vestige nous resterait-il de cette religion sainte, qui n'a été formée, soutenue et cimentée que par les sueurs et le sang d'un Dieu? C'est pourtant ce que nous pouvons, si vous le pouvez; mais si nous ne le pouvons pas, non point précisément à cause de l'ingrate situation de nos affaires, mais parce que nous nous le sommes interdit par le sacrement; comment le pouvez-vous vous-mêmes qu'en profanant le sacrement, qu'en vous moquant du sacrement, qu'en regardant la réception du sacrement, si j'ose parler de la sorte, comme un de ces changements de théâtre, où la diversité de l'intrigue règle la diversité des personnages? *Sunt multi qui vocantur fideles et non sunt, in quibus sacramenta Christi patiuntur injuriam.*

Ainsi, conclut saint Chrysostome, mesurez vos devoirs, non sur je ne sais quel dehors trompeur qui vous séduit; nés dans l'éclat et l'opulence, élevés mollement et avec délicatesse, entourés et entraînés de toutes parts au plaisir et à la joie; mais sur les conventions que vous avez faites, sur les conditions sous lesquelles vous avez été reçus, sur la milice dans laquelle vous êtes entrés : *Considera pactum quod spopondisti, conditionem qua accessisti, militiam cui nomen dedisti.* Conventions que vous avez faites avec un Dieu, à qui vous vous êtes donné tout vous-même, et pour toujours, et cela en présence de ses anges et de ses saints, qui ont recueilli toutes vos paroles à la face de toute l'Eglise, qui en conservant vos noms dans ce livre où sont écrits ceux qui sont à Jésus-Christ, conservera un souvenir éternel de ce que vous avez promis à ses ministres; conditions qu'on vous a proposées sans déguisement et sans détour, et que vous avez

acceptées sans restriction et sans réserve; auxquelles vous vous êtes soumis sans différence, ni de temps, ni de lieux; milice dans laquelle vous n'êtes entrés que pour combattre avec ceux qui s'abstiennent de tout, qui se dépouillent de tout, qui attaquent à droite et à gauche, et qui ne semblent être sur la terre que pour s'ouvrir chaque jour un nouveau chemin à de nouvelles conquêtes; c'est sur quoi vous devez réfléchir, et vous souvenir qu'à l'égard de nos premiers engagements, il n'y a nulle différence entre chrétien et chrétien; que celui qui abonde n'a pas plus de droit de suivre l'intempérance de ses désirs, que celui qui trouve à peine dans son fonds de quoi se soutenir; que nous avons tous été initiés aux mêmes mystères; que nous nous sommes tous revêtus du même Jésus-Christ; que nous nous sommes chargés du même joug et de la même croix : *Considera pactum quod spopondisti, conditionem qua accessisti, militiam cui nomen dedisti.*

Les lois que nous impose l'Evangile ne sont pas moins communes; mais quelles lois, grand Dieu! Ouvrons ce livre sacré, où notre Maître nous les a transmises. Si on ménage le cœur de l'homme en rien, donnez-lui à l'aveugle, j'y consens, tout ce qu'il peut souhaiter; tantôt on nous dit de porter notre croix, et de la porter chaque jour, si nous voulons suivre Jésus-Christ : *Tollat crucem suam quotidie et sequatur me* (*Matth.*, XVI), comme si on voulait nous dire, que la croix est une croix continue, et si essentielle au chrétien, que le jour même qu'il cesse de la porter, il cesse d'être disciple de Jésus-Christ. Quelle décision contre ces ennemis de la croix, qui bien loin de la porter chaque jour, peuvent à peine entendre parler de ce qu'elle a de dur et d'incommode à la nature! Tantôt on nous dit de faire tous nos efforts pour entrer par la porte, qui seule peut conduire au royaume, qui est la porte étroite : *Contendite intrare per angustam portam.* (*Matth.*, VII.) Vous comprenez assez par vous-mêmes, que cette porte étroite n'est pas celle par où nous voyons passer tout le grand monde, qui ne cherche qu'à marcher au gré de ses désirs; tantôt on nous dit que le ciel souffre violence, et qu'on ne peut y être reçu à moins qu'on n'aille contre toutes les inclinations de son cœur : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI.) Et quelle violence se fait l'homme de plaisir, ou plutôt que craint-il plus que ce qui peut lui faire la moindre violence? Cependant ce ne sont ici, ni de purs souhaits, ni de simples conseils; ce ne sont point de ces paroles cachées que tout le monde ne comprend pas, mais seulement ceux à qui Dieu les a fait comprendre; ce ne sont point de ces voies nouvelles, qui par une distribution gratuite et libérale de tout ce qu'on possède, mènent à une plus haute perfection, ce sont autant de routes qu'il faut prendre, autant de lois qu'il faut accomplir; si vous ne portez votre croix chaque jour, jamais vous ne serez à Jésus-Christ; si vous ne passez par la voie étroite, jamais vous n'entrerez dans le royaume: jamais vous ne serez reçus dans le ciel, si vous ne vous faites violence; tel est le fondement sur lequel est bâti et appuyé tout le christianisme, toute la religion, tout l'édifice de notre sainteté et de notre prédestination : la souffrance, l'abnégation, le renoncement; c'est sur la croix que s'est commencé le grand ouvrage dont Jésus-Christ s'était chargé pour notre salut, et ce n'est que sur la croix que vous le consommerez. Mais vous, séparant ce que Jésus-Christ a réuni, vous prétendez atteindre à la fin sans entrer dans les moyens, arriver au terme commun, mais par des sentiers différents; outre que ce sont là des projets vains et chimériques, ce sont en même temps autant de voies que vous prenez, dit saint Chrysostome, pour détruire et anéantir la loi : *Sub lege legem debellas.* Si vous renonciez à l'héritage commun, votre conduite serait pour nous sans conséquence, et nous ne serions point surpris qu'un homme qui n'attend rien dans l'autre vie, fasse toute son affaire des délices de celle-ci; mais quand nous vous entendons dire que vous voulez vous sauver aussi bien que nous, et que nous vous voyons néanmoins tenir un chemin tout contraire à celui que nous tenons, et tenir ce chemin constamment et sans interruption, sans que la piété dont vous faites quelquefois profession, sans que les sacrements dont vous approchez de temps en temps, soient capables de vous arrêter, et le tenir avec la multitude, non point une multitude grossière et ignorante, mais instruite, éclairée, et qu'on doit supposer avoir de la religion, que pouvons-nous penser, si ce n'est que l'Evangile a ses adoucissements, qu'il ne faut pas prendre à la rigueur de la lettre ce qu'on nous dit de sa sévérité; en un mot, qu'on peut être saint sans être homme de douleur?

Et des pensées de cette nature n'entrent-elles que dans l'esprit des faibles? En ceci chacun est assez faible pour s'accommoder de vos sentiments, et les recevoir comme une règle de conduite; comme toute la nature se révolte à la seule vue de la peine et de la contrainte, on est ravi de trouver une voie qui conduise à la gloire sans contrainte et sans peine; aussi ne pouvons-nous presque jamais amener au point qu'il faut de certaines âmes, qui voudraient s'attacher à l'Evangile, mais s'y attacher comme vous; nous leur représentons l'impossibilité qu'il y a de servir deux maîtres, la nécessité de se déclarer hautement et sans ménagement pour le bon parti, les terribles révoltes d'une chair traitée trop mollement; elles conviennent de tout; mais enfin elles vous voient passer, comme le dit Tertullien, de l'Eglise de Dieu à l'Eglise du démon, lever au ciel des mains que vous avez lassées à force d'applaudir à quelque représentation lascive et peu honnête, et dans une alternative de cette nature, vivre néanmoins en paix, et avec autant de sécurité que si Dieu

et le monde étaient contents; tout cela les rassure, et leur fait croire qu'elles n'ont qu'à s'en tenir à cet heureux milieu que vous semblez avoir trouvé, donner quelques moments, quelques soupirs, quelques prières le matin au Seigneur, et tout le reste de la journée à la bagatelle, à la joie, au plaisir : *sub lege legem debellas.*

Mais puisqu'au terme du Prophète, la loi du Seigneur subsiste éternellement la même, ni vos prévarications, ni celles de vos complices, ne lui donneront jamais aucune atteinte, et elle vous liera toujours, quoi que vous fassiez, ou pour en secouer, ou pour en éluder les obligations ; aussi êtes-vous sous la loi, selon l'expression de saint Chrysostome, lors même que vous travaillez le plus à l'anéantir : *sub lege legem debellas.* Criminels de mépriser une loi qui vous est imposée, mais doublement criminels de faire tout ce qu'il faut pour la rendre méprisable aux autres; dérobez-vous donc aux yeux du public, quand il sera question de ces plaisirs où la loi est toujours sacrifiée à la passion, de peur que votre conduite ne nous devienne une leçon de péché, et que dans des débordements si indignes d'un chrétien, nous n'y trouvions comme autant d'engagements et de motifs de manquer nous-mêmes aux devoirs les plus essentiels du christianisme; nous n'avons que faire d'entendre l'accord de vos voix, l'harmonie de vos instruments; tous ces cris immodérés, toutes ces clameurs licencieuses, qui ne semblent sortir du fond de vos assemblées que pour porter le scandale dans toute une ville, nous savons que ce n'est pas là ce qui nous convient, nous savons que ce n'est pas là ce qui vous convient à vous-mêmes; nous sommes les uns et les autres sous la même loi, loi d'austérité, de pénitence et de rigueur : c'est ce qui doit faire notre occupation; c'est ce qui doit faire la vôtre.

Et quand nous n'aurions aucune loi, les exemples seuls du Maître que la Providence nous a donné, ne devraient-ils pas suffire pour nous tenir dans le devoir? Pourquoi est-ce donc qu'est venu Jésus-Christ, demande saint Augustin? Est-ce pour flatter une chair qui, n'ayant point de part à la misère commune, pouvait être ménagée sans crainte de révolte? *Venit pati*, Jésus-Christ n'est venu que pour souffrir; *venit sputis liniri, et opprobria audire :* Jésus-Christ n'est venu que pour être couvert de crachats et d'opprobres; *venit spinis coronari* : Jésus-Christ n'est venu que pour être couronné d'épines; *venit postremo ligno configi* : enfin Jésus-Christ n'est venu que pour être attaché au bois infâme de la croix; mais ce qui doit réveiller tout votre zèle, c'est que ce n'est que pour vous que Jésus-Christ s'est soumis à tant de rigueurs : *hæc omnia illa pro te;* il n'avait rien à craindre, rien à expier pour lui; pour vous il a sué dans la tristesse de son cœur; pour vous il a livré son corps innocent à toute la fureur de ses ennemis; pour vous il a expié au milieu des plus douloureux, des plus infâmes supplices; *hæc omnia illa pro te.*

De votre côté, que faites-vous pour lui? Où sont ces sacrifices durs et sanglants que vous lui devez? Où sont ces macérations et ces austérités qu'il a droit d'exiger de votre reconnaissance? *Tu nihil pro illo, sed omnia pro te.* En vain Jésus-Christ, pour vous faire entrer dans le chemin, y marche-t-il le premier; en vain s'efforce-t-il de vous attirer sur ses pas par la nouveauté de sa conduite : *Tu nihil pro illo;* vous n'avez rien à lui accorder, rien à lui offrir qui le console dans ses peines; pour lui vous ne vous interdiriez pas une seule de ces visites où vous comptez trouver quelque agrément; pour lui vous ne fuiriez pas une seule fois une de ces assemblées où vous savez néanmoins, par une longue expérience, qu'on ne s'y divertit qu'à ses dépens; pour lui vous ne répandriez pas une larme, vous ne pousseriez pas un soupir : *Tu nihil pro illo.* Vous vous cherchez vous-même en tout, vous ne pensez qu'à vous-même, vous n'agissez que pour vous-même : *omnia pro te.* De quoi donc vous servent les exemples de Jésus-Christ, ces exemples divins qui ne sont pas tellement au-dessus de nous, qu'ils ne soient donnés et exposés pour nous; que répondrez-vous à cet Homme-Dieu, quand venant compter avec vous, il opposera conduite à conduite? J'ai langui toute ma vie dans l'affliction et la peine, vous, dans l'oisiveté et la mollesse; pour moi tout a été détrempé d'amertume et de fiel, pour vous de douceurs et délices. Méchants serviteurs, étiez-vous meilleurs que votre Maître, méritiez-vous d'être plus ménagés que lui?

Que répondrez-vous à ces zélés imitateurs de Jésus-Christ qui, ayant reçu les prémices de la grâce, savaient quel en était l'esprit? Je parle des premiers fidèles, non point précisément de ces héros qui, pour rendre à Jésus-Christ ce qu'ils en avaient reçu, lui sacrifiaient sans peine leur sang et leur vie, au milieu des plus cruels tourments; quelque sujet que nous ayons de nous confondre à la vue de ces vrais et intrépides chrétiens, ce n'est point à quoi précisément je vous appelle; c'est à ces fidèles du commun, si je puis parler de la sorte, et qui pourtant, dans une vertu commune, menaient une vie si singulière que les païens eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de leur en demander raison; quelle est, leur disait-on, quelle est votre vie sombre et austère? Mais en quoi faisait-on consister cette obscurité, cette austérité de vie? Ecoutez, et voyez si la vie de délices est la vie d'un chrétien; quelle est votre vie sombre et austère? Vous vous sevrez de tout divertissement honnête : *Honestis voluptatibus abstinetis.* On n'est point surpris, comme vous le voyez, que les chrétiens s'interdisent ces voluptés infâmes que la raison, abandonnée à elle-même, condamne si sévèrement; ce qui surprend, c'est qu'ils s'interdisent ces sortes de divertissements qui n'ont rien de mauvais par eux-mêmes, et que la nature semble exiger pour

son soulagement; on ne vous voit point paraître à ces spectacles où la magnificence et l'éclat devraient naturellement piquer votre curiosité, et vous tirer de cette profonde retraite où vous faites profession de vivre : *Spectacula non visitis;* ces repas publics si propres à lier les esprits et les cœurs, se donnent et se reçoivent sans vous : *Convivia publica sine vobis.* L'agrément des fleurs, l'odeur des parfums, sont pour vous des douceurs inconnues : *Non floribus caput nectitis, non corpus odoribus honestatis;* et une preuve que tout cela se faisait par un devoir de religion, c'est que, comme le dit Tertullien, c'était là comme la marque du chrétien et que plusieurs infidèles, convaincus de nos vérités, aimaient mieux pourtant continuer dans leur culte impie que de se condamner à suivre en ce point les rigueurs du christianisme. Et la religion a-t-elle changé avec le temps? Nous annonce-t-on aujourd'hui un autre Evangile, un autre Jésus-Christ que celui qu'on annonçait autrefois? Si pourtant quelqu'un de ceux qu'admiraient nos pères revenait parmi nous, aurait-il quelque compte à nous demander sur l'obscurité, sur l'austérité de notre vie? trouverait-il quelque différence entre nos débordements et les leurs? ne serait-il pas obligé d'avouer, ou que les rigueurs n'étaient que pour les premiers chrétiens, ou que dans notre acharnement pour le plaisir, nous ne sommes pas chrétiens nous-mêmes? et sans recourir aux infidèles qui seraient ravis de voir triompher les maximes de la gentilité sur les ruines du christianisme; pouvons-nous nous-mêmes vous regarder comme chrétiens, nous qui savons ce que vous avez promis, et à quoi vous engagent ces promesses; nous qui savons quelles sont les lois dont vous êtes chargés, et avec quelle soumission vous devez les accomplir; nous qui savons quels sont les exemples qu'on vous a donnés, et de quel poids ils doivent être pour vous régler? Si vous êtes chrétiens, on peut donc servir en même temps deux maîtres? Si vous êtes chrétiens, l'Evangile donc nous trompe et nous ne sommes point obligés de l'en croire sur tant de points, qu'il nous propose comme l'âme et l'esprit de la religion? Personne, dit encore Tertullien, ne passe dans le camp des ennemis qu'il n'ait auparavant jeté les armes, quitté les étendards et secoué le joug de la fidélité et de l'obéissance. Vous êtes éternellement dans le camp des ennemis de Jésus-Christ, éternellement dans les pompes et les fêtes des ennemis de Jésus-Christ; là où est votre cœur, là est votre Dieu, et si Jésus-Christ a chez vous quelques protestations extérieures, l'intérieur et le fond est à ses ennemis; pensez-y, et ne vous flattez pas d'être disciples d'un Dieu qui ne se trouve ni dans vous, ni dans vos œuvres.

Jusques à quand donc nagerez-vous dans les délices, peuple abusé et séduit : *Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga?* (*Jerem.*, XXXI.) Le plaisir a partagé jusqu'à présent toute votre vie, l'enfance a été donnée à l'amusement et au jeu, la jeunesse à la dissolution et au libertinage; le poids des années n'a pas encore étouffé le penchant, et quelque courbé que vous soyez vers le tombeau, nous vous voyons porter jusqu'au milieu même de nos assemblées les plus licencieuses, une triste image de mort et de volupté; est-ce donc que vous ne ferez jamais rentrer votre cœur dans les voies droites, dans ces voies d'austérité et de rigueur, qui seules conviennent à un pécheur? Qu'une âme juste se macère, cela se doit; quand elle n'aurait rien à expier pour le passé, elle ne saurait assez se précautionner pour l'avenir, mais où y a-t-il plus besoin de macération? Est-ce dans une chair innocente, ou dans une chair criminelle? De combien de péchés n'êtes-vous pas redevables à la justice divine? Et un homme qui est contraint d'avouer qu'il a péché, n'est-il pas contraint par là même d'avouer qu'il ne peut pas se dispenser de gémir et de pleurer? Laissez donc faire les aveugles amateurs du siècle, qu'ils chantent, qu'ils rient, ce n'est pas là votre affaire; votre affaire est de faire servir à la justice des membres que vous avez fait servir à l'iniquité; votre affaire est d'expier par vos larmes ce que vous avez contracté par la licence; votre affaire est de marcher dans cet esprit de repentir et de componction qui vous anime et vous arme, et contre vous et contre votre péché.

Vous hésitez encore, je m'en aperçois, ah! que dis-je? vous hésitez! vous tenez encore ferme dans le mauvais parti que vous avez embrassé : continuez donc, à la bonne heure, vous dit Tertullien, continuez, souvenez-vous que nous aurons chacun notre tour, nous pleurerons, nous gémirons avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ nous règnerons, nous triompherons; vous rirez, vous vous divertirez avec le monde, et avec le monde vous pleurerez, vous gémirez; malheur à vous si pour quelques joies d'un moment, vous perdiez les joies de l'éternité! C'est pourtant à quoi doit s'attendre tout homme qui en ceci ne sait pas donner des bornes à son cœur. Voici en deux mots le secret d'éviter ce malheur. Renoncez absolument à tout plaisir défendu : on achète trop chèrement un plaisir qui passe, quand on l'achète aux dépens d'un supplice qui ne passera jamais. Usez sobrement et avec modération du plaisir permis; dans les choses permises, souvent on peut pécher par excès; et ne vouloir rien se refuser de ce qu'on peut, c'est se mettre en danger d'aller au delà de ce qu'on doit; souvent même il faudrait faire un sacrifice à Dieu de ce qui est permis, et penser moins à ce qu'on peut s'accorder à soi-même qu'à ce qu'on doit à Jésus-Christ. Vous n'en ferez jamais assez pour retracer dans vous-même ce divin modèle d'abnégation et de renoncement, du moins demandé-je au Père des miséricordes que vous ne fassiez jamais rien en cette matière qui puisse vous séparer de lui. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le lundi de la seconde semaine de l'Avent.

L'EMPLOI DU TEMPS.

Quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Est-ce un homme mollement habillé? C'est dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement.

Il n'est rien que nous prodiguions avec plus d'indignité et de mépris que le temps; vous diriez que c'est un don qui ne nous est fait qu'afin que nous en abusions, et que nous le sacrifiions à l'amusement et à la bagatelle, souvent à la licence et au péché, et c'est là comme une suite nécessaire de cette vie molle et efféminée qui, comme je l'ai montré dans le dernier discours, perd le chrétien, et ruine le christianisme.

Quand au milieu de cette vie molle et efféminée, il n'y aurait rien dans ces assemblées, où tout flatte la passion, qui pût blesser les droits de l'honnêteté et de la pudeur, rien dans la somptuosité de ces repas, où tout irrite le goût, qui passât les bornes de la tempérance, rien dans la multitude et la longueur de ces conversations, où on est comme mutuellement à répandre ce qu'on sait de désavantageux au prochain, qui pût violer les lois de la charité; quand l'esprit et le cœur y seraient également insensibles à tant d'objets et d'attraits différents qui peuvent les séduire; quand on y serait aussi réservé dans ses pensées, aussi innocent dans ses désirs qu'on doit l'être par engagement et par état; tout n'y est-il pas donné à une inutilité d'actions et de soins où, dans un temps infini qu'on y consume, on ne peut pas dire qu'il y ait un seul moment qui retourne à celui de qui on le reçoit; l'ornement, la parure le matin, les rendez-vous l'après-dînée, que sais-je, le jour, la nuit, tout est plein, non pas de ces œuvres de vertu, qui font la sainteté de notre vie: tout est plein de ces œuvres qui n'ont d'autre principe que l'amour-propre, d'autre règle que le penchant, ni d'autre fin que le plaisir.

Ceux mêmes qui sont dans une vie en apparence plus sérieuse, occupée d'affaires plus importantes selon le monde, en sont-ils moins dans une inutilité de vie, où ils n'auraient rien à produire pour l'éternité? On se consume en travaux, pour se garantir d'une indigence que l'on craint; on s'épuise en industrie et en soins pour faire de nouveaux progrès dans un commerce qu'on veut augmenter; on coule ses jours dans l'action et le mouvement, toujours empressé, toujours agité, n'ayant presque aucun moment où l'on soit à soi et libre de toute affaire; mais c'est toujours par des vues basses d'intérêt ou de gloire, c'est sans aucun esprit intérieur, sans aucun retour sur soi, ou vers Dieu; vie aussi oiseuse, par rapport au bon emploi du temps, aussi inutile pour le ciel qu'une vie passée dans une entière et totale inaction; vie laborieuse et occupée à nos yeux; mais vie indolente, paresseuse et occupée sans fruit aux yeux de Dieu; ce n'est donc point précisément à ne rien faire que consiste l'abus du temps, il consiste également à trop faire, ou du moins à ne faire pas comme l'on doit ce qu'on fait. De sorte que celui qui ne fait rien, et celui qui ne fait pas comme il doit ce qu'il fait, vivent presque également sans rien faire, ils sont presque également tous deux dans la même inaction de vie que je veux attaquer, et dont vous ne pouvez revenir qu'en vous déterminant à recueillir avec soin tout ce qu'on vous accordera de temps dans la suite.

Pour cela, je dis qu'il n'est point de moment qui ne soit d'un prix infini; d'un prix infini par rapport à celui qui le donne: c'est le présent d'un Dieu, un présent que Dieu seul peut nous faire, qu'il nous fait lors même que nous le méritons le moins, lors même qu'il devrait nous le refuser s'il écoutait plus sa justice que sa miséricorde et sa bonté; d'un prix infini par rapport à celui qui le reçoit. C'est la richesse de l'homme, le moyen qu'il a de réparer ses pertes passées, le fond sur lequel il peut travailler sûrement pour s'attirer un accroissement de mérite et de grâce, un talent qui, administré fidèlement, peut lui attirer une éternité de bonheur et de gloire. De tout cela apprenons à estimer le temps autant qu'il le mérite : premier point. — Apprenons à profiter du temps autant que nous le devons : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque différence qu'il y ait entre le temps et la grâce, ce sont là pourtant deux dons qui ont un rapport si essentiel entre eux qu'ils doivent nous être presque également précieux, parce que tous deux dépendent du même principe, parce que tous deux nous sont accordés pour la même fin, parce qu'on propose à tous deux la même récompense, parce que quoique tous deux n'entrent pas de la même manière dans l'affaire du salut, tous deux pourtant nous sont si nécessaires pour l'opérer, que l'un sans l'autre nous devient inutile. Dons par conséquent que nous devons recevoir et recueillir avec une application et un soin presque égal; ils dépendent tous deux du même principe, c'est de Dieu que nous les recevons, et nous ne pouvons les recevoir que de Dieu.

Ils nous sont accordés tous deux pour la même fin, Dieu en veut avoir l'emploi, et il le veut avoir tout entier; on leur propose à tous deux la même récompense, Dieu se charge de leur rendre ce qui peut leur être dû, et il n'y a que lui qui puisse le rendre dignement; ils nous sont tous deux si nécessaires pour opérer notre salut, que l'un sans l'autre nous devient inutile; il n'y a pourtant que Dieu qui puisse les réunir, et s'il le fait, c'est toujours sans aucune obligation, sans aucun devoir, mais par un pur

effet de sa miséricorde et de sa bonté. C'est sur ces motifs que j'établis l'estime que nous devons faire de ces deux dons; mais puisqu'il s'agit du temps plutôt que de la grâce, si je vous parle de la grâce, ce sera moins pour vous en inspirer de l'estime, que pour profiter de l'estime que je suppose que vous en faites, afin de vous inspirer de l'estime pour un temps qui est lié par tant d'endroits à la grâce, et qui lui-même dans l'ordre naturel est la première et la plus grande grâce qu'il puisse nous faire ; entrons en matière.

Jésus-Christ parlant de la grâce, l'appelle par excellence le don de Dieu : *Donum Dei* (*Joan.*, IV); non-seulement parce que c'est la grâce qui commence et qui consomme l'ouvrage de notre salut, non-seulement parce que sans la grâce nous ne pouvons avoir ni pensée, ni désir qui nous soit salutaire, qui soit digne de Dieu, et qui nous conduise à Dieu ; mais encore parce que ce n'est que de Dieu que nous devons attendre la grâce, parce que ce n'est que de Dieu que nous pouvons la recevoir, parce que ce n'est que de Dieu que nous la recevons, et que tandis qu'il se sert souvent du ministère d'autrui pour répandre sur nous ses autres biens, il se réserve à lui seul, et privativement à tout autre, le droit de répandre et de communiquer la grâce : *Donum Dei.*

N'en est-il pas de même du temps? Quoique tout soit à Dieu, parce que tout vient de lui, parce que tout dépend de lui, et que tout doit retourner à lui; par la manière pourtant dont il s'explique, vous diriez que le temps est singulièrement à lui, et que dans cette étendue de domaine qu'il a sur tout ce qui est, le temps en fait comme la portion choisie dont il est le plus jaloux, et dont il se glorifie le plus parmi nous : *Je prendrai mon temps pour juger vos justices*, nous dit-il chez son prophète : *chaque chose a son temps*, nous dit-il chez l'*Ecclésiaste ; mais c'est moi qui règle tous les temps, et qui après les avoir fait revenir les uns sur les autres, prends enfin mon temps pour donner à chaque chose le terme et la fin qui lui convient. Tenez-vous sur vos gardes*, nous dit Jésus-Christ, *de peur que celui qui a réglé comme il l'a jugé à propos le premier de vos jours, ne règle le dernier, lorsque vous vous y attendrez le moins, et que vous ne tombiez entre ses mains sans vous être préparé à sa venue.* Aussi, saint Jacques ne veut point que nous disions jamais : *demain j'entreprendrai ce voyage, je traiterai demain cette affaire*, sans dire en même temps : *si Dieu le veut, si Dieu le permet, parce que nous ne savons point*, ajoute-t-il, *ce qui peut arriver le lendemain, ni si celui qui peut seul nous l'accorder voudra bien entrer dans nos projets et nos pensées.* Jésus-Christ se sert de la même raison pour arrêter la curiosité de ses disciples qui auraient voulu connaître par son moyen les choses à venir : *Préparez-vous*, leur disait-il, *à me servir de témoins, quand vous aurez reçu la vertu d'en haut ; pour le reste ne cherchez point à sonder l'avenir, mais rapportez-vous à celui qui connaît tous les temps, et les règle tous selon les vues de son équité et de sa sagesse ;* et si parlant à ses parents il semble leur avouer qu'il y a un temps qui est à eux, et dont par conséquent ils peuvent disposer à leur choix : *Tempus vestrum* (*Joan.*, VII), ce n'est point pour leur dire qu'ils en sont les maîtres, mais pour leur reprocher l'abus qu'ils en font : *Vous voulez que je me manifeste au monde, mon temps n'est pas encore venu ; pour vous, quand il s'agit de paraître, c'est toujours votre temps, un temps qui vous convient, et dont vous êtes prêts à profiter ; pour moi il n'en est pas de même, le temps de mon Père est le mien, et je ne me manifesterai qu'autant qu'il me fera connaître qu'il est de sa gloire que je le fasse.*

Il n'y a donc que Dieu qui puisse dire : je multiplierai, j'abrégerai vos années, je vous ferai vivre, je vous ferai mourir : *Ego occidam, ego vivere faciam* (*Deut.*, XXXII), parce qu'il n'y a que lui qui ait les clefs de la vie et de la mort, et que ce qui nous paraît hasard dans de certains coups qui décident de nos jours, est chez lui prévu, concerté et réglé par sa providence. Les uns vivent longtemps, les autres vivent peu. Nous cherchons dans différentes causes la raison de ce différent sort; cherchons-la dans Dieu. La bonté de la complexion, une conduite sage et réglée dans les uns peut les faire vivre longtemps; les excès, les débauches dans les autres peuvent ruiner leur santé et abréger leurs jours : mais c'est toujours à Dieu qu'il faut remonter, et avouer que, puisqu'il dispose de sa créature comme il lui plaît, il dispose également de sa vie et de sa mort à son gré.

Vérité que devrait avoir éternellement devant les yeux tout homme qui vit, mais que devrait avoir singulièrement tout homme qui, se sentant coupable, ose vivre dans le péché. Le pécheur est quelquefois toléré, tandis que le juste est enlevé : je le sais, mais enfin, celui qui enlève le juste peut enlever le pécheur, et s'il avance les jours de l'un pour avancer ceux de sa récompense, il peut mettre fin aux jours de l'autre pour mettre fin à ses désordres.

Ainsi, c'est de Dieu seul que nous recevons tout le temps que nous avons, et nous le recevons, non point avec cette espèce de ménagement qu'il garde souvent avec nous, par rapport aux autres biens : tantôt il a ses personnes qu'il veut distinguer, tantôt ses heures et ses lieux qu'il veut privilégier ; pour le temps pris en lui-même, et tandis qu'on nous en laisse jouir, il n'y a ni distinction, ni privilége ; le riche, le puissant se voit dans une plus grande abondance, dans un plus grand éclat que moi ; mais pour le temps, il n'en a pas plus que moi; c'est un bienfait commun que je partage avec lui, parce que j'ai le même principe de vie que lui, et que, dans les différentes situations où nous nous trouvons, il est contraint, aussi bien que moi, d'adorer cette volonté souveraine qui n'a qu'à le vouloir pour le faire rentrer avec moi dans la pous-

sière, d'où il a été tiré aussi bien que moi. Le pécheur lui-même, en ceci, est aussi bien partagé que le juste; j'ose dire qu'il est plus gratifié, parce qu'il mérite moins qu'on lui conserve une vie dont il abuse. Nous recevons le temps en tout lieu, et ce n'est point ici où Dieu a ses villes de refuge, ses maisons de propitiation et de salut. Dans quelque endroit du monde que nous soyons, nous profitons du bienfait commun, dans les lieux mêmes les plus décriés, où nous ne nous réunissons que pour sacrifier aux ennemis de Dieu le temps qu'il nous accorde. Il sacrifie lui-même à sa patience les intérêts de sa justice et retient, dans sa miséricorde, les foudres que devraient lui arracher la malignité et l'horreur de notre conduite. Nous recevons le temps à toute heure, à tout moment, et il n'est personne d'entre nous qui ne doive se dire ce que David disait à Jonathas : *Je sais qu'entre moi et la mort il n'y a qu'un pas, et que le même moment qui me voit vivre me verrait mourir, si celui qui a marqué le premier moment pour ma naissance, ne me faisait comme renaître à chaque moment de ma vie.* La grâce elle-même, cette grâce qui, dans de certaines circonstances, nous presse jusqu'à l'importunité, nous laisse comme en repos dans d'autres, et si elle ne nous manque jamais dans le besoin, du moins y a-t-il plusieurs temps où il n'y a que celui dont le cœur veille, lors même qu'elle dort, si je puis parler ainsi, qui puisse la recevoir salutairement. Dans la distribution du temps, il n'y a ni vicissitude, ni changement; c'est une suite continue de secours et de conservation; et, s'il y a pour nous des temps de repos et d'inaction dans celui qui veille à notre garde, c'est toujours un temps d'attention et d'opération pour nous.

Et ce temps que Dieu nous donne à tous, qu'il donne à tout moment, en tout lieu, est-ce un temps qu'il ne puisse pas nous ôter pareillement, à quelque moment qu'il lui plaira, en quelque lieu, en quelque circonstance qu'il le jugera à propos? Dès qu'il nous dit que c'est à lui à nous faire vivre et à nous faire mourir, par là même il nous dit qu'il réglera le dernier de nos jours avec la même liberté qu'il en a réglé le premier; que c'est à lui uniquement à en fixer la durée et la fin, et que, disposant en maître de sa créature, il la fera vivre, il la fera mourir sans écouter d'autre conseil que celui de sa volonté : *Ego occidam, ego vivere faciam.*

Ainsi, quand nous ne regarderions le temps que dans lui-même, quoique ce ne soit qu'une suite de moments qui passent, ce sont pourtant des moments que nous devons estimer autant que la vie, puisqu'ils la composent et qu'ils en font la durée et la suite. Mais si nous le regardons par rapport à Dieu, qui nous l'accorde, quel surcroît d'estime? Quelque grand que puisse être un don, il est relevé et prend un nouveau prix par le mérite de celui qui le fait. Un Dieu s'occupe éternellement de moi; il vit, si j'ose parler de la sorte, autant pour moi que pour lui; comment puis-je vivre si je ne vis pas uniquement pour lui? Je n'agis que parce que Dieu me fait agir; je ne respire que parce que Dieu me fait respirer; je ne vis que parce que Dieu me fait vivre; et je profiterais ainsi des dons de Dieu sans qu'il y ait rien, dans l'usage que j'en fais, qui soit digne de Dieu, rien souvent qui ne soit indigne de lui! Comment est-ce donc que j'envisage le temps? N'est-ce pas un don de Dieu, don que personne ne peut me faire que Dieu, que Dieu me fait gratuitement, qu'il me fait lors même que je cherche à le forcer de me l'enlever; don, par conséquent, qui l'emporte sur tout ce que la créature peut me faire de dons, puisque c'est le don de Dieu, et un don sans quoi tous les dons de la créature me deviennent inutiles; sur lequel tous les autres sont fondés, puisqu'ils tombent tous dès qu'on me refuse celui-ci; parce que tous supposent que j'ai le temps, et que, dès que je n'ai pas le temps, je me vois privé de tous ces autres dons, qui font l'agrément et la douceur de la vie : *Donum Dei.*

Mais ce don, qui a le même principe que la grâce, doit aussi avoir la même fin; et comme il vient de Dieu aussi bien que la grâce, il doit aussi bien que la grâce me ramener à Dieu; une grâce négligée, un temps perdu, sont autant de talents enfouis, dont Dieu se prépare à nous demander un compte terrible; parce que, comme c'est pour lui qu'il fait tout ce qu'il fait, c'est aussi pour lui qu'il donne tout ce qu'il donne, et qu'ainsi il regarde comme un bien qu'on lui enlève tout retour qu'on lui refuse; et ici quand je parle d'un temps perdu, j'en parle comme d'une grâce négligée, c'est-à-dire que Dieu ne trouve ni dans le temps, ni dans la grâce, ce qu'il prétend, quand il n'y trouve rien qui ne déshonore, ou qui puisse honorer la gloire de son nom. Quelle est donc la multitude des pertes que vous avez faites, et que Dieu a faites lui-même, dans cette multitude de jours et d'années qui n'ont été qu'une suite de négligences et de lâchetés, peut-être de désordres et de péchés? Un ancien le disait, et nous devrions rougir de nous voir si hautement condamnés par un de ces sages qui ne devait ce semble connaître d'autre sagesse que celle du siècle : *turpissima res est temporis jactura;* il n'est rien de si humiliant, rien de si honteux pour nous, que de voir l'abus indigne que nous faisons du temps; faites-y réflexion, vous verrez qu'une grande partie de la vie chez les uns se passe à mal faire, *magna pars vitæ elabitur male agentibus*, chez les autres à ne rien faire, *maxima nihil agentibus*, et presque chez tous à faire tout le contraire de ce qu'ils devraient faire, *tota aliud agentibus;* à mal faire, *male agentibus:* nous en gémissons tous les jours; faut-il prendre quelques heures pour se recueillir et rentrer dans soi-même, pour aller recevoir quelques leçons de salut, ou dans ces assemblées que la religion consacre à l'instruction des siens, ou auprès de ces

personnes chez qui Dieu veut que nous cherchions l'intelligence de ses mystères ; on n'a point assez de temps, mais on en a toujours assez pour nouer et conduire une intrigue criminelle, pour déchirer, dans de longs et d'injurieux entretiens, une réputation solidement établie, pour croupir dans ces lieux de scandale et de péché où la loi et la vertu se voient également sacrifiées au déréglement de la passion : *male agentibus ;* à ne rien faire, ou du moins à ne rien faire qui soit digne d'un homme : *nihil agentibus ;* tantôt c'est une indolence si monstrueuse, qu'avec le paresseux dont nous parle le Sage, on se fait une peine de tout, on craint de se charger de la moindre affaire, de se donner le moindre mouvement, de lever même la main, pour le dire avec le Saint-Esprit, quand il en doit coûter quelque chose; tantôt on fait, on agit, mais on n'en est pas moins pour cela dans un train de vie aussi inutile que si on ne faisait rien; parce qu'on ne cherche qu'à perdre un temps dont on est comme embarrassé, à faire de toute une journée comme un tissu de je ne sais quelles affaires vaines et frivoles, où tout est donné à l'amusement et à la bagatelle; de là cet enchaînement, pour ne pas dire d'iniquités et de crimes, du moins d'inutilités dont on compose toute sa vie, le jeu, le spectacle, l'assemblée. Rendez-vous justice : tout ce qui peut faire couler doucement des jours qui pèsent, c'est ce que vous mettez en œuvre; et quoique souvent vous n'y trouviez pas tout ce que vous vous étiez proposé d'agrément et d'attrait, vous ne laissez pas d'y revenir constamment, parce que vous y trouvez toujours ce que vous vous êtes proposé de plus intéressant, qui est de perdre un temps dont vous ne savez que faire : *nihil agentibus.*

A faire tout le contraire de ce qu'on devrait faire : *aliud agentibus ;* c'est le malheur d'un homme qui n'écoute que son caprice, et qui n'a d'autre guide dans l'usage du temps; tout chez lui se fait sans règle, et tout s'y fait sans ordre ; il se renferme dans son domestique, quand il faudrait se produire au dehors, et il se produit, quand il faudrait se renfermer ; on est au pied des autels, quand il faudrait être au milieu de sa famille ; et au milieu de la famille, quand il faudrait être au pied des autels ; aujourd'hui vous courez à de certains exercices de piété qui ne sont pas de votre état ; demain vous vous refuserez à mille devoirs que vous imposent les différents rapports que vous avez avec ceux dont vous êtes chargés; dans l'œuvre même de Dieu, quand vous devriez laisser passer de certains moments, où vous devez assez prévoir que vos avis seront inutiles, ce sera un rôle indiscret qui gâtera tout par sa précipitation ; quand vous devriez profiter d'autres moments où les avis peuvent être salutaires, ce sera une indulgence indigne, qui excusera, qui tolérera tout : *aliud agentibus.*

C'est-à-dire que vous trouvez du temps pour toute autre chose que pour Dieu, vous en trouvez pour pécher, vous en trouvez pour croupir dans une honteuse et inutile oisiveté de vie, vous en trouvez pour suivre les impressions d'un esprit volage, et qui vous entraîne partout où le porte l'irrégularité de ses pensées; et vous n'en trouvez pas pour étudier les volontés de votre Dieu, pour les exécuter et lui rendre ce que vous lui devez. Les Juifs en trouvaient pour se bâtir de magnifiques maisons, et ils n'en trouvaient pas pour bâtir la maison du Seigneur; le Seigneur en est indigné, et leur fait déclarer par son prophète qu'il va fermer le ciel sur eux, et ordonner à la terre de leur refuser les productions ordinaires, malheur, peut-être, dont sont menacés tous ceux qui veulent disposer de leur temps, et prendre pour eux celui qu'ils devraient au Seigneur; dans bien des inutilités, peut-être, bien des péchés dont leur vie est composée, ils auront, si vous voulez, quelques moments pour Dieu; mais ce n'est pas là tout le temps que Dieu vous demande, il y en a d'autres dont il est aussi jaloux, parce qu'il les a également marqués pour lui, vous les lui refusez, n'avez-vous point à craindre que lui-même de son côté ne prenne son temps pour venger, par une soustraction de secours, celui que vous lui enlevez?

Là-dessus, voyez si vous n'avez pas autant de lieu que le Prophète, de repasser sur vos années dans l'amertume de votre âme, et de gémir d'avoir si mal employé un temps qui ne vous avait été accordé que pour opérer des œuvres de salut? A quoi ai-je employé cette multitude d'années, que j'aurais dû consacrer à me faire des trésors pour l'éternité? Mes œuvres me le disent et déposent contre moi ; tant de fois qu'en péchant, j'ai fait ce qu'il m'était défendu de faire ; tant de fois qu'en croupissant dans mon indolence, je n'ai rien fait de ce que j'aurais dû faire ; tant de fois qu'emporté par mes saillies, j'ai fait tout le contraire de ce qu'il me convenait de faire; c'est ainsi, mon Dieu, que j'ai vécu avec vous, avec vous qui êtes si jaloux du temps que vous m'accordez, que vous ne voulez pas même que je vous en enlève la plus légère portion; avec vous qui voulez toujours avoir la première et la meilleure part dans le temps même que vous m'accordez pour mes affaires temporelles; avec vous qui ne voulez pas que je n'entreprenne rien que pour vous, et par rapport à vous ; je pleurerai, je gémirai; mais mes pleurs et mes gémissements ne répareront pas les pertes que j'ai faites, le temps lui-même que j'ai perdu ne reviendra plus, il est perdu pour toujours, aussi bien que les pertes que j'ai faites en le perdant. Quel chagrin, si nous sommes sensibles à nos intérêts ! Un moment mis utilement à profit nous aurait valu une éternité de gloire, nous l'avons négligé, il a passé; et si notre négligence ne nous attire pas une éternité de peine, du moins nous ne réparerons jamais les pertes qu'elle nous a fait faire.

Je sais que l'Apôtre nous exhorte à ra-

cheter le temps, comme si on pouvait faire revenir un temps qu'on a perdu; on peut le regagner en quelque manière, ou engager Dieu à ne pas faire tomber les suites terribles que nos premiers abus auraient méritées; par ces abus nous nous sommes tirés des voies qu'il nous avait marquées, nous avons erré dans les nôtres, il pourrait nous laisser dans nos égarements; mais non, s'il daigne encore nous accorder du temps, redoublons notre vigilance et notre ferveur pour ne pas le recevoir inutilement, faisons-en un temps d'accroissement et de vertu; par là Dieu, qui prend souvent plaisir à faire abonder sa grâce là où a abondé le péché, recommencera à répandre sur nous ses premières bénédictions, et nous recommencerons à courir, comme si rien ne nous avait arrêtés, rachetant ainsi le temps perdu, et nous remettant dans ces voies de salut que nous avions si malheureusement abandonnées.

Malgré cela, le temps que nous avons perdu sera perdu pour toujours, les pertes que nous aurons faites ne se répareront jamais; c'est un temps qui nous a échappé, nous ne le rappellerons jamais; ce sont des pertes que nous avons faites, nous aurons éternellement à nous les reprocher.

Il est question de régler tellement nos jours que Dieu en ait toute la suite, et que de quelque manière que nous les employions, il n'y ait rien qui ne soit à lui par la prière et le recueillement, ou pour lui par l'action et l'accomplissement de nos devoirs; car remarquez, ce n'est point à prier précisément et à contempler qu'est attachée notre perfection; souvent on se fait un mérite de sa retraite, qu'on devrait se faire comme un crime, parce quelle dérange tout l'ordre, toute l'économie d'une maison; notre perfection consiste à savoir prier dans son temps, et à savoir agir dans d'autres, et soit que nous priions, soit que nous agissions, à avoir toujours Dieu devant les yeux, à ne chercher qu'à lui plaire, dans tout ce qui paraît le plus indifférent, comme dans ce qu'il y a de plus saint, dans ce qu'il y a de plus relevé dans les œuvres de la religion, comme dans ce qu'il y a de plus commun, de plus nécessaire dans l'usage de la vie; *en sorte*, dit saint Paul, *que soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous fassions tout au nom du Seigneur.*

Par là, j'en conviens, vous ne rappellerez jamais le temps perdu, jamais vous ne réparerez les pertes passées; vous toucherez pourtant le cœur de Dieu, vous l'engagerez à s'ouvrir sur vous avec ses premières bontés, et malgré tout ce que vous avez perdu pour le passé, il vous conduira insensiblement à ses récompenses infinies, qu'il a attachées à un moment de vertu autant qu'à un moment de tribulation: ***Momentaneum et leve tribulationis nostræ***, dit l'Apôtre, ***æternum gloriæ pondus operatur in nobis*** (**II *Cor.*, IV**), un moment de tribulation opère dans nous un poids éternel de gloire, non point précisément dans ces tribulations qui sont le partage de ces hommes crucifiés, qui ensevelis dans les bois et les forêts, n'y semblent vivre que pour y mourir chaque jour à eux-mêmes et aux inclinations de la nature; non point précisément de ces tribulations qui sont le partage de ces hommes persécutés que les ennemis du nom chrétiens immolent à leur fureur; un moment d'une tribulation qui passe, qui n'a de durée qu'autant qu'il en faut pour se faire sentir, qui dans sa brièveté n'a rien qui puisse effrayer la plus grande faiblesse, ce moment opère dans nous un poids éternel de gloire: ***Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*** Il en est de même d'un moment de vertu; ce qu'il y a de plus facile dans la loi, ce qui se fait comme naturellement et sans peine: un verre d'eau donné dans le besoin, un mot de consolation dit à propos, un soupir poussé avec sentiment; tout cela opère dans nous un poids éternel de gloire, ***æternum gloriæ pondus operatur in nobis;*** non point qu'il y ait quelque moment ou quelque acte de vertu qui puisse opérer ce poids de gloire sans la charité; si je n'ai pas la charité, ajoute l'Apôtre lui-même, je ne suis rien, je ne puis rien: mais aussi, puisque tout tourne à l'avantage des élus, dès que j'ai la charité, cette charité habituelle qui m'établit dans l'amitié et la grâce de Dieu, cette charité actuelle qui me fait rapporter toutes mes œuvres à Dieu; dès lors tout m'est compté; l'autre qui me coûte le moins, pour qui j'ai le moins d'opposition et de répugnance, augmentant mon mérite, augmente le droit que j'ai à la gloire; et quand même je n'aurais pas cette charité, qui me fait l'ami et l'enfant de Dieu, dès que je ne cherche qu'à lui plaire dans ce que je fais, si je ne mérite pas ces récompenses éternelles qui font la récompense du juste, j'excite la miséricorde de Dieu, et je l'engage à me prévenir de ces grâces, qui ressuscitent dans moi cet esprit et cette charité qui, d'une œuvre morte en elle-même, en fassent une œuvre de vie et d'immortalité; ce n'est donc point par la brièveté d'un moment, qu'il faut juger de son prix: il est, et il n'est pas presque en même temps; c'est par les suites qu'il peut avoir, et j'ose dire, que si ceux qui se trouvent dans les dernières demeures du Père céleste étaient capables de quelque douleur, rien ne les affligerait tant que de n'avoir pas mis à profit tant de moments qu'ils se sont laissé enlever par leur indolence et leur lâcheté; ils auraient pu être ce que sont les autres, aussi élevés qu'eux, posséder et contempler Dieu d'aussi près, avoir autant de part à ses effusions et à ses libéralités qu'eux; mais ils n'ont pas veillé comme eux, et s'ils n'en portent pas la peine, parce qu'il n'y a point de peine là où règnent une paix et une douceur inaltérables, ils payent néanmoins cette négligence passée par une diminution de bonheur et de gloire qui, sans les affliger, leur fait pourtant sentir ce que c'est qu'un moment négligé. Ainsi, il n'est point de moment dont nous ne puis-

sions nous dire à nous-mêmes ce que saint Paul disait aux Corinthiens de ces jours de bénédiction et de grâce où on leur annonçait le royaume de Dieu : *Ecce nunc tempus acceptabile; ecce nunc dies salutis* (II *Cor.*, VI); maintenant, à l'heure même, si je le veux, j'augmente ma couronne et me fais de nouveaux trésors dans le ciel; si je le veux, je me prépare chaque jour, chaque moment, un trône plus éclatant dans la gloire; ailleurs, pour avancer ses affaires, il faut prendre ses mesures de loin, chercher et attendre une occasion pour réussir; ici, maintenant, à l'heure même, si je le veux, mon sort est entre mes mains; ce temps dont je ne sais quelquefois que faire, je n'ai qu'à le sacrifier à Dieu ; ce temps que je perds dans l'amusement, je n'ai qu'à le donner à quelque exercice de piété et de vertu ; ce temps même qu'on m'accorde pour veiller à mes affaires temporelles, je n'ai qu'à le rapporter à celui de qui je le tiens, dès lors je le sanctifie et m'en fais une semence d'immortalité; et quand même, par la légèreté de mon esprit, je perdrais quelquefois de vue celui qui doit seul m'occuper, il n'est point de moment où je ne puisse revenir à moi, ou plutôt à celui qui me demande tous les moments de ma vie, et me tournant vers lui à ce moment de gloire pour lui et de mérite pour moi : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Ce seraient là de ces jours que l'Ecriture appelle des jours pleins, parce qu'il n'y aurait rien qui ne fût à Dieu; et dans cette plénitude de jours, quelle plénitude de mérite et de gloire! A chaque moment on augmenterait ce trésor de vertu qu'on possède, et à chaque moment on augmenterait l'éclat de la récompense qu'on espère : *Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur in nobis;* mais nous oublions Dieu, et d'un temps de salut nous nous en faisons un temps de colère; vous diriez que nous n'avons du temps que pour nous, et que si nous en devons quelque chose à Dieu, ce ne sont que ces derniers moments qui font la fin du temps et le commencement de l'éternité. Il en est néanmoins du temps comme de la grâce : en abusant de l'un et de l'autre on s'expose à se voir enlever l'un et l'autre ; du moins est-il certain, et c'est ici la dernière raison qui doit vous apprendre à estimer le temps, il est certain que si le temps sans la grâce, et la grâce sans le temps, nous sont également inutiles, il n'y a que Dieu qui puisse faire cette union, qui nous rende les deux dons salutaires.

En donnant la grâce, on donne le temps, je le sais; mais je sais aussi qu'en donnant le temps on ne donne pas toujours la grâce, du moins cette grâce que Dieu ne doit guère donner, et qu'il ne donne peut-être que rarement à ceux qui ont abusé des grâces et du temps qu'ils ont reçus. Jérusalem avait un temps marqué que Dieu avait singulièrement destiné à l'ouvrage de sa conversion; c'était celui où il envoya son Fils, avec tant de marques d'une mission divine, qu'elles devaient faire comme nécessairement impression sur tous les esprits et sur tous les cœurs; c'était là le jour de Jérusalem, ou plutôt le jour que le Seigneur s'était choisi d'une manière spéciale pour ramener à lui cette ville rebelle, *in hac die tua.* (*Luc.*, VI.) Jérusalem ne connaît pas le temps de sa visite, elle se laisse enlever cet heureux jour, dès lors elle abuse de tout ce qu'elle a de temps et de grâce; les apôtres tâchent de la convaincre par les témoignages de ses propres prophètes, et de l'ébranler par la grandeur de leurs prodiges ; elle se roidit contre tout, et au lieu de pleurer le péché qu'elle a commis en faisant mourir l'Homme-Dieu, elle ne pense qu'à accabler ceux qui lui annoncent et lui prouvent invinciblement sa divinité.

Vous comptez toujours sur le temps; quand Dieu ne vous l'enlèverait pas comme il l'a enlevé à tant d'autres, savez-vous celui qu'il a marqué pour commencer cet heureux enchaînement qui doit vous conduire à une heureuse éternité? *Si cognovisses et tu.* Le savez-vous, vous qui voudriez comme pactiser avec votre Dieu, et lui marquer le temps où il peut vous visiter avec succès? Aujourd'hui ce n'est pas le temps qui vous convient; quand le monde ne voudra plus de vous, parce que vous lui deviendrez inutile; quand le plaisir vous fatiguera, parce que vous n'y trouverez plus de goût; quand tout fuira devant vous, et que vous n'aurez pour tout partage qu'un abandon général de toute la terre, alors vous seriez content que Dieu vînt vous chercher, et vous seriez prêt à vous rendre, c'est-à-dire que vous prétendriez que Dieu réglât ses visites, non sur les règles infaillibles de sa sagesse, mais sur les désirs injustes de votre cœur : tâchez de le fléchir, et espérez; hors de là attendez-vous à être visité comme il le jugera à propos, non point comme vous le voudriez.

Dieu seul connaît le temps et la grâce d'où dépend notre conversion; vous n'êtes pas entré dans le secret de ses conseils, vous n'avez rien qui l'engage à vous faire grâce; ne vous rassurez donc pas vainement sur sa bonté, souvent il lui donne des bornes pour soutenir les droits de sa justice; savez-vous quel est le temps de votre visite, vous qui avez un moment marqué pour Dieu, et un moment marqué pour le monde, le matin quelques soupirs, quelques élévations de cœur vers Dieu, et tout le reste de la journée aux amusements et aux fêtes du monde? Les moments que Dieu vous demande sont peut-être ceux que vous donnez au monde; et tandis que vous les lui refuserez, donnez-lui-en d'ailleurs tant qu'il vous plaira, il sera toujours en droit de vous dire que vous prenez votre temps, non pas le sien. Savez-vous quel est le temps de votre visite, vous qui, dans une certaine perfection de vie dont vous vous piquez, croyez pouvoir prendre de temps en temps dans la pratique de vos devoirs quelques moments de relâchement et de langueur; comme si Dieu se relâchait de temps en

temps de ses droits, et qu'on pût être impunément lâche dans son service? Ces moments de lâcheté et de langueur sont des moments qu'on paye souvent bien cher; et si on ne mérite pas d'abord d'être rejeté avec l'homme tiède, on se dispose du moins insensiblement à tomber dans cette tiédeur habituelle, qui dans l'homme tiède fait soulever le cœur de Dieu.

De sorte que comme nous ne savons, ni les uns ni les autres, quels sont les moments que Dieu a marqués pour sa visite, il n'en est point que nous puissions négliger sans craindre de déranger tout l'ouvrage de notre prédestination; Dieu avait choisi ce moment et cette grâce pour jeter les fondements de sainteté où il vous appelait; vous n'êtes pas entré dans ses vues; se fera-t-il un nouveau plan qui vous y ramène, et vous fasse rentrer dans les voies dont vous vous êtes écarté? C'est un mystère à décider entre sa miséricorde et sa justice; du moins est-il certain que comme il n'y a que lui qui sache le temps et la grâce qu'il doit nous accorder, afin que nous opérions des œuvres de salut, il n'y a que lui aussi qui puisse les allier et les réunir dans le même homme; et que pour nous, dès que nous avons abusé de l'un et de l'autre, nous pouvons dire que nous nous sommes peut-être laissé enlever le temps de notre visite, sans savoir si les visites qu'on ne nous refusera pas dans la suite, ne nous seront pas inutiles et infructueuses par notre lâcheté et par notre faute : *Si cognovisses et tu.*

Le temps est donc, comme la grâce, un don qui ne peut venir que de Dieu; Dieu nous donne le temps dans les mêmes vues qu'il nous donne la grâce, il a attaché au temps les mêmes récompenses qu'à la grâce, il n'y a que lui qui puisse unir le temps et la grâce; c'est ce qui doit vous apprendre à l'estimer. Apprenez à en profiter.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de si surprenant que de voir combien peu nous sommes d'accord nous-mêmes avec nous-mêmes dans l'emploi du temps, par rapport aux affaires du siècle : un moment nous paraît d'un prix infini, et si nous en perdions un seul, nous croirions avoir fait une perte irréparable; par rapport aux affaires du ciel, un moment ne nous est rien, tant nous le sacrifions facilement à nos vains amusements, souvent à la malignité de nos désirs; cependant les mêmes raisons qui nous rendent le temps si précieux quand il s'agit des affaires du siècle, doivent nous le rendre encore plus précieux quand il s'agit des affaires du ciel; parce que si elles sont appuyées sur les mêmes motifs, elles supposent des intérêts bien différents, et qu'autant que les affaires du ciel l'emportent sur les affaires du siècle, autant doit l'emporter notre application et notre soin à profiter d'un temps qui nous est accordé pour traiter des affaires si différentes, si supérieures, si relevées.

Ce n'est donc point trop exiger de vous que d'exiger que vous fassiez pour les affaires du ciel tout ce que vous faites pour les affaires du siècle; dans celles-ci, le présent, le passé, l'avenir, vous réunissez tous les temps, pour les faire tous servir à l'exécution de vos projets: le présent, pour vous attacher à tout ce qui peut assurer un heureux succès; le passé pour réparer tout ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans vos premières démarches; l'avenir pour vous précautionner contre tout ce qui pourrait vous survenir d'obstacles. Tel est à peu près l'usage que vous devez faire du temps dans les affaires du ciel; il est des choses qui vous sont commandées, c'est ce qui regarde le présent, et vous devez les accomplir avec toute la fidélité possible; il est des choses que vous avez à vous reprocher, c'est ce qui regarde le passé, et vous devez les expier dans toute l'amertume de votre âme; il est des choses que vous avez à craindre, c'est ce qui regarde l'avenir, et vous devez prendre toutes les mesures nécessaires pour vous en garantir; par là, d'un temps court et passager, que le Seigneur daigne vous accorder, vous en faites un temps de ferveur pour le présent, de pleurs pour le passé, de vigilance pour l'avenir, de mérite et de gloire pour l'éternité.

Vous en ferez un temps de ferveur si, aussi prudent que les enfants du siècle, vous êtes aussi attaché à vos intérêts qu'ils le sont aux leurs; aussi occupé de vos devoirs de vertu et de sainteté, qu'ils le sont de leurs projets d'opulence et d'ambition; aussi ardent qu'eux à entrer dans les voies qu'on vous ouvre pour arriver à la perfection; aussi ferme, aussi constant à vaincre tous les obstacles qui pourraient ou arrêter ou retarder votre progrès.

Il en est qui ne font rien, ce n'est point à eux précisément que je parle ici; qu'ils écoutent leur conscience, c'est à elle que je les renvoie: elle leur fera sentir ce qu'une inaction totale a d'indigne et de criminel dans une affaire de cette importance; il en est qui croient faire beaucoup, et qui cependant font peu, parce qu'ils ne font rien qu'ils ne fassent mal; ou qui, pour mieux dire, ne font rien, parce que tout ce qui est mal fait n'est compté pour rien devant Dieu, qui demande une œuvre parfaite, une œuvre où il n'entre ni vue humaine, ni langueur, ni lâcheté, ni indolence, ni variation, ni inconstance.

Il s'agit du ciel, c'est donc le ciel que nous devons toujours regarder; c'est au ciel que nous devons tout rapporter; il en doit être d'un homme qui négocie pour l'éternité à peu près comme il en est d'un homme qui négocie pour le temps; ce qu'il y a à gagner pour lui, c'est ce qui réveille tout son empressement et toute son ardeur; faudra-t-il que là où nous avons à gagner un assemblage infini de biens infinis, nous allions d'un pas lent, et avec cette nonchalance qui ôte à nos œuvres tout leur mérite et toute leur valeur? Peut-être vaudrait-il mieux ne point faire

l'œuvre de Dieu, que la faire négligemment; du moins on maudit dans l'Écriture celui qui la fait négligemment, comme celui qui ne la fait pas; vous diriez qu'on n'a rien à reprocher à l'ange d'Éphèse: il découvre les faux prophètes et les confond, il hait les nicolaïtes, que le Seigneur hait lui-même; la tribulation ne l'a point ébranlé, et si les ennemis de la vérité l'ont attaqué, ils l'ont toujours trouvé ferme et à l'épreuve de toutes leurs attaques; oui, mais il n'a pas conservé sa première charité ou ce premier esprit de zèle et de ferveur qui autrefois animait toute sa conduite; il souffre pour Dieu, il combat pour Dieu; mais ce n'est pas avec cette effusion, avec cette vivacité de cœur qui charmait les yeux de Dieu, et on l'avertit de se souvenir de l'état d'où il est tombé, et d'en faire une sérieuse pénitence, de peur qu'il ne s'attire ces coups terribles que méritent son indolence et sa langueur: Dieu demande nos œuvres, mais il demande encore plus notre cœur, ou plutôt c'est presque le cœur seul qu'il demande dans nos œuvres; et il en est de l'âme chrétienne comme de cette fille du roi dont nous parle le Prophète: elle paraît avec un éclat qui charme les yeux du roi, non point précisément à cause de cette multitude d'ornements extérieurs qui relèvent sa beauté, mais à cause de ses sentiments intérieurs de vénération, de respect, d'empressement et de zèle qu'elle a pour la gloire du roi: *Gloria filiæ regis ab intus.* (*Psal.* XLIV.) Souvent nous faisons tout ce que font les autres, les mêmes prières, les mêmes exercices de piété et de religion, et tandis qu'ils recueillent de leurs travaux mille fruits de bénédictions, nous restons les mains vides; c'est que nous gâtons tout par je ne sais quelle nonchalance que nous répandons sur toutes nos œuvres: Dieu veut être servi, mais c'est en esprit qu'il le veut être, et c'est esprit de ferveur que l'Apôtre ne nous demande avant que de nous demander que nous servions le Seigneur, que pour nous dire, ce semble, qu'on ne sert pas le Seigneur, quand on ne le sert pas avec ferveur: *Omnis gloria filiæ regis ab intus.*

Et quand même nous aurions de temps en temps de ces mouvements de ferveur qui font le prix et le mérite de la vertu, sont-ce des mouvements de durée? Aujourd'hui nous protestons avec le Prophète que rien ne sera capable de nous ébranler, et demain avec lui nous nous laissons abattre; telle est notre lâche et indigne conduite dans les affaires de Dieu; dans les affaires du siècle, nous nous roidissons contre tout, et les difficultés, bien loin de nous rebuter, ne servent qu'à nous faire redoubler nos soins et nos poursuites; à l'égard de Dieu, on n'a que faire de nous mettre à ces rudes épreuves, qui effrayent quelquefois ceux mêmes qui se font un mérite de tout sacrifier à leur devoir; dans une légère violence qu'il faut nous faire, dans une légère répugnance qu'il faut surmonter, nous trouvons des obstacles invincibles, et si quelquefois nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes, plus souvent encore nous nous laissons entraîner, et nous retombons dans notre première indolence; de là ces alternatives de relâchement et de ferveur, ces vicissitudes qui partagent si honteusement notre cœur entre Dieu et notre amour-propre; jamais rien de fixe et de permanent; maintenant marchant d'un pas ferme et rapide, un moment après, d'un pas lent et négligé; tantôt trouvant avec Pierre, dans les paroles du Sauveur, un goût qui nous charme et nous attache à lui; tantôt y trouvant, avec ses disciples incrédules, une dureté de maximes et de principes qui nous rebute; là, fidèles et parfaits observateurs de la Loi; ici, ou la violant, ou entrant dans la lettre sans entrer dans l'esprit de la Loi; vous diriez que Dieu n'est pas toujours le même, et qu'il ne mérite pas d'être toujours servi avec une égale ferveur. Dieu est aujourd'hui et il est demain, et aujourd'hui et demain il est également jaloux de ses intérêts et de sa gloire: pourquoi, par une vie ainsi partagée, vous exposer à cette soustraction de grâces, qui peut avoir pour vous des suites si terribles, et dont est menacé celui qui se relâche, ou en ne faisant pas l'œuvre de Dieu, ou en la faisant négligemment? Pourquoi, ou disputer à Dieu une œuvre que vous savez qui doit lui faire plaisir, ou lui disputer ce qu'il peut y avoir dans votre œuvre de plus digne de lui? Pourquoi vous priver de la plus douce consolation que vous puissiez avoir, en vous disant à vous-même avec humilité et reconnaissance que vous servez Dieu aussi fidèlement que le peut exiger sa majesté, et que votre faiblesse vous le permet? Le temps fuit, l'éternité s'avance, quel engagement à marcher toujours d'un pas égal? Vous ne voudriez pas que votre dernier moment fût un moment de tiédeur; il le peut être pourtant, parce qu'il n'en est point où ne puisse venir celui qui règle tous vos moments; et ce moment de tiédeur, comment oseriez-vous le présenter à votre Dieu? Ce serait un moment d'indifférence et de mépris pour lui, et il ne pourrait le recevoir qu'avec des sentiments d'indignation et de vengeance. Concluons, avec l'Apôtre, que nous ferons le bien pendant que nous en avons le temps, que nous ferons tout le bien qui peut convenir à notre condition et à notre état, que nous le ferons aussi parfaitement que peut nous le permettre la fragilité de notre nature.

Premier usage du temps: nous en devons faire un temps de ferveur et de zèle pour le présent; nous en devons faire un temps de pleurs et de pénitence pour le passé: second usage, également nécessaire, également important. Il n'est rien que nous cherchions plus à nous cacher que nos années passées; quand nous les avons passées dans le péché, ce sont des années de crime et de révolte; nous voudrions, s'il se pouvait, en ensevelir la honte dans un oubli éternel; ce n'est pas là pourtant notre conduite dans les affaires du siècle: de quelque côté qu'il nous soit survenu quelque malheur, il se présente à

nous à tout moment, nous en cherchons la cause, nous tâchons d'en prévenir les suites, et de faire même, s'il se peut, par un redoublement d'application et de soin, qu'il tourne à notre avantage. Nous avons péché, n'est-ce pas là le plus grand malheur de l'homme? Comment peut-il l'oublier, à moins qu'il ne veuille se mettre hors d'état de le réparer? Rappelons donc tant d'années données à la licence et au péché, non pas comme le font quelques libertins, qui ne semblent se souvenir qu'ils ont péché que pour faire gloire et trophée de leur péché, mais comme le faisait ce pieux prince, en qui Dieu voulut nous apprendre ce que nous avons à faire quand nous avons péché, et à espérer quand nous savons repasser sur nos péchés avec cette amertume et cette douleur qu'exigent leur multitude et leur grandeur : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ* (*Isa.*, XXXVIII) : je repasserai, disait-il au Seigneur, je repasserai devant vous, mon Dieu, dans l'amertume de mon âme toutes mes années, et je vous les exposerai avec toute l'indignation que doit concevoir tout homme qui a péché contre vous; c'est ce que nous avons à faire, et qui doit occuper tout homme pécheur, *et in pace amaritudo mea* (*ibid.*); mais cette amertume et cette indignation n'auront rien pour moi que de doux, parce qu'elles me feront goûter toute la consolation que peut avoir un pécheur qui, détestant ce qu'il a aimé, semble avoir un gage de cette réconciliation et de cette paix que Dieu accorde à un cœur contrit et humilié. C'est ce que nous avons à espérer.

Ne craignons donc point de rentrer dans le passé, quelque affligeant qu'en puisse être le souvenir; il est encore plus affligeant de se mettre hors d'état de le réparer en l'oubliant : depuis que je suis sur la terre, quelles ont été mes années, mes vertus, mes péchés? Mes années, je les ai coulées dans le plaisir et la joie, je les ai toutes sacrifiées, ou à la cupidité de mes désirs, ou à la vanité de mes projets; je les ai toutes fait servir, ou à fournir de nouveaux aliments à la sensualité, ou à fomenter la vivacité de l'ambition; mais je les ai toutes perdues pour l'éternité. Mes vertus, en ai-je seulement connu la pratique? en ai-je connu jusqu'au nom? L'abnégation, le renoncement, l'humilité, l'amour de la croix, si recommandés et si nécessaires à tout chrétien, étaient pour moi comme autant de mystères cachés, où je ne comprenais rien, où je ne voulais rien comprendre, ou dont je n'entendais parler qu'avec horreur. Mes péchés, je frémis sur leur nombre et leur malignité : médisance dans mes discours, injustice dans l'arrangement de mes affaires, piéges tendus à la vertu, scandale répandu dans toutes les assemblées; vous me connaissez, mon Dieu! et vous savez que depuis que je me connais, j'ai connu et suivi le péché; que le nombre et la malice en a augmenté à mesure qu'augmentait le nombre de mes années, et que l'âge, qui ordinairement donne de la maturité, n'a servi chez moi qu'à me donner une nouvelle ardeur, un nouvel empressement à courir après le péché.

Si, du moins, je pouvais faire revivre tant de vertus que j'ai négligées, ramener tant d'années que j'ai données au monde et au péché, j'en ferais des années de vertu et de sainteté; mais souhaits inutiles et éternellement inutiles. Vous pouvez expier le passé par vos pleurs et vos larmes, mais vous n'empêcherez jamais qu'il n'ait été, dit saint Bernard, et qu'il ne laisse après lui des traces qui ne s'effacent jamais dans un homme qui a encore quelque principe de religion : *Transierunt a manu, sed non a mente;* le passé est tellement passé, qu'il n'est plus, qu'il ne peut plus ne pas avoir été; Dieu lui-même ne peut pas faire qu'il n'ait pas été, comme il ne peut pas faire que ce qui est ne soit pas : *transierunt a manu;* mais ce passé qui n'est plus sera longtemps dans votre esprit, et, malgré tous vos soins à vous étourdir contre les cris de votre conscience, vous vous souviendrez toujours que ce passé a été pour vous un passé de licence et de péché; c'est le premier châtiment du pécheur: le péché a fait son plaisir, le souvenir de son péché fera sa peine : *sed non transierunt a mente;* et quand même, ou l'éloignement des temps, ou la fragilité de la nature vous aurait fait oublier tant de choses que vous auriez à vous reprocher, en serait-il de même de Dieu? Rien n'est sorti de votre cœur qui soit sorti de sa pensée, et comme rien ne peut se dérober à ses lumières, rien aussi ne peut échapper à son souvenir : *non transierunt a mente;* d'ailleurs, combien de choses qui, ne faisant aucune impression sur votre esprit quand vous les commettiez, n'y sont point entrées, et dont vous n'avez pas même aujourd'hui la première idée, parce que vous n'en avez jamais eu l'idée que vous en deviez avoir? Ces ressentiments d'animosité et de vengeance, que vous rejetiez sur l'injustice d'autrui plutôt que sur votre passion; ces comptes désavantageux que vous traitiez de justes récriminations; ces gains injustes que vous vous permettiez sans scrupule, parce que vous prétendiez avoir vos titres et vos raisons pour vous les justifier; tout cela ne vous a jamais fait aucune peine, parce que vous n'y voyiez rien, ou que vous ne vouliez jamais rien y voir qui fût contraire à la loi; tout cela, pourtant, sera marqué dans ce grand livre où tout est écrit, et tout cela vous sera représenté par celui qui tient compte de tous les temps et de tout ce qui s'est fait dans chaque temps de la vie; ce ne sera point une de ces discussions superficielles où on passe légèrement sur toutes choses: nulle année, nul jour de la vie, nul péché de chaque jour, de chaque année, qui ne soit exposé; ce qu'il y aura eu de plus honteux dans la vie sera rappelé, ce qu'il y aura eu de moins parfait ne sera pas épargné; aucune pensée, aucun désir, aucune œuvre, aucune parole qui ne soit examinée, aucune grâce, aucun secours dont on ne de-

mande l'usage et l'emploi : *Non transierunt a mente.*

Un détail de cette nature, Seigneur, m'effraie, et si je ne puis pas vous le faire oublier, puisque vous n'oubliez jamais rien, je vais entrer dans toutes ces voies qui seules peuvent empêcher que vous ne me l'imputiez : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ*, je rappellerai mes années devant vous, mais ce sera dans l'amertume de mon âme que je les rappellerai; je rappellerai dis-je, mes années; et qu'y trouverai-je? Ah! je ne le sais que trop, c'est une plaie qui me fait horreur, et dont à peine je puis soutenir la vue; contenter la nature, écouter et suivre la passion, accumuler péché sur péché, c'est à quoi se réduisent presque toutes mes années, et quand même à ces années de péché j'aurais fait succéder de temps en temps quelques jours de vertu, ç'a toujours été une vertu défectueuse, imparfaite, accompagnée de mille défauts, et qui n'avait de durée qu'autant que le péché semblait craindre de m'attaquer; dès qu'il se présentait, je retournais à lui, et mon occupation la plus ordinaire a été de pécher : *Recogitabo tibi.* Voilà, mon Dieu, ce que j'ai été devant vous, devant vous qui auriez mis depuis longtemps fin à mes jours afin de mettre fin à mes péchés, si pour me donner lieu de les expier, vous n'aviez retenu votre justice dans votre miséricorde; devant vous, à qui je ne puis rien présenter qui soit digne de vous, quand je vous présenterais tous les moments de ma vie passée dans tout ce qu'il y a de plus parfait, de plus héroïque dans la religion; devant vous qui, me demandant tous les moments de ma vie, n'en trouvez pourtant aucun, ou qui ait été parfaitement à vous, ou qui n'ait été contre vous. Que puis-je donc faire, ô mon Dieu! que pleurer et gémir dans l'amertume de mon âme? d'une âme humiliée et anéantie à la vue de sa bassesse et de sa misère, d'une âme contrite et brisée de douleur à la vue de votre miséricorde et de votre bonté; d'une âme qui, résolue de ne perdre jamais de vue son péché, se regardera éternellement comme une victime qui doit s'immoler à tout ce que la pénitence a de plus propre à détruire et à effacer le péché; d'une âme qui, ne pouvant pas gémir aussi longtemps qu'elle a péché, gémira au moins aussi longtemps qu'on lui permettra de vivre; d'une âme fidèle, qui, pénétrée d'horreur pour le péché, se fera une affaire si essentielle de tous ses devoirs qu'elle ne connaîtra plus le péché que pour le fuir et le détester; d'une âme comme nouvellement née, qui ne soupirera plus qu'après le lait d'une salutaire doctrine; qui ne se nourrira plus que de ce pain de vie qu'on rompt aux enfants, et recueillera avec tant de soin tout ce qui peut la former à une vie sainte, qu'elle soit autant à l'épreuve de toutes les attaques et de tous les attraits du péché pour l'avenir, qu'elle a été criminelle et pécheresse pour le passé : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.*

Et bien loin de craindre que cette amertume ne porte dans mon âme l'agitation et le trouble, je me promets, au contraire, qu'elle y portera la consolation et la paix, *et in pace amaritudo mea;* je gémirai devant Dieu, et si, en général, il est dur de gémir, il est doux de gémir devant un Dieu qui reçoit nos gémissements comme un gage de réconciliation, qui les adoucit par l'onction de sa grâce, et semble nous dire par avance que plus nous en poussons aujourd'hui, plus il nous prépare de bénédictions dans l'éternité. Si j'avais à gémir devant un homme, peut-être gémirais-je sans fruit; mais devant Dieu tout m'est compté : un soupir le touche, une larme, une faible marque de douleur lui fait tomber les armes des mains et nous gagne son cœur; je gémirai donc devant lui, et je ne cesserai point de gémir, parce que je sais qu'il me consolera à proportion que j'aurai gémi, ou plutôt que tous mes gémissements n'égaleront jamais les consolations qu'ils me prépare : *In pace amaritudo mea.*

N'en doutez point, les larmes que Dieu nous demande sont un tribut que nous devons à sa justice, mais il ne les reçoit pas moins comme un engagement à nous faire sentir ses miséricordes; et comme s'il craignait qu'on ne l'accusât de dureté, s'il nous laissait pleurer à ses pieds sans en être touché, non content de changer nos pleurs en joie, comme le dit le Prophète, ou de faire succéder la joie à nos pleurs, il fait que nos pleurs eux-mêmes portent avec eux je ne sais quelle douceur, qui fait le sujet et la matière de notre joie. Augustin sentait couler les larmes que lui arrachait la vivacité de sa douleur, et il se plaisait dans ces larmes, et quoiqu'il sût qu'on lui préparait quelque chose de meilleur que cette douceur passagère qu'il goûtait dans ses larmes, il se serait cru néanmoins abondamment dédommagé par le goût qu'il y trouvait; l'Apôtre ne voulait savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; et c'était à faire revivre dans lui-même cet homme de douleur, qu'il faisait consister toute son étude et toute sa complaisance. Mettons-nous en état, de notre côté, d'avoir quelque part aux douceurs de ceux qui pleurent; nous avons péché, notre conscience ne nous le dit que trop; pleurons donc, gémissons; quand on nous refuserait ces consolations sensibles qui font souvent le partage de ceux qui pleurent, nous aurons du moins la grande consolation de pouvoir nous promettre, avec quelque espèce d'assurance, que nous avons expié le passé : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ* (*Isa.*, XXXVIII); c'est ainsi qu'en usent ceux qui, sur leurs affaires temporelles, ont quelques fautes à se reprocher; ils tâchent de les réparer par toutes les voies que peuvent leur fournir la prudence et le zèle; ils vont plus loin : ils se précautionnent contre les fautes qu'ils pourraient commettre de nouveau : ainsi, après avoir expié

le passé, réglons-nous pour l'avenir. Troisième emploi que nous devons faire du temps.

Il y a deux avenirs pour nous : l'un incertain, ce sont les jours que nous avons encore à vivre sur la terre ; peut-être que notre fin est plus proche que nous ne croyons, du moins viendra-t-elle lorsque nous l'attendrons le moins ; l'autre est certain, ce sont les jours que nous avons à vivre dans l'éternité ; mais jours qui dans leur certitude portent une incertitude accablante : nous devons vivre des jours éternels, seront-ce des jours de bonheur et de gloire, ou des jours de malheur et de supplice ? Mystère que personne de nous ne peut sonder ; ce que nous pouvons savoir en ceci de plus intéressant et de plus propre à réveiller notre zèle, c'est que les jours que nous passons sur la terre, décident ordinairement des jours que nous devons passer dans l'éternité ; si Dieu ne se règle pas toujours sur la vie, il est rare pourtant qu'on meure en saint quand on a vécu en pécheur, ou qu'on meure en pécheur quand on a tâché de vivre en saint ; de sorte que, comme entre ces différentes années il y a une espèce de liaison essentielle, c'est sur nos années éternelles que nous devons régler les années que nous avons encore à passer sur la terre ; années éternelles que le Prophète avait toujours devant les yeux : *annos æternos in mente habui* (*Psal.* LXXVI), et sur lesquelles il commençait tous les jours une nouvelle vie, une vie plus détachée du monde, plus attachée à Dieu, à ses maximes et à ses lois : *dixit, nunc cœpi;* années éternelles qui ont conduit les solitaires dans les bois et les forêts, qui ont soutenu les martyrs sur les roues et les échafauds, qui ont sanctifié tout ce qu'il y a de bienheureux dans la gloire. Années éternelles, qui bien pénétrées feraient parmi nous des changements si prodigieux, que si on trouvait dans nous les mêmes hommes, on n'y trouverait plus les mêmes sentiments, les mêmes attachements, la même conduite ; je marche entre deux éternités : une éternité de bonheur, une éternité de malheur ; dans laquelle de ces deux éternités tomberai-je ? C'est de quoi doivent décider mes mœurs et ma vie ; entre deux termes si différents, serais-je assez ennemi de moi-même, pour balancer sur le parti que j'ai à prendre ? Je sais trop ce que j'ai à craindre et à espérer, pour ne pas m'en tenir à ce point essentiel, qui doit faire tout le partage d'un homme sensé : fuir le mal et pratiquer le bien ; c'est tout ce qui me convient, et qui sur ces années éternelles que j'ai à craindre ou à espérer peut uniquement, et me rassurer contre mes craintes, et fonder mes espérances : *annos æternos in mente habui*.

Encore ne me contenté-je pas de vous inviter à envisager ces années éternelles dans de certains moments privilégiés, où rentrant plus sérieusement dans vous-mêmes, vous tâchiez aussi d'approfondir avec plus de soin ces grandes vérités, dont la religion veut que tout chrétien fasse la matière de ses méditations et la règle de sa conduite ; ce ne seraient là peut-être que de ces pensées effrayantes, qui frappent sur-le-champ, mais qui souvent s'affaiblissent et nous abandonnent dans le besoin ; il faudrait, s'il se pouvait, que nous nous demandassions à chaque moment, comme le faisait un saint de nos jours, à chaque action de sa vie : *quid hoc ad vitam æternam ?* de quoi peut me servir pour l'éternité cette parole que je vais dire ; cette action que je vais faire ? de quoi peut me servir pour l'éternité tout ce que j'aurai donné aux pompes et aux fêtes du siècle ; tout ce que j'aurai donné à mon luxe et à ma vanité ? Quand en tout cela il n'y aurait point de péché, du moins n'y aura-t-il point de mérite, et si je n'en suis pas puni, jamais je n'en serai récompensé : de quoi peut me servir pour l'éternité même ce que je donne à Dieu, si je le lui donne d'une manière qui ne réponde pas à sa grandeur et à sa majesté ? Si prétendant l'honorer d'un côté, je le déshonore de l'autre, et lui dérobant toujours ce qu'il y aurait de meilleur et de plus méritoire dans ce que je viens de lui présenter : *quid hoc ad vitam æternam ?*

Et si tout cela ne me sert de rien pour mériter la gloire qu'on prépare aux saints, de quoi peut-il me servir pour me garantir des supplices qui doivent faire le partage des réprouvés ? Si cela me garantit de ces supplices, je n'ai donc qu'à vivre comme je l'entends, sans aucun égard aux maximes sévères de l'Evangile, sans me mettre en peine de gêner mes sens, sans écouter dans la pratique de mes devoirs d'autre voix que celle de ma lâcheté et de mon indolence. Pourvu que je n'aille pas jusqu'au péché, en voilà assez pour me mettre à couvert des anathèmes foudroyés contre le pécheur ; mais ne me trompé-je point ; et n'est-ce point par là même que je m'ouvre un chemin au péché ? dans cela même n'y a-t-il point de péché ? Dieu en juge-t-il comme moi ? le croit-il aussi innocent que je le crois ? Quoi qu'il en soit, il est certain que le péché me conduit à ces supplices, qui font le partage du réprouvé ; il n'est guère moins certain qu'une vie qui n'est pas réglée sur l'esprit de la Loi, qui ne fait le bien qu'à moitié, qui fait mal le peu de bien qu'elle fait, peut l'y conduire. Si donc je veux éviter ces supplices, et avoir un jour part à la gloire des élus, je dois non-seulement fuir le péché, mais encore tout ce qui peut m'être une occasion de péché, tout ce qui peut obliger Dieu à me laisser tomber dans le péché ; c'est aussi ce que je fuirai, et dans cette fuite, je me bâtirai, avec le prophète, une solitude de cœur, où uniquement occupé de mes années éternelles, je tâcherai par toutes sortes de voies de mettre dans mes intérêts celui qui peut seul me sauver, et j'attendrai avec confiance qu'il vienne rompre mes liens, pour me prendre avec lui dans son éternité.

Tels sont les fruits de bénédiction que produit la pensée des années éternelles : elle élève l'âme au-dessus d'elle-même, et la vie la plus longue, la plus traversée, la plus

rudes combats, mille années dans la tribulation et la douleur, comparées à l'éternité, ne sont chez elle que comme le jour de hier qui a passé; elle va de vertus en vertus, en allant d'années en années; elle a chaque jour ses exercices de piété, ses pratiques de mortification et de charité; chaque moment est marqué par quelque victoire signalée. Elle se lasserait, si elle ne regardait que le présent; mais l'avenir la soutient; et, portant ses vues dans les années éternelles, elle pourrait se consumer dans son ardeur et son zèle, qu'elle ne croirait jamais en faire assez : *Quid hoc ad vitam æternam?*

Puissions-nous nous occuper de ces saintes et salutaires pensées! Nous apprendrions également, et à estimer le temps et à en profiter. L'éternité dépend d'un moment, faudra-t-il que la perte d'un moment nous coûte la perte d'une éternité? Quelle que puisse être notre vie, longue ou courte, que ce soit dans l'abondance ou la disette, dans le trouble ou la paix que nous la passions; quand il s'agit des années éternelles, il n'y a ni jours ni années que nous devions compter, parce qu'il n'y a ni jour ni année qui soit rien auprès des jours et des années de l'éternité. Ainsi n'allons point examiner combien nous avons vécu d'années, ni combien il nous reste encore à peu près d'années à vivre; ce n'est point, dit saint Cyprien, avec un Dieu, de qui on attend une éternité, qu'il faut supputer : pensons à bien vivre ; que ce soit peu, que ce soit longtemps, ce ne sera jamais trop, si au bout nous gagnons l'éternité.

C'est là que tout ce qui vous paraît aujourd'hui dur et accablant, vous paraîtra doux et consolant; là que vous vous applaudirez de tout ce que vous aurez refusé à la nature et aux sens; là que Dieu vous fera sentir que vous n'avez rien fait pour lui, qui ne soit récompensé au delà même de ce que vous pourriez souhaiter. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le mardi de la seconde semaine de l'Avent.

DEVOIRS DES PARENTS.

Quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Est-ce un homme mollement habillé? C'est dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement.

Parmi une infinité de défauts qu'entraîne, ou une vie molle et oiseuse, qui ne fait rien, et qui ne pense qu'à substituer plaisir à plaisir, ou une vie laborieuse qui en fait trop en s'épuisant pour des choses de néant, tandis qu'elle néglige l'essentiel; il n'en est point, peut-être, qui puisse avoir des suites plus dangereuses et plus criminelles, que le peu de soin qu'on a de l'éducation de ses enfants. On est tout occupé de soi-même, des divertissements et des fêtes qu'on goûte; tout occupé de ses intérêts, d'un poste qu'on poursuit, d'une fortune qu'on veut établir; et parce qu'on est tout à ce qu'on souhaite, on oublie l'intérieur d'une maison, une troupe d'enfants qui cherchent inutilement quelqu'un qui les forme aux devoirs de la vertu et de la religion.

Cependant, selon saint Paul, quiconque néglige les siens, ses domestiques, ses enfants, a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidèle. Décision terrible, mais décision qu'on ne peut ni accuser d'un excès de sévérité, ni éluder par de vaines interprétations; c'est l'Esprit-Saint qui parle par la bouche de l'Apôtre, et les expressions de l'Esprit-Saint sont toujours justes. Si vous croyiez que sans la foi on ne peut pas plaire à Dieu, que sans les œuvres de la foi, on ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu, laisseriez-vous tomber des personnes, que vous devez aimer comme vous-mêmes, dans cette ignorance grossière, qui les expose à perdre Dieu pour toujours et à n'entrer jamais dans son royaume? Leurs intérêts, les vôtres qui sont mêlés avec les leurs, votre affection, votre tendresse, réveilleraient votre zèle et vous arracheraient tant de leçons de salut, que vous ne sembleriez vivre que pour instruire les vôtres. Mais vous ne croyez pas, et vous vous troublez peu de laisser après vous des sujets, qui eux-mêmes n'aient ni principe de religion, ni teinture de vertu, ni rien de ce qui fait et qui forme le vrai chrétien. Ce n'est donc pas seulement, comme je l'ai prétendu d'abord, de trop d'attachement, ou à vos plaisirs, ou à vos affaires, que procède votre indolence sur ce point; l'Apôtre l'attribuant à une infidélité consommée, vous en fait encore mieux sentir la malice et le danger.

Mais de quelque source que procède une négligence si criminelle, il est important de la combattre, et de vous ramener à une exécution fidèle et constante de tous vos devoirs sur ce point; devoirs, au reste, qui ne regardent pas simplement l'instruction. Les divines Ecritures, qui vous la recommandent si expressément, ne se bornent pas là, et c'est après elles que je prétends vous apprendre ce que vous devez à vos enfants. Tantôt donc, elles vous disent de ne point troubler votre maison, en travaillant de vos propres mains à la détruire avec l'insensé; tantôt de ne pas la laisser tomber dans l'ignorance et les ténèbres, en lui refusant vos soins, avec le lâche et l'indolent; tantôt de ne pas conniver à ses fautes, en les souffrant impunément, avec le flatteur et l'indulgent: de sorte que Dieu vous constitue comme les économes, les docteurs et les juges de votre famille.

Les économes, par la direction et la droiture de vos dispositions : premier point.— Les docteurs, par la solidité et la sainteté de vos leçons : second point. — Les juges, par la sagesse et l'équité de vos punitions : troisième point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il soit rare de trouver des parents assez durs pour laisser périr sans secours des enfants qu'ils ont mis au monde, quelque insensible qu'on puisse être, on est homme, et il n'est point d'homme qui voulût refuser aux siens ce qu'une nécessité pressante lui arracherait pour le soulagement d'un étranger.

Combien pourtant en est-il, de ces parents dénaturés, ou qui, par leurs profusions déréglées, jettent leur famille dans la misère, ou qui se mettent hors d'état de l'en tirer par leur méchante conduite; ou qui enfin, par une autorité tyrannique, sacrifient à son agrandissement et à sa gloire tout ce qui semble devoir l'incommoder et la charger au delà de ses forces? Ecoutez, pères et mères, instruisez-vous de vos devoirs en découvrant vos fautes, et apprenez que vous êtes à la tête d'une famille, non pour la jeter dans l'indigence et la misère, non pour lui attirer une vie d'amertume et de douleur, non pour y répandre la division et le trouble : non pour la jeter dans l'indigence et la misère par votre insensibilité à ses intérêts; non pour lui attirer une vie d'amertume et de douleur par votre dureté à ses besoins; non pour y répandre la division et le trouble par votre mépris pour tous ses droits; mais pour y entretenir cette abondance ou cette médiocrité de fortune qui convient à son état, en conservant avec soin ce que vous avez reçu comme un dépôt dont vous lui êtes responsables; pour y entretenir cette consolation et cette paix qui la dédommagent de la bassesse de sa condition, en vous sacrifiant à son secours, et lui faisant sentir que si vous avez peu, ce peu est pour elle autant que pour vous; pour entretenir cette union, cette concorde qui en lie tous les cœurs; en distribuant avec équité ce que vous avez à lui laisser, afin que chacun de vos enfants puisse se vanter que vous l'avez partagé en père. Entrons en matière.

Un père donc est-il tellement maître de son bien, que, sans aucun égard à ses enfants, il puisse tout sacrifier à son plaisir et à sa passion? Tous les théologiens conviennent qu'il n'est point d'enfant qui ne soit en droit de demander à ses parents la nourriture et les autres choses nécessaires à la conservation de sa vie, autant que l'exige la nécessité de l'un, et que le permet la condition de l'autre.

Sur ce principe que la nature elle-même a gravé dans le cœur de tous les hommes, comment se justifieront tant de pères insensibles, à qui une troupe d'enfants demandent inutilement, non point ce que le Prodigue demandait au sien, la portion de l'héritage qui leur convient; mais ce que le Sage demandait à Dieu : cette honnête médiocrité nécessaire dans les divers accidents de la vie? Cependant, à les considérer eux-mêmes de près, rien ne se ressent de la misère; le jeu, un jeu où l'on prodigue sans peine les sommes les plus considérables, fait toute leur occupation; nul repas n'est jamais assez bien assaisonné, s'il n'est assaisonné par une main étrangère; dans l'assemblée, il faut toujours qu'ils l'emportent, quand il s'agit de défrayer; partout enfin il paraît que l'abondance fait leur partage et la libéralité leur caractère; et c'est justement de quoi je me plains, que cela paraisse partout ailleurs que chez eux, et que mille étrangers aient part à leurs profusions, tandis que les domestiques, oubliés, négligés, se voient comme abandonnés à leur méchante destinée.

Vous avez tout à souhait, pères inhumains; oui, mais aux dépens de ce fils à qui il faudrait procurer une éducation conforme à sa naissance; mais aux dépens de cette fille qui, pour n'être pas dotée, se voit contrainte de vivre dans un triste célibat qui, étant forcé, l'obligera peut-être à en venir à des désordres qu'un mariage assorti aurait arrêtés. Quand vous n'auriez rien reçu, nous ne laisserions pas de vous demander quelque chose, et de vous faire souvenir que nous ayant mis au monde, c'est à vous à chercher différentes voies pour nous y soutenir. Mais vos ancêtres ne se sont-ils épuisés que pour vous laisser de quoi engraisser des compagnons de débauche? Ne vous ont-ils transmis tant de possessions et de terres que pour faire de votre vie une vie de volupté et de plaisir, et de celle de vos enfants une vie d'amertume et de douleur? Je ne prétends pas dispenser ici les enfants des devoirs que la nature et la religion leur imposent à votre égard; à Dieu ne plaise! Mais enfin, comment peuvent-ils aimer un homme qui leur fournit tant de motifs d'aversion et de haine? Comment peuvent-ils honorer un père que l'Esprit-Saint condamne de folie, quand il dit qu'une sage et prudente mère établit sa maison, tandis qu'un père insensé travaille de ses propres mains à la détruire?

Job regarde comme un excès de cruauté le peu de compte que certains animaux font de leurs petits : *Durantur ad filios suos quasi non sint sui.* (*Job*, XXXIX.) Ils s'endurcissent sur le compte de ces malheureux, comme s'ils n'étaient pas à eux. Mais il n'est jamais venu en pensée à Job qu'un homme, en ceci, pût porter sa dureté aussi loin que les animaux eux-mêmes; cela n'arrive pourtant que trop, et vous l'éprouvez, tristes victimes de l'oubli, de l'indifférence, de l'insensibilité de vos parents : ils sont dans la bonne chère, dans le jeu et dans le plaisir; vous réclamez leurs secours, vous gémissez, vous pleurez. A quoi bon perdre tant de gémissements et de pleurs inutiles? Ils ne vous écoutent pas, ils se troublent peu que tout presque vous manque, pourvu qu'ils aient tout à souhait, et qu'aux dépens d'un bien qui devrait vous tomber en partage, ils satisfassent l'irrégularité de leurs désirs : *Durantur ad filios suos quasi non sint sui.* Amis fidèles, ne leur représentez plus les suites terribles de ces dépenses excessives; ne leur rappelez plus ces tristes exemples qui peuvent leur apprendre que le fils porte toujours la peine de la folie du père; tout cela ne les changera

pas ; ils font gloire de n'être touchés de rien et de porter un cœur à l'épreuve de tout. Ils penseront à leurs enfants quand il sera question de leur faire sentir quelle est sur eux leur autorité ; quand il sera question d'user, souvent même d'abuser du pouvoir qu'ils croient avoir reçu pour les faire plier sous leurs plus impérieuses volontés, alors ils penseront à eux. Pour le reste, dès que le plaisir, dès que la compagnie les appellera, à quelque prix que ce soit, sur qui que ce soit qu'en doivent retomber les frais, à peine se souviendront-ils qu'ils ont des enfants : *Durantur ad filios suos quasi non sint sui.*

N'est-ce pas là une espèce d'endurcissement ordinaire et commun dans le grand monde? Vous aurez reçu de ceux qui vous ont précédé de riches domaines, des possessions immenses, et souvent vous ne laisserez à ceux qui doivent vous succéder que l'indigence pour partage ; on vous aura vu dans l'éclat et le faste, et, par une suite nécessaire de ces excès monstrueux, on verra les vôtres errer dans toute une ville, presque sans ressource, et y rappeler, par la triste situation de leurs affaires, tous les déréglements et toutes les irrégularités de votre conduite passée. Cependant, dit saint Paul, c'est aux parents à thésauriser pour les enfants, non point aux enfants à thésauriser pour leurs parents : *Nec enim debent filii parentibus thesaurisare, sed parentes filiis.* (II *Cor.*, XII.) Non point que l'Apôtre veuille vous engager par là à en venir à ces traits sordides et criants où, pour amasser, vous sacrifieriez tout à votre cupidité ; non point qu'il prétende vous inspirer cette attache démesurée qui vous lie tellement à tout ce que vous avez, que vous n'ayez jamais rien pour donner ; non point qu'il vous fasse précisément un précepte de ne penser qu'à accumuler, afin que d'une maison que vous avez trouvée opulente, vous en fassiez comme le siége et le centre de l'opulence de toute une province : des vues si basses ne seraient point assez dignes d'un homme si saint. Mais vous permet-il pour cela une indiscrète et criminelle dissipation ? Vous livre-t-il pour cela à toutes les profusions, ou que suggère un vain désir de paraître, ou que peut entraîner une recherche démesurée du plaisir? Vous n'êtes pas tellement les maîtres de vos biens, qu'en ceci ils ne soient chez vous que comme en dépôt, et que vous ne ravissiez à cette piété paternelle qui doit animer le cœur de tous les parents, tout ce que vous prodiguez au détriment et à la ruine de vos enfants. Le droit de disposer a souvent des bornes, et si l'on n'est pas toujours retenu par la justice, il est des devoirs aussi sacrés, qu'il n'est guère moins dangereux de violer : le bon ordre d'une maison, sa tranquillité et sa paix, l'amour et la charité doivent arrêter un père et lui inspirer, sinon des pensées d'avarice, du moins de prévoyance et de modération : *Nec enim debent filii parentibus thesaurisare, sed parentes filiis.* Et quand même l'Apôtre, en ceci, ne nous ferait aucune nouvelle loi, et que sa vue, comme le croient plusieurs interprètes, serait uniquement d'exciter le zèle de ces ouvriers évangéliques, que l'Ecriture appelle nos pères en Jésus-Christ, par le zèle et l'empressement de ceux que nous reconnaissons pour nos pères selon la chair, du moins suppose-t-il comme incontestable, que tout père travaille à thésauriser pour ses enfants, que tout père s'épuise pour rendre meilleure la condition de ses enfants ; et c'est ainsi, conclut l'Apôtre, que nous, à qui est commis le soin des âmes, nous devons tout sacrifier à leur avancement ; nous devons nous immoler nous-mêmes, s'il est nécessaire, au progrès de leur perfection et de leur sainteté. Mais dans vous, cette supposition ne se trouve-t-elle pas fausse? Ne démentez-vous pas, si j'ose le dire, la parole de l'Apôtre, ou du moins la conduite de tous les autres parents qui ne pensent qu'à thésauriser pour leurs enfants et à les mettre dans un état d'opulence qui les élève, s'il se peut, au-dessus de tous les autres? Et si en cela souvent ils pèchent par un excès de vanité et d'ambition, vous, par un excès tout contraire, vous ne pensez qu'à dépouiller les vôtres et à les jeter dans un état d'indigence qui en fasse les objets, ou de la compassion, ou du mépris de toute la terre. C'est que vous avez étouffé tout sentiment d'humanité et de tendresse ; c'est que vous vous êtes endurci contre tout ce que la nature a de plus sensible et de plus touchant ; c'est que vous n'avez plus rien de cette tendresse et de cette bonté qui fait le caractère d'un père : *Durantur ad filios suos quasi non sint sui.*

Premier défaut dans la conduite d'une famille : souvent on la jette dans la misère et l'indigence, par une indigne et criminelle dissipation de ce qui en devrait faire l'appui et le soutien. Souvent on lui attire une vie d'amertume et de douleur, en la privant même du nécessaire : second défaut, commun, surtout parmi le peuple, qui quelquefois se livre tellement ou à son indolence ou à sa cupidité, que vous diriez qu'il a droit ou de vivre dans une totale et entière oisiveté, ou de s'appliquer à lui seul ce qui peut lui revenir de ses travaux et de ses soins.

Dieu pourtant a eu ses vues quand il a partagé si inégalement les biens de la terre ; et s'il porte l'abondance chez les uns, tandis qu'il semble disputer aux autres jusqu'aux choses les plus nécessaires à la vie, ce n'est que pour engager ceux qui sont mal partagés à se faire, par leur application, une fortune qu'il leur a refusée ; et les autres, qui sont dans l'abondance, à bénir singulièrement une Providence qui les a gratifiés, sans aucun mérite de leur part, et par un pur effet de sa largesse et de sa bonté. Lui demanderez-vous pourquoi n'étant eux-mêmes par leur première origine que ce que vous êtes, il ne vous a pas fait ce qu'ils sont? Comme s'il ne pouvait pas, aussi bien que le potier, disposer de sa matière et faire à son choix, de la même masse, ou

des vases de gloire ou des vases d'opprobre : il est le maître, et s'il fait grâce aux uns, il ne fait point de tort aux autres. Recevez donc le peu qui vous est échu ; parce que votre œil est méchant, votre Dieu n'en est ni moins juste ni moins bon. Ce que je vous demande moi-même, c'est comment, vous devant tout entier à une famille que Dieu vous a commise, vous la sacrifiez si indignement ou à votre paresse ou à votre sensualité? comment elle vous est devenue si fort étrangère, qu'elle ne puisse ni exciter votre zèle, quand il est question de travailler et de mettre la main à l'œuvre pour ses intérêts, ni réveiller votre affection et votre tendresse, quand il est question de lui faire quelque part du fruit de vos travaux ? Il est doux, j'en conviens, de croupir dans l'inaction, quand il faudrait suer dans l'agitation et la peine ; mais est-il doux de savoir qu'une pauvre mère, assiégée d'une famille affamée, n'a que ses pleurs pour la consoler? est-il doux de savoir qu'elle n'a elle-même que des larmes d'amertume pour se sustenter? Vous êtes son espérance et son appui, à qui voulez-vous qu'elle ait recours si vous lui manquez? Ou n'est-ce point que vous prétendez que, pour se délivrer des clameurs importunes de ses enfants, elle les sacrifie, comme fut contrainte de le faire une femme de Samarie, à sa faim et à sa nécessité? Soit qu'elle souffre, soit que ceux qu'elle vous a mis au monde souffrent avec elle, c'est toujours une portion de vous-même qui souffre dans eux, et il faut, ou entrer dans leurs peines, ou s'être défait de toute la tendresse d'un père, de tout l'attachement d'un mari et de tous les sentiments d'un homme. Il est doux, j'en conviens encore, de dévorer seul, dans un lieu de débauche, une substance modique qu'il faudrait partager ; mais est-il doux, en rentrant chez soi, de trouver partout une affligeante image de pauvreté et d'indigence? de voir toute une famille révoltée, de l'entendre éclater en gémissements, en soupirs, et de n'avoir à lui donner pour toute consolation qu'un humiliant aveu de son indiscrétion et de son inhumanité? Est-il doux d'être exposé à la censure de tout un voisinage, qui fait retomber sur vous la misère des vôtres; de tout ce qu'il y a de personnes sensées dans une ville, qui déclament partout contre l'irrégularité de votre conduite, et la font passer pour la conduite d'un homme dénaturé, d'un homme sans cœur, et qui n'est bon qu'à contenter ses appétits, aux dépens même de ce qu'il doit avoir de plus cher et de plus précieux au monde?

L'ordre, Messieurs, est beau partout ; mais dans une maison où Dieu n'a mis d'autres revenus que l'application et le travail du mari, l'ordre est nécessaire, et dès qu'on veut s'émanciper dans des conditions de cette nature, au lieu de la paix qui pourrait en quelque manière dédommager de la misère, on y introduit la douleur, l'amertume, souvent la fureur et le désespoir. Grâce au ciel, vous n'êtes pas dans les tristes circonstances où se trouvait la veuve de Sarepta : voyez pourtant à quoi l'engage l'amour maternel ; tout épuisée et affaiblie qu'elle est par la famine, elle ne laisse pas de ramasser un peu de bois : *En colligo duo ligna* (III *Reg.*, XVII); c'est peu de chose, j'en conviens, mais c'est tout ce qu'elle peut dans l'accablante situation de ses affaires, et de ce peu de bois qu'en veut-elle en faire? un peu de pain pour son fils et pour elle : *Et faciam illud mihi et filio meo* (III *Reg.*, XVII). Elle est néanmoins si fort pressée par la faim, qu'elle prévoit assez que ce peu de pain partagé entre deux personnes ne peut pas les empêcher de mourir toutes deux : *Ut comedamus et moriamur* (*Ibid.*); n'importe, elle ne veut pas qu'on puisse imputer à son avidité la mort de son fils, et elle aime mieux mourir avec lui que de se conserver à ses dépens. Ce n'est pas là précisément ce que nous vous demandons ; ménagez-vous quand la Providence, vous visitant dans sa colère, vous mettra hors d'état de nous secourir. Elle aura d'ailleurs soin de nous ; mais aujourd'hui qu'elle vous fournit le moyen de nous tendre la main, et que c'est de vous qu'elle veut que nous attendions les secours dont nous avons besoin, ne nous forcez pas à aller chercher ailleurs, à votre honte, ce que nous devrions recevoir de vous, et que vous ne pouvez nous refuser, sans passer pour le plus dur de tous les pères et le plus insensible de tous les hommes : *Durantur ad filios suos quasi non sint sui.*

Troisième défaut, qui jette toute une famille dans la confusion et le trouble, et troisième espèce de dureté, qui, pour être plus ordinaire, n'est ni moins criante aux yeux de Dieu, ni moins sensible à ceux qui en sont la victime : c'est celle de ces parents indiscrets, qui, oubliant que c'est à Dieu à décider du sort et de la destinée de sa créature, décident eux-mêmes, sans discussion, sans examen, du sort et de la destinée de leurs enfants. Vous avez un aîné, c'est l'idole que vous prétendez orner des dépouilles de tout le reste de la famille. Tout le partage de celui à qui la Providence n'a pas donné la primauté, c'est l'épée, c'est l'Église, c'est le cloître : il n'est pourtant ni fait pour l'Épée, ni propre pour l'Église, ni appelé au cloître. Ce n'est pas ce qu'on examine; on veut élever l'aîné, et il faut que tous les autres, malgré leur répugnance, se sacrifient à son élévation, et qu'ils aient éternellement la douleur de le voir dans l'opulence et l'éclat à leurs dépens.

Mais savez-vous les dangers qu'on court dans l'Epée? Outre la licence qui règne dans les Armes et qui s'insinue si facilement dans les jeunes cœurs, qui sont susceptibles de toutes les impressions, peut-on faire quelque temps un métier si périlleux sans être exposé continuellement à perdre ou la santé, ou la vie? On veut élever l'aîné; que le cadet risque, ce n'est point ce qu'on examine. Où sont aujourd'hui ces charitables Davids, qui portent tous leurs enfants dans le même

cœur, et s'intéressent également à leur prospérité et à leur bonheur? Absalon se révolte, il entraîne tout Israël après lui; il est armé contre David; et David, poursuivant les rebelles, n'a rien plus à cœur que de conserver celui qui est à leur tête : *Servate mihi puerum Absalon.* (II *Reg.*, XVIII.) Mais c'est un ingrat qui a abusé du pardon que vous lui avez accordé, et qui ne semble être rentré en grâce que pour vous porter plus sûrement le poignard dans le sein; c'est un téméraire et un ambitieux qui vient de s'asseoir sur votre trône et de s'y faire couronner, au mépris de tous vos droits et de toute votre autorité; c'est un incestueux, qui dans son crime n'a cherché qu'à vous déshonorer et à vous flétrir. Et David, qui peut le punir comme juge, veut le conserver comme père : *Servate mihi puerum Absalon.* Ecoutez ce charitable père, uniquement occupé à sauver un fils rebelle et dénaturé, pères inhumains, uniquement occupés à perdre et à immoler un fils docile et soumis! Que vous a fait ce cadet, pour le dévouer à la mort? Tout son péché, c'est qu'il a un aîné qu'on veut élever. Mais savez-vous les dangers qu'on court dans l'Eglise et dans le cloître, quand on n'y est que par le mouvement d'autrui, et qu'on n'a pas d'autre vocation que celle qui vient de la chair et du sang? Combien de devoirs dont on se charge, et qu'on néglige dès qu'on s'en est chargé malgré soi! combien d'engagements qu'on prend et qu'on viole hardiment, dès qu'on n'a pas eu d'autre motif pour les prendre que les ordres sévères d'un père impérieux qu'on craignait! Vous voulez décharger votre maison : eh! pourquoi charger la maison de Dieu d'un poids inutile? pourquoi lui donner des sujets qui dans la suite ne serviront peut-être qu'à la couvrir de confusion et de honte? Il faut être appelé, comme Aaron, pour entrer dans les sacrés ministères. Il ne faut pas moins être appelé pour entrer dans ces asiles sacrés où la virginité semble avoir établi sa demeure : il n'appartient pas à la volonté d'autrui de choisir le cloître comme une retraite honorable pour une fille qu'on craint de doter.

Mais comme en ceci il y a un autre écueil à éviter, et que c'est à Dieu, et non point à vous, à régler le sort de vos enfants, je dis qu'il est aussi dangereux d'engager mal à propos les uns que de détourner injustement les autres, et qu'il vous est défendu de vous ériger en arbitre de leur destinée, en leur prescrivant le genre de vie qu'ils ont à embrasser. Si vous en avez qui, n'agissant que par des vues supérieures, ne veuillent d'autre partage que le Seigneur, par quel droit les lui disputerez-vous? Ils sont à lui avant qu'ils fussent à vous; vous les lui enlèverez; prenez garde que ce ne soit pour leur perte aussi bien que pour la vôtre. Ils entreront, comme vous le souhaitez, dans ce grand monde que Jésus-Christ réprouve, et peut-être ils y vivront en réprouvés : comme vous renversez l'économie de la Providence sur eux, vous mettez Dieu dans une espèce de nécessité de troubler l'ordre qu'il devait d'abord tenir pour les conduire au salut; sera-t-il obligé, pour s'accommoder à vos vues basses et intéressées, de se faire un nouveau plan où ses grâces soient partagées et distribuées avec cette bonté qui les ramène à la fin dont vous les avez écartés? *O parentes crudeles et impios!* s'écrie sur ce sujet saint Bernard, *quorum dolor salus est pignoris, quorum consolatio mors filii!* Parents cruels et impies, qui s'affligent du salut de leurs enfants, et se font un sujet de joie de leur damnation et de leur perte! Ce jeune homme pensait à la retraite, toutes ses mesures étaient prises : quel bonheur pour lui! Dieu semblait le conduire comme par la main sur le trône qu'il lui préparait, et une mère fondra en larmes, un père s'épuisera en faux raisonnements, et tous deux se réuniront contre Dieu pour lui enlever un cœur qu'il avait choisi pour en faire sa portion et son héritage : *O parentes crudeles!* Est-ce que vous ne sauriez souffrir que ce maître souverain soit servi par quelqu'un de votre maison, et que vous enviez à un enfant cette heureuse destinée qui devait le conduire comme nécessairement au port du salut? *Quorum dolor salus pignoris.* Vous l'emporterez donc sur la constance de cette jeune victime que vous immolerez, selon l'expression du Prophète, aux pompes du démon? vous l'engagerez par des liens indissolubles, vous l'accablerez sous le poids des magistratures et des charges, et là-dessus vous vous applaudirez, vous triompherez. *O parentes impios!* parents impies, qui s'applaudissent et triomphent de la mort de leurs enfants! *quorum consolatio mors filii est.*

Comme il faut avoir les lumières nécessaires pour soutenir l'emploi, et que tout parti qui est convenable au rang et à la qualité, ne l'est pas toujours au génie et à l'humeur, ce magistrat intrus prononcera à l'aveugle, et vous aurez la douleur d'entendre gémir les peuples sous l'injustice de ses arrêts. Ce nouveau marié, impatient de porter un joug forcé, cherchera peut-être à se dédommager ailleurs de la liberté que vous lui avez ravie; peut-être que, n'ayant pas pu vivre dans le célibat, il se déterminera à vivre dans une scandaleuse prostitution, et à faire retomber sur l'épouse que vous lui aurez donnée malgré lui le chagrin qu'il aura de se voir lié contre ses inclinations et ses volontés. Eprouvez quel est l'esprit qui conduit vos enfants, non point pourtant en leur montrant le monde par tout ce qu'il a de plus propre à gâter et à corrompre un jeune cœur (les conseils mêmes qui viennent d'en haut ne peuvent pas quelquefois tenir contre un monde qu'on voit par des endroits si séduisants), mais éprouvez-les, en leur représentant que si le monde a ses dangers, le cloître a les siens; et que ce n'est ni la solitude, ni la retraite précisément qui sanctifient, mais la fidélité à remplir les lois et les observances dont on s'est chargé; en demandant pour eux cet esprit de sagesse qui

les éclaire et les conduise dans leurs projets, en les confiant à des personnes intelligentes, qui puissent les rassurer sur leur choix, et leur répondre en quelque manière des desseins de Dieu sur eux. Hors de là, quelques démarches que vous fassiez pour les détourner, par quelque motif que vous les fassiez, vous aurez toujours à craindre que, vous étant opposés aux vues de Dieu, vous n'ayez ouvert à vos enfants un chemin à la perdition : *O parentes impios! quorum consolatio mors filii est.* Mais aussi, si vous en avez qui résistent, ou qui, n'osant pas résister ouvertement, parce que vous ne leur donnez pas la liberté de s'expliquer, vous font pourtant assez connaître qu'ils n'ont d'autre penchant à la cléricature et à la retraite que celui que vous leur inspirez; par quelle inhumanité osez-vous les soumettre à un joug qui devient insupportable, dès qu'il n'est pas volontaire? N'est-ce rien que d'être le dépositaire du sang de Jésus-Christ, l'administrateur et l'économe de ses biens? n'est-ce rien que d'être chargé de la substance des pauvres et du salut des peuples? n'est-ce rien que de se voir condamné à mille autres devoirs qu'entraîne l'état et l'emploi que la grâce de la vocation adoucit, mais qui sans cette grâce deviennent si pesants, qu'ils accablent, et quelquefois si indifférents, qu'on se fait à peine un point de conscience de les violer? Et parce que le patrimoine de l'Eglise doit tenir lieu de patrimoine à un cadet, vous lui mettrez en main le sang de Jésus-Christ, l'âme de ses frères, la substance de la veuve et de l'orphelin; vous l'engagerez à une continence que vous prévoyez assez qu'il ne gardera pas, à une régularité de vie dont vous savez qu'il n'est pas capable. *O parentes impios!* Porter la main sur l'arche sans onction, était parmi les Juifs un crime que Dieu punissait de mort; que sera-ce de la porter sur les autels du Dieu vivant, je ne dis pas précisément sans vocation, mais avec les suites presque ordinaires d'une vocation forcée, des yeux pleins de désirs et d'adultères, des cœurs souillés et une conscience gangrenée et prête à passer par-dessus tout, dès qu'il s'agit de la passion? Et sur qui en retombera la faute? ce sera autant sur ceux qui y ont donné occasion que sur ceux qui la commettent : *Quorum consolatio mors filii est.*

N'est-ce rien que de se voir renfermé toute sa vie dans l'enceinte d'une maison, de renoncer pour toujours à sa propre volonté, pour ne se laisser conduire que par la volonté d'autrui, de se dépouiller de toute possession, de tout droit de posséder, de se charger en un mot de toute la rigueur des conseils évangéliques, sans espérance d'en revenir jamais? Et cette fille, ou que la nature a disgraciée, ou qui par sa retraite doit augmenter la dot de son aînée, sera contrainte, pour contenter une mère impérieuse, de se charger de tout ce fardeau! Jésus-Christ lui-même révère, pour parler de la sorte, votre liberté en ce point; et s'il appelle, et s'il invite, il ne force, il ne violente personne. Et vous, mères passionnées, portant votre autorité plus loin qu'un Dieu, vous ne recevrez ni opposition, ni excuse; pour loger richement celle que vous aimez, vous condamnerez celle que vous n'aimez pas à toute la sévérité de l'Evangile! vous aurez la douleur de l'entendre gémir éternellement, et de lui voir répandre jusqu'à la fin de ses jours, des larmes de sang sur vos décisions tyranniques!.. Ne craignez point tant pour la splendeur de votre maison : la Providence a des ressources infinies. En tout cas, il vaudrait mieux que chacun de vos enfants fût plus mal partagé des biens de la terre, que d'en voir un seul engraissé de sa substance, et chargé en même temps des plaintes et des malédictions de tous les autres.

Pensez-y, pères et mères! souvent vous faites une troupe de malheureux pour en voir un seul dans le bonheur. L'équité voudrait que, comme ils sont tous à vous, ils pussent tous se vanter que vous avez pour eux les mêmes entrailles d'amour et de charité; du moins ne faudrait-il pas les mettre dans l'occasion de vous reprocher éternellement le malheur de leur destinée, et de rejeter sur la sévérité de vos ordres tout ce qu'il y aura dans la suite de vicieux et de déréglé dans leur conduite. Administrez donc leur temporel avec cette discrétion et cette droiture qui rende à chacun d'eux ce qui lui est dû; donnez-leur toutes les instructions dont ils ont besoin : devoir indispensable, et d'où dépend la sainteté de votre maison. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Un enfant, dit saint Dorothée, est une cire molle susceptible de toutes les impressions, et qui conservera la figure qu'on lui aura donnée; c'est une jeune plante que vous pouvez encore plier, mais que vous romprez plutôt dans la suite que de la fléchir, si vous lui laissez jeter de profondes racines; c'est une table rase, aussi propre à recevoir l'image de Jésus-Christ que celle de son ennemi : tant il importe de jeter de bonne heure des semences de vertu dans cette terre vierge et de la préparer, par une prompte culture, aux fruits qu'on en veut cueillir.

Susanne aima mieux mourir que de se souiller. L'Ecriture en donne la raison : ses parents, qui étaient justes, avaient eu soin de la former dès sa plus tendre jeunesse à la vertu et à la parfaite observance de la Loi. Saint Louis, la gloire de la France et l'ornement de la pourpre, conserva son innocence au milieu des délices de la cour; c'est que sa vertueuse mère, parmi plusieurs leçons importantes, lui répétait souvent qu'elle aimerait mieux le voir mort à ses pieds qu'ennemi de son Dieu, et dépouillé de ses Etats que de la grâce. Que ne pouvons-nous rappeler quelque chose du zèle de ces siècles d'intégrité et de vertu, dans ces malheureux temps de corruption et de licence! Nous ne gémirions pas sur tant de désordres qui, se perpétuant dans les familles, passent

comme un héritage du père aux enfants, et de ceux-ci à la postérité la plus reculée.

Si quid licentius dixerint, risu et osculo excipitur, disait un ancien, parlant d'une certaine licence et malignité de paroles qu'on ne saurait arrêter trop tôt; et ce qu'il dit des paroles doit se dire de tout le reste de la conduite : il faut d'abord courir aux remèdes et arrêter le mal dans sa source, si vous ne voulez pas qu'il devienne incurable. Vous entendez donc de certains discours qui ne ressentent que trop le vieil homme, et, au lieu de réprimer cette indiscrétion dangereuse, vous l'attribuez à un génie prématuré, à un esprit qui se développe avant le temps; vous approuvez, vous applaudissez, et vous ouvrez par là une bouche aux expressions les plus libres et les plus scandaleuses. Vous voyez de certaines inclinations qui marquent un levain secret de corruption, et au lieu de travailler d'abord à combattre, ou à affaiblir les désirs en réprimant leurs saillies, en leur résistant et ne souffrant rien qui puisse les favoriser, vous fournissez en dissimulant toute la matière qu'il faut à un feu qui s'allume, et vous formez des cœurs qui, accoutumés à vivre sous l'empire de leurs passions encore faibles, les verront fortifier avec l'âge et arriver à un point de malignité où rien peut-être ne pourra les arrêter. Vous vous apercevez d'une vanité secrète qui commence à s'emparer d'un jeune cœur, et au lieu d'opposer l'humilité chrétienne, au lieu de faire connaître qu'il n'est point de vraie grandeur que celle qui rend grand devant Dieu, vous soutenez ces premiers sentiments par les tableaux de vos ancêtres, que vous étalez avec pompe ; par la noblesse de votre maison, que vous avez grand soin d'élever au-dessus de celle des autres, et vous formez des esprits fiers et intraitables, qui, croissant avec ces préjugés avantageux, s'accoutumeront à regarder comme de la boue le reste du monde : *Si quid licentius dixerint, risu et osculo excipitur*. Malheureux et infortunés enfants, ajoute ce sage de l'antiquité, confondant la plupart de nos chrétiens par la sublimité de ses sentiments, malheureux et infortunés enfants, ils apprennent le vice avant qu'ils le puissent connaître, et savent déjà pécher, lors même qu'ils ne savent pas encore précisément le mal qu'il y a dans le péché : *Discunt hæc miseri antequam sciant vitia esse*. Ils ne savent point encore précisément que c'est un mal, ou du moins ils ne savent point tout le mal qu'il y a de se laisser emporter à des sentiments de colère et de vengeance, de suivre son animosité et sa haine, déjà pourtant ils haïssent, ils se vengent; et vous ne dites mot, vous les laissez faire : malheureux, encore une fois, de trouver dans vous des suppôts, ou pour mieux dire, des fauteurs et des ministres de leurs passions : *Discunt hæc miseri antequam sciant vitia esse*. Et il ne sert à rien de recourir ici à la faiblesse de leur âge, à ce temps où, leur raison n'étant pas encore développée, ils paraissent incapables d'instruction : tous les âges presque sont propres à recevoir des leçons de salut, et dès qu'on ne profite pas de tous les temps, ce qui en arrive, c'est que les méchantes habitudes se fortifient avec l'âge, et que la raison ne se développe que pour conduire au péché avec plus de malice. Comme nous naissons tous avec un penchant au mal, nous le suivons comme par nature, et agissant selon les pernicieux principes de l'éducation que nous avons reçue, à peine pouvons-nous quitter une route que des parents trop indulgents n'ont pas eu soin de redresser.

Quand en ceci on veut faire son devoir, on instruit par ses paroles, on instruit par ses exemples; et l'une et l'autre de ces instructions devant commencer à la première lueur de raison qui brille dans les enfants, ne doit aussi finir qu'avec le dernier soupir des parents. On instruit par ses paroles, par des paroles qui portent la foi et la religion dans l'esprit, par des paroles qui portent l'innocence et l'amour de la vertu dans le cœur. Oui, pères et mères, vous êtes les premiers ministres du Seigneur auprès de vos enfants, et c'est de vous qu'il veut se servir pour les appeler d'abord à la connaissance de sa vérité. Mais ne sommes-nous point dans ces tristes temps qui excitaient si fort autrefois et la compassion et le zèle du Prophète : *Parvuli petierunt panem* (*Thren.*, IV)? Ces pauvres aveugles, accablés sous le poids de leur ignorance, vous demandent du pain, un pain de vie, un pain de lumière qui dissipe ces épaisses ténèbres où ils sont nés; *et non erat qui frangeret eis* (*Ibid.*), et vous vous taisez, vous tenez la vérité captive dans l'injustice, et vous laissez jeter de si profondes racines à l'ignorance, que souvent même dans l'âge le plus avancé vos enfants se trouvent comme étrangers sur les mystères qu'il leur importe le plus de savoir, et qui sont les plus nécessaires à leur salut. N'est-ce pas par l'ouïe que la foi entre dans l'âme? Et comment entrera-t-elle dans l'âme de ceux à qui vous ne faites jamais entendre votre voix? Je parle à vous, femmes mondaines, qui, habiles à faire des leçons de vanité, n'avez jamais un mot de salut à dire au milieu de votre famille. Que tant d'heures données aux divertissements et au jeu seraient bien mieux employées à développer à vos enfants ce qu'il faut croire de l'existence d'un Dieu, de l'unité de son être, de la multiplicité de ses personnes, de l'incarnation du Verbe, de ses bontés et de son amour pour nous, de l'infaillibilité de l'Eglise qu'il s'est formée, de la soumission que nous devons à ses décisions et à ses lois! Par là, bien mieux qu'en courant toutes les assemblées d'une ville, vous mériteriez le nom de femme forte, et vous formeriez des chrétiens, au lieu que vous vous exposez à ne laisser après vous que des impies et des libertins. Je parle à vous, pères avides et empressés, qui, pourvoyant à tout dans votre maison, manquez à l'essentiel, et qui, travaillant tout le jour à grossir vos revenus, jetez vos enfants dans

cette disette accablante où conduit l'ignorance des maximes et des vérités éternelles. De quoi leur servira que vous les laissiez opulents, si vous les laissez sans religion? Ils seront heureux selon le monde, et réprouvés devant Dieu. Ayez donc vos heures d'instruction, et ne croyez pas vous ravaler en formant Jésus-Christ dans vos enfants : ce fut l'emploi des apôtres, et ce doit être le premier soin d'un père chrétien.

Mais, d'un devoir si indispensable, comment s'en acquittera ce peuple stupide et grossier, qui n'a jamais étudié dans l'école du Seigneur, qui n'a jamais écouté la voix de ses pasteurs, et qui vit avec nous dans la même religion, non parce qu'il en connaît les principes, mais parce qu'il y est comme tombé par l'heureuse destinée de sa naissance? Car telle est l'affligeante situation de l'Eglise, de nourrir dans son sein ou de ces indolents qui, sachant ce qu'il faut croire, se font une peine de le communiquer à leurs enfants, ou de ces ignorants qui, ne sachant rien, ne peuvent rien apprendre aux autres. Si les premiers doivent craindre pour eux le malheur qu'Isaïe craignait pour lui-même parce qu'il s'était tu, les seconds ne doivent-ils pas s'attendre au sort de ces aveugles dont nous parle le Sauveur, qui, conduisant d'autres aveugles, vont se jeter tous ensemble dans le précipice? S'il n'y avait ni prophète ni docteur dans Israël, vous auriez quelque excuse dans votre ignorance; mais si vous êtes ignorants, c'est parce que vous n'avez jamais voulu vous instruire, c'est parce que vous avez toujours fui les moyens et les occasions de le faire. Que répondrez-vous à Dieu, quand il vous demandera compte de cette foi, qui n'est pas si simple qu'elle ne soit composée de plusieurs points et de plusieurs vérités qu'on ne peut ignorer sans crime? Que répondrez-vous à vos enfants, quand ils feront tomber et l'aveuglement de leur esprit, et le déréglement de leur cœur sur cette ignorance criminelle qui a fait votre partage, et qui fera la source de leur malheur? Quoiqu'on n'appelle ordinairement que les enfants à ces instructions simples et familières où se distribue le premier lait de la doctrine chrétienne, ne rougissez pas de vous y rendre, vous qui sentez votre incapacité sur ce point; aussi bien, en matière de religion, vous n'êtes guère, pour le dire avec le Prophète, que des enfants de cent ans: par là vous vous instruirez vous-mêmes, et vous vous mettrez en état d'instruire les autres.

Je n'oserais inviter à des assemblées de cette nature ceux qui parmi nous se croient plus éclairés et plus sages, mais qui ne sont sages et éclairés que pour eux-mêmes: dans leur âge et leur prétendue capacité, ils se croiraient dégradés par une société dont Jésus-Christ faisait autrefois ses délices; quand ils ne seraient pas du nombre de ceux qui se croient fort éclairés, parce qu'ils ne connaissent pas leur ignorance. Car souvent on s'attribue ce qu'on n'a pas; et parce qu'on abonde en lumières, en habileté sur les affaires du siècle, on croit également abonder dans les affaires de la religion. Que du moins dans cette plénitude, ou vraie, ou prétendue, dont ils craignent si fort de faire quelque part à leurs enfants, ils les obligent à venir puiser dans la source commune, à venir cueillir ces premières semences d'éternité qu'on répand avec tant de zèle partout; qu'ils les animent à se rendre habiles dans cette science qui fait les saints, à en étudier tous les points, toutes les maximes. Par là s'ils ne sont pas entièrement justifiés sur leur silence, du moins ils se délivreront de ces reproches cruels qu'est en droit de faire à ses parents tout enfant qui n'a reçu, ni d'eux, ni d'autrui pour eux, les leçons de salut qu'il en attendait : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis;* et ces leçons de salut, il les faut distribuer si à propos, qu'en portant la foi dans l'âme elles y portent en même temps la vertu, et forment ce parfait chrétien dans qui la créance et la conduite n'ont rien qui ne soit conforme à la Loi. C'est pourtant à quoi l'on manque encore plus, et ce qu'on croit pouvoir négliger avec moins de danger : on ne sera pas peut-être indolent jusqu'à laisser croupir ses enfants dans une ignorance entière de tous nos mystères; mais, en échange, qu'on est lâche et froid à leur débiter nos maximes, ou plutôt celles de Jésus-Christ, et à les remplir de ses grandes vérités qui les retiendraient sur le penchant du précipice, et leur serviraient de frein contre la licence et les désordres du siècle! Le Sage était roi dans Israël, et, parmi tant de soins qu'il prenait de former son fils à tout ce qui en pouvait faire un grand prince, il prenait singulièrement soin d'en faire un prince qui fût selon le cœur de Dieu : il lui recommandait et ordonnait de fuir ces hommes gâtés qui portent la corruption partout; il le précautionnait contre ces exemples d'iniquité qu'on rencontre comme malgré soi, et voulait qu'il les regardât avec des yeux d'exécration et d'horreur. Tantôt il lui rappelait les miséricordes du Seigneur pour exciter sa confiance; tantôt sa sévérité et ses rigueurs, pour réveiller sa crainte; et c'était toujours sur ce qu'il avait ou à attendre ou à craindre de Dieu, qu'il le conjurait de régler sa conduite. Ainsi parle un père qui veut rendre à Dieu les enfants qu'il en a reçus; il leur représente les horreurs du péché, les amabilités de la vertu, les redoutables jugements du Seigneur sur les méchants, ses bontés incompréhensibles sur les bons, et il n'épargne rien pour en faire des sujets dignes de Dieu, dignes de son amitié et de sa gloire.

Mais quand vous voudriez ménager vos avis, quoique, au sentiment de saint Augustin, vous soyez à l'égard des vôtres à peu près ce que nous sommes à l'égard de tout le monde dans les fonctions de notre ministère, obligés d'avertir, de reprendre, de presser, dans le temps et hors du temps, pouvez-vous, en gardant un silence criminel sur tant de points que vous devriez développer, parler

par vos méchants exemples, et enhardir par là au crime des personnes qui n'attendent peut-être que ce signal pour y courir? On rougit naturellement d'être vicieux; mais quand on a un père ou une mère à sa tête, on marche sans crainte, j'ose dire sans honte, parce qu'on croit sa conduite justifiée dès qu'elle est conforme à celle des personnes qui nous sont proposées pour modèles. Vos enfants ont les yeux sur vous, et vous leur êtes comme une image vivante qu'ils croient devoir retracer en eux-mêmes, et toutes vos paroles portent un caractère de licence et de libertinage; peuvent-ils faire autre chose que de parler aussi librement que vous? Vous ne respirez que la vengeance, ne doivent-ils pas se faire un devoir d'entrer dans vos ressentiments? Vous comptez pour rien les promesses d'un Dieu miséricordieux, ils les méprisent. L'expérience en ceci est pour moi : d'un père gâté, il en sort presque toujours un fils corrompu : ***Quia oblita es Dei salvatoris tui***, dit Isaïe, ***plantabis plantationem fidelem*** (***Isa.***, XVII); vous avez oublié le Sauveur votre Dieu, et vous aurez une race fidèle; non point fidèle, reprend saint Jérôme, à accomplir les ordres et les volontés du Seigneur, mais fidèle à marcher sur vos pas, fidèle à entrer dans toutes vos voies d'iniquité et de crime.

On va plus loin, et après avoir péché devant ses enfants, on veut encore les avoir pour les compagnons et les complices de son péché. Ainsi une mère se parera immodestement pour plaire à des yeux étrangers, et elle voudra également que sa fille plaise par la parure; elle sera de toutes les assemblées licencieuses d'une ville, et elle voudra également que sa fille en soit avec elle, afin qu'elle ait la triste consolation de l'entraîner avec elle dans sa ruine. Et il n'est ici question ni de l'usage du monde, ni de la nécessité qu'il y a de produire une fille qu'on veut établir : l'établissement ne doit jamais commencer par le crime; jamais l'usage du monde ne justifiera le désordre, et quand je vous vois mener comme en triomphe cette jeune personne aux pompes du monde, je me dis à moi-même, dans le secret du cœur, qu'il vaudrait mieux pour son salut que vous l'eussiez étouffée dans son berceau, du moins alors vous l'auriez envoyée au ciel, au lieu que maintenant vous lui tendez la main pour la conduire plus sûrement en enfer. Plusieurs parents se plaignent de leurs enfants; plaignez-vous de vous-mêmes : ils sont pour l'ordinaire tels que vous les voulez. Chez vous on ne sait ce que c'est que retenue dans les paroles, qu'intégrité et droiture dans la conduite; attendez-vous que vos enfants soient meilleurs que vous? Ils ne peuvent savoir que ce que vous leur apprenez : priez, ils prieront avec vous; soyez fidèles à la Loi, ils l'observeront aussi fidèlement que vous; jurez, blasphémez, péchez, ils jureront, ils blasphémeront, ils pécheront aussi hardiment que vous : ***Quia oblita es Dei salvatoris tui, plantabis plantationem fidelem.***

Cependant, quand l'Esprit-Saint, dans l'*Ecclésiastique*, vous avertit de ne scandaliser personne, c'est surtout de vos enfants qu'il veut que vous vous donniez de garde : *A filiis tuis cave* (*Eccli.*, XXXII); le respect qu'ils vous doivent, le désir qu'ils ont de gagner vos bonnes grâces, souvent même aux dépens de leur conscience, la demeure et le commerce continuel qu'il y a entre vous et eux, tout cela fait qu'ils entrent comme naturellement dans votre conduite. Perdez-vous seul; pourquoi envelopper dans votre perte des personnes qui vous doivent être chères? Dérobez-vous donc à leurs yeux, quand il sera question de la Loi et de satisfaire vos desirs à ses dépens, afin que si vous ne voulez pas leur être des maîtres de salut, vous ne leur soyez pas des maîtres d'iniquité et de crime : *A filiis tuis cave.* Mais souvenez-vous qu'il s'agit de vous aussi bien que d'eux, et que les exemples de vertu que vous leur devez, sont des voies de sainteté que vous vous devez à vous-même. Ainsi faites le bien pour eux, ils en seront instruits et animés; faites le bien pour vous, vous en goûterez le fruit dans la consolation et la paix. Et cette double instruction de paroles et d'exemples, que nul parent ne peut refuser sans se rendre coupable d'un dérèglement pire, au terme de l'Apôtre, que l'infidélité même, quand doit-elle commencer? quand doit-elle finir? Je l'ai déjà dit, et vous voyez vous-même que tous les moments en ceci sont précieux, et qu'en perdre un seul, c'est quelquefois s'exposer à tout perdre. Un jeune enfant, qui n'a encore aucune idée de religion et de vertu, semble chercher un guide qui lui montre la route qu'il doit tenir; il se jette entre vos bras : serez-vous assez dur pour le rejeter et le laisser errer à l'aveugle? Développez-lui ce qu'il a à croire, apprenez-lui à connaître ce qu'il a à faire, faites-lui sentir que vous êtes pénétré de ce que vous lui proposez, que vous êtes ce que vous voulez qu'il soit : c'est ce qu'il attend de vous et que vous lui devez. De quoi n'a pas besoin un jeune homme qui, entrant dans le monde, commence à en goûter et à en suivre les maximes? Ne semble-t-il pas se tourner vers vous pour examiner quelles seront vos pensées, quelle sera votre conduite sur ses premières démarches? Si vous vous taisez, si vous tolérez, et, ce qui serait encore pire, si de votre côté vous aviez vos engagements et vos liaisons, ne serrera-t-il pas tous les jours davantage les nœuds qui le lient? ne s'enfoncera-t-il pas tous les jours de plus en plus dans l'abîme, assuré que vous vous mettrez peu en peine de l'en tirer? Courez donc d'abord au remède, cherchez dans votre religion tout ce qui peut arrêter cette passion naissante, cherchez dans la régularité de vos mœurs tout ce qui peut la combattre; cherchez dans votre autorité de quoi lui retrancher tout ce qui peut l'entretenir et la fomenter; et c'est ici un point qu'on ne saurait trop vous recommander. Quelque avancé que soit en âge ce fils qui commence à se livrer aux débauches du

siècle, il est pourtant votre fils; cette fille, pour être nubile, n'est pas pour cela soustraite à votre juridiction : usez donc du pouvoir dont vous êtes revêtu pour défendre ces commerces que vous savez n'être pas chrétiens, ces assiduités qui doivent vous être suspectes par tant de raisons, et qui commencent à menacer votre famille d'un opprobre prochain. Ailleurs vous ne craignez pas de commander, et c'est toujours efficacement que vous le faites; ici, quelles sont vos basses complaisances, vos ménagements ridicules? Ce sont, dites-vous, des esprits vifs, bouillants, qui ont besoin d'être traités doucement. Dites tout ce qu'il vous plaira, vous n'avez qu'à les traiter comme vous avez commencé; si vous voulez les perdre, flattez leur convoitise, vous trouverez bientôt dans eux ce que vous souhaitez, des esclaves de la volupté; des pierres d'achoppement et de scandale. On trouve, je le sais, des enfants revêches qui se roidissent contre tout, et qui ne semblent être sur la terre que pour exercer et pour lasser la patience de leurs parents; mais du moins ne faut-il pas qu'ils puissent rejeter leur égarement sur votre indolence, ni vous accuser d'avoir travaillé comme de concert avec leurs passions pour les perdre. Ainsi tenez ferme malgré leur obstination, et continuez jusqu'au dernier soupir à user des moyens que Dieu vous met en main pour les sanctifier. Je dis jusqu'au dernier soupir, parce que, quelque impression que puissent faire les différentes leçons qu'on donne pendant la vie, celles qu'on donne en mourant sont d'une nature à produire tout l'effet qu'on en peut attendre. Un père qui a été chaste dans la fleur de l'âge, et qui donne dans le désordre sur la fin de ses jours, peut être un objet d'horreur, mais il peut aussi devenir un modèle et un maître d'impudicité; une mère retirée, lorsqu'elle pourrait faire les délices du monde, et dissipée, lorsque le monde ne peut plus avoir pour elle que du rebut, semble dire qu'elle a eu tort de se tenir renfermée, et que s'il s'en faut rapporter à sa conduite, c'est à celle qui fait la fin de sa vie. Quoi qu'il en soit, un méchant exemple est toujours dangereux, surtout quand il part d'une personne qu'on doit supposer avoir plus d'expérience, plus de raison et de discernement que jamais. Les paroles d'un homme mourant ne le sont pas moins, et je frémis quand je vois un de ces pères qui, sur le point de rendre les derniers soupirs, semble rappeler tout ce qu'il a de force pour recommander à une troupe d'enfants éplorés autour de lui, ou de continuer un procès intenté par animosité, ou de poursuivre la vengeance d'un affront vrai ou prétendu, ou de délivrer leur maison d'un ennemi secret, et autres choses de cette nature. Bon Dieu! sont-ce là les leçons d'un père chrétien, d'un père qui va subir la rigueur de vos jugements? est-ce ainsi qu'on se prépare à entrer en compte avec vous? Que j'aime bien mieux entendre le vénérable Tobie, qui, se sentant au terme de sa course, assemble sa famille autour de son lit, lui ordonne de sortir de Ninive dès qu'elle le pourra, de peur que vivant avec les étrangers, elle n'en goûte enfin et n'en suive les maximes et les mœurs; la fait souvenir qu'elle n'a qu'un Dieu à craindre, qu'un Dieu à servir et à aimer; la conjure de donner les mêmes avertissements à tous ses descendants, afin que les pères et les enfants composent tous ensemble ce peuple saint que Dieu daigne regarder et traiter comme le sien. Puissiez-vous finir ainsi, et en remettant votre esprit à votre Créateur, remettre si bien à vos enfants leurs devoirs devant les yeux, que présumant sur vos avis qu'ils sont les enfants d'un saint, ils se déterminent à se sanctifier eux-mêmes et à cueillir vos dernières paroles, comme autant de motifs et d'instruments de sanctification. Troisième devoir des parents, et troisième point dont je ne dis que deux mots : aux instructions il faut joindre la punition et le châtiment.

TROISIÈME PARTIE.

Il en coûta cher à Héli de n'avoir pas puni et châtié ses enfants; c'étaient de jeunes libertins, qui non contents des impudicités qu'ils commettaient avec celles qui veillaient à la porte du temple, voulaient encore avoir les prémices de tout ce qui était offert au Dieu d'Israël, et par là éloignaient des saints autels un peuple qui, exposé aux insultes de ces impies, se retirait insensiblement, et aimait mieux ne pas sacrifier, que de se voir enlever ce qu'il destinait au sacrifice du Seigneur.

Héli témoigne la peine que lui fait une conduite de cette nature; il tâche d'en faire sentir les dangers et les suites; il semble mettre en œuvre tout ce que la représentation a de plus fort pour en inspirer de l'horreur et en arrêter le cours. Oui, mais il ne devait pas s'en tenir là, dit saint Jérôme; des désordres si criants demandaient quelque chose de plus efficace que des avis; il devait dégrader, éloigner des autels des ministres si indignes : *Corripere eos non debuit, sed abjicere.* Aussi, Dieu voyant qu'on ne le vengeait pas, se venge lui-même; il prend le glaive en main, il frappe le père et les enfants : toute la famille est dans la confusion et le désordre. Ce n'est donc point ici une affaire qui soit à votre choix. Vous êtes constitués comme le vengeur du crime dans votre maison, et, dès que le crime éclate, si on ne veut qu'il s'établisse, il faut l'attaquer et lui faire porter la peine qu'il mérite : non point pourtant qu'il faille châtier comme le font de certains parents passionnés, qui, parce qu'ils n'aiment pas un enfant, font tomber tous leurs coups sur lui; qui ne châtient presque jamais qu'avec une espèce de fureur qui, les mettant hors d'eux-mêmes, les empêche de proportionner le châtiment à la faute. Un enfant sent assez quand il est coupable, et une peine imposée avec raison lui fait connaître tout à la fois, et qu'il a péché, et que c'est avec justice qu'il est puni de son

péché. Comme en toutes choses il faut garder un milieu, il est presque aussi dangereux de maltraiter sans fondement que de souffrir tout par une connivence criminelle : on se révolte alors, on s'effarouche ; et quand tout est toléré, on se croit tout permis. Quel est donc le secret de châtier avec succès ? Si vous le faites, dit saint Grégoire, non par passion, mais avec zèle ; non indiscrètement et avec fureur, mais prudemment et avec tranquillité d'âme ; non également pour des fautes inégales, mais avec une espèce de justice qui mette quelque égalité entre la faute et la peine, et surtout si vous accoutumez vos enfants à porter le joug à bonne heure. Vous craignez de leur arracher quelques larmes tandis qu'ils sont jeunes ? ils ne craindront pas de vous en arracher à vous-même quand ils seront grands. Vous leur laissez prendre dans votre maison un air d'empire qui les rend insupportables à tous les domestiques ? ils prendront à votre égard un air de révolte qui vous les rendra durs et intraitables. *Noli subtrahere a puero disciplinam* (*Prov.*, XXIII), vous dit le Saint-Esprit ; ne craignez point tant de châtier un enfant, il n'en mourra pas pour quelques coups qu'il recevra : *Si enim percusserit eum virga, non morietur* (*ibid.*) ; au contraire, les coups qu'il recevra, le ramenant au devoir, délivreront son âme de l'enfer : *Tu percuties virga, et animam ejus de inferno liberabis.* (*Ibid.*) Vous épargnez ce fils unique, père aveugle ! pour un mal qui aurait passé, vous lui attirerez des maux qui ne passeront jamais ; il aurait répandu quelques larmes, et que sont les larmes d'un enfant auprès des larmes d'un réprouvé ? Vous ne pouvez vous résoudre à le voir souffrir, et vous pourrez vous résoudre à le voir brûler ! Parents inhumains, qui préparent aux flammes ceux qu'ils épargnent, et qui ne leur sont indulgents que pour leur être cruels !

Sur quoi, je le répète, il est une infinité d'enfants gâtés et corrompus qui ne semblent vivre que pour pécher, et dont les péchés sont accompagnés de tant de circonstances criminelles, qu'ils semblent porter l'iniquité jusqu'à son comble. Est-ce le méchant naturel ? Quelque méchant qu'il soit, il aurait pu être ou adouci ou réprimé. On a trouvé le secret, dit saint Jacques, de dompter et d'apprivoiser les animaux les plus féroces. Est-ce la violence de la passion ? On aurait pu la combattre et l'affaiblir : les ennemis les plus intraitables sont souvent contraints de poser les armes et de se rendre. Est-ce l'attrait et la facilité de l'occasion ? On aurait pu détourner ailleurs les désirs et les pensées : il n'est rien dont on ne vienne à bout quand on le veut sincèrement. Qu'est-ce donc ? C'est presque toujours la mauvaise éducation. Si, tandis qu'ils étaient sous vos yeux, vous n'aviez rien laissé d'impuni, si vous aviez soutenu vos punitions par l'idée, tantôt de ces peines terribles qui suivent le penchant, tantôt de ces couronnes de gloire qui font la récompense du juste ; si vous n'aviez pas secondé le penchant, favorisé les inclinations par une indigne et criminelle condescendance, vous ne gémiriez pas aujourd'hui sur des désordres qu'il n'est plus en votre pouvoir d'arrêter. Vous avez abandonné cette fille à son sens réprouvé, en souffrant qu'elle s'apprivoisât avec le monde, avec ce monde gâté et qui gâte tout ce qui s'en approche ; si maintenant elle vous déshonore, c'est justement ce que vous avez prétendu. Vous connaissiez le penchant de ce fils sensuel et voluptueux, porté au crime et à l'impudicité, et au lieu de le tenir auprès de vous pour veiller de près sur sa conduite, vous l'avez éloigné ; et au lieu de lui donner quelqu'un qui veillât sur lui pendant son éloignement, et qui fît à son égard les mêmes fonctions que l'ange faisait à l'égard de Tobie, vous l'avez abandonné à sa propre conduite ; vous l'avez fait le maître et l'arbitre de ses actions, et par là vous l'avez livré à toute la malignité de son cœur, c'est-à-dire à tout ce qui en peut entretenir et irriter les désirs, à tout ce qui peut seconder et enflammer les passions, en un mot à tout ce qui en peut faire un de ces cœurs qui ne sont plus susceptibles d'aucun sentiment ni de vertu, ni de religion ; aussi, quand il reviendra, vous trouverez dans lui un jeune homme formé peut-être pour ses exercices, mais abruti par ses impudicités, et imbu de mille faux principes qui en feront un impie et un athée.

Veillez donc, pères et mères, veillez ! Ne pas savoir tout ce que font vos enfants, c'est lâcher la bride à leurs passions ; avertissez, pressez dans l'occasion et hors de l'occasion ; vous taire, c'est les enhardir et les animer ; corrigez, punissez s'il le faut ; leur être indulgent, c'est leur être cruel ; ils sont la substance de votre substance, l'âme de votre âme, le cœur de votre cœur ; pouvez-vous vous résoudre ou à vivre éternellement sans eux, ou à brûler éternellement avec eux ? Vous êtes à leur égard les ministres particuliers et les députés de Dieu ; vous leur êtes une image sensible de la divinité, et si Dieu vous les a donnés, ce n'est qu'afin que vous exerciez sur eux cette paternité qu'il exerce lui-même sur tous les hommes : *Ex quo omnis paternitas nominatur.* (*Ephes.*, III.) Or, à quoi tend la paternité de Dieu sur nous ? pourquoi Dieu nous a-t-il adoptés pour ses enfants ? Afin de nous prévenir de ses miséricordes en ce monde et de ses bénédictions dans l'autre : *Ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ.* (*Ibid.*) N'entrerez-vous jamais dans les vues de ce père commun ? Il vous met en mains des âmes qui devraient vous être précieuses, parce qu'elles sont comme une partie de vous-mêmes. Si c'était l'âme d'un étranger, d'un ennemi, vous devriez vous faire un mérite de la sauver ; c'est l'âme d'un de vos enfants, l'âme d'une personne qui vous tient par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, et vous pouvez vous résoudre à la laisser périr ? Où est votre amour ? où est votre zèle ?

Je ne vous invite point ici précisément à leur faire un établissement solide sur la

terre, c'est à quoi, ordinairement parlant, on ne travaille que trop, et pour un père qui dissipe mal à propos, cent autres amassent sans mesure et souvent sans règle. Apprenez-leur à se faire un établissement éternel dans le ciel; faites-leur comprendre le néant de la vie présente, le prix et le bonheur de la vie future, les horreurs du péché et les amabilités de la vertu; et quand, parmi des instructions si salutaires, vous trouveriez des esprits durs et intraitables, ne ménagez pas le pouvoir que vous avez en main pour les ramener. Il s'agit de les sauver; ne craignez point de les attrister et de leur faire sentir que, si vous les aimez, vous haïssez leurs désordres, et que, tandis que Dieu aura lieu de se plaindre, ils n'ont à attendre de vous qu'un visage sévère : par là vous en ferez des sujets dignes de la gloire, et vous vous disposerez vous-mêmes à aller jouir avec eux d'une heureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le mercredi de la seconde semaine de l'Avent.

DEVOIRS DES ENFANTS.

Quid existis videre ? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Est-ce un homme mollement habillé ? C'est dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement.

Les parents ont tant d'intérêt à voir leurs enfants réglés, qu'ils semblent nous demander eux-mêmes qu'après les avoir instruits, nous donnions à leurs enfants ces instructions salutaires qui les ramènent ou les retiennent dans le devoir. Ce qu'ils nous demandent, ils devraient l'avoir fait avant nous, ou du moins le faire avec nous, afin qu'étant animés du même zèle, nous eussions le même succès. Mais leur indolence pour leurs devoirs les plus essentiels ne s'accorde pas avec ces soins. Il faudrait retrancher aux désirs de son cœur ce qu'on accorderait à ses enfants, et on les abandonne à leurs propres ténèbres; ou, si on prend quelque voie pour les dissiper, c'est presque toujours par le ministère d'autrui : vous diriez qu'un enfant vous embarrasse dans votre maison, et que sa présence, ou vous gêne dans le train de vie que vous vous êtes formé, ou qu'il vous en reproche les irrégularités. A peine est-il capable de quelque discernement, que vous croyez devoir vous en décharger et le confier à des mains étrangères; mais en êtes-vous moins son père pour cela, et si vous faites suppléer par autrui à ce que vous lui devez par vous-même, n'a-t-il pas à attendre de vous bien des choses que vous lui refusez? Lui cherchez-vous de ces maîtres qui ne lui enseignent que la vérité? Souvent, si vous êtes heureux dans votre choix, c'est plus par hasard que par discernement; souvent peut-être vous lui choisissez avec discernement et à dessein de ces maîtres d'erreurs où il puisse puiser à bonne heure ces nouveautés dangereuses dont vous êtes préoccupé vous-même; vous informez-vous jamais avec quel succès on travaille à le former aux maximes de l'Evangile? Oui, s'il est dans une école d'iniquité, parce que la passion vous anime, vous voudrez savoir chaque jour quels sont ses progrès. S'il est dans une école de sainteté, parce que votre paresse vous retient, vous laisserez passer les années entières sans qu'on sache même si vous prenez quelque part à son éducation. Si on vous le rend plein et pénétré de ces grands principes, qui disposent un jeune homme à une sainteté parfaite, soutenez-vous par quelques endroits de si heureux commencements? Inutilement attend-il que vous le confirmiez dans ses premiers sentiments; vous avez des occupations qui sont plus de votre goût et qui flattent plus doucement vos inclinations, et vous n'avez rien à lui dire, et quand même vous lui donneriez de temps en temps quelques avis, ce sont des avis que vous démentez par votre conduite, et qui, contredits par ce qui devrait leur donner quelque poids, tombent toujours inutilement et sans fruit.

De sorte que si vos enfants ne sont pas même à votre égard tels que vous les voudriez, c'est que vous n'êtes pas vous-même à leur égard ce que vous devriez. Un fils qui se révolte, une fille qui s'émancipe, quelle douleur! mais douleur que vous vous attirez. Je ne prétends pas les justifier, rendez-vous pourtant justice, et tandis que je tâcherai de leur apprendre ce qu'ils vous doivent, souvenez-vous que s'ils vous le refusent, ce n'est ordinairement que parce que vous avez négligé de le leur apprendre vous-même.

Je dis donc que Dieu, qui veut que nous regardions nos parents comme son image sur la terre, leur a communiqué à tous une portion de cette grandeur, de cette bonté, de cette autorité qui lui est propre et particulière; de cette grandeur qui fait que tout est devant lui comme s'il n'était pas; de cette bonté qui fait qu'il aime tout ce qui est; de cette autorité qui fait qu'il n'est rien qui ne soit obligé de plier sous ses ordres ou ses volontés. Ce que nous devons à Dieu par rapport à ces trois grandes perfections, nous le devons, avec quelque proportion, à nos parents, et nous ne pouvons pas nous dispenser de reconnaître dans eux cette participation de dons et de priviléges que leur a accordés celui qui a prétendu régler les conditions, et établir cette subordination qui entretient l'ordre et la paix dans le monde.

Il a élevé nos parents au-dessus de nous; supériorité de rang que nous devons reconnaître par un respect profond : premier point. — Il a rempli nos parents d'affection et de tendresse pour nous; bonté de cœur que nous devons reconnaître par un amour sincère : second point. — Il a revêtu nos parents de son pouvoir sur nous; étendue

de juridiction que nous devons reconnaître par une soumission parfaite : — troisième point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quiconque craint Dieu, honore ses parents, dit le Saint-Esprit dans *l'Ecclésiastique*, et sert comme ses maîtres ceux dont il a reçu la vie : *Qui timet Dominum, honorat parentes, et quasi dominis servit his qui se genuerunt* (*Eccli.*, III); de sorte qu'il y a une liaison mutuelle entre la crainte qu'on a pour Dieu, et le respect qu'on a pour ses parents: on craint Dieu dès lors qu'on honore ses parents; on méprise Dieu, dès lors qu'on méprise ses parents: nous le voyons tous les jours. Un enfant gâté pour ses mœurs, est ordinairement hardi et insolent, et s'il est des parents qui aient lieu de se consoler d'avoir vu naître un homme au monde, ce ne sont point ceux qui n'ont vu naître qu'un homme dont la vie est une vie de péché; ils n'éprouvent que trop que leur autorité est violée aussi hardiment que celle de Dieu, et qu'ils n'ont à attendre que des duretés et des insultes d'un fils en qui Dieu ne trouve que péché et que crime. *Qui timet Deum honorat parentes et quasi dominis servit his qui se genuerunt.*

Mais à quoi se réduit cet honneur que la Loi veut que nous rendions à nos parents? Le Saint-Esprit l'ajoute dans le même *Ecclésiastique: In opere et sermone et in omni patientia honora patrem tuum* (*Ibid.*), honorez votre père; et ce qui se dit du père doit se dire de la mère; honorez votre père par vos œuvres, par vos paroles et par votre patience. Par vos œuvres; et par là sont condamnés ces airs fiers et hautains qu'on prend quelquefois à l'égard de ses parents; on les ménage aussi peu que si on avait avec eux quelque égalité, souvent même que si on avait quelque supériorité de rang et de condition sur eux. Par vos paroles; et par là sont condamnés ces termes injurieux, ces discours outrageants qu'on leur tient: souvent on leur parle avec plus de témérité et d'audace qu'on ne le ferait à l'homme du monde le plus abject, le plus méprisable. Par votre patience; et par là sont condamnées ces saillies de colère, ces emportements de fureur, qui leur flétrissent et leur font saigner le cœur; souvent on les ménage moins qu'on ne ménagerait un ennemi qu'on craint, et on les traite avec autant de dureté que si on avait conjuré leur perte. Trois défauts qui, mis en quelque jour, feront rougir tant d'enfants, qui ne semblent être sur la terre que pour la désolation de leurs parents, et les obligeront peut-être à leur rendre tout le respect et tout l'honneur que la Loi leur impose.

L'autorité paternelle n'est point une autorité que donnent le caprice et la brigue des hommes; autorité que l'intrigue et la passion soutiennent, et qui ne domine que parce qu'elle a usurpé, ou qu'on lui a conféré une injuste et tyrannique domination. C'est une autorité fondée sur les droits les plus sacrés de la nature; sur la puissance la plus légitime et la mieux établie; sur les prérogatives de la divinité; sur la paternité de Dieu même, d'où elle émane, et dont elle est la plus vive, la plus sensible image sur la terre : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur.* (*Ephes.*, III.) Aussi est-ce à des maîtres que le Saint-Esprit compare vos parents, *quasi dominis;* non pas à ces maîtres qui n'ont de pouvoir sur vous que celui que vous leur avez donné, dont vous pouvez secouer le joug à votre gré, et qui ne vous tiennent liés à leur service qu'autant que vous y lient votre avantage et vos intérêts : ce sont des maîtres en qui Dieu prétend que vous le révériez lui-même, et qu'il veut que vous révériez comme les dépositaires de sa puissance et les interprètes de ses volontés; des maîtres à qui Dieu vous ayant soumis pour recevoir les premiers principes de la vie, vous soumet pareillement pour toutes les actions de la vie; maîtres, enfin, de qui vous dépendez si essentiellement, qu'autant qu'il vous est impossible de vous défaire de votre filiation, autant il vous est impossible de vous défaire de votre dépendance: de sorte que, quoique vous soyez de la même maison et de la même famille, et que cette égalité de naissance et de condition semble mettre quelque égalité de rang et de pouvoir; dans la maison pourtant, et dans la famille, vous n'êtes qu'un inférieur qui n'a d'autre partage que la soumission, et qui ne peut s'émanciper qu'en violant les droits de la souveraineté la plus légitime et la mieux fondée.

Nous avons plus de lumière que nos parents! C'est ce qu'opposent à l'autorité paternelle, et sur quoi voudraient secouer le joug, quelques jeunes audacieux qui, éblouis par je ne sais quelle vivacité qui les aveugle, croient que Dieu a réuni dans leurs personnes tout le mérite, tout l'esprit de la famille Et Salomon n'avait-il pas plus de lumière que Bersabée? Son discernement en faisait l'oracle du monde, et si on venait à lui de toute part, c'était plus pour admirer la profondeur de sa sagesse que le bon ordre de sa maison, que le nombre prodigieux de ses domestiques et la multitude de ses richesses. Cependant Salomon se lève à l'approche de Bersabée, il lui va à la rencontre, il l'adore, dit l'Ecriture, il lui donne toutes les marques d'estime et de respect qu'une mère peut attendre d'un fils, et après lui avoir fait dresser un trône, il la place à sa droite, comme pour lui dire qu'il reconnaît dans elle une autorité supérieure à la royauté même. Quelque éclairés que vous soyez, vous n'en perdez pas pour cela la qualité de fils, et moins je vous verrai humble, plus je craindrai que des lumières qui ne vous apprennent pas ce que vous devez, ne vous précipitent enfin dans le malheur de cet esprit ambitieux qui, pour s'être voulu trop élever, tomba dans le comble de l'humiliation et de la bassesse.

Nous sommes dans une supériorité de rang et d'emploi! C'est ce qu'opposent et sur quoi voudraient secouer le joug ces superbes exaltés, et qui dans leurs exaltations, pour oublier ce qu'ils ont été, ou fuient la rencontre d'une mère humble et modeste, ou semblent méconnaître un père qui, par ses manières simples et chrétiennes, condamne leur faste et leur vanité. Et Joseph n'était-il pas élevé à de plus grands emplois, à de plus grandes charges que Jacob? Il occupait la première place après le roi, il disposait de tout en maître, et voyait plier sous ses ordres tout ce qu'il y avait de satrapes et de grands distingués en Egypte. Cependant, au bruit de l'arrivée de Jacob, Joseph sort comme en triomphe, et va soumettre tout le faste et toute la grandeur qui l'environne aux pieds d'un père qui n'a pour tout cortége que quelques troupeaux et quelques pasteurs pour les conduire. On se fait honneur en honorant ses parents, et plus on est élevé, plus on se fait d'honneur en les honorant. Dans tout cet éclat qui semble vous mettre au-dessus d'eux, on y voit quelque chose de plus grand que cet éclat lui-même. Dès qu'on vous voit dans le devoir, on y voit un homme qui se connaît, un homme supérieur à sa fortune, et qui, se rendant justice, sait distinguer entre ce qu'il est et ce qu'il doit.

Nous sommes dans un âge qui nous dispense de tant de déférence! C'est ce qu'opposent à l'autorité paternelle, et sur quoi voudraient secouer le joug, ces fiers présomptueux qui croient trouver dans le nombre de leurs années une justification à leur audace et à leur témérité. Tobie était déjà marié, il avait déjà des enfants; et quand l'a-t-on vu s'émanciper jusqu'à disputer le pas à son père? jusqu'à lui refuser un salut? jusqu'à vouloir prendre l'empire chez lui et lui faire sentir, dans sa propre maison, que ce n'était plus dans lui que résidait le droit de commander? Partout on le trouve égal à lui-même et également respectueux. S'il va chercher une épouse, il ne pense qu'à ce qui peut faire plaisir à ses parents; s'il l'introduit chez eux, ce n'est que pour augmenter le nombre de ceux qui les révèrent; si le ciel lui donne des enfants, il ne les reçoit que pour leur apprendre, plus encore par ses exemples que par ses paroles, qu'ils ne lui seront chers qu'autant qu'en ceci ils seront dans le devoir. Si vous êtes dans un âge où les lois vous dispensent de certaines choses dans lesquelles je n'entre point, jamais vous ne produirez aucune loi, ni divine ni humaine, qui justifie ces déréglements monstrueux qu'on voit quelquefois dans de certaines familles, où le fils voudrait se soutenir contre le père, la fille l'emporter sur la mère, tous deux les insulter cruellement, et recevoir leurs ordres avec tant de sourires malins, avec tant de gestes outrageants, qu'ils ne sentent que trop qu'on ne les regarde plus que comme autant d'objets de risée et de mépris. Pauvres parents, qu'il vous en coûte d'avoir nourri des dénaturés! Je n'oserai pas néanmoins vous dire, pour vous consoler, que Dieu se charge de prendre votre cause en main et qu'il les menace de leur faire porter toute la peine de leur malignité; vos entrailles s'émeuvent encore sur leur compte, et vous craindriez de les voir accablés sous le poids de la justice qu'ils ont méritée. Mais faites tout ce que vous voudrez, l'arrêt n'en est pas moins porté : ils vous insultent, ils vous outragent, et Dieu les fera périr dans leurs outrages et dans leurs insultes : *Honora in opere.* Honorez donc vos parents par vos œuvres, par des œuvres de soumission et de respect, par des œuvres qui leur fassent sentir que vous reconnaissez dans eux toute cette supériorité de rang et de pouvoir que Dieu leur a donnée sur vous. Sied-il bien à un sujet de vouloir s'en faire accroire devant son souverain? Quelque prééminence qu'il puisse avoir de capacité et de mérite, il est toujours sujet, et dès qu'il s'oubliera sur ce point, ce ne sera qu'un perfide et un rebelle.

Honora in sermone. On honore par la parole aussi bien que par l'action; souvent même on découvre mieux par la parole que par l'action quels sont les sentiments ou de vénération ou de mépris qu'on a dans le cœur. On peut se contrefaire quand on agit; mais, notre langue étant si souple et si légère, quand on parle, souvent même sans y penser, on produit tout ce qu'on sent. Aussi nous ne nous apercevons que trop par vos discours que ce n'est pas tout ce que vous prétendez nous persuader dans de certaines rencontres, et que dans le fond vous n'avez que du mépris pour ces pauvres parents à qui de temps en temps vous donnez quelques marques extérieures d'estime et de vénération; semblables à ces montagnes dont nous parle le Prophète, qui, au moment qu'elles sont touchées, vomissent les feux et les flammes qu'elles portent dans leurs entrailles. Oui, tandis qu'on ne vous dira mot, tandis qu'on applaudira à vos désordres, vous vous tairez. Mais un père, comme il y est obligé, entreprendra-t-il de vous représenter votre devoir, de vous découvrir l'irrégularité de votre conduite? L'avis sera donné avec douceur, il n'y aura rien de dur que le souvenir de la faute dont on vous rappelle toute l'énormité : *Non est bona fama quam audio.* (I *Reg.*, II.) Mes chers enfants, disait Héli aux siens, qu'est-ce que je suis obligé d'entendre sur votre compte? Vous vous faites une réputation qui vous flétrit et qui vous couvre de honte devant les hommes. D'ailleurs, avez-vous oublié que vous péchez sous les yeux d'un Dieu terrible, et que vous lui mettez en main des armes que rien peut-être ne pourra lui arracher?—Les enfants d'Héli continuent dans leurs désordres, criminels d'avoir méprisé les avis d'un vieillard qui ne pensait qu'à les ramener. Mais ne se seraient-ils pas rendus doublement criminels si, au peu de fruit qu'ils tiraient de ces avis, ils avaient ajouté des reparties brusques, de sanglants et de cruels reproches, s'ils avaient déclaré au grand prêtre qu'il n'avait qu'à se mêler des fonctions de son sacerdoce; que, pour eux, ils étaient assez éclairés pour sa-

voir se conduire; s'ils étaient allés déterrer les fautes de leur père pour les lui reprocher à leur tour, ou si, ne trouvant rien dans sa conduite qui en particulier méritât la censure, ils avaient vomi impudemment tous ces reproches généraux et communs qu'on est en droit ordinairement de faire à tout homme. — Vraiment vous avez bonne grâce de prétendre que nous soyons meilleurs que vous ! n'avez-vous pas eu vos infirmités et vos faiblesses? On vous connaît, on sait ce que vous avez été et ce que vous êtes ; guérissez-vous vous-même, alors vous penserez à guérir les autres. — Toutes manières dont mille enfants hardis et insolents reçoivent aujourd'hui les avis de leurs parents. Ce ne sont qu'injures, qu'outrages, qu'injustes et malignes récriminations. Race de vipères, jusqu'à quand déchirerez-vous les entrailles de ceux qui vous ont mis au monde? Ne se trouvera-t-il donc personne qui puisse vous réduire et vous imposer silence? Mais non, parents, amis, voisins, laissez-les parler ; Dieu lui-même permet qu'ils parlent, parce que, comme je viens de le dire, il veut venger sur eux l'autorité paternelle et en faire un exemple terrible à toute la postérité : *Quia voluit Dominus occidere eos.* (*I Reg.*, II.) Lamentez-vous donc tant qu'il vous plaira, mères désolées; gémissez sur les emportements d'un furieux qui, pour un mot dit avec toutes les précautions que pouvait exiger la prudence, a mis toute votre famille en combustion. Vos gémissements ne ramèneront pas le coupable; Dieu veut apprendre dans sa personne, à tout ce qu'il y a d'enfants dénaturés, ce qu'il en coûte de recevoir d'un air injurieux et insultant les avis sages et discrets de leurs parents : *Quia voluit Dominus occidere eos!*

Je veux même que l'avis soit donné contre toutes les lois de la sagesse, qu'il soit donné sans discrétion et sans ménagement; je veux que le père ait tort, et tout le tort de son côté : faut-il pour cela, qu'oubliant entièrement ce que vous êtes, vous profitiez de la méprise du père pour répandre tout votre cœur, et en même temps tout le venin dont il est pénétré? Saül accuse Jonathas d'entretenir avec David, son ennemi, des intelligences qui tournent à sa confusion et à la confusion de sa mère; il lui reproche comme une espèce d'infamie l'union qu'il avait avec un homme qu'il devrait exterminer, s'il veut conserver le sceptre dans sa famille. En quoi pourtant est coupable Jonathas? Il a donné son cœur à David, et David a le cœur de Dieu; il aime ce vainqueur des Philistins, quoiqu'il sache qu'il doit succéder à Saül son père; mais la succession ayant été réglée dans le conseil d'en-haut, quand Jonathas se déclarerait contre David, David en serait-il moins roi? Avec quelle violence donc ce jeune prince aurait-il pu repousser l'accusation! Quel bruit n'aurait-il pas pu exciter dans tout le palais! Comment aurait-il pu exagérer aux yeux de toute la cour l'acharnement de son père à poursuivre un sujet innocent? Et sans penser à se justifier, il ne pense qu'à justifier son ami. Quel mal a fait David? Quel est son crime? Pourquoi faire périr un homme qui s'est dévoué cent fois au salut de l'Etat? C'est tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait. Saül porte sa fureur plus loin : il se saisit d'une lance, et, oubliant que c'est un fils qui lui parle, il pense à percer ce généreux défenseur de la vertu ; et Jonathas, se souvenant que c'est un père qui l'attaque, ne pense qu'à éviter le coup et à se soustraire à la main qui le poursuit. Que n'auraient point fait ici ces monstres de nature, qui, menacés, menacent à leur tour, qui lèvent la main quand on la lève contre eux, qui, frappés, frappent peut-être de leur côté! Telle est l'affligeante situation de plusieurs parents d'avoir, dans leur propre maison, des persécuteurs et des tyrans! Cependant il faut dissimuler, de peur qu'en se plaignant, on expose une portion de soi-même à la sévérité des lois ; mais avec quelle amertume de cœur dissimule-t-on! Il n'y a qu'un père ou une mère qui puissent le sentir.

Et quand même ces cœurs durs et incirconcis voudraient rejeter leurs emportements sur l'emportement du père, quoique la faute de l'un ne puisse jamais justifier la faute de l'autre, de quel voile se couvriront ceux qui ne recevant de leurs parents que des marques d'amitié et d'estime, n'y répondront que par des marques d'indifférence et de mépris? On appellera un fils en communication de conseil, on entrera avec lui dans le détail des affaires, et on trouvera toujours un esprit chagrin, censeur, critique, ne pouvant approuver que ses propres idées, condamnant sans discussion, sans raison, la conduite sage et prudente de ses parents : vous diriez que ce sont ces jeunes insensés qui, élevés avec Roboam, se faisaient un plaisir de combattre devant ce prince, ou le conseil des anciens, ou la conduite de Salomon son père. Nous sommes ainsi faits, tout ce qui ne vient pas de nous n'est pas de notre goût; et quoique la sagesse réside dans les vieillards, comme dans sa source, un jeune étourdi s'en croira l'unique dépositaire, et soutiendra ses fausses idées avec autant d'opiniâtreté que si la raison et l'équité étaient de son côté. Roboam écoute des conseillers si téméraires; mais il lui en coûte cher : tout Israël se sépare de lui et ne veut plus reconnaître un prince qui croit avoir plus de lumières pour la conduite de ses Etats, que le prince le plus éclairé qui eût jamais porté le sceptre; c'est ainsi que Dieu confond le conseil des méchants, et qu'il permet qu'aveuglés par leur fausse prudence, ils deviennent eux-mêmes les premiers auteurs de leur disgrâce et de leur perte. Prenez donc garde de ne pas vouloir trop abonder dans votre propre sens : Dieu prend plaisir d'humilier ces insensés qui, pleins d'eux-mêmes, n'approuvent que leur propre pensée.

Que dirai-je de ceux qui, non contents de faire sentir à leurs parents le peu d'estime et d'idée qu'ils ont d'eux, répandent leurs sentiments désavantageux dans le public, en

repaissent toutes les assemblées et cherchent, ce semble, à se faire une réputation à leurs dépens; comme si la honte du père devait relever la gloire du fils! Malheureux disciple de ce fils dénaturé, que Noé maudit dans sa colère, que vous en reviendra-t-il, quand vous aurez publié partout que votre père est un avare? Si on le croit tel, on vous regardera comme l'héritier d'un homme qui n'a guère à vous laisser d'autre héritage que celui qu'il a amassé par l'iniquité et le crime; si on ne le croit pas tel, on dira que vos dissolutions donnent des bornes à ses libéralités, et que vous ne vous plaignez de son épargne, que parce qu'il a lieu de se plaindre de vos débauches. Que vous reviendra-t-il quand vous aurez appris à toute la terre que votre mère est une femme violente et emportée? En serez-vous pour cela plus estimé, plus honoré? Ses emportements justifieront-ils les vôtres? Ses violences mettront-elles les vôtres à couvert de tout reproche? Tout ce qu'on pourra penser, c'est que vous êtes dans une maison où, comme dans celles des ténèbres, règne un désordre et une confusion éternelle. Cependant on veut parler, et en parlant on ne ménage pas la réputation de la parenté même la plus étroitement liée. Quelquefois c'est en confidence: eh! qu'ai-je que faire que vous me fassiez confidence de certains défauts, auxquels je ne puis apporter aucun remède, et que je ne saurais apprendre qu'en apprenant que vous êtes le fils d'un père vicieux? Quelquefois c'est dans la chaleur de son emportement et de son feu : qu'ai-je que faire d'être doublement scandalisé et par le feu qui vous transporte, et par les défauts que ce feu vous oblige à divulguer? D'autres fois c'est avec le domestique; et le domestique en sera-t-il plus soumis, quand il sera mieux instruit au désavantage de son maître? D'autres fois c'est avec les étrangers, et les étrangers sont-ils fort curieux d'apprendre des histoires qui ne les intéressent en rien? Vous les fatiguez, et toutes vos plaintes ne servent qu'à les convaincre que vos parents sont malheureux d'avoir un fils si peu réservé dans ses paroles, et qui déchirant impitoyablement la réputation de ceux à qui il doit le jour, ne peut pas manquer de trouver, tôt ou tard, le Seigneur armé pour venger ceux qui tiennent sa place : *Quia voluit Dominus occidere eos.* Ainsi, soit que vous parliez vous-mêmes à vos parents, soit que vous parliez d'eux, souvenez-vous que, si c'est un mot d'insulte et de mépris, c'est un trait perçant qui leur porte une plaie mortelle, et qui peut-être leur fera saigner le cœur jusqu'à la fin de leurs jours. Faites donc en sorte, conclut le Sage, qu'il ne sorte jamais rien de votre bouche qui ne soit commandé par le respect et réglé par le devoir; nul terme, ou méprisant pour la personne, ou critique pour la conduite; nul de ces discours qui ressentent la répréhension, l'invective et le reproche; que tout soit assaisonné de douceur, d'estime et de vénération : *Honora in sermone.*

Honora in omni patientia, ajoute le Saint-Esprit : honorez vos parents en toute patience. Après tout, quoique je soutienne ici les droits des parents, je ne saurais disconvenir que plusieurs ne donnent souvent dans des travers d'humeur et de conduite qui appesantissent le joug; il en est qui ne possèdent jamais leur âme dans la paix, et à qui il est aussi naturel de s'emporter que de parler; mais un enfant bien né se souvient toujours que c'est son père, et s'il n'encense pas ses défauts, il les souffre en toute patience : *in omni patientia.* Il en est qui, pour laisser plus de biens après leur mort, disputent même les choses les plus nécessaires pendant la vie; mais un enfant bien né sait s'accommoder de la disette comme de l'abondance, et reconnaître une Providence supérieure dans une disposition si irrégulière : *in omni patientia.* Il en est qui, pour ne rien laisser, ni pendant leur vie ni après leur mort, consument tout par eux-mêmes, et semblent uniquement s'attacher à réduire leur famille dans la triste nécessité de vivre dans la suite aux dépens d'autrui; mais un enfant bien né ne perd rien de son respect, malgré la misère qui le menace, et s'il prend quelques mesures pour arrêter le mal, c'est toujours avec un esprit de tranquillité qui marque la soumission de son cœur : *in omni patientia.*

Mais s'il est des parents que vous deviez ménager, ce sont surtout ceux que leur grand âge et leurs infirmités rendent comme insupportables à eux-mêmes. Un pauvre vieillard sera sujet à mille faiblesses, et pour cela il faut lui faire sentir qu'on ne le regarde plus que comme un homme incommode, que comme un poids inutile que la terre ne semble porter qu'à regret? Tout ce qu'on fait à un père et à une mère est sensible; mais un père et une mère qui n'ont plus de commerce au dehors, et qui ne peuvent attendre de consolation que du dedans, jusqu'à quel point sentent-ils une parole, un geste, un rien? Vous leur faites passer leur vieillesse dans l'amertume et la douleur, et peut-être leur portez-vous un coup qui précipite et abrége le peu de jours qui leur restent. Qu'auriez-vous dit d'Isaac, s'il avait insulté à la vieillesse d'Abraham, son père? s'il l'avait traité d'esprit faible, lorsque, pour empêcher que son fils n'eût aucune communication avec les étrangers, il lui envoya chercher une épouse comme au hasard, sans aucune assurance de succès, à de gros frais, loin de la terre et du pays qu'il habitait? l'auriez-vous cru digne des empressements qu'eurent pour lui ses enfants, quand, étant tombé à son tour dans une vieillesse extrême, chacun cherchait à l'envi à lui faire plaisir; quoique, étendu sur un lit de douleur, il ne fût plus en état de se faire craindre, ni même de s'apercevoir des différents mouvements que se donnait toute sa famille pour le soulager et le servir, tant il était accablé sous le poids et la multitude de ses maux. Oui, mais il a révéré et honoré ses parents, et Dieu permet que ses enfants

le révèrent et l'honorent à leur tour; c'est ainsi que vous trouverez dans vos enfants ce que vous aurez fait à vos parents. Supportez vos parents en toute patience, vos enfants vous supporteront en toute patience vous-même, et les suites les plus fâcheuses de votre âge ne serviront qu'à redoubler leur empressement et leur ardeur, *in omni patientia.*

Pour vous, qui ne savez ce que c'est que vénération et respect, je ne sais si vos enfants auront jamais lieu d'exercer leur patience à votre égard dans votre vieillesse, parce que n'accomplissant pas ce point de la Loi, à qui seul Dieu a attaché une longue vie sur la terre, il est dangereux que vous n'en ayez jamais la récompense : *honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram* (*Exod.*, XX.) : honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps; c'est la parole de Dieu, parole formelle et décisive; vous voulez vivre longtemps, honorez vos parents. Il n'est ici question ni de leur humeur, de leur caprice et de leur faiblesse, ni de votre mérite, de votre rang et de vos emplois; vous aimez la vie, honorez vos parents. Dieu a voulu rendre son précepte comme inviolable en lui attachant une récompense qui doit nous être aussi chère que nous nous sommes chers à nous mêmes. Chacun veut vivre et vivre longtemps; mais on craint la mort, et on craint peu ce qui doit abréger la vie; que Dieu promette ou qu'il menace, ce n'est pas de quoi on se trouble, on veut suivre l'impétuosité de sa passion, et on la suit si constamment, que vous diriez de certains enfants qu'ils ne sont sur la terre que pour faire le supplice de leurs parents; leurs paroles, leurs actions, tout ressent l'emportement et la fureur; nulle complaisance, nulle marque d'estime, nulle déférence. Si vous ne ménagez pas vos parents pour eux-mêmes, ménagez-les du moins pour vous. Il ne s'agit pas seulement d'une espèce d'immortalité sur la terre, puisque Dieu se charge de faire vivre longtemps ceux qui auront honoré leurs parenst, il s'agit encore d'une immortalité réelle et véritable dans le ciel, puisque Dieu se croyant honoré dans l'honneur que vous rendez à vos parents, il se chargera de vous en récompenser éternellement : *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram;* au respect, joignez l'amour et l'obéissance, deux devoirs que je renferme dans un seul point, et que je vais développer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Comme il n'est rien de si naturel que d'aimer ceux qui nous aiment, il n'est rien de si surprenant aussi que de voir des parents qui aiment sans être aimés eux-mêmes; ailleurs et chez les étrangers, ils trouveront de l'affection et de la tendresse, ce sera épanouissement de cœur, démonstration de joie, mille manières obligeantes qui font la douceur et l'agrément de la vie; chez eux et parmi leurs enfants, ils ne trouveront qu'indifférence et dureté, ce sera un froid glaçant, des airs brusques, mille traits malins, qui flétrissent un cœur et le font sécher dans l'amertume de sa douleur. Est-ce donc, âmes insensibles, que vous serez à l'épreuve de tout, et que vos parents ne vous arracheront jamais un sentiment qui soit digne d'eux et de vous? Avez-vous oublié ce que vous leur êtes, ce que vous leur devez, et ce que vous en avez à attendre; ce que vous leur êtes, le terme et l'objet de toutes leurs affections; ce que vous leur devez, tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez; ce que vous en avez à attendre, tout ce que leur bon cœur peut leur suggérer; tel est l'amour de vos parents à votre égard, amour qui ne connaît aucune vicissitude, aucun ménagement, aucune borne; il ne connaît aucune vicissitude dans ses tendresses; il est à l'épreuve de tout, il ne connaît aucun ménagement dans ses opérations, il passe par-dessus tout; il ne connaît aucune borne dans ses desseins et ses projets, il pourvoit à tout.

Quels motifs d'amour, je dis d'un amour réel et sincère, d'un amour reconnaissant et effectif, d'un amour inébranlable et constant; d'un amour réel et sincère! Vous le devez à l'affection et à la tendresse de vos parents; d'un amour reconnaissant et effectif, vous le devez à leurs travaux et à leurs soins; d'un amour inébranlable et constant, vous le devez à leur prévoyance et à leur précaution.

Oui, l'affection et la tendresse d'un père est un de ces sentiments que la nature a gravés si avant dans son cœur qu'à peine peut-il s'empêcher d'en suivre les impressions; il aime comme malgré lui, il aime lors même que tout devrait étouffer et éteindre son amour; il n'en est pas de l'amour d'un père comme de ces amitiés que forme, ou une passion criminelle, ou un intérêt de fortune; elles tombent à mesure qu'on change d'objet et comme on change d'objet presque à tout moment, à tout moment aussi presque on varie et on change dans ses amitiés; ici c'est la nature qui parle, elle parle toujours : le mauvais naturel, l'ingratitude, l'insulte, rien ne peut étouffer sa voix.

Il est des parents, il est vrai, durs et insensibles à cette voix, qui ne semblent être à la tête d'une famille, que pour la faire gémir, ou par des profusions qui la ruinent, ou par une indolence qui la désole, ou par des partages injustes qui la divisent, ou par cent autres excès qui y portent l'amertume; je m'en suis plaint ailleurs, et je m'en plains de nouveau ici; mais, outre que l'indifférence, l'oubli et la haine même des parents ne dispenseront jamais un fils de l'amour qu'il leur doit, avez-vous en ceci quelque chose à reprocher aux vôtres? N'avez-vous pas éprouvé en mille rencontres qu'ils ne veillaient, qu'ils ne travaillaient que pour vous, et en particulier que leur amour leur faisait excuser ce qu'ils ne pouvaient pas justifier, dissimuler ce qu'il ne pouvaient pas se cacher, que souvent même il cherchait à se

tromper en ne voulant pas voir tout ce qu'il voyait, ou ne voulait le voir que par de certains endroits qui lui ôtaient la moitié de ce qu'il pouvait avoir de plus odieux ; et que si enfin quelquefois il semblait s'affaiblir par une conduite qui tournait à leur honte et à la vôtre, il n'en était pas pour cela moins réel et moins sincère; il en est de vos parents, si vous voulez l'avouer, à peu près comme de Dieu : nos désordres l'irritent et lui mettent les armes en main ; malgré cela, il nous porte dans les entrailles d'une charité que nos désordres ne peuvent pas épuiser ; il le disait lui-même à un peuple qui n'était guère moins criminel que nous : *qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva* (*Isa.*, XLVI), à qui m'avez-vous comparé, en mettant des dieux que vous vous êtes fabriqués en égalité de rang et dignité avec moi ; maison de Jacob, et vous, tristes restes d'Israël, est-ce ainsi que vous traitez votre Dieu qui mérite seul vos hommages et vos adorations? Revenez pourtant, rentrez dans votre cœur, et vous éprouverez que le mien flétri, par votre éloignement, s'épanouira à votre retour, et qu'il reprendra cette première vivacité d'amour, que votre méchante conduite avait comme suspendue et liée, non pas éteinte et étouffée : *qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva*; ainsi on n'a plus pour vous, quelquefois dans la maison les mêmes complaisances qu'on y avait autrefois, on vous y montre de temps en temps un visage dur et sévère ; comme le mal vient de vous, c'est à vous à y apporter le remède; vous avez secoué le joug de l'obéissance, vous avez passé par-dessus toutes les lois de la bienséance et du devoir : pouvez-vous prétendre que le cœur de vos parents ulcéré et blessé dans l'endroit le plus sensible, s'adoucisse sans aucune marque de repentir de votre côté, et en vienne à ces démonstrations qui supposent toujours le contentement et la joie? Mais rétablissez les choses dans l'ordre ; reprenez à leur égard un cœur souple, soumis, réglé sur leurs volontés, et vous en aurez toutes les marques de tendresse que vous en pouvez attendre. Ce sont, dites-vous, des esprits intraitables, chez qui toute prière, toute sollicitation a été jusqu'à présent inutile ; aimez et montrez que vous aimez, par tout ce que l'amour peut inspirer à un fils bien né, et sans aucun secours étranger, par le pur effet de cet attachement qu'un père conserve presque toujours pour un fils, vous serez aimé ; un père va chercher comme naturellement un fils qui le hait : comment rebuterait-il un fils qui l'aime? Mais vous n'aimez pas, et en toute rencontre vous faites paraître que vous n'aimez pas; sur quel titre voulez-vous être aimé, ou du moins avoir ces marques spéciales d'amour qu'un père doit souvent refuser à un fils rebelle, de peur qu'en lui montrant trop de bonté, il ne l'entraîne dans sa révolte et ses désordres : aimez donc, et tâchez de rendre à vos parents, amour pour amour, vous le devez à leur affection et à leur tendresse; vous ne les aimerez jamais autant qu'ils vous aiment eux-mêmes.

Aimez-les d'un amour reconnaissant et effectif, c'est un amour que vous devez à leurs travaux et à leurs soins : combien de fois un père a-t-il sacrifié toutes ses heures et ses veilles aux intérêts de sa famille? Combien de fois s'est-il retranché à lui-même le nécessaire, pour fournir aux frais d'une éducation chrétienne? Combien de fois une mère a-t-elle interrompu son repos pour essuyer vos larmes? Combien de douleurs, dit saint Ambroise, pour vous enfanter, de précautions pour vous conserver, d'alarmes dans vos pleurs, de crainte dans vos incommodités? N'oubliez donc pas, mon fils, conclut le Saint-Esprit, n'oubliez pas les gémissements de votre mère ; si c'étaient les gémissements d'une étrangère, vous en seriez touché ; n'oubliez pas les sollicitudes et les peines de votre père ; vous y seriez sensible, si c'étaient les sollicitudes et les peines d'un inconnu : *Et redde illis quomodo et illi tibi*, et, si vous ne pouvez pas leur rendre autant qu'ils vous ont donné, rendez leur du moins tout ce que vous pouvez : sans eux vous n'auriez pas la vie, sans eux vous l'auriez perdue par mille accidents qu'ils ont détournés; sans eux, et sans leurs précautions, vous languiriez peut-être dans l'indigence et la misère; sans eux et sans leur vigilance, peut-être gémiriez-vous sous le poids de mille douloureuses et accablantes infirmités : ce sont là des biens que vous ne leur rendrez jamais. Vous n'êtes pas pour cela hors d'état de les reconnaître : Dieu en a plus fait pour vous que n'en peuvent faire tous vos parents, cependant Dieu se contente de peu, et ce peu qui contente Dieu les contentera eux-mêmes; quelque compassion dans leur maux, quelques secours dans leurs besoins, quelques empressements à les prévenir, quelques démonstrations de bonne volonté dans de certaines rencontres, c'est tout ce qu'ils attendent de vous, et par où ils croient souvent recevoir autant qu'ils vous ont donné, *redde illis quomodo et illi tibi*.

Et cela en tout temps, en toute circonstance; je vous ai porté dans mes entrailles, disait Dieu à ce peuple pécheur dont je parlais plus haut, je vous y porterai, et tous vos désordres ne vous en banniront jamais : *Usque ad senectam, usque ad canos ego portabo* (*Isa.*, XLVI) ; c'est ce que peuvent vous dire tous vos parents, et, s'il s'en est trouvé qui, sur le point de quitter un fils dénaturé, l'ont maudit dans leur colère, ce sont là des traits rares dans le monde, et dont vos parents ne sont pas capables; ce qu'ils ont été jusqu'à présent à votre égard, ils le seront jusqu'au dernier soupir, toujours attachés à vos intérêts, toujours zélés pour votre gloire, pensant moins à eux-mêmes qu'à vous, souvent moins occupés de leur salut que de votre fortune, ou du moins réunissant tellement ces deux soins, que lors même qu'ils sont sur le point d'aller paraître devant Dieu, leur salut et votre fortune, fait toute leur occupation, *usque ad canos portabo*; c'est-à-

dire, qu'un père porte son amour jusqu'au tombeau, et que la mort, qui vient vous l'arracher, ne vous arrache point de son cœur; il a pensé à vous, lorsqu'il vivait avec vous, et il y pense lors même qu'il est sur le point de vous quitter; montrez-lui qu'il ne travaille pas pour un ingrat, montrez-le lui en le conjurant de ne pas tellement penser à vous, qu'il ne pense encore plus à la grande affaire de son éternité, montrez-le lui en le conjurant de vous donner les derniers avis d'un père mourant, et de vous bénir dans sa bonté, afin que sa bénédiction tombe sur vous et sur toute votre postérité; montrez-le lui en lui prêtant votre main sur le lit de sa douleur, en l'y consolant par l'assiduité de votre présence, l'y fortifiant par la piété des sentiments que vous pouvez lui inspirer, par l'ardeur des vœux que vous pouvez faire monter au ciel pour lui. Tels sont les soins d'un fils qui aime; il travaille à conserver son père, mais il travaille encore plus à le sauver, et, s'il est contraint de le perdre, ce n'est qu'après avoir fait pour lui tout ce que peut inspirer un amour ferme et constant.

Mais, disons-le ici, à la honte de notre siècle, les enfants en ce point rendent si peu aujourd'hui à leurs parents, ce qu'ils ont droit d'en attendre, que ce n'est presque partout qu'indifférence et froideur, souvent division et inimitié d'éclat; ils aimeront, ou ils feront semblant d'aimer, tandis qu'ils espèrent de gagner un père par leur complaisance, tandis qu'il peut leur être de quelque utilité et de quelques secours; n'ont-ils plus rien à attendre de lui; le voient-ils hors d'état de les servir, ou de leur nuire? dès lors ils montrent, ou qu'ils n'ont jamais aimé, ou qu'ils n'ont aimé que par intérêt.

De là, de ce défaut d'amour, cette malheureuse insensibilité qui étouffe tous les sentiments que la nature a gravés dans le cœur de tous les enfants; un père incommodé, est incommode à toute une famille; un père âgé, vit trop longtemps au gré d'un fils ambitieux, et malgré tous les soins qu'il prend de se cacher, il nous laisse assez entrevoir, peut-être le laisse-t-il entrevoir à son père, que ce n'est qu'à regret qu'il le voit vivre; du moins, quand nous le voyons tranquille au milieu d'une troupe, ou d'amis ou de domestiques désolés, ne chercher pas même à sauver les apparences dans un deuil commun, et dans des circonstances où il serait de son honneur de déguiser ses sentiments; ne sommes-nous pas en droit de conclure, qu'un père qu'il voit mourir avec tant d'épanouissement de cœur, lui était incommode depuis longtemps, et qu'il souhaitait avec impatience de s'en voir délivré?

De là, de ce défaut d'amour, ces divisions scandaleuses, où la chicane la plus maligne met en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice et de piéges; l'enfant prodigue demanda autrefois à son père la portion de la substance qui lui convenait; mais, pour l'emporter, il n'employa, ni l'autorité du magistrat, ni la fraude, ni l'imposture; ici quelquefois on n'a aucun droit de demander, et on réclame toutes les puissances avec autant de sécurité que si on était fondé; on court tous les tribunaux d'une province, avec autant d'acharnement que s'il s'agissait de reprendre sur un ennemi déclaré, un bien qu'il a injustement usurpé, et, quoiqu'un détail d'injures serve plus à ruiner qu'à établir les droits d'une personne, on ne rougira point de soutenir ses fausses raisons partout ce qu'on peut savoir de plus injurieux à un père, pour avoir le triste plaisir de le noircir si on n'a pas celui de le dépouiller et de l'appauvrir; le prodigue n'alla pas si loin, il se contenta de demander par grâce, ce que vous voudriez obtenir contre toutes sortes de justice; sa témérité pourtant fut punie par une accablante indigence; mais vous seriez trop ménagés, si Dieu bornait là les traits de sa colère; Absalon vous apprend ce que c'est que se révolter contre un père; David veut le sauver, et malgré la bonne volonté de David, Absalon périt par le fer; parmi ses partisans, les uns se font mourir dans leur désespoir, les autres succombent sous la main du vainqueur, et tous enveloppés dans les malheurs qui suivent une déroute générale, nous apprennent ce que c'est que soutenir un fils rebelle contre son père et son roi. Pères et mères, ce fils, qui vous poursuit si cruellement, est pourtant votre fils, n'ajoutez pas vos péchés aux siens en répondant à la malignité de ses traits, par la malignité de vos imprécations et de vos blasphèmes; ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de demander au Seigneur qu'il ne le frappe pas dans sa juste vengeance; mais je ne sais si le Seigneur aura plus d'égard à une prière si chrétienne qu'à votre autorité si cruellement outragée; et si le rebelle, aussi bien que ceux qui le soutiennent, ne doivent pas s'attendre à ces coups terribles, qui apprennent à toute la postérité, que ce n'est jamais impunément qu'on se révolte contre ceux de qui on a reçu le jour.

Et quand même vous seriez fondés, et que vous auriez quelque droit de demander, faudrait-il pour cela remplir toutes les assemblées de l'amertume de vos plaintes, répandre dans toute une ville, mille contes flétrissants, comme si vous cherchiez à vous dédommager des pertes que vous croyez faire en sacrifiant à votre passion la réputation et l'honneur de votre père? est-ce par là que vous prétendez gagner un cœur qui n'a déjà que trop de raison, et peut-être de penchant dans la situation des affaires à donner à votre égard des bornes à ses largesses? prétendez-vous le désarmer, en lui donnant tous les jours de nouveaux sujets de se plaindre de votre mauvais naturel? vous poursuivez le vôtre, je le crois, mais avec qui avez-vous affaire? n'est-ce pas avec un père, et faut-il traiter avec un père comme avec un ennemi juré que vous poursuivriez le poignard à la main? Jetez-vous entre ses bras avec confiance, mettez vos intérêts entre ses mains; quand, d'ailleurs, il ne serait pas porté à vous rendre justice, votre déférence réveillera son amour paternel, et l'obligera à ne

vous rien refuser de ce que vous pouvez raisonnablement souhaiter. Je veux encore que tout ce que vous avez eu jusqu'à présent de ménagement pour lui ait été inutile, ce qui me paraît impossible, quand je consulte le cœur d'un père, n'y a-t-il personne dans la parenté qui puisse se charger de vos intérêts, point d'ami commun qui puisse les régler? vous en trouvez quand il s'agit d'un étranger, et quand il s'agit d'un père, tous vous sont, ou contraires ou suspects; c'est que vous n'aimez pas, et que vous êtes ravi de voir envenimer une affaire qui désole vos parents, et qui semble vous donner droit de vivre sans avoir avec eux, ni rapport, ni communication.

De là, de ce défaut d'amour, cette inhumanité si condamnée chez les nations mêmes les plus barbares, qui réduit un père, où à mourir de faim, ou à vivre aux dépens du public, et le fait longtemps repentir de s'être indiscrètement dépouillé pour enrichir un ingrat; un fils pourtant qui est à son aise, est obligé, s'il est nécessaire, de secourir son père aux dépens même de ses propres enfants; ce n'est point là ma doctrine, c'est celle de l'école. Cependant ce père aveugle, en vous transmettant son bien avant le temps, s'est livré à votre discrétion, il a comme mis sa vie entre vos mains; vous devriez vous arracher un morceau de pain dont vous auriez besoin, pour le partager avec lui; et vous le laisser languir dans la misère, vous le laissez manquer des choses les plus essentiellement requises à son entretien; ne craignez-vous point que Jésus-Christ, qui venge si sévèrement ses pauvres abandonnés, ne veuille soutenir un père réduit à l'extrémité? s'il a péché par faiblesse en s'exposant au caprice d'un jeune insensé, faut-il que, n'étant plus retenu par l'espérance, vous portiez votre ingratitude jusqu'à l'insensibilité?

D'ailleurs, quand on aime un père comme il faut, on ne cesse pas de l'aimer en le perdant; comme on sait qu'il peut encore avoir quelque chose à payer à la justice divine, on tâche d'entrer en part de sa dette, et de faire pour lui ce qu'il n'est plus en état de faire lui-même : votre père pourtant gémit dans ces antres souterrains où Dieu achève d'épurer ses amis; son héritage est entre vos mains pour l'en tirer, ne serez-vous point touché de ses gémissements, lui refuserez-vous la plus légère portion d'un bien, que vous ne devriez pas craindre de sacrifier tout entier, s'il était nécessaire à son soulagement? Du moins si vous ne voulez rien faire par amour, faites quelque chose par justice; les dernières volontés des mourants sont sacrées, et ce n'est qu'après les avoir accomplies, qu'on peut se vanter d'être maître et possesseur légitime de ce qu'on en a hérité; ce testament est-il donc exécuté de point en point? Ces legs pieux sont-ils payés, ces aumônes distribuées? Votre père en les ordonnant a voulu se préparer comme un secours contre les coups dont il était menacé; d'un *trésor* d'iniquité, comme l'appelle Jésus-Christ, il a voulu s'en faire un trésor de mérite, une source de grâces et de délivrance. Pauvres parents, comment avez-vous ainsi cherché à vous cacher à vous-mêmes le mauvais cœur de vos enfants? N'aviez-vous pas éprouvé mille fois pendant que vous étiez avec eux, ce que vous aviez à en attendre, quand vous en seriez séparés? Faites donc marcher devant vous ce que vous destinez à votre soulagement, et ne comptez pas sur des enfants qui, ayant toujours été sans affection pour vous, seront aussi sans sentiment et sans compassion.

Je ne demande point ici comment des enfants peuvent porter la dureté de leur cœur si loin, et vivre quelquefois en étrangers, souvent en ennemis, avec des personnes que leur tendresse et leur amour devrait leur attacher par des liens indissolubles : ce sont là des mystères difficiles à développer, si communs néanmoins qu'ils se renouvellent chaque jour, mais qui, pour être communs, n'en excitent pas moins l'indignation et l'horreur de ceux qui ont encore quelques sentiments d'humanité et de religion. Ce que je demande à ces enfants eux-mêmes, c'est si dans leur éloignement pour leurs parents, ils ne sont point effrayés des terribles menaces qu'on fait à ceux qui ne les aiment pas, à ceux qui manquent d'amour et de charité pour des personnes avec qui ils doivent être unis par les liens les plus sacrés. Qu'on n'aime pas un étranger, je n'en serais pas surpris, si l'Evangile ne m'apprenait qu'il le faut aimer : on ne lui doit rien, et on se persuaderait aisément qu'on n'a aucune obligation de l'aimer; la Loi pourtant veut que nous l'aimions. Qu'on n'aime pas un ennemi, cela paraît naturel : on est persécuté, et la passion fournit mille raisons pour se dispenser de l'aimer, la Loi veut pourtant que nous l'aimions; et cette Loi si pressante à l'égard de ceux avec qui nous ne sommes unis que par les liens, ou d'une religion ou d'une société commune, se relâchera quand il sera question de ceux avec qui nous avons les liaisons les plus étroites, de ceux que nous ne pourrions pas nous dispenser d'aimer quand nous n'aurions aucune loi qui nous ordonnât d'aimer les autres! Quoi! je suis menacé de mort si je n'aime pas un homme de qui je n'ai rien reçu, de qui je n'ai rien à attendre, un homme qui me poursuit à outrance, qui tous les jours me fait sentir par mille traits différents les effets de son animosité et de sa haine! et on ne me dira rien, quand je n'aimerai pas un père qui me porte dans des entrailles de charité, qui vit plus pour moi que pour lui; et on ne me dira rien, quand je n'aimerai pas une mère qui m'a mis au monde, aux risques de sa vie, nourri de sa propre substance, et élevé aux dépens de sa santé! J'ose le dire, grand Dieu, quelque équitables que soient vos jugements, il semble qu'ils ne le seraient point assez, si vous ne proportionniez pas la sévérité de vos châtiments à la grandeur de la faute, en punissant avec plus de rigueur un défaut d'amour, là où il y a plus de raison d'aimer.

Aimez donc; si cet amour est sincère, il produira dans vous tout ce que la charité produit dans un cœur chrétien; elle le rend patient et rien ne l'irrite; elle le rend doux, et rien ne l'aigrit; les divers événements le trouvent toujours égal à lui-même; il se voit dépouillé sans trouble, opprimé sans altération, exposé à mille revers, et toujours maître de ses sentiments et de ses pensées; en un mot, il dissimule tout, il passe partout, il se soutient contre tout : c'est ce que produira votre amour à l'égard de vos parents; leurs méchantes humeurs, leurs dispositions injustes, leurs infirmités, leurs faiblesses, vous trouveront toujours égal à vous-mêmes; vous les verrez emportés sans vous émouvoir, négliger le vôtre sans en venir à ces coups d'éclat qui font également tort, et au père et au fils; accablés de maux sans leur refuser aucun des services que vous pouvez leur devoir : aimez donc, encore un coup, et consultez votre amour, vous ferez tout ce que des parents peuvent exiger d'un fils qui aime.

J'ajoute après saint Paul, obéissez à vos parents : *Obedite parentibus vestris* (*Ephes.*, VI), et il est juste que vous le fassiez, dit saint Paul, le droit de commander est essentiellement attaché à la qualité de père, et ce droit à quoi se réduirait-il si le fils n'était pas obligé indispensablement d'obéir? Ailleurs, l'Apôtre nous y rend par des motifs sublimes et relevés; c'est la gloire de Dieu, c'est son bon plaisir qu'il veut que nous cherchions en obéissant : *Hoc enim placitum est in Domino* (*Colos.*, III); ici il prétend que quand vous n'envisageriez pas des motifs de cette nature, vous n'en seriez pas moins obligé d'obéir; la justice veut que nous rendions à chacun ce qui lui est dû, et de quelque manière que nous le lui rendions, il a toujours ce qui lui est dû, et c'est toujours d'un devoir que nous nous acquittons. Envisagez donc Dieu et sa gloire, quand vous obéissez à vos parents, afin de ne pas perdre le fruit et le mérite de votre obéissance; mais quand vous ne l'envisageriez pas, vos parents n'en auraient pas moins la satisfaction de voir leurs droits à couvert, et vous d'avoir rempli un devoir. Ce n'est donc point ici une affaire qui soit de votre choix, puisqu'il est de la justice que vous obéissiez, quand vos parents n'auraient rien de ce qui rend les ordres des puissances respectables, ces dehors qui frappent, ce glaive qui se fait craindre, ces récompenses qui flattent, vous ne pourriez pas vous dispenser d'obéir, *hoc enim justum est*.

Ne cherchez point, au reste, à secouer le joug sur cent fausses raisons que vous fournissent l'amour de l'indépendance, votre orgueil et votre vanité; les droits de la justice sont toujours sacrés, et il n'est jamais permis de les violer.

Quoi! j'obéirai, moi qui, par mon caractère et par mon rang, me fais obéir et redouter partout! Il n'est pas naturel qu'on se voie en même temps obligé de recevoir des ordres et être en droit d'en donner. Oui, vous obéirez, et si votre rang n'est pas de ceux qui peuvent se soustraire à l'obéissance d'un père, les ordres que vous donnez ne vous empêcheront pas d'en recevoir. David a été choisi pour commander dans Israël; déjà il a été oint roi, et sans prétexter sa nouvelle dignité, qui ne pouvait être cachée ni à son père, ni à ses frères, puisque c'est en leur présence qu'il avait reçu l'onction royale, parce qu'il n'était pas encore assis sur le trône et qu'il n'en exerçait pas encore les droits, dès que son père l'ordonne, il retourne au troupeau qui lui est confié et ne croit rien faire qui soit indigne du caractère qu'il a reçu, en descendant aux emplois les plus bas, par les ordres de celui à qui Dieu l'a soumis : *Obedite*. Quoi! j'obéirai dans les choses les plus rudes, les plus difficiles, dans les choses qui gênent le plus mes inclinations et mes passions! La nature répugne, les passions se révoltent. Oui, vous obéirez, et la révolte des passions, la répugnance de la nature ne vous mettront jamais en possession d'une présomptueuse et criminelle indépendance. Jonadab interdit le vin à ses enfants, et ses enfants s'en abstiennent pour toujours; Abraham ordonne à Isaac de monter sur le bûcher où il doit être sacrifié à la gloire du Seigneur, et Isaac monte sans résister, comme il le pouvait, sans demander les raisons d'un ordre si rigoureux, comme il était naturel de le faire; Dieu a parlé par la bouche du patriarche, et déjà la victime est prête à être immolée : *Obedite*. Quoi! j'obéirai sur-le-champ, sans résistance, sans faire valoir mes raisons! Quelquefois on porte ses droits trop loin, et il est bon de réprimer un pouvoir dont on abuse. Oui, vous obéirez, et toutes vos résistances ne serviront qu'à nous convaincre, non pas que le père abuse de son pouvoir, mais que le pouvoir vous est à charge : *L'ordonnez-vous*, disait Ruth à sa belle-mère, *j'irai, et toutes vos volontés me tiendront lieu de loi*. Rare exemple à proposer à ces femmes qui, introduites nouvellement dans une maison, voudraient s'y établir sur les ruines de celle qui l'a soutenue depuis plusieurs années, et sacrifier une belle-mère à leur présomption et à leur vanité. Apparemment l'épouse n'est pas de meilleure condition que l'époux, et si l'époux a des ménagements à garder, l'épouse, sans aucun ménagement, pourra-t-elle s'ingérer dans des affaires qui ne lui conviennent pas? *Obedite*.

Remarquez pourtant ce qu'ajoute l'Apôtre : *Obedite in Domino*, obéissez dans le Seigneur. En vous réglant à l'égard de l'homme, on ne prétend pas vous dérégler à l'égard de Dieu; Dieu est le premier maître, et il doit être obéi le premier, et tout ce qui est opposé à sa Loi ne peut point entrer dans vos devoirs. Aussi, dit saint Bernard, si c'est une impiété de mépriser ses parents, c'est une piété de les sacrifier à Jésus-Christ, parce que celui qui a dit; Honorez votre père et votre mère, a aussi dit : Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Mais le mal est que, quand on désobéit, ce

n'est jamais pour soutenir les intérêts de Jésus-Christ; on fuit les sacrements; les parents voudraient y ramener, et on se moque de leur avis; on contracte mille dettes pour soutenir ses folles et criminelles dépenses; les parents voudraient qu'on les réglât, et on ne connaît d'autre règle que celle de ses désirs; les parents voudraient faire revenir de mille voies égarées où on s'est jeté, et on se révolte, on tient ferme dans ses premières irrégularités.

Souvenez-vous néanmoins, enfants rebelles, que tout ce que vous causez d'affliction et de chagrin à un père ou à une mère retombera sur vous et vous attirera comme un déluge d'ignominie et de calamités : *Qui affligit patrem*, dit le Saint-Esprit, *et fugat matrem, ignominiosus est et infelix.* (*Prov.*, XIX.) On voit tomber de certaines familles dans l'opprobre, on les voit humiliées, méprisées partout : remontez à la source du mal; celui qui est à la tête de cette famille flétrie a fait sécher un pauvre père, une pauvre mère dans l'amertume de leur cœur; et Dieu, juste vengeur de l'un et de l'autre, ne veut pas qu'un homme qui l'a méprisé dans les personnes qu'il s'était substituées, soit jamais lui-même en honneur : *Ignominiosus est.* On voit de certaines familles sur lesquelles semblent tomber à la fois toutes sortes de malheurs ; division accablante entre l'époux et l'épouse, mort imprévue d'un aîné sur qui on comptait, débauches monstrueuses d'un cadet qu'on destinait au service des autels, terre désolée, procès perdu, maladie, chagrins, que sais-je; vous le sentez peut-être mieux que je ne puis le dire. Encore un coup, remontez à la source du mal; Dieu punit dans le chef de cette famille désolée tous les soupirs qu'il a fait pousser à un père et à une mère accablés : *Et infelix est.*

Vous donc qui voulez vous garantir d'une désolation si générale, honorez votre père et votre mère, rendez leur tout ce que le devoir peut exiger de vous, afin que leur bénédiction tombe sur vous, *honora patrem, ut superveniat tibi benedictio ab eo* (*Eccli.*, III); et que cette bénédiction aille habiter éternellement avec vous dans la gloire, *et benedictio illius in novissimo maneat*, bénédiction que les anciens patriarches donnaient à leurs enfants, comme le gage le plus précieux de leur amour et de leur tendresse; bénédiction que les enfants recevaient comme un gage de félicité et de bonheur, bénédiction que Dieu lui-même honore d'une protection spéciale, d'une effusion singulière de dons et de bien : succès dans les affaires, union dans le domestique, paix avec les étrangers, *ut superveniat tibi benedictio;* mais bénédiction qui s'étend au-delà de ce que nous voyons : comme c'est Dieu qui vous bénit, quand vos parents vous bénissent, il ne croirait pas vous bénir d'une manière assez digne de lui, s'il ne faisait tomber sur vous les bénédictions qu'il répand sur le Juste, et qui conduisent à lui, *et benedictio illius in novissimo maneat;* protection singulière, grâce de choix, crainte de ses jugements, c'est ce que Dieu vous distribuera abondamment, et qui vous ayant fait vivre de la vie des saints sur la terre, vous fera vivre de la vie des bienheureux dans la gloire. Ainsi-soit-il

SERMON X.

Pour le jeudi de la seconde semaine de l'Avent.

LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE.

Quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Est-ce un homme mollement habillé? C'est dans les maisons des rois qu'habitent ceux qui s'habillent mollement.

Que ce soit dans le palais du roi ou dans la maison du sujet qu'habitent ceux qui s'habillent et qui vivent mollement; ce n'est point là l'habillement et la vie qui leur convient; du moins ne leur convient-il point d'ajouter à ce que leur condition et leur état peut en ceci leur permettre, mille ménagements indignes, mille recherches démesurées de tout ce qui peut flatter leurs sens, et de n'écouter d'autre voix que celle qui favorise la sensualité et la mollesse; tenez-vous-en au-dehors à ce qu'exige votre rang et votre qualité, nous ne saurions le condamner; mais n'oubliez pas pour cela que vous êtes pécheur, et que sous ce dehors lui-même, tout pécheur à ses lois et ses maximes à observer; il est redevable à la justice divine par mille endroits, en peut-il trop faire pour la désarmer : qu'il paraisse donc à nos yeux tel qu'il est, je veux dire avec toute la décence, avec toute la pompe même si vous voulez, qui doit le suivre dans l'élévation et la supériorité où il se trouve; mais qu'aux yeux de Dieu il marche toujours dans la componction et la douleur; qu'il ne s'occupe que de son péché; qu'il gémisse même, de ce que dans la triste nécessité où il est de se relâcher sur bien des choses, il ne peut donner tout ce qu'il voudrait à l'expiation de son péché.

Cela veut dire que la pénitence doit faire le partage de tous les hommes, et que si vous avez quelques autres avantages par dessus eux, vous n'en avez aucun qui vous dispense de porter toujours, autant que vous le pouvez, la peine de votre péché.

Je sais que le nom seul de pénitence vous effraye; mais vous vous êtes soumis à ses rigueurs dès que vous vous êtes laissé séduire par les douceurs du péché ; d'ailleurs, quelque frayeur que puissent vous inspirer le nom de la pénitence, et la pénitence elle-même, la pénitence que je viens vous prêcher est une pénitence que vous êtes résolu de faire, s'il vous en faut croire, parce que vous savez qu'elle vous est nécessaire, parce que vous savez que sans elle, vous n'avez ni grâce, ni pardon à attendre.

Si je vous invitais à vous revêtir de sac et de cilice, à mener cette vie crucifiée et mourante que mènent tant de solitaires dans les bois et les forêts, vous me représente-

riez la faiblesse de votre complexion, les devoirs, les fatigues de votre emploi; que sais-je, vous auriez mille autres raisons pour vous décharger d'un fardeau qui vous paraîtrait si accablant; si je vous faisais souvenir qu'étant les disciples de l'Homme de douleur, si vous ne portez pas sa croix dans tout ce qu'elle a eu de dur et d'amer pour lui, du moins vous ne devez pas la fuir, quand elle vous vient chercher; la rebuter, quand elle vous a trouvé; que vous devez souvent lui aller au devant, vous l'appliquer par un combat constant contre tout ce qu'une nature rebelle a à lui opposer d'adoucissement, aider même votre bon Maître à la porter, en prenant sur vous une partie de ses peines, et lui accordant tout ce qu'il peut exiger d'un homme qui ne veut d'autre modèle que lui.

Ce seraient les mêmes difficultés, les mêmes oppositions; peut-être m'accuseriez-vous d'en trop exiger, vous auriez tort; mais enfin vous m'en accuseriez peut-être, et tout mon zèle se réduirait à vous représenter inutilement votre devoir.

Ici je vous invite à une pénitence à laquelle vous vous condamnez vous-même, à une pénitence que vous êtes résolu d'embrasser, et que vous voulez faire, nous dites-vous tous les jours quand nous vous pressons sur ce point, parce qu'après tout, personne ne veut mourir sans avoir expié son péché et être revenu à Dieu par la pénitence; mais pénitence que vous renvoyez de jour à autre, comme si vous étiez sûr de faire, dans quelques jours, ce que vous pouvez et ce que vous devez faire aujourd'hui.

Qu'il est dangereux que ces malheureuses velléités qui ne produisent rien, ne vous fassent mourir dans votre péché; vous ne renvoyez votre pénitence que parce que vous croyez que vous pourrez et que vous voudrez la faire dans la suite, que vous le pourrez par rapport à Dieu, que vous le voudrez par rapport à vous-mêmes: mais savez-vous quelles seront dans la suite les dispositions de Dieu à votre égard? savez-vous quelles seront à l'avenir vos dispositions à l'égard de Dieu? Aujourd'hui la volonté de Dieu n'est pas si rebutée, la vôtre n'est pas si corrompue et si gâtée, que sera-ce dans la suite? Comme ordinairement vous ne renvoyez que pour continuer plus longtemps à pécher: dans Dieu, ce sera une volonté lassée de vos délais, et qui vous y surprendra, premier point. — Dans vous, ce sera une volonté abrutie dans ses délais, et qui s'y obstinera: second point. Et, par l'union de ces deux volontés, vous croupirez éternellement dans votre péché, parce que l'une ne vous accordera pas tout ce que vous en attendiez pour en revenir, et que l'autre abusera du peu qu'on lui accordera.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Comme tout délai en matière de pénitence procède de présomption, n'est-il pas surprenant que l'homme, qui, dans ses affaires temporelles, a si peu de confiance en la bonté divine, porte son espérance dans les affaires du salut jusqu'à la témérité? Combien de motifs pourtant n'avons-nous pas de compter sur la Providence pour ce qui regarde le corps! On nous invite à nous en décharger sur le Seigneur, et c'est le Seigneur lui-même qui nous y invite, il veut que nous nous en rapportions à ses charitables soins, et que nous le regardions comme un père commun, qui pourvoit avec sagesse et bonté à tous les intérêts et à tous les besoins de sa famille; cependant on s'inquiète, on se fatigue, on fait des amas, comme si la terre allait fermer ses entrailles à ceux qui l'habitent: homme de peu de foi, est-ce que tous vos cheveux ne sont pas comptés? en tombera-t-il un seul sans la permission du Père céleste? ou n'est-ce point qu'on vous a mis au monde pour vous y abandonner, et vous y traiter comme autant de sujets rebelles qu'on livre à leur méchante destinée? Dieu s'est engagé à nourrir vos corps, croyez-vous qu'il manque jamais à sa parole? Mais dans quel endroit de ces divines Ecritures s'est-il engagé à vous attendre à l'infini, et à ne vous demander votre âme que quand vous aurez fait vos provisions pour l'éternité? Tous les jours, au contraire, il vous menace de venir à vous lorsque vous l'attendrez le moins, il vous assure qu'il vient, qu'il est à la porte; à tout cela qu'opposez-vous? De vaines espérances: de mon côté, tout me répond d'une longue vie, j'aurai du temps; du côté de Dieu, tout me répond de sa miséricorde, la grâce ne me manquera pas. Vous aurez du temps, la grâce ne vous manquera pas! Saint Augustin n'ose point vous donner cette assurance, il craint au contraire que l'un et l'autre vous étant absolument nécessaire pour vous convertir, l'un et l'autre ne vous soient absolument refusés. Ce n'est point là une pensée qui soit singulière à ce Père, l'Ecriture nous la propose presque à chaque page, et fasse le ciel que quelqu'un d'entre nous ne la voie jamais vérifiée dans sa personne.

Pour ce qui est du temps, ce serait folie de vouloir douter que Dieu seul en est le maître, qu'à lui seul il appartient d'en disposer à son choix et de l'accorder ou de le refuser selon les vues impénétrables, ou de sa justice, ou de sa bonté: tout ce qu'il y a de grand, de puissant parmi nous, n'ira jamais au delà du terme qui lui est marqué: jamais personne n'y est allé; c'est une providence supérieure qui règle notre entrée dans ce monde; c'est une providence supérieure qui en règle notre sortie; nous avons commencé quand elle a jugé à propos de nous donner l'être, nous finirons quand elle jugera à propos de nous l'ôter.

Mais, parce qu'il y a comme trois sortes de temps que se promettent trois sortes de pécheurs; voyons sur quoi en ceci ils peuvent se rassurer de la part de Dieu; les uns donc renvoient leur pénitence à un temps qui

doit se régler par les autres affaires dont ils sont chargés : quand j'aurai terminé ce différend, vidé ce procès, affermi cet établissement, alors, débarrassé de tout autre soin étranger, je penserai sérieusement aux intérêts de ma conscience ; mais que leur dit le Saint-Esprit dans les *Proverbes : Ne glorieris in crastinum.* (*Prov.*, 27.) Ne vous glorifiez point du lendemain, ne vous le promettez point absolument et sans crainte, et pourquoi? Parce que vous ne savez point ce que ce lendemain doit vous produire, parce que vous ne savez point si ce lendemain ne sera point pour vous un jour de funérailles et de deuil, plutôt qu'un jour de pénitence et de pleurs : *Ignorans quid superventura pariat dies.* (*Ibid.*); les autres renvoient à leur vieillesse, ou du moins à cet âge où le feu des passions venant à tomber, on ne sent plus un attrait si vif, si ardent au plaisir ; aujourd'hui je suis retenu par trop d'endroits ; sur le retour des années, quand le vice aura perdu pour moi cet agrément, cette pointe que lui donne la vivacité de l'âge, alors j'accorderai au Seigneur tout ce qu'il peut attendre de moi. Mais savez vous, vous demande le Prophète, que vous n'arriverez point à cette vieillesse, à cet âge que vous vous promettez; vous péchez dans l'espérance d'être attendu, et Dieu s'empressera de mettre fin à vos péchés en diminuant le nombre de vos années : *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos* (*Psal.* LIV); des troisièmes enfin renvoient à la mort : A la mort je rappellerai toute ma vie, je repasserai sur tous mes égarements, et je réglerai si bien toute chose que Dieu et le prochain seront également contents; mais le temps de la mort n'est-il pas ce temps d'angoisse, de tribulation, de tempête dont parle le Sage, et où Dieu semble devenir sourd et insensible à tout ce qu'on peut faire pour fléchir sa juste colère : *Tunc invocabunt et non exaudiam, mane consurgent et non invenient me* (*Prov.*, I); de sorte que de tous les temps que se promet le pécheur, il n'en est aucun, ou qui ne soit incertain en lui-même, ou qui ne doive être abrégé pour l'arrêter dans son péché, ou qui ne puisse lui devenir inutile par un effet terrible de la justice divine : reprenons ces effrayantes vérités.

Vous ne pouvez vous résoudre à pleurer votre péché, que vous n'ayez terminé ce différent, vidé ce procès, affermi cet établissement. Je ne vous demande pas si, parmi ces affaires que vous croyez de si grande importance, il en est de plus importante que celle de votre salut; s'il est de voie plus sûre pour mener toutes choses à leur fin que d'engager Dieu dans vos intérêts, et de gagner son amitié pour l'obliger à répandre sa bénédiction? Souvent il permet que tout prospère chez l'impie, plus souvent encore il se fait un plaisir et un devoir de l'humilier et de le confondre; ce que je vous demande, c'est si vous pouvez vous dire à vous-même, sûrement et sans courir aucun risque, après avoir réglé mes affaires temporelles, je régierai les affaires de mon éternité; et comment le pourriez-vous puisque vous ne pouvez pas vous promettre sûrement et sans courir aucun risque, deux moments de vie? celui dont vous jouissez, et celui qui doit lui succéder, Dieu les tient entre ses mains, ce n'est point à vous à en disposer. L'avare de l'Evangile s'en promettait plusieurs, et, dans le temps même qu'il se les promettait, on prononçait l'arrêt de sa condamnation et de sa mort : *Ne glorieris in crastinum;* sur quoi saint Augustin ne peut pas s'empêcher d'accuser de folie la plupart des hommes qui, disposant de leur vie pour plusieurs années, forment aussi différents projets de conversion, selon les différentes occupations qu'ils se proposent : je suis maintenant trop embarrassé d'affaires étrangères pour penser avec l'application nécessaire à celles qui me sont personnelles; mon négoce, mes domaines, une alliance que je médite, des chicanes que me suscite l'injustice, tout cela m'appelle ailleurs, demain, dans quelques jours, quand tout sera fini, je mettrai la main à l'œuvre. — Qu'on est insensé, s'écrie ce Père, de se faire ainsi l'arbitre et le maître de plusieurs années, tandis qu'on n'a pas peut-être un moment à vivre? qu'on est insensé de vouloir ainsi pactiser avec un Dieu qui ne fait aucune convention avec personne, qui n'en veut point faire, et qui dans ses conseils éternels, a peut-être conclu que, si vous ne profitez pas du moment présent, il vous refusera tout autre moment pour l'avenir. Tout ce que vous pouvez donc dire, c'est : je suis entre les mains de Dieu, c'est à lui à disposer de mes jours; s'il veut bien m'accorder ceux que je destine à l'affaire de mon salut, j'y travaillerai, je mettrai la main à l'œuvre, mais, s'il ne le veut pas, tout cet avenir dont je me flatte ne sera pour moi qu'un avenir de tourment et de peine : *Ne glorieris in crastinum.*

Ne recourez point, au reste, ni à la bonté de votre complexion, ni à la force de votre santé : un corps bien constitué, des sens pleins de vigueur, nul de ces accidents fâcheux qui semblent présager une mort prochaine. Oui, mais celui qui envoie la mort vous a-t-il promis que pour vous l'envoyer il suivra le cours naturel des choses, qu'il s'accommodera à ces garants d'une longue vie que vous semblez porter au milieu de vous? Rien de tout ce qui vous tranquillise ne fait la longue vie : la volonté divine en est le premier principe. Si cette volonté est d'accord avec la vôtre, vivez content; mais, si elle vous menace de venir à vous lorsque vous vous y attendrez le moins, tenez-vous sur vos gardes : le moment où vous vous croyez le plus en sûreté sera peut-être le moment décisif de votre éternité : *Ignorans quid superventura pariat dies.*

Ceux mêmes qui renvoient à une occasion d'éclat, à une fête solennelle, à la fin de la semaine, au lendemain, ne sont pas moins en danger; et si je ne soutiens pas, après quelques théologiens, qu'on est obligé, sous peine de péché, de se relever dès qu'on est

tombé, je ne saurais m'empêcher de dire que vous péchez contre la charité que vous vous devez à vous-même, en croupissant, quand ce ne serait qu'un jour, dans votre péché. Vous voyez tant d'accidents imprévus, vous ne pouvez point savoir quelles sont les vues du Seigneur sur vous : peut-être que sa main est déjà étendue pour frapper, et vous attendez tranquillement ou la Pâque prochaine, ou quelque autre temps favorable. Est-ce vous aimer comme vous devez que de croupir, par délibération et par choix, dans un état où, si Dieu venait à vous, vous n'auriez d'autre partage que celui des réprouvés? Si nous savions, dit saint Chrysostome, que nous devons mourir aujourd'hui, aujourd'hui même nous ferions pénitence. Nous pouvons mourir aujourd'hui : pourquoi donc, aujourd'hui même, ne pas nous mettre à couvert de toute surprise? *Ne glorieris in crastinum, ignorans quid supercentura pariat dies.*

Ces motifs de crainte sont communs à tout pécheur qui renvoie. Voici quelque chose de singulier pour ceux qui ne renvoient que pour continuer plus hardiment à pécher : nous sommes dans le bel âge, dans la saison des plaisirs; les douceurs de la vie se présentent à nous à l'envi; tout nous flatte, tout nous rit : le moyen d'entrer dans les horreurs de la pénitence, dans ces voies dures et pénibles, où tout est parsemé de ronces et d'épines! Quand nous ne serons plus retenus par tant d'endroits, quand les passions auront perdu cette vivacité qui leur donne un empire si absolu sur nos cœurs, nous en reviendrons; mais exiger que nous rompions aujourd'hui des lieus que nous aimons, des liens que nous portons avec attrait, c'est exiger ce que la pente, les engagements, les douceurs que nous goûtons, nous rendent impossible. Dieu donc les rompra, ces liens, par un trait singulier de sa puissance : il fera, à votre condamnation et à votre perte ce que vous auriez pu faire salutairement avec le secours de sa grâce : *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos.* (*Psal.* LIV.) Les hommes de chair et de sang, les hommes injustes et trompeurs, n'arriveront point à la moitié des années qu'ils pouvaient comme naturellement se promettre; ils craignent de s'arracher à l'objet de leurs passions, et on les en arrachera malgré eux; et le péché, qui leur fait aimer la vie, sera lui-même à Dieu un motif et un engagement pour leur envoyer une mort prompte et prématurée. Est-il de l'intérêt de notre Dieu que la chose soit ainsi? dit Tertullien. Autant qu'on leur accorderait d'années, autant ils en sacrifieraient au péché. Est-il juste que notre Dieu, jaloux comme il est de sa gloire, se voie impunément déshonoré, et qu'agissant comme de concert avec le pécheur, il lui fournisse le moyen de pécher? Quand vous ne serez plus, il ne sera plus outragé. Haïssant donc le péché autant qu'il le hait, il tombera sur le pécheur, et opposera la mort comme une digue qui seule peut arrêter ce torrent impétueux, débordé avec tant de fureur : *Non dimidiabunt dies suos.*

Ouvrons les livres saints : nous y verrons en combien de manières différentes Dieu, en ceci, s'est fait justice de différents pécheurs. Les enfants d'Israël murmurent dans le désert; ils sont dégoûtés de la manne; ils demandent une nourriture plus solide, et Dieu, indigné de leurs murmures, fait pleuvoir sur leur camp les oiseaux du ciel comme les sables de la mer; mais en même temps sa colère s'allume sur ces indignes murmurateurs; et ils avaient encore la bouche pleine de ces viandes qu'ils avaient tant souhaitées, ils triomphaient encore autour de leurs tables, que la main du Seigneur s'appesantit sur eux, et met fin en même temps, par une mort précipitée, et à leur joie et à leur péché : et cela peut-être pour nous dire que nous serons pris dans le moment de notre péché, sans avoir aucun moment pour rentrer en nous-mêmes et pour pleurer notre péché. Les enfants de ce peuple murmurateur, aussi méchants que leurs pères, continuent à pécher. Dieu a quelque patience; mais enfin, lassé de se voir insulter, il se réveille, dit l'Ecriture, comme un homme emporté par sa fureur : il rejette diverses tribus, il frappe le prêtre comme le peuple; la captivité, le glaive, le feu, tout est mis en usage pour tirer raison de cette nation rebelle : et cela pour nous faire connaître que, si Dieu nous attend un peu plus que les autres, ce n'est pas pour nous laisser toujours impunis, et qu'il n'y a ni condition ni état qui puisse l'arrêter quand il veut se venger. Ce ne sont pas même uniquement les plus grands pécheurs que Dieu frappe et surprend ainsi : dix-huit personnes sont ensevelies sous les ruines de la tour de Siloé. Croyez-vous, demandait Jésus-Christ aux Juifs, que ce fussent là les plus coupables d'Israël? Non, sans doute : il y en avait dont les crimes criaient plus haut; mais c'est que mon Père châtie de cette manière visible qui il lui plaît. Ce n'est ni la grandeur, ni le nombre des péchés qui le règlent : ce sont les règles impénétrables de sa sagesse et de ses jugements. Ce qu'ajoute pourtant le Sauveur marque que, si tout pécheur, qui se détermine à croupir dans son péché, ne meurt pas toujours de ces morts frappantes, et causées par quelques-uns de ces accidents qui portent partout la terreur et l'effroi, tous meurent de la même manière que moururent ces personnes écrasées sous les ruines de la tour de Siloé, c'est-à-dire d'une mort qui, pour n'être pas violente, n'en est pas moins prompte, pas moins subite, moins imprévue et moins accompagnée de toutes ces circonstances qui font la mort d'un réprouvé : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII.) Ce n'est pas toujours le genre de mort qui rend la mort malheureuse : l'homme de bien peut être abattu par le même coup qui abat l'homme pécheur. Dans cette égalité de chute, quelle inégalité de sort! C'est la manière dont nous recevons la mort qui décide

de notre destinée. Et comment la reçoivent ceux qui se flattent toujours d'y être à temps; ceux qui, à la faveur de quelques projets de conversion vagues et inefficaces, se croient en droit de donner une libre carrière à leurs désirs? Soit qu'on multiplie, soit qu'on abrége le nombre de leurs années, ce sont toujours des présomptueux qui, accoutumés à renvoyer, à espérer, renvoient et espèrent encore lors même que tout est désespéré pour eux, et qui se laissent enfin surprendre, parce que le temps, sur lequel ils se rassurent, leur est refusé.

De sorte que, quand nous ne verrions pas parmi nous ces tristes accidents qu'on vit parmi le peuple de Dieu, un pécheur enlevé au moment même qu'il vient de consommer son péché, on en a vu pourtant, et peut-être votre ville n'a pas oublié ce qu'elle a vu de triste et d'effrayant dans cette matière; on en voit au moins tous les jours ou qui, surpris lorsqu'ils s'y attendent le moins, sont enlevés sans avoir aucun temps pour se reconnaître et pour pleurer un péché dont ils se savaient eux-mêmes chargés, ou qui, ayant du temps pour se reconnaître, le rendent inutile par leurs malheureux délais. Je ne voudrais pas que le sort tombât sur aucun de ceux qui pèchent dans l'espérance d'être attendus; ils éprouveraient trop à leurs pertes ce que c'est que pousser à bout une miséricorde qui, quelque infinie qu'elle soit, donne souvent des bornes à ses bontés, et laisse agir la justice avec toute la sévérité que peut le mériter un présomptueux qui croit que parce qu'il espère il a droit de pécher.

J'ajoute que quand ces sortes de pécheurs ne forceraient pas Dieu en quelque manière à avancer leurs jours pour se défaire d'eux, ils les avancent eux-mêmes par le déréglement de leur conduite. C'est un tempérament dérangé, un corps usé, une santé ruinée. Ils ne savaient donc pas ce qu'ils se préparaient, quand ils se livraient si indiscrètement à la malignité de leurs passions? Ils se frayaient un chemin à la mort. Aujourd'hui, qu'ils la voient arriver de près, ils gémissent, ils demandent quelque trêve. A qui peuvent-ils s'en prendre? Qu'à eux-mêmes? Ils ont troublé l'ordre que Dieu s'était d'abord proposé : il leur aurait accordé une longue vie s'ils avaient vécu de la vie des saints; ils ont vécu en pécheurs, Dieu doit-il écouter leurs gémissements et s'accommoder à leurs désirs, en rétablissant l'ordre qu'ils ont troublé? Il leur accordera ce qu'ils ont cherché : ils ont travaillé à abréger leurs années, Dieu les livrera au sort qu'ils se sont attiré, et ils mourront sans arriver à la moitié des années qui leur étaient préparées. *Non dimidiabunt dies suos.*

Mais que Dieu vous enlève ou qu'il vous accorde le temps que vous vous promettez, ce ne sera pas un temps de salut pour un pécheur accoutumé à renvoyer : *Tunc invocabunt, et non exaudiam; mane consurgent, et non invenient me.* (*Prov.*, I.) Supposons donc ici tout ce qu'il vous plaira, ou que Dieu vous laissera aller jusqu'à l'âge le plus avancé, ou qu'il vous prendra sur le milieu de vos années, non pas néanmoins sans vous avoir souvent averti dans l'une et l'autre de ces circonstances de sa venue prochaine; de tout cela qu'en arrivera-t-il à un homme accoutumé à renvoyer? Je viens de le dire, non pas ce que vous prétendez, que vous secouerez alors cette pesanteur qui vous retient aujourd'hui et qui vous endort dans le sein du péché, mais que vous vous y confirmerez, et que vous étant fait une malheureuse habitude de vos renvois, vous renverrez si fort, ou que vous ne ferez rien pour revenir à Dieu, ou que vous ne le ferez qu'imparfaitement et sans fruit. Que manquait-il à ce pécheur mourant pour mourir en pénitent? Non pas sans doute des sollicitations pressantes, on le pressait depuis longtemps; non pas sans doute de ces ministres zélés qui le conjurassent de mettre ordre à ses affaires, il s'est plaint lui-même souvent de leurs importunités sur ce point; non pas sans doute une vive image de ses désordres, il les voyait dépeints comme autant de spectres affreux qui, dans ces dernières extrémités, confondaient toutes ses pensées; non pas même la grâce, il en sentait les impressions, et les inquiétudes qui l'agitaient étaient plus l'effet d'une grâce qui le pressait que des maux dont il se plaignait; non pas, ce semble, la bonne volonté, malgre ses délais, il protestait tous les jours qu'il n'avait rien plus à cœur que de s'acquitter de son devoir, et que s'il différait ce n'était que pour s'y mieux préparer et faire les choses avec cette maturité que demandait l'importance de l'affaire? Qu'est-ce donc? Il avait besoin de temps; avec quelques heures de plus il était sauvé. Je n'en sais rien : peut-être aurait-il encore renvoyé, peut-être que quelques heures de plus ne lui auraient servi qu'à faire mieux connaître à sa famille qu'il voulait mourir en obstiné. Quoi qu'il en soit, il est mort, il est mort sans sacrement, sans pénitence, pour n'avoir pas eu le temps qu'il se promettait, ou, pour mieux dire, pour avoir abusé du temps que Dieu daignait lui accorder.

Et quand même il aurait apporté quelques soins pour profiter d'un temps si précieux, aurait-il apporté tous les soins nécessaires pour faire de ce temps de grâce un temps de salut? Comme il a attendu les dernières extrémités, et que c'est moins par son propre mouvement que par le mouvement d'autrui qu'il a pensé à recourir au remède du péché quand on lui a fait connaître que tout était désespéré pour lui, est-il en état de remplir toutes les obligations de son devoir avec toute l'application et l'attention nécessaire? Il a vécu toute sa vie dans le péché; comment rappeler dans quelques moments qui lui restent tant de pensées, tant de désirs, tant de paroles et d'œuvres de péché qu'il a à se reprocher? La mort s'avance, il la faut prévenir; pour cela on se presse, on se hâte, et, quoique Dieu se contente de ce qu'on peut, il est dangereux qu'il ne réprouve

une pénitence où, par ses délais affectés, on s'est mis dans une impossibilité de faire tout ce qu'on doit. Le trouble et la confusion qui surviennent augmentent la difficulté et la peine : d'un côté, dit saint Bernard, se présente un péché qui accuse; de l'autre, une justice qui effraie : *hinc accusans peccatum, illinc terrens justitia;* au-dessous de soi, on voit les gouffres affreux de l'abîme ouvert; au-dessus, un juge irrité et prêt à se faire justice : *subtus horrendum chaos inferni, desuper iratus judex;* on voudrait se cacher, et il est impossible de le faire; il est intolérable de paraître, on ne peut pourtant pas l'éviter : *latere impossibile, apparere intolerabile.* A la vue de si tristes et de si effrayants objets, son esprit se trouble, ses pensées se confondent; peut-être cherche-t-il encore à se rassurer, comme il l'a toujours fait, sur l'espérance de quelques délais; peut-être aussi se livre-t-il à son désespoir? Que sais-je? Nous devons tout craindre d'un homme qui, ayant vécu dans le péché, attend que la mort soit à la porte pour pleurer son péché. D'ailleurs tous ses sens sont affaiblis, et, comme dans nos opérations nous dépendons beaucoup de nos sens, d'un sens hébêté, on n'en peut guère attendre des opérations de vie; tous les membres souffrent, toutes les puissances sont liées; on a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre. Dans une situation de cette nature, quand, pour parler de la sorte, on aurait la meilleure volonté du monde, on ne serait guère capable de ces sentiments héroïques qui opèrent la conversion. Tout est mourant dans un homme qui se meurt; et, s'il en est qui prennent une nouvelle vivacité à ces derniers moments, ce ne sont guère que ceux qu'une heureuse habitude a formés aux choses de Dieu. Le pécheur s'est formé à une vie de péché, et, s'il ne prend pas alors, ce qui pourtant peut arriver, une nouvelle vivacité pour le péché, du moins n'est-il guère en état de le détester; et il est dangereux que toute la pénitence qu'il peut faire ne soit qu'une de ces œuvres mortes qui sont sans récompense, parce qu'elles sont sans mérite. C'est ce qui confirme qu'il est un temps de colère et de vengeance où le pécheur porte toute la peine de ses délais, et se voit mourir dans son péché, parce qu'il ne veut pas ou ne peut que très-difficilement profiter des secours qu'on lui offre pour expier son péché : *Tunc invocabunt et non exaudiam, mane consurgent et non invenient me.*

Ce n'est donc pas sur le temps que vous pouvez compter; pouvez-vous compter sur la grâce? je dis sur cette grâce de prédilection et de choix, sur cette grâce qui, sans nécessiter la volonté, l'entraîne pourtant après elle, et sauve infailliblement ceux qu'elle veut sauver? grâce que Dieu devrait refuser par justice au pécheur que j'attaque, quand il voudrait la lui accorder par bonté. Ecoutez-moi, et vous conviendrez que je pense de notre Dieu comme je le dois.

Pourquoi est-ce donc que vous renvoyez votre pénitence? dites ce qu'il en est, et ne cherchez point ici à vous justifier aux dépens de la vérité; c'est l'amour du péché qui vous retient, c'est parce que vous voulez continuer à pécher, que vous ne faites pas ce que vous devez; or, il est certain que, dès que nous avons péché, quand ce ne serait qu'une fois, Dieu, en rigueur, ne nous doit plus rien; nos iniquités, dit le Prophète, ont mis la division entre lui et nous; nous sommes armés contre lui, et il est armé contre nous; et, quand il nous traiterait avec toute cette sévérité qu'exerce un ennemi sur un ennemi déclaré, il ne nous traiterait que comme nous l'avons mérité : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos, et Deum vestrum* (*Isa.*, LIX); et au lieu de chercher à apaiser Dieu en vous humiliant devant lui, en recourant à sa clémence, en lui sacrifiant tout ce qui peut vous être ou une occasion ou une source de péché, vous lui donnez tous les jours de nouvelles marques du mépris que vous faites de lui et de ses lois; vous ajoutez tous les jours péché sur péché. Est-ce ainsi qu'un sujet rebelle se dispose à recevoir grâce de son souverain? est-ce en l'insultant, en l'outrageant, qu'il l'engagera jamais à répandre sur lui ses faveurs et ses bienfaits? quoi! vous regarderez votre retour à Dieu comme une espèce de malheur, du moins vous ne craindrez rien tant que de revenir à lui, puisque c'est la dernière chose que vous ayez à faire, et la dernière à quoi vous ayez à penser; après que vous vous serez lassé de servir le péché, vous en reviendrez, et dans cet état Dieu vous ira chercher avec ses grâces de prédilection et de choix, qu'il n'accorde même à ses amis que par un trait singulier de sa miséricorde! Le doit-il, et avez vous lieu de l'espérer? Quoi! vous aurez désolé le royaume de Jésus-Christ, vous aurez privé Jésus-Christ du fruit de ses travaux, anéanti le prix de son sang, et il fera parler spécialement en votre faveur ce sang précieux; et il emploiera spécialement auprès de son Père en votre faveur, tout ce que ses travaux, ses mérites et son sang lui donne d'autorité et de pouvoir! Quoi! vous n'aurez eu de commerce et de liaison qu'avec les pécheurs; leurs maximes, leurs œuvres auront fait toute la règle de votre conduite; vous leur serez devenu vous-même un maître d'iniquité et de crime, et dans cette foule de réprouvés que Dieu laisse ordinairement dans l'abîme qu'ils se sont creusé, il vous ira démêler préférablement aux autres, et vous prendre par la main pour vous en tirer comme malgré vous! Encore un coup, le doit-il, et avez-vous lieu de l'espérer? Si cela se doit, il faudra donc qu'un père outragé, oublie tout ce qu'a fait contre lui un fils dénaturé, et qu'il coure après lui avec autant d'empressement que s'il n'en avait jamais été offensé. Si cela se doit, il faudra qu'un prince insulté s'attache spécialement à gratifier un sujet rebelle, et qu'il s'abaisse jusqu'à lui aller au devant dans le plus grand feu de sa révolte : si cela se doit, nous sommes donc nécessaires à notre Dieu, nous avons donc dans nos péchés une voie sûre à ses

miséricordes, nous n'avons donc qu'à pécher pour ouvrir sur nous les trésors de ses bontés; vous voyez vous-même que si Dieu doit avoir quelque compassion, ce ne doit guère être que pour un pécheur de fragilité et de surprise, pour un pécheur qui gémit sous le poids de sa misère, et de son péché: pour le pécheur d'entêtement et d'obstination, il serait de l'équité que Dieu l'abandonnât entièrement, et qu'il le livrât à toute la malignité de son cœur: et, s'il ne le fait jamais totalement, il sait pourtant se ménager dans la distribution de ses dons et de ses grâces; il visite le juste, il visite le pécheur, le juste ordinairement dans une miséricorde singulière, le pécheur ordinairement dans la sévérité de sa justice. Dans sa justice pourtant il n'oublie pas toute sa miséricorde, et, s'il permet souvent qu'un cœur dépravé ne reçoive la grâce que pour se rendre plus inexcusable dans son obstination, quelquefois aussi il se fait un plaisir de faire triompher sa grâce au milieu même de la plus grande dépravation; mystère de miséricorde qui doit confondre ces savants téméraires, qui, jugeant du cœur de Dieu par le leur, en font un de ces cœurs avares et resserrés qui n'ont rien à donner quand on a eu le malheur de leur déplaire et de les offenser. Dieu cherche le pécheur, lors même qu'il est le plus éloigné de lui, et qu'il mériterait le plus d'être rejeté; mais mystère de justice, qui doit faire trembler tout pécheur qui n'est pas entré dans les conseils du Seigneur, ou qui, pour mieux dire, ne peut point compter sur les dispositions de son cœur, ni savoir si, par un effet de sa malice, ce n'est point inutilement qu'il sera recherché; Dieu en rigueur ne me doit rien, il peut donc absolument me refuser tout secours, il n'oubliera pas pourtant sa créature, mais comment la partagera-t-il? sera-ce en père touché de la misère d'un fils égaré, ou en juge qui laisse courir ce malheureux fils après ses anciens égarements? sera-ce dans cet esprit de miséricorde qui ramène les plus grands pécheurs, ou de justice qui laisse le pécheur enseveli et enfoncé dans l'abîme de son péché? il est certain que je suis entre les mains d'un Dieu qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde, et qui laisse dans l'endurcissement tout homme qu'il veut laisser dans l'endurcissement; s'il m'a donc choisi comme il choisit Pharaon pour manifester sur lui quelle était l'étendue de ses vengeances: tout ce que je puis faire, c'est d'avouer avec l'Apôtre, qu'il a pour le moins autant de pouvoir sur sa créature, qu'en a le potier sur la terre dont il dispose à son choix, et qui de la même masse forme, comme il le juge à propos, ou des vases d'opprobre, ou des vases de gloire; ainsi on se trompe quand on se flatte d'avoir toujours des grâces de conversion: si la grâce seule opérait notre salut, celle même qui nous laisse dans le péché suffirait pour nous sauver; mais c'est un ouvrage qui dépend de deux volontés, l'une irritée, et qui dans le désir sincère qu'elle a de nous ramener, ne laisse pas de se souvenir qu'elle a été outragée, l'autre accoutumée à résister, et qui, ferme dans sa résistance, la porte presque toujours jusqu'au dernier soupir, se flattant toujours qu'elle pleurera son péché, et conservant tout son attachement au péché jusqu'à la mort: *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos, et Deum vestrum.*

Mort au reste, qui ne fait pas tellemen la décision de notre destinée au moment que nous rendons les derniers soupirs, que souvent nous nous y soyons comme préparés par un long abus de la grâce et une longue suite de péchés; on se fait comme un jeu de l'affaire du salut, si peu on se met en peine de revenir de ses désordres; de là tant de renvois multipliés les uns sur les autres; si peu sincèrement on en revient quand on se flatte de les avoir quittés; de là ses rechutes si promptes, si fréquentes: on se forme un cœur accoutumé à tout refuser à Dieu, ou à ne lui accorder qu'imparfaitement tout ce qu'il exige, et on le porte jusqu'au lit de la mort, tel qu'on se l'est formé, se rassurant toujours sur ses malheureuses velléités, n'ayant jamais une volonté sincère et efficace, donnant peut-être aux hommes quelques démonstrations de retour, et refusant à Dieu ce qu'il y a d'essentiel dans un retour parfait: *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.*

De tout cela, apprenons à craindre pour le moins autant ce que Dieu peut faire en matière de sévérité, qu'à espérer ce qu'il peut faire en matière de bonté. Dieu peut attendre, il peut nous appeler efficacement, il peut nous gagner et nous sauver; mais il peut aussi nous surprendre, nous perdre et nous rejeter, puisque l'un lui est aussi libre que l'autre: tandis que nous nous promettons tout de sa miséricorde, craignons aussi en tout sa justice; comme il ne donne pas toujours à sa justice toute l'étendue qu'il pourrait, aussi resserre t-il quelquefois sa miséricorde; et, quand on a une juste idée de l'une et de l'autre, on ne regarde ni la justice comme une puissance farouche qui punit sans raison et sans discernement, ni la miséricorde comme une puissance aveugle qui répand sans ménagement et sans choix; de sorte que les bonté de l'une ne doivent pas tellement nous rassurer contre les rigueurs de l'autre, que nous ne tenions un juste milieu entre le danger qu'il y a de trop craindre et de trop espérer. On craindrait trop, si on regardait comme perdu tout ce qu'on peut faire de son côté: on espérerait trop, si on voulait tout laisser faire à Dieu; le juste milieu est de marcher entre une espérance qui, nous faisant agir, ne nous empêche pas de craindre, et une crainte qui, malgré tout ce qu'il y a de défectueux dans nos œuvres, ne nous empêche pas d'espérer: ne vous dites donc plus à vous-même que Dieu est bon, que vous ne vous disiez en même temps, Dieu est juste; ne vous dites plus à vous-même, Dieu peut me sauver, que vous ne disiez

en même temps, Dieu peut me perdre; par là vous comprendrez que, si Dieu vous attend dans vos délais, il peut aussi vous y surprendre, et que, puisque vos délais eux-mêmes demandent vengeance contre vous, il est dangereux que Dieu ne vous surprenne enfin, et ne vous enlève dans votre péché: *Tunc invocabunt et non exaudiam, mane consurgent et non invenient me.*

Avouons-le pourtant, quelque impénétrables que puissent être sur nous en ceci les jugements du Seigneur, nous pouvons encore moins pénétrer, si je puis parler de la sorte, les dispositions de notre volonté, et je soutiens que, si le pécheur qui diffère, a tout à craindre de la sévérité de Dieu, il a encore plus à craindre de sa propre malice : c'est pour cela qu'après vous avoir montré qu'il est dangereux que celui qui renvoie sa pénitence ne la puisse jamais faire, j'ajoute qu'il est encore plus dangereux qu'il ne le veuille jamais.

SECONDE PARTIE

Je viens de le dire, et il est vrai, quelque sujet que nous ayons de craindre de la part de Dieu sur la matière que je traite, nous avons encore plus à craindre de la part de notre volonté; Dieu a des entrailles d'une miséricorde qui ne s'épuise jamais, mais nous avons une volonté livrée à son péché, et qui a un fonds de corruption et de malice plus inépuisable, pour parler ainsi, que les miséricordes mêmes de Dieu : c'est une volage, une inconstante en toute autre chose, mais, à l'égard du péché, elle est toujours ferme, c'est toujours avec empressement qu'elle l'embrasse, et si elle le quitte, ce n'est jamais qu'en se faisant violence et en allant contre toutes ses inclinations et tous ses penchants; vous l'éprouvez tous les jours, la raison, la grâce, l'horreur des supplices, la grandeur des récompenses : tout cela peut à peine vous obliger à faire divorce avec ce malheureux enfant de ténèbres.

Or, cette volonté déclarée aujourd'hui si hautement pour le péché, si entêtée aujourd'hui à suivre le péché, aura-t-elle dans la suite plus d'éloignement pour le péché, plus de disposition à s'élever au-dessus des attraits du péché, plus de courage à le combattre et à l'attaquer? Quelque déréglée, quelque affaiblie qu'elle soit aujourd'hui par vos péchés passés, elle n'est ni si déréglée ni si affaiblie qu'elle ne soit encore susceptible des impressions de la grâce; vous ne renvoyez, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, que pour continuer plus longtemps à pécher, la volonté se déréglera toujours plus, elle s'affaiblira toujours davantage, et la grâce la trouvera enfin insensible à toutes ses impressions, elle se raidira contre tout et s'obstinera dans son péché.

Oui, le péché dérègle la volonté, il la dérégla dans Adam, et dans ce déréglement, qui a passé dans nous par le péché de notre premier père, vous avez soin de vous y confirmer, ou plutôt de lui donner tous les jours de nouveaux accroissements par vos péchés propres et particuliers; par là d'une volonté perverse déjà et gâtée, vous en faites une volonté affermie et comme inflexible par rapport au péché. D'abord ce ne seront ni ces violents transports qui entraînent, ni ces mouvements impétueux qui préviennent, en quelque manière, l'exercice de la liberté, une inclination secrète qu'on pouvait vaincre, un léger attrait qu'on pourrait réprimer, on suit l'attrait, on seconde l'inclination, l'attrait croît, l'inclination se fortifie; ce que Saül éprouva par rapport à l'esprit de Dieu qui le remplit, et le fit parler avec les prophètes, vous l'éprouverez par rapport à l'esprit du péché dont vous vous remplissez insensiblement, et qui fait qu'au bout, vous ne vivez, vous ne respirez que pour le péché : *Mutaberis in virum alium* (*I Reg.*, I); on se trouve comme changé en un autre homme : tout ce qu'on avait d'horreur pour le péché, de penchant pour la vertu, leçons de salut, principes de religion, sentiments de piété, goût pour les choses saintes, crainte des jugements du Seigneur; tout s'efface, on n'écoute plus que ce qui flatte, on y va par son propre poids, on s'en nourrit, on s'en repaît. C'est que le péché s'est emparé du cœur, et qu'il en dispose au gré de ses désirs : *Mutaberis in virum alium.*

Aujourd'hui, il vous en coûte encore de pécher; à peine pouvez-vous vous y résoudre: dès que vous vous serez livré au péché, vous y irez sans difficulté, vous y irez avec complaisance, avec attrait, les remords ne vous retiendront plus; peut-être n'aurez-vous plus de remords, du moins vous les étoufferez comme autant de voix incommodes, et vous passerez hardiment par-dessus tout ce qu'elles peuvent avoir de plus salutaire et de plus effrayant à vous proposer; la conscience ne criera plus, ou, si elle crie, comme en effet elle ne peut pas se taire dès qu'on va contre ses lumières, les passions plus fortes l'obligeront à se taire et à ne plus écouter que leurs malignes et criminelles sollicitations : *Mutaberis in virum alium.* Aujourd'hui, quand vous péchez, c'est avec cette peine secrète qu'il y a un Dieu, qui est le témoin et le vengeur de votre péché; c'est avec le chagrin de penser qu'il y a un enfer, qui doit faire le salaire et la récompense du pécheur. Dès que vous vous serez livré au péché, le plaisir du péché vous occupera presque uniquement, et ces terribles vérités qui autrefois vous effrayaient si fort, ou se présenteront à peine à votre esprit, ou si elles se présentent comme elles le font toujours, ce ne sera que comme de loin, et avec des couleurs si faibles, qu'elles n'ôteront rien au péché de ce qu'il peut avoir pour vous de charmes et d'attraits; *Mutaberis in virum alium.* Aujourd'hui, après que vous avez péché, vous êtes comme à charge à vous-même, vous gémissez sous le triste poids dont vous vous êtes chargé; après que vous vous serez livré au péché, à peine sentirez-vous que vous ayez péché, vous porterez le péché dans votre sein, sans rien perdre sous sa pesan-

teur de cette fausse paix, qui fait le partage d'un pécheur aveuglé et abruti par son péché. Dieu veuille que vous ne vous fassiez point avec ces impies dont nous parle l'Ecriture, un déplorable mérite et un sujet de gloire d'avoir péché : *mutaberis in virum alium.* Aujourd'hui, les voies qu'on vous ouvre pour expier votre péché, vous paraissent encore faciles et aisées; après que vous vous serez livré au péché, ce seront des difficultés presque insurmontables, un chaos affreux d'iniquités et de crimes qu'il faudra sonder, un récit humiliant de mille faiblesses qu'il faudra faire, les rigueurs d'une pénitence dont on connaît à peine le nom, ou du moins dont hait jusqu'au nom, qu'il faudra cependant essuyer. Que d'embarras! On ne pourra pas, ou pour mieux dire, on ne voudra pas y entrer; c'est que la volonté s'est gâtée, et qu'à force de courir après ses désirs, elle s'est rendue comme insensible à tout; elle s'est formée à une vie de péché, elle s'y soutient, et accoutumée à n'écouter d'autre voix que celle qui l'appelle au péché, elle l'écoute comme naturellement et par habitude, sans attention presque, du moins avec mépris de tout ce que peut dire la conscience et la grâce : *Mutaberis in virum alium.*

Une volonté ainsi déréglée peut-elle en revenir, à moins qu'elle ne fasse des efforts extraordinaires? Mais ces efforts, comment les fera-t-elle, dans l'extrême et accablante faiblesse où elle s'est réduite en péchant?

Faiblesse que produit si nécessairement un péché multiplié, que l'Esprit-Saint ne met point de différence entre un homme chargé de chaînes, et un homme lié par ses péchés : ***Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur*** (*Prov.*, V); rien ne peut vous faire rentrer dans vous-même; menaces, promesses, c'est toujours le même acharnement à courir au péché; vous ne savez pas jusqu'à quel point vous vous liez, soit qu'un péché attire par son propre poids un autre péché, comme le veut saint Grégoire, soit que le péché qui suit, soit la peine du péché qui a précédé, comme le veut saint Chrysostome; de quelque manière que la chose arrive, on ajoute péché sur péché, et en même temps liens sur liens; on multiplie en même temps, et ses péchés et ses chaînes, et on se serre si étroitement, qu'on peut à peine secouer le joug, et se mettre en liberté : ***Funibus peccatorum suorum constringitur.***

Faiblesse que produit une passion établie et affermie par une longue et tranquille possession; on a beau vous représenter les suites dangereuses d'une passion ménagée; le pouvoir tyrannique qu'elle exerce sur un cœur qu'elle a soumis, les feux terribles qu'elle y allume, les désordres infinis où elle l'engage; nos appétits, dites-vous, ne nous sont-ils pas soumis? ne dépendra-t-il pas toujours de nous de leur donner un frein et de les ramener au devoir dès que nous le voudrons? Oui, vos appétits vous sont soumis, et il dépendra de vous de les ramener aux bornes du devoir; mais un appétit désordonné, est ce fort armé dont nous parle Jésus-Christ, qu'il faut lier avant que de lui enlever ce qu'il possède; et comment lier un ennemi qui trouve dans notre substance autant que dans notre malice de quoi se soutenir contre toutes nos attaques? Tout combat pour ses intérêts, et tout concourt à le rendre invincible : *Nemo potest vasa fortis diripere, nisi prius fortem alliget.* (*Marc.*, III). Ne croyez point au reste que j'exagère ici l'empire de la passion, ni que je lui attribue mal à propos un pouvoir insurmontable sur les cœurs : je parle selon le cours ordinaire des choses, et par rapport aux efforts que vous ferez, non point par rapport à ceux que vous pourriez et que vous devriez faire, la passion frémira au dedans, elle mettra tout en œuvre au dehors, il faudrait vous raidir, disputer pas à pas, opposer violence à violence, le ferez-vous? quand dans de certains moments privilégiés vous sortiriez de votre état de pesanteur, et que vous combattriez avec courage, comme ce sont des moments qui coûtent, ce sont aussi des moments qui passent. On revient donc à sa première langueur, on se lasse, on pose les armes, et on continue à se laisser gourmander par ses désirs : *Nemo potest vasa fortis diripere, nisi prius fortem alliget.*

Faiblesse que produit l'habitude et la méchante coutume; on s'est tellement familiarisé avec le péché, qu'on regarde l'état du péché comme son état naturel, qu'on va au péché comme sans réflexion, et avec tant de facilité qu'entre la pensée du péché et le péché, il n'y a souvent qu'un moment d'intervalle, et la malignité du péché, dit le saint homme Job, pénètre jusqu'à la moelle des os; elle suit le pécheur jusqu'à la mort, et va dormir avec lui dans l'obscurité du tombeau : ***Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient*** (*Job*, XX); expression qui faisait dire à saint Ambroise qu'une habitude invétérée forme une seconde nature, et dérange tellement toute l'économie d'un esprit raisonnable et chrétien, qu'on ne semble plus tenir de l'homme que ce que produit l'homme de péché, une pente violente au mal, une recherche continuelle de ce qui flatte les sens, une opposition constante et éternelle pour tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans l'Evangile : *Et cum eo in pulvere dormient.*

Faiblesse que produit, ou la révolte, ou l'accablement des sens; ils ont tant de liaisons avec l'âme, qu'en quelque situation qu'ils se trouvent, ils décident presque toujours de ses opérations : ont-ils encore cette vivacité que donnent l'âge et le tempérament? comme ils ont goûté longtemps tout le plaisir qu'il y a de se faire obéir, ils ne savent ce que c'est que plier, et ils épuisent en quelque manière toutes les forces de l'âme, par une maligne et opiniâtre résistance; ont-ils perdu cette vivacité et ce feu qu'éteint un grand âge, une maladie, ou une infirmité; s'ils ne se raniment pas à la vue des objets qui leur ont plu, du moins sont-ils

tellement abattus, qu'ils deviennent comme à charge à l'âme, et l'arrêtent dans l'exécution de la grande affaire du salut, dont elle devrait uniquement s'occuper ; tout est dérangé dans le corps, tout l'est également dans l'âme, et l'épuisement est si commun, que l'âme aussi bien que le corps, se trouvent presque incapables d'aucune opération de vie.

Faiblesse, enfin, que produit la soustraction de la grâce; grâce qui, si souvent rebutée, se rebute elle-même, qui ne vient plus qu'avec mesure et avec je ne sais quel ménagement, vous diriez qu'elle craint de parler ou d'être ouïe ; c'est une de ces voies sourdes qu'on entend à peine ; ce sont de ces éclairs instantanés qui passent si vite, qu'ils ne semblent luire à nos yeux que pour nous laisser d'abord retomber dans nos premières ténèbres.

Et de tout cela qu'en peut-il suivre naturellement, que l'endurcissement et l'obstination de la volonté ? Elle s'est gâtée en se livrant au péché, tout ce que la vertu a d'attrait pour une volonté droite, lui devient odieux : elle l'envisage avec quelque espèce d'horreur, et ne trouve plus de goût que dans le péché ; elle est affaiblie par le péché qui la lie, par les passions qui la tyrannisent, par l'habitude qui l'entraîne, par les sens qui la traversent ou l'abandonnent dans ses opérations, par la soustraction de la grâce, qui, pouvant seule faire sa force, semble craindre de lui tendre la main ; que peut-elle faire dans de si tristes circonstances, que consommer par sa réprobation l'œuvre de ténèbres qu'elle a commencé par le péché ? *Iniquitates suæ capiunt impium.*

Et de si tristes présages, à qui les annoncé-je ? à vous qui devez tout régler à la mort, qui aux approches de la mort devez tout réparer, mettre ordre à tout ; mais que je crains, ou que vous ne soyez pris si à la hâte, que vos affaires, qui ne peuvent se régler qu'avec beaucoup de temps, ne demeurent dans cette confusion désespérante où nous les voyons aujourd'hui ; ou que vous ne soyez si fort accablés, que tout ne se réduise à quelques démarches extérieures, auxquelles le cœur n'aura aucune part ; ou enfin que vos passions, que ces passions qui se jouent aujourd'hui de vous, ne s'en jouent également à la mort, et que vous ne trouviez dans vos sens, ou rebelles, ou endormis et mourants, un de ces ennemis qui peut toujours entraîner votre perte, soit qu'il vous attaque à découvert et à force ouverte, soit qu'il vous abandonne dans le besoin et vous livre à vous-même ! Je vous les annonce à vous qui, dans un âge avancé, vous promettez, ou plus de courage, ou moins d'obstacle ; comme s'il n'y avait pas, selon Isaïe, des enfants de cent ans, ou pour parler avec saint Ambroise, de ces vieillards insensés qui, sous une tête blanche, conservent toute la pente que peut avoir au libertinage la jeunesse la plus dissolue ; ce n'est point à l'âge qu'est attachée la guérison d'un cœur dépravé ; on peut être courbé sous le poids des années, et être consumé par le feu de ses désirs déréglés : souvent même un cœur droit dans la jeunesse, se gâte et se corrompt dans l'âge avancé : vous en avez mille exemples devant les yeux ; jugez par là si l'âge donne toujours de la maturité. Je vous les annonce, à vous qui attendez le succès d'une affaire, la conclusion d'un procès, la consommation d'un établissement pour entrer dans les voies du Seigneur ; cet établissement achevé, ce procès gagné, cette affaire terminée, il vous surviendra de nouveaux embarras, embarras qui vous déroberont vous-même à vous-même, et vous feront vivre en pécheur toute votre vie, dans l'espérance d'être un jour pénitent ; je vous les annonce à vous, qui que vous soyez, qui renvoyez au lendemain, et qui, dans vos renvois, ne faites qu'accumuler péché sur péché. Si, dans ces renvois, je vous voyais entrer dans les sentiments d'un vrai et sincère pénitent, rompre avec ces tentateurs qui vous ont si souvent séduits, fuir ces occasions où vous avez éprouvé tant de fois que ce n'est jamais impunément qu'on se jette dans le danger, ne penser au péché que pour rappeler le nombre et l'énormité des vôtres, que pour les laver dans ces larmes que la douleur arache à un cœur contrit : en ce cas, quand je vous verrais surpris et enlevé subitement, je ne laisserais pas de regarder votre pénitence comme consommée dans un sens, et reçue devant ce tribunal qu'une larme, qu'un soupir désarme ; mais quand dans vos renvois, parmi quelques velléités de pénitence, je verrai une conduite toujours sujette aux mêmes égarements, toujours la même ardeur pour le plaisir, le même empressement pour le monde et pour ses pompes, la même suite de péchés, puis-je m'empêcher de vous dire que vous vous jouez de notre Dieu, et que, vous jouant ainsi de lui, vous le mettez dans une espèce de nécessité de vous surprendre et de vous perdre dans votre péché ?

Ne me dites point, au reste, que je ne sais pas la peine qu'il y a de rompre une forte attache, d'abandonner une personne qu'on a idolâtrée, de se dessaisir d'un bien qu'on possède depuis longtemps sans titre et sans droit : je sais tout cela ; mais je sais aussi que l'attache devient tous les jours plus forte, la honte de restituer plus insurmontable, et que le temps ne sert qu'à augmenter la difficulté : ainsi, ce que vous avez à faire, faites-le sans délai ; tout ce que peut produire le retardement, c'est une espèce d'impuissance qui ne sera point assez grande pour vous justifier, mais qui le sera assez pour vous retenir : *Iniquitates suæ capiunt impium.*

Ne me dites point non plus ce que nous disent tous les jours tant de pécheurs : Je pèche, mais je pleurerai ; je ne voudrais pas mourir comme je vis, à Dieu ne plaise ; je verserai tant de larmes que j'apaiserai enfin mon juge : pour vous détromper, je ne reprends point ici ce que j'ai entendu jusqu'à présent ; je m'en tiens simplement à votre

proposition, et je soutiens que si jamais le pécheur s'est perdu dans ses raisonnements, c'est dans un raisonnement aussi pitoyable que celui-ci : Je pèche, mais je pleurerai; c'est comme si un malade disait : je laisse empirer mon mal ; mais quand il sera dans la dernière période de sa malignité, alors je lui chercherai quelque remède ; et le péché n'est-il pas une espèce de maladie qui a ses progrès et comme ses symptômes de mort? du moins le Prophète regardait le sien comme une plaie envenimée, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements, et semblait le menacer de porter, jusque dans le fond et la moelle de ses os, une corruption incurable et à l'épreuve de tous les remèdes : *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ.* (*Psal.* XXXVI.)

Je pèche, mais je pleurerai; c'est comme si je disais, je me lie tous les jours plus fortement, mais c'est pour me mettre plus aisément en liberté; plus mes chaînes seront multipliées, plus il me sera aisé de les rompre; et le péché n'est-il pas encore, au langage du Saint-Esprit, un lien qui tient le pécheur comme captif et enchaîné sous le poids de sa cruelle et tyrannique domination; Augustin l'avait éprouvé, et il redoutait si fort cette multitude de liens dont il s'était chargé, qu'il semblait craindre de ne pouvoir jamais se mettre en liberté : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringetur.*

Je pèche, mais je pleurerai, et le péché fut-il jamais une voie aux pleurs ? Est-ce en péchant qu'on se prépare à pleurer salutairement; est-ce en courant à ce que la pénitence hait et déteste le plus qu'on se dispose à être pénitent? quoique la pénitence suppose le péché, le péché, pourtant, par lui-même et de sa nature, ne conduit point à la pénitence, il en détourne, au contraire; et comme il sait qu'il n'en a à attendre que des coups de mort, il met tout en œuvre pour en inspirer au pécheur de l'éloignement et de l'horreur

Je pèche, mais je pleurerai, c'est-à-dire je sais qu'il me faut, ou nécessairement périr ou me repentir nécessairement de ce que je fais en péchant; n'importe; je veux pécher, je veux chercher une plus ample matière de repentir. Est-ce ainsi que vous raisonnez dans vos affaires temporelles? vous exposez-vous de sang-froid à un repentir? ne craignez-vous point de n'y être pas à temps, et que n'y étant pas à temps, il ne vous reste, dans votre repentir, d'autres ressources que le désespoir ?

Je pèche, mais je pleurerai; pour compter avec quelque apparence de raison sur vos pleurs, il faudrait dire aujourd'hui même : je commence à pleurer, aujourd'hui même je fais divorce avec le péché ; en ce cas, vous n'auriez rien de certain pour le pardon de votre péché, il est vrai, mais du moins vous auriez quelque assurance de l'opération de votre volonté : hors de là, comment pouvez-vous vous promettre que cette volonté, qui ne veut pas pleurer aujourd'hui, le voudra demain ; que demain elle sera moins sensible aux attraits du péché, plus attachée à son devoir, plus raisonnable, plus chrétienne? Disons ce qui en est, vous voulez pécher aujourd'hui et pleurer demain; demain et aujourd'hui ce sera toujours le même cœur, un cœur qui se promettra toujours de pleurer, mais qui péchera toujours, qui péchera même plus hardiment, parce qu'il se promet de pleurer, comme s'il avait, dans les pleurs dont il se flatte, un gage assuré de repentir; un cœur, en un mot, qui péchera toujours, et qui peut-être ne se repentira jamais : *Et cum eo in pulvere dormient.*

Autrefois Augustin, pécheur, renvoyait aussi bien que vous, *modo, ecce modo*, dans quelques semaines, dans quelques jours, encore cette fois, encore ce plaisir, après quoi je me convertirai : mais la grâce le pressant de près, le poursuivant sans relâche et jusqu'à l'importunité, Augustin se réveille, il se lève, pourquoi non pas aujourd'hui, pourquoi non pas à ce moment : *Quare non modo, quare non in hac hora?* La grâce frappe depuis longtemps à la porte de votre cœur, elle y frappe aujourd'hui, vous en sentez les impressions et les mouvements, pourquoi ne pas lui accorder aujourd'hui, à ce moment, ce qu'elle vous demande depuis si longtemps, ce qu'elle vous demande actuellement, et qu'elle ne vous demande que pour vos propres intérêts : *quare non modo?* aujourd'hui cette grâce se présente à vous, elle se présente gratuitement, et par un pur effet de cette bonté, qui l'oblige à chercher ceux mêmes qui l'ont le moins méritée; vous ne savez point quand elle reviendra, vous ne savez point si l'ayant une fois rebutée, il sera en votre pouvoir de la rappeler : *quare non modo?* aujourd'hui on vous accorde un temps, que plusieurs autres se sont laissé enlever aux dépens de leur éternité, peut-être que leur malheur vous menace de près, et que quelques jours mettront le sceau à votre réprobation : *quare non modo?* aujourd'hui l'empire du péché n'est point si établi, ni l'habitude si formée, que l'un et l'autre ne puissent être aisément vaincus; dans la suite ce seront des difficultés, sinon insurmontables, du moins qui vous paraîtront si grandes, que vous croirez peut-être ne pouvoir jamais les surmonter : *quare non modo?* aujourd'hui vous avez plus de force pour soutenir les rigueurs de la pénitence, dans un âge avancé à peine pourrez-vous supporter les incommodités de votre vieillesse ; aujourd'hui vous avez plus de loisir pour repasser sur vos désordres, plus de liberté pour les détester : à la maladie, à la mort, tout se fait avec précipitation, souvent sans douleur et sans aucun désir d'amendement : *quare non modo?* Aujourd'hui vous pouvez encore faire à Dieu un présent qui soit digne de lui. Après plusieurs années passées dans le péché, qu'aurez-vous à lui offrir, que les malheureux restes d'une vie qui lui fera horreur, que le rebut du monde, et quelques jours dont,

pour le dire ainsi, vous ne saurez plus que faire? est-ce ainsi que vous osez traiter votre Dieu? ne craignez-vous point qu'il ne rejette une victime si souillée? *Quare non modo?* Dieu n'est-il pas digne de vous posséder tout entier, de posséder tout ce qui vous reste d'années? la dissolution, la licence, lui ont enlevé toutes celles qui ont passé; il veut bien s'abaisser jusqu'à vous demander celles qu'il a résolu de vous accorder pour l'avenir; puisqu'elles seront à lui par le don qu'il vous en fera, rendez-les-lui par votre application à les faire servir à sa gloire, afin qu'après avoir vécu dans lui et pour lui, vous puissiez aller régner avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le dimanche de la troisième semaine de l'Avent.

LES PASSIONS.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous?

Je suis aujourd'hui chargé auprès de vous, Messieurs, du même emploi dont les prêtres et les lévites furent autrefois chargés auprès de Jean-Baptiste, *Tu quis es?* Qui êtes-vous, mon cher chrétien, quelles sont vos inclinations, quels sont vos habitudes et vos penchants? Comme vous n'entrez presque jamais dans votre cœur pour le sonder et vous le représenter tel qu'il est, à peine savez-vous quels sont ses attachements, quels sont les ressorts qui le font agir, quels sont les principes qui animent toute sa conduite.

Cependant, il est sûr que chacun de nous a son faible et sa passion : dans l'un c'est un empressement si ardent pour sa propre gloire, qu'il ne peut rien souffrir de tout ce qui peut tourner à la gloire d'autrui; dans l'autre c'est une délicatesse si grande sur tout ce qui peut l'offenser, qu'une parole, qu'un geste, qu'un rien lui met les armes en mains : dans celui-là, c'est recherche démesurée du plaisir; dans celui-ci, attachement sordide aux biens de la terre; chacun a son faible et sa passion, et c'est par rapport à ce faible et à cette passion que je vous demande, qui vous êtes, *Tu quis es?*

La même indolence, qui vous empêche d'entrer dans votre cœur pour en démêler les divers mouvements, vous empêche aussi d'en examiner les suites, et vous vivez ainsi sous l'empire de la passion, sans penser même à ce qu'elle a de dangereux et de criminel pour vous. Indolence qui vous coûtera cher, parce que, s'il est certain que nous avons tous notre passion, il n'est pas moins certain que dans cette passion nous y portons tous une source de réprobation, et que nous pouvons regarder notre salut comme désespéré, si nous ne disputons à la nôtre cet empire qu'elle prend avec tant de hauteur et sur notre esprit et sur notre cœur.

Car je me représente toute passion comme un ennemi rusé et cruel : rusé, qui s'établit, si on ne s'oppose pas à ses premiers efforts; cruel, qui, étant une fois établi, use de tout son pouvoir, et soumet tout à ses lois.

Ainsi la passion soumet et rend esclave tout homme qui la ménage : premier point de ce discours. La passion perd et damne tout homme qu'elle a soumis : second point.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels sont ces ennemis que Jésus-Christ appelle nos propres domestiques, et avec qui nous sommes obligés de vivre et de combattre éternellement? Ce sont nos passions qui ne roulent pas seulement autour de nous, comme ce lion rugissant, dont parle le prince des apôtres, mais qui, unies en quelque manière à notre substance, qui répandues, pour le dire ainsi, jusque dans le fond et la moelle de nos os, frémissent continuellement au milieu de nous, et nous font souvent aimer le mal que nous devrions haïr, et haïr le bien que nous devrions aimer. Il est sûr pourtant que, quelque redoutable que soit une passion ainsi répandue dans nous, ainsi unie à notre substance, elle a ses progrès, et qu'elle peut être vaincue, si on ne lui donne pas le temps de s'établir; mais, si vous la ménagez, qu'en peut-il arriver, si ce n'est qu'elle vous soumette?

Voici ce que fait la passion pour s'établir; suivons-la pas à pas, prévenons-la même autant que nous le pourrons, afin de découvrir tout ce qu'elle a de piéges à nous tendre : quelque légers que soient les premiers avantages qu'elle remporte, elle les regarde comme autant de pas à la conquête qu'elle médite : la passion donc, pour s'établir, se cache, elle flatte, elle importune : elle se cache, afin de ne pas effrayer d'abord notre conscience; elle flatte, afin de ne pas effaroucher notre cœur; elle importune, afin de fatiguer et de lasser notre constance. Si, de notre côté, nous n'avons soin de la dévoiler, pour parler de la sorte, et de démêler ses divers artifices, de la tenir dans le devoir, et de mépriser ses appâts, de la repousser et de nous roidir contre ses différentes attaques, à quoi pouvons-nous nous attendre qu'à une entière défaite? Etudions-nous donc à la connaître, résistons-lui dès que nous la conniassons, et n'ayons pas moins d'obstination à la combattre qu'elle en a elle-même à nous attaquer.

La passion se cache, et cela en plusieurs manières. Premièrement, elle se montre comme une impression indifférente, comme un mouvement qui n'est point péché; autrement, disons-nous, nous ne serions pas libres à pécher, parce que nous ne sommes pas libres à recevoir les mouvements de la passion, et qu'ils sont dans nous comme malgré nous : non, la passion précisément et dans elle-même n'est point un péché,

puisqu'elle subsiste après le baptême, et qu'il est de foi que le baptême efface tout ce qui est véritablement péché; mais elle est la suite du péché; mais elle est la cause du péché : elle est la suite du péché, puisqu'elle est entrée dans le monde avec la désobéissance d'Adam, et qu'avant la révolte de ce premier père l'esprit suivait Dieu sans peine, et que le corps suivait l'esprit sans résistance; elle est la cause du péché, puisqu'elle produit le péché, comme le dit l'Apôtre, et que d'elle comme d'une racine empoisonnée procède ce malheureux fruit d'iniquité; c'est un levain gâté qui corrompt et qui infecte toute la masse; c'est un poison secret dont le venin s'insinue jusque dans la moelle de nos os; c'est une maladie contagieuse, qui porte la désolation et la mortalité partout. Mais, dès qu'une fois on s'est faussement persuadé que ce n'est pas un mal, on la laisse parler, on l'écoute : détrompez-vous sur ce point, rien de si dangereux que d'être en proie à la passion, vous le verrez dans la suite : dès qu'elle a établi son empire, Dieu, la loi, la raison, rien n'est obéi.

En deuxième lieu, quand la passion en général ne pourrait ni se cacher, ni cacher sa malice, elle se cache à chacun de nous en particulier, nous ne connaissons point notre passion, elle nous cache sa malice; nous ne connaissons point notre malice d'une manière à la craindre. Nous ne connaissons point notre passion : comme nous ne rentrons jamais en nous-mêmes pour nous demander ce que nous sommes, nous ne nous apercevons point, les uns, que nous rapportons tout à la vanité, ou à l'ambition, ou à l'avarice; les autres, que nous suivons régulièrement les impressions de l'amour, ou de la haine, et qu'il n'est rien presque dans notre conduite qui ne soit animé par quelque passion, qui, comme un ressort secret, donne le mouvement à toutes nos actions. Rien de si facile pourtant que de connaître sa passion; c'est inutilement qu'elle cherche à se cacher, elle se produit par les pensées qu'elle vous inspire, par les désirs qu'elle vous fait former, par les paroles et les œuvres qu'elle vous arrache; vous vous épuisez en soins et en peines pour amasser, l'amour des richesses est votre passion; vous n'êtes occupé que de la grandeur mondaine, que de ces places brillantes que les autres remplissent avec tant d'éclat, l'amour de la gloire est votre passion; à la première lueur du plaisir, votre âme se dilate, elle court, à peine pouvez-vous la retenir, votre passion est la volupté; à un mot dit au hasard et par mégarde, vous vous emportez comme un furieux, vous éclatez en reproches et en injures, votre passion est la colère. Sondez-vous donc, et jugez de ce que vous êtes par ce que vous faites. Il n'est point nécessaire, au reste, d'entrer ici dans un long examen; vous n'avez qu'à observer quelle est l'habitude qui vous fait agir, quel est le péché qui vous est le plus ordinaire et le plus familier; par les effets vous remonterez à la cause, et, connaissant votre péché favori, vous connaîtrez la passion qui fait comme votre fond et votre caractère. Mais il est encore plus nécessaire que facile de se connaître; quand on n'examine point par quel principe on agit, on est exposé à suivre tous ses premiers mouvements, à embrasser à l'aveugle tout ce qui se présente; on ne distingue point entre les esprits, on ne sait si c'est l'esprit de Dieu ou l'esprit du démon qui souffle, mais on va où l'impétuosité porte, on se laisse entraîner, et souvent bien loin au-delà de ce qu'on voudrait; de là, dans ceux qui ne réfléchissent point sur leurs démarches, ces plaintes amères quand le feu de la passion est tombé : Comment se peut-il qu'un homme de mon rang et de mon caractère ait paru si peu maître de son emportement, qu'une personne de mon âge, de ma profession, ait donné si ouvertement dans des faiblesses qui la déshonorent ? Quelle force secrète m'a arraché des discours si injurieux, des actions si peu convenables? La passion vous les a arrachés, et une passion que vous ne connaissiez pas

En troisième lieu, ceux mêmes qui connaissent leur passion, ne la connaissent jamais d'une manière à la craindre; ils s'imaginent, au contraire, qu'elle leur sert de justification, et que c'est là comme une espèce de voile qui couvre toutes leurs fautes; aussi vous est-il ordinaire, quand nous vous reprochons vos désordres, de nous répondre : De mon fond et de mon naturel, je suis lâche et tiède, le moyen de courir avec ardeur dans les voies du salut! Je suis violent et emporté, comment me taire après une injure atroce, et qui me blesse jusqu'au vif? Je sens mille attraits au plaisir, puis-je éternellement résister? Et après avoir dit tout cela, regardant son mal comme un mal incurable, on continue à se laisser emporter par la fureur de ses désirs; c'est la passion, je n'en suis pas le maître; je gémis de l'empire qu'elle exerce sur moi; mais comment m'en affranchir! il faudrait pour cela que je ne fusse pas ce que je suis, et que la Providence formât dans moi un homme nouveau pour me voir réformé : c'est la passion, je n'en suis pas le maître. Est-ce donc que nos appétits ne sont pas sous nous? Dieu nous trompe-t-il quand il nous assure que nous pouvons les soumettre, ou quand il nous ordonne de le faire, nous impose-t-il un joug qui passe nos forces! Vous gémissez de l'empire que la passion exerce sur vous, et n'est-ce pas un plus grand sujet de gémissement, que vous vous affermissiez par votre indolence dans des inclinations vicieuses, qui vont insensiblement à abrutir votre cœur, et à en faire comme le jouet des déréglements les plus honteux? C'est un malheur que vous soyez lâche et tiède; mais n'est-ce pas un double malheur, que, sentant votre lâcheté et votre tiédeur, vous ne vous animiez point, que vous ne fassiez aucun effort pour secouer cette pesanteur qui vous endort dans le service du Seigneur? Naturellement le chemin de la vertu paraît rude; mais, quand on veut se sauver,

on ramasse ses forces, on va contre les répugnances, et on écoute plus la voix qui appelle que la lâcheté et la langueur qui retient. C'est un sujet de confusion, que vous soyez violent et emporté, nous méprisons ordinairement ces esprits fougueux, qu'un rien fait d'abord éclater. Mais n'est-ce pas un surcroît de confusion, que, connaissant votre génie impétueux et ardent, vous ne preniez aucune voie pour en réprimer les saillies? On a pitié de vous quand, dans la chaleur de votre feu, on vous entend vomir mille injures, mille imprécations et mille blasphèmes.

C'est une misère que vous sentiez un attrait si véhément au plaisir, mais n'est-ce pas le comble de la misère que l'attrait ait plus de pouvoir que la raison et la foi, que le plaisir soit préféré à Dieu, et que vous perdiez votre âme pour contenter vos sens? C'est la passion, je gémis de l'empire qu'elle exerce sur moi; mais comment m'en affranchir? Est-ce là une excuse pour un chrétien? Caïn aurait-il satisfait Dieu, en lui disant que, parce qu'il était jaloux, il avait trempé ses mains dans le sang de l'innocent Abel? Absalon que, parce qu'il était ambitieux, il avait entrepris criminellement de détrôner son père? Ammon, que, parce qu'il était voluptueux, il s'était souillé d'un inceste? Jézabel, que, parce qu'elle était impérieuse, elle avait fait dépouiller injustement le pauvre Naboth? Nos comptes seraient bientôt réglés, si tout ce que la passion nous fait commettre n'y entrait pour rien; nous n'aurions qu'à nous présenter, et le juge ne trouvant dans nous que des hommes passionnés, nous renverrait tous absous : la passion n'est point une pièce justificative devant Jésus-Christ; comme elle ne détruit point la liberté, elle n'ôte point aussi sa malice au péché. C'est la passion, je gémis de l'empire qu'elle exerce sur moi; mais comment m'en affranchir? Et ne savez-vous point vous en affranchir, et aller contre ses impressions, quand il s'agit des hommes? Vous vous taisez pour ne pas déplaire à un supérieur, pour ne pas irriter un concurrent; vous vous modérez pour ne pas perdre un héritage, malgré vos plus grandes répugnances; vous essuyez l'humeur chagrine, disons-le, toutes les duretés d'un vieillard incommode, et quelquefois insupportable; et, quand il s'agit de Dieu, vous ne savez point vous vaincre, et ce que vous faites par là, c'est que vous entretenez votre passion, c'est que vous lui donnez de nouvelles forces, c'est que vous l'armez vous-même contre vous-même.

Tant il vous importe d'entrer dans votre cœur pour en sonder les penchants : quand la loi n'y serait pas intéressée, il serait toujours dur d'avoir à se reprocher de certains traits qui découvrent tout le faible d'un homme, une présomption démesurée dans la médiocrité de sa science et de sa capacité; une fierté mal entendue dans la bassesse et l'obscurité de son origine; une avarice sordide dans l'opulence de sa fortune, et mille autres défauts semblables qui ne peuvent éclater sans nous rendre odieux et méprisables aux yeux du monde : mais, soit que la passion se cache, soit qu'elle marche à découvert, c'est toujours à la loi qu'elle en veut, et vous ne pouvez rien lui accorder, ou qui ne vous rende criminel, ou qui ne vous conduise au crime : si elle se cache, ce sera en se couvrant de mille prétextes spécieux, en vous dérobant l'irrégularité de ses voies, souvent même en donnant un air de vertu à ce qu'il y a de plus déréglé dans la conduite, et vous irez comme ces voyageurs égarés qui, sans savoir où ils vont, s'égarent toujours davantage; le mal vous paraîtra bien, le bien vous paraîtra mal, vous embrasserez, sans discernement et à l'aveugle, tout ce qui se présentera; Dieu veuille que dans votre aveuglement vous ne vous fassiez pas un mérite du vice; si elle marche à découvert, elle se servira de l'empire même qu'elle a sur vous pour excuser ses excès; elle les rejettera sur le tempérament qui vous est échu, sur la force du penchant qui vous entraîne, et, bien loin de vous roidir contre ses impressions, vous croirez qu'en les suivant vous ne faites que suivre les mouvements de la nature qu'on vous a donnée.

Encore serait-ce peu d'entrer dans votre cœur pour en sonder les penchants, ils se produisent par trop d'endroits pour ne pas se faire sentir; le point essentiel est d'en craindre tellement les suites, que vous ne les écoutiez, que vous ne les ménagiez en rien; c'est une étincelle que vous portez dans votre sein, et quel incendie n'excite pas quelquefois une étincelle capable, dit saint Jacques, de consumer les plus vastes forêts? C'est ce petit lion, dont nous parle Ezéchiel, et qui, ayant crû dans un moment, porte la désolation et la terreur partout.

Vos craintes, je l'avoue, ne vous mettront pas à couvert de toutes les attaques de la passion, mais du moins elles vous mettront en état de les soutenir, surtout si vous comprenez, comme il est vrai, que la passion nous prenant toujours par ce qui nous plaît, ce n'est qu'en combattant vous-même contre vous-même, que vous pourrez ou l'étouffer, ou arrêter ses progrès; tel est l'ennemi que nous avons en tête, ennemi complaisant qui n'entre dans nos vues que pour nous entraîner dans ses piéges, qui ne s'accommode à notre goût que pour nous faire avaler un poison mortel; aussi est-ce ici le second pas de la passion, elle flatte; mais malgré tout ce qu'elle peut vous présenter d'attraits, il la faut repousser, c'est votre second devoir.

Si la passion venait à nous avec un visage austère, avec des leçons et des maximes de rigueur : *Durus est hic sermo* (*Joan.*, VI), lui dirions-nous, comme le disaient au Sauveur ceux de ses disciples qui, ne voulant pas croire, rejetaient leur incrédulité sur la dureté des discours de leur Maître, plutôt que sur la malignité de leur cœur; nous ne nous

accommodons point de tant de sévérité, ce n'est point par là que notre cœur se gagne : *Loquimini nobis placentia* (*Isa.*, XXX), dites-nous des choses agréables, parlez-nous de ce qui plaît à la nature, et nous sommes à vous; aussi est-ce de quoi nous parle éternellement la passion, elle imite à peu près ces flatteurs de profession qui savent prendre chacun par son faible, ou plutôt comme elle est le faible de chacun de nous, elle nous prend par des endroits si sensibles, si attrayants, qu'il est difficile, pour ne pas dire presque impossible, de s'en défendre; vous diriez qu'elle a du discernement, si bien elle sait s'accommoder au génie de ceux à qui elle se présente; à un esprit critique elle ne proposera rien qui puisse gêner ses inclinations, rien à un cœur avare qui puisse gêner les siennes. L'un veut censurer, elle n'ira point lui demander ces éloges que mérite la vertu, elle serait rebutée, ce sera des défauts d'autrui qu'elle l'occupera et elle sera reçue avec empressement. L'autre veut amasser, elle l'effrayerait si elle voulait l'engager dans tout ce que le plaisir de la table. du jeu, de l'ornement et de la parure peut entraîner de dépense; elle lui ouvrira donc tous les jours de nouveaux moyens d'accumuler, de nouvelles voies d'épargne, et elle sera applaudie et pour tout dire, en un mot, jamais elle ne va contre ce qui plaît à la nature, jamais elle ne dit que c'est assez de délices, à ceux qui aiment les délices; assez de gloire, à ceux qui aiment la gloire; assez de richesses, à ceux qui aiment les richesses : si vous en voulez, elle en veut avec vous; si vous y courez, elle y court avec autant d'ardeur que vous, toujours prête à vous seconder, toujours prête à favoriser vos pernicieux désirs; ce n'est point une de ces voix incommodes qui, avec Jean-Baptiste, vienne vous dire que cette intrigue n'est pas permise; ce n'est point une de ces mains effrayantes, qui comme celle qui parut au repas de Balthazar, vienne troubler la joie d'une fête : *Fruere bonis* (*Eccle.*, IX), vous dit-elle au contraire avec l'impie, jouissez des biens qui se présentent, il est doux de posséder ce qu'on aime, possédez-le en paix et goûtez à loisir toutes les douceurs de mon règne. Des discours de cette nature ont je ne sais quoi de si flatteur et de si engageant, qu'au rapport de saint Ambroise, il s'est trouvé des cœurs qui, ayant mérité la palme de la victoire dans une persécution publique, ont succombé dans ces combats secrets et se sont laissé vaincre par un plaisir sensuel, ou un intérêt temporel, après avoir souffert constamment les tourments les plus cruels; mais n'est-ce pas cela même qui doit nous mettre les armes en main; il s'agit ou de vaincre, ou de périr, y a-t-il à balancer? Il vous en coûtera, je l'avoue, parce qu'il en coûte toujours d'aller contre ce qui flatte; mais sommes-nous chrétiens, ou pour écouter une nature qui crie toujours à l'indépendance et à la liberté, ou pour obéir à un Maître qui ne veut à sa suite que de ces hommes nouveaux qui s'élèvent au-dessus de toutes les faiblesses et de toutes les misères du vieil homme ?

Encore ne me trompé-je point, ou plutôt la passion elle-même ne vous trompe-t-elle point, quand elle vous promet tant de douceurs ? Est-il toujours vrai que son règne soit sans trouble, sans contradiction et sans peine? Elle vous porte à la grandeur; il est doux d'être parvenu, mais, pour parvenir, combien de sollicitudes, d'embarras et de soins, et, parmi ceux mêmes qui parviennent, combien d'inquiétudes, de craintes et d'effroi? Elle vous porte à la vengeance, il y a quelque satisfaction à se faire justice par soi-même, mais il semble qu'on ne la fait que pour se punir en même temps de sa vengeance; il faut pendant longtemps essuyer toutes les agitations d'nn cœur aigri, porter tout le poids d'une conscience troublée, prendre mille précautions, ou pour prévenir ou pour écarter les traits de l'ennemi qu'on poursuit; souvent il en coûterait moins de sacrifier tous ses ressentiments à Jésus-Christ. D'ailleurs, comme une passion ne marche jamais seule, l'une nous prend par des motifs d'intérêt, et veut que nous sacrifiions tout à notre fortune; l'autre, par des motifs de gloire, et veut que nous sacrifiions tout à notre vanité. Voyez l'obstiné Pharaon, il y va de la ruine de ses Etats, s'il retient plus longtemps les enfants d'Israël, il leur permet d'aller à ce Dieu qui les appelle dans le désert; il y va de son honneur, s'il paraît s'ébranler par les fléaux qui l'accablent, il rétracte sa parole, et ne veut pas qu'ils sortent d'Egypte; de sorte que partagés et comme déchirés par nos affections différentes, à peine en pouvons-nous satisfaire une, que l'autre ne se jette à la traverse, et toutes deux, se combattant au milieu de nous, nous ravissent ce que chacune en particulier pourrait nous procurer d'attraits; souvent la même passion nous prend par des mouvements si différents, que l'iniquité, qui se contredit toujours, nous jette presque en même temps dans les extrémités les plus opposées; Absalon veut régner aux dépens de son père : projet téméraire, s'il en fut jamais, et inspiré par l'ambition la plus démesurée; mais il ne peut régner qu'en s'abaissant et en rampant devant ses sujets pour les gagner : démarche humiliante et qui devrait le couvrir de honte. Ainsi, quoi qu'en dise la passion, elle a ses peines, et nous ne pouvons la suivre, dit l'*Ecclésiastique*, que nous ne fassions la joie de nos ennemis : Pourquoi cela? parce qu'en effet, dès que nous sommes livrés à la fureur de nos passions, nos ennemis ont la consolation de voir notre âme agitée et battue comme un vaisseau de mille flots contraires : espérance, désespoir, amour, haine, joie, chagrin; c'est une contradiction générale de sentiments et de pensées, c'est comme un flux et reflux d'affections et de désirs contraires : *Velut mare fervens.* (*Isa.*, LVII.)

Mais, quand la passion nous présenterait un fruit sans amertume, quand tout chez elle serait assaisonné de douceurs et de

charmes, n'est-ce pas assez que ce soit une passion pour s'en défier, pour la craindre, pour la repousser? L'Esprit saint en ceci ne met point de différence : *Post concupiscentias tuas non eas* (*Eccli.*, XVIII) : laissez parler la passion, quelque passion que ce soit, de quelque nature qu'elle puisse être, dès qu'elle s'élève, élevez-vous contre elle et réprimez-la, dès qu'elle se fait sentir, et cela tantôt en rappelant les grands devoirs de votre état; un chrétien n'est pas un de ces roseaux faibles qui doive se laisser emporter au gré d'un souffle d'ambition et de vanité; tantôt en vous revêtant du bouclier de la foi : il y a un Dieu, ce n'est pas en suivant les mouvements de la passion qu'on s'attire ses bénédictions et ses grâces; il y a un paradis, ce n'est pas par la passion qu'on l'emporte ; il y a un enfer, c'est tout ce que peut me procurer une passion ménagée ; quelquefois en fuyant comme dans l'ambition, dans l'impudicité; quand on envisage de trop près ces passions dangereuses, elles s'insinuent, et il en coûte toujours cher d'avoir voulu s'y arrêter ; d'autrefois en attaquant de front, comme dans l'envie, dans la jalousie, quand on pénètre ce qu'elles ont de bas et d'odieux, on se confond, si on s'en trouve coupable, et toujours en recourant à celui qui autrefois commandait aux vents et aux tempêtes : Jésus-Christ attend que du milieu de vos combats vous vous jettiez entre ses bras, et que vous le regardiez comme le défenseur de votre innocence et de votre vertu.

Malgré cela la passion continuera, elle mettra tout en œuvre pour lasser votre constance, et c'est ici qu'il faut redoubler votre vigilance et vos soins, pour opposer à l'obstination qu'elle a à vous attaquer une pareille obstination à la combattre ; sa défaite ne la rebute point, on lui a résisté à la première, à la seconde attaque ; elle revient à la charge, semblable à ces oiseaux incommodes qui troublaient autrefois le sacrifice du patriarche, et qui, mis en fuite, se présentaient toujours avec le même empressement, comme si la victime avait été destinée à leur voracité. *Je sens dans mes membres*, s'écriait l'Apôtre, au milieu des traits importuns d'une passion opiniâtre, *je sens dans mes membres une loi qui résiste à la loi de l'esprit : infortuné que je suis, qui me tirera du corps de cette mort, toujours pressé, toujours sollicité, quand viendra enfin le temps de ma délivrance?* Mais si l'Apôtre souffre dans une persécution si dangereuse et si constante, se laisse-t-il abattre, se lasse-t-il de résister? se rend-il à l'attrait qui le presse? Il implore la miséricorde du Seigneur, il lui demande une volonté ferme et inébranlable dans le bien; il châtie son corps afin de le tenir dans le devoir, et Dieu, bénissant ses vœux et ses soins, le fait triompher; la passion tombe à ses pieds, elle s'amortit, elle s'éteint; Paul est victorieux; c'est par là, et non point en vous accordant avec votre ennemi que vous engagerez Dieu dans vos intérêts, et que vous l'obligerez à répandre sa grâce pour perfectionner votre vertu dans la faiblesse : vous croyez apaiser la passion en cédant à ses importunités, en donnant quelque chose à ses sollicitations ; un feu n'éteint pas un autre feu, un péché ne détruit pas un autre péché, et une passion une fois satisfaite n'arrête pas une passion effarouchée ; si elle sait quelquefois tirer de nouvelles forces de sa propre défaite, ou en vous représentant votre résistance passée comme un motif de confiance, ou pour mieux dire, de présomption pour l'avenir, comme si l'ayant une fois vaincue, vous deviez vous promettre de la vaincre toujours également, ou en vous inspirant, ce qui n'arrive que trop, je ne sais quel chagrin, et une espèce d'amertume de cœur, d'avoir manqué l'occasion et le moment favorable pour mettre le comble à vos désirs, quelle force ne tirera-t-elle point de sa victoire ? ses attraits seront-ils moins grands après que vous les aurez goûtés, votre cœur moins sensible après qu'il se sera satisfait ?

Oui, vous vous lasserez peut-être d'aspirer injustement à un emploi auquel vous ne pouvez pas atteindre, de chercher un ennemi que son pouvoir et son autorité mettent à couvert de vos coups, de courir après une fortune qui vous est toujours contraire, de tendre des piéges à une vertu que vous trouvez constamment inflexible : mais si le cœur est possédé par ces sortes d'objets, les difficultés elles-mêmes ne serviront qu'à irriter, du moins elles n'arrêteront jamais les désirs; l'emploi l'occupera toujours, l'ennemi réveillera toujours les sentiments d'animosité et de rancune ; il ne perdra jamais de vue l'opulence de fortune qu'il s'est proposée, jamais la plus austère vertu ne le fixera aux bornes du devoir ; telle est la misère de l'homme qui s'est livré au déchaînement de sa passion; mais que cet homme ambitieux parvienne où le portent ses désirs, si le crime l'a élevé, le crime le soutiendra, et à moins qu'il ne tombe par de certains coups, qu'il ne peut pas prévenir, plutôt que de rentrer dans son premier état, il sacrifiera tout à son élévation : mais que cet homme vindicatif ait quelque avantage sur son ennemi, il en profitera sans ménagement, et ne s'arrêtera point qu'il ne l'ait accablé; mais que cet homme avare soit une fois entré dans ces voies injustes que lui ouvre l'avidité d'un gain exorbitant, ce seront là ses grandes voies, et s'il en prend d'autres, ce ne sera que parce que le secours de celles-ci lui devient inutile; mais que cet homme voluptueux accumule péché sur péché, qu'il se précipite dans les excès les plus honteux, plus il aura en cette matière, plus il voudra avoir; il sentira son joug, malgré sa pesanteur, il continuera à le porter, et ce sera toujours avec complaisance qu'il le portera. Dieu veuille que plusieurs d'entre vous n'aient point éprouvé ce que je dis, et que pour ne s'être point roidis contre les premiers efforts de la passion, ils ne se sentent aujourd'hui entraînés par je ne sais quel poids secret à tout ce qu'elle a de plus déréglé et de plus vicieux dans ses suites ! En vou-

lez-vous revenir? C'est là le fort armé que vous avez à combattre, jamais vous ne lui enlèverez ses dépouilles, que vous ne l'ayez lié; mais comment lier un ennemi qui a tant de ressource pour se soutenir? *Totum pondus prælii versum est in Saul*, dit l'Écriture (I *Reg.*, XXXI), parlant des Philistins résolus de réduire et de désarmer Israël; c'est contre Saül qu'ils tournèrent toutes leurs attaques, c'est sur Saül qu'ils font tomber toutes leurs forces, comme si la défaite de Saül seul avait dû entraîner la défaite de toute son armée; c'est là ce que vous avez à faire, vous déterminer à combattre sans relâche la passion qui vous domine, à l'attaquer par toutes sortes d'endroits, à lui retrancher impitoyablement tout ce qui peut l'entretenir, à lui opposer sans ménagement tout ce qui peut la réprimer, ne l'écouter, ne la flatter en rien, veiller sur vos sens, porter votre âme entre vos mains, appeler à votre secours la prière, les sacrements, les macérations, les austérités; il s'agit de commencer une vie nouvelle, il faut donc attaquer le vieil homme par tous les endroits qui peuvent le réduire; le ménager en quelque chose, c'est lui laisser un retranchement, d'où il reprendra son premier empire, et vous éprouverez malheureusement pour vous que pour l'avoir flatté, vous vous êtes perdus : *Totum pondus prælii*, etc.

Pour vous qui ne faites encore que sentir les premières impressions de la passion, armez-vous de crainte selon l'avis du Sage, mais d'une crainte qui vous affermisse contre tout ce que tant d'objets différents qui se présentent à vous comme malgré vous, peuvent avoir de plus séduisant; d'une crainte qui vous éloigne de tout ce qui peut ou exciter, ou entretenir vos désirs; d'une crainte qui élève si souvent et vos yeux et votre cœur vers celui sans qui vous ne pouvez ni vaincre, ni résister, que vous l'engagiez à partager avec vous et vos dangers et vos combats; autrement la passion prendra le dessus, et si une fois elle est la maîtresse, elle vous perdra, c'est le second pas de la passion et le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

On se dérègle dans la volonté, dit saint Augustin, dès qu'on s'engage dans la passion; dès qu'on s'est engagé dans la passion, on s'y abandonne; en s'y abandonnant, on s'engage dans l'habitude, et ne résistant pas à l'habitude on s'engage dans une espèce de nécessité de vivre et de mourir dans le péché, ce sont là en deux mots les suites funestes d'une passion ménagée, la volonté se dérègle en la recevant, l'ayant reçue elle s'y abandonne, s'y abandonnant elle contracte l'habitude au mal, et l'habitude se fortifiant tous les jours par les actes, devient enfin comme invincible; faisons sentir ce malheureux progrès, peut-être vous fera-t-il craindre un commencement, dont la fin doit être si fatale.

La volonté se dérègle en recevant la passion, et cela non point précisément parce qu'elle s'éloigne d'un Dieu qu'elle offense, non point précisément parce qu'elle nuit aux hommes, dont elle viole les droits, c'en serait pourtant déjà assez pour vous la faire craindre, mais parce que la passion, ne régnant que dans le trouble, elle fait dans l'âme je ne sais quel changement qui confond toutes ses pensées, qui renverse tous ses principes, qui déconcerte toute l'économie d'un esprit raisonnable et chrétien. Quand on pèche par surprise, par faiblesse, on sent de la peine en commettant le péché, on se reproche le péché après qu'on l'a commis; quand c'est par passion on n'est ni effrayé par l'horreur du péché en le commettant, parce qu'emporté par son feu on n'envisage le péché que par ce qu'il a de doux et d'attrayant, ni inquiété par les remords que produit ordinairement le péché après qu'on l'a commis, parce que, comme une passion qui a été une fois satisfaite n'est pas pour cela assouvie, après un péché elle en propose un autre, et à peine donne-t-elle d'autre temps que celui qui est nécessaire pour s'ouvrir une nouvelle voie à un nouveau péché; vous l'éprouvez vous-même tous les jours, et si vous voulez en convenir devant Dieu, vous avouerez que, dès que la passion vous domine, vous ne faites plus attention à rien; ou si vous faites attention à quelque chose, ce n'est que pour aller au péché avec plus de malice; la grandeur du péché, la sévérité de celui qui défend le péché, la peine qui fait le salaire du péché, votre réputation qui quelquefois y est intéressée, votre santé qui est en danger d'en être altérée, rien de tout cela ne vous arrête, vous voulez fortement ce que vous voulez, et quoique la passion, comme la fait parler saint Chrysostome, vous ordonne de violer tous les droits de la nature, de ne reconnaître ni père ni mère, de vous armer contre eux d'impudence et de cruauté, de ne révérer ni le sacré, ni le profane, de mépriser Jésus-Christ et son sang; des ordres si injustes ne se présentent à votre esprit que par rapport au plaisir que vous vous promettez dans leur exécution; pour le reste à peine pensez-vous que ce sont des parents que vous devez révérer, ni que c'est un Dieu que vous devez craindre, ni que c'est un Sauveur que vous devez aimer; vous ne vous donnez pas le temps d'y penser, vous courez, vous volez à l'objet proposé. Quel déréglement! aller au péché sans crainte, sans peine, y aller avec assurance, avec intrépidité, l'embrasser comme son souverain bien, lui consacrer comme à une idole son esprit par toutes ses pensées, son cœur par tous ses désirs, soi-même tout entier par tout ce qu'on a de connaissance et de liberté! C'est pourtant là ce que fait l'homme passionné. Mais quel déréglement encore plus affreux, porter le péché dans son cœur, et ne pas en sentir le poids, ne pas se regarder comme une victime de la colère divine, se rassurer par ces paroles, que l'iniquité et la malice mettent en bouche pour excuser, comme parle le Prophète, les excuses même qu'on apporte pour

justifier son péché : *ad excusandas excusationes in peccatis!* (*Psal.* CXL.)

Quel mal ai-je donc fait contre quoi on doive tant se récrier? J'ai tiré raison de cet ennemi ; devais-je me laisser accabler? J'ai décrié ce voisin; pourquoi ne l'aurais-je pas traité comme il m'avait traité lui-même? J'ai abaissé et humilié ce concurrent; devais-je souffrir qu'il s'élevât à mes dépens? La raison est le guide que le ciel nous a donné; peut-on s'égarer sous un guide de cette nature? On se règle sur la loi dès qu'on se règle sur la raison ; or, manque-t-il jamais de raison à l'homme passionné pour donner aux différents traits de sa passion un air de probité et de vertu : *ad excusandas excusationes in peccatis.* Combien de prétextes spécieux n'a pas l'avare pour accumuler aux dépens de la justice et de l'équité, pour faire de son fond un fond de déprédation et d'usure? Tout autre vice lui paraîtra monstrueux et détestable ; le sien sera une précaution nécessaire, l'effet d'un esprit vigilant et attentif au bien de sa famille. Combien de couleurs différentes ne donne pas l'ambitieux à ses démarches impérieuses et hautaines? Quelque déraisonnables, quelque injustes qu'elles aient été, elles étaient nécessaires, elles sont justifiées par la coutume, elles n'ont rien de mauvais que le tour malin qu'on leur donne. Que le dévot vain et indiscret se récrie partout contre le vice ou contre ce qu'il s'imagine être vice, et cela sans aucun égard ni à la charité ni à la justice, sans ménager la réputation des personnes même les plus nécessaires à l'Etat et à la religion ; c'est zèle, c'est amour de la vertu, c'est désir ardent de voir Dieu servi et honoré partout. Et sur ces faux prétextes on accumule péchés sur péchés. On ne s'avise point pourtant de pleurer son péché, on ne veut pas même croire qu'on ait péché : j'avais raison, j'étais fondé : *ad excusandas excusationes in peccatis.*

La volonté ainsi déréglée par la passion s'y abandonne, et ici quel enchaînement terrible de désordres et de vices! Je dis de désordres et de vices tous commandés par la passion, et qui tous tendent à la satisfaire ; car remarquez, rien de tout ce qui favorise la passion n'effraye. Quand pour repaître votre envie il faudrait déchirer le juste, l'accabler de calomnies, le livrer au dernier supplice, vous le feriez : les Juifs, envieux de la gloire de Jésus-Christ, l'ont fait. Quand pour repaître votre jalousie il faudrait vendre votre frère, vous le vendriez : les enfants de Jacob, jaloux de la faveur de Joseph, vendirent le leur. Quand pour assouvir votre avarice il faudrait trahir votre maître et votre Dieu, vous le trahiriez : Judas avare trahit le sien. Je dis plus, et je soutiens que quand pour satisfaire votre passion il faudrait vous engager dans les vices mêmes, pour lesquels naturellement vous avez le plus d'horreur, vous vous y engageriez : David déteste l'injuste et le meurtrier; Bersabée lui a-t-elle donné dans les yeux, l'injustice de l'adultère, les horreurs du meurtre n'ont rien qui soit capable de l'arrêter. Salomon, son fils, a consacré un temple au vrai Dieu, et reconnu par là qu'il n'y avait sur la terre d'autre maître que lui. S'est-il laissé corrompre par des étrangères! Non content de souffrir dans ses Etats ces malheureuses pierres de scandale pour leur complaire, il se dégrade jusqu'à offrir de l'encens à leurs vaines et fausses divinités ; tant il est vrai que la passion qui précisément et dans elle-même, comme je le disais d'abord, n'est pas un péché, est néanmoins, pour user de l'expression de saint Jacques, comme une espèce d'université où on se forme à toutes sortes de péchés. Souhaitez-vous avec ardeur d'avancer votre fortune, si vous ne le pouvez que par l'injustice, la fourberie et la fraude, tout sera mis en œuvre; une faible beauté vous a-t-elle gagné le cœur, vous lui sacrifiez les droits les plus sacrés du mariage, les lamentations d'une épouse, les pleurs de vos enfants, vos biens, vos intérêts, tout cèdera à ses attraits; êtes-vous animés contre un concurrent, pour l'opprimer, vous passerez par-dessus tout ce que le crime a de plus noir : procès injustes que vous lui intenterez, mauvaises affaires que vous lui susciterez, médisances et calomnies dont vous le déchirerez. Et si tout cela ne vous réussit pas selon vos désirs, les intrigues criminelles, les trahisons, le glaive même, s'il est nécessaire, tout viendra à votre secours. Comme vous n'êtes plus à vous dès que vous êtes dominés par la passion, et que la passion ne se nourrit que d'excès, il est naturel que vous vous laissiez emporter à tous les excès dont est capable un cœur qui n'est plus maître de lui-même.

De là l'habitude qu'on contracte au mal et qui rend le péché si familier, si commun, si aisé, qu'on pèche comme naturellement, sans interruption, et à tout moment. Quand on ne peut pas, on désire ; quand on peut on pèche non pas une fois, non pas deux fois, mais autant de fois que la passion le suggère, autant de fois que l'occasion s'en présente ; et une vie ainsi passée est une vie dont chaque instant presque est accompagné d'un péché. Je n'exagère point; la concupiscence est un feu, dit l'Ecriture, et comme le feu, au terme de la même Ecriture, ne dit jamais c'est assez, aussi la concupiscence ne dit jamais c'est assez pécher, c'est assez désirer le péché. On a commencé, on continue, et on tombe enfin dans une espèce de nécessité dont on ne peut presque plus se délivrer, et c'est ici le dernier malheur de l'homme passionné.

« Je soupirais, dit le grand Augustin, étant lié non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui était plus dure que le fer, et, voulant me mettre en liberté, il me semble que je ne pouvais pas ce que je voulais, si fort j'étais serré par ces chaînes que l'habitude avait formées dans moi. » Vous ne savez donc pas ce que vous faites quand vous donnez entrée à une passion dans votre cœur? Vous y introduisez un tyran qui, s'étant une fois établi, n'en pourra presque plus être chassé ; vous voudriez, et à cette velléité tous les attraits, tous les charmes de la passion se

soulèveront, et vous ne le voudrez pas; vous tenterez, mais vos anciens engagements se jetteront à la traverse, et vous tenterez inutilement. Vous nous le dites souvent vous-même. «Il faudrait pardonner, mon cher frère. — Je ne puis pas; à la vue seule de mon ennemi, toutes mes puissances se révoltent. — Il faudrait restituer ce bien mal acquis. — Je ne puis pas; à la seule réflexion que ma réputation y est intéressée, que ma famille en doit être incommodée, je me sens arrêté. — Il faudrait rompre ce commerce infâme. — Encore un coup, je ne puis pas; à la pensée de l'objet, mon âme s'enflamme, elle se répand et sort comme malgré moi; je ne suis plus en état de la retenir.» Vous n'êtes plus en état de la retenir! Et y a-t-il rien d'impossible à la grâce? Sans doute, la grâce peut tout; mais quand on s'est fait une loi de la mépriser, on la méprise constamment, on la méprise jusqu'au dernier de ses jours, jusqu'à la mort; et la passion qui a animé toutes les actions de la vie anime ordinairement les derniers soupirs d'un homme mourant. Terrible vérité! Plût au ciel néanmoins qu'elle ne fût pas aussi constante qu'elle l'est, nous espérerions encore quelque chose pour le salut d'un homme passionné. Mais que vos jugements en ceci, grand Dieu, sont justes; qu'ils sont sévères! Ils sont justes; Dieu ne doit pas se contenter d'un malheureux reste. Vous aurez donné toute votre vie à la passion, et vous viendrez présenter à Dieu quelques moments dont, pour le dire ainsi, vous ne savez que faire. Il n'en a que faire lui-même; c'est le rebut de ses ennemis, qu'ils aient la fin puisqu'ils ont eu les commencements et les prémices. Dieu ne doit pas se contenter d'un retour où tout paraît forcé, où tout se fait par violence et par contrainte. Il vous faut quitter l'objet de votre passion; dans cette extrémité, vous vous tournez vers le Seigneur, et le Seigneur vous renvoie à vos idoles : *Surgant et opitulentur vobis.* (*Deuter.*, XXXII.) Où sont maintenant ces dieux impuissants en qui vous mettiez votre confiance? Qu'ils viennent vous défendre devant le redoutable tribunal de mon Fils; qu'ils viennent plaider en votre faveur devant ce distributeur équitable des grâces, et l'obliger à vous visiter dans ces miséricordes singulières qui sont toute la ressource et l'assurance du pécheur. Pourquoi se taisent-ils? Pourquoi vous abandonnent-ils dans de si embarrassantes et si décisives circonstances? *Ubi sunt dii eorum, surgant et opitulentur vobis?* C'est ainsi que Dieu insulte au pécheur, insulte qui marque une miséricorde non point épuisée, mais lassée, et qui, dans la distribution de ses dons, usera de ménagement si, comme il est vrai, elle n'en vient jamais à une entière et totale soustraction. Vous aurez goûté tout le plaisir du péché, et quand le péché n'aura plus que l'enfer à vous présenter, vous aurez à point nommé tous les secours accordés aux plus fameux pénitents; vous aurez livré votre cœur à tout ce que la cupidité a de charmes, et lorsque les charmes cesseront, vous irez à Dieu comme à votre dernier refuge, et vous en serez reçu avec autant de tendresse que ceux qui ont été les plus fidèles; cela ne se doit point, et l'attendre de la miséricorde c'est insulter à la justice. Dieu est bon, mais il n'est ni faible ni lâchement complaisant; servez-le, vous trouverez dans lui un rémunérateur fidèle; servez vos idoles, vous trouverez dans Dieu un vengeur inexorable. *Surgant et opitulentur vobis.*

Aussi ce Dieu juste, pour nous faire voir jusqu'où va sa sévérité sur ce point, permet souvent qu'à nos yeux le vindicatif meure dans toute la fureur de ses ressentiments, le voluptueux dans tout l'attachement à ses infâmes plaisirs, l'avare dans toute l'injustice de ses criminelles acquisitions; vous l'avez vu, vous le voyez; et, quand vous ne le verriez pas, la chose n'en serait pas moins, on meurt toujours comme on a vécu; et, s'il est des prodiges de grâce, ce sont des prodiges auxquels vous ne devez pas vous attendre; la règle ordinaire est que Dieu méprise ceux qui l'ont méprisé, qu'il rejette ceux qui l'ont rejeté, et de mille personnes qui se sont livrées au déchaînement de leurs passions, je soutiens qu'il n'en est pas une peut-être qui ne la porte jusqu'au tombeau, mourant entre ses bras, et lui consacrant les derniers souffles de sa vie. C'est l'expérience qui me fait parler ainsi, l'Ecriture est pleine de ces exemples tragiques; vous n'avez qu'à l'ouvrir pour vous en convaincre, c'est la raison, un triple lien ne se rompt que difficilement, et comment rompre une infinité de liens embarrassés les uns dans les autres; c'est la justice de Dieu, quoique Dieu ne doive rien à personne, il est pourtant, si j'ose le dire, de sa miséricorde et de sa bonté de distribuer ses grâces de choix selon les dispositions de ceux qui les reçoivent; et quelle disposition y apporte un homme passionné? Un esprit abruti, un cœur gâté, une âme souillée, et plus hideuse aux yeux de Dieu que ne l'est pas aux nôtres le plus hideux, le plus défiguré de tous les cadavres, et dans une âme ainsi faite, Dieu y répandra ce qu'il a de plus précieux dans ses dons! Il le pourrait, mais encore un coup c'est un prodige auquel nous ne devons pas nous attendre; nous avons idolâtré nos passions pendant la vie, nous en mourons esclaves : *Surgant et opitulentur vobis.*

Jetez donc loin de vous, dois-je vous dire ici, comme le disait à sa famille le patriarche Jacob, jetez loin de vous ces dieux étrangers qui sont au milieu de vous. Soit que quelqu'un de sa famille y fût attaché, soit qu'on ne les conservât qu'à cause de leur prix et de leur valeur, le patriarche les regarde comme une source de péché, et veut qu'on s'en défasse : *Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt.* (*Gen.*, XXXV.) Loin ces désirs effrénés d'élévation, qui vous engagent tous les jours à sacrifier vos plus chers, vos plus solides intérêts à je ne sais quelle imaginaire et périssable grandeur; quand on n'est grand que par le crime, on n'est grand que pour se voir plus honteusement dégra-

dé, *abjicite :* loin cette attache sordide à un vil métal que le temps et la rouille doivent corrompre ; vous avez des trésors plus réels qui vous attendent dans de perpétuelles éternités, mais trésors uniquement réservés à ceux qui savent user de ce monde avec modération, et se conserver au milieu de ses biens dans un parfait détachement de cœur et d'esprit. *Abjicite*, loin ces méditations barbares, où comme un lion du fond de sa caverne vous préparez des piéges à cet infortuné qui a eu le malheur de vous déplaire. Vous serez traité comme vous aurez traité les autres, et jugé à la même mesure que vous aurez jugé vos frères. *Abjicite*, loin ces soins criminels de fournir tous les jours de nouveaux aliments à des feux qui ne brûlent déjà que trop ; ni le fornicateur ni l'adultère n'entreront jamais dans le royaume de Dieu. *Abjicite, surgite*, ajoute le patriarche, *et ascendamus in Bethel, ut faciamus ibi altare Deo.* (*Gen.*, XXXV.) Si vous ne vous tenez en garde contre ce qui peut irriter la passion, jamais vous ne vous défendrez contre ses attraits et ses charmes, *surgite;* levez-vous donc, et sortez du milieu de cette terre dangereuse de Chanaan, je veux dire du milieu de ce siècle gâté et corrompu qui ne semble être fait que pour donner de nouvelles forces à la passion, qui emploie tout ce qu'il a d'artifices et de piéges pour mettre en honneur les passions les plus honteuses et les plus décriées, ou si, par les engagements de votre état vous êtes contraint de vivre au milieu des appâts que le siècle offre à ses partisans, élevez-vous tellement au-dessus de ce qu'ils peuvent avoir de plus séduisant, qu'ils n'aient pour vous ni goût, ni attrait, ou plutôt regardez-les comme tellement au-dessous de vous, comme tellement indignes de vous, qu'ils vous deviennent comme autant d'objets d'exécration et d'horreur ; la passion naît dans le cœur, mais elle se fortifie par les sens ; vous portez les yeux tantôt sur ces nudités scandaleuses ou étalées dans des représentations inanimées, ou exposées sur des réalités vivantes, et l'impudicité se réveille ; tantôt sur l'éclat de ces soleils naissants que vous voyez monter à grands pas au plus haut de la gloire, et l'ambition s'allume ; tantôt sur l'abondance de ces heureux selon le siècle, chez qui, comme dans une mer, vont fondre toutes les richesses d'une province, et l'avarice s'enflamme ; vous ouvrez les oreilles à ces furieux qui animent à la vengeance, à ces semeurs de zizanie qui ne cherchent qu'à diviser les familles ; et le dépit, l'emportement, la colère, succèdent à des discours si malins, *abjicite, surgite;* tenez vos sens dans le devoir, la passion y entrera comme d'elle-même. Réformez vos commerces, vos entretiens, vos lectures, vos spectacles ; vous fréquentez sans distinction l'esclave comme l'ennemi de la passion, la malignité de l'un l'emportera sur la retenue de l'autre. Vous ne parlez que de dissolution et de libertinage ; quand cela ne supposerait pas un cœur gâté, il serait impossible que la corruption de la bouche ne passât pas jusqu'au cœur ; vous n'avez entre les mains que ces malheureuses productions, où un esprit gâté a répandu son venin, jamais vous ne vous défendrez contre la force secrète qu'a un poison si présent pour corrompre les cœurs les plus purs ; vous voulez assister à toutes ces représentations, où les paroles, les habits, les chants, les regards, les mouvements du corps, le son des instruments, le sujet, l'intrigue, tout inspire la licence ; avec le miel, dit Tertullien, le fiel entrera dans l'âme, et pendant que les sens seront agréablement flattés, l'esprit et le cœur se trouveront pris et gagnés : *Abjicite, surgite,* jetez tout cela loin de vous ; on n'est chaste, modeste, réservé, qu'autant qu'on sait se retrancher l'occasion du péché. *Et ascendamus in Bethel, ut faciamus ibi altare Deo.* (*Gen.*, XXXV.) Bethel était la figure de la maison de Dieu ; nous sommes déjà tous assemblés dans la maison de ce Dieu, nous sommes tous aux pieds de sa croix ; il n'est donc plus question que de trouver cet autel qui soit au Seigneur un gage de notre attachement et de notre fidélité, et cet autel n'est autre que notre cœur, cœur que Dieu n'a formé que pour y voir immolé à la gloire de son nom tout ce qu'il a d'ennemis au milieu de nous ; là doivent se briser tous les efforts de la passion, tous les attraits de la cupidité ; là ne doivent trouver place ni victimes immondes, ni hosties souillées ; nulle oblation, nul sacrifice qui ne mérite d'être reçu en odeur de suavité ; mais pour cela il faut que le cœur soit uniquement à Jésus-Christ, et qu'étant uniquement à Jésus-Christ, il s'arme de ce glaive que l'Evangile met en main à tout chrétien qui veut se conserver en paix malgré toute la fureur et toutes les attaques de ses passions ; il faut que le cœur soit uniquement à Jésus-Christ ; s'il est partagé dans ses affections, ou chancelant dans son choix, le premier attrait de la passion, son premier souffle, pour parler ainsi, l'ébranlera et l'entraînera à son gré partout où il lui plaira ; vous en faites vous-même tous les jours une triste expérience. Vous n'êtes à Jésus-Christ qu'à demi, ou, pour mieux dire, Jésus-Christ n'a chez vous que quelques protestations stériles et infructueuses, et toutes les passions se jouent de votre cœur ; elles parlent, vous les écoutez ; elles se présentent, vous les recevez ; elles entrent, vous leur applaudissez, et il n'en peut pas arriver autrement ; vous n'êtes pas à celui à qui vous vous devez, à qui pouvez-vous être qu'à son ennemi ?

Malheureux cœur, cœur rebelle, est-ce que tu n'entreras jamais dans les voies droites, dans ces voies de vertu et de sainteté qu'exige la grande œuvre dont tu es chargé ? *Faciamus altare Deo*, faisons de ce cœur un autel sur lequel brûle sans cesse ce noble feu que le Fils de l'homme est venu apporter sur la terre, ou plutôt faisons-en comme un holocauste qui se consume lui-même dans l'ardeur et la vivacité de ses flammes ; alors la passion sollicitera, et vous serez sourds à

ses sollicitations, elle frémira, et sa fureur vous trouvera insensibles, elle redoublera ses attaques, et ses attaques ne serviront qu'à redoubler la honte de sa défaite; je dis plus, et j'espère que si le cœur est uniquement à Jésus-Christ, vous ne serez susceptibles d'autre passion que de celle qui occupe les saints dans la gloire, aimer le Seigneur, mettre votre complaisance dans votre amour, être tout à lui, et ne vouloir que lui; quelle douceur si nous en avions quelque goût, mais douceur uniquement réservée à celui qui aime, et qui dans son amour s'arme de ce glaive qui seul peut faire sa force et sa défense. Quoique j'aime, j'ai toujours un ange de Satan qui veille auprès de moi, et qui, attentif à ses intérêts, cherche à tout moment l'occasion de me surprendre et de me nuire; quoique j'aime, je sens à tout moment qu'il s'élève du fond de ma concupiscence comme mille noires vapeurs qui me dérobent la vue du soleil de justice, et qui me jettent dans ces épaisses ténèbres où, marchant comme un aveugle, je ne sais presque de quel côté me tourner pour éviter les précipices dont je suis menacé; quoique j'aime, je porte toujours un corps de péché qui, ou actuellement rebelle, ou porté naturellement à la révolte, crie sans cesse contre la loi, et voudrait me faire vivre dans cette malheureuse liberté où le porte le fond de corruption dont il est comme pétri et composé. Si donc à tant d'ennemis ou domestiques ou étrangers, je n'oppose une fermeté d'âme que rien ne soit capable d'ébranler; ce n'est point assez, si, à leur obstination à m'attaquer, je n'oppose une pareille obstination à les combattre, à quoi puis-je m'attendre qu'à une entière défaite? Ainsi, mon Dieu, je vous donnerai mon cœur, et aujourd'hui même, je vous conjure de le regarder comme un bien qui vous est dévoué pour toujours; mais ce cœur, je le veillerai de si près, je le défendrai avec tant de soins, que tout le parti des ténèbres craindra de l'attaquer, ou s'il l'attaque, ce ne sera, comme je l'espère de votre bonté, qu'à sa confusion et à sa honte. Encore, Seigneur, si vous oubliez ma pauvreté et ma misère, que deviendra tout ce que je puis former de résolution; mon âme au milieu de cette cendre rebelle dont elle est environnée sent toute son impuissance et toute sa faiblesse, elle se voit comme livrée au péché par cette terre maudite à laquelle elle est liée. ***Exsurge, Domine*** (***Psal.*** **XLIII**); levez-vous donc, Dieu fort, Dieu de magnificence et de gloire, levez-vous, puisque sans vous nous ne pouvons rien; levez-vous sans retardement et sans délai, puisque sans un prompt secours vos ennemis et les nôtres vont triompher; levez-vous à tout moment, puisqu'à tout moment nous sommes aux prises, et en péril d'être vaincus, *et adjuva nos*, et étendez sur nous cette main divine qui peut seule et fortifier notre faiblesse, et lier la fureur des puissances qui nous attaquent, et nous faire trouver dans nos passions qui, sans vous, nous seraient une source d'iniquité et de crime, une source de mérite et de gloire: c'est la grâce que nous vous demandons dans toute l'ardeur de notre âme, afin qu'après avoir combattu dans ce monde pour la justice, nous allions recevoir dans l'autre une couronne d'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le lundi de la troisième semaine de l'Avent.

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui demander? Qui êtes-vous?

Quoiqu'il n'y ait rien que nous puissions mieux connaître que nous-mêmes, il n'est pourtant rien que nous connaissions moins; nous nous laissons aveugler par je ne sais quels avantages que nous voyons, ou que nous croyons voir dans nous, une naissance distinguée, une sublimité de génie, une étendue de pouvoir, nos richesses, nos emplois, nos titres, tout cela flatte notre vanité, et nous cache ce que nous sommes.

Rien de si important, néanmoins rien de si aisé que de se connaître; rien de si important. Que sait un homme qui ne sait pas ce qu'il est? Il peut savoir beaucoup; dès qu'il ne sait pas ce qu'il est, il ne sait rien, parce qu'il ne sait pas ce qui fait comme le fondement et la base de tout ce qu'il peut savoir; rien de si aisé, nous n'avons qu'à nous demander ce que nous sommes, mille misères propres et particulières, mille bontés étrangères nous diront d'abord, que de nous-mêmes nous ne sommes rien.

Examinons donc les choses par les principes de la droite raison, et voyons si ce que nous croyons faire notre gloire, ne fait pas plutôt notre honte et notre confusion. Dans quelque état que nous ayons reçu l'être, ou dans l'éclat ou dans la bassesse, nous l'avons reçu de la libéralité d'autrui; et, s'il y a quelque autre chose dans notre origine qui soit nôtre, c'est le néant et le péché; dans quelque situation que nous vivions, dans la supériorité ou dans la dépendance, nous vivons parce qu'on nous y fait vivre, et si celui qui nous y fait vivre nous rendait justice, il chercherait dans notre mort précipitée la vengeance que mériteraient nos péchés; ainsi oubliez-vous devant nous tant qu'il vous plaira, insultez-nous si vous le voulez du haut de votre grandeur, nous le souffrons avec patience, ou pour mieux dire avec compassion, parce que nous le regardons comme l'effet d'un esprit qui s'aveugle, et qui ne sait pas distinguer entre ce qu'il est par lui-même, et ce qu'il est par les bienfaits d'autrui; mais que vous vous oubliiez devant Dieu, que devant Dieu vous pensiez moins à ce que vous êtes par votre malice qu'à ce que vous êtes par sa bonté; c'est ce que nous ne souffrons qu'avec indignation, parce que nous savons qu'étant par lui tout ce que vous êtes, vous n'êtes rien devant lui dès que vous êtes pécheurs.

Là-dessus quelque idée que vous puissiez

avoir de vous-mêmes, il sera toujours vrai, que vous avez reçu tout ce que vous avez, et qu'en péchant vous vous rendez indignes de tout ce que vous avez reçu, et par conséquent que vous n'êtes rien sans Dieu, et que, dès que vous péchez, vous méritez que Dieu vous réduise à rien.

Deux vérités que j'opposerai éternellement à ces retours flatteurs que m'inspire ma vanité, et qui m'occuperont tellement devant Dieu, que je ne penserai qu'à ce que je suis par sa bonté, et à ce que je suis par ma malice.

Par la bonté et la libéralité de Dieu, je suis tout ce que je suis, et sans lui je ne suis rien, je ne suis que néant : premier point.— Par ma malice et par mon péché, je suis moins que rien et je me suis mis au-dessous du néant : second point.

Implorons les secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si je vous demandais aujourd'hui ce que les députés des Juifs demandaient à Jean-Baptiste dans notre évangile, *Tu quis es,* qui êtes-vous? peut-être qu'au lieu de me répondre avec l'humble Précurseur, que vous n'êtes qu'une faible voix qui crie, qu'un souffle qui se perd, vous me répondriez que vous êtes ce père de famille absolu, sous les ordres de qui plie tout un domestique soumis; vous, cet homme d'épée nécessaire, de qui dépend le salut de la patrie; vous, ce magistrat infaillible, dont les décisions font la destinée des peuples; mais, puisque des réponses de cette nature marquent que vous vous connaissez mal, souffrez que je vous rapproche vous-mêmes de vous-mêmes; peut-être vous serai-je un prophète odieux, parce qu'on ne souffre qu'avec peine de se voir représenté tel qu'on est, et dépeint avec ces couleurs qui montrent un objet dans toute sa difformité. Mais à quoi bon nous tromper, et nous repaître d'un vain fantôme de grandeur qui n'a d'autre fondement que nos fausses et trompeuses idées, *tu quis es?* Car enfin qui êtes-vous, qui que vous soyez? Qu'est-ce que c'est que ce père de famille obéi si ponctuellement? qu'est-ce que c'est que cet homme d'épée si redouté? qu'est-ce que c'est que ce magistrat comme investi et assiégé de tant de peuples, qui réclament son équité et sa clémence? qu'est-ce que c'est que tout homme, je dis l'homme le plus opulent, le plus élevé, le plus applaudi, le plus honoré selon le monde, je dis l'homme le plus accompli, le plus saint, le plus parfait devant Dieu? Ont-ils rien les uns et les autres qu'ils n'aient reçu? ont-ils rien les uns et les autres qui ne puisse leur être ôté? Sans la main de Dieu, ils ne sont rien; sans la main de Dieu, ils se verraient réduits à rien, et de quelque côté que nous les considérions, ce sont partout des statues parées et entretenues aux dépens d'autrui, et qui d'elles-mêmes n'ont d'autre origine ni d'autre fin que le néant. Pour nous convaincre de ces vérités, pénétrons comme pas à pas jusque dans le fond de notre bassesse et de notre misère.

Le pauvre et le riche se sont rencontrés, dit le Saint-Esprit dans les *Proverbes;* l'un a passé fièrement, suivi d'une foule nombreuse de domestiques qui lui faisaient cortége, chacun s'écartant pour lui faire place et lui donner à l'envi des marques de sa vénération et de son respect; l'autre, gémissant sous le poids de sa misère, osait à peine se montrer; il allait d'un air triste et affligé, ne trouvant presque personne qui ne le rebutât : cependant ils ont tous deux le même auteur et le même Seigneur; qui a donné l'être à l'un, l'a pareillement donné à l'autre : *Utriusque operator est Dominus* (*Prov.*, XXII); il y a trente, quarante années que tous deux n'étaient rien, qu'on ne pensait pas plus à eux qu'à ceux qui ne seront jamais, qu'on ne savait point qu'ils dussent être, et que, si Dieu ne les était allé démêler parmi ce nombre innombrable de créatures possibles, jamais ils n'auraient été. Où était, grand Dieu, cet homme vain, si entêté de sa qualité et de son rang, quand vous suspendiez les fondements de cette terre qu'il foule sous ses pieds; quand vous orniez avec tant de pompe ces cieux qui roulent sur sa tête; quand on jeta les premières pierres de cette ville qui lui sert de demeure; quand ses ancêtres commencèrent à accumuler ces grands biens, qui semblent faire aujourd'hui tout son mérite? Qu'y avait-il dans lui qui lui donnât quelque avantage, quelque préférence sur l'indigent et sur le pauvre? Tous deux étaient également confondus dans le néant, tous deux attendaient également l'opération de cette main, qui seule peut agir sur ce qui n'est pas, ou plutôt tous deux n'étant pas, ils n'avaient rien à attendre, et s'ils ont reçu quelque chose, ce n'est que parce que cette main, à qui il n'en coûte pas plus de produire tout de rien que de réduire tout à rien, s'est étendue pour les faire passer l'un et l'autre du néant à l'être : *Utriusque operator est Dominus.*

Je ne parle point de cet être que nous avons tous reçu dans le péché, péché qui, nous ayant tous possédés dès le commencement de nos voies, a terni dans tous le lustre de la plus éclatante origine, qui nous rend tous égaux dans ce qu'il y a de plus humiliant pour l'homme, qui nous attire à tous les mêmes faiblesses et les mêmes misères, qui nous fait tous enfants de colère et esclaves du démon, au moment que nous sortons des mains de notre Dieu : je ne parle point de cet amas informe de boue et de poussière qui a fait la première matière de ce corps dont vous êtes aujourd'hui si idolâtres, de cette vile et méprisable terre, qui par ses arrangements divers forme cette diversité de membres qui vous composent, quelle source d'humiliantes réflexions? Il me suffit de savoir que, quand vous seriez nés avec toutes les prérogatives de la justice originelle, que quand vous auriez été tirés, non pas comme les autres d'une masse de

corruption, mais d'immortalité, pour ainsi dire, et de gloire, ne vous étant pas donné l'être, c'est un bien qui est dans vous, sans vous, que vous tenez d'un Dieu qui n'avait nulle obligation de vous le donner, qui ne vous l'a donné qu'afin que, le tenant uniquement de lui, vous n'oubliiez jamais que de vous-mêmes vous n'avez que le néant : *Utriusque operator est Dominus.*

Cependant nous nous en faisons accroire à la vue de je ne sais quels vains avantages qui nous distinguent; et, parce que nous comptons dans notre maison ou de grands hommes, ou de grands biens, ou de grands emplois, nous nous croyons nous-mêmes quelque chose de grand : mais ces avantages qui vous tirent de la foule, vous tirent-ils de la condition commune, et, parce que nous ne sommes pas ce que vous êtes, en êtes-vous moins ce que nous sommes, rien et néant comme nous? Oui, nous le savons, vous êtes nés de parents illustres et qualifiés, tous les cercles en retentissent, et comme c'est là le plus bel endroit de votre histoire, c'est aussi celui que vous avez le plus de soin de rendre public; pour vous détromper, je n'ai que faire d'aller fouiller dans les siècles passés, je n'y trouverais que trop de quoi vous convaincre que la tige n'est pas aussi brillante que vous le prétendez, et que tel se pare aujourd'hui d'un grand nom, dont le nom il y a quelques années était ou inconnu ou méprisé dans le monde; n'avez-vous pas dans la nécessité seule où vous étiez de recevoir ce qu'on devait vous donner, tout ce qu'il faut pour réprimer la fierté et la présomption de vos pensées? Avez-vous été les arbitres de votre sort et de votre destinée? Vous êtes-vous choisi l'état dans lequel vous vouliez naître? *Dominus humiliat et sublevat* (I *Reg.*, II); c'est le Seigneur qui abaisse et qui élève, c'est lui qui fait le grand et le petit, lui qui, réglant toute chose dans le monde, y établit cette diversité de conditions qui en fait l'ornement et le soutien. Emportez donc, puis-je vous dire ici avec le père de famille de l'Evangile, emportez non pas ce qui est à vous, mais ce qui vous est échu par la libéralité d'autrui; et parce que votre maître vous a été bon, que votre œil n'en soit ni méchant ni orgueilleux. Oui, nous le savons, vous êtes nés dans une abondance prodigieuse de toutes choses, et nous n'apercevons que trop par l'irrégularité de vos débauches, que vous avez amplement de quoi fournir et à vos besoins et à vos désordres; ne remontons point à la source d'une fortune si opulente, peut-être y découvririons-nous de ces pratiques d'iniquité, qui nous convaincraient et de la mauvaise foi de vos pères à acquérir, et de votre injustice à posséder; quand tout serait venu jusqu'à vous par des voies de droiture et d'intégrité, sont-ce des voies que vous vous soyez ouvertes vous-mêmes, des voies dans lesquelles vous seriez entrés par délibération et par choix? *Dominus pauperem facit et ditat* (I *Reg.*, II); c'est le Seigneur qui enrichit et qui appauvrit, c'est lui qui répand et qui resserre, lui qui, disposant en maître des trésors de son domaine, les ouvre sans ménagements sur les uns, tandis qu'il semble les fermer sur les autres, et parce qu'on les a ouverts sur vous, en êtes-vous pour cela plus riches, plus opulents par vous-mêmes, en avez-vous plus de droit d'insulter à notre indigence et à notre pauvreté? Comme si vous pouviez ignorer qu'entre vous et nous il n'y a qu'un point de différence, et un point qui ne dépendait ni de vous ni de nous, mais de celui de qui vous dépendiez aussi bien que nous; oui, nous le savons, vous êtes chargés de ce qu'il y a de plus grand, de plus important dans l'état; nos biens, notre sort, notre vie, tout est entre vos mains, et nous ne gémissons que trop sur la dureté que vous inspire souvent la supériorité de vos emplois; n'approfondissons point par quel titre vous êtes montés si haut, que ce soit par cette vénalité qui élève quelquefois non pas le plus méritant, mais le plus pécunieux, ou par cette succession de naissance et d'héritage, qui tous les jours substitue à un père habile un fils incapable et ignorant; toujours est-il vrai qu'on vous a tendu la main, et que de quelque manière que l'emploi soit chez vous, ou par injustice ou par mérite, il n'y est que parce que le Seigneur a voulu ou punir les peuples en vous mettant sur leurs têtes, ou se décharger sur vous d'une fonction dont il se prépare à vous demander un compte sévère, si vous en négligez les devoirs : *Non est potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII.)

Il n'est donc point question, conclut saint Bernard, de juger de vous-même par ce qui vous environne et qui vous est étranger, par ces emplois brillants, par ces richesses immenses, par ces titres accumulés qui font votre partage, parce que ce n'est pas là vous-même, mais les dons de Dieu sur vous; parce que ce n'est pas là ce que vous êtes, mais ce que vous avez reçu : *Attende qualis ex te, qualis ex Deo;* ce que vous êtes, le voici, non-seulement pécheur et fils de pécheur comme nous, mais de votre fond aussi pauvre, aussi indigent que nous, sujet aux mêmes misères que nous, n'ayant rien dans ce qui fait votre substance et qui vous compose vous-même, qui ne vous confonde avec nous : *Attende qualis ex te;* vous avez plus d'autorité, plus de pouvoir que nous, vous possédez des postes plus élevés, vous vivez dans une plus grande abondance, il est vrai; mais, quand nous verrions tous les trésors du monde rassemblés chez vous, toutes les couronnes de la terre réunies sur votre tête, nous admirerions les libéralités de Dieu sur vous, et nous ne vous en regarderions pas moins comme un d'entre nous, qui n'est rien plus que nous, et qui est par la bonté de Dieu tout ce qu'il est : *Attende qualis ex dono Dei;* séparez donc ce qui est de Dieu de ce qui est de vous, afin que, rendant à chacun ce qui lui convient, Dieu ait la gloire que méritent ses bienfaits sur vous, et vous tout le retour qu'exige votre recon-

naissance : *Partiaris fideliter tua tibi, et quæ sunt Dei Deo sine fraude resignes.*

Encore ne sais-je si tout ce que vous avez reçu par-dessus nous ne tourne point à votre confusion plutôt qu'à votre gloire; un homme sans nom est comme à couvert de toutes censures; à peine sait-on qu'il soit au monde, et on ne s'aperçoit pas de ses défauts, ou on se met peu en peine de les relever; un homme, au contraire, exposé aux yeux du public, a autant de censeurs que de témoins: on le suit, pour dire ainsi, pas à pas, on a soin d'examiner toutes ses démarches, et il en fait tant d'indignes de lui et de son rang, qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il eût toujours été enseveli sous les plus épaisses ténèbres. Aussi, dit saint Bernard, il n'y a rien qui paraisse plus monstrueux qu'une noblesse mal soutenue, que plusieurs titres entassés sur une tête inconstante et légère, qu'une naissance distinguée dans une âme basse, volage, inconsidérée, et qui oublie tous les devoirs, toutes les bienséances de son état. Tous les jours, pourtant, nous sommes contraints d'essuyer les manières fades et insipides de certains faux nobles, qui, cherchant à donner un nouveau lustre à un grand nom qu'ils portent, nous font voir dans leur conduite un mélange de grandeur et de bassesse qui excite la compassion. Rien ne paraît plus monstrueux qu'un cœur qui ne sait ni se régler dans ce qu'il doit, ni se modérer dans ce qu'il peut, qui rampe bassement quand il faudrait se soutenir, qui s'élève indiscrètement quand il faudrait s'humilier : tous les jours, pourtant, nous en trouvons de ces grands qui nous font voir dans leur personne comme un composé de ce que la fierté a de plus démesuré et la bassesse de plus humiliant; à l'égard de ceux à qui ils peuvent se faire craindre, ce sont des airs de hauteur insupportables; à l'égard de ceux qu'ils craignent, des airs de souplesse, d'anéantissement indignes, comme si on ne pouvait pas se faire craindre sans abuser de son pouvoir, et craindre sans oublier ses droits. Rien ne paraît plus monstrueux qu'une avarice sordide dans une abondance excessive de toutes choses; tous les jours pourtant nous nous plaignons de ces riches avares qui ont sans avoir, parce qu'ils craignent de toucher à ce qu'ils ont, qui sont esclaves plutôt que maîtres de ce qu'ils ont. Si vous étiez cachés sous le boisseau, vous seriez sans nom dans le monde, et on vous laisserait vivre comme vous l'entendez, mais vous êtes exposés à nos yeux, et vous nous faites pitié quand nous voyons que tout ce que vous avez par-dessus nous ne vous sert souvent qu'à mettre vos défauts dans un plus grand jour.

C'est donc folie dans un homme de vouloir tirer vanité de ce qui souvent lui donne lieu de faire mieux connaître ses faiblesses, ou qui du moins lui dit toujours que, s'il a quelque chose de plus que nous, c'est par grâce, non par droit, et que le même Dieu qui l'a distingué pouvait le confondre avec le plus petit, le plus méprisable d'entre nous : *Quæ Dei sunt, Deo sine fraude resignes.*

Ce que je viens de dire de la naissance, de l'emploi, de l'opulence, je le dis de tout autre sujet de vanité que vous croyez trouver ou dans vous, ou autour de vous, de cette sublimité de génie dont vous vous piquez, de cette beauté brillante dont vous vous flattez, de cette multitude d'ornements dont vous vous repaissez, comme si ce n'étaient pas là autant d'écoulements de cette première source qui aime quelquefois à se répandre, et qui se répand, non selon nos désirs, mais à son choix; d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que cette multitude d'ornements dont vous vous repaissez? Qu'un arrangement ennuyeux de mille parures inutiles qui vous fatiguent, une occupation journalière qui vous lasse, souvent une dépense qui vous épuise, et pour tout dire, en un mot, un peu de fumée, un rien qui vous amuse. Qu'est-ce que c'est que cette beauté dont vous vous flattez? Un peu de boue durcie et plâtrée, une espèce de tombeau brillant à nos yeux, mais couvrant un fond de corruption et de pourriture, un amas de terre qui, tôt ou tard, retournera en terre. Qu'est-ce que c'est que cette sublimité de génie dont vous vous piquez? Comme si nous ne voyions pas tous les jours qu'il n'est rien de si borné que l'esprit de l'homme, et que tel se fait honneur de la pénétration et de la vivacité de ses lumières, qui connaît à peine ce qu'il y a de plus commun dans la nature. Depuis longtemps on se fatigue pour découvrir de quoi est composé un atome; qui l'a découvert? Pour expliquer quelles sont les parties d'une feuille que le moindre vent agite à son gré; qui l'a expliqué? Vous pensez; qu'est-ce que c'est que votre pensée? Vous vivez; quel est dans vous ce noble principe de vie qui vous anime? Vous adorez un Dieu; quel en est l'essence? Trois personnes dans un seul Dieu, quel mystère pour nos faibles intelligences! Et, parce que vous vous soutiendrez dans une assemblée par quelques reparties ou galantes ou injurieuses, parce que vous aurez un peu plus fouillé que les autres dans une antiquité profane, ou que vous serez plus hardi qu'eux à décider des matières que vous ignorez, vous vous évanouirez dans vos pensées, vous vous regarderez comme l'oracle du monde; grande preuve de la petitesse de votre génie : vous croire fort éclairé tandis que vous trouvez partout d'épaisses et d'impénétrables ténèbres. D'ailleurs, si nous faisons gloire de savoir quelque chose, ce doit être uniquement de savoir Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; et qui le sait parmi nous? Vous serez habile à nouer une intrigue d'iniquité, à conduire un projet que le crime doit consommer, et vous ignorerez l'art de rompre les chaînes d'un péché qui vous accable, de secouer le joug de milles passions qui vous tyrannisent, et tandis que vous en serez là, qu'êtes-vous devant Dieu, quelque grand que puisse être tout ce qui vous distingue devant le monde? Vous êtes pécheur,

dès lors vous n'êtes rien à mes yeux, parce que vous n'êtes rien aux yeux de celui qui donne son amitié et son estime, non point à ce faux éclat qui nous éblouit, mais uniquement à la probité et à la vertu. Mais puisqu'il n'est point encore ici question de ce que le péché ajoute à notre néant naturel, quand nous ne serions pas pécheurs, nous sommes hommes, et dans l'homme, si on distingue entre ce qu'il y a de lui et ce qu'il y a de Dieu, quelle source d'humiliantes réflexions! Il n'a rien qu'il n'ait reçu, il n'a rien qui ne puisse lui être ôté; quelle autre source de réflexions propres à nous humilier et à nous confondre! Repaissez-vous, dit saint Basile, de tout ce qu'il vous plaira, de l'abondance de vos richesses, de l'antiquité de votre maison, de tout ce qui peut flatter un esprit orgueilleux et superbe; vous êtes pourtant mortel, et la mort venant à couper la trame, tout se réduira à un peu de cendre et de poussière. Où sont aujourd'hui ces magistrats qui gouvernaient autrefois à leur gré les peuples et les provinces? Où sont ces orateurs si éloquents, qu'ils semblaient tenir les cœurs des hommes entre leurs mains? Où sont ces généraux d'armée si redoutés, et qui, par la grandeur de leurs exploits militaires, imposaient silence à toute la terre? Si l'histoire nous conserve un faible souvenir de leurs vies, d'eux-mêmes, il ne nous en reste que quelques ossements secs et arides qui roulent dans la pourriture et la poussière, sans honneur et sans gloire. Ce n'est pas néanmoins à quoi je me réduis ni à quoi Dieu se réduit lui-même; tout ce qui est grand, tout ce qui est puissant dans le monde, tombera un jour, nous le savons, mais toute grandeur fière et superbe, toute puissance présomptueuse et hautaine, avancera sa ruine et trouvera dans son orgueil même la source d'une ruine précipitée : c'est ce qu'il nous importe encore plus de savoir. Voyez ce prince impie dans Babylone, qui, aveuglé par la sublimité de son rang et l'étendue de son pouvoir, prétend s'égaler à Dieu, je monterai, dit-il, je m'élèverai au-dessus des nuées du ciel, et j'établirai mon trône sur les étoiles mêmes du firmament. Et moi je vous abattrai, dit Dieu; et chacun, frappé de votre chute, demandera si c'est là cet homme qui, autrefois, troublait toute la terre, et qui, aujourd'hui, trouve à peine un lieu où ses os puissent reposer en paix. Voici ce roi obstiné, en Egypte, qui, se moquant de Dieu et de ses ordres, croit tenir les enfants d'Israël renfermés entre son armée et les eaux de la mer : Je les poursuivrai, dit-il dans sa présomption, je partagerai leurs dépouilles, et chargé de leurs biens, je les verrai périr dans la joie de mon cœur. Mais votre esprit souffla, Seigneur, et vos ennemis, comme un plomb pesant, se virent précipités et ensevelis dans les abîmes de la mer.

Ce n'est donc point en s'élevant contre Dieu qu'on se soutient; les premières têtes du monde ne sont devant lui qu'un peu de poussière dont il se joue à son gré. Il lui importe qu'on sache partout qu'il n'y a d'autres grands que lui; pour cela, il s'arme dès qu'on veut tourner contre lui une grandeur qu'on a reçue. Ne vous rassurez point, au reste, sur l'indulgence dont il use quelquefois à l'égard de ceux mêmes qui se déclarent le plus hautement contre lui; il a ses moments marqués, et si, aux premières marques de mépris et d'insulte qu'on lui donne, il ne vient pas d'abord, il viendra en son temps : savoir même qu'il peut venir quand il le jugera à propos, c'en devrait être assez pour nourrir dans le cœur d'un grand les sentiments de bassesse et d'humiliation qui lui conviennent.

Je vais plus loin, et je soutiens que ce n'est pas seulement une impiété déclarée, une révolte ouverte qui met à Dieu les armes en main; une complaisance secrète pour sa propre grandeur, une vaine et indiscrète ostentation de ses richesses l'irritent, et l'obligent souvent à frapper dans sa colère. David fait faire le dénombrement de son peuple, moins sans doute par aucune nécessité d'état, que pour avoir le plaisir de savoir combien il a parmi ses sujets de personnes propres à porter les armes; ce dénombrement lui attire l'indignation de Dieu, et si on s'en rapporte à son choix sur la manière dont il veut être puni, ce n'est pourtant qu'entre les trois fléaux les plus terribles qu'il y ait au monde qu'on lui donne à choisir. Ezéchias pour donner quelque idée de sa puissance aux ambassadeurs de Babylone, étale à leurs yeux ce qu'il a de plus riche et de plus précieux dans sa maison, et tout cela, lui dit le prophète, sera la proie des Babyloniens; vos enfants eux-mêmes leur seront livrés, et vos biens et votre famille, tout servira à relever la gloire de leur triomphe.

Vous diriez que Dieu se fait un devoir d'humilier un grand orgueilleux, et il est de ses intérêts qu'il le fasse; comme l'orgueil du grand monte toujours, selon l'expression du prophète, si Dieu ne le rappelait pas à lui-même, à peine se souviendrait-il qu'il est homme, il viendra donc à lui le glaive à la main, heureux si les coups qui le frappent le ramènent à la juste idée qu'il doit avoir de lui-même; de sorte que plus vous aimez votre grandeur, plus vous devriez avec l'Apôtre vous plaire dans vos infirmités et vos faiblesses, plus vous devriez repasser sur vos misères et votre néant, et rapporter tellement tout à Dieu que votre reconnaissance l'oblige à perpétuer chez vous ce qu'il y a mis par bonté, autrement toute votre grandeur n'est qu'une grandeur chancelante, fondée sur le sable, penchant vers sa ruine; nous vous verrons aujourd'hui, nous vous regarderons comme on regardait ce grand, ce puissant dont nous parle le prophète, qui semblait insulter Dieu et les hommes; nous repasserons demain, nous vous chercherons, mais nous ne vous trouverons pas, parce que vous ne serez plus.

Il est donc sûr que nous n'avons rien dans les biens de la nature que nous n'ayons reçu, rien qui ne puisse nous être ôté; il n'est pas

moins sûr que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, rien qui ne puisse nous être ôté dans les biens de la grâce.

Il est de foi que de nous-mêmes nous ne pouvons rien pour le ciel, et que, si nous nous sanctifions, c'est toujours Dieu qui est l'auteur et le consommateur de notre salut; c'est à lui à donner le commencement, à lui à donner l'accroissement et la consommation à ce grand ouvrage, et, dès qu'il nous abandonnera à notre propre faiblesse, ou nous ne ferons rien, ou tout ce que nous ferons nous sera compté pour rien. Qu'est-ce que c'est que proférer le nom sacré du Sauveur? Personne pourtant ne peut le prononcer salutairement, sans une grâce spéciale d'en haut. Qu'est-ce que c'est que pousser un soupir? Nul soupir pourtant ne sera méritoire, s'il n'est prévenu par les bénédictions de celui à qui seul il appartient de toucher les cœurs. Qu'est-ce que c'est que former une pensée? Nous n'en formerons pourtant jamais aucune qui soit digne de Dieu, si Dieu n'a la bonté d'éclairer lui-même notre esprit, et de l'élever au-dessus de ce qu'il voit pour l'attacher aux biens de l'éternité; ce sont des biens si supérieurs, si sublimes, si fort au-dessus des forces de la nature, qu'il n'y a que la grâce qui puisse mettre quelque proportion entre eux et nos pensées, et nous tirer de cette incapacité absolue, où nous nous trouvons tous de penser avec quelque mérite à ce que nous devons le plus souhaiter : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid boni quasi ex nobis* (II *Cor.*, III), dit saint Paul, et si, sans le secours de la grâce, nous ne pouvons pas même penser salutairement aux biens de l'éternité, pourrons-nous sans le secours de la grâce travailler à nous en rendre dignes et à les mériter? *Sine me nihil potestis facere* (*Joan.*, XV.) Il en est des œuvres surnaturelles par rapport à Jésus-Christ, comme il en est des œuvres naturelles par rapport à son Père; dans l'ordre naturel, nous ne pouvons rien faire, si le Père ne nous soutient; si Jésus-Christ ne nous soutient, nous ne pouvons rien faire dans l'ordre surnaturel; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le déclare : *Sine me nihil potestis facere.* Et il n'est point ici question d'interpréter cet oracle divin sur les fausses idées de quelques esprits présomptueux qui prétendaient autrefois pouvoir se dispenser en plusieurs choses du secours de la grâce; dès que Jésus-Christ nous dit que sans lui nous ne pouvons rien, il n'y a point d'exception à faire; ce qu'il y a de plus facile, ce qu'il y a de plus difficile dans la Loi, si Jésus-Christ ne nous tend la main, tout nous devient également impossible, tout nous devient également inutile pour la gloire : *Sine me nihil potestis facere.* C'est donc de Dieu que vient toute notre suffisance et toute notre force, c'est lui qui jette les premiers fondements de notre salut, lui qui les élève, les couronne, et les conduit à leur perfection. *Sed sufficientia nostra ex Deo est.* (II *Cor.*, III.) Non point que je veuille nier la coopération de la volonté : ce n'est pas moi, dit saint Paul, mais la grâce de Dieu avec moi; si c'est avec moi, ce n'est donc pas sans moi; mais enfin quoi que je fasse, si Dieu ne se joint à moi, je ne fais rien qui puisse m'être compté pour l'éternité : tout don parfait vient d'en haut, et il n'appartient qu'à celui qui s'est fait notre Sauveur de nous faire entrer et marcher dans les voies qui conduisent au salut : *Sed sufficientia nostra ex Deo est.* (II *Cor.*, III.)

Malgré cela combien de ces âmes vaines et orgueilleuses, qui osent s'applaudir de leur sainteté, et qui, se mettant dans un rang supérieur, se disent à elles-mêmes avec complaisance ce que le pharisien disait si témérairement au Seigneur : Je ne suis point comme le reste des hommes, injuste, voleur, adultère; je jeûne, je paye la dîme, j'accomplis de point en point tout ce qui est porté par la Loi. Insensé, vous n'êtes pas comme le reste des hommes : savez-vous ce que vous êtes, savez-vous ce que sont les autres hommes? *Quid sit hodie quisque homo*, dit saint Augustin, *vix novit ipse homo*. Combien de pensées malignes, dont votre esprit se repaît sans remord, parce qu'elles favorisent la passion? Combien de mouvements irréguliers qui partagent votre cœur, et l'entraînent à leur gré, parce qu'ils l'entraînent à ce qui vous plaît. Vous n'êtes pas comme le reste des hommes, c'est-à-dire que vous ne péchez pas peut-être aussi ouvertement qu'eux, que vous savez mieux sauver les apparences qu'eux, et couvrir sous un dehors réglé un intérieur plus corrompu et plus gâté peut-être que le leur. Sondez-vous donc vous-même, et vous vous connaîtrez; quand on fouille dans les replis de sa conscience à la faveur de ce flambeau que l'Evangile nous met en main, on se trouve toujours assez coupable pour ne se préférer à aucun homme. Et, si vous ne savez pas ce que vous êtes, comment saurez-vous ce que sont les autres? Avez-vous plus d'intelligence de leurs cœurs que du vôtre? Avez-vous mieux pénétré ce qui se passe chez eux que ce qui se fait chez vous? Nous sommes aveugles sur ce qui procède de nous, et qui est dans nous, comment verrions-nous ce qui est hors de nous, et qui a une source dont les détours nous sont inconnus? *Quid sit hodie quisque homo, vix novit ipse homo.* Et quand même vous sauriez aujourd'hui ce que vous êtes, un homme juste, uni et lié à Dieu par son amitié et sa grâce, et ce que sont les autres, des pécheurs livrés à leurs passions et à leurs désirs, qu'en pourriez-vous conclure, si ce n'est que vous avez été prévenu plus miséricordieusement qu'eux, pressé plus salutairement, plus efficacement soutenu? Qu'en pouvez-vous conclure qui ne tourne même à votre confusion, puisque vous êtes obligé d'avouer que cent autres, qui se seraient trouvés dans les mêmes circonstances que vous, seraient entrés avec plus d'ardeur dans les voies qu'on leur ouvrait, qu'ils y auraient fait de plus grands progrès, et s'y seraient soutenus avec plus d'exactitude et de zèle que vous? Du moins qu'en pouvez-vous conclure qui fasse votre gloire devant Dieu, qui sait que sans

lui vous ne pouvez rien faire, et que vous devez le savoir vous-même, puisque c'est de lui qu'est venue toute votre suffisance : *Sed sufficientia nostra ex Deo est.* Mais non, personne ne peut savoir ce qu'il est aujourd'hui devant Dieu, vérité qui nous est énoncée dans toutes les divines Ecritures, et quand aujourd'hui nous pourrions savoir en quelque manière ce que nous sommes, ajoute saint Augustin, parce que nous avons quelque lieu de compter sur la bonté de nos œuvres, et sur la sincérité de notre cœur, outre que nous n'en aurions jamais une pleine et entière certitude, du moins ne pouvons-nous pas savoir ce que nous serons demain : *Tamen utcunque ipse quid hodie, quid autem cras nec ipse.* Vous courez aujourd'hui, qui vous a dit que vous ne serez point arrêté demain? Qui vous a dit que votre cœur, susceptible de tant de mouvements différents, ne passera point tout à coup de la vertu au péché ? En ceci il ne faut qu'un moment pour ruiner l'ouvrage de plusieurs années, et s'il est des chutes comme préparées et conduites de loin, il en est quelquefois de si promptes et de si subites, que dans le même instant, pour ainsi dire, on se trouve saint et pécheur : *Quid autem cras nec ipse.*

Mais que ce soit une chute précipitée, ou une chute lente et qui se fasse comme par degré, c'est ordinairement, dit encore saint Augustin, où conduit un esprit d'orgueil, nous le voyons dans les pharisiens : c'étaient des hommes prévenus en leur faveur, pleins de leur mérite, se cherchant eux-mêmes dans tout ce qu'ils croyaient faire de bien; de là quelle liberté à condamner indiscrètement tout ce qui n'était pas de leur goût, quel entêtement pour leurs propres pensées, quel acharnement à poursuivre le juste? De ces hommes qui se croient les plus parfaits dans la Loi, l'esprit d'orgueil en fait des censeurs impitoyables dans la vertu, des fauteurs obstinés de l'erreur, des furieux et des cruels persécuteurs de l'Homme-Dieu; tant il importe de ne point s'attribuer ce qu'on croit avoir par-dessus les autres : *Idipsum quod non movetur homo non debet sibi tribuere*, de peur qu'on ne le perde en se l'attribuant, et que, présumant de sa justice, on ne vienne à tomber aussi lourdement que les autres : *Ne cum gloriatur se non esse motum, ipsa superbia moveatur.* L'homme solidement vertueux trouve tant de choses à réformer chez lui qu'il pense à peine qu'il y ait rien à réformer chez les autres ; l'homme pécheur lui-même se trouble peu de tout ce qu'on peut faire autour de lui, pourvu qu'on lui laisse suivre librement l'objet de sa passion : le dévot orgueilleux, surtout s'il se pique d'une certaine régularité de vie dont il s'est fait un plan à sa mode, attaquera le juste et le pécheur ; souvent même il fera grâce au pécheur, parce qu'il n'a pas à craindre que ses déréglements fassent jamais aucun tort à sa gloire. La conduite du juste peut la diminuer, et parce que ce juste n'est pas sous la même direction que lui, parce qu'il ne suit pas le même train de vie, les mêmes maximes, il trouvera partout à reprendre et à critiquer, il ne craindra pas d'entrer dans les secrets du cœur, et, parce qu'il se croit fort avancé dans les voies de l'esprit, il se croira en droit de juger de tout; le zèle le plus ardent passera chez lui pour un désir indiscret de paraître, le recueillement le plus profond, pour indolence de génie; que sais-je, il s'érigera un tribunal supérieur, d'où il prétendra décider de tout. Dieu veuille qu'il n'entreprenne point de décider même contre les décisions de l'Eglise; du moins nous avons tous les jours à soutenir les attaques de ces dévots orgueilleux, qui, s'étant fait des maximes d'égarement en matière de vertu, se font aussi des maximes d'erreur en matière de religion; comme ils se sont faussement persuadé qu'ils étaient les seuls dépositaires de la pureté de l'Evangile, ils se persuadent aussi faussement qu'ils sont les seuls dépositaires de ses vérités et de ses oracles; à les entendre, le déréglement est aussi général dans la foi que dans les mœurs, et s'il les en faut croire, cette épouse de Jésus-Christ, qui a toujours éte sans ride et sans tache, ne se montre plus aujourd'hui dans sa beauté ordinaire, que parmi un petit peuple choisi, chez qui elle s'est retirée comme dans son asile. Tels sont les fruits d'iniquité que produit comme nécessairement un esprit de présomption, et cela par un juste jugement de Dieu ; il veut apprendre à tout homme à s'en tenir aux sentiments que doit lui inspirer sa bassesse et son néant, et, si souvent il affecte d'abattre le grand qui s'oublie dans sa grandeur, souvent aussi il livre le dévot orgueilleux à la malignité de ses pensées ; souvent même, pour humilier l'orgueil de son esprit, il permet qu'il donne à l'aveugle dans les désirs corrompus de la chair. On affectera au dehors, il est vrai, une grande austérité de vie, on nous rappellera éternellement à ces heureux siècles où tout était réglé sur les maximes les plus sévères de l'Evangile ; mais de toute cette sévérité qu'on a tant de soin d'exalter et de recommander aux autres, on n'en prendra pour soi qu'une fausse et trompeuse apparence, et pourvu qu'on puisse se cacher, on ne craindra pas de courir à ce que peut inspirer le déréglement le plus honteux ; encore, que sais-je si, malgré les soins que l'on prendra de dérober au public l'iniquité de sa conduite, on ne se verra point enfin découvert et manifesté tel qu'on est. Il importe à Dieu de dévoiler ces sépulcres blanchis ; mais qu'on se cache ou non, toujours est-il vrai que l'orgueil qui nous porte naturellement à censurer et à critiquer ce qu'il y a de plus de saint, nous jette aussi souvent dans ce qu'il y a de plus honteux et de plus infâme, dans une vie licentieuse et dissolue : *Ne cum se gloriatur esse motum, ipsa superbia moveatur.*

Et quand même cet esprit d'orgueil qui vous possède ne vous aurait pas encore engagé dans des désordres si criants, du moins vous ravit-il tout le mérite de ce que vous croyez faire de bon, parce qu'il empoisonne

tellement vos actions qu'il n'y a rien peut-être qui ne se ressente de son venin. Vous prierez, ce sera pour être vu ; vous donnerez, ce sera pour être loué ; du moins, vous applaudirez-vous d'être vu et loué. Vous ne vous applaudirez pas moins de tout ce que vous ferez dans le secret : vous nous cacherez mille actes de vertu où vous ne voulez avoir, ce semble, d'autres témoins que Dieu ; mais vous ne les cacherez pas à votre orgueil ; il en profitera pour vous donner une haute idée de vous-même, pour vous inspirer des sentiments, tantôt de complaisance pour votre vertu, tantôt de mépris pour les défauts des autres, et s'il ne peut pas faire de vous un homme gâté dans sa foi et dans ses mœurs, il en fera un homme plein et entêté de lui-même, un homme qui trouvera chez lui tout ce qu'on chercherait inutilement ailleurs de vertus et de mérite. Qu'il faut bien peu se connaître pour se laisser ainsi emporter à l'égarement de ses pensées ! car enfin, quelque supériorité que nous puissions avoir de lumières, de talent, de vertu, et de quelque autre bien que ce soit, c'est un don de Dieu ; il est à lui, parce qu'il le donne ; il est en lui, parce qu'il le peut ôter. De quoi donc peut se glorifier toute chair, demande encore ici saint Augustin : *Unde igitur gloriatur omnis caro?* Sera-ce du mal et du péché : *Nunquid de peccato?* C'est pour elle un sujet de confusion et de honte, non point d'honneur et de gloire : *Non est gloria, sed miseria.* C'est pourtant là tout ce qui est à elle, tout ce qu'elle peut dire être sien. Se glorifiera-t-elle du bien qu'elle fait, de la vertu qu'elle pratique : *Nunquid gloriabitur de bono?* Mais, quoi ! elle oserait se glorifier d'un bien étranger, d'une vertu qui est moins à elle qu'à celui qui est éternellement à ses côtés pour la soutenir : *Nunquid de alieno?* A vous seul, Seigneur, appartient tout bien, de vous seul descend tout bien ; à vous seul, par conséquent, appartient et doit remonter tout honneur et toute gloire : *Tuum, Domine, est bonum, tua est gloria.* Pour nous, de quelque côté que nous nous considérions, nous n'avons rien, nous ne pouvons rien avoir de nous-mêmes ; de nous-mêmes nous ne sommes que néant. J'en ai assez dit, ce me semble, pour vous convaincre. Mais, en péchant, nous nous sommes mis au-dessous du néant : convainquons-nous en peu de mots de cette seconde vérité.

SECONDE PARTIE.

C'est un oracle de Jésus-Christ, qu'il aurait mieux valu pour Judas de n'avoir jamais été au monde, que d'avoir attenté à la personne sacrée de son Maître : *Bonum erat ei si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.* XXVI.) Mais ce n'est pas là un oracle qui ne tombe que sur ce traître infortuné ; tout pécheur y est compris, et je ne crains pas de soutenir qu'il vaudrait mieux, pour tout pécheur, qu'il n'eût jamais été, que d'avoir péché : il vaudrait mieux par rapport à Dieu, qui n'aurait jamais été offensé ; il vaudrait mieux par rapport au prochain, qui n'aurait jamais été scandalisé ; il vaudrait mieux, par rapport au pécheur lui-même, qui ne se serait jamais mis dans un danger évident de se perdre et de se damner. Si tout cela est vrai, comme la raison elle-même nous le démontre, n'est-il pas en même temps vrai qu'en péchant on se met au-dessous du néant, puisqu'on se met dans un état où il vaudrait mieux n'avoir jamais reçu l'être, que d'en avoir abusé si criminellement et avec tant de mépris pour Dieu, avec tant de suites fâcheuses pour le prochain, avec tant de risque et de sujet de crainte pour soi-même : *Bonum erat ei si natus non fuisset homo ille.*

Comme nous ne savons ce que c'est que Dieu, nous ne savons guère aussi ce que c'est que de l'offenser. C'est pourtant une doctrine reçue de toute l'Ecole, et que nul homme n'a encore osé contester ; doctrine établie et fondée sur la prééminence de notre Dieu, sur l'excellence de son être et les prérogatives de sa divinité ; c'est, dis-je, une doctrine reçue de tout homme qui croit un Dieu, que si, sans pécher, je pouvais remplir toute la terre de sang et de meurtres, détrôner tous les souverains, faire périr tous les hommes, il vaudrait mieux donner dans tous ces excès de fureur et de cruauté, que dans une seule de ces fautes que vous traitez de peu de chose, et que Dieu lui-même regarde comme légères, parce que, quoiqu'elles lui déplaisent, elles ne vous ravissent pas pourtant son amitié et sa grâce. La raison en est que, par la plus légère de ces fautes, nous attaquons la majesté suprême d'un Dieu, et que, par ces excès de fureur, s'ils pouvaient être séparés du péché, nous n'attaquerions que de viles et méprisables créatures, et que, comme il y a un éloignement infini entre la créature et le Créateur, il y a aussi une distance infinie entre le péché qui attaque le Créateur, et le péché qui n'attaquerait que la créature.

Or, si telle est la nature d'une de ces fautes que nous nommons vénielles et légères, qu'elle l'emporte par sa grièveté et sa malice sur tout ce qu'il y a de maux au monde, qui ne sont pas, comme parlent les théologiens, le mal de Dieu, ou qui ne s'en prennent pas à Dieu ; que devons-nous penser de ces fautes qui portent un caractère si marqué de révolte, de ces fautes mortelles qui blessent tous les droits de la souveraineté de Dieu, qui n'ont d'autre fin que de déshonorer, outrager et détrôner Dieu, et qui par là même font mourir une âme à l'amitié et à la grâce de Dieu ? Quand vous n'auriez qu'une seule faute de cette nature à vous reprocher, vous en auriez assez pour regretter éternellement l'abus que vous auriez fait de l'être que vous avez reçu. Je n'étais sorti des mains du Seigneur que pour retourner à lui par mon attachement et ma soumission à sa loi ; c'est son nom et sa gloire qu'il voulait que je soutinsse, et que, me sacrifiant à ses intérêts, je lui montrasse, aussi bien qu'à ceux qui ont les yeux sur moi, qu'il n'y avait point d'autre Dieu que lui sur la terre, et que je n'en connaissais

point d'autre qui pût mériter mes hommages et mes services; qu'a-t-il pourtant trouvé dans moi? Ce que trouve un prince trahi dans un sujet rebelle, ce que trouve un père outragé dans un fils dénaturé, ce que trouve un époux déshonoré dans une épouse infidèle; il y a trouvé ce que David trouva dans Absalon, un ingrat qui a poursuivi à outrance celui qu'il aurait dû défendre au péril de sa vie; ce que Moïse trouva dans Pharaon, un impie qui n'a reconnu d'autre Dieu que ses passions; ce que le Sauveur trouva dans les Juifs; un furieux, un insensé qui s'est acharné à perdre et à exterminer l'auteur de tous ses biens et la source de toutes ses espérances. Telle est la malignité du péché : c'est l'ennemi capital de Dieu; ennemi qui fait à Dieu la guerre la plus cruelle, qui ruine et désole son royaume, qui voudrait le réduire lui-même à rien s'il le pouvait, et établir à ses dépens au milieu du monde un empire d'iniquité et de crime · malignité que porte avec lui tout péché, et qui se multiplie à mesure que vous multipliez vos péchés; en sorte que s'il n'est point de pécheur en qui Dieu n'ait un ennemi juré de son nom, souvent dans un seul pécheur il a, pour ainsi dire, plusieurs ennemis, parce que ce pécheur est en même temps chargé de plusieurs péchés différents.

Devons nous être surpris après cela de tout ce que les saints livres nous fournissent d'exemples de sévérité et de rigueur : Les murmurateurs d'Israël engloutis dans le sein de la terre, les Sodomites consumés par le feu du ciel, toute chair enveloppée dans les eaux du déluge. Ce qui me surprend, c'est que ces exemples de sévérité et de rigueur ne se renouvellent pas chaque jour parmi nous : un Dieu outragé devrait faire sentir à chaque péché qu'il est le maître, et que ce n'est pas impunément qu'on s'en prend à lui; il le fait quelquefois : si ce n'est pas toujours avec cet éclat qui bouleverse et déconcerte toute la nature, c'est toujours d'une manière assez forte pour vous dire que c'est un Dieu qui frappe; par là pourtant que gagne-t-il? Il se fait justice, mais il n'est pas pour cela ni rétabli, ni vengé autant qu'il le mérite. Quand il sacrifierait à ses ressentiments le monde entier et tout ce qu'il y a de créatures au monde, il n'aurait jamais cette réparation pleine et parfaite qu'exige la supériorité et la multitude de ses droits : il n'y avait que l'Homme-Dieu, il n'y avait que le sang et la mort de l'Homme-Dieu qui pût la lui procurer; pour nous, nous avons beau gémir, beau soupirer, nos gémissements et nos soupirs ne la lui procureront jamais; et s'il les reçoit comme une voie de réconciliation, ce n'est point comme un dédommagement qui mette quelque égalité entre lui et le péché : vérité humiliante pour le pécheur, s'il a quelque idée de ce qui doit confondre et humilier un homme. Il a péché, et par là il a fait à Dieu la plus grande injure que Dieu puisse recevoir de sa créature; mais injure qu'il ne pourra jamais réparer, quand il appellerait à son secours tout ce que les plus fameux pénitents ont exercé sur eux-mêmes de saintes cruautés; tout ce que les martyrs les plus maltraités ont soutenu de douleurs et de tourments; ne vaudrait-il pas mieux qu'il n'eût jamais été? Il n'aurait jamais déshonoré Dieu; jamais il ne se serait mis dans l'impossibilité de rendre à Dieu l'honneur qu'il lui a ravi : *bonum fuisset si natus non fuisset homo ille.* Il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais été, parce qu'il n'aurait jamais été à ses frères un sujet de scandale et de péché. On vous avait comme chargé du salut du prochain, et on voulait que sur vos œuvres il apprît ou à réformer ou à régler les siennes; et qu'a-t-il trouvé dans vous? Un maître d'impudicité, un émissaire de Satan, un guide à la perdition. A moins que vous n'ayez perdu tout sentiment, je ne dis point précisément de probité et de vertu, je dis de droiture et d'honneur, pouvez-vous ne pas rougir, vous voyant ainsi à la tête d'une troupe de désespérés, à qui vous tendez la main, pour aller tous ensemble à votre perte?

Nos premiers parents se cachent après avoir mangé du fruit défendu; je suis persuadé que c'est autant par les réflexions qu'ils font pour l'avenir que par la honte qu'ils ont sur leur état présent. Ils se voient établis par la Providence les chefs de tous les hommes, et par leur malice ils se sont constitués comme les chefs de tous les pécheurs. Que d'humiliation dans une prééminence de cette nature! Introduire le péché dans le monde, le proposer par sa conduite à toute une nombreuse postérité; lui dire, pour parler de la sorte, qu'elle peut marcher hardiment sur les pas de ceux qui l'ont précédée, y a-t-il rien de plus humiliant pour un homme qui envisage les choses par les principes de la raison et de la foi? Sans vous et sans vos fausses maximes, je m'en serais tenu à ces maximes de probité et de religion que javais sucées avec le lait; sans vous et sans vos pernicieux exemples, j'aurais suivi ces exemples de sainteté et de vertu que j'avais recueillis dans une chrétienne et pieuse parenté; sans vous je n'aurais jamais ni ouï ces leçons d'impudicité qui m'ont séduit, ni connu ces hommes dissolus qui m'ont entraîné, ni noué ces commerces d'iniquité qui m'ont perdu : à vous je dois ces intrigues que j'ai formées, ces libertés que je me suis permises, cette multitude de désordres et de péchés dont je me suis chargé : n'était-ce donc que pour faire des conquêtes à l'enfer que vous êtes au monde?

Et quand même vous auriez péché sans scandale, n'est-ce pas assez que vous ayez péché pour pouvoir vous reprocher que vous avez été peut-être à tout un peuple une source de disgrâce et de ruine? *Non ero ultra robiscum, nisi conteratis eum qui hujus sceleris reus est* (*Josue*, VII), disait Dieu à Josué, alarmé sur la fuite de ses troupes, et craignant que cette première défaite n'eût

encore de plus grandes et de plus fâcheuses suites. Vous avez raison de craindre, lui dit Dieu : il y a parmi vous un pécheur, et je vous livrerai à la fureur de vos ennemis, jusqu'à ce que ce pécheur ait porté la peine de son péché. Le ciel ne nous montre plus qu'un visage sévère, la terre semble nous disputer ses productions les plus nécessaires, tous les éléments réunis ont comme conjuré notre perte; nous cherchons la raison d'une désolation si générale Nous fouillons dans les entrailles de la nature pour la trouver; cherchons-la auprès de ce pécheur: c'est lui qui a poussé à bout la patience de Dieu, et qui lui a mis en main ces fléaux terribles qui nous accablent; chassez-le du milieu de vous, la vertu de cent âmes justes ne l'emportera pas peut-être sur sa malice : *non ero ultra vobiscum, nisi conteratis eum.* Mais ce pécheur qui a si fort irrité le ciel, où est-il, comment le connaître? Josué assemble tout le peuple, tribu par tribu, il examine chaque famille, et n'omet rien pour découvrir une peste si fatale à toute la nation. Parmi nous, serait-il nécessaire d'en venir à une discussion si exacte? On n'aurait qu'à choisir au hasard, ou plutôt on n'aurait qu'à nous réunir tous sans choix : de quelque côté qu'on portât la main, on la porterait sur un pécheur. Ce n'est donc pas seulement un Achan qui trouble tout Israël par sa cupidité et son sacrilége; c'est vous qui le troublez, pécheur, qui que vous soyez ; c'est moi qui le trouble avec vous. *Tollite et me mittite in mare* (*Jonas*, II), disait Jonas à ses pilotes, et nous pouvons le dire nous-mêmes à tous les hommes ensemble : délivrez la terre de ce poids incommode, achetez votre tranquillité à ses dépens, je ne mérite pas de vivre après avoir porté la désolation partout, et confondu tout l'ordre de la nature. *Bonum fuisset si natus non fuisset homo ille.*

Enfin, à quoi vous êtes-vous condamné vous-même en péchant? vous le savez, si vous avez encore quelque idée d'un Dieu juste, et qui ne sait ce que c'est que laisser impuni le péché. Ce Dieu, il est vrai, a suspendu jusqu'à présent sur moi les effets de sa colère, et ne m'a pas encore jeté dans ces gouffres affreux qu'il a creusés sous mes pieds pour se faire justice; mais ne suis-je pas sur le bord du précipice, lié et comme serré par ces chaînes d'enfer qui m'y entraînent et semblent me dire, que je n'ai qu'un pas à faire pour y tomber : *funes inferni circumdederunt me* (*I Reg.*, II, 22); et, gémissant sous le poids de ces redoutables chaînes, je m'irai applaudir de je ne sais quels avantages qui semblent me faire quelque honneur dans le monde? Vains avantages, qu'avez-vous qui puisse l'emporter sur les maux qui me menaçent? laissez-moi me repaître seul de mes tristes réflexions, je me sens entraîné en enfer; il ne me faut qu'un moment pour y être précipité; un objet si effrayant demande toutes mes considérations et toutes mes pensées : *funes inferni circumdederunt me!* Ne cherchez point au reste à vous rassurer par de certaines comparaisons qui, vous donnant quelques avantages par-dessus les autres, semblent aussi vous donner quelque droit de plus attendre qu'eux de la patience et de la miséricorde divine. J'ai péché, mais non pas autant de fois qu'une infinité de pécheurs que je connais, et qui ne semblent vivre que pour ajouter péchés sur péchés. Et qu'en savez-vous? avez-vous fait un dénombrement exact de leurs péchés et des vôtres? Et quand même vous n'auriez pas péché autant de fois qu'eux, vous avez pourtant péché : un criminel convaincu, et sur le point d'être condamné, se console-t-il parce qu'il en est de plus criminels que lui? il mérite d'être puni, c'est de quoi uniquement il s'occupe : j'ai péché; quand ce ne serait qu'une fois, j'ai mérité l'enfer : *funes inferni circumdederunt me* — J'ai péché, mais au moins n'ai-je pas à me reprocher ces péchés griefs et criants qui font horreur à toute la nature.— Non pas peut-être aux yeux des hommes, qui ont attaché à de certains péchés un caractère d'infamie et d'opprobre, mais aux yeux de Dieu qui mesure la grièveté du péché sur les connaissances de l'esprit et les affections de la volonté, peut-être êtes-vous plus plus criminel, parce que vous avez eu peut-être plus de lumière et de malice que ceux dont les péchés crient le plus Mais que ce soit un de ces péchés, ou que les hommes encensent ou qui les révolte, un de ces péchés qui est ou applaudi, ou proscrit et poursuivi partout, c'est toujours un péché qui me rend digne de l'enfer: *funes inferni circumdederunt me.*—J'ai péché, mais j'ai pleuré, et mes pleurs semblent devoir me garantir de ce que prépare aux autres leur endurcissement et leur obstination. — Vous avez pleuré! pouvez-vous répondre que ces pleurs soient partis d'un cœur véritablement et sincèrement touché? et quand elle seraient parties d'un cœur touché véritablement et sincèrement, sont-elles parties d'un cœur constant, qui soit assuré de se soutenir dans ses premières démarches, et de ne retourner jamais à son premier vomissement? Ceux qui s'obstinent aujourd'hui autour de vous, ne reviendront-ils jamais de leur obstination? Et après avoir vécu en saint on peut mourir en réprouvé, et après avoir vécu en réprouvé mourir en saint. J'avoue que notre Dieu, fidèle comme il est, se règle ordinairement sur la conduite passée : mais comme en ceci il ne doit rien à personne, dès que notre conduite a été criminelle, espérons sur nos pleurs; ne présumons pas pourtant, et craignons toujours qu'un péché que nous croyons pardonné, ne nous devienne ou par lui-même ou par ses suites, une source de réprobation et de perte. *Funes inferni circumdederunt me.*

Convenez-donc avec moi qu'en péchant nous nous sommes mis au-dessous du néant; et avec le Prince des apôtres, que tout le parti que nous avons à prendre, c'est de nous humilier sous la main toute-puissante du Seigneur, *humiliamini igitur sub potenti manu Dei.* (I *Petr.*, III.) Nous sommes tous pécheurs, et qu'est-ce que c'est qu'un pé-

cheur devant Dieu ? s'il sait s'humilier, il peut devenir un saint. Admirez ce prodige, s'écrie saint Augustin : Dieu est élevé, vous vous élevez à votre tour, Dieu fuit; vous vous abaissez, Dieu s'abaisse jusqu'à vous : c'est que Dieu veut que chacun se tienne dans l'état qui lui est naturel. L'état d'un pécheur, c'est la bassesse; vous vous y tenez, Dieu viendra à vous pour vous en tirer et vous exalter dans son temps; vous voulez en sortir, Dieu viendra pour vous y faire rentrer malgré vous : *humiliamini igitur*, humiliez-vous donc devant ce Dieu qui connaît toute votre misère, découvrez-la-lui avec une vraie confusion de vous voir si gâté à ses yeux; il a le remède entre ses mains, conjurez-le de vous l'appliquer avec sa bonté ordinaire; il ne refuse jamais de le faire quand on sait l'y engager par un cœur contrit et humilié, *sub potenti manu Dei.*

Et parce que Dieu se sert souvent des hommes pour nous tenir bas, humiliez-vous devant Dieu dans la personne de ceux qu'il a choisis pour les ministres des desseins d'humiliation qu'il a sur vous, et ne vous flattez pas d'être véritablement humble, tandis que vous regardant avec mépris devant Dieu, vous craindrez d'être méprisé des hommes. Les vrais serviteurs de Dieu, dit encore saint Augustin, sont souvent humbles sans être dans l'humiliation, parce qu'on a pour eux et pour leurs mérites les égards qui leur sont dus; mais aussi quand ils sont dans l'humiliation, ils ne perdent rien de leur humilité, parce qu'ils savent que la vraie humilité consiste à se voir humilié avec plaisir. Il est aisé de dire à Dieu que nous ne sommes que des vers de terre, que nous ne sommes rien devant lui ; il faudrait s'aveugler pour ne pas le dire: mais le dire quand un autre ver de terre, quand un autre rien, pour ainsi dire, vient m'insulter, et le dire de telle sorte que je reçoive ses insultes sans chagrin, sans murmure, sans que je pense à lui rendre la pareille, sans que mon cœur s'altère et s'aigrisse, c'est le point essentiel en cette matière, et qui pourtant n'est pas si difficile que vous pourriez le croire à un homme qui est convaincu et pénétré de sa misère. J'ai mérité l'enfer, se dit-il à lui-même, peut-on mettre trop bas un homme qui a mérité l'enfer? Quand on me foulerait aux pieds comme la boue de la terre, quand on me rejetterait comme les balayures du monde, qu'aurais-je à dire, si ce n'est que je ne suis pas meilleur que tant d'autres qui expient actuellement leurs péchés par des peines encore plus humiliantes? La grandenr ne saurait s'allier avec la bassesse: je me suis dégradé en péchant, il est juste qu'on me fasse sentir que je suis pécheur. *Humiliamini igitur sub potenti manu Dei.*

Le mal est qu'on prend plaisir d'oublier sa misère, pour avoir celui d'oublier en même temps ce qu'on mérite. Voici donc les trois considérations que je vous laisse, après saint Bernard; elles sont humiliantes, mais elles n'ont rien que de vrai, de solide, et qui même ne se présente comme naturellement à tout homme qui réfléchit : Considérez d'où vous venez, où vous êtes, où vous allez; d'où vous venez, pour en rougir: *cogita unde veneris, et erubesce*; où vous êtes, pour en gémir, *ubi sis, et ingemisce;* où vous allez, pour en trembler et en frémir. D'où venez-vous? Vous ferai-je rentrer dans ces siècles infinis qui ont précédé la naissance de tous les hommes, ou dans cette étroite prison qui vous tenait captif avant la vôtre? De quelque manière que vous envisagiez vos commencements, vous n'y trouverez que souillures et néant : pouvez-vous ne pas rougir sur une origine qui porte un caractère si marqué de bassesse, qui a des sources si obscures, si cachées et si propres à rappeler à lui-même l'esprit le plus fier et le plus présomptueux? Où êtes-vous? vous le voyez, dans une vallée de pleurs et de larmes, dans un lieu de douleur et de peine, qui d'ailleurs sert comme de théâtre à toutes les passions, où le vice règne partout et se fait tellement redouter, qu'il faut ou le suivre, ou se résoudre à vivre séparé et comme ségrégé du reste du monde : comment ne pas gémir sur tant de calamités qui nous accablent, sur tant de dangers qui nous menacent, sur tant de péchés et de désordres qui nous environnent et qui souvent nous entraînent! Où allez-vous, faut-il le dire encore une fois? peut-être en enfer: comment ne pas trembler sur une incertitude si accablante? et des pensées de cette nature, si nécessaires à l'homme pour lui apprendre à se rendre la justice qu'il se doit, vous n'avez que faire de les chercher loin de vous : tout ce qui se passe autour de vous, tout ce qui se passe et qui est dans vous, les porte comme naturellement dans l'esprit; vous n'avez qu'à les écouter, vous en serez confondu, mais confusion salutaire devant ce Dieu qui élève ceux qui s'abaissent, et qui ayant voulu que nous apprissions singulièrement de lui à être humbles, s'est aussi engagé par là même à récompenser singulièrement ceux qui auront su s'humilier: c'est ce que je vous souhaite.

SERMON XIII.

Pour le mardi de la troisième semaine de l'Avent.

RESPECT HUMAIN.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?

Ce que Jésus-Christ demandait autrefois à l'occasion de Jean-Baptiste, pour faire connaître et relever sa fermeté et sa constance, nous pouvons le demander aujourd'hui à l'occasion de presque tous les chrétiens, pour confondre et condamner leur faiblesse et leur lâcheté. Qu'allez-vous voir dans le désert? est-ce un de ces faibles roseaux que le moindre souffle de vent agite et entraîne à son gré partout où il lui plaît? Non, ce n'est point dans Jean-Baptiste qu'on trouve une si grande légèreté d'âme, c'est un hom-

me à l'épreuve de tout; on ne la trouve que dans nos chrétiens qui se laissent ébranler par ce qui devrait faire le moins d'impression sur leur esprit, par ce qui devrait le plus révolter leur esprit et exciter dans eux tous les sentiments d'indignation et d'horreur dont il est capable.

Je parle de cette indigne et criminelle bassesse qui vous rend esclaves des discours du monde, qui vous fait écouter les discours du monde et les recevoir comme autant d'oracles qui doivent régler votre conduite et vos mœurs; qui vous retient soit qu'on vous presse, ou de quitter le parti du vice pour embrasser celui de la vertu, ou de vous déclarer hautement pour le parti de la vertu que vous avez embrassé; qui, en un mot, vous fait sacrifier les intérêts de Jésus-Christ et les vôtres, à une malheureuse censure, à une critique injuste, à quelques paroles que vous craignez.

Qu'êtes-vous donc, qui que vous soyez, qui n'êtes fermes que pour le mal, qui ne tremblez qu'à la vue du devoir, qui marchez sans crainte là où tout devrait vous arrêter, et que tout arrête là où vous devriez vous faire un mérite de marcher d'un pas hardi et rassuré : *Tu quis es?* On nous fera valoir en votre faveur une intrépidité à l'épreuve de tous les dangers, mille actions de valeur qui doivent vous faire regarder comme un des premiers héros de notre siècle, sans examiner quelle est l'âme de cette prétendue intrépidité; souvent elle n'a d'autre source qu'une triste nécessité où on se trouve de ne pas se distinguer par sa lâcheté, sans entrer dans le détail de ces actions de valeur, où souvent il y a plus d'imprudence, d'emportement et de fureur que d'équité, de discrétion et de sagesse; je m'en tiens au jugement du Seigneur, et vous regarde avec lui comme le plus lâche et le plus timide de tous les hommes ; quand tout l'enfer s'élèverait contre vous, vous devriez vous raidir contre tous ses efforts; par là vous nous donneriez quelque idée de votre grandeur d'âme. Quelques esprits bizarres, malins et médisants, doivent parler ; peut-être ne parleront-ils pas, mais enfin ils doivent parler, et ils parlent peut-être ailleurs ; et quand il s'agit de votre fortune, de votre élévation, vous savez ce que vous devez penser de leurs paroles; vous les laissez courir, allant à vos fins, sans vous mettre en peine de les arrêter; et ici, où il s'agit de la gloire de Dieu et de votre salut, où il s'agit de tout, vous vous effrayez, un mot vous dérange et vous déconcerte: rendez-vous justice à vous-mêmes, et convenez avec le Seigneur qu'on ne peut pas porter la timidité et la lâcheté plus loin.

Rassurons-nous aujourd'hui contre un ennemi qu'il serait inutile d'attaquer s'il était connu, mais aussi qu'il suffit de faire connaître, pour lui ôter tout ce qu'il a de plus propre à se faire redouter.

Pour cela je dis que nous n'avons rien à craindre en méprisant les discours du monde, mais que tout ce que nous avons à craindre, c'est de ne les mépriser pas.

Nous n'avons rien à craindre en méprisant les discours du monde, parce qu'ils n'ont rien qui puisse faire tort à un homme qui les reçoit comme ils le méritent, et ne les écoute pas : premier point. — Tout ce que nous avons à craindre, c'est de ne pas mépriser les discours du monde, parce qu'ils ont tout ce qu'il faut pour perdre un homme qui veut les écouter, et en faire la règle de sa conduite : second point.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme de bien, qui ne se règle que sur les maximes éternelles, se trouble peu des discours du monde; il a choisi sa part auprès du Seigneur, il sait que c'est la meilleure part. Quand tout ce qu'il y a de bouches médisantes se déchaîneraient contre lui, il n'en marcherait que plus hardiment dans les voies qu'il s'est ouvertes; il croirait se faire tort s'il accordait quoi que ce soit à ces insensés du siècle qui censurent la vertu, non point qu'ils la méprisent, mais parce qu'elle fait leur condamnation, et que ne pouvant se mettre eux-mêmes à couvert de la censure qu'ils méritent, ils voudraient comme envelopper la vertu dans le même sort que le vice, ou du moins diminuer l'idée qu'on doit avoir de la vertu, en lui ôtant ce qu'elle a de plus méritoire et de plus éclatant. Il n'en est pas de même de ceux, ou qui attirés par la grâce et retenus par le péché, n'ont pas encore pris leur parti, ou qui l'ayant pris, voudraient être de ces disciples cachés qui n'osent se montrer qu'à la faveur des ténèbres. Ils sentent les uns et les autres ce qu'ils doivent; mais parce que le devoir ne souffre aucun ménagement et qu'il faut passer par-dessus tout, quand on veut aller à Dieu, ils craignent de se déclarer, parce qu'ils craignent le monde qui doit parler.

Il me semble voir ces Israélites timides qui, envoyés par Moïse pour découvrir la terre promise, croient y avoir trouvé un nombre innombrable d'ennemis, et dans ces ennemis, des géants d'une force et d'une valeur à l'épreuve de toute attaque : Josué et Caleb, qui ont examiné les choses de plus près, mais avec plus de soin et de maturité, s'efforcent inutilement de ramener ces esprits intimidés. Nous aurions à combattre, s'écrie-t-on de toute part, une infinité de peuples ligués contre nous ; Amalec au midi, les Chananéens du côté de la mer, les Jébuséens et les Amorrhéens sur les montagnes, et dans ces peuples, comme autant de monstres qui effraient par leur force et leur grandeur, et devant qui nous ne sommes rien nous-mêmes, ou devant qui nous ne sommes tout au plus que de ces vils et méprisables insectes dont tous les vents se jouent à leur gré. Vraie image de nos chrétiens esclaves des discours du monde : ils s'imaginent qu'un changement d'éclat et soutenu hautement, tel que devrait être le leur, ouvrira contre

eux un million de bouches, et que de ces bouches envenimées il sortira tant de traits différents, que la patience la plus héroïque en serait accablée. Mais est-il vrai que tant de bouches doivent s'ouvrir? Fantôme d'ennemis qu'on se forme; quelques libertins peut-être parleront, mais ennemis méprisables! Que peut dire un libertin qui fasse tort à un cœur attaché à son devoir?

Deux raisons qui, développées par une induction simple et naturelle, vous feront sentir toute la vérité de ma proposition, et vous convaincront que vous n'avez rien à craindre en méprisant les discours du monde: ou il ne parlera pas; ou s'il parle, ce sera plus à sa confusion qu'à la vôtre.

Le monde ne parlera pas; et il faut vous défaire ici de je ne sais quelle fausse prévention que vous inspire l'idée avantageuse que vous avez de vous-même : vous vous regardez comme un de ces hommes extraordinaires qui par la sublimité de leur rang sont exposés aux yeux du public, et qui tenant le monde entier attentif à leur conduite, ne peuvent rien faire qui ne soit recueilli avec soin et porté par la renommée jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre. Làdessus vous vous imaginez qu'à peine vous serez entré dans les voies du Seigneur, que le bruit de votre réforme se répandra comme ces nouvelles importantes dont on prend soin d'instruire tout un Etat. Et qui êtes-vous, pourraient vous demander la plupart des hommes, comme Jéhu le demandait aux frères d'Ochosias : *Quinam estis vos?* (*Josue*, IX.) Qui êtes-vous? quelle est votre naissance et votre condition? quelles sont vos fonctions et vos emplois? C'étaient pourtant les frères d'un roi, d'un roi qui tout récemment venait de commander dans Israël, et dans Israël même à peine sont-ils connus. Que sera-ce donc d'un particulier? quel grand bruit peut faire son nom dans le monde? on ne sait presque pas qu'il soit au monde, ou si on le sait, c'est parmi si peu de personnes qu'à peine font-elles nombre auprès de ce nombre infini qui l'ignore? Vous êtes de qualité, vous êtes opulent, en êtes-vous pour cela moins étranger, souvent même à plusieurs de vos concitoyens? Jugez des autres par vous-même : combien de personnes de votre ville, même souvent de votre voisinage, que vous ne connaissez ni de vue, ni de réputation, dont vous ne savez ni la fortune, ni la profession, dont les noms sont à votre égard des noms barbares; et quand même en ceci vous auriez quelque avantage par-dessus ceux que la bassesse de leur condition tient dans l'obscurité, à quoi pourrait s'étendre cette prétendue universalité de réputation et d'éclat dont vous vous flattez? à l'enceinte d'une ville, au coin d'une province, à la plus petite du royaume. Ce n'est donc point, pour parler avec ces Juifs intimidés, ni d'Amaléel, ni des Jébuséens, ni des Amorrhéens, ni de cette foule de peuples répandus sur la surface de la terre, que vous avez à soutenir les attaques; il n'y a tout au plus que ceux qui vous connaissent qui puissent parler. Et qui vous connaît? Ne vous applaudissez point mal à propos d'un nom que vous n'avez pas, vous êtes peu connu et on parlera peu.

Parmi ceux qui vous connaissent, tous parleront-ils? ils le feraient peut-être, s'ils n'avaient pas d'autres objets qui appelassent ailleurs et leurs discours et leurs pensées : mais les uns sont tout dans leur négoce et ne s'occupent que de son succès; les autres dans les embarras d'un procès, et ne pensent qu'à se tirer d'affaire; celui-là court après une place d'honneur, et tous ses soins se réduisent à vaincre ce qu'on peut lui opposer d'obstacles; celui-ci se trouve tellement renfermé au dedans de lui-même par sa misère domestique, qu'à peine peut-il se répandre au dehors, et tous sont presque aussi indifférents sur votre compte que l'était Caïn sur le compte de son frère. Dieu lui demandait ce qu'était devenu Abel: Je n'en sais rien, répond ce frère dénaturé. *Nescio.* (*Gen.*, II.) Est-ce que je suis chargé de sa conduite et de sa garde? *Num custos fratris mei sum?* (*Ibid.*) Ce n'est point à moi à répondre des démarches d'autrui, que chacun vive comme il l'entend, j'ai mes affaires, c'est à quoi je m'attache : *Num custos fratris mei sum?* Vous le voyez tous les jours, un homme occupé ailleurs sait à peine ce qui se passe dans le secret de sa maison; il est tout dans le trafic, s'il est homme de commerce; tout sur les livres, s'il est homme de lettres; tout dans le barreau, s'il est homme de justice : inaccessible d'ailleurs à toute autre personne qu'à celles qui s'adressent à lui pour l'emploi qu'il exerce, fuyant et ces oisifs du siècle qui ne se repaissent que des actions d'autrui, et ces assemblées licencieuses qui jugent de tout sans discernement et sans équité; pour le reste, à peine peut-il vivre, comment pourrait-il parler? *Num custos fratris mei sum?*

Au milieu de ces assemblées, et parmi ces oisifs du siècle, n'y en a-t-il pas plusieurs qui vous sont liés d'amitié, qui ont des ménagements à garder avec vous, et qui se tairaient ou par réflexion, ou par intérêt, quand ils ne le feraient pas par vertu? Le vice n'étouffe pas tous les principes de la raison, et quelque pécheur que l'on soit, on ne se croit pas pour cela dispensé des lois de la bienséance et du devoir civil. Que serait-ce, si vous en trouviez parmi ces pécheurs eux-mêmes qui prissent votre défense? C'est pourtant ce que trouva le Sauveur le jour même qu'on le cherchait pour le faire mourir. *Quidam dicebant quia bonus est, alii autem dicebant : Non, sed seducit turbas.* (*Joan.*, VII.) Les scribes et les pharisiens ne pouvant plus soutenir les reproches de cet homme juste, s'informent de toutes parts de ce qu'il est devenu : *ubi est ille* ils le cherchent partout pour s'en saisir et le sacrifier à leur animosité et à leur haine : *quærebant eum in die festo;* et dans ce tumulte et cette recherche, le peuple qui souvent donnait dans les vues des prêtres, se divise pourtant; les uns se déclarent en fa-

veur de cet illustre persécuté ; c'est un homme de bien, disent-ils, un homme dont les prodiges établissent la sainteté et le nom : *quidam dicebant, quia bonus est.* Les autres se déchaînent contre lui ; c'est un séducteur, répondent-ils, un ennemi de la paix et de l'Etat : *alii : Non, sed seducit turbas.*

Quand ce serait là votre sort, vous ne devriez pas être surpris qu'on ne vous ménageât pas plus que Jésus-Christ. Mais du moins vous verriez par là que les discours du monde sur votre compte sont partagés comme sur le sien, et que l'iniquité, qui a tant d'intérêt de se réunir pour se soutenir contre la vertu, se divise quelquefois et ne se laisse pas tellement emporter à sa malice, qu'elle ne rende souvent justice à la vérité. Souvent même elle est contrainte de la lui rendre, ou du moins de la voir triompher, sans oser ouvrir la bouche. Il ne faudra souvent qu'une parole d'un homme de poids, pour détourner tout ce qu'on pourrait répandre contre vous : il se déclarera hautement pour vous et d'une manière à faire sentir qu'il est en état de se soutenir contre quiconque oserait s'en prendre à vous ; et les plus libertins eux-mêmes vous ménageront à cause de ceux qu'ils voient dans vos intérêts; ils craindront de troubler la joie d'une fête, de jeter des semences de division, de s'engager mal à propos dans une querelle, et malgré la démangeaison qu'ils auraient de parler, ils supprimeront leurs pensées et ils se tairont.

Nous le voyons encore à l'égard du Sauveur : le peuple, qui ici lui rend la justice qu'il mérite, chante ses éloges jusqu'au milieu du temple, il lui applaudit, comme au fils de David et à l'envoyé du Seigneur : ses plus cruels ennemis en sont indignés, mais ils sont muets et contraints de sacrifier leur envie particulière au zèle public. Tant il est vrai, par le peu que je viens de dire, que c'est un pur fantôme que vous vous formez dans tout ce monde qui doit parler. Tantôt il ne peut penser ni à vous ni à votre conduite, parce qu'il ne sait ni qui vous êtes, ni ce que vous faites; tantôt il n'y pense pas, parce qu'il est ou entraîné ailleurs par ses propres affaires, ou indifférent et insensible aux vôtres; quelquefois des principes d'amitié ou de raison, d'autres fois d'honnêteté ou de crainte le retiennent, et il est presque toujours tellement occupé de ce qui peut ou favoriser ses projets, ou flatter ses désirs, ou le conduire au terme de sa passion, que c'est là comme l'âme de toutes ses pensées et l'objet de tous ses soins, et il se tait.

Mais quand il parlerait, sera-ce d'une manière à vous faire jamais aucun tort? Le monde entier est trop faible pour faire aucun tort à un homme qui s'attache à son devoir : le monde donc parlera; oui, mais quel est ce monde qui doit parler? Est-ce, pour m'exprimer ainsi, le monde qui est au-dessus de nous; ce monde choisi et heureux qui habite la céleste Jérusalem? Est-ce celui par qui et avec qui règnent tout ce qu'il y a de bienheureux dans la sainte Sion? Quoi, les saints vous tendent la main pour vous attirer en société de bonheur! Que peuvent-ils attendre, sinon que vous entriez en société de travaux et de combats? Les anges se réjouissent dans le ciel sur la conversion d'un pécheur, peuvent-ils regarder la vôtre avec indifférence et sans applaudir à la sainteté de vos résolutions? Jésus-Christ vous a fait comme le dépositaire de son Evangile, ne doit-il pas se réjouir lui-même avec ses anges, voyant que vous en embrassez les rigueurs et les maximes? et quand, au milieu des déclamations de toute la terre, nous n'aurions que ces seuls approbateurs, Jésus-Christ, ses anges et ses saints, ne pourrions-nous pas dire avec Elisée, que nous avons plus pour que contre nous? Plus pour le nombre : telle est la multitude de ces bienheureux qui ont trouvé leur séjour dans la gloire, que saint Jean assure que personne ne peut les compter. Plus pour le rang et la dignité : que sont tous les hommes ensemble auprès de ces princes de l'empirée et de celui qui partage avec eux son trône et sa félicité? plus pour le discernement et les lumières : quel juge plus éclairé sur ces matières que celui à qui le Père a confié tout jugement, et ceux qui doivent un jour siéger avec le Juge des vivants et des morts, pour juger et condamner le monde? *Plures nobiscum sunt quam cum illis.* (IV *Reg.*, VI.) Et au lieu de nous en rapporter à des juges si clairvoyants, si irréprochables, nous irons consulter une vile et méprisable troupe d'insensés et d'aveugles! C'est, dit saint Chrysostome, que, dans l'affaire du salut, nous agissons comme ces enfants, qui, fuyant les éloges solides que leur donne un homme de mérite, cherchent les applaudissements puérils des compagnons de leurs vains amusements. Que m'importe qu'une troupe d'insensés me condamne? pourvu que Dieu et les siens m'approuvent, n'en ai-je pas assez pour ma justification ? *Plures nobiscum sunt quam cum illis*

Ce monde qui doit parler, est-ce le monde chrétien ? ce monde qui soutient la gloire de sa religion au milieu de la dépravation du siècle, et ne semble vivre parmi les mondains que pour en condamner les maximes et les mœurs? Comme il est à Jésus-Christ et qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir étendre son empire, il vous recevra avec tout l'épanouissement que peut lui inspirer son zèle, il vous regardera comme sa couronne et sa joie, il bénira les miséricordes du Seigneur sur vous, il le conjurera de ne pas laisser son ouvrage imparfait, et de vous prévenir de tant de bénédictions que vous alliez de vertu en vertu jusqu'à ce que vous méritiez de voir le Dieu des dieux en Sion. Saül rencontre une troupe de prophètes, l'Esprit divin tombe sur lui, il prophétise avec les autres : qui, parmi ces hommes inspirés d'en haut, n'applaudit pas au nouveau-venu ? *Num Saül inter prophetas?* (I *Reg.*, XI.) Vous êtes donc devenu des nôtres! la gloire en soit à Dieu. Mais tenez

ferme, mes très-chers frères, et souvenez-vous que si on est heureux pour avoir bien commencé, le comble du bonheur consiste à persévérer.

Ce monde qui doit parler, est-ce le monde sensé et qui se pique de discernement et de droiture? Quand il ne serait pas d'ailleurs ce qu'il doit être, pour peu qu'il lui reste de raison et de foi, ne sera-t-il pas forcé d'approuver et de louer ce qu'il n'a pas le courage de faire lui-même? Vous voulez vous mettre à couvert des surprises de la mort, vous tirer de ces voies larges qui vous menaient droit à l'enfer, assurer votre salut, et pourvoir à une affaire où il s'agit de tout, où il s'agit d'une éternité de biens et de maux : quoi de plus raisonnable, et qui peut le condamner qu'un homme qui a perdu la raison? Je dis plus, et je soutiens qu'un changement d'éclat dans vous, peut être à tout ce qu'il y a de personnes sensées dans une ville, comme un signe de sainteté et de salut, surtout si votre rang, votre opulence, vos qualités personnelles vous mettent à couvert de tout ce que peut ou dire, ou penser la malice des hommes; si on ne peut vous soupçonner d'aucune de ces vues basses et humaines qui souvent font plus d'hypocrites que de vrais et de sincères chrétiens. Quand ils ne le voudraient pas, ils ne pourraient pas s'empêcher d'écouter ce que leur dirait un changement de cette nature ; ce serait là une de ces voix importunes, qui, à tout moment, viendrait leur demander pourquoi ils ne pourraient pas ce que vous pouvez ; s'ils n'ont pas le même Maître à servir que vous, les mêmes intérêts à ménager, les mêmes peines à craindre ; s'ils sont d'une nature différente de la vôtre, d'une condition plus privilégiée; s'ils sont plus en droit de disposer d'eux-mêmes et de leurs actions au gré de leurs désirs, plus dispensés d'être chrétiens? *Et lucratus eris fratrem tuum* (*Matth.*, XVIII), et une voix si sensible, si convaincante, ira peut-être frapper les plus grands pécheurs, peut-être les arrachera-t-elle à l'objet de leurs passions ; du moins leur en reprochera-t-elle la malignité et le désordre ; vous ne vous montrerez jamais à eux qu'ils ne soient contraints et d'applaudir à votre changement et de condamner leur conduite.

A quoi donc se réduit tout ce monde qui doit parler? car enfin il parlera, et quelque obscure que puisse être votre condition, quelque petit que puisse être le nombre de ceux qui vous connaissent, il s'en trouvera toujours quelqu'un qui vous suivra de près et qui se fera un malheureux mérite de censurer votre conduite; mais qui sont ces censeurs malins? le Prophète nous l'apprend : *In me psallebant qui bibebant vinum* (*Psal.* LXVIII) : quelques libertins, quelques jeunes débauchés ; ceux qui ont bu, et qui ont bu, comme l'explique saint Augustin, un vin de mensonge et d'erreur ; qui se sont enivrés d'un vin d'irréligion et d'impiété : ce sont là les ennemis que vous aurez en tête. Et quel tort peuvent faire à votre réputation, quelle impression peuvent faire sur les esprits, des ennemis de cette nature? Ils déclameront, dites-vous, ils rempliront toutes les assemblées du bruit de votre nom. Est-ce qu'on ne les connaît pas? ne sait-on pas qu'ils ne se déchaînent contre vous que parce qu'ils font profession ouverte de se déchaîner contre la vertu? En vous condamnant, ils se condamnent eux-mêmes, et si on les écoute par ce plaisir secret que nous avons tous à recevoir la médisance, dans le fond de l'âme, on ne peut pas s'empêcher de dire que vous avez pris le parti le plus sage, et que les traits malins de ces censeurs impitoyables marquent, non pas l'irrégularité de votre conduite, mais le dérèglement de leurs cœurs : ils vous feront passer pour de ces personnes déguisées, qui, par quelques grimaces forcées, veulent acheter une fausse réputation ; pour de ces sépulcres blanchis, qui, sous un dehors éclatant de vertu, portent un fond de corruption et de malice. Oui, si ébranlés par leurs discours vous retournez à votre premier vomissement, comme parle l'Evangile; si à leurs discours vous revenez à vos anciens désordres, alors ils auront droit de dire que ce n'était que vaine apparence, que dissimulation, qu'hypocrisie. Mais si en dépit de tout ce qu'ils peuvent dire, vous tenez ferme, votre fermeté les convaincra de mensonge et d'imposture. Un hypocrite se dément bientôt, et il est rare qu'on se soutienne dans son devoir quand on n'y entre que par des vues humaines.

Ils rendront cent fausses raisons de notre changement : le désordre de nos affaires; une place d'honneur ou disputée vainement, ou enlevée avec hauteur; une disgrâce éclatante sans espérance de retour. Et quand tout cela vous aurait obligé à faire divorce avec le monde, Dieu n'a-t-il pas différentes voies pour attirer les siens? fallait-il que sous prétexte de vous ménager, il vous laissât courir dans le chemin de la perdition? Vous aviez besoin d'être frappé, Dieu l'a fait; que peuvent dire les méchants? Que ces coups de sévérité sont des coups de grâce : si cela peut vous faire quelque tort, ce n'est point par rapport à la conduite que Dieu tient aujourd'hui avec vous, c'est par rapport à la conduite que vous avez autrefois tenue avec Dieu. C'était un cœur rebelle, dira-t-on, il se serait raidi contre les coups ordinaires, il fallait donc l'abattre pour le sauver. Mais qu'on dise cela, c'est la punition de votre péché ; vous l'avez aimé, il est juste qu'on se souvienne que vous en êtes la victime ; encore quel tort peut vous faire ce souvenir? feriez-vous oublier vos désordres passés, quand vous voudriez, pour le dire ainsi, les couvrir par des désordres encore plus monstrueux? Tout ce qu'on ferait alors, c'est qu'on réunirait vos deux vies, et de ces deux vies toujours également déréglées, on en conclurait que vous n'avez jamais eu ni principe de religion, ni même teinture de cette vraie et solide raison qui oblige l'homme à s'aimer en homme, en s'aimant pour l'éternité. C'est ainsi que nous jugeons de ces pé-

cheurs obstinés, dont la fin est pire que le commencement, au lieu qu'ici après un mauvais commencement la fin est heureuse; c'est que vous avez recouvré la raison, rappelé votre foi, et rendu à la religion cette supériorité qu'elle doit avoir sur un cœur chrétien.

Ce n'est point ainsi qu'en juge le monde gâté : il croit que c'est nécessité, dépit, légèreté, bizarrerie. Qu'il en juge comme il voudra, ses jugements vous arracheront-ils le Seigneur, s'il se donne à vous? vous enlèveront-ils la grâce, si vous la posédez? D'ailleurs ces jugements ne seront-ils jamais réformés? Ceux dont vous craignez aujourd'hui si fort la censure, ne viendront-ils point à changer eux-mêmes? et quand ils auront changé de vie, ne changeront-ils point de pensées? Comme ils goûteront la douceur qu'il y a d'être à Dieu, ils s'étonneront que vous n'en ayez pas fait davantage pour le trouver; ils admireront sans envie que vous les ayez précédés, ils se reprocheront leur témérité passée et verseront des larmes amères sur leur indiscrétion à poursuivre dans votre personne un ami, un disciple de Jésus-Christ. En tout cas, je les attends à la mort ces censeurs malins : que les choses alors changeront de face pour eux! Je les attends dans cette vallée fameuse où nous devons tous paraître dans notre propre chair : ce ne sera pas devant une ville, devant une province, ce sera devant toute la terre assemblée, ce sera à vos pieds qu'ils viendront avouer qu'ils étaient des insensés. Quelle honte pour vous, si, tandis que tout retentira de la confession publique qu'ils feront de leur folie, on vous voyait parmi les réprouvés, pour avoir été effrayés de quelques discours d'un insensé! Ils étaient insensés de vous condamner; ne sera-ce pas avoir été doublement insensé que d'avoir craint leur condamnation? Ils se lamenteront, ils se désoleront sur leur déchaînement passé. Quel surcroît de lamentation et de désolation pour vous si vous avez sacrifié à un déchaînement si méprisable le royaume de Dieu! J'étais entré dans la lice, je courais, et qui m'a arrêté? un mot, une parole. Quel désespoir! se voir éternellement damné pour un mot qu'on n'a pas eu la force de mépriser!

S'il fallait vous effrayer de quelques paroles, ce devrait être uniquement de celles à qui vous donnez lieu par votre méchante conduite. On parle de vous, avare insatiable, et on vous fait passer pour une de ces sangsues publiques qui s'engraissent du sang et de la substance d'autrui. On parle de vous, voluptueux infâmes, et on vous regarde comme l'opprobre de la religion et de la nature. On parle de vous, vindicatifs cruels, et on vous fuit comme un de ces furieux qu'on ne peut approcher de près sans en porter la peine. Et qui parle? Sont-ce quelques jeunes libertins, quelques bouches médisantes? Tout ce qu'il y a de plus pieux, de plus régulier dans votre ville, peut-être tout ce qu'il y a de plus judicieux, de plus sensé dans la province. Tout cela arrête-t-il ces vils esclaves de leurs passions? Ils laissent parler et continuent de courir à leurs anciens désordres. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, que nous sacrifions à quelques paroles qui font notre gloire. Que diriez-vous d'un sujet qui trahirait la foi qu'il doit à son souverain, parce qu'un ennemi de l'Etat se moquerait de sa fidélité? Quand on le solliciterait par l'espérance de tout ce qu'il y a de plus grand au monde, il ne devrait pas se rendre, et il se rend pour une raillerie qui fait son éloge; à votre avis, serait-il digne de vivre? Comment est-ce donc que Jésus-Christ regardera ces lâches déserteurs qu'un mot, qu'une parole déconcerte? Il rougira d'eux devant son Père, comme ils ont rougi de lui devant les hommes. Il ne les connaîtra point, il les confondra avec ces païens et ces publicains qui, n'ayant pas été à lui, n'auront jamais de part avec lui. Quand le monde entier se soulèverait contre vous; quand vous verriez fondre sur vous tous les supplices de la plus cruelle barbarie, Jésus-Christ veut qu'en cela vous montriez que vous êtes à lui, et que vous lui serviez de témoins, *eritis mihi testes* (*Act.*, VII, 7), et de témoins fermes et inébranlables; de témoins que rien ne puisse effrayer, que rien ne puisse faire chanceler : telle doit être la constance d'un chrétien, telle doit être sa fidélité. Et comment, Seigneur, trouveriez-vous parmi nous des témoins de cette nature, des témoins qui, pour vos intérêts, portassent leur tête sur les échafauds et signassent de leur sang les vérités que vous leur avez transmises, tandis que vous en trouvez à peine qui osent les soutenir aux dépens d'un mot! La persécution que les tyrans faisaient aux premiers chrétiens a cessé, celle que nous fait le monde ne cessera jamais; il a toujours été ennemi de Jésus-Christ, il le sera toujours. Tandis que les premiers fidèles bravaient la fureur des tyrans, craindrons-nous ou les insultes ou les railleries du monde? Que le monde parle, plus il parlera, plus je ferai gloire de mon devoir; je n'espère rien de sa libéralité, je ne crains rien de sa colère. Jésus-Christ est le maître que j'ai choisi, c'est le maître que je servirai, c'est son nom que je confesserai; c'est à sa gloire que je sacrifierai et le monde, et tout ce que le monde peut faire ou dire contre moi : *eritis mihi testes*. Ainsi méprise le monde et les discours du monde, quiconque est à Jésus-Christ. Ainsi devons-nous les mépriser nous-mêmes. Nous n'avons rien à craindre en les méprisant, j'ai tâché de vous en convaincre.

Convainquons-nous que tout ce que nous avons à craindre, c'est de ne les mépriser pas.

SECONDE PARTIE.

Il ne s'agit point ici précisément ni d'un homme de bien, ni d'un pécheur de profession; l'un et l'autre ont pris leur parti; et l'un et l'autre se troublent peu des jugements et des discours du monde; il ne s'agit donc, comme je l'ai déjà insinué dès l'entrée de ce discours, que de certaines âmes ou

indéterminées dans leur choix et chancelantes entre le péché et la vertu, ou timides et n'osant pas se déclarer hautement pour le bon parti qu'elles ont embrassé. Celles-là sont convaincues de la nécessité où elles sont de changer de vie; celles-ci, de la nécessité de rendre leur changement public : mais les unes et les autres craignent les discours du monde, et je soutiens que si les discours du monde les arrêtent, il est dangereux que les premières ne quittent jamais leurs déréglements passés; qu'il est dangereux que les secondes n'y reviennent bientôt, et qu'elles ne reprennent avec éclat ce qu'elles ont quitté dans le secret et le silence : c'est à quoi je réduis ce que vous avez à craindre en ne méprisant pas les discours du monde : l'éloignement du bien pour les uns, le retour au mal pour les autres. Développons ces deux pensées.

Votre conscience donc s'alarme à la vue des crimes dont elle est chargée, elle en sent la pesanteur et le poids : il faudrait se mettre en liberté, renoncer aux engagements, rompre les liaisons, en venir à un divorce qui fît autant de bruit qu'en ont fait les scandales; tout cela serait nécessaire; mais que dira le monde, que diront les compagnons de débauches? C'est la première pensée qui se présente à votre esprit, et je soutiens que si vous êtes assez faible pour écouter une pensée de cette nature, il est dangereux que vous ne changiez jamais. Pourquoi cela? Parce que Dieu, indigné de se voir mettre ainsi en parallèle avec le monde, se retirera. Dieu s'étant retiré, vous prendrez tous les jours de nouveaux engagements, et plus vous vous engagerez, plus le monde vous paraîtra redoutable.

Dieu se retirera : et n'est-il pas juste qu'il le fasse? Il était venu à vous, il avait frappé à la porte de votre cœur, il l'avait appelé par certains attraits qu'on sent quand Dieu appelle; et après avoir examiné s'il vous était plus avantageux d'obéir à Dieu qu'au monde, vous avez laissé parler Dieu qui vous appelait, pour écouter le monde qui vous retenait. Maison de Jacob, à qui avez-vous comparé votre Dieu? Ce Dieu qui est seul, parce que tout est devant lui comme s'il n'était pas; ce Dieu par qui seul est tout ce qui est, parce que rien n'est que par lui, et que sans lui tout n'est rien; qui est seul puissant et de qui tire tout son pouvoir tout ce qu'il y a de puissance sur la terre, qui est seul grand et devant qui toute grandeur n'est que vanité et néant; ce Dieu sous qui plient les plus hautes intelligences, devant qui tremble toute la nature; ce Dieu, vous l'avez comparé au monde : *cui assimilastis me?* (*Isa.*, XLVI.) Vous avez fait plus que cela, vous lui avez préféré le monde, vous lui avez tourné le dos pour courir après le monde : *spreverunt me, et rogant Deum non salvantem.* Ecoutez donc, vous qui mettez votre confiance dans ce fantôme de divinité que vous vous êtes formé, écoutez de quoi vous êtes menacé : *Audi habitans confidenter, venient tibi hæc duo subito, viduitas et sterilitas.* (*Isa.*, XLVII.) La viduité, la stérilité tomberont sur vous. La viduité, par une espèce de dissolution de ces engagements sacrés que Dieu avait pris avec vous : il oubliera qu'il vous ait épousé dans sa miséricorde et sa bonté, et ne vous regardera plus que comme la délaissée. La stérilité, par la soustraction de ces secours puissants et efficaces qui supposent presque toujours la liaison et l'amitié; par ces ménagements dont il usera à votre égard, et que mérite l'indigne et criminelle préférence que vous donnez au monde, à son mépris et à sa honte. Vous l'avez sacrifié à son ennemi, recourez à cet ennemi dans vos besoins; c'est le Dieu que vous vous êtes choisi, c'est à lui que Dieu vous renvoie et de qui il veut que vous attendiez votre secours; pour lui, il se décharge en quelque manière de vous, et, quoiqu'il n'oublie jamais sa miséricorde, il sait pourtant se faire justice, et nous faire sentir que nous ne devons pas tellement compter sur les profusions de l'une, que nous ne redoutions toujours les résolutions de l'autre. *Venient tibi hæc duo subito : viduitas et sterilitas.*

Dieu s'étant ainsi retiré, vous prendrez tous les jours de nouveaux engagements avec le monde, vous le suivrez dans toutes ses parties de plaisir et de crime : quoi qu'il vous propose, quoi qu'il exige de vous, vous le lui accorderez. Sera-ce votre approbation à une noire médisance? vous l'approuverez. Votre consentement à une injustice criante? vous y consentirez. Votre coopération à une impudicité scandaleuse? vous y coopérerez. Faudra-t-il profaner nos temples par vos immodesties, nos places publiques par vos paroles libres et dissolues? faudra-t-il tirer raison d'un ennemi, l'accabler, l'opprimer, que sais-je ce qu'il ne faudra point faire? vous le ferez : vous voulez contenter le monde, et vous le contenterez à quelque prix que ce soit. Comme ce ne sont que les libertins qui composent ce monde que vous craignez d'effaroucher, et qu'un libertin ne peut rien exiger qui ne soit conforme à son génie, jamais vous ne vous mettrez à couvert de ses traits, qu'en donnant en aveugle dans toutes ses passions; lui refuser une seule fois ce qu'il vous demande, ce serait vous l'attirer sur les bras pour toujours, et l'obliger à vous regarder comme un lâche qui recule à une belle occasion qu'il a de se signaler : vous l'éprouvez souvent. Quelquefois vous n'êtes pas d'humeur, d'autrefois vous êtes retenu par les remords de votre conscience : c'est un homme, dit-on, qui n'est bon à rien, qui rompt toutes les parties, sur qui on ne peut prendre aucun mesure; mais comme ces remords sont ou faibles ou rares, parce que Dieu se met peu en peine ou de les animer, ou de les multiplier; pour une fois que vous résisterez, vous céderez cent autres, et vous donnerez par là tant d'avantage sur vous au monde, qu'il pourra se vanter de vous tenir entièrement asservi à toutes ses lois.

Cependant, à moins que vous ne vouliez périr, il faudra en revenir, mais après tant

d'engagements pris, le monde vous paraîtra toujours plus redoutable, et plus vous le redouterez, plus vous craindrez de le quitter : lorsque vous l'aviez à peine connu, vous ne saviez point encore précisément jusqu'où allait sa malice, vous ignoriez les différents ressorts qu'il faisait jouer pour se venger de ceux qui l'avaient abandonné; vous ne croyiez pas qu'il en fît des railleries si sanglantes, des contes si désavantageux, qu'il empoisonnât si criminellement leurs actions les plus saintes, qu'il en vînt à l'imposture, à la calomnie : tout cela vous était caché. Maintenant que vous l'avez fréquenté et que vous avez appris aux dépens d'autrui de quoi vous êtes menacé, aurez-vous assez de force pour vous mettre au-dessus de tant de différents traits, qui ne vous épargneront pas plus que les autres? A moins que l'ange que vous avez toujours rebuté ne vienne vous tirer comme malgré vous du milieu de cette Sodome prostituée, vous n'oseriez ni vous le promettre, ni l'espérer.

Aussi, quand nous vous parlons de conversion et que nous tâchons de vous ramener à ce point de vertu et de sainteté qui fait le caractère du vrai chrétien, les jugements et les discours du monde sont souvent les premiers obstacles que vous avez à nous opposer : Que dirait-on? Et parce que parmi ces bouches médisantes vous connaissez celles qui se signalent le plus, que dirait un tel? que dirait une telle? Je suis témoin de ce qu'ils savent faire, et je ne veux pas voir tomber sur moi ces lions déchaînés. En tout cas, s'il faut me réformer, il faut conduire la chose secrètement : trop d'éclat me ferait tort : insensiblement je me retirerai; mais tout à coup, sur-le-champ, cela ne se peut. Et pourquoi cela ne se pourrait-il pas? Que dirait-on? Que dira un tel et une telle?

Confondons-nous, lâches et indignes chrétiens, à la vue de cette illustre pénitente, qui, voyant Jésus-Christ entouré de ses plus cruels ennemis, ne laissa pas de se jeter à ses pieds avec autant de confiance que si chacun avait reconnu dans ce nouveau prophète ce qu'elle y reconnaissait elle-même de supérieur et de divin. Combien de prétextes spécieux ne devaient pas, ce semble, l'arrêter? Elle était connue et distinguée dans la ville, elle y faisait une figure conforme à son rang et à sa qualité, elle avait ses liaisons et ses habitudes; le pharisien devait trouver mauvais qu'elle vînt troubler la joie de son repas par l'amertume de ses sanglots et de ses soupirs, et plus que tout cela, Jésus-Christ n'étant regardé que comme un ennemi de la Loi, elle s'exposait à toute la fureur de la Synagogue. Et ce n'était pas seulement parmi les mondains qu'elle devait passer pour une volage, pour une inconstante; les princes de la Loi eux-mêmes devaient la regarder comme une rebelle aux ordres de Moïse, comme une sacrilége et une impie, qui venait traiter en Dieu un homme qu'on croyait à peine prophète. Quel combat entre le respect humain et le devoir! Cependant cette grande âme entre dès qu'elle est appelée, elle se déclare dès qu'elle est entrée. Que diront les pharisiens, que dira la Synagogue, que dira Jérusalem? ce n'est pas ce qui l'occupe; c'est ce qu'elle doit à Jésus-Christ, c'est ce qu'elle doit à son salut, c'est ce qu'elle doit au monde lui-même, en tâchant de réparer par ses pleurs le scandale qu'elle a pu lui donner par sa licence. C'est ainsi qu'on triomphait autrefois du monde; et pourquoi n'en triompherions-nous pas ainsi aujourd'hui? Pourquoi ne nous déclarerions-nous pas avec autant d'éclat pour Jésus-Christ glorieux et dominant à la droite de son Père, qu'on le faisait pour Jésus-Christ passible et soumis à toutes les faiblesses de la vie et de la mort? Est-ce que depuis qu'il est adoré dans toute la terre, il sera plus honteux de soutenir son parti que lorsqu'il était à peine connu dans la Judée? Est-ce que depuis qu'il a vaincu le monde, le monde sera plus redoutable, et que nous craindrons plus les efforts impuissants d'un ennemi défait, qu'on ne craignait alors toute la fureur d'un ennemi dominant et qui se faisait obéir presque partout? Laissons parler le monde, et rendons à Jésus-Christ ce que nous lui devons. Nous rebutons depuis si longtemps ce Dieu de bonté qui nous appelle; il pourrait bien au bout se lasser, et nous livrer à toute la malignité du maître impie que nous lui préférons. *Venient tibi hæc duo*, etc.

J'ajoute que ceux mêmes qui ont quitté le monde de cœur, et qui pourtant veulent encore se ménager avec lui, ont à craindre de leur côté qu'ils ne reviennent à lui et ne se rengagent de nouveau dans toutes ses intrigues. La chose n'arrive que trop. On s'est relevé par la pénitence, on a renoncé à ses pratiques et à ses commerces injustes : j'aimerais mieux mourir, dit-on, que d'offenser Dieu; mais, après tout, je ne veux pas passer pour un dévot de profession, pour un de ces hommes chagrins, censeurs, qui ne peuvent rien approuver de ce que font les autres hommes : c'est un caractère trop odieux aux yeux du monde. Je vous entends, vous voulez vivre comme vit le monde, et ne pas donner dans tous les excès du monde; vous voulez suivre les lois, les maximes du monde, et ne pas suivre le monde dans ses désordres. Si cela se peut, embrassez ce genre de vie, j'y consens; mais cela se peut-il? Je vous en fais les juges : car enfin qu'est-ce que c'est aux yeux du monde qu'un dévot de profession, qu'un de ces hommes chagrins qui ne peuvent rien approuver de ce que font les autres hommes? Ce n'est pas seulement un homme retiré, qui n'a ni habitude ni communication avec le monde, qui, faisant toute son affaire de la piété et de la vertu, ne connaît presque d'autre demeure que le lieu saint, d'autre occupation que la prière et la contemplation, d'autres personnes que celles que lui lie une conformité d'exercices et de vertu. Non, ce ne sont pas là les seuls dont le monde blâme et critique la conduite; souvent même il les ménage; et soit qu'il ne fasse pas attention à leur vertu, soit qu'il la croie au-dessus de toute censure, il les laisse

vivre comme ils l'entendent. Il en veut principalement à ceux qu'il croit devoir être à lui par profession et par état, mais en qui il ne trouve pas ce qu'il se promettait de leur criminelle complaisance. Ainsi quiconque vivant au milieu du monde ose néanmoins condamner ces discours où, sous des termes obscurs, on ne laisse pas de développer toutes les irrégularités de la plus brutale de toutes les passions; quiconque n'applaudit pas à un conte injurieux à la réputation du prochain, ou entreprend de détruire une médisance dont il connaît la fausseté; quiconque, dans une de ces tables scandaleuses où l'on sert de tout sans distinction de jour, se réduira religieusement à ce que lui permet la sainteté de nos lois; quiconque, dans une assemblée de piété, se tiendra dans le respect, ne voulant ni écouter ni connaître cette troupe profane qui ne se réunit autour du Seigneur que pour l'insulter, c'est là un dévot de profession, c'est là aux yeux du monde un de ces hommes chagrins qui ne peuvent rien approuver de ce que font les autres hommes; en un mot, aux yeux du monde, un dévot de profession, un homme qui n'approuve rien de ce que font les autres hommes, c'est un chrétien, et un chrétien ferme et inébranlable dans ses devoirs. Vous ne voulez pas passer pour un dévot de profession, pour un de ces hommes chagrins, c'est-à-dire que vous ne voulez pas passer pour chrétien, c'est-à-dire que vous êtes résolu de vous trouver indifféremment partout où Dieu est offensé, de faire indifféremment tout ce que font ceux qui l'offensent, sans l'offenser pourtant. Encore une fois, cela se peut-il? Encore une fois, je vous en fais les juges.

Est-ce donc, demandez-vous, qu'il n'y a point de voie pour contenter Dieu et le monde? ne peut-on point trouver un certain milieu où on accorde à Dieu ce qui lui est dû, et au monde ce qu'il souhaite? Pour moi je fais gloire d'ignorer ce que c'est que le monde; mais j'apprends de l'Ecriture que le monde est gouverné par l'esprit de ténèbres; que l'esprit de Dieu, qui autrefois ne pouvait pas habiter dans l'homme parce que l'homme n'était que chair, ne peut point aujourd'hui compatir avec l'esprit du monde, parce que l'esprit du monde ne respire que la chair et le sang, que le monde a comme fixé et établi son trône dans l'iniquité et la malice. D'où je conclus que quiconque veut être au monde ne peut point être à Jésus-Christ; que quiconque veut écouter et suivre le monde s'éloigne dès lors et se sépare de Jésus-Christ.

D'ailleurs, ce Sauveur divin nous déclarant si nettement qu'il est impossible de servir tout à la fois deux maîtres, je ne vois pas comment la vérité de sa parole pourrait subsister avec ce mélange monstrueux qu'on voudrait faire de retraites et d'assemblées, de prières et de médisances, de réforme et d'enjouement; ni que ce Dieu jaloux de ses intérêts et de sa gloire ait simplement pu prétendre que, pour marque de notre religion, nous lui fissions quelques protestations d'attachement et de fidélité; mais que pour le reste, afin de fermer la bouche aux méchants, nous pouvions écouter leurs maximes, suivre leurs exemples, donner au respect humain et à la crainte d'être décrié tout ce que peut exiger un libertin. Non, ce n'est point là la pensée de notre maître : il veut nous posséder tout entiers, il veut qu'il paraisse en tout qu'il nous possède; hors de là il nous rejette. Donnez-vous tout à ce monde que vous craignez tant : Jésus-Christ n'a que faire de ces serviteurs partagés qui lui font plus de tort que de gloire. Un libertin constant dans ses désordres est quelquefois un objet d'exécration et d'horreur ; mais un de ces disciples errants qui croit pouvoir aller et revenir au gré de ses désirs est presque toujours un sujet et un maître de scandale ; ceux qui sont témoins de sa conduite croient que la vertu s'accommode de ces lâches et indignes ménagements, que la sainteté n'est point si difficile à acquérir qu'on se l'imagine, puisqu'on peut être saint et mondain tout ensemble, donner tout au plaisir, être de toutes les parties, entrer partout, et être pourtant homme de bien. Que cela serait doux! A cette condition, qu'il serait aisé de servir Dieu! Détrompez-vous, ce n'est point ainsi que vous le servirez; ou tout à lui, ou tout contre lui : dès que vous vous partagerez, vous ferez les frais de la vertu, mais vous n'en aurez jamais la récompense. Vous dégradez votre Dieu, dès que vous ne lui donnez pas une entière et parfaite primauté; et, de quelque manière que vous la lui refusiez, vous méritez également d'en être rejeté. Que le monde vous possède tout entier ou qu'il ne vous possède qu'à moitié, que les discours du monde vous empêchent de changer ou de rendre votre changement public et éclatant, c'est toujours le monde que vous préférez à Dieu, ou le monde que vous mettez dans le même rang que Dieu. Maison de Jacob, quelle idée avez-vous de votre Dieu? Avez-vous oublié ce qu'il est et ce que vous lui devez? *Cui assimilastis me?* En tout cas, ce Dieu jaloux vous fera sentir que ce n'est point impunément qu'il souffre une conduite de cette nature. Vous le traitez comme ces dieux des nations qui partageaient sans peine entre eux les honneurs de la divinité; il soutiendra la gloire de son nom, et vous montrera enfin que s'il ne partage avec personne l'honneur qui lui est dû, il n'a ni ménagement ni égard pour quiconque veut se partager entre lui et le monde. *Venient tibi hæc duo subito*, etc.

Que nous reste-t-il donc, que d'entrer dans les sentiments du fameux Eléazar, ce vieillard intrépide de l'ancienne Loi, qui semble avoir réuni dans sa personne ce qui a fait la gloire des plus illustres, des plus intrépides héros chrétiens. Tout semble concourir pour l'abattre : le nombre de ses années; dans un âge avancé on n'a pas ordinairement cette vigueur d'âme nécessaire dans les grandes entreprises : la sollicitation de ses amis; qu'il est difficile de se roidir contre des personnes qui nous aiment, et de refuser

à leurs larmes ce qu'elles ne semblent nous demander que pour nos propres intérêts! la facilité de se tirer d'affaire : il ne s'agit que de faire semblant d'avoir mangé un peu de chair immolée à l'idole ; la peine qui doit suivre son refus : c'est la mort, et une mort dure et cruelle. Que fait pourtant ce brave Juif? *At ille cogitare cœpit* (II *Mach.*, VI) : il rentre dans lui-même; il rappelle la sainteté de sa profession, les instructions salutaires qu'il a reçues dans sa jeunesse, les pernicieuses suites que pourrait avoir sa complaisance : *Et respondit cito* (*Ibid.*), et sur-le-champ il répond : qu'il aime mieux mourir, que de déguiser en matière de religion, et de donner par là lieu de croire qu'il entre dans les fausses maximes et les détestables principes des étrangers. Vous me conseillez, lâches et timides amis, de dissimuler pour un temps ; oui, en dissimulant peut-être échapperais-je à la fureur des hommes, peut-être aurais-je part à leurs applaudissements, peut-être le roi me comblera de ses faveurs et de ses grâces ; mais le devoir, mais la Loi, mais Dieu s'accommodera-t-il de ces indignes et criminels engagements? Il vaut mieux qu'on dise qu'Eléazar a été insensible aux pensées, aux jugements, aux discours des hommes, à leurs libéralités même, et à tout ce qu'ils ont de plus éblouissant pour gratifier et honorer ceux qu'ils veulent distinguer, que si on disait pour leur plaire : il a violé la Loi et désobéi à son Dieu. *Honesta morte perfungar* (*Ibid.*) : je mourrai puisqu'il le faut, trop honoré de pouvoir donner ma vie à mon Dieu, et de signer de mon sang les vérités qu'on m'a transmises. *At ille cogitare cœpit.* Rappelez de même la sainteté de votre baptême, l'auguste caractère que vous y avez reçu, le grand nombre des obligations que vous y avez contractées; rappelez ce que vous devez à Jésus-Chrrist dont vous vous êtes révêtus; à l'Evangile dont vous vous êtes chargés, à l'Eglise dont vous avez épousé les intérêts et la défense; aux fidèles, dont vous vous êtes faits comme le guide et le modèle ; au monde lui-même, dont vous avez juré la ruine et la perte : *et respondit cito*, et répondez sur-le-champ, ne craignez rien, il ne s'agit pas de la mort, et quand même il s'en agirait, vous n'en devriez pas être effrayés : Il est glorieux et doux tout ensemble de mourir, quand on meurt pour le Seigneur : *honesta morte perfungar.* Répondez sur-le-champ. Ce n'est pas au monde que j'ai voué obéissance, ce n'est pas le monde qui m'a acquis au prix de son sang, ce n'est pas au monde que je suis redevable de ma conduite; je ne connais le monde en rien, je méprise ses mépris, je fais gloire d'en être méprisé ; qu'il me traduise de bouche en bouche, qu'il décharge sur moi toute la malignité de ses plus cruels traits, qu'il me fasse mourir s'il le peut, à quoi se réduiront toutes ses attaques? à exercer, non pas à abattre mon courage ; à me fournir autant d'occasions de me signaler qu'il me livrera de combats, à montrer aux yeux de Dieu qui m'éclaire, qu'un chrétien passe par-dessus tout, dès qu'il s'agit de ses intérêts et de sa gloire : *honesta morte perfungar.* Mais, afin que des résolutions de cette nature soient efficaces, levez les yeux au ciel avec Eléazar et cherchez votre consolation là où il la trouva lui-même. Malgré sa fermeté et sa constance, il ne peut s'empêcher de gémir, lorsque ses ennemis tombent sur lui avec cette fureur que leur inspire leur indignation et leur faux zèle ; mais c'est devant le Seigreur qu'il gémit, lui déclarant que si son corps souffre sous la rigueur des tourments dont on l'accable, selon l'âme il les souffre avec joie, parce que c'est par là qu'il remplit ce qu'il doit, et qu'il s'assure ce qu'il espère : *Duros corporis sustineo labores : secundum animam vero propter timorem tuum libenter hœc patior.* (*Ibid.*)

C'est là tout ce qui peut vous soutenir contre les insultes du monde. Que n'aurez-vous point à essuyer de sa part, dès que vous vous serez hautement déclaré contre lui? Il ne peut guère s'empêcher de rendre justice à la vertu, il est vrai; mais jamais presque il ne peut se résoudre à rendre justice à ceux qui en font profession. En louant la vertu, il prétend montrer qu'il a encore de l'équité et de la raison ; mais en blâmant ceux qui en font profession, et faisant d'eux ces caractères odieux qui les représentent tout autres qu'ils ne sont, il prétend se justifier en nous voulant persuader qu'il n'y a presque plus de vertu qu'en idée dans le monde, et que s'il n'est pas ce qu'il doit être, il n'est que ce que sont tous les autres. De sorte que plus vous confondrez l'impie par la régularité de votre conduite, plus il s'efforcera de vous noircir, afin d'affaiblir au moins, s'il ne peut pas détruire tout à fait, le témoignage que vous portez contre lui ; il empoisonnera toutes vos actions, toutes vos vues, et d'un homme de bien, il tâchera d'en faire, pour le dire ainsi, un fantôme de religion et de probité. Vous croirez votre réputation blessée à des tableaux si peu ressemblants; la nature, l'amour-propre se révolteront ; il vous en coûtera de vous voir ainsi défigurés, d'être ainsi dépeints avec des couleurs si noires : *duros sustineo labores*, vous lasserez-vous pour cela? La persécution durera peut-être encore quelques années, peut-être encore quelques jours, et je vous perdrais éternellement, ô mon Dieu, pour me tirer de la persécution d'un moment? *Secundum animam libenter hœc patior :* je sais trop ce que peut me valoir une persécution de cette nature pour ne pas y trouver la joie de mon âme; plus je serai humilié, plus je serai exalté. Que le monde donc continue, comme il l'a commencé ; sa fureur ne servira qu'à redoubler mon ardeur, et à me faire courir avec plus d'empressement à celui qui ne couronne dans sa gloire que ceux qui avec lui ont triomphé du monde. C'est ce que je vous souhaite.

—

SERMON XIV.

Pour le mercredi de la troisième semaine de l'Avent.

LE SCANDALE PASSIF,

ou le péché dans lequel on tombe à l'occasion du prochain.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?

Bienheureux est celui à qui je ne serai point un sujet de scandale, dit Jésus-Christ dans saint Matthieu, et qui ne se fera ni de ma doctrine, ni de ma conduite, une matière et une source de péché : *Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.* Mais comment est-ce qu'une conduite et une doctrine aussi céleste, aussi divine que celle de Jésus-Christ, aurait pu être à qui que ce soit une matière et une source de scandale et de péché? C'est qu'un esprit malin, un esprit faible se scandalise de tout : le vice, la vertu, tout réveille sa passion, et tout l'y porte au péché; le vice l'anime et l'entraîne, la vertu l'irrite et le révolte; et soit qu'il embrasse le vice qui lui est proposé, soit qu'il se déchaîne contre la vertu, qui le confond, c'est toujours à l'occasion du prochain qu'il pèche, et c est là l'idée que les théologiens nous donnent du scandale qu'ils appellent scandale passif, ou le péché dans lequel je tombe à l'occasion du prochain, et dans lequel je tombe parce que le prochain m'y engage, ou en m'animant par ses exemples, ou m'entraînantpar ses paroles; ou dans lequel je tombe parce que je m'y engage par ma propre malice, et sans que le prochain y contribue en rien, comme quand je me fais de sa vertu une matière d'envie, et de ses actions les plus saintes un sujet de critique et de censure.

Ce n'est pas là, je le sais, l'idée que s'en forment ordinairement les fidèles, qui prennent pour scandale ce qui est étonnement, quelquefois faux et téméraire jugement; ils sont surpris, ils ne peuvent comprendre qu'un homme élevé aux premiers emplois, initié aux ministères sacrés, se dégrade en donnant dans des faiblesses qui le déshonorent et lui font perdre tout ce qu'on peut lui devoir d'estime et de respect; qu'une personne à qui son sexe devrait naturellement inspirer des sentiments de modestie et de réserve, puisse porter l'impudence si loin et vouloir comme tirer vanité d'une licence qui devrait la faire rougir. Mais parce que ce n'est point là le scandale dont il est question, et que s'il y a de la témérité dans les jugements, je l'attaquerai dans une autre rencontre, je reviens à l'idée que nous en donnent les théologiens, et je soutiens que si jamais nous avons eu lieu de vous demander ce que vous étiez, c'est surtout par rapport à la faiblesse que vous faites paraître dans une matière où le souvenir seul de ce que vous êtes devrait suffire pour vous affermir. Vous êtes chrétien, vous êtes homme. Y a-t-il rien de plus indigne du chrétien que le vice, rien de plus digne de l'homme que la vertu? Le vice se montre à moi avec ses appas, la vertu avec son éclat et son mérite. Que devrais-je faire naturellement, si j'avais la plus légère teinture de religion et de raison? Fuir le vice et embrasser la vertu. Mais non, les appas du vice flattent ma sensualité et triomphent de mon cœur; l'éclat, le mérite de la vertu confondent mon orgueil et irritent mon esprit.

De sorte que je ne pèche jamais à l'occasion du prochain, que je ne sacrifie indignement et ma religion et ma raison : ma religion à la lâcheté de mon cœur, quand je pèche à l occasion des péchés du prochain; ma raison à la malignité de mon esprit, quand je pèche à l'occasion des vertus du prochain.

Lâcheté qui fait la honte de l'homme chrétien : premier point. Malignité qui fait la honte de l'homme raisonnable : second point.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien dont naturellement nous ayons plus d'horreur que de la trahison, quand il s'agit des hommes, il n'est rien presque que nous regardions avec plus de sang-froid et de tranquillité d'esprit, quand il s'agit de Dieu; et tandis que nous nous récrions hautement contre un sujet, qui, ébloui par les sollicitations et les promesses qu'on lui fait, viole la foi qu'il doit à son souverain, à peine faisons-nous attention qu'une infinité de personnes autour de nous, que nous-mêmes nous violons tous les jours la foi que nous devons à notre Dieu pour des choses de néant et qui n'ont rien qui fût capable de tenter le sujet le moins fidèle, le moins attaché au service et aux intérêts de son maître.

Car enfin de quoi est-il question, quand il est question de ne nous point scandaliser du péché du prochain? Est-ce de porter nos têtes sur des échafauds, de soutenir notre foi devant les tyrans et de la signer de tout notre sang? Telle devrait être notre fermeté, si l'occasion s'en présentait : il est question de tenir contre ce qu'un exemple d'iniquité et de crime peut avoir de séduisant; contre ce que quelques paroles, sorties d'une bouche envenimée et toujours prête à soutenir ou à commander le péché, peuvent avoir de pernicieux et de malin; et à ces exemples et à ces paroles qu'avons-nous à opposer? Un peu de résolution et de constance, une volonté ferme et qui demeure inviolablement attachée à son devoir. En tout cela, exige-t-on rien de nous qui demande beaucoup de grandeur d'âme et dont l'homme du monde le plus lâche puisse se prévaloir pour justifier sa paresse et se mettre à couvert des reproches qu'elle doit lui attirer? Résister à je ne sais quels passagers et périssables attraits qui flattent la sensualité et qui sont comme fortifiés, si vous le voulez, par la méchante conduite de ceux qui pèchent

devant vous; résister à quelques paroles qui se perdent dans les airs et que vous fait entendre celui qui, par ses discours, vous invite à le suivre dans son péché; y a-t-il là de quoi faire quelque peine à un chrétien qui doit toujours porter son âme entre ses mains et être prêt à la livrer en quelque temps, en quelque manière qu'on la lui demande? Si votre fidélité contre ces exemples et ces discours séduisants vous fait quelque honneur, parce qu'il est toujours glorieux de s'acquitter de son devoir, y manquer de fidélité pour si peu de chose, c'est l'effet d'une bassesse de cœur qui fait votre opprobre et votre honte.

Je conviens avec vous que le vice se montre aujourd'hui à découvert partout, et qu'il met tout en œuvre pour faire des conquêtes; qu'il se montre en tant de formes différentes, que s'il n'est point de cœur qu'il ne tâche de gagner, il n'en est point aussi pour qui il n'ait ses piéges et ses attraits; je conviens même que chacun de nous a son vice particulier, ou du moins sa pente, et que cette pente, ou réveillée ou fortifiée à la vue du péché qui la flatte, s'y porte de toute elle-même et avec toute la vivacité que peut lui inspirer le malheureux empressement qu'elle a à se contenter. Et de là qu'en veux-je conclure? Non pas ce que vous prétendez : que le vice ainsi exposé justifie vos chutes, mais que vos chutes marquent votre indolence et votre lâcheté; comment cela? C'est que vous n'avez qu'à vouloir, et le vice perd tout ce que la pente ou les différentes circonstances où vous vous trouvez peuvent lui donner de force et de pouvoir sur vous.

C'est l'Apôtre qui me l'apprend, le vice se montrait à lui comme il se montre à nous; il avait ses pentes et ses attraits comme nous les avons; il déplore le malheur de sa condition, il gémit sur sa misère, il semble même se plaindre des fréquentes et importunes attaques qu'il a à soutenir : malgré cela il dépend de moi, dit-il, de vouloir ou de ne vouloir pas, et si ma volonté n'a pas assez d'empire sur la nature rebelle que je porte au milieu de moi, pour prévenir et étouffer tous ses mouvements déréglés, elle en a assez pour se défendre contre leur malignité, pour résister à tout ce qu'ils peuvent avoir de séduisant et de flatteur : *nam velle adjacet mihi* (*Rom.*, VII.) Que le péché donc frémisse autour de moi, qu'il frémisse dans moi; s'il pouvait m'arracher un consentement forcé, il aurait droit d'insulter à ma faiblesse; mais il peut me solliciter, me presser, non point pourtant m'entraîner, et jamais je ne serai assez faible pour me soumettre à un ennemi que je puis vaincre sans qu'il m'en coûte autre chose que de le vouloir. N'est-ce pas là justement le cas où nous nous trouvons? Le péché se présente à nous par cent endroits différents : au dehors, au dedans, partout il a ses voies pour s'insinuer; jamais pourtant il n'entrera à moins que vous ne le vouliez; il en est de lui à peu près comme de celui qui l'a introduit dans le monde : il rôde autour de nous, il remue nos passions, il tâche de les irriter par les divers objets qu'il présente aux sens; mais tout cela, sans une volonté ferme, ne sert qu'à relever la honte de sa défaite; vous n'avez qu'à vouloir, et le démon, le péché, tout tombe à vos pieds : *nam velle adjacet mihi.*

Il en coûte de vouloir, dites-vous; oui, au lâche qui craint de vouloir; au libertin, qui est tellement accoutumé à se laisser emporter à la fureur de ses désirs, qu'il semble ne pas même comprendre qu'on puisse vouloir. Mais à l'homme chrétien et qui veut se sauver, il en coûte de combattre, parce que ces combats l'arment lui-même contre lui-même, le lassent et le fatiguent; mais il ne doit pas lui en coûter de vouloir, s'il réfléchit sur les suites différentes que ces combats peuvent avoir pour lui; il se plaît donc dans la loi, il en fait ses délices selon l'esprit, et quelque peine que lui fassent les révoltes de la chair, il en aurait encore plus de suivre les lois de la chair, contre les mouvements et les impressions de l'esprit. D'ailleurs il en coûte : y eut-il jamais d'athlète qui mérita d'être couronné sans combat? Ces grands noms dans le monde, ces noms de triomphateurs et de conquérants, se sont-ils jamais acquis dans une molle et honteuse oisiveté? Si le sort et la fortune des empires se décidait par un acte de volonté, en coûterait-il de vouloir? Et il vous en coûte, quand il s'agit d'un sort et d'une fortune éternelle? Il faut pourtant vouloir, quoi qu'il vous en coûte : il s'agit de vaincre ou de périr; est-il permis d'être indifférent entre ces deux extrémités? Comprenez seulement de quoi il est question : il vous en coûtera moins de vouloir que de ne vouloir pas. Dieu a attaché mon salut à un acte de volonté, et cet acte, je le refuserais à Dieu, je me le refuserais à moi-même! Est-ce donc que j'ai perdu toute idée de ce qu'on me prépare ou de biens ou de maux, et que sur cette idée je n'apprendrai jamais à distinguer entre ce que je dois choisir et ce que je dois rejeter? Je sais trop ce qu'il en coûta au serviteur infidèle de n'avoir pas voulu, pour m'exposer aux maux dont il fut accablé, faute de vouloir : *Nam velle adjacet mihi.*

Je sais que vous êtes animé à ne pas vouloir, par ce nombre infini de pécheurs qui sous vos yeux courent au péché et qui semblent vous dire, que s'il y a quelque parti à prendre, c'est celui de la multitude et de la foule; mais je sais aussi qu'une multitude d'insensés ne fit jamais la règle d'un homme sage, et que quelque grand que soit le nombre des pécheurs, ce n'est jamais qu'un nombre que méprise quiconque a quelques sentiments d'honneur et de religion. Les autres pèchent, donc je pècherai avec eux; c'est comme si vous disiez : ce sujet rebelle s'arme contre son souverain, donc je dois m'armer avec lui; cet ami infidèle manque à la foi de ses promesses, donc je dois y manquer avec lui; ce furieux, oubliant tout ce qu'il se doit à lui-même, se jette témérairement dans le précipice; donc je dois m'y jeter avec lui. La passion la plus aveugle

peut-elle empêcher de voir tout l'égarement et tout la fausseté d'un si pitoyable raisonnement? Les autres pèchent, donc je pècherai avec eux. Eh! le péché des autres détruit-il la loi, ou vous affranchit-il de la soumission que vous lui devez? Prive-t-il Jésus-Christ de ses droits sur vous, ou vous donne-t-il droit de les violer impunément? Vous ôtera-t-il jamais le caractère honteux de rebelle et de pécheur? Les autres pèchent, donc je pécherai avec eux. Est-ce avec les pécheurs que vous recueillerez jamais ces fruits précieux de bénédiction et de paix qui font le partage du juste, ce contentement et cette joie que porte dans un cœur le témoignage d'une bonne conscience, ces avant-goûts, ces prémices de félicité que Dieu prend plaisir de lui faire sentir par avance sur la terre? Un moment de résistance vous aurait attiré tout cela, un moment de plasir vous le fera perdre. Comment se peut-il que vous vous oubliiez si fort dans des circonstances où il vous importe tant de penser à vos véritables intérêts? Les autres pèchent, donc je pécherai avec eux. Eh! c'est parce qu'ils pèchent que, si vous êtes chrétien, vous devez vous faire un mérite et une gloire de ne pas pécher. Si le vice était aujourd'hui proscrit partout, je devrais rougir de le suivre; partout il est adoré, et c'est parce qu'il est adoré partout que je me déclarerai contre lui, afin qu'il n'ait pas la consolation de voir tout un monde soumis à son empire. Tobie se rendait régulièrement à Jésusalem tous les jours marqués par la Loi pour y adorer le Seigneur, et lui offrir ce tribut de vénération et d'éloge que lui doit toute créature, c'est ce qui faisait sa gloire; mais ce qui faisait sa grande gloire, c'est qu'il se rendait à Jérusalem pour y adorer le Seigneur, tandis que tous les autres couraient aux veaux d'or que Jéroboam avait élevés au milieu d'Israël. Daniel refuse de ramper devant la statue à qui Nabuchodonosor veut faire rendre des honneurs divins, et par là ils nous apprend avec quelle liberté il faut se déclarer pour le vrai Dieu; mais en quoi il nous l'apprend encore mieux, c'est en refusant de ramper devant cette statue au milieu de tout un peuple qui fléchit honteusement le genou devant elle, et lui offre son encens et ses vœux. Dès que je vois où a habité le saint homme Job, dit saint Grégoire, j'en ai assez pour conclure quelle était la solidité et la supériorité de sa vertu; il a habité dans la terre de Hus, ou au milieu de la gentilité; là il craignait Dieu, et dans sa crainte il ne s'écarta jamais de la droiture de ses sentiers; c'est ce qui me donne toute l'idée que je dois avoir de ce grand homme, parce que s'il y a quelque mérite à être bon parmi les bons, il y a un mérite infini à être bon parmi les méchants. Ce ne serait donc point la multitude que vous suivriez, si vous étiez à l'égard de Jésus-Christ, ce que sont ces braves dans l'Etat, qui courent avec le plus d'ardeur là où il y a plus d'ennemis à combattre. *Si quis est Domini, jungatur mihi* (*Exod.*, XXXII), devrions-nous tous dire avec ce zélé législateur, qui, indigné de l'idolâtrie de son peuple, voulait que tous ceux qui parmi ce peuple idolâtre étaient encore au Seigneur, se joignissent à lui pour aller venger tous ensemble la majesté de leur Dieu si cruellement outragé. Ce que Moïse trouva dans la tribu de Lévi, nous le trouverions dans le christianisme, plusieurs de ces vrais Israélites qui prendraient avec nous les intérêts du Seigneur, et montreraient aux pécheurs que si on ne peut pas les ramener, on sait au moins les abandonner et les livrer à leurs œuvres de péché.

Vous dirai-je que cette multitude, qui vous est un motif de révolte, devrait elle-même vous être un motif de retenue et de crainte? Comme la miséricorde a ses bornes après un certain nombre de péchés, elle les a aussi après un certain nombre de pécheurs; et si Dieu a quelquefois frappé son peuple pour l'iniquité de quelques particuliers, c'est presque toujours pour une iniquité générale et commune qu'il l'a accablé; de sorte qu'en grossissant le nombre des pécheurs, vous grossissez le nombre de ceux qui demandent vengeance; et comme vous ne pouvez point savoir quel est le terme que Dieu a fixé à ses miséricordes, vous ne pouvez point savoir non plus quel est le terme qu'il a marqué à ses vengeances; et si ce n'est point à votre péché qu'il va les faire éclater dans toute leur étendue, du moins est-il certain que la multitude ne vous dérobera jamais à la rigueur de ses jugements; que jamais la multitude n'empêchera que chacun en particulier ne reçoive ce qu'il aura mérité, et que votre malheur, pour être partagé, n'en perdra rien de ce qu'il peut avoir de triste et d'accablant pour vous. Ce ne seront donc jamais, ni les exemples pernicieux des pécheurs, ni leur multitude qui vous autoriseront à pécher, et il sera toujours vrai que, pouvant leur résister sans qu'il vous en coûte qu'un acte de votre volonté, refuser cet acte à votre salut, et encore plus à Dieu, c'est nous donner la marque la plus sensible de la lâcheté, ou, pour mieux dire, de la bassesse de votre cœur : *Nam velle adjacet mihi.*

Il en est de même de tout ce que vous accordez à la sollicitation, à la critique, au commandement même des pécheurs; c'est le comble de la bassesse de les écouter, de les craindre et de leur obéir. On vous pressait, on vous sollicitait : fallait-il se rendre pour cela? On pressait, on sollicitait Joseph; mais Joseph se souvint de la fidélité qu'il devait à son maître et à son Dieu, et les sollicitations les plus vives, les plus réitérées, le trouvèrent toujours insensible. On pressait, on sollicitait Susanne; mais Susanne, dans la nécessité où elle se trouve de mourir ou de pécher, balance-t-elle entre le péché et la mort? à la vue du péché, la mort n'a rien qui puisse l'effrayer. On pressait, on sollicitait les Machabées : ce n'étaient ni de faibles paroles, ni de faux raisonnements, c'étaient les menaces les plus terribles, les

tourments les plus cruels; vous diriez même qu'on ne les faisait mourir successivement les uns après les autres, que pour persuader plus efficacement à ceux qui survivaient aux supplices de leurs frères, de se rendre aux volontés du prince; quels étaient pourtant les sentiments, quelle était la voix de ces héros intrépides? C'est à la Loi que nous obéissons, c'est dans l'observance de la Loi que nous mettons toute notre consolation en ce monde, et toute notre espérance pour l'autre.

On vous pressait, on vous sollicitait: et la grâce ne vous a-t-elle jamais ni pressé, ni sollicité? Vous avez entendu sa voix plus souvent que celle du vice; mais c'était pour vous une voix étrangère que vous aviez soin d'étouffer; lors même que le vice redoublait ses efforts pour vous entraîner, ne redoublait-elle pas les siens pour vous arrêter? l'avez-vous écoutée? Résistez au moins à l'homme avec autant de fermeté que vous résistez à Dieu, ce n'est pas trop exiger; si pourtant nous pouvions l'obtenir, ce serait toujours inutilement que parlerait le pécheur. On vous pressait, on vous sollicitait: et la sollicitation justifiat-elle jamais une infidélité et une trahison? Quoi! un sujet rebelle sera justifié parce qu'il s'est rendu aux sollicitations d'un ennemi de l'Etat? une épouse infidèle sera justifiée parce que ce sera aux sollicitations d'un étranger qu'elle aura sacrifié les droits les plus sacrés de son mariage? un perfide sera justifié parce que ce sera aux sollicitations d'un séducteur qu'il aura manqué à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus inviolable dans les lois de l'amitié? On vous pressait, on vous sollicitait: et ne saviez-vous pas quelle était la fin de ces sollicitations et de ces empressements? n'en connaissiez-vous pas les auteurs? ne saviez-vous pas qu'il ne sortit jamais rien de leur bouche qui ne fût digne d'eux et du maître qu'ils servaient? Au lieu donc d'entrer dans leurs sentiments, que n'opposiez-vous sollicitations à sollicitations, conseils à conseils? Dieu semblait vous mettre entre les mains l'âme du tentateur, un mot dit à propos l'aurait peut-être ramené, du moins votre fidélité lui aurait appris ce qu'il devait être, et s'il n'avait pas voulu l'apprendre, elle l'aurait confondu dans sa malice; mais la faiblesse de nos premiers parents a passé jusqu'à leurs enfants. Eve écouta le serpent, Adam écouta Eve; de là quel enchaînement de désordres! Nous en portons encore la peine, en sommes-nous pour cela plus sages? Si on en voulait à notre réputation, à notre fortune, quelles seraient l'ardeur et la vivacité de notre zèle! On en veut à notre âme et à notre éternité, et tout ce qu'on nous dit contre de si grands intérêts est reçu avec complaisance, il est applaudi; c'est que nous sommes de ces hommes de chair et de sang qui n'écoutent et ne suivent que les désirs de la chair.

Sommes-nous plus en garde contre ces différents traits de raillerie et de critique que le libertin répand dans le monde pour avilir la vertu? Bien loin de nous ébranler, ils devraient nous affermir dans le bon parti, parce qu'il n'est rien ordinairement qui nous engage plus à marcher en nos premières voies que quand nous les voyons condamner; nous craindrions de nous condamner nous-mêmes si nous donnions quelque chose à la condamnation et à la censure d'autrui; mais ici, où il s'agit de la vertu, nous croyons pouvoir changer sans honte. On viendra donc à vous, dit saint Augustin, non pas vous faire un crime de votre christianisme, puisque nous faisons tous profession d'être chrétiens, mais pour vous ôter tout le goût que vous pouvez avoir pour la vertu chrétienne, pour vous engager à en quitter toute la pratique, et à lui substituer l'amour du vice et du péché; ainsi, parmi les gens de bonne chère, on vous reprochera une tempérance démesurée, une austérité excessive parmi les gens de plaisir, trop de simplicité parmi ceux qui se piquent d'un faste mondain, trop de modération parmi ceux qui se font un point d'honneur de tirer raison de tout. Peut-être viendra-t-on vous demander si vous prétendez être le seul sur la terre qui sache les voies du salut, si vous croyez qu'il n'y ait que vous, et ceux qui vivent comme vous, qui puissent espérer, comme si la vertu n'avait pas ses adoucissements, et qu'on ne pût être chrétien sans porter les choses à mille menues observances qui sont comme étrangères à la loi. N'êtes-vous point un Elie, vous dira-t-on peut-être, n'êtes-vous point un prophète ou quelque homme descendu du ciel? *Tu es Elias, tu de cœlo venisti?* Et pourquoi ne confesseriez-vous pas que vous vous faites gloire d'imiter ces grands hommes, de marcher sur leurs pas, et de faire de leur conduite la règle de la vôtre? Le libertin parlera, et ses paroles sont-elles des coups de foudre qui accablent ceux qui les méprisent? Il raillera, et ses railleries, souffertes avec patience, que peuvent-elles faire autre chose qu'augmenter votre couronne? Il empoisonnera toutes choses: ce qui sera zèle, il l'appellera vivacité; hypocrisie, ce qui sera piété; simplicité, entêtement, ce qui sera vraie et parfaite religion. D'un homme patient, il en fera un indolent et un lâche; d'un homme charitable, un dissipateur prodigue; d'un homme attaché à ses devoirs, un faux dévot, et d'un saint un pécheur. Et quand ce serait là l'idée qu'il donnerait de vous, que gagneriez-vous en donnant dans ses penchants et changeant de conduite pour lui fermer la bouche? Vous nous convaincriez que ce que nous croyions être dans lui liberté indiscrète à parler, démangeaison de noircir et de décrier, était par rapport à vous une pure vérité: une vertu qui se dément par quelques paroles a plus d'apparence que de solidité. Vous lui donneriez lieu à lui-même de s'applaudir de ce qu'il vous a fait connaître au monde tel que vous étiez; vous lui donneriez lieu de

tomber sur les autres avec plus de hardiesse et de témérité, persuadés que si, comme vous, ils paraissent un peu plus réglés et compassés au dehors que les autres, ils n'en sont guère moins gâtés et corrompus au dedans; au lieu que votre constance dans le bien le confondra et l'obligera à se taire. Mais quand il ne se tairait pas, que peuvent faire les déclamations d'un pécheur contre un homme qui est solidement vertueux? Il a beau parler, ses paroles ne nous feront rien perdre de l'estime que nous devons à la vertu. Je veux même qu'il parle avec succès et que tout le monde juge de vous comme lui. Peu m'importe, concluait l'Apôtre dans une pareille rencontre, d'être jugé et condamné par les hommes, pourvu que celui qui doit décider de mon sort me justifie et me croie innocent à ses yeux. Ainsi, conclut l'Apôtre, quiconque sait ce que c'est que d'avoir l'approbation d'un Dieu, il sait que ses jugements seuls sont équité et justice, et il croirait se dégrader s'il allait écouter ces juges ou séduits par leurs préjugés, ou entraînés par leurs passions, ou aveuglés par leur ignorance. Que les hommes donc pensent de moi ce qu'il leur plaira, qu'ils répandent sur mon compte tout ce que peut leur inspirer leur malice, je suis à Dieu; c'est le juge seul, le seul témoin, l'approbateur seul que je cherche, et de qui seul je me contente : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* (I *Cor.*, IV.)

Qu'on ajoute le commandement aux railleries et aux insultes, dès qu'il s'agit de la loi de Dieu, un cœur chrétien n'en est pas plus ébranlé : il est convaincu que toute puissance venant de Dieu, tout usage d'une puissance qui ne ramène pas à Dieu n'est que déréglement et abus. Là-dessus vous me commandez ce que Dieu me défend; croyez-vous donc que je ne sache pas distinguer entre ce que je dois vous accorder et ce que je dois vous refuser? Croyez-vous que j'aie oublié qu'ayant le même Père dans le ciel nous y avons le même maître, et que devant ce maître commun nous devons également craindre, vous de me commander ce qui est défendu, et moi de vous l'accorder? En toute autre chose, vous trouverez dans moi toute la soumission que je puis vous devoir. Mais dès qu'il s'agira de Dieu, vous y trouverez toute la résistance qu'il a droit d'exiger. Mais quoi, il faudra me roidir contre les ordres d'une mère impérieuse qui prétend que j'entre à l'aveugle dans toutes ses vues d'ambition et de vanité? Oui, il le faut; et les égards que vous devez avoir pour son autorité ne vous obligeront jamais à sacrifier votre salut au déréglement et à la malignité de ses caprices. Il faudra me roidir contre les ordres d'un père violent et emporté qui, sans distinction d'affaire et malgré tous les droits de l'équité et de la justice, veut à quelque prix que ce soit que j'entre dans ses vues et ses pensées? Oui, il le faut; et si la sagesse veut que vous le ménagiez dans ses emportements, le devoir veut que ce ne soit jamais aux dépens de votre conscience. Il faudra me roidir contre les ordres d'un maître riche et puissant qui tient ma fortune entre ses mains et qu'un peu de complaisance à le favoriser dans ses projets d'iniquité va attacher pour toujours à mes intérêts? Oui, il le faut; quand il devrait vous élever sur le trône; il s'agit du ciel : la plus haute élévation ne vous dédommagera jamais de la perte que vous en faites par le crime. Quand on vous commande ce qui n'est pas de votre goût, ce qui est contraire à vos inclinations, ce qui vous dérange dans vos parties de joie et de plaisir, vous avez toujours vos défaites et vos excuses, vous ne manquez jamais de prétextes et de raison, vous ne craignez pas même de résister en face, et quand on vous commande ce que Dieu vous défend, vous n'avez rien à opposer, vous vous rendez; ce n'est pas seulement lâcheté et bassesse, c'est insensibilité, c'est folie

Résister à l'homme quand il veut m'arracher à ce que j'aime par inclination et par penchant, et ne pas lui résister quand il veut m'arracher à celui que je dois aimer indispensablement, n'est-ce pas agir contre toutes les lumières de la droiture et de la raison? C'est pourtant là ce que nous faisons tous les jours, tant il est vrai que nous savons vouloir et ne pas vouloir, vouloir quand il s'agit de nous et de nous contenter, ne pas vouloir quand il s'agit de Dieu et de lui obéir. On fait un crime au paresseux de ce qu'il veut et ne veut pas; ce ne sont que quelques velléités, puisqu'il demeure comme suspendu et partagé sur son choix. Il voudrait et il craint de vouloir, et s'il ne veut pas efficacement ce qu'il doit, il ne veut pas aussi efficacement ce qu'il ne doit pas. On lui en fait pourtant un crime. Que sera-ce donc qu'une volonté toujours prête à vouloir ce qu'elle ne doit pas et à ne pas vouloir ce qu'elle doit? qu'une volonté que les hommes plient à leur gré et que Dieu ne peut pas plier au sien? qu'une volonté qui se trouvant entre deux voix, la voix de Dieu et la voix des pécheurs, est toujours attentive et docile à la voix des pécheurs, toujours sourde et insensible à la voix de Dieu? Ah! que nous nous repentirons de n'avoir pas voulu lorsque nous ne pourrons plus absolument vouloir. Ainsi, conclut saint Bernard, que les pécheurs fassent tout ce qu'ils voudront pour vous arrêter dans les voies de la vertu et de la sainteté, qu'ils tendent leurs piéges de toutes parts, qu'ils débitent hautement leurs maximes de mensonge et d'erreur, qu'ils ordonnent, qu'ils commandent : *Si tibi peccatores laqueum ponunt;* quand ils vous déchireraient par leurs calomnies et leurs impostures les plus atroces, quand ils entreprendraient de vous forcer par cette autorité qu'ils voudraient prendre injustement sur vous, quand ils se constitueraient comme vos persécuteurs et vos tyrans : *Si tribulatio intonat, si persecutio resultat,* ne quittez pas pour cela le chemin de la soumission et de l'obéissance que vous devez à Dieu. *Tu obedientiæ viam non deseras.* Mais dites avec le

Prophète : Les pécheurs m'environnent, et parce qu'ils m'assiégent de toutes parts, ils croient me tenir serré et enchaîné par leurs liens. *Funes peccatorum circumplexi sunt me* (*Psal.* CXVIII); mais tous leurs efforts, Seigneur, ne me feront jamais oublier votre loi ; bien loin d'affaiblir mon zèle, ils ne serviront qu'à l'animer et à lui donner tous les jours de nouveaux accroissements. *Et legem tuam non sum oblitus.* (*Ibid.*)

C'est avec de pareils sentiments que reçoit le péché tout homme qui se connaît et qui connaît ce qu'il doit à Dieu. Le péché est aujourd'hui une espèce d'idole exposée, soutenue et comme adorée partout ; et j'irai indignement grossir le nombre de ceux qui l'adorent ! Je sais trop ce qu'il y aurait en cela d'humiliant pour moi et d'insultant pour le Seigneur. Je me trouve entre lui et le péché, leurs intérêts sont comme entre mes mains ; c'est à moi, pour dire ainsi, à décider de leur sort, et par ma faute le Seigneur tombera dans l'opprobre ! Non, mon Dieu ; parmi tant d'hommages qu'on vous dérobe, vous aurez les miens ; ils ne vous rendront pas tous ceux que vous enlèvent le crime et l'impiété, mais vous y trouverez, comme je l'espère, une faible marque du désir sincère que j'aurais de vous en dédommager en quelque chose, et de montrer à vos ennemis que ni leurs exemples criminels, ni leurs ordres injustes, ni leurs menaces les plus effrayantes, que rien ne m'ébranlera quand il s'agira de votre loi. *Et legem tuam non sum oblitus.*

Des résolutions de cette nature ne manqueront pas d'être traversées : le pécheur a partout ses intrigues et ses piéges. Apprenez du Prophète comment on se défend quand on veut triompher. Ce pieux prince demeure inviolablement attaché à son devoir au milieu de ce déluge de désordres qui inonde toute la terre ; mais comment? C'est qu'il a soin d'éloigner de lui les méchants, et que n'ayant avec eux, autant qu'il le peut, ni communication ni commerce, il n'est point tenté de suivre leurs pernicieux exemples : *Declinate a me, maligni.* (*Psal.* CXV.) C'est que quand même il est contraint de les voir pécher, parce qu'en effet on ne peut guère être au milieu du monde sans y rencontrer des pécheurs, il regarde tous les pécheurs, de quelque condition qu'ils puissent être, quelque grand qu'en puisse être le nombre, comme autant de lâches prévaricateurs, comme autant de malheureux rebelles qui, s'élevant contre leurs maîtres, se couvrent d'infamie et de honte. *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ.* (*Psal.* CXVIII.)

C'est qu'à tous leurs frivoles raisonnements, qu'à tous leurs flatteurs et séduisants discours, il oppose la sainteté de la Loi ; malgré mon éloignement, Seigneur, ils viennent me chercher pour me débiter leurs malheureuses et criminelles maximes ; mais quelle différence entre la sainteté de vos commandements et l'iniquité de leurs principes ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Ibid.*) C'est enfin qu'en présence de ceux mêmes qui croyaient avoir le plus d'ascendant sur son esprit pour l'engager dans leurs voies de mort, qu'en présence des princes et des rois, il fait gloire de sa fidélité, et si quelquefois, pour les confondre, il leur parle des témoignages du Seigneur : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum* (*Ibid.*), plus souvent encore pour leur faire mieux sentir jusqu'à quel point il méprise tout ce qu'ils font pour le séduire, lors même qu'ils sont assis auprès de lui pour le surprendre et l'entraîner, il s'exerce dans les justifications du Seigneur, et s'acquitte des devoirs mêmes qu'ils voudraient lui faire violer : *Sederunt principes et adversum me loquebantur, servus autem tuus exercebatur in justificationibus tuis.* (*Ibid.*)

Précautions nécessaires, mais comme infailliblement efficaces, contre tout ce que le péché peut avoir de secours pour faire des conquêtes parmi nous : point de société, point de liaison avec les pécheurs; si vous vivez avec eux, vous vous accoutumerez peu à peu à vivre comme eux, et d'une union de politique et de bienséance, vous en viendrez à une union d'iniquité et de crime. *Declinate a me, maligni.* Point d'attention à ce nombre prodigieux de péchés qui, dans leur multitude, semblent porter avec eux leur justification. A s'en tenir à cette multitude, on dirait que c'est là le parti le plus sensé ; tous pourtant s'égarent, et cela, sur le point le plus essentiel, sur le point qui doit être uniquement à cœur à un homme qui envisage les choses, je ne dis pas seulement par les principes de la foi, mais encore de la droite raison : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ.* Point de ces applaudissements publics, de ces approbations même tacites, que nous arrache je ne sais quelle complaisance que nous avons d'entendre déchirer et critiquer la loi ; oracles sacrés de la Divinité, que sont auprès de vous tous les faux raisonnements des hommes? vous êtes dictés par la plus haute sagesse, et toute sagesse humaine devant vous doit se fermer la bouche et se taire. *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua;* point de crainte de résister en face aux pécheurs, de quelque rang, de quelque qualité qu'ils puissent être ; point de crainte de vous interdire devant eux ce qu'ils vous commandent, ou de faire ce qu'ils vous défendent : il s'agit de la gloire du Seigneur, et entre le Seigneur et l'homme il n'y a point de ménagement à garder : *Adversum me loquebantur, servus autem tuus exercebatur in justificationibus tuis.* C'est toujours faute de ces précautions que le péché du prochain nous devient une source de péché, et par là nous donnons ces marques de bassesse de cœur qui font la honte et l'opprobre du chrétien. Que serait-ce si nous nous faisions une source de péché même de la vertu du prochain? Cela pourtant n'arrive que trop, et par là nous donnons ces marques de petitesse de génie qui font l'opprobre et la honte de l'homme.

—

SECONDE PARTIE.

Quoique ce fût tellement le vice des pharisiens de se scandaliser de la vertu du prochain, que c'est pour cela même que les théologiens appellent ce scandale le scandale pharisaïque, c'est pourtant un vice qui a passé jusqu'à nous; et si nous admirons les vertus du Sauveur que les pharisiens critiquaient, nous ne critiquons guère moins qu'eux les vertus du prochain, que nous devrions admirer; et, soit ignorance, soit haine et envie, dit saint Bernard, nous éprouvons tous les jours que ce qui devrait nous animer et nous instruire, nous devient une matière de scandale et de péché. Les uns donc, ne distinguant point assez entre vertu et vertu, n'en connaissent point d'autres que celles qu'ils pratiquent; c'est ignorance, mais criminelle et affectée, parce qu'on veut ignorer, et défaut ordinaire à ceux qui, se piquant de quelque probité, rejettent et condamnent tout ce qui n'est pas conforme à leurs maximes et à leur conduite. *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt.* Les autres ennemis de toute vertu la défigurent en tant de manières, qu'ils la transforment en vice et en péché; c'est envie, c'est haine, c'est jalousie indigne et défaut ordinaire à ceux qui, déclarés pour le péché, rejettent et condamnent tout ce qui peut en arrêter le progrès et lui donner des bornes dans le monde : *Isti quia veritatem oderunt.* Ignorance qui craint de connaître la vérité; envie et haine, qui ne connaît la verité que pour la combattre, et l'une et l'autre portent un caractère de malignité qui fait la honte et l'opprobre de l'homme raisonnable.

Il n'est rien qu'un homme sensé craigne plus que de s'exposer à prononcer témérairement, surtout quand il s'agit de quelque affaire importante, quand c'est sur des matières qu'il ne connaît pas, quand ce n'est pas à lui à décider, et que ses décisions précipitées, pouvant se trouver fausses, découvriraient la légèreté et l'inconsidération de son esprit. Et ici, qu'il est question de juger de la réputation du prochain, d'en juger sur des principes qui ne sont connus que de Dieu, et où, par conséquent, il n'est rien de si aisé que de se tromper, nous prononcerons sans discussion, sans examen, n'ayant d'autre guide que la présomption de nos sentiments et de nos pensées! C'est que nous nous laissons aveugler par l'idée avantageuse que nous avons de notre vertu, par le peu d'idée que nous avons de ce qu'il y a de différents caractères de vertu, par le peu d'idée que nous avons de ce qui fait l'essence et comme l'âme de la vertu : *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt.*

Oui, aveuglés par l'idée avantageuse que nous avons de notre vertu, nous nous séparons du reste des hommes; nous nous formons un tribunal supérieur au milieu de nous, d'où nous décidons souverainement, et nous condamnons à l'aveugle et le pécheur qui nous scandalise, et le juste qui n'a pas trouvé le secret de nous faire goûter sa vertu; vous diriez que c'est ici ce pharisien dont nous parle saint Augustin, qui, entêté de sa prétendue sainteté, aurait dit à tous les hommes de s'éloigner de lui, de peur qu'il ne se souillât en communiquant de trop près avec eux. On aura ses heures de recueillement et de retraite, ses jours consacrés à la réception de nos redoutables mystères, on sera de tous les exercices de piété d'une ville, il ne s'y fera aucune bonne œuvre dans laquelle on ne veuille entrer : là-dessus on se croit fort avancé dans les voies de la perfection, on se sait bon gré de son état, et on en vient à de certaines comparaisons, où l'on se donne toujours la préférence, et à force de se grossir ce qu'on trouve de bon chez soi et de défectueux chez les autres, on les réprouve pour se canoniser seul, et en cela, on prétend se rendre justice, et ne s'attribuer que ce qu'on mérite.

Savez-vous pourtant que ces pensées elles-mêmes doivent vous rendre votre vertu suspecte, et vous faire craindre qu'il n'y ait beaucoup plus d'apparence que de réalité? Une vertu qui n'est ni humble ni charitable, manque de ce qui fait comme le fondement et le couronnement de toute vertu; vivez dans la plus profonde solitude, n'ayant aucune communication avec le monde, n'entendant parler de ses pompes et de ses fêtes que pour gémir sur leur irrégularité et leurs désordres; vous n'avez pas l'humilité, cette humilité qui ne vous occupe que de votre misère et de votre bassesse, qui vous représente à tout moment que de vous-même vous n'êtes rien, vous ne pouvez rien; qui vous cache tout ce que vous pouvez avoir par-dessus les autres, et fasse, selon l'expression de Jésus-Christ, que la main gauche ne sache pas ce que fait la main droite; c'est un édifice qui n'est pas fondé, et qui pour cela même penche vers sa ruine, dès sa naissance; distribuez toute votre substance aux pauvres de Jésus-Christ, accablez votre corps d'austérité et de rigueur, livrez-le, si vous voulez, au feu et aux flammes, vous n'avez pas la charité, cette charité qui couvre une multitude de péchés, qui n'interprète point en mauvaise part ce qui peut s'excuser, qui ne va point chercher à déterrer les défauts d'autrui pour s'en prévaloir à leur mépris; c'est un édifice qui pour n'avoir pas ce qui doit le couronner, et lui donner comme la dernière main, n'arrivera jamais à sa perfection. Tout ce que vous pourriez gagner si vous faisiez quelque réflexion sur la malignité de vos comparaisons, ce serait de vous convaincre, que si vous avez quelque vertu, c'est une de ces vertus que Jésus-Christ condamnait si hautement dans les pharisiens, une vertu orgueilleuse et présomptueuse, une vertu qui n'étant ni fondée sur l'humilité, ni soutenue par la charité, n'a qu'un vain dehors, et une fausse apparence de vertu. Mais non, au lieu de rentrer dans soi-même pour se reprocher ce que des pensées de cette nature peuvent avoir de criminel, on les croit fondées sur la justice et la vérité, on les regarde comme l'effet de sa

pénétration et de cette habileté qu'on prétend avoir à démêler ce qu'il y a d'apparent et de réel dans la vertu; Dieu veuille qu'on ne les répande point dans le public pour perdre dans l'esprit des autres une personne qu'on a déjà condamnée et dégradée dans le sien; mais quand on les supprimerait, elles flattent la vanité, on s'en repaît, et on s'aveugle jusqu'à se mettre dans un rang supérieur, d'où on regarde le reste du monde avec tout le mépris que peut inspirer cette malheureuse préférence, qu'on croit avoir droit de se donner : *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt.*

Mais en quoi on s'aveugle encore plus, c'est dans le peu d'idée qu'on a des divers caractères de vertu, qui se trouvent dans la religion. Il y a, j'en conviens, un caractère de vertu général et commun à tous les saints; cela n'empêche pas pourtant que chaque saint n'ait eu son caractère propre et particulier, qui l'a distingué, et qui nous donne droit de chanter de lui avec toute l'Eglise ; que si plusieurs ont tâché de le suivre , il n'en est aucun qui dans ce point de vertu l'ait parfaitement imité. Cependant nous mesurons ordinairement les autres sur nous-mêmes ; et comme dans la pratique même de la vertu nous donnons beaucoup au génie à l'inclination, au penchant, tout ce qui n'est pas conforme à nos penchants, à nos inclinations, à notre génie , nous paraît égarement et illusion. Un esprit vif et impétueux ne connaît point de milieu entre ménager et approuver le pécheur ; il veut qu'on le cherche partout, qu'on le poursuive à outrance, qu'on l'acable d'anathèmes; tous ces tempéraments que peut inspirer la prudence et la charité, ne sont chez lui que tolérance indigne, que lâche connivence; il faut abattre, il faut foudroyer, ne se souvenant pas que Jésus-Christ traite d'indiscrétion le zèle trop vif de ces deux disciples, qui lui demandaient permission de faire tomber les feux du ciel sur cette ville infortunée qui avait eu le malheur de lui fermer l'entrée de ses portes; un esprit doux et pacifique ne peut souffrir aucun coup d'éclat, toute sévérité même indispensable et nécessaire lui paraît une sévérité outrée ; il voudrait qu'on s'accommodât un peu à la faiblesse de l'homme, qu'on mollît, qu'on usât d'indulgence et de pitié; peut-être aurait-il condamné le Sauveur lui-même, s'il l'avait vu s'armer et faire sentir avec tant de rigueur aux profanateurs du temple, que la maison de son Père n'était pas une retraite de voleurs; fait-on profession d'une vertu austère, tout ce qui peut marquer la joie et le contentement du cœur sera suspect, comme si on ne pouvait pas servir Dieu sous un air de gaieté et d'épanouissement; fait-on profession d'une vertu moins sévère et qui ne s'interdise pas tout commerce avec le monde, tout ce qu'on refusera au monde, de quelque nature qu'il soit, passera pour impolitesse et rusticité , comme si dès qu'on vit au milieu du monde, on s'était obligé de le suivre et de donner dans tous ses désordres ; l'homme solitaire se défie de mon zèle ; l'homme zélé, de ma solitude; l'un voudrait que je me tinsse plus enseveli dans mes ténèbres; l'autre, que je parusse davantage au milieu du grand jour; que voulez-vous donc que je fasse ? assignez-moi le genre de vie que vous voulez que je suive, encore alors peut-être ne trouveriez-vous pas que j'en fisse assez, que j'accomplisse les choses aussi exactement, aussi parfaitement que vous le prétendez. Que tant d'heures perdues à examiner ce que je fais, seraient bien mieux employées à examiner ce que vous faites vous-même, et à sonder votre cœur, pour voir si vous êtes aussi parfait que vous voudriez que je le fusse; que vous importe ou que je ne coure pas dans la même voie que vous, ou que je n'y coure pas avec autant d'ardeur et de rapidité que vous ? si je m'égare, si je me néglige, ce n'est pas de quoi vous devez répondre; mais de quoi vous répondrez, c'est de tout ce que vous aurez donné dans vos pratiques de vertu ou à l'amour-propre , ou à l'indolence, ou à la vanité ; c'est de tout ce qui s'y sera glissé de défectueux, ou dans ses fins ou dans ses moyens; c'est de vos discussions inutiles sur la conduite des autres que vous répondrez, de cette liberté indiscrète que vous donnez à votre esprit, de courir partout et de soumettre tout à sa censure. Laissez-moi donc vivre comme je l'entends; quand je ne vivrais pas comme vous, pourvu que je m'en tienne à ce que le Seigneur exige de moi dans l'état de vie où il m'a mis, je n'en vivrais pas moins en saint. Ce n'est point à vous à troubler l'ordre que Dieu a établi : il a ses saints partout, il en a dans le grand monde, il en a dans le cloître, il en a dans les fatigues d'une vie laborieuse et agissante, il en a dans les douceurs d'une vie retirée et contemplative; mais il ne veut pas être servi également de tous; autre est la vertu qu'il demande à ceux qui sont, ou dans les embarras du siècle, ou dans les travaux de l'apostolat; autre est celle qu'il demande à ceux qu'il a choisis pour ne les occuper que de leur intérieur et de la considération de ses grandeurs. Et ces différents caractères de vertu, si vous ne les connaissez pas, apprenez au moins qu'il y en a, et que si dans le même corps toutes les parties n'ont pas les mêmes fonctions, aussi dans la même religion nous n'avons pas tous la même destination, et les mêmes opérations. L'esprit partage ses dons comme il le juge à propos, votre affaire n'est point d'aller examiner si je mets à profit celui que j'ai reçu, votre affaire est de faire profiter le vôtre, et de vous occuper tellement de vous-même, que ce ne soit que chez vous que vous trouviez à reprendre et à corriger. Alors vous sentirez au moins que dans votre vertu vous avez vos défauts, et que si nous avons beaucoup à réformer chez nous, comme vous le prétendez, il n'y a guère moins à réformer chez vous, comme vous le diront la voix et le témoignage de votre conscience, écoutez-la, c'est à elle que nous

vous renvoyons, sans vouloir nous ingérer comme vous, à décider de ce qui nous est caché, et qu'il ne nous appartient pas de sonder : *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt.*

Enfin apprenez qu'il y a dans la vertu de certains ressorts où toute l'indulgence humaine se perd, et qui naturellement devraient l'obliger à ne point entreprendre de sonder ce qu'il lui est impossible de comprendre; vous voulez juger de la vertu d'autrui, avez vous donc oublié que c'est dans le cœur que la vertu a son siége, que c'est du cœur qu'elle tire toute sa valeur et son mérite, que c'est le cœur qui en est l'âme et le principe, le cœur qui lui donne ce qu'elle a de plus essentiel, de plus grand et de plus digne de Dieu; de sorte que pour décider sûrement, il faudrait entrer dans le secret du cœur, en découvrir tous les mouvements, savoir quelle en est la vivacité et l'ardeur : mais qui a jamais pénétré si avant? Nous voyons ce qui paraît dans l'homme, dit l'Ecriture; mais le cœur, il n'y a que Dieu qui puisse le voir et le connaître : *Homo videt quæ parent, Dominus intuetur cor.* (IV *Reg.*, VI.) Ainsi, puisqu'il n'y a que Dieu qui développe ce qu'il y a dans le cœur, et que c'est le cœur qui fait le mérite et la gloire de l'homme, tandis que vous ne verrez rien dans moi qui soit contraire à la loi, quand je ne porterais pas comme vous une image de sévérité et de rigueur au dehors, quand je paraîtrais moins compassé, moins étudié dans mes démarches que vous, vous ne seriez pas en droit de me condamner, parce que vous ne savez point quel est le ressort qui me fait agir, et si dans ces manières aisées et naturelles je ne suis point dévoué à Dieu plus sincèrement que vous. Je ne prétends point me faire un mérite de ma vertu auprès de vous, mais aussi ne me faites pas un crime de tout ce qui n'est pas de votre goût, et laissez à celui qui seul me connaît le soin de décider de ma situation et de mon état; aussi bien en jugeant comme vous le faites, sans connaissance de cause, si chaque jugement que vous portez n'est pas un jugement injuste, vous vous exposez pourtant à commettre autant d'injustices que vous portez de jugements. Esprits séduits et abusés qui, en se scandalisant de ce qu'ils ignorent, nous découvrent la petitesse de leur génie, et nous montrent combien l'homme se trompe, quand il prétend sonder ce qu'il a plu au Seigneur de lui cacher. *Illi scandalizantur quia veritatem nesciunt.*

Mais en quoi paraît encore mieux cette petitesse de génie, c'est quand nous nous scandalisons de la vertu d'autrui sur ces malheureux motifs qui firent autrefois agir les pharisiens, et qui de nos jours causent encore de si grands désordres dans l'Eglise de Dieu : *Isti quia veritatem oderunt.* Rien de si bas que ces motifs de haine et de jalousie, que de s'attrister du bonheur et des avantages d'autrui; que sera-ce donc de s'attrister de sa vertu et de sa sainteté? Aussi prend-on soin de se déguiser, et pour un qui ose montrer à découvert l'envie et la haine qui le fait agir, tout le reste se couvre de prétextes spécieux de religion et de zèle; quoiqu'il en soit de cela, on hait une personne, dès lors tout ce qu'elle fait devient haïssable, on trouve partout à mordre et à déchirer.

Quelle vertu plus éclatante, plus épurée que celle du Sauveur? mais les pharisiens sont ennemis du Sauveur : quelle vertu plus noircie, plus calomniée? Mange-t-il avec les publicains pour les ramener, c'est un homme qui aime la bonne chère. Parcourt-il les bourgs et les villes pour les instruire, c'est un faux prophète, qui cherche à les séduire et à les tromper. Sa charité le porte-t-elle à soulager les malades, c'est au mépris de la Loi et de la sainteté du sabbat. Chasse-t-il les démons, c'est par la vertu de Belzébuth prince des démons. Défie-t-il tous les Juifs ensemble de le convaincre jamais d'aucun péché, tout chez lui n'est qu'illusion, que prestige et péché. Il n'est pas plus ménagé dans ses divins oracles : débite-t-il la plus pure, la plus saine doctrine, c'est un novateur dangereux qui veut détruire la tradition de Moïse et des anciens. Annonce-t-il les vérités futures, c'est un imposteur qui se laisse séduire par la prévention de ses pensées. Etablit-il sa divinité, c'est un blasphémateur qu'il faut perdre et exterminer. Quoi qu'il dise, c'est fausseté, erreur et impiété. Tel fut le sort du Maître, tel est le sort des disciples, surtout si à cette haine, si à cette envie naturelle, se joignent une haine et une envie de profession, d'emplois et de condition. Etes-vous entraîné par ces deux passions, vous ne vous contenterez pas de relever le vice et d'en faire sentir toute la grièveté, vous attribuerez même, dit saint Basile, aux vertus les noms et les défauts du vice avec lequel elles semblent avoir quelque proximité : *Omnes virtutum species in vicina vitiorum nomina convertunt.* Vous accuserez d'audace et de témérité celui qui est généreux et intrépide : *Audacem dicunt qui fortis est;* de faiblesse et de stupidité celui qui est sobre et tempérant : *Stupidum qui temperans;* de finesse et de fourberie celui qui est sage et prudent : *Astutum qui prudens;* d'épargne excessive, d'avarice sordide celui qui est réglé et mesuré dans ses dépenses : *Domestice frugalem parcum dicunt;* de profusion et de prodigalité celui qui est libéral et magnifique : *Liberalem, prodigum calumniantur.* Est-on assidu au pied des autels, c'est mollesse, c'est aversion pour les affaires; s'attache-t-on aux affaires, c'est dégoût, c'est éloignement pour les choses de Dieu; fait-on l'aumône, c'est par ostentation; la refuse-t-on, c'est par insensibilité. Il faut qu'une vertu soit bien privilégiée pour n'être pas confondue avec le vice, tant la haine et l'envie nous fournissent de voies pour noircir et décrier les choses mêmes les plus louables et les plus saintes : *Nusquam calumnia rebus laudatis deficiente.*

On va plus loin quand c'est une haine et

une envie d'emploi et d'état; je dis de ces états et de ces emplois de zèle où on ne croit pas pouvoir se soutenir sans détruire absolument les autres. Ailleurs on ménage en quelque manière le prochain; et si sur de certains points on lui fait un crime même de sa vertu, souvent au moins on renferme ses pensées dans l'intérieur de son cœur, et on laisse aux autres la liberté de penser de lui ce qu'ils jugeront à propos; ici on lui fait un crime de tout, et on tâche d'ôter aux autres la liberté même de penser de lui quelque chose d'avantageux et de bon. Il me semble voir ces faux prophètes qui, débitant ce que leur dictait leur propre esprit ou l'esprit du démon, tâchaient de fermer la bouche à ceux qui parlaient de la part de Dieu, et d'affaiblir tellement leurs témoignages, qu'ils perdissent tout ce qu'ils pouvaient avoir d'autorité et de crédit parmi le peuple. Sans nous le vice est banni, la vertu établie, les tribunaux peuplés, les Eglises fréquentés, et avec Jonas nous nous attristons, nous nous affligeons, nous nous irritons : *Afflictus est afflictione magna et iratus est*. (*Joan.*, IV.) Ce prophète a menacé Ninive, il ne lui a donné que quarante jours de terme, après quoi tout doit être renversé; les Ninivites pleurent, ils se couvrent de cendres : Dieu se rend à leurs gémissements et à leurs pleurs; il reçoit leur pénitence en odeur de suavité. N'est-ce pas là, Seigneur, dit Jonas affligé et irrité, n'est-ce pas là ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays et que vous me pressiez d'en sortir? N'avais-je pas raison de vouloir éviter la commission, puisque vous deviez la rendre inutile par votre trop grande bonté, et démentir mes paroles en pardonnant à un peuple à qui j'allais de votre part annoncer une ruine totale? C'est donc proprement de la diminution de sa gloire que s'afflige Jonas, il lui semble que ses prédictions ne s'accomplissant pas comme s'accomplissaient celles des autres prophètes, il va être perdu de réputation, qu'on ne le regardera plus qu'avec des yeux de mépris, qu'il ne sera plus bon à rien, et il s'afflige, il s'irrite : *Afflictus est et iratus est*. Mais avait-il raison de s'affliger et de s'irriter? Croyez-vous l'avoir vous-même, vous qui regardez votre éclat comme terni par le succès des autres : *Putas ne bene irasceris tu?* Si nous ne cherchions que la gloire de Dieu, nous nous applaudirions de l'avoir soutenue même aux dépens de la nôtre; mais c'est la nôtre que nous cherchons, et nous nous attristons, nous nous irritons : *Afflictus est et iratus est*. Et de là quelle conclusion? à peu près la même que prit contre le Sauveur ce conseil impie, qui se détermine à le perdre parce qu'il opère de grands prodiges parmi le peuple. Tout le monde le suit, attiré par tant de preuves sensibles qu'il donne de son autorité et de son pouvoir; les Romains nous croyant révoltés, viendront désoler notre temple et notre ville; exterminons-le donc de peur que toute la nation ne périsse, c'est tout le parti que nous avons à prendre pour nous mettre à couvert des maux dont nous sommes menacés : *Expedit ut unus moriatur homo, ne tota gens pereat*. (*Joan.*, XIII.) Et depuis ce jour-là, ils cherchèrent toutes les occasions de se saisir de sa personne sacrée, de l'enlever et de le faire mourir : *Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum*. (*Ibid.*) Quelle conséquence! il fait de grands prodiges, tout le peuple le suit et croira en lui : donc il le faut faire mourir. S'il fait de grands prodiges, il vient donc de Dieu? et s'il vient de Dieu, il est avantageux que tout le peuple le suive et croie en lui; mais les Romains viendront. Et quand ils viendraient, s'il fait de si grands prodiges, ne peut-il pas arrêter tous leurs efforts? Vos pères n'ont-ils pas éprouvé mille fois que Dieu les sauvait par la vertu d'un seul homme? Pourquoi ne trouveriez-vous pas dans celui-ci ce défenseur invincible que vos Pères ont trouvé dans tant d'autres? Il opère de grands prodiges, tout le peuple le suit, il est donc expédient qu'il meure : *Expedit ut unus moriatur homo, ne tota gens pereat*.

La passion aveugle les Juifs, et dans leur aveuglement, ils suivent leur pointe sans rien écouter de ce que peut leur dire la Loi, la conscience et la raison; la passion nous aveugle nous-mêmes, et nous n'écoutons ni la charité, qui veut que nous aimions l'étranger comme le domestique, celui qui n'est pas avec nous comme celui qui est pour nous; ni la justice, qui ne crut jamais que pour se faire un nom il fût permis de violer les droits d'autrui; ni la religion, qui se chargeant de la gloire de ses ministres tandis qu'ils sont ce qu'ils doivent être, se croit flétrie dans leurs personnes, et prend sur elle tout ce qu'on leur attire d'opprobre et de mépris; ni les principes de la société civile, qui, parmi ceux qui se piquent de savoir vivre, ne souffrent ni ces noires peintures, ni ces déclamations injurieuses qui portent un caractère si marqué d'emportement et de fureur, ni nos propres intérêts qui nous disent, que toute la censure que nous faisons tomber sur les autres retombe sur nous, et qu'en découvrant leurs défauts ou vrais ou prétendus, nous découvrons toute la malignité de notre cœur; nous n'écoutons rien, dis-je, et nous ne pensons qu'à regagner par différentes voies ce que nous enlève ou une réputation trop bien établie, ou un succès trop éclatant dans les autres; là-dessus on tâche de se remettre en honneur à leurs dépens, et on n'épargne rien pour les détruire : complaisances criminelles qu'on leur attribue, comme si pour s'accommoder à la faiblesse de l'homme, et se voir suivis par la multitude, ils adoucissaient la sévérité de l'Evangile; faux principes qu'on leur impute, comme s'ils dispensaient à leur choix de ce qui nous est le plus expressément commandé, et qu'ils voulussent abréger la voie du ciel, en lui retranchant ce qu'elle a de plus essentiel et de plus indispensable; bas et indignes soins de courir avec les scribes et les pharisiens

de maisons en maisons, pour se faire quelques prosélytes; émissaires de confiance, qu'on répand partout, ou pour grossir le parti qu'on s'est formé, ou pour s'attacher tous les jours plus fortement ceux qu'on a gagnés.

Plaintes amères, gémissements hypocrites sur le malheur de l'Eglise; comme si elle était tombée dans une espèce de caducité, et que ses ministres fussent aujourd'hui les premiers à la rendre méconnaissable, en lui ôtant cet esprit de force et de vigueur qui la rendait autrefois respectable et sacrée à toute la terre.

Faut-il donc, ô mon Dieu, que dans un champ où nous devrions tous travailler pour le même maître, nous travaillions, pour dire ainsi, sous autant de maîtres différents que nous avons de différentes passions qui nous font agir, ou plutôt que nous nous flattions de travailler dans le champ du Seigneur, tandis que nous pensons moins à le cultiver qu'à y répandre l'ivraie, et que notre malice empêche les autres de cueillir le fruit de leur culture?

Si parmi ces ouvriers il y en a qui en semant une bonne semence, sèment en même temps une semence de mensonge et d'erreur, armons-nous contre eux, et ne souffrons pas que leurs soins à assaisonner leur venin les fassent jamais triompher de la simplicité des peuples; encore y a-t-il en cela même des ménagements à garder, de peur qu'on n'aigrisse le mal en voulant le guérir : le zèle a ses règles, et s'il est vif et agissant, il n'est ni impétueux ni outré; l'Apôtre ne nous permet pas de nous taire quand il s'agit des intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise; il veut que nous reprenions, que nous corrigions, que nous invectivions, mais en toute patience, sans aucun de ces traits satiriques qui irritent les cœurs bien loin de les gagner, sans aucune de ces invectives aigres et mordantes, plus propres à entretenir qu'à apaiser les divisions; sans aucun de ces portraits odieux qui, quelquefois nécessaires, quand pour décrier l'erreur il faut décrier celui qui en est l'auteur, révoltent nécessairement les esprits, et sont toujours criminels, quand ils ne représentent pas les choses au naturel, et qu'ils grossissent les objets pour en inspirer plus d'éloignement et d'horreur : *In omni patientia.*

Mais si nous sommes tous réunis sous les mêmes étendards, si nous combattons tous pour le même maître, si nous cherchons tous le même Dieu et les mêmes intérêts, que ce soit par vous, que ce soit sans vous, que s'accomplisse cette grande œuvre, Dieu a également ce qu'il prétend, et vous devez être également content; ainsi, de quelque manière que vous traite le Seigneur, qu'il ne vous envoie pas dans sa vigne, ou que dans cette vigne il ne répande pas sur vous ses bénédictions, pourquoi vous affliger; à moins que vous ne vous affligiez de ce que vous n'êtes pas de ceux par qui Dieu veut sauver Israel? en ce cas vous auriez quelque raison de vous affliger, non pas pourtant d'une affliction qui portât le trouble et l'indignation dans votre cœur, mais qui vous humiliât, et vous fît craindre que Dieu ne vous regardât comme un ouvrier indigne de lui, puisqu'il ne se sert pas de vous pour le salut de son peuple. Tout ce que vous auriez donc à faire, ce serait d'implorer le secours du ciel sur les entreprises des autres, de bénir Dieu des fruits dont il les couronne, de vous en applaudir comme d'un bien qui vous est propre et particulier; par là sans entrer dans leurs travaux, vous entreriez dans leurs mérites et leurs récompenses, peut-être vous devraient-ils leur succès, plus même qu'à leurs travaux. Effet admirable de la bonté de notre Dieu, qui nous tient compte de tout : un désir de le glorifier, une complaisance secrète pour les travaux de ceux qui le glorifient, il ne laisse rien sans récompense. Vous n'avez pourtant égard ni à vos intérêts ni à ceux de Dieu, et aveuglés jusqu'à ne pas voir que la gloire de Dieu en ceci est inséparable de celle des hommes, vous vous laissez emporter à mille traits, qui marquent également un cœur aussi indifférent pour la gloire de Dieu, que jaloux de celle des hommes : *Isti scandalizantur quia veritatem oderunt.*

Mais laissons là, dit Jésus-Christ, ces aveugles et ces chefs d'aveugles : *Sinite illos, cæci sunt et duces cæcorum.* (*Matth.*, XV.) Ils sont aveugles, soit qu'ils se scandalisent faute de lumière, soit qu'ils se scandalisent faute de droiture. Faute de lumière, c'est un aveuglement qui procède d'un fonds de présomption et qui marque leur témérité : vouloir décider de ce qu'on ne connaît pas, de ce qu'on ne veut pas connaître, c'est ce que nul homme sensé n'oserait faire. Faute de droiture, c'est un aveuglement qui procède d'un fonds de malice et qui marque le dérèglement de leur cœur : s'opposer à l'œuvre de Dieu, la détruire et la ruiner autant qu'on le peut, c'est ce qui devrait être singulier à ces esprits de Satan, que sa perte et son supplice arment comme nécessairement contre Dieu. Ils sont chefs d'aveugles, parce qu'en communiquant leurs sentiments et leurs pensées ils entraînent je ne sais combien de personnes dans leur aveuglement, et les font entrer ou dans la témérité de leurs pensées, ou dans la malignité de leurs sentiments. Encore un coup, laissons-les là, et concluons, avec Jésus-Christ, que toute plante que n'aura pas plantée le Père céleste sera arrachée et jetée dans le feu : *Omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus eradicabitur.* (*Matth.*, XV.) Nous sommes tous unis par la foi à ce cep à qui se compare Jésus-Christ; mais la charité est le lien qui nous y tient plus étroitement attachés : c'est elle qui nous en communique le suc et la substance, et qui nous fait vivre par lui et avec lui. Cependant la charité n'est ni orgueilleuse ni jalouse; elle ne sait ni penser mal ni faire mal à personne, et elle ne trouve de l'iniquité que là où elle se montre si à découvert, qu'il est impossible de la justifier; par-

tout où elle trouve la vérité, elle s'en applaudit, elle triomphe de la voir révérée et établie. Nous n'avons pas cette charité : peut-être tenons-nous encore au cep par la foi, mais nous en sommes séparés faute de charité. A quoi donc pouvons-nous nous attendre, qu'à être traités comme ces branches qui, ne servant qu'à charger l'arbre d'un poids inutile, en sont arrachées et condamnées aux flammes? *Omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus eradicabitur.*

Pour vous, âmes chrétiennes, qui trouvez tant de choses à réformer chez vous, que vous croyez à peine qu'il vous soit permis d'en sortir pour penser aux autres, ou que si vous osez en sortir pour y penser, ce n'est que pour conjurer le Seigneur de faire de tout son peuple un peuple saint, et de répandre ses bénédictions sur tous ceux qui se consacrent à sa sanctification, voici ce que j'ose vous promettre de la part de Jésus-Christ : non-seulement le jugement du juste, mais encore du prophète et de l'apôtre. Le jugement du juste, parce qu'avec lui vous serez jugées dans la miséricorde, et que, n'ayant condamné personne, vous ne serez jamais condamnées vous-mêmes : *Noli te condemnare et non condemnabimini.* (*Marc.*, VI.) Le jugement du prophète et de l'apôtre, parce qu'ayant eu part à leurs travaux par vos vœux et vos désirs, vous aurez part à leur couronne : *Alii laboraverunt et vos in laborem introistis.* (*Joan.*, IV.) Quelle consolation! Se cacher à soi-même les défauts du prochain pour ne s'occuper que des siens, et voir ces mêmes défauts oubliés ou effacés, parce qu'on a pris soin ou d'ignorer ou d'excuser ceux des autres; n'avoir ni fatigué avec l'apôtre, ni instruit avec le prophète, et aller cueillir avec eux le fruit de leurs travaux et de leurs peines; telle sera votre consolation, esprits humbles et charitables, qui dans votre humilité ne croyez pas qu'il y ait au monde d'autres pécheurs que vous, et qui dans votre charité sacrifiez vos désirs et vos vœux au salut du pécheur. Continuez dans un exercice si saint, où il y a tant à gagner, afin que, pouvant présenter un jour à votre Juge et ce que vous aurez fait par vous-mêmes et ce que vous aurez fait par les autres, vous en receviez cette plénitude de gloire qui est attachée à une plénitude de vertu. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le jeudi de la troisième semaine de l'Avent.

LE JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?

L'Apôtre reprochait autrefois aux Romains la liberté indiscrète qu'ils se donnaient de décider des mœurs et de la vie du prochain. Qui êtes-vous, leur disait-il, pour juger le serviteur d'autrui? Qu'il fasse bien, qu'il fasse mal, que vous importe, tandis que vous n'êtes point responsables de sa conduite? Il a un maître qui l'examine de près : laissez-lui le soin de prononcer, et tenez-vous-en à ce qui vous convient : à veiller sur vous, et à vous regarder comme s'il n'y avait que Dieu et vous sur la terre : Dieu, qui pèse toutes vos œuvres; vous, qui n'offrirez jamais à Dieu des œuvres dignes de lui tandis que votre cœur, partagé entre vous et les autres, ne se réunira pas uniquement à lui.

Ce que l'Apôtre disait aux Romains, je le dis, après l'Apôtre, à tant d'esprits fiers et hautains, qui portent leur censure si loin, que vous diriez que le monde entier est soumis à leurs décisions et à leurs arrêts. Nulle personne, nulle action, nulle vue, nulle intention ne leur échappe; partout ils trouvent des défauts et des taches, surtout s'il y a quelque antipathie d'inclination et d'humeur, quelque jalousie de profession et d'état. Le cœur communique sa malignité à l'esprit, et lui fait envisager les choses avec un œil de critique qui empoisonne tout ce qui se présente.

Je vous reproche depuis quelques jours bien des faiblesses, qui marquent notre misère et nous font sentir ce que nous sommes. Mais y en a-t-il qui doivent plus nous humilier que cette malheureuse licence que nous nous donnons de juger de tout, sans discussion, sans examen, sans avoir rien qui puisse fonder un jugement porté avec quelque droiture et quelque intégrité; nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, comment connaîtrions-nous les autres? On nous défend de les juger, comment pouvons-nous usurper un droit qui fait l'apanage de la Divinité? N'importe, on veut juger, et parce qu'on juge en aveugle et en présomptueux : en aveugle, qui se laisse emporter aux fausses idées qu'il conçoit contre le prochain; en présomptueux, qui ose s'élever un tribunal qu'il oppose à celui de Jésus-Christ; on donne dans ce qu'il y a de plus défectueux et de plus irrégulier dans un jugement, et qui par conséquent doit faire le plus de honte à tout homme qui se mêle de juger.

Il juge contre toutes les lois de la sagesse et de l'équité. Contre toutes les lois de la sagesse, parce qu'il juge sans raison : premier point. — Contre toutes les lois de l'équité; parce qu'il juge sans autorité : second point.

Implorons les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a bien de la différence entre le soupçon, le doute et le jugement : dans le soupçon, aussi bien que dans le doute, je n'assure rien, je demeure comme suspendu et partagé entre mes pensées, je donne des bornes à mon esprit, et si quelquefois je le laisse un peu trop courir après ces fausses et trompeuses idées, [du moins je l'empêche de s'y attacher, et de les prendre comme autant de vérités.

Dans le jugement au contraire, je décide, je prononce, et quand je le fais sans discussion, sans examen, sans que je sois fondé et appuyé sur de bonnes raisons, je décide, je prononce téméralrement.

Ce n'est donc ni le soupçon ni le doute que j'attaque ici, quoiqu'en cela même il faille veiller sur son esprit et l'empêcher autant qu'on le peut, de s'oublier soi-même pour s'attacher à la conduite des autres. La charité est presque toujours blessée dans ces soupçons et ces doutes qui tournent au désavantage du prochain, et souvent on laisse aller ses pensées si loin, que si elles ne forment pas toujours un jugement, elles y conduisent néanmoins comme infailliblement.

Je prétends encore moins vous empêcher de condamner ce qui est évidemment mauvais: nous ne saurions assez nous déclarer contre le vice, et si nous devons quelquefois compatir à la surprise où se trouve le pécheur, à la faiblesse de la nature qu'il a reçue et à la violence de la passion qui l'entraîne, nous ne pouvons jamais approuver et justifier son péché.

Ce que je prétends, c'est de régler vos jugements, et de vous engager d'abord, même par des intérêts d'honneur et de gloire, du moins de réprimer cette licence effrénée que vous vous donnez presque tous de juger des mœurs et de la vie d'autrui. Pour cela je dis qu'il est de certains vices dont nous ne rougissons guère, dont même quelquefois nous nous faisons un mérite, parce que nous avons soin de nous les déguiser sous le nom de la vertu, avec laquelle ils ont quelque rapport. Ainsi, chez les uns une fierté démesurée sera grandeur d'âme; une bassesse indigne, ménagement nécessaire; chez les autres, l'homme prodigue traitera ses profusions excessives de bienséances d'Etat; l'homme avare, ses épargnes sordides de sage prévoyance. Chacun cherche à colorer ses défauts et à leur donner un air de probité et de vertu; il n'y a que l'imprudence dont personne ne veut être soupçonné, et que personne ne peut justifier, dès qu'elle est connue et avérée. C'est pourtant là justement le cas où se trouvent tous ces juges souverains, qui dans leurs décisions contre nous, se croient aussi infaillibles que s'ils avaient la science et l'intelligence de nos cœurs.

Ils prononcent sans raison, ou sans aucune raison suffisante. Ils prononcent sans raison: c'est l'effet d'un esprit léger et indiscret, qui ne sait point distinguer entre le vrai et le faux, et qui par conséquent donne dans cette espèce d'imprudence qui se laisse emporter par quelques vaines apparences, qui s'attache à je ne sais quel dehors trompeur, qui n'a rien qui puisse la fonder dans ses jugements; ils prononcent sans aucune raison suffisante, ou pour mieux dire, sur des raisons qu'ils vont eux-mêmes chercher dans la malignité de leur génie, dans le penchant qu'ils ont à empoisonner tout ce qu'ils voient de bon et de vertueux dans les autres: c'est l'effet d'un esprit jaloux, envieux, passionné, qui ne veut pas voir, ou qui ne voit que ce que lui fait voir sa passion, et qui par conséquent donne dans cette espèce d'imprudence qui marche à l'aveugle, parce qu'elle marche à la suite de quelques guides aveugles qu'elle s'est choisis, et qui lui font faire autant de fausses démarches qu'ils lui fournissent de fausses idées; et partout c'est l'effet d'un esprit qui se trompe, et qui n a rien sur quoi il puisse ou fonder ou justifier ses jugements. Entrons en matière.

Encore une fois, je ne prétends pas que vous canonisiez le vice; nous professons une religion où l'ombre seule du vice doit nous faire horreur; remarquez pourtant que ce n'est pas toujours ce que vous pensez, et que ce vice que vous croyez attaquer n'est souvent qu'un fantôme de vice, que vous vous formez pour contenter la funeste démangeaison que vous avez de reprendre et de censurer. Si vous ne vous attachiez qu'à ces défauts criants qui déshonorent si publiquement le christianisme, et dont toute votre ville est scandalisée, nous serions édifiés de votre zèle et de votre religion; mais vous laisserez faire un pécheur d'éclat pour aller combattre un pécheur secret, ou pour mieux dire, vous vous formerez un pécheur dans votre esprit, pour exercer sur lui toute la malignité de votre critique et de votre censure.

Car enfin quel est le crime de cet homme, qui, regardé par les autres comme un modèle de vertu, n'est pourtant à votre tribunal qu'un pharisien hypocrite ou un publicain caché? Sur quoi peut être appuyée une opinion si contraire à toute la voix du public? est-ce sur ce qui parait au dehors? au dehors vous voyez de la retenue dans ses paroles, de la droiture dans ses actions, une conduite conforme à l'Evangile; n'est-ce pas par les œuvres que Jésus-Christ veut que nous jugions des hommes, comme on juge d'un arbre par les fruits qu'il produit? *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, XX.) Est-ce sur ce qui se passe dans l'intérieur de son cœur? vous n'en avez pas l'intelligence; c'est un abîme fermé à tout homme et que le Seigneur seul peut sonder: *Scrutans corda et renes.* (*Psal.* VII.) Est-ce sur de certaines manières, qui n'ayant rien de scandaleux, ne sont pas néanmoins aussi réglées, ou plutôt aussi compassées, aussi affectées que vous l'exigez de ceux qui font profession de vertu? vous vous imaginez qu'ils ne doivent jamais se montrer qu'avec un air d'austérité et de rigueur, que tout ce qui a dans eux quelque apparence de cette liberté honnête qui fait le nœud et l'agrément de la société civile, marque un libertinage secret.

Ignorez-vous donc que les yeux et le visage mentent souvent, et que comme le pécheur se couvre quelquefois des voiles de la sainteté, aussi l'homme de bien ne montre pas toujours à découvert ce qu'il est, et que si le Sauveur ne veut pas qu'il fasse

sonner la trompette quand il fait l'aumône, il veut aussi que sous les dehors d'un visage gai et content il nous cache les rigueurs d'un jeûne et d'une mortification austères : *Cum jejunas, faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans.* (*Matth.*, VI.)

Est-ce sur quelques faiblesses passées, et qui, à votre avis, sont des préjugés certains pour l'avenir? comme si au terme de l'Evangile il n'y avait pas douze heures dans le jour où la volonté de l'homme peut changer.

Faut-il nécessairement que celui qui a été pécheur une fois le soit éternellement? Il y a des pécheurs qui ne reviennent point, il y en a qui reviennent. Sur quoi pourriez-vous attribuer un attachement opiniâtre au mal, à celui dans qui vous voyez toutes les marques du vrai et du parfait retour? *Nonne duodecim sunt horæ diei?* (*Joan.*, XI.)

Est-ce sur de certains bruits désavantageux qui se répandent sourdement, et qui sont venus jusqu'à vous? Et par le canal de qui y sont-ils venus? par le canal d'un envieux, par le canal d'un ennemi déclaré de l'homme dont il est question, par le canal d'un médisant de profession qui en a déjà flétri cent autres, et devant qui vous savez que la réputation la mieux fondée ne peut pas tenir : *A mendace*, demande l'*Ecclésiastique, quid verum dicitur?* (*Eccli.*, XXIV.) Mais tout est si fort circonstancié, qu'il faut s'aveugler pour ne pas croire; comme si un imposteur qui a assez de malice pour inventer une fausseté, n'avait pas assez d'esprit pour la revêtir de ces différentes circonstances qui lui donnent un air de vérité; vous le connaissez, vous savez de quoi il est capable, et jusqu'à ce qu'il vous ait donné des marques sincères et efficaces de son changement, n'attendez de lui que des traits de son ancienne passion : *A mendace quid dicitur verum?* Les gens de bien eux-mêmes se récrient comme nous, et ne peuvent s'empêcher de gémir sur des défauts dont ils connaissent la vérité.

Oui, peut-être de ces gens de bien superbes, qui cherchent à se mettre en honneur aux dépens d'autrui et à détourner ailleurs les discours, en chargeant le prochain de certains défauts dont ils se sentent eux-mêmes coupables. Oui, de ces gens de bien critiques, qui se font une vertu d'une censure sévère, et se croient fort avancés dans les voies de la sainteté parce qu'ils sont habiles à découvrir les fausses démarches qu'on y peut faire. Oui, peut-être de ces gens de bien hypocrites, qui font un crime au Sauveur des plus saintes actions, et qui le croient pécheur parce qu'il traite et qu'il converse avec les pécheurs.

Le véritable homme de bien croit difficilement le mal, et le répand encore plus difficilement. Il sait qu'on avance bien des choses au hasard, et autant qu'il se défie de leur vérité, autant craint-il de les rapporter; et quand même il donnerait dans les fausses idées d'autrui, et qu'il lui échapperait de vous les communiquer, pour peu qu'il lui reste de cette charité qui couvre une multitude de péchés, ce ne sera jamais avec cet air assuré et décisif que prend un pécheur. Il craindra de parler, il ne s'expliquera qu'à demi; il se défiera de la facilité qu'on a dans le monde à défigurer ou à grossir les objets; il trouvera tant de circonstances qui diminuent ou qui détruisent ce qu'il dit, qu'à moins que vous ne soyez de ces cœurs à qui l'Esprit saint reproche leur légèreté, parce qu'ils croient indifféremment tout ce qu'on leur propose, le voyant douter, tout ce que vous pourrez faire, ce sera tout au plus de douter avec lui : *Qui credit cito, levis est corde.* (*Eccli.*, XIX.)

Jugement donc porté sans raison; n'importe, quand on a ce faible, on trouve partout à mordre et à critiquer : l'habit le plus austère, la profession la plus sainte, la retraite la plus impénétrable ne sont pas des barrières assez fortes pour arrêter l'égarement des pensées, et autant qu'on rencontre de personnes, autant presque on croit rencontrer de personnes dévouées et asservies au péché. Que n'imitez-vous au moins ces maîtres de nos biens et de nos vies, qui, dans votre esprit, passeraient pour les plus imprudents et les plus injustes de tous les juges, s'ils prononçaient sans être instruits, sans avoir sondé et approfondi tout ce qui peut les conduire à un jugement d'équité et de justice? Que n'imitez-vous celui même à qui rien n'est caché dans les replis les plus secrets du cœur humain, qui pourtant ne voulut ni chasser notre premier père du paradis de délices où il l'avait placé, qu'après avoir ouï sa déposition : *Quis indicavit tibi quod nudus esses?* (*Gen.*, III) ni condamner la femme qu'il lui avait donnée sans s'être informé pourquoi elle avait présenté à son mari du fruit défendu, *quare hoc fecisti?* ni porter sa sentence contre Caïn, qu'après lui avoir demandé ce qu'était devenu Abel son frère : *Abel ubi est?* (*Gen.*, IV.)

Dieu, dit saint Ambroise, affecte, ce semble, en ce point de l'ignorance; vous diriez qu'il craint de précipiter son jugement. Et nous dont l'esprit borné sait à peine ce qui se passe dans lui-même, sans discussion, sans examen, sur ses propres lumières (lumières courtes et trompeuses), sur les idées d'une imagination séduite, nous en viendrons d'abord à un jugement décisif? N'avons-nous donc reçu le discernement que pour le sacrifier à l'égarement de nos pensées? Donnons-nous le loisir d'examiner, de débrouiller des mystères qui sont si fort au-dessus de notre portée : alors peut-être nous ne tomberons pas dans l'imprudence que je vous impute.

Encore me trompé-je; puisque personne ne vous a établi juge de votre frère, déchargez-vous du soin de veiller sur sa conduite; vous portez des poutres dans votre œil, selon l'expression de l'Evangile, qu'allez-vous regarder une paille qui est dans l'œil d'autrui?

A Dieu ne plaise pourtant que je veuille ici troubler l'ordre que notre Maître a si sa-

gement établi, ni bannir du monde cette charité fraternelle qui fait de nous comme autant d'apôtres, dont la mission s'étend à tout ce que nous trouvons de pécheurs que nous pouvons ramener : *Correptio exerceatur,* dit saint Augustin, *judicium non præcipitetur.* Exercez cette correction si recommandee dans l'Evangile, mais ne précipitez pas vos jugements; on ne va jamais avec trop de lenteur, quand il est question de condamner. Criez donc, pères de famille, contre ces commerces d'iniquité qui menacent votre famille d'une confusion prochaine, et si les cris ne suffisent pas, joignez les châtiments et les peines; ne craignez point d'en trop faire : la griéveté du mal demande un remède violent. Criez, magistrats, contre ces fraudes et ces concussions qui désolent tout un peuple qui n'a de ressource que dans votre pouvoir et votre équité, et s'il le faut, usez de l'autorité dont vous êtes revêtus, pour faire sentir aux coupables que ce n'est point impunément qu'on se fait sous vos yeux un héritage d'iniquité et d'injustice. Criez, ministres du Dieu vivant, contre cette licence effrénée qui voudrait, s'il se pouvait, mettre le vice lui-même en honneur; et si elle ne se rend pas à la force de vos paroles, souvenez-vous que, quelque doux que fût Jésus-Christ, il en vint souvent à des voies de sévérité, et que son Apôtre lui-même, qui aurait voulu être anathème pour ses frères, n'a pas craint d'anathématiser ceux de ses frères qu'il trouvait rebelles et insensibles à sa voix. Mon dessein n'est donc pas d'affaiblir le zèle, c'est d'augmenter la charité; ce n'est pas de vous empêcher de vous déclarer contre le vice, nous ne saurions lui susciter trop d'ennemis; c'est d'arrêter vos censures sur ces criminels prétendus à qui vous n'avez d'autres crimes à reprocher que ceux que vous représente une imagination séduite et trompée; c'est l'effet d'un esprit léger et indiscret qui prononce sans raison.

Mais quand vous auriez des raisons, sont-elles d'une nature à faire quelque impression sur un homme qui examine les choses sans prévention? Ce n'est pas toujours l'entendement qui juge chez nous, ou du moins si c'est toujours lui qui juge, c'est souvent parce qu'il est entraîné par une puissance étrangère et que la volonté le fait entrer à l'aveugle dans tous ses désirs; ainsi, jugements portés sans raison suffisante, c'est l'effet d'un esprit malin, qui, dans ses décicions, n'écoute guère que le mouvement de sa passion.

Tout est saint dans ceux que nous aimons; leurs actions les plus indifférentes sont des vertus éclatantes, leurs vices les plus criants, des faiblesses que l'âge ou la surprise excuse. Haïssons-nous au contraire quelqu'un, tout est criminel dans lui, tout est digne de châtiment et de peine, de sorte qu'aveuglés par la passion, nous voyons les choses non pas comme elles sont en elles-mêmes, mais comme la passion nous les représente, et emportés par le mouvement de cette passion, nous allons à l'aveugle partout où elle veut nous entraîner.

Jamais personne plus irréprochable que le Sauveur, jamais pourtant personne à qui on ait eu plus de reproches à faire : mange-t-il avec les publicains? chez lui, c'est un saint zèle; chez ses ennemis, c'est empressement indigne pour la bonne chère; établit-il la sainteté de ses maximes? ce qu'il fait pour ruiner l'empire de Satan passe pour un désir secret de dominer et de troubler la tranquillité de l'Etat; chasse-t-il les démons? c'est par la vertu du prince même des démons qu'il les chasse, c'est qu'il a en tête des pharisiens jaloux et envieux qui jugent des choses, non comme elles sont en elles-mêmes, mais comme ils voudraient qu'elles fussent.

De sorte que si vous n'êtes en garde contre vous-mêmes, dès que le cœur n'est pas ce qu'il doit être à l'égard du prochain, la vertu la plus éminente vous deviendra un sujet de scandale, et l'homme du monde le plus juste vous paraîtra un monstre d'iniquité. Vous l'éprouvez tous les jours : tandis que ce ministre du Seigneur se taisait sur vos déréglements, vous n'aviez rien à reprendre dans sa conduite, vous l'admiriez, vous étiez un de ses plus zélés défenseurs; s'est-il opposé à vos injustes desseins, a-t-il déconcerté vos sourdes intrigues, vous a-t-il enlevé l'idole que vous adoriez? sa retenue n'est plus qu'hypocrisie, son zèle, vanité, et toutes ses démarches une production bizarre de fantaisie et d'humeur. Avant cette division, qui a partagé vos familles, vous n'aviez rien mutuellement à vous reprocher, vous n'aviez que des éloges à vous donner mutuellement; mais un démon de zizanie a-t-il troublé ce doux accord, ce ne sont de part et d'autre que contes désavantageux, que dures et flétrissantes invectives? Est-ce donc que de part et d'autre on a changé de conduite? Non, mais c'est qu'on a changé de cœur, et que d'un cœur irrité il n'en peut rien sortir qui ne se ressente de l'amertume et de l'aigreur. Je veux même que la passion n'ait aucune part à vos jugements; ces jugements n'en seront pas pour cela quelquefois moins imprudents. Ainsi, qu'il y ait de la passion ou qu'il n'y en ait pas, nous devons toujours craindre de nous tromper en jugeant. La force des raisons fait quelquefois ce que ne fait pas la passion, et quelque fausses que soient ces raisons, elles ont pourtant une apparence de vérité dont à peine on peut se défendre. Eliab, fils d'Isaïe, n'était pas animé par la passion, il se trompa pourtant sur le compte de son frère David. Ce jeune berger est venu dans le camp de Saül par les ordres de son père, ou pour mieux dire par les ordres de Dieu, qui l'envoyait à l'armée pour faire triompher Israël, et on l'accuse d'y être venu par vanité : *Novi superbiam tuam* (I *Reg.*, XVII), par curiosité et pour être témoin du combat : *Ut videres prælium.* Tout cela paraît très-vraisemblable, rien de tout cela pourtant n'était vrai, puisque c'était Dieu qui envoyait ce jeune

berger au secours de son peuple; tant il est vrai que les vues des hommes sont toujours courtes et leurs jugements comme essentiellement aveugles. Le grand prêtre Héli n'était pas animé par la passion, il se trompa pourtant sur le compte de la mère de Samuel. Cette femme, affligée à cause de sa stérilité, entre dans le temple au sortir d'un repas, elle répand son cœur devant le Seigneur, par une multitude de sanglots et de larmes; elle remue les lèvres sans rien articuler, sans rien dire qui puisse être entendu : *Jusqu'à quand serez-vous ivre?* lui dit le grand prêtre, *allez digérer le vin dont vous êtes pleine, et vous viendrez ensuite vous présenter au Seigneur avec plus de bienséance et de respect.* Les préjugés semblaient être pour lui une prière au sortir d'un repas, un visage enflammé par l'ardeur de cette prière, une manière de prière qui avait je ne sais quoi d'extraordinaire, ouvrir la bouche et ne rien prononcer, tout cela pouvait être suspect. Pourtant rien de convaincant, puisque Anne n'avait jamais usé ni de vin, ni d'aucune liqueur qui pût enivrer.

Qui de nous, sans être animé de la passion, ne se serait pas trompé sur le compte de la chaste et vertueuse Judith? Cette héroïne juive, après avoir quitté les habits de sa viduité, se pare de ce qu'elle a de plus précieux dans sa maison; aux attraits de sa beauté naturelle elle ajoute l'ornement et le fard, elle les relève par l'or et par la pourpre. Dans cet équipage elle entre dans la tente d'un général d'armée, à quel dessein? Qu'en peut penser la raison humaine, non pas pour assouvir des désirs criminels, comme la chose semble le persuader, mais pour tirer ses concitoyens de l'esclavage et dissiper une armée à qui toute la force des Béthuliens n'était plus en état de résister.

Qui de nous, sans être animé par la passion, ne se serait pas trompé sur le compte de ces prophètes dont les uns déchiraient leurs vêtements, les autres traînaient après eux des fers et des chaînes dans toute une ville? Sages du siècle, qu'en auriez-vous pensé? que c'était folie, emportement, fureur : c'était pourtant sagesse, c'était mystère devant Dieu qui cherchait, par ces figures, à instruire son peuple.

Cela veut dire que nous ne saurions être assez réservés dans nos jugements, et ne pas nous croire aisément en droit de condamner ce qui se peut presque toujours justifier. N'approuvons pas l'action, si elle est évidemment mauvaise, ce serait approuver le vice; mais ce qui paraît mauvais dans une occasion ne peut-il point être bon et même nécessaire dans une autre? Quoi de plus sacré, dans l'ancienne Loi, que les pains de proposition? Dans un besoin extrême pourtant ces pains servent sans crime à des usages profanes. Quoi de plus inviolable que le sabbat? Sous Mathathias, les Juifs aiment mieux sacrifier leur vie à la fureur de leurs ennemis, que de le violer pour combattre, et sous Judas ils combattent sans crainte de le violer, ou plutôt ils croient le sanctifier en combattant les combats du Seigneur.

N'y a-t-il point de circonstances qui demandent qu'on change de conduite et qu'on s'accommode, non pas aux passions, mais aux besoins quelquefois, et à la faiblesse de ceux avec qui on a affaire? Tantôt le Sauveur s'anime contre le pécheur, il le poursuit sans ménagement, il le chasse ignominieusement du temple; ce n'était ni emportement ni fureur; un Dieu n'en était pas capable, c'était zèle et zèle justement armé, parce qu'un mal difficile à guérir demandait un remède violent. Tantôt il ménage le pécheur, il le traite avec bonté et douceur. Etait-ce lâcheté ou connivence? Il en était aussi peu capable que d'emportement et de fureur, mais sa charité lui apprenait à traiter différemment ses différents malades.

D'ailleurs, puisque la malice ne procède que de l'intention, quand l'action aurait été évidemment mauvaise, pourriez-vous assurer, sans crainte de vous tromper, que l'intention l'ait aussi été : *Excusa intentionem*, dit saint Bernard, *si non potes opus :* Excusez l'intention, si vous ne pouvez pas excuser l'action. C'est ainsi que nous voulons qu'on en use à notre égard, nous ne pouvons souffrir qu'on nous condamne sans nous avoir ouïs, pourquoi les autres seraient-ils condamnés avec plus de sévérité? Ont-ils moins de droit à leur justification et à leur honneur? *Puta ignorantiam*, ajoute saint Bernard, *puta subreptionem, puta casum :* Croyez que c'est ignorance, que c'est surprise, que c'est accident. *Puta ignorantiam*, croyez que c'est ignorance; s'il y a des lois que nous portons comme gravées dans le fond de notre âme et que nous ne pouvons pas ignorer, n'y en a-t-il pas aussi, qui nous étant comme étrangères, nous sont tout à fait inconnues.

Saül défend sous peine de mort à toute son armée de prendre aucune nourriture avant l'entière défaite des ennemis. Jonathas ignore cette défense, et dans cette ignorance il mange un peu de miel · pourriez-vous sans injustice l'accuser d'un grand crime? Croyez que c'est surprise, *puta subreptionem.* N'y en a-t-il pas qui sachant la loi se laissent surprendre par défaut de réflexion, par mégarde? Je n'y pensais pas, dites-vous tous les jours, j'étais préoccupé et entraîné si fortement ailleurs, qu'à peine ai-je eu assez de liberté pour réfléchir sur l'importance de l'affaire. Et tandis que Dieu a souvent égard à une excuse de cette nature, vous la regarderez comme une vaine et frivole défaite? vraiment vous êtes bien éclairé de voir plus de malice dans une action que Dieu n'y en voit par lui-même. *Puta casum*, croyez que c'est accident; n'y en a-t-il pas qui tombent plus par fragilité et par faiblesse que par habitude et coutume : dès lors pourtant vous les regardez comme pécheurs de profession, comme des personnes dévouées au vice; le passé, l'avenir, tout vous devient suspect, et d'une seule mauvaise action qui a échappé, vous en faites comme un monstre

d'iniquite, qui a été précédé et qui sera suivi de mille autres péchés.

Et qui vous a dit que celui qui est aujourd'hui pécheur le fut hier et qu'il le sera demain? Il en est qui tombent, et c'est pour la première fois; il en est qui se relèvent, et c'est pour toujours. Sur quel principe donc, d'un pécheur qui commence, en faites-vous un pécheur invétéré, et d'un pécheur pénitent, un pécheur irréversible. *Puta ignorantiam, puta subreptionem, puta casum.*

Et quand même l'évidence du fait ne souffrirait aucune excuse, vous serait-il permis pour cela de suivre tout l'égarement de vos pensées? *Quod si omnem omnino dissimulationem rei certitudo recusat*, ajoute saint Bernard : rien ne peut disculper le prochain, il a péché avec connaissance de cause, il a péché avec une pleine et entière liberté. De là qu'en pouvez-vous conclure, si ce n'est, comme veut saint Bernard, que la tentation a été violente, et que si elle avait pris sur vous le même empire qu'elle a pris sur votre frère, vous seriez tombé plus lourdement, plus grièvement que lui: *Dicito apud temetipsum: vehemens fuit tentatio, quid de me illa fecisset, si acquisivisset in me similiter potestatem.* Je ne suis ni plus insensible ni plus ferme que les autres, que serais-je devenu si j'avais éte attaqué aussi fortement qu'eux ? Je proteste loin du péril : mes chutes passées m'apprennent comment à la vue du péril s'évanouissent toutes ces protestations. Qu'en sera-t-il pour l'avenir ? Quand ce que j'ai été ne me donnerait pas lieu de me défier de moi-même, je devrais le faire, sur la faute même de celui que je censure. D'homme à homme il n'y a de différence que celle qu'y met la bonté divine, et si je suis juste par grâce, je puis devenir pécheur, et parmi les pécheurs le plus obstiné, par un effet terrible de cette justice qui livre souvent à son sens réprouvé un esprit téméraire et présomptueux. *Quid de me illa fecisset ?*

Sentiments que produiraient de fréquents retours sur vous-même : mais vous êtes toujours répandu au dehors, et habile à décider des défauts d'autrui ; vous ne connaissez ni ceux que vous avez à vous reprocher, ni ceux dont vous êtes menacé. Rentrez donc dans vous-même, vous dit saint Basile, vous y trouverez tant d'occupation, que si vous en sortez, ce ne sera que par devoir et par charité. *Attende tibi ipsi, hoc est non tuis, non iis item quæ circa te sunt, sed tibi ipsi et soli attendito.* Veillez sur vous, dis-je, non point sur les vôtres, non point sur ce qui vous est étranger et qui est autour de vous, mais sur vous-même, sur les mouvements de votre cœur, sur les pensées de votre esprit, sur l'accomplissement de vos devoirs, sur tout ce qu'exige de vous votre condition et votre état, *tibi, non tuis.* Veillez sur vous et non point sur les vôtres, sur vos enfants, sur vos domestiques, sur ceux qui sont soumis à votre conduite, ou si vous veillez sur eux, comme vous le devez (car je l'ai déjà dit, je le répète, je cherche à augmenter la charité, non point à affaiblir le zèle), veillez sur vous-même le premier, afin qu'il n'y ait rien dans vos démarches qui puisse scandaliser les vôtres, rien qui ne doive les édifier ; les plus belles leçons deviennent inutiles, dès qu'elles ne sont pas soutenues par les exemples; veillez sur vous-même, par rapport à ce que vous devez aux vôtres : une application constante à les instruire de leurs devoirs, une attention exacte à éclairer tous leurs pas et toute leur conduite, une fermeté inflexible à leur faire porter la peine de tous leurs égarements ; par là en veillant sur eux, vous veillerez sur vous-même, et vos soins à les sanctifier feront que vous vous sanctifierez avec eux.

Attende tibi, non iis quæ circa te sunt; veillez sur vous, et non point sur ce qui vous est étranger et qui est autour de vous, sur ces voisins, sur ces personnes qui ne vous appartiennent en rien, et dont vous n'êtes point chargé: qu'avez-vous que faire de savoir ce que font les autres? Quand vous les aurez suivis pas à pas, en serez-vous pour cela plus éclairé sur la grande affaire de votre salut? Si vous cherchiez à les ramener, votre zèle pourrait justifier ces recherches si exactes. Encore faut-il prendre garde qu'en suivant de trop près le pécheur on ne le rebute.

Mais puisque tout ne va aboutir qu'à repaître un esprit curieux et qui ne se nourrit que des défauts d'autrui, faites à Dieu le sacrifice le plus agréable peut-être que vous puissiez lui faire dans ces circonstances, en lui sacrifiant cette curiosité indiscrète et en vous en rapportant à lui pour les jugements des siens. *Tibi ipsi et soli attendito*, renfermez-vous au dedans de vous-même, et là, comme Dieu l'ordonnait au Prophète, détruisez, arrachez tant de désirs immortifiés, tant de passions indomptées, tant d'inclinations et de penchants déréglés. Quel champ à défricher dans un cœur comme hérissé ou plein de ces défauts qu'y a produits le péché ! là occupez-vous à édifier et à planter tant de maximes que vous avez à étudier, tant de vertus et de perfections que vous avez à acquérir. Quel édifice à élever, quand on bâtit pour l'éternité ! là voyez si vous êtes humble et modeste dans la prospérité, soumis et patient dans l'adversité, si Dieu et le prochain ont chez vous ce que vous exigez si impitoyablement des autres, si vous êtes ce que vous voulez qu'ils soient, irrépréhensible et impeccable. Quand on s'examine de la sorte, on trouve tant d'occupation chez soi, qu'il est comme impossible d'en sortir pour se répandre ailleurs. *Tibi ipsi et soli attendito ;* regardez-vous donc comme si vous étiez le seul au monde sur qui Dieu ait les yeux ; alors vous tournerez toute votre étude, tous vos soins sur vous-même, et vous ne donnerez pas dans ces jugements déraisonnables ou qui procèdent de la malignité de votre cœur, ou qui marquent le peu de discernement de votre esprit. Premier défaut qui se trouve dans le jugement téméraire; c'est un jugement imprudent, parce qu'il est

porté sans raison, ou du moins sans raison suffisante, vous l'avez vu; c'est un jugement injuste, parce qu'il est porté sans autorité, c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Chaque homme ayant droit à sa réputation, et Jésus-Christ ayant reçu seul le pouvoir de juger tous les hommes, nous ne pouvons nous ingérer à les juger nous-mêmes, sans faire tort tout ensemble et à ceux que nous jugeons, et à celui qui peut seul les juger: à ceux que nous jugeons, en leur ravissant une réputation qui est le bien le plus précieux qu'ils possèdent, qui fait leur plus grande richesse, et dont ordinairement ils sont plus jaloux que de tous ces autres biens qu'ils ont ou amassés par leurs soins, ou hérités de leurs pères; à celui qui peut seul les juger, en le prévenant dans l'exercice d'un pouvoir qu'il a reçu privativement à tout autre, en voulant lui donner des règles de jugement, et lui marquer ce qu'il a à faire pour décider avec justice et équité.

Double injustice qui, faisant proprement l'essence du péché dans le jugement téméraire, va faire la matière de ce qui me reste à vous dire pour vous en inspirer de l'éloignement et de l'horreur. Injustice à l'égard du prochain, à qui vous refusez l'estime que vous lui devez; injustice à l'égard de Jésus-Christ, que vous dépouillez d'un droit qui lui a été uniquement communiqué; reprenons ces deux vérités.

Votre réputation, chez moi, n'étant autre chose qu'une idée avantageuse que j'ai de vous, et qui fait que je vous regarde avec des yeux d'estime, de vénération et de respect; il semble d'abord que cette idée procédant de mon entendement, et que mon entendement se trouvant le maître de ses pensées, je puis penser de vous tout ce que je voudrai, sans que vous puissiez m'accuser de vous refuser rien de ce qui vous est dû. Vivez comme vous l'entendrez, ce n'est point à quoi je fais attention; mon esprit ne vous reconnaît en rien, et jamais il ne fera dépendre la diversité de ses jugements de la diversité de votre conduite.

Oui, mais Dieu, à qui il appartient de disposer de toutes nos pensées, nous interdit toutes celles qui sont contraires à la charité, et nous défend de vous juger, à moins que dans vos œuvres il n'y ait je ne sais quoi de si évidemment mauvais qu'il nous soit impossible de le justifier.

Nolite judicare (*Matth.*, VII), ne jugez point, vous dit Jésus-Christ, afin que vous ne soyez point jugés vous-mêmes et condamnés avec autant de sévérité que vous condamnerez votre frère. C'est donc sur la loi divine qu'est fondé le droit du prochain; et comme il vous est défendu de toucher à ses biens périssables et terrestres qui, de communs qu'ils étaient, sont devenus propres et particuliers par la distribution qu'en a faite celui à qui tout appartient; autant et plus encore vous est-il défendu de toucher à ses biens d'honneur, pour le dire ainsi, et de gloire que Dieu lui-même met entre vos mains comme en dépôt, non afin que vous en disposiez à votre choix, mais afin que vous les lui conserviez sans flétrissure et sans tache, *nolite judicare.*

Ne croyez point, au reste, que sur quelques prétextes faibles et frivoles vous puissiez vous soustraire à l'équité de la loi: ce n'est pas sur des raisons vaines et apparentes que vous pouvez me dépouiller d'un bien que Dieu a voulu mettre à couvert de votre cupidité, en vous déclarant que l'homme injuste, que l'homme voleur n'entrera jamais dans son royaume.

Ce sera encore moins sur les folles idées d'un esprit qui s'égare, que vous pourrez me ravir ma réputation, dont ce même Dieu s'est fait comme le garant, en vous défendant de me juger; vous avez vu, vous avez entendu, dites tout ce qu'il vous plaira: à moins que l'évidence ne se trouve ou dans la vérité du fait, ou dans la déposition de ceux qui le révèlent, je suis toujours en droit d'exiger que vous ne préveniez point les jugements du Seigneur, et que vous ne vous ingériez point à décider sur une affaire où il vous est défendu d'entrer; c'est la loi; mais cette loi, on veut la juger, dit saint Jacques, en jugeant ses frères, et on tâche de s'y soustraire par tout ce qu'un esprit séduit peut fournir, ou de restrictions injustes, ou de fausses interprétations. Quoi! dira-t-on, il ne sera pas permis de penser? Non, quand vous penserez mal du prochain. Et quel tort fait au prochain une pensée qui passe? quand elle ne ferait que passer, elle ne laisserait pas, au moment même qu'elle passe, de le flétrir dans votre esprit; mais non, elle laisse après elle je ne sais quelles traces dont il se ressent dans toutes les occasions. Vous n'aurez plus pour lui les mêmes complaisances que vous aviez autrefois; vous ne le regarderez plus de même œil; vous l'avez regardé comme pécheur, peut-être le regarderez-vous comme tel jusqu'à la fin de ses jours.

Nous savons de quoi l'homme est capable; pour un sur le compte de qui nous nous trompons, cent autres justifient l'équité de nos jugements, et font voir que quelque précipités que ces jugements aient d'abord paru, ils n'étaient que trop fondés. Pitoyable raisonnement! les suites ont fait voir que les choses étaient telles que je les avais pensées: donc j'étais fondé à juger. Quoi! les suites sont-elles de votre ressort? Sais-je aujourd'hui ce qui peut arriver demain? Comment donc pouvez-vous prononcer sur ce que vous ne savez pas? Comment un avenir qui vous est inconnu peut-il fonder l'équité d'un jugement? D'ailleurs, combien de fois vous êtes-vous convaincu que les suites démentaient vos jugements, et que tel que vous avez cru sur vos fausses préventions revenir à son péché, y a renoncé pour toujours? Vous vous êtes trompé sur le compte de l'un, vous pouvez vous tromper sur le compte de

l'autre; et malgré tout ce qu'il en peut arriver, rien n'empêchera qu'un jugement qui ne se trouve vrai que par ses suites n'ait été d'abord téméraire et injuste.

Tenons-nous-en à la loi, et autant que nous craindrons d'être jugés, autant craindrons-nous de juger les autres, *nolite judicare;* mais je l'ai déjà dit, et il n'est que trop vrai, un esprit séduit par ses fausses préventions se met au-dessus de la loi, il se croit en droit de juger de tout; et non-seulement de juger, mais encore de faire entrer les autres dans ses jugements et ses pensées, surtout si ce sont de ces dévots orgueilleux qui font consister toute leur vertu à décrier le vice, et qui cherchent à se faire réputation aux dépens d'autrui. Ainsi animé d'un zèle pharisaïque, il donnera ses fausses idées avec autant d'assurance que si c'étaient de pures et d'incontestables vérités; tantôt ce sera en confidence et dans le secret, tantôt en public et devant de nombreuses assemblées; et cela sur quoi? d'une parole, d'un geste, d'un rien il en tirera mille conséquences désavantageuses, et partout où il verra quelque apparence de péché, il s'imaginera y voir de véritables pécheurs.

Zélés, mais non pas selon la science, avez-vous donc oublié qu'un zèle qui détruit injustement la réputation, est le zèle d'un réprouvé? Il vous est défendu de révéler les fautes réelles mais secrètes de votre frère; par quel privilége vous sera-t-il permis de révéler des fautes supposées et comme fabriquées dans le sein d'une imagination gâtée? Il sera donc confondu, cet homme vertueux, non par piété, selon vous, mais par intérêt ou par caprice? Cette personne, selon vous, si réservée dans le public, mais si libre dans le secret; ce magistrat si intègre, comme vous le prétendez, quand il n'est pas éclairé de près, mais si avide quand il peut ou cacher, ou pallier une injustice; cet homme de qualité, que le désordre de ses affaires, ou qu'une bizarrerie d'humeur retiennent plus dans la retraite que de vrais principes de religion; on les jugera sur vos jugements, on les croira tels que vous les dépeignez, et on ne les regardera plus qu'avec des yeux, ou de mépris, ou d'horreur?

Dieu veuille qu'en ceci il ne se trouve point de ces vertus naissantes, que leur présomption perd dès les premiers pas qu'elles font dans les voies de la sainteté; comme elles ont à peine quelque idée de cette humilité qui fait que nous nous mettons au-dessous de tous les autres, et de cette charité qui ne sait ni faire, ni penser le mal; pour peu qu'elles se voient estimées et applaudies dans leur conduite par un directeur trop indulgent, elles ne trouvent, hors de chez elles, que défauts et faiblesses : dans un commerce d'honnêteté, un commerce d'iniquité et de crime; dans des manières polies et accueillantes, une indiscrète et démesurée licence; et quelque réglé que puisse être le monde qui les environne, parce que tout n'y est pas conforme à leur génie, à leurs maximes, à leur conduite, à les en croire, tout y est peu conforme, ou, pour mieux dire, tout y est contraire à l'esprit de l'Evangile. Et des pensées de cette nature, qu'il faudrait supprimer parce qu'elles attaquent en même temps et la charité et la justice, on croit devoir les répandre, même par justice et par charité, comme s'il fallait prévenir les fidèles sur les fausses idées qu'ils peuvent se former de la vertu; comme si on était obligé de les empêcher de chercher Jésus-Christ là où Jésus-Christ ne se trouve pas, et de s'en tenir à de certains guides, qui ne peuvent servir qu'à les égarer.

Est-ce donc, grand Dieu, que vous laisserez toujours vos serviteurs dans l'opprobre? Non, Messieurs, il les en tirera; si ce n'est pas sur la terre, ce sera quand il viendra juger toute chair dans sa justice. Alors il nous montrera à découvert et la présomption de ces juges audacieux, et l'innocence de ces justes opprimés; alors il nous développera les secrets de la conscience des uns et des autres. Et qu'y verrons-nous? Attendons avec patience ce grand jour; nous nous y trouverons tous et nous nous connaîtrons tous tels que nous aurons été. Jugez-moi donc aujourd'hui au gré de vos passions et de vos désirs : ce n'est pas ce qui m'alarme, pourvu que je sois innocent aux yeux de mon Juge, parce que le temps viendra que j'aurai mon tour, et qu'il ne vous restera que la honte et un repentir inutile de m'avoir doublement flétri, et dans votre esprit, par vos indiscrètes et injustes censures, et dans l'esprit des autres, par vos noircissantes et calomnieuses impostures : *Nolite judicare.*

Ce n'est point assez pourtant qu'on nous montre ces juges téméraires comme autant d'usurpateurs de nos droits; on nous les montrera encore comme autant d'usurpateurs des droits divins. Quel sujet de confusion! paraître devant ce Juge souverain des vivants et des morts, et en être accusé d'avoir osé prévenir ses jugements, d'avoir entrepris de lui prescrire l'ordre et la règle de ses jugements.

Absalon vous fait pitié lorsque vous le voyez à la porte du palais de son père, et que là, touché d'une fausse compassion pour ceux qui se présentent: Vos raisons, leur dit-il, me paraissent bonnes, mais par malheur pour vous, le roi n'a établi personne pour les écouter, et vous vous trouvez opprimés faute d'un homme qui vous fasse justice. Que ne suis-je moi-même établi votre juge! tout changerait de face, et l'iniquité, qui aujourd'hui triomphe, dévoilée et confondue, serait contrainte de se cacher : *Quis me constituet judicem super terram?* (*II Reg.*, XV.) Est-ce donc, demandez-vous, qu'il n'y avait point de juge dans Israël? Est-ce qu'il fallait recourir à un jeune insensé pour discuter les droits des peuples et vider leurs différends? Le royaume était gouverné par un des plus sages princes qui aient jamais porté la couronne; mais Absalon s'ennuyait de sa condition; il voulait régner

et ne pensait à rien moins qu'à détrôner son père pour se mettre lui-même à sa place.

N'est-ce pas là la conduite de ces juges présomptueux qui prétendent prévenir les jugements du Seigneur? S'il y a divers tribunaux parmi nous, y en a-t-il aucun à qui Dieu ait permis d'entrer par lui-même dans le secret des cœurs? Y en a-t-il aucun qui lui-même puisse prononcer sûrement sur les secrets du cœur? A Jésus-Christ seul il appartient d'entrer dans ces mystères cachés; à Jésus-Christ seul il appartient d'en connaître et de prononcer sur la connaissance qu'il en a; à lui seul il appartient de les découvrir et de les développer. Ou n'est-ce point que Jésus-Christ manque de lumière pour discerner, d'autorité pour ordonner, de justice pour punir ou pour récompenser? C'est ce que nous devrions penser de lui, s'il fallait s'en rapporter à ces génies rares, qui croient pouvoir s'ingérer dans le ministère d'un Dieu, et se charger avec lui des affaires du monde, comme si, sans leurs secours, tout allait tomber dans la confusion et le désordre. Il me semble les entendre, ces faux zélateurs, s'écrier avec un air d'assurance : Le vice se cache sous les voiles de la vertu, et il prospère; vous les voyez, Seigneur, et vous vous taisez : souffrez donc que nous prenions votre défense et que nous fassions connaître ces sépulcres blanchis, qui déshonorent votre nom en couvrant un fond de corruption sous quelques dehors apparents de vertu.

Homme de chair, vous dit saint Augustin, tout environné de chair, et peut-être tout charnel vous-même, comment osez-vous ainsi vous ingérer dans un emploi qui ne vous sera pas même accordé dans le temps de la moisson, et lorsque les anges viendront séparer les méchants d'avec les bons : ***Homo carne septus, carnem portans et forte caro totus, audes usurpare officium alienum, quod nec in messe erit tuum?*** Si le Sauveur admet quelqu'un en communication de conseil le jour de ses vengeances, ce ne seront point des pécheurs comme vous; ce ne sera pas même à tous ses amis, à ses amis d'une vertu commune, et que rien n'aura distingués, qu'il accordera un honneur de cette nature; les Pierre et les Paul, ces grands cœurs qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, qui se sont chargés de le faire connaître au monde, qui lui ont sacrifié leurs intérêts, leur vie et leur sang, ce seront-là ceux qui siégeront à côté du Juge. Pour nous, nous ramperons aux pieds de son trône, et Dieu veuille que confondus avec cette masse perdue nous ne soyons point de ceux qui, dans leur désespoir, voudraient se voir abîmés sous le poids des montagnes; et aujourd'hui nous osons prévenir ces juges si éclairés, attirer à notre tribunal des affaires qui ne doivent se juger en dernier ressort que dans le leur? Qui sommes-nous? quel est notre rang et notre mérite pour vouloir ainsi attenter sur les droits de Jésus-Christ et de ses saints?

Ou n'est-ce point que nous cherchons à nous dédommager par avance d'un honneur qui nous doit être éternellement refusé? Homme de chair, et qui ne jugez que selon la chair, apprenez à quoi se terminera cette injuste et criminelle usurpation d'un honneur dont vous ne jouirez jamais : *In quo judicio judicaveritis, judicabimini* (*Matth.*, VII), vous dit Jésus-Christ; vous serez jugés du même jugement que vous aurez jugé les autres; non point d'un jugement porté comme les vôtres à l'aveugle, sans discernement, sans connaissance, mais d'un jugement qui, n'ayant rien de la témérité des vôtres, en aura toute la sévérité; on lèvera le voile sur tant de désordres que vous aurez prétendu cacher à la faveur de vos injustes et criminelles censures; on exposera aux yeux de l'univers et toute la corruption de votre cœur, et tout l'orgueil de votre esprit, et on vous fera trouver, dans cette réunion de corruption et d'orgueil, toute la matière du plus humiliant, du plus sévère de tous les jugements.

Vous établissez vous-mêmes, dit saint Chrysostome, la règle qu'on doit suivre à votre égard : vous avez jugé impitoyablement, vous serez impitoyablement jugés; et quoiqu'il n'y ait aucun pécheur qui dans ce jour formidable puisse trouver grâce, si pourtant il y en avait, à s'en tenir aux paroles du Sauveur, le pécheur qui a jugé n'en pourrait point espérer; il a comme prescrit à Jésus-Christ ce qu'il a à faire, et Jésus Christ s'est lui-même prescrit de son côté la conduite qu'il doit tenir : tels qu'auront été vos jugements, tels seront les miens. Vous avez décidé, prononcé sans égard, et moi je déciderai, je prononcerai sans compassion; vous vous êtes faits les juges de vos frères, et moi je me ferai leur vengeur, et en les vengeant je me vengerai moi-même. Ce sont leurs droits, ce sont les miens que vous avez violés; n'attendez de moi d'autre sentence que celle que vous vous êtes attirée par vos jugements injustes et précipités, et dont vous m'avez comme tracé le plan dans le jugement que je dois porter. *In quo judicio judicaveritis, judicabimini.*

Nous nous alarmons sur bien d'autres crimes que Jésus-Christ aura à nous reprocher, et ne comprenant pas la malice de celui-ci, à peine pensons-nous qu'on doive un jour nous en demander compte. Il est une infinité de péchés qui semblent crier plus haut et porter un caractère plus marqué de réprobation, j'en conviens; mais, malgré cela, je soutiens qu'il en est peu qui portent un caractère plus marqué de présomption et d'estime pour nous-mêmes; à peine connaissons-nous ce qui est dans notre cœur, et nous prétendons décider en maîtres de ce qui se passe dans le cœur des autres; je soutiens qu'il en est peu qui portent un caractère plus marqué de mépris et d'insulte pour le prochain : il ne nous est soumis en rien, par quel droit le soumettons-nous à notre tribunal? il n'a aucun compte à nous rendre de sa conduite; sur quoi en décidons-nous avec autant de souveraineté que si c'était

à nous à régler toutes ses démarches?

J'ose le dire, nos médisances elles-mêmes quelquefois ne le flétrissent point tant dans notre esprit, que ces jugements injustes et que nous portons sans connaissance de cause; par la médisance, il est vrai, nous l'exposons au mépris et aux insultes des autres; mais il ne perd pas toujours en ce cas tout ce que nous lui devons d'estime, parce que ou nous ne croyons pas, ou nous ne croyons que faiblement ce que nous répandons à son désavantage; au lieu qu'ici, c'est un jugement formé, un jugement qui ne souffre ni doute ni explication : je soutiens enfin qu'il est peu de péchés qui portent un caractère plus marqué de sédition et de révolte contre Jésus-Christ; il a ôté à tout homme le droit de juger, il se l'est réservé à lui seul; et nous montons avec lui sur le trône, ou pour mieux dire, nous cherchons à le détrôner, en le troublant dans l'exercice de son autorité, en érigeant un tribunal contre le sien, en le prévenant, en lui donnant, comme je l'ai déjà dit, nos jugements comme la règle de ceux qu'il a à porter lui-même.

Comment doit-il relever un jour cette multitude d'égarements? Voilà, disait Dieu, insultant à notre premier père, après qu'il eut mangé du fruit dont l'usage lui avait été défendu : voilà Adam qui est devenu comme un de nous, connaissant le bien et le mal aussi bien que nous; chassons-le du lieu de délices où nous l'avions placé, de peur qu'il ne mange encore du fruit de l'arbre de vie, et que par là il ne se procure une égalité de vie et d'immortalité avec nous. Voilà, dira Jésus-Christ, ces génies supérieurs qui croyaient avoir l'intelligence des mystères et des secrets des cœurs, et qui, sur cette fausse persuasion, se faisaient les arbitres du monde, qui ouvraient et fermaient mon royaume à leur choix.

Esprits audacieux, vous n'avez eu les yeux ouverts que sur les autres, ouvrez-les aujourd'hui sur vous, et apprenez que vous n'avez été éclairés qu'à votre perte; que ferez-vous, juge audacieux, qnand vous verrez votre témérité découverte, vos prétendues lumières confondues, et tous vos jugements réformés; quand le juge, quand ceux que vous aurez ménagés, autant que ceux que vous aurez condamnés, quand toute la terre s'élèvera contre vous, quand ce ne sera partout que sentiments d'indignation, que reproches sanglants, que sentences de condamnation et de mort? Que vous aurez lieu de vous reprocher d'avoir donné une carrière si criminelle à votre esprit, et de l'avoir ainsi laissé courir après toute la malignité de ses pensées! *In quo judicio judicaveritis, judicabimini.*

Mais aussi, quelle consolation pour vous, âmes timorées, qui, attentives à vous-mêmes, vous en êtes rapportées à Jésus-Christ pour le sort et la décision des autres ; pour vous, esprits humbles et réservés, qui, occupés de votre réforme, pensiez à peine qu'il y eût au monde d'autre pécheur que vous! quelle consolation de ne paraître dans cette assemblée générale, où toute chair doit être ou confondue ou exaltée, que pour être témoins tranquilles du trouble et de la frayeur de toute la nature, que pour recevoir de Jésus-Christ mille marques d'amitié et de tendresse! *Nolite condemnare, et non condemnabimini* (*Luc.*, VI.); vous n'avez condamné personne, je ne vous condamnerai pas moi-même; appprochez donc, serviteurs fidèles, et venez jouir du fruit de votre modération; vous avez fait miséricorde, je vous la fais; goûtez à jamais ce que vous avez à attendre de la bonté d'un Dieu dont vous avez su révérer l'autorité et les droits : *Nolite condemnare*, etc.

Ce n'est point à nous à examiner sur quoi est fondé un jugement miséricordieux; si pourtant il m'est permis de sonder la raison d'une vérité si consolante, il me semble qu'elle se tire également, et de la conduite sainte et irréprochable où engage la réserve en ce point, et de la fidélité de ce juste rémunérateur, qui, faisant grâce à qui il lui plaît, la fait avec plus de complaisance à quiconque sait s'en tenir à ce qui lui convient, et ne se mêle des affaires d'autrui qu'autant que l'exige le devoir : nous avons beau faire, nous ne sommes pas capables de plusieurs choses à la fois, et un homme qui veut être tout aux autres et tout à lui-même, n'est ni à lui-même ni aux autres, ou pour parler plus juste sur la matière que je traite, tandis qu'il ne s'agira ni des intérêts du Seigneur ni du salut du prochain, il sera tellement aux autres, qu'il s'oubliera entièrement lui-même ; il réglera, il réformera tout au dehors et au dedans, tout sera dans la confusion et le désordre : il n'en est pas de même d'un homme qui a uniquement les yeux sur lui-même, sur ses faiblesses et ses péchés pour les pleurer, sur ses défauts et ses imperfections pour les corriger, sur nos grandes vérités pour s'en pénétrer, sur nos saintes maximes pour s'y conformer : c'est ce qui fait son application et son étude; et c'est, dit saint Bernard, ce qui modère ses désirs, qui dirige ses actions, qui compose ses mœurs et sanctifie toute sa conduite ; mais c'est en même temps ce qui justifie la parole de Jésus-Christ : vous ne serez point condamnés, non-seulement parce que vous n'avez condamné personne, c'est pourtant déjà là une grande source de mérite pour vous, mais encore parce que, ne condamnant personne, vous avez mis le comble à votre mérite, en tournant contre vous toute la sévérité de vos jugements : *Nolite condemnare, et non condemnabimini.*

Ainsi, après vous avoir conjuré de revenir souvent à la pensée de saint Basile qui veut que vous vous déchargiez des affaires d'autrui pour vous attacher uniquement aux vôtres, j'ajoute, avec saint Bernard, que tout ce que vous aurez eu de soin pour les autres vous perdra, si vous vous êtes oubliés vous-mêmes : *A te tua consideratio inchoet, ne frustra extendaris ad aliena te neglecto.* Le premier pas de votre sainteté consiste à vous

connaître vous-mêmes; et si vous ne vous connaissez pas, comment saurez-vous quelles passions vous avez à combattre, quels vices vous avez à déraciner, quelles vertus vous avez à acquérir? Quand vous auriez pénétré tous les mystères de la Divinité, fouillé jusque dans les entrailles de la terre et dans les abîmes de la mer, développé tous les secrets de la nature, si vous ignorez ce que vous êtes, quoi que vous fassiez d'ailleurs, vous bâtissez sur le sable, et vous élevez un édifice qui, dès sa naissance, penche vers sa ruine : *Noveris licet omnia, noveris alta terræ, profunda maris; si te nescieris, eris similis ædificanti sine fundamento, ruinam non structuram faciens.* Or, si des connaissances si sublimes précisément par elles-mêmes, et séparées des pratiques du devoir, ne contribuent en rien à votre salut, de quoi y contribueront ces connaissances, ou, pour mieux dire, ces interprétations malignes, ces raisonnements mal fondés sur la conduite du prochain? Vous vous applaudirez peut-être de vos lumières prétendues; peut-être admirera-t-on votre sagesse et votre discernement, quand on vous entendra décider de toutes les vues des hommes, raisonner juste, ce semble, sur tous leurs projets et toutes leurs pensées; mais quelle est cette sagesse qui ne vous attache qu'aux autres? On n'est sage qu'autant qu'on est sage pour soi : *Non ergo sapiens qui sibi non est.* Le prochain aura eu tous vos soins, et vous vous serez négligé vous-même : que vous restera-t-il, que le repentir d'avoir su et de n'avoir pas fait? Il ne vous manquait pas de lumières, puisque vous en aviez assez pour éclairer vos frères; mais ce n'est que pour éclairer vos frères qu'elles vous ont servi : elles leur serviront, à eux-mêmes, de sujet de reproches contre vous; et à Jésus-Christ, de matière de jugement : *in quo judicio.* Nous nous faisons grâce en mille rencontres; tout ce qui nous plaît est bon, tout ce qui nous déplaît est mauvais. Qu'il est dangereux que, faute de nous connaître, nous n'écoutions que nos passions et nos désirs! Laissons à Jésus-Christ le soin de juger les autres, et prenons pour nous celui de nous juger nous-mêmes, afin qu'ayant prévenu les jugements du Seigneur, nous n'ayons à attendre de lui que des sentences de miséricorde et de grâce. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le dimanche de la quatrième semaine de l'Avent.

L'IMPORTANCE DU SALUT.

Videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III.)

Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Nous le verrons ce Dieu Sauveur, nous l'attendons aujourd'hui, dans quelques jours il paraîtra au milieu de nous, nous aurons l'avantage de le posséder, et dans lui la source de toutes nos espérances, le gage de notre paix, l'auteur et le consommateur de notre salut.

Effet incompréhensible de la bonté de notre Dieu qui, lors même qu'il devrait être le plus animé à nous frapper dans sa colère, nous donne les marques les plus éclatantes de sa miséricorde et semble oublier ce que nous sommes, des sujets révoltés, de malheureux et d'indignes pécheurs qui naturellement ne devaient s'attendre qu'à se voir consumer, pour nous faire sentir ce qu'il est, un Dieu compatissant, charitable et qui se plaît à faire abonder la grâce là où le péché a le plus abondé.

Mais effet de l'obstination de l'homme, aussi incompréhensible presque que celui des bontés de notre Dieu! de la part de Dieu, ce ne sont que des pensées de salut; c'est pour nous sauver que le Père nous envoie son Fils, c'est pour nous sauver que le Fils s'est soumis aux faiblesses de la mortalité, et qu'il va naître dans la pauvreté et l'opprobre : et ce salut sera chez nous une de ces affaires étrangères qu'on peut regarder avec un œil d'indifférence; une de ces affaires peu importantes que nous pouvons négliger sans danger; une de ces affaires dont nous pouvons hardiment nous décharger et arrêter tout le succès par une opposition invincible à tous les soins que Dieu prend lui-même pour la terminer à notre avantage.

De quoi donc nous servira un Dieu Sauveur, s'il n'est pas pour nous, ce Sauveur qui vient assurer notre salut? Ses travaux, ses douleurs, son sang, tout s'élèvera contre nous, et plus il aura fait, plus il sera en droit de demander qu'on proportionne nos peines à notre insensibilité.

Mais je me défie trop de votre religion et de votre piété : vous voulez tout savoir, tout m'en répond, et il me semble que je lis dans le secret de votre cœur ce que chacun de vous forme sur ce point de saintes et généreuses résolutions; je n'ai donc qu'à vous confirmer dans des résolutions si dignes de vous, et à vous animer à commencer tellement à mettre la main à l'œuvre, que vous la conduisiez enfin à sa dernière perfection.

Pour cela je dis que l'affaire du salut n'est point une de ces affaires qu'il nous est libre de faire ou de ne pas faire, ou que nous puissions faire à notre choix ou par nous-mêmes, ou par le ministère d'autrui; ce n'est point une affaire qu'il nous soit libre de faire ou de ne pas faire, puisque c'est pour elle seule qu'on nous a donné l'être et mis sur la terre; sur elle seule qu'on doit nous examiner et régler nos comptes; elle seule qui doit décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel; ce n'est point une de ces affaires que nous puissions faire à notre choix ou par nous-mêmes, ou par le ministère d'autrui, puisque c'est à nous seuls qu'on l'a mis en main, dès que nous avons paru sur la terre; à nous seuls qu'on en doit demander compte, nous seuls qui, dans nos années éternelles, en devons recueillir tout le fruit.

En un mot, l'affaire du salut est notre unique affaire : premier point. — Cette affaire unique est uniquement nôtre : second point

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une affaire peut être unique en trois manières: ou par elle-même, quand elle l'emporte si fort sur tout le reste, que tout le reste auprès d'elle ne mérite pas d'être appelé une affaire; ou par la volonté de celui qui l'impose, et qui l'impose de telle sorte que pourvu qu'on la fasse, il compte pour rien qu'on ait négligé tout le reste; ou enfin par les intérêts de celui qui en est chargé, et qui en est tellement chargé, que s'il la néglige pour faire tout le reste, tout le reste lui devient inutile. C'est par l'une de ces trois manières que les affaires sont uniques dans le monde, et c'est par toutes trois ensemble que l'affaire du salut est notre unique affaire dans la religion ; c'est la plus grande de toutes les affaires, c'est celle qui nous est la plus recommandée, c'est celle qu'il nous importe le plus de terminer à notre contentement et à notre avantage.

De quoi s'agit-il donc dans l'affaire du salut? Est-ce de se faire une fortune opulente sur la terre, d'emporter une place d'honneur parmi les partisans de la vanité mondaine, de conquérir un de ces royaumes dont la possession est souvent troublée et la perte toujours inévitable? Il s'agit, selon saint Paul, d'un bien que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que l'esprit n'a point compris, et dont il ne comprendra pas toute l'étendue, lors même qu'il en goûtera les douceurs; il s'agit, selon le prophète, d'un poste où l'on est trop honoré, et où du moins on est honoré au delà de tout ce qu'on peut attendre et souhaiter : il s'agit, selon Jésus-Christ, du royaume de Dieu, de ce royaume où la paix est sans alarmes, les délices sans dégoût, où règne une félicité pleine et entière, parce qu'on trouve tout dans celui qu'on possède; immuable et éternelle, parce qu'on est sûr de le posséder toujours avec les mêmes agréments et les mêmes attraits : il s'agit du ciel, il s'agit de s'établir dans le ciel, de s'y bâtir une demeure où l'on soit heureux auprès de Dieu: heureux du bonheur de Dieu, heureux aussi longtemps que Dieu même; est-ce là une grande affaire, une affaire qui demande toute notre application et tous nos soins?

J'ai pitié de vous, souffrez que je le dise, quand je vous entends dire que vous êtes accablés de grandes affaires, et qu'examinant de près quelles sont ces grandes affaires qui vous accablent, je vois que vous prenez le change et que vous vous faites une grande affaire d'une affaire de rien. J'ai été roi dans Israël, disait l'Ecclésiaste, et croyant qu'il était de la gloire d'un prince de connaître tout ce qui se passe sous le soleil, je me suis appliqué à sonder et à approfondir les ouvrages les plus mystérieux de la nature; dans toutes mes recherches pourtant je n'ai trouvé que vanité : *Et ecce universa vanitas* (*Eccle.*, I); voyant donc que je me fatiguais inutilement à sonder ce qu'il a plu au Seigneur de me cacher, je me suis tourné ailleurs et j'ai également trouvé qu'il n'y avait partout que vanité : vanité dans tout ce que j'ai goûté de plus doux et de plus délicieux dans le monde : *Vidi quod hoc quoque esset vanitas.* (*Ibid.*) Vanité dans ce faste et cette pompe extérieure qui attirait sur moi les yeux de toute la terre : *Vidi in omnibus vanitatem.* (*Ibid.*) Vanité dans cet assemblage infini de tresors et de richesses que j'avais tirés des îles les plus éloignées, et qui auraient dû, ce semble, épuiser tous les désirs de la cupidité la plus démesurée : *Et est quidquam tam vanum ?* (*Ibid.*)

Ce sont là pourtant vos grandes affaires : dans un homme de négoce, sa grande affaire est de s'épuiser en industrie et en soins pour soutenir et avancer son commerce; mais outre qu'il n'emportera rien avec lui, à peine peut-être aura-t-il les yeux fermés, qu'un enfant dissolu dissipera dans la débauche et le luxe ce qu'il a amassé dans la sueur et la fatigue : *Et est quidquam tam vanum?* (*Ibid.*) Dans un homme de qualité, sa grande affaire est de porter la gloire de son nom plus loin que ne l'ont portée ses ancêtres, de couvrir par sa magnificence et son faste tous ceux qui par une égalité de rang et de condition pourraient lui faire ombre ; mais en cela que fait-il? il court après un peu de fumée, et nous montre qu'il ne sait pas qu'une gloire qui doit tomber n'est éloignée que d'un pas de l'abjection et de la bassesse : *Vidi in omnibus vanitatem.* (*Ibid.*) Dans un homme sensuel, sa grande affaire est d'éviter tout ce qui peut être incommode à la nature, de chercher tout ce qui peut la satisfaire et la flatter, de se livrer sans ménagement et sans mesure à la joie et au plaisir; mais au plaisir qui passe, n'est-ce pas l'amertume qui succède, et le chagrin de s'être ainsi livré à des plaisirs qui naturellement conduisent à un repentir éternel? *Vidi quod hoc quoque vanitas.* (*Ibid.*) Dans un homme de lettres, sa grande affaire est de rentrer dans les siècles passés pour en rappeler les événements, de pénétrer dans l'avenir pour en développer les mystères futurs, de porter sa vue, tantôt dans le sein de la terre pour examiner ses diverses productions, tantôt dans le ciel pour expliquer le cours de ses astres et ses différents phénomènes; mais s'il ne se connaît pas lui-même, s'il ne connaît pas ce qu'il doit à l'Auteur de son être, de quoi lui serviront ces savantes mais frivoles connaissances? A lui enfler l'esprit et à laisser son cœur dans un vide que toutes les créatures ensemble ne rempliront jamais : *Et ecce universa vanitas.*

Quelle est donc la grande affaire de l'homme, l'affaire qui seule est digne de l'homme, qui mérite tous les soins et toute l'application de l'homme? Apprenez-le de celui même qui, ayant goûté tout ce que le monde avait de plus flatteur et de plus doux, conclut enfin que tout n'étant que vanité et néant, la grande affaire de l'homme est de craindre Dieu, de s'attacher à Dieu, et de se

disposer à posséder Dieu, en observant tout ce qu'il a à nous commander : *Deum time et mandata ejus observa.* (*Eccle*, XII.) C'est là tout l'homme, ajoute-t-il, c'est là ce qui constitue l'homme, c'est par où l'homme montre qu'il est homme : *hoc est enim omnis homo.* (*Ibid.*) Vous vous attachez à la terre : que faites-vous en cela, vous demande Clément d'Alexandrie, que ne fassent les animaux eux-mêmes? Ils sont toujours courbés vers la terre, ils regardent toujours la terre comme le centre de leur félicité et de leur bonheur; mais l'homme, quand il est homme, s'élève au-dessus de ce qu'il voit; à peine daigne-t-il regarder ce qu'il foule sous ses pieds, pour ne porter sa vue que dans le sein du Père céleste, où il trouve réuni au delà de tout ce qu'il peut se promettre de félicité et de biens; et par là il nous fait voir qu'il est homme. Voilà donc votre grande affaire : regarder Dieu comme votre dernière fin, et prendre les moyens qui conduisent à Dieu; toute autre affaire ne doit pas être une affaire pour un homme raisonnable, beaucoup moins pour un homme chrétien. Joindre domaine à domaine, entasser richesses sur richesses avec l'avare, ne conduit pas à Dieu; ce n'est donc pas une affaire pour un homme chrétien. Nager dans les délices, aller de plaisir en plaisir avec le sensuel, ne conduit pas à Dieu; ce n'est donc pas une affaire pour un homme chrétien. Primer dans une ville, y occuper tout ce qu'il y a de prééminence et de dignité avec l'ambitieux, ne conduit pas à Dieu; ce n'est donc pas une affaire pour un homme chrétien.

Mais quoi, demandez-vous, faut-il donc tout quitter, renoncer à tout, se sevrer de tout? On oublie tout quand on veut terminer une grande affaire, ou du moins, on ne pense à rien que par rapport à la grande affaire qu'on traite; vous le voyez parmi vous : un homme occupé d'un procès, d'un établissement, d'une vengeance, si vous le voulez, ou d'une intrigue d'impudicité, est à peine capable d'aucune autre pensée; il est tout dans l'objet qu'il poursuit et dans les moyens qui peuvent lui en assurer la possession; inutilement tâchez vous de le distraire et de l'appliquer ailleurs, il revient toujours à son premier objet, c'est un poids qui l'entraîne, et dont il peut à peine se délivrer : faudra-t-il donc que les enfants de ténèbres soient toujours plus vigilants sur leurs intérêts que les enfants de lumière? Notre conversation, comme celle de l'Apôtre devrait être toute dans le ciel; là devraient monter tous nos souhaits et tous nos soupirs, et nous n'avons de goût que pour les affaires de la terre; nous nous épuisons, dit saint Chrysostome, pour les choses qui regardent la vie animale, et aux choses qui regardent la vie de l'esprit, nous ne faisons aucune attention, à peine daignons-nous y penser. Par où faisons-nous connaître que nous sommes hommes? On n'est homme qu'autant qu'on travaille à se faire saint : *Hoc est enim omnis homo.*

On ne vous défend pas pour cela de pourvoir à vos affaires temporelles, mais ce ne sont là que des affaires du second ordre, qui doivent toujours être subordonnées à la première affaire, qui ne doivent être ménagées que par rapport à cette première affaire, et qu'il faut toujours quitter dès que cette première affaire en peut souffrir quelque retardement; ainsi il se présente à vous quelque occasion de rendre votre fortune meilleure, de donner un nouveau lustre, un nouvel éclat à votre maison : oui, mais c'est aux dépens de l'équité et de la justice; c'est par une de ces voies détournées que le crime a creusées, et que le crime doit soutenir; c'est par un de ces artifices si malins, mais si communs à tout homme qui veut ou écarter ou supplanter un concurrent; c'est sans aucun égard à ce que vous pouvez devoir aux lois de l'amitié ou à la fidélité de vos promesses : *Deum time.* Montrez à Dieu, par un attachement inviolable à sa loi, que vous le craignez, montrez-le nous à nous-mêmes; par là vous lui montrerez aussi bien qu'à nous que vous êtes homme : *Hoc est enim omnis homo.*

Je dis plus, et je soutiens qu'on n'estime point assez cette grande affaire, quand on ne lui sacrifie pas non seulement ce qui peut la ruiner et l'anéantir, mais encore ce qui peut ou la conduire insensiblement à sa ruine, ou retarder son avancement et son progrès; le péché, ce péché qui nous prive de l'amitié et de la grâce de Dieu, la détruit; mais n'y a-t-il point d'autres péchés, de ces péchés que nous rejetons sur la faiblesse de la nature, et qui dans leur légèreté ne laissent pas d'avoir leur malice propre et particulière, qui puissent la détruire? D'abord, en matière de médisance, ce ne seront que quelques contes plus propres ce semble à divertir qu'à nuire, quelques faits de peu de conséquence répandus et relevés avec esprit; on vous applaudira, et les applaudissements vous engageront peut-être à tirer des ténèbres les faits les plus noirs et les plus criants. D'abord, en matière d'injustice, ce ne seront que quelques petits gains illicites, que vous regarderez plutôt comme le fruit de l'industrie que de la mauvaise foi; vous y prendrez goût, avec le goût croîtra l'avidité, et ce qui peut-être vous aurait effrayé d'abord vous deviendra ordinaire et familier. D'abord, en matière de pureté, ce ne seront que quelques protestations un peu trop vives d'une honnête amitié; si on les reçoit avec complaisance, peut-être seront-elles suivies des derniers désordres : dans la grande affaire du salut, pour peu qu'on s'en permette, il est toujours dangereux de s'en permettre trop, et de passer de ce qu'on croit toléré à ce qui est défendu.

D'ailleurs combien de choses qui, ne ruinant point précisément par elles-mêmes cette grande affaire, ne l'avancent point pourtant, ou plutôt en retardent tout l'avancement et tout le progrès : tant de pensées vaines et frivoles, tant de désirs, ou de

ce qui ne vous convient pas ou qui n'est pas à votre portée ; tant de paroles qui, dans leur indifférence, ne laissent pas d'être oiseuses aux termes de Jésus-Christ ; tant d'œuvres bonnes quelquefois et saintes en elles-mêmes, mais qui, n'étant pas conduites par cet œil de discernement et de droiture que demande l'Evangile, tombent sans mérite ; en quoi tout cela peut-il avancer votre salut, si, comme il est vrai, Dieu ne trouve rien de digne de lui que ce qui se fait pour lui? En quoi ne doit-il pas le retarder, si, comme l'enseignent plusieurs théologiens, tout ce qui n'est pas pour Dieu est une espèce de larcin qui blesse et qui viole les droits de sa souveraineté ? De sorte qu'un homme qui veut se sauver doit presque autant craindre une vie inutile qu'une vie criminelle ; du moins puisque l'une et l'autre ont leurs dangers, en évitant l'une il doit éviter l'autre, et se régler de telle sorte que la fuite du péché et la pratique de la vertu partagent toute sa vie ; c'est sur quoi roule tout l'édifice de notre sainteté, c'est ce qui doit occuper toutes nos pensées, afin que l'affaire du salut qui, comme le dit le Saint-Esprit, fait tout l'homme, fasse aussi toute l'application et toute l'étude de l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

L'affaire du salut est donc la plus grande de toutes les affaires dans elle-même ou dans ce qui en fait l'objet et le terme ; c'est la plus grande de toutes les affaires dans les vues de celui qui, ne pouvant pas se tromper dans ses jugements, et qui, s'étant fait comme un jeu des affaires les plus sérieuses et les plus importantes du monde, s'est fait de celle-ci une affaire si importante et si sérieuse, qu'il l'a jugée digne de tous ses soins, de tous ses travaux et de toute l'effusion de son sang. Quand il fut question de tirer le monde du néant, de séparer la lumière des ténèbres, d'attacher au firmament ces astres lumineux qui président au jour et à la nuit, de communiquer la fécondité à la terre, et d'animer toute la nature, un mot lui suffit ; il dit, et tout fut fait : mais est-il question de nous sauver, s'en tient-il à quelques paroles, se contente-t-il d'ordonner et de commander, croit-il même devoir s'en rapporter aux soins et au ministère d'autrui ? Il vient lui-même, il vient dans la pauvreté et la bassesse, il vient dans l'ignominie et l'opprobre, il vient dans tous les tourments et les douleurs ; c'est par là beaucoup plus que par ses paroles que Jésus-Christ veut nous faire comprendre jusqu'à quel point il estime notre salut, et jusqu'à quel point nous devons l'estimer nous-mêmes. Envisageons donc cet Homme-Dieu dans les différentes circonstances de sa vie ; envisageons-le dans les différentes circonstances de sa mort, et à cette vue demandons-nous à nous-mêmes ce qu'il peut prétendre dans un état si indigne, ce semble, de sa majesté, mais si digne en même temps de son bon cœur : c'est par délibération et par choix qu'il se charge de tout le poids de l'infirmité et de la misère humaine ; c'est par délibération et par choix qu'il se condamne à toutes les faiblesses de l'enfance ; par délibération et par choix qu'il se livre pendant sa vie à tout ce que l'envie et la calomnie ont de plus flétrissant et de plus malin, et à sa mort, à tout ce que la fureur a de plus cruel et de plus inhumain dans les trésors de sa malice ; on l'a méconnu et méprisé, rebuté et traité partout comme le dernier des hommes ; ici ses chairs déchirées, ses veines épuisées, ses pieds et ses mains percés, sa tête couronnée d'épines ; il se meurt, et c'est après avoir été rassasié d'opprobres et d'insultes ; après avoir été abreuvé de fiel et de vinaigre, après avoir vu épuiser sur lui toute la rage de la terre et de l'enfer, qu'il se meurt ; encore un coup, que peut-il prétendre dans un état si indigne, ce semble, de sa majesté, mais si digne en même temps de son bon cœur ? Ecoutons-le parler ; ce qu'Arnould de Chartres lui fait dire au moment de sa mort, il le dit à chaque moment de sa vie, puisque sa vie et sa mort ont été également consacrées à nos intérêts : Vous vous plaignez de la soif, mon aimable Maître : *Sitio* (*Isa.*, XIX), disait-il quelque moment avant d'expirer ; est-ce donc, mon aimable Maître, que la soif vous tourmente plus que la croix : *Ergone plus cruciat sitis quam crux.* Cependant vous ne dites rien de la croix, et vous vous plaignez de la soif : *De cruce siles et de siti clamas ;* j'ai soif, je suis altéré, *sitio ;* de quoi donc êtes-vous altéré, grand Dieu ? C'est de votre salut que je le suis ; c'est après votre salut que je soupire ; c'est votre salut que je cherche comme la fin et la récompense de mes travaux et de toutes mes peines : *Sitio vestram salutem.* Tout ce que vous prétendez donc, Seigneur, dans ces différents états d'humiliation et de douleur où vous met votre bonté, c'est uniquement de me sauver ? C'est uniquement ce que je prétends : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois descendre du ciel en terre, passer du sein de votre Père dans le sein d'une vierge, tomber de la splendeur de la gloire dans l'obscurité d'une étable, courir comme un pécheur aux remèdes du péché ; pourquoi oublier si fort, si j'ose le dire, ce que vous êtes, et cacher sous tant de voiles différents les attributs et les perfections de votre divinité ? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois tantôt à Nazareth soumis et obéissant, lorsque vous pourriez vous faire obéir vous-même ; tantôt à Jérusalem écoutant les docteurs, lorsque vous pourriez les instruire ; tantôt fuyant dans les déserts, lorsque vous craignez d'être enlevé ; tantôt vous montrant dans les villes, lorsque vous croyez pouvoir les sanctifier ; pourquoi ne pas paraître toujours tel que vous êtes, comme ayant seul droit d'instruire, de régner et de commander en souverain et en maître ? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois dans un jardin réduit à l'agonie, abandonné de votre Père, et livré à toutes les agitations d'un cœur triste jusqu'à la mort ; pourquoi tant d'accablements dans un sujet

qui, faisant la joie du ciel et de la terre, devrait être le premier à en goûter toutes les douceurs? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois dans le prétoire, et à peine puis-je vous y reconnaître, tant vous ont défiguré ces épines dont on vous a couronné, ces coups de fouets dont on vous a déchiré, ce sang répandu de toutes parts que vous a arraché la violence des tourments ; pourquoi exposer à tant de cruauté un corps qui, composé selon le poids et la mesure, devait être sensible jusqu'à l'excès, mais qui n'ayant jamais été soumis à la loi funeste du péché, devait être encore moins soumis aux suites et aux peines du péché? Uniquement ponr vous sauver : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois embrasser votre croix avec joie, la porter avec un attrait qui vous engage à ne vouloir pas même qu'on pleure sur vous, vous y laisser clouer plus pour satisfaire votre amour que l'inhumanité de vos bourreaux ; pourquoi tant de complaisance pour un objet si digne d'horreur? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.* Je vous vois élevé dans les airs sur ce bois fatal, et de là regarder d'un œil de miséricorde toutes les nations de la terre ; ouvrir sur toutes ces mains bienfaisantes d'où coulent les bénédictions et les grâces, leur donner à toutes votre vie pour dernier gage de votre tendresse, et le prix assuré de leur rédemption ; pourquoi, lors même que vous nous voyez réunis à vos ennemis pour vous insulter jusque sur cette croix, nous sacrifier vos derniers soupirs, avec autant de charité que si nous les recueillions avec un esprit de foi et de religion? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.*

Après des travaux si durs et si longs, au lieu de penser d'abord à aller jouir de la gloire qui vous est préparée, je vous vois consacrer plusieurs jours à dissiper ce qui peut rester de ténèbres dans l'esprit de vos disciples, à confondre l'entêtement de vos ennemis et à les convaincre les uns et les autres que vous étiez ce Messie promis qui, en mourant, devait dépouiller la mort et triompher de l'enfer en succombant sous ses coups. Dans le sein même de cette gloire, je vous y vois tout occupé de ceux que vous avez laissés dans l'exil, empressé de leur envoyer cet Esprit de vérité et de force qui les règle et les soutienne ; cette multitude d'ouvriers apostoliques qui secondent les bontés de l'Esprit et les vôtres, et tout ce qu'ils peuvent attendre de secours pour se disposer à aller régner un jour avec vous dans l'éternité. Pourquoi, après nous avoir sacrifié votre vie, nous sacrifier encore votre bonheur, ou par vos délais à en aller prendre possession, ou par vos soins à nous en faire sentir les effets? Uniquement pour vous sauver : *Sitio vestram salutem.*

Oui, Jésus-Christ n'a pas poussé un soupir, il n'a pas répandu une larme, il n'a rien fait que par rapport à notre salut; cette Eglise qu'il s'est formée, ces sacrements qu'il a institués, ces ministres qu'il a établis lui-même, qui s'est consacré tout entier à nos usages et à nos intérêts, tout cela c'est pour nous sauver; et si tout cela est vrai, comme il ne nous est pas permis d'en douter, avons-nous quelque invitation plus forte et plus pressante à attendre sur cette grande affaire? Quand en ceci il n'y aurait ni promesse ni menace dans l'Evangile ; quand on se tairait entièrement sur ce point dans toutes les chaires du monde; quand nul apôtre, nul prédicateur ne viendrait m'exhorter, ce qu'a fait Jésus-Christ devrait seul suffire pour m'engager à mettre la main à l'œuvre et à travailler à mon salut par toutes les voies que peuvent me fournir la religion et le zèle. Un Dieu me cherche; méritai-je d'être cherché? Les faiblesses dont je me sens coupable me disent qu'on ne peut me chercher que par un excès de miséricorde; mais enfin un Dieu me cherche, et il me cherche, non pas à peu de frais, non pas légèrement et à la hâte, mais dès le premier moment de sa vie, mais toute sa vie, mais aux dépens de son sang et de sa vie, mais du sein de sa gloire, lorsqu'il lui importe aussi peu de ne me trouver pas que de me trouver; sans autres motifs, sans autres sollicitations, j'en ai assez pour conclure que je dois le chercher à mon tour et aller à lui de tout moi-même. Mais le mal est que nous n'avons les yeux ouverts qu'au faste et à l'éclat qui nous environne, et qu'oubliant celui qui vient nous sauver, nous oublions également ce que nous devons à notre salut. Vous avez néanmoins au milieu de vous un abrégé de ce que vous coûtez à ce Dieu Sauveur; quand vous ne le considéreriez que sur sa croix, qu'un regard jeté avec réflexion sur cette image sacrée produirait dans vous de salutaires impressions! *Inspice.* (*Exod.*, XXIII.) Regardez donc ce visage défiguré, ces yeux éteints, ce corps déchiré de coups, ouvert et sanglant de toutes parts ; un Dieu qui se met dans un état si pitoyable sait apparemment ce qu'il fait; consultez-le, et il vous dira qu'il n'est dans un état si pitoyable que pour vous sauver, et à cette vue vous demeurerez dans l'inaction et vous ne ferez rien ; peut-être ne ferez-vous qu'augmenter la vivacité des douleurs de ce Dieu mourant en augmentant le nombre de vos péchés. Cessez donc, grand Dieu, de répandre un sang que nous recevons avec tant d'indifférence et de mépris, et qui, par notre malice, coule plus pour notre condamnation que pour notre salut; toutes vos bontés ne vaincront pas notre obstination; nous vous verrons mourir pour nous sans en être touchés, et l'affaire du salut, que votre mort devrait nous rendre si précieuse, sera chez nous une de ces affaires indifférentes que nous sacrifierons aux désirs et aux dérèglements de nos passions. Quoi donc! nous réduirons ce Dieu d'amour à se voir couvert de plaies sans fruit, et à faire de sa croix ce trône de miséricorde et de grâce, un tribunal de justice et de mort : *Et fac secundum exemplar.* (*Ibid.*) Jésus-Christ a travaillé à notre salut par toutes sortes de voies, par toutes sortes de peines, par lui-même, par

ses députés, par tout ce qu'il a cru propre à obtenir cette fin; si jusqu'à présent vous n'avez rien fait, rougissez-en du moins aujourd'hui à ses pieds; accordez-lui un désir sincère de commencer; mettez votre âme entre ses mains, conjurez-le de la veiller de si près et de la presser si vivement, qu'elle se détermine enfin à coopérer sans délai, mais sans réserve, à ses travaux et à ses soins : *Et fac secundum exemplar.*

Avançons. L'affaire du salut en elle-même est la plus grande de toutes les affaires; c'est celle qui nous est la plus recommandée par l'auteur et le consommateur de notre salut; mais c'est en même temps celle que nous devons avoir le plus à cœur, et qu'il nous importe le plus de terminer à notre avantage. Gagner un procès, entrer dans un riche héritage, affaire avantageuse pour un particulier, qui regarde par là sa maison établie et affermie contre tout ce qu'une fortune ingrate peut entraîner de disgrâce et de malheur; dissiper une armée ennemie, soumettre et réduire des provinces, affaire avantageuse pour un souverain, qui rompt par là les mesures de ses ennemis, et met ses Etats à couvert de toutes leurs insultes: mais ce ne sont là que des affaires d'un jour, des affaires dont on goûte le fruit tout au plus jusqu'au tombeau. L'affaire du salut est l'affaire de tous les temps; elle s'étend au delà de tous les temps; elle n'a ni d'autre terme ni d'autre récompense que l'éternité. Nous vous conjurons donc, écrivait saint Paul aux Thessaloniciens, et dans leurs personnes à tous ceux qui attendent le second avénement du Seigneur, nous vous conjurons de faire votre affaire, cette affaire qui est uniquement vôtre, et qui est tellement vôtre, que vous n'avez pas proprement d'autres affaires : *Rogamus ut vestram negotium faciatis.* (I *Thess.*, IV.) Et pourquoi cette affaire est-elle tellement nôtre que hors de là nous n'avons pas proprement d'autres affaires? Parce que ce n'est que dans elle que nous trouverons ce contentement et ce repos qui seuls peuvent faire et fixer le bonheur de l'homme : *Et operam detis ut quieti sitis.* (*Ibid.*) Toute autre affaire irrite les désirs, mais ne les rassasie pas; l'affaire seule du salut remplit tous les désirs dans ce monde et les épuise dans l'autre; dans ce monde, dès que nous nous écartons de notre fin, nous nous livrons aux sollicitudes et aux troubles; les différents objets excitent de différentes passions, et nous éprouvons tous que plus nous accordons à nos désirs, plus nos désirs en deviennent insatiables : plus ils ont, plus ils veulent avoir. Est-ce là la situation d'une âme qui fait toute son affaire de l'affaire du salut? Se sauver, c'est ce qui excite tous ses désirs; ses désirs n'ont qu'un objet, qui est Dieu, et cet objet remplissant toutes ses puissances, la met en quelque manière dans cette heureuse plénitude qui lui est réservée dans l'éternité; elle n'est pas, il est vrai, dans ces parties de plaisirs dont la sensualité se repaît avec tant d'attraits; elle n'est pas dans ces places d'honneur que l'ambition élève avec tant de pompe à ses partisans; elle n'est pas dans cette affluence dont l'avarice fait ses plus chères délices, mais elle se sauve; quel contentement pour elle! Elle est en proie aux douleurs qui l'assiégent, à l'humiliation qui la tient dans l'opprobre et le mépris, à la persécution qui la cherche et la trouve partout; mais elle se sauve; quel contentement pour elle! Elle s'arme, dans une sainte cruauté, contre elle-même, elle réduit son corps dans la servitude; les sens gémissent, la nature se plaint; mais elle se sauve; encore un coup, quel contentement pour elle! *Et operam detis ut quieti sitis.* Mais elle s'est sauvée; quel redoublement de contentement et de consolation! Jamais on ne reconnaît mieux l'utilité de son travail que quand on en goûte le fruit; on se trouve à la fin de sa course, et avec la fin de sa course à la fin des misères de la mortalité; à la fin de ces vicissitudes qui, de la joie, font passer à la tristesse, de la tristesse à la joie; à la fin de ces accidents imprévus qui, dans un moment, déconcertent la plus grande et la plus heureuse tranquillité. Plus de pleurs, plus de larmes, plus de douleurs, tout est renouvelé, et ce renouvellement va aboutir à une félicité qui est pleine par rapport à son objet; c'est Dieu, et dans Dieu l'on trouve toutes sortes de biens : inaltérable par rapport à son sujet: c'est le bienheureux, et le bienheureux ne peut souhaiter que ce qu'il a; constante par rapport à sa durée : cest l'éternité, et dans l'éternité rien ne peut changer. Qu'on se sait bon gré d'avoir fait quelques pas quand on arrive à un terme si consolant et si doux : Voir Dieu, le posséder, en être possédé à son tour, être heureux de son bonheur, et dans ce bonheur y trouver ce comble de félicité qu'il y trouve lui-même. Que n'envisageons-nous les choses par les yeux de la foi; à peine pourrions-nous nous souffrir dans cette vallée de larmes : tout nous y paraîtrait si insipide et si amer à la vue de ce qu'on nous prépare, que nous soupirerions sans cesse après cette dissolution qui seule peut mettre fin à nos misères, et que nous travaillerions encore plus à nous mettre en état de ne voir tomber cette maison de terre dans laquelle nous gémissons, que pour passer d'abord à cette maison céleste que notre Père nous a bâtie dans sa gloire : *Et operam detis ut quieti sitis.*

Mais est-ce à quoi travaillent tant de chrétiens indolents qui de l'affaire du salut s'en font une affaire inutile, ou tout au plus indifférente? Est-ce donc que nous n'entrerons jamais dans nos véritables intérêts? Que sommes-nous ici-bas? des voyageurs; pourquoi y sommes-nous? pour passer; où allons-nous? vous le voyez; on prend le change partout, on se fatigue, on s'épuise, est-ce pour le ciel? *Non est qui recogitet* (*Isa.*, XLVII), dit le Prophète; on n'y pense pas, on craint d'y penser, comme si c'était là une de ces pensées incommodes qui ne peuvent servir qu'à déranger le plan de vie doux et agréable qu'on s'est formé. Portes du ciel,

que vous êtes justement désolées sur un déréglement si affreux! Y a-t-il affaire au monde dont les suites soient plus importantes, où il y ait plus à perdre ou à gagner? Et on n'y pense pas, on craint d'y penser! *Non est qui recogitet.*

Rien n'est encore désespéré, dites-vous; je me sens encore un désir ardent d'y penser, j'y penserai. Vous vous sentez encore un désir ardent d'y penser; et que produit ce désir? vous arrache-t-il à l'objet de votre passion? vous arrache-t-il à vos devoirs? vous fait-il entrer dans ces routes nouvelles que prend tout homme qui veut se sauver? Savez-vous que, selon le Saint-Esprit, un désir qui ne produit rien tue l'âme, parce qu'il entretient sa lâcheté en flattant ses espérances? Vous y penserez, et comment? Peut-être comme une infinité de personnes qui, faisant entrer leur tempérament et leurs humeurs dans toutes leurs autres affaires, se font aussi un plan et une idée de salut à leur mode; ainsi l'avare voudra faire une alliance monstrueuse de sa cupidité et de son devoir, et croira mettre son salut en sûreté, parce qu'il apporte aux pieds du Seigneur quelques vœux stériles et infructueux, tandis qu'il se fait une idole de ses intérêts, à qui il sacrifie tous ses mouvements et toutes ses pensées; ainsi l'ambitieux fera pour le ciel tout ce qu'on peut exiger de lui, pourvu qu'on le laisse dominer tranquillement au gré de ses injustes et criminels désirs. Mais les voies du Seigneur ne sont pas les voies de votre cœur; sa loi ne souffre aucun partage, et ne pas l'accomplir jusqu'au dernier point, c'est se mettre dans un danger inévitable de trouver sa perte dans le point même qu'on l'aura négligé. Vous y penserez, et quand? sur le retour des années, quand le feu de la passion sera tombé; on ne recueillit point, dit Jésus-Christ, des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces, et d'une vie passée dans le crime, on ne reçoit pas une mort dans la charité. Une femme chrétienne, après avoir profané toute sa vie la sainteté de son mariage, s'imaginera qu'il suffit d'être chaste en mourant; un libertin de profession croira que c'est assez de quitter ses intrigues en recevant le viatique: c'en serait assez pour désarmer Dieu, si on les quittait sincèrement et de bonne foi; mais si le juste est à peine sauvé, quelle assurance peut avoir le pécheur? Un établissement temporel coûte des soins infinis; sera-ce par un moment de travail qu'on se fera un établissement éternel? *Celui qui sème peu*, dit l'Apôtre, *moissonnera peu*, et en cette matière plus qu'en toute autre, il est à craindre qu'on ne moissonne que malédiction et colère, quand on veut commencer si tard à semer. Nous vous conjurons par les entrailles de Jésus-Christ; nous vous en conjurons donc, et nous vous en conjurons par tout le zèle que vous pouvez avoir pour votre âme, de ne point perdre de temps dans une affaire où un moment négligé peut vous faire perdre une éternité; nous vous conjurons de vous y donner de tout vous-même, d'y apporter tous les soins, toutes les mesures qui peuvent contribuer à son exécution; une affaire où il s'agit de tout l'homme et pour toujours demande sans doute l'homme tout entier: *Rogamus ut negotium vestrum faciatis;* et nous vous en conjurons avec d'autant plus de raison, que rien ne se fera sans vous, et que tout retombera sur vous, parce que si l'affaire du salut est votre unique affaire, c'est en même temps une affaire qui est uniquement la vôtre.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas de l'affaire du salut comme de plusieurs autres affaires dans le monde, qui ne sont pas tellement nôtres qu'un étranger ne puisse ou les faire pour nous, ou en partager l'événement avec nous; tous les jours nous voyons que les plus importantes affaires se traitent par commission, et que l'injustice en fait retomber le bon ou le mauvais succès sur des personnes qui quelquefois n'ont contribué en rien ni à l'un ni à l'autre. Dans l'affaire du salut, chacun y est pour soi, il faut que nous la fassions nous-mêmes, et sans nous elle ne se fera jamais; il faut que nous recueillions tout le fruit, et jamais personne ne sera ni sauvé ni damné pour nous; c'est dans ce double sens que je dis que l'affaire du salut est uniquement nôtre; elle est uniquement nôtre, parce que c'est à nous uniquement à la faire; elle est uniquement nôtre, parce que c'est à nous uniquement à en ressentir toutes les suites.

Je sais que l'ouvrage du salut est l'ouvrage de Dieu plus que de l'homme, ou plutôt, que, quoi que fasse l'homme de son côté, il doit toujours attribuer la gloire du succès à celui qui, ayant donné le commencement, donne encore l'accroissement, la consommation et la fin; ainsi quand je dis que l'affaire du salut est uniquement nôtre, je ne prétends pas en exclure celui qui en est le premier auteur, et sans qui nous ne pouvons rien faire; ce que je prétends, c'est d'établir la nécessité indispensable que nous avons de coopérer aux soins de Dieu, en sorte que nous regardions les soins de Dieu comme les nôtres, non-seulement comme inutiles, mais comme une matière de condamnation et de jugement; d'y coopérer par nous-mêmes, en sorte que nous ne nous en reposions ni sur les prières ni sur les secours d'autrui, mais que nous mettions nous-mêmes la main à l'œuvre, et que si nous attendons quelque chose d'une intercession ou d'une direction étrangère, nous nous rendions l'une et l'autre salutaires par notre application propre et particulière.

Oui, Dieu demande notre coopération, et la demande si indispensablement, qu'après les lois qu'il a établies, il ne peut pas, tout puissant qu'il est, ou nous mettre dans le ciel, ou nous garantir de l'enfer malgré nous; sans nous consulter, il nous a tirés du néant, il nous a donné la vie; il nous l'ôtera, il nous enlèvera du milieu du monde sans nous

consulter ; mais quand il s'agit du terme où nous devons aboutir au sortir du monde, il nous appelle comme en communication de conseil; il veut que nous entrions en société de travail, et que les soins soient tellement communs, qu'il y ait sa part et nous la nôtre : *Hoc opus*, dit saint Augustin, *suum voluit esse et nostrum*. Dieu se fait une affaire de notre salut, non pas pourtant une affaire où nous n'entrions pour rien ; son affaire est de nous appeler, de nous solliciter, de nous presser; c'est de quoi il se charge, et par où il nous met dans les voies : *Suum vocando ;* notre affaire est de l'écouter, de lui répondre et de lui obéir; c'est de quoi nous sommes chargés, et sans quoi nous n'arriverons jamais: *Nostrum sequendo ;* aussi remarquez que quand Dieu menace le pécheur de l'insulter lorsqu'il périra, il ne sépare jamais ces deux choses, ce qu'il a fait de son côté pour le pécheur, et ce que le pécheur a refusé de faire du sien : je vous ai attiré, et vous vous êtes roidis; je vous ai tendu la main, et vous m'avez rebuté; mon tour est enfin venu; vous m'invoquerez et je ne vous exaucerai pas; vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et parce que vous vous êtes obstiné dans vos méchantes voies, vous en recevrez le fruit : voies d'iniquité et de crime, qui ne peuvent produire que des fruits d'amertume et de mort ; s'il couronne au contraire, ce n'est que le soldat qui a bien combattu, ce n'est que le serviteur fidèle qui a mis le talent à profit, ce n'est que celui qu'il a trouvé occupé de l'ouvrage dont il l'avait chargé ; tant il est vrai que la vie et la mort sont entre nos mains, et que si le Seigneur nous prévient de ses bénédictions, ce ne sont pas ces bénédictions précisément elles seules, mais l'usage que nous en faisons qui décide de notre éternité : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum.*

Dieu, je l'avoue, qui aujourd'hui même, selon l'expression du Prophète, nous sauve pour rien, parce que tout ce qu'il exige n'est rien à comparer à ce qu'il nous prépare, aurait pu, dans une autre providence, nous sauver pour rien, ou sans exiger cette multitude d'observances qu'il nous impose ; mais devrait-il être le premier à avilir dans notre esprit les grands biens qu'il nous destinait, en les distribuant comme sans discernement, ou du moins sans choix? Devait-il être le premier à entretenir notre indolence, en la récompensant aussi libéralement que peut le mériter le zèle le plus vif et le plus ardent? Il a prétendu faire du ciel une société de créatures raisonnables qui se fassent un mérite du bon usage de leur liberté, et en cela il nous a traités en hommes; montrons-lui qu'il ne s'est pas trompé, en supposant dans nous de la droiture et de la raison. Si ce qu'il a à nous donner n'était pas suffisant pour nous animer, s'il nous refusait ce qui nous est nécessaire pour l'obtenir, nous pourrions l'accuser ou de peu d'amour ou de trop de dureté; mais ce qu'il a à nous donner, c'est sa gloire, gloire dont il se contente lui-même ; ce qui nous est nécessaire pour l'obtenir, c'est sa grâce, grâce qui est éternellement à la porte de notre cœur : avouons que quiconque ne veut pas coopérer aux soins d'un Dieu, ne mérite pas d'être récompensé : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum.*

Soins au reste qui demandent toute autre application que celle dont se contentent certaines âmes ou livrées au monde, qui, sans rien faire presque, prétendent emporter le ciel, ou indolentes, qui, par leur lâcheté et leur langueur, gâtent presque tout ce qu'elles font. Comme c'est ici de toutes les affaires la plus sérieuse et la plus importante, c'est aussi celle qui demande le plus d'empressement et d'ardeur. Voyez comment y a travaillé Jésus-Christ : il s'y sacrifie sans ménagement et sans réserve. Est-ce trop que d'exiger de nous que nous nous y attachions de tout nous-mêmes, sans écouter ni la révolte des sens, ni les murmures de la passion, ni les faiblesses de la nature, ni rien de ce qui pourrait arrêter et ralentir notre zèle. Voyez comment y ont travaillé tous les saints, quel recueillement et quelle retraite! que de jeûnes, de macérations et d'austérités! En faisaient-ils trop dans un exercice continuel de tout ce que peut inspirer le zèle le plus ardent du salut? Ils craignaient toujours de n'en faire jamais assez ; et qui craignait ainsi ? l'Apôtre lui-même : le nom de Jésus-Christ porté jusqu'aux extrémités de la terre, témoignage rendu à l'Evangile devant presque tous les tribunaux, longues et fatigantes courses, mille périls essuyés, mille combats soutenus, rien de tout cela ne peut le rassurer, et il appréhende toujours qu'en sauvant les autres, il ne se perde lui-même. Et nous serons tranquilles sur je ne sais quels gages que nous croyons avoir de notre bonheur futur; quelque reste de bonne volonté qui semble nous dire que nous ferons, quelques vertus faibles et imparfaites que nous unissons à une infinité de défauts; si c'est ainsi qu'on se sauve, l'Evangile nous trompe, quand il compare le ciel, tantôt à une dragme perdue, mais qu'on ne trouve qu'en balayant toute une maison pour la chercher; tantôt dans une montagne, mais dont l'accès est difficile, et où l'on n'arrive que par la sueur et la fatigue; tantôt à un royaume, mais dont la conquête ne se fait que par la force et par la valeur.

Non, le ciel ne se donna jamais à la lâcheté et à la langueur; Jésus-Christ, les saints ne l'ont emporté que par leurs combats, et ce n'est que par nos combats que nous l'emporterons nous-mêmes ; de sorte qu'il ne sert à rien de recourir à ces vaines et scandaleuses défaites que vous suggère la malignité de votre esprit, mais qui ne justifieront jamais l'indolence de votre cœur : je me sauverais si Dieu le voulait ; Dieu le veut, et le veut si sincèrement, que, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, il a répandu tout son sang pour vous sauver ; mais il ne le veut pas sans vous. Quel tort vous fait-il de vous établir comme les arbitres et les maîtres de votre destinée? S'il s'agissait d'un

royaume temporel, trouveriez-vous mauvais qu'il s'en rapportât à votre choix? Pourquoi donc, s'il veut me sauver, laisse-t-il dans moi tant de faiblesses qui m'arrêtent sur les routes du salut? Et pourquoi, par votre faute, rendez-vous inutiles tant de secours que Dieu oppose à ces faiblesses? Pourquoi, de concert avec les ennemis de Dieu, cherchez-vous chaque jour à donner à ces faiblesses une nouvelle force, en cédant à leurs importunités et à leurs attaques? Croyez-vous que tant de fervents chrétiens, qui courent dans les voies du Seigneur, n'aient pas leurs assauts et leurs combats? Croyez-vous que ceux mêmes qui vivent dans le plus grand éloignement du monde ne se ressentent en rien de ce que l'homme de péché a laissé dans nous de déréglements et de désordres? Nous nous portons toujours nous-mêmes, dans quelque état et quelque condition que nous soyons, et dans nous mille occasions, pour parler après le prophète, d'arracher, de détruire, d'édifier et de planter; mais quand on veut se sauver, on arrache, on détruit, on édifie, on plante, et sans s'écouter soi-même, on va à la fin, malgré tout ce qu'on peut trouver d'obstacles, on tâche même de se faire des obstacles; qu'on trouve comme autant de voies pour aller à la fin avec plus de mérite et plus de gloire. Faites donc valoir vos faiblesses tant qu'il vous plaira; elles peuvent vous servir de prétexte, jamais de justification, et il sera toujours vrai que nous pouvons tout avec les secours qui nous sont offerts, mais que ces secours n'opèrent qu'autant que nous les recueillons avec soin, et qu'après les avoir recueillis, nous suivons leurs mouvements et leurs impressions : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum.*

J'ajoute ici, pour l'instruction de je ne sais combien de personnes qui semblent faire dépendre tout leur salut du zèle et des soins d'autrui, que c'est par nous-mêmes que nous devons nous appliquer ces secours; que c'est par nous-mêmes que nous devons travailler à cette grande, à cette importante affaire. Le prédicateur peut effrayer, le directeur peut instruire, l'homme de bien peut prier, l'ami peut édifier, mais ce n'est pas là ce qui fait le saint. Jésus-Christ était sans doute le plus éloquent de tous les prédicateurs, le plus éclairé de tous les directeurs, le plus puissant de tous les médiateurs, l'homme le plus propre à porter par sa conduite la vertu dans tous les cœurs; ce n'est pas néanmoins à quoi il attache uniquement la sainteté, ni sur quoi se sanctifient ceux qui ont le bonheur de le suivre : Gardez les commandements, si vous voulez entrer dans la vie; gardez les conseils, si vous voulez être parfaits; c'est ce qu'il leur disait, c'est ce qu'il vous dit à vous-même. Ainsi comptez sur tout ce qui peut vous venir de la part des hommes : avis salutaires, exhortations pressantes, exemples édifiants; mais n'y comptez que comme sur autant de voix dont Dieu se sert pour vous appeler à lui, et qui néanmoins ne vous y conduiront qu'autant que vous aurez compris qu'on déclare heureux dans l'Evangile, non pas celui qui sait, mais celui qui fait.

Ce qu'il y a même de plus propre à fléchir la justice divine vous devient inutile, si vous ne savez le mettre à profit et en faire un saint et salutaire usage. Par vos libéralités, vous engagerez tous les pauvres d'une ville dans vos intérêts, vous mettrez en mouvement tout ce qu'il y a de personnes de piété pour porter vos vœux et vos demandes devant le Seigneur; vous y ferez même monter le parfum de ce sacrifice non sanglant que le Père ne peut pas s'empêcher de recevoir en odeur de suavité. Et de là quelle multitude de dons et de bénédictions célestes! Oui; mais si tandis qu'on demande pour vous vous ne demandez pas vous-même, si tandis que Dieu ouvre son cœur vous fermez le vôtre, si tandis qu'on s'intéresse pour votre salut vous croyez pouvoir le négliger, prenez garde que les choses mêmes que vous faites pour vous sauver ne deviennent le sujet d'une plus grande condamnation. Vous attirez la grâce sur vous, et cette grâce vous la laissez oisive; vous la recevez dans un cœur ou indolent ou rebelle. Plus nous aurons reçu, plus on nous demandera; et si en général il est avantageux de recevoir beaucoup, souvent il vaudrait mieux avoir moins reçu, on aurait moins à nous demander.

Je ne vous dis pas pour cela de donner dans le déréglement de ceux qui n'ont jamais rien à présenter au Seigneur, ou par eux-mêmes ou par autrui; ce serait avilir les pratiques les plus saintes de la religion et ôter au pécheur une des plus grandes ressources qu'il puisse avoir contre les désordres de ses affaires. Non, répandez; et si Dieu répand de son côté comme l'y engage sa fidélité, ayez soin, vous dit l'Apôtre, de ne pas recevoir sa grâce inutilement et en vain; ce n'est guère impunément qu'on la rebute, et si Dieu ne se lasse jamais de faire du bien, il ne le fait pas toujours avec cette bonté qui l'engage à distinguer une âme qu'il trouve constamment fidèle et prompte à l'écouter. Ouvrez en votre faveur autant de bouches qu'il y en aura qui voudront représenter vos besoins et vos misères; mais souvenez-vous que ce Dieu, qui exauce la prière du juste, est loin de l'impie, et que s'il s'est engagé à ne rien refuser de ce qu'on lui demandera au nom de son Fils, il ne s'est jamais engagé à forcer une volonté rebelle et à l'entraîner malgré elle dans les pratiques de son devoir. Recourez le plus souvent que vous pourrez à cette adorable victime qui ne s'immole sur nos autels que pour ouvrir sur nous les trésors de la miséricorde; mais de ces trésors de miséricorde, faites-en des trésors de mérite et de justice; en un mot, n'épargnez rien pour obliger Dieu à vous visiter dans l'abondance de ses grâces. Ne croyez pas pourtant que vous vous sauviez jamais, si à cette abondance de grâces vous ne joignez une abondance de vertus. C'est ce qui vous regarde personnellement et qui prouve que

l'affaire du salut est uniquement vôtre, parce que c'est à vous uniquement à la faire : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum.*

Affaire encore uniquement vôtre, parce que c'est à vous uniquement à en recueillir et à en ressentir toutes les suites, et quelles suites, Dieu immortel! Comprenez-en l'étendue, et voyez s'il est d'un homme sage de se négliger sur ce point; c'est entre le ciel et l'enfer, entre une éternité de délices et une éternité de supplices que nous marchons; où tomberons-nous? Mystère réservé au Seigneur. Mais de quelque côté que nous tombions, il est sûr que si nous devons avoir des compagnons qui partagent avec nous ou nos délices ou nos supplices, il n'en est aucun qui puisse ou les goûter ou les souffrir pour nous.

La joie donc du ciel sera une joie véritable, solide, pleine et entière; mais elle sera nôtre, dit Jésus-Christ : *gaudium vestrum* (*Joan.*, XVI), et nôtre, parce qu'elle sera à nous, parce qu'elle sera dans nous, parce qu'elle sera pour nous; en sorte que si je mérite un jour d'entendre cette douce et consolante parole : ***Entrez, serviteur fidèle, dans la joie de votre Maître***, dans cette joie commune à tous les bienheureux, j'aurai une joie qui fera ma récompense particulière, ma gloire particulière, mon bonheur particulier, joie que les autres goûteront avec moi, mais que je goûterai préférablement à tous les autres, que je goûterai si indépendamment de tous les autres, que je serai aussi heureux moi seul que si nul autre n'était heureux avec moi, que si nul autre ne devait être heureux que moi. Que ne daignez-vous, grand Dieu! nous faire sentir quelque avant-goût d'un si grand bonheur; nous en serions tellement occupés que, présents de corps sur la terre avec l'Apôtre, avec lui nous en serions toujours absents par l'ardeur et la vivacité de nos désirs. Mais nous ne vous connaissons pas, félicité toujours ancienne et toujours nouvelle! Beau ciel, nous ne savons ce que c'est que vous posséder! Et si vous ne le savez pas, que ne vous en rapportez-vous à celui qui, en vous disant que ce qu'il vous prépare est infiniment au-dessus de toutes vos expressions et de toutes vos pensées, vous dit tout ce qu'il faut pour exciter votre empressement et votre zèle. Dites mieux : Nous ne voulons pas vous posséder, beau ciel; nous renonçons à vos attraits, parce qu'il faut s'y frayer le chemin par l'amertume et la croix. Mais y avez-vous pensé, mon cher frère? Ce n'est pas moi qui perdrai ce bonheur pour vous; ce n'est aucun ni de votre famille ni de votre parenté, c'est vous qui le perdrez; vous pour qui il avait été préparé, vous qui en auriez goûté toute la suavité, vous qui l'auriez tellement fait vôtre qu'il aurait été tout à vous, tout en vous, tout pour vous : *gaudium vestrum*. Cette joie, au reste, ne fera pas seulement notre bonheur, parce qu'elle sera nôtre, mais encore parce que personne ne pourra nous la ravir : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI.) Sur la terre, rien n'est si bien à nous qui ne puisse nous être enlevé ou par l'injustice ou par la violence des hommes; tout ce que nous aurons dans le ciel sera si bien à nous que nous serons sûrs de le posséder toujours; l'injustice, la violence et la mauvaise foi n'entreront jamais dans cette région de bénédictions et de grâces; le trouble, les inquiétudes n'y pénétreront jamais. Tout l'enfer pourrait s'élever contre nous qu'il ne diminuerait en rien notre bonheur; nous pourrions voir tomber tous les hommes en enfer que nous n'en perdrions rien de notre paix et de notre joie : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

Tel à peu près sera le sort du pécheur par rapport aux tourments qui lui sont préparés, c'est-à-dire qu'ils lui seront également propres et particuliers, et également imposés, sans que personne puisse ou l'en délivrer ou le soulager. Là, dit l'Apôtre, chacun portera son propre poids : *Unusquisque onus suum portabit.* (*Galat.*, VI.) Le poids de sa conscience, dont les reproches le désoleront; le poids de la justice de Dieu, dont la sévérité l'accablera; le poids de ses peines, dont les rigueurs le désespéreront, et ce poids tous les réprouvés le porteront en commun dans la fureur et la rage; mais chacun le portera en particulier avec plus ou moins de sensibilité, selon la grièveté de son péché, et cela sans qu'il y ait jamais aucune rédemption, aucune consolation à espérer. La porte du grand chaos sera fermée pour lui pour toujours, et ce qui aura fait sa première occupation au moment qu'il y sera précipité, la fera durant toute une éternité : brûler, souffrir, se désoler, se désespérer, c'est ce qui en fera le commencement, c'est ce qui en fera la durée, sans qu'il finisse jamais, sans qu'il puisse jamais espérer de le voir finir. Et là, vous demande Jésus-Christ, de quoi vous servira d'avoir gagné tout le monde, si vous avez perdu votre âme? Cette âme, qui étant vôtre, a droit d'attendre que vous la ménagiez, qui étant unique verra couler sur elle tous les torrents de la colère divine aussi uniquement que si elle était seule dans la peine; qui étant immortelle ne doit jamais finir au milieu de ses supplices; âme vraiment malheureuse, qui, sachant ce que tu es et ce que tu peux être, oublies également et les biens qu'on te prépare et les maux dont tu es menacée, et travailles ainsi toi-même à élever de tes propres mains le triste ouvrage de ta réprobation.

Sauvez cette âme, mon cher frère; sauvez-la, à quelque prix que ce soit; sauvez-la, quoi qu'il vous en doive coûter : *Salva animam tuam.* (*Gen.*, XIX.) Ce sont les paroles de l'ange au saint homme Lot, paroles que je vous adresse pour vous engager à former sur ce point des résolutions dignes de votre Dieu, dignes de vous et de votre religion; je vous les adresse à vous, qui semblez avoir pactisé avec le péché et être déjà arrivés à ces tristes portes de mort d'où on ne revient guère que par un prodige de bénédictions et de grâces. Quelque désespérante que paraisse la situation de vos affaires, Dieu a encore

sur vous des entrailles de miséricorde et de Père; il vous invite encore à la salle du banquet; il nous ordonne encore de vous y entraîner comme par violence et malgré vous: *Salva animam tuam.* Ne vous lasserez-vous jamais de courir dans les voies de l'iniquité? N'est-ce point assez avoir donné à la licence et au péché? N'avez-vous rien à craindre, rien à ménager pour l'avenir? Aussi insensés que l'impie si vous ne croyez pas, mais plus insensés que lui si, croyant, vous vous mettez par votre choix dans la triste nécessité de vous perdre et de vous damner. Je vous les adresse à vous qui, préoccupés du monde et de ses faux biens, ne vous repaissez que de ce qui passe, d'un surcroît de succès et de revenu, d'un établissement avantageux, d'un poste d'honneur sur la terre. Et qu'est-ce que cela pour un homme qui est chargé d'une âme immortelle? *Salva animam tuam.* Regardez cette âme comme le dépôt le plus précieux que vous puissiez avoir entre vos mains, regardez-la comme la décision de votre bonheur ou de votre malheur. Si vous la sauvez, tout est fait pour vous; si vous la perdez, tout est perdu, tout est désespéré.

Je vous les adresse à tous, puisque vous êtes tous faits pour le ciel, et que c'est pour cela que Dieu vous a donné l'être, pour cela qu'il vous le conserve, pour cela qu'il s'est revêtu des faiblesses de notre humanité, pour cela qu'il s'est soumis à toutes les rigueurs de la plus humiliante et de la plus douloureuse de toutes les morts; pour cela qu'il vous envoie tant d'apôtres et de prophètes, qu'il répand tant de grâces, qu'il opère tant de prodiges de bonté, et qu'il semble épuiser les trésors de ses miséricordes: *Salva animam tuam.* Accordez à notre Dieu une âme dont il paraît si jaloux et si empressé; rendez-lui un bien qui lui appartient par tant d'endroits, et ne l'attristez pas jusqu'à le forcer à vous rejeter, après vous avoir cherché à tant de frais; et de peur que tant d'objets différents qui fascinent et séduisent l'homme pécheur, ne vous arrêtent ou ne vous détournent dans l'exécution d'un projet si digne d'un homme chrétien: *Ne stes in omni circa regione.* (*Gen.*, XIX.) Fuyez ces malheureuses régions de Sodome et de Gomorrhe, où tout ne respire que la corruption et la licence; je veux dire, fuyez ces assemblées profanes, où toutes les passions se montrent si à découvert, que si elles ne se saisissent pas d'abord de tous les cœurs, il en est peu qu'elles n'ébranlent et ne disposent insensiblement à suivre leurs malignes impressions; je veux dire ces spectacles dangereux, qui mettent en œuvre tant de piéges différents, qui les mettent en œuvre avec tant d'art et d'artifice, que souvent, pour parler de la sorte, on est pris et gagné sans qu'on s'en soit presque aperçu; je veux dire, ces sociétés d'abord, si vous le voulez, d'une honnête amitié, ces commerces que la politesse lie d'abord plus que la passion, mais où vous ne sentez que trop qu'il y a je ne sais quoi qui semble vous menacer d'un attachement criminel. Fuyez tout cela, et retirez-vous dans la solitude et le désert: *sed in monte salvum te fac.* (*Ibid.*) Non point que je veuille entraîner tous les fidèles sous ces toits où habite un silence et un recueillement éternel: plût au ciel que nous trouvassions plusieurs de ces grandes âmes, qui, comprenant que, puisqu'il s'agit d'une éternité de bonheur, c'est par une continuité de travail et de soins qu'elles doivent le mériter! mais du moins, faut-il se faire une solitude de cœur, avoir ses moments pour entrer en compte avec Dieu et avec soi-même, et renoncer plutôt à tout, repas, jeu, assemblée, que de se mettre en danger d'échouer. Vos anciens tentateurs viendront vous chercher, ils s'épuiseront en faux raisonnements pour vous ébranler, *tanquam surdus non audiebam* (*Psal.* XXXVII); je suis sourd à vos discours, aveugle à vos exemples, insensible à vos sollicitations; j'ai une âme à sauver, c'est de quoi je suis uniquement occupé; sauvez vous-même la vôtre, *salva animam tuam.* Vous vous consumez à courir après la fureur de vos passions; tout passera comme une ombre, et du passé que vous restera-t-il, que votre perte, que vous trouverez dans votre malice? Mais enfin, si vous ne voulez pas vous sauver, ne trouvez pas mauvais que je sois plus sage que vous; ne venez plus troubler mes réflexions; aussi bien vous ne gagnerez rien, ma résolution en est prise, et je n'en reviendrai jamais; je veux me sauver, je le veux, quoi qu'il m'en puisse coûter, malgré toutes les répugnances des sens, malgré toutes les contradictions de la nature, et j'y travaillerai si infatigablement, si efficacement, que j'espère enfin recevoir le fruit de mes travaux auprès de celui qui sauve tous ceux qui tâchent de se rendre dignes des pensées de paix et de salut qu'il a sur eux. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le lundi de la quatrième semaine de l'Avent.

LE PARADIS.

Videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III.)

Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Nous allons enfin voir ce Sauveur promis, cet attendu des nations, celui qui peut seul abattre ce mur de division qui est entre le ciel et la terre depuis la naissance des siècles. N'est-ce pas ici que nous pouvons nous écrier avec Jésus-Christ: Bienheureux ceux qui verront ce que nous allons voir: un Dieu enfant, un Dieu pleurant pour nous, se chargeant de tous nos péchés, et ne paraissant que pour nous dire qu'il les vient expier par le sacrifice de son sang et de sa vie.

Ce n'est pourtant, j'ose le dire, que le commencement de notre bonheur, de ce bonheur que Jésus-Christ lui-même a eu en vue, et qu'il a cherché pour lui en nous le venant mériter. Dans ce Dieu sauveur que nous allons recevoir, nous y aurons, il est vrai, mille sources de bonheur; mais si nous n'en faisons pas autant de sources de salut, nous n'atteindrons ja-

mais à ce qui doit faire le comble de notre bonheur. Ce n'est qu'auprès de Dieu, ce n'est que dans Dieu qu'on trouve ce comble de bonheur; ce n'est qu'en le possédant, qu'en jouissant de sa divine présence, qu'on est parfaitement et pleinement heureux. Ayons donc, je ne dis point ce qui semble faire le bonheur du mondain: richesses entassées, supériorité de dignité et de rang, ce n'est point là ce qui peut rendre heureux le chrétien; je dis tout ce que le Sauveur peut répandre sur nous de bénédictions et de grâces; si nous les laissons tomber sans effet et sans fruit, elles n auront été plus abondantes que pour nous rendre plus malheureux. Ainsi, ne nous croyons vraiment heureux que quand nous n'aurons besoin, ni de ces faux biens qui nous fascinent, ni de ces grâces copieuses qui nous soutiennent; c'est alors que nul bien ne nous manquera, que nulle grâce ne nous sera nécessaire; nous serons à la source de tout bien, à la source de toute grâce, et de quelque manière qu'elle se communique à nous, ce sera toujours pour y porter cette plénitude de bonheur, qui seule doit faire l'objet de nos empressements et de nos vœux. Fasse le ciel que je vous donne une si juste idée de l'opposition qui se trouve entre cette heureuse plénitude qu'on vous prépare dans la gloire et le vide que laisse dans le cœur ce qu'il y a de plus doux, de plus délicieux sur la terre, qu'avec le secours de la grâce que vous apporte ce divin Sauveur qui va paraître, regardant les choses comme vous les verrez dans Dieu, vous entriez dans tous les sentiments de mépris ou d'estime qu'il a en lui-même.

Nous ne sommes pas faits pour être heureux sur la terre, vous le dites dans toutes ces occasions où la fortune semble se déclarer contre vous; mais cette fortune change-t-elle à votre égard, vous montre-t-elle un un visage plus favorable, vous changez vous-mêmes de discours, vous vous applaudissez de votre bonheur prétendu, vous commencez à croire que vous pouvez être heureux sur la terre, vous goûtez les biens qu'elle vous présente, vous vous y attachez; cependant je soutiens qu'excepté quelques moments de trouble, ou pour mieux dire, de fureur où l'emportement de la passion vous aveugle, vous ne pouvez pas vous empêcher de sentir le malheur de notre exil; que c'est un malheur qui vous suit partout, et que, de quelque nature que puissent être les biens que vous possédez, vous êtes dans votre affluence ce que nous sommes dans notre misère et notre indigence : inquiets, agités, et jamais contents; comment cela? c'est qu'au delà des biens dont vous jouissez, il en est d'autres dont vous pouvez jouir, et qu'ainsi votre cœur, peu satisfait de ce qu'il a, est déchiré par les désirs de ce qu'il n'a pas; ou que quand vous auriez tous les biens dont vous pouvez jouir, ces biens précisément et par eux-mêmes ne vous garantiraient pas des maux inséparables de la triste condition de notre nature, et qu'ainsi votre cœur, aussi occupé de ce qu'il fait que de ce qui peut déranger son bonheur, est partagé entre le plaisir qu'il goûte et la peine qu'il craint; ou enfin que quand vous auriez toutes sortes de biens sans le mélange d'aucun mal, ce ne seraient ni des biens dont vous puissiez jouir, ni des maux dont vous puissiez vous garantir pour toujours, et qu'ainsi votre cœur est troublé par la crainte que produit l'incertitude de sa destinée et le danger des divers événements qu'il peut avoir à essuyer: dans le ciel, et dans le ciel seul, notre cœur ne sera ni déchiré par ses désirs, ni partagé entre le plaisir et la peine, ni troublé par la crainte.

Il ne sera point déchiré par ses désirs, parce qu'il possédera toute sorte de biens : premier point. Il ne sera point partagé entre le plaisir et la peine, parce qu'il possédera toute sorte de biens sans le mélange d'aucun mal. Il ne sera point troublé par la crainte, parce qu'il sera sûr de posséder pour toujours toute sorte de biens sans le mélange d'aucun mal : second point. C'est tout ce que j'ai à dire.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis la naissance des siècles, on travaille inutilement à remplir la vaste capacité du cœur humain; toutes les parties de l'univers lui portent leurs tributs comme à l'envi; le ciel verse ses plus riches influences, la terre épuise ses entrailles, les mers s'ouvrent et vomissent ce qu'elles ont de plus précieux, tout cela comble-t-il cet abîme? *Nunquam dicit : sufficit.* (*Prov.*, XXX.) C'est un feu qui dévore les plus vastes forêts, qui crie toujours qu'on apporte, que rien ne lui suffit, que quand il y aurait une infinité de mondes infiniment plus étendus, infiniment plus riches et plus opulents que celui que nous habitons, ce serait encore peu pour son ardeur et sa vivacité : *Nunquam dicit : sufficit.* Vous l'éprouvez vous-même tous les jours : jamais vos désirs ne sont remplis, jamais vos désirs ne sont épuisés; ils ne sont jamais remplis, parce que vous n'avez jamais tout ce que vous souhaitez; ils ne sont jamais épuisés, parce que quand vous auriez tout ce que vous souhaitez, vous souhaiteriez toujours quelque chose au delà de ce que vous avez : en est-il de même d'un cœur qui possède Dieu? Ses désirs sont-ils remplis? Oui, ils le sont, parce qu'il a tout ce qu'il souhaite. Ses désirs sont-ils épuisés? Oui, ils le sont, parce qu'il ne peut rien souhaiter au delà de ce qu'il a.

Je dis donc en premier lieu que le bienheureux a tout ce qu'il souhaite, et je le dis sur la parole même de notre Dieu : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.* (*Psal.* XX.) Vous avez accordé au juste, Seigneur, tout ce que son cœur a désiré, et qu'a-t-il désiré? Que vous lui montrassiez votre face; il la voit dans toute la joie que peut produire la contemplation d'un si auguste et majestueux objet : *Lætificabis eum in gaudio cum vultu*

tuo. (*Psal.* XX.) Il a désiré que vous fissiez tomber sur lui ces bénédictions de douceur que goûtent ceux qui ont le bonheur de vous voir ; vous l'en avez prévenu, et il en est tellement inondé, qu'il ne comprend pas que vous gratifiez si fort ceux que vous aimez : *Prævenesti eum in benedictionibus dulcedinis.* (*Ibid.*) Il a désiré que vous le couronnassiez à proportion de ses services, et que vous lui fissiez sentir que plus il s'est abaissé pour vous, plus vous avez soin de l'exalter; et il est investi de gloire de toutes parts, placé sur les trônes les plus superbes, et élevé au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu de grand et de puissant sur la terre : *Magna est gloria ejus in salutari tuo* (*Ibid.*); et par là le bienheureux voit tous ses désirs accomplis : désir de posséder Dieu, il le voit face à face; désir de sentir le plaisir et la douceur qu'il y a de posséder Dieu, il est comblé des plus précieuses bénédictions ; désir d'entrer en part de la gloire qui revient à ceux qui possèdent Dieu; il est tellement distingué qu'il semble entrer en part même de toutes les prérogatives de la Divinité : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.*

Que nous languirions dans cette terre d'exil, si nous comprenions ce qu'on nous prépare et qu'on doit nous découvrir dans ces heureuses régions que nous appelons et qui sont véritablement notre patrie : *Non videbit me homo et vivet* (*Exod.*, XXXIII); un homme qui m'a vu ne peut pas vivre, dit Dieu dans l'*Exode;* c'est-à-dire, que ces jours qui aujourd'hui nous paraissent si doux, si agréables, nous deviendraient insupportables, si, après avoir vu Dieu, nous venions à le perdre de vue; que partout où nous ne trouverions pas Dieu, nous ne trouverions qu'amertume et dégoût : *Non videbit me homo et vivet;* c'est-à-dire que si nous avions vu Dieu et que nous l'eussions perdu de vue, nous gémirions comme des esclaves sous la pesanteur de nos chaînes, et que nous soupirerions avec plus d'ardeur que l'Apôtre après cette dissolution qui devrait de nouveau nous procurer la vue de cette majesté suprême qui se serait dérobée à nos yeux : *Non videbit me homo et vivet.* C'est-à-dire que la mort, cette mort qui aujourd'hui nous paraît si terrible et si redoutable, nous deviendrait douce et agréable. et que, la regardant comme la voie nécessaire pour rentrer de nouveau dans le bonheur que nous avons perdu, nous conjurerions Dieu à tout moment d'abréger le temps de notre exil et de se hâter de mettre fin à ces jours que nous passerions loin de lui dans le deuil et la tristesse, afin de pouvoir aller passer avec lui les jours de notre éternité : *Non videbit me homo et vivet;* c'est-à-dire qu'il faut mourir pour voir Dieu; que nous ne mériterons de le voir qu'après notre mort; que si nous ne mourions jamais, jamais nous ne le verrions. Dans le ciel nous verrons Dieu, et nous vivrons, et notre vie sera de le voir, non point à travers quelques voiles et sous des couleurs empruntées; nous le verrons tel qu'il est, aussi grand, aussi majestueux, aussi parfait qu'il est ; *sicuti est* (*Joan.* III); non pas dans cet éclat qui éblouit les yeux les plus perçants; nous le verrons face à face, et quelque éblouissant que soit l'éclat qui sortira de cette face divine, il ne nous empêchera pas de la contempler de près, à loisir, dans tous ses attraits et toute sa beauté : *facie ad faciem* (*I Cor.*, XIII) ; non point avec cette majesté qui opprime un scrutateur présomptueux : il se fera un plaisir de se montrer, et il ne cherchera qu'à faire le nôtre, en se montrant avec tout l'éclat et toute la majesté qui lui convient : *Lætificabis eum cum vultu tuo* (*Psal.* XX) ; qu'un jour passé à contempler cet assemblage infini de perfections infinies, vaudra mieux que mille années dans ces spectacles brillants où semblent s'épuiser la grandeur et la magnificence mondaines ! qu'il sera plus consolant de voir Dieu dans sa gloire que Salomon dans tout son éclat et toute sa pompe !

Que trouvons-nous ici-bas, qui ne se ressente de l'infirmité et de la misère humaine? joies qui passent, fêtes troublées, mélanges d'élévation et de bassesse, de vertu et de défaut; c'est le partage de tout ce qui est créé, quelques dehors brillants, et un fond de vanité et de néant: *Levate capita vestra.* (*Luc.*, XXI.) Levez vos yeux vers le ciel : dans Dieu, nulle faiblesse, nulle tache, nul défaut; tout y est beau, et souverainement beau ; tout y est bon, et bon par excellence; tout y est grand, et plus grand que nous ne pouvons le dire et le penser; tout y est Dieu, et tout y est divin; et c'est là celui que vous verrez : l'unité de sa nature, la trinité de ses personnes, l'étendue de sa puissance, les excès de ses miséricordes, les abîmes de sa sagesse et de sa justice ; que vous dirai-je? vous verrez Dieu comme on ne peut pas le voir sur la terre sans mourir : on ne peut pas aussi, quand on habite la terre, parler dignement de lui : *Non videbit me homo.* Mais n'est-ce pas cela même qui devrait exciter tous vos désirs ? Pour exprimer le bonheur qu'il y a de voir Dieu, il le faut voir en effet; il est sûr pourtant que le voir c'est le comble du bonheur; pourquoi donc ne pas avoir ici ces empressements que nous avons partout ailleurs ? quand on se contente de nous laisser entrevoir tout ce qu'il y a d'avantageux dans un grand bien qu'on nous propose, nous grossissons les choses dans notre pensée, nous nous repaissons de mille vaines idées de prospérité et de bonheur ; là-dessus nous désirons, nous souhaitons, et que souhaitons-nous ? peut-être l'ombre d'un bien, peut-être une vraie source de chagrin et de peine, peut-être notre perte sous une fausse et fragile apparence de bien; est-ce là ce que nous avons à craindre du côté de Dieu ? il ne dépend que de vous de le voir; vous ne comprendrez pourtant jamais quel est le bonheur de ceux qui le voient, que vous ne le voyiez vous-même ; donnez là-dessus un libre essor à votre esprit; imaginez-vous

tout ce que vous pouvez de plus agréable et de plus propre à charmer vos yeux, une vaste campagne émaillée de fleurs, les palais de nos souverains, ornés de tout ce qu'il y a de plus riche et de plus brillant dans la nature ; le ciel lui-même, parsemé de tant d'astres différents, qui, chacun en sa manière, nous annoncent la grandeur et la magnificence de son auteur; ce n'est rien de tout ce que l'œil peut voir sur la terre, rien de tout ce que l'oreille peut y entendre, rien de tout ce que le cœur peut y désirer, rien de tout ce que l'esprit peut s'imaginer; qu'est-ce donc? c'est quelque chose de plus, que je ne comprends pas; mais c'est parce que je ne le comprends pas, que je veux travailler à le comprendre un jour; loin donc de moi, vaines lueurs d'un métal périssable qui m'enchantez, charmes trompeurs d'une fragile beauté qui m'aveuglez, je vous ferme les yeux pour toujours; je puis voir Dieu, c'est lui seul que je veux voir, et lui seul, comme je l'espère, qui, en se faisant voir à moi, fera mon bonheur durant l'éternité : *Lætificabis eum in gaudio cum vultu tuo.* (*Psal.* XX.) Et de là, de la vue de Dieu, quel assemblage infini de bénédictions et de douceurs! Le bienheureux n'en est pas seulement prévenu, il est inondé et comme accablé : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis* (*Ibid.*); première bénédiction de douceur, de la vue il passera à l'amour; mais quel amour, Dieu immortel! Dieu nous aimera, et nous aimerons Dieu; Dieu nous aimera d'un amour sincère, où il n'entrera ni déguisement ni dissimulation; ce sera réellement et en effet qu'il nous aimera; nous aimerons Dieu dans toute la sincérité de notre cœur, de toute l'étendue, de toute la force de notre âme; Dieu ne nous aimera que pour faire couler sur nous les bienfaits les plus signalés; nous n'aimerons Dieu que pour répondre à ses bienfaits par le retour le plus ardent, le plus empressé; Dieu n'aimera que nous, ce ne seront ni les grands ni les puissants de la terre; les bienheureux seuls seront aimés; nous n'aimerons que le Dieu qui nous aimera; ce ne seront ni des beautés corruptibles, ni des objets périssables; un objet infini, une beauté éternelle occupera tout notre amour, et si nous aimons les compagnons de notre bonheur, ce ne sera que dans Dieu et pour Dieu que nous les aimerons. La douce vie! sentir qu'on est aimé d'un Dieu, et qu'on l'aime, qu'un Dieu n'a d'autres soins que de nous témoigner son amour, et que nous n'avons d'autres empressements que de lui rendre amour pour amour; à un amour bienfaisant, un amour reconnaissant; à un amour de prédilection, un amour de préférence; à un amour fort et éternel, un amour chaste, inébranlable et constant. La douce vie, passer les jours de son éternité dans un amour réciproque du Créateur à la créature, et de la créature au Créateur; le Créateur n'étant plus ce juge terrible, ce vengeur sévère dont autrefois on redoutait si fort les rigueurs; il sera tout amour pour sa créature; la créature n'étant plus cette légère, cette volage qui revenait si indignement de ses désirs et de ses protestations d'amour : elle n'aimera, elle ne pourra plus aimer que son Créateur : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.*

Elevez-vous ici au-dessus de vos idées basses et terrestres, aveugles amateurs du siècle, et comprenez, si vous le pouvez, quel est le bonheur de celui qui aime un Dieu et qui en est estimé; je n'ai garde d'exposer à vos yeux les excès furieux d'un amour profane, je ferais tort à l'amour divin; cependant on ne goûte de plaisir qu'auprès de la personne qu'on aime : auprès d'elle tout est doux, tout est charmant, et on ne rougit point de lui protester que, s'il se pouvait, on ne voudrait avoir d'autre bonheur que celui de la posséder toujours. Grand Dieu, nous ne vous connaissons pas, une protestation de cette nature nous paraîtrait l'arrêt le plus foudroyant que nous puissions prononcer contre nous-mêmes; nous condamner à ne voir jamais Dieu, à ne le posséder jamais! la terrible sentence : c'est tout ce que Dieu peut faire contre nous dans sa plus grande fureur; et nous, dans la fureur de notre passion, nous prévenons ses jugements, nous lui prescrivons, pour parler ainsi, l'arrêt et la sentence qu'il a à nous prononcer. Faites-vous connaître à nous, Dieu d'amour, afin qu'ayant commencé à vous aimer, tandis que nous ne vous voyons qu'en énigme et en figure, nous allions goûter combien il est doux de vous aimer quand on vous possède et qu'on vous voit face à face : *Prævenisti eum benedictionibus dulcedinis.* Seconde bénédiction de douceur : non-seulement Dieu est uni au saint, et le saint à Dieu, par les liens d'un amour réciproque : tous les saints eux-mêmes sont si étroitement unis entre eux, que de toute cette troupe triomphante, il ne s'en forme qu'un cœur et qu'une âme, *Erit cor unum et anima una* (*Act.* IV). Jamais il n'y aura parmi eux aucun partage, ou de sentiment ou de volonté, parce que s'aimant tous nécessairement dans l'objet de leur amour qui est Dieu, ils entreront aussi nécessairement tous dans les sentiments et les volontés de Dieu, et ils ne pourront plus ni penser ni vouloir que ce qu'il pensera et qu'il voudra lui-même : jamais la diversité des intérêts n'affaiblira leurs attachements mutuels, parce qu'uniquement attachés à celui qui les glorifie, quelques intérêts qu'ils puissent avoir à ménager, ils ne s'en chargeront qu'autant qu'il y trouvera lui-même ses intérêts et sa gloire : jamais une différence de bonheur n'altérera leur union et leur paix, parce que pleins du Dieu qu'ils posséderont, ou ils ne s'occuperont que de leur propre félicité, ou s'ils s'occupent de celle des autres, comme ils le feront sans doute, ce ne sera que pour applaudir à cette sagesse infinie, qui distribue ses dons avec tant de bonté, que de quelque manière qu'on soit partagé, on a toujours au delà de ce qu'on peut souhaiter; rien, dit l'Ecriture, ne peut être comparé à un ami

fidèle ; quiconque l'a trouvé, a trouvé un riche trésor; mais est-ce ici bas que nous trouvons des amis de cette nature?

Souvent ceux mêmes sur qui nous croyons pouvoir compter plus sûrement sont ceux mêmes qui nous donnent les marques les plus éclatantes de leur ingratitude et de leur perfidie; autant que nous trouverons de citoyens dans le ciel, autant y trouverons-nous, non pas de consolateurs dans nos peines : on n'a pas besoin d'être consolé quand on est à la source du bonheur, non pas de défenseurs de nos droits, nos droits seront établis pour toujours, mais de ces amis sincères, fermes et constants qui nous aimeront de tout leur cœur, qui nous aimeront dès que nous aurons le bonheur de leur être associé; qui nous aimeront éternellement et sans que nous ayons jamais à craindre aucune vicissitude dans leur amour. Ce ne sera, au reste, aucune de ces liaisons que forme parmi nous la patrie ou la parenté qui nous obligera à nous aimer : nous serons tous saints, et la sainteté sera comme le lieu commun qui nous unira tous : le Grec et le Romain, le domestique et l'étranger, le souverain et le sujet, tous seront saints et tous ne feront qu'un cœur et qu'une âme. ***Erit cor unum et anima una.*** Quel attrait dans une ville, si parmi tant de personnes qui l'habitent, les intérêts étaient tous communs, les biens communs, les vues et les entreprises communes; si on pouvait répandre son cœur partout, découvrir toutes ses pensées et tous ses projets sans crainte d'être ou prévenu ou trahi ; communiquer ses bons ou ses mauvais succès, sans s'exposer ou à l'envie des uns ou à l'insulte des autres! Mais ce n'est pas sur la terre que nous pouvons nous promettre des avantages de cette nature ; nous y sommes susceptibles de trop de passions différentes pour ne pas en sentir les divers mouvements, selon la diversité des événements et des objets qui se présentent. Dieu le permet ainsi, pour nous faire soupirer avec plus d'ardeur après cette heureuse région où, nous aimant dans Dieu et pour Dieu, nous nous aimerons en saints.

Quel sera surtout notre amour pour Jésus-Christ, et quel sera l'amour de Jésus-Christ pour nous! Nous sentirons alors, divin Sauveur, ce que nous vous devons ; nous le sentirons à chaque moment, puisqu'il n'y aura aucun moment de notre bonheur qui ne soit l'effet de votre bonté et de votre amour pour nous, et chacun de ces moments sera un moment de retour, de reconnaissance et d'amour pour vous; mais aussi quel sera votre amour pour nous! Vous nous avez aimés lorsque nous étions vos ennemis, lorsque tout aurait dû attirer sur nous tous les traits de votre indignation et de votre colère; comment donc nous aimerez-vous lorsqu'il n'y aura plus rien dans nous qui ne doive exciter votre amour : nulle tache, nul défaut, conformité parfaite, union intime avec vous? C'est alors que vous nous traiterez en amis, mais en amis pour qui vous n'aurez rien de caché, à qui vous n'aurez rien à refuser, pour qui vous regnerez, avec qui vous partagerez toutes les douceurs de votre règne, à qui vous vous communiquerez vous-même sans ménagement et sans réserve. Commencez aujourd'hui, divin Sauveur, à jeter les fondements de cet amour réciproque ; et par l'amour que vous nous portez encore, tout pécheurs que nous sommes, faites que nous commencions à vous aimer dans le temps, afin que nous puissions être aimés de vous et vous aimer éternellement.

Enfin le saint s'aimera lui-même de cet amour que règle une charité bien ordonnée ; et ce qu'il aimera le plus dans lui, je ne crains pas de le dire, ce sera cette sainte haine qu'il se sera portée et tout ce qu'il aura exercé sur lui de saintes et de pieuses cruautés : ces jeûnes si religieusement observés, ces macérations et ces rigueurs soutenues avec tant de fermeté et de constance, ce soin continuel à aller contre toutes les inclinations et tous les penchants de la nature : tout cela paraîtra, mais non plus avec ce visage affreux qui déconcerte aujourd'hui et abat le lâche. Un moment de tribulation payé d'un poids éternel de gloire, quel heureux changement! Tu ne sais pas ce que je fais, pouvons-nous donc dire à notre corps, quand à tes sens rebelles j'oppose la mortification chrétienne ; tu ne sais pas ce que je te prépare, quand je tourne contre toi ces armes de justice qui te tiennent dans la dépendance et te réduisent à plier sous le joug: ***Quod ego facio tu nescis modo*** (***Joan.***, XIII). Mais achètes-tu trop chèrement les délices dont tu dois jouir dans les siècles des siècles : *scies autem postea* (*Ibid.*) ; toi-même, mon âme, comprends-tu que ce n'est pas indiscrétion, sévérité démesurée, quand j'arrête l'égarement de tes pensées, quand je te défends de te livrer aux frivoles amusements des mondains, quand je te ramène sans cesse à celui qui, étant le seul objet que tu dois aimer, est aussi le seul qui doit t'occuper? Lorsque tu seras couronnée, auras-tu lieu de te plaindre d'avoir été tenue dans une trop exacte et trop austère contrainte? *scies autem postea.* Heureux donc le chrétien qui aura tellement tenu toutefois ses puissances dans le devoir, que celui qui ne doit rien laisser sans récompense le puisse faire entrer dans ces bénédictions copieuses qu'il nous prépare selon la diversité et la multitude de nos mérites! *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.*

Troisième désir du bienheureux accompli; il désire de participer à la gloire qui revient à ceux qui possèdent Dieu, et il est tellement distingué, qu'il semble entrer en part de toutes les prérogatives de la divinité : *Magna est gloria ejus in salutari tuo* (*Psal.* XX). Dieu est riche, le saint le sera; et quelles plus grandes richesses ! posséder de tous les royaumes le plus vaste et le plus opulent : c'est le royaume de Dieu; ainsi vous qui, dans cette distribution générale qui s'est faite des biens du monde, semblez avoir été si mal partagés, et qui manquez aujourd'hui de tout, consolez-vous; vous aurez pour

partage, non pas quelque portion d'une terre ou d'un trésor périssable : le ciel, le royaume du ciel sera votre héritage et votre possession éternelle. Dieu est puissant, le saint le sera; et quelle puissance mieux affermie que celle qui est appuyée sur le pouvoir de celui qui peut tout ? Tout cédera au crédit du saint, parce qu'il ne voudra jamais rien que de juste, et que tout ce qu'il voudra de juste lui sera accordé par un Dieu qui se fera comme un plaisir de condescendre à ses volontés ; ainsi, vous à qui aujourd'hui nous daignons à peine parler, vous parlerez pour nous, et si vous le voulez, ce sera toujours efficacement que vous parlerez. Dieu est élevé au-dessus de toute majesté, le saint le sera, et s'il reconnaît au-dessus de lui un maître, tout le reste sera au-dessous de lui : ces princes redoutés, ces triomphateurs superbes, ces fameux conquérants, tout cela sera sous les pieds du saint, tout cela ne sera rien auprès du saint; ainsi, vous qui rampez aujourd'hui parmi nous, vous dominerez sur les têtes couronnées : elles seront peut-être dans l'opprobre, tandis que vous siégerez autour du Roi des rois, et que vous y occuperez une place qui, malgré l'éloignement qu'il peut y avoir de lui à vous, ne laissera pas de vous mettre dans un rang si supérieur, qu'il effacera et confondra tout ce qu'il y a jamais eu de puissance et de grandeur mondaine. Courez, donc triste victime de l'ambition humaine, courez après vos places d'honneur; nous vous cédons volontiers toute la fumée de ce vain encens, dont vous vous repaissez ; nous vous voyons sans envie faire la loi au monde et en disposer à votre choix ; nous avons une meilleure substance qui nous attend; votre sort comme le nôtre changera; vous régnez, nous régnerons à notre tour, avec cette différence que votre règne, qui est du siècle présent, passera, et que le nôtre qui est du siècle futur ne passera jamais ; avec cette différence que ceux à qui vous commandez vous regardent comme un d'entre eux, et souvent fort au-dessous d'eux en capacité et en mérite, et que nous commanderons à ces têtes couronnées, qui jugeant de notre mérite par notre élévation, ne pourront s'empêcher de nous rendre justice et de changer tout ce qu'elles ont eu autrefois de sentiments de fierté et de mépris pour nous, dans des sentiments d'une estime sincère et de la plus profonde vénération ; avec cette différence que vous commandez dans une vallée de larmes et de misère, et que nous commanderons dans la région de la paix, dans ces heureuses régions où Dieu se fait un plaisir de communiquer à ses élus tout ce qu'il a de délices et de félicité dans le trésor de ses richesses : *Magna est gloria ejus.*

Encore, n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus grand dans les saints : ils seront semblables à Dieu, ils seront comme autant de dieux, c'est ce qui met le comble à leur gloire : ils seront semblables à Dieu ; entrer en part de l'opulence, de la puissance, de la souveraineté de Dieu, cela peut former quelque espèce de ressemblance entre lui et le saint, non pas pourtant cette ressemblance parfaite qui doit rendre singulièrement et comme par excellence les saints semblables à Dieu ; ils verront Dieu, et par cette vue ils seront tellement absorbés en Dieu, que tout chez eux deviendra conforme aux pensées, aux désirs, à la sainteté de Dieu ; ils seront impeccables comme Dieu, justes comme Dieu, saints comme Dieu, et s'ils n'ont ces priviléges que par participation et par grâce, comme Dieu les a par essence et par nature, du moins ils les auront pour toujours aussi bien que Dieu: *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum* (*Joan.*, III) : ils seront comme autant de dieux. *Ego dixi, dii estis* (*Ps.* LXXXI) ; je l'ai dit, et c'est Dieu lui-même qui l'a dit, je ne vous appellerai plus mes serviteurs et mes esclaves, *jam non dicam vos servos* (*Joan.*, XV), je ne vous regarderai plus, au contraire, que comme autant de dieux; comme autant de dieux, parce que je serai dans vous et que vous serez dans moi ; comme autant de dieux, parce que je ne vivrai que pour vous, et que vous ne vivrez que pour moi ; comme autant de dieux, parce que je ferai votre félicité, et que vous ferez mes complaisances; comme autant de dieux, parce que nous n'aurons tous qu'une même volonté, qu'une même vie, qu'une même gloire, *Ego dixi, dii estis.* Après cela que peut désirer le bienheureux ? tous ses désirs sont remplis, *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.*

J'ajoute que tous les désirs du bienheureux sont épuisés, et je l'ajoute sur deux raisons, qui prouvent invinciblement que le bienheureux n'a rien à souhaiter au delà de ce qu'il a. Afin que le bienheureux pût souhaiter quelque chose au delà de ce qu'il a, il faudrait ou que Dieu ne possédât pas toutes sortes de biens, ou qu'il ne se communiquât pas avec tous les biens qu'il possède ; mais tous les biens se trouvent dans Dieu, et le bienheureux possède Dieu avec tous ses biens ; que peut-il donc souhaiter, ses désirs sont épuisés?

Tous les biens se trouvent dans Dieu; c'est l'idée que nous avons de ce premier être, idée conforme à la raison et à la vérité : que je m'imagine, dit saint Augustin, une grandeur au-dessus de toute grandeur, une beauté au-dessus de toute beauté, une puissance, une sagesse, une sainteté au-dessus de toute sainteté, de toute sagesse, de toute puissance ; tout ce que je puis dire, c'est que Dieu n'est rien de tout ce que je m'imagine; qu'il est infiniment plus grand, plus beau, plus puissant, plus sage et plus saint que tout ce que je puis m'imaginer ; n'allons donc point chercher dans les perfections des créatures à nous former une juste idée des perfections du Créateur : elles nous convaincront de son existence et nous diront qu'il est, mais elles ne nous apprendront jamais ce qu'il est, ni quelles sont, et dans elles-mêmes et dans leur multitude, les perfections infinies qui le distinguent : ainsi, continue ce Père, quand je contemple la

beauté des cieux, le brillant et la diversité de leurs astres, j'y trouve quelque chose qui me charme, mais je n'y trouve pas Dieu; quand je considère la vaste étendue des mers, les différentes productions de la terre, je ne puis m'empêcher de m'écrier que vous êtes grand, mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos ouvrages! mais ce ne sont que vos ouvrages; et s'ils m'aident à vous connaître, ce n'est guère que pour me faire sentir que quand on ne vous connaît que par vos ouvrages, on ne vous connaît qu'imparfaitement et comme à demi : quand je lève les yeux vers ces esprits célestes, qui siégent autour de votre trône, je les vois dans un état qui m'éblouit, mais je les vois eux-mêmes se voiler la face devant vous, et avouer par là même qu'on peut vous posséder, non pas vous comprendre, et que quelque enivré que l'on soit des douceurs de votre maison, on ne laisse pas d'être accablé sous le poids de votre majesté.

Ce n'est pas donc sur la terre que nous pouvons connaître quelle est l'étendue des biens qui se trouvent dans Dieu; mais il est sûr qu'il est le souverain bien, qu'il est tout bien, et qu'il se montrera à nous avec tous ses biens : *Ostendam omne bonum tibi* (*Exod.*, XXXIII), nous dit-il lui-même; je vous montrerai celui qui est seul le bien parfait, qui est seul le bien par excellence, qui est seul tout bien, qui est seul la source et l'assemblage de tous les biens, et un tel bien, possédé dans toute sa plénitude, pourra-t-il nous laisser quelque chose à désirer? Quoi! Dieu lui-même, qui n'a rien à désirer hors de lui; qui aujourd'hui est souverainement heureux, non parce qu'il a un millier d'anges qui le servent, et une multitude infinie de créatures qui l'adorent; mais parce qu'il est, et qu'il connaît ce qu'il est, qui a été souverainement heureux avant tous les siècles, quoiqu'il n'y eût ni ange ni créature, qui pût publier ses grandeurs et annoncer sa gloire; mais parce qu'il trouvait dans lui seul tout ce qui pouvait faire sa félicité et son bonheur; quoi, dis-je encore une fois, ce Dieu qui n'a rien à désirer hors de lui, se montrera à nous avec tous ses biens, et il pourrait nous laisser quelque chose à désirer! Ce qui épuise ses désirs ne pourra pas épuiser les nôtres! *Satiabor*, s'écrie le Prophète, *satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XVI); je serai pleinement rassasié, Seigneur, quand je contemplerai votre gloire; et tout ce que je pourrai faire dans cette plénitude de félicité dont je jouirai, ce sera d'entrer dans vos propres sentiments, et d'avouer que vous ne nous en dites point trop, quand vous nous dites que nous serons récompensés au delà de tout ce que nous pourrions et attendre et espérer : *Ego merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV.) C'est trop, ô mon Dieu! de vous voir pour vous avoir aimé, trop de vous posséder pour vous avoir servi. Par quel excès de bonté récompensez-vous un verre d'eau d'un torrent de délices? Qu'avons-nous fait sans vous, et même avec nous qu'avons-nous eu à vous offrir qui soit digne de vous? Quelques victoires remportées sur nos sens, quelques violences faites à nos passions, qu'est-ce que tout cela auprès de ce poids immense de gloire dont vous nous accablez : *Merces nostra magna nimis.*

Est-ce ainsi que vous pensez au ciel, vous qui ne faisant presque rien pour le gagner, vous plaignez néanmoins éternellement que Dieu vous le fait acheter trop cher? Porter notre croix, haïr notre âme, crucifier notre chair avec ses concupiscences, en faut-il davantage pour révolter tout le cœur de l'homme, oui, d'un homme lâche, et qui fuit même avant que d'avoir vu l'ennemi? Vous trouverez le joug pesant, l'avez-vous jamais porté? Un soldat qui n'a jamais combattu, sait-il ce qu'il en coûte de vaincre? Et quelles sont les victoires que vous avez remportées, quels sont les assauts que vous avez ou soutenus ou donnés? Mais quand vous connaîtriez par votre expérience qu'il y a de la peine à suivre Jésus-Christ, qu'est-ce que c'est que la peine que nous impose ce divin Maître, comparée à la gloire qu'il nous prépare? Qu'est-ce que c'est qu'une légère pénitence, que le jeûne de quelques jours, que quelques soupirs et quelques larmes pour ces siéges brillants, pour ces trônes d'honneur, pour la compagnie des saints, pour la possession d'un Dieu : *Merces nostra magna nimis.*

Cette récompense ne sera pas seulement grande, parce qu'elle nous procurera toutes sortes de biens, mais encore parce qu'elle nous procurera toutes sortes de biens sans le mélange d'aucun mal, et cela pour toujours; deux réflexions que je réunis dans un seul point. Renouvelez vos attentions.

SECONDE PARTIE.

On n'est heureux qu'à demi quand, au milieu des délices qu'on goûte, on est ou traversé pour le présent, ou inquiété pour l'avenir; le comble du bonheur, c'est de goûter ses délices sans altération et sans crainte : sans altération en sorte qu'on les goûte aussi pures qu'on les peut goûter; sans crainte, en sorte qu'on soit assuré de les goûter toujours, avec la même douceur et le même attrait; bonheur dont nous ne jouirons que dans le ciel, parce que ce n'est que dans le ciel que nous serons à la source des plus pures, des plus inaltérables délices : des plus pures, rien ne les troublera; des plus inaltérables, rien ne pourra les troubler.

Rien ne les troublera. Combien parmi nous, dans la situation même la plus heureuse, ou de peines pour le corps, ou d'afflictions pour l'esprit? Dans le ciel, nulle peine pour l'un, nulle affliction pour l'autre; tous deux seront heureux, et heureux sans aucun mélange de contre-temps et de disgrâce : les Saints, dit l'Ecriture, ne seront plus ni pressés par la faim, ni brûlés par la soif : *Non esurient, neque sitient amplius.* (*Apoc.*, VII.) Le soleil, pour le dire ainsi, les révérera, et répandra ses rayons sur eux avec tant de ménagement, qu'il semblera craindre de les blesser

par ses ardeurs : *neque cadet super illos sol, neque ullus æstus* (*Apoc.*, VII.); il n'y aura parmi eux, ni plainte ni clameur, *ultra non erit, neque luctus, neque clamor* (*Apoc.* XXI), et la douleur qui est la source des clameurs et des plaintes, ne leur fera plus sentir son activité et sa pointe : *neque dolor erit ultra* (*Ibid.*); pourquoi tout cela ? *Quia prima abierunt*, ajoute le Saint-Esprit, parce que le temps des pleurs et des larmes a passé, et qu'il ne reste plus que le temps de la récompense et de la gloire.

Imaginez-vous donc un corps qui, secouant sa poussière, sort de ce triste séjour, où il a servi de pâture aux vers et aux insectes de la terre, et qui se voyant revêtu d'une chair immortelle, brave l'intempérie de l'air, et toute la fureur des saisons, qui par le ministère des anges ou par sa propre agilité, s'élève au milieu des airs, pour aller prendre possession de ces heureuses régions, où le lait et le miel coulent en abondance de toutes parts, qui entre dans cette cité magnifique, dont le pavé, selon l'idée de saint Jean, est d'or pur, les murailles de jaspe, et les portes de diamants ; qui se voit placé sur un trône infiniment plus riche, infiniment plus somptueux que celui de Salomon ; qui se trouve associé à la compagnie la plus auguste, la plus aimable : c'est celle des saints ; qui a part aux concerts les plus doux, les plus harmonieux : ce sont ceux des anges; qui nage dans les délices les plus pures : ce sont celles de la maison de Dieu; qui bravera éternellement tout ce que la nature peut avoir de sensible et d'accablant; contre qui tous les éléments pourraient se réunir, contre qui toute la terre, tout l'enfer pourrait se déchaîner, qu'ils ne pourraient pas altérer son bonheur ; que son bonheur en prendrait comme de nouveaux accroissements, parce qu'il aurait la consolation de voir tomber inutilement, et sans fruits, tous leurs traits à ses pieds; quel changement ! vous le ménagez aujourd'hui, ce vil esclave ; savez-vous qu'en le ménageant, vous l'engraissez pour les flammes? Que vous le serviriez plus utilement, si vous saviez le faire servir vous-mêmes ! *Prima abierunt*, dit le Saint-Esprit ; les pleurs passent, mais il faut qu'ils aient précédé; la douleur finira, non pas après le plaisir : et si les cris et les clameurs doivent cesser, ce ne sera qu'après avoir parlé assez haut pour se faire entendre devant le trône du Dieu vivant: *Prima abierunt.*

L'esprit ne sera pas moins à couvert de tout ce qui fait aujourd'hui son tourment et sa peine ; tant de différentes passions, tant de mouvements différents, qui le partagent et le déchirent sur la terre, seront également bannis, et du cœur du bienheureux, et du paradis ; les intérêts de nos parents, leurs disgrâces et leurs chutes, qui nous frappent ici-bas, nous trouveront insensibles ; et si la charité nous oblige à protéger ceux qui nous appartiennent ou qui implorent notre secours, comme ce sera sans passion que nous prendrons leurs défenses, ce sera aussi sans inquiétude et sans chagrin; nous verrons d'un œil tranquille les trônes renversés, les Etats bouleversés, parce que nous verrons dans Dieu, que ce qui paraît au monde confusion et désordre, est dans lui équité et sagesse ; ces préférences que nous souffrons aujourd'hui avec tant de peine, n'auront rien pour nous que de juste et de raisonnable ; il y en aura de plus élevés que nous, de plus honorés, et revêtus d'un plus grand éclat que nous ; cependant, soit que nous croyions avoir reçu dans les autres, ce que nous n'avons pas reçu pour nous, si forte est l'amitié qui lie les cœurs dans cette région de paix ; soit que nous trouvions dans le Dieu que nous possédons tant d'attraits, que quand nous le posséderions, si j'ose parler de la sorte, le plus imparfaitement du monde, nous ne pourrions pas nous imaginer que ceux qui le possèdent plus intimement que nous y puissent trouver plus d'attraits que nous; soit enfin que Dieu qui ne veut pas que rien puisse affliger les siens, ne permette pas que nous réfléchissions sur ce que les autres ont par-dessus nous, ni que nous fassions attention à ce que leur vaut ce surcroît de bonheur, de quelque manière que s'opère ce prodige de miséricorde et de bonté : il est sûr que quoi qu'il y ait diverses demeures dans la maison du Père céleste, chacun est content dans la demeure qui lui est assignée ; aujourd'hui nous nous dégoûtons de ce que nous poursuivions hier avec le plus d'ardeur, et vous diriez que quand nous nous croyons au terme de nos désirs, nous n'y sommes que pour nous mieux convaincre du néant des choses que nous avions désirées ; dans le ciel, nous posséderons et nous désirerons, mais le désir ne nous fera rien perdre de la douceur de la possession, comme la possession ne nous fera rien perdre de l'ardeur du désir ; un bien fini ne peut pas être désiré, et possédé tout ensemble, parce qu'on ne peut pas désirer ce qu'on possède, ni posséder ce qu'on désire ; mais un bien infini a de quoi remplir et exciter tous les désirs ; de quoi les remplir, parce qu'en le possédant, on possède tout dans lui ; de quoi les exciter, parce que plus on le possède, plus on veut le posséder ; de sorte que le désir perd ici ce qu'il a d'affligeant ailleurs, et la possession ce qu'elle a presque toujours de dégoutant; on possède avec attrait, et on trouve un nouvel attrait à désirer, et si la possession fait ce qu'il y a d'essentiel dans le bonheur, le désir donne comme un nouveau goût, comme une nouvelle vivacité à la douceur de la possession et du bonheur.

Sur quoi vous voulez bien que je vous demande si vous n'apprendrez jamais à mépriser ce qui passe? Vous vous flattiez d'être content, quand vous auriez fait entrer chez vous cet emploi, ce domaine ; vous possédez l'un et l'autre, que croyez-vous avoir? rien auprès de ce que vous vous promettiez ; c'est le sort des choses périssables, elles excitent les désirs, quand on ne les a pas ; elles ne les

rassasient point ou plutôt elles les irritent, quand on les a, comme si on ne les avait que pour se voir punir de les avoir désirées: quand viendra donc cet heureux temps que, débarrassés de tant de désirs qui vous fatiguent sur la terre, nous n'aurons plus rien à désirer au delà de ce que nous posséderons, et que plus néanmoins nous posséderons, plus nous désirerons? Ce sera quand le Seigneur nous dira d'entrer dans sa joie, non pour en aller recevoir quelques écoulements, mais pour en être comme enivrés et inondés : *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV); entrez, serviteur fidèle, venez goûter la joie de votre Dieu, venez la goûter dans toute sa plénitude, venez la goûter dans toute son étendue, c'est la joie du Seigneur; joie pleine par conséquent, et qui ne nous laissera rien à regretter; joie universelle qui pénétrera toutes vos puissances; entrez-y et jouissez-en, si ce n'est pas avec tout l'attrait qu'en jouit et que la goûte le Seigneur lui-même, du moins, avec tout l'attrait dont vous êtes capable, et que le Seigneur daigne répandre dans vous selon sa miséricorde et sa bonté : *Intra in gaudium domini tui.*

Joie au reste qui ne serait pas la joie de votre Dieu, si elle était encore susceptible de quelques alarmes, si elle pouvait être détrempée de quelques amertumes, ou du moins tomber avec le temps; mais c'est la joie du Seigneur, elle durera autant que le Seigneur lui-même; personne ne vous la ravira, personne ne pourra vous la ravir; jouissez-en éternellement : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI.) Nous estimons si fort cette vie, que si on nous promettait de nous laisser vivre éternellement sur la terre, nous nous croirions dignes de l'envie de tous les hommes; et que nous promet-on dans le ciel, est-ce une vie comme celle que nous menons ici-bas, en proie aux infirmités et aux maladies, livrée à l'intempérie et à la fureur des saisons; une vie où, parmi quelques douceurs courtes et passagères, on se voit accablé sous le poids d'une infinité de longues et de cruelles traverses, où tout ce que nous y avons de plus consolant, ne sert souvent par sa briéveté, et les troubles dont il est presque toujours accompagné, qu'à nous faire mieux sentir notre misère? C'est une vie, où rien n'afflige, où rien ne peut affliger, où tout plaît, où tout doit nécessairement plaire; une vie où toutes les puissances de l'âme, tous les sens du corps, l'esprit, le cœur, tout l'homme est rempli; où l'on possède Dieu, et dans Dieu tout plaisir, tout bonheur, et cela pour toujours, pour une éternité, autant que Dieu durera lui-même : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

Tabernacles du Seigneur, que vous êtes aimables! s'il est doux d'y penser, que sera-ce de les posséder? N'en jugez pas cependant, par mes expressions et mes paroles; que sont dans ma bouche ces torrents de douceurs, que Dieu fait couler dans le sein de ceux qu'il aime? douceurs infinies dans leur forme, inaltérables dans leur suite; éternelles dans leur durée; douceurs qui inondent toutes les puissances de l'âme, qui remplissent tous les sens du corps, qui se répandent partout, et font que nos os eux-mêmes selon l'expression du Prophète, chantent la gloire du Dieu qui les comble de tant de bontés. Que sont dans ma bouche ces communications intimes du Créateur à la créature, ces épanchements réciproques d'esprit et de cœur, ces complaisances mutuelles de Dieu, en l'âme bienheureuse, et de l'âme bienheureuse en Dieu? Que sont dans ma bouche tous ces autres avantages, qui assurent au saint tout ce qu'il peut désirer, qui le mettent à couvert de tout ce qu'il peut craindre, et l'établissent pour toujours dans un assemblage infini d'une infinité de délices et de biens? non, il ne nous appartient pas de vous donner une juste idée du bonheur, qu'on goûte dans la maison de Dieu : de sorte que je me réduis en finissant à quelques conjectures, qui peut-être vous feront mieux juger de la grandeur des biens qu'on vous prépare; quand même elles ne le feraient pas, elles achèveront au moins de vous convaincre, que plus ces biens sont incompréhensibles, plus devez vous travailler à vous en rendre dignes.

Première conjecture. — L'impossibilité même où nous sommes de nous former une juste idée de la gloire. Dans le ciel nous posséderons Dieu, mais que posséderons-nous dans lui? Nous partagerons avec lui son bonheur, mais dans ce bonheur qu'y trouverons-nous? *Nec oculus vidit*, dit l'Apôtre, *nec in cor hominis ascendit* (II *Cor.*, II) : c'est ce que l'œil n'a point vu, c'est ce que l'esprit n'a point compris. Ainsi sont vaines les pensées de ceux qui, jugeant de ce qu'ils ne voient pas par ce qu'ils voient, croient trouver parmi nous quelque idée du bonheur qui nous attend. Etre dans le ciel, ce n'est, comme je l'ai déjà dit, ni se trouver dans un de ces palais où l'or et l'argent brillent de toutes parts, ni dans une de ces fêtes de pompes et de grandeurs où la puissance mondaine étale à l'envi ce qu'elle a de plus somptueux. Qu'est-ce donc? C'est quelque chose de plus, que l'œil n'a point vu : *Nec oculus vidit.* Ce n'est point avoir les oreilles agréablement flattées par le son des instruments les plus harmonieux, le goût charmé par les mets les plus exquis, l'odorat repu de ce que les essences ont de plus doux, l'entendement rempli de ces connaissances sublimes qui font l'attrait de nos savants, le cœur inondé de cette joie que cause un événement d'où dépend l'établissement d'une solide et éclatante fortune. Qu'est-ce donc, encore une fois? C'est encore quelque chose de plus, que l'esprit de l'homme n'a point compris et qu'il ne peut point comprendre: *Nec in cor hominis ascendit.*

Seconde objection. — Le prix auquel ont acheté la gloire ceux qui la possèdent. Un moment de la vie de Jésus-Christ, au sentiment de tous les théologiens, valait mieux que la vie éternelle de

tous les hommes ensemble. Cependant Jésus-Christ, pour obtenir la gloire et nous la mériter, a sacrifié sa vie à tout ce que la cruauté a pu inventer de supplices; vous trompiez-vous, mon aimable maître? Si la sagesse du Père pouvait se tromper, Jésus-Christ se trompait; vous trompiez-vous, illustres confesseurs de Jésus-Christ, vous qui, pour vous ouvrir un chemin à votre patrie, erriez dans les bois et les forêts, macériez et exténuiez votre chair par toutes les rigueurs d'une austère et accablante pénitence, dans l'espérance de la voir un jour heureusement réparée? Vous trompiez-vous, invincibles martyrs de Jésus-Christ, vous qui livriez avec joie vos têtes aux glaives des persécuteurs et tous vos membres à la voracité et à la fureur des flammes? Ah! s'ils nous parlaient: qu'il y a peu de proportion, nous diraient-ils avec saint Paul, entre les maux de la vie passée et les douceurs de la vie présente! Qu'on est bien payé de quelques larmes qu'on a versées, de quelques gouttes de sang qu'on a répandues, quand on possède celui qu'on aime et qu'on est sûr de le posséder toujours!

Troisième conjecture. — La profusion et la magnificence de celui qui prépare cette gloire. Là, et uniquement là, notre Dieu est magnifique, dit le Prophète : *Solum modo ibi magnificus est Dominus noster.* (*Isa.*, XXXIII.) Quelle est pourtant sa magnificence dans la construction du monde, dans l'arrangement des cieux, dans la multiplicité des astres, dans l'éclat et le brillant des métaux, dans la fécondité des mers, dans la fertilité de nos campagnes! Ce ne sont là néanmoins que des biens qu'il distribue à ses ennemis comme à ses amis. Que doit-il donc faire pour ses bien-aimés, pour ceux qu'il veut distinguer et privilégier d'une manière spéciale? *Solummodo ibi.* Là, et nullement dans la création de tant d'esprits qui le servent, de tant d'hommes qui l'adorent, de tant de créatures qui lui font hommage; là, et nullement dans les palais de nos souverains, dans la pourpre de nos magistrats, dans tout l'éclat du monde, dans le ciel, et uniquement dans le ciel, notre Dieu est magnifique : *Magnificus Dominus Deus noster.*

Tout cela ainsi supposé, si je vous déclarais aujourd'hui, de la part de Dieu, que le ciel vous est fermé, quelles seraient vos alarmes? Les enfants d'Israël bannis de la sainte cité ne pleurèrent point si amèrement que vous pleureriez vous-même. Moïse ne fut point si consterné par la défense qu'on lui fit d'entrer dans la terre promise que vous le seriez : vous perdre, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, renoncer à tous vos attraits, charmant séjour des bienheureux! Où passerons-nous les jours de notre éternité, beau ciel, si nous ne les passons dans l'enceinte de vos murs? Ce que je ne vous dis pas, vos œuvres vous le disent. Ouvrons l'Evangile : le ciel est un riche trésor, mais il faut fouir dans la terre pour le trouver; c'est une pierre précieuse, mais il faut se dépouiller de tout pour l'acheter; c'est une cité magnifique, mais elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, et il faut suer pour y arriver; c'est une couronne d'immortalité, mais personne ne sera couronné qu'il n'ait combattu; c'est un royaume qui n'a point d'autre étendue que l'immensité, point d'autres bornes que l'éternité, mais la conquête ne s'en fait que par la force et par la valeur. Montrez-moi vos travaux, vos sueurs, vos combats, et je vous promets la récompense; hors de là, tandis que vous n'aurez à produire que des œuvres de ténèbres et de mort, vous irez de ténèbres en ténèbres, des ténèbres de ce monde aux ténèbres de l'autre. Le ciel vous est fermé, vous n'y entrerez jamais.

Nous espérons, dites-vous; oui, mais, répond saint Jean, quiconque a cette espérance se sanctifie : *Qui habet hanc spem in eo sanctificat se.* (II *Joan.*, III.) C'est espérer, non pas comme Abraham, mais sans raison, contre toute espérance. C'est une espérance vaine et présomptueuse de prétendre aller dans le royaume où on ne récompense que la vertu, par le chemin du péché. Rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel : ce n'est pas donc par les souillures de la chair, par les désordres du vieil homme que vous y arriverez jamais : *qui habet hanc spem in eo sanctificat se;* vous espérez, et sur cette espérance vous aspirez à la sainteté; oui, mais est-ce à la sainteté de Dieu même? C'est pourtant à celle-là que nous sommes appelés : *sicut et ille sanctus.* (*Ibid.*) Ainsi sainteté qui éloigne toute sorte de péché, qui embrasse toute sorte de vertus, qui, dans la vertu même, embrasse ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait. Dans le ciel nous devons vivre avec Dieu; sur la terre donc nous ne devons vivre que pour Dieu. Dans le ciel Dieu nous occupera tellement qu'il fera l'objet éternel de tous nos désirs et de toutes nos pensées; sur la terre donc nous devons regarder comme un égarement d'esprit et de cœur tout ce qui ne retourne pas à cet objet divin, et nous faire un crime de ne pas commencer dans le temps ce que nous devons continuer dans l'éternité. Je ne porte point les choses trop loin : il doit y avoir quelque rapport entre la voie et le terme, entre ce qu'on nous prépare et ce que nous faisons pour le posséder. On nous prépare un bien infini, nous devrions donc nous disposer à le posséder par une vertu, s'il se pouvait, infinie : *Qui habet hanc spem in eo sanctificat se.*

Est-ce donc, demandez-vous, qu'on ne reçoit dans le ciel que ces vertus supérieures et éminentes, que ces vertus qui ont je ne sais quoi de si extraordinaire, qu'elles semblent entièrement au-dessus de notre portée? On y reçoit toute sorte de vertus; mais dans chaque vertu il doit y avoir quelque chose de supérieur et d'éminent; hors de là, on ne doit pas s'attendre à être reçu; une vertu faible, languissante, imparfaite, ne méritera jamais d'être couronnée : ne vous contentez donc pas d'une médiocrité de vertu; les saints ne s'en sont pas conten-

tés, et si dans ce trésor de vertus qu'ils possédaient, ils se sont distingués par celle qui faisait leur caractère singulier, ce n'est pas pour cela qu'ils aient négligé les autres; ils savaient que la sainteté est une espèce d'édifice appuyé sur l'assemblage de plusieurs vertus, et qu'en négliger une seule, c'est s'exposer à voir tomber tout l'édifice en ruine; c'est-à-dire, donc qu'il faut renoncer au ciel; on le doit quand on ne veut, pas se sanctifier: *Qui habet hanc spem in eo sanctificat se.* Là-dessus, quel parti prenez-vous? Renoncez-vous au ciel ou à votre sainteté? Votre sort est entre vos mains, choisissez; il vous en coûtera de vous sanctifier; comme c'est l'action la plus digne de l'homme, c'est aussi celle qui demande le plus de courage et de grandeur d'âme : mais si les combats sont rudes, les couronnes sont-elles médiocres? *Nate, respice cœlum* (II *Mach.* VII); regardez le ciel, disait une mère généreuse à un fils qu'elle voulait animer à s'immoler sans crainte à la gloire du Seigneur; mon cher fils, regardez le ciel; mon cher frère, vous dis-je ici moi-même, et à cette vue demandez-vous ce que vous voudriez avoir fait, quand il faudra partir pour une des deux éternités qui vous sont préparées; demandez-vous si on peut trop faire pour se garantir de celle où toute sorte de maux sont assemblés pour toujours, ou pour mériter celle où sont également rassemblés pour toujours toute sorte de biens : *Respice;* regardez le ciel, âmes persécutées et comme livrées en proie à la fureur de vos ennemis, et à la vue du ciel, dites-vous à vous-mêmes : le temps de la peine passera, mais le temps de la récompense ne passera jamais; encore quelques moments de combats, après quoi viendra une éternité de gloire : *Respice*; regardez le ciel, veuves désolées, pauvres abandonnées, les larmes vont finir, et la joie vous attend : *Respice;* regardez le ciel, grands du monde, heureux du siècle; si à cette grandeur, si à ce bonheur passager, ne succède pas une grandeur et un bonheur éternels, à quoi vous servira tout le passé qu'à augmenter votre douleur et votre désespoir? *Respice;* nous sommes tous faits pour le ciel, Dieu nous y invite tous, les saints nous y attendent, regardons le donc tous comme notre héritage et notre patrie; nous n'y arriverons pourtant jamais, si vous ne daignez, Seigneur, nous regarder vous-même du haut de ce lieu de salut, et nous y attirer par ces bénédictions abondantes, qui semblent seules pouvoir vaincre l'obstination de nos cœurs : *Visita nos in salutari tuo* (*Psal.* CV); visitez-nous donc Dieu de bonté, mais que ce soit sans vous lasser de nos résistances, que ce soit sans ménager vos effusions et vos grâces, que ce soit de la manière que vous savez qu'il le faut faire, quand vous avez des desseins singuliers de paix et de salut sur un pécheur; nous ne méritons pas que vous nous distinguiez, nous l'avouons, mais si dans ces distinctions, votre justice semble y perdre quelque chose de ses droits, votre miséricorde y manifestera les siens, et montrera que, puisque chez vous la miséricorde l'emporte sur la justice, vous pensez moins à nous perdre qu'à nous sauver. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le mardi de la quatrième semaine de l'Avent.

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III.)
Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Nous vous invitons tous les jours à travailler à la grande affaire de votre salut, avec toute l'application et tout le zèle que peuvent vous inspirer les différents intérêts que vous avez à ménager sur ce point; nous vous conjurons de regarder le ciel comme l'heureux terme où Dieu a réuni tout ce qu'il a de magnificence pour récompenser et couronner ceux qui se sauvent.

Mais ne parlons-nous point à des esprits prévenus et entêtés de ces faux principes qu'on répand aujourd'hui, et qu'on voudrait établir dans le monde : que Dieu ne sauvant que ceux qu'il veut absolument sauver, tous ceux qui ne sont pas renfermés dans cette volonté absolue ne se sauveront jamais; que Jésus-Christ n'ayant pas prié pour tous les hommes sur la croix, il a par là même fermé le ciel à tous ceux pour qui il n'a pas prié; en un mot, que le salut n'étant que pour quelques âmes choisies et privilégiées, c'est inutilement que nous voudrions engager tout le monde à entrer dans les voies de la sainteté et du salut?

C'est jusqu'où portent leurs blasphèmes et leur impiété, je ne sais quels nouveaux venus, qui prétendent s'ériger aujourd'hui en réformateurs de la morale et des maximes reçues par toute l'antiquité depuis la naissance du christianisme; mais réformateurs qui faisant porter à Dieu des arrêts irrévocables, indépendamment de tout exercice de notre liberté, cherchent plus à nous désespérer qu'à nous effrayer; réformateurs qui, à force d'étaler les rigueurs de la justice, étouffent toute la confiance qu'on doit avoir en la miséricorde, et qui, bien loin de ramener le pécheur par cette sévérité outrée dont ils font profession, le confirment dans son péché, et l'engagent souvent à vouloir au moins comme se dédommager des maux dont on le menace par toutes les douceurs qu'une vie déréglée leur présente; réformateurs enfin, que toute l'Eglise déteste et réprouve, et qu'elle regarde comme autant d'ennemis du sang, du mérite et de la grâce de Jésus-Christ.

Non, le ciel n'est fermé à personne; c'est notre patrie commune, c'est la demeure que Dieu nous a préparée, afin que nous y passions avec lui les jours de notre éternité.

Il y a pourtant en ceci deux vérités qu'il nous importe extrêmement de pénétrer, et qui dans la crainte qu'elles doivent porter dans nos cœurs, ne doivent pas néanmoins ralentir et étouffer toute leur confiance : nous pouvons tous nous sauver, puisque

nous sommes tous appelés, principe incontestable, et qu'on ne peut nier sans donner à la miséricorde divine des bornes indignes de sa providence et de sa bonté; ce n'est pas pourtant la multitude qui sera choisie, parce que c'est la multitude qui abuse le plus des secours de salut, qui entre le moins dans les voies de salut, qui dans sa vie gâtée et corrompue, oppose le plus d'obstacles au salut; première vérité, qui doit nous engager à nous sonder nous-mêmes, et à voir si nous ne sommes point de cette multitude qui court à sa perte en courant après ses désirs, et qui force Dieu à la perdre, malgré toutes les pensées de paix et de miséricorde qu'il a sur elle; et quand même nous ne serions pas de cette multitude, constamment rebelle et toujours opposée à son bonheur, au mépris de toutes les pensées de paix et de miséricorde que Dieu a sur elle, avons-nous quelque gage de fidélité pour l'avenir : pouvons-nous nous répondre pour toujours de la fermeté de nos cœurs? Rien de si inconstant que la volonté de l'homme : aujourd'hui elle est ce qu'elle doit être, demain elle oublie ce qu'elle doit, et ne pense qu'à se satisfaire aux dépens de la loi; seconde vérité, qui doit nous faire comprendre que nous ne sommes point à couvert du malheur qui menace la multitude, parce que si la multitude porte une source de réprobation dans le déréglement de ses mœurs, nous la portons nous-mêmes dans la légèreté et l'inconstance de notre volonté; parce que comme il en est quelquefois dans la multitude qui reviennent et qui trouvent grâce, il en est aussi souvent parmi ceux qui sont de ce petit nombre qui s'attache à son devoir, qui passent aux désordres de la multitude, et se voient enfin confondus avec elle sur la décision de leur destinée, après avoir longtemps fui et détesté sa société, ses maximes et ses mœurs.

Deux vérités qui, comme je l'ai déjà dit, ne doivent pas étouffer toute notre confiance, mais qui pourtant doivent nous jeter dans une désolante incertitude sur la grande affaire de notre salut; la multitude est rejetée; que nous soyons actuellement de la multitude ou que nous n'en soyons pas, nous pouvons donner dans ses défauts, et être rejetés avec elle; incertitude qui fait le partage de tous les hommes, et que j'entreprends de vous faire sentir par deux propositions qui suivent naturellement des deux vérités que j'ai supposées, et qui vous engageront, comme je l'espère, à joindre tellement la crainte à l'espérance, qu'il n'y ait ni présomption dans votre espérance, ni désespoir dans votre crainte, mais une union salutaire de ce qu'il y a d'effrayant dans la crainte et de consolant dans l'espérance.

Première proposition, il est certain que le nombre de ceux qui sont choisis est petit : premier point de ce discours. — Seconde proposition, il est très-incertain si nous serons de ce petit nombre: second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu seul connaisse, et le nombre des élus, et qui sont ceux qui doivent composer cet heureux nombre, je ne crois pas pourtant de rien faire qui soit contre le respect qui lui est dû, en tâchant de dévoiler un mystère qu'il a voulu, ce semble, nous révéler lui-même, en s'expliquant sur ce sujet d'une manière à nous faire comprendre que si tous les hommes peuvent se sauver, le nombre pourtant des sauvés sera petit.

En effet, ne rejette-t-il pas d'abord tous ceux, ou qui ne l'ont pas connu, ou qui, l'ayant connu, ont voulu se faire les maîtres et les arbitres de leurs sentiments et de leur culte; et combien qui se font un autre Dieu que celui que toute la nature adore! combien qui, adorateurs du vrai Dieu, ne l'honorent pas comme il veut être honoré! combien qui, reconnaissant humblement la majesté divine, n'admettent pas la Trinité adorable de ses personnes! combien qui, soumis au mystère des trois personnes adorables dans une seule essence, méconnaissent celle qui s'est incarnée pour nous, ou du moins semblent rejeter le Verbe fait chair, en rejetant l'autorité de l'Eglise qu'il s'est formée! L'esprit de mensonge a toujours été si fécond sur ces points différents, qu'il n'est aucun siècle où il n'ait produit quelques nouvelles erreurs, qui malgré tous les anathèmes dont elles ont été foudroyées, ont tâché de se soutenir contre la vérité; notre siècle n'est pas exempt d'un malheur si commun; il a ses erreurs, ses erreurs ont leurs partisans, et quoique la lumière brille de toute part, nous sommes contraints de voir une infinité de peuples marcher dans ces ténèbres épaisses que l'homme ennemi a répandues dans le monde.

Mais parce que quand les théologiens disputent du petit nombre des élus, ils ne prétendent parler que de ceux qui ont la vraie foi en dépôt parmi eux, et qui ayant atteint l'usage de la raison, meurent dans l'union et le sein de l'Eglise : parlons avec eux, et suivant toujours l'Ecriture, qui seule en ceci peut nous servir de guide, voyons si même parmi le peuple choisi, si même parmi les enfants de Dieu, le grand nombre est de ceux qui doivent avoir part à l'héritage

L'Ancien Testament est plein de figures, qui toutes concluent contre nous. Dans cette multitude innombrable dont était composé le peuple d'Israël, Dieu n'en trouve que sept mille qui n'aient pas fléchi le genou devant Baal : Gédéon va combattre les Madianites, de trente-deux mille hommes qu'il a dans son armée, il n'en choisit que trois cents pour avoir part à la victoire : six cent mille combattants, sans compter les femmes et les enfants, sortent d'Egypte: Caleb pourtant et Josué seuls entrent dans la terre promise : Elie n'est envoyé qu'à une veuve dans le temps de la famine : parmi plusieurs malades qui avaient besoin de secours, Eli-

sée ne guérit qu'un lépreux; les similitudes ne sont pas moins effrayantes ; tantôt on compare les justes à un faisceau composé de quelques fleurs choisies ; tantôt à un lis caché et comme enseveli sous une multitude d'épines ; tantôt à quelques grappes de raisin qui échappent à la main avide d'un vendangeur vigilant ; tantôt à quelques figues précoces qui, prévenant la saison, sont ordinairement rares, et toujours à ce qui se trouve difficilement, et qu'il faut chercher avec le plus d'attention et le plus de soin. Le Nouveau Testament n'est pas moins effrayant sur ce point ; dans l'*Apocalypse*, tandis qu'on ouvre plusieurs livres pour juger les méchants, on n'en ouvre qu'un pour juger les gens de bien : dans saint Jean, la piscine est entourée de plusieurs personnes languissantes et malades, et dans cette foule la première qui descend est l'unique guérie : dans saint Mathieu, Jésus-Christ nettoie son aire, il renferme le bon grain, et jette la paille dans des feux qui ne s'éteindront jamais.

Et afin que nous ne prétendions point chercher dans des explications détournées le sens véritable et légitime des Ecritures, ni appliquer aux étrangers ce qui n'a été dit que pour les domestiques, la paille que Jésus-Christ jette dans le feu représente, dit saint Augustin, les mauvais chrétiens qui, ayant reçu la même foi, les mêmes instructions, les mêmes secours que les bons, à peu près comme la paille et le bon grain se nourrissent de la même substance, n'ont pas mis à profit ce qu'ils ont reçu, et ont mérité par là même d'être condamnés aux flammes. La piscine de Jérusalem est une figure de cette pénitence que Jésus-Christ a ouverte à tout ce qu'il y a de pécheurs dans le christianisme, mais dont le grand nombre ou ne peut pas, ou ne veut pas profiter, parce qu'il s'obstine ou qu'il se laisse surprendre dans son péché. On n'ouvre qu'un livre quand il est question de juger les bons : c'est que les bonnes œuvres sont rares ; on en ouvre plusieurs quand il est question de juger les méchants : c'est que les méchantes œuvres, les œuvres d'iniquité et de mort sont fréquentes, et fréquentes même parmi ceux qui, ayant adoré Jésus-Christ, l'ont méconnu dans les siens. Ecoutez comment il s'explique : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. De sorte que si on ouvre plusieurs livres pour juger les pécheurs, il semble que ces livres ne sont pleins que des crimes commis par les pécheurs chrétiens. Nous sommes tous unis au même cep, qui est Jésus-Christ ; nous recevons tous la même nourriture, qui est la parole de Dieu et les sacrements ; nous combattons tous sous les mêmes étendards, qui sont ceux de l'Eglise du Seigneur ; et le même cep ne produit-il pas, et le raisin que le vendangeur fait gémir sous son pressoir, et celui qui échappe à son avidité ; et pour un qui échappe, combien qu'il fait gémir sans ménagement et sans égard ! N'est-ce pas de la même terre que l'épine et le lis tirent leur substance ? cependant pour un lis combien d'épines ! Les soldats de Gédéon ne marchaient-ils pas tous sous les mêmes drapeaux et sous le même chef ? sous les mêmes drapeaux néanmoins et sous le même chef ce n'est que le petit nombre qui a part à la victoire. Les six cents mille combattants sortis d'Egypte, demande saint Paul, n'avaient-ils pas tous passé par la même mer ? n'avaient-ils pas tous été baptisés dans la même nue ? n'avaient-ils pas tous bu de la même pierre qui les suivait, ou également cru au Messie futur ? et dans cette multitude, qui toute a part aux mêmes prodiges et aux mêmes grâces, les uns périssent par le glaive, les autres par le feu, quelques-uns sont livrés à la fureur des serpents, quelques autres engloutis dans les abîmes de la terre, et tous, excepté deux, voient la mort avant que d'arriver dans ces heureuses régions qui leur avaient été proposées comme la fin et la récompense de leurs travaux et de leurs peines. Mais savez-vous, ajoute saint Paul, que ce n'est là qu'une figure qui nous annonce ce que nous avons à craindre nous-mêmes : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* (*I Corinth.*, X.) Comme ces Juifs incirconcis d'esprit et de cœur, nous nous livrons à l'irrégularité de nos désirs, nous convoitons contre la loi et contre l'auteur de la loi, nous nous asseyons pour boire et pour manger, et nous nous levons pour l'idolâtrie ; n'attendons point qu'on révère dans nous ni le sang dans lequel nous avons été baptisés, ni la grâce qui nous a sanctifiés, ni le guide divin qui nous a précédés ; la terre qu'on nous prépare est une terre de délices, mais il faut s'y ouvrir un chemin par mille voies, ou que nous ignorons, ou que nous négligeons ; on nous en fermera l'entrée pour toujours : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* Naaman seul guéri de sa lèpre par Elisée, la seule veuve de Sarepta soulagée dans sa misère par Elie, ne semblent-ils point nous présager quelque chose encore de plus accablant et de plus triste ? Celui-là était Tyrien, celle-ci était Sidonienne, et ni l'un ni l'autre n'étaient point de ce peuple choisi sur qui Dieu avait jeté ses yeux de miséricorde pour opérer ces merveilles ; cependant tout étrangers qu'ils sont, c'est à eux qu'on envoie les prophètes, tandis qu'on néglige les domestiques et les enfants de la maison ; n'est-ce point qu'on veut nous dire par là que Dieu, indigné de nos infidélités et de nos révoltes, ne nous fermera pas seulement l'entrée de son royaume, mais qu'il nous mettra encore dans une espèce d'impossibilité d'y entrer jamais, en nous ôtant cette foi qui en est comme la clef, et la transférant chez des peuples où elle soit reçue avec plus de docilité et plus de fruit ; du moins semble-t-il que c'est dans ce sens que le Sauveur cite ce double exemple chez saint Luc : *Peut-être m'inviterez-vous*, disait-il aux habitants de Nazareth parmi lesquels il avait été élevé, *peut-être m'inviterez-vous à renouveler les prodiges que j'ai opérés à Capharnaüm ; mais je vous le dis en vérité*, **nul**

prophète n'est agréable dans sa patrie, et s'il veut prophétiser avec succès, c'est loin des siens, loin de chez lui qu'il doit faire entendre sa parole. Lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et six mois, n'y avait-il pas dans Israël plusieurs veuves pressées par la faim? ce ne fut point pourtant à elles, ce ne fut qu'à Sarepta que fut envoyé Elie; du temps d'Elisée n'y avait-il pas plusieurs lépreux dans Israël? et qui fut guéri? un seul étranger. Nazareth, Nazareth, tu voudrais me voir opérer des prodiges; est-ce donc que tu as oublié tout ce que j'y ai opéré de prodiges de vertu et de sainteté sous tes yeux et dans l'enceinte de tes murs? as-tu oublié tout ce que j'ai opéré de prodiges d'autorité et de puissance dans ton voisinage et à Capharnaüm; et, malgré tout cela, qui te parle si hautement en ma faveur, tu oses encore me demander d'autres signes. Tu seras traitée comme le furent les Pères du temps d'Elie et d'Elisée: ils périrent dans leurs maisons, tu périras dans ton obstination, et le ciel, qui s'était ouvert pour te favoriser, se fermera pour te maudire dans sa colère. Quoi qu'il en soit de la pensée du Sauveur sur ce point, toujours est-il constant, par les similitudes et les figures de l'Ecriture, que le nombre des réprouvés, même parmi les fidèles, l'emporte de beaucoup sur celui des élus.

Peut-être trouverons-nous quelque chose de moins sévère dans les endroits où l'on nous parle plus clairement; et sans toutes ces expressions métaphoriques qu'un esprit qui cherche à se rassurer, croirait pouvoir interpréter selon ses fausses et trompeuses idées.

Voyons donc comment s'explique, sur cette importante affaire, celui qui en connaît toute la difficulté et tout le succès: *Multi sunt vocati, pauci vero electi* (*Matth.*, XX); plusieurs sont appelés, mais il y en a peu de choisis; parole décisive, et qui ne tombe pas seulement sur ceux qui ont refusé de venir à la noce ou à la foi, comme l'expliquent les Pères, mais principalement sur ceux qui s'étant rendus à la noce, n'y ont pas apporté la robe nuptiale de la charité; parmi ceux-ci, tous sont appelés d'une manière spéciale par des secours de prédilection et de choix, et avec une bonté qui va ce semble jusqu'à les contraindre et à les forcer: *multi sunt vocati;* et dans un peuple ainsi privilégié, ainsi distingué, il en est peu qui répondent, peu qui arrivent, peu dans cet éclat et dans cette grandeur, où souvent on se fait de son éclat et de sa grandeur une matière de révolte, comme si un rang qui nous élève au-dessus des autres nous donnait droit de nous élever contre celui même sans qui nous ne serions que ce que sont ceux que nous regardons comme le rebut et la boue de la terre; peu dans cette bassesse et cette pauvreté, où pour être cachés sous des voiles plus méprisables, on s'imagine souvent pouvoir pécher avec plus d'impunité; peu dans chaque état, dans chaque profession, parce que chaque profession et chaque état a ses maximes de mensonge et d'erreur, et qu'on y écoute plus les désirs de la passion que les règles du devoir: *Pauci vero electi.*

Je conviens avec vous que dans le festin qui donne lieu au Sauveur de prononcer une si terrible sentence parmi une foule de conviés, il ne s'en trouve qu'un seul qui mérite d'être jeté dans les ténèbres extérieures; mais dans ce seul, disent saint Chrysostome et saint Augustin, est représenté tout le corps des réprouvés, et jamais en ceci Jésus-Christ n'a prétendu faire une comparaison exacte pour le nombre; son expression aurait été contraire à sa pensée, et il aurait détruit d'un côté ce qu'il tâchait d'établir de l'autre; que veut-il donc dire? ce que signifient naturellement ces paroles: que plusieurs d'entre nous seront chassés aussi ignominieusement de la noce de l'Agneau, que le fut ce malheureux de la noce du fils du Roi: *Multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Et afin que les gens de bien ne se croient pas à couvert des menaces du Sauveur, voici une parabole qu'il propose et qu'il explique lui-même d'une manière à faire trembler, dit saint Cyprien, ceux mêmes qui font la portion la plus illustre de son troupeau: De dix personnes qui, de l'aveu même du Sauveur sont vierges, cinq sont bannies de son royaume, non point qu'elles aient violé la foi qu'elles lui devaient, non point qu'elles se soient indignement livrées aux déréglements de leurs passions; non, mais c'est que ce sont des vierges folles qui, à l'arrivée de l'Epoux, se trouvent sans huile ou sans les vertus propres de leur état, sans cet esprit de recueillement et de prière, qui est comme le gardien et le défenseur de la virginité; sans ces macérations et ces austérités qui en font l'appui et le soutien; sans cette piété qui l'affermit, sans cette modestie qui en relève l'éclat et la gloire; et qu'ayant trop tardé à faire leurs provisions, elles n'ont rien à demander, parce qu'elles n'ont à présenter qu'une virginité stérile, pour ainsi dire, et dépouillée de toutes ces œuvres, qui auraient fondé leur droit à la récompense qu'on leur préparait: *Nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Je ne vous reconnais point, retirez-vous: jamais vous n'aurez de part avec moi. Quel arrêt! en comprenons-nous toute l'étendue? mais à qui est-il prononcé? est-ce à de ces prostituées dont les dissolutions portent le scandale dans une ville? Si une pureté sans œuvres mérite d'être rejetée, que deviendra une longue impudicité soutenue et accompagnée de ces œuvres d'iniquité et de mort, qui en sont toujours inséparables? Est-ce à de ces jeunes éventés que leurs airs trop mondains, et je ne sais quelles manières enjouées et trop libres semblent préparer au crime? Encore trouverait-on qu'un Dieu jaloux de nos cœurs a raison de rejeter loin de lui des cœurs lâches qui s'ouvrent à des impressions étrangères. C'est à des vierges et à des vierges qui ont attendu assez longtemps l'Epoux, qui, au bruit de sa venue, s'empressent et courent de toutes parts pour se mettre en état de le recevoir; et à leur retour, la porte leur est fermée: on

refuse de les introduire, on ne les reconnaît point : *Nescio vos :* n'est-ce point, demande à cette occasion un savant interprète, que même parmi tant d'âmes qui font profession de n'avoir d'autre époux que le Seigneur, la moitié est réservée pour les flammes? Ce n'est pas à nous à sonder les pensées de notre Maître; Dieu veuille pourtant qu'il ne pense point à dire à tant de personnes qui se croient assurées, qu'elles ont encore bien des démarches à faire si elles veulent arriver; qu'il ne suffit pas de vivre dans un célibat à couvert de tous reproches, d'être séparé du commerce et de la société des hommes; et qu'à moins que, sous ces dehors si édifiants, on ne porte un cœur que l'envie n'altère et n'aigrisse point, un esprit que l'orgueil et la présomption n'enflent point, une langue que la médisance et la calomnie ne délient point, jamais on ne sera admis avec ces vierges sages, à qui la pureté donne droit d'espérer, mais que la charité seule peut introduire : *nescio vos.*

L'Apôtre va encore plus loin, et semble réduire le nombre des élus à un si petit nombre, que si personne ne doit désespérer, chacun pourtant a un juste sujet de s'alarmer : tous courent dans la carrière, dit-il, mais un seul remporte le prix : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* (I *Cor.*, IX.) Remarquez, il ne parle pas de ces paresseux qui, demeurant dans une inaction honteuse, ne font rien qui puisse les sauver, encore moins de ces pécheurs obstinés qui, se faisant une malheureuse occupation du crime, ne font presque rien qui ne doive les damner; il parle de ces braves qui étant entrés dans la lice, y combattent avec courage, et donnent tant de preuves de leur valeur, qu'ils semblent déjà toucher à la couronne, et il n'y en a pourtant qu'un qui mérite d'être couronné : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* Il ne faut point au reste se flatter ici; comme si l'Apôtre ne parlait que de ces jeux de théâtre, où parmi plusieurs athlètes qui cherchaient tous également à vaincre, il n'y en avait qu'un qui emportât la palme de la victoire; il fait allusion à ces sortes de combats, j'en conviens, mais à quel dessein? A dessein de représenter aux Corinthiens la nécessité qu'ils ont de courir, et la crainte qu'ils doivent avoir que leurs courses ne soient infructueuses : une couronne incorruptible vous attend, leur disait-il; courez donc de telle sorte que vous puissiez l'emporter, mais ne croyez pas la tenir pour avoir fait quelques pas; tous en font plusieurs dans la lice, tous y courent, plusieurs pourtant courent en vain, parce que, comme il n'y a qu'une couronne, il n'y en a qu'un aussi qui puisse être couronné : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium;* et si je donne plus d'étendue à ces paroles, par rapport à ceux qui courent dans les voies du salut, que ne leur en donne l'Apôtre, par rapport à ceux qui courent dans la lice, puisqu'en matière de salut, le triomphe des autres n'empêche pas que je ne puisse triompher moi-même, je ne laisse pas de conclure sur ce qu'ajoute l'Apôtre, que quoiqu'on se flatte de courir, si on ne court pas comme il faut, on ne doit pas se flatter d'arriver au terme : *Sic currite* (I *Cor.*, IX); ce n'est pas toute sorte de course qui conduit à cet heureux terme; la course d'un cœur lâche, d'un cœur partagé, d'un cœur qui fait aujourd'hui quelque pas vers la vertu, mais qui se lasse demain et qui retourne au péché, ne saurait y conduire : *Sic currite;* courez comme l'exige le Seigneur, comme l'exigent vos intérêts et vos besoins, courez comme le font tous ceux qui travaillent uniquement à terminer heureusement leur course. Faut-il dompter leurs sens? ils les domptent; combattre leurs passion? ils les combattent; embrasser tous leurs devoirs? ils les embrassent; remplir toute justice? ils la remplissent. C'est ainsi qu'on court quand on veut arriver au terme, et c'est ainsi qu'on y arrive : *Sic currite.*

J'ajoute pourtant que ceux mêmes qui aujourd'hui courent heureusement n'ont aucune assurance certaine de terminer leur course dans la paix et la charité. Les Galates avaient bien couru, saint Paul l'avoue lui-même, et il ne peut comprendre qu'ils aient été assez lâches pour regarder en arrière, et se lasser de courir dans les voies de la vérité; nous sommes susceptibles de tant de mouvements différents, que, malgré ce que nous avons à attendre de la grâce, nous devons toujours nous défier de l'inconstance et de la légèreté de notre cœur; de sorte que, sans prendre à la rigueur la proposition de l'Apôtre, j'ose dire que si parmi tant d'hommes que voyait l'Ecclésiaste, il en trouvait à peine un qui fût sage, parmi tant de personnes qui courent, à peine en trouverons-nous une qui mérite d'être couronnée : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.*

La crainte qu'a saint Paul lui-même sur ce point doit être un surcroît de crainte pour moi. Quels motifs n'a-t-il pas pour se rassurer? il a renoncé à la chair et au sang, en renonçant aux fausses préventions qu'il avait en faveur du Judaïsme; il a soutenu son apostolat, malgré les mers qu'il a eu à traverser, les dangers qu'il a eu à essuyer, et les ennemis qu'il a eu à combattre; il a défié mille fois toute la terre de pouvoir jamais le séparer de Jésus-Christ; il a osé même se glorifier que Jésus-Christ vivait dans lui, et qu'il ne vivait lui-même que pour Jésus-Christ. Malgré tout cela, il n'ose pas se promettre sûrement la couronne; et nous nous rassurerons, nous en qui le monde vit, et qui ne vivons que pour le monde! Qu'il est dangereux de s'endormir dans une fausse sécurité! Si nous ne commençons à craindre, il est certain que nous ne nous disposerons jamais à éviter les arrêts d'une condamnation éternelle. Ce n'est pas néanmoins la multitude qui craint, aussi est-ce la multitude et le grand nombre qui se perd : *Sed unus accipit bravium.*

Enfin, la raison elle-même, supposé la

vérité de l'Evangile, nous fournit une preuve si claire et si sensible du petit nombre des élus, qu'à moins que Jésus-Christ n'agisse contre les principes qu'il a posés, il n'y a que peu de personnes de sauvées; la porte par où il faut passer pour entrer dans la vie est si petite, la voie qui y conduit est si étroite, que Jésus-Christ lui-même dans la manière dont il s'exprime en paraît surpris : *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam.* (*Matth.*, VII.) La porte par où il faut passer pour entrer dans la vie est petite; la voie qui y conduit est étroite; principe de foi établi par l'auteur et le consommateur de notre foi; pour passer par cette porte, pour marcher dans cette voie, il faut crucifier sa chair avec ses concupiscences, user de ce monde comme si on n'en usait pas, se dépouiller de tout, s'abstenir de tout, porter son âme entre ses mains, être toujours prêt à la perdre pour la sauver; que n'exige-t-on point de nous? rien moins qu'une conformité parfaite avec l'homme de douleur, et un sacrifice dur et pénible qui dure autant que notre vie : *Quam augusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam.* Or, en est-il plusieurs qui tiennent une route si difficile et si accablante pour la nature? autre principe de foi également posé par le Sauveur : *Pauci sunt qui inveniunt eam.* (*Ibid.*) Quand il s'agit du Thabor, chacun veut suivre Jésus-Christ; quand il s'agit du Calvaire, chacun regarde en arrière. Dans une maison de joie, tous s'y rendent avec empressement; dans une maison de deuil, on n'y trouve que quelques disciples cachés qui se dérobent à la foule; en un mot, la voie large se présente partout, partout elle est battue et foulée : *Multi sunt qui intrant per eam.* La voie étroite est, ou méprisée, ou abandonnée, ou on ne la connaît pas, ou on la craint et on la fuit : *Pauci sunt qui inveniunt eam*, et de ces deux principes quelle conséquence? On n'arrive à la vie que par la voie étroite, c'est Jésus-Christ qui le dit; la voie étroite est la voie du petit nombre. Jésus-Christ le dit encore; ce n'est donc que le petit nombre qui arrive à la vie : *Pauci sunt qui inveniunt eam.*

Jésus-Christ déclare la même chose dans saint Luc, lorsque interrogé par ses disciples, s'il y aurait peu de personnes de sauvées, au lieu de répondre précisément à leurs demandes, il décide toute la question en établissant quels doivent être les soins et l'application de tout homme qui veut opérer son salut; vous me demandez s'il y aura peu de personnes de sauvées, et moi je vous dis que si vous voulez vous sauver, il faut faire des efforts extraordinaires, et ne vous négliger en rien sur cette grande affaire : *Contendite intrare.* (*Luc.*, XIII.) Plusieurs voudront entrer, mais parce qu'ils auront usé de ménagement, ils seront rejetés : *Quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt;* et ne croyez point que ce soit ici, ou de ces exagérations outrées et faites à plaisir, ou de ces menaces vaines qu'on peut facilement éluder; celui qui vous parle sait, et quelles sont les voies du salut, et qui sont ceux qui doivent les embrasser; c'est moi qui vous le dit : *Dico vobis;* plusieurs se croiront dans ces voies de salut, parce qu'ils auront reçu et ma divinité et ma loi; mais parce qu'à une connaissance qui aurait dû les animer et les soutenir, ils n'auront pas joint l'action et le travail, quand la fin de la journée sera venue, ils demanderont à être récompensés, *et non poterunt;* et quelle récompense aurai-je à donner à des ouvriers paresseux, qui n'auront à me présenter qu'une foi stérile, qu'une foi morte, qui aura été dans eux l'effet de ma bonté, plutôt que de leurs mérites? Pour vous, si vous voulez vous sauver, agissez, combattez, je vous le dis encore une fois, faites des efforts extraordinaires : *contendite intrare;* de peur que vous ne soyez confondus avec tant de serviteurs inutiles qui voudraient cueillir sans avoir semé, et être couronnés sans avoir combattu : *et non poterunt.*

Dites après cela qu'on promit à Abraham une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament, que saint Jean vit devant le trône de l'Agneau une multitude innombrable de peuples, rassemblés de toutes les nations de la terre; que Dieu aime la miséricorde plus que la justice, et que le sang de son fils demandant grâce pour nous, nous devons être autant assurés de notre salut que nous le sommes du pouvoir de ce sang précieux : tout cela ne détruit point la vérité de ma proposition; et puisque Dieu ne saurait se contredire, il faut nécessairement conclure, dit saint Augustin, que le nombre des élus sera grand et petit tout ensemble; grand en lui-même, petit par rapport à celui des réprouvés : *Per seipsos multi sunt, in comparatione malorum pauci sunt.*

Les anges seuls, au sentiment de saint Thomas, l'emportent de beaucoup sur tous les hommes ensemble; mais puisqu'il ne s'agit point ici des anges, parmi les hommes mêmes, des milliers de martyrs, de confesseurs et de vierges suffisent pour constituer un grand nombre : *per seipsos multi sunt;* oui, mais pour un martyr de Jésus-Christ, combien de martyrs du démon! Pour un confesseur pénitent, combien de pécheurs endurcis! Pour une vierge sage, combien d'insensées qui se livrent aux plus honteux désordres! *In comparatione malorum pauci sunt.* Dieu aime la miséricorde plus que la justice, je l'avoue; sauvera-t-il pour cela tous les hommes? La miséricorde dégénérerait en faiblesse, si elle sauvait des rebelles qui s'obstinent; le sang de Jésus-Christ est d'un mérite infini, je l'avoue encore; mais il suffit qu'avec le sang d'un si grand prix, tous les hommes puissent se sauver; et si c'était une tache à un sang si précieux qu'il y eût plus de réprouvés que d'élus, c'en serait une qu'il y eût un seul réprouvé. Disons donc qu'il est certain que le nombre des élus est petit. Serons-nous de ce petit nombre? C'est ce qui est incertain

—

SECONDE PARTIE.

Nous marchons entre deux éternités, une éternité de délices et une éternité de supplices; entre un bonheur qui fait le bonheur de Dieu même, et un malheur dont la grandeur se mesure moins par la multitude des supplices qu'on y endure que par la perte qu'on a faite d'un Dieu : entre deux extrémités si différentes, si opposées, nous nous rassurons sur une miséricorde qui ne s'épuise jamais, sur les mérites de celui qui est mort pour nous sauver, sur l'usage des secours qui nous sont offerts, grands motifs de confiance en effet; mais contre ces motifs, n'avons-nous rien qui doive nous alarmer? Cette miséricorde qui ne s'épuise jamais, est-elle une miséricorde aveugle? Celui qui est mort pour nous sauver, sauvet-il sans distinction et sans choix? Les secours qui nous sont offerts, opérent-ils sans nous? produisent-ils leurs effets, s'ils ne sont soutenus par le mouvement et l'application de notre volonté?

Il est certain que le péché nous ferme le ciel; il n'est pas moins certain que nous avons péché. Avons-nous expié les péchés que nous avons commis? expierons-nous ceux que nous pourrons encore commettre? C'est ce qui est incertain : l'accablante incertitude! savoir ce qu'on a mérité, ignorer ce qu'on mérite, être obligé de se reprocher son péché, et ne pouvoir compter ni sur la pénitence qu'on a faite, ni sur celle qu'on fera! Que nous tremblerions sur notre sort, si nous envisagions les choses par les yeux de la foi!

Il est donc certain que le péché nous ferme le ciel; vérité qu'il est inutile de prouver devant des chrétiens : on ne sait que trop quelles sont les malédictions que Dieu annonce aux mondains pécheurs; quels sont les anathèmes dont il les frappe, et quelles sont les peines dont il les menace : on sait d'ailleurs que rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume de Dieu; que le ciel n'est fait ni pour l'avare ni pour l'impudique, et que quiconque vit selon les désirs de la chair, n'aura d'autre partage que celui des anges rebelles : la peine, la rage et le désespoir.

Nous avons péché; vérité que notre conscience ne nous reproche que trop : quand ce ne serait pas de ces péchés qui, dans leur énormité, portent un caractère sensible et comme assuré de réprobation, ce sont pourtant des péchés qui portent un caractère de malice incompatible avec la grâce, et qui nous privent du droit que Jésus-Christ nous a acquis à la gloire; sondez-vous vous-même, et entrant dans l'intérieur de votre cœur, voyez si vous qui vous flattez d'être un père de famille parfait, n'avez point fomenté par une lâche connivence les débauches de ce jeune libertin, qui n'était confié à vos soins, qu'afin que vous l'arrêtassiez sur le penchant de sa ruine; voyez si vous qui vous flattez d'une intégrité à l'épreuve dans le commerce, n'avez point soutenu de certaines sociétés que quelques titres spécieux colorent aux yeux des hommes, mais que des gains injustes rendent odieuses aux yeux de Dieu; voyez si vous qui vous flattez de ne juger que les jugements du Seigneur, avez toujours jugé sans faire acception de personne, sans que le rang et la dignité l'aient jamais emporté sur la misère et l'équité; voyez si vous qui vous flattez d'une pureté que les plus libertins révèrent, n'avez jamais laissé courir vos yeux après de certains objets, qui retracés dans l'esprit, ne manquent guère d'y faire mille impressions contraires à l'honnêteté et à la pudeur; voyez si vous qui vous flattez d'être assez charitable pour n'attenter ni aux biens ni à la réputation du prochain, avez toujours eu cette charité qui, selon l'Apôtre, n'est ni envieuse quand les autres sont élevés, ni orgueilleuse quand ils sont abaissés, qui ne s'enfle point dans la prospérité, que l'adversité n'abat point, qui sait se modérer, se soutenir, et endurer tout plutôt que de se séparer de celui qu'elle aime.

Je n'ai que faire d'entrer dans un détail odieux de cent autres iniquités qui font la désolation et la honte de la religion. Je vois les anciens d'Israël profaner la sainteté de leur état; les dépositaires de la science, répandre une doctrine de mensonge et d'erreur; les ministres du Dieu vivant, introduire l'abomination de la désolation dans le lieu saint; je vois l'homme faible opprimé, l'homme injuste se jouer, pour ainsi dire, de la sainteté des lois; l'homme avare porter sa main avide de tout côté; l'homme impudique traîner par tout après lui le scandale et l'infamie; je vois le grand dur et insensible, le pauvre outragé, la veuve et l'orphelin livrés ou au malheur de leur fortune ou à la malice des hommes; que ne vois-je point? Tout est aujourd'hui confondu dans le monde, et, pour user de l'expression de saint Jean, on dirait que c'est dans le péché et le désordre que ce monde corrompu a établi son séjour et sa demeure. Mais encore un coup, je n'ai que faire d'entrer dans un détail si odieux pour vous convaincre que vous avez tous quelque chose à vous reprocher, et que s'il est quelque justes parmi nous, il en est peu dont la justice n'ait jamais été souillée.

Mais enfin, de quelque nature que soient nos péchés, que ce soient de ces péchés qui se commettent à la face de toute la terre, ou de ceux que l'on enveloppe des plus sombres ténèbres, et qui ne sont connus que de Dieu, ce sont des péchés que nous avons commis. Les avons-nous pleurés, les avons-nous expiés? Nous croyons peut-être l'avoir fait, sur je ne sais quelle pénitence qui nous rassure, et qui, considérée de près, devrait nous alarmer. Une discussion de nos péchés faite avec précipitation et à la hâte, un récit vague, et portant jusque dans ses expressions un caractère d'indolence et d'indifférence sur le compte du péché, c'est à quoi nous nous sommes réduits. Nuls de ces regrets amers qui sont essentiels à la vraie et sincère péni-

tence; nuls de ces sentiments généreux et héroïques, qui sacrifient tout à la destruction du péché; nulles de ces démonstrations qui sont au pécheur comme un gage de la réalité de sa douleur. Et tandis que nous en serons là, que pouvons-nous avoir de certain pour notre salut? Chacun sait quel a été son péché. A ce péché, qu'avons-nous à opposer? Une faible et douteuse pénitence, une pénitence qui n'a eu peut-être que quelques dehors trompeurs, une pénitence sur laquelle nous devrions gémir, et qui, bien loin de nous avoir été une source de grâces, nous est devenue peut-être une nouvelle matière de péché.

Et quand même en ceci nous n'aurions ni lâcheté ni langueur à nous reprocher, quand nous aurions mis en œuvre tout ce que l'Evangile nous ouvre de voies pour détruire le péché, n'est-ce pas assez que nous ayons péché, pour douter si nous ne sommes point encore pécheurs? C'est le Saint-Esprit qui me le dit, et qui en cela me dit tout ce qu'il faut pour m'humilier et m'anéantir sous le poids de mon péché; il veut que je craigne même pour le péché qui m'a été pardonné : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (*Eccli.*, V); non point que le même péché me soit en même temps remis et imputé : la grâce et le péché n'habiteront jamais dans le même cœur; non point qu'un péché qui m'a été une fois remis me soit de nouveau imputé : comme il ne peut revivre que par la coopération de ma volonté, tandis que je m'en tiendrai à ce que je dois à Dieu, Dieu s'en tiendra à la grâce qu'il m'a faite; non point parce que tout péché traîne après lui sa peine, et que rarement il arrive qu'on satisfasse tellement à la justice divine, que ses droits soient entièrement réparés, mais parce que je ne puis jamais me répondre de mon cœur, ni compter sûrement sur la sincérité de ses démarches; mais parce que je ne puis remonter au principe qui m'a fait agir, ni découvrir si c'est l'impétuosité de la nature ou le mouvement de la grâce; mais parce qu'en un mot, je ne puis point savoir si j'ai eu ce qu'il y a d'essentiel dans la pénitence, et sans quoi elle ne me justifiera jamais. Ainsi, quand Dieu veut que je craigne pour le péché même qui m'a été pardonné, peut-être parle-t-il plus de ce que nous pensons que de ce qu'il pense lui-même sur la rémission de nos péchés. Vous croyez votre péché effacé, parce que vous avez pleuré : ne laissez pas de craindre, parce que ce ne sont pas peut-être des pleurs qui aient été reçus. Du moins veut-il toujours que nous vivions dans une entière incertitude; et dans cette incertitude, quelque motifs que je puisse avoir d'espérer, j'en ai encore plus de craindre et de trembler : *De propitiato peccato noli essse sine metu.*

D'ailleurs, Dieu sait avec quelle facilité le péché rentre dans un cœur où il a autrefois dominé; et, quand il nous permettrait de ne rien craindre pour le passé, il veut toujours que nous craignions pour l'avenir : la rechute nous ferait perdre tout le fruit de notre première conversion. Y a-t-il pourtant rien de plus naturel à un homme qui ne craint pas, que de retomber et de passer de la grâce au péché? La volonté de l'homme est susceptible de tant d'impressions différentes, que, si elle ne craint pas, elle est exposée à se laisser emporter à ses variations. Nous promettons, nous protestons, avec le Prophète, dans la prospérité et l'abondance, et au premier revers, à la première approche du tentateur, tout ce que nous avons formé de résolutions s'évanouit et se réduit à rien. Ajoutez à cela les occasions où se jette tout homme qui ne craint pas, les occupations qu'il se fait, les discours qu'il entend, les compagnies qu'il fréquente. Il veut entrer partout, être de toutes les parties, traiter familièrement avec toutes sortes de personnes; et livrant ainsi, pour parler de la sorte, le trésor précieux de la grâce à tous les événements de la vie, il le conservera dans toute sa pureté! Ce n'est point ainsi que les saints ont cru pouvoir le conserver; ce n'est point ainsi que vous le conserverez vous-même. Craignez donc autant, j'ose le dire, pour l'avenir que pour le passé : le passé n'est pas peut-être expié, l'avenir vous prépare mille dangers. Et entre deux temps qui portent tous deux de si tristes présages de réprobation, que pouvez-vous trouver qui ne vous dise que vous n'avez rien de certain pour votre salut? *De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Je sais ce qu'on oppose à tous ces motifs de crainte; mais je sais aussi que tout ce qu'on leur oppose ne doit pas empêcher le pécheur de craindre. Que personne donc, parmi nous, ne soit assez téméraire, ou pour présumer de sa justice pour le passé, ou pour se promettre une espèce d'impeccabilité pour l'avenir. On se connaît trop pour ne pas se souvenir de ce qu'on a été et de ce qu'on peut être; mais on se dit à soi-même : Dieu n'attend-il pas en patience les plus grands pécheurs? N'ai-je pas, contre tous les traits de sa colère, une ressource assurée dans les pleurs et les larmes? Je ferai pénitence. Comme c'est ici tout ce qui vous reste d'espérance, c'est aussi sur quoi il est plus important de vous détromper. Si vous disiez : J'ai péché, et je fais pénitence. Encore quelle pénitence, grand Dieu! pénitence qui détache le cœur de tout péché, de toutes les œuvres de péché, de tout commerce, de toute liaison avec le pécheur; pénitence vive et animée, qui porte la division entre l'âme et les sens; pénitence sévère et implacable, qui réduise la concupiscence et les passions dans un état d'anéantissement et de mort; pénitence longue et continuée, que rien ne puisse interrompre, ni la durée de la vie, ni les horreurs de la mortification chrétienne, ni toutes les rigueurs et toute la sévérité de la loi. En ce cas même, sans démentir l'esprit de vérité, je ne pourrais vous donner aucune assurance certaine. Quelle assurance donc pouvez-vous avoir tandis que, parmi vos désirs de pénitence, vous n'aurez que ce qu'il y a de moins

opposé au péché, et qui souvent engage à se livrer au péché avec plus de confiance? Car ces paroles : J'ai péché, et je ferai pénitence, ne signifient point chez vous : Je vais rentrer dans moi-même et prendre des mesures pour quitter le péché. Ce serait là une préparation de cœur qui exciterait la miséricorde et vous disposerait à la grâce. Elles ne signifient pas même : Je cesserai de pécher; je n'ai plus rien à accorder au péché. Une résolution de cette nature marquerait au moins que vous avez connu et la malignité et les suites funestes du péché. Que signifient donc ces paroles dans la bouche d'un pécheur? Rien autre, si ce n'est : J'ai péché, mais j'aime encore mon péché. Et une preuve que vous l'aimez encore, c'est que vous renvoyez votre pénitence : vous la ferez dans la suite; pour aujourd'hui, vous n'avez pas encore le courage de commencer. Un homme pourtant qui hait sincèrement son péché ne peut se résoudre à le souffrir dans son cœur : il le poursuit sans ménagement et sans délai, et il n'a point de repos qu'il n'ait fait tout ce qui est en lui pour l'exterminer et le détruire. Elles ne signifient autre chose si ce n'est : J'ai péché, mais je pècherai encore; je suivrai encore le train de vie que je me suis formé. Et on le suit en effet avec autant de malice qu'on le fit dès qu'on y entra, mais avec plus de sécurité, parce qu'on se promet d'en sortir par la pénitence. Qu'ai-je à craindre? sur le retour des années, quand le feu des passions sera tombé, j'en reviendrai : présentement il faut donner quelque chose à la nature, au temps, aux occasions et aux compagnies.

Et qui sont ceux qui raisonnent de la sorte? ce libertin de profession, qui ne voudrait pas mourir dans son péché, et qui pourtant se croit en droit de vivre dans le péché, parce qu'il se flatte de le quitter un jour; cette jeune personne du sexe, qui ne cherche aujourd'hui qu'à sauver les apparences, comptant que, quand elle sera dégoûtée de ses liaisons, elle réparera abondamment et ses désordres et ses profanations; tous ceux, ou qui s'éloignent de nos sacrements, ou qui, venant de temps en temps à ces sources de salut, y viennent plus, s'il ne faut juger par les suites, pour insulter que pour apaiser Jésus-Christ. Ou on ne fait point pénitence, ou on ne fait qu'une pénitence feinte et simulée, et toujours prête à reprendre ce qu'elle semblait avoir quitté. Dans une situation de cette nature, comment pourrait-on se sauver, demande saint Chrysostome : *Quomodo possunt hi tales salvari?* Si le royaume de Dieu s'emportait par les paroles, tout ce que nous avons presque de pécheurs parmi nous auraient droit d'y prétendre. Tous veulent se sauver, et tous, par conséquent, veulent en venir un jour à une vraie et sincère pénitence. Mais puisque le royaume de Dieu, selon saint Paul, est dans la vertu, non point dans quelques paroles, tandis que parmi vos protestations stériles et infructueuses, nous verrons toujours dans vous la même suite de péché, le même cœur revenant toujours à ses anciennes habitudes, nous en aurons assez pour conclure, autant que les conjectures humaines peuvent le permettre, que vous ne vous sauverez jamais : *Quomodo possunt hi tales salvari?*

Pour vous, âmes timorées d'ailleurs et redoutant les jugements du Seigneur, mais comptant aussi sur sa bonté, jusqu'à vous dire : quand je pécherais, la voie des sacrements ne me serait-elle pas ouverte? ne porté-je pas, dans la douleur de mon cœur, comme un gage assuré de réconciliation et de paix? Savez-vous qu'entre votre péché et votre jugement il n'y aura peut-être qu'un point d'intervalle? savez-vous que vous pouvez être surprises dans votre péché, et voir terminer une vie passée dans la vertu par le soupir d'un réprouvé? Enfin, savez-vous, les uns et les autres, que la pénitence n'est point en notre pouvoir, que Dieu n'est point obligé de nous attendre à pénitence, qu'il peut venir à nous lorsque nous serons le moins en état de le recevoir, lorsque nous le croirons le plus éloigné de nous, lorsque nous serons le plus occupés et de notre plaisir et de notre péché?

Et de toutes ces vérités qu'en pouvons-nous tirer, qu'une accablante incertitude sur la grande affaire de notre salut? Mille crimes se présentent à nous et nous reprochent que nous avons perdu l'innocence; mille raisons nous font douter de la sincérité de la pénitence que nous avons faite pour le passé; mille obstacles nous arrêteront peut-être pour l'avenir et nous feront mourir dans notre péché.

Si donc, à l'heure qu'il est, j'avais l'ordre de vous déclarer, de la part de Dieu, que quelqu'un d'entre vous ne sortira de cette église que pour être porté en terre, qui de vous ne craindrait que le sort ne tombât sur lui, et qu'il ne fût ce malheureux sur qui doit tomber un arrêt si foudroyant? Et je vous déclare, avec saint Ephrem, que, de dix mille âmes, à peine en trouve-t-on une qui soit reçue entre les mains des anges; avec saint Chrysostome, que, de cinq à six cents mille personnes, cent peut-être, encore douté-je de ces cent, ajoute ce Père, cent peut-être n'échapperont pas à la colère du juste vengeur du crime; avec Jésus-Christ, que, de deux personnes qui habitent dans la même maison, l'une sera prise, l'autre laissée; que l'épouse sera séparée de l'époux, le père du fils; et Dieu veuille que le père et le fils, que l'époux et l'épouse ne soient pas ensemble rejetés! Et après des menaces de cette nature, que tout nous rend si croyables, la pureté qu'il faut pour entrer dans le ciel, ce qu'ont fait pour le mériter ceux qui y règnent aujourd'hui; la corruption et les désordres de notre vie, la condamnation de tant d'autres qui avaient moins péché que nous; après de telles menaces, dis-je, nous serons tranquilles, nous n'interromprons pas pour un moment le cours de nos plaisirs, nous retournerons à nos premiers désordres, nous nous exposerons toujours aux mêmes

dangers, avec autant d'assurance que si on devait avoir pour nous des égards singuliers; nous craindrons de dire un adieu éternel au monde, à ce monde gâté qui nous perd; nous refuserons quelques heures à la pressante affaire de notre salut! Si ce n'est pas là imprudence, folie, stupidité, y a-t-il rien dans le monde qu'on ne puisse justifier?

Laissez donc faire ceux qui ne veulent pas se sauver; qu'ils courent par tout où les portent leurs passions, qu'ils fassent retentir toute votre ville de leurs cris de joie, qu'ils la scandalisent par la licence de leurs fêtes: la componction, l'amertume, la douleur, c'est tout ce qui convient à un homme qui veut se sauver. Non point que j'exige pour cela ces visages pâles et abattus, ces lèvres livides et tremblantes, sur lesquelles on lit le trouble et l'effroi du cœur; on peut craindre sans toutes ces marques extérieures de crainte; ce que j'exige, c'est que les uns se défassent de ces espérances vaines et présomptueuses qui, leur faisant regarder l'affaire du salut comme l'affaire de Jésus-Christ plutôt que la leur, leur lient les mains à toutes les œuvres de sainteté qui pourraient les sauver. Il faut que Jésus-Christ commence l'ouvrage du salut; mais si on ne coopère pas aux soins de Jésus-Christ, jamais cet ouvrage n'arrivera à sa perfection. Ce que j'exige de quelques autres, c'est qu'ils ne comptent pas aussi tellement sur ce qu'ils font, qu'ils n'attendent encore plus des miséricordes du Seigneur, que de leur propre justice. Nos œuvres nous donnent droit d'espérer; mais si celui qui nous sauve gratuitement, et pour rien, comme parle le Prophète, n'ouvre sur nous les entrailles de sa charité, nous n'avons rien à lui présenter qui soit digne de lui. Ce que j'exige de tous, c'est que, rappelant à tout moment cette sainte et consolante pensée, je puis encore être du nombre des sauvés, ils rejettent tout ce qui peut mettre quelque obstacle à leur salut, qu'ils usent de tout ce qui ne l'avance point, comme s'ils n'en usaient pas, ou plutôt, qu'ils n'usent de rien, qu'ils n'entreprennent rien, qu'ils ne fassent rien que dans la vue et le dessein de l'avancer.

Quelque incertain que je sois, je puis encore arriver; quand donc il me faudrait renoncer à tout pour entrer dans ce festin, j'y renoncerais; quand il me faudrait chercher cette dragme perdue aux dépens de tous mes biens, je la chercherais; quand pour emporter ce royaume, il me faudrait sacrifier mille vies, je les sacrifierais, trop heureux de perdre mon âme en ce monde pour la sauver dans l'autre : *Dixi nunc, cœpi* (*Psal.* LXXVI); je l'ai dit, ma résolution en est prise. Je veux me sauver. A quoi pensais-je, grand Dieu! quand je ne me repaissais que de l'éclat d'une fortune brillante sur la terre? une fortune qui passe peut-elle remplir un cœur qui est fait pour des biens éternels? A quoi pensais-je, quand au mépris de vos ordres et de vos lois, je courais après les fureurs de ma passion? Je me trompais, je m'égarais, je l'avoue : telles pourtant ont été les occupations de ma vie passée; mais il n'en sera plus de même; vous éclairez mon esprit, et mon cœur change : *Dixi nunc.* Hélas! ce n'est pas dès aujourd'hui que je me sens pressé de former une résolution si digne d'une âme chrétienne; il y a longtemps que vous m'attiriez à vous, Dieu de bonté; mais enchanté comme je l'étais par la vanité et le mensonge, à peine daignais-je vous écouter; vous continuez de me parler aujourd'hui, et aujourd'hui c'est efficacement que vous me parlez, parce que votre serviteur vous écoute; vous voulez que je me sauve, je le veux avec vous; et plût au ciel que je pusse le vouloir aussi sincèrement, aussi fortement que vous : *Dixi nunc, cœpi.* C'est en vain que vous vous présenterez à moi, anciens attraits, frivoles amusements du monde et des mondains; dans le même homme vous n'y trouverez plus les mêmes sentiments, les mêmes inclinations, les mêmes pensées: je veux me sauver, c'est tout ce que j'ai à vous dire, et sur quoi vous pouvez vous régler : *Dixi nunc, cœpi.*

Cette résolution, Seigneur, vient de vous, j'espère que vous la bénirez, et que vous ne m'abandonnerez point que je ne l'aie effectuée et conduite à sa perfection; vous devriez me rejeter, je l'ai mérité, mais je me souviens de ce que vous avez fait pour d'autres qui n'étaient guère moins criminels que moi, c'est ce qui me fait espérer. Vous avez terrassé les Sauls persécuteurs, touché les Madeleines pécheresses, le plus perfide de tous les hommes aurait lui-même trouvé grâce devant vous, s'il avait voulu profiter de vos bontés; ce sera un prodige de me voir changé, je l'avoue, mais à vous seul il appartient d'opérer de ces prodiges qui étonnent toute la terre, et de faire succéder aux désordres les plus criants la plus éminente sainteté : ramener un pécheur de quelques jours n'est point un ouvrage assez digne de vous; mais ramener un pécheur invétéré comme moi dans son péché, un pécheur accablé comme moi sous le poids de son péché, c'est en quoi vous allez faire éclater toute votre sagesse et toute votre bonté. Ce prodige donc, Seigneur, qui vous doit faire tant d'honneur dans le monde, opérez-le sans retardement et sans délai, afin que vos ennemis et les miens, honteux de se voir arracher leur proie, ne puissent plus se vanter qu'ils possèdent un bien qui est à vous; opérez-le sans retour, afin qu'il n'y ait plus dans moi de ces vicissitudes honteuses qui partagent si criminellement un cœur entre son Dieu et son péché; opérez-le pour toujours, afin qu'ayant commencé heureusement aujourd'hui, je finisse encore plus heureusement, et que, dans cette fin précieuse à vos yeux, j'y trouve la source et le principe d'une récompense éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le mercredi de la quatrième semaine de l'Avent.

L'ESPÉRANCE.

Videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III.)
Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu

Nous n'avons rien de certain sur la grande affaire de notre salut; vérité incontestable, et qui a fait trembler ceux-mêmes qui, avec l'Apôtre, semblaient avoir été élevés jusqu'au troisième ciel, et y avoir vu dévoilés ces mystères profonds dont il n'est pas même permis à l'homme de parler. Nous avons pourtant tout à attendre de l'enfant divin que le ciel nous envoie, et s'il ne vient pas dissiper toutes nos incertitudes, il vient au moins fonder toutes nos espérances; il sera notre conducteur et notre guide, et il n'y aura point de voies de salut qu'il ne nous découvre; il sera notre docteur et notre maître, et il n'y aura point de leçons de salut qu'il ne nous fasse; il sera notre médiateur et notre avocat, et il n'y aura point de grâces de salut qu'il ne nous obtienne; il sera notre libérateur et notre sauveur, et il n'y aura point d'engagements contraires au salut dont il ne nous délivre, point d'obstacles au salut qu'il ne nous aplanisse, point d'ennemis du salut dont il ne nous assure la défaite.

Pourquoi donc écouterions-nous ces zélés indiscrets qui nous viennent tellement exagérer les difficultés qu'on trouve dans le chemin du salut, qu'ils ne semblent chercher qu'à nous en fermer l'entrée, et à affaiblir et étouffer plutôt qu'à exciter et à soutenir ces sentiments d'empressement et d'ardeur que doit avoir tout homme qui veut se sauver? Il m'en coûtera de faire mon salut, je le sais, mais enfin je ne crains point de le dire avec le Prophète, quand tous mes sens se soulèveraient, quand toutes mes passions se déchaîneraient, quand tout l'enfer se liguerait contre moi, j'ai un Dieu sauveur qui marche à ma tête, c'est en lui que je mettrai ma confiance, en lui que j'espérerai : *In hoc ego sperabo* (*Psal.* XXVI); oui, espérez en lui, mais comme le faisait le Prophète; il espérait au droit qu'un Dieu dévoué à ses intérêts lui donnait d'espérer ; il joignait tout ce qui pouvait fonder et établir plus solidement ses espérances : c'était le Seigneur qu'il avait toujours devant les yeux, sa loi qu'il consultait dans toutes ses œuvres, des cantiques de louanges qu'il lui chantait à tout moment, des sacrifices d'expiation qu'il lui offrait sans cesse.

De sorte qu'il ne s'en rapportait pas uniquement au Seigneur sur l'affaire de son salut; il savait que le Seigneur veut que nous y travaillions de notre côté, et que nous ne comptions pas tellement sur ses bontés, que nous n'y coopérions autant que nous le permet notre fragilité; en quoi il confond la présomption du pécheur, il anime la confiance du juste, et nous apprend à tous que si nous devons compter sûrement sur les promesses de Dieu, quand nous entrons dans ses volontés et ses vues, nous n'en avons rien à attendre quand nous nous livrons à l'irrégularité de nos désirs et de nos passions : cependant le pécheur se rassure et espère sans crainte, tandis que le juste tremble, et qu'il craint d'être confondu dans son espérance : l'un espère trop, l'autre n'espère point assez, et tous deux pèchent par un excès qui fait tort, ou à la justice, ou à la miséricorde; à la justice, par un excès de confiance qui empêche de la craindre autant que le méritent ses rigueurs; à la miséricorde, par un excès de défiance qui empêche de compter sur elle autant que le méritent ses bontés.

Et, par là, le pécheur espérant trop, regarde la justice comme une puissance insensible à tout ce qui peut l'irriter : premier point. Et le juste, espérant trop peu, regarde la miséricorde comme une puissance insensible à tout ce qui peut la désarmer : second point.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'espérance, pour être chrétienne, disent les théologiens, et telle qu'on l'exige d'un fidèle doit être fondée et sur les bontés de notre Dieu, et sur la sainteté de nos œuvres, sur les bontés de notre Dieu qui, après nous avoir prédestinés à sa gloire dans les dispositions éternelles de sa sagesse, nous est venu chercher dans le temps et nous prépare, dans les trésors de ses richesses, tous les secours qui peuvent nous être nécessaires pour l'exécution des projets de miséricorde qu'il a sur nous; sur la sainteté de nos œuvres, de ces œuvres de vertu qui, procédant d'une âme en qui Dieu habite par sa grâce, ne soient ni vicieuses dans leurs motifs, ni gâtées dans leurs circonstances, mais soutenues de ces caractères différents qui charment les yeux de Dieu et méritent les récompenses qu'il ne prépare qu'à ce qu'il trouve digne de lui de sorte qu'il est inutile de se former une idée avantageuse de la miséricorde divine, et sur cette idée d'espérer comme le font quelques-uns, sans entrer dans ce qui peut appuyer leurs espérances, ou de croire, comme le font quelques autres, qu'ils ont droit de pécher, parce qu'ils espèrent; la miséricorde ne se sépare jamais de la justice, et quand attendre tout de l'une sans redouter l'autre, ne serait pas porter la miséricorde trop loin et en faire une puissance aveugle, ce serait avilir la justice, et en faire une puissance également insensible, et aux intérêts de la miséricorde et aux siens. Jamais on ne sauva ni le lâche ni le pécheur : le lâche qui ne fait presque rien pour Dieu, le pécheur qui ne fait rien presque qui ne soit contre Dieu, et puisque toute espérance est établie, et sur notre fidélité et sur la bonté de Dieu, tandis que tout chez nous sera partagé entre un indigne abus des dons de Dieu par notre lâcheté, et une criminelle transgression des lois de Dieu par nos pé-

chés, n'attendons pas que la justice abandonne tellement les droits de la miséricorde qu'elle ne pense à venger sévèrement tout ce que peuvent exiger, et ses dons négligés et enfouis, et ses lois violées et méprisées; l'abus de ses dons, elle le vengera par une soustraction de grâce qui fera le commencement de notre perte pendant la vie; la transgression de ses lois, elle la vengera par une obstination qui fera la consommation de notre perte à la mort, et par l'une et par l'autre, elle nous fera sentir qu'on espère vainement quand on espère sur une miséricorde qu'on lasse et une justice qu'on irrite.

Je conviens avec vous que nous ne saurions trop espérer, tandis que nous travaillons à nous rendre dignes des promesses et des libéralités de notre Dieu; il a tant d'empressement à faire tomber sur nous ses plus rares bénédictions; il s'est engagé par tant d'endroits à les faire tomber, que pour peu que nous soyons attentifs à les recueillir avec soin et à les faire fructifier autant que nous le permet notre faiblesse, nous pouvons être comme assurés de les voir couronnées d'une sainte et heureuse immortalité. C'est ce qui fonde la certitude de notre espérance du côté de Dieu, qui ne nous manque jamais, à moins que nous ne lui manquions les premiers, et sur quoi l'Apôtre se promettait avec quelque espèce d'assurance que rien ne le séparerait jamais de Jésus-Christ, parce qu'il comptait que Dieu, qui l'avait appelé, le soutiendrait et mettrait, autant qu'il serait en lui, la dernière main à l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé; certitude néanmoins qui, dans l'Apôtre même, n'était pas exempte de toute crainte, parce que s'il ne pouvait pas se défier de Dieu, il trouvait dans la légèreté et l'inconstance de sa volonté de quoi se défier de lui-même, et de craindre que n'étant pas toujours ce qu'il devait être, il n'obligeât Dieu à resserrer sa main, et à se ménager dans la distribution de ses grâces et de ses dons sur lui; mais quand on craint, comme craignait saint Paul, en opérant tout le bien dont on est capable, on ne laisse pas d'être ferme dans son espérance; parce qu'on sait que tandis qu'on sera fidèle, Dieu lui-même le sera, et que si quelquefois il laisse tomber ceux qui présument, il n'abandonne jamais ceux qui le craignent; j'ajoute, après saint Bernard, que la crainte elle-même donne de nouveaux accroissements à l'espérance, parce que plus je crains, plus je travaille à me perfectionner, et que plus je travaille à me perfectionner, plus j'ai droit d'espérer; de sorte que quoique j'espère sur ce que je fais pour me sauver, je ne laisse pas de craindre de n'en faire jamais assez, et si l'espérance m'anime, parce qu'elle me propose de grandes récompenses, la crainte me soutient, parce qu'elle m'apprend que je ne serai récompensé qu'autant que je ne me serai point relâché, et toutes deux, se réunissant, font que je vais toujours d'un pas égal à ce qu'on exige de moi, ou plutôt que je vais tous les jours avec une nouvelle rapidité, parce qu'à mesure que mon espérance et ma crainte croissent, je sens aussi croître mon empressement et mon ardeur.

Du moins est-il certain qu'on n'opère son salut qu'autant qu'on espère et qu'on craint; qu'on espère, non pas en téméraire qui se promet tout sans rien faire; qu'on craint, non pas en désespéré qui tâche de faire et qui n'attend rien, mais qu'on espère et qu'on craint en chrétien, en chrétien qui croit fermement que Dieu veut le sauver, et qu'il ne lui refusera jamais les secours nécessaires pour opérer son salut; mais qui croit aussi fermement que Dieu ne le sauvera jamais seul, et s'il ne met en œuvre les secours de salut qu'il lui présente; il se regarde donc comme étant entre la miséricorde et la justice; la miséricorde qui l'appelle et qui est prête à répandre sur lui ses plus précieuses bénédictions, et la justice qui l'attend et qui se prépare à lui demander un compte sévère de tout ce qu'il aura reçu; là-dessus, il se jette entre les bras de celle-là dont il connaît la bonté, il redoute l'équité de celle-ci dont il craint les rigueurs, et tâche de coopérer aux bontés de la miséricorde avec un zèle dont la justice elle-même puisse avoir lieu de se contenter; ainsi il espère et il craint, mais parce qu'il agit, il espère plus qu'il ne craint, et s'il n'ose rien se promettre sûrement, eu égard à sa fragilité et à sa faiblesse, eu égard aux bontés divines, il se promet sûrement que tandis qu'il sera à Dieu par la fidélité de sa conduite, Dieu sera à lui par l'abondance et l'efficacité de sa grâce; c'est, en effet, sur quoi il peut se rassurer et compter que, parce qu'il craint comme il le faut, il a le droit de tout espérer.

Mais aussi espérer et attendre tout de Dieu sans le craindre, ou du moins sans que ma crainte me fasse rien faire qui soit digne de lui, n'est-ce pas présumer de ses bontés, et prétendre qu'il me traite en ami, tandis que je lui donne tous les jours mille marques de ma froideur et de mon indifférence pour lui.

Ce ne sera pas, si vous le voulez, un pécheur déclaré qui espérera ainsi; il s'en trouve cependant, et je ne prétends pas lui ôter tout droit d'espérer, pourvu que son espérance le dispose insensiblement à quitter son péché, et qu'il ne se croie pas en droit de pécher, parce qu'il espère; mais ce n'est pas à des pécheurs de cette nature que je parle ici, je parle à ceux qui se font je ne sais quel plan de vie où il n'entre rien qui crie aux yeux du monde, mais où Dieu aussi ne trouve rien qui puisse mériter ses miséricordes et ses bontés singulières, et qui malgré cela, ne laissent pas de tout attendre et de tout espérer; nulle de ces intrigues criminelles qui révoltent tous les esprits; nul de ces excès scandaleux, que les plus gâtés eux-mêmes ne peuvent pas souvent s'empêcher de condamner; nul trait au contraire, qui ne semble marquer un fonds de piété et de religion; mais sous des dehors si propres à contenter ceux qui ne voient que ce

qui paraît, nulle de ces œuvres que puisse approuver celui qui sonde les cœurs : prières sans attention, aumône sans aucune vue supérieure sacrement fréquenté, plus par bienséance que par un vrai désir d'amendement, toute une vie dépourvue de cet esprit intérieur qui en fait l'âme et le mérite; d'ailleurs, quelque respect qu'on semble avoir pour les maximes de l'Evangile, on n'en connaît aucune dans la pratique; on ne voudrait pas se trouver dans les plaisirs criminels du siècle, mais on n'en raffinera pas moins sur tout ce qui peut contribuer à contenter ses sens; on s'interdira les spectacles profanes et licencieux d'une ville, mais on aura soin de se dédommager dans des conversations moins libres et qui quelquefois ne sont pas moins dangereuses; ces jeux outrés qui ruinent et désolent des familles, on les regardera avec horreur, mais on ne sacrifiera pas pour cela aux intérêts de sa famille, le goût qu'on peut trouver dans un jeu qui n'a rien de modéré pour le temps si la cupidité, l'avarice en modère les dépenses; en un mot, tout ce qui peut contraindre et gêner, on le fuit, tout ce qui peut plaire et flatter, on le recherche, et dans une situation de cette nature, on croit avoir un droit incontestable de tout espérer. Il est écrit, se dit-on à soi-même, que le joug du Seigneur est doux et léger, que toute la terre est pleine de ses miséricordes, et qu'il demande si peu de chose pour nous sauver, que le Prophète ose dire qu'il nous sauve pour rien. Oui, il est écrit que le joug du Seigneur est doux et léger, mais il n'est pas moins écrit que la voie qui conduit à la vie, est étroite; qu'on n'y marche qu'en portant sa croix, et que si peu de personnes la trouvent, c'est que peu en veulent essuyer les difficultés et les peines; oui, il est écrit que la terre entière est pleine des miséricordes du Seigneur, mais il n'est pas moins écrit qu'elle est pleine de ses justices, et que s'il nous sauve pour rien, parce que tout ce que nous faisons n'est rien comparé à ce qu'il nous prépare, il ne sauvera jamais un homme qui a reçu son âme en vain, et plus ce semble pour la laisser oisive, que pour lui faire produire des fruits d'une heureuse immortalité. Ce n'est ni sur l'inaction ni sur la mollesse qu'on est fondé à espérer; ainsi, ou cessez d'espérer, ou faites ce que doit faire tout homme qui espère chrétiennement; il espère, mais il fait le bien selon l'avis du Prophète, et c'est sur le bien qu'il fait, qu'il peut dire au Seigneur qu'il entre dans ses vues, et que s'il espère, c'est sur une conduite sur laquelle le Seigneur lui-même lui dit d'espérer : *spera in Domino et fac bonitatem.* (*Psal.* XXXVI).

Je sais que ce qui vous rassure dans une vie si contraire à tout ce que nous avons de maximes dans l'Evangile, c'est que vous ne la croyez pas criminelle, et que, vous flattant que n'y ayant rien qui soit contre le devoir, il n'y a rien aussi qui puisse vous conduire à votre perte; mais que votre vie soit criminelle ou non, ce n'est point précisément de quoi il est question; il est question qu'elle vous présage un si grand abandon de la part de Dieu, que, tandis qu'elle sera ce qu'elle est, elle semble vous ôter tout lieu d'espérer. C'est par des secours extraordinaires de la miséricorde que je me sauve, et ces secours les saints tâchaient de se les attirer par une vigilance continuelle sur leur cœur, par une attention scrupuleuse à suivre tous les mouvements de la grâce, par tout ce que la mortification a de plus rude, le dépouillement, l'abnégation, de plus contraire aux désirs et aux inclinations de la nature, et je me promettrai les mêmes secours sans entrer dans les mêmes sollicitudes, dans les mêmes travaux, dans les mêmes soins! Vous êtes miséricordieux, grand Dieu! mais vous êtes juste, et vous êtes trop équitable dans votre justice, pour ne pas rendre à un chacun ce qui lui est dû; c'est donc à une soustraction de secours que je dois m'attendre, et de cette soustraction qu'en peut-il arriver? vous ne l'avez que trop éprouvé vous-mêmes. Dans cette vie que vous croyez si peu criminelle, combien de défauts, soit par rapport à Dieu, soit par rapport au prochain? pour un exercice de piété fait sans aucun esprit intérieur, combien que vous avez négligés par indolence et par lâcheté! pour un pauvre que vous avez soulagé, combien que vous avez abandonnés au malheur de leur fortune! dans ce que vous appelez amusement innocent, combien quelquefois de pensées, de désirs et de paroles où, quand vous rentrez dans vous-mêmes, vous trouvez bien des choses à vous reprocher, licencieuses peut-être, du moins très contraires à cet esprit de retenue et de pureté dont l'Evangile nous fait de si vives et de si pressantes leçons? d'ailleurs, cette vie elle-même n'est-elle point tout à la fois, et un péché et une punition de votre péché? Quoi! un chrétien qui doit vivre dans Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, et conséquemment comme Jésus-Christ, toujours occupé de la gloire de son Père, toujours appliqué à l'œuvre dont on l'avait chargé, ne trouvant de consolation que dans l'accomplissement de ses devoirs et dans l'amertume de la tribulation et de la croix, un chrétien pourra se faire un genre de vie ou il n'entrera rien de ce qui fait le caractère du vrai disciple de Jésus-Christ: nulle macération, nulle austérité; mollesse, sensualité, partout oubli de Dieu et de tout ce qu'on lui doit d'œuvres de vertu et de sainteté! Se faire un genre de vie de cette nature, c'est pécher; y persévérer, c'est un autre péché. Vous vous y êtes livré malgré tous les cris de la grâce, Dieu vous y laissera en punition de votre péché, et parce que vous ne voulez pas voir ce qu'il y a de mauvais, vous espérez. Encore une fois, ou cessez d'espérer, ou faites ce que fait tout homme qui espère chrétiennement: *Spera in Domino et fac bonitatem.*

Ne vous y trompez donc point, on n'est fondé à espérer qu'autant qu'on agit, et quoi qu'il n'y ait rien dans nos œuvres considérées précisément dans elles-mêmes, qui

puisse les rendre dignes de la gloire, Jésus-Christ ne laisse pas de les regarder comme ses œuvres et de les revêtir, pour le dire ainsi, de ses mérites, quand elles sont faites dans sa grâce, quand elles sont commandées par ces vues supérieures, qui les tirent d'un état naturel pour les élever jusqu'à Dieu; quand elles sont soutenues de cet esprit de ferveur qui seul peut charmer les yeux de l'Epoux, et, accompagnées de toutes ces circonstances que le maître exige du serviteur fidèle; des œuvres ainsi marquées, pour parler de la sorte, au coin de Jésus-Christ, et comme divinisées, ne nous assureront jamais la grâce de la persévérance que Dieu n'a point attachée à nos œuvres; mais elles nous donneront droit d'attendre les secours nécessaires pour persévérer, puisque c'est à la sainteté de nos œuvres que le Prince des apôtres attache la certitude de notre élection. Vous êtes inquiets sur votre destinée, nous dit-il, vous ne savez de quel côté l'arbre doit tomber pour l'éternité; ce sera toujours un mystère impénétrable pour vous, je l'avoue; vous avez pourtant comme entre vos mains la décision de cette grande affaire; faites le bien, faites-le dans un esprit de foi; faites-le en toute patience, par là vous rendrez votre élection certaine : *Satagite ut per bona opera certam vestram electionem faciatis* (*II Petr.*, I), parce que, par là, vous mériterez qu'on vous fournisse abondamment tout ce qui vous est nécessaire pour entrer dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, *sic abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri et Salvatoris Jesu-Christi* (*Ibid.*) Ce n'est donc point du côté de Dieu que nous pouvons nous alarmer sur le moment redoutable qui doit décider de notre éternité. Travaillons à attirer sur nous ses miséricordes, travaillons-y, non point comme ces ouvriers paresseux qu'il faut toujours entraîner comme malgré eux au travail; non point comme ces ouvriers négligents qui, dans ce qu'ils font, ne font rien qu'imparfaitement; non point comme ces ouvriers indolents qui quittent tout et se rebutent de la moindre difficulté; travaillons-y dès que nous le pouvons, et puisque nous le pouvons aujourd'hui, aujourd'hui même mettons la main à l'œuvre; autant de moments que nous perdrons sont autant de moments perdus pour l'éternité. Travaillons-y sans relâche : un moment perdu a souvent de terribles suites; il a passé, et si rien ne peut le rappeler, rien aussi souvent ne peut le réparer; travaillons-y jusqu'à ce que vienne celui qui veut bien tenir compte de tout au serviteur fidèle, et l'établir sur des biens infinis, parce qu'il a administré avec soin le peu qu'on lui a confié; travaillons-y par tout ce que la piété peut nous inspirer, pour le culte et le service du Seigneur, la charité pour le secours et le soulagement du prochain, l'horreur du péché pour l'expiation et la rémission des nôtres; travaillons-y par toutes sortes de bonnes œuvres, œuvres commandées, et dont nous ne pouvons nous dispenser sans crime; œuvres de conseil, et qui, pour n'être pas commandées par elles-mêmes, ne laissent pas souvent de nous devenir nécessaires; œuvres de surérogation, et qui n'étant point dues, marquent mieux à Dieu le désir que nous avons de l'honorer, et nous attirent ordinairement de sa part une effusion plus abondante de grâces : *Satagite ut per bona opera certam vestram electionem faciatis.* Par là nous engageons Dieu à ajouter grâce sur grâce, et à mettre le comble à ses bénédictions par celle qui doit faire, et le commencement et la consommation de notre bonheur : *sic abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri Salvatoris Jesu Christi.*

Quelle consolation pour vous, âmes timorées, qui craignez tellement de vous laisser enlever le moindre moment, qu'il n'y a chez vous aucun jour qui ne soit de ces jours pleins où Dieu trouve tout le retour qu'il peut attendre de sa créature ! L'Apôtre des gentils, dans une vertu plus sublime que la vôtre, s'alarmait, mais il ne laissait pour cela d'espérer sur la fidélité de celui pour qui il combattait, et c'est sur quoi vous pouvez espérer vous-mêmes. Dieu vous prévient en mille manières, vous le sentez, et s'il vous prévient miséricordieusement, ce n'est que pour vous posséder éternellement; c'est par lui que vous êtes entrés dans la voie, c'est par lui que vous vous y soutiendrez, et si vous n'êtes pas encore au terme, j'ose dire que, tandis que vous serez ce que vous devez être, le terme vous est comme assuré; Dieu a commencé l'ouvrage, il est de sa bonté et de sa gloire de le couronner : *Sic abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri Salvatoris Jesu Christi.*

Avantage que ne peut point se procurer celui qui, dans une vie pleine d'imperfections et de défauts, compte trop sur la miséricorde, et ne redoute point assez la justice; vous diriez qu'il prétend que l'une et l'autre se prêtent à lui, à son choix, et le servent selon ses inclinations et ses besoins : la justice, par une tolérance aveugle, la miséricorde, par une indulgence sans bornes. Nous savons pourtant que, si souvent la miséricorde désarme la justice, plus souvent encore la justice s'arme en faveur de la miséricorde : on n'écouta point la miséricorde en faveur de ce serviteur paresseux qui avait non pas dissipé, mais enfoui son talent; on ne l'écouta point en faveur de ces vierges imprudentes qui se laissèrent surprendre faute d'un peu de prévoyance à se préparer à l'arrivée de l'Epoux; on ne l'écouta point en faveur de celui qui, n'ayant pas tout ce qu'on attendait de lui, fut condamné à se voir enlever, même ce qu'il n'avait pas; on menace l'ange d'Ephèse des derniers malheurs, s'il ne reprend cet esprit de charité qui l'avait autrefois animé; on se plaint si amèrement de la tiédeur de l'ange de Laodicée, que vous diriez qu'on est prêt à le rejeter et à l'effacer du livre de vie : tant il est vrai que ce ne sont pas toujours les plus grands désordres qui sont le commencement de no-

tre perte; les plus petites fautes y conduisent quelquefois insensiblement, et souvent, pour y conduire d'une manière qui paraît moins dangereuse, elles n'y conduisent que plus sûrement. On s'effrayerait peut-être si on était dans des vices criants, et on penserait à se réformer; ici on se croit en sûreté de conscience, et on ne pense pas qu'on ait besoin d'aucune réforme. Cependant on vit sans vertu, on va de défauts en défauts, peut-être de péché en péché qu'on a soin de se justifier, et au bout on se trouve rejeté avec ceux à qui on ferme l'entrée du banquet, parce qu'ils ne s'y présentent pas avec la décence et l'ornement qu'on exige des conviés.

Ce n'est point à moi à décider quel est le nombre des grâces qui vous sont préparées; je soutiens pourtant que vous obligez la miséricorde à les ménager sur vous, dès que vous en faites un abus constant, et qu'au lieu de vous régler sur les maximes de l'Evangile, vous réglez toute votre conduite sur les maximes du siècle : on vous appelle à la retraite, à la prière, à la mortification des sens, et à cent autres pratiques qui devraient faire toute l'occupation du chrétien, et vous allez à la joie, au plaisir, que sais-je, vous êtes partout ailleurs que là où vous devriez uniquement être; là même où vous devez être, vous n'y êtes jamais avec toutes ces précautions qu'exige le devoir; c'est l'amour propre, c'est l'indolence, ce sont mille retours sur vous-mêmes qui gâtent tout, qui empoisonnent tout; dites-nous après cela que vous avez droit d'espérer, parce qu'il n'y a rien de mauvais dans votre conduite; et moi je soutiens que pour le moins il n'y a rien de bon, que tout presque y est mauvais, et souvent plus mauvais que vous ne pensez; vous aimez à vous aveugler et à vous déguiser les choses; pesez-les au poids du sanctuaire, vous en découvrirez la malignité : mais enfin quand l'essentiel de la loi serait à couvert, quel est le point de la loi que vous pouvez vous vanter d'observer selon l'esprit de la loi ? quelle bonne œuvre faites-vous, où Dieu n'ait beaucoup à reprendre? c'est pourtant sur ces œuvres presque toujours défectueuses, que vous osez espérer; oui, si Dieu recevait indifféremment tout ce qu'on peut lui présenter, parfait ou imparfait, bon ou mauvais; mais s'il ne reçoit rien que de bon et de parfait, qu'il est dangereux qu'il ne se lasse de vous gratifier, et ne vous laisse enfin tomber dans une indigence qui fait le commencement de votre perte! c'est de quoi est menacé tout homme qui, malgré l'abus qu'il fait des dons et des grâces du ciel, ne laisse pas d'espérer : voici de quoi est menacé celui qui se croit en droit de pécher, parce qu'il espère : son espérance l'entretiendra dans son péché, et lui fera trouver la consommation de sa perte dans son attachement à son péché.

A Dieu ne plaise que je prétende ici, ou donner des bornes si étroites à la miséricorde, ou porter si loin les rigueurs de la justice, qu'en fermant au pécheur toute voie à l'espérance, je lui ferme toute voie au retour; vous êtes chargés de fornications et d'adultères, dit saint Chrysostome, pleurez, gémissez; de meurtres et d'homicides, pleurez, gémissez; de tout ce que le vice a de plus criant et de plus noir, pleurez, gémissez; la miséricorde ne peut pas tenir contre des pleurs et de gémissements que Jésus-Christ soutient par l'efficacité de son sang, dès qu'ils sont sincères; c'est la miséricorde elle-même qui, sollicitée par ce sang précieux, les arrache au pécheur, qui les reçoit et qui les couronne; non point, ajoute ce père, qu'en exaltant la miséricorde sur le pécheur, je veuille ou diminuer l'horreur qu'il doit avoir du péché, ou l'enhardir à pécher, tout ce que je prétends, c'est de vous faire comprendre que si on ne doit pas pécher, parce qu'on espère, on peut aussi toujours espérer, tandis qu'on peut pleurer, et que s'il faut désespérer de quelqu'un, ce n'est que de celui qui désespère lui-même, et qui, ne comptant plus sur la miséricorde, ferme sur soi la source de ses bontés et de ses grâces.

Je dis pourtant que, comme il n'y a rien de plus téméraire, de plus insensé et de plus criminel que de pécher dans l'espérance d'être attendu, il n'y a rien aussi qui nous expose plus sûrement à mourir dans l'endurcissement et l'obstination de notre cœur.

Il n'y a rien de si téméraire que de nous promettre comme infailliblement et avec quelque espèce de certitude ce que nous savons sûrement pouvoir nous être refusé, ce que nous savons avoir été refusé à d'autres, ce que nous voyons de nos propres yeux être refusé à des personnes qui se le promettaient avec autant de confiance et d'assurance que nous. Qui vous a révélé, vous demande saint Augustin, ce qui doit vous arriver demain? Dieu est patient et miséricordieux, mais il est juste et jaloux de la gloire de sa parole, et puisqu'en vous disant qu'il est prêt à vous recevoir toutes les fois que vous reviendrez, il vous dit également qu'il viendra lorsque vous l'attendrez le moins, il veut que ces deux vérités vous soient également présentes, et que vous sachiez que s'il lui est libre de vous attendre, il ne lui est pas moins libre de vous surprendre, et que s'il vous attend ou que s'il vous surprend, ce n'est point conformément à ce que vous voudriez, mais à ce qu'il a réglé indépendamment de vous dans ses conseils éternels; encore remarquez que si le juste et le pécheur sont en ceci également entre les mains de Dieu, le juste ne porte pas au milieu de lui un ennemi domestique qui demande vengeance contre lui; c'est le pécheur qui le porte dans le péché, et si indépendamment du péché nous ne pouvons compter sûrement sur rien, nous pouvons encore moins le faire, tandis que nous sommes pécheurs, parce que notre péché plaide et sollicite contre nous. C'est donc témérité de

me promettre sûrement ce que je sais pouvoir m'être refusé; c'est folie d'aller au péché avec confiance, ou de croupir tranquillement dans le péché, parce que je me flatte que je ne serai point surpris dans mon péché, tandis que je suis convaincu que je puis y être surpris, et que le moment de mon péché ou de ma persévérance dans le péché, peut être celui de ma réprobation : *l'indignation du roi annonce la mort*, dit le Sage; que peut donc m'annoncer l'indignation d'un Dieu? une larme, un soupir peut devant lui ce que ne pourraient pas, devant un roi de la terre, toutes les souplesses et toutes les marques du repentir le plus sincère ; il est vrai, mais quand il n'y aurait ni témérité ni folie de vouloir se faire le maître du moment propre à pousser ce soupir, à répandre cette larme, n'y aurait-il pas de l'impiété et de l'irréligion de vouloir encore croupir dans son péché, ou, ce qui serait encore pire de vouloir encore pécher aujourd'hui, parce qu'on se promet de rompre demain avec son péché?

Votre conscience se trouble, elle vous représente, à vous qui croupissez dans votre péché, les dangers de votre état; à vous qui courez au péché, l'horreur de votre conduite: *Quare tristis es, anima mea*, lui répondez-vous les uns et les autres: pourquoi t'attristes-tu, mon âme, pourquoi entres-tu dans ces pensées affligeantes qui font tort à la bonté de ton Dieu? il est infiniment miséricordieux, espère en lui et rassure-toi : *Spera in eo*. Sans doute Dieu est infiniment miséricordieux, je l'ai dit plusieurs fois, et on ne saurait assez le dire dans ces temps malheureux où on ne cherche qu'à nous donner des idées terribles de ses sévérités et de ses rigueurs, et parce qu'il est infiniment miséricordieux, il faut délibérer entre lui et le péché, il faut sacrifier son amitié et sa grâce à un attachement indigne qu'on a au péché; pour cela il faut donner les prémices au péché, et à Dieu le rebut du péché, c'est-à-dire que vous supposez dans Dieu une miséricorde soumise à vos caprices, une miséricorde qui s'accommode du péché comme de la vertu, puisque le pécheur a autant à attendre d'elle que le juste; une miséricorde qui ne se rebute de rien, indiscrète, qui agit sans dicernement, toujours prête à ouvrir son sein au vice et à le favoriser, à l'enhardir même et à l'animer par son indulgence et sa bonté. Vous croyez faire honneur à Dieu en lui attribuant une miséricorde que les plus grands crimes ne peuvent pas épuiser : elle ne s'épuisera jamais, oui, mais pécher ou croupir dans son péché parce qu'on a affaire avec une miséricorde inépuisable, c'est lui dire qu'on l'insulte, parce qu'elle est patiente, c'est se faire d'un fonds de bonté une matière de malice, et compter que tout nous est permis parce que tout peut nous être pardonné; c'est faire servir la miséricorde à insulter la justice, comme si elle était liée et retenue malgré elle dans ses opérations par la miséricorde. Ces deux puissances sont également inépuisables de leur fonds, également libres dans l'exécution de leur projet, également portées à se faire ou redouter ou aimer, et la miséricorde infinie dans ce qui fait l'essence de cet attribut, n'a rien que n'ait la justice dans ce qui fait l'essence du sien, et si elles se règlent mutuellement en ce que la miséricorde arrête souvent la justice, et que la justice arrête quelquefois la miséricorde, c'est à leur choix non pas au nôtre, et les insultant toutes deux, nous nous promettons un choix favorable! quelle est notre inconsidération, pour ne pas dire notre impiété et notre irréligion! Nous nous faisons un mérite d'une espérance qui outrage Dieu, et comme s'il nous devait quelque chose, parce que nous espérons, nous croyons pouvoir oublier ce qu'il se doit, et le regarder comme insensible, parce que nous le regardons comme miséricordieux? Que crains-tu, mon âme? pèche, croupis dans ton péché, tu ne pousseras pas pour cela la patience divine à bout, tandis que tu peux espérer, tu peux te rassurer, Dieu lui-même semble te rassurer en te permettant d'espérer: *Quare tristis es, animu mea? spera in Domino.*

Nous ne sommes point, dites-vous, de ces pécheurs qui, sans penser à ce qu'ils doivent à Dieu, se rassurent parce qu'ils espèrent; nous espérons, mais c'est parce que nous sommes résolus de coopérer aux soins et aux bontés de Dieu; il nous invite à la pénitence, nous nous y rendrons, nous nous confesserons :*Adhuc confitebor*, et dans cette confession la miséricorde y trouvera le fruit de sa patience, et la justice la réparation de ses droits et de sa gloire. Nous nous confesserons, c'est ce que vous dites tous les jours, et cependant une malheureuse indolence vous retient encore captifs sous le poids du péché, et encore une malice obstinée vous engage à ajouter péché sur péché; nous nous confesserons, dites-vous, si c'est à Dieu que vous le dites, vous qui dans votre indolence croupissez si honteusement dans le péché, comment traitez-vous votre Dieu? Il ne dépend que de moi, Seigneur, de recouvrer votre amitié et votre grâce, mais rien ne presse, j'y serai toujours à temps; traiteriez-vous ainsi un grand de la terre? seriez-vous si lent à réparer une faute qui lui aurait déplu? Que de mouvements et de bassesses! tous les moments en ceci paraissent précieux, et vous n'en voudriez perdre aucun, de peur de perdre celui d'où dépend votre rétablissement; mais à l'égard de Dieu qu'importe? il est bon, il souffrira mes délais en patience. Faut-il donc, ô mon Dieu! que votre bonté qui devrait nous attirer à vous, nous serve de prétexte pour nous en tenir éloignés? Nous nous confesserons, si c'est à Dieu que vous le dites, vous qui dans votre malice ne faites qu'ajouter péché sur péché, que prétendez-vous lui dire par là, si ce n'est que vous ne voulez revenir à lui qu'après l'avoir lassé et fatigué par la multitude et l'horreur de vos péchés, que quand vous vous serez épuisé à force de pécher, que quand le péché n'ayant plus ni goût ni attrait pour vous, vous n'aurez d'autre parti à prendre

que celui de son service: alors vous reviendrez à lui, et vous vous jetterez entre ses bras. Que nous connaissons mal ce que mérite un Dieu, et quelles sont les obligations que nous avons de lui sacrifier les penchants les plus violents et les inclinations les plus tendres de nos cœurs! Mais si ce n'est pas à Dieu que vous le dites les uns et les autres, ce ne sont donc que quelques paroles qui ne signifient autre chose, si ce n'est: je sens que j'ai besoin de me confesser, mais rien ne presse, je le ferai quand je le jugerai à propos, ou ce ne sont tout au plus que quelques démonstrations extérieures que vous arrache un faible désir de conversion, et sur des démonstrations et des paroles de cette nature, comment ose-t-on espérer? cependant on espère : *Adhuc confitebor Domino;* et quand même vous le diriez à Dieu avec quelques sentiments de piété et de religion, des sentiments si mal soutenus et comme étouffés dès leur naissance ne devraient servir qu'à vous mieux convaincre que le péché chez vous l'emporte sur tout ce que vous pouvez devoir, et à Dieu et à votre âme. Je me confesserai, dites-vous, vous sentez donc que vous avez besoin de vous confesser pour désarmer la colère de Dieu; pour vous réconcilier avec lui et lui rendre un cœur que vous lui avez enlevé, pour tranquilliser votre conscience, pour vous mettre à couvert de tout accident imprévu, pour ne pas vous exposer à mourir dans votre péché. Rien pourtant ne se fait; dites après cela à votre âme qu'elle ne s'alarme pas, qu'elle ne se trouble point parce que vous vous confesserez : moi, je lui dis de s'alarmer, de se troubler, parce que vous ne vous confesserez point, et que ces confessions que vous devez faire, mais que vous ne faites pas, ne servent qu'à vous inspirer une espérance présomptueuse, et à vous confirmer, les uns dans l'attachement que vous avez au péché, les autres dans l'acharnement que vous avez à courir après le péché. Ce n'est pas parce qu'on veut se confesser qu'on rentre en grâce avec Dieu, c'est parce qu'on se confesse et qu'on le fait avec tous les sentiments de componction et de douleur que Dieu attend d'un cœur contrit et humilié; c'est sur des confessions de cette nature que vous pouvez dire à votre âme de se tranquilliser, et de compter que Dieu qui lui aura inspiré la pensée et le désir de pleurer, aura reçu ses pleurs avec complaisance. Hors de là, de quelque manière que vous soyez lié au péché, ou par affection, parce que vous n'avez pas encore rompu avec lui, ou par obstination, parce que vous êtes encore résolu de le suivre : ne vous rassurez point sur quelques paroles que vous arrache une conscience qui vous tourmente, sur quelques promesses vagues et générales qui n'ont aucun effet, sur les plus belles résolutions que vous pourrez former, mais dont l'exécution est toujours renvoyée : tout cela vous persuadera que vos affaires ne sont pas en si mauvais état qu'on voudrait vous le faire craindre; tout cela calmera vos troubles, et vous fera peut être vivre pécheur toute votre vie, dans l'espérance d'être un jour pénitent.

Ne comptez donc point sur une espérance qui vous perd, parce qu'elle vous entretient dans le péché; comptez encore moins que ce soit là ce que nous appelons espérance chrétienne, c'est sur l'infaillibilité des promesses divines soutenues de la sainteté de nos œuvres qu'est fondée l'espérance; et quelles sont les promesses de la part de Dieu, sur lesquelles un pécheur puisse se tranquilliser avec quelque espèce d'assurance? Quelles sont les œuvres qu'un pécheur puisse présenter à Dieu, qui de sa part, lui promettent quelque indulgence et quelque bonté? Ainsi, ce que vous appelez espérance, je l'appelle quelques souhaits, quelques désirs que vous avez de vous voir toléré dans votre péché, ou s'il y a quelque chose de plus, et que vous vous promettiez sûrement d'être attendu dans votre péché, c'est une présomption dont vous devez sentir l'indiscrétion et la témérité. Commencez donc par craindre, et alors espérez, non pas pourtant de cette crainte purement servile qui nous fait pécher lors même qu'elle semble nous éloigner du péché, parce qu'elle laisse dans nous toute l'affection que nous avons au péché, et que nous pécherions s'il n'y avait point de peine attachée au péché; mais d'une crainte que les théologiens appellent filiale, chaste, sainte, qui nous éloigne du péché, parce que Dieu en est offensé, ses droits violés, sa souveraineté flétrie et déshonorée ; d'une crainte même servile, mais qui nous retienne à la vue des pertes et des maux dont nous sommes menacés, et qui nous prenant par nos propres intérêts, ne laisse pas de nous être recommandée par le Seigneur lui-même qui veut que nous craignions celui qui peut jeter nos corps et nos âmes dans les flammes éternelles. Aussi saint Augustin ne fait pas difficulté d'exhorter celui qui craint de la sorte de continuer à craindre, parce que cette crainte peut enfin le conduire à la perfection de la charité; mais d'espérer dans cette crainte, parce que cette crainte ellemême est un don d'en haut, et que Dieu ne nous fait que pour nous donner droit d'espérer dès qu'il nous fait craindre. Il faut donc craindre et espérer tout ensemble, et ceci je le dis autant à ceux qui dans une vie mêlée de bonnes œuvres ou pleine d'œuvres mortes, espèrent sans entrer dans rien de ce qui peut fonder leurs espérances, qu'à ceux qui dans une vie, ou attachée au péché, ou occupée à ajouter péché sur péché, font tout ce qu'il faut pour ruiner leurs espérances. Il faut craindre et espérer, il faut craindre, la crainte vous représentera un Dieu juste, et vous travaillerez à prévenir la rigueur de ses jugements; il faut espérer, l'espérance vous représentera un Dieu rémunérateur, et vous travaillerez à vous rendre dignes de ses récompenses; il faut craindre, la crainte vous réglera dans les voies de la vertu et vous y fera marcher d'un pas ferme et constant; il faut espérer, l'espérance adoucira tout ce qu'il peut y avoir de rude dans ces

voies et vous y fera trouver votre consolation et votre joie ; il faut craindre, et la crainte, je l'avoue, vous causera quelques alarmes par les inquiétudes qu'elle laisse ordinairement dans l'esprit; il faut espérer, l'espérance dissipera ces inquiétudes par une espèce d'assurance de les voir un jour changer en une paix et un contentement éternels. Commencez donc par la crainte, et continuez par l'espérance, ou plutôt, s'il faut craindre et espérer tout ensemble, comme semble le vouloir le Prophète, ce doit être une crainte qui produise et augmente la confiance, et une confiance qui entretienne et augmente la crainte. Par là, non-seulement vous rendrez à la justice ce que lui ravissent ceux qui espèrent sans craindre, mais encore à la miséricorde ce que lui ravissent ceux qui craignent sans espérer.

SECONDE PARTIE.

Nous pouvons considérer l'espérance chrétienne, ou par rapport à nos œuvres, ou par rapport à Dieu; par rapport à nos œuvres, nous pouvons quelquefois trop espérer, parce que parmi nos œuvres, il y en a toujours une infinité, ou de criminelles et qui sont des péchés, ou d'inutiles et qui n'étant pas péché dans elles-mêmes, ne laissent pas de l'être dans un sens, ou en ce qu'elles ne sont pas rapportées à celui qui étant le commencement de toutes choses, en doit être en même temps la fin, ou en ce qu'elles manquent de plusieurs de ces circonstances qui peuvent les faire recevoir en odeur de suavité par rapport à Dieu. Quelque grande que soit notre espérance, nous ne saurions trop espérer, parce que la miséricorde de notre Dieu, dit saint Fulgence, n'est bornée, ni par aucune grièveté, ni à aucune multitude de péchés, et qu'elle ne l'emporterait pas sur notre malice, malgré ce qu'en dit le Prophète, si notre malice pouvait l'épuiser.

Il est pourtant de certaines âmes timorées, dans qui l'espérance semble être morte, et qui d'un Dieu bon et miséricordieux par essence, se font un Dieu cruel et inhumain dans la sévérité et la rigueur de ses arrêts : gens de peu de foi, cœurs défiants et resserrés, que trouvez-vous dans notre Dieu qui ressente l'emportement et la fureur? s'il frappe quelquefois dons sa colère, oublie-t-il pour cela toute sa miséricorde? souvent sa colère elle-même est le trait d'une miséricorde singulière, et plus il multiplie ses coups, plus il cherche à multiplier ses grâces.

Il est pourtant vrai qu'on ne doit pas espérer quand on ne sait pas craindre : jamais la présomption ne vous mènera à Dieu ; mais aussi une crainte accompagnée de désespoir ne vous en éloignera pas moins, et l'on est également indigne de lui, soit qu'on espère sans craindre, soit qu'on craigne sans espérer.

Disons-le cependant encore une fois : il est de certaines âmes timides qui se livrent tellement à leur crainte, qu'elles semblent avoir perdu toute espérance, et cela en deux manières également injurieuses à notre Dieu: les unes voudraient quitter leur péché, mais elles regardent Dieu comme un juge implacable qui n'a plus ni grâce ni pardon à leur accorder ; les autres ont fait ce qu'elles ont cru devoir faire pour quitter leur péché, mais elles regardent Dieu comme un juge impitoyable qu'on ne peut jamais contenter. Celles-là semblent croire qu'on ne peut pas se relever; celles-ci qu'on ne peut pas persévérer, et les unes et les autres, que Dieu ne veut point d'elles, et qu'il les abandonne pour toujours à leur méchante destinée : tâchons de les ramener au point de confiance qui nous est commandé, ou de les convaincre au moins du tort qu'elles font à une miséricorde qui ne pense qu'à les sauver.

Il est certain, après la décision du concile de Trente, fondée et appuyée sur l'autorité de l'Ecriture, que la confiance est une disposition nécessaire à la justification, et qu'à moins qu'on n'ait l'espérance du pardon, on n'est point dans la voie qui conduit à la grâce ; de sorte que pour approcher de Dieu, il faut croire qu'il y en a un ; pour se réconcilier avec Dieu, il ne faut pas moins espérer qu'on trouvera dans lui un père charitable, toujours prêt à recevoir et à embrasser le pécheur.

Confiance fondée, autant sur les entrailles de ce Dieu miséricordieux que sur les expressions dont il se sert lui-même, pour nous apprendre jusqu'où souvent il porte ses miséricordes. Tantôt c'est un cœur à l'épreuve de tout, et qui, flétri par nos résistances, se dilate et s'épanouit à notre retour; tantôt c'est une charité qui ne cherche pas mieux que de se répandre, et qui, ravie de voir tomber ses profusions sur un bon fond, s'inquiète, si je l'ose dire ainsi, et s'afflige quand elle les voit tomber inutilement et sans fruit. Là, on nous déclare qu'on ne veut point la mort de celui même qui se meurt, ici qu'on est prêt à nous faire grâce dès que nous la chercherons par la componction et les pleurs, et toujours que l'impiété n'a rien de si criant qu'un repentir vif et sincère ne puisse effacer; confiance fondée sur ce que tous les saints nous apprennent de tant de changements si surprenants, si peu attendus, si éclatants qu'on ne peut pas s'empêcher d'y trouver un Dieu qui se fait un plaisir de faire abonder la grâce là où a abondé le péché ; confiance fondée sur ce que nous voyons de nos propres yeux : tous les jours vous êtes témoins des conquêtes que Jésus-Christ fait sur le fort armé, et à peine pouvez-vous comprendre que des cœurs qui tenaient par tant d'endroits au péché, s'arrachent si généreusement à lui, et lui déclarent une guerre si cruelle qu'ils ne semblent plus vivre que pour le combattre et le confondre; confiance que vous devez fonder vous-mêmes sur tout ce que vous sentez dans le fond de votre cœur : tant de mouvements intérieurs, tant de sollicitations pressantes ; ces retours amers sur le passé, ces réflexions inquiétantes sur l'avenir, ne sont-elles pas comme autant de pas que Dieu fait pour vous cher-

cher? ou n'est-ce point que vous le regarderez comme un de ces esprits capricieux qui semblent vouloir ce qu'ils ne voudraient pas, et que vous oseriez soupçonner votre Dieu de ne chercher à vous attirer à lui, que pour avoir occasion de vous rejeter avec plus d'ignominie et de honte? Il n'y a qu'un insensé qui puisse attribuer à un Dieu des vues de cette nature. Comme il doit toujours se proposer une fin conforme aux moyens qu'il prend, dès qu'il prend les moyens qui naturellement doivent vous conduire à lui, il ne peut se proposer d'autre fin que celle de vous posséder et de vous voir auprès de lui; de sorte que quand nos péchés se seraient multipliés par-dessus les cheveux de nos têtes, quand toutes les puissances des ténèbres seraient déchaînées contre nous, quand nous toucherions déjà, pour parler de la sorte, à ces portes de ténèbres d'où il semble qu'il n'y a plus de retour, nous serions encore en droit d'espérer, non pas sur nos mérites, nous ne savons que trop ce que mérite un pécheur; non pas sur nos propres forces, nous n'avons que trop éprouvé dans quel abîme de misère nous a entraînés notre faiblassse, mais comme dit le Prophète, sur les bontés de celui qui, du sein d'un rocher, tira autrefois des sources d'eau vive, de celui qui, des pierres elles-mêmes, en peut faire de vrais enfants d'Abraham, de celui qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, qui éclaire tout homme qui naît, de celui qui veut que nous sachions qu'il se fera une fête de nous recevoir qui nous ferait un crime de notre défiance, et qui la condamnerait comme l'injure la plus atroce que nous puissions faire à celui de ces attributs dont il se glorifie le plus; c'est en lui que nous espérons, c'est de lui que nous attendons tout notre secours, c'est dans lui et par lui que nous trouverons grâce et miséricorde : *in hoc ego sperabo*. (*Psal.*, XXVI.)

Mais le mal est, dit saint Bernard, que le démon répand autant de ténèbres dans l'esprit du pécheur pour le retenir dans son parti, qu'il y en a répandu pour l'y entraîner. D'abord il l'aveugle sur le compte du péché; il lui en cache la grièveté et la malice, il lui ôte toutes les craintes qui pourraient le troubler dans la poursuite de ce qu'il aime, il tâche même de le rassurer contre les coups de cette justice dont il est menacé; mais l'a-t-il mené au point où il le veut? l'a-t-il engagé dans ses liens? ce sont des péchés ou trop griefs dans leur espèce, ou trop multipliés dans leur nombre; c'est une miséricorde lassée, et qui n'a plus rien à accorder, une justice armée, et qui n'a plus que des arrêts de mort à prononcer; j'en ai trop fait pour espérer, dit-on, avec Caïn, Dieu se ferait tort à lui-même, s'il me faisait grâce; qu'il me perde donc, c'est tout ce que j'ai à attendre de lui, et tout ce que je mérite. Ainsi, le démon qui a trouvé le secret de diminuer la malice du péché, retrouve le secret d'en exagérer la peine et de se faire servir en inspirant, ou une confiance présomptueuse, ou une malheureuse et criminelle défiance.

Ce qu'il y a de plus triste encore en ceci, c'est que nous voyons tous les jours de ces ministres sévères qui, à force d'effrayer le pécheur, ont trouvé eux-mêmes le secret, ou de le retenir ou de le jeter dans le péché; vous diriez qu'ils ne connaissent Dieu que par ce qu'il a d'effrayant et de terrible; éternellement ils le représentent armé de foudres et de carreaux, ne se laissant fléchir ni par nos soupirs ni par nos larmes, portant sa vengeance jusqu'à n'avoir plus ni pardon, ni grâce, ni bénédiction à accorder. De là, dans quelques-uns, ces désespérantes pensées qui les empêchent même de lever les yeux au ciel. Ce n'est pas pour moi que tu es faite, céleste demeure de mon Dieu; le sort en est jeté, je t'ai perdue pour toujours, et je n'ai plus à attendre que ces feux dévorants qu'on prépare aux pécheurs dans l'éternité; de là, dans quelques autres plus malins et plus obstinés au mal, les résolutions de cet impie dont il il est parlé dans Jérémie : Notre destinée est réglée, courons donc après la fureur de nos désirs. A quoi bon ménager un Dieu qui a juré notre perte? Aussi bien avec nos ménagements nous ne le ferions pas revenir de la sévérité de ses arrêts; donnez-vous bien de garde, âmes chrétiennes, de vous former des idées si indignes de votre Dieu; regardez-le au contraire comme à moitié apaisé, dès qu'il entrevoit dans vous un fond de bonne volonté; la multitude, la grandeur de vos péchés vous effraient et n'est-ce pas pour pardonner de grands péchés que Dieu a une grande miséricorde? N'est-ce pas pour pardonner une multitude infinie de péchés que Dieu a une miséricorde infinie? jetez-vous entre ses bras, il vous dit lui-même qu'il vous attend, pour vous faire sentir que vos péchés ne l'emporteront jamais sur ses miséricordes : ***Exspectat Dominus ut misereatur vestri***. (***Isa.***, **XXX.**)

Qu'on ne m'accuse point, au reste, d'entretenir le relâchement en exaltant la miséricorde et de permettre au pécheur de pécher, en lui permettant d'espérer : je sais ce que je dois à la justice de notre Dieu, mais je sais aussi ce que je dois à la vérité de sa parole, et je soutiens qu'il est aussi dangereux de vouloir trop effrayer que de vouloir trop rassurer le pécheur. Si je vous disais de pécher, parce que vous avez un Dieu miséricordieux, et de vous faire de sa miséricorde un motif et un engagement à pécher plus hardiment, je vous inspirerais une confiance criminelle et me rendrais moi-même coupable de votre péché; mais ce que je vous dis ici, c'est à peu près ce que disait autrefois saint Jean lui-même : ne péchez pas. Si cependant vous avez péché, ne désespérez pas, parce que vous avez dans la miséricorde de votre Dieu, aussi bien que dans le sang de son Fils, un avocat qui s'intéresse pour vous et qui plaide en votre faveur. Je vous dis ce que me dit et m'apprend l'Eglise qui ne s'est jamais crue bornée dans le pouvoir qu'elle a sur le péché, et qui ou-

vre ses sacrements à tout pécheur contrit et pénitent; je vous dis ce que nous dit celui même qui aurait le plus d'intérêt à nous rejeter et qui pourtant s'engage à écouter nos gémissements, quand ils partiraient du cœur le plus corrompu et le plus gâté. Si c'est là entretenir le relâchement et enhardir le pécheur, il faudra donc vous prêcher un Dieu cruel et insensible, un Dieu qui frappe sans distinction et sans choix, qui rebute, qui perd le pécheur, qui, se mettant peu en peine de ce qu'il a promis, passe par-dessus tout, dès qu'il s'agit de nous faire sentir qu'il est le maître et que tout lui est soumis. Si je vous annonçais une doctrine de cette nature, ne seriez-vous pas en droit de m'accuser que je détruis toutes les divines Ecritures, et que, pour vous donner l'idée d'un Dieu terrible, je vous donne l'idée d'un Dieu qui nous a trompés dans tout ce qu'il nous a dit de ses miséricordes et de ses bontés? Non, je ne cherche ni à rassurer le pécheur dans son péché, ni à l'enhardir à pécher. Ce que je cherche, c'est à relever votre confiance et à vous faire comprendre qu'un Dieu qui attend qu'il ait lieu de faire miséricorde, ne la refuse point à celui qui la lui demande: *exspectat Dominus, ut misereatur vestri.*

Il est donc constant que tout répond au pécheur de la miséricorde divine, et que, s'il s'obstine dans son péché, ce n'est que parce qu'il l'aime et qu'il ne veut pas le quitter. Jugez-en par les différents prétextes qu'il vous apporte; il ne conviendra pas, peut-être, de son attachement au péché : il serait trop honteux à un homme qui a encore quelques principes d'une éducation chrétienne, de faire un aveu de cette nature; mais les difficultés qui l'arrêtent ne marquent que trop quels sont les sentiments de son cœur; cette discussion exacte de péchés dans laquelle il faut entrer, ces anciens engagements auxquels il faut renoncer, ce sont là des difficultés qui lui paraissent insurmontables, comme si une infinité d'autres ne les avaient pas vaincues et qu'il ne pût pas les vaincre lui même avec les secours qu'on lui offre. On se défie de son esprit qu'on ne veut pas croire capable de rappeler tout ce qu'on a de criminel à se reprocher; on a vécu plusieurs années dans le péché; chaque moment presque de ces années a été profané par quelque nouveau péché, comment percer à travers ce mur d'iniquité? Les mystères d'abomination qu'il cache se présentent à nous de si loin que nous n'y pouvons presque rien démêler; oui, mais n'y a-t-il point de main qui puisse rapprocher des objets si odieux; point de flambeau qui puisse conduire vos pas dans l'obscurité de ces épaisses et dangereuses ténèbres? Demandez au Seigneur, avec le Prophète, qu'il vous envoie sa lumière : *Emitte lucem tuam* (*Psal.* XLII); cette lumière qui vous fasse connaître la multitude et la grièveté de vos péchés, qui vous découvre tous les replis de votre cœur et vous montre vous-mêmes à vous-mêmes tel que vous avez été. A la faveur de cette lumière qu'il ne refuse jamais à celui qui la demande avec un désir sincère de l'obtenir, entrez dans la recherche dont vous êtes capable : recherche proportionnée à la grandeur de vos fautes, proportionnée au temps que vous avez vécu dans le péché, proportionnée à la portée de vos connaissances et de vos idées : c'est tout ce qu'on exige et de quoi Dieu lui-même se contente. Ce n'est point dans lui que nous trouvons un de ces esprits difficultueux qui disputent sur tout et avec qui on ne peut traiter aucune affaire qu'on n'ait mille chicanes à essuyer ou mille piéges à éviter; faites ce que vous pouvez, faites-le avec toute l'application que demande l'importance de l'affaire, avec tout le soin que vous le permettent l'intelligence et la capacité que Dieu lui-même vous a données : dès lors, vous avez fait ce qu'il attend de vous sur ce point. D'ailleurs, n'y a-t-il point dans Israël de ces hommes qui voient, de ces nouveaux Ananies qui instruisent Saül et le dirigent dans les voies qu'il a à tenir? Sans vous, je vous l'avoue, quelqu'éclairé que puisse être le ministre du sacrement, il n'entrera jamais dans le fond de votre conscience, mais il peut vous en découvrir les tours et les détours et les exposer tellement à votre vue que rien ne vous échappe dans votre conduite passée. Si c'est de bonne foi que vous procédez, vous n'avez qu'à vous jeter aux pieds d'un homme habile : il aura bientôt débrouillé tout le mystère d'iniquité; il sait quelle est la naissance, quel est le progrès du péché; il sait quelle est la force du penchant, quel est l'empire de l'habitude; et sur un mot que vous lui direz, sur une réponse que vous lui ferez, il ira si loin que vous serez souvent surpris vous-même qu'il vous dépeigne l'horreur de votre état plus clairement, quelquefois, que vous ne pourriez le faire connaître vous-même.

Ce n'est donc point des lumières de votre esprit que vous pouvez vous défier. J'ajoute que, si vous le voulez, vous ne devez pas même vous défier des engagements de votre cœur; il s'est formé à une vie de péché, il y a vieilli et s'est tellement soumis à son empire qu'il semble ne pouvoir plus écouter d'autre loi que celle du péché; mais le Dieu à qui vous revenez n'a-t-il pas rompu des chaînes plus fortes et plus multipliées que les vôtres? Ce que vous ne pouvez pas par vous-même, il le peut avec vous, et si pour vous punir ou pour vous exercer, il ne détruit pas d'abord ce qui peut vous être une source de péché, du moins il vous donnera un cœur ferme et inébranlable contre tous les attraits du péché : c'est de quoi je puis vous répondre de sa part et de quoi il vous répond lui-même par les soins qu'il prend de s'attacher les pécheurs les plus invétérés, et par ceux qu'il vous promet, si vous voulez coopérer à ses bontés.

Ainsi, ne cherchez point à justifier votre attachement au péché par ces différents prétextes dont vous vous couvrez; il n'y a rien dans Dieu, rien dans vous qui ne vous condamne; cette sévérité excessive que vous

trouvez dans Dieu, depuis votre péché, était une bonté démesurée avant que vous péchassiez. Si c'est toujours le même Dieu, comment a-t-il si fort changé? c'est que, quand vous vouliez pécher, vous vous en faisiez une bonté aveugle et indolente, et qu'aujourd'hui que vous ne voulez pas revenir de votre péché, vous vous en faites une sévérité implacable et outrée : fausses idées que la passion vous fait former, mais détruites par les justes idées que la raison vous donne de la Divinité ; Dieu tout bon qu'il est, ne peut pas s'empêcher de haïr le péché, et tout sévère qu'il est, il se fait une fête du retour du pécheur; vous en êtes convaincu, et malgré tout ce que vous pouvez dire de contraire, vous sentez que votre esprit dément votre bouche et que vous pensez de notre Dieu ce que nous en pensons nous-mêmes ; ce que vous disiez de la bonté de Dieu avant votre péché, vous le disiez de la facilité que vous aviez à revenir de votre péché, que m'en coûtera-t-il de me relever? Il ne s'agit que d'un soupir et d'une larme ; vous vous flattiez mal à propos, j'en conviens, il en coûte plus qu'on ne pense de quitter son péché ; mais enfin il n'y a qu'à le vouloir, une bonne volonté qui se fait un mérite de son devoir passe par-dessus toutes les plus grandes difficultés ; elles ne servent qu'à donner une nouvelle ardeur, une nouvelle vivacité à son zèle, et voilà de quoi confondre ceux qui ayant péché dans l'espérance d'être attendus croupissent dans leur péché, par je ne sais quelle fausse crainte, dont ils tâchent de se prévenir là où ils sentent eux-mêmes qu'il n'y a pas sujet de craindre ; il n'y a rien dans Dieu qui ne leur réponde de sa grâce, rien dans les moyens nécessaires pour l'obtenir qui soit au-dessus de leur capacité et de leur force.

Voici de quoi animer ceux qui, ayant rompu de tout leur cœur avec le péché, sont éternellement inquiets autant sur le passé, par rapport à ce qu'ils ont fait, doutant toujours si tout s'est fait avec les soins et les précautions nécessaires, que pour l'avenir, et par rapport à ce qu'ils ont à faire, craignant toujours de trouver quelques piéges sur leur chemin, et de faire quelques faux pas, là où ils voudraient marcher selon les lois et les maximes de l'Evangile.

Ames timorées, mais trop timides, vous voudriez savoir si après tant de pleurs et tant de larmes vous avez recouvert la grâce ; et quand vous le sauriez, en seriez-vous plus humbles? peut-être que l'assurance d'être bien avec votre divin Epoux, ne servirait qu'à vous inspirer un orgueil secret que réprime et étouffe la crainte ; en seriez-vous plus ferventes, plus attachées à vos devoirs? Peut-être que la ferveur tomberait avec l'assurance, parce que l'assurance sans la crainte semble donner droit de s'émanciper et de veiller avec moins d'attention sur les mouvements de son cœur. La sécurité, dit saint Bernard, produit la présomption ou entretient la paresse ; elle produit la présomption, vous le voyez dans le Prophète lui-même : au milieu de l'abondance, il proteste que rien ne sera capable de l'ébranler; mais Dieu détourne-t-il sa face, d'abord cet homme inébranlable se trouble, et ne recouvre la paix que quand se souvenant de sa propre misère, il se sent rappelé comme malgré lui à celui qui lui doit servir d'appui et de défense ; elle entretient la paresse, vous le voyez dans l'épouse des *Cantiques :* elle compte sur l'amitié de son époux, elle le laisse frapper, et si elle lui ouvre, ce n'est qu'après qu'il s'est retiré; d'ailleurs, quand vous auriez quelque certitude sur votre état présent, auriez-vous quelque certitude pour l'avenir? Ce seraient de nouvelles peines, de nouvelles inquiétudes, et sûrs de vous être relevés, vous auriez toujours à craindre de retomber. Dieu en ceci ne veut pas que nous en sachions plus que l'Apôtre, et il faut qu'en cela il ait de grands égards à nos intérêts, puisqu'il a caché ces mystères même à ceux qu'il aimait le plus ; mais en même temps il veut que nous nous en rapportions à sa clémence, et qu'après avoir pris tous les soins, toutes les mesures qu'il exige d'un cœur qui revient à lui, nous comptions qu'il ne manque jamais à ceux qui font ce qui dépend d'eux. Il faudrait désespérer de tout le genre humain, si nous n'avions pas lieu d'espérer, après avoir mis en œuvre tous les moyens qu'on nous fournit pour nous relever. Dieu est sévère, mais il est bon ; et l'accuser de n'être jamais content, c'est l'accuser de porter ses droits si loin qu'il nous met dans l'impossibilité de lui rendre jamais ce que nous lui devons.

On ne lui fait pas moins de tort, quand, délivré de ses inquiétudes sur ce qu'on a fait, on est éternellement à trembler sur ce qu'on a à faire ; cependant à en croire quelques-uns, vous diriez que Dieu se trouve partout pour les surprendre et leur dresser des piéges de toutes parts ; de quelque côté qu'ils se tournent, ce ne sont qu'abîmes et précipices où ils vont tomber ; faut-il agir, parler, penser, ce sont toujours mille réflexions qui les embarrassent, mille raisonnements qui tiennent leur esprit en suspens, et quelque parti qu'ils prennent, ils craignent toujours de prendre le parti du péché. Je n'ai garde d'exhorter ceux qui ne craignent point assez à passer par-dessus tant de discussions ; comme chez eux il s'agit ordinairement de l'essentiel de la loi, je les exhorterais à pécher ; mais puis-je m'empêcher de dire à ceux qui se font tant de sujet de frayeur, que croire que Dieu me met entre deux extrémités, où, quelque parti que je prenne, je prends celui du péché, c'est le dégrader, c'est vouloir le faire l'auteur du péché? Ce n'est donc point Dieu qui vous met entre ces deux extrémités, c'est l'esprit séducteur qui abuse de votre faiblesse, et qui ne vous embarrasse par ses faux raisonnements que pour vous jeter dans une espèce de nécessité de pécher. Laissez-le parler, vous savez assez ce que défend et ce qu'ordonne la loi : tandis qu'elle ne sera pas violée, ne vous faites pas un

crime de ce qui est innocent : laissez-le également parler, quand, pour ralentir votre zèle et vous ôter tout le goût que vous pouvez avoir pour la vertu, il viendra vous demander si vous ne savez pas que plusieurs courent, mais que peu arrivent; que la miséricorde se tourne souvent en justice, et qu'après avoir longtemps espéré, on se trouve souvent rejeté et confondu dans ses espérances. Si, comme de certains esprits orgueilleux et superbes, vous fondiez vos espérances sur vous-mêmes; si, comme de certains cœurs lâches, vous espériez sans travailler à vous rendre dignes des promesses divines, tout cela serait vrai; mais dès que vous tâcherez d'accorder à Dieu tout ce qu'il peut exiger de vous, et que vous attendrez de lui ce qu'il a attaché au travail du serviteur fidèle, vous ne faites que lui rendre justice; c'est un rémunérateur exact, qui ne veut pas qu'on lui puisse jamais reprocher d'avoir rien laissé sans récompense.

C'est par là que toute âme timorée peut se tranquilliser sur le passé, et se rassurer pour l'avenir; pour le passé j'ai beaucoup péché, mais j'ai aussi beaucoup pleuré, ou du moins j'ai beaucoup gémi sur les péchés que j'ai détestés; et dans quelque incertitude que je sois sur la sincérité de mes pleurs, il me semble pourtant que je puis me dire avec quelque espèce de raison qu'ils sont partis d'un cœur véritablement et sincèrement touché; ce n'est pas légèrement et à la hâte que j'ai pleuré, ce n'est pas par aucune vue humaine, par aucun de ces motifs qui font un hypocrite plutôt qu'un pénitent; c'est devant Dieu que j'ai pleuré, et c'est parce que j'avais péché contre lui, parce que j'avais violé ses droits, déshonoré sa majesté, en l'attaquant par l'endroit le plus sensible, en lui préférant ce qu'il méprise et qu'il hait le plus; c'est durant plusieurs jours que j'ai pleuré, c'est après avoir longtemps pesé la grièveté de mon péché, après m'être longtemps reproché l'horreur et l'indignité de ma conduite : malgré cela je n'oserai pas dire sûrement que je sois justifié, j'ose pourtant me dire que je puis espérer et me jeter entre les bras de la miséricorde avec une vraie confiance qu'elle m'a remis et pardonné mon péché.

Pour l'avenir, je me tiendrai en garde contre tout ce qui m'a séduit; compagnons de débauches, je les fuirai; occasions dangereuses, je les éviterai; spectacles scandaleux, je me les interdirai; ainsi, séparé du commerce du monde et des mondains, je me bâtirai une solitude de cœur, où je combattrai tous mes anciens désirs, où j'arracherai tout ce que le péché a laissé dans moi d'inclinations vicieuses, d'où surtout j'appellerai éternellement à mon secours celui sans qui je ne puis rien. Je me connais, et je sais que si Dieu ne se charge pas de ma défense, je n'ai à attendre de ma faiblesse qu'un triste retour à mes anciens désordres; c'est lui que j'invoquerai dans tous mes besoins, c'est à lui que j'irai dans tous mes dangers, et parce que mon empressement à recourir à lui, lui fera voir que je ne crains rien tant que de le perdre, j'espère qu'il me couvrira de l'ombre spéciale de ses ailes, et que tandis que mille autres qui présument tomberont à mes côtés, je me soutiendrai malgré tout ce que je puis avoir d'ennemis ou domestiques ou étrangers à combattre. Oui, dans une situation de cette nature, vous vous soutiendrez, âmes chrétiennes, et il est en quelque manière de la gloire de Dieu de vous soutenir; l'hommage que vous faites à sa justice par votre crainte, celui que vous faites à sa bonté par votre confiance, lui gagnent le cœur; vous le prenez par ses intérêts, il se charge des vôtres avec tout le soin qu'il a de ne se laisser jamais vaincre en libéralités : continuez à lui rendre ce double hommage, il continuera lui-même de le récompenser de ses plus précieuses bénédictions.

Double hommage que j'exige de tout le monde, et pour recourir à ce que j'ai déjà dit ailleurs, si nous avons plus à craindre, plus à espérer les uns que les autres, il n'y a pourtant ni juste, ni pécheur qui ne doive craindre et espérer : le juste doit espérer, parce qu'il a lieu de croire que le Dieu qui l'a attiré à lui, ne l'a attiré que pour se l'attacher par des liens indissolubles, et consommer par une heureuse fin l'ouvrage qu'il a si miséricordieusement commencé; il doit craindre pourtant, parce qu'il n'a rien de certain, ni pour le passé, ni pour l'avenir : le passé n'est peut-être pas expié, l'avenir est exposé à mille vicissitudes, et on ne peut se répondre sûrement de rien. Le pécheur doit craindre de quelque manière qu'il soit lié au péché, ou par négligence à pleurer son péché, ou par obstination à continuer encore à pécher, parce que de quelque nature que soit son péché, il porte dans ce péché tout ce qu'il faut pour lui attirer une sentence de condamnation et de mort; il doit pourtant espérer, non pas qu'il ait jamais part à l'amitié de Dieu, tandis qu'il sera pécheur, mais il doit espérer que Dieu le recevra s'il le veut, et l'embrassera avec toute la bonté que peut lui inspirer l'ardent désir qu'il a de le posséder.

Ainsi, qui que nous soyons, craignons et espérons; craignons, la crainte nous représentera ce que risque une âme qui s'égare, ou qui tient ferme dans ses égarements; espérons, l'espérance nous représentera ce que peut se promettre une âme qui revient de bonne foi à son Dieu, et ne veut plus d'autre maître que lui : la crainte nous attachera à notre devoir, et nous y attachera inviolablement; l'espérance nous soutiendra par cette multitude de secours et de récompenses qu'elle nous proposera, et l'une et l'autre nous affermiront tellement contre tout ce qui peut nous séduire ou nous lasser dans les voies du Seigneur, que nous mériterons enfin d'arriver dans ces heureuses régions où l'on n'a plus rien à craindre ni à espérer : où on n'a rien à craindre, parce qu'on ne peut rien craindre là où il ne peut entrer aucun mal; où on n'a rien à espérer, parce qu'on n'a rien à espérer là où on

trouve toutes sortes de biens : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XX

Pour le jeudi de la quatrième semaine de l'Avent.

LA PRÉSENCE DE DIEU

Oculi mei semper ad Dominum. (*Psal.*, XXIV.)

Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur.

C'est par là que le Prophète se soutenait contre tous les ennemis, ou domestiques ou étrangers, qui cherchaient à l'entraîner dans leurs voies d'iniquité et de crimes, par là qu'il allait de vertu en vertu, et qu'il se formait un cœur qui ne s'occupait que de la loi et des volontés du Seigneur; c'est par là que vous triompherez vous-mêmes de ces redoutables puissances qui roulent éternellement autour de vous pour vous soumettre à leur empire, et faire de vous une de ces malheureuses conquêtes, qui, ayant eu part à leur révolte, aient part à leur peine; par là que vous réglerez tellement vos pas, qu'il n'y en aura aucun qui ne soit un pas de sainteté et de vertu. Je vis dans Dieu, Dieu vit dans moi, je l'aurai donc toujours devant les yeux, et soit qu'il commande, soit qu'il défende, sa volonté fera toute la règle de la mienne : *Oculi mei semper ad Dominum.*

Aussi, est-ce dans ces derniers avis que je prétends comme recueillir tous ceux que j'ai eu l'honneur de vous donner jusqu'à présent, ou plutôt vous rappeler tellement à celui devant qui aucun de nos avis ne doit tomber sans fruit, afin que quand viendra ce Sauveur que nous attendons, il nous trouve non-seulement prêts à le recevoir, mais encore résolus de marcher constamment dans ces voies qui seules peuvent fonder et les droits et les espérances d'un cœur chrétien. Dès que nous rappellerons Dieu dans notre esprit, dès que nous nous souviendrons qu'il est partout, qu'en quelque lieu que nous allions, nous le trouvons attentif à toutes nos demandes, examinant toutes nos œuvres, comptant tous nos pas, prêt à les punir ou à les récompenser selon qu'ils le peuvent mériter : les passions frémiront en vain, les tentations parleront inutilement, nous n'écouterons ni le plaisir ni l'attrait; il y aura une voix plus forte qui se fera entendre, et qui l'emportera sur toutes ces voix étrangères. Dieu parle, et c'est au milieu de nous qu'il parle, écouterons-nous d'autres voix que la sienne? ou est-ce que nous ne l'écouterons que pour l'étouffer plus criminellement, et faire voir à ce Dieu présent, que ni sa voix ni la force que doit donner sa voix, sa divine présence n'empêchera pas que nous n'écoutions la voix de nos passions et de nos désirs? Mais non, mon Dieu, nous vous sommes trop intimement présents pour oublier que vous êtes dans nous et que nous sommes dans vous; et puisque vous n'êtes dans nous que pour y exercer cette souveraineté que vous exercez partout ailleurs, nous ne serons dans vous que pour vous donner toutes les marques de fidélité que vous doit votre créature; nous lèverons toujours les yeux vers vous, et à cette vue, tout ce que le péché a de flatteur disparaîtra, tout ce que la vertu a de difficile s'aplanira, et nous serons comme naturellement ce que vous attendez que nous soyons, attachés si inviolablement à la Loi, que vous trouverez dans nous de ces hommes parfaits, qui, vivants dans vous, ne vivront que pour vous : *oculi mei semper ad Dominum.*

De sorte que si nous aspirons à cette perfection qui doit faire le caractère du chrétien, il n'est rien dont il nous importe tant de nous convaincre que de cette grande vérité : Dieu est partout, non-seulement pour l'embrasser avec toute la soumission que nous devons aux oracles divins, mais encore pour nous en occuper avec toute l'ardeur que peut nous inspirer le zèle que nous devons avoir pour nos intérêts; par notre soumission à l'embrasser, nous croirons et nous nous affermirons contre tous les doutes que peut former un esprit prévenu et entêté; par notre zèle à nous en occuper, nous agirons et nous nous affermirons contre toutes les difficultés que peut nous opposer un cœur lâche et indolent; c'est tout ce que je me propose, et que j'espère d'obtenir dans ce discours, en vous montrant que nous ne pouvons douter de la présence de Dieu partout, sans nous perdre et renoncer à notre foi : premier point. — Que nous ne pouvons nous en occuper sans nous sanctifier et régler notre conduite : second point. Et par l'un et par l'autre, vous vous pénétrerez tellement de la présence de Dieu, qu'ayant toujours les yeux et sur lui et sur vous, vous ne ferez jamais rien qui ne soit digne et de lui et de vous.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne sais comment il se trouve des esprits assez téméraires pour oser disputer à notre Dieu trois grands avantages que notre raison elle-même, indépendamment de la foi, est contrainte de lui accorder sur la matière, savoir : que Dieu est partout, que Dieu opère partout, que Dieu voit tout. Qu'on nie un Dieu, c'est une folie dont il n'y a qu'un insensé qui soit capable; mais le comble de la folie, c'est de croire un Dieu, et d'en faire un Dieu, ou resserré et limité dans son étendue, ou oisif et borné dans ses opérations, ou ignorant et aveugle dans ses connaissances. Cependant, soit qu'une erreur entraîne une autre erreur, et qu'on veuille ravir à Dieu une universalité d'opération et de connaissance, parce qu'on veut lui ravir une immensité, une universalité d'étendue, soit qu'on se fasse un assemblage monstrueux de vérité et d'erreur, et qu'on veuille accorder à Dieu une universalité d'étendue, sans lui accorder une universalité d'opération et de connaissance, ou lui accorder une universalité de connaissance et d'opération,

sans lui accorder une immensité, une universalité d'étendue : on se fait mille faux principes qui détruisent toute l'idée que nous devons avoir de la présence d'un Dieu. Cependant il est incontestable que cette divine présence suppose nécessairement trois choses : une existence, qui réponde à tout ce qui est, et qui s'étende au delà de tout ce qui peut être; une action qui coopère à tout ce qui se fait, et sans qui rien ne peut se faire; une intelligence à qui rien ne se dérobe, à qui rien ne peut se dérober; présence que ne nous osent point absolument contester ceux qui, parmi nous, font profession de croire un Dieu, mais présence sur laquelle ils forment tant de difficultés, qu'ils nous donnent lieu de présumer qu'adorant un Dieu, ils ne l'adorent pas dans toute l'étendue de ses perfections divines. Tantôt donc ils viennent nous demander avec ces impies dont nous parle le prophète : Où se trouve notre Dieu? où est-il? comme s'il habitait loin de nous, et qu'on ne pût le trouver que dans ces régions supérieures, où ils prétendent qu'il a établi son siége et le trône de sa demeure, ***ubi est Deus eorum*** (***Psal.*** CXIII)! tantôt, avec ces aveugles dont parle le Sage, au lieu de remonter par les effets à la source de toutes choses, ils tâchent de trouver la source des choses dans les effets eux-mêmes, et d'attribuer à la créature des productions qui demandent absolument l'aide et le concours de la main du Créateur : ***neque attendentes operibus agnoverunt quis esset artifex*** (***Sap.*** XIII); tantôt, avec ces obstinés dont nous parle encore le Prophète, pour se rassurer dans leur péché, ils se disent les uns aux autres, que Dieu ne voit pas leurs péchés, que Dieu n'entrera point en compte avec eux sur leur péché, ***non videbit Dominus, non intelliget Deus Jacob.*** (***Psal.*** XCIII.)

Ce ne sont point là vos sentiments, je le sais, et il n'est point de vrai fidèle qui soit capable de donner dans des sentiments si indignes de la grandeur et de la majesté de notre Dieu; ce ne sont pas même les sentiments de ceux qui les répandent dans le public; et s'ils osent les y répandre, ce n'est point qu'ils y soient attachés, c'est qu'ils croient se faire un nom aux dépens de notre Dieu, parmi les complices de leurs désordres.

Quoi qu'il en soit de cela, quand votre foi sur ce point serait ferme et inébranlable, serait-elle vive et animée, et tandis qu'elle vous représente un Dieu, vous le représente-t-elle toujours avec cette force et cette efficacité qui vous inspirent toute la soumission et tout le respect que vous devez à sa présence? On croit qu'on est devant Dieu, mais agit-on comme si on était devant lui? de sorte que si vous n'avez pas besoin d'être convaincus, vous avez besoin d'être instruits, et ramenés aux impressions que doit faire une conviction de cette nature : pour cela j'établis trois vérités opposées aux trois erreurs qu'osent quelquefois nous débiter nos libertins; trois vérités qui supposent essentiellement la présence de Dieu, et qui étant bien pénétrées, ne nous engageront pas seulement à écouter avec horreur tout ce que le libertinage peut former sur ce point de faux raisonnements, mais encore à marcher tellement devant Dieu, qu'il paraisse en tout que vous le croyez présent. Il est de foi que Dieu est partout; il est de foi que Dieu opère tout; il est de foi que Dieu voit et porte ses yeux partout.

Il est de foi que Dieu est partout. Où irai-je, Seigneur, dit le Prophète, pour me dérober à votre présence et éviter votre rencontre? *Quo a facie tua fugiam?* (*Ps.* CXXXVIII.) Monterai-je dans les cieux? Vous y êtes, et c'est là que vous vous manifestez à vos élus et que vous leur montrez à découvert quelle est la grandeur et la magnificence de votre maison : ***Si ascendero in cœlum, tu illic es.*** Descendrai-je dans les enfers? Vous y êtes pareillement, et c'est là que, sans vous montrer à vos ennemis, vous leur faites sentir la pesanteur de votre bras et que vous les convainquez de votre présence par cette multitude de maux dont vous les accablez : ***Si descendero in infernum, ades.*** Irai-je au delà des mers? Votre main m'y conduira, votre main m'y soutiendra : ***Si habitavero in extremis maris, illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua.*** Irai-je m'ensevelir dans les ténèbres les plus profondes? Quoique vous habitiez une lumière inaccessible, vous n'en habitez pas moins dans les plus profondes ténèbres, et la nuit la plus sombre comme le jour le plus brillant vous possèdent également dans toute la splendeur de votre gloire : ***Nox sicut dies illuminabitur.***

Allons en quelque endroit du monde que nous voulions, allons hors du monde si nous le pouvons, Dieu nous y prévient, il nous y attend; fuyons-le d'un côté, nous le trouverons de l'autre. Jonas veut fuir devant lui, et il le trouve armé à sa perte là où il l'attend le moins. Caïn croit que Dieu le chasse de devant lui, et il éprouve, par les soins mêmes que Dieu prend de lui, que, s'il le chasse de devant sa face comme il en chasse tout pécheur qu'il ne regarde qu'avec des yeux de colère, il ne le chasse pas de devant lui ou hors de lui, puisqu'il ne serait pas Dieu s'il y avait quelque chose qui pût être hors de lui. Dieu peut haïr, il peut détester le pécheur, mais il ne peut pas le jeter hors de lui, quand même il le jetterait hors du monde, puisqu'il se trouve au delà du monde comme au milieu du monde, et que, quand même il produirait une infinité de mondes infiniment plus grands, infiniment plus étendus que celui que nous habitons, il serait encore dans tous ces mondes différents, il serait encore au delà de tous ces mondes, parce qu'il est immense, et qu'il est de l'essence de l'immensité de n'avoir aucunes bornes, et qu'elle en aurait si elle était limitée à quelque terme fixe et déterminé.

Vous ne comprenez pas comment Dieu, qui est toujours essentiellement le même, pourrait alors comme s'étendre si loin et occuper tant de mondes différents sans qu'il y

eût aucun changement dans son être divin. Mais comprenez-vous comment votre âme, malgré la différence infinie qu'il y a entre elle et son Dieu, ne prend aucun accroissement dans celui que prend votre corps? et si elle occupe un plus grand espace à proportion de celui que le corps occupe, dans elle-même, elle est au point de votre mort ce qu'elle était au point de votre formation. Comprenez-vous comment Dieu lui-même, qui n'occupait rien hors de lui tandis qu'il n'avait rien produit, n'a rien produit qu'il n'occupe aujourd'hui, sans cesser d'être toujours le même, n'ayant rien perdu, si je puis parler de la sorte, en se renfermant dans lui-même, et n'ayant rien acquis en se répandant dans sa créature? Immense devant comme après la production des choses, toujours égal à lui-même, toujours infini dans ses perfections infinies; aussi ne demande-t-on pas que nous comprenions, il doit nous suffire de confesser avec le Prophète qu'il n'est aucun lieu où Dieu ne soit, et avec saint Bernard, que s'il n'était dans aucun lieu avant qu'il eût rien produit, il était dans lui-même, et par là même au delà de tous les lieux, au delà de ce qu'il pouvait produire, parce que dès lors il était essentiellement immense, et qu'il est de l'essence de l'immensité, comme je viens de le dire, d'être dans tout ce qui est, et au delà de ce qui peut être. Et ce serait une folie, ajoute saint Athanase, de vouloir comprendre ce qui est incompréhensible, et de perdre notre temps à examiner comment Dieu, avant toutes choses, était néanmoins au delà de toutes choses, tandis que nous pouvons l'occuper si utilement à adorer ce Dieu qui est dans nous et au milieu de nous. C'est en effet de quoi peut s'occuper avec moins de danger et plus salutairement tout homme qui croit. Il a au milieu de lui celui devant qui les anges se voilent la face, celui qui est tout en tout, et sans qui tout n'est rien. Qu'a-t-il que faire de s'aller jeter dans de vaines et inutiles recherches qui ne serviront peut-être qu'à le jeter dans le doute et à lui faire perdre la foi? Nous ne voyons qu'en énigme ce que les saints voient à découvert; mais l'énigme n'ôte rien à l'objet de sa réalité. Dieu favorise plus les saints en se montrant à eux; mais en se trouvant au milieu de nous, il ne nous est pas moins qu'à eux. Les saints jouissent du bonheur qu'il y a de posséder un Dieu dans toute sa grandeur et toute sa majesté, nous le possédons avec tout ce qu'il a de majestueux et de grand; et puisqu'il est sur la terre ce qu'il est dans le ciel, s'il ne se montre pas à nous comme aux saints, il est pourtant au milieu de nous tel qu'il est devant eux, avec cet assemblage de perfections qui fait le bonheur des saints. Les saints sont témoins de ces productions éternelles qui constituent les différentes personnes divines; nous en sommes comme les dépositaires, puisque c'est dans notre sein qu'elles s'opèrent, et que, si nous regardions les choses par les yeux de la foi, nous verrions que le Père produit le Fils, que le Père et le Fils produisent à chaque moment au milieu de nous leur Esprit.

Mais que font les saints devant ce Dieu qui se découvre à eux dans tout son éclat? Ils chantent à tout moment sa magnificence et sa gloire, à tout moment ils se jettent à ses pieds, ils le bénissent et l'adorent à tout moment. C'est ce que nous devrions tous faire, nous occuper de lui sans cesse, élever sans cesse nos esprits et nos cœurs vers lui, lui sacrifier tous les mouvements de notre âme, et n'en former aucun qui ne lui fût un gage de notre dévouement et de notre dépendance. Du moins, si nous nous laissons souvent emporter ailleurs par la légèreté et la faiblesse de notre nature, nous devrions avoir nos moments réglés pour nous recueillir devant cet Etre suprême et lui payer ce tribut de vénération et d'anéantissement que lui doit toute créature. Mais les objets qui frappent nos sens entraînent nos cœurs, et nous font tellement oublier ce que nous devons à Dieu que souvent nous en venons jusqu'à lui refuser les prémices et la fin de notre journée. Si les voiles qui le dérobent à notre vue dérobaient quelque chose à sa majesté, nous pourrions nous ménager avec lui; mais puisqu'il est partout le même, qu'il est sur la terre ce qu'il est dans le ciel, y a-t-il rien dont il doive être plus jaloux que d'être traité sur la terre comme il l'est dans le ciel? que d'être adoré et applaudi partout? Accordons-lui ce qu'il attend de nous avec tant de justice, et montrons-lui que nous sentons trop le bonheur que nous avons de le posséder au milieu de nous, pour chercher hors de lui de quoi nous occuper avec plus de gloire, de goût et de fruit.

Dieu est donc partout: *Quo a facie tua fugiam?* Première vérité. Dieu opère partout: seconde vérité aussi propre à nous élever au-dessus de nous-mêmes pour ne nous attacher qu'à Dieu. C'est dans Dieu que nous sommes, dit l'Apôtre: *In ipso sumus;* c'est dans Dieu que nous agissons: *In ipso movemur;* c'est dans Dieu que nous vivons: *In ipso vivimus.* (*Act.*, XVII.) Paroles qui prouvent également et la présence et l'opération de Dieu partout; c'est par lui et dans lui que nous sommes, et sans lui il nous aurait été impossible d'être jamais; c'est par lui et dans lui que nous agissons, et sans lui il nous serait impossible de rien faire et d'agir; c'est par lui et dans lui que nous vivons, et sans lui il nous serait impossible de subsister et de vivre.

C'est donc Dieu qui étant répandu partout nous a fait tout ce que nous sommes, et sans lui nous n'aurions jamais rien été; c'est par lui et dans lui que nous avons été tirés de ce chaos où nous étions confondus avec un nombre infini de créatures possibles, et comme il n'y a que lui qui puisse agir sur ce qui n'est pas, il n'y a que lui qui ait pu nous faire passer du néant à l'être; c'est par lui et dans lui que nous avons ce corps qui, n'étant lui-même qu'un peu de boue, n'en est pas moins comme le chef-d'œuvre du maître qui l'a formé, et il n'y avait que lui qui pût arranger avec tant d'art et d'indus-

trie les différentes parties et les différents ressorts qui nous composent; c'est par lui et dans lui que nous avons reçu cet esprit qui nous anime, et il n'y avait que lui qui d'une masse de chair ait pu faire un homme vivant et capable des opérations les plus relevées et les plus sublimes; c'est par lui et dans lui que nous jouissons de cette opulence qui flatte si agréablement notre cupidité, de ces grands titres dont nous nous repaissons avec tant de complaisance, toutes ces distinctions qui semblent nous séparer de la foule et nous mettre si fort au-dessus d'elle qu'à nos yeux elle n'est rien devant nous; c'est par lui et dans lui que subsiste l'être qu'il nous a donné, et il n'y a que lui qui puisse le conserver et nous conserver avec lui dans toutes les prérogatives dont il nous a privilégiés; et nous sentons tous que si nous ne retombons pas dans notre premier néant, que si nous ne nous voyons pas réduits à cette indigence et à cette bassesse qui auraient pu faire notre premier partage, ce n'est point parce que nous le voulons, mais par la volonté de celui qui nous en a tirés. Il n'est donc point question de penser à ce que nous sommes, mais de penser à celui par qui nous sommes. Quand nous remonterions jusqu'aux premiers siècles du monde par la noblesse de notre extraction, nous trouverions toujours une extraction souillée par ce néant qui a précédé et qui précèdera la naissance de tous les hommes; quand nous aurions réuni chez nous tout ce que la terre contient de richesses dans son sein, ce seraient des biens qui seront plus autour de nous qu'à nous, des biens qui nous étant venus par la libéralité d'autrui pourront nous être enlevés par sa justice. Quoi que vous soyez de vous-même, vous n'êtes que ce que nous sommes, et ce que vous avez de commun avec nous c'est que, comme nous, vous êtes dans Dieu, et que sans Dieu vous n'auriez jamais été non plus que nous : *In ipso sumus.*

Nous agissons dans Dieu, nous agissons par lui et avec lui, et sans lui il nous serait impossible de rien faire et d'agir : *in ipso movemur.* Il en est de nos œuvres dans l'ordre naturel par rapport au secours de Dieu, à peu près comme il en est de nos œuvres dans l'ordre surnaturel, par rapport à la grâce de Jésus-Christ; dans l'ordre surnaturel notre misère et notre indigence est si grande que, sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne ferions jamais rien de méritoire et qui doive nous être compté pour l'éternité; dans l'ordre naturel, nos puissances sont tellement liées, que de quelque nature que puisse être une œuvre, il nous est impossible de la faire si Dieu ne nous tend la main; bien plus, une œuvre sainte, une œuvre de vertu qui demande la grâce de Jésus-Christ, demande encore le secours de Dieu, et si ces deux principes ne se réunissent pas, non-seulement l'œuvre n'aura point de mérite, mais l'œuvre ne se fera jamais; de sorte que ce que Jésus-Christ nous dit de sa grâce dans l'ordre surnaturel, le Père nous le dit de toute œuvre et de quelque ordre que ce soit, naturel ou surnaturel; sans moi vous ne pouvez rien, pas proférer une parole, pas remuer la main, pas lever les yeux : *Sine me nihil potestis facere.* (*Joan.*, XV.) Au reste, qu'est-ce que former une pensée, que concevoir un désir, que pousser un soupir? c'est pourtant ce que nous ne ferons jamais, tandis que nous serons abandonnés à nous-mêmes. Nous sommes dans le mouvement et l'action; nous allons, nous revenons, nous traitons différentes affaires; c'est Dieu, si j'ose parler de la sorte, qui les traite avec nous; c'est Dieu qui anime les pas différents que nous faisons; c'est Dieu qui nous soutient dans tous nos mouvements et nos actions; il n'est pas jusqu'au péché auquel Dieu ne concoure, et dans lequel il ne nous prête son secours; non point, disent les théologiens, qu'il concoure à ce qu'il y a de mauvais et de déréglé dans le péché; le péché n'est qu'un défaut de rectitude et de conformité avec la loi, défaut qui se trouve renfermé dans l'action criminelle, mais qui n'est pas l'action elle-même, et qui n'étant rien dans ce sens, n'a aucun de ces attributs qui conviennent à l'être, et n'a besoin par conséquent d'aucun de ces secours qui donnent l'existence à l'être; mais enfin, Dieu concourt à une action qui est péché, ou qui a ce défaut de rectitude et de conformité avec la loi, jusque-là qu'il se plaint que nous le faisons servir à nos péchés; tant il est vrai qu'il n'y a point d'opération dans nous qui ne procède de Dieu et de nous. Si quelque chose pouvait l'obliger à suspendre son concours, ce serait sans doute le péché; mais tandis qu'il le défend en souverain et en maître, comme cause générale et commune, il coopère à ce qu'il a de matériel et de positif, autant pour ne pas faire violence à nos volontés qu'il a cru devoir laisser libres dans leur choix, que pour nous faire sentir que nous ne pouvons rien faire sans lui, puisqu'il veut bien se condamner à faire avec nous-mêmes ce qui est inséparable du péché : *Sine me nihil potestis facere.*

Et non-seulement Dieu fait tellement tout avec nous, que sans lui nous ne pouvons rien faire, mais il n'a pas tellement tout fait pour lui, qu'il ne fasse en même temps tout pour nous; si les astres nous éclairent, c'est qu'il les fait lever sur nos têtes; si la terre nous soutient, c'est qu'il l'affermit sous nos pieds; si les mers, les bois et les forêts s'épuisent pour nous nourrir, c'est qu'il a soin de les peupler, et de remplacer tout ce que nous en tirons pour notre entretien. Nous recevons moins les uns que les autres, mais nous recevons tous assez pour dire que tout est fait pour nous; et si le grand, si le puissant a des avantages que nous n'avons pas, ce sont des avantages de fortune, de condition et d'état dont il peut se passer, et dont nous nous passons nous-mêmes, sans que nous puissions nous plaindre que Dieu ait manqué de pourvoir aux besoins de la nature; il y a un air com-

mun qu'il nous fait respirer à tous, des éléments communs dont il veut que nous profitions tous, des saisons communes dont il fait recueillir les fruits à tous, des biens communs qu'il répand tellement sur tous, que Jésus-Christ ne veut pas que nous nous inquiétions sur l'avenir, parce que son Père, dit-il, s'est chargé lui-même d'y pourvoir, et qu'il ne manquera pas de faire pour l'homme ce qu'il fait pour le moindre des oiseaux qui volent dans les airs.

D'ailleurs, n'a-t-il pas parmi nous comme ses économes et les administrateurs de ses largesses? c'est par leurs mains qu'il a voulu faire passer entre les vôtres ce que vous vous croyez nécessaire; c'est par leur abondance qu'il prétend suppléer à votre indigence; si contre les ordres de Dieu ils retiennent pour eux ce qu'ils n'ont reçu que pour vous, à qui pouvez-vous vous en prendre qu'à leur dureté? Sa providence, dans cette misère dont vous vous plaignez, ne s'est point déchargée de vous; pour vous elle répand sur la terre mille biens qui sont pour tous les hommes; pour vous elle a enrichi les autres, afin qu'ils vous fassent part des biens dont ils jouissent en particulier : cessez donc de vous plaindre, méchant serviteur ; si votre maître n'est pas obéi comme il le prétend, en est-il moins bon pour cela? voyez ce qu'il fait pour vous par lui-même; emportez le peu qu'il vous distribue, et chantez ses miséricordes; voyez ce qu'il voudrait faire par le ministère d'autrui, si on entrait dans les vues de sa providence, et souvenez-vous qu'il saura d'ailleurs pourvoir à vos besoins; votre soumission surtout le touchera, et l'obligera peut-être à ouvrir sur vous ses trésors avec tant de profusion, que vous serez vous-même contraint d'avouer qu'il n'y a qu'à se confier à lui pour éprouver jusqu'où il porte ses libéralités; quoi qu'il en soit, vous diriez que notre Dieu n'est riche que pour nous, et qu'il ne possède toutes sortes de biens que pour en disposer en notre faveur; ce qui doit se dire de ces biens, qui seuls sont dignes de lui, plus encore que de ceux qu'il veut lui-même que nous regardions avec mépris; pieux mouvements, illustrations célestes dont il nous prévient, frayeur salutaire à la vue du péché; attrait, goût pour la vertu qu'il tâche de nous inspirer; il n'est aucun moment presque où ce cœur divin ne soit à la porte du nôtre ; il semble qu'il lui importe de nous gagner, tant il est constant à nous poursuivre et à nous attaquer; nous lui résistons, et il revient; nous nous roidissons contre ses visites, et il les multiplie ; c'est un bon pasteur qui court après la brebis égarée, c'est un père charitable qui ne veut perdre aucun de ses enfants, et si nous sommes assez heureux pour nous rendre, c'est dans ce retour qu'il fait le plus éclater ses miséricordes et ses bontés ; il se joint singulièrement à nous, il joint avec complaisance ses secours à ceux de la grâce, et par ce double principe d'opération, il nous rend possible ce que nous n'avions jamais pu de nous-mêmes ; nous faisons le bien, parce que nous avons au milieu de nous les deux principes du bien, le secours de Dieu, la grâce de Jésus-Christ; ainsi dans l'impuissance où nous sommes de rien faire de nous-mêmes, c'est toujours à Dieu que nous devons attribuer tout ce que nous faisons, parce que sans lui de quelque nature que soient nos œuvres, nous n'aurions rien pu faire: *sine me nihil potestis facere.* Mais ajouterai-je ce qui est vrai, que si, sans ce secours de Dieu et la grâce de son Fils, nous ne pouvons aucun bien, avec ce secours et cette grâce, nous pouvons faire toutes sortes de biens? Dans les œuvres qui sont d'un ordre naturel, Dieu donne souvent des bornes à son secours, et nous ne pouvons pas tout ce que nous voudrions, parce que Dieu ne juge pas souvent à propos de se prêter à tant de vues et d'entreprises qui ne contribuent en rien à sa gloire, si elles ne tournent pas quelquefois à sa honte; mais en matière de bonnes œuvres, je puis tout, dit l'Apôtre, dans celui qui me soutient, parce qu'il s'agit des intérêts de Dieu, et que plus nous faisons d'œuvres de vertu, plus il en est glorifié. Il ne s'agit donc que de vouloir; nous avons à faire avec un Dieu qui ouvre ses trésors à proportion du soin que nous avons de lui ouvrir nos cœurs; ouvrons-lui les nôtres avec toute la fidélité dont nous sommes capables, il nous fera sentir qu'il n'est au milieu de nous que pour y multiplier ses secours et ses grâces, et y opérer mille prodiges de vertu et de sainteté, *in ipso movemur.*

Nous vivons dans Dieu, et sans lui il nous est impossible de subsister et de vivre, *in ipso vivimus;* nous vivons dans Dieu, non point comme Jonas vivait dans le sein de la baleine, ayant autour de lui, non pas dans lui ce monstrueux animal, non point comme les enfants d'Israël vivaient au milieu de la fournaise de Babylone, entourés, non pas pénétrés des flammes; notre Dieu entoure tout, il pénètre tout, et comme c'est un pur esprit, sans division, sans parties, autant qu'il lui est essentiel d'être partout, autant lui est-il essentiel d'être tout en tout, de sorte qu'il est tout dans nous, et que nous sommes tout dans lui, et si nous vivons, c'est dans lui, c'est dans son sein et comme entre ses bras que nous vivons: *in ipso vivimus.*

Mais ce n'est que par lui que nous vivons, et comme il n'y a que lui qui ait pu nous donner l'être, il n'y a aussi que lui qui puisse nous le conserver, et nous faisons tort à ce Maître souverain quand nous ne remontons pas jusqu'à lui dans les diverses dispositions et les divers événements de notre vie. Dans la spéculation et en général, nous croyons qu'il n'y a que Dieu qui puisse disposer de notre sort et de nos jours, mais dans la pratique et en particulier, nous oublions Dieu, et c'est au hasard ou à notre industrie et à nos soins que nous recourons ; non, ce n'est point le hazard qui régle notre destinée, et je soutiens que ce que vous appelez hasard, est quelquefois un miracle, sinon aussi frap-

pant, du moins aussi réel que ceux qui éclatent le plus. Daniel et ses compagnons vivent au milieu des flammes sans en recevoir aucun dommage : miracle du pouvoir que Dieu exerce sur tous les éléments ; Assuérus revient des arrêts de sévérité qu'il a portés contre les Juifs : miracle du pouvoir que Dieu exerce sur tous les cœurs : mais en lui-même est-ce un moindre miracle, que la fille de Pharaon se promène sur les bords du Nil, sans chercher autre chose que le plaisir que peut lui procurer la vue et les différentes agitations de ce grand fleuve ? vous diriez que c'est hasard, et c'est Dieu qui l'a conduite sur les bords de ce fleuve pour sauver un enfant dont il veut se servir pour la délivrance de son peuple ; mais en lui-même est-ce un moindre miracle, que Tobie au sortir de sa maison trouve d'abord un guide pour le voyage qu'il médite? vous diriez encore que c'est hasard ; c'est pourtant Dieu qui lui a préparé un ange ponr régler toutes ses démarches et tous ses pas ; on peut attribuer quelque chose au hasard parmi ceux qui ne croient pas à un Dieu ; mais dès qu'on le croit, on ne peut rien attribuer au hasard, sans vouloir donner des bornes à cette souveraineté qui ne trouve rien qui puisse se soustraire à son empire ; ce n'est pas même sur nos soins et notre industrie que nous pouvons compter ; si nous en recevons quelque avantage, ce n'est qu'autant que les bénit celui qui nous les inspire : dans un mal répandu généralement partout, dans une désolation et un désordre commun vous avez échappé ; si vous avez été plus sage, plus heureux que les autres, c'est que Dieu a étendu sur vous plus que sur les autres les soins de sa providence ; rappelez vos années passées, rappelez vos années présentes, rappelez tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez été ; dans quelqu'état que vous ayez été et que vous soyez encore, d'opulence ou de pauvreté, de langueur ou de santé, c'est Dieu qui exalte et qui abaisse, lui qui soutient le grand contre la malignité et le déchaînement du petit, lui qui soutient le petit contre l'oppression et la violence du grand, lui qui veille à notre conservation et qui entretient dans cet arrangement de ressorts et de parties différentes qui fait la santé et la longueur de la vie, lui qui entrera quand il le jugera à propos dans ces dérangements qui en font le terme et la fin, lui qui fait vivre, qui fait mourir ; et si entre nous et la mort il n'y a qu'un moment d'intervalle, c'est un moment qui ne peut nous être accordé que par celui qui tient la mort et la vie entre ses mains. Quand nous sentons approcher le moment de notre mort, alors nous levons les yeux au ciel, nous demandons quelque trêve au Seigneur, et avec Ezéchias nous le conjurons de nous accorder encore quelques années ; il le pourrait, il les accorda à ce prince, mais le doit-il? ce n'est qu'alors que vous commencerez à connaître qu'il est le maître de vos jours, que tout ce qu'il vous accorderait de moments venant de lui, devrait retourner à lui ; son temps est venu, n'attendez pas qu'il ajoute rien au vôtre, vous l'avez trop insulté dans l'abus de celui qu'il a daigné vous accorder, pour l'obliger jamais à vous faire quelque grâce ; prévenons ce triste moment par le saint usage de ceux que nous pouvons espérer ; nous les tiendrons de la main de Dieu, réglons notre retour sur ses bontés, et puisque ce n'est que par sa puissance et par lui que nous vivons, ne vivons que pour sa gloire et pour lui, *in ipso vivimus.*

Enfin, Dieu voit tout, il porte ses yeux partout, il voit toutes choses dans lui-même, et il est impossible qu'il ne connaisse en même temps toutes choses, tout ce qui est et qui peut être. Nous n'aurions que faire de craindre sa présence, s'il était au milieu de nous sans connaître tout ce qui serait autour de lui ; nous n'aurions que faire de compter sur sa providence, si, opérant partout, il ne connaissait ni ses intérêts ni les nôtres. Un dieu qui n'aurait pas tout ce qu'une connaissance peut avoir d'étendue et de plénitude serait un dieu en idée, un de ces dieux qui, n'ayant ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, n'étaient ni instruits ni touchés de tout ce qu'on pouvait faire ou pour eux, ou contre eux. Non, Seigneur, dit le Prophète, rien ne vous est caché ; je vous suis présent aujourd'hui que je suis, je vous étais présent avant que je fusse, j'aurai cessé d'être que je ne cesserai pas de vous être présent ; et ce que je vous dis de moi, je vous le dis de tous les hommes, je vous le dis de ce qui n'est pas vous, et qui, n'étant pas vous, ne laisse pas d'être dans votre pensée, et qui, y étant une fois entré, n'en sortira jamais : *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua.* (*Psal.* CXXXVIII.)

Que nos libertins viennent nous dire qu'ils ne croient pas et qu'ils ne peuvent pas croire ; s'il leur reste encore quelque étincelle de raison, ils le disent pourtant plus conformément à leurs souhaits qu'à leurs pensées ; qu'ils viennent nous dire avec le pécheur de l'Ecriture, que le Dieu de Jacob ne verra pas leurs péchés, qu'il ne les connaîtra pas : *Non videbit nec intelliget Deus Jacob.* (*Psal.* XCIII.) Si Dieu avait quelque chose à souhaiter, il souhaiterait de ne pas les voir ces péchés ; il ne serait pas obligé de soutenir tous les jours ces spectacles d'iniquité et de crime qui lui font horreur. Il est pourtant obligé de les soutenir ; et, ce qu'il y a, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, de plus accablant pour lui, c'est qu'il n'est pas seulement obligé de soutenir le spectacle de vos péchés : il voit les péchés de tous les hommes, il les voit dans toute leur malice ; il les a vus de toute éternité, il les verra éternellement ; et si, en les effaçant par nos larmes, nous pouvons empêcher qu'il ne nous les impute, nous n'empêcherons jamais qu'il ne s'en souvienne, quelque amères, quelque multipliés que nos larmes aient été.

Vérité que l'Ecriture ne contredit point, soit qu'elle nous dise que Dieu détourne sa vue de dessus le pécheur, soit qu'elle nous

dise que Dieu oublie notre péché. Dieu détourne sa vue de dessus le pécheur, non point, pour m'exprimer ainsi, que quand nous péchons il porte sa vue ailleurs, mais parce que ce n'est qu'avec des yeux d'indignation et de colère qu'il nous voit pécher. Dieu oublie notre péché, non point encore qu'il en perde le souvenir, mais parce que, dès que nous l'avons expié par la douleur et la componction de notre cœur, il reprend sur nous ses premières bontés, il se comporte à notre égard comme si nous n'avions pas péché; souvent même il se fait un plaisir de faire abonder la justice là où le péché a le plus abondé. Au reste, les livres divins nous protestent partout que tout est découvert aux yeux de Dieu, que tout est serré dans ses trésors, que si rien n'échappe à sa connaissance, rien aussi n'échappera à son souvenir : *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua.*

Concluons en deux mots que sans perdre la foi nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit partout, qu'il n'opère partout, qu'il ne voie et ne porte ses yeux partout. L'Ecriture établit si solidement ces différentes vérités, que quoique tout ce qu'elle nous dit porte dans sa parole seule un motif incontestable de crédibilité, elle semble ici vouloir nous entraîner et nous obliger à croire comme malgré nous; nulle expression qui puisse donner lieu à un doute raisonnable, nul terme ou obscur ou ambigu : tout y est énoncé avec une clarté qui porte la conviction dans l'esprit, et tout y est énoncé si souvent, qu'il n'est presque point de vérité que Dieu ait pris plus de soin de nous rendre comme palpable et sensible.

La raison elle-même soutient l'autorité : dès qu'elle nous apprend qu'il y a un Dieu, elle nous apprend en même temps qu'un Dieu qui aurait des bornes ne serait pas Dieu. Il aurait pourtant des bornes s'il n'était pas partout, s'il n'opérait pas partout, s'il ne voyait, s'il ne connaissait pas tout. Aussi est-il peu de personnes qui osent nous contester ce que la foi et la raison nous démontrent si évidemment. On croit, mais on agit comme si on ne croyait pas; et c'est sur quoi il est important de réveiller votre foi, et de vous rappeler aux sentiments de retenue et de respect que doit avoir tout homme qui croit.

Je dis donc que si on ne peut pas douter de la présence de Dieu partout sans renoncer à sa religion, on ne peut pas la croire sans régler sa conduite.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis qu'on ne peut pas croire un Dieu présent sans régler notre conduite, je parle d'une foi vive, animée et telle à peu près que Dieu l'exigeait d'Abraham, quand il lui disait qu'il n'avait qu'à marcher devant lui s'il voulait être parfait; une foi comme morte et éteinte; une foi qui n'a par dessus l'impie et l'insensé qu'une adhésion vague et générale, mais sans réflexion, sans attention aux vérités proposées, ne fait aucune impression; et si elle en a peut-être assez pour nous garantir d'une infidélité déclarée, elle n'en a point assez pour nous retenir ou pour nous faire entrer dans les voies de la sainteté et du devoir. Une foi vive nous rappelle à tout moment à notre Dieu, à ce Dieu qu'elle nous représente comme étant partout, comme agissant partout, comme portant ses yeux et sa vue partout; comme étant partout, et par là elle nous inspire tout le respect que peut exiger sa grandeur et sa majesté; comme agissant partout, et par là elle nous inspire toute la fidélité dans nos œuvres que peut exiger la sainteté de l'opération d'un Dieu; comme portant ses yeux et sa vue partout, et par là elle nous inspire toute l'attention, tout le retour sur nous-mêmes que peut exiger la pénétration et l'étendue de ses lumières; et par tout cela ensemble elle nous règle si parfaitement à l'égard de Dieu, que nous agissons toujours devant lui, avec lui et pour lui.

Devant lui. Susanne se souvint qu'elle était devant Dieu, et elle aima mieux mourir que de pécher; Joseph se souvint qu'il était devant Dieu, et il fit tout le bien que sa condition et son rang lui permirent de faire. Ce sont les fruits de bénédiction et de grâce que porte comme nécessairement avec elle une vive et ferme conviction de la présence de Dieu; elle éloigne du mal, elle engage au bien. Je suis devant Dieu, devant l'ennemi irréconciliable du péché, et je pécherai? c'est-à-dire je n'aurai aucun égard au Dieu devant qui je suis; je ne serai devant lui que pour l'insulter et l'obliger à être témoin et spectateur de ce qu'il hait et déteste le plus. Assuérus trouve Aman abattu aux pieds d'Esther : c'est pour engager cette princesse à prendre sa défense devant le roi; mais le roi croit que c'est pour l'opprimer, et il s'en plaint avec toute l'aigreur que peut lui inspirer son ressentiment. Mais ce qui donne une nouvelle vivacité à cette aigreur, c'est que le crime dont il soupçonne son courtisan se commet devant lui et en sa présence : *me præsente* (*Esther*, VII); c'est qu'il se commet dans son palais et dans sa propre maison : *in domo mea* (*Ibid.*), et que par là il se regarde comme doublement outragé dans la personne de la reine, dont il croit la vie attaquée; outragé dans sa propre personne, dont il croit le trône, le rang, la majesté violée et déshonorée. Qu'est-ce que c'est pourtant qu'Assuérus? Seigneur et maître de plusieurs provinces, mais dans lui-même rien que ce que nous sommes, rien que ce qu'est Aman lui-même; mais il est entêté de sa supériorité, et un crime imaginaire, et qu'il croit être commis en sa présence, lui arrache l'arrêt le plus sévère; il faut qu'Aman l'expie par sa mort. Que sommes-nous devant Dieu? qu'est-il lui-même? Nous nous connaissons et il se connaît; dans nous ce n'est que bassesse et néant; dans lui ce n'est point entêtement quand il s'attribue ce qu'il y a de plus grand : c'est la grandeur essentielle, c'est la puissance, la majesté infinie, et nous oserons pécher en sa présence! Ce ne seront point

des péchés supposés, et qui sont imputés sur les fausses idées d'un prince qui se trompe; ce seront des péchés réels et véritables, des péchés criants, et qui devraient l'armer comme nécessairement à notre perte. S'il ne venge pas sa gloire sur-le-champ, il en est pourtant qu'il a fait passer dans le même moment du péché à la peine du péché; du moins, entrant dans tous les sentiments d'indignation et de colère que peut lui inspirer une insulte de cette nature, il en est comme frappé et comme déconcerté, si j'ose le dire, voyant qu'un homme mortel ose en sa présence porter si loin sa témérité : *Me præsente.*

Comment est-ce donc, vous demande saint Bernard, que vous pouvez vous résoudre à faire devant Dieu ce que vous ne pourriez vous résoudre à faire devant moi; devant moi, qui suis pécheur comme vous, qui ai peut-être plus péché que vous, qui ne vous vois pas presque pécher que je ne sois tenté de pécher avec vous; devant moi, qui ne puis rien faire ni pour vous ni contre vous, de qui vous n'avez rien à craindre ni à espérer, dont il vous importe peu d'être ou absous ou condamné; devant moi, qui ne suis rien devant vous, que vous accuseriez de témérité, si j'osais vous reprendre de votre péché; que vous traiteriez d'esprit faible, si je vous témoignais que ce n'est qu'avec indignation et horreur que je vous vois pécher? En mille rencontres pourtant vous semblez me révérer en portant dans le secret de certains péchés que des raisons d'intérêt et de bienséance vous obligent à me cacher; oui, mais si dans ce secret vous ne m'y trouvez pas, n'y trouvez-vous pas ce Dieu à qui ni vous ni moi ne pouvons pas dérober notre péché? Et tandis que vous aurez quelque égard pour moi, vous n'en avez point pour Dieu ! Cherchez, conclut saint Augustin, un lieu où Dieu ne soit pas, et là donnez une libre carrière à vos désirs; faites connaître à votre Dieu que vous craignez pour le moins autant de pécher devant lui que devant moi, et cela non-seulement à l'extérieur. Souvent néanmoins vous ne voudriez pas que je lusse dans votre esprit tout ce que vous y entretenez de pensées contraires à l'honnêteté et à la pudeur; mais enfin, si les hommes s'en contentent, Dieu ne s'en contentera jamais : il sonde les cœurs, et s'il m'ordonne d'ôter de devant ses yeux ce qu'il y a de criant et de scandaleux dans mon péché, il ne m'ordonne pas moins d'en ôter ce qu'il peut y avoir de plus secret et de plus caché; mais que je pèche en secret ou en public, c'est toujours devant Dieu que je pèche, et par conséquent c'est toujours sa divine présence que je déshonore, que j'insulte et que j'outrage : *Me præsente.*

In domo mea. C'est dans ma maison, ajoute Assuérus avec un surcroît d'indignation et d'aigreur, parce qu'en confondant les droits de sa maison avec les siens il se croit doublement insulté par l'attentat qu'il impute à son courtisan; c'est que les maisons des rois, destinées à loger le souverain, tirent du souverain lui-même je ne sais quel caractère de majesté et de grandeur qui inspirent la vénération et le respect : qu'ils les habitent actuellement ou non, ce sont toujours leurs maisons, et pour nous des maisons fermées à tout ce qui en pourrait ternir l'éclat et la gloire. Notre Dieu n'a-t-il pas comme deux maisons pour nous : l'une qu'il a bâtie plus, pour parler ainsi, pour nous que pour lui, c'est ce monde que nous habitons; l'autre, qu'il a bâtie uniquement pour lui, ce sont ces lieux saints consacrés aux exercices de la religion, mais qui toutes deux ont cet avantage par dessus celles de nos souverains, qu'il se trouve toujours nécessairement dans l'une et dans l'autre, et que quand, par impossible, il pourrait ne pas s'y trouver, nous y avons un assemblage si prodigieux de tout ce qu'il y a de grandeur et de magnificence, qu'elles l'emportent infiniment sur celles de nos souverains. Dans ce monde que nous habitons, Dieu n'y a-t-il pas répandu tant de biens différents, tant de différentes productions, que, quoi que fassent nos rois pour paraître somptueux dans leur maison, ce ne sera jamais qu'une légère portion de ce que le monde a de plus commun, et qui nous frappe moins, parce que nous y sommes accoutumés? Dans ces lieux saints consacrés aux exercices de la religion, quelle subordination dans leurs ministres! quelle majesté dans leurs cérémonies! que nos souverains se vantent de distribuer et de répandre, c'est ici proprement qu'est la source des bénédictions et des grâces. Comment est-ce donc, demande Dieu chez le Prophète, que mon peuple a pu commettre tant de crimes dans ma maison : injustice, impudicité, violence, dans celle que j'ai bâtie, plus en quelque manière pour lui que pour moi; dans celle que j'ai bâtie uniquement pour moi, irrévérences, sacriléges, profanations? Quand je pourrais ne pas y être, encore devrait-il me révérer dans mes ouvrages; mais j'y suis, et il manque également à ce qu'il me doit et à ce qu'il doit à ma maison. Rappelez votre foi, enfants des hommes, vous verrez Dieu partout, et à cette vue tout lieu sera pour vous un lieu sacré, tout péché une profanation monstrueuse, et vous vous affermirez tellement contre le mal, que s'il ose se présenter, ce ne sera qu'à sa confusion et à sa honte : *Me præsente, in domo mea.* A la même vue et à la même pensée, vous ferez le bien : je dis le bien qui vous est commandé, parce que vous craindrez de pécher; je dis le bien qui vous est conseillé, parce que les bénédictions qui attirent la pensée de Dieu présent portent dans le cœur le désir de se conformer en tout à son bon plaisir; je dis le bien que doit faire tout pécheur, parce que vous chercherez à expier votre péché; je dis le bien que tout homme doit accorder à Dieu dans toutes les différentes circonstances où vous vous trouverez, parce que vous travaillerez à éviter les reproches qu'on prépare à ceux qui n'ont pas rempli tous les devoirs de leur état. Par là, le père de famille s'opposera comme un mur

à tout ce qui peut introduire le désordre et la licence dans sa maison; le magistrat veillera si sévèrement sur la conduite de ceux dont il est chargé, que le vice sera contraint de se cacher, ou que, s'il ose se montrer, ce ne sera jamais impunément et sans recevoir la peine de sa témérité; l'homme d'église se règlera de telle sorte qu'il n'y aura rien dans lui qui n'annonce Jésus-Christ et son Evangile. Par là, vous vivrez dans le monde comme si vous n'y viviez pas; vous fuirez tout ce qu'il y a, ou de scandaleux dans ses assemblées, ou de criminel dans ses entretiens; vous posséderez comme si vous ne possédiez pas; vous serez soumis dans l'adversité, humble dans l'éclat, patient dans les injures, et dans quelque épreuve, quelque situation ou état que Dieu juge à propos de vous mettre, toujours également attaché à ce que vous lui devez. C'est l'effet ordinaire d'une vive persuasion de la présence de Dieu : elle pénètre d'un si grand respect pour cette majesté divine, qu'on ne croit pas pouvoir faire autre chose que révérer et adorer ses ordres et ses volontés.

Second effet de cette persuasion : en rappelant la présence de Dieu, elle rappelle en même temps la coopération de Dieu à toutes les œuvres de sa créature, et on se détermine à ne rien faire qui puisse l'obliger, ou à nous refuser son secours, ou à se repentir de nous l'avoir accordé.

Je sais qu'au moment même que Dieu coopère avec moi, il peut ne pas coopérer et suspendre tellement son concours, qu'au moment même que je pense à pécher, je sois cité pour rendre compte de mon péché; je sais que si Dieu coopère avec complaisance à une œuvre qui contribue à sa gloire, ce n'est que comme malgré lui, et avec une espèce de répugnance qu'il coopère à une œuvre qui l'offense; je sais que j'ai privé Dieu en mille rencontres du fruit qu'il attendait de sa coopération, en la faisant servir à mon péché plutôt qu'à sa gloire; je sais enfin que j'ai affaire avec un Dieu qui est saint dans toutes ses œuvres, et qui ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de sanctifier toutes les miennes. Dans des circonstances de cette nature, quel parti ai-je à prendre, si j'ai encore quelque étincelle de foi et de raison? Quoi, je saurai qu'au moment même que Dieu coopère avec moi, il peut ne pas coopérer et suspendre tellement son concours, qu'au moment même que je pense à pécher, je sois pris et cité pour rendre compte de mon péché, et je ne craindrai pas de le mettre dans une espèce de nécessité d'en venir à cette extrémité et de me faire sentir que s'il tolère souvent le pécheur, souvent aussi il lui fait porter sur-le-champ la peine de son péché? Je saurai que si Dieu coopère avec complaisance à une œuvre qui contribue à sa gloire, ce n'est aussi que comme malgré lui, et avec quelque espèce de répugnance qu'il coopère à une œuvre qui l'offense, et j'oserai le forcer en quelque manière de servir à mon péché, de sacrifier à mon péché ce qu'il a de plus cher, ses intérêts et sa gloire, et d'essuyer tout ce qu'il y a d'insultant dans ma conduite, lorsque je tourne ainsi contre lui ce que je ne reçois que de lui et pour lui; je saurai qu'en mille rencontres j'ai privé Dieu du fruit qu'il attendait de sa coopération, et ce sera toujours le même abus, le même endurcissement de mon côté; jamais je ne penserai à donner quelque satisfaction à ce bon maître et à le dédommager, si j'ose le dire, par un redoublement de fidélité, de tant de moments que je lui ait fait perdre, en refusant éternellement de joindre mes soins aux siens, et de m'unir à lui pour la consommation d'un ouvrage qu'il m'importait plus qu'à lui de terminer à mon avantage; je saurai que Dieu est saint dans toutes ses œuvres, et qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de sanctifier les miennes, par quelle malignité d'esprit et de cœur voudrais-je ainsi imprimer un caractère de péché à une œuvre qui, étant commune entre Dieu et moi, ne devrait rien avoir qui ne se ressentît de la sainteté de son premier principe, et qui ne marquât qu'elle vient de lui plutôt que de moi? Je sais trop, Seigneur, ce que je vous dois, pour ne pas vous procurer le plaisir de voir que je fais comme vous tout ce que vous faites avec moi par ces vues supérieures et sublimes qui font toute la règle de votre conduite.

D'ailleurs, pour peu qu'on considère les différents ouvrages du Seigneur, n'apprend-t-on pas de ces ouvrages mêmes à le glorifier dans tout ce qu'on fait? Tout dans la nature suit le mouvement qu'il juge à propos de lui donner; c'est par le mouvement qu'il donne au soleil que le soleil se montre si régulièrement à nous chaque jour; c'est par le mouvement qu'il donne aux astres que les astres roulent si régulièrement sur nos têtes; c'est par le mouvement qu'il donne à la terre que la terre ouvre si régulièrement son sein en notre faveur; c'est par le mouvement qu'il donne aux animaux que les animaux, selon l'expression d'Isaïe, connaissent l'auteur de leur être, qu'ils tâchent si régulièrement en cent rencontres différentes de lui rendre hommage en leur manière, et de publier à l'envi ses bienfaits et ses libéralités sur eux. N'y aurait-il que l'homme qui se roidît contre tous les mouvements du Seigneur, et qui ne suivît que le mouvement que lui donne le déréglement de ses désirs? J'avoue que quand Dieu parle aux éléments et au reste de la nature, il parle en maître, qui veut absolument être obéi; mais quoi! parce que Dieu daigne s'en rapporter à notre choix, nous serons plus en droit de résister? Cette résistance qui fait notre condamnation devrait faire en même temps notre confusion et notre honte. Dieu s'abaisse, pour le dire ainsi, jusqu'à nous appeler en société de conseil, en société d'action, et parce qu'il veut bien s'en rapporter à nous, il n'aura que des rebuts à essuyer? Quelle est donc la dureté de nos cœurs, quelle idée aurions-nous d'un sujet qui traiterait si indignement son souverain? Si vous ne voulez pas forcer nos

volontés, Seigneur, ne vous lassez pas pourtant de leur parler, elles suivront enfin toutes les impressions de la vôtre; et dans le bon usage qu'elles feront de leur liberté, elles vous montreront partout que si vous êtes le coopérateur de leurs œuvres, vous en êtes en même temps le terme et la fin; c'est ce que nous devons à un Dieu qui agit toujours avec nous, c'est ce que nous devons à un Dieu qui est témoin de toutes nos œuvres, et qui sonde toutes nos pensées; vous diriez que c'est ici le point qui doit le plus nous occuper par rapport à la présence de Dieu : si souvent il nous répète lui-même qu'il a les yeux sur nous, et qu'il nous voit! Dieu me voit partout, j'ai beau fuir, chercher les plus épaisses ténèbres, me retirer dans les lieux les plus écartés, Dieu y est, et il m'y voit. Dieu me voit, et dans moi ce que les hommes n'y voient point; tant de défauts que je leur cache par un extérieur composé, tant de vices que je couvre d'une apparence de vertu. Dieu me voit, et voit dans moi des choses que je n'y vois pas moi-même, tant de lâchetés dans son service que je me pardonne, tant de mouvements différents de jalousie, d'indignation que j'attribue à la surprise, tant de paroles, tant de pensées oiseuses et inutiles que je rejette sur la fragilité de la nature, tout lui est exposé, et il découvre toutes choses selon les différents degrés qu'elles ont, ou de malice et de bonté.

Si je crois tout cela comme je n'en puis pas douter, ce sont donc ces yeux divins que je dois toujours avoir dans ma pensée, et me souvenir que je ne suis devant eux que ce que je suis dans la plus exacte vérité, que je ne leur plais qu'autant que je suis dans le devoir. Ainsi, pour plaire à ces yeux divins, je fuirai non-seulement le péché, non-seulement ce qui peut me conduire au péché, mais encore ce qui peut favoriser le malheureux penchant que j'ai au péché, tout ce qui a quelque apparence de défaut et de péché pour plaire aux yeux divins; je m'attacherai non-seulement à ce qu'il y a de plus indispensable dans la pratique de la vertu, mais encore à ce que la vertu a de plus épuré dans ses motifs, de plus relevé dans ses opérations, de plus héroïque dans tout ce qu'elle peut avoir, ou à livrer ou à soutenir de combats; ce ne seront plus ces libertés indiscrètes que je me donne quelquefois de passer par-dessus bien des choses, pourvu que je n'en vienne pas à une entière rupture avec mon divin Epoux; ce ne seront plus ces prétextes indignes dont je tâche de me couvrir pour accommoder ma conscience à mes désirs, et la faire entrer, non pas dans ce qu'exigera mon avancement, mais dans ce qui est conforme à mon inclination et mon penchant; ce ne seront plus ces vues basses et terrestres qui gâtent tout ce que je pourrais faire de bon, ces vaines ostentations, qui de temps en temps me font donner aux hommes ce qui n'est dû qu'à Dieu; ces retours flatteurs sur soi-même, qui, par les complaisances secrètes qu'ils m'inspirent pour mes œuvres, m'en font perdre le mérite. Dieu me regarde, ce sera Dieu seul que je regarderai; mes yeux seront attachés aux siens, je ne suivrai d'autre impression que celle qu'ils jugeront à propos de me donner. Dans quelque situation que je me trouve, à quelque contradiction que je me voie exposé, quoique j'aie à entreprendre ou à exécuter, ce sera toujours vers ces yeux divins que je me tournerai, ces yeux divins que je consulterai, et que je suivrai avec tant d'exactitude qu'ils règleront toute ma conduite et tous mes pas.

Heureux état, dites-vous, et vraiment digne d'un chrétien, mais qui ne convient qu'à un chrétien parfait, et c'est pour cela même qu'il vous convient, et que vous devez y espérer, puisque vous êtes chrétien, et que Jésus-Christ prétend que tout chrétien doit être parfait comme est parfait son Père qui est dans le ciel : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (*Matt.*, V); non point qu'on attende de nous que nous arrivions jamais à cette sublime et haute perfection qui fait le partage d'un Dieu; quand nous n'aurions pas d'ailleurs mille faiblesses à nous reprocher, nous sommes hommes, et en voilà assez pour désespérer d'approcher jamais de la perfection divine; cependant, on veut que nous soyons parfaits comme est parfait notre Père qui est dans le ciel; c'est-à-dire, qu'on exige de nous une perfection, non pas d'égalité, mais de conformité et de ressemblance, conformité et ressemblance que nous pouvons acquérir en marchant devant Dieu, je dis en marchant devant Dieu dans une attention continuelle aux trois grandes vérités, qui supposent nécessairement sa divine présence; en marchant devant Dieu, nous sommes en quelque manière, par un attachement ferme et constant à nos devoirs, ce qu'il est par essence et par nature; ennemis de tout ce qui peut blesser ses droits, ardents et empressés à soutenir et à avancer la gloire de son nom, ayant comme lui, autant que nous le pouvons, le même éloignement pour le mal, le même attachement au bien, et donnant à l'un et à l'autre, toute la place qu'ils doivent avoir dans un cœur chrétien; en marchant devant Dieu, nous jugerons des choses comme lui, nous les regarderons, ou dignes ou indignes de nous comme il les regarde lui-même dignes ou indignes de lui, et cet accord de sentiments et de pensées nous fera mépriser tout ce qu'il méprise, et estimer tout ce qu'il estime; en marchant devant Dieu, nous nous occuperons de ce qui l'occupe lui-même, de la grandeur et des perfections de son être; nous mettrons nos complaisances là où il les met lui-même, à repasser sur ses divers attributs, à contempler son infinie beauté, à lui applaudir de ce qu'il est le seul Dieu, le seul éternel, le seul immense, le seul qui est au-dessus de tout ce qu'on peut dire et penser de lui; et par là nous deviendrons comme autant de dieux, et si nous ne sommes aussi parfaits que celui que nous adorons, du moins, y aura-t-il quelque ressemblance et quelque conformité entre sa per-

fection et la nôtre : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

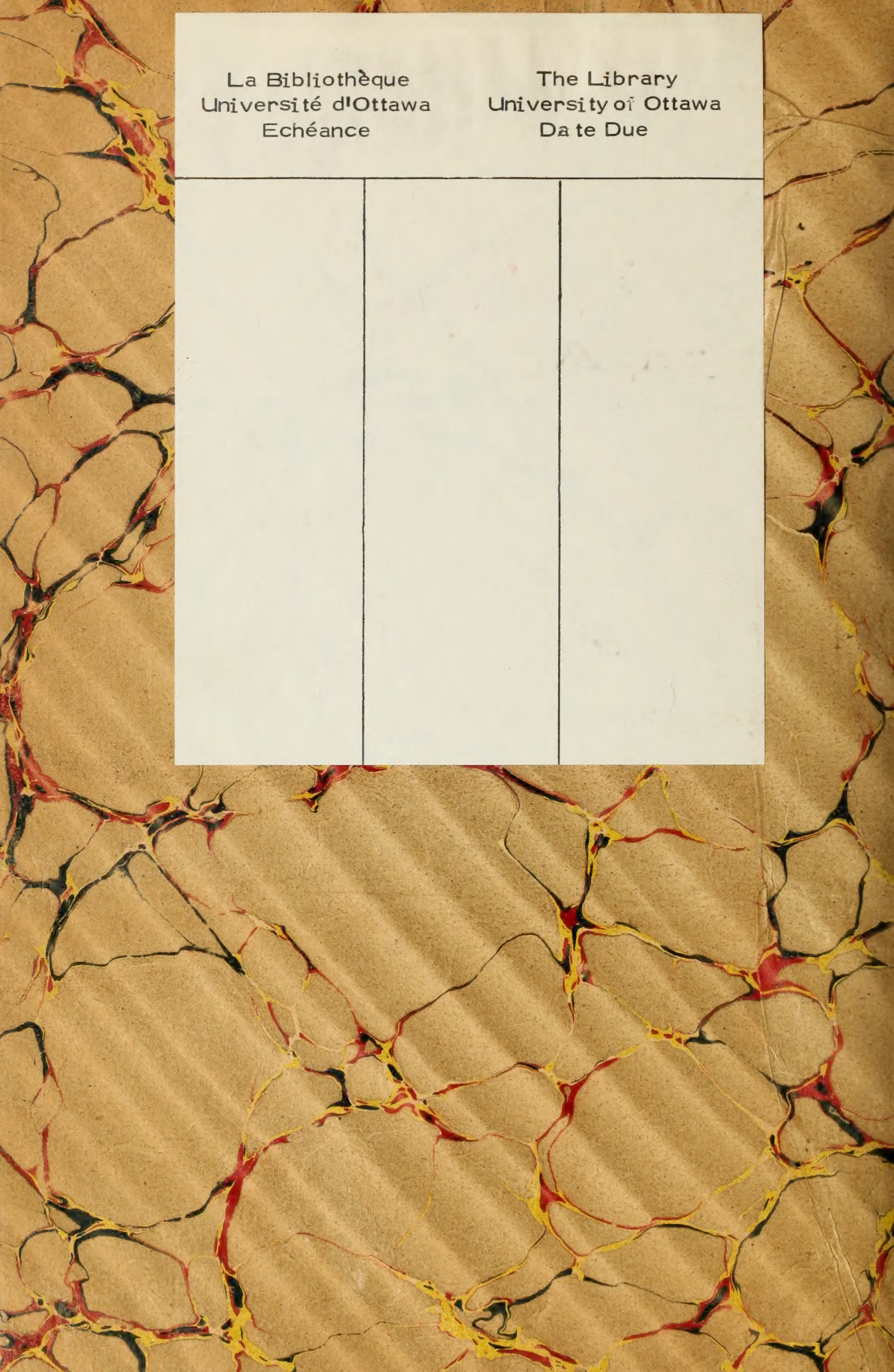
C'est Dieu lui-même qui nous fournit ce moyen de perfection : Marchez devant moi, disait-il à Abraham, marchez devant moi, et vous serez parfait, *Ambula coram me, et esto perfectus* (*Gen.*, XVII); moyen que tous les maîtres de la vie spirituelle, fondés sur la parole de Dieu, regardent comme le fondement et la base de la perfection, ils sont sûrs de porter la vertu partout où ils peuvent porter une vive idée de la présence de Dieu; Dieu vous voit, Dieu est dans vous; vous êtes dans lui, dès lors, il n'est point de tentation dont on ne triomphe, point d'occasion qu'on ne fuie, point de vertu qu'on ne pratique, parce qu'on ne peut pas croire Dieu présent sans sentir ce qu'on lui doit, ni sentir ce qu'on lui doit sans se faire un mérite et une gloire de le lui accorder; moyen dont tous les saints se sont servis si avantageusement pour eux, qu'ils lui ont attribué tous leurs progrès dans la vertu : *J'avais toujours Dieu devant les yeux*, disait le roi David, *et devant ce Dieu, si je soupirais, c'était après lui; si ma langue se déliait, c'était pour chanter ses louanges; ma chair elle-même et mes os entraient en part de ce que je lui devais, et annonçaient en leur manière sa magnificence et sa gloire;* l'Apôtre avait toujours Dieu devant les yeux, et là, il apprenait à manquer de tout sans se plaindre, à tout souffrir et à se réjouir dans ses souffrances, à se faire anathème pour ses frères, à braver la fureur des tyrans, et pour tout dire, en un mot, à faire tellement vivre Jésus-Christ dans lui, qu'il ne vivait lui-même que pour Jésus-Christ : *Ambula coram me, et esto perfectus.*

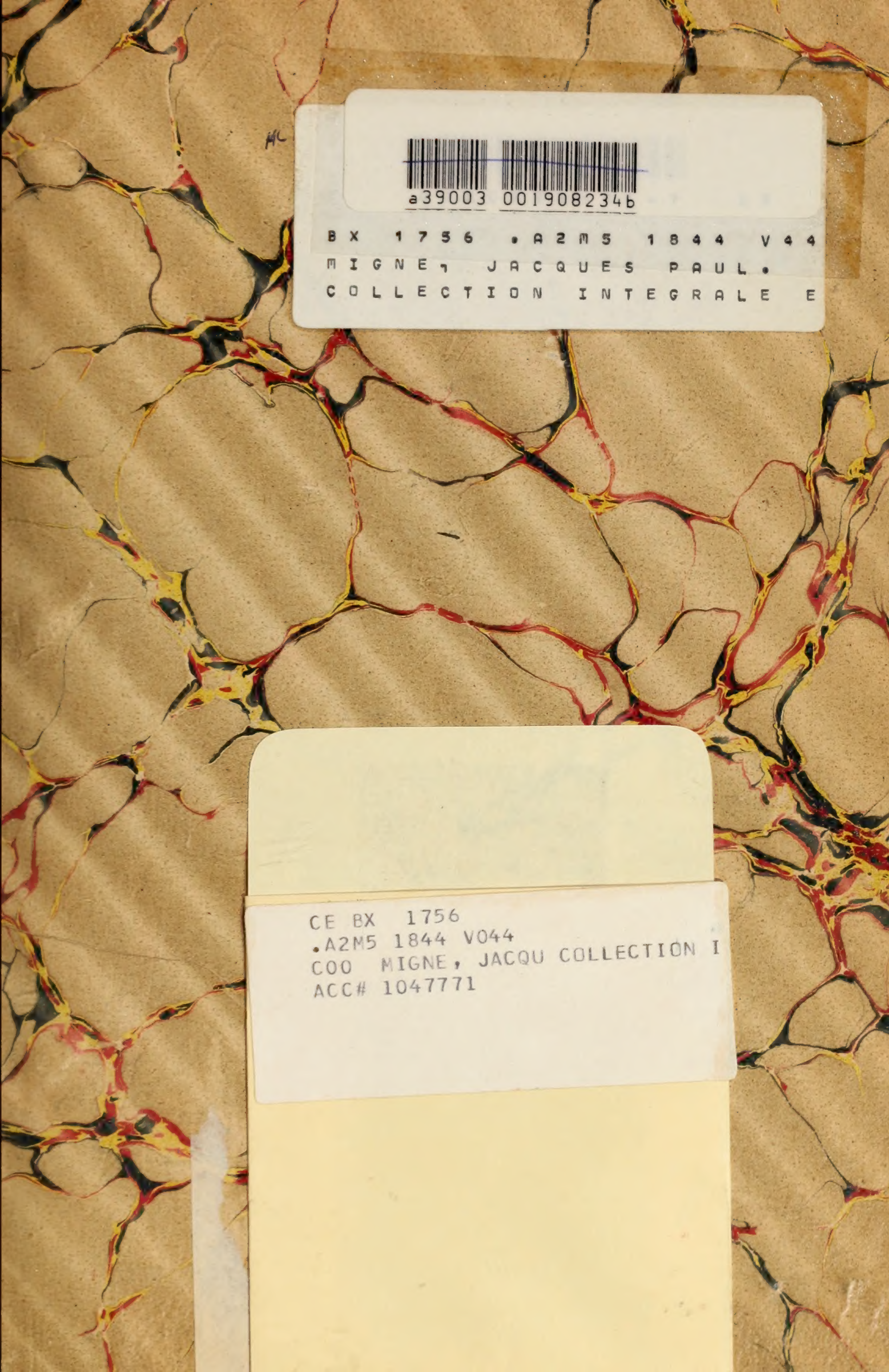
Moyen que je vous propose moi-même en finissant, et que je vous conjure de vous rendre si familier, que vous rappeliez à tout moment le Dieu devant qui vous vivez; rappelez-le dans toutes vos actions, afin que vous ne fassiez rien qu'en son nom; dans toutes vos entreprises, afin que vous les régliez toutes sur ses maximes; dans tous vos dangers, afin que vous cherchiez dans lui tout votre secours; qu'un esprit dissipé et emporté par ses pensées mondaines coure après tous les différents objets qui le flattent, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel : Dieu m'est présent, il est donc en droit d'exiger partout que j'aie pour sa divine présence tout le respect et les égards que je lui dois; partout Dieu agit avec moi, il est donc en droit d'exiger partout, que, puisqu'il veut entrer avec moi en société d'action, j'entre avec lui en société de sentiments et de pensées; Dieu me voit partout, il est donc en droit d'exiger partout, que j'aie les yeux sur lui autant qu'il les a sur moi, et que les miens regardent les choses avec les mêmes sentiments de complaisance ou d'horreur que les siens les regardent : c'est ainsi que Dieu attend que vous viviez dans lui et pour lui, jusqu'à ce qu'il vous fasse vivre éternellement avec lui. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908234b
BX 1756 .A2M5 1844 V44
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V044
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047771

